

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

Paris. — MAY & MORTEBOZ, L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

Fr. Lit.
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

TOME I

29^e ANNÉE — 2^{me} SEMESTRE

2 JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1892

197189
9-7-28-

PARIS

BUREAU DES REVUES

441, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 441

1892



REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1

TOME L

2 JUILLET 1892.

L'ÉRUDITION MONASTIQUE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés.

Le nom de Bénédictin éveille dans les esprits l'idée d'un labeur intellectuel acharné, et quand on veut donner à entendre l'immense effort d'une vie de savant, l'absolu désintéressement uni à l'activité continue, pour caractériser un Littéré, on ne trouve qu'un mot : c'est un Bénédictin. Qui furent donc ces étranges moines à qui nous demandons encore des exemples de dévouement à la science? Qui furent-ils, et qu'ont-ils fait? C'est ce qu'on sait moins, et si l'on a peur de le chercher dans leurs livres, d'un caractère bien technique et spécial, c'est ce qu'on peut trouver dans les débris de leur volumineuse correspondance conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Ces débris sont une collection formidable encore d'épais in-folio dont M. Emmanuel de Broglie a tiré quatre aimables volumes (1), un peu trop abondants en morceaux bien écrits et en développements filés à l'ancienne mode, mais qui sont, en somme, d'un tour spirituel et d'un vif intérêt. On découvre, en les lisant, certains coins peu connus de l'ancienne France, dont rien dans la société contemporaine ne saurait donner l'idée.

*
**

Représentons-nous autour de la vieille église romane magnifiquement décorée, dont le trésor était fameux, les vastes bâtiments délabrés et froids de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, principale maison des Bénédictins de la réforme de Saint-Maur, les cellules nues, les couloirs silencieux, l'immense réfectoire orné de vitraux anciens.

Tout y respire la sévérité de la règle et la pauvreté monastique. La maison apparaît comme dressant au milieu du siècle occupé de profanes pensées la pure image de la vie chrétienne. Mais si l'on entre dans la bibliothèque bien exposée et bien aérée, ou dans le chartrier muni de portes en fer et de grilles aux fenêtres, si on lit ce règlement minutieux qui oblige le bibliothécaire et le gardien des chartes à ouvrir les fenêtres par un temps sec, à balayer, essayer, épousseter, faire la chasse aux vers et aux souris, à classer, cataloguer, inventorier leurs collections et leurs dépôts, si l'on voit de quelle sollicitude sont couvés, soignés, conservés les 50 000 volumes et les 70 000 manuscrits que possède l'abbaye, alors on devine qu'avec l'esprit du Christ, un autre esprit, un esprit tout moderne anime ces bons religieux, et que jeûner ou prier n'est pas la grande, ou du moins la seule affaire de leur vie. Leur existence s'écoule entre leur église et leur bibliothèque : et dans celle-ci ils entrent avec un esprit religieux comme dans celle-là.

Un saint qui était un terrible homme, et qui, depuis qu'il avait été touché de la grâce, excommunait en tout repos de conscience les gens assez mal avisés pour le contredire, M. de Rancé, abbé de la Trappe, ne croyait

(1) *Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVII^e siècle*, 2 vol. in-8°. Plon, 1888. — *Bernard de Montfaucon et les Bernardins*, 2 vol. in-8°. Plon, 1891.

pas que les moines fussent faits pour autre chose que le travail de la terre, le chant au chœur et l'oraison dans leur cellule. Il leur interdisait l'étude comme la prédication et l'enseignement. Ce n'est pas qu'il se défilât particulièrement de la science, comme mortelle à la foi. Mais il estimait que déchiffrer le grimoire des chartes, composer de gros livres, non plus que régenter des classes ou monter dans des chaires, ce fût vivre selon l'esprit des grands ascètes fondateurs d'ordres, qui s'étaient enfilés au désert, pour être seuls et pauvres, pour souffrir et pour aimer. Et puis il craignait que des moines auteurs eussent des âmes d'auteurs : il voyait la vanité, l'indocilité, la présomption et l'envie déraciner en eux les vertus monastiques d'humilité, d'obéissance et de charité.

Il est vrai qu'en ce temps-là nombre de religieux morts au monde menaient grand bruit par le monde. Sans parler des jésuites que leur institution jetait dans le siècle pour le diriger, on ne voyait que théatins, jacobins, carmes, feuillants, moines blancs, gris ou noirs, déchaussés ou chaussés, enseignant, écrivant, disputant, faisant les savants et les beaux esprits, glorieux comme des poètes, aigres comme des grammairiens. Les communautés de femmes s'en mêlaient : l'abbesse de Malnoue faisait des vers précieuses ; celle de Fontevault traduisait Platon. Et sans relâche, de tous les écrivains essayaient à chaque saison des nuées de réguliers qui s'en allaient par les diocèses, missionnaires, prédicateurs, directeurs, bruyants, impérieux, indociles, et faisant enrager évêques et curés, qui sentaient leurs ouailles échapper à leur autorité. Voilà pourquoi Bossuet, génie pratique et mesuré, souhaita l'impression du livre de *la Sainteté et des devoirs de la vie monastique* : c'était l'ordre que le moine fût en silence dans sa cellule, et M. de Ranéc avait raison de l'y rappeler. Mais ces deux grandes âmes naïves, éprises de la rude loi du Christ, n'avaient pas prévu que d'interdire le travail intellectuel aux moines, c'était les livrer aux risées de la foule et les dépouiller à ses yeux de leur utilité sociale, qui faisait leur raison d'être. Le monde railleur et positif, qui n'entendait rien à la vie intérieure, s'imagina que M. de la Trappe donnait raison à Rabelais : il trouva piquant d'entendre un saint proclamer que le vrai moine, fidèle à l'esprit de son institution, c'était le mendiant crasseux, ignorant et paresseux, qui vivait pour manger et dormir, tandis que celui qui, sous sa robe, gardait un cœur et des goûts d'honnête homme, était un moine indigne et réprouvé.

Le livre de Ranéc fut un rude coup pour les Bénédictins : d'autant qu'en ce temps-là, du moins, l'étude n'y faisait pas tort à la règle. On y priait autant qu'on y travaillait et d'une aussi vive ardeur. On y travaillait avec un esprit chrétien, pour servir l'Ordre et l'Église, et pour trouver la vérité qui est Dieu. On n'y connaissait ni l'orgueil ni l'envie ; les moindres esprits se su-

bordonnaient aux meilleurs, les plus jeunes aidaient leurs anciens, les plus obscurs apportaient leur pierre à l'édifice, où leurs noms ne seraient pas inscrits, les plus illustres dérobaient parfois les leurs à la gloire, et faisaient seulement savoir au public que leur œuvre avait été composée « par deux religieux de la congrégation de Saint-Maur ». Ils voulaient rester de bons moines en devenant de grands savants. Et voilà qu'on les obligeait de choisir : ils ne se résignèrent pas à ce sacrifice, et chargèrent dom Jean Mabillon de démontrer qu'il n'était pas plus contraire à la perfection monastique de débrouiller de vieux textes que de défricher des solitudes. Ce choix était décisif : Mabillon pouvait ne rien écrire, son nom gagnait la cause, et dès qu'on l'avait mis en avant, M. de la Trappe était réfuté.

*
**

Car dom Jean Mabillon était un illustre érudit, et c'était un saint. Il aurait labouré la terre, qu'il n'aurait pas été plus humble, plus détaché, plus pur. Quelle que fût sa vocation, il avait attendu sans impatience jusqu'à trente-deux ans que ses supérieurs lui commandassent de s'appliquer au travail : il pratiqua l'obéissance jusqu'en suivant son goût. Avant cela, il avait fait la classe aux novices ; il avait été portier et cellerier, il avait montré aux visiteurs le trésor de Saint-Denis, toujours zélé et toujours content, dans le plus bas comme dans le plus ennuyeux emploi. Une seule occasion, paraît-il, mit en défaut sa soumission. Le trésor de Saint-Denis contenait un miroir qu'on prétendait avoir appartenu à Virgile : dom Jean, dans sa conscience déjà éveillée de critique, souffrait d'être obligé de montrer un monument apocryphe. Un jour, il laissa tomber le miroir qui se cassa. Je ne suis pas sûr qu'il ne l'ait pas fait exprès : et ce serait un des gros péchés de sa vie.

C'était le plus modeste des hommes ; il n'aspirait qu'à être oublié. Il écoutait beaucoup et parlait peu. Lorsqu'un grand personnage venait à l'abbaye, il se perdait dans la presse, parmi l'obscur foule des moines. Estimé des ministres, présenté au roi, en commerce avec des cardinaux, honoré de brefs du Saint-Père, il n'en conçut pas un mouvement d'amour-propre, ni un souffle d'ambition. Il ne demanda rien pour lui, et il était si persuadé de n'être rien, que les autres n'avaient même pas l'idée de l'employer à solliciter pour eux. On l'eût bien étonné si on lui eût demandé sa protection.

Nature aimante et douce, jamais il ne raila ni ne se fâcha. Quand on songe à ce qu'étaient les érudits du vieux temps, à leurs polémiques plus injurieuses que celle des poètes et des théologiens, on admire Mabillon de n'avoir eu de dispute avec personne. Il fut pourtant attaqué sur ses *Saints de l'ordre de saint Benoît*, sur sa *Diplomatique*, et sur sa *Lettre contre le culte des saints*

inconnus. Il se défendit, car il ne fallait pas que la vérité fût étouffée. Mais, à force de douceur, il contraignait ses adversaires à la politesse. Il ne lui échappa jamais un mot qui fût dicté par une passion personnelle, ou qui touchât les personnes. Il réfuta M. de Rancé, riposta à sa réplique avec tant de ménagement, de respect, de charité, qu'il put venir terminer l'affaire à la Trappe dans une embrassade cordiale. Tout le monde, à l'abbaye, n'était pas de si douce humeur; son ami et compagnon dévoué, Michel Germain, tête chaude de Picard, s'en allait faire une scène, chez lui, à Adrien de Valois, un savant hargneux qui avait attaqué *la Diplomatique*. Pour Mabillon, nulle critique ne le fâchait : il avait en lui un principe d'inaltérable paix. Il était humble, et louait la Providence de lui ménager des contradictions pour compenser les louanges par où le monde essayait de le surprendre. Sa modestie subit le plus grand assaut en obtenant le plus grand triomphe que puisse rêver un savant : le jésuite Papebrock, dont il ruinait toutes les idées dans sa *Diplomatique*, déclara qu'il n'avait rien à répondre, et que les principes de son adversaire étaient inébranlables. Mabillon prit cet aveu plus en chrétien qu'en érudit; loin d'en tirer avantage, il s'inclina devant un acte si éclatant d'humilité.

D'un tempérament délicat, presque toujours incommodé, il vivait durement : point de viande à ses repas, point de feu dans sa cellule. Sa piété était ardente, et on ne prenait pas seulement son avis sur un point d'érudition ou l'authenticité d'une charte : plus d'une conscience inquiète recourait à lui comme à un maître de la vie intérieure. Jamais il ne se dispensa d'aucun exercice : et il occupait sa place au chœur, comme s'il n'eût autre chose à faire que de chanter les offices. Mais comme il n'avait pas de moments perdus en sa vie, comme tout ce qui n'était pas donné à la prière était employé au travail, il trouva le temps de faire une œuvre prodigieuse. Il y avait dans ce corps débile une source inépuisable d'énergie. « Il se levait ordinairement dès deux heures du matin, et il continuait ses études jusqu'à l'heure du dîner, sans autre interruption que celle de la prière et de la sainte messe et de l'office divin. Le reste de la journée n'était pas moins bien rempli, et il poussait son application quelquefois bien avant dans la nuit, sans vouloir se donner aucun relâche. »

En ce temps-là, où presque tout était à faire dans les sciences historiques, où l'outillage même était à créer, on ne pouvait comme aujourd'hui faire le métier de savant en chambre; il fallait aller trouver les documents où le hasard les avait déposés : il fallait aller fouiller le mystère des bibliothèques et des chartriers. C'est ainsi que Mabillon passa une partie de sa vie sur les grands chemins. Il parcourut la Flandre, la Normandie, la Champagne, la Lorraine, l'Alsace, la Touraine, l'Anjou, la Bourgogne. Deux fois même il sortit

de France, avec commission d'acheter des livres et des manuscrits pour le roi : il visita la Suisse et la Bavière, et plus tard l'Italie. Il s'en allait avec un compagnon, dom Germain ou dom Ruinart, chacun avec son paquet à la main, à pied le plus souvent, parfois à cheval. Le soir, au bout de leur étape, il y avait toujours un couvent : bien accueillis partout, leur arrivée était une fête pour les maisons bénédictines, si nombreuses alors dans tous les pays catholiques. En cas de nécessité absolue, ou en pays hérétique, ils allaient à l'auberge : mais Dieu sait ce qu'étaient les auberges d'Allemagne et d'Italie. En Allemagne, on n'avait guère fait de progrès depuis Érasme. Un bon accueil, — l'hôte et l'hôtesse tendent la main droite aux voyageurs et leur souhaitent cordialement la bienvenue, — une stricte justesse dans l'addition, mais des salles empuanties de tabac, infestées de mouches dont il faut disperser à coups de fouet les épaisses nuées : un pain noir et plein de son, des mets odieusement poivrés et épicés, des lits incommodes où l'on étouffe, voilà l'auberge d'Allemagne; et c'est pis en Italie, où l'on est de plus écorché. On couche deux dans un lit grouillant de puces et de punaises, qu'on paye 30 francs pour une nuit. On a beau être moine, voué par état à la patience et à la mortification : on se révolte. Non pas assurément Mabillon, mais le pétulant Michel Germain, qui ne laisse passer dans ses lettres aucun méfait des hôteliers.

Nos voyageurs sont peu sensibles au pittoresque, comme presque tous leurs contemporains : ils n'estiment rien de plus beau qu'une large plaine bien cultivée, et traversent les Alpes et les Apennins sans y voir autre chose que « d'affreux rochers ». Mais une vieille église romane ou gothique, un livre d'Évangiles écrit par ordre de Charles le Chauve, un manuscrit du *Roman de la rose* orné de miniatures, voilà les rencontres qui excitent leur enthousiasme, ce sont leurs impressions de voyage à eux. A peine arrivés dans un couvent, dans une ville, ils courent aux bibliothèques, aux archives, explorent les livres, les manuscrits, les registres, les chartes, catalogue, copient févreusement, infatigablement; tout joyeux quand ils ont pu, quelque part, couvrir « une rame de papier ». Et toujours ils ont du regret, ils soupirent tristement de tout ce qu'ils laissent derrière eux. Leur curiosité pourtant ne se limite pas aux vieilles écritures. Tout ce qui dans le présent est vestige, ou tradition, ou monument du passé, les attire. Et voilà nos deux savants qui s'en vont, dans leur robe noire de Bénédictins, écouter l'office luthérien, ou voir célébrer dans une synagogue la fête des Tabernacles.

Mais soudain ces érudits de large esprit, qui attestent la gravité des cérémonies d'un culte hérétique, nous rappellent qu'ils sont des moines, et moines de cœur comme d'habit. Ils ne manquent pas de noter soigneusement si le couvent qui les reçoit suit la règle

plus ou moins sévèrement : et il n'y a pas de charte portant le sceau d'Othon qui leur soit plus douce à voir qu'une maison de Bénédictins où l'on ne mange pas de viande. Dom Jean Mabillon, pour être vraiment un des pauvres de Jésus-Christ, mendia parfois son pain à la porte d'un monastère.

A le rencontrer, on n'imaginerait pas qu'avec ce moine noir qui récite en marchant l'*Itinerarium* (ce sont les prières ordonnées pour le temps de voyage), c'est la science et la critique qui font leur chemin dans le monde. On dirait plutôt d'un de ces pèlerins pieux qui, dans la simplicité de leur foi, s'en allaient d'un bout à l'autre de la chrétienté pour visiter les sanctuaires renommés.

Dom Jean Mabillon, nous dit Ruinart, avait coutume dans ses voyages, lorsqu'il commençait à entrer dans quelque pays, d'en saluer les saints titulaires par quelque prière qu'il récitait à ce sujet. Mais lorsque, approchant de quelque lieu, il apercevait l'église du principal patron ou du saint à qui il allait rendre ses vœux, il descendait ordinairement de cheval, et il se mettait à genoux pour s'acquitter plus religieusement de cet exercice de piété qu'il s'était prescrit à lui-même dès ses premières années.

Mais il faut entendre le naïf biographe nous conter la visite qu'il fit à Clairvaux, où il avait des documents à recueillir pour ses *Annales de l'ordre de saint Benoît*. Le jour qu'il doit arriver à la solitude sanctifiée par la pénitence de Bernard, son âme s'exalte dans un transport de dévotion : dès le matin, « il ne fait autre chose pendant tout le chemin que de chanter des hymnes et des cantiques » ; et quand, au débouché d'un bois, la fameuse abbaye se découvrit à ses yeux, il se jeta à bas de son cheval et se prosterna pour prier. Puis il fit le reste du chemin à pied, malgré son grand âge et ses infirmités, toujours priant, récitant et chantant. Pendant tout le séjour qu'il fit au monastère, il n'interrompit point ses exercices de piété, disant chaque jour la messe sur le tombeau de saint Bernard « et avec le calice même dont le saint s'était servi ».

Soyez sûr, au reste, que la science n'y perdait rien : dans cette âme gravement chrétienne, l'enthousiasme de l'érudit s'écoulait en ravissements de piété ; entre une prière et un office, il trouvait le temps d'être à la bibliothèque, aux archives : un savant athée n'aurait pas fait plus de copie. Et la grâce qu'il demandait à Dieu par l'intercession du saint nous révèle combien intime, au fond du cœur, était l'union de la science et de la foi : il priait qu'il lui fut accordé de conduire les *Annales* de son Ordre jusqu'à la mort de saint Bernard, et Dieu lui accorda d'imprimer quatre volumes et de laisser, en effet, la suite toute prête jusqu'au terme qu'il avait marqué dans son désir.

A soixante-dix ans passés, il voyageait encore et tra-

vailait comme un jeune homme, et il ne relâchait rien de ses austérités.

Quand on lui remontrait que son âge, sa santé, ses services lui permettaient d'accepter quelques petits adoucissements, comme une cellule plus commode : « Tout cela, répondait-il, ce sont les subtilités de l'amour-propre. » Il tomba un 1^{er} décembre, tandis qu'il allait à Chelles, à pied, sans compagnon.

On le rapporta à Saint-Germain-des-Prés. Pendant trois semaines, il attendit la mort avec sérénité, se faisant lire les Écritures, prenant congé de tous ses amis par un mot affectueux, par un conseil salutaire. Il exhorta dom Thierry Ruinart à aimer la vérité, *Deus veritatis*. « Soyez vrais en tout : *Sinceri filii Dei*. C'est une grande grâce que l'amour de la vérité ; on l'obtient par les gémissements et la prière. » Ce grand critique mourait en repos dans la certitude paisible où il avait vécu que l'esprit critique est un don de Dieu. Mais comme on lui disait qu'il devait avoir confiance, ayant si bien servi l'Église : « Ne parlons pas de cela, répliqua-t-il vivement ; humilité, humilité, humilité ! » Ainsi finit, le 26 décembre 1707, un verset de psaume aux lèvres, ce très doux et très docte religieux, *suavissimus et doctissimus Pater*, comme l'appelaient le cardinal Nérès : aimable et touchante figure, comme on n'imaginerait pas qu'il y en eût en ce temps d'aigres controverses et d'incrédulité grandissante qui ne laissaient guère de place dans l'Église entre le fanatisme et la corruption. Et quand, dans la vie de ce moine, faite pour être écrite de la plume naïve d'un hagiographe des anciens âges, on lit qu'il fut académicien, ce titre nous choque comme un brutal anachronisme.

**

Dom Bernard de Montfaucon, la plus grande gloire de l'abbaye avec Mabillon, est, lui aussi, un bon religieux qui se fait réveiller pour matines et dit la messe. C'est un catholique soumis, inflexiblement orthodoxe, sans complaisance pour les jésuites, sans haine pour les jansénistes. On s'adresse à lui comme à un ecclésiastique de morale sévère, pour empêcher un jeune Allemand de « céder aux allèchements de Paris » : et je trouve qu'il rendit bon compte du précieux dépôt qui lui était confié.

Mais avec tout cela, Montfaucon est de son temps, a quelque chose de plus libre, de plus émancipé, de moins monacal que Mabillon. Ses travaux mêmes ont un caractère plus profane. Il ne s'enferme pas dans la littérature sacrée et dans l'histoire ecclésiastique. Il amasse des matériaux pour l'histoire de la société laïque et pour l'archéologie grecque et romaine. Il fait œuvre d'antiquaire, et l'on ne peut assigner un but pieux à ses recherches, faites pour satisfaire les esprits curieux, qui, sans autre souci, veulent seulement connaître le passé. C'est le temps du reste où les Béné-

dictins élargissent le champ de leurs travaux, et font choix de leurs sujets en purs savants, et non plus en chrétiens. Les uns prennent l'histoire des provinces, un autre celle de Paris. Tel commence le recueil des historiens de France, tel l'histoire littéraire de la France. Il n'y a plus de religieux dans ces livres que le *dom* qui précède les noms des auteurs. Les laïques, les philosophes, les athées de l'Académie des inscriptions continueront ces publications, sans qu'un changement de plan, de méthode ou de ton décele la qualité nouvelle des rédacteurs.

La vie de Montfaucon aussi est moins ascétique. Voilà un moine qui fait des parties de campagne à Surresnes, à qui l'on chante l'inepte chanson du jour et qui y rit de bon cœur, qui cause vers et théâtre, et décide un peu à tort et à travers sur Pindare et sur Boileau, sur Bussy et sur La Bruyère. Moine d'une espèce nouvelle, qui ferait bonne figure dans un salon : au courant de tout, causant de tout, avec une verve intarissable, il mène grand train la conversation et l'anime de ses saillies.

Il se fait centre volontiers, et préside dans sa cellule comme une mondaine qui tient cercle. Il est dominateur et exubérant. La silencieuse humilité du Père Mabillon n'était pas son fait : il était né près de Toulouse, il était gentilhomme, et il avait fait la guerre sous M. de Turenne. Dom Bernard n'arriva jamais à tuer le « sire de Roquetaillade », un cadet du pays de Comminges, qui n'était pas endurant, et qui se battait en duel à dix-sept ans. « Il est un peu chaud, » disait doucement Mabillon, un jour que son confrère, dans une grosse colère, menaçait de brouiller l'abbaye avec M. de Reims : le prélat, collectionneur sans scrupules, retenait des médailles adressées de Rome à Montfaucon, et Montfaucon voulait à toute force ses médailles. On l'avait vu à Rome se mettre les jésuites à dos, lui qui n'était pas suspect de jansénisme, par sa vivacité à défendre l'édition bénédictine de saint Augustin ; il dut quitter la ville, mais en partant il se donna le soulagement d'écrire à un Romain qu'il s'en allait « à cause de la facilité qu'ont certains hommes à mentir ». Il ne faisait pas bon médire de ses ouvrages : le Père prenait sa bonne plume, et, sans s'arrêter à de vains scrupules d'humilité ni de charité chrétiennes, relevait vertement les gens qui, « animés de je ne sais quel esprit », attaquaient son *Antiquité figurée* « d'une manière qui choque toutes les bienséances ». Il savait en appeler « au lecteur habile et équitable », faire valoir sa peine et sa science, dénoncer l'envie et l'injustice, et, tout comme de plus modernes, pousser le grand argument de la vente, qui en effet allait à merveille, car les dix-huit cents exemplaires de la première édition furent écoulés en deux mois, succès inouï pour un ouvrage en dix volumes in-folio.

Sans être ambitieux ni intrigant, il accepta comme

choses toute naturelles la réputation et le crédit qui lui vinrent par ses ouvrages. Il ne songea pas un instant à se dérober à sa gloire, et très simplement, mais très décidément, il joua son rôle de grand et influent personnage. Mabillon, petit paysan champenois, n'avait personne à pousser, ne tenait à rien. Un gentilhomme, surtout quand il vient des bords de la Garonne ou de l'Aude, a toujours une famille : et, fût-il Bénédicte, de sa cellule il les protège et les fait avancer. Dieu sait ce qu'il se trouva de Roquetaillades et de Montfaucons entre Toulouse et Tarascon, quand il fut avéré que le Père dom Bernard, en faisant de gros livres, s'était bien mis en cour ! Il avait trois frères et sept sœurs : les neveux, cousins et petits-cousins étaient légion. Il faut demander un changement de garnison pour l'un, de l'avancement pour l'autre, le commandement d'un navire pour un troisième qui est marin ; pour deux vieilles demoiselles, le paiement des arrérages d'une pension ; un bureau de poste pour une veuve née Montfaucon, dont notre Bénédicte n'a jamais ouï parler. Et chez tous ces quémandeurs, c'est toujours le même refrain : « Vous, mon Père, qui pouvez tout, » ou « Vous, mon Père, qui n'avez qu'un mot à dire à MM. tel ou tel, qui peuvent tout. » Comment ne pas croire, en effet, à la puissance du Père Montfaucon, quand tout Montpellier sait comment M. de Villarzel est devenu tout d'un coup un personnage, au cercle de « M^{me} l'intendante », lorsqu'un basard eut fait connaître sa qualité de neveu de dom Bernard ? Le Père n'est pas fâché qu'on l'emploie, écrit toutes les lettres, fait toutes les démarches qu'on lui demande ; et, dans son infatigable complaisance, ne s'en va-t-il pas un jour retirer de chez le préteur sur gages les habits d'un petit officier ?

Il fait ses affaires aussi bien que celles des autres. Il sait cajoler les collectionneurs, leur décocher à point une louange, les entretenir dans l'espoir que leur cabinet serait mentionné dans ses livres en bonne place, et il s'en fait des collaborateurs ardents. Il y a en lui un mélange d'énergie fiévreuse et de simple habileté qui fait penser à Voltaire. Il s'entend comme personne à lancer un livre, une souscription. Le prospectus de ses *Monuments de la monarchie française* avait étonné le public, en un temps où l'on méprisait, avec toute la sécurité de l'ignorance, l'art du moyen âge, où l'histoire ne faisait point de différence entre Clovis et Louis XIV, et n'était d'un bout à l'autre qu'un perpétuel anachronisme. L'idée de faire connaître les mœurs et la civilisation de la France, depuis les origines de la monarchie, par des reproductions exactes des principaux monuments de chaque siècle, églises et palais, costumes, armes, objets et instruments de toute nature, cette idée-là ne pouvait être goûtée d'abord par des esprits habitués à ne faire attention qu'aux naisances et mariages des princes, et aux batailles qui s'en avaient perdues ou gagnées. La souscription ne partait

pas. Montfaucon prit vite son parti. Il obtint une audience du roi, lui soumit son travail, et se retira ayant fait de Louis XV le premier souscripteur et le patron de l'ouvrage. Dès lors, ce fut à qui s'inscrirait, prônerait l'entreprise. Evêques, intendants, gouverneurs se mirent avec un zèle inusité au service de la science, se firent les agents et les correspondants du Père Montfaucon, lui envoyèrent toute sorte de dessins et de documents. Huit ans après l'envoi du prospectus, le cinquième volume in-folio paraissait. Et cela sans préjudice d'autres travaux qui n'étaient guère moins considérables.

Mais aussi le rude travailleur que ce dom Bernard, avec sa belle santé et cette sorte d'entrain et de joie extérieure que donne la vigueur physique ! L'infatigable liseur, depuis qu'en son enfance il avait trouvé dans un vieux coffre des livres que les rats commençaient à ronger ! Que n'avait-il pas lu ? « Tous les auteurs grecs et latins de l'antiquité profane, tous les écrivains ecclésiastiques des quatre premiers siècles, tous les historiens de la monarchie française, les principaux de ceux des autres nations qui ont écrit en latin, en italien ou en espagnol, tous les voyageurs, les meilleurs ouvrages des savants sur l'histoire ancienne et moderne, et tout ce qui concerne les beaux-arts. » Il avait appris le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, le copte, l'arabe. Pendant son séjour à Rome, il portait son dîner dans la bibliothèque vaticane, et, « dès la pointe du jour jusqu'au soir », ses compagnons et lui lisaient, collationnaient, copiaient. A soixante-dix-huit ans, un visiteur, qui pénétrait dans sa cellule, le trouvait « enfoncé dans la lecture de vieux manuscrits grecs nouvellement arrivés et reçus à la Bibliothèque nationale ». Il composait, écrivait avec la même furie qu'il dépouillait et lisait. Jusqu'à son dernier jour, il travailla « treize ou quatorze heures par jour ». C'est lui qui nous le dit ; on le disait de Mabillon : notez la nuance.

Et voilà comment en un demi-siècle, dom Bernard de Montfaucon publia quarante-quatre in-folio, sans compter le menu fretin des in-4°, in-8° et in-12. A quatre-vingt-quatre ans, il venait, toujours vif et gaillard, lire à l'Académie des inscriptions, dont il était membre, le plan d'une nouvelle partie de sa *Monarchie française* ; deux jours après, le 19 décembre 1741, une apoplexie foudroyante l'abattait brusquement.

*
**

Autour de Mabillon et de Montfaucon, dans un espace d'environ quatre-vingts ans, que de noms illustres l'on rencontre, et que de physionomies originales, depuis Luc d'Achery, le mélancolique ascète, jusqu'au fougueux et inconstant Thuillier, depuis l'aimable Ruinard jusqu'à cet entêté Breton de dom Lobineau, dont tous les Rohan firent le siège pendant des années sans en tirer un certificat d'existence pour

leur aïeul Mériadeuc, et qui laissait traîner dans ses lettres des lambeaux de Rabelais ! Et puis il y a ceux qu'on pourrait appeler les Bénédictins du dehors, tous ceux, Français ou étrangers, luthériens, anglicans, jansénistes, gallicans ou jésuites, qui travaillaient à défricher quelque province de la science ; chaque dimanche, après vêpres, ils affluent à l'abbaye. De Du Cange à Fréret et de Baluze à Sainte-Palaye, les érudits qui résident à Paris ne manquent guère une de ces réunions ; un intérêt essentiel les y attire ; car, avant l'Académie des inscriptions, puis en concurrence avec elle, jusque vers le milieu du xviii^e siècle, l'abbaye est comme le bureau central de l'érudition. C'est là qu'on trouve les nouvelles scientifiques de tous les pays ; c'est là, dans la rareté et l'insuffisance des journaux spéciaux, qu'on peut se tenir au courant des travaux, des découvertes, des publications qui se font par toute l'Europe. Nulle part ailleurs on ne trouvait cette abondance et cette exactitude d'information.

Les Bénédictins la devaient à leur vaste correspondance. Il n'y avait point de diocèse de France, de ville en Hollande ou en Italie, ni de paroisse d'Allemagne, d'où quelqu'un d'eux ne reçût de lettres ; il en venait jusque d'Espagne et de Constantinople ; sans compter celles que les Pères eux-mêmes, dans leurs voyages, adressaient à l'abbaye, et qui ne sont pas les moins intéressantes de la collection. Il y a de tout dans ces lettres : érudition, littérature, morale, politique, anecdotes mondaines ; à mesure que l'on avance, il y a moins de sécheresse, moins de gravité, plus de vagabondage des yeux et de la pensée ; enfin, la même s'établit en souverain ce grand maître du xviii^e siècle, l'esprit.

Mais ce n'est pas par l'agrément littéraire que vaut la correspondance des Bénédictins. Elle nous fait pénétrer dans le monde des érudits, des bibliothécaires et des collectionneurs ; monde bizarre et mêlé, où ne manque même pas l'érudite crasseux, mal peigné et sauvage, tapi dans ses bouquins comme le hibou dans son trou ; ni l'aventurier, espion et bigame, qui fait de la science aux heures de répit que la justice lui laisse. Elle nous permet de suivre et d'embrasser le mouvement scientifique dans toute son étendue, d'un bout à l'autre de l'Europe. Selon que les Bénédictins ont plus ou moins de correspondants dans un pays, on peut affirmer que les études y fleurissent ou dépérissent. Il ne leur vient guère plus de lettres d'Espagne que de Turquie. L'Italie, au contraire, dans sa décadence littéraire, garde toute sa curiosité, toute son activité intellectuelle ; en terre papale comme chez la république de Venise, et à Naples comme en Toscane, l'histoire ecclésiastique et l'archéologie sont cultivées avec passion : ni les correspondants ne manquant aux Bénédictins, ni la matière à ces correspondants.

Mais c'est la France qui nous intéresse surtout ; et la France nous présente un spectacle inattendu. Il n'y a

point de province qui n'ait sa capitale intellectuelle; et ces villes, Caen, Toulouse, Dijon, Nîmes, Montpellier, glorieuses de leurs antiquaires et de leurs érudits, des bibliothèques et des cabinets de leurs citoyens, sont des centres de haute culture, où la vie de l'esprit est intense. Nous le savions pour quelques-unes; les correspondances bénédictines nous font voir qu'il en est ainsi dans tout le royaume, et que la province stupide, ignorante, matérielle, n'y est qu'une rare exception. Ce n'est pas là du tout la France que nous représente la littérature du temps. Mais la littérature depuis longtemps est centralisée à Paris, et renfermée dans l'éloquence et dans la poésie; Parisienne et mondaine, elle n'a que railleries pour la province, et de l'érudition ni soupçon ni souci. La province, pour Molière, c'est Pourceaugnac, les Sottenville et le cercle de la comtesse d'Escarbagnas: La Bruyère met d'un côté « les provinciaux et les sots », de l'autre les honnêtes gens, qui sont à Paris et dans la Cour. D'autre part, l'érudition, pour Molière, c'est Vadius et tous les pédants en us; pour La Bruyère, c'est un lent abrutissement sur d'inutiles vanités, comme de chercher si Artaxerce Longue-Main avait la main droite ou la main gauche plus longue. Pendant presque un siècle, de 1660 à 1750, nos gens de lettres ignorent ce qui se fait dans les sciences historiques, et dans l'archéologie chrétienne ou même païenne. Ni la littérature de l'âge précédent, encore engagée dans l'érudition d'où le xvi^e siècle l'a tirée, ni celle de l'âge suivant, curieuse d'un passé qu'elle déteste, n'auront cette ignominieuse indifférence. Et les érudits payent les littérateurs de retour. Michel Germain connaît M^{lle} de Scudéry; Voltaire va visiter dom Calmet. Mais Boileau ne connaît pas le père Mabillon, son confrère, pourtant, à l'Académie des inscriptions, et les lettres de nos pieux Bénédictins nous parlent plus de Crébillon fils que de Racine.

A quelles causes faut-il attribuer ce divorce fatal à la littérature comme à l'érudition? Il est d'autant plus étrange, que le roi, la Cour, le grand monde, pour qui les gens de lettres écrivent, sont loin de mépriser les œuvres de l'érudition. Mais c'est que ces travaux, qui n'ont rien à voir avec la littérature d'alors, intéressent souvent la politique. L'âge féodal dure encore; l'ordre européen est fondé sur ces vieilles chartes que déchiffrent nos moines. C'est une affaire d'État et une question de patriotisme, que d'empêcher Muratori de consulter une charte d'Othon, qui autoriserait certaines revendications de l'empereur ou d'un prince italien. Si personne ne peut avoir communication de certain manuscrit du mont Cassin, c'est que le cardinal Casanate l'a confisqué comme gênant les prétentions de la Cour de Rome. Aujourd'hui, ces parchemins poudreux ne sont que de l'histoire; avec la Révolution, ils avaient de l'actualité. Et puis, dès qu'on est prince, ou duc, ou gentilhomme, on a des archives, on sait ce que c'est qu'un diplôme, on attache du prix à la date

d'un vieux titre, au seau qui le scelle: la hiérarchie sociale, les rangs, les préséances, les privilèges sont fondés là-dessus et en dépendent encore en partie. Il suffit d'avoir une généalogie, pour respecter la paléographie. Mais nos grands écrivains de cette école classique qui domine après 1660 sont des bourgeois, et j'y trouve une raison de leur mépris pour les recherches érudites et les documents d'archives. Ils n'entendent rien à la politique: c'est l'affaire du roi et de ses ministres. Ils n'ont pas de prétentions nobiliaires; pour le monde, et pour ne point payer la taille, ils se font reconnaître pour nobles; sauf cela, ils ne recherchent guère leurs origines, et se font eux-mêmes tout ce qu'ils sont. Encore s'ils étaient d'Église, mais ils sont, même les plus pieux, d'esprit trop essentiellement laïque, pour s'arrêter au moyen âge ecclésiastique. Ils sont d'éducation trop latine, et trop les héritiers de ce Ronsard qu'ils renient, pour être curieux du moyen âge littéraire: avant François I^{er}, ils n'aperçoivent que Trajan, et la tradition qu'ils continuent passe par-dessus douze ou quinze siècles de notre histoire. Enfin, ils sont trop « honnêtes gens », trop enclins à « ne se piquer de rien », trop attentifs à « n'avoir point d'enseignement » dans le monde, pour goûter les études spéciales, même quand elles les mènent à l'admirable antiquité.

Il est fâcheux que notre littérature classique, pour ces raisons et pour d'autres, n'ait eu aucun contact avec l'érudition; plusieurs des défauts qu'on lui reproche auraient été évités, s'ils pouvaient l'être. Elle eût été plus nationale et plus populaire, sinon d'esprit, au moins de forme. Mieux que Clovis et la Pucelle, une vie de saint, publiée dans sa barbarie savoureuse par Ruinart ou Mabillon, eût révélé à Boileau la beauté poétique du christianisme, et dom Bouquet aurait fourni à nos tragédies des héros plus voisins de nous et plus touchants par suite que les Sémiramis et les Œdipe. En histoire, nous aurions eu autre chose que d'indignes compilations et des morceaux de vaine rhétorique; et Fénelon, en 1715, après tous les chefs-d'œuvre du grand siècle, n'aurait pas constaté que nous n'avions pas une histoire de France qui fût seulement médiocre.

Je ne sais, à vrai dire, si le tour de notre imagination en eût été changé, et j'en doute. Plus exacts, s'ils avaient profité des travaux des érudits, nos historiens n'auraient pas eu plus de couleur. Et, sauf la haine du moyen âge, l'*Essai sur les mœurs* me représente l'histoire telle que les Bénédictins pouvaient donner moyen de l'écrire, tant que durait le goût classique. Entre Voltaire et Thierry ou Michelet, ce n'est pas Montfaucon que je trouve, c'est Chateaubriand. Il ne dépendait pas des Bénédictins de susciter des Thierry et des Michelet: ils étaient par trop dénués d'imagination et de sens littéraire ou poétique, et si les littérateurs ont eu tort de les ignorer, il faut

avouer qu'ils n'ont rien fait pour les attirer, et qu'ils auraient eu fort à gagner eux-mêmes dans leur fréquentation. Peut-être au contact des poètes auraient-ils appris à faire sortir la vie et la beauté des vieilleries dont ils faisaient l'inventaire. Grands hommes incomplets, ils ont été des critiques et des antiquaires, non pas des historiens ni des artistes. Nos Bénédictins participent en cela de l'esprit classique; tout leur métier se réduit à un exercice purement intellectuel, à des actes de raisonnement et de jugement; leur tâche est finie quand ils ont prononcé sur la réalité d'un fait ou l'authenticité d'un monument. De susciter en nous une vision représentative du fait, une émotion caractéristique du monument, ce n'est pas leur affaire. Ils s'arrêtaient où commencent l'histoire et l'art. Et voilà pourquoi ces rudes travailleurs ont entassé des montagnes d'in-folio sans laisser un petit livre.

Et cependant je ne puis m'empêcher de trouver qu'on les oublie injustement dans nos histoires de la littérature. Au moins, puisqu'on prétend aujourd'hui restituer les « milieux », on pourrait leur donner une place dans la peinture de cette société dont la littérature est à la fois l'effet et l'expression. Mais ce qu'on appelle restituer le milieu pour le xvii^e siècle, c'est parler de l'hôtel de Rambouillet ou de Versailles, et pour le xviii^e siècle, des salons. Comme s'il n'y avait eu dans l'ancienne France que la société polie et la Cour! Comme si toute l'activité intellectuelle de la nation s'était concentrée en ces deux groupes! La société de Saint-Germain-des-Prés, avec ses figures originales de moines érudits, ne vaudrait-elle pas la peine d'être au moins esquissée en passant? N'y a-t-il pas eu là, à un moment, une forme d'esprit peu commune et d'autant plus intéressante à connaître?

Au reste, cette étude tient plus qu'on ne pense à la littérature; le divorce de celle-ci avec l'érudition n'a été que passer chez nous. Ce lourd amas de matériaux préparé par les Bénédictins a rendu possible plus d'un chef-d'œuvre littéraire. Songeons que de *l'Antiquité expliquée* de Montfaucon sortira d'un côté l'archéologie, et de l'autre l'histoire de l'art, et que ce laborieux antiquaire a déterminé le mouvement qui, développé par Caylus, par les savants des inscriptions et les artistes de l'Académie de peinture, aboutira en art à David, en littérature au *Voyage d'Anacharsis*, et, ce qui vaut mieux, à la poésie de Chénier, puis à la prose de Courier. Combien d'œuvres, et des plus belles, dans la littérature du xix^e siècle, relèvent de l'histoire et de l'archéologie! Or ce sont les grands travaux d'érudition du xvii^e et du xviii^e siècle qui ont donné la première impulsion à ces études. Quelque illustres noms que présente la science laïque, les Du Cange, les Baluze, les Fréret, les Fourmont restent isolés chacun dans leur étude; rien ne saurait se comparer à la formidable production dont ces moines barrent dès l'entrée toutes les avenues de la science. Histoire de

l'Église, histoire de France, histoire littéraire, histoire de la civilisation, à quelque branche qu'on s'attache on les rencontre d'abord et l'on ne fait rien sans eux. Celui qui raconte les premiers siècles du christianisme se trouve en présence des *Actes authentiques des martyrs* de Ruinart; pour le développement du dogme, les éditions bénédictines des Pères Augustin, Athanase, Chrysostome, Origène sont des chefs-d'œuvre de critique historique autant que d'exactitude philologique. Aux historiens de notre nation, dom Bouquet offre son précieux recueil; dom Vaissette, dom Lobinau, leurs histoires du Languedoc et de Bretagne; dom Félibien, celle de Paris : sans parler de dom Calmet, le Bénédictin lorrain qui met en ordre les Annales de sa province, ou des Blancs-Manteaux, qui, à la fin du siècle, éditeront Bossuet. Feuilletons la *Gaule chrétienne*, toute l'histoire du royaume s'y trouve faite, diocèse par diocèse. A l'homme d'imagination, au poète qui voudra voir les hommes et mettre sous les noms inexpressifs l'originalité des physionomies individuelles, Montfaucon offre dans ses *Monuments* inachevés de la *Monarchie française* toutes les figures des rois et des princes; il donne le moyen, il indique surtout la voie pour ne plus habiller tous les siècles à la dernière mode.

Si l'on songe à ce que fut l'Église dans le moyen âge, au rôle politique et intellectuel qu'elle a joué, on concevra qu'il n'est pas indifférent non plus que Mabillon ait raconté les *Annales* ou dénombré les *Saints de l'ordre de saint Benoît*. Comment peindre la civilisation du moyen âge, sans en représenter l'activité philosophique? Et dès lors il faut courir au *Saint Bernard* de Mabillon, au *Lafranc* de Luc d'Achery. Enfin, quoique la prodigieuse fécondité poétique du moyen âge n'ait été connue que de nos jours, l'histoire littéraire de la France, commencée par les Bénédictins, sera toujours une des bases de l'étude de notre littérature. D'un point de vue plus général, Mabillon par sa *Diplomatique*, Montfaucon par sa *Paléographie grecque* et son *Catalogue des manuscrits*, ont légué à leurs successeurs une méthode et des instruments de travail; ils leur ont mis en main l'outil pour faire plus et mieux qu'eux.

Le mérite des Bénédictins, c'est que, ne travaillant pas pour la réputation ni le profit, ils entamaient des œuvres capables de consumer plusieurs vies humaines; ils savaient qu'eux disparus, l'ordre restait et fournirait toujours des travailleurs pour achever le sillon qu'ils auraient commencé à tracer. Ainsi ont-ils pu concevoir et mettre en train ces collections prodigieuses, dont nul savant laïque n'aurait osé former la pensée, et que même l'Académie des inscriptions, qui les continue encore aujourd'hui, n'aurait peut-être pas eu l'audace d'entreprendre. On aura beau dire que ce n'est pas de la littérature : il n'importe. Ces ouvrages, qui ne sont souvent que des éditions et des compilations, plus souvent aussi rédigées en latin qu'en fran-

çais, ne sont peut-être pas des monuments littéraires; ce sont du moins des événements littéraires, à la date où ils apparurent. Il y a là un immense effort intellectuel, dont les fécondes conséquences ne sont pas encore épuisées aujourd'hui, et je ne puis comprendre que l'histoire littéraire puisse n'en pas tenir compte.

Dites-moi pourquoi on nomme religieusement saint Réal ou Vertot, et pourquoi l'on omet paisiblement Mabillon et Montfaucon? J'admets qu'il y a un siècle on se fit une conception un peu étroite et mondaine de la littérature; on pouvait la resserrer dans la morale, l'éloquence et la poésie, dans la littérature de mode ou d'agrément, qui n'exige, pour être goûtée, ni effort ni préparation, celle qui plaît aux dames et dont on cause dans les salons. Mais aujourd'hui où nos plus exquis ou puissants écrivains, où nos poètes mêmes nourrissent leur talent d'érudition et de critique, où l'on tombe d'accord que la littérature exprime l'âme d'un siècle ou d'une race, et que son développement représente l'évolution intellectuelle d'un peuple, comment ne pas faire place dans nos histoires littéraires à l'érudition historique, ainsi qu'à la philosophie religieuse ou scientifique? Il est inadmissible qu'on ne fasse pas à toute l'œuvre des Bénédictins, prise en bloc, l'honneur qu'on fait à un Régulus ou à un Mahomet II, qui n'ont vraiment pas plus de caractère esthétique et sont loin d'avoir la même valeur dans l'histoire des idées. Qu'on s'y prenne comme on voudra, c'est affaire de goût et d'art; mais il ne faut pas passer cette œuvre-là tout à fait sous silence.

*
*
*

Elle le mérite encore à un autre titre. Elle est le résultat d'un accord entre la science et la foi, accord trop parfait pour n'être pas singulier, et qui peut-être ne se représentera jamais. J'ai dit combien ces moines furent pieux et soumis; on sait quelle fut la sévérité de leur critique. De dire comment ils pouvaient rester ce qu'ils étaient en faisant ce qu'ils faisaient, je ne m'en charge pas. J'entends bien que Dieu étant la source de la vérité, *Deus veritatis*, comme disait Mabillon mourant, on peut chercher le vrai dans la science avec un cœur pieux. Mais la difficulté n'est pas avec Dieu : entre le catholique et son Dieu, il y a l'Église, à qui il doit une absolue croyance et soumission. Et dès lors peut-il chercher avec indépendance? En fait, les résultats ou les méthodes scientifiques peuvent être orthodoxes; en droit, le savant est un insoumis, et laisser à l'autorité de l'Église la décision de la vérité, c'est renoncer à la critique. Il est vrai pourtant, à n'en pas douter, que chez nos Bénédictins, la docilité de la foi n'entrava jamais la liberté des recherches et qu'ils unirent la science qui doute à la piété crédule. On pourrait essayer de l'expliquer en remarquant avec quelle prudence, sans y songer peut-être, ils circonscrivent leur études. D'abord ils sont moins théolo-

logiens qu'historiens et philosophes; ils préparent l'histoire ecclésiastique, corrigent les vies des saints, les œuvres des Pères; dans la tradition si touffue, s'ils élaguent parfois, ce sont des rameaux parasites, des détails non essentiels. Ils recherchent la vie extérieure de l'Église; les faits; ils touchent peu au dogme, et pour exposer seulement. Ils évitent surtout l'écueil où se sont brisés tous les exégètes, Richard Simon en tête; ils n'abordent pas l'étude des deux Testaments, terrible matière où la plus légère application de la critique, fût-ce pour changer une lettre, risque d'ébranler les fondements de la foi. En ne touchant pas à l'Écriture, nos Bénédictins, sans se douter du péril où ils échappent, évitent d'être obligés de poser la question formidable où apparaît l'irréductible opposition de l'Église et de la science : cette question, c'est la possibilité du miracle et de la révélation. Et quand ils élargissent le champ de leurs recherches, leur activité dérive vers les études profanes, où rien ne se rencontre d'inquiétant pour la foi; l'histoire politique, sociale ou littéraire, l'archéologie, la philologie grecque ou latine, etc.

Mais il ne faut rien exagérer : ces moines ont mis le pied plus d'une fois sur des terrains brûlants; Ruinart diminuait la troupe sacrée des martyrs, touchait hardiment à la pathétique légende des persécutions, d'où l'Église avait tiré tant de prestige, retranchait aux prières des fidèles des noms invoqués depuis douze siècles et qui avaient fait des miracles. Mabillon dénonçait le scandale et l'imprudence du culte des saints inconnus; il remontrait à l'Église romaine qu'en laissant ériger en reliques tous les ossements déterrés des catacombes, c'étaient souvent des païens qu'on exposait à l'hommage confiant des humbles. Et Rome s'inquiétait parfois, Ruinart était attaqué; la congrégation de l'Index, qui maintenait son opinion avec une inflexible douceur, demandait des explications à Mabillon. Mais les inquiétudes de l'Église s'apaisaient facilement, et d'un sourire elle renvoyait ses enfants à leurs travaux. Et ce qu'il y a de plus merveilleux encore que la tolérance de l'Église, c'est l'attitude de ces rudes démolisseurs de légendes, qui avaient pendant des cinquante ans pratiqué cette laborieuse investigation de la vérité, et que rien n'empêchait de l'écrire quand ils l'avaient trouvée : comme au bout de toutes leurs hardiesses ils se trouvent humbles et crédules de cœur, doucement agenouillés devant leur mère l'Église dans une paisible assurance d'avoir travaillé pour elle ! Il y a là quelque chose, un état d'esprit que le choix plus ou moins circonspect des sujets n'explique pas suffisamment.

Les Bénédictins profitaient d'un avantage de leur temps. Les entreprises de l'exégèse religieuse, les analyses de la philosophie n'avaient point fait éclater encore l'essentielle incompatibilité de l'esprit chrétien et de l'esprit scientifique. La contradiction était latente : or l'humanité s'embarrasse moins qu'on ne

pense des contradictions; elle en vit, et pourvu qu'elles ne soient pas réduites en formules qui les rendent présentes à la conscience, l'impossibilité logique qui en découle ne crée jamais une impossibilité pratique. L'esprit chrétien et l'esprit scientifique pouvaient vivre ensemble dans les mêmes cœurs et se fondre sans s'altérer, tant que leurs principes demeuraient intérieurs et inexprimés. Les Mabillon et les Ruinart suivaient en paix les deux voies de la science et de la foi, sans se demander si elles se rencontraient ou divergeaient à l'infini; ils faisaient en bons ouvriers leur double besogne de chrétiens et de savants, fidèles à la règle et à la méthode, cherchant les résultats plutôt qu'analysant les essences, employant la religion et la critique à rectifier leur œuvre et leur vie, et non à faire de la métaphysique. Depuis, l'exégèse, dans son développement, s'est heurtée à l'antinomie que je signalais plus haut. La philosophie a mis à nu les conditions et les bases de la recherche scientifique; l'opposition intime de la science et de la foi nous crève trop les yeux pour que nos intelligences puissent accorder entre elles dans la pratique ces deux choses théoriquement inconciliables. Aussi, qu'arrive-t-il? De grands érudits, qui jadis seraient demeurés en paix dans l'Église, la quittent avec scandale. Celui qui se sent né pour chercher la vérité par sa raison se débarrasse de la croyance comme d'une entrave, et celui qui croit posséder la vérité par la foi n'ose manier hardiment le dangereux outil de la critique. La science se défie de l'Église; l'Église a peur de la science. Et quand l'Église ne limiterait pas par son impérieuse autorité les recherches de ses fidèles, ceux-ci trouveraient dans leur conscience timorée assez d'entraves pour les retenir; ils ne sauraient avoir, comme nos Bénédictins, l'indépendance absolue dans la parfaite soumission. Ce qui était possible il y a deux siècles n'est plus possible aujourd'hui. Sera-ce possible de nouveau quelque jour? Je l'ignore, et il serait bien délicat d'essayer d'en indiquer les conditions et l'époque.

GUSTAVE LANSON.

HISTOIRE DE FANFLUCHE (1)

XV.

Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur une couchette éblouissante de blancheur. Au lieu des visages terrifiants de mes bourreaux, j'aperçus deux frais minois anxieux, sur lesquels les lis et les roses se disputaient le pas.

Je ressentis, à la fois, un grand apaisement moral et

de terribles douleurs physiques. J'étais momentanément hors de danger; mais dans quel état, grand Dieu! Me voyant ouvrir les yeux, la plus jeune de mes gardiennes s'écria en battant des mains :

« Il vit, mon père. Il vit!

— Le pauvre homme, comme il est pâle! » soupira l'aînée, dont les yeux exprimaient une compassion des plus flatteuses.

Je vis approcher un vieillard au maintien auguste, tempéré par une douce affabilité. De grande taille, le corps droit malgré le poids des ans, son front portait la couronne de cheveux argentés devant laquelle les révolutionnaires eux-mêmes fléchissent les genoux. Cette couronne, hélas! des sauvages m'en avaient à jamais dépouillé. Ma chevelure pendait, ensanglantée, à l'arçon de la selle de quelqu'un des féroces alliés de la perfide Albion.

« Ne bougez pas, homme vaillant, me dit le vieillard en se penchant sur moi. Jouissez du repos que vos blessures glorieuses ont rendu indispensable. Un retour fortuné de nos troupes a débarrassé pour longtemps notre contrée des féroces indigènes et de leurs alliés qui l'infestaient. L'armée, sous les ordres de l'intrepide général de Bienville, poursuit l'ennemi. Le commandant en chef, appréciant votre vaillance et touché par vos malheurs, m'a commis à votre garde. Je lui rendrai bon compte du héros qu'il m'a confié. Voulez-vous appliquer un baume sur vos blessures, il m'a autorisé à vous promettre le brevet de chevalier de Saint-Louis et six cents livres de gratification. Vous serez le premier proposé. De plus, le général vous autorise à retourner à La Mobile. Un repos de quelques mois vous est indispensable. Je ne fixe pas de limite à ce congé, a ajouté le vainqueur des Chicachas; notre brave Fanfluche devancera très certainement le délai, quel qu'il soit, que je lui aurais assigné. Il n'est vraiment chez lui que sur nos champs de bataille. Jurez-moi, mon vaillant ami, de ne point nous quitter tant que nos soins vous seront nécessaires. Jurez, également, de ne pas exposer à la légère une existence indispensable à la gloire de notre chère patrie. Enfin, ne vous hâtez pas trop de voler à de nouveaux combats.. Oui... je sais combien il vous en coûte de faire de semblables serments, mais il le faut... il le faut. »

Je promis d'autant plus volontiers de ne rien négliger pour me conserver à la France que, cette promesse, je l'avais faite à la tout exquise vicomtesse de La Panique, avant de me mettre en route.

J'avais peine à dissimuler la joie que me faisait ressentir la pensée de revoir avant peu La Mobile, et d'y rendre à qui de droit les redoutables insignes du commandement. Rien n'eût pu me décider à retourner au feu. Après avoir chaleureusement remercié mes hôtes:

« Apprenez-moi, leur demandai-je, à qui je suis redevable de tant de soins, comment j'ai pu échapper à mes bourreaux.

— Volontiers. Vous êtes ici chez le marquis Agénor de Closspourpré... qui a bien l'honneur de vous saluer en ma personne. Ces deux enfants, qui ne vous ont pas quitté un instant depuis votre glorieuse mésaventure, sont mes filles : Bellonnette et Sophronisbe. L'aînée a dix-huit ans ; la cadette en a seize. Vous leur devez de n'avoir pas été brûlé vif.

— Brûlé vif ! On a voulu me brûler vif ? » Cette pensée me glaça des pieds à la tête.

« C'est un honneur qui vous revenait de droit. Attirées ce matin par le bruit de la fusillade qui pétillait au loin, secondées par une vingtaine de nos serviteurs, mes filles ont parcouru le champ de bataille, peu de temps après le combat auquel vous avez pris si glorieusement part, alors que quelques Indiens, revenant sur leurs pas, se préparaient à achever les mourants, à dépouiller, scalper et brûler les morts. Votre grade vous donnait le droit d'être brûlé vif. » L'émotion, la terreur me paralysaient. Le marquis, se méprenant sur la nature du sentiment qui m'oppressait, reprit :

« Vous êtes surpris, vicomte, de voir deux enfants déployer tant de courage. Que voulez-vous ? Nous sommes ici à l'avant-garde du monde civilisé. Toujours sur le qui vive ! Aucune aventure ne saurait nous surprendre. A moi d'être un héros, on n'a que faire ici. La mort est comme une visiteuse attendue. Chez moi, sa couverture est toujours faite. Mes enfants tomberaient mourants à mes pieds, de que leur dirais : « A bientôt », sans plus de façons. Vous seriez vraiment heureux ici. »

La vue de ces deux jeunes amazones au teint de lis et de rose, alertes comme l'antilope, hardies comme la panthère, me donnait beaucoup à réfléchir. Que n'avait-on pas le droit d'exiger d'un héros tel que celui que je paraissais être, illustre sur les deux rives du Mississippi, récompensé d'heure en heure pour des prouesses d'autant plus merveilleuses qu'elles étaient imaginaires ? Ne voulant à aucun prix être héroïque et téméraire, il me fallait songer au départ à bref délai.

Non seulement on me conseillait de partir, de fuir tout danger, mais on me suppliait de prolonger mon absence. Pouvais-je hésiter ?

M. le vicomte n'avait, d'ailleurs, qu'à se louer de moi. Je lui avais conquis, en quelques jours : le grade de capitaine en pied, une renommée inespérée, un brevet de six cents livres et la croix de Saint-Louis ; on m'avait scalpé en son lieu et place, et j'avais failli être brûlé vif... Les La Panique étaient, bel et bien, les obligés des Floriquet. Je le croyais, du moins.

XVI.

MM^{les} de Closspourpré comptaient quelques printemps à peine, lorsqu'elles eurent la douleur de perdre leur mère. Jamais femme plus accomplie n'avait prodigué les charmes de son sexe à un plus tendre époux.

A l'âge où l'on songe à peine à former des nœuds, la marquise mourut, après avoir accompli deux fois, pour le plus grand honneur de sa race, les fonctions mystérieuses que la nature a réservées au plus adorable des sexes. Justement désespéré, et d'ailleurs dépourvu de fortune, le marquis avait pris le parti d'aller demander à des contrées lointaines le bien-être et l'oubli. Le crépuscule s'était allié à l'aurore. Le marquis avait cinquante ans lorsqu'il perdit son incomparable compagne ; il en avait soixante-huit en 1742.

Les Chicachas terrifiés n'avaient pas reparu, et l'on devine aisément que le temps s'écoulait pour moi plein de charmes auprès d'hôtes aussi parfaits que l'étaient les Closspourpré.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais, sans y prétendre, éveillé dans l'âme ardente de la divine Sophronisbe un sentiment qui confinait à l'amour. Seule, la pudeur imposait un frein aux manifestations de son cœur déchaîné.

L'aimable et sensible Bellonnette, plus réservée, réussissait mieux à cacher le doux émoi qui l'agitait. Si mille riens charmants ne l'eussent trahie, la surveillance inquiète que sa sœur exerçait autour d'elle, chaque fois qu'elle approchait de moi, m'eût rapidement ouvert les yeux.

J'avais alors trente-neuf ans. Pour la première fois, le fils de Cypris m'honorait de ses coups. La passion montait, montait en moi avec une force et une rapidité qui ne me permettaient pas de m'y reconnaître. Mon cœur n'y comprenait rien ; mon corps et ma raison n'étaient guère plus avancés. Je n'avais encore reçu que pour le compte d'ailleurs. Quand et comment aurais-je pu réfléchir aux choses d'amour ?

Seul, pour la première fois, livré à moi-même en pays sauvage, esclave reconnaissant de la beauté et de la grâce, comment ne serais-je pas tombé dans les embûches fleuries du dieu malin ? Je sentais bouillonner en moi une dose de tendresse infinie. Une seule femme, quelque avide qu'elle eût pu être, n'en eût pas absorbé de quoi me soulager.

Le moins que pouvait faire mon cœur attardé était d'aimer d'une égale tendresse les deux enchantresses qui m'avaient sauvé la vie pour me faire mourir d'amour.

L'impétueuse Sophronisbe n'avait aucune des qualités de la suave Bellonnette ; en revanche, la suave Bellonnette n'avait aucun des mérites de l'imposante Sophronisbe. Unies, elles formaient un tout charmant absolument indivisible. Je n'eusse probablement pas aimé Bellonnette, si Sophronisbe ne lui eût pas servi d'appoint ; je n'eusse pas davantage aimé Sophronisbe, si Bellonnette n'eût été là pour la compléter et la parfaire. Aussi ne tardèrent-elles pas, l'une et l'autre, à se sentir sincèrement et profondément aimées.

La reconnaissance m'imposait la plus scrupuleuse réserve. Quelle issue pouvait avoir une pareille ten-

dresse? Hélas! je n'en voyais aucune. Et puis, l'avouerais-je? il me semblait que je ne pouvais révéler à l'une l'état de mon cœur, sans trahir l'autre. C'est aux deux sœurs, à la fois, que j'aurais voulu, en toute loyauté, me déclarer. Se seraient-elles accommodées d'un semblable partage? Leur père me les eût-il accordées toutes deux? Je n'osais l'espérer. Et, chose singulière, c'est auprès de Sophronisbe que je sentais à quel point j'aimais Bellonnette; c'est auprès de Bellonnette que mon cœur criait le plus haut son invincible penchant pour Sophronisbe.

Mes blessures se cicatrisaient avec une rapidité désespérante. Le moment du départ arrivait. Aucun de nous n'y songeait sans tristesse. Mon hôte me paraissait préoccupé, agité, plus que d'ordinaire. A plusieurs reprises il m'adressa cette question, dont je ne compris le sens que plus tard : « Eh bien, vicomte, n'avez-vous rien à me demander avant de nous quitter? » Et, comme je répondais négativement, toujours il reprenait en soupirant : « Tant pis! J'eusse été ravi qu'il en fût autrement. »

La Marquisière... (c'est ainsi que l'on avait baptisé l'habitation du marquis de Cloppourpré), la Marquisière était entourée de cèdres gigantesques reliés entre eux par des banderoles de feuillages et des taillis fleuris. Tous les jours, escorté d'une de mes gardiennes, je parcourais quelque site nouveau, toujours plus beau que celui de la veille.

« Bientôt vous allez partir, me dit, certain matin, d'une voix émue, l'incomparable Sophronisbe. Comme la maison va me paraître vide! Que les heures vont nous paraître longues! Nous quitterez-vous sans regrets? »

— Il me semble, répondis-je avec une audace dont je fus tout surpris, que je cesserai de vivre en perdant de vue ce domaine où le bonheur m'a été révélé.

— Se peut-il que vous n'ayez jamais été heureux?

— Jamais je ne l'ai été.

— Nul ne s'est donc réservé cette douce tâche d'embellir votre vie?

— Personne. J'ai toujours dû songer exclusivement à assurer le bonheur des autres.

— Ceux que vous rendiez heureux devaient, du moins, vous témoigner leur reconnaissance?

— Jamais ils n'y ont songé, convaincus que tout le bon de ce monde leur revenait de droit. J'ai sottement partagé cette conviction jusqu'au jour où je vous ai rencontrée. Ce que je n'avais ni pressenti ni rêvé m'est apparu; ce que mon imagination vulgaire n'aurait pu concevoir, en quelques heures a pris un corps. Oh! la douce vision! De même que les oiseaux s'envolent en chantant, lorsque paraît l'aurore, lorsque, pour la première fois, je vous ai vue, le jour s'est fait dans mon cerveau, et les rêves les plus charmants se sont mis à voltiger autour de mon cœur. Ce n'était que rayons, ce n'était que chansons. Ayant jusque-là vécu

sans désirs, quels regrets aurais-je pu ressentir? Maintenant, oh! maintenant, je vais être malheureux, bien malheureux!»

Absorbé, envahi par la tendresse, il ne me vint pas un instant à la pensée que j'étais marié en la personne du vicomte, mon ancien élève, et que j'outrageais indignement la très noble dame de La Panique, son... ma... notre épouse.

« Quelque chose vous fait donc envie, depuis peu? » reprit en rougissant l'incomparable Sophronisbe.

— Ce que j'envie est trop au-dessus de moi pour que j'y prétende, et je souffre en songeant que jamais je ne le posséderai.

— Désespérer est un sacrilège, une folie et une maladresse. L'impossible n'est, la plupart du temps, que le possible qui se prépare. N'avez-vous jamais songé au mariage?

— Jamais. Qui donc associerait sa vie à celle d'un pauvre diable tel que moi?

— Il n'est pas une femme qui ne dût être fière de porter le nom que vous avez illustré, de partager et les périls et la gloire d'un héros tel que vous. Si cette joie m'était donnée de devenir l'épouse d'un vaillant, loin d'entrer son humeur belliqueuse, je le pousserais au combat, je le suivrais au plus fort du péril et ne rêverais pas de félicité plus grande que de périr du coup qui lui eût été destiné. »

Me traiter de « héros », c'était me rappeler la situation fausse que j'avais follement acceptée, me parler de périls à venir, c'était réveiller le souvenir des périls passés... et j'avais de la gloire et des périls par-dessus la tête. Ce tableau du bonheur conjugal, tel que le comprenait la trop bouillante Sophronisbe, me révéla à quel point j'adorais la paisible et sensible Bellonnette. Certes, si j'aimais peu les coups pour mon compte personnel, j'eusse presque autant déploré ceux qui eussent mutilé mon épouse. La voir scalper m'eût attendri, peut-être; la voir chauve m'eût très certainement exaspéré. Je pouvais, à ce jeu belliqueux, devenir le mari d'une cul-de-jatte... cette perspective me décida.

J'allais à jamais brûler mes vaisseaux, lorsque des pas se firent entendre. Je faillis pousser un « ouf! » de soulagement. Leur martellement doux et cadencé me ravit plus que ne le fit jamais la plus suave musique... si tant est que la musique peut être suave. J'ai toujours détesté cet enchaînement systématique de sons, qui met en état de pâmoison les organisations malades. Ce que l'on appelle « chanter faux » est, pour mes oreilles, ni plus ni moins harmonieux que ce qu'il a été convenu d'appeler « chanter juste... » Et mes oreilles en valent bien d'autres!

La douce Bellonnette approchait. Sa scène, uniquement préoccupée de cacher son tendre émoi, s'éloigna précipitamment, en me jetant à la dérobée un regard à rougir le mont Blanc.

XVII.

Jamais la fille cadette du marquis de Clospourpré ne m'avait paru aussi belle, aussi enviable, aussi parfaite en tous points. Comment avais-je pu hésiter un instant ?

« Vous causiez avec ma sœur, me dit-elle d'une voix tremblante, et je vous ai dérangés.

— Dérangé!... m'écriai-je indigné. L'aurore en se levant dérange-t-elle la terre? Le printemps est-il jamais mal reçu? Vous étiez avec moi avant que de paraître, mademoiselle. Vous occupez seule, partout et toujours, et ma pensée et mon cœur... »

Je ne sais vraiment pas où je puisais ces phrases extravagantes. Elles m'eussent révolté peu de temps auparavant, si je les avais trouvées imprimées dans *Mathieu Lansbergh ou le Double Liégeois*. Aujourd'hui que je les transcris à tête et à cœur reposés, l'avouerai-je? je ne suis pas bien certain de les avoir comprises et moins encore de les comprendre. Je parierais plutôt qu'elles étaient plus idiotes que sublimes et, cependant, malgré mon âge invraisemblable, je me sens ému en songeant à l'impression qu'elles produisirent sur la gracieuse Bellonnette.

Dans les grandes circonstances, je l'ai bien des fois remarqué, l'accent est tout. Peu importe ce que l'on articule, si on le débite avec l'intonation voulue et des gestes assortis. Une pointe d'extravagance ne nuit jamais. J'étais épanoui, j'étais radieux; ma voix, mes regards, tout en moi témoignait d'une émotion si sincère, qu'il m'eût suffi de prononcer la première niaiserie venue pour voir la prude Minerve, elle-même, se jeter dans mes bras.

M^{lle} de Clospourpré, qui n'avait d'ailleurs rien de Minerve, trouva moyen de rougir, pâlir, trembler, sourire, baisser les yeux et me regarder tendrement tout à la fois.

Autant que j'en ai pu juger pendant les trop courts instants qu'il m'a été permis de consacrer à la tendresse et à la volupté, les grosses bêtises portent plus sûrement et plus avant dans le cœur entr'ouvert de celles auxquelles on les adresse, que le langage de la logique et de la raison.

La péroraison belliqueuse de Sophronisbe m'avait épouventé. J'appréhendais de revoir la jeune amazone, comme si j'eusse dû prendre les armes à chaque rencontre et que ses yeux eussent été bourrés de projectiles meurtriers.

Avec sa sœur, quelle différence!

Je ne saurais mieux comparer l'impression délicieuse que me causa son approche, qu'au bien-être produit par le retour de la fraîcheur du soir, après une journée torride.

« La reconnaissance seule a pu vous inspirer les pa-

roles que vous venez de prononcer, me répondit d'une voix émue l'adorable jeune fille.

— Vous vous trompez, mademoiselle. La reconnaissance est un sentiment qui se morcelle. J'en dois, pour le moins, trois parts à votre famille. Le sentiment que j'éprouve pour vous est tout autre. Vous seule l'avez fait naître; il ne peut exister que par vous. Je ne dois de reconnaissance qu'à Dieu qui a permis une fois, depuis la création, que toutes les grâces, tous les charmes, toutes les séductions, toutes les vertus se trouvassent réunies en une seule personne, et qui a placé cet ange sur mon chemin. C'est trop peu d'avoir payé de ma chevelure une pareille faveur; je l'eusse payée de ma tête. »

Cette phrase prétentieuse me fait sourire aujourd'hui; et, pourtant, ce jour-là, celui qui la prononçait, celle à laquelle elle était adressée, avaient les yeux humides. Ceci suffirait à confirmer ce que j'écrivais plus haut, que l'amour et la niaiserie n'ont rien d'incompatibles.

Il y a bien des années que j'ai commencé ces mémoires. Lorsque j'en relis les premiers feuillets, lorsque je constate à quel point le style, les sentiments, les appréciations peuvent se modifier, lorsque je me rappelle à quel point j'ai toujours été sincère, je me demande si la vérité absolue est de ce monde... et je n'en crois rien.

M^{lle} de Clospourpré cadette m'écouta avec une profonde attention, les yeux baissés. Lorsque j'eus fini de parler, elle les releva brusquement et souda, en quelque sorte, son regard au mien. D'une voix à la fois ferme et douce, elle dit :

« Si je vous ai compris, vous m'aimez. » Et comme je faisais un mouvement pour lui répondre : « Ne m'interrompez pas, reprit-elle. Ceci est grave et notre vie en dépend. Nous ne sommes pas ici dans ce monde dissolu où les sentiments les plus sacrés sont devenus autant de banalités dont on se fait un jeu et que l'on exploite. Dans ces contrées encore sauvages, Dieu est plus près de nous. Il nous voit, il nous entend, rien ne lui échappe. Il enregistre les promesses et punit le parjure. D'ailleurs, abandonnés à nous-mêmes au milieu de ces solitudes infinies, nous savons nous faire justice et n'y manquons jamais. Quand les tribunaux s'installent ici, depuis longtemps nous serons morts. Nous n'avons pas le temps d'attendre et n'entendons pas laisser chômer le bon droit. Vous avez d'autant plus sujet d'être heureux, mon ami, que ce n'est pas à des charmes passagers que vous devez que l'on vous aime. Votre courage, votre renommée ont déterminé le choix qu'a fait mon cœur. Mon père ne saurait trouver un vaillant plus digne de le seconder, d'abord, de le remplacer, par la suite, dans cet avant-poste du monde civilisé où les coups de feu terminent plus de repas que ne le font et les grâces, et la sieste. Mais, ne l'oubliez pas : l'homme qui a entendu un aveu pareil

à celui que je viens de vous faire, est lié pour la vie. Les Clospourpré ne tolèrent ni l'oubli, ni la tiédeur, ni le parjure. C'est le cœur plein de tendresse que je vous en avertis : à la première incartade, je vous logerais une balle dans la tête. Je compte que vous me ferez la grâce de me tuer si jamais vous me découvrez en faute. Ceci dit, cher fiancé, vous pouvez me témoigner votre flamme. »

Pendant ce discours de ma tendre victime, les pensées les plus diverses se heurtaient dans ma pauvre cervelle. Mon triomphe m'épouvantait, et ce n'était pas sans raison.

Je me croyais certain d'aimer Bellonnette depuis trop peu de temps pour être fermement convaincu que je l'aimerais toujours.

Cette tendresse incessamment menacée ne laissait pas que de me rendre très perplexe. Si les flèches de Cupidon me sifflaient harmonieusement à l'oreille gauche, les flèches empoisonnées des Tchicathas, des Natchez et des Chactas me sifflaient désagréablement à l'oreille droite. Quelle manie avait donc cette famille, aussi enragée que charmante, de faire intervenir sans cesse les coups de feu dans les choses d'amour ? J'avais cru trouver un port de refuge, je faisais voile sur des récifs.

Quel parti prendre, exposé comme je l'étais à la colère du marquis, lorsqu'il connaîtrait ma situation réelle ; à la fureur de Sophronisbe, lorsqu'elle se verraît dédaignée ; à la vengeance de Bellonnette désillusionnée ? Un feu de peloton incessant crépitait à mes oreilles. Entre l'aveu de ma fraude héroïque et la fuite la plus lâche, je demeurais indécis. « Il sera toujours temps d'avouer, me disais-je. Je suis un héros, en somme. Ce sont mes hauts faits, — involontaires, peut-être, mais réels, — qui vaudront à mon disciple la notoriété qui l'attend. C'est moi que l'on a scalpé... Je puis encore espérer. »

« Vous pouvez me témoigner votre flamme, » avait soupiré ma fiancée. Cette phrase ne laissait pas que de me troubler, car... jamais encore je n'avais « témoigné ma flamme ». Comment s'y prenait-on en pareil cas ? Je craignais à la fois de faire une sottise ou de paraître plus froid que de raison. Bellonnette demeura quelques instants silencieuse et surprise. Voyant que je ne « témoignais » rien, elle reprit :

« Merci, mon ami, d'épargner à ma pudeur des assauts qui me charmeraient peut-être, mais qui me troubleraient effroyablement. Je ne m'attendais pas, en venant ici vous rejoindre, que ma vie allait s'y transformer. Je vous ménageais une surprise. Longtemps, en cachette, j'y ai travaillé. Je vous apportais le fruit de mon labeur. Ce sera mon présent de fiançailles. »

J'aperçus seulement alors un paquet que la jeune fille avait, pour m'écouter, posé auprès d'elle. Je tremblais en le lui voyant ouvrir.

Il contenait une coiffure singulière, une perruque en peau de loutre adorablement faite. Ce présent me ravit et je tombai à genoux, plus attendri que je ne puis dire, les yeux remplis de douces larmes. Elle ajusta sur mon front le fruit de ses veilles et, s'étant penchée, murmura :

« Puisse, à son ombre, votre amour grandir pour moi et y durer jusqu'à la mort ! Je ferai tout, bien cher ami, pour m'en rendre digne. »

Elle déposa un baiser sur mon front et se préparait à fuir lorsque...

XVIII.

Le marquis parut, blême de colère, suivi de Sophronisbe, que la rage empourrait. Sous le baiser de Bellonnette, j'étais resté agenouillé, terrassé par l'émotion. Une épouvantable catastrophe n'était que trop facile à prévoir. Les nouveaux venus étaient armés et jetaient sur moi des regards qui m'eussent certainement anéanti, si des regards le pouvaient faire. Je tentai inutilement de me relever. L'amour m'avait fait fléchir les genoux ; la terreur les rivait au sol.

« Qu'y a-t-il ? demanda ma fiancée, beaucoup moins épouvantée que moi.

— Il y a que cet homme est un imposteur, un voleur, un débauché, un faussaire. Pressentait-il son sort, le misérable, que nous le trouvons agenouillé ? Fais une prière, bandit, la plus courte que tu saches. Tu vas mourir. »

Bellonnette se plaça résolument à mes côtés et, me prenant la main :

« On ne tue pas les gens sans les entendre, mon père, dit-elle. Cet homme est mon fiancé. Je lui ai consacré ma vie, et si vous ne prouvez pas irréfutablement ce dont on l'accuse, je prétends mourir à ses côtés.

— Ton fiancé ? Il est ton fiancé ?... rugit Sophronisbe en armant machinalement sa carabine. Il m'a juré qu'il n'aimait que moi ; et cela, il y a une heure.

— Il me l'a juré il y a dix minutes. Établissez ce dont on l'accuse, nous aviserons ensuite.

— Il ne lui reste plus un crime à commettre, je le vois. Après avoir volé son maître, il rêvait de me voler mes enfants.

— Expliquez-vous, mon père. Si cet homme est coupable, je me joindrai à vous pour le punir.

— Écoute cette lettre qu'un courrier m'apporte. Tu jugeras et décideras ensuite. »

Le marquis sortit un large pli de sa poche. Je le devorais des yeux et reconnus l'écriture de mon élève : une bâtarde saugrenue dont les lettres tubituaient en dehors de l'alignement, comme festonnent sur le grand chemin, bras dessus, bras dessous, après boire, des ivrognes *a quia*. Que pouvait écrire M. le vicomte qui me valût la mort ?

Tel était, à peu de chose près, le billet monstrueux que nous lut le marquis de Closspourpré :

« La Mobile... 1742.

« Monsieur le marquis,

« J'apprends que vous avez donné asile à un de mes serveurs, qui s'est enfui de chez moi après m'avoir soustrait un ordre de service dont je n'ai jamais eu connaissance, et qui m'enjoignait de rejoindre l'armée dans vos parages. Pour mieux remplir mon rôle, le misérable s'est emparé de mon uniforme, et j'apprends, en recevant les félicitations usurpées de mes chefs, que le voleur s'est couvert de gloire, qu'on l'a scalpé et qu'enfin vous l'avez recueilli et comblé de bienfaits. Il m'en coûte de devoir à autrui l'avancement, les ordres militaires et le brevet dont on me gratifie en ce moment. Si le lâche se fût borné à me dérober mon vin, un cheval et de l'argent, je n'en aurais eu aucun souci; mais souiller mon uniforme en l'endossant, me voler l'occasion de me couvrir de gloire, se faire mutiler à ma place, cela je ne saurais le pardonner. Les honnêtes gens se doivent défendre entre eux. Je me serais fait un crime de ne vous avoir pas avisé de ce qui précède. Si vous voulez bien me renvoyer mon drôle sous bonne escorte, je vous en serai éternellement reconnaissant.

« Veuillez agréer, avec l'assurance de mes sentiments...

« FANFLUCHE, comte de LA PANIQUE. »

La surprise me paralysait la langue. Bellonnette s'éloignait de moi. J'étais seul, agenouillé devant mes trois juges. Pauvre moi! Je venais de rouler du septième ciel au plus profond du septième cercle de l'enfer. Cette pensée que l'adorable fille, à laquelle pendant quelques minutes j'avais été fiancé, pouvait me croire aussi méprisable, me rendit quelque force. La peur acheva de me ranimer. Me tournant vers celle qui, seule, ne m'avait pas encore accablé :

« D'un bout à l'autre, cette lettre est mensongère, mademoiselle. Cette pensée que mon seigneur respecté, qu'un La Panique!... a pu commettre une aussi méchante action m'anéantit. J'aimerais mieux avoir commis les crimes dont on m'accuse, dussé-je les expier dans l'autre monde tout le durant de l'éternité. Les apparences me condamnent. Si l'accent de ma voix ne suffit pas à vous convaincre, je n'ai rien à espérer. »

Bellonnette se taisait. Sophonisbe avait peine à se contenir.

« Expliquez-vous, dit le marquis.

— Je ne suis pas le vicomte Faufluche de La Panique. »

Songeant, sans doute, au baiser qu'elle m'avait donné, ma fiancée se cacha le visage.

« Vous ne pouvez être qu'un laquais, grommela Sophonisbe, en frappant le sol de ses petits pieds.

— Je suis licencié à toutes boules blanches, made-

moiselle. Ce n'est pas le fait des laquais d'être gradué de la sorte. Je pourrais vous répondre en latin. Le vicomte est mon élève. Il y a quelque héroïsme à l'avouer après la vilaine action qu'il vient de commettre. Depuis vingt ans, je m'applique à former ce héros...

— Cela ne nous explique pas... interrompit brusquement le marquis.

— Comment je suis ici, en son lieu et place? Vous allez le comprendre. Marié depuis peu, à l'avant-veille d'être père, lorsque l'ordre de rejoindre le corps d'armée que commande M. de Lusser lui parvint, mon élève en fut fort contrarié. La vicomtesse versa d'abondantes larmes et déclara que ce départ compromettrait les jours ébauchés du rejeton précieux qu'abritaient très vraisemblablement ses flancs. Bref, la noble dame fit tant et si bien que M. le vicomte, — qui savait quel homme je suis, — exigea que j'endossasse son uniforme et que j'adoptasse momentanément le nom glorieux de ses ancêtres.

— C'est une calomnie! s'écria le marquis, hors de lui. Un gentilhomme ne cède à personne la faveur de servir son pays.

— Cela tient, sans doute, à ce qu'un seul, parmi tous les gentilhommes, a épousé la belle et insinuante Eulalie du Boulingrin. Je n'ai écouté que mon dévouement. Si c'est un crime, qu'on m'en punisse. Je n'avais rien à gagner en acceptant. Qui a reçu les coups? Moi. Qui a conquis les grades? Moi. Qui a-t-on scalpé? Moi, toujours moi. Qui honorera-t-on? Lui, lui, toujours lui. » Le marquis et ses filles me parurent ébranlés. Je repris avec plus de feu : « Ai-je compromis le nom et le rang qui m'étaient confiés? Vous pouvez douter des conditions dans lesquelles s'est effectué mon départ, vous ne pouvez pas mettre mon héroïsme en doute. » Une lueur traversa mon esprit. « Interrogez le porteur de la lettre que vous venez de me lire. S'il appartient à M. le vicomte, il me reconnaîtra et pourra vous dire...

— Le courrier a continué sa route, ventre à terre, porteur d'un message de votre maître pour le commandant en chef. Votre récit est absolument invraisemblable. A vos crimes, vous ajoutez le plus lâche de tous : la calomnie.

— Je vous jure...

— En voilà assez. Si vous aviez raison, le vicomte serait un grand misérable, et mon devoir de gentilhomme serait de faire disparaître la trace d'une infamie qui pourrait nous élabousser tous. Je me résume. Ou votre maître vous accuse avec raison; dans ce cas, vous méritez la mort. Ou le vicomte vous calomnie, et je dois effacer en vous la tache qui déshonorerait la noblesse. Préparez-vous à mourir. »

Je me récriai, comme bien vous pensez! Ce fut en pure perte. Pour la première fois, je me demandai si

la solidarité qui lie entre eux les croquants ne pourrait pas, à un moment donné, avoir raison de la solidarité aristocratique au nom de laquelle j'allais mourir. Cette pensée flamboya un quart de seconde à peine dans mon cerveau. Elle me terrifia. La condamnation la plus injuste ne pouvait justifier une pareille irrévérence. Il me sembla que j'avais bien plutôt mérité la mort pour avoir admis un instant la possibilité d'une revanche aussi impie, que pour avoir agi comme je l'avais fait. Cette supposition me paraît aujourd'hui plus admissible et moins invraisemblable... Pourtant!...

« Fut-il innocent de ce dont on l'accuse, reprit la fougueuse Sophronisbe, après un instant de réflexion, il n'en demeure pas moins acquis ce fait monstrueux, qu'en moins d'une heure ce... je ne sais qui... ce... je ne sais quoi, a juré à ma sœur et à moi qu'il nous adorait et n'avait qu'une pensée : unir sa vie à la nôtre. Il ne pouvait aspirer à nous épouser toutes deux ; son but était donc d'abuser de notre innocence. Si vous lui faites grâce, mon père, je réclame le droit de le punir.

— Voudrais-tu l'épouser ? s'écria naïvement l'adorable Bellonnette.

— Dieu m'en préserve ! J'entends lui loger une balle dans la tête.

— Pardon, mais je ne céderai à personne le droit de brûler la cervelle à celui qui fut mon fiancé.

— Je suis première en titre. Les serments qu'il m'a faits sont les premiers en date.

— Oui, mais nous avons été fiancés.

— Je rougirai toute ma vie des promesses que je lui ai faites.

— Et moi, du baiser que je lui ai donné. As-tu à invoquer pire ?

— Non, certes ! Qu'il meure donc de ta main, si mon père l'autorise. »

J'étais à moitié mort en écoutant cela. Une pichenette m'eût achevé. User deux balles pour si peu était vraiment du luxe.

« Il en sera ce que vous désirez, ma fille, dit le marquis à Bellonnette. J'aime à vous voir un aussi noble courroux. Toutefois, il me serait désagréable que cet acte de justice s'accomplît sur mes terres ; qu'il me fallût, ou enterrer ce drôle chez moi, ou le traîner loin d'ici. Vous m'obligerez en lui brûlant la cervelle à quelques milles. J'aurais voulu vous accompagner, mais j'ai, ce matin, un travail urgent à terminer : un puits qui attend son dernier coup de pioche. Votre sœur vous accompagnera, et je mettrai à votre disposition le nombre de chevaux et de nègres que vous désirerez. Allons ! ajouta le marquis d'un air satisfait, tout est bien qui finit bien. On fera déjeuner ce garçon à la cuisine, si nos gens l'y admettent. Les exigences de la justice n'excluent pas les atténuations de l'humanité. »

Le marquis de Closspourpré accompagna cette phrase

prétentieuse d'un coup de pied qui me mit debout. Satisfait de lui, il me fit signe de passer devant, et nous rentrâmes opprimés par des sentiments absolument opposés à ceux qui nous épanouissaient à l'aube.

Certaines heures tintent de loin en loin dans notre vie, qui nous permettent de juger en toute équité les hommes et les choses. Il semble qu'un rayon céleste traverse à l'improviste les ténèbres de notre cerveau. J'avais voué au marquis un culte tout spécial. Je m'étais plu à voir en lui un beau-père vénérable, doué d'un esprit charmant, d'une courtoisie à toute épreuve, d'une bravoure hors ligne, tantôt Bayard, tantôt Lauzun. Comme s'il eût brusquement fait jouer un ressort caché, le coup de pied du marquis m'ouvrit les yeux, et je le vis tel qu'il était : brutal, injuste, dénué de jugement, et froidement féroce.

En chemin, je tentai de me justifier de nouveau. Dans l'espoir d'attendrir mon adorable bourreau, je jetai la féroce Sophronisbe par-dessus bord. Personne ne me répondit.

Sur le seuil, le marquis me confia à ses gens. Il leur annonça que j'allais mourir sans qu'aucun d'eux en parût surpris ou ému. Il les prévint que leur tête répondait de la mienne, et leur permit de me donner à déjeuner.

« Si vous avez quelques lettres à écrire, un testament à rédiger, on vous apportera du papier, une plume et de l'encre. Vos dernières volontés seront scrupuleusement respectées, » ajouta mon hôte en me tournant le dos.

J'eusse écrit de grand cœur mes volontés dernières ; comment supposer qu'on les eût respectées ?

« Ceci est mon testament.

« Au moment de paraître devant Dieu qui nous jugera, je désire :

« Que le marquis de Closspourpré soit cloué en croix sur le battant principal de la grand'porte de sa marquiserie. On lui offrira deux fois par jour la pitance, sans le déclouer jamais.

« Que sa fille, la noble demoiselle Sophronisbe, soit fusillée à vingt pas de son père.

« Que le vicomte Fanfluche de La Panique, mon élève bien-aimé, soit enfermé dans une futaille. On l'y laissera mourir de soif, sans toutefois lui refuser la nourriture la plus exquise.

« Que sa digne épouse, née Eulalie du Boulingrin, enfermée dans une dame-jeanne, y meure de faim, abreuvée des vins et alcools les plus recherchés.

« Quant à la gracieuse demoiselle Bellonnette de Closspourpré qui va me donner la mort, je lui pardonne en souvenir du baiser qu'elle m'a donné et qui aura été, pour moi, la plus sublime révélation des choses d'amour ; je meurs sans avoir pu le lui rendre, plus affligé d'être à jamais enseveli dans son cœur mignon que de l'être douloureusement en terre sauvage.

« Ma volonté est que tout soit fait pour la rendre heureuse en ce monde, en attendant le paradis où Dieu, qui connaît mon innocence, voudra bien me permettre de lui rendre respectueusement mes devoirs. »

« A quoi eût servi que j'écrivisse cela ? Nul n'en eût tenu compte, ni dans ce monde, ni dans l'autre, en dépit des promesses du marquis de Clospourpré... que Dieu damne !

Pour copie conforme :

QUATRELLES.

FLORQUET.

(A suivre.)

LA COMÉDIE PARLEMENTAIRE (1)

IV.

Les acteurs en scène.

Un spectateur naïf. — La mise en scène.

Entrée solennelle du président. — Aspect général de l'Assemblée.

Le costume. — Ouverture de la séance. — Le procès-verbal.

Géographie parlementaire.

Long, maigre, sec, très correctement vêtu et ganté de noir, cravaté de blanc, les joues glabres, les cheveux plats, le nez chaussé d'une paire de lunettes à fine monture d'or, une serviette de molesquine sous le bras, son chapeau à la main, timide, emprunté, rougissant, l'air d'un séminariste en civil, un jeune homme d'environ vingt ans était devant moi. Mon regard défiant et inquisiteur allait de sa personne à la carte de visite qu'il m'avait fait passer et où je lisais ce nom : « Joséphin Prudhomme. »

— Pardon ! monsieur, balbutia-t-il, ma démarche va vous paraître bien osée. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais peut-être le nom de mon père... Je suis le fils de M. Joseph Prudhomme...

— Le célèbre Joseph Prudhomme ?...

— Lui-même, affirma-t-il, enhardi par l'épithète flatteuse.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, fis-je en lui désignant un siège. J'ai toujours tenu en particulière estime monsieur votre père. Nul plus que moi n'apprécie son solide bon sens, ses observations judicieuses, ses sages maximes, ses sentences lapidaires, ses métaphores hardies, son langage à la fois solennel et fleuri. En dépit des quolibets faciles des sots et des envieux, c'est un des plus grands moralistes de ce siècle... Mais à quoi dois-je l'avantage ?...

La glace rompue, Joséphin m'avoua qu'il était sorti fruit sec du collège de Noutron, qu'il avait raté son baccalauréat, qu'il n'avait ni goût, ni aptitudes, ni ca-

pacité pour aucune profession libérale ou manuelle, et qu'après avoir procédé par voie d'élimination, il ne voyait plus qu'une seule carrière à tenter : la politique.

— C'est tout indiqué, fis-je gravement.

— Alors, continua-t-il, encouragez par ma perfide bienveillance, je désirerais m'initier avant tout à la vie parlementaire, et, comme on loue beaucoup votre extrême obligeance, j'ai pensé que peut-être vous voudriez bien guider mes premiers pas...

Ce bon jeune homme, que j'avais d'abord accueilli comme un fâcheux, était tout simplement un envoyé du ciel. A la veille de réaliser un projet depuis longtemps caressé, au lieu d'être réduit à mes seuls moyens, j'aurais le précieux concours d'une âme neuve, naïve, ingénue ; accessible à toutes les surprises, à toutes les émotions, ni blasée par l'habitude, ni déformée par le scepticisme et l'ironisme contemporains, — quelqu'un qui « découvrirait » ce que je crois connaître, dont les impressions, les questions, les observations me serviraient de contrôle, de pierre de touche, me permettraient de redresser les jugements inexacts auxquels nous sommes enclins, quand nous nous piquons d'apprécier les mœurs d'un milieu trop spécial où nous avons coutume de vivre.

Et je ne profiterais pas d'une pareille aubaine !

— Avez-vous jamais assisté à une séance de la Chambre ? demandai-je à mon élève imprévu, sans plus de phrases.

— Jamais !

— Voulez-vous commencer par là dès aujourd'hui ?

L'éclair joyeux et reconnaissant de son regard, derrière ses lunettes, me fut une réponse suffisante.

— Eh bien, trouvez-vous à deux heures moins un quart, heure militaire, au Palais-Bourbon, devant la grille du quai d'Orsay. Nous entrerons ensemble.

— Oh ! monsieur, que de remerciements !...

Deux heures moins un quart. — Exact au rendez-vous, Joséphin Prudhomme arpente le trottoir d'un pas fiévreux. Il guette mon arrivée. Dès qu'il m'aperçoit, son visage anxieux s'épanouit.

Franchissant la grille, traversant rapidement la cour du Pont, nous piquons droit vers une porte vitrée, surmontée d'une marquise. Au-dessus de cette porte, peinte en blanc, une inscription se détache en lettres noires : *Entrée de MM. les députés.* Joséphin commence à se sentir fortement intimidé. Au moment où nous gravissons les trois marches du péristyle, sous l'œil vigilant d'un garde du Palais, vieux brave à la moustache grise, à la poitrine constellée de décorations, mon compagnon porte déjà la main à son chapeau.

— Pas encore ! lui dis-je.

Premier vestibule : une petite rotonde. Un garçon de salle en habit à collet garance et gilet de même couleur se tient sur le seuil. Je lui souris familièrement :

(1) Voir le numéro du 11 juin.

— Monsieur est avec moi... Monsieur est journaliste.

Second vestibule : une grande rotonde. Ici, Joséphin, saisi d'un saint respect, se découvre et s'incline.

— Remettez donc votre chapeau.

Une muraille humaine nous arrête, — la garde d'honneur. Un double haie de soldats, l'arme au pied, se dresse devant nous, s'infléchissant à notre droite jusqu'à l'entrée d'une longue galerie au parquet luisant comme une glace.

J'aborde mon rôle de cicerone :

— Cette galerie communique avec les appartements du président. C'est par là que, tout à l'heure, il va venir pour se rendre à la salle des séances. Un beau spectacle, interdit au public vulgaire. Mais pour le bien voir, il faut une certaine mise au point. Venez...

A la faveur d'un des créneaux ménagés de place en place, afin de laisser le passage libre aux députés, nous coupons une des files de la haie et nous cheminons résolument sur la voie triomphale bordée de fusils. Joséphin, visiblement ému, éprouve une fierté mêlée de confusion.

Nous sommes dans la salle de la Paix, où la double haie se prolonge en diagonale jusqu'à une porte protégée par un avant-corps habillé de velours vert. Nous nous glissons derrière la haie de droite et nous nous postons contre le piédestal d'un groupe en bronze où le fruit sec du collège de Nontron reconnaît victorieusement à première vue le classique Laocoon.

— Restons-là, dis-je, c'est le bon endroit.

A peine ai-je achevé, qu'un commandement retentit à l'extrémité opposée, là-bas, dans la rotonde :

— Portez arme ! Présentez arme !

Le tambour bat aux champs. Tous les assistants, députés, fonctionnaires, journalistes, reporters, se découvrent, et tous, même les plus blasés, habitués de longue date à ce spectacle, se tournent d'instinct vers l'entrée de la salle, le cou tendu comme de simples badauds.

Le cortège présidentiel s'avance, précédé de deux huissiers à chaîne d'argent, bicorne sous le bras. Entre deux officiers, l'épée au port d'arme, le président marche, la tête nue, en frac noir et cravate blanche, tenant de la main droite un « haut de forme » tout luisant neuf comme un chapeau de marié et dont l'intérieur laisse apercevoir une coiffe immaculée. Viennent ensuite : l'adjudant des gardes du Palais, deux ou trois secrétaires de la Chambre, le secrétaire général de la présidence et le chef du cabinet de M. le Président.

Le personnage est très imposant de prestance et d'allure, quoique sa démarche un peu précipitée n'ait point le rythme lent et mesuré de celle des rois de tragédie et des princes d'opéra. Son regard semble fixer un point dans le vide.

Un spirituel écrivain l'a dépeint ainsi : « On dirait qu'il marche à l'échafaud, sublime martyr de la liberté,

et qu'il rejette en arrière, pour la mieux faire voir au peuple, sa tête, sa tête généreuse, qui tout à l'heure roulera pour la plus grande gloire des principes immortels. »

Exact, bien qu'un peu chargé, ce petit croquis à la pointe sèche.

Joséphin Prudhomme est tout yeux, la bouche bée. Aucune arrière-pensée satirique ne gêne son admiration candide.

Le président arrive au seuil du sanctuaire. Les deux officiers le saluent de l'épée. A peine répond-il à leur salut par un imperceptible mouvement horizontal de la tête de gauche à droite et de droite à gauche. Pas la plus légère courbette, pas le moindre tressaillement des muscles de la face ; une rigidité d'automate. Mais quelle dignité souveraine !

Les vantaux de la porte verte se sont refermés derrière le cortège. Le tambour se tait, l'officier commandant le piquet fait serrer les rangs, et la garde disparaît dans la coulisse. Les oreilles encore vibrantes de la batterie dont les échos s'éteignent sous les voltes et du pas cadencé des soldats sur les dalles sonores, les yeux encore pleins de la vision héroïque qui vient de les frapper pour la première fois, Joséphin Prudhomme reste immobile, comme hypnotisé dans une attitude de religieux ébahissement.

Je lui touche l'épaule :

— Eh bien ?

Troublé, il ne trouve qu'un mot pour rendre l'impression que lui a causée la grandeur de ce cérémonial, un mot expressif en sa familiarité peu académique.

— C'est très chic !

— N'est-ce pas ?

Il a raison, ce naïf, raison contre les ironistes blagueurs, contre les sceptiques ciseleurs d'épigrammes.

Mais il rougit de son exclamation de potache ; il cherche une formule plus digne du sujet, et il la trouve dans le répertoire paternel :

— Le Droit primant la Force, le Sabre s'inclinant devant la Loi ! prononce-t-il sentencieusement.

— C'est cela.

Cette légende de gravure ne traduit pas encore suffisamment la pensée de Prudhomme fils. Il est dans la vie des instants où on ne peut s'empêcher de parler latin, même quand on ne le sait pas. Élève de son père, Joséphin laisse échapper :

— *Cedant arma togæ...*

J'ai bonne envie d'ajouter en français banal que cet avocat en habit noir, qui représente les immortels principes, doit bien un peu de son prestige de circonstance au concours de l'armée ; mais je m'abstiens. A quoi bon, par amour d'une symétrie compensatrice, donner à la belle antithèse dont s'éjouit l'âme de mon jeune compagnon un pendant qui en diminuerait l'effet ?

Il est temps d'aller voir les auteurs en scène.

Nous revenons au vestibule, et nous montons un escalier de trois étages. En bas, en haut, les gens de service s'apprêtent à barrer le passage au profane inconnu; je prévieni leur zèle en répétant imperturbablement :

— Monsieur est avec moi... Monsieur est journaliste.

La puissance invincible de ce mot de passe n'est pas le moindre émerveillement de Joséphin Prudhomme. Et combien il est flatté (le pauvre !) de passer pour appartenir à la confrérie !

Nous voilà dans la tribune de la presse. Comme la séance s'annonce très calme, on y a les coudées franches. Nous nous plaçons commodément de face, et je commence par quelques recommandations préliminaires :

— Ne cherchez pas à suivre la discussion; vous n'y comprendriez rien et vous y gagneriez la migraine. Pour une première fois, il faut se borner à l'observation visuelle, tâcher de saisir la physionomie générale de l'assemblée. Vous vous initierez au reste plus tard.

Mon néophyte examine d'abord la salle. Je lui ouvre généreusement les trésors de mon érudition, puisée pour une bonne part (que M. Floquet me pardonne !) dans le dictionnaire de Larousse : je lui apprendis que cette salle a été construite de 1828 à 1832. Déclin de la Restauration, aurore de la monarchie bourgeoise, l'époque a bien imprimé sa marque sur l'architecture bourgeoisement prétentieuse qu'elle nous a léguée. Cette appréciation, qui est de mon cru, n'obtient, je l'avoue, aucun succès auprès de Joséphin Prudhomme. Nous n'avons pas la même esthétique. Il continue à trouver tout « très chic ». Toutefois, à la tapisserie des Gobelins tendue au-dessus du bureau, il préférerait une peinture reproduisant quelque événement historique.

— Le tableau y était jadis, lui dis-je; il représentait Louis-Philippe prêtant serment à la Constitution; mais pendant tout le second Empire, il demeura voilé d'une serge verte. Napoléon III, qui avait ses raisons, et qui connaissait son *Tartufo*, s'était écrié un jour :

Couvrez-moi ce serment que je ne saurais voir !

La tapisserie n'est qu'un provisoire, vieux à peine d'une dizaine d'années; aussi nos arrière-neveux auront-ils probablement le plaisir de la contempler à la même place.

Joséphin s'étonne de la lenteur avec laquelle les bancs se garnissent. Je lui explique qu'il en est toujours ainsi : les séances ne s'ouvrent jamais qu'une demi-heure au moins après l'heure fixée.

— Que fait le président en attendant ?

— Voyez, il repasse son rôle; toutes ces paperasses qu'il compulse sont des projets inscrits à l'ordre du

jour. Ce n'est point une sinécure que son emploi. Tandis que les simples députés iront et viendront à leur fantaisie, il restera quatre heures consécutives, parfois davantage, au fauteuil où sa grandeur l'attache.

— Quel est donc ce monsieur affairé, assis à un bureau derrière lui et qui lui passe des papiers ?

— Le secrétaire général de la Présidence. Non pas un vulgaire bureaucrate; mais un personnage important, indispensable, — le bras droit du président, la béquille du doyen d'âge, la providence des vice-présidents inexpérimentés, le manuel vivant des lois constitutionnelles, le règlement fait homme, un souffleur précieux, sachant tous les numéros du programme.

— Et ces messieurs assis, face au public, de chaque côté et au-dessous du fauteuil ?

— Ce sont les secrétaires élus de la Chambre. Quatre d'entre eux, au moins, sur huit, doivent siéger pendant la séance publique.

— Ils paraissent bien découvrés. Ils n'ont donc pas à travailler ?

— En ce moment, non; mais ils se préparent à ne rien faire. Remarquez leur coquetterie capillaire, l'élégante correction de leur tenue, leurs effets de cravate, de plastron, de manchettes. Ils lorgnent la galerie comme des gens qui se sentent lorgnés eux-mêmes. Que voulez-vous? ils sont sur l'estrade, en vedette; ils sont jeunes ou « jeunes encore »...

— Cependant, en voici deux, installés aux extrémités du bureau, qui paraissent d'âge mûr et n'ont pas ces façons frivoles...

— Oh ! ceux-là ne sont pas des députés. Vous trouveriez difficilement des hommes plus sérieux, plus experts, plus laborieux. L'un, à votre droite, est le chef du service des comptes rendus analytiques; l'autre, à votre gauche, le chef de service sténographique. Les secrétaires-rédacteurs et les sténographes qu'ils dirigent fonctionnent au pied de la tribune.

— Et ces gens debout, là-bas, sous les horloges, presque tous décorés?..

— Qui font tapisserie contre le mur du fond?... Ce sont les attachés aux cabinets des ministres. Se tiennent à la disposition du patron, quand il assiste à la séance. Quand il n'y assiste pas, lui en rendent compte et lui rapportent les pots de couloirs.

— Comme la tribune est large !

— Oui, l'orateur peut s'y mouvoir à son aise, s'y promener même, si le cœur lui en dit; mais il est plus facile de l'occuper que de la remplir. Ce petit monument, construit pour le Conseil des Cinq-Cents, n'a été réédifié qu'à l'occasion du transfert du Parlement de Versailles à Paris, au mois de novembre 1879. Antérieurement, la tribune de la Chambre était plus mesquine. D'ailleurs (peut-être vous l'a-t-on appris au collège de Nontron), elle resta muette pendant la majeure partie du second Empire. Ce fut Glais-Bizoin, un

bien brave homme, qui eut l'honneur de lui restituer la parole, le 15 février 1867, à l'ouverture de la session.

— Par un discours mémorable ?

— Non ; tout tranquillement, par une simple rectification au procès-verbal.

— Mon père me l'a souvent répété : « Les grands événements politiques sont parfois tout petits ? »

— Très vrai, très profond... Tenez ! on va précisément lire le procès-verbal de la dernière séance. Le président vient de murmurer : « La séance est ouverte. »

— Mais il y a à peine cinquante députés dans la salle...

— C'est encore trop.

Joséphin m'adresse un regard ébahi ; puis il se tient coi, tout oreilles.

Un des secrétaires s'est levé. Il tient à la main gauche un manuscrit dont il tourne distraitement les feuillets de la main droite, les yeux ailleurs. La meilleure lorgnette ne permet pas de percevoir un mouvement de ses lèvres. Au bout de trois minutes, il se rassoit.

— Je n'ai rien entendu, me dit mon compagnon.

— Ni moi, ni personne. Et la bonne raison, c'est qu'aucune syllabe n'a été prononcée. La lecture du procès-verbal n'est qu'un vain simulacre.

— A quoi cela sert-il ?

— A perdre du temps.

Joséphin, consciencieux, voudrait creuser tout de suite cette grosse question des formalités inutiles et du temps perdu. Je me dérobe, cela nous mènerait trop loin. Pour une première séance, il faut le ménager. Je reprends mon boniment de cicerone :

— La séance, ouverte pour la forme, ne commencera pas en réalité avant un quart d'heure. C'est le moment de jeter sur l'assemblée un coup d'œil d'ensemble. Malheureusement, l'amphithéâtre ne sera garni qu'à moitié aujourd'hui : on discute une loi d'affaires.

— Je croyais la tenue des députés plus sévère, avoue ingénument mon compagnon. Le président étant en habit noir, il me semblait qu'ils devaient être tous au moins en redingote...

— Bon pour le Parlement d'Haïti, où la redingote bleue est de rigueur. Une idée de républicains noirs, encore imbus des préjugés du temps de l'empereur Soulouque... Dans notre république blanche, il sied que des hommes vraiment libres, les législateurs comme les autres, s'habillent à leur guise. Donc, la jaquette et le veston dominant ; la « confection » démocratique, mère du « complet » égalitaire, a ses grandes entrées au Palais-Bourbon, et même...

— Cependant, j'aperçois quelques députés très bien mis, là... dans ce groupe... Des membres de la droite, sans doute, la fine fleur de l'aristocratie française?...

— Pas du tout ! Des roturiers, des membres de la

gauche. Ce maigre à la taille élancée, un grand industriel dont le républicanisme est aussi pur que la coupe de son vêtement. Ce jeune premier poupin, coiffé à la Capoul, un radical à tous crins. Ce gentleman à gilet blanc, un socialiste... Mais où prenez-vous la droite ?

Un geste de Joséphin me confirme son erreur.

— J'en étais sûr ! Fausse orientation, mon cher, et qui vous conduirait aux quiproquos les plus étranges. Sachez que dans une assemblée le poteau indicateur, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est le président.

Distinguez-vous sur les bancs de la minorité un costume caractéristique ?

— Une soutane ?

— Oui, la seule de la Chambre. Ce prêtre est M. l'abbé d'Hulst, — un monsignor, — représentant de Brest, et l'héritier du siège législatif de feu M. Freppel, évêque d'Angers... Maintenant, retournez-vous vers la gauche...

Estomaqué, n'en croyant pas ses yeux, Joséphin se récrie à l'aspect d'un nouveau venu qui entre en coudoyant un huissier et un ministre, comme s'il était chez lui :

— Une blouse ! une blouse ! pas possible !

— C'en est une, en effet, et du plus beau bleu, la seule de la Chambre. Comme a dû le dire un grand poète de Montluçon :

Sous cet humble harnais, saluez Thivriol !

La blouse est un drapeau pour ce brave ouvrier.

— Mais, objecte le judicieux Joséphin, il y a aujourd'hui si peu d'ouvriers qui portent la blouse !

— Peut-être celui-ci veut-il la réhabiliter. Le certain, c'est qu'il a pris devant ses électeurs l'engagement solennel de siéger en blouse, et il le tient.

— C'est ridicule !

— De tenir ses engagements électoraux ? Jeune homme, vous blasphémez, et, circonstance aggravante, vous blasphémez dans le temple.

Le pauvre garçon s'excuse d'un regard éploré. Je le réconforte d'une anecdote authentique.

Un jour, deux paysans se présentent au seuil des tribunes publiques, dûment munis de billets donnés par leur député, M. de Baudry-d'Asson. L'huissier, fidèle observateur de sa consigne, leur refuse l'entrée, sous prétexte qu'ils sont en blouse. Désappointés, mortifiés, ils font mander « monsieur le comte ». Le farouche Vendéen accourt, s'indigne contre une consigne qu'il déclare absurde. « Hé quoi ! s'écrie-t-il de sa voix tonnante, en agitant les bras en ailes de moulin à vent, l'enceinte législative ne serait pas déshonorée par la blouse du député, et elle le serait par celle de l'électeur ! C'est inique ! C'est stupide ! Ces bonnes gens entrèrent, où l'on aura de mes nouvelles ! » Esclave de l'obéissance passive, le préposé, tout en s'excusant, reste inébranlable. Qu'on lui donne des ordres ! Il n'y a pas de précédents. M. de Baudry-d'Asson, exas-

péré, en référé aux questeurs, menaçait de porter l'incident à la tribune. Sa cause était bonne : il la gagna. Mais on y perdit une interpellation amusante. Il eût été piquant d'entendre discuter gravement par des législateurs la question du droit à la blouse, envisagée au point de vue constitutionnel et parlementaire.

— Les députés n'ont-ils pas un costume officiel ? me demande Joséphin Prudhomme, décidément fort ignorant des choses politiques.

— Ils n'ont que des insignes : une sorte de crachat orné de faisceaux et surmonté d'une main de justice, et une écharpe tricolore à glands d'or, qui se porte en sautoir. Mais ces insignes ne s'arbovent que dans certaines cérémonies officielles ; ils ne les revêtent jamais en séance. Pas n'est besoin de s'endimancher pour légiférer. Un habit brodé ! Vous n'y pensez pas ; à notre époque !..

— Cela rappellerait la livrée servile de la tyrannie.

— Vous l'avez dit. Il me revient à ce propos cette phrase de l'excellent Dulaure, laquelle, en sa concision, est digne de Tacite : « Napoléon I^{er} donna aux députés un costume brillant de broderies en or, et leur ôta en même temps la faculté de parler. » La République leur a rendu la liberté du ramage ; qu'importe le plumage !

— J'ai oui-dire que la Chambre comptait des généraux, des colonels, d'autres officiers encore. Pourquoi ne siègent-ils pas en uniforme, puisque l'ouvrier siège en blouse et le prêtre en soutane ?

— Rien ne s'y opposerait ; mais ce serait contraire aux usages. D'ailleurs, aujourd'hui, les militaires en activité de service sont inéligibles. On estime avec raison que leur place est au régiment et non à la parole.

— Quels sont ces quatre personnages, munis de vastes portefeuilles, qui viennent de s'asseoir successivement au premier banc, en face de la tribune ?

— Ce sont des ministres.

— Je m'en doutais ; mais pas un n'est décoré ? Comment se fait-il que des hommes aussi éminents, arrivés à cette situation...

— Cela tient à ce qu'ils sont députés depuis longtemps.

— Je ne comprends pas...

— Le député est indécorable. Encore un trait par où il diffère essentiellement du comédien. Une loi en a décidé ainsi. Les législateurs ont pensé qu'il serait immoral de solliciter ou d'accepter des faveurs personnelles des ministres qui sont à leur merci.

— C'est très bien, ce désintéressement, ce mépris des hochets de la vanité.

— Et très malin. Les hochets de la vanité ne sont-ils pas une excellente monnaie électorale ?

— Il y a beaucoup de chauves, remarque Joséphin, dont les idées se précipitent sans ordre, au gré des impressions visuelles les plus mobiles et les plus variées.

— Comme dans toutes les réunions masculines nombreuses. Il n'existe pas de calvitie parlementaire, et l'appauvrissement de la végétation cranienne n'est point en raison directe du souci de la chose publique. Inutile donc d'y chercher un critérium.

— Pourriez-vous m'indiquer la ligne de démarcation entre la Droite et la Gauche ?

— Ceci est difficile. D'abord, à supposer qu'il y eût seulement deux partis politiques dans la Chambre, cette ligne ne saurait couper l'amphithéâtre par moitié, puisque la Gauche est en majorité. Puis, entre la Droite et la Gauche proprement dites se trouve le Centre, qui n'est point quantité négligeable. En somme, il faut compter au moins cinq fractions : la Gauche et l'Extrême-Gauche, le Centre, la Droite et l'Extrême-Droite. Ajoutez là-haut, au sommet de la Montagne, un parti sans nom, qui s'est appelé le parti boulangiste.

Cette division, très nette en théorie, l'est beaucoup moins en pratique. Si vous vouliez procéder, révérence parler, comme pour couper une galette, vous n'arriveriez jamais à un partage exact. Ce ne sont pas des sections rectilignes qu'il faudrait opérer, mais des brisures, des zigzags. Il y a, géométriquement, des pénétrations de groupes les uns dans les autres, il y a même des enclaves. Et, politiquement, les lignes de démarcation sont rarement tracées avec une précision absolue. La carte politique est très difficile à dresser. Il est impossible d'y arrêter des frontières rigoureuses. Sur leurs bords limitrophes, les couleurs des partis se marient en nuances mixtes. Aussi l'emploi du coloriage pour distinguer les divers groupes conduirait-il fatalement à des teintes fondues comme celle de l'arc-en-ciel. Il y a des députés mitoyens, des députés oscillants, il y a...

Je fus interrompu dans ma leçon de géographie parlementaire par un coup de sonnette du président. Un coup sec, nerveux, impératif. Joséphin Prudhomme en tressauta, et son attention, jusque-là dispersée un peu partout, se concentra sur le bureau.

EDMOND FRANK.

(A suivre.)

CHARGES HÉROÏQUES

31 Août — 1^{er} Septembre.

Le roman de M. Zola donne une actualité et un intérêt particuliers au livre dans lequel M. Georges Bastard (1) vient d'écrire l'histoire des cinq régiments de la division Marguerite, qui combattirent pendant douze heures, le 1^{er} sep-

(1) *Charges héroïques*, 1 vol. in-18. Paris, Savine, éditeur.

tembre 1870, et justifièrent par leur indomptable énergie le fameux cri arraché au roi Guillaume.

Ces récits commencent le soir du 31 août, au calvaire d'Iilly, pendant que les chasseurs d'Afrique, qui veillent autour du bivouac, sont enserrés, comme toute l'armée, par les troupes allemandes en marche. Mais, dans cette obscurité profonde, des coups de canon résonnent au loin. Le général Margueritte se rend aux avant-postes, où on lui indique la direction du bruit. Il revient au campement, envoie de tous côtés des reconnaissances et fait monter sa division à cheval.

La fusillade éclate, le grincement des mitrailleuses se fait entendre avant le lever du jour et, quand le soleil paraît, une pluie de projectiles s'abat sur la division de cavalerie.

— Hé! là-bas! ne tirez donc pas ici; il y a du monde! s'écrie le chasseur Guérin, du 1^{er} régiment, en se levant sur ses étriers et s'adressant aux Prussiens.

Les trois régiments de Chasseurs d'Afrique, le 1^{er} hussards et le 6^e chasseurs, sous les ordres des généraux Margueritte et Tillard, attendent, au milieu des obus qui se croisent, l'occasion d'en venir aux mains.

Mais les escadrons, qui ne peuvent être utilisés de ce côté à cause des ravins qui se creusent devant eux, sont obligés de changer de place pour venir se mettre face à l'ouest, où la troisième armée du prince royal ne tarde pas à se montrer. Un cavalier prussien, coiffé d'un casque, descend le long d'un coteau au petit trot de sa monture.

— Tiens, un dragon! disent les soldats.

— Non, un pompier, répliquent les autres...

Nos régiments restent cependant impassibles sous la mitraille, subissant de nombreuses pertes dans leurs rangs, lorsque le général Margueritte leur ordonne de charger les lignes d'infanterie ennemie, qui se déroulent sur les pentes opposées.

Et, par cet ordre plus prompt que l'éclair, les 1^{er}, 3^e et 4^e chasseurs d'Afrique, qui se rappelaient leurs rudes exploits accomplis en Crimée, en Italie, au Mexique, partent pleins d'élan contre les tirailleurs allemands embusqués dans les fossés et derrière les haies.

Cette charge meurtrière pour nos hommes, qui refoulent les compagnies prussiennes à mi-hauteur du coteau, n'obtient pourtant pas un résultat efficace, car le général Margueritte fait sonner le ralliement au Calvaire.

— Mon lieutenant, on sonne là-haut... Faut-il sonner?... demande le chasseur Font, qui distribuait à tort et à travers des coups de sa trompette comme s'il avait eu une arme à la main.

Et Font se met, avec une complète sérénité, à sonner le ralliement au milieu des Prussiens, qui fusillaient de dos nos malheureux cavaliers dès qu'ils font demi-tour pour retrograder vers le Calvaire.

La position est intenable. Le général Margueritte juge donc utile et prudent, pour réserver les forces qu'il a en main, de les défilier entre deux collines.

— Bigre! s'écrie un officier d'artillerie qui occupe la crête, il faisait meilleur sous les murs de Sébastopol!

Le général Tillard et son aide de camp sont enlevés comme une plume par le même obus. Des cavaliers tombent pour ne plus se relever, les blessés restent en selle sans murmurer aucune plainte.

— Sortez des rangs, dit un officier à son hussard.

— J'peux pas, mon lieutenant, répond-il froidement, j'ai la marmite où est la viande.

Les plateaux sont littéralement balayés par une grêle de projectiles, et la division Margueritte, décimée au milieu du ravin où elle se tenait immobile, est obligée de les traverser pour rallier la Garenne.

— Des pains de sucre, disait un hussard en parlant des obus, mais ses morceaux ne valent rien à mettre dans le café.

La traversée de ce bois, le « bois aux bombes », comme le baptisent les chasseurs, est effroyable sous les détonations répétées des gros projectiles, dont l'écho décuple le bruit en tuant les hommes, éventrant les chevaux et renversant les arbres sur cette masse grouillante...

La lisière orientale du bois est aussi battue que l'autre côté par les projectiles allemands. Aussi la division de cavalerie ne tarde-t-elle pas à se mettre en mouvement pour contourner le bois de la Garenne.

Il est environ une heure. Les régiments atteignent des positions au sud du bois, lorsque le général Ducrot vient faire appel au dévouement de la division indépendante, pour soulager l'infanterie épuisée par de vains efforts et tâcher de se frayer une voie au milieu des lignes ennemies.

Le général Margueritte se porte alors en avant du plateau d'Algérie, pour faire choix d'un terrain favorable à la charge de ses chasseurs et de ses hussards, quand il est mortellement blessé d'une balle en plein visage.

« En *a...av...ant!*... Quelque chose d'inintelligible, impossible à traduire, mais facile à deviner, s'échappait, en effet, de ses lèvres.

« Remplaçant alors la voix par le geste, le général Margueritte étendait le bras du côté de l'ennemi.

« — Voyez le général, s'écriait le lieutenant Révérony, il vous fait signe de charger!

« — Que nous dit-on? demanda le colonel Clicquot, en se retournant vers les officiers du 3^e escadron.

« — Qu'il faut marcher en avant, répondit le lieutenant de Bastignac.

« — Et venger notre général, ajouta le sous-lieutenant de Groulard, déjà blessé.

« Les cavaliers du 4^e escadron, sur le flanc gauche duquel défilait le général, soutenu par ses chasseurs, brandissaient leur sabre, en répétant : En avant! Chargeons! Vengeons le général!

« — J'ai bien peur d'aller coucher ce soir chez le diable, balbutiait en riant le brigadier Clairegeot, du 5^e escadron.

« Il était tué raide au même instant par une balle qui l'atteignait en plein front... »

« Immobiles sur le plateau, les deux escadrons du 1^{er} chasseurs voyaient passer comme un spectre, parmi les hussards qui faisaient irruption du côté des carrières, le brigadier Brunet auquel les deux bras manquaient.

« — Emporté! emporté! criait le malheureux.

« Surexcités par cette vue, éternés par l'attente de leur tour, électrisés par l'immense cri de : Chargeons! qu'ils

avaient poussé, les derniers escadrons du 1^{er} chasseurs profitent du premier ralliement pour s'élaner contre l'ennemi.

« Le trompette Guilminot, ayant sonné la charge, rejette sa trompette sur le dos, puis tire son sabre et part avec le 5^e escadron, qui oblique un peu à gauche. Des volées de mitraille passent avec des effets de trombe ou de courants d'air, mais de courants d'air qui laissent des traces sanglantes sur leur passage, et, à leur suite, une longue traînée de morts !

« Nos chasseurs aperçoivent alors au bas de la pente le bataillon silésien que les hussards viennent de charger. Ils se précipitent aussitôt sur le premier rang de tirailleurs, à genoux devant eux comme en prière, et traversent à deux ou trois cents mètres la seconde ligne qui se groupe en petits paquets.

« Les rangs des bataillons de chasseurs et de mousquetaires, reformés après l'attaque, sont aussi refoulés ou renversés par le 6^e escadron, qui ne peut cependant entamer la masse inabordable des troupes de soutien, malgré la vigueur du capitaine de Bancarel conduisant ses hommes à la charge avec le tronçon de baïonnette qu'il a ramassé au coin de la Garenne.

« Courbés en avant, les yeux fixes et le bras tendu, les chasseurs ne frappent point de taille l'ennemi à leur portée, mais frappent résolument d'estoc l'adversaire qu'ils peuvent atteindre. Des salves d'infanterie les couchent par terre comme une faux abat le foin ; les chevaux s'ébrouent, les hommes blasphèment.

« Quelques-uns, démontés, ont pu remonter à cheval et continuer le mouvement pour s'élaner sur des groupes compacts, où ils vont échouer. Il y a, sous le sillement aigu des projectiles, une confusion incernable d'hommes et de chevaux qui tombent pêle-mêle au milieu de la fumée et de la poussière, de soldats mutilés baignant dans des ruisseaux de sang.

« Les rangs de gauche du 5^e escadron touchent les baïonnettes ennemies. Le sous-lieutenant de Nieul tue un fantassin prussien d'un coup de revolver et disparaît dans le gouffre humain, tandis que le sous-lieutenant Launet, roulant à terre, prend un cheval de troupe.

« Le sous-lieutenant Le Mintier de Saint-André reçoit une balle entre les deux yeux et meurt ; le sous-lieutenant Royer culbute et reste presque inanimé.

« Le maréchal des logis Beauparain et le brigadier Prey sont tués ; le chef Simonet est grièvement blessé, ainsi que le brigadier Furon, qui veut qu'on l'achève ; le sous-officier Rougrière a la vessie traversée.

« Le trompette Guilminot a la main perforée d'une balle qui lui enlève à la fois le pouce et son sabre. Se relevant immédiatement de dessus son cheval mort, il s'avance vers une compagnie prussienne :

« — A boire, demande-t-il...

« — A boire ? répète un fantassin aux lunettes bleues qui, pour toute réponse, lui envoie son coup de fusil à bout portant.

« Le bataillon de mousquetaires, dont le commandant a été remplacé trois fois, paraît-il, poursuit son ascension au milieu des gradins ou terrasses. Et l'officier vocifère très fort contre ses hommes, il tape très dur sur eux pour les faire marcher. Toute l'infanterie allemande gravit ainsi peu à peu le coteau, n'avançant que de quelques pas chaque fois sur l'injonction répétée de ses chefs, insinuante et persuasive à coups de plat de sabre et le revolver sous le menton. »

Il n'y a plus sur le champ de bataille que les morts exposés

aux détrousseurs et les blessés que les brancardiers relèvent et transportent sur la paille de l'ambulance.

La bataille est finie.

Le soleil darde ses rayons tamisés par la pluie sur des monceaux de corps qui jonchent la plaine et les monts.

X.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Gabriel Scailles : *Léonard de Vinci*. — M. Julien Tiersot : *Rouget de l'Isle*. — M. Gaston Boissier : *Saint-Simon*.

Ce livre a pour premier mérite qu'il était à faire. Léonard de Vinci a écrit énormément. Ses manuscrits, difficiles à lire, étaient restés jusqu'à nos jours, pour la plus grande partie, complètement inédits. M. Charles Ravaisson, avec un courage que son admiration pour Léonard et sa passion pour les choses d'art lui ont rendu facile, s'est attelé à la rude besogne de les publier, et, à l'heure où nous sommes, la moitié, au moins, des manuscrits existants de Léonard, grâce à ses soins, sont imprimés. Mais Léonard, sauf exception, comme dans son *Traité sur la peinture*, écrivait d'une manière particulière. Il ne composait jamais. Il écrivait, presque dans la même journée, de ceci, de cela, et puis d'autre chose. Il pensait, pour lui, sur le papier. Ses écrits, comme dit joyeusement M. Scailles, sont un dialogue continu de Vinci avec la nature. Ce qui devenait nécessaire, c'était donc un livre qui mit un certain ordre dans ces réflexions éparses et ramenât à un système, du moins à un groupement d'idées générales, toute cette précieuse matière éparsée. C'est ce que M. Gabriel Scailles a cru qu'il était temps de faire, et c'est ce qu'il a fait d'une manière très judicieuse.

Vinci a écrit sur toutes choses, comme un homme qui, sauf à la théologie, s'intéressait à toutes choses. Ingénieur, agronome, astronome, naturaliste, anatomiste, *balistique*, architecte, sculpteur, philosophe, et même peintre, il a écrit sur les ponts et chaussées, l'agriculture, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'anatomie, la balistique, l'architecture, la peinture, la sculpture, la philosophie, et j'en oublie certainement. Trier de tout cela les idées générales qui ont été l'esprit même de Léonard, voilà la tâche que M. Scailles s'est imposée et qu'il a menée à bien. Pour lui, — et je crois qu'il a raison, — Léonard de Vinci est d'abord un savant, un curieux du réel et de tout le détail infini du réel ; ensuite, comme je n'ai pas besoin de vous le dire, il est un grand artiste ; et l'union dans un grand esprit clair, calme et fort, des facultés du savant et de l'artiste, voilà le magnifique tableau et le très curieux problème qu'il nous présente.

M. Gabriel Scailles nous montre quel équilibre ;

quelle force tranquille et quelle admirable sérénité la conspiration et le concours de facultés si diverses produisent et maintiennent dans un génie capable de les contenir, et il en tire des conclusions à la fois esthétiques et morales qui sont singulièrement dignes de méditation. Cette union de l'art et de la science s'est produite bien rarement. A vrai dire, je n'en connais qu'un autre exemple. Vous avez nommé Goëthe, et je ne vous donnerai pas de démenti. Cette alliance est aussi salutaire qu'elle est rare. Les hommes qui la réalisent sont des représentations à peu près parfaites de l'humanité elle-même, et ils lui montrent, par contre-coup, ce qu'elle doit essayer d'être. A ce propos, M. Séailles écrit sur l'avenir de l'art dans l'avenir de la science quelques pages supérieures, du plus grand bon sens en même temps que très élevées. Il croit que c'en serait fait de l'humanité si elle devenait, comme quelques-uns l'espèrent, et comme quelques-uns le craignent, exclusivement scientifique. Il croit aussi qu'il n'en sera rien, et que c'est précisément dans les renouvellements de la science que l'art trouvera les siens, que c'est une condition pour lui, sous peine d'être atteint par le fléau de l'imitation et de la répétition, que d'avoir toujours les yeux ouverts sur les progrès incessants de sa grande sœur, et de les suivre d'un regard non seulement attentif, mais intelligent et sympathique. Je partage et ses espoirs et sa conviction.

Quoi qu'il en puisse être, du reste, l'exemple d'un Léonard est intéressant par lui-même à étudier. Un homme complet, c'est admirable. Et quelle ressource pour le bonheur ! Quelle belle vie que celle de Léonard ! A travers tant de tribulations personnelles, et au milieu de tant de désordres civils, qui ont comme passé au-dessous de ses pieds, quelle tranquillité dans la curiosité infatigable et quelle allégresse dans le labeur continu ! Pour mener une telle vie, si bien racontée par M. Séailles, il vaudrait la peine d'avoir du génie.

Le livre de M. Séailles est une excellente contribution à la psychologie des hommes de génie. Comme il le dit spirituellement lui-même, en un temps où pour connaître l'homme on n'étudie guère que les enfants, les criminels, les fous et les singes, étudier un homme qui fût complètement un homme a paru utile, salutaire et surtout excentrique, ce qui est une recommandation de premier ordre. L'excentricité de M. Séailles et sa savante impertinence seront certainement très appréciées.

*
**

Ce n'était pas un Léonard de Vinci, ni un Goëthe, ni même un Colardeau, que Rouget, surnommé de l'Isle, pour pouvoir entrer à l'École militaire (ce qui prouve en passant que ces terribles règlements de l'ancien régime excluant les roturiers du corps des officiers n'étaient rigoureux que sur le papier, étant si faciles à

éluder), Rouget donc, ou Rouget de l'Isle, ou Rouget de Lisle, ou Rouget Delille, car il a porté toutes ces désignations suivant les régimes, n'était pas un Goëthe.

« Cet homme est un brave, dit un proverbe arabe ; il a eu du courage une fois. » De même Rouget de Lisle a eu du génie une fois. Donc c'est un homme de génie. Encore n'a-t-il eu du génie qu'en musique ; car sa *Marseillaise*, sauf le couplet « des enfants », qui n'est pas de lui, est fièrement mal écrite. Mais, il n'y a pas à dire, la musique en est admirable, et elle est de lui. Elle est de lui. La chose est cette fois prouvée, d'une manière qui me paraît irréfutable, dans le livre de M. Julien Tiersot. La discussion serrée, vigoureuse et lumineuse qu'il a menée sur ce point est un modèle de discussion et est absolument probante. La *Marseillaise* est donc de Rouget de Lisle, et elle est un chef-d'œuvre, le style en pareille matière n'ayant aucune importance, et la musique d'une part, et dans les paroles le *mouvement*, étant tout. Cela vaut parfaitement que Rouget soit immortel, et il l'est ; voilà qui est bien.

M. Tiersot a profité de la circonstance pour faire une étude complète sur Rouget, sa vie et ses œuvres. Il a bien fait, certainement, et son livre, très industrieusement aménagé et conduit, est intéressant d'un bout à l'autre ; mais il faut avouer que la matière était un peu « infertile et petite », comme dit l'autre.

La vie de Rouget... mon Dieu ! Rouget n'était point un mauvais homme, et même il était bon, redresseur étourdi de torts, Don Quichotte affairé et un peu niais ; mais il était très médiocre en somme d'esprit et de caractère. Très infatué, de 1792 à 1800, du succès colossal de son « hymne », faisant sottise sur sottise, jusqu'à se mêler d'affaires d'argent où il a failli laisser son honnêteté et où il laissa quelque chose de sa bonne réputation ; puis déprimé par l'insuccès et la misère jusqu'à écrire, sous la Restauration, des « hymnes » royalistes ; sauvé de la faim par ce bon Béranger, le plus bienfaisant des hommes et le plus insupportable solliciteur pour les autres, sans l'être jamais pour lui, qu'on ait jamais vu ; ce n'est que pendant cinq ans, sous Louis-Philippe, qu'il a un peu respiré enfin, et pu terminer, sur trois petites pensions, dont le total était honnête, la plus triste, la plus traversée et la plus mal conduite des existences. Mais retracer tout cela sans donner trop mauvaise figure à son héros, qu'il aime beaucoup, c'est ce que M. Tiersot a su faire à force de ménagements adroits et de bonne grâce, sans jamais, du reste, trahir la vérité.

Quant aux « œuvres » de Rouget de Lisle, elles sont si faibles, surtout si éloignées de notre goût actuel et si susceptibles, à cause de cela, de paraître un peu ridicules, que M. Tiersot s'en est tiré en en parlant le moins possible. Vraiment, ici, il a eu tort. Il faut être complet, et le lecteur doit entrer dans le détail de « l'œuvre » de Rouget, quand on lui promet « Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie ». Il fallait un peu nous

citer ces *Idylles* et ces *Romances*, si surannées, si puériles aussi, je le sais bien; mais qui sont pourtant « l'œuvre » de Rouget et qui complètent sa physiologie littéraire, et sans lesquelles on ne le connaît pas. M. Tiersot a eu trop peur que notre admiration pour Rouget diminuât; et que son livre contribuât à un résultat si funeste, c'est une pensée qui lui était insupportable. Pourquoi? Qu'on parle ou qu'on ne parle pas de ses autres œuvres, Rouget ne sera jamais que l'auteur de la *Marseillaise*. Sa gloire est établie, son œuvre très peu connue; c'est donc à la connaissance de son œuvre qu'il faut contribuer, non à sa gloire.

Le livre de M. Tiersot, avec son continuel mélange, très habilement maintenu, de biographie, de critique littéraire et de critique musicale, n'en est pas moins une monographie consciencieuse, agréable et d'un très vif intérêt.

* * *

Dans la collection des *Grands écrivains français*, M. Gaston Boissier, dont on se rappelle assez la délicate *Madame de Sévigné*, nous donne aujourd'hui un *Saint-Simon* très bien informé, très impartial et très distingué. Vie de Saint-Simon, Saint-Simon historien, Saint-Simon écrivain, voilà les trois points de vue où se place successivement M. Gaston Boissier. Cette vie de Saint-Simon, avec son caractère parfaitement excrable, si curieux, si particulier, si en dehors des caractères qu'on avait ordinairement dans ce temps-là, est toujours une chose très intéressante; racontée avec beaucoup de verve et de finesse par M. Boissier, elle est intéressante comme un roman bien fait. Ce petit homme malingre et chafoin, usé et dévoré par une passion intérieure inextinguible, faite de colère, de vanité, d'envie et de bile cuite et recuite, revit dans ces pages avec une netteté et un relief extraordinaires.

Pour ce qui est du Saint-Simon historien, M. Boissier montre la froide clairvoyance et la perspicacité aiguë qui lui sont habituelles. Sur Saint-Simon historien, il n'y a rien à dire, si ce que Saint-Simon n'est pas un historien, et c'est ce que M. Boissier, avec moins de brutalité que moi, a fort bien dit. Quand on est un très petit esprit, on ne dit pas un mot sur deux de vérité, et quand on est passionné comme un pamphlétaire antiopportuniste, anticlérical ou antisémite du XIX^e siècle, on ne dit pas un mot sur deux de vraie vérité. Pour ces deux causes, Saint-Simon, de compte fait, n'a pas dû dire un mot de vérité vraie dans toute sa vie. J'exagère à peine. Ajoutez qu'il était si étourdi que, sur des choses indifférentes à sa passion, et, d'autre part, qui lui étaient familières, comme le nombre des enfants d'un de ses amis intimes, il se trompait de deux à quatre, ou de quatre à deux. Saint-Simon, considéré comme historien, doit donc être suspect, si ce n'est à chaque page, du moins à

chaque ligne. C'est ce qui attirera à cet excellent et scrupuleux Chéruel une mésaventure qui ne lui fait qu'honneur. Il avait dit, en bon historien, avec plus de discrétion que moi, ce que je viens de dire. Sainte-Beuve fut furieux, et fit contre Chéruel une charge à fond de train : « Peut-on ainsi attaquer, s'écriait Sainte-Beuve, un si grand écrivain, un si grand peintre, un si grand investigateur d'âmes?... » Chéruel n'y comprenait rien : « Je n'ai jamais dit que Saint-Simon ne fût pas un grand écrivain, répondait-il; mais je suis historien, comme Sarcy est homme de théâtre, et je me demande en quoi Saint-Simon, en tant qu'historien, peut me servir à moi historien, faisant mon métier d'historien, au point de vue de l'histoire, et je jure qu'il ne peut me servir à rien. »

Il faut savoir le dire, en effet, et faire les distinctions nécessaires, et, comme historien, Saint-Simon est un La Beaumelle qui aurait du génie. Quand La Beaumelle aurait du génie, en tant qu'historien il resterait La Beaumelle.

Pour ce qui est de l'écrivain, M. Boissier n'avait qu'à montrer à quel point Saint-Simon est merveilleux. La tâche lui était facile et était agréable. Ces immortels portraits, ces scènes où le plus grand artiste a servi le plus passionné des curieux, sont encadrés et présentés dans leur meilleur jour par l'élégant commentateur. A son tour, pour expliquer et redresser, il refait un peu quelques-uns de ces portraits célèbres, celui de Louis XIV, celui de M^{me} de Maintenon par exemple, et il se montre, lui aussi, véritable artiste, avec un souci de l'impartialité que n'avait guère, et il l'a avoué, M. le duc. M. Boissier est très favorable, avec raison à mon avis, à Louis XIV. Il l'est un peu moins à M^{me} de Maintenon, ce dont je suis désolé. Décidément les Français n'aiment jamais cordialement M^{me} de Maintenon. Elle était trop raisonnable; elle était trop incapable de faiblesse de cœur; dirai-je qu'elle était trop incapable de faiblesse de sens? Les Français ne peuvent pas pardonner à M^{me} de Maintenon d'avoir manqué des défauts ordinaires du sexe dont elle était. Pour moi, je suis resté, je ne puis pas dire sous le charme, mais dans le ravissement que m'a causé la rencontre d'une femme qui était le bon sens même. Que voulez-vous? la surprise, peut-être. Enfin j'en veux aux ennemis de M^{me} de Maintenon. Saint-Simon en est. M. Boissier n'en est pas; mais il n'est pas parmi ses adorateurs. Cela ne l'a pas empêché d'écrire un très joli volume, comme tout le monde, bien entendu, s'y attendait.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

M. Édouard Dujardin; à propos du *Chevalier du Passé* (deuxième partie d'*Antonia*).

Le 15 juillet 1887, — fixons ce point d'histoire, — la *Revue wagnérienne* publiait la note suivante : « Les fêtes de Bayreuth n'ayant pas lieu cette année, les prochains numéros de la *Revue* seront entièrement consacrés à une étude de M. Édouard Dujardin en l'honneur de *Parsifal*. »

En effet, le 15 août suivant, la *Revue wagnérienne* publiait trente-cinq pages sous ce titre : *Considérations sur l'art wagnérien*. Comment, par quelles singulières associations d'idées, M. Dujardin, parlant de Wagner, en est-il venu à nous conter ingénument sa propre existence? Je ne me charge pas de vous l'expliquer. Le fait est que cette autobiographie est, j'ose le dire, d'un prix inestimable.

Après avoir passé en revue l'œuvre de Wagner, surtout *Tristan* et la *Tétralogie*, après s'être arrêté notamment sur la scène de la mort de Fafrer (dans *Siegfried*) que, — nous dit-il, — il désirait depuis longtemps « interpréter » (entendez qu'il désirait non chanter le rôle du Dragon, mais expliquer en son langage tout ce que cette scène lui semblait contenir de symboles), M. Dujardin arrive à *Parsifal* : « Et, dans la sérénité d'une vieillesse victorieuse et sublime, le voici, le maître vénéral, à l'œuvre de son *Parsifal*. »

Alors, avec la candeur d'un apôtre, M. Dujardin s'interrompt; il néglige pour un instant Wotan, Brunhilde, Yseult, Hans Sachs et même Fafrer, et, bien tranquillement, nous conte sa propre existence, à lui, Dujardin (Édouard). Je transcris, et je respecte non seulement le texte, mais la disposition typographique.

D'abord, un sobre discours liminaire :

En un temps où tout personnage réputé wagnérien aime conter, sauves les vraisemblances, comment il fut des premiers wagnéristes français, les lecteurs de la *Revue wagnérienne* me sauront-ils un gré, pour peu qu'ils se soient une fois souciés de ce que peut être le directeur et fondateur d'une telle revue, si je leur avoue être l'un des derniers venus du wagnérisme?

Saint Paul et le chemin de Damas.

Les lecteurs avertis, M. Dujardin commence; il commence à sa naissance : « Je suis né dans un village au près (sic) de Blois, et, comme ce fut en l'année 1861, je n'assistai à aucune des trois représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra de Paris. »

En effet, *Tannhäuser* ayant été joué à Paris l'année même de la naissance de M. Dujardin, il est tout naturel que l'auteur d'*Antonia* ait eu alors d'autres préoccupations. Je constate, d'ailleurs, que M. Dujardin

n'insiste pas sur la prédestination évidente qui le fait naître l'année même où *Tannhäuser* eut représenté à Paris. Même indifférence « en l'an 1869, lorsque M. Jules Pasdeloup enseigna aux Français *Rienzi* ». Passe encore pour ceci : M. Dujardin n'avait que huit ans; quels étaient alors ses plaisirs?... « Je me contentais, tout occupé à de moins hautes querelles, des chansons que je chantais et qu'ils chantaient, mes petits camarades rouennais. » — Vous vous demandez sans doute comment M. Dujardin, étant né « au près » de Blois, ses camarades étaient Rouennais; attendez : « Car », — ajoute-t-il en une phrase plus concise peut-être que grammaticale, — « car j'étais devenu de Rouen. »

Même indifférence encore lors de la première représentation de la *Tétralogie*, en 1876; d'après l'art de vérifier les dates, M. Dujardin avait alors quinze ans...

... Oh! Roméo! L'âge de Juliette!...

En ces temps lointains, M. Dujardin avait pour uniques soucis les discours « en latin », thèmes et dissertations :

Mais point absente à ces vies n'était la musique, et je jouais par fois d'un violon (sic); et, tout appliqué disciple que je fusse aux rhétoriques diverses, je me sentais musicien et je composais des airs; je concevais, aux heures de silence, des symphonies dont les ébauches orchestrales m'enorgueillissent; et c'était, à la vérité, une lutte, alors de ces quinze ans, entre le démon de la musique (Wotan, j'imagine) et l'ange des lettres bien classiques...

La lutte continua; peut-être continue-t-elle encore? Après être « devenu de Rouen », M. Dujardin devint de Paris : « Puis je quittai Rouen, quoique lieu par l'opinion doté des naissances de Corneille et de Boieldieu; c'était en 1878. » — L'ange des lettres bien classiques est sur le point de triompher : « Les nécessités de me prédisposer à l'École normale supérieure me conduisirent à Paris et pendant trois années à l'éminent lycée de Louis-le-Grand. » Il ne semble pas, à vrai dire, que les succès universitaires de M. Dujardin aient été considérables : ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche; il nous l'avoue, d'ailleurs, avec la plus louable sincérité : « J'étais laborieux, mais défaillant du brio et des précocités nécessaires aux lauriers; avec des labeurs de main nocturne et diurne versés, je ne me haussais qu'aux seconds rangs. »

Comme M. Renan garde encore un souvenir attendri pour ses maîtres de Saint-Sulpice, de même M. Dujardin rend justice à son professeur. Si l'ange des lettres bien classiques a échoué, c'est sans doute que Wotan « prédisposait » le jeune élève à la direction de la *Revue wagnérienne* :

Et j'eus le bonheur d'un professeur admirable, en ces trois ans, à propager l'unique méthode d'institution litté-

raire, le commerce des trois ou quatre maîtres de style français, gens du xvii^e siècle...

Je n'entends mettre en doute aucune des assertions de M. Dujardin; je crains cependant que son commerce avec les « gens du xvii^e siècle » n'ait pas été aussi intime qu'il semble le croire : « Mes vacances, elles s'adonnaient à de variés romantismes. » Serait-ce là l'explication?...

Nous touchons à l'initiation; le moment est solennel; M. Dujardin, en ce qui le touche personnellement, est assez sobre d'analyses : c'est les faits qu'il raconte, des documents pour l'histoire littéraire de ce temps :

Cependant, aux dimanches hivernaux, les caissiers de MM. Jules Pasdeloup et Édouard Colonne trafiquaient avec moi d'une place en leurs salles contre les soixante-quinze centimes ou le franc que je leur offrais... Je commençais ouvrir de belles pages de Wagner... Et c'était, tous les jours, les soucis non gais des normalicités!...

Les lundis étaient tristes. Toutefois, la voix de Wotan déjà se faisait entendre : « Les hautaines vocalions m'avaient pourtant mais vainement sollicité. » M. Dujardin restait victime des normalicités. Mais l'épreuve allait finir : « Enfin et enfin fut le jour où solennellement l'École normale supérieure refusa mon assistance. » Le jury d'examen n'avait sans doute pas sur le style du xvii^e siècle les opinions de M. Dujardin. Libre, enfin! Non, pas encore :

Des mois dura, par l'habitude et des vouloirs étrangers, le hantement des maisons universitaires.

Mais cette prolongation de ses études ne fut pas inutile à M. Dujardin :

J'appris étudier aux documents, lire les chronologies et savoir des choses qu'enferme une belle critique historique.

De là, sans doute, les *Considérations sur l'art wagnérien*. Et, dès lors, tout à la musique : « Depuis la triste (?) décision des directeurs de l'École normale, le démon de la musique s'était promu à une forte position en mon cœur; les plus beaux procédés des critiques historiques eurent moins de mes faveurs; elles allaient, mes faveurs, à la composition de musiques... » Il semble même qu'elles y allèrent avec quelque intempérance : « A grands frais et qui me ruinaient, j'eus un loyal professeur d'harmonie, au zèle régulier et docte; ensuite le Conservatoire et M. Guiraud m'enseignaient les contrepoints... Et la victoire fut que je m'étais fait critique musical. » Ironie ou candeur? C'est ce qu'il y a de fâcheux dans les œuvres de M. Dujardin : on ne sait jamais. Ces ruineuses leçons d'harmonie et « des contrepoints » ne furent pourtant pas prises en pure perte : « Cependant, je rangeais la *Tris-*

tesse d'Olympio en un poème lyrique indéniablement inspiré de Berlioz; et cette orchestration, non distinguée par un jury, demeure encore en mon carton. » Elle en sortira, espérons-le, après le cycle d'*Antonia*.

J'abrège. En « mai de 1882 », M. Angelo Neumann fait représenter à Londres la *Tétralogie*; deux mois plus tard, *Parsifal* à Bayreuth. M. Dujardin était wagnérien ou wagnériste : il fonde sa *Revue* :

Dès lors le quotidien de l'existence, avec un désespoir d'atteindre la musique et le retour aux littératures, la rentrée aux chers travaux des choses littéraires et chimériques. Et puis le quotidien des jours harcelés entre la vie et quelques rêves. Et aujourd'hui, parmi les récréations de bords marins (ceci signifie sans doute que l'auteur était au bord de la mer en écrivant son autobiographie), ce dessin d'offrir, aux amis qui m'ont suivi, ce testament (?) de mon wagnérisme.

On excusera ces citations quelque peu abondantes. Mais d'abord je me serais fait scrupule d'en priver les lecteurs de la *Revue bleue*. Puis, il était assez difficile de parler en toute franchise d'une représentation où nous n'étions que des invités. Qu'en aurais-je pu dire d'ailleurs?... J'ai préféré vous mettre sous les yeux une autre œuvre de M. Dujardin; elle vous donnera, j'imagine, une idée assez exacte de ce qu'il faut penser de l'auteur d'*Antonia* et du *Chevalier du Passé*...

**

Il y aurait quelque impertinence à faire aux lecteurs de la *Revue bleue* l'éloge des conférences de M. Brunetière sur les *Époques du théâtre français*. Elles viennent de paraître en volume, et forment la plus intéressante étude sur la manière dont s'est formé notre Théâtre.

J. DU TILLET.

UNE CIGOGNE

Le dîner du Bock Idéal a eu lieu l'autre jour. M. Coppée le présidait. On a fort goûté ses paroles. Mais la compagnie désespère, dit-on, de trouver un successeur à M. Coppée, pour le dîner prochain, qui sera dans trois mois. Il y faut un personnage considérable, optimiste, éminent par le nombre de ses vertus et que M. Paul Desjardins n'ait point rangé parmi les *négatifs*. Voilà qui exclut bien M. Ernest Renan et Émile Zola. M. Jules Simon sera en Bretagne. Je ne sais trop ce que feront nos bons idéalistes. S'ils voulaient me permettre de donner une opinion, je leur conseillerais de choisir un homme nouveau, à qui je crois qu'ils doivent tout.

Il n'est jamais venu s'asseoir au milieu d'eux. Il ne se classe point parmi les Compagnons de la vie nou-

velle. Son nom n'est même pas inscrit au catalogue des « Cigognes » publié, cet hiver, par M. de Vogüé. Autant de noirs injustices qu'il importe de réparer. Personne n'est plus digne que M. Anatole Baju de pénétrer dans le vertueux régiment. Qu'on ne s'arrête pas aux bruits qui courent sur son compte. La renommée de la calomnie. Il est bien vrai qu'il fut le directeur d'un journal décadent. Il a pris de l'absinthe dans les cafés où va M. Verlaine. Il a vagabondé, boulevard Saint-Michel, avec des troupes de poètes. Mais, dans toutes les choses, il faut retenir l'intention.

Ce que fit Lorenzaccio pour les libertés de Florence, M. Anatole Baju l'essaya sans succès, sans gloire, sans profit, pour l'amour de son art utilitaire, humanitaire et social. Il conspira tout seul, pendant longtemps, et je ne sais si ses déboires n'ont pas découragé ce jeune lutteur au point de lui cacher que sa pensée triomphe et que ses rêves sont partout victorieux.

* *

M. Baju était d'abord instituteur primaire. C'est un noble métier et qu'un homme d'État releva hautement devant un jeune esthète qui s'était permis de sourire :

« — Le maître d'école, monsieur, vaut mieux que le plus grand artiste qui s'enferme dans son œuvre... L'école primaire d'un petit village est supérieure au bureau de revue où l'on ne se plaît qu'à orner des rêves... »

M. Baju, qui venait de la maison d'école, ne découvrit pas sans horreur ces bureaux de revue où l'on ne se plaisait qu'aux beautés d'ornement. C'était vers l'année 1886. L'affreux dilettantisme glaçait toutes les âmes, et rien ne faisait entrevoir la proche fin de ces frimas. Aucun volatile ibésien n'apparaissait sur l'horizon et nos toits ne montraient pas la moindre cigogne. Les malheureux hommes de lettres vivaient sans hygiène au fond des brasseries, à déclamer des vers dénués d'intentions morales. La reconstitution de l'Âme moderne ne leur causait encore que de faibles soucis.

Coupable indifférence, d'où venait (Baju le vit bien) tout l'affaissement national. Ah ! soupirait l'instituteur, si Tailhade voulait employer son talent à des œuvres utiles ! Ah ! s'il voulait narrer les maux du pauvre prolétaire ou l'infamie du capital ! Si E. Raynaud prenait en main la cause des déshérités ! — Ces conceptions charmaient, en la troublant, la belle âme de ce rêveur. Quels regards de pitié il promenait sur les poètes tout consumés des joies futiles de leur art ! Art dangereux, art égoïste, volupté solitaire des cœurs, Baju vous déclara la guerre. Ce fut là son devoir présent. Il est bon de noter qu'il n'avait guère lu Élisabeth Barrett Browning.

* *

Avant d'agir sur les poètes, M. Baju leur fit du bien.

Ses ressources étaient modestes. Il put créer pourtant cette mince revue qu'il appela *le Décadent*. Les décadents étaient, à cette heure, presque célèbres. Ils affichaient leur ambition de réagir contre la splendeur froide et immobile du Parnasse : l'émotion les captivait mieux que la pure harmonie. M. Baju prit donc leur titre et imprima dans son recueil, sans parti pris, les œuvres des poètes groupés autour de lui. Aucune ne fut méprisée pour sa beauté. Il montra sur ce point une tolérance infinie. C'était le signe d'un esprit sage et prudent. Ceux qui détestent le « beau style » et condamnent à haute voix les « littérateurs bénévoles » y ont toujours quelque intérêt. M. Baju sentit qu'il suffisait d'être soi-même un mauvais écrivain ; il n'entraîna personne ; il ne l'essaya point. Mais il insinua, à chaque numéro, que le siècle traversait une ère « de transition, de tourmente et d'inquiétude » ; il ajoutait : que l'art *devait* servir « à la propagation d'une idée » et que la jeunesse lettrée *devait* s'occuper « de la solution des grands problèmes sociaux ». L'impératif catégorique n'avait déjà plus de secret pour M. Anatole Baju.

Il était né apôtre, et même assez pontife. Il sentait le besoin de dire *nous* plutôt que *je*. Pensant avoir gagné le cœur des poètes, il se mit à écrire des manifestes en leur nom. Il y exposait que la génération nouvelle était lasse de l'art pour l'art (ce qui, en un sens, était vrai), et qu'elle n'envisageait plus « la littérature que comme un moyen et jamais comme un but », ce qui se trouvait moins exact : « Le but, c'est l'éducation complète de l'homme et l'amélioration de la vie sociale. Ils ont voulu faire servir l'art littéraire à ces fins de la nature ; ils ont voulu que le livre, au lieu d'être un instrument de corruption et de ramollissement cérébral, devint un auxiliaire de la révolution, une œuvre d'affranchissement intellectuel. »

Il publiait en même temps une brochure, *l'École décadente*, et la nommait avec modestie *la Bible des Jeunes*. Il y établissait plus nettement sa conception particulière du « décadisme ». Mais il l'a précisée encore dans sa nouvelle esquisse de *l'Anarchie littéraire* (1) :

Le décadent est un homme de progrès. Il est soigneux, économe, laborieux et réglé dans toutes ses habitudes, simple dans sa mise, correct dans ses mœurs. Il a pour idéal le Beau dans le Bien et cherche de conformer ses actes avec ses théories... Maître de ses sens qu'il a domestiqués, il a le calme, la placidité d'un sage et la vertu d'un stoïcien.

La jolie page ! Elle est d'une bien admirable fausseté, si l'on veut l'appliquer à l'art tout frissonnant de M. Verlaine et des siens. Mais M. Baju n'a pas un seul instant songé à ces messieurs. Il ne regardait que son rêve ; il copiait son idéal. Le plus étrange est que ce

(1) Paris, Vanier, 1892.

rève n'a point tardé de s'accomplir. Il nous est né quelques saisons après la mort du *Décadent*. Nous avons vu venir à nous les poètes réglés, économes, soigneux, remplis de correction et maîtres de leurs sens, qui remplissaient les insomnies de M. Anatole Baju. Leur art n'est dénué d'aucune des vertus de la bourgeoisie. Ils ont leurs grades en Sorbonne, leurs couverts au Bock idéal. Ils honorent la Tour Eiffel et ajustent des rimes aux proses de M. Melchior de Vogüé :

Le soleil s'est couché derrière l'Institut!

sanglotent leurs poèmes. Et c'est pourquoi ils se résignent à la laideur et à la nuit. Ce sont des sages instruits au nouveau stoïcisme. Et ils sont pleins d'un grand mépris pour les sectateurs de M. Verlaine, qui le leur rendent bien.

* *

M. Baju ne cessait point d'insister sur la nécessité de l'apostolat et la proximité du royaume de Dieu. « Un seul vouloir partout! » devait chanter plus tard M. Paul Desjardins. M. Baju développait, par une intuition précoce : « Si les hommes étaient tellement solitaires que chacun ressentit, dans une certaine mesure, le mal qui arrive à son voisin, il est hors de doute que les crimes, vols et assassinats disparaîtraient de la face de la terre. » C'est un point hors de doute. Mais il faut admirer la magnifique précision dont M. Baju pousse au rang de truisimes ses inventions les plus précieuses : « Il n'est besoin, dit-il « aller, de lois ni de morale : il n'y a qu'à rendre le mal impossible. »

Je dois un compliment aux idéalistes nouveaux : ils sont sobres de commentaires sur les femmes et sur l'amour. Anciennement, M. Baju, sur ces thèmes subtils, montra un véritable esprit de modernité : « Cette combinaison de sexes qu'on est convenu d'appeler l'amour est, disait-il, une science » : les symbolo-romantiques, ses adversaires, « ne savaient pas les premiers éléments » de cette science, qui lui apparaissait « positive comme la géométrie ». Il propose cet aphorisme : « On fait une femme comme on construit un aqueduc, d'après des règles déterminées et précises. » Voilà qui est d'un Mécanisme un peu rigoureux. J'imagine qu'en approuvant cette sévère discipline de l'esprit et du cœur, M. Paul Desjardins ferait des concessions plus larges au sens spontané, à l'intuition, au hasard. Mais, comme les théologiens de l'école dominicaine, M. Baju se montre purement intellectualiste ; au lieu que son collègue incline à la douceur des moralistes franciscains.

* *

Trois années s'écoulèrent dans ces recherches et ces labeurs de propagande. Les amis de M. Baju n'étaient point touchés de la grâce. Il vivait auprès d'eux, s'asseyait à leur table, guettait l'instant de les guider au chemin de la vie démocratique et sociale ; et cet in-

stant n'arrivait pas. On le lisait, mais pour sourire ; ses phrases, étaient collectionnées et citées dans les brasseries. Il avait reproché à Alfred de Musset de n'avoir point été « un facteur de l'humanité ». Il avait regretté que d'Aureville n'eût point coopéré à l'œuvre collective de la civilisation moderne », simple « jouet offert à la vanité des oisifs ». Ces belles paroles portaient M. Baju à la célébrité. Mais c'était l'influence qu'il avait désirée. Elle ne venait point.

Les numéros du *Décadent* se suivaient et se ressemblaient. Après la généreuse page de prose qu'il se faisait un devoir de donner chaque fois, c'étaient des vers, des vers encore, et qui n'aidaient en rien à l'évolution. Les poètes restaient inutiles et magnifiques.

L'un ne se lassait point de redire des hymnes à la beauté parfaite :

Aphrodite, déesse immortelle aux beaux rires,

Fais tressaillir d'amour le cœur de l'univers,

Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles

Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

L'autre, navré de ne pouvoir mieux acquiescer aux rêveries de son directeur, finissait par lui abandonner de grandes feuilles de papier, toutes signées ; M. Baju les remplissait aussitôt avec ce « zèle incorruptible du mieux », qui devait inspirer quelques années plus tard M. Paul Desjardins. Courtes joies ! Un beau jour vint qu'il se lassa. Il suspendit, puis supprima tout net sa Revue.

Aujourd'hui, il se plaft parmi les souvenirs. Mais il lui arrive d'exagérer son denil : « Le Décadisme est mort, dit-il, et enterré. Le décadent est un homme tellement parfait qu'il n'y en a plus. » Baju se trompe : il y a lui. Son Moi formait jadis une école brillante, et il est difficile qu'elle soit dissoute s'il vit. De plus, la poésie décadente subsiste. Verlaine n'est pas seul à continuer parmi nous cet art de fines défaillances, de crépuscules et d'adieux, ce tendre bégayement des âmes tombées à l'enfance, *animulæ, vagulæ, blandulæ*, que les derniers Latins soupiraient dans leur agonie. — Enfin, Baju, dans votre ruine, des fils vus sont venus. Vous avez, à votre âge, une postérité. Vous l'eussiez admirée, si vous aviez pris part au dîner des idéalistes. Vous eussiez contemplé les générations qui s'élèvent de vous. Et, à l'heure des toasts, lorsque M. Coppée imagina de déclarer que la littérature allait être socialiste, vos entrailles auraient eu un tressaillement paternel. N'avez-vous pas écrit : « La littérature de demain ne sera ni naturaliste, ni psychologique, ni symboliste, ni romane, elle sera sociale... L'art social est la dernière formule vers laquelle tendent « toutes les littératures. »

Je souhaite que ces messieurs se souviennent de votre nom, le trimestre prochain, pour cette présidence. Faites, ce jour-là, que j'apprenne en quoi l'art social se distingue des autres arts et quelle sorte d'art

n'est point social par essence. J'ai questionné en vain, sur ce sujet, bien des Cigognes. Une seule, il est vrai, avait qualité pour répondre : et, Bajou, c'était vous, qui êtes leur doyen.

CHARLES MAURRAS.

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle Histoire des États-Unis.

Nous n'avions pas dans notre langue une histoire complète des États-Unis et qui fût adéquate à un tel sujet. Celle de Laboulaye ne va pas plus loin que la fin du XVIII^e siècle. Il en est de même de celle de Bancroft. Quant aux autres histoires nationales, comme celles de Hildreth et d'autres, elles sont si dépourvues de talent littéraire, les faits importants y sont si complètement noyés dans la masse des faits secondaires, que la lecture n'en est guère attrayante, même pour des Yankees.

M. Auguste Moireau, ancien élève de l'École normale, agrégé d'histoire, travaille depuis vingt ans à combler cette lacune dans notre bibliothèque historique. Ses deux premiers volumes viennent de paraître.

Le tome I, *Période coloniale*, remonte aux origines. Il nous raconte tout ce que l'archéologie nous permet de savoir sur les habitants primitifs de l'Amérique du Nord, les *Moundbuilders*, constructeurs de *tumuli* colossaux qui affectent des formes bizarres, tortues, lézards, grenouilles, pattes d'oiseaux. Les hommes de cette race disparue furent les premiers fumeurs que le monde ait connus. Ce qu'on retrouve le plus fréquemment dans les ruines de leurs monuments, ce sont des pipes.

Puis vient la première découverte de l'Amérique par les *wikings* ou rois de mer, ces hardis aventuriers northmans qui, quatre siècles avant Christophe Colomb, reconquirent le Groenland, Terre-Neuve et la *Vinlandia*, le pays de la vigne vierge, c'est-à-dire le nord de la Nouvelle-Angleterre. Ils luttèrent contre des indigènes, que les *Sagas* appellent *Skrællings*, c'est-à-dire nains.

Tout de suite après la découverte par Christophe Colomb, les Français et les Anglais sont en rivalité pour les régions voisines du Saint-Laurent ; dès 1504, il y a des pêcheurs français à Terre-Neuve. Plus ardente est la compétition, dans les régions méridionales, entre Français et Espagnols ; les établissements des premiers dans la Floride et la Caroline furent détruits par les sujets de Philippe II ; on sait le drame sanglant du

Fort-Caroline et la vengeance éclatante, mais stérile, qu'en tira le gentilhomme gascon de Gourgues.

C'est seulement au début du XVII^e siècle que les Anglais prennent sérieusement possession des pays où ils devaient implanter leur race et leur langue. La colonisation se fit d'abord sur des points isolés et affecta les formes les plus variées : tantôt ce fut par l'émigration de proscrits ou d'aventuriers, tantôt par la formation de compagnies, tantôt par donation faite par le roi d'Angleterre, à sept ou huit gentilshommes, de contrées plus vastes que la Grande-Bretagne. Il y eut des colonies de catholiques, comme dans le Maryland ; d'anglicans, comme dans la Virginie ; de puritains, comme dans le New-Hampshire, le Maine, le Massachusetts, le Connecticut ; de baptistes, comme dans le Rhode-Island ; de quakers, comme en Pensylvanie.

Ces essais de colons apportaient d'Angleterre dans le Nouveau-Monde toutes les haines religieuses qui divisaient la métropole. Chassés de là-bas par la persécution, ils se faisaient ici volontiers persécuteurs. Les puritains, qui, par la fuite, avaient dérobé leurs oreilles aux piloris des Stuarts, n'entendaient souffrir dans leur patrie nouvelle ni catholiques, ni épiscopaliens, ni quakers, ni partisans de la tolérance, ni libres penseurs. Dans le Massachusetts, ils avaient décrété la peine de mort contre tout prêtre catholique qui oserait passer leur frontière ; le fouet et le bannissement contre les baptistes, contre les quakers, contre quiconque mettrait en doute l'autorité divine des deux Testaments. Ce fut surtout avec les quakers, tout aussi fanatiques qu'eux-mêmes, qu'ils eurent à lutter. Les premiers quakers qui se hasardèrent chez eux étaient deux femmes : elles furent jetées en prison, puis expulsées, et leurs livres brûlés par la main du bourreau. Le mois suivant arrivèrent quatre quakers et quatre quakeresses : expulsés de même ; mais sept des expulsés revinrent, et d'autres encore avec eux. L'autorité coloniale ne cessait d'édicter contre eux loi sur loi, avec des pénalités atroces. « Quand on fut las de fouetter ces malheureux, de leur couper les oreilles, de leur percer les mains d'un fer rouge, on en vint aux exécutions capitales » : deux quakers furent pendus en 1659, une quakeresse en 1660, un quaker en 1661.

Toutes les maladies mentales de la vieille Europe avaient émigré dans le Nouveau-Monde avec les colons : comme intermède aux luttes entre catholiques et protestants, anglicans et dissidents, puritains et quakers, les procès en sorcellerie. En France, on ne brûlait plus personne depuis 1634, date du supplice d'Urbain Grandier, qui fut en partie une vengeance politique. Mais, dans cette Europe nouvelle d'outre-Océan, qui devait un jour affecter le plus parfait dégoût de tous les préjugés, les années 1688 à 1693 furent signalées par une effroyable persécution contre de prétendus sorciers : d'un seul coup, en 1692, vingt pendaient.

(1) Auguste Moireau, *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord, depuis la découverte du nouveau continent jusqu'à nos jours*. — In-8^o, Paris, Hachette. — Tome I^{er} : la *Période coloniale* ; — tome II : les *États-Unis de 1776 à 1800*.

A la fin, le zèle des pasteurs et des juristes put être contenu. Peu à peu se constituèrent, avec un esprit plus sain, les treize colonies britanniques. Cette nouvelle Angleterre resta profondément religieuse, mais elle se laissa gagner à plus de tolérance.

C'était encore bien peu de chose, vers le milieu du xviii^e siècle, que les treize colonies. Elles étaient enveloppées, au sud, par la Floride espagnole ; à l'ouest et au nord, par les immenses domaines de la France, maîtresse de Terre-Neuve et du Canada, maîtresse de toute la vallée du Mississipi, grâce aux hardies explorations de Cavalier de La Salle. Encore, en 1740, « pas un colon, pas un pionnier de race anglaise n'avait franchi la chaîne des monts Alléghany ». Cette Amérique du Nord, où l'Espagne aujourd'hui n'a pas un pouce de terre, où la France n'a conservé que deux îlots près de Terre-Neuve, était presque tout entière française et espagnole : l'Espagne, outre la Floride, y possédait les vastes régions qui s'étendent du Mexique à la Californie. Les treize colonies anglaises étaient rigoureusement enfermées entre les monts Alléghany et la mer. Seulement la race anglo-saxonne tenait fortement le domaine restreint ; elle comptait déjà près de 1 500 000 têtes, tandis qu'il n'y avait pas 50 000 colons français disséminés dans les bassins du Mississipi et du Saint-Laurent, et que l'autorité espagnole, de la mer Vermelle au Rio del Norte, était nominale.

Ce furent les événements d'Europe qui décidèrent du sort de l'Amérique comme du sort de l'Inde : ce fut sur le Weser et sur l'Oder, bien plus encore que sous les murs de Québec ou de Pondichéry, que fut brisée la prépondérance coloniale de la France.

La guerre de Sept ans n'était pas commencée en Europe que l'Angleterre était à l'œuvre en Amérique : la déclaration de guerre n'est que de mai 1756 ; mais en octobre 1755, l'Angleterre avait déjà déporté en masse les colons français de l'Acadie ; en avril 1754, Jumonville avait été tué sur les rives de l'Ohio ; et son frère n'avait vengé en forçant, le 4 juillet 1754, Washington et les milices anglo-américaines à capituler dans Fort-Nécessité. M. Moireau ne parle que de « l'incident Jumonville » : il n'y aurait pas eu guet-apens, mais combat. Il n'y a donc pas eu d'*assassinat Jumonville* : l'honneur du futur président des États-Unis est lavé de l'accusation qui pesait sur sa mémoire.

Le traité de Paris, en 1763, consacra notre expulsion de l'Amérique du Nord : nous cédons à l'Angleterre le Canada et à l'Espagne la Louisiane.

Quand les treize colonies anglaises s'insurgent contre la métropole, nous aurions pu reprendre d'un seul coup tout le terrain perdu : avec le Canada redevenu français, avec la Louisiane et la Californie restées espagnoles, l'Amérique du Nord eût encore été latine pour des quatre cinquièmes.

Mais à la cour de Versailles on ne voulait que faire pièce à l'Angleterre ; nos volontaires n'entendaient

combattre que pour la liberté du monde : personne ne pensait sérieusement au Canada. L'appréciation de Voltaire sur les « quelques arpents de neige » continuait à régir l'opinion. On se laissa imposer par nos nouveaux alliés une nouvelle consécration de l'abandon de 1763. Au traité de paix définitif, on s'occupait seulement de garantir les droits de l'Espagne.

Or, même après les empiètements commis par les pionniers américains sur les pays entre Alléghany et Mississipi, le domaine que la nouvelle République reconnaissait à l'Espagne était encore immense : c'était d'abord tout le pays à l'ouest du Mississipi ; puis toutes les contrées au sud du trente et unième parallèle, du Pacifique à l'Atlantique. L'avenir des États-Unis comme grande puissance restait donc fort incertain : ils partageaient encore avec une nation latine le continent du Nord. Il a fallu que Bonaparte intervint avec ses trafics de la Louisiane. Après l'avoir acquise de l'Espagne, il la céda aux Américains. En 1803, pour 80 millions, il leur vendra tout le pays compris entre le Rio Grande, le Mississipi et les montagnes Rocheuses, un pays quatre ou cinq fois grand comme la France et où se sont formés, depuis, quinze des États de l'Union américaine. D'un simple trait de plume, on abandonnait dix fois plus qu'Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram ont jamais pu nous donner.

Toute la période qui va de la paix de Versailles à 1800 est ordinairement négligée par les historiens. M. Moireau lui a consacré la presque totalité de son second volume. C'est alors que l'Amérique, au milieu des luttes de partis et des doctrines, cherchant l'équilibre entre la puissance fédérale et la souveraineté des États, élabore sa Constitution du 4 mars 1789. C'est la période critique par excellence, car peu s'en est fallu que les treize États ne retournassent à leur isolement, et que la grande République ne vît pas le jour. Des noms illustres sont au premier plan : Franklin, Hamilton, Madison, Jefferson. C'est la seconde présidence de Washington et la présidence de John Adams. Rien ne se prête moins à l'analyse que cette genèse parlementaire.

Je signalerai le chapitre LVIII : les commencements de la littérature américaine.

Un épisode mérite aussi d'être retenu : c'est la rupture entre la nouvelle République américaine et la nouvelle République française, au temps du Directoire.

La Révolution française avait partagé l'opinion en Amérique comme dans le reste du monde civilisé. A ses débuts, elle trouva là-bas les plus vives sympathies. Les nouvelles des victoires de Valmy et de Jemmapes excitèrent l'enthousiasme : dans plusieurs villes, notamment à Boston et Philadelphie, il y eut des fêtes civiques, des banquets, où la pique portant un bonnet de liberté se dressait entre les deux drapeaux de France et d'Amérique, où le chant du *Yankee Doodle* alternait avec le *Ça ira*. Dans toute l'Amérique, la coiffure à la

Brutus remplaça la perruque et la queue; et, ce qu'on n'avait pas encore fait, on se traitait de « citoyen ». L'exécution de Louis XVI refroidit les Américains comme elle avait exaspéré les Anglais: il resta là-bas un fort parti français; mais Washington, toute l'aristocratie virginienne, y compris Gouverneur Morris, le ministre d'Amérique à Paris, avaient de la répugnance pour le gouvernement « jacobin ». Morris, très lié avec l'ancienne noblesse française, fut arrêté en mars 1793, et son rappel fut demandé à Philadelphie. D'autre part, Genet, ministre de France, se rendit insupportable par ses allures, ses déclamations, ses intrigues jacobines, ses efforts pour obliger l'Amérique à sortir de sa neutralité. Une mission Pinckney avait échoué à Paris. Le Directoire, devant les rigueurs de Napoléon à l'égard des neutres, avait fait saisir des navires américains. Un moment, d'octobre 1798 à février 1799, la France et l'Amérique furent en état de guerre. Là-bas, les patriotes opposaient la cocarde noire à la cocarde tricolore des partisans de la France. Hopkinson composait le chant de guerre de l'Amérique naissante: *Hail Columbia!* On créait une flotte militaire. Le 9 février 1799, la frégate américaine *Constellation* livrait bataille, dans les eaux des Antilles, à la frégate française *l'Insurgé*. Et Adams s'écriait: « Guerre glorieuse! le fier pavillon de la France fut humilié! » Cette guerre, entre deux peuples libres, était l'œuvre du parti fédéraliste. Elle finit à la chute de celui-ci. Aussitôt après l'avènement en France du Premier consul, les négociations reprirent; la paix fut rétablie (octobre 1800). — L'Amérique, nous l'avons vu, avait mieux à faire que de guerroyer contre nous, et énormément à espérer d'une entente avec Bonaparte. On pourrait dire qu'elle n'avait pas fini de nous exploiter.

A. R.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN FRANÇAIS DE PLUS.

La France comptera bientôt un Français de plus. Indigné de ce que la censure anglaise lui ait refusé l'autorisation de faire représenter une pièce en un acte où M^{me} Sarah Bernhardt devait porter sur un plat la tête de saint Jean-Baptiste, M. Oscar Wilde a résolu de se faire naturaliser Français.

*
* *

UN ENTRETIEN AVEC LE COMTE TOLSTOÏ.

Voici encore le récit de l'entretien d'un journaliste anglais avec le comte Tolstoï. *L'interview du comte Tolstoï* commence à devenir par excellence le genre littéraire national anglais.

Et le premier objet de l'interview, cette fois comme les précédentes, se trouve être l'opinion du comte Tolstoï sur

la littérature anglaise. Une fois de plus donc, on apprend que l'auteur de *Guerre et Paix* met Dickens au-dessus de tous les autres romanciers, qu'il considère *Looking Backwards*, le roman socialiste de l'Américain Bellamy, comme un mauvais livre, et que l'œuvre morale et religieuse de M. Ruskin lui paraît une œuvre admirable. Il a vivement engagé son interlocuteur à se faire inscrire, sitôt rentré en Angleterre, comme membre de l'une des *Sociétés Ruskin*, dont les membres, comme on sait, s'engagent à ne rien porter sur eux qui ne soit fait de main d'homme, et à ne jamais se servir d'argent gagné par spéculation.

« Je suis toujours étonné, dit le comte Tolstoï, de voir que les Anglais font si peu de cas de Ruskin en comparaison de leur Gladstone. Quand Gladstone émet la moindre opinion sur un sujet quelconque, toute l'Angleterre s'en occupe; et pourtant Ruskin est un homme d'une bien autre valeur. »

On en vient enfin à parler de morale et de religion, et le comte Tolstoï fournit à son interlocuteur quelques explications des plus curieuses sur le caractère particulier de son socialisme :

« Le me dit d'abord, écrit le reporter, qui le bouddhisme lui semblait une religion beaucoup trop pessimiste, tandis qu'il aimait précisément dans le christianisme ce qu'il y avait en lui de consolant et d'encourageant. Pour son compte, en effet, il ne croyait nullement que la vie fût mauvaise, à la condition qu'on sût l'employer comme il convenait. L'homme n'a pas été mis au monde pour souffrir, mais bien pour être heureux; et le bonheur est le seul but de la vie humaine; et il n'y a pas dans la nature si petit spectacle qui ne suffise à causer du plaisir, lorsqu'on n'est pas empêché par d'autres soucis d'en goûter tout le charme. »

Tout le malheur vient de là : de ce que l'humanité ne peut pas jouir en paix de ce qu'elle a, à cause des désirs qui l'entraînent toujours hors du présent. Aussi le comte Tolstoï se défend-il de vouloir rendre le sort du moujik plus confortable qu'il n'est : « Je ne vois pas, dit-il, pourquoi j'habituerai un homme à dormir dans un lit, alors qu'il est très heureux de dormir par terre. Cela ne ferait qu'augmenter ses désirs et réduire sa capacité d'être heureux. Marc-Aurèle avait l'habitude de dormir par terre; pourquoi les moujiks ne pourraient-ils pas continuer à en faire autant? »

Le principe fondamental du bonheur dans la vie, d'après le comte Tolstoï, est toujours la non-résistance. Et c'est à l'appui de ce principe qu'il a cité à son interlocuteur une histoire assez étrange : « Des paysans russes, pour éprouver la sincérité d'une colonie de Stundistes, s'étaient mis petit à petit à leur dérober tout ce qu'ils possédaient. Un jour, ils leur avaient pris leurs chevaux, un autre jour leurs vaches, un autre jour encore leur mobilier, si bien qu'enfin il ne leur resta plus rien à prendre. Alors ils épièrent les Stundistes pendant deux jours pour voir s'ils resteraient fidèles à leur principe de non-résistance, et quand ils virent que les Stundistes ne bougeaient pas, pris de remords, ils vinrent leur rendre tout ce qu'ils leur avaient dérobé. »

Voici enfin les dernières paroles de ce curieux entretien : « Je ne sais pas, dit le comte Tolstoï, si je travaille pour le mieux, ou si je devrais abandonner l'œuvre que j'ai entreprise. Tout ce que je sais est que je ne puis pas l'abandonner. Peut-être est-ce faiblesse de ma part; mais même quand je voudrais renoncer à mon œuvre, je ne le pourrais pas. Et jamais je ne verrai les résultats de mon œuvre! Jamais je ne saurai si j'ai eu raison de l'entreprendre! Je crains tant que le mal ne soit déjà trop grand et ne puisse plus qu'être faiblement pallié! »

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2

TOME L

9 JUILLET 1892.

LE GRAND FRÉDÉRIC AVANT L'AVÈNEMENT

Comment il voyait l'Europe.

Il est rare que nous soyons assurés qu'un prince, même un grand prince, ait prévu sa vie et prémédité son histoire. Cette prévision suppose la connaissance de soi-même et des autres, le calcul des forces d'autrui et des siennes propres, la netteté d'intentions précises et le compte tenu des probabilités, possibilités et hasards. C'est un plan de voyage à dessiner, où, après avoir marqué le terme, — ce qui déjà n'est pas si facile, — on trace une route, la plus courte, puis des chemins subsidiaires, à crochets et détours, longs et souples, pour les cas de pluie, de grossissements de rivières, de ruptures de ponts et d'avalanches. Il faut donc avoir étudié le terrain avec patience, perspicacité et froideur de l'œil, qualités rares, au moment de la vie où les plans s'ébauchent : comment un regard jeune résisterait-il à la sollicitation du rêve?

Or Frédéric n'a jamais rêvé, du moins en politique. Il a eu des rêves de philosophe, le grand rêve de connaître les causes dernières et les premiers principes des choses. Mais ce pendant qu'il s'élevait ainsi, comme il disait, au haut des cieux, et croyait voler, il observait, en homme du métier, les affaires du monde. A l'en croire, ces affaires lui semblaient petites. Qu'était-ce, en effet, après de l'espérance dont il s'était enorgueilli, de comprendre Dieu, que connaître les cabinets et les cours? Ce n'est souvent que « connaître des

faquins revêtus de pourpre et des scélérats qui exercent leur friponnerie à l'abri d'un caractère imposant ». En comparaison des phénomènes de la nature et de l'âme, que valaient ces événements, « qui tournent dans le même cercle, reviennent souvent et se ressemblent entre eux »? Mais à ce dédain de métaphysicien déchu en une région basse, il ne faut croire qu'à moitié. S'il était tout à fait sincère, Frédéric regarderait-il si curieusement les mines des faquins et le tour de manivelle qui, sans cesse, ramène les petits faits, toujours les mêmes? Il se savait supérieur à la besogne des politiques, sans doute, mais il pourra le moins, puisqu'il peut le plus; suffit qu'il daigne vouloir ce moins, et il daignera.

Il daigne déjà. Il prend un plaisir manifeste à étudier « la république d'Europe », et à noter, sous l'air commun de parenté que portent tous ces personnages de la grande famille, la variété des tailles, des traits, des grimaces, et la diversité des tempéraments et des humeurs. Pour bien arrêter ses idées en des contours nets, il les a exprimées en portraits. Il a composé pour son usage une galerie claire et gaie de figures d'États et de nations; parcourons cette galerie, et regardons les portraits dans l'ordre même où il les a placés. Et nous verrons l'Europe, comme la voyait Frédéric (1).

(1) Cette vue de Frédéric sur l'Europe est prise dans ses *Considérations sur l'état de l'Europe*, dans sa *Réfutation du prince du Machiavel*, traités écrits avant son avènement, et dans le premier chapitre de *l'Histoire de mon temps*, dont la première rédaction est, de peu de temps, postérieure à l'avènement. Je me suis servi, autant que possible, des termes mêmes que Frédéric a employés.

I.

L'Autriche d'abord. Elle est superbe et traite avec une hauteur insupportable, non seulement ses inférieurs, mais ses égaux. Elle viole les lois de l'empire pour y établir sa souveraineté, et transforme en despotisme la constitution démocratique de l'Allemagne, qu'elle exploite pour la faire servir d'instrument à ses ambitions dont l'abîme est insondable. Elle a établi un préjugé en sa faveur, qui conduit la moitié de l'Europe, et dont les impressions sont si fortes qu'elle semble décider de la liberté ou de l'esclavage du monde. Sa fierté supplée à sa force et sa grandeur passée à sa grandeur présente; mais elle a, pour soutenir ce personnage, des revenus en baisse, des finances en désordre, 170 000 hommes sur le papier, et, dans le rang, 82 000 seulement, disséminés en Hongrie, en Italie et dans les places de la Barrière; nulle part, une vraie armée pour fermer le passage à l'ennemi; pas de magasins pour nourrir les forteresses; pas de généraux pour les défendre. En somme, pays ouvert, et où il suffira, pour entrer, d'oser le vouloir.

La France, qui vient ensuite, intéresse Frédéric passionnément. Dans sa vieillesse, il dira qu'il s'est amusé toute sa vie à nous regarder: « Si la Providence a pensé à moi en faisant le monde, — supposé qu'elle l'ait fait, — elle a créé ce peuple pour mes menus plaisirs. » Il nous trouve charmants par notre inconstance même, notre légèreté, notre perpétuelle agitation, notre besoin du nouveau, et les folies dont notre histoire est remplie. Avant Schopenhauer, il nous a traités de singes. Et, en même temps, la France l'inquiète par la suite, la persévérance, le bonheur de sa politique, et par son ambition qui menace l'Allemagne, vers laquelle est tournée sa bouche formidable, armée de trois rangées de forteresses. Car la France, limitée de trois côtés par la nature, n'a, du quatrième côté, à l'Orient, d'autres limites que celles de sa modération, et elle n'a pas de modération. L'acquisition de l'Alsace et de la Lorraine a porté sa frontière au Rhin, mais elle voudrait que le Rhiu, de bout en bout, fût sa lisière. Et que reste-t-il à faire? Presque rien. Un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par un traité; un duché de Liège à réunir, pour raison de bienséance; après quoi les places de la Barrière, la Flandre, quelques semblables bagatelles suivraient tout naturellement.

Pour conquérir tant de pays, les Français ne prendront pas de résolutions précipitées. Ils avancent à la sape; ils imitent les rivières qui, imperceptiblement, inondent l'un de leurs rivages, le minant doucement, pour, à la fin, l'engloutir. Frédéric répète contre nous la vieille accusation d'aspirer à la monarchie universelle, à la façon du Sénat romain, qui s'est rendu l'ar-

bitre des rois et des nations en assistant ceux-ci contre ceux-là et en s'arrogeant le droit de prononcer sur tous les différends des arrêts sans appel. Il énumère toutes nos actions depuis le commencement du siècle, la grande guerre de la succession d'Espagne, ouverte, à ce qu'il prétend, par la production d'un testament, substitué ou falsifié par nous, du roi Charles II; nos intrigues pour mettre le prétendant sur le trône d'Angleterre et les fils de Philippe d'Espagne sur les trônes d'Italie; notre immixtion dans toutes les affaires d'Allemagne, notamment en celle des duchés de Juliers et de Berg où la Prusse est si fort intéressée. L'empereur fait-il la guerre aux Turcs en Hongrie? La guerre ne se termine pas sans qu'il y soit parlé de la France. Les Corses apprendront des mêmes Français quel doit être leur sort. Veut-on faire la guerre n'importe où? La France est de la partie. S'agit-il de régler les conditions de la paix? La France donne la loi. Et partout nos ambassadeurs sont insolents comme Popilius Lænas en personne.

Évidemment, nous l'irritons, nous l'agaçons, mais il a une haute idée de notre richesse et de nos forces. Il nous voit en pleine prospérité, depuis que le cardinal Fleury a rétabli nos finances, notre commerce et notre industrie. Il sait ce que vaut et peut en Europe un pays qui a 130 000 hommes de troupes réglées, 36 000 miliciens et 50 millions d'écus de revenus.

*
**

Après avoir expédié l'Espagne, appauvrie par sa paresse, et qui n'est plus qu'un entrepôt de richesses qui passent dans les mains des Français, des Hollandais et des Anglais, il exprime son admiration pour la nation anglaise.

L'Angleterre est fière de sa liberté, rebelle à tout frein, et d'un génie dont « la férocité », que les lettres elles-mêmes n'ont pas adoucie, se trahit par ses tragédies, de toutes les plus tragiques, et par les spectacles sanglants qu'elle aime, autant que Rome jadis, les combats de gladiateurs; point artiste, car, si elle produit des géomètres, elle n'a pas un bon peintre, pas un sculpteur, pas un musicien; maîtresse de l'Écosse gémissante et tyran de l'Irlande; riche de l'énorme richesse acquise par un commerce étendu sur le monde entier; heureuse, car les seigneurs y sont puissants, mais les sujets n'y sont pas opprimés; défendant par ses 130 vaisseaux de guerre l'Océan son empire; pauvre en troupes de terre, mais ajoutant à ses 22 000 soldats insulaires, 22 000 Hanovriens, 6000 Danois et autant de Hessois achetés par elle; et, avec tout cela, peu respectée encore en Europe, où elle ne tient pas le rang qui conviendrait à la grandeur de sa puissance.

Derrière la proue du grand vaisseau file la petite chaloupe de Hollande. Les temps héroïques sont passés de ces Provinces-Unies, qui sont tombées, de-

puis l'abolition du stathoudérat, sous un gouvernement aristocratique. Les bons républicains de Hollande délibèrent dans leurs états généraux avec lenteur et sans pouvoir garder le secret. La forme de leur gouvernement est plus propre pour la défensive que pour l'offensive, et ils sont plus flattés de se procurer le bonheur domestique que de la vaine gloire d'opprimer leurs voisins. Le militaire, qui ne s'est pas relevé des pertes de Malplaquet, est endormi par la longue paix; pas un général ne sait son métier. Le commerce souffre de la concurrence des Anglais et des Français. En somme, puissance de second ordre, pacifique par principe, guerrière par accident, et qui ne peut inspirer ni crainte à ses ennemis, ni espérance à ses amis, à peu près retirée des affaires, pieuse toujours et dévote. Lorsque des vers se sont mis à ronger leurs vaisseaux et leurs digues, les états généraux ont ordonné deux jours de jeûne, et tout le monde a jeûné, excepté les vers.

*
**

Les deux frères scandinaves ne sont pas à dédaigner, le Danemark surtout, qui a 60 bâtiments de guerre, une milice de 30 000 hommes et 36 000 hommes de troupes réglées, que le roi achète en Allemagne pour les revendre au plus offrant. Le Danemark est capable de mettre un grain dans la balance des pouvoirs de l'Europe. La Suède est toujours belliqueuse : elle ne produit que du fer et des soldats; toujours fière : un Suédois s'imagine qu'il naît supérieur aux autres hommes. Elle adore son Charles XII qui l'a ruinée. Il lui reste quelques forces encore : 7 000 hommes de troupes réglées, 33 000 miliciens, 62 vaisseaux; mais après d'elle grandit la Russie.

Frédéric n'a, de la Russie, qu'une vue incertaine et confuse. Il a commencé par dire que ce pays, qui prend figure, n'est guère plus puissant que la Hollande en troupes de terre et de mer, et lui est de beaucoup inférieur en ressources. Plus tard, il se ravise. Sans doute, dit-il, la Russie n'a que 14 ou 15 millions d'écus de revenus, mais c'est une grande somme par rapport au prix des denrées dans ce pays-là. Elle n'a que 12 vaisseaux de ligne, 26 brûlots, 40 galères, mais, à son armée de 92 000 hommes de troupes réglées, il faut ajouter 25 000 miliciens, et des Cosaques et des Tartares et des Kalmouks, autant qu'il plaît à la tsarine d'en rassembler. Le commerce russe est encore médiocre, mais il y a grande apparence qu'il ira en augmentant. Et déjà la Russie, qui a donné un roi à la Pologne et dicté la paix à l'Ottoman, devient l'arbitre du Nord. Elle met la main dans les affaires de l'Europe et se voit flattée de tous ses voisins. Et c'est un pays immense, semblable à l'univers lorsqu'il fut tiré du chaos.

Vilain pays, d'ailleurs, où Frédéric ne voudrait pas se voir même en idée : les grands y sont factieux,

le peuple stupide et grossier; tous sont en proie à la débauche crasse et à l'ivrognerie, et fourbes de naissance, incapables de rien inventer, mais habiles à copier et dociles au dressage. Frédéric déteste ces Russiens, et les méprise, et les redoute. Personne, dit-il, n'a rien à gagner à faire la guerre à cette nation, et il y a beaucoup à perdre avec elle, car les guerres des Moscovites, avec leur essaim innombrable de Tartares et d'autres vagabonds dans la ruine des provinces. Il y faut regarder à plusieurs tois avant de s'allier à eux, même dans les grands périls. Il rappelle que le Frédéric-Guillaume, son arrière-grand-père, en un moment où il était vivement pressé par les Suédois, ne voulut pas appeler les Moscovites à son aide, disant qu'il ne fallait pas déclainer ces ours, à qui l'on ne pourrait peut-être ensuite remettre leurs chaînes.

Sous la coupe de la Russie, la Pologne est plus divisée que jamais par la rivalité des grandes familles, qui se disputent les charges. Tous les trois ans se réunit la Diète, qui presque jamais ne va jusqu'au bout, puisque l'opposition d'un seul député suffit pour rompre l'assemblée. La cour s'y fait un parti en distribuant des bénéfices, des palatinats, des starosties; mais la république de Pologne est comme le tonneau des Danaïdes : le roi le plus généreux a beau y verser ses bienfaits, il ne le remplira point. Au-dessous des grands et de la foule des gentilshommes, le peuple est serf. L'esprit est tombé en quenouille dans ce pays-là; les femmes y intriguent, pendant que les hommes se soulent. Ni commerce, ni manufactures; dans la maison de chaque seigneur, un juif gouverne. 12 000 hommes de troupes régulières, plus l'arrière-ban, qu'il est impossible de rassembler. Pays perdu, évidemment.

*
**

Nous voici à présent devant l'Allemagne, mais pourquoi ce tableau est-il à cette place dans la galerie? Pourquoi si loin de l'Autriche, et après tant de pays, grands et petits? Parce que Frédéric ne sait où loger cet être, qui n'est point. Comme le roi de Pologne est électeur de Saxe, c'est-à-dire prince allemand, voilà une transition, une petite porte dérobée pour introduire la pauvre Allemagne. Mais quel portrait et quelle lamentable figure!

Frédéric décrit rapidement les électors : la Saxe, dont il loue la beauté, l'industrie, l'intelligence, mais où il voit plus d'ostentation que de puissance réelle, et, avec un désir de dominer, une véritable dépendance à l'égard de la Russie; la Bavière, le pays d'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins d'esprit, un paradis terrestre habité par des bêtes; Cologne, dont l'archevêque a mis sur sa tête le plus de mitres qu'il a pu, trafique de ses soldats comme un bouvier de ses bestiaux, et s'est vendu à l'Autriche; Mayence, dont l'électeur, bon citoyen et honnête homme, résiste à l'Au

triche; Trèves, qui ne sait que ramper devant elle; le Palatinat, qui a des forteresses et n'est pas capable de les défendre. — et cela est à noter et à retenir, — il est à l'aise pour taucer ses collègues, messeigneurs les ecclésiastiques, qui distinguent scrupuleusement entre les attributs du corps et ceux de l'esprit, mais confondent en eux-mêmes sans scrupule le spirituel et le temporel, et messeigneurs les laïques, occupés du seul intérêt de leur maison, et qui manquent de patriotisme autant que les archevêques. Frédéric prévoit que, lorsque la mort de l'empereur aura ouvert la succession d'Autriche, des électeurs se jeteront dans les bras de la France, pendant que les autres se déchireront entre eux.

Au-dessous des électeurs grouille la cohue des petits princes, les *principini*, hermaphrodites de princes et de particuliers, qui jouent au Louis XIV, bâtissent leur Versailles, et... leur Maintenon. N'y en a-t-il pas un qui, raffinant la grandeur, entretient tous les corps de troupes qui composent en France la maison du roi, mais en diminutif, si bien qu'il faut un microscope pour apercevoir chacun de ces corps en particulier, et qu'il le tout suffirait peut-être à représenter une bataille sur le théâtre de Vérone? Et il faut voir l'opinion infinie qu'ils professent pour leur ancienne et illustre race et le zèle inviolable qu'ils gardent à leurs armoiries! Ce sont encore des princes à leur façon que les villes impériales d'Allemagne; elles ont aussi des troupes, mais mal disciplinées, commandées par des officiers qui sont le rebut de l'Allemagne, ou par de vieilles gens hors d'état de servir. Elles sont fortifiées d'anciennes murailles, flanquées en quelques endroits de grosses tours et entourées par des fossés, que des terres écroulées ont en grande partie refermés. Pour que l'empereur se rende maître de ces villes, il suffit d'un pétard, voire même d'un mandement.

C'est tout cela qui compose le corps germanique, et ce corps est régi par des institutions misérables. Les délibérations de la Diète sont des chicanes pointilleuses; ses résolutions sont toujours incertaines ou équivoques, ses opérations pénibles et lentes. Si l'on s'étonne qu'un gouvernement si bizarre ait subsisté si longtemps, Frédéric répond qu'il n'en faut pas seulement en attribuer la durée au flegme de la nation germanique: l'Angleterre, la Hollande et la France ont intérêt à faire durer l'anarchie de l'empire, et, d'ailleurs, les choses ridicules sont plutôt faites pour entrer dans l'esprit des hommes que les raisonnables.

Avec la même âpre sévérité, Frédéric juge l'état intellectuel et moral du pays. Tandis qu'il salue et qu'il honore en Angleterre le siège de la philosophie, en France une littérature supérieure à celle des anciens, il se moque du goût gothique et de l'érudition pédantesque des savants d'Allemagne, prodigieusement éru-

aits, mais qui usent leur mémoire par l'ouvrage qu'ils lui donnent et ménagent leur jugement jusqu'à n'en point faire usage; dictionnaires vivants de faits entassés sans choix ni goût; ennuyeux et dogmatiques dans leur conversation; ridicules et plats dans leurs manières; archipédants qui font plus de tort aux sciences que l'ignorance même, car ils jettent un ridicule sur elles. Et ces savants, tous fils de cordonniers et de tailleurs, élèvent la noblesse, à laquelle ils ne peuvent apprendre que le droit germanique, du latin, même du grec, même de l'hébreu, dont elle n'a que faire. La langue allemande est coupable aussi de l'état des lettres. Elle est barbare, comme « les Goths » et les Huns, qui la corrompirent. Y a-t-il, d'ailleurs, une langue allemande? En vertu des libertés germaniques, chaque petit territoire affecte un langage particulier; qui s'entend, les deux extrémités de l'Allemagne ont besoin d'interprètes. Lequel de ces jargons est le véritable? Voilà un point qui ne sera jamais décidé. Les auteurs, qui ne connaissent pas la discipline d'une Académie, écrivent sans pureté, sans élégance, sans concision, dans un style inégal et sauvage. Sans doute, l'Italie est divisée en petits États, elle aussi, mais c'est un vieux jardin qu'on avait laissé dépérir; les allées s'en étaient conservées; il pouvait aisément être fertilisé de nouveau, de nouveau produire les arbres et les fleurs, être orné de jets d'eau, de statues et de cascades, au lieu que l'Allemagne est un champ que l'on commence à peine à défricher, qu'il faut embellir de plantes étrangères, et ces plantes ont de la peine à pousser dans la crudité de ce territoire et à s'acclimater aux intempéries. Bref, on croirait qu'il désespère à jamais de « sa nation », s'il ne notait quelques progrès depuis cent ans, et n'insinuaient que le jardin d'Allemagne prendrait peut-être une autre figure, s'il avait un jardinier habile.

**

Au sortir de l'Allemagne, Frédéric rencontre la Suisse. Le philosophe ne peut s'empêcher d'admirer en passant cette république de paysans, heureux, riches et libres, qui suit invariablement des principes de modération, et à laquelle les plus grandes puissances n'oseraient toucher, car elle a, pour se défendre, 200 000 hommes et des forteresses. Il jette un coup d'œil sur les ruines de l'Italie; il y signale les progrès du roi de Sardaigne, qui a une armée de 30 000 hommes et de beaux revenus, et qui est estimé grand homme d'État en ce pays où tout le monde se pique d'être politique. Il se donne le plaisir de se moquer du pape, qui tient en main les foudres éteintes de l'excommunication, fait un saint de temps en temps pour n'en pas perdre l'habitude, et jamais plus ne parle de la croisade, sachant bien que, s'il la voulait prêcher, il ne réunirait pas en tout vingt polissons. Du pape, Frédéric passe aux Turcs, ces conservateurs fidèles des

anciens usages, abrutis par l'ignorance, braves inutilement, puisqu'ils ignorent l'art de la guerre qui est supérieur à la valeur en ce qu'il la réduit en règles. Enfin après quelques mots sur la Perse, la naturelle ennemie des Ottomans, il clôt la galerie des acteurs de la politique de son temps.

II.

Certes, Frédéric voyait bien les personnages de la grande famille : ce sont de ressemblantes peintures; celles de l'Autriche, antique dame très noble, douairière habillée de vieille pourpre, et qui supplée à la jeunesse et à la force par de hautes mines; de la France, légère et folle, aimable de naissance et amusante, et qui ne peut s'empêcher d'être riche et d'être forte; de la sanguine Angleterre, heureuse, sage et rude; de la Hollande, retirée en son fromage; de la Suède usée sous le harnais de guerre; de la Russie, chaos organisé d'hier et lancée par un démiurge dans le devenir de l'histoire. Mais, pour les observer et les peindre, Frédéric a dû immobiliser ces personnages sous son regard; et, comme ils vivent, comme ils sont en marche, ou, du moins, comme il en est qui piétinent, d'autres qui reculent, d'autres encore qui doucement cheminent, d'autres enfin qui dévorent la route de leurs larges enjambées, il les fait descendre de leurs cadres; il mobilise sa galerie et la regarde aller.

**

Un coup d'œil dédaigneux suffit pour les piétinants, mais quelle joie que de voir la Suède et l'Autriche marcher de l'allure des écrevisses! Car c'en est fait de la Suède. Dépouillée de ses provinces extérieures, elle ne disputera plus à personne l'empire de la Baltique. Vieux météore, la Suède, et qui, après avoir parcouru l'Allemagne sous Gustave-Adolphe, la Pologne, la Tartarie et les frontières russes sous Charles XII, a disparu du système de l'Europe. Quant à l'Autriche, il y a beau jour qu'elle est au pillage. Une branche de sa maison, celle qui régnait en Espagne, est morte, en 1700, et, de tout l'héritage de Habsbourg de Madrid, le Habsbourg de Vienne a gardé quelques villes du Brabant et une partie du Milanais. L'Espagne, une partie de la Flandre, Naples, la Sicile sont passées aux Bourbons. Et ce n'est pas fini. L'Autriche a deux ennemis assurés, la France et les Turcs. Elle en a d'autres, qui se révéleront à la mort de l'empereur, car la Bohême, la Silésie, le Milanais, l'Autriche même sont guettés par des amateurs convoiteux. Comment se défendra-t-elle? « Ce corps, en apparence robuste, a, dans les intestins, des parties squirreuses, qui, pour peu que les humeurs soient mises en fermentation, enfangent les maladies les plus dangereuses. » D'être pillée, l'Autriche ne peut s'empêcher; être pillée, c'est sa carrière.

**

Voici le cortège des puissances en progrès; en tête, la Russie s'avance, et Frédéric la salue de paroles solennelles : « Le couchant de la Suède a été son aurore; elle semble sortir du néant, et c'est bien à Pierre I^{er}, ce héros véritable et réel, que l'on doit appliquer ce qu'Homère dit d'un de ses héros : « Il fit « trois pas et il fut au bout du monde. » Qui vient ensuite? C'est sans doute la France, car, depuis cent ans, elle s'est accrue de la Franche-Comté, de l'Alsace, d'une partie de la Flandre et de l'expectative de la Lorraine, et elle a fait entrer dans sa maison l'Espagne, si longtemps son ennemie. Non, ce n'est pas la France. C'est une personne, toute petite, mais qui, de ses courtes jambes, fait de grands pas, une personne dont Frédéric n'a pas parlé encore, dont il n'en a pas suspendu le portrait dans sa galerie; c'est la maison de Brandebourg elle-même. Sobrement, et contenant sa fierté, le prince rappelle que sa famille a quitté le rang des électeurs pour monter au trône des rois, et que ses acquisitions accumulées, la promptitude de ses progrès, ses arrangements perfectionnés, son industrie, son égale et invariable fortune inquiètent ses voisins, qui ont peur d'être subjugués par elle. » Après seulement, derrière ce petit Brandebourg, viennent la France, puis l'Angleterre qui a, depuis cent ans, avancé, mais d'une façon moins brillante et moins sensible que la France; enfin la Savoie, qui a tout récemment acquis la royauté, et n'est pas « endormie sur son agrandissement ».

**

Ce n'est pas tout que d'avoir jugé l'allure et calculé le train des marcheurs. Frédéric considère de nouveau toutes les puissances, ou, pour parler comme lui, il rassemble sous un même point de vue ces objets, afin de les comparer les uns aux autres et de les ranger par ordre d'importance, car la mesure des vitesses ne donne pas le rang des États; et les puissances nouvelles, pour avoir pris le pas accéléré, n'ont pas encore dépassé, ni même rejoint toutes les anciennes.

Au premier rang, Frédéric met la France et l'Angleterre, mais en donnant le pas à la première, parce que l'Angleterre, si elle est aussi riche que la France et plus forte sur mer, ne peut combattre sur le continent que par des armées de mercenaires, au lieu qu'« une armée française ne forme qu'une nation ». Forte par le nombre d'hommes capables de porter les armes, par les ressources que lui procure l'administration des finances, par son commerce et par les richesses de ses particuliers, la France « réunit dans la plus grande perfection toutes les parties de la puissance ».

Au-dessous de la France et de l'Angleterre, Frédéric range quatre puissances, qui, toutes, dépendent à quelque égard des premières : l'Espagne, obligée d'em-

ployer le concours de la France dans toutes ses entreprises; la Hollande, qui doit se liguier, soit avec l'Angleterre, soit avec l'Autriche, pour défendre la Barrière contre la France; enfin, l'Autriche et la Prusse.

C'est la grande nouveauté politique du temps, qu'Autriche et Prusse, ce grand nom illustre et ce nom parvenu, soient là juxtaposés dans cette catégorie des puissances secondaires. Et, si la Prusse passe après l'Autriche, ce pourrait bien être par un effet de la politesse de Frédéric. Très exactement, d'une main précise, il fait la balance des deux forces. Il reconnaît que la Prusse est moins formidable que l'Autriche : mais tandis que celle-ci, après avoir fourni à la dépense de quelques campagnes à force d'impôts et d'emprunts, s'arrêtera éfflanquée, hors d'haleine, et ne pourra plus se mouvoir qu'à l'aide de subsides étrangers, la Prusse est assez forte de reins pour fournir d'elle-même à la dépense d'une guerre ni trop onéreuse ni trop longue. Ses finances et son industrie lui permettent « de tirer parti des conjonctures, de saisir les occasions avec vivacité ». Éfflanquée, — forte de reins, — voilà bien les termes du contraste, mais Frédéric sait la limite de sa force, et qu'il ne faudrait pas prolonger trop le coup de reins, et qu'une monarchie comme la sienne, dont les provinces, disséminées de l'occident à l'orient de l'Europe, sont menacées par de multiples voisins, ne peut agir sans l'alliance de la France et de l'Angleterre.

France, Angleterre, Espagne, Hollande, Autriche, Prusse, voilà, mis en place et en ordre, les grands acteurs de la politique. Mais que fait-il donc de la Russie? Il l'a oubliée dans ce classement. Il semble ne point se résigner à la compter en Europe. Il la met à part avec la Turquie et avec la Perse. Russes, Turcs, Persans ne lui semblent être que des machines que font mouvoir tour à tour la France, l'Angleterre et l'Autriche.

III.

Telle était donc, dans l'esprit de Frédéric, la représentation de l'Europe et du monde. Je l'ai reproduite, autant que j'ai pu, dans les termes mêmes où il l'exprime, pour faire voir comme il manie sa matière, la prend et la reprend, la tourne et la retourne, et comme il en est le maître, mais aussi pour que nous puissions, en connaissance de cause, juger sa méthode et ses jugements mêmes, et prendre la mesure d'un grand homme d'État, à ce moment du xviii^e siècle.

Oserai-je dire que ce regard sur le monde est court, et ne va pas jusqu'au bout du monde; que, là où il perçoit avec une netteté parfaite les formes et les couleurs, il ne pénètre pas le fond des choses; qu'enfin presque jamais il ne dépasse une date ou un moment précis, et que souvent Frédéric voit sans prévoir?

D'abord, les choses de la mer lui échappent. Frédéric ne paraît connaître ni les motifs, ni les lieux de la concurrence des puissances maritimes, ni l'histoire des

grandeurs et des décadences de ces rivales. Il ne sait pas l'histoire maritime, et il donne des preuves de son ignorance. Il fait peu de cas des forces de mer : « Je remarque avec surprise que tous ces armements de marine ne produisent rien que la ruine du commerce qu'ils doivent protéger. » Les guerres maritimes lui semblent des folies ruineuses : « Les Anglais viennent de déclarer la guerre à l'Espagne, l'année 1739, pour protéger les contrebandiers; un objet de quatre-vingt mille écus fait dépenser des millions à ces deux nations. Que le monde éviterait de guerres s'il était raisonnable! » Il n'a pas, lui, de marine, qui vaille la peine d'être comptée. Il ne convoite aucune terre lointaine; les objets de son ambition sont tout près, sous sa main. C'est un politique de terre ferme, un terrien. Toute une partie de l'histoire et de la politique lui échappe. Si son regard avait embrassé le monde entier, Frédéric n'aurait pas mis l'Angleterre si bas sur la liste des États en progrès.

*
**

Ce regard trop court est souvent superficiel.

Des faits de la politique, Frédéric veut remonter aux causes lointaines, aux principes et « aux sources des événements ». A la vérité, il sait le chemin, car il connaît la force des fatalités naturelles et des fatalités historiques, ou, comme il dit, du climat, de la nourriture et de l'éducation. Mais il s'arrête aux premières explications, légères et faciles, qu'il rencontre, comme lorsqu'il attribue la décadence de l'Autriche aux intrigues de cour et au désordre du gouvernement. Une des causes de ce désordre, c'était assurément l'étrange composition d'un empire, dont le chef commandant à des Italiens, à des Allemands, à des Tchèques, à des Magyars, ne pouvait être un souverain comme un autre. Aucune de ces races n'avait encore conscience d'elle-même; aucune n'avait encore fait la connaissance de son âme, mais chacune existait, différente et sourdement ennemie de sa voisine. Ce chaos répugnait à une discipline commune, et il y avait une résistance obscure de la nature à la politique. Nous sommes mieux placés pour voir le fond de l'Autriche et y découvrir les causes de sa décadence trois fois séculaire, — et nous n'avons point de mérite à être plus clairvoyants que Frédéric, — mais il est impossible de ne pas trouver superficielle une déclaration comme celle-ci : « En examinant les causes de la décadence de la maison d'Autriche, on trouve le principe de ses malheurs dans la mort d'un grand homme (le prince Eugène) et dans l'incapacité de ceux qui, dans sa caducité et après sa mort, se sont partagé les dépouilles de son pouvoir. »

Tès dur, en même temps que très étroit, est le jugement de Frédéric sur l'Allemagne. Ce jugement lui a été reproché par les rares historiens allemands qui ne se sont point faits les courtisans de la Prusse, qu'ils accusent d'avoir détruit la vieille Allemagne historique,

pour édifier sur ses ruines sa fortune et son hégémonie. Ces historiens ne concèdent pas à Frédéric que cette vieille Allemagne fût irrémédiablement perdue au moment où il en décrivait la décrépitude. Ils essayent de prouver que, malgré le morcellement en principautés et en républiques, elle tenait encore ensemble. Ils énumèrent toutes les formes et formalités qui demeuraient comme des symboles de l'unité allemande, régie par la majesté impériale : le serment de fidélité à l'empereur, qui était la source de toute justice et de toute juridiction, les prières pour l'empereur, récitées chaque dimanche, des rivages de la Baltique aux pieds des Alpes, et même ces longues procédures solennelles de la Diète, qui servaient à montrer combien l'empereur était élevé au-dessus des membres de l'empire. Et ils concluent qu'il était possible encore de rendre à l'Allemagne un régime et une discipline. Mais c'est, en vérité, une querelle d'Allemand que ces Allemands cherchent à la Prusse.

La vieille Allemagne avait toutes les vertus, peut-être, mais point celle de vivre. Tous les êtres politiques dont elle se composait, principautés ecclésiastiques et laïques, chevaliers et villes, avaient eu jadis leur raison d'être, mais ils l'avaient perdue. Ces formes vides encombraient l'Allemagne et l'étouffaient. De s'en dégager, de se ressaisir, de recommencer à vivre une vie, qui ne fût ni autrichienne, ni prussienne, l'Allemagne n'avait plus le pouvoir. Elle en était au point où elle ne pouvait plus rien pour elle-même. S'il est vrai qu'un individu arrivé à un certain moment où des événements accumulés, les uns voulus, les autres subis, ont déterminé sa vie, n'est plus capable de la changer et suit une destinée, cela est plus vrai d'un peuple, dont la somme de liberté est moindre que celle d'un individu. Peut-on se représenter ces princes, ces villes, ces chevaliers procédant à une révision de l'histoire et, après un examen de conscience, rapportant à la masse ce qu'ils en avaient distraité, c'est-à-dire reversant dans la vie commune les droits et les privilèges acquis ou usurpés ? Cela n'était pas même imaginable au temps de Frédéric ; aussi personne ne l'imaginait-il. Et Frédéric avait raison de se moquer de la comédie que donnaient à l'Allemagne les débris des vieilles institutions, et de dire qu'un ministre envoyé par un souverain à la Diète était « l'équivalent d'un chien qui aboie à la lune ».

Seulement, il est clair que Frédéric prend vite son parti de cet état des choses. Il ne se donne pas la peine d'en rechercher les causes lointaines. Le sens de l'histoire de l'Allemagne lui échappe, de cette histoire étrange, poétique et grandiose, qui commence avec le rêve inspiré à Charlemagne par l'évêque de Rome, et se poursuit par une lutte acharnée entre ce rêve et les réalités. Il use sans scrupules de la phraséologie courante des politiques ; il parle de l'antique constitution démocratique de l'Allemagne, et des libertés

germaniques, comme faisaient nos rois, nos ambassadeurs et nos ministres, sans se préoccuper du sens de ces mots, qui, en vérité, n'en avaient aucun. Il est aussi peu curieux des origines intellectuelles de « sa nation », et son ignorance passe toute permission, lorsqu'elle va jusqu'à ce point invraisemblable d'attribuer la corruption de la langue germanique aux Huns, qui en sont fort innocents, et aux Goths, à qui l'Allemagne précisément doit le premier monument de sa langue. Comme il ne sait pas que le génie germanique s'est exprimé, à travers le moyen âge par des poèmes, par des légendes et par une façon de vivre très particulière, ni que la féconde Allemagne abondait aux x^e et xvi^e siècles en penseurs, en écrivains et en artistes allemands et bien allemands, il ne pressent pas la poussée prochaine du génie germanique.

* * *

Vues incomplètes, vues superficielles, mais vues du temps, comme elles étaient, avant que Montesquieu et Voltaire eussent ouvert à l'histoire des mœurs et de la politique de nouveaux horizons. Comme nous voyons mieux aujourd'hui, et plus profondément ! Nous sommes des explorateurs des lointains, et d'infatigables chercheurs de causes. Nous remontons jusqu'au dernier point visible la file des idées et des mœurs. Nous sommes obsédés par la question : fatalisme ou liberté. Parmi nous, les uns confondent l'homme dans la nature, l'esprit dans la matière, l'histoire et la politique dans la géographie et l'ethnographie ; les autres veulent que la coalition des forces naturelles laisse aux humains quelque liberté, en quoi justement l'humanité consiste. Et nous avons, en politique, des émotions inconnues jadis. Nous croyons, pour les voir vivre, triompher ou souffrir, à des âmes de peuples. En même temps que plus clairvoyants, nous sommes plus sensibles. Mais, de ces idées et de ces sentiments, la politique du $xviii^e$ siècle n'avait que faire. Entre la politique qui naquit de la Réforme et celle qui naîtra de la Révolution, elle est chose légère et vaine.

Il ne s'agit pas, au temps où Frédéric étudie et médite, de choisir entre les traditions de l'Église et les réformateurs, entre Rome et l'Évangile, ni de décider qui, des rois et des peuples, doit demeurer le maître, et si les monarchies laisseront la place aux nations. Dans les querelles ne sont engagés ni Dieu ni l'humanité. Messieurs des cabinets intriguent et intriguent. Ils guettent les occasions de guerres ; ils les font naître au besoin ; ils les exploitent, en tirent tout ce qu'ils peuvent, et, avec le moindre incident, se procurent une bonne guerre générale. Intrigues et guerres, c'est le pain quotidien. La philosophie politique du temps tient dans cette maxime qu'un État doit chercher tous les moyens de s'agrandir et, la morale, dans cette autre, qu'il faut être le plus habile et le plus fort.

*
*
*

Or Frédéric savait sa force. La comparaison de sa Prusse avec tous les autres États lui en avait donné la mesure. Il savait aussi son habileté ; comme il comparait ses États aux autres, il comparait son esprit à celui des autres. Et qui donc avait-il à redouter dans cette Europe ?

Ce n'était pas l'empereur, ce très brave homme, ce bon père, ce bon mari. L'empereur est très fort en droit germanique ; il sait toutes les langues et passe même pour se servir des expressions de la bonne latinité ; il a tous les talents, mais la superstition et l'étiquette ne lui laissent pas le temps de gouverner ; il a été élevé pour obéir à ses ministres et non pour les commander. Il est très mal servi par eux, par un Sinzendorf, un solennel qui se prend pour un Antoine ou un Agrippa, mais qui est négligé dans ses emplois, voluptueux, amateur de bons ragôts, inventeur de sauces ; il fait, avec cette cuisine, de très mauvaises affaires à l'empereur, qui s'en plaint et n'en peut mais.

Le roi d'Angleterre est plus têtu que ferme, capable de travail, mais point de patience, trop peu maître de lui pour régir un peuple libre ; il se gouverne dans les grandes affaires par de petits intérêts et conduit la nation anglaise par la politique de son électoral de Hanovre. Né pour être un simple électeur, il n'a pas su s'élever aux vertus de la royauté.

En Pologne, le roi est doux et bienfaisant, mais indolent au point que ses ministres ont eu de la peine à lui frayer le chemin du trône, et toujours il est conduit par quelqu'un, par sa femme, par un jésuite ou par un favori.

Du roi de France, qui ne s'est pas encore révélé, Frédéric ne dit rien, mais il commence à médire en particulier de ce fainéant. Il a des mots aimables pour l'impératrice Anne de Russie, bonne par tempérament et voluptueuse sans désordre, et pour la reine Élisabeth d'Espagne, qui remue le monde pour plaier ses enfants et distraire son mélancolique mari. Le reste, à l'exception du roi de Sardaigne, ce sont des grotesques. C'est don Juan du Portugal, fameux par sa passion pour les cérémonies religieuses ; il a obtenu du pape un bref pour avoir un patriarche, un autre pour qu'il puisse dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs sont des fonctions sacerdotales ; ses bâtiments des couvents, et ses maîtresses, des religieuses. C'est le roi de Naples, don Carlos, qui, lorsqu'il était duc à Florence, passait son temps à traire les vaches. C'est le roi de Suède, Frédéric de Hesse, fort respectueux des droits de la nation suédoise, et qui considère sa royauté avec les yeux dont un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. C'est enfin Christian du Danemark, qui dépense à bâtir un château immense l'argent gagné à vendre des soldats

à l'Angleterre, luthérien dévot, pieux comme jadis le bon Enée ou le bon roi saint Louis, et encouragé dans sa dévotion par la reine, sa femme, qui préfère ce penchant à celui de la galanterie.

*
*
*

Allons, nous faisons bonne mine dans cette galerie de princes, comme notre Prusse parmi les États ! Nous ne sommes pas un juriste, un latiniste, un dévot comme l'empereur, ni un mélancolique comme Philippe, le Bourbon espagnol. Né pour être roi et non, comme notre cousin Georges, pour être électeur, nous nous connaissons en vertus de royauté. Nos modèles ne seront ni le pieux Enée, ni le bon saint Louis. Nous « n'éblouirons pas notre esprit des béatitudes célestes au point de le détourner des fanges de la terre ». Notre gouvernement ne sera pas pour nous une retraite d'invalides comme celui de Suède pour le Hessois Frédéric. De confesseur, de favori, de favorite, il n'y en aura pas chez nous. Nos ministres n'auront pas même l'idée de chercher des sauees. A toute heure du jour et de la nuit, ils exécuteront des ordres et encore des ordres, sortis du cabinet, où philosophe solitaire, moine royal, nous élaborerons la pensée qui « dirigera la machine entière ».

Ce que nous voulons, nous le savons. Il y a beau jour, — nous avons dix-huit ans alors, — nous expliquions à Natzmer, pendant une veillée à Cüstrin, que les pays dont se compose la monarchie prussienne n'ont pas « une assez grande suite », qu'ils sont « enclavés de trop de voisins », et qu'ils peuvent être attaqués de tous les côtés à la fois ». Nous lui disions que, « de ce fondement, sort tout naturellement un système ; proeuer l'agrandissement de la maison, en recousant les parties détachées ». Ce système, nous l'appliquerons *tout naturellement*. Pourquoi donc aurions-nous plus de scrupules que les autres ? Eux aussi veulent se procurer l'agrandissement, et ils ont, pour cela, des raisons moins bonnes que les nôtres. Notre Prusse est forte, mais elle est le plus mal venu de tous les êtres d'Europe. C'est une sorte « d'hermaphrodite tenant de l'électorat et du royaume ». Nous tâcherons de « décider cet être ». Voilà notre but, notre objet. Nous ne le perdrons pas de vue une seconde. Par quels chemins nous y arriverons, cela ne dépend pas de nous seul ; mais tous les chemins possibles, nous les connaissons ; toutes les occasions présumables, nous les présumons, et nous saurons bien trouver l'heure propice à donner « le bon coup de reins ».

ERNEST LAVISSE.

(A suivre.)

POURQUOI UNE ÉCOLE NORMALE ?

La loi des Universités subit une assez fâcheuse éclipse. On nous annonce bien que la réunion de Sages, aux décisions de laquelle son destin est présentement suspendu, se remet de nouveau à l'œuvre et lentement se hâte de redresser l'enfant imparfaitement venu. La tâche, à vrai dire, ne sera point tout aisée, et la haute assemblée se voit prise en un gênant dilemme : ou voter, sauf à en amender quelques points accessoires, ce contre-projet Thézard auquel vont décidément ses préférences, donner par conséquent à chaque groupe de Facultés le titre d'Université et la personnalité civile ; ou, si l'accord avec le gouvernement ne peut se faire, rejeter purement et simplement la réforme et maintenir le *statu quo*. Dans le premier cas, il ne reste plus de la loi qu'un fantôme, pour lequel on doutera qu'il vaudrât la peine de tant batailler : un vocable nouveau se sera substitué à l'ancien ; ce qui, dans la pensée des novateurs, devait être un noble but proposé aux émulations, se sera réduit à un cadeau banal indistinctement distribué à tous les rivaux. Dans le second cas, on aura pour soi la logique, ce qui est toujours une consolation ; mais que de déceptions causées ! Quel échec de tant d'efforts ! Quelle brusque fin de non-recevoir opposée, pour toute réponse, à l'ardente requête de ce personnel enseignant ou enseigné dont les horizons dès longtemps élargis se seront resserrés soudain ! Non, tant d'espérances ne sauraient demeurer vaines. Les obstacles d'un jour finiront par s'abaisser. La réflexion fera son œuvre, pour peu que l'on laisse le temps au temps. Le Sénat a raison, et sa majestueuse lenteur est encore de l'habileté.

Parmi les motifs qui ont suscité au projet de loi des oppositions plus véhémentes que ses auteurs n'avaient prévu, il en est d'ordre politique ou, pour dire plus exactement, d'ordre électoral : ce sont ceux-là que le public a surtout retenus. Mais on se tromperait fort de ne point tenir compte aussi de raisons plus profondes qui n'ont pas pesé d'un moindre poids dans la balance parlementaire et, si l'on veut les connaître, on en trouvera l'exposé dans l'ingénieux discours de M. de Rosières. Entre ces dernières, il en est une, considérable à nos yeux, qui expliquerait à elle seule bien des appréhensions qui ont tenu en suspens des sympathies acquises au principe même de la loi.

**

Aux termes du projet ministériel, le décret organisateur de chaque Université devait déterminer quels établissements seraient, dans la fondation nouvelle, adjoints aux Facultés qui la composent. Le projet de la Commission resserrait, sur ce point, l'initiative du gouvernement : il exigeait, au lieu d'un simple décret,

une loi (1). N'importe ; l'alarme était donnée. Il existe à Paris de grands corps d'enseignement, de constitution et de fins très différentes, mais qui se ressemblent en ceci de n'être pas contenus dans les cadres de la Faculté, de posséder leurs Coutumes propres, d'avoir une physionomie individuelle, de redouter que ce goût de l'unité et de la symétrie qui, de temps immémorial, a sévi dans notre pays et perce jusqu'en des réformes dites de décentralisation, n'entraîne les novateurs à les perdre dans l'Université parisienne. Au vrai, ces établissements ne couraient actuellement nul péril. Les formelles déclarations du chef de l'Université, la loyale attitude d'un directeur qui a le dédain des chemins de traverse, étaient pour rassurer les plus défiants. Mais les ministères et les flots sont changeants ; les administrations elles-mêmes, encore que leurs destinées ne soient pas, Dieu merci ! enchaînées au sort des cabinets, subissent la loi du devenir. La sécurité d'aujourd'hui ne devait point faire illusion sur les périls de demain. Et c'est ainsi que des imaginations se sont montées, entrevoyant un jour prochain où, dans la Sorbonne grossissante, Collège de France et Hautes-Études, École polytechnique et École centrale, École normale et École des chartes se verraient tour à tour englobés.

Il y avait là bien de la chimère. Le Collège de France, et l'on en doit dire autant de son satellite désigné, l'École des hautes-études, a, dans son indifférence à l'égard de tout programme comme de toute norme doctrinale, sa raison d'exister. Juxtaposition mobile de chaires consacrées à des enseignements ou simplement même à des talents originaux, cette illustre fondation n'exige des maîtres comme elle ne confère aux auditeurs de brevets d'aucune sorte ; elle s'ouvre à des ordres de recherches dont l'État reconnaît, par l'agrément qu'il y donne, l'intérêt spéculatif, mais dont il décline l'absolu patronage. L'École polytechnique et l'École centrale remplissent des missions très définies ; elles ne souhaiteront pas plus aller prendre rang dans la métropole du haut enseignement que l'on ne dési-rera les y attirer. Pour l'École des chartes, c'est autre chose. Cette dernière, en effet, poursuit bien, elle aussi, un but professionnel, qui est de former des archivistes ; mais les études qu'elle cultive, l'entraînement qu'elle réclame de ses diplômés coïncident, en bien des points, avec les études et les mœurs intellectuelles que l'on exige d'un bon professeur d'histoire. Certaines parties de ce difficile dressage, elle s'en ac-

(1) Sur l'initiative de M. Berthelot, la Commission du Sénat vient d'adopter une rédaction qui satisfera les plus ombrageux : « Les autres établissements d'enseignement supérieur, sur leur demande et après avis du ministre dont ils relèvent, pourront être également rattachés à l'Université du ressort, en vertu d'une loi spéciale à chacune d'eux. » Nous ne doutons pas que M. de Rosières, le nouveau rapporteur, n'obtienne l'adhésion de la majorité à cette heureuse modification.

quitte supérieurement. Quelle tentation ne sera-ce pas de la transformer en une auxiliaire de cette Faculté des lettres où les programmes historiques ont pris, en ces dernières années, un si remarquable développement! Quelles facilités pour cela, si l'on songe que les jeunes chartistes sont des externes, à peine plus enrégimentés que ne le sont les étudiants au quartier latin! Que disons-nous? Ce quartier latin, voici qu'ils y vont planter leur tente. Ils auront, dans deux ans, quitté le Marais pour la Montagne-Sainte-Genève et seront installés au flanc de la Sorbonne neuve. Tout sera donc prêt pour une entière jonction, tout... et pourtant il nous revient que les maîtres de la savante École se refusent à envisager une hypothèse, selon eux, destructrice à plus ou moins longue échéance de l'unité et de la rigueur de leur direction. Rattachement leur paraîtrait un euphémisme pour signifier dissolution. Sous l'argumentation de M. de Rosières au Sénat, qui n'a senti poindre cette anxiété?

Si la menace d'une absorption éventuelle a pu émouvoir les défenseurs attirés d'un établissement technique, extra-universitaire, comme est l'École des chartes, que ne dira-t-on pas d'un institut pédagogique hors de pair qui, en dépit de son organisation spéciale, reste lié intimement à la Faculté de Paris, dont il n'était à l'origine qu'une façon de répétiteur? Cette fois, les affinités se multiplient, impérieuses, presque irrésistibles : affinités de personnes, de programmes, de fins. L'École normale, c'est d'elle que nous parlons, n'a point de cours ouverts; elle se prive ainsi de ces succès retentissants qui ajoutent un si grand lustre aux chaires de la Faculté; mais voici que, de plus en plus, cette dernière met par surcroît son ambition à diriger, dans la préparation de leurs examens, ses nombreux étudiants. De la sorte, tel enseignement qui se donne au palais de la rue des Écoles a son similaire, rue d'Ulm : identique est le cadre, identique le but; quant aux méthodes suivies de part et d'autre, elles ne sauraient présenter des différences essentielles. Le personnel enseignant de la Sorbonne n'est-il pas en grande majorité recruté parmi les docteurs formés à l'École normale? Dans cette élite même, quelques-uns n'ont-ils pas à l'École plus ou moins longtemps professé? Entre l'un et l'autre auditoire enfin, ni les points de contact ni les liens de camaraderie ne font défaut. A travailler parallèlement, en vue des mêmes épreuves, bien que sous des régimes dissemblables, on apprend à se connaître, à se réciproquement estimer. De cette sympathie mutuelle nous pourrions avancer plus d'un témoignage de nature à confondre ces aimables semeurs d'insinuations irritantes, qui tentent de souffler le feu là même où rien ne brûle et que ravirait sans doute le spectacle de notre jeunesse studieuse coupée en bandes ennemies.

Les choses allant de la sorte, un ami de la logique pressera les conséquences. Si l'union des personnes,

des idées et des fins est tellement étroite, pourquoi ne pas la cimenter mieux en la faisant indissoluble? A quoi bon deux organes pour s'acquitter d'une fonction unique? L'École normale n'offre qu'une miniature de son aînée : qu'elle se résigne donc et disparaisse dans l'ombre de la Sorbonne renouvelée!

Cette mise en demeure, si on ne l'a pas officiellement lancée, a été maintes fois glissée dans le public; les partisans de l'unité quand même ne manqueraient pas, quelque prochain jour, de la reprendre. Un plaidoyer *pro domo* n'aura jamais été moins inutile. Dire ce que nous sommes sera la plus claire justification de notre existence.

**

Mais quoi! Cette existence même se trouve-t-elle vraiment en jeu? Peut-il être question d'une disparition simple, de la mort sans phrases? — Non. Il n'est au pouvoir de personne, dans la situation politique où nous sommes, de consommer cette simplification. Et, pour s'en convaincre, il suffit de la plus superficielle notion de notre passé. L'histoire de l'École se confond avec celle du parti libéral dans notre pays. La fortune de cette fille de la Révolution a toujours été liée au sort même des idées que la Révolution a jetées dans le monde : tenue en défiance ou supprimée, toutes les fois que l'oppression des esprits se faisait plus lourde, prospère et fêtée, aussitôt que la liberté reprenait l'avantage. Notre génération a traversé coup sur coup deux de ces crises où la République a failli sombrer, mais d'où elle est bientôt sortie plus robuste : le règne de l'ordre moral et la crise du 16 Mai. Nous avons eu, rue d'Ulm, le périlleux honneur de traverser, nous chétifs, les mêmes péripéties, de souffrir des mêmes passions, de nous réjouir des mêmes triomphes que la France démocratique. Il est vrai que nous avons, pour nous garer des pièges, un manœuvrier incomparable : ce charmant esprit, ce cœur ardent, Bersot. Vingt fois, nous l'avons cru frappé, c'est-à-dire retranché de nous, en punition de l'amitié que lui portaient les leaders de la gauche modérée, Thiers, Dufaure, Martel, mais surtout en expiation de son grand crime, qui était d'aimer à la passion l'École républicaine dont il avait la garde. Toujours il nous revenait, et son fin sourire nous disait assez qu'un écueil de plus avait été tourné. Les grâces de son esprit avaient enchanté l'ogre, plus grondeur que méchant. Tel ministre de l'ordre moral, après être entré comme un ouragan dans l'hôtel de la rue de Grenelle, se laissait si bien apaiser à cette parole persuasive qu'il nous devenait presque ami, et qu'un des premiers traits dont il devait si bien percer cette libre penseuse d'Université consistait, le croirait-on? à faire voter par l'Assemblée les cinq cents francs de l'agrégation. Tels sont nos souvenirs, n'est-ce pas, vous tous que Bersot aimait? Mais nos aînés de l'Empire et leurs anciens à

ux-mêmes, hélas! de plus en plus clairsemés, apporteraient sans peine d'autres témoignages et en aussi grand nombre et d'aussi saisissants, qui viendraient à l'appui de cette vérité : l'École normale n'a connu de mauvaises heures que celles que le libéralisme a traversées.

Faut-il donc pour cela ne voir en elle qu'un monument archaïque d'où l'intérêt des contemporains se détourne, que l'on garde intact, par piété domestique et pour ne point déployer une trop grande « indépendance de cœur »? Loin de là; jamais la vie n'y a été plus intense, la faveur publique plus signalée. Alors que ses réformes nouvelles ont multiplié aux jeunes auditeurs des Facultés les avantages de tout genre, qu'apercevons-nous? Une affluence de candidats (nous ne parlons ici que de l'ordre des lettres) telle qu'il ne s'en est point encore vu de pareille : 266 et pour 24 places! Ce n'est pas tout: entre ces candidats, un contingent considérable se compose d'étudiants de ces Facultés. Bon nombre d'eux ont conquis déjà leurs diplômes de licence; à la rigueur, ils pourraient en un an prétendre à l'agrégation, faire leurs débuts dans la carrière et gagner une belle avance sur leurs contemporains. Mais non, ils préfèrent abaisser de deux degrés leur place à l'ordre du tableau, et cela pour la satisfaction d'être et de se dire normaliens. Les changements mêmes qui devaient, craignait-on, faire le vide autour de la chère maison, ont accru, dans des proportions paradoxales, l'ambition de lui appartenir. Sont-ce là des symptômes de déclin? Est-ce la condition d'un organisme d'où la vie se retire? Quelle preuve expérimentale plus décisive de la séduction subite, non par des ignorants, mais par de jeunes travailleurs qui ont fait leurs preuves et pesé mûrement leurs chances d'avenir? Et c'est au plein midi de sa popularité que serait jetée bas, par la République triomphante, cette prospère fondation de la Convention nationale! Non, non, sur cela n'ayons nulle inquiétude. Il n'est pas dans les rangs de la démocratie un homme d'État qui supportât la pensée d'un tel holocauste offert aux rancunes de la réaction. Et nous nous représentons mal un Ferry, un Goblet, un Berthelot, un Spuller, un Lockroy, un Bourgeois, inscrivant au Journal de leurs faits et gestes : « Tel jour, j'ai eu l'honneur de supprimer l'École normale. »

Une telle hypothèse ne vaut pas que l'on s'y attarde. Mais entre la radiation brutale et l'éviction graduelle réparée de longue main, il n'y a qu'une distinction de tactique. Or, nous ne saurions voir qu'un achèvement à la destruction dans l'annexion plus ou moins éguisée de notre institut à l'Université de Paris. L'éventualité pourtant n'aurait rien que de très honorable : nous avons dit les multiples liens qui nous rattachent à ce grand corps. Notre amour-propre ne pourrait qu'être agréablement chatouillé par une offre de fusionnement. Si l'École normale a l'orgueil de son

passé, elle sait que la Sorbonne brille d'une plus ancienne gloire. Mais, que veut-on? De tous les instincts qui vibrent au sein de ce qui a vie et conscience, il n'en est pas de plus insurmontable que celui qui porte l'être à persévérer dans son être et cette tendance, a dit un prince de la métaphysique, enveloppe un temps illimité. Persister en notre être, tel est aussi notre vouloir. Or, nous avons la conviction que, du jour où notre École deviendrait un des appendices de la vaste Université, elle s'évanouirait dans un nimbe, mais enfin elle s'évanouirait.

Existence nous est synonyme d'autonomie. Un établissement comme le nôtre ne consiste pas purement dans la juxtaposition de jeunes hommes que les hasards de l'examen ont amenés à travailler côte à côte. Organisme singulièrement complexe et délicat, dont nous n'avons pas à donner ici la description anatomique, l'École normale doit son originalité à quelques traits généraux qui s'effaceraient du jour où elle cesserait d'être, dans le système de notre enseignement supérieur, une fondation indépendante et close. En indiquant ces traits-là, c'est surtout la section des lettres que nous aurons devant les yeux; mais nos camarades et bons voisins des sciences ont leur sort solidaire du nôtre et ils ne seraient point en peine de faire à leur propre cause la transposition.

*
*
*

Un premier caractère est imprimé profondément à toute l'organisation scolaire de la rue d'Ulm : c'en est l'intimité. Intimité du maître aux élèves, intimité des élèves entre eux. Les portes ne s'ouvrant, chaque année, qu'à un nombre limité d'élus, les auditoires des diverses conférences ne dépassent jamais de très modestes proportions. D'autre part, l'assiduité étant obligatoire, l'assistance de chaque cours reste sensiblement identique. Par suite, conférencier et auditeurs se touchent de plus près; il est possible à celui-là d'exercer sur ceux-ci une action plus directe et plus efficace. Ses auditeurs ne sont pas pour lui une foule anonyme sur laquelle tombe sa parole au hasard de la rencontre; ils lui sont plus encore qu'une sélection d'étudiants avec lesquels il aurait des entretiens fermés, mais que lui disputerait la mouvante vie du dehors. C'est un commerce constant, régulier, continu, comme celui qui unit autour d'un foyer les membres d'une famille : commerce dont les bienfaits ne se résument pas dans l'influence directrice que nous venons de dire, mais consistent aussi et plus encore dans l'échange mutuel des pensées et des rêves, des doctrines, des aspirations, des chimères mêmes, entre compagnons d'études, traversant ensemble sous les mêmes aimables lois cette période riante de la vie où le jeune homme dépouille le lycéen. Nos cadets qui, en ce moment même, poursuivent le cours de leur vie normalienne, connaîtront à leur tour et de plus en

plus, à mesure que des promotions nouvelles les éloigneront de celle à laquelle ils appartiennent, le gracieux reflet dont se dore le souvenir de ces inoubliables années.

*
**

L'intimité dans l'étude, tel est donc le signe qui, dès l'abord, caractérise la pédagogie en honneur rue d'Ulm. Si, négligeant une détermination aussi générale, nous voulons noter l'orientation suivie dans l'enseignement qui s'y donne, deux idées maîtresses nous semblent commander tout ce système éducatif : l'obligation pour tous d'une culture littéraire aussi achevée que possible ; l'application de chacun aux différentes études représentées dans les cours.

Une large éducation littéraire ! C'est par ce trait peut-être que l'École normale s'est acquis son principal renom auprès du grand public. Volontiers, au dehors, on se la représente comme un patient atelier, où des apprentis écrivains s'exercent au choix des mots, à l'agencement des phrases et s'initient à l'art de parer le tout d'un facile vernis. Il y a, et l'on s'en doit louer, bien du mythe en tout cela. Ce qui reste vrai, toutefois, c'est que là, plus peut-être qu'ailleurs, on se montre exigeant sur la bonne tenue du style, défiant à l'égard du genre tendu, ennemi du pédantisme, épris de vérité et de naturel ; que cet art désespérant de la bonne composition, dont on peut affirmer qu'il fait la moitié du talent d'écrire, y est en très grande estime. En cela, l'École est-elle donc criminelle ? La faute, si faute il y a, elle la partagerait avec notre race elle-même. Sur quelque sujet qu'un auteur prenne la plume, nous ne pouvons tolérer la confusion ni le pathos. Un rapport à des actionnaires, un exposé des motifs en tête du plus aride projet de loi, un compte rendu d'enquête industrielle, nous les voulons lucides, déduits sans prolixité et « sachant se faire lire ». Et que l'on ne se récrie point : « Mais c'est, sous couleur de littérature, travailler à la ruine des talents originaux ! C'est, par avance, détruire le spontané, le personnel. On écrira suivant la formule. Il y aura un type monotone dont vous aurez le brevet ; une manière grise, correcte si l'on veut, mais terne et sans vie, de présenter ses idées : ce sera l'estampille normalienne. »

— Cette critique, dont nous pourrions sans peine retrouver la trace dans des polémiques non lointaines, repose sur une double erreur. D'abord, en fait, il n'y a rien de moins exact que de dénoncer un style normalien, comme si tous les écrivains sortis de la rue d'Ulm avaient même air, même visage et devaient former tout un peuple de frères jumeaux. Il donnerait une étrange preuve de son discernement celui qui, ayant sous les yeux une page sans signature, déclarerait y reconnaître la manière d'About ou de Weiss, ou de Taine, ou de Paradol, à volonté. Quelle identité, je vous prie, établir entre la noble simplicité d'un Fustiel

de Coulanges et la pittoresque énergie d'un Lavisse ? Il serait aisé de poursuivre et d'appeler en exemple de plus jeunes célébrités ; les lecteurs de cette Revue ne les ignorent point ; celle-ci, ils l'ont vue éclore ; celle-là, ils l'ont adoptée. Les noms que nous voulons dire, ils les ont sur les lèvres : s'aviseraient-ils jamais de les confondre ? — Une seconde erreur, qui n'est guère moins enfantine, consiste à se persuader qu'en cette sorte de Conservatoire du parler académique soient religieusement gardées on ne sait quelles recettes d'un certain type d'écrire, de même que la manufacture de Sèvres réserve à ses générations d'artistes le secret de sa pâte fine et de son bleu. Pures imaginations ! On ne se transmet, rue d'Ulm, aucun formulaire, ni de composer, ni de dire. Mais on étudie dans leur histoire, on pratique en leurs chefs-d'œuvre les trois littératures classiques. Tout élève est astreint à traiter, pour son compte, de sujets compris dans chacune de ces grandes successions. A cette fréquentation des belles choses s'en contracte l'admiration et inévitablement naît le désir, quand on en écrit soi-même, de ne le point faire en béotien. En écrire, il le faut bien, et l'on ne saurait trop louer la prévoyance de la règle qui y oblige. Il est si engageant de se perdre en des lectures sans fin, de se laisser bercer à la parole des auteurs, en demeurant soi-même inactif, la plume au repos ! Tout conspire à faire aimer cette forme studieuse de l'oisiveté : la paresse de la volonté s'y rencontre avec la curiosité de l'esprit. Et l'on cesse d'écrire ; la réflexion se noie dans le vague ; on se déshabitude de retenir en des formes définies et comme d'actualiser ses pensées. Pour prévenir les séductions de la mollesse, une forte discipline n'est point superflue. D'où cette loi de la maison : historiens, grammairiens, philosophes, devront dépenser à mainte étude, qui sur un orateur, qui sur un poète, qui sur un épistolier, les mêmes efforts que si la seule culture des lettres était leur vocation. — Ainsi s'éclaircit le mystère et se dissipe la légende. L'entente est unanime à reconnaître ces lois de la raison et du goût auxquelles se sont pliés des guides immortels. Mais l'accord dans la déférence ne fait aucunement l'identité des styles. Avoir de la langue un respect uniforme ne condamne point à la parler uniformément.

On dit alors : « C'est cela ! Les contribuables sauront qu'ils entretiennent de leurs deniers un séminaire d'écrivassiers où vient se fournir le journalisme à court de rédacteurs. École normale supérieure de la presse, voilà le titre que vous n'avez plus qu'à inscrire sur son fronton. Oui, votre École a nourri du plus pur de son lait des indociles qui auraient pu lui faire honneur en quelque grande chaire et se sont laissés séduire aux attraits de la chronique, du roman ou du théâtre. La chronique surtout, pis encore, l'article écrit à la diable, n'importe où, sur n'importe quoi, voilà le genre où ces égarés ont fait florès. Et avec quelle désinvolture ces enfants prodiges recevaient les offres

honorables qu'au terme de leurs études leur faisait la bonne mère de qui, durant des années, ils avaient obtenu gratis le pain, le gîte et la science! On nomme Edmond About au lycée d'Alençon. « Point d'Alençon » est sa seule réponse. Il trouvait plus amusant, l'espiègle vicomte de Quévilly, d'aller au *Figaro* briser les vitres avec ses caustiques *Lettres d'un bon jeune homme*. Ne cite-t-on pas de M. Taine (à tort ou à raison) cet ironique accusé de réception au ministre qui venait de le désigner pour le lycée de Toulon: « Serait-ce au baigne que daigne m'envoyer Votre Excellence? » Ses débuts de publiciste appartiennent à un genre, il est vrai, plus relevé; cependant le sage écrivain qu'il était déjà ne dédaigna point de préluder, dans les légères colonnes de la *Vie parisienne*, à ses admirables travaux d'historien et de philosophe. Ces deux illustres noms dominent la pléiade de publicistes r. maliens qui brillèrent sous le second Empire. Après la guerre, nouvelle poussée. Un journal de batailleuse allure et d'extrême vogue, le *XIX^e Siècle*, dut à l'École ses meilleures recrues. La tradition, comme l'on peut croire, ne s'est point perdue. Comment s'en étonner? Le 4 Septembre, Simon étant consul, le gouvernement n'eut-il pas l'inspiration de confier la maison de la rue d'Ulm à un *essayist* exquis, polémiste impénitent, à cet Ernest Bersot qui, peu de semaines avant sa mort, décochait, dans une revue éphémère, à son ministre de l'avant-veille, le plus joliment malicieux article qui se puisse lire! Quel exemple pour des jeunes gens! Et pendant que ces satiriques patentés faisaient aux dépens des ministres le divertissement de la galerie, qui donc allait s'acquitter des fonctions plus austères en vue desquelles on les avait triés sur le volet? Il se fallait contenter de leurs doublures!»

— L'attaque est pressante et notre apologie en péril. Oh! si nous avions plus de courage, qu'il nous plairait « de plaider coupables », comme disent les Anglais! Que nous aimerions à poser ce petit problème littéraire: est-il évident, à priori, qu'un article de journal ne puisse comporter ni fort savoir, ni vrai talent; que ce genre d'écrire n'ait pas ses difficultés, partant ses mérites, ses hommes supérieurs, comme il a ses médiocres? Que sont les *Lettres persanes*, sinon de mordantes chroniques présentées sous un tour fabuleux? Et ces *Petites lettres* de Louis de Montalte, dont on a rebattu nos oreilles de rhétoricien, que furent-elles, sinon le modèle que tout polémiste étudie?... Notre plaidoyer sera plus timide, et nous ferons observer simplement que les journalistes sortis de nos murs sont la très petite exception; que l'éclat de leur talent a fait illusion sur leur nombre; que, tandis que leur verve faisait tapage, toute une phalange de leurs camarades forçait les portes de l'Institut. On se rassurera davantage encore à la pensée que, de plus en plus, l'exception dont on s'effraye tend à se réduire. D'une part, en effet, les conditions du journalisme se sont transfor-

mées. Le public n'a de regards que pour l'information rapide, la nouvelle à la main, l'interview; à peine supporte-t-il un article de fond, à la condition qu'il soit très bref et encadré de dépêches. De nos jours, la prose d'un Paradol ferait longueur. L'ironie d'un Bersot ne trouverait point d'asile, si ce n'est derechef en cette maison des *Débats* où survit l'alliance des bonnes lettres et de la politique courante. Ailleurs, même là où la polémique a grande allure, le *leading article* n'est plus guère que l'expression anonyme de thèses impersonnelles. L'originalité de l'écrivain y serait un embarras, non une force, et le fin de son art consiste à traduire avec une égale fidélité les instructions parfois bien mobiles d'un rédacteur en chef. Dans cette aridité, de délicats lettrés chercheront de moins en moins aventure: la fleur de leur talent y serait trop vite desséchée. D'autre part, l'attrait qu'exerce sur les jeunes humanistes l'étude scientifique de questions et d'œuvres qui, jadis, servaient plutôt de prétexte à des amplifications oratoires, leur inspire de la répugnance pour cette érudition improvisée, cette superficielle facilité, cette compétence de trompe-l'œil, auxquelles condamner trop souvent les nécessités du tirage quotidien. Une lente révolution s'accomplit dans les procédés de la culture littéraire: de formelle qu'elle fut, elle se fait résolument philologique et critique. Cette transformation, l'École normale se trouve, en vertu de son organisation même, particulièrement apte à en bénéficier, et l'on s'en assurera pour peu que l'on prête attention au second de nos principes.

* * *

La participation assidue de chacun aux divers cours, tel est le corrélatif nécessaire qu'appelait la première loi prescrivant à tous de poursuivre de pair le couronnement de leurs humanités. Sinon, qu'eût-ce été que ce suprême degré d'enseignement classique? Un pur dressage de sophiste, une creuse logologie, par laquelle on aurait inculqué à de précoces sceptiques cette opinion que les mots se suffisent, que le bien parler est à lui-même son terme; ou encore une adoration mystique des maîtres de la langue, sans nul souci ni des idées qu'ils ont introduites, ni des lois historiques profondes auxquelles ils ont, à leur insu, obéi. Non, la littérature n'est point quelque chose qui existe par soi, comme suspendu sur le vide. La contemplation purement esthétique des modes d'expression que revêt la pensée humaine ne serait jamais qu'une charmante futilité. Point de littérature qui n'ait à sa base la philosophie, l'histoire, la linguistique, sous peine de s'évanouir en ou ne sait quelle insaisissable ornementation indifférente à ce qu'elle décore. Et même ainsi prise, elle ne se soustrairait pas pour cela aux déterminations du philologue. Il y a science encore de ce qui se moque de la science.

L'École normale échappe donc au danger d'une sco-

lastique littéraire, en même temps qu'elle évite celui d'une spécialisation prématurée qui enfermerait chaque jeune esprit comme en une cellule, d'où il n'aurait aucune vue sur le grand univers. Toutes les conférences sont obligatoires. Théoriquement même, il ne devrait, en chacune, s'établir aucune distinction entre les auditeurs, selon qu'ils se destinent ou qu'ils ne se destinent pas à l'enseignement qu'elle représente. Sur ce point, nous souhaiterions même que la pratique serrât de très près la théorie. Il n'y a qu'avantage à ce que, par exemple, le jeune homme qui compte s'adonner aux lettres ait la claire intelligence des conceptions philosophiques et religieuses qui ont transformé la vie morale de l'humanité et agi si puissamment sur l'art, la poésie, l'éloquence elle-même. Il n'y a qu'avantage à ce que le futur philosophe ait le maniement de ces méthodes historiques et critiques qui ne se doivent pas moins rigoureusement appliquer aux œuvres métaphysiques qu'à toutes les autres productions du génie humain; sinon, il se représentera un Platon, un Aristote, un Descartes, un Spinoza, sous un aspect imaginaire : il aura pris l'ombre de sa pensée propre pour l'authentique image de la leur.

Ces idées, il faut le reconnaître, sont de nos jours très en honneur. En vain M. Challemel-Lacour, avec son âpre éloquence, a-t-il plaidé une thèse qui, prise à la rigueur, aboutirait à ce paradoxe que le progrès de la science réclame l'isolement de ses ouvriers. Cette étroite conception n'a trouvé de faveur ni au Sénat ni dans la presse. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour comprendre quelle assistance se peuvent prêter les diverses provinces du savoir. Y a-t-il méthodes plus radicalement différentes en soi que celles qui président aux mathématiques et celles qui ont fondé la physique et la chimie? Et, cependant, qui oserait nier l'aide indispensable dont les premières sont aux secondes? Que l'on aille dire à M. Janssen que les recherches physiques sont de nul intérêt dans l'étude du monde sidéral! L'éminent astronome nous disait un jour, et ce mot nous a vivement frappé : « Pour moi, je tiens qu'il n'y a plus à faire de grandes découvertes que sur les confins des sciences. » Ce qui est vrai des sciences se doit, à *fortiori*, proclamer des enseignements d'ordre littéraire. Là tout se tient, tout conspire. L'enquête sur le mot entraîne la considération de l'idée; l'appréciation de l'idée en réclame l'histoire. Que de compétences multiples n'a pas dû réunir un Burnouf, un Madvig, un Lachman, un Baur, un Benan! Ce serait une pauvre chose qu'une étude spéciale, à jamais strictement spéciale. Certes, celui qui s'y serait voué pourrait rendre encore de signalés services, mais un peu à la façon d'un manoeuvre. Il aurait apporté la pierre, sans jamais avoir soupçonné l'édifice.

Si l'on veut que cette mutuelle pénétration des

études ne soit pas un vain mot, il est quelques conditions à remplir. Et d'abord il faut que l'assiduité à des cours différents ne soit point capricieuse, intermittente, sinon le visiteur de hasard n'emportera que des brèves de leçons, dont il se verra bien empêché de faire l'intelligente synthèse. Il faut, ensuite, que cette participation devienne vraiment active; que l'assistant ne se borne pas au rôle d'auditeur; qu'il paye de sa personne et, par la parole ou par la plume, apporte au cours sa contribution. Pour toutes ces raisons, il faut enfin que le jeune travailleur ne se sente point harcelé sans cesse par les sommations d'un programme d'examen; qu'il ait, dans son cours d'études, une ou deux libres années où sa curiosité puisse s'ouvrir, sans remords, aux multiples objets qui la sollicitent. Telle est précisément la situation du normalien. Cette variété dans l'application, qui caractérise les deux premières années de notre cours d'études, prévient le désenchantement, fruit inévitable d'une spécialisation prématurée; il semble que le cerveau en acquière plus d'élasticité, l'attention plus de constance; les travaux d'ordre spécial auxquels on devra, par la suite, s'adonner, y gagneront en largeur. Une étude repose d'une autre, en même temps qu'elle la vivifie. Quel plaisir va-t-venir ce nous était en première année même, malgré les soucis de la licence, de passer de la conférence où cet impeccable helléniste, M. Tournier, disputait à quelque texte de Pindare son sens probable, au cours où Fustel de Coulanges nous reconstruisait l'État romain, pour aller de là entendre sur une question de haute psychologie ce dialecticien accompli, doublé du plus délicieux orateur dont il nous souvienne : M. Fouillée! En seconde année, c'était une joie bien plus entière et qu'aucune inquiétude ne troublait : à la direction de nouveaux maîtres, et quels maîtres! MM. Boissier, Weill, pour n'en citer que deux, nous nous abandonnions en toute sérénité. Entre la licence au point de départ et l'agrégation au point d'arrivée, cette longue halte d'une année nous était permise. Année féconde entre toutes, où germaient dans les esprits des projets de travaux plus tard repris avec amour et qui n'ont pas toujours été sans honneur.

* * *

Mais voici qu'une fois encore on nous ramène à la terre et que l'on nous confronte avec la réalité : « A la bonne heure! nous oppose-t-on. Tout à l'heure, vous préleviez la dime de vos promotions pour en parer le journalisme. A présent, le reliquat même, dont vous voulez bien ne pas démunir l'Université enseignante, vous le façonnez de telle sorte que servir l'État lui sera la tâche accessoire, accomplie par sùpplice et la libre étude l'occupation préférée. Le professeur dépêchera sa classe comme on expédie une corvée, et il réservera pour ses égoïstes recherches son intelligence et ses talents! » Cette objection obscurantiste, nous

avons rougi de la surprendre sur les lèvres d'hommes éminents. Un administrateur d'une rare intelligence, mais égaré par sa passion pour ce qu'il croyait être le bien public, ne nous disait-il pas : « Un tel! Notes médiocres. Il ferait un excellent professeur, n'était qu'il se livre à des travaux personnels. »

Il se livre à des travaux personnels! L'admirable reproche! Mais il l'en faut féliciter, au contraire! Que ce lui devienne un titre d'avancement. — L'État, dit-on, exige de l'Université qu'elle s'acquitte en conscience des charges qu'il lui a commises. — Assurément. Reste à savoir si l'on ne doit pas tenir pour une de ces charges, la plus considérable peut-être, celle de représenter la France avec honneur dans le monde de la pensée, de l'art et de la science. Peut-être est-ce parce que des préventions semblables à celles que nous combattons ont trop prévalu, que, sur certains terrains de la philologie, par exemple, nous avons perdu cette avance incontestée que s'étaient acquise nos aïeux de la Renaissance. A notre avis, l'Université devrait être ce qu'en sa belle utopie Bacon de Vérulam avait rêvé de l'humanité entière, qu'il eût voulu voir s'appliquer méthodiquement à cette œuvre « royale et presque papale » : l'érection d'un colossal musée d'observations et d'expériences. Oui, elle devrait être, elle sera, en même temps que l'organe de l'enseignement dogmatique, un grand laboratoire de recherches originales et de libres travaux. — Mais l'enseignement proprement dit en recevra du dommage! — Quelle erreur de le prétendre! Quelle faute d'observation! Nous ne parlons même pas de notre enseignement supérieur, où il est trop évident que les cours valent en proportion des efforts de pensée qui les préparèrent. Dans les classes mêmes de nos collèges et lycées, qui donc nierait que la leçon à la fois la plus ennuyeuse et la plus stérile soit celle du professeur qui, comme l'on dit, ne se renouvelle pas, qui vit toute une vie sur un maigre fonds usé, qui se répète indéfiniment lui-même et dont la parole, à la longue, s'évide, laissant dans les oreilles de ceux qui l'écoutent non des pensées, mais des sons? Le bon professeur se reconnaît à cette activité d'un esprit que le métier n'épuise point. De ses études, en apparence étrangères à la préparation de sa classe, il se trouve que sa classe aura bénéficié. Ses points de vue auront plus de variété; ses explications se feront mieux suivre; ses exemples auront pris de l'inattendu; telle digression épisodique lui sera facilitée qui, reposant l'attention des élèves, leur donnera ensuite un nouvel élan; il sera enfin une vivante preuve de ce que peut le travail pour garder à l'esprit sa fraîcheur. En vérité, dire d'une école qu'elle encourage, pour la vie entière, le goût du travail personnel et des études sans cesse renaissantes, serait, même au point de vue étroitement professionnel, en faire le plus bel éloge.

**

Le régime intellectuel dont nous avons dessiné les grandes lignes ne peut-il être en vigueur autre part que rue d'Ulm? — Rien n'est plus loin de notre pensée. Nous accorderons même que l'étudiant de la Faculté a plus de mérite à s'imposer ces excellentes lois, puisqu'il dépend de lui seul de ne s'y point astreindre. Mais sa bonne volonté se pourra-t-elle toujours soutenir jusqu'au bout? A l'École normale, non seulement la soumission à la discipline que nous avons dite est obligatoire, mais, grâce à ce que nous appellerons un bienfaisant artifice, cette obéissance n'est point attristée par les inquiétudes qu'engendre inévitablement le spectacle des difficultés de l'existence contemporaine et le travail demeure économe avec tranquillité. Cet artifice n'est autre que la loi de l'internat.

On a quelquefois exprimé le vœu que, rue d'Ulm, les élèves fussent externes et n'eussent d'autre lien que celui d'un enseignement identique. Un tel souhait atteste, selon nous, une méconnaissance radicale de l'économie de notre institution. Oui, l'internat nous paraît constituer le plus heureux stratagème pour aplanir à de jeunes hommes cet espace d'une ou deux années consacrées au travail désintéressé. Ah! que cet internat soit le plus facile, le plus tolérant qui se puisse! Nous avons à cet égard pleine sécurité. L'esprit libéral sous les conseils duquel l'École est actuellement placée montre, par son exemple, que le problème n'a rien d'insoluble, de rendre la règle douce aux volontés qu'elle doit gouverner. Mais enfin, cette condition de vivre dans les mêmes murs, de manière à se masquer les soucis mercenaires du lendemain, est de l'essence de notre fondation. Par elle, de jeunes travailleurs entretiendront, trois années durant, cette illusion sans périls, que la science et l'art sont des fins en soi, des fins jalouses, qui réclament tout le cœur de qui les poursuit et chassent de l'esprit les inquiétudes vulgaires; qu'une part de la vie humaine peut être vouée à la contemplation de la vérité et détournée de ce qui passe sur ce qui demeure. Contemplation qui n'est point celle du mystique noyé dans un ineffable absolu, mais celle de l'érudit en quête d'informations positives, du généralisateur qui, au-dessus des données multiples et contingentes, se plaît à la pérennité des lois. On lit, on médite, on scrute ensemble; ensemble on conçoit de longs espoirs et de vastes pensées; ensemble on jette les assises d'ouvrages dont l'achèvement sera la joie de l'âge mûr. Le bruit du tumulte, dans l'universelle lutte pour arriver, ne parvient aux oreilles que très affaibli. Les préoccupations de la vie matérielle n'oppriment point la pensée de leur poids importun. On sait que le rêve ne durera pas toujours; on n'en jouit qu'avec plus de gratitude, et l'on saura, au réveil, de-

venir aussi bien que d'autres des hommes prêts à l'action.

Eh quoi ! faudra-t-il généraliser ce mode de discret cénobitisme, en réclamer l'extension indéfinie ? — A Dieu ne plaise ! Quelle fureur nous prend de vouloir partout passer un rouleau uniforme ? Qu'est-ce, passez-nous le mot, que cette monolâtrie, qui tend à ne reconnaître qu'un type, à n'avouer qu'une formule, sous laquelle s'effacent les variétés ? Que l'on ne maintienne cet internat supérieur que par exception et dans notre retraite de la rue d'Ulm, pour une élite d'esprits qui ont ambitionné de le subir, rien de mieux. Que l'on encourage, par toutes voies, l'autre méthode d'étudier, le labeur au grand air, on a mille fois raison. Pourquoi l'une des deux conceptions serait-elle immolée à l'autre ? Livres sont les choix. Que chacun aille où le pousse son désir. Ceux que le tourbillon de l'existence extérieure ne risque point d'étourdir et qui n'admettent de contrainte que celle que leur volonté leur impose trouveront dans la splendide organisation des Facultés à peu près tout ce que l'École leur pourrait donner. Mais les autres, ceux-là dont l'âme est plus recueillie, le caractère peut-être plus idéaliste, ils sauront qu'il est, en un coin de Paris, une Chartreuse, — oh ! bien aimable et accueillante, où penser, chercher, écrire, occuper les journées, où l'on a toutes facilités d'oublier le monde, où les soins d'ordre temporel peuvent être mis à l'écart, où il est loisible de vivre de la pure vie de l'esprit.

* *

Est-ce donc à dire qu'en l'École normale, telle qu'elle existe aujourd'hui, la perfection ait été atteinte ? Il y aurait à le soutenir quelque naïveté. Des progrès sont à réaliser, des défauts à faire disparaître, dont ceux-là ont la plus nette perception en qui elle rencontre ses plus dévoués défenseurs. A dire le vrai, si le tableau qui précède paraît un peu idéalisé, c'est que nous avons en bien plus à cœur de donner la théorie de ce que l'École doit être que de déterminer ce que, de tout point, elle est. Notre conviction est que, chez elle, le fait tendra de plus en plus à se rapprocher de l'idée, que les principes généraux qui entrent, selon nous, en sa définition, ne feront que la caractériser toujours plus et en mieux accuser la destination originale. Pour elle, s'améliorer consistera à réaliser les innovations susceptibles de faire prévaloir, plus encore que par le passé, ces lois essentielles : intimité de l'enseignement ; — pondération entre la culture littéraire générale et une érudition de bon aloi, qui laisse en dehors d'elle le moindre nombre possible des départements de la science ; — labeur désintéressé, auquel se prête à miracle un indulgent internat. Un grand pas, notamment, aura été fait dans la voie du mieux, le jour prochain où le grand Conseil de l'Université aura

sanctionné la réforme dont M. Perrot a pris l'initiative : la licence rendue exigible pour l'admission à l'École, partant les livres et seraines études rendues à cette première année sur les derniers mois de laquelle planait tristement le spectre de cet examen.

Quant à la loi des Universités, puisse-t-elle ne se point trop faire attendre ! Puisse l'Université de Paris, dans les magnifiques salles de laquelle se presse déjà tout un peuple d'auditeurs, obtenir, dans un court délai, ces prérogatives et cette unité qui en rehausseront encore le prestige ! Notre petite cité ne sera pas la moins prompte à s'en réjouir. Il lui suffit, à elle, de son autonomie relative, de son active et modeste existence aux côtés, mais à part de son opulente voisine. Elle lui sera, que l'on nous permette la comparaison, quelque chose comme ce que furent à l'Église séculière ces ordres réguliers dont l'intelligence et le zèle, en dépit de leurs règles séparées, n'ont pas apporté à la foi commune un médiocre renfort. L'École normale, indépendante de l'Université de Paris, n'en sera pour elle qu'une plus précieuse collaboratrice dans la mission qui leur est à toutes deux également chère : contribuer aux conquêtes de la science et à la grandeur de la patrie.

GEORGES LYON.

HISTOIRE DE FANFLUCHE (1)

XIX.

Je m'assis, piteusement, treizième, au bout de la table de l'office, dans les plus détestables dispositions pour faire honneur au repas. Et, pourtant, je me rappelle que l'on servit un plat de riz à la créole, assaisonné de piments doux, de Gombo, de petits lardons risolés et de fonds d'artichauts, en compagnie d'œufs pochés, qui eût réveillé un mort. Hélas ! c'était du bien perdu ! J'étais tellement ému que je pus, à peine, en remplir deux fois mon assiette.

Aucun des serviteurs : livres ou esclaves, blancs, noirs ou sangs-mêlés, garçons ou filles, ne prit place à mes côtés. Pour aucun d'eux je n'étais un objet d'horreur ; tous ignoraient, d'ailleurs, ce dont j'étais accusé ; mais le maître m'avait déclaré, « bon à tuer » ; il n'en fallait pas davantage.

L'indignation finit par me gagner. L'absence de ceux que j'avais aimés et respectés me remplit et d'audace et de verve. Je me mis à débiter d'inutiles philippiques que mes gardiens écoutaient bouche bée. Il faut le reconnaître : on ne raisonne pas de même le ventre plein ou vide, la tête sur l'oreiller ou sous la hache, sauf ou

menacé. Je frissonnais, agité de pressentiments révolutionnaires qui eussent terrifié, cinquante ans plus tard, les citoyens Robespierre, Marat, Carrier et Fouché-Tinville.

A force de manger, boire et vociférer, je repris des forces et du courage. Je marchais assez correctement pour un pauvre petit Floriquet, la tête haute et les mains dans les poches, lorsqu'on vint me chercher de la part de mes bourreaux. A vingt pas du perron se tenaient alignés le marquis et ses deux filles, armés chacun d'une carabine. Tout trois étaient à cheval, les pistolets aux fontes. Auprès d'eux se tenaient quatre nègres porteurs de pelles et de pioches pour creuser ma fosse, de cordes pour me lier et traîner mon corps, de longs coutelas pour m'achever, au besoin, enfin d'une croix de bambou sans inscription aucune. Plus loin piaffait un peloton de vingt cavaliers armés jusqu'aux dents, aventuriers de la première heure, disposés à tout, résolu au pire, toujours sur les talons du maître lorsqu'il s'éloignait quelque peu de chez lui.

Le marquis sortit des rangs, fit quelques pas en avant de moi et, s'arrêtant brusquement, me salua :

« Je regrette, monsieur, me dit-il courtoisement, que des relations si agréablement inaugurées aient une fin aussi prématurée et aussi déplorable.

— Tous les regrets sont pour moi, hasardai-je timidement.

— Non pas, non pas. Parole d'honneur, j'avais sur vous de tout autres visées. Vous aviez des qualités, alors que je vous croyais de race, et je déplore l'obligation dans laquelle je suis de vous supprimer. Le devoir avant tout. Vous m'excuserez si je ne vous fais pas escorte. Loin de me douter hier de ce qui allait se passer aujourd'hui, j'ai commandé des travaux importants qui exigent impérieusement ma présence assez loin d'ici. Si je vous tuais, je ne serais pas rentré pour le dîner... et vous ne plaisantiez pas avec ces retards là!... Vous étiez un bon vivant, un aimable convive. Ah! vous allez bien nous manquer! Mes filles ne remplaceront. Vous êtes trop galant pour ne pas proclamer que vous gagnez au change. Si cela peut vous rassurer, je vous garantis qu'elles tirent mieux que moi. A mon âge, parfois la main tremble. Bellonnette, aussi bien que Sophronisbe, vous logera sa première balle entre les yeux. » J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas me montrer satisfait. Le marquis reprit : « Si vous avez rédigé un testament ou griffonné quelque lettre, si vous désirez faire parvenir aux vôtres quelques souvenirs, vous pouvez me les remettre et compter sur moi. »

Je n'exprimai qu'un vœu : celui d'être enterré avec cette perruque de loutre qu'un élan de tendresse m'avait valu. Ma fiancée d'une heure y ayant consenti, on me promit qu'il serait fait selon mon désir. Ne pouvant rendre le mal pour le mal, le reste m'importait peu.

Suivi de ses chenapans, le marquis fit demi-tour à droite et disparut.

Le moment décisif était venu. Pour la première fois, je me trouvais seul en présence de mes véritables juges. Je l'avoue, ma mort me paraissait absolument invraisemblable. Plus je contemplais ces deux créatures à peine écloses, ces rivales de l'Aurore, mes fiancées du matin, plus je me refusais à admettre qu'elles donnassent la mort pour une aussi piètre défection. Ma modestie me criait que j'étais indigne d'aussi sanglantes représailles. Le plus parjure des Floriquet valait-il qu'on se chargeât la conscience d'un crime? Si j'avais pu le supposer, je serais, très certainement, mort de peur bien avant que commençassent les préparatifs de mon exécution.

Mon attitude ferme, quasi souriante, ne laissa pas que de faire une bonne impression sur mes adorables meurtrières.

« Partons, s'écria Sophronisbe.

— Partons, » soupira Bellonnette.

Celui des quatre nègres qui portait la pelle et la pioche s'approcha des jeunes filles. Il s'agenouilla devant elles et attendit qu'on l'autorisât à parler.

« *Nongouko, Bikili tomba* (1) ? demanda Bellonnette, qui parlait le plus pur Congo aussi couramment que les français.

— *Vani ienda, foumou boti* (2), répondit l'esclave.

— *Kouanan mongo* (3). »

Je pourrais faire montre d'une érudition peu commune et continuer ce récit en congolais; on me saura gré, je l'espère, de m'en tenir à la langue des Bossuet et de La Bruyère.

« Dois-je l'attacher ? demanda le nègre porteur de cordes.

— Lie-lui les poignets, » s'empressa de répondre Sophronisbe. Et comme je me récriais : « Tu l'attacheras, ensuite, à la queue de ton cheval, ajouta-t-elle. Si la bête est vicieuse et s'avise de ruer, peu importe! » Et comme j'essayais de protester : « Si ton prisonnier tente de fuir, tu lui mettras les entraves; s'il se débat, étrangle-le. »

Bellonnette demeura silencieuse, mais je la vis pâlir et frissonner. Comment avais-je pu hésiter entre sa sœur et elle ?

Tout n'était pas perdu. Mon éloquence allait, très certainement, me tirer d'affaire. J'avais préparé un de ces discours à la fois logiques, persuasifs, brillants, touchants et entraînants auxquels rien ne résiste. Mes juges seraient, tout d'abord, captivés par l'exorde. Ils ralentiraient, peu à peu, le pas, et s'arrêteraient, émus et terrassés par le charme touchant et persuasif de la narration. Avant que j'arrivasse à la confirmation, leurs yeux se rempliraient de larmes. Entraînés par la chaleur de la réfutation, ils se précipiteraient dans mes

(1) « Approche. Que veux-tu ?

(2) — Savoir où nous allons, bonne maîtresse.

(3) — Dans la montagne. »

bras en me faisant des excuses, que je chercherais vainement à interrompre, et, sans qu'il me soit besoin d'en venir à la péroration, nous reviendrions à la marquisière, bras dessus, bras dessous, sans nous hâter, par des sentiers pleins d'ombre, tapissés de fleurs et de lianes, peuplés d'oiseaux microscopiques et de papillons géants, uniquement préoccupés de rentrer à temps pour le dîner.

Le merveilleux discours ! J'en avais arrêté les points principaux ; les arguments sans réplique se pressaient dans ma cervelle ; chacun d'eux y avait pris place à son rang. Déjà j'agitais la langue et les lèvres pour entrer en matière, lorsque, à mon grand désappointement, je vis la redoutable Sophronisbe et la tant douce Bellonnette piquer des deux et nous devancer, hors de toute portée de la voix.

La déception fut grande et, tout aussitôt, la peur se mit à me talonner. J'avais cru, jusque-là, jouer le principal personnage d'un drame intime sans importance, et je devenais le héros d'une tragédie plus noire que n'en conçurent jamais Sophocle et Euripide.

Je voulus crier ; on me bâillonna. Je tentai de fuir ; on me lia les chevilles et les poignets. Je continuai de me débattre ; on me corda, en travers, sur deux chevaux, les épaules sur l'un, les jarrets sur l'autre. J'ai voyagé de bien des façons, aucune ne m'a paru aussi incommode. Pour comble de malheur, tandis que le porteur de droite trottait à larges enjambées, le porteur de gauche s'obstinait à ambler. Cette différence d'allure me brisait. Mazeppa avait pu échapper aux loups affamés et attendrir les Cosaques de l'Ukraine ; entre les mains mignonnes de deux jeunes filles, ma vie me parut courir de bien plus terribles dangers. Je perdis subitement tout espoir.

Convaincu que je n'étais plus qu'à quelques enjambées du paradis, je crus convenable d'annoncer au Tout-Puissant ma prochaine arrivée par quelques prières de choix. En vain je tentai de souder au *Pater* un *Ave* ou un *Confiteor* convenables. Les douleurs que j'endurais, les craintes qui m'assaillaient, la rage qui me possédait me rappelaient, quoique je fisse, à la réalité, et je me surpris à marmotter :

« Notre Père qui êtes aux cieux, réservez vos plus effroyables tortures dans ce monde et dans l'autre au marquis de Clospourpré. Que votre règne arrive et se manifeste sur terre par de sévères châtements. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, avec beaucoup de beurre dessus, s'il est possible ; car rien ne témoigne mieux de votre gloire et de votre bonté pour l'espèce humaine qu'un bon repas. Pardonnez-moi mes offenses, mais soyez sans pitié pour ceux qui m'ont offensé. »

Cette oraison a dû s'égarer en route. Ainsi soit-il.

Bien qu'il aboutit à ma tombe, le trajet me parut long. Sur chacun des chevaux que mon corps accouplait, un nègre était monté en croupe. Celui de gauche

portait la pelle et la pioche ; celui de droite tenait le coutelas et me l'appuyait à chaque instant sur la gorge, en souriant.

« Toi pas s'impatienter, moussu, me disait-il. Tout suite arrivés. Mademoiselle fait pif-paf et toi Kikiribou. Couic ! p'us souffri. »

Cet avis n'était pas fait pour m'apaiser, aussi me mis-je à hurler de plus belle.

« Si toi crier, moussu, ouvri ventre à toi. Ça mauvais ! Ça fait mal ! » reprenait le nègre de sa voix la plus câline. « Pour passer temps, moi chanter pour toi. Gentil, moi ! gentil. » Et il entonna, sur un air plaintif, cette chanson populaire sur la côte d'Angole :

Quand patate s'ra cui'
Moi manger li.
Patate est lan di feu.
Crab' dedans !

En dépit des cris déchirants qui accompagnaient le dernier vers, cette petite poésie ne parvint pas à me distraire. Que faire ? se résigner. Faute de mieux, je le tentai.

A quoi bon parler longuement de ce qui nous a été désagréable ? Choyer un mauvais souvenir, c'est se gargariser, de gaieté de cœur, avec du mauvais vin. Je vous ferai donc grâce des détails de ce douloureux voyage.

Ma surprise, ma terreur redoublèrent, en arrivant au rendez-vous. Sophronisbe nous y attendait seule.

XX.

Où pouvait être Bellonnette ? Ne devais-je pas recevoir la mort de sa main ? Elle eût dû être là. En vain mes yeux la cherchaient de tous côtés. La mort n'était tolérable que venant d'elle. Elle absente, je n'avais rien à espérer.

Lorsqu'on m'eut remis sur pieds, je me sentis défaillir.

« Qu'on l'attache à un arbre, puisqu'il refuse de se tenir debout, s'écria la digne fille du marquis de Clospourpré. Quelle piteuse contenance ! Il faudra se hâter pour la frapper vivant. » Les quatre blancs lui ayant obéi, elle reprit : « Éloignez-vous. Au carrefour de l'Arapabaca (*Spigelia antihelmia*), vous trouverez M^{lle} Bellonnette et vous exécuterez ses ordres. Laissez ici vos chevaux. Toi, Zizi, donne-moi ton couteau. Tu n'en as que faire. Je puis en avoir besoin. Vous reviendrez dans une heure. Un dernier mot. Les coups de feu que vous entendrez ne devront ni vous effrayer, ni vous surprendre. Je compte m'exercer avant d'en finir. Et maintenant, partez. »

Je demurai seul avec la tigresse. Je ne la perdais pas de vue. Chacun de ses mouvements me donnait un avant-goût de la mort. Le soleil faisait courir des

éclairs sur le canon de sa carabine. Ils me donnaient le vertige; et je ne pouvais pas détourner les yeux. Au fond de l'arme, la mort était pelotonnée. Elle n'attendait qu'un geste de la jeune fille pour s'élançer sur moi.

L'avouerez-je ? une transformation aussi subite qu'imprévue s'accomplit en moi. J'en voulais terriblement à Bellonnette de n'être pas là, fût-ce pour me briser le crâne. Elle avait été ma dernière espérance, elle devait réjouir mon dernier regard, elle eût pu me sauver et me faisait défaut. N'étais-je pas trahi, abandonné par elle, moi qui l'adorais encore un quart d'heure auparavant ? Je l'aimais depuis fort peu de temps, en somme ! Sophronisbe avait donné la vie à mon cœur encore vierge. C'est en son honneur qu'il avait sonné ses premiers, ses plus éclatants carillons. Sa colère était légitime et me remplissait d'orgueil. Comment avais-je pu la trahir pour la lénitive Bellonnette ?

Jamais elle ne m'avait paru si belle. A l'ombre du feutre aux larges bords qui abritait son front, ses yeux étincelaient comme deux diamants noirs. Ses lèvres de pourpre appelaient les baisers ; son sourire dédaigneux les tenait à distance. Tout en elle éveillait, à la fois, les désirs les plus ardents et le respect le plus profond. Ses cheveux bais, safranés, abondants et finement crespelés, roulaient sur ses épaules en cascade charmante. Lorsque la brise privilégiée les soulevait, il semblait, tant on en avait envie, qu'ils vous frôlaient. D'y penser, l'on ressentait dans tout son être des frissons exquis. Un fichu de fine mousseline, après avoir caliné son cou à demi découvert, et s'être croisé sur sa poitrine à la fois juvénile et robuste, achevait son doux parcours autour de sa taille. Elle portait court la jupe, ce qui permettait d'admirer ses chevilles fines, le bas de ses jambes rondes, ses pieds étroits et cambrés qu'empressonnait une chaussure montante de peau de buffle trois fois assouplie.

Entre celle qui m'aimait assez pour me tuer et celle qui m'aimait assez peu pour me fuir à l'heure dernière, comment aurais-je hésité ? Et puis, enfin, seule arbitre de mon sort, Sophronisbe symbolisait, pour moi, la vie, la liberté, la jeunesse, la beauté, l'amour. J'allais lui crier l'*hosanna* de ma tendresse ressuscitée, lorsqu'elle prit la parole. Le respect, l'admiration, l'anxiété me paralysèrent les lèvres, et je demeurai immobile et tremblant comme Moïse au plus haut du Sinai, lorsque Dieu daigna lui révéler sa loi.

« On pourrait croire, en vérité, que ce tête-à-tête, que je vous ai ménagé, est peu de votre goût, monsieur... Floriquet. Vous cherchez ma sœur des yeux... »

J'essayai de répliquer. Elle m'arrêta aussitôt. Ne vous défendez pas d'être fidèle quelques heures. Ma sœur s'occupe de vous. Oui, monsieur Floriquet, ma sœur a cette bonté. Tandis que votre fiancée prépare la couche au fond de laquelle vous allez reposer, j'aurai le regret de vous loger une balle entre les deux yeux. »

Tout en m'adressant la parole, Sophronisbe, pour s'exercer et me convaincre de son adresse, lançait des pierres dans l'air et les brisait au vol, à coups de carabine.

« Vous le voyez, je ne vous manquerai pas. Soyez donc rassuré. Vous m'avez atrocement fait souffrir ; je ne veux pas que vous souffriez par moi. Si vous deviez vivre plus d'une heure, je me garderais bien de mettre mon cœur à nu devant vous. L'âme, plus encore que le corps, s'il se peut, est farouche. Mais, dans quelques minutes, dont il dépend de moi seule d'augmenter ou de diminuer le nombre, vous n'existerez plus. Oui, je vous ai follement aimé. Vous m'êtes apparu, tout d'abord, comme un vaillant gentilhomme. Vous avez passé notre seuil meurtri, sanglant, malheureux. J'ai aussitôt rêvé de corriger le sort qui vous avait si injustement traité. Ces rêves d'avenir, vous m'avez encouragé à vous en faire la confiance par vos aveux mensongers, par vos promesses déloyales. Toutes les lâchetés, vous les avez commises ; toutes les trahisons, vous me les avez infligées. Si vous m'aviez, dès le début, avoué votre affection pour ma sœur, je serais morte plutôt que d'y mettre obstacle. Mais non, de gaieté de cœur vous avez profané la tendresse autant qu'il est donné au plus misérable de le faire. Lorsque j'ai appris votre déloyauté, j'aurais dû vous haïr. Hélas ! quelle n'a pas été ma honte, lorsque j'ai dû me convaincre que je vous aimais toujours. Vous aviez encore pour vous le prestige de votre origine, de votre héroïsme... J'ai dupé mon cœur à plaisir. J'ai été folle, j'ai été lâche, j'ai été sotté. Faut-il que vous soyez près de la mort pour que je trouve le courage de vous faire de pareils aveux ! Et ce n'est rien encore. J'ai appris, presque aussitôt, que vous n'étiez digne de moi à aucun titre. Vos sentiments vils étaient conformes à votre origine. Le noble héros auquel j'avais donné mon cœur et voué ma vie était un piètre sire parti de bas, resté en route. J'aurais dû, cette fois, du moins, vous mépriser... Qui sait ? Je vous méprise peut-être. Ce qui est certain, c'est que, malgré tout, je vous aime, que j'en rougis, que je me hais, que, par pitié pour mon père seulement, je ne me tue pas à cette place, devant vous... Et puis, j'aurais honte de paraître devant le dernier juge souillée comme je le suis. Je vous chasserai de ma pensée, je vous arracherai de mon cœur, dussé-je y consacrer chacune des heures de ma vie. Mais il faut pour cela que vous n'y soyez plus, et, si loin que vous alliez sur terre, qui sait si je ne songerais pas à vous aller rejoindre. Tandis que, là-bas, dans la mort... Ah ! pauvre de moi, avoue donc toute la vérité : dans la mort, je te rejoindra aussi, et je ne veux pas que tu meures. »

Eperdue, les yeux pleins de larmes, Sophronisbe se jeta sur moi. Le front caché sur mon épaule, les yeux clos, pressée d'échapper à la réalité, la superbe vaincue me pressa sur son cœur, faisant ainsi à la nature des concessions inoubliables.

A moins d'avoir traversé les mêmes épreuves, — et qui donc pourrait s'en vanter? — il est à peu près impossible de se rendre compte des sentiments qu'éprouve un pauvre être qui, brusquement, en quelques heures, fiancé à une noble et adorable blonde, autorisé à croire au bonheur éternel, calomnié, condamné à mort, rassuré, perdu sans ressources, abandonné de tous, écartelé à demi... apprend qu'il est adoré par une créature merveilleuse aux cheveux d'or crespelés qui devait lui brûler la cervelle au fond des bois et dont il reçoit les caresses, lié à un arbre au tronc noueux.

Sophonisbe ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'insuffisance des ressources dont je disposais pour lui prouver à quel point j'appréciais ses sentiments. Elle coupa mes liens. Je tombai à ses pieds.

.....

J'ai toujours professé pour l'éléphant une sympathie particulière. Ce pachyderme, auquel on serait disposé à attribuer des sentiments grossiers, a des délicatesses amoureuses à nulles autres pareilles. Je rougirais de me montrer inférieur à l'éléphant. Si jamais ces pages sont livrées à la publicité, le lecteur me pardonnera de jeter un voile épais sur ce passage de ces mémoires. Qu'il lui suffise de savoir que, ce soir-là, pour la première et dernière fois de ma vie, je goûtai toutes les félicités dont l'amour dispose.

.....

« Et maintenant, mon bien-aimé, soupira Sophonisbe, nous allons nous quitter pour toujours. » Je me récriai, comme bien vous pensez! « Pour toujours, reprit-elle. Te suivre serait donner aux miens le coup de la mort, et jamais mon père ne consentirait à notre union. Je te dois toute la vérité. Si je me suis abandonnée sans réserve au courant qui m'entraînait vers toi, c'est que j'avais la certitude que ce jour n'aurait pas de lendemain. Gardons pieusement le souvenir de ce rêve qu'un rien pourrait souiller. Ce qui s'est passé n'a pas existé. Si tu étais mort aujourd'hui, je t'aurais pleuré sans relâche et en serais morte. J'avais amassé à ton profit, au temps des illusions, des épargnes de tendresse que je suis et serai éternellement heureuse d'avoir épuisées avec toi. Mais, vois-tu, si, demain, je me réveillais M^{me} Floriquet, je te haïrais certainement. Je ne suis pas faite pour toi et te rendrais malheureux. Tu n'es pas fait pour moi et peux en rendre une autre heureuse. Tout le bonheur que tu pouvais m'offrir, tu me l'as donné. Estime-toi heureux. Tout le monde ne dispose pas d'une heure de félicité parfaite et ne trouve pas à en faire un aussi éblouissant échange. Tu vas partir.

— Partir! Je n'en ai ni le courage ni la force.

— Aux paroles si tendres que je viens de t'adresser, mon bien chéri, doivent, je le vois, succéder quelques paroles de raison. Il n'y a plus de bonheur pour nous

côte à côte. D'une façon ou de l'autre, il faut que tu disparaisses. Si la liberté que je t'ai conquis, si le doux rêve que nous avons fait ne te décidaient pas à prendre la fuite... je devrais, mon cher monsieur Floriquet, en revenir au projet primitivement conçu par mon très honoré père, et vous loger une balle entre les deux yeux. Je ne sais si je me trompe, mais vous paraissez m'avoir comprise. Nous n'avons plus que dix minutes. Tâchez de les employer aussi bien que les précédentes. Vous allez me lier à cet arbre... » Et comme, abruti de surprise, je m'y refusais : « Je ne dois pas vous avoir rendu la liberté. Je vous aurai détaché par bravade et vous en aurez abusé... uniquement pour me mettre à la gêne, ajouta-t-elle vivement en baissant les yeux. Vous prendrez cette arme, ces munitions. Vous monterez le cheval que voici, le mien ; c'est le meilleur des écuries de mon père. Vous avez huit minutes d'avance. Partez, et que Dieu vous protège! » Une fois liée : « Tu peux m'embrasser une fois encore. Je ne serai jamais à d'autre. Va! »

M'a-t-elle tenu parole? Je l'ai trop aimée pour le souhaiter. Je n'ai plus jamais entendu parler d'elle. Quant à moi qui n'avais rien promis, je suis resté fidèle à cet étincelant souvenir. Aucune aventure ne m'a jamais tenté. Grisé, pour le restant de mes jours, par cette gorgée d'ambrosie, j'ai toujours dédaigné la piquette.

XXI.

Je demeurai deux mois en route. Quel voyage! A quel bon en enregistrer ici les mille incidents? Ce ne sont pas mes mémoires que j'ai entrepris d'écrire, et je rougis d'avoir autant parlé de moi. On me pardonnera, toutefois, si l'on songe que ma vie n'a jamais cessé d'être liée à celle de M. le vicomte Fanfluche de La Panique. J'ai dû imposer silence à ma modestie et, pour motiver ce qui précède, pour expliquer ce qui va suivre, entrer dans certains détails auxquels ce grand homme n'était qu'incidemment mêlé. Et puis, je l'avoue, j'ai pris un orgueilleux plaisir à retracer les faits à l'occasion desquels j'ai éprouvé mes plus grandes douleurs et ma seule vraie joie.

Épuisé par un voyage de deux mois, j'étais, en arrivant à La Mobile, absolument méconnaissable. Les cent lieues qu'il m'avait fallu franchir n'étaient sillonnées par aucune route. Que de fois je me suis égaré en traversant les mouts d'Apatache, la rivière aux Perles, le territoire vierge des Criks insoumis, des Chaactas, des Natchez révoltés! On m'a volé mon cheval dès la première semaine; ce qui m'a contraint de voyager pédestrement jusqu'au jour béni où j'ai pu voler, à mon tour, une nouvelle monture. Je me suis nourri, les trois quarts du temps, de fruits inconnus, aux propriétés les plus diverses, et de la chair crue de

quelques oiseaux abattus. J'ai été traqué comme une bête fauve, blessé à dix reprises, dépouillé par les hommes, épargné par les panthères et les serpents. Aussi, parti à l'improviste, sans ressource aucune, est-ce le cuir tanné, barbu, maigre à faire peur, défailant, grelottant la fièvre, traînant le pied, couvert de loques, vieilli de dix ans, que j'arrivai en vue de La Mobile.

Lorsqu'il aperçut au loin la terre promise, certes! Moïse ne ressentit pas plus de joie que je n'en éprouvai. La ville n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Les limites en étaient provisoirement posées, les alignements en étaient à peine tracés. Les quelques maisons de bois dont les escaliers couverts grimpaient à l'extérieur jusqu'au premier étage, et qu'une peinture aux tons harmonieux rendait propres et agréables à l'œil, formaient tout le luxe, dans ces temps de simplicité et d'innocence.

Je venais de traverser les forêts les plus majestueuses, les fleuves les plus imposants, les montagnes les plus surprenantes qu'il soit donné à l'homme de contempler, et la vue de cette bourgade à peine ébauchée me remplît d'admiration.

Que de changements depuis mon départ! La maison du docteur Desportes avait, enfin, ses deux étages. Sur le Cours de France, au coin de la rue du Presbytère, une boucherie s'était installée. Le port s'était agrandi. Vingt voiliers y attendaient leur cargaison; vingt autres déposaient la leur sur le quai de l'Entrepôt. L'église avait reçu les cloches qu'on lui avait promises. Elles se trémoussaient à qui mieux mieux. Déjà les hirondelles en avaient pris leur parti. J'avais des larmes plein les yeux lorsque je mis le pied dans la rue Saint-Louis, où s'élevait la maison de mon illustre élève.

J'aurais pu en vouloir au cher enfant du mauvais tour qu'il m'avait joué. Son ingratitude, son égouisme avaient failli me coûter la vie. A quoi bon récriminer? Le principal attribut de la noblesse n'est-il pas l'impunité? A quoi servirait d'abriter dans ses veines un sang tout spécial, si l'on ne jouissait pas d'immunités sans bornes? J'ai bien des fois maudi le sort qui m'a fait naître de parents abjects; lorsque, par aventure, j'ai maudi mes supérieurs, je m'en suis toujours voulu et toujours repenti.

Quelque désir que j'en eusse, je ne crus pas devoir me faire reconnaître des amis que je rencontrais. L'un d'eux, attendri par mon extrême dénuement, et bien qu'il ne soupçonnât pas qui j'étais, me glissa dans la main une pièce blanche. J'eus grand-peine à ne pas lui sauter au cou, mais je voulais que M. le vicomte fût le premier que surprit mon retour. M^{me} Eulalie serait certainement attendrie en me voyant revenir en si piteux état, en si misérable équipage. La bonne dame devait être à deux doigts de sa délivrance. Quel plaisir j'aurais à former, à son heure, l'esprit, le cœur, l'esto-

mac, le tempérament du précieux rejeton prêt à naître! Ce serait un garçon! Les Fanfluche, race sans pareille, n'ont jamais engendré que des fils, laissant à de moins privilégiés la tâche de procréer des filles.

A chaque pas je distinguais mieux la bonne maisonnette que j'avais quittée, le cœur gros, pour voler à la gloire par procuration. Proserpine repassait le linge de la semaine, sur la terrasse. Célédonia, la cuisinière, une bien brave fille toujours disposée à mettre, à mon profit, quelque chatterie en réserve, revenait du marché. Son couffin était bourré de victuailles de choix, dont j'espérais bien avoir ma part. Que de revanches à prendre! J'allais être paresseux et gourmand tout à mon aise, jusqu'au jour où les couleurs rubicondes, le menton à triple étage et le ventre rebondi me seraient revenus.

Tout avait conservé sa riante allure, et je me disposais à entrer, lorsque le gardien du logis, un molosse formidable, sortit brusquement et, me reconnaissant, s'élança sur moi pour me faire fête. J'étais si faible que je fléchis sous le choc et tombai à la renverse, assis sur la chaussée, où il continua de témoigner sa joie de me revoir par ses aboiements, ses gambades et ses coups de langue.

J'étais trop heureux pour que le portier ne s'en alarmât pas.

Pollux tomba subitement en arrêt, flairant l'espace, alléché par une piste dont j'étais loin de prévoir l'importance. De seconde en seconde ses yeux devenaient plus brillants, sa queue battait l'air, des frissons incessants striaient son pelage fauve. Il semblait qu'il se refusât à croire à la réalité de sa découverte. Puis, tout à coup, sans qu'il me fût possible d'y mettre obstacle, il se jeta sur ma perruque de loutre, seul témoignage qui me restât d'un passé sans retour, et l'emporta triomphalement.

La nature n'accorde à l'homme que des joies passagères, joies d'autant plus courtes qu'elles sont plus intenses. Le bonheur est dosé par Dieu. Plus l'essence qu'il nous destine est précieuse, plus la goutte qui tombe sur nous du paradis est petite. J'avais en un instant, il faut le croire, épuisé ma ration...

Sur le seuil m'apparut Théodebert-Gontran-Urbain Fanfluche, vicomte de La Panique, imposant et vévêche.

« C'est vous qui avez fait peur à mon chien?... vociféra-t-il en avançant vers moi.

— Au contraire, monsieur le vicomte, répondis-je tout tremblant. Du plus loin que Pollux m'a aperçu, il s'est élancé pour me faire fête. Monsieur le vicomte me reconnaît bien? »

Mon ancien élève me dévisagea. La grimace qu'il fit ne me laissa aucun doute : il m'avait reconnu. Ma présence lui était absolument désagréable; aussi me répondit-il :

« Ignore qui vous êtes. Je ne vous ai jamais vu. Détalez au plus vite.

— Détaler!... Mais je suis Floriquet... le malheureux Floriquet... votre serviteur, votre ancien précepteur.

— Vous mentez. Floriquet était affreux, mais pas à ce point.

— Vous ne pouvez pas avoir si rapidement oublié celui qui vous a tant gâté.

— Personne ne m'a gâté, et Floriquet est un coquin, un drôle, un imposteur que je ferai mourir sous le bâton, s'il a jamais l'audace de se présenter devant moi. Ceci dit, faquin, as-tu encore l'audace d'être Floriquet?

— Qu'il m'en cuise ou non, hélas! oui, je le suis, soupirai-je consterné.

— Alors, bandit!... » Le vicomte leva sa canne. Je tendis le dos.

« Bâtonnez-moi si c'est votre bon plaisir, m'écriai-je, vraiment désolé. Aplati, les membres dispersés, pourfendu, écrasé, mort ou ressuscité, je demeurerai Floriquet... et ce n'est pas le meilleur de mon affaire! » Je m'attendais à recevoir une grêle de coups; mon élève avait changé d'avis. Il baissa le bras et se mit à réfléchir. Ce répit me rendit un peu de courage, et je repris : « Battez-moi, hachez-moi, chaque morceau de mon être vous criera : Merci? C'est plus fort que moi. Me faites-vous du mal, je vous sais gré de ne pas m'en faire davantage; m'oubliez-vous, je vous bénis de m'épargner. » Et, comme M. le vicomte demeurait silencieux, je m'enhardis et ajoutai en baissant la voix : « Sans faire une observation, sans tourner la tête, lorsque vous m'avez donné l'ordre de vous remplacer auprès de M. de Lusser...

— Me remplacer!... devant l'ennemi!... Je l'ai donné un ordre pareil?... Moi?... s'écria, ivre de colère, Fanfluche, vicomte de La Panique. Alors, je suis un déserteur?

— Monsieur le vicomte!

— Un lâche?

— Je n'ai pas dit cela.

— Un capon bon à fusiller?

— Oh!

— Mes ancêtres étaient des imposteurs, indignes de leur renommée?

— Bonté divine! Qui a dit cela?

— Vous, monsieur, vous. Je les vaux bien, mes ancêtres.

— Assurément.

— Je vaux peut-être mieux qu'eux.

— J'allais le proclamer.

— S'ils valaient moins que moi, qui ne suis qu'un pleutre, à vous entendre, de quelle honteuse lignée suis-je donc issu?

— Si j'osais vous faire remarquer...

— Nous vous avons comblés, et voilà notre récompense : la calomnie, l'ingratitude. J'en ai cent fois

prévenu mon père; il n'a jamais voulu entendre raison. Nous vous avons toléré sous notre toit. Vous n'avez pas avalé une bouchée, une gorgée, que nous ne vous en ayons fait l'aumône. Que nous avez-vous donné en échange?

— L'éducation.

— Allons donc! Vous n'êtes qu'un âne... et moi aussi.

— Je vous ai prodigué les bons préceptes, les bons exemples.

— Parlons-en! Si vous êtes licencié en goinfrerie, docteur en ivrognerie, c'est tout le bout du monde. Et je vous déferais le verre et la fourchette au poing. Oui, je vous déferais!

— C'est possible. Il y a si longtemps que je n'ai mangé, que je n'ai bu.

— Trop boire, trop manger, la belle affaire! La canaille mange trop, la canaille boit trop, le peuple se gave. Le spectacle de sa défaite est écœurant. Le gentilhomme a seul la science des excès. S'il glisse sous la table, c'est le sourire, c'est le fredon aux lèvres, et chacun aspire à l'y suivre. Vous buvez en vrai pleutre, en roturier. »

M. le vicomte était vraiment beau d'enthousiasme lorsqu'il reprit :

« Croyez-vous que je me suis croisé les bras à table depuis votre départ, monsieur mon professeur? Je me fais fort de vous coucher sous la nappe, et je vous offre une fiole bourguignonne d'avance.

— Je préférerais l'avoir en plus qu'en moins. Sur ce terrain, j'ai toujours battu monsieur le vicomte... et de plusieurs longueurs de bouteilles.

— Il est dit que ce misérable me calomnierait en tout et pour tout.

— Monsieur le vicomte oublie les agapes du Grand-Saint-Fridolin.

— En 1731, j'étais un enfant. Il y a onze ans de cela. Aujourd'hui...

— Je vous battrais de plus belle. »

M. le vicomte, blême jusque-là, devint pourpre :

« J'en aurai le cœur net, » dit-il, frissonnant d'indignation.

Et comme, ravi par la perspective du repas qui me tombait du ciel si à propos, je mettais le pied sur le seuil, il me prit à la gorge et me repoussa :

« N'entrez pas! reprit-il d'une voix sourde. Je ne veux pas que vous entriez. Vous allez vous rendre à bord de La *Belle-Eulalie*, capitaine Fioraventi. La *Belle-Eulalie* est un joli brick de douze canons de quatre livres de balles, doublé de cuivre, que j'ai acheté dans un but... que je n'ai pas à vous apprendre. Il se rend en France pour y compléter son armement. Ce soir, il met à la voile. Le commandant n'attend plus que mes dernières instructions. J'allais les lui porter. Nous dînerons à bord et... retenez bien ceci, monsieur Floriquet : nous boirons à outrance jusqu'à l'heure du

départ. Verres et bouteilles seront pointés. Si j'en ai encore la force, quand la *Belle-Eulalie* prendra la mer, je vous en avertis, je suis décidé à vous jeter par-dessus le bastingage. Faites en sorte qu'à cinq heures précises je sois ivre-mort. »

Il n'y avait pas à reculer. Mieux valait encore mourir au dessert qu'avant le potage. J'acceptai et pris le chemin du port.

Pour copie conforme :

QUATRELLES.

FLORIQUET.

(A suivre.)

L'AVENIR DE L'ARBITRAGE INTERNATIONAL (1)

Les nations sont des personnes morales. Elles font partie de l'humanité. En cette qualité, elles assument des obligations réciproques qui constituent le droit international. Mais elles ont aussi leur individualité, leur conscience, leur être personnel :

« Comme les sujets de chaque État doivent être soumis aux lois de leur patrie, a dit Fénelon, quoique ces lois soient quelquefois contraires à leur intérêt particulier, de même chaque nation séparée doit respecter les lois de la patrie commune qui sont celles de la nature et des nations au préjudice même de son intérêt propre et de son agrandissement... Il n'est pas permis de se conserver en ruinant sa famille, ni d'agrandir sa famille en perdant sa patrie, ni de chercher la gloire de sa patrie en violant les droits de l'humanité. »

Le XIX^e siècle est le siècle des nationalités. Il en a usé et abusé, et la plus noble des conceptions a souvent servi de paravent à la conquête et à l'oppression.

La Révolution française a proclamé le droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes. Jetée au vent pendant la tempête, l'idée a germé et fructifié. A la voix de la France, les nationalités endormies se sont éveillées; elles ont secoué leurs suaires, elles se sont appelées, rejointes et reformées, et, les armes à la main, elles ont réclamé le droit à l'existence. Quelques-unes, accablées par le nombre, se sont rendormies d'un sommeil éternel, comme la Pologne; la plupart sont debout et vivent. La Grèce est sortie de la guerre de 1823, la Roumanie de celle de 1853 et du traité de Paris, l'Italie de celle de 1859, la Serbie et la Bulgarie du Congrès de Berlin. L'Allemagne, issue du traité de Prague et des événements de 1866, a tourné contre la France la pointe de l'arme d'affranchissement que celle-ci avait donnée au monde.

Cet éveil des nations jeunes a inquiété les vieux États-Les uns cèdent, lambeaux par lambeaux, quelques parcelles de leur domination. L'Autriche-Hongrie essaye de faire vivre en paix les nations diverses dont la mosaïque compose sa puissance.

D'autres, comme l'Angleterre, voient poindre devant eux la menace d'une désagrégation politique possible : la vieille Irlande semble sur le point d'arracher à la race conquérante la promesse de son émancipation, tandis que les jeunes colonies, avides d'autonomie, relâchent de plus en plus les liens qui les rattachent à la métropole.

Au contraire, les démocraties fédérales résistent et se centralisent. La Suisse, la confédération modèle, profite de son sixième centenaire pour rapprocher ses trois races et resserrer l'union de ses cantons.

En Amérique, les nations sont jeunes, et les États-Unis, sûrs de leur unité, essayent d'attirer dans leur orbite toutes les républiques américaines pour en faire la plus puissante fédération que le monde ait jamais connue.

« Qu'est-ce qu'une nation? » Les penseurs se posent la question sans y répondre. Un maître de la critique historique a cherché le critérium : la race? la langue? la religion? les frontières naturelles? autant de fondements incertains, de doctrines arbitraires et funestes.

« Non, dit M. Renan, ce n'est pas la terre plus que la race qui font une nation. La terre fournit le substratum, le champ de la lutte et du travail; l'homme fournit l'âme... L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de la vie. »

Le vœu des peuples, voilà le seul fondement légitime, celui que la philosophie du XVIII^e siècle avait trouvé, que la Révolution a proclamé et que consacre la critique moderne.

*
*
*

Si les nations ont une âme collective, elles ont leurs passions, leurs souffrances et leurs joies. Elles ont leurs ambitions, et, pour les satisfaire, elles équipent des escadres et entretiennent des armées. Le monde est un champ clos dans lequel elles se heurtent. Elles luttent pour la vie commerciale, et elles ont leurs guerres de tarifs. Elles luttent pour l'expansion, et elles ont les guerres coloniales qui les mettent aux prises aux quatre coins du monde. Elles luttent pour des rivalités d'amour-propre, et elles ont leurs guerres d'étiquette. Elles luttent pour l'hégémonie, et elles ont leurs guerres de magnificence. Parfois elles luttent pour se défendre, et elles ont leurs guerres sacrées. Pour faire aimer la paix, de patients statisticiens ont dressé le bilan de la guerre. Il est monstrueux. Les deux tiers ou les trois quarts du budget de chaque nation passent à l'œuvre de la mort. « L'ogre de la guerre, disait Bastia, dévore autant pour ses digestions que pour ses repas. » De

(1) Notre collaborateur, M. Ferdinand Dreyfus, va publier, à la librairie Calmann Lévy, un volume de critique historique sur l'arbitrage international. Nous en extrayons des passages tirés du dernier chapitre et de la conclusion.

1853 à 1866, d'après M. Leroy-Beaulien, les guerres ont coûté à l'Europe un million huit cent mille hommes et quarante-sept milliards ; la guerre d'Orient a coûté cinq cent mille hommes et dix milliards ; la guerre d'Amérique, six cent soixante mille hommes et trente et un milliards ; la guerre franco-allemande, quatre cent mille soldats et quatorze milliards ; la guerre russo-turque, de 1877 à 1878, deux milliards de roubles.

Les six grandes puissances de l'Europe dépensaient, en 1875, deux milliards deux cent trois millions pour leurs armées de terre et cinq cent soixante-douze millions pour leurs armées de mer.

En 1885, leurs dépenses s'élevaient à deux milliards cinq cent soixante-cinq millions pour les premières et à sept cent vingt-huit millions pour les secondes.

En 1890, le total monte à quatre milliards soixante-quinze millions ; en 1892, à cinq milliards. L'effectif de paix est environ de trois millions d'hommes. D'après les calculs des économistes, l'effectif de guerre serait de dix millions ; en fait, il est incalculable.

Le service personnel et obligatoire a modifié les conditions des guerres modernes. La prochaine fois, l'Europe fera grand. « Tous les peuples emploient tout leur argent à préparer tous leurs hommes pour une guerre dont tous les peuples ont peur et dont tous les hommes ont horreur (1). » Les nations ne sont plus derrière leurs armées ; elles sont les armées elles-mêmes. Une mobilisation générale embrasse toute la population valide. Elle ne laisse en dehors des régiments que les hommes de plus de quarante-cinq ans, les femmes et les enfants. Elle suspend la vie civile et la vie sociale. Tout converge vers un seul but.

La science renouvelle la tactique et perfectionne l'armement. C'est elle qui est « maîtresse de la guerre dont elle change d'heure en heure les outils, les méthodes et les dimensions ».

« Les guerres sont devenues foudroyantes ; ceux qu'elles surprennent sont perdus. » Aussi, en dépit des conventions dictées à la diplomatie par l'humanité, la prochaine guerre sera terrible. Elle placera non des armées en présence, mais des nations aux prises, et les vainqueurs, épuisés par leurs victoires, se concerteront pour enlever aux vaincus de longtemps jusqu'à l'idée d'une revanche.

*
*
*

L'Europe hésite devant la perspective de ce choc suprême. Les États ne parlent que de défensive. Mais, à consulter même des incidents récents, l'histoire nous montre combien la limite est étroite qui la sépare de l'offensive, et comme, après la lutte, il est difficile de savoir qui est l'agresseur. Chacun d'avance se défend de l'être, et les hommes d'État protestent à l'envi de la pureté de leurs intentions.

De toutes parts, on n'entend que des paroles de modération : « Paix, équilibre, crainte de la guerre », tels sont les mots que se renvoient les échos des chancelleries.

Les derniers mois de l'année 1891 nous ont apporté une série de déclarations ardemment pacifiques que l'historien de l'arbitrage doit enregistrer comme un symptôme, peut-être comme une espérance, en tout cas comme un aveu de l'horreur qu'inspire la guerre, même à ceux qui la font.

Les représentants officiels qui ont la charge des affaires extérieures semblent s'être concertés pour tenir le même langage et sourire à l'avenir. Des combinaisons d'alliances inattendues ont modifié l'équilibre politique du vieux continent. Le ministre des affaires étrangères de la République française a constaté à la tribune « le rapprochement qui s'est opéré entre deux grandes nations, conséquence non seulement de sympathies anciennes, mais de la communauté d'intérêts solidaires et reconnus comme tels... Cet accord, a-t-il ajouté, est une garantie nouvelle pour la paix et la sécurité de l'Europe (1)... »

Il faudrait être sourd aux leçons du passé pour s'exagérer la portée des déclarations des hommes d'État et des diplomates. Les partisans de l'arbitrage s'inclinent devant leur sincérité ; mais ils savent combien est fragile l'équilibre qu'elles désirent et dont ils poursuivent l'avènement, autre chose « la paix armée » qui, d'après le chancelier d'Allemagne, « durera longtemps encore en Europe » : l'une, celle de l'avenir, repose sur le droit ; l'autre, celle du présent, a pour objet le maintien *du statu quo*, le respect des traités, même iniques, et elle a pour garantie des alliances, c'est-à-dire des forces combinées.

Cette différence une fois constatée, le spectacle que donne l'Europe n'en est pas moins singulier. Les peuples, comme les souverains, ont pris conscience de la gravité de la guerre. A cet égard, les progrès de la démocratie sont-ils un frein et le développement des institutions parlementaires une garantie contre les entraînements de la passion ?

En remettant le droit de paix et de guerre aux parlements, les nations libres l'ont espéré. Mais il faut compter avec les exagérations de la presse, qui grossissent et dénaturent les moindres incidents, avec les susceptibilités des assemblées, avec les séductions de l'éloquence, avec ce goût inné que les hommes réunis ont pour les paroles fières et les déclamations sonores. « Dans les gouvernements démocratiques, les querelles des hommes d'État deviennent du premier coup les querelles des nations. La dignité du peuple est engagée publiquement. Les passions collectives s'irritent

(1) Voir également les discours de M. de Caprivi, de M. di Rudini, de lord Salisbury et du comte Kalnocki (novembre 1891).

et s'exaspèrent de leur propre fièvre, » et cette fièvre est contagieuse. Une assemblée emportée ne s'arrête plus.

Le patriotisme moderne est ombrageux, souvent plus ombrageux qu'éclairé. Ce n'est point trop de l'effort des sages pour lui donner comme guide la raison. Saluons donc avec respect la généreuse phalange de ceux qui, malgré les démentis brutaux de la force, ne désespèrent pas de l'humanité. Philosophes ou poètes, naïfs ou savants, logiciens ou inspirés, tous marchent au même but. La diversité infinie de leurs travaux atteste la persistance de leurs efforts et la ténacité de leur foi. Un Kant, un Fénelon, un abbé de Saint-Pierre, un Saint-Simon sont les soldats de la même milice. Tous prêchent la croisade, ceux qui parlent au nom de la foi chrétienne et ceux qui ne croient qu'à la loi du progrès. La guerre est une maladie qu'il faut guérir. L'homme peut faire de son activité, de ses talents, de son sang un usage, selon les uns, plus utile, suivant les autres, plus conforme à sa vocation divine.

Ne sourions pas de leurs efforts ; ce sont les missionnaires de l'avenir. Mais voyons d'un sens rassisé ce qui est désirable, ce qui est possible et ce qui est pratique.....

(L'auteur montre ici, par de nombreux exemples, les progrès de la clause compromissoire et ceux de l'arbitrage spécial.)

**

Quels que soient les progrès à faire ou les progrès réalisés, l'arbitrage ne sera-t-il pas toujours limité ? N'y aura-t-il pas des questions qui doivent rester en dehors des compromis, parce que le droit de compromettre ne peut s'y appliquer ? « La vie des États, dit Montesquieu, est comme celle des hommes. Ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de la défense naturelle, ceux-là ont droit de faire la guerre pour leur propre conservation.

« Dans le cas de la défense naturelle, j'ai droit de tuer, parce que ma vie est à moi comme la vie de celui qui m'attaque est à lui ; de même un État fait la guerre, parce que sa conservation est juste comme toute autre conservation. »

Indépendance, liberté de leurs actes intérieurs, intégrité territoriale : voilà des points sur lesquels les nations ne peuvent transiger. Elles ont leur patrimoine moral, elles n'en ont point la libre disposition. Un pacte qui porterait sur l'autonomie d'un peuple serait un pacte nul, parce qu'il n'est au pouvoir d'aucun arbitre de décréter la servitude.

Au-dessus des rivalités d'ambition, d'intérêt, d'amour-propre, est l'honneur national, placé sous la garde du patriotisme, comme l'honneur privé sous la protection du respect de la dignité humaine. Il est le composé des traditions et des espérances, le legs du passé et l'héritage de l'avenir. Il est le capital indivis que les

générations se transmettent les unes aux autres, qu'elles ont reçu de leurs pères, et qu'elles doivent laisser intact à leurs enfants.

Comme les hommes, les nations ont leur conscience dont le domaine est difficile à apprécier, parce qu'il est difficile à définir. Là convergent et se mêlent l'attachement au sol natal, la communauté des sentiments, des mœurs, de la langue, la notion d'un pouvoir supérieur qui dirige l'humanité, l'idée du bon droit, la confiance en sa cause. Ce résidu intime, ce mélange de souvenirs, de traditions et de croyances, ce « moi » indéfini et infini, c'est le sentiment de la patrie, humain et divin tout à la fois, mystérieux et sacré, pour lequel les hommes combattent, souffrent et meurent.

Il y a dans l'âme d'un peuple une force mystérieuse dont l'histoire n'a jamais osé s'occuper, et dont l'opération surhumaine Est inexprimable à la parole et à l'action (1).

**

Nous l'avons dit dès le début de cette étude, nous ne reculons pas les limites de la patrie jusqu'aux bornes de l'humanité ; et quand cette patrie est la France, quand elle a pendant des siècles servi de guide, d'émancipatrice et d'initiatrice au monde, nous ne séparons pas sa grandeur de l'avenir de la civilisation.

Jetons de ce point de vue un coup d'œil sur la longue route parcourue. Nous avons fait l'histoire de l'idée de paix. Nous l'avons suivie à travers les âges, sans chercher à nous soustraire aux impressions contradictoires que nous ressentions. Devant les jeux de la politique, devant les triomphes de la force, en présence de tant de guerres, de conquêtes terminées par l'oppression des faibles et la défaite du droit, comment ne pas douter d'une justice internationale ! Comment aussi ne pas se ressaisir quand on voit la foi en la paix définitive inspirer tant de nobles esprits et soutenir tant de glorieux apôtres ! Dans leurs épreuves les plus cruelles, au milieu des ténèbres les plus opaques, les hommes se la transmettent : comme la leur sacrée dont parle Lucrèce, elle brille dans la nuit et guide l'humanité vers un avenir meilleur de justice et de progrès :

Et quasi cursores vitai lampada tradunt.

Plus on avance dans l'histoire et plus s'accroît la lutte de ces deux tendances opposées entre lesquelles nous nous débattons.

A voir les choses de haut, pendant les dernières années de notre siècle ; à consulter l'horizon lointain, l'aube apparaît. Les progrès de la civilisation, les merveilles qu'elle enfante, servent la cause de la paix. L'Europe la désire, la surveille, la proclame, s'y attache avec d'autant plus de fermeté qu'elle la sent plus précaire. Entre l'état de trêve armée et l'état de paix juri-

(1) Shakespeare.

dique, elle sent qu'il y a des obstacles dont elle voudrait venir à bout, et le principal c'est la question d'Alsace-Lorraine : « Du jour où elle serait pacifiquement résolue, il n'en est pas une de même nature qui ne s'en trouvât acheminée vers un dénouement réparateur ; et tant qu'elle ne sera pas vidée, aucune autre ne sera même abordée (1). »

Il y a vingt et un ans, la France, après une guerre malheureuse, a été obligée de signer, le couteau sur la gorge, le traité de Francfort. La Prusse victorieuse lui a enlevé deux provinces, cinq départements, un million cinq cent mille hectares de territoire et un million six cent mille âmes françaises.

L'Europe assista impassible à ce dénouement du duel. Peut-être s'en repent-elle aujourd'hui. De droit public, de vœu des peuples, de consultation préalable, il n'était pas question. La Prusse n'invoquait même pas l'ethnographie : elle ne saisissait pas seulement Strasbourg, « la clef de la maison », comme l'appelaient Vauban, mais Metz et la Lorraine.

A Bordeaux, à l'Assemblée nationale, les députés des départements annexés protestèrent de leur volonté et de leur droit de rester Français et déclarèrent « nul et non avenu un pacte qui disposait d'eux sans leur consentement ».

L'état de fait créé par le traité de Francfort existe depuis vingt ans. Il a mis en présence non pas deux nations, mais « deux états de civilisation ». La France de 1789 a admis la souveraineté du peuple fondée sur la souveraineté de l'individu. Les hommes ne sont plus attachés à la glèbe : ils sont libres. Les peuples ne sont pas un bétail dont on dispose sans les consulter : ce sont des âmes que la servitude ne peut courber. La traite des blancs n'est pas plus admissible que celle des noirs, et l'annexion n'est légitime que si elle est librement consentie.

A la force du droit, l'empire allemand oppose le droit de la force. Il est avant tout utilitaire et militaire. L'empereur-roi, le « Kriegsherr », le seigneur de guerre, passe avant la patrie et juste après Dieu.

Suprema lex regis voluntas, écrivait naguère Guillaume II sur le Livre d'or des bourgeois de Munich. « L'empereur incarne l'Allemagne unie et forte par la puissance du fer et du sang. »

L'Université a imprégné la jeunesse de la doctrine des Sybel et des Treitschke, de la doctrine de l'État prussien. Les jeunes gens sont « les gardes du corps intellectuels des Hohenzollern (2) ». La Prusse agrandie, pénétrée de l'idée de supériorité de sa race et de l'esprit d'absolutisme, pèse de tout son poids sur le Reich « militarisé ».

Depuis ses malheurs, la France s'est refaite par son énergie. A ceux qui la croyaient finie, elle s'est mon-

trée vivante, vivace et laborieuse, active et toujours généreuse. Incertaine de la route à suivre, elle a trébuché, hésité ; puis elle s'est relevée, et maintenant elle marche la tête haute et respire l'air libre à pleins poumons.

Elle s'est donné des finances, une armée, des institutions, un gouvernement. Il y a trois ans, en dépit des défiances et des bouderies, elle a étonné, ravi et charmé l'univers.

La nation est pacifique, parce que c'est une démocratie ; elle ne connaît pas la haine, mais elle n'a pas plus oublié l'Alsace-Lorraine que celle-ci ne l'a oubliée. Elle y pense toujours et commence à en reparler. « Nous n'abandonnons rien, » disait naguère son ministre des affaires étrangères à la tribune. Elle a si souvent pleuré sur toutes les nationalités malheureuses, sur Athènes, sur Varsovie, sur Milan, sur Venise, qu'elle ne peut avoir les yeux secs quand il s'agit de Strasbourg.

Si la France n'abandonne rien, l'Allemagne garde tout. La main de fer pèse sur les provinces conquises. « L'Alsace est le glacis de l'empire ; qu'importe qu'elle se ruine et qu'elle souffre ? un glacis est une chose, et les choses n'ont pas le droit d'avoir une âme. »

Un cordon de mesures vexatoires, resserré ou relâché par le bon plaisir du maître, isole les pays annexés, met les Français hors du droit commun, malgré les stipulations du traité de Francfort, et constate l'irré-médiable inaptitude de l'Allemagne à posséder ces territoires autrement que par la force.

Les événements de l'année 1891 ont amené dans les esprits une certaine détente. A Madrid, à Londres, à Rome, à Prague, en Allemagne même, des voix s'élèvent pour flétrir la violence faite depuis vingt ans à des consciences libres (1).

En juillet dernier, un Italien, un homme d'État, M. Bonghi, écrivait les lignes suivantes, bonnes à méditer pour ses compatriotes :

L'Allemagne a changé un droit public presque entièrement accepté, à savoir que l'on ne devait pas faire passer les populations d'un État dans un autre sans leur consentement. C'est la conscience seulement qui dit de quelle nation est un peuple. Or le peuple alsacien a répondu par des faits, puisqu'il ne l'a pas pu par la parole, que désormais il ne se sent plus et ne veut plus être allemand. Par conséquent,

(1) M. Castelar en Espagne ; MM. Labouchère, Stanhope, Morton, Ch. Dilke en Angleterre ; MM. Cavallotti, Imbriani, Canzio, Alfieri, Bonghi, etc., en Italie ; MM. Bebel, Liebknecht, etc., en Allemagne. — Voir également les articles de MM. Tallichet dans la *Bibliothèque universelle* (janvier 1892), et de M. Secrétan dans la *Gazette de Lausanne* (10 mai 1892) : « L'Empire, dit M. Secrétan, n'a pas su se faire aimer. Ni la douceur ni la violence n'ont pu désarmer la Protestation. Les Alsaciens n'admettent pas qu'on dispose d'eux comme d'une chose. » Voir aussi l'admirable brochure de M. Lavisse : *La question d'Alsace dans une âme d'Alsacien*, et son beau discours de Nancy.

(1) Jean Heimvech.

(2) M. Lavisse.

l'union avec l'Allemagne dans laquelle la guerre de 1870 a jeté les Alsaciens est une chose violente qui ne peut, qui ne doit pas durer, et dont l'exemple corrompt toute l'âme de l'Europe.

De ces paroles, il est bon de rapprocher celles du célèbre historien anglais, le professeur Beesly :

« Il n'y a rien de sacré dans un traité qu'autant qu'il représente une idée de justice. Livrer plus d'un million et demi de Français à l'Allemagne a été un attentat contre la morale publique, c'est le plus grand crime et la plus grosse faute du siècle, et tant que cette faute n'aura pas été réparée, il n'y aura pas de paix. Ceux qui troublent la paix de l'Europe, ce sont les Allemands, qui persistent à garder ce qu'ils ont pris en 1870, et c'est de là que viennent tous les dangers qui menacent l'Europe. En prolongeant ainsi l'appréhension d'une guerre, l'Allemagne est coupable envers toute l'Europe, et l'Europe a le droit de lui en demander compte.

L'année dernière, la Conférence inter-parlementaire de Rome n'a pas osé absorber le débat : il s'imposera à Berne en 1892 : « La question est inscrite à l'ordre du jour, et chacun se rend compte de l'action capitale qu'exercera la solution sur les destinées des peuples européens. » Cette solution, la diplomatie qui vit au jour le jour n'a qu'un souci, la reculer en vertu de l'adage célèbre : « Il n'y a que le provisoire qui dure. » Les trois grandes puissances voisines ont formé, je ne dirai pas contre nous, mais entre elles, une vaste ligue dite de la paix qui s'appuie sur de formidables armements. » Cette paix, garantie par la Triple alliance, repose sur la répartition actuelle des territoires européens. N'est-ce pas un philosophe qui a dit à ce sujet : « La paix, quelque bonne qu'elle soit en elle-même, devient amère pour un peuple quand elle est la preuve et la conséquence de sa faiblesse (1) ? » Aussi l'instinct populaire se tourne vers la grande puissance du Nord comme vers la seule alliance disponible et confirme son gouvernement dans un rapprochement plus intime fondé sur la communauté des intérêts.

Par delà ces combinaisons temporaires, des hommes d'État, des philosophes poursuivent leur idéal. « Je ne sais, dit M. Bonghi, où est l'utopie : chez ceux qui aspirent à un état de choses où tous les concepts les plus élevés de l'homme deviennent des réalités, ou chez ceux qui ont amené et qui maintiennent un tel état qu'ils ne peuvent ni y rester ni en sortir. » — « Oui, dit un Alsacien impartial, guérir la plaie qui saigne au flanc de l'Europe, affranchir l'Alsace-Lorraine de l'esclavage, la ramener à sa vie normale, pacifier l'Europe centrale, réconcilier l'Allemagne avec la France, c'est là une noble tâche faite pour passionner tous les

hommes de bonne volonté, qu'ils habitent sur la rive droite ou sur la rive gauche du Rhin. »

Le problème est nettement posé : « Appartient-il au plus fort, assisté d'un ethnologue et d'un historien, de tracer les limites des États et de se faire obéir coûte que coûte ; ou bien le soin d'arrêter ces limites doit-il revenir aux intéressés, c'est-à-dire aux populations elles-mêmes librement consultées (1) ?... »

L'avenir seul répondra à cette question. Mais on a beau la retourner sous toutes ses faces, il n'y a que deux solutions : la solution par la force ou bien la solution par le droit. Le glaive détruira l'œuvre du glaive ou la justice réparera l'œuvre de la violence.

L'arbitrage international est une des ressources mises par le droit au service de la diplomatie pour le maintien de la paix. La France ne doit ni le négliger ni s'en désintéresser, parce qu'elle aime la paix et qu'elle représente le droit.

Au lendemain de la guerre, en 1872, le procureur Renouard faisait à la Cour de cassation le discours de rentrée. Il prit pour sujet : *Le droit prime la force*. Sa péroraison est le plus noble programme qu'un magistrat, qu'un Français pût tracer à la patrie malheureuse :

Nous, les vaincus d'hier, osons le crier à la face du monde témoin de nos récentes défaites, et que les ressentiments de notre orgueil blessé n'éteignent pas en nous l'intelligence des vérités éternelles : la paix est bonne, la guerre est criminelle. Notre bien-aimée patrie ne peut donner un plus éclatant témoignage de sa renaissance qu'en ne sacrifiant pas à ses rancunes la cause de la civilisation. Qu'elle dédaigne de demander à la force la revanche qu'elle attend ; il est digne d'elle de chercher dans la primauté du droit la réparation de ses maux et le retour de tous ses enfants.

Des deux voies ouvertes, l'une ou l'autre doit conduire à la réparation nécessaire. La justice immanente travaille pour la France.

FERDINAND DREYFUS.

THÉÂTRES

M. JULES LEMAÎTRE. — *Impressions de théâtre*.

(Sixième série.)

Si je disais que M. Lemaître est suprêmement intelligent ; que son intelligence est la plus souple et la plus pénétrante qui soit ; qu'elle est assez ouverte pour lui permettre de goûter à la fois les plus pures tragédies de Racine et les drames d'Ibsen ou de Tolstoï ; que, par une rare fortune, il a le style le plus adéquat à son intelligence ; que, maître comme il l'est

(1) M. Jules Simon.

(1) Holmsh.

de sa phrase, il ne se contente jamais du rôle médiocre d'assembleur de mots ; qu'à travers sa fantaisie perce l'ingénieux bon sens d'un compatriote de Rabelais. Si je disais cela, et bien autre chose encore, les lecteurs de la *Revue bleue* me trouveraient fort ridicule de prétendre leur révéler l'auteur des *Contemporains*. Mais il est un reproche qu'on fait parfois à M. Jules Lemaitre, celui de scepticisme, et je voudrais essayer de vous montrer que ce reproche est le plus injuste, le plus injustifiable du monde.

**

A cette réputation de scepticisme, on pourrait, ce me semble, voir deux causes : la première, c'est la manière dont la critique (j'entends ici la critique théâtrale) est organisée de nos jours.

Les discussions dont le théâtre est l'objet, depuis dix ans, ont eu pour effet de diviser la critique en deux camps diamétralement opposés. Les uns estiment qu'après Scribe, Augier et M. Dumas, on n'a plus à améliorer ; qu'au moins la forme du théâtre est fixée pour jamais ; que la convention (telle qu'elle est établie aujourd'hui) doit en rester souveraine maîtresse ; que le théâtre a en somme un rôle assez restreint, mais qu'il ne faut pas lui demander « ce qu'il ne peut et ne doit pas donner » : le mot est de notre maître M. F. Sarcy. Les autres, au contraire, jurent que le théâtre étouffe dans les limites où l'on prétend l'enfermer ; qu'il est grand temps de les agrandir, d'introduire sur la scène plus d'analyse et plus de vérité ; que la forme ordinaire du drame et de la comédie est désormais surannée ; qu'il faut supprimer toute convention théâtrale, et que la « pièce bien faite » est une monstruosité artistique. — Et ce qu'il y a de beau, c'est que les uns comme les autres se réclament de Molière et de la Vérité.

D'assez académique qu'elle était au début, la discussion s'est passionnée. De plus, il s'est trouvé par hasard (est-ce tout à fait par hasard ?) que ceux qui font le mieux une pièce sont aussi ceux qui se préoccupent le moins de « mettre quelque chose dedans ». Et, de même, ceux qui s'efforcent d'introduire dans le théâtre quelques éléments nouveaux d'analyse ou d'observation ont le plus souvent négligé la facture de leurs pièces. Par suite, la question de forme est devenue la question capitale. Des deux parts, au lieu d'examiner une œuvre en soi, on a cherché d'abord à quelle école elle appartenait. Les uns s'indignent quand on leur donne une pièce non conforme au moule ordinaire ; les autres hurlent d'horreur au simple aspect d'une intrigue logiquement conduite. On s'est animé des deux côtés : des deux côtés on est sincère ; et si les uns et les autres mettent dans leurs appréciations le parti pris le plus décidé et le plus réjouissant, c'est que tous deux aiment le théâtre, et qu'ils sont convaincus que les théories de leurs adversaires lui seraient funestes. Et, de plus en plus, le point de

discussion s'est rétréci. Lisez les feuilletons dramatiques ; presque seule la question de forme y est traitée, et les arguments peuvent se résumer en ces affirmations aussi simplistes qu'opposées : « Ce théâtre-là est horrible ! » et : « Ce théâtre-ci est odieux ! » — Or cette question de forme est, je crois, assez indifférente à M. Lemaitre. Il suit avec intérêt les tentatives de la nouvelle école, et cela ne l'empêche pas de goûter certaines pièces où la convention théâtrale laisse cependant place à quelque étude de mœurs ou de caractères. Si on lui cite *Henri III et sa cour* pour un chef-d'œuvre, il répond en montrant tout ce qu'il y a de fatras, de puérité et de charabia dans le drame de Dumas ; si l'on s'exalte sur la vérité d'observation de *la Dupe*, il fait remarquer qu'il s'y trouve autant de convention et de poncif que dans les œuvres de Scribe. En revanche, *Patrie* ! lui semble un très beau drame, en même temps que *les Résignés* lui paraissent une pièce tout près d'être parfaite.

Des opinions aussi subversives ne pouvaient provenir que d'une coupable indifférence. De plus, M. Lemaitre avouait parfois ingénument qu'une première à la Renaissance, voire même à la Comédie-Française, ne lui semblait pas devoir changer la face du monde ; il s'occupait plus de la vérité des sentiments que de la manière dont ils étaient présentés sur les planches. Surtout, il était le moins dogmatique des hommes ; il lui paraissait que la critique n'est rien moins qu'un sacerdoce ; que son rôle n'est pas de départager les opinions (en faisant triompher la sienne propre) ; que ce rôle est plus modeste, plus utile, et peut-être aussi plus difficile, et qu'après des siècles d'affirmations successives et contradictoires, il consiste à donner le plus d'idées possible sur les choses, sans se croire en possession de la Vérité unique. Et comme il était bien difficile à l'un des camps de prétendre l'avoir avec soi ; comme sa curiosité intelligente et toujours éveillée le mettait à l'abri des épithètes de « vieille bête » ou de « jeune snob », gentillesses courantes que se prodiguaient les combattants ; comme enfin on tenait à ne pas avoir contre soi un critique dont la renommée s'augmentait chaque jour, il devint de mode de tourner son détachement en scepticisme. Et l'on ne se rendait pas compte qu'il n'y avait là qu'une saine appréciation des choses, que la forme du théâtre se modifie sans cesse, et que ce qui reste, c'est les vérités générales, la sincérité d'observation, c'est-à-dire le fondement même du théâtre et sa raison d'être, — choses dont M. Lemaitre s'occupait avec le plus d'attention.

Telle me paraît être la première des causes qui firent accuser M. Lemaitre de scepticisme.

**

La seconde est d'un ordre différent.

Je disais tout à l'heure que, le plus souvent, M. Lemaitre, négligeant (je veux dire ne prenant pas parti

pour ou contre) les théories en vertu desquelles les pièces étaient construites, traitait de préférence dans ses feuilletons les vérités générales. Mais encore faut-il distinguer entre ces vérités. Il est rare qu'elles soient unes. Dans leurs courses à travers les âges, elles se sont agrégé un grand nombre de vérités parasites, elles se sont développées dans le sens où les poussait la civilisation et les mœurs, c'est-à-dire l'ingéniosité grandissante de l'égoïsme humain ; et, tout naturellement, nous tenons beaucoup à ces vérités parasites, puisqu'elles sont pour nos faiblesses un réconfort et une excuse. Ce sont elles que M. Lemaître a souvent attaquées. Il les a plaisantées, tout au moins ; il a montré, et l'on sait avec quelle clairvoyance spirituelle, tout ce que les convenances sociales contenaient de pharisaïsme, tout ce qu'une apparente vertu peut cacher d'égoïsme féroce et quelquefois inconscient. Mais la connaissance des choses a rendu M. Lemaître indulgent ; il a trop de tact et de goût pour « trompeter » ses indignations. Il s'est contenté de prouver doucement, avec la délicate ironie qui est sa marque, que ces « vérités éternelles » ne sont parfois ni éternelles ni vraies. Avec son intelligence si subtile et si pénétrante, il démêle nettement les motifs assez bas de certains actes que l'on veut nous faire admirer. Au théâtre, par exemple, il nous montre clairement que quelques personnages d'Augier, cités d'ordinaire comme des modèles, sont d'une délicatesse très médiocre et même d'une probité discutable. Nous n'aimons pas à être dérangés dans notre tranquillité de conscience... Ceux qui auraient pu s'appliquer à eux-mêmes les observations de M. Lemaître ont compris, j'espère, tout ce qu'elles avaient de fondé ; mais les prendre au sérieux, c'eût été se reconnaître. Ils ont préféré sourire en disant : « Quel sceptique ! »

Je ne voudrais pourtant pas faire de M. Lemaître un apôtre ; il ne me le pardonnerait pas. Sans doute, à côté de ces vérités discutables, il lui est arrivé parfois d'en « blaguer » d'autres qui l'étaient moins. Mais cela est extrêmement rare. Pour les choses essentielles, il est très ferme et repousse toute compromission. Je ne parle pas aujourd'hui de l'auteur dramatique, mais quel singulier sceptique que celui qui a créé le personnage de *Madame Leveau*, écrit le second acte de *Révolte*, et la scène entre M^{me} Aubert et M. de Thières dans *Mariage blanc* ! Je n'ai malheureusement pas la place de vous montrer ce que chacun de ses feuilletons contient d'affirmations nettes et catégoriques. Certes, il ne confesse pas sa foi sur les places publiques, il ne proclame pas qu'il possède la vérité, mais voyez :

Il adore son pays, je ne dis pas seulement la France, quoiqu'il soit un pur Tourangeau, de la meilleure race française : mais son village, la rivière qui le baigne et les arbres qui l'ombragent ; et si vous trouvez que ce n'est pas grand-chose, songez que l'amour désintéressé

de la terre ne va pas sans un peu de tendresse pour les humbles, pour ceux qui la nourrissent et sont nourris par elle. Il hait la « spéculation », de quelque nature qu'elle soit, tout ce qui tend à remplacer le travail par le jeu de l'argent (et ceci est la pure tradition chrétienne). En général, il déteste l'argent et tout ce qui a l'argent pour but ; il connaît le mot de Bossuet qu'« il y a des choses abominables au commencement de toute grande fortune » ; il sait que l'argent est le plus grand générateur de bassesses, qu'il est l'instrument de pouvoir le plus vil et le plus démoralisant. Il déteste, de même, tout ce qui est hypocrisie, fausse vertu, et aussi le « droit à la récompense » tel qu'il est proclamé dans le théâtre depuis vingt ans. La prétention et le parti pris lui paraissent également preuves de bêtise. Il hait la violence, la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se présente : tyrannie religieuse, tyrannie jacobine, tyrannie des idées toutes faites et tyrannie des préjugés. Il ne croit guère à la coexistence des vices et des vertus, aux débâcles sympathiques et à la belle âme des cocottes. Il apprécie ce qu'on appelle la pitié russe, mais il sait qu'elle ne suffit pas à remplacer la bonté agissante et le respect de soi. S'il a la déférence la plus sincère pour les croyances des autres, il n'aime guère le snobisme de la foi, ces affirmations qui deviennent plus énergiques à mesure que leur objet paraît plus vague, et qui finiraient par nous faire supposer que le verbe « croire » n'est plus désormais qu'un verbe neutre. Pour ce qui a trait aux rapports de l'homme et de la femme, il en a plaisanté quelquefois, car il lui semblait qu'à voir le fond des choses, les rencontres des sexes sont plus souvent comiques que tragiques ; mais (rien que dans le sixième volume des *Impressions de théâtre*) relisez les articles sur *la Visite de noces*, sur *Amoureuse*, sur *l'Infidèle*, et même sur *le Duc Job* : on ne peut parler de l'invincible amour avec plus d'intelligence et de clarté. — Au point de vue littéraire, je l'ai dit, il lui est arrivé de s'égayer de l'importance que se donnaient les gens de lettres, et il répéterait à l'occasion le « Qu'est-ce que cela fait à Sirius ? » de M. Renan ; mais renestrez ses six volumes d'*Impressions de théâtre*, vous n'y trouverez pas trace, je ne dis pas naturellement d'un manque de conscience littéraire, mais d'un jugement hasardé. Je ne crois pas qu'il ait à se reprocher d'avoir jamais « exécuté » une œuvre, si médiocre qu'elle fût, sans prendre la peine d'expliquer les raisons pour lesquelles elle lui paraissait mauvaise. Et si vous saviez quelle tentation c'est, quand on ne comprend pas tout de suite une chose, de déclarer « qu'elle n'existe pas » !

... Vous penserez peut-être que le *Credo*, de M. Lemaître, — je l'ai, je dois dire, très incomplètement résumé, — est un peu négatif. Réfléchissez cependant que chacune de ces négations implique pour ainsi dire l'affirmation contraire ; et cela fait un bagage que pourraient envier certains néo-chrétiens. J'avoue que,

pour ma part, je sais un gré infini à M. Lemaître de ne pas afficher ce qu'il peut avoir de croyances. Je n'aime guère ces écrivains qui font de la copie avec les plus intimes secrets de leur âme immortelle, ces gens, semblables au héros de la chanson :

Qui montrent leurs cœurs à tous les passants!...

Au risque de passer pour sceptique, il me semble qu'on doit garder quelque chose de soi, pour soi...

* *

Ceux qui ne connaîtraient M. Lemaître que par ces quelques notes s'en feraient de lui, j'en ai peur, une singulière idée. Il est, ce me semble, tel que je viens de le dire. Mais il n'est pas que cela. J'aurais eu plaisir à suivre avec vous les diverses manifestations de son intelligence si étonnamment compréhensive. L'intelligence, on en revient toujours là quand on parle de M. Lemaître; en vérité, il n'en est pas de plus fine, de plus pénétrante et de plus attachante. J'ai à peine la place de vous le redire. Mettez que cet article est un chapitre détaché d'une étude plus longue et plus complète. J'espère bien pouvoir l'achever un jour.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Groupes.

Dans un récent et subtil article de M. Maurice Barrès, il est question d'un écrivain qui possède, assure le signataire, une autorité incontestable dans « le centre gauche de la littérature ».

Ce n'est pas la première fois qu'on applique aux groupes du monde littéraire les dénominations qui désignent les groupes du monde politique.

Ce n'est pas non plus par suite d'une assimilation ingénieuse, mais factice.

Les divers clans que l'on distingue dans nos assemblées se retrouvent partout.

Il y a partout des esprits modérés et libéraux, des esprits violents et novateurs, des esprits souples et habiles, des esprits timorés et rétrogrades.

Il est, par conséquent, naturel qu'il existe, en correspondance, une littérature centre gauche, une littérature radicale, une littérature opportuniste et une littérature réactionnaire, sans compter les multiples subdivisions et sous-comités qui morcellent progressivement les fractions-mères.

Ces groupements excellents méritent de rester.

D'abord, parce qu'ils sont spontanés, conformes aux instinctivités les plus sincères. Ensuite, parce qu'au

choc de la contradiction ou aux caresses des exhortations mutuelles, ils renforcent les dogmes opposés qu'ils ont charge de défendre. Enfin, parce que, parmi le chaos actuel, ils fournissent de la littérature une image claire, simplifiée et presque géographique.

Gardons-nous donc de vouloir dissoudre ces associations généreuses, au nom d'un scepticisme veule ou d'une flasque charité. Conservons, au contraire, nos divisions. Soignons nos antipathies. Et zut pour les adversaires ! comme s'écriait dernièrement M. Sarcey.

* *

Nous ne devons pas nous dissimuler cependant que l'esprit de groupe nous entraîne souvent à de fâcheux écarts.

Et je ne parle pas ici de l'extraordinaire partialité ni de l'inférieure injustice où fatalement il nous mène.

Une foi vivace ne va pas sans ces petits manquements à l'équité stricte.

Mais l'esprit de groupe nous conduit plus loin, hors de la littérature, jusqu'à des haines personnelles, des haines individuelles qu'il convient de réprouver, parce qu'elles choquent la logique plus encore que la morale, et qu'aux regards d'autrui elles desservent plus notre raison que notre vertu.

Elles proviennent en effet d'une erreur, d'un malentendu, d'une confusion, qu'en l'état présent il nous est bien difficile d'éviter.

Nous avons pris l'habitude de borner nos relations, de ne fréquenter que ceux de notre clan. Les autres, nos antagonistes, nous les négligeons, nous les ignorons. Nous ne savons généralement d'eux que leurs théories et leurs signatures.

Dès lors, il arrive nécessairement qu'à force de combattre ces hommes que nous ne connaissons pas, nous finissons par les confondre avec les idées qu'ils défendent, par reporter sur eux l'aversion que nous inspirent leurs doctrines, et par envelopper ce tout néfaste d'une haine aveugle qui ne différencie pas.

Nous ne parvenons, il est vrai, à ces sentiments violents que lentement, peu à peu; pourtant, sitôt que l'endosmose est complète, rien ne saurait nous retenir.

Révérence écrite, nous agissons à ce moment comme le taureau qui, se ruant sur la mante qu'on lui tend, pousse parfois ses cornes au delà de la soie, jusque dans la poitrine de l'innocent chulo, non par méchanceté ni par hostilité contre le toréador, mais parce que, à ses yeux affolés, le chiffon rouge et celui qui l'agitait ne se distinguaient plus, ne faisaient plus qu'un.

D'ailleurs, mieux que des comparaisons et des commentaires, l'aventure de deux de mes confrères, — dont je déguiserais à dessein les noms et les opinions, — vous renseignera sur la formation et l'explosion de ces haines regrettables.

Paul X... et André Z... sont diversement aimables et

déliçats; et, bien qu'ils ne figurent pas parmi mes intimes, j'ai pour tous deux une équivalente sympathie.

Paul X... est opportuniste, André Z... centre gauche. Depuis longtemps, sans avoir jamais frayé ensemble, ils polémiquaient sur les choses de la littérature, quand, par un soir de novembre dernier, Paul me confia qu'André le dégoûtait. Il eût fallu être plus étranger que je ne suis au dialecte familier des littérateurs pour ne pas deviner ce qu'une pareille déclaration préageait d'intentions mauvaises et de projets meurtriers. J'essayai de calmer Paul, de défendre André. Vains efforts!

Huit jours plus tard, le dégoût de Paul s'extériorisait en un article où André était traité comme un malfaisant public. Le malfaisant riposta le mois suivant sur un ton analogue. Depuis ces incidents, lorsqu'ils se rencontrent, les deux écrivains affectent de ne pas se voir, ou bien ils se lancent des regards chargés d'épithètes cruelles. L'autre jour, un hasard les ayant réunis chez moi, j'ai été contraint de les entre-présenter. Ils se sont salués d'un salut solennel hautain et rogue, comme on fait entre adversaires sur le terrain; et, sentant qu'ils se haïssaient maintenant pour toujours, je n'ai pas osé leur demander de se serrer la main...

Voilà où en sont venus ces braves cœurs, ces charmants compagnons, faute de s'être connus autrefois et l'avoir appris, dans des entrevues répétées, à séparer l'homme de l'idée; faute d'avoir expérimenté qu'on peut vivre en harmonie et passer des heures agréables avec ses confrères, alors même qu'ils pensent différemment sur la césure, le naturalisme et la rénovation du théâtre!

**

A ces déplorables abus de l'esprit de groupe je ne vois guère qu'un remède : ce serait d'adopter les coutumes sociables de ceux dont nous avons emprunté les dénominations significatives, de suivre les exemples de bonne entente que nous offrent les politiciens du Palais-Bourbon.

Pour moi, je ne pénètre jamais dans cette enceinte aus être frappé par les témoignages de cordialité que e dégrade publiquement nos élus.

Dans la salle des séances, ce sont de fervents opportunistes quittant leurs bancs pour aller causer un peu avec leurs collègues de la droite; d'intransigeants conservateurs aussi qui montent au fauteuil présidentiel pour échanger avec M. Floquet des plaisanteries de choix; puis, dans l'hémicycle, d'irréconciliables champions qui badinent en se frappant sur l'épaule comme l'affectueux copains. Dehors, dans les couloirs, à la buvette, pareille aménité, pareille bonhomie. Des ministres décriés se promenant au bras d'incorruptibles radicaux. Des journalistes du Roy trinquant avec les plumes les plus autorisées de la République. Partout a concorde, la camaraderie joyeuse et franche!

Mais ne croyez pas que dans ces accolades les convic-

tions des adversaires s'émeussent, ou qu'ils oublient au milieu de ces démonstrations ce qu'ils doivent à leurs électeurs. Que les débats s'exacerbent, qu'une haute question de principes se pose, et vous les entendrez accueillir l'antagoniste par des vociférations farouches, lui objecter impitoyablement « la boue de décembre », « l'orgie impériale » ou « les lois scélé-rates », et même, au besoin, proférer d'une voix éclatante des mots historiques. Ajoutez, en outre, que nos parlementaires opèrent sans effort ces voltes merveilleuses, grâce à une fréquentation quotidienne qui leur a permis de s'étudier, de s'apprécier les uns les autres, d'accorder finalement aux personnes la bienveillance qu'ils refusaient aux doctrines; et vous comprendrez tout le profit qu'il y a pour nous à tirer de la leçon donnée par ces sages.

Favorisons donc l'introduction de mœurs si intelligentes parmi nos groupes littéraires. Multiplions les occasions de nous voir et de nous connaître. Qu'un organisateur s'élève d'entre nous et prenne en main l'œuvre d'amitié et de conciliation.

Nous réunir dans un cercle, dans un local clos, me paraîtrait maladroit; car un club, loin d'être propice aux expansions sympathiques, servirait plutôt les tendances hostiles et séparatistes dont nous sommes affligés.

Je souhaiterais, au contraire, que le lieu de rassemblement fût hors de la ville, dans une campagne avenante, au bord d'un cours d'eau navigable, près de bois touffus et frais ou de belles routes ombreuses, de façon qu'on y pût pratiquer de concert les divers sports qui créent et reposent.

Rien ne serait plus utile aux réformes désirées qu'un semblable décor.

Le premier point est, en effet, que nous cessions de nous considérer réciproquement comme des abstractions haïssables, comme des entités répugnantes; et je crois que nous aurions peine à persister dans cette conception fautive, lorsque nous aurions vu nos adversaires lancer à grands coups de bras leur yole fragile, galoper le buste courbé à travers les plaines rases, ou jeter d'un large geste l'épervier aux plombs pesants.

De tels spectacles seraient souverains pour nous enseigner que ces drôles sont des hommes et pour nous pousser à rechercher si, en dépit de leurs hérésies littéraires, leur compagnie ne présente pas de l'agrément ou si leur caractère mérite l'estime.

De plus, le calme grandiose de la nature incline beaucoup à la sincérité et à l'indulgence. Volontiers, aux champs, on délaisse les irritantes querelles de l'art pour admirer les sites, retracer des impressions de voyage, former des rêves exquises de retraite rustique; et par la suite l'on sait vaguement gré à ses interlocuteurs, même aux antipathiques, d'avoir évoqué, en leur société, les bonheurs qu'on a eus ou bien ceux qu'on espère.

Enfin, si peu de rancunes littéraires résistent à ces colloques apaisants, il en est moins encore qui survivraient à un sévère à-pied en forêt, à une partie de chasse bien conduite, ou à un vaillant match à l'aviron. Dans ces rudes luttes soutenues en commun, nous acquerrions rapidement l'idée de solidarité humaine qui nous fait tant défaut; et sans doute elle exercerait son influence salutaire sur nos jugements ultérieurs.

Aussi, sauf illusion, il me semble que nous reviendrons de ces excursions dans un état d'esprit plus vigoureux et plus sain; et que, dans nos polémiques, — auxquelles il ne faudrait pas renoncer, fichtre! — nous nous abstiendrions désormais d'attaques féroces et personnelles contre des camarades que nous connaissons, pour nous en tenir rigoureusement aux pures discussions d'esthétique.

Et qui sait même, peut-être qu'à la longue la forme de nos écrits se ressentirait de cette métamorphose; peut-être qu'un jour, sur le point de dire son fait à un monsieur, nous changerions un substantif trop méchant, un adjectif trop dur, attendris au souvenir d'une silhouette bonne enfant et gracieuse, au souvenir de l'aisance avec laquelle ledit sieur franchissait les obstacles ou de l'affable sourire qu'il avait en tirant les verveux du fond des fleuves verts.

FERNAND VANDÈREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN PARISIEN ANGLAIS

Quel est le nom du mystérieux Anglais dont on vient de publier à Londres, en deux volumes, les souvenirs sur Paris? L'éditeur refuse de nous le dire, de même qu'il refuse de nous dire son nom à lui-même. Il reconnaît seulement avoir été, de 1881 à 1886, le correspondant parisien d'un journal de Londres. Quant à l'auteur des *Notes et Souvenirs* sur Paris, nous ne savons même pas s'il est mort ou vivant; mais s'il vit encore, il doit être très vieux, car quelques-unes de ses anecdotes remontent aux premières années du règne de Louis-Philippe. Il paraît, en tout cas, avoir réellement passé à Paris la plus grande partie de sa vie, entre 1830 et 1870, et s'être consciencieusement efforcé d'observer de près la vie et les mœurs parisiennes, malgré qu'il lui ait toujours été impossible de se défaire de ses habitudes d'esprit nationales, dans sa façon de voir et de juger. Mais son livre mérite qu'on y revienne plus à loisir. Voici seulement quelques extraits, qui donneront l'idée du ton et de la portée de ces deux volumes de souvenirs.

L'auteur a beaucoup fréquenté, sous Louis-Philippe, le café de Paris, qui était alors le rendez-vous de tous les beaux esprits à la mode. On y était d'ailleurs, paraît-il, admirablement servi. Balzac ayant un jour recommandé au directeur du café, Guepet, de se mettre en frais pour un prince russe qui allait venir, Guepet se fâcha rouge, et répondit à Balzac que tous les jours et pour tout le monde il se mettait en frais.

C'est dans ce café que l'auteur anglais a connu Alfred de Musset: il semble, du reste, l'avoir plutôt vu que connu, car Musset, à l'en croire, n'était guère abordable, et le portrait qu'il en fait est tout extérieur :

« Avec sa haute figure élancée, sa barbe et ses cheveux noirs élégamment ondulés, ses yeux bleus, et son nez et sa bouche d'un dessin si délicat, Musset donnait l'impression d'un officier de cavalerie dandy en civil, plutôt que d'un poète; il n'était pas sans mériter un peu, au point de vue physique comme au point de vue intellectuel, du moins au premier aspect, le surnom de *Miss Byron*, que lui avait appliqué le sculpteur Préault. Il y avait dans tous ses mouvements une grâce féminine... Mais une connaissance plus approfondie le rendait plus sympathique. Il n'était ni aussi hautain ni aussi susceptible qu'il le semblait d'abord, mais seulement très réservé, et, dans ses meilleurs moments, très triste, pour ne pas dire mélancolique. Ce n'était pas affectation, comme on l'a dit si souvent, mais le résultat de sa nature. L'accusation de bateur lui vient de sa myopie, qui était extrême, et l'obligeait à considérer chacun d'un regard fixe et dur, sans la moindre intention d'offenser. »

Dumas le père, au contraire, était l'affabilité même, et particulièrement à l'égard des Anglais: il se croyait tenu, par reconnaissance, disait-il, à des soins spéciaux envers les compatriotes de Shakespeare et de Walter Scott. Il était dépensier au delà de toute imagination; et sa marotte la plus extraordinaire était de se croire un cuisinier de génie. Il se prêtait beaucoup mieux doué pour la cuisine que pour la littérature; et chaque fois qu'un plat lui paraissait réussi, au café de Paris, il descendait au sous-sol pour s'en entretenir avec le cuisinier.

L'auteur de ces *Souvenirs* a beaucoup connu l'actrice Rachel: elle était aussi avare que Dumas était généreux. Elle avait la singulière manie de faire des cadeaux, pour ensuite reprendre aux gens ce qu'elle leur avait donné. Un jour qu'elle avait donné une bague à M. Alexandre Dumas fils, celui-ci, après l'avoir remerciée avec un profond salut, lui remit la bague au doigt: « Permettez-moi de vous la donner à mon tour, mademoiselle, dit-il; cela vous évitera de me la redemander. » L'acteur Beauvallet n'y mettait pas tant de façons: « Le poignard que vous m'avez donné, lui dit-il un jour, je l'ai attaché par une chaîne au mur de ma loge, pour être sûr qu'il n'en disparaîtra pas pendant mon absence. »

Voici, enfin, un mot amusant d'un Parisien sur lord Brougham, qui, paraît-il, avait la rage de parler français et massacrât affreusement notre langue: « Quant à lord Brougham, il n'y a, pour lui, qu'un pas entre le sublime et le ridicule: c'est le Pas-de-Calais, et il le traverse trop souvent.

* *

LE SPORT ÉLECTORAL EN ANGLETERRE.

Toute la population anglaise est en train de se livrer au genre éminemment national du pari, au sujet des prochaines élections de la Chambre des communes. On cite plusieurs enjeux considérables. Ainsi le succès du parti libéral, s'il a lieu, apportera à M. Labouchère, en outre de la plus vive satisfaction patriotique, un bénéfice de 500 livres sterling, enjeu de divers paris engagés par le fameux député radical.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMERO 3

TOME I.

16 JUILLET 1892.

LE GRAND FRÉDÉRIC AVANT L'AVÈNEMENT

La politique du père.

I.

Quand Frédéric observait l'Europe, ce n'était pas pour le seul plaisir d'y noter des caractères et d'y prendre des portraits. Il étudiait par le menu les affaires grandes et petites, et la conduite de toutes les cours, surtout, bien entendu, celle de la cour de Berlin. Et il n'a pu s'empêcher de dire ce qu'il eût fait, au lieu et place de son père, pendant ces dernières années du règne, où chaque printemps offrait à la Prusse l'occasion, qu'elle ne saisissait pas, de donner « le bon coup de reins ». Entre la politique du roi et celle que le prince royal conseillait et qu'il eût pratiquée, s'il avait été le maître, le contraste est vif. On prend, à comparer les deux manières, un avant-goût du règne du grand Frédéric.

**

En ce temps-là, les cabinets d'Europe étaient préoccupés de trois morts attendues, qui étaient d'inégale importance, mais dont la moindre promettait une guerre générale, la mort de l'électeur palatin, celle du roi de Pologne Auguste II, et celle de l'empereur. C'était pour les hommes d'État une belle affaire rare que d'avoir à imaginer, préparer et compliquer des combinaisons en vue d'éventualités si considérables. Frédéric-Guillaume y apportait son inquiétude, son trouble, son ambition de beaucoup prendre, et la peur

de s'engager dans quelque mauvaise aventure, où il risquerait de laisser poil ou plume.

La succession palatine faisait comme le fond de ses pensées. Charles-Philippe, l'électeur, était vieux et n'avait pas d'héritiers directs. Son électorat devait passer sans difficulté à une branche cadette, les Sulzbach, mais il possédait aussi les duchés de Juliers et de Berg, qui ne faisaient point partie intégrante de l'électorat, et sur lesquels la maison de Brandebourg avait un droit d'expectative fortement établi. Or Charles-Philippe prétendait transmettre aussi les duchés aux Sulzbach. Et il avait dans l'empire un parti considérable : un frère, évêque d'Augsbourg, un autre frère, électeur de Mayence; deux de ses cousins, les Wittelsbach de Bavière étaient, l'un, électeur de Bavière, et l'autre, électeur de Cologne. Quand s'ouvrirait la succession palatine, l'empereur serait bien obligé de ménager une maison si puissante; car il avait, lui, une autre succession et fort importante à régler, la sienne. Pour transmettre tous ses États à sa fille, Marie-Thérèse, il avait rédigé l'acte fameux de la Pragmatique, qu'il tenait toujours à la main, quêtant partout les signatures de garantie. D'ailleurs, le palatin Charles-Philippe était catholique et même zélé jusqu'à persécuter les protestants; les Sulzbach étaient catholiques aussi : l'empereur ne pouvait leur préférer un protestant comme le roi Frédéric-Guillaume. Enfin, il répugnait à augmenter la puissance des Hohenzollern, qui, depuis plus d'un siècle, inquiétait les Habsbourg.

D'ordinaire, quand un prince allemand était en querelle avec l'empereur, il trouvait des appuis hors de l'empire, et, tout d'abord, en France; mais la France avait de vieilles relations avec les palatins et la Ba-

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

vière et les électeurs ecclésiastiques. Entre deux prétendants, l'un catholique et l'autre protestant, elle inclinait pour le premier. Il était d'ailleurs contre son intérêt de fortifier la position de la Prusse sur le Rhin, où elle aurait gêné le passage. D'ordinaire, quand un prince avait la France contre lui, il avait pour lui la Hollande et l'Angleterre; mais bien que Frédéric Guillaume pût faire valoir auprès de ces puissances la communauté de la religion et l'intérêt de l'Évangile, la Hollande redoutait de voir à Dusseldorf un voisin aussi formidablement armé et aussi incommode que le roi de Prusse. Quant au roi d'Angleterre, il considérait tout agrandissement de la Prusse comme une diminution de son électorat de Hanovre. Si bien que Frédéric-Guillaume avait le monde entier contre lui.

*
**

Il essaya de rompre cette coalition, mais à sa manière, maladroitement, par bonds tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et refaisant en arrière le saut fait en avant, incapable de s'engager à fond, n'inspirant confiance, ni peur ni affection à personne. Il avait un penchant à préférer l'alliance de l'Autriche à toute autre. L'Autriche s'était engagée avec lui, en échange de la garantie de la Pragmatique et de bons offices qu'il lui rendit. Elle avait promis en 1726, par le traité de Wusterhausen, d'obtenir des Sulzbach qu'ils se contenteraient de Berg et lui laisseraient Juliers, et elle avait renouvelé cette promesse par le traité de Berlin, en 1728; mais elle s'était engagée antérieurement envers les Sulzbach à leur procurer toute la succession de Charles-Philippe, et, quand elle fut délivrée, vers 1730, des craintes qu'elle avait eues, un moment, d'une coalition européenne, elle se moqua du roi de Prusse. Mais Frédéric-Guillaume tenait ferme à son droit. Il en parlait à tous, à propos de tout, ne laissant échapper aucune occasion d'en quémander la garantie à qui-conque avait, de près ou de loin, qualité pour la donner.

La succession de Pologne venait au second rang de ses inquiétudes. La maison de Prusse avait vu avec mauvaise humeur et jalousie les électeurs de Saxe monter au trône de Pologne, et, par l'union des deux pays, fermer à l'avenir de la Prusse la route de l'Orient. Or les Hohenzollern, depuis longtemps, couvaient du regard l'anarchie polonaise. Maîtresse du cours de la Vistule, la Pologne s'interposait entre leur électorat de Brandebourg et leur duché de Prusse; elle les coupait en deux. Empêcher les Saxons de se perpétuer à Varsovie, c'était un des objets de leur politique; mais pourtant, si ces Saxons, pour s'asseoir définitivement en Pologne, et transformer en héréditaire la couronne élective, consentaient à quelque bon remaniement territorial, ils étaient gens à entrer en conversation. Le roi Frédéric I^{er} avait rédigé le texte d'une convention à intervenir entre la cour de Saxe, Sa Ma-

jesté prussienne et Sa Majesté russe, à l'article premier de laquelle il était dit que la dernière de ces Majestés « trouve bon et nécessaire que l'on donne de nouvelles bornes au royaume de Pologne, et qu'il soit partagé en trois portions, dont l'une serait pour ladite Majesté russe, l'autre pour le roi de Prusse, l'autre pour le roi de Pologne », et cela « pour la tranquillité et pour le véritable intérêt de la nation polonaise, dont le gouvernement a été jusqu'ici si funeste à elle-même et à ses voisins ». Exclure les Saxons, ou s'accorder avec eux pour et par le démembrement de la Pologne : entre les deux termes de cette alternative hésitait le roi Frédéric-Guillaume.

*
**

Les deux questions des duchés et de la Pologne se trouvèrent mêlées, en l'année 1733, où commença, pour la politique prussienne, une crise pénible.

Auguste II ouvrit à Berlin des négociations dont l'objet était d'assurer à son fils sa succession, et, en même temps, de rendre la couronne héréditaire par un coup d'État. « Renverser la république », avec l'aide de l'empereur, de la Russie et de la Prusse, qui, « pour leurs peines, partageraient le gâteau », tel était « le grand point ». La Prusse prendrait la Prusse polonaise, une partie de la grande Pologne et la Courlande; l'Autriche et la Russie pourvues, le reste formerait le royaume héréditaire de Pologne annexé à la Saxe. Auguste II voulait éviter ainsi à son fils les déboires dont ces gens-là, — c'est-à-dire les Polonais, dont il était l'hôte, — « l'avaient abreuvé pendant trente ans ». Ses ouvertures furent très bien accueillies à Berlin. Grumbkow, le principal ministre du roi de Prusse, ne doutait pas que « les aigles », c'est-à-dire l'Autriche et la Russie, ne goûtassent fort le projet, dont « le patron », — c'est ainsi qu'il qualifiait le roi de Pologne, — avait fait la confiance à son « compatron », le roi de Prusse. Celui-ci aurait voulu que les aigles fussent le moins possible mêlées à l'affaire, et, en décembre 1732, il expédiait à Dresde un envoyé secret, chargé de négocier une entente directe avec le roi Auguste.

Cependant, la Russie et l'Autriche ne se désintéressaient point, comme on le pense bien, d'une si grande affaire. Elles s'étaient accordées par traités dans la résolution de ne pas permettre que le fils d'Auguste II succédât à son père en Pologne. Après avoir décidé qu'elles ne permettraient l'élection que d'un noble polonais, elles s'étaient ravisées et avaient convenu de proposer et de soutenir la candidature de l'infant Emmanuel de Portugal. Pour gagner le roi de Prusse à cette combinaison, un plénipotentiaire russe, Löwenwolde, se rendit à Berlin. Un traité fut signé, en décembre 1732; l'Autriche, la Russie et la Prusse s'engageaient à donner l'exclusion à Stanislas Leszczyński, dont la candidature, appuyée par la France, était la plus déplaisante pour les coalisés, et à faire élire don

Emmanuel. Les contingents à fournir par les trois puissances et la contribution pécuniaire à l'œuvre commune étaient fixés. Frédéric-Guillaume avait fait inscrire dans la convention une nouvelle garantie de la succession de Berg, et la promesse qu'un de ses fils serait investi du duché de Courlande, fief de la couronne de Pologne.

Ainsi, en un même moment, le roi de Prusse négociait avec la Saxe, à Dresde, l'exclusion de l'Autriche et de la Russie, et, à Berlin, avec l'Autriche et la Russie, l'exclusion de la Saxe. La mort d'Auguste II, en février 1733, le surprit dans l'attitude qui lui était familière d'un homme qui a les mains dans deux sacs. Il commença par se conformer au traité de Löwenwolde. Il prescrivit à ses envoyés à Varsovie d'agir d'accord avec la Russie et avec l'Autriche, de donner l'*exclusivum* à Stanislas Leszcinski, et de soutenir la candidature du Portugais. Il demandait, en même temps, et, à bon droit, la ratification du traité de Löwenwolde, mais ce traité ne devait jamais être ratifié.

Le fils d'Auguste II disposait d'un moyen infailible pour rompre la triple alliance. Il avait, à la succession d'Autriche, des droits sérieux; il offrit à l'empereur d'y renoncer, à condition qu'il serait reconnu par lui roi de Pologne. L'empereur fut désarmé du coup. Au mois de juillet 1733, il s'accorda avec Auguste. Celui-ci gagna Biren, le favori de la tsarine, en lui promettant l'investiture de la Courlande : le roi de Prusse était complètement sacrifié. Dès lors, les événements se précipitèrent. Le 6 septembre 1733, Stanislas est élu par la très grande majorité de la nation polonaise, mais des troupes russes et autrichiennes sont entrées en Pologne; le 5 octobre, Auguste III est élu par une faction. Quelques jours après, la France, pour se venger de l'atteinte portée aux libertés polonaises et de l'affront fait au beau-père de Louis XV, commençait la guerre contre l'Autriche; les troupes françaises passaient le Rhin. En même temps, nos alliés, l'Espagne et la Sardaigne, attaquaient l'Autriche en Italie. La question de Pologne disparaissait : la France abandonnait Stanislas, qui se réfugia d'abord à Dantzic, et s'enfuit à grand-peine de cette ville, qui dut capituler. La guerre n'était plus qu'un épisode du séculaire conflit entre les Bourbons et les Habsbourgs.

*
**

Toute la belle politique du roi de Prusse s'en allait donc à vau-l'eau. Il avait essayé de repêcher quelque morceau, demandant le renouvellement des promesses relatives à Berg et à la Courlande, et quelques douceurs par surcroît, de celles qui lui étaient le plus douces : qu'on lui permit le libre recrutement pour ses troupes en Pologne et en Lithuanie, et qu'on lui fit cadeau du beau régiment saxon des grenadiers de Rudowski. Mais, du moment qu'elles s'entendaient, la Russie, l'Autriche et la Saxe n'avaient plus besoin de

s'occuper de lui. En tout et pour tout, Frédéric-Guillaume reçut deux grenadiers, et qui n'étaient pas de taille à figurer au premier rang de son bataillon de géants. Alors il déclare à l'Autriche et à la Russie qu'il se considère comme libre de tout engagement, qu'il n'enverra en Pologne ni troupes, ni argent, et ne donnera pas l'*exclusivum* à Stanislas.

Soit ! et l'on aurait compris que, ne pouvant faire la guerre à l'Autriche, à la Russie et à la Saxe, il demeurât neutre, et réservât ses forces pour s'en servir au besoin dans les complications qu'il avait prévues, car il avait conseillé à l'Autriche de laisser faire la Russie en Pologne, et de ne pas provoquer la France en agissant contre Stanislas; mais, après que la France est intervenue et que la guerre est devenue européenne, il accable l'Autriche de bons offices. L'empereur demandait à la Diète de déclarer la guerre à la France au nom de l'empire, dont le territoire venait d'être envahi par nos armes. Nos amis d'Allemagne soutenaient que l'empire n'avait rien à voir dans une querelle qui était tout autrichienne, puisque c'était l'Autriche qui, pour son compte particulier, avait offensé la France en Pologne. Mais Frédéric-Guillaume ordonne à ses ministres près la Diète de voter la déclaration de guerre, et il met à la disposition de l'empereur un corps de dix mille hommes, en vertu de l'alliance offensive et défensive qu'il avait conclue avec lui à Berlin en 1728. Soit encore ! Et voici une belle conduite, une conduite de bon patriote, qui oublie ses griefs particuliers devant l'injure faite à la patrie allemande. Mais comment va-t-il se comporter dans cette alliance ?

Il commande que ses troupes, partant pour le Rhin, ne fassent que deux milles par jour, trois au plus, qu'elles se reposent le quatrième jour, qu'elles ne soient jamais disloquées, jamais enfermées dans une forteresse, et qu'elles aient, après la campagne, un repos de six mois dans de bons quartiers d'hiver. En route, ces soldats si bien disciplinés ont commis des brigandages, dans les territoires de Wuarzboung et de Bamberg, par l'ordre du roi qui voulait punir les évêques, princes de ces pays, d'avoir mal reçu ses recruteurs. Et le roi donne cette raison en réponse aux demandes d'explications qui lui sont adressées. Si bien que l'Autriche, lorsqu'il lui reprochera son ingratitude, après le service rendu, pourra contester qu'il y ait eu service. Il peste contre l'Autriche en toute occasion. Il maudit le jour où il s'est engagé avec l'empereur : « Je t'en prie, pour tout au monde, dit-il au prince royal, ne te fie pas à des gens qui font tant de promesses. » Il insulte son chien de ministre qui l'a si mal conseillé. Il se réjouit des échecs de l'empereur en Italie : « L'empereur n'a pas le sou; il va perdre Mantoue et le Tyrol; c'est une punition de Dieu pour cette injuste guerre. » En 1735, il ne veut pas faire marcher son corps auxiliaire sur la Moselle, et personne, parmi ses ministres, n'ose insister, car « s'il arrivait

quelque catastrophe, une bataille, de la désertion ou des maladies, il ferait pendre celui qui l'aurait déterminé ». L'Autriche demandait qu'à son corps auxiliaire il ajoutât, » et, au même moment, il payait, pour quarante-six géants, 43 000 thalers. Pour les alliés de l'empereur, il n'a que de mauvais propos. A table, il crie des toasts à l'extermination d'Auguste de Saxe : *Pereat Augustus*. Il traite cet Auguste d'usurpateur élu dans un mauvais cabaret par quelques patriotes infidèles. Il fait de grosses plaisanteries sur l'impératrice Anne et son favori Biren; quand il apprend qu'un corps auxiliaire russe marche vers le Rhin pour rejoindre l'armée impériale, il a envie de se jeter dessus et de le « dévorer ».

* *

Bien qu'il soit en guerre avec la France, il garde auprès de lui le ministre de France, La Chétardie. Le cabinet de Vienne lui fait des représentations; il s'excuse par des raisons à lui : « Vous n'avez rien à craindre de ses insinuations et vous pouvez bien me laisser le petit profit, qu'il dépense son argent ici. » En effet, il bat froid à La Chétardie, ne lui ôte pas son chapeau, lui tourne le dos quand il y a du monde et surtout quand l'ambassadeur de l'empereur est présent. Il répète ses habituelles violences contre la France : « Celui qui me tient pour Français, même si c'est une tête couronnée, est un..... » Mais un jour qu'il a fait grise mine à La Chétardie pendant la parade, il le rencontre dans la rue l'après-midi, fait arrêter sa voiture et cause avec lui gracieusement. Ses ministres font entendre à La Chétardie que le roi se montrerait « moins réservé avec la France, si on voulait bien lui laisser entrevoir à Versailles à quoi la cour de Berlin pourrait s'attendre dans le cas de l'ouverture de la succession de Berg et de Juliers ». Quand il apprend que la reine de France a prié pour lui pendant sa grande maladie, il en est touché aux larmes. A l'occasion, il se dit « bon Français ». Il est vrai que, lorsque La Chétardie lui offre la conversation sur le sujet de Berg, et le prie de faire connaître ce qu'il veut, il redevient patriote, retombe « dans le germanisme dont il ne saurait se dépouiller », mais il ne dit ni oui ni non; il a l'air de s'offrir, et, en somme, bien qu'il se vante auprès des Impériaux de ne pas *chiptotiner* avec La Chétardie, il chiptote.

Il n'a pas reconnu Auguste comme roi de Pologne; il n'a pas non plus reconnu Stanislas, mais il donne à celui-ci l'hospitalité à Königsberg. Il lui assigne cent cinquante écus par mois pour l'entretien de sa table : ce qui est, de sa part, une grosse générosité. Il lui prête cent mille florins, à la requête de La Chétardie.

Quand la tsarine lui demande l'extradition du fugitif, et le menace d'une marche sur Königsberg, il déclare à l'Autriche, à la Russie et à la Saxe que, si l'on porte la moindre atteinte à la tranquillité du roi de Pologne, il rappellera les dix mille hommes qu'il a sur le Rhin et qu'il entrera en Saxe et marchera droit sur Leipzig. Il porte des toasts à Stanislas : « *Vivat le roi Stanislaus!* Bref, il est « stanislaïste à brûler ». Puis, par moments, il se déclare fatigué des « gestes de Königsberg ». Ce qui lui importe, c'est que le Saxon ne reste pas à Varsovie. Il consentirait à voir renvoyer dos à dos Auguste et Stanislas, chacun avec une pension. Et les Polonais élirent un Polonais : « *Vivat Respublica! vivat Prast!* Je suis bon stanislaïste, mais prenez un Piast! » Enfin, si l'on en croit les témoignages des Impériaux, il aurait été jusqu'à déclarer un jour, pendant qu'il était à l'armée du Rhin, qu'il gardait Stanislas, mais comme un dépôt public, comme un otage, donnant ainsi à entendre qu'il ferait de son hôte l'usage qui lui conviendrait. Il était incapable de livrer ce fugitif, mais très capable d'avoir calculé le bénéfice que pourrait lui rapporter cette infamie et d'avoir prononcé cette méchante parole.

* *

Ce pendant qu'il s'agitait ainsi sur place et qu'il piétinait et qu'il enrageait, la France et l'Autriche entraient en pourparlers, et elles terminaient le conflit par les préliminaires de Vienne, signés en octobre 1735. Stanislas renonçait à la couronne de Pologne et recevait en dédommagement les duchés de Lorraine et de Bar. Le duc de Lorraine, fiancé de l'archiduchesse Marie-Thérèse, était pourvu de l'expectative du duché de Toscane. Louis XV sacrifiait son beau-père, et l'empereur sacrifiait son gendre.

De la négociation des préliminaires, même de la signature, l'empereur n'avait pas daigné informer son allié le roi de Prusse. Or celui-ci, tout méfiant qu'il fût, n'avait pas prévu ce tour-là. Vaguement informé des intentions de la cour de Versailles, il s'était refusé à y croire : « Tous les Français, disait-il, sont prêts à sacrifier leur sang et leur argent pour ne pas voir le roi obligé de faire abdiquer son beau-père. » Il était convaincu que la guerre se prolongerait, et qu'à la fin un des belligérants aurait besoin de lui sérieusement : il tirerait alors de sa poche son papier, et demanderait la garantie de ses droits sur Berg et Juliers. Il avait cette infirmité des gens irrésolus de s'imaginer que les choses finiront par bien tourner sans qu'ils y aident, et que leur besogne sera faite par d'autres.

Quand la nouvelle des préliminaires fut certaine, il commença par se soulager en grosses injures contre la France. S'il aperçoit un Français à la parade, où La Chétardie n'ose plus se montrer, il le regarde avec des yeux étincelants : « Moi, un Français, dit-il un soir au ministre de l'empereur, le jeune Seckendorf, moi!

Mais c'est à peine si je puis en voir un ! En voici quelques-uns ici ; je ne demande même pas comment ils s'appellent. Je crache chaque fois que je vois un Français. » Un moment après, apercevant un Français, il fait un clin d'œil à Seckendorf, se mouche et crache. A un autre Français qu'il connaît, il fait dire qu'il ne peut voir son f... visage : « Si nous le f... dans la cheminée, dit-il à Seckendorf ? » Que va-t-il donc se passer, dans cette audience que La Chétardie est obligé de lui demander pour lui signifier, de la part de Versailles, la signature des préliminaires? Grumbkow, qui avait bien voulu s'entremettre pour préparer l'entrevue, redoutait « quelque extravagance ».

**

Il y eut en effet extravagance, mais pas comme on l'attendait. En recevant de Grumbkow la nouvelle officielle de l'abdication de Stanislas, le roi se mit à pleurer « à gros bouillons ». Et quand il vit La Chétardie : « Sans être uni par le sang avec le roi Stanislas, lui dit-il, je l'aime, il est vrai, autant que possible ; mais vous à qui il doit être si cher, si vous l'abandonnez, qui peut désormais compter sur votre assistance? Cela crie vengeance devant Dieu et devant les hommes. Souffrez que je vous le dise. » Il ne semblait donc touché que du déshonneur de la France et du malheur de Stanislas. Peut-être avait-il fini par se persuader qu'il aimait ce pauvre roi tendrement. Au vrai, il voyait le péril de sa situation, le Saxon affirmé à Varsovie, et, ce qui était pis encore et plus redoutable, la France et l'Autriche, ces éternelles ennemies, réconciliées.

A qui donc s'adressera-t-il désormais en Europe? Les puissances maritimes sont demeurées neutres. Il affecte de les mépriser : « Si le roi d'Angleterre se moque de mon amitié, disait-il, je m'en f... » Ou bien encore : « L'Angleterre, c'est la fausse monnaie de l'Europe. » Mais alors, sur qui compter pour faire réussir l'affaire de Berg et Juliers? A qui offrir son alliance pour un bon prix? Il se trouble, il se lamente, il a peur : « Il craint tout, présentement. » Il suffit que La Chétardie lui insinue discrètement que, s'il n'était pas demeuré inactif, le résultat eût été tout autre, et qu'il fasse valoir la déférence du roi de France, qui s'empresse de lui révéler les préliminaires dont Vienne ne lui a pas encore donné avis, et qu'il ajoute que la France aura toujours souci des intérêts de la Prusse, pour que le roi s'adoucisse et même devienne tout à fait aimable. Il garde La Chétardie à dîner, et la cause avec lui comme si de rien n'était. Il lui demande si l'on ne pourrait pas faire venir de France des truffes et des fromages de Sassenage, de Roquefort et de Brie. Quelques jours après, il le fait dîner avec Seckendorf stupéfait.

**

Que va-t-il faire, à présent? Toujours la même

chose, c'est-à-dire se contredire du jour au lendemain. Un jour, quand le roi Stanislas traverse Berlin pour aller en Lorraine, il lui rend les honneurs royaux et l'admet dans l'intimité de la tabagie, où il lutte avec lui à qui fumera le plus grand nombre de pipes. Et puis, sur les nouvelles qu'il reçoit des engagements pris par la France envers les Sulzbach, il veut envoyer Grumbkow à Vienne, « pour y tirer à boulets d'or », c'est-à-dire pour contracter une alliance à tout prix. Tantôt il se lamente sur « la désharmonie qui croît entre l'*Augustissimus* (l'empereur) et lui, alors qu'en examinant sérieusement son cœur, il ne parvient pas à y découvrir en quoi il a jamais pu offenser la majesté impériale. » Tantôt il dit au propre ministre de l'empereur que son maître, depuis la mort du prince Eugène, n'est plus entouré que de brigands, et il ajoute, contrefaisant la voix et l'accent de l'*Augustissimus* : « Mon père Léopold et mon grand-père Ferdinand ont été trompés et ne s'en sont pas aperçus. Je ne veux pas déranger nos habitudes. » Sans cesse, la juste rancune lui revient d'avoir été traité « canaïllement ». Et, par moments, il prophétise : « Voici, dit-il en montrant le prince royal, celui qui me vengera un jour. »

**

En attendant, les affronts succèdent aux affronts. L'empereur, qui a obtenu pour sa Pragmatique, après l'adhésion de la Saxe, celle des puissances maritimes et de la France, pouvait dédaigner la mauvaise humeur et les colères du roi de Prusse. Au moment où l'Europe suit les négociations qui doivent convertir les préliminaires en traité définitif, Frédéric-Guillaume n'est plus qu'un trouble-fête. De toutes parts, on crie haro! sur ce perpétuel plaignant, et, en novembre 1737, les puissances maritimes s'entendent avec la France et avec l'Autriche, pour promettre à Sulzbach l'investiture provisionnelle de Berg et Juliers, jusqu'au règlement du litige par voie de droit, et elles prévoient la possibilité d'une occupation en commun des territoires contestés.

Le 10 février 1738, les quatre puissances (les quadrilles, comme les appelait Frédéric-Guillaume) remettaient au ministère de Berlin des notes identiques où elles déclaraient leurs intentions, en exprimant l'espoir que les prétendants à la succession des duchés « n'encourront pas les justes reproches de quatre puissances si considérables et résolues à demeurer impartiales ».

Seul contre l'Europe, menacé par elle, le roi de Prusse semble enfin se raidir et se résoudre. Au moment où la coalition se formait contre lui, il avait ordonné à ses ministres de délibérer sur cette question : faut-il mettre une moitié de l'armée entre Minden et Wesel, l'autre entre Saxe et Hanovre, pour être en état d'occuper Berg, si la France entre dans les duchés, ou bien si l'on réclame l'hommage des États du pays

pour la maison de Sulzbach en sa qualité d'héritière, ou bien si les puissances font une déclaration officielle contraire aux droits de la Prusse, au cas enfin où le palatin viendrait à mourir? — Voulait-il se donner l'illusion de l'héroïsme, ou bien était-il résolu à risquer sa Prusse dans un conflit avec les quadrilleurs? Un des cas prévus dans la question aux ministres se présenta, lorsque les puissances présentèrent les quatre notes identiques. Le roi ordonna aux ministres de recevoir les ambassadeurs poliment, avec beaucoup de révérences, et de leur rendre leurs notes sans les avoir décachées. Il voulait, disait-il, faire comme Wallenstein, qui, lorsqu'il recevait un ordre impérial, le baisait avec le plus profond respect et le jetait au feu sans le lire. Les ministres le calmèrent et se firent autoriser à recevoir les notes. Il voulait d'abord qu'ils n'y répondissent pas; mais, sur de nouvelles instances, il consentit à répliquer brièvement qu'il désirait savoir comment les puissances accordaient leur impartialité avec leurs agissements envers les Sulzbach, et qu'il attendait pour répondre au mémoire d'être fixé sur ce point. Il faisait dire en même temps qu'il donnait des ordres pour concentrer 40 000 hommes dans son pays de Clèves.

*
*
*

Qu'aurait-il fait si quelque circonstance décisive s'était présentée, comme la mort de Charles-Philippe? Ceux qui le connaissent le mieux se refusent à prédire sa conduite: « Il fera ceci ou cela, disent-ils; peut-être bien fera-t-il la guerre, mais ce n'est pas sûr. » D'autres affirment carrément que jamais il ne fera la guerre, parce qu'il est poltron. Sa fière attitude, en effet, ne prouve pas qu'il fût résolu, puisqu'il ne l'était jamais. Au fond, il savait bien que les quadrilleurs n'étaient pas si unis qu'ils voulaient le paraître. Il n'avait pas cessé de chipoter avec la France. Monsieur de France, comme il l'appelait La Chétardie, était de toutes ses parties de table ou de chasse. Le roi ne cessait de le « gracieuser ». Il était en coquetterie avec la reine de France; il accepta très volontiers les tapisseries qu'elle lui envoya, pour le remercier des égards qu'il avait témoignés au roi Stanislas, et les trouva si belles qu'il voulut construire un salon exprès pour les bien placer. Peu à peu, malgré lui, par ses fautes, par les fautes des autres, par la nécessité, il était poussé vers la France. Après qu'il a reçu les quatre douloureuses notes identiques, c'est dans le cœur de La Chétardie qu'il s'épanche.

Il lui décrit d'abord toute sa situation qu'il voit à merveille. Il trouve de ces mots qui révèlent la juste idée qu'il se faisait de sa Prusse et des vices de sa conformation: « Quant aux États que la Providence m'a donnés, j'en ai trop ou pas assez. » Trop, en effet, pour se contenter d'un rôle secondaire et d'une petite figure; pas assez, pour figurer parmi les grands. Il semblait

conclure qu'il lui fallait ou s'agrandir ou périr, et la Prusse, en effet, était en face de ce dilemme, qui, de nos jours encore, s'est présenté à l'esprit du roi Guillaume, avant la guerre de 1866. Il disait donc à La Chétardie qu'il était résolu à tout risquer: « Croyez que je connais tout le prix du bon allié que j'ai; c'est Dieu. Avec un pareil secours, je n'imagine pas que j'aie quelque chose à craindre, surtout quand je ne demanderai que la justice et que ma conscience ne me reprochera rien... Il est des rencontres où je saurai tout sacrifier, et même avec d'autant plus de plaisir qu'il ne m'en coûterait rien d'être obligé de vivre, n'ayant à manger que deux écus par mois. S'il est possible que je ne les aie pas, je trouverai de l'eau partout et un peu de pain, et je m'en contenterai sans peine. Une telle façon de penser est d'une grande ressource, et prévient les embarras qu'on semble appréhender en ce monde. Je me moque de toute l'Europe. Je n'ai jamais été si satisfait que dans ce moment, et je crois être enfin parvenu au point que j'ai toujours ambitionné. » C'est-à-dire d'être seul et de combattre un contre tous. Et il ajoutait: « Ce n'est pas que je sache fort bien que ce sera le cas de la puce et de l'éléphant, mais la puce piquera; elle en crèvera peut-être, mais elle aura piqué... » Et, là-dessus, il éclata de rire.

C'était une de ces scènes qu'il aimait à jouer, parlant et s'échauffant à parler, riant, pleurant, criant, moitié tragique et moitié comique, et faux et sincère à la fois, sincère, puisqu'il disait le parti qu'il aurait pris, s'il avait osé, faux, puisqu'il savait bien qu'il n'oserait jamais. La Chétardie ne croit pas une minute qu'il fût résigné à crever, ni même à se mettre au pain et à l'eau. Il sentit bien que l'éclat de rire était forcé: « Plus j'observais les mouvements de son visage et ses gestes, écrit-il, plus il me persuadait de sa faiblesse, au lieu de me convaincre de sa fermeté. Le roi, d'ailleurs, avait commencé par une invite à la France. Après avoir vanté sa fidélité à tenir les engagements qu'il avait pris envers l'empereur, et déclaré qu'il était très content de sa conduite, bien qu'il eût été payé d'ingratitude, parce qu'en toutes choses il préférait l'honneur, il avait ajouté: « C'est une preuve de la fidélité avec laquelle je tiendrai mes promesses, quand j'en ferai au roi de France. »

La France ne tarda pas à rechercher les promesses du roi de Prusse. Elle attendait d'un moment à l'autre l'ouverture des hostilités entre l'Espagne et l'Angleterre, à propos de la contrebande anglaise aux colonies. Elle prévoyait qu'elle y serait impliquée, et ne voulait pas que l'Angleterre pût se ménager l'appui de la Prusse. Dès le mois d'avril 1738, l'ambassadeur de France à la Haye faisait savoir au ministre de Prusse dans cette ville que le cabinet de Versailles se prêterait volontiers à un compromis sur l'affaire des duchés avec le roi de Prusse, pourvu que celui-ci voulût faire connaître ses conditions.

Dans ces ouvertures, Frédéric-Guillaume entra tout de suite. Il se mit en relations avec le cardinal Fleury, en relations personnelles et tendres. Il apprit avec chagrin que l'Éminence avait des digestions pénibles toutes les fois qu'elle mangeait de certains légumes qu'elle aimait fort. Or il s'y connaissait, lui, en mauvaises digestions causées par la gourmandise, et il en savait le remède, qui était un bon verre de vieux vin de Hongrie. Il pria donc le cardinal de vouloir bien accepter un échantillon du meilleur cru de ce nectar. Après avoir vomé tant d'injures contre la politique gauloise, il se fait gloire de professer « un vrai respect et beaucoup de dévotion et d'estime » pour le roi Louis XV : « J'en donnerai des preuves; je ne sais pas bien dire, mais je suis honnête homme, et vous le verrez. » C'était plaisir pour lui d'avoir affaire à d'aussi honnêtes gens que le roi de France et le cardinal : « Le roi est juste, et le cardinal est si honnête homme ! Ma foi, je l'aime bien ! » Le ministre de France, — c'était alors Valori, — avait un portrait du cardinal : « Est-il bien ressemblant ? lui demanda le roi, — Certainement, sire. — Mais quoi ! a-t-il toujours cette physionomie riante ? — Oui, sire, et Votre Majesté conviendra que c'est celle d'un homme qui ne trompe jamais. — Oh ! pour cela non ; » et, s'adressant à la cour en montrant le portrait : « Voilà, messieurs, un honnête homme et que j'aime de tout mon cœur ! » Les pourparlers engagés à la Haye se poursuivaient. Après une année de négociations, Frédéric-Guillaume se faisait garantir par la France le duché de Berg, moins Düsseldorf. Les deux cours débattirent ensuite les conditions d'une alliance étroite. Louis XV et Fleury seront les amis de la dernière heure de l'homme à qui la vue d'un Français donnait des nausées.

*
**

Personne évidemment ne pouvait se fier à un prince pareil. Ses ministres, à l'exception d'un seul peut-être, Borck, qui était un loyal serviteur, le méprisaient. Grumbkow, qui s'était mis à manger au râtelier de France, sans quitter celui de l'empereur, et qui trompait en même temps La Châtardie et Seckendorf, parlait de son maître à ces étrangers en termes qu'ils n'osaient répéter. Il disait à La Châtardie, alors que celui-ci était traité grossièrement par le roi : « Il y a des moments où l'on ne s'assure de lui qu'en s'en faisant craindre et en le mâtant. Si vous êtes autorisé à lui faire connaître que, sans altérer la reconnaissance qu'on lui doit relativement au roi de Pologne, une nation comme la vôtre n'est pas accoutumée à être méprisée, je vous assure qu'il mettrait de l'eau dans son vin. » Il disait à Seckendorf, un jour que le roi voulait rompre avec l'Autriche : « S'il persiste, il faut le traiter comme un imbécile... lui mettre des tuteurs, le chagriner de tous les côtés... alors il criera à secours ! »

Les ministres étrangers n'avaient pas besoin d'être aidés à juger sévèrement le roi. Un ambassadeur impérial, Lichtenstein, venu à Berlin pour le féliciter du rétablissement de sa santé, après la grande maladie de 1734, lui a bientôt fait son procès à lui et à son gouvernement. Il ne se laisse pas leurrer par son bavardage, par ses plaisanteries, ses grands verres portés à la santé de l'empereur, et ses assurances patriotiques. Il le prend au mot tout de suite, et lui pose nettement deux questions très précises. Le roi, interdit et penaud, mâche la langue et bégaye : « J'y veux répondre, » dit-il ; et il ordonne, en effet, à ses ministres de répondre par des refus, mais il s'étonne de cette façon cavalière de l'interpeller ; il s'en lamente. Il aimait à traîner ses réponses, à les noyer dans les chicanes et chipoteries de son ministère, et à renvoyer les ambassadeurs devant la conférence de ses « Mazarins », où Borck seul traitait les affaires avec franchise, pendant que les autres battaient la campagne ou gasconnaient. « Non, disait Lichtenstein, quand même l'empereur me donnerait deux millions par an, je ne resterais pas ici ! Il n'y a rien à y faire. Il faudrait que je fusse fou pour mander à ma cour : Voici le bon moment. En attendant que les ordres arrivent pour en profiter, le roi aurait changé cent fois de résolution. » Lichtenstein espère que la Russie et l'Autriche vont s'entendre pour traiter Frédéric-Guillaume comme il mérite, et qu'avant quatre ans on aura mis si bas le roi de Prusse qu'on n'aura plus besoin de s'occuper de lui.

Il devait penser que rien ne serait plus facile, car le sentiment inspiré par la Prusse aux cours d'Europe était le mépris. On ne croyait ni qu'elle fût capable de se résoudre, ni, si par hasard elle prenait le parti d'agir, que son action fût à considérer. Un prince allemand disait au jeune Seckendorf, après l'avoir plaint d'être à Berlin auprès de ce fou à *intervalla lucida* : « Si on mesure le roi de Prusse par la taille des grands grenadiers, il est le plus grand dans l'empire ; mais je crois bien que, si l'on en vient jamais au faire et au prendre, la moitié de ses soldats prendra la fuite. » Seckendorf répondait : « Le roi le sait ; aussi ne ferait-il pas la guerre. » C'était l'opinion de tout le monde, et cette opinion précisément était la source de ce mépris général. Aussi les ministres étrangers se moquaient-ils des Mazarins à leur nez et à leur barbe. Lorsque Lichtenstein parut devant leur conférence, où il s'agissait des affaires de Pologne, un d'eux dit fièrement : « Si le roi mon maître voulait faire voler ses aigles en Pologne... — Je vous en prie, Excellence, interrompit Lichtenstein, ne faites pas voler d'aigles en Pologne ; il y a déjà bien assez de ces oiseaux dans ce pays-là. » Il pensait qu'il n'y avait qu'à traiter les ministres comme le roi, à les prendre au mot, et à leur parler raide pour les voir à ses pieds, suppliants et mains jointes.

Cependant l'Europe se trompait. Si misérable que

fût le roi de Prusse avec ces inquiétudes, ces agitations et ces folies, avec ces rodomontades et ces reculs devant l'action, il y avait en sa Prusse la force qu'il avait créée. Il la sentait, lui. Il disait souvent de fières paroles : « Je suis seul en Allemagne en situation de faire quelque chose. » Et c'était vrai, et ce quelque chose pouvait être senti par toute l'Europe, car c'était un gros poids à jeter dans la balance alors affolée, que cette armée de quatre-vingt mille hommes. Si les cours méprisaient la Prusse, si la correspondance de Versailles, par exemple, avec nos ministres à Berlin est brève, insignifiante et comme distraite, trois hommes au moins en Europe savaient ce que valait la Prusse. C'était d'abord Frédéric-Guillaume, puis le ministre d'Angleterre à Vienne, lequel pensait « que le roi de Prusse pourrait jouer le plus grand rôle, s'il était capable de suivre un plan ». La troisième personne était le prince royal.

ERNEST LAVISSE.

(A suivre.)

QUELQUES LETTRES DE ROBERT SCHUMANN

La musique de Schumann, vieille de près de cinquante ans, devient de jour en jour chez nous plus moderne, plus actuelle.

Il n'y a pas plus de quinze ans qu'elle a commencé à se répandre, et notre public, longtemps méfiant, s'est enfin laissé prendre au charme de cette musique poétique et subtile, si riche de sentiment et d'imagination.

Sans doute cette œuvre délicate, la plus littéraire des œuvres musicales, ne sera jamais comprise et vivement sentie que de quelques-uns, même si elle est admise de tous...

Mais il faut reconnaître que cette année même Schumann est à la grande mode. On joue ses symphonies au Conservatoire, sa messe dans nos églises; et les délicieux poèmes intitulés *la Vie d'une Rose*, *le Paradis* et *la Péri*, malgré leur couleur de rêverie germanique un peu vague et diffuse, trouvaient cet hiver dans des salons mondains des interprètes et un public.

La personne de Schumann, très populaire en Allemagne, est moins connue chez nous que son œuvre. On sait que le musicien est mort fou après une courte existence, et on connaît le nom de sa veuve, Clara Schumann, grande musicienne encore vivante, qui a merveilleusement exécuté l'œuvre de son mari et l'a répandue en Europe.

On sait moins que Schumann a laissé toute une œuvre littéraire fort appréciée dans sa patrie : de volumineux recueils d'articles de journaux, de critique artistique; une correspondance aussi digne que celle de Mendelssohn de l'attention du public lettré et musicien.

De nombreuses études ont été écrites en Allemagne sur Schumann considéré comme écrivain. Nous n'entreprendrons pas dans l'examen de ces doctes ouvrages et voulons seulement, par quelques emprunts faits à la correspondance du maître, jeter un coup d'œil sur quelques années de sa jeunesse, voir Schumann fiancé et amoureux.

Clara, en publiant, il y a quelques années, la correspondance de son mari (1), a réuni à la fin du premier volume quelques fragments de lettres à elle adressées pendant la période des fiançailles. Cela forme une centaine de pages, hachées de si discrètes coupures qu'il n'y a pas à chercher là de détails piquants sur la vie privée du maître!... Mais nous trouvons cependant, dans les quelques confidences amoureuses ou artistiques qu'on a bien voulu nous livrer, de quoi pénétrer assez avant dans l'âme du musicien, de quoi jeter un jour assez nouveau sur certaines de ses œuvres.

Nous ferons donc quelques emprunts à ces lettres, sans prétendre nullement écrire une biographie, en présentant plutôt ces citations comme des « pensées détachées » de Schumann sur son œuvre et sur sa vie.

La correspondance que nous feuilletons se place entre l'année 1837 et l'année 1840. Robert Schumann et Clara Wieck traversaient alors une période de fiançailles assez agitée, l'unique roman de leur simple existence.

En effet, rien de plus uni que la vie sentimentale de ces deux artistes. Robert n'a aimé dans toute sa vie qu'une femme, il l'a épousée et en a eu de nombreux enfants. S'il était vrai, comme le dit M. Homais à M^{me} Bovary, que « les artistes ont besoin d'une vie dérégulée qui surexcite un peu l'imagination », nous ne pourrions jamais croire que cette existence de bon bourgeois allemand ait été celle d'un des musiciens les plus originaux du siècle.

Il en est ainsi cependant. Clara et Robert Schumann représentent en Allemagne un des types traditionnels de l'amour conjugal. Leurs images se vendent ensemble, unies sur un même médaillon, et le vœu touchant qu'exprimait Robert dans une lettre à sa fiancée se trouve pleinement réalisé :

Le monde, écrivait-il, ne verra plus en nous qu'un seul cœur et une seule âme; il ne distinguera plus ce qui vient de toi et ce qui vient de moi... Combien je suis heureux!

L'union a été complète, en effet, entre ces deux êtres; et ce qui donne à leur correspondance sa couleur particulière, c'est que le lien qui unit ces amoureux est un lien intellectuel et artistique autant que sentimental; c'est que, dans ces lettres de fiancés, la musique tient presque autant de place que l'amour.

(1) *Jugendbriefe von Robert Schumann*. — Leipzig, Breitkopf und Hartel, 1886.

Schumann compose pendant ses fiançailles une partie de ses œuvres maîtresses : le *Carnaval*, les *Scènes d'enfants*, les *Davidsbündlertänze*, une partie de ses *Lieder*... Et nous assistons en lisant sa correspondance à l'éclosion de ces chefs-d'œuvre, envoyés dès qu'ils sont écrits à Clara, leur inspiratrice et parfois leur juge sévère.

Les fiançailles de Robert et de Clara étaient cependant bien traversées. Le père de la jeune fille, le professeur Wieck, s'opposait au mariage, trouvant l'avenir du jeune musicien trop aléatoire. On restait de longs jours, de longs mois séparés, et les souffrances, les inquiétudes de l'absence, n'entraient pas chez Schumann l'effort de la production.

D'ordinaire, cependant, chez tout homme de labeur cérébral, l'amour et le travail se livrent une sorte de combat intime. On laisse tomber sa plume pour rêver à la bien-aimée, et, plus tard, dans les premières joies de la lune de miel, tout travail est abandonné...

Schumann, au contraire, a chanté dans la douleur et chantera dans la joie. Ces délicieux *Lieder*, si connus maintenant en France, l'*Amour d'une femme*, l'*Amour du poète*, sont éclos dans la première année du mariage ; et les époux ont même baptisé d'un nom charmant cette année heureuse ; ils l'ont nommée : *das Liebesjahr*, l'année des chants.

La préoccupation artistique ne dominait pourtant pas chez Schumann la pensée amoureuse : l'accent si passionné de ses lettres nous le prouvera bien. Mais nous verrons aussi que, dans ce travail particulier de la composition musicale (plus sentimental que cérébral peut-être), l'inquiétude, la tendresse, la joie, toutes les vibrations de l'âme, loin de nuire à l'inspiration, la surexcitaient chez l'artiste. Sa musique était en quelque sorte une traduction directe de sa pensée amoureuse.

Le premier morceau de ma *Fantaisie*, écrit Schumann à sa fiancée, est ce que j'ai écrit de plus passionné : c'est un douloureux cri vers toi !

Plus loin, nous lisons :

Me voilà aujourd'hui tout enseveli dans le monde de mes rêves, et près de mon piano j'ai tout oublié, excepté toi... et c'est toujours toi que je joue, que je chante, que je raconte à ce vieil ami...

J'ai remarqué qu'il n'y avait jamais plus d'ailes à ma fantaisie que les jours où mon âme est tendue par le désir, par une inspiration anxieuse. Ces jours derniers, où j'attendais ta lettre, j'ai composé des livres pleins. Ce sont des choses extraordinaires, folles, parfois solennelles ! Tu ouvriras de grands yeux quand tu les joueras pour la première fois. En ce moment, je voudrais éclater de musique !...

Quelles belles mélodies je sens en moi toujours ! Songe,

depuis ma dernière lettre, j'ai écrit tout un cahier de choses nouvelles. Je les appellerai *Kreisteriana*. C'est toi et ta pensée qui y jouent le principal rôle, et je te les dédierai, à toi et à personne d'autre ! Et tu souriras si doucement quand tu t'y reconnaitras !... Quand viendra le moment où je t'aurai auprès de moi quand je serai assis au piano ? Ah ! alors nous pleurerons tous deux comme des enfants ! je le sens, ce sera plus fort que moi !

Ailleurs, une lettre exquise accompagnant l'envoi des *Myrtes* :

Leipzig, 13 mars 1840.

Je t'envoie ceci comme timide récompense à tes deux dernières lettres. Ces *Lieder* sont les premiers que je fais imprimer : ne les critique pas trop fort.

Quand je les ai composés, j'étais entièrement perdu en toi. Sans une semblable fiancée, on ne pourrait faire une semblable musique, par laquelle j'ai voulu uniquement te chanter.

Et, certes, jamais femme ne fut chantée avec une tendresse plus fine, plus chaste, d'une plus délicate poésie.

Clara est donc l'inspiratrice, la muse.

Elle est aussi le camarade avec lequel on discute, on dispute presque sur les questions d'art :

Avant-hier, en écrivant pour le journal un article sur les ouvertures de Berlioz, j'ai eu de nouveau l'impression certaine que tu ne serais pas de mon avis. Et pourtant je ne pouvais penser autrement !

J'ai peur que nous n'en arrivions à nous disputer presque sur ces questions de goût musical sur lesquelles on est si sensible.

Aie alors de l'indulgence avec moi, car je peux, dans le feu de la discussion, lancer des paroles acérées qui, comme des éclats de verre, font de fines blessures...

Écris-moi donc comment te plaisent les *Fantaisies* et les *Davidsbündler* : et pas comme à ton fiancé ! comme à ton mari, entends-tu ?

Il y a des étoiles de pensée dans ton concert, mais il ne m'a pas fait une impression complète. Quand tu es au piano, je ne te connais plus, mon jugement est absolument indépendant.

Je voudrais bien que tu apprisses à faire la fugue. Il y avait à Vienne de bons théoriciens. Ne manque pas de le faire quand l'occasion s'en présentera. Bach est mon pain quotidien ; il me fortifie et me verse de nouvelles pensées. Après de lui, nous sommes tous des enfants.

Puis, voici une petite leçon à la fougueuse Clara, trop éprise, à ce moment de jeunesse, d'un romantisme un peu échevelé :

Je pense souvent que tu n'estimes pas assez en musique

les qualités qui sont si charmantes dans la nature de jeune fille : je veux dire la grâce aimable, intime, naturelle et sans art. En musique, tu aimes mieux l'orage et l'éclair, et tu recherches surtout le nouveau, le *jamais vu*. Il y a pourtant des sentiments vieux et éternels qui ne perdront jamais leur empire sur les âmes. Le romantisme ne consiste pas dans des formes et des figures étranges; il existe sans cela, si le musicien est un poète... Au piano, avec quelques « Scènes d'enfants », je te prouverais bien mieux cela.

Ces *Scènes d'enfants*, composées en 1838, reviennent souvent sous la plume de Schumann. C'était peut-être son œuvre préférée, celle où il avait le mieux traduit la naïveté, la fraîcheur de sentiment qui se font jour chez lui à travers une forme savante et ingénieuse :

J'ai composé une trentaine de petites pièces, et j'en ai choisi une douzaine que j'appellerai *Scènes d'enfants*. Elles te plairont, mais il te faudra pour les jouer renoncer complètement à toute virtuosité... Quand tu joueras *L'Enfant qui demande et le Poète parle*, prends-les moitié plus lentement !

Cela est bien arrogant de ma part, n'est-ce pas ? Mais je te connais, Clairette, toi et ta fougue !... Ce sont des titres tels que : *Près du foyer, Cache-cache, Sur le cheval de bois...* On voit tout cela dans ces petits morceaux, et ils sont légers comme un souflet... En les composant, j'entendais comme un écho des paroles que tu m'as dites un jour : « Tu m'apparais semblable à un enfant. »

« Semblable à un enfant » ; cette phrase de Clara définit à merveille la nature de son fiancé. Bien que Schumann ait manifesté dans son art une originalité et une audace très grandes, on sent dans toutes ses lettres, dans ses épanchements intimes, une âme douce et croyante, un esprit caudide, respectueux des parents et des maîtres, docile aux conventions sociales, un être modeste et scrupuleux.

Voyez en quels termes touchants il parle à Clara de son père, dont la résistance obstinée faisait depuis longtemps obstacle à leur bonheur :

Leipzig, 17 mars 1838.

Il faudrait maintenant gagner l'amour et la confiance de ton père, que je voudrais tant appeler mon père, et à qui je dois tant de reconnaissance pour ses leçons... Je voudrais ne lui donner que de la joie dans ses vieux jours, pour qu'il dise enfin : « Ce sont de bons enfants. »

S'il m'avait mieux connu, il m'aurait évité bien des peines, et ne m'aurait jamais écrit une certaine lettre qui m'a vieilli de deux ans. Enfin c'est effacé, pardonné. Il est ton père, il t'a élevée noblement, il voudrait trop peser le bonheur de ton avenir... Je ne peux pas discuter avec lui ; sûrement il ne cherche que la plus grande félicité sur la terre.

Je veux seulement te le dire à l'oreille : j'aime et je respecte ton père, à cause des côtés si grands et si élevés de sa

nature. Excepté toi, personne ne l'estime plus que moi. J'ai un respect, un attachement inné pour les caractères énergiques comme le sien, et cela me fait une double peine qu'il ne veuille pas entendre parler de moi... Cependant peut-être la paix viendra-t-elle, et nous dira-t-il un jour : « Allons, maintenant, soyez l'un à l'autre ! »

Il arrive parfois, cependant, que les appréciations injustes ou ironiques de M. Wieck sur le caractère ou le talent de Schumann arrachent à celui-ci un innocent cri de révolte :

Leipzig, 10 mai 1838.

Ton père dit que je suis flegmatique! Flegmatique, l'auteur du *Carnaval!* Flegmatique, l'auteur de la *Sonate en fa dièse* mineur! Flegmatique, l'amoureux d'une fille comme toi! Et tu écoutes cela tranquillement!

Il dit que depuis six semaines je n'ai rien écrit dans le journal. D'abord, cela n'est pas. Ensuite, quand cela serait, il sait tout ce que j'ai fait d'autre...

J'ai livré, jusqu'à présent, environ quatre-vingts pages imprimées, de ma propre pensée, au journal (1), sans compter le travail de la rédaction. En outre, j'ai fini dix grandes compositions en deux ans, — j'y ai mis du sang de mon cœur (2), — avec cela, tous les jours plusieurs heures de fortes études dans Bach et Beethoven, et beaucoup de moi-même... Je suis un jeune homme de vingt-huit ans, un artiste de sang ardent, et malgré cela je ne suis pas sorti de la Saxe depuis huit ans, tranquillement assis! J'ai économisé mon argent, je n'ai connu aucune dépense pour des fêtes, des chevaux, etc... Et cette application, cette simplicité, ces travaux accomplis, ton père ne les reconnaît pas!

On voudrait bien être toujours modeste, mais les hommes ne vous le permettent pas. Je me suis donc loué une fois moi-même; tu sais maintenant ce que tu as à attendre de moi!

Ces accès de juste orgueil sont assez rares chez Schumann. Bien plus souvent nous le voyons, avec sa nature scrupuleuse, tourmenté des défauts de son caractère, et se demandant si sa Clara n'aura pas à en souffrir :

Il faudra que tu aies de la patience avec moi, et que tu me grondes quelquefois. J'ai beaucoup de défauts, quoique je me sois déjà un peu corrigé... Souvent on ne peut pas me comprendre, souvent je reçois avec froideur et réserve les marques de la plus sincère affection, et j'arrive à blesser et à éloigner ceux qui m'aiment le plus. Je me suis souvent fait des reproches là-dessus, car en moi-même je reconnais bien le moindre regard affectueux, le moindre mouvement de sympathie dans l'âme des autres. Et pourtant je pêche si

(1) Schumann écrivait alors au journal de la *Ligue des compagnons de David*. Une association de jeunes artistes s'était formée sous ce titre étrange, qui exprimait, parait-il, la résolution de combattre les *Philistins*.

(2) *Herzblut ist dabei*.

souvent dans les mots et dans la forme... Mais tu sauras bien me prendre, et tu me pardonneras, car je ne suis pas mauvais... Je suis sans cesse perdu dans les pensées de votre avenir, et je voudrais que nos cœurs se trouvent ouverts comme ceux de deux enfants qui n'ont pas de secrets l'un pour l'autre...

Ensuite, j'ai encore un très malicieux défaut : je suis grand adorateur de figures de femmes et de jeunes filles. Je m'exalte parfois beaucoup, et je nage dans un enthousiasme élogieux à l'endroit de votre sexe. Ainsi, quand nous passerons dans les rues de Vienne, si nous rencontrons un joli visage, et si je m'écrie : « Non, Clara ! regarde donc cette enfant des dieux... » ou quelque chose d'analogue, ne t'inquiète pas, et ne me gronde pas !

Voilà, certes, des naïvetés qui font sourire. Mais, pour nous, cette candeur, cette inconscience de toute ironie, donnent bien le charme particulier, le parfum spécial de cette âme allemande.

Notre sens du ridicule n'existe pas chez nos voisins ; aussi il faut convenir que, dans l'expression de sentiments faux ou vulgaires, ils arrivent parfois à un grotesque qui dépasse nos conceptions... Mais aussi, dans l'expression de sentiments tendres et vrais, il y a chez eux un abandon, un naturel complet qui est d'un grand charme, et auquel nous atteinçons rarement, nous si souvent paralysés par la crainte de dépasser la mesure, d'arriver à l'emphase ou à la puérité.

Quel amoureux Français, le plus passionné, n'a pas retenu sous sa plume, en écrivant une lettre tendre, quelque phrase jaillie du cœur dans une forme trop naïve ou trop romantique ?

Aucun scrupule de ce genre n'a jamais dû arrêter Schumann. Il se livre tout entier dans ses lettres, avec ses enfantillages et ses enthousiasmes, et sa droite et charmante nature n'a rien à perdre à cette sincérité.

Écoutons-le, parlant des œuvres de ses contemporains, de ses rivaux, avec une admiration bien rare chez un confrère :

Clara, aujourd'hui j'ai été heureux ! Au concert, on a joué une Symphonie de Franz Schubert. Ah ! si tu avais été là ! cela ne peut se dépeindre ! Tous les instruments, ce sont des voix humaines !... Et c'est spirituel au delà de toute mesure !... Et cette longueur, cette céleste longueur, comme un roman en quatre volumes ! plus long que la neuvième Symphonie !... J'étais complètement heureux et je ne désirais plus rien au monde, si ce n'est que tu sois ma femme, et que j'aie pu écrire une semblable Symphonie.

L'exécution merveilleuse de Liszt arrache aussi à Schumann des cris d'enthousiasme :

Je te le dis, Liszt m'apparaît chaque jour plus puissant. Ce matin, il a joué chez Raymond Härtel, de façon que nous tous tremblions et poussions des cris de joie. Il a joué des

Études de Chopin, un morceau des *Soirées* de Rossini, et bien d'autres choses encore... Je n'avais jamais rien entendu de semblable à cette manière de jouer, tantôt téméraire, enragée, tantôt d'une délicatesse vaporeuse.

... Il a joué mes *Novellettes*, une partie de la Fantaisie, la Sonate, de manière à m'empoigner complètement. Tout a fait autrement que je ne l'avais conçu, mais toujours d'une façon géniale ; et avec une audace et une douceur que lui-même n'a pas tous les jours. J'ai eu notamment une grande joie à entendre la seconde *Novellette* en ré majeur : tu peux à peine imaginer l'effet qu'elle produit.

... En l'honneur de Liszt, et pour montrer au public à quel artiste il a affaire, Mendelssohn donne demain soir (justement le jour de naissance de Bach et de Jean-Paul) un grand concert avec orchestre au Gewandhaus.

... On jouera plusieurs ouvertures de Mendelssohn, la Symphonie de Schubert et le triple Concerto de Bach, exécuté par Mendelssohn, Liszt et Müller. Cela n'est-il pas bien de la part de Mendelssohn ?... Si tu étais ici, seulement ! Mais je penserai à toi toute la journée comme si tu étais à mon côté.

Mendelssohn fut pour Schumann un ami de toute la vie :

C'est l'homme le plus éminent que j'aie jamais rencontré, écrit Robert à Clara. Je pourrais apprendre avec lui pendant des années.

Cependant, sans fausse modestie, avec une juste conscience de sa valeur et de son originalité, Schumann ajoute :

... Mais il pourrait aussi apprendre certaines choses de moi.

Et la postérité est bien de son avis.

Schumann, d'ailleurs, juge sa musique avec une remarquable clairvoyance. Il sait que sa formule très neuve, un peu subtile, peut étonner le grand public et n'être pas comprise de lui :

Chère Clara, écrit-il, tu me permettras bien une observation... Tu joues souvent le *Carnaval* à des gens qui ne connaissent rien de moi. Les Fantaisies ne vaudraient-elles pas mieux en ce cas ? Dans le *Carnaval*, tous les morceaux tiennent les uns aux autres, ce que bien des gens ne peuvent supporter... Il y a très peu de mes œuvres qui conviennent véritablement au grand public... Tu passes très légèrement sur les *Davidsbündlertänze* ; il me semble pourtant qu'elles sont bien différentes du *Carnaval*, et qu'elles sont, par rapport à lui, ce que les visages sont aux masques...

Tu as bien fait de ne pas jouer mes Études. Elles ne sont pas faites pour être jouées devant le grand public, et je serais ridicule ensuite de me plaindre de ce que ce public n'a pas compris ce qui n'était pas fait pour lui, ce qui n'était là que pour soi-même.

Cependant j'avoue aussi que je serais très heureux si une composition de moi, jouée par toi, excitait un tel enthousiasme, que le public, après l'avoir entendue, se jetât de ravissement contre les murailles. Car nous sommes vaniteux, nous autres artistes, même quand nous n'avons aucune raison pour cela.

Schumann espère bien, d'ailleurs, parvenir à ces grands succès dont il exprime si franchement le désir. Même dans cette période de jeunesse encore un peu obscure, il se rend compte de sa valeur et a confiance dans l'avenir :

... Il y a encore beaucoup en moi. Si tu me restes fidèle, tout viendra au jour ; sinon, tout demeurera enseveli... Tu crains que je trouve peu d'appréciateurs ; rassure-toi, chère Clara, tu verras dans ta vie que mes œuvres seront connues et feront beaucoup parler d'elles.

Et Schumann analyse sa manière de concevoir la musique dans une page curieuse, un peu compliquée et fouillée, comme sa forme musicale :

... Quelquefois tu me verras rester grave et muet pendant des journées entières... que cela ne t'inquiète pas. C'est généralement chez moi un symptôme avant-coureur de l'inspiration musicale. Tout ce qui se passe dans le monde agit sur moi : la littérature, la politique, les hommes. Je réfléchis sur tout cela à ma manière, et cela se cherche une issue par la musique. C'est pourquoi quelques-unes de mes œuvres sont difficiles à comprendre, car elles se rattachent à des intérêts éloignés... Tout ce qui se passe de frappant dans le monde m'impressionne, et je suis obligé de l'exprimer musicalement... Aussi les compositions modernes ordinaires ne me suffisent généralement pas. Abstraction faite des défauts de métier, elles se meuvent dans des sensations musicales d'un ordre peu élevé et dans des expressions lyriques vulgaires. Cette musique-là est peut-être un instinct de la nature primitive : la mienne est une œuvre d'intelligence et de poésie...

Je ne songe pas à tout cela pendant que je compose, cela vient après. D'ailleurs, je ne peux pas parler sur la musique d'une manière suivie, mais seulement par phrases détachées.

Bref, quand tu me verras ainsi muet et sérieux dans le travail de la composition, ne t'occupe pas trop de moi, cela me mettrait au désespoir. Je te promets aussi de ne pas écouter à ta porte... Eh bien, cela nous fera une vraie vie de poésie et de fleurs ; nous jouerons et nous ferons de la musique ensemble, comme les anges, et nous apporterons aux hommes de la joie !

Je me réjouis de composer mes quatuors. Le piano devient trop étroit pour moi. En ce moment, tout ce que je compose est à plusieurs parties, et souvent en inversions ou rythmes renversés. J'apporte grand soin à la mélodie, comme tu le verras, mais il est vrai que je parle d'autres

mélodies que la mélodie italienne, qui me paraît décidément un chant d'oiseau, agréable à entendre, mais vide de toute pensée.

La musique de Schumann, en effet, est bien différente de ces « chants d'oiseau vides de pensée ». Dégagée de toute formule courante, on la sent née dans une concentration, une tension extrême, jaillie du plus profond de l'être, marquée de sa frappante personnalité. « Le sang du cœur est avec ! » (*Herzblut ist dabei*), dit Robert dans sa langue énergique. Aussi reste-t-on effrayé, en lisant cette correspondance, du prodigieux effort intellectuel que suppose la production incessante, infatigable du maître.

Écoutons-le parler de ses travaux, tantôt avec la joie fiévreuse de la création, tantôt avec une expression de lassitude douloureuse :

Vienne, 11 mars 1838.

Toute la semaine j'ai été assis au piano, et j'ai composé, écrit, ri et pleuré tout à la fois. Tu trouveras l'empreinte de tout cela dans ma grande *Humoresque*, qui sera bientôt gravée. Tu vois comme tout cela marche vite ! Sitôt composé, sitôt gravé, c'est ce que j'aime.

Douze feuilles en huit jours complètement écrites ! N'est-ce pas, tu me pardonneras de t'avoir fait un peu attendre?...

Pour le reste, j'ai fini des *variations*, mais qui n'ont point de thème. J'appellerai cette œuvre *Guirlande*. Les parties s'en relient les unes aux autres d'une façon particulière. Ensuite, j'ai un petit *rondo*. Puis je veux encadrer ensemble ces petites pièces dont j'ai un si grand nombre et les appeler *Petites études de fleurs*, comme on appelle les tableaux. Ce nom te plaît-il ?

Tu seras étonnée de tout ce que, dans ce court espace de temps, j'ai fini jusqu'à la copie. Au milieu de ce flot de musique, je désapprends l'écriture et la pensée.

Pourtant une infirmité douloureuse entravait parfois chez Schumann ce grand élan de production. Une de ses mains, malade, aux doigts mal conformés, lui rendait l'exécution de sa propre musique très difficile, parfois impossible. Clara, avec son merveilleux talent de pianiste, allait devenir l'interprète continuel, indispensable, de son mari. Et cela devait resserrer encore cette union touchante :

3 décembre 1838.

Je me sens souvent malheureux, et surtout ici, d'avoir une main malade ; et (je te l'avoue à toi) cela devient tous les jours pire. Souvent je m'en suis plaint au Ciel, et j'ai demandé à Dieu : « Pourquoi m'as-tu fait justement cela ? » Cela me serait si utile ! Toute la musique est tellement vivante en moi que j'ai besoin de l'exhaler au dehors. Et je ne peux la faire sortir qu'avec peine, je trébuché avec un doigt sur les autres ! Cela est tout à fait terrible et m'a déjà causé beaucoup de douleur.

Hé bien ! ta main droite sera donc la mienne, et ménage-toi bien pour que rien ne t'arrive ! Je pense souvent aux heures heureuses que tu vas me préparer par ton art...

En attendant, seul, et malgré les obstacles, Schumann produisait sans relâche.

Sa lettre du 22 février 1840 nous montre un véritable prodige de fécondité musicale :

Leipzig.

Ne sois pas fâchée si je t'écris peu aujourd'hui. Depuis hier matin, j'ai composé vingt-sept pages de musique (une œuvre nouvelle) (1) de laquelle je ne puis rien te dire, si ce n'est qu'elle m'a fait sourire et pleurer de joie.

Adieu maintenant, ma fille ; les notes et la musique m'ont presque tué aujourd'hui, je pourrais y périr !... Ah ! Clara, quel'e jouissance céleste d'écrire pour la voix ! J'en étais privé depuis si longtemps !

Les vingt-sept pages des *Myrtes* composées en deux jours ! Cela est presque incroyable. Et une émotion vous prend en lisant ce soupir de lassitude heureuse, qui suit l'enfantement d'un des plus délicats chefs-d'œuvre de la musique vocale de notre temps :

Leipzig, 1840.

Je suis très laborieux ces jours-ci, et je remercie le Ciel, qui m'a donné la force et les belles pensées. J'ai maintenant fini jusqu'à l'op. 22. Je n'aurais jamais cru cela à l'op. 1. En huit ans, vingt-deux opéras sont finis... J'en ferai encore deux fois autant, puis il faudra mourir... Bien des fois il me semble que je découvre une voie tout à fait nouvelle en musique...

J'ai de nouveau tant composé que je me sens tout bouleversé... Je devrais un peu m'arrêter, mais cela m'est impossible. Ah ! je ne puis faire autrement, il faut que je chante jusqu'à la mort, comme le rossignol !

Chanter jusqu'à la mort (*sich todt singen*), ce mot est bien véritablement la devise de la courte existence de Schumann. On sait, en effet, qu'en pleine maturité, au milieu de cette vie si remplie de travaux et d'affections, la plus cruelle des morts, la folie, est venue frapper le malheureux.

Et pourtant rien dans son existence que ne fût sain, normal. Nul excès qui pût expliquer, excuser en quelque sorte, l'apparition de l'horrible fléau...

Rien, en effet, si ce n'est cette production à outrance, cette effrayante dépense de forces cérébrales créatrices. Et il est triste de penser que, grâce à notre misérable condition humaine, cette œuvre de si profonde poésie, cette œuvre qui porte l'empreinte d'une des plus hautes personnalités musicales modernes, n'a pu venir au jour sans tuer son créateur.

LOUIS MIRAMON.

HISTOIRE DE FANFLUCHE (1)

A partir de ce chapitre, les notes de Floriquet, prises dans un âge avancé, n'ont plus la même clarté, la même précision. J'ai dû combler quelques lacunes, intervenir de plus en plus dans la rédaction des Mémoires si intéressants que j'ai entrepris de faire connaître au public. Le lecteur ne sera donc pas surpris de la différence radicale qui existe entre le style du commencement et celui de la fin de ce livre.

XXII.

La *Belle-Eulalie* était un joli brick, en effet, qui vous portait gaillardement ses douze bouches à feu à la ceinture, et, à la proue, le portrait relatif de dame Fanfluche, vicomtesse de La Panique, née Eulalie de Boulingrin, sa marraine.

Sa carène était soigneusement suivie en bonnes matières, tant en étoupes que bray, goudron et galipot. Elle avait la coque doublée de feuilles de cuivre de cinq pieds de long, clouées et chevillées de même ; la mâture proportionnée à la coque dans toutes ses dimensions, établie en bon bois du Nord, avec ses rechanges consistant en quatre mâts de hunes, quatre perroquets, tous les bouts dehors et vergues de rechange ; le gréement de chanvre de choix ; le pouliage complété en ormeau ; les rouges et boulons en bon bois de gaïac. Sa voilure en toile de Bretagne de toute première qualité, soigneusement cousue, était accompagnée d'un assortiment de pavillons et flammes de toutes les nations. La *Belle-Eulalie* était munie de 2 câbles de 120 brasses proportionnés au navire, et de 3 grelins pour le même usage ; de 2 ancres de grandeur et poids différents, sans oublier 2 grappins pour les embarcations. A fond de cale reposaient 300 quintaux de fer en gueuse, le reste du lest en petits cailloux. Dans l'entrepont étaient soigneusement alignés, classés et entassés : 30 fusils, 30 paires de pistolets, 24 sabres, 30 haches d'abordage, 4 grappins de bord-à-bord, 40 paires de menottes, et toutes les barres de justice pour les mutins et les passagers malgré eux. De plus : 15 quintaux de poudre à canon, 1 quintal de poudre fine, 600 boulets ronds, 600 boulets ramés, 400 boîtes à mitraille, 50 fusées de signaux et 4000 cartouches de calibre pour répondre aux curieux, aux indiscrets et faciliter le négoce.

Que demander de plus à un bon brick qui se respecte et entend être respecté ?

La *Belle-Eulalie* était un joli brick, en effet !

Son équipage se composait, comme il convient, de quatre-vingts mauvais drôles échantillonnés dans les plus mauvais lieux des deux hémisphères ; bons cama-

(1) C'étaient les *Myrtes*.

(1) Suite et fin. — Voy. les trois numéros précédents.

rades toutefois, bien râblés, prompts à l'attaque, incapables de reculer, sans pitié, prêts à tout... même au bien; lorsqu'ils étaient ivres, débanchés à scandaliser la Pompadour, et, avec cela, disciplinés comme des petits moutons de Champagne, tant ils rendaient justice à leur commandant qu'ils proclamaient, avec orgueil, plus canaille qu'eux.

La *Belle-Eulalie* était un joli brick, en effet!

Le reflet de sa coque moirait de vert tendre la mer caline qui clapotait autour d'elle. Aux fredons des courtes vagues répandaient les soupirs de la voileure oppressée. Impatiente de gagner le large, la *Belle-Eulalie* frissonnait du plus bas de sa quille au plus haut du grand mât.

Le capitaine Zoom Pereboom, natif de Gravelines, était seul digne de commander la *Belle-Eulalie* et son incomparable équipage de chenapans.

Ses cheveux jaunes, longs et incultes, ne laissaient rien voir de son front. Ses sourcils embroussaillés recouvraient ses yeux. Sa moustache rude, plantée à la diable, comme les piquants d'un oursin de mer, cachait ses lèvres. Son triple menton disparaissait sous une barbe courte et frisée, assez semblable à une éponge d'écurie hors de service. De ce fouillis, seul émergeait un nez en pied de marmite constellé de rubis et d'améthystes. On comprendra à quel point il était difficile de pressentir ce qu'il pensait et quel accueil il allait vous faire. Trapu, raboteux, le ventre gros et dodelinant, les jambes courtes, la tête incrustée entre les deux épaules, Zoom Pereboom ressemblait assez à un meud de grelin effloché.

Ce paquet de muscles velus, en nage pour un rien, évitait tout mouvement inutile... ce qui ne l'empêchait pas de se démenier comme un vrai diable, quand l'occasion s'en présentait. Sa langue épaisse, ses lèvres paresseuses proféraient parcimonieusement, de-ci, de-là, des monosyllabes que soulignaient des gestes sobres, ponctués de taloches. Il avait plutôt fait de saisir son interlocuteur à la gorge et de le lancer à fond de cale, que d'engager avec lui un dialogue dont l'issue ne laissait jamais que de l'inquiéter. Aussi, lorsque je me présentai à lui, se posa-t-il en travers de la passerelle. Sans articuler un son, il attendit.

Rien ne révélait que j'eusse affaire au chef suprême de la *Belle-Eulalie*, et je commis cette grave bévue de lui demander à parler au commandant.

« Moi, commandant, » répondit l'être bizarre qui me barrait le chemin. Je voulus m'excuser: « Paroles inutiles, » ajouta-t-il. J'entrepris de lui expliquer tout au long l'objet de ma visite. Il m'interrompit et, me prenant au collet, me lança, par-dessus l'écouille béante, de tribord à bâbord, en prononçant ce seul mot: « Attendez. »

Je trouvais l'accueil incivil et faillis me mettre en colère. Le bonheur voulut que je me continsse et attendisse muet, immobile, meurtri et affamé, l'arrivée

de M. le vicomte. J'avais aux trois quarts perdu connaissance lorsqu'il parut, enfin!

Mon premier mouvement fut de courir au-devant de lui. Un geste menaçant du capitaine me cloua sur place.

Les deux patrons de la *Belle-Eulalie* engagèrent un dialogue dont mon ancien élève me parut faire tous les frais. J'en devais être l'objet, car ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs ne me quittait des yeux. M. le vicomte, furieux tout d'abord, s'apaisa et répondit par un formidable éclat de rire à je ne sais quelle réplique du commandant. Bien que je ne pusse distinguer aucun des traits de son visage embrouillasse, je compris que ce dernier riait également, au tressautement convulsif de son abdomen. Certaines personnes rient « des yeux »; Zoom Pereboom riait du ventre. Cette hilarité, dont je faisais les frais, avait sujet de me préoccuper. Le dîner promis ne serait-il qu'un leurre? Me faudrait-il continuer de jeûner? Dans l'état piteux où j'étais, j'aurais accepté avec reconnaissance de mourir d'indigestion. Mon anxiété était à son comble lorsque mon hôte m'appela:

« Ici, Floriquet. Ici, tout de suite! »

Sa voix n'était plus la même. C'était comme un écho attardé des jours heureux. J'accourus aussi rapidement que le permettait mon état de faiblesse.

« Ventre de loup! Floriquet, vous avez piteuse mine! Je vous avais mal regardé tout à l'heure. Vous voilà sec comme un hareng de Hollande, blême comme un trente-neuvième jour de carême et... Dieu me pardonne!... venez ici que je vous contemple; si vous n'avez plus de cheveux, vous avez de la barbe, de la vraie barbe. Mon père rirait fort, s'il vous voyait ainsi. Ah çà! dites-moi, vous n'avez pas de maladie contagieuse?... ni scorbut?... ni dysenterie putride?...

— J'ai faim, monsieur le vicomte, atrocement faim. C'est une abominable maladie. Si elle se gagne, nous en pourrions guérir ensemble.

— A la bonne heure! Il paraît que mon ami Zoom vous a reçu un peu brusquement. Il en est au regret. Il ignorait qui vous êtes et l'affection que je vous porte.

— Tout le monde peut se tromper, répondis-je en saluant le terrible commandant.

— N'est-ce pas? C'est ce que je disais au capitaine, qui offrait de croiser le fer avec vous.

— Je serais incapable de tenir toute autre arme qu'une fourchette.

— Belle parole! Beau sentiment! Je veux que vous deveniez amis. Floriquet, je vous présente le capitaine Zoom Pereboom, natif de Gravelines. Il joint au courage de Jean Bart la probité de saint Vincent de Paul... Mon ami Zoom a l'estomac de Saturne, la continence du Grand-Turc, etc... pour ce qui est de la force... vous êtes payé pour le savoir, Floriquet, la poigne de Samson, qui maniait l'âne comme personne, et celles d'Hercule, fils d'Alcmène et de... Sur ce, je n'en sais

pas plus long que sa mère. » Le capitaine me tendit la main. J'eus l'imprudence de lui confier la mienne qu'il broya amicalement. M. le vicomte reprit, en me présentant à mon tour : « Ça, c'est Floriquet, Floriquet dont je viens de vous parler et pour lequel vous ferez tout ce que je vous ai dit. » (Ce « tout ce que je vous ai dit » me rendit rêveur.) « Il serait le plus grand âne de ce siècle si je n'étais encore vivant. S'il ne m'a rien appris, ce n'est pas sa faute, c'est celle de ses professeurs, celle de ses père et mère, qui l'ont intellectuellement mal doté... la mienne aussi, peut-être un peu. Il a toutes les qualités de la brute, à savoir : la patience, la résignation, le dévouement irréfléchi, l'appétit... et le reste. Deux êtres aussi parfaits que vous et lui doivent se comprendre et faire commerce d'amitié. Floriquet, aimez Zoom pour l'amour de moi. Pour l'amour de moi, Zoom, aimez Floriquet. »

Comment j'aurais-je pas adoré l'homme qui savait ainsi m'apprécier? Une seule chose m'affligeait encore. Je m'en ouvris franchement à M. le vicomte. M. le vicomte avait cessé de me tutoyer.

« Tu y tiens? me répondit-il, soit! Tes dernières volontés seront respectées.

— Mes « dernières volontés » ?

— Sans doute. Tu n'as pas oublié notre duel?

— Notre dîner.

— A la fin duquel je te jeterai par-dessus bord.

— Si vos jambes vous soutiennent encore. Les miennes ne me soutiendront pas longtemps, si nous n'engageons pas la lutte.

— Suis-moi donc, présomptueux Floriquet. Ton convoi est servi. »

J'emboîtai le pas, le cœur plein d'espoir. J'allais, enfin, me remettre à table!

XXIII.

Quel spectacle enchanteur! Qui eût refusé le combat, dût-il être mortel, sur un aussi adorable champ de bataille?

La table était servie sur le gaillard d'arrière. Une toile tendue l'abritait du soleil. Je vous désirais bien la rade verdoyante, frais miroir dans lequel se mirait La Mobile naissante; les forêts qui l'encadraient, la flottille à l'ancre; ses voiles blanches, ses flammes, ses pavillons aux couleurs réjouissantes... A quoi bon? La nature éternelle, chantée de tout temps, aura jusqu'au jugement dernier ses poètes que n'effrayent pas les redites; le spectacle qui s'offrait à mes yeux n'a jamais été, ne sera jamais égalé.

Sur la table, ni trop grande, ni trop petite, ni trop haute, ni trop basse, une nappe de toile bise était jetée. Sur ce fond, frais et charmant, se détachaient : l'argenterie, bien luisante, la vaisselle de Strasbourg, décorée de bouquets éclatants, la verrerie aux facettes irisées; tout était bien à portée de la main. Pas d'en-

combrement, pas de places vides. Les fleurs n'accaparaient pas une place plus agréablement occupée par les mets.

Autour d'un filet de porc aux choux fumants, une flottille d'entremets provocants et savoureux appelait la fourchette. Comment ne pas hésiter? Quel choix faire qui ne retardât pas un plaisir? Pourquoi « dévorer des yeux » n'est-il qu'une image, et ne peut-on pas, en réalité, utiliser tous ses organes pour attaquer à la fois tant de bonnes choses : langue à l'écarlate, comcombres au gros sel, anchois au genièvre, harengs marinés, piments doux cloutés d'épices, saucisses fumées de Francfort, saucissons parfumés d'ail sur canapé d'oignons pilés, langouste sauce monterde, relevée de muscade? Puis, en réserve; la Sauer-Kraut copieusement garnie, la tortue de mer, sauce ravigote, saupoudrée d'échalote, de clous de girofle et de piment rouge; la poule au Gombo, encadrée de riz au safran; enfin, à l'arrière-garde, les fromages, derniers auxiliaires des palais épuisés.

Sur un dressoir, près de la table... Dieu! quel souvenir!... deux rangées de bouteilles étaient alignées. Au fond de l'une d'elles, peut-être, la mort était à l'affût. J'avais hâte d'aller la rejoindre par un aussi enivrant chemin. Leur nombre, leurs provenances étaient identiques. Chablis, grave, chambertin, meursault, volnay, vins de Moselle, du Rhin et d'Andalousie avaient chacun leur équivalent au côté. L'homme patient... et sacrilège, qui s'en serait donné la peine, eût, très certainement, compté dans chaque colonne le même nombre de gouttes. Malgré mon grand âge, d'y penser me fait venir aux yeux des larmes reconnaissantes, et aux lèvres une pantagruélique rosée.

M. le vicomte fit signe à l'équipage qu'il pouvait approcher. Les quatre-vingts chienpans, la gueule enfarinée, les yeux brillants, platoniquement exaltés par la vue de tant de bonnes choses, prirent aussitôt place : les uns, à distance respectueuse, autour de la table; les autres, au-dessus de nous, suspendus aux cordages. Après m'avoir invité à m'asseoir, mon adversaire prit la parole en ces termes :

« Messieurs il importe avant tout de préciser les motifs et les conditions de la lutte à laquelle vous allez assister. M. Floriquet, ici présent, se prévalant de quelques succès bachiques remportés au temps de ma première jeunesse, n'a pas craint de me provoquer. »

Absorbé par la contemplation des mets que je me proposais d'engloutir, je dédaignai de protester.

« J'ai accepté le combat. Insulté, j'avais le choix des armes. Ces armes, vous les voyez à nos côtés. Je lui ai généreusement offert de commencer de boire alors seulement que j'entamerais la troisième bouteille. Je le lui offre encore.

— J'ai refusé, je refuse.

— Soit! Mon ami Zoom servira de témoin à mon adversaire; Pancrasse, votre limonier, sera le mien.

Chaque bouteille entamée devra être achevée et, vide, comptera pour dix points. Tout flacon requis par l'un des deux adversaires, après épuisement des précédents, nécessitera la mise sur table de son équivalent auprès de l'autre des combattants. Honte à lui s'ils s'y entassent ! La lutte continuera tant que l'un des deux buveurs ne sera pas hors de combat.

— Je demande qu'il ne soit pas interdit de continuer de boire à celui des deux qui aura triomphé.

— Accordé. Mon excellent ami et vénéré professeur Floriquet a accepté d'être jeté par moi par-dessus bord si, plus longtemps que lui, je demeurais debout. Devant tous, le reconnaît-il ?

— Absolument.

— A-t-il quelque observation à faire ?

— La seule est que je meurs de soif et de faim. C'est tricher que de tant parler pour se sécher la langue.

— A table, donc !

— A table ! »

Je saisis la première bouteille au goulot et l'approchai avec avidité de mes lèvres. Elle rendit l'âme sous ce premier baiser.

« Dix pour nous, » proclama le capitaine.

M. le vicomte tint à honneur d'en faire autant.

« Manche à, » cria le timonier.

La seconde bouteille que j'engloutis ne me rassasia pas plus que la première. J'aurais tenu tête au désert, tant je me sentais les intestins en feu.

« Vingt, » reprit mon témoin.

M. le vicomte ne voulut pas être en reste.

« Manche à manche, » dit le timonier en posant devant chacun de nous un troisième flacon.

— Ne vous serait-il pas agréable, me dit, d'un ton gougenard, mon adversaire, d'accepter un quartier de ce filet de porc ?

— Le porc est l'ami de l'homme et commence bien un repas, lorsqu'une pleine assiettée de choux constellée de saucisses lui sert de litière. A la santé du porc ! monsieur le vicomte. Mais, pardon... nous allions commettre une hérésie et boire comme de vrais pleutres. Je sais que cela vous déplaît. Le grave n'est pas de saison en ce moment. Si nous buvions cette flûte de rudeshheimer, ce serait infiniment plus orthodoxe. »

Et nous séchâmes chacun une fiole allemande, continuant de boire au goulot.

« Trente, » cria le capitaine.

— Trente, » cria le timonier.

Et, coup sur coup, Zoom et Pancrasse appelèrent : « Quarante, cinquante, soixante, voire soixante-dix ». L'équipage suivait la lutte en se pouléchant les babines, en mâchant à vide tout ce qu'il nous voyait dévorer.

Ma fringale satisfaite, j'entrai dans cette phase charmante où l'on peut coqueter avec les plats. Je voyais approcher avec délices la tortue sauce ravigote et me

promettais de l'arroser de meursault, lorsque M. le vicomte, qui commençait à douter de la victoire, mit les coudes sur la table et m'apostropha. Ses yeux battaient la chamade, sa langue fonctionnait à regret. Je lui en voulus, tout d'abord, de troubler ma béatitude. Il me faisait encore pitié, mais il ne s'en fallait que d'une bouteille qu'il m'agaçât, de deux que je lui manquasse de respect.

« Sais-tu, Floriquet, que je te fais un grand honneur en buvant ainsi, avec toi, les coudes sur la table ?

— Un grand honneur, en effet. Ne reprendrez-vous pas un peu de ces concombres ? Non ? Vous avez tort.

— Au point où nous en sommes, je crois pouvoir te permettre de me tutoyer.

— Vraiment ! alors passe-moi les saucisses.

— Tu m'as joué des tours pendables. Je t'avais bien défendu de faire des prouesses.

— On a bien exagéré les choses. Vrai, si nous sommes un héros, ça n'a pas été ma faute. Tu en aurais fait autant que moi. Ça t'amuse de causer la bouche pleine ? Buvois plutôt à notre croix de Saint-Louis. » Et j'entamai une bouteille de chambertin que j'achevai, presque aussitôt, en l'honneur de notre brevet de 600 livres.

— Quatre-vingts ! cria le commandant émerveillé.

— Soixante-dix, soupira le timonier. M. le vicomte est distancé.

— Qui a dit que j'étais distancé ? Cet animal ? Pour sûr, il ne sait pas compter. Floriquet l'aura couvert d'or pour me nuire ? Je crus inutile de protester. Moins sûr de la victoire, M. le vicomte n'était plus maître de lui. Quelques applaudissements partirent des rangs de l'équipage. Ils achevèrent de l'exaspérer. Sa voix tremblait lorsqu'il reprit : « Et quelle idée saugrenue as-tu eue de te faire scalper ?

— L'idée n'est pas de moi. Je le jure... sur ce fromage de Hollande, auquel je vais dire deux mots.

— Tu n'as seulement pas songé, triple maroufle, qu'en te laissant mutiler, tu me mettais dans l'obligation de partager ton sort. N'étais-tu pas ma vivante image ?

— Je pensais, sous le couteau, à toute autre chose, je l'avoue.

— J'ai dû te renier, quitter l'armée pour le commerce. Oui, j'ai quitté l'armée.

— C'est un grand malheur pour la France ! dis-je en détachant une aile de poulet au safran, dont je suis particulièrement friand. Le Roi en sera désolé.

— Et mon cheval, et mon uniforme, et mes armes, qu'en as-tu fait ? Tu les auras vendus pour boire, ivrogne, voleur !... »

M. le vicomte avait absolument perdu la tête. Il saisit une bouteille fraîche, la porta à ses lèvres et fit un effort qui eut les plus déplorables suites. Je me levai attendri :

« Monsieur le vicomte en a assez ?

— Assez! Aurais-tu pitié de moi, corsaire? Ce serait le coup de pied de l'âne. Nous allons pointer les flacons. Tout le monde, ici, est contre moi. »

Le malheureux entreprit, sans en venir à bout, de compter les bouteilles vides. Toujours il voulait comprendre les miennes dans son lot et, arrivé à quinze, recommençait d'appeler : « 16, 17, 18 », et ainsi de suite, sans s'arrêter jamais. Les éclats de rire de l'équipage redoublèrent sa rage; terminant l'addition par un formidable coup de pied qui fit voler de tous les côtés les tessons, il se précipita sur moi. Les matelots surexcités, prêts à prendre fait et cause, criaient à tue-tête :

« Il manque dix points à son compte. Il n'a pas encore le droit de le jeter à l'eau. Vive le petit scalpé! Il a bien combattu. »

Le commandant dut intervenir. Alors, pâle, muet, soutenu par Pancrasse, son témoin, M. le vicomte, m'ayant lâché, se précipita sur la réserve. Grâce à un effort surhumain, il avala tant bien que mal l'appoint qui lui donnait sur moi droit de vie et de mort.

« Et, maintenant, qu'on me le livre! » s'écria-t-il.

Tout le monde s'écarta et fit autour de nous demi-cercle, laissant libres les approches de la mer. Mon adversaire, livide, épuisé, l'œil hagard, hideux, se cramponnant à moi, me prodigua les insultes et d'inoffensifs horions.

Ce qui se passa en moi, jamais je n'ai pu m'en rendre compte, et voilà plus de trente ans que j'y pense. Au même instant, toutes mes illusions s'envolèrent. Je vis... ou je crus voir mon élève tel qu'il était. J'avais affaire à une brute féroce, hideuse et répugnante, qui en voulait à mes jours. Ses faiblesses d'autrefois, toujours excusées, m'apparurent sous leur véritable jour et me révoltèrent. Je compris... ou je crus comprendre qu'il avait toujours été injuste, égoïste, menteur, brutal et faux. La colère me fit bouillir le sang. Prenant à la gorge ce je ne sais quoi, homme ou bête, qui s'accrochait à moi, je le trainai jusqu'aux bastingages, et avant qu'on pût y mettre obstacle je le soulevai et le jetai par-dessus bord.

J'ai commis ce crime, et le ciel m'a laissé faire!

Je crus entendre la mer pousser un cri d'horreur et de dégoût en recevant le corps de mon adversaire. Ce bruit étrange a troublé toutes mes nuits. Il me réveille en sursaut, et je murmure bien vite une oraison dont la monotonie doit exaspérer, dans le paradis, le saint préposé aux prières.

Si mes cheveux n'ont pas blanchi, il n'est que trop aisé d'en deviner la cause. Depuis, en quelque endroit que j'aie été, lorsque revient le 14 septembre, je fais dire une messe pour le repos de l'âme de celui qui aurait pu mourir de ma main dans les plus détestables conditions.

Que se passa-t-il? Je ne l'ai su que depuis. L'émotion, les remords, l'ivresse me foudroyèrent. Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, la *Belle-Eulalie* avait depuis longtemps perdu de vue la terre.

XXIV.

Plus jamais je n'ai revu le jeune seigneur dont l'éducation m'avait été confiée. Ai-je correctement rempli ma tâche?... Dieu en sera juge. Quelques lignes encore et j'aurai terminé. Ce ne sont pas mes mémoires que j'ai eu la prétention d'écrire. Il me reste toutefois à conclure.

La *Belle-Eulalie* avait depuis longtemps perdu de vue la terre lorsque je repris connaissance. J'étais étendu sur le pont, dans une mare. Le capitaine n'y allait jamais de main morte. Pressé de mettre fin à un incident qui pouvait distraire son équipage au moment du départ, il avait organisé la chaîne depuis la passerelle jusqu'aux haubans et faisait pleuvoir sur moi de trente pieds de haut de pleins baquets d'eau glacée.

Ce n'est pas sans raison que j'ai qualifié de « vieil ami » cet ours mal léché de Zoom Pereboom. Vous allez en juger.

Mes premiers mots en revenant à moi furent, paraît-il : « J'ai soif. Passez-moi le meursault. C'est le vin le plus vieux de la bande. » Mais, les yeux ouverts, mon cœur reprit le pas et je m'écriai : « M. le vicomte est-il défunt? » Ma joie fut grande en apprenant que je n'avais été son assassin que d'intention. Il s'en était fallu de peu toutefois que son plongeon ne lui eût été funeste, tout l'équipage s'étant jeté à l'eau et se disputant l'honneur de le tirer d'affaires.

Après bien des efforts, le pilote avait fini par le saisir aux cheveux, le charpentier par la jambe gauche, le timonier par la jambe droite, le commis aux vivres par le bras droit, le maître canonnier par le bras gauche. Suivis du reste de l'équipage, ils avaient remorqué ma précieuse victime jusque sur le quai de la Douane et l'y avaient abandonnée.

Un coup de sifflet impérieux parti de la *Belle-Eulalie*, où le capitaine et moi étions seuls demeurés, dicta à l'équipage sa conduite. Les soixante-dix-neuf sauveurs refirent le plongeon et regagnèrent leur poste.

Dans les cas absolument exceptionnels, Zoom ne dédaignait pas de se mettre en communication avec ses hommes. Il le faisait toujours par l'intermédiaire de Pancrasse. Ce jour-là, le timonier, monté sur le banc de quart, prononça ces paroles, qu'il a bien voulu me répéter au cours de la traversée :

« Tas de marsouins, nous allons filer sans plus attendre. Avant de se mettre à table, M. le vicomte a donné ses instructions au commandant. Nous avons tout fait pour l'empêcher de crever et n'avons pas à dicter à Dieu sa conduite. C'est bien assez de nous occuper de la nôtre. Prolonger ici notre séjour pourrait nous causer des ennuis. Nous devons partir; partons! Quant à l'homme qui ronfle... ou râle... (je ne

sais pas encore lequel des deux), le long des bastings, il nous reste pour compte. Le pauvre phoque souffle son âme par tous les trous. Le capitaine a ordre, si l'occasion s'en présente, de l'échanger dans quelque pays d'anthropophages contre une négresse de quatorze à dix-sept ans; sinon, de le déposer à terre et de l'y laisser, dès notre première escale. Jusque-là, traitons-le en brave. Nous serions tous fiers de tomber comme il l'a fait. Avance, maître coq. Tu es engagé pour remplir à bord de la *Belle-Eulalie* les quadruples fonctions de cuisinier, de médecin, d'apothicaire et de fossouyer. On te confie ce paquet de viande. Traite-le comme il convient. S'il n'échappe pas à tes soins, ne crois pas devoir le fourrer, par économie, dans la marmite. Garde-toi surtout de gaspiller à son profit un de nos bons boulets ramés. Il n'a que faire d'attendre debout, au fond de la mer, le jugement dernier. Son âme, du haut du ciel, prendra plaisir à regarder flotter son corps. Arrose-le, de trente pieds de haut, sans te préoccuper de ses grimaces. Plus elles seront affreuses, plus sa guérison sera certaine. Ne ménage pas les baquets. Ça nettoiera le pont par la même occasion. »

Et c'est ce qui fut fait.

A quoi bon vous conter cette interminable traversée? Ce qu'il peut vous importer de savoir est que l'équipage me prit, non seulement en pitié, mais en affection. Si bien que le jour où la *Belle-Eulalie* fit relâche à Saint-Thomas, mon ami Zoom décida de me garder à bord.

« C'est un bon diable, dit-il. On a plaisir à boire avec lui. Il sait un tas d'histoires si intéressantes que je n'y comprends rien. En arrivant en France, nous expliquerons à notre consignataire qu'il s'est caché à fond de cale, tant que la terre a été en vue, et n'a reparu qu'au large, à vingt milles de Saint-Thomas. »

A l'arrivée, tout le monde a spontanément mis la main à la poche à mon profit. Cela m'a permis de faire, à bord, quelques largesses et, malgré cela, de me mettre en route pour Bapaume, lesté de douze livres, sept sous, trois deniers. Dieu les rende au centuple aux matelots de la *Belle-Eulalie*!

Je revoyais la France avec mélancolie. Le pauvre cher beau pays n'était, certes, pas en cause, mais je ne pouvais m'empêcher de trembler en songeant à ma première entrevue avec M. le comte et M^{me} la comtesse. Comment aborder les deux vieillards, la conscience chargée d'une tentative d'assassinat sur leur enfant? Se contenteraient-ils de cette excuse que nous étions ivres l'un et l'autre? J'hésitais à me mettre en route pour Bapaume. Hélas! rien ne m'appelaît ailleurs. Sans ressources, sans famille, sans amis, greffé depuis vingt-trois ans sur la souche des La Panique, comment aurais-je vécu, si l'on m'en eût arraché?

Trente-cinq lieues me séparaient de la vieille gentilhommière où s'étaient écoulées mes plus belles années. Je mis sept jours à les franchir, à pied, la

plupart du temps; demandant sans vergogne une place sous la bâche, aux camionneurs auxquels je payais à boire, le gîte et la nourriture aux riverains du grand chemin. Entre Lens et Arras, je passai une nuit adorable au sommet d'une charrette chargée de foin. J'y dormis de si bon cœur, je m'y étais si bien blotté qu'on m'y oublia. J'y eusse continué indéfiniment mon somme, si un coup de fourche que je reçus dans la cuisse ne m'eût brusquement réveillé.

Arrivé à destination, le charretier s'était mis en devoir de décharger sa voiture, lançant à tour de bras le foin bottelé dans le grenier de l'écurie. Bien que je ne fusse pas grièvement blessé, mon sang coulait et l'on dut me mettre à terre. Mes cris avaient attiré dans la cour le maître du logis. C'était un petit homme sec, à la taille bien prise, au visage à la fois fin et bienveillant, tiré à quatre épingles en dépit de l'heure matinale. Il vint à moi, anxieux, empressé et me demanda comment il se faisait que j'eusse été blessé, si le charretier s'était pris avec moi de querelle... Il me posa tant et tant de questions que j'avais oublié les premières bien avant que les dernières eussent pris leur tour. Le récit de mes infortunes m'avait attiré déjà bien des sympathies; jamais je n'eus lieu de tant me réjouir d'avoir été malheureux. Aussi n'épargnai-je ni les détails, ni les noms propres. Mon hôte en eut d'avance pour son argent.

« Ah! vous avez été au service des La Panique, grommelait-il; ce sont de vilaines gens. Tout ce que vous m'avez conté le confirmerait au besoin. Je les connais. Ils ont eu affaire à moi et doivent s'en souvenir. La vieille est une digne femme, une martyre. Le vieux est un misérable, et je suis charmé d'apprendre que le fils est un polisson. Tous ces hobereaux se valent. Des mangeurs de pauvres, tous ces gens-là. » Et comme j'essayais de prendre fait et cause pour mes anciens maîtres, il reprit : « Ils abrutissent ceux qui les entourent. Voyez : le pauvre diable s'est cru heureux! Les temps sont proches, par bonheur! Voltaire, Locke, Rousseau, Diderot, sont de rudes bûcherons. Le coin est dans la bâche. Encore quelques coups de maillet, elle éclatera. Nous ferons table rase. Ah! les La Panique vous ont maltraité! Nous ne sommes que des bourgeois et nous vous comblerons. »

Le fait est qu'il me fit donner un bain, que sa femme me pensa, que l'on me gratifia d'habits encore fort présentables et d'une perruque à marteaux qui me rendait absolument méconnaissable. Le déjeuner que ces braves gens m'offrirent n'était pas des meilleurs, leur vin était un peu jeunet. Je me gardai, toutefois, de leur en faire un reproche; d'autant plus qu'ils me payèrent généreusement ma place dans le coche d'Arras à Saint-Quentin, qui traverse Bapaume. Mon hôte ne me quitta qu'après qu'il m'eût vu bien installé dans la rotonde :

« Au revoir! dit-il, avant de fermer la portière.

N'oubliez pas que je déteste les La Panique... et leurs semblables. Parions que le vieux vous mettra à la porte. Vous ne le croyez pas? A votre aise. Toujours est-il que vous savez où je demeure. Si l'on vous rend trop malheureux là-bas, revenez. Je trouverai à vous employer. Je me nomme Robespierre et suis avocat au conseil supérieur de l'Artois. »

XXV.

Jamais coup du sort ne me fut aussi profitable que le coup de fourche que je reçus dans la cour du bon M. de Robespierre. Non seulement cette insignifiante blessure me valut d'être équipé et de voyager en coche, mais elle m'assura un bienfaiteur en cas de déconvenue.

Le 13 septembre 1743, après douze ans d'absence, je revis à l'horizon la flèche du clocher de Bapaume; un peu plus près, à gauche, émergeant d'un bouquet de chênes et de hêtres, la toiture pointue, revêtue d'ardoises, ornée de girouettes armoriées du châtelet des La Panique. Ai-je dit qu'on l'appelait La Gredinière?

Le château était situé à vingt minutes de la grande route, à une heure de la ville. On s'y rendait par un sentier bordé de talus fleuris, au-dessus duquel des platanes touffus croisaient leurs branches. Depuis un siècle, au moins, du printemps à l'automne, le soleil n'y avait pu pénétrer. Que de fois je l'avais parcouru, ce chemin mignon, presque toujours à âne, un livre sous le bras, un flacon bien choisi en poche!

Je mis pied à terre et m'y engageai clopin-cloplant. Les dernières paroles du bon M. de Robespierre n'étaient point de nature à me rassurer. Je me frottais d'avance les reins et les épaules en songeant à l'accueil que M. le comte allait me faire, lorsque j'entendis au loin des chants funèbres, accompagnés par un serpent d'église. Je ne tardai pas à reconnaître le *De profundis*. Des chœurs à la voix creuse, des enfants de chœur à la voix aigrelette n'en faisaient qu'une bouchée. Je me cachai dans un massif et attendis le passage du convoi.

Bientôt, entre les branches d'un noisetier, je distinguai : M. le bedeau de Saint-Engène, porteur de la baguette, orné de la chaîne d'argent des grandes occasions, flanqué de deux bambins vêtus de rouge et suivi de la croix voilée de crêpe; puis le cercueil, recouvert d'un long drap noir criblé de larmes, que portaient six grands gars vêtus aux couleurs des La Panique.

« Mort bienfaisante, mort aimable, mort enjonnée, mort compatissante, sublime protectrice, murmurai-je, secoué par l'anxiété, auriez-vous permis que cet écrivain funèbre contât le plus fin des joyaux de canaillerie; serait-ce M. le comte que l'on porte au charnier et échapperais-je, grâce à vous, aux horions que j'ai tant redoutés? »

J'ouvris les yeux à deux battants, et ma joie fut in-

finie lorsque je reconnus, derrière le corps, M^{me} la comtesse en deuil de veuve pleurant à attendrir le diable. Combien je la trouvai changée, la pauvre sainte femme! Avais-je autant vieilli? Berthelin venait ensuite, non moins cassé que sa maîtresse, ne la perdant pas de vue un instant, afin de lui porter secours, si elle venait à fléchir. Les serviteurs fermaient la marche. Étaient-ils affligés? Étaient-ils ravis? Ni l'un ni l'autre. Celui qui s'en allait n'était pas de leur race. Peu leur importait qu'il vécut ou trépassât.

Je ne pouvais plus en douter : c'était M. le comte que l'on portait au cimetière de Bapaume.

Rien ne s'opposerait plus à ce que je repris ma place à table. J'aurais ma part des bons morceaux et, qui sait, M^{me} la comtesse me rendrait peut-être les clefs de la cave. Je reprendrais, le soir, au coin du feu, mon somme interrompu depuis douze ans. On me rendrait très certainement ma chambre d'autrefois, et mon âne, et mes gages... Précepteur sans élève! Je ne sais pas de plus doux métier. Peu s'en fallut que je ne mêlasse aux notes lugubres du *De profundis* les accents joyeux du *Gloria*. Comme au temps des miracles, alors que, sur le passage de Notre-Seigneur, les paralytiques se levaient, ingambes et rayonnants, je me sentis guéri et suivis le cortège sans que personne me reconnût.

Qu'il eût été ravi, le bon M. Robespierre, s'il eût pu constater, comme je le fis, que, seuls, les gens à gages : valets, Jaquais et femme de charge, suivaient le convoi. Pas un ami n'avait grossi les rangs de l'escorte, pour cette excellente raison que M. le comte n'en avait jamais eu aucun. Aussi devins-je le but de bien des regards curieux. « Quel original est-ce là? pensaient les assistants. Vient-il du Monomotapa, qu'il porte, à la fois, la barbe et la perruque? » Lorsqu'on me vit des larmes dans les yeux... (car j'eus la bêtise d'être ému en entrant dans l'église), ce fut bien une autre affaire, et l'on songea, j'en suis persuadé, à appeler : qui le docteur, qui la police.

« Pardon, me demanda mon voisin à voix basse, monsieur est étranger? »

— Vous l'avez dit.

— Monsieur sait qui l'on enterre?

— Je crois le savoir.

— C'est bien M. le comte Fanfluche de La Panique que monsieur pleurait, il n'y a qu'un instant?

— C'est tui.

— Désolé de vous avoir interrompu.

— Je ne suis pas à cela près d'une ou deux larmes. Puis-je à mon tour vous interrompre?

— Sans aucun doute.

— Vous êtes au service de M^{me} la comtesse?

— Je suis né au château.

— Attendez donc... Vous êtes celui qu'on appelait

« le petit Onésyme », le fils de Berthelin?

— Comment le savez-vous?

— Je vous l'apprendrai tout à l'heure. Un digne homme, votre père.

— De quoi est mort M. le comte ?

— D'une chute qu'il a faite certain soir qu'il était ivre et qu'il poursuivait ma sœur, que vous voyez là-bas.

— Près de la comtesse ? Jolie fille ! Elle a tenu ce qu'elle promettait.

— Pour sûr vous êtes du pays.

— Peut-être. Mais... continuez votre récit.

— C'était dans le Pré-aux-Cailles...

— Toujours giboyeux, le Pré-aux-Cailles ?

— Toujours.

— J'en suis ravi. Et alors ?

— Babet, prise de peur, s'est mise à courir. Elle a franchi le ruisseau qui borde le pâtis...

— Il y avait autrefois de fameuses écrevisses dans ce ruisseau. Il y en a toujours ?

— De plus en plus.

— Vous me comblez de joie. Bref, votre maître a fait un faux pas, ici ou là, et s'est cassé la tête.

— Non, monsieur. C'est l'échine qu'il s'est brisée... sauf respect.

— Le crâne... l'échine... Cela revient au même. Eh bien, mais c'est parfait, tout ce que vous m'apprenez là. La récolte est bonne ? et le raisin ? Il m'a paru de belle qualité, le long du chemin. Le vin sera bon sur la Côte-Brûlée.

— Alors, monsieur n'a plus envie de pleurer ?

— On ne peut pas pleurer toujours.

— Pardon ! on nous regarde et M. le bedeau me fait les gros yeux. »

La cérémonie touchait à sa fin. J'étais encore pour tous un étranger. L'église ne contenait que des serviteurs et des curieux, aussi crut-on devoir s'écarter devant moi lorsque vint le moment du défilé. Il se peut que j'aie été ridicule, toujours est-il que mon cœur battait à se rompre lorsque je reçus le goupillon des mains de la respectable dame dont j'avais, récemment, jeté le fils à la mer. Bien qu'elle ne me reconnût pas tout d'abord, la comtesse s'arrêta surprise. Ses yeux plongèrent dans les miens et devinrent fixes. Subitement inspirée elle me reconnut et tomba à la renverse en soupirant : « Mon fils !... Qu'est devenu mon fils ? »

Cet incident jeta le désarroi dans le cortège et fit passer le mort au dernier plan. Personne n'eût plus pensé à lui s'il n'eût intercepté le passage. Berthelin avait reçu la bonne dame dans ses bras et, m'ayant dévisagé à son tour, s'écria : « Est-ce Dieu possible ! mais c'est M. Floriquet ! » Tout le monde me regardait bouche bée, y compris M. le curé, à demi rassuré, qui s'obstinait à m'asperger d'eau bénite.

On transporta la comtesse dans la sacristie, où je la rejoignis presque aussitôt. Il ne fallut pas moins d'une demi-heure pour qu'elle reprit connaissance et, pendant tout ce temps, ceux du vieux temps me faisaient fête, les nouveaux venus chuchotaient et interro-

geaient leurs doyens. Berthelin, lui, prodiguait ses soins à la pauvre évanouie, sans que rien pût l'en distraire. L'abbé voulait qu'on lui brûlât de l'encens sous le nez ; le vicaire, qu'on lui entonnât tout le vin des burettes. Les procédés qui m'avaient si bien réussi à bord étaient impraticables. Les fenêtres ouvertes, la sacristie évacuée, M^{me} la comtesse rouvrit les yeux. Je m'étais agenouillé près d'elle et, lui baisant respectueusement les mains, je ne cessais de lui répéter :

« Il vit, madame, il vit. Il y a trois mois, j'étais auprès de lui. Que votre cœur se rassure.

— Depuis plus de cinq ans, je suis privée de ses nouvelles. Comprenez-vous cela, Floriquet ? Il est vivant, voilà l'important. Heureux, n'est-ce pas ?... Plein de santé, comme autrefois ? Il était si vaillant, si gentil, si gai, si... » M^{me} la comtesse se rappela subitement quel motif l'appelait à l'église : « Hélas ! reprit-elle, ce n'est pas encore le moment de parler de tout cela. Mais vous allez rester auprès de moi, Floriquet. Vous ne vous éloignerez pas. J'ai besoin que l'on me donne le bras. Je m'appuierai sur vous pour aller au cimetière. » Et comme j'insistais pour qu'elle rebroussât chemin : « Oh ! non, non, ce serait mal. Jamais nous ne nous sommes quittés, le comte et moi. Je ne désertai point à deux pas de sa tombe. Pauvre père ! il eût été si heureux de vous revoir, d'apprendre ce qu'est devenu son enfant. Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que Fanfluche est heureux ? Sa femme est belle ? Que je voudrais la connaître, gâter ses enfants ! J'ai plus d'une année de questions à vous adresser, Floriquet ; il faut en prendre votre parti. Voilà encore que je suis distraite. J'ai honte, vraiment, d'être heureuse derrière ce cerceuil. J'ai tant pleuré quand j'aurais eu le droit de sourire ! Dieu me pardonnera, je l'espère, de sourire aujourd'hui, alors que je ne devrais que pleurer. Cela porterait peut-être malheur à l'enfant que je fusse épanouie, si près du cerceuil de son père. Pressons le pas, Floriquet, voulez-vous ? »

Comment n'aurais-je pas été indulgent pour la pauvre femme, moi qui avais failli répondre par un *Ave Maria* convaincu au *De profundis* de la maîtresse de Saint-Eugène ?

XXVI.

Et, en effet, pendant seize ans, nous n'avons parlé que de lui, lui, l'enfant bien-aimé. Pauvre mère ! A grands renforts d'imagination je lui ai façonné un fils sans pareil, doué de toutes les vertus, de toutes les séductions, de toutes les aptitudes. J'ai forgé un roman superbe dont il était le héros, tremblant toujours que la réalité ne surgît et ne me donnât un démenti dont la pauvre femme serait morte... pour le moins ! Hélas ! mes craintes étaient vaines. Jamais il ne fit parvenir à sa mère de ses nouvelles. J'appris, plus tard, qu'il avait réussi et n'avait besoin d'aucun secours.

En 1757, M^{me} la comtesse mourut. Elle mit trois ans

à s'éteindre. Elle me légua une pension viagère, insista dans son testament pour qu'on me laissât ma chambre au château et que l'on *pourrût* à tous mes besoins. J'avais alors soixante-trois ans; M. le vicomte en avait quarante-six. Le notaire fit le nécessaire. Ce « nécessaire » eut de désastreuses conséquences.

Convoqué par le tabellion de Bapaume (c'était le 6 mai 1759. Il y a des dates dont rien ne peut effacer le souvenir), j'appris que mon ancien élève allait arriver en France avec sa femme et ses treize enfants. Treize! Quand M. le vicomte s'y mettait, il n'y allait jamais de main morte. Le tout était qu'il s'y mit.

La jeune comtesse (1) de La Panique, née Eulalie de Boulgrin, n'entendait pas trouver le château envahi. Il lui fallait de la place pour loger sa progéniture. D'autant plus qu'elle ne comptait pas s'en tenir là. Sans être pour cela fataliste, personne n'aime le chiffre treize. On n'a treize enfants que faute de pouvoir passer de douze à quatorze.

Le notaire me remit copie des paragraphes suivants de la lettre que M. le comte Fanfluche de La Panique lui avait adressée :

« J'entends que Floriquet, s'il est encore vivant, s'il a eu l'audace et l'indélicatesse de demeurer à La Gredinière après la mort de mes parents vénérés, déguerpisse dans les vingt-quatre heures. Vous voudrez bien, lui y a lieu, lui transmettre mes ordres à ce sujet.

« S'il croyait pouvoir revendiquer l'exécution des clauses le concernant contenues dans le testament de mon honorée mère, clauses qu'il lui a évidemment inspirées et dictées alors qu'elle ne devait plus avoir conscience de ses actes, je le poursuivrais pour captation d'héritage et, si cela ne suffisait pas, pour tentative d'assassinat sur ma personne. Il comprendra ce que cela veut dire.

« Enfin, vous voudrez bien ajouter, monsieur le tabellion, que si d'aventure sa mauvaise étoile le conduisait sur mon chemin, devant les effets de la justice, je prendrais la peine de le bâtonner jusqu'à ce que mort s'ensuivît. J'aimerais qu'il m'épargnât cette peine. Il est toujours fatigant de tuer un homme à coups de trique, même lorsqu'on le fait avec plaisir.

« Veuillez, monsieur le tabellion, laisser à M. Floriquet copie des paragraphes de ma lettre qui le concernent et croire, etc., etc. »

Je ne le cacherai pas, cette lecture me fit beaucoup de peine. Je n'ai jamais douté du cœur de mon élève; je l'avais littéralement eiselé. Il m'a toujours été impossible de lui en vouloir de ses rudesses. J'aime mieux en rejeter la responsabilité sur sa femme, qui a pris sur lui dès le premier jour un bien funeste ascendant.

« Je vous crois trop avisé, me dit le tabellion, pour engager la lutte avec mon client. Je ne m'arrêterai

pas à examiner si vos revendications seraient ou non légitimes; c'est le petit côté de la question. Certaines considérations sociales priment le droit. A moins que vous ne disposiez de ressources suffisantes pour bouleverser du jour au lendemain l'état de choses actuel et élever au pinacle ce qui est encore à l'heure présente au plus profond de l'ornière, je vous engage à vous tenir coi. Je n'insisterai pas sur certaine tentative d'assassinat... au sujet de laquelle il y a méprise assurément, mais qui doit, si mon client l'invoque, avoir contre vous certaines apparences dangereuses. Je suis vieux dans la carrière, cher monsieur Floriquet, et vous avoue que je redouterais davantage, en cas de procès, certaines apparences dont je n'aurais pas eu le loisir de m'occuper à l'heure propice, qu'une réalité que j'aurais combinée à loisir. Je n'ai pas à vous dieter votre conduite. Vous n'êtes d'ailleurs plus un enfant. Ne comptez pas sur moi; je ne pourrais dans aucun cas vous venir en aide. Vous avez le choix entre un procès aventureux contre vos bienfaiteurs, procès compliqué de prison préventive... et vous savez comme moi si l'on oublie facilement les gens sous les verrous! des frais qui absorberont les produits, si la justice vous favorise; le mépris des honnêtes gens, qui n'admettront jamais que vous poursuiviez dans un but intéressé ceux qui de tout temps vous ont comblé; et des coups de bâton, qui me paraissent être ce que vous avez à attendre de plus certain. Voyez, décidez, choisissez. J'espère ne pas avoir à vous faire jeter dehors. »

Cet exposé de situation ne laissa pas que de me troubler. Je me rappelai fort à propos le bon M. Robespierre et résolus d'aller à Arras le consulter. Était-il encore de ce monde? Se rappellerait-il son obligé? Je n'osais l'espérer; mais, n'ayant aucun autre parti à prendre, je me mis en chemin.

Le sort, si souvent cruel pour moi, permit que mon protecteur vécût encore et qu'il me reconnût.

« J'étais certain de vous revoir, me dit-il. Eh bien, que se passe-t-il? Apprenez-moi cela. »

Je ne me fis pas prier, et lui contai par le menu tous les événements auxquels j'avais été mêlé, depuis mon embarquement involontaire à La Rochelle.

« Il eût mieux valu que vous eussiez noyé votre élève dans la rade de La Mobile, cela est certain. Que voulez-vous? on ne réussit pas à tout coup. Je ne vous crois pas d'humeur à attendre les événements à La Gredinière. Restez chez moi. Je vous l'ai offert et ne me dédis jamais. Il est à regretter que vous ne soyez pas plus jeune. Quel âge avez-vous? Soixante-trois ans? Hum! Enfin, vous en paraissez cinquante-cinq à peine, et nous n'y pouvons rien. Vous arrivez fort à propos. Ma femme est accouchée ce matin. En me donnant un fils, elle a comblé le plus ardent de mes vœux. Nous appelons le nouveau-né Maximilien. Un nom fier et sonore. Cela sonne devant Robespierre comme une

(1) La mort de ses beaux-parents l'avait fait monter en grade.

fanfare, n'est-ce pas ? J'ai du soleil plein l'âme. Le roi n'est pas mon cousin ! Si je nie l'infaillibilité du pape, je crois à un être suprême qui ne laisse pas au sort la bride sur le cou. C'est une farce, le hasard. Le Maître qui vous envoie ici aujourd'hui a son idée, et je suis certain de la comprendre. Soyez le bienvenu. Les aristocrates vous volent et vous menacent, je vous adopte et vous défendrai. Vous êtes de la maison. Il faudra travailler, par exemple, plus que vous ne l'avez jamais fait. Quand Maximilien sera d'âge à vous comprendre, vous lui conterez vos aventures. Cela l'édifiera. »

Les braves gens ne se sont pas démentis un instant. A ma grande surprise, M. Robespierre a fait rendre gorge à M. le comte. J'ai bien reçu, par-ci par-là, quelques coups de bâton anonymes. Ils ont été classés parmi les meilleurs arguments de ma cause ; je ne les regrette pas.

J'ai passé dix années dans la maison de M. Robespierre. C'étaient de bonnes gens, certes ! mais quelle différence avec les La Panique ! Le plus parfait des robins ne vaudra jamais le pire des grands seigneurs. Je m'encaillais dans ce milieu bourgeois. M. le comte se conduisait noblement en pletre ; M. Robespierre était piteusement magnifique. Je n'entends pas faire à ce dernier un reproche de ses largesses, puisque j'en ai largement bénéficié ; on comprendra, toutefois, que je ne pouvais pas m'attacher à des gens qui se ruinaient en bonnes œuvres. On n'orne pas avec plaisir la maison que menacent le pic et la pioche ; on ne prodigue pas son cœur à ceux que l'on devra cesser d'aimer. Ses dissipations ruinent M. Robespierre. Il dut s'expatrier peu d'années après la naissance de son second fils Augustin-Benoît-Joseph. Peut-être eût-il dû penser qu'en gaspillant son bien, il me mettrait un jour dans l'embarras. Ce sont de ces délicatesses que l'on ne saurait demander aux petites gens. Et puis quelle cuisine ! Jamais, ou presque jamais, de gibier, un plat doux le dimanche seulement, les fruits en pleine saison, jamais de primeurs, pas de fond de cave, des vins de l'année précédente... J'ai bien souffert !

J'ai commencé de bonne heure l'éducation du jeune Maximilien. Jamais il ne me témoigna d'affection. C'était un enfant étrange : réservé au dire des uns, sorniois au dire des autres. Il découragea son père de lui témoigner de la tendresse, tant il l'accueillait froidement. Personne ne l'a vu pleurer, ni rire. Il mangeait de tout sans jamais se plaindre ni s'extasier, ce qui est un détestable indice. A sou âge, M. le vicomte se mettait dans une colère bleue quand on lui refusait sa part de certains plats, ou qu'on voulait lui faire goûter certains autres. Ce petit être raisonneur, logique, concis, au cœur froid, aux mains toujours glacées, me faisait peur. Aussi le vis-je partir sans regret pour Paris, où M^{sr} de Gonzié, évêque d'Arras, le fit admettre au lycée Louis-le-Grand.

A bout de ressources, M. Robespierre dut s'expatrier.

Il établit, sans succès, une école à Cologne, ne fut pas plus heureux en Angleterre, partit pour l'Amérique, et personne n'entendit plus parler de lui ; voire ses enfants qui achevèrent leurs études, grâce aux libéralités de M^{sr} d'Arras, à la bienveillance de l'abbé Prayart, principal du lycée, à la charité de l'abbé Aimé, chanoine de Paris, qu'ils détestèrent à qui mieux mieux.

En 1783, il avait alors vingt-quatre ans, Maximilien revint à Arras. Il s'y fit immédiatement remarquer par un plaidoyer foudroyant en faveur du paratonnerre de Saint-Omer que les échevins de cette ville avaient voulu jeter bas. Dans le mémoire qu'il dressa à cette occasion, il fit, à ma grande joie, l'éloge le plus pompeux de Louis XVI. On m'a assuré qu'il lui fit, depuis, couper la tête. Ce ne peut être qu'une calomnie. Je ne lui ai jamais inculqué de principes qui pussent le conduire à de pareils excès.

J'achève de vivre dans une maison des champs, grâce à la pension que M. Robespierre, le père, a pu arracher au fils de mes bienfaiteurs. Par malheur, le prix de toutes choses a bien augmenté. On n'a pas un poulet présentable à moins de six sols ; aussi ne puis-je mettre la poule au pot qu'une fois par semaine. J'ai presque toutes mes dents encore à quatre-vingt-dix-sept ans et regrette profondément de ne pouvoir leur donner plus d'ouvrage. Un petit vin d'Arbois que l'on me procure à peu de frais me console. J'ai, pour m'aider à attendre la mort, un bon estomac, de petites rentes, la conscience nette, vingt dents sur trente-deux et le souvenir d'une heure de tendresse. Tout le monde n'en a pas autant.

Le pays que j'habite, aux environs d'Arras, en tient pour la Révolution. Mes relations avec la famille Robespierre m'assurent le respect de tous. Rien ne saurait m'intimider. Mais, à quoi bon engager d'inutiles luttes ? Lorsque personne ne me voit, je recommande à Dieu la pétulante Sophronisbe, et, par-dessus le marché, la ravissante Bellonnette. Que sont-elles devenues, ces charmantes créatures ? Bien des fois je me suis surpris à regretter l'absence de M^{lle} de Clospourpré l'aînée. Je ne prétends pas que... mais enfin... Bah ! elle a ou aurait, pour le moins, soixante-dix ans. Je ne puis pas me faire à cette idée.

Quand je relis ces mémoires écrits à bâtons rompus, lorsque mes loisirs m'en laissent le temps, j'éprouve, je l'avoue, un légitime orgueil. Bien que je n'aie jamais rien fait, je crois avoir acquis le droit de me reposer. L'homme qui a façonné le cœur et l'esprit du vicomte Fanfluche de La Panique et de Maximilien Robespierre peut se présenter devant Dieu le front haut. C'est, du reste, ce que je compte faire.

Peut-être me demandera-t-on pourquoi, en tête de ces mémoires, j'ai qualifié mon héros de : *Lieutenant général* ; pourquoi je lui ai attribué le commandement des armées du roi en Louisiane ; pourquoi, enfin, je

J'ai chamarré de distinctions et d'ordres qu'il n'a jamais ni mérités ni reçus ?

Ce titre, je l'ai écrit il y a bien des années. Lorsque pour la première fois j'ai pris la plume, tout me permettait d'espérer que mon élève occuperait la haute situation que je lui ai attribuée. J'ai tout fait pour qu'il en fût ainsi. Ce n'est pas parce qu'il a plu au sort de tromper mes prévisions et mes légitimes espérances que je reviendrai sur ce que j'ai dit.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter à ceux qui voudront bien me lire des fils comme M. le vicomte de La Panique, et, surtout, un précepteur comme leur humble serviteur.

Pour copie conforme :

QUATRELLES.

FIN.

FLORQUET.

NOTES SUR LE PATOIS D'AUVERGNE

Poètes auvergnats.

Les Auvergnats ne parlent guère le français que pour montrer qu'ils ne l'ont point appris, a pu écrire quelqu'un.

C'est que l'Auvergne est demeurée fidèle à son patois. Elle a gardé le parler qu'elle avait hérité du lointain des âges : elle a pu hypothéquer l'antique patrimoine, elle ne l'a pas aliéné...

Il est bien décrépité, — et cela s'explique, — après tant de dommages...

Il a fallu qu'il eût la vie dure, songez! pour accomplir ce trajet Inouï, sur la grande route des siècles, toute poudreuse de tant de ruines, rouge de tant de sang, jonchée de tant de cadavres de races et d'empires! Tour à tour, il a été assailli par le latin, l'allemand, le roman, — il en porte les traces. Plusieurs fois, il fut à deux doigts de sa fin. Et voici qu'il est debout encore, en somme, et que, passé deux mille ans, sur les hautes terres, des sucs aux dômes, des plombs aux puits, le pâtre désigne toujours du même mot celtique le coq qui si bravement défait l'aigle romaine : *lou gal*.

*

**

Ce patois, déjà vieux à l'orée de notre histoire, touche au seuil du xx^e siècle! Et pourtant : *Verba volant, scripta manent*, est-il ordinaire de professer !

Contrairement à l'adage, le patois a vécu de n'être jamais écrit : c'est porté, transmis de génération en génération, des lèvres de l'aïeule à l'oreille de l'enfant qu'il nous arrive.

Des langues qui ont régné sur de vastes territoires, sur l'univers presque, sans cesse élargies par le progrès des sciences, renouvelées par le mouvement des philosophies, sont mortes, — enterrées les mots avec les choses! — tandis que s'est perpétué l'idiome du charbonnier et du bouvier.

Sa misère l'a sauvé. Plus riche, la mémoire humaine n'eût pu le conduire jusqu'ici. Mais son vocabulaire est restreint, — juste les termes nécessaires à la vie primitive de la montagne qui n'a pas changé dans les petits villages enfouis parmi les replis de la vallée, les burons solitaires postés sur les cimes. Ajoutez les difficultés de communiquer, qui ont permis à chaque canton de garder une prononciation, des tournures spéciales, — à plus forte raison d'échapper aux courants où sombrait le reste des Gaules...

Il faut dire : *Scripta volant, verba manent...*

*

**

Debout? oui, mais bien près de s'écrouler.

L'émigration, l'école, le chemin de fer déjà lui portaient de mauvais coups, mais très lents.

L'émigration a lieu en masse; et les groupes d'émigrants, — des hommes déjà, qui ont le patois dans l'âme, — fondant des villes dans les villes, à Paris, à Madrid, continuant de parler comme au pays, n'oublient pas.

Le chemin de fer? Il n'amène guère d'étrangers.

L'école? Elle n'est fréquentée que l'hiver, par les enfants du bourg. Ceux des hameaux sont souvent bloqués par les neiges à la maison, et, dès le printemps, ils *gardent...*

Cependant, le patois s'achève. Un ennemi redoutable précipite ses derniers moments : le service militaire.

Jusqu'à la République, on y échappait par le *remplaçant*. La terreur du montagnard, ces sept années de régiment, jadis! Aussi, dans les familles, quel souci d'amasser, — d'assurer la liberté des fils, de *tirer* l'ainé, le cadet, tous! Les parents dénouaient la bourse de cuir; la grand'mère sortait de derrière une pile de draps le légendaire bas de laine, les filles renonçaient à la légitime...

Maintenant, tout le monde y va!

*

**

Ce patois des hautes terres, fils du celtique, frère du latin (et non son descendant), toujours parlé, jamais écrit, allait-il s'éteindre sans rien laisser qui pût attester à l'avenir son héroïque et long passé?

Un peu plus, il s'en allait, rendait le souffle sans personne à son chevet... Heureusement, quelques fils pieux sont venus veiller le moribond, et, penchés sur son agonie, ont recueilli, recueilli ses suprêmes paroles.

Un instituteur de Saint-Simon, un marchand d'Aurillac, Veyre et Vermenouze, quelques autres ont accompli ce devoir.

La tâche était assez aride d'écrire, — de fixer par la plume, — ces mots qui sonnaient à leurs oreilles, résonnaient dans leur cœur, n'avaient jamais passé devant leurs yeux; le labeur assez malaisé de couler dans le moule inflexible du vers ce patois concret, plus fort que souple, peu fait pour se plier à la mesure des syllabes, se soumettre aux exigences du rythme, s'asservir à la chaîne de la rime... D'ailleurs, question de métier, cela! Qu'ils aient réussi plus ou moins, n'offre qu'un intérêt mince. Ils n'ont pas prétendu ajouter aux fastes de notre littérature. Poètes, guidés par l'instinct, un de leurs mérites est la sincérité. Ils ont écrit le patois de tous les jours, — d'aujourd'hui, — sans

le laver de ses scories, sans le rapiccer ni l'endimancher, le patois avec ses taches, ses trous, en sabots. Ils ont écrit l'auvergnat en Auvergnais, pour les Auvergnats. Avec les « bourrées » et les « regrets », qui ont pu être recueillis, ces quelques feuillettes feront date, documents uniques, chroniques précieuses pour l'avenir à qui elles livreront l'Auvergne dans son intimité, l'Auvergne inconnue ou méconnue...

(Comme on devine, le patois d'Auvergne, — non restauré, — diffère beaucoup du provençal. Et ces poètes, demeurés locaux, n'ont rien de commun avec les félibres, qui ont édicté une orthographe, fondu tous les patois, ceux d'Agen et d'Avignon, et cuit cette mosaïque provençale, qui nous vaut les fêtes à Sceaux, les vins d'honneur le long du Rhône et autres divertissements dont M. Fernand Vandérem a naguère entretenu les lecteurs de cette *Revue*.)

Il n'est pas possible ici d'étudier en détail l'œuvre, quoique peu volumineuse, de chacun des membres de cette pléiade cantalienne, poussée d'une façon si imprévue; nous limiterons cette revue à Veyre et Vermeuzou; et nous ne ferons que citer Brayat, Géraud, Fau, Courchinnou, Bouquier, — et le père Bancharrel, journaliste patoisant avec entrain, à qui une place est due dans cette galerie, pour les efforts qu'il a tentés par son journal et ses brochures, en faveur de nos poètes locaux.

Jean-Baptiste Veyre naquit en 1798, fils de sabotier, à Aurillac. Il fut instituteur à Vic-sur-Cère, puis à Saint-Simon, où il demeura jusqu'à sa mort, en 1876. J'ai là son livre, un exemplaire noirci, aux marges grignotées par le feu, sauvé de l'incendie où faillit périr l'édition, chez le libraire (1) : Veyre est digne tout à fait de la réputation qu'il s'est acquise et du souvenir que lui gardent ceux qui l'ont entendu, et ne sauraient le lire, pâtres et gens de masut...

Bien des traits de la race, — que l'on retrouvera dans Vermeuzou tout à l'heure, — s'accusent en ces pages (scènes de la vie montagnarde, fables et contes avec et quelquefois sans morale, épitres, pièces de circonstance), remarquables par un talent de décrire net, précis, vigoureux, un esprit mordant, une ironie plaisante, un bon sens solide, le seul souci de la réalité. Oh ! pas la moindre tendance à la rêverie, nul penchant à la mélancolie ! Que de vers à signaler, çà et là, dans une lettre à un ami, d'une familiarité brusque et charmante, dans toutes ces menues improvisations où excellait Veyre, à l'occasion d'un baptême de cloches, d'un mariage, d'un anniversaire ! A chaque ligne apparaît le don d'observer avec justesse, de peindre

avec verve qui éclate dans l'*Ode à Gerbert, la Foire de Saint-Urbain, le Bon sens du paysan*. Tout lui était matière à poésie, les événements les plus simples, les plus terre à terre, et, comme il était ému, il savait toucher.

Ce fut une cérémonie fameuse dans les annales d'Aurillac que l'inauguration de cette statue du pape Gerbert, — de David d'Angers, — sur une place de la ville. De la montagne, on était descendu en foule vers le Gravier. Mais j'imagine que les paysans ne devaient guère être sensibles aux tirades officielles, aux discours du préfet et du maire, à l'énumération des traités de mathématiques et de dialectique qui valurent à Sylvestre II le pontificat au x^e siècle !

Mais voici Veyre : oh ! lui, n'y va pas par quatre chemins — à Rome !

Gerbert ? Mais c'était un pâtre, comme lui, Veyre, et il commence : *ol pastré dé Belliac, o Gerbert, — un pastré de Séut Simon*; au pâtre de Belliac, à Gerbert, — un pâtre de saint Simon.

Alors, la foule commença de comprendre. Quelle peinture ravissante de l'enfance de Gerbert, avec des mots, des diminutifs de mots, d'une nuance intraduisible :

Oi ped d'un patchotel
Ero un oustolonnèi (1)...

« Au pied d'un petit monticule — Était une petite maisonnette — Là, dans la misère — Un enfant naquit — On dit qu'à sa naissance — En signe de puissance — Trois fois le coq chanta — Et Rome l'entendit... »

« Ce drôle est Gerbert... »

« Avec ses petits sabots, voyez-le qui s'avance — Sa petite houlette à la main, son petit chapeau — De brebis et d'agneaux menant le petit troupeau. »

« Il se réjouit.. Quelle joie ! Et, quand le soir venu — Du bleu plafond du ciel (s'il n'avait pas plu) — Il s'amusa à compter les nombreuses étoiles — Dont chacune pour lui était tant de chandelles — Il invente un télescope à son œil ajusté — D'une baguette de sureau dont le ventre est curé... »

Mais tout s'efface à la traduction, le pittoresque des locutions, la vivacité des images ; il ne subsiste de la flamme des mots qu'une leur incertaine.

Dans *le Bon sens du paysan*, Veyre donne libre cours à son humeur satirique, et philosophe en homme qui sait les humaines vicissitudes.

C'est 1848, les premiers jours de la République ; on acclame les vainqueurs, on s'acharne sur les vaincus. Notre sage se défie d'enthousiasmes populaires :

Ilier, taou bolio siei frons qu'ohuey baou pas un saou...

« Hier, tel valait six francs, qui aujourd'hui ne vaut pas un sou ! »

Et Veyre prophétise :

Tu mémo, Republico, immourelto, lo sento,
Tu de nostro honhour dempiey lountens enceinto, etc., etc.

(1) *Les Piaoulats d'un reipetil*, recueil de poésies patoises, par J.-B. Veyre, instituteur à Saint-Simon (Cantal). — Aurillac, imprimerie de L. Bonnet-Picot, imprimeur de la préfecture, — mai 1860, 136 pages, plus une préface d'un patron, signée Mathurin ; une liste des souscripteurs où figurent quatre évêques ; le « petit Grandmerci » de l'auteur à ces parrains, une notice sur le patois d'Auvergne et un vocabulaire des mots les plus difficiles.

(1) Nous ne ferons que citer les premiers vers des morceaux de patois, dont nous donnerons la traduction française.

« Toi-même, République immortelle, si sainte — Toi de notre bonheur depuis longtemps grosse — Maintenant qu'une fois encore tu viens d'enfanter — La Liberté — L'égalité — La Fraternité — Trois sœurs qui devraient toujours n'en faire qu'une — Nées comme elles sont d'une mère commune — Hé bien! je ne t'en donne pas seulement pour trois ans — Sans être assommée par tes enfants — Tu ne sais pas le pourquoi? Tes jolies filles — Voudront se marier, elles sont bien assez toquées pour cela — La Liberté peut-être va prendre un libertin — Et la Fraternité quelque nouveau Cain... »

Et Veyre avait prophétisé vrai : trois ans, 1848-1851.

Et n'aurait, compagnards, d'oquélo moridonso,
Pogaren lo cobrèto et tés frais dé lo donso.

« Et nous autres, campagnards, de ce mariage — Paierons la cabrette et les frais de la danse! »

Mais laissons la triste politique, revenons aux champs. Dans *Un paysan à la foire de Saint-Urbain*, Veyre nous raconte la joyeuse journée d'un campagnard à la ville, parmi l'éblouissement d'une foire sans pareille, la *Saint-Urbain*, espérée tout l'hiver où, suivant le gain, se font les acquisitions, pour les filles d'un ruban dont elles ont rêvé toute l'année, pour les garçons d'un chapeau neuf...

Une des caractéristiques de l'Auvergnat se note ici, sa gaieté inaltérable, son merveilleux optimisme, sur un sol misérable, sous un ciel mauvais...

Le poids de la vie serait-il plus léger comme celui des corps, à mesure qu'on monte?

Bibo, bibo sent Urbo!
Quat pot y résisto! per n'en possa l'ébisio
Crésé qué né bendrio jusques o lo camiso...

« Vive, vive saint Urbain!

« — Qui peut y résister! Pour en passer l'envie — Je crois que je vendrai jusqu'à la chemise. »

Pensez, — pour un paysan toute l'année à labourer, faucher, ensemençer, sur quelque plateau sauvage, qui n'a guère vu jamais que ses bœufs et ses chèvres, — des singes, des serpents, des chevaux savants, des hercules, quel miracle!

... L'outiquitat n'obio qu'un : oti dous!

L'antiquité n'en avait qu'un : ici, deux!

Plus loin, de la jeunesse se bat pour une fille; dans les cafés, tout le monde crie et discute :

... Tres moussurs s'animeo o porlésia

Otolats dins un couin, tout en fumen lo pipo,
L'un bonto Charle dex, l'autre Louis Philippo,
L'autre lo Républiquo. Et sobés lou perqué?
Lou prémio zo perdut, et lou accound zo té.
Lou troizième z'espero...

« ... Trois messieurs s'échauffent à bavarder — Attablés dans un coin, tout en fumant la pipe — L'un vante Charles X, l'autre Louis-Philippe, l'autre la République. Et vous savez le pourquoi? — Le premier l'a perdu, le second le tient — Le troisième l'espère... »

Et puis des charlatans sur leurs voitures, ameutant la

foule à grandes promesses. Et la soirée à l'auberge, des chansons, des danses, car vous devinez que le montagnard ne regagne pas la maison sans boire quelques coups, histoire de se donner du cœur aux jarrets...

Maintenant que nous avons indiqué quelques aspects du talent de Veyre, nous pourrions indiquer les tares de son livre. Trop souvent, les ressouvenirs de son éducation lui font mêler l'antiquité aux scènes dont il est témoin, et ses descriptions accusent un pédant. Or nul ne le fut moins que le père de Saint-Simon, et la facture lâchée de ses vers du patois le plus composite prouve assez qu'il n'eût pas beaucoup d'huile, et n'affichait guère de prétentions... Mais à quoi bon critiquer, s'arrêter à des peccadilles! Mieux vaut employer les heures, les fugitives heures, à relire les passages qui nous ont plu, où Veyre nous égaye de sa raillerie, nous touche de son émotion... D'ailleurs, le poète n'a pas caché combien il avait à se plaindre de son Pégase :

Pégasé ofonant refuso lou serbiéc,
N'es plus qu'un bourriquo testat, rempli dé bicé...

« Pégase fourbu refuse le service — Il est plus qu'un bourriquot têt, rempli de vice... »

Et, d'autre part, n'écrivant que pour distraire, lui, ses amis et ses voisins, sans l'intention jamais de publier, dans ce village de Saint-Simon, où il vécut pauvre, honnête, apprenant à lire aux bergers et aux pasteurs, lorsqu'il intitulait son volume : *Piaoulats d'un reipeit*, — les pi-a-ou-la d'un roitelet, — le plus petit oiseau de la contrée! ne se mettait-il pas, par tant de modestie, au-dessus de la critique? Donc ne nous attardons point à lui reprocher des vétilles.

Mais, tout de même, il s'est trompé sur un point...

Quelqu'un le blâmait d'écrire... S'il comptait sur la fortune de la sorte!

— Ça ne me coûte rien; je le donne au prix d'emplette, répondait-il.

Non, il n'a pas donné ses vers pour rien : on les répète; et, dans la vallée de Mandailles, son nom survit...

* *

Vermenouze est négociant à Aurillac.

Il fait les liquides.

Après des années en Espagne, il est revenu s'établir ici, distillateur, dans la paisible rue d'Auringues, aux portails de pierre sculptée, au silence de cloître, que troublent seuls ses commis en tapant sur les tonneaux, ou quelque *marbrier* voisin, taillant la pierre d'une tombe...

Il semble tout à ses affaires, des semaines, des mois, lorsqu'une veillée d'automne, le nomade qui est en lui se réveille. Il décroche l'un de ses fusils, siffle l'un de ses chiens, laisse la boutique à son associé, disparaît, s'enfonce dans les bruyères vierges, vers les mamelons incultes de Saint-Saury-la-Bastide, de Saint-Hilaire-les-Bessonies, et, quelques jours après, revient, des plumes de milan à son chapeau, qu'il remplace par une calotte de chambre très bourgeoise; et, tandis que sa vieille servante vide les carnassières, lourdes de perdreaux (car notre chasseur réussit les *doublets*

très bien), il s'installe devant du papier, écrit les vers qu'il rapporte de mémoire... et retourne à son commerce.

Dans cette vaste pièce, au plafond traversé d'énormes poutres, d'une vieille maison, où, dans les angles, luisent des yeux de rapaces empailés, devant une truite rose et des perdreaux dorés, arrosés d'une poque de franc limagne, j'ai entendu Vermeuouse dire ses vers, et j'étais ravi; une autre fois, à Vic-sur-Cère, à l'hôtel du Pont, dans une salle dont les fenêtres s'ouvraient sur la montagne, sur un soir ardent d'été, et je fus ému; plus tard, à l'occasion d'une fête, sur les marches du palais de justice d'Aurillac, devant la foule enthousiaste, et je fus enthousiasmé...

Cette nuit, dans mon étroite chambre de Paris, je n'ai pas défilé sans appréhension la liasse des journaux de là-bas, le *Moniteur*, *L'Avenir*, *L'Indépendant du Cantal*, où sont dispersées les poésies de Vermeuouse...

Je me rappelais ce cher logis de la rue d'Aurilingues, et cette truite exquise, et ce fier limagne, et ces fenêtres de l'hôtel du Pont, ouvertes sur la Cère, et la place du Palais-de-Justice, où la présence d'un ministre et l'enthousiasme de la foule, au défilé de nos *cabrettaires*, avaient préparé peut-être mon émotion...

Mais non, nulle désillusion, et, à mesure que je parcours ces feuilletons (qu'il faudrait rassembler), l'Auvergne défile en fresques larges et chaudes sur la tenture de mon cabinet, et je revis des heures inoubliables, ressuscitées par la magie des vers.

Comme il sait dire, avec ce pauvre patois rocailleux, de délicates souvenirs! de quelle façon expressive il raconte, par exemple, ces histoires, à faire mourir de peur, de son enfance!

Voici le *Sabbat*, sur la lande, raconté par un bouvier, un soir d'hiver, autour des landiers, à la lueur fumeuse du *lun* de cuivre; les servantes oubliant de filer, poussent des « Oh! mon Dieu!... oh! mon Seigneur! » le père tremble des pieds et des mains.

Voici *Noël*, ripailles de boudins et de bouillie, Noël, qui inspire chacun de nos poètes montagnards :

Obio sept ons, ni may ni mins et moun bounhour
Oquero d'escouta des couontes dé bouler;

« J'avais sept ans, ni plus ni moins, et mon bonheur, — C'était d'écouter des contes de voleur. — Mon grand-père m'en disait des fois; et aussi la servante, — La pauvre vieille Anna... »

Et la vieille, au milieu des domestiques dont les sabots pointus touchent les tisons, commence un récit à sa manière :

Un vieux à tête blanche marchait par un méchant chenil un jour d'hiver comme celui-ci :

Menabo pel cobestre uno magro bourriquo
Et dessus uno fenno ombé un grand manteau bleu.

« Menait par le licol une maigre bourrique. — Et, dessus, une femme, avec un grand manteau bleu.

Ils sont repoussés des auverges pleines, des maisons en

fûté; partout, des voix fâchées qui disent d'aller plus loin, et il faut marcher, marcher, jusqu'à un mazut délabré... Et voilà tout; et l'Annette n'achève pas; car, les cloches sonnent la messe de minuit. Aussitôt, l'Annette pose contre l'armoire sa grosse quenouille, où aurait tenu la moitié de la laine d'une brebis; les hommes allument les brandons de paille, et l'enfant, de son lit, les regarde partir, deux à deux, la limousine sur l'épaula, avec ces torches qui éclairent le ciel...

Depuis, l'enfant, devenu homme, a vu des Noëls plus joyeux; mais il se souvient, entre tous, du Noël de l'Annette...

Je vois les grands brandons rouges, le chemin blanc. — Et de là les vapeurs d'un passé déjà loin. — Ce pauvre Noël que mon cœur se rappelle — Se détache luisant et clair comme une étoile.

Voici les *Deux menettes* (1), où se révèle tout à fait un talent de conteur rapide, aigu, bref et clair, excellent à tracer une silhouette, modeler un relief, avec une simplicité, une vigueur! — qui révèlent d'un geste, trahissent d'un mot l'âme auvergnate...

C'est un soir, l'hiver, — toujours l'hiver; — il dure si longtemps ici, qu'il opprime la pensée au plus chaud des grands jours, comme la neige persiste sur les crêtes. — On frappe à la porte. — Qui êtes-vous? — C'est moi... La voix est connue: on tire le verrou, et les enfants vont entrer

Un foutraou d'home, ombre duoy berrugues sul nas
Que lo pu belo obio lo grossour d'uno ouglouno...

Une masse d'homme, avec deux verrues sur le nez — Que la plus forte avait la grosseur d'une noisette...

C'est le *cabrettair* Juan Pel. Il revient d'une *levado*, festin donné aux ouvriers, quand ils plantent le drapeau sur une maison neuve. Il secoue la neige de son manteau. Oh! il en a vu d'autres, dans la nuit, et de dures. Quelquefois, aussi, il a ri, etc., etc.

Mais lou cop que me souy omusat coumo caou,
Oquo seguet un ser que benio d'o Son-Paou.

« Mais la fois que je me suis amusé comme il faut — C'est un soir que je venais de Saint-Paul — Comme toujours j'avais assez ingurgité; la route — Me semblait étroite, et il me la fallait toute — Cependant, je me tenais aussi droit que je pouvais — Comme j'arrivais au Ber, le soleil se cachait — Et, juste, au milieu du pont, que vois-je? deux menettes! — Qui venaient doucement, sans bruit, toutes seulettes! — Le diable qui ne dort pas souvent — Me tenta à ce moment. — Juan Pel, qu'il me fit, l'occasion est choisie — Et tu ne la retourneras pas rencontrer de ta vie : — Deux menettes, la nuit, seulettes sur un pont — Ça ne se trouve pas trente-six fois par an. — Juan Pel, fais-les danser! Moi qui étais assez capable — De faire ce péché, sans le secours du diable — Je ne me le fais pas dire deux fois — J'attrape ma cabrette et quitte mes sabots — Quand les menettes me virent — Toutes deux à la fois se signèrent — Et s'arrêrèrent. — Menettes que je leur fais, il vous faut danser tout de suite. — Elles durent voir que je n'avais pas soif. — Et si vous ne dansiez pas, vous pourriez l'une après l'autre

(1) Menette, religieuse, sœur.

— Aller prendre un bouillon dans la rivière — Les menettes me connaissent — Et d'ailleurs voyaient bien que j'étais rond comme un œuf — Et qu'elles perdraient le temps à me demander grâce — Elles se mirent donc face à face — Et dansèrent. — Au commencement — Elles le firent un peu doucement — Mais à la fin prirent élan — Et dansèrent, qu'elles en faisaient trembler le pont — La plus vieille surtout : quelle rude menette — J'en faillis crever l'outre de ma cabrette — Cela semblait une piroquette — Elle dansait sans toucher terre, comme un oiseau — Je leur jouai d'abord : *A l'entrée d'un petit bois* — Puis *la Marianne*, puis : *Je montai la marmite* — La plus jeune qui avait les pieds comme un canard — Devint rouge et se lassa tôt — Mais l'autre m'aurait éreinté moi — Noire, sèche, sans dents, cette vieille fée — Elle dansait, sans surer, jusqu'à la dernière bourrée — Et quand ce bal s'acheva — Je crois qu'elle le regretta — Ainsi parla Juan Pel. C'était fin de veillée — Il se leva, lissa sa barbe embrouillée — But encore un demi-verre de vin — Puis après s'en alla. Depuis je ne l'ai plus vu...

Peut-on oublier un tel portrait, pâli dans la traduction, mais d'une couleur intense, qu'avivent les expressions intraduisibles du terroir !

Ailleurs, dans *la Piste*, c'est un braconnier dessiné d'un trait hardi :

Où l'obez qu'orribo, obal, om so cosqueto,
Dè pel léso et piolado, et soun biel houbre-sat
Crassoux et tout espillousal...

« Vous l'avez qui arrive, là-bas, avec sa casquette — De peau lisse et pelée, et son vieux havresac — Crasseux et tout troué — Au fusil rouillé qu'il porte sur l'épaule — Les chiens ne tiennent plus guère — Et le canon branle — Mais souvent ce n'est pas l'arme luisante et fine — Qui sait le mieux mener le lièvre à la cuisine... »

Après ces physiologies-types du pays, — le braconnier, le pêcheur, le cabrettaire. — Vermenouze s'attaque aux géants de basalte, dont il sait dire le front perdu dans la nuée ; et je connais de lui, dans ce genre rustique, des strophes pleines du plus beau souffle :

Dobon lou Puy-Mary, cimo doupl' è pountchudo,
Lou Griounel è lou Griou semblou d'estre o jinoux,
E coumo dous efon de cur se font poutchious,
Os pés d'ouquel ehesqu' o mitro fourcudo.

Devant le Puy-Mary, cime double et pointue — Le Griounel et le Griou semblent être à genoux — Et, comme deux enfants de chœur se font petits — Aux pieds de cet évêque à la mitre fourchue...

Nous avons le Col de Cabre et le rude Livrain — Toujours environnés de brumes et d'orages — Et, plus haut, au-dessus de ces pays sauvages — Le Plomb, roi du Cantal, qu'elle son large front.

Nous vous ferons visiter Saint-Simon et Mandailles — Sur des arbres coupés, vous passerez notre ruisseau — Et verrez, étonnés, nos bouviers d'été — Dans les prés, courbés, couper l'herbe avec la faux...

Vous en compterez souvent huit ou dix alignés — Chaussés de sabots pointus, pantalonnés de grosse toile — Et quand vous les aurez vu brandir la large lame — Vous penserez qu'ils ne sont pas *feignants*, les Auvergnats !

Mais surtout quand vous verrez nos filles gaillardes — A bras tendus charger les grands chars de foin — Vous ne

pourrez faire de moins que dire, sur ma foi — Quelle rude poigne n'ont pas les montagnards !...

Et vous penserez qu'un jour si le bon Dieu le veut — Quand les enfants sortis de ces crânes moelles — Auront vingt ans, ils seront aussi de crânes gars — Et de rudes soldats sans reproche et sans peur...

Par un matin frisquet et clair comme une perle — Nous monterons au mazut qu'ombragent de vieux tilleuls — Là, nos vachers, qui n'ont pas froid aux ortels — Pieds nus, et deux à deux, portent la grande gerle.

Les pâtres, à bras-le-corps, tiennent les veaux — Les valets, pressés, traient ; le lait écume — Un lait tout parfumé, tiède encore, et qui fume — Et que vous pourrez, là, boire à même la gerle...

Mais les vaches déjà marchent vers « la terre fumée » — Un premier rayon d'or vient caresser leur poil — Et toutes, gravement, la tête levée vers le ciel — Saluent le soleil d'une large *bramade*.

L'herbe qui pousse ici, dans les puits et sur les plateaux — N'est pas comme *la-bas* : elle est plus rude, et plus saine — Et sent bon ; vous y trouvez l'orgueilleuse digitale — qui déploie ses fleurs rouges comme un drapeau...

Sur les sèches murailles du mazut l'herbe pousse — Vêtu de feuilles de lierre, aplati, et bossu — A travers le vieux tilleul, voyez-le, le mazut — Il semble un gros nid de merle caché dans la mousse...

Une porte qu'un *lien* attache à la muraille — Nous permet de passer du mazut dans la cave — Prenez garde, la route n'est pas toujours bien belle — Et, pour y bien marcher, il ne se faut pas tenir droit...

Mais aussi, quand vous y êtes, ce n'est pas chose banale — Le coup d'œil qu'offrent là, formées et parabel (fromages) — Rousses comme de l'or, si larges et si fortes — Qu'elles pourraient dans le ciel servir de pleine lune...

Nous irons prendre un bain à la station de Vic — Et boire au jet de la font de Tessières — Tant gazeux, qui mousse et pique, sans pareille — Et qui vaut, par ma foi, tout comme du demi-vin !

Si, d'ailleurs, vous en voulez, du vin, dans cette eau — Nous avons du Limousin, du jeune et aussi du vieux — Le Limague verdelet, le fameux vin du feu — Et son cousin germain, le petit bleu d'Entraygues...

Ainsi parle Vermenouze avec amour, avec passion du sol natal !

Hélas ! comme Veyre aussi, les petitesse de la vie ne lui échappent pas : comme lui, il redescend des sommets si près du ciel, et le terre à terre des choses lui plisse la lèvre, le fait railleur, satirique... mais, moins bonhomme, plus féroce, entraîné par les circonstances, d'ailleurs, isolé un peu, dans son arrondissement républicain, lui, catholique, farouche, forcené, intransigeant, à croire qu'il a rapporté de ses courses en Espagne l'intolérance de toutes les inquisitions ; une tête de Torquemada aussi, de coupe dure, d'une maître ascétique, le regard fixe, ensemble froid et violent, — laquelle religion ne l'arrête pas, hureusement, d'écrire des contes savoureux, que je ne me défends pas de goûter, mais que je serais très empêché de traduire ici...

Un adversaire redoutable de la municipalité, de la préfecture, de tous les pouvoirs possibles à Aurillac, terrible pour les amours-propres douilleux.

Mais, ces morceaux, inspirés par de menus événements de la ville, comportent des allusions et des traits qui

n'offrent pour nous qu'un intérêt secondaire; là-bas, au contraire, débités par lui, de sa voix métallique, ils constituent un appoint sérieux à sa renommée...

Nous souhaitons plutôt qu'il coiffe plus souvent sa casquette à plumes de milan, chausse ses guêtres de cuir, et enfle son gilet de peau, pour s'enfoncer dans les bruyères rousses, où il fait toujours si bonne chasse de *perdrigols* — et de *couontes bertodies*, de perdreaux et de contes...

Il est d'autres poètes de la haute Auvergne que je ne puis étudier maintenant : ce serait agrandir inutilement le cadre de cet essai. Ils ne se différencient guère les uns des autres. Chez tous, les mêmes caractéristiques : un besoin de précision qui les confine dans la réalité matérielle; d'ailleurs, le patois n'a des mots que pour les choses, pas beaucoup pour les idées, un maigre vocabulaire qui ne leur permettrait guère d'exprimer rien de vague et de subtil; une gaieté robuste, en désaccord avec la nature du pays dur, âpre, dans les nuages et la pluie, froid et neigeux, la plupart de l'année; un bon sens qui les fait railleurs et moralistes, à la façon de La Fontaine, de qui tous peuvent se réclamer; et jamais l'amour, et jamais la mort chez aucun d'eux, ni sentiment, ni rêverie, nulles tendances spéculatives; des faits, voilà tout; le regard juste, le jugement sûr et vif; toutes qualités qui leur font un talent de conter et de décrire en vers réels...

Ils puisent au même fonds la vie simple du village, et redisent tous la veillée de Noël, ou la rivière de leur vallée. Et quant à la forme, elle n'est guère diverse; ils se contentent de l'alexandrin, avec la rime plate.

Ils avaient l'envie de chanter, qui presse quelques-uns, tout d'un coup, si mystérieusement, comme le père qui perce une flûte dans une branche de vergue; ils ont tout bonnement accordé à leur âme l'instrument qui était à leur portée, le pauvre patois de la montagne; et de cette lyre un peu sauvage, ils ont tiré des accents naïfs, des notes inattendues, quelques airs à retenir.

Aussi leurs brochures éparses dans ces imprimeries de la région seront un jour consultées.

En français, avec du talent, peut-être n'auraient-ils pu prendre rang; ils eussent suivi quelque chef de file, accumulé des volumes inutiles... En *auvergnat*, ils ont fait du neuf, et, dans leur modeste ressort, de *l'utile* et du *durable*, en fixant, dans son langage propre, la physionomie et la personnalité de leur pays, en même temps qu'ils satisfaisaient, en somme, avec leur idiome borné, aussi bien qu'avec une langue étendue et complète, leurs goûts et leur instinct de poésie...

JEAN AJALBERT.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Bardoux : *la Jeunesse de La Fayette*.
M. Spuller : *Lamennais*.

M. Bardoux veut écrire en deux volumes l'histoire du général marquis de La Fayette, surnommé, d'une manière aussi juste que déclamatoire, « la liberté des deux mondes ». Il nous en donne aujourd'hui la première partie, qui va de l'enfance de La Fayette à sa « trahison », après le 10 Août 1792. Cette histoire est très intéressante, et M. Bardoux fait très bien de la raconter dans tout son détail en l'exhumant de cet « amas de notes, de lettres, de documents de toute nature » qu'on appelle les *Mémoires de La Fayette*, et en s'aidant de la belle *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique*, de M. Henry Doniol. Il n'y a rien de plus vif, de plus allègre, de plus joyeusement héroïque que cette première jeunesse, et M. Bardoux, que l'histoire de La Fayette en Amérique. C'est aventureux et charmant comme les expéditions des Français en Italie au xv^e siècle, ou comme la croisade de Villehardouin, avec quelque chose de plus moderne, une foi nouvelle, une croyance touchante à la liberté, à la justice, au droit, à la reconnaissance des peuples, qui émeut toujours, ou chatouille au moins, à la bonne place, nos âmes du xix^e siècle, quelque déveloutées qu'elles puissent être.

Les lettres écrites d'Amérique par ce gamin héroïque à sa toute jeune petite femme sont charmantes de gaieté, même quand il est blessé, de bonne humeur, même quand il campe, en mourant de faim, dans des marais, de bonne grâce et d'amabilité spirituelle aussi, qui sentent merveilleusement leur xviii^e siècle. Ah ! les lettres vraiment françaises, dans tous les sens du mot !

La seconde partie du livre est naturellement moins gaie et d'un coloris moins frais et moins tendre. C'est La Fayette pendant la Révolution, La Fayette commandant de la garde nationale et donnant mensuellement sa démission, après chaque massacre ou assassinat politique qu'il n'a pas pu empêcher, pour la reprendre trois jours après, avec résignation, ou de par un nouveau bail signé avec la confiance. Que de jolies et belles scènes encore pourtant ! Vous vous rappelez La Fayette au balcon de Versailles. N'a-t-on pas mis cela en tableau ? S'il n'est pas fait, qu'on le fasse ; je le vois d'ici ; c'est pittoresque à souhait. Marie-Antoinette a été mise en joue par le peuple de Paris qui est dans la cour. « Il faut vous montrer au peuple, dit La Fayette. — Mais, vous n'avez donc pas vu... ? — Venez, sans crainte. » Et La Fayette paraît au balcon avec la reine, et aussitôt s'incline profondément devant elle en lui baisant la main. L'inspiration est bien hardie et bien aimable à la fois ; et le tableau est charmant. Les

révolutions ont du bon. Elles sont utiles aux beaux arts.

C'est avec cette bonne grâce un peu attristée, mais allègre et vaillante encore, que La Fayette a traversé les deux premières années de la Révolution. En 1785, il avait eu avec Frédéric le Grand une conversation très instructive et pleine d'agrément. Il contait au fondateur de la grandeur prussienne ses campagnes d'Amérique et se répandait en vœux généreux sur l'avenir de l'humanité : « Monsieur de La Fayette, lui dit le vieux roi avec l'affabilité la plus charmante, j'ai connu un jeune homme qui, après avoir visité des contrées où régnaient la liberté et l'égalité, se mit en tête d'établir cela dans son pays. Savez-vous ce qui lui arriva ? — Non, Sire, répondit le marquis. — Monsieur, poursuivit le roi avec un doux sourire, il fut pendu. » La Fayette ne fut pas pendu pendant la Révolution française ; mais quand il émigra, il ne faut pas se dissimuler qu'il n'était que temps. A Olmutz, il dut souvent se remémorer les paroles amicales de Frédéric II.

Toute cette belle et généreuse histoire est racontée par M. Bardoux avec un très grand charme. Ce qu'il y a d'aventureux, de romanesque et de chevaleresque dans le caractère de La Fayette est précisément pour M. Bardoux une inspiration telle qu'il peut la souhaiter, et il aime à vivre dans cette atmosphère de sentiments nobles, d'habitudes délicates et d'idées modérées qui est celle où le marquis de La Fayette et son aimable femme aimaient eux-mêmes à respirer. Il y a une pleine accommodation de l'écrivain au sujet et aux personnages. De là l'aisance et la manière facile dont est écrit cet aimable volume ; de là, même, ce je ne sais quoi d'un peu ralenti que l'on peut surprendre, et peut-être critiquer, dans la narration de M. Bardoux. Il aime à s'attarder sur la biographie d'un héros si sympathique, et surtout sur les années où ce héros eut tout le bonheur pur et éclatant dont il était digne. Ce volume est, tout compte fait, une très intéressante étude et nous fait très vivement désirer le second.

M. Spuller vient d'écrire une étude très approfondie sur cet orage intellectuel qui s'est appelé sur la terre Félicité de Lamennais. L'ouvrage est considérable. Il est arrivé à M. Spuller comme une espèce de mésaventure à ce propos. Il avait promis d'écrire pour une collection un Lamennais de deux cents pages, un Lamennais interliné et portatif. En travaillant, il s'est aperçu que c'était à peu près impossible. Du moment qu'il s'agissait, sans doute, de montrer brièvement, mais encore de montrer les changements successifs de la pensée de Lamennais, avec les raisons de ces changements, ces variations sont si nombreuses et leurs causes sont si complexes que deux cents petites pages étaient évidemment insuffisantes ; et M. Spuller a renoncé aux deux cents pages pour nous en donner à peu près le

double. Il a eu raison. Sur Lamennais, il faut un article ou un volume, un article où vous ne donnerez que vos résultats et vos jugements d'ensemble, ou un volume, si vous voulez analyser clairement les états successifs de cette pensée éternellement inquiète, éternellement instable et éternellement en formation.

L'étude de M. Spuller est très sérieuse, très impartiale, comme on s'y attendait parfaitement, et très judicieuse. On y trouve la clarté, le bon ordre, le jugement sensé, mesuré et prudent qui sont les qualités de l'homme d'État. M. Spuller nous a montré Lamennais comme le promoteur de tout le mouvement chrétien, ce n'est pas assez dire, de tous les mouvements chrétiens de ce siècle. Car il est assez raisonnable, si on laisse de côté pour un instant le protestantisme, de partager le catholicisme français en trois groupes : catholiques ultramontains, catholiques libéraux, catholiques socialistes. Eh bien, Lamennais est le chef de chacun de ces trois groupes. Parfaitement ; et il l'est de l'un ou de l'autre tout simplement selon la date où on le prend. Par ses ouvrages antérieurs à 1828, il est le chef et le constant inspirateur, jusqu'aujourd'hui, du catholicisme ultramontain. Par son année héroïque (1831), par *l'Avenir*, par quelques opuscules qui ont précédé et suivi, par son influence sur les Lacordaire, les Montalembert et les Gerbet, il est le fondateur du catholicisme libéral ; par les *Paroles d'un croyant*, le *Livre du peuple*, etc., il est le prophète et déjà l'apôtre du socialisme catholique. Les fractions du catholicisme ne sont que les membres épars du prophète déchiré, *disjecti membra vatis*, qui se battent les uns contre les autres, et dans chacune on retrouve un peu de son âme tendre et irritée.

C'est presque exact, cela. A la vérité, quoiqu'il ait été longtemps catholique ultramontain, et tout près, à ce titre, d'être cardinal, ce qui eût ajouté un paragraphe piquant au chapitre des chapeaux, encore est-il que je ne crois pas qu'il faille dire que Lamennais a inventé le catholicisme ultramontain. Il l'était quand Lamennais écrivait *l'Indifférence*. Il l'était par de Maistre, il l'était par de Bonald, qui, ce me semble, écrivaient et étaient lus, quoique on die, depuis quelque temps. Quant à la grande coopération de Lamennais à l'œuvre de de Maistre et de Bonald, je ne songe point à la nier ; et quant à Lamennais, fondateur et du catholicisme libéral et du catholicisme socialiste, c'est la vérité même.

Tout au plus, et encore c'est par amitié pour Ballanche que je ferai cette mention, tout au plus remarquerai-je que, — oh ! très nettement, — le catholicisme libéral est déjà dans la *Palingénésie sociale* à peu près à toutes les pages. C'est là, tout à fait, la constante idée de derrière la tête du doux mystique Lyonnais. Le bon Ballanche est, plus ou moins timidement, plus ou moins formellement, catholique transformiste, catholique partisan d'un catholicisme à évolution, comme

Quinet est toujours, quelque page qu'il écrive, chrétien protestant, même quand il croit ne plus l'être. Mais je reconnais que Ballanche, pour cause d'inintelligibilité, a eu à la fois tant de réputation et si peu de lecteurs et si peu d'influence, triple succès dont tous les inintelligibles sont assurés, que l'on peut très bien, très justement attribuer à Lamennais le véritable établissement de ce beau et ruineux monument qui s'est appelé le catholicisme libéral.

C'est comme pour le catholicisme socialiste. Si l'on y tient bien fort, on peut le trouver dans le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon. Pour moi, je l'y trouve, parce qu'il y est, et parce que cela m'amuse. Mais le *Nouveau Christianisme*, c'est vingt pages vagues ou mal écrites, tandis que les *Paroles d'un croyant* et le *Livre du peuple*, ce sont deux livres qui sont clairs quoique étincelants, et qui, tout éblouissants, ne laissent pas d'être lumineux. Adjugé le catholicisme socialiste à Lamennais pour ces causes.

De mes légères réserves, je tire pourtant ma petite conclusion : c'est que Lamennais, orateur sublime et dialecticien enragé, je ne dirai pas n'a rien inventé, il s'en faut, mais cependant a subi des influences successives. Comme caractère, c'était un homme inquiet et entêté, ce qui fait qu'il changeait de manière de voir et s'enfonçait furieusement dans la dernière qu'il avait adoptée. Comme esprit, c'était une intelligence rapide et violente, et une logique de possédé ; ce qui fait que l'idée qu'il prenait d'un autre, qui lui venait du monde où il passait, il la comprenait plus grande qu'elle n'était chez ceux de qui il la recevait, et la poussait jusqu'aux conséquences qu'elle ne devait avoir, selon le cours régulier des choses, que cinquante ans plus tard.

C'est ainsi que quand il a comme saisi le catholicisme libéral, il l'a tout de suite agrandi jusqu'à y faire entrer la Révolution tout entière, avec la liberté de penser, la liberté de conscience, la liberté d'enseignement, la liberté d'association, la séparation des Églises d'avec l'État, traçant en quatre traits et d'emblée un programme qui doit, selon toute apparence, être réalisé en 1930, un siècle juste après l'*Avenir*.

De même, et anticipant encore plus peut-être sur le futur, pour le catholicisme socialiste. De même encore, — et c'est ce que M. Spuller n'a pas assez fait remarquer peut-être, — pour la démocratie proprement dite. Lamennais est le père du suffrage universel. La théorie du suffrage universel, très nette et même très radicale, est dans le Lamennais non seulement de 1831, mais dans le Lamennais de 1817, dans l'*Indifférence en matière de religion*. C'est même le fond permanent de la pensée de Lamennais, si la pensée de Lamennais a un fond permanent ; ce qu'on peut contester.

On peut juger si le livre de M. Spuller est intéressant, soulevant toutes ces questions et les exposant dans une excellente lumière, avec un choix intelligent

des textes qui est peu commun et qui fait la joie de ceux qui savent que bien lire est plus difficile que bien écrire. Voilà un très précieux livre. — Il est même quelquefois amusant, sans avoir l'air d'y toucher : « Napoléon était revenu coucher sans coup férir dans le lit de Louis XVIII... » Oh ! monsieur Spuller ! cette allusion à l'absence de Marie-Louise pendant les Cent jours m'a paru cruelle. — Le Lamennais de M. Spuller, sans faire oublier celui de M. Janet, auquel, du reste, M. Spuller rend hommage, sera lu par tous ceux qu'intéresse la pensée française au XIX^e siècle.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

Théâtre de M. Émile Zola.

Ce printemps, lors de la représentation de *Thérèse Raquin* au Vaudeville, j'avais promis de revenir sur le théâtre de M. Zola. Le nom de l'auteur de cette admirable *Dibâcle* est d'actualité, comme on dit ; j'en profite pour vous parler de M. Zola, auteur dramatique. Je laisse naturellement de côté le théâtre de M. Busnach, et ne m'occupe que de *Thérèse Raquin*, des *Héritiers Rabourdin* et du *Bouton de rose*.

Le cas de M. Zola est en vérité bien curieux. Le romancier nous conte en vingt volumes « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire » ; il prétend continuer Darwin et suivre M. Taine ; l'hérédité est un dogme pour lui ; nul n'a davantage parlé de science ; les mots méthode scientifique, analyse scientifique, méthode expérimentale reviennent à chaque instant sous sa plume ; c'est autour de chacune de ses œuvres un appareil extraordinaire et parfois un peu déplaisant de déductions scientifiques ; puis, c'est le naturalisme, et vous avez présents à la mémoire les retentissants et incessants manifestes de M. Zola : le roman sera naturaliste ou il ne sera pas !... Et il se trouve que M. Zola écrit *Germinal*, la *Débâcle*, deux admirables livres, les plus beaux, sans doute, qu'il ait écrits, deux poèmes épiques où ni la science ni le naturalisme n'ont rien à voir.

Au théâtre, même appareil, mêmes théories. Il veut « aider au théâtre le large mouvement de vérité et de science expérimentale qui, depuis le siècle dernier, se propage et grandit dans tous les actes de l'intelligence humaine ». Et il se trouve qu'il a écrit deux vaudevilles et un mélodrame. Relisez ses préfaces ; elles sont tout à fait curieuses. Je ne me donnerai pas le malin plaisir de reproduire les nombreux passages où il explique à sa façon la chute de ses pièces ; à propos des *Héritiers Rabourdin*, un critique a dit : « Il a trop de talent, il est dangereux ; il faut l'enrayer ! » Passons ;

nous en avons lu bien d'autres depuis quelques années. Et d'ailleurs la bonne foi de M. Zola est évidente; il est convaincu qu'il fait du théâtre naturaliste, scientifique, et ce qui l'exaspère, ce n'est pas ce qu'on dit de ses pièces, c'est la parfaite innocence de la critique : « Pas un n'a paru se douter que j'avais fait dans les *Héritiers Rabourdin* une tentative dramatique d'un genre particulier. » Mais venons à *Thérèse Raquin*.

La donnée en est singulièrement dramatique. Un homme et une femme qui s'aiment, qui tuent le mari pour être complètement l'un à l'autre, et qui, le crime commis, ne peuvent plus s'appartenir sans que l'image du mort vienne se placer entre eux. Il y a là autre chose qu'un drame ordinaire; la portée en est plus haute; Thérèse et Laurent sont punis dans leur amour qui les avait poussés au crime; c'est là, quoiqu'on ait fort abusé du mot, un sujet shakespearien par excellence. Il n'est pas jusqu'au « moyen » imaginé par M. Zola qui ne soit d'une rare grandeur; et ici il y a, en effet, une application, un peu détournée il est vrai, de la doctrine naturaliste; ce n'est pas d'un spectre qu'il s'agit, comme dans *Macbeth*; ce qui symbolise les remords, ce qui cause les terreurs des coupables, c'est le portrait de Camille peint jadis par Laurent, une « croûte » plus que médiocre; il me semble qu'ainsi l'impression est plus forte et pour ainsi dire plus naturelle.

Ce sujet donné, qu'en a voulu faire M. Zola? Il nous le dit dans sa préface : « ... Une étude purement humaine, dégagée de tout intérêt étranger, allant droit à son but; l'action n'était plus dans une histoire quelconque, mais dans les combats intérieurs des personnages... J'ai enfermé le drame dans la même chambre, humide et noire, afin de ne rien lui ôter de son relief ni de sa fatalité; j'ai choisi des comparses sots et inutiles, pour mettre, sous les angoisses atroces de mes héros, la banalité de la vie de tous les jours; j'ai tenté de ramener continuellement la mise en scène aux occupations ordinaires de mes personnages, de façon à ce qu'ils ne « jouent » pas, mais à ce qu'ils « vivent » devant le public... » Et plus loin, à propos de l'accueil fait à la pièce : « ... Passe encore si ma mercière était une reine et si mon assassin portait un justaucorps abricot; il faudrait aussi qu'au dénouement Thérèse et Laurent pussent s'empoisonner à l'aide d'une coupe l'or pleine de vin de Syracuse. Mais fi de cette arrière-pensée! fi de ces petites gens qui se permettent d'avoir un drame chez eux, à leur table couverte d'une oïle cirée!... »

Pour la dernière partie de cette apologie, je ne puis mieux faire que de vous renvoyer aux conférences de M. Brunetière. Vous vous rappelez que, parmi les raisons qui avaient déterminé nos auteurs classiques à choisir des princes pour héros de leurs tragédies, il donnait celle-ci, qui me paraît excellente, à savoir que le jeu des passions n'atteint son entier développement

et toute son intensité que chez des personnages qui ne relèvent que d'eux-mêmes et dont les sentiments ne trouvent de bornes qu'en eux-mêmes. Et cela me semble indiscutable. L'intérêt ne vient pas d'un « pourpoint » abricot, pas plus qu'il ne vient d'une « toile cirée »; il vient, comme M. Zola le dit excellemment, « des combats intérieurs » des personnages. Mais les « combats intérieurs », je ne les vois guère dans *Thérèse Raquin*. Dès le début, l'idée de l'assassinat est acceptée également par Laurent et par Thérèse. Comment cette pensée leur est-elle venue? Est-elle venue à l'un plutôt qu'à l'autre? Ont-ils lutté contre elle? Comment s'est-elle emparée d'eux? On l'ignore. « Ah! si nous pouvions être complètement l'un à l'autre! » dit Thérèse; — dès la scène suivante, tous deux complotent l'assassinat, sans une révolte, sans « combat intérieur » apparent, et Laurent continue à jouer aux dominos! Qu'un pareil sang-froid soit possible, je l'admets; on m'accordera au moins qu'il est rare et qu'il avait besoin d'explications. Je parlais de *Macbeth*; rappelez-vous toute la première partie du drame : avec quel soin Shakespeare nous montre l'idée du crime pénétrant peu à peu l'âme de son héros. Ici, rien de tel : « Je vais le tuer! — Tue-le! » N'est-ce pas un peu sommaire?

Peut-être, pour M. Zola, le drame n'est-il pas là; il est dans les remords de Thérèse et de Laurent. Mais, là non plus, je ne vois guère de combats intérieurs. Ou plutôt, s'ils sont indiqués, ils ne le sont qu'imparfaitement; ils sont au moins trop rapides. Voyez le troisième acte; le sujet était évidemment la transformation de l'amour en haine, par les remords. La scène s'engage; si la terreur augmente, on peut dire que les remords ne progressent pas; il est à la fin de la scène ce qu'il était au début. Surtout, et ceci est plus grave, déjà à ce moment Thérèse et Laurent ne s'aiment plus. Il faut, pour exciter leur amour, un jeu de scène éminemment artificiel. La scène eût, je crois, été plus belle si les deux héros, aussitôt la porte fermée, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, et si peu à peu le souvenir de Camille était venu se placer entre eux. Le premier mot de Thérèse est : « Laisse-moi! » Alors?... Le vrai drame s'est passé pendant l'entr'acte; et on nous a caché ce qu'il eût eu de plus intéressant à savoir.

Je ne parle pas du quatrième acte; il est fort dramatique, mais dramatique à la façon de M. d'Ennery, et je ne vois, dans le personnage de la paralytique, aucune trace de naturalisme. Même, il est si essentiellement romantique que son langage ressemble à celui des drames romantiques : « Assassin de l'enfant, ose donc frapper la mère! » Cette phrase est-elle de Dumas père? Non : elle est de M. Zola. — Et quant à la coupe d'or, la trouvez-vous fort différente du flacon d'acide prussique? Ce flacon qu'un des amants jette à terre et qui, au lieu de se vider (ce qui eût été du naturalisme!), contient encore assez de poison pour

l'autre, on n'a vu que lui sur la scène, de 1820 à 1840; qu'il soit en or, en cristall ou en fer-blanc, je le connais, c'est celui d'*Hernani* et de *Lucrece Borgia*.

Il est un point qui tient fort à cœur à M. Zola : c'est « le milieu ». Il semble que ce soit à cela qu'il tienne le plus, et qu'il considère comme sa trouvaille. En principe, il a raison. Et s'il est vrai, — comme je le disais tout à l'heure d'après M. Brunetière, — que les passions se développent plus complètement chez des personnages au-dessus ou au moins en dehors de l'humanité moyenne, il est vrai aussi que de la lutte entre un sentiment et les réalités matérielles de la vie peut naître un intérêt différent du précédent, mais aussi intense, plus intense peut-être, et pour ainsi dire plus humain. Mais encore faut-il que le milieu soit nettement déterminé. Voyez *Thérèse Raquin*.

M^{me} Raquin tient une mercerie; la mercerie impose-t-elle à l'âme des mercières des déformations particulières, je l'ignore : il eût été intéressant en tout cas de voir le drame intérieur interrompu par la venue des clients : et le contraste même entre les pensées des personnages et leurs paroles de petits commerçants eût pu être un curieux élément d'intérêt. Rien de pareil ici; de temps en temps on entend la sonnette du magasin : « Vas-tu servir?... — Non, ça m'ennuie. » Et c'est tout. Est-ce cela le « milieu » ? Ce qui est intéressant, ce n'est pas le milieu tout seul : ou, pour mieux dire, le « milieu » n'est pas seulement l'appareil extérieur des choses, il est surtout dans l'impression que font ces choses sur l'âme des personnages. Il faut que les deux éléments se mélangent; ici, ils sont pour ainsi dire juxtaposés, ils n'ont aucune action l'un sur l'autre. Je prends un exemple : au quatrième acte, Thérèse épluche une salade; à la bonne heure, et je le veux bien : mais pour la salade en elle-même, je m'en moque; ce que je voudrais voir, c'est comment la vie étroite du couple Thérèse-Laurent et les fonctions de ménagère de Thérèse compriment en elle des sentiments dont l'explosion sera par la suite d'autant plus forts. On trouvera peut-être que j'insiste trop sur cette salade; c'est que je soupçonne qu'elle ne paraît pas négligeable à M. Zola, et qu'il y attache presque autant d'importance qu'à la toile cirée de la table. Sans doute, l'exactitude de la mise en scène matérielle a son mérite; il ne me déplaît pas de voir des personnages se livrer aux actes qu'ils accomplissent quotidiennement dans l'habitude de la vie. Mais ce n'est pas tout; et, précisément, on dirait que c'est tout pour les tenants d'une certaine école dramatique. Le progrès qu'ils ont fait faire au théâtre semble leur suffire : le décor devient l'essentiel; dans le suicide (moyen romantique), ils ne voient plus le suicide, ils ne voient que l'arme; le poignard est ridicule, le tranchet est admirable...

Ce qui est intéressant, ce n'est pas que M. Zola ait fait une pièce plus ou moins bonne : qu'il soit ou non « homme de théâtre », la gloire de l'auteur de *la Débâcle*

n'y gagnera ni n'y perdra; ce qui est tout à fait curieux, c'est qu'ayant fait un bon mélodrame, M. Zola soit convaincu qu'il a écrit un drame naturaliste. L'insuccès de *Thérèse Raquin* n'a certes pas été dû à des audaces excessives; il est dû à certaines maladresses qui ont diminué l'effet de scènes fort dramatiques. Au surplus, parmi les idées que M. Zola professe sur le théâtre (et dont quelques-unes, je dois le dire, me paraissent très justes), j'en trouve une qui est significative. Parlant du principal personnage de *Bouton de rose*, qu'on lui avait reproché de n'avoir pas expliqué, M. Zola écrit (je résume) : « Comme si cette innocente délurée, si souvent mise à la scène dans notre ancien théâtre, avait besoin, pour être comprise, d'une étiquette dans le dos ! » Au point de vue du théâtre, vous voyez combien le raisonnement est faux; mais poussez-le jusqu'au bout, vous arrivez à la théorie des personnages conventionnels, créés une fois pour toutes, aux colonels et aux ingénues du vaudeville, aux traîtres et aux innocents persécutés du mélodrame. N'est-il pas assez réjouissant de voir les théories naturalistes de M. Zola en arriver, en fin de compte, à justifier le théâtre de Scribe ?

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

COLONISATION ALLEMANDE.

En outre de colonies de soldats, de colonies de marchands, et de colonies de professeurs, les Allemands s'efforcent de créer en Afrique des colonies de légumes. C'est ainsi qu'ils ont envoyé dans leurs provinces africaines une cargaison de choux; et comme ces légumes refusaient de s'accommoder du climat africain, on vient d'expédier, pour les remplacer, une cargaison de pommes de terre. D'énormes wagons de pommes de terre de toutes les espèces ont quitté Berlin le mois dernier, à destination de Dar-ès-Salam.

* *

LES DISCOURS DE M. GLADSTONE.

Un éditeur anglais commence la publication en dix volumes des discours politiques de M. Gladstone; il commence cette publication par la fin, mettant en vente d'abord le dixième et dernier volume, qui contient les discours les plus récents du grand vieillard.

* *

UN POÈTE VÉGÉTARIEN.

Le centenaire de la naissance de Shelley vient d'être fêté à Londres par un banquet végétarien. On sait, en effet, que l'horreur pour les nourritures animales a toujours été, avec sa haine pour Dieu, une des passions dominantes du fameux poète anglais.

Le directeur gérant : HENRI FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4

TOME L

23 JUILLET 1892.

LE GRAND FRÉDÉRIC AVANT L'AVÈNEMENT (1)

III.

La politique du fils.

Pendant que le roi de Prusse se soulageait par des colères, des injures et des rodomontades de la souffrance que lui causait sa propre politique, son fils faisait semblant de vivre dans le pur éther. La politique, disait-il, c'est l'affaire du roi et de ses ministres, non la mienne. Il avait, lui, son lot, dont il était satisfait : c'était le repos dans son *Tusculum*, le respect et l'affection de ses amis, et les joies des Muses et la douce liberté : « Permettez-moi de humer modestement dans ma solitude un petit air de liberté qui me fait prospérer... » C'est à peine s'il daignait jeter les yeux sur les gazettes, pour y apprendre « l'histoire de la folie des grands, les guerres des uns, les démêlés des autres et des puérils amusements de tous ensemble ». Mais, au vrai, en même temps qu'il lisait les gazettes, il recevait de Grumbkow, à l'insu du roi, toutes les nouvelles et des relations confidentielles. Il savait tout, jugeait de tout, et il souffrait, lui aussi, des erreurs et des fautes, en silence, comme un fils qui voit son père mener mal la fortune de la maison et n'en peut mais, et à qui la moindre critique, l'apparence la plus légère d'un souci aurait coûté cher. Pour se mettre à l'abri,

il souhaitait tout haut de ne jamais régner : « Dieu veuille que je puisse dire toute ma vie, — comme le grand Dauphin, — le roi mon père ! »

**

Un jour, il crut que Dieu lui refuserait cette grâce. C'était pendant la grande maladie du roi, en novembre 1734. Il pensait que « cela pourrait aller jusqu'à la fin de décembre ou la moitié de janvier », mais pas plus loin. Tout aussitôt, en même temps qu'il confia à un ami le plan de gouvernement et la façon de vivre qu'il avait arrêtés jusque dans les détails les plus petits, il étend la main, une main pressée, sur les affaires extérieures. On était en plein dans la crise. Nul ne savait encore ce qui pouvait sortir de la guerre de la succession de Pologne. La Prusse y était aussi mal engagée que possible, comme nous avons vu. Que personne ne bouge plus ! C'est le premier commandement de Frédéric. Il ordonne à Grumbkow, ou, du moins, puisqu'il ne tient pas encore *l'imperium*, il prie instamment le ministre de suspendre toute négociation. Il cherche toutes les occasions de rencontrer La Chétardie, notre ambassadeur. A lui aussi, il dit : Ne bougeons plus, attendons : « De grâce, tenez tout en suspens. » Et c'est toute une politique qu'il lui expose, très neuve et très hardie, à mots à peine couverts. Il reproche à la France de ne pas avoir soutenu Stanislas en Pologne; à notre place, plutôt que d'abandonner une cause si juste, il n'aurait pas « hésité à prendre des arrangements assez prématurés, quand même ils auraient pu devenir inutiles », c'est-à-dire que, s'il avait été le roi de France, il se serait entendu à fond avec le roi de Prusse contre la Russie et l'Autriche. Mais ce qui est fait est

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

(2) Les principaux documents de ce chapitre sont aux archives de notre ministère des affaires étrangères, fond de Prusse, années 1734-1740.

fait, et ce serait perdre du temps que de revenir sur le passé : « Par rapport à l'avenir, dit-il à La Chétardie, je vous avouerai confidemment que mon plan est tout fait. »

Et le voilà qui commence par établir qu'il a barres sur la France, puisqu'il « tient en dépôt à Königsberg le roi Stanislas auquel la Providence a permis d'échapper à ses ennemis ». Ce n'est pas qu'il soit capable de violer un asile; un asile, c'est sacré, et il ne commettrait pas cette indignité, même s'il s'agissait de quelque misérable qui se serait retiré chez lui, à plus forte raison quand le réfugié était « notre bon roi Stanislas ». Mais enfin Stanislas était entre ses mains : « Il est juste que je fasse profiter de cette circonstance le pays dont Dieu ne m'a destiné à être le maître que pour en être proprement l'administrateur. » Après cet exorde, qui était pour ainsi dire comminatoire en sourdine, il ajoutait : « Engagez donc votre ministère à former un plan, sans attendre à la dernière extrémité, afin que, dès le premier moment, nous puissions nous concerter et nous arranger. Moins à vous qu'à aucun autre, il n'est pas nécessaire que l'en dise davantage pour que vous compreniez bien. » En effet, rien n'était plus compréhensible que cette ouverture, après la déclaration qu'il avait faite auparavant : « Si j'aime quelque chose au monde, c'est la nation française. I ne dépendra donc que de vous que je puisse donner un libre cours à mon affection et à ma tendresse; pourvu que le pays y trouve son avantage, vous me mènerez aussi loin que vous voudrez. N'y a-t-il pas eu des Gustave-Adolphe et des Charles XII, et est-il impossible que vous retrouviez des personnes qui pensent comme eux? » Cinq ou six fois, il répéta ce propos sur Gustave-Adolphe et Charles XII, ces grands ennemis, l'un de l'Autriche, l'autre de la Russie.

Ni La Chétardie, qui a entendu cette déclaration, ni le cabinet de Versailles auquel il l'a transmise, n'en pouvaient comprendre la gravité, la solennité. C'est, à proprement parler, l'entrée en matière du grand Frédéric. Ce jeune homme, dans sa vingt-troisième année, voit son Europe et la place qu'il y peut prendre. Il sait le délabrement de la politique générale. Depuis que le duel entre l'Europe et la France de Louis XIV a pris fin, et que les grands acteurs de ce drame, les Guillaume d'Orange, les Marlborough, les Heinsius sont morts — (le seul survivant, le prince Eugène, survivait à lui-même), — on ne sent plus de direction dans les affaires. Le très intelligent Grumbkow disait, parlant de la guerre de la succession de Pologne : « Guerre d'une étrange nature. Il n'y a pas un premier mobile qui y pourrait donner le branle. » Or, ce mobile, le prince royal de Prusse le sentait en lui. Il se croyait à la veille de donner le branle, comme il le donnera six ans après. Il voulait être le partenaire de la France et partager avec elle les atouts. Déjà il se voit dans l'action : « Les mois de février et de mars suffiront pour

nous entendre, dit-il à La Chétardie, pourvu que vous vouliez ne point épargner alors les courriers. »

Qu'aurait-il donc fait, si ses prévisions ne l'avaient pas trompé, si son père était mort, et si enfin Versailles, embarrassé de cette guerre, était entré dans ses desseins? Il se serait jeté tout de suite tête baissée sur l'Autriche. A supposer que la France se fût entêtée dans la question des duchés, et qu'elle eût voulu les réserver aux Sulzbach, il se serait résigné. Résolu à « procurer l'agrandissement de sa maison », il aurait commencé par ailleurs. Il avait le choix, pour se guider, entre les quatre points cardinaux. Depuis longtemps il convoitait la Silésie, un pays fort éloigné du Rhin et où la France lui pouvait donner carrière. Il l'eût enlevée aussi aisément qu'il l'enlèvera en 1740. Mais que fût devenue, dès lors, la politique du xviii^e siècle? Y aurait-il eu la guerre de la succession d'Autriche et Fontenoy? la guerre de Sept Ans et Rosbach? et nos désastres de la fin du xviii^e siècle? Car c'est bien Frédéric qui a conduit la politique de son temps. C'est bien lui qui, pour prendre la Silésie en 1740, allumera cette guerre dont l'univers sera embrasé. C'est parce qu'il a voulu, comme dit Macaulay, voler une province à un voisin qu'il avait promis de défendre, que des hommes noirs se sont battus sur la côte de Coromandel, et des hommes rouges scalpés auprès des grands lacs de l'Amérique du Nord. » Mais, s'il avait eu la Silésie, avant la mort de Charles VI, il perdait la principale raison d'attaquer Marie-Thérèse. Et voilà comment, si le roi Frédéric-Guillaume n'avait pas fait mentir les pronostics de ses médecins, tout l'avenir peut-être était changé.

*
*
*

Frédéric s'était donné la courte joie d'un avancement d'hoirie. Aussitôt que le père eut repris sa place à table, sa pipe et la direction des affaires, le fis reentra dans le rang. Comme La Chétardie voulait renouer conversation, il se déroba, n'ayant plus de raison « de s'ériger en ces choses ». Le voilà réduit, en effet, à solliciter de son père la permission de retourner à l'armée impériale, pour y faire contre nous la campagne de 1735. Du moins, au moment où il se croit sur le point de partir, il échange avec La Chétardie les propos les plus galants. S'il va rejoindre nos ennemis, c'est, dit-il, pour se soustraire à la gêne où il est assujéti par son père, et son corps seul sera avec les Autrichiens; c'est pour nous qu'il fera des vœux. A quoi La Chétardie répond que le roi de France, « qui porte à Son Altesse la plus tendre amitié, ne peut qu'être fâché de la voir au milieu de ses ennemis, mais qu'il veut préférer la satisfaction du prince à la sienne et qu'il est charmé de la voir en liberté et à portée de se distraire ». Mais Frédéric-Guillaume, après réflexion, a refusé cette distraction au prince. Il l'envoie en Prusse étudier l'économie de la province. Frédéric ne s'en console

que par la joie qu'il se promet de voir le bon roi Stanislas. A Königsberg, il charme les Français par sa bonne grâce; et, à travers ses propos littéraires et philosophiques, ses dissertations sur Dieu et sur l'âme, il laisse voir qu'il est un prince « qui aime la guerre, et qui a envie de la faire, et de concert avec nous ».

Tout à coup, il reçoit la nouvelle des préliminaires de Vienne et de la volte-face de la France. Il eut alors un grand accès de pudeur offensée. Il rougit pour nous de l'abdication de Stanislas, et il nous plaint d'avoir accepté, en échange de notre honte, la Lorraine. Ce n'est pas lui qui commettra des infamies pareilles ! « Je suis serviteur de cette politique; elle réussit rarement; la mienne est d'être fidèle à nos amis, coûte que coûte, et, tôt ou tard, on en tire du fruit. » Très beau programme, en vérité, trop beau. Mais a-t-il donc cru, comme son père, que la France se ruinerait pour ramener en Pologne Stanislas, qu'il appelle « cette chère personne, ce cher objet » ? L'illusion était un peu forte pour un politique de s'être imaginé qu'un roi de France eût dû régler sa conduite sur les sentiments d'un bon genre. Évidemment Frédéric s'est trompé; pressé comme il était de se produire en scène par un coup d'éclat, il a cru tenir son entrée, et il a pris ses désirs pour des réalités. Dans son for intérieur, il ne pouvait pas ne pas trouver bien joué ce coup des préliminaires. Gagner l'expectative de la Lorraine dans cet *imbroglio* de la succession de Pologne, c'était, pour la France, très joli. Quant à la chère personne du roi Stanislas, il est clair qu'elle ne perdait pas à changer la Pologne contre la Lorraine; Nancy valait bien Varsovie. Justement, ce que Frédéric ne pardonnait pas à la France, c'était l'erreur de ses propres calculs. Il se vengeait en se voilant la face devant notre cynisme.

* *

A présent, pendant la crise qui suit la réconciliation de la France et de l'Autriche, il observe et il conseille avec une clairvoyance admirable et un sang-froid qui contient une passion, que l'on sent très violente. Il voit « les desseins cachés se former, les nuages s'assembler ». C'est la coalition qui s'annonce contre la Prusse, et il s'indigne que l'Europe « ose pousser la témérité jusqu'à la mépriser » ! Il souffre de voir une certaine léthargie à Berlin, et que le siècle soit plus fécond en négociations qu'en guerres, et que « la Prusse, qui est en si bonne posture, du côté du militaire, négocie sans vigueur ». Ah ! si c'était lui, comme il négocierait ! Il aurait l'air de céder à l'orage, et il ferait sa part à la nécessité. Il reconnaîtrait l'électeur de Saxe comme roi de Pologne; il se mettrait bien avec l'empereur; il ferait croire aux Hollandais qu'il a besoin de leurs négociations, sans s'engager avec eux, ni avec personne. Et, cependant, il ferait filer quarante

régiments de dragons avec ceux des hussards dans le pays de Clèves; il laisserait en Prusse les garnisons avec deux régiments de cavalerie; il rassemblerait toute l'infanterie avec le reste de la pesante cavalerie en Brandebourg. De cette façon, si quelqu'un faisait mine de s'opposer à ses desseins, il serait en état de lui passer sur le corps, et, dès que la nouvelle de la mort du Palatin serait connue, les quarante régiments de dragons auraient ordre d'occuper les pays de Berg et de Juliers. Une fois maître des deux duchés, on négocierait, et certainement on en garderait un.

C'est bien là toute sa manière : pousser ses troupes derrière un rideau de négociations, surprendre, frapper, et, après la victoire, pour ne rien pousser à l'extrême, se contenter d'une satisfaction raisonnable.

Il ne pouvait espérer de son père une résolution si hardie; la léthargie prussienne persista. Frédéric s'en console au spectacle des changements heureux qui se succèdent comme des coups de théâtre. Quelles révolutions n'avons-nous pas vues depuis trois ans ! écrit-il. Et il les énumère : l'empereur et la Russie s'allient avec Auguste de Saxe pour faire monter celui-ci au trône de Pologne. L'empereur déclare inconsiderément la guerre à la France; il perd des batailles, des villes et des royaumes. La Russie, après avoir investi la Pologne et installé Auguste, attaque les Tartares, engloutit leurs provinces, et pousse ses conquêtes jusqu'à Bender, où elle met le couteau à la gorge du Turc. Les Français sont victorieux, battus, puis victorieux encore en Italie; ils prennent quelques places dans l'empire; on croit qu'ils vont donner des lois à l'Europe, mais ces victorieux demandent la paix aux vaincus, ils abandonnent Stanislas, trahissent la foi publique, et, moyennant l'acquisition de la Lorraine, font une paix honteuse. Cette paix n'est encore qu'ébauchée, et l'empereur n'est pas encore tout à fait sorti de ses malheurs qu'il se hasarde de nouveau. Contre toute justice, il attaque les Turcs au moment où ceux-ci ont toute la puissance de la Russie sur les bras, et son armée est détruite. Le roi de Pologne aussi est battu en Hongrie, et sa défaite trouble la joie que lui avait donnée sa royauté. Frédéric prend plaisir à voir que « la trahison et la perfidie sont punies tôt ou tard... que la sagesse de Dieu règle les événements, et qu'en plaçant les rois au premier rang des humains, elle leur prépare aussi des revers proportionnés avec leur grandeur ».

C'est ainsi qu'il parlait, quand il voulait user du grand style et imiter l'éloquence de nos prédicateurs. Il voulait dire tout simplement que les jours se suivent sans se ressembler, et qu'il suffit de quelques actions qui « s'écoulent dans la suite des temps » pour rendre possible ce qui semblait incroyable. Cet impatient, ce fougueux avait, avec le mérite de sa fougue, cette vertu qui ne vient d'ordinaire aux politiques qu'avec la maturité, de compter avec le temps et de se fier en quelque mesure au cours des choses.

*
**

En attendant, le concert des puissances dure toujours, et il a infligé au roi de Prusse des notes identiques. Le prince sent l'injure avec une extrême vivacité. Il a lu la réponse du roi, et ne s'en contente pas : « J'y trouve un conflit de grandeur et de bassesse, dont je ne m'accorde pas. Cette réponse ressemble à celle d'une personne qui n'a pas envie de se battre, mais qui en fait le semblant... Je ne suis pas assez fin politique pour accorder ensemble un contraste de menaces et de soumissions ; je suis jeune, je suivrais peut-être l'impétuosité de mon tempérament, mais je ne ferais pas les choses à demi. » Il parlait « d'agir offensivement » contre ces orgueilleuses puissances qui affectent de donner la loi à l'Europe. Il se moquait de ce ton de Popilius Lœnas que la France faisait parler à ses ambassadeurs : « Il semble que la France ne le cède pas en puissance et en pouvoir à Dieu le Père ! S'opposer à Versailles, c'est s'opposer aux desseins de la Providence, quelle impertinence ! » Et pourtant, ajoutait-il, ce n'est pas un homme à dédaigner que le roi de Prusse ; le roi de Prusse est comme

*La nobile palma**Se spiantare si tenta allor inalza la cima altiera...*

Malgré tout, il n'a point perdu son sang-froid, et la prudence tempère la fierté de son héroïsme. Il n'oublie pas que la Prusse ne peut se passer d'alliés. Il en cherche là où il doit les trouver, parmi les vieux ennemis naturels de la France, et c'est alors qu'il rédige ses *Considérations sur l'état de l'Europe*, qui sont un appel passionné à l'Angleterre et à la Hollande contre la France. C'est là que, pour secouer « l'état léthargique » où plusieurs princes sont tombés, il leur dénonce notre « système politique bien lié, uniforme, et qui ne varie jamais ». Il nous prête des crimes que nous n'avons pas commis, des fautes dont nous n'avons pas eu le mérite. A renfort d'érudition, il nous compare à Philippe de Macédoine, car nous savons « semer la dissension, cimenter la désunion parmi les princes de l'empire », comme Philippe parmi les cités grecques, et soutenir artificieusement les petits princes contre les grands, tout comme il défendait les faibles contre les puissants, gagnait des alliés et corrompait des orateurs. De même que Philippe s'est emparé de la Phocide et des Thermopyles, ces clefs de la Grèce, afin de la pouvoir attaquer à sa convenance, nous avons pris à l'Allemagne l'Alsace et Strasbourg, qui en étaient comme les Thermopyles, et nous venons d'envahir la Lorraine qui « répond à la Phocide par rapport à sa situation ». Ce n'est pas l'Allemagne seulement que nous menaçons, c'est toute l'Europe. Nous en agissons avec les États d'Europe comme avec les princes d'Allemagne, distribuant nos subsides, nos caresses, payant, endormant, trompant, souples quand il le faut, puis, tout

à coup, hautains, arrogants, et toujours mêlés à tout, marchant par les mêmes voies que les Romains à la monarchie universelle. Rien n'arrêtera la France, à ce qu'il semble, car elle n'a « personne en tête dont la profondeur d'esprit, la hardiesse, l'habileté puissent, comme au temps d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, lui être dangereuses ». Plus de Philippe d'Espagne, plus de Cromwell ni de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne, presque plus de vrais Allemands dans l'empire, plus d'Innocent XI à Rome, plus de Tilly, plus de Montecuculli, plus de Marlborough et d'Eugène à la tête des armées ennemies de la France. C'est « un abâtardissement général parmi ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans la paix et dans la guerre ».

On aurait dit que les vieilles passions de tous les ennemis de la France se rallumaient en lui et qu'il voulait en incendier l'Europe. Il espérait de son *factum*, qu'il achevait à la fin de l'année 1737, un merveilleux effet sur le public, d'autant plus, comme il disait, que le public est paresseux, et que, dès qu'il trouve un raisonnement tout fait, il l'adopte pour s'éviter la peine d'en tirer un de son propre fonds. Et, comme on savait à Vienne qu'il jetait son feu contre la France, contre « l'infame cardinal qui mérite bien de faire agir un roi... comme Louis XV », le bruit s'y répandait que le prince royal de Prusse était devenu « impérialiste à brûler ».

*
**

C'était un faux bruit. Frédéric n'avait pas cessé un moment de « chipoter » avec La Chétardie. Il est vrai qu'après la nouvelle de la signature des préliminaires, il a boudé le ministre de cette France perfide ; quand il le rencontrait à la parade, il faisait semblant de ne pas le voir. Mais, parce qu'on est brouillé en politique, ce n'est pas une raison pour ne pas parler littérature. Il commence par faire demander à La Chétardie des nouvelles de la *Pucelle* de Voltaire, puis il en demande lui-même. Il le prie par des instances répétées de lui procurer quelque lambeau de ce poème ; il est très friand d'une primeur de ce scandale qui fait grand bruit dans le monde des lettrés. C'est à ce moment-là que La Chétardie s'entremet auprès de notre gouvernement pour procurer au prince un secrétaire français homme d'esprit qui le puisse désennuyer tout en lui formant le goût. Pendant ses séjours à Berlin, Frédéric voit La Chétardie tous les jours, ou plutôt tous les soirs, à la promenade, pour ne pas éveiller de soupçons. Il ne peut plus se passer du marquis, qu'il fait venir à Rheinsberg, où il le reçoit comme un gourmand reçoit « un bonbon ». Et, de la littérature, on est revenu à la politique naturellement. Un jour enfin, Frédéric reparte des idées qu'il a confiées à La Chétardie pendant la maladie du roi : « Quel meurtre que cela n'ait pu avoir

heu ! Il faut espérer que l'avenir fournira quelque occasion de le récupérer. »

Déjà, il a fait grâce à l'infâme cardinal de son infamie. Il ne dédaigne pas d'écrire à Fleury, de sa fine et ferme écriture, une petite lettre fort gentille, pour le prier d'autoriser un de ses officiers qu'il envoyait en France à lever quelques grands hommes destinés au régiment de son père. Il parle à l'Éminence très révérencieusement, avec le regret que « son suffrage soit de peu de prix aux yeux d'un homme d'État accoutumé à recueillir les témoignages de l'estime de l'Europe entière ». Après que sa lettre est partie, il a peur de n'y avoir pas rempli tout ce que le cérémonial pouvait comporter, et il charge La Chétardie « de prier Son Éminence de remarquer que cette lettre n'était pas l'ouvrage de la chancellerie, mais qu'il l'avait écrite de sa propre main, occupé seulement du plaisir de manifester avec les sentiments de son cœur la reconnaissance et l'estime particulières dont il est pénétré ». Il espérait, par le recrutement de grands hommes, gagner à la France le cœur du roi, car vingt fois il a reproché à La Chétardie de ne savoir point mettre à profit cette étrange faiblesse de son père pour les géants. Enfin un jour, à Rhinsberg, il traite à fond avec La Chétardie la question de l'alliance franco-prussienne : « Il adoptait, dit-il, le principe qu'un roi de Prusse peut tout attendre de l'alliance française; vu la distance qui sépare le royaume des États du roi de Prusse, il ne voyait pas que l'on pût, avec fondement de part et d'autre, prendre ombrage des agrandissements que l'un ou l'autre se procurerait; et il ne pensait pas que l'on fût jamais dans le cas de se faire la guerre, à moins qu'un roi de Prusse méconnût assez son intérêt pour se sacrifier à l'avantage des autres » — c'est-à-dire pour faire la guerre au profit de l'empereur.

Comme son père, il avait donc oublié la grande trahison de la France. Il apprit avec joie que des négociations sérieuses couraient entre Paris et Berlin, *via* la Haye. Et, comme il en reçut la nouvelle au moment où il s'appropriait à « faire rouler la presse » et à publier en Angleterre ces *Considerations* où il avait dépensé tant d'érudition et d'éloquence, et sur lesquelles il comptait pour amener l'Europe contre nous, il garda son manuscrit dans son portefeuille, où on l'a retrouvé après sa mort. Sa grande colère s'était contentée d'une manifestation littéraire platonique.

*
**

Alors, il est redevenu bon Français? Pas le moins du monde.

La Chétardie s'en fait accroire quelque peu sur ce point; sa vanité trouvait son compte à cette illusion. Valory, qui lui succède, n'est pas si confiant. Il voit bien que ce que Frédéric aime chez les Français, ce sont leurs manières et leurs livres. Il le croit, lui, attaché à l'Angleterre; et il remarque qu'à table, quand le roi n'y

est pas, ou si seulement il sort un moment, pour raison de santé, le prince ne perd pas une occasion d'exprimer sa sympathie pour l'Angleterre. Il s'amuse à provoquer des disputes entre les ministres d'Angleterre, de Hollande et de France, et il va au secours de l'Anglais en tombant sur la France, aux applaudissements de la reine et des princesses, qui sont grandes anglomanes. « Ce n'est point par le canal de la France, écrit Valory, que le prince imagine, quant à présent, satisfaire son goût pour la gloire et la réputation. » Au reste, le nouveau ministre de France confesse qu'il ne se sent pas capable de pénétrer ce personnage impénétrable.

Ainsi, tour à tour, et même au même moment, Frédéric paraît être impérialiste à brûler, Français à brûler, Anglais à brûler. Qu'était-il donc? Il était le prince royal de Prusse.

Il ne se croira pas lié, le jour de son avènement, par les sympathies qu'il aura montrées et les déclarations qu'il aura faites. Ce jour-là, disaient ses intimes, il ne sera plus le même homme, et « il faudra recommencer à faire connaissance avec lui sur de nouveaux frais ». Mais les intimes se trompent : il sera le même homme toujours, car, si habile et dissimulé qu'il soit, et bien que Grumbkow annonce que « Junior trompera tout le monde », Frédéric n'a dit à personne, ni Autrichien, ni Anglais, ni Français, qu'il soit homme à sacrifier une parcelle des intérêts de la Prusse à des goûts personnels. Il a sans doute une prédilection pour nous, et point seulement parce qu'il aime notre esprit et nos manières, aussi parce qu'il sait qu'il y aura toujours quelque chose à faire avec nous, puisque nous nous mêlons si volontiers des affaires de tout le monde. C'est un marché qu'il proposait à La Chétardie; le même marché, il l'offrira tout aussi bien à l'Angleterre, bien qu'il n'ait pour ses parents anglais ni affection, ni estime, et même qu'il déteste le roi et le méprise; mais il sait que l'Angleterre est, après la France et tout près d'elle, la plus forte nation de l'Europe. Il sait aussi que, dans tous les conflits de l'avenir, quels qu'ils soient, la France sera d'un côté, l'Angleterre de l'autre, et l'Angleterre pourra toujours s'allier, soit à l'une, soit à l'autre.

Junior ne trompera donc que ceux-là seulement qui voudraient se laisser abuser. Il était très clair qu'il serait très bon Prussien, Prussien très solide et très fier, et résolu à étendre la Prusse et à la « surélever ». Les voies et moyens, il ne les avait pas arrêtés à l'avance, mais il tenait à garder dans sa main les prétextes et les raisons d'agir. Il voulait laisser ouverte la question des duchés, soit pour la bien résoudre, soit pour y trouver un motif de guerre. « La raison qu'il semble toujours écouter, écrit La Chétardie, cesse sur cet article. » Grumbkow disait que le roi se préterait volontiers à un accommodement en cette affaire, mais qu'aucun ministre n'oserait le lui conseiller, « de peur du prince

royal qui souhaite longue vie au palatin, afin que, du vivant du roi, il ne soit fait un maigre accommodement, dont il se vengera d'ailleurs sur ceux qui s'y seraient employés ». Frédéric ne voulait pas se laisser enlever ses munitions diplomatiques.

Il ne dissimulait même pas ses projets sur la manière d'entrer en scène. Il donnait à tous ceux qui le voyaient l'idée que « son sentiment dominant était la gloire, et que celle qui s'acquiert par les armes et conduit à l'héroïsme aurait sa préférence ». Il disait : « Je commencerai par un coup d'éclat, au risque d'en recevoir aussi à mon tour. » A ceux qui lui opposaient la prudence, il répondait : « Souvenez-vous, je vous prie, que la prudence est fort propre à conserver ce qu'on possède, mais que la seule hardiesse fait acquérir. » Enfin, prophète de sa propre histoire, il écrivait : « On verra qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de sacrifier mes intérêts à d'autres puissances. Je crains plutôt qu'on pourra me reprocher trop de témérité et de vivacité. Il semble que le ciel ait destiné le roi pour faire tous les préparatifs que la sagesse et la prudence exigent qu'on fasse avant de commencer une guerre. Qui sait si la Providence ne me réserve pas pour fait l'usage glorieux de ces préparatifs et pour les employer à l'accomplissement des desseins auxquels la prévoyance du roi les avait destinés? »

Voilà, en termes d'une précision extraordinaire, l'épigramme du règne.

*
**

Certes, ils ne sont pas en tout dissemblables, ce père et ce fils, et même ils se ressemblent par plus d'un trait essentiel. Dans la longue crise où la politique prussienne est engagée, ils suivent les mêmes mouvements. Ensemble, ils ont fait fond sur la France; ensemble, ils ont été trompés; ensemble, ils se sont indignés; en même temps, ils ont senti qu'on ne fait pas de la politique avec du dépit. Et tous les deux se sont rapprochés de la France. Le père rentre en conversation avec La Chétardie, à propos de fromages; le fils, à propos de littérature; le père s'intéresse aux digestions du cardinal Fleury et lui envoie une vieille bouteille de vin; le fils flatte l'orgueil de l'octogénaire Éminence, et se présente devant elle de l'air timide d'un bon jeune homme qui ne sait comment parler à un si grand personnage. Ce sont façons différentes, mais c'est bien la même chose. Et, comme le fils est tout près de passer du parti de la France à celui de l'Angleterre, le roi certainement, à la première saute de vent, aurait été repris de nausées à la vue d'un Français; il aurait recommencé à cligner de l'œil, à se noucher, à cracher.

Tous les deux, et c'est leur métier, c'est leur devoir, sont des serviteurs de la Prusse.

Mais aussi combien de différences, et quelles différences! Si retors qu'il soit, ce gros paysan de Frédéric-

Guillaume a des scrupules de conscience. Il a son « germanisme » incurable, où toujours il retombe; il se moque de l'empereur, sans doute, mais pas de l'empire. Impossible d'imaginer la Prusse, de son vivant, en guerre ouverte avec l'*Augustissimus*, et surtout dans une guerre où elle serait l'alliée de la France. D'arranger une campagne combinée de l'armée française et de l'armée prussienne sur terre d'Allemagne, Frédéric-Guillaume était incapable. Et, de plus, il était religieux à sa manière, étrangement, grossièrement, mais enfin religieux, et, s'il n'avait pas peur de Dieu, peut-être, il avait peur du diable, certainement. Puis il était malade, agité, tourmenté, mobile fiévreusement, hanté par des peurs qui se jetaient entre lui et toute résolution à prendre. S'il admirait la force qu'il avait créée, qu'il accumulait, écu par écu, soldat par soldat, il hésitait à l'employer, comme Harpagon à faire valoir son argent, à cause des risques. Il pratiquait la politique de la cassette, la politique du bas de laine.

Le fils ne germanise pas; en lui s'est effacé l'électeur de Brandebourg, prince du saint empire, pour laisser apparaître le roi de Prusse en un relief très net. Il sait qu'il aura des comptes à régler avec l'*Augustissimus*, et il les réglera, et, s'il faut pour cela marcher sur l'empire, il marchera. Lui, qui nous reproche d'avoir volé à l'Allemagne ses Thermopyles, il sera bientôt l'allié de Louis XV, et lui écrira, après une victoire, qu'il vient de sauver Strasbourg, c'est-à-dire de conserver à la France les Thermopyles de l'Allemagne. Aucune religion ne le gêne. Ses invocations à Dieu et à la Providence juste et vengeresse, c'est du style, comme son indignation contre notre politique à la Philippe. Il croit à un Être suprême, mais si vaste, si vague! et qui ne se soucie pas plus des rois et des États que des individus. Il est bien le maître de ses actions, libre absolument, responsable devant lui seul. Dans l'incertitude de son universel scepticisme, il n'a qu'un point fixe, c'est la certitude de sa propre existence; comme l'objet de la vie est l'action, il est résolu à agir, et conformément à sa destinée, qui est d'être roi de Prusse, et à son devoir, qui est de défendre et d'agrandir la Prusse. De plus, il a confiance en sa force et en son habileté; il n'est pas dupe des apparences superbes où se drapait la pauvre Autriche; il méprise tous les politiques et tous les généraux de son temps: ne disait-il pas tout à l'heure qu'il n'y a plus personne en Europe? Bientôt, il y aura lui. En attendant l'arrivée de la grande époque, comme disait sa sœur la margrave, il rongé son frein; dès que la main qui tient la bride semble au moment de la lâcher, il prend un élan, et quel élan! Quand la main a ressaisi les rênes, il se résigne, et, de nouveau renfermé en lui-même, il se fortifie dans ces sentiments: la confiance en lui, et le dédain des imbéciles, des bêtes, comme il appelle les rois ses frères. Car c'est un dédaigneux, ce philosophe, et, justement pour cela, il ne comprend pas que les

autres aient « la témérité de mépriser la Prusse ». Cela lui semble être le monde renversé. Quelques mois après son avènement, il aura remis le monde à sa place.

ERNEST LAVISSE.

LA DERNIÈRE GUERRE CONTRE LE DAHOMEY

L'origine de nos relations avec le royaume du Dahomey est des plus anciennes. Dès le *xvi^e* siècle, les Français, les Anglais et les Portugais avaient fait construire à Whydah, sur la côte du Bénin, chacun un fort destiné à protéger leurs nationaux contre le pillage.

La construction de l'ouvrage français date exactement de l'année 1671. Il fut occupé par une garnison jusqu'en 1797, époque à laquelle sa garde fut confiée à un noir qui prit le titre de commandant du fort français.

En 1842, la maison Régis, de Marseille, fut autorisée à faire occuper ce fort par ses employés, à la seule condition qu'elle l'entretiendrait, et que si l'État en avait besoin un jour, il lui serait loisible de le reprendre sans autre formalité.

Le fort anglais est presque disparu ; il fut vendu à une maison allemande, qui s'empressa de combler les fossés, de laisser tomber les bastions et d'éventrer les remparts pour faire des passages aux marchandises.

Si le fort portugais a conservé un aspect un peu plus militaire, il le doit à sa garnison, composée d'un détachement de disciplinaires, sous le commandement d'un officier, — car, en réalité, ses remparts et si on excepte une chapelle assez bien entretenue, — ses dépendances ne sont guère en meilleur état que ceux de l'ouvrage anglais.

Il ne reste donc que le fort français qui puisse offrir une résistance quelque peu sérieuse à une attaque.

Jusqu'à ces dernières années cependant, nous n'eûmes jamais à faire acte d'autorité à l'égard de nos voisins. Un premier traité conclu, en 1851, avec le roi du Dahomey, marquait au contraire, un désir réciproque de vivre en bonne intelligence.

Un second arrangement, daté de 1864 et renouvelé le 19 mai 1868, scellaient plus étroitement l'union des deux pays; en échange de la protection que lui accordait la France, le Dahomey lui cédait en toute propriété le port de *Kotonou*, situé à proximité du territoire du royaume de *Porto-Novo*, sur lequel nous venions d'acquiescer le protectorat (traité du 3 février 1863, confirmé en 1883).

Toutefois le roi du Dahomey se réservait le droit de percevoir le produit des douanes du port qu'il nous cédait; mais en 1878, à la suite d'un différend sur-

venu entre lui et l'Angleterre, à l'occasion duquel nos négociants s'imposèrent de grands sacrifices pour le tirer d'une situation très fâcheuse, il leur remit, à titre de dédommagement, la perception de ces droits.

A ce moment, le gouvernement français se décida à faire occuper effectivement ses établissements du Bénin, mais cet acte porte tout à coup ombre au roi du Dahomey, Glé-Glé, père du souverain actuel.

Dans une lettre qu'il adressa, fin 1887, à notre Président, il nous sommait d'avoir à renoncer à nos droits sur Kotonou et même sur Porto-Novo.

Nous ne fîmes aucune réponse à cet insolent message. Glé-Glé, poussé par son fils, prit notre silence pour de la faiblesse et, en mars 1889, après avoir inutilement réitéré ses plaintes, ses sommations et ses menaces, il précipita ses guerriers sur le royaume de Porto-Novo, faisant piller et incendier les villages, opérant une razzia d'un millier d'hommes, de femmes et d'enfants; une partie de ce bétail humain fut vendue à des étrangers, et le reste fut massacré.

Il en est, du reste, toujours ainsi des prisonniers qui ont eu le malheur de tomber au pouvoir des Dahoméens. L'esclavage est le sort le plus doux qui leur soit réservé.

Pour ce peuple avide de sang, les jours d'égorge-ment sont des jours de réjouissances publiques; le rire et le ricanement répondent au râle de l'agonie. Chaque année, vers les mois d'août et d'octobre, des centaines de malheureux sont ainsi sacrifiés; leur sang, recueilli dans des calebasses, sert à arroser la tombe de quelque grand, et leur corps est ensuite jeté en pâture aux vautours. Et dit l'abbé Pierre Bouché, bientôt ces cadavres tombent en putréfaction; l'odeur infecte qui en émane, se joignant à la vapeur du sang et aux exhalations d'une foule compacte, croupissant au milieu des ordures, empeste l'air déjà vicié par les miasmes putrides.

Le trait suivant donne une idée caractéristique des mœurs de la cour dahoméenne. A la mort d'un des derniers rois, son successeur voulut lui envoyer son cheval et, à cet effet, il le fit décapiter et mettre dans une fosse; mais comme il lui fallait absolument quelqu'un pour le conduire à sa destination, il voulut bien se contenter de confier cette mission à un seul esclave qui eut, bien entendu, la tête coupée comme le cheval, et à qui la même fosse fut donnée pour véhicule.

Les choses n'ont pas changé depuis, car l'on sait que Béhanzin, le souverain actuel, tient son père au courant de ce qui se passe dans ses États, et que ses messagers sont toujours des esclaves égorgés.

**

Revenons à l'invasion de Porto-Novo par l'armée dahoméenne.

Au lieu de réprimer immédiatement comme il le mé-

ritait cet acte criminel, nous attendîmes et, phénomène bizarre, ce fut le roi Glé-Glé lui-même qui osa formuler de nouvelles plaintes. Il déclara que c'était de propos délibéré qu'il avait envahi le territoire de Porto-Novo, car il n'admettait pas que le roi de ce pays fût notre protégé; il nous prévenait que, si nous ne renoncions pas à ce protectorat et persistions à ne pas évacuer Kotonou, il reviendrait au mois de mars suivant.

La terreur inspirée aux indigènes de Porto-Novo par l'invasion des gens du Dahomey était telle, et nous faisons alors si peu pour les protéger, qu'au mois de mars et avril 1889, une grande partie de la population et le roi Toffa lui-même désertèrent le pays pour chercher un refuge sur le territoire anglais.

Quant aux commerçants européens, ils s'étaient transportés à Lagos, à l'abri du pavillon britannique.

Sur les instances de l'administrateur particulier du golfe du Bénin, M. de Beckmann, une compagnie de débarquement fut envoyée à Porto-Novo; elle eut beaucoup de peine à rétablir la tranquillité, et ce ne fut que très lentement que les fugitifs rentrèrent sur le territoire de notre protectorat.

Pendant que les bandes du Dahomey dévastaient le royaume de notre protégé, brûlaient les villages, ravageaient les plantations, coupaient les palmiers à huile, pillaient les maisons et enlevaient les habitants qui n'avaient pas pris la fuite, le représentant du roi Glé-Glé, à Kotonou, mandait à la « cour de justice » les gérants des factoreries et le chef de la station télégraphique, les y faisait rester debout, tête nue, devant la populace armée de bâtons et de lances, les sommait de reconnaître l'autorité du roi et de payer les droits de douane comme par le passé, sous peine d'être chassés du territoire de Kotonou.

En avril 1889, le roi faisait fermer les factoreries françaises de Whydah et signifiait à notre administrateur de Porto-Novo, par l'organe de son représentant, que Kotonou n'était pas français, qu'il n'en avait jamais fait la cession, qu'aucun traité n'avait eu lieu entre lui et la France, et que ceux qui avaient signé la convention de 1868 avaient payé de leur tête cet acte de rébellion contre l'autorité royale.

En septembre 1889, les religieuses françaises de Whydah furent expulsées par les autorités dahoméennes et durent se réfugier à Agoué, chez le résident de France. Le Père Dorgère subit le même sort et fut obligé aussi d'aller demander asile à ce représentant de l'autorité française.

Un missionnaire hollandais, qui se trouvait avec notre compatriote et que les Dahoméens prenaient pour un Allemand, ne fut pas inquiété. Cette particularité démontre jusqu'à l'évidence que c'était à la nationalité et non à la religion des expulsés que l'on s'en prenait.

D'ailleurs, les religions, quelles qu'elles soient,

gèrent fort peu les Dahoméens. Leurs pratiques se résument en adoration de fétiches, en danses, en libations et en offrandes pour apaiser la colère des esprits.

Voici qui peint bien, du reste, la superstition de cette peuplade. Pendant le séjour sur la rade de Whydah d'un navire de guerre français, le *Zebre*, il fut publié que le fétiche de l'incendie était en colère et qu'il fallait vite l'apaiser en lui apportant des poules, des cabris et autres victuailles, ce que firent immédiatement les indigènes; mais il paraît que le fétiche ne fut que médiocrement satisfait, car le lendemain soir une case, heureusement isolée, fut brûlée.

En présence de la tournure des événements au Bénin, le gouvernement français fit appeler le lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud, M. Bayol, et lui confia la mission délicate d'aller demander des explications au roi du Dahomey sur ses actes déloyaux. Malgré la gravité des attentats commis par ce monarque noir, les instructions données à M. Bayol, par le sous-secrétaire d'État aux colonies, étaient toutes pacifiques et même accompagnées de cadeaux.

Dans ces instructions, approuvées par le ministre des affaires étrangères, M. Étienne disait que les informations qui lui étaient parvenues, au sujet du changement complet dans la politique du Dahomey à notre égard, n'étaient pas suffisantes pour qu'il pût prescrire nettement les mesures les plus propres à rétablir notre prestige à Porto-Novo et assurer notre situation vis-à-vis du Dahomey.

M. Bayol, parti de France en août 1889, arriva à Porto-Novo le 1^{er} octobre suivant. Le 14, il adressait au roi du Dahomey une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il était chargé de régler les affaires qui divisaient les deux pays, et lui demandait de vouloir bien envoyer, à Kotonou, un représentant muni de pleins pouvoirs.

Il l'informait aussi que le gouvernement français, voulant donner des preuves de son désir sincère de vivre en paix avec le roi de Dahomey, l'avait chargé de divers cadeaux pour lui, et qu'il s'empresserait de les lui remettre dès que toutes les affaires seraient terminées.

Glé-Glé fit une réponse évasive à ces paroles de paix. M. Bayol résolut d'aller le trouver à Abomey, la capitale du Dahomey. Il se mit en route le 16 novembre 1889, accompagné de son secrétaire, M. Angot, et de M. Béraud.

Cinq jours plus tard, la mission était reçue aux portes de la ville par une députation solennelle, composée de huit grands chefs escortés de plusieurs milliers de soldats exécutant des salves de mousqueterie. Des indigènes avaient des pavillons anglais surmontés d'une tête de mort. Huit coups de canon furent tirés pendant les toasts que les envoyés du roi portèrent au lieutenant-gouverneur.

Un peu avant la nuit, nos compatriotes arrivèrent sur la grande place du palais, couverte d'une foule de quinze à vingt mille personnes. Tous les chefs du Dahomey, en costume de guerre, se tenaient sous d'immenses parasols, aux places qui leur avaient été désignées. MM. Bayol, Augot et Béraud durent faire trois fois le tour de la place avant de descendre de hamac et pouvoir complimenter le roi.

Glé-Glé quitta son trône pour les recevoir et, écartant les morceaux de bambou qui séparaient le terrain réservé à lui seul et à ses femmes, il vint s'entretenir avec M. Bayol pendant un quart d'heure.

Il lui parla surtout de sa puissance, lui répéta qu'il était le plus grand roi de l'Afrique et que ses soldats étaient invincibles. A ces paroles, la foule l'acclama en l'appelant « Quini-Quini-Quini » (le lion des lions).

Satisfait de cette ovation, le roi présenta la mission à son fils Kondo (aujourd'hui Béhanzin) et remonta sur son trône en continuant à fumer une longue pipe à tuyau d'argent. MM. Bayol, Augot et Béraud purent ensuite se retirer dans l'appartement qui leur avait été préparé chez le trésorier royal.

Le 23 novembre, il y eut un lunch chez le prince héritier pour la remise des cadeaux destinés au roi. Kondo remercia vivement et, sur ces entrefaites, arriva un message invitant les membres de la mission à assister aux fêtes qui se donnaient sur la place du palais.

M. Bayol et ses compagnons purent obtenir de ne pas assister à ces spectacles sanglants, mais la cour prit des mesures secrètes pour les forcer à contempler chaque jour les victimes de ces barbaries.

Le 28 eut lieu la première entrevue politique entre M. Bayol et le prince héritier chargé par son père de régler les affaires extérieures. Notre représentant se bornait à demander l'exécution des traités, c'est-à-dire l'occupation de Kotonou et l'établissement des droits de douane sur ce port.

La réponse fut violente et insolente. Kondo déclara qu'il persistait dans ce qu'il avait déjà dit : que le territoire de Kotonou lui appartenait et que nous devions l'évacuer. Il nous somma, en outre, de renoncer au protectorat sur Porto-Novo et de lui livrer nous-mêmes le roi Toffa. Enfin, il ajouta que le roi dicterait ses volontés à notre représentant et qu'il n'aurait qu'à les signer avant de partir.

Vainement M. Bayol fit observer qu'un papier ainsi établi était contraire aux conventions internationales, et qu'il ne pouvait signer un protocole dont les termes n'auraient pas été convenus entre les deux pays.

Il se heurta à un refus catégorique et, connaissant les habitudes de la cour, il se garda d'insister de nouveau, craignant d'être retenu prisonnier avec ses compagnons.

Après ce palabre, qui eut lieu en présence des chefs de la contrée, le prince héritier redevint courtois.

Le lendemain, M. Bayol demanda au roi une entre-

vue qui lui fut accordée ; mais, en donnant cette autorisation, le souverain n'avait eu pour but que de mettre la mission en face des horribles massacres des jours précédents, car dans les deux audiences qu'il obtint, notre représentant ne put reprendre la question en litige, Glé-Glé n'étant pas disposé à parler d'affaires pendant les *grandes Coutumes*.

En se rendant chez le roi, le premier jour, la mission dut, pour entrer dans le palais, passer au milieu de dix-huit têtes d'hommes fraîchement coupées et déposées de chaque côté de la porte, sur deux petits monticules de sable.

Une large flaque de sang humain barrait l'entrée de la demeure royale ; il fallut beaucoup de précautions à notre représentant et à ses compagnons pour n'y point marcher. Dans l'intérieur du palais, ils virent également plusieurs têtes récemment coupées.

Pour l'entrevue du lendemain, on ajouta seize nouvelles têtes à celles qui s'y trouvaient la veille.

Avant d'arriver à l'endroit où le roi tenait audience, on fit passer la mission au milieu de quatre potences au haut desquelles, pendus par les pieds, la tête en bas, étaient deux malheureux hommes morts dans cette position, après avoir été mutilés et avoir eu les yeux crevés et les dents cassées.

Dégoûté, écœuré de ce spectacle, M. Bayol tomba très gravement malade le 6 décembre et resta alité pendant quinze jours.

A ce moment, on vint le prévenir que Glé-Glé étant malade, lui aussi, un dénouement fatal, en raison de son grand âge (il avait soixante-quinze ans) était à craindre. S'il mourait, les membres de la mission étaient en danger. La superstition du peuple ne manquait pas d'accuser les blancs de cette mort.

Dans ces conditions, M. Bayol crut utile de signer le papier imposé par le prince héritier, et, à cet effet, il réclama de ce dernier une nouvelle conférence qui eut lieu le 27 décembre.

Kondo déclara tout d'abord que son père lui avait donné l'ordre de dicter la lettre adressée au chef des Français ; il ajouta que la mission serait libre de partir le soir même si elle le désirait.

La lettre fut rédigée par M. Augot, sous la dictée du prince. Dans ce document, il était dit que les chefs de Porto-Novo sont vassaux du Dahomey, que les navires français ne doivent pas circuler sur l'Onémé, afin de ne pas se rencontrer avec les troupes royales, le roi voulant vivre en bons termes avec la France.

Kondo fit ensuite reproduire les différents griefs qu'il avait énumérés dans l'entrevue du 28 novembre, ajoutant que la France était gouvernée par des jeunes gens et qu'elle devait abolir la République ; que tout ce qui s'était passé de mal venait de ce qu'il n'y a pas de roi en France ; enfin que son père faisait dire aux Français de rappeler un descendant des anciens rois, afin que les deux pays soient bien d'accord.

M. Bayol apposa sa signature au bas de cette pièce et, dès le lendemain, il s'empressait de quitter Abomey. Il était temps : deux jours après Glé-Glé mourait et les massacres allaient recommencer.

Le 31 décembre au soir, grâce à une marche rapide, la mission rentrait saine et sauve à Kotonou.

*
*

Le prince Kondo succède à son père sous le nom de Béhanzin.

Dès son arrivée au pouvoir, il se prépare à une action énergique contre nous, en réunissant de nombreux contingents et en faisant maltraiter nos tirailleurs par les autorités de Kotonou.

Il était urgent de prendre une décision immédiate, capable de mettre un frein aux menaces du nouveau monarque. Des ordres furent donnés directement de Paris au Sénégal pour l'envoi d'un corps expéditionnaire, dont le commandement fut confié au chef de bataillon d'infanterie de marine Terrillon.

Embarqué le 9 février 1890 à Dakar, ce corps expéditionnaire mettait pied à terre à Kotonou le lendemain soir.

L'ensemble de ce corps d'opération comprenait trois compagnies de tirailleurs sénégalais (capitaines Lemoine, Pansier et Arnoux), une compagnie de tirailleurs gabonais (capitaine Oudard) et un détachement de douze artilleurs : soit environ 400 hommes répartis à Kotonou, Porto-Novo, Agoué et Grand-Popo. L'armement consistait en fusils modèle 1874 et en quatre canons de 4 rayés de montagne. C'est avec des forces aussi faibles que nous allions tenir tête à toute l'armée dahoméenne, composée de 20 000 *sofimatats* et *amazones*, fortement encadrés et fanatisés par les féticheurs.

Ces *sofimatats* et amazones sont ce que l'on appelle l'armée permanente; à côté d'eux, il y a encore des contingents de réserve; d'ailleurs, sur un simple appel du roi, tout le monde (hommes et femmes) doit prendre les armes sous peine de mort.

Le recrutement de ce corps d'amazones se fait de deux façons : d'abord parmi les jeunes filles du pays, chaque Dahoméen étant tenu de présenter ses filles devant une espèce de conseil de révision, qui décide si elles doivent ou non être enrégimentées; ensuite, parmi les petites filles faites prisonnières de guerre et dont les parents ont été massacrés ou vendus au loin comme esclaves. Ces enfants sont élevées par les amazones, qui leur donnent des goûts militaires et les incitent à s'illustrer à la guerre.

Les amazones, dit le P. Chautard, missionnaire au Dahomey, sont vouées au célibat sous les peines les plus rigoureuses; par exception, cependant, le roi en donne quelques-unes en mariage à ses soldats les plus méritants. Elles sont divisées en trois brigades, ayant chacune ses officiers distincts. La brigade centrale forme la garde du roi.

Chaque brigade, dit le même auteur, comporte des amazones de cinq armes différentes :

1° Les espingolières ou *agbaraya*, vêtues d'une tunique bleue et d'une écharpe blanche qui se porte en ceinture. Leur étendard représente une guerrière déchiquetant un ennemi;

2° Les chasseresses d'éléphants ou *gbéto*, à l'uniforme brun et bleu, avec une coiffure à deux cornes;

3° Les *nyekpleh-hentoh*, ou amazones armées de gigantesques rasoirs, dans le but de décapiter plus facilement le roi ennemi, qui est leur objectif principal;

4° Les mousquetaires ou *gulonnetoh*; ce sont les plus nombreuses. Elles sont armées de fusils à pierre et portent leur cartouchière suspendue à la ceinture;

5° Enfin, les archères, armées d'arcs et de flèches empoisonnées. Vu l'infériorité de leur arme, elles sont plutôt une troupe de parade, aussi n'y en a-t-il que dans la garde du roi.

Quant aux guerriers dahoméens, la plupart sont armés de fusils de différents modèles; un certain nombre possèdent même des armes à tir rapide qui leur ont été fournies par les Anglais ou les Allemands. Leur caractère distinctif est un profond mépris de la mort.

La journée du 21 février 1890 marque le début des hostilités.

Dès le matin, une entrevue avait lieu entre le commandant Terrillon et M. Bayol, dans laquelle ce dernier insista tout particulièrement pour une marche sur Whydah, où des Français se trouvaient en quelque sorte prisonniers et pouvaient être emmenés comme otages à Abomey.

Après une étude sérieuse de la situation, le commandant Terrillon dut renoncer à toute action sur Whydah : elle n'aurait eu pour résultat que de courir à un échec certain, peut-être même à un désastre. Ce n'est pas avec 300 hommes valides, à peine, que nous pouvions nous éloigner ainsi de notre base d'opérations.

Il fut donc décidé que l'on prendrait solidement pied à Kotonou, et que, pour répondre de la vie de nos concitoyens, on chercherait à se procurer quelques otages.

L'occasion était d'ailleurs des plus propices, les *agorijan* (gens notables) de Kotonou s'étaient montrés fort insolents depuis quelques jours; on les convoqua pour l'après-midi à la factorerie Régis et, à la suite d'un long palabre, ils furent arrêtés.

Le même jour, une partie des troupes fut envoyée en reconnaissance vers l'ouest et le nord de Kotonou, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité et de ne faire usage de leurs armes que pour se défendre.

En arrivant au nord du village, elles furent attaquées et bientôt la fusillade s'engagea des deux côtés. Au bout d'un instant, les Dahoméens se retirèrent, laissant derrière eux 15 morts; nous avions 4 blessés.

Pour renforcer la position et assurer la sécurité de Kotonou, le commandant Terrillon décida qu'un fort serait élevé au nord de la place, et, dès le lendemain, des torches incendiaires débarrassaient les abords de l'emplacement choisi, afin de dégager le champ de tir, et les travaux commençaient aussitôt.

Le 23 février, à midi, l'ennemi est signalé à 1200 mètres des avant-postes, sur la lisière des bois que traverse la route de Kotonou à Godomey.

Deux colonnes sont formées pour aller l'attaquer. A leur vue, les Dahoméens semblent hésiter. Elles marchent résolument contre eux, protégées par le tir de l'artillerie. Elles sont séparées par un bois, qui est fouillé par les flancs-gardes; celles-ci ont à faire feu sur quelques éclaireurs qui disparaissent aussitôt.

La colonne de gauche arrive la première au delà du bois et se trouve en présence des forces dahoméennes, qui, sur ce point, peuvent être évaluées à 800 fusils.

L'ennemi essaye de résister, mais l'attaque de notre colonne est si vigoureuse qu'il est obligé de lâcher pied, abandonnant 17 cadavres, des armes, des vivres et des munitions en quantité. Nous avons 3 blessés.

La colonne de droite, ayant rencontré des obstacles sur sa route, ne put arriver à temps pour prendre sa part du succès.

Ces combats partiels démontraient clairement que nous ne pouvions, comme l'avait prétendu M. Bayol, aller de l'avant avec des effectifs aussi faibles; aussi des renforts furent-ils demandés en même temps au Sénégal et à Paris.

Au reçu de cette demande, le sous-secrétaire d'Etat des Colonies câblait au lieutenant-gouverneur d'éviter de se laisser entraîner, par les premiers succès que l'on venait d'obtenir, au delà du programme approuvé par le gouvernement, l'impression dominante à Paris étant qu'avec les forces dont il disposait il pouvait conserver sa position défensive contre le Dahomey. Il ajoutait qu'avant de donner des ordres pour l'envoi des renforts demandés, il attendait de nouvelles explications.

Sans consulter le commandant Terrillon, M. Bayol répondit aussitôt qu'à l'aide des renforts qu'il recevrait, on pourrait occuper, sans le moindre échec, tous les points nécessaires à la protection de notre commerce, c'est-à-dire Kotonou, Whydah et Abomey-Calavi. A son avis, on devait laisser une garnison suffisante sur ce point et envoyer des colonnes mobiles pour éclairer, assurer les communications et détruire le prestige du Dahomey.

Au conseil des ministres, on commençait à douter de l'efficacité de ce plan de campagne; aussi, dès le 25 février, le ministre de la marine demandait-il au commandant du *Sané* de lui télégraphier la situation exacte et de lui dire s'il estimait que des renforts fussent nécessaires, étant donné que le gouvernement ne voulait pas d'expédition dans l'intérieur, et tenait à

limiter l'action des troupes à la défense de nos possessions de la côte.

Le commandant Fournier répondit au ministre que l'ennemi menaçant de revenir nombreux après les fêtes royales, il estimait que des renforts étaient nécessaires pour conserver Kotonou et protéger Porto-Novo; qu'en outre, ils devaient être considérables si on voulait prendre possession de la côte jusqu'à Grand-Popo, opération qui devait nous entraîner à une action sur Whydah.

En attendant, le commandant Terrillon ne restait pas inactif; afin de se créer de nouvelles ressources en hommes, il forma, avec les auxiliaires du roi Toffa et une partie de la 10^e compagnie de tirailleurs, une compagnie mixte.

En même temps, il poussait les travaux de défense qui, jusque-là, n'avaient guère marché par suite du manque d'outils, mais le commandant du *Sané* venait de mettre à sa disposition tous ceux dont il disposait à bord.

Cette façon d'agir dit suffisamment le cas qu'il faut faire des racontars qui nous montraient la flotte et les troupes comme deux rivales ne pouvant s'entendre. Rivaux, elles l'ont été dans cette dure expédition, mais c'est en courage, en abnégation et en dévouement pour la France.

Le 25 février, de nombreux rassemblements ennemis sont signalés dans les bois situés au nord et à l'ouest de Kotonou. Les obus du *Sané* et de l'*Émeraude* les dispersent dans la nuit.

Ces rassemblements appartenaient à l'armée royale, dont la concentration se faisait sur la ligne Godomey-Abomey-Calavi et, plus en arrière, à Allada, où le roi devait se rendre.

Le commandant Terrillon résolut de se porter au-devant de l'ennemi pour l'arrêter dans sa marche.

Le 28, il marche sur le village de *Zobbo*, où il livre un combat sanglant qui coûte 300 hommes aux Dahoméens, alors que nous n'avons que 2 tués et 2 blessés.

Le 3 mars, de nouveaux rassemblements ennemis sont signalés se dirigeant sur Kotonou; le commandant Fournier, qui est en reconnaissance à Grand-Popo, apprend aussi par un espion l'attaque imminente de cette place et rentre à toute vapeur pour protéger l'action des troupes à terre.

La nuit du 3 au 4 est marquée par un de ces orages épouvantables que l'on ne voit que sur la Côte des Esclaves, et qui prennent le nom de tornades. Ces coups de tonnerre succédaient aux éclairs avec une rapidité effrayante et répercutaient leurs grondements sinistres dans les bois; de tous côtés, les cimes des arbres ployaient sous l'effort de la tempête, avec des craquements plaintifs, auxquels venaient se mêler, de temps à autre, le bruit sonore de lourdes branches se déchirant pour s'abattre sur le sol. Toute la nuit, l'horizon fut en feu, et ce n'est que vers quatre heures du

matin que le vent s'apaisa et que le ciel fut moins chargé.

Profitant de cette tornade et de la nuit, les Dahoméens s'étaient avancés sous bois, comptant se rapprocher de nos lignes pour les surprendre dans l'obscurité.

Vers cinq heures, au moment où la lune était voilée par un gros nuage, on entendit tout à coup les grelots des féticheurs, et le lieutenant Compérat, commandant des avant-postes, vit une nuée d'ennemis se dresser à dix pas des remparts. Un feu de salve retentit aussitôt et abat une partie de ces têtes noires qui s'étaient si imprudemment avancées; l'artillerie envoia une volée de mitraille et, bientôt, une lutte acharnée s'engagea sur toute la ligne. Le combat est si rapproché qu'on se bat sur plusieurs points à l'arme blanche; le sang ruisselle, les cadavres s'entassent sur les cadavres, et les amazones viennent avec rage se transpercer d'elles-mêmes sur la pointe de nos baïonnettes. L'une d'elles est tuée sur le corps d'un caporal de tirailleurs à qui elle venait de couper la tête.

Pendant quatre heures, les adversaires restent aux prises avec des alternatives de succès et de revers, mais un vigoureux effort des nôtres finit par mettre l'armée de Béhanzin en retraite. Les obus du *Sané* et ceux d'un groupe de batterie à terre achèvent la déroute; 127 Dahoméens gisaient morts dans nos lignes et 250 autres allaient tomber dans les bois environnants pour ne plus se relever. Dans ce nombre figuraient l'*apologan* d'Allada et la colonelle des amazones. Enfin, 400 blessés jetaient la panique sur les routes par leurs cris et leurs hurlements plaintifs.

Nous avons à déplorer la mort d'un brave sous-officier d'artillerie et de 7 autres militaires, et nous comptons 26 blessés plus ou moins grièvement.

*
**

Ces différents combats avaient quelque peu ému le Parlement. Une question fut posée, le 9 mars, par M. Deloncle, député, au sous-secrétaire d'État des Colonies, qui répondit que le gouvernement ne faisait que prendre des mesures propres à faire respecter les traités et protéger nos nationaux.

Cette discussion était suivie d'instructions pressantes de M. Étienne au lieutenant-gouverneur, dans lesquelles il était recommandé de s'abstenir de toute action sur Abomey, de se contenter d'occuper Whydah et de conclure, aussi promptement que possible, un traité confirmant nos droits antérieurs, avec indemnités pour nos nationaux et pour les étrangers qui auraient subi des préjudices par suite des hostilités.

Le 15 mars, le cabinet Tirard tombait; la présidence du conseil était confiée à M. de Freycinet. M. Barbey conservait le portefeuille de la marine et M. Étienne restait sous-secrétaire d'État aux colonies.

Sur ces entrefaites, un premier renfort, une compa-

gnie d'infanterie de marine, venant du Sénégal, arrivait au Bénin.

Le commandant Terrillon en profita pour donner de l'air immédiatement au chef-lieu, tout en recueillant des indications sur le terrain et sur la position de l'ennemi.

A cet effet, il décida que des reconnaissances seraient faites sur Godomey-plage et sur Godomey-ville.

Celles des 21 et 23 mars s'effectuent sans autre incident qu'une marche très pénible pour nos soldats, à travers des chemins sablonneux et effondrés dans la plupart des endroits; mais celle du 25 est marquée par un engagement assez sérieux qui nous coûte 2 officiers grièvement blessés et 12 soldats hors de combat. — Les pertes ennemies s'élevaient à 72 hommes.

Pendant que nos troupes refoulaient victorieusement les bandes dahoméennes au delà de *Décamey*, les craintes des Européens restés à Whydah ne faisaient qu'augmenter.

Le consul allemand lui-même, M. Randad, engageait le lieutenant-gouverneur à faire occuper, militairement et tout de suite, le fort de Whydah.

Le commandant Terrillon ne se faisait point d'illusions sur les difficultés d'une pareille opération, mais il avait confiance en ses troupes; tout particulièrement les tirailleurs, fiers des succès qu'ils venaient de remporter, avaient le moral exalté et ne demandaient qu'à marcher,

Dans ces conditions, Kotonou, fortifié, bien armé et défendu par une forte garnison, défiait toute attaque pendant qu'une partie du corps expéditionnaire se porterait sur Porto-Novo pour l'exécution du plan projeté. La garnison de Kotonou devait être soutenue d'ailleurs par les croiseurs le *Kerguelen* et le *Sané*.

Pour faciliter l'opération, il fut résolu que l'on ferait une forte diversion sur l'Ouémé, au nord de Porto-Novo, afin d'essayer d'attirer de ce côté une partie des contingents dahoméens.

On savait que, grâce à leur superstition, ils ne passent jamais l'eau pour aller combattre; on pensait donc qu'il serait possible de les gagner de vitesse pour n'avoir affaire qu'à une partie d'entre eux, lorsqu'on marcherait sur Whydah.

Pour mettre ce projet de diversion à exécution, le commandant Terrillon se décida à aller attaquer l'ennemi retranché dans les villages de *Décamey*.

Le 27 mars, toutes les troupes disponibles sont embarquées sur des pirogues et remontent l'Ouémé; le lendemain, elles enlèvent ces villages, après une marche et une lutte de neuf heures, sous un soleil de feu, dans un pays des plus difficiles, au milieu de forêts inextricables et dans des marécages où elles enfonçaient jusqu'à la ceinture.

En se retirant le soir, elles mirent le feu aux cases des villages, et, bientôt, ne furent plus qu'un amas de cendres.

Le 31 mars, de nouveaux renforts, comprenant une compagnie mixte, une compagnie d'infanterie de marine et 75 disciplinaires des colonies, arrivaient par la *Ville de Marhanaon*.

Ce courrier apportait aussi la nomination au grade de lieutenant-colonel du commandant Terrillon, mais en même temps on l'informait qu'en raison des difficultés survenues dans la direction des opérations, entre le lieutenant-gouverneur et lui, on le remplaçait à la tête du corps expéditionnaire par le lieutenant-colonel Klipfel.

Le coup fut pénible pour ce brave soldat, qui jusqu'alors, avec si peu de monde, avait marché de victoire en victoire. Mais il n'était pas de ceux qui se laissent abattre par l'adversité. Patriote et homme de devoir avant tout, il redoubla d'activité dans la préparation des opérations sur Whydah, que son successeur devait entreprendre.

Le 5 avril, tout était prêt pour le mouvement en avant, lorsque des ordres arrivés de Paris vinrent changer la direction des opérations. Le lieutenant-gouverneur, M. Bayol, était rappelé, et le lieutenant-colonel Terrillon maintenu à la tête du corps expéditionnaire.

Le capitaine de vaisseau Fournier recevait le commandement supérieur de nos établissements de la Côte des Esclaves, et il lui était prescrit de surseoir à la marche sur Whydah. La marine, désormais, devait seule diriger les opérations.

Les instructions envoyées au nouveau commandant supérieur prescrivaient de prendre toutes les dispositions militaires propres à assurer le blocus effectif, qui venait d'être décidé; d'occuper solidement Kotonou et Porto-Novo et de repousser vigoureusement toute attaque.

M. Barbey engageait aussi le commandant Fournier à ouvrir, dès que possible, des négociations sur les bases suivantes: restitution des Européens prisonniers, maintien de Kotonou comme possession française, transaction relativement aux douanes perçues par nous à Kotonou, qui pouvaient être remplacées par une allocation annuelle au roi du Dahoméy.

Ces instructions, il faut le dire de suite, ne reflétaient point les idées qui prévalaient, soit au ministère de la marine, soit au sous-secrétariat d'État des colonies, où l'on voulait une action plus énergique. Elles émanaient de la majorité du conseil des ministres, qui tenait à en finir au plus vite avec la question dahoméenne.

Cependant le roi du Dahoméy ne semblait pas vouloir renoncer à la lutte; au contraire, ses contingents étaient signalés en mouvement sur plusieurs points du territoire. Des reconnaissances furent jugées nécessaires pour maintenir le contact.

Les renseignements qu'elles recueillirent montrèrent que l'armée royale continuait sa marche en avant; le 19 mars, le gros de ses forces était signalé à

20 kilomètres au nord-est de Porto-Novo, vers *Bedji* où le roi était attendu avec son corps d'amazones.

Il n'y avait plus d'hésitation possible: il fallait marcher résolument à l'ennemi pour l'empêcher d'arriver jusqu'à Porto-Novo, qui avait un périmètre trop vaste à défendre pour l'effectif de nos soldats et qui se trouvait, par conséquent, sous le coup d'une surprise de nuit.

C'est ce que comprit le colonel Terrillon et, quoique imparfaitement remis d'une insolation qui avait failli lui coûter la vie, il se mit à la tête des troupes avec l'intention bien arrêtée de refouler les Dahoméens au loin et de leur faire renoncer à toute tentative sur nos possessions.

La colonne expéditionnaire comprend 350 hommes (tirailleurs, infanterie de marine et disciplinaires); l'armée dahoméenne va mettre en ligne 6000 guerriers et 2000 amazones.

La rencontre a lieu au village d'*Atchoupa*; le combat s'engage avec fureur des deux côtés. Les nôtres sont obligés de former le carré pour résister à ces hordes qui se ruent sur eux avec une énergie sauvage. En moins de deux heures, elles reviennent par trois fois, grimaçant, poussant des hurlements féroces. Chaque fois nos soldats les attendent avec calme, l'arme au pied, et, quand elles sont à bonne portée, entre 300 et 150 mètres, ils les écrasent par des feux de salve qui font de larges éclaircies dans ces rangs noirs.

Ni le courage et l'ardeur des amazones, ni le fanatisme des guerriers poussés par les féticheurs ne peuvent entamer nos braves soldats.

Cependant, il fallait penser à la retraite, car les munitions allaient manquer; 25 000 cartouches, 120 boîtes à mitraille et 60 obus avaient déjà été consommés; un dernier effort fit reculer les Dahoméens, qui se retirèrent au nord de *Bedji*.

Ils avaient plus de 1500 hommes hors de combat; le corps d'amazones avait particulièrement souffert. De notre côté, nos pertes étaient sérieuses aussi, car nous comptions 8 tués et 57 blessés, dont 2 officiers.

À la suite de ce mémorable combat, le ministre de la marine prit des mesures pour renforcer encore le corps expéditionnaire; mais l'armée ennemie, après avoir hésité un moment, se retira vers le nord, renonçant à de nouveaux engagements.

Le 28 avril, afin de montrer au roi Béhanzin que nous étions toujours prêts à combattre, le capitaine de vaisseau Fournier fit tirer quelques obus autour de *Whydah*.

Cette menace produisit de suite le meilleur effet: dès le lendemain, les autorités de cette ville adressaient des messagers au roi pour les sauver du bombardement, et faisaient parvenir au commandant supérieur des lettres promettant de s'employer à la conclusion de la paix.

Le 3 mai, on apprenait que les otages retenus à Abo-

meurent venaient d'être mis en liberté, et, de fait, quelques jours après, ils arrivaient à Kotonou.

Traiteusement attirés hors de la factorerie Fabre, à Whydah, où ils s'étaient réfugiés, ils avaient d'abord été emmenés à l'Agor, enchaînés, puis dirigés sur Abomey. Leurs souffrances, causées par les chaînes aux pieds et au cou, leurs promenades forcées au milieu d'une population hostile, ne cessèrent qu'à Abomey, où ils furent relativement bien traités; mais ce revirement était dû aux succès de nos troupes, et leur captivité se fut encore prolongée sans le bombardement de Whydah.

Vers la même époque, le lieutenant-colonel Terrillon était relevé de son commandement pour cause de santé, et remplacé par le lieutenant-colonel Klipfel.

* *

Quoique les hostilités fussent suspendues en fait, les pourparlers pour la conclusion d'un traité de paix n'aboutissaient pas. Bien mieux, les messagers que le commandant Fournier avait envoyés au roi, pour offrir ses propositions, étaient retenus à Abomey comme otages.

Voulant en finir à tout prix avec la question dahoméenne, le gouvernement chargeait, à la fin de mai, le contre-amiral de Cuverville de se rendre à Kotonou et d'accélérer la conclusion du traité.

Après plusieurs mois de négociations laborieuses, l'amiral résolut d'employer les grands moyens. Le 2 octobre, il part de Kotonou, à bord de la *Naiade*, et vient s'embosser devant Whydah, donnant vingt-quatre heures aux Dahoméens pour signer un arrangement, sous peine de bombardement.

L'effet de cette menace fut des plus heureux, car le 3 octobre l'arrangement était signé.

Le roi du Dahomey respectait le protectorat français du royaume de Porto-Novo; s'engageait, pour l'avenir, à ne faire aucune incursion sur les territoires dépendant de ce protectorat; reconnaissait à la France le droit d'occuper indéfiniment Kotonou.

A titre de compensation pour les recettes des douanes, nous devions lui verser annuellement une somme qui ne pouvait, en aucun cas, dépasser 20 000 francs.

Enfin, tous les traités et conventions antérieurement conclus entre les deux puissances restaient intacts.

De sérieuses critiques ont été faites contre cet arrangement; mais, tel qu'il était, on pouvait encore l'accepter s'il avait été exécuté loyalement. Au lieu de cela, Béhanzin s'est exprimé de le déchirer en venant piller et saccager les territoires de Porto-Novo, donnant ainsi une nouvelle preuve du peu de cas que l'on doit faire de sa bonne foi.

Il faut remarquer que c'est précisément après avoir touché sa première annuité qu'il s'est jeté sur le territoire de notre protégé; c'est la seule manière, chez ce monarque, de témoigner sa reconnaissance.

Ainsi le sang versé, l'or répandu, n'ont servi ni à affranchir nos territoires du Bénin du joug dahoméen, ni à faire cesser ce honteux trafic de la vente des esclaves, et encore moins ces ignominieuses coutumes de sacrifices humains, qui sont comme un défi jeté à la civilisation.

Il reste cependant une conclusion à tirer de l'expédition du Dahomey: c'est l'éclat nouveau qu'elle a jeté sur les armes françaises. Elle a eu, au moins, le mérite de prouver une fois de plus que, sur les plages les plus inhospitalières, comme partout où flotte le drapeau tricolore, nos soldats ont toujours la même devise: amour de la patrie, confiance dans les chefs, abnégation.

Une nouvelle expédition est engagée. Nous ne doutons pas du succès de son issue, parce que ce sont ces mêmes enfants de la France qui la soutiennent; mais il appartiendra à notre diplomatie de ne plus se contenter de vagues promesses. C'est à Abomey, au cœur même de la capitale dahoméenne, que nous devons aller imposer des conditions telles que la paix soit désormais assurée dans tout le pays et que la barbarie soit enfin domptée.

VICTOR NICOLAS.

UN MONDE DISPARU

Nouvelle.

I.

MADAME DE MARLE.

Le premier salon où j'eus mes entrées en débarquant à Paris, en 1835, fut celui de M^{me} de Marle, et je voudrais dire un mot des personnes que j'y rencontraï. Ces personnes se distinguent par plus d'un trait des figures qui ont pris place, depuis lors, dans mes souvenirs; et ce n'est pas sans émotion que je les fais sortir de l'ombre qui les a saisies et qui les garde.

M^{me} de Marle avait quatre-vingts ans. Elle était donc née en 1755; c'est-à-dire la même année que M^{me} Vigée-Lebrun; un an plus tard que Talleyrand, sept ans plus tard que Sieyès; tous les trois encore vivants, quand je la rencontraï. Petite replète sans nul excès, elle s'était si gaïement défendue contre les années que Ninon lui eût envié ses yeux saphir, souriants et doux, et ses dents, encore intactes dans leur blancheur et leur régularité.

A partir de trois heures sonnantes, on la trouvait attifée d'un haut bonnet enrubanné et d'une profusion de cheveux plus blancs que neige, distribués en coques tout autour de son front bombé et, je l'atteste, sans rides. Invariablement assise à droite de la cheminée

de son salon bleu céleste, le dos au jour et ses belles mains posées sur les chîmères rampantes qui formaient les bras de sa bergère, elle ressemblait à une idole par ses lèvres vermeilles, son fard et son aimable sérénité. Comme les idoles, au surplus, et à l'exemple de sa perruche déplumée, elle vivait de l'air du temps; n'ayant d'appétit réglé que pour les langues de chat et l'anisette, qui furent la grande passion de la princesse de Liéven.

Elle avait pour lui faire cortège et lui obéir parfaitement : M^{me} de F..., sa petite-fille; M^{lle} G..., sa demoiselle de compagnie, et Flore, sa femme de chambre, que Marivaux n'a pas connue, mais qui, dans son temps, en aurait remontré à Lisette. Je fus adjoint à ces trois personnes dans le mois qui suivit mon entrée; j'avais alors dix-huit ans, et le sentiment de respectueuse gratitude que m'inspira l'accueil de M^{me} de Marle eut, à lui seul, justifié mes assiduités, si elle n'avait, comme à plaisir, surexcité ma curiosité par ses récits de l'autre monde, du siècle dernier, j'entends.

Pour parler comme Stendhal, nous étions, en 1835, de grands lisards; mais quel livre pouvait égaler les souvenirs d'un témoin de tant de choses, si exactement renseigné, également sûr de sa sincérité et de sa mémoire; puis, quelle surprise, à tel moment, que cette histoire de la Terreur et de l'Émigration, contée par une voix discrète, pareille au chant d'un oiseau qu'on entend d'un peu loin et qu'on ne voit pas. Encore n'était-ce rien que tout ce charme; j'étais lié à M^{me} de Marle par un bienfait inestimable, puisqu'elle m'avait admis dès le premier jour aux honneurs du paravent. Ce paravent parafé de fleurs des îles, de lianes entre-croisées, de dragons et de colibris, était légendaire. Raillé au dehors, jaloué au dedans, il se tenait pendant le jour adossé au mur comme un terme; mais, sur le coup de dix heures, M^{lle} G... et Flore le déployaient sans bruit; et ses hautes feuilles rabattues formaient alors un réduit intime où l'on pouvait tenir trois, en se pressant. Je m'y pelotonnais presque tous les soirs, entre M^{me} de F... et sa grand'mère, tandis que, de l'autre côté de la mince cloison, le comte et la comtesse dont je dirai un mot; le chevalier des Arcis, à qui je réserve un cadre à part; M. Miraut; le lieutenant Bourbonnais de l'ex-garde royale; enfin le jeune M. S..., présenté par la comtesse, jouaient au whist, ou causaient. Suivant une convention qui fut toujours respectée, le paravent était une limite entre les gens du dehors et ceux du dedans. On se retrouvait au thé, à moins que M^{me} de Marle n'eût, dans l'intervalle, appelé à elle le chevalier, ou l'incomparable M. Miraut, pour l'aider à se souvenir. Oh ne l'ai-je pas suivie, cette femme qui, dans l'ombre du réduit où je l'écoutais, n'avait plus d'âge! Avec elle, j'ai vu Versailles et Trianon, Louis XVI, qui ne fut jamais son maître qu'en forêt; la reine qui, après avoir affiché si noblement

son mépris par la Dubarry, se laissa plus tard surprendre par la duchesse Jules; puis Coigny, de Guines, Vaudreuil, Lauzun, Dillon, Besenval, dont les familiarités insolentes donnèrent créance à tant de bruits. M^{me} de Marle me fit voir le diable plus d'une fois; et jamais je n'aurais rêvé un type plus accompli de soumission servile, de perfidie raffinée, de fauité perverse; mais aussi quel gentilhomme! quel feu! quelle grâce! et comme j'aurais regretté de ne l'avoir pas connu, si je n'avais craint qu'il ne m'emportât.

Avant de rencontrer M^{me} de M..., j'avais déjà fait l'office de page auprès de très vieilles gens qui m'avaient charmé par leur indulgence, leur manière d'être, de voir et de sentir; mais jamais je n'avais trouvé réunis et fondus au même degré de perfection les défauts et les qualités les plus disparates : le démodé et le vieillot dans l'ajustement; la grâce vivante dans le geste, le tour de tête et la parole; l'ignorance ingénue et la pénétration naturelle la plus déliée; le scepticisme le plus libertin et l'instant d'après la foi du charbonnier, sortant on ne sait d'où; la fauité qui s'ignore et l'impertinence, sûre d'elle-même, qui aiguise son trait en un tour de main; le savoir-vivre, si aisé dans ses prévenances qu'il se confond avec la bonté; puis, tout à coup, l'art de regarder les gens en face sans les voir, ou bien encore de les dévisager d'un tel coup d'œil qu'ils se sentent, en même temps, déconcertés, dévêtus et transportés à distance.

M^{me} de M... possédait tout cela sans l'avoir appris, ni dans son enfance, ni plus tard; et, par-dessus tout, cette conviction coulant de source qu'aucune charte, aucun déluge ne pouvait la faire descendre de son rang; ni obtenir que la baronne Chose, la comtesse Machin, voire la maréchale Poirier, Bateau ou Mouton, fussent jamais ses égales; jamais. A cet égard, sa sérénité faisait mon admiration, et je me demandais quel profit nous pouvions attendre de la raison, alors que, par la seule vertu d'une idée fausse, cette créature fragile était prête, sans effort, à tous les sacrifices, et certainement à tous les courages.

Je ne me serais permis, à aucun moment, de la contredire; cependant, elle n'ignorait pas que j'avais bu à « la grande tasse », c'était son mot. Mais, si quelque malice se mêlait de loin à ses contes, elle n'avait garde de vouloir me convertir; son joli dédain courait comme un souffle aimable sur mes herbes folles, qui s'inclinaient alors avec le plus respectueux entêtement.

Sa politique tenait toute en un mot : le Roi; celui de Goritz, n'en doutez pas; pour l'autre, celui venu de l'hôtel de ville, M^{me} de M... le jugeait avec si peu de mesure, qu'il me serait impossible de reproduire les expressions dont elle se servait pour le désigner. Je dirai seulement que sa passion était si forte qu'ayant à choisir entre la République et « cet autre », elle eût, à l'instant, choisi la République. On le vit bien, en

1832, au ruban noir qu'elle fit coudre à son bonnet et qu'elle y garda pendant une semaine, en témoignage de ses sympathies pour les insurgés. Trois ans plus tard, elle me répétait : « Ces gens avaient du cœur et ils ont su mourir. »

On avait porté trop longtemps l'épée dans sa main pour que le Dieu des armées ne lui fût pas agréable; elle avait trop de charité et, sauf en un seul point, trop d'indulgence, pour que Dieu le père n'eût pas droit à ses adorations; aussi lui offrait-elle chaque soir un cœur coupable, peut-être, de quelques distractions, mais perpétuellement sincère. Au contraire, le Dieu vengeur lui inspirait des doutes; et, après réflexion, l'Enfer l'impatientait. Suivant elle, le Purgatoire répondait à tout, et je crois avoir entrevu qu'elle se le représentait comme un salon d'attente, sans paravent, mais où on devait retrouver son whist et ses amis. Elle entreprit à ce sujet l'abbé d'H...., un de ses neveux, qui lui répondit sagement : « C'est bien possible, ma tante ».

M^{me} de M...., née de Déols, avait sa chapelle profane où figuraient : une vue de Chanteloup datée de 1772, et trois miniatures superposées. En haut, c'était François, duc de Choiseul et d'Amboise, colonel général des Suisses, chevalier des ordres du Roi et de la Toison-d'Or; en bas, Hector, Antoine, Louis, marquis de Beauharnais; entre les deux, M. de Marle. Le duc avait son grand air; de Marle était sérieux; quant au marquis, il se fut partout tiré du commun par sa laideur, qui était vraiment extraordinaire. Moins extraordinaire, cependant, que ne l'étaient ses yeux, où rayonnait, avec une intensité de lumière et de chaleur sans seconde, la devise de Camporeale : « J'aime. » A peu de chose près, toute la vie de M^{me} de M.... était là.

On se souvient de cette disgrâce fameuse de 1770, qui fut pour Choiseul un triomphe et pour la Dubarry et d'Aiguillon le plus amer des mécomptes. Généreux, spirituel et séduisant, comme s'il avait eu des loisirs, un des derniers ministres de la monarchie, quoi qu'en dise Duclos, Choiseul avait trop d'expérience pour ne pas s'attendre, après son renvoi, aux plus lâches abandons. Son mépris était donc là, sous sa main; mais, par un miracle unique, il n'eût pas à s'en servir. Il lui arriva même cette très inquiétante fortune de se voir, au lendemain de sa chute, l'objet d'une de ces passions d'enfant qui ont parfois surpris la raison des hommes les plus sûrs d'eux-mêmes, par leur ingénuité et l'inattendu de leur élan.

M^{lle} de Déols était née et avait grandi dans la maison de Choiseul. Depuis ses plus jeunes années, elle admirait le Duc comme le génie et l'adorait comme la bonté. Sa disgrâce l'indigna jusqu'au désespoir; elle y vit une injure démesurée qu'elle aurait voulu réparer au prix de son sang; tous les sentiments avoués ou secrets de cette petite âme se versèrent en un seul transport; et, en la sentant peser de tout son poids sur son cœur, Choiseul dut comprendre qu'elle lui appartenait. Avec

un art infini, avec les précautions les plus savantes et les plus tendres, il épargna à M^{lle} de Déols la surprise douloureuse d'un réveil trop subit. De vive voix ou en s'aidant de petits billets qui étaient, paraît-il, des chefs-d'œuvre de grâce, il la ramena de son erreur pour la conduire à se détacher de lui. Il n'y réussit pas entièrement; mais, par degrés, il obtint qu'elle reprît possession d'elle-même. Je doute, au surplus, que Choiseul se soit jamais plaint de la persistance d'un sentiment dont la chaleur et l'innocence l'avaient ravi.

Ce fut vers 1775, c'est-à-dire quelques mois après le rappel de Choiseul, — je dis le rappel et non la rentrée en grâce, — que M. de Marle demanda la main de M^{lle} de Déols. Ils étaient un peu parents; elle le connaissait de longue date pour un galant homme digne d'elle; dès les premiers mots, elle l'arrêta. Puis, sur le ton d'une récitation pressée, avec une véhémence inconcevable, elle apprit à M. de M.... ce qu'elle nomma sa faute; et, en même temps qu'elle s'humiliait jusqu'à terre, elle exalta la générosité de Choiseul, qui l'avait sauvée d'elle-même. On eût dit qu'elle éprouvait une satisfaction perverse à s'abandonner à cet accès, à exagérer éperdument sa faiblesse, pour la rendre plus amère au témoin qui l'écoutait.

Si M. de M.... avait eu des doutes sur l'entière sincérité de M^{lle} de Déols, il pouvait choisir entre ces deux partis: quitter la place dans le moment, ou se comporter à la façon des complaisants intéressés qui enjambent un accident pour contenter leur ambition ou leur caprice, quittes à s'en faire une arme en temps et lieu.

Mais M. de M.... avait deux motifs pour se conduire autrement: il eût attesté sur sa vie que M^{lle} de Déols ne lui avait rien caché; et il était de ces malheureux qui, lorsqu'ils se sont donnés une fois, ne savent plus se reprendre. « Mademoiselle, dit-il, votre confiance me prouve que vous pouvez répondre de vous; mais, pour votre repos et pour le mien, il est nécessaire que je puisse répondre de moi; si vous m'y autorisez, je reviendrai. » Moins de trois jours après, il revenait. Il prit la main de M^{lle} de Déols pour la porter à ses lèvres; et jamais, depuis lors, le passé ne jeta une ombre entre elle et lui.

En 1791, M. de Marle était à Worms, où il avait suivi le prince de Condé. C'est là qu'il fut blessé mortellement par le baron de Wursheim, officier hessois, dont je reparlerai. A la première nouvelle du danger, M^{me} de Marle avait quitté Paris; elle arriva trop tard. Si elle eût obéi à son premier mouvement, elle serait immédiatement rentrée en France, où elle avait l'espoir de retrouver celui de ses amis qu'elle estimait le plus, le chevalier des Arcis. Mais à Worms et ailleurs elle se vit assiégée par tout ce monde, sans cervelle, qui devait nous envahir, l'année d'après, en compagnie du roi de Prusse et du contingent autrichien. En attendant, l'émigration se dépensait en rêves, et l'égoïsme de Monsieur, dont la reine avait pris si exactement la

mesure, la turbulence du comte d'Artois, qu'elle avait connue de trop près, le mépris sans bornes de « la Nation » réglèrent avec tant d'assurance les étapes de la frontière à Versailles, que Brunswick y fut pris. M^{me} de M... ne partagea pas ces illusions, et elle s'obstinait à vouloir regagner Paris, quand on eut l'ingénieuse idée de faire parler ses enfants, qui l'avaient suivie, et Leurs Altesses Royales, dont les désirs étaient des ordres. Il fallut céder.

Comme tant d'autres, d'ailleurs, elle était partie un pied chaussé et l'autre nu ; comme tant d'autres, il lui fallut, après un certain temps, inventer une industrie ; le malheur est qu'on était contraint de se déplacer fréquemment. Mais, chose surprenante, où qu'elle fût conduite par les hasards de la guerre, elle trouvait, à point nommé, des élèves et un clavecin qui semblaient l'attendre. Elle avait été, il est vrai, l'élève préférée de Fraucœur, et sa grâce, son talent, sa vaillance, pouvaient expliquer l'empressement qu'on lui montrait ; à moins qu'elle n'eût pour elle, de surcroît, le secours de quelque génie. Elle-même en plaisantait, et ses amies la complimentaient de son crédit à la cour des Fées, sans se douter que ce génie attentif, inventif, aussi diligent que discret, c'était Beaulieu, aide de camp du duc d'Enghien, l'irrésistible Beaulieu, « la tête d'Adonis sur le corps d'Hercule (1) ».

Beaulieu avait été présenté à M^{me} de M... en 1788 et, deux ans plus tard, il était, aux yeux de tous, un des familiers les plus assidus de la maison, quand tout à coup cette grande intimité se ralentit, pour cesser entièrement bientôt après. Moins que personne, Beaulieu ne s'expliqua cette rupture. En aucune circonstance, il ne s'était écarté du respect le plus profond ; et non seulement il avait été respectueux, mais il avait été timide, jusqu'à se demander si c'était bien lui qui ne commandait plus à son geste ni à sa voix, lui qui naguère en était le maître toujours obéi. D'abord, il voulut croire à quelque méprise ; ensuite, il se demanda s'il n'y avait pas là l'œuvre d'un ennemi ; enfin, il eut le désir désespéré d'en appeler à M^{me} de M... L'accueil qui l'attendait dépassa tout ce qu'il pouvait craindre : on refusa de l'entendre et il reçut son congé de si haut que, dès le lendemain, il quittait Paris pour passer en Angleterre et de là en Russie ; il était à Worms depuis un mois, quand M^{me} de M... y fut conduite par l'événement que j'ai dit. Si Beaulieu avait conservé quelque doute sur la nature de l'inquiétude qu'il traînait depuis un an après soi, ce doute tout s'évanouit à la vue de la femme capricieuse dont il entendait encore la voix sans âme, dont le visage irrité était toujours devant ses yeux. L'étrange vérité contre laquelle il s'était débattu, qu'il avait niée et qui s'imposait à lui désormais, c'est qu'il aimait ; la vérité plus surprenante encore, mais qu'il continua d'ignorer, c'est que

M^{me} de M... ne s'était montrée si violente que parce qu'elle se défiait d'elle-même. Cette défiance persistait, évidemment ; car, à Worms comme à Paris, M^{me} de M... continua d'éviter obstinément Beaulieu, si bien qu'il prit de nouveau le parti de disparaître. Cette fois, d'ailleurs, ce ne fut pas pour un grand voyage ; il se contenta de se renseigner assez exactement sur les pas de M^{me} de M... pour ne jamais la rencontrer, mais en la suivant à distance avec une assiduité si persévérante et si alerte qu'il la devançait toujours ; ce qui explique comment, à chacune de ses étapes, elle rencontrait des personnes obligantes pressées à la servir. Ce jeu délicieux, — le mot n'est pas de moi, — dura jusqu'au jour où Beaulieu reparut pour venir, d'autorité, s'asseoir au chevet des fils de M^{me} de M..., atteints tous les deux de la petite vérole. On sait ce qu'était cette peste, en ce temps-là ; chacun tenait les enfants pour perdus, quand Beaulieu s'en saisit. Il ne les quitta plus ; il les sauva ; après quoi, ce fut son tour de se préparer à mourir, ce qu'il fit en gagnant de nuit, par un froid de quinze degrés, une maison forestière, où M^{me} de M... le retrouvait cinq semaines plus tard, réduit à rien et défiguré.

Il est écrit en vingt endroits et il est prouvé qu'aucun sacrifice, si amer qu'il puisse être, ne coûte à un attachement vrai. Et, non seulement aucun sacrifice ne nous pèse aux heures nobles où nous nous oublions, mais à ces heures-là nous égalons le Comanche, qui accueille les blessures par des chants. Je ne suis donc nullement surpris que Beaulieu-Adonis, Beaulieu-Hercule ait souri, le jour où, pour la première fois, il aperçut cette ombre de lui-même que la maladie avait dédaignée. Il est vrai qu'à ce moment M^{me} de M... se tenait à ses côtés. Ce que j'accorde volontiers, c'est que la place qui lui fut réservée entre M^{me} de M... et Choiseul lui était due.

Dirai-je maintenant comment M^{me} de M... rentra à Paris, après les journées de prairial ? Dirai-je comment, un soir, dans l'ombre du paravent toujours fleuri, je cessai d'entendre sa voix ? A quoi bon. Nos plus chères amitiés n'ont-elles pas toutes une fin ; ou me le montrait encore tout à l'heure.

II.

LE CHEVALIER.

Je me suis engagé à dire dans quelles circonstances et par qui M. de Marle avait été tué ; je tiens parole.

L'adversaire de M. de M... était un officier hessois qui avait, paraît-il, de la corde de pendu en poche ; car sa chance au jeu était constante et il se battait pour le moins trois fois par an sans avoir encore trouvé son maître. Ces succès, joints à de grandes alliances, avaient fait au baron de Wursheim une renommée, en le dotant, du même coup, de cette

(1) Ce mot a été dit de Chamfort.

conviction insolente que si son courage était sans pair, son esprit et ses fantaisies plaisantes lui assuraient partout le premier rang. Il avait habité Paris, connu Rivarol; mais pour ne retenir de ce séjour et de cette fréquentation, on ne sut jamais pourquoi, qu'une haine d'une si belle venue, qu'au seul nom de France et de Français sa main cherchait la garde de sa grande épée. Son duel avec M. de M... fut un accident cherché et il s'en vanta. « L'empereur est bien bon, disait-il en parlant des émigrés, de prendre à sa solde ces mendiants; je me charge de réduire sa dépense. »

Moins d'un mois après son duel, ce fier-à-bras tenait sa cour à Ettenheim et, vers deux heures de l'après-midi, on pouvait être certain de l'apercevoir devant la porte du *Bauf-Rouge*, les jambes écartées comme s'il eût été en selle, la main gauche sur la hanche, tenant de la droite sa pipe à ses armes et toujours fumante. Il n'était jamais seul; cinq ou six de ses amis lui faisaient cortège, s'amusant avec lui du même spectacle, qui était, en effet, des plus divertissants. Quand un bourgeois passait à portée, artisan ou bourgeois, M. le baron le montrait du bout de sa pipe à son lévrier et, tout aussitôt, la bête obéissante courait à l'individu, le décoiffait au vol, puis revenait à son maître le chapeau aux dents. La scène qui suivait n'était pas réglée; mais il était rare que le patient élevât la voix bien haute; le plus souvent, il se contentait de reprendre son bien; après quoi il hâtait le pas pour se dérober aux récréations de Sturm. Un jour vint, cependant, où les gens de la ville parurent s'être donné le mot pour faire un détour; trois heures allaient sonner et Sturm lui-même montrait des signes d'inquiétude, quand ces messieurs aperçurent, venant à eux, du pas tranquille d'un désœuvré qui marche sans but, un quidam de moyenne taille, vêtu d'un habit tout uni et coiffé d'un chapeau, où se montrait pour son malheur la cocarde de l'armée des princes.

— Par le diable! c'en est un, dit Wursheim; en même temps la grande pipe s'abaisse, Sturm a rejoint le promeneur en trois bonds et, le moment d'après, le baron tient dans sa large main le petit chapeau qu'il cingle de chiquenaudes répétées, comme s'il voulait en chasser la poussière.

Cependant, le Français malchanceux faisait preuve de sang-froid; il traversa la rue sans se hâter et même il s'inclina légèrement, en disant à Wursheim :

— Vous avez là, monsieur, un chien bien spirituel?

— N'est-ce pas, monsieur.

— Seulement, il est dommage qu'il soit si mal élevé.

— Vous parleriez autrement, si vous saviez que c'est moi qui l'ai dressé.

— J'ai la regrettable habitude de maintenir ce que j'ai dit.

— Alors, mon cher, je vous apprendrai que je suis le baron de Wursheim, pour vous servir.

— Et j'ai l'honneur d'être, monsieur, le chevalier des Arcis, tout à vos ordres.

— Arcis? Assis? Dis donc, Treuttel, connais-tu leur proverbe?

— Non, dit Treuttel.

— Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis; qu'en penses-tu, si je faisais voir la cour à monsieur?

— Voyons la cour, dit le chevalier qui prévint la réponse de Treuttel.

Cette cour du *Bauf-Rouge* était un petit pré vert planté d'arbres fruitiers et d'un aspect des plus agréables. Une allée sablée le partageait par le milieu et, au fond, sur une terrasse abritée par des tilleuls encore feuillus, on pouvait voir la table où ces messieurs s'étaient assis sous le coup de midi, pour vider leurs plus grands verres à la santé de leur ami. Jamais, du reste, Wursheim n'avait montré plus d'assurance; chacun de ses mouvements avait sa mesure; chacune de ses paroles son poids et son accent; sa présence d'esprit fut admirable, à ce point qu'il fit venir une des servantes pour lui rappeler que le souper devait être, ce jour-là, retardé d'une demi-heure; enfin, après avoir secoué la cendre de sa pipe, il pria Treuttel de la lui bourrer, en lui recommandant de ne pas trop tasser le tabac. Ce jeu prit un certain temps sans que le chevalier témoignât en rien de son impatience.

M. de Wursheim était un homme de trente-cinq à trente-six ans, que Pappenheim eût placé au premier rang de ses cuirassiers; dès l'abord, il engagea en tierce et, profitant de l'avantage de sa taille pour prendre le dessus des armes, il fournit d'entrée de jeu au chevalier deux coups droits si roides et qui se suivirent de si près que Treuttel se dit : « C'est fait. » Le baron partagea son erreur, évidemment, car il se découvrit; imprudence qui lui eût coûté cher, si son adversaire n'avait pas dédaigné d'en tirer parti. Pour son malheur, le baron ne voulut voir dans la retenue du chevalier que l'hésitation d'un maladroit qui, après s'être dérobé au danger par quelque mouvement irréflecti, ne possédait ni l'expérience ni la résolution suffisantes pour profiter de l'occasion. Il ne soupçonna pas qu'il se trouvait en présence d'une intelligence de beaucoup supérieure à la sienne, et il commit cette mortelle bévue de renouveler son attaque sans y rien changer. Mais son attaque était jugée, elle devait être prévenue, et le baron avait fait les honneurs de son pré pour la dernière fois. A la reprise, le chevalier, l'âme de M. de M... dans les yeux, se fendit sur le premier engagement et, parant prime en-dessous, son épée alla comme un éclair se planter dans la gorge du Hessois. Il fit un pas de côté, chercha de sa main désarmée un appui qu'il ne trouva pas et, tout d'une pièce, tomba mort.

**

Avec son teint de mulâtre, ses cheveux abondants et rudes, son front massif, sa bouche trop grande fermée

par un trait trop dur, ses yeux verts, tenaces et froids dont le regard direct n'était pas fait pour séduire, le chevalier des Arcis, mon parrain, n'en est pas moins resté l'homme de mes rêves.

Il habitait Paris, je vivais dans un pays perdu; nous ne nous rencontrions donc que de loin en loin; mais ces rencontres espacées avaient coïncidé avec des événements si mémorables, elles avaient été signalées par de tels services qu'elles ont marqué mon esprit d'une empreinte ineffaçable. Quand je perdis ma mère, quand mon oncle Saint-Julien mourut, quand il s'agit de me conduire au loin, dans l'intérêt de mes études et de ma santé; enfin, quand j'appris que j'étais ruiné, à toutes ces dates je le vis paraître à point nommé, semblable à un dieu sorti de quelque nuage. Était-ce un dieu, d'ailleurs, et n'était-ce pas plutôt un de ces griffons taciturnes qui vous aident à franchir des sommets inaccessibles, puis qui disparaissent, toujours silencieux et sans un signe de pitié?

Il faut dire que Nanon et mon oncle (1) s'étaient appliqués à défigurer en l'exaltant le sentiment déjà très complexe que j'éprouvais à chacune des visites du chevalier, sentiment fait de gratitude, mais aussi de respect et surtout de crainte. Nanon, dans ses contes, mon oncle, dans ses récits, ne manquaient jamais d'évoquer son nom à quelque endroit; avec Nanon, le chevalier prenait rang parmi les dompteurs de monstres; avec mon oncle, je sortais de la fable, mais pour entrer dans un autre monde non moins mystérieux et aussi effrayant où mon parrain se signalait par des coups d'audace qui faisaient battre mon cœur à grands coups. C'était le Paris de 1793 et de 1794, la terreur et la faim à l'ordre du jour, les prisons où s'entassaient les suspects et d'où partaient des chants, les charrettes secouées par les pavés et les huées; puis, en guise d'autel et pour affirmer l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, le tapis rouge de l'échafaud. Mon imagination s'égarait parmi tous ces spectacles; ma sensibilité ne savait laquelle entendre de la légende ou de la réalité, et le trouble de mon esprit fut, à cet égard, si profond qu'il m'en restait encore quelque chose le jour où le chevalier me présenta à M^{me} de Marle.

A partir de ce jour-là, j'eus la facilité de voir le chevalier fréquemment; mais si mon inclination s'éclaira, si le dompteur de monstres s'évanouit, je connus enfin l'homme singulier, supérieurement sincère, vaillant et désintéressé qui, pendant une longue vie, mit autant d'application à se dérober à la faveur des princes que d'autres dépensèrent d'artifices et de servilité pour surprendre la fortune.

A. DU MESNIL.

(La fin au prochain numéro.)

M. THIERS ÉCONOMISTE

D'après une étude récente de M. J. Reinach.

On connaît le mot fameux de M. Thiers, qui peut-être ne l'a jamais prononcé, mais qui était digne de le trouver et qui, en tout cas, ne l'a jamais démenti : « L'économie politique est de la littérature ennuyeuse. » Partir de là pour retracer toute la vivante figure de M. Thiers, homme d'État et chef d'État, orateur, historien, général d'armées et, par-dessus tout, économiste; démontrer qu'il fut l'économiste le plus amusant, le plus habile, le plus passionné, le plus charmant et le plus « délicieux », c'est une idée elle-même tout à fait délicieuse et piquante : elle est venue à un journaliste et à un écrivain qui, lui aussi, quand il fait de l'économie politique, n'oublie pas de la parer de tout genre d'agréments. A quoi ne touche-t-elle pas, cette « littérature », depuis le commerce jusqu'à l'art, depuis la philosophie jusqu'à la banque? Elle a la prétention d'embrasser le système social tout entier. Pourquoi, dès lors, serait-elle plus ennuyeuse, demande M. Joseph Reinach, que les autres études qui sollicitent l'activité de l'esprit humain? Elle est ce que la font ceux qui la traitent. N'est-il pas vrai que plus d'un poète, auteur tragique et romancier nous ont donné des modèles de littérature ennuyeuse que l'on se hâtera d'écarter bien loin si l'on a le malheur de les rencontrer devant soi, tandis que l'on ne peut plus se séparer des *Dialogues* de Galiani, des petits *Traité*s de Bastiat ou du *Catéchisme* de J.-B. Say une fois qu'on les a ouverts?

L'auteur de la notice que nous avons sous les yeux, M. Joseph Reinach, prouve non seulement par son argumentation, mais par sa propre manière, que l'on peut écrire sur l'économie politique avec infiniment de verve, d'esprit et de malice, et le *Dictionnaire d'économie politique*, en s'emparant de ce portrait de M. Thiers et en le plaçant à sa lettre alphabétique dans sa galerie, prouve à son tour qu'on n'a pas besoin d'être continuellement renfrogné et farouche, que l'on peut s'illuminer d'un sourire et d'un rayon de soleil, et semer même des fleurs dans ses plates-bandes, et s'appeler néanmoins de ce nom redoutable : *Dictionnaire d'économie politique*.

Qui a plus d'esprit, qu'on le rencontre à la Chambre ou au Sénat, que le fondateur et directeur de cette encyclopédie d'économie politique, M. Léon Say, petit-fils de J.-B. Say? Qui s'exprime à la tribune parlementaire avec plus de bonne grâce enjouée ou de cuisante raillerie que l'héritier des économistes? Il semble même que ce soit une gageure et un paradoxe fait exprès : on n'a peut-être nulle part dépensé plus d'esprit, on n'en a eu nulle part plus naturellement que dans les domaines de cette économie politique, qualifiée d'ennuyeuse, et c'est à croire que chacun rivalise à faire mentir la légende dès qu'il traite d'économie politique. Plus on est prévenu que c'est, que ce doit être, et que cela ne peut être qu'ennuyeux, plus on redouble de ta-

(1) Voy. le *Sanglier*, n° de la *Revue* du 13 février 1892.

lent pour mettre dans son sujet toutes les ressources de l'art de plaire et de persuader, et dans la collection des discours parlementaires et des conférences, si l'on se proposait de faire un choix de morceaux agréables à lire et capables de distraire et d'intéresser le plus grand nombre de lecteurs, en dehors de toute distinction de parti politique, je crois bien que les économistes fourniraient encore la plus riche matière de ces *Selecte*.

D'abord, sur les rives fleuries de l'économie politique, l'optimisme a toujours poussé, et c'est une excellente raison pour ne pas être ennuyeux que l'optimisme! Dans ce royaume de l'optimisme, on regarde les choses de ce monde avec une philosophie tranquille, on aime le progrès, mais avec modération, la justice, mais sans excès, et le *Beati possidentes* a toujours été la règle fondamentale et le criterium de la doctrine. Comment pourrait-on être ennuyeux si l'on joint à ces dispositions un esprit cultivé et une santé robuste? Plus on y réfléchit, et plus on voit que M. Thiers a raillé l'économie politique par cette sorte de galanterie raffinée dont on use envers ce que l'on aime le plus au monde, et, à parler sérieusement et sans ironie, on dirait au contraire que de toutes les formes de littérature la plus amusante, la plus gaie et la plus productive a été certainement en ce siècle l'économie politique! M. Thiers, économiste malgré lui, « ni plus ni moins que Sganarelle peut-être », mais économiste quand même, et, selon la formule, économiste distingué et même éminent, a fait de l'économie politique toute sa vie avec de prodigieux succès, et il semble même en avoir fait après sa mort. Tous ces innombrables discours que pendant plus d'un demi-siècle il porte à la tribune de la Chambre : discours sur le budget, sur les travaux publics, sur la marine marchande, sur les douanes, sur les traités de commerce, sur les impôts, sur les emprunts, sur l'amortissement, sur le change, sur les opérations de banque, sont autant de traités d'économie politique. Cet *Essai sur Law*, qu'il écrit en 1826 pour le *Dictionnaire de la conversation*, cette vie et lumineuse histoire du système où, le premier, il sut rendre à l'audacieux Écossais la justice qui lui est due, où, d'une plume si alerte et déjà si sûre d'elle-même, il décrit la grandeur et la décadence de ce « génie malheureux », où il déduit en quelques sentences, frappées au bon coin des meilleures médailles, les principes essentiels du crédit, qu'est-ce donc, si ce n'est un des chefs-d'œuvre de l'économie politique? Et ce livre de la *Propriété*, qu'il publie en 1848 sous les auspices du comité central de l'Association pour la défense du travail national, n'est-ce pas la moelle même de l'économie politique la plus orthodoxe? « Quand il s'en prenait à ces littérateurs qu'il appelle des économistes, M. Thiers tirait donc sur ses propres troupes. » Bien plus, il tirait sur l'un de leurs généraux en chef les plus populaires, et il courait le risque de se suicider proprement, s'il n'avait eu une santé à l'abri des plus mortelles imprudences.

La science militaire de M. Thiers, « à laquelle il tenait tant et qui était très réelle, paraît plus d'une fois fastidieuse, et sa science philosophique semble un peu banale

et, si j'ose dire, un peu poncive », mais sa science économique, bien loin d'être ennuyeuse, comme elle était tout mouvement, toute vie et toute lumière!

Aussi M. Thiers, « homme d'État, journaliste, orateur, historien, critique d'art, stratège en chambre et philosophe », était encore et par-dessus tout « économiste » incomparable. M. Thiers fut « le plus étincelant feu follet qui se soit promené en zigzag à travers l'histoire contemporaine ; il portait et projetait la lumière partout où il se dirigeait et s'arrêtait. Et comme il ne voyait guère dans l'État que l'armée et les finances, — car il était plus que tout autre de ses contemporains, et surtout plus que Napoléon III, de l'école napoléonienne, — une bonne part de ses écrits et plus de la moitié de ses discours sont consacrés aux questions économiques ».

Quels étaient ses principes? Quelle était sa doctrine? M. Joseph Reinach ne manque pas de s'en expliquer avec beaucoup de soin et de compétence, il en montre le fort et le faible, — et le faible a largement sa part; — mais ce qu'il tient d'abord à mettre en relief, c'est l'art merveilleux de cet « économiste ». Il ne puisait pas toujours ses enseignements aux sources les plus hautes et les plus sûres, il n'était pas toujours certain de son système ou de son fait, mais quand une fois il en avait adopté un, il le défendait envers et contre tous avec une conscience imperturbable, « il mettait son art et sa coquetterie à le rendre intelligible pour tout le monde », à le noyer, dirai-je à mon tour, dans la splendeur de l'évidence, si même c'était une erreur ou un paradoxe, et n'est-ce pas là même un des traits de caractère de l'économie politique? M. Thiers ne voulait pas se tromper, il ne pouvait pas s'être trompé.

« Que l'Académie des sciences morales et politiques, dont il était l'un des doyens, ou que la Société d'économie politique, qui l'invitait à dîner, trouvassent ou non à redire à la correction de ses systèmes ou même, chose plus grave, à la valeur de ses documents, il s'en souciait comme de la première ondée qui était tombée sur son parapluie! Mais il tenait à être compris des bourgeois, et il ne négligeait rien pour y parvenir. Il savait mettre le sujet à la portée de tous. La plume à la main ou devant les assemblées, il reprenait la question à ses plus modestes et à ses plus lointaines origines, et comme s'il eût fait la chose, non point dans un lycée, mais dans une école de village, il commençait par le B, A, BA de son sujet. »

Quand il avait fini, tout le monde avait compris, la persuasion était dans tous les esprits. Et, cependant, si c'était une erreur? Si les documents étaient inexactos ou le point de vue incomplet? Eh bien, n'importe, on n'y avait vu que de la lumière, j'allais dire : on n'y avait vu que du feu.

M. Thiers parle-t-il du « travail national », son grand et perpétuel sujet, il prend le travail presque au début de son histoire parmi nous, il arrive par de longs et charmants circuits à nos diverses industries, « les filatures de coton, les draperies si magnifiques et hier encore si prospères, les toiles de Mulhouse, qui semblent filés, tissés, peints par les mains des fées » ; il raconte les péripéties par où ces

belles choses françaises ont passé et comment elles sont menacées par la concurrence étrangère, surtout par la concurrence anglaise, qui fabrique à meilleur marché que nous. Et pourquoi fabrique-t-elle à meilleur marché ?

« Parce que, si nous avons gagné la bataille d'Austerlitz, malheureusement nous n'avons pas gagné celle de Trafalgar, dès lors nous ne sommes pas restés maîtres des mers et, par conséquent, nous n'avons pas 200 millions de consommateurs comme l'Angleterre. Et, ainsi de suite, tout le long du discours, une série inépuisable d'exemples vifs et précis, d'historiques clairs et nets, de leçons de choses, d'anecdotes, de parenthèses morales, de tableaux de genre ou de paysages, le tout sans lien apparent, mais le tout d'un mouvement si alerte, d'une si franche allure, que les esprits les plus rebelles se sentent troublés par cette accumulation de faits présentés comme des preuves, et que les neutres, les incédis, ceux qu'il s'agissait de gagner, s'abandonnent au mouvement endiable qui emporte le débat, séduits, ravivés, éblouis et fiers surtout d'avoir si facilement surmonté ces hauts problèmes de l'économie et de la philosophie politiques que les cuistres disaient accessibles aux seuls initiés. Ayant eu pour maître ce petit homme d'une impérieuse et convaincante infailibilité, membre de deux académies, cinq ou six fois ministre, aussi fameux que le héros même dont il s'est fait l'historien et comme le conseiller posthume, ils en remontreraient désormais aux industriels et aux manufacturiers sur leurs intérêts, comme M. Thiers lui-même au maréchal Soult sur la bataille de Toulouse. »

N'est-ce pas que ce petit tableau est vivant et fidèle, et que tout M. Thiers, orateur économiste, est là pétillant d'esprit, de verve et de volonté dominatrice ? C'est ainsi que M. Joseph Reinach nous a retracé un homme d'État qui est l'expression complète de l'économie politique, avec ses défauts et ses qualités, son optimisme, son absolue confiance en soi-même, sa facilité d'adaptation, son esprit infini, et il a vengé l'économie politique du mot cruel de M. Thiers en faisant de cet économiste un portrait étincelant, — ce qui est la plus spirituelle et par conséquent la plus complète des vengeances !

Nous voudrions citer tout entière l'étude de M. Joseph Reinach, et à vrai dire ce serait le seul parti que nous aurions dû prendre et notre seul moyen pour nous tirer d'affaire à notre honneur.

Le chapitre intitulé « la doctrine » est peut-être le plus solide et le plus complètement étudié, mais il n'est pas moins spirituel et piquant que le précédent. M. Thiers a le Consulat pour point de repère et pour terme de comparaison dans l'histoire ; c'est pour lui l'époque parfaite, une heure bien heureuse et glorieuse entre toutes, et au delà du Consulat il n'y a plus rien que le vide, le néant.

« S'il repousse et combat, sans une seule exception, toutes les réformes politiques qui ont été proposées ou réalisées de son vivant, depuis le service militaire obligatoire et personnel jusqu'à l'obligation et la gratuité de l'enseignement primaire, c'est que ces mesures, inventées par le détestable esprit du *Micax*, dérangent l'harmonie préétablie du Consulat. La première fois qu'il est appelé à donner son avis sur les chemins de fer, il exprime que ce ne sera

jamais qu'un jouet pour aller de Paris à Saint-Germain, et il prend la défense des malles-poste dont Napoléon se contentait. »

Comme on a touché assez vite les bornes de ce merveilleux esprit, quand il s'agit d'économie politique, on les touche ici encore en fait de sciences, d'histoire et de gouvernement. Si l'on considérerait vraiment « l'esprit » comme il faut le considérer, il semble qu'on ne devrait pas en reconnaître une mesure illimitée dans un homme d'État qui se donne à lui-même pour limites le Consulat, Napoléon et les malles-poste, et qui borne à ces temps son idéal politique et social. Mais M. Thiers était « un conservateur » quand même, ce parti pris était tout le fond de son système, et pour le défendre il déployait un prodigieux esprit, et il marchait contre les locomotives avec une audace qui fait penser à l'héroïsme légendaire du chevalier qui luttait contre les moulins à vent.

Le point culminant de son existence est celui où il mérita le titre de libérateur du territoire. M. Joseph Reinach nous montre ici le patriote, le grand Français, partageant avec Gambetta la gloire d'avoir fondé la République, mais ne partageant presque avec personne le triomphe de la science économique et financière qui servit à affranchir la patrie vaincue et démembrée. Gambetta aura l'honneur unique de n'avoir jamais désespéré de la patrie, d'avoir espéré au delà de l'espérance, quand M. Thiers tout le premier n'espérait plus. Or il n'y a rien au-dessus de cela. Et toujours cette énigme obsédait l'histoire : « Si tout le monde avait espéré comme Gambetta ? » Mais la défaite acceptée, on ne pouvait mieux faire que ne fit M. Thiers.

Pour raconter l'histoire de la libération et des deux emprunts libérateurs il faudrait un volume ! M. J. Reinach, cependant, la raconte et l'explique en quelques pages avec la connaissance profonde de toutes les opérations accomplies, et il nous en marque les principaux traits de la main la plus sûre et la plus vigoureuse. Je ne voudrais pas par amitié excéder la vérité, mais je ne pense pas qu'on puisse trouver nulle part en quelques cents lignes un exposé plus clair et plus complet des grandes mesures qui présidèrent à l'affranchissement du sol national. C'est la plus belle et la plus noble partie qu'ait jamais jouée l'économie politique, appuyée sur le crédit moral de la France et sur le patriotisme de la nation. M. Joseph Reinach parle lui-même de ces choses en économiste de talent, en patriote ardent et infrangible ; il me comprendra bien si je renouvelle ma question de tout à l'heure : « Que serait-il arrivé si l'économie politique n'avait pas désespéré ? » Car l'économie politique a désespéré un moment, et si elle n'avait pas désespéré, elle aurait peut-être rendu les opérations financières superflues !

HECTOR DEPASSE.

VARIÉTÉS

Les sarcophages de Sidon
au musée de Constantinople (1).

Il y aurait bien des raisons pour que je ne parlasse pas du musée de Constantinople : la meilleure en est qu'avant moi des visiteurs plus autorisés l'ont exploré, et, comme le silence des uns, ce que les autres en ont savamment et fortement écrit m'engagerait à me taire. Seulement, je garde sur mes devanciers l'avantage de mon ignorance, qui m'a réservé des étonnements d'heureux profane pendant cette promenade à travers l'art funéraire antique, et je les confesse ici sans vanité.

Aussi bien irai-je tout droit au plus connu, vers ces quatre sarcophages de Sidon, l'orgueil de Tchinnil Kiosk, dans lesquels se trouve merveilleusement résumé tout le développement d'un type de beauté.

Tout le monde salt très vaguement que le génie qui a produit presque dans le même temps un Eschyle, un Sophocle et un Euripide n'était pas précisément uniforme et figé, et que l'idée grecque a évolué au moins aussi rapidement durant le v^e siècle que la pensée moderne dans ces cent dernières années. Mais de montrer l'un près de l'autre la *Chasse au sanglier* et le *Combat des Perses et des Grecs*, quelle éclatante et diverse glorification de l'hellénisme aux yeux les moins préparés!

Parmi ces quatre chefs-d'œuvre, il en est un dont le sentiment paraît le plus simple et le plus primitif, quel que soit d'ailleurs l'âge du travail. C'est le Tombeau du Satrape. Sous l'usure égale qui a rongé les bas-reliefs comme une eau patiente, les lignes demeurent calmes et claires dans ces trois tableaux, qui nous représentent ingénument la vie du défunt : l'*Essayage du quadrigé*, la *Chasse au lion* et le *Banquet*. Que n'imitons-nous cette franchise? Et combien ne serait-il pas plus intéressant de voir figurer sur la tombe de nos grands seigneurs leurs triomphes au Bois, à la chasse et ailleurs, plutôt que d'y lire leurs noms, prénoms et titres, avec la mention de leurs vertus et des regrets de leurs héritiers.

Les chevaux de l'*Essayage du quadrigé* ont une noblesse hiératique et un peu raide qui semble bien déceler une main asiatique, et l'épisode du coursier qui se cabre, entraînant un homme suspendu à sa bouche, ne rappelle pas le Parthénon. Mais dans la scène du *Banquet*, quelle grâce aisée et toute hellénique! Autour du seigneur à demi couché sur son lit, coiffé d'une sorte de tiare, des femmes s'empressent, emplissent sa coupe en élevant les cornes profondes : une d'elles, charmante, est assise, immobile, dans les plis de sa robe qu'un peu d'azur teinte encore. Son maintien pudique

et songeur touche et fait penser aux figures des mortes que l'on voit sur les vases grecs où les rites funèbres sont représentés. On dirait d'une sereine image de la mort contemplant le maître au milieu de ses plaisirs. Tout cela est voilé, paisible, délicieux.

A côté, voici les pleureuses : assises ou debout sous la petite colonnade qui fait le tour du sarcophage, elles se lamentent sur celui que le marbre tient prisonnier. Dès l'abord, l'impression générale frappe. Comme on reconnaît de loin un groupe d'hommes affligés, avant de distinguer les visages, ici l'on ressent, avant de détailler les attitudes, le deuil de l'ensemble. Point n'est besoin de l'explication du brave homme d'Arménien qui me guide : « Celles-ci, ils pleurent, ils ne rient point jamais. »

Ensuite, je l'avoue, en observant l'expression de chaque figure, mes yeux de barbare, accoutumés à des douleurs moins hautes, mettent quelque temps à pénétrer leur secret : sans doute ces mains jointes, ces bras qui s'allongent accablés, ces têtes penchées, ce coude appuyé, cette main qui s'appuie sur une poitrine oppressée, ce profil toujours beau, mais creusé par le chagrin, tout cela est d'un langage éternel, mais quelques visages ne semblent d'abord présenter que l'image d'une impeccable beauté. Cependant, peu à peu, l'esprit se hausse et s'ouvre dans ces air pur du passé : alors cette figure immobile, aux yeux fixes, qui ne voit ni n'entend, apparaît comme la plus désolée, sous sa fausse impassibilité ; cette autre, dont le voile vient de se lever, semble, respirant à peine, s'éveiller d'un rêve mauvais ; celle-ci, qui tourne la tête, vient d'entendre la voix de l'absent.

Quel merveilleux rôle joue le voile, dans ces harmonies du geste! Non seulement il marque le temps et le lieu, mais il est le symbole même de la douleur : il cache les larmes et il les sèche. Et aussi bien, sans le geste si simple de celle qui essuie ses pleurs, n'eût-il pas manqué quelque chose à ce chœur de plaintes? Comme l'oreille se plaît à retrouver un thème fondamental au milieu de ses riches variations, le regard se repose sur cette femme qui pleure, tout bonnement.

Ce qui est proprement grec, dans l'expression de la douleur, ce n'est pas, à vrai dire, la discrétion et la mesure ; elles seraient plutôt de notre temps que de celui-là : la douleur grecque, telle qu'elle paraît dans la poésie et dans les mœurs, semble au contraire méridionale, exubérante ; elle ne craint pas les cris, les paroles et les pleurs, depuis le *vocero* d'Hécube aux funérailles d'Hector, jusqu'aux longs cris d'OEdipe et de Philoctète dans le théâtre de Sophocle. Ce n'est que dans le marbre que les grands gestes éplorés font peur au génie grec ; mais il y a une chose qu'il ne supporte nulle part, c'est la vue d'un beau visage défiguré par la souffrance : la douleur qui, à nos yeux, ennoblit tout, doit, selon les Grecs, se parer ou se cacher. Dans les cérémonies funèbres, comme les douleurs vraies sont parfois trop fortes pour pouvoir se contenir et s'ordonner, et comme néanmoins le regret, comme toute autre chose, doit recevoir une forme visible et achevée, ils gagent des femmes

(1) Voy. les deux articles de M. G. Perrot dans le *Journal des Débats* (avril 1892), et l'étude de M. Th. Reinach (*Gazette des Beaux-Arts*, février et mai 1892).

belles et expertes à toucher les cœurs pour gémir sur les restes du défunt.

On peut donc voir dans ce monument un de ces chefs-d'œuvre auquel un peuple a collaboré. Mais, quand bien même la science des pleureuses n'aurait rien laissé à créer à notre statuaire, quel prix n'aurait pas le choix raffiné qu'il aurait su faire, selon les nécessités de son art, parmi leurs justes airs et leurs attitudes parfaites !

Avant de quitter les pleureuses, jetons un coup d'œil sur la lente procession des chars funèbres qui contourne le haut du monument, sur les gracieuses et émouvantes petites figures qui se lamentent dans le fronton et au-dessus : tout, jusqu'à la frise de minuscules chasseurs qui court tout en bas, est travaillé comme un bijou...

En arrivant devant le sarcophage lycien, c'est une sensation joyeuse et profonde, comme devant un homme qui se dresserait superbe et fort, après un sommeil de vingt-trois siècles. Le marbre intact, sentant le ciseau, triomphe, après la longue nuit de l'hypogée, et rit des ruines sans nombre de ce qui brillait jadis au beau soleil. Comme aux yeux du riche seigneur qui acheta ce tombeau pour y reposer, les chevaux des bas-reliefs s'élèvent, leurs veines se gonflent, les draperies et les cheveux ondoient au vent, les poings se serrent, les bras et les jarrets des cavaliers travaillent; tout respire, dans ces deux bas-reliefs; tout y marque une vie puissante et plus qu'humaine, jusqu'à cette absence de tout engin matériel dans les mains de ces amazones et de ces chasseurs : ce qui ne vient probablement que d'une sage entente des exigences de la pierre, nous donne l'idée d'une action mystérieuse, toute d'esprit, de l'homme sur l'animal qu'il conduit ou qu'il détruit.

Et, pendant que l'on rêve, on se prend à soupirer après la forte et double existence dont ce tombeau nous montre le raccourci : l'action mâle et libre qui se meut dans les bas-reliefs des côtés, et la grave pensée qui emplit les yeux de ces sphinx sublimes du fronton, que nous retrouverons tout à l'heure, pour lesquels il faudra garder nos derniers regards, au moment de quitter ce bon asile.

Mais, tout symbole à part, quelle admirable chose qu'une exécution sans défaut, et comme on se sent réconcilié, devant ces œuvres, avec l'austère forme, digne de tous les respects et de toutes les haines, puisqu'elle n'est qu'un nom du travail.

Tournons les yeux, c'est un changement complet, une clarté éclatante, un tumulte qui fait ressortir la sévère ordonnance des sculptures contemporaines de Phidias que nous venons de voir : au milieu du marbre ivroirin, un bas-relief polychrome s'étend, paré de bleus tendres et de pourpres fraîches qui semblent la couleur intime de la pierre. Un furieux combat de cavalerie s'y livre, confus d'abord à l'œil, bien qu'on y retrouve bientôt les restes de l'antique composition symétrique; une âme farouche se joue dans tout ce tableau : les chevaux se cabrent, s'abattent; les hommes s'élancent, frappent, chancellent, tombent; les prunelles brillent, les bras se tendent, impitoyables ou désespérés. Si l'on jugeait quelques gestes forcés, on recon-

naltrait néanmoins qu'ils servent à l'étonnant mouvement de l'ensemble; d'ailleurs, en vral Grec, l'artiste a su sacrifier souvent la force à l'harmonie de la ligne : témoin la figure du Perse qui s'affaisse sur son cheval, à droite; pour éviter un disgracieux mouvement parallèle des bras, sa main gauche mourante tient encore la bride invisible.

Les chasses qui ornent l'autre grand côté et un des petits sont du même style. Ce qui saisit le plus dans le détail, c'est la variété et l'énergie dans l'expression des visages : voyez l'ardeur inquiète du cavalier grec qui court sur au lion, la joie de celui qui donne le coup de mort au cerf et surtout la hâte sauvage du guerrier, casqué d'une tête de lion, qui va égorger le Perse dont le cheval s'est abattu devant lui.

Comme on se figure bien là-dessous les restes d'un compagnon d'Alexandre, d'un de ces batailleurs sans pitié et sans repos, aussi impossibles que nos napoléoniens, avec, en plus, le signe visible encore d'une race sans paille.

Et néanmoins combien tant de hardiesse et de fougue rapproche cet art du nôtre, et comme nous nous sentons loin d'Athènes! A voir ces aspects si différents d'un même idéal, on a de vastes espoirs de rénovation et de renaissance esthétiques. On voudrait voir un monument de Murat taillé dans ce beau marbre teint de sang, les pelisses magnifiques volant, les sabres et les sabretaches, et, pourquoi pas? les hauts bonnets à poil. La sculpture antique a-t-elle, ici, tenu rigueur à la réalité? Et si les Grecs brillent d'une idéale nudité sur leurs chevaux lancés, les Perses ne montrent-ils pas un costume qui se rapproche du nôtre, sauf par la coiffure qui entoure leur tête et couvre leur bouche, soulignant leur type étrange? Le souci de l'exactitude et de la vraisemblance se révèle partout, dans les armes par exemple, et aussi dans ces cadavres qui jonchent le sol, sommairement traités, d'ailleurs, comme des parties peu attachantes de l'ouvrage.

En effet, ce qu'on trouve le moins dans cette œuvre funéraire, c'est l'idée de la mort, et il en serait de même du sarcophage voisin, n'étaient ces deux monstres pensifs devant lesquels je veux m'arrêter encore.

Les deux sphinx sont assis, accolés, leurs ailes superbes dressées, remplissant l'arc surbaissé dont la belle ligne surmonte le monument. Ils sont incroyables de vérité : leurs cous de jeune fille se lient doucement à leurs corps souples de chiennes, et leurs jeunes seins fleurissent naturellement au-dessus de leurs pattes griffues. Mais ce qu'on ne peut décrire, ce sont ces deux visages, presque ronds et pourtant d'une noblesse incomparable, différents et semblables, comme ceux de deux jumelles, cette bouche et ces yeux indéchiffrables, vraiment humains, puisque les uns y voient de la tendresse, les autres de la sévérité et presque de l'ironie : sûrement ils sont recueillis, tristes et fiers, inépulsables, riches de cet infini que les Grecs sont dits n'avoir pas connu, de cette flamme de pensée voilée qui anime les œuvres de leur grande époque.

Devant ces figures connues, d'aujourd'hui et éternelles, devant ces lèvres fermées qui n'ont jamais dû sourire, même lorsqu'elles étaient de chair vivante, devant ce regard loin-

tain, qui sait et qui pénètre, on se tait, on contemple, on garde ses misérables louanges et ses humaines réflexions.

Quand on s'arrache enfin, quand on se réveille dans une rue de Stamboul, on trouve peu de charmes à la turquerie amusante et malpropre qui vous entoure : les turbans faisant ménage avec les paletots de la *Belle Jardinière* et les houpelandes doublées d'un lapin misérable, les fez de toutes teintes et de tout âge, les voiles de soie mêlée cachant des beautés pâles et douteuses, tout cela est aussi loin que notre boulevard de la dignité des anciens temps. Pour retrouver quelque chose de l'âme grecque, montons jusque'n haut de la tour du Séraskiérat, et là, le croissant éblouissant des eaux, ce fleuve marin qui gonfle son dos puissant, bleu d'acier vers le milieu et laiteux vers le bord, ces rives claires et finies de cyprès semées de pins et aux formes nettes, les îles, pareilles à de belles trirèmes dormant devant le port à l'ancre, et les monts neigeux qui relèvent l'horizon du côté de Brousse, tout cela nous fera rêver aux rivages prochains où des cieux plus purs encore ont nourri d'images arrêtées l'esprit de nos premiers maîtres et abrité leurs seines et profondes méditations...

Il y avait encore une beauté dans Tehinili-Kiosk, c'était sa solitude. Seuls deux gardiens turcs s'y promenaient paisiblement de long en large, leur chapelet à la main.

AYNARD.

COURRIER LITTÉRAIRE

Stendhal : *Lettres inédites*. — M. Gilbert-Augustin Thierry : *la Bien-aimée*. — M. Guy-Valvor : *L'Antipape*. — M. Roguelin : *Sabine*.

Les *Lettres intimes* de Stendhal ajouteront peu de chose à sa gloire, si tant est qu'elles y ajoutent. Elles sont d'un tour naturel et franc, sans affectation de simplicité, ce qui leur fait une place à part dans l'œuvre de Stendhal ; mais elles sont de peu de fond. Ce sont des lettres à sa sœur encore enfant, puis jeune fille, puis jeune femme. Sainte-Beuve s'est amusé à faire un petit chapitre d'éthique amusante sur les sœurs des littérateurs célèbres et sur leur influence possible ou probable. Il y a là les sœurs de Chateaubriand avec leur imagination funèbre et délirante ; les sœurs de Lamartine, « ce nid de rossignols », comme disait Royer-Collard, un peu traduit, je pense, par Sainte-Beuve ; la sœur de Balzac, esprit vigoureux et ferme ; la sœur de Beaumarchais, qui n'est guère autre chose que Suzanne, la gaillarde, ragaillardissante, riante et verdissante soubrette du *Mariage de Figaro*.

La sœur de Stendhal semble avoir été une fille sérieuse, intelligente, sensée et pratique. Elle est de la famille. Elle ne semble avoir rien ni de romanesque, ni de poétique. Seulement Stendhal, sans parler de son talent d'observateur, a eu, de plus qu'elle, l'esprit

d'aventures et de coups d'audace. C'est où cesse chez lui le Grenoblois avisé, adroit et prudent.

Ce qu'il dit à sa sœur, c'est, en général, assez peu de chose. Ce sont des conseils de philosophie positive et d'intérêt bien entendu. C'est quelque chose comme la « fameuse chasse au bonheur » appliquée aux femmes. Pour les hommes, selon Stendhal, la chasse au bonheur doit être hasardeuse et hardie ; pour les femmes, il semble qu'elle doive être, selon lui, circonspecte, timorée et faite comme pas à pas et à pas de loup. C'est une chasse d'oiseleur. La femme qui eût subi exclusivement l'influence de Stendhal dans son éducation eût été une sorte de Meta Holdenis. Tout cela voilé (le plus souvent) et sans trop de crudités. C'est amusant à démêler.

Il y a toute une partie littéraire dans ces lettres, beaucoup de conseils à la jeune fille sur les lectures qu'elle doit faire. Cela peut, çà et là, attirer l'attention de l'historien littéraire. On y voit que Stendhal, vers 1800, aime beaucoup Racine. Il le recommande sans cesse. Nul « modèle » meilleur à son gré. On sait à quel point il est revenu plus tard de cette erreur. Un détail curieux encore : Stendhal doit être compté désormais, ce qu'il me semble qu'on n'avait pas vu par son *Journal* et par son *Henri Brulard*, parmi les premiers admirateurs d'André Chénier. En 1802, il cite tout le passage, depuis si célèbre :

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer qu'on appelle la vie...

jusqu'à :

Lui semble un nouveau mal le plus cruel de tous.

Et il s'écrie : « Ne sens-tu pas ces vers pénétrer doucement dans ton âme, s'y étendre et bientôt y régner ? Pour moi, ils me paraissent les plus touchants que j'aie encore lus dans aucune langue. » Il y a des jugements critiques bien renversants dans Stendhal ; mais il faut lui pardonner quelque chose en faveur de celui-ci. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que dans cette lettre qui commence brusquement par cette citation, Stendhal ne nomme André Chénier que vers la fin. Toujours son goût de cachotterie, d'énigme, de demi-mystère et de demi-mystification.

Stendhal s'essaye quelquefois dans ces lettres à son rôle et à son métier de littérateur. Il y a des « portraits et caractères » çà et là ; l'un, entre autres, celui de Lucile, « la femme la plus aimable de Paris » (comme c'est en 1803, je ne sais pas qui ce peut être ; si c'était en 1892...), est tout à fait joli, et d'un tour élogieux relevé de satire, qui fait prévoir le grand peintre de plus tard. Il s'exerçait. Les études et exercices des grands hommes de lettres sont toujours intéressants à examiner.

On a voulu, en s'appliquant, trouver quelques traces de sensibilité dans ces lettres à une sœur. Quelques

traces, je veux bien. Voyons, c'est un jeu de société. Qu'aimait Stendhal? On ouvre les petits papiers. On trouve : « Les femmes. » — Oui. — « Napoléon. » — Oui. — « L'Italie. » — Les Italiennes, oui. — « Lui. » — Oh! oui!... — Et puis? « Son père. » — L'humanité générale. — « Sa mère. » — Léger scandale, vite réprimé par ce qu'on appelle *un froid*... Et puis?... Rien. Bulletins blancs... On oublie quelque chose. Le Dauphiné. Il l'aimait de cœur. Quelques demi-pages vraiment senties sur ses souvenirs d'enfance dans les *Lettres inédites*, et aussi, qu'on se le rappelle maintenant, dans ces délicieux *Mémoires d'un touriste*, qui ne sont peut-être pas à leur place dans l'estime qu'on fait de Stendhal, et que pour mon compte je préfère à ses livres sur l'Italie, bien que le misérable y professe l'horreur de la Touraine, ce qui est un blasphème.

A tout prendre, on a bien fait de publier cette liasse, qui « complète » un peu, si l'on veut; dont la postérité pouvait se passer à la rigueur; mais que les futurs portraitistes de Stendhal ne devront pas se dispenser de lire avec soin.

* * *

Je n'aime pas beaucoup l'*Occultisme*. Je puis même avouer que je l'exècre. Autant je trouve très important et très salutaire qu'on étudie scientifiquement, avec une prudence obstinée et une méfiance acharnée, qualités hautement scientifiques, les phénomènes psychiques encore obscurs, autant j'aime peu qu'on en fasse œuvres littéraires et surtout qu'on en fasse des romans. J'aime aussi peu les romans occultistes que les histoires de revenants. Les histoires de revenants sont pour les enfants : comme ils sont déjà naturellement peureux comme des lièvres, les histoires de revenants achèvent de les effrayer. Les romans occultistes sont des histoires de revenants pour femmes. Comme elles sont déjà névropathes naturellement, les romans occultistes achèvent de les détraquer. Je n'en vois pas très distinctement l'utilité. Comme Fénelon le disait du théâtre, « je commence donc par déclarer que je ne souhaite point du tout qu'on développe le goût de pareils amusements ».

Cela dit, je suis bien à l'aise pour avouer que M. Gilbert-Augustin Thierry a du talent, et je le dis avec tranquillité. *La Bien-aimée*, *Rediviva*, *la Rédemption de Larnor* sont de très jolis cauchemars, très bien composés dans leur apparence de désordre, et d'une progression savante dans l'étrangeté et dans l'effroi. On lit cela, le soir, dans une clarté douteuse, très seul (il vaudrait mieux être en hiver, dans un vieux château à rafales; mais on ne peut pas tout avoir à la fois), et l'on est sûr de dormir mal pendant toute la nuit. Pour un succès, voilà un succès. M. Augustin Thierry l'a eu avec moi, on a peu près, et il est sûr de l'avoir avec la plupart de ses lecteurs et toutes ses lectrices. A la bonne heure!

L'humanité aura toujours ce besoin-là. Le vieux Le Sage, se mourant doucement chez son fils le chanoine, écoutait avec bonne grâce son fils l'exhortant à la bonne mort et lui parlant agréablement de l'enfer : « Oui, mon fils, oui, répondait le vieux Gil Blas, oui, fais-moi bien peur. » — L'humanité dira toujours aux Augustin Thierry : « Allons, monsieur Thierry, faites-moi bien peur. Inventez-moi un frisson nouveau. » M. Augustin Thierry a à sa disposition un frisson nouveau. Il le communique fort congrûment.

Ce qu'il aime surtout dans les doctrines, disons dans la science de l'occultisme, c'est cette idée consolante que j'appellerai la métépsychose de l'amour, ou l'amour métépsychique... ce n'est pas encore cela; mais vous allez comprendre. Au Ranelagh, vers 1765, une belle dame, se promenant avec son vieux mari, vous a distingué, vous, sous votre perruque à catogan, et dans votre jolie culotte gorge-de-pigeon, et par derrière, en cachette, elle vous a donné sa main à baiser. Voilà une jolie amourette commencée. Mais vous avez perdu la dame de vue; vous ne l'avez jamais retrouvée; vous mourez sans l'avoir revue. L'amourette n'aura jamais eu qu'un premier acte, dans le sens que ce mot a au théâtre. Vous mourez désolé.

Quoi! passés pour jamais! Quoi! tout entiers perdus!

Homme de peu de foi, qui croyez que la mort est quelque chose! Homme de peu d'occultisme, matérialiste, qui croyez que quand on est mort c'est pour longtemps. « O mort, où est ta victoire? » Attendez un peu. Nous voici en 1887; vous êtes clerc d'avoué, vous allez au bal de l'Opéra, et vous soupez avec Francillon; et dans Francillon, à la chanson qu'elle chante, au timbre de sa voix, au parfum de sa main, à tout, à tout, vous reconnaissez votre dame du Ranelagh. « O mort, où est ta victoire? » En quatre ou cinq siècles, vous finirez par posséder pleinement Francillon; et voilà l'amour métépsychique.

Il est très joli, cet amour-là; il permet d'aimer dans le passé, ce qui est exquis, dans l'avenir, ce qui est assez amusant, et dans le présent, ce qui est passable; il fait s'évanouir les limites du temps et de l'espace; il donne à l'amour tout son vrai domaine, c'est-à-dire l'infini. Il flatte aussi énormément la vanité; ainsi moi, depuis que j'ai lu le volume de M. Thierry, je suis persuadé que j'ai été aimé de Marie Stuart, et je crois difficile qu'on me prouve le contraire.

On voit que les histoires de M. Augustin Thierry ne sont pas seulement effrayantes; elles ont aussi leur aspect aimable. Ce petit volume renferme, pour qui sait le goûter, bien des plaisirs.

* * *

Voici des romans socialistes. Ils abondent, les romans socialistes. Celui de M. Guy-Valvor est une œuvre considérable, très étudiée, très consciencieuse et très pas-

sionnée. Oh ! pour passionnée ! Mais n'anticipons point.

M. Guy-Valvor a souvent entendu dire, comme nous tous, car c'est encore un jeu de société : « Jésus, le Christ, s'il naissait aujourd'hui, qu'est-ce qui lui arriverait ? » Vous connaissez les réponses : « Il serait poursuivi pour réunion publique sur la voie publique, pour exercice illégal de médecine et, très probablement, il ferait, à Notre-Dame ou à Saint-Pierre de Rome, quelque incartade qui le ferait mettre en prison. » Ces réponses pharisiennes ne laissent pas d'être assez justes. M. Guy-Valvor a fait tout simplement un roman avec ses réponses.

Il suppose une petite secte de Vaudois retardataires, les Ébionites, évoluant obscurément dans un faubourg de Lyon, et le chef de cette secte, homme de très grand cœur et de très grand esprit, nouveau Christ, subit, pour imiter de trop près son maître, toutes les infortunes que j'ai dites plus haut. Il est traqué comme socialiste, il est condamné sous prétexte de médicaments distribués sans ordonnance; aigri par la captivité, il va à Rome dire je ne sais quoi de désagréable au Saint-Père; il est emprisonné de nouveau; et il ne perd jamais ni le courage, ni même l'espoir.

Le type est curieux, très fortement saisi, très bien expliqué par l'ascendance, par l'éducation, par les alentours, très bien éclairé de tous les côtés, et reste bien gravé dans la mémoire. Il doit y avoir des personnages de ce genre, et surtout il y en a eu beaucoup.

Ce n'est pas le résultat d'un petit effort que ce caractère si bien campé et qui se tient si bien pendant tout ce volume assez gros. Il y a là une véritable œuvre artistique. Je ne dirai rien des tendances de cet ouvrage, étant avant tout, ici, une critique littéraire, et admettant qu'on soit socialiste, anticlérical et tout ce que l'on voudra, pourvu qu'on me montre du talent; mais, — et ceci est encore de la critique artistique, — je parlerai du ton général de l'œuvre. Il nuira un peu à l'ouvrage auprès du grand public, autant qu'il le servira dans certains « milieux ». Ce ton, il n'y a pas à tourner autour du pot, est celui de la haine, et de la haine continue, et de la haine presque universelle. M. Guy-Valvor, je veux dire son héros, ne déteste ardemment que la bourgeoisie, la finance, la magistrature, la république opportuniste, le clergé catholique, le « socialisme chrétien », le socialisme possibiliste, le socialisme collectiviste, l'anarchisme... Il sera plus court de dire ce qu'il aime. Il n'aime que le socialisme protestant, et encore je n'en suis pas sûr; il ne doit aimer que le socialisme protestant-ébionique. Tout ce qui n'est pas la petite secte ébionite est une affreuse salade de honteuses coquinerias. Tant qu'il est en France il est en fureur contre toute la société, sauf la sienne; et quand il est à Rome, oh ! là ! non, ni Luther ni Calvin n'ont des indignations aussi virulentes contre la grande sentine d'impuretés.

En deux ou trois pages, à la fin, l'auteur essaye, un

peu tard, de faire oublier ses violences par un vague rappel à l'indulgence et à la charité; mais pendant trois cent quarante pages, ce qui règne, ce n'est ni la charité ni l'indulgence, et de ce ton constamment tendu, et de cette pensée constamment amère, l'impression reste, qui est pénible.

Dirai-je tout ? Moi, personnellement, c'est cela même qui m'a intéressé prodigieusement pendant cette lecture. Rien ne m'a paru curieux comme de me trouver, en 1892, en face d'une âme qui est celle de Théodore de Bèze ou d'Agrippa d'Aubigné, où la colère et la haine politique et religieuse ont une vigueur, une âpreté, un élan, une *fraicheur*, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes primitives et tout antiques. Mais je ne réponds pas que ce dilettantisme, très sincère chez moi, et où je ne me suis nullement entraîné, soit très commun chez les lecteurs ordinaires de romans. Tant y a que l'*Antipe* est une œuvre vigoureuse, et que seul un homme de talent a pu écrire.

*
**

Sabine aussi est un roman socialiste; mais sans rien d'anticlérical. M. Louis Roguelin, dont le premier essai, *L'Étreinte*, n'avait fait concevoir que des espérances, nous donne aujourd'hui un roman où il y a de très sérieuses qualités. C'est l'histoire d'une jeune femme qui est née pour l'amour-passion, pour parler Stendhal, comme du reste la plupart des femmes, et qui ne rencontre que des hommes capables seulement d'amour-amitié, comme du reste la plupart des hommes. Elle rencontre son mari d'abord, dévoué, serviable, prodigue de soins, sûr, fidèle, confiant, enfin le véritable ami; et cela ne lui suffit pas, bien entendu. Elle rencontre ensuite « l'ami du mari », comme vous vous y attendiez. Mais, avec un tour d'esprit un peu plus artistique peut-être, l'ami du mari est dévoué, serviable, prodigue de soins, sûr, confiant et fidèle. Il paraît qu'ils sont tous comme cela. Entre eux, c'est très bien; mais avec une pauvre petite femme, ce n'est pas cela qu'il nous faut. C'est à désespérer de la vie. Elle en désespère en effet. « Désespère et meurs ! » Elle meurt, en effet.

Je crois qu'elle avait autre chose à faire. A chercher plus longtemps, elle aurait certainement trouvé quelqu'un qui, n'étant ni dévoué, ni serviable, ni prodigue de soins, ni sûr, ni confiant, ni fidèle, eût été, à ces signes, immédiatement reconnu pour l'amant passionné, l'amant qu'on adore; et elle l'eût aimé ainsi qu'on aime à l'ordinaire ces hommes-là. Elle a désespéré un peu trop tôt. Il ne faut jamais rien précipiter. Évitions une bête indiscrette.

L'histoire de cette bécassine infortunée est contée par M. Roguelin avec netteté, sûreté et délicatesse. Quelques remplissages peut-être dans la première partie. Mais toute la seconde expérience, toute l'histoire de Sabine avec « l'ami du mari » est précise, sobre et très

orte. Notamment la grande scène de l'adieu, de la séparation, la grande scène du IV, comme nous disons au théâtre, est un morceau traité avec une largeur et une fermeté peu communes. M. Roguelin pourra nous donner des choses excellentes. Moins de descriptions, où il réussit peu, et moins de dialogues, — les siens sont pénibles parfois, et en tout cas sont trop nombreux, — et il restera avec ses qualités d'observation et son art de la composition, qui sont très appréciables, et avec une curiosité psychologique assez pénétrante. C'en est assez pour faire des progrès rapides dans la carrière.

Et le socialisme dans tout cela? Le socialisme de *Sabine* est un peu hors d'œuvre. Il est dans les conversations. C'est un bon socialisme courant, et tel que nous le retrouvons un peu partout, surtout depuis le célèbre roman de Bellamy. Mais ce n'est que je félicite singulièrement M. Roguelin, c'est de n'avoir pas esquivé, comme font en général tous les romanciers socialistes, et même les socialistes qui ne sont pas romanciers, la grosse difficulté de la chose. Un des personnages s'écrit à un moment de la discussion : «... Les socialistes auront à vaincre un ennemi bien plus redoutable que le capital ; l'égoïsme. » L'apôtre répond : « L'égoïsme disparaîtra faute de son objet : l'intérêt. La nature humaine se modifiera, parce que l'influence du milieu collectiviste détruira les instincts individualistes. » Nous voilà précisément, et rarement la question a été si bien posée. Le socialisme détruira l'égoïsme ; et, pour fonder le socialisme, c'est tout l'égoïsme humain sur toute la planète qu'il faut détruire. Cela, comme dit Pascal, forme un cercle d'où bienheureux seront ceux qui pourront sortir.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

Revue de fin d'année.

J'ai, en ce moment, entre les mains, une intéressante collection de *Revue de fin d'année*; non pas, peut-être, une collection complète, mais des spécimens de chaque époque, assez au moins pour pouvoir suivre depuis près de cent ans le développement du genre. Voulez-vous, en ce moment où le théâtre chôme, que nous les feuilletons ensemble?

**

Pour la période révolutionnaire, voici, je ne dis pas une revue, mais une pièce d'actualité assez curieuse : *L'Intérieur des Comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes, comédie en trois actes, en prose, du citoyen Ducancel* (8 floréal an III), éditée chez Barba. Comme théâtre, c'est la nullité même. La scène se passe dans le Comité révolutionnaire de Dijon. Aristide, « ancien

chevalier d'industrie », président du Comité, Caton, « ancien laquais escroc, grand aboyeur », Scévola, Brutus, Torquatus..., etc., membres du Comité, complotent la perte de Dufour père, « honnête homme persécuté », et de sa famille; le Comité va triompher quand la nouvelle de la mort de Robespierre arrive : les bons triomphent et les méchants tremblent.

Cela est fort simple, comme vous voyez. Il faut croire que les tableaux successifs du Comité produisaient cependant un certain effet, car voici la note de l'éditeur que je lis en tête de la brochure :

« A la quarante-huitième représentation, j'achetai *L'Intérieur des Comités révolutionnaires*. Quelques personnages influents alors, se croyant mis en scène dans les rôles de cette pièce, et effrayés par l'effet qu'elle produisait sur le public qui s'y portait en foule, bien que plusieurs années se fussent écoulées depuis la Terreur, parvinrent à suggérer à l'autorité que le succès de cette pièce était un scandale, et à la cinquante et unième représentation défense fut faite de la jouer. »

Plusieurs années depuis la Terreur!... Il y a tout juste neuf mois entre le 9 thermidor et la représentation de la pièce; on vivait vite, à cette époque!

Naturellement, les personnages sont divisés en deux catégories bien distinctes. Dufour, sa famille et ses amis : tous vertueux, probes, patriotes, généreux et abondant en tirades grandiloquentes : parfois l'indignation leur inspire des comparaisons un peu surprenantes : « *La Correspondance des cannibales* serait moins effrayante! » s'écrit Dufour fils, en lisant une lettre de l'accusateur public; ils sont tous des héros, tous parents, amis, et jusqu'aux domestiques, ils le sont même avec quelque intempérance : l'un d'eux, venant demander au Comité un certificat de civisme, en profite pour lui dire son fait et pour traiter les membres d'assassins. Au contraire, Aristide, Brutus, Scévola et les autres sont des greddins, des voleurs et des brutes; ils le sont avec quelque uniformité. Scévola propose d'expulser des comités ceux qui ne savent ni lire ni écrire.

CATON, avec colère : « Je demande que Scévola soit rappelé à l'ordre pour sa motion feuillantine et incendiaire, qui ne tend à rien moins qu'à dépeupler les comités. »

Vous voyez la note. Les indications de scène sont également de la plus évidente partialité; Dufour et ses amis « se redressent », leurs voix sont fortes, mâles, énergiques; ils parlent « avec noblesse, avec hauteur »; les autres « baissent la tête », ont le regard faux, la voix hypocrite; même deux agents du Comité, personnages muets, sont « à figure pâle et à moustaches ». — Et, certes, tout cela nous paraît maintenant un peu puéril, et si je puis dire un peu « guignol »; mais songez à l'époque. Il y a certaines

scènes, celle, par exemple, où le Comité traduit à sa façon les réponses du domestique de Dufour, qui devait sembler effroyables à tous ceux qui, un an auparavant, avaient couru les mêmes dangers. Je vous assure qu'à côté des *Aristides modernes*, le *Thermidor* de M. Sardou est un drame jacobin, et la pièce n'a été interdite qu'à la cinquante et unième représentation !

Une remarque sur le style : il est lamentable, comme dans toutes les pièces du temps ; mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à travers le fatras des périphrases et des images, on retrouve comme un fond de Beaumarchais, un Beaumarchais de l'an III, bourré de phraséologie révolutionnaire ; je prends, au hasard, cette tirade d'Aristide :

« Jadis en talons rouges, la brette au côté, le chapeau panaché sous le bras, tout brillant de soie et dorures, brûlant le pavé de Paris sur un char léger que traînait un coursier fringant (!), éclaboussant insolemment ces pauvres piétons dont je suis aujourd'hui le très humble adulateur ; marquis dans un quartier, duc et pair dans un autre, et fils d'un chétif bourrelier de campagne pour moi seul ; passant les jours dans les boudoirs de nos courtisanes, et les nuits dans les tripots... »

Cela ne ressemble-t-il pas à une déplorable traduction du monologue de Figaro ?

Mais que les comédiens qui jouaient cette pièce devaient être heureux !...

*
**

Il faut un état, ou la Revue de l'an VI, proverbe en un acte, en prose et en vaudeville, par les citoyens Léger, Chazet et Buhant.

Cette fois, c'est vraiment une revue ; la donnée est d'une ingénuité extrême, mais les auteurs ont imaginé une sorte d'intrigue qui leur permet de passer en revue, non pas encore les événements de l'année, mais les ridicules généraux dont ils ont été frappés. M. Dupont, marchand de drap et « original », ne veut marier sa fille Félicité qu'à un homme qui aura été parfaitement heureux pendant l'an VI. Pourquoi l'an VI ? « Parce que c'est le plus près de nous, » répond-il avec simplicité. Duval, amant de Félicité, se déguise successivement en libraire-éditeur, en parfumeur, en maître de danse, en peintre, en « entrepreneur de lombard » et en diseur de bonne aventure. Il vient trouver Dupont, qui, — avec une complaisance où les nourrissons du Théâtre-Libre trouveraient évidemment quelque trace de convention, — s'étonne de voir heureux un libraire, un peintre, un danseur, etc. Et vous voyez la réponse : « Comment ne serais-je pas heureux, puisque... ». Suit un couplet sur les mœurs. En voulez-vous quelques échantillons ? Duval, en parfumeur, conte qu'il a vendu de tout. Mais :

Comme nos écrits et nos mœurs
N'avaient plus la pudeur pour base,
A nos femmes, à nos auteurs,
Ma sœur n'a pas vendu de gage.

Il n'y aurait pas grand intérêt à multiplier les citations ; en voici cependant une assez curieuse, étant donné le ton général de la pièce. Duval, en libraire, reconnaît que Molière et Racine sont un peu délaissés.

DUPONT. — Et par quel motif ?

DUVAL. — Il est bien simple :

Molière ne fait pas pleurer,
Et Racine ne fait pas rire.

N'est-il pas amusant de voir la théorie de la différence des genres, chère à nos classiques, proclamée dans un vaudeville qui se chante, s'il faut tout vous dire, sur l'air : *Mon père est un pot* ?

Chose étrange, la *Revue de l'an VI* ne renferme aucune allusion aux événements récents ; à peine en pourrait-on trouver une dans cette fin de couplet :

L'enfer peut reprendre ses diables,
La terre en produit bien assez.

C'est l'année de la campagne d'Égypte ; il n'en est pas question une seule fois. La censure du Directoire n'aimait pas sans doute qu'on parlât du vainqueur d'Arcole et de Rivoli ; il n'est rappelé que par cette unique phrase : « Les modèles de peinture ne manquent pas, maintenant que nous possédons toutes les richesses de l'Italie. » De celui qui les avait conquises, pas un mot.

*
**

En 1810, par exemple, il prend sa revanche. *Monsieur Dureliet, ou petite Revue des embellissements de Paris, par MM. Barré, Radet et Desfontaines* (Paris, 1810, chez Fage). — Cette année-là, l'Institut avait proposé pour le concours de poésie les embellissements de Paris. La scène se passe à Saint-Vrin, « bourg éloigné de Paris de plusieurs milles ». M. Dureliet a construit un plan en relief de Paris ; il a grand-peine à suivre les progrès incessants que Napoléon fait faire à sa capitale :

En petit même, on ne peut pas faire
Ce que cet homme-là fait en grand.

Il croit cependant y être arrivé ; il invite ses concitoyens, y compris « Martial, militaire vétérans », à venir admirer son chef-d'œuvre. Ferdinand, jeune peintre et amant de Victorine, fille de M. Dureliet, affirme que son futur beau-père a oublié le plus bel ornement de Paris. Dureliet le nie, et il est entendu que si Dureliet a raison, le mariage de Ferdinand, jeune peintre, sera retardé de deux ans. Ne chicanons pas l'auteur sur son point de départ, dit notre maître, M. Sarcey. On apporte le plau, on cite tous les monu-

ments nouveaux, et vous jugez les « pointes » des vau-devilles :

Celui que suivent à la fois
Et la justice et la victoire
Devait placer le temple de la gloire
En face du temple des lois.

Dur relief triomphe, Victorine soupire, Ferdinand, de l'aveu de tous, a perdu son pari, mais il semble bien sûr de lui. Tout à coup (ici je copie littéralement) « il frappe dans ses mains, et à ce signal le pavillon s'ouvre et laisse voir une figure allégorique représentant la Ville de Paris, tenant le portrait en transparent de S. M. l'impératrice Marie-Louise, avec cette inscription : *Voilà mon plus bel ornement. Le changement se fait au bruit d'une fanfare que joue l'orchestre.*

Vous comprenez maintenant pourquoi Ferdinand était un jeune peintre... Le théâtre est l'art des préparations. Et voici les derniers vers du couplet final :

Paris languit en son absence,
Mais que son retour est charmant !
Tout embellit par sa présence :
Louise est de Paris le plus bel ornement (3 fois).

* *

Avant de terminer ce premier article, je veux vous donner un échantillon de poésie familière et, j'ose le dire, utilitaire. Cela s'appelle *le Chansonnier aux portiques, ou Coup d'œil d'un amateur sur l'Exposition des produits de l'industrie française de l'an 1806*. C'est une sorte de guide, en vers, et en vers d'un comique irrésistible; il y a une cinquantaine de huitains devant lesquels je demeure perplexé et hilare, me demandant ceux que je vais vous citer. J'en prends au hasard, et je respecte scrupuleusement la disposition typographique, qui, à elle seule, est sans prix :

Portiques n° 7, 32 et 61. . . La très fertile gravure
Multipliant la Nature
Fait qu'aisément chacun met
Le Monde en son cabinet.
— n° 90. Le beau monument du Louvre,
Par BALTARD, se trouve ici;
Avec plaisir on découvre
— n° 20. Les fameux PIRANÉSIS.

Un autre :

Vivent nos manufactures,
Pour bonnets et couvertures !
La fabrique où chacun court
Est celle de LIANCOURT :
On cite la couleur fine
De JOUY, pour le bon teint;
Enfin, sans aller en Chine,
Nous avons de beau nankin.

Salle n° 11. Les fleurs artificielles
Font le charme de nos belles;
Portiques n° 63 ou 76. . . Nos cuirs fins, noirs et luisants,
Attirent nos jeunes gens;
Le spéculateur habile
— n° 44. Court aux laines des brebis,
— n° 45 et 63. Et nos dames de la ville
Vont voir les schals de méris.

Portique n° 80. La quatre-vingtième case
Vous offre un superbe vase;
Sa grande dimension
— n° 89. Mérite l'attention;
Par son art l'orfèvrerie
— n° 14 et 15 Vaut plus que son pesant d'or;
L'art de la serrurerie
Peut répondre d'un trésor.

. . . Et il y en a encore quarante-six de cette force! je suis navré de ne pouvoir vous les citer tous. A la semaine prochaine pour les Revues de fin d'année sous la Restauration et le gouvernement de Juillet.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

A Clairvaux.

Je ne l'ai aperçu qu'une fois, qu'un instant, le vieux Feuvrier, le docile complice de Triponé, qu'on va bientôt relâcher, nous disent les feuilles; et cependant, jamais, je crois, je n'oublierai cette fugitive entrevue.

C'était en septembre dernier. J'avais été passer quelque temps chez un ami, à Clairvaux-sur-Aube, un charmant pays, pur, lumineux et rafraîchi de larges brises.

Une colline basse et boisée, au flanc de laquelle s'étagent les bicoques du bourg. En bas de la pente, de vastes prairies que coupe l'Aube, coulant mince et limpide entre deux haies de saules pâles. Puis, à l'extrémité des plaines, dans le lointain, d'autres collines boisées. Une piste de cirque immense et verte, voilà ce qu'est devenu le cloaque fangeux qu'on nommait autrefois la « Vallée de l'absinthe », voilà l'œuvre de cet ingénieur héroïque, de ce génial terrassier que Bossuet loua surtout pour sa piété, de l'illustre saint Bernard.

Il y a huit cents ans qu'animé d'une foi invincible et poussé par le désir de donner à l'abbaye de Cîteaux une fille nouvelle, il entreprit de transformer en claire vallée la sombre vallée de l'amertume, et aujourd'hui encore on retrouve partout alentour les signes de ses valeureux efforts et de sa grandiose puissance.

A mi-côte de la colline se dresse, parmi des arbres, sa colossale statue de pierre. Avec ses gros yeux sans regard, ses longs bras étendus, il semble plutôt dominer que bénir la contrée environnante, — son fief et sa création.

C'est au pied de cette statue que souvent, avec mon ami, vers la fin de la journée, nous allions nous reposer. De là on découvre les prés du fond où parfois jadis la Vierge apparaissait, encourageante, aux moines moissonneurs. On y assiste aussi à des couchers de soleil que les Clairvallois proclament les plus beaux du

monde et qui, en réalité, ne sont pas moins beaux qu'ailleurs.

Mais ce qui m'attirait principalement vers ce belvédère, c'était la vue de cette énorme masse de bâtiments gris, qui est tout Clairvaux, qui fut jadis l'Abbaye, et qu'on appelle maintenant la Maison Centrale.

En vain mon ami me signalait les superbes empouprements du ciel, l'ampleur de l'horizon, et aussi les petites troupes des ligurands de la compagnie de garde qui regagnaient en flânant leur casernement, mes yeux revenaient toujours vers la maison pleine de criminels, vers la maison de mystère, vers la maison véritablement centrale, dont je seruais les préaux déserts et les hautes bâtisses silencieuses.

Huit siècles auparavant, presque autant qu'à l'heure présente, beaucoup d'hommes avaient souffert là-dedans. La règle de l'Abbaye était si féroce que saint Bernard avait pu enlever au comte de Champagne un scélérat qu'on menait au supplice, lui jurant que cinq années de Clairvaux seraient une plus sévère expiation que trois jours de gibet. Nul manquement n'était absous; et quelquefois le supérieur obtenait, dans son impitoyable surveillance, le secours de coadjuteurs célestes. Un soir, par exemple, il remarqua près de chacun de ses moines des anges qui, pendant la prière, prenaient des notes en trempant leur plume dans de l'encre d'or, dans de l'encre d'argent ou dans de l'eau pure, selon les mérites ou les démérites de celui qu'ils observaient. Les moines qui avaient été notés à l'eau pure furent cruellement réprimandés et châtiés. Il ne fallait rien moins qu'une telle rigueur pour assurer, au début, la ferveur constante de la foi et le dessèchement rapide des marais voisins.

Pourtant ces ingénieux parallèles me semblaient insuffisants. J'avais hâte de satisfaire ma curiosité attendrie, de connaître la vie des malheureux qui turbinait derrière ces murs, de les voir surtout, de les voir.

Un matin enfin, mon ami m'annonça que le directeur, un lettré tout à fait aimable, nous donnait l'autorisation de visite; et, après déjeuner, par un soleil très chaud, nous nous acheminâmes vers la Maison Centrale.

*
**

Jusqu'à la prison, nous restâmes sans rien dire.

J'étais bizarrement ému, — le cœur serré comme à l'approche d'une démarche grave, en pensant que j'allais bientôt pénétrer dans cette terrible cage à hommes, me trouver soudain parmi un troupeau d'êtres exceptionnels, parmi des individus réprouvés qui n'étaient plus libres, au milieu d'une tourbe asservie de brigands authentiques.

Je passai donc avec indifférence à travers les spacieux et nus appartements destinés aux prisonniers politiques. Je contemplai distraitemment la fenêtre élégiaque d'où le duc d'Orléans guettait la venue de son fidèle Luynes. Je parcourus sans émoi les charmes du jar-

din XVIII^e, où le gentil conspirateur venait humer l'air salubre de la vallée.

Ces lieux historiques ne me captivaient pas. C'était dans l'habitation des autres que je demandais à être introduit, dans la maison des vrais criminels, des chou-rineurs, des cambrioleurs, des putoins et des escrocs.

Un tour de clef à une petite porte, au fond de la grande cour extérieure où s'agitaient, sous le vent, des marronniers épais: un degré à franchir; puis la porte se referma, claquant comme une grille de ménagerie. Nous y étions.

Une cour solitaire d'abord. Personne. Aucun bruit, sauf celui des machines qui, à l'intérieur, roulaient et gémissaient. Personne dans les antiques escaliers de pierre. Personne dans les antiques couloirs à lourde voûte cintrée. Personne dans les dortoirs, dont les vieux criminalistes se plaisent à nous dépendre avec une voluptueuse horreur les nuits épouvantables. Personne dans le réfectoire, semblable, avec ses banquettes serrées, à un étroit et gigantesque wagon. Personne nulle part; chacun au travail.

Mais, tout à coup, comme nous traversons une autre cour, à quelques pas de nous, un homme brun surgit. C'en était un. C'était un des quinze cents que je voulais voir, un des parias, un des bannis, un des pauvres bougres.

Il portait un béret basque en bure brune, une veste et un pantalon de même étoffe; et vite, lorsqu'il nous aperçut, il détourna sa face glabre, dont la barbe mal rasée avait enduit les joues et le menton comme d'un vernis noirâtre.

Moi aussi je me détournai machinalement, sans l'examiner, malgré l'élan contraire de ma curiosité. Je m'étais senti rougir violemment, le cœur me battant très fort, comme si j'eusse commis une action maladroite, inconvenante; et, pendant la première demi-heure, le même scrupule ne cessa de me gêner. Chaque fois que nous rencontrions un détenu, je baissais la tête, je n'osais le dévisager ouvertement, par peur de l'humilier, de le blesser, de l'insulter de mes regards d'homme libre. Il me semblait que nous avions tort, nous la Société, nous la Probité, nous l'Honorabilité, de poursuivre, de relancer ces misérables jusque dans la géole de supplice où nous les avions chassés et relégués. N'était-ce pas leur *home* que cette prison, leur cercle, leur foyer; et n'y avait-il pas indiscrétion méchante de notre part à venir ainsi les troubler dans cette intime retraite où ils croyaient leur infamie bien cachée, en sécurité, à l'abri désormais de tous les yeux honnêtes?

Questions délicates auxquelles je ne songeai plus à répondre lorsque nous entrâmes dans les forges de la prison, car le spectacle y était trop étrange et trop poignant pour ne pas étouffer les hésitations pitoyables.

Ils étaient là, épars à travers l'atelier immense, une centaine de filous ou d'assassins, à figure rasée et pan-

alons blancs, tranquillement occupés à fabriquer des lits en fer. Ils étaient là une centaine d'escarpes et de faussaires peinant en silence, pliés sur la lourde besogne, au mépris de leurs aptitudes spéciales, maniant les pesantes ferrailles, attirant les fournaises rutilantes de leurs mains débiles qui, autrefois, peut-être, avaient ciselé des bibelots gracieux, aligné sur les registres des chiffres corrects, aisé des rubans de satin ou soutenu la taille des danseuses dans les bals publics. Ils étaient là une centaine de malandrins sombres et pareils, indistincts sous leur uniforme, masque imberbe, à peine différenciés par l'âge qui donnait aux jeunes l'air de potaches, aux adultes l'air de larbins, aux vieillards l'air de villageois; et tandis que, autour d'eux, tournaient les gardes-chiourmes qui remplacent aujourd'hui les doux anges gardiens du temps de saint Bernard, ils travaillaient, sans un mot, sans un sourire, glissant seulement vers nous un regard timide, furtif, fuyant quand nous passions près de leurs établis ou de leurs enclumes. Mais je ne m'inquiétais plus de ces regards honteux.

Un désir unique m'avait saisi : de savoir la vie tragique de ces bons ouvriers, de ces forgerons glabres, qui tous étaient tombés au crime, tous avaient volé, frappé ou tué, tous tenté le faux, l'effraction ou le meurtre.

L'un d'entre eux, un petit récidiviste maigriot, portait, résumée sur ses bras, l'histoire de ses passions et de ses malheurs. Tatoués en bleu sur son bras droit, deux portraits de femmes; un seul sur le bras gauche. Ces trois têtes étaient finement dessinées, jolies de la joliesse un peu vulgaire des Grévin. Au-dessous de chacune, une date et un nom se lisaient auxquels correspondaient sans doute les trois condamnations que le petit maigriot avait déjà subies.

Celui-là, au moins, on pouvait conjecturer que c'était l'amour qui l'avait conduit ici. Mais les autres déçus? Les autres potaches, larbins et paysans? Défense de leur parler, défense de les interroger!

Rarement le gardien qui nous guidait consentait, sur notre prière, à nous informer. C'étaient alors des renseignements extraordinaires, stupéfiants :

« Ce gros là-bas? Un caissier. Il a détourné une dizaine de louis : deux ans. Lequel voulez-vous dire? Ce contremaitre? Un ancien agent d'affaires. Il a fraudé; c'est la seconde fois. Une économie bête. Il a imité le timbre de l'État pour éviter de payer quinze francs de papier timbré : il en a pour trois ans... »

Nous demeurions, mon ami et moi, muets, interloqués, nous confiant d'un œil sympathique l'effacement que nous causaient ces révélations. Nous avions beau avoir été nourris des principes sacrés de la criminalogie; nous avions beau savoir que la société a le droit de se défendre, nous trouvions, secrètement, la parade un peu rude.

C'est à la lueur de tels souvenirs qu'il faut apprécier la conduite irrévérencieuse de certains condamnés

qui ne sont pas initiés comme nous aux beautés de la jurisprudence; et rien ne vaut une visite à une maison centrale pour nous expliquer l'irrésistible envie qui pousse quelquefois ces malotrus ignares à viser de leur soulier le ministère public ou à traiter de ruminants nos magistrats les plus éclairés.

**

Cependant notre guide nous avait invités à sortir, car, l'heure de la soupe ayant sonné, les ateliers lentement se vidaient.

De tous côtés débouchaient de longs monômes d'hommes bruns, de longs monômes de potaches, de larbins, de paysans à bérêt brun, à veste brune. Ils marchaient à la file en scandant le pas. Il y en avait de tout jeunes, presque enfants, suivant de tout vieux à cheveux blancs, les joues poudrées de courts poils blancs. Il y en avait à la barbe drue, présage d'une libération prochaine. Il y en avait de minces et de trapus. Il y en avait même de rabougris et d'estropiés qui boitaient, clochaient, sautillaient, en appuyant sur une béquille leurs frêles corps d'aigrefins. Les pieds choquaient le sol. Les files se rencontraient, marquaient le pas; une, deux! une, deux!

— Tenez! dit le guide, ce grand-là qui arrive, ce grand vieux sec, c'est Feuvrier, vous savez bien, Feuvrier, de l'affaire Triponé?...

M. Feuvrier, le brave bourgeois, l'irréprochable père de famille, le ponctuel expéditionnaire, c'était maintenant une sorte de vieux rustre, vêtu de bure, la face imberbe creusée de rides profondes, traînant ses sabots au milieu d'une bande de forçats, un souteneur devant, un faussaire derrière. Une! deux! Une! deux! M. Feuvrier approchait. Il passa près de nous la tête droite, mais les yeux obstinément fixés aux talons du souteneur, son chef de file. Puis, au coin d'un mur, la séquelle tourna, la haute silhouette de M. Feuvrier disparut à larges enjambées. Derrière lui, le faussaire se hâtait pour le rejoindre. Il allait manger, M. Feuvrier, dévorer une vilaine pitance, parmi des malfaiteurs grossiers, reprendre des forces pour continuer cette existence atroce. Et quelques-uns pourtant avaient, lors du procès, nié sa culpabilité, se portaient encore garants de son innocence...

— Messieurs, si vous voulez venir par ici, il est temps de partir.

La visite était finie. Sur le seuil, le gardien ajouta complaisamment :

— Et demain, demain, ce sera encore plus dur qu'aujourd'hui.

— Ah! pourquoi?

— Parce que c'est dimanche! Le dimanche, c'est leur pire jour. Ils n'ont pas le droit de travailler. Le matin, ils vont à la messe. Ensuite, depuis dix heures, ils marchent en file autour des cours. Un quart d'heure de repos, et ils recommencent à tourner, à droite d'abord et puis à gauche, vous comprenez?...

*
**

Le lendemain, après une excursion aux environs, nous rentrions à Clairvaux. Durant toute la route, je n'avais cessé de songer aux détenus de là-bas, qui marchaient, marchaient, marchaient depuis quatre heures déjà à travers les cours, silencieux, exaspérés, sans que nulle foi les soutint, nul espoir, sinon celui de rancunes à satisfaire, d'affreux forfaits à accomplir. Soudain, comme nous dépassions les premières maisons du bourg, un air de musique résonna, une espèce de brutal quadrille de beuglant poussé par des cuivres rauques. Nous prêtâmes l'oreille. Cela venait de la gauche ; on eût dit de la Maison Centrale.

— Allons-nous voir ?

— Je veux bien.

Nous ne nous étions pas trompés. Au centre de la vaste cour extérieure, sous les fenêtres du directeur, près des marronniers épais, un orphéon exhalait ses fanfares.

Et les exécutants, ce n'étaient pas des habitants du village, ce n'étaient pas les lignards de la compagnie de garde. Les orphéonistes, c'étaient des prisonniers, des hommes bruns au visage glabre ; et bien qu'il n'y eût personne dans la vaste cour, hormis nous et quelques femmes de gardiens, ils jouaient avec autant d'émulation, autant de fougue que si une foule les eût écoutés.

Le chef de musique, un ancien soldat, — vingt ans de détention pour tentative de meurtre sur un supérieur, — les menait ferme, militairement ; et je voyais son bras chamarré de galons bleu pâle, ce même bras qui avait donné le coup de surin, s'agiter despotiquement, battre la mesure d'un geste autoritaire et sec, tandis que son œil réprimandait un bugle inattentif ou un trombone retardataire.

Entre les murs gris et les bâtiments muets, des airs joyeux, des morceaux de danse, des pas redoublés, des marches et des quadrilles retentissaient dans la solitude de la cour d'une façon lugubre.

Notre guide de la veille était venu s'asseoir à côté de nous, sur un banc de pierre.

— Hein ! cela vous étonne, messieurs ? Oui, c'est une faveur que M. le directeur accorde à ceux qui savent la musique de jouer comme ça une heure chaque dimanche.

Alors je devinais pourquoi ces infortunés soufflaient aussi vaillamment dans leurs instruments d'argent et de cuivre.

Ce n'était pas en vue de plaire à M. le directeur.

Ce n'était pas pour réjouir les femmes des gardiens

Ce n'était même pas par amour pour la mélodie.

C'était simplement pour ne pas tourner du matin au soir autour des préaux comme faisaient les autres comme faisait M. Feuvrier, à droite d'abord et puis à gauche, vous comprenez !

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES ADAPTATIONS THÉÂTRALES DE MARTIN CHUZZLEWIT.

Dans la préface d'une édition nouvelle des œuvres de son père, M. Charles Dickens junior cite les diverses tentatives faites pour transporter au théâtre le roman de *Martin Chuzzlewit*, qui est, avec les *Papiers Picouick*, le plus populaire des ouvrages de Dickens auprès du public anglais, et cela non point à cause de la profonde émotion de ses scènes dramatiques, ni à cause de l'extraordinaire beauté morale des caractères de Tom Pinch, de sa sœur et de l'adorable Mary Graham, ni parce que c'est le roman le plus illuminé de vie de tous les romans qui existent ; car, pour ses compatriotes, Dickens a toujours été non seulement un auteur comique, une façon d'Henri Monnier, avec malheureusement des théories morales bien déraisonnables, mais au fond si drolatique et si bon enfant ! Aussi la popularité de Martin Chuzzlewit est-elle toute due au caractère de la sage-femme, Mrs Gamp, et de son amie, Mrs Harris, qui en vérité n'existe pas, mais dont Mrs Gamp invoque sans cesse l'autorité. Ces deux personnages, d'un ordre de plaisanterie un peu bas, sont pour toutes les classes de la société anglaise, depuis cinquante ans, une intarissable source d'admiration. Aussi est-il intéressant de voir que des dix pièces qu'on a tirées de *Martin Chuzzlewit*, la plupart sont des farces, avec Mrs Gamp pour personnage principal. Il y a même eu deux pièces intitulées *Mrs Gamp* et une *Mrs Harris*. Toutes ces comédies paraissent d'ailleurs avoir été d'une niaiserie sinistre, à en juger par ce qu'en dit M. Charles Dickens.

*
**

L'ŒUVE DES BAS-BLEUS ANGLAIS.

On publie en ce moment à Londres une très belle édition complète, et pour ainsi dire classique, des romans de Jane Austen, qui, à son mérite littéraire propre, joint encore le mérite d'avoir été la première en date des grandes romancières anglaises. Miss Jane Austen était née en 1775 ; elle est morte en 1817, après avoir mené à la campagne la vie la plus calme et la plus idyllique, toute consacrée à la rédaction de six romans, qui tous les six sont restés longtemps fameux et sont encore d'une lecture courante : *Oignell et Préjuqué*, *Sagesse et Sensibilité*, *L'abbaye de Northanger*, *Mansfield Park*, *Emma* et *Persuasion*. Ce sont de longs romans de mœurs à très nombreux personnages, dans le genre des romans de Fielding, mais avec toujours des intentions morales très accentuées et une tendance sentimentale qui rappellent plutôt Richardson. Mais les romans de miss Austen diffèrent de ceux de Fielding et de Richardson par un charme tout spécial de douceur, de naïveté, d'intime familiarité. Aucun autre écrivain n'a donné une aussi fraîche et gracieuse peinture des mœurs provinciales anglaises, avec une aussi grande variété de détails touchants ou comiques. Et comme, en outre, miss Austen, au contraire des romancières anglaises d'aujourd'hui, écrivait dans une langue très pure et très soignée, on comprend que plusieurs parmi les plus grands esprits de l'Angleterre contemporaine lui aient gardé un culte tout spécial. Macaulay, par exemple, déclarait l'aimer à l'égal de Shakespeare. Walter Scott ne se lassait pas de la lire. Charlotte Brontë, au contraire, l'avait en exécution, la jugeant trop fade et trop maniérée.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5

TOME L

30 JUILLET 1892.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Paul Margueritte.

M. Paul Margueritte fut connu tout d'abord du grand public par sa signature mise au bas de ce qu'on appela la Protestation des Cinq.

Il n'y a guère plus de quatre ans, le *Figaro* publiait un manifeste dans lequel cinq jeunes romanciers naturalistes rompaient en visière à M. Zola. L'inspirateur de ce manifeste, M. Paul Bonnetain, s'était mis en rapport avec M. Lucien Descaves, qui partageait sa vertueuse indignation, et c'est sous leurs auspices à tous deux que fut menée contre le patriarche du naturalisme une campagne dont il parut d'ailleurs n'être que fort peu ému. M. Zola, ne visant pas encore à l'Académie, écrivait en ce temps-là un roman fort peu académique : *la Terre*. Les honnêtes gens étaient scandalisés, et il y avait bien de quoi. M. Bonnetain et M. Descaves se dirent apparemment que la morale exercerait sa vindicte avec d'autant plus d'éclat, si ceux-là s'en faisaient les ministres qui, jusqu'alors, avaient tenu M. Zola pour leur maître, ceux que le public connaissait comme ne poussant pas, en matière d'art naturaliste, leurs scrupules de pudeur jusqu'à la pruderie ; et voilà comment l'auteur de *Charlot s'amuse* s'adjoignit celui de *Sous-ouïs* pour protester contre le cynisme maniaque de M. Zola.

Le manifeste des Cinq portait encore, avec le nom de M. Guiche, qui paraît n'avoir eu dans l'affaire qu'un rôle assez effacé, ceux de MM. J.-H. Rosny et P. Mar-

gueritte. M. Rosny tint la plume. Quant à M. Margueritte, il se contenta de donner, par lettre, pleins pouvoirs à MM. Bonnetain et Descaves. M. Margueritte était-il en lointain pays? Ou bien ne jugea-t-il pas à propos de se déranger? C'est un point sur lequel les renseignements me manquent, et je n'en suis pas autrement fâché, rien ne m'empêchant ainsi de choisir entre les deux interprétations celle que je préfère.

Mais pourquoi donc M. Paul Margueritte montra-t-il quelque indifférence? Faut-il penser que ce qui révoltait MM. Bonnetain et Descaves le scandalisât médiocrement? N'anticipons même pas sur ce que le jeune auteur de *Tous quatre* devait écrire par la suite ; rien de ce qu'il avait écrit jusque-là n'autorisait à le croire moins soucieux que ses deux confrères de la moralité publique. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que M. Margueritte ne se croyait, pour sa part, aucun motif d'appréhender que les turpitudes pornographiques et scatologiques de *la Terre* ne compromissent sa réputation. M. Zola, qui ne fut jamais son maître, pouvait « descendre au fond de l'immondicie » sans que lui-même eût à craindre d'y être entraîné.

Ce n'est point de M. Zola que procède M. Margueritte, et, s'il fallait absolument en faire le disciple de quelqu'un, nous préférerions de beaucoup le rattacher, au moins dans sa première manière, à l'influence des Goncourt. Il n'a de ressemblance avec M. Zola que par les traits de parenté qui sont communs à tout le naturalisme. Mais si M. Zola passe généralement pour le chef de l'école, — après en avoir cherché la raison dans ce que son œuvre a de sainement et de fortement naturaliste, il faut aussi la chercher dans tout ce que nous

découvrons chez lui de contradictoire à l'esprit initial du naturalisme et à ses tendances intimes, je veux dire dans ce que son génie a de systématique et de doctrinal. M. Zola fixa le naturalisme en lui imposant ses formules; il ne lui imposa ses formules qu'en s'asservissant. Que l'auteur de *Tous quatre* ait été classé parmi les naturalistes, rien de plus juste; et ni la *Force des choses*, un de ses derniers ouvrages, ni même *Jours d'épreuve*, ce roman d'une inspiration si élevée, d'une moralité vigoureuse, ne peuvent, que je sache, le faire ranger dans une autre école, si du moins le mot de naturaliste ne doit pas être pris nécessairement pour synonyme d'obscène ou d'ordurier. Mais, au temps même où M. Margueritte n'avait encore produit que *Tous quatre*, — s'il était naturaliste, il ne l'était nullement à la façon de M. Zola. L'auteur des *Rougon-Macquart* écrit dans un style épais et lent, avec une lourdeur puissante, avec une abondance monotone; et celui de *Tous quatre* s'annonçait, dès son premier roman, comme un écrivain inquiet, hasardeux, toujours en vibration, sacrifiant d'instinct la rectitude et la plénitude grammaticales au besoin de noter, fût-ce par de brusques ellipses, des anacoluthes suspectes, de fébriles incohérences, ce que la sensation peut avoir de plus direct et de plus aigu. M. Zola compose ses livres avec une régularité de géomètre, et M. Paul Margueritte semblait tout d'abord moins soucieux d'ordonner ses « documents » en un ensemble symétrique, dont toutes les parties fussent liées et proportionnées entre elles, que de reproduire la réalité jusque dans sa diffusion. M. Zola exprime en toute son œuvre l'inerte résignation, l'indifférence morne d'un fataliste qui, sentant peser sur lui l'inexorable joug de puissances aveugles, trouve dans la conscience même de son oppression je ne sais quelle bestiale placidité; M. Margueritte, s'il n'ignore pas, s'il marque plus d'une fois avec force ce qu'il y a de fatal dans l'évolution des êtres et des choses, n'est point de ceux qui croient que les nécessités ambiantes ou les influences héréditaires ne laissent aucun rôle à notre volonté propre. Pour ne pas citer encore ses autres livres, même *Jours d'épreuve*, — qui ne parut qu'en 1889, mais qu'il fit pourtant dès 1886, — ceux qu'il avait publiés antérieurement au fameux manifeste dénotaient chez le jeune écrivain, non seulement sa vivacité nerveuse et son impatience spontanée, mais un irrésistible besoin d'agir, de prendre parti, de faire effort, une croyance latente à la vertu de l'initiative volontaire, et, mieux encore, je ne sais quelle sève de moralité native jusque dans ce qu'il a écrit de plus libre.

Ce que M. Margueritte a écrit de plus libre, c'est, à vrai dire, dans ses premiers ouvrages que nous le trouvons. Signalons-y d'abord une immodestie d'expression toute gratuite. Par exemple, dès le début de *Tous quatre*, l'auteur, nous faisant le portrait de Maria et de Lucile, dit de l'une qu'elle est « tout en muscles, d'un

beau corsage et d'une ronde croupe »; de l'autre, qu'elle « cache sous le pouf de sa robe une croupe très forte, inattendue, qui se modelait dans les peignoirs ». Certes, le mot de *croupe* n'a rien en lui-même qui puisse alarmer de chastes oreilles; et je ne prétends pas non plus que M. Paul Margueritte s'en interdise l'usage, et je consens même qu'il s'applique très convenablement à Maria, cette femme d'une beauté toute charnelle, d'une opulence massive, avec « on ne sait quoi dans la carrure de ferme et d'un peu paysan ». Mais l'appliquer à Lucile, quand on nous peint sa chair virginale, son exquise sveltesse, sa peau si fine « où le rose semble, tout effaré, le frisson même de la pudeur », — il y a là faute de goût. Et l'on pourrait relever maints traits analogues, dénotant chez M. Margueritte, non pas, je crois bien, une indécatesse naturelle, mais plutôt une affectation de crudité. Citons, du moins, la nouvelle qu'il intitule *les Bourgeois*; et, sans même insister sur les petits détails où se trahit cette affectation, allons tout droit à la scène de la fin, puisque l'auteur, après tout, ne nous raconte une aussi vulgaire histoire qu'en vue du mot par lequel elle se termine. Voici M. Bourgeois devant le lit de douleur où sa femme va mettre au monde l'enfant d'un autre.

« Au matin, le médecin tira le mari par le bras vers la fenêtre : — Monsieur, chuchota le praticien, il se présente des complications; je vais tenter l'opération. Vous êtes un homme. Je dois sacrifier l'enfant et sauver la mère!... » Renée semblait comprendre, ouvrait bouche et yeux dans un sanglot, élargissait ses jambes douloureuses. Bourgeois ouvrit des yeux stupides, puis hurla avec indignation : — Comment! la mère! Je me f... bien de la mère! » Et la regardant agoniser, il cria : — Sauvez l'enfant! »

Ce mot final, et toute la scène, accusent le parti pris. Le jeune écrivain en était alors à la recherche des violences et des scandales; il se souciait moins de nous émouvoir que de nous brutaliser.

Notons encore des traits d'un réalisme assez peu ragotant. On peut voir au chapitre III de *Genèse* dans *Tous quatre* ce que signifie le commandement « Minute ! » hurlé par un surveillant, quand les pensionnaires de Mamers ont, le matin, au lever, mis leurs pantalons, ou bien, — car ce commandement se répète deux fois par jour, et M. Margueritte ne nous tient pas quittes après la première, — quand, le soir, au coucher, ils s'en sont dévêtus. Peut-être l'utilité de tels détails ne saute-t-elle pas aux yeux dans ce que l'auteur nomme, un peu bien pompeusement d'ailleurs, la genèse de son héros. Un autre trait analogue : en lisant la page 28 du même livre, on saura pourquoi le grand spahi chargé de veiller sur Léon pendant le voyage à Blidah s'arrête de temps en temps pour chercher des pierres rondes qu'il offre gravement au petit garçon. « Tercinet, ajoute-t-on, pensa plus tard que Rabelais avait oublié, entre ses soixante-cinq ma-

nières... celle-là.» M. Paul Margueritte, au surplus, n'a rien de rabelaisien; nul ne se plaît moins que lui aux choses grasses, et, s'il nous raconte parfois quelque petite anecdote de ce genre, ce n'est point du tout esbauffissement de gauloiserie joviale; il faut y voir la sèche application d'une esthétique qui croirait trahir la réalité si elle n'en exprimait jusqu'aux plus répugnants détails.

*
**

Mais ce ne sont pas seulement des brutalités ou des vilénies que nous relevons çà et là dans les ouvrages par lesquels débuta M. Margueritte. *Tous quatre* renferme des scènes qui ne le cèdent guère à ce que M. Zola s'est permis de plus licencieux; et sans même nous arrêter sur ce qui se passe dans telle « maison », sans parler de Tercinet faisant défilé sous nos yeux tout un côté du trottoir, ou bien de Mataré pour-suivant jusque dans les combles la jeune bonne dont les yeux ont allumé sa convoitise, — une grande partie du roman est consacrée à nous peindre l'intimité de Lucile et de Maria, sous prétexte que « ces choses-là sont fréquentes » et que « le vice court les rues ». Et l'un des personnages, le poète Néel, soutient qu'un roman qui ferait l'étude complète, et, pour ainsi dire, la monographie de ce vice, s'il soulevait l'hypocrisie universelle, n'en serait pas moins d'une profonde moralité. Mais « comment écrire un roman pareil » ?

M. Margueritte ne l'a point osé.

« Pourtant, ajoute Néel, c'est bien vilain. Tenez, j'admets cela en épisode, raconté sans description malpropre et simplement, comme dans la vie. » Voilà ce qu'a voulu faire l'auteur de *Tous quatre*, et c'est un brevet de moralité qu'il demande là pour son roman.

Aussi bien, je comprends encore qu'une semblable monographie puisse avoir son utilité, comme ont aussi la leur les ouvrages de médecine traitant des plus hideuses maladies, mais je ne vois pas trop quel ragout de moralité peut communiquer à *Tous quatre* l'« épisode » que préconise le doux et pur Néel; et si ce roman prétend opposer au véritable artiste, qu'ignore ou méconnaît le public, un faiseur quelconque, le premier venu des médiocres, que sa médiocrité même conduit tout naturellement à la gloire et à la fortune, je me demande ce que viennent faire dans un tel sujet les scènes où l'on nous peint complaisamment d'infâmes sujets. Enfin, même à supposer que « ces choses-là » soient plus fréquentes encore, resterait à savoir si cela suffit pour que le romancier les étale à nos yeux. Mais nous ne discuterons pas ce point avec M. Paul Margueritte : d'abord parce qu'il ne saurait y avoir de réaliste tellement farouche qui ne soit obligé de transiger plus ou moins avec certaines bienséances, quitte à les traiter

de conventions hypocrites, et, en second lieu, parce que le jeune écrivain semble, depuis son premier roman, être venu à de tout autres idées sur la moralité de l'art : « Le naturalisme, fait-il dire à son Pascal Géfosse, trois ans après la publication de *Tous quatre*, est une forme de décadence vulgaire et basse. »

Bien des pages de *Tous quatre*, celles, par exemple, où l'on nous montre Tercinet au travail, dans l'élaboration douloureuse d'une œuvre qui réalise son idéal, les extases du poète, mais aussi ses doutes, ses angoisses, ses accès de découragement et ses reprises fébriles, dénotent une religion du vrai et du beau dans laquelle entre bien quelque monomanie, mais dont il ne faut pas moins reconnaître la noblesse. C'est, après tout, cette religion qui donne au livre sa valeur, et, sans rechercher s'il ne fut pas d'abord inspiré par la tentation de stigmatiser une fois de plus ce que Flaubert appelle « muffisme bourgeois », avouons qu'un tel respect de l'art porte en lui-même sa vertu.

Et, si M. Paul Margueritte peignait dans *Tous quatre* les pires dépravations de la chair, ce n'était pas d'ailleurs qu'il se plût à déshonorer l'amour. Loin de là, — j'ai tout à l'heure cité le témoignage de Néel, — il prétendait faire œuvre de moraliste. Au reste, nous n'attendrons pas qu'il nous montre dans *Pascal Géfosse* les misérables déceptions de l'adultère, dans *Jours d'épreuve* les saines tendresses et les austères devoirs du mariage : certes, *l'Impasse* renferme des choses aussi peu chastes que possible, et nulle part l'auteur n'a plus librement peint la fougue d'une sensualité brutale. On dirait même, à lire la première partie, que le sens de cette étrange histoire soit tout entier dans la glorification de l'amour charnel, d'un amour qui triomphe des préjugés sociaux et des pudeurs factices. Cependant, quelle est l'idée qui donne à *l'Impasse* sa signification? L'amour ressuscité, après la séparation, sous une autre forme. C'est, non plus le désir, mais l'appel d'un cœur vers un autre cœur; et M^{me} d'Arjaën comprend alors de quel sacrilège elle et Pierre Lor se sont rendus coupables en nouant leurs bras sans que leurs âmes se fussent cherchées, car, « si les sens se déchaînent pour l'orgie dont la tendresse est absente, c'est abomination »; et, le retrouvant un jour : « Va-t'en, lui dit-elle, je t'aime! Va-t'en, si tu me repré- nais, je mourrais de honte. » L'Amour a été profané; il se venge.

*
**

Ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans M. Paul Margueritte, c'est son impressionnabilité nerveuse. Il fit son début dans les lettres, en 1881, par des « monomimes » qu'il jouait lui-même, et dont l'une, *Pierrot assassin de sa femme*, ne laissa pas de faire

quelque bruit. La préface qu'il mit en 1886 à une réédition de ce livret signale ce que la conception de son Pierrot avait en soi de vraiment original et de suggestif. N'ayant jamais rien lu sur l'art spécial par lequel il se sentait si vivement attiré, mais dont il ignorait les procédés et les traditions, M. Paul Margueritte l'inventa pour son propre compte, en y imprimant la marque particulière d'un esprit inquiet et raffiné, que son excitabilité quasi malade prédisposait aux plus subtils tressaillements : « J'imaginai, dit-il, un Pierrot personnel, conforme à mon moi intime et esthétique. Tel que je le sentais, et que je le traduisais, paraît-il, ce fut un être moderne, névrosé, tragique, fantômal. » Et cette vocation excentrique, que l'empêche seul de pousser le manque de tréteaux funambulesques, cette « vraie folie d'art qui l'avait agrippé », il déclare lui « devoir d'étranges sensations nerveuses, et, le lendemain, des griseries cérébrales, comme celles du haschich ». M. Paul Margueritte ressuscita la pantomime, tombée dans la farce de bas étage, pour lui faire exprimer tous les malaises d'une âme anxieuse, toutes les trépидations d'une nervosité fébrile, tous les élancements d'une chair sans cesse palpitante, pour transformer le Pierrot traditionnel en un symbole d'aberration morbide et d'angoisse visionnaire.

Ce Pierrot « moderne et fantômal » par lequel M. Margueritte traduisit d'une manière si expressive les plus intimes vibrations de son moi, nous le retrouvons dans *Tous quatre* sous le nom de Paul Violas. Mais si M. Margueritte a mis en Paul Violas un peu de lui-même, *Tous quatre*, qui, pour n'être pas le meilleur de ses livres, n'en est pas moins le plus curieux et le plus fertile, celui qui contient, en tout cas, le plus de confidences sur sa « genèse » intellectuelle et morale, nous présente dans Léon Tercinet un autre personnage chez lequel nous trouvons maints points de ressemblance avec le jeune romancier. Et, même si nous laissons de côté les épisodes que M. Margueritte emprunte à sa propre histoire, à l'histoire de son enfance et de sa première jeunesse, bien des traits par lesquels on pourrait caractériser l'auteur même de *Tous quatre* se reconnaissent dans celui des *Reflets* et des *Poèmes névrosés*, où Tercinet exprime, avec une personnalité singulière, ici, le frisson même de la sensation, là, les troubles d'une psychologie précieuse et fantasque.

Ainsi que Tercinet, M. Paul Margueritte commença par l'impressionnisme. L'auteur de *Tous quatre*, que l'affinement de ses nerfs intéresse à l'infiniment petit, note avec une subtile curiosité tous les phénomènes les plus imperceptibles qui passent, aussitôt disparus, dans le champ de sa vision. Il lui faut deux pages, les deux premiers du roman, pour introduire Tercinet dans l'omnibus de Madeleine-Bastille. « Enfin, comme il n'espérait plus, doux et résigné d'ailleurs, on cria son numéro : il monta sur la plate-forme, après s'être

frayé un passage difficile et s'être entendu avec terreur appeler deux fois. Et comme il était grand corps, il dut courber la tête à cause de la lanterne d'arrière que son chapeau cognait, etc., etc. » Notez ce dernier trait; nous le retrouvons trois pages plus loin, quand Tercinet sort de l'omnibus : « Rappelé à la réalité, il se redressa, cogna violemment son chapeau à la lanterne et descendit. » Et le roman tout entier abonde en minuties de ce genre. Mais, si nous sommes bien souvent fatigués par ces interminables détails dont le péle-mêle trouble notre esprit, ils n'en donnent pas moins, quand l'auteur les a choisis avec discernement, puisque enfin il ne saurait tout dire, l'impression de l'existence elle-même en sa mobilité confuse et désordonnée.

M. Paul Margueritte ne tarda pas, d'ailleurs, à comprendre que l'artiste n'a point pour objet de reproduire intégralement la vie, de la photographier, si l'on peut dire, dans l'actualité tout instantanée et flagrante des plus insignifiants détails qu'elle offre à notre vue; et se faisant bientôt une esthétique plus large, rectifiant ce que sa manière avait eu de trop minutieux et de trop servile, prenant d'ailleurs, grâce à la maturité de l'âge, non seulement une intelligence plus haute et plus libre de l'art, mais encore plus d'empire sur ses sensations, il ne conserva d'une nervosité longtemps malade, qui explique, dans son premier roman, tant de recherches bizarres et de criardes bigarrures, qu'une aptitude particulière à saisir la réalité sur le vif, à en fixer l'image avec la précision la plus acérée. Et c'est bien par là que s'était tout d'abord signalé son talent. On pouvait taxer de diffusion l'infinie variété des détails que le jeune romancier juxtaposait si complaisamment; mais chacun de ces détails, pris en lui-même, était d'une netteté pénétrante. M. Paul Margueritte a au plus haut degré le sentiment de ce que les Goncourt nommaient la *vis vraie*, et il la rend par une « notation » directe, un peu sèche en sa hâte, un peu acerbe en sa verdeur, mais qui traduit avec une vivacité singulière le frémissement même de ses nerfs.

Au début surtout, et même en ses derniers ouvrages, le style a quelque chose de violent, de heurté, çà et là de convulsif. Aucune suite dans l'allure; sa phrase ne se développe pas, elle se fragmente. Il procède par saccades. Ce ne sont que petits traits, des traits rapides, nets, incisifs, qui se succèdent sans se lier entre eux. Ce style manque d'équilibre, fait une impression de perpétuelle discontinuité, de cahots et de brisures; mais, si l'on voudrait parfois que la vie ne s'y traduisît pas en pulsations si brusques, on doit reconnaître tout ce qu'il a de force expressive et d'après relief.

Chez l'analyste sec et précis qu'est M. Paul Margueritte, il y a aussi un poète. Presque tous ses personnages de prédilection, ceux dans lesquels il a mis plus ou moins de lui-même, sont des natures tendres et rêveuses. Le sens aigu du réel, qu'explique sa nervosité toujours en branle, s'allie chez lui avec une dispo-

sition innée au rêve, avec un penchant caractéristique à revenir sur ses sensations, à feuilletter sans cesse son existence et son âme. Le jeune écrivain, qui n'a guère que trente ans, vit moins dans le présent que dans le passé. Son dernier ouvrage, *Alger Fhicer* (1), est surtout un retour sentimental vers les impressions d'enfance. Le nom seul d'Alger, où il a passé son jeune âge, l'émeut jusqu'au fond du cœur; et quand, sur le pont du navire, il entend une voix joyeuse s'écrier : « Eh bien, nous y voilà, en Alger ! » le mot naïf et vieilli prend pour lui un sens de nostalgie troublante. Déjà plusieurs de ses romans nous avaient transportés dans cette ville, où l'attirait le charme intime des souvenirs, si puissant sur les âmes religieuses : *Pascal Gifosse* et *Amants* se passent dans Alger, et c'est sur la terre algérienne que l'André de *Jours d'épreuve* va poursuivre la revendication de son indépendance et de sa dignité virile. Ce simple mot, « en Alger », suscite en lui toute son âme d'enfant, toute son adolescence heureuse :

Depuis vingt ans, dit-il, ma jeunesse me sourit et m'appelle, à travers la mer. Certes, ce soir, en rentrant « au pays », le sol natal, la maison du passé, la tombe des miens m'émeuvent, et profondément; mais pourquoi mentir? ce qui surtout me pénètre, c'est l'espoir de ressaisir un peu de ma propre vie, de me pencher, moi homme, sur l'ombre du petit garçon que j'étais, d'en revivre le cœur naïf et les sensations neuves. Ce qui me point d'avance et me donne un frisson doux et douloureux, c'est ma jeunesse, l'impérissable jeunesse dont le souvenir attendrit tous les hommes.

M. Paul Margueritte se plaît à évoquer les images lointaines, dans une perspective qui leur prête quelque chose de pieux, un charme d'émotion mélancolique et pénétrant. Sans cesse il nous montre ses personnages revenant sur leur passé pour en interroger les souvenirs, pour en ranimer les impressions les plus fugitives. Il y a là, chez lui, un procédé de composition très fréquent :

Sans toucher à sa vie d'antan, nous dit-il de Tercinet, souvent il l'évoquait, et, à force qu'il y pensât, événements, hommes et choses avaient fini par se disposer, se grouper comme dans un livre, si on les eût contés. Et pour Tercinet, se remémorer le passé, il comparait cela à la lecture d'un manuscrit d'enfant, recopié de sa main d'homme, caché dans un tiroir à secret, et pour jamais inédit. Ce livre imaginaire, Tercinet l'eût intitulé *la Géhenne*.

La *Géhenne*, sous le nom de *la Genèse*, n'a, dans *Tous quatre*, guère moins de deux cents pages. Et com-

ment l'auteur introduit-il cet interminable chapitre de son livre? « Voici, nous a-t-il dit, ce que Tercinet revivait, seul, dans son cabinet de travail japonais, devant la rougeur des braises, les soirs sans lampe. » Ce sont deux cents pages de remémoration, de repliement intime sur les plus minutieux détails d'une enfance impressionnable et tendre, dans laquelle nous recon naissons, à maints traits, celle de M. Paul Margueritte lui-même.

L'auteur de *Tous quatre* compose ses autres ouvrages avec un art plus soucieux des proportions. Mais il n'en est pas un où ne se retrouvent ces retours d'une âme songeuse vers le passé. C'est, dans *Jours d'épreuve*, André de Mercy, auquel apparaît toute sa jeunesse (p. 12 sqq); c'est, dans *Pascal Gifosse*, M^{me} Daygrand, qui, accoudée au bastingage du navire, tombe en une longue rêverie inconsciente où passent, les unes après les autres, les images de sa vie (p. 32 sqq); c'est, dans *Amants*, Frédérique revoyant, comme à travers un songe, la forêt jaune et or, que l'automne teintait de rouille, et la chasse au galop, et les cavaliers en habit rouge, les piqueurs, la mente, tout ce décor au milieu duquel est éclos son amour, relisant les pages d'un album, tracées jadis avec une si profonde émotion, puis, comme elle les trouve insignifiantes et froides, laissant l'album sur ses genoux, fermant les yeux, descendant en elle-même pour revivre dans toute leur profondeur les sensations de l'innuie, de la suprême journée... Ce que les autres romanciers nous font connaître par un récit direct ou par un dialogue, M. Paul Margueritte nous le présente sous la forme d'une sorte d'évocation. Et ce procédé caractéristique ne lui est si familier que parce qu'il lui est naturel, qu'il s'approprie intimement à l'habitude de son âme à la fois passionnée et rêveuse.

M. Margueritte peint toujours d'après nature; mais s'il traduit avec une âpre vivacité la sensation directe des choses, telle que la marque dans son cerveau leur actualité même, il ne se plaît guère moins à retrouver en soi des souvenirs qu'anime son imagination toujours active, qu'attendrit sa piété sentimentale. Et ce recul même avive encore les impressions; elles n'y perdent rien de leur netteté, mais elles y gagnent en profondeur, comme si leur long séjour en sa mémoire les lui avait rendues plus personnelles, les avait insinuées toujours plus avant dans l'intimité d'une âme fidèle.

Avec quelque crudité que M. Paul Margueritte ait peint, çà et là, l'amour charnel, il y a dans ses livres beaucoup moins de sensualité grossière et brutale que de sentimentalité douce et délicate. A la fille qui vient de lui révéler « l'amour », Tercinet demande une mèche de ses cheveux; et c'est une vague tendresse qui le ramène quelque temps après chez Camélia. De même, ce qui l'attache plus tard à Marie, c'est je ne sais quel reste de pudeur en cette misérable créature,

(1) Depuis, M. Paul Margueritte a fait paraître le *Cuirassier blanc*, volume de contes, et, dans la *Revue de famille*, une étude intitulée *Ame d'enfant*.

qui conserve, à quelque ignominie que son métier la condamne, un air de décence et « d'honnêteté bourgeoises ».

Que recherche surtout dans la femme les personnages de M. Paul Margueritte? « Une douce et continue présence » qui réchauffe l'âme, comme André de Mercy, « la présence d'un être aimé qu'on entend autour de soi, dans le bruissement de ses robes et dans la grâce de ses gestes »; ou bien, en d'autres termes, comme Pierre Jorieu, un côté-à-côté de tous les instants, une tiède affection, une familiarité tendre et paisible.

Ce qui hantait ses jours, troublait ses nuits, nous dit-on de Pierre, ce n'était pas tant un désir brutal, une envie d'étreinte brève, qu'un besoin irrépressible de tendresse. Ce qui lui manquait, c'était la présence féminine, le doux bruit d'une robe, la reposante présence de l'aimée, dont les beaux yeux se levaient vers les siens quand il haussait la tête de dessus son travail; c'étaient les doigts blancs travaillant sous la lampe, la bonté d'une voix tendre, la grâce d'un compagnon de vie, jeune et charmant, la douceur fraîche d'un beau corps au lit.

L'amour, dans ses fureurs sensuelles comme dans sa surexcitation mentale, est un paroxysme morbide. Il ne laisse après lui que lassitude, énerverment, amertume. Quand Tercinet a fait des nuits entières « râler sa compagne », il « s'en va *déçu* »; la volupté lui a menti, et, les jours suivants, « il éprouve des rages ». Et le héros de *la Confession posthume* :

Les livres, écrit-il, nous peignent l'amour sous des couleurs telles que le plus rustre, en songeant aux tourments de la passion, aux voluptés et aux désespoirs extrêmes dont elle s'accompagne, se sent mordu de curiosité et dévoré d'envie. Effectivement, tout nous flatte dans l'amour, et ce qui le rend si doux n'est que notre impérissable amour-propre. J'eus donc des femmes, en commençant, hélas! non par l'adoration ingénue d'une vierge, mais par la satisfaction grossière de mes sens... Un doute s'empara de moi; et, ne l'ayant pas éprouvé, j'en vins à nier l'amour.

Et plus loin :

Aimer : qu'était-ce au juste? Mais cela existait-il même?

Des deux femmes qu'il épouse à quelques années de distance, l'une a provoqué chez lui ce soulèvement de tendresse sensuelle, l'autre cette exaltation de l'esprit qui de tout temps ont simulé l'amour. Et, pourtant, il termine sa confession en se disant qu'il n'a pas aimé. Mais aime-t-on autrement? Encore une fois, l'amour, est-ce autre chose qu'un mot? « Je ne sais, » se répond-il à lui-même, et telle est la conclusion du livre. Mêmes doutes chez André de Mercy au début de *Jours*

d'épreuve. Et, si *la Confession posthume* finit par « Je ne sais », *Jours d'épreuve* commence par ces lignes :

L'amour! — Peu de chose! pensa André. Des joies à fleur de peau, des chagrins à fleur d'âme, le rêve d'une Elvire et l'étreinte des filles, un besoin de pleurer, l'envie de rire, et du vague à l'âme par les nuits d'été; bref, une déception immense.

Et plus loin :

Existe-t-il seulement? Ne ressemble-t-il pas à ce livre qu'*Hamlet* feuillette : « Que lisez-vous là, monseigneur? — *Des mots! des mots!* »

Mais le héros de *la Confession posthume*, qui meurt en niant l'amour, n'a cherché l'amour que dans les emportements de la chair à sa première expérience, et, à sa seconde, dans la satisfaction d'une curiosité fiévreuse, qu'éveillent en lui le charme trouble de Judith et son énigmatique perversion. Quant à André, cet amour, qui lui apparaît tout d'abord comme un mensonge, comme une fallacieuse invention de l'art et de la poésie, il le trouve pourtant, malgré toutes les trivialités, toutes les privations, tous les déboires de son existence précaire et mesquine, dans une union que traversent sans doute beaucoup de dissentiments et de mécomptes, mais qui se resserre au milieu des épreuves mêmes, devient avec les années toujours plus étroite, toujours plus tendre, jusqu'à ce que, soutenu par l'affection de sa femme, fortifié par la conscience de sa responsabilité paternelle, il y puise assez de vaillance pour rompre avec un labeur ingrat et servile, pour aller, sous des cieux plus larges, chercher la vie naturelle, la vie simple et grande au soleil d'Afrique.

« Eh bien, dit André à sa femme, quand ils sont montés sur le bateau, es-tu contente? — Oui, » dit-elle... Et, fermes de cœur, André et Toinette, ramenant leurs yeux sur les enfants, échangèrent un tendre et mystérieux regard..

**

Ce n'est pas seulement pour y retrouver des souvenirs et des impressions que M. Paul Margueritte se replie sur lui-même. Il a des préoccupations intellectuelles et morales. Je ne vois pas dans ses livres, déjà nombreux, une vue supérieure, une conception générale à laquelle on puisse les rattacher. Évidemment, le jeune écrivain n'a pas encore trouvé l'équilibre de sa pensée. Non qu'il se contredise; mais il ne se continue pas. N'exigeons point, au surplus, d'un romancier, qu'il soumette ses ouvrages à je ne sais quel système préconçu. Cependant j'aimerais de trouver dans ceux de M. Paul Margueritte, non pas sans doute une doctrine, — un arbre généalogique, comme dans la préface des *Rougou-Macquart*, — mais, du moins, quelque unité

morale. C'est peut-être demander trop à un esprit qui n'a pas atteint la pleine maturité; et, d'ailleurs, si M. Margueritte cherche jusqu'ici sa voie en tous sens, des œuvres comme *Jours d'épreuve* et *la Force des choses* dénotent tout au moins chez le jeune écrivain une gravité sincère. Il ne demande point à la mode des succès faciles, et ne joue point, comme tant d'autres, les airs du moment. Il ne se réclame d'aucune école et ne prétend pas fonder une école nouvelle. Il travaille en toute liberté, en toute franchise, sachant bien, — lui-même l'écrivait tout récemment encore, — qu'« il n'y a en définitive qu'une chose qui compte, le livre, la chose faite bravement, simplement, honnêtement ». M. Paul Margueritte a cela de particulier qu'il prend la vie et l'art au sérieux.

Ce qui frappe chez lui, c'est, à défaut d'assiette solide, une noble inquiétude, la sollicitation poignante des énigmes qui de toutes parts se posent à l'esprit et à la conscience. Qu'est-ce que la vie? Et, — cela revient au même, — qu'est-ce que la mort?

Tout petit, écrit-il dans *Alger l'hiver*, trop rêveur déjà, je sentais tellement quelle chose surprenante c'est de vivre! Si souvent, blotti dans quelque coin, j'écoutais, penché sur moi-même, le tic-tac de ma petite âme, les pulsations, seconde à seconde, de mon cœur. Ah! ce miracle d'être m'apparaissait alors irréal à ce point, que ma vie, pensais-je, allait s'arrêter brusquement. Oui, sans connaître la mort, j'avais conscience d'une menace vague et terrible, qui serait la fin de tout. Alors la petite bête en moi ne remuerait plus; c'en serait fait de penser et de voir! Cette conscience du mystère, jointe au trouble délicieux de pressentir un inconnu si au delà de mon âge, m'horripilait jusqu'aux moelles, d'un long frisson.

M. Paul Margueritte a le sentiment du « mystère », de l'inconnu qui nous enveloppe, qui nous pénètre, et d'où surgissent tant de redoutables problèmes devant lesquels notre esprit s'arrête avec trouble.

Une des questions qui le préoccupent le plus, c'est la question urgente et suprême entre toutes, celle de la liberté humaine. Y a-t-il en nous une force autonome, ou bien notre activité n'est-elle que le produit fatal de causes sur lesquelles nous n'avons aucun pouvoir et que nous subissons sans même nous en rendre compte? En revoyant après vingt ans d'absence sa terre natale, il a « l'impression du temps qui coule, de la vie qui passe, de la lente et insaisissable évolution de tout et de nous-mêmes, dont nous sommes acteurs involontaires et témoins impuissants ». Son dernier roman, *la Force des choses*, prend pour épigraphe le mot d'Héraclite, *Tout coule*, et le titre même de l'ouvrage en indique suffisamment la signification. Quand Pierre Jorieu finit par oublier dans les bras de Suzanne la fidélité due à la morte, il fait taire ses remords en se disant « combien l'acte a été fatal, inévitable », en se

reconnaissant « un être faible, infirme, asservi à de redoutables lois », en invoquant, pour s'absoudre, « l'instinct suprême, plus fort que tout, l'instinct de vie ». Et plus tard, dans le jardin de Laurence, à peine vient-il d'avouer à la jeune femme son amour, que la vision de la mort et du passé traverse son esprit.

Hélas! oui, l'absente était couchée sous la dalle étroite, en son cercueil. Les absents, le père et le mari de M^{me} de Reynis, reposaient en terre lointaine d'extrême Orient. Oui, la mort était là, partout, luttant avec la vie, ô misère! Mais en eux, autour d'eux, dans la splendeur des choses, dans la sève de leur jeunesse, c'était la vie qui l'emportait.

La vie l'emportait? La vie, c'est-à-dire la force des choses, une fatalité aveugle qui nous entraîne malgré nous, qui entraîne notre pensée et notre cœur dans l'universel écoulement des phénomènes déterminés les uns par les autres.

Mais est-ce bien là le sens du livre? Peut-être, tout en répétant avec Tolstoï : « Nous ne sommes maîtres ni de notre vie ni de notre mort, » avec Flaubert : « Le temps passe, l'eau coule et le cœur oublie, » M. Paul Margueritte n'entendait-il point refuser sa part à la volonté de l'homme. Peut-être même le livre n'a-t-il pas sa vraie signification dans la victoire de la fatalité, mais signifie-t-il plutôt que le souvenir des morts ne saurait opprimer l'existence des vivants, que, contre le désir de ne plus être, de mourir, nous aussi, dans lequel nous abîme la perte d'un être cher entre tous, ne peut manquer de prévaloir tôt ou tard l'incoercible besoin d'exister. Et si ce lit funèbre, sur lequel on nous montre au début la forme inerte de Claire, est à la fin pour Laurence le lit nuptial où Pierre la reçoit dans ses bras, c'est tout simplement parce que la plus affreuse douleur a son terme, parce que ceux qui sont morts ne doivent pas enfermer ceux qui vivent dans leur tombe, parce que l'homme est fait pour agir. Le dernier roman de M. Margueritte ne célèbre, après tout, la force des choses, en d'autres termes l'irrésistible puissance du temps, que comme réveillant peu à peu le goût de l'action, un instant paralysée en nous par une grande douleur, mais qui se reprend bientôt aux devoirs de la vie.

D'autres ouvrages de M. Margueritte ont le même sens. Le héros de *la Confession posthume* commence ainsi son histoire : « En laissant une grande responsabilité au hasard ou au destin, il me semble que je n'ai point assez agi. » C'est si bien là la signification du livre qu'il se termine sur cet avertissement : « Je le sais, mes malheurs sont venus de mon absence de volonté. » Et, si *la Force des choses* prête à quelque ambiguïté d'interprétation, *Jours d'épreuve* met en pleine lumière l'empire de l'homme sur sa destinée. André a beau « reconnaître inévitables tous les événements, tous les accidents qui l'ont heurté », il se sent libre et responsable.

Quand il songe à cette famille qu'il a créée, à ce petit monde qui marche avec lui et qu'il entraîne, « il ne peut s'empêcher d'admirer le pouvoir que l'on a de diriger sa vie dans un sens ou dans l'autre, et d'être, selon son plus ou moins de sagacité ou de raison, l'artisan de sa joie ou de sa douleur ». Et ce beau livre, ce livre sain et vaillant, n'est pas une leçon de courage et d'initiative hardie ?

Ni fataliste, puisqu'il exalte la vertu de l'action, ni pessimiste, puisque, de ses deux meilleurs livres, l'un célèbre le triomphe de la vie et l'autre celui de la volonté. M. Paul Margueritte ne donne pas non plus dans cette misanthropie féroce à la fois et candide que tant de bons jeunes gens, en notre siècle, se croient tenus de professer. Il ne s'imagine pas qu'un livre soit d'autant plus « fort » qu'il représente une humanité plus vile et plus méprisable, il n'estime pas que l'amour de l'art se manifeste nécessairement par la haine de l'homme. La sincérité de son réalisme, sauf quelques boutades juvéniles, exclut tout parti pris, et, lors même qu'il peint les pires misères de l'homme, on sent chez lui cette sympathie humaine sans laquelle l'œuvre la plus parfaite en tant qu'œuvre d'art laisse une impression de froideur et d'aridité.

Lui aussi, M. Paul Margueritte, à ses débuts du moins, a déversé sur la vie « bourgeoise » le ridicule et le mépris. *Tous quatre, la Confession posthume*, nous présentent maints génies méconnus qui passent leur temps à maudire l'indifférence du public pour l'art, l'étroitesse de ses idées, la vulgarité de ses goûts, sa cuistrerie, sa bêtise moutonnaire. Et voilà, certes, une excellente tête de Turc que le « bourgeois ». Pourtant, si le bon public est insensible à certaines beautés, ne pourrait-on pas en conclure, sans doute, et j'y consens bien, que c'est de sa part, épaisseur d'esprit et « nullisme », mais peut-être aussi que, de la part des artistes qui le vilipendent, c'est, à supposer même qu'ils aient quelque talent, obscurité prétentieuse, maladif raffinement, bizarrerie maniaque. Et, d'ailleurs, comment le public s'intéresserait-il à l'art, si l'art, non seulement se désintéresse de tout ce qui n'est pas lui-même en soi, mais encore, — puisqu'il lui faut bien, quoi qu'il en ait, une matière, — s'il ne veut voir dans l'existence qu'inanité crasse, platitude éœurante, routine nauséabonde, et s'il ne peint de l'humanité que ce qu'elle a de plus inepte ou de plus ignoble ?

M. Paul Margueritte n'appartient pas à cette école. Il a bien pu, tout d'abord, opposer la médiocrité triomphante au talent méconnu ; mais ce n'était pas tant bafouer le « philistinisme bourgeois » que s'en prendre au faux artiste, à l'écrivain qui, faisant de l'art un métier, arrive à la fortune par l'intrigue et la réclame, par le trafic de sa plume, par le scandale des personnalités, par l'insolente exploitation du lieu commun. Et puis, si même il s'attaque dans *Tous quatre* à la sottise du public, dédaignant les Tercinets pour ap-

plaudir les Matarrels, voici, dans *Pascal Gêfosse*, un type d'homme de lettres par lequel le « bourgeois » peut se croire assez vengé ; et je ne vois pas comment l'égoïsme et la sécheresse de l'artiste, comment son incapacité d'émotion sincère, son cruel dilettantisme et sa curiosité perverse, pourraient être peints avec moins de complaisance. « Quelle étrangeté, conclut le livre, qu'un homme d'une si haute intelligence, d'un talent si grand et d'un esprit si fin, soit, dans l'ordre moral, un monstre ! »

De même, — M. Paul Margueritte a eu beau tourner d'abord en dérision l'humanité moyenne et les mœurs bourgeoises, — qu'est-ce autre chose que *Jours d'épreuve*, sinon la glorification des plus modestes vertus et des plus humbles devoirs que comporte le terre à terre d'une existence bornée ? Jamais on n'a peint avec plus de minutie les misères, les banalités de la vie domestique, tous les petits malentendus, tous les différends passagers de la vie conjugale ; et c'est à travers ces mesquineries et ces tracas que l'affection des deux époux grandit et s'épure, que la femme devient toujours plus sage, toujours plus sérieuse, plus consciente de sa responsabilité, que le mari acquiert avec le temps plus de patience, plus de courage aussi, plus de fermeté et de résolution, une virile confiance dans l'avenir que son énergie va lui faire, à lui et à la famille qu'il a fondée. Et *Pascal Gêfosse* même, comment finit cette misérable histoire d'une honnête femme séduite par un « monstre » ? Plusieurs mois après le dénouement, M^{me} Hansquine, qui vient de recevoir une lettre de Louise :

« Pauvre femme ! s'écrie-t-elle ; maintenant que lui restait-il ? » Et, envisageant une telle catastrophe, deux vies brisées, tant de larmes, de honte, de regrets... elle reprend son livre, puis, se tournant, charmante et grave, vers Philippe, elle lui dit de sa voix nette : *Travaillons, mon cher ami !*

Voilà le dernier de *Pascal Gêfosse* ; mais, pour en revenir à *Jours d'épreuve*, n'est-ce pas la même leçon de sagesse et de fortifiante vertu qui en ressort ?

Ah ! les beaux essors du rêve, quelques mois après son mariage, les passions de roman, ce menteur idéal sacrifié courageusement, tourmentait encore André. Il pensait aux heurts de l'amour et de la jalousie, aux enlèvements, à l'adultère, aux douleurs tragiques, à la passion. Cela, il ne le goûterait jamais ! Mais n'était-ce pas chimérique ? et n'avait-il pas pris le meilleur lot, le bonheur terre à terre, strict et résigné, mais sûr ?

Et cette sagesse laisse encore place à des regrets ; vers la fin du roman, ce n'est plus une résignation contrainte, c'est, dans l'âme de Toinette comme dans celle d'André, le sentiment grave et pieux de leur vo-

cation ultérieure, c'est un espoir reconfortant, c'est l'élan de tout leur être vers un bonheur dont ils ont en eux le sûr présage : ce livre, dont le sous-titre est *Mœurs bourgeoises*, prend ici je ne sais quelle allure d'épopée.

Beaucoup, qui s'en vont par le monde annonçant un nouvel Évangile, déclarent que le réalisme a fait son temps. Entendent-ils par « réalisme » les violences et les crudités systématiques? Nous nous réjouissons avec eux, si ce réalisme-là semble tirer à sa fin. Quant à ce que le réalisme a en lui-même de sain, de robuste, de loyal, à ce qu'il comporte de franchise, à ce qu'il commande, soit d'exactitude dans l'analyse, soit de probité dans la diction, — quelque beau nom dont se parent les jeunes écoles, il n'est symbolisme qui tienne, ni décadisme, ni occultisme, nous ne pensons pas qu'aucun cénacle nouveau puisse se faire un titre de le répudier. Or il y a peut-être chez certains représentants de ce qu'on appelle le néo-réalisme une tendance à se dégager des outrances gratuites dans lesquelles a si magistralement triomphé le génie puissant et brutal de M. Zola. Ce réalisme qui concilie la franchise de l'observation avec la dignité de l'art, qui se tient à égale distance d'un fade optimisme et d'un pessimisme cynique, qui ne moralise point, sans doute, mais qui n'en est pas moins imbu de je ne sais quelle moralité intime et latente, ne serait-ce que pour exprimer sérieusement, loyalement, le sens profond de la vie, ce réalisme vraiment humain, dont nous allions chercher les modèles dans la littérature anglaise ou dans la russe, il se pourrait bien que M. Paul Marguerite, quoi qu'il n'ait fait ni profession de foi retentissante, ni ambitieuses préfaces, ni sonores appels aux nouvelles générations, fût tout simplement en voie de nous le donner.

GEORGES PELLISSIER.

UN MONDE DISPARU

Nouvelle (1).

III.

La première éducation du chevalier des Arçais n'était pas faite pour réformer ce qu'il y avait d'âpreté native dans son sang. Son père, vicillard farouche, était le descendant de ces gentilshommes-bandits dont la chambre des grands jours du Puy-en-Velay avait été chargée de punir l'audace. On avait retrouvé là, avec les Camillac et les d'Espinchal, les d'Harcourt, les Polignac et les Caylus, les plus grands noms placés en regard de tous

les crimes. Plus d'un échappa, par ordre exprès du roi ; mais plus d'un aussi paya de sa tête, et le marquis, père du chevalier, conservait dans sa tour, à la place d'honneur, le portrait d'un de ces suppliciés. La haine des gens de loi et de l'autorité royale qui avait épargné d'Harcourt et Caylus pour réserver à sa maison la hache et le billot, l'espoir obscur de je ne sais quelle revanche sanglante, étaient les seuls sentiments que connût ce solitaire ; son unique désir fut de les transmettre, et ses deux premières femmes ne lui ayant pas donné d'enfants, il se remarria. Son troisième mariage ne lui coûta pas une larme, car cette fois il avait un fils.

Dès l'âge de dix ans, il lui mit une épée à la main et joua sa vie, comme à plaisir, en le précipitant en plein hiver dans des eaux glacées, ou en le jetant sur des chevaux connus par leur méchanceté et dont les plus hardis ne s'approchaient pas sans crainte. Par miracle, l'enfant survécut à ces épreuves ; il surpassa même l'attente de son père, sauf en un point décisif ; car s'il devint à son exemple silencieux, abrupt et hautain, aucune contrainte, ni les jeûnes, ni la prison, ne parvinrent à le défaire d'une part d'humanité qui pointait en trop d'occasions et d'une notion bizarre du juste et de l'injuste qui pouvait à elle seule ruiner l'œuvre du marquis. L'énergie, la volonté qu'il avait créées, échappaient à sa direction ; il dut s'en convaincre de jour en jour, et sa colère se manifesta par de tels sévices que le chevalier prit le parti de fuir ; il avait alors quinze ans.

Au siècle dernier, la pratique des débuts bâtifs dans la carrière des armes n'était pas encore perdue ; si vous étiez d'épée, les régents de collège ne vous conduisaient le plus souvent que jusqu'à la rhétorique ; après quoi vous partiez pour l'Allemagne, l'Espagne ou l'Italie, où vous appelait « la gloire ». Par les soins de M. de Marle, frère de sa mère, le chevalier s'embarqua à Brest pour l'Amérique au mois de mai 1780. Je parlerai ailleurs de cette campagne, en me bornant à dire ici qu'il acquit d'entrée de jeu l'estime des vétérans par son sang-froid, sa résistance à la fatigue et la constance de son humeur, tandis que par son élan à l'heure du péril il suscitait l'envie chez les plus braves. En 1783, il rentrait en France, en compagnie de cette jeune noble qui, après s'être croisée au nom de la liberté et des droits de l'homme, allait, enseignes déployées, s'engouffrer dans l'inconnu. C'était le temps où l'Europe, les impératrices, les rois, prenaient pour conseillers nos philosophes ; Rousseau avait substitué aux anciennes lois un nouveau contrat ; Voltaire était passé Dieu et, pour propager les dogmes de l'avenir, ce n'était plus l'image des petits papiers glissés de main en main, c'était, à visage découvert, la dénonciation des abus, le mépris de l'arbitraire. La personne du roi demeurait sacrée ; mais « la cour » avec ses appétits insatiables, ses dépenses sans règle, ses intrigues et son

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

insolence, était devenue pour tous l'ennemi, l'obstacle qu'il s'agissait de maîtriser à tout prix.

Pendant ses longues traversées, le chevalier, que ses amis nommaient « l'Ingénu », avait ouï parler des luttes qui se préparaient, sans discerner exactement leurs origines, ni leur but; on comprendra, après ce que j'ai dit de sa vie passée, que le nouveau monde avec ses forêts et ses mœurs fut pour lui moins intelligible que l'ancien.

La mort de son père l'avait mis en possession d'un grand nom et d'une fortune de traitant; le nom, il se refusait à le porter pour rompre avec des souvenirs qu'il détestait; la fortune, il ne savait qu'en faire, puisqu'il ignorait les plaisirs dont s'amusaient les hommes de son temps. Il méditait de repartir pour l'Amérique quand M. de Marle lui fit connaître M. Miraut.

Tous deux lui tinrent le même langage: « La défiance des autres et de soi, qui est un vice des âmes faibles, peut être un instrument de puissance chez ceux qui savent vouloir fortement. Vous avez la volonté: quel usage devez-vous en faire, au mieux de votre intelligence et de votre honneur? Vous plaît-il de vivre dans la solitude? soit; n'oubliez pas cependant qu'elle peut vous conduire à l'égoïsme, souvent aussi à la brutalité. Vous convient-il, au contraire, de faire le métier d'homme parmi vos semblables, il vous faut alors habiter parmi eux et vous soumettre à un apprentissage qui devra durer de longs jours. Ne vous déterminez pas par humeur ou par ignorance. »

Ce fut à la suite de cet entretien que le chevalier prit pension chez M. Miraut, son aîné de quelques années seulement, mais supérieurement renseigné sur toutes choses, par la variété de ses relations et de ses études. La patience de ce maître rare dut subir dans les commencements plus d'une épreuve, car elle se heurta d'abord à ce fait bizarre de la réunion chez le même individu d'une énergie virile, sans règle, mais achevée, et, tout à côté, d'une simplicité si prodigieuse, qu'elle prenait à de certains instants la figure d'une ineptie irrémédiable. Néanmoins, et après sa première surprise passée, M. Miraut distingua dans cet esprit en friche des facultés d'un tel vol qu'il se passionna pour sa tâche et qu'il y mit toutes ses forces, en s'aidant successivement des livres, des voyages et, pour finir, de la fréquentation des hommes politiques et des philosophes les plus éminents de la France et de l'étranger. Ces préparations conduisirent le chevalier jusqu'en 1788; à cette date, M. Miraut jugea que son élève, sans avoir rien perdu de sa substance intime, était désormais suffisamment renseigné sur la langue, les mœurs et les ressorts d'une société que naguère il voulait fuir; et la lettre qu'il écrivit à M. de Marle, à la veille de son retour, peut nous faire connaître, à la fois, son désintéressement et l'opinion favorable qu'il s'était faite du chevalier.

« Ma bonne volonté, disait-il, a été constante; mais pour qu'il me fût permis d'accepter vos remerciements, il me faudrait oublier que si je lui ai enseigné ce que les livres m'avaient appris, il m'a appris ce qu'aucun livre ne m'aurait enseigné. Je lui dois de savoir exactement combien sont maladroits et inhumains ces méthodes d'éducation qui assujettissent à une même nourriture et à une même discipline les intelligences et les caractères les plus disparates. J'avais, en toute bonne foi, quand vous me l'avez donné, dressé mon plan et réglé son pas sur le mien; dans ma bienveillance et ma vanité, je me proposais d'en faire un esclave accompli, mon semblable. Grâce à Dieu, je me suis aperçu à temps de la méprise que j'allais commettre et, laissant là tous mes projets réglés, j'ai pris seulement à tâche de le renseigner, sans jamais prétendre le soumettre. Il était ombrageux, j'ai été discret; il se jugeait avec une sévérité outrée, je l'ai conduit à se connaître pour le conduire à s'estimer. Lorsqu'il s'est enfin convaincu que j'étais sincère et qu'il était libre, toutes choses ont suivi d'elles-mêmes, la curiosité, l'application, puis un sentiment critique si pénétrant, un jugement si sûr, que plus d'une fois ma raison s'est humiliée devant la sienne. Ce très jeune homme est un homme, je vous l'atteste; mon supérieur, et j'en suis ravi; digne de vous, soyez-en certain. J'ai le regret d'ajouter que, malgré toute sa déférence pour vos avis, vous le pliez malaisément aux desseins que vous avez sur lui. Son ambition est nulle; je lui connais plus de répugnances que de désirs; et, si vous le trouvez prêt, sans faute, à vous sacrifier, à jour dit, sa fortune et son sang, ni vous ni moi nous n'obtiendrons qu'il s'associe à une entreprise que sa raison et la justice ne lui auront pas d'abord conseillée. »

Un mois plus tard, nos voyageurs revenaient d'Allemagne, et presque aussitôt M. de M... voulut s'assurer par lui-même des intentions du chevalier. Il ne s'agissait plus, en effet, d'un dissentiment entre le Parlement, d'Aiguillon, Calonne ou Turgot, la Cour, toutes chambres réunies, venait de répliquer à la suspension de ses séances par un arrêté qui dénonçait la violation de la Constitution et réclamait la convocation des états généraux; l'autorité royale était directement mise en cause. Aux yeux de M. de M..., l'heure des hésitations était donc passée et, tandis que dans les trois ordres chacun se décidait à prendre parti, il était malaisé au chevalier de s'abstenir. D'ailleurs, M. de M... n'eut garde d'oublier les renseignements qu'il tenait de M. Miraut; il indiqua ce qu'il croyait être le vrai, en regrettant qu'un trop grand nombre de membres du clergé et de la noblesse fissent cause commune avec le Parlement.

Sans s'écartier un seul moment des formes du respect, le chevalier se refusa à tout engagement. — Dans cette action confuse à laquelle M. de M... l'invitait à prendre part, il distinguait un égoïsme trop invétéré,

oublé trop parfait de l'intérêt public, pour ne pas oser d'être dupe ou complice. Nouveau venu, ne pouvant, à aucun titre, avoir la prétention d'être suivi, lui faudrait chercher un maître; et lequel choisir? Au fond, les intentions du Roi étaient constantes, l'instabilité de ses volontés, perpétuellement empruntées, n'était-elle pas trop manifeste? Fallait-il pour s'orienter et trouver une direction qu'il fût permis d'accepter, solliciter ses entrées dans un salon fameux, et se faisaient et se défaisaient de première main les ambassadeurs et les ministres? Cette démarche lui répugnait à première vue, le manège des Polignac lui paraissait trop bas pour qu'il lui plût d'être leur obligé. Pouvait-il songer à tenter fortune auprès du comte d'Artois, après tout ce qu'il savait de sa turbulence et de son incorrigible fatuité? Il est vrai qu'on accordait à reconnaître à Monsieur beaucoup d'esprit en plusieurs langues, et une application constante; mais n'était-ce rien que le témoignage de ses serviteurs les plus familiers, tous également indécis sur le caractère et les visées de cet ancien courtisan de la Courbarry? « Voyez-moi tel que je suis, conclut le chevalier; vous m'avez donné figure d'homme, ne me couvrez pas à douter de ma probité en me contraignant d'être un politique. L'ancien sauvage que vous avez connu n'est pas mort, et le seul rôle qui puisse lui convenir est celui de passant, parmi tout ce monde distribué en sociétés secrètes qui toutes se proposent un but différent, au nom du bien public, ce corbillon funéraire de nos guerres civiles.

— Mais, dit M^{me} de Marle, si de la dispute nous en venons aux coups, vous contenterez-vous encore de parler?

— Madame, répondit le chevalier, je verrai, ce jour-là, l'usage que les victorieux feront de leur victoire. »

Un membre de l'Assemblée des notables de novembre 1888, déjà mal famé, mais déjà doué de la sagesse supérieure qui lui a fait légitimement un si grand nom, fut le seul, avec M. Miraut, qui estima le chevalier à son prix. « Quel est donc, demanda-t-il, ce jeune homme qui sait écouter? » Et comme on lui répondait : « C'est un paresseux, » il répliqua : « Cette paresseuse vous ferait voir bien du chemin, si vous pouviez la suivre. »

L'évêque d'Autun ne s'y trompait pas : la prétendue paresse du chevalier était une voyageuse alerte qui rassemblait incessamment ses informations pour les comparer jour après jour et en tirer des conclusions éblouissantes. Le paresseux, l'ingénu d'autrefois, cachait un esprit vigilant comme pas un ; et la preuve en est qu'il voulait connaître de près un personnage qu'on regardait de temps à autre par-dessus l'épaule comme un instrument pour tout faire, aussi facile à prendre qu'à rebuter. Ce que la Cour pouvait vouloir, ce que pouvaient vouloir les gentilshommes du Dauphiné, de Provence et de la Bretagne, les curés des campagnes,

les parlements et les parvenus des villes, chacun le savait ou croyait le savoir ; mais les gens du dessous, les gens d'en bas, le peuple, que voulait-il, s'il osait vouloir? Le seul fait prouvé, c'est qu'il criait la faim, sans qu'il y eût autrement à s'en préoccuper, ce même cri se répétant d'âge en âge. Ce fut, cependant, ce peuple abject, ce néant, que le chevalier eut la fantaisie singulière d'interroger, en imaginant, pour l'observer de plus près, des travestissements qui devaient servir plus tard d'autres desseins. Mêlé de jour et de nuit aux ouvriers des ports, aux artisans des marchés, des ateliers et des boutiques, il prit sa part de leur travail, les surprenant par sa force, les gagnant par son obligeance et son courage, jusqu'à ce que ces âmes défiantes, confinées depuis des siècles dans un même dédain, se fussent livrées à lui comme à leur semblable. L'estoile prête à Henri IV, après son entrée dans Paris, cette parole singulière : « Un peuple est une beste qui se laisse mener par le nés, principalement les Parisiens. » Le chevalier vit de près cette bête, effrayante par sa masse, sa misère et sa crédulité ; il s'aperçut aussi que « les meneurs » étaient déjà venus de plus d'un côté pour s'en saisir ; et quand il fit part à M. Miraut de ses craintes, celui-ci lui répondit : « Monsieur, l'heure des bons et des mauvais conseils est passée et nous voici logés à la turque, réduits à nous dire : *C'était écrit*. Souvenez-vous des papiers de M. d'Argenson que je vous ai fait lire ; il était chimérique et regrettaient un peu puérilement son ministère ; mais c'était, quand même, un voyant. Il nous a prédit une révolution ; elle vient. »

Elle venait, et d'un pas si rapide ; elle donna lieu, dès l'entrée, à une complication d'exigences et d'entêtements si funeste que ses adversaires et ses partisans, également déconcertés, furent mis en un même jour hors de voie et conduits à des improvisations trop souvent inspirées par la défiance et la colère.

IV.

Ces derniers mots achèvent de m'avertir que je suis maladroitement sorti du cadre que je m'étais tracé. Il m'importe d'y rentrer sans délai, car je ne prétends en aucune sorte écrire ici une page d'histoire. Mon seul désir est de sauver de l'oubli quelques faits particuliers où s'est montrée jadis l'énergie d'un cœur qui ne bat plus, et j'en ai bien du regret. A la date où me voici parvenu, j'aurais d'ailleurs tout intérêt à céder la parole à un personnage assez exactement renseigné sur les entreprises du chevalier pour qu'il nous soit permis d'accepter son témoignage.

Ce personnage, « observateur de l'esprit public » de son état, se distingue de ses collègues les plus distingués, Grivel, Perrière, Latour-Lamontagne, etc., par ce double trait qu'il réserve son nom et qu'il sait l'orthographe. Son défaut irrémédiable est d'être ver-

beux, de prétendre à l'esprit et d'abuser des parenthèses. J'ai cru devoir en supprimer un grand nombre dans le rapport signé J. S. D. que je vais transcrire. En marge de ce rapport, retrouvé chez Courtois par M. Decazes, je ne vois qu'un nom, *Lacoste*, qui ne nous apprendrait rien si notre observateur n'avait pris la peine de rappeler la date du 26 prairial an II (14 juin 1794). Or c'est ce jour-là même qu'Élie Lacoste lisait à la Convention son rapport sur la conspiration de Batz, dite de l'étranger (4). Comme on le verra, ce renseignement a son prix.

« J'observerai, écrit J. S. D. : 1° que si je n'ai pas donné de mes nouvelles depuis le 26 prairial, c'est que levé dès le patron minet, je ne rentrais chez moi que très avant dans la nuit et toujours fourbu ; 2° qu'on ne m'a pas trouvé avant-hier au rendez-vous convenu par cette raison que j'avais dû coucher à Sèvres ; 3° que je n'ai point pour coutume de me vanter, car à la sortie de la séance j'ai répondu au citoyen T... : je suis prêt à tenter l'aventure, mais sans rien promettre. J'ai, en effet, chassé plus d'un gibier, poil ou plume, mais je tiens celui-là pour la grande coulouvre. (C'était d'ailleurs l'avis de l'infaillible M. Tournier, mon maître, en son temps la prunelle de l'œil de M. Le Noir.)

« Les indications que je recueillis d'abord sur la figure et la taille de mon particulier étaient un vrai charivari. Il était petit, il était grand ; il marchait courbé, il se tenait droit ; il pouvait avoir vingt-huit ans, il en avait peut-être quarante, à moins qu'il n'ait passé la cinquantaine. Il était roux à la Halle au Blé, blond à la Râpée ; ailleurs, il était si brun de cheveux et de teint qu'il devait être du Midi, sans faute. Était-il Français, seulement ? Français, Suisse, Américain, cela dépendait du quartier.

« Pour sa condition, même certitude. Il a été cocher, écrivain public, aboyeur de journaux ; il a brouetté de l'encre et du vinaigre ; au Temple, il était géôlier (nous brûlons) ; entre temps garde national et gendarme, à sa volonté. Quant à son nom, il s'est appelé Balard, place du Carrousel, 166 ; Godin, hôtel de Toulouse ; Ruyter, au boulevard, où il se disait d'Hollande ; Verdier, Scévola, Pluche, Mauduit, Schmitt ; autant de masques.

« J'en faisais là, tout à plat, défermé, hors de voie, quand le hasard (le seul des saints chez qui j'aie fréquenté) m'amena Mutel, un boiteux le plus souvent entre deux vins, sans nulle culture, et au dehors comme au dedans la plus méprisable des drogues. Mais quelle fée qu'une bonne haine pour prêter aux pires espèces le flair des limiers, la patience du héron. Je ne m'en défends pas, je suis l'obligé de cette canaille, puisque directement ou indirectement je lui

dois de savoir que le cocher, l'écrivain, Balard, Verdier, se nomme de son vrai nom le chevalier des Arcis.

« On comprendra qu'après une pareille trouvaille, je n'eus plus qu'une idée : conduire Mutel chez mon patron. (Pour savoir ce que vaut M. Tournier, il faut l'avoir entendu confesser un coquin : c'est un père.)

« Le Mutel est un ancien laquais du chevalier, congédié à la suite de confusions trop fréquentes entre le tien et le mien. Mis sur le pavé sans un sol, car ses économies avaient passé aux cartes et à la bouteille, Mutel ne savait que faire de son corps, quand un ami lui proposa de faire le voyage de Versailles ; c'était le 5 octobre 1789. Dans la nuit du 6, vers le matin, et malgré toutes les précautions prises par La Fayette (encore un chevalier, celui-là, et qui fut bien payé de sa peine), une porte du château s'ouvrit devant une troupe choisie et la pie était prise au nid, si quelqu'un ne s'était trouvé là, n'ayant en main qu'un bâton, mais fait d'un tel bois, manié par une main si roide, que mes citoyens, renversés les uns sur les autres, furent arrêtés net et que, pour sa part, Mutel eut une jambe rompue et la tête en bringles.

« A l'hôpital où il fut conduit on lui laissa le choix entre une amputation et la gangrène. Il s'entêta à garder sa jambe, malgré tous les supplices qu'on lui fit subir, et en février 1790 il rentra enfin chez lui, aidé de sa béquille et de cette colère picarde qui fait passer son œil du brun au noir quand il entend ou qu'il prononce le nom du chevalier. Pendant deux ans, il fit en plein vent tous les métiers, toujours épiant, furetant, n'ayant qu'un but, retrouver son ennemi. Il en venait à croire qu'il ne le rejoindrait que dans l'autre monde quand Santerre et ses faubourgs entrèrent aux Tuileries, le 20 juin, Mutel boitait en tête (cet estropiat est un cerf). La première personne qu'il aperçut en entrant, ce fut le chevalier. Il se tenait à deux pas du ci-devant roi, tête nue, tranquille comme Baptiste. Que faisait-il là ? D'où sortait-il ? Prétendait-il tenir tête à tout ce peuple ? En tout cas, Mutel ne tarda pas à s'apercevoir que parmi tout ce peuple le chevalier comptait plus d'un ami, car, sur un signe, trois compagnons l'aiderent à placer devant l'embrasure de la fenêtre où se tenait Capet une table massive qui servit, dès lors, de limite au plus grand flot. Le divertissement fini, le chevalier sortit par la terrasse, traînant à ses talons Mutel et sa pique, mais sans plus s'en soucier que si elle et lui avaient été de cire. Ensemble ils arrivèrent à l'entrée du passage qui conduit à Saint-Roch ; mais là il fallait passer sur les débris d'une porte qui avait été brisée par l'émeute à coups de hache, et Mutel, toujours malchanceux, se heurta le genou au tranchant d'une ferrure restée ballante. La douleur fut si forte qu'elle le suffoqua ; quand il revint à lui, la foule continuait de l'entraîner, mais il n'avait plus à ses côtés que des inconnus.

(1) Parmi les cinquante-quatre condamnés exécutés en chemises rouges, le 17 juin, figurent Cécile Renault, Ladmiral, M^{me} de Sainte-Amaranthe, Michonis.

« Cette rencontre inespérée, suivie d'une si furieuse exception, a décidément changé Mutel en bête. La mort du chevalier ne lui suffirait plus, et à jeun comme après boire il invente des supplices. En attendant son jour, il continue de fouiller Paris, et, grâce à ces trois compagnons du 20 juin qu'il a retrouvés, rassemblée, paraît-il, un certain nombre d'indices dont je compte tirer parti.

« La confession de Mutel nous avait pris deux grandes heures, et je me disposais à sortir pour l'emmener souper, quand un clignement d'yeux de M. Tourner m'invita à rester. Je pris alors rendez-vous avec cet homme pour le lendemain, et, la porte fermée, je devins tout oreilles.

« — Je t'ai recommandé, commença mon patron, de ne jamais l'occuper du plus misérable sujet sans t'informer d'abord des vices qui pouvaient lui être particuliers, comme aussi des honnêtes inclinations qui pouvaient lui être familières. Hier encore, cette recommandation n'était point de mise, puisque tu avais à faire à un inconnu. Aujourd'hui, il faut t'en souvenir, et ton Mutel ne te servirait de rien; car il ne voit dans le chevalier que la main qui l'a frappé. C'est donc à moi de t'apprendre que ce chevalier est autre chose qu'un athlète redoutable; un esprit profond, l'âme de la plus belle eau et vraiment digne d'être immortelle.

« Te doutes-tu, par exemple, pourquoi le chevalier n'a pas émigré? Imagines-tu pourquoi il s'est obstiné à ne pas quitter Paris? Sais-tu quelle ambition a pu le déterminer à risquer sa tête comme il le fait, dix fois par jour? Était-il un des familiers de la reine? Non. Était-il par quelque côté l'obligé du roi? Non. La vérité est incroyable, c'est que ce gentilhomme unique a pris gratuitement parti pour la royauté, à l'heure où les aristocrates qu'elle avait comblés tiraient pays, pour leur fronder à l'étranger, sans nul souci de la vie de leurs maîtres.

« Je te dois, d'ailleurs, un aveu. Quand tu m'as parlé, pour la première fois, de la mission qui venait de t'être confiée, mon premier mouvement a été de te regarder d'un air fixe; car si je te veux du bien, j'en veux à la République de m'avoir cassé aux gages. Mais j'ai changé d'avis, en écoutant le drôle qui sort d'ici, et j'entends élever ta voix sur ton zèle en te faisant part de toute l'estime que j'ai pour le chevalier. Ne lui fais pas l'injure de croire qu'après s'être montré aux Tuileries au 20 juin, il n'a pas manqué de s'y trouver au 10 août. Il y était; et ce fut pas sa faute, j'en ai été témoin, si, pour quelque motif que ce soit, on eut devoir céder la place aux marseillais. Ce ne fut pas sa faute si, après la bataille d'Artois, le roi et les siens résolurent d'attendre aux Tuileries le décret du 13 mai qui les conduisit au Temple. Depuis longtemps, et mieux que personne je suis en mesure de répondre, le chevalier avait recruté des

hommes prêts avec lui à tout oser. Mais, de même qu'on avait, le 10, jugé toute résistance impossible, de même, dans la nuit du 12, on affirma que la rue Saint-Honoré et les jardins des trois convents (1) étaient gardés. Sous le coup d'un arrêt mortel, on s'obstina à attendre son salut d'une Assemblée désormais dominée par la Commune et d'un secours étranger, ce leurre déplorable qui avant et depuis Varennes devait tout pervertir et tout ruiner.

« Je te dirai un jour comment j'ai été à même d'étudier de près le jeu du chevalier. Son activité est admirable, son sang-froid sans égal, il sait se travestir comme pas un; mais le trait de génie qui le rend, par-dessus tout, digne de nos respects, qui explique l'insuccès de tant d'efforts dépensés à le poursuivre, c'est le secret dont il s'est perpétuellement enveloppé. Il a des agents et n'a jamais eu de complices; pas un de ceux qu'il fait agir ne sait qui il est, d'où il vient, où il va.

« On t'a dit qu'il avait été geôlier au Temple; on t'a dit vrai; mais peut-être ne sais-tu pas que la République courait risque de ne pas fêter le 10 nivôse (2), si si le roi eût consenti à partir seul; et qu'il eût assuré, en compagnie de Jarjayes, de Batz et de Toulan, l'évasion de la Reine, si celle-ci eût consenti à se séparer de ses enfants. Enfin, je t'apprendrai qu'en septembre 93 il était commis au greffe de la Conciergerie, tout prêt à tenter un coup désespéré, quand Billaud-Varennes précipita le dévouement en exigeant que le Tribunal révolutionnaire en finit. Le 14 octobre, la Reine comparait devant Fouquier; le 16, à quatre heures du matin, elle était condamnée, et le même jour, à onze heures, la charrette l'attendait.

« Te souvient-il de l'avoir vue passer, l'Autrichienne, vêtue de blanc, les mains liées derrière le dos, ses cheveux coupés court, les yeux fermés, sa tête penchée en avant, comme si elle l'eût offerte au couteau? Le spectacle était sans pareil, car si le 21 janvier le silence avait été profond, le 16 octobre Paris retrouva la parole, et ce fut dans l'air, pendant près de deux heures, un applaudissement si continu, une telle coulée d'invectives, que, par instants, je erois l'entendre encore. Du haut des marches de Saint-Roch, où j'étais placé, je voyais les gardes nationaux formant la haie, le peuple tassé contre les murs, tous ces visages où se montrait la même attente sans pitié; puis, quand Elle parut, le tumulte des gestes, l'explosion des cris. A ce moment, un homme se détacha de la foule en face de moi et vint, en sautant très bas, poser sa main sur un des limons de la charrette, qui marchait au pas. Ce qu'il dit, car il parla, je ne pouvais l'entendre; mais Elle l'entendit; ses yeux se rouvrirent, elle fit un mouve-

(1) Feuillants, Capucins, Dames de l'Assomption, compris entre la rue Saint-Honoré et la terrasse actuelle de la rue de Rivoli.

(2) 21 janvier.

ment comme pour dégager ses mains, et sur ses lèvres je lus certainement une prière. Il obéit, après un nouveau salut, et, se jetant de côté, il gagna d'un élan la rue de la Convention, où il se perdit dans la grande houle qui continuait de gronder.

« J'ai fait mon devoir dans tous les temps ; et tu feras le tien. Seulement, si tu dois, un jour, présenter le chevalier des Arcs au cytoïen Fouquier, je te prie de lui tirer ton chapeau. (Je n'y manquerai pas.)

— Je ne dirai pas que je connais M. Tournier sur le bout de mon doigt, car celui qui aurait la clef de tous ses tiroirs est encore à naître ; mais je connais ses habitudes. L'heure de son souper était venue (heure sacerdotale), et je savais de reste qu'il ne me retiendrait pas. Je le remerciai donc et, sans même me rafraîchir d'un verre de vin, je voulus revoir Mutel, pour essayer sur ce tonneau d'un coup de foret. Son attitude devant le patron m'a paru louche ; par deux fois, il a pincé les lèvres comme s'il étouffait quelque chose : quoy ? C'est ce que je voulais savoir ; mais le drôle n'était pas rentré. (Nous nous expliquerons demain.)

« On n'a pas à craindre, d'ailleurs, que je quitte la partie ; la passion du patron m'a gagné ; son dernier mot contient un défi, et dussé-je y laisser ma peau, j'ay juré de faire savoir au chevalier tout le bien que je pense de luy, parlant à sa personne. »

I. S. D.

V.

Le soupçon de I. S. D. était fondé : Mutel chassait pour son compte. Tout en jurant à M. Tournier qu'il ne réservait rien, il s'était soigneusement abstenu de prononcer le nom de M. Miraut, bien qu'il connût de première main l'attachement sans pair que le chevalier portait à son ami. Mutel avait donc son idée de derrière la tête : trouver M. Miraut, pour le placer en lieu sûr, comme une amorce à laquelle le chevalier ne manquerait pas de se laisser prendre. Lui seul aurait pu dire par suite de quels hasards il découvrit M. Miraut ; toujours est-il qu'il s'en saisit et qu'il le faisait conduire au collège des Écossais, alors transformé en maison d'arrêt, le soir même du jour où I. S. D. le présentait à M. Tournier.

Presque en face du collège, une échoppe de marchand de vin s'était adossée récemment au mur de l'ancien rempart ; Mutel s'y installa et, caché derrière un rideau, il surveilla les entrées et les sorties. Sa fatigue ne lui pesait rien et, à la moindre alerte, il traversait la rue pour aller reconnaître les gens de plus près.

Quarante-huit heures avaient déjà passé et l'après-midi du troisième jour touchait à sa fin, quand un fiacre vint de la rue de Fourcy s'arrêter devant les Écossais. Un commissaire en descendit suivi de deux gendarmes. Ces sortes de visites étaient fréquentes et

Mutel, qui avait fait plus d'un voyage depuis le matin, jugea, cette fois, qu'il pouvait achever sa bouteille. Pendant qu'il la vidait, le commissaire exhibait au greffe un ordre de transfèrement à la Conciergerie. L'ordre était en règle, et le commissaire se montrait d'autant plus impatient qu'il était, paraît-il, attendu par Couthon. En quelques instants, les écritures furent échangées et M. Miraut, livré contre reçu, et coiffé par dérision d'un bonnet rouge, fut brutalement jeté dans un fiacre, sans avoir touché terre.

Mais si rapide et si ingénieux qu'eût été tout ce mouvement, malgré le bonnet, malgré les gendarmes, Mutel avait reconnu M. Miraut. D'un élan merveilleux il courut au fiacre et, ne parvenant pas à saisir les rênes, il se suspendit aux brancards, en criant : « Arrêtez ! » Mais alors, le cheval, enlevé furieusement par cette même main dont Mutel portait déjà les marques, se dressa à pic, pour se lancer le moment d'après sur la pente comme un tonnerre. Mutel perdit pied sans lâcher prise ; puis, après avoir été emporté à reculons pendant vingt pas, il se renversa enfin sous les roues, qui ne laissèrent après elles, sur le pavé fangeux, qu'une chose mutilée, où rien de vivant ne restait plus, pas même la haine.

VI.

Cette mort, la colère de I. S. D. en ne voyant pas reparaître son Mutel, les réflexions de M. Tournier, toutes ces choses médiocres, avec bien d'autres choses infiniment plus grandes, allèrent se perdre dans l'événement inattendu qui devait suivre, à si bref délai, la reconnaissance de l'Évêque suprême. Thermidor emporta l'Incorruptible dans sa pourpre et Saint-Just dans son rêve ; prairial après germinal acheva de mettre en poudre le char de Jaggernath ; puis, ce fût en vendémiaire, l'entreprise des sections royalistes qui, restées seules en armes, allèrent se heurter devant Saint-Roch à Bonaparte, lieutenant de Barras.

Le chevalier n'assistait à aucune de ces crises. Il avait conduit son ami en Suisse, et tous deux ils y demeurèrent, cachés jusqu'au mois de mars 1796. Mais, à cette date, M. Miraut n'en pouvait plus douter, un chagrin mortel altérait la santé du chevalier ; la solitude qu'il avait d'abord accueillie avec joie lui était devenue insupportable ; son grand sérieux se changeait en une tristesse morne ; les veilles et le sommeil lui étaient également amers. La fièvre, qui trop visiblement ne le quittait plus, suscitait chez lui, à tout moment, des audaces devant lesquelles reculaient les chasseurs de chamois les plus résolus. Rien ne l'arrêtait, ni la profondeur des neiges, ni les chables par où se verse le bois des forêts, ni les torrents écumeux qu'ils nomment là-bas les grandes eaux. En plein hiver, sans guide, il affronta successivement la *Tour d'Ailly*, la *Dent de Morcle*, le *Glacier des Diablerets*, la *Dent du Midi*, pour reparaître,

parfois, après bien des jours, meurtri, les mains déchirées, le visage en sang. Dix fois, M. Miraut désespéra de revoir son ami; enfin, un jour, à bout d'angoisses, il se décida à l'interroger; et pour le chevalier, comme pour lui-même, ce fut le salut.

Je voudrais qu'on voulût bien se souvenir, à cet endroit, de la réponse du chevalier à M. de Marle, quand celui-ci l'invita à choisir entre la Cour et les parlements: « Vous n'avez donné figure d'homme, dit-il, mais l'ancien sauvage n'est pas mort... Peut-être me déciderai-je à prendre parti, le jour où les vainqueurs abuseront de leur victoire. » Tout ce que j'ai pu montrer de la vie du chevalier est enfermé, je le croirais, dans ces quelques mots. Grâce au zèle de M. Miraut, son intelligence s'était agrandie et ennoblie; mais l'instinct qui, seul, avait gouverné son enfance, demeurait encore son seul guide, aux heures décisives où il croyait devoir agir. D'instinct, et sans vouloir considérer autre chose que son isolement et les sévices dont elle était menacée, il s'était jeté à corps perdu entre cette monarchie, incorrigible dans sa sénilité, et ce peuple qui sortait de son sommeil, pareil à ces ciels d'orage où tout peut se voir: des figures de héros et des monstres, des palais prodigieux et l'incendie éclairant des meurtres et des ruines. Ce fut ce même instinct vivace qui, de nouveau, le saisit quand il entendit venir par-dessus les Alpes l'immense clameur de la France tout entière debout en face de l'étranger. Si, pour soustraire à l'échafaud celui que la Reine nommait « ce pauvre homme (1) », le chevalier s'était inspiré de sa générosité, une passion plus profonde le faisait frémir aujourd'hui, au bruit du flux et du reflux des batailles gagnées ou perdues. « Nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas; nous continuons de mourir et tu continues de vivre. » Le passé et le présent lui jetaient ensemble la même injure. Et, pourtant, avec quelle fureur joyeuse n'aurait-il pas dépensé dans les rangs de nos soldats va-nu-pieds cette fièvre de colère qui lui inspirait ses perpétuels défis aux abîmes! Pour conjurer la tentation d'abandonner son ami, il ne fallait rien moins que le péril des avalanches; il lui fallait les blessures des pierres détachées du rocher, la morsure des glaces aiguës; il prenait plaisir à voir couler sur la neige son sang inutile.

Quelle délivrance ce fut quand M. Miraut lui déclara que, s'il ne partait pas, ce serait lui qui fuirait tout à l'heure, son cœur en ayant assez de cette lutte que, d'abord, il n'avait pas comprise, ce qu'il se reprochait amèrement.

Le chevalier débûta dans la division de l'armée de Moreau, commandée par Desaix. Il était à Radstadt, à Friedberg, à Biberach, qui fut le couronnement de la retraite fameuse nécessitée par la défaite de Jourdan à Wurtzbourg. Toujours aux côtés de Desaix, il fit la

campagne d'Égypte; avec lui, il rejoignit Bonaparte en Italie, au mois de mai 1800; et il venait d'être renversé aux pieds de Desaix, quand celui-ci tomba frappé d'une balle au cœur.

Ces années, de 1796 à 1800, étaient pour le chevalier l'incomparable foyer qui a prêté à sa vie la plénitude de lumière et de chaleur après laquelle il n'a plus rien souhaité. J'en atteste sa main mutilée à Marengo, il n'eût jamais échangé son litre de soldat de l'armée du Rhin et Moselle, sa qualité d'aide de camp du *Sultan juste*, contre le manteau impérial semé d'abeilles.

Pour finir, je veux placer ici le passage d'un discours de Royer-Collard, daté de 1823, où cet ancien agent de Louis XVIII pendant l'émigration parle de nos campagnes de 1795 à 1800. « Non seulement cette guerre fut nationale, mais elle est peut-être tout ce qu'il y a eu de plus national depuis 1789. Pourquoi? parce qu'elle était soutenue par le sentiment le plus vif qu'il y ait en France: *l'horreur de la domination étrangère*. La cause fut juste; la gloire est pure. »

En relisant ces paroles, je crois entendre mon vieil ami. On comprendra qu'après avoir servi la justice, le perpétuel « Ingénu » se soit obstiné à vivre de ses souvenirs.

A. DU MESNIL.

LES MÉMOIRES D'AUGER

Auger! Quel Auger?... Encore un de ces oubliés qu'on pouvait laisser dans l'ombre, vont dire ceux qui aiment l'actualité. Je les prie de ne point précipiter leur jugement. *Les Mémoires d'Hippolyte Auger* touchent par bien des pages à l'histoire intime de cette société russe que nous tenons tant aujourd'hui à connaître. L'histoire littéraire de la Restauration et de la monarchie de Juillet y trouve également son compte. Rien que pour cela, on doit féliciter M. Paul Cottin de les avoir publiés pour la première fois dans sa *Revue retrospective* (1). L'œuvre n'est pas mince, car elle compte bien près de sept cents pages très nourries de faits et de personnalités bonnes à conserver. Le héros présente ceci de particulier que, sans fortune, il fut constamment l'élite des millionnaires; ses mérites ou ses séductions ne lui valurent cependant ni fonctions lucratives ni mariage avantageux, et cette médiocrité semble un peu prouver en sa faveur. En 1881, la vie active était

(1) Cette petite *Revue retrospective*, si intéressante et si modeste, si maniable, si bien tenue, a donné déjà bien des curieux documents, sans désigner les plus humbles qu'elle sert bravement dans la fleur de leur incorrection (c'est souvent un gage de franchise). Aussi consulte-t-on déjà les quinze volumes de sa collection, exactement pourvue de tables semestrielles. La table est un fil conducteur d'absolue nécessité dans les conditions exagérées de la production actuelle.

(1) Voy. les lettres de Marie-Thérèse à Mercy.

finie pour lui depuis longtemps ; il s'éteignait au soleil de Menton. Une modeste rente viagère suffisait à le faire exister, comme la rédaction de ses Mémoires, commencés sur le tard (il était plus que septuagénaire), avait suffi à ses derniers besoins intellectuels. De tels manuscrits sont sujets à s'égarer. Heureusement que M. Alexandre Mouttet, un ami de la dernière heure, aujourd'hui juge de paix d'Aix, s'est trouvé là pour les recevoir.

Je précise tous ces menus détails parce qu'on tient aujourd'hui, non sans raison, à la question d'authenticité. M. Mouttet donna son bien à la *Revue rétrospective*, très friande de cette sorte de documents. Nous lui devons déjà les *Souvenirs* du père Delécluze, le critique des *Débats*; du fameux Roustan, le mameluck impérial, qui n'a certes confié à personne le soin de guider sa plume ; du cynique et laborieux Rétif de La Bretonne, qui n'avait pas tout dit dans son *Monsieur Nicolas*.

Notre Auger est du pays de Rétif, de ce bon vieil Auxerrois qui vit naître aussi le capitaine Coignet. La sève bourguignonne semble propice aux auteurs de confessions. Celles-ci feront contraste ; elles sont d'un homme trop bien élevé pour tout dire, précis et correct comme le monde de la Restauration au milieu duquel il débata.

Un Allemand de mérite, qui professa dans une de nos Facultés et la quitta vers 1872, pour retourner au « Vaterland », a publié qu'il était bien difficile aux Français de ne pas se sentir mal à l'aise en d'autres pays, parce qu'ils apportent d'ordinaire en leurs réunions tout ce qu'ils ont d'aimable, de souriant, de bienveillant. Alors, chacun dissimule avec une délicatesse merveilleuse ce qui peut choquer le voisin ; en revanche, il lui sert avec grâce tout ce qui peut le chatouiller agréablement ; une fois hors de cette atmosphère d'admiration mutuelle, le Français se prend à bâiller comme le poisson hors de l'eau.

Sommes-nous restés si charitablement aimables que cela, les uns pour les autres ? Notre admiration mutuelle et conventionnelle s'est-elle modifiée ? Toujours est-il que les curieux retrouveront dans Auger un type accompli du mondain de l'ancienne école. Jeté à quinze ans sur le pavé de Paris, tour à tour commis, soldat, poète, homme de compagnie, romancier, auteur dramatique, journaliste, traducteur, agent ministériel, il semble avoir séduit tous ceux qui l'ont approché, dans ces rôles divers. Les grâces de sa personne le secondaient bien, puisqu'elles lui valurent l'honneur d'être appelé Narcissetto et Adonis par Canova lui-même, qui s'y connaissait. Et le grand sculpteur parlait sérieusement ; il fit à ce jeune Français sans fortune la faveur insigne de mettre la dernière main à son buste, tandis que son portrait était peint par Alaux, le directeur de notre École de Rome. L'Art ne compte jamais avec les Lettres.

A soixante-dix-huit ans, Auger avait achevé la moitié

de sa tâche. S'il n'avait pas pris de notes, elle peut passer pour un tour de force, car Dieu sait ce qu'on y trouve de noms et de petits détails accumulés ! Tout poète qu'il est, Auger n'est ni rêveur, ni descriptif, ni psychologue, du moins en prose. Aussi pas un temps d'arrêt dans ces sept cents pages, qui ne demandent pas à être lues tout d'une haleine, mais où les chercheurs trouveront une foule de choses ignorées. Personne ne connaît mieux les *tenants et aboutissants*, comme on disait autrefois : c'est-à-dire origine des fortunes, mystère des naissances, ricochets de relations, spéculations matrimoniales. Il ne dit pas tout, mais laisse entendre tant de choses.

Ce qui caractérise la vie d'Auger, c'est l'instabilité. Il est constamment sur la route de Moscou, de Pétersbourg, de Rome, de Naples, de Londres. A Paris même, car on y revient toujours, il ne tient pas en place et plante sa tente aux quatre points cardinaux, au boulevard comme dans les coins perdus de la banlieue. Ses travaux, incroyablement variés, me semblent marcher aussi grand trot. C'est une ponte incessante, dès que la vente du roman ou de la pièce lui fait entrevoir un moyen de saisir la fortune. Romans et pièces semblent alors sortir tout écrits de ses poches. Mais alors comme aujourd'hui, il ne suffit point d'avoir un premier succès : il faut se maintenir à la place qu'on vous dispute aussitôt.

Au début, la bataille ne se laisse pas pressentir. Auger pense tout au plus à réclamer en soirée des vers qu'on fera passer dans le *Mercury de France*. C'est le beau temps des ballades traduites de l'étranger, du gothique à trèfles et des troubadours à toques crénelées dont la plume ondoyante retombe sur la manche à gigot d'un pourpoint à crevés. Point de maîtresse de maison sans album. La guitare tient encore tête au piano. Les tout jeunes gens se constituent en cénacles pour se lire leurs rimes et se faire leurs portraits à la mine de plomb, avec blancs grattés au canif.

Qui ne sacrifiait aux Muses, en 1814 ! Auger ne fait pas une amitié nouvelle sans qu'il soit immédiatement question de poésie. M. de Jailly, un excentrique, l'arrête au passage avec un ami, pour lui offrir une glace au café Foy. Dès la première petite cuillerée, on se confie qu'on est « frères en Apollon ». C'est l'expression consacrée. Un autre jour, Auger descendait les Champs-Élysées en écrivant des vers sur son carnet. Il heurte un passant, qui ramasse son chapeau en disant : « Vous me les lirez, pour que je vous pardonne. » Là-dessus, échange de civilités. L'amateur de poésie offre gracieusement sa carte, sur laquelle on lit : *Givresse de La Beyrie, auditeur au Conseil d'État*. Et Auger riposte fièrement par la sienne : *Hippolyte Auger, commis au magasin du Mameluck, Cloître-Saint-Honoré*.

L'auditeur sympathise d'autant plus que lui aussi taquine la Muse, ce qui ne l'empêche pas de devenir secrétaire des commandements du duc d'Angoulême.

Il n'est pas jusqu'à un autre camarade d'Auger, Auguste Giraud, qui ne cumule avec la qualité de poète celle, bien prosaïque, de décaheteur officiel des lettres dans le fameux Cabinet noir.

L'humble métier du commis du *Mameluck* offre des petites douceurs, à commencer par la protection de M^{lle} Manette, sœur de la portière et ouvreuse au Théâtre-Français, qui lui permit de faire gratis, chaque soir, connaissance avec la Muse tragique. C'est au théâtre de la rue Richelieu qu'Auger connut M. de Soinne, le grand amateur de pièces de théâtre, qui avait la plus belle bibliothèque dramatique connue, et qui l'ouvrait généreusement à tous les chercheurs. Bien d'autres relations utiles suivirent celles-là, pour ne citer que son intimité avec Brifaut, l'auteur préféré de la duchesse d'Uzès, qui lui laissa, par testament, une voiture à ses ordres et le couvert d'or massif placé devant lui, chaque jour, à dîner, en son hôtel.

Cependant, les mauvais jours arrivent, et la Sainte-Alliance entre dans Paris. L'empereur Alexandre empêcha le morcellement de la France en 1814, et il agit en cela d'autant plus noblement que la guerre de Russie, si peu motivée, si désastreuse pour nous, n'en avait pas moins porté la ruine et le deuil dans son empire. Deux ans à peine s'étaient écoulés, et, cependant, les officiers russes se piquèrent de donner à la civilisation parisienne l'exemple d'une parfaite courtoisie. Plusieurs d'entre eux rencontrent par hasard Auger à une table amie. Le moyen de résister à des jeunes gens qui vous disent : « Vous êtes Français, et nous aimons les Français malgré tout ! » Auger devient leur guide et si bien leur camarade, qu'il abandonne le magasin du *Mameluck* pour suivre leur bataillon. Le voilà présenté à l'empereur, choyé dans la haute société de Pétersbourg, entrant dans un régiment de la garde, et apprenant le russe, qu'il finit par aimer comme le reste, en déclarant qu'il n'est pas de langue plus simple, plus riche, plus digne de devenir langue universelle. On le voit, c'était de l'enthousiasme.

Mais ce n'est, pour Auger, qu'une première étape. Bientôt, le voilà reprenant la route de Paris avec un colonel des chevaliers-gardes qui, lui aussi, a des aspirations littéraires et un scénario de pièce en poche. Il faut dire que son complice s'était déjà fait la main en prêtant son concours au spectacle de la famille impériale à Tzarkoë-Selo. Auger s'était trouvé en relations avec tout ce qu'il y avait de lettrés et d'artistes dans la société pétersbourgeoise ; le tableau qu'il en laisse est très vivant. Néanmoins, ce n'est pas encore de là que date sa carrière d'auteur dramatique. L'heure de la flirtation a sonné, et il se laisse aller à ce qu'il appelle « le mariivaudage de son existence ». Collaborateur appointé d'un ancien diplomate anglais, sir William Drummond, il se voit ouvrir derrière lui les salons aristocratiques de Paris et de Rome.

Avec quels hommes célèbres Auger n'eut-il pas alors

le privilège d'entrer en relations ? Il servit de guide dans Rome à un futur chef de cabinet, sir John Russel ; il fut bien avec Rossini, comme avec Canova ; il devina et acheta Léopold Robert, lui pauvre, ce qui me donne à penser qu'en se bornant à satisfaire ses préférences, il serait arrivé à la fortune avec un peu d'argent. A Saint-Pétersbourg, il avait connu les De Maistre, et Xavier lui avait donné le privilège de traduire son *Lépreux de la cité d'Aoste*. A Paris, Saint-Simon lui avait prédit les conquêtes de la science moderne. Il fréquenta Benjamin Constant et sa chatte favorite ; il fut l'homme d'Émile de Girardin, quand il fonda *la Mode* ; Honoré de Balzac, son imprimeur dans cette sombre rue des Marais (*hodiè* Visconti), l'eut ensuite pour familier de la petite maison de la rue Cassini ; il fut apprécié par M^{me} Swetchine, ce qui ne l'empêcha point d'être de la mystique église de Buchez, avec lequel il fit quelque temps ménage rue Chabannais. La franc-maçonnerie l'eut enfin pour adepte, en un temps où elle ne menait pas encore à la Chambre.

« C'est un moyen de se mettre en rapports avec des personnes qu'on ne pourrait connaître ailleurs, lui disait, à l'hôtel du Mail, un jeune avocat du nom de Tonnet, futur directeur général de la police de 1848. C'est, en quelque sorte, une famille qu'on se fait, sans qu'on y trouve aucun désavantage. »

Mais, laissons Auger raconter son entrée dans la famille nouvelle :

« Je cédai à cette proposition ; il se chargea d'être mon parrain, et je fus reçu par deux célèbres avocats, MM. Berville et Philippe Dupin. Je fus d'une stupidité remarquable, mais j'avais affaire à des gens trop supérieurs pour qu'ils ne fissent pas la part de mon trouble.

« C'est à la loge maçonnique des *Trinosophes*, le jour même de ma réception, que je fis connaissance avec Hippolyte Carnot, et ce fut lui qui, pour ainsi dire, m'ouvrit la route que j'allais prendre pour me faire arriver où je suis. Le nom de Carnot me fit remarquer le jeune homme qui le portait : il était de taille moyenne, il avait la tête forte, les traits réguliers, l'air placide, le maintien quelque peu sévère ; il fallait que le nom mit en relief la personne. Et même on ne se laissait aller à l'analyse que par la raison qu'il était le fils du seul homme qui resta sincère dans ses convictions, à l'époque terrible où il jouait son rôle. L'improvisateur de quatorze armées revivait-il dans sa progéniture ? C'était là, tout d'abord, l'attrait dont on se sentait saisi quand on le voyait pour la première fois. Ce fut, du moins, ce que j'éprouvai et ce qui me fit mettre de l'empressement à répondre à la bienveillance polie qu'il me témoigna. Si son abord était froid, ses moindres résolutions étaient mûries pour rester fermes. C'est déjà un effet de race. Il avait vécu studieux sous les yeux de son père exilé à Magdebourg, à l'âge où l'âme se trempe pour ne pas fléchir plus tard sous la pression des événements.

« Hippolyte Carnot était revenu dans sa patrie exercer ses droits de citoyen : c'était, comme l'exemple lui en avait été donné, pour ne pas varier dans ses convictions et, à son tour, pour servir d'exemple à son fils. Ainsi la foi politique, comme le nom, devait se transmettre, pendant près d'un siècle, par trois générations entourées de l'estime publique (1).

« A vrai dire, ce n'était pas un élan de sympathie qui me portait vers Hippolyte Carnot, mais, pour la première fois de ma vie, une sorte de calcul où la vanité entraît pour beaucoup. Je commençais à comprendre qu'il était nécessaire de chercher à profiter des chances que le hasard m'avait si souvent offertes, et, comme si j'eusse trouvé l'unique avantage que ma réception dans l'ordre maçonnique pût me procurer, je cessai de fréquenter les *Trinosophes*.

« Dans mon premier entretien avec Carnot, j'avais dû lui faire connaître mes tendances, lui dire quelque chose de mes projets : Tonnet m'avait annoncé comme occupé exclusivement de littérature; je lui dis que j'allais publier une histoire de la petite république de San-Marino, et le mot de *république* avait eu de l'écho dans son esprit. Il me conseilla alors de m'unir à un groupe d'hommes reliés par des idées communes. Il m'apprit qu'une fois par semaine, dans un petit local destiné à cet usage, rue des Poitevins, des hommes, désireux de s'entendre pour élaborer les idées qui travaillaient les esprits, se réunissaient et que je serais bienvenu d'eux, pour peu que je manifestasse l'intention de prendre part à leurs efforts.

« L'enseignement public, alors dans toute sa splendeur, avec l'éloquence de Cousin, de Guizot, de Villemain, m'ouvrait le champ de la pensée. La conférence de la rue des Poitevins, où je m'empressai d'accourir, me sortit subitement de l'espèce de somnolence dans laquelle j'étais resté jusqu'alors; j'y trouvais le moyen qui m'avait manqué de continuer cette instruction progressive que je me faisais moi-même. Je ne vis d'abord que le côté littéraire de la réunion, mais c'était l'appel auquel je devais me laisser prendre, pour arriver aux questions sérieuses de la philosophie dans ses rapports avec la morale et la politique.

« Quoique cette réunion fût, en partie, formée de jeunes avocats qui s'essayaient à la parole, elle reposait sur une assise plus solide que l'art de bien dire : il s'agissait surtout de bien connaître ce qu'il faut bien dire. C'était en quelque sorte une répétition des cours publics, un exercice individuel des idées répandues par le haut enseignement. Il me suffira de citer les noms de quelques membres. Il y avait là, outre Carnot et Tonnet, un jeune Lanjuinais qui prenait la qualité d'avocat; mon compatriote et condisciple Marie, qui devint plus tard, avec Jules Favre, un des membres

les plus célèbres du barreau de Paris; Paillard de Ville-neuve, avocat, qui dirigea, jusqu'à sa mort, la *Gazette des Tribunaux*; Partarrien-Lafosse, mort président de chambre au tribunal civil de la Seine; Laurent de l'Ardèche, qui est encore aujourd'hui le chef de la bibliothèque de l'Arsenal; Léon Faucher, qui fut ministre de l'intérieur sous la présidence de Louis-Napoléon. Ou était une vingtaine, tous ardents au travail de la pensée. »

Auger fréquente aussi l'officine de la rue des Moulins, où Émile de Girardin, toujours homme d'affaires, publie à la fois un *Journal des Connaissances utiles* et un *Journal officiel de l'instruction publique*. Girardin accepte ses articles sur les *Beaux-Arts considérés comme moyen d'éducation*, — un sujet qu'on n'a pas encore cessé de traiter en 1891.

Il court porter rue Saint-Roch, à Ancelot, son drame *les Mœurs et la Loi* (encore un sujet qui n'a pas dit son dernier mot). Ancelot alors était confit en M^{me} Ancelot: « Nous avons lu votre drame avec le plus vif intérêt, écrit-il. Venez essayer les yeux de M^{me} Ancelot. J'ai une proposition à vous faire. » Voilà de ces propositions qu'on ne se laisse pas faire deux fois. Réception aimable, présentation à Madame; on se rappelle s'être déjà rencontré dans le salon de M^{me} Roger avec Benjamin Constant. Puis, Ancelot entre dans le vif de la question. Sur cinq actes, deux lui paraissent offrir une pièce toute faite pour le Gymnase. Il n'y a qu'un mot ou deux à y ajouter. Les artistes sont prêts; la direction est déjà prévenue. Auger donne carte blanche et voit ses deux actes paraître sous le titre : *Une séduction*. Son nom est jeté pour la première fois aux oreilles d'un public satisfait. Mais le contentement s'arrête là. Il lui faut subir une remontrance sur la funeste manie de vouloir faire contribuer le théâtre à la réforme sociale. Notre société veut qu'on l'amuse et non qu'on lui fasse la leçon. Du moins, c'est Ancelot qui l'affirme : Auger, non convaincu, prend sur l'incident quelques notes ironiques qui l'aideront à faire plus tard sa *Physiologie du théâtre*, — troisième incarnation.

On dit que le premier succès au théâtre n'est pas le plus difficile : Auger le voit bien avec une autre pièce reçue depuis si longtemps au Théâtre-Français qu'elle semblait ne devoir jamais sortir des cartons. Trois actes intitulés *les Préventions*. Entre temps, d'Épagny s'était servi du même titre. Auger menace pour s'adoucir ensuite, et faire passer ses trois actes réduits à un, méconnaissables sous le titre : *Plus de peur que de mal*. C'était un replâtrage, mais il avait conquis la scène de la rue Richelieu.

Les coulisses lui donnent cependant le besoin de respirer un air plus pur. Il part pour Dieppe et retombe au théâtre dès le premier soir, à Rouen, où le poète Adolphe Dumas le force joyeusement à entendre quelques milliers de vers. A Dieppe, c'est M^{me} Brindeau, la mère du Brindeau des Français, qui l'accueille, et la

(1) Ce portrait ne prévoyait pas la Présidence actuelle, et j'ai d'autant plus de plaisir à le faire revivre.

directrice Lagardère, qui lui demande un à-propos pour le roi Louis-Philippe en villégiature avec son ministre Thiers. Il accouche de huit couplets sur l'air du *Charlatanisme*. On en bisse sept, et le roi verse mille francs (pas moins) pour sa loge. Voilà notre touriste devenu chansonnier.

Ce n'est pas pour longtemps. A Paris, il travaille de plus belle pour le théâtre, acceptant des retoucheurs pour des pièces qu'il ne signe point, parce qu'on les mutile, à tort selon lui, au nom d'un prétendu goût du public.

Là, comme toujours, c'est souvent l'improvisé qui donne le moins de peine et réussit le mieux. En voici un exemple amusant qu'on pourrait appeler le *Drame du ministre*. C'est Auger qui parle :

« Le directeur (M. de Cès-Caupenne) vint encore une fois me trouver : — J'arrive de Saint-Cloud, me dit-il, où M. de Montalivet me fait l'honneur de me recevoir quand je me présente chez lui. En sortant de table, il avait un journal à la main : « — Lisez le feuilleton de ce journal, fit-il en me donnant le numéro, il y a là un drame à faire. — Eh bien, monsieur le ministre, répliquai-je, le drame est fait. — Comment cela ? — Du moment que vous y trouvez un drame à faire, le drame se fera. » Je le quittai aussitôt et je vous apporte le journal. Laissez la besogne commencée, je suis très intéressé à prouver au ministre que je fais grand cas de ses avis, et faites le drame du ministre. — Et quel est le sujet ? — Je ne sais pas, je n'ai pas lu le feuilleton ; mais du moment que le ministre y a vu un sujet de drame, il faut que le drame se fasse. C'est maintenant votre affaire. — Alors, mon cher directeur, le drame est fait. Vous ne pouvez pas plus vous tromper que le ministre. — A merveille : je vous accorde huit jours pour faire le scénario. Je ne veux pas vous apercevoir que vous n'avez votre scénario en main. »

Huit jours après, j'arrivai au théâtre, à l'heure des répétitions, et je trouvai M. le baron de Cès-Caupenne la mine soucieuse et la contenance ayant perdu de sa dignité directoriale : « — Eh bien, me dit-il, ce scénario est celui que vous brandissez ? — Non. — Comment, non ? — Ce n'est pas le scénario, c'est la pièce toute faite. — La pièce est faite ! Allons vite, procédons à la distribution des rôles... Varès (c'était le régisseur), assemblez les acteurs et lisons, séance tenante ; vous savez bien que nous n'avons pas un moment à perdre ! » Les rôles distribués, les acteurs assemblés, le régisseur et le directeur présents, je fis la lecture, qui produisit beaucoup d'effet.

« L'affiche annonça la première représentation du *Corrègidor de Séville*, mélodrame en trois actes et en quatre tableaux. A la fin de la soirée, au grand ébahissement de tout le monde, il y avait un succès qu'on ne pouvait contester d'aucune façon.

« L'air soucieux du directeur des théâtres de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté avait le motif fort sérieux qu'il

m'importe d'expliquer ici, car il est devenu, pour moi, une question d'avenir, la grande question de ma vie. Il s'était élevé un terrible conflit entre les auteurs dramatiques, constitués en société, et M. de Cès-Caupenne, relativement à sa nouvelle situation : la commission qui représentait la Société, ne lui reconnaissant pas le droit d'exploiter deux théâtres et de cumuler deux privilèges, l'avait mis en interdit, nonobstant le droit du ministre de l'intérieur, contre lequel on ne pouvait rien. En vertu de cet interdit, défense était faite à tout auteur faisant partie de la Société de laisser représenter ses ouvrages sur les deux théâtres et d'en donner de nouveaux pour qu'ils y fussent représentés. C'est après la menace d'interdit que le directeur était venu me proposer le traité que nous avions signé, sans que je connusse le danger auquel je m'exposais. Quand M. Jules Michel, l'un des agents généraux de la Société que j'avais chargé de mes intérêts, après avoir appris que je travaillais pour la direction mise en interdit, vint, au nom de la commission dramatique, me sommer de cesser toute relation d'affaires avec lui, je fus non seulement surpris, mais indigné qu'on prétendit exercer sur moi une influence contraire à mes intérêts, ne croyant pas avoir aliéné ma liberté d'action : « — Voulez-vous donc vous brouiller avec vos confrères ? me dit-il. — Monsieur, repartis-je, je ne reconnais pas pour confrères ceux qui se font un monopole de l'exploitation des théâtres : ils m'empêchent de vivre, ce sont mes ennemis. — Enfin, monsieur, laisserez-vous jouer vos pièces sur les théâtres mis en interdit ? — Oui, monsieur : en signant l'acte de Société, je n'ai pas eu la conscience de ce que je faisais, et je l'avais complète en contractant avec M. de Cès-Caupenne. Il arrivera ce qu'il en arrivera. — C'est votre dernier mot ? — C'est le mot de ma conscience et de mon intérêt bien entendu. »

« Cela dit, nous nous séparâmes. Or la Société, qui a dans son sein des hommes influents, qui dispose de fonds, qui a tous les moyens de nuire, avait trouvé fort ingénieux de faire siffler, tous les soirs, les ouvrages représentés, anciens et nouveaux, de telle sorte qu'il était facile de prévoir une ruine certaine et prompte. Cependant, M. de Cès-Caupenne avait conjuré cette tempête quotidienne. Bien soutenu par le ministre, ayant dans la manche un des membres de la dynastie des Wailly, il lui avait été facile de signaler les gens payés pour troubler ainsi les *plaisirs* du public ; au parterre, au paradis, les agents de police, s'étant assurés du fait, expulsaient la cabale : le spectacle continuait dans l'innocente paix de la foule bénévole. Il n'est guère d'usage, dans les représentations ordinaires, de siffler des loges et des galeries ; la commission était vaincue. On organisa la cabale du rire.

« Le *Corrègidor de Séville*, par un effet du hasard, était conçu pour exciter le rire au moyen de la terreur ; toutes les situations y étaient comiques. Aussi, gardant

prudemment le silence, M. de Cès se vit-il providentiellement sauvé, la cabale du rire lui venant en aide. Spectateurs payants et spectateurs payés s'amuseront si franchement, que la commission fut convaincue qu'elle s'était trompée avec le succès du *Corrigidor*.

Je me suis laissé aller au plaisir de ces deux dernières citations, parce qu'elles ne sont pas trop démodées, comme on dit aujourd'hui de ce qu'on ne veut plus ou qu'on ne peut plus comprendre. Du côté de la vindicte des commissions comme de la déférence au ministre, les choses n'ont guère varié.

Le dramatique pour de bon se produit aussi dans la vie d'Auger. Un beau matin, c'est le jeune Lermnier qui vient le souffleter avec l'assistance d'Édouard Char-ton. Professeur au Collège de France, applaudi quand il attaque le gouvernement qui l'a nommé, conspué quand il se laisse enrubanner par lui, Lermnier s'est reconnu dans la préface du nouveau roman d'Auger, *la Femme du monde et la Femme artiste*. — Un duel s'ensuit; deux balles sont échangées au bois de Boulogne sans résultat, car si on se tuait plus qu'aujourd'hui, on ne se tuait pas toujours, et voilà la querelle terminée.

Auger se console en remportant une victoire à la Gaité avec *Pauvre mère!* où Laferrière commence à se faire remarquer comme amoureux fébrile et saccadé. Remarquons que si Auger fait les pièces, ce n'est jamais lui qui fait les titres. Varès, le régisseur, a trouvé *Pauvre mère!* ou plutôt l'a ramassé dans la pièce, où ces deux mots revenaient à chaque instant. Comme ce Varès connaissait bien les nerfs de son public!

Après *Pauvre mère!* vient *Marcel*, nouvel et instructif exemple de cuisine dramatique. Le directeur du Vaudeville ne veut accepter *Marcel* qu'avec la collaboration de Bayard, qui se réduit à ce conseil : « Vous faites votre héroïne coupable; il la faut innocente au troisième acte. — Mais alors, s'écrie Auger, il n'y a plus d'intérêt! — Au contraire. — La pièce n'a plus de sens. — Au contraire. — Mais la vérité, monsieur Bayard! — Au théâtre, monsieur Auger, la vérité n'est pas vraie. »

Il se résigne, puis se ravise, reprend son manuscrit et sa liberté, après avoir laissé entre les mains de Bayard une attestation écrite par laquelle il s'engageait, sous la foi du serment, à ne pas faire une innocente de sa femme coupable. Bayard considérait cette innocente comme sa part d'invention dans la collaboration. *Marcel* réussit, contre les prévisions de ses interprètes. Montigny, plus tard directeur du Gymnase, était si convaincu que la pièce n'irait pas jusqu'à la fin qu'il ne se donna pas la peine d'apprendre le quatrième acte. Il lui fallut l'aide du souffleur. En revanche, Laferrière fit merveilles, et, après le troisième acte, l'auteur avait empêché déjà mille francs pour la vente du manuscrit à un éditeur. J'aime à noter au passage les petits détails; ils peuvent donner du cœur à plus d'un désespéré.

Cette victoire devait être la dernière. On n'a pas raison contre tous, et Auger, mis à l'index par les confrères dont il avait décliné l'invitation, comme nous l'avons vu tout à l'heure, Auger n'a plus qu'à quitter Paris, dont les théâtres lui demeurent fermés. C'est à Saint-Petersbourg, où des amis lui restent, qu'il ira demander de quoi vivre, car il en est réduit là.

Le crédit des Français en Russie reçut deux rudes atteintes sous la monarchie de Juillet et sous le second Empire. La première, la seule dont je veux parler, eut pour cause le pamphlet de Custines, écrit en un jour de violent dépit. Auger explique comment ce dépit fut amené par le rejet d'une demande de radiation d'un exilé Polonais auquel Custines avait donné l'hospitalité à Paris, et dont il désirait vivement se débarrasser en conservant les apparences de la grandeur d'âme. Comment ce Polonais était-il entré si avant dans son intimité? C'est ce qu'Auger ne devait pas ignorer, mais ce qu'il n'a pas voulu dire, même par à peu près, car sa plume est fort châtiée. Le vif mécontentement de la Cour de Russie lui permit du moins de trouver, en offrant de préparer une réfutation éclatante, l'argent du voyage qui manquait à sa bourse. Une fois à Pétersbourg, il est en butte au mauvais vouloir du ministère. Un premier tour lui est joué par l'avis officieux que l'empereur ne veut plus de réfutation. La fierté d'Auger se trouve prise dans une impasse; il en sort en faisant gratis pour l'empereur une saynète favorablement accueillie. Sa Majesté veut le voir, l'encourage à voix haute, lui fait demander dès le lendemain à quelles conditions il réservera son travail aux théâtres impériaux. Auger offre huit pièces par an pour huit mille roubles. Son offre est sèchement rejetée. Pourquoi? Il n'en sait rien; il n'en a jamais rien su. C'est l'histoire éternelle des intrigues de cour, et qui n'a point la faveur des bureaux peut courber la tête. Cependant un *ressouvenir* du tsar amène une seconde fois l'ordre d'assurer officiellement des moyens d'existence à Auger en l'attachant aux théâtres impériaux. Mieux édifié cette fois sur la duplicité du chef de ce service, il ne demande qu'à servir de doublure à un sinécriste, en laissant le chiffre à la discrétion de l'administrateur. Dans ces conditions humbles, on consent à le laisser émarger. Il s'en console en faisant un peu de tout : traduisant les sermons du patriarche Philarète, réglant des ballets pour les fêtes de la grande-duchesse Marie, écrivant des romans pour les revues françaises de Russie.

Cette période de son second séjour est la plus attachante et peut-être la plus neuve, car nous n'avons pas eu beaucoup de Français aussi bien postés pour tout savoir. La Cour impériale apparaît ici avec toutes ses séductions et avec toutes ses embûches. Si prudent qu'il soit devenu, le pauvre Auger s'y laisse prendre encore une fois. Son ennemi en chef, Guedeonoff, l'expédie sur Paris en mission extraordinaire pour ra-

mener Bressant à tout prix. Le transfuge a quitté la Russie pour le Gymnase; il est en contravention, car un traité le lie au théâtre de Saint-Petersbourg. Si la douceur ne peut suffire, le tribunal en aura raison. Prenant sa mission au sérieux, Auger adresse rapport sur rapport au ministère, tandis que celui-ci fait intimer secrètement au même Bressant l'ordre de ne pas remettre les pieds en Russie. Il y a là un double jeu, suite d'une intrigue de cour où l'artiste a joué d'ailleurs le rôle le plus honorable. S'apercevant trop tard qu'on s'est servi de lui pour donner le change à l'opinion, Auger démissionne et rame de nouveau sur la galère parisienne. Les théâtres restent fermés à ses tentatives; Dumas père seul traite avec lui pour la livraison de plusieurs romans qu'il se réserve de signer seul. Une tentative faite pour s'exploiter lui-même, en éditant à ses frais des romans à 30 centimes, aboutit à une déconfiture; pour comble de disgrâce, Laferrière et Pierron ont l'aplomb de donner sous leur nom un proverbe fait par Auger et joué en Russie: *Livre III, chapitre I^{er}*. Il plaide et se trouve trop heureux d'être admis à leur reprendre la moitié des droits de son œuvre. Une correspondance pour la *Revue étrangère* de Saint-Petersbourg l'aide à ne pas mourir de faim; elle aboutit à l'offre de la position de rédacteur du *Journal de Saint-Petersbourg*. Les émoluments sont raisonnables. Sentant la vieillesse venir, Auger n'a plus qu'un souci : gagner du pain pour ses vieux jours. Il ne dédaigne aucun des profits pouvant rentrer dans sa spécialité, et celui-ci donnera une idée des autres. Je le cite *in extenso*, parce qu'il montre à quel point le tsar suivait notre mouvement social, et à quelle sauce littéraire il mettait au besoin les chefs de sa gendarmerie :

« Le prince Dolgorouki chargeait volontiers ses aides de camp de lire certains ouvrages étrangers, afin d'en faire une analyse très succincte, destinée au passe-temps de l'empereur. Je reçus, un jour, de la part d'un jeune M. Bibikoff, fils de l'ancien ministre de l'intérieur sous Nicolas, et l'un des aides de camp du chef des gendarmes, l'invitation de venir causer avec lui : « Le prince nous accable de travail, me dit-il; voici un ouvrage du fameux Proudhon, très défendu chez nous, que je dois lire et faire apprécier par une analyse rapide. Trois gros volumes en petit texte, questions ardues, de quoi m'arracher la vie déjà très vacillante en moi. Je vous prie de faire ce travail que je vous payerai, cela va sans dire, le prix que vous y attacherez. »

« M. Bibikoff était un fort beau garçon, qui avait épousé une Schérémélieff, richissime personne, et je prévis que l'occasion était une de celles qu'il ne faut pas laisser échapper, dans le but d'une rémunération avantageuse; mais tout d'abord l'idée de devenir, en quelque sorte, un correspondant de l'empereur, quand, pour lui, je venais de cesser ma correspon-

dance avec *le Pays*, me sembla originale, surtout par la possibilité de le mettre en rapport avec ce Proudhon dont on défendait les livres dans son empire. Ce travail me demanda beaucoup de peines par le soin que j'y apportai; aussi me crus-je autorisé à exiger 500 roubles (2000 fr.) qu'on me compta en me faisant tant soit peu la grimace : mais il fallait aussi payer la discrétion. »

Deux mille francs! C'était abuser un peu de la paresse du jeune Bibikoff. Il me semble que de mon côté j'abuse du plaisir de citer; je ne puis le prolonger, bien que les faits intéressants abondent. Je finis donc par une seule réserve à propos du mot bien connu de Talleyrand : « Nous appelons militaire tout ce qui n'est pas civil; » il ne fut pas dit à un Russe, mais au beau général Dorsenne, qui s'était fait attendre pour dîner.

LORÉDAN LARCHEY.

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Notes d'un passant.

Dans le salon d'une maison d'Hampstead bâtie au temps de Charles II, — un jacobite, sous la reine Anne, s'y réfugia, et le propriétaire, conservateur et tory, est fier de ce souvenir, — nous causons, miss Béatrix S..., miss Margaret Mad, mon hôte et votre serviteur, un passant.

Une heure délicieuse. Par les fenêtres ouvertes, la brise caressante et parfumée de juin nous apporte les fraîches odeurs du seul faubourg agréable de Londres, son Neulily silencieux, plein de maisons, de cottages, dont les façades rouges ou grises, gothiques ou Renaissance, emmitouffées de lierre et tapies dans leur jardin de pelouses éclatantes et d'arbres touffus, révèlent au passant le confortable du *home* disposé soigneusement pour la vie personnelle ou familiale, égoïste, indépendante, discrète.

En ce milieu de sérénité molle, comme on est loin du bruit que mènent en ce moment par toute l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, les hommes et les choses de la politique, dont précisément nous causons dans le salon de l'antique demeure du jacobite! Étranger, nouveau venu et curieux, je questionne, et les jeunes miss me répondent avec tant d'aimable complaisance que je voudrais avoir sans cesse à m'instruire.

Malicieusement, j'avise un album des dessins d'Hogarth étalé sur la table, et j'y revois la série des « élections » où l'immortel artiste illustra avec tant de mordante fantaisie les pratiques ordinaires de la propagande électorale.

— Voyez donc, miss Trix, est-ce drôle?

Miss Béatrix regarde en souriant le *Canvassing for*

votes (la brigue des votes). Un courtier électoral, ayant devant lui deux paysans, d'une main leur présente des bulletins, de l'autre leur montre des guinées, tandis que nos finauds, tendant quatre mains, signifient clairement qu'ils n'accepteront jamais les petits papiers du candidat avant d'avoir reçu ses espèces.

— Joli marché, n'est-ce pas? Existe-t-il encore?

— Oh! il y a longtemps que Robert Walpole est mort.

— Sans aucun doute. Mais son esprit ne leur a-t-il pas survécu? Si j'en crois les papiers du club Pickwick, les observations de Pendennis et les aventures du radical Félix Hoth...

— Oh! les romanciers!

— On dit les vôtres excellents peintres de la vie réelle, mais j'aime à vous croire, non sans regrets pourtant.

— Des regrets, pourquoi?

— Songez donc! Quoi, plus de *borough* comme le joyeux Etanawill. Plus d'amburgeiste mêlant au verre de *brandy and water* qu'il sert aux adversaires de son candidat préféré assez de laudanum pour qu'ils ne puissent voter qu'en rêve! Plus de cocher de bonne volonté versant par mégarde un lot d'électeurs récalcitrants dans une rivière propice! Plus de *hustings* s'effondrant par hasard à l'instant précis des discours dont l'on redoute l'effet! Plus de bousculade homérique, où coups de canne et coups de poing font rage, défontent les chapeaux, écrabouillent les nez, cassent les dents et d'où c'est merveille qu'il surgisse un nouveau membre des Communes?

— Vous vous amusez d'histoires et de légendes d'autrefois, dit mon hôte. Nos *constituencies* (circonscriptions électorales) ne sont plus si naïves, sauf peut-être en Irlande ou dans le fond de l'Écosse et du pays de Galles. Aujourd'hui, nos électeurs, toujours plus instruits, veulent savoir pour qui et pour quoi ils votent. S'ils sont sensibles au prestige de la fortune et du nom, ils le sont davantage à la solidité des arguments matériels et beaucoup plus encore à l'influence des hautes idées morales. Sollicités par lord Salisbury et M. Gladstone, ils tiendront au premier un compte exact de ce qu'il a fait pendant ses six années de pouvoir pour la prospérité du pays, mais ils se prononceront peut-être en faveur du second pour les radieuses espérances de justice et d'humanité que son ardente parole jette dans les âmes. L'un aura pour lui les esprits judicieux et prudents qui se défient, par amour du progrès, des promesses séduisantes et des réformes hâtives; l'autre groupera les têtes chaudes, les cœurs hardis, tout ceux qui voudraient d'un seul coup délivrer la société de son écrasant fardeau d'iniquités héréditaires.

— Vous êtes électeur, monsieur S...?

— Trois fois : à Hampstead, pour ma maison, dans la Cité, pour mon comptoir; et dans le Somersetshire, pour ma fabrique de lacets.

— C'est dire que votre personne en vaut trois. Fort bien. Mais vous avouerez que s'il existe beaucoup de citoyens de votre qualité, — et c'est probable, — le chiffre de 5 700 000, auquel s'élève officiellement la totalité des électeurs du Royaume-Uni, n'est qu'un simple trompe-l'œil.

— La propriété confère le droit électoral, mais les pauvres, les travailleurs n'en sont pas privés. Il suffit d'occuper dans une maison quelconque soumise à l'*income-tax* un logement, si petit qu'il soit, pour être inscrit sur le *Register*.

— Combien donc n'ont pas même ce logement infime, ce chétif abri, qui leur donnerait une part de souveraineté! Et combien plus, voués à de continuels vagabondages parce qu'ils ont la misère à leurs trousses, ne peuvent, ne pourront jamais demeurer pendant un an sous le même toit!

— Toute Constitution a ses défauts; la nôtre s'améliore de plus en plus, et ce qu'elle gagne dans le sens de la liberté et de l'égalité nous est acquis pour toujours. Nul exemple de recul vers le despotisme et le privilège. Au cri de : *One man, one vote!* nos radicaux demandent une réforme qu'ils obtiendront bientôt, à la condition que le nombre des représentants se proportionne au nombre des représentés.

— N'y a-t-il pas aussi des vœux pour le suffrage universel?

— Oui, et pour le suffrage des femmes.

— Si j'en puis juger par le vote récent des Communes, celui-ci viendra peut-être plus vite que celui-là.

— Peut-être!...

*
*
*

J'ai suivi M. S... dans les trois *constituencies* où il a droit de vote, à Hampstead, dans la Cité de Londres et dans la petite ville du comté de Somerset, puis je suis allé seul de-ci, de-là, selon l'aventure, lisant affiches et journaux, regardant les choses, écoutant les hommes, et classant des impressions très diverses que je comparais immédiatement aux manières d'être de la patrie française. Une élection générale n'est-elle pas un merveilleux diagramme pour juger de la force d'un peuple? N'est-ce pas alors qu'il déploie dans toute leur énergie ses qualités intellectuelles et morales, raison, sensibilité, droiture? N'est-ce pas alors qu'il ouvre sa conscience, avoue ses besoins les plus urgents, ses aspirations les plus chères, veut et agit, ou se déclare incapable de vouloir et d'agir? Au spectacle qu'il donne à ce grave moment de l'existence sociale se peut mesurer, bien mieux qu'aux expositions d'art et d'industrie, le degré de civilisation où il est réellement parvenu. Mais ne sont-ce pas là des vérités de sens commun?

Les élections anglaises, à les regarder du dehors, par leurs côtés extérieurs, leurs reliefs, semblent per-

mettre un rapprochement facile. Leurs procédés diffèrent assez peu des nôtres. Des comités de partis se forment, s'ils ne sont pas déjà formés et permanents, pour provoquer, recevoir et soutenir les candidatures, répandre les professions de foi et les circulaires, grouper des électeurs, obtenir leurs subsides, organiser des réunions, en un mot user de tous les moyens de propagande autorisés par la loi, qui, d'ailleurs, les permet tout.

Pas un Anglais, par exemple, ne serait assez peu gentleman pour protester contre l'ingérence directe des femmes dans ces élections qui ne les regardent pas encore. Cependant leur gracieuse influence se fait de plus en plus sentir. Ce sont les meilleurs auxiliaires des partis : heureux celui que servent les plus habiles *cavassers* en jupons ! Courageuses, infatigables, elles se multiplient, visitent les gens de toutes classes, les raisonnent, les prêchent, et souvent les convertissent ou les séduisent. C'est ainsi qu'elles se préparent au rôle politique que beaucoup d'entre elles aspirent à jouer par un vif esprit de prosélytisme et sans doute aussi pour varier la trop calme existence du *home*.

L'élection préparée, on procède au vote. Cette opération comprend deux formalités distinctes : la *nomination*, ou vote à mains levées ; et le *poll*, ou vote par bulletins, au scrutin secret. La première, qui peut dispenser de la seconde, et en dispense fréquemment, se pratique ainsi : devant le *returning officer* (fonctionnaire commis aux élections) et l'assemblée générale des *voters* se présentent les candidats ou leurs répondants ; ils exhibent leurs titres, droits et professions de foi, soutiennent leur cause, et, leurs noms étant proclamés, le corps électoral se prononce. Si, au jugé du bureau, le nombre des mains levées prouve que l'un des candidats réunit la majorité absolue des suffrages, on déclare inutile d'aller aux urnes, on n'y va pas, et le nouvel honorable est élu. On devine les avantages de ce procédé : économie de temps, donc, suivant le proverbe, économie d'argent, c'est tout bénéfice.

Jadis, ou plutôt naguère, le *poll* prêtait à bien des abus, parce qu'il se passait de façon assez primitive. En des barraques sommaires (*polling-booths*), les électeurs, comparaissant l'un après l'autre devant un bureau présidé par un magistrat du district, lui devaient déclarer à haute voix le nom de leur candidat « favori », qu'on inscrivait aussitôt sur un livre *ad hoc*, le *polling-book*. Si, à la vérité, cette manière de confession politique et publique, imitée des vieux âges, ne manquait pas d'une certaine crânerie virile, digne du ferme John Bull, elle exigeait trop de vertu. Comment le pauvre diable de voter, guetté aux approches des *polling-booths*, et surveillé dedans, par son seigneur, son propriétaire, son chef de fabrique, son directeur de mine, ou seulement leurs valets, plus redoutables encore, eût-il osé garder jusqu'à la fin le courage d'une opinion indépendante ? Souvent arrêté à la porte, effrayé par les me-

naces ou tenté par les présents, il subissait, de la part des maîtres de son humble destinée, un suprême assaut de corruption ou d'intimidation, dont se ressentait l'issue de la lutte...

Il n'en va plus ainsi. Aujourd'hui, chaque électeur, inscrit sous un numéro de série dans *l'electioneering register*, reçoit du *returning officer* un bulletin à souche où les noms des candidats sont imprimés séparément ; libre et seul, il y fait sa croix en regard du nom de son candidat, le remet, le voit déposer dans l'urne. Aussi nulle fraude possible ; la fameuse, la légendaire *bribery* (corruption), si puissante autrefois, se trouve privée de ses moyens les plus énergiques, sinon les plus ingénieux. Est-ce à dire qu'elle ne sévisse plus du tout ? Ce serait trop s'avancer, le diable est si fin ! Il n'est pas impossible, m'assure-t-on, que l'on fasse représenter des absents, plus d'un électeur est susceptible de vénalité discrète, et l'on soupçonne fort les prêtres d'Irlande d'abuser de la candeur de leurs paroissiens prétendus illettrés pour se constituer au scrutin leurs secrétaires intimes. Mais les scandales, dénoncés par des plaintes documentées, relèvent maintenant de la justice du pays, non de la Chambre des communes ; ils sont punis sévèrement et deviennent rares. Quel homme politique ne craindrait de perdre honteusement un siège extorqué, d'encourir l'amende ou la prison infamante, et d'en rester à tout jamais « disqualifié » ?

Dépouillé le scrutin, la majorité relative des votes décide de l'élection. Point de ces ballottages, coûteux et fastidieux, où le candidat en minorité recourt à de suspectes alliances avec les partis adverses, et ment au peuple avant d'avoir obtenu l'honneur de le servir, pour le mieux tromper après.

*
**

A part de légères apparences, les mœurs électorales de l'Angleterre diffèrent entièrement des nôtres. Réunions, journaux, polémiques, opinions déterminantes décèlent le caractère original d'une nation comparable à nulle autre.

J'admire sans réserve le *meeting* anglais. Qu'il se tienne en plein air ou dans une salle close, qu'il se compose d'une assistance choisie ou des premiers venus, qu'il soit conservateur, libéral ou socialiste, toujours il rend témoignage au bon sens de John Bull. S'il est tumultueux et violent, qu'importe : la cendre du foyer n'empêche pas d'en sentir la chaleur. Mais il est plus souvent recueilli, sérieux, intéressant. Des orateurs y parlent pour tous le langage de tous. Dans leurs discours souvent très habiles, très insidieux, nulle pompe déclamatoire, peu ou point de périodes sonores, point de grands mots métaphysiques enflés comme des bulles de savon et d'aussi mince étoffe. Lisez les *speeches* de Gladstone ; vous n'y trouverez pas le brillant de nos modèles, mais la clarté, la simplicité, la précision d'une éloquence familière, qui vise à capter les esprits et les

cœurs et s'en empare sans effort, avec une adresse infinie, par des arguments d'une apparente vulgarité. L'illustre vieillard a des centaines d'émules, respectueux comme lui, du grand peuple qu'ils prétendent diriger.

Ce peuple le mérite. De tempérament positif, il sait calculer, et veut, avant tout, comprendre. Il lui faut des raisons déduites des faits, objectives. Ce n'est pas qu'il ne puisse, comme un autre, chevaucher l'ardente chimère et voyager dans le pays bleu des promesses décevantes et des rêves illusoire, ni se prendre, quand on les fait resplendir sous ses yeux, à des espérances réalisables peut-être dans plusieurs siècles, à des *millenniums*, selon le mot dédaigneux du *Times*. Mais alors même son imagination ne travaille pas dans le vide. Son coursier fabuleux rase la terre, ses rêves sont matériels, ses espérances évaluable en chiffres connus. Si l'ouvrier peut vouloir, sans être taxé de folie, la journée de huit heures, et si le paysan, réduit à l'extrême indigence par l'aliénation des Communaux au profit des landlords, peut justement désirer la propriété, pourquoi l'un et l'autre ne contemperaient-ils pas le jour lointain où ils posséderont l'usine, la mine et la terre ? Pour les entités vagues : *Egalité, Fraternité*, ils n'y songent guère et n'en ont cure ; à quoi bon de vaines enseignes ?

De même dans le monde « spirituel ». Les membres des églises anglicanes, *low church, knoad church*, en possession d'immenses richesses qu'ils tiennent à garder (120 millions de revenus annuels), sont pour la plupart conservateurs unionistes. Mais il en est qui souhaitent la séparation de l'Église et de l'État, pour que le clergé devienne plus riche et plus influent ; ceux-là suivent le drapeau des libéraux. Tels, en assez grand nombre, les prêtres du *high-church*, rapprochés par leur culte du catholicisme et sympathiques à l'Irlande.

Exactement dans leur rôle, les *dissenters*, ministres des sectes dissidentes, sans fortune, réclament à leur profit la reprise des grands biens de l'Église anglicane, déchue de son titre officiel, et sont pour et par cela même radicale et gladstoniens. Champions nombreux et remuants de la moralité populaire, les *teatollers*, ces ennemis irréconciliables du gin, du brandy, du stout et autres boissons fermentées, votent contre lord Salisbury qui n'a voulu leur promettre que la fermeture de quelques cabarets, dont l'on indemniserait les propriétaires au moyen d'un impôt sur les spiritueux, alors qu'ils en exigent la suppression totale et brutale. Pour les *salvationists* (armée du Salut), leur royaume n'est pas de ce monde, mais ils aspirent à répandre leurs phalanges de colonels, de capitaines, de soldats et d'*halleluiahs-lasses* ; aussi soutiennent-ils de leur musique, de leurs cantiques et de leurs pieuses prédictions le parti dont ils attendent la liberté de propagande.

Que d'éléments divers, distincts, antagonistes, se

mèlent dans la campagne électorale ! Chacun a sa vie propre, se démène pour son compte, propage ses idées ou ses doctrines, et leur magnifique indépendance assure la grandeur de leur patrie.

*
**

Sur la « bruyère » d'Hampstead, animant le superbe paysage aimé de John Constable, des orchestres retentissent, appels plus sonores que mélodieux, à d'édifiantes oraisons, religieuses et politiques. Des orateurs, montés sur des chaises ou des bancs, groupent autour d'eux des partisans et des adversaires, qui les écoutent sans broncher. Précédés de tambours et de trompettes, des manifestants en troupe promènent des bannières ornées du portrait de lord Salisbury ou de la tête populaire de Gladstone. Je lis, d'un côté, sur une pancarte flottante, le copieux énoncé des bienfaits du dernier ministère : il a réduit, par la diminution des impôts, le prix du thé, du tabac, des raisins secs, du plum-pudding, des loyers, des écoles ; il a agrandi le territoire colonial de l'Angleterre, favorisé les cultivateurs, apaisé l'Irlande, révisé les tarifs de chemins de fer, et, par suite de son excellente administration, les salaires ont augmenté ! Des chiffres appuient et semblent prouver ces arguments *ad hominem*, bien faits pour toucher aux bons endroits, dans leurs intérêts privés ou dans leur orgueil national, les gens des classes laborieuses. Mais ils les discutent, les rétorquent ou les affirment, et souvent une affiche énorme, les alléchant au programme du gouvernement futur, termine leur débat.

Cependant des *sandwichs* paraissent, encaqués dans des professions de foi margées aux couleurs de leurs candidats respectifs ; çà et là, des gentlemen et des ladies décorent leurs boutonnières de rubans ou leur chapeau de cocardes rouges, bleues, vertes, jaunes, emblèmes de leur opinion et de leurs préférences. Entre tous, la foule circule indifférente ou curieuse, parfaitement tolérante et philosophe. Des *coster-mongers* débitent leurs coquillages, leurs gâteaux secs et leurs *aunt sally* ; des *boys* noircis au cirage et costumés en planteurs d'Haïti jouent du violon et dansent la gigue ; de paisibles familles poursuivent leur aimable jeu de *kiss in the ring* ; quelques jeunes femmes et leurs *sweethearts* se livrent à de folles chevauchées sur des rosses fourbues ou des ânes rétifs fustigés par des gamins chantant d'une voix suraiguë le sempiternel refrain à la mode : *Ta ra ra ra boum de hay!*... Voilà la liberté.

*
**

Dans la cité de Londres, dans les voies somptueuses de West-End, dans les rues sordides de l'East-End, de Whitechapel à Wapping, de Westminster à Battersea, de Lambeth à Greenwich, c'est partout le même spectacle. Des drapeaux aux fenêtres, des banderoles aux bou-

iques, des affiches gigantesques sur tous les murs, des rieurs de journaux par centaines, des amateurs de nouvelles fraîches par milliers, des processions de *workmen* élevant de longs étendards où flambaient leurs revendications inscrites en lettres de sang, et dans les jardins, les squares moelleux et parfumés, dans Hyde-Park, Regent's-Park, Saint-James-Park, des orateurs en plein air improvisant des discours socialistes.

Mais, en somme, la capitale de l'Angleterre, blasée sur ces émotions, n'en est guère plus troublée que ses graves et doux *pollicemen*, impassibles devant le fracas des voitures et la rumeur des piétons, comme le fameux Iron-Duke sous le feu des batteries de Waterloo. Londres laisse à la province les agitations de parti. Il n'est plus que les calmes petites villes, endormies à l'ombre de leurs églises, pour les ressentir dans leur ancienne vivacité. Elles seules, éveillées en sursaut et remuées par les ambitions turbulentes des quinze cents candidats, peuvent encore se passionner joyeusement pour ou contre des noms. Le *polling-day* luit pour elles comme un jour de fête, un jour de résurrection. Enfin, elles vivent, et le font bien voir, par l'excès de leur enthousiasme, la ferveur de leur snobisme ou la violence de leurs colères. Là se retrouveraient aisément les types burlesques et les décors pittoresques de Dickens, de Thackeray, de George Elliot. Là d'importants comités préparent de faciles triomphes à d'illustres inconnus, dont les voitures parées de drapeaux passeront, aux accords des fanfares, sous des arcs de verdure et de fleurs, entre des maisons paroisées de la cave au grenier, en leur honneur et de leurs couleurs. Mais là aussi le politicien, qui n'a pas l'heur de plaire à la majorité, connaîtra la haine d'un peuple ordinairement paisible : à ses meetings, des charivaris salueront sa présence à la tribune, qui se changera parfois en rappe béante sous ses pieds éperdus, ou des grognements et des cris d'animaux étoufferont ses paroles ; à sa nomination, ses partisans auront à lutter contre d'imposantes escouades résolues à d'intrépides combats à coups de poing ou de bâton, tandis que siffleront à leurs oreilles, si elles n'atteignent pas leur front, des volées de pierres, mêlées à de plus étranges projectiles, tels que fruits blets, œufs pourris, chats crevés et autres gracieux présents, lancés par des fenêtres, d'où tombent aussi parfois d'odorantes averses d'eaux ménagères et des trombes de poivre destiné à voler dans les yeux d'ennemis détestés...

Cependant la grande campagne muette demeure étrangère à ces cordiales réjouissances. Le paysan, averti qu'il doit bientôt voter, se recueille et songe. Comment usera-t-il de sa part de souveraineté ? Depuis longtemps il assiste à la ruine de ses légitimes espérances, la terre avec ses fruits s'éloigne incessamment de ce malheureux Tantale. Il a dû, faute de ressources, abandonner à la ruine le pauvre cottage bâti de ses mains, à l'ivraie le champ fécondé de ses

sueurs, et son jardinier planté avec amour aux ronces vagabondes. Misérable cultivateur à gages, *farm servant*, il gagne à peine de quoi vivre, et vient de louer ses bras moins cher encore qu'à la saison dernière. Qu'il est loin de posséder les trois arpents de terre et la vache, *a cow and three acres*, qu'on lui promet comme un minimum de propriété depuis tant d'années ! A qui donnera-t-il sa voix ? Bon ! aux libéraux qui ne sont pas au pouvoir. Il n'a rien à perdre à changer de gouvernement, et pourquoi n'y gagnerait-il pas ?

Ainsi, et pour d'analogues raisons, pensent et se conduisent les ouvriers, les mineurs, les Irlandais, les humbles, opprimés par l'effroyable inégalité des conditions, et le grand vieillard chargé de leurs plaintes et de leurs vœux s'élève une fois de plus à la tête de l'Angleterre pour une nouvelle et suprême mission de progrès social.

LOUIS BARRON.

COURRIER LITTÉRAIRE

Reichardt : *Un Prussien en France en 1792*, lettres inédites publiées par M. Laquante. — M. Demetrius Georgiadès : *la Turquie* actuelle. — M. Ludovic Chambon : *Un Gascon au Mexique*. — M. René Millet : *Rabelais*. — M. Zévort : *Thiers*. — M. Monceaux : *Racine*. — M. Charles Normand : *Montuc*.

M. Laquante, sous le titre de : *Un Prussien en France en 1792*, publie une série de lettres intimes du musicien Reichardt, écrites au jour le jour, de Strasbourg, de Lyon et de Paris, pendant la dernière année de la monarchie française.

Ce qui distingue ces lettres, ce n'est pas la profondeur des aperçus politiques, ce n'est pas le pittoresque proprement dit, encore que Reichardt sache voir ; ce n'est pas la vivacité du style ; mais c'est la sincérité, la saine et intelligente ingénuité, et la justesse d'esprit. Ce Reichardt, qui, du reste, connaissait très bien la France, où il avait fait, avant 1792, deux séjours prolongés, nous voit et nous juge en ami, en grand ami, en ami chaud, mais avec lucidité, avec tranquillité, avec bonhomie et sans ombre de déclamation. Il est profondément révolutionnaire, comme la plupart des étrangers lettrés à cette époque, « ami de la Constitution » de toute son âme, et, dès le premier moment, à très peu près républicain ; mais cela ne lui ferme les yeux ni sur nos fautes, ni sur notre légèreté, ni sur nos précipitations, ni sur nos illusions, ni sur rien. Il est désolé quand, arrivant à Strasbourg, il s'aperçoit que tel de ses vieux amis alsaciens n'est pas du tout ami de la Constitution ; il bondit de joie quand une bonne aubergiste « patriote » lui ouvre son cœur tout plein du plus pur constitutionnalisme ; mais cela ne l'empêche pas du tout d'écrire : « De Strasbourg à Lyon, causant

avec tout le monde, je n'ai pas rencontré un seul ami de la Constitution » ; cela ne l'empêche pas, assistant aux séances de l'Assemblée législative, d'être très sévère pour le désordre, le tumulte, le scandale perpétuel et de l'Assemblée et des tribunes ; cela ne l'empêche pas de signaler, avec douleur, mais avec fermeté, la fameuse « anarchie spontanée » des provinces à cette époque, et le trouble universel qui rendit nécessaire, l'année suivante, la terrible dictature jacobine.

Je ne le vois un peu injuste que pour ces pauvres émigrés, qui étaient, j'en conviens, assez ridicules, assez encombrants et assez sots, mais qu'il a trop l'air de considérer comme de purs coquins, comme des traîtres qui n'avaient aucune raison de quitter la France, et qui ne l'ont abandonnée que par pure méchanceté et pour le plaisir de la trahir. Il est enchanté quand on les rançonne en Bavière et en Palatinat, quand on leur fait payer leur chambre d'auberge dix fois le prix juste et cinq fois le prix convenu ; il a contre eux des plaisanteries un peu prussiennes, ou un peu hébertistes :

Mon ami W... me reproche ma commisération et me dit : *L'honneur*, qu'ils ont apporté avec eux en naissant, ne leur permet pas de se joindre aux bons Français. — Il faudra donc qu'ils attendent une occasion où la potence leur fournira un moyen de remporter intact cet honneur !

En tout le reste, Reichardt me semble avoir la vue très juste et le jugement très mesuré. C'est un ami des Français, c'est un bon cœur et c'est un esprit droit. Son livre est un bon tableau, très incomplet, mais très vivant de la province et de Paris en 1792. En général, les mœurs des bourgeois, des artisans et des paysans français, lui paraissent, à lui qui peut comparer, les plus saines, les plus douces et les plus aimables qu'il ait jamais trouvées : « Je me confirme chaque jour dans mon opinion, déjà ancienne, qu'il n'existe pas de race plus laborieuse, plus industrieuse, plus recommandable à tous égards que ce peuple. »

On voit passer, dans ce livre, quelques-unes des figures grandes, curieuses ou amusantes, de l'époque révolutionnaire : à Strasbourg, le maire baron de Dietrich, que la *Marseillaise* a rendu célèbre, parce qu'il en a été le parrain, mais qui a d'autres titres à la notoriété, et qui était un très bon, très intelligent et très énergique patriote ; à Lyon, le marquis de Saint-Haruge, cette espèce de « roi des halles », révolutionnaire ; à Paris, Vergniaud, qui a produit sur Reichardt une impression profonde, et dont il cite à chaque instant des pages entières, et Condorcet, et Robespierre. Robespierre, aux Jacobins, est très bien saisi, et le portrait est tout à fait curieux :

Robespierre s'est montré à cette séance, mais n'a pas dit un mot. Il m'a frappé par son impertinence. En entrant, après s'être jeté d'un air hautain sur une chaise isolée, près

de la porte, il est resté immobile, les jambes croisées, renversant en arrière sa tête bien frisée. Il n'a pas pris la moindre part aux débats, et ne semblait être là que parce qu'il se sert des clubistes, et qu'il voulait voir s'il surviendrait un incident qui pût l'intéresser. Son visage aplati et comme écrasé, son teint pâle, son regard sournois rendaient encore plus provocant l'impertinence de son attitude.

Le volume abonde en anecdotes amusantes, toujours un peu longuement contées, mais bien choisies et très caractéristiques pour la plupart. Le douanier de Strasbourg est assez plaisant :

Avant d'arriver au bureau de visite, le douanier nous avait prévenus que nous n'avions à déboursier aucun pourboire ; que d'ailleurs pas un agent n'accepterait un sou... Nous pouvions donc considérer comme confirmée l'expérience de notre compatriote Campe, à savoir que la Constitution a transformé en incorruptibles tous les employés français... J'eus la fantaisie de risquer quelque monnaie en vue de corroborer l'expérience de Campe, et j'exhibai un petit thaler... Le douanier se détourna aussitôt, tenant son chapeau derrière son dos, et murmurant : « Jetez l'argent dans le chapeau. »

Reichardt a retrouvé, à Lyon, un mot de Voltaire qui est bien gai, et qui est, je crois, inconnu. Après avoir bâti un beau théâtre, les Lyonnais voulaient une belle inscription à mettre sur la façade, et ne trouvaient rien qui les satisfît. Ils s'adressèrent à Voltaire, leur voisin. Celui-là devait trouver quelque chose. Il réfléchit un moment, puis, avec décision : « Mettez : *Théâtre* ; on saura à quoi s'en tenir. »

L'apparition du citoyen Palloy dans ce livre ne m'a pas déçu. Vous savez, celui qui signait le *patriote Palloy*, l'entrepreneur des travaux de démolition de la Bastille, qui, du reste, se ruina abominablement dans cette entreprise, ce qui le rendit réactionnaire et courtois de la Restauration sur ses vieux jours. Le patriote Palloy, admis aux honneurs de la séance à l'Assemblée législative, prononça un grand discours dans le style du temps, où se remarquait cette phrase magnifique : « J'aurai toujours une main levée pour le serment à la Constitution, et l'autre prête à frapper les tyrans. » — « Il fera bien de prêter serment de la main gauche, » remarqua un homme perique.

Il y a encore l'anecdote du bourreau au restaurant, que je crois bien avoir déjà vue quelque part, mais qui n'est pas pourtant très publique :

C'était dans les dernières années de l'ancien régime, chez un traître du Palais-Royal, un jour que les dîneurs étaient nombreux. Subite rumeur ; beaucoup de gens se lèvent et sortent. Le maître accourt : « Quoi donc ? » On lui reproche d'admettre chez lui des personnages auprès de qui on ne dine pas. « Comment ! mais qui ? » — « Cet homme en habit

« rouge, là-bas, avec sa figure d'honnête homme? » — « Eh bien? » — « C'est le bourreau de Lyon! » — « Oh! » Négociations. « Monsieur, est-il vrai?... » — « Que? » — « Que vous êtes, vous m'entendez bien? » — « Quoi encore? » — « Le bourreau de Lyon! » — « Qui vous l'a dit? » — « Ce chevalier de Saint-Louis qui sort en ce moment? » — Ah! ah! Il n'y a rien à dire, en effet. Je suis reconnu. On peut l'en croire. Il a qualité pour me reconnaître. Je l'ai marqué l'année dernière.

On voit que Reichardt est amusant. Il ne manque pas non plus, à la rencontre, d'une véritable profondeur, et il s'entend à ce que ses compatriotes appellent la psychologie d'un peuple. Vous vous rappelez sans doute cette page admirable des *Considérations sur la Révolution française*, où M^{me} de Staël indique, qu'entre beaucoup d'autres raisons qu'ils ont eues de la faire, les Français ont fait la Révolution française par vanité, ou, si l'on veut, par orgueil, tentant ce qui était considéré comme impossible, précisément parce que c'était impossible, ne modelant leur Constitution nouvelle sur aucune autre, précisément parce qu'il convenait que la France fit autrement qu'on n'avait fait et ne se mit à la remorque de personne. Cette page, qui contient, à mon avis, beaucoup de vérité, qui, en tout cas, a eu une belle fortune; car elle a bien été reproduite, après un démarquage plus ou moins adroit, par une vingtaine d'historiens de premier ordre; elle est déjà dans Reichardt, et très joliment présentée; car elle arrive comme un commentaire d'une représentation d'une tragédie de Voltaire, et la critique dramatique et littéraire s'y tourne très ingénieusement en critique sociologique. On joue *Brutus*. On applaudit les « vers de circonstance », c'est-à-dire les vers dont on peut faire l'application aux circonstances présentes :

Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire
Ne considère point le reproche ou le gloire;
Toujours indépendant et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit : tout le reste n'est rien.

On applaudit les « vers prophétiques », c'est-à-dire les vers qui font allusion aux choses qu'on prévoit qui se produiront l'année prochaine :

On demande du sang... Rome sera contente!

Mais particulièrement on applaudit avec fureur les deux vers :

Nous n'imitons personne, et servons tous d'exemple!
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple.

Là c'est de l'enthousiasme et du délire; sur quoi Reichardt fait cette réflexion :

C'est peut-être à un faux raisonnement que ce peuple, impressionnable et enthousiaste, doit les maux dont il souffre depuis deux ans et dont il souffrira peut-être longtemps. A la question : La France doit-elle être une monarchie ou une

république? tout autre peuple eût vraisemblablement répondu : Une république de vingt-six millions d'hommes n'a jamais existé, elle est donc impossible. Les Français ont fait cet autre raisonnement : Une semblable république n'a jamais existé, donc il faut la créer. Car il est évident que les tendances républicaines dominent dans l'Assemblée actuelle, et exerçaient déjà une grande influence lorsqu'on a formulé la Constitution. De même, quand on eut adopté la monarchie modérée, une autre nation eût pris pour modèle la Constitution anglaise; les Français ont dit :

Nous n'imitons personne, et servons tous d'exemple.

Mais je me lance dans la politique, et tu désires sans doute que je te parle de la représentation...

Cette lettre, dans sa parfaite simplicité de ton, est un commentaire par provision et une confirmation préalable singulièrement intéressants de la page célèbre de M^{me} de Staël.

Tout ce volume est à lire. Il est d'autant plus piquant que Reichardt est un partisan résolu de la Révolution et que son commentateur, M. Laquante, l'est aussi, mais... un peu moins. Cela fait que le commentaire est de temps en temps une discussion. Il n'y a rien qui soutienne mieux l'attention du lecteur.

**

La Turquie actuelle de M. Démétrius Georgiadès est un livre assez mal composé, et même qui, au premier abord, paraît n'être pas composé du tout, mais qui n'en est pas moins très curieux et très instructif. Les livres mal composés risquent d'être variés; ils jouent décidément de malheur quand ils trouvent le moyen d'être à la fois mal composés et monotones. Celui-ci est très varié. On y trouve de tout : des tableaux statistiques du commerce français en Orient, l'histoire des origines de l'indépendance hellénique, une page sur la Bulgarie et cent pages sur l'internement du sultan Mourad. C'est plein d'imprévu. C'est toujours très intéressant. Des commérages, des chiffres, des légendes, de l'histoire, de l'information, de l'imagination; il y en a pour tous les goûts. « Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme, » disait Voltaire. Tous les goûts à la fois se plaisent dans mon livre, pourrait dire M. Démétrius Georgiadès.

Quel que soit votre goût, vous ferez bien de lire ce livre, qui, sur l'avenir de la Turquie, sur les ressources des peuples nouveaux, affranchis du joug ottoman, sur l'administration turque, sur l'effacement, hélas! et le déclin rapide de l'influence française en Asie Mineure, sur les progrès de la colonisation et de l'influence allemandes dans les mêmes régions, renferme des renseignements très curieux, très détaillés, très topiques, et puisés évidemment à la source même.

Les conclusions de M. Georgiadès sont très mesurées, très prudentes et très patriotiques, ce dernier mot dans un double sens; car M. Georgiadès est Grec de nais-

sance et Français par libre choix, ce dont nous n'avons qu'à le remercier. Pour ce qui est de l'influence française en Orient, il se borne, — et c'est en effet tout ce qu'il peut faire, — à un *Caveant consules* (il ne s'agit pas seulement des consuls de France en Orient) très énergique, très chaleureux, auquel nous nous associons de grand cœur. Pour ce qui est de l'avenir de la Turquie, il me semble être partisan d'une confédération turco-slavo-hellénique sous la présidence de la Sublime-Porte (après que celle-ci se sera donné une Constitution européenne), qui réunirait en un faisceau tous les peuples du Danube inférieur, des Balkans et de la mer Égée, comme sont réunis autour de l'Autriche tant de peuples de nationalités et de races différentes. — La chose n'a rien d'impossible, et, réfléchissez-y, au point de vue de l'équilibre européen, ce serait la solution la plus souhaitable. Mais cette idée, révérence parler, me rappelle un peu celle de ce pauvre Napoléon III, qui voulait faire une confédération italienne sous la présidence du souverain pontife. Réellement, les éléments de la confédération rêvée par M. Georgiadès sont un peu disparates. Tout en souhaitant que Constantinople ne devienne ni autrichien ni russe, je doute qu'il devienne le Washington des États-Unis Roumains, Bulgares, Serbes, Helléniques et Ottomans. Ce ne pourrait être là qu'une solution bien provisoire.

Tout cela n'empêche point le livre de M. Georgiadès d'être digne de la plus sérieuse attention. Cette clinique de l'« homme malade » devenu l'« homme moribond », à ne la considérer même que comme clinique, est très suggestive. Voyez, par exemple, cette petite monographie du candidat fonctionnaire en Turquie. Elle est empruntée par M. Georgiadès au livre de M. Kesnin-Bey, intitulé *le Mal d'Orient* :

Lorsqu'une place est vacante, la concurrence s'établit et les intrigues commencent à fermenter. Chaque postulant se pourvoit d'un protecteur qu'il intéresse au succès de sa demande. Celui-ci s'évertue à distancer ses concurrents et à faire triompher son client. On ne peut imaginer ce qu'il déploie de ruses, de roueries, ce qu'il dépense de supplications, de promesses et de flatteries, tandis que le postulant, à demi desséché par l'inquiétude, obsédé son patron nuit et jour...

— N'est-ce pas que la Turquie est un pays absolument extraordinaire ?

Un Gascon au Mexique, de M. Ludovic Chambon, est un recueil d'impressions de voyages assez nouveau et assez piquant. Cuba, la Havane, Tabasco, Campêche, la Vera-Cruz, Orizaba, Puebla, Mexico, les ruines si étonnantes et si imposantes de Xochicalco, tout cela passe devant nos yeux, avec netteté et avec relief, au cours d'un récit vif, amusant et varié. Ce qu'il y a dans ce petit livre, sans compter le savoir, qui est étendu, et la conscience de l'observateur, c'est la bonne hu-

meur, l'entrain, la verve d'un homme jeune et alerte qui est enchanté de courir, de voir, de voir et de voir encore. Il y a quelque chose là de la turbulence audacieuse et avidité d'Alexandre Dumas voyageur. M. Ludovic Chambon a même de l'esprit. Il manie avec complaisance, peut-être même avec succès, la plaisanterie anticléricale. Je dis ceci pour les personnes à qui cet élégant badinage n'a pas cessé de plaire.

M. René Millet a publié dans la collection des *Grands écrivains français* un très bon Rabelais. Il n'allait pas sans difficulté de faire sur Rabelais une étude qui fût vraie et pourtant qui pût être mise dans toutes les mains. M. René Millet a gagné cette gageure à force de sincérité et de tact. Il n'a rien dissimulé et a réussi à ne blesser aucune susceptibilité. Son Rabelais a de la vérité et de la vie. Ce livre se recommande, sans parler du savoir, par une chaleur, un mouvement, une allure de « bride sur le cou » qui conviennent admirablement au sujet, et qui font qu'on lit cette étude critique comme on ferait les meilleures pages de Rabelais lui-même. C'est un des meilleurs volumes de cette collection, qui en contient, comme on sait, d'excellents.

De son côté, la collection des *Classiques populaires* nous donne trois volumes nouveaux, un *Thiers* de M. Zévort, un *Racine* de M. Monceaux et un *Montuc* de M. Charles Normand.

Le Thiers, incomplet, comme bien on pense; car Thiers en deux cents pages, il n'y faut pas songer, est du moins très précis, très bien informé, très clair, et, à mon gré, d'une grande justesse de vues. Thiers n'est pas en faveur à l'heure actuelle, et je ne sais pas trop qui l'aime. C'était un homme d'un souverain bon sens et d'une admirable intelligence; qui était limité, sans doute, mais qui n'avait, si l'on me pardonne l'étrangeté de la formule, que les limites qui aident un homme d'État à être complet. Je n'oserais peut-être pas le dire si M. Zévort ne l'avait dit, et, à ce qu'il me semble, prouvé. Je le redis après lui avec timidité, et je prie qu'on lise ce petit livre, qui contribuera peut-être à adoucir certains dédains.

Pour Racine, c'est le contraire, et le « tendre » auteur de *Bajazet*, d'*Andromaque* et d'*Athalie* n'a pas à se plaindre de la génération actuelle. C'est à qui l'adorera. J'ai connu dans ma jeunesse un homme qui jugeait les amateurs de littérature en proportion inverse de leur goût pour Racine. On était suspect de mauvais goût quand on confessait avoir pu lire Racine tout entier; mais si l'on avouait y avoir pris plaisir, siège fait, on était taxé idiot pour le reste de ses jours. Si mon homme vit encore, il doit bien souffrir. M. Monceaux n'a pas poussé l'esprit d'indépendance jusqu'à rompre en visière avec la génération d'aujourd'hui, et il a fait un *Racine* à la fois très élogieux et très savant, quicque accessible à tous. Je signalerai particulière-

ment les chapitres sur « Racine et la Société du XVIII^e siècle » et sur « le Rythme ».

Qui lit Monluc? demandait La Bruyère. M. Charles Normand répond : C'est moi; et il nous le prouve par son étude sur Monluc, amusante et succulente à souhait, et où l'on retrouve, unie à une forte science historique, la verve, l'humour et l'esprit de l'étrincelant chroniqueur.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

Revues de fin d'année (1).

S'il faut en croire la collection que j'ai entre les mains, les Revues auraient été rares sous la Restauration. Ce n'est pas que les esprits, à la suite des bouleversements qui marquèrent la fin de l'Empire, fussent devenus plus sérieux; nulle époque ne fut plus fertile en vaudevilles. Peut-être le gouvernement n'était-il pas très partisan d'un genre dont la raison d'être était la raillerie? Peut-être la Revue de fin d'année n'était-elle pas entrée encore dans les mœurs théâtrales? Le fait est que je n'en vois guère que deux à citer : *le Permesse gelé, ou les Glisseurs littéraires* (1821), et *le Courrier des théâtres ou la Revue à franc étrier* (1827); dans cette dernière, il y a déjà quelque tentative pour établir un lien entre les scènes successives. *Le Courrier* vient chercher Paris qui n'ose sortir à cause du froid, et le mène voir les nouveautés de l'année. Dans les deux Revues, je ne vois guère que des plaisanteries littéraires dont le romantisme naissant fait les frais, une allusion à la première de la *Dame blanche* (ce qui ferait supposer que les Revues étaient assez rares, puisqu'on parlait, en 1827, d'un événement qui avait eu lieu, sauf erreur, en 1825), quelques couplets sur les œuvres de Byron, qu'on qualifie de romans; en voici un :

Ils viennent, pleins de courage,
Écraser votre Le Sage,
Écraser votre Rousseau,
Votre Voltaire, et plus beau (?).
Bref, si le sort les seconde,
Ces superbes romans-là
Écraseront tout le monde...
— Ils sont assez lourds pour ça!

* *

En 1831, la politique fait son apparition; on chahousse le budget, la garde nationale et surtout les corvées militaires qu'on impose aux bourgeois :

Grâce à leur zèle infatigable,
Les militaires ne font plus rien;
D'être soldat comm' c'est agréable,
Qu' c'est embêtant d'être citoyen!

Encore ce couplet sur les manifestations et les émeutes :

... Puis la troupe accourt avec zèle
Pour saisir les perturbateurs,
Qui lâcent des pierres après elle,
En s'cachant derrière les fileurs.
A droit' se démènent les mioches,
A gauche! la troupe marche avec feu;
Et qu'est-ce qu'atrap' tout' les taloches?...
Les jobards du juste milieu!

La même année (décembre 1831), *le Fossé des Tuileries, revue-vaudeville, par MM. Philippe D..., Julien de M... et Lhérie*. Comme épigraphe : *Art. 7 de la Charte de 1830* : « La censure ne pourra jamais être rétablie. » Et, sous le titre, en gros caractères : *Avec les scènes supprimées par ordonnance de la censure de 1831*. Ainsi qu'il arrive toujours, la censure étant supprimée, le ministre de l'intérieur prenait sa place. En somme, M. d'Argout n'avait coupé que deux scènes, dont l'une était une attaque personnelle des plus violentes contre le préfet de police d'alors, M. Gisquet. Ce qui reste est déjà d'une jolie force.

On avait creusé, paraît-il, un fossé devant les Tuileries; pourquoi? on ne pouvait le savoir :

Le gouvernement veut se taire;
Soit : que deviendrait son crédit,
S'il disait tout ce qu'il veut faire...
Et s'il faisait tout ce qu'il dit?

Ceci, sur la Chambre des députés et les statues de grands hommes qui ornaient alors le pont de la Concorde :

Ce pont... cette blanche cohorte
De grands hommes placés en rangs...
— Les grands hommes sont à la porte.
— Mais qu'est-ce donc qu'on met dedans?

Une des scènes dont le ministère avait exigé la suppression, ou tout au moins la modification, avait trait à la fameuse fournée des trente-six pairs de France; on se rappelle que les refus avaient été nombreux. Vous devinez que ce mot fournée devait amener là un boulanger; il conte sa carrière :

Au temps du fameux conquérant
Que les affaires étaient bonnes!
C' n'était pas des fût's mainteant,
C'étaient des fournées de couronnes!...

Puis, sous la Restauration, l'autre fournée, celle des soixante-seize :

Quand ils font des bêtises,
Nous sommes dans l'pétrin
.....
Il n'y avait plus de pât' ferme,
J'enfournais l'pain bénit.

Vient alors Louis-Philippe et la fournée des trente-six :

Je ne veux pas qu'on me prenne,
So dit chacun en tremblant,

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

Car ça donne trop de peine
Et pas assez d'agrément.

Loin d'vouloir courir la chance,
Tous redoutent le danger...
Et, pour faire un pair de France,
Faudra prendre l'péy d'Alger !...

Le boulanger enfourne la fournée des trente-six ; il attend quelques minutes, puis s'écrie : « C'est cuit ! » Et il retire triomphalement sa pelle, couverte de trente-six brioches !

Cela ne vous paraît pas, sans doute, bien méchant ; mais songez d'abord que ces plaisanteries frappaient juste et qu'elles rappelaient cruellement au gouvernement sa maladresse et les affronts qu'il avait reçus ; puis, les couplets que je viens de citer ne donnent qu'une idée imparfaite du ton général de la pièce ; il est véritablement féroce, et presque chaque réplique contient une allusion qui devait paraître fort cruelle en ces temps de crises constantes. La politique étrangère joue son rôle aussi ; elle est figurée par *la Conférence de Londres*. Le représentant de la Grande-Bretagne chante :

C'est l'Angleterre
Qui m' donn' ce rôle intéressant,
Et je veux de toute la terre
Fair' le bonheur... en commençant
Par l'Angleterre.

C'est l'Angleterre
Qui termin' tous les différends
Pour un pays on s'fait la guerre :
J'arrang' l'affaire... et je le prends
Pour l'Angleterre.

Et, naturellement, presque à chaque page, c'est un couplet, une phrase opposant la gloire de l'Empire à l'humilité du gouvernement actuel. — (Notons, en passant, une allusion à la première de *Robert le Diable*.)

* *

Il semblerait que, commencée ainsi, la carrière de la Revue eût dû être très brillante au point de vue politique pendant le gouvernement de Juillet. Il n'en est rien. Je viens d'en lire une quarantaine ; c'est une lecture un peu fatigante, plus, ou presque plus de politique : quelques souvenirs de Napoléon, surtout l'année du retour des cendres (1840), d'innocentes plaisanteries sur le régime parlementaire, quelques railleries assez douces sur l'Angleterre, c'est tout ; j'ai trouvé, une fois, le mot république (dans *la Tour de Babel*, 1834), et une fois le nom de Béranger (*les Dieux de Polympe à Paris*, 1846) ! Le fond de toutes les Revues, la scène qu'aucun auteur n'oublie, c'est la querelle entre le classique et le romantique ; on sait que les vaudevillistes sont fort attachés aux bons principes, et que, si l'on a jamais vengé la morale et le bon goût outragés, c'est sur les planches des petits théâtres, dans des couplets de Revue. Naturellement, les « revuistes » défen-

dent les classiques, mais si maladroitement qu'ils les feraient hair. D'ordinaire, on met en présence Hermione et Ruy-Blas ; je sais bien qu'il ne faut pas demander aux auteurs de Revues une critique bien approfondie ; cela n'empêche pas qu'ils ont une manière exaspérante de défendre « le bon goût ». Je cherchais à vous montrer ces jours derniers (à propos de M. Jules Lemaitre et de M. Zola) comment la question de forme avait fini par devenir la plus importante ; c'est décidément une règle générale. D'Ennery, Cogniard frères, Dupeuty, Clairville, Bayard et les autres sont convaincus qu'ils font du Racine, — car c'est le divin Racine qu'ils pastichent, Dieu éternel ! — parce qu'ils alignent d'honnêtes tirades où « les vers vont deux par deux », selon l'esthétique chère à M. Dumas fils. Si vous saviez par quels arguments et en quel style ils vengent Hermione et disent son fait à Ruy-Blas ! Enfin, sachons-leur gré de l'intention, et passons.

* *

Si, au point de vue littéraire, ces Revues sont d'un intérêt très médiocre, il est au moins curieux de suivre les événements qui y sont relatés. C'est une manière d'histoire, vue par le petit bout de la lorgnette. Et l'on fait en chemin une constatation amusante ; tantôt, ce que les vaudevillistes s'amusent à prédire pour 1940 comme la chose la plus invraisemblable du monde, est aujourd'hui absolument établi ; par exemple, le journal moderne, où toutes les rubriques sont mises en exploitation. Tantôt, dans ce qui leur semblait définitif, nous avons peine à comprendre, à nous rappeler ce qu'ils voulaient dire. Et l'on fait parfois de piquantes découvertes. Lisez ce couplet : serait-il de 1892 ?

Ce mal
Général
Que vous appelez l'influence...

Il est de 1837 (*Mathieu Lamsberg est un menteur*). Est-il besoin de vous dire que les chemins de fer (à partir de 1836) donnent lieu à de nombreuses et faciles plaisanteries ? Cette année 1836 est du reste fertile ; on y raille le tabac qui apparaît dans la vie mondaine, l'obélisque, le musée de Versailles, l'homœopathie, les voitures à six sous (*Hirondelles*), le bock (qui coûtait cinq centimes) et les réclamations en faveur du droit des femmes... En 1834 et 1835, c'étaient les « omnibus-restaurants » qu'on retrouve dans une dizaine de Revues ; puis les premiers ouvrages vendus en petites livraisons, le goût du bric-à-brac, coïncidant avec l'efflorescence du romantisme ; la suppression de la loterie, et, en 1835, la comète. En 1837, c'est la fermeture des maisons de jeux du Palais-Royal, les premières annonces, et le... cirage, dont l'apparition semble avoir fait sensation. 1839 est une année mémorable : on y remarque (diraient Bouvard et Pécuchet) la transformation des cafés, jadis d'aspect modeste, et qui vent désormais ruisseler de dorures ; aussi une

transformation au théâtre; l'exhibition d'animaux sur les planches; le daguerréotype, qu'on raille assez dédaigneusement; la grande querelle des sucres, la canne à sucre contre la betterave, laquelle

Entend la canne à sucro' crier : }
Ote-toi de là que je m'y mette! } bis.

C'est encore les premières chemises à plastron empesté; le jeu de la « bouillotte »; surtout, c'est le commencement du grand mouvement financier qui devait marquer le règne, les premières affaires financières, les premières sociétés par actions; et enfin, — qui l'eût cru? — les « compteurs » pour les cabriolets de places!

1840. — L'Exposition, le dompteur Carter, le retour des cendres de Napoléon, et les fortifications de Paris. Une des Revues de l'année porte le titre de : *les Guêpes*.

La Revue de l'année suivante, 1841-1841, est en grande partie consacrée au caout-chouc (*sic*); c'est aussi cette année, paraît-il, qu'on vit aux vitrines des coiffeurs ces têtes de cire qui devaient troubler si fort l'âme de Jérôme Paturot. Parmi les prédictions burlesques, je note celles-ci : les ballons dirigeables, les femmes avocates et les apparements de vingt mille francs au deuxième étage!... C'est en 1843 que paraît le journal *l'Époque*, père de tous nos journaux modernes. Toutes les Revues lui consacrent de nombreuses scènes : un personnage fatot et bizarre s'intitule : « président du conseil d'administration des cochers de coucous ». J'allais oublier, cette même année, les premières ventes de charité, qui depuis!...

1845. — L'année des *Pommes de terre malades*. La Revue qui porte ce titre a été célèbre en son temps; un couplet est resté classique :

Des pomm's de terr' l'état est malsain,
Ça leur prit en décembre;
J'en ai rencontré un c'matin,
Qu'était en rob' de chambre.

En 1846, tout appartient à la planète que venait de découvrir Le Verrier : la *Planète à Paris*, *Paris dans la Planète*... la planète et le « coton-poudre » récemment inventé, remplissent les Revues; en même temps, c'est le premier grand magasin de nouveautés, *les Villes de France*, et, — que les faiseurs de Revues inscrivent cette date sur leurs tablettes, — la première scène dans la salle (*la Poudre-Coton*, *Dumanoir et Clairville*). Enfin, cette année et la suivante, ce sont des railleries sans fin sur les bains froids pour dames, qu'on venait d'installer près de l'hôtel Lambert.

Nous voici à la révolution de 1848, et rien dans les Revues n'annonce le mouvement d'opinion qui devait emporter le trône de Louis-Philippe. Une seule porte un titre qui semble assez gros de menaces : *le Dernier banquet de 1847*; mais il s'agit simplement du souper qui termine la carrière de l'année; elle soupe, en com-

pagnie de la onzième et de la douzième heure, et disparaît après avoir fait son examen de conscience. L'auteur, comme ses devanciers, dit un mot sur la suppression des danseurs mâles à l'Opéra, sur les œuvres récentes et en particulier sur *Balsamo*; il blague l'éther et le chloroforme, et surtout, — oh! surtout! il réhabilite l'Odéon que toutes les Revues précédentes, sans aucune exception, avaient couvert de brocards. Et l'auteur, c'est M. Camille Doucet.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Histoire de la Révolution française (1).

Nous sommes heureux de signaler cette nouvelle édition d'un excellent livre, qui est l'œuvre d'un patriote et d'un savant. M. Rambaud a pour la Révolution cet amour sans lequel on ne peut voir clair dans notre grande crise nationale. Il faut les ressentir à quelque degré pour les comprendre, les passions généreuses qui furent communes aux Constituants, aux Girondins et aux Montagnards, cet amour de l'humanité, cette soif de justice, ce mépris de la mort qui firent la grandeur de Vergniaud, de Danton et même de ce triste Robespierre. Si M. Renan n'avait pas été jadis chrétien, aurait-il pu atteindre à une intelligence si profonde de la réforme religieuse et sociale tentée par Jésus? C'est l'antipathie qui aveugle beaucoup d'historiens : ils ne veulent voir dans la Révolution que les faits qui blessent leurs opinions philosophiques, religieuses ou politiques. L'un ne pardonne pas aux Jacobins d'avoir obéi à la raison et péché ainsi contre sa philosophie de l'intelligence; un autre est obsédé par les malheurs du clergé réfractaire; un troisième ne voit dans toute la Révolution que la tête coupée de Louis XVI. De ce enthousiasme per qui fonda la liberté et l'égalité et réalisa, pour quelques minutes précieuses, la fraternité, ces écrivains prévenus ne disent rien, non plus que des grandes créations des Assemblées révolutionnaires. Les Vendéens, qui du moins avaient quelque chose d'héroïque dans l'âme et respiraient le même air que leurs ennemis, se montraient moins injustes pour eux que ces hommes de cabinet : les haines livresques sont terribles et le pédantisme est inexorable. Sans doute, il y a un pédantisme jacobin qui consiste à rayer d'un trait de plume toute l'histoire de France avant 1789, à méconnaître les services rendus, à de certains moments de notre histoire, par la royauté. Mais M. Rambaud est exempt de ce pédantisme : dans sa préface, il rend à la vieille France la justice qui lui est due et il ne proscrit pas le passé. C'est un patriote à la façon de Michelet.

Sa science n'est pas moins sûre. On sent que depuis de longues années il vit dans la Révolution et qu'il n'ignore aucun des travaux les plus récents, même ceux des positivistes, que l'Université néglige volontiers. Ce petit volume, dans sa forme un peu élémentaire et dégagée de tout appareil érudit, n'en suppose pas moins une lecture et des recherches infinies, un travail préparatoire d'au moins dix années. Ce n'est pas un résumé de Michelet et de Louis Blanc, comme il en existe plusieurs : cette histoire est

(1) Alfred Rambaud. Nouvelle édition; libr. Hachette. Petit in-8° de 296 pages.

puisée directement aux sources mêmes, à celles qui étaient connues du temps de Michelet et à celle que l'on découvre encore tous les jours. Être pleinement au courant de la science n'est pas un mince mérite quand on songe au nombre et à la diversité des documents révolutionnaires qu'on ne cesse d'exhumer.

Mais, ce qui est plus rare que le savoir, M. Rambaud a l'éloquence. Jugez-en par ces dernières lignes de la conclusion :

« La vertu antique semblait revivre dans ces hommes si jeunes, que la guillotine ou la mitraille frappait à la fleur de l'âge. Ils mouraient comme des Romains. Les morts héroïques des Girondins, des Dantonistes, des derniers Montagnards sont comparables aux plus glorieuses de l'antiquité. Toute cette génération, vouée à une mort prématurée, n'eut devant les yeux que l'avenir infini, la vie immortelle de l'humanité. C'est pour avoir regardé au delà du temps, qu'elle vivra éternellement dans la mémoire des hommes. Nulle gloire, ni celle d'Austerlitz ni celle d'Éna, n'effacera la sienne. Dans nos prospérités, c'est à la Révolution que nous faisons remonter l'hommage de notre reconnaissance; dans nos épreuves, c'est à elle que nous nous adressons pour lui demander l'inspiration et la foi. Nos pères de 1789 et de 1792, par leurs combats, par leurs souffrances, par leur vie et par leur mort, nous ont faits ce que nous sommes : ingrats serions-nous si nous ne défendions pas leur mémoire; indignes, si nous laissons périr leur héritage. »

Solide, clair, éloquent, tel est ce petit livre, qui mérite de devenir classique et qui offre aux étudiants, aux gens du monde et aux savants eux-mêmes le meilleur résumé de l'histoire de la Révolution qu'il soit possible d'écrire en l'état actuel de nos connaissances.

F.-A. AULARD.

Nouvelles de l'étranger.

UN ESSAI ALLEMAND SUR M. PAUL VERLAINE.

Au dernier Congrès des philologues qui s'est tenu à Berlin, M. Stephan Wetzoldt, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de cette ville, a lu une notice sur M. Paul Verlaine. Le fait a plus d'importance qu'il ne semble d'abord, et cette heureuse initiative fait honneur à M. Wetzoldt. Non que l'Université de Berlin ait l'horreur de la nouveauté, bien au contraire, l'esprit en est très ouvert et très libre. Mais nos voisins de la Sprée, qui lisent assidûment nos romans et vont voir jouer nos pièces, ignorent assez profondément notre mouvement poétique. Comme tous les peuples d'origine germanique, ils sont persuadés que la langue française est incapable de poésie lyrique, à cause de la forme de son vers et de sa trop grande netteté. Les gens instruits, là-bas, en connaissent et n'estiment guère que Béranger, — auquel quelques-uns ont ajouté récemment M. François Coppée. Pour eux, Victor Hugo est un rhéteur, Lamartine un pleurard, Musset un agréable « badineur ». — De Vigny, ils ne connaissent même pas le nom, et pas plus M. Leconte de Lisle que MM. Richépin ou Sully-Prudhomme n'éveillent en eux un souvenir.

On est donc heureux de pouvoir signaler les études sur la toute récente poésie française, auxquelles M. S. Wetzoldt s'est consacré courageusement. Sans doute, ceux d'entre nous qui lisent Verlaine n'apprendront pas grand-chose dans cette succincte étude, mais le public allemand apprendra par la bouche d'un de ses compatriotes qu'il a existé et qu'il existe encore en France des poètes inspirés qui font de très beaux vers.

Seulement, voyez comme il fait bon surveiller chez nous tout ce que nous disons du vers français. Nous avons tout fait pour laisser croire à nos voisins que notre vers reposait uniquement sur la combinaison d'un certain nombre de syllabes, et nous avons négligé de leur répéter que ces syllabes devaient avoir aussi une certaine *qualité*. De grands romanciers allemands ont ainsi négligé de tenir compte du nombre des accents que contient le vers français. Cette erreur a conduit nos voisins à exagérer beaucoup l'importance de la question de l'e muet dans notre alexandrin. On ne saurait croire ce que cet e muet a fait couler d'encre là-bas : il n'est pas un professeur de gymnase qui n'ait sa théorie sur la question. On en est venu ainsi à croire que, dans notre vers actuel, la seule entrave est l'emploi de l'e muet. Cependant, ces années dernières, on admettait assez généralement en Allemagne, que l'e muet du vers français ne passe pas inaperçu dans la prononciation, lorsque, ici même, M. Psichari affirma la complète inutilité de cet e. Pour lui, il n'y a pas de différence entre la prononciation de cette phrase : « Cocher, place Vendôme ! » et d'un vers qui commencerait ainsi : « Sur la place Vendôme... » En vertu de cette affirmation, M. Psichari assura que la nouvelle école poétique s'était tout simplement affranchie de l'e muet, et que tel était le principe des *vers inégaux*. Qu'importe, a-t-on pu penser une affirmation téméraire, faite en passant, dans une Revue ? — Eh bien, voyez maintenant : M. Wetzoldt, qui pourtant sait à fond le français et qui a lu nos nouveaux poètes, admet comme définitives les hypothèses de M. Psichari. Soyez sûrs qu'il les enseignera à ses élèves, et ceux-ci, sans doute, s'efforceront de retrouver des « vers français réguliers » en supprimant les e muets qu'on ne prononce pas, par exemple dans ce *lied* de G. Kahn qui commence par ces mots :

File à ton rouet, file à ton rouet, file et pleure.
Ou dors au moulier de tes indifférences,
Ou marche somnambule au gré des récurrences,
File à ton rouet, triste, file et pleure, etc.

L. :

* * *

LE PETIT DOIGT DE M. GLADSTONE.

Le petit doigt de M. Gladstone vient d'être très minutieusement étudié, au point de vue physiologique, esthétique, moral et politique, par une dame anglaise, Mrs Hill, qui a publié dans une revue les résultats de son enquête. Cette enquête prouve que décidément M. Gladstone est un homme remarquable : ses admirateurs peuvent se rassurer, ils ont bien placé leur admiration.

Le doigt de Mercure ou petit doigt de M. Gladstone est long et droit : c'est le signe infallible d'aptitudes exceptionnelles, spécialement pour le gouvernement des hommes. « On peut affirmer sans hésitation, dit Mrs Hill, qu'il n'y a jamais eu et que jamais il n'y aura un grand homme, un homme d'une importance réelle, sans un petit doigt long et droit. » Par *grand homme* et par *homme d'une importance réelle*, Mrs Hill entend un homme qui réussit dans la vie, car elle ajoute que c'est la ligne de tête qui dénote le talent, mais que la longueur du petit doigt dénote en outre l'aptitude à tirer parti du talent. Avez-vous un petit doigt long, mais spatulé ? C'est que vous êtes né pour réussir en affaires. Avez-vous un petit doigt long et pointu ? C'est que vous êtes né pour gouverner les peuples. Mais si vous avez un petit doigt court, fusticé-vous désigné pour le génie par la longueur de votre ligne de main, malheur à vous !

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6

TOME L

6 AOUT 1892.

UN PRÉCURSEUR
DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE

Sébastien Castellion (1).

L'auteur de ce livre raconte que, lorsqu'il eut la première idée d'une thèse de doctorat consacrée à Castellion, il alla en parler à Victor Le Clerc, alors doyen de la Faculté des lettres de Paris. Et il ajoute : « C'est assez dire à quelle date lointaine remonte ce travail. » — Le doyen Le Clerc fit toucher du doigt au candidat la portée, la complexité, la vaste étendue du sujet, lui donna les plus précieux renseignements sur la bibliographie imprimée et inédite, et le congédia en disant : « Surtout, jeune homme, ne vous pressez pas. »

Comme Victor Le Clerc est mort en 1865 et que nous voilà en 1892, on doit reconnaître que le « jeune homme » ne s'est pas pressé. Ce n'est pas cependant qu'il ait perdu de temps, car on est effrayé de la somme de travail que suppose ce livre, de l'infinité de documents imprimés ou inédits qui ont été mis à contribution, du nombre de bibliothèques et des dépôts d'archives où a puisé l'auteur : il a fouillé dans ceux des villes, des universités, des églises, en France, en Allemagne, en Hollande, en Suisse. Il y a là un travail de bénédictin rien que pour établir la bibliographie à peu près complète des ouvrages et opuscules de Castellion, de leurs éditions depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos

jours, de leurs traductions dans toutes les langues d'Europe. Et le reste est à l'avenant. Ce livre est comme une encyclopédie de la Renaissance et de la Réforme.

Et n'imaginez pas que l'auteur se perde dans l'immensité du détail : à travers les faits importants ou menus qui forment la trame de l'histoire, il suit une idée, qui se dégage lumineuse en chacune de ses pages. Assurément, la biographie de Castellion est pour lui mieux qu'un prétexte ; mais ce qui l'intéresse avant tout, ce sont, comme l'indique le sous-titre de son œuvre, *les Origines du protestantisme libéral français*. Bien mieux encore : les origines de la liberté de conscience.

Comment a-t-il pu mener à bien cette œuvre d'érudit et de philosophe, dans une des fonctions les plus absorbantes, même les plus militantes, qui soient inscrites en l'*Almanach national*? Comment a-t-il trouvé le temps de penser toujours et de revenir sans cesse à Castellion parmi les labours et les traces de la direction de l'enseignement primaire, parmi l'élaboration de nos grandes lois organiques d'instruction populaire, parmi tant de réformes d'ensemble et de détail, tant de discussions devant une collection d'assemblées délibérantes, à commencer par la Chambre des députés, le Sénat, le Conseil d'État, à finir par le Conseil supérieur de l'enseignement et les innombrables commissions du ministère, avec le maniement d'un budget de 170 millions, la direction ou la tutelle d'un personnel aussi nombreux que toute l'armée française au temps de Louis-Philippe, sous l'avalanche des demandes d'audience, des réclamations, des sollicitations, des récriminations, des recommandations? — cela je n'entreprendrai pas de l'expliquer. J'en conclurai seulement que ce livre, non pas tant la biogra-

(1) Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre* (1515-1563), étude sur les origines du protestantisme libéral français, 2 vol. in-8°. Paris, Hachette.

phie de son héros que les idées générales qu'elle mettait en mouvement, devait lui tenir singulièrement au cœur. Pour que l'un des fondateurs de notre enseignement primaire s'y soit intéressé à ce point, il faut qu'il y ait apporté non une simple curiosité d'historien, mais le dévouement et l'enthousiasme d'une conviction.

*
**

Castellion a été un des plus savants humanistes et un des premiers professeurs du xvi^e siècle : ses *Dialogi sacri, latini-gallici, ad linguas moresque paucorum formandos* ont eu, comme livre de classe, un succès au moins égal à toutes les grammaires de Lhomond et même de Chaptal. M. Buisson n'en a pas relevé moins de cent trente éditions, de l'année 1543 à l'année 1791, dans toutes les villes importantes de Suisse, d'Allemagne et des Pays-Bas, même à Londres, Édimbourg, Dublin, même en Espagne (Medina del Campo) et en Hongrie (Debreczen). — Les poèmes latins et grecs de Castellion, ses traductions de l'hébreu, du grec et du latin, ont passionné les humanistes de son temps. Ses traductions de la Bible en latin et en français ont été des événements littéraires et religieux.

Tout cela il nous faut le négliger pour en venir à ce qui fait de Castellion un des premiers personnages du siècle, à la révélation que nous devons à M. Buisson de cette primauté. L'originalité de Castellion, c'est l'évolution particulière de sa conscience religieuse, c'est l'affirmation de deux ou trois vérités, qu'il fut un des premiers à proclamer, qu'il fut le plus ardent à soutenir, et qui font de lui, en même temps que l'ancêtre de plusieurs grandes églises protestantes, l'un des précurseurs de la liberté de conscience. Quelle espèce de protestant il fut, voilà ce qui importe à l'histoire générale des idées.

Quelques mots cependant sur sa vocation religieuse. Castellion, né au pays du Bugey, d'abord été un pauvre étudiant à Lyon, « ce second œil de la France, ce chef de la Gaule celtique, reffleurissant comme un autre Ilion », à Lyon, qui fut alors un des centres les plus brillants de l'humanisme. Longtemps il y resta dans cet état d'esprit qui était une étape de la Renaissance à la Réforme, où l'on se passionnait presque également pour tout ce qui fut alors révélé de l'antiquité, aussi bien les auteurs profanes que les livres saints; où l'on ne distinguait pas entre la Renaissance et la Réforme; où la Réforme qu'on appelait de tous ses vœux était celle que l'Église consentirait à s'imposer elle-même. Cette Réforme était encore sans épithète, et l'on ne croyait ni un « luthérien », ni un « protestant », par cela seul qu'on s'était laissé « gagner à l'évangile ». Ce fut un moment très beau et très court dans l'histoire de l'esprit humain : la séparation entre catholiques et hérétiques ne s'était point encore accomplie et, si l'autorité de l'Église s'était affaiblie sur tous, elle

paraissait encore commander à tous. Ce fut la violence de la « réaction catholique », — le mot est accepté même par les historiens les plus dévoués à l'Église romaine, — ce fut la brutalité de la répression, les estrapades à Paris, les *actes de foi* de la vieille inquisition espagnole et de l'inquisition italienne réorganisée par Paul IV, qui provoquèrent la séparation. Le petit groupe d'humanistes lyonnais dont faisait partie Castellion se scinda en deux groupes : les uns s'empresèrent de se soumettre, les autres se mirent en révolte déclarée. Ce qui détermina Sébastien Castellion, ce fut précisément le spectacle des exécutions. Presque dans son pays natal, un labourer de la Bresse, Jean Cormon, coupable seulement d'avoir colporté la Bible, avait péri, en 1536, dans les flammes. De Paris, il apprenait, en 1538, le supplice du libraire Jean de Lagarde et d'un étudiant toulousain; en 1536, Martin Gorain avait été noyé à Grenoble; en 1537, d'autres brûlés à Briançon, à Dôle, à Nîmes, en Bourgogne, en Dauphiné, en Savoie. A Lyon même, en janvier 1540, le cardinal de Tournon en faisait monter quatre sur le bûcher.

En outre, jusqu'à ces années de persécution, la formule de la Réforme avait pu être très vague pour Castellion comme pour tant d'autres. L'apparition de l'*Institution chrétienne* (mars 1536) la précisa dans son esprit. On peut dire qu'alors il devint *calviniste*.

Ainsi d'un côté, ce livre qui lui arrivait de Strasbourg, d'autre part, les exécutions de Lyon et des pays voisins, voilà ce qui lui révéla sa vocation.

Au printemps de 1540, nous le trouvons à Strasbourg, sous le toit de Calvin, devenu son hôte et commensal (moyennant rétribution), son disciple passionné. Calvin n'avait alors que trente et un ans; mais il nous dit lui-même : « Combien que je soye jeune, toutes-fois quand je voy ma débilité et indisposition de mon corps, j'ay soin de ceux qui seront après nous, *comme si j'estoye déjà vieil*. » Par cette vieillesse avouée et précocée, non moins que par la roideur de sa conviction et le pli impérieux de son caractère, il s'imposait à tous comme un maître. Une fois déjà il avait été appelé à Genève par Farel et y avait exercé la dictature théologique; au bout de deux ans, les Genevois s'étaient lassés de son joug et l'avaient chassé. Lorsque, pour la seconde fois, et cette fois définitivement, Calvin se transporta de Strasbourg à Genève, Castellion s'y rendit également. Il y fut nommé principal du collège de Rive (1541). C'est là qu'il publia les *Dialogi sacri* et commença la traduction de la Bible.

Il aspirait à une dignité qui lui semblait plus haute : celle de ministre du Saint-Évangile. Mais déjà, sur deux points, il avait refusé de plier sous l'autorité du maître. Calvin et les autres ministres interprétaient, dans le *Symbole des apôtres*, la descente du Christ aux enfers comme une simple figure : « comme signifiant ce frisson de conscience qu'il éprouva en se présentant

pour nous devant le tribunal de Dieu pour expier nos péchés par sa mort, en transférant sur lui-même la peine et la malédiction. » Il fallait bien qu'ils s'en tirassent à cette interprétation, car autrement il leur aurait fallu admettre les Limbes et le Purgatoire. Castellion ne niait pas que leur doctrine ne fût « pieuse et sainte » ; mais « toute la question était de savoir si c'était bien là le sens du passage » ; et, en traducteur consciencieux, il soutenait que ce n'en était pas le sens. D'autre part, les théologiens de Genève, comme tous les théologiens catholiques, admettaient le *Cantique des cantiques* au nombre des livres saints et n'y voyaient que l'amour du Christ pour son Église : au contraire, Castellion, — avec une audace d'exégèse bien remarquable pour l'époque, — estimait que « c'est un poème lascif et obscène où Salomon a décrit ses amours impudiques ». L'orthodoxie de Calvin barra le chemin du sacerdoce à son disciple, et celui-ci crut devoir résigner ses fonctions de principal du collège et se soustraire par l'émigration à une autorité qui commençait à lui peser. Avant son départ, il fit dresser un procès-verbal de ses dissidences avec les ministres pour montrer que sa retraite n'avait point d'autre cause. Il le fit signer par Calvin « au nom et par mandat de tous ».

Telle fut l'origine de sa rupture avec le maître. Leur dissidence ne portait que sur deux points secondaires : elle allait bientôt éclater sur des points capitaux.

De cet exposé il faut retenir trois choses : d'abord, chez Castellion, l'extrême délicatesse de conscience, la loyauté héroïque, auxquelles il sacrifiait la fonction qui seule le faisait vivre, lui et sa famille ; ensuite le sérieux et la bonne foi qu'on mit de part et d'autre à constater et à préciser les dissidences, sans polémique violente et sans haine ; en troisième lieu, sous la modération de la forme, la rigueur déjà inflexible de la nouvelle orthodoxie genevoise, et Calvin n'hésitant pas à proscrire de nouveau un proscrit, qui avait tout risqué pour venir lui demander un asile et une direction ; enfin, « se posant, dès le début de la Réforme française, la question vitale du protestantisme : Jusqu'où vont les droits de la conscience et de la liberté individuelle ? Jusqu'où doit aller le respect de ces droits non seulement dans la société, mais dans le pastorat ? »

A l'insu de Castellion et peut-être de Calvin, c'était le grand débat qui s'ouvrait, pour se perpétuer jusqu'à nos jours, entre l'orthodoxie rigoureuse et la liberté d'interprétation. — Mais, dès ce moment, on peut se demander en qui des deux, Calvin ou Castellion, était vraiment l'esprit de la Réforme, à supposer que la Réforme dût être autre chose que la substitution de l'orthodoxie de Calvin à l'orthodoxie de Paul IV. On voit quelle importance prend dès lors ce Castellion : en face du grand théologien de Genève, le modeste humaniste représente l'un des deux principaux courants de la Réforme : celui qui est peut-être le plus fidèle à la définition même de celle-ci.

*
**

A partir de ce jour, ces deux adversaires, inégaux par la notoriété et le génie, égaux cependant par la grandeur de l'idée que chacun d'eux représente, mènent une vie bien différente.

De 1545 à 1552, Castellion et sa petite famille végètent dans une misère noire, expiation de sa généreuse témérité. Il cherche un emploi dans les États de Berne : toutes les places sont prises au collège de Lausanne. A Bâle, il entre comme correcteur chez l'imprimeur Oporin ; encore est-il obligé, pour avoir du feu chez lui, de se joindre à ces pêcheurs qui harponnent les morceaux de bois flottant sur le Rhin.

La haine de Calvin ne désarmait pas. Ses lettres, partout lues, dénonçaient partout Sébastien. Il prenait l'avance sur ses plaintes possibles en se plaignant de ses *calomnies* : « Si vous saviez ce que ce chien déblatère contre moi ! écrit-il à Farel... Il vomit son venin à pleine bouche. Il dit que c'est par ma tyrannie qu'il a été chassé du ministère pour que je puisse régner seul... Comme F... lui reprochait son ingratitude et lui disait, entre autres choses, qu'il m'avait vu quelquefois pleurer sur sa chute, il lui répondit : « Larnes de crocodile ! » Plus tard Calvin accusera son ancien disciple d'avoir, « une gaffe à la main », volé du bois pour chauffer la maison et, « le sachant et le voulant, fait au détriment d'autrui un gain honteux et criminel ». Il faudra que Castellion démontre qu'il n'a usé de la gaffe qu'au su et avec l'autorisation des magistrats, et que même, un jour que l'abondance des bois flottants sur le Rhin débordé menaçait la sécurité de la ville, il avait touché, comme les autres pêcheurs d'épaves, un salaire de quatre sols. Ce fut seulement en 1552 que l'Université de Bâle le nomma lecteur pour la langue grecque et que « la situation de sa famille, tout en restant très modeste, cessa de lui être un souci de tous les jours ».

Pendant les années de misère de Castellion, Calvin régnait sur Genève. D'abord il s'était borné à faire destituer les maîtres, collègues de Castellion, et les pasteurs qui ne se conformaient pas rigoureusement à son propre *Credo*. Pour ces exécutions, il affectait de se couvrir de l'autorité du synode et du conseil de ville, s'étonnant qu'on en fit remonter jusqu'à lui la responsabilité : c'est ainsi que, dans les jours sombres de la Révolution française, Robespierre affectera de se couvrir de l'autorité de la Convention et des Comités. Calvin faisait exclure de la table sainte quiconque, dans le clergé, parmi les simples fidèles, même parmi les magistrats, manifestait une velléité d'indépendance. Par là, quoiqu'il prétendit ne pas disposer du glaive temporel, il se mit en position de pouvoir l'employer contre ses adversaires. Ceux-ci n'étaient déjà point à l'abri de la prison et des châtimens corporels les plus humiliants : en 1543, le poète Clément Marot,

qui avait cherché à Genève un refuge contre les arrêts de la Sorbonne, y fut fouetté de la main du bourreau. Dix ans plus tard, Calvin osa davantage : en août 1552 commençait la procédure contre Michel Servet, médecin aragonais, qui a parlé le premier de la circulation du sang. Il était accusé de penser mal sur la Trinité. Pour se défendre, il essaya de se placer sur le terrain plus solide de la tolérance. Il « mit en fait que c'est une nouvelle invention, ignorée des Apostres et de l'Église ancienne, de faire partie criminelle pour la doctrine de l'Écriture ou pour question procédant d'icelle ». Il énumère les textes d'où il résulte que le simple bannissement a toujours été la seule punition admise par l'Église contre les hérétiques, « voire quand on seroyt un hérétique comme estoit Arius ». Il supplie les magistrats de considérer « qu'il n'a point été séditieux ni perturbateur, car les questions que luy traicte sont difficiles et seulement dirigées à gens sçavants ». Il distingue soigneusement son cas de celui des anabaptistes « séditieux contre les magistrats ».

Rien n'y fit. Sept ans auparavant Calvin avait dit : « Si Servet vient à Genève, pour peu que j'y aie d'influence, jamais il n'en sortira vivant. » Or il y avait alors non seulement l'influence, mais le pouvoir. Son ami Farel n'était pas moins âpre; il jugeait Servet « digne de mille morts »; il tremblait que Calvin ne fût trop doux : « J'ai toujours été prêt, disait-il, à subir tous les supplices, s'il était démontré que je détourne les âmes de la vraie foi : comment refuserai-je pour autrui ce que j'accepte pour moi ? »

Ainsi les mêmes hommes qui, s'ils avaient franchi la limite si proche qui séparait l'État de Genève des États de Savoie ou d'Espagne, étaient assurés de monter sur le bûcher, dressaient le bûcher contre un proscrit! Et pour protéger leur orthodoxie nouvelle, ils s'appuyaient sur les précédents d'intolérance que leur fournissait cette même Église qu'ils prétendaient anéantir.

Cela se passa exactement comme aux autodafés de France ou d'Espagne : rien n'y manqua, ni la chaîne de fer attachant la victime au poteau, ni la couronne enduite de soufre sur la chevelure, ni le bois trop vert qui doit prolonger le supplice, ni la pitié singulière qui porte les assistants à y ajouter des fagots bien secs.

Dans les exécutions catholiques, l'usage voulait que le patient fût jusqu'au bout importuné par l'un des bourreaux travesti en prêcheur, et qu'avant de le livrer aux flammes on tentât de le déshonorer par une abjuration. Farel, le plus acharné à la perte de Servet, se chargea de ce rôle d'étrange aumônier : « Si tu continues de la sorte, crieait-il au condamné, je t'abandonne au jugement de Dieu, et je ne vais pas plus loin avec toi. Et pourtant j'avais résolu de t'assister, de demander au peuple de prier pour toi, espérant que tu l'édifierais; je voulais rester près de toi jusqu'à ton

dernier soupir. » Un moine espagnol aurait-il pu être plus pressant et plus charitable? Servet refusa « d'édifier le peuple » et mourut en invoquant le « Seigneur Jésus, fils du Dieu éternel ».

Dès lors une terreur plana sur Genève et sur toute la Suisse. Calvin, par un procédé que retrouvera Robespierre (la comparaison s'impose entre ces deux hommes), poursuivit Servet jusque dans ses cendres en lançant contre sa mémoire « la Défense de la Sainte Trinité contre les erreurs détestables de Michel Servet, Espagnol..., où il est aussi montré qu'il est licite de punir les hérétiques, et qu'à bon droit ce meschant a été exécuté par justice ».

Deux hommes seulement osèrent, dans l'Helvétie terrorisée, dire nettement à Calvin ce qu'ils pensaient de son acte et de sa théorie. L'un fut le chancelier de Berne, Nicolas Zurkinden, en réponse à l'envoi que Calvin lui fit de sa Défense de la Trinité; il lui écrivait qu'il aimerait « mieux verser son sang que d'être souillé de celui d'un homme qui n'aurait pas, de la manière la plus absolue, mérité le supplice ». Il ajoutait : « Nous avons maudit les cruautés des papistes, et nous rétablissons chez nous les exécutions sanglantes. » Mais la lettre de Zurkinden, d'ailleurs très modérée de forme, n'était point destinée à la publicité, et Zurkinden, protégé par la souveraineté et la frontière de l'État de Berne, n'était pas une proie pour Calvin. Celui-ci dut se borner à lui exprimer le chagrin qu'il ressentait de cette divergence.

L'autre contradicteur de Calvin était ce pauvre diable à peine échappé aux années de misère et qui ne se trouvait guère en sûreté dans cette ville de Bâle, où il y avait tant de partisans de Calvin. Le pseudonyme de *Martin Bellie* dont il signa sa réponse ne pouvait un seul instant masquer le nom déjà abhorré de Castellion. Enfin son manifeste prenait une gravité particulière par la publicité qu'il lui donna aussitôt, par le soin qu'il prit de le répandre dans les deux langues latine et française, par l'audace qu'il eut de dédier le texte latin au comte de Hesse et le texte français au duc de Wurtemberg, par le caractère de réfutation en règle qu'il affectait, par l'abondance des arguments et des textes qu'il apportait à l'appui d'une thèse si contraire à celle de Calvin.

Les ennemis de Castellion avaient encore sur le cœur les deux préfaces qu'il avait placées en tête de sa traduction latine et de sa traduction française de la Bible, dédiées l'une à Édouard VI d'Angleterre, l'autre au duc de Wurtemberg. Les deux préfaces de la Bible de Castellion sont le premier manifeste publié en faveur de la liberté de conscience; le livre de Martin Bellie en est le second. Publié tout de suite après le supplice de Servet, il lui empruntait une autorité plus imposante et une actualité plus tragique. Calvin avait pu serrer la lettre de Zurkinden dans son cabinet et n'en parler à personne; mais par le livre de Martin

bellie, la question était portée devant l'opinion chrétienne et le débat s'ouvrait devant l'Europe entière.

Le *De hæreticis, an sint persequendi*, ou le *Traicté des hérétiques*, du prétendu Martin Bellie, eut de nombreuses éditions à Magdebourg, Strasbourg, etc. On l'appelle aussi *Farrago Bellii*, à cause de cet amas de textes empruntés aux Pères de l'Église, aux principaux réformateurs, à Luther lui-même, tous plaidant la cause de la tolérance. De Calvin, seul, Martin Bellie n'a rien pu extraire, sauf un passage assez équivoque sur l'emploi « de la science, non de la force », et sur « la mélodie céleste du Saint-Esprit ».

M. Buisson a démontré que d'autres que Castellion avaient pu travailler à cette compilation; mais ce qui est vraiment original dans ce pamphlet-anthologie, ce qui est vraiment propre à Castellion, ce sont les deux préfaces. La préface en langue française est d'une langue pittoresque et savoureuse. L'auteur suppose que ce prince ayant annoncé sa venue prochaine, ses sujets, au lieu de se préparer à le recevoir, se mettent à disputer entre eux :

En sorte que les uns disent que tu es en France, les autres, que tu es allé en Espagne; les autres, que tu viendras à cheval, les autres, en chariot; les autres, en grande pompe, les autres, sans suite et sans train. Cela te plairait-il? — Mais encores que dirois-tu, s'ilz se débatoient entre eux, non seulement de paroles, mais aussi à grands coups de poing et de glaives, et que les uns vinssent à navrer ou occire les autres, qui ne s'accorderoient pas avec eux? — « Il viendra à cheval », diroit l'un. — « Non, mais sur un chariot », diroit l'autre. — « Tu as menty! » — « Mais toy? » — « Tiens, tu auras ce coup de poing. » — « Et toy, ce coup de poignard au travers du corps. » — O Prince, aurois-tu en estime de tels citoyens?... Mais que dirois-tu encores si ces homicides-là disoient qu'ils auroient fait cela en ton nom et par ton commandement?

C'est cependant ce que font les chrétiens qui, au lieu de se préparer à la venue du Christ, se querellent àprement sur des points secondaires et sur lesquels on ne pourra jamais rien savoir de certain :

Toutesfois il n'y a aucune secte laquelle ne condamne toutes les autres et ne veuille régner toute seule. De là viennent bannissements, exils, liens, emprisonnements, bruslements, gibetz, et cette misérable rage de supplices et tourmens qu'on exerce journellement à cause de quelques opinions... et mesmement de choses incognécues, et déjà disputées entre les hommes, par si longue espace de temps, et sans aucune certitude... De là vient ceste rage cruelle et brutale à exercer cruauté : en sorte qu'on en voit d'aucuns estre tellement enflambez par telles calomnies, qu'ils sont comme enragez et forcenez s'ils voyent quelcun de ceux qu'on fait mourir estre premièrement estranglé et non pas rosté tout vif à petit feu. — Et combien que ces choses

soient très cruelles, toutesfois ils commettent encore un autre péché plus horrible : c'est qu'ils couvrent toutes ces choses soubz la robe de Christ, et protestent qu'en ces choses ils servent à sa volonté, comme ainsi soit que Satan ne pourroit excogiter ni penser chose plus répugnante à la nature et volonté du Christ!

Notons que Castellion n'est point un sceptique, comme Rabelais ou Montaigne; point un politique, comme les auteurs de la *Satire Ménippée*; il est un croyant aussi convaincu que les premiers martyrs de la Réforme, un théologien aussi rigoureux que Calvin ou Théodore de Bèze. Son adhésion à la doctrine de tolérance ne lui est pas imposée uniquement par des sentiments de patriotisme français, de sagesse politique, d'humanité, ni même de pure charité chrétienne : non, c'est de l'examen scrupuleux des textes qu'il prétend déduire cette doctrine; c'est sa conviction que tel est le véritable esprit du christianisme et de la Réforme. C'est de la théologie elle-même qu'il tire ses arguments contre les excès des théologiens :

O Christ! Créateur et Roy du monde, vois-tu ces choses? Es-tu devenu totalement autre que tu n'estois, si cruel et si contraire à toy-mesme. Quand tu estois sur la terre, il n'estoit rien de plus doux, plus élément, plus souffrant les injures. Estant comme une brebis devant celuy qui la tond, tu n'as point sonné un mot. Toy estant tout découpé de batures, déraché, moqué, couronné d'espines, crucifié entre les brigans, en grande ignominie, tu as prié pour ceux qui te faisoient toutes ces injures et coutumelles. Es-tu maintenant ainsi changé? Je te prie par le très saint nom de ton Père, si tu commandes que ceux qui n'entendent point tes ordonnances et commandemens, ainsi que nos maistres requièrent, soyent suffoquez en l'eau, et détranchez par batures jusques aux entrailles, et aشد poudroyez de sel, dolez par glaives, rostiz à petit feu, et tourmentez de toutes sortes de supplices, si longuement que possible sera? O Christ, commandes-tu et approuves-tu ces choses? Ceux qui font ces sacrifices sont-ils tes vicaires à ces escorchemens et démembrements? Te trouves-tu, quand on t'y appelle, à cette cruelle boucherie, et manges-tu chair humaine? Fais-tu les mesmes choses que fait Satan?

Théodore de Bèze, l'*alter ego* de Calvin, dès le début, a reconnu, dans ce morceau, la façon de penser et d'écrire propre à Castellion. Comme il le mande à son maître, l'auteur de cette sédition préface, « le galant qui se desguise sous le nom de Bellie », c'est l'auteur de la *Préface à Édouard VI*; c'est « vostre beau rhétoricien de translant de la Bible ».

C'est Castellion, c'est sa doctrine énoncée dans ses quatre *Préfaces*, que Théodore de Bèze entreprend de réfuter par un « *Anti-Bellius* ». Ce pamphlet, également rédigé en latin et en français, a pour titre : *Traicté de l'autorité du magistrat en la punition des hérétiques et du*

moyen d'y procéder. Lui aussi s'adresse au duc de Wurtemberg, comme « à tous les saints et fidèles magistrats des églises », dénonçant « ces perturbateurs et cruels brigands en l'Église de Dieu ». Et il avertit l'auteur qu'il ne lui servira de rien à se dissimuler sous un pseudonyme : « Je t'en avertis de bonne heure, toy, Belleie, ensemble toute votre ligne. »

A en croire Théodore de Bèze, la doctrine de Martin Belleie est « quelque chose de pire que la tyrannie papistique. Vaut mieux avoir un tyran, voire bien cruel, que d'avoir une licence telle que chacun face à sa fantaisie... Prétendre qu'il ne faut punir les hérétiques, c'est comme s'ils disoient qu'il ne faut punir les meurtriers de père et de mère, veu que les hérétiques sont infiniment pires ».

Comment Bèze n'a-t-il pas vu qu'il justifiait par lui-même toutes les atrocités commises contre les siens, et les « bruslements » de Paris, et les bûchers de Toulouse, Lyon, Besançon, et d'avance la Saint-Barthélemy?

Au contraire, la thèse soutenue par Castellion est celle de la logique, du bon sens, de la charité. Ce n'est plus seulement le protestantisme libéral opposé à l'orthodoxie de Calvin ; c'est la cause même de la tolérance opposée à toutes les orthodoxies persécutrices. Castellion devient tout à coup si fameux sous son pseudonyme de *Belleie*, que dès lors c'est sous les noms de *bellianisme* et de *bellianistes* qu'on va désigner la théorie et les fauteurs de la tolérance.

Dans le livre *De hæreticis*, il n'a point parlé du supplice de Servet, on n'y a fait que de vagues allusions. Dans un nouvel ouvrage, le *Contra libellum Calvini*, il prend directement à partie le dictateur de Genève ; il nomme sa victime : « Jean Calvin jouit aujourd'hui d'une très grande autorité ; et je la lui souhaiterais plus grande encore, si je le voyais animé de sentiments plus doux. Mais son dernier acte est une exécution sanglante, son dernier écrit est une menace directe pour la vie de beaucoup d'hommes pieux. » Puis il raconte l'exécution de Servet et réfute point par point les théories de Calvin. Sans entrer dans le détail de cette controverse, notons cet argument *ad hominem*, si écrasant dans sa concision : « Se plaindre des nouveautés, lui qui a plus innové en dix ans que l'Église en six siècles ! accuser les autres d'audace à pénétrer les mystères impénétrables, lui qui a tant écrit sur les parties les plus obscures du dogme ! C'est le *Quis tu-lerit Gracchos* de la controverse. Que d'autres passages d'une dialectique serrée, d'un lumineux bon sens, d'une tournure d'esprit toute moderne :

Toutes les sectes se fondent sur la parole de Dieu, toutes déclarent leur religion parfaitement certaine. Calvin dit que la sienne est la vraie ; les autres disent que c'est la leur. Il dit qu'elles se trompent ; elles prétendent que c'est lui. Calvin veut être juge ; elles le veulent aussi. Qui donc a

constitué Calvin arbitre souverain entre toutes les sectes?...

Eh ! ne vois-tu pas que ton livre ne fait qu'ouvrir la porte à l'universelle persécution ? Il faudra d'abord persuader aux autres qu'ils sont dans l'erreur, pour qu'ils t'accordent que les Genevois seuls ont le droit de persécuter. Ils s'imaginent, eux aussi, rendre hommage au vrai Dieu en tuant les chrétiens ; et tu viens par surcroît les y exhorter, les y pousser ! Ils ne suivront que ton exemple : ils verseront le sang, comme toi ; ils mettront à mort quiconque leur résiste, comme toi ; et ils feront si bien que Néron et Caracalla n'auront pas répandu autant de sang que vous en aurez versé, Zwingle et toi, par vos sauvages appels à la persécution.

Ni le *Contra libellum Calvini*, ni l'*Annotation sur l'Épître aux Romains*, qui s'inspirent du même esprit, ne purent être imprimés : la censure, même dans la libre cité de Bâle, eut assez de pouvoir pour s'y opposer. Il n'en circula que des copies manuscrites.

Calvin, menacé par cette vigoureuse polémique, se maintenait à Genève, toujours par la terreur. Nouveau point de ressemblance avec Robespierre : il trouve moyen de grossir un médiocre incident jusqu'à en faire un grand complot et le noie dans le sang. A force d'amener à Genève des réfugiés français enfiévrés et fanatisés par la persécution, il se trouva bientôt assez fort pour déposséder les Genevois de leur propre ville. Sur les listes de bourgeois, il fait inscrire qui bon lui semble et en fait rayer ses adversaires, tout comme Robespierre, à son club des Jacobins, disposera des inscriptions et des radiations. Calvin exile les anciens citoyens pour faire place aux nouveaux ; la maison était à lui, et il le fit bien voir. Cependant il régnait dans le peuple une sourde irritation : les rixes entre natifs et Français immigrés se multiplièrent. Le 16 mai 1555, un batelier de Genève, nommé Comparat, jeta une pierre à un huguenot français et lui fit une légère contusion. On voulut l'arrêter ; le peuple prit parti pour lui et repoussa le guet. C'en fut assez pour Calvin, comme c'en fut assez pour Robespierre du petit coteau de Cécile Regnault : le complot était maintenant debout, et l'on allait sévir contre les comploteurs. Le capitaine général Perrin et les antic Calvinistes notables eurent le temps de fuir ; mais Comparat fut arrêté avec son frère. Ces deux pauvres diables payèrent pour tous : on les tortura ; mais ce qu'on put obtenir d'eux, « en suyant tout de frais à la corde », c'est-à-dire entremêlant l'interrogatoire et l'estrapade, ce fut très peu de chose. Les magistrats calvinistes s'en contentèrent : les deux bateliers furent condamnés à avoir la tête tranchée et le corps mis en quatre quartiers. La maladresse du bourreau rendit très cruelle la décapitation : de là, malgré l'épouvante générale, grande indignation et grande pitié dans la ville. Les magistrats durent révoquer l'exécuteur pour avoir « fait beaucoup languir les deux Comparat ». Seul Calvin n'en fut pas

ouché : il en voulait à ses victimes d'avoir rétracté « ce que la corde leur avait fait dire ». Et il ajoute : « Pour moi, je suis persuadé que ce n'est pas sans un dessein le Dieu que l'un et l'autre ont eu à subir, en dehors de la sentence des juges, un tourment sous la main du bourreau. » Rien ne dévoile mieux l'âme atroce de Calvin.

Restait à juger Claude Genève et Berthelier : celui-ci avait aussi jeté une pierre à un huguenot français, mais se défendait de tout projet de complot. « Nous verrons avant deux jours, écrivait Calvin, ce que la question leur arrachera. » Le 27 août 1555, Claude Genève fut exécuté, et le 11 septembre ce fut le tour de Berthelier. Ainsi, pour un délit insignifiant, mais que la politique de Calvin avait intérêt à amplifier, quatre têtes étaient tombées, et les meilleurs citoyens étaient en fuite. Encore Calvin n'avait-il pas l'excuse de sévir contre des hérétiques : il ne les frappait que pour assurer le succès dans les élections municipales.

On dira que l'emploi de la torture pour arracher des aveux à l'accusé avait alors pour soi le consentement de tous les juristes de l'Europe, et que même les novateurs en religion n'avaient pu songer à innover en ces matières. Cependant une voix s'élève contre la barbarie de cet usage ; elle parle exactement comme parleront Montesquieu ou Voltaire deux siècles plus tard. Cette voix, c'est encore celle de Castellion, car il était écrit que sur toutes les questions nous le trouvions du côté opposé à celui de Calvin. On lui objecte : « Mais nombre de coupables échapperont si la torture est abolie. » Il répond simplement : « Aucune loi n'ordonne de punir les crimes inconnus ; contentez-vous de punir ceux que vous connaissez. »

*
**

Il est un autre point, celui-ci tout de théologie, où il est encore en dissentiment avec Calvin. Il s'agit d'un problème très obscur, mais qui touche aux plus hautes questions de la philosophie, telles que le déterminisme ou le libre arbitre. C'est celui de la *prédestination*. Luther, dans un élan d'amour pour le Christ, d'abandon à la volonté de Dieu, d'une sorte d'*Islam*, avait proclamé que l'homme n'est sauvé que par la foi, non par ses œuvres, et il avait écrit le *De servo arbitrio*. Calvin, avec son implacable logique, vint serrier la formule : puisque l'homme ne peut rien par lui-même pour son salut, et que la foi est un pur don de la grâce divine, il s'ensuit que les hommes, dès leur naissance, sont prédestinés les uns au salut, les autres à la perdition. Et cette idée d'un Dieu qui fait naître des âmes qu'il a vouées d'avance à l'enfer n'est pas pour l'effrayer, lui, le dur théologien, l'impitoyable politicien. Au contraire, il s'y délecte, et ce dogme de l'homme impuissant pour son salut, victime d'un arbitraire divin effroyable, il en fait le fondement même de sa doctrine. Castellion proteste et

trouve des arguments dans la théologie même, non moins que dans son cœur : il ne peut se faire à l'idée d'un Dieu qui aurait moins de bonté et de justice que l'homme le plus vulgaire, qui ferait naître des hommes condamnés à pécher, comme le loup à être loup : *Habent improbitatem a Deo sicut lupus lupinitatem* :

Quel est l'homme qui voudrait engendrer des enfants pour les détruire ? Si vous, qui êtes mauvais, vous reculez d'horreur devant une pareille intention, quelle impiété n'est-ce pas de l'attribuer à Dieu, d'oser dire qu'il a créé nommément tel homme en vue de le damner?... Satan lui-même confesserait que Dieu n'a créé aucun homme pour la perdition... Il faut à un père des raisons capitales pour haïr, il ne lui en faut aucune pour aimer : *Gratis amat, non gratis odit*. Et l'on parle sans frémir, et comme d'une chose toute naturelle, d'un Père qui, spontanément, au rebours de tous les pères, haïrait comme les autres aiment !

De quel ton Calvin la discute-t-il, cette question si délicate ? Quels arguments trouve-t-il contre cet obstiné et incommode adversaire ? Surtout des injures. Le titre de son factum, où il s'étudie à découvrir « la bêtise » de son rival, est bien significatif : « *Calumnix nebulonis cujusdam*... Les calomnies d'un certain vaurien qui a entrepris, par haine et envie, d'attaquer la doctrine de Jean Calvin sur les mystères de la Providence divine. »

Castellion lui répond aussitôt par « *Harpago... La Gaffe*, ou réfutation du livre intitulé *Calumnix nebulonis* ». Pourquoi *Harpago* ou *la Gaffe* ? Parce que Calvin avait rédité contre son ennemi l'histoire de la gaffe et des morceaux de bois péchés dans le Rhin. Sans prendre la peine de relever toutes les autres injures, toutes les épithètes blessantes dont Calvin l'avait gratifié, comme de *chien aboyant, plein d'impudence, impur corrupteur des Écritures*, il lui dit : « J'entendais l'autre jour quelqu'un dire qu'on devrait te demander si l'auteur du *Calumnix nebulonis* est bien le même qui écrivit autrefois le *De vita hominis christiani*. Ne pourrait-on pas répondre que dans celui-ci tu faisais le portrait de l'homme chrétien et que dans celui-là tu fais le tien ? »

Calvin ne se contente pas d'injurier Castellion ; il le fait injurier par Théodore de Bèze ; celui-ci écrit la *Réponse à certains sycophantes*. Dans ce pamphlet, Castellion, qui est « le sycophante » par excellence, est traité de monstre, *monstrum hominis*. La haine de Bèze va si loin qu'il voudrait arracher à Castellion son dernier asile. C'est aux magistrats de Bâle que s'adresse Théodore de Bèze : « Jusques à quand souffrirez-vous cette honte, cette fange, cette peste dans votre sein ? »

Castellion, à son tour, s'adressait aux magistrats de Genève, mais pour les supplier de rentrer en eux-mêmes et de cesser de pratiquer l'intolérance :

Par les entrailles du Christ, je vous en prie, je vous en conjure, laissez-moi en paix, cessez de me poursuivre. Accordez-moi la liberté de ma foi et la liberté de la professer, comme je vous laisse la vôtre. Si quelqu'un se sépare de vous, ne prononcez pas sur-le-champ qu'il se sépare de la vérité, ne le traitez pas aussitôt de blasphémateur. Sur l'ensemble de la religion, je ne suis pas en désaccord avec vous : c'est la même religion chrétienne que je veux comme vous servir pour ma part; sur certains points d'interprétation seulement je suis, avec plusieurs autres, d'un avis différent du vôtre... Que les plus savants soient donc aussi les plus charitables!

Entre Castellion et Calvin renforcé de Théodore de Bèze, les conditions de ce duel théologique n'étaient point égales : ceux-ci avaient pour les appuyer un État, une force publique, des tribunaux, des bureaux; ils avaient des presses, tandis que, par leur censure genevoise, par les intelligences qu'ils entretenaient avec la censure des autres États helvétiques, ils pouvaient empêcher les écrits adverses de s'imprimer et de circuler. Ni l'*Harpago*, ni la *Défense de mes traductions* ne virent le jour de la grande publicité. A Bâle même, Castellion n'était point en sûreté : on essaya, en 1563, de l'impliquer dans une poursuite contre une famille d'anabaptistes, à la suite de laquelle les os de David Joris furent déterrés et brûlés. Du moins, à Bâle, on ne faisait d'autodafé qu'avec des cadavres.

**

J'ai dit plus haut que le sentiment patriotique n'était pas le mobile principal du zèle de Castellion pour la tolérance. Il y entraient cependant pour sa part. Né dans le Bugey, il n'était point sujet du royaume de France : cependant il se sentait Français, par la langue, par sa sympathie envers la grande patrie alors livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. De là son livre de 1562 : « *Conseil à la France désolée*, auquel est montrée la cause de la guerre présente et le remède qui y pourrait être mis, et principalement avisé si on doit forcer les consciences. » Après le bûcher de Servet à Genève, voici que les massacres de France lui apportaient de nouveaux arguments et un plus douloureux stimulant. Cette fois, c'est uniquement en français qu'il écrit, car il ne s'adresse pas seulement aux « gens sçavants », aux théologiens, mais à ces rois, à ces nobles, à ces bourgeois, qui se déchirent et déchirent la France, « s'entremeurtrissant et étranglant sans miséricorde à belles épées toutes nues et pistolets et halbardes dedans son giron ». Il s'adresse aux catholiques aussi bien qu'aux évangéliques, qui tous procèdent de la même façon, qui est de violenter les consciences, et, sous prétexte de faire manger de bonne viande à un malade, la lui veut « fourrer au gosier par force ». Il y a là de merveilleux passages, d'une langue énergique et passionnée, qu'on croirait

détachés de quelque *Satire mênippée*, comme celui-ci : « Et en notre temps, nous qui avons pavé et orné les sépultures des martyrs occis par nos pères, je crains fort que nous n'ayons ensuiivy nos pères et fait de nouveaux martyrs qui seront honorés de nos enfants! » Sa conclusion, bien nette, est celle-ci : « Appointer et laisser les deux religions libres, que chacun tienne sans contrainte celle des deux qu'il voudra. » N'est-ce pas là qu'il faudra en venir, après tant de guerres civiles et de grandes tueries, et la solution que propose Castellion en 1562, n'est-ce pas celle que fera triompher Henri IV en 1598?

Comment cet appel à la concorde fut-il accueilli? Pas mieux que ceux de l'Hôpital. Les gens du parti de Calvin s'en montrèrent les plus irrités. Théodore de Bèze n'eut pas de peine à reconnaître en l'auteur le *rétoricien* chassé du collège de Rive, le *galant* de la préface au duc de Wurtemberg, le *nebulo* des « Calomnies », le *sycofante* de « l'Harpago ». La moindre des accusations qu'il porta contre lui est celle de trahison : car « il condamne de rébellion et sédition toutes les églises françaises », sans compter qu'il ouvre « la porte à toutes hérésies et fausses doctrines. — Que de mépris pour « ce beau conseil, qui sentait par trop son homme bien fort lourd et ignorant de ce qu'il traitait et très mal expérimenté en telles affaires ». Et, en effet les hommes qui nous valurent près de quarante années de guerres civiles et d'égorgements étaient gens plus déliés et de meilleure expérience.

Quant à Castellion, dénoncé sans relâche aux Bâlois par Théodore de Bèze et Calvin, signalé comme un hérétique pire que Julien l'Apostat, Manès, Pélage et les Antinomiens; à la fois *libertin* et *papiste*; professant les plus graves erreurs sur la prédestination, le libre arbitre, le péché originel, la parole de Dieu, l'esprit saint, la justification par la foi, la répression de l'hérésie; flétri comme menteur, faussaire, blasphémateur, anabaptiste déguisé, inepte profaneur des choses saintes, puant sycofante que redresserait l'ânesse de Balaam; « patron de tous les criminels, hérétiques, adultères, voleurs et homicides », persécuté et tracassé jusqu'à la mort, — il expira en 1563, juste à temps pour ne pas se voir expulsé de sa chaire et banni de son dernier asile en Helvétie. Il avait quarante-huit ans, et pas une année de sa vie qui n'eût été signalée par quelque grande œuvre. Ses ennemis se chargèrent de l'oraison funèbre. Théodore de Bèze se rappela lui avoir prophétisé que « le Seigneur le punirait bientôt de ses blasphèmes ». Bullinger écrivit, plus brièvement : « Castellion est mort : tant mieux. » Gwalter remarqua que, pour ne pas aller plaider sa cause devant le sénat de Bâle, il en avait « appelé à Rhadamante ».

**

Les hérésies que Castellion a soutenues, ce sont celles qui nous sont chères aujourd'hui ; la liberté de con-

science et la tolérance. Ses idées, même d'ordre plus spécialement théologique, comme dans la controverse sur la prédestination et le libre arbitre, conviennent mieux à notre race française, si éprise d'équité et l'activité, fermée à tout ce qui ressemble au déterminisme et au fatalisme. On pourrait dire que c'est pour avoir embarrassé sa doctrine de ces dogmes sur l'arbitraire de Dieu et le serf arbitre de l'homme que Calvin lui a ôté toute chance de devenir chez nous la religion dominante.

Mais n'est-ce pas que ce grand humaniste, ce merveilleux éducateur, ce calviniste qui devint si vite un anti-Calvin, ce réformateur qui chercha dans la Réforme l'affranchissement intégral de la conscience et de l'esprit, ce théologien qui resta si étranger aux grossièretés de langage et aux manies persécutrices de la théologie contemporaine, ce proselit qui n'avait échappé aux bûchers de l'Inquisition que pour risquer ceux du calvinisme, ce chrétien qui résumait tout le christianisme dans la foi et la charité, cet esprit si moderne qui protestait déjà contre l'autorité des lois pénales et l'emploi de la torture, ce demi-Français qui indiquait à la France le remède qu'Henri IV appliqua trente-six ans plus tard, méritait d'être tiré de l'oubli?

Par oubli, j'entends celui du grand public; car M. Buisson a démontré que pendant un siècle et demi, dans le monde des érudits comme dans celui des théologiens, Castellion se survécut à lui-même; que ses livres et ses manuscrits furent sans cesse maniés par des mains pieuses; qu'au xvi^e et au xvii^e siècle, deux des plus grandes sectes protestantes se réclamèrent de lui, le socinianisme et l'arminianisme; qu'aujourd'hui encore de nombreuses églises, surtout en Amérique, le considèrent comme un de leurs fondateurs, et qu'en dehors des mêmes questions théologiques, la grande Église libérale de France est la fille légitime de sa doctrine.

Les citations des textes français de Castellion, pour la plupart inédits, qui abondent dans le livre de M. Buisson, suggèrent à son biographe un vœu. Chez Castellion, les idées sont saines et élevées; la langue est forte, pittoresque, originale, encore qu'elle fasse trop d'emprunts aux parlers du Dauphiné et de la Suisse romande. M. Buisson n'a pas exhumé seulement un théologien peu connu des profanes, mais aussi un écrivain qui mériterait d'être connu de tous, qui appartient à ce groupe des Amyot, des Charron, des Montaigne, des d'Aubigné, des Montluc, les créateurs de la prose française, ce puissant véhicule des idées modernes et cet instrument de tant d'émancipations. Pourquoi les œuvres françaises de Castellion, pourquoi même ses œuvres latines, où vibre si puissamment la pensée française, ne trouveraient-elles pas un éditeur? Ne pourrait-on faire un choix, laisser de côté ce qui est purement théologique ou pure imitation des anciens? De ce que Calvin n'a presque écrit

que de théologie, en occupe-t-il moins son rang dans toute collection des grands auteurs français : n'y fait-on pas figurer son *Institution chrétienne* à côté de l'*Histoire des variations*? Entre ces deux intolérants de génie, Calvin et Bossuet, pourrions-nous pas faire une place à un écrivain bien plus rapproché de nous par les idées, à l'auteur de la préface au *Traité des hérétiques* et du *Conseil à la France désoignée*? Restera-t-il sous le coup des prohibitions d'imprimer que la censure de Calvin a fait peser sur tant de ses œuvres? Castellion a trouvé dans M. Buisson un avocat convaincu et éloquent : cependant il serait bon qu'il s'avancât lui-même à la barre de la postérité et plaidât sa cause, non plus devant le sénat de Bâle ou le tribunal de Rhadamanthe, mais devant cette France nouvelle, devant cette humanité nouvelle, dont il a contribué à préparer l'avènement.

ALFRED RAMBAUD.

LE GRAND VOYAGE

Nouvelle.

Quand son mari fut mis à la retraite à soixante ans, après quarante années de services dans l'enregistrement, M^{me} Milotte eut un gros chagrin de quitter Rignyn-en-Meuse, d'où elle n'était pas sortie depuis son mariage. Mais il avait toujours été décidé entre eux qu'ils viendraient finir leurs jours dans ce coin de la Haute-Saône où Milotte était né, et ils n'y manquèrent pas. Au moment du départ, quand tous les meubles furent emballés et que la vieille maison, avec ses murs dégarnis et ses angles barricadés de paquets, avait l'air étouffé et triste d'une aïeule que les enfants abandonnent, M^{me} Milotte fondit en larmes, et, s'adressant à sa chatte, lui dit, dans un grand élan : « N'est-ce pas, Ida, que tu n'oublieras pas Rigny, toi? » La bête qui vaguait par la chambre, inquiète de tout ce désordre, s'arrêta, tendit le cou et miaula doucement. Et M. Milotte, à genoux, penché sur une caisse de vieux livres, rajusta d'un coup de pouce ses lunettes et dit seulement : « Allons, ma bonne, voyons ! »

Dès qu'ils furent en wagon, les distractions de la route la consolèrent un peu ; et elle se mit bientôt à bavarder. Il y avait avec eux, dans leur compartiment de deuxième classe, la femme d'un employé de la Compagnie, qui était enceinte et qui voyageait avec sa petite fille, une gamine de dix ans aux cheveux blond paille et au nez épaté comme celui de sa mère. La conversation s'établit à propos d'un gros panier noir que M^{me} Milotte s'obstinait à tenir sur ses genoux et dont les soubresauts intriguaient l'enfant. La bonne dame, remarquant la curiosité de la petite, lui sourit et sou-

leva un peu le couvercle pour montrer le museau rose de la chatte.

Il se trouva que cette voyageuse allait aussi en Franche-Comté pour y faire ses couches, à Mure, tout près de Nolizey où se rendaient les Milotte ; et les deux femmes s'en témoignèrent une surprise très vive. Sur-le-champ, M^{me} Milotte interrogea sa voisine, s'intéressant aux moindres détails de sa existence. Puis elle demanda toute sorte de renseignements sur le pays qui avait dû se transformer beaucoup depuis le temps qu'elle-même n'y était point allée. Et elle cita plusieurs noms de personnes qu'elle avait connues, à l'époque de son mariage, s'informant de leur sort. — Pendant ce temps, l'ex-receveur, dans un coin, lisait son journal, en s'interrompant aux arrêts du train pour déchiffrer, sur les plaques bleues, le nom de la station ; et la petite, à travers les mailles du panier, disait des gentillesses à la chatte.

La femme de l'employé était flattée de la confiance qu'on lui témoignait ; elle trouvait la vieille dame d'autant moins fière qu'elle sentait, en la subissant, sous cette exubérance de paroles et cette rondeur de manières, une inégalité de conditions et d'esprits. Elle la jugea seulement un peu « originale », et, ne saisissant pas toujours le sens des termes que sa compagne employait et qui étaient d'ordinaire choisis, elle s'abaïssait en elle-même de la variété des idées qui défilaient, sans une halte, dans leur conversation et de toutes les questions qui lui étaient posées.

M^{me} Milotte expliqua qu'une grande passion dominait sa vie : celle des voyages. Oui, depuis son enfance, elle avait toujours rêvé de s'en aller à l'aventure, de visiter villes et contrées, de parcourir le monde. Petite, elle lisait des récits qui l'emportaient vers les savanes nues, brûlées de soleil, ou parmi la profonde ombre verte des forêts inexplorées. Et elle s'extasiait sur les descriptions d'îles merveilleuses vers lesquelles voaguaient des navigateurs inquiets des étoiles ; elle envoyait la grande vie libre des pionniers qui s'enfoncent, les yeux éblouis de vastes espaces, à travers les continents nouveaux. Jusqu'alors, en vérité, ce grand désir n'avait guère été satisfait : elle était arrivée à cinquante-six ans sans avoir presque quitté le département d'où elle était originaire. Toute la carrière de son mari s'était tâtée en trois postes, et depuis leur mariage, à Rigny, il n'en avait plus changé. Les occupations de M. Milotte, le manque de fortune, l'arrivée d'un enfant, les soucis du ménage ne leur avaient pas permis de s'absenter. Mais maintenant qu'ils étaient libres, elle comptait rattraper le temps perdu. Elle ne s'agissait plus de s'embarquer pour quelque lointaine expédition au delà des mers ; ses espoirs n'étaient pas si vastes : les exigences de la vie l'avaient instruite aux concessions du rêve. Et puis elle n'était plus d'âge « à faire un chevalier errant ». Mais elle se résignait volontiers à une entreprise plus modeste, fort séduisante encore : une

excursion en Suisse. Ce pays l'attirait vivement : les montagnes que le vent fouette, les lacs riants et sombres, les pâturages perdus où teinte la clochette des vaches... Et elle s'enthousiasmait à la pensée de voir le dernier reflet du soleil s'éteindre en rose sur la crête des glaciers.

M. Milotte, son journal lu jusqu'aux annonces, regardait par la vitre le défilé des champs. Paisible, il écoutait sans les interrompre les vives divagations de sa femme, comme un air connu dont on se laisse bercer sans en prendre d'ennui. Parfois il tirait sa montre et consultait le cadran des gares pour comparer les heures ; puis il hochait la tête et patiemment se grattait l'oreille. Et leur compagne les regardait tous deux, tour à tour, presque silencieuse à la fin, dans un étonnement simple et admiratif.

Ils allèrent ainsi jusqu'à Mure, où ils descendirent tous du train et se séparèrent. La femme reprit son enfant qui s'était endormi, M^{me} Milotte son chat, et elles souhaitèrent de se revoir. Les Milotte montèrent dans la voiture publique, et une heure après arrivaient à Nolizey. Ils logèrent pendant trois jours à l'auberge des *Deux Clés*, jusqu'à ce que leurs meubles fussent arrivés et que leur maison, dont les locataires déménageaient seulement, fût prête à les recevoir.

**

Elle était située un peu à l'écart du village, à neuf cents mètres de l'église, sur la route qui monte vers les Vosges par le col du Peutmont. C'était un vieux bâtiment à un seul étage, bas, dont les murs étaient crépis à la chaux et le toit couvert de tuiles rouges, avec une ramée de bois à mi-hauteur, sur le mur de façade. Les fenêtres étaient toutes petites ; le rez-de-chaussée étant un peu surélevé, on accédait par quatre marches de pierre à la porte d'entrée, peinte en jaune. A droite, au ras du sol, une grange où dans l'ombre chantaient une fontaine s'ouvrait par une seconde porte à double vantail et à plein cintre, au-dessus de laquelle une date, lavée par le temps, se déchiffrait dans la pierre : 1779. Derrière, le petit verger clos d'épines descendait vers un ruisseau.

M. Milotte était né dans cette maison ; ses parents ne l'avaient jamais quittée. Il les avait perdus presque en même temps, dix ans auparavant. Le père était un ancien maître d'école ; après une longue vieillesse silencieuse, ils s'étaient éteints, discrètement, comme ils avaient vécu. Ils ne laissaient point de fortune ; heureusement, les Milotte, grâce à d'annuelles économies, pouvaient vivre à l'aise.

Leur arrivée était attendue dans le village : mais on ne les connaissait plus guère et on les accueillit avec quelque curiosité, en attendant qu'ils se présentassent. M. Milotte, le premier, fit des visites à de vieilles familles qui avaient connu ses parents et à d'anciens camarades aux côtés desquels il avait appris l'alphabet

sous la longue gaule indulgente de son père. Ils avaient subi des destinées diverses; l'un d'eux, Mardenaie, qui dirigeait un important commerce de bois, était devenu maire de la commune; un autre, Simon Bon-temps, tenait sur la place le *Café des Halles* (bien qu'il n'y eût jamais eu, à Nolzey, en fait de halles, que les pavés autour de l'église sur lesquels se débattait le marché, tous les premiers lundis du mois). Il alla voir aussi le curé, quoique libre penseur, et, peu après, le docteur Finot; celui-ci n'était pas du pays; il y était venu s'établir, ses études faites, et il y gagnait cinq ou six mille francs, avec la clientèle de quelques villages des environs. Il avait épousé récemment la fille ainée du maire, une jeune femme éveillée et riieuse, élevée à Nancy, au couvent des Dominicaines.

Tous le trouvèrent bon homme, un peu naïf et maniaque, après quarante ans de fonctionnariat, et devenu étranger d'esprit aux idées et aux habitudes du pays. Les dames, en remarquant qu'il se grattait fréquemment, d'un geste machinal, le lobe de l'oreille droite, s'informèrent de sa femme et exprimèrent le souhait de la voir souvent. Comme elle tardait à sortir, toujours absorbée par les travaux d'installation, M^{me} Finot prit les devants: elle vint la surprendre un après-midi et gracieusement se présenta en offrant son aide. M^{me} Milotte en fut très touchée. Elle avait gardé son peignoir de flanelle à rayures noires et rouges, et les deux bandeaux qui d'ordinaire partageaient ses cheveux s'effilaient en mèches grises sous un fichu noir. Elle fit asséoir la jeune femme à ses côtés, sur un canapé, et lui parla longtemps en lui retenant la main.

Le fameux projet de la Suisse fut bientôt lancé, se développa et fit miroiter les facettes de ses glaces, où la bonne dame s'hypnotisait. Justement les Finot y avaient fait leur voyage de noces, et M^{me} Finot, interrogée, put donner quelques détails. «... Et êtes-vous montée au Righi? — Avez-vous eu un beau lever de soleil? — On doit trouver quantité de cascades dans l'Oberland? — Et le lait frais qu'une servante trait devant vous au pis de la vache rousse, sur le seuil de la porte, le soir, en face de la prairie qui monte en s'éclairant encore vers les sommets dorés! — On dit qu'à Wädensweil, au bord du lac de Zurich, on peut vivre copieusement dans un petit hôtel bien tenu pour 4 fr. 75 par jour, tout compris? »

La jeune femme avait à peine le temps de répondre à toutes ces questions. Elle souriait en hochant la tête et s'amusait de ce bavardage sautillant. M^{me} Milotte expliqua ensuite comment elle entendait voyager: à pied, autant que possible, presque sans bagage, en vivant très frugalement de lait et de fruits; elle éviterait les hôtels, où l'on n'est pas chez soi et où l'on paye fort cher, se contentant de la modeste auberge et demandant parfois l'hospitalité à des paysans.

Cette première visite dura trois heures. M^{me} Finot

attendait en vain un silence pour prendre congé, les phrases s'enchaînaient inéluctablement, sans une conclusion. Et lorsqu'elle tentait un mouvement pour se lever, l'autre lui retenait le bras. A sept heures, M. Milotte reutra de sa promenade coutumière, et en même temps une fille de quinze ou seize ans, qui traînait des pantoufles trop grosses, entr'ouvrit la porte de la cuisine en demandant ce qu'il fallait préparer pour le dîner.

M^{me} Milotte l'avait prise à son service, lui donnait dix francs par mois, et, ne pouvant retenir le nom de Clémence que portait la petite, s'obstinait à l'appeler Fanchette.

— Et vous, M. Milotte, demanda la jeune femme, souriante, en s'en allant, êtes-vous prêt à voyager? Vous devez être heureux, maintenant, vous, surtout, de pouvoir prendre l'air, boire un peu de liberté après une captivité si longue?

— Oh! moi, madame... c'est vrai, oui. Mais je ne suis pas pressé. Je me trouve bien ici, et je n'éprouve pas le besoin d'en sortir.

*
*

Grâce à M^{me} Finot, dont la gaieté était bavarde, tout le monde connut bientôt dans Nolzey les projets de la vieille dame, et on s'entretint de ce prochain départ. Au bout de six semaines, M^{me} Milotte se décida à sortir et fit quelques visites. Partout il ne fut question que de la Suisse. Elle expliqua son itinéraire: Bâle, Zurich, Lucerne et le Righi, un vœu à la vierge d'Einsiedeln, et le retour par Schaffouse et la grande chute du Rhin. Elle savait par cœur ce trajet, elle en avait étudié chaque station dans la géographie de Malte-Brun et le Guide Bœdeker. Elle décrivait les curiosités des villes et la magnificence des sites avec des souvenirs de vision, comme si elle les eût contemplés déjà, et son admiration, toujours aussi vive, était sans étonnement.

— Quand vous mettez-vous en route?

Mais la saison était trop avancée, on était au milieu du mois d'août. Le déménagement et l'installation avaient mangé le temps. Ce serait pour l'année prochaine, de juillet à septembre.

L'automne se passa avant que la maison fût complètement en ordre. Il restait toujours quelque caisse à déballer et des brins de paille entraînés par les chambres. La chatte les emportait accrochés à ses pattes blanches, et Fanchette, qui oubliait souvent ses casseroles pour jouer avec la bête, la poursuivait un balai à la main. L'hiver survint de bonne heure. Le vent n'avait pas encore décroché les feuilles rouges qui flambaient, dans l'illumination des soirs, à la cime des bois, quand la neige tomba. C'était le jour de la Toussaint: le lendemain, M^{me} Milotte alla au cimetière, au bras de son mari, prier pour les vieux parents qu'elle avait à peine connus; une légère dentelle

blanche drapait l'alignement vallonné des tombes, et le ciel gris enveloppait l'asile paisible d'une mélancolie de repos.

Malgré le temps, M. Milotte sortait chaque jour pour une promenade de deux heures; il avait trois ou quatre itinéraires qu'il variait en les alternant. A cinq heures, il allait au café des Halles faire une partie de cartes avec Simon Bontemps, le brigadier-forestier Klinger et le docteur Finot. Il discutait rarement et ne se fâchait jamais, malgré les emportements du médecin, qui avait l'humeur un peu brusque et était mauvais joueur. A six heures et demie précises, il retournait sur la place et assistait à l'arrivée de la voiture publique, à côté du gendarme de service. Quand il en descendait quelqu'un de sa connaissance, il allait lui serrer la main et s'informait de son voyage.

Ils ne mangeaient pas à des heures régulières. Fanchette n'entendait rien à la cuisine, brûlait les plats dont on lui laissait la surveillance et, quand on la grondait, commençait par rire, pour pleurer ensuite bruyamment jusqu'à ce qu'on l'eût consolée. Sa maîtresse lui reprochait de manquer de *modestie*. C'est M^{me} Milotte qui préparait le repas, mais souvent elle oubliait l'heure et s'étonnait toujours qu'il fût si tard. Elle ne sortait presque jamais, se trouvant constamment occupée dans sa maison. Tous les dimanches elle allait à la première messe. M^{me} Finot lui fit trois visites qu'elle lui rendit, non sans peine, malgré le plaisir qu'elle ressentait à causer avec la jeune femme et la sympathie qui les unissait. Le soir, après souper, ils veillaient tous les deux au coin du feu. M. Milotte relisait son journal et fumait trois pipes; à dix heures, il se versait un verre de bière; à onze, il montait se coucher. Sa femme consultait des atlas de géographie et feuilletait la collection du *Journal des voyages*. De temps en temps elle disait quelques mots à la chatte qui venait se frotter contre elle et la caressait.

Tous les mois, ils recevaient une lettre de leur fils Léopold. Il était capitaine d'infanterie de marine et guerroyait depuis deux ans au Tonkin. Il donnait un récit détaillé de ses expéditions et décrivait les pays qu'il traversait, et les mœurs, pour intéresser sa mère. Elle s'émerveillait, et soupirait de ne pouvoir être avec lui, là-bas. Mais elle ne trouvait pas le temps de lui écrire, et c'était toujours le père qui répondait pour tous deux.

L'année suivante, à la fin de mars, le capitaine annonça son arrivée. Il rentrait bien portant, disait-il, mais le foie un peu délabré par trente mois de séjour aux colonies. Il irait d'abord faire une saison à Vichy, puis il achèverait de se rétablir auprès d'eux, dans la bonne campagne. « Nous ferons de longues promenades avec maman, si elle aime toujours le grand air. »

Il fut donc décidé que le voyage en Suisse serait encore ajourné cette année, et ni l'un ni l'autre ne se

plaignirent. Le séjour de leur fils fut une grande distraction pour eux. Avec sa haute taille et ses formidables moustaches blondes, il était d'humeur douce comme son père et avait de sa mère l'imagination alerte et errante. Il rapportait de nombreux dessins et une vingtaine de toiles qu'il brossait lui-même, d'un art un peu primitif, car il n'avait jamais eu de maître, mais d'une précision amusante en sa raideur et d'un coloris réjouissant. Le soir, il leur faisait de grands récits qui tenaient sa mère éveillée une grande partie de la nuit en des insomnies vagabondes. Mais il essaya en vain de l'entraîner au dehors; elle ne se trouvait jamais prête, répugnait à s'habiller pour sortir et promettait toujours tout pour le lendemain. Le père et le fils s'en allaient seuls, gravissaient des sommets voisins, et parfois emportaient leur déjeuner, qu'ils mangeaient assis sur l'herbe, dans le vent, avec l'ombre des feuilles mobiles sur leurs têtes et devant eux le vaste lointain des collines étagées et des plaines descendantes.

Pendant ce temps, M^{me} Milotte errait dans la maison, poursuivant toujours une tâche oubliée, et discutant avec Fanchette. Elle n'accompagna pas même le capitaine jusqu'à Mure, quand vint la fin de son congé: la veille, elle avait remis à la couturière, pour y faire une reprise, l'unique vêtement qui lui restait, car elle négligeait de faire renouveler sa garde-robe; et elle ne pouvait s'en aller en peignoir. Son fils la gronda un peu; elle trouva qu'il avait bien raison; puis il l'embrassa et s'en alla à Toulon rejoindre son régiment.

**

Un autre hiver se passa, blanc et ensommeillé. Quand reparut le printemps, M^{me} Finot vint proposer à sa vieille amie de l'aider aux préparatifs du départ. Celle-ci parut fort surprise :

- Quel départ, ma bonne? demanda-t-elle.
- Mais, pour votre voyage en Suisse.

— Ah ! oui, la Suisse ! C'est vrai... Mais je crois que je n'y retournerai pas...

Elle avait tant songé à ce voyage, elle l'avait si soigneusement étudié, elle en avait tant de fois parlé, qu'il lui semblait maintenant l'avoir accompli et qu'elle en était revenue, très satisfaite, car, un moment, en fermant les yeux, elle dit : « C'était très bien ! »

M^{me} Finot, interloquée, ne put retenir un sourire. Mais déjà l'autre lui confiait un nouveau projet : une grande excursion dans les Vosges. C'était moins loin, moins coûteux et presque aussi pittoresque. Elle avait découvert récemment ce pays en lisant une description dans les annales du Club Alpin, que le docteur Finot lui prêtait : *Du Ballon d'Alsace au Donon, ou Huit jours dans les Vosges, par le major B. Q.* On ne visite pas assez cette région; à quoi bon sortir de la France? Nous y avons plus d'un coin merveilleux, presque inexploré et que les étrangers mêmes connaissent mieux que nous. Elle s'en irait, un petit bagage à la main, se

perdre dans la solitude des sapins aux troncs rouges, verdés de mousses; elle coucherait, au besoin, sur un lit de foin, dans les *chaumes* fumeux, vers les sommets dévêtus où montent, dans l'herbe rase, les fleurs violettes de la gentiane. Là, dans les creux de la montagne, dorment de petits lacs que teintent de vert, de noir ou de blanc le reflet des forêts, dont le cercle s'élargit au-dessus de leur cuvette étroite, ou l'ombre d'impérieux rochers croulés au flanc du mont dans le désastre d'une inutile escalade, ou le vol neigeux d'un nuage rond voguant dans le ciel plein de silence... Et, le matin, elle marcherait vers l'aurore, toute seule, sous le murmure des hêtrées fraîches et des sources jaillissantes...

— Et M. Milotte ne vous accompagnera pas ?

— C'est comme il voudra. Mais il est si casanier !

La nouvelle de ce changement causa une surprise dans Nolzey, et déjà le projet de M^{me} Milotte souleva quelques incrédulités ironiques. Le docteur Finot, dont le scepticisme était amer et volontiers engageait l'avenir du prochain, paria six chopes contre Simon Bontemps que ce voyage n'aurait pas lieu cette année.

Il les gagna. Cet été-là, M^{me} Milotte, après une scène violente, dut se débarrasser de Fanchette, qu'elle surprit, dans un coin du verger, avec le fils du garde champêtre. Elle en eut un gros chagrin, malgré tous les défauts de la petite, et, renonçant à la remplacer, ne pouvant, disait-elle, se résoudre à voir un visage nouveau, se passa de servante. Mais, au lieu de dégager sa liberté, cette séparation ne fit que la river plus solidement à la chaîne dont elle s'attachait elle-même à son foyer. Quand son mari lui proposa de se mettre en route, ayant envie, lui, de se dégoûter un peu les jambes et de se dérouiller l'esprit, elle objecta la récolte des cerises et la naissance des petits d'Ida, qui allait se trouver mère.

L'année suivante, le bruit se répandit qu'on devait bientôt entreprendre la construction du chemin de fer stratégique qui passerait près Nolzey, joignant, entre Mure et Heurshot, la Franche-Comté aux Vosges. M^{me} Milotte décida qu'elle attendrait, pour son excursion, que la nouvelle ligne fût achevée.

Pendant ce temps, tous les deux ils vieillissaient. Un jour d'hiver, M. Milotte fut empêché de faire sa promenade par une affreuse bourrasque de neige qui tourbillonna durant vingt-quatre heures. Ce fut un 26 janvier : il marqua la date sur son calendrier et s'en souvint toujours. C'était lui maintenant qui faisait le marché. Tous les après-midi, on le voyait s'en venir au village l'anse du panier noir passée au bras. Sa redingote râpée s'effiloquait aux manches; sa barbe épaisse et toute blanche coulait sur le faux col ordinairement déboutonné, et, derrière ses lunettes, ses petits yeux rongis conservaient la paix suprême d'une âme ingénue et très douce. Il déposait, pour le reprendre au retour, son panier chez l'épicier, avec

lequel il faisait un bont de causette, détaillait la commande, puis s'en allait chez Bontemps pour la partie. A six heures et demie, il en sortait à l'arrivée de la voiture, et tous les nouveaux voyageurs qui passaient par Nolzey le trouvant là, muet et curieux, planté sur ses deux pieds écartés, avec le tic de plus en plus fréquent de l'index chatouillant l'oreille, s'intriguaient de sa présence et le prenaient, à cause du voisinage du gendarme, pour un auxiliaire de la police.

Sa femme ne s'habillait plus, ne faisait de visites à personne, et M^{me} Finot continuait seule, par bonté, à venir la voir deux ou trois fois par an, malgré le souci de deux enfants qui lui étaient survenus et les haussesments d'épaulons du docteur : « Qu'as-tu besoin d'aller voir cette folle ? » Elle s'abimait dans l'infini détail du ménage, gémissant toujours d'arriver au soir sans avoir épuisé la besogne; et pendant des longues heures, tout en marchant par la maison à la recherche d'une tâche perdue, elle s'en allait vers des horizons fleuris et illimités, elle vivait heureuse, dans la pleine liberté d'un monde sans cesse changeant, dont la vision, en traits précis, s'illuminait devant elle.

Et, au mois de juin 1885, un affreux malheur les frappa, sans pouvoir bouleverser cependant l'immuable sérénité extérieure de leur vie. Leur fils, qui venait d'être envoyé brusquement au Sénégal, huit jours après son débarquement, mourut à Saint-Louis de la fièvre jaune. Un télégramme, suivi d'une lettre d'un de ses camarades, apporta un matin la nouvelle. Ils se regardèrent épouvantés et s'affaissèrent chacun de leur côté sur leur chaise. Comme la mère sanglotait désespérément et gémissait en appelant son fils, le pauvre homme dompta son chagrin silencieux, et, essayant ses lunettes, vint l'embrasser en disant, comme autrefois : « Allons, ma bonne, voyons !... »

Il cessa d'aller au café, prolongeant sa promenade, et garda ses yeux vifs et sa santé fraîche. Elle s'habilla de noir, devint plus pieuse et, après avoir longtemps saigné au souvenir du pauvre cher grand qui dormait, là-bas, au delà des mers, dans un de ces pays inconnus, sous le soleil terrible qu'elle avait si souvent évoqué, peu à peu elle se remit à rêver et se laissa caresser par les vieux projets de vagabondage et d'indépendance. D'ailleurs, elle ne se décida pas davantage à les réaliser; et, un jour que M^{me} Finot l'exhortait à changer d'air, elle répondit que M. Milotte avait besoin d'elle, qu'elle n'aimerait pas l'entraîner ni le laisser seul, et qu'elle aurait le temps de se mettre en route *quand il ne serait plus lit*. Le bonhomme assistait à l'entretien; mais, au lieu de paraître surpris et de se récrier, il sourit tranquillement et dit avec simplicité : « Sans doute ! sans doute ! »

L'année suivante, c'est Ida qui mourut de vieillesse. Elle alla se cacher, décemment, pour finir, et on ne la retrouva que cinq ou six jours après, à l'odeur, dans un coin de la grange, derrière les fagots. Mais sa maf-

tresse, qui l'avait tant aimée et dans la vie de qui la bête semblait tenir une place si intime, ne manifesta pas un grand regret de cette perte et se contenta de soupîrer, en branlant sa tête grise. M. Milotte s'en fit plus de chagrin qu'elle. A table, il se penchait souvent comme pour appeler la chatte et semblait gêné de n'en plus sentir le frôlement amical sur ses jambes.

En 1888, deux Pères de la compagnie de Saint-Xavier étant venus à Nolizey prêcher une mission et faire une série de sermons sur « la nécessité de l'action efficace », auxquels M^{me} Milotte assista fidèlement, leur éloquence souleva une telle effervescence de foi que plusieurs dames, assistées de trois membres du conseil de fabrique, décidèrent d'organiser un pèlerinage à Notre-Dame-du-Bon-Secours. C'était une chapelle située à une quarantaine de kilomètres, près de Ruxeuil, et célèbre dans tout le département par la dévotion particulière qu'on y rendait à une statue miraculeuse de la Vierge. M^{me} Julie Larcher, la présidente de la congrégation, qui s'était mise à la tête de l'œuvre, vint, malgré d'anciennes répugnances, proposer à M^{me} Milotte de participer au pèlerinage. Celle-ci fut enchantée, accepta tout de suite et donna, à titre d'engagement, sa cotisation de 12 fr. 50. Mais quand le moment du départ arriva, elle persuada à son mari, sous divers prétextes d'empêchement, de partir à sa place. Il se regimba d'abord contre cette idée : comment se prêter à une comédie peu morale, puisque la foi lui manquait? Cependant, tenté, il finit par s'y résoudre, comme à une excursion. M^{me} Milotte en fut joyeuse : peut-être espérait-elle que cette démarche, malgré le défaut d'intention, servirait au salut du vieillard.

*
*
*

Il resta deux jours absent et eut la délicatesse de rapporter à sa femme un chapelet en nacre béni où pendait une petite médaille de la Vierge du Bon-Secours. Mais il la trouva couchée, bien qu'il ne fût que huit heures du soir. L'après-midi, elle s'était sentie subitement prise, elle qui n'avait jamais été malade, de vertiges et de vomissements. Elle avait les yeux fermés; à côté d'elle, sur les draps, était tombée une petite géographie du Puy-de-Dôme, par Joanne, qu'elle avait essayé vainement de lire; et elle ne lui répondit que par des signes de tête.

Il courut tout de suite chercher le docteur, qui ne comprit pas d'abord la maladie et grogna à sa femme, en rentrant : « Cette vieille toquée ne peut rien faire comme tout le monde. » Elle demeura trois jours dans cet état, presque inanimée, ne mangeant pas, et le médecin s'aperçut, en la pinçant, que tout le côté droit était paralysé. « Elle ne prenait pas assez d'exercice, » déclara-t-il.

Cette maladie dura deux mois; on parvenait à la soutenir avec du lait et des bouillons. M^{me} Finot venait la voir souvent et elle consolait le père Milotte qui, de-

puis ce bouleversement, semblait comme égaré dans la vie. Elle leur procura une bonne pour faire le ménage du vieux et soigner la malade, et ce fut justement l'enfant devenue grande qui avait été jadis avec sa mère la compagne de voyage des Milotte, quand ils vinrent s'installer dans le pays, l'employé ayant été envoyé à Nolizey pour le service de la ligne en construction.

Les travaux avançaient; ils devaient être terminés pour l'entrée de l'hiver et septembre allait finir.

La fenêtre était ouverte, le soleil déclinait, l'air bleu épandait la joie d'un grand triomphe. On n'avait pu porter la malade sur son fauteuil, depuis deux jours elle allait moins bien et refusait toute nourriture. Quelquefois des paroles sortaient de sa bouche, mais c'était comme un bégayement d'enfant, qu'on ne pouvait traduire; et comme une moitié de son visage restait inerte, sa bouche et ses yeux faisaient une grimace pénible.

A sept heures, la bonne entra tout doucement : « C'est maman qui vient prendre des nouvelles... » — Lorsqu'ils eurent considéré quelque temps la malade, penchés sur elle sans qu'elle parût les voir, M. Milotte et la visiteuse s'assirent l'un en face de l'autre, devant la fenêtre. « La pauvre dame ! » soupira-t-elle; et lui baissa la tête tristement. Puis ils regardèrent au lointain, en silence.

Des fumées violettes montaient du village et des champs de pommes de terre. En face, la crête des montagnes était léchée par de grands rayons roses, et les bois resplendissaient. Ils regardaient le chantier du chemin de fer qui déchirait d'une longue plaie la verdure claire de la vallée et s'enfonçait brusquement dans le trou sombre d'un tunnel pour se rouvrir là-bas, de l'autre côté vers le massif tourmenté des Vosges. Les bâtiments de la gare s'élevaient entre la rivière et le cimetière dont on avait détourné l'avenue; le toit n'était pas encore couvert et l'on apercevait des fermes sur la colline, entre le réseau des poutres blondes. Il en venait des bruits sonores et prolongés, des coups de marteau sur des poutres de fer et le crissement insupportable d'un grattoir sur un mur. Beaucoup de gens de villages étaient mêlés aux ouvriers; ils se pressaient autour des travaux et semblaient discuter, dans l'attente d'un événement important.

M. Milotte, qui depuis longtemps avait interrompu ses flâneries et qu'on ne voyait plus, le nez en l'air, examinant d'un air satisfait les terrassements de la chaussée et la mosaïque veinée des maçonneries, fut intrigué de cette animation et s'informa. La visiteuse lui apprit que la première locomotive devait arriver ce soir à Nolizey et traverser la montagne : on s'appêtait à la fêter. — Puis ils se surent de nouveau, emportés chacun par le cours de leur pensée.

Lointain, un son de trompe retentit; il y eut un mouvement dans la foule. Au passage à niveau, les barrières n'étant pas installées encore, le garde tendit

le chaque côté une corde entre deux poutres. Puis un sifflement jaillit, se prolongea en s'augmentant. La malade, dont la main gauche plissait les draps, sembla l'entendre; elle demeura immobile, les yeux toujours clos, avec une ride au milieu du front. Et la femme de l'employé qui l'examinait, tout en songeant aux misères de sa propre vie, dit tout haut : « Elle souhaitait tant de voyager ! Et il y en a d'autres qui sont forcés de changer de place toute leur vie et qui voudraient bien se fixer enfin ! »

M. Milotte s'était penché. Il distingua d'abord une fumée qui montait par-dessus les arbres de la route. Et au tournant, à cent mètres de la gare, la machine apparut enfin : c'était une petite locomotive traînant six wagons de ballast. Elle était pavoisée de drapeaux et un bracelet de sapin décorait sa cheminée. Quand elle entra en gare, au petit trot, il y eut des vivats poussés. Milotte reconnut le maire qui était monté sur le quai : il avait un chapeau haut de forme qu'il enleva en un salut digne. Parmi les plus ardents, le gros Simon Bontemps s'agitait, très fier, et criait avec exaltation : « Vive la république ! »

La machine prit un peu d'eau, alluma sa lanterne pour traverser le tunnel. Une coulée de plus en plus profonde menait vers l'entrée, taillée dans la roche : de larges blocs de granit polis, dont les paillettes de mica étincelaient, en marquaient d'un demi-cercle la voûte, et tout de suite, derrière, s'étalait une tache d'ombre et d'inconnu.

Une fusée de vapeur tournoya, une note aiguë coupa l'air et vibra longtemps. Alors M^{me} Milotte ouvrit tout grands les yeux, tourna un peu la tête, et très distinctement s'écria : « Ah ! ah ! on part !... » — Puis elle se tut, et le convoi roulant s'ébranla vers le souterrain noir.

MAURICE POTTECHER.

ITALIE ET ALSACE-LORRAINE (1)

Les crispiniens et autres gallophobes d'au delà des Alpes ne se contentent pas de prétexter les mauvais procédés de la France envers l'Italie pour justifier l'adhésion de celle-ci à la Triple Alliance. Ils écartent prestement de la discussion le point essentiel, la question d'Alsace-Lorraine, en lui opposant ce qu'ils appellent la question de Nice et de Savoie.

« Que dirait la France, écrivait l'an dernier M. Crispi à M. Bonghi, si on discutait au Congrès de Rome la question du droit de restitution de Nice et de la Corse ? » Ainsi la Corse elle-même est mise en jeu.

(1) Ce chapitre est extrait d'un volume que notre collaborateur Heimweh va publier à la librairie Colin sous le titre *Triple Alliance et Alsace-Lorraine*.

Un autre Italien. — J'aime mieux ne pas le nommer, — qu'on ne s'attendait guère à rencontrer avec les suppôts de la Triple Alliance, s'est exprimé en ces termes sur le même sujet :

« Ce raisonnement pourrait très bien, en même temps qu'il semble convenir aux Français, donner une arme assez puissante aux Allemands pour prouver à leur tour, par le même argument, que l'Alsace est aussi bien allemande que Nice provençale, et que si cinq siècles de dévouement à la maison de Savoie n'ont point sauvé Nice d'une annexion qui a été faite bien malgré elle, un seul siècle de domination française en Alsace ne justifie non plus la revendication de l'Alsace contre l'Allemagne faite par la France. On ne peut pas, dans un même pays, avec un principe différent, juger deux questions parfaitement analogues. Par conséquent, si les Français soutiennent la nationalité française de Nice, ils ne peuvent s'étonner que les Allemands, de leur côté, plaident la cause de la nationalité allemande de l'Alsace. »

C'est ainsi que, sous l'action démoralisante de la Triple Alliance, parlent maintenant. — au pays des plébiscites ! — des hommes de mœurs courtoises et d'opinions modérées, qui se flattent d'aimer la France. Ce sont, il est vrai, des survivants d'un autre âge. Leurs « cinq siècles de dévouement à la maison de Savoie » sonnent un bruit de ferraille rouillée dans notre époque de suffrage universel et de revendications populaires. Et leur façon de raconter l'histoire montre ce que vaut leur témoignage. Quelle compétence, en effet, peut avoir sur la question d'Alsace un écrivain qui déclare, non point à la hâte, dans un journal, mais à tête reposée, dans un livre, que la domination de la France sur cette province « n'a duré qu'un seul siècle » ? Sans doute, il faut avoir beaucoup oublié depuis le collège pour ignorer que la France a possédé l'Alsace pendant plus de deux cents ans, de la paix de Westphalie au traité de Francfort, et Strasbourg pendant cent quatre-vingt-dix ans, de 1681 à 1871.

L'assertion que Nice a été annexée « bien malgré elle » vaut le trait précédent. Il semble, en vérité, qu'une légende hostile à la France soit en passe de s'accréditer en Italie touchant l'annexion de 1860. Voyons donc ce que fut cette annexion. Rappelons ensuite ce qu'a été celle de l'Alsace-Lorraine. Examinons les suites de chacune d'elles, et du rapprochement de ces faits sortira une juste comparaison entre la question d'Alsace-Lorraine et la prétendue question de la Savoie et de Nice.

*

**

La cession à la France de la Savoie et de Nice en retour de l'extension des États sardes dans la plaine du Pô avait été prise en considération dès l'entrevue de Plombières, en juillet 1858. Elle fut décidée par les deux gouvernements après la réunion au Piémont de la Romagne et des duchés de l'Italie centrale. Toutefois, la condition du consentement des populations fut expressément stipulée. Le plébiscite eut lieu le 15 avril 1860 à Nice et le 22 avril en Savoie. L'issue n'en pouvait être douteuse, les électeurs ayant, le mois précédent, envoyé au Parlement de Turin des députés

presque tous favorables à l'annexion. Toutefois, le résultat fut au-dessus de tout ce que la France pouvait espérer. A Nice, pour 30 706 électeurs inscrits et 25 993 votants, il y eut 25 743 oui, 460 non et 30 bulletins nuls (*Moniteur universel* du 27 avril). La Savoie, moins cinq petites communes, donna pour 137 244 électeurs, 131 744 oui, 233 non et 78 bulletins nuls (*Moniteur universel* du 28 avril). Enfin les militaires des provinces cédées, faisant partie de l'armée italienne, avaient donné, le 28 avril : ceux nés en Savoie, 5847 oui, 290 non, 26 bulletins nuls; et ceux originaires de Nice, 1200 oui, 186 non et 23 bulletins nuls (*Moniteur universel* du 29 avril).

Ainsi, presque tous les électeurs présents et valides ayant été aux urnes, le nombre des opposants a été tout à fait infime et vraiment négligeable. L'annexion à la France, on peut le dire, a été votée à l'unanimité. Elle n'a donc pas été moins pleinement et solennellement sanctionnée que ne l'ont été les annexions au nouveau royaume d'Italie votées les 11 et 12 mars 1860 à Bologne, Parme et Modène, le 21 octobre 1860 en Sicile, le 30 novembre 1860 dans l'Ombrie, les 21 et 22 octobre 1866 en Vénétie, enfin le 20 octobre 1870 à Rome. Proportion gardée, le nombre des opposants à l'annexion fut moindre en Savoie et à Nice qu'il ne l'a été dans le royaume de Naples, où l'on compte 10 012 non contre 1 310 566 oui; dans les Marches, où il y eut 1212 non contre 133 783 oui; et surtout en Toscane, où le vote des 11 et 12 mars 1860 accusa 14 925 autonomistes contre 366 171 partisans de l'annexion.

Il convient encore d'observer que, sauf pour la Vénétie, les annexions à l'Italie furent votées après la chute des anciens gouvernements et l'institution d'administrations nouvelles, naturellement hostiles aux régimes tombés, alors, par conséquent, qu'un retour au passé était devenu impraticable, tandis que la Savoie et Nice se donnèrent à la France dans des conditions beaucoup plus méritoires. En effet, lors du plébiscite, ces provinces avaient encore leurs anciennes administrations; elles venaient même d'envoyer des députés à Turin. A ceux qui objecteraient qu'elles étaient tenues de ratifier les engagements pris par leur souverain et de déférer à ses exhortations, il y aurait à répondre que les peuples n'ont pas coutume de se sacrifier à des raisons d'État, et qu'il serait d'ailleurs absurde de changer de patrie par loyalisme envers le pays que l'on quitte. Ce n'est toujours pas, sans parler d'exemples plus récents et bien connus, ce qu'ont fait au XVI^e siècle les Bourguignons (depuis cinquante ans à peine retournés à la France), lorsque François I^{er} céda leur province à Charles-Quint pour payer sa rançon. Ils refusèrent de faire honneur à la parole royale, parole formelle cependant, nullement conditionnelle; et cela dans un temps où les provinces se donnaient et s'échangeaient encore comme de simples portions de patrimoines royaux.

« Leurs cinq siècles de dévouement à la maison de Savoie » n'ont pas empêché les Niçois d'accueillir avec enthousiasme le régiment français qui vint relever la garnison italienne, ni d'envoyer à Napoléon III une adresse, couverte de signatures, où, « tout en professant la plus respectueuse

sympathie pour Sa Majesté Victor-Emmanuel, ils témoignent leur reconnaissance à Sa Majesté l'empereur des Français, pour le remercier de l'intérêt qu'elle porte à leur pays et de l'immense service qu'elle leur rend en les réunissant à la France ».

De son côté, le Conseil municipal de Chambéry écrivait à l'empereur : « La Savoie est heureuse de pouvoir vous témoigner officiellement la joie qu'elle éprouve de sa réunion à la France. » D'autres adresses, en très grand nombre, envoyées par les villes, villages, corps d'état, etc., expriment les mêmes sentiments. Les populations ne se contentèrent pas de voter; elles se plurent à expliquer leurs votes.

Se sont-elles repenties depuis ou atténuées?

Personne n'a osé le dire pour la Savoie; mais il existerait à Nice, selon les Italiens, un parti considérable en leur faveur. Je le veux croire, puisqu'on l'affirme; mais encore faut-il reconnaître que si ce parti est, en effet, considérable, il doit cet avantage bien plus à la qualité de ses adhérents qu'à leur nombre, puisque jamais, au grand jamais, il n'a obtenu le moindre succès dans les élections politiques; mais, qu'il soit tout ce qu'on voudra, qu'il se compose de vrais séparatistes ou de simples mécontents, comme il n'en existe que trop dans les grandes villes, cela n'importe guère en présence de ce fait que le Conseil municipal de Nice, le corps élu par tous les habitants, a ordonné la célébration solennelle, le 5 novembre prochain, du Centenaire de la première réunion de Nice à la France. Donc, en 1892, comme en 1860, Nice ne veut pas faire moins que la Savoie pour honorer sa nouvelle patrie.

Cela doit suffire à la France, qui pourra se montrer justement fière de cet affectueux témoignage de fidélité. Cela devrait aussi ouvrir l'entendement de ces classificateurs arriérés qui s'entêtent à séparer les hommes en nations, non d'après les sentiments que ceux-ci éprouvent, mais, comme s'ils étaient des automates, d'après les formes de leurs corps ou l'espèce de sons qu'ils articulent. Il serait temps, en vérité, que les docteurs en politique prissent leçon sur leurs confrères des sciences naturelles, en substituant, pour la définition des genres, les caractères essentiels et profonds aux caractères superficiels. Ils apprécieraient alors à sa juste valeur la célébration des centénaires qui se rapportent à la Révolution française; ils feraient la différence qui convient entre la Charte du *Comte Verde* et la Déclaration des Droits de l'homme; ils sauraient qu'il suffit de quelques années de liberté pour effacer cinq siècles de loyalisme.

* *

Ces leçons, les gallophobes allemands, plus encore que les Italiens, auraient profité à les recevoir. Mais aussi, par une juste adaptation des ressources aux besoins, l'Alsace-Lorraine est, mieux encore que Nice, propre à les donner. A cette vertu éducatrice commune se réduit la similitude de ce qu'on voit sur les rives du Paillon, avec ce qu'on observe sur les bords du Rhin et de la Moselle. Pour tout le reste, il y a différence profonde, même opposition absolue,

si bien que lorsqu'on entend des Allemands, d'une part, et des Italiens, de l'autre, affirmer que l'Alsace et la Lorraine sont exactement, par rapport à l'Allemagne, dans la même condition que la Savoie et Nice par rapport à la France, on se sent pris de vertige, et on se demande avec angoisse si les mots ont perdu leur sens ou si on a soi-même perdu la raison. Je n'exagère pas : que l'on compare et que l'on juge.

En Alsace-Lorraine, 200 000 obus lancés sur une ville; une pluie de fer et de feu brûlant les monuments, détruisant les maisons, tuant ou blessant les habitants, femmes, enfants, vieillards, une artillerie formidable frappant dans le tas avec acharnement. — En Savoie et à Nice, l'invasion la plus pacifique du monde, une conquête à coups de chapeau, des troupes faisant leur entrée musique en tête, acclamées, assaillies de vivats.

En Alsace-Lorraine, les députés unanimement hostiles à la cession, des protestations désespérées, la population navrée de douleur, indignée d'être livrée à l'Allemagne. — En Savoie et à Nice, des députés favorables à la cession, des adresses de remerciements, la population satisfaite et joyeuse de passer à la France.

En Alsace-Lorraine, pas l'ombre de consultation populaire, force agents de police, d'énormes garnisons, le petit état de siège, la dictature. — En Savoie et à Nice, le plébiscite stipulé par l'acte de cession, sur la demande même du cessionnaire; ce plébiscite organisé sans retard, sous les auspices de l'ancienne administration; le droit commun en toutes choses, nulle trace de régime d'exception; pas plus de police et de troupe que partout ailleurs en France.

En Alsace-Lorraine, émigration en masse des fonctionnaires et de la jeunesse appelée sous les drapeaux, exode d'une partie de la population. — En Savoie et à Nice, nulle émigration, point de réfractaires, les fonctionnaires gardant leurs emplois.

En Alsace-Lorraine, résistance obstinée de la population; élections uniformément répétées de députés protestataires, plus humiliantes pour l'Allemagne seize années après l'annexion (en 1887) que dans aucune des consultations précédentes; fureur des Allemands; les mesures de rigueur décrétées au applaudissements de la Germanie; une muraille de la Chine élevée sur la frontière française, au mépris de la foi jurée à Francfort; le régime des permis de séjour et des passeports instauré à la stupéfaction de l'Europe; la langue française expulsée du prétoire, de l'administration, de l'école, pourchassée dans les registres de l'état civil, les enseignes des boutiques, jusque dans les inscriptions des cimetières; la dissolution des associations locales, l'institution des maires de carrière; la germanisation poursuivie à outrance, *per fas et nefas*. — En Savoie et à Nice, toutes portes ouvertes, partout la tranquillité, le contentement, la prospérité; les députés tous bons Français; point de coercition, point de francisation, on ne sait pas ce que veulent dire ces mots.

L'Alsace-Lorraine, inconciliable avec l'Allemagne, gardant sa foi à la France, objet de discorde et de conflit entre

ces deux pays, menace de conflagration pour toute l'Europe; cause première de la Triple Alliance, de la paix armée, des dépenses militaires illimitées, de l'anxiété et de la ruine générale; sujet de luttes passionnées entre les partisans du droit du plus fort, du despotisme et de la schlague et ceux de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, entre les amis du bon plaisir et ceux des Droits de l'homme; objet de la question la plus importante et la plus décisive pour l'avenir de l'Europe et du monde. — La Savoie et Nice attestant, par leur immédiate assimilation à la France, la supériorité des influences morales et des moyens pacifiques sur la force et sur la guerre; magnifique exemple de l'efficacité du plébiscite pour résoudre correctement, sûrement, définitivement, à la satisfaction de tous, les questions de nationalité et de frontières entre les peuples; matière d'une question épuisée du premier coup, à l'opposé de cette question d'Alsace-Lorraine que l'Allemagne, prétendant la résoudre, a fait renaître brûlante et formidable.

**

Et dire qu'il y a des Italiens pour identifier les deux annexions! Je comprendrais à la rigueur qu'ils fussent mal informés du détail des faits qui se passent en Alsace-Lorraine. Strasbourg et Metz sont à quelque distance de l'Italie; mais il y a un point très simple, très clair, parfaitement connu, sur lequel il existe, de l'une à l'autre annexion, une différence fondamentale; et des Italiens, si germanophiles qu'ils puissent être, sont tenus de la constater et de la dénoncer.

L'Italie est, par excellence, le pays du plébiscite. C'est par la vertu du suffrage populaire qu'elle s'est agrégée en une seule nation. C'est, en s'appuyant sur des plébiscites, qu'elle a obtenu le consentement des autres États à ses extensions successives, et la reconnaissance, par l'Europe, de sa transmutation en grande puissance. Elle est, en fait et en droit, l'œuvre du plébiscite; et cette œuvre, il lui revient de la défendre, non seulement dans son effet, mais dans son principe. Il est de son honneur et de son intérêt de proclamer l'excellence de la consultation populaire, de se poser en champion du plébiscite.

C'est à cette obligation que manquent absolument ceux des Italiens qui tiennent l'annexion de 1871 pour pareille à celle de 1860. Celle-ci, nous l'avons vu, s'accomplit en vertu d'un plébiscite aussi valable et aussi concluant qu'aucun de ceux qui ont formé l'Italie. La Savoie et Nice sont françaises au même titre que les Romagnes, la Sicile, Venise, Rome, etc., sont italiennes. La majorité pour l'union avec la France a même été plus grande en Savoie et à Nice que ne l'ont été, en Toscane, dans le royaume de Naples et dans les Marches, les majorités en faveur de l'union avec le royaume d'Italie. En conséquence, tout Italien d'une portée d'esprit et d'une droiture même ordinaires est strictement tenu, je ne dis pas seulement de renoncer, pour son pays, à toute prétention sur la Savoie et sur Nice, mais encore de hautement reconnaître la légitimité et l'indissolubilité des liens qui unissent ces provinces à la France. Agir autrement serait, de sa part, infirmer la valeur du lien na-

fional de son pays. Ce serait ajouter, à une vilenie à l'égard de la France, une faute envers sa patrie.

Pour les mêmes motifs, il doit condamner l'annexion de 1871. Même s'il ne tenait pas compte des protestations de l'Alsace-Lorraine, dont cependant l'Allemagne elle-même a voulu, par l'institution du régime des passeports, faire éclater l'énergie et la constance, il aurait l'obligation de s'élever contre une annexion faite par la force. Sa conscience d'homme et d'Italien lui fait un devoir de réprouver ce prétendu droit de conquête, si brutal, si arriéré, qui est la négation de cet autre droit, fondé sur la consultation populaire, d'où résulte l'existence légale de sa nation.

J. HEIMWEH.

L'ÂME BRETONNE

D'après des livres récents (1).

J'ai pour l'ethnologie un respect tempéré par une forte défiance. En littérature, comme en politique, on abuse un peu des races. Outre que, sous ce nom de race, on réunit des populations d'origines souvent très diverses, on se hâte trop de résumer dans une formule les instincts, les aptitudes intellectuelles et morales des populations mêmes dont l'origine est commune. On dit, par exemple : « Ce qui distingue la race bretonne, c'est l'âpre persévérance, la volonté facilement impérieuse : voyez Abailard, Descartes, Lamennais. » Mais l'auteur de *Gil Blas*, Le Sage, qui vécut et mourut en excellent bourgeois, sans ambition, sans amertume, avec un sourire, était aussi un Breton. Dans cet admirable tableau de géographie historique dont est fait le second volume de son *Histoire de France*, Michelet caractérise le génie rude et fort de la Bretagne, génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre même et parfois aveugle : ces poitrines et ces têtes bretonnes, telles qu'il les voit, semblent de fer ou de granit. Mais, si l'on cherche quels sont les représentants de ce génie dans nos temps dégénérés, on trouve Chateaubriand, qui a passé sa vie à se contredire; Brizeux, qui est un artiste beaucoup plus qu'un barde; Jules Simon, qui ne passe point pour avoir donné à son caractère la trempe du plus dur métal; Ernest Renan, qui rappelle de fort loin l'immuable raideur des monuments mégalithiques.

Adressons-nous à M. Renan lui-même : il nous apprendra que la race à laquelle il appartient veut l'in-

fini, en a soif, le poursuit à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer : c'est une race idéaliste, rêveuse, silencieuse, dont les sentiments sont d'autant plus profonds que l'expression les amoindrit moins en les profanant. Avec un peu de bonne volonté, nous pourrions découvrir ainsi, au fond même de l'ivrognerie, trop familière au paysan breton, comme un besoin de rêve et d'idéal encore, un besoin vague, — oh ! très vague ! — que le rude travailleur de terre ou de mer assouvit comme il peut. Mais M. Renan a une telle puissance d'idéalisme et un tel charme de rêve que nous avons peur qu'il ne « renaisse » un peu ses compatriotes. Et, s'ils sont vraiment si contemplateurs, si découragés d'agir, comment se fait-il que ce pays ait produit tant d'hommes d'action, Duguesclin, Clisson, Richemont, La Noue, Guebriant, Duguay-Trouin, Cassard, Moreau, La Tour-d'Auvergne, Cambronne?

Si, désireux de savoir ce que c'est que l'âme celtique, vous allez vous asseoir à ce dîner celtique que préside parfois M. Renan, votre embarras redoublera, car, d'abord, vous y trouverez des Celtes de tous les pays, de l'Île-de-France et de la Bresse, de la Normandie et de l'Auvergne, de la Corse même, Dieu me pardonne ! Je me souviens d'y avoir diné près de cet excellent Henri Martin, Celte de Picardie et Druidé honoraire. Au centre de cette réunion panachée, où l'on parle, où l'on chante en français, l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui ne sait pas le breton. Pour le coup, nous tenons un Celte. Il n'est point mélancolique : sur ses lèvres, dans ses yeux, se joue un sourire où il y a beaucoup de bonté, un peu de malice. Il a la quiétude et l'onction d'un philosophe nourri à Saint-Sulpice, et qui, en perdant la foi, a gardé la sérénité de l'âme. On s'attend à le voir bénir l'assistance : au dessert, il dit les *grâces*, mais des *grâces* laïques, dont le texte est communiqué à la presse. Rien n'égale l'indulgence avec laquelle il sait écouter ; son regard semble dire à son voisin : « Vous avez pleinement raison. D'autres n'auraient pas moins raison en disant le contraire, car, vous le savez, au fond, rien n'est complètement vrai ni complètement faux. Continuez, je vous prie. » La gaieté douce, l'indulgence souriante, l'ironie sans amertume, « une manière fine et discrète de prendre la vie », ce seraient donc les traits caractéristiques du Celte ?

Prenons garde : depuis longtemps Parisien, académicien, écrivain, professeur, M. Renan peut-il être considéré comme le Celte « en soi » ? Outre qu'un Renan brise toujours par quelque côté les cadres où l'on prétendrait l'enfermer, tant d'années de travail et de lutte, passées loin du sol natal, n'ont-elles pas un peu effacé la marque originelle ? Ne nous a-t-il pas appris lui-même que, si son père était Breton, sa mère était Méridionale, et qu'il y a en lui, de ce fait, un Gascon qui joue souvent au Breton des tours pendables ? Quelques-uns des Bretons qui l'entourent n'ont-ils pas quelque

(1) *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, 3 vol. chez Maisonneuve. — *Chants populaires de la Basse-Bretagne*, Soniou (Poésies légères), 2 vol. chez Bouillon. — Les deux ouvrages sont de M. Luzel ; mais, pour le second, il a été aidé par M. Le Braz, qui a mis une très intéressante préface en tête du tome 1^{er}.

ose de cette âme gasconne? Voyez M. Narcisse Quélenn, l'organisateur du dîner celtique, l'habile intentant de la gloire du maître. Comme le maître, il est duys de Tréguier. Mais il est vif comme la poudre, et prendrait des points à bien des Méridionaux. Avec une âme et inquiète activité, il est toujours prêt quand il s'agit, soit de noter une mélodie bretonne ignorée, soit de glorifier une héroïne bretonne plus ou moins connue, et l'on ne peut lui refuser le patriotisme, jusqu'à ce qu'il a consacré à sa patrie le dernier de ses livres, son *Histoire de la Bretagne armoricaine*. Il parle, il chante, il rit, il prodigue en tous lieux sa verve exubérante. Mais l'âme celtique silencieuse, et plus contemplative que l'active, que devient-elle?

*
**

Une seule ressource nous reste : c'est d'interroger le peuple lui-même. L'enquête ne sera point pénible; ces derniers temps ont apporté une riche contribution à l'étude de la littérature populaire bretonne : trois volumes de contes et deux volumes de poésies lyriques.

La première impression est celle de l'étonnement, d'un étonnement voisin de la déception. Point de scènes historiques, de noms éclatants, et pas plus de philosophie que d'histoire; une psychologie rudimentaire; peu d'idées; quelques sentiments assez vifs, mais dont on ne se soucie point de varier l'expression. Plusieurs de ces pièces n'ont même pas de sens intelligible; ce sont de purs exercices mnémotechniques, des interminables « séries », augmentées d'un mot à chaque reprise, et récitées, pendant les longues veillées d'hiver, sous le manteau de l'immense cheminée : il faut les débiter rapidement et sans se tromper, sous peine de donner un gage et de perdre son tour.

Mais les contes et les poésies qui ont un sens? Oh! le sens en est limpide; seulement, ce n'est point le sens qu'on imaginerait. La morale y pourrait être parfois plus haute et plus pure : les héros du *Voleur avisé* (conte renouvelé d'Hérodote) et des *Finesses de Bilz* sont d'adroits fripons, qui font la joie de leurs parents, l'admiration de tous, épousent des princesses, vivent honorés et heureux. Nous sommes moins loin des fables que des romans chevaleresques.

On dit toujours : « la pieuse Bretagne », et l'on n'a pas tort, si l'on ne confond pas l'esprit religieux avec l'esprit clérical; car il est, je vous jure, plus d'un arondissement breton où l'on n'est pas clérical pour un sou. On dit aussi : « la monarchie Bretagne », et l'on n'a raison qu'à moitié; car le département bretonnant par excellence, le Finistère, compte sept députés républicains sur dix. Lisez, de grâce, les nombreuses chansons où sont flétris, — sans indignation, par le simple récit des faits, — les exploits des gentilshommes suborneurs, ou celles qui ridiculisent les prétentions des gentilshommes de fraîche date : vous n'aurez plus d'illusion sur le respect des Bretons pour l'aristocratie.

Mais lisez surtout les histoires de moines voleurs et assassins, de « moinesses », et jugez la prétendue idolâtrie de la Bretagne entière pour le clergé. Que de « clercs » amoureux et séducteurs! Quelques-uns se résignent, de bonne grâce, à une conciliation aimable des devoirs imposés et des plaisirs défendus : « La première nuit qui suivra ma messe nouvelle, — Je veux avoir quatre chaussures sous mon lit... » D'autres, plus sincères, se révoltent, et d'un bond vont aux extrêmes : « Je ne serai ni prêtre ni moine : — Mon cœur réclame une fille, — Une fillette jolie de Cornouailles, — A l'œil bleu, aux blonds cheveux, — Et si je ne l'ai pas, — Préparez la croix d'extrême-onction pour moi. » Comme il est naturel, c'est en ce sens que s'exerce l'influence des femmes. A son ami, qui veut se faire récollet, une jeune fille dit, avec la calme résolution des Bretonnes : « Il y a bien assez de prêtres partout, à travers le pays. — Épousez qui vous aime, et Dieu vous aimera. » Nul bigotisme. Il faut voir avec quelle liberté l'un de ces poètes rustiques riposte à un prêtre intolérant, farouche proscripteur de la danse. Il n'a jamais lu Courrier, ce villageois, et pourtant il n'y a entre eux qu'une différence de talent. J'ai beau faire, je ne vois en tout cela, quoi qu'on en dise, aucune marque d'aveugle attachement aux causes perdues.

Et l'idéal? et l'infini? Cherchons bien : ils doivent se trouver quelque part. Comme les conteurs et chanteurs sont de pauvres gens, ils ont un idéal, en effet : c'est de manger et de boire tout leur saoul. Presque tous les contes se terminent par la description émue d'un repas de noces ou par un mélancolique retour sur soi-même, comme celui-ci : « Les fêtes et les festins durèrent quinze jours entiers, et je pense qu'il y avait là autre chose que des pommes de terre cuites à l'eau et de la bouillie d'avoine, qui font mon régal tous les jours. » Les héros les plus chevaleresques (ils ne le sont jamais ici que relativement), au milieu des aventures les plus extraordinaires, s'ils trouvent une table bien servie, dans quelque château enchanté, s'attablent avec délices, sans s'inquiéter d'autre chose : « La table était servie, et c'était là l'important. » Nul égoïsme, d'ailleurs : quand un enfant du pays s'enrichit, parents, amis, voisins sont admis à partager sa bonne fortune, et parfois la fête se prolonge jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

La morale qui se dégage de ces chansons populaires est moins, semble-t-il, celle du stoïcisme que celle de l'épicurisme, et d'un épicurisme souvent peu délicat. Il y a là des chansons d'ivrogne animées d'un sauvage enthousiasme. Telle pièce s'intitule : *Roulons notre jeunesse!* Les gauloïseries rabelaisiennes, les mots de gueule, les histoires de maris trompés abondent. Même l'expression de l'amour, qui chez les Celtes d'ordinaire a de la délicatesse, parfois de la mignardise, n'est pas exempte de toute brutalité. Telle jeune fille dit à sa mère : « J'ai envie d'homme tout comme une

autre. » En général, les filles paraissent surtout préoccupées de ne pas aliéner un « capital » qui, perdu, ne saurait se recouvrer. Le but suprême, c'est le mariage, et pourtant plus d'une chanson décrit, avec des couleurs vraiment lugubres, « les misères des gens mariés », l'égoïsme tyrannique du mari, les soufflets et les coups de pied qui remplacent bien vite les caresses. « Comme un batelet sur l'étang — Est le cœur de la jeune fille. — Le batelet est joyeux et gai, — Le cœur de la jeune fille l'est aussi. — Comme une barque sur la mer grande — Est une femme avec son homme. » La mer grande a ses tempêtes et ses naufrages. Cependant les veuves se remarient sans trop se faire prier. On ne peut qu'admirer leur courage.

Que dit la chanson bretonne la plus répandue, malgré son origine relativement récente? Écoutez ce chant d'amour : « C'est la vieille qui est mon amie. — Oui, certes, c'est la vieille. — La jeune, sans doute, est jolie; — Mais la vieille a de l'argent : — C'est la vieille qui est mon amie. » Cela est très humain, mais aussi, avouons-le, cela est d'un médiocre idéalisme.

*
*
*

Rien ne reste-t-il donc du caractère breton, tel que l'a défini Michelet, de l'esprit breton, tel qu'Ernest Renan le conçoit et le personnifie? Les traits essentiels subsistent, malgré tout, et je n'ai voulu combattre que l'exagération d'une vérité.

D'abord, j'ai pris exclusivement mes exemples dans des recueils qui, par leur essence même, sont plus gais d'accent et plus libres de ton. Si je les avais pris dans les *Gwerziou* du même auteur, qui sont les petites épopées de la Bretagne, et non dans les *Soniou*, qui en sont les poésies familières, j'aurais pu donner du contraire une démonstration tout aussi certaine. Ensuite, il faut distinguer (et M. Renan ne l'a pas assez fait, à mon sens) entre les diverses régions bretonnantes : le pays de Tréguier est d'esprit plus affiné peut-être, certainement plus mystique et plus rêveur que le pays de Quimper. Venez du Trégorrois, le long des côtes, traversez le noir Léon, pays d'âpre labeur et d'ardent cléricisme, franchissez les monts d'Arz et les montagnes Noires, la verte et riieuse Cornouailles s'ouvrira devant vous, avec son ciel plus élément, son sol plus facilement fécond, ses costumes aux multiples couleurs, ses populations qui se laissent vivre et ne se laissent pas toujours gouverner. Enfin, même en ces recueils nécessairement moins austères, l'âme bretonne, en dépit de quelques notes discordantes, apparaît bien telle, en somme, qu'on la concevait jusqu'ici.

Le fond de cette âme n'est ni la gaieté bruyante, ni la tristesse amère, c'est la sérénité, parfois souriante, parfois résignée ou même fataliste, mais incapable d'une révolte égoïste ou d'une méchanceté calculée. C'est bien le peuple dont nous sentons ici battre le

cœur, car aujourd'hui encore c'est du peuple que viennent non seulement tous les conteurs et les chanteurs, mais la plupart des poètes. Parmi ces poètes, M. Le Braz cite une cardeuse d'étoupes, employée dans une fabrique de mèches pour chandelles de résine : « Je ne suis qu'une pauvre, lui dit-elle, et mon mari est mort en mer; je ne suis jamais gaie, mais je chante quand même; cela fait paraître le temps plus court et la vie moins mauvaise. » Quelques notes pessimistes de ce genre éclatent çà et là. Un conteur rejette sur l'éternel ennemi, sur Satan, la responsabilité des malheurs du monde, et croit que le monde serait heureux si l'esprit du mal pouvait être réduit à l'impuissance; d'autres, moins naïfs, ne s'en prennent qu'à l'homme, qu'ils ne voient pas en beau. Le conte de *l'Oiseau de vérité* se termine sur cette réflexion : « On ne dit pas si l'oiseau continua de dire toujours la vérité, mais je pense que oui, *puisque ce n'était pas un homme.* » Mais ces traits amers sont bien rares. Ce qui domine, c'est la soumission à la destinée, c'est l'accomplissement désintéressé du devoir, c'est la modestie, c'est la bonté.

Ne cherchez pas ici de large horizon ni de conception originale de la vie. Les aèdes populaires ne regardent pas au delà du clocher de leur village. Ils localisent et particularisent tout, rapportent tout à la France, et dans la France à la Bretagne, et dans la Bretagne au petit coin de pays où ils vivent, aiment et meurent, sans presque soupçonner qu'on puisse vivre d'une autre vie. Ceux mêmes qui vont au loin courir les aventures ne perdent jamais de vue la petite patrie et y reviennent toujours. De là l'étonnement dédaigneux qu'inspirent à la plupart des Celtes les ambitieux et les faiseurs. Ils ne les comprennent même pas; ils sont tentés de les plaindre en les méprisant. Cette modestie aboutit quelquefois à l'effacement excessif, au renoncement; mais que de dévouements elle soutient! Quelles voluptés elle trouve dans le sacrifice! Il y a dans les contes bretons tout un cycle du « fidèle serviteur », où la fidélité va jusqu'à l'héroïsme. Il y en a un autre dont les héros sont les tout petits de la famille, les faibles, les infirmes. Oui, c'est la faiblesse qui est ici glorifiée; c'est à la faiblesse qu'appartient la victoire; c'est l'esprit qui lutte contre la matière et en triomphe. La force même et la vaillance sont toujours enveloppées de tendresse; pas d'heureux aventurier qui n'ait hâte d'associer ses vieux parents à son bonheur; pas de misérable qui ne se dévoue à de plus misérables que lui; pas de victime qui, pouvant punir, ne sache pardonner; pas d'exploit qui n'ait l'amour, sinon comme but, au moins comme récompense.

Et cet amour, sauf les exceptions signalées, a du sérieux autant que de la délicatesse. Il est aussi chevaleresque, au fond, que dans les romans celtiques de la Table Ronde; mais, étant moins aristocratique, il est

oins quintessencié. Ce sont des enfants du peuple qui aiment et qui le disent ou le chantent. Si leur gaieté est peu raffinée, leur amour est sincère, parfois un peu trop pressé, presque jamais brutalement oppressif. Il conquiert, il ne s'impose pas. Tous ne ressemblent pas, sans doute, à cet amoureux qui passe en nocturne nuits, sous la pluie et le vent, près du seuil de celle qu'il aime. Mais tout jeune homme qui se respecte à son amie, sa « douce », comme disent les Bretons : « Il avait une maîtresse, comme tout jeune homme de son âge doit en avoir. » Une locution proverbiale, souvent répétée, est celle-ci : « Mieux vaut mourir plein la main qu'or et argent plein le four. » Voilà donc un idéal, enfin : c'est la femme, « souveraine mystique qui trône dans le cœur des Celtes ». Je ne sais si M. Renan n'a pas un peu exagéré cette souveraineté, qui me semble inséparable de la pureté virginale et s'évanouit peut-être avec elle; mais, enfin, elle sait aimer, et c'est beaucoup.

Résignation, désintéressement, bonté, tendresse, ce sont là des vertus presque féminines et négatives; elles n'excluent pas les vertus positives et viriles. Je ne sais aucun sentiment qui soit plus propre à cette race que le sentiment énergique de la dignité personnelle. Cette résignation n'est pas lâcheté; ce désintéressement n'est pas abdication de l'indépendance intérieure; cette bonté, cette modestie n'ont rien de commun avec la complaisance obséquieuse ou l'humilité qui se prosterne. Les vrais Celtes ne sont peut-être pas nés pour être des diplomates; à coup sûr, ils n'ont jamais senti aucune vocation pour le métier de valets. Chacun d'eux a, sans le vouloir,

De ces brusques fiertés, de ces hauteurs de ton
Que lui transmit son père avec le sang breton.

Leur indépendance peut sembler âpre; leur sincérité, maladroite; leur dignité, raide. Mais ils ne paraissent pas se soucier beaucoup du succès : l'acheter au prix d'un mensonge ou d'une bassesse, c'est, à leurs yeux, le payer trop cher. Me voici donc réconcilié avec les Celtes de Michelet; mais ne me suis-je pas réconcilié du même coup avec les Celtes de M. Renan? De telles qualités, douces ou fortes, s'impliquent-elles pas un certain manque de sens pratique? Ce n'est pas avec ces armes que, dans la bataille de la vie, on fait sa trouée. Le monde est aux bruyants et aux retors; il n'est pas aux silencieux et aux naïfs. Mais la naïveté du Celte, à la fois ingénue et ingénieuse, faite de sincérité et de malice, porte en elle-même son dédommagement : s'il n'agit pas assez, il observe beaucoup, et le plaisir de l'observation est divin, pourvu qu'on ne prenne pas trop au sérieux la comédie humaine, et qu'on sourie sans s'indigner.

**

Si j'étais embarrassé pour définir le vrai Celte, il me semble que l'auteur de ces deux grands recueils, et de

tant d'autres, m'en fournirait un bien vivant exemplaire. Quand, il y a trois ans, le ministre de l'Instruction publique, M. Fallières, décora M. Luzel, il n'y eut qu'un cri parmi les reporters de la presse parisienne : « Qui ça, Luzel? » M. Renan, dont il est l'ami, aurait pu les éclairer, et voici à peu près ce qu'il leur aurait dit, mais pas, hélas ! comme il le leur aurait dit :

M. Luzel, c'est un savant et c'est un homme. Né en 1821, il a soixante et onze ans : cette vie déjà longue a été consacrée presque tout entière à la Bretagne et à la science. Sa jeunesse s'est développée sous une double influence : celle de la nature, celle de l'érudition. Il semble difficile que l'influence de l'érudition puisse ne pas gêner celle de la nature ; c'est ce qui arriva pourtant : très cultivé d'esprit, il resta toujours simple de cœur. Son oncle, le Huërou, l'auteur des *Institutions mérovingiennes et carlovingiennes*, professeur à la Faculté de Rennes, lui fit achever sous ses yeux des études à peine ébauchées dans la liberté des champs. Mais cette vie libre d'autrefois avait marqué son âme d'une empreinte ineffaçable. Pendant les longues veillées du manoir natal de Keramborn, où son père, garde d'honneur de Napoléon I^{er}, était revenu pour exploiter lui-même ses terres, que de chants gais ou tristes avaient ému sa jeune sensibilité ! que de contes merveilleux avaient ouvert devant sa jeune imagination les terres vagues du rêve ! Sa destinée est fixée désormais : elle lui a été révélée par ces conteurs et chanteurs populaires, domestiques du manoir, laboureurs, hôtes de passage, mendians toujours accueillis en frères. L'âme, épique et mélancolique tour à tour, de la Bretagne, cette âme qu'il se donnera pour tâche d'approfondir, a passé en lui.

Cependant, il n'est pas riche, étant le second de dix enfants. Il faut vivre. D'abord, il songe à la médecine, qu'il étudie à Brest et à Paris; puis, il se tourne vers le professorat, pour lequel il est plus fait : un de ses anciens élèves a peut-être le droit de lui rendre ce témoignage. Mais il s'éloigne le moins qu'il peut de sa chère Bretagne : sur quatre collègues où il professe, Dinan, Pontoise, Quimper, Lorient, un seul n'est pas breton. Il est patient, et attend jusqu'à l'âge mûr pour faire part au public de travaux poursuivis avec une infatigable persévérance. C'est par l'étude des mystères qu'il débute : la publication du *Mystère de sainte Tryphine* appelle sur lui l'attention de l'État; chargé d'une mission pour recueillir les manuscrits des vieux mystères, il en dépose une cinquantaine à la Bibliothèque nationale. En courant les chemins de Bretagne, le bâton à la main, il rime en breton ou en français ses impressions et ses souvenirs : un recueil de ces pièces personnelles, *Toujours Breton*, est si sincère d'accent qu'il vaut au modeste professeur les éloges de Sainte-Beuve. Mais la grande œuvre, c'était la réunion et la publication des chants populaires : en 1868, en 1874, en 1890, paraissent quatre gros volumes

de chants épiques ou lyriques. Cet immense travail n'est terminé que d'hier. Deux prix de l'Académie française, un prix de l'Académie des inscriptions en ont été la récompense.

Pour fonder la vraie critique des traditions populaires en Bretagne, il a dû, lui, chétif, faire justice des recueils faux de M. de La Villemarqué, membre de l'Institut; il a publié son mémoire hardi et irréfutable *De l'authenticité du « Barzaz Breiz »*. Aussitôt, il est attaqué de toutes parts, calomnié dans la presse conservatrice, frappé même dans ses intérêts. Il quitte l'Université pour le journalisme, rédige un journal à Morlaix, puis accepte un poste de juge de paix, dans la Bretagne bretonnante naturellement, enfin se voit nommé archiviste du Finistère, par une dérogation aux règles contre laquelle personne ne protesta. Dans l'intervalle, il avait publié de nouveaux ouvrages, parmi lesquels, en 1887, les trois volumes des *Contes*. N'est-il pas vrai qu'il a droit au repos, ce Juif errant de la littérature bretonne?

Que reste-t-il de ce labeur si considérable? Des ruines, d'abord : c'est sur les ruines de l'œuvre de La Villemarqué que M. Luzel a bâti la sienne. A l'école de l'imagination fantaisiste, qui embellit, altère, invente, il a substitué l'école de la sincérité scientifique, qui constate et euregistre. Nulle prétention littéraire, nulle préoccupation de l'effet : la parole des illettrés nous arrive ici directe, vivante, toute chaude, pour ainsi dire, et ces illettrés sont à mille lieues de se douter qu'ils seront édités chez Bouillon ou Maisonneuve. D'autre part, le mouvement celtique s'est développé, toujours dans le même sens : à Paris, d'Arbois et Gaidoz le dirigent; à Rennes, Loth, un autre Luzel pour l'érudition et le caractère; à Poitiers, Ernault; bien d'autres, un peu partout; tous savants incapables d'enjoliver la science. Aucun retour n'est possible à la méthode, ou plutôt à l'absence de méthode d'autrefois.

Mais chez M. Luzel, la science nous apparaît toute pénétrée de poésie. Et combien peu banale est cette poésie! En lisant ces contes et ces chansons, les contes surtout, on oublie souvent en quel temps et en quel pays on vit, car les contes mythologiques sont plus nombreux en Bretagne que partout ailleurs, et le paganisme et le christianisme s'y mêlent étrangement : le Soleil, le Vent, toutes les forces de la nature, le Père éternel, les sirènes, les satyres, les saints, la Vierge Marie, les fées, les « chers animaux du bon Dieu », toujours alliés de l'homme, redevenant hommes eux-mêmes, avec la même facilité que l'homme redevient animal, la métépsychose et le péché originel, le paradis conquis par la vertu militante, et l'irresponsabilité de l'être humain, plutôt victime que coupable, plutôt à plaindre qu'à punir; par-dessus tout, éclairant et écrasant tout, la nature indifférente et oppressive, quel pêle-mêle! Qu'un philosophe ne se risque pas dans ce chaos : il y sentirait son « moi » menacé,

bientôt annihilé. Que nos critiques néo-chrétiens n'y aillent pas chercher des inspirations ni des exemples : ils s'y heurteraient au naturalisme et au panthéisme le moins déguisés. Que les positivistes s'en détournent : le cycle des voyages à la recherche du Soleil ou de la Princesse aux cheveux d'or, qu'est-ce autre chose qu'un recueil d'hymnes en prose à l'idéal? Et nous voici ramenés, encore et toujours, à l'idéal. C'était bien la peine de railler l'idéalisme de M. Renan!

FÉLIX HÉMON.

LE BAPTÈME DE JÉSUS

Un nouvel évangéliste.

Êtes-vous des néo-chrétiens? Acceptez-vous la loi du nouvel Évangile? Le nouvel Évangile est en préparation. Il ne s'agit point des récits apocryphes qu'ont réunis Voltaire et M. Catulle Mendès. Les néo-chrétiens ont assez peu d'estime pour l'auteur de *Candido* et ils forment des ligues contre l'auteur de *Lesbia*. Ils se réclameraient plutôt des bons Joachimites du XIII^e siècle, qui annonçaient l'apparition d'un troisième Testament si parfait et si clair que sa splendeur devait effacer les deux autres : « Le premier Testament a porté des orties et le second des roses ; le troisième éclora des lis. » Ainsi pensaient les doux songeurs qui suivaient Joachim de Flore. Ils voyaient mille signes avant-coureurs de leur Messie. Les éclipses du nom chrétien, les défaites des infidèles, les conciles, les hérésies, les criminels, les saints les confirmaient également dans leur pieuse rêverie. L'oreille contre terre, ils entendaient les lis pousser. Ni Joachim ni ses disciples ne virent s'élever ces mystiques fleurs, et ils en eurent seulement le songe et le parfum. Ce fut assez pour que leur foi résistât à la déception. Par toute l'Italie et la chrétienté, changeant de nom selon les lieux et selon les époques, ils espèrent la venue du céleste consolateur. Ils ne se lassaient point d'attendre que les nues s'entr'ouvrirent et qu'il plût, au milieu des airs, la colombe du Paraclet.

Aujourd'hui, leurs symboles semblent un peu naïfs : mais leur pensée subsiste et l'on continue à prédire l'avènement du pur Esprit. Ce sera pour la fin de ce siècle ou le début de l'autre. De grands présages montrent, au ciel et sur la terre, que l'heure va sonner. Les machines à vapeur se compliquent et les emplois de l'électricité se multiplient; le socialisme fait des progrès; le continent noir se dévoile... Autant de points brillants et d'étoiles nouvelles où nos bons astrologues, dont quelques-uns sont mages, voient à l'œil nu l'Esprit qui vient. Il paraîtra : par lui, chaque homme jouira de « sa vérité », chacun la chérira de

toute son âme, chacun saura y préférer la « vérité d'autrui ». Il y aura autant de pensées divergentes que d'hommes différents, et tous les hommes concevront toutes les pensées tout ensemble. Le monde entier resplendira d'une immense foi polysymbolique... Ne disons pas que tout cela nous semble un peu contradictoire. C'est la grande espérance du monde moderne. De là doit découler l'économie d'une Jérusalem nouvelle. Le spectacle en sera très beau. Je supplie les dieux immortels de m'en faire voir le miracle. Il est vrai que mon cœur est rempli d'une folle curiosité.

C'est une passion condamnable. Elle vient d'être condamnée avec beaucoup d'esprit, dans un joli livret, plein d'élégance et plein de sens, que tout le monde a dans la main. L'auteur n'est autre que M. de Wyzewa. Je n'ai pas besoin de vous dire qui est M. Teodor de Wyzewa ni de vous peindre ce curieux si actif, si prompt, si agile qu'il en est presque universel. Il entend l'esthétique et la science économique. Il parle huit ou dix langues et voit chaque matin toutes les feuilles de l'Europe. Il a couru le monde. Il a tout regardé, tout lu, tout retenu. Il a fouillé bibliothèques, pinacothèques, muséums. Il discerne dans les tableaux qu'a retouchés Rubens chaque coup de pinceau du maître. Il nous traduirait les poèmes de M. Mallarmé.

Ayant écrit sur tout ce qu'il est permis de savoir, et comptant trente années à peine, M. de Wyzewa jette au feu tout cela; je dis à la flamme éternelle. Il parle avec un grand mépris du besoin de savoir. C'est, dit-il, le même besoin qui excite les vieilles femmes à écouter aux portes. Il souhaite que toute acquisition nouvelle lui soit épargnée désormais, et il conseille aux hommes d'éviter d'augmenter le fardeau qu'ils ont dans la tête. Car la science n'est rien de plus, à son gré, qu'une charge et qu'un embarras. « C'est, nous dit-il encore, comme si l'on avait déposé des tas de pierres dans ma chambre, de telle sorte que je n'eusse plus même la place pour me coucher. » De là vient qu'il témoigne une si grande horreur de ce triomphe des pensées tel que nous le promettent, chaque jour, les néo-chrétiens. Il se détourne avec ennui des disciples du pur Esprit, et la troisième Testament lui cause une telle amertume qu'il a écrit un commentaire enthousiaste du second. Il ne veut être que « chrétien ». Il met à nous le dire une coquetterie ardente et féroce.

Mais son outrage a fait qu'un grand nombre de bons chrétiens lui ont tourné le dos. Ces messieurs n'ont point supporté toutes les interprétations qu'il a données de l'Évangile, et il leur a paru qu'il était peu décent de rajourner de dix-neuf siècles le Rédempteur du monde : la grande autorité de M. Jean Béraud ne fait rien à l'affaire. M. de Wyzewa a pourtant respecté les traits essentiels de la divine image; et c'est trop peu de dire qu'il les a respectés : car, au sens le plus rigoureux et théologique, il les adore dans son cœur. Mais il a tenu à montrer un Jésus tout prochain et tout

familier, et il a médié quelques-unes de ses paroles en leur donnant un sens légèrement nouveau. C'est ainsi qu'il amène Notre-Seigneur Jésus à louer l'ignorance et la cécité de l'esprit. Cela n'est point dans l'Évangile et, quand M. de Wyzewa s'autorise du texte : *Heureux les pauvres d'esprit!* j'avoue qu'il fait un jeu de mots. Mais qui voudra prétendre qu'un jeu de mots, s'il est propre à guérir un peuple, n'ait pu entrer dans les desseins de la Providence? Pour moi, j'incline à croire ce calembour prémédié et même préparé par les voies éternelles. Afin qu'il fût loisible de le risquer un jour, de longues générations de séminaristes n'ont cessé d'appeler des « pauvres d'esprit » ceux que le Paraclét n'assistait point aux examens. Et qui sait si, en libellant son verset des béatitudes, saint Matthieu, qui était une sorte de bureaucrate, n'en a point souri finement?

*
**

« Ah! philosophie, jurisprudence et médecine, pour mon malheur!... » C'est un propos vieux comme Faust. L'effet de la science est de diminuer les autres plaisirs de la vie. Par bonheur, les savants furent longtemps en petit nombre. Mais par l'imprimerie, par la distribution croissante des « lumières », nous sommes aujourd'hui environnés de petits Faust. Tous ne se plaignent pas comme M. de Wyzewa, avec cette éloquence sourde et profonde, et quelques-uns s'enorgueillissent de leur mal. Mais le trouble est au fond de tous. Ils sont incertains de leur sort. Ils doutent des destins de leur société. Ils ont si peu la paix ou l'acquiescent à prix si vils qu'il est devenu mal séant de convenir qu'on la possède. Le langage courant prend en mauvaise part la profession de « satisfaits ». Les « mécontents » sont, en revanche, honorés, par définition, de notre sympathie.

M. de Wyzewa console et guérit tout ce monde par les enseignements « sceptiques » de Jésus. Que ce mot ne surprenne point. S'il ne se trouve pas à la lettre dans l'Écriture, la tradition n'est pas sans le justifier. Les premiers Pères de l'Église estimaient fort le Pyrrhonisme, et Pascal a fait de Montaigne un des deux remparts de la foi. Ce scepticisme religieux reparait aujourd'hui. Au seuil de son catholicisme, M. Barrès a mis un éloge du scepticisme, et voici, non loin de ma table, la deuxième édition française d'un curieux livre d'Edmund R. Clay où je lis que le scepticisme, en permettant « d'agir suivant le motif le plus faible » (je cite les paroles du traducteur, M. Burdeau), est la seule opinion qui puisse affranchir notre vie des liens de la nécessité. Et de là, M. Clay s'élève à toutes les vertus de l'esprit chrétien et de la discipline chrétienne : piété, détachement, charité et humilité... Mais M. de Wyzewa doit trouver Clay trop raisonneur. A quoi bon écouter un motif, fort ou faible? Cédonus simplement à l'instinct, selon l'exemple de Jésus.

**

Notre-Seigneur Jésus, selon M. de Wyzewa, ayant entendu résonner la plainte des créatures, est venu à Betharaba, où Jean prêche et baptise au milieu d'un grand concours de peuple. Ne voyant là que des cœurs simples et peu faits aux détours de la haute morale, il ne leur donne aucun précepte. Il se borne à les décharger pour quelques heures des tracas de la vie. Il les enchante avec de fines métaphores dont le souvenir les égaye, tandis qu'ils boivent et qu'ils mangent sous les palmiers près du ruisseau. Sa présence divine repousse loin de leur esprit tous leurs soins de Jérusalem. Ils respirent le doux printemps et ils forment des danses qu'ils prolongent toute la nuit. Ainsi sont-ils rendus à la paix du « bon sens » qui met le cœur à l'aise. Ils ne s'inquiètent plus de développer leur négoce ou d'expliquer les Écritures. C'est le premier degré du scepticisme et du bonheur.

Le jour suivant, Jésus fait la rencontre d'un certain philosophe nommé Pompilius Ruben. Pompilius partage quelques-unes des théories joachimites qui sont en honneur aujourd'hui. Il a des opinions sans fondement, qu'il préconise. Il enseigne d'autorité la philosophie orgueilleuse de la Critique : ayant critiqué tout, cette philosophie revient finalement sur elle et se perce à son tour. Sachant le mécanisme des convictions, il lui est impossible de croire ; instruite au procédé psychologique de l'action, elle n'est plus tentée d'agir. Mais, la foi et l'action étant deux choses saines et dont vivent les hommes, la Critique s'attache à nous conserver ces vertus dont elle a supprimé, un par un, tous les fondements. En dernière analyse, elle ne pense pas que cela soit possible ; elle ose pourtant l'affirmer. Pompilius a peur, comme ses confrères, de la sincérité. Ce professeur est hypocrite. Il vante l'action pour l'action et la foi pour la foi, et il y mêle des sourires. Il loue Jésus et ne se peut défendre de le taquiner. Au départ, il s'engage à le proposer en exemple aux étudiants de l'Université de Jérusalem.

Ainsi parla Pompilius, le Prince des Professeurs. Notre-Seigneur Jésus était humble et doux. Personne ne lui avait parlé sans obtenir une réponse. Les pharisiens l'avaient interrogé afin de le compromettre ; il le savait et il répondait à leurs questions. Mais il ne dit pas un mot à Pompilius. Peut-être n'avait-il trouvé rien à répondre à ses assertions, peut-être son tou protecteur l'avait-il froissé. Il releva seulement sur lui ses grands yeux qu'il avait tenus baissés tout le temps du discours, et il le regarda de la tête aux pieds. Puis il secoua la poussière de ses sandales et s'éloigna vers la route.

La Critique voit juste et, comme l'a marqué Pascal, le Pyrrhonisme est bien le vrai. Mais le Critique et le Pyrrhonien véritable se gardent d'affirmer cela. Ils se

taisent et passent dédaigneusement leur chemin, et, sans plus raisonner, satisfont aux penchants divers qu'ils sentent s'agiter en eux. Or l'instinct de l'Agneau de Dieu était de soulager la misère du monde. Il ne voulait qu'être docile aux désirs de toutes les sortes qui s'exprimaient autour de lui. Aussi recevait-il, en échange de sa magnifique bonté, d'étranges signes d'allégresse. Sur son chemin, les fleurs étaient plus odorantes, l'air plus léger, les yeux des animaux et des petites filles plus doucement ouverts à tout. « Au moment où il passait devant un péage, la femme du péager sortit de la maison et lui offrit une drachme ; Jésus prit la drachme, car il prenait tout ce qu'on lui offrait, et justement il aperçut un voleur qui guettait les voitures au bord de la route ; il lui donna la drachme et continua son chemin. » La femme et le voleur suivaient, en effet, tous les deux, pleins d'innocence, leur nature. Et Jésus contentait l'épervier après la colombe. Mais voici que s'offrit un spectacle moins naturel : « Sur un lit de pierres et les jambes repliées, » il vit un homme singulier. La barbe rouge, les cheveux noirs avec « un grand nez mélancolique et deux énormes yeux verts où brillait en permanence un sourire mystérieux », cet homme se tenait silencieux et immobile : il semblait destiné à l'ataraxie éternelle. Cependant, il conta son histoire à Jésus.

Valérius Slavus était son nom. Il était né chez les Sarmates, au bord d'un grand fleuve glacé. Mais l'immense distance qu'il lui avait fallu franchir avant d'aborder en Judée n'empêchait point qu'il n'eût une âme assez peu différente de celle de Jésus. Il était, lui aussi, dévoré d'un profond amour : « J'étais né pour aimer. J'aurais tout sacrifié pour trouver une maîtresse ou un ami sur qui je pusse déverser à mon aise l'océan de tendresse qui coulait en moi. » Mais les amis étaient obtus et ne comprenaient rien. Et les maîtresses blondes avaient l'inexpiable tort de n'être point brunes en même temps ; les brunes s'obstinaient à ne pas être blondes. D'autres joignaient à ce défaut, de ne point s'élever à la perfection des déesses. Il baillait auprès d'elles et, loin d'elles, souffrait, l'océan de tendresse ne cessant de couler et de l'oppresser... Tout ce récit du Sarmate est fort beau. Jésus, à chaque mot, reconnaissait le mal dont il était atteint. Assurément, Slavus, resté chez les Barbares, n'eût point cessé de vivre, de languir, de souffrir et de pratiquer, à sa gloire, une sorte d'imitation obscure de Jésus. Mais le malheur voulut qu'amené, de bonne heure, à Rome et à Athènes, instruit aux lettres, il fût le sophiste Platon, de qui il apprit que les choses les plus certaines n'ont point d'existence sans nous et ne sont que nos propres rêves. Cette lecture fit que Slavus délaissa le monde pour la solitude ; et, là, il s'adonna à procréer de beaux mensonges et des fictions brillantes dont il trompait ses fains d'amour.

« Oui, vois-tu, je suis roi de la terre, » dit-il à Jésus,

« je suis Dieu! Le temps n'existe plus pour moi... seul j'existe. » Les plaisirs de jadis le laissaient las et inquiet; mais, à présent, il les achève et il les parfait à son gré. Son imagination lui donne des amis fidèles et des maîtresses accomplies, dès qu'il en forme le souhait. Il est heureux. Pourtant le seul toucher de la main de Jésus, qu'il a tenue pendant une partie de son récit, lui semble, dit-il, préférable à ses rêveries les plus douces. Il entreprend de retenir près de lui cette volupté : « Reste avec moi, délivre-toi de tes chaînes, sois Dieu, mon divin ami. *Ferme tes oreilles à cette plainte des créatures qui n'existent pas.* » Mais ces mots ont trahi, aux oreilles de Jésus-Christ, quel personnage lui parlait, et c'est à ce moment, selon M. de Wyzewa, que la voix cria au désert :

« Arrière, Satan! Il t'écrit que tu ne dois pas tenter le Seigneur ton Dieu. »

Le sceptique complet doit, en effet, tenir dans une horreur sacrée tout cet idéalisme subjectif, qui est le dernier effort du dogmatisme. Car cet effort tend à tuer en nous, pour nous confirmer dans le rêve, l'appel pressant, le cri vivant de la bonté. M. de Wyzewa n'a peut-être point tort de trouver cela satanique. Lucifer fut puni pour avoir pensé, comme Fichte, que voir Dieu c'est égaliser Dieu. Toutefois, le raisonnement de Fichte et de Satan semble, en logique, irréprochable, et nul ne l'a bien réfuté. Mais le sceptique se défait du raisonnement et de la logique. Il le faut bien. Jésus ayant triomphé de ces deux prestiges tentateurs s'enfonça plus avant dans la solitude, et il marcha dès lors dans la seule voie de l'amour. Il disait :

« La raison vous commande de renoncer au monde pour vous retirer en vous-même. Mais le cœur vous ordonne de sortir de vous-même pour prendre une part aux souffrances d'autrui. Il n'y a pas d'autre devoir et il n'y a pas non plus d'autre joie... Démentez-vous d'une partie de vous-même en faveur d'une créature que vous verrez au-dessous de vous; souffrez de la faim avec un chien affamé; quand une femme vous déplaît et que vous lui plaisez, sacrifiez votre déplaisir pour lui procurer du plaisir. » Et, sans doute, *vice versa*.

Car le plaisir particulier des hommes et des femmes n'importe aucunement, ni leur intérêt, ni davantage leur personne. Il n'est de vrai que l'élan brusque et le cri spontané des cœurs. Tel est le quatrième et dernier degré du scepticisme de Jésus.

On peut être surpris qu'il n'y en ait point un autre au-dessus. M. de Wyzewa s'est cru forcé d'en rester là. Je ne lui en fais point un reproche, et j'entends assez bien sa réponse à qui regretterait que son héros divin ne nous fût point montré dans un cinquième état, couvert de sueur et de larmes sous les nocturnes oliviers et goûtant à genoux, près de la coupe des douleurs, la lassitude de l'amour avec l'ardente volupté du souhait de la mort... M. de Wyzewa dirait que l'hy-

pothèse n'est seulement point concevable. L'intelligence supprimée, dans l'état de grâce parfaite, il est tout à fait impossible que son Jésus fasse le moindre retour sur soi-même, encore moins qu'il soit touché par la faiblesse et par l'ennui. Il a secoué sa personne, son *moi*, comme un haillon. Le calice infini l'enivre, et si, comme dans le poème d'Alfred de Vigny, Dieu le Père s'obstine au fond de son ciel ténébreux,

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,

le fils de l'Homme n'en pourra recevoir aucun trouble. En un cri d'amour plus profond, il dressera sur ce Dieu morne la croix du Dieu vivant.

**

Voilà qui est parfait et qui répond à tout, tant que M. de Wyzewa ne sort point de la parabole. Appuyé sur les Évangiles, dont il retient ce qu'il lui plaît et répudie le reste, il lui est bien commode de parler aux difficultés. Mais il y a une morale dans ce conte chrétien et, si je peux ainsi parler, une thèse laïque. J'aimerais de la discuter laïquement et d'après les paroles mêmes de la préface, qui est écrite et conçue dans un esprit d'agnosticisme sans mélange. M. de Wyzewa, qui, dans l'exposition de la morale, tient à la pure orthodoxie, ne se soucie guère du dogme : ce chrétien paraît s'être limité à la terre et à ce monde des vivants. Nulle trace, en dépit des mots dont il se sert, de foi théologique ni d'un espoir métaphysique. Voici cette préface :

Si nous devons, comme nous l'ordonne Notre-Seigneur Jésus-Christ, arracher l'œil droit, couper la main droite qui nous font tomber dans le péché, nous devons nous efforcer surtout de détruire en nous l'intelligence, cette solidisant faculté de savoir et de penser : car toute science est vaine, toute pensée est vaine, et c'est d'elle que naît toute la souffrance qui est dans le monde.

La science produit le désir, qui produit la lutte, qui produit la souffrance.

La pensée produit la notion de la personnalité, qui produit l'égoïsme, qui produit la souffrance.

Et sous l'intelligence, il y a la bonté et l'amour qui fleuriront en fleurs immortelles, si l'on déracine la mauveuse herbe qui les empêche de fleurir.

Que vous semble de ce morceau? C'est le programme des destructions nécessaires. M. de Wyzewa ne s'est jamais montré plus éloquent ni plus vivant qu'à cet endroit. Ces lignes nous livrent son âme. Elles témoignent bien que la vue de tant de ruines futures lui donne un farouche plaisir. On me dit que M. de Wyzewa, de race slave, est bien resté le congénère d'Attila et de Tolstoï. Ce Mongol n'a pas pu se romaniser. Il ne le crié point dans les rues; il ne va pas se costumer en pasteur touranien ni fraterniser avec les

tribus des romanichels, et il montre partout le goût de la beauté décente. Mais l'instinct est plus fort, le désir de rêver au milieu des débris. Qu'il vous souvienne de ses belles études sur Nietzsche, où il nous montrait Nietzsche plus nihiliste que nature! Affirmer ne lui donne que peu de joie, au lieu que sa délectation parfaite est de nier. Il nie la pensée, la science, la société. S'il oublie de nier l'amour, c'est qu'il le tient pour le plus magnifique agent de corruption et de mort. De l'amour procède, en effet, toute révolution, toute rébellion d'individus, toute anarchie. Il perd les hommes et les cités. Et les majestueuses constructions de l'esprit ne sauraient tarder de crouler aux premiers rires de ce dieu sanglant et pleurant. Assurément, l'amour mérite que « les âmes lasses de penser et de savoir » espèrent un moment en lui.

Pourtant, qu'elles se gardent d'une confiance imprudente. Celui qui renverse les temples se flatte aussi de les reconstruire en trois jours. Ce ferment de discordance sait à merveille organiser. La Diotime du *Banquet* nous a décrit l'amour « hardi, persévérant, chasseur habile, toujours machinant quelque artifice, désireux de savoir et apprenant avec facilité, philosophe sans cesse, enchanteur, magicien, sophiste ». Et je crois bien que cette femme de Mantinée n'abusait point Socrate. Oui, et notre conteur y devrait réfléchir, l'amour est un dieu très fécond. Ses massacres ne sont peut-être qu'un moyen d'exciter l'éternelle nature à enfanter sans cesse les sciences, les arts, tout ce qui fait vivre et mourir. Je ne sais pas s'il faut tenir pour des biens ou des maux l'idéalisme subjectif et le criticisme transcendantal : mais s'il plaît à l'amour de nous les enlever, comptez bien qu'il saura nous rendre sous des formes nouvelles ces deux philosophies. Et, pour ma part, je n'ai vu aucun philosophe qui fût plus infecté de subjectivisme qu'Énée et Didon dans la grotte, ou Daphnis et Chloé dans le ruisseau des nymphes. Créer à deux un monde « toujours divers, toujours nouveau », cela me semble assez ingénieux labeur de tous les fidèles d'Amour.

Mais le conteur chrétien nous confie à l'amour pour nous retirer de la peine. C'est ce que je comprends le moins aisément dans son livre. La peine est la pensée, croit-il. Hé! faut-il lui apprendre qu'il y a des peines d'amour? L'amour qui se déguise en philosophie et en sophiste et produit la pensée qu'il produit la souffrance; l'amour habile à faire naître le désir, la notion de la vie personnelle, le sens du moi, l'esprit de lutte, toutes choses qui sont des graines de douleur; cet amour sait aussi nous faire souffrir sans avoir à vêtir tant de masques et de costumes. Il lui suffit d'être lui-même et de venir en nous pour que s'éloigne toute paix. A le bien voir, il est l'ennemi même du bonheur, et c'est peut-être une horrible perversité qui veut que nous aimions d'aimer. Nous devrions fuir comme une peste ce dieu scélérat que M. Teodor de Wyzewa loue sans

cesse aux dépens du savoir et de la pensée. Sans être entièrement innocente de nos malheurs, la divine Psyché me semble moins criminelle que son époux, car elle est moins changeante et elle excelle à consoler ceux que l'amour cruel, dans sa course aveugle, a blessés.

**

Pour moi, qui ne me plais qu'à méditer des harmonies, il m'ennuie d'assister à des négations si entières, M. de Wyzewa me démembrer mon univers et je n'en vois pas le profit. Les choses sont assez pauvres comme elles sont. Je me figure volontiers que l'Amour et Psyché, se partageant le monde, nous l'ont rendu presque habitable. Ces deux divinités peuvent alterner dans nos cœurs. Si toutes deux sont propres à causer des maux infinis, l'une, indifféremment, guérit les plaies venues de l'autre. Aimer enflamme et renouvelle : connaître endort et pacifie. Ces deux effets ont leur bonté. M. de Wyzewa refuse d'en admettre plus d'un. Il prescrit bien à Faust, fatigué des laboratoires, le sourire et les yeux en fleur de sa Gretchen. Mais qu'est-ce qu'il dirait, par exemple, au roi Balthazar? Je crois qu'il laisserait Balthazar se morfondre dans ses ennuis d'amour. Balthazar est ce roi du pays d'Éthiopie dont Anatole France nous a divinement raconté l'aventure. Dans l'espoir d'oublier la reine de Saba, la mensongère et voluptueuse Balkis, il s'était adonné à l'étude des astres. Balthazar répétait en observant le ciel des nuits : « Pendant que j'étudie l'astronomie, je ne songe ni à Balkis ni à quoi que ce soit au monde. Les sciences sont bienfaisantes, elles empêchent les hommes de penser... Sembobitis, redisait-il au plus fidèle de ses mages, Sembobitis, enseigne-moi les connaissances qui détruisent le sentiment chez les hommes et je t'élèverai en honneur parmi mon peuple. »

M. de Wyzewa n'aura point la ressource de ce roi nègre, s'il a jamais maille à partir avec le dur amour. Je forme le souhait que ce mauvais génie lui soit plein de clémence et de bénignité. Mais tout se peut, et il se peut que le conteur chrétien, qui traîna par la barbe et par les cheveux tant d'honnêtes docteurs, soit un jour obligé de se réfugier au sein de leurs sciences. Il verra, ce jour-là, qu'après tout il vaut mieux aller siffler les cours du mauvais professeur Pompilius Ruben et s'exalter pour des formules dénuées de solidité que se plaindre à Sembobitis d'une femme cruelle. Et il apercevra combien l'amour surpasse en horreur la pensée. Car celle-ci renferme au bout de ses royaumes une région tranquille, vide, muette, solitaire, où sont réservés les secrets « qui détruisent le sentiment ». Que ces secrets sont précieux! Et qu'ils sont riches d'espérance! L'amour n'offre rien de pareil, à moins d'aller jusqu'à la mort. Il est vrai qu'il y va parfois et qu'il est permis de tenir le trépas pour un grand asile. Mais M. Teodor de Wyzewa ne dit rien de

et là-dessus. Qu'en pense-t-il? Réverait-il d'un doux néant qui serait le cinquième degré de la sagesse et où nous mèneraient tous nos renoncements? Il me semble que, dans ce cas, les stations précédentes gagneraient à être brûlées. . . Ou si M. de Wyzewa reviendrait à l'idée d'une récompense céleste? Il faut qu'il se décide entre Bouddha et Jésus-Christ. La théorie qu'il donne de la vie heureuse est fort belle; elle sera complète quand il y aura joint, en forme d'appendice, un traité de la bonne mort.

CHARLES MAURRAS.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Métromanie et le Mercure galant.*

A défaut d'un intérêt bien vif et d'un plaisir sans mélange, *la Métromanie* nous a au moins donné un exemple assez instructif. Rien, plus que la comédie de Piron, ne peut nous montrer ce qu'est le théâtre de second ordre, par quoi, en dépit du style le plus vif, le plus alerte et le plus franc, il diffère du théâtre de premier ordre, de notre théâtre classique.

Le ridicule qui sert de thème à Piron, Molière s'y était déjà attaqué; voyez, dès l'abord, de quelle manière différente. Dans *les Femmes savantes*, Molière bafoue, si je puis dire, une fausse direction donnée à la vie; il nous montre la femme, la mère, négligant le soin de son ménage, l'éducation et l'intérêt de ses enfants, en vue d'un idéal fait de ridicule et de snobisme, si le mot ne vous paraît pas un anachronisme. La superstition de la science, de ce qu'on appelait science au xvii^e siècle, et ses dangers, quand on l'adore sans la comprendre, voilà le sujet de la comédie de Molière. Que Trissotin et Vadius soient un peu grotesques et (l'un du moins) méprisables, il l'a voulu pour que le ridicule de Philaminte apparût dans son plein. Au fond, et quoique Henriette soit la plus aimable et la plus vivante des jeunes filles de Molière, peu nous importe qu'elle épouse ou non son Clitandre; ou plutôt, si nous sonhaitons ce mariage, c'est qu'il est en quelque sorte symbolique, et qu'il signifie le triomphe de la saine raison sur la prétentieuse Délite de Philaminte. Il s'agit ici des droits et des devoirs de la femme; que Molière, en les réduisant

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse,

les ait un peu étroitement limités, il est possible, et je l'admets. Tout ce que je veux dire, c'est que, par le génie de Molière, — et sans qu'il l'ait voulu, peut-être, — la question prend ici une importance capitale; les ridicules qu'il met en scène, il nous les montre de la façon la plus frappante, et aussi « ce qu'il y a dedans »

surtout en quoi ces ridicules déforment l'intelligence et le cœur de ses personnages, et enfin comment ils agissent sur la vie même de Bélise, de Philaminte et d'Armande, de Chrysale, d'Ariste, d'Henriette et de Clitandre.

Voyez maintenant *la Métromanie*. Ce ridicule capital et fondamental traité par Molière devient ici une manie, fort innocente en somme. Il n'est plus question d'une superstition assez puissante pour changer un caractère, mais d'un goût risible, non pour la « science », mais pour les vers, je ne dis même pas la poésie, chose assez indifférente au xvii^e siècle. Ce goût est à peine un ridicule, il n'est qu'une sorte de tic, presque sans influence sur la nature et les actions des personnages. Prenez M. de Francaleu, tel que Piron nous le montre au cours des cinq actes de sa pièce; pas un instant nous ne voyons en lui l'influence directe de sa manie; au moins peut-on dire que pour en faire un collectionneur de médailles ou d'insectes, il n'y aurait qu'à changer dans son rôle quelques rimes ou quelques mots; ce n'est pas un « homme savant », c'est tout bêtement un maniaque; rien ne le distingue des autres maniaques; et vous voyez déjà ce que la pièce y perd de force et de portée. On pourrait presque dire qu'il en est de même pour la marche générale de la comédie; la métromanie n'y joue qu'un rôle assez effacé: Lucile commence d'aimer Dorante le croyant l'auteur des vers qu'il lui adresse; mais c'est Dorante qu'elle aime et non le poète, et c'est Dorante qu'elle épouse. Figurez-vous Armande amoureuse de Trissotin, et apprenant que le *sonnet à la princesse Uranie, sur sa fièvre*, n'est pas de lui; j'imagine que le dénouement serait tout différent.

**

Un autre trait caractéristique du « théâtre de second ordre », c'est la complication de l'intrigue. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'admirable simplicité de tout notre théâtre classique. Un Clitandre et une Henriette, une Angélique et un Cléante, l'amour de deux jeunes gens combattu par l'égoïsme ou les préjugés des parents, c'est assez pour Molière. Quelque insignifiants que soient parfois ses amoureux et ses ingénues, leur passion lui suffit comme noyau central de sa pièce, comme moyen d'établir l'unité de l'intrigue. Autour de ces personnages presque immuables d'autres personnages se groupent, et c'est du jeu même de leurs caractères et de leurs passions que naît l'intérêt véritable de la comédie. Rien de ce qu'on appelle aujourd'hui l'habileté théâtrale, aucun épisode, sinon « les stratagèmes, les surprenants secours » grâce auxquels Molière amène ses dénouements. Des caractères, seulement des caractères, et c'est assez.

Ce n'est pas assez pour Piron, et vous en devinez la raison. Je ne sais, en vérité, comment je pourrais vous résumer brièvement *la Métromanie*: cela est laborieux et

inextricable. M. de Francaleu reçoit Damis sans savoir qui il est ; Damis croit que son correspondant du *Mercur* est une jeune et jolie Bretonne, et c'est M. de Francaleu. Lucile aime le poète qui lui envoie des vers ; ce n'est pas Dorante, et c'est cependant Dorante qu'elle aime. M. Baliveau, un instant, remplit la pièce, intervient pour créer une complication (la lettre de cachet pour Damis que Francaleu demande à Damis lui-même), et, lorsqu'il a disparu, la pièce en est au même point, à peu près, qu'avant sa venue. Puis c'est une série de scènes qui finissent par devenir agaçantes, entre Damis et Lucile, Damis et Lisette, Lisette et Lucile, scènes que Dorante n'entend qu'à demi et qu'il comprend toujours de travers : deux mots éclaircirait la situation, mais ces deux mots on se garde de les dire, et la pièce se traîne, et si elle finit, c'est qu'il faut bien finir, et quant à la situation respective des personnages, si l'on excepte Dorante et Lucile qui se sont résignés à se comprendre, elle est la même qu'au début du premier acte : Damis continue à faire des pièces en vers, et M. de Francaleu ajoutera quelques tragédies à celles qu'il a déjà « dans ses cartons »...

Quand un auteur en vient à compliquer si fort l'intrigue de ses pièces, c'est qu'il n'a pas grand'chose à dire. Cela est de tous les temps. Mais ce qu'il y a de charmant chez Piron, et ce qui fait que, si l'on n'écoute pas toujours sa pièce sans lassitude, on l'entend de moins sans agacement, c'est que cet homme excellent semble se rendre parfaitement compte de la valeur de son œuvre. Il n'entend nullement faire du grand art, il se réjouit et s'amuse de ses inventions sans s'en faire accroire sur leurs mérites, et jusque dans le décousu et le flottant de sa pièce, on trouve je ne sais quelle bonhomie souriante et modeste qui vous incline à l'indulgence. *La Métromanie* n'est qu'une comédie de second ordre ; mais si Piron n'a pas entendu faire plus, et s'il savait n'avoir pas fait mieux, on aurait mauvaise grâce à le lui reprocher. Mieux vaut goûter en paix certaines scènes bien venues et écouter les vers, souvent abstraction faite du sens. Ici, il n'y a guère qu'à admirer. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé langue meilleure et plus joyeusement alerte : elle vaut la langue de Regnard ; au point de vue de « la mélodie absolue », il y a des tirades vraiment incomparables.

La Métromanie n'est qu'honnêtement jouée à la Comédie-Française : j'ai grand'peur que nos comédiens ne perdent décidément le sens des pièces gaies. Si l'on excepte M. Berr, qui lance à merveille les tirades de Mondor, le reste de l'interprétation a quelque chose de lent et de lourd. Lent, M. Boucher, qui possède cependant la tradition des jeunes premiers classiques ; lourd, M. Garraud, qui garde en son ventre une partie du rôle de Francaleu ; lente encore, plus lente qu'il ne faudrait, M^{lle} Bertiny, et lourde, oh combien ! M^{lle} Lynnès. Je préfère ne pas parler de M. Dupont-Vernon ; le rôle

de Baliveau n'est guère bon : il a fait ce qu'il a pu pour le rendre exécration.

Puisque je suis en train de taquiner la Comédie-Française, je voudrais dire deux mots d'une représentation de *Il ne faut jurer de rien*, donnée cette semaine. Je ne sais à qui incombe le devoir de surveiller les répétitions du répertoire, je ne sais même pas si l'on a répété récemment la comédie de Musset, mais elle est jouée d'une manière qui fait peu d'honneur à la Comédie. Les acteurs font des cascades, ajoutent des membres de phrases de leur cru, en répètent d'autres, et vous devinez ce que devient ainsi la prose de Musset, d'un rythme si marqué et si pur. Je ne veux nommer personne, mais un exemple qui vous fera comprendre comment est jouée maintenant la pièce. Vous vous rappelez qu'au second acte, à l'observation de Cécile : « Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi, » le maître de danse répond : « Fi donc ! c'est une chose horrible. Tenez, voyez ; y a-t-il rien de plus simple ? Regardez-moi ; est-ce que je tombe ? Vous allez à droite, vous regardez à gauche ; vous allez à gauche, vous regardez à droite ; il n'y a rien de plus naturel. » Le comédien chargé de ce rôle estime sans doute que la réplique est d'une drôlerie insuffisante, car il la danse et la chante ; arrivé à : « Vous allez à droite... » il lève la jambe à l'instar de Nini-patte-en-l'air, et danse et chante (sur l'air *A la Monaco*) la fin de la phrase, comme Mascarille son impromptu. En vérité, cela est d'un joli goût, et d'un joli sens du théâtre.

En même temps que *la Métromanie*, on a remis à la scène *le Mercure galant*. La comédie de Boursault a, certes, encore moins de valeur que celle de Piron, mais elle est gaie, courte et franchement amusante, et je n'ai cette fois qu'à louer l'interprétation. Coquelin cadet est étourdissant de verve, Boucher un agréable Oronte, Berr un excellent Merlin, et M^{les} Kalb et Ludwig ont dit avec la volubilité nécessaire la fameuse scène des bavardes.

Je reprendrai samedi, et je finirai, — je l'espère ! — la série des *Reves de fin d'année*.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

En Sorbonne.

LA DISTRIBUTION DES PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL.

Excellente solennité que la distribution des prix du Concours général ! Une des mieux réglées de la vie officielle ; une de celles où l'on ne voit que des satisfaits ; où l'on aperçoit le moins les craquelures et les cre-

vasses de l'organisation présente ; une des plus réconfortantes pour les esprits que demain inquiète !

Vendredi, dès onze heures, les tribunes du grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne s'emplissent de spectateurs joyeux qui examinent, en jasant, l'hémicycle vide et l'estrade déserte.

L'estrade surtout, que surmonte la grandiose fresque de Puvis de Chavannes, fait l'objet des commentaires.

Au bord, on y admire une barrière de tabourets dorés supportant des piles de prix supplémentaires offerts par des associations encourageantes. En arrière, trois rangs de stalles de chêne, en forme de bain de siège, qui imposent, bien qu'innocées ; car à leurs coussins de velours rouge sont piquées des étiquettes indiquant la classe des destinataires : *Institut*, — *Ministres*, — *Directeurs*, — *Conseil supérieur* ; et, lognée à la main, on déchiffre les placards, on s'entre-désigne respectueusement les places où se poseront tout à l'heure tant de séants de marque.

Soudain, un brouhaha sympathique. Ce sont les premiers figurants qui entrent ; les professeurs des lycées à robe noire, tranchée d'une bande de soie jaune ou rouge, les proviseurs en tête, se distinguant par la double épitoge qui leur descend des épaules aux pieds et la large rosette claire qui s'épanouit au centre de leur abdomen.

Peu s'en faudrait qu'on ne les applaudît, tellement nous exaltent encore les déguisements administratifs. Mais les yeux se détournent aussitôt vers les Facultés qui pénètrent dans l'hémicycle, précédées par les massiers tenant à deux mains leurs scintillantes masses d'argent. Voilà des costumes, de la couleur au moins et du noir à peine ! Ceux des lettres en robes de satin safran ; ceux des sciences en satin grenat ; ceux du droit, vermillons ; ceux de la médecine, eramois. Autour de leurs toques des torsades d'or s'enroulent ; et les dames des tribunes émettent des appréciations :

— Moi, j'aime mieux les jaunes !

— Eh bien, et les rouges, dites donc qu'ils ne sont pas jolis !...

Un frémissement d'aise roule à travers l'assistance. Les habits verts de l'Institut sont accueillis d'une rumeur favorable. Les sombres inspecteurs d'Académie, à vaste épitoge violette, trouvent également des partisans. Les jeunes lauréats à tête ronde et rase, ou le crâne coupé d'une belle raie blanche, ont envahi les banquettes du centre. Tout le monde est là ; tout le monde, placé, casé.

Il n'y a plus qu'un professeur debout, qui se promène sur l'estrade, parcourt l'hémicycle des jambes et de l'œil. Il a une figure fine encadrée de barbe grise, une robe orangée de vétéran, aux tons déteints, un peu pâlis. Il consent à des poignées de main, décerne des sourires, accorde des regards. Recteurs, proviseurs, simples togés de noir, le contemplant comme fascinés.

Il donne des ordres aux huissiers, réprimande les massiers et parle avec les doyens. Il a l'air « chez lui », plus que chez lui, même. On dirait un suzerain s'assurant que le ban et l'arrière-ban de ses féaux sont au complet, en bon ordre, prêts à être présentés au maître.

On s'informe, dans les tribunes, on s'interroge.

Quel est ce personnage hors rang, à l'aspect dominant ?

C'est Son Éminence Jaune, c'est M. Lavisse !

*
**

Midi sonne. La fanfare de la garde républicaine entonne une marche triomphale ; et, débouchant d'une porte du fond, le cortège ministériel défile à contre-temps, avec cette brave gaucherie, dédaigneuse du rythme et de la majesté, qui est le propre de notre bonhomie contemporaine.

Au milieu du premier rang des baignoires de siège, M. Bourgeois s'installe en face d'une table rouge galonnée d'or ; et à sa droite, à sa gauche, derrière lui, il y a des ministres, des généraux, des officiers de marine, — de gros fonctionnaires aussi, dont le vilain habit noir décele mal la toute-puissance, tant vénérée des belles robes jaunes, violettes et cramoisies.

Puis on laisse courtoisement le temps à la fanfare de terminer ses chants d'allégresse ; et les discours commencent.

Celui dit « d'usage » tend de plus en plus à prendre une forme inusitée. Jadis on en confiait le soin à un professeur de lettres. L'an dernier, c'est un professeur de l'enseignement spécial qui l'a prononcé ; cette année, c'a été M. Seignette, un professeur d'histoire naturelle ; l'an prochain, ce sera probablement un professeur de gymnastique. Après cela, qu'on ne vienne pas nier le progrès, n'est-ce pas ?

Cependant, en dépit de ces heureuses innovations, M. Seignette ne s'est pas cru autorisé à violer la tradition qui commande à l'orateur désigné de célébrer avec un lyrisme exclusif la beauté de ce qu'il enseigne et il a vanté sa branche comme un tronc, comme un arbre, comme une futaie.

A vrai dire, M. Seignette ne pouvait guère se dispenser de cet enthousiasme. Grâce aux sciences naturelles, il s'est acquis en peu de temps une réputation universitaire, sinon universelle. Ses élèves, dans les concours, sont redoutés comme de petits Huns ; tous les prix et accessits reviennent aux subtils entomologistes et aux sagaces bactériologues qu'il forme. Parler autrement qu'il n'a fait eût été de l'ingratitude amère. Mais maintenant c'est tout réglé, semble-t-il ; depuis le discours de vendredi, M. Seignette et l'histoire naturelle sont quittes.

Jamais, en effet, avant d'avoir entendu ce panégyrique, je ne me serais douté du profit que présente

pour notre intelligence et notre philosophie la connaissance exacte des fonctions de la trachée ou des mœurs fripounes du pistil; jamais je n'aurais pensé qu'il convint d'accorder une si grande place, dans nos rêves d'art et dans nos songeries métaphysiques, aux mouvements péristaltiques de l'estomac ou aux contractions du capricieux duodénum. En un langage d'une honorable élégance, M. Seignette pourtant nous l'a très bien démontré; et quand, à l'appui de ses assertions, il a invoqué les exemples illustres de Léonard de Vinci, s'adonnant aux sciences naturelles, de Goethe même en pratiquant l'étude, je me suis empressé de joindre mes bravos à ceux de tous les jeunes Léonard et de tous les jeunes Goethe de l'hémicycle qui acclamaient avec ferveur ce rapprochement si juste à la fois et si flatteur.

*
**

M. Seignette s'arrête, se rassied, souriant radicalement. La parole appartient maintenant au ministre, à M. Bourgeois, un homme d'une quarantaine d'années, la barbe noire, la physionomie affable et résolue, — sur le devant du crâne, deux tenaces virgules de cheveux bruns s'opposant au triomphe complet d'une calvitie en voie d'achèvement. Il se lève, saisit des papiers, et d'un ton assuré il commence à lire.

De coutume, le discours du ministre bénéficie de tous les suffrages. Les professeurs l'applaudissent par esprit hiérarchique. Les enfants l'applaudissent par esprit de tumulte; et les parents, — les parents surtout, — l'applaudissent par esprit de gratitude. Ils se montrent toujours contents, ceux-là, comme les actionnaires privilégiés d'une société florissante. Ils vont toucher en la personne de leur progéniture des dividendes de gloire et d'honneur. Ils sont immanquablement disposés à trouver bons les considérants qui précèdent le payement final.

Cette année, toutefois, la tâche ministérielle présentait des difficultés particulières. C'était la troisième cérémonie de ce genre que présidait M. Bourgeois; et regorgé-t-il même d'aphorismes aptes à satisfaire l'élite du pays et l'espoir de la France, on pouvait conjecturer qu'après les avoir à deux reprises déjà harangués, il ne lui restait plus grand'chose à leur dire.

Vaines déductions que le succès du ministre n'a pas tardé à mettre à néant. Il fallait croire M. Bourgeois bien peu au courant des ressources de l'éloquence parlementaire pour supposer qu'il serait réduit au silence, faute d'idées à exprimer.

M. Bourgeois connaît, au contraire, à fond tous les tours de son métier, toutes les armes de l'arsenal oratoire, et il en a, précisément cette fois, choisi deux des plus puissantes dont les coups ont profondément frappé l'auditoire, j'entends : l'amour et la terreur.

Déclarer solennellement à l'Université sa flamme, ç'a d'abord été pour M. Bourgeois l'affaire de trois ou

quatre alinéas. Motiver cette déclaration par un portrait charmeur de la bien-aimée, propre à faire rougir de modestie les robes jaunes de l'amphithéâtre, cela lui a pris une dizaine de lignes encore.

Puis, quand il a senti sa mie bien allumée par ses propos incendiaires, à l'instar des anciens paladins il s'est mis en devoir d'accroître son amour en l'effrayant un peu, en évoquant devant ses jolis yeux l'image de périls imaginaires peut-être, — géants, mages, sorcières et nécromans, — contre lesquels il jurerait d'éternellement la défendre.

Convenons qu'à l'heure présente, ladite évocation était malaisée à accomplir. Malgré la sévère concurrence que font à nos écoles et lycées les établissements libres, jamais l'Université n'a vu des jours si brillants et si prospères. De nouvelles lois grandissent chaque année son pouvoir et son influence. Deux institutions privées ont tout récemment imploré pour subsister la charité de son appui. Les plus hautes dignités sont conférées à ses nourrissons. Il y avait donc une réelle audace à venir, dans les murs mêmes du somptueux palais qu'on lui a construit avec les deniers nationaux, affecter de la protéger contre des dangers écartés, des adversaires soumis; il y avait principalement une candeur ironique à plaider devant elle pour le droit d'enseignement, que, depuis un demi-siècle au moins, personne ne conteste plus à l'État.

C'est cependant en faveur de ce droit si gaillard et si valide que M. Bourgeois n'a pas hésité à batailler jusqu'à la fin de son discours; et la fiction formulée, vous devinez quels admirables mouvements elle a fournis au ministre. L'âme du général Foy semblait lui souffler des périodes; dans ses chauds développements retentissait comme le grondement lointain des fourgons des alliés; et si M^{re} Frayssinon eût été présent, je suis sûr qu'il n'aurait plus su où se mettre.

Merveilleux sophismes de la politique, divins subterfuges de l'éloquence, je ne saurais rendre les bravos enthousiastes qui vous interrompirent!

Mais ce que je suis encore moins capable de raconter, c'est le plaisir intime que j'éprouvais à voir cet homme jeune, dénué de titres, de diplômes, dompter, entraîner toute cette assemblée de professionnels, de savants, de chamarrés, de galonnés, rien qu'à l'aide de cette autorité que donnent l'expérience de la vie et la vigueur personnelle.

De temps en temps, il faut de semblables spectacles pour renforcer dans leur foi les adeptes si rares de l'individualisme.

*
**

Un galop du répertoire de l'hippodrome, exécuté par la fanfare; et l'on procède à la distribution des prix.

Déceptions graves pour beaucoup. Car les noms des élèves s'entendent à peine; seuls, les noms familiers

des lycées et collèges parviennent jusqu'à nous, bientôt étouffés, eux aussi, par les applaudissements qui partent successivement, en salves de peloton, des divers coins de l'hémicycle.

Ils ont déjà l'esprit de corps et l'esprit de suite, ces petits bonshommes; ils n'applaudissent que ceux de leur collège, ne se décident à une approbation générale que lorsqu'un lauréat érase leurs velléités séparatistes sous la multitude des prix qu'il remporte!

Je me penche sur la balustrade, je les contemple curieusement, les jeunes vainqueurs; non pas que la pensée de leur fortune future me préoccupe, mais parce que je songe aux théories imparfaites parmi lesquelles ils furent élevés.

Le succès, — le succès matériel, bruyant et public, — voilà ce que, pendant dix ans, on les a accoutumés à souhaiter par-dessus tout; le prix, la récompense, la couronne, voilà en vue de quoi on les a contraints à travailler.

Ensuite, au sortir du lycée, les mêmes conceptions les guideront, les mêmes mobiles. La vie leur apparaît comme un mât de cocagne, avec, en haut, des honneurs, des avantages à dérocher, en bas des fanfares qui jouent, une foule qui siffle ou fait ovation.

Et s'ils glissent, s'ils tombent, quel refuge aura-t-on préparé, quel asile, quelle consolation pour leurs pauvres âmes élopées et vaniteuses qui ne savent trouver la joie que dans les applaudissements d'autrui?

— Tenez, monsieur, le tour du mien arrive!

C'est ma voisine, une dame vêtue de noir, l'air d'une veuve, qui m'interpelle.

Dès que les potaches sont entrés, elle s'est hâtée de désigner « le sien » à l'entourage. Elle se démenait, toussait, agitait son mouchoir afin que son fils l'aperçût, la reconnût. Comme il ne la voyait pas, elle l'appelait doucement, ainsi qu'un poupon: « Mais regarde-moi! regarde-moi donc!» Pour attirer l'attention de l'enfant, elle avait des regards qui voulaient, des regards passionnés, des regards d'amante. Ce qu'il y a de plus charmant, de plus pur en somme dans la cérémonie, que toutes ces tendresses de mères tendues vers les petits de l'hémicycle!

La *Marseillaise* écoutée debout par toute l'assistance, un roulement de tambour annonçant le départ du ministre. On sort; c'est fini.

Au retour, ma voiture dépasse celle de M. Bourgeois. Il cause gaiement avec ses compagnons de landau, s'abandonne à la plus franche hilarité. De quoi rit-il donc? Serait-ce des dangers que l'Université court?

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA « REVUE BLEUE » ET LE SOCIALISME ALLEMAND.

Très involontairement et sans penser à mal, la *Revue bleue* vient d'être l'occasion d'un nouveau schisme, ou peut-être même de deux, dans le parti socialiste allemand.

Mais reprenons les faits d'un peu plus haut. Il y a déjà deux ans que MM. Bebel et Liebknecht, ennuyés de voir l'importance que prenait à côté d'eux, dans la direction du parti, leur collègue plus jeune, M. de Vollmar, avaient songé aux moyens de lui jouer quelqu'un de leurs tours familiers. M. de Vollmar ayant dit, dans une réunion publique, qu'il y avait lieu, pour le parti socialiste, à mettre en demeure le gouvernement d'exécuter certaines réformes immédiates en faveur des ouvriers, cette innocente déclaration fut traitée d'hérésie par les journaux officiels du parti; et l'on se promit d'excommunier M. de Vollmar au prochain Congrès, et de le mettre en interdit, comme on avait fait pour tant d'autres avant lui. Mais M. de Vollmar résista. Il se défendit lui-même, au Congrès d'Erfurt, l'automne dernier, devant une assemblée qui d'avance lui était hostile, et il obtint raison, et MM. Bebel et Liebknecht durent lui rouvrir les bras.

Depuis lors, tandis que deux collègues perdaient tous les jours un peu de leur influence, en butte aux réclamations et aux reproches de leurs anciens partisans, M. de Vollmar continuait à affirmer ses principes et à réclamer la réalisation de réformes socialistes. C'est lui qui, pendant la session dernière du Reichstag, a été le grand orateur du parti: en deux occasions essentielles il a parlé, et ses discours ont eu pour effet de faire repousser les projets officiels qu'il combattait.

Et les choses allaient ainsi lorsque, il y a un mois, le moniteur en titre du socialisme, le *Vorwärt*, a révélé à ses lecteurs que M. de Vollmar avait définitivement cessé d'appartenir au parti. Pourquoi? Parce qu'il avait publié un article dans un organe français et « bourgeois », la *Revue bleue*. C'était en vérité la seule raison. Le *Vorwärt* ajoutait bien que l'article de M. de Vollmar dénotait une sympathie impardonnable pour le socialisme d'État; mais, outre que ce mot n'a aucun sens, nos lecteurs se rappellent que les déclarations théoriques que contenait l'article de M. de Vollmar n'avaient absolument rien de contraire aux doctrines du socialisme le plus orthodoxe.

Nos lecteurs se rappellent aussi que cet article était une lettre, adressée à M. Boyer d'Agen, qui avait demandé l'opinion de M. de Vollmar sur M. de Bismarck et l'empereur Guillaume II. N'importe: la *Revue bleue* étant un organe bourgeois, M. de Vollmar s'était affirmé lui-même un bourgeois en y collaborant.

Cette fois encore, pourtant, le député bavarois refusa de se laisser excommunier. Il écrivit à M. Bebel pour lui demander des explications, et M. Bebel, une fois de plus, se vit réduit à céder: il déclara que c'était M. Liebknecht qui avait publié la note du *Vorwärt* sans le consulter, et, avec sa finesse habituelle, il laissa entrevoir que, pour son compte, il n'aurait rien dit. Si bien que M. de Vollmar eut beau jeu à lui répondre qu'il n'en était plus à relever les boutades de M. Liebknecht.

Mais il semble bien que cette fois la rupture est inévitable entre M. de Vollmar et M. Liebknecht, et l'on donne à entendre qu'elle ne saurait tarder non plus à séparer tout à fait l'un de l'autre M. Liebknecht et M. Bebel, qui depuis

tant d'années déjà parlent côte à côte dans les réunions, s'embrassent à la fin des banquets et se haïssent mortellement.

Les deux derniers Congrès du parti socialiste allemand ont été de bien divertissantes comédies; mais le Congrès de l'automne prochain paraît devoir dépasser en portée comique tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre, gai par essence. Ses décisions, d'ailleurs, n'empêcheront pas M. de Vollmar d'être député et de défendre au Reichstag le parti des ouvriers, dont il est seul à se soucier parmi tous ces conspirateurs désaffectés.

T. W.

**

UN ARTICLE DU COMTE TOLSTOÏ.

Dans une revue russe, *Questions de philosophie et de psychologie*, le comte Tolstoï vient de publier un article intitulé *le Premier pas*, et destiné à servir de préface pour la traduction russe d'un livre anglais, *the Ethics of Diet*, par M. Howard Williams. *Le Premier pas* dont parle Tolstoï est le premier pas de l'homme dans la vie, c'est-à-dire la jeunesse. Tandis que la vie exigerait une préparation sérieuse et prolongée, nos systèmes d'éducation négligent de plus en plus le seul point essentiel, la formation du caractère. On apprend aux jeunes gens une foule de choses inutiles; on ne s'avise point de les accoutumer à la tempérance et à la charité... Mais nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce bel article, où l'auteur de *Ma religion* énonce d'une façon pour ainsi dire philosophique sa doctrine morale. Notons seulement qu'il se défend une fois de plus de faire consister la tempérance dans la suppression de tous les désirs. La vie, suivant lui, ne doit pas être une épreuve ni un supplice, mais une joie; et, loin de conseiller l'anéantissement, comme les pessimistes, il recommande au contraire le plein développement de ceux de nos désirs qui peuvent être satisfaits sans dommage pour nous-même et pour autrui.

**

UN HISTORIEN PASSIONNÉ.

Le professeur Freeman, mort le printemps dernier, était un historien assez médiocre, mais qui vraiment aimait l'histoire. Il avait été si vexé de certaines inexactitudes de détail contenues dans les livres de son confrère, M. Froude, qu'il avait voté à M. Froude une haine féroce et, vingt ans durant, l'avait en toute occasion traité de malfaiteur. Son ami, M. Bryce, le député-professeur, dans un article consacré à sa louange, raconte que jamais, pendant tout le temps qu'il l'a connu, il ne l'a vu prendre intérêt à aucun livre en dehors des sujets spéciaux dont il s'occupait. Il paraissait cependant avoir lu autrefois Platon, Carlyle et Ruskin, car il parlait souvent de la nullité de ces trois écrivains, qui n'avaient, suivant lui, aucun mérite d'aucune sorte. Il ignorait complètement, en revanche, Shelley, Keats, Wordsworth et tous les poètes, à l'exception de Macaulay, dont il appréciait les chants historiques. Il s'occupait spécialement d'architecture, et passait six mois tous les ans à visiter les vieilles églises, mais jamais il ne regardait un tableau. Il n'était entré dans un musée qu'une fois en sa vie, entraîné de force par un ami.

**

LA BOSNIE SOUS LE PROTECTORAT DE L'AUTRICHE.

La *Revue suisse* vient de publier, sous ce titre, une série d'études sur la situation ethnographique, politique et morale de la Bosnie, qui compte parmi les meilleurs travaux consacrés à ce curieux pays. L'auteur de ces remarquables articles est M. H. S. Chamberlain, bien connu de tous ceux

qui s'intéressent à la littérature wagnérienne, et l'homme le mieux renseigné au monde sur tout ce qui touche la vie et l'œuvre de Wagner. Anglais d'origine, M. Chamberlain parle et écrit avec une aisance et une sûreté extraordinaires l'allemand et le français; il doit aussi parler et écrire la langue bosniaque, car ses études sur la Bosnie témoignent d'une connaissance très intime des mœurs et du caractère de la peuple dont elles traitent. M. Chamberlain paraît d'ailleurs tenir de famille cette extraordinaire faculté de cosmopolitisme; son frère, M. J. Chamberlain, élevé comme lui en Angleterre, est aujourd'hui professeur de langue et de littérature japonaise à l'Université de Tokio: c'est l'homme de tout le Japon qui connaît le mieux la langue japonaise; il en parle tous les dialectes avec une parfaite facilité, et il y a même des dialectes japonais aujourd'hui disparus qu'il est seul à parler.

**

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES.

Dans le monde entier, les campagnes sont en train de se dépeupler au profit des villes, et les petites villes au profit des grandes. La France est encore un des pays où se marque le moins ce mouvement d'agglomération; il s'y marque pourtant, et assez sensiblement, car la population urbaine de la France, qui formait, en 1846, 25 pour 100 de la population totale, formait 36 pour 100 de cette population en 1886. Mais c'est bien autre chose encore dans les autres pays.

En Allemagne, de 1871 à 1885, voici dans quelle mesure s'est fait l'accroissement de la population. Dans les villes de plus de 100 000 habitants, cet accroissement a été de 70 pour 100; dans les villes de plus de 20 000 habitants, il a été de 31 pour 100; dans les villes de plus de 5 000 habitants, il a été de 24 pour 100; dans les villages, il a été à peine de 3 pour 100.

Plus formidable encore est la poussée vers les grandes villes aux États-Unis; et plus formidable encore en Australie, où les campagnes commencent littéralement à se viduer, et où la population des capitales atteint à 60 pour 100 de la population totale des provinces. En Angleterre, Londres, Birmingham, Liverpool, Glasgow sont encombrées de villageois ayant abandonné leurs villages.

Le *Pall Mall Gazette* publie, au sujet de cette universelle dépopulation des campagnes, une étude des plus intéressantes: à l'en croire, l'émigration des villageois vers les villes aurait pour cause, non pas seulement le goût du confort et les divertissements, mais aussi le désir de trouver aisément du travail. Le seul remède serait donc de multiplier dans les campagnes les moyens de locomotion, d'information, etc., de façon à faciliter aux habitants la recherche des divers emplois. Mais donner aux villages des bureaux de poste, des gares de chemins de fer, des journaux, n'est-ce pas en faire de petites villes, et les statistiques ne prouvent-elles pas qu'aux petites villes les grandes sont toujours préférées?

**

UNE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE CARLYLE.

M. John Nichol, ancien professeur de l'Université de Glasgow et l'un des critiques les plus remarquables de l'Angleterre, vient de publier une très intéressante biographie de Carlyle: on y verra pour la première fois, racontée dans son ensemble et jugée avec une impartialité parfaite, la vie de cet homme singulier, dont personne jusqu'ici n'a su parler sans une haine ou un enthousiasme excessifs.

Le directeur gérant: HENRY FERRARI.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7

TOME L

13 AOUT 1892.

LE POT DE RÉSÉDA

Nouvelle.

Il a tenu dans ma vie d'enfant une bien grande place, ce pot de réséda !

J'avais douze ans quand je le vis pour la première fois à la Pépinière, la plus belle promenade de X... Je venais chaque jour à la Pépinière, avec une bande d'enfants de mon âge, sous la surveillance d'un vieux cocher, — dans la maison depuis trente ans, — auquel, en guise de retraite, on avait confié le soin de me promener, mon institutrice me trouvant trop allante ».

Le pot de réséda passa au milieu de nous dans les bras d'une dame en deuil qui le portait avec un soin extrême. Elle était accompagnée d'une autre dame en deuil aussi. Elles allèrent s'asseoir sur un banc du rond-point, à quelques pas de nous, et, entre elles deux, fut posé le pot de réséda.

Machinalement, je regardais l'installation des dames et de la fleur, et je manquai une balle qui m'était destinée. Nous jouions à la « balle au camp » ; c'était très grave !

— A toi, sapristi ! Antoinette, — cria Henry de Lourain, mon chef de camp, furieux. — Qu'est-ce que tu fais donc, avec ton air ahuri?...

Jeanne de Juvisy, qui se moquait toujours de mon amour pour les fleurs, répondit d'un ton narquois :

— Prends donc garde de la déranger!... tu vois bien qu'elle regarde un pot d' réséda!...

Je devins toute rouge. Je n'osais plus avouer ma passion pour les fleurs, depuis que Jeanne et son frère Paul m'avaient expliqué que quand on aimait « ça », c'est qu' « on était poétique » ! Or, être poétique me paraissait une chose ridicule, inavouable, tout à fait affligeante !

Je me figurais qu'une personne poétique devait être maigre et pâle, ne pas manger, regarder le ciel avec des yeux cuits, ne jamais rire, et l'idée d'être telle m'effarouchait infiniment.

— Où donc, un pot d' réséda?... — demanda Henry, regardant dans la direction d'une serre, dont les grands châssis fraîchement repeints éclataient en blanc au milieu de la pelouse.

— Mais non!... pas par là!... sur le banc!...

Henry demanda encore :

— Le banc?... quel banc?...

Il était peu familiarisé avec ce coin de la Pépinière ; un coin nouveau pour nous, que nous avions choisi le jour même, parce qu'il était éloigné des allées fréquentées, et plus à l'abri de la surveillance des gardes.

— Là... à deux pas!... — répéta Jeanne, en indiquant le banc ; — comment, tu n' vois pas?... entre ces deux dames?...

Henry haussa les épaules.

— Eh bien, quoi?... — fit-il dédaigneusement, — c'est des dames qui viennent d'acheter un pot d' réséda!...

— Ben ! il a d' beaux cheveux leur réséda!... — dit en riant Paul de Juvisy ; — il sera mort avant d'arriver chez elles!...

Le fait est que le réséda avait l'air très piteux.

C'était une de ces pauvres fleurs éteintes et flétries, à la tige pâle et plissotée, d'où la vie semble s'être retirée déjà. Ses panaches grêles retombaient flasquement, inclinant vers la terre leurs petites têtes molles, d'une teinte fausse et attristante.

Et, malgré moi, je regardais la fleur, et les deux femmes malades et fanées comme elle!

— Voyons, Antoinette, — cria impérieusement Henry, — est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?...

Une balle brutalement envoyée vint me frapper la joue, et je me décidai à « être au jeu ». Quand il fut l'heure de rentrer, le vieux Claude, chargé d'un de mes cousins et de moi; la miss de Paul et de Jeanne, et les divers surveillants du reste de la bande, battirent le rappel. Les deux dames et le pot de réséda étaient toujours là, immobiles et comme momifiés.

Le lendemain, à la même heure, nous revenions au rond-point, et nous retrouvions, sur le même banc, assises à côté de leur même fleur, les deux dames! C'était à croire que rien n'avait bougé depuis la veille.

— Oh!... — criai-je stupéfaite, — elles ont couché sur le banc!...

— Que tu es bête!... — fit Henry, qui était venu le premier au rendez-vous, — elles arrivent à l'instant!... j'étais là!...

— Ah!...

Et, plus étonnée encore, j'ajoutai :

— Et elles ont rapporté l'réséda?...

— Faut croire!...

— Alors, c'est pas parce qu'elles venaient d'acheter, qu'elles l'avaient avec elles? ..

— Comment veux-tu qu'je l'sache?...

Jeanne de Juvisy regarda le misérable pot de fleurs, et déclara :

— C'est pas possible qu'elles aient acheté une horreur pareille!... il est malade, ce réséda!...

Je dis timidement :

— C'est peut-être bien parce qu'il est malade qu'elles l'amènent ici?...

— Pourquoi faire?... — demanda Paul.

— Ben, pour lui faire prendre l'air!...

Mon idée provoqua une hilarité générale :

— Oh!...

— C'est pas quelqu'un, un pot d' réséda!...

— Et puis, pour lui faire prendre l'air, elles ont tous jours bien une fenêtre, n'est-ce pas?...

Je regardai les deux femmes, curieusement, avec un regret de ne pas oser m'approcher d'elles davantage. J'aurais voulu voir de plus près et plus longtemps ces têtes pâles et émaciées, où se lisait une profonde tristesse et une infinie bêtise. Et, à mesure que je regardais mieux, une foule de détails, inaperçus la veille, me sautaient aux yeux.

Les deux dames n'étaient pas en deuil, comme je l'avais cru d'abord. Cette impression de deuil venait

des teintes passées et affadies de leurs vêtements; des nœuds pleureurs de leurs chapeaux; d'un je ne sais quoi de sombre et d'attristant qui s'envolait de leurs personnes éteintes.

Leur âge?.. il était difficile de le déterminer précisément. A première vue, elles paraissaient avoir quarante ans toutes les deux; mais, en les regardant attentivement, on reconnaissait que l'une était presque vieille et l'autre presque jeune.

Telles quelles, elles m'intriguèrent énormément, et n'y tenant plus, j'allai rôder autour du banc où elles étaient assises.

— Décidément tu joues trop mal, Antoinette, — me cria Henry exaspéré; — je n' veux plus d' toi dans l'camp!...

Je répondis :

— Je joue comme j' peux!...

— Tu n'es jamais au jeu!...

— J'y suis!... quand ça m' chante!...

— Suis-je chef de camp, oui ou non?...

— Tu l'es, mon Dieu, tu l'es!... et nous l' savons!... tu nous rases assez avec ça!...

— Eh bien, comme chef de camp, j' te prie d' jouer sérieusement, ou d' t'en aller?..

— Ben, j' m'en vais!...

Le vieux Claude, en me voyant m'éloigner d'un air majestueux, avait replié le *Petit Journal* qu'il lisait pieusement deux ou trois fois par jour, et s'était levé prêt à me suivre.

— Vous rentrez, mamzelle Antoinette?...

— Non, Claude!... je n' joue plus, v'là tout!...

— Ah!... nous restons!...

Il se rassit, et dit doucement, en redépliant son journal :

— Vous avez tort, mamzelle Antoinette, d'avoir toujours comme ça des raisons avec tout l' monde!... Qu'est-ce que vous allez faire, pour vous amuser, à présent qu' vous v' là toute seule?...

— T'inquiètes pas d' moi, va!...

Il continua :

— J' parie qu' vous avez pas seulement apporté vot' toupie?...

Je tirai de ma poche le sabot de buis et la ficelle qui me me quittaient jamais.

Le vieux Claude se mit à rire :

— Faut convenir que pour un' petite demoiselle, vous avez tout d' même des drôles de jeux!...

Déjà, j'avais envoyé ma toupie dans la direction du banc où étaient les deux dames; mais je la laissais mourir sans même penser à la fouailler, tout occupée que j'étais du réséda et de ses propriétaires.

La persistance avec laquelle je les considérais frappa le vieux domestique. Il regarda alternativement les deux femmes et moi, puis, se levant, il s'approcha et me dit à demi-voix :

— Surtout, mamzelle Antoinette, n' faites pas mine

d'vous moquer d'ces dames-là!... vu qu'c'est des personnes qu'est pour sûr dans la peine!

— Ah! Comment le sais-tu?... tu les connais?...

— J'les connais pas!... mais ça s'voit d'reste!...

— A quoi ça s'voit-il?...

— Dame!... je n'sais pas!... mais ça s'voit!... vous n'le voyez pas, vous?...

— Si... mais j'voudrais qu'tu m'dises à quoi tu l'vois, toi?...

Le fait est que les deux femmes m'inspiraient une sorte de pitié mêlée de blague, dont j'aurais voulu définir la cause. Je les trouvais à la fois intéressantes et ridicules. Je sentais qu'elles n'étaient pas heureuses, mais que leurs tristesses devaient être mesquines et naïves.

Comme Claude ne répondait pas, je demandai encore :

— Est-ce que tu crois qu'elles le rapporteront demain, leur réséda?...

— Oh! probablement!... V'là déjà longtemps qu'elles l'apportent!... j'les vois souvent passer avec, quand je fais la chambre de monsieur à leur heure!... Les jours où il pleut, elles vont pas si loin... elles s'asseyent sur le banc qui est sur la terrasse... en face de la maison!...

Et, me montrant des petits nuages pommelés qui traversaient le ciel en courant, il ajouta :

— Demain, il pleuvra!... vous pourrez les voir par la fenêtre!...

Jamais il ne se trompait quand il annonçait le temps, le vieux Claude! aussi avait-il coutume de me dire :

«— Si j'connaisais les choses d'la terre seulement la moitié comme je connais celles du ciel, je n'serais pas pour vous servir d'bonne au jour d'aujourd'hui, allez, inamzelle Antoinette! »

Comme l'avait prédit Claude, il plut le lendemain. Et, si fort, que quand je vins, après le déjeuner, embrasser mon grand-père, en lui répétant la phrase que je lui répétais tous les jours :

— Grand-père!... est-ce que j'peux aller à la Pépinière avec Claude?...

Il me répondit, en soulevant le rideau de la fenêtre à côté de laquelle il lisait ses journaux :

— C'est impossible!... il pleut trop!...

— Oh! — fis-je suppliante. — Oh!... grand-père?...

— Non... d'ailleurs, qu'est-ce que tu veux y faire, à la Pépinière?... tu y serais toute seule!... aucun de tes amis n'ira par un temps pareil!...

Et grand-père reprit sa lecture. Je savais qu'il était inutile d'insister. Cependant, espérant je ne sais quoi, je me mis à tourner autour de lui.

Au bout d'un instant, il leva les yeux et demanda :

— Qu'est-ce que tu veux encore?... veux-tu un livre?...

— Lequel?...

— Dame!... je vais voir!... je vais chercher!... on ne

sait que te donner, à toi?... tu adores la lecture, mais rien de ce qui convient aux autres enfants ne te plaît!... et pourtant tu es plus enfant que ton âge... tu joues encore à la toupie?...

— Oui... la toupie, ça m'amuse!... et les livres d'M^{me} de Ségur, ça m'embête!...

— Veux-tu parler plus convenablement?...

Se levant, grand-père ouvrit une petite bibliothèque voilée de rideaux de soie verte plissée.

— Voyons?... Veux-tu *Eugénie Grandet*?... c'est charmant!...

— Oui, grand-père!... c'est charmant!... mais j'l'ai lu au moins trente fois!... j'peux vous l'réciter!...

— Veux-tu un *Gustave Aymar*?...

— Oh!... les voyages!... c'est pas beaucoup mon affaire!...

— Alors, qu'est-ce que tu veux?...

J'avais lu la veille *l'Homme à l'oreille cassée*, et j'étais encore en extase. Je répondis :

— J'voudrais quelq' chose de pareil à *l'Homme à l'oreille cassée*!...

— Ah!... tu m'ennuies!... Tiens!... voilà un *Walter Scott*!...

— Ah! ben non!...

Et, m'approchant de la fenêtre ouverte, je conclus :

— J'aime encore mieux regarder pleuvoir!...

Grand-père referma patiemment la petite bibliothèque à rideaux verts, et revint au *Journal des Débats*... moi, je m'installai à genoux sur un fauteuil devant la fenêtre ouverte.

Elle donnait, cette fenêtre, sur la terrasse de la Pépinière : une large allée plantée d'arbres splendides, une vraie promenade de vieille capitale.

Ayant, depuis ma toute petite enfance, passé plus de la moitié de ma vie à la Pépinière, je savais les formes et les aspects de tous les arbres; je places de toutes les fleurs. Je connaissais tous les mouvements de terrain; tous les petits réduits où les jardiniers serraient leurs outils, où les gardes s'abritaient. Et j'aimais passionnément toutes ces choses, au fond desquelles j'en découvrais mille autres. Quand grisée presque, et délicieusement engourdie par l'odeur des tilleuls en fleurs, je regardais pendant des heures leurs branches entre-croisées, formant de lourdes voûtes d'un vert assourdi et velouté, je finissais par apercevoir sous ces voûtes des êtres fantastiques et inquiétants, dont la vision me remplissait à la fois d'épouvante et de joie. Le nuage qui, pour les myopes, enveloppe toutes choses et empêche qu'aucun contour ne se dessine nettement, aidait beaucoup au travail de mon imagination. Mais il est certain que je rêvais, que je « voyais » même, des palais; des statues; des monstres marins et ailés; des êtres frémissants et onduleux, que je revois encore distinctement après tant d'années écoulées, tant leurs formes rêvées étaient dans ma tête et dans mes yeux d'une étonnante précision.

Je me souviens surtout d'une sorte d'ange mystérieux!... Il m'apparissait au coucher du soleil, à la jonction de deux grosses branches, qui laissaient entrer sous la voûte verte un assez large coin du ciel. Avec son visage de ciel rose, ses yeux de rayons et ses ailes de nuages, l'ange glissait à travers les branches, se balançait un instant et disparaissait ensuite, me laissant émerveillée, et préoccupée aussi de savoir si d'autres que moi, regardant à ce même point à la même heure, verraient, eux aussi, ce bel ange fait d'un morceau du ciel.

Un jour, j'avais dit au vieux Claude, en lui montrant l'endroit où il fallait regarder :

— Vois-tu quelque chose là, toi?...

— Mais oui!...

J'écoutais anxieuse. Il continua :

— J' vois des feuilles!...

— Mais non... pas là... au-dessus?...

— Au-dessus?... y a rien... y a un trou!...

— Oui... justement!... Ben, par le trou?... vois-tu quelque chose?...

— Rien de rien!...

J'avais été ravie! Il me semblait que si mon ange s'était dessiné aussi pour Claude, je l'aurais revu ensuite avec moins de plaisir.

Mais, craignant que le vieux domestique n'eût pas l'œil assez subtil pour découvrir ce que je découvrais, moi, j'avais amené mon institutrice.

— Mademoiselle, voyez-vous quelque chose?...

— Non!... qu'est-ce que vous voyez donc, vous?...

Pour rien au monde je n'aurais avoué la vérité, ne sachant pas du tout si mes visions me rendaient inférieure ou supérieure aux autres. Je répondis :

— Moi?... mais rien, mademoiselle!... je ne vois rien non plus!...

— Alors, pourquoi me dérangez-vous?... et m'ameenez-vous à la Pépinière, que je déteste?... C'est horriblement humide!...

Et, jusqu'à la maison, elle m'avait grondée! Mais ça m'était bien égal! Je savais ce que je voulais savoir! Mes belles apparitions ne se montraient pas aux autres.

Quand, après avoir refusé le Walter Scott que grand-père m'offrait, je me mis à regarder tomber la pluie, je constatai que la terrasse était peu animée. De loin en loin, un passant mouillé courait, le nez baissé sous son parapluie, évitant une flaque d'eau et retombant dans une autre, éclaboussé et mécontent.

Seul, Paolo, le doyen des gardes, un vieux soldat qui avait fait la guerre d'Espagne en 1823, allait et venait sous la pluie battante, faisant paisiblement sa ronde.

Tout à coup, je poussai un cri :

— Ah!... les v' là!...

— Qui donc?... — demanda mon grand-père tout surpris.

— Les dames!... et elles s'asseyaient sur le banc!... Claude avait raison!...

— Quelles dames?... quel banc?...

— Des dames qui ont un pot d'réséda!... et, figurez-vous, grand-père, elles l'amènent à la Pépinière pour le promener!...

— Qu'est-ce que tu chantes?...

— Mais la vérité... tenez, venez voir?...

Et grand-père ayant vu le pot de réséda que les deux dames avaient posé devant elles, je lui racontai en riant l'histoire qui m'étonnait si fort. Il m'écouta d'un air sérieux. Quand j'eus fini, il dit seulement :

— Pauvres femmes!...

Et de nouveau il regarda, mais cette fois avec intérêt. Je demandai encore :

— Quel âge pensez-vous qu'elles ont, grand-père, ces dames-là?...

Grand-père prit une lorgnette, la mit au point, et examina attentivement les deux femmes.

— Je ne sais pas au juste... Trente ans l'une et cinquante ans l'autre, peut-être?... c'est évidemment la mère et la fille...

Et de nouveau il répéta :

— Les pauvres femmes!

Quand grand-père quitta la fenêtre, je lui demandai de me confier sa lorgnette, et je restai à genoux, lorgnant éperdument les deux dames assises sur le banc, juste en face de moi. Elles demeuraient immobiles; ne se parlant pas; recevant l'eau sur leurs parapluies, et la regardant tomber sur la fleur ruisselante et penchée.

Pendant une grande heure, elles furent là sans bouger, les paupières baissées et les lèvres closes. Quand deux heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel de ville, elles semblèrent se consulter du regard. Alors, la plus jeune ôta ses gants de filoseille noire et les roula soigneusement en une petite pelote qu'elle mit dans sa poche; puis elle déplaça un journal; en enveloppa le pot de réséda; releva de la main gauche sa jupe étriquée; plaça du même côté le pot de fleurs sous son bras, en le couchant de façon à ne laisser sortir que la plante, et reprit de la main droite le parapluie que sa mère avait, pendant tous ces préparatifs, tenu au-dessus de sa tête. Quand tout fut prêt, l'autre dame se leva aussi, et, toujours silencieuses, elles se mirent en route. Je les vis avec regret disparaître au bout de la terrasse. Alors, je quittai la fenêtre et je dis à grand-père :

— Elles sont parties!...

— Qui ça?...

— Les dames, grand-père!...

Et j'ajoutai :

— Mais j'espère bien que je les reverrai!

Je les revis, en effet, le lendemain, mais à notre rond point, cette fois, car il faisait un temps splendide. Je remarquai que leurs vêtements froissés et encore humides de la pluie de la veille étaient d'une excessive propreté. Ils luisaient, usés jusqu'à la trame; reprisés même à pas mal d'endroits; mais on n'y voyait

ni un trou ni une tache. Les bottines d'étoffe, blanches aux coutures et relevées du bout, étaient rapiécées, mais d'un rapiéçage discret, presque invisible. Le col apparaissait très blanc au-dessus du châle râpé d'un noir verdi. On sentait une sorte d'élégance native, tenace à travers la gêne. En les regardant, je devinais confusément que ces deux femmes préféraient manger plus mal et chauger de linge; et boire de l'eau plutôt que sortir sans gants. J'aurais voulu entendre le son de leur voix, mais elles n'échangèrent pas un mot pendant tout le temps que dura notre récréation. Elles paraissaient aussi ne s'intéresser à rien; ne rien regarder; ne rien voir, et surtout ne penser à rien.

Ne penser à rien?...

C'est-à-dire ne pas rêver!... ne pas voir défiler ces processions de belles choses que, tout de suite, j'appelaient à moi quand un hasard quelconque me forçait à l'inaction. J'aurais consenti à tout, même à travailler, plutôt qu'à rester dans le désœuvrement absolu où demeuraient ces femmes. Je comptais avec indignation ces heures perdues, durant lesquelles rien ne vivait en elles; où rien ne s'occupait; ni les doigts; ni la pensée; ni rien, rien, rien!

Et ce pot de réséda?

Pourquoi ce pot de réséda, qu'elles traitaient comme un chien?... Pourquoi pas plutôt un vrai chien?... ou un oiseau?... ou n'importe quoi de vivant?...

Un jour, en rentrant à la maison, le vieux Claude me demanda :

— Elles vous occupent joliment, les dames du banc?

Il était heureux, le pauvre bonhomme, de jouir depuis quelque temps d'une tranquillité relative! Autrefois, les jours où je ne rencontrais pas mes amis, — qui habitaient, eux, beaucoup plus loin de la Pépinière, et qui, d'ailleurs, sortaient moins régulièrement que moi, — je forçais Claude à « nous amuser nous deux »!... Je lui prenais son cher *Petit Journal*; je l'arrachais de son banc; je le traînais à travers les allées et les pelouses pour le faire jouer à l'attaque de la diligence; ou au cirque; ou à la lutte; ou à n'importe quoi d'absolument contraire à ses goûts paisibles. Il commençait par refuser et se fâchait parfois. Mais il m'avait vue naître; m'avait appris à monter à cheval; à conduire et à nager, et, plein de faiblesse pour son « élève », il finissait toujours par céder, en protestant pour la forme :

— C'est pas pour dire, mais c' que vous êtes embêtante, mamzelle Antoinette!...

Et quand, sur notre route, nous rencontrions grand-père qui demandait « si j'étais sage », Claude répondait avec conviction :

— Monsieur peut pas s'figurer c' que mamzelle Antoinette est « haillante »!...

« Haillante » est un mot lorrain qui signifie fatigante, taquine, harcelante.

A la question : « Les dames du banc vous occupent joliment? » je répondis :

— Oui... j' les trouve tout plein cocasses!... et toi?...

Claude secoua la tête :

— Oh! moi, vous savez, ça m'est égal!...

— Tu n'trouves pas qu' c'est drôle d'promener une fleur comme une bête?...

— Moi... je l' ferais bien sûr pas!... mais si ça les amuse d' promener quelque chose?...

— Alors, si ça les amuse, pourquoi n'ont-elles pas plutôt un serin?... c'est gentil, un serin!...

— Mais c'est qu'un serin... ça mange!...

— Eh bien?...

— Eh bien, elles n'ont peut-être pas l' moyen d'en nourrir un!...

— Oh!... — fîs-je stupéfaite.

C'était moi qui payais le grain de mes oiseaux, et je savais que ça me coûtait quelques sous par mois. Je repris :

— Oh!... elles seraient pauvres tant que ça?...

Claude répondit :

— Ah! j'ai pas compté avec!... mais pour sûr qu'elles sont pas riches!... ça m' fait l' effet d'être des très pauvres dames.

Je recommençai à questionner :

— Mais pourquoi crois-tu qu'elles sont pauvres?...

— Pour ça!...

Apitoyée et intriguée aussi, je répétais rageusement :

— Mais quoi, quoi?... j' veux qu' tu m' dises pourquoi tu crois ça?...

— Ben, par exemple, quand ça n' serait que d' trimbaler ici leur pot d' fleurs!... Probablement qu' si elles avaient une chambre à trois fenêtres avec des balcons, comme la vôtre, elles feraient pas ça!...

Je ne répondis rien, mais je pensai que bien des gens, sans avoir trois fenêtres avec des balcons, avaient pourtant des fleurs. Dans ce cas, une seule fenêtre suffisait, surtout pour un seul pot de réséda.

J'allais souvent avec grand-père chez un petit horloger qui demeurait rue Saint-Georges, au fond d'une cour, dans une toute petite chambre, où on montait par un escalier noir en colimaçon qui me semblait hideux. Mais la fenêtre de la petite pièce proprette était couverte de fleurs; de belles grosses capucines bien rouges; de larges liserons épanouis et de jolis pois fleurs veloutés qui sentaient bon.

Tout le temps que grand-père donnait, au sujet de sa montre, des explications assez longues, ou que, — ça lui arrivait quelquefois, — il parlait politique avec le vieil homme qui, comme lui, avait été soldat, je contemplais les fleurs de la petite fenêtre. Elles me faisaient l'effet de se porter fort bien, et pourtant on ne les conduisait pas à la Pépinière, celles-là!... ni ailleurs!... j'en étais bien sûre, puisqu'elles étaient retenues par les fils de fer autour desquels elles avaient

grimpé. Et, en pensant aux fleurs du vieil horloger de la rue Saint-Georges, à ces fleurs vigoureuses, poussées presque sans air au fond de la triste courette, je me demandais avec effroi si les dames du réséda n'avaient pas même une fenêtre pour respirer.

Et je me représentais un logis sombre, froid, avec des coins humides et ténébreux, tout pleins de bêtes gluantes. Contre les murailles noires, je voyais grimper des cafards sournois; voleter de lourds papillons de nuit, aux ailes poussiéreuses, aux corps grasseux et velus. Et, dans ce réclut lugubre, je m'imaginai les deux tristes femmes, assises en face l'une de l'autre, silencieuses et ennuyées, regardant leur pot de réséda ou repressant un vêtement fané.

D'autres fois, une vision moins romantique me les montrait dans un petit logement mesquin, mais rigoureusement propre. Un de ces petits logements « rangés », aux parquets mis en couleur, aux chaises soigneusement alignées, avec, devant chacune, un petit carré de tapis, dont la seule vue me glaçait d'effroi. Dans ces intérieurs bourgeois, tels qu'on n'en voit qu'en province, je me sentais au supplice. Je n'osais ni lever les yeux, ni parler, ni bouger. Il me semblait, au milieu de cette symétrie féroce, que, si je remuais, le moindre de mes mouvements allait « marquer ». Pour moi, la seule idée de passer une heure dans un lieu semblable me terrifiait. Et, en songeant que des vies entières s'écoulaient « dans ça », des larmes de peur me montaient aux yeux. Alors, pour oublier, je me mettais à rêver bien vite à des désordres magnifiques; à des chaos de meubles; à des amoncellements de tentures. Je voyais des pièces immenses, avec des baies gigantesques. Les unes, fermées par des vitraux anciens que venaient lécher les grandes lames d'une mer furieuse; les autres, ouvertes sur des pelouses de velours vert, où brillaient les larges taches claires des corbeilles de fleurs.

Jamais mon imagination ne construisait d'aussi beaux palais, d'une architecture tumultueuse, avec, tout autour, des jardins désordonnés, que quand je sortais des petits logis bien sages et propres des vieilles dames amies de grand'mère.

Jamais non plus je ne rêvais d'aussi succulents repas, faits de fruits monstrueux; d'œufs fantastiques et parfumés; de beaux vins couleur de rubis (de tout ce que j'aimais enfin), jamais je n'imaginai plus superbement toutes ces bonnes choses que quand je venais de refuser, — d'une voix enrouée par un silence prolongé, — le triste biscuit desséché que les bonnes des vieilles dames, énervées d'être obligées de me faire goûter, m'avaient offert d'un air rogue.

Je frissonnais à la vue de ces demeures et de ces vies où tout était tiré au cordeau, et je pensais qu'à cela tout, même « l'orgie », était préférable.

« L'orgie!... » Ce mot, que je ne comprenais que très vaguement, me remplissait à la fois de crainte et d'ad-

miration!... Je l'avais entendu prononcer autour de moi pour qualifier des choses assurément appréhensibles, mais qui m'apparaissaient toutes baignées de lumière éclatante et empreintes d'une réelle beauté.

Une orgie!... Ce mot, qui sonnait à mon oreille comme une note de harpe, éveillait dans ma petite tête une foule d'idées confuses et charmantes, et faisait dévaler devant mes yeux émerveillés des flots de velours et de satins; des cascades de perreries; des ruissellements de fleurs! Pour moi, éprise avant tout des plaisirs des yeux, la « nourriture » n'occupait dans l'orgie qu'une toute petite place, et c'était pourtant l'abondance et le vieux biscuit poussiéreux offerts de mauvaise grâce, qui allumaient ma vision. Si, en effet, une belle dame couronnée de roses m'avait présenté sur un plat d'or ciselé le même biscuit, et dans une coupe de Venise la même abondance, sans nul doute l'un et l'autre m'eussent semblé délicieux!

A partir de ce moment, l'idée que les dames n'avaient peut-être pas de fenêtre à leur demeure me fut insupportable. Je ne pensais plus qu'à elles et à leur réséda. Cela devint une véritable obsession.

Je n'osais en parler qu'au vieux Claude, qui m'écoutait avec patience et ennui.

— Crois-tu, — lui demandai-je un jour où, de la fenêtre, je regardais les pauvres femmes qui se faisaient tremper par la pluie pour arroser leur fleur, — crois-tu qu' si j' leur offrais de l' prendre sur mon balcon, l' réséda, ça leur ferait plaisir?... je l' soignerais!... il aurait de l'air, du soleil, de la pluie, tout l' tremblement!... et y s' porterait joliment bien!...

Claude répondit sans hésiter, prouvant par la sagesse de sa réponse que, cette fois, il connaissait aussi bien les choses de la terre que celles du ciel :

— Elles ne voudront pas!... c'est vrai qu'y s' porterait bien, mais elles ne jouiraient plus d' lui!...

Je demandai encore :

— Pourquoi l'aiment-elles tant que ça, leur réséda, crois-tu?...

— Dame!... j'en sais rien!...

— C'est surtout la fille qui a l'air de l'aimer... tu n' trouves pas?...

— J' n'ai pas remarqué!... c'est peut-être un cadeau d' quelqu'un d' ses amis?...

Je me récriai :

— Oh! mais non!... elle est trop laide!...

Je voyais souvent Anna, la cuisinière, une grosse Alsacienne accorte et fraîche, soigner dans la cour tout un lot de pots de fleurs qu'elle arrosait et échevillait avec une sollicitude touchante. Et quand, remarquant un nouveau pot qui n'était pas là la veille, je lui demandais :

— Qui est-ce qui vous a encore donné cette belle fleur-là?...

Elle me répondait invariablement :

— C'est quelqu'un d' mes amis!...

Et je ne trouvais pas du tout surprenant qu'Anna ait des amis qui lui donnaient des fleurs!... Elle me paraissait les mériter. Sa bonne grosse face réjouie et ose m'expliquait ces dons fréquents. Mais à la demoiselle du réséda, qui donc aurait pu avoir l'idée saurvenue d'offrir quelque chose?... Je répétais avec conviction :

— Pas possible!... elle est trop vilaine!...

Et Claude, qui décidément était dans un jour de sagesse, remarqua doucement :

— Oh!... ça n'empêche pas!...

Je repris :

— Non!... bien sûr que personne n'a donné l'réséda... elles l'auront acheté... et, si elles sont aussi pauvres qu' tu crois, elles se seront privées d'autres choses pour l'avoir... et voilà pourquoi elles y tiennent tant...

Claude en avait assez d'entendre parler des deux dames et du pot de réséda. Aussi il ne discuta pas, et répondit avec une hantaine indifférence :

— Peut-être bien!...

Si je m'intéressais aux *dames du banc*, — c'est sous ce nom qu'on les désignait dans notre bande, — il n'en était pas de même de mes amis!...

Henry de Louvain surtout les avait prises en grippe. Il prétendait qu'elles avaient le mauvais œil, et que tous les coups des parties auxquelles elles assistaient rataient sans merci, dans le camp qui était de leur côté. Or, comme on tirait les places au sort, Henry était à son tour forcé de subir leur voisinage. Et c'était surtout au pot de réséda qu'il en voulait!... il le menaçait! il lui montrait le poing avec furie, et jurait de « se venger ».

Un jour, plus nerveux, plus emporté encore qu'à l'ordinaire, Henry, qui venait de rater le point décisif de la partie, ramassa un gros caillou et visa la fleur en criant de toutes ses forces :

— Sale réséda!...

Je me jetai au-devant de lui, voulant arrêter ou détourner le coup, mais trop tard! Henry était le plus fort « caleur » de nous tous. Presque toujours, même à de grandes distances, il « calait » juste et fort!...

La pierre siffla, et, passant tout près de moi, alla frapper en plein le pot de fleurs posé sur le banc, entre les deux pauvres femmes, qui se dressèrent ensemble, subitement pâlies. Le pot de terre s'étoila avec un son triste et fêlé qui me retentit dans le cœur. Il me sembla qu'en moi quelque chose aussi se cassait; et, affolée, tremblante, ne voulant plus voir, je fermai les yeux.

Quand je me décidai à les rouvrir, j'aperçus le désastre. Le pot, émiellé, s'élevait autour de la pauvre terre, effondrée lamentablement parmi les mottes de terre et les mille petites racines chevelues; tandis qu'inhébétes, plus encore que de coutume, les deux dames considéraient leur réséda sans dire un mot.

Et je restais aussi stupide qu'elles, absolument navrée de leur désespoir ridicule et touchant.

Enfin, d'une voix blanche, qui semblait venir de très loin, la mère articula lentement :

— Prends-le, Marie!... nous tâcherons de le récupérer!...

La fille s'inclina vers le banc, et ramassa gauchement la plante, qui me parut presque entièrement dépouillée de sa terre. Les racines formaient maintenant une longue mèche pleurarde, qui pendait tristement échevelée.

La mère dit encore de la même voix sans timbre :

— Mets-le dans un coin de ton châle!... Attends, je vais l'aider!...

Et, relevant un pan du vieux châle noir verdi, elle aida à y installer la fleur. Alors, sans un mot, sans même un regard de reproche à l'adresse de la bande de vauriens qui avait fait ce mauvais coup, elles s'en furent lentement, emportant, telle qu'une bête blessée, avec d'innombrables précautions, leur pauvre réséda tout meurtri. Je les suivis des yeux tant que je pus les apercevoir. Quand je me retournai, Henry me regardait en riant.

Subitement une colère folle me prit. Mes lèvres tremblaient et ma mâchoire contractée me faisait mal. Je me sentais la gorge râpeuse et les yeux brûlants. Très vite, je marchai vers Henry. Le vieux Claude en me voyant s'était levé, devinant à ma tête que j'allais encore avoir ce qu'il appelait « des raisons ». Il voulut m'arrêter, mais je l'évitai d'un crochet, et je sautai sur Henry en disant :

— Espèce de brute!...

Et, tout de suite, je lui envoyai le croc-en-jambe qui me permettait, aux jours de batailles, de rétablir l'équilibre en ma faveur, ou du moins de n'être pas « tombée » du premier coup, car j'étais plus petite que tous les autres.

Surpris par cette attaque qu'il ne prévoyait pas, Henry avait roulé dans l'herbe et j'avais roulé sur lui, tapant à tour de bras et sans relâche, parce que je pensais bien que si je le laissais « se reconnaître », j'étais perdue.

Criblé de coups, il se débattait de toutes ses forces, me labourant les côtes avec ses talons, me lardant la figure de coups d'ongles. Mais je ne sentais rien et on m'aurait tuée plutôt que de me faire lâcher. Il n'était pas d'ailleurs facile de nous séparer sans attraper quelque vilain coup, mais Paul de Juvisy eut une idée géniale. Il prit un énorme arrosoir qui, rempli jusqu'au bord, attendait contre la porte de la serre le retour du jardinier, et, s'en servant comme d'un seau, nous en aspergea totalement. Le saisissement nous fit tout de suite lâcher prise. Henry se releva le premier et prit du champ. Il faisait bien, car, dès que je fus debout, je me lançai de nouveau sur lui. Cette fois, il me voyait venir, aussi me reçut-il sur son poing. Le

choe fut très dur!... je crus que, comme le pot de réséda, ma tête s'étoilait! Je fis deux ou trois tours sur moi-même, et j'allai m'échouer contre le pauvre vieux Claude, qui répétait, ahuri et bouleversé :

— C'est-y possible?... une petite demoiselle!... se mettre dans des pareils états!...

Il est certain que je faisais peine à voir. Le coup de poing d'Henry m'avait fait sortir, à droite du front, une bosse extraordinaire de proportions et de couleur, tandis qu'au milieu d'un cercle noir, il m'enfonçait l'œil à des profondeurs inconnues. Henry, lui, n'avait de visible qu'une longue éraflure qui lui barrait le nez et lui traversait la joue, mais il poussait, pendant que le planton chargé de sa garde l'entraînait, d'épouvantables hurlements. Alors, comme je le poursuivais encore en l'appelant « grand lâche »! le vieux Claude me ramena avec énergie :

— Mais, nom d'un' pipe!... laissez-le donc tranquille!...

Et, comme je protestais :

— V'là-t'y pas?... pour une mauvaise p' tite griffe de rien du tout!...

Il reprit sérieusement :

— Un' griffe!... un' griffe!... c'est vite dit!... parç' que vous n' voyez qu' ça?... mais vous n' savez pas si y n'a pas quelque chose de mauvais intérieurement?...

Je ne dormis pas de la nuit... Ce mot « intérieurement » me paraissait mystérieux et sinistre. Il me semblait qu'Henry allait mourir, ravagé par un mal fantastique et inconnu dont je serais la cause.

Et, tout de même, en dépit des exhortations de grand-père, je trouvais que j'avais eu raison, et je me disais, pour calmer mes remords :

— Aussi, pourquoi a-t-il été cesser le pot de réséda?

Mais le bon Claude avait dû « bien présenter » l'incident, car je sentais, malgré tout, une certaine bienveillance à travers les gronderies. Le lendemain, le général Louvain arriva à la maison avec Henry au moment où nous finissions de déjeuner, et je compris qu'il venait demander des explications au sujet de la griffe... On lui répondit en lui montrant ma tête, qui ressemblait à une courge. Grand'mère ajouta que mon corps avait l'air truffé, tant il était couvert de noirs, et tout fut dit.

Seulement, constatant une fois de plus que mes façons manquaient de douceur et de correction, ma famille prit la détermination de me mettre au Sacré-Cœur. Et, comme on était au 3 octobre et que la rentrée avait lieu le 5, j'y entrai le surlendemain comme demissionnaire, sans être retournée à la Pépinière et sans avoir de nouvelles des dames et du pot de réséda.

Pendant très longtemps ma pensée resta attachée à cet incident, qui était un des gros événements de ma vie.

Durant les interminables études, je rêvais aux dames

du réséda. A leur existence décolorée, à leur logis dénudé, tel que je me plaisais à l'imaginer toujours! Je revoyais la scène de la Pépinière; le pot de fleur brisé le chagrin silencieux des deux tristes femmes, emportant dans un coin du mauvais petit châte noir les débris de ce qui, pendant plus de six mois, avait été le seul intérêt de leur vie. Aujourd'hui cette vie, que déjà dans ce temps je jugeais stupide et inutile, devait être plus inutile et plus stupide encore! Et je pensais à leur résignation navrée, à la façon correcte et douloureuse dont elles avaient quitté le rond-point sans nous rien dire!...

Et la bataille qui avait suivi?... il me semblait sentir encore mon front se développer tel qu'une bulle de savon, et mon œil s'enfoncer comme s'il allait traverser la tête pour ressortir dans les cheveux! Je me souvenais aussi des coups de pied d'Henry, auquel le général de Louvain faisait porter des clous à ses souliers pour qu'ils fussent usés moins vite!

Et quand M^{me} de Jurieu, — une maîtresse d'étude délicieuse, que j'aimais de tout mon cœur, — me voyant le nez en l'air et le regard perdu, me demandait de sa douce voix bien timbrée :

— Antoinette, à quelles choses si intéressantes pensez-vous donc?...

Tout en lui répondant : « A rien, madame... » je me disais en riant :

— Ferait-elle un nez stupéfait, hein! la bonne M^{me} de Jurieu... si elle voyait tout à coup défilier les « choses si intéressantes » auxquelles je pense?...

Comme je ne rentrais à la maison qu'à l'heure du dîner; que j'allais au couvent invariablement le jeudi et le dimanche, et que, dès le lendemain des prix, nous partions pour la mer, je ne retournai pas à notre rond-point. Je ne vis plus que de la fenêtre ma chère Pépinière, et, peu à peu, d'année en année, la vision, d'abord pâlie, du pot de réséda, s'effaça complètement. Puis, je grandis; ma vie changea, et je ne passai plus en Lorraine un temps aussi long qu'autrefois. En 1870, je partis, et je ne revins à X... qu'après la Commune, en pleine occupation allemande. J'y étais depuis quelques mois déjà, et pas une fois je n'avais eu l'idée d'entrer à la Pépinière, devenue le principal point de rendez-vous des Allemands. Leurs enfants; leurs femmes; leurs musiques; leurs soldats et leurs employés d'administration; tout vivait là!

J'aurais probablement attendu pour m'y promener la fin de l'occupation, lorsqu'un jour où je rentrais, traversant la place Carrière, je rencontrai la fille d'une de mes amies qui sortait de la Pépinière avec sa gouvernante. Elle avait à peine deux ans, et c'était le plus exquis petit enfant qu'il fût possible de voir. Comme il me semblait que l'Anglaise avait l'air plus revêché encore qu'à l'ordinaire, et que j'apercevais sur les joues roses du bébé des larmes mal essuyées, je demandai :

— Est-ce que Simone n'a pas été sage?...

— Oh! no!... très méchante!... très désobéissante!...

elle a cueilli une fleur!... et le garde nous a fait un procès!... Je l'ai bien supplié de pardonner, mais il n'a pas voulu!... M^{me} la vicomtesse va être très fâchée contre moi!...

Et une violente secousse, donnée au petit bras capitonné de fossettes de Simone, m'indiqua qu'elle payerait certainement très cher l'inflexibilité du garde. Elle, ne comprenant pas quel ménage elle avait commis pour être ainsi bousculée, regardait, ouvrant plus grands encore ses grands yeux marron paillés d'or. Et elle était si étonnamment jolie et drôle sous sa grande capeline Greenaway fleurie de myosotis; elle me tendait si gentiment son petit bec frais que, voulant éviter qu'elle fût encore malmenée, je dis :

— Justement j'allais voir ta maman!... Je rentre avec toi!...

— Mais ce garde?... ce procès-verbal?... psalmodia de nouveau l'Anglaise de sa voix de tête aigre et fâsée.

— Dame!... ce procès-verbal... je n'y peux rien!...

Mais tout à coup une idée me vint, et je demandai au sergent de ville adossé à la grille d'entrée de la Pépinière :

— Est-ce qu'il y a encore ici un vieux garde qui s'appelle Paolo?...

— Oui, madame!...

Comme je faisais signe à l'Anglaise de me suivre, le sergent de ville expliqua :

— Mais si vous voulez le voir... il faut aller à sa loge... tout au bout... à la grille du canal!...

— Merci... je sais!...

Ah! oui!... je savais où elle était, la loge de Paolo!... Je descendis presque en courant la grande allée, au milieu des Allemands stupéfaits de voir à la Pépinière, pendant que leur musique jouait, une Française. L'Anglaise me suivait à grandes enjambées, remorquant Simone, qui continuait à interroger de ses beaux yeux lumineux. En arrivant à la grille du canal, j'aperçus le vieux garde, assis sur une chaise de paille devant l'espèce de kiosque où il passait toutes ses journées, exactement à la même place et dans la même position où je l'avais vu pour la dernière fois sept ans plus tôt. Il n'avait pas vieilli! il était toujours aussi mince et sec; avec sa face osseuse, sa mine renfrognée et sa grosse moustache grise à peine un peu blanchie.

Naturellement, il ne me reconnut pas. Mais quand je me nommai, je crus qu'il allait m'embrasser.

— Comment, c'est vous la petite Antoinette?...

Comme vous voilà grande à c'te heure!...

— Dame!... je suis mariée!...

— Mariée aussi!... c'est vrai!... Claude, que je rencontre quelquefois, me l'avait dit!... Et alors, mademoiselle Antoinette?... qu'est-ce que je peux faire pour vot' service?...

En un instant l'affaire de la fleur fut arrangée, et je m'apprêtais à remonter la grande allée, quand Paolo, m'indiquant un autre chemin, me dit :

— Passez donc par là!... comme ça, vous ne traverserez pas « leur » musique!...

Je suivis son conseil, et l'Anglaise de Simone, trouvant plus gai de traverser « leur » musique, me quitta.

Je marchais lentement, heureuse de me retrouver dans ma vieille Pépinière que j'aimais tant, et dont je reconnaissais chaque arbre; chaque banc; chaque massif.

En arrivant au rond-point où, pendant six mois, j'avais joué tous les jours, je me rappelai ma bataille avec Henry de Louvain et le pot de réséda qui avait causé cette bataille.

Et comme je passais devant le banc, je m'arrêtai stupéfaite! La femme en noir qui était assise là était la même qui y était assise sept ans auparavant! Mais seule, cette fois, sans sa fille et sans son réséda. Pas plus que le vieux Paolo elle n'avait changé, elle non plus! C'était toujours le même teint jauni, les mêmes yeux fanés; la même attitude redressée et lasse à la fois; le même aspect décoloré. Cependant, me voyant plantée devant elle, elle leva sur moi son œil terne et surprenant d'insouciance.

Je me sentis ridicule et inconvenante à la considérer ainsi, et je balbutiai hésitante :

— Pardon, madame!... autrefois... depuis très longtemps... je vous vois à cette place... mais... vous n'y étiez pas seule...

Elle me regarda, et, de cette même voix blanche qui m'avait frappée le jour de l'assassinat du réséda, elle répondit :

— Ma fille était avec moi!...

Tout de suite, je pensai que sa fille était morte, et qu'elle devait être à cette heure plus heureuse que la mère qui restait. Pauvre fille disgraciée! fanée sans avoir vécu, et morte sans connaître autre chose de la vie que ses plus infimes tracasseries et ses plus mesquines tristesses. Et, apitoyée, émue à la vue de cette pauvre femme qui avait occupé si longtemps mes pensées d'enfant, je demandai craintivement :

— Est-ce que... est-ce qu'elle est morte?...

Pour la seconde fois, la dame posa sur moi son regard vide, d'un bleu déteint, et répondit :

— Non!... elle est partie avec un officier prussien!...

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

Le suffrage universel.

Mon premier mot sera pour dire que je ne veux pas m'insurger contre le suffrage universel. Je sais qu'il ne sert à rien de s'insurger contre les faits et que, depuis quarante-cinq ans, le suffrage universel est un fait. Mais il a ses inconvénients, ses défauts, ses dangers, qu'il faut signaler. Il y a des corrections à y faire.

Théoriquement, les défauts du suffrage universel ne sont que trop bien établis; historiquement, ils crévent les yeux, par des exemples que nous n'avons pas encore eu le temps d'oublier. Une foule d'auteurs grands ou petits les ont signalés, diagnostiqués, décrits en une multitude de livres et de brochures, dans les revues, dans les journaux eux-mêmes où, tour à tour, on flatte le suffrage universel et on l'injurie, ce qui est, injures ou flatteries, lui témoigner un égal mépris. Ces auteurs sont du reste venus des quatre coins du monde intellectuel et du monde social; ils appartiennent à tous les partis, professent les opinions les plus diverses, sont aussi éloignés l'un de l'autre que le sont entre eux les deux pôles.

A tout seigneur tout honneur. Citons d'abord Bluntschli, qui est comme l'un des Pères de la philosophie politique. Bluntschli est né Suisse, devenu Allemand, et se ressent de cette double origine. Il ne détesterait pas une république parlementaire, mais ses préférences sont pour une monarchie constitutionnelle, qu'il serait tenté d'appeler, lui aussi, la meilleure des républiques. Il est protestant et antijésuite, on n'ose dire anticlérical. Il aperçoit en tous lieux des jésuites et des complots de jésuites. Le suffrage universel, tout simple, tout droit, tel qu'il est pratiqué, sans plus de précautions, lui paraît être une niche à jésuites. C'est un de ses travers. Mais l'autorité de Bluntschli est considérable. Dans le long extrait que nous allons donner, il pose la question clairement et sous toutes ses faces :

L'extension du vote à toutes les classes, écrit-il (2), répond aux tendances démocratiques du siècle. Au rebours des idées du moyen âge, les peuples modernes aiment à construire l'État d'en bas, en l'appuyant sur le large fondement des masses. Le suffrage accordé à tous semble une conséquence nécessaire de la qualité générale de citoyen de l'État, qui a remplacé les distinctions d'ordres et de classes,

et un complément naturel du service militaire, de l'impôt, de l'instruction primaire, obligatoires pour tous.

Et cependant le droit de suffrage n'est point un droit naturel de l'individu, comme le prétend le *Contrat social*, mais un droit public dérivé de l'État, n'existant que dans l'État, ne pouvant exister contre lui. C'est comme citoyen et non comme homme que l'électeur vote; il ne tire pas son droit de lui-même, des nécessités de son existence ou de son développement personnel, mais de la Constitution et pour le bien de l'État... C'est uniquement pour avoir une représentation capable de la nation que le vote est donné aux citoyens. Le droit ne va pas de soi, comme au profit d'associés. Si le suffrage universel doit évidemment amener une représentation incapable, il doit être aboli...

En général et dans les temps ordinaires, le suffrage universel fortifie l'autorité déjà prépondérante. Républicain dans la république, il sera monarchiste, impérialiste ou aristocratique ailleurs. Mais, dans les crises, il change parfois brusquement de direction et perd le gouvernement qui comptait sur lui. Tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, il dissout les masses dans leurs éléments atomiques, entasse arbitrairement ces atomes dans de vastes circonscriptions, les livre à tous les vents, et les voix des électeurs s'élèvent en tourbillons de poussière, suivant la direction de la tourmente. On en a fait l'expérience en Amérique, en France, en Suisse...

Une meilleure organisation des divisions électorales pourrait en partie parer au mal. Ce qui est plus difficile, c'est de réagir contre l'incapacité ou l'ineptie des électeurs... Un signe externe, caractéristique de la capacité, manque donc jusqu'à ce jour. Comment reconnaître si tel bon paysan n'obéira pas aveuglément à son curé, même en politique; si tel ouvrier est un communard ou un bon citoyen?...

J'ai tenu à ne pas retrancher une ligne de cette page magistrale de Bluntschli. Il faut y ajouter quelques judicieuses observations d'Émile de Laveleye. L'éminent publiciste belge était, — qui ne le sait en France? — l'homme de tous les libéralismes. Il avait dans l'esprit tant de générosité que même il y avait peut-être un peu de chimère. Voici ce qu'il a écrit, dans son dernier ouvrage (1), sur le suffrage universel :

Voter, dit-on, est un droit naturel. Erreur. Voter n'est pas disposer de soi et agir librement, c'est prendre part au gouvernement et à l'administration des intérêts de tous. La première condition à l'exercice du droit de suffrage est donc la capacité de discerner quelles sont les lois favorables et à l'intérêt même de celui qui vote et à l'intérêt de tous...

Le droit de voter n'est pas un attribut nécessaire de

(1) Voy. la *Revue* des 27 décembre 1890, 10 janvier, 21 mars, 13 juin, 15 juillet 1891, 2 avril et 14 mai 1892.

(2) Bluntschli : la *Politique*, traduite par A. de Riedmatten. — Guilmouin et C^{ie}.

(4) Émile de Laveleye : le *Gouvernement dans la démocratie*, t. II, p. 49.

a personnalité humaine. Ce qui le détermine et le confère, c'est la capacité de bien voter, c'est-à-dire de bien choisir. Pour être bien chaussé, bien habillé, on s'adresse à un cordonnier, à un tailleur, qui savent leur métier. Pour avoir de bonnes lois, on doit de même s'adresser à celui qui est le plus capable de les faire. Mais le libéralisme, la générosité de M. de Laveleye se révoltent contre ces infériorités, contre ces déficiences du suffrage universel, qu'il est bien obligé de constater scientifiquement. Son impartialité, d'ailleurs, le pousse à protester, et il le justifie de son mieux.

Quand le peuple tout entier participe par ses élus à la confection des lois, il ne peut plus prétendre qu'elles sont faites au profit d'une caste ou d'une classe. La bonne gestion des affaires publiques étant de l'intérêt de tous, il est désirable que tous y exercent leur légitime part d'influence. Au surplus, l'exercice du droit de suffrage relève la dignité de l'homme. Le suffrage universel est pour le peuple la meilleure école d'éducation politique.

Pourtant M. de Laveleye est fort embarrassé. Comment se défaire, en effet, des objections de son ami le sénateur italien Pantaleoni ?

Oui, s'écriait ce terrible homme avec toute son éloquence et sa fougue méridionales, oui, tout doit être fait en vue du plus grand nombre, mais par le plus petit nombre. Parlez-moi de cette dangereuse sottise, le suffrage universel ! Comment est-il possible que des gens éclairés et qui se croient sensés veuillent remettre la direction de cette machine si délicate et si prodigieusement compliquée, le gouvernement d'un État moderne, aux décisions de la foule, c'est-à-dire aux égarements de l'ignorance et de l'impérvoyance ?

À choisir entre deux absurdités, j'aime encore mieux l'infailibilité du pape que celle du peuple. Les partisans du nouveau dogme catholique n'invoquent pas la raison, ils croient au surnaturel ; mais les partisans de la souveraineté des masses ne peuvent invoquer le mystère. Ils affirment un non-sens visible, palpable. En ce moment, est-ce que le peuple, dont la moitié ne sait ni lire ni écrire et dont certes plus des trois quarts ne lisent pas, est capable d'émettre un jugement réfléchi sur les graves problèmes que doit trancher la législation ?

Un peu plus loin, Diomède Pantaleoni charge à fond sur « ce troupeau de bipèdes encore plongés dans les ténèbres de la pierre brute du miocène », que d'autres saluent du titre de *peuple souverain*, atteints qu'ils sont de « l'épidémie particulière à notre temps, le *morbus democraticus* » :

Oui, la démocratie s'impose, je l'admets. Mais le gouvernement des démocraties doit être confié à l'aristocratie in-

tellectuelle. Guizot, je crois, a dit un jour avec raison : « Tout pour le peuple, rien par le peuple (1). »

M. de Laveleye se sent ébranlé par d'aussi violentes secousses. Sa conclusion est triste et inquiète : « Le suffrage universel et le règne du nombre mènent fatalement à une situation où la société demandera son salut au Césarisme et à l'armée. » Il cite le mot de Proudhon (2) : « Il est certain que nos dix millions d'électeurs se sont montrés depuis 1848, en intelligence et en caractère, inférieurs aux trois cent mille censitaires de la monarchie de Juillet. » Cela ne saurait être contesté. Mais comment se tirer d'affaire ?

« Oui, soupire M. de Laveleye (mais ce oui est bien moins énergique que les oui contraires de Pantaleoni), oui, le suffrage universel est chose désirable, il est le but à atteindre, mais il doit avoir pour condition l'instruction universelle et la propriété universalisée. L'égalité des droits politiques et l'inégalité des conditions sociales est le grand péril des démocraties modernes. » — Oh ! oh ! le dilemme est gênant : car il faudrait alors, pour trouver l'équilibre, ou l'inégalité des droits politiques ou l'égalité des conditions sociales. N'est-ce pas qu'il ne s'agit plus de l'égalité platonique, négative, bourgeoise, de l'égalité devant la loi ?

Herbert Spencer, Sumner Maine, les Anglais ne le cèdent point à Bluntschli en vigueur et en netteté. Sumner Maine a fait là-dessus tout un livre, *Essais sur le gouvernement populaire*, qui est la concision et la précision mêmes. Chez nous, M. Paul Lafitte (3) et M. Gaston Bergeret (4), l'un avec un sens très ferme et très fin, l'autre avec une aimable et sceptique ironie, ont écrit d'excellents morceaux. Se mettre à leur emprunter serait allonger indéfiniment ce préambule déjà si chargé. À noter néanmoins cette réflexion de M. Bergeret :

Le suffrage universel a deux vices. En voulant que tout se fasse pour le peuple, il prétend obtenir une égale répartition par tête de tous les avantages sociaux, ce qui exclut toute amélioration sélective ; en voulant que tout se fasse par le peuple, il méconnaît le rôle nécessaire des compétences spéciales. Dans un État où le suffrage universel donnerait son plein effet, toutes les situations seraient médiocres, et le gouvernement serait l'expression exacte de la médiocrité commune.

Et, pour finir, l'avis d'un théologien catholique, don Raphaël Rodriguez de Cepeda (5) :

(1) Cicéron avait dit, à peu près dans les mêmes termes : *Tenuit igitur hoc... ut in populo libero pauca per populum, pleraque senatus auctoritate gererentur.*

(2) *De la capacité politique.*

(3) *Le Suffrage universel et le régime parlementaire.*

(4) *Principes de politique.*

(5) *Éléments de droit naturel*, traduct. Aug. Onclair, p. 577-579.

Le suffrage universel soumet à l'arbitrage d'une multitude ignorante et incapable de comprendre des affaires aussi complexes que celles de la politique les questions les plus importantes et les plus délicates. Il s'ensuit que le suffrage universel ne relève pas l'opinion réelle du pays, mais celle de quelques agitateurs, ce qui engendre l'abstention des éléments les plus capables, et qu'il est souverainement variable, au point qu'il jette par terre aujourd'hui ce qu'il a exalté hier.

On prétend couvrir tous ces défauts par la force du nombre et des majorités; mais même abstraction faite de cette considération que, bien des fois, les majorités ne sont que des minorités à côté des citoyens qui se sont abstenus ou ont été vaincus, le nombre ne saurait changer la nature des choses, et comme le dit Taine : « Dix millions d'ignorances ne font pas un savoir. »

L'empereur Napoléon III s'exprimait plus brutalement : « Le suffrage universel, disait-il, c'est une bêtise, mais qui fera le tour du monde. » — *Erreur*, dit Laveleye; *sottise*, disait Pantaleoni; *bêtise*, a dit Louis-Napoléon. A tous on peut répondre, à tous on doit répondre que c'est un fait; que c'est folie de s'insurger contre les faits, qu'il ne s'agit pas de supprimer le suffrage universel, mais de le régler, et, en l'organisant, d'atténuer ses inconvénients reconnus.

SUFFRAGE UNIVERSEL ET SUFFRAGE RESTREINT.

Tout ce qu'on a dit serait-il vrai, y compris l'aphorisme de Louis-Napoléon, que le suffrage universel n'en serait pas moins un fait, car une *erreur*, une *sottise* ou une *bêtise* peut être un fait. Mais tout ce qu'on a dit est-il vrai, et, s'il y a tant de bonnes raisons pour accuser le suffrage universel, n'en saurait-on trouver aucune pour le défendre? Plusieurs publicistes l'ont essayé, et parmi eux et à leur tête M. Courcelle-Seneuil.

On le croira aisément, M. Courcelle-Seneuil ne s'évertue pas à donner au droit de suffrage un fondement mystique. Il est de cette école qui pense que « le droit de suffrage appartient à ceux qui le prennent »; que « le suffrage universel a toute la force d'un fait », qu'il existe « parce que le peuple en armes l'a établi et opposerait la résistance de l'émeute aux tentatives qu'on ferait pour le lui ravir ». Il est de l'école historique, il en est l'un des chefs :

En France, au moment de la Révolution (1), on supposa que les contribuables mâles, d'un certain âge, possédant un certain revenu apparent et stable, seraient les hommes les plus propres à exercer la fonction d'électeurs, et on la leur attribua.

Plus tard, on a cru convenable de diminuer ou d'augmen-

ter leur nombre et ne reconnaissant comme électeurs que ceux qui payaient 300 francs ou 200 francs de contributions directes. *Ces diverses formes de droit électoral ont donné des résultats assez semblables et n'ont jamais donné de résultats que l'on puisse qualifier de mauvais.* Sous les divers systèmes, les électeurs ont commencé par appuyer de leurs votes le gouvernement établi et fini par lui témoigner, à très juste titre, leur mécontentement. Mais les opposants, appelés à succéder au gouvernement renversé, après avoir blâmé pendant des années les lois électorales, se sont crus obligés à augmenter le nombre des électeurs jusqu'à ce qu'on ait attribué le droit de vote à presque tous les citoyens majeurs. C'est ce que l'on a appelé le « suffrage universel ».

Ainsi s'est opéré, d'après M. Courcelle-Seneuil, l'établissement de « ce que l'on a appelé le suffrage universel ». Le suffrage universel est basé sur cette hypothèse que, l'intérêt de la nation et leur intérêt propre étant d'être bien gouvernés, « les électeurs choisiront ceux qui, à leur jugement et suivant l'état de leurs lumières, seront les plus capables de gouverner. Cette présomption peut, à tel ou tel moment de l'histoire, n'être pas justifiée par l'expérience, mais il nous semble difficile, en règle générale, d'en admettre une autre ».

Une objection s'élève de toutes parts : « Le suffrage universel attribue une valeur égale au vote du citoyen le plus éclairé et à celui du citoyen le moins éclairé. Quelle injustice! » L'objection est spécieuse et même fondée dans une certaine mesure. Est-elle décisive? Pas du tout. Elle ne le serait que s'il était possible de définir, en termes précis, la capacité politique et de désigner, en termes juridiques, une classe de citoyens possédant cette capacité...

En France, on ne peut rencontrer une classe semblable, ni quoi que ce soit qui en approche. Dans tout le cours de son existence, qui a été longue, la noblesse française s'est distinguée par l'absence de toute capacité politique, et c'est cette incapacité des nobles qui a causé l'établissement du pouvoir absolu des rois. Depuis que la noblesse a cessé d'exister, les descendants des anciens nobles, et plus encore les prétendus nobles de toute origine et de toute couleur, ont persisté à élever et à soutenir des intérêts privés distincts de ceux de la nation, à laquelle ils sont devenus odieux.

Les électeurs censitaires qui, de 1815 à 1848, ont disposé du gouvernement, ont imité les nobles; ils n'ont vu dans la possession du pouvoir souverain qu'un moyen d'acquiescer ou d'augmenter leur fortune privée, et lorsque le suffrage universel a été décrété, les masses populaires appelées à la possession du pouvoir ont trop souvent imité les nobles et les bourgeois...

Ducs à brevet et hobereaux, gens d'épée, gens de robe, courtards de boutique et rustres, manants de

(1) J.-G. Courcelle-Seneuil : *Préparation à l'étude du droit.* — Guillaumin, 1 vol. in-8°.

plat pays, ceux que l'on a nommés les grands bourgeois et ceux que l'on nomme les ouvriers, M. Courcelle-Seneuil met tout dans le même sac. Il n'aurait garde de soutenir ce paradoxe que le suffrage universel est plus sage, plus éclairé que le suffrage censitaire; il affirme seulement qu'ils ne le sont pas plus l'un que l'autre, que l'un ne vaut pas mieux que l'autre, que ni l'un ni l'autre ne vaut cher. On a parlé d'égalité. Il y a, en effet, entre les citoyens des différentes classes, une certaine égalité : l'absence trop fréquente d'éducation politique.

Dans toutes les catégories de citoyens, il y a des individus, même en assez grand nombre, qui auraient la capacité politique : mais à considérer les masses, on reconnaît avec tristesse qu'en cette matière il n'y a pas plus de lumières chez les savants que chez les derniers des illettrés. A ce point de vue, tous sont aussi égaux qu'il est possible, et c'est ce qui justifie pleinement le suffrage universel de l'accusation que nous avons mentionnée.

On peut donc indifféremment, si l'on recherche la qualité, adopter le suffrage restreint ou le suffrage universel. Le suffrage universel n'a qu'une supériorité sur le suffrage restreint, et c'est tout justement qu'il est *universel*. Ce qu'il n'a pas de plus en qualité, il l'a de plus en quantité. M. Courcelle-Seneuil est d'avis que c'est un mérite qui a son prix : « Il permet de constituer légalement le pouvoir souverain de manière à lui donner l'autorité qui, dans l'état actuel de nos idées, est la plus incontestée, celle dont la source se rapproche le plus possible de l'assentiment de tous. »

Vous avez bien lu : *le plus possible, la plus incontestée*. Par suite, aux yeux de M. Courcelle-Seneuil, le suffrage universel ne jouit que d'une préférence et non d'une préexcellence : ses avantages sont tous relatifs. Sujet, même théoriquement, à discussions et à critiques, il offre dans la pratique toute sorte d'inconvénients; il est comme la souche sur laquelle viennent se greffer toute sorte d'idées fausses, d'erreurs fertiles en conséquences mauvaises, qui constituent proprement autant de sophismes.

Mais ces idées fausses, ces erreurs qui viennent se greffer sur le suffrage universel, ne sont pas le suffrage universel; elles ne lui sont pas inhérentes, elles sont comme ses parasites; elles peuvent en être retranchées, il peut en être débarrassé. De ces sophismes, nous en retenons quatre qui peuvent être formulés comme il suit :

1° Le droit de suffrage est un droit naturel;

2° Le suffrage universel est la manifestation de la souveraineté populaire;

3° Le suffrage universel confère à l'élu un mandat;

4° Le suffrage universel doit être égal et uniforme pour tous.

SOPHISMES DU SUFFRAGE UNIVERSEL.

1° Si le suffrage est de droit naturel, pourquoi la moitié et plus de la moitié de l'espèce humaine en est-elle privée? Pourquoi les femmes et les enfants ne votent-ils pas? Pourquoi les mâles n'entrent-ils que lorsqu'ils sont adultes ou majeurs en possession de ce droit naturel? Pourquoi ni l'un ni l'autre que cent ans que ce droit naturel a été proclamé pour la première fois et à peine quarante-cinq ans qu'il est définitivement reconnu? Comment se fait-il que ce droit naturel puisse être (dans le cas d'indignité) aboli par une décision judiciaire, par une prescription du droit positif?

Si l'homme possède en tant qu'homme le droit de suffrage, si ce droit est « tiré de lui-même, des nécessités de son existence ou de son développement personnel (1) », comment des juges qui ne sont, eux aussi, que des hommes, pourraient-ils le lui enlever?

Il est inutile d'insister. La preuve que le droit de suffrage n'est pas un droit naturel, on le répète, c'est que les femmes et les enfants ne l'ont pas, que les hommes ne l'ont qu'après vingt et un ans, qu'il n'y a qu'un demi-siècle qu'ils l'ont. La preuve que la loi civile l'institue, c'est que la loi pénale le fait perdre.

2° *Le suffrage universel est la manifestation de la souveraineté populaire*. Faut-il recommencer à expliquer ici que la conception de la souveraineté est vieille, usée, risque d'être absurde, est inutile et grosse de menaces? La souveraineté populaire se résumerait dans le droit de suffrage et s'exercerait pendant quelques heures, une fois tous les quatre ou six ans.

D'ailleurs, en dépit de Rousseau, le vote n'est pas la déclaration de la volonté générale. Le vote est simplement le choix d'une personne. Par le vote, les électeurs ne disent pas : « Nous voulons telle chose. » Du moins ils ne le disent qu'indirectement, en nommant telle personne. Triste souveraineté que celle qui est à ce point intermittente et bornée à ce point!

Non, le suffrage universel n'est pas la manifestation de cette souveraineté dérisoire. La souveraineté fût-elle réelle, qu'il n'en serait pas encore la manifestation. Non, le vote n'est pas une déclaration de volonté, c'est un choix. C'est une manifestation de vie, d'activité politique.

3° Y a-t-il un mandat conféré à l'élu (élu, de *electus*, choisi)? M. Courcelle-Seneuil montre très bien que c'est là une intrusion des habitudes et de la langue du droit civil dans le droit public électoral.

L'élection, le choix, n'implique nullement le mandat. Quand le député est élu, le rôle de l'électeur est fini. Quand le mandataire est nommé, le rôle du mandant ne s'arrête pas. Le mandat est quelque chose de précis; il a un objet défini, déterminé. Le mandant dit au mandataire : « Vous ferez cela. » Il le lui dit formel-

(1) Bluntschli : *Politique*; voy. plus haut.

lement, quelle que soit au reste l'étendue des pouvoirs qu'il lui donne. Et le mandataire qui doit faire cela ne peut rien faire en plus, en moins, en deçà, au delà ou à côté.

Le mandant dicte le mandat, que le mandataire ne fait qu'accepter. Dans l'élection, les candidats soumettent aux électeurs, qui vont choisir, des échantillons de leur savoir-faire, leurs personnes et leurs programmes. Et puis c'est tout. Malgré les fictions contraires, l'élu devient immédiatement indépendant de l'électeur; il devient même, en une certaine mesure, son maître, puisque c'est lui qui fait les lois. En droit civil, le mandataire et le mandant sont connus, désignés d'une manière certaine, toujours faciles à retrouver. L'élection faite, qui se flatterait de retrouver le mandant? Il est anonyme, insaisissable, variable.

Une caractéristique du mandat, c'est de pouvoir sans cesse être révoqué, au gré du mandant. L'élection ne peut être révoquée, au gré de l'électeur. L'élu est régulièrement investi pour toute la durée de la législature. Il ne peut être frappé de déchéance par les électeurs mécontents. On voit qu'il n'y a pas de mandat dans l'élection ni de comparaison possible entre l'élection et le mandat. Les candidats se présentent, exposent leurs vues et leurs projets, s'ils en ont; l'électeur choisit. C'est toute la puissance et tout le soin de l'électeur: toute sa puissance est de choisir et tout son soin doit être de bien choisir.

4° On ne voit pas, en vérité, pour quel motif impérieux il faut que le suffrage universel soit égal et uniforme. Égal, oui, j'y consens: que tout le monde ait voix au chapitre. Que tout le monde y ait sa voix, une voix. *One man, one vote*. Mais l'uniformité de la plaine, du désert, de la table rase, pour quel motif et à quoi bon? Pourquoi faut-il que tous les suffrages se ressemblent et tombent un à un comme toutes les gouttes d'eau?

Qu'est-ce, d'après notre analyse, que le suffrage universel? Une simple manifestation de vie et d'activité politique. Est-ce que la vie, est-ce que l'activité est uniforme? N'est-elle pas, au contraire, multiforme? N'a-t-elle pas autant de manifestations qu'il y a de milieux et d'individus?

Où conduit l'uniformité, si ce n'est à la médiocrité? Mais nous touchons alors aux inconvénients, aux défauts, aux dangers du suffrage universel, énumérés tout au long et fort exactement décrits par les auteurs que nous citons plus haut. Pour ces quatre sophismes, ils s'enchaînent entre eux et découlent l'un de l'autre, dans l'ordre suivant:

Le peuple est souverain par droit naturel; le suffrage est la manifestation extérieure de cette souveraineté, donc le suffrage aussi est de droit naturel; tous les citoyens participent également à ce droit naturel, donc tous sont également électeurs et de la même manière; la souveraineté réside dans le peuple, c'est-à-

dire dans les électeurs; l'élu ne la reçoit que par délégation, donc il est le mandataire des électeurs, donc l'élection lui confère un mandat.

Otez à ce raisonnement, d'apparence correct, sa base, les notions erronées et abstraites de la souveraineté et du droit naturel, il s'écroule en moins d'un instant, et ces quatre propositions, tenues si légèrement pour articles de foi, se montrent à l'esprit comme elles sont, comme des sophismes devant lesquels il serait puéril de s'arrêter.

Mais, qu'on ne l'oublie pas, ces sophismes ne sont pas le suffrage universel, ils n'en sont que les excroissances morbides; il ne faut pas craindre de trancher dans le vif. L'opération achevée, le suffrage universel apparaîtra avec quelques inconvénients et quelques imperfections encore, mais maniables, traitables, réductibles. Aucun de ces inconvénients ne sera sans compensation, aucune de ces imperfections ne sera sans remède. Le suffrage universel sera sans doute encore exposé à quelques-unes de ses maladies, mais aucune ne sera mortelle.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil*.)

(*A suivre.*)

« THE SUBALTERN »

Journal d'un officier anglais, 1813-1814.

Les mémoires militaires sont plus que jamais à la mode, surtout ceux du commencement de siècle. Les *Mémoires du baron de Marbot* ont été un succès de librairie. Peu après, on a publié les *Mémoires de Lassalle*. Le moment nous semble opportun pour parler d'un ouvrage du même genre, de moindre importance, assurément, mais qui mérite d'être mis en lumière plus qu'il ne l'a été jusqu'ici.

Pendant un récent séjour à Biarritz, je fis, avec un ami, l'ascension de la Rhune, dernière montagne de la chaîne des Pyrénées, du côté du golfe de Gascogne. La course est rarement entreprise par les baigneurs mondains de Biarritz. Le mauvais état des sentiers, remplis de pierres roulantes, la rend quelque peu fatigante. Mais la vue dont on jouit du sommet est admirable.

Au Sud, la frontière montagneuse de l'Espagne, avec la Bidassoa et Fontarabie au premier plan; à l'Est, le commencement des Pyrénées, dont les croupes s'étagent dans un lointain brumeux; à l'Ouest, l'Océan aux côtes dentelées; au Nord enfin, l'immense plaine de France, bien cultivée, toute semée de maisons blanches, Hendaye, Saint-Jean-de-Luz, et, à l'horizon, Bayonne et l'embouchure de l'Adour.

Nous regardions ce superbe panorama, tandis qu'au-dessus de nos têtes une famille de vautours, dérangée par notre présence, planait silencieusement. Et, l'heure avançant, nous nous préparâmes à descendre, quand notre guide, — un Basque parlant un français presque inintelligible, — nous fit remarquer, à quelques pas, une sorte de petit fortin en ruines.

— Construit pendant l'invasion de 1814, baragouinait-il avec une intonation mystérieuse.

Dans tout ce pays, l'entrée de l'armée alliée et le siège de Bayonne, — le blocus, comme ils disent, — a laissé les plus vivaces souvenirs. On cite quelques très vieilles gens, — notamment le garde du cimetière des Anglais, au plateau de Saint-Étienne, — qui ont assisté à ces luttes héroïques où le maréchal Soult, avec des troupes composées pour la plus grande part de recrues imberbes, sut tenir tête aux forces de Wellington.

*
**

Quoi de plus passionnant pour le touriste que de vivre dans une contrée où des événements intéressants à ce point notre histoire nationale ont si puissamment marqué? De la cime où nous étions, tous les détails du pays, toutes les positions stratégiques apparaissaient avec la netteté d'une carte d'état-major. La vue de ces quelques pierres sèches, autour desquelles on s'était battu, que le sang humain avait rougies peut-être, éveillait l'image des combats d'alors, où la valeur individuelle tenait une plus grande place, où l'héroïsme et l'exaltation de tous les sentiments de dévouement et d'oubli de soi pouvaient servir d'excuse aux horreurs absurdes désolantes de la guerre. L'imagination aidant, nous croyions apercevoir les voltigeurs français, frères sous leurs grands shakos à plumets droits, se défendant rageusement contre les soldats anglais, grands, rouges et rigides, foulant d'un pas lourd la terre de France, la terre sacrée...

Revenu à Biarritz tout plein de ces idées, j'eus la bonne fortune de rencontrer un jeune poète de talent et d'avenir, M. Louis Labat. Bayonnais de naissance et de cœur, il comprit l'intérêt que je prenais à ces événements passés. C'est à son obligeance que je dois de connaître le petit volume de mémoires dont je voudrais dire quelques mots.

The Subaltern, tel est son titre (1). C'est le récit au jour le jour, par un officier subalterne de l'armée anglaise, du siège de Bayonne et des opérations qui l'ont précédé. Ce petit ouvrage, précédé d'une préface, est assez connu en Angleterre. Plusieurs éditions en ont paru. M. Charles Guiard en a donné une excellente traduction française sous ce titre : *DE SAINT-SÉASTIEN*

A BAYONNE, journal de campagne d'un officier subalterne de l'armée de Wellington (1813-1814) (1).

C'est déjà un intérêt à nos yeux, pour des mémoires militaires, d'avoir été écrits non par un Français, mais par un ennemi; et (cela apparaît dès les premières pages) par un ennemi sans haine et d'une impartialité absolue. Au cours de la publication de ses Mémoires dans *le Courrier de Bayonne*, le Rév. R. Gleigh existait encore. Entré dans les ordres peu après avoir quitté l'armée, le vénérable vieillard venait, quelques années auparavant, de publier un ouvrage sur des questions religieuses (2). En 1813, tel du moins qu'il nous apparaît à travers ses Mémoires, c'est un tout jeune homme de dix-sept ans, de bonne famille, d'esprit moyen, mais délicat, sentimental comme on l'était alors, épris de pittoresque, passionné pour son métier, acceptant avec une égale bonne humeur les souffrances et les dangers d'une pénible campagne, rendant pleine justice au courage de ses adversaires qu'il appelle de « nobles ennemis », et capable, à l'occasion, d'une sensibilité généreuse dont son courage n'est pas amoindri.

Comme il l'avoue lui-même, il ne se pique pas d'écrire, et les négligences, les répétitions fourmillent dans son œuvre. Mais cette absence de tout apprêt, cette ingénuité y sont un charme. La question est jugée maintenant d'ailleurs. Qu'importe le style et la rhétorique, et la syntaxe et la grammaire, et tout ce qui constitue l'« écriture »? La forme est indispensable aux œuvres d'imagination pure; plus simple et plus robuste, l'histoire s'en passe sans peine et ne demande à celui qui apporte sa pierre à son édifice grandiose que de bien voir et de dire ce qu'il a bien vu.

*
**

C'est par une belle matinée de mai 1813, nous apprend le jeune lieutenant, que le 85^e régiment de ligne se rassemble sur le champ de parade de llythe, prêt à partir pour Douvres, port d'embarquement. Et, dès ces premières pages, se place une anecdote touchante et jetant un jour curieux sur la possibilité qu'avaient à cette époque les femmes des militaires anglais de suivre l'armée, quand le sort leur était favorable.

Un jeune soldat écossais, Duncan, est récemment marié à une jeune femme qu'il adore. Séparée de son époux depuis longtemps, Mary parvient enfin, malgré son état de grossesse avancé, à le rejoindre, quand l'ordre de départ arrive :

Ce malheureux couple était à peine réuni, qu'il allait avoir

(1) Cette traduction, donnée d'abord par *le Courrier de Bayonne*, a paru en volume à l'imprimerie Lamoignon (Bayonne). C'est à ce volume que nous emprunterons nos extraits.

(2) Le Rév. R. Gleigh est aussi l'auteur d'une *Vie du duc de Wellington*.

à se séparer de nouveau. Le nom de la pauvre Mary se trouva parmi celui des femmes qui ne devaient pas suivre le régiment, et le langage ne saurait peindre la scène qui eut lieu. Je n'étais pas là quand les femmes tirèrent leurs billets; mais M. Intyre me raconta que, quand elle déplaça le sien et qu'elle lut les lettres fatales : « Pour rester », elle le regarda, les bras tendus, pendant quelques minutes sans parler; ses joues, qui tour à tour se couvraient de rougeur et d'une pâleur mortelle, trahissaient seules la profondeur du coup qui la frappait. A la fin, accablée par le sentiment de son malheur, elle froissa le billet entre ses mains et tomba sans connaissance dans les bras d'une femme qui se trouvait à côté d'elle.

La pauvre Mary meurt quelques jours après. Le jeune lieutenant lui donne un souvenir ému. Mais, à l'en croire, et sans vouloir médire des dames anglaises, toutes n'étaient pas aussi sensibles que Mary. Un autre passage du volume le prouve de façon péremptoire. Il s'agit d'une attaque de nuit :

Nos feux étaient éteints; la lune ne paraissait pas, et les étoiles étaient en grande partie cachées par les nuages; mais nous formâmes nos rangs instinctivement et dans le plus profond silence. J'ai toujours été frappé dans ces occasions de la grande indifférence des femmes. Rarement un cri d'alarme leur échappait; elles deviennent, probablement par l'habitude et l'exemple des autres, aussi indifférentes au danger que leurs maris. Je crois aussi qu'une des conséquences de la vie qu'elles mènent, quand elles ont suivi pendant quelque temps l'armée en campagne, est d'en faire une sorte de sexe neutre. Du moins je ne me rappelle pas un seul cas de chagrin réel parmi elles, même pour celles que le destin des combats avait rendues veuves. Soixante femmes seulement ayant la permission d'accompagner un bataillon, elles sont sûres d'avoir autant de maris qu'elles en veulent choisir, et peu d'entre elles restent longtemps veuves, tant cette classe de femmes est favorisée.

A cause des vents contraires, c'est seulement le 18 août, plus de deux mois après le départ, qu'on arrive en vue des côtes d'Espagne, devant Saint-Sébastien, dont l'auteur nous raconte la prise. Il n'y est pas acteur, mais seulement témoin, son régiment n'étant pas engagé. Les alliés repoussés avec pertes à leur premier assaut, quelque temps auparavant, renouvelèrent leur tentative. Les assiégés résistent avec opiniâtreté (1); un moment de plus, et les assaillants vont être encore une fois repoussés, quand une bombe met le feu à une traînée de poudre communiquant avec une mine placée sous la brèche et à laquelle les Français avaient l'intention de mettre le feu dès que l'ennemi aurait pris pied sur le rempart. L'explosion a

lien; trois cents grenadiers français, l'élite de la garnison, sont projetés en l'air :

L'effet fut tel sur ceux qui assistaient à cette scène que, pendant une demi-minute, pas un coup de feu ne fut tiré de côté ni d'autre. Les deux partis regardaient stupéfaits le ravage produit par l'explosion, et l'on aurait entendu le bruit d'un chuchotement à plusieurs mètres de distance.

Cet entr'acte muet, imposé par l'effroi, n'est-il pas saisissant?

Plus douce et plus reposante est la description que nous donne notre lieutenant de sa première nuit de bivouac, avec tout l'enthousiasme de ses dix-sept ans :

C'était la première nuit de ma vie que je passais au bivouac, et je me rappelle parfaitement l'impression qu'elle me fit. Le contraste était grand après mon long emprisonnement à bord d'un navire; la saison était extraordinairement douce, il n'y avait pas un souffle dans l'air, et tout respirait la fraîcheur et l'agrément autour de moi. Être appelé à dormir sous la voûte du ciel, enveloppé dans mon manteau, avec mon sabre suspendu au-dessus de ma tête aux branches d'un arbre et mon chien couché à mes pieds, cela seul suffisait à me faire comprendre que ma vie militaire commençait véritablement. En regardant autour de moi, je voyais les armes en faisceaux, éclairées par la lumière de vingt feux qui jetaient une brillante clarté sur le feuillage qui nous abritait. Les hommes étaient enveloppés dans leur grande capote, étendus ou assis en groupes énergiques autour de ces feux; j'entendais leur causerie joyeuse, leur rire insouciant et franc, et de temps à autre un lambeau de chanson fredonné par une ou deux voix : tout cela, je m'en souviens, était délicieusement surexcitant. J'appuyai ma tête contre un arbre et, mettant ma pipe à la bouche, je lançai des bouffées de fumée dans un état d'esprit qu'un monarque aurait pu envier et que je ne retrouvai jamais depuis.

Saint-Sébastien pris, incendié et pillé, car la malheureuse ville connut toutes les horreurs de la guerre, les alliés accentuent leur marche en avant. C'est pendant ce mouvement que le jeune officier aperçoit pour la première fois Wellington. L'épisode est joliment raconté, et le portrait du célèbre général d'une exactitude qui s'impose :

Cette marche pénible durait depuis cinq heures lorsque, en arrivant sur le sommet d'une hauteur, nous fûmes rejoints par quatre officiers à cheval, dont l'un tenait la tête du groupe, les autres le suivant sur une même ligne. Celui qui était en avant, maigre, bien fait, de moyenne stature, avait à peine passé le printemps de la vie. Il était vêtu d'un habit gris uni, boutonné jusqu'au menton; il portait un chapeau à claque recouvert de toile cirée, des pantalons gris avec des bottes bouclées sur le côté et un léger sabre

(1) Le brave général qui défendit Saint-Sébastien avait nom Emmanuel Rey.

de cavalerie. Quoique je ne le connusse pas, il y avait une clarté dans son œil qui indiquait quelque chose de plus qu'un aide de camp ou un général de brigade. Je ne restai pas longtemps dans le doute; nous avions dans nos rangs beaucoup de vétérans qui avaient servi dans la Péninsule pendant la première campagne; ils reconnurent aussitôt leur ancien général et se mirent à crier : « Duro! Duro! » titre familier donné par les soldats au duc de Wellington; ce cri fut suivi d'acclamations répétées auxquelles il répondit en ôtant son chapeau et en s'inclinant. Après avoir loué l'aspect et la tenue de la colonne et causé un moment avec le commandant, il donna l'ordre de nous faire arrêter là et continua sa route.

Je voyais alors le grand capitaine pour la première fois, et je le regardai avec cette admiration et ce respect qu'un soldat de dix-sept ans, passionné pour sa profession, devait ressentir pour l'homme qui en était à ses yeux la plus belle gloire. Rien en lui ne semblait indiquer une vie dépensée dans les fatigues et les travaux pénibles, et ses traits ne portaient pas l'empreinte du souci ni de l'anxiété. Ses joues, au contraire, quoique bruniées par le soleil, brillaient des teintes rosées de la santé, et le sourire de satisfaction qui s'épanouissait autour de sa bouche disait plus clairement que des paroles combien il se sentait parfaitement à l'aise. En le regardant, je fus convaincu qu'une armée commandée par lui ne pouvait être battue.

Notre auteur nous apprend plus loin que « Duro » ne se contentait pas d'être le tacticien que chacun sait, mais qu'encore, en véritable Anglais, il se livrait avec ardeur au sport favori de son pays. Cette guerre, — plus lente, sinon moins meurtrière que nos guerres d'aujourd'hui, et que la prudence réfléchie de Wellington rendait plus lente encore, — laissait de nombreux loisirs aux troupes alliées et permettait aux officiers de prendre des distractions et des plaisirs qui eussent été incompatibles avec les exigences d'une campagne rapide. C'est ainsi que Wellington avait fait venir ses lévriers d'Angleterre et chassait régulièrement deux fois par semaine, « comme un habitant du Leicestershire ». Si les chevaux n'étaient pas des meilleurs, les chasseurs ne manquaient pas :

On aurait trouvé difficilement un terrain plus fertile en incidents burlesques, et personne ne s'amusaît plus joyeusement que le vaillant marquis. Quand les chiens étaient lâchés, ce n'était plus le général en chef de trois armées et le représentant de trois souverains; c'était un gentilhomme campagnard sans souci, qui galopait de tous côtés et riait plus haut que les autres lorsqu'il tombait ou qu'il assistait à la chute de ses compagnons.

Si le général en chef était le seul qui eût une meute et chassât à courre, les officiers ordinaires occupaient leurs loisirs par la chasse à tir et la pêche. Notre lieutenant contribuait, pour sa part, à varier le menu un

peu monotone de la table des officiers en y apportant lièvres, perdreaux et bécasses. Les truites de la Biddassoa et de la Nive étaient aussi fort appréciées par les palais britanniques. Au reste, ainsi que dans tous les récits de campagne sincères, où elle tient, et à juste titre, une très grande place, la préoccupation du boire et du manger, de la « popote » comme on dit aujourd'hui, ne laisse pas que d'être très vive dans l'esprit du narrateur. Le « grog » et le « beef » sont des mots qui reviennent souvent sous sa plume, et voici quelques lignes où l'on sent l'expression d'un bien-être physique et presque animal, très justifié d'ailleurs à la suite d'une journée de fatigue et de dangers :

A peine eûmes-nous échangé nos vêtements mouillés et boueux contre d'autres plus secs, qu'un énorme morceau de roastbeef fumant fut apporté sur la table. Nos fidèles domestiques avaient fait en outre d'amples provisions de vin; une ou deux bouteilles de champagne avec du bordeaux de bonne qualité et une petite bière française claire, légère et d'un arôme agréable, firent admirablement descendre les parties solides du repas. Pour compléter la fête, quelques amis étant entrés quand la nappe fut levée, nous allumâmes nos cigares, et l'atmosphère de l'appartement se trouva bientôt imprégnée de la délicieuse fumée du tabac, que nous envoyâmes par bouffées au plafond; le silence n'était troublé que par quelques soupirs de satisfaction et par le bruit des verres que nous portions à nos lèvres.

A la fin, cependant, la fatigue de la journée l'emporta : nous avions été sous les armes depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans manger et sans pouvoir délasser un moment nos corps et nos esprits, et, comme les animaux qui ont jeûné longtemps, nous nous étions ensuite gorgés. La sensation agréable du repas dégénéra peu à peu en langueur et le sommeil nous mit ses doigts de plomb sur les paupières. Je ne crois pas qu'une demi-douzaine de phrases, d'une longueur ordinaire, aient été placées, quand, vers onze heures, nous bûmes notre dernier verre de vin, et que, nos hôtes s'étant retirés, nous nous jetâmes sur nos paillasses.

Chose à remarquer dans presque toutes les guerres entre nations civilisées, ce souci de la nourriture, ce besoin constant du soldat d'assurer et d'améliorer son ordinaire, crée en quelque sorte un lien, une communauté de vie entre les parties belligérantes. On s'est battu furieusement hier, on se battra encore demain; aujourd'hui, aucun engagement n'a lieu, une manière de trêve tacite s'établit, on se rapproche, les avant-postes fraternisent, les soldats cessent d'être des ennemis pour redevenir des hommes et comprendre les souffrances et les désirs que peuvent éprouver d'autres hommes. Ne les éprouvent-ils pas quotidiennement eux-mêmes, d'ailleurs, et n'est-il pas des moments où dans les âmes les plus vulgaires, sans même qu'elles

en aient conscience, les grandes idées d'humanité se font jour?

Le lieutenant nous raconte, « comme preuve de l'excellente intelligence qui régnait entre les armées belligérantes », que plus d'une fois, pêchant dans la Bidassoa, il s'avança dans l'eau jusqu'au milieu de la petite rivière, les piquets de l'ennemi étant sur la rive opposée :

Les soldats français descendaient en foule pour assister à mes exploits et me désignaient les endroits où je pouvais espérer la meilleure pêche. Dans ces occasions, la seule précaution dont j'usais était de me mettre une jaquette rouge, et je pouvais alors approcher sans aucun risque à quelques mètres de leurs sentinelles.

Plus tard, peu avant l'investissement de Bayonne, après une suite de combats meurtriers où on s'était massacré avec rage, le jeune Anglais se trouve en grand'garde, à deux portées de fusil à peine de l'ennemi. Un officier français arrive en parlementaire. Il est porteur de lettres d'officiers anglais et de soldats pris dans les dernières actions; il les lui tend, ainsi que plusieurs sommes d'argent et des vêtements de rechange pour les Français prisonniers des Anglais. La conversation s'engage entre les deux officiers; un serment de maïs la termine, et on se quitte les meilleurs amis du monde :

Je n'avais pas encore atteint le haut de la colline, raconte-t-il ensuite, que je m'entendis appeler par une sentinelle; en me retournant, je vis l'individu avec qui j'avais causé, assis au milieu d'un petit groupe d'officiers français, et suivant des yeux une vieille femme qui s'approchait de nos lignes avec une grande bouteille qu'elle élevait en l'air pour attirer mon attention. Elle avançait ainsi en criant sans cesse à haute voix, et quand je l'eus rejointe à quelques mètres en avant des sentinelles, elle me donna la bouteille qui contenait de l'eau-de-vie et qui était un cadeau des officiers français. Ceux-ci me faisaient dire que si je pouvais leur remettre un peu de thé en échange, ils me seraient fort obligés. Je répondis à mon Mercure femelle que je n'en avais pas avec moi; je la chargeai cependant de tous mes remerciements pour ces messieurs et de les informer que j'en envoyais chercher au camp. Elle partit en me promettant de rester en vue une demi-heure et de s'approcher dès que je lui ferais signe.

Mon clairon se dépêcha et revint bientôt avec un quart de livre de thé noir environ, la moitié de ce qui restait dans ma cantine. Les officiers français avaient attendu, assis à la même place, et tous se levèrent quand j'agitai mon bonnet. La vieille femme aperçut immédiatement le signal; elle s'approcha, je lui remis le paquet avec des excuses infinies pour son exiguité, et j'eus la satisfaction de voir que, quoique léger, il parut acceptable à ces messieurs. Ils levèrent leurs

coiffures en signe de remerciement, je leur rendis leur salut, et chacun de nous regagna son poste.

Cette manière de comprendre les hostilités de part et d'autre est fort agréable, mais elle peut donner lieu à des abus. Vers la fin de la guerre une si bonne intelligence régnait entre les avant-postes que Wellington dut intervenir. Voici le fait qui l'y détermina :

Un officier d'état-major (je ne dirai pas sur quel point de la ligne), en faisant sa ronde une nuit, constata la disparition de tout un piquet commandé par un sergent. Il en fut à la fois surpris et alarmé, mais son alarme fit place au plus grand étonnement lorsque, s'étant avancé pour s'assurer qu'il n'y avait pas quelque mouvement dans les lignes ennemies, il aperçut par la fenêtre d'un cottage d'où sortait un bruit de fête tout le poste assis de la façon la plus amicale au milieu d'un détachement français et causant gaiement. Dès qu'il se montra, ses hommes, souhaitant une bonne nuit à leurs compagnons, retournèrent avec le plus grand sang-froid à leur poste. Il faut ajouter, pour être juste, que les sentinelles avaient gardé le leur fidèlement et qu'aucune intention de désertir n'existait de part ni d'autre. En fait, c'était une sorte d'usage, les postes français et anglais se visitant à tour de rôle.

Ne pense-t-on point au siège de Sébastopol et aux bonnes relations qui s'y établissaient entre les officiers russes et français? Une poignée de mains entre deux coups de sabre, une conversation d'une politesse exquise entre deux commandements de « feu »! Cela montre la noblesse de la guerre, assurément; mais cela ne prouve-t-il pas aussi qu'elle est la plus monstrueuse et la plus révoltante des conventions?

Officier subalterne et presque toujours aux avant-postes, c'est la vie des avant-postes que nous peint surtout notre auteur. Quoique ce fait la guerre en simple soldat ne peut jamais oublier l'impression profonde qu'il a ressentie quand, pour la première fois, il s'est trouvé en sentinelle, la nuit, devant l'ennemi. C'est assurément une des émotions les plus vives qui se puissent imaginer. Passe encore quand la nuit est claire et que la lune permet de voir assez au loin pour distinguer les objets; mais quand l'obscurité est épaisse, quand elle dévore tout à quelques mètres à peine! La main sur la gâchette du fusil, l'oreille aux aguets, l'œil douloureux à force de chercher à percer ce voile opaque, le corps frissonnant d'une nervosité froide, l'imagination peuplée de fantômes, l'esprit tourmenté par la responsabilité encourue, — on se sent dans un « état d'âme » dont nos modernes psychologues auraient peine à rendre l'affolante cruauté. Les soldats de l'armée de Wellington, — Anglais, Espagnols ou Portugais, — n'étaient pas à l'abri de cet « effroi de la nuit » qui prend les plus braves à la gorge et que Toppfer a si bien dépeint dans une de ses

Nouvelles genevoises. Et cet effroi, augmenté encore par les circonstances, produisait un résultat inattendu, la désertion :

Pendant que l'armée anglaise occupait la rive espagnole de la Bidassoa, un grand nombre de désertions eurent lieu, au point de causer une sérieuse diminution de nos forces. Comme c'était un événement qui arrivait rarement auparavant, beaucoup d'opinions furent hasardées sur les causes qui les produisaient. Pour ma part, je les attribuais à une terreur superstitieuse de la part des hommes, et en voici la raison. C'est généralement l'habitude, quand on est en présence de l'ennemi, de mettre des sentinelles doubles, mesure qui, entre autres résultats heureux, augmente beaucoup leur confiance ; mais telle était la nature du pays où nous nous trouvions, qu'il était le plus souvent impossible de le faire, la chose n'ayant du reste d'importance qu'à l'entrée des défilés, pour assurer le repos de l'armée. Or, dans cette contrée accidentée, chaque pouce de terrain pour ainsi dire avait été le théâtre d'une action ; il arrivait souvent que les morts, tombant parmi les rochers et les falaises, ne pouvaient être enterrés, et c'était justement là que les sentinelles étaient placées. Chacun sait que les soldats et les marins sont excessivement superstitieux. Il n'était pas agréable, même pour les moins faibles d'esprit, de passer deux ou trois heures d'une nuit de tempête au milieu de carcasses mutilées et à demi dévorées, et je reçus un jour cette réponse d'un de nos plus braves soldats, au moment d'aller en faction : « Je ne crains aucun homme vivant ; mais, pour Dieu, monsieur, ne me mettez pas à côté de lui ! » Mon opinion était donc que beaucoup de sentinelles, subjuguées par une terreur superstitieuse, ne pouvaient plus rester à leur poste et, sachant qu'une punition sévère les attendait si elles retournaient vers les piquets, passaient à l'ennemi plutôt que d'endurer des tortures imaginaires.

Pour obvier à cet inconvénient sérieux, on prit le parti de mettre les sentinelles doubles. Mais, parfois, la faiblesse des détachements d'avant-postes ne permettait pas d'user de cette précaution. Par une sombre nuit d'hiver où le vent et la neige faisaient rage, où les hurlements des loups se mêlaient aux grognements des chiens sauvages en quête de corps à dévorer, le lieutenant est obligé de placer une sentinelle seule dans un endroit où on s'était récemment battu et encore couvert de cadavres, dont plusieurs avaient des fragments d'uniformes anglais :

Je visitai ce poste un peu avant minuit, une demi-heure après que j'y avais placé la sentinelle ; elle n'était ni debout ni assise, mais appuyée contre un arbre et complètement recouverte de neige glacée. Son fusil s'était échappé de sa main et reposait sur la poitrine d'un cadavre voisin. A mon approche, l'homme ne répondit pas et, en l'examinant de plus près, je m'aperçus qu'il était évanoui. Je le fis ramener

au poste, insensible, quoique vivant. On le frota, on le réchauffa, et il nous raconta son aventure.

Le caporal l'avait à peine quitté, nous dit-il, quand ses oreilles furent frappées d'un bruit si terrible qu'il ne pouvait pas être produit par une créature vivante : il aperçut ensuite à travers l'obscurité une troupe de démons dansant sur le bord du lac, et un fantôme vêtu de blanc s'avança vers lui en gémissant péniblement : il voulut appeler, mais la voix ne sortit pas de son gosier, et il lui fut impossible de proférer un cri. Il jura en outre que le mort s'était levé sur son séant et l'avait regardé fixement ; après quoi il avait perdu tout souvenir et s'était retrouvé au poste. Je n'ai aucune raison de croire que cet homme fût poltron. Ainsi que le lecteur peut le supposer, j'accueillis son histoire par un grand éclat de rire, mais il y persista, et, s'il vit aujourd'hui, il y croit encore sans nul doute.

**

Cette anecdote, ainsi que toutes celles citées jusqu'ici, se placent pendant les opérations militaires qui ont précédé le siège, opérations savantes où Wellington et Soult ont rivalisé d'habileté stratégique ; où, de part et d'autre, les troupes ont fait des prodiges de valeur, et qui n'ont pas duré moins de six mois, depuis la prise de Saint-Sébastien (30 août 1813) jusqu'à l'investissement régulier et complet de Bayonne (27 février 1814). Le jeune Anglais nous raconte successivement le passage de la Bidassoa (6 octobre) ; l'abandon inexpliqué des belles positions défensives de Hendaye et de Béthobie par les Français, frappés de panique ; le campement à Hendaye ; l'attaque et la prise d'Urrugne, où le 85^e régiment passe la nuit dans l'église, à la lumière triste et vacillante de trente ou quarante petites chandelles de résine. Plus loin, c'est une description, en quelques lignes, du joli château d'Urbie :

Je n'y laissai faire aucun dégât par mes hommes, ajoute le lieutenant, et le seul pillage que je me permis fut celui d'une grammaire de la langue espagnole intitulée : *Grammaire et dictionnaire français et espagnol, nouvellement revu, corrigé et augmenté par Monsieur de Maunory, suivant l'usage de la cour d'Espagne*. Sur la couverture se trouvait l'inscription suivante : *Appartient à Lassalle Briquette, Lassalle*. Ce livre est encore chez moi, et comme nous sommes aujourd'hui en paix avec la France, je saisis cette occasion d'informer M. Briquette que je suis prêt à le lui rendre, s'il veut bien me donner son adresse.

Le 17 novembre, l'armée alliée prend ses quartiers d'hiver. Les troupes anglaises accommodent tant bien que mal à leur usage les maisons basques. Avec ce souci du confortable qui ne le quitte jamais, le lieutenant, grâce à d'ingénieux arrangements, réussit à se faire un home très convenable. Le 8 décembre, les hostilités recommencent. Le village de Bidart est pris. Les Français tentent un furieux retour offensif. Telle

est l'énergie de leur attaque, que, pendant un moment, ils balayent tout devant eux. Un corps portugais, occupant le village d'Arcangues, lâche pied; un régiment anglais est mis en déroute; le général Sir John Hope n'échappe que par miracle à nos soldats; tous les résultats acquis par les alliés vont être compromis, quand Wellington arrive au galop :

L'effet fut électrique : « Il faut garder votre position, mes enfants, cria-t-il; il n'y a rien derrière vous. Chargez! chargez! » Un cri s'éleva; beaucoup de fuyards qui avaient perdu leur corps se mirent en ligne sur notre flanc; nous ne fîmes qu'une décharge et nous nous élançâmes à la baïonnette. L'ennemi ne soutint pas l'attaque; ses rangs furent brisés, et il se mit à fuir dans un désordre complet.

C'est à Bidart, définitivement conquis par eux, que nous retrouvons les Anglais, dans les premiers jours de janvier, cantonnés et solidement établis. Notre lieutenant, malgré la rigueur exceptionnelle de l'hiver, semble avoir gardé de ce cantonnement un souvenir particulièrement agréable. Un joli « cottage » où il s'installe, une chasse abondante, et surtout... Oh! Révérend R. Gleigh, une fois entré dans les ordres et devenu un saint homme, ne vous est-il pas arrivé de penser plus que de raison à certaine aventure que vous nous contez avec une bonhomie charmante, et, à ce souvenir, n'avez-vous pas quelque peu rougi de confusion? En 1814, vous étiez un jeune officier de dix-sept ans, et, vive Dieu! vous aviez bien raison, faisant la guerre aux Français, de traiter les Françaises de façon moins inhumaine. Mais je veux vous laisser parler vous-même et narrer la chose tout au long. Je craindrais, en la modifiant, d'en dire trop ou pas assez et d'ôter quelque saveur à cette petite aventure de jeunesse, dont votre âge mûr s'est indigné peut-être, mais dont votre vieillesse a certainement souri :

En temps de paix, Biarritz était, comme nous l'apprirent de ses habitants, une ville de bains à la mode, fréquentée par les riches habitants de Bayonne et de ses alentours, et remarquablement jolie. A peu près de l'importance de Sandgate, et située dans une espèce de creux qui se termine vers le rivage en falaises éboulées, ses maisons étaient proprement blanchies à la chaux; mais ce qui en faisait et ce qui, je l'espère, en fait encore la distinction, c'est qu'elle était habitée par deux ou trois demoiselles, qui joignaient à toute la gaieté et la vivacité des Françaises une bonne dose de la sentimentalité de nos compatriotes. Elles étaient particulièrement aimables avec nous, professant hautement, je ne sais vraiment pourquoi, préférer notre société à toute autre, et nous étions trop galants pour les en priver (*we were far too gallant to deny them that gratification*), bien que nous risquions notre vie ou notre liberté à chaque visite. Deux ou trois fois par semaine, nous montions à cheval

et prenions la route de Biarritz, d'où, plus d'une fois, nous ne revînmes pas sans difficulté.

En général, et afin d'éviter quelque surprise de la cavalerie ennemie, nous étions assez prudents pour tirer au sort celui d'entre nous qui assumerait l'odieuse tâche de veiller au dehors pendant que ses camarades étaient plus agréablement occupés dans la maison; mais nous avions fait tant de visites sans qu'aucune alarme eût été donnée, que, un matin que nous avions quitté Bidart en plus petit nombre que d'habitude, nous décidâmes bravement de nous échapper à tout risque, plutôt que de contraindre l'un de nous trois à passer tristement une heure tout seul (*rather than that one of the three should spend an hour cheerlessly by himself*). La seule précaution que nous prîmes fut de mettre nos chevaux au piquet à la porte du jardin, sellés et bridés, au lieu de les mener à l'écurie comme d'habitude.

Nous étions assis depuis une demi-heure avec nos belles amies, et nous achevions de plaisanter sur le péril, auquel nous étions exposés, de subir le sort de Samson et d'être pris par les Philistins, lorsque, la conversation étant tombée, notre oreille fut frappée par le bruit de sabots de chevaux sur le pavé de la rue. Nous nous élançâmes à la fenêtre, et notre consternation fut grande en apercevant sept ou huit hussards français qui arrivaient de l'extrémité de la ville...

Sans nous arrêter à dire adieu à nos belles amies, qui criaient comme si c'étaient elles et non nous qui fussions en danger, nous courûmes en toute hâte à nos chevaux, et, sautant en selle, nous leur appliquâmes sans merci les éperons dans les flancs. Aucun de nous n'était trop bien monté; mais, soit que nos poursuivants fussent descendus de cheval pour entrer dans la maison, soit qu'ils eussent pris une fausse direction, nous avions gagné tant de champ avant qu'ils n'entrassent en chasse, que peut-être nos chevaux seuls auraient suffi à nous ramener à nos avant-postes. Ils gagnaient cependant sur nous, quand apparut une patrouille de notre cavalerie. Nos ennemis renoncèrent alors à leur poursuite.

A l'avenir, nous fûmes plus prudents. Si nos visites étaient aussi fréquentes qu'auparavant, nous avions soin de mettre toujours une sentinelle, et de la placer sur une éminence d'où elle dominait le pays à plusieurs milles à la ronde. Les dragons furent plusieurs fois encore signalés, et nous dûmes de nouveau remonter à cheval à diverses reprises, mais nous nous arrangeâmes de façon à ne pas être obligés de galoper comme précédemment, pour la vie ou la liberté.

*
*
*

Je n'ai pas la prétention, non plus que notre auteur, d'ailleurs, d'entrer dans le détail de toutes les opérations qui eurent lieu autour de Bayonne. Le plan de Wellington, qui consistait à couper entièrement l'armée de Soult de la ville, après l'avoir attiré hors des travaux qu'il y avait élevés, était couronné de succès. Le maréchal se retirait sur Peyrehorade, puis sur Orthez, où, après une sanglante bataille, il commençait son admirable et savante retraite sur Toulouse.

Bayonne, qui était regardée avec raison comme le boulevard du Sud-Ouest en France, restait donc seule devant l'invasion, avec une garnison suffisante comme nombre, mais composée en grande partie de recrues inexpérimentées. Sout, d'ailleurs, avait mis les fortifications en excellent état et avait confié le commandement en chef au général baron Thouvenot, un officier expérimenté et énergique, qui s'était déjà distingué par sa défense de Burgos.

La première opération que durent entreprendre les alliés pour investir la ville fut de s'emparer de la rive droite de l'Adour. Il fallait pour cela faire traverser le fleuve à un détachement d'infanterie, afin de protéger le pont que lord Wellington avait résolu d'établir. Le passage se fit sans encombre, sur des radeaux improvisés.

Ce pont sur l'Adour devait être formé de chasse-marées, de petits navires et de bateaux plats, recouverts transversalement par des planches de sapins et reliés entre eux avec des câbles solides. Ces navires, réunis à Socoa, attendaient un bon vent pour faire leur entrée dans l'Adour. On sait combien cette entrée est difficile dès que la mer devient un peu forte, et cela est fréquent dans le golfe de Gascogne. La « barre » est une des promenades les plus fréquentées par les baigneurs de Biarritz, et à juste titre, car il est difficile de voir une lutte de flots plus belle. Par les gros temps, le spectacle est saisissant.

On comprend sans peine combien il était malaisé pour la flotte anglaise de franchir cette redoutable barre, d'autant plus que ce n'était pas l'époque des grandes marées et que, comme le dit un peu naïvement notre officier, on ne pouvait retarder les opérations militaires pour les attendre. Le contre-amiral Penrose, commandant la croisière, décida que, dès la première brise favorable, on forcerait le passage à tout prix. C'est le 24 janvier qu'il eut lieu. Le récit qu'en fait le lieutenant est d'une simplicité poignante. La mer devient pour un moment notre alliée aveugle et engloutit bien des êtres jeunes et vaillants :

En montant sur une éminence, nous aperçûmes une escadre d'une trentaine de petits navires qui cinglaient, toutes voiles dehors, vers la barre, sur laquelle les vagues, portées par un vent du nord-est, brisaient en écume blanche. Les bords du fleuve et toutes les hauteurs étaient remplis de généraux et d'officiers d'état-major. Personne ne parlait : l'escadre et ses manœuvres, dont dépendaient la vie des braves gens qui la montaient, semblaient absorber l'attention générale, et chacun regardait dans la même direction en silence et dans la plus complète immobilité.

Les navires, portés par la brise, s'avançaient avec une vitesse effrayante; les vagues s'élevaient si haut, et il y avait si peu d'eau sur la barre, qu'il me semblait qu'on m'enlevait un poids de la poitrine quand je les voyais soudain appuyer sur le gouvernail et virer de bord. De la mer,

la perspective devait être effrayante, et des marins anglais eux-mêmes se demandèrent pour la première fois de leur vie s'ils pourraient faire face au danger. Leur hésitation ne fut pas de longue durée; un bateau espagnol, à rames, manœuvré par le lieutenant Cheyne et cinq marins du *Wood-lark*, se jeta avec beaucoup d'à-propos sur une vague; celle-ci le porta jusqu'au delà du banc de sable, et il fut salué par de longues acclamations quand on le vit s'avancer fièrement dans le fleuve. Le deuxième navire était une prise, un grand lougre de pêche français, monté par les marins d'un transport, et suivi de près par une canonnière commandée par le lieutenant Cheshire; tous les deux franchirent heureusement la barre, mais le quatrième fut moins heureux. C'était une goélette pleine de monde et commandée par le capitaine Elliot; je ne sais pas si le vent changea soudainement ou si malheureusement quelque cordage se rompit, toujours est-il que, au moment où la goélette prenait la lame, la voile principale de son mât de derrière s'abattit; elle présenta aussitôt le flanc aux brisants et chavira immédiatement. Son brave capitaine et plusieurs de ses hommes périrent; le reste de l'équipage fut heureusement sauvé.

L'horreur que nous éprouvâmes à la vue de ce naufrage fut de courte durée, car notre attention fut attirée bientôt sur les autres navires qui approchaient. Ils traversèrent tous sans encombre, sauf un chasse-marée qui partagea le sort de la goélette. Le petit navire tournoya un instant, juste assez pour nous laisser voir les gestes désespérés des marins et nous permettre d'entendre leurs cris, puis il fut frappé par une vague énorme et chavira la quille en l'air. Pas un homme n'échappa. Parmi eux se trouvaient plusieurs aspirants de marine, tous jeunes gens d'avenir...

Le pont une fois établi, les alliés envoient de grandes forces sur la rive droite de l'Adour. La facilité avec laquelle le général français laissa s'effectuer ces opérations semble incompréhensible à certains historiens, d'autres l'expliquent au contraire par des considérations où il serait superflu pour nous d'entrer. Après un combat sanglant au Boucau, les Français doivent se retirer, et les alliés établissent leurs postes avancés au village de Saint-Étienne, à demi-portée de la redoute la plus proche.

Dès lors, l'investissement de Bayonne se trouve complet. Et il est curieux de voir combien, même en pleines hostilités, — à cette époque où le service obligatoire ne drainait pas en quelque sorte l'élément viril de tout un peuple, — l'activité, la vie continuaient aux abords des armées belligérentes. De véritables marchés, où l'on semble presque oublier l'état de guerre, s'établissent à quelques pas des champs de bataille :

Le village de Boucau présentait à cette époque un curieux spectacle. Il n'avait pas été abandonné par ses habitants; tous ou le plus grand nombre étaient restés tranquillement

chez eux. Leurs petits magasins n'étaient pas fermés, et une foule de chaland encombrait les auberges; cuisiniers, domestiques, hôtesse, hôtelier étaient en mouvement du matin au soir. Des foules de paysans allaient et venaient, chargés d'œufs, de beurre, de fromage, de volailles; ces marchandises étaient exposées en vente au centre de la place, un grand carré entouré de murs élevés, dont les côtés étaient occupés par des tentes de cantiniers, des échoppes de porter et de pâtisseries. Il y avait même des tables chargées d'objets de quincaillerie, de souliers, de bas, etc. En outre, la place était remplie de monde, soldats et paysans, qui riaient, et parmi lesquels régnait la plus grande gaieté. C'était une source constante de distractions pour l'observateur; par exemple, les efforts inutiles d'un soldat anglais pour faire la cour à une jolie Française, ou ceux non moins vains d'un grave Allemand qui cherchait à tromper quelque paysan plus avisé et plus positif que lui. Le croisement de toutes les langues de l'Europe, les essais faits de tous côtés pour faire comprendre par signes ce que la parole ne pouvait rendre offraient encore un agréable passe-temps. Sous cette apparente confusion régnait un ordre parfait. Il n'y eut pas un seul cas de violence fait aux habitants ou aux propriétés.

Pendant ses dernières pages, le journal du lieutenant se ressent de la monotonie d'un blocus. Campé toujours dans le même emplacement, n'ayant avec les assiégés que des engagements assez rares, bornant son rôle, la plupart du temps, à protéger ses hommes et à se protéger lui-même contre une canonnade et une fusillade incessantes, il n'a plus rien de rare à raconter, et comme la sincérité est sa plus grande qualité, il ne raconte rien ou presque rien. L'intérêt ne commence à renaître qu'au moment où le siège va prendre fin et où la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris arrive dans le camp anglais, dans la nuit du 11 avril 1814. Il serait difficile de dire l'effet que produisit ce message :

Nous pouvons à peine y croire, et quelques-uns mêmes allèrent jusqu'à affirmer que la chose était impossible. Ensuite vint la pensée de la paix, d'une cessation immédiate des hostilités et d'un prompt retour en Angleterre, auprès de nos amis et connaissances; enfin, et c'est le sentiment qui domina le plus, la crainte d'être mis en demi-solde. Pour le moment, cependant, nous nous réjouissions à la pensée d'être délivrés des travaux ennuyeux et incessants d'un siège, et nous prévoyions avec plaisir que nous allions entrer en relations amicales avec les braves gens contre lesquels nous avions si longtemps combattu sans aucun sentiment de haine. Je crois aussi que la connaissance de ce qui s'était passé à Paris causa quelque relâchement dans la vigilance avec laquelle nous étions gardés jusque-là; du moins je ne peux pas exprimer autrement la complète surprise de nos avant-postes au village de Saint-Étienne quelques nuits après.

Cette surprise fut la fameuse sortie du 14 avril : sortie désespérée des assiégeants et sur la légitimité de laquelle les Français et les Anglais ne sont point d'accord. Ces derniers prétendent, en effet, que le général Thouvenot, informé par un parlementaire anglais de la cessation des hostilités entre les deux nations, n'avait plus le droit d'ordonner la sortie; les Français prétendent, au contraire, qu'il ne devait tenir aucun compte de cette communication du parlementaire; que, tant qu'il n'avait reçu aucun avis officiel du maréchal Soult, sous les ordres directs de qui il était placé, le devoir du commandant de place était de ne rien changer à sa manière de faire et de tenir toujours et quand même. Notre jeune lieutenant, naturellement, prend le parti de ses compatriotes et qualifie cette sortie « d'essai de tricherie ». L'expression est cruelle et, d'ailleurs, l'historien anglais Napier fait bonne justice de cette accusation. Il dit, en effet, en propres termes, que le gouverneur fit *naturellement* peu de cas de communications irrégulières qui pouvaient avoir pour but le tromper.

Quoi qu'il en soit, cette sortie fut sanglante de part et d'autre. Le souvenir en est encore bien vivant à Bayonne et dans tout le pays. Vers trois heures du matin, les troupes anglaises sont soudain réveillées par le bruit d'une fusillade aux avant-postes. Les piquets sont engagés sur toute la ligne. Les clairons sonnent. On s'habille, on s'équipe en hâte, et un quart d'heure après le 85^e d'infanterie est chaudement et désespérément engagé. De cet engagement, le lieutenant nous donne un récit mouvementé, qui confirme les récits des historiens bayonnais Morel et Baylac :

L'ennemi était sorti en deux colonnes d'attaque. L'une s'était dirigée vers l'église et la rue de Saint-Étienne; l'autre, ayant forcé la barricade de la grande route, s'avancait vers le château, où nous avions commencé à établir une batterie de mortiers. Cette sortie avait été préparée si habilement, que les sentinelles qui se trouvaient devant ces deux divisions furent surprises avant de pouvoir décharger leurs armes en signe d'alarme. Nos piquets, pris à l'improviste, furent assaillis par l'ennemi, qui s'avancait sur le bord même des tranchées, où nos hommes étaient couchés, et les fusilla à bout portant. Un poste commandé par un sergent, et préposé à la garde du canon placé dans le village, fut pris de la même façon et le canon capturé. Ceux qui étaient dans l'église furent préservés du même sort, uniquement grâce au soin qu'on avait pris de barricader les portes de façon à ce qu'un seul homme à la fois pût pénétrer dans l'intérieur. L'église fut entourée et assiégée, mais vaillamment défendue par le capitaine Forster, du 38^e régiment, et par ses hommes...

Les assaillants s'élevaient à cinq ou six mille hommes, et les nôtres, n'étant pas plus de mille, perdaient rapidement du terrain. La grande route et plusieurs chemins parallèles étaient au pouvoir de l'ennemi, le village de Saint-Étienne

rempli de Français, quand sir John Hope (le général en chef de l'armée alliée) arriva à l'entrée d'un chemin creux, dont la défense avait été confiée à une troupe nombreuse qui était en pleine retraite.

— Pourquoi allez-vous dans cette direction? leur cria le général.

— L'ennemi est là, répondirent-ils.

— Eh bien, il faut le chasser.

En disant ces mots, sir John donna de l'épéon à sa monture. Une masse de Français qui étaient devant lui firent feu, et son cheval tomba. En s'apercevant de la chute du général, les Anglais se mirent à fuir, et sir John Hope, qui était un homme de grande corpulence, qui avait en outre deux blessures graves et une jambe engagée sous son cheval, resta à la merci des assaillants...

Un combat comme celui que je viens de décrire est toujours accompagné d'un carnage plus grand des deux côtés que ne l'est une bataille donnée dans les règles et combattue avec méthode. De notre côté, neuf cents hommes étaient tombés; du côté de l'ennemi, plus de mille, et le combat avait eu lieu sur un espace si restreint, que même l'œil expérimenté d'un vieux soldat aurait conjecturé, d'après les tas de cadavres, que les pertes étaient plus considérables. La rue de Saint-Étienne en particulier était couverte de morts et de blessés. Autour du canon, ils gisaient en monceaux; un artilleur français était tombé là avec sa mèche dans la main; il était étendu, la tête fendue en deux. La bouche et la culasse de la pièce étaient enduites de sang et de cervelle; derrière elle se trouvaient plusieurs cadavres de soldats des deux nations, dont la tête avait été évidemment brisée à coups de crosse. Des armes de toute sorte, les unes brisées, les autres entières, étaient semées partout. Parmi les morts, de notre côté, se trouvait le général Hay, frappé par une balle qui pénétra dans l'intérieur de l'église par un créneau. C'était, en un mot, une des affaires les plus rudes et les moins satisfaisantes de toute la guerre; de braves gens étaient tombés quand leur mort n'était plus utile à leur pays et beaucoup de sang avait coulé en vain.

Le 20 avril, la guerre fut considérée comme terminée. Le 28 avril, le drapeau blanc remplace le drapeau tricolore sur les remparts de Bayonne. Mais les troupes et la population n'admettaient qu'à contre-cœur le nouvel état de choses, et le lieutenant affirme que tous les canons qui durent saluer le drapeau blanc étaient chargés de boue et de sable, « comme si cette turbulente garnison avait résolu d'insulter autant qu'elle le pourrait à une autorité à laquelle elle ne se soumettait que parce qu'elle y était contrainte ». En ce cas, et après les souffrances d'un pareil siège, il semble bien que cette turbulence peut s'appeler du courage.

Le journal de campagne du *Subaltern* se termine par quelques réflexions philosophiques où perce l'âme du Révérend Père. Et, comme dernières lignes, nous

lisons ce distique, assez peu de circonstance, nous paraît-il, après le récit d'aussi sombres batailles :

*Te each and all a fair good night
And rosy dreams and slumber bright.*

A chacun et à tous une excellente nuit,
Des rêves couleur de rose et un sommeil léger.

Pendant mon séjour à Biarritz, j'ai parcouru toutes les localités citées par le jeune officier : Saint-Sébastien, Irun, Fontarabie, Hendaye, Urrugne, Bidart, le Boucau, Bayonne; j'ai pu aisément, carte en main, suivre toutes les opérations racontées par lui; au Lac Mouriscot, autour duquel on s'est tant battu et d'où la sentinelle affolée croyait voir, par la nuit de tempête, surgir des fantômes, un petit pêcheur m'a dit avoir trouvé de vieilles baïonnettes rouillées et un boulet de canon à moitié enfoui dans la vase. Au cimetière Saint-Étienne, j'ai vu, pieusement entretenues, les tombes des officiers anglais où la nombreuse colonie anglaise va faire un pèlerinage annuel. J'ai vu tout cela, et il m'a semblé, par moments, mener l'existence rude et glorieuse d'un de ces vaillants...

Aujourd'hui, dans ces lieux où la mort farouche a sévi, la vie joyeuse éclate. Anglais, Espagnols, Français se coudoient, se saluent et s'unissent dans la constante chasse au plaisir; les rapides voitures de Biarritz, avec leurs cochers galonnés d'argent, sillonnent les routes; on joue, on danse au Casino; sur la plage grouillante de monde, à l'heure du bain, les bouquetières portent leurs paniers fleuris dont les senteurs se mêlent aux brises salées. Moins d'un siècle passe et tout s'efface, tout s'oublie... Et l'on se demande à quoi a servi tant de sang répandu dans le passé, — et aussi bien à quoi servira, dans un siècle, tout le sang qui se répandra peut-être, hélas! dans l'avenir.

JACQUES NORMAND.

L'UNION POUR L'ACTION MORALE

A ce moment de l'année où l'on se sépare pour quelques semaines, il est utile que nous mettions sous les yeux de ceux que rapproche la préoccupation du devoir social pris dans son sens le plus intérieur les propositions suivantes, connues déjà d'un petit nombre d'entre eux. L'auteur, répondant à notre amical désir, a essayé de définir brièvement les conditions intellectuelles et morales qui donneraient tout son effet à l'action pour laquelle nous avons réuni nos efforts. Nous espérons qu'en lisant ces lignes plusieurs y retrouveront leur pensée.

PAUL DESJARDINS.

Simple notes pour un programme d'union et d'action.

NOTRE ESPRIT.

Nous nous unissons pour lutter par notre initiative contre l'affaiblissement chaque jour plus visible et plus menaçant du lien social, qui consiste pour une part dans la conscience de la solidarité des intérêts, mais bien davantage dans le sentiment du droit des autres, dans le respect de la loi et le dévouement au bien public ; nous pensons ne pouvoir réussir qu'en faisant dominer en nous-mêmes d'abord un esprit de raison.

Par raison nous n'entendons pas un principe d'indépendance, d'orgueil, de retour sur soi, mais un principe d'ordre, d'union et de sacrifice. Nous appelons raison le pouvoir de sortir de soi en affirmant une loi supérieure dont l'homme trouve en lui l'idée et en dehors le reflet seulement, une loi qu'il ne fait pas, mais qu'il peut comprendre, et tout par elle, à condition de l'accepter et de s'y soumettre.

Heureux d'accueillir parmi nous, sans distinction de croyances, les hommes de foi pratique résolus à l'action contre le mal, nous nous adressons surtout à ceux qui n'ont pas de foi positive, mais qui croient que dans l'homme l'esprit doit commander et non servir, parce que seul il a en lui-même sa fin et sa signification, et que la vie n'a de valeur que celle qu'il lui confère en lui mettant sa marque. A ceux qui ont cette conviction, qui pensent que la vérité est le bien de l'homme, qu'il ne doit pas s'en faire un jeu, un amusement, mais la saisir d'une ferme étreinte et s'y attacher, à ceux qui cherchent la paix de la certitude et savent qu'elle doit être non pas conquise une fois, mais reconquise toujours, nous disons : « Vous êtes dans le vrai ; ce que vous faites, d'autres le font comme vous, avec vous ; nous vous apportons dans le combat que vous soutenez et nous vous demandons à notre tour l'appui moral de l'amitié. »

Nous ne sommes donc pas un rapprochement de bonnes volontés sans doctrine commune. Nous pensons que la communauté d'action suppose celle de pensée, et que l'action peut affermir, consacrer une foi commune, mais non créer cette foi. Nous sommes le commencement d'une société qui n'attend son progrès que de sa détermination et de la rigueur de son principe : nous tendons à réaliser l'unanimité ; nous ne prétendons pas en partir.

Mais en déterminant notre pensée, en la mettant dans des formules précises, nous aurons soin de ne nous y pas enfermer nous-mêmes. Nous songerons que la servitude des mots est à la racine du fanatisme et que s'il détruit la liberté, c'est qu'il procède d'une servitude. Nous songerons que les idées n'ont la vie que si l'esprit la leur conserve en les jugeant toujours, c'est-

à-dire en se tenant plus haut, et qu'elles cessent d'être bonnes, qu'elles cessent même d'être des idées, lorsqu'elles cessent d'être à la fois l'assise solide et l'expression en acte de la liberté intérieure.

Le fanatisme nous sera donc étranger. Il est l'ennemi, et nous ne passerons pas à l'ennemi ; il est le mal : nous ne le sèmerons pas, mais nous sèmerons ce que nous voulons récolter.

Nous agirons avec calme et constance autour de nous, en montrant dans la vie de chaque jour l'esprit qui nous anime et l'opposant à tout esprit qui ne sera pas purement raisonnable et purement généreux. Mais nous sympathiserons activement avec tout ce qui sera fait dans tout parti, dans toute église, selon ce pur esprit, sans craindre l'accroissement de forces qui pourra en résulter pour ce parti, pour cette église. Peu nous importe par qui la vérité se fera jour, par qui viendra le salut. Que l'on vienne à nous, comme nous l'espérons, ou que l'on fasse comme nous, à nos yeux ce sera la même chose ; car nous ne ferons pas du moyen le but. Ce qui méritera d'être sera.

NOTRE RÈGLE.

Nous voulons faire connaître en nous-mêmes le bien-fait de la règle, de la discipline, de la résignation, du renoncement ; enseigner la perpétuité nécessaire de la souffrance, expliquer son rôle créateur ; combattre le faux optimisme, la basse espérance d'un bonheur qui viendrait tout fait, la foi au salut par la science toute seule et par la civilisation matérielle, vaine figure de la civilisation, arrangement extérieur précaire qui remplace mal l'accord intime, le consentement des âmes ; combattre aussi, par l'exemple, les mauvaises mœurs, publiques ou privées, le luxe, la délicatesse, les raffinements, tout ce qui produit la multiplication douloureuse, immorale et antisociale des besoins, tout ce qui excite dans l'âme du peuple les convoitises haineuses et y fonde l'opinion que le but de la vie est de jouir en liberté ; prêcher d'exemple le respect des supérieurs et des égaux, le respect de tous les hommes, l'affectueuse simplicité dans les relations avec les inférieurs et les petits, l'indulgence en tout ce qui ne concerne que nous, la fermeté dans l'exigence des devoirs qui regardent les autres, le public.

Car le peuple est ce que nous le faisons être : ses vices sont nos vices, contemplés, envieux, imités, et s'ils retombent de tout leur poids sur nous, cela est juste.

Nous nous interdisons toute recherche de la popularité, toute ambition d'être quelque chose ; nous nous engageons à ne point mentir, à quelque degré que ce soit, à ne point créer ou entretenir par nos paroles ou nos écrits des illusions sur ce qui est possible ; nous nous promettons la sincérité active, qui veut voir clair et ne craint pas de dire ce qu'elle voit en toute occasion.

Nous nous promettons la résistance réfléchie aux

entraînements de la mode, aux engouements et aux effarements de l'esprit public, à toutes les formes de la faiblesse et de la peur.

Nous nous interdirons l'ironie ; nous parlerons sérieusement sans sourire, sans railler ou le laisser croire, des choses sérieuses et même de toutes choses : car il y a une gaieté sérieuse.

Nous nous donnerons toujours pour ce que nous sommes, simplement, sans fausse honte comme sans pédanterie, affectation ni orgueil.

NOTRE ACTION.

Nous voulons sauver l'esprit public, en nous d'abord et peut-être dans les autres, par notre exemple et par l'ascendant d'une pure et active charité.

Nous n'aurons pas le désir d'acquérir, d'amasser ; nous n'aurons pas même, pour nous du moins, le souci de l'épargne et nous nous défierons de la prudence : cette vertu, excellente à sa place, mais dont une société peut mourir, cédera chez nous le pas à une autre.

Nous nous priverons pour donner. Nous ôterons tout ce que la juste préoccupation du sentiment d'autrui nous permettra d'ôter à notre confort, à notre bien-être, songeant que le nécessaire du lendemain n'est souvent que le superflu de la veille, et que le superflu des uns est fait pour une grande part du nécessaire des autres. Ce que nous aurons conservé de la sorte, nous l'emploierons à créer autour de nous les conditions matérielles de la moralité.

Le bien que nous ferons, nous le ferons autant que possible nous-mêmes, directement : nous connaîtrons et nous serons connus, et la pensée qui nous inspirera sera si supérieure à ses effets et si visible, que notre aumône ne corrompra pas : elle sera le véhicule de l'amour, le coup qui éveille la flamme. L'aumône qui perd, c'est l'aumône anonyme, impersonnelle, mécanique ; la nôtre viendra de la personne et ira à la personne, et sera si enveloppée, si pénétrée d'amour et de raison, qu'elle ne se verra plus et qu'en vérité elle ne sera plus l'aumône. La vraie charité confond celui qui reçoit et celui qui donne. Tout bien vient d'elle ; mais les mauvais fruits condamnent l'arbre. L'aumône qui perd est celle qui attache l'esprit au bien qu'elle fait, au bien sensible ; la vraie charité l'en détache et le porte infiniment plus haut par la contagion de l'amour et du vouloir véritable.

Notre charité sera méthodique et n'attendra son cercle que pas à pas : elle s'adressera d'abord à ceux qui nous entourent, à ceux qui nous touchent. Notre première pensée, notre première tâche, souvent très difficile, sera de les rendre heureux, en prenant à notre compte leurs désirs raisonnables, en les déchargeant de leur égoïsme et mettant notre amour à la place. Voilà le vrai don, le seul don, et l'instrument parfait du salut. Se faire aimer en aimant du mâle amour qui

est vouloir absolu, c'est-à-dire sacrifice, et apprendre ainsi à aimer, tout gît là.

Peu à peu nous irons plus loin, forts de l'autorité conquise, mais de plus en plus défiant de nous-mêmes. Notre principe sera de substituer partout, dans nos rapports avec les hommes, la charité à la justice, ou plutôt de faire de la justice l'occasion de la charité. Nous ne nous eroirons quittes envers aucun homme quand nous lui aurons donné ce qu'exige en retour du service rendu la lettre du contrat, du marché. Dans un rayon de plus en plus étendu, nous nous intéresserons à ceux dont nous devons utiliser ou diriger le travail, et, sans nous introduire dans leur affaires, nous entrerons dans leurs intérêts. La chaîne du service nécessaire est le trait d'union préparé par la nature entre les cœurs et la voie divine de la charité par où nous avons accès dans l'âme du peuple. Nous ne pouvons y pénétrer sûrement que de la sorte, en créant progressivement, naturellement, une société intérieure fondée sur l'amour, la paix et la justice vraie, au sein de la société extérieure fondée sur l'intérêt, la concurrence et la justice légale.

Il n'y a pas d'autre moyen de rétablir l'harmonie sociale : un haut spiritualisme prêché par l'exemple d'abord, par l'action, et gagnant de proche en proche l'âme du peuple pour la détacher de ce qui divise et lui apprendre par l'expérience où est le vrai bien, le bien qui unit. Mais nous ne détacherons personne du bien faux, du bien qui divise, tant que nous continuerons d'y tenir nous-mêmes, et toutes les prédications fons les concerts de bonnes volontés ne serviront à rien. Il faut que nous fournissions notre preuve d'abord, et qu'au lieu de faire seulement appel à la liberté des autres, nous mettions en mouvement chez eux la puissance du bien par les actes de notre liberté à nous.

Le succès dépend de ce que l'on sait et de ce que l'on ose, mais surtout de ce que l'on donne ou sacrifie.

Nous créons au grand jour, sans arrière-pensée et sans aucun mystère, une Union active, un Ordre laïque militant du devoir privé et social, noyau vivant de la future société.

Nous espérons obtenir un peu des autres après avoir obtenu beaucoup de nous-mêmes.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Charles Richet : *Dans cent ans*. — M. François Coppée : *les Vrais riches*.

Voici bien le livre le plus intéressant, le plus passionnant, le plus amusant, et le plus mélancolique, et le plus consolateur que j'aie lu depuis longtemps : c'est *Dans cent ans*, de M. Charles Richet. Les visions de l'avenir

sont un des divertissements favoris de notre époque. Sans parler de *l'An deux mille quatre cent quarante*, de Mercier, qui est un peu suranné et qu'on ne lit plus guère, encore qu'il soit très curieux, nous avons eu récemment, coup sur coup, de *l'Vingtième siècle*, de Robida; *la Femme au vingtième siècle*, de Jules Simon et Gustave Simon; *la Cité future*, de Le Drimeur; *le Monde dans deux mille ans* (c'est décidément prévoir les malheurs de trop loin), de Georges Pellerin; *Looking backward*, d'Edward Bellamy, que M. Charles Richet méprise, trop, mais qui est trop exclusivement, il est vrai, une rêverie socialiste.

C'est proprement une mode, qui rappelle tout à fait des jeux de société analogues en grande faveur à la fin du XVIII^e siècle. Par parenthèse, c'est décidément très curieux; ce n'est qu'une coïncidence, mais elle s'impose à l'attention.

La fin du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle se ressemblent infiniment. Attente d'une grande révolution politique, attente d'une grande révolution sociale; — prévision de grandes luttes militaires, prévision de guerres épouvantables; — matérialisme général, avec un commencement de réaction sentimentale et religieuse, grâce à Rousseau, matérialisme presque universel, avec essais très énergiques d'idéalisme religieux et sentimental; — ajoutons, si vous voulez, Cagliostro d'une part et occultisme de l'autre; nous y voilà bien, et les deux moments ont entre eux une foule de ressemblances.

Mais ce n'est pas, pour aujourd'hui, du moment actuel qu'il s'agit, il s'agit de l'avenir. M. Richet le prévoit avec une prudence, une circonspection, je ne dirai pas une méthode, car il n'y a guère proprement de méthode en pareille matière, mais une attention patiente qui sentent bien le savant. Il s'appuie sur les statistiques, sur les renseignements les plus sûrs, sur les faits les plus palpables, les plus gros, les plus aveuglants, et c'est à peine s'il use de l'induction. Il se borne à prolonger de quelques lignes, sur le tableau noir, la courbe que donne telle série de faits bien constatés depuis cent ans, et ce prolongement, c'est le XX^e siècle dans tel ordre de faits. Puis il envisage une autre série de faits, en trace la courbe, la prolonge d'un demi-pouce, et c'est le XX^e siècle probable à tel autre point de vue.

Et quand les faits sont peu connus ou d'un ordre tel qu'un événement fortuit, c'est-à-dire difficile à prévoir, peut faire un changement profond dans leur évolution future, M. Richet se borne à dire : « Je ne sais pas, » ce qui est le mot le plus scientifique que l'on connaisse.

On peut donc suivre M. Richet avec réserve, et l'on n'en fera jamais autant sur ses prévisions qu'il en fait lui-même, mais avec une certaine confiance. J'ajoute que ce livre est pour plaire à ceux qui placent l'âge d'or dans l'avenir, aux partisans du progrès, à ceux

qui ont foi dans l'amélioration de la destinée humaine sur la terre. C'est un livre très optimiste, écrit par un optimiste, qui n'est circonspect et froid dans son exposition que parce qu'il est savant.

Or voici, aussi fidèlement résumé que possible, le tableau du monde en l'an 1992 :

Plus de guerres, grâce aux progrès scientifiques rendant la guerre si meurtrière qu'elle sera impossible, — ou guerres très rares, mais dans lesquelles un grand peuple sera entièrement détruit en trois semaines; essai d'arbitrage international; l'Europe républicaine tout entière, sauf la Russie, et peut-être aussi l'Angleterre, continuant par amour-propre national à faire semblant d'être une monarchie; grandes nations démocratiques, avec système parlementaire, institutions socialistes, et gouvernements, assez pratiques, mais peu honorables et peu estimés, de politiciens; plus de capitalistes, la diminution progressive du taux de l'intérêt et parallèlement le renchérissement progressif de toutes denrées faisant fondre un million aux mains d'un oisif en une dizaine d'années; peu de grandes fortunes particulières, même aux mains des grands travailleurs intelligents, — toute entreprise pour réussir devant être immense et ne pouvant être menée que par une société, non par un homme, et le Boucicaud de ce temps-là n'étant plus qu'un petit boutiquier de coin de rue écrasé par la concurrence des grands magasins; — quasi-égalité des fortunes, c'est-à-dire tout le monde pauvre; immenses facilités de communications effaçant peu à peu toute personnalité nationale; immense diffusion de l'instruction primaire et du journal à un sou; disparition progressive de *l'in-quarto*, de *l'in-octavo*, et vers 1990, du livre lui-même, sous quelque forme que ce soit; par exception, maintien probable des almanachs; désertion des campagnes, cultivées très facilement par les machines et demandant infiniment peu de bras; accumulation dans les capitales et les grandes villes, à Londres vingt millions, à Paris huit millions, à Berlin sept millions d'artisans, à travers lesquels circuleront quelques employés du gouvernement; presque plus de religion; une morale humanitaire un peu vague et très peu rigoureuse; progrès immense de la chirurgie, de la médecine et de l'hygiène; alcoolisme généralisé, à moins qu'on ne prenne des moyens féroces de répression; folie de plus en plus généralisée; suicides tellement communs, que, surtout étant donnés les progrès de la médecine, ce sera la manière la plus usitée de mourir.

Pour un livre optimiste, j'avoue que c'est là un livre qui présente quelques ombres; et voilà peut-être un optimisme peu engageant. C'est là précisément, à côté des ressemblances, la différence essentielle qui est entre nous et les hommes de la fin du XVIII^e siècle. A beaucoup d'égards ils nous ressemblaient; mais ils ne pouvaient voir l'avenir qu'admirablement beau et merveilleusement bienfaisant. De nos jours, même les

optimistes, même ceux qui croient fermement que le futur vaudra mieux que le présent, ne se dissimulent point qu'il y aura de mauvais côtés. M. Richet, qui est convaincu que les changements prévus se résoudront en somme à une grande amélioration, qui le croit si fort qu'il s'excuse à la fin d'avoir peut-être trop présenté comme probable ce qu'il désire, M. Richet lui-même reconnaît, en dernière analyse, que l'homme « souffrira moins », mais ne sera pas plus « heureux ». L'optimisme de la fin du XIX^e siècle est extrêmement désenchanté et désenchanteur.

Pour moi, lisant, avec une véritable passion, ce livre qu'en somme je trouve très véridique, aussi véridique qu'un livre de prophéties peut l'être, je me félicitais vivement de n'avoir, selon toute apparence, que très peu d'années du XX^e siècle à voir. Il n'y a pas à dire : il pourra bien être féroce, ce XX^e siècle; mais s'il n'est pas féroce il sera très plat. Je ne vois guère d'autre alternative, et tout en croyant, comme M. Richet, à la seconde, et tout en la souhaitant de tout mon cœur, je ne puis pas dire qu'elle me séduise extrêmement. Unité, uniformité, voilà, s'il est pacifique, quelle sera la devise du siècle qui vient. Qu'en dites-vous ? Moi je dis : « Ils sont trop verts ! »

Et, pour tout dire, voilà l'extrême mérite d'un livre comme celui de M. Richet. Il est si désillusionnant qu'il en devient consolateur. Je parlais des hommes du XVII^e siècle. Pour un optimiste fervent de 1780, ce devait être un affreux supplice de se sentir mourir en 1785. Et se savait à la veille du débarquement à Eldorado. Il disait à la nature, à la mort : « Encore un jour ! » Rappelez-vous la vieille marquise qui voyait monter au ciel la montgolfière et qui s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu ! ils inventeront l'art de ne pas mourir, et dans ce temps-là je serai morte ! » En 1892, je puis être très optimiste, très partisan de tous les progrès que mon siècle réalise, et, en lisant le livre de M. Richet, me résigner assez complaisamment à mourir un peu avant 1992.

C'est bien Montaigne qui disait du *De Senectute* qu'il donnait appétit de vieillir ? Un livre qui donne cet appétit-là n'est pas, ce me semble, aussi moral qu'il a l'air de l'être. Il prépare des regrets. Il est bon d'avoir des raisons de ne pas tenir trop obstinément à la vie. La nature y a pourvu ; elle nous a donné précisément la vieillesse et les maladies, et les infirmités pour nous « adoucir l'horreur du passage », comme dit Lamartine, pour « nous disposer à la chose », comme dit plus joliment La Fontaine. Ce sont politesses de congé qu'elle nous fait là. Ce n'est pas suffisant, à ce que j'entends dire. Un petit tableau de ce que nous verrions si nous restions plus longtemps qu'il ne faut est un bon complément de consolation, comme de civilité. La nature nous le devrait. La statistique en prend le soin. Pour certains, c'est une seconde nature.

Non pas que je veuille prétendre que toute époque

qui vient après une autre est pire que celle-ci, et console d'être mort ceux du précédent siècle. Ce n'est pas cela du tout que je veux dire. Mais chaque siècle est une patrie. Nous naissons dans le nôtre, nous en prenons les mœurs et les idées, nous l'aimons ; à vivre dans le suivant, même sans vieillesse, nous serions douloureusement choqués. Durer, c'est se dépayser ; c'est une frontière qu'on a passée ; la vieillesse est un exil. Oh ! n'exilons personne !

Ce siècle prochain, il sera probablement très supportable à ceux qui y vivront. Je ne puis pas m'empêcher d'en douter ; mais c'est précisément parce que je ne suis pas destiné à y vivre.

Il faut donc remercier M. Richet, d'abord d'avoir fait un livre très curieux, très alléchant et très instructif, ensuite d'avoir fait un livre sain et fortifiant, un livre qui donne appétit de ne pas vieillir immodérément.

**

C'est un livre, lui aussi, assez fécond en réflexions philosophiques, que celui de M. François Coppée : *les Vrais riches*. Il se compose de deux petits romans à thèse et à conclusion morale, comme ceux de Voltaire, et il est très directement inspiré de cette philosophie du bon sens relevé de malice qu'aimait tant, dans ses bons moments, qui ne laissaient pas d'être fréquents, le patriarche de Ferney.

Le second de ces deux romans est très agréable, mais ne prête point à la discussion. Il se borne à prouver que, quand on a eu le gros lot de cinq cent mille francs, il ne faut pas le dévorer avec des cocottes, parce que ce genre de distraction est plein de vanité. Voilà qui est vrai, et voilà aussi qui est conté d'une manière très fine et très malicieuse ; mais j'espère pour nos contemporains qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur cette vérité.

Le premier des deux romans de M. Coppée soulève une question plus intéressante. *Les Vrais riches*, vous entendez bien que ce sont les pauvres. Manière de le prouver, voici. Supposez qu'un banquier qui a fait faillite charge le vénérable premier vicaire de Saint-Étienne-du-Mont de désintéresser ses créanciers. A celui-ci cent mille, à celui-ci cent cinquante mille, à celui-ci six cent mille, à celui-ci un million. Le vénérable premier vicaire se met en campagne, et partout, sans être précisément mal reçu, il est accueilli assez froidement. Ici, c'est une vieille fille qui, ruinée par le banquier, a ouvert un petit externat de jeunes demoiselles : elle était une vieille miss acariâtre, malade imaginaire et insupportable à tout le monde, notamment à elle-même ; elle est devenue joyeuse, alerte et pleine d'entrain : la fortune empêche le bonheur. Ici, c'est un architecte... même histoire sous une autre forme. La misère l'a forcé à travailler. Il était oisif et ennuyé, il est actif et gai. Ici, c'est un littérateur qui n'était guère qu'un

Mécène de brasserie et qui est devenu un producteur sérieux. Là, enfin, c'est un grand seigneur... Celui-là n'a pas su profiter de l'infortune. Il a laissé passer sans en tirer parti la bonne aubaine d'être ruiné. Il a vendu son nom; il a épousé des millions suspects. Celui qu'on lui apporte lui est indifférent. Son exemple prouve comme les autres, à l'inverse, que le bonheur n'est pas dans la fortune.

Tout cela est très gracieusement, très spirituellement et aussi très malignement conté. C'est d'une lecture charmante. J'avoue que, pour convaincu, je ne suis pas convaincu. Que l'argent corrompe, je n'en suis pas sûr, que la misère assainisse et guérisse, je n'en suis pas sûr non plus. C'est bien ici que le *Omnia sana sanis* trouve son application. Il en est que la richesse gâte, il en est que c'est la misère; et ni misère ni richesse n'ont en elles-mêmes tant de pouvoir que de changer les caractères de fond en comble. Voici ce marquis, que M. Coppée nous donne comme un caractère très noble et très haut. Il a eu une défaillance, soit; il a épousé de mauvais millions. Mais est-ce donc incurable? Qui l'empêche d'en faire un usage qui le justifie et qui les lave? Ça se réhabilite, les mauvais millions, comme les personnes. Ce sont personnages qui changent de caractère selon leur emploi. Il me semble que si mon marquis se croit forcé d'être un mauvais millionnaire, c'est qu'il n'a pas la force morale de devenir un millionnaire intelligent. Voilà cette vieille fille qui était absurde quand elle était aisée. Vous êtes si sûr que cela que la pauvreté lui a rendu le bon sens? C'est douteux. On peut être une vieille fille pauvre très ridicule. Et voyez comme c'est possible. Dans votre second roman, monsieur l'auteur, vous nous montrez précisément une vieille dame tombée dans la misère qui est aussi paresseuse que devant et plus grotesque, avec ses airs, admirablement croqués du reste, de reine déchue. Il ne suffit donc pas de l'infortune pour corriger un mauvais caractère.

Je n'en crois rien, en effet. Je ne sais qu'un genre de fortune qui, en effet, est dangereux et corrupteur, c'est la fortune brusque, le gros héritage à un pauvre ou le gros lot à un indigent. Oui, tout changement subit de température altère la plante humaine, comme les autres végétaux, et à ce compte la soudaine misère tout autant que la soudaine fortune. Mais la richesse héréditaire ou la richesse acquise par le labeur sont très rarement corruptrices par elles-mêmes. Il faut que, de plus, elles tombent mal; et alors ce n'est plus leur faute.

Un cas surtout m'a paru très douteux dans ceux qu'a choisis, avec un très habile instinct de l'assortiment d'ailleurs, M. François Coppée; c'est celui du littérateur. L'homme de lettres riche, qui n'était qu'un fondateur vaniteux de revues jeunes, aussitôt qu'il est pauvre devient un producteur et un artiste! Produc-

teur soit, artiste c'est autre chose. S'il était né artiste, il l'eût été même riche; s'il n'est pas né artiste, ce n'est pas la pauvreté qui l'a rendu tel. Nous touchons là un point assez délicat. Je crois que la pauvreté tire en effet d'un homme de talent moyen des romans estimables qui sans elle ne seraient pas sortis. Mais je suis convaincu que pour les grandes œuvres, les vraies grandes œuvres, il faut du loisir, c'est-à-dire de la fortune, et de l'indépendance, c'est-à-dire de la fortune. Une grande œuvre, mais c'est une vie humaine; et d'une vie humaine qu'il faut gagner au jour le jour, jamais une grande œuvre ne sortira. Je ne vois pas la philosophie de Descartes sortant de la tête d'un expéditionnaire; ni Leibniz sans les cent mille francs de rente que les princes du temps s'étaient plu à lui constituer. Je ne vois pas l'*Eneïde* écrite par un homme qui aurait eu à gagner son pain. Supposez Montesquieu pauvre, les *Lettres persanes* sont possibles, et j'avoue que c'est déjà joli; mais non pas l'*Esprit des lois*. Voltaire a bien compris cela, en homme qui avait le nez que vous savez. Il s'est dit à vingt ans, et déjà fort à l'aise : « Entre un homme riche et un homme pauvre, il y a une telle distance qu'il semble qu'ils ne sont pas de la même nature; » et avant de se mettre sérieusement au travail littéraire, il s'est fait riche, et après il a marché. Par parenthèse, il ne me semble pas que la richesse ait fait de lui un paresseux.

Non, c'est là un point que j'aurai de la peine à concéder. Toute œuvre artistique faite pour gagner de l'argent a au moins de très grandes chances d'être inférieure. Comme disait Giboyer, je suis bien désintéressé dans la question, mais je regretterai la disparition du capital uniquement à ce point de vue. Le capital tombait souvent mal; il tombait quelquefois bien, et cela suffisait pour le justifier. Il tombait parfois aux mains d'un homme de génie, et il lui permettait d'en avoir. C'était son luxe. Il tombait souvent aux mains d'un « amateur éclairé » et que du reste la voix publique aidait à avoir des lumières, d'un grand seigneur qui mettait sa vanité, excusable celle-là, à assurer des loisirs aux grands artistes. C'étaient les bons côtés du capital, qui en avait de détestables. Avec lui s'en iront, sauf exceptions de plus en plus rares, les grandes œuvres qui demandent du temps, lequel est de l'argent.

Une preuve assez piquante, c'est que c'est la question de la grande production artistique qui a le plus embarrassé Edward Bellamy dans sa société égalitaire. Allez-y voir : il ne s'en est pas tiré !

Le capital disparu, il n'y aura plus personne ni pour encourager les artistes, ni pour acheter les œuvres d'art, ni même, presque, pour en faire. Qui, en effet, payera, pour parler net? L'État, sans doute. Toujours l'État. Dans les visions de l'avenir on le rencontre toujours, celui-là. Mais l'État, ce sera le gouvernement; et le gouvernement de politiciens à l'américaine que nous

promet M. Richet, je me défie un peu de son goût. Les riches? Mais il n'y aura plus de riches proprement dits. Il n'y aura que des sociétés industrielles colossalement riches. Une société a-t-elle du goût? Quelquefois, cela dépend de ses chefs. Le plus souvent j'imagine qu'elles commanderont aux peintres le sujet si joliment imaginé par M. Coppée : « Grand tableau allégorique : *la Comptabilité découvrant une erreur* ». Eh! eh! la comptabilité découvrant une erreur, c'est pathétique.

Je crois que ce vingtième siècle si énigmatique m'a rendu un peu morose. C'est aussi ce diable de M. Richet qui en est cause, à me faire voir le sphinx comme je vous vois. Cela est troublant au moins. *Venientes cominus umbræ.*

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

Reuves de fin d'année (1).

La seconde République a inspiré la verve des faiseurs de Reuves, lesquels, il faut le reconnaître, ne lui ont guère été indulgents. Au lendemain de la révolution de Février, je trouve *les Barricades* de 1848, opéra patriotique en un acte et deux tableaux, par MM. E. Brisebarre et Saint-Yves, musique de MM. Pilati et Gauthier (l'Opéra national, le 5 mars 1848). La pièce, vibrant des plus généreux sentiments, est d'ailleurs inepte; Mazagran, apprenti mécanicien, quinze ans; le père Simon, ex-charpentier, quatre-vingts ans; Vincent, ouvrier imprimeur, trente-six ans; et Valentin, sergent au 52^e de ligne, symbolisent le peuple et l'armée. Je cueille cette réplique du père Simon qu'on trouve trop vieux pour lui confier un fusil : « Est-ce qu'il y a un âge pour les citoyens?... »

Aussitôt, l'opposition se dessine; et jamais, je crois, on n'en vit de plus enragée. Dès le 15 mai, c'est *l'Ane à Baptiste ou le Berceau du socialisme*, une parodie du *Prophète*, de Meyerbeer, accommodée aux faits du jour. Au mois de novembre, Clairville et Cordier donnent *la Propriété, c'est le vol*, inspirée par la célèbre phrase de Proudhon. Premier acte, au paradis : Adam et Ève, tentés par le serpent, sont chassés de l'Éden, et vous devinez ce que le symbole de la pomme a inspiré d'aimables plaisanteries aux auteurs; il y a de l'esprit d'ailleurs. « C'est incroyable! s'écrie Adam; nous ne sommes encore que trois êtres raisonnables sur la terre, et nous sommes déjà deux qui ne pouvons pas nous souffrir! » Dirait-on pas une phrase de Labiche? Nous retrouvons Adam et Ève sous les traits de M. et M^{me} Bonichon, braves bourgeois de Paris, toujours persécutés par le serpent, lequel prend les formes les

plus surprenantes pour les poursuivre. Le second acte, *la Réforme* en 1848, est assez drôle, au moins comme intention : il nous montre les bourgeois de Paris, enragés dans leur opposition, menaçant le gouvernement de Louis-Philippe, et terrifiés à l'annonce de la révolution et de la proclamation de la république. Les tableaux suivants : *le Droit au travail* en 1852, *la Bourse d'échange* en 1853, *la Justice*, sont de grosses charges parfois drôles, sur lesquelles les titres mêmes nous renseignent assez. Une scène amusante, et, si j'ose dire, éternelle, est celle dont les répliques suivantes vous donnent un schéma. *Le serpent* : Art. 3. Les agents de change sont supprimés. — *Le peuple* : Bravo! Bravo! — *Le serpent* : Art. 4. Les agents de change sont rétablis... — *Le peuple* : Bravo! Bravo! — *Le serpent* : sous le nom d'agents d'échange. — *Le peuple* : Vive la bourse d'échange!...

L'opposition devient plus agressive dans *les Lampions de la veille et les Lanternes du lendemain* (décembre 1848). La loi sur la presse, le rétablissement du cautionnement, l'indemnité de vingt-cinq francs aux députés, servent de thèmes à des railleries comiques parfois, mais toujours piquantes.

L'année suivante : *la Fin d'une république ou Haïti* en 1849, par Duvert et Lauzanne. Celle-ci s'attaque autant au prince Louis-Napoléon qu'aux républicains. Le premier, symbolisé par Souloque, prend des allures de souverain et se fait proclamer empereur. Les républicains, après avoir jeté feu et flammes contre lui, acceptent avec enthousiasme les titres et les honneurs dont il les accable. Et le vaudeville final se termine par ces vers :

Nous jurons de ne plus changer...
A moins que l' gouvernement n' change!

Suffrage 1^{er} ou le Royaume des aveugles (mai 1850), par de Leuven, Brunswick et Arthur de Beauplan : ceci est franchement réactionnaire ; le titre vous indique la donnée de la pièce et les plaisanteries qui en découlent. Suffrage 1^{er} est aveugle et choisit ses élus au hasard ; il a même une réplique d'une assez belle indifférence sur le résultat de son choix ; on lui désigne un des élus, qui a l'air ravi :

De vot' suffrag' jugez l'effet :
Il est transporté...

LE CANDIDAT (effrayé).
Hein?...
De joie!

SUFFRAGE 1^{er} (avec insouciance).
Après tout ça n' m'aurait rien fait,
Ce n'est pas ça qui m'arrêterait!...

J'ai hâte d'arriver à la revue la plus célèbre de l'époque, *la Foire aux idées, journal-vaudeville en plusieurs numéros*. Rédacteurs-gérants : MM. de Leuven et Brunswick. On sait qu'il y eut, en effet, quatre « numéros » de cette revue, représentés au Vaudeville les

(1) Voy. la *Revue* des 23 et 30 juillet.

16 janvier, 22 mars, 23 juin et 13 octobre 1849. Ici c'est la satire féroce, enragée, soutenue par une verve qui se renouvelle à chaque nouvelle représentation. Les quelques citations que j'en pourrai faire ne vous donneront qu'une idée très incomplète de l'allure générale de la pièce : elle a l'air écrite par des Canaques en délire. Et, détail amusant, la brochure de cette revue, plus réactionnaire que nature, porte une réclame sur les Mémoires de Caussidière.

L'idée, irritée des travestissements qu'ont subis ses inspirations, vient elle-même à Paris pour voir où en sont les choses, et tous les événements, ou plutôt toutes les idées d'alors, — et c'est là ce qui distingue cette revue des autres, — défilent devant elle. Le *Capital*, confiant par nature et inquiet par circonstances; *Savarin*, faiseur de loix-brioches; les nouveaux impôts... etc., défilent devant elle. Puis, c'est M^{lle} France (vous saisissez l'apologue), toute malade à la suite des « Quarante-cinq centimes » : elle va mieux, malgré ses neuf cents médecins à vingt-cinq francs la visite. « Vous n'avez plus besoin d'eux? — Oui, mais il paraît qu'ils ont besoin de moi! » L'entr'acte est occupé par un rideau-annonce où je trouve ces lignes : *Un sous-préfet, ayant des instants de loisir, désirerait faire quelques ressemelages*. Entre les nombreux couplets de la fin, je choisis ceux-ci d'abord, sur la suppression des titres de noblesse :

... Citoyens, supprimons les comtes,
Pour qu'on ne nous en demand' pas!

Celui-ci, sur la médecine homœopathique :

J' suis guéri d' certain' république,
Quand j' vois d' certains républicains!

Enfin, ce dernier, assez amusant, où l'on propose un remède aux crises politiques :

Comme on est toujours remplacé
Par des gens qui n'ont pas de places,
Quand tout le monde aura des places,
Personn' ne sera déplacé!

Le second numéro de la *Foire aux idées* se compose de trois actes et d'un rideau-annonce. Sur ce dernier, à la rubrique objets perdus : « Il a été perdu un roquet répondant au nom de *Provisoire*; on est prié de ne pas le rapporter. » Aux professions de foi : « Nommons Chaponel!!!... Il veut que chaque citoyen ait le droit de fabriquer, pendant quinze ans, les billets de banque nécessaires à ses besoins. »

Le premier acte nous mène chez « Séraphin marchand de jouets », et je n'ai pas besoin de vous dire que ses pantins sont des pantins politiques. Voici, par exemple, *l'Incorruptible*, lequel chante le *Ça ira* ou *Vive Henri IV*, selon la somme d'argent que l'on met dans sa poche; voici encore une assemblée délibérante de pantins. M^{lle} France reparait, entourée de

quatre personnages qui briguent l'honneur d'être ses « locataires », entendez de la gouverner :

Vous voudriez être mes locataires;
Ce titre-là a pour vous des appas,
Il pourrait bien arranger vos affaires,
Mais avec vous les miennes n'iraient pas!

Second acte. — Le tir de Capsule : un vrai jeu de massacre. Inutile de vous dire quelles sont les poupées de plâtre sur lesquelles on tire :

Laisant d' côté le dur métal ancien,
On prend chez nous, et c'est beaucoup plus sage,
Un' maîtièr' qui ne dure rien
Pour fair' des homm's qui n' dur'nt pas davantage!

Et, pour prouver que rien n'est nouveau sous le soleil, voici les Rues de Paris qui se plaignent d'être dé-baptisées. — « Tout change de nom, aujourd'hui » :

La royauté d'vient présidence;
La pauvreté, d' l'égalité;
Les coups d' poing d' la fraternité!

Et de même les économies :

Ceux qui coûtaient si cher réclament
L' gouvernement à bon marché.

Puis, c'est le défilé des candidats. « Voulez-vous sauver la France? Prenez-moi! » Chacun d'eux est planté sur un tonneau dont le fond cède quand la blague est trop grosse; le cœur de hurler avec allégresse :

Encore un qui s'enfoncé,
Encore un d'enfoncé!

Des plaisanteries sans nombre sur la loi déclarant intelligibles ceux qui auraient été surpris avec la femme d'un citoyen marié. « Comme un voleur, alors? » :

Quell' différenc'!... le larron vole,
L' séducteur est souvent volé!

Et enfin ce couplet assez drôle sur la manie d'association qui sévissait alors :

Les moutons, innocentes bêtes,
Dans leur club se sont entées;
Ils vont, repoussant les abus,
Se mettre eux-mêmes en cotelette
Et s'associer pour êtr' tondus!

Troisième numéro. — Les provinces se fâchent de voir Paris leur imposer ses fantaisies :

Ensemble, au moins, pétrissons la boulette,
Si vous voulez nous la faire avaler.

Paris, reconnaissant enfin les services que lui ont rendus les provinces, s'engage à « ne plus rien renverser sans les consulter ». Entre temps, apparaît la mère Gigogne, l'astronome Firmament et son télescope ré-

trospectif. « Voulez-vous voir la France telle qu'elle était l'année dernière? »

.. Pour revoir ce passé-là,
Vous n'aurez que d' mauvais's pratiques.

Le télescope rétrospectif prédit aussi l'avenir :

Ah! je vois une grande hausse
Sur les épou'gs et sur les balais.

C'est encore M. Traquenard, inventeur du *Jeu de blagues* : « Le brevet a été pris le 24 Février... » Et, dans la hotte de Traquenard, qui vend un peu de tout, un corset nouveau modèle, avec ce programme, qu'on a si souvent reproduit depuis : « Comprimer les forts, soutenir les faibles, ramener les égarés. »

Le second acte a pour titre : *la République des poissons*. Poissons rouges, comme vous le pensez bien, avec des plaisanteries sur les bourgeois qui mordaient aux hameçons :

Ils avaient tendu leur ligne,
Ils avaient bien amorcé,
Ça mordait... Bonheur insigne,
Leur hameçon s'est cassé!

Nous voici au quatrième numéro. C'est le plus « giron » de tous; mais, hélas! la place me manque. Sachez au moins que les trois actes dont il se compose portent respectivement ces titres : *Égalité, Fraternité, Liberté*.

L'Égalité, c'est le droit de prendre la place de tout le monde; ce n'est même que cela :

Pour expliquer un' révolution,
On cherche' bien loin, on s' creus' la tête;
Mon Dieu, v'la tout! l'explication :
Où-toi d' là que j' m'y mette!

La Fraternité, c'est le droit de partager avec ceux qui ont plus que vous :

Chacun taillait dans une étoffe immense ;
Dieu sait où sont passés tous les morceaux!

Et, quant à la Liberté, le couplet suivant vous dira comment, d'après les auteurs, on la comprenait :

Au nom de la liberté,
Moi, son apôtre, j'ordonne
Qu'à l'instant on emprisonne
Ceux qui n'auront pas chanté :
« Vive, vive la liberté! »

... Vous voyez que les choses n'ont pas changé. Les plaisanteries, les arguments de Leuven et Brunswick sont à peu près ceux qu'on employait il y a vingt ans. Ils ont au moins le mérite de les avoir inventés... à moins que Rivarol et ses amis ne les aient trouvés avant eux!

J. DU TILLET.

BULLETIN

PÉTRARQUE AMI DE BOCCACE.

« Avez-vous lu Baruch? » demandait La Fontaine à tous ceux qu'il rencontrait, après une lecture enthousiaste du prophète. Je ne vous demanderai pas : « Avez-vous lu les lettres de Pétrarque à Boccace? » Elles n'existaient qu'en latin, et qui donc, aujourd'hui, à part les argumentateurs officiels désignés pour discuter une thèse doctorale, aurait le courage de lire un livre écrit en latin moderne? Mieux valait attendre qu'un patient et habile traducteur mit ces lettres en français. M. Victor Develay, bien connu des bibliophiles admirateurs de Pétrarque et d'Érasme, qui a vécu et vit encore dans leur intimité, vient de nous servir ce régal. Grâce à lui, nous pouvons mieux connaître la belle intelligence, l'âme poétique et tendre du poète-philosophe amoureux de Laure. Seulement il est ici tout aux épanchements de l'amitié. De Laure pas un mot. Le 1^{er} juin 1351, il écrit de Vérone à l'auteur du *Décameron* une lettre où il exprime l'intention de passer le reste de ses jours à Vaulcuse. Croyez-vous que, dans la charmante description des lieux « qu'arrose la belle et sonore fontaine de la Sorgue », se glissera une mention de la femme à laquelle nous devons tant de gracieux sonnetti? Nullement.

Sa première lettre à Boccace est datée de « Rome, 2 novembre 1350, dans le silence du milieu de la nuit ». Leur liaison était toute récente, mais leur sympathie réciproque devint bientôt une solide amitié. Agé de quarante-neuf ans, Pétrarque a toujours le cœur ouvert à l'affection; seulement il n'est plus amoureux et à peine est-il resté poète. Il n'a de passion que pour l'étude de l'antiquité littéraire. Lorsqu'il envoie à Boccace ses dernières poésies, sur la demande de son jeune ami : « Que votre vœu s'accomplisse, écrit-il; lisez ces marques d'une main fatiguée. » On voit que l'homme a subi une transformation, et le mérite de cette correspondance, c'est de nous montrer un nouveau Pétrarque. Il a renoncé dans ses écrits à l'usage de la langue maternelle pour être lu au delà des frontières italiennes. Là comme dans plusieurs autres lettres, également traduites par M. Develay, il ne peut supporter l'idée que le pape réside hors de la Ville éternelle. Avignon, ville pontificale, est pour lui une « Babylone » plus corrompue que la Babylone de Sardanapale. Un jour, il reçoit de Boccace quelques ouvrages de Varron et de Cicéron, que son ami avait copiés de sa main pour les lui offrir. Il l'en remercie; il manifeste sa joie de les posséder, et c'est plaisir de voir ce précurseur de la Renaissance latine avoir si bien conscience de sa mission providentielle. Un autre jour, il fait une querelle amicale à Boccace, qui n'accepte pas le titre de poète : « C'est à vous de voir comment vous voulez être appelé; pour moi, j'ai décidé une fois pour toutes comment je dois vous juger. Sur le premier point, je vous obéirai entièrement; sur le second, je n'écouterai que moi-même. » Peut-on marquer en meilleurs termes l'estime jointe à l'affection? La lettre suivante (1359) a pour objet de combattre l'opinion qu'il serait jaloux de Dante. Elle est fort longue, trop longue peut-être

pour traiter ce seul point. Il sent qu'il a donné prise à cette imputation qui, si elle était fondée, entacherait sa mémoire. Pour dire le vrai, nous y voyons une apologie qui n'en-taine pas la conviction. En vain rappelle-t-il l'amitié vouée au grand poète par son aïeul et son père; en vain s'écrie-t-il : « Je n'ai aucune raison de le haïr et j'en ai beaucoup de l'aimer. » Et plus loin : « Je l'admire et je l'aime; je ne le méprise pas. » S'il s'est abstenu de prononcer son nom dans cette lettre, c'est de peur que le vulgaire, « qui entend tout et ne comprend rien », ne criât à la difflamation. Explication que nous laissons rêver. Il a dû éprouver, inconsciemment, à l'égard de Dante, le sentiment dont il se défend avec tant d'insistance. Il nous en donne la preuve quand on le voit épancher dans l'âme de son meilleur ami le chagrin qui l'opresse. L'envie et l'admiration, comme l'amour et la haine, peuvent avoir le même objet dans les natures complexes et impressionnables comme l'était celle de Pétrarque. Voulez-vous maintenant une leçon d'esthétique littéraire? Lisez sa lettre sur l'imitation. Il l'admet, pourvu qu'elle soit cachée. Avec quelle ingénuité d'esprit supérieur il raconte sa confusion, lorsqu'on lui montra dans son poème bucolique une fin de vers qui se retrouve dans Virgile! La lettre de 1362, où il établit que la piété, qui envahissait Boccace vieillissant, n'est pas incompatible avec l'étude des belles-lettres, contient un joli passage à citer, en raison du sentiment généreux qui l'a inspiré : « Vous me déclarez devoir de l'argent à plusieurs et à moi entre autres; je le nie pour ma part, et je m'étonne de ce scrupule vain, pour ne pas dire absurde, de votre conscience. Je pourrais vous objecter ce mot de Térence : *Vous cherchez un nœud dans un jonc*. Vous ne me devez que votre amitié, et encore vous ne me la devez pas. Il y a longtemps, je l'avoue, que vous m'avez payé intégralement avec une entière bonne foi. » Avons-nous beaucoup de gens de lettres, aujourd'hui, qui donneraient ainsi quittance à leurs obligés? Mais il va plus loin; il propose à Boccace pauvre, réduit à vendre ses livres, que lui Pétrarque ne peut acheter, de lui procurer l'emploi de secrétaire apostolique; puis, comprenant que Boccace ne veuille point enchaîner son indépendance, il retire sa proposition et lui écrit : « Je ne suis pas capable de vous enrichir; si je l'étais, je ne vous parlerais ni verbalement ni par écrit, mais par des faits. Mais j'ai seul de quoi suffire abondamment à deux ayant un même cœur et un même toit. » Nous voilà bien loin de cette amère et souvent exacte constatation de Sénèque : *Fugiunt amici ubi probantur*.

Relevons encore une sortie éloquente lancée au nom du sens commun contre le charlatanisme des astrologues, et un réquisitoire en forme contre les médecins, assaisonné d'anecdotes parfois piquantes : « Ils combattent souvent contre la nature et pour les maladies. Les moins mauvais gardent la neutralité et attendent le dénouement. » Montrons maintenant en Pétrarque l'exemple d'un honnête homme jaloux de sa liberté. Boccace lui a témoigné son inquiétude. Il le croit dépendant et asservi par ses fonctions, qui l'attachent à la cour du seigneur de Milan : « Bannissez cette crainte, lui répond Pétrarque, et soyez persuadé que jusqu'à présent, lors même que je paraissais soumis au joug le plus dur, j'ai toujours été le plus libre des hommes... Je m'efforcerais d'être partout, en quelque lieu que ce soit, libre d'esprit, quoi qu'il faille être soumis de corps et de fait à d'autres plus puissants, soit à un seul, comme moi,

soit à plusieurs, comme vous. » Boccace était alors pourvu d'une chaire d'enseignement dans la république de Florence. Nous voudrions finir sur cette belle déclaration, mais il nous resterait encore à citer bien des réflexions et des saillies, celle-ci entre autres : « Pour moi, comme il arrive souvent aux gens très occupés, lorsque je pense à beaucoup de choses, je ne fais rien. » La dernière lettre, par laquelle Pétrarque envoie à son « frère » une traduction latine ou plutôt une adaptation de *Griseldis*, que Boccace avait écrite en italien, est suivie de cette ravissante nouvelle, que M. Develay nous donne dans un style parfaitement approprié au sujet, et qui rend bien le charme de l'original. Dans cette lettre (datée des monts Euganiens, 8 juin 1374), Pétrarque nous fait assister à la conception de son travail : « Un beau jour que mon esprit, comme d'habitude, était en proie à différentes pensées, mécontent d'elles et de moi, pour ainsi dire, j'enivrai tout promener pour un instant, et, prenant la plume, je me mis à écrire votre histoire. J'ai pensé que vous vous réjouiriez sans doute de ce que j'ai traduit volontairement vos œuvres, ce que je n'aurais certainement pas fait pour tout autre. »

Au résumé, de la première ligne à la dernière de cette correspondance, précieux document s'il en fut pour servir à l'histoire littéraire du XIV^e siècle, Pétrarque est toujours un ami généreux et un lettré délicat. Il mériterait à tous égards de prendre place parmi les classiques.

C.-E. RUELLE.

Nouvelles de l'étranger.

UN NOUVEAU DRAME D'HENRIK IBSEN.

L'auteur de *Hedda Gabler* achève en ce moment un grand drame dont il a placé l'action en Allemagne et où il a voulu représenter, dit-on, la dépravation des caractères et l'altération des mœurs sociales dans les nouvelles capitales allemandes. Mais ce n'est là qu'un on-dit rapporté sur les journaux et très sujet à caution; car, pour aucun encore de ses drames en préparation, Ibsen n'a été aussi sobre de confidences que pour celui-ci, et personne n'en saura au juste le sujet avant le jour où le vieux maître aura achevé et publié son manuscrit.

*
**

LE CENTENAIRE DE SHELLEY.

L'Angleterre a célébré cette semaine le centenaire de la naissance de Shelley. D'innombrables discours ont été prononcés à cette occasion; mais la fête principale a eu lieu à Horsham, dans le Sussex, village natal du poète. C'est là que, devant une foule considérable, M. Edmond Gosse, l'essayiste et critique bien connu, a fait l'éloge du caractère et du génie de Shelley. Il a vanté surtout le cosmopolitisme de l'auteur de la *Reine Mab* : « Wordsworth, Byron, nos autres poètes sont Anglais, a-t-il dit, tandis que Shelley pourrait avoir été Français, ou Grec, ou Polonais; il est absolument Européen. »

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8

TOME L

20 AOUT 1892.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Lamartine.

Les hasards de ma vie, mon goût et une étoile heureuse, m'ont permis d'approcher de bien des hommes célèbres de mon temps. Plusieurs même m'ont aimé. Je crois donc acquitter une dette de reconnaissance en racontant ce qu'ils m'ont révélé de leur caractère et de leur vie. Chacun de nous, d'ailleurs, est le témoin et le juge de son siècle; chacun a le droit de dire ce qu'il a vu près de lui, dans son horizon, si limité qu'il soit. Pour quelques-uns, c'est même un devoir; car c'est avec ces témoignages que se fait l'histoire d'une époque.

Je remplis ce devoir à cette heure, en recueillant, à la fin de ma carrière, les souvenirs que m'ont laissés quelques-uns de mes contemporains les plus marquants dans les lettres et les arts. Leur fortune a été diverse, leur gloire inégale. La mort ne les a pas encore mis tous à leur place : les uns ont été déifiés, les autres calomniés; l'oubli même menace d'effacer quelques traits de leur physionomie véritable. Je tâcherai de rester dans la justice en les appréciant, et d'éviter le *boswellisme* en les racontant. Je me bornerai, du reste, aux rapports personnels que j'ai eus avec eux. Mes amis seront les garants de ma sincérité. Ils savent que je n'ai jamais cherché que la justice, — ou du moins ce que j'ai cru tel, — et que mon seul but est la vérité.

Avant de parler des hommes célèbres que j'ai fréquentés, au risque de me vieillir encore plus, je dirai

10^e ANNÉE. — TOME L.

quelques mots de ceux que j'ai pu entrevoir dans ma prime jeunesse, Chateaubriand, Béranger, Lamennais.

Je n'ai vu Chateaubriand que deux fois : la première à Notre-Dame, lors des conférences du Père Lacordaire, vers 1840. A la sortie de l'église, un groupe d'étudiants, dont je faisais partie, le reconnut; nous le suivîmes en silence et respectueusement. Mais arrivés au pont Neuf, des acclamations s'élevèrent peu à peu; on cria : « Vive Chateaubriand ! » Les passants s'arrêtèrent. Chateaubriand monta dans un des cabriolets qui stationnaient sur le quai, et échappa lentement à cette ovation improvisée, en nous saluant avec une grâce émue.

Quelques années après, je regardais des gravures sur le quai Voltaire, quand je vis passer près de moi un vieillard que je reconnus bien vite : c'était lui. Petit, grêle, la tête forte, trop forte même pour sa taille, une badine à la main, serré dans une redingote noire, d'une tenue très soignée, élégante, il marchait allégrement. Il vit à mon regard que je le reconnaissais, et il ébaucha un salut que je m'empressai de lui rendre. Son regard était beau et plein de feu; celui de Cousin me l'a rappelé. Où allait-il ainsi?

C'était un jour de printemps. Plus tard, en lisant les *Enchantements de Prudence*, je me suis figuré qu'il allait à un de ces rendez-vous, près du Jardin des Plantes, que Sainte-Beuve a été le premier à nous révéler.

J'espérais toujours le revoir et lui être présenté. A cette époque, je méditais un roman, — que je n'ai jamais écrit, comme il advient trop souvent de tant de projets de la vingtième année. — Mais j'en avais composé d'avance la dédicace : c'était toujours cela. Sur

8 P.

l'exemplaire qui lui était destiné, je devais écrire ces vers :

Acceptez cet humble présent,
Le disciple l'offre au grand maître.
De René c'est un fils peut-être...
Que l'aïeul bénisse l'enfant !

L'aïeul n'a rien eu à bénir; le roman ne vint pas à terme, et Chateaubriand mourut en 1848.

Quant à Béranger, je ne l'ai aperçu qu'une seule fois, au salon carré du musée du Louvre. Je le reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu. Mais il ressemblait tellement à ses innombrables portraits que l'on ne pouvait s'y méprendre. Je le suivis quelque temps sans affectation, jusqu'à ce qu'il remarquât mon insistance, pourtant discrète, et la suivit de mes regards. Je ne le voyais pas sans émotion. Il avait été un des poètes favoris de mon enfance : mon père chantait ses chansons, — et les imitait même, — sous la Restauration, s'il vous plaît. J'avais toujours rêvé de l'approcher et de lui apporter mes premières poésies. Je savais qu'il aimait la jeunesse et qu'il l'accueillait avec bonté. Je ne lui avais pas préparé un quatrain comme à Chateaubriand, mais je devais lui adresser une belle lettre qui commencerait ainsi : « Monsieur, je suis poète, j'ai dix-huit ans, et je ne veux pas mourir sans vous connaître, etc. »

Je n'eus pas plus l'occasion de lui écrire cette lettre que je n'eus celle d'envoyer mes vers-dédicace à Chateaubriand; mes poèmes restèrent dans les limbes où dormait mon roman. Mais, plus tard, quand je racontai à M^{me} Tastu, dont Béranger était l'ami, mon intention et le début de cette épître projetée, elle en rit beaucoup et regretta fort que je ne la lui eusse pas adressée. Elle prétendait que rien au monde n'aurait plus amusé Béranger, et qu'il eût accueilli certainement avec la plus grande bienveillance l'auteur de la lettre et le jeune poète de dix-huit ans qui ne voulait pas mourir sans le voir.

Il mourut lui-même pendant que j'étais en Orient, et au moment où j'aurais pu enfin lui faire hommage de mon premier poème. Mais je n'avais plus dix-huit ans, et j'aurais manqué mon effet.

C'est en 1843 ou 1844 que j'eus l'honneur d'être présenté à Lamennais, chez le général Baudrand, ancien gouverneur du duc d'Orléans. Le général était l'allié de ma famille : un de mes grands-oncles avait épousé sa sœur. Lui-même avait épousé, sur le tard, une ravissante jeune femme, M^{lle} de Charlus, dont la mère était Anglaise, et qui réunissait la grâce française au sérieux de la race anglo-saxonne. Elle s'était plu à rassembler dans son salon les hommes célèbres les plus divers, et même les plus disparates d'opinions et de génie : Guizot, Arago, Humboldt, Lamennais, Listz, l'abbé de Guerry, Ary Scheffer. Ce dernier avait fait d'elle un portrait charmant; il l'épousa quand elle devint veuve du général Baudrand.

La réunion était grave, comme on le pense bien : une table de whist ou de trictrac pour le général et ses vieux compagnons d'armes, un jeu d'échecs pour l'abbé de Lamennais. Cependant Listz se mettait quelquefois au piano, ou bien l'on essayait un timide quadrille pour amuser les deux jeunes filles de M. Guizot, sous l'œil de leur grand'mère. J'eus l'honneur de faire de temps en temps la partie d'échecs de Lamennais. Il n'était pas de première force, mais il n'aimait pas perdre; j'étais bien le partner qu'il lui fallait. Souvent, après la partie, il s'esquivait sans bruit, et M^{me} Baudrand me priait de l'accompagner sans en avoir l'air; elle craignait de le voir s'aventurer seul dans la rue, à cette heure avancée du soir, et surtout ayant à traverser le boulevard à la hauteur de la Madeleine. Il fallait agir de ruse; car l'abbé, soit par discrétion, pour ne déranger personne, soit par cet amour-propre qu'ont presque tous les vieillards, qui n'aiment pas qu'on leur rappelle leur âge par trop de prévenances, préférait partir sans qu'on s'occupât de lui. Je parlais donc aussi, mais non avec lui; je le rejoignais dans l'escalier ou dans la cour; nous sortions ensemble et je finissais par lui faire accepter mon bras de la rue Saint-Florentin, où demeurait le général, jusqu'à la rue Tronchet, où il occupait un modeste quatrième. Il craignait les visites et les importuns. Pour arriver jusqu'à lui, il fallait être armé d'un laisser-passer.

J'ai gardé longtemps un petit carré de papier où il avait écrit de sa nette et ferme écriture cette recommandation à son concierge : *M. Vincent est prié de laisser monter M. Édouard Grenier, porteur de ce billet.* Un amateur d'autographes me l'a pris. Je n'ai plus de ce grand écrivain que le souvenir des heures passées avec lui et l'image vivante de cette figure si originale. Les ans n'ont pu l'effacer de ma mémoire. Il était petit, lui aussi, exigü, si l'on peut dire, mince d'épaules et maigre; une redingote brune, qui rappelait vaguement la soutane, enveloppait ses membres grêles; de longs cheveux gris jetés en arrière semblaient alourdir sa tête mélancolique, habituellement penchée sur sa poitrine; un double sillon se creusait entre ses sourcils épais au-dessus de ses yeux qu'il tenait baissés, comme tous les méditatifs. Il parlait peu d'ordinaire; mais quand il s'animait, sa parole devenait éloquent et forte. Il travaillait alors à son *Esquisse d'une philosophie*.

En marchant à côté de cet homme illustre, je ne pouvais m'empêcher de songer à sa destinée étrange, de l'admirer et de le plaindre. La douleur était empreinte sur toute sa personne. Il était entré dans les ordres sans la vocation, sans la discipline d'esprit préparatoire. L'imagination l'entraînait, et elle a sa logique, comme la raison. Il cherchait la vérité, et, quoi qu'on en ait dit, il fut le martyr de sa sincérité. Après avoir possédé la foi la plus entière, il avait quitté l'Église et adjuré son hautain dogmatisme pour suivre

la raison, — sa raison à lui, — et elle lui avait fait faire du chemin. De la légitimité et de la théocratie, il avait passé à la démocratie et à la république, accomplissant ainsi cette courbe qui semble fatale à notre époque, et que tant d'autres génies contemporains ont dû parcourir comme lui dans le ciel de la pensée, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo. Parti du sanctuaire, il avait écrit les *Paroles d'un croyant*; prêtre, il était devenu l'ami de George Sand et de Béranger. On a dit qu'il avait été égaré par son orgueil blessé, que Rome l'avait humilié, que son ambition avait été déçue. Je n'en crois rien. Il ne fut que logique. Il est vrai que dans la *Divine Comédie*, Dante fait dire au diable : « Tu ne savais donc pas que j'étais logicien ? » Mais Dieu seul voit le fond des cœurs. Celui dont je parle fut malheureux, inquiet, tourmenté par son génie et toujours de bonne foi ; il chercha la justice et la vérité, il fut pauvre, charitable et vraiment humble ; car il a voulu dormir dans la fosse commune, tandis que son compatriote Chateaubriand repose à part dans l'orgueilleuse solitude du Grand-Bé. Paix à sa cendre ignorée !

Ceci dit en forme de prologue, je passe aux écrivains que j'ai plus particulièrement connus, et je commence par le plus grand de tous : Lamartine.

LAMARTINE.

Je n'ai connu Lamartine que tard, en 1848. Il avait été le charme et l'idole de ma jeunesse, comme il le fut de tous mes contemporains, nés en même temps que les *Méditations*. Je l'admirais en silence et de loin, n'étant pas de ceux qui forcent la porte des grands hommes, sous prétexte d'admiration. Une fois, cependant, j'avais été tenté de lui révéler mon existence et mon culte. C'était à l'occasion de la mort de sa fille. J'avais seize ans, et je venais de lire son *Voyage en Orient*. Certaines pages m'avaient profondément ému ; je les avais mouillées de mes larmes. J'essayai de traduire en vers les sentiments que m'inspirait cette mort si touchante de Julia. Mais une crainte pieuse m'arrêta : j'eus peur de réveiller une telle douleur au cœur du père, et je n'osai adresser à un si grand poète des vers de commençant, si peu dignes de lui et du sujet. Je me tus donc et je gardai pour moi mon effusion lyrique inachevée.

Plus tard, à la Chambre des députés, j'eus la bonne fortune de voir enfin Lamartine à la tribune et de l'entendre dans les luttes oratoires de la coalition, en 1839. Son éloquence me ravit à l'égal de sa poésie. Mais il fallait une révolution pour qu'il me fût permis de l'approcher. Cette révolution arriva en 1848 ; et voici comment j'eus enfin le bonheur de le voir de plus près et de lui parler.

J'avais été chargé d'une mission en Allemagne par le ministère des finances, en 1847. A la nouvelle des journées de Février, qui me surprit à Vienne, je m'étais

hâté de rentrer à Paris. J'y arrivais à peine, que je reçus une visite bien inattendue. Un inconnu, d'âge mûr, de tenue fort correcte, la figure fraîche et rasée, le regard fin, le chef orné d'une perruque blonde, se présenta lui-même, sous le prétexte de me demander des renseignements sur cette Allemagne d'où j'arrivais et dont on lui avait dit que j'avais une connaissance toute spéciale. Je me prêtai à son désir, tout en me demandant quel était ce personnage. Il m'interrogea assez longuement ; je lui répondis de mon mieux. Il paraît que l'examen tourna en ma faveur, car, après une causerie de plus d'une heure, il se leva en me disant qu'il était le baron d'Eckstein, l'ami de M. de Lamartine, qui l'avait prié de l'aider à reconstituer ses légations d'outre-Rhin, en lui trouvant des jeunes gens sachant l'allemand et connaissant l'Allemagne : « Je viens de sa part, ajouta-t-il, vous demander si vous voulez bien faire partie de cette nouvelle diplomatie républicaine. On lui a parlé de vous avec éloge, et je vois qu'on ne l'a pas trompé. Allez le voir demain au ministère ; je le préviendrai de votre visite ; il sera heureux de vous voir. »

Je dis au baron d'Eckstein combien cette ouverture allait au-devant de mes vœux, et le lendemain je me rendis au boulevard des Capucines : on devine avec quelle émotion et dans quels sentiments.

On se ferait difficilement une idée de l'aspect de Paris à cette époque. Tout était en ébullition. Le Gouvernement provisoire siégeait en permanence à l'Hôtel de Ville, et Lamartine, qui en était l'orateur acclamé et sans cesse réclamé, avait à peine le temps dans la journée de passer une heure ou deux à son ministère, situé alors boulevard des Capucines. Je le trouvais dans un de ces moments de répit. Il me reçut sur-le-champ, me fit asseoir en face de lui, et je pus contempler enfin cette noble figure de tout près. Grand, maigre, élancé, portant la tête haute, le regard droit, la voix sonore, le geste large, il semblait fait pour le gouvernement des hommes et pour le porter légèrement : rien d'agité ni de compassé ; une sorte d'allégresse héroïque l'anima. Il m'accueillit avec une affabilité charmante et par des paroles trop flatteuses. J'ai su depuis que c'était son habitude : il voyait tout en beau et en grand. Je lui exprimai mon émotion, mon bonheur de le voir enfin, à cette heure où il était l'Espoir et le salut de la France, après en avoir été l'enchanteur poétique ; j'ajoutai que je n'avais pas besoin de lui dire avec quel bonheur je servais sous ses ordres une politique inaugurée avec tant d'éclat par le manifeste à l'Europe qu'il venait à peine de publier. Il me fit quelques questions sur les pays que je venais de visiter et me congédia en me promettant de me rappeler très prochainement pour m'annoncer la place qu'il me destinait dans sa diplomatie.

Cette nomination ne fut pas aussi prompte qu'il l'avait pensé et que je l'espérais. Elle tarda plus d'un mois.

En attendant, j'avais de quoi m'occuper et me distraire : Paris offrait le plus curieux et le plus étrange des spectacles. Je l'ai dit, rien ne peut en donner une idée. L'Hôtel de Ville était comme le cratère d'un volcan. Tous les éléments révolutionnaires encore en fusion y bouillonnaient au grand jour, prêts à déborder sur la France et l'Europe.

Le Gouvernement provisoire était la seule et frêle digue qui contenait encore les partis. Tantôt il avait la force de s'opposer à leurs efforts, tantôt il avait la faiblesse d'y céder pour donner à l'anarchie une apparence de légalité. Ouverte ou cachée, la lutte était partout, même au sein du pouvoir.

L'Hôtel de Ville avait l'air d'une ruche ; la place regorgeait de monde, et c'était un va-et-vient perpétuel sur les escaliers du vieux palais, témoin de tant de révolutions. Pourtant on n'y entraît qu'en vertu d'une mission expresse ou muni d'un laisser-passer. J'en avais un qui m'avait été donné par un de mes amis, fort avant dans le mouvement, Bixio, homme rare dont j'aurai à parler plus tard. Je m'en servais presque tous les jours ; je m'asseyais dans un coin de la grande salle, et j'assistais aux manifestations. On appelait ainsi l'irruption d'une bande quelconque de citoyens qui venaient poser une question et souvent même un ultimatum aux détenteurs du pouvoir. Il y en avait de tout genre, de ces manifestations. Le comique s'y mêlait au tragique, et la niaiserie y coudoyait l'héroïsme. Le flot populaire venait battre à chaque instant la salle où se tenait le Gouvernement provisoire. Vacillant, sans défense, il avait l'air d'un navire en perdition destiné à disparaître dans la tempête. Il ne résistait qu'en se laissant aller à la dérive et aux coups de vent des factions déchaînées.

Lamartine seul gardait tout son sang-froid, son bon sens, bien plus admirable qu'on ne croit, et surtout le courage de ses opinions. Il avait à lutter à la fois contre le jacobinisme de Ledru-Rollin et le socialisme de Louis Blanc, sans compter les utopies ardentes de la multitude, et son héroïsme faisait face à tous les dangers, comme son éloquence répondait à tous les sophismes. Je ne l'ai pas vu le jour du drapeau rouge. Mais que de fois ne l'ai-je pas vu répondre aux différentes députations qui se succédaient à l'Hôtel de Ville presque sans interruption ! Arago, Marie, le vieux Dupont de l'Eure, Pagnerre même, prenaient bien la parole. Mais la foule demandait, exigeait Lamartine ; on eût dit qu'elle n'était venue vraiment que pour le voir et l'entendre. On allait donc le chercher. Il venait, calme, noble, la tête haute ; il demandait à ses collègues quelle était la question du moment et l'objet des réclamations populaires.

Le silence se faisait tout à coup dans la foule. Alors, tout de suite, presque sans se recueillir, il prenait la parole, et de sa belle voix sonore, avec le geste de l'autorité et de la conviction, il improvisait une ré-

ponse toujours admirable d'élevation et de justesse, et la foule l'acclamait et s'en retournait contente et admée. Il y a ici-bas peu de spectacle aussi grand, aussi rare, que de voir ainsi l'éloquence du génie unie à l'héroïsme du caractère, et je remercie le ciel de m'avoir permis de le contempler.

Je me rappelle surtout la journée du 17 mars, quand le parti populaire donna la réplique à la manifestation de la veille, dite des « bonnets à poil ». Plus de cent mille ouvriers défilèrent devant le Gouvernement provisoire. Les chefs de clubs avaient pris la tête et porté la parole en essayant d'intimider le Gouvernement ou du moins de le diviser, faussant ainsi les intentions du peuple, qui venait au contraire apporter son adhésion et affirmer sa confiance dans le Gouvernement, en le remerciant de sa résistance de la veille aux demandes de la bourgeoisie.

Quand l'immense procession eut fini de s'écouler, les membres du Gouvernement restés seuls dans la grande salle s'interrogèrent, avec une anxiété bien naturelle, sur le sens véritable et les conséquences possibles de cette journée confuse. De temps en temps des ouvriers rentraient un à un en demandant avec indignation s'il était vrai que les porte-paroles eussent menacé le Gouvernement, et affirmait avec chaleur que le peuple était venu au contraire pour l'appuyer et l'encourager.

Je vois encore Lamartine, calme, grave, impassible, les bras croisés, disant : « Quel que soit le sens de cette manifestation, nous n'en sommes pas moins à la merci des conspirateurs et des factieux ; ils peuvent nous jeter par les fenêtres, si bon leur semble. Quant à moi, je suis bien décidé : je ne sortirai d'ici que les pieds en avant. » Et, dans sa bouche, ce n'étaient pas de vaines paroles.

Ici-bas, rien ne dure : cette dictature de l'éloquence, cette popularité du génie ne pouvaient avoir qu'un temps. Il fut court. Les conservateurs, remis de leur frayeur, ne pardonnèrent pas à Lamartine de n'avoir pas voulu se séparer de Ledru-Rollin ; et le peuple, égaré par les sophismes de Louis Blanc et les excitations des chefs de clubs, se lassa d'attendre et de l'entendre. On a blâmé Lamartine de cette ligne de conduite, et on a eu tort. Certes, s'il eût été un vulgaire ambitieux, la partie était belle : il n'avait qu'un mot à dire et à répudier son collègue, et toute la France l'acclamait. Oui, mais à Paris c'était le signal de la guerre civile, c'étaient les journées de Juin trois mois plus tôt. L'idée d'acheter le pouvoir au prix du sang de ses concitoyens l'eût fait frémir d'horreur. Il y sacrifia sa popularité, et il dut le prévoir. Cependant, qui sait ? peut-être eut-il aussi sa part d'illusion. Il put se dire qu'il reconquerrait facilement cette faveur populaire en dominant par l'ascendant de son génie cette assemblée qu'on allait élire. S'il en est ainsi, il se trompait. Dans la vie, et surtout en révolution, la même vague ne vous reprend jamais.

Avant de partir pour Constantinople, où il m'avait nommé secrétaire d'ambassade, j'allai le remercier chez lui; il demeurait alors rue de l'Université. Il me présenta à M^{me} de Lamartine. Une jeune femme était là, dans l'ombre, timide et simplement vêtue. J'ai oublié son nom. On m'a dit depuis que c'était l'original de *Geneviève*, l'un des récits du poète. C'est le seul souvenir que j'aie gardé de cette première visite.

Les années passèrent. La république tomba, l'empire s'éleva. Je ne voulus pas le servir. J'allai en Orient, et je n'entraî réellement dans un commerce suivi avec ce grand homme qu'en 1857, à mon retour de mon séjour en Moldavie, et au moment de publier mon premier poème. Que de changements depuis ma dernière entrevue! La république était morte, la liberté aussi, l'empire régnait et semblait établi pour de longs jours. Lamartine avait connu toutes les amertumes : l'ingratitude, l'abandon, la ruine, — une double ruine, — celle de sa fortune et celle de ses idées. La vieillesse aussi était venue. Mais il ne pliait pas. Je le trouvai debout, faisant face à tous ces coups du sort, et aussi calme dans l'adversité que je l'avais vu au temps de ses triomphes. Pour racheter la fortune des siens compromise par le désordre de ses affaires, il s'était mis à la tâche, et avait attelé son génie à un travail surhumain. Il habitait alors rue Ville-l'Évêque le rez-de-chaussée d'une maison occupée à présent par une des annexes du ministère de l'intérieur. On franchissait la cour et l'on entrait dans un salon oblong assez étroit. Là, tous les soirs, on était sûr de trouver M. de Lamartine jusqu'à dix heures se reposant de son travail du jour dans la causerie de quelques amis fidèles ou d'étrangers de distinction qui ne voulaient pas traverser Paris sans le voir. Il publiait alors ses *Entretiens littéraires*, où il a enfoui tant de pages merveilleuses et trop oubliées. Il se faisait réveiller à cinq heures en toute saison, prenait une tasse de thé, et se mettait à l'ouvrage jusqu'à midi sans désemparer. La table de sa petite chambre et même le parquet se jonchaient bientôt de feuilles couvertes de son élégante et rapide écriture : jamais de rature. Ce qu'il produisait ainsi dans ces six ou sept heures matinales tient du prodige. Il improvisait la plume à la main avec la même facilité qu'à la tribune, et Dieu me pardonne si j'ajoute que le poète lui-même jouissait du même don. J'ai vu le carnet où chaque matin, en se promenant dans les bois de Saint-Point, il écrivit au crayon son poème de *Jocelyn*. Tout est du premier jet, pas de repentir ou de correction; c'est la netteté même, tout coule de source avec cette grâce heureuse et légère et cette abondance magnifique qui est le caractère de son génie.

A midi, sa journée de travail était finie; il déjeunait alors, vaquait à ses affaires, se promenait, lisait. Le soir, il ne sortait jamais, même pour aller au théâtre,

qu'il adorait, disait-il. Il était d'une rare sobriété, presque végétarienne, buvait à peine de vin. Comme j'admirais un jour la constance de ses habitudes de travail matinal, et que je lui demandais s'il s'était accoutumé à ce lever de cinq heures en toute saison. « Jamais, me répondit-il; cela me coûte autant que le premier jour. » Quelle leçon pour les paresseux!

Le soir, l'étroit salon était toujours ouvert. M^{me} de Lamartine naturellement en faisait les honneurs, mais avec une discrétion qui ressemblait presque à de la timidité. Elle semblait s'effacer devant le maître de la maison, comme si elle ne portait pas aussi ce grand nom, comme si elle n'était pas la moitié de cette illustre destinée, la compagne des jours heureux et le bon génie, le bon conseil, la consolation des jours mauvais. Retirée dans un coin, d'une mise toujours simple, comme en deuil, grave, triste même, elle prenait peu de part à la conversation. Mais ses moindres paroles témoignaient de son culte pour M. de Lamartine. Le malheur et l'ingratitude des hommes n'avaient fait qu'agrandir cette religion; et pourtant à certains mots on pouvait soupçonner que la prêtresse jugeait le dieu. Elle avait souffert avec lui, et peut-être par lui. Si elle n'approuvait peut-être pas tout, elle ne blâmait jamais. Il y avait quelque chose de maternel dans son indulgence attristée et magnanime. Avait-elle été jolie? Il eût été difficile de répondre. On ne voyait plus, à cette époque, sous des cheveux noirs, qu'une toute petite figure sillonnée de rides, si pâle, si mince, si atténuée qu'elle me faisait penser malgré moi à ces fleurs desséchées qu'on a oubliées entre les pages d'un livre. A ses côtés, les deux nièces de Lamartine, M^{me} de Pierreclos et M^{lle} Valentine de Cessia, la suppléaient comme maîtresse de maison avec toute la grâce de la jeunesse. M^{me} de Pierreclos, vive, spirituelle, exubérante, avait quelque chose de l'abondance géniale de la race; M^{lle} Valentine, plus jeune, grande, élancée, pleine de grâce et d'amabilité, offrait le type achevé de la distinction aristocratique. Quant au maître de la maison, s'il n'était pas accaparé par un de ses admirateurs et surtout une de ses admiratrices, il causait peu ordinairement. Assis sur le canapé entre ses deux levrettes, il semblait à peine suivre la conversation et s'y intéresser. Souvent aussi il se promenait dans la longueur du salon, évitant le petit lustre qu'il touchait presque du front, les mains dans les poches de son large pantalon à blouse, sans rien dire, absorbé dans ses pensées. Puis tout à coup, sans interrompre sa promenade, il lançait en passant un mot, une phrase qui résumait ou éclairait la conversation. Par exemple, je causais un soir de Marseille avec Autran. Lamartine nous entendit et, sans s'arrêter, de sa belle voix sonore il nous dit : « Marseille, c'est le quai de la France. » Je lui répondis en citant ses vers, ceux qui terminent cette admirable pièce qu'il adres-

sait à l'Académie de Marseille, la veille de son départ pour l'Orient :

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France, etc.

Parmi les plus fidèles visiteurs de ces dernières années, je me rappelle son grand ami Dargaud, Vallette le philosophe, Prévaut le sculpteur, les peintres Huet et de Rudder, Hubert Saladin, le général Caillé et sa charmante femme, M^{me} Darnéront, la sœur du maréchal Baraguay-d'Hilliers, avec M^{me} de Charnailles, sa fille, Ronchaud, Émile Ollivier, Laguéronnière, M^{me} de Peyronnet et ses ravissantes jeunes filles, le ministre protestant Martin Paschoud, M. Chamboran, M. de Mareste, d'autres encore que j'oublie. Nauda et Vivier venaient aussi parfois égayer cette grandeur déchuë et ses rares courtisans.

Le plus fidèle et le plus fréquent était Dargaud. Je l'y ai toujours rencontré. Je suis sûr qu'il écrivait ou pour le moins notait ses entretiens de chaque jour avec Lamartine. On a dû en retrouver des fragments dans ses papiers, et il serait bien à désirer qu'on les publiât. Il était bien plus jeune que son grand ami. Il avait l'air de se regarder d'avance comme l'exécuteur testamentaire, l'héritier présomptif des intentions littéraires et des causeries de Lamartine. Peut-être avait-il eu la maladresse de lui laisser voir cette ambition. En tout cas, il eut la maladresse de mourir avant lui. J'entends encore Lamartine, quelques années après, s'écrier avec un demi sourire : « Ce pauvre Dargaud ! il espérait bien m'enterrer. »

Quand il écrivit son entretien littéraire sur Machiavel, il n'avait pas ses œuvres sous la main. J'en avais un exemplaire d'une édition compacte en un seul volume ; je le lui apportai, et il le lut comme il lisait presque tout, à coup de pouce, en parcourant les pages d'un regard rapide ; il marquait seulement en marge d'un grand trait de crayon les passages qu'il voulait citer. Rien n'était plus caractéristique. Devant un homme, un paysage, une question ; il ne s'astreignait pas à l'étude, à un examen approfondi. Il jetait un regard, se fiait à son instinct, reconstruisait tout dans son imagination et concluait. Il n'étudiait pas, il devinait, et cet instinct divinateur était vraiment prodigieux. S'il l'a égaré quelquefois, en d'autres moments il l'a fait toucher à la prophétie. Qu'on se rappelle son discours sur les fortifications de Paris, où il a peint d'avance la Commune, et celui sur la rentrée des cendres de Napoléon, où il prévoit et prédit le retour de l'empire, et cela en 1840.

A propos de Machiavel, je lui demandai ce qu'il pensait du buste du secrétaire Florentin qui est aux Offices. Il n'en avait pas gardé souvenir. Je me rappelai que Lanfrey en avait une photographie. J'allai la chercher et la lui apportai. Il la regarda un instant : « Ça, s'écria-t-il avec mépris, un portrait de Machiavel ! Jamais ! » Et, dans sa colère, je vis le moment où il

allait jeter à terre et briser le cadre et la photographie, comme s'ils lui appartenaient. Je me hâtai de la reprendre des mains pour pouvoir la rendre à Lanfrey. Si j'ai cité ce mouvement et si j'en ai été frappé, c'est qu'il me prouva une fois de plus la rapidité et la sûreté de son jugement dans certains cas. Il avait, comme je l'ai dit, des intuitions étonnantes et souvent infaillibles. Je ne sais si le buste de Florence porte encore aux Offices la même attribution ; mais Lamartine avait raison : ce n'est pas le portrait de Machiavel, c'est celui d'un duc de Bourgogne. J'en ai acquis la certitude plus tard, à l'une de nos expositions rétrospectives.

A part ces jugements d'instinct et ces éclairs d'intuition, il ne possédait pas le vrai sens critique, celui qui nous fait voir la réalité sous son vrai jour, qui la reçoit sans prévention, l'étudie, l'analyse et l'accepte telle qu'elle est, la pénètre et s'en pénètre surtout, sans y mettre du sien, en cherchant la vérité qui se cache sous ses mobiles apparences. Son imagination s'interposait entre son regard et les choses, et ne lui en permettait pas toujours la claire vision. Ses paysages d'Orient ne ressemblent en rien à ceux qu'a si bien vus et si bien décrits Chateaubriand. C'est que Chateaubriand les voyait en artiste et Lamartine en poète. Il en était de même pour les événements et les hommes, et leurs œuvres d'histoire s'en ressentent : on comprend très bien l'exclamation de Chateaubriand à la lecture des *Girondins*. « Le malheureux ! il a doré la guillotine ! » Cette impossibilité de s'en tenir à la nature, cette faculté d'embellissement involontaire se retrouvent dans presque toutes ses descriptions et ses portraits. Nous pouvons en juger par ceux de nos contemporains que nous avons connus et qu'il a dépeints. Il a fait, par exemple, dans son cours de littérature, un portrait de Louis de Ronchaud au physique qui est aussi loin de la réalité que possible ; au moral, il n'a rien dit de trop : l'homme, l'ami, l'écrivain méritaient les éloges charmants qu'il lui prodigue à juste titre, et du poète il eût pu dire encore davantage.

Ce prisme qui lui faisait jeter ainsi sur toutes choses un arc-en-ciel de bienveillance et de beauté ne provenait pas seulement de son imagination : il l'avait aussi dans le cœur. Le fond de sa nature, sa qualité matresse, comme on dit à présent, était la magnificence et la générosité. C'est ce qui fit de lui le héros de 1848, l'improvisateur inspiré de tant de beaux discours, de si admirables poésies que tout le monde connaît, et l'auteur ignoré de tant de bienfaits inconnus, et aussi, hélas ! pourquoi ne pas le dire ? le vieillard indigent des dernières années qui tendait la main à la France oublieuse.

Puisque j'ai fait allusion à cette triste et suprême période de sa vie, qu'il me soit permis de donner ici les explications les plus plausibles de cette ruine, telle

du moins que je me les suis données dans le temps à moi-même, ou que je les ai recueillies dans son entourage. La première atteinte portée à sa fortune fut peut-être ce fastueux voyage en Orient, quoiqu'il ait prétendu qu'il ne lui avait coûté en tout que 200 000 francs. La politique, qui le prit à son retour, n'était pas faite pour réparer cette première brèche; la révolution de 1848, qui ruinait tout le monde, ne pouvait qu'aggraver cet arriéré. On le voyait au pouvoir, on croyait à sa richesse, on savait, en tout cas, son inépuisable charité, et toutes les misères, vraies ou fausses, s'adressaient à lui, comme toutes les espérances. Ce qu'il donna durant le court règne de sa popularité est incroyable : M^{me} de Lamartine m'avoua un jour que leurs aumônes de quelques mois, en 1848, avaient dépassé 400 000 francs. Peut-être, en liquidant sa situation après le coup d'État, n'eût-elle eu rien d'irréparable. Mais la confiance en son génie et son travail, et, il faut le dire aussi, son infatuation étrange à l'endroit de sa science financière, l'emportèrent et le précipitèrent dans l'abîme. Il voyait les Girardin, les Mirès, les Pereire élever de rapides et colossales fortunes. Il se croyait de force à les imiter et à les dépasser. Ne m'a-t-il pas dit à moi-même et sérieusement : « Je n'ai jamais étudié que deux choses, l'économie politique et les finances? » Je n'ai pu m'empêcher de sourire en entendant ces paroles et j'ai fait sourire en les citant parfois. Mais, qui sait? peut-être étaient-elles vraies, autant qu'elles étaient sincères. Je l'ai déjà dit : il se fiait presque toujours à son intuition, et s'il a dû étudier quelque chose par exception, ce devaient être les questions relevant de la science et de l'expérience où cet instinct divinatoire devait s'appuyer au moins sur des connaissances acquises. Cette illusion à l'endroit de sa capacité financière et de son génie spéculateur n'était pas le seul danger de cette noble nature : sa bonté de cœur, jointe à ses habitudes de patronage et de grand seigneur, lui faisait acheter autour de Saint-Point ou de Mâcon toutes les vignes que leurs propriétaires obérés venaient lui offrir; et il les payait sans voir et sans compter. Il alla plus loin même : il vint un moment où il achetait en bloc, dans le Mâconnais, des récoltes sur pied, convaincu qu'il faisait une spéculation magnifique et qu'il en vendrait le produit avec un grand bénéfice. Il n'en fallait pas tant pour tarir sa fortune et celle des siens.

Il lutta longtemps avec un courage qu'on n'a pas assez connu et admiré. Comme Walter Scott, il voulut combler ce déficit avec sa plume. C'est alors qu'il écrivit le *Conseiller du peuple* et ses *Entretiens littéraires*, sans compter ses différentes histoires, ses souvenirs et ses romans. Quand ses amis virent qu'il allait succomber à la tâche, ils lui suggérèrent l'idée d'une souscription. Il s'y refusa. Plus tard, il consentit enfin. Mais l'heure était passée. La France était lassée d'entendre les plaintes du grand homme déchu. Son nom lui était devenu un

remords. Serait-ce calomnier l'Empire, le gouvernement d'alors, que de supposer qu'il voyait cette déchéance sans trop de peine? Les ouvriers avaient eu la généreuse et grande pensée de donner au Lamartine de 1848 une journée de travail. C'eût été la plus noble des souscriptions. L'empereur ou ses ministres ne permirent pas cette manifestation touchante. Napoléon s'inscrivit pour 10 000 francs, assez pour humilier et pas assez pour sauver. Comme on l'espérait peut-être, ce patronage impérial arrêta net le bon vouloir des républicains et la souscription ouverte. Plus tard, mais trop tard, les Chambres votèrent une pension viagère et la Ville offrait le chalet de la Muette. Lamartine put donc se reposer un peu et attendre la mort.

Saint-Point lui restait encore cependant. Il n'avait pu se résoudre à vendre le tombeau de sa fille et de sa mère. Il allait s'y retremper les mois d'été et d'automne. Il m'y avait invité souvent. Je tenais à voir le poète dans son cadre naturel. J'y allai en octobre 1867. Parti de Mâcon de bonne heure, j'arrivai à Saint-Point avant le déjeuner. Le site est charmant. C'est bien le nid d'un poète. On aperçoit de loin la tourelle du château. Je ne pus la voir sans émotion, et je me récitai les premiers vers de son épître à Victor Hugo, écrits aux jours heureux de sa jeunesse :

Je sais sur la colline
Une blanche maison.
Un rocher la domine;
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

A gauche du château, sur le même mamelon, s'élève la jolie église du village qui touche le parc; des vergers descendent en pente verdoyante vers la plaine, dont le fond est tapissé de pâturages et coupé par un ruisseau que bordent des chênes entremêlés de saules libres d'une élégance de forme admirable. C'est à travers ce rideau de beaux arbres qu'on aperçoit Saint-Point au détour de la route.

Le maître de la maison était souffrant et même encore retenu au lit par ses rhumatismes. Il voulut bien me voir néanmoins et me fit l'accueil le plus cordial. Je lui remis sans branche de Buis cueillie la veille dans le Jura, à Prat, un vieux château désert qui avait appartenu à son grand-père; j'osai même y joindre quelques vers que m'avaient inspirés ces ruines où il avait joué dans sa jeunesse. Il me remercia de cette attention et me parla de ses projets littéraires. Il avait en tête, me dit-il, de faire un poème ou plutôt un roman dans le genre d'*Hermann et Dorothee*. La cloche du déjeuner interrompit notre entretien, et il me remit aux bons soins et à l'aimable hospitalité de ses deux nièces, M^{me} de Coppens et M^{lle} Valentine de Cessia, qui l'entouraient de leurs attentions et de leur tendresse. Trois beaux enfants égayaient la table. C'étaient ceux d'une autre nièce, M^{me} de Sennevier, dont le mari était consul

général à Palerme. Après le déjeuner, M^{lle} Valentine, accompagnée des enfants, me fit voir les appartements, le cabinet de travail de Lamartine, le joli balcon circulaire dont la balustrade était envahie par une troupe de paons d'une blancheur éclatante; puis le parc, le bois et le chêne isolé sous lequel il composa *Jocelyn*, et qui est peut-être celui de sa *Première Méditation* :

Souvent sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds, etc.

Notre excursion se termina par une visite à la jolie église byzantine, qui n'est séparée du parc que par le mur du cimetière. Ce mur est percé d'une arcade à jour sous laquelle on a creusé le caveau de la famille, de manière que les tombeaux reposent à la fois dans le cimetière du village et dans le parc du château. La devise du poète est gravée sur l'arcade : *Speravit anima mea*. La statue de M^{me} de Lamartine, par Adam Salomon, orne le caveau qui contenait déjà les restes de sa fille adorée. C'est là que reposera aussi son père. Et, ce sera bientôt, me dis-je tristement à moi-même, en regardant ce terrain funèbre.

Je n'avais que trop raison. Moins de dix-huit mois après, on l'y ramenait à son tour.

A quatre heures, je prenais congé de Saint-Point et de ses hôtes, et je revins à Mâcon par un ciel pur d'automne et le premier croissant de la lune, emportant un triste et doux souvenir et la plus poétique impression de mon court pèlerinage. En partant, l'on m'avait dit : Au revoir, à Paris; et naturellement l'hiver suivant, après cette visite, je fus plus assidu et encore mieux accueilli au chalet. Je retrouvai Lamartine affaibli et plus silencieux. Ce silence qui m'avait déjà frappé à Saint-Point et cette répugnance à parler, que j'avais mise alors sur le compte de la maladie, s'étaient encore aggravés. Était-ce parti pris, lassitude ou affaiblissement des organes? Qui le dira? Voici ce que j'écrivais à mon frère à la date du mois de mars 1868. Qu'on me permette cette citation; ces quelques lignes rendent bien mon impression d'alors, mon attristement et mon culte :

« J'ai vu souvent M. de Lamartine, cet hiver. J'y vais par piété, une piété attendrie; il faut savoir être fidèle. Cela m'est facile, d'ailleurs; j'ai toujours eu le culte des ruines, et, hélas! ce n'est plus qu'une ruine désormais. Au lieu de parler avec une abondance souvent amère de sa situation et de revenir toujours sur ses affaires, comme il y a deux ans, il a pris maintenant l'attitude du silence, — ou plutôt le silence s'est établi de lui-même dans cette belle intelligence, comme il se fait dans toutes les solitudes et parmi les débris des temples abandonnés. Il vous accueille, vous reconnaît, vous le prouve par un geste, plus rarement par un mot, vous écoute, suit la conversation sans rien dire et ne témoigne l'intérêt qu'il y prend que par un rire

franc et intelligent. Il rit toujours *juste*, comme je le disais hier soir à Ollivier et à Dupont-White en sortant du chalet. Évidemment, ce noble et rare esprit est encore là; il est seulement à l'état latent, ce n'est qu'une éclipse. Son intelligence, comme ces feux endormis sous la cendre, ne fait que sommeiller sous le poids des années et l'amas de douleurs, de calomnies et de gloire que la vie a amoncelés sur elle. Mais que de tristesse quand on pense quel orateur, quel poète est enseveli dans ce morne silence! Pauvre cher grand homme! pourquoi n'est-il pas mort sous les sabots d'un cheval, le jour où nous avons manqué être écrasés tous les deux par un équipage au tournant du pont Royal; ou plutôt pourquoi n'est-il pas tombé sous les balles des factieux en 1848? Il serait resté une des plus grandes figures de l'histoire. Quelle que soit sa fin, l'avenir lui gardera toujours sa place au premier rang parmi les plus beaux génies de notre âge. Une triple couronne ceindra toujours son front : celle du poète, de l'orateur et du citoyen. Et quel autre front les a réunies? »

Cette taciturnité mystérieuse ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort. Quels étaient les rêves, les images, les souvenirs qui hantaient durant ces longues heures muettes cette tête naguère si belle et si puissante, et maintenant affaissée? Nul ne le sait. Ce silence avait, du reste, sa grandeur. Un soir, M^{lle} Valentine s'était mise à lire à haute voix, devant lui, quelques pages de *Jocelyn*. Quand elle eut fini et qu'elle leva les yeux sur son oncle, quelle ne fut pas sa surprise et son émotion : la figure du poète était inondée des larmes qu'il avait versées en silence à la lecture de ses vers. D'où pouvaient venir ces larmes? Était-ce le regret de ses dons évanouis, l'évocation de sa jeunesse et de sa force désormais épuisées? C'est un secret qui est resté entre lui et Dieu. Mais quel tableau touchant!

Les dernières paroles que j'entendis de cette bouche jadis si éloquente furent des mots chers aux poètes. J'étais venu prendre congé de lui en quittant Paris, au mois de mai 1868. Je le trouvai dans sa chambre à coucher, assis au coin de la cheminée, morne et la tête penchée, près de sa nièce, sa fidèle et admirable compagne, tristes et silencieux tous les deux. En m'informant de sa santé, je lui dis que les beaux jours allaient revenir et que j'espérais pour lui l'influence bienfaisante du printemps. « Oui, bégaya-t-il, le printemps, les hirondelles... » Et il ne put achever sa pensée; et cette tête, jadis si belle, retomba sur sa poitrine après cet effort. Les larmes me vinrent aux yeux, et je me hâtai de reprendre la parole pour jeter bien vite un voile sur cette déchéance et cet état plus douloureux pour les autres que pour le malade lui-même. J'abrégai ma visite, et, comme M^{lle} Valentine m'accompagnait quelques pas, j'osai lui dire que ce n'était plus *lui*, qu'elle n'avait devant les yeux qu'une lente agonie et que la mort serait un bienfait. « Oh!

non, me répondit la noble femme avec élan, non ! le garder toujours ! même ainsi ! »

Elle n'eut pas longtemps à le garder : Lamartine s'éteignit, le 28 février de l'année suivante, au milieu de ses soins et de ses larmes. La mort fit pour lui ce qu'elle n'accorde pas à tout le monde : elle lui rendit sa beauté ; et ce noble visage, défiguré par l'âge et la maladie, reprit à l'instant avec la majesté de la mort sa physionomie primitive et le sceau que lui avait imprimé le génie. Tout le monde fut admis à le voir. Adam Salomon en fit une photographie et de Rudder un dessin. On oublia de prendre son masque et je le regrette. Je l'eusse mis à côté de celui de Mirabeau et de celui de Goëthe, qu'Arly Scheffer m'a donnés. Le 3 mars, le cercueil partit pour Saint-Point, sous la conduite pieuse de Louis de Ronchaud et d'un petit-neveu du poète, M. de Montherot. Un groupe d'amis ou d'anciens collègues, parmi lesquels je reconnus Garnier-Pagès, Henri Martin et Arnaud de l'Ariège, Émile Augier en académicien, étaient réunis sur le quai avec quelques chroniqueurs de journaux. On se découvrit quand le convoi s'ébranla. Et ce fut tout. Nul discours, nul adieu. Lamartine avait voulu que le silence qui s'était fait autour de ses dernières années l'accompagnât dans la mort. C'était bien, c'était mieux. Et c'est ainsi qu'il quitta ce Paris, qui avait été pour lui si oublieux, si ingrat, on pourrait même dire si dur et si outrageux par moments. Mais la justice se lève tôt ou tard, et elle a commencé pour Lamartine. La postérité remet tout à sa vraie place, et son centenaire l'a bien prouvé : il a été un triomphe.

Telles ont été la fin et les dernières années de cet homme extraordinaire. Si j'écrivais ici un portrait littéraire ou une biographie, j'aurais à montrer en détail le grand rôle qu'il a joué dans la poésie et la politique de notre siècle. J'aurais à examiner ses œuvres une à une et à développer ses opinions politiques dans leur suite, qui est bien plus logique qu'on ne le pense, comme l'a si bien prouvé L. de Ronchaud dans la préface de ses discours. Mais je dois me borner. Je n'ai voulu retracer en ces quelques pages que nos souvenirs personnels, les impressions laissées par le grand homme dans ma mémoire et dans mon cœur. D'autres ont déjà dit, d'autres diront encore mieux son génie et son influence et la place qu'il a tenue dans notre histoire. Ma tâche est plus facile et plus humble : elle suffit à mes forces.

Je ne voudrais pas quitter cependant cette noble gure sans rassembler encore au hasard quelques traits que je n'ai pas su faire entrer dans cette esquisse rapide. Je voudrais signaler surtout certaines disparates apparentes du caractère de Lamartine, qui ont à donner le change quelquefois aux étrangers et même à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. On l'a taxé par exemple de vanité, d'infatuation littéraire ou personnelle. Je dois avouer qu'il y prêtait par-

fois, mais avec une candeur qui désarmait. Souvent, en me promenant avec lui dans le petit jardin du chalet, je le voyais s'approcher de la grille sous prétexte de voir le mont Valérien ou les cimes du bois de Boulogne ; il ne lui déplaisait pas, — et c'était visible, — de s'exposer à la curiosité et à l'admiration des promeneurs qui passaient sur le boulevard. Il humait ainsi encore quelque bouffée de cette popularité qu'il avait respirée jadis à pleins poumons. Autre exemple : en montrant son buste par le comte d'Orsay, qui ornait l'extrémité du petit salon de la rue Ville-l'Évêque, il lui échappait de dire naïvement : « Regardez ! Oui, voilà ce beau front, ces traits purs ; comme ils sont bien rendus ! » Mais il ne faut pas s'y méprendre : ce n'était pas la fatuité d'un snob, il ne pensait pas qu'il était question de lui, il en parlait comme s'il s'agissait d'un autre et comme il eût parlé d'un autre. Il s'oubliait, j'en suis sûr, comme il le faisait avec tant d'ingénuité pour ses vers. Le soir de la première représentation de son drame de *Toussaint-Louverture*, il entra de bonne heure chez lui : « Mais ce n'est pas moi, lui dit-on. Comment la pièce a-t-elle marché ? — C'est ennuyeux comme la pluie ! » répond-il tranquillement ; et il s'assied sans plus de détail, et avec la plus parfaite et sincère indifférence. Un autre soir, et ceci est la contre-partie, il était question d'un nouveau recueil de ses poésies. Ponsard était présent. « J'espère bien, lui dit-il, que vous n'avez pas oublié telle pièce de vers. — Laquelle ? demanda Lamartine, je ne m'en souviens plus. » Alors Ponsard se met à la réciter. Lamartine l'écoute et l'interrompt de temps en temps par des exclamations admiratives, des braves, comme si la pièce eût été de Ponsard. Voilà les deux côtés de la médaille. Il était aussi sincère dans l'applaudissement que dans le blâme.

Il avait l'âme trop grande pour ne pas être modeste. A moi ne m'a-t-il pas dit un jour tristement : « Je n'ai pas la grande imagination ! » Et comme je répliquais par *Jocelyn* et *la Chute d'un ange* : « Non, insista-t-il, je le sens bien, ce n'est pas la grande imagination ! » Il voulait dire sans doute qu'il n'était qu'un lyrique, qu'il n'avait pas, comme Shakespeare et Molière, la faculté supérieure de l'imagination, ce don suprême du génie créateur, qui légua à la postérité des types complets et immortels.

Il aimait les jeunes talents et il les accueillait avec une bonté magnifique et sincère. Ses éloges, cependant, dépassaient quelquefois la mesure et pouvaient égarer. J'étais là quand l'auteur de *la Mort du Juif errant* lui dit que ce qui l'avait le plus touché dans les articles qu'on avait consacrés à son poème, c'était d'avoir été regardé comme un écho lointain de *Jocelyn*. « Oh ! dit tranquillement Lamartine, c'est bien plus beau que *Jocelyn*. » Le jeune auteur rougit de honte et d'indignation, comme s'il entendait un blasphème, et répliqua vivement : « Vous me feriez croire que vous

ne m'avez pas lu, monsieur de Lamartine, ou que vous me prenez pour un sot. » Le grand poète le calma et l'on parla d'autre chose.

Un matin, je le trouvai lisant *Un été dans le Sahara*, de Fromentin. « Eh bien, qu'en dites-vous? lui dis-je. — C'est un écrivain accompli, » me répondit-il avec son grand geste et sa belle voix d'orateur. Je me hâtai d'aller le redire à Fromentin, comme on le pense bien.

De Saint-Victor, il prétendait qu'on ne pouvait le lire qu'avec des lunettes bleues.

Il n'aimait pas La Fontaine, ni André Chénier, ni même Musset, peut-être, je le crains. Il admirait cependant Voltaire, dans ses vers légers surtout. Je ne sais ce qu'il pensait de Molière. Je doute qu'il l'appréciait. Le côté gaulois de l'esprit français lui échappait complètement. Son goût était plein de contrastes et d'inattendu.

Sa conversation était sérieuse, forte, éloquente, ou d'une simplicité charmante. Nulle phraséologie sentimentale ou poétique. Il employait même parfois des expressions, — et que mes lectrices me le pardonnent, — des jurons populaires. Cela me frappa en 1848. Était-ce une simple habitude de gentilhomme campagnard rapportée de Saint-Point ou une affectation de l'homme politique qui voulait échapper au cliché du Lamartine élégiaque et éthéré des premières années de la Restauration? Je ne décide pas. On a dit qu'il n'était pas spirituel; dans le sens étroit et parisien du mot, c'est possible. Mais il avait plus et mieux que de l'esprit, ou du moins il avait celui qu'ont tous les hommes de génie, des vues perçantes, des mots profonds et éclatants, des idées originales venues de haut, des idées rapides qui illuminaient tout à coup l'horizon de la pensée. Quand on a la flamme, on a aussi les étincelles. Qu'on se rappelle cette jolie réponse à ceux qui lui demandaient où il siégerait à la Chambre des députés : « Au plafond! » Et à ceux qui lui reprochaient d'user de la réclame : « Dieu lui-même a besoin qu'on le sonne! » Musset, qui avait tant d'esprit, aurait-il mieux trouvé?

En somme, peu d'hommes reçurent du ciel des dons plus magnifiques; peu d'hommes ont eu une destinée plus glorieuse. Sans doute la fin en a été assombrie par l'infortune et l'abandon. Mais quelle fin n'est pas triste? Quel coucher de soleil n'est pas mélancolique? Et puis n'est-ce pas le sceau de toute vraie gloire? Lamartine lui-même ne dit-il pas quelque part qu'il y a une harmonie sublime entre ces trois mots : gloire, génie, infortune? Ne l'avait-il pas prédite dès sa jeunesse, cette loi fatale de tout grand poète? Qu'on se rappelle l'ode à Manoël des premières *Méditations* :

On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Réserve plus de maux.

Il semble, du reste, qu'il a toujours eu l'intuition de son

avenir, même politique. A Athènes, en 1832, un soir qu'il rêvait sur l'Acropole, à l'ombre du Parthénon, il eut comme une révélation de ce que lui gardait la vie : *Être orateur et poète! s'écriait-il, le beau serait de réunir les deux destinées. Nul homme ne l'a fait.* Il réalisa ce rêve et il y ajouta une autre gloire, plus rare encore, celle de gouverner une nation comme la France et de la sauver d'elle-même dans une heure de péril. Mais, là encore, n'a-t-il pas été prophète et n'a-t-il pas dépeint sa brève dictature de 1848 dans les deux vers de son épître à Walter Scott écrits en 1831 :

Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.

Et, puisque j'ai cité ses vers, je finirai par ceux qu'il adressait il y a trois quarts de siècle à un poète malheureux :

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme.

Dans la même pièce, il lui disait encore :

Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels.

Le centenaire qu'on vient de célébrer avec tant d'éclat en est la preuve et le glorieux commentaire.

L'avenir ne le démentira pas. La gloire du poète aura peut-être des éclipses, le nom n'en aura pas. Il rayonnera toujours dans l'histoire, au milieu de ses émules, et son génie gardera toujours sa place. Musset fut un esprit charmant et un grand poète. Hugo fut un grand poète et un grand artiste. Lamartine fut un grand poète, un grand orateur, un grand citoyen. De quel homme peut-on en dire autant?

(A suivre.)

ÉDOUARD GRENIER.

EN ATTENDANT

Nouvelle.

Dès son arrivée à Paris, la comtesse d'Escoubès écrivit à son vieil ami, M. de Blignac. Il vint la voir le lendemain.

— Vous ici, comtesse! dit-il en lui baisant la main. J'espère que ce n'est rien de fâcheux qui me procure le plaisir de vous voir.

— Je suis inquiète de la conduite de mon fils, répondit M^{me} d'Escoubès; j'ai voulu voir les choses de plus près, lui faire sentir un peu la surveillance maternelle, et aussi en causer avec vous.

— Ce diable de Jean! Conte-moi donc cela.

— Vous savez, mon cher Blignac, que Jean doit se marier avec Estelle de Mésanges.

— C'est en effet tout indiqué.

— Cela ne peut pas être autrement. Tout y est : naissance, fortune, alliances, voisinage, caractère : ils se conviennent à tous les points de vue. Même les terres se conviennent. Tout le monde se demande comment Escoubès et Mésanges ne sont pas réunis dans la même main : il est évident que cela doit ne former un jour qu'une seule propriété. Jean le sait d'ailleurs, et n'y fait aucune objection.

— Seulement la petite Mésanges est encore bien jeune.

— Précisément. Elle est dans sa quinzième année et n'est pas très avancée pour son âge. Le mariage ne pourra pas se faire avant trois ans, et ce sont ces trois ans-là qu'il s'agit de franchir sans encombre.

— Oui, dit M. de Blignac. Mais, à vingt-cinq ans, Jean est un garçon sérieux, incapable de songer à un sot mariage. Il s'amuse, mais sa fortune et la vôtre lui permettent bien quelques fantaisies, et vous avez trop de bon sens pour vouloir qu'il reste jeune fille jusqu'à son mariage.

— C'est une question de mesure, dit M^{me} d'Escoubès. Voyons, Blignac, qu'est-ce que c'est que cette Actéa ? Vous la connaissez ?

— C'est une fort belle fille, ma foi ! Une figure gracieuse, des bras charmants, des jambes...

— Faites-moi grâce de la description. Une danseuse ?

— Pas danseuse, non. Écuyère.

— C'est tout comme.

— Oh ! il y a une grande différence. L'écuyère est mieux proportionnée que la danseuse, parce que dans l'exercice du cheval c'est tout le corps à la fois qui est en action.

— Vous ne serez jamais sérieux. Je veux dire qu'au point de vue de la moralité, c'est toujours une courtisane.

— Eh ! bien sûr. Voudriez-vous qu'il eût pour maîtresse une jeune fille honnête ? C'est là que serait le danger.

— Mais enfin qu'a-t-il besoin de se galvauder avec des filles de cette espèce ? Je ne suis pas si vieille que je ne me rappelle encore le temps où j'allais dans le monde...

— Ah ! comtesse, le bon temps !

— Taisez-vous. Mais, enfin, les jeunes gens s'amusaient dans leur société. De temps en temps, quand les choses allaient trop loin, cela faisait un peu crier, mais tout se passait discrètement, entre gens de bonne compagnie.

— Sans doute, c'était beaucoup mieux alors. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer qu'il y a toujours eu des écuyères, et qu'elles ne peuvent être entretenues que par des jeunes gens riches.

— Oh ! ce n'est pas la question d'argent qui m'inquiète. Il peut faire des folies : moi, je ne dépense rien. Mais j'ai peur qu'il se laisse accaparer par cette fille.

On dit qu'il est toujours avec elle. Elle est donc bien séduisante ?

— Voulez-vous la voir ?

— Je pense qu'il n'y a pas d'indiscrétion. Tout le monde a le droit de la voir, en payant sa place.

— Demain, si vous voulez, je vous conduirai au cirque.

— Tous les deux tout seuls ?

— Oh ! mon Dieu ! maintenant... Mais si vous le préférez, je peux organiser la partie avec les de Serres.

— Oui, ce sera plus régulier. Ils vont bien, les de Serres ? Voilà une maison où j'aimerais que mon fils fréquentât. On sait qu'il est, au moins. Leur fille doit être grande maintenant.

— Et charmante. Vous la verrez demain aussi.

*
**

La salle s'était emplie peu à peu ; elle était comble quand l'orchestre attaqua la marche qui annonçait l'entrée d'Actéa. Les écuyers formèrent la haie pendant qu'on amenait le cheval, un silence se fit, puis tout à coup les applaudissements éclatèrent : Actéa venait de paraître dans la piste. Elle quitta prestement le poing du premier écuyer, s'avança jusqu'au milieu du cirque, et fléchissant ses jarrets croisés, mais le buste rigide et la tête immobile, elle envoya du pommeau de sa cravache un salut circulaire à la foule. Puis, posant à peine le pied sur une main qui s'offrait en étrier, elle bondit en selle.

Au moment où le cheval, lâché, prenait sa course, elle tourna la tête vers le couloir par où elle était entrée, et fit un petit salut amical, avec un joli sourire. Tous les yeux se tournèrent du côté où elle avait regardé : debout contre la cloison, au milieu des habitués, se tenait un grand jeune homme, blond et mince, le lorgnon à l'œil : c'était le comte Jean.

M^{me} d'Escoubès aussi avait suivi le sourire, au bout duquel elle reconnut son fils.

— Ah ! dit Sabine de Serres, M. d'Escoubès !

Puis l'attention se reporta sur Actéa, qui exécutait sa voltige. Elle avait débuté par la haute école, mais ce n'était pas sa voie, et, dédaignant un engouement passager, elle était revenue aux pures traditions du grand art. Court vêtue, les épaules et les bras nus, elle portait une jupe très bouffante, pailletée d'or. Pas de diadème ni de bracelets, pour ne pas risquer d'accrocher les cerceaux de papier, mais de gros brillants de la plus belle eau scintillaient à ses oreilles et un rubis éblouissant se détachait sur la blancheur de sa main. Son jeu, très pur, était habilement combiné pour faire valoir les deux qualités maîtresses de l'écuyère : la force et la grâce. Après chaque saut difficile, quand elle retombait en selle, un peu haletante et le sang aux pommettes, les braves repartaient, et elle remerciait le

public avec une ondulante flexion du cou, les lèvres rouges ouvertes de plaisir.

M^{me} d'Escoubès ne l'avait pas quittée de la jorquette.

— Comment la trouvez-vous? demanda M. de Blignac pendant qu'Actéa, ayant mis pied à terre, disparaissait au milieu de l'ovation.

— Elle ne fait rien d'extraordinaire, répondit M^{me} d'Escoubès, pas trop flattée du succès d'Actéa, mais ne voulant pas en convenir.

C'était l'entr'acte. Il se passa quelques minutes, puis le comte Jean vint dans la loge. M. et M^{me} de Serres lui reprochèrent amicalement de ne pas venir plus souvent chez eux.

— C'est Actéa qui vous prend tout votre temps? demanda Sabine.

M^{me} d'Escoubès trouva que la jeune fille manquait de réserve, mais son étonnement fut au comble quand elle entendit Sabine dire au comte Jean :

— Allons faire un tour dans les écuries. Vous me la présenterez.

— Elle est déjà partie.

— Alors ce sera pour un autre jour. J'ai envie qu'elle me donne des leçons. C'est la vraie manière de monter à cheval.

— Cela ne vous serait pas d'un grand usage.

— C'est toujours plus amusant que l'aquarelle et la psychologie.

Ces quelques mots suffirent pour que M^{me} d'Escoubès n'eût plus aussi envie de voir entrer son fils dans l'intimité de la famille de Serres; mais, par un effet contraire, le comte Jean, avant la fin du spectacle, avait déjà pris deux engagements avec Sabine pour monter à cheval au Bois et pour aller au Théâtre-Libre.

— Quelle singulière jeune fille! dit M^{me} d'Escoubès quand elle se retrouva avec M. de Blignac.

— Oui, dit-il, c'est la dernière mode. Cela paraît un peu excentrique, en attendant que ce soit devenu banal.

*
**

En sortant de la loge, le comte Jean retourna vers les écuries, où il trouva Actéa qui déjà l'attendait. Comme il s'excusait du retard sur ce qu'il n'avait pu se dispenser d'aller saluer sa mère :

— Vous auriez dû rester plus longtemps avec elle, dit Actéa; vous la voyez si rarement!

Ils montèrent en fiacre pour rentrer. Le comte Jean aurait voulu qu'Actéa eût au moins sa voiture au mois; c'était elle qui ne voulait pas, trouvant cette dépense inutile. Il ne lui déplaisait pas que le comte Jean lui fit des cadeaux, surtout en argent, mais elle avait horreur du gaspillage, et c'était souvent entre eux un sujet de discussion.

Actéa avait conservé un appartement modeste, dans une maison bien habitée, où elle évitait de faire con-

naissance avec ses voisins, se flattant de l'idée que, lorsqu'on la rencontrait dans l'escalier, on ne savait pas qu'elle fût écuyère et on la prenait pour une bourgeoise, comme les autres locataires. Et, de fait, sa mine n'était pour éveiller aucun soupçon; elle était toujours vêtue simplement et d'une tenue parfaitement correcte.

Au Cirque, il fallait bien qu'elle mit un maillot et une jupe courte : c'était une nécessité de sa profession; mais dès qu'elle n'était plus de service, elle avait bien le droit de s'habiller comme elle voulait, et elle affectait la simplicité.

Sa crainte de l'éclat était telle que le comte Jean n'avait pu obtenir la permission d'amener quelques amis le soir. D'abord, cela eût fait trop mauvais effet dans la maison, et puis elle n'aimait pas les réunions bruyantes. Ce n'était que par dévouement qu'elle consentait, une fois de loin en loin, à de petites parties en société dans un salon de restaurant. Encore fallait-il qu'on y fût convenable. S'il n'y avait eu que des hommes, elle en eût plus facilement pris son parti, parce que, le comte Jean y étant, elle n'avait pas de peine à tenir les autres à distance. Mais ce qui la mettait au supplice, c'était qu'on y amenât d'autres femmes dont la conduite était scandaleuse et dont l'attitude n'était pas toujours convenable.

Son plaisir, c'était de rentrer, comme ce jour-là, toute seule avec le comte Jean, dans l'appartement où ils s'étaient connus.

— Vous savez bien que je n'aime que vous, disait-elle. Qu'avons-nous besoin de courir les lieux publics, quand nous sommes si bien dans notre intérieur?

— Sans doute, répondait-il. Mais il y a temps pour tout. Cela me fait une réputation de vilain jaloux. On croit que c'est moi qui ne veux pas vous montrer.

— Laissez dire.

— Il y a même des gens qui insinuent que c'est par économie que je vous tiens en chartre privée.

— Allons donc! Je sais bien, moi, que vous êtes le plus généreux des hommes.

— Vous ne me laissez même pas satisfaire mes plus innocentes fantaisies. Pourquoi ne voulez-vous pas de ce collier?

— Quelle folie! Un collier qui vaut vingt obligations?

— Eh bien, je vous donnerai les vingt obligations en même temps.

— Ah! non, par exemple. Je ne veux pas vous ruiner. Je vous coûte déjà assez cher.

— Vous êtes trop raisonnable, Actéa.

— Encore! Vous m'appellerez donc toujours Actéa!

— Virginie, puisque vous y tenez. Mais je vous assure qu'Actéa est plus joli.

— Un nom de ballerine! Je suis Actéa pour le public. Mais pour vous, je suis Virginie. Virginie, c'est moi.

Le comte Jean finissait toujours par céder, parce

qu'il était bon et ne voulait pas faire de peine à sa petite amie, mais au fond il aurait préféré une vie plus accidentée. C'était en écuÿère qu'il avait vu Actéa pour la première fois, et il la trouvait encore jolie, sous le feu des lustres, quasiment nue, parée de ces oripeaux criards qui étaient comme le symbole de son art; il aurait presque voulu la ramener chez elle dans son costume de cirque, pour prolonger jusqu'au dernier moment la sensation qu'elle éveillait en lui quand elle paraissait aux yeux du public dans son action équestre. Lorsqu'il la retrouvait en costume de ville à nuances sobres et à coupe discrète, ou en robe de chambre, il lui semblait que ce n'était plus la même femme, la femme qui lui plaisait. Mais il ne le disait pas, parce qu'il savait que cela l'aurait contrariée.

*
**

Un jour, en arrivant chez M^{me} de Serres, le comte Jean trouva la maison en révolution. Une amie avec qui Sabine était sortie dans la journée venait annoncer que Sabine était au poste. M^{me} de Serres avait une crise de nerfs. M. de Serres était sorti. Les domestiques allaient et venaient, sans savoir où.

— Mais comment cela est-il arrivé ? demanda le comte Jean.

— Je n'en sais rien, répondit l'amie. Nous arrivions au palais de l'Industrie, pour voir l'exposition de singes. Pendant que je donnais les ordres au cocher, Sabine avait pris les devants. J'entends un brouhaha, je me retourne, et je vois un garde municipal qui conduisait Sabine par le bras, à travers la foule. J'ai couru pour les rejoindre, mais à la porte du bureau de police on n'a pas voulu me laisser entrer.

Le comte Jean partit aussitôt pour aller réclamer Sabine. Le commissaire de police fut d'ailleurs enchanté de remettre la délinquante en liberté : elle avait été arrêtée pour outrage à l'armée, mais le délit n'était pas nettement caractérisé. Elle avait appelé le garde municipal : espèce de lecteur. Le municipal avait supposé que ce devait être une injure.

— Et comment avez-vous été amenée à ce conflit avec la force armée ?

— Je voulais entrer par une porte où il y avait moins de monde : on m'a dit que cette entrée était réservée aux sénateurs et députés. Qu'il y ait une entrée réservée, et qu'on ne m'y laisse pas passer, c'est un peu fort.

— Tout arrive.

— Je suis désolée que vous soyez venu me chercher. On parlait de m'envoyer au Dépôt; je n'ai jamais vu le Dépôt, il paraît que c'est extrêmement curieux.

M^{me} de Serres faillit s'évanouir de joie en voyant sa fille qu'elle avait crue perdue pour toujours. Eusnité elle fit une scène :

— Il finira par t'arriver malheur, avec toutes ces lubies. Et tu veux qu'on te laisse sortir seule !

— Pourquoi pas ? Est-ce qu'une fille de vingt-deux ans n'est pas aussi majeure qu'un garçon du même âge ?

— Qu'est-ce qu'on pensera de toi ?

— Puisqu'une jeune femme sort seule, pourquoi ne ferais-je pas de même, à plus forte raison, puisque je n'ai personne à tromper ?

— Parce que tu n'es pas Américaine.

— Oui, dit le comte Jean; il y a des jeunes gens que cela peut empêcher de vous demander en mariage.

— Tant mieux ! répondit Sabine, cela me dispensera de les refuser.

El, en effet, non seulement Sabine sortait seule, mais il lui arrivait de ne pas rentrer dîner, sans avoir prévenu autrement qu'une fois pour toutes. A toutes les observations qu'on lui pouvait faire, elle répondait victorieusement :

— Eh bien, donnez-moi ma dot, et je m'installerai en garçon.

On voulait bien lui donner sa dot, mais non la laisser partir : c'était elle qui, finalement, avait le dernier mot.

Le comte Jean n'était pas amoureux de Sabine, mais il ne s'amusait nulle part autant qu'avec elle. Même de loin il s'intéressait à toutes les frasques qu'elle pouvait faire, et peu à peu il prit l'habitude de la voir presque tous les jours. Elle n'était pas jolie, mais sa figure ébouriffée avait toujours l'air de narguer le monde, et c'était plaisir de regarder le petit tressaillement qui agitait son nez quand elle méditait quelque nouvelle diablerie pour interloquer les honnêtes gens qui ont l'habitude de faire paisiblement ce qu'on doit faire.

*
**

C'était au bal. M^{me} d'Escoubès regardait son fils valser avec Sabine. Elle se tourna vers M. de Blignac :

— Quelle indécente façon de danser ! dit-elle. Sabine est collée à son danseur comme un serpent à sa proie. Si encore c'était de la passion ! mais on voit que c'est du vice tout pur.

— Il ne faut pas vous en plaindre, répondit M. de Blignac. Vous avez souhaité que votre fils fût dans l'intimité de la famille de Serres; vous voyez : il y est.

— Oui, j'ai eu tort. Cette jeune fille est plus dangereuse qu'Actéa.

— Actéa ! Une écuÿère !

— Une écuÿère honnête, monsieur. Elle est rangée, elle soutient son vieux père et sa brave femme de mère, elle élève sa petite sœur et, à regarder les choses au fond, elle a plus de vertu que cette évaporée.

— Vous en parlez comme si vous la connaissiez.

— Je la connais : je suis allée la voir.

— Que me dites-vous là ?

— Oui, reprit M^{me} d'Escoubès. J'ai voulu voir de près cette fille dont on dit Jean si épris. J'avais un moyen

bien simple : vous savez que je quête pour les victimes des naufrages : je suis allée quêter chez elle.

— Oh ! que ne me l'avez-vous dit ? J'aurais eu tant de plaisir à vous accompagner dans cette expédition charitable.

— Je n'aurais pas pu la faire causer.

— Et je vois qu'elle a fait votre conquête.

— On se fait des idées d'avance. Je m'étais imaginé que j'allais trouver une drôlesse, en costume d'acrobate, occupée à répéter ses pirouettes. Pas du tout. Un intérieur calme et bourgeois, des meubles à leur place, une bonne de la campagne, aucun bruit, pas d'allées et venues suspectes. La seule chose qui m'ait donné un coup, c'est le portrait de Jean au milieu d'un panneau. J'avais dû prendre un faux nom, mais je ne l'ai pas autrement trompée : c'est bien pour les naufragés que j'ai reçu son offrande.

— Une simple restitution.

— Justement ! Pour ce que cela lui coûte, elle aurait pu souscrire largement. Elle ne m'a donné que cent francs. C'est assez pour prouver qu'elle a bon cœur, et ce n'est pas du gaspillage. On reconnaît une femme d'ordre, qui ne jette pas l'argent par les fenêtres.

— Et elle vous a parlé de Jean ?

— Oh ! très discrètement. Elle ne l'a pas nommé. Mais elle n'a pas essayé de se faire passer pour une femme mariée. Elle m'a dit que dans sa position une femme est toujours forcée d'accepter un peu d'aide. Son engagement est antérieur à ses succès, et elle n'a que des feux médiocres. Mais elle n'aurait consenti à rien recevoir d'un homme qu'elle n'aurait pas aimé.

— Oh ! vous l'avez crue ?

— Pas trop. Mais c'est déjà un peu honnête de le dire. Ce qui m'a inquiétée, c'est qu'elle prétend que Jean est d'une santé délicate : il a besoin de soins.

— Et elle le ménage. Ah ! c'est gentil.

— Elle trouve qu'il se fatigue : il va trop dans le monde. Le fait est que, depuis quelque temps, il est toujours aux troussees de Sabine.

— Elle est jalouse ?

— Non, elle ne sait rien. Elle est jalouse du monde, en général.

— Elle voudrait avoir Jean plus souvent auprès d'elle, pour le soigner.

— Après tout, il est bien naturel qu'elle ait de l'affection pour lui.

— Il y met le prix.

— Vous n'avez pas de cœur. S'il était malade, ce n'est pas Sabine qui irait le soigner.

— Je vous vois venir : vous voudriez que Jean, au lieu de se déranger comme il fait, fût plus assidu auprès d'Actéa.

— Je ne dis pas cela. Mais je ne perds pas de vue qu'il se mariera un jour avec Estelle de Mésanges. Il

s'agit seulement de gagner du temps. Eh bien, cette fille n'est pas ce que je redoute le plus. Elle n'a pas la prétention d'être épousée, elle est très raisonnable et, comme préparation au mariage, elle est moins démoralisante que d'autres.

*
*
*

Il y avait plusieurs jours que le comte Jean n'était venu chez Actéa.

Il se décida enfin à l'aller voir, parce qu'il avait une communication à lui faire, et la trouva déjeunant avec sa petite sœur, Fifi.

— Bonjour, petite, dit le comte Jean. Travaillais-tu bien ?

— Oui, monsieur.

— Quelle place as-tu eue la semaine dernière ?

— J'ai été première, monsieur.

— Allons ! c'est très bien. En quoi ?

— En tout, monsieur.

Fifi, en effet, travaillait avec acharnement, et ses succès au lycée faisaient l'orgueil d'Actéa.

— Vous ne l'amenez jamais au cirque ? demanda le comte Jean.

— Non. Qu'y ferait-elle ?

— Elle y aurait votre exemple, et cela pourrait lui donner envie de devenir, elle aussi, une grande artiste.

— Ah ! jamais de la vie ! répondit Actéa. J'espère bien qu'elle ne mettra pas le pied dans une piste, ni sur une scène.

— Quoi ! vous voulez en faire une institutrice de plus !

— Non pas. Mais une bonne couturière, qui gagnera honnêtement sa vie et sera assez instruite pour causer avec son mari et diriger l'éducation de ses enfants.

— Vous avez raison. On ne peut penser avec plus de sagesse.

A ce moment survint la mère d'Actéa, qui venait chercher Fifi.

C'était le désespoir du comte Jean de se trouver ainsi, comme il arrivait parfois, au sein d'une réunion de famille. Une fois même, il s'était rencontré avec le père, un brave homme, très fier de ses enfants, et il savait qu'il y avait encore un frère qu'il s'attendait à voir au premier jour.

La mère d'Actéa, discrète, voulait emmener Fifi, mais elle crut devoir rester quelques instants, par politesse. Autrement, le comte Jean aurait pu croire qu'elle manquait d'éducation. Il n'y avait que lui qui fût gêné dans cette entrevue. La mère était censée ne rien savoir et traitait le comte Jean comme un amateur qui s'intéressait à l'art d'Actéa ; Fifi était bien aise de frayer avec la bonne société : elle parlait volontiers à ses camarades de collège du comte d'Escoubès, un ami de sa famille. Quant à Actéa, ce n'était ni par in-

térêt ni par amour-propre qu'elle se plaisait à voir le comte Jean au milieu des siens : elle y goûtait un plaisir de cœur. Son rêve était de faire dîner ensemble, chez elle, tous ceux qu'elle aimait.

Enfin le comte Jean resta seul et put aborder l'objet de sa visite : il venait annoncer qu'il était obligé de faire une courte absence.

— Combien de temps? demanda Actéa, anxieuse.

— Une quinzaine de jours, tout au plus.

— Quinze jours! Qu'est-ce que je vais faire, tout ce temps-là?

— Mais, chère amie, vous verrez votre famille, vos amis.

— Oh! oui, je sais bien. Je ferai ce que je voudrai : cela vous est égal.

— Vous plaignez-vous de ce que je ne suis pas jaloux?

— Certainement. Si vous m'aimiez un peu, vous ne me laisseriez pas ainsi, et vous vous préoccuperiez de ce que je peux faire en votre absence.

— Mais non. Ma confiance...

— Égale votre indifférence. Pourquoi partez-vous? Où allez-vous? Chez qui? Avec qui?

— C'est de l'inquisition.

— Ah! que je suis malheureuse! s'écria Actéa, fondant en larmes.

Elle se jeta sur un divan, la tête dans les coussins, le corps soulevé en saccades, par petits sanglots convulsifs. Le comte Jean s'approcha d'elle, doucement, et, lui prenant les mains avec affection, s'efforça de la calmer. Il lui fallut y mettre beaucoup de patience et de tendresse; il jura que c'était un voyage indispensable, qu'il allait chez des amis pour assister à des essais de machines agricoles, qu'il lui écrirait et qu'il ne resterait pas plus de quinze jours. Enfin elle s'apaisa peu à peu, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, et elle s'efforça de sourire en lui disant adieu, mais ce fut un sourire pâle, navré, encore humide de pleurs.

Quand il fut dans la rue, il poussa un soupir de soulagement.

* *

Le comte Jean n'avait pas dit la vérité.

Sabine faisait partie d'une Société nationale pour faciliter le mariage des indigents rachitiques; elle en était même une des principales dignitaires, et, à ce titre, elle eut à se préoccuper de la pénurie du fonds social. Divers moyens furent mis en avant pour faire recette, mais tous étaient usés jusqu'à la corde. On avait bien les éléments nécessaires pour donner une représentation au bénéfice de l'œuvre : un amateur offrait gratuitement la pièce, un autre la musique; pour les acteurs, on n'avait que l'embaras du choix. Mais il était à prévoir que le placement des billets serait laborieux. Sabine eut alors une idée triomphante :

c'était de quitter Paris, déjà épuisé par les œuvres de ce genre, et d'aller faire une tournée en province. On placarderait des affiches, on louerait la salle du théâtre et on ferait appel au vrai public. Cela pouvait mener à un tour de France, mais à quoi n'était-on pas résolu pour faire le bien? Le comte Jean entra passionnément dans ce projet. Ce fut lui qui se chargea de la partie administrative de l'opération. Et voilà pourquoi il était allé prendre congé d'Actéa.

Il y avait eu d'abord une période préparatoire à Paris : il fallait que les rôles fussent sus imperturbablement; les costumes aussi exigèrent de longues études. Sabine devait jouer en Arlequine, ce qui mit les couturières sens dessus dessous; mais le résultat fut à la hauteur des efforts : elle était ravissante dans son costume et dans son rôle.

On commença par Périgueux. Il avait paru expédient de s'éloigner de Paris du premier coup, pour faire plus d'effet sur des populations non blasées, habituellement privées de distractions, et pour qui l'arrivée d'une troupe d'amateurs de Paris devait faire événement. Le voyage fut d'autant plus gai qu'il n'y avait pas seulement les acteurs; les maris ou les pères et mères des actrices avaient été obligés de se joindre à la troupe, les uns par jalousie, les autres pour couvrir de leur honorabilité une entreprise qui pouvait prêter aux méchants propos.

La veille du grand jour, il y eut une répétition générale au théâtre, pour familiariser les artistes avec les planches, le feu de la rampe et l'acoustique de la salle. La location n'avait pas beaucoup donné, mais on comptait sur l'entraînement de la dernière heure; cette espérance ne se réalisa qu'en partie: les bureaux ne furent pas assiégés par la foule, et la salle ne fut pas tout à fait remplie. Pour une première fois, il ne fallait pas se montrer trop exigeant. L'essentiel était d'avoir du succès pour en faire retentir les échos de la presse et galvaniser la curiosité des autres villes que comportait l'itinéraire.

Cette partie du programme ne fut pas mieux remplie. Le public, froid au premier acte, murmura pendant le second : ce n'était pas la peine de venir de Paris pour jouer faiblement une mauvaise pièce; il y avait à Périgueux des auteurs tout aussi forts et des acteurs d'un bien autre mérite. Au troisième acte, on crut s'apercevoir que Sabine riait en dehors de son rôle; le public s'imagina qu'elle se moquait de lui. Quelques sifflets se firent entendre.

Les sifflets, du moins, étaient impersonnels. Mais un spectateur assis près du couloir où se tenait le comte Jean s'exprima, au sujet de l'Arlequine, en termes tels que le comte Jean lui ordonna de se taire. Les cartes furent échangées. Le souper qui suivit la première ne fut d'ailleurs aucunement attristé par les mécomptes de ce début : on y avait invité la presse locale, des officiers, quelques autorités. Et tout le

monde fut charmant : il n'y avait que le public qui avait regimbé.

Le lendemain, le comte Jean donna un coup d'épée au spectateur avec qui il avait eu une altercation, et la troupe partit pour Agen.

Mais, décidément, la tournée avait été mal dessinée : ces gens du Midi n'admettent pas que d'autres qu'eux puissent avoir du talent. Il fallut abrégier le voyage et rentrer à Paris.

Tout n'était pas fini. Le parquet de Périgueux s'était saisi du duel : le comte Jean fut poursuivi en police correctionnelle pour coups et blessures.

D'autre part, il y avait la note à payer. Non seulement on n'avait aucuns bénéfices à verser à la caisse de l'œuvre, mais l'opération laissait un déficit à combler. En bonne justice, il aurait fallu répartir la perte entre les acteurs, mais il ne convenait pas au comte Jean de recevoir de l'argent. Il n'hésita pas à falsifier les écritures pour faire croire qu'il y avait un excédent, remit au trésorier quelques billets de mille francs et solda de sa poche tout le découvert. Il s'était tout de même bien amusé.

Seulement, à la suite de cette aventure, il alla trouver M. de Bliac pour lui emprunter vingt mille francs.

— A ton service, mon cher. Mais prends garde : ces écuycères coûtent les yeux de la tête.

— Quelles écuycères? demanda le comte Jean.

— Allons! Est-ce que tu as la prétention d'en faire un secret? Tout le monde sait que tu te ruines pour Actéa.

— Vous croyez que c'est pour Actéa? Pas du tout. Elle ne sait pas dépenser. C'est une femme assommante.

— Eh! mais... si elle t'assomme, qu'est-ce qui t'oblige à la garder?

— Oh! ce n'est pas pour mon plaisir. Mais je ne veux pas faire de chagrin à ma mère.

GASTON BERGERET.

UN SOLDAT DE NAPOLEÓN

(1808-1813).

En 1815, à la chute de Napoléon, un des obscurs héros qui le suivaient à travers l'Europe depuis vingt ans rentrait dans ses foyers, licencié par la Restauration. Quarante ans plus tard, cet homme voyait sans déplaisir, à ce qu'il semble, le règne d'un autre Napoléon; la guerre de Crimée, dont il suivait les péripéties, lui rappelait la campagne de Russie qu'il avait faite. Les inoubliables souvenirs du vieux soldat étaient ainsi ravivés. Il résolut alors d'écrire pour ses enfants

la relation de sa carrière militaire. Il remplit de son écriture serrée et régulière un petit cahier d'écolier : la première partie renferme, par ordre alphabétique, l'énumération des villes qu'il a vues, — avec les souvenirs historiques ou personnels qui se rattachent à chacune d'elles, — dans sa course à travers l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et la Russie; dans la seconde partie, il s'élève au rang d'historien et raconte l'expédition de Russie. C'est de ce manuscrit que sont extraites les lignes qui suivent.

Ces *Souvenirs* devaient rester dans les archives de la famille. Leur auteur ne prévoyait sans doute pas alors qu'un jour viendrait où le public lirait avec avidité tous les récits vécus concernant l'extraordinaire épopée dans laquelle il avait figuré. On ne peut nier que cette curiosité ne soit très forte en ce moment. Nous nous intéressons aux modestes acteurs comme aux plus grands, au sergent Fricasse ou au Conserit de 1808, comme au général Marbot ou au maréchal Macdonald.

Sans doute, si nous voulons avoir une notion exacte des grands événements qui ont bouleversé l'Europe au début de ce siècle, c'est à ceux qui ont joué le premier rôle qu'il faudra toujours recourir. Eux seuls peuvent nous donner une vue d'ensemble satisfaisante. Mais le témoignage des acteurs principaux ne nous suffit pas. S'ils sont bien placés pour rendre compte des faits généraux, beaucoup de détails secondaires leur échappent forcément. Ainsi, dans une guerre, ils nous renseignent sur le plan, les forces respectives des adversaires, les actions importantes; mais peuvent-ils nous faire connaître ce qu'on pourrait appeler les *dessous* de l'histoire, la vie intime, l'âme, en un mot, de ces collectivités qu'on appelle des armées? — Ce que n'a pas su voir le général ou ce qu'on lui a caché, le soldat nous le dira. La déposition du subalterne viendra compléter et éclairer celle de son chef. Elle sera d'autant plus précieuse qu'elle sera plus sincère. C'est, je crois, le principal mérite de mon héros. Il est bien du Midi, et partant sujet à caution sous ce rapport. Mais on s'aperçoit bien vite qu'il n'a rien de commun avec Tartarin. Ce qu'il a vu en six ou sept ans tient en moins de quarante pages; l'imagination lui fait absolument défaut; il a même une précision parfois fatigante, mais qui est une garantie de sa vérocité. Ce point est important à établir, car s'il est possible de contrôler l'exactitude des faits connus qu'il raconte, nous sommes obligés de nous fier à lui pour les faits particuliers et les anecdotes dont l'ensemble influera sur le jugement que nous porterons.

**

Jean-Baptiste Merle est très sobre de détails sur sa famille et ses origines. Il est né dans l'Hérault, au village d'Olonzac, près de Béziers, en 1790. Il fut compris dans la levée de 1808, faite en prévision de la guerre

contre l'Autriche; il n'avait que dix-huit ans, et sa santé était assez faible. Envoyé à Besançon, où se trouvait le dépôt du 37^e de ligne, il passa la fin de l'année 1808 en garnison dans cette place forte ou en détachement dans les villes voisines, Belfort, Auxonne, Arbois, Beaune, où, paraît-il, se trouve « le plus beau sexe de toute la France ». Au printemps de 1809, il reçut l'ordre de rejoindre son régiment à Turin. Il passe par Montmeillan, Saint-Jean-de-Maurienne, le mont Cenis et arrive à Turin, « une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Elle a une citadelle. Ses rues sont tirées au cordeau, les maisons régulières... Il n'y reste que quinze jours. Au mois de mai, son régiment est transféré à Alexandrie. Tous les jours, de quatre heures du matin à trois heures du soir, son bataillon va manœuvrer dans la plaine voisine, à Marengo. Ce nom évoque en lui des idées de vaillance et de gloire. Mais il ne s'y attarde pas : il préfère nous informer qu'il fut rejoint à Alexandrie par Guillaume Limoury et Michel Rassignier, du 67^e de ligne, ses compatriotes; à Asti, il en avait déjà rencontré deux autres, dont il sera souvent question plus loin, Montagné et Silvestre, du 2^e de ligne. Naturellement, on fête cette heureuse rencontre : « Je me suis bien amusé avec eux, » écrit-il. Par contre, son camarade de lit, — encore un compatriote dont il donne le nom, — lui vole sa montre pendant son sommeil et déserte.

On les fait partir pour la campagne d'Autriche. Ils arrivent d'abord à Pavie, avec Limoury et Rassignier : « Nous y avons pris deux délicieux repas. » C'est un détail qu'il note toujours avec soin; de même, l'inverse lui est très sensible, il ne l'oublie pas non plus. Il passe ensuite à Plaisance, Mantoue, Padoue, où il entend la messe dans l'église de Saint-Antoine, « qui est de toute beauté ». Son bataillon passe à deux lieues de Venise; il a un vif désir de visiter cette ville célèbre. Comment faire? Son sergent-major obtient la permission d'y aller, sous prétexte qu'il a besoin d'encre et de papier pour sa comptabilité, et notre Méridional l'y accompagne. Ils y couchent une nuit : cela lui suffit pour juger que cette ville est « de toute beauté ». Il en dira autant de beaucoup d'autres!

Il traverse ensuite Udine, Osopo, Pontelba, où il fait pour la première fois usage de ses armes contre les ennemis, et pénètre sur le territoire autrichien. Il passe à Malborghetto, Villach, Laybach, Klagenfurth; cette dernière ville lui rappelle deux souvenirs : d'abord il a vu sur l'une des places « un crocodile en pierre de taille d'une grosseur extraordinaire ». Puis il y a « fait avec Guillaume Limoury et Michel Rassignier une *ripaille* avec des *aricots* et des pâtés cuits au beurre ». Déjà, à Trente, nos trois gaillards, à l'en croire, avaient « fait la noce ».

Comme on le voit, l'armée d'Italie prenait assez gaiement la destinée! — En approchant de Vienne,

Merle tombe malade. Il est, de plus, « convert de vermine et la bourse légèrement garnie ». Il entre à l'hôpital militaire de Stockrau, où il fut « bien mal soigné ». Il s'y trouvait en même temps que Guillaume Limoury, « que je n'ai plus revu ». C'est là toute son oraison funèbre!

Rétabli, il arrive à Vienne, « près du Danube, le plus grand fleuve de l'Europe. Elle est très sale en hiver ». A environ deux heures de cette ville est « le beau palais impérial de Schœnbrunn, où je vis pour la première fois l'empereur Napoléon. Il nous passa en revue vers le 26 ou le 27 juin 1809 ». A ce sujet, Merle nous raconte longuement l'attentat de l'étudiant Stabs.

De nouveau malade, on l'envoya à l'hôpital de Vienne, où il resta un mois, encore très mal soigné. Il en sortit pour revenir à Stockrau, où il faillit être assassiné, ainsi que deux grenadiers sortis de l'hôpital le même jour que lui : ils furent assaillis sur la route par des paysans « qui nous menaçaient de nous tuer avec des triques au bout desquelles il y avait une pointe en fer; nous en fîmes notre rapport au maire de la ville, qui les fit arrêter et conduire en prison ».

Il n'assistait donc pas à la bataille de Wagram. Mais quelques jours après on l'envoya à Yaspitz, où le 37^e (son régiment), le 2^e et le 67^e constituaient la division du général Molitor. Il s'y trouvait le 15 août, et il nous donne à ce propos des détails très curieux sur la manière dont on célébrait dans les armées la fête de l'empereur : « Chaque soldat reçut ce jour-là 2 fr. 50 pour célébrer la fête de l'empereur, avec menaces de la part des officiers que si le soir nous n'étions pas tous ivres, ils nous mettraient à la garde du camp pour nous punir. » Le narrateur ajoute que cette partie du programme de la fête impériale ne laissa rien à désirer.

A trois heures d'Yaspitz se trouve Znaïm, dont les environs fournissent « beaucoup de vin blanc et qui n'est pas cher ». Merle en parle en connaissance de cause. Un jour, allant porter une ordonnance au général Molitor, il rencontra son compatriote Rassignier, qui était justement de faction chez le général; sa garde finie, « il vint me trouver dans une auberge où nous nous étions donné rendez-vous, et là nous fîmes une *petite ripaille* ».

Après la défaite de l'Autriche, Napoléon dissémina ses troupes dans l'Allemagne, où elles étaient à la charge des habitants. Merle parcourut ainsi les principales villes de la Bavière et du Wurtemberg : Munich, « très belle et bien peuplée »; Neubourg, qui « a une très belle église avec un clocher à deux flèches »; Anspach, « assez charmante »; Nuremberg, « jolie ville »; Bamberg, près de laquelle il se laissa choir dans les eaux glacées d'un petit ruisseau; Bayreuth, « superbe ville avec de grandes casernes », où il a le plaisir de revoir ses compatriotes Montagné et Silvestre.

En traversant le Wurtemberg, il constate que la population est très favorable aux Français. Il note aussi, avec une certaine fierté, qu'à Ouirislagen, en Bavière, on lui donna le commandement d'un détachement de quatorze hommes, bien qu'il ne fût encore que simple soldat.

Il fut ensuite désigné pour se rendre à Lubeck pour faire exécuter le blocus continental, en réprimant la contrebande à laquelle se livraient les Anglais. Il traversa donc la Saxe, le Brandebourg et passa à deux lieues de Stralsund; voulant voir cette ville, il s'y rendit, comme il avait fait pour Venise, avec son sergent-major Négrel. Il arriva enfin à Lubeck; c'est une « superbe et grande ville... les habitants y sont très affables ». Il y passa l'hiver de 1809. Dans une revue, le colonel trouva un oreiller (?) dans son sac : il infligea parante-huit heures d'arrêts au lieutenant; celui-ci punit le sergent de semaine ainsi que le caporal, « et moi, ajoute-t-il stoïquement, j'en fus quitte pour quinze jours de salle de police ».

Au printemps de 1810, il alla de Lubeck à Hambourg. C'est une ville « grande, belle, bien peuplée et très commerçante ». Il y resta un mois et demi; « c'est, dit-il, la meilleure garnison que j'aie connue ». — Un jour, étant endormi sur son lit de camp, son caporal lui demanda à brûle-pourpoint quel était son numéro. Il répondit *au hasard*, prétend-il, que c'était le numéro 100. Vexé, le caporal l'envoya en faction, et l'y laissa six heures sans le relever : il s'en plaignit à son capitaine, qui indigna huit jours de salle de police au caporal.

Merle nous met ainsi au courant des petites misères de la vie de soldat. Quant à la répression de la contrebande anglaise, il la comprenait à sa façon : « Lorsque le régiment tenait garnison à Hambourg, j'allais souvent à Altona avec mes camarades, pour faire la contrebande ou pour nous divertir. » Un jour, étant de garde à l'une des portes de la ville, il vit passer une femme qui paraissait porter des marchandises prohibées. Il allait à elle pour l'arrêter; un Provençal qui était de garde avec lui le pria de la laisser passer. Il hésitait encore; mais la jeune femme l'en ayant prié à son tour, « en véritable patois », il ne résista plus. Il lui laissa transporter à Altona les sept ou huit livres de café qu'elle dissimulait. Quelques jours plus tard, la jeune femme le régala, ainsi que son camarade, d'une bonne bouteille de vin. « Cette demoiselle, qui avait suivi un officier français en 1806, résidait à Hambourg et vivait de contrebande. Elle était originaire de Toulouse. » Dans une autre ville, deux de ses camarades voyant un paysan qui cherchait à les éviter le rejoignent, et, ayant appris qu'il portait de l'argent à son maître, ils manifestaient l'intention de le tuer pour le voler, mais notre soldat les met en joue et les oblige à laisser ce paysan. Celui-ci, « pâle comme un mourant, continua sa route en me faisant un signe de reconnaissance ».

Il passa aussi un mois en garnison à Brême, et quatre mois à Aurich, sur les confins de la Hollande. Dans cette dernière ville, il était logé chez M. Fos, directeur des contributions directes de l'Éms oral : « Il me nourrit et me soigna, ainsi que mon camarade, comme si nous avions été ses propres enfants. J'apprenais la langue française à ses deux demoiselles. » Son camarade complétait leur éducation en leur donnant des leçons de danse et de guitare! Merle rendit un service bien plus signalé à M. Fos : au mois de mai 1810, un incendie détruisit une partie de la ville, le feu prit près de l'hôtel qu'il habitait; Merle s'élança à son secours et faillit perdre la vie en voulant le sauver.

L'année suivante, son régiment vint tout près de là, à Zuitlaren, et y passa deux mois : « M. Fos vint me voir, ainsi que son épouse et ses deux demoiselles; ils restèrent quatre jours. » Avant de repartir, le bon M. Fos lui fit cadeau, ainsi qu'à son camarade, « d'une bourse de soie verte qui contenait vingt pièces en or de 21 francs chacune ».

A cette époque, Napoléon, opérant l'annexion de la Hollande (1810), avait voulu y prévenir des troubles par la présence de nombreuses troupes. Le régiment de Merle en faisait partie. Il put ainsi visiter Groningue, où il remarqua l'hôtel de ville et aussi « un clocher magnifique... son carillon est un chef-d'œuvre »; Utrecht, où il rencontra Michel Rassigneur, avec qui il fit « de bonnes ripailles... Depuis cette époque, je ne l'ai plus revu »!

Ses « ripailles », à Utrecht, avaient du moins une bonne excuse : c'est que la *bourgeois* chez qui il logeait ne lui donnait rien à manger, bien qu'il fût riche et tenu de le nourrir.

A Arnheim, il ne reçut pas un meilleur accueil qu'à Utrecht : « Aussi, en partant, j'ai cassé plusieurs objets en faïence et en terre de pipe, objets qui font le luxe des habitants de la Hollande. Cette imprudence (!) fut cause que mon capitaine m'infligea quinze jours de salle de police. »

A le croire, il fut tout aussi « mal logé » à Harlem, où il demeura une quinzaine de jours. Il ne dit pas qu'il y ait rien cassé, mais il constate « que la justice y est bien contraire à celle de notre belle France. Un jour, étant sur la place d'Armes, je vis une belle dame qui reçut cent coups de fouet sur son derrière pour avoir vendu des marchandises à faux poids ».

A Deventer, où l'on aboutit « par une route pavée en brique cuite », il fut plus heureux : il gagna un écu de 5 francs à un Breton qui s'entêtait à soutenir qu'ils n'étaient pas entrés dans cette ville l'année précédente, par la même porte; les souvenirs du Breton le servaient mal sans doute, car le commandant, pris pour arbitre, se prononça contre lui : Merle gagna son pari. Il séjourna près d'un mois à Amsterdam, « ville des plus commerçantes de l'Europe, presque toute bâtie sur pilotis et entrecoupée d'un grand

nombre de canaux navigables; ses édifices sont superbes, notamment l'hôtel de ville ».

C'est à Zwolle qu'il vit pour la seconde fois « le grand Napoléon » (novembre 1811), qui le passa en revue. Pour assister à cette revue, il fallut faire, la veille, quinze lieues anciennes de France. Il raconte que Napoléon se promenant un soir dans la ville, suivi de son état-major, aperçut sur la porte d'une maison bourgeoise un transparent où l'on lisait, écrits en gros caractères :

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise!

L'empereur voulut connaître l'auteur de ces vers : c'était le maire de la ville. Le lendemain, il le fit appeler et lui dit : « Eh bien, monsieur le maire, vous cultivez donc les muses? — Oh! non, Sire, répondit-il en tremblant, mais je fais quelques vers! » — Puisque c'est ainsi, répliqua l'empereur en lui offrant une riche tabatière, acceptez ceci et

Lorsque vous prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise!

Comme on le voit, le « grand Napoléon » était par-fois facétieux.

Pendant cette année 1811, Merle parcourut la Hollande et la Westphalie. Il demeura trois mois à Munster, « bien agréablement ». Cela s'explique : il apprenait la langue française aux jeunes fils du bourgeois chez qui il logeait et qui le « combla de bienfaits ainsi que sa dame ». Il avait en outre le plaisir de voir très fréquemment ses compatriotes Silvestre et Montagné, devenus tous deux fourriers au 2^e de ligne. Étant allé cantonner à dix lieues de là, à Rheine, il revint à Munster avec quelques camarades et y passa cinq ou six jours « bien agréablement ». Ce n'est pas qu'il eût à se plaindre du séjour de Rheine : son hôte lui faisait manger beaucoup de lièvres et de perdrix. « Ce pays en est pavé! » — « Le père de notre bourgeois, homme très avancé en âge et qui avait beaucoup de connaissance, nous disait souvent : « Il est probable que vous serez en guerre avec la Russie ; si vous faites tant que d'y aller, vous êtes perdus. Les Russes détruiront tout ce qui vous sera nécessaire pour vous alimenter; vous vous enfoncez dans le centre du pays, et une fois que vous aurez éprouvé de grandes pertes par les fatigues et la disette (il oubliait le froid), les Russes vous écraseront. » — Nous nous mettions à rire toutes les fois que ce vieillard nous racontait ces sinistres qui néanmoins ne se réalisèrent que trop. » — Il faut que cette prédiction l'ait frappé, car il ne juge jamais les événements auxquels il a pris part.

On lui infligea quinze jours de salle de police pour s'être battu à coups de poing avec un de ses camarades. C'est pour s'en consoler, sans doute, qu'il obtint la permission, — c'était la seconde en trois mois, — de

venir passer une semaine à Munster avec Silvestre et Montagné : il nous assure qu'il « s'y divertit bien ». Dans une autre ville où il fut cantonné pendant cinq mois, à Aussen, il rencontra « un nommé Puel, natif de Carcassonne, maître d'escrime et tambour-maître au 7^e léger. En qualité de compatriotes, nous avons fait une ripaille complète; nous restâmes deux jours et une nuit sans sortir de l'auberge. La dépense se porta à 32 francs »! C'est la plus mémorable de ses *ripailles*.

Hanovre, Brunswick, Minden, Osnabrück ne lui ont pas non plus laissé de trop mauvais souvenirs. Mais les beaux jours touchent à leur fin. Au début de 1812, on s'achemine lentement vers la Russie.

**

Le passage à travers l'Allemagne : à Weimar, Tor-gau, Magdebourg, Potsdam, Brandebourg, Berlin, Francfort, Breslau, Stettin, Thorn, Marienwerder, Marienbourg, etc., est assez maigre en incidents intéressants. Cependant, exception doit être faite pour quelques-uns. A Magdebourg, le jour de leur arrivée, trois soldats hollandais furent fusillés parce qu'ils avaient déserté et qu'ils voulaient prendre du service dans l'armée prussienne. — A Heisberg, « les paysans s'étant révoltés contre nous, les Français incendièrent cette petite ville, et nous partîmes ». — Weimar lui remet en mémoire l'entrevue de Napoléon avec la duchesse de Saxe-Weimar, en 1806; il la raconte de la manière suivante : « Lorsque la France était en guerre avec la Prusse, Napoléon transporta son quartier général dans le château du duc. Au moment où il montait l'escalier, la duchesse se présenta : « A qui ai-je l'honneur de parler, madame? — A la duchesse de Saxe-Weimar, » répondit-elle. Et, après lui avoir fait ses compliments d'usage, il lui dit : « Je vous plains, madame. Comment se fait-il que M. votre mari ait pris les armes contre la France? » — La duchesse lui répondit avec un ton de fierté : « Votre Majesté l'eût méprisé s'il eût abandonné le roi de Prusse à une époque où celui-ci avait à lutter contre un grand monarque! » Napoléon se mit à rire de la réponse et des belles expressions de la duchesse, et elle reçut du grand homme le meilleur accueil. »

A Stettin, il resta plus d'un mois en garnison. On y voyait la statue équestre de Frédéric le Grand, auprès de laquelle était placé un factionnaire. Un matin, on vit une perche fourchée de deux pieds de haut, plantée sur le nez du grand Frédéric. Les habitants, indignés de cette gaminerie blessante pour leur patriotisme, allèrent se plaindre au commandant de la place; celui-ci, ne parvenant pas à découvrir le coupable, punit tous les hommes de garde, depuis l'officier jusqu'au soldat.

Ils furent mieux traités en Pologne. La population

leur montrait de la sympathie. Cependant une armée formidable s'y concentrait. Notre héros énumère avec admiration les vingt peuples qui la composaient : Français, Prussiens, Saxons, Wurtembergeois, Croates, Hanoviens, Italiens, Bavares, Danois, Espagnols, Dalmates, Hessois, Polonais, Hollandais, Badois, Portugais, Napolitains, Bergois, Suisses, Autrichiens, Piémontais, Westphaliens, Romains, Vénitiens : on dirait les dénominations d'Homère. — C'est près de Thorn « que l'empereur Napoléon passa en revue toute l'armée française destinée à faire la campagne de Russie. Et si jamais j'ai vu quelque chose de beau, c'est bien ce jour-là » ! Il ne peut retenir ce cri de joie. — On leur distribua, après la revue, des biscuits et de l'eau-de-vie ; et, plus loin, à Templenbourg, des plumets.

La funeste expédition va commencer. Elle a laissé une impression ineffaçable dans l'esprit de Merle, car elle contraste terriblement avec les années, peu désagréables en somme, qu'il vient de passer. Aussi, tandis qu'il s'était contenté d'indiquer, par ordre alphabétique, les villes d'Italie, d'Allemagne ou de Hollande qu'il avait vues, pour la campagne de Russie et celle de Saxe, il fait une rédaction spéciale, qui constitue un résumé assez exact. Nous en extrairons ce qui lui est personnel.

M. Thiers a montré que la désorganisation de l'armée ne s'est pas produite seulement lors de la retraite : le pillage, l'indiscipline et la désertion, qui étaient surtout le fait des jeunes soldats et des étrangers qui formaient la majeure partie de l'armée, existent dès le début de la campagne ; l'impossibilité d'exercer une surveillance active sur de pareilles masses d'hommes, disséminées dans des plaines immenses, rendait le mal sans remède. — Les *Souvenirs* de Merle viennent pleinement confirmer les assertions de l'historien.

A peine s'est-on mis en marche que les cosaques harcèlent les troupes françaises. A « Calvary, ville construite en bois et très sale, le nommé Dumas, musicien et grosse caisse du régiment, fut pris par les cosaques qui lui enlevèrent une somme de plus de 4000 francs, ainsi que sa montre en or ». On n'arrive à Wilcomir qu'après avoir fait le même jour dix-huit lieues anciennes de France, constamment inquiétés par les cosaques.

Quant à la conduite des Français, les anecdotes instructives abondent : « Je trouvai à Wilcomir des provisions de bouche, telles que pain blanc, café, sucre, beurre, œufs, lard, jambon, oies salées, eau-de-vie, riz, liqueurs et 155 francs en monnaie blanche de Russie, le tout chez un marchand épicier. Il n'avait pas eu le temps d'enlever ses marchandises ni même de cacher le peu d'argent que j'ai trouvé dans un tiroir de son comptoir. Il était à peu près minuit lorsque je retournai au bivouac avec toutes ces provisions, qui nous furent d'un grand secours pour notre nourriture. Le gros major, me voyant arriver seul avec quatre paysans

chargés de tant de butin, me dit : « D'où viens-tu, brigand ? je vais te faire fusiller ! » Malgré ses menaces, je ne fus pas du tout épouvanté : je le connaissais. Je lui répondis que j'avais trouvé dans une maison des provisions de bouche et que je m'en étais emparé. « Et qu'as-tu pris ? Voyons ! » Lorsqu'il s'en fut rendu compte, il me dit : « Alors tu me donneras un pain de sucre, un jambon, quatre bouteilles d'eau-de-vie, du café et deux ou trois douzaines d'œufs. Entends-tu ? — Oui, monsieur le major, » lui répondis-je ; et il devenait doux comme un agneau. Mes camarades, lorsqu'ils me virent arriver avec tant de provisions, ne purent s'empêcher de rire et de me témoigner toute leur satisfaction (1). »

Les *trouvailles* de ce genre, comme on le conçoit, sont encore plus nombreuses pendant la retraite :

« Quelques jours avant d'arriver à Borisow, dit Merle, j'avais trouvé dans un château un grand pot de miel. Après l'avoir traîné pendant trois ou quatre jours, mon camarade de lit se le laissa prendre par des soldats du train d'artillerie. Nous allâmes à leur bivouac pour le réclamer. Mais ce fut en vain. Les artilleurs nous invitèrent seulement, en riant, à venir manger ce miel avec eux ! »

— « Non loin de Minsk, ville sale et construite en bois, j'ai trouvé dans un beau château beaucoup de provisions de bouche et quatre-vingt-cinq francs en argent. Deux carabiniers du 11^e léger, s'étant introduits avec moi dans ce château, y commirent des dégâts et prirent de force à la fille du baron du château une bague en or qu'elle portait au doigt. Six petites charrettes furent chargées de vivres, deux pour chacun de nous. Les vivres consistaient en jambons, lard, oies salées, saucisses, œufs, beurre, fromage, pain, farine, eau-de-vie, bière, vin, sucre, café. Les deux carabiniers emportèrent aussi une liasse d'assignats dont le papier était bleu. Je n'en connaissais pas la valeur. Plus tard, je reconnus qu'il y en avait pour 10 000 à 12 000 francs. »

Il faut noter, cependant, que c'était dans l'armée dont faisait partie Merle et où il entra un grand nombre de réfractaires et d'étrangers, qu'il y avait le plus de maraudeurs. Cette armée, placée sous le commandement d'Oudinot, duc de Reggio, comprenait le 6^e corps, composé en grande partie de Bavares, Hessois, Wurtembergeois, au nombre de 50 000, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr, et le 2^e corps (11^e et 26^e léger, 2^e, 19^e, 37^e, « mon régiment », 56^e, 124^e, 127^e et 128^e de ligne, ces trois derniers presque tous hollandais, 2 régiments d'infanterie croates, 3 régiments espagnols ou portugais ; 4^e, 7^e et 14^e cuirassiers, 24^e et

(1) « A Wilna, on vit 25 000 à 30 000 Bavares, Wurtembergeois, Italiens, Anscéates, Espagnols, Français, s'échappant des rangs, pillant les voitures abandonnées, et, après les voitures, les châteaux des seigneurs lithuaniens. » (Thiers.)

25° chasseurs à cheval, 3° et 4° chevan-légers lanciers), ayant à lui seul 60 000 combattants.

Cette armée passa près de Dunaboug et remporta une victoire à Drissa (1^{er} août). Napoléon s'attendait à la voir marcher en avant, mais Oudinot se vit forcé de la faire rétrograder sur Polotsk, parce qu'elle était fatiguée. C'est là, que fut livré, le 18 août 1812, une bataille sanglante que Merle raconte assez longuement. Oudinot, grièvement blessé au début de l'action, laissa le commandement à Gouvion-Saint-Cyr, blessé, lui aussi, mais plus légèrement :

« Mon régiment perdit dans cette journée plus de 1200 hommes ou tués ou blessés, parmi lesquels le colonel, une vingtaine d'officiers, mon ami Chappert, grenadier ; le fourrier Montagné et le sergent-major Silvestre y furent mortellement blessés ; je ne les ai plus revus depuis la veille de cette bataille ; ils ont probablement dû mourir des suites de leurs blessures. Auparavant, je voyais presque tous les jours mes deux amis ; je leur donnais du pain, du beurre et de l'eau-de-vie que j'achetais (?) à bon compte chez un juif de la ville ; eux, de leur côté, me donnaient de la viande et des légumes en abondance.

« Après cette bataille, nous restâmes deux mois campés devant Polotsk sans combattre. Il y a sur une des places de la ville un fameux couvent de Jésuites ; nous y trouvâmes trois Français de cet ordre qui avaient été expulsés de France sous le règne de Louis XV. »

Le 18 octobre, Wittgenstein les attaqua : Gouvion-Saint-Cyr le battit, mais malgré ce succès, il évacua la ville, avec une armée réduite à la moitié de son effectif. On laissait dans Polotsk 3000 blessés ou malades qui furent recommandés à la bienveillance de Wittgenstein. « Nous avions perdu beaucoup de soldats par la famine et la dysenterie ; les premiers qui moururent de la sorte étaient surtout des Bavaois. Par la suite, lorsqu'un soldat mourait de faiblesse, ses camarades disaient : « En voilà encore un qui va faire le Bavaois ! » Cette plaisanterie fut adoptée par toute l'armée (1). »

... Lors de notre entrée à Polotsk, le 18 août, j'étais bien malade. J'allai chez le vénérable chirurgien-major, qui avait cinquante-sept ans de services, pour le prier de me donner un billet d'hôpital. Il me répondit qu'il n'y avait point d'hôpitaux, et il me conseilla de prendre une bonne bouteille de vin chaud avec du sucre. C'était bien difficile à trouver ; pourtant, à force de recherches, je finis par trouver une cantinière du 56^e qui me vendit une bouteille de vin au prix de 20 francs et du sucre à raison de 15 francs la livre. Je fis le remède indiqué qui me guérit radicalement ; je ne fus plus malade qu'après avoir repassé le Niémen ; mais, alors, avec de l'argent on avait tout ce qu'on désirait... »

Après l'évacuation de Polotsk, son corps traversa Smolensk, Orscha et fut chargé de faire une démonstration sur Borisow pour permettre au gros de l'armée française de traverser la Bérésina plus bas. A Borisow, Merle (qui peut-être s'écartait trop du corps d'armée) fut fait prisonnier par les cosaques, mais il fut délivré quarante-huit heures après. Oudinot, dont la blessure était presque guérie, avait repris le commandement ; mais ayant été blessé de nouveau à Studianka, il fut remplacé par Ney, que seconda très bien le général Maison. Merle ne nous apprend rien de nouveau sur le passage de la Bérésina. Il nous dit seulement qu'à partir de ce désastre, les soldats, sans discipline, sans ordre, sans armes, « souhaitaient la mort ». Puis on traversa une forêt de quinze à seize lieues de long, « sans trouver autre chose que de la neige et des sapins ; aussi nous y laissâmes plus de 10 000 hommes ». A Smorgoni, Napoléon les quitta. Enfin, après quatre ou cinq jours de marche, on arriva à Wilna.

Ici se place une histoire tragique :

« Deux ou trois jours avant d'entrer à Wilna, nous traversâmes un village dont les maisons étaient éparées. J'allai m'installer avec quelques camarades dans une maisonnette ne contenant qu'un seul petit appartement, pour y passer la nuit. Parmi les soldats qui étaient avec moi, il y en avait un qui avait été blessé au bras au passage de la Bérésina. A l'entrée de la nuit, un état-major arrive : il fallut déloger. Cependant le soldat blessé s'adresse au général qui accompagnait les officiers : « Mon général, lui dit-il bien poliment, j'ai été blessé au passage de la Bérésina, et je souffre beaucoup. Si vous vouliez avoir la bonté de me laisser dans un coin de l'appartement, je vous en saurais bon gré. — Non, lui répondit le général ; il faut que vous sortiez comme les autres ! » Ce vieux soldat sortit en pleurant : « Je me vengerai de votre brutalité ! » murmura-t-il. Effectivement, vers trois heures du matin, revenant sans bruit vers la maisonnette, il attacha solidement, avec l'aide de ses camarades, une forte barre de bois en travers de la porte ; puis il mit le feu à la maison. Tout cet état-major fut rôti, car on ne pouvait sortir ni par la porte, ainsi barricadée, ni par la seule petite fenêtre, trop étroite pour livrer passage à un homme ; et nous partîmes à la lueur de cet incendie. »

A Wilna, ils comptaient trouver des vivres en abondance et des troupes fraîches arrivant à leurs secours. O déception ! les provisions de bouche avaient été prises par la garde impériale qui les avait devancés ; et les troupes fraîches se réduisaient à quelques bataillons démoralisés, qui ne firent qu'augmenter le nombre des traîtres. Merle dut passer la nuit sous un escalier, avec quelques grenadiers ; et il fut très heureux de trouver un peu de pain et d'eau-de-vie. Le lendemain matin, il alla, avec les grenadiers, dans un magasin qui contenait les effets du 106^e de ligne, afin d'y chercher des souliers.

(1) « Une affreuse dysenterie, devenue épidémique chez les Bavaois, les avait réduits de 27 000 à 13 000. » (Thiers.)

« Quelques instants après, un paysan vint nous avertir, dans son jargon, que les cosaques étaient dans le voisinage, et qu'il était prudent de déguerpir. Mais nos hommes, croyant que c'était une ruse pour les éloigner de ce magasin, lui répondirent brusquement : « Coquin, tu veux que nous laissons tous ces effets pour toi ! Tu ne les auras pas ! Nous y mettrons plutôt le feu ! » A ce moment, huit cosaques qui faisaient frayeur à voir entrèrent, et les sommèrent de se rendre. Merle et ses compagnons ne firent aucune résistance. Les cosaques les firent marcher devant eux et les conduisirent dans un couvent, où ils trouvèrent 1500 autres prisonniers. En traversant les rues de la ville pour me rendre à ce couvent, dit Merle, « les Juifs me traitèrent bien mal ; ils me secourèrent de coups de poing et de coups de pied si fort qu'ils m'assommèrent ». Les grenadiers et chasseurs de la garde furent encore plus maltraités, parce qu'à leur premier passage « ils avaient mené les Juifs bien rudement pour les obliger à leur procurer des vivres ». Heureusement pour eux, un officier de cosaques fit retirer les Juifs en les menaçant de son sabre. C'était, nous dit Merle, la troisième fois qu'il était fait prisonnier. — Ils restèrent dans ce couvent deux jours sans recevoir de nourriture ; le troisième jour, on leur fit une petite distribution de pain, et en même temps on les prévint de se préparer à partir pour la Sibérie ! Devant cette perspective, leurs officiers se concertèrent et décidèrent qu'il fallait à tout prix tenter de s'évader la nuit suivante. Ce projet fut adopté : vers deux heures du matin, au moment où la garde russe, gorgée d'eau-de-vie et de tabac, était assoupie, au signal donné, les prisonniers forcèrent le poste et s'évadèrent à travers les coups de fusil ; quelques hommes furent tués, d'autres blessés, mais le plus grand nombre prirent sains et saufs la route de Kowno, où ils entrèrent après trois jours et deux nuits de marche... Ils avaient été guidés par un capitaine de cuirassiers qui connaissait la langue polonaise. Les paysans les traitèrent bien : « A notre approche, ils se mettaient à genoux devant nous et nous baisaient les pieds ; c'est l'usage des Polonais et des Russes lorsqu'ils rencontrent des personnes de distinction... »

Sur leur route, ils passèrent par Nowoi-Troki : lorsque Napoléon avait donné un gouvernement particulier à la Lithuanie, il avait mis un sous-préfet à Nowoi-Troki. Ce fonctionnaire fut entièrement dévalisé et même maltraité par les Français en *déroute*, et il ne dut son salut qu'au courage et à la fermeté de ses fidèles serviteurs (1).

A Kowno, Merle rencontra par hasard un sergent du dépôt établi dans cette ville : « Je le reconnus à la clarté de la lune et de la neige. Après nous être embrassés, il me dit de le suivre dans son logement. Il me donna

pour mon souper une bonne soupe grasse, un bon bouilli de bœuf, du bœuf rôti, du pain blanc, de la bière et de l'eau-de-vie. Ce repas inattendu me sauva la vie ; j'étais, à cette époque, maigre comme un squelette. » Après le souper, on causa. Le sergent demanda des nouvelles du régiment, de ses camarades, « où ils étaient, ce qu'ils étaient devenus ». Cette nuit, Merle put coucher dans un bon lit.

Le lendemain, à son lever, le sergent le conduisit dans une petite chambre dissimulée où se trouvaient huit gros pains de 12 à 15 livres chacun, qu'il lui donna, ainsi que deux bouteilles d'eau-de-vie et du beurre. Il ne put faire entrer dans son sac qu'une dizaine de livres de pain, le beurre et l'eau-de-vie. Il coupa le reste du pain en morceaux, qu'il vendit aux soldats qui passaient dans la rue à raison de 5 francs le morceau, ce qui lui rapporta environ 400 francs : « Si j'avais voulu vendre mes deux bouteilles d'eau-de-vie, on m'aurait donné 100 francs de chacune. » — Cependant, s'il savait vendre, il savait aussi donner. Ayant rencontré trois de ses camarades, Gargeanne, Pey et Gangloff, tout transis de froid et mourant de faim : « Sortons de la ville, leur dit-il, et je vous restaurerai. » A cette époque et même dans toute la retraite, dit-il, lorsqu'on voulait manger, on était obligé de se cacher pour ne pas être assailli et volé. « Le plus fort faisait la loi ; la discipline n'existait plus. » Ils s'écartèrent donc de la route, entrèrent dans un bois où ses compagnons d'infortune « firent un délicieux repas ».

Il passa ensuite à Tilsitt, première localité où on leur donna des billets de logement, puis à Königsberg, où il faillit perdre la vie. S'étant rendu avec une dizaine de ses camarades à une auberge qui leur avait été désignée comme logement, l'aubergiste refusa de les recevoir et les somma de sortir au plus vite ; comme ils protestaient, il alla chercher quarante gardes nationaux de la ville, qui, sans explication, tirèrent sur ces malheureux. « Nous étions presque tous sans armes ; nous ne pouvions par conséquent pas opposer de résistance ; c'était là la querelle du loup et de l'agneau. Je ne reçus heureusement aucune blessure. Nous évacuâmes ce maudit logement par les croisées. » La nuit était glaciale et sombre ; ils erraient à l'aventure, mourant de froid : « Aussi mes pieds se gelèrent, cette nuit... » Ayant aperçu une petite lumière dans une maison, ils hésitaient à y frapper, car ils se demandaient s'ils n'éprouveraient pas « le même désagrément qu'à l'auberge ». Cependant, il était minuit ; le froid devenait intolérable ; ils s'enhardirent. Un vieillard vint leur ouvrir : « Ce bon vieillard nous donna une bonne soupe au lait, du beurre et de l'eau-de-vie, que nous lui payâmes largement. » En outre, ils le remercièrent avec effusion. Le vieillard leur conseilla de partir avant le jour, parce que le bruit courait que la ville devait se soulever contre les Français. Mais ils décidèrent de ne s'éloigner qu'après avoir incendié l'auberge où ils

(1) Thiers place cet épisode au début de l'expédition.

avaient été si mal accueillis. Ils prirent trois ou quatre bottes de la paille sur laquelle ils s'étaient reposés, qu'ils payèrent 5 francs, et allèrent mettre furtivement le feu à l'auberge. Après quoi ils s'éloignèrent. On leur apprend bientôt qu'elle avait été totalement détruite.

Arrivés à une des portes de la ville, ils aperçurent, à côté d'un traineau renversé, trois officiers français étendus sur la neige; deux étaient morts; le troisième, qui respirait encore, leur dit qu'ils avaient été assommés par des paysans qui les avaient ensuite dépouillés de tout ce qu'ils possédaient : « Nous fûmes obligés de laisser cet officier mourant sans pouvoir le secourir, et il dut probablement rendre le dernier soupir un quart d'heure après. »

Après avoir quitté Königsberg, il passa à Eylau, où, « sur l'une des portes, on voyait un nid de cigognes de la grandeur d'une grande cuve »; puis il arriva à Elbing, où devaient se rendre les débris du 2^e corps d'armée : « J'y ai laissé Zurniden (Baptiste), de Besançon, mon ami, pour ne plus le revoir. Je lui ai donné trois pièces de 20 francs en or de Prusse pour ses besoins. Deux de ses frères furent également tués ou morts de froid ou de famine en Russie. » Il traversa ensuite Marienbourg, Templenbourg, Dantzig, d'où ils furent chassés par les cosaques, et arriva à Custrin, où il reçut une lettre de son frère Michel, qui contenait une reconnaissance de 200 francs : « Cet argent me sauva la vie. J'étais, à cette époque, malade, dévoré de vermine, atteint de la gale et couvert de haillons. » On laissa dans cette ville 200 hommes du régiment, sur lesquels il n'en revint que 33 à Besançon en 1814 (1).

Les mauvais jours n'étaient pas finis. L'Allemagne, qui avait subi, frémissante, le joug de Napoléon, relevait la tête. Les haines patriotiques, qui n'étaient plus contenues par la crainte, éclatèrent avec violence. Du Niémen au Rhin, — en Prusse surtout, — ce fut un soulèvement général dont furent d'abord victimes les malheureux qui avaient échappé, par miracle, au froid, à la faim ou aux coups des cosaques. Les notes de Merle sont éloquentes sur ce point :

« A Hamm, les Prussiens massacrèrent trois ou quatre cents Français : on l'incendia. A peine arrivés à Kœnitz, il fallut en repartir à la hâte, sur les ordres du général Maison, qui avait appris que des bandes de paysans traquaient les Français comme des bêtes fauves. De même à Francfort, Glogau, Wittemberg, puis à Halle, où les habitants se révoltèrent contre nous. Ce fut presque dans toutes les villes prussiennes que nous fûmes menacés d'être massacrés. » C'est l'éternel refrain : « A Neustadt, nous fûmes reçus avec bien d'impolitesse... — A Iéna, les habitants nous reçurent très mal, parce que messieurs les Russes l'avaient pillée; ils disaient que les Français en étaient

les auteurs, à cause de leurs guerres incessantes. » — A Gorkitz, son régiment ne comptait plus que 140 hommes, la plupart malades ou blessés, et presque tous sans armes; « il faillit être définitivement anéanti par les paysans armés de fusils, de faux et de fourches... De Berlin, où il avait séjourné quelques jours, on l'envoya à Wésel, « où nos fûmes vexés par les habitants et bien mal reçus ».

Il était enfin rentré à Besançon. Il n'y resta guère, car il dut repartir presque immédiatement pour la campagne de Saxe. Il traverse la Bavière et arrive à Freyberg. Il assiste aux batailles de Dresde et de Leipzig, qu'il raconte assez longuement. Puis vient la retraite. A Gotha, il est fait prisonnier pour la quatrième fois, avec quelques gardes d'honneur, par les cosaques; mais il fut délivré par un détachement de cuirassiers qui tombèrent sur les cosaques à coups de sabre et leur firent lâcher prise. L'armée française rétrograde sur le Rhin et y arrive, malgré les efforts de 60 000 Bavaurois qui furent battus à Hanau : « Après cette victoire, nous nous dirigeâmes sur Francfort avec mon camarade de lit, Pey, de Marseille. Étant arrivé à une des portes, l'entrée nous en fut refusée par la garde nationale. La voiture d'un général arrive : on la laisse entrer. Je m'accroche avec Pey au milieu de l'essieu, et nous entrons, couverts de boue... »

Il séjourne ensuite à Spire. A-t-il fait la campagne de France? Il ne le dit pas. Tout ce que nous savons, c'est qu'il se retira du service militaire en 1815, avec le grade d'adjudant sous-officier.

En homme qui aime la précision, il ne manque pas de faire une récapitulation des pertes éprouvées par son régiment. Il se composait de 4 000 hommes lors du passage du Niémen; il reçut environ 500 jeunes conscrits à Polotsk. De ces 4 500 hommes, combien en resta-t-il? Lorsqu'on revint à Besançon au début de 1813, on était 27, dont 11 officiers, 6 tambours et 2 soldats (l'un d'eux était Merle). L'année suivante, il revint 33 hommes sur les 200 laissés en garnison à Custrin. Enfin, en 1815, il en arriva 38 autres, qui avaient été faits prisonniers en Russie, et dont il cite les noms : Moujard, chirurgien; Mévalon, « mon intime ami »; Ange, Nantais; « il était borgne, bon écrivain »; Malet, Nantais, « qui avaient les oreilles gelées »; Andrieu dit Bamboche, Nantais, « presque toujours ivrogne »; Sève, Parisien, « soldat, trente-cinq ans de service; il faisait l'étape toujours l'arme au bras », etc., etc.

De sorte que sur 4 500 hommes, un peu moins d'une centaine revinrent à Besançon. Au fond, c'est, je crois, ce que Merle voit de plus clair dans cette lamentable odyssee.

* * *

Quelle impression se dégage de tout ce qui précède? Quelle idée pourrions-nous nous faire de l'homme et du soldat?

(1) 19 Français, 5 Italiens, 4 Allemands, 1 Hollandais, 1 Hongrois, 1 Espagnol et 2 Américains!

Merle ne serait pas Français s'il n'aimait le plaisir et la gaieté, ce qui est du reste bien naturel pour un homme chez qui *demain* est si hypothétique; la sagesse lui conseille de jouir du présent. Notre héros n'y manque pas. — Il a aussi un certain fonds de bonté; il éprouve du plaisir à rencontrer ses compatriotes et à leur rendre de petits services. Il est vrai que s'ils meurent, leur oraison funèbre est courte, et ils sont vite oubliés. Est-ce insensibilité? Non, sans doute. Mais le spectacle de la mort fauchant au hasard jeunes hommes pleins de vie lui a donné une sorte de fatalisme résigné : à quoi bon s'indigner ou se lamenter. — Il est tout à fait fermé au sentiment esthétique : lui qui a vu les pays les plus variés, depuis le Languedoc jusqu'à la Russie, en passant par l'Italie, la Hollande et l'Allemagne, il n'a pas un seul mot pour les paysages divers qui se déroulent devant ses yeux. S'il remarque, sur les confins de la Russie, des forêts de pins et de sapins, c'est qu'il a été frappé par « l'élévation extraordinaire » de ces arbres. De même, dans les innombrables villages qu'il a traversés, une seule chose mérite pour lui d'être signalée : les clochers des églises, surtout s'ils sont très hauts; comme aussi il n'admire les villes que si elles ont des rues régulières. C'est un primitif.

Il ne paraît pas non plus avoir compris, — ni même cherché à comprendre, — les causes et les conséquences des événements auxquels il a participé; peut-être faut-il qu'il en soit ainsi chez le bon soldat : le doute, l'esprit critique sont mortels pour l'enthousiasme. A ce point de vue, Merle représente bien le type que nous nous figurons : c'est l'homme de l'obéissance passive. Il ne discute pas les ordres qu'il reçoit, il n'a même pas l'idée qu'ils puissent être mauvais. S'il conserve une certaine indépendance d'esprit à l'égard de ses chefs directs, il l'abandonne lorsqu'il s'agit des autres : Maison, Verdier, Gouvion-Saint-Cyr, Oudinot, Napoléon surtout, qui est bien pour lui l'idole. — Il est très débrouillard et peu gêné par les scrupules lorsqu'il faut se procurer des vivres. Sans être indiscipliné, il ne peut pas non plus être érigé en observateur fanatique de la consigne : les punitions qu'il a eues et celles qu'il aurait parfois méritées le montrent assez. — Et sa conduite sur les champs de bataille? La réponse est délicate. On ne sait si c'est le hasard qui l'a empêché d'assister à des affaires d'éclat et de s'y distinguer, ou si c'est par indifférence ou par modestie qu'il garde le silence. Il n'a rien des allures du pourfendeur. Cependant, sans être injuste pour sa mémoire, il est permis de croire qu'il n'a pas été un héros. Il n'a pas été non plus un lâche. Ici comme ailleurs il se tient à mi-côte, dans une honnête moyenne. N'est-ce pas le cas de l'immense majorité de ses camarades? Nous sommes attirés par les brillantes exceptions. Mais ces faubouriers et ces petits paysans qui composaient les armées épiques de la Révolution et de l'Empire, croit-on que

leur vie de tous les jours fût sensiblement différente de celle de notre Languedocien? Seulement, le moment de la bataille venu, la vue d'un panache tricolore, la présence d'un chef aimé, et dans le tréfonds obscur de la conscience, la sensation confuse d'un devoir à accomplir, faisaient passer un frisson dans toutes ces âmes. Un souffle mystérieux les enlevait; les individualités disparaissaient avec leurs vulgarités et leurs petitesse; il ne restait plus, pour quelques heures, qu'une âme collective dont l'élan était irrésistible.

J. GROS.

LA RENAISSANCE EN BOURGOGNE

I.

Le manifeste de 1543.

Jusqu'ici, on a cru que le signal de la Renaissance littéraire en France datait de 1549, et qu'il avait été donné par Joachim du Bellay, dédaignant, sans doute, de s'apercevoir qu'en l'année même où parut *la Deffence et Illustration de la langue françoise*, à Lyon se publiaient les *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard (1), ce Bourguignon qui ouvre et ferme le cycle poétique de la Pléiade, ayant débuté le premier dans la carrière, et n'étant mort qu'après tous les *Renaissants*.

Grande fut l'habileté de Ronsard l'englobant dans la constellation! Par là, il s'est accrédité que Pontus avait pris le pas sur le pas du *harpeur vendômois*, et marché à la suite comme tous les autres, tandis qu'il faut reconnaître à Pontus un droit d'antériorité et d'indépendance incontestable.

C'est lui qui, le premier chez nous, de l'aveu même de Ronsard, a composé un livre de sonnets. Écoutons ce passage extrait des *poèmes* du maître du chœur :

Presque d'un temps, le mesme esprit divin
Dessommeilla du Bellay l'Angevin...

Long temps devant, d'un ton plus haut que luy,
Tyard chanta son amoureux ennuy.

« Long temps » est beaucoup dire; *auparavant* aurait suffi.

Le premier, encore, Pontus a introduit dans notre poésie la *sextine*. Or, ce pétrarquaisant vécut à sa guise; eut, seul, l'heur de voir sa *lyre croisée*, c'est-à-dire d'attraper un

(1) Véritable orthographe du nom de ce poète. Il n'a jamais signé autrement, dit l'abbé Papillon, dans sa Bibliothèque des auteurs bourguignons; jamais il n'a écrit ni Thyard, ni Ponthus. Quand on l'eut mis dans la pléiade, il remercia par un sonnet où il qualifie Ronsard de *divin*, Bellay de *gentil*, etc.; puis il dédia un poème à Pierre de Ronsard, et ce fut tout.

évêché (1); bref, il fit bande à part. Jamais on ne l'aperçoit mêlé à la *docte brigade*. De par Pontus, la Bourgogne aurait donc les titres suffisants pour réclamer l'honneur d'avoir été l'initiatrice de la Renaissance des lettres au commencement du règne d'Henri II, grâce au livre des *Erreurs amoureuses*.

Mais un manifeste en vers avait précédé ce volume, manifeste qui place cette région en un rang plus éclatant encore. Il fut, il est vrai, tout local, ce poétique appel; toutefois, il eut les honneurs de l'impression: il ne passa donc point inaperçu en un temps où la lettre moulée, une nouveauté, avait tant d'attraits pour les studieux lecteurs. Cet appel, comme les *Erreurs*, parut à Lyon, six ans avant la *Deffense* de l'Angevin Du Bellay, c'est-à-dire en 1543, sous François Beau-Nez, comme disait le peuple, et à deux pas de Bourg en Bresse, qui possédait, dès 1536, une Académie, avec cette remarquable inscription, gravée dans le marbre à l'entrée du lieu de ses séances :

*Pieridum domus hæc; sacros haurire liquores
Si cupis, hanc adeas, docta Minerva rogat;
Ingenuas artes, sub tecto hoc, clamat Apollo,
Atque suum quævis Musa agit officium, 1536.*

Toute la région, de Dijon à Lyon, était aux Muses! C'est, en effet, de Dijon qu'est parti le manifeste en vers dont nous allons parler; il fut adressé à la jeunesse dijonnaise même. L'auteur était un enfant de *Talent*, petit village voisin, hardiment campé sur un rocher d'où l'on domine la ville. De la hauteur *talentine* (2), on avait comme sous la main la capitale du duché, raison décisive pour laquelle les ducs de Bourgogne y firent édifier une solide forteresse où ils se plaisaient à résider. Ils accordèrent au village le titre de cité et divers privilèges, en sorte que le maire de ce nid d'aigles siègeait, comme un grand personnage, aux États de Bourgogne.

Les titres copieux n'effrayaient point nos ancêtres (3). Le manifeste du Talentain *Guillaume de Villebichot* se trouve compris dans l'énumération de son volume, portant la date de 1543, de la manière que voici : — « Le livre de Octavius Cleophilus, — *De cætu poetarum*, — traduité de latin en rhétorique française; — *item une épistre aux enfants de Dijon, incitative à la studieuse congnoissance des bonnes lettres*; » le tout suivi du « Remède très souverain pour obvier à la

dangereuse maladie de peste », ainsi que des « signes évitentz par lesquelz l'on peult congnoistre quant l'ire de Dieu debrva pugnir les obstinés enfantz de diffidence, — par l'*heureux infortuné* de Talent ».

Ce poète, à la fois ou tour à tour, heureux et infortuné, comme tous les humains (4), avait donc exercé d'abord sa muse à des traductions; il avait *translaté* le *De cætu*, signe caractéristique des lettrés de la Renaissance; tous, ils sont des *translateurs*, et presque tous ont su trouver une note originale à l'aide de cet exercice d'apparence banale et d'ordre secondaire, tant blâmé par Du Bellay dans son manifeste, mais à tort, lui-même l'a reconnu quand il publia sa traduction de deux des livres de l'*Énéide*. En réalité, les plus beaux morceaux des littérateurs de ce temps sont bien des *translations*, et cela même en prose. Qu'est-ce qu'Amoyt, sinon le traducteur des *Vies* de Plutarque (2)? Tel est le génie de la Renaissance.

Mais ne trouvez-vous pas que, dès le titre de l'ouvrage de Villebichot, il s'exhale comme un parfum du monde qui renaît? Cette épître *incitative à la studieuse congnoissance des bonnes lettres*, et ce latin *translaté en rhétorique française*, ne sont-ce point là les premiers fleurs du renouveau qui s'entr'ouvrent et embasment?

Que si de Villebichot s'adresse en particulier « aux enfantz de Dijon », c'est qu'à ses yeux ils sont prédestinés, en quelque sorte, pour faire renaître l'antiquité. Ainsi le veut l'étymologie du mot *Divio* — (Dijon), — à *Divis*; ainsi le veut le sol lui-même, la terre natale que couvrent les monuments des dieux. Toute l'inspiration de l'*épître-manifeste* est là :

..... O *divins* Dijonnois,
Là, près de vous, — assez bien le congnois, —
Des Muses est une habitation (3),
Car Dijon fut lieu de dévotion
Par nos anciens aux haultz Dieux dédié,
Comme l'on voit par la construction
Des temples vieux, que ne sera nié.
Encor voit-on du premier dieu Saturne
Le temple entier, etc.

Et ce temple, élevé en l'honneur du plus ancien des dieux, renferme aujourd'hui les cendres

De saint Benigne, apostre édificque.

Plus loin sont les sanctuaires de Vénus et de Mercure, ajoute de Villebichot. A cette vision, qui nous surprend quelque peu, et à cet enthousiasme mythologique suscitant

(1) Mathurin Regoier a dit : « Méditant un sonnet médite un évêché. » L'expression de *lyre croisée* est de Ronsard; « archet doré » s'appliquait aux présents des grands qui devaient l'archet d'Apollon.

(2) Autrefois on écrivait *Talent*, d'où *Talentin*, *talentine*. Le roi François I^{er} dina dans le château, et les canons de cette forteresse tirèrent sur Henri IV en marche contre Mayenne, gouverneur de la Bourgogne, qui fut défait à Fontaine-Française.

(3) Par exemple, on cite souvent la *Gélocarchie* du poète bourguignon Claude de Pontoux, mais en sait-on le titre complet? Le voici : « *Gélocarchie* amoureuse, contenant plusieurs ahades, chansons gailhardes, pavades, branles, sonnets, atances, *madrigales*, *chapitres*, odes et autres espèces de poésie lyrique, et nouvelles, fort plaisante et récréative, tant à la lecture qu'au chant vocal ou organique, pour l'ébattement des dames, et non encore vue par ci-devant. » — Lyon, 1570.

(1) Peut-être de Villebichot voulait-il signifier qu'il était un amoureux heureux et infortuné, comme le furent tous les vrais *Renaissants*. Du Bellay dira :

L'heureux malheur de l'espoir qui m'attire...
L'heureux objet qui me fait malheureux?

(2) En 1546, un simple « recteur d'école » bourguignon, Pasquier, publia à Lyon : « Les Opuscules de Plutarque traduits en français ». — Le *Vanneur* de Du Bellay n'est qu'une traduction des vers latins de Navagero.

(3) Le mont *Musard* ou des Muses, situé à l'est de Dijon.

partout des dieux et des autels païens, qui ne reconnaîtraient un homme de la Renaissance? Pour lui, les saints du christianisme font suite tout naturellement aux divinités des Grecs et des Romains; mais ces derniers l'emportent sur tous ayant fait l'objet de poèmes si beaux et tant admirés jadis! Lisons ces poèmes, chantons-en les héros, et marchons sur les traces des anciens!

Et comme de Villebichot est de Talant, et qu'il se sent poète, il a soin d'indiquer que le dernier refuge des Muses a été près de son village: la preuve, c'est qu'il existe encore, dans les « très plaisantz rochers » de Talant, un lieu qu'on nomme « le Four aux Fées. » Voici le passage :

Or sont donc là les saintz palais estéz,
Et sont encoir de ces *Dames sacrées*,
Qui sont à toutz assez manifestéz
Où maintenant disons le *Four aux Fées*.
Certes, je croy, qu'en ces mesmes contrées
Fut le logis des *Muses Oscariles*
Et qu'*Oscara* les a ainsi nommées
Comme *Océan* les dict *Océanides*.

Pour bien entendre ces derniers vers, il faut savoir que la déesse *Oscara* est la personnification de l'*Ouche*, petit cours d'eau qui baigne Dijon; « plaisant et clair fleuve », dit notre poète, et qui coule, paisible, tout contre les rochers (de Talant),

. où sont douces fontaines
Qu'à doux murmure envoyent l'eau limpide
Où se baignoient les pucelles humaines.

Aujourd'hui, tous ces rochers aux douces fontaines sont éventrés, et le voyageur ne se doute guère, en franchissant par le chemin de fer la série des petits tunnels voisins de Dijon, qu'il traverse le *four* ou *for des Fées* tant célébré par les poètes du cru.

De Villebichot, pour inciter la jeunesse à prendre le luth en main, poursuit sa description. Il dit que là s'étendent des prés « plains d'herbes souveraines » et d'odeurs « trop plus qu'aromatiques »; il dit que, d'un autre côté, l'on voit « des vignes mellifices (1) ». Il n'est pas qu'on ne trouve sur ces roches des « buix verdz », objets de « rhétorique et vers. » Et pourquoi méritent-ils d'être chantés, ces buis? La réponse est digne d'un *renaissant*, et n'aurait pas déplu à Malherbe :

Car leur vertu éternellement dure!

Ainsi l'humble buis est élevé au rang du vert laurier d'Apollon. Et c'est sous « de telz rameaux » que les « divines Pucelles » ont établi leur « manoir. » En ce lieu, vous ne trouverez point de gros arbres à la rugueuse écorce,

Car le pays est plain de douces vignes!

Il y a vraiment de la poésie en ces passages, et l'on ne peut

pas ne pas sentir la Renaissance aux accents de cette effusion de sentiments qui embrasse tout d'un même et profond amour, les fleuves et les rochers, les prairies et les vignes, avec les dieux et les déesses profanes, comme aussi les saints et les saintes du culte chrétien, n'y ayant entre eux aucun antagonisme ni aucune solution de continuité. Pour de Villebichot, saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, a pris la place de Saturne, voilà tout; ainsi qu'un peu plus loin de Dijon, les Fées ont succédé aux Muses par l'effet naturel de cette progression ou simple changement qu'on appelle de nos jours loi d'évolution, loi qui ne modifie guère que les surfaces, la chose en dessous non modifiée (ici le fonds de piété pour les divinités) restant toujours la même dans le cœur des pauvres mortels, malgré les apparences changeantes du dehors.

Mais il est temps de faire connaître plus explicitement le but du poète et d'en venir à sa conclusion :

Si donc les Dieux ont leurs saintz noms donnéz
Aux Dijonnois, les *appellantz divins*...
Par quoy, enfantz, qui estes les *affins* (1)
De tant haultz Dieux et réclamés Déesses,
Ne montrés-vous ces esperitz divins?

Cet appel est vigoureux et chaleureux. Ronsard, Baïf, Du Bellay, et le demeurant de la poétique bande, se montreront ils davantage païens et davantage épris de l'antiquité? Sonneront-ils une note plus sonore et plus pure? Auront-ils aux flancs un aiguillon plus pressant « d'élever leurs courages » et de s'élaner sur le Parnasse?

C'est donc un vrai précurseur qui s'annonce ici; mais comme ce promoteur est ce que nous nommerions actuellement un *évolutionniste*, comme il admet l'adage des âges antérieurs : *Natura non facit saltus* (la nature ne va ni par sauts, ni par bonds), il ne rompt point en visière avec l'école gauloise; il n'a garde de traiter d'*espiceries* les œuvres de ses prédécesseurs; à ses yeux, Marot et Saint-Gelais sont des poètes respectables, et, tout en appelant à l'étude les jeunes esprits, tout en leur ouvrant les portes des temples païens, il ne leur enseigne point le mépris des « vieux », ainsi que le fera Du Bellay :

Sus, Dijonnois, monstrez vos bons vouloirs!
Élargissez ces undes Oscarides!
Dressez en vers ces antiques manoirs;
Descrivez-moy ces vins doux et liquides!

On se sent, par ce dernier vers, dans le cœur de la vivante Bourgogne. Si l'accent de l'appel est déjà celui de l'auteur de la *Deffense*, le fond des pensées sort, à plain, du terroir bourguignon.

Le poète poursuit :

Sus, *esveillez* ces littérez espritz!

Ainsi, il s'agit bien d'un *réveil* des esprits lettrés, et non pas d'une rupture, d'une déclaration de guerre. Le Bourguignon, pacifique par nature, et qui voit toutes choses au

(1) C'est dans ce climat qu'on a découvert, dit l'abbé Courtépée, une figure en bronze du dieu *Crepitus*; plus bas, sur l'*Ouche*, est le moulin de *Vesson*. Nous touchons ici à la Bourgogne grasse, fille de Rabelais, dont le représentant attitré fut, au XVI^e siècle, le Dijonnais Tabourot, *seigneur des Accords*.

(1) *Les Affins*, du latin *affinis*, allié; parent.

travers de son verre au vin généreux, tout en trinquant à l'avenir, communique avec le passé, dont il tente de ressusciter une partie, la meilleure, oubliée il ne sait par quelle adjuration des temps.

Et le *Sarsum corda*, qui sort de la poitrine de de Villebichot, ne lui suffit pas; il descendra jusqu'à la prière pour atteindre son but :

Je vous supply que par vous soyent descriptz
Les noms divins aux Dijonnais ascriptz,
Le doux pays et ses fertilité!

Puis, de nouveau, notre poète bourguignon se montre chrétien et païen tout ensemble, comme il est à la fois heureux et infortuné :

Descrîpez-moy le très sacré thresor
Du corps de Dieu!
Puis, desplerez, en facture élégie (1),
De la maison Troyenne la ruine!...
Ainsy faisantz, serez dictz studieux.

Ah! le beau mouvement de la Renaissance, nous le voyons, nous le tenons à son origine. C'est ici vraiment qu'il commence! Comme une flèche d'or du dieu cythnien, lancée par un homme isolé du haut du rocher de Talant sur la grande cité dijonnaise, il rayonne et vibre en ces vers, tandis qu'au loin, bien loin, tout là-bas, dans l'ombre d'un collège, le *triumvirat* littéraire en est encore à fourbir ses armes pour la rupture, s'imbibant jusqu'aux moelles de vers grecs et latins. De Villebichot n'a pas donné dans ce dernier excès; il n'exige point un calque de la littérature ancienne; il s'en tient aussi, comme nous l'avons vu, aux formes poétiques françaises, tout prêt assurément à les élargir, pour user d'une de ses expressions. Large, en effet, est son appel, et généreux aussi. Son programme n'exclut rien, mais il a cela, en particulier, de très précis, c'est qu'il incite par dessus tout à célébrer la terre natale. Et, sur ce point encore, de Villebichot montre la voie à Du Bellay et à tous ceux de la pléiade qui se sont attachés à chanter « leur petit Lyré » et à répéter avec bonheur dans leurs vers les noms des fleuves français « doux-coulants »!

Pour terminer, donnons encore une tirade de l'*épistre incitative*, afin que l'on sente davantage, si possible, tout ce qu'il y avait de sentiment païen dans le poète *talentin* :

Priapus, puisqu'il est dieu des jardins,
Abandonna aux Pucelles ses fleurs;
Pan et Silvan, sur les forestz divins,
Y ont offertz leurs arbres et verdeurs.

Là ne vit-on, avecqueurs leurs horreurs,
Thésiphoné, Chimera, Proserpine,
Car leurs manoirs sont trop remplis d'hideours
Pour y loger la caterve tant digne.

Cette *caterve* (caterva, troupe), on l'a deviné, c'est l'ensemble du monde parnassien et des dieux inférieurs. Dijon et ses environs ont donné asile à toutes ces divinités, même

à Silvan, même à Pan, bien plus, à Priape. (Piron en saura quelque chose.) Mais le pacifique Bourguignon n'a point voulu agréer les trois affreuses déesses : Proserpine, Thésiphoné, Chimera. Le Bourguignon a horreur du laid. Dijon, tête découronnée, Dijon, veuf de sa *duchê*, est et restera l'une des capitales du beau; on ne lui enlèvera pas facilement cette suprématie. Le manifeste de 1543 ajoute encore à son ancienne splendeur. C'est là le point initial de la Renaissance, en Bourgogne du moins. Ce fait qui, jusqu'ici, n'avait pas été signalé, a bien son importance.

Reste à examiner les effets produits par le manifeste à Dijon même. Ce sera l'objet d'un prochain article.

J. DURANDEAU.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Gaston Le Poil : *Dicts et Symboles*. — M. Louis Labat : *L'Exil des rêes*. — M. Adrien Remacle : *La Passante, roman d'une âme*. — M. Charles Fuster : *le Cœur*. — M. Jean La Fargue : *les Sphinx*. — M. Troliet : *la Vie silencieuse*.

Poètes jeunes et vieux vont cherchant fortune plus que jamais, plus ardents que jamais, et plus que jamais nombreux sur les grands chemins du rêve et par tous les sentiers de la fantaisie. L'époque a beau leur être mauvaise, ils persistent de tout leur cœur. Ils ont la foi. Il faut dire aussi que, relativement, ils ont de la chance. Dans un siècle qui n'achèterait ni sculptures, ni toiles peintes, il y aurait encore quelques peintres, par-ci par-là, des peintres de paysages surtout, parce que les claires et les ruisseaux sont des modèles qui ne se font pas payer dix francs la séance; mais il n'y aurait plus de sculpteurs du tout, parce que le marbre est décidément trop cher à acheter pour qui ne doit jamais le vendre. Le poète, lui, n'a besoin de rien acheter, pas même une lyre. Le crayon lui suffit, ou la mine de plomb du prisonnier. Il est bon d'être imprimé, je sais bien, pour être un peu immortel; mais l'impression est relativement à bon marché. On peut à très bon compte habiller de papier quatre ou cinq mille vers; et quand on songe qu'il ne faut qu'un sonnet pour conquérir le temple de mémoire... Voilà pourquoi il y aura toujours des poètes et des métaphysiciens. Ni de l'un ni de l'autre je ne me plaindrai jamais.

Voici, par exemple, M. Gaston Le Poil qui nous apporte, un peu avant sa vingtième année, ses *Dicts* et ses *Symboles*. Je ne songe nullement à le blâmer de cette précipitation. Il s'essaye, et il nous fait les confidents de ses essais. Pourquoi non? Il veut que nous lui disions, — ce dont, d'ailleurs, il se doute, — que son œuvre marque peu de maturité. Où est le mal? Il veut que

(1) C'est-à-dire en forme élégiaque.

nous guettons, à travers bien des enfantillages, quelques signes précurseurs d'un talent qui pourra être très délicat. Qui pourrait y trouver à redire? Veut-il aussi que nous citions quelque chose de lui? Ce qui suit ne me paraît pas indigne d'être mis sous les yeux du lecteur indulgent. C'est intitulé : *Air de viole* :

Écoute la chanson éternelle des choses :
Les mensonges des fleurs qui raconte le vent,
Et les petits secrets que chuchote en rêvant
L'insecte insoucieux qui dort au cœur des roses.
Écoute la chanson éternelle des choses!
Laisse bercer ton cœur et laisse-le charmer
Par le souffle énervant de la soyeuse brise
Amoureusement tiède à ton beau corps. — Loïse,
Voudras-tu pas m'aimer?

Mon front lourd a besoin d'un amour qui l'évente
Du grand souci de vivre et du mal d'être né.
Si tu savais l'enfer où mon cœur s'est traîné!
La femme est, quand il faut guérir les cœurs, savante.
Mon front lourd a besoin d'un amour qui l'évente.
Sois royalement bonne, ô toi qui peux calmer
D'un sourire le mal effrayant qui m'épuise.
Oh! je t'aime à genoux et t'implore. — Loïse,
Voudras-tu pas m'aimer?

Un joli sentiment du rythme là-dedans, n'est-ce pas? et une langueur caressante qui donne bien la sensation de cette « brise soyeuse » dont parle l'auteur.

*
**

Un tout petit volume aussi de M. Louis Labat, un volume furtif qui semble n'avoir pas trouvé d'éditeur, car il est tout simplement imprimé à Annonay, chez Roger, et n'a été tiré qu'à cent exemplaires. C'est une rareté bibliographique que je recommande aux amateurs. C'est aussi, de temps en temps, ce qui vaut mieux, une rareté poétique. Voici d'abord comme œuvre rythmique quelque chose qui ne me paraît pas du tout vulgaire. C'est la *Ballade pour célébrer les fêrus d'amour*. Je l'abrège à regret :

Comme l'aède aveugle de l'Hellade
Qu'allaient suivant guerriers et matelots,
Ainsi, cœur faible et cervelle malade,
S'en vont chantant leur peine et les yeux clos,
Ceux-là qu'amour navre de javelots.
Et leur jeunesse en est comme abolie.
Et les routés que le dédain rallie,
Don Juan de ville et Tartuffe de cour,
Les tiennent loin pour cause de folie.
C'est grand'pitié que les fêrus d'amour.

Et quand un soir ils ont pris d'escalade
Le balcon noir qui peuche sur les flots,
L'inévitable et triste roucoulade
Que l'alouette égrène en trémolos
De leurs aveux fait vite des sanglots.
O Roméo, tes fils, race pâlle,

Qu'ils soient de France ou qu'ils soient d'Italie,
Gardent, hélas! jusques au dernier jour
L'effrayant legs de ta mélancolie.
C'est grand'pitié que les fêrus d'amour.

Dame de songe, ô Vision jolie,
De ta recherche est ma pensée emplie;
Mon cœur à toi veut aller sans détour :
Où te trouver, beauté, forme accomplie?
C'est grand'pitié que les fêrus d'amour.

Quelque mélange un peu fâcheux, je sais bien, de la charmante langue surannée qui est de rigueur pour la ballade, et d'une langue beaucoup plus moderne; mais quelle souplesse, et quel ton aisément et précisément attrapé! En vérité,

Si tels propos leur souffle leur folie,
Il est grand heur pour les fêrus d'amour.

Et ceci, dans une note plus moderne, croyez-vous qu'il soit si commun, et qu'on trouve beaucoup de stances pareilles, même à bien chercher? Ah! la stance, encore un mot et une chose qui s'en vont. Celles que M. Labat intitule *Inquietude* me paraissent charmantes :

Un soir de lune chaste et de brise clémente,
Un soir d'avril, très fin et très blond comme vous,
Vous m'avez dit, ô vous, ma sœur, vous, mon amante,
Et, sous moi, lentement, fléchissaient mes genoux :

« Oh! les vieilles amours qui durent deux années!
Se peut-il qu'on se soit aimé deux ans, mon Dieu!
Et que se soient depuis tant de roses fanées,
Sans que surgit en vous le désir de l'adieu ?

Lorsque je vois pourtant le heureux que nous sommes,
J'ai peur. C'est bien étrange un si durable accord.
Je sais trop ce que ce sont les faibles cœurs des hommes,
Je songe si demain j'aurai le vôtre encor. »

Or, cependant qu'en moi résonnaient vos paroles,
Je regardais fleurir le jardin de la nuit :
Les étoiles s'ouvraient ainsi que des corolles,
Leur clarté s'exhalait comme un parfum s'enfuit.

Mon rêve allait scruter l'infini sous ses voiles,
Et je songeais, devant le mystère des cieux :
« Enfant, est-ce qu'on peut se passer des étoiles?
Est-ce qu'on peut, enfant, se passer de vos yeux? »

J'ignore tout de M. Labat, et s'il est jenne, et s'il est vieux, et s'il est dans « l'âge ingrat ». Je souhaite qu'il soit extrêmement jenne et qu'il ait un grand avenir devant lui. Il peut devenir un poète exquis parmi les poètes. Je ne dirai pas que tout son volume, encore que mince, soit de la valeur des pièces que je viens de citer. Mais avoir écrit seulement celle-ci est déjà un grand mérite!

*
**

Je pénètre difficilement dans les imaginations mystérieuses de M. Adrien Remacle. Il a des profondeurs

erriblement obscures pour moi. Mais, que voulez-vous? je crois sentir que lui s'y meut très aisément, et que c'est là l'atmosphère naturelle de sa pensée. Je crois voir qu'il n'y a nullement là un jeu de sa part et une gageure. Ce petit livre très énigmatique est évidemment très sincère. Il est, à cause de cela, très attractif. Je ne comprends pas toujours, mais toujours je voudrais comprendre. Tel autre ouvrage du même genre donne l'envie de crier à l'inintelligible même quand on comprend très bien, et voilà précisément la différence.

Le livre de M. Remacle est intitulé *la Passante, roman d'une âme*. Tous les romans, sauf les rocamboles, sont le roman d'une âme; mais celui de M. Remacle est plus particulièrement l'histoire d'une âme qui se débarrasse peu à peu des liens charnels, et, d'une lente ascension, rejoint enfin sa patrie céleste, conquiert enfin « ce bien idéal que tout âme désire ». Le dessin de cette ascension et le graphique de cette apothéose sont moins nets qu'on pourrait le désirer; mais quelques-uns des épisodes sont d'une assez grande beauté. Je citerai, par exemple (les morceaux sont tantôt en vers, tantôt en prose rythmée), la méditation sur Notre-Dame :

Notre-Dame, majesté joyeuse, léger monstre, immobilité exultante de vie, hymne de menaçante allégresse, gloire de pierre pensante, Notre-Dame érige ses bleuâtres masses, élève ses hosannas jumeaux, lance ses aiguilles et ses clochetons, et profane en souveraine le chiffre audacieusement multiple et harmonieux de ses contours. — Le fleuve semble s'écartier, se diviser avec respect autour de la grande réveuse, et lui faire d'une île un trône; le fleuve se hâte vers les murs d'un palais qui découpe ses créneaux sur le ciel, tandis que baigne et se fond, dans un poudrolement d'ombres violacées, le chaos des toits innombrables.

N'est-ce pas que *l'impression* est excellente? Je goûte encore beaucoup (et cette fois je comprends absolument) la dernière pièce de la première partie; c'est, à savoir, l'âme à la veille de la mort. Ceci est de la grande poésie, que je voudrais plus simple pour un si grand sujet, et je trouve encore, avec peine, une certaine boursoufflure, mais qui me rappelle, néanmoins, les plus belles pages de Léopardi ou de Novalis :

Majestueux sommeil, mer profonde aux flots d'ombre,
O port inévitable où tout navire sombre,
Que tes abîmes noirs, insondables et froids,
Soient la fin, le non-être, — achèvent mes effrois.

N'es-tu pas femme, ô mort, maîtresse des maîtresses?
Clos mes yeux, las de voir, sous tes obscures tresses,
Enleve de mon front le fardeau des desseins,
Que je pose ce soir ma tête entre tes seins.

Tu guéris, n'est-ce pas? seul ton baiser délivre
Du supplice d'amour, des tortures de vivre?
De mon crime ignoré c'est bien toi le pardon?
Tu calmes à jamais les affres d'abandon?

Oh! je t'aime, nocturne et belle sœur alnée!
Merci d'être la fin, l'unique destinée,
L'arrêt des souvenirs, la douceur qui détruit,
Plonge toute lumière en l'apaisante nuit.

Et tu vas me donner le silence, proscrire
La voix qui tour à tour prend, caresse et déchire,
Éteindre la chanson des espoirs renaissants,
Teur mon cœur; tu vas abolir tous mes sens?

O ma dernière soif, mon attente suprême,
O mort puissante! accueille un peu de chair qui t'aime,
Ouvre devant mes pas le néant, la cité
Plus vaste que l'espace et que l'éternité.

Je viens de transcrire, c'est-à-dire de lire lentement, exercice excellent quand il s'agit de vers. Eh bien, savez-vous mon impression? Il me semble que c'est la traduction en vers français d'un grand poète étranger. Qu'est-ce à dire? Que la forme est pénible, sent l'effort, ou, ce qui est possible encore, affecte l'effort; mais la pensée est vigoureuse et le sentiment singulièrement profond.

Enleve de mon front le fardeau des desseins!

Ah! le beau geste d'homme fatigué!

* *

M. Charles Fuster écrit peut-être un peu trop de vers, ou peut-être en publie trop. Il est fort bien doué, cela est certain. Mais il se contente trop facilement. C'est un improvisateur. Les vers chantent continuellement dans sa tête et coulent continuellement de sa plume. C'est une manière comme une autre, et après tout c'était celle de Ronsard, de Corneille et d'Hugo. On ne réforme guère sa manière de travailler; et si c'est par improvisation rapide et abondante que travaille M. Fuster, il n'y a pas grand chose à lui dire. « Travaille lentement, » c'est bien dit, s'il le peut. Il faut laisser à chacun son allure propre. Edmond About me parlait d'un bandit corse, — c'était peut-être déjà Bellacoscia, — qui, à force de bondir toujours de roc en roc et de marcher par sentiers de chèvre, butait et tombait dès que, par accident, il marchait sur une grande route. Seulement à l'improvisateur je recommanderai de tâcher de devenir critique de soi-même, *ἐαυτὸν κριτούμενος*, comme disait Térence, et, avant de publier, de sacrifier tout ce qui n'est pas bien venu. Si M. Fuster avait pratiqué cet usage, au lieu des quatre ou cinq volumes très mêlés qu'il a déjà mis au jour, il n'en aurait qu'un, qui serait exquis, et qui serait dans les mains de tous les honnêtes gens. Car il a un vrai talent, une faculté d'émotion vraie qui devient très rare, et une forme qui est très distinguée quand les circonstances la favorisent. Il y a dans le volume que j'ai sous les yeux une pièce, *Hiver dans la montagne*, qui est d'une vigueur singulière, d'une force étonnante de pénétration aiguë, qui donne admirablement la sensation du froid, du congelé, du ratatiné. On a la chair de poule en la lisant :

Aime-la bien la terre où les rochers sont gris,
Où le vent fait fureur dans les sapins meurtris,
Où sur les plateaux ras broutent les maigres chèvres,
Où la pensée austère éclôt au cœur naissant,
Où le silence tombe, où le calme descend,
Où le rire s'arrête aux lèvres.

M. Fuster est un des rares poètes de ce temps qui sachent sentir et chanter l'amour. Il le chante avec foi, avec élan, avec tendresse. Il trouve des vers comme ceux-ci, au retour d'un voyage :

L'amoureuse m'a dit, de cet air qui vous touche,
Ces mots qui font le cœur plus jeune et plus léger...
Et j'ai juré, tout bas, de ne plus voyager
Que du velours des yeux aux fraîcheurs de la bouche.

Enfin, tout ce volume est à lire, et quelquefois à savourer ; mais il faudra que M. Fuster s'acharne à cette poursuite de la forme accomplie, qu'il aime du reste, qu'il vante, et parfois d'une façon très heureuse. Il faudra qu'il se répète souvent ce qu'il a si bien dit :

Toi, langue maternelle encor mal possédée,
Je voudrais te couler en tunique de feu,
Sur les plis, sur les flancs, sur l'âme de l'idée,
Comme un vêtement d'or enveloppant un dieu.

Les *Sphinx*, de M. Jean La Fargue, sont des poèmes philosophiques d'une grande largeur et d'une sérieuse inspiration. M. La Fargue a médité les problèmes qui s'imposent à notre siècle et, bien entendu, ne les a pas résolus ; mais il en a tiré de beaux poèmes, et c'est toujours cela. La Science et les rudes conclusions qu'elle nous propose, le Droit, la Force, la Lutte pour la vie, la Misère, toutes ces choses graves et souvent tristes sont l'entretien ordinaire de M. La Fargue, et il nous les expose avec franchise, avec candeur et avec une grande élévation. Il joue la difficulté, celui-là. La poésie philosophique est le plus grand effort où se puisse hausser le poète ; mais c'est l'honneur de tous les grands poètes que tous ont essayé au moins quelques aventures dans ce pays-là depuis Ronsard et Du Belley jusqu'à notre cher Sully-Prudhomme. M. La Fargue a raison de se mettre à la suite comme aussi à l'école de ces grandes pensées, et de dire son mot à son tour sur les grandes questions. Ce qui me plaît en lui, c'est qu'on voit bien qu'il ne veut traiter aucun des sujets philosophiques déjà touchés par les poètes, et qui, bon gré mal gré, sont devenus des lieux communs. Il a horreur du sentier battu, ou seulement connu. Il se place au centre même de notre monde bien moderne, bien actuel, et c'est bien des affaires qui nous occupent et nous obsèdent qu'il nous parle uniquement. Aussi, même quand il n'est pas très heureux, ne cesse-t-il jamais d'être intéressant. Ce qu'il devra s'efforcer d'atteindre, c'est une forme plus poétique, plus brillante, plus relevée d'images fortes et riches ;

ce qu'il devra s'efforcer d'éviter, c'est une certaine brutalité, comme on en voit des traces fâcheuses dans les deux pièces intitulées : *le Ventre*. Mais pour que vous ne croyiez pas que M. La Fargue est incapable d'une haute éloquence poétique, je citerai quelques strophes de la pièce qui lui sert de conclusion :

Et vous, prêtres du Christ, reprenez sa parole.
Aidez-nous. Que l'amour de vos lèvres à flots
Coule, inonde le riche et le pauvre, et console
Et rapproche, et se glisse en la moelle des os.

Mais surtout loin de vous secouez la poussière
Si longtemps ramassée aux terrestres sentiers ;
Et quand Rome qui voit, tourne vers la lumière
Vos regards obstinés dans l'ombre de vos pieds,

Ah ! ne résistez pas ! Que l'on ne vous soupçonne
De misérables soins ! Ne rapetissez pas
Le rôle inespéré que cette heure vous donne,
Et ranimez Jésus qui se meurt en vos bras.

Il n'y a pas, à mon goût, une assez grande horreur du lieu commun dans la *Vie silencieuse* de M. Émile Trolliet. Souvent une longue pièce de lui n'est qu'un développement en vers faciles d'une vérité qui, pour être toujours bonne à dire, est cependant un peu trop incontestable. Mais cherchez bien, et même, sans trop chercher, avisez les pièces courtes qui semblent se dissimuler dans les petits coins, comme les fillettes bien élevées font dans les salons. Il y en a de charmantes, je parle des fillettes, et tout autant de certaines rêveries de M. Trolliet. Voyez *le Rendez-vous immatériel*, par exemple, ou, tout à côté, et que je puis citer parce qu'elle est très courte, *les Quatre phases de l'amour* :

Alors que notre amour, oiseau tout près d'éclorer,
Aux tiédeurs de ton sein s'éveillaient à demi,
Grave, le front pensif, tu m'appelaï encore :
Mon ami !

Puis quand vint l'abandon suivi de la caresse,
En me jetant les bras au cou, tu m'as nommé,
Le visage baigné de larmes et d'ivresse :
Mon aimé !

Puis quand la passion indomptable et farouche
Te jeta sur mon cœur irrésistiblement,
Ce mot comme un soupir expira sur ta bouche :
Mon amant !

Bientôt tu confondis l'amant et l'amour même,
Et depuis lors ta voix me donnait chaque jour
Cette appellation insouable et suprême :
Mon amour !

Je crois bien qu'il fut un temps où il suffisait d'une pièce comme celle-ci pour fonder une réputation et presque une gloire. Je crois aussi que ce temps est bien fini. Mais qu'importe ? Le plaisir de l'amour est d'aimer, comme dit La Rochefoucauld ; et le plaisir

du poète n'est pas qu'on sache qu'il a fait une pièce exquise, c'est de l'avoir faite.

Et j'ai encore bien des poètes de mérite à signaler ; mais il faut se borner, et je remets à quelques semaines un autre voyage au Parnasse.

ÉMILE FAGUET.

VARIÉTÉS

La Vérité sur la retraite de Lang-Son (1).

Tout l'effort de M. Jacques Harmant s'est porté sur un seul point de nos trois années de campagnes au Tonkin. Il a cherché à dégager, de tant de récits contradictoires ou de polémiques passionnées, la vérité sur la retraite de Lang-Son.

Cette vérité ne peut se manifester que si l'on consent à se rendre bien compte du caractère si différent des deux hommes qui commandèrent alors nos soldats : le général de Négrier et le lieutenant-colonel Herbingier.

D'abord un beau portrait du premier : « On considère ordinairement cet officier comme un sabreur, un audacieux, un beau joueur, se ruant la tête baissée contre tous les obstacles qui lui barrent la route. Il nous a été donné de nous trouver souvent auprès de lui au moment de livrer combat. Cet audacieux fait plutôt l'effet d'un indécis. Armé d'une lorgnette, il examine avec un soin scrupuleux le terrain qu'il convoite d'occuper. Il ne craint pas d'écouter son entourage et de provoquer les réflexions de tous ceux qui sont à sa portée; le moindre sous-lieutenant peut en être son avis; il sera reçu avec autant de bienveillance que celui de l'officier le plus élevé en grade. Puis, un travail énorme se fait dans sa pensée; il a tout vu, tout pesé, tout entendu et surtout tout écouté. Sa résolution est alors prise : il semble se réveiller. Il a choisi son point d'attaque, il a supputé l'effort nécessaire pour le faire tomber en son pouvoir. A partir de ce moment, il ne varie plus. Il fait venir le chef de la troupe, qu'il charge de s'emparer de la clef de la position. En peu de mots, il donne ses ordres clairs, nets et précis... »

Voilà une étude psychologique qui, certes, n'a rien que de bienvenant. Cependant, après la prise de Lang-Son, pourquoi le général ne s'est-il pas arrêté? Pourquoi cette pointe aventureuse jusqu'à la Porte de Chine et, bien au delà, sur le territoire chinois? Pourquoi surtout la destruction de ce monument, qui fait pendant à la destruction, non moins inutile et impolitique, de la koubba d'El-Abiod, chez les Ouled-Sidi-Cheikh? Très sobre de réflexions à l'ordinaire, le narrateur ne peut retenir celle-ci : « Nos adversaires furent autant humiliés par cet acte accompli chez eux que par toutes les défaites que nous leur avions infligées sur le territoire tonkinois. L'humiliation engendre l'exaspération. L'exaspération insufflé dans le cœur un désir de vengeance, qui décuple leurs forces. » Qu'avions-nous besoin, au moment où la guerre était sur le point de finir, de décupler l'exaspération et les forces des Chinois? Quel obstacle ne créait-on point par là aux négociations en cours? Et ses édifications de monuments étaient pires que ses destruc-

tions : après le combat de Kep, il avait fait couper les têtes de six cent quarante cadavres chinois pour en dresser une pyramide. C'est de l'architecture à la Tamerlan. M. Jacques Harmant ajoute : « Enfin nous touchions aux confins de la Chine et, pour tout esprit sensé, il semblait que là devait s'arrêter notre marche en avant » Pour ne l'avoir point arrêtée, le général de Négrier ne serait-il donc pas un « esprit sensé »? Pourquoi aller si loin s'attaquer aux hauteurs de Bang-Bo? Pourquoi avoir livré ce combat qui se termine, suivant l'euphémisme du général de Négrier, par une « rupture de combat », et par ce que nous devons appeler, en bon français, un échec? A quoi bon, avec cette poignée d'hommes dont la vie est là-bas si précieuse, avoir provoqué peut-être 50 000 Chinois fortement retranchés? Pourquoi faire mettre hors de combat 275 Français sur un effectif total de 925? L'affaire de Bang-Bo est si bien un échec qu'il nous fallut ensuite rétrograder. C'est vrai que « le général fait face à tout, voit tout, prévoit tout »; que, « placé à l'arrière-garde, il ferme la marche, électrise les troupes par son courage et tient constamment tête à l'ennemi ». Ce n'en est pas moins une retraite, et nous sommes allés si loin chercher ce mauvais coup! Est-ce une circonstance atténuante que le fait allégué par le narrateur : ces renforts déjà annoncés de Hanoi et dont on aurait bien pu attendre l'arrivée? Est-ce une raison sérieuse que celle-ci : « L'audace nous avait jusqu'alors si pleinement réussi! Nous étions si peu habitués à compter le nombre de nos ennemis! » Au fond, le narrateur trahit son véritable sentiment quand il cite ce dicton populaire : « Tant va la cruche à l'eau... » et ajoute : « Il était de haute sagesse que chacun restât derrière sa frontière. »

Il faut bien convenir que la témérité du général de Négrier atténué d'avance, jusqu'à un certain point, la responsabilité du lieutenant colonel Herbingier, qui, après la blessure de Négrier à Ky-Lua, se vit tout à coup accablé du poids du commandement suprême.

Elle reste encore bien grave, la part de responsabilité pour celui-ci. On aimerait mieux ne pas revenir sur ce que le narrateur nous révèle de son caractère : sa fin si tragiquement triste ne nous laisse pas une liberté entière d'appréciation. Herbingier passait pour un de nos plus brillants officiers et pour l'un des plus savants : il était sorti n° 1 de Saint-Cyr, avait fait la campagne du Mexique et avait été blessé en 1870; on l'avait chargé de l'enseignement de la tactique d'infanterie à l'École supérieure de guerre. Peut-être connaissait-il mieux la théorie que la pratique de cet art. Fraîchement débarqué de France, il était un novice dans cette étrange guerre tonkinoise. Il y apportait des préoccupations et des minuties d'adjudant, « criant après tous les officiers, devant leur troupe, pour un bouton de capote peu reluisant, pour un ceinturon mal astiqué, pour une agrafe disparue ». Ce professeur militaire semble avoir usé d'un vocabulaire peu académique. Le narrateur l'a entendu s'écrier : « Qu'est-ce qui m'a f... des troupiers pareils? Ils sont faits comme des voleurs... Mais voyez-moi ces animaux-là?... ils suintent la saleté! Tas de c... » — Et les punitions de pleuvoir comme s'il se fut agi d'une parade dans quelque une des garnisons de France. Après la prise de Lang-Son, un autre propos échappa au lieutenant-colonel : « Ces hommes sont aussi dégoûtants dans leur tenue qu'au feu ! » Or ils venaient, ces sales troupiers, d'infliger aux Chinois dix-neuf grandes défaites, luttant dans la proportion d'un contre dix, et ils avaient pris Lang-Son! D'autre part, aucun des mouvements dirigés par le savant officier n'avait réussi : toujours, à Dong-Dong, encore à Bang-Bo, il était arrivé trop tard sur le champ de bataille. On pouvait dire, tout au moins, qu'il n'avait point la main heureuse. Ce fut à un chef si novice en ces guerres orientales, si tâillon sur

(1) M. Jacques Harmant, la *Vérité sur la retraite de Lang-Son*, 1 vol. in-12. Paris, Savine.

la tenue et l'astiquage, appréciant si mal ceux qu'il avait à conduire, que tout à coup échiu le commandement.

On sait le reste : l'ordre d'une retraite précipitée, quand on venait d'être vainqueurs à Ky-Lua; Lang-Son abandonné, quand les Chinois ne songeaient même pas à l'occuper et que le commandant Servière se faisait fort de défendre la place avec une compagnie; une précipitation si folle qu'on n'attend pas les renforts déjà en route, qu'on livre Lang-Son avec les amas de vivres accumulés, qu'on jette toute une batterie de 4 dans le torrent, qu'on y jette une immensité de munitions, qu'on y jette le trésor de l'armée, au lieu de le distribuer, à titre d'avance, entre les hommes. Tout ce que racontent ces *Mémoires d'un combattant* confirme de point en point les conclusions les plus rigoureuses du rapport Borgnis-Desbordes, celles mêmes qu'on a dénoncées, à cette époque, comme dictées par un esprit de parti ou de complaisance.

Dès lors, la question de savoir si le lieutenant-colonel Herbingier avait perdu l'esprit par quelque excès de boisson importe peu. Pour être juste, il faut noter que tous les rapports s'accordent à constater qu'il était sous le coup d'une excitation extrême, manifestée dès le début dans son langage et dans ses actes, et qu'enfin « il ne jouissait pas de toutes ses facultés ».

Le choix du lieutenant-colonel Herbingier fut une de ces mauvaises chances qui s'accumulèrent sur cette fin d'une campagne signalée par tant de beaux faits d'armes, et qui ont laissé une ombre sur notre succès militaire et diplomatique; les autres mauvaises chances furent que le général Négrier osa trop, que le général Brière de l'Isle, dans ses télégrammes, parla trop, et qu'il fut cru avec trop d'empressement, à Paris, par des hommes qui mirent des intérêts de parti avant ceux de la France. Ces mauvaises chances extraordinaires furent du moins compensées par une bonne chance non moins extraordinaire : c'est que les Chinois, après leur défaite réelle de Ky-Lua, eurent le bon sens de ne pas croire à leur prétendue victoire de Lang-Son, qu'ils occupèrent tardivement et modestement la place follement livrée par nous, et qu'ils ne profitèrent des lauriers que leur octroyaient si généreusement certains députés et certains journaux parisiens que pour signer au plus tôt le traité de paix définitif. De même que leur armée avait battu en retraite au moment même où Herbingier donnait aux siens l'ordre de retraite, de même leur diplomatie fit toutes les concessions au moment où, à Paris, les *alarmeurs* annonçaient que tout était perdu.

A. R.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE LISTE AMÉRICAINE DE ROMANS FRANÇAIS.

Un éditeur américain vient de publier la liste des romans français qui contiennent des peintures de la vie en France. L'entreprise peut, au premier abord, sembler singulière; mais, en réalité, il s'agit seulement de romans français *traduits en anglais*, et l'auteur du recueil explique, dans une note, qu'il veut indiquer aux personnes désireuses de connaître la France des sources d'informations à la fois instructives et amusantes. Les titres des romans sont accompagnés d'extraits des meilleurs comptes rendus anglais et américains du temps.

Ce qui frappe le plus dans cette longue liste, c'est la prédominance des romans de Paul de Kock : aucun de nos écrivains n'a été si souvent traduit ni, à en juger par les comptes rendus ici rappelés, accueilli avec tant de faveur. Voici, par exemple, en quels termes la *Monthly Review* de 1840 jugeait *Moustache ou les trois étudiants de Paris* : « Paul de Kock est dans le royaume des lettres ce qu'était Michel-Ange dans le royaume de la sculpture : un maître parfait, sachant reproduire d'un seul trait la nature dans ses formes les plus vraies et les plus variées. Il excelle autant à nous arracher les larmes qu'à nous faire sourire. Sa sensibilité est naturelle et vraie; celle de Dickens est insipide et grimaçante. En reconnaissant les mérites de Dickens, nous ne pouvons cependant pas admettre qu'on le nomme dans la même phrase que Paul de Kock. L'auteur français est un homme distingué et d'une éducation excellente : Dickens ne saurait prétendre à lui disputer cet avantage... »

Cet article n'est nullement, comme on pourrait croire, une vengeance des sévères jugements portés par Dickens sur les Américains : les *Notes américaines* et *Martin Chuzzlewit* ne datent que de 1843. La vérité est que, au début comme aujourd'hui, Dickens était de tous les écrivains anglais le plus lu et le plus méprisé. Voici, par exemple, ce que disait en 1843 le *Lady's Companion* à propos des *Mystères de Paris* : « Les œuvres de M. Dickens sont inférieures aux *Mystères de Paris*, non seulement pour la hardiesse et la vérité de la peinture des caractères, pour la liberté et la vérité du dialogue, mais aussi pour l'intérêt romanesque du récit. »

Voici enfin de quelle façon la presse américaine a jugé le fameux roman de feu Adolphe Belot, *Mademoiselle Giraud, ma femme* : « C'est un livre qui traite d'un sujet délicat, mais il en traite délicatement et avec sérieux. L'auteur a le ton clair et froid d'un juge et d'un honnête homme. Son seul tort est d'avoir troublé la quiétude des hypocrites, qui préféreraient se raconter cette histoire entre eux que de la voir mise au jour avec ses suites vengeresses. »

Inutile d'ajouter que cette fois, comme toujours, quand il s'agit de comptes rendus contemporains, Balzac est le seul dont on parle sans enthousiasme, souvent même avec sévérité. Rien ne vaut à ce point de vue la lecture de ces *Dictionnaires des romans* qu'il était de mode de publier à Paris vers 1840. Parmi cinq cents écrivains cités, il n'y a jamais que Balzac qui soit cité comme un mauvais écrivain. Rien d'étonnant que les critiques américains aient suivi l'exemple des critiques français.

*
**

TOUJOURS L'AFFAIRE SHAKESPEARE.

Shakespeare n'est décidément pas l'auteur des drames et comédies qui portent son nom : c'est du moins ce que démontre, avec un grand luxe d'arguments, M. Edwin Reed, dans la Revue américaine *l'Arena*. Shakespeare était un cabotin illettré, à peine capable de signer son nom, et universellement méprisé de ses contemporains. Comment admettre, par exemple, qu'il ait écrit *Hamlet*, deux ans après sa venue à Londres? Mais alors quel est l'auteur des pièces de Shakespeare? Peut-être Bacon, peut-être un grand seigneur lettré de l'époque, — qui sait? — peut-être personne.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9

TOME L

27 AOUT 1892.

GLOIRE MAUDITE

Nouvelle.

La petite salle du Conservatoire n'était éclairée qu'à moitié. Des candélabres fixés aux murs, un sur deux seulement était allumé, et des bees du grand lustre, suspendu au centre du plafond, ne brûlaient que ceux qui étaient tournés vers l'estrade.

A cette soirée de controverse musicale, on n'avait admis que les élèves et leurs parents : la salle proprement dite était vide. Les parents occupaient les places les plus rapprochées de l'estrade ; quant aux élèves, ils s'étaient arrangés pour se placer aux derniers rangs : les dames et les demoiselles avaient la toute facilité de glisser quelques bonne médisance à l'oreille de leurs voisins, de faire les coquettes avec leurs voisins ou d'entreprendre de conquérir le cœur de quelque beau cavalier.

A dire vrai, c'était dans ces derniers rangs de l'assistance que se concentrait pour la jeunesse du Conservatoire tout l'intérêt de ces réunions musicales. Les exécutants étaient ou des jeunes gens ou des enfants donnant des espérances ; quant aux morceau exécutés, toujours les mêmes, d'ailleurs, il y avait beau temps qu'on ne les écoutait plus.

C'était une autre affaire les jours de soirée publique ; la foule alors prenait les places d'assaut, la salle était splendidement éclairée, et sur l'estrade apparaissaient les professeurs favoris, les idoles du Conservatoire, dont dépendait la gloire future de l'institution. Ces jours-là, les élèves étaient au grand complet, et, à

défaut de place dans la salle, se pressaient jusque dans les couloirs, se marchant littéralement sur les pieds.

Un flûtiste à moustaches blondes termina sa cantilène, descendit de l'estrade la figure toute congestionnée et disparut dans le couloir. Personne n'avait fait attention s'il avait bien ou mal joué. Il avait exécuté la partition que lui avait remise le professeur, sans s'être une seule fois embrouillé dans la mesure.

C'était bien, et c'était tout.

Après lui parut un petit garçon sur l'estrade : il pouvait avoir une douzaine d'années. Son visage était pâle, allongé, ses cheveux blonds étaient soigneusement peignés, la raie sur le côté. D'une main il portait un violon, un peu plus grand que ceux dont se servent d'ordinaire les enfants de son âge, et de l'autre l'archet. Il était vêtu d'une petite veste gris foncé et portait encore des culottes courtes.

L'extérieur de l'enfant n'attirait point autrement l'attention. On ne s'y fût pas plus intéressé sans doute qu'au flûtiste à moustache qui l'avait précédé, et son jeu n'eût pas été davantage écouté ; mais en même temps que lui un professeur avait gravi les degrés de l'estrade, s'était assis au piano et s'était mis à exécuter quelque vague ritournelle, avec l'intention évidente d'accompagner le jeune violoniste. Cette circonstance amena un certain mouvement dans les derniers rangs de l'assemblée.

— Qu'est donc cet enfant ? C'est Onkel lui-même qui l'accompagne ! demandèrent des pianistes à des barytons, leurs voisins. Mais ceux-ci, gens d'importance, bourreaux incontestés des cœurs, négligen-

ment renversés sur leurs sièges, ne répondirent qu'entre les dents à la question qui leur était adressée : ils ne pouvaient d'ailleurs satisfaire leurs interlocutrices.

— Eh quoi! vous ne savez pas? demanda respectueusement un trompette, assis aux premiers rangs, tournant la tête du côté de ces demoiselles. (Les trompettes, en général, sont gens maladroits et timides; alors que barytons, ténors, basses et violons, depuis le premier jusqu'au dernier, sont convaincus que la gloire les attend, les rêves des trompettes ne vont guère plus loin qu'au dernier rang de l'orchestre; aussi les cœurs des jeunes pianistes leur sont-ils à jamais fermés.) Quant aux chanteuses, je n'en dis rien, chacune d'elles rêvant invariablement de devenir une étoile.

— C'est Spiridonoff, qui donne les plus brillantes espérances, expliqua le trompette. Onkel prétend qu'il y a en lui l'étoffe d'un second Paganini et que la gloire de l'enfant rejallira un jour sur le maître.

— Ah! c'est cela Spiridonoff! Ah! oui!...

— Ce n'est pas un inconnu, continua le trompette; on ne parle que de lui depuis bientôt un an. Cet enfant fait des progrès extraordinaires. Il pourrait déjà jouer dans un concert public, et je sais bien des violonistes hommes qui ne lui vont pas à la cheville. Mais Onkel ne veut pas qu'il se produise encore : il veille avec un soin jaloux sur la virginité de son talent.

— Pourquoi donc est-il si pâle, le pauvre? demanda un soprano aux joues vermeilles, qu'intéressait vivement le récit du trompette.

— La pâleur est la compagne du vrai talent! prononça un baryton à la figure blême, ombragée d'une forêt de cheveux noirs.

Le trompette, littéralement anéanti par cette remarque, se retourna du côté de l'estrade : il n'avait pas cette pâleur qui dénote le talent!

Au second rang, à l'endroit préféré des parents des élèves, sur la dernière chaise à gauche, avait pris place un homme dont les regards ne pouvaient se détacher du jeune garçon à la figure si pâle, le héros de notre histoire. L'homme était grand et mince; son visage était rasé; ses cheveux déjà rares pommadés avec soin et ramenés d'une tempe à l'autre dans le but évident de cacher une calvitie marquée. On pouvait lui donner cinquante ans, à en juger par les rides déjà nombreuses qui se faisaient voir sur son front, sur ses joues, à la commixure des lèvres, autour de ses yeux, à en juger aussi par les fils argentés de sa chevelure. Ses sourcils froncés exprimaient une fermeté peu ordinaire, tempérée par la douceur du regard; ses traits révélaient une émotion singulière : à coup sûr quelque événement décisif se préparait pour cet homme. Il était vêtu d'une longue redingote noire soigneusement boutonnée jusqu'au menton.

Le pâle enfant se mit à jouer. La fermeté de son maintien, la façon magistrale avec laquelle il conduisait l'archet lui conquirent tout d'abord la faveur du public.

Le professeur Onkel, aussi, s'était montré plein de hardiesse, en donnant à exécuter à son élève, non point un simple exercice d'écolier, mais bien un morceau de concert. Eh quoi! n'était-ce point pour le vieil ambitieux un désir bien légitime que de faire briller son école? Par la perfection de son jeu, Spiridonoff, ce jour-là, la mit au premier rang. Il se tira de toutes les difficultés avec une précision digne d'éloges; il sut être expressif aux endroits voulus, touchant à peine les cordes de son archet. Onkel lui-même, l'accompagnant au piano, soulignait par les mouvements de son corps les moindres nuances du morceau. Tantôt levant la tête et tantôt la baissant, tantôt se renversant sur son siège, tantôt se couchant littéralement sur le clavier, il jouait avec tout son être, et cela augmentait l'impression.

Tout le monde admira l'adresse du jeune virtuose, qui semblait à peine tenir sur ses pauvres petites jambes frêles et fatiguées. Lorsqu'il finit son morceau, ce fut un tonnerre d'applaudissements : c'était contraire à la règle, mais, dites-moi, quelles règles ont jamais empêché une assistance de manifester son admiration et son enthousiasme? Spiridonoff fit quelques pas à reculons, tira sa révérence et descendit de l'estrade, accompagné d'Onkel glorieux et solennel.

Pendant que, sur l'estrade, un autre nourrisson des muses continuait la série et tourmentait son instrument, la foule se précipitait dans le couloir et entourait l'enfant. Un Mécène majestueux, à longue barbe grise, auditeur assidu des concerts gratuits (et tous l'étaient pour lui, car au jour d'audition payante il savait s'introduire par l'entrée des artistes), daigna passer sa main sur la tête de Spiridonoff d'un air protecteur, et bouleversant sa chevelure :

— Tu as un talent prodigieux; tu seras la gloire de la maison, la gloire de la Russie, dit-il à l'enfant avec cette voix rauque des buveurs de thé bouillant.

Les demoiselles du Conservatoire regardèrent avec attendrissement le jeune prodige, non sans pousser de grands soupirs en s'entretenant de sa maigreur et de sa pâleur malade. Le professeur Brendel vint à passer par là, un violoniste aussi, mais grand et mince, au rebours d'Onkel qui était petit et gros, originaire de Leipzig, alors que son collègue avait vu le jour à Munich. Il détestait Onkel, d'abord parce qu'il était violoniste comme lui, et que, selon lui, il ne devait y avoir de place que pour l'un d'eux sur la terre (Brendel eût dû suffire au monde); ensuite parce que c'était dans la classe d'Onkel et non de lui, Brendel, que s'était révélé ce petit prodige de Spiridonoff, dont tout le monde parlait; enfin parce qu'Onkel était Onkel.

Brendel donc s'arrêta devant Spiridonoff, et lui met-
tant la main sur l'épaule :

— Ce n'est pas mal, lui dit-il ; il y a là pas mal de
science pour ton âge ; mais pourquoi diable ! tant de
russes notes ?

Il se mentait à lui-même en faisant cette dernière
embarque, que lui suggérait seul le désir de faire pièce
à Onkel présent à cette petite scène.

Le visage blafard d'Onkel s'empourpra et ses yeux
tincélèrent :

— Il joue moins faux que vous-même, répartit Onkel
avec un fort accent munichois.

Mais Brendel fit semblant de ne point entendre et
disparut dans les profondeurs du couloir...

Tout le monde s'arrachait le jeune Spiridonoff, von-
drait le voir de près, lui taper sur l'épaule, lui caresser
la tête ; c'était à qui parviendrait à lui toucher la joue,
à le prendre par le menton ; c'était à qui l'encoura-
gerait, à qui lui prédirait une gloire prochaine.

L'enfant, lui, accueillait toutes ces démonstrations
d'un œil triste, recevait les éloges avec indifférence,
éprouvant de tout cela qu'un embarras extrême,
souffrant même de toutes ces manifestations impor-
tunes. Ses yeux avaient un éclat étrange et ne quit-
taient point le visage ridé de l'homme, qui tout à
l'heure était assis au second rang et prêtait au jeu du
prodige une si particulière attention. Il était mainte-
nant aux côtés de l'enfant, cet homme : avec avidité,
il buvait les louanges adressées à Spiridonoff par tous
ses assistants. On le vit disparaître un instant par la
porte d'une classe servant ce jour-là de vestiaire aux
artistes, puis reparaitre bientôt, portant dans une
main une chaude pelisse d'enfant et dans l'autre une
poêle à violon. Il s'approcha de l'enfant, lui enleva des
mains son instrument et son archet qu'il plaça dans
une boîte avec des précautions infinies, jeta sur les
épaules du garçonnet le manteau qu'il avait apporté et
lui enveloppa le cou d'un foulard de soie blanche ; le
prenant ensuite par le bras, il l'entraîna hors du cou-
loir et descendit l'escalier.

— Spiridonoff, s'écria Onkel, préparez-vous à la
soirée publique.

L'homme à la redingote soigneusement boutonnée
s'arrêta à mi-chemin dans l'escalier, salua le professeur
et continua de descendre, soutenant à chaque marche
son frère compagnon.

— C'est son père ! dit quelqu'un de l'assistance.

— Heureux père ! ajouta Onkel, enthousiasmé du
succès de son élève.

**

Un beau matin d'hiver, alors que le froid est plus
vif que pendant la nuit même, que les lanternes con-
tinuent de brûler dans les rues noires, que les joueurs
et les débauchés attardés se hâtent de regagner la

maison, et que les ouvriers seuls des fabriques, serrés
dans leurs mauvaises touloupes, se rendent au travail,
quand tant d'autres se livrent encore aux douceurs du
sommeil, — dans le sombre et modeste logement de
l'employé Spiridonoff on allumait déjà le poêle.

Le bonhomme s'était levé à six heures, s'était lavé,
habillé, avait fait sa prière, et tout doucement, sur la
pointe des pieds, avait traversé le corridor. Sa femme,
de vingt ans plus jeune que lui, dormait encore dans
le grand lit avec ses deux fillettes, la tête cachée sous
les couvertures, sur lesquelles on avait entassé tout un
morceau de vêtements, précaution indispensable pour
obtenir quelque chaleur.

Au bout du corridor Spiridonoff chercha à tâtons la
porte de la cuisine, l'ouvrit et entra. Une veilleuse y
brûlait encore, répandant une insupportable odeur.
Tout comme sa maîtresse, la cuisinière était ensevelie
sous un tas de hardes, au point que l'on ne pouvait
savoir quel était le côté de la tête ou des pieds.

— Arina ! Arina ! prononça Spiridonoff à mi-voix ;
et des deux mains il secoua la dormeuse. — Lève-toi,
il est sept heures !

Un soupir sortit de dessous l'amoncellement des
vêtements de la servante. Évidemment Arina voulait
dormir encore et préférait le chaud au froid.

— Arina ! avons-nous encore du bois ?

— Du bois ? répondit une voix sépulcrale : il y en a
peut-être encore pour une fois !..

— Parfait. En ce cas lève-toi et va chauffer la
chambre de Mitenka. Tout de suite, entends-tu ? Il va
bientôt se lever...

Arina laissa voir le bout de son nez.

— Chez Mitenka, dit-elle ? Mais je lui ai déjà fait du
feu hier. Il me semble qu'il vaudrait mieux en faire
dans la chambre à coucher ; il y a deux jours qu'elle
n'a pas été chauffée.

— Ta, ta, ta !.. chez Mitenka, entends-tu bien. Va
faire du feu chez Mitenka.

Arina fit entendre un grognement d'improbation.
Aussitôt son maître parti, elle se leva pourtant, et s'en-
veloppant de toutes les hardes étendus sur son lit elle
alla chercher le bois sous la table de la cuisine.

— Que la peste l'étonne ! murmura-t-elle assez bas
pour que personne ne l'entendit. Ah ! voilà bien les
maîtres ! On a une cuisinière, mais on la laisse man-
quer de bois... On dirait qu'il n'y a que Mitenka qui
ait le droit d'avoir chaud !

Spiridonoff entra dans la chambre à coucher, puis,
écartant le rideau d'indienne bleue qui cachait le lit,
alluma la bougie. Vêtu d'une vieille pelisse en peau de
lièvre complètement usée, dont il ne se servait d'ail-
leurs qu'à la maison, il alla prendre place à sa table
de travail et se mit à écrire en dépit du froid qui rai-
dissait ses doigts. De temps à autre il mettait sa plume
de côté, se réchauffait les poings au souffle de son ha-
leine, passait rapidement ses mains au-dessus de la

flamme de sa lumière et se remettait à écrire. Au bout d'une demi-heure, il se leva pour aller voir si le poêle était allumé dans la chambre de Mitenka. Il constata que ses ordres avaient été exécutés de point en point.

— Arina, dit de nouveau Spiridonoff sur un ton de commandement, prends une pièce de cinq kopecks, cours à la laiterie, achète du lait et mets-le sur le feu. Il faut que tout soit prêt quand Mitenka se lèvera.

Arina répondit qu'elle n'avait pas besoin de tant d'explications et sortit faire la commission demandée. Spiridonoff se remit à écrire, quitta de nouveau la plume pour se chauffer les mains et poursuivit sa tâche. Après quelques instants, Arina vint avertir son maître que le lait était bouilli.

— C'est bien.

Le vieillard se dirigea vers une porte à gauche et l'ouvrit doucement. La lumière pâle d'une veilleuse éclairait une toute petite chambrette où trois objets frappaient tout aussitôt les yeux : un lit d'enfant, une chaise et un pupitre. Sur le lit reposait notre virtuose de la veille, Mitenka Spiridonoff. Il dormait paisiblement, la couverture remontée jusqu'au menton. Ses vêtements étaient accrochés au dos de la chaise, un cahier de musique s'étalait sur le pupitre et un autre sur le plancher; dans sa boîte, le violon reposait ses cordes distendues. Il n'y faisait pas froid, dans la pauvre chambrette, et le poêle, encore tiède du feu qu'on y avait fait la veille, ronflait déjà à cette heure matinale. Tenant la lumière d'une main, de l'autre ayant fermé la porte, Spiridonoff vint s'asseoir avec précaution près du lit de l'enfant :

— Mitenka! Mitenka! prononça-t-il d'une voix contenue.

Mitia ouvrit les yeux pour les refermer aussitôt.

— Mitenka! ne te lèves-tu pas, mon chéri? Tu vas boire ton lait chaud, n'est-ce pas?

Mitia rouvrit les yeux, puis regarda tout étonné autour de lui, sans trop comprendre encore ce qu'on lui disait. Il vit enfin son père et ne put réprimer une grimace bien significative : n'était-ce pas bien cruel de l'empêcher de dormir?

— Ne veux-tu donc pas? Tu as donc bien sommeil? Allons, allons, le lait t'attend...

Mitia se retourna sur le côté droit et ses yeux se refermèrent sous le regard de son père.

Mais le vieillard tint bon. Il resta assis quelques minutes encore; puis, posant doucement la main sur le dos de l'enfant, il se mit à le caresser par-dessus la couverture,

— Tu vas te lever, je pense? Eh! Mitenka! il va être sept heures, et tu sais qu'à dix il faut aller en classe? Quand donc prendras-tu le temps d'étudier tes leçons, si tu ne te lèves maintenant? Allons, Mitenka, tu vas boire ton lait chaud, hein?

Mitia étendit ses membres, leva les mains en l'air,

fit encore une moue de regret et finit par s'asseoir sur son lit.

— Allons, te voilà raisonnable, Mitenka! Tu es un enfant bien sage! Je vais t'habiller, te laver, te faire faire ta prière, puis tu boiras ton lait et tu te mettras à ton pupitre... M. Onkel a dit qu'il fallait te préparer à la séance publique. Il faut s'appliquer... C'est qu'y aura du monde, à cette soirée publique... le prince y sera. C'est là que nous allons nous montrer! Tiens, voilà tes culottes, enfile-moi cela... C'est bien, c'est bien... Voici ta veste... Eh bien, mon petit Mitenka, comment cela va-t-il?

Mitenka, qui, aidé de son père, avait déjà mis son pantalon et avait un bras dans une des manches de sa chaude pelisse, se mit tout à coup à pleurer :

— Papa, j'ai sommeil! dit-il d'une pauvre petite voix pleine de regrets.

La veille, en rentrant du Conservatoire, il avait encore joué du violon pendant une heure et demie. La nuit, il avait rêvé d'un énorme violon dont chaque cheville était plus longue que son archet, puis de son père, qui lui disait : « Quand tu pourras jouer sur ce violon-là, ce sera fini, tu seras alors un artiste! »

Maintenant il avait sommeil, et la vision de l'énorme instrument le poursuivait encore.

Le vieillard essuya les larmes de Mitenka de son propre mouchoir. L'enfant se secoua, sauta à bas du lit et termina bravement sa toilette. Il but ensuite son lait, et, dix minutes après, il était en face de son petit pupitre et râclait, râclait, râclait toujours!...

À neuf heures, M^{me} Spiridonoff s'éveilla. On l'appela Anna Nikitichna. Elle était bien heureuse, elle, avec sa robuste santé, dans la douce chaleur de son lit, augmentée encore de celle de ses deux fillettes, couchées à côté d'elle!

Anna Nikitichna et ses filles sautèrent à bas du lit, et, se couvrant à la hâte, coururent à la chambrette de Mitia. Le vieux Spiridonoff apparut aussitôt, faisant des gestes de terreur :

— Mais enfin, est-ce possible? Mais Mitenka est en train de jouer! Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Que veux-tu donc que nous fassions par un froid pareil, Anton Egoritch? Les petites sont littéralement gelées!

— Mais, mon Dieu! encore faut-il que Mitenka puisse se préparer à la séance publique!...

— Qu'il se prépare donc! En quoi le dérangeons-nous? N'est-ce pas vrai, Mitenka?

— Vous ne me dérangez pas, maman, répondit simplement Mitia, qui sourit à ses petites sœurs.

Celles-ci, tout heureuses de la bonne chaleur de la chambre, sautaient, jouaient, essayaient de se frotter dans la boîte à violon. Mitenka continuait ses exercices.

À neuf heures et demie, Anton Egoritch lui-même lui apporta une omelette, prit le violon des mains de

enfant et le remit dans sa boîte. Mitia se mit à manger rapidement. Anton Egoritch toucha à peine au plat, trop occupé qu'il était de revêtir, entre deux pûchées, son vieil uniforme de petite tenue : il lui fallait aller à son service à la Chancellerie, où il occupait les fonctions de secrétaire de dernière classe. Il lui fallait reporter au bureau le travail fait à la maison, espérant toucher quelque indemnité supplémentaire si lui permettrait de faire du feu dans la chambre à coucher et de donner à déjeuner aux fillettes. Pour l'instant, elles devaient se contenter d'une tasse de thé bien faible et d'un morceau de pain bis. Aussi de quel il d'envie les pauvrettes ne regardaient-elles pas l'omelette de Mitia. L'enfant l'eût volontiers partagée avec elles, mais Anton Egoritch n'entendait pas que cela se passât ainsi :

— Patientez, mes enfants, patientez. Quand votre père verra augmenter son traitement, vous serez bien dignes à votre tour. Il faut que Mitia mange, il a besoin de prendre des forces. Il deviendra un artiste, il vous viendra en aide et illustrera notre nom... Voilà, mes enfants.

Anna Nikitichna, n'ayant point l'habitude de contredire son mari, regardait tristement son fils. Le maître de son corps, la pâleur de sa petite figure aux joues creuses lui serraient le cœur. « Hélas ! pensait-elle, cela ne lui profite guère de manger : c'est très joli, d'avenir, si avenir il y a ; pour le moment, le pauvre enfant a une bien triste mine. »

Ce n'était point qu'elle ne crût pas au glorieux avenir de Mitia ; son cœur, au contraire, se repaissait volontiers de cette douce espérance, quand Anton Egoritch lui racontait la surprise et l'enthousiasme du public, le jour de la fameuse répétition, la bienveillante curiosité dont l'enfant avait été l'objet, les caresses qu'il avait reçues. Mais elle ne comprenait rien à tout cela ; les monotones exercices de l'enfant, qu'elle attendait jouer sans cesse, étaient-ils bien ou mal exécutés ? Elle l'ignorait.

Après l'omelette, Anton Egoritch habilla son fils et le conduisit au Conservatoire.

Mitia ne suivait pas que les cours de violon de cet établissement : il assistait aussi à différentes autres classes. Ce jour-là, la leçon de langue russe devait être faite la première. Une trentaine de garçons étaient présents dans la salle. En attendant l'arrivée du professeur, Mitia alla se joindre à un groupe et se mit à jouer. Il n'éprouvait aucun embarras au milieu de tous ces petits garçons et jouait avec une animation qu'on n'aurait pas soupçonnée chez lui ; il retrouvait toute la gaieté, toute l'insouciance de son âge. L'air libre de son visage, aux heures des répétitions de violon, si longues et si fatigantes, disparaissait comme par enchantement. Ses camarades ne faisaient pas plus attention à lui qu'à tout autre ; personne ne lui parlait des lauriers qu'il avait remportés la veille, de la

gloire qui l'attendait : on ne s'inquiétait guère de son talent ; les yeux étaient bien trop animés, la partie trop bien en train pour qu'on s'occupât de tout cela.

Quand le professeur entra, tous coururent à leurs places et l'ordre se rétablit. Mitia sentait son cœur battre avec force ; l'animation du jeu avait coloré ses joues ; il éprouvait dans tout son petit corps une sensation de chaleur agréable et cette saine fatigue de tous les muscles de son organisme.

« Ah ! si maman me voyait maintenant, comme elle serait heureuse ! » pensait-il, en se rappelant les fréquents soupirs que poussait la bonne femme, alors qu'elle l'enveloppait de ses regards et disait : « Mon pauvre petit, que tu es donc pâlot ! »

La leçon terminée, les jeux recommencèrent ; le bruit, le mouvement, les éclats de rire reprirent de plus belle : c'était de nouveau la liberté ! Mitia se reposait dans ces moments-là. On ne peut pas dire pourtant qu'il n'aurait pas sa musique. Il avait désiré apprendre le violon, et à neuf ans (il y avait déjà de cela trois ans) il avait lui-même demandé à son père de bien vouloir lui en acheter un. Il avait été bien heureux le jour où un pauvre diable de musicien de café-concert, que son père connaissait, lui avait appris la manière de tenir l'instrument et l'archet. Du matin au soir il s'était mis à râcler, recevant de loin en loin une mauvaise leçon de l'ami de son père. Il avait fait en peu de temps des progrès extraordinaires, qui dénotaient une rare disposition.

Tout d'abord Anton Egoritch ne vit dans ce beau zèle qu'un caprice passager d'enfant, puis un jour son attention s'éveilla. La pensée lui vint que son fils avait du talent, peut-être un grand talent. Il avait entendu parler de grands musiciens issus de familles pauvres et obscures : c'était-il impossible que son fils aussi devint célèbre, illustrât son nom, illustrât le nom jusqu'alors inconnu des Spiridonoff, arrachât à la misère sa famille, lui procurât la richesse ? Cette pensée hantait la cervelle du vieillard, et un an après il conduisait son fils au Conservatoire. La première épreuve avait été favorable ; le père était sorti de là la tête absolument bouleversée. La commission s'était montrée enthousiasmée des dispositions de l'enfant. Sans doute sa manière, empruntée au musicien de café-concert, avait été en contradiction avec toutes les règles de l'art ; néanmoins, chaque coup de son archet trahissait un réel talent. Au sein même de la commission, la discussion avait été vive entre Onkel et Brendel. Onkel avait déclaré tout d'abord qu'il ne céderait Spiridonoff à personne ; qu'en sa qualité de plus vieux professeur, l'enfant appartiendrait à son cours. Brendel avait dit qu'il était impossible qu'on laissât gâter par Onkel le talent naissant de l'enfant, ajoutant qu'Onkel n'avait jamais rien fait de bon et qu'il n'en pouvait d'ailleurs être autrement, la mé-

thode munichoise étant la plus détestable des méthodes. A son tour, Onkel avait tourné en ridicule la méthode leipzigoise, affirmant qu'il n'y en avait qu'une bonne au monde, la sienne. Bref, les deux professeurs avaient longtemps disputé, s'exprimant en langue russe, à laquelle ils avaient bientôt renoncé, pour s'adresser en allemand cette fois d'injurieuses épithètes et célébrer les mérites respectifs de leurs méthodes opposées.

On avait dû s'en remettre au conseil du soin de trancher le différend, et Mitia Spiridonoff avait été décidément attribué comme élève à la classe d'Onkel. Dès cet instant, Brendel avait douté des dispositions de Spiridonoff.

Anton Egoritch se souciait bien de l'opinion de Brendel. Convaincu que la gloire et la richesse attendaient son enfant, il remercia le destin de lui avoir envoyé un semblable bonheur. Dès cette heure, il ne songea plus qu'aux moyens d'assurer au nom des Spiridonoff le glorieux avenir qu'il présentait. Il s'efforça de venir en aide à la fortune : toutes les économies réalisées sur le produit de son travail furent consacrées à Mitenka. Des deux chambres louées pour sa famille, une fut exclusivement réservée à l'enfant : ne lui fallait-il pas de l'espace, de la tranquillité ? L'autre pièce fut abandonnée au reste de la famille : elle dut lui servir à la fois de dortoir, de cabinet, de salle à manger, de salon. Mitenka fut habillé chaudement et confortablement ; les fillettes devinrent ce qu'elles purent ; Mitia ne mangea plus comme elles : il eut à dîner son petit plat de viande particulier, son lait chaud, des douceurs de toute sorte. Son lit fut un véritable lit de poupée, avec sa bonne couverture bien chaude, ses draps de toile bien blanche. Dans son culte pour Mitia, dont l'avenir seul le préoccupait, Spiridonoff en vint à oublier parfois les autres membres de sa famille.

De son côté, Mitia devait reconnaître par son travail toutes ces générosités du père. Tout son temps était scrupuleusement réparti ; chacun de ses pas était réglé à l'avance.

Anton Egoritch ne pensait qu'au Conservatoire ; pour lui, chaque minute qu'y passait son fils était un acheminement vers la gloire.

A peine l'enfant était-il de retour à la maison qu'il mangeait à la hâte et se remettait à son ingrate besogne sur l'invitation de son père, accompagnant ses encouragements d'une petite tape sur la joue :

— Allons, mon petit, joue encore un peu ! M. Onkel t'a recommandé la deuxième position... Joue, mon enfant !

Et Mitia jouait. On allumait la lampe, Mitia se reposait une petite heure, buvait le thé, puis s'entendait dire encore par son père, le prenant par la taille :

— Allons, mon petit Mitia, essaye-moi donc encore ce fameux 23^e exercice ! Voyons comme tu sauras t'en

tirer ! C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre, hein !

Mitia ne refusait jamais, parce qu'Anton n'ordonnait jamais, ne contraignait jamais : le vieillard s'adressait à l'enfant doucement, aimablement, le regardant amoureuxment dans les yeux. Et puis il l'accablait de ses soins, de ses continuelles attentions. Et Mitia s'exerçait, s'exerçait toujours ! Au Conservatoire, on s'étonnait de ses succès, on le trouvait extraordinaires, prodigieux ; personne ne s'imaginait que Mitia Spiridonoff, de sept heures du matin à une heure fort avancée de la nuit, ne quittait son archet que pour se rendre aux cours, que pour prendre le temps de déjeuner et de dîner. Personne ne pensait que ces progrès étonnants n'étaient obtenus par l'enfant qu'au prix d'une existence empoisonnée, que Mitia avait pris en haine l'instrument qu'il avait été si heureux de posséder autrefois.

Moins que tout le monde, Anton Egoritch y pensait. Dans son fanatique désir de gloire, il ne remarquait rien. Il ne voyait pas l'apathie et l'ennui tracer sur le visage du garçonnet leur empreinte inquiétante, quand, prenant en main son instrument de torture, le pauvre petit se mettait à son pupitre. Il ne voyait pas avec quels regards d'envie l'enfant, étudiant pour la centième fois le fameux 23^e exercice, contemplait par la porte entr'ouverte les ébats de ses petites sœurs ; il ne s'apercevait pas que le pauvre petit, l'esprit loin de son étude, n'en pouvant plus, oubliait la moitié des trilles et tombait dans une rêverie profonde. Il ne voyait même pas que l'enfant maigrissait de façon effrayante, qu'il devenait taciturne, indolent, apathique.

Anton Egoritch n'avait les yeux fixés que sur l'avenir ; il ne voyait dans le présent que ce qui pouvait servir à cet avenir. Et cet avenir lui semblait n'être pas loin, maintenant que la capitale tout entière s'entretenait du prodigieux talent de son fils ! La nuit même, l'idée fixe de la gloire de Mitia occupait ses rêves. Il se voyait déjà à la soirée publique ! Mitenka charmait son auditoire. On se disputait l'honneur de le posséder dans les maisons les plus considérables de la ville, on le comblait de présents. L'enfant était devenu le musicien en vogue ! Il se préparait à faire une tournée à l'étranger, il était partout acclamé !

Au sortir des leçons théoriques du Conservatoire, Mitia allait répéter chez Onkel. Celui-ci ne lui ménageait pas les éloges et ajoutait invariablement sur un ton d'enthousiasme :

— Ne perdons pas de vue la soirée publique ! C'est qu'il faut encore du travail d'ici-là, beaucoup de travail !

La même antienne recommençait quand Antoine Egoritch, son travail une fois fini à la Chancellerie, allait chercher Mitia :

— Il faut du travail, et toujours du travail ! recommandait Onkel en s'adressant au père.

Sur cette observation du professeur, Anton redoublait de vigilance à l'égard de Mitia.

Ce jour-là, l'enfant dut prendre à peine le temps de manger : le violon lui fut bien vite remis entre les mains. Les encouragements ne lui firent pas défaut ; les bonbons, les croquets sortirent à tout instant de la poche du papa surveillant la répétition, qui fut prolongée ce soir-là fort avant dans la nuit.

Quand le vieillard eut donné le signal de la fin de la séance, qu'il eut couché Mitia et fut rentré dans son appartement, il était plus de onze heures. L'enfant cacha sa tête dans l'oreiller et se mit à pleurer d'épuisement et d'ennui.

Ah ! la soirée publique, que le père se représentait sous de si belles couleurs, fut loin de briller du même éclat aux yeux du pauvre petit ! Elle n'apparut à son imagination d'enfant que comme une horrible torture !

*
**

Le jour de l'audition publique était fixé au samedi.

Le vendredi, Anton Egoritch se leva à cinq heures au lieu de six et son agitation commença. Il s'habilla tout à l'envers (chose qui ne lui était peut-être pas arrivée depuis cinquante ans), endossa d'abord son gilet, puis mit seulement son pantalon et sur le tout sa robe de chambre ; en se lavant, il inonda littéralement le parquet et s'essuya avec les draps de son lit, quoique l'essuie-mains fut pendu à sa place habituelle. Il réveilla la bonne sans le moindre ménagement, il jeta brusquement à terre toutes les hardes qui recontraient son lit, en sorte que le froid la fit lever rapidement. « Le lait ! » cria-t-il d'une voix rude ; puis il s'occupa d'allumer lui-même le poêle dans la chambre de Mitenka.

A six heures et quart, Mitia était à son pupitre. Sa figure, d'ordinaire douce et calme, était sombre et fâchée. Il ne regardait pas son père, et c'était machinalement qu'il exécutait tous ses ordres.

— Mitenka, mon enfant ! raisonnait à ses oreilles la voix tendrement importune d'Anton Egoritch, Mitenka, mon petit pigeon, travaille, travaille... après-demain tu pourras dormir tant que tu voudras ; mais, aujourd'hui et demain, il faut travailler de ton mieux, mon amour ! C'est aujourd'hui que M. Onkel te fera répéter pour la dernière fois ; il s'agit de se montrer...

Mitenka faisait effort pour voir ses notes, car ses yeux voulaient toujours se fermer. Il n'avait jamais tant désiré que ce matin-là retourner dans son lit, sous sa couverture bien chaude.

Il jouait cependant ; mais il jouait pour ne pas entendre les paroles de son père. Lui-même ne savait pas d'où cela provenait, mais quand retentissaient à ses oreilles les « Mitenka, mon petit pigeon » tendres et caressants, il frissonnait, son cœur battait comme dans la peur. Il jouait mal, faisait des fausses notes, se

trompait dans la mesure, mais il ne cessait pas de jouer, tâchant de couvrir avec les notes aiguës de son instrument les agaçantes et sempiternelles exhortations d'Anton : « Mon petit pigeon, mon chéri, mon Mitia !... M. Onkel a dit... »

Le vieillard ne se rendit pas à son bureau : il envoya dire par Arina qu'il était indisposé. Qu'eût-il été faire à la Chancellerie, mon Dieu ! le jour de la répétition générale, quand il ne s'agissait de rien moins que de la gloire dont allait être couvert le nom des Spiridonoff ?

Il ne doutait point qu'Onkel serait enthousiasmé du résultat de l'épreuve, mais il ne pouvait se faire à l'idée que la suprême audition n'eût pas lieu en sa présence.

Mitia joua jusqu'à l'heure de l'omelette. Ce jour-là, ce mets lui parut répugnant. Il ressentit une horreur insurmontable de tout ce qui contribuait à faire de son existence une existence si différente de celle des autres enfants, de tout ce qui le privait de sommeil, de repos, de jeu, de liberté, de grand air, de bon soleil : il avait horreur d'Anton Egoritch, de son violon, d'Onkel, de l'omelette, du lait, toutes choses qu'il eut fuies avec une joie inexprimable !

Antoine l'aïda à endosser sa pelisse et le conduisit au Conservatoire, sans toutefois, comme d'habitude, le quitter à la porte. Il sollicita de M. Onkel l'autorisation d'assister à la répétition finale.

— Je n'admets pas les parents aux leçons, répondit Onkel ; je ferai pourtant exception en faveur de Spiridonoff !

La répétition devait avoir lieu à onze heures seulement : c'était toute une heure de liberté devant soi. Tandis qu'Anton Egoritch s'entretenait avec Onkel de ses beaux projets sur Mitia, l'enfant sortit doucement de la salle, monta à l'étage supérieur et parvint au grand corridor, où ses petits camarades couraient, jouaient, criaient, s'en donnaient à cœur-joie. Ce jour-là pourtant le jeu ne tenta point Mitenka. Il alla se blottir dans l'embrasure d'une fenêtre, puis s'appuyant au mur, sans rien voir de ce qui se passait sous ses yeux, il laissa errer ses regards sur la foule des enfants. Il éprouvait une fatigue, une langueur indicibles. Il lui semblait être mêlé au tourbillon des joueurs ; il lui semblait qu'on le foulait aux pieds, qu'on le pressait de toutes parts, et puis aussi qu'il était l'objet des moqueries générales. Les heurts, les bousculades, les pinçons, dont les enfants se gratifiaient dans l'ardeur de leur jeu, lui étaient autant de sensations douloureuses.

Un petit garçon bien propre, tout mignon, tout pâlot, vint à lui en courant. C'était son petit ami le taciturne, comme l'appelaient les autres ; ils aimaient à être assis côte à côte sur les bancs de la classe, à marcher dans les rangs la main dans la main : ils se sentaient invinciblement attirés l'un vers l'autre. Er-

nest Kleider était le fils de l'organiste de l'église catholique et se destinait lui-même à la profession de son père. C'était un enfant doux et bon, aux grands yeux bleus, aux lèvres roses gracieusement souriantes. Il ne prenait point part aux jeux trop bruyants. Comme il était Allemand, Onkel le rencontrant dans l'escalier ne manquait jamais de lui donner une caresse, bien qu'il ne fût pas un élève de sa classe.

— Spiridonoff, dit à Mitia le futur organiste, c'est demain que tu joues ?

— Je joue, répondit Mitenka tristement, sursautant à la question de son camarade Ernest.

— Mais aujourd'hui, tu es libre ?

Mitia le regarda d'un air interrogateur. Libre ? il ne l'était jamais !

— Je ne sais, finit-il par répondre.

— Fais-moi un plaisir. C'est aujourd'hui la fête anniversaire de ma sœur, j'aurai chez moi tous mes petits camarades : il y aura Pikoloff, Kapoustine, Kirik, Rapidoff... joue donc, toi aussi... nous danserons ! hein ?

— Danser ? fit Mitia pour qui ce mot semblait n'avoir pas de signification bien nette. Non : on ne le laisserait pas aller danser, il aurait à s'exercer tout le jour sur son maudit violon, et puis une partie de la soirée, et puis toute la journée du lendemain...

Au moment même où, après avoir un instant réfléchi, il secouait négativement la tête et se disposait à expliquer que son père n'autoriserait pas cette dérogation à la règle journalière, il sentit une main se poser sur son épaule et se retourna.

— Mitenka, mon chéri ! M. Onkel te demande, dit Anton Egoritch.

Mitia tressaillit et suivit docilement son papa.

Le petit Kleider aussitôt s'avança vers Anton :

— Monsieur Spiridonoff ! envoyez-nous votre fils aujourd'hui ! tous mes camarades y seront. On va si bien s'amuser !...

Anton eut un sourire poli et complaisant :

— Oh ! non ! mon petit garçon, Mitia ne peut pas. Il joue demain, dit-il.

Kleider se retira. Le vieillard et l'enfant descendirent.

Il n'y avait dans la classe d'Onkel que des élèves déjà d'un certain âge et même une demoiselle. Mitia y avait été admis malgré sa jeunesse, à titre d'exception, en sa qualité de prodige.

— Ah ! ah ! Paganini ! dit Onkel allant à la rencontre de Mitia (il affectionnait particulièrement cette comparaison à l'adresse du jeune violoniste). Mais, dis-moi, comme tu es pâle aujourd'hui !

— Il n'a pas été très bien cette nuit, se hâta d'expliquer Anton Egoritch.

Le fait est qu'il n'avait jamais avoué à Onkel le nombre d'heures que Mitia consacrait chaque jour à la musique. Cet innocent mensonge était d'ailleurs fait

dans l'intérêt de l'enfant : peut-être qu'Onkel se fut moins étonné des progrès de son élève, s'il eût connu la vérité.

Mitia exécuta son morceau ; il était parvenu à se remettre de sa torpeur ; son jeu fut d'une fermeté, d'une assurance remarquables. De la part de tout autre exécutant qu'un enfant de douze ans à peine, on eût pu trouver sans peine à reprendre au point de vue du naturel, de la méthode, du sentiment. Mais toute l'attention du public était concentrée sur le doigté vertigineux du jeune virtuose, sur la fermeté de l'attaque ; qu'on eût difficilement soupçonnée dans un poignet si débile. Il ne venait à l'idée de personne de demander qu'un enfant si jeune eût de l'âme, de l'expression.

— Quel brio ! quelle incroyable assurance pour un gamin de cet âge ! glapissait Onkel avec un geste superbe d'orgueil, le bras tendu vers Mitia, les yeux dirigés sur l'assistance, qui, sur les paroles du maître, fut unanime à proclamer Spiridonoff la gloire du Conservatoire. Le directeur lui-même avait tenu à assister à la séance et, le morceau terminé, avait fait de la tête un geste significatif, que l'on eût pu traduire ainsi : « Est-ce possible qu'un enfant puisse jouer de la sorte ! »

Le cœur de Mitia était insensible à toutes ces louanges ; en revanche, elles allaient droit à celui d'Anton Egoritch. Lorsqu'ils furent au bas de l'escalier, le père dit à l'enfant du ton de voix le plus doux :

— Tu vois, mon petit pigeon, comme tu as bien fait de m'écouter ! ils sont tous absolument stupéfaits !...

Ils prirent leurs manteaux. Anton enveloppa Mitia, comme on eût fait d'une fleur qu'il s'agit de porter à un ami, et qu'il faut garantir du froid cruel de la rue, un vilain jour d'hiver.

A ce moment, Kleider osa encore s'approcher du vieillard :

— Monsieur Spiridonoff ! envoyez-nous ce soir votre fils, dit le petit blondin.

Anton Egoritch devint tout rouge. Cela l'irritait à la fin, et il ne répondit pas.

Il emmena Mitia dans la rue, la boîte à violon sous le bras, et tous deux montèrent dans un traîneau de louage.

Kleider les suivit du regard et pensa : « Comme Spiridonoff a un papa sévère. »

Une fois rentrés à la maison, Anton Egoritch donna libre cours à son enthousiasme.

Après s'être chauffé quelques instants et fait une rapide collation, Mitia ouvrit lui-même sa boîte, prit son instrument et se mit à jouer. Depuis longtemps le père n'avait vu son fils montrer spontanément tant de zèle.

L'enfant jouait sans relâche. Spiridonoff venait-il à paraître sur le seuil de la porte voisine, quand Mitia exténué voulait donner quelque repos à ses doigts douloureusement contractés, l'archet reprenait de plus

belle sa galopade endiablée, la mesure se précipitait aussitôt.

Mitia n'y comprenait rien lui-même.

Il sentait seulement que si jamais retentissait à son oreille l'éternelle rengaine: « Mitenka, mon petit, mon pigeon, il faut s'appliquer, c'est demain qu'il va falloir étonner son public... » ses mains se mettraient à trembler, il laisserait son violon tomber sur le plancher. Il fallait donc jouer sans répit, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la démeñce; il fallait à tout prix ne pas permettre aux paroles d'Anton Egoritch de frapper son ouïe!

Et pourtant, quand vint le soir, quand on alluma la lampe, Mitia, contre toute attente, remit le violon dans sa boîte et dit à son père qui entraînait :

— J'ai sommeil, papa; je veux aller me coucher!

— Comment cela, Mitenka? Mais, bois du thé, réchauffe-toi! Mais il ne faut pas... mais ce serait tout ce qu'il y a de plus imprudent!... Mais tu sais bien que demain...

— Non; je veux me coucher! déclara Mitia, et, s'asseyant sur son lit, il se mit en devoir de défaire ses souliers. Anton s'approcha et voulut, comme il en avait l'habitude, l'aider dans cette besogne, mais Mitia répondit :

— C'est inutile, papa! Je les déferai moi-même!

Effectivement il se déshabilla seul, se glissa vite sous ses couvertures et ajouta :

— Papa, éteignez la lumière!

Quelque peu décontenancé par un si extraordinaire accueil, Anton Egoritch, habitué depuis si longtemps à déshabiller Mitia, à le mettre lui-même dans son lit, n'osa point pourtant ennuyer l'enfant, le héros de demain, de remontrances, de reproches inutiles. Au moment d'aller se coucher, il voulut embrasser Mitia, mais la couverture était déjà ramenée sur la tête de l'enfant; il dut se contenter de faire sur son lit le signe de la croix et partit en disant :

— Dors, mon chéri, dors!

Et il pensa en lui-même que Mitenka, sans doute, venait d'avoir un de ces caprices si souvent observés chez les grands artistes. Il rangea la chaise près du lit, mit une boîte d'allumettes près de la lampe, qu'il éteignit, et sortit sur la pointe des pieds en fermant avec précaution la porte derrière lui.

Mitia demeura longtemps immobile, complètement enveloppé sous ses draps.

Il éprouvait comme un engourdissement général, comme un excessif affaiblissement des nerfs; dans la tête nulle pensée, nul désir au cœur. Il avait dans les oreilles un bourdonnement incessant, fatigant; pourtant petit à petit une douce chaleur pénétra tout son être; il eut besoin d'air, il souleva sa couverture. On ne dormait pas encore dans la chambre voisine. On était en train de mettre au lit les fillettes; elles poussaient de petits cris; Anton Egoritch leur imposait silence par des :

— Chut! taisez-vous; vous allez réveiller Mitenka!...

A ces mots, à cette voix, Mitia tressaillait. Il lui semblait voir son père dans l'obscurité, ouvrant doucement la porte, marchant sur la pointe des pieds et lui disant à voix basse :

— Allons, Mitenka, tu l'es assez reposé, n'est-ce pas? Allons, mon chéri, il faut te lever, te mettre au travail! C'est après-demain qu'il va falloir...

Et la peur le prenant, il cachait sa tête sous ses draps.

Demain! O ce demain maudit! Aucun de ses camarades n'était comme lui menacé d'un « demain ». A cette heure, pensait-il, ils jouent et chantent gaïement! Lui seul, en sa qualité de prodige, a une soirée publique à subir! Sans ce demain maudit, il serait allé à la fête chez le petit Ernest, il se serait amusé avec ses camarades, il aurait sauté, il aurait ri; en ce moment même, il serait en train de jouer dans des appartements bien chauds, entouré de visages gaïs et rayonnants, au milieu d'un joyeux vacarme.

Le tableau de cette soirée passait alors devant ses yeux : c'était d'abord la blonde petite sœur de Kleïder, l'héroïne de la fête, dans sa belle robe blanche; c'étaient d'autres garçons, d'autres fillettes, jouant, sautant, dansant. Ils se moquaient bien d'une représentation publique, eux, les insoucients! Enfants ils étaient, enfants ils restaient!... Demain!...

Il se voyait après cela s'avançant sur l'estrade, pâle, fatigué, avec cette douleur dans la poitrine dont il ne parlait à personne, que personne ne soupçonnait. Et s'il triomphait ce jour-là, ce serait bien pis encore dans l'avenir : on le traînerait de concerts en concerts, de soirées en soirées, on l'exhiberait de ville en ville! (Son père ne parlait que de cela, ne rêvait que de cela!) Il serait alors attaché à son violon, comme un prisonnier à sa chaîne.

La pensée seule de ce maudit violon lui faisait monter au cœur le dégoût et la haine. C'était lui qui le priverait de tout ce qui faisait la joie des autres enfants. Il l'avait aimé autrefois, mais depuis il l'avait trop torturé, il lui était devenu odieux. Il éprouvait comme un éclair de joie inexprimable à la pensée qu'il pouvait le mettre en pièces, le réduire en miettes, le jeter dans la fosse aux ordures...

Il ouvrit de grands yeux, et, tournant son visage du côté où son violon reposait à terre dans sa chambrette plongée dans les ténèbres, il regarda fixement. En dépit de l'obscurité complète, il le voyait le hideux instrument; il lui apparaissait comme un être animé, méchant, créé et mis au monde pour le torturer, lui, pauvre enfant, qui ne grandirait jamais, qui ne deviendrait jamais un homme par la faute de ce maudit! Oui! il le voyait dans ses moindres détails, et quand la nuit eût été mille fois plus noire, il l'aurait encore vu comme en plein jour! Ses traits étaient trop profondément gravés dans son âme pour qu'il les

oublia! Sans autre instant de répit que les trop courts moments des repas et du sommeil, n'était-il pas constamment dans ses bras, ne lui déchirait-il pas le cœur de sa voix suraiguë, monotone, insupportable! Et ce serait ainsi toute l'existence! C'était à ce supplice qu'il était condamné!

Mitia petit à petit s'endormit. Dans son sommeil lourd et inquiet, d'absurdes tableaux se déroulèrent encore devant lui. Il lui semblait qu'un monstrueux violon, de dimensions invraisemblables, à tête de tigre, s'approchait de lui, puis, ouvrant une gueule énorme, allait le dévorer. C'était ensuite son propre violon qui sortait de sa boîte : il montait sur son lit, s'attachait à sa poitrine, et, en dépit de tous ses efforts, il ne pouvait l'en arracher; il s'était incorporé à lui, il faisait partie de lui-même, il faisait partie de son corps, dont il ne pouvait pas plus désormais se détacher que n'eût pu le faire sa main, ou ses bras, ou sa tête! Puis Anton Egoritch venait lui présenter l'archet et lui murmurait à l'oreille : « Exerce-toi, Mitenka, exerce-toi, mon pigeon! Maintenant que tu es en train, va, va, ne l'arrête pas! »

Après cela, l'envie lui prenait de se mêler aux jeux, aux danses des garçons et des fillettes, qui s'en donnaient à cœur-joie dans leurs habits de fête, là-bas, dans la chambre bien chauffée; mais c'était impossible, son violon ne voulait plus se détacher de sa poitrine!

Puis c'était de nouveau Anton Egoritch, qui venait le conduire à l'estrade : la salle du Conservatoire était comble; ce n'étaient que belles dames et messieurs du grand monde; le vieux prince lui-même, assis au premier rang, l'observait derrière sa lorgnette. On se consumait d'impatience en attendant qu'il parût sur la scène. Debout derrière lui, son père lui répétait sans cesse : « C'est aujourd'hui qu'il faut triompher! la gloire est au bout! la fortune! »

Mais lui ne voulait pas jouer; il ne voulait ni gloire ni richesse; il voulait la liberté! Vivre comme les autres enfants, jouer, jouer encore, et prendre du bon temps!... « Mais joue donc! » et la voix d'Anton Egoritch retentissait toujours à ses côtés : « Mais joue donc, mon chéri! »

« Je ne veux pas, je ne veux pas! Tenez, voilà pour vous! » Et à deux mains Mitia saisissait son violon, tirait de toutes ses forces et, poussant un grand cri, parvenait à l'arracher avec un morceau de sa poitrine! Le sang coulait à flots de son affreuse blessure, inondait le parquet de l'estrade... et les « bravo! bravo! », les applaudissements frénétiques du public et du prince retentissaient avec un fracas épouvantable. Plus fort que tous, Anton frappait des mains, le visage radieux, exprimant la joie la plus vive!

Onkel s'avancé après cela sur la scène et criait au public : « C'est moi qui ai fait de Spiridonoff le musicien de génie que vous venez d'applaudir. Sa gloire est la mienne! »

« Non! vociférait Anton, sa gloire m'appartient tout entière! Elle est à moi, à moi, à moi! »

Ils se disputaient avec fureur, ils en venaient aux mains, et personne pendant ce temps-là ne s'apercevait que le sang coulait toujours, que Spiridonoff était mort...

Mitia se réveilla avec un cri de terreur et porta la main à sa poitrine, où il éprouvait en effet une intolérable douleur. Il commençait à faire jour; tous les objets de sa chambre se dessinaient faiblement à sa vue. Le premier qui frappa ses yeux, ce fut son violon, étendu dans sa boîte, dont le couvercle était rabattu sur le plancher; la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de la soirée publique, qui devait avoir lieu le jour même; la pensée lui vint aussi des succès qu'il attendaient, des invitations, des concerts, des éternels exercices à la maison, de sa poitrine meurtrie, des douleurs qu'il éprouvait, de sa langueur toujours croissante. Et plus ses succès grandiraient, plus importunes, plus insupportablement caressantes seraient les exhortations d'Anton Egoritch! Plus tourmentantes que jamais viendraient à ses oreilles les éternelles paroles : « Mitenka, mon pigeon, si tu essayais le 23^e exercice! M. Onkel dit toujours... »

Tout à coup le désespoir le prit. Sa vie lui parut être une chiourme étroite et sombre dont il ne sortait que pour montrer au public les progrès qu'il avait faits, et où on le reconduisait aussitôt.

Son violon lui parut être son instrument de torture; Anton Egoritch, son père, Onkel, son professeur, des géoliers, des bourreaux qui le suivaient à chacun de ses pas.

Il tourna la tête du côté de la porte, et le cœur plein d'effroi se mit à écouter.

Sept heures sonnaient; il allait se lever, lui apporter son lait et lui dire : « Mitenka, c'est aujourd'hui... »

Un bruit d'allumette qui craque sur la boîte vint frapper son oreille, puis un frôlement de pantoufles... C'était le géolier qui venait... il se rendait à la cuisine, pour le lait, sans doute... Une fois encore son violon lui apparut, puis l'interminable cortège des répétitions accablantes, éternelles, monotones... tout cela pour la gloire...

Mitia se lève, le sang jaillit de sa lèvre qu'il vient de mordre : « Attends, papa, attends, j'y travaille... à ta gloire... »

Il est pâle comme le drap de son lit, ses yeux sont pleins de larmes, hagards; tout son corps est secoué par le frisson de la fièvre.

Il n'a plus qu'une pensée maintenant : « Il faut se dépêcher : dans une demi-heure, le géolier entrera... »

Il se dépêche donc. De ses mains tremblantes il prend sa ceinture de cuir et fixe l'une des extrémités au crochet de son essuie-mains. Il s'arrête une seconde,

forme le nœud coulant, se signe, se signe encore, la prière à la bouche. De grosses larmes roulent sur ses joues. Une lueur de regret traverse son cerveau : il croit entendre quelqu'un l'appeler : sa mère peut-être, ou ses sœurs ? Mais voici venir le géôlier ; il n'y a pas une seconde à perdre. Il se signe encore, ferme les yeux, passe son cou dans le nœud coulant et du haut de sa chaise retombe dans l'espace...

*
**

Ce jour-là, à neuf heures du matin, une femme courut au Conservatoire, les cheveux en désordre, à peine vêtue, malgré un froid terrible. Elle pleurait, criait, se tordait les mains, sans pouvoir fournir un mot d'explication.

On la conduisit auprès du directeur, qui la fit asseoir dans un fauteuil et lui dit :

— Calmez-vous, madame, et pour Dieu ! de quoi s'agit-il ?... nous ferons tout ce qui dépend de nous pour vous venir en aide !...

Le directeur eut bientôt houte de ses paroles de banale consolation quand il apprit enfin qu'il avait devant lui la mère de Milia Spiridonoff, que l'espoir, que la gloire du Conservatoire venait de se perdre dans sa chambre avec sa ceinture, que le père du pauvre enfant, Anton Egoritch Spiridonoff, ce respectable vieillard que l'on avait vu si souvent conduire amoureusement son fils par la main, était devenu fou, n'entendait rien, ne voyait rien, ne voulait point quitter le violon de Milia qu'il serrait sur sa poitrine, qu'il embrassait en criant : « C'est mon fils ! c'est mon fils ! c'est ma gloire ! »

Quand on annonça la nouvelle à Onkel, il chancela comme un homme ivre et tomba à la renverse : on craignit un instant une apoplexie foudroyante. C'était une chance de gloire à jamais perdue !

Pendant une demi-heure, le Conservatoire fut sous l'impression de la terreur. L'épouvantable nouvelle courait de bouche en bouche, les dames pleuraient : il y eut des syncopes et des crises de nerfs...

Le lendemain, toute la maison était aux funérailles de Milia Spiridonoff. Son cercueil était porté par des enfants de son âge. La mère suivait, accablée de douleur, les petites sœurs suspendues à ses jupes.

Anton Egoritch seul n'était pas au convoi. On avait dû le diriger sur l'hôpital : il avait déjà commencé à danser et à rire aux éclats autour de la bière de Milia !

POTAPENKO.

(Traduit par M. G. Leroy.)

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Henri Heine.

Je fis sa connaissance d'une façon singulière. J'entends encore le rire jeune et frais de sa vieille et charmante amie, M^{me} Jaubert, quand je lui contai cette histoire qui l'amusait fort et qu'elle se plaisait à me faire répéter.

En revenant d'Allemagne, à la fin de l'année 1838, un de mes premiers soins avait été de chercher, à Paris, un cabinet de lecture qui reçut des journaux allemands et où je pusse continuer à suivre, même de loin, le mouvement politique et littéraire du pays que je venais de quitter avec tant de regrets. J'en avais trouvé un, place Louvois. J'y allais fréquemment. Un jour je m'assis à la table verte recouverte de journaux, entre deux lecteurs que je ne regardai pas tout d'abord. Mais l'un attira bientôt mon attention par une toux obstinée, presque aussi fatigante pour les autres que pour lui. Mon autre voisin finit par s'en impatienter et, à une quinte plus forte que les précédentes, se mit à faire un chut ! très distinct. La quinte passée, le calme se rétablit, mais pas longtemps ; la toux ne tarda pas à recommencer ; elle fut suivie d'un chut ! plus impératif. Le pauvre cacochyme, irrité, se tourna vers le chuteur et lui demanda assez vivement : « Est-ce à moi, monsieur, que s'adresse ce chut ? » Mon second voisin ainsi interpellé, baissant le journal qu'il tenait tout près de ses yeux, comme un myope, regarda son interpellateur avec une surprise vraie ou feinte très comique et lui répondit de l'air du monde le plus étonné : « Oh ! monsieur, je croyais que c'était un chien. » Je partis d'un éclat de rire et regardai avec curiosité l'auteur de cette répartie inattendue. C'était un homme frisant la quarantaine, de taille moyenne, assez replet, sans barbe, avec de longs cheveux blonds, le front haut, des yeux clignotants à demi fermés, surtout quand il lisait, sans vraie distinction ; rien qui trahit le poète ou l'artiste, ou même l'homme du monde ; un bon bourgeois du Nord, avec un léger accent tudesque. C'était Henri Heine. En entendant mon éclat de rire, il rit aussi, et, m'adressant la parole en français, se mit à me donner quelques explications sur son erreur, sans doute pour convaincre mon autre voisin de sa bonne foi à l'égard du chien supposé. Puis la conversation continua entre nous à voix basse, et, comme je tenais la *Gazette d'Augsbourg*, où il écrivait, il me demanda ce que je pensais de la correspondance de Paris marquée d'un certain signe. Je lui en fis l'éloge naïvement, ne me doutant guère que je parlais à l'auteur même. Je m'appretais à sortir

et je venais de le saluer, quand il se leva aussi et sortit avec moi. Dans la rue, la conversation reprit de plus belle. Il avait l'air aussi étonné que ravi de voir un jeune Français au courant de l'Allemagne et familiarisé avec sa langue; il me demanda mon nom, me dit le sien et me pria de l'aller voir. Je répondis à sa politesse par quelques mots d'éloge bien sincères et mon admiration pour ses *Lieder*, et j'allai le voir. Lui aussi vint chez moi, et bien plus souvent. Il ne se passait guère de semaine qu'il ne grimât dans ma mansarde d'étudiant. Et voilà comment j'entrai en commerce régulier et je puis dire très intime avec Henri Heine.

Je l'ai dit : rien dans son extérieur ne révélait le poétique et charmant esprit que ce nom évoque désormais. Sa conversation était vive, spirituelle, aisée, quoiqu'il parlât le français avec accent et parfois même avec incorrection. Je vais sans doute étonner bien du monde, en Allemagne et en France, en ajoutant que, tout en étant un causeur alerte et possédant bien des finesses de notre langue, il n'était pas capable de l'écrire tout seul avec sûreté et de manière à présenter son œuvre sans retouches devant le public français. J'ai reçu bien des lettres et des billets de lui : pas un qui ne portât, par quelque faute ou négligence, la marque de son origine étrangère. Et, quant à ses articles écrits et parus dans la *Revue des Deux Mondes*, je sais par expérience que, bien que signés de son nom, ils avaient toujours été traduits de l'allemand en français par un autre, ou que, s'il avait voulu se charger lui-même de ce travail, cette traduction avait dû forcément être toujours revue et corrigée par un écrivain français. Avant moi, il avait eu recours à Løwe-Weimar, Gérard de Nerval; plus tard, après moi, ce fut Saint-René Taillandier et sans doute d'autres encore que je n'ai pas connus. Il mettait beaucoup d'art et de coquetterie à dissimuler cette insuffisance et à faire croire au public des deux côtés du Rhin qu'il écrivait aussi bien en français qu'en allemand. Il y a réussi, et j'aurai sans doute grand-peine à détruire cette légende en rétablissant ici la pure et simple vérité. Mais ma remarque n'en subsiste pas moins, comme disais je ne sais plus quel savant obstiné.

Henri Heine avait du reste l'art de se draper et de se peindre dans ses écrits, prose ou vers, un peu trop à son avantage, et il s'y donnait parfois une attitude qui jurait avec la réalité. C'est ainsi qu'il laissait croire qu'il était né en 1801, pour pouvoir dire en plaisantant qu'il était le premier homme du siècle, tandis qu'en réalité il datait de 1797; c'est ainsi que, d'après ses confidences écrites, les Allemands pouvaient le croire un don Juan parisien, un Byron de notre grand monde. Sans doute il était reçu dans des salons très distingués, comme tout étranger marquant l'est toujours à Paris. Mais, malgré tout son esprit, il n'y fit pas de conquêtes; il n'était pas taillé en Adonis, quoi qu'en dise T. Gautier,

ni même vêtu en dandy, comme on vient de le voir. D'ailleurs, ses goûts en amour ne le portaient pas dans ces régions. Il se gardait bien de dire avec Béranger :

Je suis du peuple ainsi que mes amours,

mais il mettait le second hémistiche en pratique. Sa fameuse Mathilde, Frau Mathilde, qu'il venait d'épouser et qu'il peignait aux Allemands comme un type de parisienne élégante et spirituelle, était simplement une bonne fille, à plantureuse beauté, dont il s'était amouraché et qu'il avait trouvée, je ne sais où, sur le pavé de Paris ou dans le fond de quelque boutique interlope de nos passages. Il avait fini par l'installer chez lui; il en était très épris et fort jaloux, la laissait peu voir, et naturellement il finit par l'épouser. Elle était sans esprit et sans instruction, belle et indolente comme une odalisque. Je trouve dans une de mes lettres de 1839 ce paragraphe irrévérencieux : « Je viens de me promener aux Champs-Élysées avec H. Heine. Le grand homme a été assommant et sa femme bête comme une oie. » Je demande pardon de ce document réaliste, mais je prie le lecteur de ne pas oublier que je n'avais pas vingt ans, que l'adolescence avec ses jugements sans appel et son intolérance superbe méritait qu'on lui applique aussi le mot de La Fontaine : « Cet âge est sans pitié. »

Pour en revenir à M^{me} Mathilde, j'ajouterai qu'elle ne put jamais apprendre un mot d'allemand. Elle savait vaguement que M. Heine était un grand poète. Mais je doute fort qu'elle sût ce que c'était qu'un poète. Ils vivaient très simplement, dans un appartement du faubourg Poissonnière : les Allemands ont rarement le besoin du confortable et le goût de l'élégance.

Heine ne les avait pas. L'intérieur était très bourgeois. Près de la porte d'entrée il y avait un portrait du poète gravé en Allemagne, qui le représentait à l'âge de vingt-cinq ans, probablement après la publication de son *Buch der Lieder*. Une grande figure oblongue, le cou nu, inondé de longues tresses. Il était sans doute exagéré; en tout cas, il ne ressemblait plus, — si toutefois il avait jamais ressemblé; — l'artiste y avait mis une forte dose de convention, il s'était trop rappelé le portrait d'Albert Dürer. Le reste de l'appartement ne m'a laissé aucun souvenir particulier, si ce n'est celui de son apparence bourgeoise et du perroquet de Frau Mathilde. J'y allai peu du reste. Je vis tout de suite que H. Heine préférerait me voir chez moi. J'ai dit qu'il était fort jaloux. Il avait presque l'âge d'Arnolphe, et quoique Frau Mathilde ne fût plus une Agnès, il pouvait craindre de rencontrer un Horace dans tout jeune étudiant de mon âge.

Il grimpa donc l'escalier étroit de ma mansarde sur le pont Neuf, et il y venait fréquemment. Dans les premiers temps de notre connaissance j'avais été, — et je devais l'être, — très flatté de cet empressement d'un

homme de son âge et de sa valeur. J'avais pu croire que c'était pour les charmes de ma conversation qu'il prenait cette peine; mon amour-propre avait facilement accepté cette interprétation. Mais je dus en rabattre. Je m'aperçus bientôt du vrai motif de ses visites. Tantôt c'était une poésie qu'il me priait de lui traduire, tantôt des articles de la *Gazette d'Augsbourg*, pour les montrer, me disait-il, à son amie la princesse Belgiojoso que j'avais vue un jour de courses au Champ de Mars et qui m'avait inspiré la plus vive admiration. Il le savait et m'avait promis de me présenter à la princesse. Grâce à cette amorce, j'avais l'hameçon, c'est-à-dire que je me mettais à traduire articles et poésies, complaisamment, par amitié, pour le roi de Prusse, comme on dit. Plus tard, bien longtemps après, j'ai découvert pour qui je traduais ces articles de la *Gazette* et pourquoi lui autrefois tenait tant à les voir tournés en français : ce n'était pas pour les beaux yeux de la princesse, ces grands yeux cruels, comme les appelait Musset, non, c'était pour ceux de M. Guizot. H. Heine touchait 6000 francs par an sur les fonds secrets, et il fallait de temps en temps montrer au ministre qu'il avait mérité cette haute paye. Il me faisait donc probablement traduire les articles qui étaient surtout favorables à la France. En 1848, les papiers trouvés aux Tuileries m'expliquèrent tout le mystère. J'en fus du reste pour mes frais de traduction; jamais Heine ne me présenta à la princesse.

Malgré la distance que l'âge, la célébrité et le talent mettaient naturellement entre nous, nos relations s'établirent sur un pied de parfaite égalité. Cela pourra paraître singulier, je le confesse. Cependant rien ne s'explique plus facilement.

H. Heine d'abord n'était pas alors le Henri Heine qu'il est maintenant à nos yeux. Il venait de publier à Hambourg la cinquième édition de son *Livre des chants* et la première des *Poésies nouvelles*, qui n'étaient pas encore traduites ni l'une ni l'autre en français. Il achevait son livre sur l'Allemagne. Quoique célèbre, il était encore très discuté en Allemagne, où il avait force ennemis politiques et littéraires. En France, où il avait à lutter contre la critique acerbe et puissante de son compatriote Boerne, il n'était connu que d'une élite, grâce à ses *Reisebilder*, traduits par Loewe Weimar, et à ses articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Quant à sa personne, on l'a vu, elle n'avait rien de bien imposant, et quoiqu'il fût très préoccupé de lui et fort susceptible, il était bon enfant et sans façon dans le commerce habituel de la vie. On se trouvait donc porté à le traiter familièrement, hélas! pas *famillionnairement*, comme il l'a écrit si plaisamment de son compatriote et coreligionnaire Rothschild. Puis son scepticisme, sa raillerie n'avaient pas de prise sur moi : j'étais alors tout imbu de mes lectures de la Bible de Luther et ardemment préoccupé de la recherche de la vérité religieuse : Heine ne me paraissait pas assez sérieux sur

ce chapitre, et je me permettais de le lui reprocher. De plus, à tort ou à raison, son caractère, son rôle politique, ses opinions flottantes, ne m'inspiraient pas le respect que je ressentais pour son talent. Enfin, il était mon obligé, il avait besoin de moi. Je lui rendais un grand service en le traduisant ainsi, et gratuitement; car, dans ce temps-là, c'était une rareté de rencontrer un Français lettré sachant l'allemand. De plus, tout en ayant pour ses poésies une très grande et légitime admiration, j'en avais une bien plus grande encore pour celles de Goëthe, et je le lui disais avec preuves à l'appui. Cela me donnait barre sur lui. Même quand je louais ses *Lieder*, je me servais de Goëthe comme point de départ et de comparaison, et je n'y mettais nulle malice : — « Ce que j'admire le plus en vous, lui disais-je, c'est qu'après Goëthe, le plus clair, le plus limpide de vos poètes, vous avez su donner à la poésie allemande cette même clarté, avec un air de négligence et de laisser-aller spirituel qu'elle ne connaissait pas encore. Vous avez fait en Allemagne à cet égard ce que Byron a fait en Angleterre et Musset en France. » Je crois encore maintenant que cet éloge est dans la stricte vérité. Mais cette justice ne lui plaisait guère; il ne voulait pas du second rang, et quoique mon ingénuité et ma jennesse eussent dû le désarmer, il ne dédaignait pas de chercher à ébranler ma conviction : il attaquait Goëthe, sans doute pour voir comment je le défendrais; puis, impatienté de cette admiration et du rang suprême que j'accordais à ce grand génie, il avait fini par se moquer de ma préférence et, pour se venger de Goëthe et de moi, il m'avait décoché un sarcasme comme il aimait à le faire; il avait trouvé bon de m'affubler d'un sobriquet : il m'appelait, — j'en demande pardon à Goëthe et au lecteur, — le *petit Goëthe français*. Je lui répondis d'abord que, petit ou grand, il n'y avait pas de Goëthe en France et que probablement, hélas! il n'y en aurait jamais. Mais qu'en revanche nous avions un Henri Heine dans la personne d'Alfred de Musset. On comprend que cette réplique du *petit Goëthe français* n'était pas faite pour l'apaiser. Quant à cette appellation si malicieuse, je n'ai pas besoin de montrer ce que cette ironie avait d'écrasant pour moi. Mais comme je n'avais encore rien écrit, rien publié, je la portais plus légèrement alors que je ne le ferais à présent que j'ai montré mes prétentions et mon insuffisance. Je l'ai toujours sentie, cette insuffisance, et dès le début même; ne disais-je pas dans mon premier poème :

Je n'ai pas cet orgueil de me croire poète,
Le monde a dévoré ma jeunesse, et puis Dieu
Ne m'avait pas au front marqué d'un doigt de feu.
De la gloire en naissant il m'a donné la fièvre,
Mais le charbon divin n'a pas touché ma lèvres :
Comme un aiglon blessé que tonte l'infirmité;
J'ouvre en vain l'aile au vent, je mourrai près du nid.

H. Heine n'avait jamais vu de mes vers; il ignorait même si j'en faisais. Cela me laissait ma liberté entière

vis-à-vis de lui, — et j'en usais largement comme on vient de le voir. Souvent dans nos promenades ou dans nos causeries au coin du feu chez moi, excité par la contradiction ou emporté par la jeunesse et des rêves d'ambition sans issue, je me laissais aller à la fougue de mes dix-neuf ans ; je lui montrais l'état de l'Allemagne, le malaise politique de ce grand peuple inerte et morcelé, et tous les éléments de révolution, d'incendie qui n'attendaient qu'un mot, un rayon de soleil, une flèche enflammée pour éclater et changer la face de l'Europe. « Oh ! si j'étais vous ! lui disais-je. Vous avez le levier en main et vous ne savez pas soulever ce monde ! » Heine m'écoutait. Ce langage le flattait et l'irritait à la fois ; car il eut, certes, aimé jouer ce rôle. Mais il sentait comme moi qu'il n'avait ni le caractère, ni la force d'esprit nécessaires. Les sceptiques et les railleurs ne sont pas chefs de peuples, ni des initiateurs ; ils ne sont pas même des révolutionnaires. La foi seule transporte les montagnés.

En effet, c'est par là qu'il péchait, par le caractère, et, à ce propos, le dernier vers de l'épigramme si comique d'*Atta Troll* me revient à l'esprit :

Pas de talent, mais un caractère.

En retournant le vers et la pensée, on aurait le jugement qu'on pourrait porter sur l'auteur lui-même : un grand talent, mais peu de caractère. Le vers allemand qui précède celui-là, et qui est une parodie si drôle du style du roi Louis de Bavière, est malheureusement intraduisible ; il pourrait également s'appliquer à H. Heine, avec une légère variante toutefois : *manchmal auch gestunken habend*. Il lui suffirait de lire *geschunden*. Ceux qu'il a blessés et écorchés tout vifs me comprendront à merveille. Mais j'oublie que j'ai affaire à des lecteurs français.

En revanche, du côté de l'esprit et de l'imagination, outre le don poétique, il était merveilleusement doué. C'était un archer redoutable ; son carquois était plein de flèches, souvent empoisonnées ; il atteignait l'ennemi en plein amour-propre et souvent en plein cœur. Il n'a que trop dépensé son temps, sa verve et son génie à des luttes personnelles et inutiles. Et pourtant c'est le même homme qui s'écriait dans ses *Reisebilder* : « Hélas ! on ne devrait, au fond, écrire contre personne en ce monde. » Que n'a-t-il suivi cette maxime ! En politique, en philosophie et en histoire, il a voulu marquer sa trace ; — elle est déjà disparue. Mais l'humoriste et le poète en ont laissé une, et celle-là est immortelle.

Un jour, j'étais au café Foy avec Ch. Brenot, l'aimable bibliothécaire du Palais-Royal, et nous causions bien tranquillement dans un coin, quand des voix s'élevèrent tout à coup d'une autre partie de la salle ; c'était une dispute et assez vive. Je levai les yeux et je reconnus H. Heine, debout, un journal à la main, aux prises avec deux messieurs à tenue militaire dont l'un

était manchot. Brenot me dit que c'était le général Lesourd, je crois, avec un colonel de ses amis ; je me levai bien vite et accourus au secours du poète. Il était furieux, et il y avait de quoi. En quête d'un journal, il avait quitté sa place, et quand il avait voulu y revenir, il l'avait trouvée occupée par les deux vieux officiers. Sans doute il s'y était mal pris pour la réclamer : on l'avait envoyé promener. Il s'était fâché, et le général le regardant du haut en bas l'avait tout bonnement appelé imbécile. De là fureur et tumulte : « Moi, imbécile ! criaient H. Heine avec autant de surprise que d'indignation. Savez-vous à qui vous le dites ? » Il était hors de lui. J'arrivai à ce moment-là ; je le pris par le bras, l'entraînai de notre côté et tâchai de le calmer en lui disant à qui il avait affaire, qu'il ne seyait pas à un homme comme lui de se colleter avec un vieux grognard qui avait perdu un bras à Waterloo, une vieille culotte de peau qui n'entendait sans doute rien à la poésie ni à la politesse, et qui certes n'avait pas lu son chant immortel des *Deux Grenadiers*, etc. Je le ramenai à notre table, je le présentai à Brenot comme le premier poète vivant de l'Allemagne. Il se calma enfin. Nous sortîmes, et il ne fut plus question de rien.

Ce n'est pas qu'il manquât de courage. Il avait celui de tous les hommes d'imagination. D'ailleurs, il se battait au besoin. Un an ou deux auparavant, il avait eu un duel avec un Allemand qu'il avait insulté dans son honneur et qui passa le Rhin pour le provoquer. Un de mes amis fut son témoin ; il me raconta l'affaire. H. Heine fit très bonne contenance, et fut gai et spirituel chemin faisant. Comme il avait plu et qu'il y avait de la boue sur le terrain, H. Heine dit plaisamment : « Le chemin de l'honneur est bien sale. » On échangea deux balles, et l'on en resta là. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même avec Pouschkine, hélas !

Outre les articles de la *Gazette d'Augsbourg*, que je traduisais si bien, — soi-disant pour la princesse Belgiojoso, — et qui ont contribué à former dans l'édition française les volumes de *Lutèce* et ses *Lettres de Paris*, j'ai encore traduit pour H. Heine un choix de ses premières poésies lyriques, le début d'un roman juif, *le Rabbi de Baccarach*, et deux de ses poèmes publiés en allemand vers 1844 ; l'un s'appelle *Germania*, conte d'hiver, et l'autre *Atta Troll*. Ce dernier seul fut accepté et parut dans la *Revue des Deux Mondes* en mars 1847, sous le nom d'Henri Heine naturellement. Il eut un grand succès, et il le conserva à juste titre. C'est une fleur de malice et de fantaisie poétique qui tranche sur les articles ordinaires de la grave revue. J'eus des luttes à supporter avec l'auteur pour cette traduction comme pour les autres. Il s'obstinait à vouloir faire passer dans le français des audaces de mots, — des accouplements étranges que l'allemand peut se permettre, — car cette langue molle, souple et riche se plie à tout sous la main d'un grand artiste, — mais

que la langue française, cette *gueuse fière*, comme on l'a dit, ne peut accepter à aucun prix. Je ne pouvais faire entendre raison à H. Heine sur ce chapitre-là. Il s'en était fait un système, qu'il a exposé dans la préface de ses *Reisebilder*. Il prétend que c'est un moyen de rajeunir notre langue et d'étendre nos idées ; mais, systématique ou naturel, ce goût de alliances de mots bizarres et incompatibles le rendait intraitable. Il tenait à ses mots et s'y cramponnait en désespéré. Børne, je crois, l'avait appelé *worthkramer*, et il l'était en effet, du moins comme un joaillier littéraire. Les mots l'attiraient et le fascinaient. Il ne lisait les journaux, je crois, qu'avec deux préoccupations : voir si l'on parlait de lui et y trouver des mots, même des bons mots. Il avait certes assez d'esprit pour en tirer de son propre fonds, mais il ne dédaignait pas de recueillir les mots des autres pour les monter et les servir mieux. Je lui disais qu'il était trop bijoutier, trop ciseleur parfois, que le goût français ne tolérerait pas certaines audaces comme le goût allemand, que notre langue n'aimait pas à être malmenée et brutalisée. Il céda quelquefois, mais rarement. En fin de compte, comme c'était son affaire et qu'il signalait de son nom, après avoir soulagé ma conscience littéraire par mes observations, je cédaï aussi et le laissais libre d'ajouter à mon texte ses incongruités et ses audaces germaniques. Et qui sait ? il avait peut-être raison. Il montrait ainsi ou laissait deviner son origine étrangère ; c'était une coquetterie de plus et la meilleure manière d'accréditer la légende qu'il était son propre traducteur.

En 1847, après la publication d'*Atta Troll*, j'allai prendre congé d'Henri Heine ; je parlais avec une mission pour l'Allemagne. Il me donna des lettres de recommandation, une pour sa sœur, mariée à Hambourg, une pour son frère, journaliste à Vienne, une autre pour H. Laube, à Leipzig ; enfin une dernière pour son ami Varnhagen d'Ense, le mari de la célèbre Rahel. Comme je n'écris pas ici mes Mémoires, je n'ai pas à raconter l'accueil que je trouvai chez ses amis et dans sa famille. Il fut très cordial. Du reste, je ne passai qu'une soirée à Hambourg, chez sa sœur, et je ne vis son frère de Vienne qu'une seule fois ; il ne m'a pas laissé de souvenir bien distinct. Il rédigeait alors le *Fremdenblatt*, une feuille gouvernementale. Mais il n'y en avait pas d'autre en Autriche, à cette époque. Depuis, on l'a fait baron. Son frère en eût bien ri.

H. Laube non plus n'a pas laissé de trace dans ma mémoire, quoiqu'il fût un littérateur intéressant. Varnhagen seul, avec qui j'eus des relations suivies pendant près de deux ans, devint un ami pour moi, malgré la différence de nos âges. Je parlerai plus tard avec détail de cet homme si aimable et si distingué, quand je raconterai mes relations avec la célèbre Bettina d'Arnim.

La révolution de 1848 me ramena en France. Je ne

fis qu'entrevoir Henri Heine, à mon retour, durant les quelques semaines que je passai à Paris avant d'aller rejoindre le poste diplomatique où Lamartine venait de m'appeler. Je restai deux ans à l'étranger. Le coup d'État et l'Empire, que mes opinions ne me permettaient pas de servir, me firent des loisirs que je pus consacrer aux lettres. Je revis donc Henri Heine à Paris. Il était déjà bien souffrant et atteint de cette cruelle maladie qui devait l'emporter après l'avoir martyrisé plus de six ans. La paralysie faciale lui avait presque entièrement fermé les deux yeux ; mais son humeur n'était pas changée, sa gaieté même n'était pas entamée. Je le retrouvai aussi mordant, aussi sarcastique, aussi vivant par l'esprit qu'auparavant. La souffrance ne l'avait pas abattu et encore moins attendri sur lui-même ou sur les autres. Il supporta jusqu'à la fin son martyre avec une vaillance admirable, sans pose, sans phrase et sans faiblesse, et cet homme, qui avait si peu de caractère dans la vie, sut en avoir devant la mort. Son esprit garda dans cette épreuve toute sa finesse et sa lucidité, toute sa gaieté même, mais une gaieté qui avait quelque chose de démoniaque. Elle ne respectait ni les hommes ni les dieux, et son sarcasme atteignait tous les Olympes et tous les Sinaïs. Il ne s'arrêtait devant rien. La flèche partait ; peu lui importait si elle devait ricocher jusqu'à lui et revenir le blesser : l'archer avait atteint son but, il était content et il riait de son adresse, même quand il avait frappé un ami au cœur.

J'avais été épargné jusque-là, ou du moins je n'avais eu à subir que ces railleries qu'on accepte d'un ami et surtout d'un malade ; mais mon tour était venu, il ne devait pas plus m'épargner que tant d'autres, et, comme tant d'autres, je fus obligé, malgré son état misérable, de l'abandonner à son esprit d'injustice et de violence outrageuse. Voici à quelle occasion :

Depuis longtemps, Henri Heine me tourmentait pour me faire promettre de lui traduire son *Livre des chants* et ses *Nouvelles poésies*. J'avais résisté, trouvant bien difficile, sinon impossible, de rendre en français ces jolis diminutifs du langage de l'amour, *lieb liebchen*, etc. ; puis, cette délicate simplicité de la poésie allemande ne devenait-elle pas quelquefois un peu plate et sans grâce dans notre prose sèche et nue, surtout sans la musique du rythme et de la rime ? J'eus beau lui répéter que notre langue était rebelle à la traduction des poètes, surtout des poètes lyriques ; que nous ne pouvions les rendre ni en vers ni en prose, — en vers, à cause du boulet de la rime que le vers français traîne fatalement à son dernier pied ; que la France était, sous ce rapport-là, déshéritée et inférieure à ses voisins, qui tous se passent, au besoin, de la rime ; que nous étions réduits, par conséquent, à nous contenter d'imitations sans posséder jamais de vraies traductions poétiques, n'en déplaise à nos innombrables traducteurs d'Horace. Que pour la prose, elle ne donnait

jamais, — et dans toutes les langues, — qu'un calque pâle, une gravure terne de l'œuvre lyrique sans sa couleur, son mouvement, sa forme, sa vie enfin. Je lui citai le mot des Italiens, si vrai : *Traduttore, traditore*. Ce fut en vain. Je ne pus le convaincre, même en m'armant de son joli mot sur les traductions des poètes en prose, qu'il avait appelées lui-même : *un clair de lune empaillé*. Rien n'y fit : il eut réponse à tout. De guerre las, je finis par consentir et je lui promis de traduire ses poésies, à mon temps et à mes heures. Je m'y attelai donc, mais trop lentement au gré de l'auteur, car un beau jour l'impatience le prit ; il m'écrivit une lettre où il me rappelait ma promesse, mais d'une façon si blessante, si injurieuse, qu'il ne m'était plus possible de la tenir, ni même de continuer mes relations avec lui sans manquer tout à fait de dignité.

Je lui répondis simplement qu'il abusait de son état et que je pardonnais au malade, mais que, puisqu'il aimait mieux perdre un ami, — et un ami utile, — qu'un bon mot, il ne serait pas surpris si je m'éloignais de lui, à regret, pour ne plus m'exposer à ses sarcasmes outrageants ; et, pour lui prouver son injustice et ma bonne foi, je lui renvoyai en même temps ce que je lui avais déjà traduit de ses poésies.

J'espérais qu'il reviendrait sur sa vivacité. J'attendis en vain ; il ne me répondit pas ; et nos relations furent brisées. Je ne devais plus le revoir. A quelque temps de là je partis pour l'Orient, et c'est en Moldavie que j'appris sa mort (février 1856). Elle me fut amère. J'espérais toujours le revoir et être à même de lui prouver que mon amitié survivait à son injustice ; la mort a cela de cruel, entre autres cruautés, qu'elle ne permet plus de réparer le mal ni à celui qui l'a fait, ni à celui qui en souffert.

Pauvre Henri Heine ! je n'ai jamais pu lire sans attendrissement certain passage des *Reisebilder*, écrit dans toute la force et l'éclat de sa jeunesse. Les poètes ont parfois d'étranges intuitions de l'avenir. Voyait-il celui qui lui était destiné ? on le croirait vraiment en lisant ces lignes écrites en 1828 :

Il n'y a que le malade qui soit un homme. Ses membres racontent une histoire de souffrances. Ils en sont spiritualisés. Je crois même que par le moyen des tortures de la douleur les animaux pourront parvenir à l'état d'homme.

Telles furent mes relations avec ce poète de premier ordre, étrange figure composée de tant de traits divers et opposés. Tous les contrastes, en effet, se trouvaient réunis dans l'homme comme dans le poète : héroïque contre la douleur physique, faible et irritable comme un enfant devant la moindre critique littéraire, ironique et moqueur envers ses ennemis, ses amis, et lui-même, amoureux de la reine de Saba et passionnément épris d'une grisette parisienne ; — ne croyant à rien et partant en guerre contre les institutions et les idoles ; n'é-

pargnant personne et voulant être épargné ; vindicatif et amer avec des retours de bonhomie ; riant du mal fait par lui comme s'il était méchant ; sacrifiant tout à un bon mot ; s'élevant à la plus haute poésie et descendant aux plaisanteries les plus vulgaires ; esprit d'Ariel dans un corps de Philistin ; enfin, comme il disait de lui-même, *choucroute arrosée d'ambrosie*. Si Prévault a pu spirituellement appeler Musset M^{lle} Byron, on pourrait dire avec autant de raison qu'Henri Heine était aussi de la famille du noble lord. Les esprits s'enchaînent et s'engendrent plus qu'on ne croit. H. Heine serait-il tout Henri Heine sans les *Volkstlieder* et sans le *Don Juan* de Byron ? Il y est contenu tout entier, esprit, poésie, sarcasme ; — mais Byron a de plus le haut vol et la grandeur. L'un est un archevêque, l'autre un lutin ; il y a la proportion de Méphisto à Satan.

Je me suis interdit, et avec raison, dans ces notes légères et ces souvenirs, d'entrer dans l'examen approfondi des œuvres de ces hommes célèbres que j'ai connus. Ces appréciations critiques me mèneraient trop loin ; elles demanderaient des volumes. Je veux me borner à donner ici une idée de leur personne, de l'impression qu'elle m'a laissée dans les rapports que j'ai eus avec eux. On me trouvera sévère, peut-être, dans ce que je viens d'écrire sur Henri Heine. Mais je n'ai dit que ce que ma mémoire et ma conscience me permettaient, me commandaient même de dire. Quoique nous nous soyons mal quittés, le souvenir de ses longues souffrances, de nos vieilles relations amicales, mon admiration pour le poète et ma pitié pour le malade m'obligeraient à la justice, si je n'y étais pas enclin par nature. Et, à ce propos, qu'il me soit permis de faire une profession de foi qui s'applique à toutes les pages qui suivront. Après Heine j'aurai à peindre, de face ou de profil, bien d'autres figures remarquables : George Sand, Musset, Nodier, Mérimée, Victor Hugo, A. de Vigny, Barbier, d'autres encore. Eh bien, je parlerai d'eux avec une entière sincérité, comme je viens de le faire du poète allemand. *Le sine ira et studio* de Tacite sera ma devise. Je pourrai me tromper, sans doute, dans mes appréciations, mais ce sera sans le vouloir. Je ne dirai que la vérité ou ce que j'ai cru la vérité. Si je verse d'un côté, ce sera tout du côté de la charité et de l'affection ; mais la justice, je l'espère, n'aura pas à en pâtir. Par bonheur, — ou par malheur, comme on voudra, — mon cœur respecte la liberté de mon jugement, et mon esprit garde ce qu'il a de clairvoyance à l'égard des objets de mes tendresses. Je vois les défauts de ceux que j'aime, et, Dieu merci, cela ne m'empêche pas de les aimer. Au contraire.

Un dernier mot encore.

D'où nous vient cette ardente curiosité pour tout ce qui touche les hommes de génie ou même de talent ? ce désir passionné de pénétrer dans leur intimité ; de connaître leur figure, leurs habitudes, de les voir enfin,

même par les yeux d'un autre? Sans doute c'est dans l'espérance de mieux comprendre leurs œuvres, de surprendre le mobile secret de leur pensée et de leur inspiration, en un mot de toucher le fond même de leur nature, et surtout d'arriver jusqu'à la source cachée d'où jaillit pour eux cette chose étrange qui s'appelle le don et qui fait leur génie? Mais, hélas! j'en ai fait l'expérience, cette poursuite est vaine. Nous ne voyons que les dehors, les apparences, ce qui les rend semblables aux autres hommes. Eux-mêmes n'ont pas la claire vision de l'étincelle divine qu'ils ont reçue d'en haut et qui les met au-dessus de l'humanité; humble ou superbe, nul de nous ne se connaît; l'âme est un hôte voilé, un prisonnier sublime qui s'agite en nous et cherche à briser les barreaux de sa geôle. Dans la foule, il est résigné, et ne se trahit obscurément que par des habitudes; dans l'élite il se révèle de deux façons au grand jour : par des actes avec les héros, par des œuvres avec les poètes et les artistes. Mais l'hôte divin reste toujours invisible; le monde n'entend que sa voix; souvent même il n'en a que l'écho affaibli et défiguré.

ÉDOUARD GRENIER.

(A suivre.)

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

Le suffrage universel.

INCONVÉNIENTS ET REMÈDES PROPOSÉS.

L'expérience s'est faite et se poursuit sous nos yeux : le suffrage universel a, nous ne le nierons pas, plusieurs des vices qu'on lui a reprochés. Il n'est exempt ni d'ignorance, ni de fantaisie; il a parfois été servile et corruptible, capable d'approuver indifféremment les massacres de septembre et les coups d'État de brumaire. Il est d'une simplicité excessive qui tour à tour le livre à des emportements de sauvage et à des adulations d'enfant. Il amène avec lui la mobilité, l'instabilité, la médiocrité. De ces vices qu'on est bien obligé d'avouer, les uns tiennent à son essence même, sont constitutifs; les autres sont occasionnels et dépendent soit des conditions historiques où il est né, soit du mode défectueux dans lequel il s'exerce. Mobile, instable, corruptible, faiseur de médiocrités, il est à craindre qu'il ne cesse pas de l'être plus ou moins. Mais il faut arriver à ce qu'il le soit le moins possible.

L'observation de M. Courcelle-Seneuil est capitale :

(1) Voy. la *Revue* des 27 décembre 1890, 10 janvier, 21 mars, 3 juin, 15 juillet 1891, 2 avril, 14 mai et 13 août 1892.

« Dans toutes les catégories de citoyens il y a des individus, même en assez grand nombre, qui auraient la capacité politique; mais, à considérer les masses, on reconnaît avec tristesse qu'en cette matière il n'y a pas plus de lumières chez les savants que chez les derniers des illettrés. A ce point de vue, tous sont aussi égaux qu'il est possible... »

Ces inconvénients, ces défauts, et en premier lieu l'ignorance des éléments de la politique, le suffrage universel ne les possède pas uniquement et exclusivement par un privilège peu enviable, par une sorte de privilège au rebours. Mais, enfin, il les a, et c'est assez pour que, le considérant comme un fait, on ne le regarde pas comme un fait absolument anodin et inoffensif, dont il ne saurait sortir rien de fâcheux, rien de nuisible. C'est assez pour qu'il faille chercher à le modifier, à le corriger, car on sent, à n'en pas douter, qu'on ne peut l'accepter définitivement et qu'il ne peut longtemps servir tel qu'il fonctionne.

Les remèdes, ou du moins les spécifiques, n'ont pas manqué. On a proposé le retour au système censitaire, le vote plural, la représentation proportionnelle, le suffrage à deux degrés. Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'aucun de ces remèdes soit infaillible.

D'abord il y en a un qui est inapplicable : le retour au régime censitaire. Il est inapplicable, précisément parce que le suffrage universel est un fait sur lequel il serait vain de vouloir revenir. Pût-il être appliqué, que ce ne serait pas un remède, puisque toutes les accusations qu'on lance contre le suffrage universel, le suffrage restreint les avait méritées : « A ce point de vue, ils sont aussi égaux qu'il est possible. »

Jamais on ne s'imaginerait combien peu le suffrage universel diffère, dans ses caractères principaux, du suffrage restreint. La seule différence, — il est vrai qu'à elle seule elle creuse un abîme entre les deux systèmes, — c'est le nombre des citoyens investis du droit de suffrage.

Tandis que pour les élections du mois d'août 1846, les dernières qui se soient faites sous le régime censitaire, la population s'élevait à 35 401 761 habitants, il n'y avait que 240 983 électeurs inscrits; aux premières élections qui se soient faites sous le régime du suffrage universel, celles du 23 avril 1848, il y eut 8 220 664 électeurs inscrits, le total de la population restant à peu près le même : 35 574 553 habitants.

Dans le premier cas, le rapport des inscrits à la population était de 68 pour 100; dans le second cas, de 23.11 pour 100. C'est là, on ne fait pas difficulté de l'avouer, une différence radicale; et il y a différence du tout au tout.

Mais pour le reste? Pour ce qui est susceptible de donner à l'un et l'autre mode de suffrage son caractère, par exemple pour le zèle des électeurs à remplir leur devoir ou à user de leur droit?

Voici les chiffres : en août 1846, sous le régime cen-

sitaire, on compte 199 827 votants; le rapport des votants aux inscrits est de 83 pour 100; en avril 1848, avec le suffrage universel, on compte 8 220 664 votants; le rapport des votants aux inscrits est tout à fait le même : 83 pour 100. Mais ce coup d'estai est un coup de maître. Ce rapport de 83 pour 100, le suffrage universel ne le donnera plus; il oscillera de 64 à 82 pour 100.

On ne veut pas faire prouver à cette statistique plus qu'elle n'est susceptible de prouver. Et, au surplus, il n'en est pas besoin dans une discussion théorique. Qu'est-ce qu'il importe d'atteindre et de constater chez l'électeur? La capacité de bien choisir. L'électeur était-il une garantie de capacité? Nullement, puisque la propagande révolutionnaire s'est faite, avant 1848, sur le thème fameux de *l'affection des capacités*. En serait-il une à l'avenir? Le bon M. Poirier l'affirmerait encore, en vertu de ce syllogisme : faire sa fortune est une preuve de capacité; or quiconque fait sa fortune paye à l'État beaucoup d'impôts, donc quiconque paye beaucoup d'impôts a fait preuve de capacité. — Il y a un malheur, c'est qu'il s'agit ici de capacité politique, et qu'autre chose est de gagner de l'argent, autre chose de choisir les hommes. Ce bon M. Poirier est un sophiste sans le savoir.

Mais, si ce n'est pas le cens, quelle sera la marque de la capacité? Là, vraiment, est le nœud du problème. Bluntsehli disait : « Un signe externe de la capacité manque jusqu'à ce jour. » M. Courcelle-Seneuil dit de son côté : « L'objection qui s'élève de toutes parts contre le suffrage universel, tirée de ce qu'il « attribue « une valeur égale au vote du citoyen le plus éclairé » et à celui du citoyen le moins éclairé », cette objection ne serait décisive que s'il était possible de définir en termes précis la capacité politique et de désigner en termes juridiques une classe de citoyens possédant cette capacité. »

Du même coup que le retour au régime censitaire, se trouve, par cet argument, enterré le système du vote plural (1), car le vote plural ne pouvant reposer que sur la capacité politique et sur une capacité graduée, il faut, pour qu'il puisse être admis, qu'il y ait « un signe externe » de cette capacité, qu'il soit possible de la définir et de désigner les citoyens qui la possèdent.

On veut de démontrer que le cens n'était pas ce signe tant cherché. Quelques pays, quelques constitutions ont cru le trouver dans la profession, dans l'instruction. C'est créer bien arbitrairement des catégories de capables et d'incapables. Joint à cela que, si c'est une chose de gagner de l'argent et une autre chose de choisir les hommes, c'est une chose aussi de

savoir lire et écrire, ou même de savoir le latin et le grec, d'être avocat, médecin, géomètre, docteur de Sorbonne, voire membre de l'Institut, et c'est tout de même une autre chose de se faire une idée juste et claire du rôle d'un gouvernement et de choisir sûrement les hommes les plus aptes à remplir ce rôle.

La corrélation entre le degré d'instruction et le degré de capacité politique n'est ni si forcée ni si étroite qu'on puisse établir là-dessus un système de vote plural qui donnerait aux gens autant de voix qu'ils portent de bandes d'hermine : une à la masse des citoyens munis de leur certificat d'études primaires; deux aux bacheliers de l'enseignement moderne, trois aux bacheliers ès lettres ou ès sciences, quatre aux licenciés, etc.

Ce serait une chinoiserie pire que toutes celles dont nous jouissons. Où nous mènerait-elle? N'est-il pas, dès maintenant, aisé de le prévoir? « On a constitué (1) par les privilèges de diplôme et d'école une sorte de classe lettrée, dans laquelle il semble qu'on aurait pu trouver plus de lumières; mais cette classe montre chaque jour par les preuves les plus certaines et les plus évidentes qu'elle n'a pas plus que les autres, si elle ne l'a moins, le sentiment politique par excellence, le sentiment de l'intérêt collectif : elle fournit des rhétoriciens à tous les groupes qui, sous une dénomination quelconque, sollicitent les suffrages des électeurs et s'efforcent d'obtenir d'eux des votes profitables à tel ou tel intérêt privé. »

En résumé, ce qui manque et ce qui manquera longtemps, c'est le signe certain de la capacité, c'est l'échelle d'après laquelle serait gradué le vote plural. D'autre part, si le système actuel a le défaut d'être par trop simple, le vote plural aurait le défaut d'être par trop compliqué. M. de Laveleye, qui l'a étudié sans hostilité, dit de lui que le moment n'est pas venu de l'introduire. C'est, en effet, une réforme qui n'est pas mûre et qui ne serait comprise, dans l'état présent, ni de ceux auxquels elle s'appliquerait, ni de ceux mêmes qui seraient chargés de l'opérer.

Que dire de tous les systèmes qui ont pour but de parvenir à la représentation proportionnelle (2), de

(1) Courcelle-Seneuil, *Préparation à l'étude du droit*, liv. III, ch. III, p. 226. — Voyez aussi du même auteur : *la Société moderne*; Guillaumin, 1892.

(2) Il serait trop long d'exposer par le menu en quoi consiste la représentation proportionnelle. Voici, très en gros, ce que c'est. Dans presque toute élection il y a des vainqueurs et des vaincus. Soient deux candidats en présence. La majorité absolue est de 3000 voix. Le premier en a 5100; il passe; le second en a 1800, il est battu. Ces 4800 électeurs sont censés n'être pas représentés. Dans une circonscription voisine, le candidat de la même nuance a obtenu encore 3000 suffrages et n'a pas non plus réussi. Voilà, dans l'hypothèse où l'on se place, une opinion qui ne sera pas représentée. On voudrait que ces voix s'ajoutassent les unes aux autres, et qu'au delà d'un certain chiffre, de 10 000 voix par exemple, les opinions vaincues eussent droit à un représentant. Chacune aurait, dès lors, autant de

(1) On appelle *vote plural* le système dans lequel tous les citoyens votent, mais ont une, deux ou plusieurs voix, selon le montant de leurs impositions ou leur capacité présumée.

toutes ces combinaisons, plus ingénieuses les unes que les autres, qui ont l'air d'exercices d'arithmétique, sinon qu'ils sont ingénieux et arithmétiques à l'excès.

Toutes les opinions y seraient « énumérées, définies, cotées, classées ». On en ferait la somme, ou plutôt des sommes, par unité de même nature. On en ferait des tas, comme les gamins, dans le sable, font de petits pâtés. C'est à merveille. Mais a-t-on réfléchi que, sur n'importe quelle question, les opinions sont innombrables, indéfinissables, « incotables » et inclassables ? Songez qu'elles varient d'homme à homme et dans chaque homme d'instant à instant.

Vous voulez faire en sorte que les minorités soient représentées. Mais êtes-vous sûrs que les majorités elles-mêmes le soient, à prendre le mot dans toute sa vigueur ? La majorité des électeurs a été d'avis de nommer député M. un tel et non M. un tel : voilà tout. On peut admettre qu'il est plus près des opinions de la majorité que ne l'était son concurrent, mais qu'elles s'énumèrent, se définissent, se cotent et se classent en lui, qu'il les représente, c'est chimère que d'y penser.

La représentation des minorités a séduit beaucoup de nobles et généreuses intelligences, à commencer par John-Stuart Mill, qui dans son livre *le Régime représentatif*, s'étend complaisamment sur les mérites du système de Thomas Hare. Depuis lors, en France même, une société s'est fondée en vue de poursuivre l'établissement de ce régime perfectionné.

La première objection qu'on peut, ce nous semble, lui faire, c'est qu'il n'est pas pratique et que, comme le vote plural, logiquement satisfaisant, il manque, pour sa mise à exécution, d'une base certaine. Mais il y en a d'autres ; il y en a une qui est peut-être plus grave encore et que M. Courcelle-Seneuil formule ainsi :

« L'idée de représenter les minorités n'est pas juste en elle-même ; elle est d'ailleurs contraire à la formation d'un bon gouvernement. En effet, l'élection n'a pas pour fin de représenter, mais de décider, de choisir entre des directions toujours différentes, quelquefois opposées. Former un gouvernement avec des hommes d'opinions contraires, ce serait éterniser les luttes et mettre obstacle, dans la mesure possible, à toute solution, à toute action (1). »

Cette objection-là, je l'estime irréfutable. Est-ce que les plus solennelles des décisions, les décisions de justice, ne sont pas prises à la majorité des voix ? Est-ce

que les minorités y sont représentées ? Il n'en est pas même fait mention. Tous les juges signent la sentence, même ceux qui ne l'approuvent pas, ceux qui l'ont combattue. Et il faut qu'il en soit de la sorte, parce qu'il n'en peut-être autrement.

Dans l'élection, c'est la même chose. Il faut que la majorité choisisse et décide ; autrement, le régime parlementaire n'a plus de sens, n'est plus possible. En fait, il est rare, Dieu merci, qu'une minorité, quelle qu'elle soit, ne soit pas du tout représentée. Nous accordons qu'elle ne l'est pas toujours proportionnellement à son importance réelle. Mais, de bonne foi, ce dont on est en droit de se plaindre, ce n'est pas que les discussions ne soient ni assez libres, ni assez vives, ni assez longues, ce n'est pas que toutes les opinions ne puissent s'y faire entendre. La décision est prise, ensuite, à la majorité, mais comment le serait-elle ?

Ce qu'on est en droit d'accuser et de démasquer, c'est l'esprit de parti qui rend sourd et aveugle aux raisons et à la raison ; c'est surtout l'idée fausse que la majorité peut tout se permettre parce qu'elle est le nombre, qu'elle doit rester compacte envers et contre tous, être sans cesse en mouvement comme un marteau-pilon qui broie les contradictions et les résistances.

Point de dosages savants de représentation proportionnelle ; il suffit que les minorités acquièrent un sentiment plus ferme de leurs droits et les majorités un sentiment plus juste de leurs devoirs. Ce double sentiment, ce n'est pas la représentation proportionnelle qui le développera, mais l'éducation politique.

Le quatrième des remèdes ou des palliatifs proposés est tout bonnement le suffrage à deux degrés. C'est évidemment la plus simple des combinaisons auxquelles puisse se prêter le suffrage universel. Elle repose sur ce principe qu'une condition indispensable pour faire un bon choix est de bien connaître les sujets entre lesquels il y a lieu de choisir. Elle dérive, par conséquent, d'une conception irréprochable du but de l'élection et du rôle de l'électeur.

On devine pourtant qu'elle n'est pas, elle non plus, exempte de tout inconvénient. Elle a notamment celui-ci, c'est qu'elle déchaîne les petites ambitions, les petites rivalités, les petites rancunes, les petites animosités locales. Pourquoi Jacques plutôt que Paul comme électeur du second degré ? Ce serait bien si nous n'avions pris l'habitude du suffrage universel direct. Mais chose curieuse : ce suffrage universel qui s'abandonne, sans conscience et sans pudeur, aux mains de quelques meneurs audacieux, de quelques comités dont on chercherait en vain les titres, le suffrage universel répugnerait à voir limitée légalement son action et à en remettre une partie à des hommes qui seraient pourtant ses délégués et que pourtant il désignerait lui-même.

Quoi qu'il en soit, le suffrage à deux degrés, qui est

représentants qu'elle aurait obtenu de fois 10 000 voix. — Les arguments abondent pour la réfutation ; nous n'y entrons pas ; elle nous entraînerait trop loin. Nous exprimons seulement le regret de n'être pas d'accord sur les mérites de la représentation proportionnelle avec un écrivain dont nous faisons le plus grand cas, M. Paul Lafitte, dans son remarquable livre : *le Suffrage universel et le régime parlementaire*.

(1) Courcelle-Seneuil, *Préparation à l'étude du droit*, liv. III, ch. II, p. 234. — *Id.*, la *Société moderne*.

la plus simple des combinaisons propres à corriger, à atténuer les défauts du suffrage universel, est également la meilleure. Ou plutôt il serait le meilleur mode de suffrage, si l'observation attentive de ce qui se passe autour de nous, du caractère, du mouvement et de la direction des sociétés modernes n'en suggérait un autre plus simple et, selon nous, préférable encore, qui serait un régime véritablement représentatif, le suffrage véritablement organisé; nous insistons là-dessus, le suffrage universel, égal, direct, et néanmoins organisé.

LA REPRÉSENTATION DES INTÉRÊTS. — LE SUFFRAGE UNIVERSEL ORGANISÉ.

Récapitulons brièvement. Le suffrage universel a des défauts et même des vices, mais ces défauts, il n'est pas seul à les avoir et, dans une certaine mesure, ils peuvent être atténués. Il a, de plus, ceci pour lui qu'il est un fait et que, à tort, mais presque universellement, on le considère comme un droit. Il importe donc de le conserver en le modifiant, en le corrigeant, nous disons, nous, en l'organisant.

Quel est, de tous les défauts et de tous les vices du suffrage universel, le plus redoutable, celui devant qui pâlissent et s'effacent les autres? Ce n'est pas qu'il est ignorant de la politique, instable, corruptible. Le suffrage censitaire l'était et le suffrage restreint le serait. Ce n'est pas qu'il donne lieu à des fraudes et à des brigues; le suffrage censitaire y donnait, le suffrage restreint y donnerait lieu. Le suffrage à deux degrés ne nous en guérirait pas. Aucun système ne nous en guérira. Non; le vice profond qui ronge et affaiblit le suffrage universel, le chancre de ses moelles et de ses os, c'est que, — je ne sais comment dire, — il est *atomique* et, par une suite nécessaire, *anarchique*. Bluntschli a mis le mal en pleine lumière, à l'examen des remèdes proposés :

Le défaut de tous ces projets, dit-il, c'est qu'ils prennent toujours le vote individuel pour point de départ unique; et c'est aussi le défaut général des systèmes actuellement pratiqués. L'idée de ne faire que compter les voix des individus découle certainement du *Contrat social*, et ce vice radical dissout dangereusement la nation dans les électeurs et la pulvérise en millions d'atomes désagrégés. Comment cette poussière ne s'élèverait-elle pas au premier vent en tumultueux tourbillons? La science ne saurait envisager l'État comme une montagne de sable. Pour elle, l'État est un corps organique, étroitement uni, ayant ses membres naturels, formant un ensemble à la fois fixe et varié (1)..

Pour obvier à cette division infinitésimale du droit de suffrage, l'illustre théoricien politique irait jusqu'à ressusciter, non pas les *ordres*, mais les *classes*. Entre les ordres et les classes il fait, au demeurant, une longue

et subtile distinction. Un peu trop longue et trop subtile, à notre avis.

Mais l'idée-mère est excellente. Bluntschli recommande de « garder, au lieu de les rompre, les unions locales organiques dans la formation des circonscriptions électorales, prenant en plus juste considération la culture, les forces variées et les besoins des villes »... Il y revient dans un autre endroit : « L'élection basée sur les unions organiques écarterait la domination dangereuse d'un parti et donnerait à la fois la variété ordonnée et la représentation des minorités. » Nous ajouterons « et une *équitable* » représentation des minorités.

Reste à savoir maintenant ce qu'il faut entendre par *unions locales organiques*. Par là j'entendrais volontiers les universités, les académies et sociétés savantes, les chambres de commerce, les chambres consultatives d'arts et métiers, les chambres de notaires et autres officiers ministériels, les associations professionnelles, les sociétés d'agriculture, etc..., etc...; en un mot, tout ce qui a corps et vie dans la nation, et non pas seulement vie personnelle, individuelle, mais vie morale et collective.

Ainsi se trouveraient groupés les atomes, contenus et, si on peut le dire, endigués les grains de sable, et le vent changeant aurait beau souffler, ils ne s'élèveraient plus « en tumultueux tourbillons (1) ».

C'est à cette conclusion que s'est arrêté Bluntschli; c'est à cette conclusion que nous arriverons par un autre chemin, d'autres considérations nous guidant. On a très souvent invoqué contre le suffrage universel ce grief qu'il ne met en jeu que des intérêts particuliers. Mais faut-il répéter que ce grief se retourne et contre le suffrage restreint et contre tout autre régime, même non représentatif?

On peut en déduire sans doute que notre éducation politique n'est pas faite, ne l'a jamais été, et reste à faire pour l'avenir. On peut, si l'on est pessimiste, tirer de cela argument pour nier que l'homme soit, ainsi que le voulait Aristote, un animal politique; que, médiocrement doué pour être gouvernable, il ne l'est nullement pour être gouvernant. Mais alors comment le changer et par quelle sélection, par quel « entraînement » obtenir l'amélioration de l'espèce humaine?

N'est-il pas d'un meilleur calcul de s'en tenir à ce qui est et, puisque cela a toujours été, de se persuader que cela doit être? On a parlé d'observer le caractère, le mouvement et la direction des sociétés contemporaines. Eh bien, que se passe-t-il autour de nous?

Partout tend à prédominer ce qu'il ne serait que légitime d'appeler « la politique des intérêts ». Par l'orientation générale du monde, par une sorte de

(1) Bluntschli, *Théorie générale de l'État*.

(1) Voyez également là-dessus le très remarquable ouvrage de M. Ad. Pons, *la Démocratie et le régime parlementaire*.

force des choses, la politique cède à présent le pas à l'économie politique, ou plutôt la politique elle-même devient économique. Nous avons vu surgir un nouveau mode de faire la guerre et aussi de nouveaux devoirs, une nouvelle fin pour les gouvernements.

On se bat à coups de tarifs, comme on se battait à coups de fusil. Les nations, si elles n'ont pas encore trouvé la forme d'État où elles se reposeront, commencent du moins à soupçonner la vanité de leurs anciennes querelles pour la prépotence et l'hégémonie. Les ambitions d'aujourd'hui se sont faites plus matérielles. Que quelqu'un ait raison d'en gémir, ce ne sont pas les économistes; ils peuvent se permettre seulement d'en appeler des intérêts mal éclairés aux intérêts mieux éclairés.

C'est donc dans le sens de la représentation des intérêts, de la représentation économique qu'il faut marcher. Certains auteurs ne veulent pas qu'il y ait « représentation des intérêts ». Si, à ce mot, on lie étroitement l'idée de mandat, si on le prend comme le Code civil, si l'on dit que tel député est là pour soutenir tel intérêt de tels électeurs nommément désignés, ils ont raison. Nous disons, nous, en termes plus larges, que les Chambres doivent être, autant que possible, l'image fidèle et précise, la représentation du pays, et puisque le pays est surtout intérêts, la représentation de ces intérêts du pays; ce qui implique qu'il ne doit pas y avoir dans le pays une activité, une vie, — individuelle ou collective, — qui ne soit en raccourci dans les Chambres, et qu'il ne doit pas y avoir représentée dans les Chambres une force qui ne vive réellement dans le pays.

Venant après à l'application, nous disons que le but à atteindre, pour éviter l'extrême émiettement, *Patomisme* et l'anarchie, est de ne faire représenter que les plus généreux d'entre ces intérêts particuliers, ou plus exactement de donner à ces intérêts particuliers, dans la représentation à laquelle ils ont droit, leur expression la plus générale.

Ces formules un peu obscures s'élucideront par un exemple. Sous le régime censitaire, compétition d'intérêts privés. Combien d'intérêts en présence, à supposer que chaque électeur eût le sien et que deux ou plusieurs électeurs ne pussent avoir le même? Environ 240 000. Et avec le suffrage universel, combien? De huit à dix millions. Il s'ensuivrait que le suffrage universel est de trente-cinq à quarante fois plus anarchique que ne l'était, avant 1848, le suffrage censitaire.

Mais n'y a-t-il pas au-dessus de ces intérêts si particuliers que chacun a le sien et n'en a qu'un, d'autres intérêts, particuliers encore, et cependant communs déjà à deux ou à plusieurs personnes, des intérêts, déjà plus généraux, de rue, de village, de région, de profession, de classe? Ces intérêts privés plus généreux ne sont-ils pas réels et ardents, comme les autres,

et ne sont-ce pas, à bien y regarder, les seuls dont l'État, dont le gouvernement, dont les Chambres puissent et doivent avoir cure, impuissant qu'est l'État et incompetent pour prendre parti dans l'infinie, dans l'inextricable mêlée où s'agitent les intérêts inférieurs?

Ce point concédé et acquis, il nous paraît que la règle est posée, que la directrice est trouvée, que la réforme à faire s'indique pour ainsi dire d'elle-même et que nous avons à portée de la main, sans forcer en rien ni fausser la nature, au contraire tiré d'elle, le remède aux inconvénients, aux vices, aux dangers et aux maux de ce suffrage universel, qu'il faut corriger, parce que, dans son mécanisme actuel, il est trop barbare et rudimentaire, mais qu'il faut accepter, parce qu'il est un fait.

La réforme est tout indiquée; pourquoi ne pas s'arranger de façon à ce que ce soient ces intérêts privés plus généraux, ces intérêts de région, de profession, de classe qui soient représentés dans les Chambres? Pourquoi le suffrage universel, qui est une manifestation de vie et d'activité politique, ne reconnaîtrait-il que la vie, que l'activité individuelle? Pourquoi serait-il interdit à la vie, à l'activité collective, sous la condition expresse que cette vie soit réelle, dûment constatée, régulière, n'ait rien de factice et n'aille pas à l'encontre des lois, sous les conditions ordinaires d'indignité et d'incapacité?

Ce n'est pas le lieu de développer dans tous leurs détails les plans qu'on pourrait adopter; nous ne voulons en tracer que les grandes lignes, en construire que la charpente, nous réservant d'y revenir en une prochaine occasion (1). Mais qu'est-ce qui empêcherait de prendre pour type, quitte à s'en écarter plus ou moins, suivant les exigences de notre milieu social, le régime pratiqué en Autriche pour l'élection à la Chambre des députés?

Sont électeurs pour la seconde Chambre les citoyens, au-dessus de vingt-quatre ans, qui payent un cens, variablement déterminé, à partir de cinq florins par an d'impôts directs. Ils sont divisés en quatre catégories, selon qu'ils appartiennent à la grande propriété foncière, ou bien aux chambres de commerce et d'industrie, aux villes ou aux communes rurales.

Les électeurs de la première catégorie peuvent voter dans les divers endroits où ils possèdent des biens-fonds. A la première catégorie sont attribués, pour tout l'empire, 85 députés; à la deuxième, 21; à la troisième, 116; à la quatrième 131. La répartition de ces 353 sièges est faite, en outre, par province (Bohême, 92; Galicie, 63; basse Autriche, 37, etc.).

Les élections sont directes, sauf pour la quatrième catégorie, où les électeurs du premier degré élisent

(1) Dans un autre travail qui aura pour titre : *Théorie organique de l'Etat*.

ceux du second degré, dans la proportion de 1 par 500 habitants.

Si, empruntant à ce régime ce qu'il a de bon, on voulait l'importer en France, nous ne conseillerions pas de l'y importer tel quel. Nous n'oserions pas aller aussi loin que lui ni demander le suffrage comme en Autriche.

Nous reculerions peut-être de vingt et un à vingt-quatre ans l'âge requis pour être électeur. Mais nous ne stipulerions aucune condition de cens. Nous ajouterions peut-être que l'électeur devra savoir lire et écrire, ainsi que l'ont fait plusieurs pays, non pas que savoir lire et écrire soit une garantie qu'on saura choisir, mais ce sera, du moins, une garantie que l'on saura qui l'on choisit.

Les électeurs seraient divisés de même en un certain nombre de catégories. Nous ne ferions pas des grands propriétaires une catégorie électorale à part, ni des propriétaires moyens ou petits, pour ce motif qu'ils ne forment pas en France un corps collectif, réellement vivant et organisé dans l'État. La plupart d'entre eux ne sont pas, d'ailleurs, seulement des propriétaires; ils rentrent, à un autre titre, dans une autre catégorie. En tout cas, ils n'auraient qu'une voix, dans un seul endroit, là où seraient leurs plus gros intérêts.

Les chambres de commerce, d'arts et métiers, d'agriculture, les chambres de notaires, d'avoués, etc., formeraient une catégorie ou deux; les universités, académies, corps savants en formeraient une; les syndicats ouvriers en formeraient une, etc. On ne sait si, après cela, il y aurait lieu de distinguer entre les villes et les campagnes. *A priori*, il répugnerait d'établir le suffrage à deux degrés pour une seule catégorie de citoyens, les électeurs des communes rurales, qui souvent ne sont pas les plus dépourvus de jugement et de tact dans le choix des hommes.

Mais, encore une fois, ce n'est là qu'une esquisse, qu'une ébauche de ce qu'on pourrait faire; les limites, les formes et les moyens sont à chercher. Nous nous bornons à poser le principe. Que tout ce qui a vie dans la nation soit représenté dans l'Assemblée nationale. On voudra bien remarquer, au surplus, qu'il ne serait aucunement touché au suffrage universel. Tout le monde continuerait à voter. Seulement chacun voterait à sa place, là où sa voix ne serait pas perdue.

La répartition des sièges serait faite tout ensemble, comme en Autriche, par circonscriptions régionales et par catégories professionnelles. Le suffrage universel, primitif et sans frein, celui que nous connaissons, est comme un fleuve débordé; il ne s'agit pas de le tarir, mais de régler son cours et de le canaliser. Nos huit à dix millions de vies, nos huit à dix millions d'activités, nos milliers ou nos millions d'intérêts privés sont anarchiques; il s'agit de les réduire à sept ou huit catégories, et, si le mal n'en est pas entièrement

supprimé, il en sera rendu, c'est déjà beaucoup, moins dangereux et plus supportable.

Mais, se récrier les fanatiques, vous rétablissez les classes, ces classes que la Révolution a brisées, — et le reste de la tirade. Je leur répondrais bien là-dessus qu'une classe n'est pas un ordre ni une caste. Une caste est fermée, une classe ne l'est point. Je leur citerais bien Bluntschli. Ils ne le comprendraient ou même ne l'écouteraient pas.

C'est, en effet, leur trompette de Jéricho, celle dans laquelle ils soufflent pour faire tomber les murailles : « Vous voulez rétablir les classes! Vous insultez à la Révolution! » Cette opposition était à prévoir.

Il est à prévoir qu'on traitera de « réactionnaire » quiconque se permettra de penser et d'écrire que toute œuvre humaine et toute institution, — même si elles datent d'il y a cent ans, même si leur origine se place dans la période légendaire, entre 1789 et 1795, — peuvent appeler sur certains points certaines retouches. Car il paraît que c'est être « réactionnaire » que de ne pas jurer en tout comme le veut ce docteur anonyme qu'on nomme d'un seul trait le parti républicain. Mais peu importe.

Il est à prévoir, d'autre part, qu'on se heurtera dans l'application à toute sorte de difficultés, à des obstacles de toute sorte, aux préjugés en même temps les plus absurdes et les plus respectables. Cela ne change rien au fond de la question, qui est celui-ci :

Est-il vrai que, suffrage universel ou régime censitaire, noblesse ou bourgeoisie, tiers ou quart état, ce sont toujours des intérêts privés qui jusqu'ici se sont disputé le gouvernement? Est-il présumable que toujours il en sera plus ou moins ainsi? Est-il vrai que dans la nation il n'y a pas que des individus, qu'il y a des êtres collectifs? Est-il juste, est-il désirable que ces êtres collectifs se retrouvent dans la représentation nationale? Est-il vrai que huit millions d'intérêts privés fassent une poussière plus menue, un plus terrible « tourbillon d'atomes », qu'ils soient plus anarchiques que sept ou huit intérêts, déjà plus généraux, quoique privés encore, de région ou de profession? Est-il bon, est-il désirable de réduire l'atomisme, l'anarchie, dans cette proportion de huit millions à sept ou huit unités?

Pour nous, nous ne voyons pas ce que l'on pourrait perdre à adopter cette combinaison, qui n'est qu'un classement des voix. Le suffrage universel demeurerait intact, personne n'en serait privé, chacun ne compterait que pour un et tout le monde compterait.

Ce n'est pas un de ces systèmes abstraits et rationnels, — ou rationalistes, — comme les eussent aimés les doctrinaires, un bloc taillé à la Royer-Collard. De ces systèmes-là nous faisons bon marché, fuyant l'abstraction, nous défiant de la raison pure, parce qu'elle est trop belle, cherchant modestement la réalité de la

vie. Or, quand le suffrage universel, resté égal pour tous, ne sera plus d'une si désespérante uniformité, quand on l'aura assoupli et organisé, on se sera rapproché de la vie, on se sera modelé sur elle, on l'aura fidèlement suivie et reproduite, ce qui n'est peut-être pas tout ce qu'on peut rêver, mais ce qui, à coup sûr, est tout ce qu'on peut faire.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil*.)

(*A suivre*.)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Georges Rodenbach : *Bruges-la-Morte*. — M. Henry Rabusson : *Bon Garçon*. — *Mémoires de la duchesse d'Abrantes*. — M. Lombroso : *les Applications de l'anthropologie criminelle*.

M. Georges Rodenbach, dont on connaît le *Règne du silence*, si profondément suggestif, et qui vous suit si longtemps comme un compagnon familier aux heures de rêverie solitaire, vient de publier une sorte d'étude nécrologique intitulée : *Bruges-la-Morte*. S'il n'y avait que Bruges de morte là-dedans, on s'accommoderait de la chose ; mais que de mortes et de morts dans ce volume ! Ce petit livre nécrologique est une nécropole. Morte Bruges, morte la première femme de M. Hugues Viane, morte la maîtresse posthume (ceci sera expliqué tout à l'heure) de M. Hugues Viane, et mort M. Hugues Viane lui-même. O mort ! où est la victoire ? Elle est partout dans ce livre-là.

C'est une étude de veuf, et c'est une étude de veuve. La veuve, c'est Bruges, avec son deuil éternel de son éternel époux, l'Océan, qui s'est retiré d'elle, avec ses murs gris, ses rues grises, ses brumes grises, ses mœurs et ses coutumes qui semblent toutes couleurs demi-deuil, ses canaux tristes, qui en font, non pas « l'ignoble petite Venise » qu'était la basse ville à Rouen, selon Flaubert, mais une douce petite Venise, résignée et triste, se berçant éternellement au chant grêle et lent de ses cloches, qui ondulent par flots insensibles de bruits plaintifs dans le grand silence des alentours.

Le veuf, c'est M. Hugues Viane, qui, après quelques années de bonheur auprès d'une femme charmante, s'est, l'ayant perdue, établi dans cette ville veuve, par un instinct obscur des concordances et des secrètes harmonies morales. Il aime ces rues vides, ces marges désertes des canaux solitaires, ces quartiers morts où le pas du promeneur réveille un écho qui semble se plaindre d'être dérangé, ces églises mortes et fières, plus fières et plus mortes en notre siècle irreligieux, qui semblent, elles aussi, d'éternelles veuves, et des veuves de l'Éternel. Il aime s'échapper, au crépuscule,

à cette heure douloureuse qui agrandit et rend plus solennels tous les deuils, à travers la cité rêveuse, pleine de rêves et féconde en rêves, qui l'épouse si intimement, à laquelle il s'unit de toute la ferveur de ses mélancolies et toute l'ardeur noire de ses tristesses.

C'était le roman à faire, celui que je viens d'indiquer, le roman du veuf, l'histoire de l'homme qui, assez héroïquement simple pour avoir mis toute sa vie dans son amour pour une femme, l'ayant perdue, vit encore en elle, ne peut vivre qu'en elle, dans son souvenir, dont il s'enveloppe comme d'un linceul tiède, et, tout au plus, associé à son deuil un autre deuil, un veuvage des choses, une grande mélancolie des pierres et des rues et des campagnes qui l'entourent.

Ce roman était à faire. Je ne vois pas qu'il ait été fait. Le veuf fidèle est un caractère à creuser. L'âme d'un homme qui vit exclusivement dans le passé, qui s'y cantonne, qui veut y demeurer et n'en pas sortir ; qui, peu à peu, sent la difficulté extrême de vivre ainsi, fait industriellement et avec effort ce qu'il a fait d'abord d'un mouvement naturel et inconscient ; se révolte enfin d'être ressaisi par la vie, de ne plus pouvoir vivre exclusivement dans la mort ; et, pour conclure... trouvez le dénouement que vous voudrez ; oui, ce roman était à faire, et il pourrait être un très grand poème.

C'est Nisard qui a dit, au seul point de vue littéraire, ce mot qui, au seul point de vue littéraire, est déjà profond : « Il n'y a rien de plus vivant dans le présent que le passé. » Au point de vue moral, il y a bien du vrai aussi là-dedans. L'homme est tellement un être de traditions, un « conservateur », un « misonéiste », comme disent les sociologues contemporains, qu'il lui semble toujours que ce qu'il a de meilleur en lui c'est son passé, ses premières impressions, ses sensations d'autrefois. Cela veut dire simplement que ses premières impressions sont les plus fortes, parce qu'elles sont neuves, et qu'elles conservent, étant les plus fortes, un éternel empire sur lui. Mais tant il y a que c'est bien là notre nature, et que l'homme est un enfant qui se souvient de son enfance, à la différence des animaux qui ont l'air de ne pas s'en souvenir très précisément.

De là l'intérêt du roman du veuf, de l'homme qui, comme tout homme, n'était né que pour un grand bonheur, n'était pas capable d'en soutenir deux, et qui, le premier perdu, s'y cramponne par le souvenir, jusqu'à vivre parmi les mortels comme un fantôme. L'amoureux d'un fantôme ne peut être qu'une manière de spectre.

Tel était le roman à faire. Il me semble que M. Rodenbach l'a fait ; voilà qui est bien ; — et, d'autre part l'a compliqué d'un autre qui est moins heureux, moins clair, moins vraisemblable, et, presque, un peu désobligeant. Il a supposé que son veuf rencontrait

un jour, dans les rues de Bruges, une petite femme qui ressemblait étonnamment à l'éternelle Béatrice qu'il pleurait, qu'il est devenu une sorte d'amoureux *nécropathe* de cette petite femme, laquelle est une danseuse de corde, ou tout au moins une danseuse de planches... et vous voyez sur quelle piste le roman s'engage.

Il est agréable encore ; parce que le vrai fond de la chose, à savoir l'amour de la morte, et le mariage mystique du veuf avec Bruges-la-Veuve, reste encore, se montre souvent, occupe la place principale, à vrai dire, dans ce mince volume ; mais ce qu'il y a de ridicule, de niais, et finalement de bêtement tragique dans les amours réelles de Hugues Viane avec M^{lle} Jane d'Entrechlat ne laisse pas de déparer un peu une étude forte, consciencieuse et originale, qui aurait pu être une grande œuvre. On lira encore avec intérêt *Bruges-la-Morte*, comme on lit tous les ouvrages qui contiennent une belle idée, même quand ils n'ont pas réussi à la mettre suffisamment en lumière.

*
**

Bon Garçon, de notre vieil ami M. Henry Rabusson, est un roman amusant, et que l'on fera bien, si on ne l'a pas emporté de Paris, de faire venir, pour occuper les jours de pluie aux bains de mer. Vous dirai-je que je m'intéresse infiniment aux amours du peintre Albéric Dubourgvioux, mari aussi infidèle qu'aimable, avec sa belle-sœur Juliette ? Non, je ne vous le dirai point, parce que ce serait un peu mentir. On n'a pas encore inventé le moyen d'intéresser à des amours qui ne sont combattues ni par aucun scrupule avant, ni par aucun remords après, et qui ont l'allure naturelle et fatale de l'eau qui coule suivant une pente limoneuse. Le crime d'Albéric et le forfait de Juliette, malgré certaine scène de bal masqué où peut-être aurais-je voulu être, à la condition de ne pas être le mari, me laissent donc dans une assez grande indifférence.

Mais il y a les Pétin. Ah ! il y a les Pétin ! Et les Pétin valent qu'on lise le volume.

Je ne suis pas des croisades, et je ne suis pas des chocolats. Je ne suis ni de l'une ni de l'autre de ces aristocraties vénérables. Je suis donc bien impartial. Mais je trouve que depuis quelque temps on crosse trop impitoyablement celle des croisades. Lavedan, et ceux qui l'imitent, décidément, y mettent trop de verve. Il serait temps, après avoir tant nazardé les merlettes, qu'on donnât un peu sur les raisins secs. La « veulerie » des descendants de Villehardouin est-elle plus intéressante à étudier que le « sans-çon » des fils de Jean Giraud ? Je ne sais ; je dis seulement que les manières de l'aristocratie des conserves alimentaires ont été moins étudiées que l'autre, et qu'il n'était pas mauvais de faire une petite excursion de ce côté-là.

Celle-ci est faite avec scrupule, je ne dirai pas avec une extrême bienveillance, mais avec bonne humeur, et a un petit air d'exactitude qui me séduit. Je dirai même en confiance qu'il y a plus qu'un semblant d'exactitude là-dedans.

Les Pétin, promenant leur yacht de Trouville à Houlgate, d'Houlgate à Roscoff, de Roscoff à Pornichet, avec une rage éternelle d'être vus et admirés, assez heureux, au fond, que leurs plaisirs bruyants leur servent en même temps de réclame, et que le pavillon du vapeur *Fortune* ou du steam-boat *Milliard* soit une excellente affiche ambulante et quelque chose comme un homme-sandwich maritime ; d'une vulgarité miraculeuse dans leurs plaisirs, par tempérament naturel d'abord, par impossibilité d'atteindre même à un minimum d'élégance ensuite, et enfin par une sorte d'amour-propre à rebours qui les porte à affecter la trivialité, pour bien marquer à quel point ils songent peu à vouloir imiter l'aristocratie d'autrefois : tout cela a été très bien marqué, de traits vigoureux et nets, par M. Henry Rabusson. On peut dire qu'une région assez considérable de la société française moderne a été, cette fois mieux que jamais et presque pour la première fois, mise en une lumière franche et pleine.

Voyez, par exemple, une représentation théâtrale chez les Pétin :

La ritournelle d'une chanson célèbre de café-concert se fit entendre... Les yeux plissés, la tête dodelinante, les auditeurs se délectaient, trois fois de suite, à un délicieux couplet où il était question de... Il était visible que cet auditoire se trouvait dans son élément. Les figures épanouies mimaient la chanson, tandis que des fredonnements involontaires couraient dans la salle... Bref, on s'amusait avec franchise, non pas tant du spectacle que des idées qu'il faisait naître et auxquelles l'esprit du public semblait naturellement incliné. Et cette gaieté franche, presque ingénue, était à elle seule une caractéristique suffisante pour distinguer cette fête d'autres fêtes analogues qui se célèbrent en des milieux mondains. Ces hommes enjoués et bien portants, presque tous de large encolure, avec leurs faces congestionnées par la bonne chère, avec leur tournure restée vulgaire sous leurs vêtements bien coupés, on eût deviné, rien qu'en les regardant, qu'ils étaient encore tout près du peuple. Leur bonhomie bruyante et égrillard était bien celle que l'on observe dans les estaminets populaires, dès que la politique fait trêve. [C'étaient tous de bons garçons, tant qu'on ne les contrariait pas... Quant à leurs femmes, c'étaient, pour l'apparence, de simples cocottes insuffisamment raffinées, à qui il manquait d'avoir eu des amants *gentlemen*.

Oui, entre nous, c'est à peu près cela, et le croquis est bien enlevé. Il y en a trois ou quatre comme celui-là dans le volume. « On ne tarit pas sur les Pamphile », disait La Bruyère ; M. Rabusson ne tarit pas

sur les Pétin. Au fond, c'est à peu près la même chose. Je devais signaler, dans un roman qui n'est pas très bon, cette petite étude qui est excellente, et qui n'avait pas encore été faite, à ce qu'il me semble. Elle le sera mille fois; car c'est l'aristocratie du xx^e siècle que M. Rabusson nous a montrée là par avance. Raison de plus pour qu'on remarque la première épreuve avant la lettre qui en a été tirée.

*
*
*

On a réédité les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*. Je me demande un peu pourquoi l'on a réimprimé les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*. Il y a des choses au monde qui sont plus niaises que les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*; mais, Dieu merci, il n'y en a pas beaucoup. Dieu sait si je les ai lus! Je les ai lus d'abord eux-mêmes, édition Mame, 1835. Ensuite je les ai relus, découpés en petites tranches, dans tous les petits livres bonapartistes que les fournisseurs de 1860 nous donnaient en prix. A cette époque, si l'on était un bon élève, on était sûr de lire beaucoup de d'Abrantès. Les jeunes enfants de ce temps-là qui se sont dégoûtés d'être bons élèves sont excusables. Et enfin voilà que je les relis aujourd'hui, pour voir s'ils ont changé depuis le temps. Ils n'ont point changé. Ils ont toujours un répertoire des toilettes du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Scarron disait du *Cyrus* que c'était le livre du monde le mieux meublé. Les *Mémoires de madame d'Abrantès* sont le livre de ce siècle le mieux habillé que je sache. Toutes les robes qu'ont portées M^{me} Junot et M^{me} sa mère y sont restées accrochées. C'est un musée rétrospectif de l'attifement féminin. Cela peut être très utile dans la période des bals masqués.

Quant à quelque chose sur les mœurs du temps, sur le caractère des hommes que M^{me} Junot a connus et continuellement coudoyés, renoncez à trouver aucune trace de cela. Je ne crois pas que M^{me} Junot ait jamais pénétré, en femmes plus loin que la toilette, en hommes plus loin que l'uniforme.

Quant à quelque chose de personnel, à quelque trait de sentiment et de passion... Ah! si! il y a un cri du cœur, une ligne de la *Nouvelle Héloïse* dans ces Mémoires, et je me ferais scrupule de vous en priver. Junot a mené sa femme au Raincy, lui fait admirer le parc et le château; et il lui dit :

— Comment trouves-tu ce château et ce parc? — Ah! c'est un lieu de féerie! — Et si, par un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu? — Je n'en sais rien, car cela n'arrivera jamais. — Eh bien, il est à toi.

« Il est des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'un autre, sans doute; mais il est aussi de ces minutes fugitives qui donnent pour une éternité de bonheur. »

Voilà le fond de l'âme de M^{me} Junot. Ne cherchez pas plus loin, vous ne trouverez pas. La seule ligne

éloquente qu'elle ait écrite est celle-ci. Chaque homme a comme cela son moment dans la vie où il s'élève jusqu'au sublime.

*
*
*

Je recommande rarement les livres de M. Cesare Lombroso, un peu parce que je suis incompetent aux matières que traite le fameux criminaliste italien, beaucoup parce que je suis en désaccord avec lui sur les points les plus importants. Son assimilation de l'homme de génie et du grand criminel, par exemple, ne me va pas du tout. Mais je ne puis m'empêcher de signaler son dernier livre, *les Applications de l'anthropologie criminelle*, parce qu'il forme comme une revue bien faite, très intelligente et très impartiale de toute la science criminologique européenne à l'heure actuelle. Toutes les théories nouvelles du droit pénal y sont analysées et formulées avec beaucoup de clarté, et les Garafolo, les Sighele, les Van Hamel, aussi bien que les nôtres, M. Lévy Bruhl, par exemple, et notre admirable et trop peu connu grand philosophe M. Tarde, sont présentés au public en des résumés un peu trop sommaires, mais suffisants et qui invitent à lire. M. Lombroso a fait ainsi un livre élémentaire des plus utiles, que je voudrais voir dans beaucoup de mains, et, en particulier, dans celles des jurés. Ils y apprendraient à se défier de beaucoup de choses, et singulièrement des entraînements de sensibilité qui les mènent souvent à des jugements bien inattendus.

Le point central de toutes les études criminalistes actuelles, c'est la question de la responsabilité. C'est cette question que posait tout récemment encore M. Jean La Fargue dans un de ses beaux sonnets philosophiques du livre des *Sphinxes* :

Du crime désormais la science est complice!
O juge, l'on t'a mis de faux poids au plateau;
Et voici que se change en vulgaire couteau
Le glaive flamboyant de l'autière justice.

Qui pèsera la part ancestrale du vice
Qui baigne la racine et monte à l'arbrisseau,
D'où jaillit tout à coup en dégoût du bourreau
La fleur rouge du crime à l'horrible calice?

Tous OEdipes! Dès lors de quel droit frappons-nous
Ces possédés? Du droit dont on frappe les loups,
Dont on écrase avec son venin la vipère.

La race forte et saine élimine le mal
Avec l'être qui nuit; elle purge la terre
Quoi que s'éteigne en lui l'héritage fatal.

Il est vrai, et, plus que jamais, après qu'au *droit de se venger* a succédé le *droit de punir*, au droit de punir succède tout simplement le *droit de se défendre*. Mais prenons garde : si le droit de se défendre existe, tout seul, abstraction faite de toute question de responsabilité, de liberté, de moralité, si la société n'a d'autre office que de se débarrasser de ce qui l'empêche de se

développer normalement, elle va traiter en criminels les fous, les idiots, les enfants mal constitués, comme, à Sparte, tous les êtres dont la postérité peut lui être nuisible ou onéreuse, « pour que s'éteigne l'héritage fatal ». L'ancien droit social était terrible, et voici que le nouveau apparaît comme monstrueux.

La théorie peut s'étendre très loin sans sortir de son principe. « Monsieur, vous êtes réactionnaire pour cause de stupidité naturelle. En considération de votre âge, nous nous bornerons à vous surveiller; mais vous élevez vos enfants, déjà par hérédité infectés de vos sentiments, dans ces mêmes principes nuisibles au développement normal de la société. Nous les supprimons, — pour que s'éteigne en vous l'héritage fatal. »

Il n'est pas impossible que ce langage logique soit tenu dans une trentaine d'années. Car la société ne se venge pas, elle n'en a pas le droit; elle ne punit pas, elle n'en a pas le droit; mais elle se défend, c'est son devoir. Jusqu'où a-t-elle le devoir de se défendre, voilà précisément le point, et je vous assure que c'est un point très subtil, qu'il est malaisé de saisir.

C'est pour cela qu'il faut lire les livres de M. Lombroso et de M. Tarde. Ils éclairent un peu quelques points obscurs, et au moins ils font réfléchir sur ces graves questions. C'est toujours cela et c'est beaucoup.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *les Trois Sultanes*, comédie en trois actes, en vers, de Favart.

La reprise des *Trois Sultanes*, vous le savez déjà, a été accueillie assez froidement à la Comédie-Française. Il est certain que, si l'on jugeait la comédie de Favart en tant que pièce, on pourrait montrer quelque sévérité. Comme tous les auteurs de second ordre, Favart semble avoir travaillé, non d'après nature, mais d'après un modèle. Rien, dans Osmin, dans Roxelane, dans Elmire et dans Délia, qui leur donne un accent, une personnalité propres. Elmire est Espagnole : elle sera donc telle qu'on voyait les Espagnoles au XVIII^e siècle, amoureuse, ambitieuse et vindicative. Délia est Circassienne : c'est-à-dire que vous retrouverez chez elle la soumission respectueuse que les Orientaux ingénieux considèrent comme la première vertu de la femme. Enfin, si vous savez que Roxelane est Française, vous devinez qu'elle est spirituelle, fantasque, un peu « rosse », mais séduisante en diable, qu'elle maltraitera le Grand-Turc, qu'elle blessera toutes ses habitudes, et qu'en fin de compte elle s'en fera adorer. Quant à Osmin « Kislar-Aga, ou chef des eunuques », vous pré-

voyez les plaisanteries que son état suggère; elles sont, ici, généralement discrètes et spirituelles, mais n'ont rien d'imprévu. Pour l'intrigue en elle-même, elle est assez banale. On a eu soin de nous prévenir que Soliman ne peut plus aimer que celles qui savent lui résister, celles au moins qui le changent de l'éternelle et insipide soumission qu'il a coutume de rencontrer. Dès qu'Elmire, Délia et Roxelane sont en présence, vous savez d'avance qui des trois l'emportera, et par quels moyens; au moins, si les moyens mêmes vous sont encore inconnus, vous savez l'effet qu'ils auront sur l'âme du sultan : vous savez qu'ils le choqueront, le blesseront, et, finalement le séduiront.

Les épisodes imaginés par Favart sont assez plaisants, mais rien de plus; et, pour soutenir une intrigue si légère, il eût fallu qu'ils le fussent davantage. Soliman n'est guère plus réel et plus vivant que les autres personnages. Ce sultan, — et Favart a bien soin de nous avertir qu'il s'agit ici de Soliman le Magnifique, — qui met son royaume, successivement et dans la même journée, aux pieds de trois femmes, qui oublie que son titre de commandeur des croyants est son plus grand moyen de pouvoir, qui, comme un héros de romances espagnoles, oublie tout pour ne songer qu'à sa maîtresse, et qui clôt la série de ses enfantillages en épousant une chrétienne, ce sultan nous semble un peu forcé, et, pour tout dire, un peu incohérent. Un instant, à son inquiétude, à son manque de foi (et vous entendez bien que je prends le mot dans son sens le plus général), on pourrait presque le prendre pour l'un des nôtres, pour notre contemporain. Mais les choses tournent vite; ce qui le pousse à négliger Elmire, ce n'est pas la crainte d'être dupe, le manque de confiance, mais simplement une nouvelle passionnette... Et si l'on me dit que Favart se souciait peu de la vérité, qu'il n'a voulu faire qu'un vaudeville, je répondrai que c'est fort bien, et qu'il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve dans *les Trois Sultanes* les défauts caractéristiques du vaudeville, et ce qui nous y déplaît si fort.

Il faut dire aussi que cette turquerie, qui nous paraît aujourd'hui si banale, a dû sembler assez nouvelle en 1761. Soliman soupirait comme on soupirait alors, avec ces formes raffinées et comme arrondies qui voilaient la brutalité du fond. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Roxelane a pu passer pour un type nouveau. Vous vous rappelez de quel ton Voltaire écrivait à Favart. Sans doute, la mesure dans l'éloge n'est pas le propre de Voltaire, aussi soucieux de la popularité que de la faveur royale; j'imagine cependant que s'il a exagéré quelque peu son admiration pour Favart, il pensait au moins la moitié de ce qu'il lui écrivait; et, de cette moitié-là, de plus ambitieux que Favart se fussent aisément contentés.

Et puis, il y a le siècle, ce XVII^e siècle au charme duquel il est si difficile de résister, ce siècle qui fut si

essentiellement littéraire; si j'osais, je dirais : qui fut si « homme de lettres ». Et ce caractère se remarque plus encore chez les écrivains de second ordre que chez les grands. Ceux-ci aimaient sans doute la littérature pour elle-même, mais ils appréciaient surtout en elle un moyen de propager les idées qui leur étaient chères. Pour les autres, la littérature se suffisait à elle-même ; écrire les amusait ; il y a dans leur prose, et surtout dans leurs vers, comme une ivresse de la phrase ; non pas l'ivresse qu'ont pu ressentir quelque grand orateur, quelque majestueux écrivain, mais une griserie légère, semblable à la mousse de ce vin de Champagne qui joue un si grand rôle dans leurs contes. Et les manifestations de cette légère ivresse sont également légères. Ce ne sont pas de hautes pensées exprimées en de nobles phrases ; ce sont de bonnes petites pensées, pas bien originales (je ne parle, je le rappelle, que des écrivains de second ordre), ou plutôt des pensées qui deviennent originales seulement par le tour qu'ils savent leur donner ; on dirait qu'ils s'amuseux eux-mêmes de leurs petits vers, du rythme et de la mesure qui semblent souvent prêter de la saveur aux choses qu'ils disent, de la forme aisée de leurs vers libres, dont la cadence rompu semble faite pour suivre dans toutes ses mignardises le développement d'une idée. Très sincèrement, il y a de la joie dans leur style, et c'est une raison de plus pour expliquer, — je n'ose dire pour excuser, — l'enthousiasme qu'ils inspirent à nombre de critiques, parmi lesquels J.-J. Weiss est le plus marquant.

Cette aisance et cette joie, Favart les possède à un degré notable. Ce n'est certes pas là le style ample et nombreux d'un Piron, mais c'est un tour particulier, plus facile à sentir qu'à définir, et qu'on reconnaît entre cent, comme on reconnaît un meuble Louis XV ; c'est la même grâce un peu maniérée, la même élégance de formes, et aussi le même manque de grandes lignes. Rappelez-vous, par exemple, ce couplet de Soliman, et oubliez un instant qu'il est le Grand-Turc :

... Ce qui m'enlaine, Osmin, c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.

N'examinons plus rien, je l'aime ;

Avant de la connaître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissait mon cœur.

Je jouissais de tout sans jour de moi-même.

Que dis-je ? Rien ne pouvait me charmer.

L'indifférence est le sommeil de l'âme ;

Un feu triste et couvert cherchait à s'animer ;

Roxelane paraît, elle y donne la flamme :

Je lui dois le bonheur d'aimer.

Le style est un peu lâché, mais, entre toutes qualités, il en est une qu'il possède au suprême degré, et ce n'est pas la moindre : celle d'être absolument approprié aux pensées qu'il exprime. Sans compter que le vers que j'ai souligné : *Je jouissais de tout sans jour*

de moi-même, me paraît être un fort beau vers, résultant avec un réel bonheur d'expression un état d'esprit aussi vrai, et peut-être plus vrai aujourd'hui qu'au temps où écrivait Favart. Et l'ensemble n'est-il pas charmant, aimable, chantant, et, en quelque sorte, musical ? Je multiplierais aisément les citations. Voyez ces deux vers, sur les femmes :

Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes
Sont tendres par état et faibles par devoir...

Rappelez-vous, pour ne froisser personne, qu'il s'agit ici de femmes turques, et dites si la phrase n'est pas d'un joli tour, ironique, et peut-être aussi véridique à souhait ? Surtout n'est-elle pas éminemment xviii^e siècle, par sa moralité facile, ou, si vous préférez, sa souriante immoralité ? Et, s'il est du xviii^e siècle par son style et sa morale, Favart en est aussi par ses principes ; l'esprit de l'Encyclopédie a soufflé par là ; ces vers s'adressent à Soliman :

Vos grandeurs sont des mascarades ;
Jeux d'enfants que tous vos projets ;
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

Avouez que, sous Louis le Bien-Aimé, ces vers-là avaient quelque chose de subversif ?

On ne se douterait pas, à suivre l'intrigue et les caractères des *Trois Sultanes*, que Favart se fût préoccupé de la couleur locale. Ses personnages sont aussi peu Turcs que possible. Mais si leur nature même lui paraît négligeable, s'il ne cherche guère, au moins, en quoi un Turc peut différer dans son âme d'un Espagnol ou d'un Français, il a déjà du décor un souci extrême et assez réjouissant. J'ai sous les yeux l'édition de 1817 ; tous les détails de mise en scène y sont soigneusement indiqués : bien plus, les jeux de scène sont accompagnés de « pièces justificatives » en forme de notes. Je transcris celle-ci à votre intention : c'est au second acte, lorsque Roxelane offre à Soliman un souper à la française :

Douze eunuques de l'*uas-oda* (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la française et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de *merlabani*, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autre vaisselle sur la table du Grand-Seigneur...

J'abrège, — la note ci-dessus est deux fois plus longue, — pour vous citer celle-ci, plus typique encore. Parmi les assistants est un écuyer tranchant ; et voici la note :

L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes ;

ou leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer au costume (*sic*) que d'introduire ici cet officier.

Cela ne vous rappelle-t-il pas certaine discussion épique, entamée jadis au sujet de la fourchette de la *Théodora* de M. Sardou ?

Les *Trois Sultanes* sont estimablement jouées à la Comédie-Française. M^{lle} Ludwig est la plus jolie des Roxelane; M^{lles} Nancy Martel et Bertiny sont d'agréables sultanes. M. Albert Lambert est un fort beau Soliman. Le triomphe a été pour M. Beer, absolument exquis dans le rôle d'Osmin.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le roi Zola.

Le trône du roi Voltaire, resté vacant depuis la mort de Victor Hugo, a enfin trouvé un occupant. C'est M. Zola qui y siégera désormais.

L'événement n'a surpris personne. Bien avant que M. Zola allât se faire sacrer à Lourdes, les esprits avisés avaient signalé sa complaisance aux interviews, la multiplicité de ses brigues diverses, l'adoucissement subit de son tempérament agressif, l'extension croissante de ses ambitions littéraires, politiques, administratives, — et, pour tout dire, ses menées dictatoriales.

L'excursion de Lourdes a obtenu le couronnement à tant d'efforts. Annoncée comme celle d'un président, elle s'est accomplie comme celle d'un souverain.

Tout le long de la route, on a respecté l'incognito dont, assurément les feuilles, M. Zola s'était prudemment enveloppé; et si, à l'arrivée, quelques malappris ont eu le mauvais goût de reconnaître l'auteur de *la Débâcle*, on n'a pas été au delà de ces ovations discrètes et presque silencieuses que tolèrent eux-mêmes les grands-ducs.

Bien plus, les articles des correspondants spéciaux nous apprennent que dans la ville, malgré la curiosité qu'il excite partout sur son passage, M. Zola continue de recevoir de pareilles marques de déférence. Fidèles, malades, médecins, hôteliers s'empressent, à l'envi, paraît-il, de lui témoigner des égards quasi royaux.

Ne fût-ce donc que par politesse, les littérateurs seraient mal venus à ne pas saluer aussi de leurs hommages la majesté récente.

Mais, à défaut de courtoisie, des raisons plus sérieuses nous commanderaient d'applaudir à l'heureux choix dont M. Zola bénéficie.

**

Les brusques avènements de ce genre ne sont pas, en effet, sans présenter de graves inconvénients.

De coutume, avant d'atteindre à la dignité suprême, les princes de lettres ont, au préalable, exercé sur certains de leurs contemporains une influence intellectuelle très proche de la tyrannie.

Possédant un programme inflexible de littérature ou de métaphysique, de fougueux sectateurs ralliés à ce programme, d'intransigeants admirateurs qui n'admettent pas d'autre règle d'art ou de pensée, ils acquièrent rapidement, dans ce métier de chef de parti, des mœurs despotiques qu'ils gardent naturellement à l'heure du triomphe.

Une insurmontable tendance les pousse alors à réaligner leur programme originel, à ériger en dogme officiel les doctrines qui les portèrent au pouvoir et à faire obstruction par tous les moyens aux théories adverses. Ce qui donne lieu parmi les écrivains à beaucoup de mécontentements, d'insurrections et de troubles funestes.

Sans parler des exemples à l'appui que nous fournit l'histoire littéraire du siècle dernier et surtout du siècle présent, supposez que, par une fantaisie du populaire et des hérauts de la presse, M. Alexandre Dumas, ou M. Renan, ou M. de Vogüé soient investis soudain d'une autorité extraordinaire supérieure à celle dont ils disposent, il y aurait de grandes chances pour que leur intronisation fût violemment contestée et leur règne agité par les plus fâcheuses cabales.

Car, outre les jalousies et les récriminations que soulèveraient probablement le zèle inconsidéré et l'excessive avidité de leurs partisans, il répugnerait à la plupart de modifier leurs conceptions au gré de la cour et d'adopter une esthétique ou un système hostiles à leurs opinions.

Les vieux républicains de lettres comme les jeunes anarchistes, qui composent le monde écrivant, s'uniraient pour fronder et saper le gouvernement. Il se formerait coalition entre les critiques, les poètes, les penseurs, afin de détruire l'odieuse autocratie; et la monarchie, à peine établie, ne tarderait pas à sombrer sous les railleries et le discrédit.

**

La royauté de M. Zola paraît, au contraire, à l'abri de tels orages et promise à des destinées plus calmes.

Notre indépendance d'abord n'a rien à craindre du régime nouveau, puisque M. Zola arrive au pouvoir, tout seul, sans amis et sans théories.

Certes, il a eu comme chaque maître une séquelle de féaux, de disciples, d'imitateurs. Mais ils sont si loin de

lui maintenant ces compagnons de lutte, si distancés, si dispersés, si dévoyés de la voie commune, qu'il aurait grand-peine à les hisser jusqu'à son trône et à leur dispenser quelques rayons de sa gloire.

Certes, il a été, plus qu'aucun, dogmatique et théoricien. Il a renié les littératures précédentes, annoncé une littérature prochaine, tracé des formulaires, vanté des méthodes, invectivé les vieux, catéchisé les jeunes. Mais il se trouve précisément qu'avec sa propre élévation coïncide l'écrolement de ses doctrines, et qu'à l'instant où sa renommée parvient à l'apogée, le système qu'il prôna perd ses derniers clients.

Lequel alors d'entre nous s'inquiéterait de la domination d'un homme qui ne peut désormais nous imposer ni ses camarades ni ses idées?

Restent, il est vrai, les révoltes de notre amour-propre qui, je le sais, sont vives chez quelques-uns. Beaucoup d'écrivains absoudraient volontiers M. Zola de son arrivée, s'il leur était possible de lui pardonner ses « départs ». Celui de *la Débâcle*, notamment, — quatre-vingt « mille », — lui a aliéné plusieurs littérateurs estimables. Entre eux et l'illustre romancier, il y a du tirage, comme on dit.

Considérations mesquines, il faut en convenir! Si certains furent excusables d'envier à M. Zola les admirations que lui attira, il y a une dizaine d'années, son puissant talent, on ne comprend guère pourquoi ils lui en veulent aujourd'hui de la diffusion de ses livres, de sa vente fabuleuse, de sa vaste réputation.

Ce sont là des phénomènes extra-littéraires, tout de négoce et de publicité. Ils ont surgi presque mathématiquement, l'énorme œuvre de M. Zola faisant comme un contrepois à sa personne, qui montait à mesure que la charge s'accroissait. Ils relèvent moins de la psychologie que de la mécanique. Je gage même que ni Montesquieu ni Voltaire ne s'en fussent choqués, et pourtant si Barbour vivait encore, il vous confirmerait que ni le départ des *Lettres persanes* ni celui de *Candide* n'approchèrent de ceux de *la Débâcle* ou bien de *Germinal*.

Cessons donc de nous fier à nos trompeuses rancunes et envisageons de sang-froid la situation.

La dictature de M. Zola ne s'annonce pas comme celle d'un Savonarole, d'un Torquemada ou d'un Robespierre. Sa suprématie affecte un caractère bien plus moderne et plus doux. S'il domine, c'est simplement par le chiffre de ses tirages, le bruit qui retentit autour de ses volumes, la popularité des sujets qu'il traite. Il est roi de la littérature comme M. Gould est là-bas roi des chemins de fer, et tel autre Yankee roi du pétrole ou de l'étain.

Dès lors, pas de rébellion puérile contre un inoffensif César. Acceptons avec loyalisme cette suzeraineté industrielle. Goûtons l'amusement particulier qu'il y a à voir un auteur naturaliste à la tête d'une littérature qui ne l'est pas. Songeons aussi que notre mo-

narque remplira dignement et utilement sa charge; qu'il manie sans faiblesses l'allocution familière, le toast guilleret et l'oraison funèbre; qu'il représentera d'une façon brillante les lettres françaises aux expositions universelles, dans les banquets artistiques et dans les enterrements d'écrivains. Puis, renonçant à nos sottises préventions, hâtons-nous d'acclamer le meilleur et le plus durable des potentiels, le bon roi Zola, qui régnera toujours sans gouverner jamais.

FERNAND VANDEREM.

LA SCULPTURE GRECQUE

D'après un ouvrage récent (1).

L'Histoire de la sculpture grecque, par M. Maxime Collignon, comble une lacune importante. Nous n'avions pas en France, sur l'histoire de la plastique grecque, un travail d'ensemble comme le livre, depuis longtemps classique, d'Overbeck, comme les publications allemandes ou anglaises de Lübke, de Lucy Mitchell et de Murray. M. Collignon nous donne dans un magnifique volume, dont l'impression et l'illustration portent la marque du goût français, la première moitié de cet indispensable ouvrage.

Il y a bien des raisons pour remercier M. Collignon du secours précieux qu'il apporte aux études et du plaisir tout à fait rare qu'il met à la portée des gens de goût, des lecteurs sérieux. Mais ces raisons, il en est une qui, à elle seule, les vaut toutes. Pour la première fois, une histoire de la sculpture grecque rend pleine justice aux travaux de notre érudition. Bien n'est plus ordinaire en Allemagne, en Angleterre même, que de passer sous silence les efforts si méritoires, les contributions si utiles des archéologues français. C'est la revanche de cet oubli systématique que nous offre, sur bien des points, cette nouvelle histoire de la sculpture grecque. Les travaux de l'école d'Athènes y sont à leur place, qui est quelquefois une place d'honneur. Le *Bulletin de correspondance hellénique*, publié depuis 1877 par l'école française d'Athènes, et où tant de pages durables ont paru, est cité autant qu'il le faut. Les noms des érudits français, Georges Perrot, Heuzey, Albert Dumont, O. Rayet, Homolle, Paul Girard, Jules Martha, Pottier, Haussoullier, Monceaux, Holleaux, jouissent nos yeux. Quelques-uns de ces noms sont illustres, d'autres le deviennent. Et, derrière cette première troupe de combattants, nous voyons arriver toute une réserve de chercheurs plus jeunes, non moins actifs, par lesquels, je n'en doute pas, leurs anciens seront heureux de se voir dépassés. En nous rappelant ce que la science française a fait, en nous faisant pressentir tout ce qu'elle est appelée à faire, M. Collignon a écrit, sous l'apparence d'un ouvrage de science pure, un livre qui répond aux préoccupations de tous, puisqu'il donne l'idée d'une France qui est à l'œuvre.

**

Dans une introduction discrète, l'auteur s'est seulement préoccupé de définir les limites du travail dont il apporte

(1) *Histoire de la sculpture grecque*, par Maxime Collignon, 1892. Librairie Firmin-Didot.

au public la première partie. Il a eu en vue surtout la statuaire et la sculpture décoratives; il a voulu retracer l'histoire des écoles de sculpture, en y joignant l'histoire des artistes et de leurs œuvres. Il aurait pu indiquer que, dans cette histoire des écoles, il a, plus qu'aucun de ses devanciers, abordé, discuté, et parfois résolu les problèmes de filiation si délicats, si complexes, si mêlés de causes d'erreurs, si mal dégagés du jour nébuleux et du mystérieux attrait des conjectures. Distinguer les groupes d'écoles, mais relier ces groupes par les rapports plus ou moins apparents que les écoles ont entre elles, tel est, dans sa formule la plus générale, le principe de la méthode appliquée par M. Collignon. Cette méthode donne à tout l'ouvrage une cohésion qui n'est pas sa moindre originalité.

La marche suivie par M. Collignon pour l'étude de chaque groupe paraît préférable à celle de ses prédécesseurs.

Il a vu notamment qu'il y avait avantage à rapprocher l'histoire des artistes et l'étude des monuments conservés pour une même école. L'idée des traits distinctifs de cette école se grave bien plus nettement; elle reste bien plus liée aux noms qui constituent l'école même, ou seulement au nom qui la domine et derrière lequel tous les artistes d'une école ont, historiquement parlant, une tendance à s'effacer.

Mais ce qui caractérise le plus la méthode de M. Collignon, c'est qu'il met au-dessus de tout autre procédé d'information le monument lui-même. Rien n'a plus contribué que ce point de vue à renouveler, depuis un siècle, l'histoire de la sculpture grecque; rien ne pouvait permettre au nouvel historien de mettre mieux en œuvre ses précieuses qualités. Ce qui se rencontre, en effet, chez M. Collignon, c'est un critique d'art très délié, très exercé, très au fait de l'érudition, mais y joignant un goût qui n'est pas toujours lié avec elle. Et ce goût, ce n'est pas seulement le sentiment du style, c'est aussi, c'est peut-être avant tout le sûr discernement de la technique, inséparable du style en sculpture, et précieuse autant que le style, pour déterminer l'âge d'une œuvre, pour en fixer l'attribution. Oui, ce qui classe le plus sûrement un ouvrage de sculpture antique, c'est tel détail d'exécution, une trace de polychromie, la qualité d'un modelé, l'accent d'un relief, et toute révélation de métier, qui, dans le marbre ou dans le bronze, trahit les procédés rudimentaires ou la pratique consommée de l'artisan. Cette préoccupation de la technique perce à chaque page dans l'ouvrage de M. Collignon, et elle donne à cet ouvrage un intérêt d'autant plus grand que le critique s'exprime dans une langue singulièrement nette, précise, également apte à définir un pur contour et à rendre une impression rare. Cette faculté de premier ordre qui consiste à reproduire, avec l'aide des mots, les représentations des arts plastiques, peu d'Allemands l'ont eue; c'est une qualité française. On en a une preuve de plus en lisant les descriptions serrées et véritablement évocatrices qui, dans le livre de M. Collignon, servent de commentaire à chaque image de statue, de bas-relief, de monnaie ou d'intaille.

**

Cette histoire de la sculpture grecque ajoute à ses mérites d'exécution et de méthode l'avantage très grand de venir la dernière, c'est-à-dire de mettre à profit les fouilles les plus récentes, et, dans une science où les hypothèses vieillissent vite, de mettre en lumière, à côté du système d'hier qui peut déjà paraître suranné, la doctrine la plus nouvelle.

Certainement la question des origines paraîtra plus complètement traitée et mieux élucidée qu'ailleurs. Les premiers essais de plastique si informes, les idoles barbares de la collection d'Hissarlik, et cette hideuse poupée de plomb figurant la déesse babylonienne, la poétique Istâr, et l'Idole de

Chypre, et les statuettes des Cyclades, ces curieuses traces d'une civilisation primitive et, pour ainsi dire, enfantine, sont relevées avec soin et classées avec vraisemblance.

Mais voici Mycènes, avec ses tombes en puits d'où sont sorties des merveilles d'art importé ou local, poignards sidoniens, rondelles d'or estampées, masques et stèles funéraires; Mycènes, avec ses tombeaux à coupole non moins surprenants par la décoration architecturale et par les objets précieux, les ivoires, les intailles, les vases d'or, à reliefs, où l'orfèvre, un artiste égal aux sculpteurs assyriens, a représenté des animaux admirables de mouvement, de vérité et de vigueur. Tous ces résultats de fouilles célèbres sont mis au point avec une précision qui paraît une nouveauté.

Il était plus difficile, à cause de la divergence des hypothèses, de débroniller la question très complexe de la sculpture sur bois. L'origine du xoanon, c'est-à-dire du tronc d'arbre façonné par l'indication de la tête, du buste, des bras, tandis que la partie inférieure du corps reste dans une gaine; le caractère sacré de ces images, même à l'époque où la statuaire donne déjà des chefs-d'œuvre; le labeur continu des sculpteurs anonymes qui, à l'aide de la scie, de la hache, du fil à plomb, de la tarière, ont sculpté ces idoles au visage hébété, aux membres rigides, attribuées à Dédale, ainsi que l'invention des outils mêmes; le rapport entre ces ouvrages disparus et les statues nues, en pierre dure, du type viril, comme l'Apollon d'Orchomène, ou les statues vêtues, du type féminin, telles que l'Artemis critet historique aboutissant, après une discussion serrée des hypothèses, à des conclusions nettes, personnelles, est plein d'intérêt.

Nous ne nous laisserons pas entraîner à faire l'analyse de tout l'ouvrage. Il faut pourtant signaler comme renouvelée par les fouilles de M. Homolle à Délos et de M. Cavadias à l'Acropole d'Athènes la partie relative à l'art des îles. Il faut en dire autant, dans cette histoire des primitifs, du chapitre important sur la Grèce centrale et l'Attique. Les fouilles de M. Holleaux au Ptéon ont permis d'étudier le développement de l'art archaïque béotien, et les fouilles mémorables, exécutées de 1882 à 1889, sur l'Acropole d'Athènes, ont mis au jour des monuments dont l'étude fait voir « comment le travail de la pierre tendre succède immédiatement à celui du bois, comment il en dérive, aussi bien pour l'outillage que pour l'exécution ». Le sens décoratif de ces premiers sculpteurs d'Athènes, la décision vigoureuse avec laquelle ils attaquent le tuf, la hardiesse d'imagination qui se manifeste dans leur polychromie violente, aux couleurs tranchées, d'un bleu et d'un rouge implacables, la brutalité du style, la puissance de l'exécution, ce sont là les traits d'origine, assez déconcertants, mais bien curieux, de l'atticisme.

On voudrait s'appesantir sur le beau chapitre consacré à l'art attique archaïque, sur l'étude à la fois critique et dogmatique des sculptures d'Olympie. La question des frontons d'Olympie est un des problèmes à l'ordre du jour. Sur cette question, M. Collignon prend résolument parti. Sa thèse ne peut manquer d'attirer l'attention.

Les derniers chapitres du livre sont remplis par les trois grands sculpteurs de la grande époque, le réaliste Myron, le théoricien Polyclète, l'idéaliste Phidias. Ces chapitres joignent à l'intérêt du texte celui d'une fort belle illustration.

Des citations pourraient senles donner une idée du charme que, malgré son caractère documentaire, la nouvelle *Histoire de la sculpture grecque* doit offrir. Voici la description d'un célèbre bas-relief de l'«Iéraion» de Séionte: «Un grand style, une pure inspiration donnent une haute valeur à l'admirable métope où le sculpteur a représenté le mariage divin de Zeus et de Héra. Assis sur un rocher, le buste un

peu renversé, Zeus attire doucement à lui la déesse qui se tient debout, entr'ouvrant son voile avec une exquise pudeur; c'est l'attitude recueillie, le geste chaste de la jeune épousée qui se dévoilait dans la chambre nuptiale. Un souffle de poésie homérique anime cette scène, comme si l'artiste s'était souvenu des vers où le poète de l'*Illiade* raconte les amours de Zeus et de Héra sur le mont Gargaros : « Héra, « arrête-toi un moment avant de t'éloigner... Jamais déesse « ni mortelle ne m'inspirèrent tant d'amour. » Le style est à la hauteur de l'inspiration. Pourtant, comme dans les autres métopes, l'artiste a mis en œuvre le tuf calcaire, réservant le marbre pour les parties nues des figures féminines, qui sont sculptées dans des pièces rapportées; mais, en dépit de cette technique, la figure de Héra, grave et recueillie, celle de Zeus, modelée avec une largeur puissante, contiennent de ces beautés auxquelles un reste d'archaïsme donne seulement un charme de plus. » Comme un fragment fait deviner la statue elle-même, cette page, prise au hasard entre tant d'autres aussi heureuses, donne l'idée des qualités qui s'unissent dans le livre de M. Collignon : une érudition sûre, un sens critique aigu, un sentiment littéraire très pur.

ERNEST DUPUY.

BULLETIN

Eyquières (Bouches-du-Rhône), 23 août 1892.

Mon cher directeur,

Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien donner l'hospitalité de la *Revue bleue* à cette communication.

Je viens de recevoir aujourd'hui seulement le numéro du 23 juillet 1892 de la *Revue*, où se trouve l'article de M. Victor Nicolas, que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Parmi des détails exacts, où j'ai pu relever des extraits de mes rapports officiels et confidentiels de 1887 et 1890, il existe des assertions tout à fait erronées, et que M. Victor Nicolas n'aurait jamais publiées, si j'avais été à même de m'entretenir avec lui avant qu'il fit paraître son travail.

En remerciant l'auteur de la *Dernière guerre au Dahomey* de la forme courtoise de sa polémique, il est de mon devoir de lui dire nettement que sa bonne foi a été surprise.

En effet, j'avais l'ordre formel de ne m'immiscer en rien dans la conduite des opérations militaires au Dahomey. (Dépêche de M. Étienne, sous-secrétaire d'État, du 15 février 1890.)

Je me suis empressé de donner connaissance de cet ordre, qui me concernait, à M. le commandant Terrillon, le jour même de son débarquement à Kotonou, et depuis ce moment jusqu'à mon départ (21 février 1890, — 4 avril 1890), jamais, dans aucun cas, je ne me suis permis de télégraphier au gouvernement au sujet des renforts dont on pouvait avoir besoin ou

des opérations à entreprendre, SANS CONSULTER M. Terrillon.

J'ai rempli, à Kotonou, le rôle de téléphone vivant. Je communiquais, d'une part, au chef militaire les dépêches de Paris, et, d'autre part, je transmettais à Paris les demandes de renfort, le plan de campagne et les comptes rendus des événements, tels que le désirait M. Terrillon.

C'est ainsi que je faisais fidèlement parvenir au conseil des ministres les avis et les idées du chef militaire de l'expédition du Dahomey, et, en agissant ainsi, je me conformais strictement aux ordres formels que j'avais reçus.

M. Victor Nicolas voudra donc bien me permettre de repousser d'une manière absolue la responsabilité que son article entend me faire supporter devant le public.

En faisant mes réserves sur plusieurs points de son intéressante publication, je me joins à lui pour souhaiter « que la paix soit désormais assurée dans tout le Dahomey, et que la barbarie de ses habitants soit enfin domptée ».

Veuillez agréer, mon cher directeur, l'assurance de mes sentiments très dévoués.

JEAN BAYOL,

Gouverneur honoraire des colonies.

Nouvelles de l'étranger.

UN BEAU LIVRE SUR RICHARD WAGNER.

M. Houston Stewart Chamberlain, dont nous signalions récemment les intéressantes études sur la Bosnie, vient de publier chez l'éditeur Breitkopf, à Leipzig, un ouvrage écrit en allemand, le *Drame de Richard Wagner*. M. Chamberlain travaille depuis une année à une grande biographie de Richard Wagner; et c'est, croyons-nous, à la demande de M^{me} Wagner qu'il a interrompu son travail pour résumer, dans une brochure de 150 pages, ses idées sur la doctrine artistique du maître allemand. Les idées de M. Chamberlain sur tout ce qui concerne Wagner ont le double avantage d'être toujours très originales et de s'appuyer sur la connaissance la plus approfondie non seulement des drames du maître et de ses écrits publiés, mais encore de sa correspondance, de ses entretiens familiers et des moindres circonstances de sa vie. M. Chamberlain se trouve être ainsi, en matière de wagnérisme, l'autorité par excellence. Il y est même, à dire vrai, l'unique autorité : car c'est, pour les wagnériens de la première heure, un spectacle bien allégeant de voir comme, d'année en année, à mesure qu'on entend davantage les œuvres du maître et qu'on écrit davantage sur lui, s'efface davantage dans tous les esprits l'exacte notion de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait.

En attendant que M. Chamberlain nous rende, dans sa biographie, l'image véritable du merveilleux homme que nous avons connu et que la soi-disant littérature wagnérienne est en train de défigurer, voici brièvement quelles sont ses idées sur la doctrine artistique de Wagner.

Elles se résument dans cette phrase : que *Wagner n'a jamais été un compositeur, ni un philosophe, ni rien d'autre qu'un auteur dramatique.*

C'est le besoin d'aller plus avant dans l'expression dramatique de la vie qui, dès le début, a conduit Wagner à accom-

pagner de musique l'action de ses pièces. Avant d'étudier la musique, il écrivait des tragédies. Plus tard, il a composé des opéras, mais c'est parce qu'il n'avait pas encore trouvé la forme dramatique dont il rêvait et parce que l'opéra, avec ses conventions, lui paraissait encore plus apte à l'expression dramatique que le drame sans musique. Et déjà ses premiers opéras sont, au fond, des drames; et nous le voyons, dans la première période de sa vie, alterner toujours le drame avec l'opéra; il écrit le *Hollandais volant* après *Rienzi*, *Tannhäuser* avant *Lohengrin*, *Frédéric Barberousse*, une tragédie sans musique, en même temps que la *Mort de Siegfried*. Il est sans cesse préoccupé de cette question: « Comment la parole et la musique peuvent-elles concourir à une haute expression dramatique? »

Mais il ne put trouver la réponse à cette question que lorsqu'il en vint à transformer la question même, lorsqu'il en vint à se demander: « Quel est le sujet qui peut motiver le concours de la parole et de la musique, et s'élever ainsi à une haute expression dramatique? » Et la réponse qu'il trouva fut celle-ci: « Le sujet du drame idéal doit être la vie humaine essentielle, délivrée de toutes les conventions particulières. » C'est dans ce sens qu'il définissait la musique *un art rédempteur*. Elle délivre l'homme des conventions qui l'entourent et l'empêchent d'être tout lui-même. Et le drame ne peut profiter réellement du concours de la musique que s'il prend pour sujet l'humanité pure, en dehors de ces conventions.

M. Chamberlain procède ensuite à montrer, dans les drames de Wagner, de puis le *Hollandais volant* jusqu'à *Parisfal*, l'évolution graduelle de cette idée de drame symbolique. Il le fait avec une abondance de preuves, une clarté de raisonnement et une aisance de style tout à fait admirables. Mais j'imagine que son livre ne tardera pas à être traduit: les admirateurs de Wagner y trouveront le seul commentaire autorisé et sérieux qui jamais ait été fait de *Tristan*, de *l'Anneau de Nibelung* et de *Parisfal*. Ils y trouveront encore sur *Tannhäuser* et sur le *Hollandais volant* des réflexions qui peut-être les amèneront enfin à comprendre et à aimer ces deux pièces, que je ne puis me défendre de considérer, avec les *Maitres chanteurs*, non pas, en vérité, comme les plus wagnériennes, mais comme les plus pures et les plus belles des œuvres de Wagner.

T. W.

*
**

UNE MACHINE A PENSER.

« Quand aurons-nous une machine à penser? » demande un professeur d'électricité américain, M. Edwin J. Houston, dans la revue *la Mécanique anglaise*, et nous le demandons avec lui. Il n'est que temps, en vérité. Aussi bien un médecin américain, collègue de M. Houston, a-t-il annoncé récemment que l'humanité risquait de périr bientôt d'un gâtisme général, si elle persistait à penser avec autant de frénésie. Hélas! le projet de M. Houston serait fait plutôt pour aggraver la situation: il tendrait à charger encore notre cerveau de pensées supplémentaires, au moyen d'un phonographe emmagasinant les vibrations des cerveaux d'autrui, et nous les transmettant sans l'intermédiaire de signes ni de mots. Pour l'éducation, ce serait excellent: au lieu d'abrutir les enfants sur des livres pendant les plus belles années de leur vie, on leur insufflerait une fois pour toutes dans le crâne les pensées de leurs professeurs. M. Houston nous propose encore de photographier nos pensées: la perspective est charmante; mais est-ce qu'il ne pourrait pas, en se basant sur les mêmes principes, inventer un appareil qui penserait à notre place, qui se chargerait, par exemple, de raisonner pour nous? Voilà ce qui serait un sé-

rieux bienfait, le véritable remède à cette usure du cerveau dont nous sommes menacés.

*
**

UN GENRE POÉTIQUE MÉCONNU.

Un éditeur anglais vient de publier, sous la forme d'un copieux *Dictionnaire*, la liste des 30 000 hymnes principaux en usage dans les églises protestantes. On sait quel genre charmant sont ces hymnes, que l'on chante aux offices anglais, le dimanche, sur des airs de café-concert. En voici quelques spécimens: « Seigneur, est-il dit dans l'un d'eux, sois le cavalier, et nous, nous serons le petit âne, afin de pouvoir entrer ensemble dans la cité sainte de Dieu. » Ailleurs, il est dit: « Quand je l'ai vu (Jésus) nager dans son sang, j'ai recueilli une petite goutte: elle m'a collé à lui et lui à moi, dès la première fois que nous nous sommes rencontrés. » Voici encore un hymne d'un excellent esprit: « Quand le maladroit médecin ne voit plus aucun espoir, sauf de toucher ses gages, et que sa science est en défaut, doux esprit de Jésus, alors viens à mon aide! Quand sa potion et sa pilule et son expérience ne concourent à rien qu'à tuer, alors, doux esprit de Jésus, alors viens à mon aide. »

Comme l'*Udée*, ces gracieux poèmes supposent des poètes. Le poète hymniste le plus fécond de l'Angleterre est le fameux Charles Wesley: il a écrit 6500 hymnes. Parmi les plus féconds de ses confrères, bornons-nous à signaler un architecte, James Edmeston, qui a écrit 2000 hymnes, un journaliste, James Montgomery, qui en a écrit 400, et naturellement une dame, Charlotte Eliott, qui en a écrit 150.

En Allemagne, le nombre des hymnes est encore plus considérable. Sans admettre, avec un des auteurs du *Dictionnaire des hymnes*, qu'il y a en Allemagne plus de mille hymnes d'une beauté classique et immortelle, il est sûr que les hymnes allemands primitifs, ceux de Luther et de ses compagnons, offrent un tout autre caractère de noblesse et d'élevation et de pureté poétique que ces hymnes anglais, dont les plus anciens ne remontent pas au delà du xviii^e siècle.

*
**

NOUVEAUX BARONNETS.

Avant de quitter le pouvoir, lord Salisbury a distribué, suivant l'usage, une quantité de titres nobiliaires à ses fidèles partisans. Il a ainsi créé baronnets M. W. Smith, directeur d'une grande revue conservatrice, et le célèbre vulgarisateur scientifique M. Huxley, l'adversaire acharné de M. Gladstone aussi bien en politique qu'en théologie. Les journaux se plaignent une fois de plus, à cette occasion, du dédain des pouvoirs publics anglais pour la littérature, qui jamais n'a sa part dans ces distributions de titres officielles. Peut-être le nouveau ministère aura-t-il plus d'égards pour les lettres: il est tout bonné de littérateurs, depuis MM. Gladstone, Morley et Bryce, jusqu'aux sous-secrétaires, MM. Burton et Russell, dont le premier a fait un livre sur l'histoire des finances, et le second raconté la vie d'un ancien ministre anglais.

*
**

UN AMI DE L'AMÉRIQUE.

L'empereur d'Allemagne vient de donner 15 000 marks pour la rédaction d'un grand ouvrage, illustré et orné de trente cartes, sur la *Découverte de l'Amérique*.

Le directeur gérant: HENRI FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10

TOME L

3 SEPTEMBRE 1892.

LES RESPONSABILITÉS DE CARNOT

On s'est souvent demandé quelle part de responsabilité doit être équitablement attribuée à chacun des membres de ce gouvernement révolutionnaire dont l'énergie surhumaine et inhumaine sauva l'indépendance de la France pendant la période si critique qui va de juillet 1793 au 9 thermidor, c'est-à-dire pendant la Terreur. Quand, après la chute de Robespierre, on mit sur la sellette les membres du Comité de salut public, accusateurs et accusés firent à leur façon l'histoire de l'année sanglante et glorieuse; ils s'efforcèrent à définir ses responsabilités, ceux-là pour perdre leurs adversaires, ceux-ci pour sauver leur tête. Jusqu'ici, ce sont trop souvent ces réquisitoires et ces apologies qui ont servi de base à l'histoire, et, sur cette question des responsabilités, on a surtout allégué les mêmes pièces qui servent de références et d'annexes aux rapports de Courtois, à celui de Saladin et aux diverses défenses des membres des anciens comités de gouvernement. Je voudrais, à propos de Carnot, donner l'exemple de sortir enfin de cette routine et mettre directement sous les yeux du lecteur, par des citations impartiales et des fac-similés, quelques-unes des pièces de ce grand procès historique.

**

Aussi bien, quand on parle de la responsabilité des membres du Comité de salut public, c'est surtout de Carnot qu'il s'agit.

L'organisateur de la victoire, comme la voix publique l'appela justement, s'occupait-il d'autre chose que

d'organiser la victoire? Restait-il confiné dans ses attributions militaires, seulement occupé du personnel de l'armée, des plans de campagne et de la défense nationale? S'il lui arriva de signer avec un Robespierre ou un Billaud-Varenne des arrêtés de proscription, fut-il vraiment le complice des proscripteurs et doit-il être considéré comme un des ministres de la Terreur?

Disons tout de suite qu'après coup il protesta lui-même contre l'accusation d'avoir participé à la politique terroriste, et qu'il ne cessa, jusqu'à sa mort, de répéter cette protestation, que son fils a encore accentuée dans ses intéressants et pieux *Mémoires sur Carnot*.

C'est le 3 germinal an III, plus de six mois après la chute du gouvernement de Robespierre, que Carnot, à la tribune de la Convention, sépara publiquement sa cause de celle des terroristes et se donna le rôle que la postérité lui a laissé, c'est-à-dire le rôle d'un patriote qui a consenti à siéger un instant à côté de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just pour sauver la France par ses combinaisons militaires, et non pour partager les fureurs de ces « tyrans ».

A ce moment-là, trois membres de l'ancien Comité de salut public, Billaud-Varenne, Collot-d'Herbois et Barère, et un membre de l'ancien Comité de sûreté générale, Vadier, étaient seuls poursuivis. Mais tous les autres se sentaient atteints et, en les défendant, se défendaient. Carnot prit la parole en faveur des prévenus, mais en réalité il plaida pour lui-même et tira fort habilement son épingle du jeu.

C'est dans ce discours qu'à propos des responsabilités de chacun il parla des signatures en termes qu'il faut citer :

Les signatures, dit-il, données par les membres de l'ancien Comité de salut public (je parle des signatures en second), étaient une formalité prescrite par la loi, mais absolument insignifiante par rapport à celui qui était tenu de la remplir. Ce n'était de sa part ni une adhésion expresse, ni même un acquiescement donné de confiance. Ces signatures enfin n'étaient pas seulement des *certifiés conformes*, car cela supposerait que le signataire aurait lu et collationné, ce qui n'est pas vrai. Elles ne sont précisément et n'ont jamais été que de simples *vus*, une opération purement mécanique, qui ne prouve rien, qui n'atteste rien, sinon que le rapporteur, c'est-à-dire le premier signataire de la minute, s'est acquitté de la formalité prescrite de soumettre la pièce en question à l'examen du Comité.

Et Carnot affirme qu'il a de la sorte signé sans le savoir une instruction relative à la commission populaire d'Orange, de sanglante mémoire, « lorsqu'il est de fait, dit-il, que j'ai ignoré très longtemps l'existence de cette commission ». De même il aurait signé « une lettre à Joseph Le Bon, pour étendre ses pouvoirs, lorsqu'il conste (*sic*) que je demandais perpétuellement au Comité le rappel de Joseph Le Bon ».

Le 6 germinal suivant, il raconta, en outre, qu'il avait, sans le savoir, mis son nom au bas du mandat d'arrestation de deux de ses secrétaires, — et aussi au bas de celui du traître Gervais, demeurant sur la terrasse des Feuillants, chez lequel il allait dîner d'habitude avec Collot-d'Herbois :

Je puis même, en mon particulier, produire tel acte que j'ai signé et même rédigé, parce qu'il était dans les attributions qui m'étaient confiées, et contre lequel néanmoins j'avais déposé d'avance sur le bureau une protestation positive.

Et pourquoi arrivait-il ainsi qu'on signât sans lire ? C'était, à en croire Carnot, par l'impossibilité physique de faire autrement, vu l'affluence des affaires :

Cette base de responsabilité une fois posée, conclut-il, la plus grande partie des inculpations dirigées contre les prévenus disparaît d'elle-même : les crimes restent à ceux qui les ont commis, au triumvirat que vous avez puni le 10 thermidor.

Telle est la justification de Carnot, et voilà comment il explique que sa signature ait pu figurer au bas de certains actes terroristes.

Sa théorie des signatures et des responsabilités a d'ailleurs été acceptée par la plupart des historiens : elle est classique.

Eh bien, il faut avouer que l'examen des papiers du Comité de salut public la dément presque entièrement.

Sans doute, les expéditions officielles des arrêtés du Comité de salut public sont revêtues de signatures qui sont de simples *certifiés conformes* ou des *vus*, et qui n'en-

gagent pas la responsabilité des signataires. C'est là ce que Carnot lui-même appelle justement les *signatures en second*. Aucune personne informée n'a pu alors ni depuis les objecter à Carnot, et, en avocat, il se défend sur un point où on ne l'attaque pas. La véritable responsabilité, et Carnot le savait bien, c'était d'avoir rédigé ou signé les *minutes* des arrêtés. C'était là le point délicat, celui où il se sentait vulnérable, et, fort excusable, puisqu'il défend sa tête, il cherche à donner le change par des anecdotes plaisantes, comme l'histoire de son traîtreur qu'il aurait fait arrêter sans le savoir. Mais j'ai vainement cherché ce mandat d'arrestation dans les papiers du Comité, et, quant aux deux secrétaires de Carnot incarcérés sur la signature de Carnot, il n'est pas du tout sûr que cette signature ait été donnée involontairement. L'arrêté est aux Archives, et il en résulte que ces deux jeunes gens, ayant trop bien diné, avaient été faire du bruit dans une assemblée de section et y avaient menacé les assistants de la guillotine. Carnot signa l'ordre de les arrêter, et il fit bien.

Pour ce qui est des actes qu'il aurait, à l'en croire, signés et rédigés en protestant, en déposant même sa protestation, je n'ai pas trouvé aux Archives un seul exemple de ces protestations.

J'ai eu entre les mains l'ensemble des papiers du Comité de salut public, et, je crois, à peu près toutes les minutes d'arrêtés qui subsistent aux Archives : je n'ai pas vu un seul cas où les signatures parussent provenir d'une adhésion négligente et inconsciente ; je parle, bien entendu, des signatures *en premier*, les seules qui engageaient vraiment la responsabilité des signataires.

Carnot mentait-il donc, en germinal an III, quand il déclarait à la tribune qu'il signait sans lire ?

Non, il ne mentait pas, c'était un honnête homme ; mais, serré de près par la meute thermidorienne, il défendait sa vie avec habileté, avec passion, en avocat, comme il pouvait. Il ne faut ni le blâmer ni le croire. Il plaïda, il fut son propre « défenseur officieux », selon l'expression du temps. Il désarma par des efforts d'imagination oratoire la rage de ses implacables adversaires ; il évita l'échafaud. Mais comment a-t-on pu prendre pour de l'histoire cette plaidoirie désespérée et ingénieuse d'un homme qui se sentait menacé par le couperet de la guillotine ?

*

**

Il est bon de noter ici les indications que l'examen des minutes des actes du Comité de salut public (je parle du second Comité de ce nom) nous donne sur les attributions et la responsabilité de chacun.

Les douze membres de ce Comité de salut public, formé par divers arrêtés rendus entre le 10 juillet et le 6 septembre 1793, étaient Robespierre, Saint-Just, Couthon, Prieur (de la Côte-d'Or), Prieur (de la Marne), Jeanbon Saint-André, Robert Lindet, Barère, Hérault de Séchelles, Billaud-Varenne, Collot-d'Herbois et Carnot.

Robespierre a laissé peu de traces écrites de son activité dans la besogne journalière du Comité. Il y a peu d'arrêtés de sa main, et ils ont pour objet la police ou des arrestations. Il ne donne sa signature que rarement et comme à regret, et il ne la donne guère qu'à des arrêtés de politique générale et à quelques pièces relatives à la marine.

Saint-Just écrit et signe encore moins. Il n'y a d'arrêtés de lui que sur l'armée et pour des incarcérations de généraux.

Même observation pour Couthon, qui est avare de son écriture et de sa signature. Il n'a pas de spécialité : il s'occupe un peu de tout, même de diplomatie.

Prieur (de la Côte-d'Or), au contraire, prodigue son écriture et sa signature. Il a laissé une quantité d'arrêtés sur l'armement, l'artillerie, l'École de Mars, et, par exception, les subsistances, les charrois.

On n'a presque rien de Prieur (de la Marne), qui fut constamment en mission, de même que Jeanbon Saint-André, qui a laissé pourtant quelques arrêtés de sa main sur la marine.

Robert Lindet rédige et signe de nombreux arrêtés sur les subsistances en général, les subsistances de l'armée, les subsistances de la marine, les approvisionnements et aussi les charrois (avec Prieur).

Barère rédige et signe les arrêtés relatifs à la diplomatie, à l'instruction publique, aux beaux-arts.

Héroult de Séchelles s'occupait avec Barère de la diplomatie. Mais son écriture et sa signature sont rares : on sait d'ailleurs qu'il fut guillotiné quatre mois avant la chute de Robespierre.

Billaud-Varenne et Collot-d'Herbois sont chargés de la lourde tâche de la correspondance du Comité, surtout avec les représentants en mission. Il y a peu d'arrêtés de leur main ou signés d'eux.

Enfin Carnot rédige et signe une foule d'arrêtés sur l'armée et aussi parfois sur la marine. Il s'occupe des nominations et des révocations d'officiers. C'est bien lui qui, dans les choses militaires, est le ministre dirigeant, en particulier pour ce qui concerne le personnel.

Cependant, ainsi qu'à ses collègues, il lui arrive de sortir de sa spécialité et de signer ou même de rédiger

Exp. Enreg. 2. Juin 1793
 les représentants du peuple composant le Comité de
 salut public arrêtent que les ~~citoyens ligoniers~~ *citoyens* généraux
 ligoniers et quéteineaux seront mis sans délai en état d'arrestation
 et chargent le ministre de la guerre de l'exécution de
 présent arrêté
 Paris le 9. 9. 1793 l'an 2. de la rep. une. indiv.

à expédier

Robespierre



*Exp. pour l'exécution
 Matérielles de la loi.*

Fac-similé n° 1.

des mandats d'arrestation, et cela d'accord avec ce Robespierre dont, après Thermidor, il désavoua si hautement la politique. Un des exemples les plus frappants de cette collaboration, sinon cordiale, mais à coup sûr intime, de « l'organisateur de la victoire » et du « monstre », c'est l'arrêté pris par le Comité de salut public, le 9 septembre 1793, contre les généraux Lei-

gonyer (1) et Quéteineau, et dont nous donnons le fac-similé. On remarquera qu'il est de la main de Carnot et que seul Robespierre l'a signé. Quelle preuve plus

(1) C'est par erreur que dans l'original ce nom est écrit *Ligonier*. Nous les rectifions d'après les nombreuses signatures de ce général conservées aux Archives historiques du ministère de la guerre.

des prisons, et parmi ces huit se trouve Carnot, dont la main, comme on peut le voir plus loin, ne trembla pas en signant l'ordre d'arrestation de cette pauvre femme, dont il connaissait trop bien la galeté douce



A EXPEDIER.

MINUTE D'ARRÊTÉ.



Paris, le 15 germinal, an deuxième de la République Française une et indivisible.

Les Comités de Salut Public, et de sûreté générale réunis,

arrêtent que les fémées de canilles demourant seules sur le champ en arrestation se soient pelagées. Le/elle/les mis sur les papiers

Les membres des comités des salut public et de sûreté générale

Handwritten signatures: Dubarran, Carnot, Joullan, Billouvarame, Robespierre.

Fac-similé n° 1.

et la frivolité ingénue pour la croire conspiratrice. Citons aussi et reproduisons le mandat d'arrestation de l'infortuné Chaumette. Il est de la main de Robespierre, qui se donna la joie de se venger ainsi lui-même du culte de la Raison, dont Chaumette avait été un des

promoteurs. Carnot n'hésita pas à signer cette injuste proscription. (Fac-similé n° 5.)

Carnot signa aussi, le 13 germinal, l'ordre d'arrestation du ministre des affaires étrangères Deforgues,

Expédie



110
A. Rouvier

Les comités de salut public de la République

Deforgues
St. Just
Gracillan

arrêté que charnet, agent national
de la commune sera mis en état d'arrestation
et les d'elles sont approuvés par les papiers
par le 27 ventose l'an Républicain

L. B. Courcier
N° 60

2 de la République

B. Billaud-Varenne

Barère Collot-Merbois

Carnot

C. A. Prieur

Dubarran

Vadier

M. Bayle

Briand

Yvonne

Fac-similé n° 5.

dont le seul crime était de passer pour être l'ami de Danton (1).

(1) Les autres signataires de cet arrêté sont Dubarran, Élie Lacoste, Vadier, M. Bayle, Robespierre, C.-A. Prieur, Amar, B. Barère, Saint-Just, Collot-d'Herbois.

Enfin, parmi les proscriptions que Carnot ne rédigea ni ne signa, et auxquelles on ne peut pas dire qu'il fut étranger, comme Rühl et Lindet restèrent étrangers à l'arrestation de Danton, citons l'ordre d'arrestation du général Victor de Broglie, qui, rédigé par Billaud-Varenne, fut signé des seuls Billaud-Varenne, Collot-

d'Herbois, Prieur (de la Côte-d'Or) et Barère (1). (Fac-similé n° 6.)

Eh bien, si Carnot ne signa pas cet arrêté, en fut-il moins un des proscriptionnaires de Victor de Broglie? Lors

du procès de ce général au tribunal révolutionnaire, il prit soin d'envoyer à l'accusateur public Fouquier-Tinville une note ainsi conçue : « Je certifie que, l'Assemblée législative m'ayant envoyé avec mes collègues

54
 D'après le Procès Verbal du 2. rep.
 judiciaire
 Ph.-Ch.-Ai. Goupilleau
 le Comité de salut public arrête que Victor
 Broglie sera mis sur le champ en état d'arrestation
 charge le ministre de la guerre de l'exécution
 du présent arrêté



Billard-Varenne

Collet-Herbois C. d. Prieur

Barère

Fac-similé n° 6.

Ritter et Prieur (de la Côte-d'Or), en qualité de ses commissaires, à l'armée du Rhin, après la journée du

(1) Les signatures des conventionnels Pépin, Ph.-Ch.-Ai. Goupilleau et A. Dumont, qui figurent au haut de cet acte et qu'on trouve également à côté des arrêtés précédemment cités, ne se rencontrent là que parce que ces trois représentants furent chargés, en l'an III, d'inventorier les papiers des deux Comités, lors du procès intenté à Barère, Billard-Varenne, Collet-d'Herbois et Vadier.

10 août 1792, pour annoncer les événements de cette journée, en développer les causes, prévenir les dangereux effets de la malveillance et faire expliquer les chefs de l'armée sur ces événements et les mesures de l'Assemblée législatives prises en conséquence, nous trouvâmes à Wissembourg Victor Broglie, qui non seulement refusa d'adhérer franchement à ces mesures, mais qui n'oublia aucun des moyens que l'astuce, l'au-

dace et l'intrigue pouvaient lui suggérer pour soulever l'armée et les autorités civiles contre l'Assemblée nationale et ses commissaires, ce qui nous détermina à le suspendre sur-le-champ de ses fonctions. — 29 prairial an II de la République une et indivisible. — *Signé* : CARNOT. »

Comme l'a très bien fait remarquer M. Hamel, c'était là un passeport pour l'échafaud que Carnot délivrait allégrement à Victor de Broglie, qui, en effet, fut exécuté le 8 messidor an II. Je ne dis pas que les griefs du Comité de salut public contre ce général ne fussent pas fondés : je dis seulement que Carnot fut à son égard aussi inexorable que Billaud-Varenne et Collot d'Herbois (1).

* *

Est-ce à dire que Carnot fut incapable d'humanité et de justice ?

Pas le moins du monde.

Je citerai deux exemples de sa modération et de son impartialité : l'un à propos du conventionnel Charbonnier, l'autre à propos de Hoche.

Joseph Charbonnier, député du Var à la Convention, était en mission dans le Var et les Bouches-du-Rhône. Un décret du 11 octobre 1793 le rappela : il ne revint pas tout de suite, sans doute parce qu'il n'avait pas reçu ce décret. Robespierre le jeune, alors en mission à l'armée d'Italie, le dénonça comme modéré et comme dilapidateur. Le Comité de salut public, par arrêté du 12 brumaire an II, ordonna que Charbonnier fût mis en arrestation à Marseille, où il se trouvait alors. Et, le même jour, il écrivit au représentant en mission Fréron pour l'inviter à faire conduire Charbonnier sous bonne garde à Paris. Cette mesure grave avait l'assentiment de Carnot aussi bien que de Robespierre : car, si la lettre du Comité à Fréron est de la main de Robespierre, l'en-tête est de la main de Carnot. Eh bien, Carnot ne s'aclarna pas contre Charbonnier. Celui-ci, étant revenu de lui-même, se présenta au Comité et remit ses pièces à Carnot, qui les lut, se sentit convaincu de l'innocence de Charbonnier et le sauva. Ces faits, si honorables pour Carnot, sont attestés par une lettre de Charbonnier lui-même (2).

L'affaire de Hoche, à la fois plus complexe et plus

célèbre que celle de Charbonnier, me semble plus significative encore comme preuve de la parfaite bonne foi de Carnot.

Hoche, signalé par la défense de Dunkerque, avait été nommé commandant de l'armée de la Moselle.

Pichegru commandait l'armée du Rhin.

En décembre 1793, le Comité prescrivit aux deux armées de se réunir pour reprendre les lignes de Wissembourg et débloquent Landau.

Qui commandera en chef les deux armées réunies ? Hoche ou Pichegru ?

Les représentants en mission Le Bas et Saint-Just, qui viennent d'arriver, songent à Pichegru.

Mais deux autres représentants, qui se trouvaient sur les lieux avant eux, Baudot et Lacoste, par arrêté du 25 décembre, confèrent le commandement à Hoche, qui avait noblement offert de servir sous Pichegru.

Saint-Just est bien obligé de confirmer cette nomination, mais de ce jour date sa rancune contre Hoche ; d'autant plus que Hoche refusa, paraît-il, de lui communiquer son plan de campagne, sous prétexte qu'en pareil cas il y avait eu des indiscretions désastreuses.

Les lignes de Wissembourg sont reprises par Hoche ; Landau est débloqué.

Pichegru, jaloux, n'avait aidé Hoche qu'à regret. C'est pourtant à lui que le gouvernement attribua toute la gloire. Une lettre du ministre de la guerre Bouchotte, lue par Barère à la Convention, le 12 nivôse an II, ne parlait que de Pichegru, de son *républicanisme*, de sa *vertu*, — et pas un mot de Hoche.

Hoche écrivit au ministre, protesta, prouva.

Bientôt, il eut un nouvel ennui : le Comité lui ordonna de marcher sur Trèves, et Pichegru, par sa lenteur calculée, fit manquer l'opération.

On cria à la trahison, et Saint-Just crut que Hoche avait tout au moins péché par négligence. Mais il n'osa pas le faire arrêter au milieu de son armée, qui l'adorait.

Le Comité de salut public, qui partageait l'opinion de Saint-Just sur Hoche, prit le parti de le nommer à l'armée d'Italie. A peine y fut-il arrivé, qu'on l'arrêta et le transféra à Paris.

L'ordre d'arrestation, qui est signé de Carnot et de Collot-d'Herbois, est de la main de Carnot, si on en croit MM. Hamel et Bergounioux. Je n'en ai pas retrouvé l'original, mais l'*Amateur d'autographes*, du 16 août 1865, a publié la lettre suivante :

« 30 ventôse, 2^e année de la Rép. une et ind.

« Les membres du Comité de salut public à leurs collègues, au Port de la Montagne.

« Citoyens collègues,

« Nous avons la preuve que le général Hoche est un traître. Nous le remplaçons par le général Petit-Guillaume,

10. P.

(1) On trouvera les originaux des arrêtés que nous avons cités aux Archives nationales, dans le carton F7,4435, sauf l'arrêté relatif aux généraux Leigonyer et Quéteau, qui se trouve aux mêmes archives, dans le carton AFII,278. Les personnes curieuses d'étudier plus à fond cette question de la responsabilité individuelle des membres du Comité de salut public trouveront dans le même carton F7,4435 le mandat d'arrêt d'Antonelle (28 ventôse an II), de la main de Robespierre ; celui de Réal (10 germinal), de la main de Billaud-Varenne ; celui de Dufourny (16 germinal), de la même main ; celui du conventionnel Simond, signé Collot, C.-A. Priour, Vadier, Voulant, Louis, Carnot, Jagot, Barère, Amar et Billaud. Voir aussi l'arrêté instituant la commission populaire d'Orange, de la main de Robespierre, et signé Collot, Robespierre, Billaud, Barère, Couthon.

(2) Archives nationales, AFII, 301 et 202.

pour l'expédition d'Oncelle. Il est nécessaire de faire arrêter Hoche sur-le-champ. Remplissez cette commission et prenez les précautions les plus sûres pour le faire transférer au Comité de salut public.

« Paris, le 30 ventôse, l'an II de la République.

COLLOT-D'HERBOIS,	ROBESPIERRE,
CARNOT,	BILLAUD-VARENNE,
B. BARÈRE,	ROBESPIERRE.

L'éditeur de l'*Amateur d'autographes* dit de l'original de cette lettre :

Cette lettre est en entier de la main de Robespierre, qui l'a signée deux fois. Elle a été commencée par Carnot, qui a mis ces mots en tête : « 30 ventôse, 2^e année de la Rép. » une et ind. Les membres du Comité de salut public à leurs collègues, au Port de la Montagne. »

Il n'est donc pas douteux que Carnot n'ait été d'abord partisan de l'arrestation de Hoche, comme il avait accédé à celle de Charbonnier. Les nombreuses trahisons de généraux l'avaient rendu inflexible à l'égard de toute velléité, même de toute apparence d'insubordination.

Amené à Paris, Hoche fut entendu par le Comité. Ses explications ne satisfirent ni Saint-Just ni la majorité du Comité, car l'arrêté suivant fut pris contre lui :

22 germinal an II.

Le Comité de salut public arrête que le général Hoche (1) sera mis en état d'arrestation et conduit dans la maison d'arrêt dite des Carmes, pour y être détenu jusques à nouvel ordre (2).

Les représentants du peuple, membres du Comité de salut public de la Convention nationale.

COLLOT-D'HERBOIS, SAINT-JUST, C.-A. PRIEUR,
BILLAUD-VARENNE, B. BARÈRE (3).

On le voit : Carnot ne signa pas le second mandat d'arrestation de Hoche. Hoche était accusé par un représentant en mission, par un bon patriote, par Saint-Just : Carnot le fait arrêter. Hoche est entendu, il se justifie ; Carnot est convaincu de son innocence : il refuse de maintenir l'arrestation. Quoi de plus droit, de plus équitable qu'une telle conduite ? Et ce que nous disons ici de Carnot, il faut le dire également de Robespierre, qui ne signa pas davantage le second mandat.

Toutefois, Carnot exagéra quand, dans sa réponse au rapport de Bailleul sur le 18 fructidor, il se vanta d'avoir sauvé la vie à Hoche et de l'avoir fait mettre en

liberté immédiatement après le 9 thermidor. Hoche ne sortit de prison que sur un arrêté du 17 thermidor, qui semble être de la main de Thuriot et que Carnot signa l'avant-dernier (1).

Nous avons vu Carnot, dans le Comité de salut public, tour à tour rigoureux et clément. Les côtés humains et sensibles de son caractère, que la postérité a seuls mis en lumière, semblent avoir été peu connus des contemporains. Il passa pour s'être réjoui de la mort des dantonistes et des hébertistes, et Pache écrivait en l'an V : « J'entends encore Carnot, quelque temps après les trois ou quatre premiers massacres des patriotes conventionnels et extra-conventionnels, se dandinant au coin du feu avec un air de satisfaction, moi dire en ricanant : *Eh bien, citoyen maire, on fera pourtant des changements à la Constitution.* » Carnot n'était ni aimable ni aimé. On le trouvait difficile, contrariant, irréductible. Il n'était d'aucun parti : ni robespierriste, ni dantoniste, ni hébertiste, ni girondin. Jamais il ne se laissa aller aux modes et aux engouements : ainsi, lors du mouvement de déchristianisation, il fut tiède pour Hébert, tiède pour Robespierre. L'enthousiasme ambiant ne semble pas le gagner, ou plutôt, si en lui brûle la même flamme qu'en ses contemporains, si son cœur bat pour la patrie et la République, sa tête reste froide et son œil y voit clair au milieu même de la tourmente. Ainsi, en mission à l'armée du Nord, il envoie au Comité de salut public les dénonciations les plus virulentes contre les volontaires, qui boivent et volent après ou même avant la victoire. Mais voici que les volontaires changent de conduite et deviennent spontanément des soldats, presque des héros : Carnot est heureux de désavouer sa dénonciation. Qu'on me permette un mot trivial : il ne s'emballa jamais ; et c'est pourquoi cet homme maître de lui et dont le bon sens ricane au milieu de l'effolement général excita l'antipathie et l'admiration de ses contemporains.

Mais alors comment se fait-il qu'il ait contribué à envoyer à l'échafaud Danton, Camille et Lucile Desmoulins, tant d'innocents ? C'est qu'il ne les croyait pas innocents. Acceptait-il donc la légende de Danton vendu, de Danton royaliste, de Lucile payée par Pitt ? Certes, il ne l'acceptait pas, mais il croyait qu'en temps de défense nationale le gouvernement devait être dictatorial et se défaire par l'échafaud de toute opposition. Dictatorial, oui, ce gouvernement devait l'être en 1794, comme il le sera demain, si par malheur la

(1) Voici le texte de cet arrêté : « Du 17 thermidor an II. — Le Comité de salut public arrête que Hoche, ci-devant général de l'armée de la Moselle, sera sur-le-champ mis en liberté, et les scellés apposés sur ses papiers levés ; charge le porteur du présent de son exécution. — Signé : THURIOT, COLLOT-D'HERBOIS, TALLIEN, P.-A. LALOY, C.-A. PRIEUR, CARNOT, TRILLHARD. » (Arch. nat., AFII, 60.)

(1) Le scribe avait d'abord écrit : *Auche*, au lieu de : *Hoche*.

(2) Rayé : « Par mesure de sûreté générale. »

(3) Arch. nat., AFII, 304.

France a encore à lutter pour sa vie. Mais sanguinaire, pourquoi? Quelle force la défense nationale, en l'an II, a-t-elle reçue de l'assassinat de Danton, de Camille Desmoulins et de ce misérable Hébert? C'était déjà la réaction qui commençait au nom de l'ordre moral et au profit du plus ambitieux des doctrinaires, au profit du pédant et vindicatif pontife de l'Être suprême. Cette réaction et cette ambition, Carnot en fut le ministre inconscient.

Voulut-il flatter Robespierre? Fit-il des concessions par peur? Tout ce qu'on sait le montre au contraire très correct dans son attitude vis-à-vis du « tyran ». Toutes les fois que Robespierre soutient une bonne et vigoureuse mesure de gouvernement, Carnot est avec Robespierre, non par condescendance, mais par conviction, par adhésion plutôt hautaine que flagorneuse. Il crut à un moment que les échafauds robespierristes étaient utiles, même quand on y envoyait les fondateurs de la République, et il signa les horribles mandats d'arrêt qu'on a vus. Mais quand Robespierre voulut être pontife et maître, il se dressa contre lui, il le traita en plein Comité de dictateur ridicule, et il l'apostropha si durement qu'il le fit pleurer.

Bien qu'il ait servi sans le savoir la réaction robespierriste, ne le prenez pas cependant pour un républicain modéré. Dans la question religieuse, c'est un libre penseur militant, un des premiers qui ait *laïcisé*, comme nous dirions. A la fin de 1792, à peine arrivé à Toulouse, il chasse les sœurs des hôpitaux et les remplace, selon ses propres expressions, « par des femmes charitables, qui ne se piquent point d'avoir un système sur la religion et qui ne connaissent que la soumission aux lois ». Ce n'est point un sectaire, ce n'est pas un badaud, c'est un penseur qui agit. Son tort et son honneur sont d'avoir voulu agir seul et d'avoir gardé toute son individualité intacte alors que les individus disparaissaient dans la nation : il parut s'isoler dans son génie et, s'il eut la joie fièvre d'échapper à la popularité, son influence sur la Révolution, en tant que mouvement d'idées, fut bien inférieure à celle de quelques-uns de ses plus médiocres compagnons.

**

En tout cas, parmi les hommes enfiévrés qui siègèrent autour de la table du Comité de salut public et gouvernèrent la France en battant l'Europe. Carnot ne fut pas l'honnête homme neutre que la légende a séparé de ses contemporains. Les textes que j'ai cités font, je crois, disparaître cette figure classique du spécialiste égaré dans un gouvernement de gens violents, du spécialiste qui s'enferme dans son bureau avec ses cartes et ses états, qui dirige l'armée pendant que les autres coupent des têtes et qui, patriotiquement, veut ignorer les horreurs qui l'environnent, afin de se consacrer tout entier à son œuvre militaire. Non,

Carnot fut de son temps; ce fut à son heure un révolutionnaire ardent; il obéit aux passions de son cœur, aux colères de sa raison; il frappa avec rudesse les obstacles vivants qui gênaient le gouvernement dont il faisait partie; il a du sang sur les mains, et il n'est point sorti sans éclaboussures de la guerre civile où il a pris parti, en même temps qu'il travaillait à l'indépendance de la France. C'est un homme plus hautain et plus âpre que les autres, et qui se passionne comme eux, qui s'irrite comme eux, qui tue comme eux, non point par ambition ou par vengeance, mais parce qu'il se trompe. Ce qui le distingue de ses contemporains, c'est qu'au milieu de l'entraînement général il garda, je le répète, la sûreté du coup d'œil, la possession de tout son esprit, et, après qu'il avait signé un ordre de mort, il traçait un plan de campagne et faisait marcher les armées. — L'organisateur de la victoire paraîtra-t-il moins intéressant parce qu'il a été un homme sujet aux passions des hommes?

F.-A. AULARD.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Charles Nodier et Musset.

J'ai eu de bonne heure le désir de faire la connaissance de Charles Nodier : j'en trouve la preuve dans une lettre datée du mois de janvier 1840, où je lui demandais la faveur d'être reçu par lui, à titre de compatriote et d'apprenti poète. Cette lettre était accompagnée d'un choix de mes poésies d'alors, en guise de passeport et de pièces à l'appui. J'avais vingt ans, des visées littéraires très ambitieuses, comme il est naturel à cet âge, mais en même temps, ce qui est plus rare, une grande défiance de mes forces. Soit modestie, soit crainte de ne pas recevoir une réponse favorable, je gardai la lettre et ses annexes dans mon tiroir, avec d'autres paperasses de la vingtième année. Oh ! ces tiroirs de la première jeunesse ! Quels trésors ne contiennent-ils pas ? Que de bijoux et de fleurs on y enferme ! Et quand plus tard on les rouvre, on n'y trouve plus que des petits cailloux et des bouquets fanés !... Passons

Je gardai donc ma lettre et mes poésies, et j'attendis une circonstance heureuse qui pût me rapprocher du célèbre écrivain. Ces hasards se rencontrent plus facilement à Paris qu'ailleurs. En effet, ce même hiver de 1840, notre député, M. Clément, du Doubs, m'ayant introduit auprès de son ami et compatriote M. Droz, c'est grâce à ce digne académicien, l'auteur de l'*Art*

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

d'être heureux, que je pus connaître enfin Charles Nodier.

J'avais trouvé dans la maison de M. Droz l'accueil le plus cordial. On y dansait quelquefois le dimanche ; on se serait cru en province. Rien de plus patriarcal que cette famille. L'excellent académicien était le sérieux, la gravité même. Sa maigreur, son crâne chauve, ses yeux profonds, son nez aquilin lui donnaient une vague ressemblance avec certains oiseaux méditatifs des grands lacs. Il parlait peu. Peut-être était-il timide. Je me rappelle qu'un jour, étant en visite chez lui, on annonça M. Berryer. Le grand orateur était candidat à l'Académie française. Je voulus me retirer, naturellement. M. Droz me retint. M. Berryer entra et me parut aussi embarrassé que son hôte, et l'embarras se fut prolongé jusqu'à la gêne, si je n'avais été là. Je revenais d'Allemagne, et M. Droz, après m'avoir présenté, me mit sur le chapitre de mes voyages d'outre-Rhin. Cela rompit la glace ; la conversation s'établit, et M. Berryer partit sans qu'il eût été question de l'Académie ou même des ouvrages de l'académicien, dont il venait solliciter la voix. Il est vrai qu'il n'avait pas encore publié son *Histoire de Louis XVI* sur laquelle Berryer aurait pu s'étendre. Je ne me rappelle qu'un détail de cette conversation, c'est l'aveu fait par le grand orateur légitimiste, qu'il n'était jamais monté à la tribune, sans être intimidé et mal à son aise, pendant les cinq premières minutes de son discours.

Comme M. Droz était né à Besançon et qu'il était membre de l'Académie, où il avait eu le bonheur, — ou le malheur, comme on voudra, — d'être préféré à Lamartine en 1824, je crus pouvoir, à ce double titre, lui demander un jour de vouloir bien me donner un mot d'introduction auprès de son compatriote et confrère Charles Nodier. Je ne sais dans quels termes ils vivaient tous les deux. Peut-être étaient-ils brouillés ou au moins en froid, comme j'eus lieu de le supposer plus tard ; en tout cas, il me sembla que ma demande embarrassait un peu le bon M. Droz. Il ne me refusa pas cependant et me donna la lettre désirée. J'ignore quel en était le contenu ; mais l'accueil qu'elle me procura à l'Arsenal fut charmant. Je trouvai un vieillard plein de grâce et d'esprit ; sa haute taille légèrement courbée, ses traits amaigris, sa pâleur, son regard fatigué qu'animait parfois son éclair malicieux, un sourire attristé, la lenteur de son accent resté franc-comtois, faisaient à Nodier une physionomie originale et très attachante. Il causait et contaît à ravir ; il avait la grande coquetterie de l'esprit et savait donner à ses moindres paroles une grâce singulière et personnelle. Je fus enchanté de son accueil. Mais pour donner une idée plus vive de cet accueil et de l'impression qu'il me laissa, je ferais mieux de copier ici un fragment de la lettre que j'écrivis à mon frère à cette occasion ; elle est datée du 31 mars 1840 :

Le lendemain de ma visite à M. Mignet, je me dirigeai vers l'Arsenal avec la lettre de M. Droz. Là, je fus plus heureux : l'accueil que je reçus n'eut rien de froid et de diplomatique comme celui de la veille. Je trouvai un excellent homme qui aime et qui sait accueillir les jeunes gens. Charles Nodier me reçut avec une simplicité et une affabilité qui me touchèrent. Sous une figure triste et déjà vieillie, il cache un esprit et un cœur toujours jeunes, où l'on pressent des trésors de sensibilité et d'imagination. La conversation fut rapide, ailée, entraînant. Des nouveaux poids et mesures elle passa au grec, du grec aux littératures du Nord, de là au protestantisme et à la Bible, que sais-je encore ? Je ne saurais te donner une idée de la grâce pittoresque, de l'élegance continue de sa parole, comme de la fraîcheur, de l'imprévu de ses idées. Je n'ai jamais entendu causer ainsi ; j'étais ravi. Un contraste inattendu qui ajoute encore du piquant et du singulier à ce charme, c'est que toutes ces choses si fines, si spirituelles, revêtues d'un langage si limpide, vous sont dites avec l'accent trainard le plus pur de la Franche-Comté. L'œil éprouve la même surprise que l'oreille. Si vous considérez votre interlocuteur, ce causeur qui vous entraîne par l'élan et la jeunesse de ses idées, vous vous trouvez en face d'une physionomie terne, endormie, et n'était son œil bleu qui se réveille de temps en temps sous un large sourcil gris, vous vous croiriez devant un somnambule et le jouet d'une illusion.

Je suis retourné à l'Arsenal. Il m'a invité à ses réunions du dimanche : je me garde bien d'y manquer. Rien de plus simple et de plus cordial. On y joue, on chante, on fait de la musique, on danse même aussi parfois. On y cause surtout et d'une façon charmante. V. Hugo, Lamartine, Musset ont passé par là et y ont laissé un parfum de génie et de poésie.

Mais pourquoi chercher si loin, et dans le passé ? Elle est là, la poésie. C'est la fille de Nodier, M^{me} Mennessier, qui réalise pour le plaisir des yeux et des oreilles toute la grâce et l'esprit de son père. Amaury Duval vient de faire son portrait ; mais le charme n'y est pas : la peinture toute seule ne peut le rendre ; il y faudrait encore la poésie et la musique qu'elle comprend si bien elle-même ; car elle compose et fait des vers charmants. En outre, elle a une voix de contralto magnifique. Il faut l'entendre chanter *la Captive*, de V. Hugo, mise en musique par Reber ! Je n'ai pas encore osé l'aborder et causer avec elle : elle est toujours si entourée ! et ils sont là un groupe de jeunes femmes et d'habités si gais, si rieurs, qu'ils éfarouchent ma timidité susceptible. Je ne cause qu'avec Nodier et M^{me} Nodier, laquelle a beaucoup d'esprit aussi. J'ai montré de mes vers à Ch. Nodier, l'autre jour. Il a paru content. Mais je le trouve trop indulgent, et je lui ai fait moi-même la critique de ma poésie en lui détaillant les imperfections que j'y voyais et qu'il y avait mieux vues que moi sans doute.

C'est ainsi qu'il me fut donné d'assister aux dernières de ces réunions si célèbres et si charmantes de l'Arsenal.

Elles n'étaient plus sans doute à cette époque ce qu'elles avaient été dix et quinze ans plus tôt, quand l'Arsenal était le rendez-vous de l'école romantique naissante. La bataille était gagnée désormais. Les grands chefs s'étaient dispersés. Sans doute Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Dumas, Musset, de Vigny, — dont quelques-uns retrouvèrent du reste Nodier à l'Académie, — étaient restés dans les meilleurs rapports d'amitié avec lui, mais ils ne venaient plus guère aux réunions du dimanche. Sauf les jours de bal, ces réunions gardaient un grand caractère d'intimité. On y retrouvait toujours les mêmes figures de vieux et de jeunes amis. Les vieux se groupaient autour de la table de jeu de Nodier : c'étaient M. de Cailleux, le directeur des musées; le baron Taylor, le fameux fondateur de la Société des artistes; Jal, l'historiographe; Soulier, le père d'Endore; Vieillard, un autre bibliothécaire de l'Arsenal; l'abbé Receveur, professeur à la Sorbonne; d'autres encore que j'ai oubliés. Les jeunes formaient un cercle plus animé et se groupaient autour de M^{me} Nodier et de sa charmante fille, escortées d'un état-major de jeunes amies, rieuses et spirituelles comme elles, M^{mes} Bixio, Jal, Toussenet, Gaume, Rossigneux, Pelletier, qui m'avaient d'abord intimidé, comme on l'a vu. Mais je finis par m'approprier, et par me mêler au groupe des jeunes causeurs qui papillonnaient autour des dames : c'étaient Dauzats, Amaury-Duval, Reber, Hetzel, Laverdant, Bixio et les Francs-Comtois Wey, Marmier et Gigoux. Voilà, pour le fond et l'ordinaire, les habitués et les plus fidèles. Mais presque toujours il survenait des visiteurs irréguliers, erratiques, des astres provinciaux dont on ne pouvait pas calculer le passage ou le retour à l'Arsenal, comme Weiss, le bibliothécaire de Besançon, et Jasmin, le poète d'Agen; ou bien des Parisiens comme Arvers, à qui on faisait réciter son fameux sonnet écrit sur l'album de la fille de la maison et composé pour elle, disait-il; Dumas, le premier du nom, qui apportait sa gaieté étincelante et son inépuisable esprit; Sainte-Beuve, Hugo, Musset, de Vigny, qui faisaient de rares et courtes apparitions. Sur la fin de la soirée, on se groupait autour du piano, dans un enfoncement en face de la cheminée, et qui avait peut-être servi d'alcôve à Sully. Reber se mettait à jouer quelques-unes de ses compositions ou improvisait, à moins qu'il n'accompagnât M^{me} Mennessier chantant une de ses mélodies à lui, ou ses compositions à elle, car la fille de Nodier avait reçu tous les dons en naissant.

Outre sa beauté si originale et l'esprit le plus rare, elle était musicienne accomplie et poète comme son père; on en verra la preuve tout à l'heure. Elle avait mis en musique plusieurs poésies de Victor Hugo et de Musset; et c'est à cette occasion que Musset, pour la remercier, lui avait adressé dès 1833 ces beaux vers qui commencent ainsi :

Madame, il est heureux celui dont la pensée
A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour.

Quant à Hugo, il avait subi le même charme, témoin ces vers faits pour elle et sans doute à la même époque :

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle, etc.

En carnaval, le grand salon se transformait : on y dansait en costumes le mardi gras. Rien de plus charmant et de plus gai. Je vois encore le grand Dumas faisant vis-à-vis à son jeune fils, déjà étincelant d'esprit. Je fis la connaissance du père d'une façon originale : je venais de danser avec l'aînée des filles du général baron Pelletier, celle qui devint plus tard M^{me} de Villers, et je la reconduisais à sa place quand se tournant vers moi, elle me dit : « Oh! monsieur, voulez-vous me rendre un grand service et m'aider à avoir un vrai bonheur? Ce serait de me faire danser avec Alexandre Dumas! » J'aurais pu lui répondre que j'étais un inconnu pour lui; mais confiant dans ma bonne étoile et surtout dans la galanterie et la bonhomie du grand romancier, sans prendre le temps d'une présentation en règle, j'allai droit à lui, je lui exprimai l'admiration et le désir de ma jolie danseuse, et le bon géant, qui était costumé en Mascarille, ce soir-là, alla l'inviter tout de suite avec une bonne grâce parfaite. Puisque je viens de parler de Dumas et que je ne l'ai pas connu assez pour lui consacrer un chapitre particulier, je saisis cette occasion pour dire que, le 31 décembre de chaque année, j'avais le bonheur de le voir à souper chez Alexandre Bixio, qui réunissait toujours ses amis ce jour-là. On se mettait à table à minuit. Alexandre Dumas n'y manquait jamais, et y était toujours d'un entrain, d'une verve et d'un esprit merveilleux. Je n'ai jamais vu feu d'artifice pareil.

J'ai dit que Nodier aimait la jeunesse, et qu'il avait bien voulu écouter et encourager mes rêveries poétiques. Je lui confiaï donc mes travaux et mes projets. Il y en avait de bien ambitieux et que je craignais moi-même de ne pas pouvoir réaliser, entre autres un certain grand drame fantastique que je n'ai jamais achevé. « Puisque vous l'avez conçu, me disait-il, vous pouvez l'exécuter : courage! » — Au printemps de 1843, parmi les vers que je lui apportai un jour, figurait un sonnet à l'adresse de Musset. « Laissez-le moi, me dit Nodier, il peut nous rendre un vrai service : depuis quelque temps Musset nous néglige et semble nous oublier; votre sonnet pourra le ramener. Ma fille va le lui envoyer, et il faudra bien que l'ingrat revienne, ou dise pourquoi il nous boude. » Je laissai naturellement le sonnet entre les mains de Nodier, enchanté qu'il voulait bien se charger de le faire parvenir à son adresse. M^{me} Mennessier, en effet, l'envoya sur l'heure à Musset avec une lettre d'elle, comme elle

savait les écrire, et le lendemain j'en recevais une de Musset me remerciant de ma poésie et s'excusant de ne pas me répondre dans cette langue des vers, que je parlais si bien, ajoutait-il gracieusement. A quoi tient la gloire? S'il m'avait répondu en vers, je serais célèbre. Quoi qu'il en soit, mon sonnet l'avait réveillé; il était accouru à l'Arsenal, avait revu ses deux amis, et, le jour suivant, c'est par un sonnet qu'il remerciait M^{me} Mennessier de son appel amical. M^{me} Mennessier lui répondit sur le même ton. Musset répliqua bien vite, le jour même. Bref, trois jours de suite il y eut un rapide échange entre les deux poètes, amis d'enfance. Tout le monde connaît les trois sonnets de Musset; peut-être me saura-t-on gré de publier ici les réponses inédites de sa correspondante et de donner ici ce dialogue poétique en son entier.

Voici le premier sonnet de Musset :

— Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux;
— Je vous ai vu babin, boudeur et paresseux,
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux.
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
O voyageur ami, père du souvenir!

C'est ta main consolante et si sage et si douce
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

M^{me} Mennessier répondit par le sonnet suivant :

La fleur de la jeunesse est-elle refluée
Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois?
Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie?

Par la chute des jours mon âme endolorie
A laissé ses chansons aux épines des bois.
Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids,
J'ai vécu, j'ai souffert, et je me suis guérie.

Hélas! qu'il est donc loin le printemps écoulé!
Que d'hivers ont séché son vert gazon foulé!
Que de rudes hivers ont refroidi sa sève!

Mais de votre amitié le doux germe envolé
A retrouvé sa place, et mon cœur consolé
En recueillit les fleurs au chemin que j'achève.

A quoi Musset répliqua le jour même :

Quand, par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au bord des bois fleuris, dans son nid de feuillage
Le signol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel par le vôtre entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage;
Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous? si bonne et si jolie.
Vous parlez de regrets et de mélancolie?
— Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie...
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé?

Réponse de M^{me} Mennessier :

Ce doux bouquet nouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas! J'ai lu dans un vieux livre
Que son nœud détaché voulait parler d'adieu.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe envire,
Vous vous souvenez donc qu'en essayant de vivre
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux?

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sérène,
Dit : la vie est charmante et l'avenir béni.

Puis je vous vis monter quand je perdis haleine.
A la cime des monts votre aile souveraine
Allait chercher son aire, et je gardais mon nid.

La correspondance finit par ce dernier sonnet de Musset, reçu le soir même à l'Arsenal :

Vous les regrettiez presque en me les envoyant
Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore.

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs de larmes tout brillant
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore!

Oui, nous avons ensemble à peu près commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès bien chers, et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé.
Meure, mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé!

Les admirateurs de Musset ne m'en voudront pas, je l'espère, de leur avoir fait relire une fois de plus ces trois sonnets en les mettant dans le cadre naturel où ils ont pris naissance; M^{me} Mennessier-Nodier me pardonnera sans doute aussi d'avoir publié ses vers à elle dans ce glorieux et redoutable voisinage, et tout le monde comprendra que j'aie tenu à revendiquer l'honneur d'avoir été la cause obscure de ce dialogue poétique.

Après cet échange si affectueux et si rapide, Musset naturellement revint souvent à l'Arsenal visiter son vieil ami et sa fille. C'est alors que je lui fus présenté et que je fis sa connaissance. J'eus enfin l'occasion de lui exprimer de vive voix, et mieux que par mon sonnet, toute l'admiration que m'inspiraient ses poésies. Je lui racontai qu'elles avaient fait mes délices dès l'âge de douze ans, sur les bancs de l'école, à

Fontenay-aux-Roses, où nous nous arrachions les cahiers manuscrits qui les contenaient pour les copier à notre tour. Je lui disais comment depuis quelques années je m'étais fait à Paris et surtout en province le commis-voyageur de sa gloire. Il m'en parut touché. Il n'était pas encore gâté sous ce rapport-là; il n'était connu et aimé que d'une élite. Nous sommes en 1843, ne l'oublions pas. La *Revue des Deux Mondes*, où il publiait ses vers et ses proverbes en prose, n'avait pas alors son énorme public d'aujourd'hui. Dix ans plus tard, M. de Montalembert me disait un jour : « N'est-ce pas une honte pour la France qu'une Revue pareille n'ait pas plus de six mille abonnés? » De plus, il y avait trois ans à peine que les poésies de Musset venaient d'être réunies pour la première fois dans la Bibliothèque Charpentier.

La vogue et la grande réputation du poète ne datent que du succès du *Caprice* au Théâtre-Français, quand il y fut joué et révélé au public par M^{me} Allan, à son retour de Russie. Que de fois n'ai-je pas eu à lutter à cette époque contre l'ignorance ou le parti pris à son égard! On se moquait de moi quand je soutenais qu'il fallait le mettre au même rang que Lamartine et Victor Hugo; je scandalisais les classiques et même les romantiques quand je prétendais que la qualité de sa langue était plus pure, plus exquise, plus française au fond que celle de ses deux grands rivaux. On a bien changé depuis; on est même allé trop loin dans le sens contraire, à ce qu'il me semble. Le public contemporain oscille toujours d'un extrême à l'autre. Mais la postérité est là qui remet toute chose en sa place, et je suis bien tranquille sur celle qu'elle réserve à Musset.

Le poète des *Nuits* avait alors trente-deux ans, et sa verve était déjà presque tarie. Il était très correct, très soigné de tenue, sans que rien cependant rappelât le dandysme de sa première jeunesse. Il portait toute sa barbe, comme dans le portrait de Landelle, mais les traits étaient un peu plus gros et comme alourdis. Il parlait peu; il était réservé, contenu, sobre de gestes dans la conversation. Son attitude avait quelque chose d'anglais, de gêné même... Comment dirai-je? Il semblait se surveiller et se craindre. On attribuait déjà cette espèce d'engourdissement à sa fatale habitude de mêler de l'absinthe à sa bière, comme je l'ai vu faire plus d'une fois au café d'Orsay ou à la Régence. Du reste, très correct, et d'une démarche sinon aisée, du moins toujours assurée. Le portrait qui le rend le plus fidèlement à cette époque (1843) est une lithographie de Gavarni. Il est en pied, debout, s'appuyant sur une canne, un manteau sur l'épaule. L'attitude et la figure sont d'une ressemblance parfaite; ce simple coup de crayon rappelle infiniment mieux le Musset de cette époque que le pastel de Landelle fait quelques années plus tard et dans un parti pris regrettable d'enjolivement banal.

J'ai dit qu'il parlait peu et sans phrases. Une seule fois je le vis s'animer dans la conversation; c'était à propos de la *Lucrèce* de Ponsard, alors dans toute la vivacité de son succès. Je retrouvai le vieux romantique. Cette réaction semi-classique l'irritait : « C'est un défi, disait-il; est-ce que nous ne le relèverons pas? Il faut y répondre. » Peut-être y avait-il dans ce dépit, où il n'entraît d'ailleurs nulle jalousie de poète, autre chose en jeu qu'une doctrine d'art ou une affaire de goût. Dans son discours de réception à l'Académie, Musset, il me semble, fit assez bon marché du romantisme de sa jeunesse. Il y avait donc d'autres raisons. Il faudrait chercher la femme, selon le précepte connu, et Rachel, alors dans tout l'éclat de sa gloire et que les deux poètes poursuivaient de la même admiration, nous donnerait peut-être le mot de cette énigme.

Revenons à Nodier :

Malgré sa santé déjà gravement atteinte, il se sentit réveillé par cet échange de sonnets, et il écrivit alors ces jolies stances, — imprimées dans les œuvres de Musset, — que tout le monde a lues, ainsi que l'exquise réponse du jeune poète. Mais ce que tout le monde ignore, c'est le sens exact des deux premiers vers de la pièce de Nodier. Je vais en donner l'explication :

J'ai lu ta piquante odyssee
Cadencée.
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci!

Les sonnets, on vient de les lire et de voir à quelle occasion ils ont été écrits. Mais la *piquante Odyssee*, où est-elle? Il n'en est pas trace dans l'œuvre de Musset. Je vais dire ce qu'il en est :

A cette époque (mai 1843), Musset avait fait avec son frère, Hetzel et un autre ami, une excursion dans les environs de Paris, à Pontchartrain, je crois. Il paraît qu'elle avait été fort gaie et semée d'incidents comiques que le poète, mis en verve par le voyage et l'entrain de ses compagnons, eut la fantaisie de célébrer en petits vers rapides et familiers. J'ai lu la pièce entière dans le temps, et elle avait amusé tout le monde à l'Arsenal. Je comprends toutefois que l'auteur n'ait pas tenu à lui faire les honneurs de la publicité dans le second recueil de ses *Poésies nouvelles*, qu'il fit paraître en 1850 chez Charpentier, pas plus qu'il n'a publié ses vers d'enfant terrible sur Mélanie Waldor et Paul Foucher valsant ensemble, qui étaient dans toutes nos mémoires à cette époque. Du voyage à Pontchartrain il ne m'est resté que des lambeaux, le début par exemple :

Paul, un soir, par la grande rive
Arrive,
Croyant voir madamo Aubernon,
Mais non,

Où faut-il, en quittant Versailles,
Qu'on aille ?
— Retrouver Hetzel à Meudon ?
— Va donc !

Et ils partent dans la carriole d'Obeuf, l'ami d'Hetzel, soupent et couchent à l'auberge :

Alors arrivent des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger !

En voilà assez pour donner une idée du ton et du rythme de *l'Odyssee* à laquelle Nodier faisait allusion (1). On voit qu'en écrivant à Musset, il avait pris la même allure et presque le même mètre que son jeune ami.

Je ne demande pas pardon de cette digression un peu longue sur Musset : on me saura gré de cet éclaircissement, qui épargnera des veilles aux commentateurs futurs de ses œuvres. On comprendra, du reste, que j'eusse à cœur de revendiquer l'honneur insigne et inattendu, que m'a donné le hasard, d'avoir été la cause très humble des trois sonnets et de la *Réponse* à Nodier. Sans moi ils ne fussent pas venus au monde. De tous les vers que j'ai rimés, ce pauvre sonnet à Musset est peut-être ce qui sauvera mon nom de l'oubli, si on veut bien se souvenir de la part initiale qu'il a eue dans cette correspondance poétique de Musset avec Nodier et sa fille.

La réponse de Musset, écrite dans ce joli rythme inégal, à vive allure qu'il aimait tant, renferme le tableau le plus vrai et le plus piquant de l'Arsenal de 1830, avec le portrait le plus délicieux du vieux Nodier :

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier.

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge
Ni l'orage,
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans ses fleurs.

Hélas ! oui, sa tête penchait : sa santé, depuis longtemps ébranlée, commençait à donner de vives inquiétudes. Il gardait la chambre et quelquefois le lit. Quand il pouvait se lever, il faisait porter son fauteuil sur le balcon de l'Arsenal qui regarde la Seine. L'île Louviers d'alors, avec ses maigres peupliers, formait le premier plan ; à l'horizon, en face, le dôme du Panthéon s'élevait sur le ciel et dominait toute la ville du haut de sa montagne. C'est là que je le trouvais, un après-midi, se réchauffant aux pâles rayons d'un soleil d'automne. Je m'assis près de lui. Une petite fleur rose

avait poussé entre deux dalles disjointes du vieux balcon. Il me la fit remarquer. « Elle durera plus que moi, sans doute, me dit-il doucement. En tout cas, nous ne passerons pas l'hiver. » Je voudrais pouvoir redire toutes les choses charmantes et poétiques que la petite fleur inspira au vieux malade, qui pressentait sa fin si nettement et qui l'envisageait avec une si touchante résignation. Si je n'ai pu retenir les paroles mêmes, j'ai gardé jusqu'à ce jour l'impression attendrie et charmée que me causa cette dernière entrevue. Car la conversation de Nodier avait un charme à part, et c'est le cas d'employer ce mot de charme dans tout son sens ; celui de sa plume si souple, si enlaçante, était certes bien grand, mais sa causerie le dépassait. Il y avait de tout, dans cette parole : de la finesse et de la naïveté, de l'esprit et de la bonhomie, quelque chose de désabusé et cependant de jeune encore. Il conta à ravir, et c'était un délice de l'entendre.

Cette conversation devait être la dernière. Le pauvre malade avait raison. En janvier 1844, il s'alita pour ne plus se relever. Un jour que j'allais prendre de ses nouvelles, je rencontrai F. Wey dans l'escalier. Nous entrâmes dans le grand salon. Les portes de la chambre à coucher de Nodier étaient ouvertes. Un prêtre était là, près du lit ; le malade recevait l'extrême-onction. Je m'agenouillai dans un coin du salon où j'avais dansé et tri tant de fois et où je ne devais plus revenir. Trois jours après, je suivais son convoi. J'allai jusqu'au cimetière. Hetzel me fit monter avec lui dans une des voitures de deuil, où il y avait déjà deux de ses amis. L'un était Tony Johannot, l'autre Balzac.

C'était la première fois que je voyais de près le grand romancier. Il était replet et assez lourd de tournure ; rien de remarquable dans sa figure, encadrée de longs cheveux noirs, si ce n'étaient deux yeux magnifiques, pleins de lumière et d'intelligence. Il prit la parole et, tout le long du chemin jusqu'au Père-Lachaise, il nous parla de Nodier en excellents termes, appréciant l'homme et l'écrivain avec une rare sagacité et une parfaite justice. Il nous exposa sa fameuse théorie des maréchaux de France littéraires, au rang desquels il n'hésitait pas à mettre celui dont nous suivions le cercueil. Il parlait avec verve et abondance. On sentait la conviction profonde qu'il avait de la grandeur de l'esprit, comme de la place que l'artiste et l'écrivain doivent occuper dans notre société moderne. Par moments, dans la chaleur qu'il mettait à défendre cette idée, on sentait l'accent d'une plaidoirie intéressée, et il s'y mêlait une pointe d'amertume qui trahissait le sentiment naïf de sa valeur personnelle et de son propre génie méconnu.

On a beaucoup écrit sur Nodier ; on a essayé souvent de le peindre en pied, comme écrivain et comme homme ; on le tentera encore : rien n'est plus difficile. Comment caractériser ce talent et son influence dans sa fuyante complexité et la variété déconcertante de

(1) Cette pièce a été retrouvée depuis et publiée en entier, chez Fischbacher, dans *P. Année des poètes*.

ses œuvres? Il a touché à tout, à la poésie, à l'histoire, au roman, à la philologie, à la critique, à la politique, à la lexicologie, à l'entomologie, au fantastique, que sais-je encore? On croit le saisir; il vous échappe. S'il est l'Aristote de la phrase, comme l'a dit Sainte-Beuve, il est encore plus sûrement le Protée de la littérature. Il réunit tous les contrastes : il a tous les doutes et et toutes les croyances; il allie l'exaltation à la non-chalance, l'enthousiasme au désenchantement, la poésie au bon sens moqueur, la rêverie aux saillies de l'esprit le plus vif, les naïvetés de l'enfant à l'ironie désabusée du vieillard. Il est classique et romantique, werthérien et catholique, royaliste et révolutionnaire, érudit et poète : il est Nodier, enfin, et ce mot seul peut le définir. Sa plume a laissé des œuvres exquises, sans doute, et quelques pages qui ne périront pas; mais pas un livre qui le contienne en entier. Excursif, curieux, papillonnant, il s'est dispersé et volatilisé, pour ainsi dire. Il n'a pas su se condenser et se traduire lui-même dans une création unique, souveraine. Sa conversation seule l'a exprimé, seule elle donnait l'idée de cette nature si originale et si merveilleusement douée. C'est à lui surtout qu'il faut appliquer le mot de Marmontel sur Diderot : « Qui ne l'a connu que par ses livres, ne l'a pas connu. »

ÉDOUARD GRENIER.

FILLE DE CAMARGUE

Nouvelle.

Guilhem Triadou, le guetteur de Faraman, sur le seuil du phare, debout, oubliant d'allumer la pipe qui lui tremblait aux lèvres, regardait dans le grandissant crépuscule. Le vent large balayait les mèches grises débordées du bonnet de laine, fouettait d'embruns sa face rude, aux plis rigides comme s'ils eussent été taillés dans le cœur bruni d'un chêne.

Du tertre qui exhaussait le phare au-dessus de la plaine et des eaux, le guetteur dominait le déroulement monotone de la Camargue, les lagunes hérissées d'ajones, les landes marécageuses où rampent les salicornes, où s'éplorent les maigres tamaris courbés par les vents marins vers le centre des terres, les *sansouïres* blanchies d'efflorescences salines, vaste désert que peuple d'une vie furtive quelque *manade* de taureaux fauves, une galopée de blanches cauales.

Au sud, la Méditerranée rebroussait ses lames courtes, écrêtées par le suroît d'une vaporisation d'écume; elles se pressaient dans une chevauchée interminable, depuis l'horizon des mers, égayées des blancheurs fuyantes de voiles qui traînaient, comme des ailes blessées, quelques barques cinglant vers les *graus*.

Mais les regards de Triadou s'écartaient des eaux, s'obstinaient à fouiller la campagne, et l'ombre fluante, comme un reflet, assombrissait son front.

— Fanette! appela-t-il, laissant échapper la question qui depuis un instant montait de son cœur à ses lèvres et que retenait une inquiétude, où donc est l'enfant?

— A courir par les *sansouïres*, ronchonna la voix bourrue de la ménagère qui s'avança sur le seuil, explorant à son tour la plaine vaporante de ses cliquotantes prunelles qu'abritait sa main sèche. Tu l'as bien élevée, ton Azalaïs, mon homme; tu en as fait une princesse, au lieu de la placer à la ville, comme la Nore, qui gagne de quoi nous envoyer une demi-douzaine d'écus, tant à la Noël qu'à la Saint-Jean d'été.

— Paix! femme, commanda Triadou. L'enfant est la joie du logis. Perdu au fond de la Camargue avec une orpheline, je ne pouvais vivre seul, sans quoi j'eusse vécu fidèle à l'Estelle de mon printemps. Je t'ai prise alors, pauvre, plus âgée que moi, veuve aussi et mère. Ce n'est point un reproche; tous deux nous apportions nos charges et je te demandais un dévouement. Tu as accepté. Je crois avoir été bon père pour Nore, sois bonne pour Azalaïs.

— Dirait-on pas que je suis mauvaise pour elle!...

— Non! tu sais que je ne le souffrirais point; mais tu ne l'aimes pas.

— Ah! dit Fanette, c'est toi qui ne m'as jamais aimée!

— Si tu parles d'amour, femme, tu dis vrai. Mais si tu entends que mon amitié t'a fait défaut, tu mens à la vérité et tu connais ton mensonge. J'ai conscience d'avoir été pour toi un mari probe, constant et bon. Je ne t'ai jamais malmenée pour tes humeurs acariâtres, et pourtant j'en ai souffert en moi et dans mon Azalaïs.. Ainsi, très aux récriminations, si tu ne veux t'attirer mes remontrances.

— A ton aise, Triadou. Mais tu as tort de ne pas écouter mes avis... Tu ne vois donc pas changer ta fille? riposta Fanette, méchamment.

Une pâleur transparut sous le hâle du vieux, comme une blancheur de voile dans la nuit.

— Ah! dit-il, la contrée n'est pas salubre. Les marécages sèment les fièvres et les langueurs; mais voici venir l'hiver, les larges rafales du mistral qui tuent et balayent les airs mauvais. L'enfant reprendra ses saines couleurs et sa fraîche gaieté... car elle est triste aussi.

— Tu t'en es aperçu, mon homme? As-tu songé à l'époque depuis laquelle la tient le mal?

— Non, répondit Triadou inquiet.

— Alors, je te le dirai, moi. L'autre au vint dans les pacages de Faraman le gars Christol Lavérune, le gardien de cauales, avec ses quatre *rodes* de chevaux... Depuis, il a quitté les alentours, comme un qui a peur... peur de toi, mon homme.

— Et pourquoi ?

— Parce que les lâches qui trompent et abandonnent les filles tremblent devant les pères... Comprends-tu maintenant?... Allons, mange au moins ta soupe, cria Fanette, comme Triadou, d'un geste désespéré, s'arrachait du seuil et grimpait l'escalier conduisant aux lampes.

— Manger?... Ça m'étoufferait, murmura-t-il.

Puis il commanda :

— Envoie-moi Azalais à sa rentrée.

Et il disparut dans la vis ascendante de l'escalier, où le martèlement de son pas se prolongea sur la tôle des marches.

Au faite de la tour, dans l'éblouissement des réflecteurs et des prismes de cristal auxquels vient parfois se heurter le vol fou d'un oiseau de nuit, l'ouïe emplie des hululements de la bise qui passe, prolongeant ses colères en sanglots et en plaintes, et, plus bas, de la voix sévère de la mer recommençant son infatigable murmure entrecoupé du choc lourd des lames qui se brisent, puis s'égouttent en ruissellets pleureurs, Guilhem Triadou, assis, les mains nouées sur les genoux, l'œil néanmoins attentif aux lampes par instinct du devoir professionnel, douloureusement songeait...

Au dehors, le vent s'irritait, exhalant sa rage en larges souffles qui coupaient l'air de coups de faulx. Ses glapissements vibraient aux armatures métalliques, aux vitres ébranlées, leur transmettant l'écho prolongé de ses colères. Flagellée par les rafales, la Méditerranée se levait, échevelée, battant le môle du choc rageur des lourds paquets de mer du bris desquels surgissaient de grands bras serpentins et fluides, comme les gigantesques tentacules d'une pieuvre apocalyptique, s'allongeaient, sifflaient, léchant rudement la muraille, de longs jets de bave.

Et la lune s'effaçait et renaissait, fatidique, sous le déchirement et la fuite des nuées sombres qui, parfois, sabraient sa face ricanante d'une ride mauvaïse; sa clarté louche moirait les eaux aux noires crevasses, aux cimes argentées, révélant l'horreur de la nuit et de la tourmente.

Si Azalais n'était point rentrée?...

Le front collé au vitrage, il fouillait la nuit. Dans l'hallucination de ses yeux fixes et de son cerveau fébrile, une silhouette furtive lui parut déboucher des ténèbres et traverser la pénombre circulaire qu'épanouissait le phare à ses alentours. Il tressaillit : un heurt avait ébranlé la porte. Il alla se pencher au sommet de l'escalier, par le boyau duquel lui montaient les bruits de l'intérieur. Il écouta.

Déçu, il s'expliqua son erreur : l'huis avait geint sous un coup de vent.

Il revint s'appuyer aux vitres.

Ses prunelles troublées, éblouies par l'incendie des lampes, s'imaginèrent distinguer une forme humaine

ou quelque fantôme roulé par les flots... Dans sa foi naïve, il pensa que l'âme d'un trépassé de la mer errait sans sépulture et sans prières, et pieusement il se signa.

A minuit, son compagnon vint le relever. Sans s'attarder à lui remettre le service, Triadou dégringola les degrés et s'élança vers la chambre d'Azalais. A la porte il s'arrêta pour ne pas effrayer l'enfant. Doucement il entre-bâilla l'huis; la pièce était obscure. Sans lumière, Guilhem s'avança vers la couchette, écarta le rideau, se courba pour étancher ses lèvres au baiser de son enfant.

Il défaillit. L'oreiller était froid et le lit désert.

Azalais n'était pas au logis!

Il se raidit contre l'angoisse, enflamma la chandelle et explora la chambre d'un regard.

Rien!

Tout était en ordre; elle n'était point rentrée.

Il courut à la porte, l'ouvrit, comme pour demander leur secret aux ténèbres... Là, une stupeur l'immobilisa. Un paquet faisait une tache blanche sur le seuil. Il se baissa et se releva ayant aux mains un enfant!

Ses doigts se piquèrent dans un froissement. Un papier était épinglé aux langes. Il le détacha, l'approcha de la chandelle, le parcourut des yeux et s'abattit sur le sol.

C'était l'adieu d'Azalais, qui implorait le pardon de son père et lui confiait l'orphelin, son nouveau-né!...

* *

Triadou adopta l'enfant et la baptisa Estelle, du nom de l'inoubliée défunte. Sans doléances, la Fanette accepta cette maternité nouvelle qui confirmait son dire et la débarrassait d'Azalais, cette princesse qu'elle détestait pour le culte que lui vouait son homme et pour l'humiliation d'être la servante du logis où trônait la fainéante.

Le vieux accepta silencieusement son malheur. Il ne proféra ni malédiction ni plainte, mais sa bouche se ferma au sourire, ses prunelles s'embrumèrent des larmes qui n'avaient point coulé.

Estefanette régnait, maintenant, au logis en seule et incontestée maîtresse. L'homme, taciturne, se pliait à ses volontés, et la petite, craintive, obéissait à sa voix. La vieille, tout en rudoyant son monde, respectait la tristesse de Triadou, bien que ce deuil constant blessât sa rancune jalouse. Cette Laïs, même disparue, habitait encore là, dans le cœur de son père.

Les années passèrent. Le robuste guffeur se vouait sous le poids trop lourd de son regret éternel. Cependant, parfois, il se laissait prendre la main par la petite Estelle, qui l'entraînait le long des grèves, et le babil de l'enfant reflétait sa gaieté en brèves lueurs attendries dans les yeux de l'aïeul. La chère innocente! En elle reflourissaient les traits de sa mère; chaque jour Azalais revivait en elle. Et Triadou retrouvait les émotions de

sa jeune paternité. Son cœur renaissait à l'amour, et le vieillard, qui aspirait à la tombe, peu à peu se rattacha à l'existence. Il voulut vivre, vivre pour l'enfant, comme après le départ de l'aimée il avait vécu pour Azalais.

Par une divination des malveillances ambiantes, par une tacite entente d'âmes, par une délicatesse de vieilllesse enfantine et d'enfance précoce, les deux aimants gardèrent pour eux seuls le mystère de leur tendresse. Rien, au logis, ne trahit leur réciproque adoration. Mais, dès qu'ils se sentaient loin des yeux, perdus dans la campagne, leurs cœurs et leurs lèvres s'épanouissaient. Sous les baisers fleuris en la bouche de la fillette, la bouche de l'aïeul s'éclairait d'un heureux sourire. Et c'étaient d'intarissables babils, des fusées joyeuses, des chansons claires, des courses folles, et toujours des baisers !

Hélas ! un matin, le guetteur, en descendant de la chambre de veille, se coucha pour ne se relever jamais. Alors, sentant la mort prochaine, il crut devoir la vérité à l'enfant. Elle était inscrite comme née de lui et de Fanette, mais Fanette n'était point sa mère.

— Ta maman s'appelait Azalais, murmura-t-il ; n'oublie pas ce nom pour le retrouver dans tes prières au bon Dieu...

Après la mort de Triadou, un nouveau guetteur vint s'établir à Faraman. Fanette emmena Estelle à Arles. Là, elles se logèrent pauvrement. Sa fille Nore, qui était placée dans la ville, lui procura des journées de ménagère ; Estelle, trop jeune encore pour gagner sa vie, vécut abandonnée à elle-même, à l'humeur vagabonde qu'avait développée en elle la libre vie du désert.

Sitôt Fanette partie pour son travail, Estelle s'évadait, fuyait la ville, vaguait sur les berges du Rhône, dont la grande voix et les eaux larges évoquaient en elle la mer inoubliée...

Par les journées trop ardentes, elle se réfugiait dans la solitude ombreuse des Alicamps, cet ancien champ funèbre de l'Arles romaine, où, aujourd'hui, les oiseaux du ciel abritent leurs amours et leurs couvées au creux des sarcophages. Là, elle rêvait au vieux grand-père, à ses paroles, à la mère qu'il lui avait dit d'aimer, et n'ayant personne qui accueillît sa tendresse parmi les vivants, elle aimait ses morts. Alors, agenouillée devant quelque antique idole qu'elle prenait pour une Madone, elle joignait ses petites mains et priait pour eux.

Cependant vint l'âge de s'instruire en un état ; elle fut placée comme apprentie chez une modiste. Adieu les libres courses, les douces et pieuses rêveries. Elle n'apprenait pas grand-chose ; la patronne n'avait cure de lui faire gâcher l'ouvrage et l'employait aux soins domestiques, et aussi aux courses dans la ville. D'abord les sombres ruelles d'Arles ne consolèrent point Estelle des horizons de sa Camargue ni du grand Rhône. Pen

à peu, les vieilles ruines la charmèrent de leur mélancolie et de leur mystère. Elle faisait souvent un détour pour errer, un instant, par les gradins des Arènes, les colonnades du théâtre ; enfin elle aima le vieux portail de Saint-Trophime. Aussi, le dimanche, était-elle assidue aux offices, toujours en avance et demeurant la dernière pour ouïr les chants sacrés, se perdre dans la voix de l'orgue et les volutes de l'encens, se ravir dans la contemplation des belles images de pierre, ses confidentes. Elle ne quittait l'église que pour se réfugier dans le coin le plus désert de ses chers Alicamps.

Elle était dans sa quinzième année, déjà petite femme, lorsqu'en traversant la promenade, elle fut attirée par les éclatantes enluminures de la ménagerie Zénon, dont une affiche annonçait un séjour dans la ville.

Jusqu'alors, une des vives joies d'Estelle était l'arrivée périodique des taureaux de Camargue destinés aux courses des Arènes et dont l'approche, signalée à grands cris, vidait les rues sur leur passage. Elle se penchait à la fenêtre pour mieux voir ces animaux farouches qui apportaient avec eux l'air du pays natal et ressuscitaient son enfance dans la vision des grands pacages où ils passaient, tandis qu'elle cheminait la main dans la main du grand-père.

Mais la ménagerie, l'évocation des monstres exagérés sur les toiles, exaltèrent son imagination ardente d'un invincible désir. Pour les voir, elle eût tout affronté. Hélas ! il fallait payer, et jamais elle n'avait eu un sou à elle !

Néanmoins, une obsession la ramenait chaque jour devant la baraque. Frissonnante, elle écoutait les lions rugir, la panthère miauler, glapir les chacals et trompeter l'aigle captif.

Jude, le jeune dompteur, fils de M^{me} Zénon, la propriétaire de la ménagerie, avait remarqué la curieuse mignonne qui rôdait chaque jour devant l'entrée. Il hésita d'abord, puis s'enhardit :

— Vous n'entrez pas, mademoiselle ?

Elle secoua tristement la tête, ouvrant ses mains vides.

— Ça ne fait rien. Entrez. Je vais vous montrer mes bêtes.

Estelle rougit de plaisir et sourit de toute la grâce de sa joie naïve.

— Je veux bien.

Jude la prit par la main et l'entraîna dans l'intérieur. Ils se trouvaient, tous deux, seuls avec les fauves.

Il lui montra l'ours des mers polaires dont la stature effraya Estelle, mais dont le balancement perpétuel la fit rire ; la panthère si gracieusement féline que, sans l'avertissement de son guide, elle eût caressé comme un chat pour entendre son ronronnement ; la hyène la dégoûta de son odeur fétide et de sa physionomie

les, les singes l'égayèrent de leurs grimaces et de leurs cabrioles; enfin, Jude l'arrêta devant la cage centrale :

— César! prononça-t-il orgueilleusement.

Le lion César, majestueux dans sa forme placide, était allongé, le mufler sur les pattes dont s'écartaient les griffes. A l'aspect de son dompteur, il se dressa à demi, bâilla longuement et rugit.

Estelle, peureusement, se blottit contre Jude.

Le jeune homme sourit :

— Attendez! Ne bougez pas! Vous allez voir.

Il s'échappe, la laissant seule.

Estelle attendait dans une anxiété; puis une stupeur angoissée dilatait ses pupilles et une émotion inconnue enflait son cœur. Là, dans la cage, entraînait un jeune homme, moulé dans le maillot de parade, érigéant sa sveltesse vaillante de jeune dieu.

Et Jude jouait avec César, lui tiraillait les oreilles, taquinait ses pattes, grimpait sur ses reins, lui commandait et se faisait obéir.

Lorsqu'il se retrouva près d'Estelle émerveillée de sa bravoure, séduite par le prestige de son pouvoir, émue de sa beauté, la jeune fille l'aimait.

— Vous reviendrez? murmura-t-il à son oreille, si près que son souffle brûla Estelle comme un baiser.

— Oh! oui, dit-elle.

Elle revint, et la ménagerie solitaire fut le sanctuaire où bégayèrent leurs cœurs, où, devant la majesté des fauves, l'aveu jaillit, sincère et solennel, comme dans l'infini religieux du désert.

Puis il leur fallut l'air libre. Elle lui révéla son refuge de Aliscamps, et là, sous le grand ciel frissonnant d'étoiles, ils se retrouvèrent, les mains nouées, les yeux mirés dans les yeux, épelant l'amour de la vie sur la paix séculaire des tombes.

Et leur amour riait aux anges dans sa sérénité chaste. Leurs caresses se mêlaient, fraternelles. Le jeune homme avait la timidité d'une âme aimante et neuve, la vierge avait l'innocence!

Comme ils se séparaient, Estelle, dans la crainte de s'être attardée, fuyant, légère, d'une course d'oiselle, Jude marchait lentement, savourant la joie du premier baiser qui avait uni leurs lèvres.

Un lointain cri d'effroi l'a précipité; il court: la fleur de son âme, son Estelle, fuit devant la charge furieuse d'un taureau évadé; il la gagne, il va l'atteindre...

Le jeune homme redouble ses bonds, il approche, arrivera-t-il?

— Courage! a-t-il écrié.

Mais Estelle trébuche, elle chancelle, elle tombe; le taureau, pour frapper, baisse son front bourru... Deux poings se sont abattus sur les cornes, s'y cramponnent. La bête secoue la tête pour s'affranchir de ce joug. Jude n'a point lâché prise; le taureau s'effare, traîne

l'homme, le piétine, enfin se délivre et va se venger de celui qui a mis obstacle à sa colère...

Leste et adroit, le jeune homme s'est coulé dans un sarcophage; la rage de l'animal s'épuise contre la paroi de pierre qui abrite son ennemi, il frappe à grands coups, puis brusquement s'enfuit dans un beuglement de douleur, le crâne saignant de sa corne rompue.

Pleurant et riant, les deux enfants s'étreignent. Le danger a sacré leur amour.

Le lendemain, ils se retrouvent très pâles.

— On sait tout chez moi; on me défend de te revoir, sanglote Estelle.

— La ménagerie part demain pour Marseille, articule sourdement Jude.

— Écoute! Je pars en avant par le chemin de fer. Tu viendras avec moi, tu me suivras à Marseille, partant où j'irai. Estelle, tu seras ma femme.

— O Jude!

— Tu me suivras?

— Puisque je t'aime!

Oh! dans le wagon qui les emporte, appuyés l'un à l'autre, combien ils sentaient battre leur cœur! oh! combien fort! Libres, unis toujours, sans craintes et sans entraves, combien leur vie s'ensoleillait! Ils s'inondaient l'âme de la tendresse de leur regard; ils se fortifiaient de l'entrelacement de leurs bras noués au cou, et, béatement, bercés par le train, brisés par leur joie, ils s'endormirent ainsi, mêlant leurs souffles.

Puis ils vécurent en l'intimité de leur chambrette de la Plaine, à Marseille, au fond d'une ruelle solitaire, proche de la place sur laquelle s'était installée la ménagerie; ainsi Jude donnait à son amie ses moindres heures de liberté.

Les imprudents! ils n'ont pas su cacher leur bonheur... M^{me} Zénon les a découverts. Elle n'a pas ajouté foi aux paroles de son fils, elle a traité la pauvre Estelle d'intrigante et de perdue! Mais Jude a réconstitué l'enfant de son confiant sourire. Il a dit à Estelle :

— Ne crains rien. Attends-moi ici; je reviendrai bientôt, et on ne nous séparera plus.

Cependant Estelle est seule, Estelle pleure...

Jude est à Arles. Il va droit au logis d'Estafanette Triadou. Il croit couper court aux invectives dont la vieille l'agonise par ces mots :

— Je veux votre Estelle pour femme.

Mais Fanette s'insurge. A-t-elle élevé l'enfant pour qu'à l'heure où elle devrait enfin rapporter à la maison, après avoir si longtemps coûté, elle s'en allât au bras d'un galant. Non, non, elle veut sa fille!

— Vous savez bien qu'elle n'est pas votre enfant! riposte Jude.

La marâtre s'effare. Le secret est donc connu? Mais qu'importe! De par la loi, Estelle est sienne.

Jude a compris; le lucre, et non la tendresse, hante seul l'esprit de la mégère, seul il inspire ses récriminations. L'amoureux est rassuré.

— J'ai de l'argent, je vous le donnerai, si vous m'aidez à épouser Estelle.

— Combien?

— Deux mille francs. C'est tout ce que j'ai à moi.

— Tope! dit Fanette.

— Écoutez, déclara Zénon. Ma mère s'oppose à notre mariage. Vous irez la trouver. Je suis majeur depuis trois jours. Vous lui direz que si je n'épouse pas Estelle, vous me ferez arrêter pour rapt de mineure: Estelle n'aura quinze ans qu'à la fin du mois. Maman aura peur du scandale; elle cédera.

— Et si elle ne cède pas, j'aurai perdu mon temps et ma peine? objecta Fanette.

— Tenez! voici cent francs pour ça.

La vieille empoche l'argent, une lueur cupide dans les prunelles.

— Comptez sur moi, mon beau garçon.

Un mois plus tard, les deux enfants pénétraient dans la chambre nuptiale, à jamais unis.

Et lorsqu'elle vit le bonheur de son fils, la mère Zénon pardonna; quand elle songea à l'espérance des petits-enfants, Estelle devint sa fille.

Ils étaient beaux, ils s'aimaient, illuminant ceux qui les approchaient du reflet de leur ivresse, la mère pouvait-elle ne point les chérir?

La ménagerie continuait ses tournées, montant au nord, redescendant au midi, et l'année suivante la trouva à Toulon.

**

Au centre de la grand'place, sous la lumière crue du ciel méridional, la ménagerie Zénon employait les violentes enluminures de ses toiles, évoquant de fantastiques luttes dans lesquelles l'homme chétif, assailli par de gigantesques fauves, émotionnait la foule et de son péril et par sa vaillance.

Parmi les vacarme tempétueux de la grosse caisse détonnaient les éclats d'un piston poussif et les pétarades d'un hoquetant trombone. Le pitre appâtait le public de sa harangue débitée à perte de souffle, trouçonnée de lazzi vulgaires, sans, pour cela, égarer le fil de son boniment chaotique. La foule se bousculait, s'entassait au pied des trois marches de bois dissimulées sous un pan de sparterie et qui conduisaient au contrôle, où, alanguie, siégeait une mignonne brunnète, toute féline, la face mangée par deux yeux noirs, si profonds qu'ils ouvraient sur l'âme.

A peine dérangeait-elle sa pose nonchalante pour percevoir les entrées et rendre la monnaie aux curieux qui, toujours plus nombreux, se détachaient de la foule et pénétraient dans l'intérieur de la ménagerie, guignant la gente caissière à la dérochée, tout en soulevant la lourde tenture de l'orée dont les plis droits,

mystérieux, impénétrables, retombaient pesamment derrière eux.

De temps à autre, un jeune homme, à la physionomie fière, au torse harmonieusement moulé dans la saie du maillot, venait promener un regard à l'extérieur, amorçant le public par sa présence. Son nom courait parmi les curieux: « Le fils de la mère Zénon, Jude, le beau Jude, le dompteur! »

Circulaire, son regard fauchait par-dessus les têtes grouillantes, indifférent, pour venir bientôt se reposer sur la caissière, s'y fixer passionnément, tandis que sa face s'ensoleillait d'un sourire. Elle, alors, se transfigurait; ses vivantes prunelles buvaient et le rayon des yeux et le rayon des lèvres, qui, par leurs orbes encore élargis, lui coulaient jusqu'au cœur... Et le public la nommait aussi: « Estelle, la fille d'Arles, la fleur de seize ans, l'adorable femme du beau Jude! »

Maintenant, le monde affluait dans la baraque, d'une bousculade roulant comme un tonnerre sur la sonorité des planches. Une chaleur suffocante stagnait dans l'atmosphère poussiéreuse, alourdie par les émanations acres des corps en sueur, que dominaient les senteurs plus caractérisées des fauves.

Ce jour était le dernier de la foire. Pour la cinquième fois de l'après-midi, la ménagerie s'emplissait, bondée, craquant, et Jude allait encore se mesurer avec César, le grand lion numide.

— Tu es trop fatigué, mon âme; n'entre plus dans la cage, lui souffla Estelle en l'arrêtant comme il rentrait.

— Je suis éreinté, c'est ma foi vrai! et par la faute de César. Le temps orageux rend l'animal rétif en diable. J'ai dû, tout à l'heure, le cravacher, et dur.

— N'entre donc pas!

— Bast!

M^{me} Zénon, qui s'était approchée, insista:

— César est de très méchante humeur. Il a, d'ailleurs, assez travaillé et toi aussi. Ça suffit pour aujourd'hui.

— Et le public dira que j'ai eu peur, n'est-ce pas?... Joli conseil! répliqua Jude.

— Allons donc! Tu es connu. Nous amuserons les gens par le repas des bêtes.

— Les spectateurs savent que je travaille à chaque représentation. C'est, d'ailleurs, sur l'affiche. Ils seraient mécontents, et à juste titre. Il faut tenir ce que l'on annonce.

— On rendra l'argent aux grincheux.

— Vous n'y pensez pas! C'est pour le coup qu'on me traiterait de capon!

— Mais...

Inutile. Je dois entrer, j'entrerai.

Un rugissement prolongé vibra, miaulant d'abord sa plainte pour l'enfer aux sonorités tonitruantes de la colère. Un frisson secoua les deux femmes.

— Je t'en conjure, Jude; si tu m'aimes!

— Toi, Estelle? toi aussi, ma brave petite femme? Et l'honneur de ton mari?... Tu n'as donc plus foi en ton Jude?... Ne crains rien, ma chérie, César sait à qui il a affaire. Il ne bronchera pas, ou tant pis pour lui!...

— Pour lui.. ou pour toi, grommela la mère Zénon.

— Assez causé! on nous remarque.

— En tout cas, ce sera la dernière fois de l'après-midi.

— Il faut vous contenter. La recette est bonne. On fermera après. Allons!

Jude s'esquiva, après avoir cueilli une rose au corsage de sa femme et lui avoir effleuré la joue d'une main caressante.

A l'intérieur, les spectateurs s'impatientaient, bien que le barnum s'égosillât, devant chaque cage, à détailler des boniments. On réclamait le dompteur.

Une porte bâtarde vira dans la cloison de la grande cage centrale et se rabattit prestement. Jude, la cravache au poing, la fleur d'Estelle aux lèvres, saluait. Sa prestance, sa mâle désinvolture soulevèrent les applaudissements.

César, le superbe lion adulte, les narines froncées, avait accueilli le dompteur d'un grognement morose. Jude marcha droit à lui. Le lion recula et se tapit, acculé aux barreaux de la cage.

— César! commanda l'homme.

Le fauve ne bougea pas; son muflle se rida plus profondément, découvrant les crocs, tandis que les poils se hérissaient sur l'échine.

Jude brandit sa cravache; elle faucha l'air, sifflante, et cingla les babines de la bête.

Le lion cligna des paupières, puis détourna la tête, gêné par le rayon magnétique que dardaient les pupilles dilatées de son maître. Rasant les grilles, il se déroba et revint prendre, à l'angle opposé, sa pose d'attente hostile.

— Sale rosse! grommela Zénon.

Il se rua sur l'indiscipliné et, violemment, sans prudence, le mit debout d'un furieux coup de pied dans les côtes.

De nouveau, César rugit. Il bondit à l'extrémité de la cage, volta et revint sur le dompteur. A deux pas de lui, il se dressa, formidable, les crocs baveux étalés sous son rictus, les griffes offensives, dominant l'homme de toute sa taille. Déjà ses pattes meurtrières planaient sur le crâne du dompteur. On s'attendait à voir rouler Zénon terrassé... lorsqu'un brouhaha d'admiration houla sur la foule... Jude, d'un coup de cravache, abattait les pattes de César et de sa main libre le gifflait à la volée.

Vaincu encore, le lion se courba, le dompteur lui écrasa la nuque de son pied, et, ivre d'orgueil, salua le public trépanant qui l'acclamait.

César rampa, échappant au joug. Il s'érigea dere-

chef devant son vainqueur. Jude, très calme, lui prit l'une après l'autre les pattes antérieures et se les posa sur les épaules. Là, l'homme et la bête se mesurèrent face à face. Brusquement, des deux mains, le dompteur empoigna les mâchoires, les disjoignit, plongea la tête dans la gueule.

— Assez!... Assez!... hurlait la foule.

Un râle étouffé passa parmi un effroyable fracassement d'os; l'homme s'effondra, couvert par le fauve qui, dans la gueule, gardait le crâne.

Une clameur d'épouvante attirait Estelle dans l'intérieur; un regard lui révéla son malheur; ses grands yeux désorbités se révoltèrent, tandis qu'un éclat de rire aigu, poignant, lamentable, stridait de ses lèvres de folle...

César s'était redressé; ses prunelles flamboyantes, fièrement, allèrent au public. A pas lents, il recula devant les barres rougies dont le menaçaient les aides, tenant toujours la tête broyée de son dompteur dans ses mâchoires vengeresses.

Mais la porte de la cage s'ouvrit. Échevelée, sublime de douleur et de passion maternelle, M^{me} Zénon, sans armes, se ruait, empoignait des deux bras le corps de son enfant.

César ne lâchait pas. Le lion et la mère se regardèrent, et la minute de ce duel fut désespérément longue. Le public haletait, les moelles figées, cloué au sol d'horreur et de majesté. Enfin les crocs du fauve, lentement, se desserrèrent. La mère, sans souci de la bête dérangée dans sa ripaille, souleva la victime, l'emporta, suivie du regard de César grondant.

Revenu de sa stupeur, le lion bondit. Il atteignit le groupe funèbre au seuil même de la cage. Mais ses griffes tendues se brûlèrent aux piques embrasées que dardaient les valets d'écurie. La grille se ferma, et César, frustré de sa proie, s'accroupit sur le devant de la cage, léchant les blessures de ses pattes saignantes, indifférent aux cris de la foule dont se détournaient ses prunelles hautesaines...

Tandis que la folie ébranlait le cerveau d'Estelle, le tressaillement de la maternité émouvait ses flancs. La folle allait être mère; et quand naquit l'enfant, le premier vagissement réveilla sa raison.

Le temps a passé, égoïste, décolorant la vision horrifiante; Estelle m'a raconté elle-même le drame, un matin que je me trouvais seul, à la ménagerie, devant la cage de César.

Je contemplai le fauve, et, malgré moi, m'écriai :

— C'est lui!... et vous ne l'avez pas tué?...

Estelle me dévisagea, ébahie :

— Tuer César!... C'est le plus beau lion qui soit en Europe. Mais il vaut plus de dix mille francs, monsieur!

GEORGES DE LYS.

LA TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE (1)

III.

Groupe du sentiment.

Influence des maîtres italiens sur tout le groupe du sentiment. — Le symbolisme, retour de l'âme humaine sur elle-même, conscience de la valeur morale : M. G. Moreau. — L'intimité : M. Carrière. — L'amour chrétien : M. Puvion de Chavannes. — La grâce : M. Mercier. — Aversion pour l'abstraction pure : il faut regarder, à la fois, au dehors et au dedans.

Les peintres et les sculpteurs que nous avons vus jusqu'à présent tendaient tous, plus ou moins, à chercher dans l'harmonie des couleurs ou des lignes l'unité de leurs œuvres : je laisse de côté, bien entendu, les intentions personnelles que nous leur avons remarquées. Maintenant, nous allons rendre visite aux artistes qui veulent surtout développer des sentiments.

La plupart d'entre eux sont élèves des Italiens, et cela se comprend quand on réfléchit que l'Italie est la terre des grandes émotions, le seul pays où l'épopée ait eu de tout temps des poètes ; que la tendresse y a eu pour interprètes Virgile, Raphaël ; la volupté, Corrége ; la haine, Tacite ; la croyance religieuse, Fra Angelico ; la prescience mystique, Léonard de Vinci ; la majesté, Dante, Michel-Ange ; la distinction aristocratique, tous les Vénitiens.

L'influence italienne apparaît surtout dans le groupe dit « symboliste ». Je me sers de cette appellation parce qu'elle est très en usage, quoique personne n'ait pu m'en préciser le sens. L'art, en effet, n'est-il pas toujours un symbole, puisque, dans la nature prise pour modèle, il ne fait que nous montrer la manière de voir, l'âme de l'artiste ? Est-ce que par le mot de symbolisme on veut désigner l'intention de chercher des types généraux dans chaque personnage, dans chaque objet que l'on représente ? Mais cette généralisation a été mieux dénommée idéisme, et nous ne manquerons pas d'y revenir en temps opportun.

Le symbolisme n'est-il pas plutôt la manifestation des sentiments qui, à notre époque, font contrepois au naturalisme, c'est-à-dire la foi dans un idéal de bonté sans lequel ne peut s'expliquer la marche de l'univers, si inconsciente qu'elle paraisse, ou tout au moins la croyance au caractère divin de l'âme humaine au milieu de la nature et à son émancipation prochaine, qui déjà commence ici-bas par l'amour ? Je le crois, d'après les œuvres de ceux qu'on appelle symbolistes, malgré eux, il faut bien le dire.

M. G. Moreau, par les tendances qu'il a toujours manifestées, s'est trouvé le représentant officiel de

cette école et la nouvelle génération accepte volontiers son patronage.

M. GUSTAVE MOREAU.

Il a un visage très jeune pour son âge, avec des yeux extraordinairement vifs. « L'évolution artistique, me dit-il, doit suivre l'évolution sociale, ou mieux l'évolution humaine. De nos jours, on reconnaît généralement cette vérité ; mais on a le tort de croire qu'il va se former de but en blanc une école d'artistes-poètes pour exprimer les aspirations de notre époque et que tous les matins doit naître un nouveau génie. Je ne voudrais pas paraître malveillant : j'ai tant de respect pour toutes les bonnes volontés. Cependant vous savez que lorsqu'un siècle produit seulement un ou deux génies, on doit lui rendre hommage, de sorte que je ne comprends pas très bien cette foule de prétentions qui nous encombrent aujourd'hui.

« Je ne vous parle pas de l'impressionnisme ; il n'est pas fait pour durer, car il s'abandonne à l'intuition du moment sans nous donner jamais la satisfaction de trouver devant nous un esprit humain complet et intelligible. Or il y a certaines conditions dans lesquelles doit rester une œuvre d'art pour être comprise : si on les néglige, l'art n'existe plus. Mais, même parmi les jeunes qui cherchent à mettre un peu de leur conscience dans leurs œuvres, je trouve beaucoup trop d'indifférence à l'égard des anciennes traditions.

« Être moderne ne consiste pas à chercher quelque chose en dehors de tout ce qui a été fait ; car on tombe ainsi dans l'extravagance : il s'agit, au contraire, de coordonner tout ce que les âges précédents nous ont apporté, pour faire voir comment notre siècle a accepté cet héritage et comment il en use. Or c'est une tâche qui suppose l'étude de toutes les traditions et une longue pratique de l'art italien, grec, indien même.

« Voilà pourquoi les artistes et les critiques qui demandent la suppression de l'enseignement artistique d'après les Italiens me semblent dans l'erreur. Évidemment, je ne me fais pas le défenseur des jeunes peintres qui vont à Rome avec l'intention de prendre à Raphaël des personnages dont ils ne saisissent pas le sentiment, pour les replacer dans n'importe quelle composition ; mais ceux qui cherchent sous l'apparence extérieure des œuvres l'âme qui est au fond ne retrouvent-ils pas chez les maîtres italiens cette foi puissante, ces solides croyances qui les ont inspirés et qui aujourd'hui même n'ont pas vieilli dans certains cœurs, parce qu'elles sont éternelles.

« C'est peut-être fatuité de ma part de me croire l'autorité suffisante pour commenter l'avenir artistique. Cependant vous savez que je suis encore militant et que j'essaye de tenir ma place dans l'évolution dont je vous parle. J'ai même été très honoré, très ému de la sympathie que les élèves de ce pauvre Élie

(1) Voy. la *Revue* des 26 mars et 9 avril 1892.

Delanay m'ont témoignée en me priant de me présenter pour remplacer leur maître à l'École des beaux-arts, et je n'ai pas voulu me refuser à une si touchante démonstration.

« Enfin je suis persuadé que de toute l'ébullition qui se produit devant nous doit sortir un courant précis dans le sens du progrès contemporain : ceci est fatal, ou plutôt il nous est permis de l'espérer, car fatal est un mauvais mot, et je crois à une Providence qui d'en haut dirige toutes choses vers le bien. »

M. CARRIÈRE.

Nous entrons dans l'atelier calme et recueilli de M. Carrière. Un homme solide, épaules carrées, un peu lent, timide et ne parlant guère que par bribes de phrases. Il est père d'une ravissante petite famille où il prend ordinairement ses sujets de peinture. Je regarde ce qu'il fait pour l'Hôtel de Ville : la Médecine et la Botanique, deux femmes étendues. L'une, représentant l'humanité qui s'écoute et s'observe, pose une main sur son genou et se courbe sur un miroir qu'elle tient tout contre son visage ; l'autre, couchée, poussant des fleurs de sa main, semble se délasser de son travail et y penser encore, heureuse d'être seule et d'en prendre à son aise avec sa charmante étude.

« J'ai représenté des états d'esprit, » dit le peintre. Et, en effet, on dirait qu'il a reproduit son propre cœur sous ces figures allégoriques auxquelles il semble avoir donné son amour extrême de la solitude. « Un peu terne, fait-il, mais cela reprendra d'en haut ; j'ai très caractérisé les gestes tout exprès. Regardez dans la glace qui est derrière vous : vous aurez l'éloignement nécessaire. » Je me tourne et j'admire quelle vigueur ces figures prennent à distance et avec quelle précision se dessine leur mouvement, qui ne perd rien à être renversé dans une glace : je pense alors à ce qu'on m'a dit sur l'indécision voulue de Carrière et j'en hausse les épaules.

« Je cherche, me dit le peintre lui-même, à donner un effet d'intimité ; je ne produis pas mes personnages en pleine lumière, et ne me contente pas d'à peu près. Il ne faut rien d'inachevé ni de déconcertant pour une décoration, où l'impression de calme est indispensable. A mon avis, Besnard, qui peint aussi l'Hôtel de Ville, est trop tapageur : il rabaisse les plafonds au lieu de les élever. — Voulez-vous venir voir le *Baiser* ? » Et il me mène devant cette toile où une mère serre son enfant contre elle pour l'embrasser furieusement. On lit dans le regard maternel l'inquiétude de perdre ce cher trésor et la jalousie contre le monde qui bientôt le lui réclamera. Un pur chef-d'œuvre.

« Voici une esquisse. C'est un intérieur : une mère est là entourée de ses enfants près d'une fenêtre : cette fenêtre, c'est le dehors qui donne comme de l'appauvriement à ce groupe d'amis.

Je reste longtemps devant cette ébauche ; à mesure

que je regarde, je comprends mieux cet homme qui s'est retiré dans les joies de famille, cet homme robuste qui se passe des hommes et pour qui la gigantesque machine appelée société ne vaut pas un regard d'enfant.

M. PUVIS DE CHAVANNES.

De grand matin, je frappe à la porte de M. Puvis de Chavannes. Il m'ouvre en robe de chambre et babouche, une brosse à la main. Un homme grand, très droit, cheveux gris, accueil très simple et très aimable. Je lui demande s'il est vrai, comme on le soutient parfois, que le caractère de notre temps soit l'indépendance absolue dans l'art, et si nos artistes n'ont aucun lien entre eux ni avec leurs compatriotes des époques précédentes.

— Oh ! fait-il, tous les artistes vraiment dignes de ce nom sont d'une même famille. La jouissance qu'ils nous font éprouver est la même : c'est de trouver un homme qui cherche à nous montrer son cœur ; tous, depuis Raphaël jusqu'à Rembrandt, ont un accent de vérité simple qui émeut.

— Mais n'y a-t-il pas des groupements possibles d'après les nationalités ?

— Certainement, chaque artiste tient de race et chaque race a son caractère distinct : il me semble que celui de la nôtre est de regarder à la fois au dehors et au dedans, c'est-à-dire de faire vivre puissamment les détails et de les envelopper tous dans un sentiment d'ensemble.

— C'est par là sans doute que l'on a pu vous comparer à Poussin : car le fait est que chez vous comme chez lui les gestes des figures, les accidents du paysage, tout en étant marqués du plus complet réalisme, concourent à un ensemble qui est œuvre de cœur ou de raison.

— Il y a évidemment des écoles, me répond M. Puvis. Pourtant, mettant ma personne à part, je crois qu'on devrait s'abstenir de comparer. Lorsqu'on juge les individus, il faut chercher leur originalité et non ce qui les rapproche des autres : car un artiste n'est pas un imitateur, il ne s'inspire que de lui-même, et c'est en lui-même qu'il faut voir le secret de son talent. Il est si bon de travailler seul en face de soi, sincèrement et en déposant toute préoccupation étrangère. Cela dit avec le geste de mettre à terre un lourd fardeau.

— Vous n'acceptez donc pas non plus l'héritage de Corot, quoique beaucoup de vos admirateurs retrouvent sa poésie dans vos œuvres ?

— J'en suis trop honoré ; mais ce que je cherche à faire n'est pas précisément ce que faisait Corot. Ses paysages sont d'un solitaire qui de bonne heure se promène dans les bois pour assister à ce magique salut du matin que semblent s'envoyer entre eux les buissons et les arbres : c'est une féerie où dansent les

nymphes, mais d'où l'homme est exclu. Ce que je sens, au contraire, c'est l'union de l'homme simple avec la nature; je veux peindre l'homme naturel qui se trouve aux champs comme chez lui et qui accomplit naïvement sa destinée loyale de la même façon que l'herbe pousse et que les rivières coulent dans les prés.

M. Puvis me demande la permission de s'habiller, et tandis qu'il passe ses vêtements, il continue le plus simplement du monde :

— On a dit que je m'inspirais des primitifs italiens. J'ai été en Italie, mais je n'y ai rien vu : je n'ai même pas vu la Farnésine; ce n'est pas pour m'en faire gloire, au contraire! l'occasion m'a toujours manqué.

— Il est vrai, lui dis-je, que votre grâce n'est pas celle des primitifs : la leur est tout abstraite, elle est dans leur cœur et n'en sort pas, tandis que vos personnages semblent porter en eux-mêmes leur vie et leurs sentiments.

— Je vous dirai que j'ai toujours tenu à ce que ma pensée prit corps.

— Vous ne devez donc pas aimer beaucoup les adeptes de M. Péladan?

— Oh! voyez-vous, ces jeunes gens! et M. Puvis se frappe le front du doigt. Ce qui m'étonne, c'est le talent que quelques-uns d'entre eux ont par bouffées, mais dont ils ne se servent guère. Par exemple, je ne puis admettre qu'on me rende responsable de ce que font ces malades : lisez les journaux, c'est de moi que vient tout le mal! On ne prend pas garde à ceux qui s'inspirent de moi pour faire des œuvres saines, et l'on m'attribue comme élèves ceux qui veulent m'imiter sans me comprendre. Se figure-t-on qu'on peut prendre la manière d'un peintre si l'on n'a pas son âme! Mais la manière, c'est l'inspiration qui se manifeste au dehors : le véritable artiste ne fait pas un trait qu'il ne le sente.

Nous parlons alors à bâtons rompus. Le nom de Forain vient dans la causerie : « Un dessinateur d'un bien grand mérite, dit M. Puvis. Avez-vous vu sa série dans *le Figaro*, surtout le dernier croquis : « Mon beau-père est à la mort, ma belle-mère est très malade, nous ne savons plus sur quel pied danser? » Cette jeune femme paraissant pressée et, derrière le sofa, ce monsieur ayant l'air d'être chez lui et de s'intéresser par politesse à ce que dit la visiteuse : voilà de la vraie vie. » — A propos de Carrière : « Il a bien du talent, et ce que j'aime chez lui, c'est que l'énergie du geste soutient toujours le sentiment. » — Comme nous commentions la dernière élection de l'Institut : « Lefebvre, me dit M. Puvis, déclarait bien qu'il n'en voulait pas être, et pourtant vous voyez. Quant à Detaille, il en sera : il est de la pépinière où on les prend (1). »

Mon interlocuteur n'avait dans la voix aucune amertume, aucune ironie. Mais, pour moi, j'eus comme un serrement de cœur, quand je pensai que lui, cet incomparable artiste dont on est forcé de reconnaître la supériorité en lui donnant les commandes officielles, n'est pas de l'Institut.

Et pourtant ce n'est pas lui qu'il en faut plaindre, car il se trouve heureux avec ce qu'il a; et tandis que les jeunes gens disent : « A quoi bon? » lui dit : « Venez dans un monde où règnent encore la franchise et l'amour. »

M. MERCIÉ.

M. Mercié possède en lui le sentiment de la grâce, et pourvu qu'il le répande sur ses œuvres, il ne se soucie guère du naturalisme moderne. C'est un aimable Toulousain qui tient beaucoup à ses convictions et qui les exprime d'une façon bonhomme, comme s'excusant qu'elles ne soient pas à la mode :

« Asseyez-vous dans ce fauteuil : M. Thiers s'y est assis. — Mâtin! quel honneur. — Mon avis au sujet des modernes? Mais, moi, voyez-vous, je ne suis pas du tout dans le mouvement, je ne reconnais pas la nécessité d'être malpropre. Aujourd'hui, celui qui est bien élevé passe pour n'être pas naturel. Tant pis, je pense qu'on peut être sincère, réel, en restant aimable et digne.

« Va-t-on nous reprocher d'intituler des statues Diane, Vénus, sous prétexte que nous n'avons jamais vu ces déesses? J'espère que non, car la poésie a ses droits et chez beaucoup d'honnêtes gens elle est plus naturelle que la vulgarité. Sans doute, je pourrais représenter « Titine » et reproduire la jarretière ou le bas qui traînent sur la table à modèle, mais quel effet, voyez un peu!

— Cependant, fis-je, s'il y a un réalisme bête et incongru qui est le moulage banal de la nature, il y a aussi celui de Rodin, par exemple, qui fait ressortir le mouvement.

— Oui, si cela donnait des œuvres complètes, il n'y aurait qu'à s'incliner, mais je ne connais guère que des études de Rodin, quelques-unes fort belles d'ailleurs, comme cette tête de femme au Luxembourg. Il se réclame de Michel-Ange. Diable! c'est que l'énergie de Michel-Ange se développe d'un bout à l'autre de ses personnages et rend compte même de leur caractère. Voyez donc le Moïse qui est là, cette puissance qui semble monter jusque dans le regard! Tandis qu'on se demande pourquoi les femmes de Rodin se donnent tant de mal à nous montrer ce qu'elles devraient cacher.

— Vous n'admirez donc pas non plus les peintres impressionnistes, lui dis-je, car eux aussi témoignent des tendances un peu brutales?

— Ma foi non! je ne les aime pas; car enfin il faut rendre les délicatesses de la réalité, mais ce n'est pas

(1) Cette interview eut lieu un peu après l'élection de M. Lefebvre, et, par conséquent, avant celle de M. Detaille.

en s'asseyant d'abord sur sa palette et ensuite sur sa toile comme Monet paraît le faire. Après tout, il a une excuse : celle d'être acheté par les Américains auprès de qui il fait une sérieuse concurrence à M. Rougureau ; c'est même bizarre, car, pour leur argent, l'ouvrage de M. Bouguereau devrait leur sembler plus proprement fait.

« Quant au symbolisme, cela n'existe que dans la tête de Péladan. Le Sâr a l'air de croire qu'avec de l'inspiration on n'a qu'à prendre une palette et des pinceaux pour faire des chefs-d'œuvre, et il appelle à lui tous les jeunes gens qui veulent peindre sans avoir rien appris. Mais cela n'a pas de bon sens. Sans doute, il faut être candide en face du modèle, sans doute il faut rejeter toute convention et approcher le plus possible de ce que la nature vous met dans le cœur ; mais pour saisir les nuances si délicates de l'émotion, pour les exprimer sans même se préoccuper du travail matériel, sans se laisser déconcerter par les difficultés de l'exécution, il faut que l'étude vous ait acquis toutes les ressources du métier, autrement votre inspiration, votre volonté, si grandes qu'elles soient, s'épuiseront dans la recherche des moyens d'expression ; et c'est le cas de beaucoup de jeunes peintres, qui, avec la meilleure volonté du monde, font des œuvres ridicules.

« Ah ! quand on se sent assez maître de soi pour produire l'œuvre définitive, alors il faut ne plus penser à la science qu'on possède et se livrer naïvement à l'amour du vrai ; car, à ce moment, sans qu'on le sache, le long exercice que l'on aura pris permettra à la main d'exécuter tous les ordres de la pensée. Corot, par exemple, n'a produit qu'assez tard ses chefs-d'œuvre qui sont la franchise même ; il s'y était préparé par des bouts d'étude qu'il avait faits de tous les côtés. »

Nous allons quitter le groupe du sentiment, mais, en lui disant adieu, répétons la devise de ses principaux maîtres, le mot de M. Puvis de Chavannes : « Il faut regarder à la fois au dehors et au dedans. »

IV.

Groupe de l'idée.

Différence des idéalismes grec, allemand et français. — M. Jules Breton, M. Dagnan-Bouveret, M. Harpignies, M. Boucher. — Chez les Français, le réalisme s'unit à l'idée.

Comme nous entrons maintenant chez les idéalistes et les idéistes, il est nécessaire, je crois, de préciser le sens du mot *idée* en art.

L'idée ne consiste pas dans le choix d'une scène plus ou moins mystique ou philosophique, car une même scène peut être traitée de façons tout à fait diverses, et par conséquent elle n'est que l'occasion pour l'artiste de montrer son talent personnel : s'il n'en a pas, il aura mauvaise grâce de se croire un Albert Dürer pour

avoir traité des sujets apocalyptiques. Et, au contraire il se peut que, dans un sujet très simple, banal même, un peintre manifeste des qualités de penseur.

Le véritable rôle de l'idée, c'est le discernement dans les formes particulières qui nous tombent sous les yeux, de ce qu'on juge être des types éternels. Or certaines races possèdent naturellement cette faculté de dégager dans les spectacles qui les frappent les traits essentiels sous lesquels des images semblables se présenteront toujours. Je citerai, par exemple, l'ancien grec et l'allemand.

Pour les Grecs, l'équilibre était la divinité première. Leurs œuvres ne témoignent pas d'un mouvement très accentué : on y sent la recherche d'une dignité tranquille. Chaque être, chaque objet nous y est représenté sous un type de perfection, c'est-à-dire sous la forme la plus appropriée au rôle que les Grecs leur supposaient dans le chœur universel. Mais les modernes ne croient plus que cette immobile harmonie soit la condition du monde : ils ne parlent que d'évolution et de progrès. Ainsi la pensée, n'étant plus astreinte à ne se développer que dans la mesure où le strict équilibre physique et les proportions harmonieuses sont conservées, se donne libre carrière et crée des types plus variés que ceux des Grecs. L'idéal n'est donc plus ce sublime repos de la raison dans une forme plus heureuse que toutes les autres. Pour l'Allemand, par exemple, c'est la manifestation despotique d'une pensée le plus souvent inquiète dans des mouvements qu'elle violente, dans des formes qu'elle brise : la matière disparaît, la facture est d'une sécheresse anguleuse. Peut-il en être autrement chez un peuple qui ne reconnaît d'autre réalité que la pensée pure, qui considère l'univers matériel comme un tissu d'apparences ?

Chez les Français, ceux qui recherchent l'idéal le comprennent d'une toute autre façon que les Allemands. Ils sont d'une race trop positive pour ne pas accepter comme réel le monde tel qu'il nous apparaît ; mais, comme ils reconnaissent en même temps la valeur des idées générales, ils en font, pour ainsi dire, les cadres de leurs conceptions concrètes et vivantes. La pensée n'est pas, chez eux, cette maîtresse absolue qui descend sur la matière et la façonne à sa guise selon le paisible mode grec ou le mode audacieux des Allemands : les personnages se présentent familièrement, tels qu'ils sont, parfois avec une physionomie vulgaire, un geste peu correct ; on les voit vivre et respirer l'air qui les enveloppe. Et, pourtant, chacun dans sa tenue d'ensemble porte le signe d'éternité, car dans un réalisme si complet l'artiste a su mettre en lumière des types à jamais durables. Tel est l'idéalisme français.

M. JULES BRETON.

Comme j'avais adressé à M. Jules Breton, qui habite à Courrières, dans le Pas-de-Calais, une lettre où je lui

exposais ces idées et le priais de m'en dire son avis, il voulut bien me répondre :

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire résume bien mon sentiment en art.

Une œuvre d'art, tout en particulierisant une époque, doit être vraie dans tous les temps.

Nous devons à notre époque notre expression individuelle, mais il lui faut pour soutien l'étude constante des lois éternelles.

Et au sujet de la jeune école :

Toutes les folies impressionnistes qui se produisent sont la plupart ridicules, mais elles sont peut-être l'indice d'une bonne préoccupation. M^{me} Demont-Breton, ma fille, me disait l'autre jour de toutes ces extravagances : « C'est l'écume qui vient au-dessus du bouillon, le morceau de résistance est au fond. »

Le modernisme, qui sera seul fécond, est celui qui s'affirme sur la tradition. Il ne restera rien de celui qui n'est que l'insurrection de l'ignorance et de l'orgueil contre une prétendue tyrannie, qui n'existe pas en réalité, contre les lois de l'art aussi nécessaires que les lois qui président à l'évolution des mondes.

M. Jules Breton est peut-être le maître le plus populaire à l'heure qu'il est, et la splendeur de Millet, avec qui il s'est parfois rencontré dans les mêmes sujets champêtres, ne lui nuit pas le moins du monde.

Millet, lui aussi, a recherché l'idéal, car il évoque dans chaque personnage l'idée de toute une classe d'hommes; mais il est parfois sauvage et terrible : car il est surtout le maître naturaliste qui refuse la conscience à ses personnages, qui les représente ploqués en deux sur le sol pour y arracher leur misérable existence, ou bien haletants avec de vagues regards de brutes, ou bien encore penchant la tête, quand la nuit tombe, pour adorer l'écrasante immensité.

M. Jules Breton n'a pas cette sauvagerie. On voit qu'il s'est formé à l'école des Grecs, car c'est le calme qu'il représente avant tout. Il n'aime la campagne que lorsqu'elle est en repos, et il veut que cette tranquillité naturelle se refléchisse dans l'attitude, dans les traits de chacune de ses figures : un sentiment austère de valeur personnelle, de devoir à remplir, de dignité morale dans l'existence la plus humble, rehausse la majesté de toutes les physiologies, et c'est là, sans aucun doute, cette « expression individuelle » dont parle l'artiste dans les quelques lignes rapportées plus haut. Dans le paysan, au lieu de voir, comme Millet, le frère aîné des bestiaux, il voit l'homme le plus candide et, par cela même, le plus grand : imagination poétique peut-être, mais qu'importe, M. Breton ne prendra pas le titre de poète pour un reproche. Du reste, la réalité n'est pas absente de son œuvre, car elle

est dans l'air qui circule, dans la santé des chairs et dans la puissante exécution des costumes champêtres.

M. DAGNAN-BOUVERET.

M. Dagnan doit être considéré comme le chef de la jeune école idéiste : tous ses personnages, même dans la dernière précision de leurs traits, ont un caractère « déjà vu » ; et ils vivent, ils sont baignés de lumière, le sang coule sous leur peau. On connaît son *Pain béni* du Luxembourg; d'ailleurs, aucune de ses œuvres ne passe inaperçue, et ses *Conscrits* de l'an dernier ont été un immense succès.

Je note, comme très significatif, son refus de prendre part à l'exposition de Rose-Croix. L'abstraction pure, tant prônée par M. Péladan, serait certainement la mort de notre art, qui est surtout concret. Sans doute Holbein, à qui parfois on compare à tort M. Dagnan, est un génie abstrait, et dans ses personnages l'exagération des traits essentiels aux caractères est incompatible avec un « rendu » palpable; mais, au contraire, M. Dagnan ne veut pas que dans son œuvre la généralisation exclue le réalisme.

Quand je lui eus dit, à lui-même, mon impression à ce sujet : « Eh bien, répondit-il, on m'a souvent fait observer que j'avais du rapport avec l'ancienne école française, par exemple avec Jean Fouquet, à qui l'on attribue le *Charles VII* du Louvre. Le fait est qu'il donnait les traits caractéristiques des physiologies en même temps qu'il avait un grand souci d'être réaliste. L'école de Clouet lui ressemble, d'ailleurs, et je crois que c'est une qualité très française de chercher des expressions éternellement intéressantes sans faire le sacrifice de la réalité.

« Nous avons toujours besoin de sentir la terre sous nos pieds, et ceux parmi nous qui font des abstractions sans les soutenir par une sérieuse étude du réel sont presque toujours faux. C'est le cas de M. Breton : sa conception du paysan est conventionnelle; elle est celle que se forgent les clientes du peintre, les riches Américaines sentimentales. Je vois là une mauvaise interprétation de l'idéal grec, qui était la matière gouvernée par la raison, mais non pas cette prétentieuse et vague déclamation morale. Quelle différence avec la naïve brutalité de Millet ou avec la clairvoyance de Bastien Lepage, qui mesurait le vide des âmes champêtres! Je me rappelle avoir fait, pour m'amuser, l'éloge de Bastien devant M. Breton, qui eut bien de la peine à y souscrire.

— Et que pensez-vous de M. Bonnat, qui, lui aussi, est un idéaliste par la généralisation qu'il donne à ses portraits?

— Un peu rude, sans doute, mais c'est un maître : je ne le crois pas théâtral; il voit les gens comme il les peint, et il leur donne une franchise dans l'accomplissement de leur destinée qui ne manque pas de gran-

deur. Le portrait de M. Ferry méritait encore plus de succès qu'il n'en a eu.

— En somme, vous ne trouvez pas notre époque déshéritée?

— Certainement non : il suffirait à notre orgueil de deux maîtres comme Puvis de Chavannes et Henner.

— Et des jeunes d'avenir, vous en connaissez ?

— Oui : Muenier, qui a exposé au dernier Champ de Mars ce délicieux *Catéchisme*, maintenant au Luxembourg ; il possède une merveilleuse entente des caractères. Il y aussi René Ménard et Picard, qui promettent beaucoup. »

Réconfortante opinion de ce jeune grand maître, qui, lui surtout, sera longtemps encore notre gloire.

M. HARPIGNIES.

Un paysagiste de l'ancienne génération. M. Harpignies va nous dire à son tour son avis sur l'école moderne et en particulier sur le paysage :

« Lisez, me dit-il, ces lignes de Corot lui-même, au-dessus de son portrait qui est accroché là : « Il faut à l'artiste conscience, confiance en soi et persévérance ; ainsi armé, il devra surtout étudier le dessin des formes et les valeurs.

« Conscience ; vous entendez bien, voilà ce qui manque aux paysagistes d'aujourd'hui : la nature ne leur parle pas ; ce sont des machines qui peignent. Je voudrais qu'un peintre enfermé dans une chambre et sans aucun modèle pût encore me dessiner un paysage présentable, car cela me prouverait qu'il a trouvé une signification à ce qu'il a vu dans la nature.

« N'est-ce pas un beau résultat que le spectateur dise devant votre œuvre : « Je crois bien que j'ai déjà été dans cet endroit, » quoiqu'il n'y soit jamais allé ? Mais vous n'y arriverez que si, dans chacun de vos paysages, ressort, des détails particuliers, une scène d'un intérêt éternel : par exemple, la fin d'automne sur la plaine, les bords de l'eau, la source, le grand parc, que sais-je ?

« Voilà le paysage français tel que l'a compris Pous-sin ; car regardez donc ses *Saisons*, au Louvre, le *Paradis*, *Ruth et Booz*, la *Grappe de raisin*, le *Déluge* : ce sont des sites très caractérisés et en même temps d'une vérité frappante. Eh bien, moi, je m'en tiens à la tradition et je peins aujourd'hui comme il y a quarante ans ; la preuve est cette étude de la fontaine Égérie, dans la campagne romaine : n'empêche pas que je suis encore à la mode. Or dites-moi donc ce que seront devenus les impressionnistes dans quarante ans ? Ils seront morts, morts !

« Et le sentiment de Corot, qu'en ont-ils fait, les malheureux ? Lui, c'était un poète, et s'il ne s'inquiétait pas toujours de varier son expression suivant les endroits qu'il représentait, il la rendait, du moins, toujours exquise. Il était homme à faire pousser des

nymphes antiques dans un coin du Luxembourg. Ah ! Corot ! »

Corot ! Corot ! A-t-on remarqué comme ce grand nom se trouve répété dans le cours de nos visites ? C'est qu'il représente toute une face de notre temps, le retour de l'homme sur lui-même, son recueillement dans sa personnalité en face de la nature : sentiment que nous avons noté déjà chez beaucoup d'artistes et en particulier dans le groupe du symbolisme.

Nous le trouvons à n'en pas douter chez M. Harpignies, si nous voulons le suivre dans les sentiers solitaires et mélancoliques qu'il trace au milieu de ses paysages.

Mais il nous faudra reparler de Millet pour voir se dessiner la complète physionomie de notre époque.

M. BOUCHER.

En sculpture, c'est M. Boucher que nous irons voir comme représentant de l'idée. Tout le monde a encore en mémoire sa médaille d'honneur de l'année dernière, *L'Homme à la bêche*, qui était d'une si grande allure et qui témoignait d'une science d'exécution si profonde.

C'est un homme très modeste et très sympathique : le front puissant, le teint mat et les cheveux bruns.

Dans son atelier est une *Naissance d'Ève* que nous verrons paraître en marbre dans deux ou trois ans. Elle s'étire, et sa tête encore sommeillante se renverse sur l'une de ses mains, tandis que l'autre soutient le poids du corps.

« Il est relativement facile, me dit M. Boucher, de représenter la vie quand on ne l'enveloppe pas dans une forme rigoureuse, précise ; mais arriver à la simplicité en étudiant de très près les muscles, faire à la fois grand et vrai, voilà le difficile ; pour un esprit puissant et net, il se passe tous les jours dans la rue des scènes que ni le céder en rien à l'idéal grec. D'ailleurs, Rude ne fut pas si éloigné de l'antique, et de nos jours il y a des sculpteurs, comme Dubois, qui arrivent à une ampleur merveilleuse avec toute la vérité de l'observation.

« Je ne suis pas très partisan de l'art tourmenté qui est à la mode aujourd'hui : les postures contournées nuisent à l'effet décoratif, qu'on ne devrait jamais perdre de vue. Cependant, il y a des esprits inquiets qui ne peuvent s'exprimer d'autre façon, et leur sincérité du moins mérite des éloges. »

D'après les témoignages des maîtres que nous venons d'entendre, n'avais-je pas raison de dire que la formule de l'idéalisme français est l'idée soutenue par le réalisme matériel !

PAUL GSELL.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Britannicus*, pour les débuts de M^{me} E. Lerou.

Le cas de M^{me} Lerou est assez curieux. Depuis de longues années, elle est au théâtre, et elle n'a joué que rarement. Je me rappelle, pour ma part, l'avoir vue jadis à la Comédie-Française dans *Œdipe-Roi*, puis à l'Ambigu dans *la Porteuse de pain*, et, plus récemment, à l'Odéon, dans *Macbeth*, dans *Athalie*, dans *Rodogune* et dans *Britannicus*. J'en oublie sans doute; mais si l'on songe qu'il s'agit d'une période de dix ans environ, et que les dernières pièces que je viens de citer M^{me} Lerou les a toutes jouées l'année dernière, on avouera que c'est peu. Jusqu'ici, rien de bien particulier; nous savons de reste qu'avec les mœurs actuelles du théâtre un excellent comédien peut rester longtemps sans trouver l'emploi de son talent. Mais voici où les choses se compliquent. Tant que M^{me} Lerou ne joue pas, on la réclame à grands cris; dès qu'une autre joue un rôle de mère tragique ou dramatique, c'est une clameur : « Pourquoi donner le rôle à M^{lle} X. ou à M^{me} Y. quand on a M^{me} Lerou ? M^{me} Lerou est actuellement la seule femme capable de remplir l'emploi des mères tragiques, de jouer les rôles marqués dans la tragédie et dans le drame. A quoi pensent donc les directeurs de ne pas engager M^{me} Lerou ? » Un directeur l'engage, remonte une pièce pour elle, et l'on se congratule : « Enfin, nous allons revoir M^{me} Lerou ! » Elle paraît, et elle est accueillie assez froidement, pour ne pas dire plus. Et cela n'empêche pas qu'à peine a-t-elle cessé de jouer que les lamentations recommencent. « A quoi pense-t-on de ne pas engager M^{me} Lerou?... »

Si j'insiste de la sorte, ce n'est certes pas pour le plaisir de taquiner une artiste que j'admire fort; c'est simplement pour en arriver à la caractéristique du talent de M^{me} Lerou. Et cette caractéristique, si j'ose le dire, est de donner toujours moins que ce qu'on attendait. Remarquez qu'en somme ceci n'a rien de désobligeant, au contraire. L'espoir qu'on fonde sur le talent de M^{me} Lerou n'est pas le fait d'une indulgence encourageante, puisque, presque chaque fois qu'elle joue, on la traite sans beaucoup de ménagements; et d'ailleurs M^{me} Lerou n'est plus une débutante. La cause en est toute différente. L'impression première donnée par M^{me} Lerou n'est guère satisfaisante : j'entends qu'elle n'est pas satisfaisante dans l'ensemble, qu'elle n'est pas complète : M^{me} Lerou est aussi éloignée que possible de la perfection. Trop souvent, ce sont des écarts de goût, des exagérations ou des déblayements inutiles : ici, l'effet est exagéré et chargé; là, il ne se produit pas; et comme ces exagérations et ces défailances sont assez fréquentes, surtout comme elles semblent venir d'un manque d'étude ou de travail, on

sort du théâtre avec quelque mauvaise humeur, oubliant injustement les vraiment belles inspirations qu'avait pu avoir M^{me} Lerou. Mais avec le temps l'impression se modifie du tout au tout : de presque mauvaise qu'elle était au début, elle devient presque excellente; les taches s'effacent, les beautés s'éclairent, et l'on ne voit plus qu'elles; d'une représentation où M^{me} Lerou vous avait paru médiocre en général, le seul souvenir qui vous reste est celui des passages où elle s'est montrée supérieure : comment elle jouait Jocaste, par exemple, je ne saurais le dire; tout ce que je me rappelle, c'est la scène de l'interrogatoire, et la manière dont elle quittait la scène; et, là, elle était admirable. Et même, ce qui déplaisait le plus en elle, le manque de soins et d'études, devient une raison de plus d'espérer en elle. Puisqu'elle a su, d'instinct, trouver de belles inspirations, que ne ferait-elle pas si elle voulait s'en donner la peine, — et ne pas trop s'en donner ! Et voilà comment M^{me} Lerou, malgré qu'on en ait, est toujours la bienvenue au théâtre.

C'est qu'en dépit de ses défauts, elle a la qualité la plus rare dans les rôles tragiques : la conviction. Elle s'y met et s'y donne de tout son cœur. Je disais tout à l'heure qu'elle défaille parfois par manque de travail et d'études. C'est aussi qu'elle cherche à donner un rôle un caractère général : qu'ainsi, bien des détails lui échappent, et ces détails, dans le classique, nous sommes habitués à les voir mis en relief; c'est aussi qu'il lui arrive de se tromper : mais alors elle se trompe de bonne foi, et son erreur même, — si elle est quelquefois un peu agaçante, — paraît cependant excusable. En somme, comme on dit, ce qu'elle fait est toujours intéressant. La voilà à la Comédie-Française : qu'elle y reste, qu'elle y joue; nous lui devons, j'en suis sûr, quelques bonnes soirées.

Et voyez comme j'avais raison tout à l'heure. Je me félicite de voir de nouveau M^{me} Lerou en possession d'un emploi qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et, si je parle de la représentation de *Britannicus*, je vais être forcé de faire des réserves. Au surplus, mieux vaut ne pas juger M^{me} Lerou sur cette première épreuve. J'ai dit un mot de son interprétation d'Agrippine lorsqu'elle joua le rôle, l'an passé, à l'Odéon. Il m'a paru qu'hier soir elle était troublée et pas tout à fait en possession d'elle-même. Elle a eu de fort beaux moments au premier et au second acte; à partir du troisième, elle a faibli, et a manqué le quatrième. Nous la retrouverons, j'imagine, plus sûre d'elle-même et plus rassurée, — et je pourrai vous dire alors le plaisir qu'elle m'a fait dans certaines parties du rôle.

La représentation de *Britannicus* a d'ailleurs été très curieuse, et, si je ne craignais d'être par trop irrespectueux, je dirais très amusante. Toute la jeune troupe donnait. Il y aurait exagération à dire qu'elle a été excellente, et même quelque indulgence à dire qu'elle a été bonne. Mais ces jeunes gens ont joué avec ardeur,

et ont donné à la pièce comme une sorte de jeunesse et de vie nouvelles.

Je n'ai pas de comparaison à établir entre M. Albert Lambert et M. Mounet-Sully. Vous savez comment le second joue le rôle de Néron. M. Albert Lambert le joue plus jeune, un peu trop jeune même; des colères de Néron, il fait presque des colères d'enfant gâté qui se fâche dès qu'on lui résiste; il y avait de cela, sans doute, chez Néron, surtout à l'âge où le montre Racine, mais ce n'est pas tout; même dans les passages où M. Albert Lambert a heureusement traduit la férocité commençante et bouillonnante de Néron, j'aurais souhaité, je ne dis pas plus de solennité ni plus d'apprêt, mais un peu plus de grandeur: Néron, — le Néron de Racine tout au moins, — devait se mettre en colère avec un peu plus d'« autorité ». M. Leitner jouait Britannicus; il manque de sveltesse et d'élégance, mais que sa voix est belle, et avec quelle souplesse il sait l'adoucir dans les parties amoureuses du rôle :

Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?...

M. Leitner a donné au rôle une allure très juste; cela manque un peu de netteté, mais c'est agréable.

Je n'ai guère aimé M. Paul Mounet dans Burrhus; il m'y a semblé mal à l'aise.

Hélas! avec M^{lle} Duminil, qu'est devenu l'adorable rôle de Junie? M^{lle} Duminil est la plus sèche du monde: quelle idée bizarre d'avoir été lui confier un rôle tout de grâce et de charme!

Je préfère ne pas parler de M. Dupont-Vernon, qui gardait le rôle de Narcisse. Je l'y ai vu bien des fois, et chaque fois ma stupéfaction a été la même.

Malgré tout, la représentation n'a pas mal marché. Tout cela n'est pas très bien d'aplomb encore; mais il est bon de voir la jeune troupe s'essayer toute seule. Dans un pur chef-d'œuvre, on en serait peut-être fâché; mais *Britannicus* n'est qu'un chef-d'œuvre relatif, et l'on jouit sans scrupules de ces jeunes talents qui hésitent encore. La représentation a eu l'intérêt d'une esquisse; pas davantage, mais pas moins.

En même temps que *Britannicus*, on donnait *Georges Dandin*. J'ai jadis cherché querelle à M. Laugier sur son interprétation du rôle de Dandin. Il me parait l'avoir adouci; il a atténué l'aspect caricatural qu'il donnait au personnage, et il y est meilleur.

J. DU TILLET.

LE MONDE MUSULMAN

A propos d'un livre récent (1).

Voici enfin un homme qui, écrivant sur l'Orient musulman, le connaît, et admirablement. Ancien secrétaire du grand-vizir Ali-Pacha, successeur oublié de Midhat-Pacha, M. Mismar a été mieux en état que la plupart de ses coreligionnaires d'étudier de près ce monde qui reste encore aujourd'hui un mystère pour le gros du public européen. Il a vécu de la vie de ce monde et l'a observée directement sous toutes ses formes. L'ayant bien connue, il a pu la comprendre; et les *Souvenirs du monde musulman* sont marqués par une droiture de cœur et une justesse d'esprit qui leur assignent une place à part dans la foule d'ouvrages qu'on écrit de nos jours sur l'Orient. L'auteur des *Soirées de Constantinople* a dédaigné de suivre la vieille routine « qui veut qu'on ne puisse dire un mot sur l'islam sans faire le procès du christianisme ». Il a aussi rejeté loin de lui les préjugés du chrétien d'Europe, qui, par un atavisme des croisades, ne veut voir dans tout musulman qu'un sarsasin sauvage. L'indépendance et l'originalité du point de vue, la richesse et la sincérité des couleurs, l'esprit de méditation philosophique qui animent ces pages, méritent et ont déjà mérité à l'auteur un succès éclatant. Notre but n'est point de donner une analyse du livre; nous voulons seulement, en notre qualité de musulman, relever quelques-unes des vues philosophiques de l'auteur, celles-là mêmes qui nous ont paru les plus importantes à relever, à raison des fausses conclusions auxquelles elles pourraient conduire.

M. Mismar pèche par un excès de générosité à l'égard des musulmans, quand, pour atténuer quelques-uns des côtés les plus fâcheux de leur civilisation, il les rapporte à des causes tout à fait secondaires et accidentelles. C'est ainsi qu'il attribue la chute du monde musulman et sa dissolution aux défauts de l'alphabet arabe et à l'imperfection de l'imprimerie chez les musulmans. Je ne nierai point que l'art de Gutenberg n'ait joué un rôle extraordinaire dans la vie intellectuelle, politique, religieuse et économique de l'Europe. J'avouerai également que les alphabets européens qui possèdent des voyelles nombreuses et distinctes sont mieux appropriés à rendre la parole et l'idée que l'alphabet arabe qui n'en possède que trois, ou plutôt qui n'en possède aucune, puisque leur emploi retarde plutôt la lecture qu'il ne la facilite. Mais est-il bien sûr que la vulgarisation de la lecture soit la condition *sine qua non* de la prospérité d'une nation? La France, par exemple, est-elle forte parce que ses paysans peuvent lire des romans obscènes, ou bien est-ce parce que les citoyens sont capables du dévouement et de l'abnégation dont ils ont donné l'exemple, soit dans la défense de la patrie, soit dans la souscription de la dette nationale? Les Romains étaient incontestablement plus civilisés et savaient mieux lire et écrire que les Germains, ce qui n'a pas empêché les Germains de détruire Rome. Bagdad était le centre de la civilisation universelle, quand une bande de nomades la prit d'assaut et s'empara de la per-

(1) *Souvenirs du monde musulman*, par M. Mismar.

sonne du commandeur des croyants; quand Mahmoud le Ghagnévide, cet autre chef de barbares, s'empara de Mejdied-Dovlet, le dernier roi de cette dynastie bouïde, si célèbre dans les annales persanes, pour la protection qu'elle avait prêtée aux arts et aux sciences.

Écoutez ce que le Ghaznévide écrivait au khalife : « Nous vîmes à Ray, nous nous emparâmes de Mejdied-Dovlet, nous trouvâmes dans son harem cinquante femmes dont trente étaient mères de plusieurs enfants. Nous lui demandâmes quelle était sa religion; il n'en savait rien. Il avait une bibliothèque de cent mille volumes, composée en grande partie d'ouvrages philosophiques, historiques et astronomiques. Nous ordonnâmes de les détruire et de mettre à mort les poètes et les philosophes qui l'entouraient, à cause de leur influence dégradante sur le caractère humain. »

D'autre part, l'alphabet arabe, sans présenter des difficultés insurmontables, comme, par exemple, le système graphique chinois, demande de la personne qui veut s'en emparer de la patience, de la volonté et de la ténacité; et si on l'utilise d'après une méthode rationnelle, il peut fournir un excellent instrument pour faire la sélection des hommes de talent. Même aujourd'hui, avec les énormes déficiences de la méthode d'enseignement en usage chez les peuples musulmans d'Asie, on peut affirmer que l'instruction populaire y est beaucoup plus répandue que dans n'importe quelle partie de l'Europe où l'instruction n'est pas obligatoire.

L'alphabet, l'imprimerie et tous les autres agents de la civilisation ne sont que des instruments, des conditions secondaires. La condition première et essentielle, c'est d'avoir des individus dans toute la force de ce mot, c'est-à-dire des êtres capables d'idéal et de dévouement; c'est là la clef de la civilisation occidentale. Nul, malheureusement, ne peut contester que dans les classes dirigeantes du monde musulman, il y a aujourd'hui une pénurie déplorable de caractères et de volontés, à l'encontre de ce qui se produisait pendant les quatre premiers siècles de l'islam. Quelle est la cause de cette mort de l'individu? Ici, nous touchons au deuxième point. M. Mismar a traité de la situation de la femme en Orient avec un tel esprit de conciliation et de bienveillance à l'égard de l'homme qu'on serait tenté de soupçonner qu'il voit sans horreur ni désapprobation l'état désolant de nos femmes. Nous sommes absolument d'accord avec lui quand il déclare que, d'après les lois coraniques, et en théorie, la femme musulmane est mieux protégée que la femme européenne contre les abus de son mari, en ce qui concerne sa personne et ses biens. Mais de la théorie à la pratique il y a un grand pas, et M. Mismar s'est tiré d'affaire avec une comparaison ingénieuse entre l'état apparemment assuré de la femme musulmane et le sort incertain des malheureuses qui se livrent sans garantie dans les grandes villes. Ici, nous nous séparons résolument de l'éminent écrivain. La femme musulmane ne mérite ni l'indignité d'une comparaison si dégradante, ni l'honneur d'une comparaison avec la femme européenne en général.

Pour le bien même de la société à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, je dois déclarer hautement qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre la femme européenne et la femme musulmane des hautes classes. En Europe, la femme en général est un élément de progrès; en Asie, elle est avilie

au dernier degré par l'homme, et son avilissement se paye par une dégradation générale de la société tout entière. L'enfant qui sort de la famille pour devenir membre actif de la société à laquelle appartiennent ses parents ne présente, en dernière analyse, que le produit de deux influences : celle de son père qui agit sur sa raison et développe en lui les instincts de force, et celle de sa mère qui agit sur son cœur en développant en lui les sentiments de pitié et d'abnégation; de ces deux influences sort l'individu équilibré, égoïste dans les justes limites que réclame sa conservation, et capable des grands actes d'abnégation que lui dicte son cœur. En Europe, grâce aux rapports plus justes établis entre la femme et l'homme, ces deux éléments sont plus ou moins bien combinés, et de là ces contradictions dans la conduite de l'individu, qui passe de l'égoïsme à la générosité et qui ne sont au fond qu'une parfaite harmonie. Chez nous, au contraire, la femme des hautes classes, réduite à l'état d'instrument passif pour les plaisirs de son mari, et d'ailleurs rarement en communication avec ses enfants mâles, est incapable d'inspirer des sentiments quelque peu élevés, et l'enfant se trouve entièrement sous l'influence du père, qui, de par sa fonction naturelle, ne peut lui inspirer que des sentiments de pur égoïsme et l'adoration de la force brutale.

M. Mismar, qui a si bien étudié le monde officiel de l'Orient, a dû rencontrer bien des exemples de cet égoïsme; il n'ignore pas non plus que, dans une société où règne l'admiration de la force seule, il n'y a pas de place à l'amour de la justice, de la vérité et de toutes les abstractions qui ne disent rien à l'intérêt individuel immédiat, et qui sont pourtant les sources mêmes de tout progrès.

Tant que dura le véritable islam, l'islam du khalifat, les musulmans avaient des tribunaux où la femme pouvait trouver la sanction de ses droits légaux, qu'elle exerçait en plénitude. Elle avait alors une influence prépondérante au sein de la famille et prenait une part active à l'éducation de ses enfants. Il y avait parmi elles des poètes, des savantes, des musiciennes et même des chefs d'état, des directrices d'Académie. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les hauts faits de dévouement et d'abnégation dont les musulmans illustrèrent cette époque dans la recherche de la vérité, religieuse ou scientifique, autant que dans la défense du pays. Aujourd'hui, il n'existe plus rien de tout cela : la femme ne trouve nulle part de refuge contre les abus de son mari. Elle est bien réduite à cajoler ses caprices et à caresser ses plaisirs en s'avilissant elle-même; elle prend sa revanche en avilissant le cœur des hommes qui l'ont réduite à cet état. Il y a à peine une quarantaine d'années qu'un homme extraordinaire, le plus grand penseur que l'Asie musulmane ait produit en ce siècle, Sayed Mohammed-Bab, s'étant rendu compte de la fonction d'avilissement exercé par la femme, réclamait, en s'appuyant sur les textes du Coran, les réformes nécessaires pour améliorer sa situation; sa voix généreuse fut étouffée dans le sang par ceux qui ont intérêt à maintenir l'état actuel des choses, et il en sera de même jusqu'à ce que quelque étranger puissant vienne les mettre à la porte.

Ainsi donc, parmi les nombreuses causes qui ont perdu le monde musulman, il faut mettre en premier lieu l'avilissement de l'individu, qui a lui-même pour cause directe l'avilissement de la femme. Établissez dans le monde mu-

sulman des tribunaux sérieux, garantissez à la femme l'exercice des droits que lui donne le Coran, constituez, en un mot, la famille au sens propre de ce mot, et vous verrez le monde musulman de l'Asie se relever et devenir un élément puissant de la civilisation. Heureusement pour lui, la pourriture n'a pas encore atteint les basses classes de la société, où la femme est libre, l'égal de son mari, et toutes les misères et les hontes dont il souffre ne viennent que de la dégradation de ses classes dirigeantes.

AHMED-BEY.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE REVUE DÉCADENTE ANGLAISE.

Enfin, l'Angleterre possède une Revue décadente nationale ! Cette belle publication porte le titre de *Revue païenne*. Elle a pris pour devise : *Sic transit gloria Grundy*, par allusion à mistress Grundy, type légendaire de la facilité des Anglais à se sentir choqués. La *Revue païenne* est, suivant toute apparence, et comme le sont sans doute chez nous les périodiques du même genre, rédigée par des collégiens : car les plus hauts problèmes philosophiques et sociaux y sont traités, et sur un ton général d'une solennelle gravité. Les rédacteurs, à l'exception d'un patriote qui s'en est tenu au nom tout national de Brooks, se sont accordés les pseudonymes les plus élégants. Ils s'appellent Willand Dreame, Lionel Wingrave, James Marazion, Charles Verlayne : on remarquera l'invention de cet *y*, qui est d'un raffinement si subtil. Les héros des nouvelles contenues dans le premier numéro portent des noms plus élégants encore, et rachètent la noirceur de leurs crimes par une tenue et des manières de la plus haute correction. Enfin, le programme de la publication nouvelle est clairement résumé dans une phrase : « Nous visons à l'impopularité absolue. »

**

AU BRITISH MUSEUM.

Les administrateurs du British Museum viennent de publier leur rapport annuel sur l'état de leur bibliothèque. Le nombre des lecteurs, qui avait été, en 1890, de 197 823, a été, en 1891, de 198 310. Parmi les acquisitions nouvelles, le rapport signale un exemplaire, d'ailleurs incomplet, de la première édition du *Décameron* de Boccace, imprimé à Venise en 1471 par Christophe Valdarfer. On y voit également mentionnés : la première édition du poème *Hellas*, de Shelley; un poème de jeunesse du cardinal Newman, *le Soir de la Saint-Barthélemy*, que l'éminent prélat a lui-même retiré de la circulation, etc. La bibliothèque du British Museum possède, depuis l'année dernière, une autre pièce curieuse : c'est un exemplaire en épreuves de *l'Histoire de l'ancienne Égypte*, écrite en grec, soi-disant, par Uranius, mais qui était, en réalité, l'œuvre du fameux faussaire Constantin Simonides.

Un collectionneur défunt, M. Tapling, ancien député, a légué au British Museum une collection de timbres-poste d'une valeur marchande de cinquante mille livres sterling.

**

LE MOYEN DE NE PAS VIEILLIR.

L'Angleterre reçoit en ce moment la visite d'un vieillard américain, le docteur Everett Hale, auteur d'innombrables ouvrages, mais dont la grande originalité est de rester jeune et fort, à soixante-douze ans, comme un homme de trente ans. Aux personnes qui l'interrogent sur le secret de sa conservation, cet aimable vieillard, peut-être un peu farceur comme on l'est volontiers à son âge, répond que son grand moyen de ne pas vieillir est l'excès de sommeil. Il a toujours dormi au moins dix heures de suite par jour. Il recommande aussi de prendre son temps pour manger et de manger en compagnie. Mais, par-dessus tout, M. Everett Hale engage ceux qui veulent rester jeunes à ne pas se fatiguer le cerveau et le corps en travaillant plus que de raison. Trois heures de travail intellectuel par jour, c'était le maximum admis par Walter Scott et Byron; le sage vieillard américain considère cette mesure comme encore trop forte. Il a toujours vu les excès intellectuels amener les plus fâcheuses conséquences.

**

ENCORE DES SOUVENIRS SUR CARLYLE.

Interviewé par un journaliste américain, M. Froude, l'éminent historien, a raconté divers détails curieux de ses relations avec Carlyle : « Voici, dit M. Froude, les derniers mots qu'il m'a dits. C'était quelques jours avant sa mort; j'étais allé lui faire mes adieux. Il murmura d'une voix affaiblie : « Ah ! n'est-ce pas étrange que ces gens-là (il désignait ainsi les Pouvours célestes), que ces gens-là s'acharnent ainsi à tourmenter l'homme le plus vieux de toute l'Europe (c'était de lui-même qu'il parlait, malgré qu'il ne fût rien de pareil) ? » Alors je lui répondis : « Eh bien, ils ne nous avouent pas leurs raisons. » Et Carlyle de s'écrier : « — Dites donc plutôt qu'ils n'en ont pas, de raisons ! »

M. Froude se souvient d'avoir rencontré un tout petit garçon qui bavardait beaucoup. Quelqu'un lui ayant demandé s'il savait où allaient plus tard les enfants qui bavardaient, le petit garçon s'écria, dans un extraordinaire élan d'agnosticisme : « Non, je ne le sais pas, et vous non plus vous ne le savez pas, et il n'y a personne qui le sache ! »

**

LA FIN DES POÈTES.

Le grand poète populaire du pays de Galles, Llew Lwyo, vient d'être admis au dépôt de mendicité de Saint-Asaph. Cette faveur était bien due à ce noble vieillard, qui avait écrit un grand nombre de chansons et de ballades restées fameuses dans son pays, et qui avait été le premier directeur du journal gallois *Y Genedl*, le plus vaillant organe du parti de l'émancipation welche.

**

LA MAISON D'EDGAR POE.

Le cottage jadis habité par Edgar Poe à Fordham vient d'être acheté par un riche éditeur catholique de New-York, qui va le faire transporter à quelques milles de l'emplacement actuel, pour l'adjoindre à sa maison de campagne, et le transformer en cabinet de travail. Sans lui, du reste, on n'aurait pas tardé à démolir cette petite maison, où Poë a vécu les plus beaux jours de sa vie.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11

TOME L

10 SEPTEMBRE 1892.

L'ÉDUCATION FRANÇAISE
DES MUSULMANS D'ALGÉRIE

Les écoles des Beni-Yenni.

Bien que j'aie vu presque toutes les écoles de la Grande et de la Petite-Kabylie, je ne parlerai ici que d'une seule; et je prendrai justement celle qui est la plus connue des touristes : celle de Taourirt-Mimoun, chez les Beni-Yenni.

Au reste, même avant qu'elle existât, la promenade que l'on proposait le plus volontiers au voyageur qui s'était hissé à dos de mulet sur le plateau où s'élève Fort-National était une excursion chez cette tribu, l'une des plus industrieuses de l'Algérie.

En choisissant pour sujet de cette monographie l'école qui est la plus familière aux visiteurs français, j'aurai l'avantage de rappeler des choses connues de beaucoup de nos lecteurs et d'illustrer en quelque sorte mon texte en faisant appel aux paysages et aux types humains qu'ils ont gardés dans leurs souvenirs. Cela ne m'empêchera point de rattacher à cette étude nombre des questions que soulève l'établissement et le régime de nos écoles en Kabylie.

**

Les Beni-Yenni ou Ait-Yenni (ce qui est à peu près la même chose, *Beni* en arabe et *Ait* en kabyle signifiant également *fil*) forment comme un petit peuple. Ils ont parmi ceux qui les entourent leur physiognomie propre et leur caractère. On ne les confondra jamais, par exemple, avec leurs voisins des Beni-Ouadhia.

Ce petit peuple n'a pour ainsi dire pas d'histoire. En général les Kabyles n'en ont pas; ce qui ne veut point dire que leur passé ait été tranquille. Ils ont une langue, qui est un dialecte berbère; mais ils n'ont pas d'alphabet à eux pour l'écrire et ils ne l'écrivent point. Ceux d'entre eux, très rares, qui ont étudié dans les *zaouïa* savent transcrire le kabyle en caractères arabes.

De leur passé ils n'ont hérité aucun monument littéraire. Ce sont des Français qui, pour la première fois, ont recueilli leurs chansons populaires et on n'a pu recueillir que les plus récentes; ce sont des Français qui ont collectionné leurs *kanoun*, c'est-à-dire leurs lois nationales, les coutumes de la montagne. Chansons et textes de lois, jusqu'alors, s'étaient uniquement conservés dans la mémoire des hommes (1).

On n'a pas découvert une inscription kabyle, bien que l'Algérie tout autour d'eux soit couverte d'inscriptions romaines et que l'on y ait déterré jusqu'à des inscriptions carthaginoises. Quand les Kabyles érigent une stèle en souvenir de quelque chose, la stèle est muette. Ils n'ont pas d'épithèques sur les tombes, et à peine ont-ils des tombes, car ils enterrent leurs morts au raz du chemin, sur la berge d'un sentier, les enveloppant de lames de schiste et les recouvrant d'un peu de terre. En sorte que les os des squelettes tantôt sortent par des trous, tantôt émaillent d'arabesques blanches l'argile des sentiers.

D'où viennent les Kabyles? Quel sang coule dans

(1) Hanoteau et Letourneux, *la Kabylie et les coutumes kabyles*, 3 vol. in-8°. Paris, 1872. — Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie*, 1 vol. in-8°. Paris, 1867.

leurs veines? On ne peut que le présuner. Quels combats ont-ils livrés pour leur indépendance? En dehors des récits de leur vieil historien national Ibn-Khaldoun (qui écrivit en arabe), c'est uniquement aux historiens des peuples contre lesquels ils ont eu à combattre, Byzantins, Arabes, Espagnols, que nous devons quelques renseignements, et ils sont fragmentaires. La Kabylie n'est entrée dans l'histoire que du jour où elle s'est trouvée en contact avec les Français.

Quant aux combats qu'ils ont pu se livrer entre eux, nous les savons moins encore, car ils auraient été les seuls qui pussent en parler, et ils n'ont rien écrit. Seulement leurs chansons populaires trahissent des instincts belliqueux, après aux voisins les plus proches, avec une tendance à l'injure sanglante et à la virulente satire; leurs *kanoun* nous montrent une société toute guerrière, où tout est subordonné à la défense du sol; l'aspect même de leur pays, où tous les villages sont campés sur les crêtes les plus escarpées et les pics les plus abrupts, révèle, dans le passé, un état de luttes et d'insécurité comparable à notre anarchie du x^e siècle.

Les Beni-Yenni ont dû vivre une histoire assez semblable à celle des cent autres tribus de la Kabylie. Ils ont joui de tous les avantages et de tous les inconvénients d'une liberté orageuse; ils se sont battus entre eux, de village à village, même de karouba à karouba, pour des vengeances privées, pour des élections contestées, parce qu'ils appartenaient à des *cof* ou partis différents. Ils ont mené dans leurs *toufik* l'existence turbulente des petites républiques italiennes. Ils ont guerroyé contre les tribus voisines, pour un champ usurpé, pour une femme enlevée, pour la violation de leur *anaïa* ou sauvegarde donnée à quelque étranger, pour faire respecter leur *horma* ou honneur. Ils se sont confédérés avec ces mêmes voisins contre qui-conque menaçait la commune indépendance: ils ont fourni leurs contingents contre l'Arabe, contre le Turc, contre l'Espagnol, contre le Français. Ils ont pris les armes pour repousser l'invasion de Bugeaud en 1847 et la conquête de Randon en 1857; ils se sont insurgés, en partie à la voix des *Khouan* Rahmánya, en 1871. Le nom des Beni-Yenni se retrouve parmi ceux qui firent parler la poudre dans les deux batailles qui, le même jour, à quatorze années d'intervalles, le 24 juin 1857 et le 24 juin 1871, ont décidé à Ichériden du sort de la Kabylie.

* *

Prenons-les tels qu'ils sont aujourd'hui, assez semblables à ce qu'ils pouvaient être, il y a cinquante ans ou même cinquante ans, sauf les modifications introduites dans leur état social par l'administration française, la justice française, en un mot la paix française.

Les Beni-Yenni occupent une crête de montagne, d'une altitude d'environ 1000 mètres au-dessus du ni-

veau de la mer, d'environ 500 mètres au-dessus des eaux de l'Oued-Djemâa. Le massif est compris entre cette rivière et une autre, non moins torrentueuse, l'Oued-Arbâa.

Cette crête est à peu près au niveau des bastions de Fort-National; elle n'en est séparée à vol d'oiseau que par sept kilomètres; elle est sous le feu de ses canons; en réalité, elle en est distante de quelque vingt kilomètres, à cause des détours que font les sentiers, d'abord pour descendre du plateau de Fort-National jusqu'à l'Oued-Djemâa, puis pour remonter de cette rivière à la crête des Beni-Yenni.

Leur pays semble donc isolé du reste du monde par ces deux profondes vallées. Leur crête forme un oppidum à la manière de Gergovie ou de Bibracte, mais de proportions colossales. C'est dans des situations analogues que se sont établies la plupart de ces tribus montagnardes; elles sont presque des tribus aériennes.

Par les chemins grimpants, çà et là vous rencontrez des femmes à la jupe courte en laine, coiffées d'une sorte de diadème d'étoffe, ornées de bijoux et de bracelets d'argent cliquetant à leurs poignets et à leurs chevilles. Le plus souvent elles sont courbées sous quelque fardeau, par exemple une amphore posée sur leur dos et retenue d'une main, et leurs pieds nus trottaient sur le sentier raboteux. Volontiers elles se dérobent à la vue de l'étranger, retournant sur leurs pas, gagnant une traverse, cherchant l'abri d'une haie, au besoin jetant leur fardeau pour mieux courir. Ainsi le prescrit l'usage du pays. Si elles ne peuvent vous éviter, elles répondent timidement aux paroles de salut; aussitôt que vous êtes passé, elles se retournent pour vous regarder de leurs grands yeux en amande, avec des lèvres riieuses. Elles vont d'ailleurs à visage découvert. Il n'est pas rare que leur père ou leur mari vous admette à les voir travailler à leurs tissages. Le voile et l'absolue réclusion sont choses de citadins ou de riches.

Les Beni-Yenni sont répartis entre une demi-douzaine de villages, séparés les uns des autres par des ravins, mais ramassés en un espace relativement médiocre: ce sont les villages d'Aït-el-Ahsen (*enfants d'Ahsen*), Aït-Larba (*enfants du Marché*), Taourirt-Mimoun (*mamelon de Mimoun*), Taourirt-el-Hadjadj (*mamelon des Pèlerins*), Agouni-Ahmed (*plateau d'Ahmed*), Tizirt (*l'île*).

Cela donne un total d'environ cinq mille habitants; mais remarquez que dans les guerres d'autrefois, où tous les mâles, tous les valides prenaient les armes, cela devait donner tout près de deux mille guerriers.

Ces six villages forment une *archou* tribu qui est aussi une *kbila* ou confédération; celle-ci faisait d'ailleurs partie d'une *kbila* plus étendue, celle des Aït-Bethroun, qui comprenait trois autres tribus à peu près de même force.

De la terrasse de Fort-National on distingue à merveille trois de ces villages, Ait-el-Ahsen, Ait-Larbaa et Taourirt-Mimoun, campés sur l'extrême contour de la crête, la colorant du vermillon de leurs toits, se détachant, d'un contour net, sur le ciel. Les trois autres sont collés au versant sud de la même crête. Ceux-là regardent du côté de Ait-Ousaumeur, des Ait-Menguellet, des belliqueux Ait-Iraten, sur l'ancien Marché desquels s'élève le Fort-National et chez qui se trouve le champ de bataille d'Ichérîden. Ceux-ci, au contraire, sont tournés vers les montagnes des Beni-Ouahia, tribu pauvre et rude, chez qui se recrutent un grand nombre de nos tirailleurs algériens.

Chacun des six villages, comme dans toute la Kabylie, a son *amin*, qui est élu au suffrage universel, et ses *tamen*, adjoints de l'amin, nommés par lui et représentant chacun une *karouba* ou quartier du village. L'*amin* n'est d'ailleurs, d'après la coutume indigène, que le pouvoir d'exécution; il ne peut rien décider sans le peuple réuni en *djemâa* ou conseil. Chaque village est donc une république, et cette république, avant la conquête française, était un souverain.

En cas de guerre contre un ennemi puissant, cette souveraineté abdiquait une partie de ses pouvoirs aux mains de la *kbila*; à la tête de celle-ci se plaçait, mais seulement pour la durée de la guerre, un *amin-el-oumena*, ou « amin des amin ».

*
**

La domination française a transformé cette autorité guerrière mais transitoire de *Camin-el-oumena* en une autorité pacifique et permanente. Le chef de tribu ou de *kbila* porte, dans la Petite-Kabylie, le titre de *caïd*; dans la Grande-Kabylie, celui de *président*. Ainsi on dit : le président des Beni-Yenni. Il est nommé par le gouverneur général de l'Algérie.

Pour n'avoir pas affaire à huit cents villages et à cent confédérations ou tribus, nous avons divisé la Grande-Kabylie, d'abord en quatre *cercles militaires*, puis, à partir de 1880, en six *communes mixtes* civiles. — Il y a, en outre, des fractions de territoires érigés, à cause des colons européens, en *communes de plein exercice* ou communes françaises.

Les premières ont à leur tête, en guise de maire, un *administrateur*. C'est un fonctionnaire de l'ordre civil, qui porte le képi. Il est assisté d'une *commission administrative* : elle se compose généralement de cinq ou six *délégués* français, élus par les colons, et des douze ou quinze *présidents*, qui prennent alors le titre d'*adjoints indigènes*. Les Beni-Yenni sont représentés dans la commission qui siège à Fort-National par leur *prési-*

dent, qui était dernièrement encore Ali-ou-Mohammed-Arab, chevalier de la Légion d'honneur et officier d'académie.

La situation des indigènes est meilleure sous le régime de la commune mixte que sous celui de la commune de plein exercice. Leurs intérêts sont mieux sauvegardés, et ils peuvent espérer qu'une partie des contributions versées par eux pourra leur profiter.

*
**

Ce qui distingue les Beni-Yenni de la plupart de leurs voisins, c'est l'aptitude qu'ils ont toujours manifestée et qui s'accuse de plus en plus chez eux, pour l'industrie et même pour le commerce.

Non seulement leurs femmes, comme celles des autres tribus, pressent les olives, tissent des burnous, fabriquent de ces grandes amphores de forme antique, sur lesquelles on retrouve le signe de Tanit, la déesse de Carthage, mais presque tous les hommes ont des établis et de petites forges.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié ces indigènes en burnous, à tête presque européenne, parfois à la barbe rousse et aux yeux bleus, qui, à l'Exposition universelle de 1889, offraient au public d'étranges bijoux en argent d'un titre assez faible : plaques triangulaires à pendeloques, fibules pareilles à celles dont se parait Sophonisbe, bracelets et pendants d'oreilles que n'eût pas dédaignés Salammbô, incrustés de corail et quelquefois de cire rouge imitant le corail. Ces hôtes de l'Esplanade des Invalides parlaient facilement le français, se montraient patients aux marchandages et toujours de bonne humeur, s'entendaient parfaitement à vanter et surfaire leurs produits. C'étaient des Kabyles de la tribu des Beni-Yenni; je les ai retrouvés dernièrement à Taourirt-Mimoun, où j'avais fait leur connaissance, pour la première fois, il y a douze ans.

Dans leurs maisonnettes de pierre couvertes de tuiles, faiblement éclairées de fenêtres petites et inégales, il faut les voir accroupis sur la terre battue qui tient lieu de plancher, attisant un petit brasier creusé dans le sol, coulant le métal dans des moules d'argile, reprenant ensuite la pièce pour la polir et l'incruster.

À côté d'appareils tout primitifs, vous les trouvez munis des outils les plus perfectionnés que nous ayons en Europe; au-dessus de l'établi garni de son étai, vous retrouvez suspendus toutes les variétés de tenailles, de pinces, de limes, de ciseaux, d'emporte-pièces.

Ils fabriquent de ces longs sabres recourbés, *fissas* ou yatagans, d'un acier plus ou moins riche, garnis d'une poignée de cuivre qui figure vaguement une tête de lion, agrémentés de niellures en laiton. Ils en fabriquent aussi le fourreau en bois blanc, serré par endroits avec des lamelles de fer-blanc empruntées à des boîtes de conserves : quelque chose de barbare et de naïf, un peu lourd, manquant toujours de fini, mais

(1) Plusieurs de ces petits centres, Fort-National, Dellys, Dra-el-Mizan, tout à la fois chef-lieu de la commune mixte et de la commune de plein exercice.

très original. J'ai trouvé aussi chez eux des glaives qui par leur forme archaïque rappellent ceux que les monuments égyptiens mettent aux mains des guerriers de Thoutmès III et de Rhamsès-Méïamoun.

Autrefois les Beni-Yenni excellaient à fabriquer ces longs fusils, à toute petite crosse, au canon interminable, à la batterie compliquée abattant un silex sur un bassinet, aux riches garnitures d'argent et de corail. Quoique le canon soit trop mal centré pour porter bien juste, c'était une arme assez redoutable, quand le combattant kabyle, blotti derrière un buisson, un mur élevé à la hâte, un abattis d'arbre, un angle de rocher, pouvait ajuster à loisir le chrétien qui « a pour coiffure un boisseau ». C'est surtout une jolie arme de fantasia.

Pour diverses raisons, leur industrie a subi des modifications. Ils se sont mis à varier leurs produits, à plier leur fantaisie au goût européen; ils fabriquent des armes et des bijoux indigènes tout exprès pour l'exportation, tout exprès pour les touristes, et ils les fabriquent en conséquence.

Un soir que je grimpais à dos de mulet une de leurs pentes les plus raides, je fus rejoint par l'un d'eux qui suivait le même chemin. Et tout de suite, sans qu'il y eût provocation de ma part, la conversation se mit à rouler sur les expositions universelles. Mon homme, qui fabrique en grand l'article Beni-Yenni, avait été à l'Exposition de Paris; il avait déballé à celle de Londres; et il eût été curieux d'avoir des données précises sur celle qui se prépare à Chicago.

Nous avons si bien travaillé à faire sortir le Kabyle de son antique isolement, où le retenaient la nature abrupte de ses montagnes, la barrière de ses rivières torrentueuses, l'insécurité de ses chemins, la guerre entre tribus et entre *çof*, que la Méditerranée ni la Manche ne lui semblent plus des obstacles et que ses ambitions commerciales s'élançant par delà l'Atlantique.

*
*

Il y a douze ans, quand je vis le pays pour la première fois, le petit voyage de Fort-National à la crête des Beni-Yenni était moins facile qu'aujourd'hui. Les sentiers étaient plus étroits, plus roides, plus glissants, et les troncs des oliviers empiétant sur la voie vous poussaient presque dans le précipice. Il fallait passer à gué l'Oued-Djemâa, et, dans la saison des pluies, c'était une opération délicate: parfois la montagne des Beni-Yenni se trouvait, pendant des semaines, isolée du monde. Aujourd'hui il y a un pont sur le torrent.

A cette époque déjà, les Beni-Yenni avaient possédé une école française; elle venait d'être fermée par suite de l'exécution des décrets. C'était une école fondée à Ait-Larba par les Pères Jésuites. Elle était petite, pouvait recevoir tout au plus une trentaine d'élèves, et je crois qu'elle n'en a jamais eu davantage. Elle s'est

rouverte, mais a passé aux mains des Pères Blancs. C'est un bâtiment bas et très allongé, avec des arcades et des colonnes, surmonté d'un petit clocher avec une croix. Ni cette croix, ni les dictées pieuses, quelquefois tirées de la vie des saints de l'Ordre, ne rebutaient les élèves, peu nombreux, mais de très bonne volonté, qu'avaient recrutés les Jésuites. Pendant sept ans ils leur enseignèrent la langue française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique. Ils envoyaient les meilleurs de leurs écoliers compléter cette éducation, soit à l'établissement religieux de Staouéli, soit dans une de leurs maisons de France.

C'est à cette même époque que M. Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, entreprit de fonder l'éducation française en Kabylie. Il fallait la créer de toutes pièces, car dans tout le pays il n'existait que deux écoles laïques ouvertes aux indigènes: celle de Tamazirt et celle de Fort-National.

M. Jules Ferry s'était proposé de fonder d'un seul coup huit écoles, assumant ainsi pour le ministère l'initiative que les municipalités tardaient à prendre. M. Masqueray avait été chargé par lui d'étudier le pays, de sonder les dispositions des intéressés, de leur expliquer les instructions du ministre et de faire choix des meilleurs emplacements pour les écoles à construire. J'eus le plaisir d'accompagner M. Masqueray avec M. Levasseur, de l'Institut, qui se promenait dans le pays pour son plaisir, tout en collectionnant des données économiques et statistiques.

Nous fûmes accueillis à bras ouverts par le président de la confédération, par l'amin du village et par tous les gens de la tribu, grands ou petits. Les germes d'éducation européenne semés par les Pères d'Ait-Larba avaient suffi pour en faire apprécier aux indigènes le bienfait et pour nous gagner des partisans dans le pays.

La Kabylie répugne à vendre la terre. Il y en a si peu pour une population d'une densité presque égale à celle du département du Nord! Elle est plus rare encore depuis les confiscations qui ont suivi la prise d'armes de 1871. La terre, chez eux, est quelque chose de sacré comme l'*ager romanus* au temps des Gracques; leurs *kanoun* ont entouré sa transmission de toute sorte de difficultés et de conditions, compliquant les droits du propriétaire de ceux des agnats, éloignant les femmes de toute participation à l'héritage, tendant à la maintenir aux mains d'un citoyen et d'un guerrier. Cependant, quand on sut à quoi l'emplacement que nous demandions était destiné, toutes les difficultés s'aplanirent: on n'eut qu'à choisir entre les offres et les bonnes volontés, qu'il s'agit d'un terrain communal ou d'un terrain privé, sur le versant nord ou sur le versant sud de la crête. Quand le ministère se résolut à faire de ses deniers l'acquisition, on ne lui vendit point cher l'emplacement dont il avait besoin: près de deux hectares de bonne terre, auprès d'une source.

*
**

C'est en bas de Taourirt-Mimoun, tout près d'Aït-Larba, à portée des quatre autres villages de la tribu, que l'école de M. Jules Ferry s'est élevée.

Elle se compose d'un rez-de-chaussée, partagé entre trois salles de classe qui peuvent ensemble recevoir 140 élèves, et de deux étages contenant des logements spacieux pour le personnel enseignant.

Les Beni-Yenni ont donc gagné une belle école, et ils n'ont pas perdu l'ancienne; car celle d'Aït-Larba, passée aux mains des Pères Blancs, reçoit de son côté vingt-cinq ou trente de leurs enfants.

Il ne suffisait pas de bâtir des écoles. Restait à se procurer les maîtres : des maîtres dévoués et courageux, car il leur fallait se résigner à s'installer avec leur famille sur une crête de 1000 mètres d'altitude, à 21 kilomètres de tout centre français, au milieu d'un peuple de race, de langue, de religion, de mœurs différentes, d'un peuple qu'on pouvait, après la prise d'armes de 1871, se représenter comme hostile et farouche; des maîtres intelligents, car on avait à inaugurer là des méthodes d'enseignement toutes nouvelles et même à les inventer; des maîtres assez instruits pour désirer s'instruire encore, car on avait à apprendre une langue et à pénétrer une civilisation.

Le ministère avait fait appel à l'élite des instituteurs de France et d'Algérie. Il se montrait exigeant, posant comme condition préalable qu'on possédât les deux brevets et qu'on fût marié. L'avis inséré à l'*Officiel* provoqua une masse de demandes, surtout dans la métropole.

Parmi tant d'appelés, il n'y eut que huit élus : quatre de l'Algérie, quatre de la métropole.

Avant d'aller occuper des postes dans la montagne, ces maîtres devaient commencer par redevenir des élèves. Ils suivraient, à Fort-National, pendant une année, un cours de langue kabyle et un cours de coutumes kabyles, — car il fallait bien qu'ils connussent les lois, les mœurs, les préjugés mêmes des peuples au milieu desquels ils allaient vivre, ne fût-ce que pour ne pas les heurter sans le vouloir. Ces deux cours étaient professés par M. Scheer, d'origine alsacienne, mais né en Algérie, alors instituteur à Fort-National, actuellement inspecteur des écoles indigènes, un de ces hommes modestes, courageux, avisés, tenaces, sans lesquels aucune création ne peut réussir, et qui a rendu à l'œuvre des écoles indigènes des services inappréciables.

En outre, un médecin militaire en garnison à Fort-National, le docteur Ramonet, fit comprendre l'utilité d'un cours de médecine, hygiène et chirurgie pratiques. Bien entendu, il ne s'agissait pas de transformer ces instituteurs en émules d'Hippocrate, et cela dans l'espace de quelques mois. Mais les indigènes sont sujets à des maladies qui sont toujours les mêmes, très

faciles à reconnaître, auxquelles s'appliquent naturellement des remèdes peu compliqués, faciles à doser, point dangereux à manier. Il en est de même pour certaines blessures, contusions, luxations, pour lesquelles, même en France, on n'appelle pas toujours le chirurgien. Ce qu'on demandait à nos instituteurs, c'était tout simplement de faire ce que fait la mère de famille dans la famille, ce que la Société des dames de France est appelée à faire en cas de guerre, lorsque les gradés de la Faculté, succombant sous la multitude de blessés, ne peuvent donner leurs soins qu'aux opérations les plus graves. Songez qu'une commune mixte de la Kabylie peut être grande comme deux ou trois cantons français, avoir de quarante à soixante mille âmes de population musulmane, et que, pour ce pays où les distances deviennent énormes à cause du relief tourmenté du sol, pour tout ce monde dispersé en cent villages, il n'y a souvent qu'un docteur, médecin militaire ou médecin de colonisation, et qu'il a, au chef-lieu même, un service très chargé. Songez que le Kabyle, abandonné à lui-même, ne peut avoir recours qu'à des *toubib* indigènes, appliquant les recettes de la médecine du moyen âge, et auprès desquels un charlatan d'une de nos foires serait une façon de Landouzy ou de Brouardel. Il suffisait donc que l'élève du docteur Ramonet pût remplacer le médecin pour les cas trop simples, l'avertir quand un danger sérieux se présenterait, veiller, après son départ, à l'exécution de ses ordonnances. Quels services l'instituteur, ainsi préparé, n'allait-il pas rendre à ses élèves, même aux parents de ses élèves! Quel moyen d'influence au profit de l'école dans un pays où nous n'usons de l'obligation scolaire qu'avec toute sorte de scrupules! C'est là un élément de popularité et de propagande que les Jésuites, les Pères Blancs, les sœurs de leur ordre, se sont bien gardés de dédaigner, non plus que les missionnaires anglais des deux sexes qui ne sont que trop répandus dans cette partie de notre colonie.

Les instituteurs qui suivaient les cours de langue et de coutumes à Fort-National formaient, avec leurs familles, une petite colonie d'une trentaine de personnes. Comme la ville est petite et n'offrait pas de locaux pour les recevoir, le génie militaire prêta des baraquements. On y était fort à l'étroit et le stage s'annonçait comme assez pénible. L'hiver, dans la montagne, est autrement rigoureux qu'à Alger : on y est parfois sous la neige tout comme en Auvergne ou en Dauphiné; seulement on s'aperçoit qu'on est dans un pays de soleil à l'insuffisance des moyens de chauffage. L'aspect de toutes ces montagnes abruptes dont Fort-National est environné, de ces rivières torrentueuses, de ces chemins épouvantables qu'il faudrait parcourir pour aller chercher sur quelque pic un exil encore plus rude, tout cela ne manqua pas d'agir sur les nouveaux venus et principalement sur les femmes.

Les colons leur faisaient des récits effrayants des excès que les indigènes auraient commis pendant l'insurrection ; était-on sûr qu'ils fussent si complètement pacifiés ? Et puis, ils ne payent pas de mine, nos Kabyles, pieds nus, jambes nues, une chéchia crasseuse sur le crâne rasé, des *gandoura* ou chemises de laine en loques, des burnous en haillons, des yeux vifs qu'on pouvait trouver farouches. Pas de pantalons du tout. Des sans-culottes dans toute la force étymologique du terme. C'était terrible surtout quand ils grimpaient à l'impériale des diligences.

Nos Françaises de la métropole, brusquement jetées dans ce pays de sauvages, n'y tinrent pas. Elles firent tant que les maris demandèrent à retourner dans les écoles de France. Ce fut un exode de l'élément métropolitain. Seul, l'élément acclimaté en Algérie persista.

* * *

Il y eut pourtant des Français de la métropole qui se montrèrent aussi braves que les Algériens : M. et M^{me} Verdy, deux Franc-Comtois, se refusèrent à abandonner la partie. Le mari était né à Aissey (Doubs) et avait d'abord suivi sa carrière d'instituteur dans ce pays. Puis il avait accepté de passer en Indo-Chine lorsqu'il fut appelé à Fort-National. Il y suivit ces cours où deux promotions d'instituteurs se sont formés, et d'où il est sorti une véritable élite de maîtres, admirablement préparés pour un enseignement aussi particulier.

Le stage terminé, M. Verdy fut d'abord nommé à l'école d'Aïn-el-Hammam, localité dont le nom s'est transformé en celui de Michelet : les indigènes, qui ignorent complètement notre grand historien, s'obstinent à prononcer *Micheli*. Les hivers de l'Atlas n'étaient pas faits pour étonner M. et M^{me} Verdy ; ils connaissaient les hivers franc-comtois. Les Kabyles ne pouvaient leur paraître si étranges, puisqu'ils s'étaient résignés aux Annamites. Ils démêlèrent bien vite que les types de ces Berbères ne sont pas si différents des types de paysans français. Ils virent ces fils de Djurdjura tels qu'ils sont en réalité, avec beaucoup des qualités de nos ruraux et quelques-uns de leurs défauts, assez travailleurs, très économes, même après au gain et à l'épargne, passionnés pour la possession de leur terre, plus soucieux de leur détail que de leur instruction, d'ailleurs sans fanatisme religieux, capables de s'attacher à des gens qui n'auraient en vue que leur bien.

Notre couple resta donc dans la montagne. En septembre 1883, le mari fut nommé à l'école, récemment construite, de Taurirt-Mimoun.

C'est là que je les ai retrouvés dans l'automne de 1890. Ils avaient bien arrangé leur vie et ils s'y plaisaient. La maison d'école leur offre des logis spacieux et confortables. Le pays est fertile, et on y trouve à bon marché le nécessaire. Bien entendu, il faut faire ses provisions, avoir des conserves, car on est à trois

ou quatre heures de Fort-National, et pendant les neiges on subit un blocus de quelques jours, même de quelques semaines, comme cela est arrivé l'hiver dernier. L'école possède un beau jardin : on peut lui faire produire les légumes et les fruits de France. En achetant aux indigènes leur raisin, qui n'est pour eux qu'un fruit, puisque le Prophète interdit aux croyants de le consommer sous forme de boisson fermentée, on peut fabriquer, à raison de quelques centimes le litre, un vin excellent. M. Verdy, grand chasseur devant l'Éternel, trouvait à varier ses menus avec les perdreaux dont la contrée abonde et les sangliers qui y sont devenus plus rares depuis qu'il y fait parler la poudre. Au lieu de porcs, comme en Franche-Comté, on met des marassins au saloir. Bref, avec un traitement que certains avantages accessoires portent à 3300 francs, le taleb français de la nation des Beni-Yenni peut être envié de beaucoup de ses collègues dans la métropole.

Il a cinq enfants, dont les plus jeunes sont nés dans la montagne (le dernier cette année même). C'est une petite colonie franc-comtoise installée sur cette crête du pays barbaresque. Et, quoique petits et grands parlent le kabyle et l'arabe, les sons gutturaux de ces langues ne leur ont point fait oublier l'accent du pays natal, l'accent traînant et chantant des bords du Doubs.

Avec les indigènes, les rapports sont faciles et cordiaux. On se les est attachés par les services rendus : parmi les diplômés de M. Verdy, un certificat d'études médicales, signé du docteur Ramonet, est piqué à la muraille avec des épingles. Les parents ne se font point trop prier pour envoyer les enfants dans les classes, et ceux-ci donnent toute satisfaction au maître. Le président de la tribu, l'excellent Ali-ben-Mohammed, dont nous avons à déplorer la perte récente, était tout dévoué à cette école qu'il avait vu naître ; il en assurait, sans avoir besoin de recourir au juge de paix, l'exacte fréquentation.

En dehors des indigènes, les relations sont un peu restreintes, car il n'y a de Français dans le pays que l'adjoint de l'école primaire, le maître ouvrier de l'école industrielle, enfin les Pères Blancs établis à Ait-Larba. Ceux-ci sont pour l'instituteur de Taurirt-Mimoun de bons voisins et de bons confrères. Nulle rivalité entre l'école laïque et l'école congréganiste : l'esprit large du cardinal Lavigerie plane sur l'enseignement de celle-ci. Un jour un visiteur demandait à l'un des Pères quels livres étaient en usage dans leur école. Le religieux à la chéchia de zouave sur la nuque répondit crânement :

— Ceux qui sont approuvés par le Conseil municipal de Paris.

Et puis, ce qui empêche les exilés volontaires de se sentir si loin de la France, c'est qu'en face de soi, du côté du nord, ils distinguent nettement le profil allongé de Fort-National, ses bastions, ses canons, et qu'ils y

voient presque flotter son drapeau tricolore. C'est la patrie qui, par delà l'immense ravin, leur sourit.

*
**

J'ai parlé tout à l'heure de l'obligation scolaire. Proclamée par la loi française, elle a été introduite dans notre colonie africaine. En fait, elle n'y est appliquée qu'à la population européenne. Quant à la population musulmane, elle est de 3 500 000 âmes, ce qui donnerait au moins 500 000 enfants d'âge scolaire; mais avec les ressources dont nous disposons récemment encore, nous ne pouvons en instruire plus de 11 000. Il ne peut être question d'obligation scolaire là où il n'existe pas d'écoles.

Les lois ont armé le gouverneur général du droit de l'établir sur les points où il le jugera utile et possible. Il n'a usé de son droit que sur un seul point : dans la commune mixte de Fort-National, car c'est celle qui, en Algérie, possède le plus d'écoles : elle en a six. Il faut y ajouter celles des communes de plein exercice de Fort-National et de Mékla : ce qui nous donne en tout neuf établissements pour une population musulmane d'environ soixante mille âmes.

L'obligation scolaire, même dans ce pays où elle est décrétee, s'applique seulement aux villages situés dans un rayon de trois kilomètres autour d'une école. Encore tous les enfants de ces villages ne sont-ils pas requis : il n'y aurait pas pour tous de la place sur les bancs.

Voici ce qui se passe, par exemple, pour l'école de Taourirt-Mimoun. Les *amin* des six villages des Beni-Yenni se réunissent avec le président de la tribu; ils s'adjoignent les gardes champêtres et quelques notables; ils confèrent avec les maîtres français. Parmi les enfants d'âge scolaire on dresse une liste; on en élimine ceux dont les services sont par trop indispensables aux parents, ceux qui sont trop pauvres, trop déguenillés, ou qui se montreraient trop récalcitrants; on déduit ceux qui fréquentent l'école des Pères et dont ceux-ci ont donné la liste. On arrive à former ainsi l'effectif de cent quarante élèves environ qui suffit à garnir l'école, et en somme c'est l'élite de la jeunesse du pays.

Ceux qu'on a ainsi désignés sont tenus de fréquenter régulièrement les classes. Leurs parents sont passibles des peines prévues par la loi scolaire française, s'ils se montrent négligents ou rebelles. Cela commence par une assignation devant le juge de paix de Fort-National, qui applique une amende de 5 francs. On est rarement obligé d'en venir à cette extrémité chez les Beni-Yenni; ils aiment leur école et ils en sont fiers. Chez d'autres tribus on est forcé de serrer un peu plus la vis, par exemple chez les Ait-Akerma et les Ait-Oumalou, pour l'école de Tizi-Rached; mais ces deux tribus, à la différence des Beni-Yenni, sont des tribus toutes rurales, de vrais paysans, adonnés

à une agriculture toute de routine, n'ayant que des relations rares avec les Européens; ils ont plus de peine à comprendre les avantages de l'instruction, et ils résistent, opposant aux injonctions la force d'inertie, mais pas autrement que n'y résistent les paysans de certains cantons de la France.

*
**

Des trois classes de l'école de Taourirt-Mimoun, la première est tenue par l'instituteur; la seconde par un adjoint français; la troisième par un adjoint indigène.

Celni-ci, Ali-ou-Ramdan, est un ancien élève des Jésuites d'Ait-Larba; ils l'avaient envoyé continuer ses études dans une de leurs maisons de France; il est revenu les achever au cours (spécialement destiné aux indigènes) de l'école normale d'Alger; il en est sorti avec le brevet élémentaire au titre français. Ses appointements s'élèvent à 1200 francs, ce qui est une jolie somme dans le pays. Il porte le costume indigène, mais plus soigné que celui des autres Kabyles, et il a des culottes à la mauresque.

C'est lui qui est chargé d'instruire les tout petits, c'est-à-dire de leur apprendre les mots usuels de notre langue, des phrases très courtes. C'est un enseignement tout de conversation; donc très peu de livres, mais des images coloriées qui appellent des explications, un petit musée scolaire composé de toute sorte d'objets, domestiques ou agricoles, et qui sert de texte aux leçons de choses.

La classe supérieure est naturellement la plus intéressante. Les élèves y savent à merveille le français, et s'adjoignent les gardes champêtres et quelques notables; ils confèrent avec les maîtres français. Parmi les enfants d'âge scolaire on dresse une liste; on en élimine ceux dont les services sont par trop indispensables aux parents, ceux qui sont trop pauvres, trop déguenillés, ou qui se montreraient trop récalcitrants; on déduit ceux qui fréquentent l'école des Pères et dont ceux-ci ont donné la liste. On arrive à former ainsi l'effectif de cent quarante élèves environ qui suffit à garnir l'école, et en somme c'est l'élite de la jeunesse du pays.

La classe supérieure est naturellement la plus intéressante. Les élèves y savent à merveille le français, et s'adjoignent les gardes champêtres et quelques notables; ils confèrent avec les maîtres français. Parmi les enfants d'âge scolaire on dresse une liste; on en élimine ceux dont les services sont par trop indispensables aux parents, ceux qui sont trop pauvres, trop déguenillés, ou qui se montreraient trop récalcitrants; on déduit ceux qui fréquentent l'école des Pères et dont ceux-ci ont donné la liste. On arrive à former ainsi l'effectif de cent quarante élèves environ qui suffit à garnir l'école, et en somme c'est l'élite de la jeunesse du pays.

A ces élèves on donne à résoudre des problèmes très

compliqués sur le système métrique, sur la comparaison des mesures de volume et de capacité. On leur fait raconter quelques pages d'histoire, et c'est un étonnement que de les entendre parler des Numides, qui sont peut-être leurs ancêtres et dont ils portent encore le costume, de Carthage, d'Annibal et de Jugurtha, qui furent peut-être leurs maîtres. On ne leur apprend pas seulement l'histoire ancienne de l'Afrique : ils connaissent aussi celle de la France et même celle de la Révolution.

Ils ont une mémoire très sûre, l'esprit très souple ; ils parlent avec facilité et même volubilité, très à leur aise avec les visiteurs, sans embarras comme sans effronterie. L'un d'eux me dit :

— Sais-tu, monsieur l'inspecteur, pourquoi le corbeau est noir ?

— Non, mon garçon.

— Eh bien, si tu veux, je te le dirai. »

Et il me raconta comment le corbeau avait jadis les plumes blanches ; chargé par Allah de porter de l'argent aux Kabyles et des poux aux Français, il s'amusa en chemin et confondit les adresses ; Allah l'en punit en changeant la couleur de son plumage.

— Et voilà, monsieur, continua le gamin, pourquoi les Français ont de l'argent, les Kabyles des poux et le corbeau des plumes noires.

J'ai su depuis que c'était une légende kabyle recueillie par M. Belcassem-ben-Sedira, le savant professeur d'Alger. Mais l'historiette était si gentiment contée qu'elle en prenait une saveur particulière.

Avec la même liberté pleine de déférence, les écoliers me demandèrent si je ne les récompenserais pas de leurs bonnes réponses en leur accordant un jour de congé. Par bonheur j'avais les pouvoirs nécessaires, et des cris de joie s'élevèrent. Puis les écoliers sortirent des classes en rang, au pas cadencé et en chantant, de voix fraîches et très justes, le *Drapeau de la France*.

Déjà à cette époque, parmi les Clèves de M. Verdy, 21 avaient obtenu le certificat d'études primaires, 13 avaient été admis à l'École normale d'Alger, 6 avaient conquis le brevet élémentaire dans un concours avec les Français.

On voit combien, dans un milieu d'ailleurs bien choisi, une telle école peut rendre de services. Amener des Berbères à parler notre langue correctement, obtenir que ces descendants des sujets de Massinissa se passionnent pour nos héros nationaux, pour Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Turenne ou Napoléon, leur inculquer les éléments de nos sciences, leur faire ambitionner nos grades scolaires, et tout cela vingt ans après une prise d'armes formidable où figurèrent les contingents des Beni-Yenni, ce sont là cependant des résultats.

Par les chemins, si l'on croise les montagnards allant au marché, on est toujours accueilli le premier par un *bonjour* en français, et par une sorte de salut militaire,

la main portée à la chéchia. Rien dans l'air des visages qui rappelle les haines ou les emportements d'autrefois. On peut voyager seul et sans armes, même la nuit, dans toute la Kabylie, avec moins de risques que dans beaucoup de quartiers parisiens. Il n'est pas de gens plus hospitaliers, plus caustiques et plus empressés à rendre un service.

**

Pour en finir avec les écoles des Beni-Yenni, après l'école congréganiste et l'école laïque, un mot sur l'école des arts et métiers : tout cela fait de leur crèche une sorte de montagne savante, une manière de centre intellectuel.

Cette école instruit une vingtaine d'apprentis, sous les ordres de M. Verdon, maître forgeron, et l'on y travaille le fer. Rien de plus curieux que de voir le reflet de la forge sur ces têtes rasées, ces jambes nues, ces pieds nus, et le tablier de cuir qui serre aux reins la gandoura. Les jeunes Kabyles deviennent très vite de bons ouvriers, plus vite même que des Européens, car ces natures primitives sont aussi les plus réceptives : elles ont un grand vide à remplir ; elles absorbent le savoir, presque sans effort, inconsciemment, comme une éponge bien sèche absorbe l'eau. C'est une terre vierge où la fécondité est presque spontanée. Langues, arts, formules, ils s'assimilent tout avec une merveilleuse promptitude. On observe le même phénomène chez les Russes, qui sont, dans leur grande masse, presque aussi neufs.

Il y a trois écoles de ce type dans la Grande-Kabylie, sans compter les enseignements agricoles. Elles sont le complément indispensable de nos créations primaires, car le Kabyle est pauvre ; même les plus curieux d'apprendre ont la préoccupation poignante de gagner leur vie. Au temps où l'on n'en pouvait instruire que quelques douzaines, le but de leurs efforts, c'était de parvenir à quelque emploi subalterne dans nos administrations et nos tribunaux : *khodja* ou interprète, *chaouch* ou huissier, garde champêtre, etc. Et alors, ils se croyaient des savants et achetaient des lunettes. Mais ils seront bientôt des milliers à parler et écrire notre langue : il n'y aura pas des places pour tous. Nous ne pouvons traiter les Kabyles aussi bien que les Corses. Le meilleur service qu'on puisse leur rendre est donc de les perfectionner dans les industries de leurs montagnes, celles du fer et du bois, de l'agriculture et de l'horticulture. Après les éléments de la grammaire française et de l'histoire de France, c'est tout de suite la lime, la varlope et le greffoir qu'il faut leur mettre en main, car ce n'est pas seulement d'orthographe qu'on les fera subsister. Modifiant un vers de Molière ils vous diraient : « On vit de bon couscous et non de beau langage. »

ALFRED RAMBAUD.

LE SECRÉTAIRE

Nouvelle.

Donc, n'ayant plus rien à faire, dès qu'il entendit sonner trois heures, il rangea ses papiers, serra ses porte-plumes dans son tiroir et, après un coup d'œil jeté à ses employés qui somnolaient dans la pièce à côté, il s'éclipsa.

Il se sentait si gai, si léger, qu'il avait envie de descendre quatre à quatre le grave escalier du ministère. Il se contenta cependant, rendit en passant son salut au concierge ébahi de le voir sortir d'aussi bonne heure, et se trouva dans la rue Royale toute baignée de soleil. Certes, c'était une aventure extraordinaire qu'un employé modèle comme lui, un homme que l'on donnait en exemple au Ministère, fût dehors à une heure pareille. Ma foi ! il avait bien réfléchi. Fallait-il rester dans son bureau à bayer aux corneilles, aux monches plutôt ? Il n'avait plus, pour tuer le temps pendant deux heures, qu'à couper de petits morceaux de papier ou à écrire des pièces, deux occupations auxquelles il se sentait également inapte. Le ministre était au loin, en train d'inaugurer la statue d'un grand homme de province quelconque. Pas de danger qu'il le fit appeler dans son cabinet, comme cela arrivait presque tous les jours, lorsqu'il avait besoin d'un renseignement précis sur les rouages compliqués de l'immense mécanisme qu'il dirigeait. Il avait, du reste, donné assez de son temps à son service : bien plus souvent qu'à son tour il n'avait quitté son bureau que tard après les autres, encore bouillant de la fièvre d'un travail ardu. Il pouvait certes bien reprendre deux heures au Ministère, il les avait largement gagnées.

Il faisait un temps radieux : on était en plein mois de mai, et le soleil dardait ses rayons avec la hâte et l'empressement d'un astre qui a une absence à se faire pardonner. Il semblait avoir à tâche de rattraper le temps perdu et versait des torrents de lumière sur la ville reconquise, radieuse dans ce bain de vie éclatant.

Mon ami Louis s'était arrêté un instant près de la guérite du factionnaire pour remettre ses yeux éblouis. Puis il partit à grands pas dans la direction de chez lui. Il n'avait pas grand chemin à faire : il demeurait, depuis son mariage, dans la rue Royale même. Il traversa la chaussée, en se garant avec peine des voitures, qui s'en allaient déjà par centaines vers le Bois, et entra dans sa maison, tout étonné d'être en nage pour si peu. Il ne put s'empêcher de sourire à l'idée que son malheureux ministre devait avoir bien autrement chaud, là-bas, à son inauguration, puis il eut un petit frisson en songeant qu'il avait failli être

de la cérémonie, tant le grand chef le trouvait indispensable.

Cette pensée lui donna des ailes, et il escalada encore plus vite ses quatre étages, comme si on lui eût couru après. Que sa femme allait être surprise et contente ! Il entrerait à pas de loup, traverserait sur la pointe des pieds l'antichambre, le salon, à la fenêtre duquel elle était assise, certainement, occupée à quelque fine broderie, à quelque tapisserie minutieuse. Elle ne l'aurait pas entendu venir, absorbée par son travail. Alors lui, s'approchant doucement, l'embrasserait dans le cou, à cette place qu'elle affectionnait l'un et l'autre. Quelle surprise et quelle joie ! Puis on s'en irait, tout comme des rentiers, faire un tour dans l'allée des Acacias, avant d'aller dîner chez sa maman, à lui, qui les aimait tant et rajournissait de leur bonheur.

En arrivant à son étage, il vit que la porte de la cuisine, située, comme dans toutes les anciennes maisons, de l'autre côté du palier, était fermée. La vieille Lise était déjà partie ; tant mieux ! Elle n'aurait point manqué de l'accabler de questions, oubliant qu'il n'était plus le gamin qui faisait parfois, mais rarement, l'école buissonnière. Et puis ces vieux serviteurs, qui vous ont vu tout enfants, vous gênent dans vos expansions. Leurs yeux, sous votre barbe, sous vos rides précoces, sous votre front plissé par le travail et par les ans, distinguent nettement vos joues roses et vos cheveux blonds de bébé. C'est gênant d'embrasser sa femme sous ces regards-là.

Il ouvrit sa porte avec mille précautions, sans cependant l'empêcher de crier, ce qui le contraria. L'antichambre était fermée ; rien ne bougeait ; on ne l'avait pas entendu. Il se débarrassa en un tour de main de sa canne et de son chapeau et entra dans le salon, tout doucement. Le salon était vide.

Peut-être dans la salle à manger, personne dans la chambre à coucher ni dans le cabinet de toilette. Évidemment sa femme l'avait vu traverser la cour et se cachait. Mais non ! Elle était tout simplement sur la terrasse à travailler en plein air, et en plein soleil ! Cette terrasse, située au bout de l'appartement, c'était leur orgueil : tous leurs amis en étaient jaloux. Dominant les autres corps de bâtiment et prise entre deux murs sans ouvertures, cette longue terrasse faisait comme un jardin suspendu invisible. De la cour on ne pouvait la distinguer ; d'en face, c'est à peine s'il était possible de l'apercevoir. Au contraire, de là, on se haussant un peu, on jouissait d'un coup d'œil splendide. C'était d'abord le bout de la place de la Concorde, puis plus distinctement la coupée de la Seine, avec les ruines de la Cour des comptes à droite, plus loin le Louvre, puis les tours Notre-Dame, et dans le fond, à droite encore, Saint-Sulpice et le dôme du Panthéon.

Il y courut. Sa femme n'y était pas. Cela devenait grave.

Elle ne devait pas sortir pourtant. Quelle affaire imprévue avait pu l'attirer au dehors? Sa mère, elle l'avait vue la veille, puisqu'ils avaient dîné chez celle-ci ensemble, joyeusement. Ils étaient revenus lentement, à pied, au bras l'un de l'autre, comme des amoureux.

Pendant un moment il chercha où elle avait bien pu aller. Elle n'avait aucune course pressée à faire; il était convenu qu'elle l'attendrait au contraire. Ce beau soleil l'avait tentée sans doute; alors pourquoi n'était-elle pas passée au ministère le prévenir, comme elle faisait toujours, en prenant mille précautions pour que sa visite ne fût pas remarquée des chefs, qui n'aiment pas ces sortes de dérangements pour les employés? Ces jours-là, il la reconduisait jusque dans l'antichambre, avec de grands saluts comiques et disait : « C'est bien, madame, je prendrai soin de l'affaire que vous me recommandez, » avec une gravité qui leur donnait envie de rire aux larmes et qui faisait sourire le vieux Justin, le garçon de bureau.

Elle ne connaissait personne dans la maison et, d'ailleurs, en jeune femme réservée et bien élevée, elle n'eût pas aimé à voisiner.

Il passa en revue les parents, les amis, sans arriver à une solution. Et toujours à son esprit revenait cette question lancinante : Où diable a-t-elle pu aller? sans qu'une réponse vint le satisfaire.

Il fit les suppositions les plus extravagantes, il imagina des courses qu'elle aurait bien pu faire, très loin, à la campagne, car le temps lui paraissait long et l'énerverement le gagnait. Puis il se dit que peut-être elle était allée visiter quelque infortune, accomplir quelque charité discrète dont elle n'aurait pas osé parler à son mari, de peur qu'il ne se moquât. Non; elle savait bien que, loin de se moquer, il l'eût encouragée : elle avait été si heureuse de surprendre un jour faisant le bien, tandis que lui était presque honteux qu'elle l'eût découvert.

Alors elle avait été attirée par quelque exposition d'un magasin de nouveautés? Mais elle les avait en horreur, et n'allait dans ces grands bazars que contrainte, aimant mieux payer plus cher dans une de ces vieilles maisons qui n'ont pas besoin de la quatrième page des journaux pour faire des affaires.

Cette idée d'exposition amena naturellement en lui celle du Salon, des Salons plutôt, qui étaient alors ouverts. Mais elle avait déclaré formellement n'y vouloir aller qu'avec lui, prétendant que cette visite à deux serait plus agréable, et il se rappela une promenade délicate faite par eux dans les premiers temps de leur mariage à travers le Musée du Louvre, que ni l'un ni l'autre ne connaissait, en bons Parisiens qu'ils étaient. Ils avaient erré là, bras dessus bras dessous, pendant de longues heures, et tout avait été prétexte à se serrer plus étroitement l'un contre l'autre :

« Ah! quel merveilleux paysage! Comme on aimerait à y vivre à deux! », et l'on se rapprochait. — « Ah! mon Dieu! j'ai eu peur de ce dragon! C'est Andromède, n'est-ce pas? » Où se réfugier, lorsqu'un dragon vous effraye, sinon contre le cœur de son mari? — « Oh! réellement, ces peintres anciens manquaient par trop de pudeur! Il n'y a que des nudités ici! » Et comme l'épaulé d'un époux offre un asile sûr à une rougeur d'indignation, elle y cachait vivement sa tête. Ni les gardiens ni les rares visiteurs n'avaient fait attention à eux, et c'était un de leurs plus charmants souvenirs.

A force de se creuser la tête pour trouver une raison, un prétexte à cette sortie inattendue, incongrue, inconcevable, il se sentit devenir nerveux. Il fallait réellement qu'elle fût insensée pour sortir ainsi, en cachette, dès qu'il avait le dos tourné, comme s'il la tenait en chartre privée. A quoi songeait-elle de se sauver comme une voleuse, dès que son mari avait disparu, et certainement aussi après le départ de la vieille Lise, car celle-ci aurait refusé d'être complice de ses escapades. Qu'avait-elle donc à cacher pour profiter de l'absence de ses surveillants naturels? Peut-être allait-elle se plaindre à quelque amie que son mari la tenait enfermée, clouée chez elle, qu'elle ne pouvait bouger. C'était probable. Comme si lui n'avait pas toujours été d'avis qu'il fallait laisser aux femmes le plus de liberté possible, bien qu'elles en abusent toujours. Et puis à quoi bon les mettre sous clef? Il n'y a ni verroux ni serrures qui tiennent contre une volonté féminine bien arrêtée. Du reste, pourquoi n'aurait-il pas permis à sa femme de sortir à son gré? Il était sûr d'elle, de son amour. Elle avait été élevée dans des principes sévères; ce n'était pas une femme comme les autres. Il aurait été désolé qu'elle ne bougeât pas pendant son absence; cela lui apprendrait à sortir seule d'abord, et puis la promenade lui faisait du bien, surtout par un aussi beau temps. Le docteur avait recommandé qu'elle prit l'air régulièrement. Elle avait eu raison, en somme. Oui, mais quel drôle de moment elle avait choisi! Jamais son mari ne quittait son bureau avant cinq heures, c'était vrai, mais elle aurait dû songer qu'il pouvait sortir plus tôt, un jour, par hasard.

Comme ses réflexions, loin de le calmer, l'exaspéraient, il s'en alla sur la terrasse pour prendre l'air et se rafraîchir les idées. Le soleil, y tombant d'aplomb, rendait la place intenable; il resta cependant un moment en se haussant sur la pointe des pieds, comme pour voir s'il l'apercevait, puis il se résigna à rentrer pour ne pas attraper une de ces migraines auxquelles il était sujet.

Dans l'appartement, tout était plein d'elle; partout flottait une vague odeur, son odeur. Un mouchoir jeté sur un coin de la table de toilette, une paire de gants, trop défraîchis sans doute, laissés sur la cheminée de

la chambre à coucher, montraient qu'elle était sortie à la hâte, car elle avait beaucoup d'ordre, trop d'ordre peut-être. Tout était réglé et tout était rangé. Chaque événement avait sa place, comme chaque chose avait son coin. Et c'était encore là une raison de plus pour qu'il s'étonnât d'un dérangement aussi intempestif, d'une dérogation aussi grave à ses habitudes.

Las de se creuser la tête, il vint, résigné, s'asseoir dans le salon, et prit la ferme résolution de ne plus penser et d'attendre patiemment qu'elle daignât rentrer. Au bout d'un instant, il se rappela fort à propos qu'il avait en une discussion avec sa belle-mère au sujet d'un passage de Molière, et il s'avisait que ce serait un moyen exquis de passer le temps que de chercher cette scène controversée. Il ouvrit la bibliothèque et, comme les classiques étaient dans le fond, il se mit en devoir d'enlever les volumes qui se trouvaient devant; il chercha un moment où il pourrait les poser pour s'en débarrasser, pendant qu'il fouillerait dans le Molière, et, comme la table était encombrée, il les plaça sur un petit meuble qui se trouvait à sa portée.

C'était un secrétaire Louis XVI, en bois des îles, orné d'appliches en bronze ciselé. En bas, deux tiroirs superposés avec des entrées de clefs et des poignées d'un travail merveilleux. Au-dessus, le pupitre, garni intérieurement de maroquin frappé et où l'on était admirablement pour écrire. Entre le pupitre et le haut bord d'une galerie de cuivre à la mode du temps, il y avait un faux tiroir, orné comme le reste, mais sans trou pour la clef. Sa femme avait une prédilection particulière pour ce meuble, qu'il lui avait donné à l'occasion de sa fête, un mois à peine après leur mariage. Il savait combien elle raffolait des bibelots, et il avait longtemps cherché avant de découvrir celui-là. Il l'avait déniché chez un antiquaire des Batignolles, qui le tenait, à ce qu'il assurait, d'une personne dans la famille de laquelle le meuble était resté depuis que l'ébéniste l'avait livré tout pimpant et tout brillant. Il était moins éclatant aujourd'hui, mais toujours élégant et gracieux et, malgré son prix élevé, Louis n'avait pas hésité à l'acheter. Puis il l'avait fait transporter dans l'appartement où on l'avait installé en l'absence de sa femme. En rentrant elle avait aperçu le secrétaire, et, devant d'où venait cette surprise délicate et exquise, elle s'était jetée dans les bras de son mari en pleurant de joie. C'était, de vrai, une petite merveille. Elle en avait ouvert aussitôt tous les compartiments, et y avait entassé les mille petits riens qui font les trésors des femmes et auxquels elles tiennent plus qu'à leurs bijoux. Et elle disait : « Mon meuble » avec une fierté jalouse de propriétaire.

Il trouva bientôt le passage qu'il cherchait et eut la satisfaction de constater qu'il ne s'était pas trompé. Cette pensée l'égayait un peu; il se sentit moins oppressé que tout à l'heure. Comme il reprenait pour les ranger les livres qu'il avait posés sur le secrétaire, il en fit

glisser un du tas. En le rattrapant au vol, il heurta assez violemment l'applique de bronze qui ornait le haut du meuble. Il entendit alors le claquement d'un ressort qui se détend, et la planchette qui figurait un faux tiroir tourna sur elle-même, ouvrant à ses yeux ébahis une cachette dont il ne soupçonnait pas l'existence. Sa femme ne lui en avait jamais parlé, donc elle l'ignorait comme lui. Le marchand n'en savait pas davantage, car il lui aurait certainement signalé cette particularité, ne fût-ce que pour vendre le meuble plus cher.

Il se frotta les mains à l'idée de faire une bonne farce à sa femme au moyen de ce secret, d'y enfouir, par exemple, quelque chose qu'il lui ferait chercher et qu'il découvrirait à ses regards surpris au moment où elle s'y attendrait le moins. Soudain il aperçut, dans la pénombre de la petite armoire secrète, un paquet blanc. C'étaient des papiers, précieux peut-être, des documents mis là à l'abri pendant la Révolution; dans son imagination, tout un roman se construisait. Il prit vivement le paquet qui répandait une légère odeur d'iris et fut étonné de ne pas le trouver jauni. Ces bois des îles ont des propriétés préservatrices singulières. C'étaient des lettres, que nouait un ruban bleu ciel encore assez frais.

Il défit le paquet et tressaillit. Au lieu de l'écriture allongée, ancienne, qu'il s'attendait à trouver, au lieu d'un paquet centenaire, il avait sous les yeux du verde anglais sur lequel couraient des caractères d'une ronde parfaitement moderne, si moderne que l'encre en était encore toute noire.

Il eut la tentation de rejeter dans la cachette ce paquet qui lui brûlait les doigts et de remettre le tout en l'état où il l'avait trouvé. Mais la curiosité fut plus forte que la raison et, d'une main tremblante, il ouvrit la première lettre. Au premier mot qu'il lut, un brouillard lui passa devant les yeux et il tomba, plutôt qu'il ne s'assit, dans un fauteuil. Ces lettres, cela ne faisait aucun doute, avaient été mises là par sa femme, qui ne lui avait pas dit un mot de cette cachette qu'elle avait découverte. Et voilà que ce qu'il croyait être la correspondance d'une amie, des réponses aux confidences que font les nouvelles mariées à celles qu'elles ont laissées derrière elles, ces lettres étaient d'une écriture d'homme. Mais quel était donc l'homme autre que lui qui avait le droit d'appeler sa femme : « Ma chérie » ?

Il les ouvrit les unes après les autres; toutes commençaient de la même manière ou à peu près; cela variait entre : « Ma bien-aimée » et « Chère adorée ». Un frère, si elle en avait eu un, que des raisons de famille lui eussent fait cacher, pouvait à la rigueur lui écrire : « Ma chérie », mais : « Mon adorée », c'était invraisemblable. Alors il voulut en avoir le cœur net et se mit à en lire une au hasard. Voici ce qu'elle contenait :

Ma chère bien-aimée,

Lorsque, hier, tu m'as annoncé qu'on allait te marier pour te forcer à m'oublier, que tes parents t'obligeaient à me préférer un odieux rival, je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglants reproches. Pardonne-moi, j'étais désespéré, fou! Mais, si tu m'aimes, tu as dû comprendre ma désolation et excuser cet accès de colère bien naturel en somme. Aujourd'hui, je viens te supplier de tout faire pour retarder cette union atroce et impossible. Dis à cet homme que tu ne l'aimes pas, que tu ne pourras jamais l'aimer. Il comprendra et se retirera. S'il persiste, malheur à lui! Non; ne crains rien. Je ne menace pas et je suis calme aujourd'hui. Je mets entre tes mains mon sort, sûr de ton amour et de ta foi, et j'attends impatiemment, mais avec confiance.

Celui qui t'adore,

JULIEN.

Il passa à plusieurs reprises la main sur son front, regarda autour de lui d'un air stupide, en se demandant s'il faisait un mauvais rêve. Non, il était chez lui, dans son salon, près du secrétaire de sa femme, et il tenait bien une lettre, une lettre d'amour! Alors Fabienne, sa Fabienne!... Allons donc, impossible! Et il jeta la lettre avec colère. La curiosité le reprit bientôt, et il saisit un autre de ces papiers. C'était un simple billet qui ne contenait que quelques mots :

Lorsque tu recevras ces lignes, j'aurai quitté la France. Je n'y reviendrai que rappelé par toi, si jamais tu as envie ou besoin de me revoir. Je ne saurais jamais être complice d'un mensonge et ne puis non plus vivre près de toi en te sachant à la discrétion d'un mari que tu as eu la faiblesse de te laisser imposer.

Dieu veuille que tu ne t'en repentes jamais! Moi, je ne puis plus supporter cette torture.

Adieu, adieu! Un dernier baiser sur tes lèvres adorées.

JULIEN.

C'en était trop; il se leva d'un bond si brusque que toutes les lettres s'éparpillèrent sur le sol, comme un vol d'oiseaux effarouchés. Il se jeta à la fenêtre pour tâcher de rafraîchir son front brûlant. Il resta là un moment, hébété, l'œil perdu dans le vague. Puis bientôt il sortit de sa torpeur et se mit à marcher à grands pas dans le salon, en allant et en venant comme un fauve en cage. Lorsqu'il eut suffisamment tourné, il s'assit. Sa rage était tombée d'un seul coup. Maintenant il réfléchissait.

C'était donc vrai : sa Fabienne, qu'il aimait tant, en qui il avait tant de confiance, n'était qu'une femme comme les autres. Elle lui avait menti dès le premier moment; elle lui mentait encore tous les jours. Ainsi toutes ces marques d'affection, tous ces mille petits riens n'étaient que pour masquer la plus horrible, la

plus basse des trahisons. Il était trop heureux aussi; cela ne pouvait durer. Qu'allait-il devenir maintenant? Avec sa grande droiture, il ne pouvait vivre auprès d'elle, ayant la certitude d'une semblable perfidie. Dès son retour, il s'en expliquerait avec elle; il lui dirait toute sa colère, son indignation, sa honte d'avoir pu croire en elle et puis il partirait, lui aussi. Pour éviter le scandale, il se ferait donner une mission aux colonies, d'où il ne reviendrait plus. Non; il n'en reviendrait plus, car il le sentait bien, le chagrin l'enlèverait rapidement. L'idée seule de vivre loin d'elle était atroce : car il l'aimait encore, car il l'aimerait toujours, malgré tout.

Comment avait-elle pu lui mentir ainsi? Comment, elle, au caractère si net, si décidé, au parler si franc, au regard si loyal et si pur, avait-elle pu montrer autant de duplicité? Comment était-elle arrivée à jouer un tel personnage, sans que rien dans sa manière de vivre, dans son langage, dans son air même, ne fût venu trahir ses secrètes préoccupations, sans que rien pût faire soupçonner qu'elle cachât en soi un mystère aussi étrange et aussi redoutable? Par quelle puissance de volonté était-elle demeurée impénétrable à l'œil le plus scrutateur?

En somme avait-il scruté à ce point-là, l'avait-il jamais surveillée, observée de près? Il avait une si grande confiance en elle qu'il n'y avait point songé. Il avait eu bien tort, certes. Car les femmes décidément ne méritent pas que l'on croit en elles, et il aurait cent fois mieux fait, au lieu de la contempler amoureuxment, d'essayer de lire au fond de sa pensée? Peut-être serait-il arrivé à démêler ce qu'il y avait d'incompréhensible dans cette affaire. Enfin elle avait du cœur, c'était certain : mille exemples de tous les jours le lui prouvaient. Et il était inconcevable qu'elle eût pu avoir le courage de se tracer une ligne de conduite pareille et de la suivre avec cette persévérance, avec cette cruauté, car elle savait bien quel résultat elle obtiendrait en agissant de la sorte.

Maintenant c'était fait et la fatale découverte lui portait le coup suprême. Sa vie était brisée, anéantie. Cette vie de travail, de lutte et d'honnêteté, il la revoyait tout entière. D'abord ses années d'enfance lui revenaient une à une : c'était à la campagne, dans un Midi ensoleillé et bruyant, où son père était fonctionnaire; il galopait, comme un jeune cheval échappé, par les champs brûlants et les bois d'oliviers rafraîchis, effrayant sa mère par son audace à narguer les dangereux rayons du soleil. Il se rappelait les gâteries des commères désireuses de plaire aux parents « qui étaient du gouvernement » et qui s'amusaient aussi de voir cet enfant du Nord si frêle, si pâle et si blond, et pourtant si brave. Puis un jour, la mort subite du père et le départ brusque dans les larmes. Alors les années de lutte, le petit appartement dans le fond de la rue Truffaut, aux Batignolles, avec Lise qui n'avait pas

voulu les abandonner. Ensuite les années de collège, bien longues et bien pénibles, n'apportant comme jours agréables que ceux des succès, dans les classes ou au concours général. Les temps des examens avaient suivi, mais le ciel s'était éclairci, grâce à un héritage inattendu et assez important. Puis il était entré au ministère, où il avait rapidement fait son chemin. Enfin, où ses souvenirs devenaient cuisants et doux pourtant encore, c'est lorsqu'ils lui montraient sa première rencontre avec elle. C'était chez une vieille amie de la famille qui donnait, pour amuser ses petits-enfants, des sauteries intimes de quinzaine. Il venait d'arriver et enfilait ses gants blancs en se demandant qui il inviterait pour commencer, lorsqu'elle avait fait son entrée, tandis qu'un murmure d'admiration courait autour d'elle. En la voyant, il avait senti que son cœur était pris; il s'était informé auprès de la maîtresse de la maison et, les renseignements étant bien faits pour le contenter, il s'était laissé aller à cet entraînement, bientôt irrésistible. Elle, de son côté, n'avait pas tardé à l'aimer, et ils avaient ainsi commencé ensemble les premières pages de leur adorable roman d'amour.

Il sentit, à ces souvenirs, une horrible douleur l'étreindre. Ainsi tout était fini, tout! Il avait cette atroce sensation de l'irréparable, cette impression de vide qui nous saisit après un grand malheur, dont notre existence entière dépend.

Sa colère était tombée et il regrettait maintenant d'avoir trouvé ces lettres. Il eût préféré ignorer leur existence et continuer à couler ces jours paisibles et béats. Il était bien avancé maintenant. Combien de maris vivaient parfaitement tranquilles, qui étaient bien autrement infortunés que lui, sans même s'en douter. Maudites lettres! Rien ne prouvait, du reste, qu'elles fussent à elle : il n'y avait pas d'enveloppes, pas de nom. C'était probablement un dépôt d'une amie. Elle ne pouvait lui conter le fait dans tous ses détails, ces choses étant confiées dans le secret le plus absolu et ne devant être dévoilées même au parent le plus proche. Mais lui n'était-il pas comme une partie d'elle-même? Sans lui faire la confiance complète, elle aurait pu au moins lui en parler. Elle l'avait négligé, sans doute, ou elle avait craint de le fâcher. Assurément elle réparerait cet oubli un jour ou l'autre.

Il cherchait en somme à se raccrocher aux branches, et, à mesure qu'il réfléchissait, il recouvrait ses esprits. Sa résolution était bien prise maintenant : il allait renouer ce paquet de lettres, le replacer dans sa cachette, remettre tout en ordre et ne rien dire pour le moment. Puis, un beau jour, pour en avoir le cœur net, il démasquerait ses batteries à l'improviste et de telle manière que sa femme serait bien forcée de reconnaître sa culpabilité ou d'avouer le mystère qu'elle lui avait fait.

Il ramassa les lettres en un tour de main, les assem-

bla et les reposa à leur place avec précaution, mais en se pressant, car il craignait d'être surpris par la rentrée de sa femme. Elle ne pouvait plus tarder à revenir, car il avait dû passer plusieurs heures à songer et à se désespérer. Il jeta un coup d'œil sur la pendule : il n'était rentré que depuis une heure, et il lui semblait qu'il avait vécu plusieurs années.

Il se hâta d'achever son rangement et de fermer l'armoire secrète. Il avait à peine fait jouer le ressort qu'on sonna à la porte d'entrée. Il était temps. C'était sa femme, sans doute, qui avait oublié sa clef et qui, entendant remuer, pensait que Lise était là. Il eut un court serrement de cœur à l'idée de la revoir, mais il se remit vite et alla ouvrir. Au lieu de celle qu'il attendait, il se trouva devant un inconnu qui lui fit un grand salut, en l'appelant par son nom.

— Monsieur, lui dit ce nouveau venu, j'ai à vous parler en particulier et je vous serais très obligé de m'accorder cinq minutes d'entretien, si je n'abuse pas de vos instants.

Ce début intrigua Louis, qui fit signe à son visiteur d'entrer. Les portes refermées, ils s'assirent tous les deux dans le salon.

L'inconnu était grand et fort; son visage bronzé et entièrement rasé à l'exception de deux petits favoris, un ruban rouge indiquaient suffisamment qu'il était officier de marine. Il jeta dans le salon un coup d'œil circulaire, comme s'il eût voulu passer l'inspection de la pièce, puis son regard s'illumina et il s'exprima en ces termes :

— J'espère que vous excuserez, monsieur, le sang-gène avec lequel j'envalis votre domicile privé, mais il s'agissait d'une affaire si importante pour moi que j'ai cru pouvoir me faire donner votre adresse et me présenter chez vous. J'irai droit au but : je viens vous prier de vouloir bien me céder, à n'importe quel prix, le secrétaire que vous avez là.

Louis eut un sursaut et ne put que balbutier :

— Mais, monsieur...

— Je sais, reprit son interlocuteur, que ma demande est très indiscreète, mais, lorsque vous saurez les motifs qui me font agir, vous me comprendrez et vous m'excuserez. Ce meuble, que vous avez acheté chez un marchand, duquel je tiens votre nom, lui avait été cédé, dans un moment de gêne terrible, par une personne, — ici sa voix trembla visiblement, — qui passait, à mon insu, par une de ces heures de crise mortelle. Cette personne venait de perdre son mari, qui lui avait dévoré jusqu'au dernier son, et s'était vue forcée de vendre un à un ses moindres bibelots, ses plus chers souvenirs. Ce secrétaire, qui était dans sa famille depuis de longues années, avait suivi le reste. Pourtant elle n'avait voulu s'en défaire qu'à la condition d'avoir la faculté de le racheter dans le délai d'un an. Le marchand s'y était engagé, mais l'année s'écoula sans qu'il eût des nouvelles de la propriétaire

du meuble, et c'est alors que vous en fîtes l'acquisition. J'étais absent de France pendant ces temps désastreux; Dieu sait qu'il eût mieux valu que je ne partisse jamais! Enfin je revins, et je retrouvai ma malheureuse amie. Notre premier soin fut de courir chez le marchand pour reprendre le meuble. J'ai su par lui où il était, et je suis venu. J'espère que vous excuserez ma démarche et que vous voudrez bien accueillir favorablement ma requête, quelque indiscrette qu'elle soit.

— Monsieur, lui dit Louis en le regardant dans les yeux, malheureusement ce meuble appartient à ma femme, qui y a serré les objets auxquels elle tient particulièrement; les moindres recoins en sont remplis, et je ne puis en disposer sans la consulter.

Le visiteur pâlit affreusement; puis il dit à Louis d'une voix étranglée :

— Monsieur, savez-vous si M^{me} votre femme a découvert dans ce meuble l'existence d'une cachette?

— De quelle cachette voulez-vous parler? dit Louis en feignant l'étonnement.

L'inconnu, debout d'un bond, avait fait jouer le ressort, et montrant du doigt à Louis le paquet de lettres :

— Voici qui vous fera comprendre, dit-il, pourquoi je tenais tant à ce meuble. Ces lettres ont été écrites par moi à celle que j'ai aujourd'hui la joie d'appeler ma femme.

Il avait à peine achevé que Louis se mit à débarrasser fiévreusement le meuble des mille colifichets qui l'encombraient.

— Emportez-le, s'écria-t-il, monsieur, emportez-le! Je n'en veux plus. Je suis trop heureux de vous le rendre.

Quand, quelques instants après, sa femme, en rentrant, vit son salon en désordre et son meuble parti, elle poussa un cri de désespoir.

— Ne te désole pas, ma chérie, dit Louis en l'attirant sur son cœur. Ce meuble me rappelait de vilains souvenirs. Je t'en promets un autre, un autre plus beau.

Et il lui souriait à travers ses larmes, si bien qu'elle se calma, n'ayant pas compris, mais n'osant rien demander, devant ce chagrin.

MARCEL FIORENTINO.

L'IDÉE RÉPUBLICAINE AU BRÉSIL

La république a des origines lointaines dans le passé du peuple brésilien. Associée aux premiers rêves d'indépendance, quand le Brésil était encore une colonie du Portugal, elle symbolisa la patrie autonome, mais

elle fut désirée avant tout comme un idéal de liberté. L'indépendance conquise sous un prince de la maison régnante de la métropole, l'idée républicaine demeura entière par la mémoire de ses martyrs, par le souvenir des héroïques combats tant de fois livrés à la royauté portugaise. La preuve en est dans les émeutes qui agitèrent tout le pays immédiatement après la proclamation de l'indépendance, de 1831 à 1837, sans parler de la république Bahiense, de la république du Piratiny dans le Rio-Grande-du-Sud, et de la révolution de 1848 dans Pernambuco. Il importe de ne pas oublier ces témoignages éclatants de survivance de la tradition républicaine, si l'on veut comprendre l'histoire du moderne parti démocratique et pénétrer le secret de son facile triomphe (1).

En réalité, après l'échec des révolutionnaires de Pernambuco en 1848, il semble que l'empire domine définitivement le sentiment populaire et lui impose silence. Le maître de la situation put le croire un instant, d'autant mieux que la guerre avec le Paraguay vint à point pour offrir aux patriotes une diversion puissante. L'anéantissement des républicains n'était pourtant qu'une apparence. La guerre étrangère finie, ils se dressèrent de nouveau en face du trône. Alors s'ouvre une période de propagande légale aboutissant enfin à la proclamation de la république.

C'est l'histoire de cette campagne que je voudrais essayer de retracer ici, dans ses phases principales; je dirai quelle fut son origine, quelle sa marche, quelles sa force et la raison de son succès, mais je ne pourrai, comme je l'eusse voulu, rappeler les noms de tous ceux qui livrèrent le bon combat, ni raconter tout leur dévouement, tous leurs sacrifices.

Les premières manifestations du renouveau de l'esprit républicain, au Brésil, datent de l'établissement de la troisième république en France. Le 5 décembre 1870, reprenant courage à l'exemple de la grande initiateur du monde, quelques-uns des plus ardents parmi nos démocrates adressèrent au pays un manifeste resté célèbre : « Forts de notre droit et du témoignage de notre conscience, et disaient-ils, nous nous présentons devant nos concitoyens pour lever avec résolution et fermeté le drapeau du parti républicain fédératif. Nous sommes de l'Amérique, nous voulons être Américains. »

Ils étaient une poignée d'hommes au cœur haut placé qui signèrent ce document, et ils ont fait la république. Saldanha Marinho, l'ami et le chef écouté, apporta sa grande expérience et sa connaissance pratique des politiciens de l'empire, avec sa large érudition; Quintino Bocayuva, une plume acérée pour la critique des institutions monarchiques; Rangel Pestana, le froid et puissant critérium d'un philosophe

(1) Voir sur ces antécédents historiques notre article dans la *Revue bleue* du 19 décembre 1891.

nourri de la doctrine positiviste, doublé d'un journaliste incisif et mordant; Americo Braziliense, une conviction profonde dans le fédéralisme servie par un grand talent d'écrivain; Ubaldo do Amaral, la droiture d'un caractère trempé à l'antique et un esprit très cultivé; d'autres encore, leur zèle et leur intelligence; tous l'ardent amour de la patrie, la foi inébranlable en la république.

La première chose à quoi songèrent les républicains fut à se créer un organe dans la presse. *A Republica* parut donc à Rio-de-Janeiro, sous la direction de M. Quintino Bocayuva, et soutint avec éclat les idées démocratiques. Malheureusement, ce journal ne put vivre que peu d'années du sacrifice de quelques-uns de nos coreligionnaires. Ceci s'explique : Rio-de-Janeiro était, par sa condition de ville commerciale, la moins propre au succès d'une feuille de ce genre. Car il en résulte que la colonie étrangère, nécessairement indifférente à la politique intérieure du pays, y constitue l'élément le plus riche, sinon le plus nombreux, avec les parvenus satisfaits. D'ailleurs, les distances et peut-être aussi l'insuffisance des moyens de communication empêchent qu'un journal de la capitale puisse se faire dans les provinces une clientèle assez grande pour en vivre. Les partis monarchiques tout comme les républicains ne réussirent point de nos jours à maintenir des organes à Rio-de-Janeiro. Tandis que Saint-Paul, Porto-Alegre, Belem, Manaus, Saint-Louis du Maranham et d'autres villes de province possédaient des journaux politiques parfaitement définis, Rio-de-Janeiro, Bahia, Recife, les virent disparaître avec l'essor de leur développement commercial. Depuis longtemps déjà ne prospèrent dans ces dernières que les feuilles sans couleur politique, mais ces journaux indépendants, j'expliquerai comment tout à l'heure, furent les meilleurs organes de la propagande républicaine.

C'est donc en province, — où les loisirs plus grands laissent plus de place à la préoccupation civique, et la population composée en grande majorité de nationaux s'intéresse directement aux compétitions des partis et aux disputes des écoles de gouvernement, — que la presse républicaine se développa le mieux. Là, un peu partout, surgirent des organes de propagande; si bien que, le jour où éclata la révolution de novembre, on en comptait environ soixante-dix (1).

(1) Il y en avait 15 dans la province de Minas-Geraes, 18 dans celle de Saint-Paul, 6 dans le Rio-Grande-du-Sud, 4 dans Pernambuco, 4 dans la Bahia, 2 dans l'Alagoas, 2 dans le Parahyba, 2 dans le Maranham, 3 dans Mato-Grosso, 7 dans le Rio-de-Janeiro, 2 dans le Espirito-Santo, 2 dans le Parana, 2 dans Santa-Catharina, 1 dans le Para. Il n'est pour ainsi dire pas de province qui n'eût son journal républicain. Parmi tous ces papiers d'inégale valeur sans doute, mais également méritoires par l'effort, le courage déployé et les difficultés vaincues, souvent plus grandes là où elles paraissent le moins; parmi tous ces journaux grands ou modestes, mais toujours utiles, quelques-uns, surmontant les obstacles qui se dressaient au début devant eux,

Dans la capitale du pays, les journaux demeurés neutres au milieu de la bataille des partis, en se faisant, avec une autorité d'autant plus grande que la passion politique en était exclue, les porte-voix de toutes les revendications populaires, les défenseurs de toutes les causes justes, rendirent à la propagande démocratique des services inestimables. Puis le courant les emportant, ils devinrent au fond des journaux républicains, tout en continuant d'afficher un entier détachement des doctrines et des formes de gouvernement (1).

Ces journaux indépendants, neutres, comme nous disons au Brésil, servirent encore la propagande républicaine d'une autre manière. Par une curieuse habitude de la presse brésilienne, chaque journal réserve, sous la rubrique : « Publications sollicitées » (*A Pedidos*), une section ouverte à tous ceux qui éprouvent le besoin de se voir imprimés. Chacun y vient émettre son opinion sur les affaires de l'État ou simplement se plaindre de son voisin. Les journaux insèrent tout moyennant finance, pourvu que quelqu'un en prenne la responsabilité légale, quand l'article en comporte. Et ces sortes de publications sont très nombreuses, car le prix d'insertion est relativement modéré et la responsabilité des plus illusoires, la loi ne poursuivant que le signataire du manuscrit, et laissant ainsi un beau rôle aux hommes de paille. Il va sans dire que les républicains eurent recours aux publications sollicitées, qui mettaient à leur portée la grande publicité des journaux les plus répandus. Quelques-uns de ceux-ci ont même créé une subdivision de cette section inéditoriale, la colonne républicaine, mise gratuitement à la disposition des écrivains autorisés du parti (2).

avaient conquis une place importante dans la presse brésilienne, une situation prospère, et étaient devenus les maîtres de l'opinion locale. Je signalerai : *A Provincia de São-Paulo*, que dirigeait M. Raugel Pestana, et *O Diario Popular*, dans la capitale même de la province de Saint-Paul. *A Federação*, que publièrent MM. Ramiro Barcellos et Julio de Castilhos à Porto Alegre, dans la province de Rio-Grande-du-Sud; *O Diario de Notícias*, à Bahia; *O Norte*, à Saint-Louis du Maranham; etc., etc.

(1) Telle la *Gazeta de Notícias*, où M. Ferreira de Aranje, avec ce talent caustique qui en fait un des maîtres du journalisme brésilien, mena d'inoubliables campagnes contre les institutions surannées de la monarchie; tel encore le *Paiz*, qui ayant à sa tête, comme rédacteur en chef, M. Quintino-Bocayuva, fut toujours en réalité un béliér à démolir le trône; telle aussi la *Cidade do Rio*, de M. José do Patrocínio, qui, en homme politique, ne sembla reléguer un moment au second plan la question de forme de gouvernement que pour mieux travailler au triomphe de ses convictions républicaines.

(2) Il me faut ajouter, pour être complet, qu'à plusieurs reprises la chance tentée par la *Republica* fut essayée depuis, toujours au prix des mêmes sacrifices. En ces derniers temps, notamment, un journal franchement républicain, *O Correo do Povo*, rédigé par MM. Sampaio Ferraz, Chagas Lobato, Annibal Falcão, etc., porta haut le drapeau démocratique. Je signalerai aussi *O Grito do Povo*, sorte de pamphlet républicain que publiait le citoyen Policarpo et auquel collaborèrent MM. Annibal Falcão, Julio Diniz, Silva Jardim et d'autres,

Ainsi, par des organes à eux ou par les journaux indépendants vingt ans durant, les républicains travaillèrent à la diffusion des idées modernes, firent l'éducation du peuple en renouant la tradition de notre passé, dévoilèrent les vices des institutions qu'une circonstance fortuite avait occasionnellement implantées dans le pays, et préparèrent l'avènement d'un régime nouveau. Répondant aux sentiments intimes de la nation, cette propagande attira les esprits les plus clairvoyants, les cœurs les plus généreux ; s'attaquant à un gouvernement impopulaire représenté par un monarque dépourvu de toute capacité politique, elle attisa toutes les haines, déclama toutes les colères contre sa tyrannie, entretint et exalta les aspirations populaires.

La seule convergence des idées et des sentiments communs eût été cependant insuffisante pour constituer un parti fort et capable d'intervenir à un moment donné dans les affaires publiques, sans en même temps une organisation matérielle pour la direction effective de la propagande républicaine. Il y eut donc à Rio-de-Janeiro un directoire général formé par MM. Saldanha Marinho, Quintino Bocayuva, Aristides Lobo, Ubaldino do Amaral, Esteves Junior. A l'exemple de la capitale, chaque chef-lieu de province organisa son directoire local en rapport avec le directoire général. Des congrès républicains auxquels les provinces envoyèrent des délégués se réunirent à Saint-Paul. On y discuta les moyens de propagande, on y nomma le chef suprême du parti. Des rapports personnels s'établirent ainsi qui développèrent la solidarité entre les membres du parti.

C'eût été là évidemment une œuvre platonique si l'on n'avait pas visé les élections et songé à se faire porter aux assemblées législatives de tous les degrés par les suffrages populaires. Non que l'on pût espérer réussir jamais à gagner la majorité et à établir ainsi la république, mais outre que tout républicain élu constituait un sujet d'embarras pour le gouvernement, chaque triomphe des candidats républicains grandissait le prestige du parti.

En fait, tous les efforts en ce sens n'aboutirent qu'à des succès peu nombreux. Le suffrage censitaire de l'empire rendait illusoire la lutte sur le terrain électoral. Des deux partis monarchiques qui se disputaient le pouvoir aucun n'y est jamais arrivé par le vote des électeurs. Bien mieux : combien de fois chacun d'eux, chassé des conseils de la couronne au lendemain d'élections qui lui avaient donné une majorité écrasante, ne s'est vu à son tour battu par le vaincu de la veille dans un nouveau semblant de consultation populaire. Il va de soi que là où un parti monarchique ne pouvait vaincre la pression officielle il n'y avait guère d'espoir pour les candidats républicains.

Donc, sans désertir le terrain légal, il devenait nécessaire d'envisager l'éventualité d'une révolution.

C'est à la préparer que songèrent les plus actifs, les nouveaux venus dans le parti, ceux qui voyaient dans la république une terre promise à conquérir.

Parallèlement au développement du parti républicain, la société brésilienne subit dans le régime de sa main-d'œuvre agricole une modification profonde qui prépara grandement le triomphe des idées démocratiques. Je veux parler de l'abolition de l'esclavage, décrétée à la suite d'un mouvement d'opinion essentiellement populaire, qui donna l'exemple de ce que pouvait la volonté nationale contre les résistances officielles. Commencée vers 1880, la campagne abolitionniste marqua sous plus d'un aspect une phase nouvelle dans la conscience publique.

Comme partout ailleurs, le système colonial au Brésil reposa sur l'esclavage des indigènes et des nègres que l'on y transportait d'Afrique. Les premiers furent affranchis dès 1755 par le célèbre ministre de Dom José I, le marquis de Pombal. Les seconds, moins heureux, virent leur supplice durer jusqu'à nos jours, grâce à la criminelle complaisance du gouvernement impérial. La monarchie fut un pacte de honte entre les planteurs et le souverain. Celui-ci maintenait l'esclavage et ceux-là soutenaient le trône. Fidèle à cet accord tacite, D. Pedro II s'opposa à l'abolition tant qu'il le put.

Ce sera la gloire de toutes les révolutions républicaines d'avoir toujours inscrit l'affranchissement des esclaves sur leur programme. Les planteurs savaient bien qu'ils ne pouvaient espérer le maintien de leur triste exploitation que de la monarchie. Ils la soutinrent avec d'autant plus de zèle qu'elle leur avait donné des gages sérieux, en éludant par tous les moyens la convention pour l'abolition de la traite des Africains passée en 1826 entre le Brésil et l'Angleterre. En vain, dès 1831, le Parlement vota une loi portant sanction des arrangements conclus avec le gouvernement anglais, loi par laquelle tous les Africains introduits au Brésil après sa promulgation étaient déclarés libres en fait et en droit. Ce n'est qu'en 1856 que la traite cessa effectivement. Plus d'un demi-million d'Africains furent introduits au Brésil de 1831 à 1856 et réduits en esclavage illégalement. Ce chiffre résulte de documents officiels. Il fallut le bombardement de nos ports par la marine anglaise pour décider D. Pedro à respecter les principes d'humanité consacrés par les traités et les lois.

Cédant aux instances de la société abolitionniste française, D. Pedro dut faire voter et promulguer en 1871 une loi qui déclara libres les fils d'esclaves et institua un fonds d'émancipation. Mais cette loi laissa aux maîtres le soin d'élever ces fils d'esclaves déclarés libres, étrange façon de les préparer à jouir de la liberté. Elle fut d'ailleurs si parcimonieusement exécutée qu'en 1878, sept ans après, pas un esclave n'avait encore été affranchi à l'aide du fonds d'émancipation. Le

crédit correspondant était employé à autre chose. C'était donc un leurre. Et voilà tout ce que l'empire crut pouvoir faire en faveur des esclaves.

Un beau jour, certain député de la province de Saint-Paul poussa l'outrecuidance jusqu'à soumettre à la Chambre une proposition de loi tendant à modifier le code pénal, dans son application aux esclaves, et à remplacer pour eux les travaux forcés par la réclusion cellulaire; car, disait-il, la condition du condamné aux travaux forcés ne différait guère de celle des esclaves dans les plantations, l'effet moral de la peine disparaissait absolument pour ceux-ci. C'était le plus terrible aveu que pût faire un maître d'esclaves : les plantations étaient des galères privées. A cette hideuse révélation, le Brésil frissonna de douleur et de colère.

Alors, un homme parut, M. José do Patrocinio, et dans la presse et dans la tribune populaire, criant aux maîtres la honte de leur crime, il fit appel aux sentiments humanitaires. Autour de lui, MM. Joaquim Nabuco, Vicente de Souza, Joaquim Serra et tant d'autres prêchèrent l'affranchissement. A leur voix, le pays entier se leva, sortant enfin de la torpeur où l'avaient plongé trois siècles d'opprobre.

On créa des associations qui travaillèrent au rachat des esclaves, faisant des quêtes, ouvrant des souscriptions. On organisa des clubs de propagande qui répandirent l'idée de l'agitation abolitionniste, et bientôt ces associations et ces clubs embrassèrent l'immense étendue de ce vaste pays dans un réseau gigantesque d'institutions pour l'affranchissement des esclaves. Par leurs efforts, l'esclavage fut supprimé en fait dans des provinces entières.

L'homme qui sommeillait dans l'esclave se réveilla en entendant les voix qui lui parlaient de liberté. Le nègre, devenu un être conscient, perdit sa valeur marchande. Les plantations furent abandonnées. Les sociétés abolitionnistes recueillirent les fuyards et leur procurèrent du travail rémunéré. Et quand le gouvernement voulut faire traquer les nègres qui se sauvaient dans les forêts, l'armée se refusa à cette ignoble besogne.

Émotion philanthropique d'abord, agitation civique ensuite, la propagande anti-esclavagiste devint bientôt le flot impétueux de la revendication humaine prêt à englober le trône chancelant des Bragança. Le gouvernement impérial comprit le danger inéluctable qui le menaçait. Il décréta l'affranchissement immédiat et sans restrictions de tous les esclaves. C'était le triomphe des abolitionnistes. Cependant l'impulsion révolutionnaire de leur campagne ne s'en trouverait pas amortie aussi vite. La monarchie avait trop tardé à proclamer la liberté des nègres pour prétendre au bénéfice moral de son acte; les philanthropes, sachant qu'elle ne capitulait que devant l'intérêt de sa propre conservation, ne lui seraient pas reconnaissants, et les

planteurs lésés par la loi du 13 mai ne se montreraient pas moins irrités.

M. Silva Jardim qui, depuis quelque temps, s'était voué à la propagande démocratique, s'empara de cette crise au profit de la république, il s'efforça pour la détourner contre la monarchie, il chercha à donner une signification politique au souffle de liberté qui convulsionnait l'esprit public.

Telle fut l'œuvre qu'il poursuivit en parcourant des provinces entières en apôtre de l'idée républicaine, la portant avec sa parole éloquente jusque dans les couches les plus profondes de notre société, allant de ville en ville prêcher la bonne nouvelle et encourager les coreligionnaires, convertissant les indécis sur sa route, se multipliant en des meetings, des articles de journal, des manifestes et des polémiques dans une incroyable et patriotique ardeur de prosélytisme.

Nos adversaires comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient en présence d'un homme capable d'enrégimenter les forces du parti républicain, leur imprimant la cohésion et l'unité qui leur manquaient pour donner l'assaut définitif à la monarchie. Aussi eurent-ils recours à tous les moyens pour entraver cette campagne, menaces de mort, attaques à main armée, désordres provoqués dans les meetings, mais les procédés, en un mot, des gouvernements aux abois.

Une surtout, entre toutes les conférences de Silva Jardim, demeura célèbre par les violences des amis du trône. Celle qu'il fit le 30 décembre 1888 dans les salons de la Société française de gymnastique à Rio-de-Janeiro. Elle finit au milieu d'une véritable bataille.

L'édifice fut assailli par une horde de forcenés aux gages de la monarchie. Les amis du conférencier se trouvèrent dans la nécessité de se défendre le revolver à la main, tandis que lui restait à la tribune avec une grande sérénité d'âme, attendant la fin de la bagarre pour reprendre son discours au point où il avait été interrompu.

Quelques jours après, Silva Jardim s'écriait dans un manifeste au pays: « L'année qui s'ouvre, centenaire de la Révolution française, verra le Brésil proclamer la République. C'est ainsi que nous fêterons cette grande date. » Commencée sous l'impression de la bagarre du 31 décembre, l'année 1889 devait, en effet, être fatale à la dynastie de Bragança. Par ce conflit, la lutte entre la monarchie et la république entra dans sa période aiguë. De part et d'autre on en était aux dernières cartouches.

La contagion avait gagné toutes les classes. Elle pénétra jusque dans le sein de la représentation nationale. La Chambre entendit un de ses membres, un représentant du parti conservateur, M. l'abbé João Manoel, conclure un remarquable réquisitoire contre l'empire aux cris de vive la république! frénétiquement répétés par le public. Et ce jour-là, toute une

fraction de l'assemblée pensa tout bas : vive la république.

Le hasard même semble avoir conspiré contre la monarchie en la privant de ses héritiers mâles, d'un prince sympathique pour recueillir la succession du vieil empereur. L'héritière du trône s'était aliénée toute popularité par son excessive piété, son fanatisme et, disons le mot, son cléricanisme blessant pour une population au fond très émancipée. Son goût immodéré de plaisirs mondains, et le favoritisme témoigné sans tact à ceux qui mettaient le plus d'empressément à le lui flatter, avaient éloigné d'elle beaucoup de monarchistes convaincus. Son mariage avec un prince de la famille d'Orléans, M. le comte d'Eu, sur le compte de qui circulaient des histoires peu édifiantes, n'avait pas peu contribué aussi à détacher d'elle nombre de ses futurs sujets. Parmi les courtisans eux-mêmes, il s'en trouva pour songer à mettre à sa place un de ses neveux.

Un détail peint bien l'état d'esprit de la nation et montre quelle opinion le pays professait à l'égard des représentants de la dynastie impériale : la motion du Conseil municipal de Saint-Borja, petite ville de la province de Rio-Grande-du-Sud, invitant les assemblées législatives à prononcer de suite la déchéance de la monarchie par la mort de D. Pedro, « attendu, y disait-on, que l'héritière du trône est une princesse fanatique et mariée à un étranger ».

Les temps étaient proches. Les symptômes précurseurs de la tempête qui renverserait les institutions se succédaient avec une incroyable rapidité. Se sentant ébranlée, la monarchie allait tout tenter pour reconquérir le prestige et l'autorité qui lui échappaient. Vains efforts. Tout tournera contre elle. Là où elle espérait cueillir une victoire, elle essuiera une défaite.

On connaît l'histoire de l'excursion que M. le comte d'Eu fit aux provinces du Nord. Elle a été racontée bien souvent ; elle mérite qu'on la rappelle, car elle est très suggestive.

Le but secret de l'époux de la princesse héritière était, disait-on, de faire des provinces septentrionales le rempart du trône contre le Sud républicain. La cour croyait que le Nord lui était acquis. Le prince s'embarque donc confiant, plein d'espoir. Mais Silva Jardim le suit. Il a pris passage à bord du même bateau. Partout il organise un meeting, une contre-manifestation en réponse aux discours et aux fêtes officielles dont on espérait faire au représentant de la monarchie un triomphe. Et c'est la république qui sort victorieuse de ce tournoi. A Pernambuco, le prince dut prononcer publiquement ces paroles mémorables : « Le jour où la famille impériale reconnaîtra que le système monarchique a cessé d'être celui que la nation désire, elle s'inclinera devant la volonté du pays. »

C'était l'aveu de sa déroute, outre qu'il confirmait ainsi le rôle actif qu'on lui reprochait dans les affaires

de l'État, car ce n'était pas à lui, prince étranger, à prendre des engagements au nom de la monarchie brésilienne.

A tous les éléments de désorganisation qui minaient la monarchie se joignit encore la désaffection de l'armée, constamment oubliée et systématiquement malmenée. L'esprit libéral montré par elle pendant la campagne abolitionniste, quand elle refusa de participer à la chasse aux nègres fuyards, avait déplu en haut lieu. Dès lors, ses chefs les plus estimés furent en butte aux tracasseries du pouvoir. Insidieusement, les républicains encouragèrent l'esprit de rébellion en plaçant la cause des victimes de l'arbitraire ministériel comme celle des insubordonnés.

D'ailleurs, les jeunes officiers, ceux des armes spéciales surtout, étaient presque tous d'ardents républicains. Disciples de l'école philosophique d'Auguste Comte, ils avaient appris d'elle la foi en la république, grâce à l'enseignement d'un maître vénéré, Benjamin Constant.

Le moment parut donc venu à Silva Jardim de tenter une révolution avec le concours de l'élément militaire. Il entra en relations avec le colonel Senna Madureira, et, de concert avec lui, élabora un plan. Une émeute organisée par les républicains et appuyée par l'armée devait éclater : on s'emparerait des ministres et de l'empereur, et une dictature civile prendrait le gouvernement. La mort de M. Madureira, survenue sur ces entrefaites, coupa court à ces projets.

M. Benjamin Constant les réalisa peu de temps après. Militaire et patriote, cet homme illustre était désigné par ses convictions républicaines pour présider à l'établissement du régime nouveau. Professeur à l'École militaire, son talent et sa science lui avaient valu une très grande autorité. Son prestige entraîna supérieurs et inférieurs dans l'armée, et son renom lui assura le concours des chefs du parti républicain. Son plan, renversant sans le savoir les termes du projet de Silva Jardim, consista dans un mouvement militaire appuyé par la manifestation populaire.

Le 15 novembre 1889, MM. Benjamin Constant et Deodoro da Fonseca, à la tête de plusieurs régiments, de la garnison de Rio-de-Janeiro, assiégeaient le quartier général où se trouvaient réunis les ministres, et s'en emparèrent sans résistance. Ces derniers durent alors envoyer à l'empereur, qui était à Petropolis, ville d'être à quelques heures de Rio-de-Janeiro, le télégramme suivant :

Sire, les ministres, assiégés au quartier général de la guerre, à l'exception de M. le ministre de la marine, que l'on dit se trouver blessé dans une maison voisine, en présence de la déclaration des généraux MM. le vicomte de Maracaju, Floriano Peixoto, baron de Rio Apa, que les troupes dont on peut disposer ne sauraient inspirer confiance, ne voient pas la possibilité de résister utilement à l'ordre de

démision qui vient de leur être signifié par le maréchal de camp Deodoro da Fonseca, malgré les ordres donnés pour organiser la résistance. Ils viennent, en conséquence, déposer entre les mains de Votre Majesté leur demande de démission.

Les troupes, ayant à leur tête MM. Benjamin Constant, général Deodoro da Fonseca et Quintino Bocayuva, le chef élu au dernier congrès du parti républicain, parcoururent les rues et furent partout accueillies aux cris de : *Vive l'armée! vive la république!* Le peuple, qui savait les militaires dévoués à la cause républicaine, avait compris aussitôt quel était leur but.

Immédiatement, M. José do Patrocínio, conseiller municipal de Rio-de-Janeiro, ayant à ses côtés Silva Jardim, Annibal Falcão et d'autres républicains, harangua la foule accourue au palais du Conseil municipal et fit signer aux personnes présentes un acte par lequel le Conseil proclamait la République. M. Patrocínio se rendit ensuite chez M. le général Deodoro da Fonseca, où se trouvaient réunis MM. Benjamin Constant, Quintino Bocayuva, Silveira Lobo, Ruy Barbosa et Vandenkolk.

Le représentant du peuple remit alors aux chefs du mouvement militaire l'ordre du jour qui venait d'être voté par le Conseil municipal sur sa proposition :

Messieurs les représentants de l'armée de terre
et de mer,

Nous avons l'honneur de vous informer que, après la glorieuse et noble résolution par laquelle *ipso facto* la monarchie a été déposée, le peuple, par des organes spontanés et par son représentant légal dans cette ville, s'est réuni dans le palais du Conseil municipal et dans la forme de la loi encore en vigueur, a déclaré accompli l'acte de la déposition de la monarchie, et ensuite le conseiller municipal moins âgé, toujours suivant la forme de la loi, proclama comme nouvelle forme de gouvernement, au Brésil, la république.

Les soussignés espèrent que la patriotique classe militaire sanctionnera l'initiative populaire en faisant immédiatement décréter la nouvelle forme républicaine du gouvernement national.

Rio-de-Janeiro, 15 novembre 1888.

(*Suivent les signatures.*)

Les membres du gouvernement provisoire qui venait de se constituer répondirent aux délégués de la municipalité par le manifeste qu'ils venaient de rédiger.

En voici le texte :

Citoyens,

Le peuple, l'armée et la marine, d'accord avec les vœux de nos concitoyens des provinces, viennent de décider la

déposition de la dynastie impériale et l'abolition du système monarchique représentatif.

En conséquence, immédiatement après cette révolution nationale, dont le caractère est essentiellement patriotique, un gouvernement provisoire, ayant pour mission principale de garantir l'ordre public, la liberté et le droit des citoyens, vient d'être institué.

Pour former ce gouvernement, en attendant que la nation souveraine, par ses organes compétents, choisisse le gouvernement définitif, ont été nommés par le chef du pouvoir exécutif les citoyens soussignés membres du gouvernement provisoire.

Citoyens,

Le gouvernement provisoire, simple agent temporaire de la souveraineté nationale, est un gouvernement de paix, de liberté, de fraternité et d'ordre.

Dans l'exercice des attributions et des pouvoirs extraordinaires dont il est investi pour la défense de l'intégrité de la patrie et de l'ordre public, le gouvernement provisoire promet de garantir par tous les moyens dont il dispose à tous les habitants du Brésil, nationaux et étrangers, le respect de leurs personnes et de leurs propriétés et leurs droits civils et politiques, sauf en ce qui concerne ceux-ci les limitations rendues nécessaires par le bien de la patrie et la légitime défense du gouvernement que le peuple et l'armée ont proclamé.

Les fonctions de justice ordinaire, ainsi que les fonctions d'administration civile et militaire, continueront à être exercées par les organes qui existaient jusqu'ici, et les avantages et droits acquis par chaque fonctionnaire seront respectés.

Cependant, les sièges de sénateurs à vie sont et demeurent abolis et le Conseil d'État est aboli. La Chambre des députés est dissoute.

Concitoyens,

Le gouvernement provisoire reconnaît et promet d'exécuter tous les engagements nationaux contractés pendant le régime antérieur, les traités subsistant avec les puissances étrangères, la dette publique externe et interne, les contrats existants et toutes les obligations légalement constituées.

Signé : MANOEL DEODORO DA FONSECA,
chef du pouvoir exécutif; BENJAMIN
CONSTANT, QUINTINO BOCAUYVA, ARIS-
TIDES LOBO, WANDENKOLK.

Dès le lendemain 16 novembre, les membres du gouvernement provisoire furent reçus dans le palais du Conseil municipal de Rio-de-Janeiro par tous les conseillers en séance publique et prêtèrent serment de vant les élus du peuple. Voici le procès-verbal de cette mémorable séance :

Ce 16 novembre 1889, le gouvernement provisoire de la République des États-Unis du Brésil a déclaré, devant le

Conseil municipal réuni en séance extraordinaire, prêter serment sur l'honneur de maintenir les libertés publiques, les droits des citoyens, de respecter et faire respecter les obligations de la nation aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, en foi de quoi les susdits citoyens ont signé avec les conseillers municipaux de cette Très Illustre Chambre municipale le présent engagement envers le peuple brésilien, représenté en ce moment par la municipalité de Rio-de-Janeiro.

Les États-Unis du Brésil, ce fut le nom sous lequel la nouvelle république parut dans le concert américain, car les membres du gouvernement provisoire voulurent dès la première heure donner satisfaction aux aspirations d'autonomie que les provinces n'avaient cessé d'exprimer.

La révolution du 15 novembre n'a été que la sanction d'une lente conquête depuis longtemps poursuivie dans la presse et dans les réunions publiques, la consécration définitive d'une aspiration ancienne.

La surprise fut grande cependant en Europe, où l'on vivait sur la légende de libéralisme, de philanthropie et de générosité dont dom Pedro avait si habilement su se parer aux yeux de l'étranger. On crut à un coup de main heureux, et l'on garda une attitude pleine de réserve à l'égard de la nouvelle république. Les *pronunciamentos*, en effet, n'ont jamais enfanté que des situations artificielles et, dès lors, transitoires. La force à elle seule ne suffit point à élever des constructions durables. Si donc, comme on le crut en Europe, la république brésilienne était sortie d'un *pronunciamento*, les craintes que l'on manifestait eussent été légitimes. Mais nous venons de voir qu'il n'en est rien. Le facile succès des révolutionnaires aurait dû le faire comprendre. Maître de la situation à Rio-de-Janeiro, le mouvement eût été mis en échec par la résistance des provinces. Or, au contraire, n'avons-nous pas vu le renversement de dom Pedro, aussitôt connu, partout salué d'un bout à l'autre de l'immense territoire brésilien comme l'annonce d'une heureuse délivrance ?

Si une révolution, qui ne mérite guère ce nom tant les choses se sont faites avec calme et tranquillité, transforma les institutions politiques du Brésil du jour au lendemain ; si, pour la première fois dans l'histoire du monde, un pays presque aussi grand que l'Europe est passé de la monarchie à la république dans l'espace de quelques heures, sans coup férir et comme par un véritable changement de vue, c'est que l'avènement de la république répondait aux vœux de la partie active et pensante du pays ; c'est que de longue date les esprits clairvoyants appelaient de tout leur cœur celui qui les délivrerait d'un régime à jamais compromis dans l'esprit public ; c'est que la déchéance de la monarchie était dans tous les cœurs avant d'avoir été consacrée par la force.

Il va sans dire que la transformation correspondante à ce changement de régime politique ne pouvait se faire, dans la pratique effective des choses, sans une période de transition plus ou moins longue, qui n'est pas encore close à l'heure qu'il est. Il ne demeure pas moins acquis que les révolutionnaires du 15 novembre, en proclamant la république fédérative, se sont conformés en tout et partout aux vœux de la nation.

De cette étude, une conclusion se dégage, qu'il importe de mettre en lumière : n'étant pas née d'un hasard, la république du Brésil ne saurait sombrer dans une aventure.

OSCAR D'ARAÚJO.

LA BAIE DE HUELVA ET CHRISTOPHE COLOMB

Le monde entier a voulu s'associer à l'Espagne, pour l'anniversaire de l'œuvre glorieuse de Christophe Colomb. Partout on a voulu célébrer ce grand souvenir. On s'est efforcé de recueillir tout ce qui pouvait refaire l'histoire de l'illustre découvreur : les livres, les cartes géographiques et les vieilles mappemondes ; quelques rares vestiges plus ou moins réels de cette époque déjà si reculée ; plus de faits grandis par l'imagination que garantis par la vérité historique. Le doute est, en effet, à peu près absolu aujourd'hui sur les deux points principaux qui furent le commencement et la fin du navigateur. On ignore son origine ; on ne sait ce que sont devenus ses restes.

Comme pour certains hommes dont la vie a pris la plus grande place dans les annales des siècles, on ne sait pas où Christophe est né. Un grand port d'Italie, le chef-lieu d'une grande province d'Espagne, un port de l'île de Corse, un petit village du Piémont s'inscrivent, et demandent à l'Europe de déclarer qu'il est originaire de l'un d'eux. Le monde, dédaigneux de cette gloire presque frivole, semble dire : « Qu'importe ! Il naquit pour nous tous. Son œuvre, qui a grandi l'univers, appartient à nous tous, et tous nous la célébrons dans un sentiment égal. »

Le second fait, qui reste un inconnu pour tous également, c'est de savoir ce que sont devenus ses restes. On connaît, à peu près, qu'il mourut, en 1506, chez les Frères Franciscains de Valladolid. On croit, on n'affirme pas, que de pompes funéraires lui furent faites dans l'église Santa-Maria l'Antigua, qu'il fut rapporté à la chapelle de San-Francisco, où il eut une sépulture provisoire.

On sait encore, par une enquête de l'Académie espagnole de l'histoire, faite par ordre du roi, en 1878, qu'en 1513, il fut transporté dans le monastère de las Cuevas de Séville ; qu'en 1536, Charles-Quint accorda

ses restes à la cathédrale de l'« Ile Espagnole », ainsi qu'on appelait Santo-Domingo, où rien ne troubla son dernier repos pendant de longues années. On rapporte encore qu'un grand émoi se produisit lorsqu'on apprit qu'à la suite du traité de Bâle, en 1795, les Français allaient devenir les maîtres de la partie la plus importante de Saint-Domingue. On ne voulut pas que les ossements du grand amiral d'Espagne tombassent au pouvoir des étrangers, on les enleva secrètement du chœur de la cathédrale, et ils furent transportés à la Havane.

Les ossements portés à la Havane, et que le contact de l'air avait réduits à un petit volume de poussière, étaient-ils ceux de Cristobal Colon? Sont-ils au contraire restés tout auprès du maître-autel de Saint-Domingue, tandis qu'on en retirait, sous l'impression d'un sentiment de patriotisme exagéré, les restes d'un inconnu? L'enquête n'a pu le faire connaître, on ne sait plus où est ce qui reste de Cristobal Colon (1).

N'ayant à fêter, en ce solennel anniversaire, ni le berceau ni la tombe, n'ayant aucun monument de ces deux époques indécisées, les nations n'avaient plus à saluer que le berceau où se forma et se développa la grande idée qui donna au vieux monde un monde nouveau.

C'est un signe de notre temps; ce n'est plus le fait humain, c'est le fait philosophique; c'est le lieu où s'est complétée cette étude du ciel, cette science de l'astronomie et des mathématiques qui pouvaient aider à la recherche de l'inconnu; ce qui fit la gloire du xv^e siècle, déjà illustré par les conquêtes de l'infant Henrique de Portugal, dans l'Ouest-Africain.

Et, alors, c'est le refuge du rêveur, du martyr de l'ignorance; c'est la sainte retraite du savant hospitalier, que les navires d'Europe et ceux des jeunes États de l'Amérique espagnole sont venus célébrer. C'est la Rabida.

De nos temps, le monastère était devenu caserne d'invalides; on en fit ensuite un lieu de détention. Plus près de nous, le duc de Montpensier, qui s'était pris d'une respectueuse affection pour les anciens souvenirs du pays, avait racheté la Rabida, comme il racheta aussi le monastère des hiéronimites de Yuste, qui fut la dernière retraite de Charles-Quint. Le prince

français avait restauré la grande salle du *gardian* Juan-Perez et sa cellule; il avait ouvert cette vieille demeure aux visiteurs, et l'avait fait orner, par un artiste de Séville, de quatre peintures représentant des scènes de la grande entreprise (1). Un registre recevait les noms des visiteurs; un album contenait des notes sur l'histoire de la découverte et des poésies à la gloire de l'explorateur.

J'ai pénétré dans le couvent, il y a trente-cinq ans. Dans une cellule délabrée, sans porte, sans fenêtre, sans charpentes, voisine de la salle, j'ai lu et copié cinq vers en langue espagnole, au crayon, et dont j'ignore la date. Ils étaient signés : *Un cautivo*, un prisonnier. Les deux derniers disaient :

Chez une autre nation, c'est un temple enrichi d'or, de saphirs et de topazes que l'on élèverait à un si grand souvenir.

C'est ce temple, la Rabida restaurée, moins riche sans nul doute, qui sera inauguré à la suite des fêtes auxquelles on consacre les soixante-douze jours du grand anniversaire. L'œuvre du duc de Montpensier a été reprise; elle sera complète avant le moment où Colon aborda la terre promise.

Mon intention, dans le présent travail, ne saurait être de redire ce qu'ont publié tant d'écrivains de grande valeur.

Dans une circonstance qui donne une existence nouvelle à la baie de Huelva, à la cité phénicienne et romaine, aux localités modestes inscrites dans le grand acte, il m'a semblé qu'il y avait une autre tâche peut-être utile à remplir : celle du géographe, et que je pouvais, avec les acquits d'une longue expérience, esquisser, animer avec vérité, pour les étrangers, le vaste paysage qu'illustrera désormais ce monument commémoratif.

C'est l'unique objet de ce qui va suivre.

*
*
*

Huelva, à l'extrémité sud-ouest de l'Andalousie, à dix lieues de pays de la frontière du Portugal occupe une pointe de terre orientée au sud, et limitée par le confluent du fleuve Odiel et du rio Tinto. L'Odiel descend, au nord, de la sierra d'Aracena, Le Tinto vient du nord-est, traversant les célèbres gisements de pyrite de cuivre portant son nom, où il prend, pendant les commencements de son parcours, une teinte rouge très prononcée.

Les deux cours d'eau, après s'être réunis, s'étendent dans un vaste estuaire, parsemé d'îles nombreuses

(1) On me permettra d'écrire ce nom avec l'orthographe espagnole. Colomb ou Colombo serait l'orthographe italienne, et laisserait admettre qu'il fut ou Génois ou Corse. En France, cela n'est pas tout à fait accepté; en Espagne, encore moins. Un historien a affirmé, à propos de Plasencia d'Estramadure (Madoz), que Colon habita cette ville avec sa famille dans ses années d'enfance; que certains troubles politiques forcèrent sa famille à émigrer. Mais il revint toujours à l'Espagne, et, bien qu'il fut sollicité par le Portugal, par l'Angleterre, par la France, c'est à l'Espagne qu'il voulut apporter l'idée de son génie. Il fut victorieux pour l'Espagne; il livra à l'Espagne sa conquête; il fut dignitaire en Espagne; il a fait souche en Espagne, il est bien Espagnol, et son nom doit rester espagnol, et non celui d'un bourgeois de Gênes ou de Calvi.

(1) Colon venant demander, en 1486, le pain et l'eau à la Rabida; Colon expliquant ses projets au prieur; La publication à Palos, en 1492, de l'ordre royal relatif à l'armement de Caravelles; Colon prenant congé du prieur, le 3 août 1492.

plantées de hautes herbes et habitées par des bandes de mouettes et de courlis criards.

L'estuaire la *Anicoba*, avec de bons fonds partout, forme un mouillage considérable, ayant, du nord au sud, près de 12 kilomètres. La baie est abritée vers la mer par une ligne de hautes dunes, les *Arenas*.

Le voyageur qui vient par mer et qui, depuis l'embouchure du Guadalquivir (à douze lieues marines), a passé en vue d'une longue côte plate gardée par trois ou quatre vieilles tours en ruines, pénètre, par une barre peu sensible, entre la dune et l'île de Saltés. A droite, on signale une tour basse et massive, la *torre de la Arenilla*, commandant l'entrée et occupée par un poste de carabiniers douaniers.

A six milles de la tour (8400 mètres) et en remontant la côte, qui est la continuation de la rive gauche du rio Tinto, on passe devant le canal d'entrée d'une petite crique, le *Domingo rubio*, qui sépare la Arenilla de la colline que couronne le monastère historique de la *Rabida*.

J'ai souvenir d'être venu là, il y a trente-cinq ans, en compagnie d'un ami. Nous avons traversé, dans une *lancha* à quatre rameurs, la largeur d'ouest à est de la baie. Deux de nos hommes se mirent dans la boue jusqu'aux genoux, et nous portèrent, à cheval sur une épaule, une jambe devant, l'autre en arrière, nos mains tenant la tête du porteur. Les deux autres hommes nous accompagnaient pour prêter assistance au besoin. C'était ainsi que j'avais débarqué l'avant-veille du vapeur de Cadix, le *Relampago*, au pied de la levée remblayée qui constituait le môle de Huelva.

Nos porteurs nous déposèrent sur un sentier pierreux, qui monte vers le plateau où s'élève le vieux couvent. En montant, nous avions à gauche une haie d'aloès et de nopals; à droite, nous apercevions au-dessus de nous le *Domingo rubio*. On nous dit qu'il avait servi d'aufrage et de carénage pour les caravelles de Colon, qui y avaient été amenées afin que le Père *gardian*, Juan-Perez, pût présider plus aisément à leur installation (1). Le chemin monte en lacets sur les pentes du plateau supérieur de la colline, où l'on remarque une large citerne à margelles de pierre, deux ou trois oliviers au feuillage grêle, un palmier solitaire dont les feuilles sont flétries du côté du vent de mer (2). On contourne la face est de l'édifice et ses murailles sans ouvertures. Au-dessus de celles-ci s'élève la coupole octogone de la chapelle, couverte en tuiles à arêtes blanches, surmontée d'un lanternon d'ordre toscan. On arrive à une petite esplanade où, au-dessus

d'un stylobate de trois hauts degrés, se dresse un fût cylindrique portant une croix de fer ouvragé, ornée des attributs de la Passion.

Ce fut au pied de cette croix, dit la légende, et sur ces degrés, que Colon se laissa tomber, épuisé de fatigue, au terme de son voyage en fugitif depuis Lisbonne, lorsqu'il vint demander l'hospitalité au gardien du couvent.

Le frère Juan-Perez, qui était le *gardian* de la Rabida, était un religieux éclairé, intelligent, expérimenté, nourri des traditions récentes venues du célèbre dom Henriques, grand-maître d'Aviz, infant de Portugal, qui, cinquante ans auparavant, envoyait du cap de Sagres ses navires et ses capitaines fouiller le Sud inconnu, avait découvert les Açores, Madère, le cap Bojador, les îles du Cap-Vert, la côte de Guinée et marqué le chemin des Indes. Juan-Perez, astrologue, — comme on avait désigné aussi les savants collaborateurs du prince portugais : Eanès de Azurara, Pacomo de Mallorca, mathématiciens, géographes et astronomes, — Juan-Perez (1), cherchant dans l'étude du ciel le chemin des autres contrées, était l'homme le plus apte à donner une forme aux idées qui tourmentaient Cristobal Colon. Après avoir été l'économe et le confesseur de la reine Isabelle de Castille, il avait été envoyé de Valladolid, où se trouvait la maison mère de l'ordre de Saint-François, pour diriger le *guardiania* des Frères Mineurs du monastère de la Rabida.

L'expression *guardiania* s'entendait des préfectures ou succursales de l'ordre. On l'employait pour indiquer le territoire assigné aux couvents pour l'exercice du droit d'aumône; on l'appliquait de même au temps pendant lequel le prélat exerçait ses fonctions (*prefectura tempus*). Il portait le titre de *guardian* (préfet ou prieur).

Il a été dit que Colon avait « débarqué, à Palos, dans une lande sauvage, sur un petit cap, à la porte du couvent de la Rabida ». Ce ne fut ni un petit cap ni une lande. Comment et par quel moyen serait-il venu débarquer à Palos? Un voyage maritime de Lisbonne

(1) Fr. Juan-Perez, désigné par ces noms reçus au baptême, comme c'est encore l'usage en Espagne, s'appelait aussi de *Marchena*, du lieu d'origine de sa famille, ce qui signifiait né à *Marchena* (*nacido en Marchena*), dans la province de Séville.

Ceci est l'éclaircissement d'une contestation produite dans une publication récente, le *Temps* du 4 août 1892. Il existe en Espagne une coutume familière qui caractérise les relations des hommes entre eux, et qui permet de s'adresser à certains par leurs prénoms, sans y ajouter l'appellation de famille. On sait qui sont, dans le monde des hommes notables, don Antonio, don Mateo-Praxédès, don Emilio, don Francisco, ou don Federico; ceux qui ont le plus le droit d'être connus et cités par leurs noms de baptême : Madrazo, Silvela, Castelar, Sagasta ou Canovas. C'est comme la consécration de leur notoriété.

Il était légitime qu'à la cour de la grande Isabelle il fût suffisant de signaler le moine astronome par ses deux noms de *pila*.

(1) Voir Pascual Madoz, diputado à Cortès, ministre de la gouvernance; *Diccionario geografico, estadístico, historico de España y provincias de ultramar*, 1850. XVI volumes in-4°. Articles Domingo Rubio, Moguer, Palos, Rabida.

(2) Voy. photographies de Laurent, à Madrid. Voir aussi une fresque au-dessus de la cheminée de la salle à manger de l'hôtel Colon, à Huelva.

à la baie de Huelva n'était ni dans les coutumes ni dans les facilités de ce temps-là, et Colon n'était pas encore navigateur. Aurait-il pu, dans la situation d'infortune où il était, trouver à fréter quelque barque dans le Tage, pour longer, sans relâche possible, les plages inhospitalières de Sinès, doubler le cap Saint-Vincent, suivre les côtes méridionales peu connues de l'Algarve, pour pénétrer, après un éternel trajet, dans la baie de Huelva, par la voie qui vient d'être indiquée.

Les historiens s'accordent tous pour dire que Colon, averti des dangers qu'il courait à Lisbonne, prit le parti de fuir. Il avait les sentiers directs, faciles et discrets de l'Alemtejo, par Beja et Mertola, le bac d'Alcoutim, qui traverse aujourd'hui encore le Guadiana, et accoste à San-Lucar, où l'on se trouve tout auprès de la région des mines, à Villanueva et à Alosno. Un chemin empierré, un *arrécife*, passait par Gibraleon; on traversait le rio Tinto pour arriver à Moguer. De là, par le haut des collines, on arrivait au couvent. Ce chemin empierré aboutit encore à l'esplanade, devant le portail. C'est par là que Colon se traîna, à bout de forces, mais désormais à l'abri des poursuites et sous l'égide affectueuse du frère Juan-Perez.

Il y a autour de la baie bien des choses nouvelles; mais l'arrécife, le plateau, le Domingo rubio, le rio Tinto n'ont pas changé. A une demi-lieue au nord-est de la Rabida, on se trouve au pied du bourg de Palos, dont les habitations s'étendent depuis le bord du canal, sur une colline. Palos compte aujourd'hui 1262 habitants. Quelques barques de pêche sont amarrées au bord du canal, sans aucun appareil qui dénote, soit un port, soit une action maritime. Le territoire, vers la Rabida, et vers Moguer, au nord-est, est tout planté de vignes, dont le produit constitue la principale richesse du pays.

A une lieue de Palos, Moguer occupe une jolie colline de 620 mètres du port, est entourée d'une campagne fertile; on y cultive un peu de céréales, mais surtout la vigne, et le vin est le principal produit. Les *coscberos de vino* (commerçants en vin) sont nombreux; on en compte trente-cinq (sept à Palos); et un fait historiquement remarquable, c'est que trois maisons, parmi ces commerçants, portent aujourd'hui encore le nom des capitaines des caravelles de Colon. Celles-ci ont été commandées par Martin-Alonso Pinzon, par Francisco-Martin Pinzon, et les trois maisons vinicoles d'aujourd'hui ont pour chefs Luis-Hernandez, Isidro-Maria et Mariano Pinzon. On sait aussi que l'un des amiraux de la flotte espagnole est un descendant de cette famille. Martin-Alonso et Francisco-Martin étaient commerçants et caboteurs; ils allaient, avec leurs autres de vins, de la baie de Huelva jusqu'à Séville ou Cadix, ou bien à la côte d'Algarve. Ils avaient pu se hasarder à gagner les archipels voisins de la côte d'Afrique, si récemment manifestés par les capitaines de l'infant d'Aviz; on devine ces archipels à l'horizon,

du haut de la pointe de Sagres et du fanal du cap Saint-Vincent; mais ce fut évidemment de leur part un grand acte de hardiesse que de se jeter, eux et leurs matelots pêcheurs, dans les inconnus de ce que l'infant, et Colon après lui, appelaient *el mar oscuro*. Il leur fallut une extrême audace, et une confiance immense dans les convictions de Colon, pour le suivre dans cette grande aventure. Ce ne fut pas, on le sait, sans de fréquents retours, sans de périlleuses révoltes, et l'histoire réelle de l'expédition nous le rapporte, sans qu'il soit permis d'en rien contester.

Maintenant, et pour conclure, je crois pouvoir introduire une assertion qui ne saurait non plus être discutée: c'est que l'armement de la petite escadre de Colon n'a pu se faire ni à Palos ni à Moguer. On n'opposera pas que ces deux localités ont pu se modifier considérablement en quatre siècles, et qu'elles pouvaient offrir, en 1490, les ressources de construction, d'installation et d'hommes qu'elles n'ont plus aujourd'hui. L'histoire n'aide nullement à cette contradiction; il n'y a aucune trace d'un port considérable, d'une population plus spéciale; aucun indice de révolution, de dépopulation ni de cataclysme qui ait amené ces deux localités à un état moindre que celui où elles ont dû se trouver alors. Les quatre cents années qui ont respecté le vieux couvent, ses cellules, ses cloîtres, ses caves et sa coupole, n'ont rien eu à renverser à une lieue et demie de là.

A Palos ou à Moguer, au fond de cette baie tranquille, si ces deux localités sont modestes, si elles n'ont pas de bricks, de côtes ni de goélettes, si elles n'ont pas des marins de grande mer, mais des vigneron, c'est qu'il en était ainsi en 1492.

Le génie du grand homme a suppléé à tout cela.

Ce qui résulte de ce que je viens de dire, c'est que la reine catholique, qui était devant Grenade, qui avait accueilli les sollicitations de Juan-Perez, et qui avait appelé Colon pour l'entendre, voulut bien, sans doute, lui faire don de ses navires, la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Niña*. Mais ils furent construits ou frétés à Cadix ou au Puerto-de-Santa-Maria, et amenés à Domingo rubio.

Pour commander la petite escadrille armée par Juan-Perez au pied de la colline de la Rabida, on prit les négociants-capitaines de Moguer, qui connaissaient la côte et un degré de mer au large, et pour la *tripulacion*, ce qui signifie l'équipage, on recruta des pêcheurs de thons et de dorades par delà la barre de l'île de Saltès.

Ce n'en fut que plus merveilleux.

Ici, il y a encore une curiosité à signaler, c'est que ce fut aussi du Puerto-de-Santa-Maria, un joli port de la baie de Cadix, à l'embouchure du trop célèbre Guadaleta (1), que mit à la voile pour le nouveau monde,

(1) Théâtre de la défaite du roi Rodrigo, par les Maures de la première invasion.

le 20 mai 1499, une flottille commandée par Alonso de Ojeda, et qui emportait un négociant florentin nommé Americo Vespucci. Ce voyageur, dit une légende, avait avec lui des cartes géographiques; il y avait inscrit son nom, qui fut donné ainsi aux terres nouvelles, par une étrange méprise, si ce ne fut par une imposture préméditée.

Ces fêtes commémoratives d'un fait immense sont bien légitimes. Elles augmentent la reconnaissance des peuples, surtout de l'Espagne, pour l'illustre découvreur. On comprend la grande colonne de bronze portant la statue de Colon, qui se dresse à l'entrée de la Rambla de Barcelone. On applaudit la haute pyramide sculptée surmontée aussi d'une statue du découvreur, au rond-point des Recoletos, à Madrid. On veut saluer un Colon colossal à l'entrée de la passe de Huelva, éclairant, comme la Liberté de Bartholdi, le grand chemin de l'Occident. De même aussi l'éminente Société de géographie de Lisbonne s'est proposée d'ériger, en haut des grands rochers blancs du cap Saint-Vincent, la majestueuse image de dom Henrique éclairant les voies du Sud.

C'est là la véritable glorification des deux illustres navigateurs.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

CHRONIQUE MUSICALE

Le Mois de Wagner.

La neuvième série des fêtes de Bayreuth a commencé, cette année, le 21 juillet, pour se terminer le 21 août; le « mois de Wagner » a donc été de trente-deux jours; huit représentations de *Parsifal*, quatre de *Tannhäuser*, quatre de *Tristan*, quatre des *Maîtres chanteurs*, plus douze jours de repos répartis sur toute la période. Grande affluence, public de choix, enthousiasme général, recette superbe, l'exécution... nous en reparlerons tout à l'heure. A présent que le théâtre a clos ses portes, dans la petite capitale des margraves retombée pour de longs mois au silence et à l'oubli, pendant que, sur les trottoirs déserts, les lourds talons éperonnés des traîneurs de sabre marquent seuls la mesure, l'habitant, rentré dans ses meubles, compte son bénéfice et dresse ses plans pour la prochaine campagne. Si vous voulez, faisons de même. Repassons nos impressions anciennes et récentes, recueillons les dires de chacun, pour établir le bilan par profits et pertes, et nous renseigner exactement sur l'état actuel du mouvement wagnérien.

Les documents ne feront point défaut pour cette enquête. Le bonheur de découvrir Bayreuth ne va pas sans le plaisir d'en faire part à ses amis. Or voici juste

vingt ans que l'on posa la première pierre du théâtre, seize ans qu'on l'inaugura solennellement avec la *Tétralogie*, dix ans que *Parsifal* y fut donné pour la première fois et que la critique commença d'y venir en corps, régulièrement. Chaque année, la liste des pèlerins à impressions de voyage s'augmente de quelques chroniqueurs en retard; tous n'ont pas, pour s'en excuser, l'esprit du rédacteur anonyme de la *Vie parisienne*, mais tous ont « rendu témoignage à la lumière ». Calculez, d'après cela, ce qu'ont dû fournir de copie l'orchestre invisible, la salle rectangulaire obscure, les tabliers de ménage brodés de *leit motive*, les carrosses de gala transformés en locatis pour la saison, les fiacres à deux chevaux qui n'en ont qu'un, les sardines à l'huile des soirées de Wahnfried, les prédilections secrètes de Wagner pour la France (1), et comme quoi M^{me} Wagner parle le plus pur français sans apparence d'accent, — pour la meilleure des raisons, j'imagine. Ces détails authentiques nous sont confirmés par les récits des pèlerins. On les entend un peu partout, depuis que Bayreuth est devenu le rendez-vous des élégances, — le dernier cri du snobisme select, — et qu'on peut, pour ainsi dire, s'y croire à la première de *Lohengrin*. L'afflux mondain, déjà considérable l'an dernier, va grossissant toujours, jusqu'à donner de l'humeur aux wagnériens de vieille date. Dame, songez donc! Être venus à la première de *Parsifal* en troisième classe, voire à pied ou en bicyclette, — j'en sais un qui l'a fait, — avoir mangé tout le temps la vraie cuisine du cru, — les saucisses d'Angermann et les œufs durs du café Sammet, — dormi dans les édredons des naturels, supporté, sans mot dire, les airs vainqueurs des petits sous-lieutenants bavares, — en ce temps-là l'on ne se gênait guère avec les Français, — et partager aujourd'hui sa gloire avec le Tout-Paris des déplacements et villégiatures! Ingrats qui ne voient pas que c'est le concours et l'argent de ce beau monde qui nous vaut présentement des égards, des draps propres, et l'avenir assuré de l'œuvre wagnérienne! — s'il était venu plus de belles madames en 1876, on aurait pu garder les décors de la *Tétralogie* qu'il a fallu vendre dans un jour de détresse. Et puis elles sont si charmantes, ces chères novices, — pas toutes, mais il y en a, — si modestes, si pleines de bonne volonté pour apprendre. Chez elles, l'admiration est imperturbable, et sincère plus qu'on ne croit, et parfois raisonnée, je vous assure. J'ai interrogé adroitement, — sans avoir l'air, — j'ai reçu des réponses vraiment consolantes. Elles savent faire la différence entre *Tannhäuser* et *Parsifal*, elles préfèrent le troisième acte de *Tristan* au second, ce qui n'est pas déjà si bête, et conviennent que notre opéra retarde

(1) Lire, à ce sujet, le curieux dernier chapitre des *Mélanges sur Richard Wagner*, de MM. A. Soubies et Ch. Malherbe. — Chez Fischbacher.

de soixante ans, ce qu'il était bon de démontrer. Il n'y a de vraiment insupportables que les poètes décadents et les jeunes Américaines.

Quant à la critique, nous savons qu'elle a désarmé. Elle n'en veut plus à Richard Wagner de toutes les sottises qu'il lui a fait dire; elle s'efforce d'en rejeter les torts sur les traducteurs ou interprètes, en déclarant que le *Parsifal* de Bayreuth ressemble à celui du Cirque d'Été ou du Conservatoire, comme un portrait de maître à un mauvais daguerréotype. « C'est la faute à Wilder; c'est la faute à Lamoureux ! » J'en conviens, que les traductions de M. Wilder, encore les moins mauvaises, laissent à désirer; — lui-même les déclare éminemment et indéfiniment perfectibles, — et que M. Lamoureux ne nous a jamais donné que l'épreuve négative de Wagner, et qu'il y a loin de M. Danbé à M. Hans Richter, de Paris à Bayreuth, du français à l'allemand et du concert à la scène; — si loin qu'il faut pardonner... à ceux surtout qui n'ont pu rectifier leurs impressions par la lecture, parce qu'ils ne savent pas lire la musique.

Mais ceux-là sont les plus nombreux, hélas ! et non seulement chez les anciens adversaires du maître, mais parmi ses admirateurs à toute époque. Car il est incroyable et pourtant vrai que Wagner, le plus prodigieux musicien depuis Sébastien Bach, — Beethoven, plus grand par le cœur, n'a pas sa toute-puissance plastique, — a recruté la majorité de ses partisans hors du monde des musiciens, les littérateurs d'abord, plus tard, les ratés et les poseurs. En cela, je crois bien qu'il porte la peine de ses professions de foi tapageuses, de ses excès d'habileté.

C'était, certes, manœuvrer adroitement que de se poser en homme de théâtre, en réformateur de la scène, vis-à-vis de la littérature française. Celle-ci l'a pris au mot, naturellement, et cru sur parole; mais elle l'a, du même coup, confisqué à son profit et rendu suspect au monde musical, en lui présentant Wagner comme un musicien littéraire qui sacrifierait la musique au drame, thèse bien compromettante, qu'un officieux essaye en ce moment de reprendre par ordre, pour justifier la malencontreuse reprise de *Tannhäuser*, et qui a retardé de vingt ans l'avènement de l'art nouveau, par le malentendu qu'elle a créé.

Bien habile aussi, le parti pris de retirer son *Parsifal* sur la montagne; « car si ce sacrifice n'était célébré qu'en un seul lieu et par un seul prêtre dans le monde, avec quelle ardeur pensez-vous que les hommes courraient en ce lieu et vers ce prêtre pour être présents à la célébration des divins mystères ?... Richard Wagner s'est appliqué ces paroles de *l'Imitation* et les a mises en œuvre à son profit.

Plus heureux encore, son choix de cette petite ville morte, qui n'a ni monuments, ni musées, ni magasins, ni vie intellectuelle, ni lac, ni pics à gravir, ni sources puantes à boire, ni casino, ni plage, ni champ

de courses, avec ses rues où pousse l'herbe, ses femmes laides à souhait. Et vous savez s'il abuse de ces avantages pour nous tenir tout en sa puissance, arrachés à nous-mêmes, l'esprit tendu vers lui, vivant de lui, aussi étroitement absorbés en lui que les fidèles en Dieu pendant les exercices d'une retraite spirituelle; domination complète, irrésistible. Mais la suggestion, le pouvoir absolu n'ont qu'un temps; déjà les fameux points noirs apparaissent sur l'horizon de Wahnfried.

D'abord, l'exécution, qui chaque année se relâche davantage de cette première perfection idéale, obtenue par un miracle d'abnégation et de discipline; l'orchestre s'est ressaisi, mais ce sont les chœurs qui déclinent; ils ont perdu cet apparent laisser-aller, — le comble de la précision et de l'art, — qui donnait si complète l'impression multiple de la vie : ils chantent et jouent tout juste. Dans le détail, bien des défaillances : le quintette des *Maîtres chanteurs*, faux d'un bout à l'autre; à côté du ton, la partie du contralto de la coupole, dans la scène religieuse de *Parsifal*; — M^{lle} Staudigl avait trouvé plus commode d'envoyer là-haut une comparse chanter à sa place. — Fort bien, mais pour des gens qui ont fait 1014 kilomètres et doivent en faire autant pour rentrer chez eux, il valait peut-être la peine de monter soixante marches. Les mouvements mêmes n'ont plus rien d'absolument fixe : l'an dernier, M. Lévy avait fait marcher la forêt de *Parsifal*, au premier acte, du train d'un enterrement de première classe; cette fois, il l'a menée presque trop vite !

Et puis, il y a des tiraillements, des discussions, des amours-propres réveillés, qui regimbent contre les caprices de la régente de Wahnfried. La défection des wagnériens de Vienne renvoyant leurs billets au dernier moment, l'absence de M. Hans Richter jusqu'aux deux représentations de clôture, qu'il a d'ailleurs dirigées merveilleusement, n'ont point passé sans commentaires.

Enfin, les dieux s'en vont ! Perdue pour l'art, la superbe tragédienne Materna; fini, le pauvre Vogl, qui s'obstine à chanter par gestes; mort, et mort fou, m'a-t-on dit, le grand acteur Frederichs, l'incomparable Beckmesser des *Maîtres chanteurs*; disparue de la scène, l'exquise M^{lle} Bettaque, l'Évechen idéale; sacrifié, — et bien injustement, — le ténor Alvary, dont, avec un peu moins de conseils et un peu plus de persévérance, on pouvait faire un Tristan remarquable. De leurs remplaçants, il vaut mieux ne rien dire : le baryton Kaschmann, le ténor Athos, aussi insignifiants que possible; M^{me} Mailhac, insuffisante pour le rôle de Kundry; M^{lle} Mulder, une Éva franchement mauvaise. Après M^{mes} Malten et Sucher, après Van Dyck, Plank et Scheidemandel, le déluge.

On le sent en haut lieu, et l'on n'est pas rassuré nonobstant les brillants résultats financiers de l'exercice. Il serait question de suspendre les représenta-

tions pendant deux ans, — le temps de former de nouveaux sujets, — et de rouvrir en 1895, avec la *Tétralogie*, pour frapper un grand coup et retremper la foi. N'importe; c'est fini des temps héroïques où les artistes chantaient pour l'honneur, fini des dévotions de petite chapelle entre augures. Le moment est venu pour l'art wagnérien d'affronter les foules et la pleine lumière. Replacé dans les conditions communes, nous rendra-t-il l'émotion profonde, inconnue, inoubliable, le frisson nouveau auquel nul n'échappe à Bayreuth? Nous verrons bien. Et c'est pourquoi l'on commence à s'agiter pour ou contre le projet des *Maîtres chanteurs* à l'Opéra, les uns se réjouissant sans arrière-pensée, les autres récusant d'ores et déjà l'épreuve.

Ce qu'il en adviendra, je l'ignore; il serait téméraire de hasarder un pronostic. Si je n'avais pas confiance, je n'aurais pas la mauvaise grâce de l'annoncer sur les toits six mois d'avance. Mais je pense, au contraire, qu'il faut applaudir à « l'emballement » de MM. Bertrand et Colonne. Pour dire même toute ma pensée, la partition des *Meistersingers* est précisément celle que j'aurais choisie pour Paris. Pourquoi? Parce que, avec sa donnée allemande, elle est pourtant la moins germanique des œuvres de Wagner, la plus solidement tramée et, en même temps, la plus riche de mélodie; elle en déborde; — donc la plus musicale, au sens absolu du mot; parce que j'y trouve la fière allure de Weber, le brio, la grâce souveraine de Rossini, servis par l'art du divin Sébastien Bach; parce qu'elle me donnera, je l'espère, le moyen de combattre en temps et lieu la théorie de M. Houston-Stewart Chamberlain sur le caractère plus dramatique que musical du génie de Wagner (1). C'en est assez pour justifier mes préférences. Ma seule crainte est que nos recrues wagnériennes de cette année ne la trouvent pas assez avancée à leur goût : il n'est ferveur que de novices. Je compte bien faire mon possible pour leur ôter ce scrupule.

RÉNÉ DE RÉCY.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Jean Aicard : *le Pavé d'amour*. — M. André Mellerio : *la Vie stérile*. — M. Paul Perret : *l'Amour et la guerre*.

Sous le titre de : *le Pavé d'amour*, M. Jean Aicard nous a conté un petit « mariage de Loti », une de ces histoires que Pierre Loti raconte si bien, les amours d'un officier de marine avec une jeune personne qu'il ne doit pas épouser.

Seulement, ces histoires-là, Pierre Loti les place toujours, non seulement dans des pays chauds, comme il est naturel, mais encore dans des pays très éloignés de nous, ce qui fait qu'elles sont sans conséquences, à l'ordinaire, pour le marin qui en est le héros. L'homme de mer se borne, dans la suite, à s'en souvenir, et en demander des nouvelles; quelquefois, mais rarement, comme dans *Fantôme d'Orient*, à en aller chercher, très tardivement. Le Loti de M. Aicard a la maladresse de manœuvrer dans un pays chaud, il est vrai, mais beaucoup plus rapproché de la capitale de la République. C'est une Azyiadé de Toulon qu'il détourne de ses devoirs de couturière, et cela fait des amours non seulement dénuées de couleur orientale, mais beaucoup plus graves en prochaines conséquences.

Car Toulon n'est pas un lieu où un officier de marine passe en passant, comme dit l'autre, c'est un lieu où il est destiné à revenir, et ce sont les retours qui, en pareille matière, offrent des dangers sérieux.

Supposez, en effet, que notre Loti, qui, ici, s'appelle Adrien, soit parti pour les grandes Indes, en laissant Azyiadé, qui, ici, s'appelle Angèle, dans une situation digne du plus grand intérêt; supposez que, pendant l'absence d'Adrien, Angèle mette au monde et aux Enfants assistés un petit représentant de la marine française; supposez qu'elle soit ensuite épousée par un quartier-maître, véhément, mais bon, qui finit par adopter et élever le fils d'Adrien; supposez qu'Adrien, revenu, se retrouve le chef hiérarchique du quartier-maître, bon, mais véhément; supposez qu'Adrien, que vous avez connu jusqu'ici comme un pleutre, soit, de plus, un rustre, et, dans le commandement, moleste et insulte gravement le père nourricier de son fils; vous imaginez quelle correction bien méritée le quartier-maître, plein de véhémence autant que de bonté, appliquera à son supérieur; et vous voyez à quel dénouement féroce nous voilà acculés.

J'avertis les lecteurs sensibles que M. Aicard n'a pas voulu que son Adrien fût assez canaille pour faire fusiller le quartier-maître. Il s'en tire, avec des larmes de colère, en donnant sa démission, que le ministre de la marine accepte avec empressement et avec pleine raison; car cet Adrien me paraît aussi mauvais officier que mauvais père.

L'histoire, un peu banale en son fond, est très bien menée, avec précision, progression, péripéties inattendues et naturelles, et un soin extrême et très heureux des détails. Les caractères, quoique trop connus, sont très intéressants, parce qu'ils sont dessinés avec une grande netteté, et un grand souci de la vérité toute naïve et tout ingénue. C'est un de ces livres qui ne nous apprennent rien, mais qu'on lit pour la *fac-ture*, avec un intérêt qui ne fléchit pas.

Je voudrais bien que M. Aicard, qui est un artiste, mais qui n'est pas un grand sociologue, l'eût débar-

(1) *Le Drame de Richard Wagner*. — Leipzig, chez Breitkopf. — Voy. le compte rendu de l'ouvrage dans la *Revue* du 27 août 1892.

raissé de quelques dissertations pédagogiques et sociologiques qui ne laissent pas d'être un peu puéries. M. Aicard, sentant bien que son héros n'est pas excessivement sympathique, cherche à l'excuser par les arguments devenus célèbres depuis *Rabagas*, par exemple sur cette raison fameuse que « c'est la faute à la société ». Il nous prend tout le temps par la manche pour nous dire : « Oui, je sais bien ; ce n'est pas très honnête tout ce que fait là mon Adrien. Mais, que voulez-vous ? il a été élevé dans les lycées. C'est la faute des lycées. Les lycées sont la création de Napoléon I^{er}. C'est la faute à Napoléon... Sois maudit, ô Napoléon !... Et puis que voulez-vous qu'il fasse, ce jeune homme ? Qu'il pratique les femmes mariées ? C'est très mal. Qu'il tombe à la débauche vulgaire ? Vous ne voudriez pas. Dès lors, il détourne Angèle. C'est l'organisation sociale qui est coupable. Que feriez-vous à la place de ce pauvre Adrien ? » Il me semble qu'Adrien pourrait travailler un peu, s'il a tant de loisir ; il me semble qu'il pourrait se marier ; il me semble que, s'il aime mieux Angèle, ce n'est pas la société qui le force à ne pas reconnaître son fils et à ne pas l'élever ; il me semble que si la société est coupable, Adrien l'est beaucoup plus qu'elle ; et il me semble que toutes ces considérations déparent, en l'alourdissant, un livre qui, sans elles, serait très joli.

J'en dirai presque autant de tout le début, que j'ai très bien fait d'avalier sans sourciller, mais qui aurait pu me persuader de ne point lire le reste du volume, ce qui aurait été très grand dommage. Le début, c'est proprement le *Pavé d'amour*, et le *Pavé d'amour*, vous l'ignorez, c'est le quartier de Toulon réservé aux débauches maritimes. La description en est longue, large et copieuse. Sois-je fusillé si je sais de quoi elle sert ! C'est le « naturalisme » qui a égaré ici M. Aicard. Il s'est dit, sans doute, d'abord qu'il fallait dans un roman quelques gras tableaux, hauts en couleur, de vilains endroits ; ensuite que, à la manière de Zola, il fallait quelque chose de matériel qui fût le centre et l'âme de tout le récit. L'âme matérielle de l'histoire d'Adrien et d'Angèle, ce sera le Pavé d'amour. Le malheur, ou bien plutôt le bonheur de la chose, c'est que le Pavé d'amour n'a aucune influence sur toute l'histoire d'Adrien, d'Angèle et du quartier-maitre. Il ne s'y rattache qu'en ce sens que c'est par dégoût du Pavé d'amour qu'Adrien, et aussi le quartier-maitre, bifurquent du côté d'Angèle. C'est un rapport bien indirect. La vérité est que toute cette description, où il y a du talent du reste, est là pour elle-même. C'est un morceau de bravoure. Je jure à M. Aicard qu'on s'en passerait.

Tout cela revient à dire que M. Aicard a beaucoup de talent et manque un peu de goût. Il en manque un peu, j'ose l'en assurer. Le talent ne s'acquiert pas, et le goût s'acquiert. Rien n'empêche donc d'espérer que M. Aicard, qui a fait de si beaux vers, mais qui n'en

est presque qu'à son début dans le roman, nous donnera des œuvres aussi dramatiques que celles-ci, et moins mêlées, et d'une beauté plus constamment pure.

La *Vie stérile* de M. Mellerio est l'histoire d'un raté. Vous en concluez immédiatement qu'il ne faut pas la lire, et, tout en étant d'un avis absolument différent du vôtre, je confesse que votre conclusion, qui est celle de presque tout le public, devrait faire réfléchir les jeunes littérateurs.

Depuis combien de temps est-ce une chose acquise en littérature que les histoires de ratés n'intéressent absolument pas le public ? Il n'y a rien de plus acquis que cela. Les jeunes littérateurs persistent malgré tout, et j'ai une histoire de raté, bon an mal an, tous les trois mois. Je sais bien que Balzac a fait *Z. Marcas*. Mais *Z. Marcas* a dix pages ; ce n'est qu'une silhouette. Je sais bien que Zola a fait *l'Œuvre* ; mais *l'Œuvre* a-t-elle vraiment réussi ? Je sais bien que Cherbuliez a fait *Prosper Randoce* ; mais Randoce n'est pas un simple raté, c'est un bohème de lettres, et ceci est toute autre chose. Je sais bien que Balzac a fait *Rubenpré* ; mais il a eu soin de mettre beaucoup de belles choses autour.

Et puis Balzac, Zola et Cherbuliez sont Cherbuliez, Zola et Balzac. Vous avez tous, ô jeunes gens ! une histoire de raté dans vos notes, parce que c'est matière que vous trouvez à votre portée : gardez-la pour plus tard ; il faut un grand nom littéraire pour imposer un sujet qui, par sa nature même, laisse le public infiniment frigidé, pour ne pas dire froid.

Le raté de M. Mellerio n'a pas laissé de m'intéresser. Il est d'une essence très particulière. C'est le raté pur, le raté en soi. Philippe est riche, libre, sans charge et sans attache, et il veut être homme de lettres. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne le soit pas, car d'ailleurs il est intelligent et a toute l'éducation, tout le dégoût préliminaire qui suffit. Seulement, il ne peut pas. Il ne peut pas, voilà tout. La faculté créatrice lui manque. Il travaille, il accumule des notes, pique des sensations dans ses cartons comme des papillons, se constitue des herbiers sensitifs et passionnels, et puis, il ne peut pas. La création, cela vient quand cela veut. A lui, ce ne lui vient ni de nuit ni de jour. Ce ne lui vient jamais. Il essaye le matin : il se sent vide ; il essaye l'après-midi : il se sent lourd ; il essaye le soir : il se sent congestionné ; il essaye la nuit : il se sent énérvé.

Cela dure une dizaine d'années. « Il y a des années comme cela, disait Mürger, où l'on n'est pas en train. » Mais dix années de suite où l'on manque continuellement de verve, c'est pour désespérer. Le pauvre Philippe désespère, en effet, ou plutôt tombe dans la torpeur de l'idée fixe, et de cette torpeur dans une sorte de gâtisme dont la mort le délivre. Son enterrement, sous la neige, au milieu d'une sorte d'hostilité univer-

selle des choses, est par parenthèse un morceau de maître.

Mais pourquoi Philippe s'obstine-t-il? Il est si facile d'être dilettante, d'être oisif, on même, quoique ce soit plus méprisable encore, d'être critique! Voilà précisément l'intérêt de cette petite étude, parce que c'en est la vérité. L'art, et je crois la littérature plus encore que l'art, est de nos jours une monomanie. Elle est classée dans les listes de messieurs les aliénistes. Vous rencontrez assez souvent un jeune homme évidemment dénué de toute faculté créatrice à qui vous dites : « Pourquoi tenez-vous tant que cela à écrire? Après tout, on n'est pas forcé. — Mais si! riposte-t-il. On est forcé. J'y tiens, parce que je ne puis pas faire autrement. Il faut absolument que j'écrive. » Et l'on voit dans son regard que c'est vrai. Si ce jeune homme est pour son malheur très intelligent et sent à chaque page qu'il commence qu'elle ne vaut rien, vous avez précisément le Philippe de M. Mellerio.

Ah! quel malheur! Quelle déplorable inflexibilité de tendances! — Nous causions un jour avec notre grand Paul Baudry, et une personne qui m'est très chère, et qui avait été la camarade d'atelier de Baudry, lui disait : « Baudry, je me rappelle très bien quand vous avez pris parti. Vous aviez quinze ans. Vous étiez aussi bon le violon sous le menton que la palette au pouce. Vous ne saviez pas jusque-là ce que vous feriez. Ce jour-là vous dites à notre vieux maître : « Ça y est, monsieur Sartoris, je prends votre métier. Je serai peintre. »

Baudry ne répondit point, comme on pourrait s'y attendre : « C'était bien là, évidemment, ma vocation! » Il répondit très tranquillement : « Oui... je crois que j'ai bien fait. Les musiciens ont beaucoup de peine à percer. Il leur faut trop d'auxiliaires. Un peintre se tire toujours d'affaire. »

Manifestement Baudry ne doutait point qu'il n'eût eu le choix; il pensait qu'il aurait pu être tout aussi bien musicien, s'il avait voulu, et avoir, sinon autant de succès, du moins une fort belle carrière. J'eus là une petite vision de ces grands artistes de la Renaissance, qui ne croyaient pas du tout à l'inflexibilité d'une vocation, qui se sentaient forts, et qui abordaient avec quiétude les arts les plus différents, quittant l'un pour l'autre selon les besoins et les occasions. Baudry était de cette race-là. A un degré inférieur, je voudrais bien que les jeunes gens eussent un peu de cette souplesse de volonté, tout au moins qu'ils ne crussent pas tant à la fatalité chez eux d'une tendance maîtresse, surtout quand cette tendance n'existe pas.

Mais le fait est vrai que bon nombre y croient avec un entêtement qui a quelque chose de sacré, et qui touche à la folie, ou qui y mène; et voilà pourquoi le cas du Philippe de M. Mellerio est intéressant.

Tout au plus regretterais-je que M. Mellerio n'ait pas assez vigoureusement maîtrisé son sujet. Il y a ça et là

un peu de frottement. De temps en temps, cédant lui-même à une autre manie contemporaine, beaucoup moins grave, il lui arrive de dire : « Voilà où mène notre vie ultra-intellectuelle, notre vie surchauffée, notre vie de surmenage mental... à l'impuissance. » Pardon! mais pardon! Philippe n'est pas un surmené. Il ne fait rien; il n'a jamais rien fait, qu'à aller prendre le thé russe chez M^{me} Bartès, ce qui n'a rien d'écrasant pour l'intelligence. Ce n'est pas un surmené, c'est un impuissant. C'est l'impuissant. Et la révolte bête contre l'impuissance, et la révolte qui se sent bête, et qui en devient enragée, c'est votre roman lui-même, et c'est en cela qu'il est intéressant et nouveau. Ne le lâchez pas! Je dois dire qu'il arrive assez rarement à M. Mellerio de le lâcher, et que le livre reste d'une assez forte rectitude, et, dans sa tristesse, d'une assez belle unité.

**

Un roman presque gai pour finir. Ils sont rares, les romans gais. Celui-ci, sans être d'une joyuseté folle, ne laisse pas d'être assez plaisant. C'est l'histoire d'un mari qui manqua le bâton de maréchal, où il avait droit, qui reçut un pot de fleurs sur la tête et pensa en mourir, qui eut une vieillesse solitaire et désespérée, tout cela pour avoir une seule fois, messieurs, une seule fois en sa vie, deux heures durant, et encore au delà des frontières, trompé sa femme.

Vraiment, c'est dur; c'est un peu dur. Je sais bien qu'il avait juré; mais enfin vous avez tous juré, et s'il fallait, pour une pauvre seule petite fois, et encore à peu près forcé, *idque coactus*... Ah! vraiment, c'est un peu cruel.

C'est au général Eskier, dit le *Coq basque*, que tout est arrivé, du temps du premier Empire; et c'est M. Paul Perret qui nous le raconte dans un volume intitulé *L'Amour et la guerre*; et qui nous le raconte, ce qui lui fait le plus grand honneur, sans la moindre trace d'indulgence ou de commiseration pour le général Eskier. Monsieur Paul Perret, vous êtes un janséniste; tous mes compliments.

Cet Eskier, dit le *Coq basque*, était un simple paysan amoureux d'une petite châtelaine ruinée, et, devenu officier de la République, il avait tiré la petite châtelaine des prisons de la Terreur et l'avait épousée. La petite châtelaine avait fait jurer au capitaine Eskier ce que toutes les femmes, même non châtelaines, font jurer à leurs maris, même non officiers. Le capitaine Eskier avait tenu son serment, le chef de bataillon Eskier avait tenu son serment, le colonel Eskier avait tenu son serment; le général Eskier... Eh bien, voilà : le général Eskier oublia le serment prêté par le capitaine Eskier. On a félicité Louis XII d'avoir oublié les injures du duc d'Orléans; peut-on en vouloir au général Eskier d'avoir oublié un moment les serments prêtés par le capitaine Eskier? Il y a matière à casuistique.

Toujours est-il que le *Coq basque* eut tort, pendant

une trêve, de traverser la Bidassoa. Il était à Hendaye ; il alla à Fontarabie. Vous savez si cette diablesse de Fontarabie est suggestive pour quiconque, et singulièrement pour un général qui a encore le droit de s'appeler le Coq basque. Il y a des villes espagnoles qui ne sont pas du tout espagnoles, Saint-Sébastien, par exemple. Mais Fontarabie est tellement espagnole qu'elle est beaucoup trop espagnole. Et cela brusquement, sans transition. Vous quittez Hendaye, qui est une ville très française, vous êtes en cinq minutes à Fontarabie, qui, de toutes les villes espagnoles, est la plus espagnole. C'est une espèce de trahison.

A monter cette rue en pente, avec ses maisons surplombantes et sournoises d'où l'on se sent regarder par des yeux de diamant noir à travers tous les *miradores*, il tressaille en vous, à chaque pas, des phrases de roman de Stendhal.

C'est dans cette rue, sous le porche de l'église d'or, vous savez, à droite en montant, que le général Eskier fut arrêté par une duègne qui le conduisit, seulement curieux encore, mais déjà un pied dans le crime, au riche logis d'une señora, laquelle, lui mettant les mains sur les épaules, lui dit : « . . . » Vous lirez le reste dans le livre de *l'Amour et de la guerre*, qui est un livre plein de verve, d'entrain, de couleur, de conclusion savante, et d'une haute moralité.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

GYMNASE : *Je dine chez ma mère*, comédie en un acte de A. Decourcelle et Lambert Thiboust. — *Aux crochets d'un genre*, comédie en trois actes de Théodore Barrière et Lambert Thiboust.

Pendant que l'intempérant soleil d'août rôtissait les prairies, desséchait les rivières, faisait fondre le pavé et tarissait jusqu'à la résignation des actionnaires, M. Koning, interviewé par un de nos confrères, lui tint à peu près ce langage : « Le public est étonnant ; voici que ce qui lui suffisait depuis vingt-cinq ans commence à ne plus lui suffire ; toutes mes premières ont été triomphales, cela va sans dire : mais, chose singulière, à partir de la quatrième représentation, les spectateurs affectaient une réserve regrettable ; après tout, cela les regarde ; Blum et Toché les laissent indifférents, et aussi Paul Ferrier : ils veulent des pièces de jeunes, je vais leur en faire... » Suivait un programme presque menaçant : plus d'Augier, plus de Feuillet, plus de Dumas, plus de Sardou ! chose plus incroyable, plus un de ces auteurs aimés à qui, depuis si longtemps, le Gymnase devait chaque année quelques paires de somptueuses recettes... En place, des jeunes, rien que des jeunes ; les nourrissons de

M. Antoine allaient, si j'ose m'exprimer ainsi, changer de sein ; M. Koning seul les allaiterait désormais. Il y eut quelques belles journées pour l'art nouveau ; les plus « avancés » de nos confrères se sentaient touchés jusqu'aux larmes. M. Jean Jullien, confus, murmurait : « C'est trop ! » et M. Henry Bauer, quoique méfiant, était près de se rendre.

Septembre vint, inaugurant, avec une température plus clémente, les mois *en r*. Le Gymnase s'ouvrit, et le premier spectacle était consacré au regretté Lambert Thiboust... Elle est toujours drôle : et c'est là, comme on dit, « du bon théâtre » !

**

Je ne suis pas plus intransigeant qu'il ne faut. Si parfois certains vaudevilles m'ont paru d'une digestion difficile, d'autres m'ont divertit, et j'admets très volontiers, d'ailleurs, que ce qui ne m'amuse pas puisse amuser les autres ; tout ce que je puis faire ici, c'est de donner et de chercher à justifier mon impression. Un vaudeville ne me semble pas, en soi, une chose damnable. Mais il est un fait qu'il me paraît bien difficile de nier, c'est que, depuis quelques années, le public semble se détacher un peu du vaudeville qu'il a tant aimé. Par essence, toute étude de mœurs, de caractères, toute recherche de la vérité sont interdites au vaudeville : il ne vaut que par l'ingéniosité de l'arrangement, et l'on ne se lasse de rien si facilement que de l'adresse seule, surtout quand elle se manifeste par des moyens toujours les mêmes. Pour un vaudeville qui réussit, il en est dix qui tombent, et l'unique succès est dû plus à l'outrance de la farce qu'à ce qu'on aimait dans l'intrigue et dans la facture. Pour ramener le public à ses amours passés, il semblerait donc qu'on dût choisir des chefs-d'œuvre du genre, des vaudevilles excellents : et il serait surprenant que, de tous ceux qui furent acclamés il y a trente ou quarante ans, il ne restât pas de quoi former pour le Gymnase un spectacle d'ouverture. Mais ce chef-d'œuvre, on était à peu près sûr de ne pas le trouver en cherchant dans les œuvres de l'excellent Lambert Thiboust... En vérité, on se demande parfois si M. Koning, qui a infiniment d'esprit, ne cherche pas à se dépêtrer de tous les vaudevillistes qui le guettent, en leur montrant, sur le dos d'un confrère jadis illustre, que le public est las de ce genre de productions. Quoiqu'il en soit, le résultat a été ce qu'il devait être : la représentation a été très froide, pour ne pas dire plus. Je ne sais quel est le « jeune » à qui est réservée la succession, au Gymnase, de Lambert Thiboust ; celui-là, j'imagine, n'aura pas trop longtemps à attendre son tour.

Je dine chez ma mère, dans le genre vaudeville, appartient à l'espèce la plus insupportable, à ce qu'on pourrait appeler le vaudeville à *passé-partout*, comme ces ca-

dres faits d'avance, où l'on peut mettre n'importe quelle image. Vous connaissez la recette. On prend un personnage célèbre, ou plutôt son nom, car de son caractère le vaudeville n'a pas à se préoccuper. De ce nom on affuble un rôle quelconque n'ayant de commun avec son modèle que le trait le plus gros, le moins personnel, le plus général. Il s'agit ici de Sophie Arnould. On ne retiendra d'elle que ce qui la rapproche des autres filles, et rien ou presque rien de ce qui l'en différencie; elle ne sera ici qu'une comédienne, ou, d'une façon moins précise encore, une cocotte xviii^e siècle... Et quand je dis xviii^e siècle !... Les auteurs spéculent sur la célébrité du personnage dont ils prennent l'étiquette. Sophie Arnould !... Voyez ce que cela représente ! La vie galante dans ce qu'elle eut jamais de plus raffiné et de plus exquis. La beauté, le succès, le cœur facile : de quoi faire rêver tous les collégiens ; le luxe fou, les hommages de la cour et de la ville : de quoi faire rêver toutes les femmes ; de la passion, parfois, et parfois du désintéressement : de quoi faire rêver tous les hommes ; de l'esprit enfin, de l'esprit le plus alerte et le plus vif : de quoi faire rêver tout le monde, et les vaudevillistes en particulier. Vous voyez ce que le nom seul de Sophie Arnould devait, — en 1855, — attirer de spectateurs !

Malheureusement, le vaudeville est en soi-même un genre si faux, qu'on dirait que sa fausseté est contagieuse, qu'elle s'étend jusqu'aux raisonnements qu'on fait à son sujet. Ce qui devait, dans la pensée des auteurs, faire le succès de *Je dîne chez ma mère*, ce qui peut-être l'a fait un instant, est précisément ce qui aujourd'hui nous le rend absolument insupportable. Voyez plutôt.

L'idée en est assez gentille, assez agréable, avec ce grain de sentimentalité fausse si fort à la mode à cette époque de « littérature brutale ». *La Dame aux camélias* avait inauguré le cycle des pièces sur les courtisanes ; la mort de Marguerite Gauthier n'avait pas épuisé toutes les larmes qu'on devait consacrer aux cocottes sentimentales. Cette même donnée de la courtisane à demi repentaute, fort atténuée et amoindrie, pouvait donner matière à de nombreux vaudevilles conformes au goût du temps, avec un léger brin d'attendrissement au moment du baisser du rideau. De quoi s'agit-il dans *Je dîne chez ma mère* ? D'une courtisane qui, au milieu de son luxe mal acquis, regrette les pures joies de la famille. Certes, nous ne croyons plus guère aujourd'hui à ces larmes un peu... « sauriennes », et notre scepticisme a son excuse dans ce fait que, si nous avons vu de vieilles courtisanes se retirer après fortune faite, nous n'en avons point vu renoncer, pour une existence austère mais honnête, à un luxe acquis par des moyens que, — selon la phrase célèbre, — la police tolère, mais que la morale réprouve. Enfin, pour un vaudeville, ne soyons pas trop exigeants ; le sujet, si conventionnel et faux qu'il

puisse être, est assez théâtre, comme on dit ; autant celui-là qu'un autre. Et le fait est que les auteurs n'en ont pas tiré un trop mauvais parti. *Le Je dîne chez ma mère*, qui revient comme un refrain dans la bouche de chaque personnage, est d'un comique assez modéré, mais pas trop insignifiant, et il nous amène, sans trop d'invasivances, à la petite larme finale.

Mais, quelque convenue et entendue que fût alors la donnée que les auteurs avaient choisie, il leur eût fallu nous expliquer un peu leur courtisane, et de cela ils ne se souciaient guère. De plus, le sujet en lui-même, surtout traité avec la légèreté qu'ils y mettaient, était vraiment un peu mince : il fallait trouver quelque chose qui éveillât l'attention du public. Et ils eurent cette idée, — dont ils durent être ravis, les malheureux ! — de mettre leur histoire sur le compte de Sophie Arnould. Ici apparaît en son plein, je ne dirai pas seulement leur candeur, mais presque leur inconscience. Sophie Arnould, le cynisme et l'esprit mêmes, d'instinct, après avoir essayé ses larmes, vis-à-vis du portrait de sa mère ! Qu'un jour, — 1^{er} janvier 1765, à Paris, rue Richelieu, comme dit la brochure, — Sophie Arnould ait eu, se voyant négligée par ses amants, de vagues aspirations à une vie plus tranquille, à une famille qui, moyennant une honnête pension et à quelques profits sur le ménage, serait toujours prête à lui tenir compagnie, cela est possible ; au fond, cela est probable, et assez conforme à ce que nous savons de l'âme de ces demoiselles. Mais jamais, jamais Sophie Arnould dont nous connaissons tant de « mots cruels », jamais Sophie Arnould n'aurait tenu le langage effroyable que les auteurs lui ont prêté. Et ils se sont appliqués, les misérables ! Le nom de Sophie Arnould les troublait, et ils lui ont fait dire des mots d'esprit, les infâmes ! Elle prêche, elle ratiocine, elle parle des grands de la terre et du vide que laissent tant d'amants dans l'âme sentimentale d'une cocotte rêveuse ; et cela dans un style !... J'avais pris la brochure et marqué au passage, pour vous les citer, les phrases par trop comiques ; je la rouvre et je trouve toutes les pages barrées de gros traits au crayon. Il faudrait citer tout, car tout, en vérité, est irrésistible.

Et quand on pense que la pièce a passé jadis sans encombre, qu'elle a eu un gros succès, qu'après quarante ans, le titre, au moins, était connu de tous les amateurs de théâtre, que les auteurs étaient gens d'esprit ou passaient pour tels... on reste stupide et un peu inquiet, et l'on se demande si ce qui nous plaît aujourd'hui fera à nos fils l'impression que nous font certains vaudevilles, si notre esprit, à nous, les affligera autant que nous afflige l'esprit du Lambert Thiboust de 1850...

J'espère que non, et, pour tout dire, je ne le crois pas. Les raisons que j'en ai me paraissent tout naturellement excellentes. Je n'ai plus assez de place pour

vous les donner aujourd'hui. Mais elles tiennent au fond même du théâtre, à la grande querelle qui divise les auteurs et les critiques. J'aurai bien souvent l'occasion d'y revenir, ne serait-ce qu'à propos d'*Une chaîne*, si la Comédie-Française parvient à nous donner cette reprise annoncée depuis plus d'un mois...

* *

Aux crochets d'un genre est un assez médiocre vaudeville. Le type le mieux venu, Honoré Beljames, est fort incolore à côté du Marécat de *Nos intimes*, lequel, d'ailleurs, est fort inférieur sous tous les rapports au Bassecourt des *Faux Bonshommes*. J'imagine que Barrière, voyant M. Sardou s'attaquer à Bassecourt, s'est dit : « Si je le laisse faire, il ne m'en laissera rien ! » Et, pour rappeler qu'il était le vrai père de l'enfant, il a voulu en refaire un pareil. Ces tentatives-là réussissent rarement : et il en a été de celle-ci comme des autres. Le premier acte, bien artificiel et superficiel, s'écoute sans ennui ; on est vite las des deux autres.

La pièce est bien jouée par MM. Noblet et Nertann, suffisamment par M^{mes} Desclausas et Demarsy ; insuffisamment par M^{lle} Bertine, qui, comme on dit, a failli être « reconduite ».

J. DU THLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'affaire du Klephte.

Une gentille pièce intitulée *le Klephte* vient de donner lieu à une polémique assez grave.

L'auteur du *Klephte*, M. Abraham Dreyfus, ayant, à propos de cet ouvrage, confié à un interviewer quelques opinions défavorables qu'il professait sur son ancien ami M. Henry Becque, celui-ci a riposté, dans le journal même où avait paru l'interview, en accusant M. Abraham Dreyfus de plagiats divers. Ce qui nous a fourni l'occasion de lire une réplique de M. Abraham Dreyfus, où ce dernier, avec le ton bonhomme qui lui est propre, a reproché à M. Becque des méfaits d'une autre sorte.

Certaines feuilles relatant ces incidents adressent aux deux champions des compliments sur la vigueur de leurs ongles, l'acuité de leurs crocs, la pénétration de leurs griffes, — fort analogues aux flatteuses exhortations que des cochers prodigueraient à deux bullsterriers se disputant un rat.

Certains, par contre, déplorent la publicité accordée à ce différend et versent des lignes émaillées sur la blessure nouvelle faite à la dignité professionnelle.

Sans incriminer les excellentes intentions qui inspirèrent nos confrères, il semble qu'un tel chagrin est excessif, et qu'un peu de réflexion calmerait rapidement leurs alarmes.

* *

Il ne faudrait pas d'abord s'abuser sur la nature de la curiosité que ces scandales excitent parmi les lecteurs.

Cette curiosité ne tient par rien à la littérature. Elle est de l'ordre de celle qui pousse les consommateurs des cafés à monter sur les tables ou les promeneurs des bals publics à grimper sur les chaises, dès qu'une rixe s'engage entre deux personnalités. L'origine de la querelle, la qualité des combattants, la valeur de leur cause n'importent pas. Ce qu'on désire, c'est voir, assister au pugilat, entendre les injures, apprécier les coups ; et, pour peu qu'on ait pu goûter ces joies fortes, on s'en va content, le sourire sur les lèvres, sans s'enquérir des motifs ou des suites de l'altercation, mais en commentant gaiement les péripéties de la lutte et la façon hardie dont les adversaires s'entre-cognèrent.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter du rassemblement intellectuel que MM. Abraham Dreyfus et Becque ont suscité autour d'eux. Il se dispersera de lui-même, sitôt que la dernière parade aura été lancée ; et c'est à peine si dans quelques jours le public illettré se rappellera les noms et la profession des vaillants antagonistes.

Quant aux lettrés, ils seraient mal venus à s'étonner de pareilles aventures ; et ils devraient, au contraire, se montrer surpris de la rareté avec laquelle elles se produisent.

Non pas qu'il convienne d'invoquer à l'excuse des littérateurs leur extrême sensibilité ou leur irritabilité bien connue ; car je ne suis pas sûr que, parmi les limonadiers ou les tapissiers, il ne se rencontre pas des rivalités violentes, des susceptibilités exaspérées, ainsi que parmi nous.

Seulement à ceux-là les instruments de combat manquent, tandis que chez nous ils affluent. Nous vivons sans cesse sous les armes. Nous avons sous la main le mot blessant qui transperce, le féroce imprimé qui le porte. Nous disposons du meurtrier dictionnaire et de l'implacable journal. Nous sommes toujours prêts à frapper, à mobiliser, à entrer en guerre ; et pourtant notre réserve est telle, notre modération si grande, que la moindre de nos disputes fait émoi...

Alors, si l'on veut censurer nos mœurs batailleuses, qu'on nous cite une corporation qui, munie d'un armement, d'un vocabulaire aussi formidable que le nôtre, en fasse un usage aussi pacifique.

On ne trouverait guère à mentionner que celle des dames de la Halle.

Mais ses débats bruyants et quotidiens sont malheureusement trop célèbres pour qu'on tente de nous l'offrir en exemple.

* *

Reste à savoir si, — comme le prétendent quelques-uns, — MM. Becque et Dreyfus, dans l'exposé de leurs griefs, n'ont pas excédé la mesure.

Question candide, et résolue aussitôt que posée, — aux yeux de ceux qui connaissent la sévérité avec laquelle s'entre-jugent d'habitude les littérateurs.

De plus, en ce cas particulier, on a des raisons de présumer que loin d'avoir dépassé la mesure MM. Becque et Dreyfus ne l'ont pas emplie tout entière; et que la quantité de pensées mauvaises, — que, en un louable scrupule, ils ont gardées par devers eux, — leur fournirait encore la matière d'une multitude d'articles sémillants.

L'antipathie qui les sépare n'est pas, en effet, une de ces aversions de gamins que l'âge apaise à la longue. C'est un solide dissentiment d'adultes, qui a mûri, grandi avec les années et dont l'explosion publique ne nous a certes pas révélé complètement la profondeur.

Qu'on ne s'imagine donc pas que c'est pour l'amour du *Klephle* que les dramaturges se sont brouillés. Qu'on devine que des motifs bien plus importants que l'aimable comédie de M. Dreyfus ont divisé les deux amis, — des motifs tels que l'antinomie de leurs esthétiques, la dissemblance de leurs tempéraments, la diversité de leurs carrières. Qu'on se rende compte, enfin, que l'interviewer a joué un rôle pareil à celui du sommelier qui débouche d'antiques et précieuses bouteilles; et l'on dégustera mieux, avec plus de compétence et plus de respect, les pamphlets récents, comprenant que c'est du vieux courroux, de l'animosité de derrière les *Corbeaux*, du ressentiment 75.

*
**

Il y a pourtant dans ce rare breuvage un ingrédient fort dur à avaler: j'entends la question de plagiat que les adversaires ont jugé bon d'y mêler.

Sans parler du cas présent, trop délicat et trop personnel pour qu'on y insiste, — qu'un écrivain essaye d'en plagier un autre, c'est-à-dire de lui prendre une idée, de la développer, d'en tirer une œuvre, cela m'apparaît comme la conception la plus chimérique, la plus illusoire, la plus irréalisable qu'ait inventée le génie fécond des littérateurs.

Et ce qui m'empêche de donner dans cette superstition, très répandue, je l'avoue, ce n'est pas une ingénue confiance en la probité du naturel humain. C'est plutôt la conviction que les filous de lettres, s'il s'en trouve, sont gens pratiques comme leurs confrères de la pègre cambriolante; et que, s'ils hasardent parfois de vagues et avantageux larcins tels que le pastiche, l'imitation ou le démarquage, ils ne s'aventurent jamais jusqu'au vol pur et simple de l'idée d'autrui, qui risquerait de les déshonorer sans profit.

Ce doit être un butin fort gênant, en effet, qu'une idée volée. Cela ne se lave pas au théâtre ou en librairie comme une montre chez le recéleur. Cela constitue un organisme vivant et complexe dont le propriétaire seul connaît le secret et peut tirer parti. Qui dans ces conditions oserait s'embarrasser de cette

charge inutile à la fois et périlleuse? Qui oserait commettre ouvertement l'infructueux délit de plagiat?

Sans compter que plus notre personnalité, plus notre vigueur s'accroît, plus nos idées deviennent rebelles à l'étranger, difficiles à exploiter pour les autres, exclusivement dépendantes de notre autocratie. Un moment même arrive où il nous semble que nous pouvons les confier à tous, ne les cacher à personne, comme des épouses extraordinairement sûres, dominées et fidèles.

Dès lors on croit à toutes les infamies. On croit au meurtre, à l'escroquerie, à la trahison, au coup du père François; on ne croit plus au plagiat.

A lire les puissantes œuvres de M. Becque, on eût supposé qu'il avait depuis longtemps atteint à cette incrédulité, et qu'il permettait paternellement à ses idées de flirter avec quiconque.

L'affaire du *Klephle* nous a prouvé la fausseté de cette hypothèse. Est-ce excès d'amour, est-ce excès de modestie? M. Becque a conservé ses croyances intactes. Funeste persistance! La belle et originale conception des *Corbeaux* méritait mieux que ces soupçons cruels.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN MESSAGE PHONOGRAPHIQUE.

M. Garner, l'explicateur du langage des singes, est décédément un homme gai. Partant pour l'État de Lukalela, dans le Congo, afin d'y converser avec quelques singes de marque, il s'est muni de lettres de recommandation pour les rois des diverses tribus indigènes. Et ces lettres de recommandation, il les emporte sous la forme de messages phonographiques. Il a prié les personnes qui le recommandaient de parler devant un phonographe, il a emmagasiné leurs paroles, et il va les transmettre ainsi, avec l'accent originel, aux princes du Congo.

*
**

LA PROTECTION DE L'EDELWEISS.

L'empereur d'Autriche vient de signer un décret interdisant la cueillette de l'*edelweiss* dans les Alpes tyroliennes. Touristes et indigènes s'étaient livrés, ces temps derniers, à une telle consommation de cette poétique fleur, qu'on prévoyait le moment prochain où il n'en resterait plus aucune trace.

*
**

UN MANUSCRIT BIBLIQUE.

Le prochain Congrès des orientalistes à Londres aura à examiner un curieux document qui vient d'être découvert en Égypte. C'est un manuscrit sur papyrus, datant probablement du IV^e siècle, et contenant une traduction grecque de plusieurs livres de l'Ancien Testament.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12

TOME L

17 SEPTEMBRE 1892.

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DES JEUNES FILLES

Une question va se poser bientôt pour l'enseignement des jeunes filles. Cet enseignement doit-il devenir féminin exclusivement et à tous ses degrés ? Pour parler plus clairement, n'aura-t-il d'autres professeurs, d'autres maîtres que des femmes ? Déjà les écoles de Sèvres et de Fontenay, déjà les examens de l'agrégation et du certificat d'aptitude à l'enseignement des lycées ont créé un nombreux personnel de femmes et de jeunes filles auquel, dans les lycées et les collèges, la plupart des enseignements sont confiés. Cependant, il reste encore un certain nombre de chaires occupées par des hommes. Devra-t-on écarter ces professeurs à mesure que de nouvelles promotions fourniront des agrégées, des certifiées en quantité suffisante ? La question a son importance ; elle mérite d'être sérieusement envisagée, si l'on ne veut pas se laisser devancer et prendre à l'improviste par les faits.

Car ce sont les faits qui viennent poser le problème, et non une raison d'utilité ou de convenance. S'il est nécessaire que les petites classes soient tenues par des femmes, s'il est souhaitable qu'une main féminine se fasse sentir dans toute l'organisation de la maison, il ne s'ensuit pas que des cours de littérature, d'histoire ou de mathématiques ne puissent être professés à des jeunes filles par des hommes. On a même cru remarquer que, dans ces cours, les enfants montrent plus d'émulation et travaillent plus volontiers sous la direction d'un maître que d'une maîtresse. Mais l'admi-

nistration va se trouver en présence d'intérêts d'un ordre particulier. L'État a créé de grandes écoles qui se recrutent annuellement de nouvelles élèves ; il fait fonctionner tous les ans des jurys d'examen qui délivrent des diplômes. Ne faut-il pas donner des places aux élèves des écoles ? ne faut-il pas assurer une sanction aux brevets que les jurys décernent ? Ainsi est née la question que nous indiquons en commençant, et qui d'année en année devient plus pressante.

Il appartient, sans doute, aux chefs de l'Université de pourvoir à chaque cas selon les circonstances, et de résoudre la difficulté au mieux des divers intérêts engagés. Je voudrais seulement présenter ici quelques réflexions théoriques.

Ce serait, je crois, une erreur de constituer une université féminine, calquée sur celle qui existe pour les hommes. On a déjà établi pour les femmes la division en lettres et en sciences : c'est assez. Quelques-uns demandent qu'on aille plus loin, et qu'on subdivise l'agrégation des lettres en différentes spécialités : littérature, histoire, philosophie. De même, l'agrégation des sciences comporterait une subdivision en sciences mathématiques, physiques, naturelles. Un tel morcellement, selon nous, dépasserait le but. Je ne veux pas renouveler ici le débat sur l'égalité ou l'inégalité des aptitudes : je suis tout porté à croire qu'il se trouve parmi les femmes des esprits capables de comprendre les théories mathématiques les plus hautes ou de traiter les problèmes philosophiques les plus abstraits. Mais, d'une façon générale, est-il à souhaiter de voir les spécialités poussées jusque-là ? Un professeur de physique peut passer ses journées dans son laboratoire. En est-il de même pour une femme ? Forcément,

elle sera réduite à vivre plus ou moins sur ses cahiers d'école. Tout ce qu'on a le droit de lui demander, c'est de les posséder à fond. Un professeur de littérature aura toujours, sur la meilleure agrégée des lettres, la supériorité qui vient de la connaissance des langues anciennes. Les rapports très dignes d'être lus, que M. Manuel publie tous les ans au nom du jury d'agrégation des lettres, montrent bien, malgré les précautions de langage employées par l'auteur, que ce qui manque le plus aux candidats, c'est l'indépendance du jugement et l'habitude de penser par elles-mêmes.

Il semble donc que, vue de cette façon, la question soit assez claire. L'enseignement libre, qui n'a pas à se préoccuper des mêmes considérations, n'éprouve là-dessus aucun doute. Je suppose que le collège Sévigné n'a jamais songé à envoyer ses professeurs des hautes classes pour nommer des femmes à leur place : c'eût été de sa part pure ingratitude. On voit, par cet exemple, et par d'autres qu'il serait facile de citer, où est l'intérêt de l'enseignement. Il faut donc espérer que l'administration universitaire trouvera le moyen d'occuper toutes ses élèves diplômées sans renoncer à ceux de ses professeurs dont elle a éprouvé la valeur et qui ont aidé au succès de ses lycées de filles.

On ne veut pas arrêter, pour cela, le mouvement qui entraîne tant de jeunes personnes vers la carrière de l'enseignement. Il suffit de les diriger de plus en plus vers les branches d'étude pour lesquelles les femmes ont une aptitude spéciale.

Il en est une que je tiens à signaler tout particulièrement : ce sont les langues vivantes. Il y a là un large domaine qui doit devenir en grande partie le leur. L'enseignement des langues demande de l'attention, de la mémoire, de la souplesse, de la patience, du dévouement, l'art de se faire enfant avec les enfants : toutes qualités féminines. Il n'est pas jusqu'à leur organe, plus clair et plus pénétrant, qui ne les qualifie pour donner les meilleures leçons de prononciation. Les faits, d'ailleurs, parlent en leur faveur : à certains examens des langues vivantes, les femmes ont obtenu de tels succès qu'il a fallu faire deux listes pour ne pas humilier le sexe fort. On trouverait difficilement un auditoire mieux préparé que celui qui se réunit au collège Sévigné autour de miss Williams, aux cours d'anglais du soir. Ce sont des indications fournies par l'expérience qu'on aurait tort de méconnaître. Non seulement dans nos collèges de filles, mais dans nos lycées de garçons, les premières leçons d'allemand ou d'anglais devraient être confiées à des femmes. L'école alsacienne et l'école Monge sont depuis longtemps, et avec un plein succès, entrées dans cette voie. On devine quel débouché s'ouvrirait de cette manière aux vocations pédagogiques. Deux ans de séjour en Angleterre ou en Allemagne, cela ne vaut-il pas mieux, pour la plupart, que de longues et éternantes études à la poursuite de titres qui, malgré leurs noms

retentissants, n'offrent qu'une ressemblance lointaine avec la véritable agrégation des sciences ou des lettres ?

De toutes les choses du monde, un système d'instruction est celle qui a le plus besoin de se vérifier par l'usage. Ceux qui, à un jour donné, ont mis sur pied chez nous l'enseignement officiel des jeunes filles n'ont pas eu le temps de prévoir tous les effets des rouages qu'ils mettaient en mouvement. Il n'est pas étonnant qu'après dix ans on en voit mieux l'action et les limites. La collaboration des femmes dans l'enseignement nous paraît un auxiliaire précieuse, indispensable : le point important, c'est de savoir les mettre là où elles seront à leur place.

MICHEL BRÉAL.

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

OU

LES ÉTAPES D'UNE CONVERSION

Conte chrétien.

Si vous ne cessez pas d'être tels que vous êtes pour devenir pareils à des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

(Saint Matthieu, xviii, 13.)

I.

LES PARABOLES.

Sortis de Jérusalem au plus chaud de l'après-midi, les deux disciples marchaient tristement sur la route de Samarie. Tous deux allaient pieds nus, vêtus de pauvres manteaux rapiécés : ils portaient sur l'épaule leur besace vide, accrochée au bout d'un bâton. Leurs cheveux et leur barbe étaient si incultes, et leur visage si imprégné de poussière, qu'on les aurait pris pour de vieux vagabonds. C'étaient pourtant deux jeunes hommes : le grand, Cléophas, avait trente ans ; l'autre, le gros Siméon, à peine vingt-cinq. Et tristement ils s'entretenaient des fâcheuses suites qu'avait eues pour eux la mort de Jésus.

Soudain, au détour de la route, ils s'arrêtèrent, effrayés. Un homme était là debout, appuyé sur son bâton, qui les regardait et paraissait les attendre. Oui, sans doute, il les attendait : car tout de suite il les salua, reprit sa besace qu'il avait posée à terre, s'avança vers eux, et fit mine de vouloir les accompagner.

Anxieusement ils l'examinèrent des pieds à la tête. Cléophas, ancien scribe de synagogue, se disait que ce devait être un émissaire du sanhédrin qui le guettait pour le ramener à Jérusalem : on savait qu'il était le plus intelligent et le plus instruit, parmi les disciples

du Nazaréen ; on avait résolu de s'emparer de lui. Siméon le cordonnier ne se faisait pas tant de raisons. Mais il devinait bien, au contraire, que c'était à lui qu'on en avait. Il se voyait perdu ; il maudissait Cléophas qui avait causé tout son malheur en le forçant jadis à quitter Capernaüm, son pays, pour suivre Jésus en Judée. *Et comme leur esprit était occupé à ces réflexions pendant qu'ils examinaient l'inconnu, celui-ci leur sembla un homme de méchante figure, mûr et trapu, avec un regard sournois.*

Aussi ne répondirent-ils pas à son salut ni aux questions qu'il leur adressa. Et bientôt, n'osant le congédier, ils se mirent à courir pour se délivrer de sa compagnie. Mais il courut avec eux. Il leur vantait la bienfaisante fraîcheur de cet air du soir qui descendait sur eux. Il les invitait à se réjouir de la pureté du ciel, où s'allumaient les premières étoiles. Sa voix était si douce que plusieurs fois ils se retournèrent tandis qu'il parlait, croyant entendre un chœur d'enfants qui chantaient au loin, derrière eux. Et le gros Siméon s'étant heurté contre une pierre, dans l'élan de sa course, l'étranger le retint par le bras, l'empêcha de tomber.

Depuis longtemps déjà ils marchaient, sans ralentir le pas, lorsque Siméon s'aperçut que les pieds de son nouveau compagnon étaient rouges de sang, qu'il tenait la main à son côté comme s'il y avait été blessé, et que sa besace semblait bien lourde, sur son épaule. Il pensa d'abord à se réjouir de sa découverte ; mais il eut beau faire, il souffrait de voir souffrir cet homme, pourtant son ennemi. Il marcha encore un moment, puis il prit la besace de l'étranger, la mit sur son épaule avec la sienne, au bout de son bâton.

La besace était lourde, en effet ; mais à peine Siméon l'eut-il prise qu'il sentit que tout son corps, et ses jambes, et son cœur, étaient devenus plus légers. Lui qui tout à l'heure tremblait, écrasé sous le poids de sa frayeur, il avait maintenant tout oublié de lui-même ; il ne pensait plus qu'à savoir d'où venaient à l'étranger les blessures de ses pieds et cette plaie au côté. Il en oublia jusqu'à sa mauvaise humeur contre Cléophas.

— Frère, lui dit-il tout bas, marchons moins vite, et donne ton bras à ce malheureux. Vois-tu comme il est faible, et comme il a peine à mettre un pied devant l'autre ?

Et Cléophas sentit, lui aussi, un grand souffle rafraîchissant qui pénétrait en lui. La vue de cette misère dissipait ses méfiances.

— Appuie-toi sur moi, homme, et marchons moins vite ! dit-il.

Mais lorsque ensuite l'étranger s'informa du but de leur voyage, le souvenir de leur détresse leur revint à l'esprit. Encore n'éprouvaient-ils désormais qu'un besoin de se plaindre, de montrer à cet inconnu qu'ils avaient droit, eux-mêmes, à sa compassion.

**

— Amis, dit alors l'inconnu, de quoi vous entre-teniez-vous tout à l'heure quand je vous ai rencontrés ? Et pourquoi êtes-vous tristes ?

Le malheur de Cléophas était si grand que chacun, lui semblait-il, devait en savoir le motif.

— Es-tu donc si étranger à Jérusalem que toi seul tu ignores les choses qui s'y sont passées ? répondit-il d'un accent un peu dur.

— Et quelles choses ?

— Mais ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth ! Ah ! c'était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant le peuple et devant Dieu ! Or les prêtres et les magistrats l'ont livré pour être condamné à mort, et il y a trois jours qu'on l'a crucifié. Sache donc que j'étais le premier de ses disciples. Il nous avait promis de délivrer Israël...

— Et de nous ressusciter du tombeau après s'être ressuscité lui-même ! ajouta Siméon. Et voilà trois jours qu'il est mort ! A Jérusalem, on nous cherche pour nous pendre. A Capernaüm, dans notre pays, où nous retournons, chacun va se moquer de nous. Pourvu seulement qu'on ne nous rejoigne pas en chemin ! Nous voulions partir dès hier ; mais des femmes nous ont dit qu'elles étaient allées à l'endroit où on l'a enterré, et qu'elles avaient trouvé le sépulcre vide. Même elles auraient rencontré là un ange qui leur aurait dit que Jésus était vivant. Alors je suis allé hier soir au tombeau : le tombeau était vide, en effet, mais pas l'ombre d'un ange, et personne n'a rien vu. On aura enlevé ses restes pour nous empêcher d'y aller prier. Ah ! vois-tu, nous en sommes pour nos frais ! Il est bien mort ; et à nous, Dieu sait ce qui va nous arriver !

— S'il était vivant, comme l'affirment ces femmes, tout de suite je l'aurais vu, reprit Cléophas. Il n'y avait que moi qui le comprenais. J'ai beaucoup étudié, depuis l'enfance. J'ai été second scribe à Capernaüm. Je sais lire, écrire, je sais tout. Si Jésus vivait, mais il serait là, en ce moment, à m'écouter comme tu m'écoutes ! C'est des idées de femmes, tout cela ! Bon pour des ignorants comme Siméon de croire à leurs inventions ! Moi, d'ailleurs, jamais je n'ai été complètement dupe de ce que nous disait le Nazaréen. Il y avait ses miracles, les malades guéris, les morts ressuscités : c'est cela qui me retenait. Mais tous ces discours nouveaux, bizarres, incompréhensibles ! Et ce dédain de l'instruction, et ce goût pour la mauvaise compagnie !

— Oui, c'est vrai, fit Siméon. Moi-même, souvent j'ai failli douter de lui en le voyant si familier avec moi. Il me parlait comme à son frère ! Un homme qui se disait le descendant de David !

Mais l'étranger interrompit leurs doléances, et prit la parole à son tour. Il avait connu, lui aussi, Jésus de Nazareth. Il l'avait naguère rencontré en Galilée ; et l'autre jour il l'avait revu, traîné par des soldats dans

une rue de Jérusalem, les épaules couvertes d'un linge écarlate, les mains liées, le front saignant sous des épines. Il croyait fermement que Jésus était le Fils de Dieu, et ressusciterait du tombeau suivant sa promesse. Sa voix restait douce comme un chant d'enfants; mais sans cesse ses paroles devenaient plus fermes, blâmant les deux voyageurs de leur peu de foi.

— Insensés, disait-il, pourquoi votre cœur est-il si rétif? Ne savez-vous pas ce qu'ont annoncé les prophètes? Jésus ne devait-il pas souffrir comme il a souffert, afin d'entrer ainsi dans sa gloire?

Puis, commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait dans les Écritures ce qui concernait Jésus.

Ses explications ravirent Cléophas, qui se piquait de savoir toutes les Écritures, de pouvoir même les réciter à l'envers, en prenant par la fin. Il compléta quelques-unes des phrases que citait l'étranger, il en cita d'autres encore plus probantes, à son gré. Il était heureux de montrer son érudition à un homme si érudit.

Siméon, lui, écoutait avec la mine recueillie qu'on lui avait vue jadis aux discours de Jésus. Il était ébloui, entraîné, convaincu. De temps en temps seulement il songeait qu'il n'avait rien mangé depuis le matin, que sa besace était vide, et que le froid de la nuit allait le surprendre sur la route.

Et quand on fut arrivé au bourg d'Emmaüs, il n'y tint plus. Il interrompit ses compagnons, leur proposa d'entrer dans une auberge pour se restaurer.

— Ami, dit-il à l'étranger, voici ta besace. Nous allons, Cléophas et moi, nous arrêter ici jusqu'à demain. Mais toi, est-ce que tu comptes marcher toute la nuit, avec tes pieds malades, sous ce vent glacé qui souffle du fleuve? Entre du moins te chauffer et prendre haleine un moment.

— Oui, entre avec nous, dit Cléophas, nous poursuivrons notre entretien. C'est une telle consolation pour moi, dans ma détresse, de pouvoir causer avec un homme qui m'entende. Entre sans crainte, personne ne te dira rien, et si tu ne veux pas manger, tu n'auras rien à payer.

Mais l'étranger paraissait résolu à continuer son chemin.

— Ami, lui dit alors Siméon se penchant à son oreille, nous t'offririons bien de manger avec nous, mais il nous reste à peine trois drachmes, et la route est longue jusqu'à Capernaüm. N'aie pas mauvaise idée de nous, malgré cela, et viens te distraire un moment encore avec nous. Vois quel bon feu nous attend, là-bas, dans la grande salle! Et puis nous saurons bien nous arranger pour te trouver un gîte, sans qu'il en coûte rien à toi ni à personne.

Sur ces mots, l'étranger se décida à entrer. Cléophas et Siméon eurent tous deux l'impression comme de dangers qu'ils auraient échappé. Ils le prirent chacun

par un bras et le conduisirent dans la grande salle; et justement une table y était servie, propre et gaie, sous la lampe. Et ils se demandèrent comment ils avaient pu, au premier moment, si mal juger leur nouvel ami. *Tout entiers maintenant à l'espoir d'une bonne soirée de repos, ils le considéraient de leurs yeux rians : c'était un jeune homme, un beau jeune homme frère et timide, avec un regard innocent.* Ils reconnaissaient en lui, exactement, le compagnon qu'il leur fallait pour une libre causerie avant la couchée, le dos au feu et le ventre à table.

Un jeune domestique vint s'informer de ce qu'ils voulaient. Ils commandèrent un plat de poisson, et se firent apporter, en attendant, du pain et de l'eau. L'étranger, assis un peu à l'écart, les regardait manger.

Bientôt l'entretien reprit, coupé seulement de temps à autre par le bruit des verres qu'on reposait sur la table. Siméon, « pour mieux entendre », disait-il, avait entr'ouvert son manteau. Cléophas récitait des textes sacrés, de sa belle voix grave qui s'enflait vers la fin des phrases. Mais l'étranger n'en était plus aux textes sacrés. Il rappelait à ses amis les discours de Jésus, ces singulières paraboles si simples et si subtiles, dont le sens restait caché aux sages et se dévoilait aux enfants.

Il en savait deux que sans doute ils ignoraient. Il s'offrit à les leur dire. Et sa voix était devenue d'une douceur si touchante que Cléophas lui-même avait cessé de parler. Siméon et lui vinrent s'asseoir près du feu; et l'étranger leur répéta les deux paraboles, pendant que le domestique s'occupait à essuyer les miettes de la table et à servir le poisson.

* *

Il leur dit d'abord :

Un savant homme vivait à Jérusalem, sous le roi David. Pour se consacrer tout entier à l'étude, il avait refusé de se marier, il avait renoncé à un emploi dans le temple, qui lui rapportait honneurs et profits. Il ne pensait ni à boire ni à manger. Du matin au soir il étudiait. Il était très vieux, mais il étudiait toujours. Ses voisins, le voyant détaché du monde, le vénéraient comme un saint, et de tout le royaume les docteurs venaient à lui pour le consulter.

Or il entendit dans son sommeil une voix qui lui disait : « Si tu ne deviens pas encore plus savant que tu n'es, tu n'entreras pas au royaume des cieux! »

Alors il se rappela qu'un savant homme vivait en Égypte, qui avait la réputation de savoir toutes choses. Et il se mit en route pour le consulter.

Il rencontra sur son chemin un chien qui criait : une épine lui était entrée dans la patte, et il ne parvenait pas à l'enlever. Mais le savant homme était si pressé d'arriver au but de son voyage qu'à peine il entendit les cris de ce chien. Et il poursuivit sa route, et le sage d'Égypte lui apprit tout ce qu'il savait.

Et voici que dans la nuit de son retour à Jérusalem il fut saisi d'une fièvre : et il sut qu'il allait mourir, car il connaissait les noms et les caractères de toutes les maladies. Et voici que de nouveau il entendit la voix, et la voix lui dit : « Tu n'entreras pas au royaume des cieux, puisque tu n'as pas réussi à devenir plus savant que tu n'étais ! »

Et il mourut, et il n'entra pas au royaume des cieux : car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

La voix de l'étranger était si douce, pendant qu'il parlait, qu'elle semblait aux deux voyageurs une musique d'anges maintenant toute proche, flottant parfumée d'encens, autour d'eux. Leurs yeux étaient remplis de tendres lumières, leurs poitrines se soulevaient et leurs jambes tremblaient. Le jeune domestique lui-même n'avait pu rester indifférent à la sur-naturelle douceur de cette voix. Il avait laissé sur la table le poisson à moitié servi, et s'était assis par terre, les yeux fixés sur les yeux de l'étranger.

Et l'étranger leur dit une seconde parabole :

Un mendiant vivait à Jérusalem sous le roi David. C'était le dernier des mendiants. Il était né on ne sait où, il était bossu et boiteux des deux jambes, et les passants crachaient sur lui, dans la rue, pour se divertir.

Or un jour il vint aux portes du palais d'un prince, dont la femme était la plus belle femme du royaume. Et il dit aux domestiques qu'il était venu pour donner un baiser à la femme du prince. Et les domestiques le chassèrent à coups de bâton, et leurs enfants crachèrent sur lui, et leurs chiens le mordirent aux jambes.

Mais le mendiant s'assit devant les portes du palais. Et bientôt il vit s'approcher des seigneurs amis de la maison, et il leur dit qu'il était venu pour donner un baiser à la femme du prince. Et les seigneurs le plaisantèrent sur sa laideur et sa bêtise, après quoi ils lui jetèrent une aumône et entrèrent dans le palais.

Mais le mendiant resta assis devant la porte. Et bientôt il vit s'approcher le prince lui-même. Et il lui dit qu'il était venu pour donner un baiser à la princesse, sa femme. Et le prince, touché de sa misère, lui parla doucement : « Ami, lui dit-il, quelle folie t'a germé dans la tête? Ne sais-tu pas que la loi nous défend de lever les yeux sur la femme de notre prochain? Mais voici tout l'argent de ma bourse : prends-le, et amuse-toi suivant ton plaisir. »

Mais le mendiant refusa l'argent et dit au prince : « Jamais je n'ai vu une femme si belle. Je suis un pauvre homme, je n'ai besoin d'aucun plaisir. Mais les yeux de la princesse me brûlent le cœur, depuis que je l'ai vue, comme des charbons enflammés, et je vais mourir si je ne lui donne pas un baiser. »

Et le prince lui répondit : « Ami, tu auras donc ce que tu désires. Et que Dieu te juge, si tu agis contre sa loi ! » Et il alla prendre par la main sa jeune femme, qui était plus parée et plus belle que les fleurs des bois ; et il l'amena au mendiant pour qu'il lui donnât un baiser. Et il y eut grande

joie dans le ciel, car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Que celui qui a des oreilles, entende!

*
**

L'étranger se tut. Les deux voyageurs se tinrent quelque temps encore près du feu, puis, quand le domestique fut sorti, ils reprirent leur place devant la table. Ils se sentaient inondés d'un bien-être délicieux, et l'odeur du poisson avait réveillé leur faim.

Alors au moment où ils se remettaient à manger, un soupir leur fit dresser la tête. Et ils virent que l'étranger s'était affaissé sur son siège, exsangue, la bouche ouverte. Ils virent que ses pieds saignaient, aussi son flanc, percé comme d'un coup de flèche. Alors ils songèrent que, pendant qu'ils s'encharnaient à l'écouter, il rendait, lui, ses dernières forces ; et une angoisse les saisit.

Ils oublièrent leur faim, ils oublièrent le vide de leur bourse, ils oublièrent tout ce qui n'était pas la misère de ce malheureux. Cléophas courut vers lui pour le ranimer, Siméon commanda une ration de vin, et lui offrit son pain. L'étranger revint à lui : il prit le pain que lui tendait Siméon et le rompit, sous leurs regards plein de pitié.

Et comme c'était la première fois que les deux disciples regardaient leur compagnon de route en pensant à lui et non pas à eux-mêmes, pour la première fois ils le virent tel qu'il était.

ET ILS DÉCOUVRIRENT ALORS QUE LEUR COMPAGNON DE ROUTE ÉTAIT JÉSUS, LEUR DIVIN SEIGNEUR, RESSUSCITÉ DU TOMBEAU.

*
**

Ils se jetèrent à genoux pour l'adorer ; mais déjà il avait disparu.

Un moment ils restèrent immobiles, agenouillés sur le sol, la tête dans les mains. La douce musique de la voix résonnait maintenant tout en eux, parfumée d'encens. Leur âme était pénétrée de foi et de bonheur. Et, perdant le souvenir de leurs faiblesses passées, ils se dirent l'un à l'autre : « Frère, notre cœur ne brûlait-il pas dans notre poitrine, tandis qu'il nous parlait sur la route, occupé à nous expliquer les Saintes Écritures ? »

Et aussitôt ils se relevèrent, sortirent de l'auberge, laissant leur bourse sur la table, se remirent en chemin pour rentrer à Jérusalem. La soif sacrée du martyre s'était emparée d'eux. Sous le vent froid de la nuit, ils allaient. Jamais ils n'arriveraient assez tôt pour confesser leur foi, convertir les infidèles et périr sur la croix.

Ils songèrent pourtant, au bout d'un instant, qu'il leur faudrait d'abord réveiller les onze apôtres et leur annoncer l'incroyable rencontre. Car eux seuls avaient eu la preuve du miracle : c'est à eux les premiers que

Jésus s'était montré; c'est eux qu'il avait choisis pour révéler au monde sa résurrection!

Cette idée leur vint en même temps à tous deux. Oui, c'est eux que le Seigneur avait choisis, eux seuls, parmi la troupe des disciples! Aux femmes, il avait fait voir son sépulcre vide, et les anges qui le gardaient; mais à eux seuls il s'était fait voir lui-même! Et, à mesure qu'ils y pensaient davantage, ils se sentaient remplis d'une reconnaissance plus vive pour cette faveur de leur maître.

Et à mesure qu'ils y pensaient davantage encore, l'orgueil s'installait dans leur cœur à côté de la reconnaissance. Eux, eux seuls, c'est eux qu'il avait choisis! De telle sorte qu'au détour de la route, à l'endroit même où ils avaient tout à l'heure rencontré l'inconnu, tous deux furent illuminés d'une certitude commune: ils comprirent qu'ils étaient désormais les deux élus d'entre les élus, les mandataires suprêmes de Jésus. Pourquoi leur serait-il apparu comme il l'avait fait, s'il ne les avait pas tenus pour les premiers de ses disciples? Pourquoi, tandis qu'il laissait les Onze se morfondre dans le doute et le chagrin, pourquoi aurait-il pris la peine de les attendre au bord du chemin, et de s'attarder si longtemps en leur société?

— Ah! frère, dit enfin Cléophas, je me sens indigne de ce choix! Quand je pense que le Seigneur m'a préféré à Pierre, qui se croyait déjà le chef de l'Église, à Jean, qui se vantait d'être l'élève bien-aimé! Je connaissais mieux, certainement, la loi et les prophètes; j'étais plus sage et plus érudit. Mais avec tout cela je ne voyais en moi que le plus humble des pécheurs. Et voilà qu'il m'a choisi! Te rappelles-tu de quels yeux pleins d'une tristesse tendre il m'a regardé, tandis qu'il rompait le pain?

— Il ne t'a pas regardé plus que moi! repartit Siméon très piqué. Ah! vraiment, c'est trop de vanité! Mais rappelle-toi donc plutôt comment tu l'as traité lorsqu'il nous a rejoints sur la route: tu lui as adressé de dures paroles, tu t'es mis à courir pour l'empêcher de te suivre! Il n'y a que moi qui aie eu pitié de lui. J'ai pris sa besace, quand je l'ai vu si fatigué; c'est moi qui l'ai décidé à entrer dans l'auberge. Et, quand j'ai failli faire un faux pas, ne m'a-t-il pas retenu?

— Malheureux! cria Cléophas, mais tu es fou? Sais-tu seulement lire et écrire? Que sais-tu? Mais on te rirait au nez, si tu osais dire que c'est toi que Jésus a choisi. Malheureux! tu ne comprends donc pas que c'est par charité que nous te gardions parmi nous? Es-tu capable seulement de réciter la série des rois de Juda?

— Laisse-moi tranquille avec tes railleries, pédant de synagogue! répondit Siméon. J'ai bien vu, aujourd'hui encore, que le Seigneur s'adressait aux ignorants tels que moi, et non pas aux scribes de ta sorte. Les scribes, il les détestait. « Race de vipères! » disait-il. Ah! jamais il n'a si bien dit!

Et ils continuèrent à se disputer ainsi. Et à mesure qu'ils s'échauffaient davantage, chacun des deux apercevait plus clairement les motifs qui lui avaient valu à lui seul, la faveur du choix divin.

Aux portes de la ville le débat devenait si vif que Cléophas fut sur le point de se jeter sur son compagnon; mais il le vit lui-même si furieux qu'il se tint au repos. Et ils marchèrent côte à côte, très vite, sans se dire un mot.

Et quand ils sortirent de l'assemblée des Onze, une heure après, ils se séparèrent sur le seuil, mortellement fâchés.

(La fin au prochain numéro.)

T. DE WYZEWA.

LA FÊTE NATIONALE DU 22 SEPTEMBRE ET SES PRÉCÉDENTS HISTORIQUES

I.

L'INSTITUTION.

Je ne sais pas s'il est jamais arrivé à quelque examinateur de poser cette question: « Quelle est la période de notre histoire qui a vu le plus de fêtes publiques? » Mais je crois que le candidat pourrait répondre sans hésiter: « La Révolution. » A ne prendre que Paris, depuis la bénédiction des drapeaux de la garde nationale, au lendemain de la prise de la Bastille, jusqu'à la pompe funèbre en l'honneur du général Joubert, à la veille du 18 brumaire, on compte bien une trentaine de fêtes de circonstance, soit improvisées par la population, soit décrétées ou consenties par les Assemblées. Je ne me hasarderai pas à donner un chiffre plus précis, tant un oubli est aisé à commettre en si grave matière; mais je ne compte bien entendu pas les fêtes réglées, c'est-à-dire les trente-six fêtes décadaires annuelles établies par le décret du 18 floréal an II, ni les anniversaires, catégorie à laquelle appartient la fête de la fondation de la République.

Il est inutile de refaire ici l'historique des journées du 21 et du 22 septembre 1792, après l'article récent et définitif de M. Aulard (1). Rappelons seulement en deux mots que la Convention abolit le royaume le 21, et décréta, le 22, que l'année 1792 (sans rien changer encore au calendrier grégorien) s'appellerait désormais, dans les actes publics: l'an 1^{er} de la République française. La ville qui avait fait le Dix août n'avait pas attendu le second décret pour crier: *Vive la République!* Dès la proclamation du premier, qui eut lieu le 21 au soir, aux flambeaux, « Paris avait joyeusement tranché le problème qui faisait trembler les politiques ».

(1) Voy. la *Revue bleue* du 30 janvier 1892.

La fête elle-même, toute spontanée, fut troublée par le temps : « on voulut illuminer ; mais le vent et la pluie éteignaient les lampions. *C'est partie remise, et l'octave*, disait le peuple, *n'est point passé.* »

Aussitôt que, pour tous les bons Français, la nécessité supérieure de la défense nationale eut légitimé la



République, quand elle eut fait ses preuves à Valmy, à Jemmapes, pas ne fut besoin de décréter la joie, disons mieux, la fierté, la confiance patriotiques qu'inspirait un gouvernement sorti des entrailles mêmes de la nation. Pour le glorifier, les artistes créent des personnifications, des symboles, des attributs(1). Dans une gracieuse estampe de Sauvage, l'on voit une jeune femme (la France) et derrière elle un petit enfant (son génie, le génie de la Liberté), à genoux devant un autel au-dessus duquel rayonne, dans le triangle mystique qui représente aussi le niveau de la loi, le millésime sacré : 1792. Titre : *le Giova (sic) des Français* (2). Dans *le Cauchemar de l'aristocratie*, qui forme le pendant du *Géova*, le triangle devient un menaçant couperet. Nous avons, en revanche, de Boizot, *la République ouvrant son sein à tous les Français*. C'est une jeune femme vue de face, coiffée du casque gaulois, non décolletée, comme nous dirions, mais revêtue d'une tunique serrée au cou et à la taille et qui laisse voir les deux seins à découvert. Antoine Quatremère ébauche le projet d'un groupe à exécuter au fond du Panthéon : c'est la République française protégeant de sa gauche une jeune fille (la Liberté), de sa droite un éphèbe nu (l'Égalité). Énumérons enfin, tout d'un trait, les nombreux symboles ou attributs matériels du temps : le soleil de la Liberté, l'arbre de la Liberté, le coq gaulois, souvent debout sur un canon ; la colonne des Droits de l'homme, la pique, les

faisceaux, le bonnet phrygien, le niveau de la loi, le lion populaire, la balance, les deux mains serrées ensemble, l'Hercule appuyé sur sa massue, etc. Ces conceptions, — vivantes du sentiment qui les ont inspirées, languissantes et expirantes avec ce sentiment même, — les fêtes officielles en ont largement usé et l'on peut dire abusé. Mais livré à lui-même, hors



de l'empire de David et de Marie-Joseph Chénier, le Français, né malin et non pas Grec et Romain, ne commença nullement par suivre les pontifes, vénérer les



(1) Les illustrations de cet article ont été dessinées par M. Léon Labbé, d'après les documents authentiques ; pour la gravure, tous les dessins ont été réduits, sauf ceux des médailles.

(2) L'estampe eut du succès : car il en existe des imitations et des contrefaçons de l'époque même.

idoles et les amulettes du nouveau régime. Il tourna l'ancien en dérision. Pour fêter la République, tout l'hiver de 1792 on enterra la royauté.

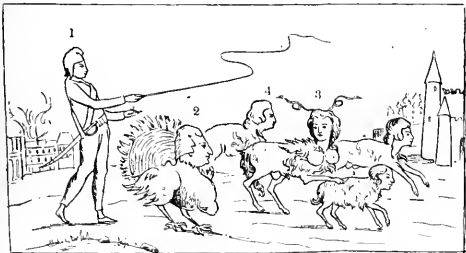
Dans la ville de Strasbourg, dont Allemands et émi-

grés (Rohan, évêque de Strasbourg, en tête) avaient rêvé la conquête, c'est au comité de surveillance que les Jacobins se rassemblèrent pour le grotesque convoi (10 novembre). On y transporta la garde-robe des comédiens, on y répartit les rôles, et à huit heures du soir la cérémonie commença. En voici la marche



d'après une image coloriée, aussi vive que grossière :

« Deux torches auxquelles on avait attaché des armoiries ; musiques militaires ; deux autres torches



1. Le sans-culotte. — 2. Le dindon. — 3. La louve. — 4. Les louveteaux.

Les animaux rares ou la translation de la ménagerie royale des Tuileries au Temple.

portées en croix. — Cercueil porté par quatre hommes, un garde national, un canonnier, un jacobin et un soldat de troupe de ligne. Le cercueil était couvert d'un manteau royal surmonté d'une couronne : à côté de cette couronne, il y avait des chaînes, un sceptre de fer, une potence, une roue, des verges, enfin tous les attributs de la royauté. Sur les côtés du cercueil marchaient un cardinal et une catin en grande

Le cardinal, c'est Rohan ; mais la catin n'est pas la reine, c'est son sosie de l'affaire du collier, M^{me} de Lamothé-Valois. Je poursuis :

« Deux autres flambeaux ; un Suisse en grande parade ; un gros baron allemand et une sœur grise, un grand abbé sec (l'abbé de Vermont), et une grosse rebondie de gouvernante (M^{me} de Polignac), deux gentilshommes en cérémonie de visite ; religieuses de différents ordres, deux cordons rouges, deux carmélites, deux cordons bleus, deux récollets, deux princes, trois docteurs en Sorbonne, une reine, deux suppôts de la chicane, un gentilhomme ; Louis Dernier ; son confesseur ; un groupe d'aristocrates à oreilles d'âne, un groupe de Feuillants à longs nez. Le tout était terminé par un cœur (*sic*) qui chantait des chansons bachiques et des chants d'église, pendant les intervalles que laissait la musique qui exécutait tantôt un air lugubre, et tantôt : *Ça ira!* »

Ce n'est pas sans doute qu'on le trouve déplacé, mais l'hymne de Rouget de Lisle n'est pas de la fête : Diétrich est un feuillant.

« Dix mille citoyens et citoyennes snivaient ou précédaient le convoi, qui s'est promené l'espace de trois heures dans les principales rues de la ville. Ensuite on a enterré la royauté dans la boîte à Pandore, et Louis Dernier dans un tonneau de bourgogne. Il y a eu une grande illumination, et la nuit s'est passée gaiement à boire, manger et danser. Cette petite mascarade a produit le meilleur effet possible et y a mieux proclamé la république que ne le pourraient jamais faire les corps constitués, avec leurs pompes froides et militaires. »

Quel dommage que dans huit jours nous ne puissions pas nous inspirer de ce programme ! Mais j'y pense : les régimes déchus se sont enterrés d'eux-mêmes, et la République, qui ouvre vraiment son sein à tous les Français, n'a plus qu'à entretenir leur tombeau avec le respect historique, — ne prodiguons pas la considération, — que les vivants doivent aux morts.

La fête du convoi de la royauté à Strasbourg ne fut pas un fait isolé, du moins dans la région de l'Est, la plus menacée par la coalition monarchique. A Morteau, — qui était encore à l'avant-dernier recensement la commune la moins peuplée de France, — se forma le 8 décembre un cortège de 1138 personnes des deux sexes « non compris l'avant et l'arrière-garde, composées de 55 cavaliers » (soyons précis), à l'effet de procéder à l'enterrement de la royauté, et « de servir d'adhésion à la loi qui l'abolit en France ». Ce furent aussi les « amis de la liberté et de l'égalité républicaine, « c'est-à-dire les Jacobins, qui en prirent l'initiative. Là, le rendez-vous est international ; il y vient des gens de Neuchâtel, la patrie de Marat, alors territoire prussien ; des Helvètes, avec un étendard sur lequel est peint « Guillaume Tell décochant son arc (*sic*) », un Savoisien, un Belge (ou mieux des figurants de la Savoie et de la Bel-

gique, récemment occupées); trois nègres, trois vrais nègres, « enfants de l'Afrique que l'avarice arracha du sein maternel », et qu'affranchit par son seul contact la terre de la Liberté. Malgré une mascarade analogue, et même sur certains points tout à fait semblable à celle de Strasbourg, la fête fut plus grave.

Si l'on y vit des femmes de la halle Lutiner Maury revenant de Rome et tirer les longs nez des Feuillants; les généraux Dumouriez et Custine chasser honteusement « des maréchaux de France, Bouillé et La Fayette »; l'on put aussi y contempler Voltaire et Rousseau portant les flambeaux de la philosophie, et ce sont des personnages peu connus du peuple, Atropos, Clotho et Lachésis, qui « coupent le fil des crimes des rois » et se mettent à filer des siècles d'or. Le Temps, le Destin et Mercure sont également du cortège : à Strasbourg, d'où était parti le signal, on n'avait pris à la mythologie que la boîte de Pandore. Mais rien ne peint mieux la fureur des Français désabusés d'une royauté antinationale que ce « mannequin représentant fidèlement la double face du scélérat Louis XVI, où l'artiste avait parfaitement exprimé l'adulation et la trahison : il était décoré de tous les ordres et du manteau royal, tenant d'une main le sceptre et de l'autre un poignard ». — Ainsi dans notre pays, de même que la conscience nationale s'est affirmée, pendant la guerre de Cent ans, au milieu des horreurs de l'invasion étrangère, de même la conscience républicaine a surgi du sein des conspirations royalistes et des coalitions européennes. L'amour de la patrie était né de la haine aux Anglais; l'amour de la République naquit de la haine de la royauté. Non pas de la royauté française en particulier, mais de la royauté en général. A Morteau, la fête du 8 décembre se termine par ce cri : « Périssent les tyrans! Vive la République universelle (1). »

Que la République universelle ait eu de très nombreux partisans dans le pays et dans la Convention; qu'à la croisée des rois l'on ait cru pouvoir opposer la fraternité des peuples, ce furent là des illusions cruellement démenties par les événements, et que l'on a pris suffisamment soin de nos jours de critiquer, de bâfoquer, de ridiculiser sur tous les tons, comme si, pour l'historien, elles n'étaient pas des illusions nécessaires, inséparables de la foi révolutionnaire! Nous étonnons-nous que les croisés aient cru aux miracles de la sainte lance et du vrai bois? Quoi qu'il en soit, lorsqu'il s'agit pour la Convention de légiférer sur les fêtes, c'est un fait bien curieux qu'elle n'ait consacré

le jour anniversaire de la proclamation de la République que dans son avant-dernière séance (1). Encore n'y fut-elle amenée que par une voie assez détournée.

Après avoir décrété (2 janvier 1793) que la seconde année de la République daterait du 1^{er} janvier 1793, la Convention rapporta ce décret le 24 novembre 1793 (4 frimaire an II), et fixa le commencement de l'année française au 22 septembre 1792, « jour où le soleil était arrivé à l'équinoxe vrai d'automne en entrant dans le signe de la Balance à 9 h. 18 m. 30 secondes du matin pour l'Observatoire de Paris ». Cependant la loi ne fit pas alors du 1^{er} vendémiaire une sorte de 1^{er} janvier républicain : ce sont les cinq jours complémentaires qu'elle consacra, sous le nom de *sans-culottides*, à la Vertu, au Génie, au Travail, à l'Opinion et aux Récompenses, — et le sixième (tous les quatre ans) à des jeux et concours nationaux que Danton comparait à l'avance aux jeux Olympiques. La période de quatre ans se nommait *franciade*.

Mais ces cinq ou six jours de chômage, à une telle saison de l'année, contrariaient les nécessités populaires, les intérêts, les usages : et, dès le 19 fructidor an II (5 septembre 1794), il fut décrété que le dernier sans-culottide serait seule férié, sous le nom de jour de la Révolution.

Ainsi la vigile de la fondation de la République fut consacrée avant le jour anniversaire lui-même. Ce n'est pas qu'en principe les anniversaires aient été écartés : la Convention fête une seule fois le 14 juillet (en 1793), trois fois le 10 août, que Lakanal, dans son projet avorté, dénommait « fête de l'abolition de la royauté et de l'établissement de la République (2) »; elle n'eut le temps de fêter qu'une fois le 9 thermidor.

Le 8 fructidor an III, les administrateurs de la Loire-Inférieure furent assez bien inspirés pour demander que le 1^{er} vendémiaire fût, lui aussi, consacré par la loi : « Le 14 juillet et le 10 août seront à jamais célèbres. Ils ont donné à la France la liberté et l'égalité. Mais le 1^{er} vendémiaire lui a donné la République : ce jour est le complément des deux autres : ce sera le jour chéri des Français. » Un mois et demi après cette lettre, par la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795),

(1) Il y a bien eu, le 30 vendémiaire an III (21 octobre 1794), une fête appelée quelquefois fête de la fondation de la République; mais c'est une fête de circonstance. L'objet de cette fête, — sur laquelle on peut consulter deux rapports de Chénier (elle avait d'abord été fixée au 10), un discours très piquant de Merlin de Thionville, et un discours, envoyé aux armées, du président de la Convention Cambacérès, — l'objet de cette fête était de célébrer l'évacuation du territoire de la République. Le nom officiel fut d'ailleurs en définitive : fête des Victoires. La victoire ne semblait-elle pas avoir fondé la République?

(2) Tout ce qui concerne les fêtes, dans le projet de Lakanal, est dû à Sieyès : aucun doute sur ce point. Voy. J. Guillaume, *Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention*, t. 1^{er}, p. XLV sq.

(1) Voy. dans la *Revue littéraire de la France-Comté*, 1^{er} février 1867, pp. 160-167 : *Une fête civique à Morteau*, par Ch. Beauquier. L'auteur cite par extraits le *Procès-verbal* imprimé de la fête. Mes remerciements à M. H. Bouchot, qui m'a signalé ce curieux document. Notons, en ce qui concerne le caractère cosmopolite de la fête, une réduction de la scène imaginée par Cloots, l'orateur du genre humain.

sur l'organisation de l'instruction publique, la Convention, à la veille de se séparer, réduisit à sept le nombre des fêtes nationales. Sur ce nombre, il y en a cinq qui se confondaient avec les fêtes décadaires (lesquelles n'étaient ni abolies, ni déclarées obligatoires) : c'étaient les fêtes de la jeunesse (10 germinal), des époux (10 floréal), de la reconnaissance (10 prairial), de l'agriculture (10 messidor), des vieillards (10 fructidor). Une était à la fois politique et décadaire : celle des 9 et 10 thermidor (fête de la Liberté). Une seule était purement anniversaire, celle du 1^{er} vendémiaire. La loi n'abrogeait pas explicitement les commémorations du 14 juillet, du 10 août, du 21 janvier, du 31 mai, et les trois premières revécurent sous le Directoire. Mais le silence observé sur ces fêtes par la dernière loi n'en paraîtra pas moins significatif. La Convention ne voulait se souvenir que de journées conventionnelles : le 13 vendémiaire, où les sections royalistes avaient failli l'emporter, n'avait pas mis en honneur les journées communales, parisiennes, ou supposées telles. La grande Assemblée, si cruellement déchirée par des luttes fratricides, finissait comme beaucoup de petites assemblées commençant : par l'esprit de corps. Toutefois, son testament était en bonne et due forme, et le gouvernement directorial dut l'exécuter, non sans y introduire plus d'une clause interprétative.

II.

LES FÊTES DU 1^{er} VENDÉMIAIRE AN V, AN VI, AN VII ET AN VIII.

Connaissez-vous rien de plus froid que la description d'une fête publique ? Quand les lampions sont éteints, quand les costumes allégoriques, historiques ou fantaisistes pendent lamentablement au clou jusqu'à une nouvelle occasion, quand emblèmes et décors sont rentrés en magasin, toute la vision envolée ne laisse-t-elle pas dans l'âme comme un nuage de tristesse et de mélancolie ? C'est un salon où l'on a dansé ; c'est une scène de théâtre après le spectacle terminé ; c'est, en un mot, un lendemain. Si cette impression nous poursuit après que nous avons vu, comment pourrions-nous se flatter de faire revivre dans l'imagination du lecteur des souvenirs presque séculaires ? Je m'attacherais donc surtout au côté historique, au sens politique des fêtes du 1^{er} vendémiaire, et je serais sobre de descriptions, car je me sens incapable d'égalier l'enthousiasme des procès-verbaux officiels ; surtout, — comme il arrive, — quand cet enthousiasme est de commande.

Le Directoire exécutif eut d'abord à célébrer l'anniversaire des 9 et 10 thermidor ; il y engloba les commémorations du 14 juillet 1789 et du 10 août 1792, implicitement abrogées par la loi du 3 brumaire an IV

et bientôt rétablies sur les instances du Corps législatif (Cinq-Cents et Anciens). Mais, dès le 7 messidor an IV, il avait envoyé aux Cinq-Cents le message suivant :

Le Directoire exécutif au conseil des Cinq-Cents.

Citoyens législateurs,

La loi du 3 brumaire, sur l'organisation de l'instruction publique, fixe au 1^{er} vendémiaire la fête de la République : un article de cette loi porte que le Corps législatif décrète chaque année, deux mois à l'avance, l'ordre et le mode suivant lesquels la fête du 1^{er} vendémiaire doit être célébrée dans la commune où il réside. Deux mois sont, en effet, nécessaires pour donner au génie des arts le temps de concourir à la pompe et à l'éclat de cette solennité, la première de toutes pour le peuple français.

Nous vous invitons en conséquence, citoyens législateurs, à prendre cet objet en considération.

Signé : CARNOT, président.

Par le Directoire exécutif :

*Signé : Le secrétaire général,
LAGARDE.*

Les Cinq-Cents étaient alors présidés par Boissy-d'Anglas (dont nous avons précisément un *Essai sur les fêtes nationales* publié en l'an II). Ils nommèrent une commission composée de Lalande (Luc-François), de Dupuis (Charles-François) et de Marie-Joseph Chénier : celui-ci donna lecture de son rapport le 28 thermidor (15 août 1796). C'est alors que le parti modéré mit en discussion, sinon le principe, du moins la date même de la fête. Mercier demanda que l'on ne fit point dater l'ère républicaine « du temps où l'on vouait à la mort les Lavoisier et les Condorcet » ; qu'elle fût reportée au jour où la Constitution de l'an III avait été mise en activité. Mais c'était justement aller à l'encontre de cette Constitution elle-même ! Les Cinq-Cents la confirmèrent par la résolution du 28 thermidor an IV, qui fut approuvée par les Anciens, et devint la loi du 29 thermidor. Les deux assemblées se déchargèrent de la mission formelle que leur imposait la loi du 3 brumaire an IV de régler elles-mêmes deux mois à l'avance l'ordre et le mode de la célébration, et renvoyèrent au Directoire « les mesures nécessaires pour que cette grande solennité reût tout l'éclat que commande une époque aussi glorieuse et aussi chère à tous les Français ». Chénier en fut pour son rapport, dont l'impression ne fut pas volée. Quelques membres de la droite prirent prétexte de la fête de la République pour affaiblir et désarmer la République elle-même. La Convention avait, en se retirant, amnistié les délits purement relatifs à la Révolution, sauf deux : le « crime d'émigration » et la rentrée en France des prêtres déportés. Rouzet désirait pousser ses collègues beaucoup plus loin dans la voie

de l'oubli. Il proposa qu'au 1^{er} vendémiaire an V, « il fût dressé dans chaque commune un bûcher, sur lequel on brûlerait toutes les procédures, dénonciations et actes quelconques révolutionnaires, jusqu'à la mise en activité de la Constitution de l'an III; et que tout détenu sous des prétextes politiques fût mis en liberté ». Les Cinq-Cents ne voulurent pas rendre ses prisonniers et fournir de nouvelles recrues au parti royaliste : ils ne consentirent pas davantage à célébrer la République en faisant un feu de joie avec les documents les plus authentiques de son histoire. Toutefois ce fut un royaliste déguisé, le ministre de l'intérieur Pierre Bénézech, qui signa le programme de la première fête de la République. Il s'inspira d'un passage de l'*Instruction*, rédigée par Fabre d'Églantine, sur l'ère de la République et sur la révision de l'année (1); mais il s'ar-

rangea pour fêter plutôt le début de l'année républicaine que la fondation même d'un gouvernement qui n'avait pas ses préférences. Les astres et la mythologie grecque firent les frais de cette tentative un peu honteuse de réaction. Sur le Champ de Mars fut dressé un segment du Zodiaque, surmonté d'un signe de la Balance. A trois heures après midi, une salve d'artillerie annonça le commencement de la fête. Le Soleil, sous la figure d'Apollon, assis sur un char attelé de douze chevaux, entouré des Heures et suivi des Saisons, chacune sur un char, s'avança dans l'arène. Seconde salve, lorsqu'il arriva devant le signe de la Balance. Au même instant, les emblèmes de la royauté, placés entre le char et le tertre central du Champ de Mars, s'écroulèrent, et laissèrent voir sur un fût de colonne la statue de la République française, appuyée



d'une main sur un faisceau et montrant de l'autre la statue de la Liberté. Hymne « à grand chœur », proclamation des poètes et des musiciens qui, par leurs talents, avaient concouru à l'éclat des fêtes nationales, course à pied, course à cheval, course des chars, exercices à cheval autour du cirque, par le citoyen Franconi, illumination de l'École militaire, feu d'artifice dans l'île des Cygnes, orchestres et danses populaires, telles furent les réjouissances qui terminèrent la première fête de la République (2). La Revellière-Lépeaux, président du Directoire, y prononça un dis-

course : d'Italie, du Rhin, il n'arrivait alors que de glorieuses nouvelles. — La fête du 1^{er} vendémiaire an V fut célébrée aussi à Milan, sous la présidence de Bonaparte et de sa femme. La Liberté y était représentée par une jeune femme vêtue à la grecque et agitant un drapeau tricolore; autour de cette déesse vivante « folâtraient six jeunes garçons, ornés de guirlandes de fleurs et de feuillages, et portant des emblèmes de la liberté victorieuse, de la tyrannie vaincue, de la coalition foudroyée ». Les vaincus étaient ce qu'ils croyaient être « la première année de leur république lombarde et italique ». Comme au Champ de Mars, on donna des courses; et ce fut là certainement la partie la plus populaire de la fête, tant à Milan qu'à Paris, car c'est la seule que fassent revivre les gravures et les images du temps (1). Quelques jours après, l'on pleurerait la perte du général Marceau, blessé à Altenkirchen le dernier jour complémentaire de l'an IV, mort deux

(1) « Le cours des événements nombreux de la Révolution française présente une époque frappante et peut-être unique dans l'histoire, par son accord parfait avec les mouvements célestes, les saisons et les traditions anciennes. Le 21 septembre 1792, les représentants du peuple, réunis en Convention nationale, ont ouvert leur session et ont prononcé l'abolition de la royauté. Ce jour fut le dernier de la monarchie : il doit être le dernier de l'ère vulgaire et de l'année.

« Le 22 septembre, ce décret fut proclamé dans Paris. Ce jour fut décrété le premier de la République; et ce même jour, à neuf heures dix-huit minutes trente secondes du matin, le soleil arriva à l'équinoxe vrai d'automne, en entrant dans le signe de la Balance. Ainsi l'égalité des jours aux nuits était marquée dans le ciel au moment même où l'égalité civile et morale était proclamée par les représentants du peuple français comme le fondement sacré de son nouveau gouvernement. » (*Réimp. mon.*, XVIII, p. 673.)

(2) L'estampe de Girardet, gravée par Berthault (*Collection complète des tableaux historiques de la Révolution*, etc.; Paris, Didot,

1802, in-fol., t. II, n° 129) et l'imagerie populaire, témoignent que les courses furent plus goûtées que le symbolisme astronomique.

(1) Une estampe de Champion, d'après Bosio, représente la fête donnée à Milan. C'est la fin de la course des chars romains, suivis par les coureurs à pied. Sous une tente dressée sur des piques, ornée de couronnes de lauriers, Bonaparte, debout sur une estrade, tient une couronne à la main et s'apprête à couronner le vainqueur; Joséphine est assise à sa gauche.

jours après la première fête commémorative de la République.

Le 1^{er} vendémiaire an VI, le fort Marceau, à Coblençe, était de nouveau en deuil : il s'ouvrait pour donner passage au corps du général Hoche, mort le troisième jour complémentaire de l'an V, au moment où l'Allemagne tremblait devant « un nouveau Bonaparte ». La nouvelle arriva sans doute à temps au Directoire, mais elle fut tenue secrète, et le deuil public n'assombrit pas le premier jour de l'an VI.

C'est la Commission d'instruction publique, cette fois, que le Conseil des Cinq-Cents chargea de lui indiquer « l'ordre et le mode » de la fête. Depuis les élections de l'an V les royalistes avaient la majorité. Le rapporteur de la Commission, Bernardi, avait été lieutenant général au siège de Sault, sous l'ancien régime; en 1793, il avait été arrêté comme royaliste : délivré, il s'était empressé d'émigrer; il est mort censeur des journaux sous la Restauration. Il voulut bien, dans son rapport du 13 fructidor an V, reconnaître que l'anniversaire de la République était « la première des fêtes de la nation française »; que « la France républicaine avait fait plus dans trois ans que Rome libre n'avait fait dans trois siècles ». Mais il ne manque pas de rappeler ce qui à ses yeux distingue de la façon la plus remarquable la date du 1^{er} vendémiaire : « L'éclat glorieux des faits qu'elle rappelle n'est point tenu par le souvenir de l'effusion du sang français. » Comme si le 22 septembre n'était pas né du 10 août, et le 21 janvier du 22 septembre! Bernardi s'attache surtout à dissimuler les desseins contre-révolutionnaires de son parti par un éloge ampoulé de la Constitution de l'an III, de cette Constitution « assise sur des bases inébranlables ». S'adressant aux siens, c'est-à-dire à la majorité des Cinq-Cents : « On vous accuse, s'écrie-t-il, de vouloir renverser la République parce que vous voulez faire observer ses lois fondamentales. La calomnie empoisonne vos actions les plus justes. On vous fait un crime jusque de vos pensées. » On, c'était la majorité du Directoire, les ex-conventionnels restés en minorité parmi les Cinq-Cents et les Anciens. Au reste, tout en conservant les formes, la Commission d'instruction publique et son rapporteur se dégagèrent cavalièrement de la mission dont ils étaient chargés. Les fêtes que l'on n'aime pas coûtent toujours trop cher : « Ne connaissant point la somme dont le Trésor public pourrait disposer pour cette solennité, la Commission s'est contentée de vous proposer de la décréter, — or, légalement, elle était annuelle, — et de laisser le soin d'en prescrire les détails au Directoire exécutif. »

Ce n'était pas une fête que le Directoire, du moins trois de ses membres sur cinq, préparait à la majorité royaliste. Cinq jours après le rapport de Bernardi, Augereau cernaît avec 12 000 hommes le lieu des séances des Conseils; les républicains annulaient les man-

datés de leurs collègues royalistes; deux directeurs étaient proscrits, cinquante-trois députés condamnés à la déportation. Du même coup la République était sauvée et perdue : sauvée en fait, dans son personnel gouvernemental, dans ses adhérents, dans ses œuvres vives; perdue en droit, par la violation de ses propres lois, par l'appel aux généraux, aux coups de force. Mais aucun républicain d'alors, — sauf un Carnot, — ne consentait à voir derrière Augereau, Bonaparte, et le 18 fructidor fut le thème des orateurs qui célébrèrent pour la seconde fois l'anniversaire du 22 septembre 1792, dans la séance du dernier jour de l'an V. Aux Cinq-Cents, le président Lamarque (Français) ne fit pas gloire à cette journée de son caractère pacifique : il en rapporta les résultats aux sanglants combats du 14 juillet 1789 et du 10 août 1792. Il fit un éloge général du régime républicain ou plutôt de l'idéal que l'on peut s'en former. Il opposa au langage des rois, où l'on trouve « les noms de maître, de valet, de seigneur, d'esclave, de privilégiés, de servitudes, de doléances »; celui des lois françaises, « où la liberté, l'égalité, la sûreté, la propriété sont consacrées comme les premiers droits de l'homme; où il n'y a de règle que la volonté générale exprimée par la majorité des citoyens ou de leurs représentants ». Ennemi d'une politique de conciliation alors impraticable et presque de tout temps hypocrite, il ne craignit pas de faire une espèce d'éloge des divisions de partis. Avec Montesquieu, il compara les sujets du despotisme et leur apparente union à « des corps morts ensevelis les uns auprès des autres »; il rappela qu'on ne pouvait, « dans un État libre, demander des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix ». (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. ix.) Il continua par l'apologie « des deux premières autorités constituées (les Anciens et le Directoire), qui, dans l'immortelle journée du 18 fructidor, avaient si fortement défendu et si heureusement sauvé la Constitution... Que des hommes insensés ou perfides prétendent que la Constitution a été violée, l'Europe entière reconnaîtra que le grand acte du 18 fructidor, loin d'être un acte révolutionnaire, fut un acte purement conservatoire ayant pour unique objet de garder le dépôt confié par le peuple à la fidélité du Corps législatif, du Directoire, des administrateurs, des juges, à la vigilance des pères de famille, aux époux et aux mères, à l'affection des jeunes citoyens, au courage de tous les Français ». Il déclara des palmes « aux braves armées républicaines et à leurs illustres chefs, qui avaient déployé dans cette occasion un si grand courage et un patriotisme si pur. C'est à elles qu'il convient de parler de l'acte constitutionnel et des moyens de le défendre contre les attaques de ce royalisme forcené qui a été vaincu tant de fois et qui le sera toujours ». Il protesta enfin contre la perfide tactique de ceux qui engageaient le Corps législatif à *ajourner ses travaux*.

Le discours de Marbot, président des Anciens (1), s'inspire des mêmes sentiments et de la même situation que celui de Lamarque : « Nous, représentants du peuple, nous, appelés à consolider la République... notre premier devoir en ce jour est de tourner nos regards vers ses fondateurs de la République. Ils furent grands, ces hommes, qui osèrent proclamer la République au milieu des ruines dont ils étaient environnés, sous le canon de l'ennemi, en présence des rois coalisés, en présence de ces armées redoutables par leur nombre, par leur discipline, par leur réputation. Les places frontières étaient livrées; nos troupes, commandées par des traitres, avaient été battues et repoussées; l'ennemi s'avancait vers Paris à travers les plaines de la Champagne; tout semblait concourir au succès des armées royales; mais il restait à la France le génie de la liberté, et, dès la première séance de la Convention nationale, le génie de la liberté proclama la République. » Marbot adjure les ennemis de la République, les ex-privilégiés, de faire oublier leurs fautes. Ce n'est pas pour leur rendre des distinctions et des avantages perdus que les rois se sont armés : les rois ne songent qu'à leurs propres intérêts. Et puis, la classe innombrable des acquéreurs des biens nationaux n'est-elle point là? Quelles que soient les opinions de ces acquéreurs, leur sort est indissolublement lié aux destinées de la Révolution : du royalisme, s'il triomphait, ils ne sauraient attendre que l'expropriation et l'exil. La République n'a eu contre elle qu'une infime minorité d'intrigants, bien vite écartés, sans effusion de sang, par les « baïonnettes amies de la liberté ».

Suit un dithyrambe en l'honneur des vainqueurs du 18 fructidor, « représentants restés fidèles à la cause du peuple, — majorités du Directoire, — généraux, officiers et soldats ». Marbot se persuade qu'il ne fait que « devancer la postérité » en mettant ce coup d'état républicain à côté du 14 juillet et du 10 août. Brumaire an VIII n'a pas permis à la postérité, — du moins libérale et républicaine, — de ratifier ce jugement de circonstance. Mais, sans le 18 fructidor, c'est de l'an VI qu'eût daté la restauration. Et quelle restauration!

La plaquette populaire « *Ordre de la marche, etc.* », avant de reproduire le programme officiel de la fête, dit aussi son mot au royalisme : « *Encore une fête nationale, au grand regret de messieurs les royaux égorgeurs, collets noirs et autres honnêtes gens de cette espèce! Le 1^{er} vendémiaire était marqué par eux pour un massacre général de tout ce qui n'avait pas embrassé ouvertement leur cause. Ce jour, Paris ne devait plus être qu'un monceau de cendres* (2). Le 18 fructidor a un peu abattu leurs espérances, mais ne les a pas éteint (sic).

Leurs figures sinistres nous présagent de nouveaux complots, » etc.

Cette fois encore, le Directoire renouvelé et le Corps législatif « épuré » s'en remirent au ministre de l'intérieur des soins qu'exigeaient les préparatifs de la fête : François de Neufchâteau, qui occupait cette fonction, dut se borner à un programme assez simple. Dans la matinée du 1^{er} vendémiaire an VI (22 septembre 1797), on tira le canon de deux heures en deux heures. A midi, les cinq directeurs, — les cinq sires, comme les nommait un jeu de mot à chaque instant relevé par les rapports de police, — les ministres, alors simples commis en chef, l'état-major de la 17^e division, la garde nationale, sortirent du Palais national du pouvoir exécutif (le Luxembourg) et se rendirent, par la rue de Vaugirard et par les boulevards, à l'Hôtel national des Invalides; le cortège entra par la porte sud. Les militaires blessés furent réunis dans « la ci-devant église des Invalides », aux accents d'une musique militaire placée dans la tribune du fond; une estrade avait été préparée en face, pour le Directoire et sa suite. Trois invalides délégués, à la suite d'une élection régulière, par leurs camarades, furent présentés au Directoire par le commandant de l'Hôtel, Brieu-Montigny, qui proclama à haute voix leurs noms et celui des armées où ils avaient servi. Le président du Directoire, La Révellière-Lépeaux, leur donna l'accolade et leur offrit, au nom du peuple français, une couronne de lauriers et une médaille d'argent : témoignages de reconnaissance attribués *au corps entier*. Cette médaille, que nous reproduisons, est ainsi décrite dans le *Trésor de numismatique* (1) :

La République française, debout, casquée et cuirassée, tient de la main gauche une lance, et de la main droite une couronne de laurier. Sur la plinthe qui la supporte, on lit, à gauche : *N. Gatteaux F.*

§. Dans une large couronne de laurier : la République française à ses défenseurs (73^{mm}).

Le Directoire se rendit ensuite au Champ de Mars (les trois invalides couronnés suivaient dans une voiture du cortège). Il prit place sur une estrade aux pieds de la statue de la Liberté. Des deux côtés du tertre central étaient élevés des trophées : *Aux braves qui sont morts pour la République, — aux magistrats de la République, — aux écrivains patriotes, — aux vrais amis de la Constitution de l'an III*. Après une symphonie du Conservatoire de musique, un discours du président du Directoire, un hymne chanté par les élèves du Conservatoire, des manœuvres et évolutions de troupes, tout le monde officiel se retira pour se rendre à l'École militaire et laisser le champ libre à la partie vraiment

(1) Le père du brillant général et écrivain dont les *Mémoires* viennent d'avoir un si éclatant succès.

(2) Je n'ai pas besoin d'avertir le lecteur que ceci n'est pas de l'histoire, mais de la polémique, de l'article « à sensation », comme dit notre jargon moderne.

(1) *Méailles de la Révolution française*, planche LXIV, n° 7. Cf. pl. LXV, n° 3, et page 90 du texte.

populaire de la fête : courses à pied, courses à cheval, et courses sur des chars romains. Le programme règle en détail les conditions de ces courses, dont une décision ultérieure écartait les coureurs de profession. Les chevaux étrangers furent exclus de la seconde course. Les prix furent modestes : pour la course à pied, une très belle montre d'or, de fabrique française, et un vase d'argent pesant trois mares; pour la course à cheval, un cheval tout équipé, et un beau fusil à deux coups; pour la course de chars, un char français, et l'équipage d'un cheval avec des pistolets d'arçon.

Les membres du bureau central du canton de Paris, juges des jeux, décernèrent aussitôt les prix à l'École militaire, en présence du Directoire.

Le programme se terminait par ce *nota* : « Comme

la fête durera la journée presque entière, on aura soin de dresser de grandes tentes où pourront se placer des restaurateurs, et où il y aura des tables et des chaises. Après les cérémonies et jeux exécutés au Champ de Mars, il y aura, dans les Champs-Élysées, une illumination et des danses. »

L'an VI vit de bien plus belles fêtes, ou plus émouvantes : la fête funèbre en l'honneur de Hoche, le 10 vendémiaire (1^{er} octobre 1797), les fêtes en l'honneur de Bonaparte et du traité de Campo-Formio (octobre-décembre 1797), la fête de la souveraineté du peuple, destinée à préparer de bonnes élections (30 ventôse an VI, 20 mars 1798); sans compter les quatre anciens anniversaires légaux (14 juillet, 10 août, 21 janvier, 9 thermidor) et un cinquième célébré



pour la première fois : celui du 18 fructidor (4 septembre 1798), en dépit du dialogue satirique et apocryphe (cela va sans dire), dont voici un fragment :

CHÉMIER. — Quoi ! vous ne voudriez pas qu'on célébrât le 18 fructidor ?

TRONCHET. — Non, je ne le voudrais pas : et j'en dis autant du 9 thermidor, du 10 août et du 21 janvier... Des Français ne doivent pas se réjouir d'avoir répandu le sang d'autres Français. Les Grecs et les Romains, que nous semblons prendre pour modèles, et que nous n'imitons qu'en ce qu'ils avaient de mauvais, nous fournissent-ils un pareil exemple ? Ils jetaient un voile religieux sur leurs dissensions intestines et sur les catastrophes qu'elles avaient amenées, et se gardaient bien d'établir des fêtes pour en perpétuer la mémoire.

Dans la pensée des mécontents, de telles critiques s'étendaient évidemment à toutes les fêtes républicaines ; elles ne pouvaient atteindre, en tout cas, la fête nationale et pacifique par excellence.

Le rapport de Rollin aux Cinq-Cents fut lu le 26 ther-

midor an VI, au nom des commissions réunies d'instruction publique et d'institutions républicaines. Rollin fit honneur à l'ère républicaine du bonheur futur de cinquante millions d'hommes libres (il faisait allusion aux jeunes républicains alliées à la grande) ; il appela Valmy, peu exactement, « un combat terrible, une canonnade de quatorze heures », et menaça le gouvernement anglais, ce « buveur d'or et de sang », d'une future république irlandaise.

Aux Anciens, avant la dernière séance de l'an VI, le président Laloy cravata le drapeau du bataillon de grenadiers de service près le Corps législatif. Il fit, une fois de plus, l'éloge de la conduite de l'armée au 18 fructidor an V. On n'avait pas eu le même besoin de son concours pour le coup d'état du 22 floréal an VI (11 mai 1798) : fort de sa précédente victoire, et sous prétexte de tenir la balance entre les partis, le Directoire avait tout simplement cassé les *mauvaises élections* de l'an VI, et les députés « patriotes », suivant le mot de leurs partisans, terroristes ou anarchistes d'après les gouvernants, n'avaient point paru au siège du Corps législatif. Aux compliments et aux encouragements de

Laloy, l'orateur des grenadiers répondit : « ... Jurons sur ce drapeau de mourir, s'il le faut, pour sauver la représentation nationale. Jurons que ses ennemis ne parviendront à l'atteindre qu'en passant sur nos corps inanimés... » On sait de quelle façon le serment fut tenu, quatorze mois après, dans l'Orangerie de Saint-Cloud!

Cette République, si forte en apparence contre les partis extrêmes, et toute fière des « sœurs » que lui donnent l'enthousiasme patriotique de ses armées et la première confiance des peuples affranchis de leurs maîtres, cette République a cependant déjà perdu son principe de vie : le respect de la souveraineté nationale, même dans ses erreurs. Elle ne se dit pas de droit divin, mais elle se dit de droit naturel. Le gouvernement républicain, déclare Laloy, est « modelé sur la nature » : la République et la patrie sont une seule et même chose. La République glorifie son passé, son passé de la veille. Le thème des deux discours officiels, celui de Laloy aux Anciens et celui de Daunou aux Cinq-Cents, est l'éloge de la Convention : « Lâches détracteurs de cette bienfaitrice du monde entier, s'écrie Laloy, cherchez donc dans les annales de tous les peuples une réunion d'hommes qui aient conçu, exécuté, utilisé tant de choses grandes et extraordinaires! » Plus sincère ou moins confiant, l'honnête et savant Daunou ose parler des plaies de la République directoriale : corruption, dilapidation des deniers publics, agiotage, inexpérience de la politique. Il ose remettre à l'ordre du jour le sage programme de Danton, et ce principe absolu du droit des gens : « N'outrager aucun peuple dans la forme du gouvernement qu'il conserve. » Mais lui aussi se réjouit de voir « la Gaule rappelée à ses anciennes frontières ». Lui aussi paye à la Convention ce tribut d'admiration que l'histoire impartiale ne peut lui refuser, et dont paraît s'être inspiré Thiers (1) dans une préface trop tôt supprimée, et d'autant plus célèbre :

Il fallait qu'un grand peuple affaibli, entravé, corrompu même par quatorze siècles de royauté, s'élançât un jour dans la République; qu'une ligue de rois puissants l'attaquât sur tous les points de ses frontières; qu'ils allumassent dans plusieurs de ses provinces le long incendie d'une guerre intestine; que sans trésors, sans crédit, quelquefois même sans subsistance, longtemps dans l'absence de tout gouvernement régulier, ce peuple, au milieu de tant d'ennemis, fût encore déchiré par des discordes sanglantes entre les républicains eux-mêmes. Il était assez prouvé que tant de fléaux suffisaient pour dissoudre le plus fort et le plus antique des trônes; il fallait savoir s'ils empêcheraient une république de naître et de s'élever. Voilà quelle épreuve devait éclaircir enfin s'il vaut mieux pour une nation de

trente millions d'hommes, pour sa défense, pour sa puissance, pour ses triomphes, pour le plus parfait développement de ses forces physiques et morales, s'il lui vaut mieux, dis-je, d'être la propriété d'un roi, ou une famille immense de républicains. Cette grande et solennelle expérience, les Français l'ont faite.

La fête du 1^{er} vendémiaire an VII fut particulièrement brillante. Chose notable. François de Neufchâteau était encore au ministère de l'intérieur. Conformément au programme qu'il dressa, le Champ de Mars fut divisé en deux parties, méridionale et septentrionale, par une ligne de trophées et de figures emblématiques. Dans la partie méridionale s'élevait un fort, flanqué de bastions et garni de machines de guerre : c'est également dans cette partie que l'on avait tracé, à l'aide de piquets et de cordons tricolores, la carrière des coureurs à pied, et le stade des courses à cheval et des courses de char. Dans la partie septentrionale, du côté de la Seine, avait été formée une vaste arène pour les concours de lutte : elle était dominée par deux énormes et monstrueuses figures, le Despotisme et le Fanatisme. Entre l'amphithéâtre du nord et l'arène du sud s'élevait le temple de l'Industrie : autour de ce temple, une enceinte carrée, ouverte de tous côtés, décorée de soixante-huit portiques, était destinée à recevoir « les objets les plus précieux des fabriques et manufactures françaises ». Cette Exposition, strictement nationale, fut inaugurée le troisième jour complémentaire de l'an VI par le ministre de l'intérieur. A dix heures du matin, il se rendit en grand cortège militaire au Champ de Mars, avec le bureau central du canton de Paris et un jury de neuf personnes : Darcey, Chaptal, le sculpteur Moitte, l'horloger Berthoud, le peintre Vien, tous de l'Institut; Molard, membre du Conservatoire des arts et métiers; Gilet-Laumond, du Conseil des Anciens; l'agronome Duquesnoy; Gallois, homme de lettres. Sur les marches de l'autel de la patrie, François de Neufchâteau prononça un discours dont plusieurs passages méritent d'être retenus. C'est à la liberté qu'il rapporte les progrès de l'industrie française, de laquelle il ne sépare ni l'agriculture, la grande nourricière, ni les sciences et les arts : « Ils ne sont plus, ces temps malheureux, où l'industrie enchaînée osait à peine produire le fruit de ses méditations et de ses recherches; où des réglemens désastreux, des corporations privilégiées, des entraves fiscales, étouffaient les germes du génie; où les arts... ne parvenaient au succès que par la flatterie, la corruption et les humiliations d'une honteuse servitude. » Grâce à la liberté, malgré les factions et malgré la guerre, le travail national n'a jamais été plus actif. « Parcourez nos départements... et comparez les produits de leur agriculture avec ceux qu'ils donnaient sous l'influence du despotisme; comptez les ateliers nombreux qui se sont élevés du sein des orages et

(1) Voir l'Atis du tome III de l'Historie de la Révolution, 1^{re} édition, 1824.

même sans espoir apparent de succès, et dites-nous ensuite si la richesse du peuple n'est pas une conséquence nécessaire de la liberté ! » Vienne enfin la paix, et l'industrie française n'aura point de rivale. En attendant, « le spectacle nouveau de toutes les industries réunies » établit entre les producteurs une union et une émulation qui leur manquaient. L'homme de mérite sera sûr de se faire connaître. La technologie, cette science dont Bacon avait signalé l'importance, mais qui ne date que de Diderot et de l'Encyclopédie, aura devant elle un champ illimité : en effet, « les arts que l'idiome de l'ancien régime avait cru avilir en les nommant arts mécaniques ; ces arts abandonnés longtemps à l'instinct et à la routine, sont cependant susceptibles d'une étude profonde... Si la main exécute, l'imagination invente, et la raison perfectionne. Les arts les plus communs, les plus simples en apparence, s'éclairaient au foyer de la lumière des sciences ; et les mathématiques, la physique, la chimie, le dessin appliqué aux arts et métiers, doivent guider leurs procédés, améliorer leurs machines, simplifier leurs formes, et doubler leurs succès en diminuant leur main-d'œuvre. » La Révolution a fait justice de la distinction entre les arts libéraux et les arts serviles. Le ministre fait allusion à un article de la Constitution de l'an III (titre II, art. 12), en vertu duquel « les jeunes gens ne pouvaient être inscrits sur le registre civique s'ils ne prouvaient qu'ils savaient lire et écrire, et exercer une profession mécanique ». L'on n'avait eu (et le Directoire le regrettait) que bien peu de temps pour préparer une Exposition nationale digne de ce nom. L'on ferait cent fois mieux l'année suivante...



C'est le quatrième jour complémentaire que le jury visita les objets exposés sous les portiques, et désigna ceux qui, par leur mérite, étaient jugés dignes d'être admis dans le temple de l'Industrie. Le lendemain, à huit heures du soir, le renouvellement astronomique de l'année républicaine fut annoncé par des décharges générales d'artillerie ; à neuf heures, 600 fusées volantes partirent à la fois de la place construite sur le grand éperon du pont Neuf, et à ce signal de grosses

masses de feu parurent sur les tours, sur les dômes les plus élevés et sur les télégraphes.

La fête du 1^{er} vendémiaire (22 septembre 1798) se composa, le matin, d'une joute sur la Seine et d'un concours athlétique dans l'arène. Ensuite, deux grands chars emblématiques firent le tour du Champ de Mars, portant des groupes de citoyens couronnés de chêne et de laurier. Sur l'un des chars on lisait : *Le peuple français vainqueur au 14 juillet* ; sur l'autre char : *Le peuple français vainqueur au 10 août*.

Les figurants du peuple français mirent le feu aux représentations du despotisme et du fanatisme, puis dansèrent autour du bûcher. « L'air *Ça ira* (dit le *Procès-verbal*), premier soupir de la liberté renaissante, est joué et redemandé avec transport pendant cette exploitation civique. »

L'on dina ensuite en plein air ou sous des tentes.

À deux heures après midi, deuxième partie de la fête, à laquelle assistent le Directoire et le monde officiel. Le cortège est précédé de citoyens « vêtus des anciens habits des principaux peuples qui occupent les Gaules », portant un énorme faisceau où sont inscrits les noms et emblèmes des départements, et une bannière avec ces mots :

*La République les a tous réunis :
Ce n'est plus qu'un même peuple.*

À côté du faisceau départemental, et sur la même ligne, était porté un trophée formé des écussons des Républiques batave, cisalpine, ligurienne, helvétique, romaine, et une bannière sur laquelle on lisait : *Que leur alliance avec le peuple français soit éternelle !*

Le chant triomphal composé par le citoyen Leclerc, employé à la cinquième division du ministère de l'intérieur, fut alors exécuté par le Conservatoire de musique. Les paroles sont banales ; l'auteur y abuse de la mythologie, d'Alcide, d'Atlas, auxquels il compare la République. Du moins, il n'oublie pas les héros morts pour la patrie :

« Dugommier, Dagobert, Laharpe, Hoche, Marceau ! » Aucune allusion à Bonaparte, alors en Égypte.

Treillard, comme président du Directoire, glorifia dans les victoires éclatantes de la République les conquêtes de la liberté : « Au cri continué de victoire qui retentit des bords du Tibre jusqu'au Danube, la cendre de Brutus s'est ranimée, les mânes de Barnevelt ont tressailli, l'ombre de Guillaume Tell se réveille... » La France ne cesse, au milieu des combats, de témoigner de son amour pour les arts et pour la science : « Nos conquêtes ne sont pas souillées, comme celle du despotisme, par la destruction des arts et de leurs prodiges immortels. Qu'il est consolant, pour l'humanité, de voir des généraux vainqueurs... n'exiger des peuples conquis que les productions sublimes de leur génie ; attacher à leur char de triomphe, non des rois détrônés ou des esclaves chargés de fers, mais des statues, des

bronzes, des tableaux (1) ! Qu'elles sont honorables ces dépouilles triomphales et pacifiques, digne conquête d'un peuple philosophe que des barbares ont accusé de vandalisme ! » L'expédition d'Égypte est elle-même présentée comme « une association guerrière et savante portant l'affranchissement et la lumière sur cette terre antique que le Nil arrose de ses eaux fécondes ». Ces paradoxes philosophiques passaient sans doute en partie par-dessus la tête des auditeurs : car le sentiment populaire ne répondit à l'orateur que lorsqu'il parla des héros morts pour la patrie et qui demandaient vengeance. « Vengeance ! vengeance ! s'écrient avec transport tous les assistants, en étendant la main vers l'autel de la patrie. Magistrats, militaires et citoyens, tous animés d'une même inspiration, répètent avec l'accent de l'imprécation : Vengeance ! vengeance ! »

Après le discours de Treillard, fut exécuté par le Conservatoire le *Chant du 1^{er} vendémiaire*, paroles du représentant du peuple Chénier, musique du citoyen Martini. On peut en citer quelques vers bien venus :

Le même jour fonda pour nous
La République et la victoire.

Et même ce couplet des « bardes » :

Guerriers, libérateurs rapides
Du Rhin, du Tibre et du Texel,
Sans doute un pouvoir immortel
Dirigeait vos mains intrépides.
Quel Dieu vous guidait à Fleurus
Et sur le pont sanglant d'Arcole ?
Avec vous, pour venger Brennus,
Quel dieu montait au Capitole ?

Les guerriers répondent :

La patrie a fait ces miracles.

Le chant se termine par une invocation du *Chœur général à la Raison* : les mânes de Cloots et de Chammette durent en tressaillir.

Le président du Directoire proclama ensuite les noms des citoyens qui, par des actions héroïques, par des découvertes utiles, ou par des succès dans les beaux-arts, avaient bien mérité de la patrie. Longue est la liste de « ceux qui, pendant l'année, ont exposé leur vie pour sauver celle de leurs concitoyens » ; mais ceux-là, les plus grands de tous, retombent vite dans l'obscurité dont ils n'ont pas tenu à sortir... Contentons-nous donc de rappeler les noms dont la gloire ou la réputation ont survécu. Au nombre des onze brevets d'invention expédiés en l'an VI, on trouve ceux d'Argand et Montgolfier pour le *bélier hydraulique* ; de Firmin-Didot, pour de *nouveaux moyens d'imprimer avec des ferrets solides* ; de Fulton, pour un *nouveau système*

de canaux navigables ; de Bréguet, pour le *nouvel échappement libre* ; d'Écard frères, pour des perfectionnements ajoutés à la harpe. Quant aux citoyens dont les productions furent jugées dignes par le jury d'être admises au temple de l'Industrie, en voici le tableau complet :

BREGUET, de la Seine : horlogerie ;
LENOIR, de la Seine : instruments de physique ;
PIERRE et FIRMIN-DIDOT, de la Seine : imprimerie ;
HEHMANN, de la Seine : imprimerie ;
CLOUET, de la Seine : métallurgie ;
DIHL et GUERBARD, de la Seine : porcelaines ;
DÉSARNOU, de la Seine : foyers économiques ;
CONTÉ, de la Seine : crayons de toutes espèces ;
GREMONT et BARRÉ, de la Seine : toiles peintes ;
PORTER, de Seine-et-Oise : poteries ;
PAIX (fils), de l'Aube : bonneterie ;
DEHARME, de la Seine : tôles vernies ;
JULIEN (Deuis), de Seine-et-Oise : filature de coton.

Il y eut bien aussi un mot d'éloge pour les mouchoirs et étoffes des fabriques de Chollet et de Mayenne, pour les cristaux du Creusot, pour les cardes croisées du sieur Flages, à Toulouse. Mais, somme toute, cette première Exposition fut toute locale, et le jury déclara que, pour porter ses fruits, l'institution du « concours industriel » devait être maintenue et développée (1).

Le président de l'Institut, Baudin, représentant du peuple, remit ensuite au président du Directoire, pour les proclamer, la notice des meilleurs ouvrages en tout genre qui s'ajoutaient à la moisson pacifique de cette glorieuse année. Parmi les savants furent cités le mathématicien Lacroix, le médecin Pinel, le naturaliste de Saussure, l'orientaliste Silvestre [de] Sacy. La littérature est bien plus pauvre : sur cinq noms, il n'y en a que deux un peu connus, ceux des poètes tragiques Arnaud et Mercier. La peinture nous donne surtout deux élèves de David : Topino-Lebrun, dont on admirait « au Salon du musée » la *Mort de Caius Gracchus*, et François Gérard, qui venait d'y exposer son tableau de *Psyché et l'Amour*. A.-Ch.-Horace Vernet

(1) Une note du programme officiel portait : « Tous les ans, cette Exposition de l'industrie nationale sera renouvelée à Paris pendant les cinq jours complémentaires ; et les objets les plus parfaits seront également distingués dans la fête du 1^{er} vendémiaire. Le ministre de l'intérieur prendra les ordres du Directoire exécutif dès le 1^{er} messidor, pour annoncer cette Exposition, de manière à pouvoir réunir les produits industriels de tous les départements. » Il ne fut pas donné suite à cette promesse. Une autre note marquait d'une façon expressive le caractère étroitement national du temps : « Ceux qui sont admis à figurer dans cette fête, soit dans les jeux, soit parmi les autorités constituées, sont prévenus qu'ils ne pourront entrer dans l'enceinte vêtus d'étoffes étrangères et qu'ils doivent, au contraire, ainsi que tous les citoyens et citoyennes, se vêtir des étoffes de fabrique française. » (Bib. nat., Lb², 617, pp. 2 et 10.)

(1) Allusion à la fête des 9-10 thermidor an VI. (Voy. *Collection complète des tableaux historiques de la Révolution*, t. II, n^o 131.)

fut cité pour un dessin patriotique (1). La musique nous offre les noms très distingués de Cherubini, Lesueur, Martini, Monsigny.

Ensuite l'on proclama les prix de peinture, sculpture et architecture décernés aux élèves des Beaux-Arts; puis ceux de joute, de lutte, de courses à pied, de courses à cheval et de courses de chars : le *Procès-verbal* ne néglige pas de décrire avec détail les péripéties de ces concours physiques qui avaient passionné les spectateurs et qui les passionnent toujours plus que tout le reste.

Après les courses, un énorme ballon, manœuvré sous corde par une compagnie d'aéroliers, fit le tour de l'enceinte, rappelant à tous le ballon de Fleurus, puis s'arrêta au-dessus du « bâtis » qui représentait un fort (2) : alors l'aéronaute, « tel que la Fable peint le maître du tonnerre », lança un boulet fulminant qui, sans feu ni mèche, incendia le fort.

La fête du 1^{er} vendémiaire an VII avait été favorisée par un soleil splendide. A la nuit, un feu d'artifice fut allumé devant le palais du Conseil des Anciens (Palais-Bourbon); les illuminations « prolongent les jouissances de cette délicieuse journée », et de nombreux orchestres, dans les Champs-Élysées, « invitent les citoyens aux plaisirs de la danse ».

Les fêtes, comme les années, se suivent et ne se ressemblent pas. L'an VII fut triste pour la République. La flotte française détruite devant Aboukir, l'armée d'Égypte prisonnière dans sa conquête, l'Italie perdue en quatre mois; une seule victoire, celle de Brune à Bergen sur les Anglo-Russes débarqués en Hollande. A l'intérieur, troisième coup d'État; mais, cette fois, c'est le Directoire qui paye pour ses généraux. Les Conseils prennent leur revanche en exigeant la démission de trois directeurs (30 prairial an VII, 18 juin 1799). Toujours faible et violent, le Directoire renouvelé vient de fermer le club du Manège, « foyer de conspiration terroriste », mais aussi militaire : car Jourdan, Angereau et Bernadotte en étaient (septembre 1799).

Rollin, qui, l'année précédente, avait été déjà chargé du rapport sur la célébration de la fête du 1^{er} vendémiaire, ne put se défendre de tristes comparaisons : « Il y a un an, rappela-t-il, vous entendiez retentir de toutes parts les chants de la victoire; les chefs-d'œuvre antiques de la Grèce et de Rome, portés sur des chars de triomphe, environnaient l'enceinte où vous alliez remercier le maître du monde de ses bienfaits. » Une confiance imprévoyante a compromis les résultats obtenus. Les hordes du Nord sont venues « marchant au bruit des chaînes qu'elles osaient forger pour nos

maïns ». L'Italie est perdue : mais Joubert, mais tant de héros morts pour la patrie seront vengés. Nos frontières naturelles demeurent intactes; « d'immenses récoltes remplissent, en ce moment, nos greniers et nos granges. Cinquante vaisseaux de ligne armés et équipés dans nos ports, vingt autres vaisseaux de guerre nous attendent au Texel ». Les mouvements royalistes du Midi ont été réprimés. « L'armée d'Helvétie a repris sa marche triomphante (1). » Ainsi, « le champ de l'espérance est rouvert. » Mais il ne faut plus s'abandonner : « Pères, qui chérissez l'honneur de votre pays, et vous, mères tendres et timides, ne tremblez point pour le salut de vos enfants : plus ils seront nombreux, moins ils auront de dangers à courir. » Défiez-vous des intrigues de l'étranger; « sachez reconnaître et repousser ce souffle empoisonné que l'odieux Anglais fait circuler jusque dans l'air que vous respirez... C'est à l'autel de la patrie qu'il vous faut, dans ce grand jour qui vous présentera d'immortels souvenirs, répéter le serment d'être à jamais fidèles à la liberté que vous avez conquise et à la Constitution de l'an III ».

Dans la même séance (13 fructidor an VII), Parent-Réal rappelle à son tour que « la Constitution » était « le cri de triomphe de l'armée d'Orient, le mot d'ordre favori donné par les héros qui la commande aux héros qui la composent ». La motion de ce député est, parmi les documents parlementaires de l'époque, un de ceux qui prouvent le mieux, par le ton général et par les sous-entendus, combien il est vrai qu'alors *tout le monde conspirait* :

Sans doute un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa Constitution, mais celui qui exercerait ce droit sans besoin, sans mesure et sans règle, n'en userait point, il en abuserait... Ceux qui désirent un changement dans la Constitution sans autre motif qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des espérances incertaines, sont... tous ceux qui peuvent être quelque chose dans un parti et ne peuvent rien être dans une nation. Ceux qui veulent opérer ce changement sans employer le mode légal, qui veulent perfectionner la Constitution en la violant, l'amender en la détruisant, sont ceux qui, plus coupables encore ou seulement plus malheureux, ne veulent ou ne savent jamais se soumettre à la loi... Il est arrivé par un heureux hasard ou par une combinaison ingénieuse que la Constitution a été proclamée la loi fondamentale de la République le jour même qui correspond à la fondation de la République. Cette coïncidence remarquable est propre à rappeler que nous ne devons jamais séparer par la pensée la République de la Constitution; qu'avec la République l'on a la meilleure Constitution, et que sans Constitution l'on a en vain la République.

(1) Il eut un autre succès le même jour : il fut classé le second à la course à cheval.

(2) Il avait été question de brûler en effigie un vaisseau anglais, mais le vaisseau était peu vraisemblable en plein Champ de Mars, et l'on s'arrêta au projet d'une redoute.

(1) Toutefois, les victoires de Masséna à Zurich ne sont que des 25 et 26 septembre, plus de trois semaines après ce pronostic.

Sa conclusion était de dénommer à l'avenir la fête du 1^{er} vendémiaire : fête de la République et de la Constitution. Il proposait un obélisque à quatre faces portant chacune en lettres d'or l'inscription :

*Aux fondateurs de la République et de la Constitution,
Le peuple français reconnaissant.*

Il voulait faire porter par des hérauts d'armes les tables de la République et de la Constitution. Qu'étaient-ce que les tables de la République ? Le décret de la Convention nationale du 21 septembre 1792, portant abolition de la royauté.

Au sein du Conseil des Cinq-Cents, Parent-Réal proposait que « la minute originale du décret de la Convention du 21 septembre 1792, qui abolit la royauté en France, et celle de la Constitution de la République française, fussent placées sur la table de la tribune, et que chaque membre du Conseil, la main posée sur ce décret et sur la Constitution, prêtât le serment civique ».

Le Conseil ordonna le renvoi de cette motion à la *Commission d'instruction publique*, à laquelle fut adjoint l'opinant. Il ne réussit pas à la faire passer. Il devenait ridicule d'associer les destinées du pays, — disons même de la République, — à une Constitution déjà trois fois violée.

Quatre jours après, Français (de Nantes) fut plus heureux : sa motion du 17 fructidor an VII fut adoptée séance tenante par les Cinq-Cents. Il avait déjà été décidé d'élever, à côté de l'autel de la Patrie, au Champ de Mars, une colonne à la gloire des héros morts au champ d'honneur. Français fit voter en outre un autel à la Concorde, avec ces mots : *Paix à l'homme juste, à l'observateur fidèle des lois, et une hannièrre sur laquelle on inscrivit : Le peuple français debout et armé contre les ennemis extérieurs et intérieurs, pour l'intégrité de son territoire et le maintien de sa Constitution. C'est également Français qui est l'auteur des articles 12 et 13 du projet de résolution des Cinq-Cents :*

Le président proclamera honorablement le nom des citoyens conscrits qui ont obéi à la loi, et il désignera les individus qui s'y sont soustraits ; il invitera les parents de ces derniers à les faire partir, et les agents de l'autorité publique à donner main-forte à la loi.

Les noms des citoyens qui ont payé en tout ou en partie leur cotisation à l'emprunt forcé seront aussi honorablement proclamés.

Pour la première fois, la fête du 1^{er} vendémiaire fut célébrée au sein des Conseils. Notons que l'un des organisateurs, au palais des Cinq-Cents, fut Lucien Bonaparte, l'un des quatre commissaires-inspecteurs. Le président, Boulay de la Meurthe, associa dans l'éloge de la Révolution toutes les Assemblées qui s'étaient succédé depuis 1789. Il loua la Convention d'avoir eu

le courage de sentir la nécessité politique des deux Chambres établies par la Constitution de l'an III, ce « bienfait du ciel ». Il encensa le directeur Sieyès, qui avait une autre constitution en poche, et auquel il préparait les voies : « Celui qui dans l'Assemblée des États généraux de 1789 leur proposa de se constituer en Assemblée nationale doit être considéré comme le premier fondateur de la République. Ce fut lui, en effet, qui ramena toutes les idées à l'idée première et fondamentale de l'unité, de l'indivisibilité de la nation, sans laquelle on ne peut pas concevoir celle de la République (1). » Trop évident !

Aux Anciens, le président Cornet développa ce paradoxe, que l'Assemblée constituante était républicaine *au fond*. Il s'éleva contre « le luxe des hommes nouveaux, qui épouvante l'austère républicain » ; contre « les vues d'agrandissement et de conquête » (l'on pouvait alors redouter l'invasion) ; contre les divisions de partis, cause de tous nos échecs : « Souwarow s'inquiète peu si tel Français est plus patriote que tel autre. Ce sont des esclaves qu'il lui faut, il l'est lui-même ; il ne peut plaire à son maître et se mettre à l'abri du voyage de Sibérie qu'en secondant les fureurs d'un nouvel Attila. »

L'an VII était *sextile*, c'est-à-dire comptait légalement 366 jours. Pendant les six jours complémentaires, les bibliothèques, les musées, les ateliers nationaux des Gobelins, de Sevres, etc., furent ouverts au public de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi. La cour « du Palais national des sciences et des arts » fut ornée des tapisseries des Gobelins dites du Vatican, faites sur les fresques de Raphaël. Au milieu de la cour s'élevait la statue de l'Industrie et, sur une estrade voisine, étaient exposés les modèles des machines primées par l'Institut national, ainsi que les échantillons des objets d'art et d'industrie qui, l'année précédente, avaient été distingués par le jury d'examen. Au milieu du salon central du Musée on exposa les ouvrages de sciences ou de lettres dont les auteurs devaient être proclamés le 1^{er} vendémiaire an VIII. Une inscription et une branche de laurier distinguaient dans le « salon » proprement dit les tableaux ou sculptures jugés dignes du même honneur.

Le sixième jour complémentaire, à sept heures du soir, salve et illuminations ; à huit heures, concert du Conservatoire dans la cour du Palais national.

La fête du lendemain (23 septembre 1799) se composa de deux parties. Le matin elle eut pour centres les temples décadaires, dans chacun desquels avait été élevé un autel à la Concorde, auprès de l'autel de la Patrie. Autour de ce monument étaient « les images des grands hommes dont les écrits ont éclairé le monde et préparé la Révolution, et celles des généraux morts au champ d'honneur en défendant la République ».

(1) Bib. nat., Le13, 3629.

Aux autorités et administrations locales de chacun des douze arrondissements de Paris se joignirent les instituteurs publics et leurs meilleurs élèves, les militaires blessés avec leurs pères et mères. Chants patriotiques, discours du président de l'Administration (1), prestation du serment civique prescrit aux administrateurs et officiers civils et militaires par la loi du 12 thermidor (2), lecture de la proclamation du Directoire du 17 fructidor, puis serment des instituteurs : « Ils promettent, au nom de la patrie, de veiller à la conservation des lumières, au progrès de la philosophie et de la morale, et de n'inspirer à leurs élèves que des sentiments républicains. » Ensuite les élèves s'avancèrent près de l'autel et y prennent des rameaux de chêne, qu'ils vont porter aux défenseurs de la patrie. Après un hymne à la République, le cortège se rend du temple décadaire à la Maison commune de l'arrondissement, les militaires blessés marchant appuyés sur les jeunes élèves des écoles.

La fête générale du Champ de Mars, après midi, réglée par le ministre de l'intérieur Quinette, n'offre pas d'intérêt descriptif. Notons qu'au cortège officiel furent adjoints : les jeunes gens qui en l'an VII avaient obtenu des prix dans les écoles centrales et spéciales, les artistes, les auteurs désignés par l'Institut, les industriels déjà récompensés par François de Neufchâteau le 1^{er} vendémiaire an VII, les laboureurs couronnés par le département de la Seine à la fête de l'Agriculture du 10 messidor précédent. Le ministre de l'intérieur proclama les héros de l'année; l'Institut proclama les auteurs et artistes qu'il avait désignés (3); puis, après l'exécution de l'hymne de Chénier, le président du Directoire, Gohier, descendant de l'estrade vers l'autel de la Concorde, adjura tous les républicains d'oublier leurs funestes divisions :

Cette fête, si souvent célébrée au milieu des chants de la victoire et de l'allégresse, reçoit un caractère plus sévère, mais

non moins touchant des circonstances qui l'environnent. Quels peuples sur la terre ont pu se flatter de fixer la fortune?... Les républiques s'usent et s'éteignent quelquefois dans la mollesse et les prospérités : c'est dans la mauvaise fortune qu'elles se retrempent et se fortifient... Une Constitution fondée sur la raison, sur la justice, est indestructible comme elles : semblable à un fer ardent qui se consolide sous les coups qu'on lui porte et qui couvre d'étincelles brûlantes ceux qui le frappent, la République se fortifiera par les attaques mêmes de ses ennemis, et elle les dévorera dans les feux qu'ils feront jaillir de son sein.

Gohier prononça ensuite le serment civique.

Cependant les douze administrations municipales, précédées chacune d'un héraut et escortées d'une garde d'honneur, étaient descendues de leurs tribunes dans le cirque, « afin d'écouter le discours présidentiel. Elles reviennent à leurs places, et le président de chaque Administration répète à la foule qui l'entoure le discours du président du Directoire, les proclamations, les serments.

Le ministre des finances lut ensuite la liste des départements les plus zélés pour l'emprunt forcé; le ministre de la guerre lut celle des administrations, des chefs militaires, des colonnes mobiles qui avaient le plus énergiquement contribué à la défaite des « brigands royaux » dans le sud-ouest de la France, et des départements où la loi de la conscription avait été le mieux obéie (1). Puis on exécuta le *Chant du départ*; Gohier remit un drapeau à un bataillon de conscrits, et la fête se termina par des jeux et des évolutions militaires.

Tout est mis en œuvre pour réchauffer l'ardeur républicaine et guerrière de la nation. Il faut lire sur quel ton Gohier repousse, au nom de tous les Français, « les pardons insultants d'un fantôme de roi qui se cache au fond des cours... Voyez, s'écrie-t-il, voyez à Naples comment les rois pardonnent ». Le roi de Naples venait de faire égorger ou pendre six cents défenseurs de la « république parthénopéenne ». Mais en France même, les « satellites des rois », dans le Midi, ne viennent-ils pas de massacrer lâchement quarante mille républicains ?

Aussi ne se lasse-t-on pas de décrire les traits de cou-

(1) Voir entre autres celui qui fut prononcé au V^e arrondissement, dans le temple de la Vieillesse. (Bib. nat. Lb⁴² 278.) — Le temple de la Vieillesse, c'était Saint-Laurent. Rappelons que le culte catholique n'était pas exclu de temples décadaires : la religion de la patrie et la religion romaine devaient s'arranger pour y vivre côte à côte.

(2) « Je jure fidélité à la République et à la Constitution de l'an III. Je jure de m'opposer de tout mon pouvoir au rétablissement de la royauté en France et à celui de toute espèce de tyrannie. »

(3) L'Institut n'avait distingué cette année-là aucun ouvrage de morale ni de politique (rappelons que ses membres ne concouraient pas). *Les Notices des ouvrages*, etc., concernent le physicien Kramp, le médecin Fouquet, le chimiste Pajot-Deschamps, l'orientaliste Sylvestre de Sacy, le peintre Hennequin, le statuaire Foucou, le musicien Dalayrac. — Sur le tableau de Hennequin, « le premier peintre qui ait encore fait paraître une production nationale et dont le sujet fut puisé dans la Révolution » (c'était une représentation allégorique du Dix août), voyez la motion d'ordre de Dessaix (3 vendémiaire an VIII), qui demanda qu'il fut placé dans la salle des séances des Cinq-Cents, et la note de M. M. Tourcœur, dans sa *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, n° 5127.

(1) Dans la *Notice des actions héroïques* de l'an VII (Bib. nat., Lb⁴² 777, seconde partie, la première se rapporte à l'an VI, et ainsi il faudrait deux cotes), il est visible que le gouvernement, sans négliger les sauveteurs comme les « célèbres frères Condamina, marins du port Landry à la Grève », s'applique surtout à faire ressortir le zèle militaire des conscrits : on vante tel cadet parti à la place de son père ou avec lui; tel jeune homme refusant la prime de remplacement ou la donnant à ses parents; un père qui livre son fils réfractaire et déserteur, et obtient qu'il soit pardonné à son repentir; les conscrits de Saint-Jean-du-Gard qui devancent l'appel; ceux de l'Aude qui, de passage à Cannes (Var), se mettent à la tête des habitants pour s'opposer au débarquement de quatre vaisseaux anglais, etc., etc.

rage patriotiques. Les humbles ont leur gloire; pour la patrie, les femmes, les jeunes filles mêmes, oublient la faiblesse de leur sexe. Lisez plutôt cet extrait des *Notices des actions héroïques* :



La jolie sans-culotte armée pour la patrie.

Département de la Vendée : Les citoyennes *Rose Renaudineau*, *Victoire Bonnavue*, *Émilie Caroleau*, de la commune de Challans, et la citoyenne *Legeay*, de la commune de Beauvoir : la plus âgée n'a que dix-sept ans;

François Morineau, défenseur de la patrie, couvert de blessures et porteur d'un congé absolu, revient de l'armée d'Italie à Challans (Vendée), où demeure son père. Il n'a plus qu'une lieue à faire : il arrive au gué de la rivière; elle est gelée, et son cheval ne veut pas passer sur la glace. Il met pied à terre, passe la chaussée tenant par la bride son cheval, qu'il croit déterminer de la sorte à traverser le gué. L'animal effrayé met les deux pieds de devant sur la chaussée pour s'y élancer; mais il marche sur le manteau du militaire, qu'il renverse dans la rivière, et dont la chute brise la glace, sous laquelle il tombe. Quatre jeunes citoyennes accourent : comme elles ont peu de force, elles se prennent toutes quatre par la main; et la citoyenne Rose Renaudineau, comme la plus grande, descend dans l'eau, prend le guerrier par le bras : toutes quatre, faisant ainsi la chaîne,

elles le tirent sur le rivage, évanoui de froid et de douleur, et sont assez heureuses pour le rendre à la vie.

Nous voudrions laisser le lecteur sous l'impression de ce tableau d'un héroïsme charmant. Pourquoi sommes-nous obligé de rappeler en terminant que tant de sentiments généreux, tant de dévouements patriotiques, nés de la liberté, finirent par être tournés contre la liberté elle-même? Quinze jours après la fête du 1^{er} vendémiaire an VIII, Bonaparte débarquait près de Fréjus. Un mois et demi après, le président de la fête, Gohier, était tenu en surveillance, avec son collègue Moulins, au Luxembourg, et la Révolution remettait ses destinées entre les mains du Premier consul. Sous l'Empire comme sous le Consulat, on célébra officiellement l'anniversaire du 18 brumaire. La vieille superstition monarchique personnifia la Révolution dans l'Empereur, et beaucoup de ceux-là mêmes qui avaient enterré la royauté ne suivirent pas moins joyeusement, — tant que la victoire les conduisit, — le convoi de la liberté.

H. MONIN.

AUX ANTILLES

La question des bananes.

Une vieille légende indienne raconte qu'au temps de *Los Antiguos* on vit se dresser, sur la cime neigeuse de la sierra Nevada du Venezuela, la silhouette d'un géant. La montagne formait au colosse un piédestal de 17 000 peds. Son bras puissant fit le geste hiératique et solennel du semeur, confiant à la terre féconde le grain nourricier, et des centaines d'îles et d'ilots échappés de sa main se déployèrent en une courbe régulière sur les eaux bleues de la mer des Caraïbes. Les plus légères portèrent moins loin; ce furent les petites Antilles : Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Martinique, Dominique et la Guadeloupe. Les plus lourdes, les grandes Antilles, disparurent à l'horizon lointain : Porto-Rico, Saint-Domingue, la Jamaïque, Cuba. Dans le cercle qu'elles décrivent, elles enserrant la mer des Antilles, reliant, par un arc de 3500 kilomètres, la pointe du Yucatan aux bouches de l'Orénoque.

Ces îles sont au nombre de quatre-vingt-douze, sans compter les îlots. Une seule, Saint-Domingue, est indépendante en partie; l'Espagne, l'Angleterre, la France, la Hollande, le Danemark et la Suisse possèdent les autres, dont la superficie totale dépasse 170 000 kilomètres carrés. L'Espagne est la mieux partagée : 130 000 kilomètres; l'Angleterre vient ensuite avec 35 000, puis la France avec 2800. Les États-Unis n'en occupent aucune, mais les intérêts commerciaux,

plus forts que les conventions politiques, font graviter dans l'orbite de l'Union américaine la plupart de ces colonies espagnoles et anglaises. Le mouvement d'attraction s'étend et s'intensifie; l'Angleterre s'efforce en vain de l'enrayer, l'Espagne de s'y soustraire. Le jour approche où, de même que s'est posée la question des pêcheries, se posera celle des Antilles. La première, dite *des Homards*, est encore grosse d'embarras entre la France et l'Angleterre; la seconde, dite *des Bananes*, peut amener de graves complications entre les États-Unis d'une part, l'Angleterre et l'Espagne de l'autre.

Elle vaut d'être étudiée, autant à ce titre qu'au point de vue des progrès rapides d'une industrie et d'un commerce peu connus en Europe et dont l'extension à nos colonies pourrait donner d'heureux résultats. Ce qui se passe à Cuba et à la Trinidad, à la Jamaïque et aux Bahamas ne saurait être indifférent à la France, dont l'empire colonial n'est inférieur qu'à celui de l'Angleterre, s'étend sous les mêmes latitudes, jouit du même climat, et renferme des terres aussi fécondes. L'histoire d'une grande fortune faite par un homme intelligent et actif fut le point de départ de l'industrie nouvelle que nous signalons et qui, dans ces cinq dernières années surtout, a créé entre les États-Unis et les Antilles un mouvement commercial se chiffrant déjà par des millions et mettant en œuvre des capitaux considérables.

I.

En 1860, Antonio Gomez, d'origine espagnole, tenait à Baracoa un modeste magasin d'approvisionnements : effets d'habillement pour les matelots, biscuit et porc salé, sucre et café pour les goélettes côtières. Baracoa, située sur la côte nord et à l'extrémité orientale de l'île de Cuba, avait été la première capitale de l'île, mais sa prospérité fut courte. Baracoa ne garda pas plus de cinq ans son rang de capitale, dont la déposésda Santiago, dépossédée elle-même par la Havane. La petite ville décréut et sa population tomba à 3000 habitants. Son port, étroit mais sûr, n'était plus visité que par quelques navires de cabotage venant des îles Bahamas ou de Haïti; l'argent y était rare, et le commerce d'Antonio Gomez consistait en échanges. Ses clients, les fermiers du voisinage et les capitaines, le payaient d'ordinaire en feuilles de tabac qu'il expédiait à la Havane.

Parfois aussi les fermiers s'acquittaient en régimes de bananes. Antonio Gomez n'appréciait guère ce mode de paiement, mais, faute de mieux, il s'en contentait et confiait ce produit encombrant, de médiocre valeur et de conservation difficile, à quelque capitaine de goélette en partance pour New-York ou la Nouvelle-Orléans, avec mission de l'échanger contre des articles fabriqués. La traversée prenait de douze à quinze jours, et les trois quarts des bananes, cueillies trop mûres et

mal arrimées, pourrissaient en route. Gomez n'en tira tout d'abord que de minces profits, mais il était patient et homme à se contenter de peu en attendant mieux. Sa patience fut récompensée: il reçut coup sur coup des ordres d'envois de bananes, accompagnés d'acomptes en argent. Encouragé par ces rentrées en numéraire, il étendit ses crédits aux fermiers, crédits payables en régimes de bananes; puis il acheta des terrains qu'il planta, il fréta une goélette qu'il chargea de bananes et l'expédia à New-York. La traversée fut longue et la moitié de son chargement invendable, mais le reste donna un gros bénéfice qu'il employa immédiatement à l'achat et la mise en culture de nouveaux terrains. Les ordres d'envoi se succédaient, rapides et avantageux. Gomez traita alors avec les fermiers pour l'achat de leurs récoltes sur pied; il construisit des hangars pour abriter les régimes que des caravanes d'ânes lui amenaient de toute la région environnante, et, grâce à son activité, il en arriva à expédier régulièrement, sur le seul marché de New-York, jusqu'à 2000 régimes de bananes par semaine.

Ce n'était là qu'un début : les commandes se multipliaient avec les envois. Jusqu'alors, on ne cultivait, à Baracoa, qu'une variété de bananes dite *rosée*. Gomez avait remarqué que la banane verte, dite *porgie*, mûrissait plus tôt, se vendait plus cher et lui laissait un bénéfice plus considérable. Il apporta donc tous ses soins à en multiplier la culture, et Baracoa ne tarda pas à être entourée d'une verdoyante ceinture de bananiers. Le succès de Gomez, sa fortune grandissante, lui suscitèrent des concurrents, mais il avait de l'avance sur eux, et la plus-value des terrains dont il était propriétaire compensait, bien au delà, le dommage plus apparent que réel qui semblait devoir résulter pour lui de l'entrée en scène des capitalistes américains.

Ils allaient en effet étendre et consolider sa fortune, tout en augmentant la leur. Attirés par l'appât de bénéfices à réaliser, des syndicats se constituaient pour acheter des terres, les planter et expédier des bananes dans les ports américains. D'aucuns, dans le but de décourager ceux que leur exemple tentait, prédisaient bien, à bref délai, un excès de production et une baisse des prix de vente, mais leurs pronostics ne se réalisèrent pas : la consommation croissait et les prix se maintenaient. En 1880, l'on s'avisa de recourir au transport rapide par navires à vapeur, pour diminuer la perte énorme de 50 pour 100 sur les expéditions. Le résultat dépassa les espérances. Dans l'entrepont, aménagé à cet effet, les régimes étaient accrochés à distance les uns des autres, de manière à ne pas s'entrechoquer; chaque jour on les visitait, détachant les fruits avariés dont le contact pouvait gâter les autres, et on arriva à réduire de 50 à 20, puis à 10 et enfin à 5 pour 100 le déchet occasionné par le voyage. Cueillies au début de leur maturité, transportées en peu de jours

à New-York, les bananes y arrivaient en excellente condition.

Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de ce commerce. Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1890, les ports américains ont reçu 12 582 550 régimes de bananes. Si l'on tient compte de ce fait que chaque régime se compose, en moyenne, de cent fruits, on verra que l'importation a donné un total de plus d'un milliard et quart de bananes; si considérable que paraisse ce chiffre, ce n'est encore qu'environ vingt bananes par tête d'habitant. Étant donné le goût des Américains pour ce fruit, sa parfaite salubrité, ses qualités nutritives et son bon marché, cela, aussi, n'est qu'un début, et les chiffres actuels de l'importation seront bien autres dans un avenir prochain.

Ce qui le prouve, c'est que, de 1889 à 1890, cette exportation s'est accrue de 4 millions de régimes, 400 millions de fruits; 1891 a donné un résultat supérieur encore, et, avant peu, les pays producteurs seront en mesure de fournir aux États-Unis 25 millions de régimes à l'année. Baracoa seule n'edt jamais pu suffire à une pareille consommation, bien que la culture des bananiers y ait pris un développement surprenant. Un syndicat de capitalistes a récemment acheté à Gibara, près de Baracoa, de grands terrains promptement mis en culture et sur lesquels on a déjà planté 1 300 000 pieds de bananiers dont la récolte s'effectue cette année. Les variétés adoptées sont le plantain, le *plantano* des Espagnols, et le bananier de Chine. Le premier est remarquable par son aspect grandiose et l'ampleur de ses feuilles, qui atteignent jusqu'à 2 mètres de longueur; ses fruits oblongs, à côtes légèrement anguleuses, sont habituellement dépourvus de graines; un seul plant donne, en moyenne, 25 kilogrammes de fruits. Moins élevé, le bananier de Chine, *musa sinensis*, ne dépasse pas 2 mètres de hauteur. Il est très productif, comptant souvent plus de 100 fruits au régime, et ces fruits sont d'excellente qualité. Sa culture est très répandue dans les îles de l'océan Pacifique, dans l'archipel Haïvaïen surtout, d'où l'on exporte déjà près de 100 000 régimes annuellement sur le marché de San-Francisco.

Il n'est pas de culture vivrière qui, sur une superficie donnée, fournisse une égale quantité de substance alimentaire. On évalue communément à 2000 kilogrammes de fruits le rendement d'un clos de cent mètres carrés. Sur le même espace, le froment ne donne que 20 kilogrammes, et la pomme de terre, elle-même, produit, en poids, quarante-trois fois moins que le bananier. Sa culture est des plus simples et des moins coûteuses. Le prix de revient d'un régime de 25 kilogrammes est évalué à 1 fr. 25; le prix de vente, en gros, aux États-Unis, varie entre 3 fr. 75 et 5 francs. Les principaux ports d'importation sont New-York, la Nouvelle-Orléans, Philadelphie, Baltimore, Savannah, Galveston et Tampa dans la Floride. Actuellement, qua-

rante navires à vapeur sont spécialement affectés à ce commerce des bananes; ils font incessamment la navette entre les pays producteurs et les ports américains. Dans leur coque, libre d'une extrémité à l'autre et largement aérée, on peut emmagasiner de 10 000 à 12 000 régimes. A Baracoa, l'un des grands centres d'exportation, ces régimes arrivaient souvent avariés des plantations d'où on les apportait à dos d'ânes; le moindre heurt suffit, en effet, pour déterminer une tache noire sur la peau du fruit et amener, à bref délai, la fermentation. Plus de 3000 petits ânes étaient employés à ce transport; on les rencontrait, en files interminables, se dirigeant vers le port, chargés chacun de quatre régimes grossièrement empaquetés dans des feuilles sèches. Aujourd'hui, un réseau de voies ferrées apporte, à moindre coût et sans débet, les bananes jusqu'au quai où les navires les reçoivent et les emportent aussitôt le chargement terminé.

Au début, ces fruits acquittaient un droit d'entrée de 20 pour 100 dans les ports américains; ce droit a été supprimé. Le gouvernement de Washington a compris, d'une part, l'intérêt qu'il avait à resserrer avec les pays producteurs des relations profitables, puisque ceux-ci, en échange des débouchés qui leur sont ouverts, s'approprient aux États-Unis d'objets fabriqués, et, d'autre part, combien il serait impolitique de taxer un article d'alimentation peu coûteux, salubre, et que les États-Unis ne produisent pas. Encouragés par ces mesures libérales, les capitalistes américains ont créé de grandes plantations, non seulement dans l'île de Cuba, mais à Aspinwall et dans le Honduras, créant du même coup des centres d'influence, rattachant aux États-Unis, par les liens de l'intérêt, des pays fertiles, ouvrant aux manufactures américaines des marchés nouveaux, s'enrichissant en enrichissant leurs voisins, en développant et multipliant les ressources de leur sol, car si la banane tient le premier rang dans ce mouvement commercial de date récente, ce fruit n'est pas le seul qui soit appelé à trouver aux États-Unis un débouché avantageux.

Bien d'autres commencent déjà à figurer à l'importation pour des chiffres considérables. L'exemple d'Antonio Gomez est suivi, comme il méritait de l'être, comme il devrait l'être sur une plus large échelle dans les Antilles françaises. Cuba et les Antilles anglaises exportent déjà, avec grand profit, des fruits que nos colonies produisent, aussi bien que les bananes. Tels la mangue, fruit de premier ordre; la chérimoya, *cherimolia miller*, au goût délicat et parfumé, et que les Américains désignent du nom de *eustard apple*; l'avocat, ou *persea gratissima*, à la chair fondante. *Lactocarpus*, ou l'arbre à pain, dont les fruits volumineux se récoltent toute l'année, à la condition de réunir sur la même plantation les espèces précoces et tardives, est très répandu aux Antilles, ainsi que dans les îles de l'Océanie. Puis, la sapota, *achras sapota*, fruit délicat

et savoureux, dont l'arbre qui le porte est renommé pour les propriétés fébrifuges de son écorce ; la goyave, à la chair sucrée, légèrement acidulée et parfumée ; le tamarin, dont on fait une boisson des plus rafraîchissantes ; l'ananas, et bien d'autres encore, affluent sur les marchés américains. Les fruits des tropiques y font aujourd'hui partie de l'alimentation générale, alors qu'en Europe la plupart sont encore inconnus ou se vendent à des prix excessifs, comme le chérimoya, dont on peut voir de rares échantillons aux vitrines de nos grands magasins de comestibles, au prix de cinq francs pièce, tandis que, sur les lieux de production, ce fruit vaut à peine quelques centimes.

A Nassau, dans l'île de la Providence, l'une des Bahamas anglaises, le commerce des ananas a pris une extension considérable. Une seule maison américaine de cette ville exporte annuellement un million de boîtes de conserves d'ananas ; elle expédie, en outre, aux États-Unis, quinze navires transportant en moyenne quatre millions d'ananas frais ; d'autres ont réalisé de gros profits sur les patates douces et les ignames. Partout, dans la mer des Antilles, l'or américain est venu stimuler la production de ces lies fortunées dont Colomb disait, dans une lettre adressée à Isabelle de Castille : « Ces terres dépassent en richesse et en fertilité toutes les autres contrées, et l'emportent sur elles autant que l'astre du jour l'emporte en splendeur sur l'astre de la nuit. »

La prodigieuse activité des États-Unis, qui a fait la fortune des Bahamas et de Cuba, est en voie de faire, du même coup, celle de la Jamaïque. La vieille colonie espagnole, découverte par Colomb en 1494, conquise par l'amiral Penn en 1655, anglaise depuis lors, renaît brusquement de ses ruines. Dans ces dernières années, elle s'est métamorphosée ; il semble qu'un souffle de vie et de résurrection ait passé sur cette île, « le plus brillant joyau de la couronne britannique », et qu'un désastre, en apparence irrémédiable, frappa, comme les cités antiques, à l'apogée de sa prospérité.

Il y a un siècle, quand le sucre était roi, quand l'esclavage était de droit divin, la Jamaïque fut l'une des plus riches colonies européennes. Son exportation de café égalait, à elle seule, celle de tous les autres pays producteurs : 445 000 hectares étaient affectés à cette culture. L'île la plus grande des Antilles anglaises, la troisième en superficie après Cuba et Saint-Domingue, appartenait à un petit nombre de planteurs dont l'opulence faisait pâlir les fortunes de l'Europe ; les débris de leurs palais attestent, encore aujourd'hui, leur grandeur passée. Tout s'écroula en un jour ; l'acte d'émancipation ruina la Jamaïque dont la prospérité avait l'esclavage pour base. En moins d'un demi-siècle, quarante, des soixante-cinq immenses plantations que renfermait l'île, étaient abandonnées, envahies par la jungle, qui reprenait possession du sol conquis sur elle.

Ruinée, délaissée par l'Angleterre, la Jamaïque n'espérait plus revoir des jours meilleurs ; son commerce d'exportation était descendu à 15 millions de francs en 1877 ; sa production sucrière ne dépassait pas 25 000 tonnes ; celle du coton et de l'indigo était tombée à rien, et le commerce des fruits ne représentait encore qu'une somme de 110 000 francs, qui s'élevait péniblement, en 1882, à 283 000 francs.

L'heure approchait cependant où les richesses naturelles de la Jamaïque allaient dépasser l'attente de ceux-là mêmes qui les remettaient en valeur. Baracoa ne suffisait plus aux demandes de fruits des États-Unis ; des capitalistes américains songèrent à tirer parti des terres fertiles de la Jamaïque. Ils se portèrent acquéreurs, à vil prix, d'immenses espaces incultes qu'ils défrichèrent et plantèrent en bananiers. Stimulés par leur exemple, assurés d'un débouché pour leurs produits, les petits propriétaires étendirent leurs cultures ; en peu de temps l'exportation des fruits s'éleva de 283 000 francs à un million, puis à deux ; l'essor était donné. Aujourd'hui, ce chiffre atteint près de 10 millions et les plantations se multiplient.

Enhardis par ce brusque succès, les capitaux américains affluèrent et, avec eux, les colons d'Amérique. L'unique voie ferrée de l'île, acquise par des banquiers de New-York, vit quintupler son trafic et s'étendre son réseau, qui atteignit les points les plus reculés, mettant, sur son parcours, les terres en valeur, en même temps que, par une convention spéciale, le gouvernement cédait, à la compagnie qui assumait les frais de construction, une large bande de terrain au long du tracé, laquelle équivalait à un trentième de la superficie totale de l'île. Sur le sol, longtemps en jachère, les plantations de cannes repareurent ; 32 000 acres furent mis en exploitation sucrière, 19 000 furent plantés en café, 80 000 en arbres fruitiers. Les capitaux américains subventionnaient ou créaient la plupart de ces entreprises.

Dans les villes, un mouvement analogue se produisait. A Kingston, Spanish-Town, Montego-Bay, Port-Maria, de même qu'à Nassau, dans les Bahamas et à Trinidad s'ouvraient des comptoirs américains, des banques, des hôtels. L'américanisation faisait des progrès rapides ; le commerce se concentrait dans des mains américaines, et la part afférente aux États-Unis dépasse aujourd'hui 120 millions pour les seules colonies anglaises.

En moins de dix années, la grande République a créé, entre elle et les colonies espagnoles et anglaises, un trafic nouveau dont l'importance chaque jour croissante met en mouvement des capitaux considérables. Au tintement de l'or, au sifflement de la vapeur, aux mille bruits du travail et du commerce, ces villes, engourdies dans une apathie séculaire, s'éveillent à une vie nouvelle. L'activité fiévreuse des États-Unis secoue leur torpeur et les emporte dans son élan. Plus

ports que les liens qui les unissent à la métropole, leurs intérêts les rattachent à un voisin riche et puissant, duquel elles estiment avoir tout à attendre sans voir rien à en craindre, et qui ouvre, à leurs produits, jusqu'ici sans écoulement, un débouché rémunérateur. Tels sont actuellement, dans les Antilles espagnoles et dans les Antilles anglaises, les résultats de l'intelligente initiative d'un *mercanti* de Baracoa, dont l'idée simple et juste a fait la fortune.

C. DE VARIGNY.

COURRIER LITTÉRAIRE

Paul Schafer : *Poésies intimes*. — M. Stephen Liégeard : *Rêves et Combats*. — M. Eugène Lemoüel : *Enfants bretons*. — M. Robert de Bonnières : *Contes à la reine*. — M. Jean Berge : *Voix nocturnes*. — M. Émile Hinzelin : *Essence d'âme*.

M. Paul Schafer était un jeune professeur d'histoire que ni ses élèves, ni ses collègues, ni ses amis ne savaient poète. Quelques universitaires ont cette pudeur, très exagérée selon moi, mais qui a quelque chose de singulièrement respectable. Ils ne veulent pas paraître être autre chose que professeurs. Ils se permettent des livres ou des articles de critique; cela c'est encore du professorat ou du moins de l'enseignement. Roman, poésie, non pas. S'ils en font, ils s'en cachent et s'en défendent. Ainsi en usa Edmond Arnould. Entre deux cours en Sorbonne, il rimait un sonnet. Béranger le savait; moi aussi, parce que Arnould se laissait arracher quelquefois par mon père la confidence de quatorze vers. C'était tout, à très peu près. Le public ne sut qu'après la mort du professeur qu'il y avait un bien délicat poète sous la robe de satin jaune. Il avait dit à la fin d'un de ses sonnets :

Car j'ai placé mon but au delà du tombeau.

Il y avait aussi placé sa gloire, qui fut pure et toute charmante. — Ainsi fit Paul Albert, qui cachait ses manuscrits rimés avec tant de soin que sa famille seule, si je ne me trompe, en avait connaissance durant sa vie. — Paul Schafer eut cette discrétion ombrageuse. Si j'étais païen, je dirais que c'est là tenter Dieu. Apollon devait frapper de ses flèches d'or le poète qui attendait la mort pour mettre sa muse en liberté. Mais je suis chrétien, et ne puis que vénérer et exalter l'humilité.

Schafer était un modeste entre les modestes. Il avait le droit de ne pas l'être, si ce droit existe. Son talent était rude, un peu fruste, mais mâle et sain. C'était un poète philosophe et un amoureux de la nature. Méditations philosophiques et paysages, c'est tout ce vo-

lume, qui est grave, élevé et serein. Un stoïcisme calme, un peu sombre, qui de temps en temps se retrempe dans le calme de la nature et s'y attendrit un peu jusqu'à sourire, c'était l'âme de Paul Schafer. Elle fut forte et hardie, peut-être avec quelque effort et quelque tension, mais singulièrement pure. Il aimait les glaciers. Il n'était pas sans quelque conformité avec eux. Il en avait l'altitude, la majesté noble et triste, les grandes lueurs brusques et l'isolement.

D'autres, comme M. Paul Bourget, dans l'exquise préface qu'il a mise à ce volume, ont insisté sur ces traits. Puisqu'ils l'ont fait, c'est Schafer un peu déridé et souriant, quoique d'un sourire encore triste, que j'irai chercher. Voyez un peu ce *quadro* délicat, et avec quel art le symbole encadre en quelque sorte, et enveloppe, et sertit l'anecdote. Il me semble que c'est d'un talent qui n'est pas commun :

Je m'étais assis près d'une fontaine,
Source qu'un tronc creux arrête un moment,
Et puis qui reprend sa course lointaine
En laissant dans l'herbe un gazouillement.

.....
Survint une enfant toute blanche et rose,
Avec deux grands yeux bleus comme une fleur...
Elle vint à moi riieuse et légère,
Et puis, tout à coup, se mit à jaser;
Mais c'était, hélas! en langue étrangère.
Au bout de mes doigts je mis un baiser...

Elle a gazouillé d'une voix si douce,
D'un si doux regard elle a regardé,
Que l'âge a passé sans que rien é mousse
Le frais souvenir que j'en ai gardé.

Je m'étais assis près d'une fontaine,
Source qu'un tronc creux arrête un moment,
Et puis qui reprend sa course lointaine
En laissant dans l'herbe un gazouillement.

*
**

M. Stéphane Liégeard intitule son dernier volume *Rêves et Combats*. Ce titre est un peu trop batailleur. M. Liégeard ne pourfend dans ce volume que très accidentellement. D'ordinaire il est très doux et très aimable. Il chante sa Bourgogne, qu'il adore, avec pleine raison; Lamartine, qu'il vénère comme poète et comme Mâconnais, ce qui est Bourguignon encore; et puis la bonne terre et la belle nature qui abondent éternellement en pensées douces. M. Stéphane Liégeard n'est pas un poète vigoureux ni éclatant. C'est un poète élégant. Il a une démarche aisée et gracieuse; il a une langue aisée, fine et claire. Il y a peut-être un peu d'eau dans son vin de Bourgogne; mais cela fait un beaujolais très louable. Quelquefois, quand le poète parle de la patrie, du « *Chêne gaulois* », l'émotion paraît, et une flamme passe, qui n'est pas sans nous faire tressaillir. Ailleurs, un souvenir mélancolique est fixé en des vers nets et purs, non sans un grand charme. Le poète a rencontré une jolie vendangeuse :

Je la vis un soir de septembre,
Fieurette en pleine floraison;
De ses doigts elle égrenait l'ambre,
Et de ses lèvres la chanson.

On cause. Joli babil. En so sauvant, la vondangeuse
jette un baiser :

Prenez, monsieur, je vous le prête :
A Noël vous me le rendez.

Noël arrive. Mais juste au matin la petite vendan-
geuse est morte :

La mort aussi fit ses vendanges,
Et, pour chanter le doux Jésus,
Le ciel se trouvant à court d'anges
De son panier prit le dessus.

O fleurette qu'un souffle brise!
L'âme sans plainte, l'œil sans pleurs,
Longtemps en ma morne surprise,
J'effeuillai près de toi des fleurs;

Puis, aux clartés vagues du cierge,
Me rappelant le baiser dû,
A ton front glacé, pâle vierge,
Daus un sanglot je l'ai rendu.

Il y a de la grâce dans cette légère idylle, et une
mélancolie discrète qui n'appuie pas, qui ne pèse pas
et qui reste. C'est encore dans ce genre de poésie à
mi-côte que M. Stéphane Liégard réussit le mieux.

**

Je suis un peu en retard avec les *Enfants bretons* de
M. Eugène Lemoüel, qui sont de très aimables enfants.
Ils sont du reste couronnés par l'Académie française,
ce qui va bien, couronne d'aïeule, à leurs jeunes têtes.
Ce volume est composé de petites élégies et de récits.
Ce sont les récits qui méritent le plus d'éloges. M. Le-
moüel raconte très bien. Il raconte à la manière
épique, sans se presser, en décrivant et en mêlant
d'une manière intime la description au récit. Quel-
ques-unes de ses narrations rappellent tout à fait les
petites épopées populaires de Coppée, qui eurent et
ont encore une si grande vogue. Tel, par exemple,
l'apologue intitulé *L'Héritage du grand-père*, qui eût fait
honneur à Andrieux; tel encore, et d'un mouvement
plus large, le poème intitulé *Une Revanche*, qui est vrai-
ment beau, et que je voudrais que tous nos écoliers
apprirent par cœur.

Il arrive même quelquefois à M. Lemoüel d'avoir
non seulement l'idée d'un beau récit et l'art de le
faire, mais une véritable *idée poétique*, c'est-à-dire une
idée capable de se convertir toute seule en une grande
image, en un symbole. La petite Katel, depuis qu'elle
sait marcher, est l'amie des petits oiseaux. Les oisil-
lons la suivent, mangent dans sa main, et s'ils ne font
pas leurs nids dans ses cheveux comme dans ceux de
l'ascète de Kalidasa et de Richepin, du moins ils font
en partie leurs nids avec ses cheveux. Mais au dernier

printemps, Katel a eu une grosse déception : les oiseaux
ne la connaissent plus et se sauvent d'elle. Pourquoi
cela? C'est qu'elle a grandi. C'est qu'elle ressemble à
une grande personne :

Ah! si Katel savait que sa tête est plus haute,
Que son pied est plus lourd au sable des chemins,
Que sa main devient grande, et que, par notre faute,
Tous les petits oiseaux ont peur des grandes mains.

Elle comprendrait mieux pourquoi cette prudence,
Pourquoi cette tiédeur à voler sur ses pas,
Ce mépris du bon pain et cette indépendance!
Ah! si Katel savait! mais Katel ne sait pas!

.
Fasse Dieu qu'elle ignore en sa maison fleurie
Qu'on étreint moins de joie avec des bras plus longs!

M. Lemoüel est un gracieux et charmant poète fami-
lial. C'est là une douce gloire qu'on aurait tort de
ne lui pas envier.

**

M. Robert de Bonnières est assez connu du public
comme romancier et comme essayiste, et comme peintre
mordant et aigu de la société contemporaine. Il l'est
moins comme poète. On a tort cependant si l'on oublie
ses contes en vers d'autrefois, qui étaient d'un tour si
vif et si preste. Il a voulu qu'on s'en souvint, et il vient
de leur donner quelques petits frères. Ce sont les
Contes à la reine. M. de Bonnières, dans ce coquet vo-
lume, a tenté de ressusciter la jolie langue et la char-
mante allure de style des conteurs du xviii^e siècle.
C'est dans ce mode, sans une fausse note, à ce qu'il
me semble, sans broncher une fois sur le tour ni sur
le ton, qu'il nous déduit les aventures des bonnes et
des méchantes fées, du diable au moulin, des bons
saints et des bonnes bêtes qui les aiment et qui les
suivent jusqu'en paradis. Il est difficile de réussir au
pastiche mieux que n'a fait M. de Bonnières. Il ne faut
pas continuer longtemps, ni recommencer; mais le
volume est court, et la satiété est très loin d'avoir
commencé quand on est au bout de ces deux cents
petites pages. C'est un régal d'amateur que ce travail
d'amateur es lettres si gentiment enlevé. Goûtez-moi
ceci : une petite fée, nommée Sauge, vit solitaire au
creux d'un arbre :

Mais un beau jour que, chassant par le bois,
Avec sa meute en superbe équipage,
Le fils du roi menait à grand tapage
Du bois au lac un dix cors aux abois,

Pour voir les chiens et la belle poursuite,
Et les pourpoints brillants des cavaliers,
Elle quitta son arbre, et des halliers
Vit bien passer le prince avec sa suite.

Le fils du roi qui saluait déjà,
— Car c'est de fée à prince assez l'usage, —
En voyant mieux un si charmant visage
S'arrêta court et là dévisagea.

Sauge, sans plus se cacher dans les branches
En le voyant si beau de son côté,
Le regardait devant elle arrêté
Droit dans les yeux de ses prunelles franches.

L'amour naïf par candeur s'enhardit,
Le fils du roi baissa les yeux par contre,
Chacun s'en fut, méditant la rencontre,
Tous deux s'aimaient sans s'être encor rien dit.

Voisenon, ni Boufflers, et peut-être faudrait-il remonter plus haut, dans tous les sens du mot, n'aurait fait mieux. Pour moi, je suis charmé de cette curieuse et amusante restauration. Car, comme dit Musset, qui se connaissait à ce jeu :

Car c'est beaucoup que d'essayer ce style,
Tant oublié, qui fut jadis si doux,
Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.

Ce n'est pas un ouvrier en style archaïque que M. Jean Berge. Il est au contraire terriblement moderne et furieusement moderniste. Ses *Voix nocturnes* sont des rêveries mélancoliques sur la vie intérieure et quelquefois sur la vie qui passe autour de nous. Elles sont d'un esprit pensif, réfléchi, un peu amer, et semblent des traductions d'un poète d'outre-Rhin du milieu de ce siècle. C'est à un littérateur hongrois, M. Sigismond de Justh, que M. Berge les dédie. Elles ont dû plaire à qui elles sont dédiées, car elles rappellent très souvent le grand poète hongrois Lenau. Il y a, à ce qu'il me semble, beaucoup de prétention dans ces rêves un peu laborieux, mais souvent une noblesse vraie, et quelquefois un cri sincère et profond qui semble bien partir d'un cœur délicat qui souffre. Je connais peu de plainte sur le *progrès dans la vie considéré comme une dégradation de notre être*, qui soit aussi intense et aussi pénétrante que celle-ci :

Quelle lourde tristesse : penser que vous serez des femmes, vierges au front pur ; que votre forme seule se profanera, que vos illusions vont se tarir au grand soleil de la vie !

Savoir que vous serez des hommes, ô rieurs adolescents, des hommes cupides et laids, vous dont les yeux sont pleins de clarté ravie !

Pourquoi donc ne vous fanez-vous pas dans votre fleur ? Pourquoi ne pas demander à la mort de vous épargner l'existence, cette lourde chaîne dont la fausse dorure vous tente de loin et que votre aventureuse ardeur nous envie.

Car la mort elle-même se conçoit : après le commencement, la fin. C'est une loi nécessaire tragiquement. Mais pourquoi se trouve-t-il des lois infâmes ?

Celle-là surtout, qui fait se travestir vos jeunesse dans la vulgarité de l'âge mûr, en attendant les décadences séniles, hommes et femmes !

Et ne pas même garder l'espoir consolateur ; et se dire en voyant passer votre fragile printemps : Ces corps ne sont que des enveloppes où ne vieillissent pas les âmes !

Voilà qui est d'un vrai poète philosophe, à qui ne manque que l'illumination superbe des images. Ces images mêmes, trop rarement, mais quelquefois cependant, et neuves, et d'un jeune éclat, M. Berge les rencontre. Savez-vous ce que c'est qu'un baiser ? Vous croyez le savoir, sans doute ; mais vous ne le savez pas aussi bien que M. Berge. Écoutez un peu le professeur en cours d'amour :

Nos baisers sont comme ces mobiles plantes d'étang qui prennent naissance aux profondeurs, montent à travers les eaux, en une tige flexible pour éclore à la surface liquide.

Quand ils fleurissent sur nos lèvres qu'ils entr'ouvrent, ils ont leur racine au fond du cœur, nos baisers. Il faut savoir le long effort intérieur de leur floraison rapide.

Mobiles plantes d'étang, leur tige flexible les attache en nous, à un point fixe et douloureux... malgré toutes les brises d'amour qui les font mouvoir et se balancer, telles les barques sur la surface liquide.

Ce qu'il y a de plus inattendu peut-être dans ces belles écritures de M. Jean Berge, c'est que ce sont des vers. Ce sont des vers. Il n'est pas impossible que vous ne vous en soyez pas doutés. Relisez : j'ai cité assez longuement pour que vous puissiez constater. Relisez... Non ? Vous n'apercevez pas les vers ? Ne remarquez-vous point qu'il n'y a point d'*hiatus*, et qu'il y a des rimes ? Vous ne surprenez point les rimes ? Il y a des rimes, toutes les quatre lignes environ, toutes les cent syllabes en moyenne. Point d'*hiatus* et une rime de temps à autre, voilà des vers. Cela ne vous suffit-il pas ? Tant pis ! Cela suffit à M. Jean Berge, et, selon les théories, c'est le vrai vers.

Il se peut. Toutefois, sérieusement j'affirme à M. Berge que personne en France n'a l'oreille assez exercée pour se rendre compte de ces vers-là, sans être averti. Personne ne fera attention à l'absence d'*hiatus*, ni n'aura la sensation d'une rime si clairsemée et si nomade. Tous les lecteurs liront tout le volume en croyant lire de la prose. C'est, bien entendu, ce qui m'est arrivé. Seulement, le livre lu, j'ai lu la préface, où j'ai appris que, depuis une demi-journée, je lisais des vers sans le savoir.

Je devais prévenir le public de cette particularité curieuse ; mais elle m'est indifférente. Pour moi, le livre de M. Jean Berge est en prose, et qu'il le croie en vers, peu m'importe ; il me suffit qu'il soit souvent très poétique et presque toujours très éloquent. Il est fâcheux seulement qu'il soit maintes fois trop obscur pour mes faibles yeux.

**

Il faut faire attention à M. Émile Hinzelin, et j'ai le remords de n'y avoir pas moi-même fait attention plus tôt. Il est très particulier, M. Hinzelin. Il est plein d'idées poétiques. Il en est plein. Elles fourmillent dans son livre. L'idée poétique, cette idée dont on dit

tout de suite : il faut être poète pour l'avoir trouvée ; elle peut supporter l'image, et elle l'appelle ; elle est faite pour s'épanouir en métaphores et pour s'élargir en symboles ; elle émeut l'imagination rien qu'à paraître, rien qu'à s'annoncer ; elle va la ravir quand elle aura trouvé son développement, son déroulement naturel ; cette idée, qui n'est pas si commune chez les plus habiles assembleurs de rimes, elle est très fréquente chez M. Hinzelin, elle lui est familière, elle lui est naturelle. Il pense en poète. Veut-il exprimer ce qui reste de nous c'est notre bon renom, et que cela seul, si immatériel, est inaltérable ? Il dira :

Ce qui reste des saints enlevés aux vieux murs
Détruits par de longs jours et par des mains grossières,
Et devenus poussière au milieu des poussières,
C'est leur large auréole au cercle toujours pur.

Voilà penser en poète. Nous aurions vu cent fois des auréoles vides sur des murs d'église sans que ce rapprochement, — l'idée poétique, — nous sautât à l'esprit. De même trouver la poésie, — je vous le donne en cent, — trouver la poésie de la grande route, il n'y a qu'un poète ou un vagabond, et plutôt il n'y a qu'un vagabond qui est un poète pour s'aviser de cela. Eh bien, la voici la poésie de la grande route ; car tout est poétique ; il ne s'agit, dans chaque chose, que de trouver la poésie qu'elle contient, ou de l'y mettre :

Clément aux sans-soucis, cher aux sans-lendemain,
Tout blanc au grand soleil s'étend le grand chemin...
Est-il un fugitif qu'il n'ait pas accepté,
Et qu'il n'ait de son mieux conduit à l'aventure
De la grande cité vers la grande nature,
De la grande nature à la grande cité ?
Gloire à toi bon chemin, fleuve d'humanité...
Le chemin avant tout est libre. Pas de maître
Qui puisse le fermer pour toujours. Il reçoit
Avec même plaisir, puisqu'ils ont même droit,
Les brodequins de cuir léger, d'aimables formes,
Et les gros souliers lourds barrés de clous énormes...
C'est pourquoi le passant qui n'a ni sou ni maille
Adore éperdument le chemin ! Où qu'il aille,
Lui, le déshérité, sans guide et sans appui,
Les deux pieds sur la route, il se sent là chez lui.
Il est maître et seigneur. Il est propriétaire
De ces bandes de soi qui sillonnent la terre.
Hôpital ou palais, ville ou villa : prisons !
.....

Il est à regretter que la forme dont M. Hinzelin dispose ne soit pas toujours capable de soutenir l'originalité de ses conceptions. Elle est souvent pénible, quelquefois obscure, quelquefois faible et languissante. De temps en temps, cependant, style et idée sont dignes l'un de l'autre et vont de pair, et alors il est telle pièce de M. Hinzelin qui, à mon sentiment, ferait honneur à n'importe qui parmi les grands, *Douceur d'automne*, par exemple :

Les bois sont pleins d'amour et de douceur mouillée.
L'oiseau fuyant l'hiver y jette un dernier chant :

A ce signal l'automne a paré la feuillée
De toutes les splendeurs magiques du couchant.

J'ai le cœur plein d'amour et de douceur mouillée :
Mon bonheur qui s'enfuit chante encore une fois,
Puis, trompant sa douleur, mon âme dépouillée
Rit au dernier rayon qui colore le bois.

Ma tristesse se fond en vague rêverie,
Et l'appel de la mort devient presque charmant.
Mais la pauvre bruyère est déjà déflourée,
Et la brise du soir se glace en s'endormant.

L'automne me sourit tendrement et m'accueille,
Que je suis bien ton fils, ô bizarre saison,
Qui détruisant la fleur et fleurissant la feuille,
Prêtes à l'agonie un amoureux frisson.

Cette fois, voilà un bijou. Quand ce ne serait pas mon métier, je lirais vingt volumes de vers, ce qui est rude, pour trouver cela. *Gallus escam quarrens...*

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

Réouverture des NOUVEAUTÉS. — *Cendrillonnette*, de MM. Paul Ferrier, Serpette et V. Roger.

Lentement, lentement, comme à regret, les théâtres rouvrent leurs portes. Aucune pièce nouvelle ; on reprend quelqu'un des succès passés, succès du voisin ou succès du théâtre même, et l'on attend octobre ou novembre pour risquer la pièce importante. Pour ce qu'on appelle les petits théâtres, cette sorte de revue rétrospective ne manque pas d'intérêt. En deux ans, en un an même, les vaudevilles ou opérettes de jadis vieillissent singulièrement. On riait, il y a dix-huit mois ; pourquoi ne rit-on plus aujourd'hui ? Il serait curieux de rechercher quelques-unes des causes de cette « sélection » spontanée ; de se rendre compte de ce qui vieillit dans une pièce, et pourquoi elle vieillit ; comment, en un si court espace de temps, tel détail de mœurs, qui nous avait paru piquant, nous semble maintenant banal et presque hors d'usage. Est-ce la rapidité extraordinaire avec laquelle tout se transforme en ce moment, nos habitudes et nos tics ? Est-ce que le peu d'observation que les auteurs avaient mis dans leurs pièces pouvait suffire pour une première audition, et que ce n'est point assez pour une seconde ? Mais cette expérience, il faudrait la faire sur un ensemble assez considérable. Contentons-nous d'énumérer les réouvertures, et de traduire l'impression que nous avons eue des reprises.

Cette semaine, c'était le tour des *Nouveautés*. On y reprenait *Cendrillonnette*, de M. Paul Ferrier, jouée jadis aux Bouffes avec succès. La pièce appartient au cycle le plus récent, en fait d'opérettes. Nous avons re-

marqué que, depuis vingt ans, l'opérette a traversé plusieurs périodes. Après *la Fille de madame Angot*, nous avons eu la série des opérettes sentimentales et gracieuses, se rapprochant, — par réaction, sans doute, contre l'opérette enragée d'Offenbach et d'Hervé, — de l'opéra-comique de nos pères. Vous vous rappelez *le Petit-Duc*, *Giroflé-Girofla*, *la Petite mariée* et cent autres; différentes de valeur, elles avaient ceci de commun que l'héroïne, — c'était généralement M^{lle} Granier, — finissait, après quelques traverses, par épouser celui qu'elle aimait, faisant preuve, pendant trois actes, des sentiments les plus purs et les plus désintéressés. Puis, ce fut le cycle de M^{me} Judic : *Lili*, *la Roussotte*... ; le dénouement était le même, mais la musique était reléguée au second plan, et les épreuves que traversait l'étoile avant le mariage final avaient quelque chose de plus lesté et de plus périlleux. *La Mascotte* paraît; et, pendant des années, c'est le même ou à peu près le même sujet; il y avait toujours un mariage, — on s'est autant marié depuis vingt ans aux Bouffes, aux Variétés et à la Renaissance que jadis au Théâtre de Madame; — mais généralement le mariage, célébré au premier acte, n'était, si j'ose dire, consommé qu'à la fin du troisième. En avons-nous vu, Seigneur! de ces époux séparés par un sort cruel, qui couraient les uns après les autres de neuf heures à minuit, et se rejoignaient enfin avant le baisser du rideau!... Remarquez, d'ailleurs, que cette revue a quelque chose de reconfortant. Si plus tard on écrit, d'après le théâtre, l'histoire de la fin du xix^e siècle, les races futures seront impressionnées par le rôle que semble jouer l'amour conjugal dans les opérettes contemporaines. Mais poursuivons notre impartial résumé. Le dernier cycle s'ouvrit, sauf erreur, avec *Joséphine vendue par ses sœurs*. Les auteurs avaient eu cette idée qu'au lieu de s'évertuer à chercher des sujets nouveaux, qu'ils ne trouvaient pas toujours et qui, lorsqu'ils les trouvaient, étaient d'une insuffisante drôlerie, il était plus simple d'en revenir aux vieilles histoires qui avaient amusé les hommes. C'était un peu le procédé qui avait servi pour *Orphée aux enfers* et *la Belle-Hélène*; mais, au lieu de la charge insolente et féroce de jadis, les auteurs traitaient avec une sorte de sympathie ces aimables causes du passé; ils les rajeunissaient (ou croyaient les rajeunir) en les accommodant au goût du jour, en heurtant les personnages classiques contre nos mœurs modernes; l'idée était assez ingénieuse : un comique facile devait résulter de ce mélange un peu hétéroclite; et c'est là-dessus que nous rirons, sans doute, encore pendant quelques années; après quoi... les dieux décideront!

* *

Cendrillonnette vint à son heure, et ce n'est pas la plus mauvaise des opérettes construites sur le modèle que je viens de dire. Le joli conte de Perrault est assez humain dans son ensemble pour que le sujet puisse

rester vraisemblable dans tous les temps, même dans le nôtre. La princesse-mère est devenue blanchisseuse; les deux princesses ne sont plus ses filles (je vous dis que nulle part on ne respecte autant les principes que dans l'opérette), elles sont ses nièces, et les convenances sont sauves, car les deux belles princesses ont mal tourné. Et, comme dans le conte, Cendrillonnette est un ange, et si elle épouse un coiffeur au lieu du fils du roi, c'est qu'elle a le dédain des grandeurs et que son extraction modeste la met à l'abri des folles ambitions. Je ne vous donne assurément pas ceci pour une inspiration de génie; mais la pièce n'est pas ennuyeuse. Je ne vous parlerai pas de la « note sentimentale »; je ne la goûte guère, à dire vrai. Mais certaines scènes sont drôles, et l'on pourrait trouver même dans le personnage du baron, président du cercle, quelques traces d'observation...

Et c'est cela qui fait que je m'irrite parfois, — bien à tort, — contre certaines pièces où la convention tient trop de place. Je suis agacé de voir éternellement les mêmes personnages, toujours contraires à la vérité, même relative, toujours construits d'après un modèle immuable qui semble devoir durer jusqu'à la consommation des siècles. Le mal, — vous allez trouver cet article bien « historique », — le mal vient de la légende qui nous représente M. Sardou, à ses débuts, ne sortant jamais de sa chambre et apprenant par cœur toutes les comédies de Scribe. Qu'il eût mieux fait d'aller se promener, mon Dieu! et de regarder autour de lui! On l'eût imité de même, et je crois bien que le théâtre y eût gagné. Au moins, les auteurs auraient-ils pris la peine d'observer directement ce qu'ils avaient sous les yeux, au lieu de regarder les hommes à travers les trous du rideau d'avant-scène.

Voyez, par exemple, ce qui est arrivé à M. Paul Ferrier. Il avait à faire un président de cercle. Le type n'avait pas encore été mis à la scène, ou, s'il y avait paru, c'était très accessoire et peu précis. Force a été à M. Ferrier d'observer les types analogues qu'il avait sous les yeux, les types vrais, les types vivants. A chacun il a pris quelque trait particulier et en a composé son personnage. Je ne veux pas dire qu'il soit parfait; mais, dans une opérette, l'observation n'a pas besoin d'être bien profonde, et, pour ma part, je passe volontiers sur quelques « fautes » en faveur d'un ou deux traits d'observation. Quoi qu'il en soit, le « baron » de M. Ferrier est d'un assez bon comique. L'auteur a marqué d'une façon plaisante les doux ridicules du personnage : il nous l'a montré pénétré de son importance, gémissant sous le poids de sa responsabilité, se plaignant de ce qu'on lui laisse tout faire, ravi au fond d'être l'homme indispensable, et se fâchant pour de bon contre ceux qui tentent de le décharger d'une partie de sa besogne. Encore une fois, cela est suffisamment vrai, amusant et de notre époque.

Mais voici le revers. A côté de son baron, M. Ferrier a voulu mettre trois jeunes gens, trois hommes de cercle. Ces personnages-là on les a vus vingt fois au théâtre, et plus. Ils datent, si je ne me trompe, des opérettes de Meilhac et Halévy (Gardefeu, Robinet) et des premières années du journal *la Vie parisienne*. Dès lors, M. Ferrier s'en est fixé aux modèles déjà faits ; je ne l'accuse nullement de les avoir copiés ; tout ce que je veux dire, c'est qu'ayant à nous donner trois « cerceaux », il a, malgré lui, songé non à ceux qu'il condoyait tous les jours, mais à ceux qui avaient déjà paru sur le théâtre. Toujours et M. Sardou et son Scribe !... C'est sur ces types-là que vit le vaudeville depuis trente ans ; avant M. Paul Ferrier, cinquante vaudevillistes avaient fait comme lui. C'est ainsi que se forme la « tradition » au théâtre ; et c'est ainsi que restent immuables sur les planches des types qui, depuis vingt ans, sont aussi introuvables à Paris qu'un mammoth dans la forêt de Compiègne. Les noms mêmes ont comme une saveur antédiluvienne : Guy, Gontran... quels sont ces noms-là ? Combien connaissez-vous d'hommes qui les portent ? Ils datent étrangement, vous en conviendrez. Et si j'en venais à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent, à ce qu'ils portent, je n'aurais pas de peine à vous montrer combien ils sont éloignés de la vérité. N'est-il pas évident que, depuis vingt ans, la « jeunesse dorée » a subi une transformation radicale ? Je n'ai pas à parler ici de l'âme de la jeunesse contemporaine ; d'autres ont, paraît-il, reçu mission de parler en son nom ; et d'ailleurs le vaudeville n'a pas de visées si hautes et si sujettes à l'erreur. Je ne parle que de l'extérieur, des mœurs visibles, des ridicules de surface. Il suffit de se promener pendant une heure, de traverser les Champs-Élysées ou d'entrer dans un théâtre pour voir combien un « gommeux » de nos jours diffère d'un « petit crevé » de 1860. La démarche, la tournure, rien n'est pareil. Et, par un de ces mystères aussi impénétrables que réjouissants, c'est toujours le « petit crevé » que nous voyons sur la scène. Regardez sur les planches, et regardez ensuite dans la salle (la part faite à l'exagération théâtrale), vous serez stupéfait de la différence. Les deux « espèces » n'ont plus rien de commun.

... Voilà ce que je voulais dire. N'est-il pas curieux de constater une fois de plus l'obstination des vaudevillistes et la persistance avec laquelle ils gâtent ce qu'ils ont de qualités ? Je n'espère pas les guérir, mais ce que j'ai dit vous expliquera peut-être la mauvaise humeur qu'on ressent quelquefois devant ces personnages qui ne sont que façade, et une façade qui date de trente ans. Enfin, *Cendrillonnette* n'est qu'à demi de ces pièces-là. Constatons-le ; et constatons aussi que M^{lle} Milly-Meyer et M. Germain sont les plus admirables fantoches de l'an de grâce 1892.

J. DU TILLET.

LA CONFÉRENCE INTERPARLEMENTAIRE DE BERNE

A Monsieur le Directeur de la Revue bleue.

Cher Monsieur,

La plupart des grands organes de la presse n'ont pas paru attribuer une grande importance aux travaux de la Conférence interparlementaire de Berne. Je vous demande la permission de porter devant vos lecteurs une cause qui mérite une attention plus sérieuse.

La Conférence tenue à Berne, cette année, a été particulièrement intéressante. Elle accuse, par le nombre de ses membres, par la gravité et le caractère pratique de ses délibérations, un progrès sensible sur les débuts de son œuvre. Partie de l'hôtel Continental en 1889, elle en est arrivée, après trois années d'existence, à conquérir droit d'asile dans l'enceinte du Conseil national de la Confédération helvétique, où elle a été inaugurée par un discours de bienvenue de M. Numa Droz, un des membres les plus en vue du gouvernement fédéral. Plus de cent vingt représentants de tous les Parlements d'Europe ont régulièrement suivi ses séances, et, parmi eux, quelques-uns occupent dans leurs pays des positions officielles qui ajoutaient à l'intérêt de leur présence. Je citerai, par exemple, M. Nocéto, sous-secrétaire d'État à la justice dans le cabinet italien ; M. Baumbach, vice-président du Reichstag ; M. Horst, président de l'Odelsthing ; M. Ullmann, président du Storthing ; sans compter MM. Schenk, Droz, Ruchonnet et Frey, vice-président et membres du Conseil fédéral suisse. L'État norvégien avait même tenu à ce que ceux de ses députés qui figuraient dans nos rangs eussent de lui comme une sorte de délégation directe, et il nous avait envoyé une adresse pour nous exprimer ses sympathies et ses encouragements.

La Conférence s'est montrée digne de cette composition et de ces hauts patronages. Ses discussions pourraient supporter la comparaison avec celles des plus grands assemblés parlementaires. Elles ont été marquées au coin de l'expérience politique, de la prudence, en même temps que de l'esprit de progrès.

Nous n'en sommes plus au temps où les rêves de polysonodie universelle étaient surtout affaire de déclamation ou de littérature. La question de la paix et de la guerre se précise et s'éclaire de plus en plus depuis qu'elle passe des livres de l'abbé de Saint-Pierre et de Kant dans les préoccupations des hommes d'action. Ces derniers, tout en poursuivant un idéal, savent que l'absolu leur échappe, et ils se rapprochent d'autant plus du but qu'ont, avant eux, entrevu les penseurs, qu'ils se bornent à la recherche de solutions contingentes et possibles, qui nous font sortir de la période des vœux platoniques pour préparer celle des résultats.

La Conférence a eu, dans cette dernière session, le soin de bien marquer, à cet égard, ce qui devait distinguer son programme de celui des sociétés de la paix créées dans un but unique de vulgarisation et de propagande. Elle a écarté rigoureusement de son ordre du jour toutes les questions qui n'étaient que de pures thèses, et a décidé, en principe, qu'elle limiterait ses résolutions aux sujets qui pourraient lui paraître susceptibles d'être utilement portés devant les Parlements divers auxquels ses membres appartiennent. Elle a montré ainsi qu'elle n'entendait pas en rester à de vagues formules, plus ou moins faites pour exprimer l'idéal humanitaire, et que c'était surtout sur l'opinion des peuples

qu'elle entendait agir, en les intéressant à des discussions publiques dont peuvent immédiatement sortir des effets tangibles.

Elle a dû ainsi s'arrêter à un petit nombre de décisions; mais plus elle s'est volontairement concentrée, plus elle espère imposer l'étude d'un problème qu'on ne saurait songer à résoudre tout d'une pièce, et qu'il faut, par suite, s'appliquer à simplifier en le décomposant.

Voici le texte exact de ces décisions, afin que vous en puissiez bien juger le caractère.

En premier lieu, il a été voté, sur la proposition de M. Baumbach :

« Que la Conférence priait ses membres d'engager les Parlements auxquels ils appartiennent à inviter les gouvernements à faire reconnaître par une Conférence internationale le principe du droit des gens de l'inviolabilité de la propriété privée sur mer en temps de guerre. »

Cette résolution procède de cette idée que toute mesure destinée à réduire les rigueurs de la guerre est une conquête par l'œuvre de la paix.

Il a été décidé, en second lieu, que, sur une motion du docteur Barth et de M. Manzolini, pareille intervention devrait se produire, « afin d'obtenir que la clause d'arbitrage fût insérée dans les traités de commerce, de navigation, de protection de la propriété industrielle, artistique et littéraire, qui seraient soumis à la ratification des Parlements. »

Enfin, sur mon initiative, la décision ci-après a été prise :

« Les membres de chacun des Parlements représentés à la Conférence sont invités à saisir les assemblées dont ils font partie d'une demande tendant à faire accepter par leurs gouvernements respectifs la proposition des États-Unis relative à la formation, entre eux et les pays qui voudraient y adhérer, de contrats généraux d'arbitrage. »

Cette proposition peut être surtout d'une grande portée, si, comme il est permis de le penser, elle ne reste pas lettre morte.

Le respect des nationalités et l'organisation de l'Europe en États confédérés peuvent paraître, aux yeux des philosophes, la garantie la plus solide de la paix; mais, s'il fallait attendre cette solution lointaine, combien de temps encore resterions-nous soumis au droit barbare de la guerre? Dans l'état actuel du monde civilisé, le moyen le plus sûr et le plus prompt d'y prévenir de nouveaux massacres est évidemment d'y faire accepter le principe d'une juridiction régulière et d'y acclimater le fonctionnement de l'arbitrage international pour tous les différends jusqu'ici justiciables de la force des armes. Déjà de nombreux exemples ont prouvé que cette idée de soumettre les nations comme les individus à la souveraineté du droit, ayant de simples juges comme Interprètes, n'a rien de chimérique; mais ce n'est pas lorsqu'une difficulté vient à se produire et que l'amour-propre des peuples est en jeu qu'il est toujours possible d'en faire accepter l'application. Ce serait évidemment un progrès considérable que de prévoir l'avenir, et d'avoir préparé, à tout événement, des traités généraux d'arbitrage pour le jour où des conflits viendraient à éclater. Cette nouvelle règle posée dans les rapports internationaux écarterait les susceptibilités exagérées, éloignerait des idées de domination et de violence, préparerait à l'acceptation des règles ordinaires de la justice.

Or les États-Unis d'Amérique ont précisément conçu la pensée d'offrir à toutes les nations qui en reconnaîtraient l'intérêt des traités de cette nature. Pourquoi cette initiative ne serait-elle point entendue? En droit, elle est la conception même du progrès moderne. En fait, elle ne se heurte à aucun obstacle que des négociateurs habiles et conciliants ne puissent facilement surmonter. Le grand État américain n'est, à l'heure actuelle, en dissentiment d'intérêts avec au-

un des gouvernements européens; et les circonstances sont aussi favorables que possible pour poser, d'accord avec lui, les bases du compromis éventuel auquel devrait être soumis l'arbitrage de tout conflit qui pourrait surgir plus tard. Supposons que trois des grands États seulement parviennent à conclure avec cette grande République une convention pareille, ne serait-ce pas la promesse d'une révolution prochaine dans l'histoire de la civilisation? L'exemple serait donné, et forcément il devrait, tôt ou tard, être suivi partout où la possibilité d'en reconnaître les avantages viendrait à apparaître. Ce serait plus qu'une étape de franchie: ce serait la voie large ouverte vers un progrès que le monde appellerait de ses vœux du jour où sa conception serait sortie du domaine de l'idée pure pour entrer dans les réalités pratiques.

Plusieurs députés anglais m'ont affirmé que cette motion était assurée des trois quarts des suffrages, aussi bien à la Chambre des lords qu'à celle des communes. Est-ce trop présumer que de compter aussi qu'elle pourra réunir une majorité au sein de notre Parlement? La question est mûre, et c'est, semble-t-il, avec les plus sérieuses chances de succès que, presque partout, elle peut être débattue.

Une seule objection s'élève, et elle ne pouvait passer inaperçue dans une assemblée d'hommes politiques aussi expérimentés que ceux qui composaient la Conférence. A quoi serviraient, pourra-t-on dire, des traités généraux d'arbitrage, si aucune sanction n'existe pour assurer l'exécution des décisions arbitrales? Ces traités auraient-ils plus de force et de valeur que tous ceux qui, dans le passé, ont été mis en lambeaux sur des champs de bataille? Nous répondons, avec l'histoire, que les traités auxquels les nations civilisées ont, jusqu'ici, refusé de se soumettre, étaient le résultat de victoires et de conquêtes qui en entachaient la validité. L'abus de la force n'a fait jamais que préparer l'esprit de revanche et de représailles. Une convention, au contraire, à laquelle, en plein état de paix, un libre consentement aura été donné, et qui ne fera qu'établir les règles d'une justice égale pour tous, ne revêtira-t-elle pas un caractère suffisant d'autorité pour s'imposer, sans autre idée de contrainte, au respect volontaire des peuples qui y auront engagé leur signature? Ce qu'il y a de sûr, c'est que de nombreux différends ont fait l'objet, depuis cinquante années, d'arbitrages particuliers; que beaucoup, comme, par exemple, celui de l'*Alabama*, se sont appliqués à des intérêts considérables, et qu'aucun n'a fait naître par son exécution une difficulté sérieuse.

Ah! sans doute, il sera mieux encore que des sanctions puissent être réservées pour prévenir des actes de mauvaise foi dont la supposition n'est pas matériellement impossible; mais faisons, d'abord, accepter le principe de l'institution, nous saurons bien la perfectionner ensuite. Déjà l'idée de constituer une juridiction arbitrale internationale fait son chemin. De là à la confédération des États pour garantir, s'il était nécessaire, les décisions que cette juridiction serait appelée à rendre, il n'y aurait qu'un pas à franchir.

Vous comprenez, toutefois, pourquoi nous nous sommes prudemment abstenus de pousser jusque-là notre ambition actuelle. Ce qui est possible avec les États-Unis d'Amérique ne l'est pas, malheureusement, entre toutes les nations de l'ancien monde, dans l'état actuel de leurs relations. Il ne faut pas poser prématurément des questions que l'on sait, pour le moment, insolubles; et, tout ce que l'on peut faire, c'est, à force de bonne volonté mutuelle et de prudence, de leur préparer un terrain plus favorable dans l'avenir.

Au fond, tout le monde s'accorde à le reconnaître, c'est le conflit latent entre l'Allemagne et la France qui crée l'obstacle momentané à des projets plus vastes et plus décisifs; mais les peuples, comme les simples particuliers, gagnent

toujours à savoir ce qu'ils peuvent et veulent entreprendre. Ni l'Allemagne ni la France ne semblent désirer la guerre, et, cependant, ni l'Allemagne ni la France n'accusent la pensée de renoncer à l'Alsace et à la Lorraine. La première, malgré l'insuccès de vingt années d'efforts inutiles, conserve l'espoir de germiniser cette malheureuse terre dont elle refuse d'entendre le cri de protestation; la seconde est sûre de rester la patrie de préférence et d'adoption et n'entend renoncer à aucune espérance. C'est donc la paix armée qui s'impose par de longues années encore peut-être. Mais le temps doit travailler pour ceux qui travaillent pour la justice, et ne peut-il pas, un jour ou l'autre, préparer telle solution inattendue qui, en faisant tomber les armes, pourra faire pousser à l'Europe un soupir de soulagement?

C'est là, du moins, la pensée commune de tous les parlementaires présents à la Conférence de Berne; et si, plus forts que leur sagesse, les événements, dont ils ne sont pas les maîtres, devaient anéantir l'œuvre qu'ils ébauchent, en déchaînant à travers l'Europe de nouvelles tempêtes, ils n'en auraient pas moins la conscience d'avoir été, après tant d'autres, les pionniers d'une pensée humanitaire à laquelle appartient l'avenir.

Ce n'est pas à cela, du reste, que se borne le fruit espéré de ces conférences qui nous rapprochent, chaque année, de tous les points du globe. Je tiens à constater aussi le profit que les nations peuvent retirer des liens d'amitié et d'estime qui se nouent entre collègues de nationalités différentes dans des rencontres pareilles. M. Droz nous a dit excellemment, dans son discours d'inauguration: « Vous emporterez d'ici un sentiment plus profond de cette solidarité humaine que la notion de patrie doit vivifier et non point étouffer. » — Il est bon, en effet, d'apprendre à se connaître et de recevoir l'écho de ce qui s'entend au delà des frontières. — Ne fût-ce que là l'avantage, il nous réunira plus nombreux encore, l'année prochaine, au nouveau rendez-vous pris à Christiania.

Je vous remercie, cher Monsieur, de votre hospitalité bienveillante, et je vous assure de mes sentiments dévoués.

L. TRARIEUX,
Sénateur.

Aubeterre, 12 septembre 1892.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

WHITTIER, LE POÈTE QUAKER AMÉRICAIN.

Un à un s'en vont, à quelques mois d'intervalle, tous les vieux poètes américains. Après Russell Lowell, après Walt Whitman, voici que le tour est venu de Whittier, le poète quaker. Et le seul poète survivant, M. Olivier Wendell Holmes, a fêté la semaine dernière sa quatre-vingt-troisième année. Parmi les hommages qu'il a reçus à cette occasion, aucun n'a dû lui être aussi précieuse qu'un compliment en vers publié par la livraison de septembre de l'*Atlantic Monthly*, les dernières lignes qu'ait écrites, avant de mourir, son vieil ami Whittier.

John Greenleaf Whittier, ni un humoriste spirituel et lettré comme Lowell, ni un génial voyant comme Whitman, n'a eu le mérite de traduire pendant trente ans, dans la langue simple et familière qui convenait pour être compris de tous, ce qu'il y avait de plus noble et de plus généreux dans les sentiments populaires de ses compatriotes. Lui-même, d'ailleurs, était du peuple, comme Robert Burns,

à qui on l'a souvent comparé. La ressemblance des deux poètes était pourtant toute superficielle. Whittier a toujours été, et par-dessus tout, un moraliste. Ses premiers poèmes étaient des plaidoyers pour l'abolition de l'esclavage, et jusqu'à la fin ses tendances puritaines se sont accentuées.

Mais pour être un quaker, Whittier n'avait rien de la froide austérité d'un poète prédicant. Si quelque chose peut sauver de l'oubli ses poèmes, écrits trop vite et d'un style trop inégal, c'est la douce naïveté de l'accent, où se reflète un bon sourire plein d'indulgence.

L'œuvre poétique de Whittier était depuis longtemps achevée : on peut dire qu'elle était achevée déjà en 1865, à la fin de la fameuse guerre américaine. Mais de 1832 à 1865, l'activité littéraire du poète ne s'est pas rebutée un instant, et sans cesse ses appels à la générosité et à la pureté morales acquerraient de nouveaux partisans à la cause abolitionniste.

Des sept volumes qui constituent son œuvre complète, trois sont formés d'écrits en prose; les quatre volumes de vers sont, à beaucoup près, les plus intéressants, notamment le premier, qui contient ses *Poèmes légendaires*, et le troisième, où l'on a recueilli ses *Poèmes antiesclavagistes et réformistes*.

Whittier était, dans ces dernières années, un beau grand vieillard plein de santé; avec sa barbe blanche plantée très dru, c'était le type du vieux Yankee rigide et bon enfant. Il était complètement sourd; mais peut-être lui-même ne s'en est-il jamais aperçu, car il s'est toujours comporté comme s'il l'ignorait. Il écoutait avec soin, sans jamais faire répéter; et le plus souvent il hochait la tête en guise de réponse, ou bien encore il faisait, sans ombre d'embarras, les réponses les plus étrangères aux questions posées. C'était un très brave homme, fier jusqu'au bout de ses origines populaires, aimant à répéter qu'à vingt ans il labourait la terre et savait à peine ses lettres. L'influenza, cet hiver, l'a atteint très violemment. Il ne s'est plus guère remis, depuis lors. Il est mort à Hampton-Falls, petit village voisin de la ville d'Amesburg, où il demeurait.

* *

MORT DE M. R.-L. NETTLESHIP.

Un fellow d'Oxford, R.-L. Nettleship, répétiteur de philosophie, vient de périr dans une excursion au mont Blanc. C'était une des figures les plus connues du professorat anglais. Ses leçons sur Platon étaient fort appréciées; mais la principale source de sa célébrité dans le monde universitaire était son invraisemblable timidité. Il avait une telle peur d'être excessif dans ses affirmations qu'il entourait ses moindres phrases de toute sorte de réserves et d'atténuations. Un de ses élèves lui disant un jour que la journée serait belle : « Belle, répondit-il d'un air réfléchi, oui, il semble qu'il est possible que ce soit une belle journée, mais vraiment on ne peut jamais rien dire à coup sûr. » C'est ainsi qu'il parlait en toute occasion. Montrant un tableau de son frère le peintre, où était représenté un tigre : « N'est-ce pas, disait-il avec admiration, n'est-ce pas qu'il a plutôt l'air d'un tigre ? » On raconte aujourd'hui encore à Oxford comment, le jour où il y est venu pour prendre possession de ses chambres, — le concierge lui ayant répondu, sans le connaître, qu'il ne pouvait le conduire aux chambres de M. Nettleship, celui-ci n'étant pas encore arrivé, — le malheureux passa une heure à se promener dans la rue, sans oser affirmer que c'était lui-même qui était le Nettleship en question.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13

TOME L

24 SEPTEMBRE 1892.

LA LITTÉRATURE ET LA SCIENCE (1)

Tous ceux qui suivent d'un peu près le mouvement de la littérature seront aisément d'avis qu'elle est en voie ou sur le point de se renouveler, et que, si elle n'a pas épuisé encore toute sa vitalité, elle approche d'un de ces tournants comme il s'en trouve deux ou trois déjà dans la courbe de son évolution. Le romantisme est fini : le naturalisme, qu'il le veuille ou non, ne l'est pas moins. Dans la confusion présente, où est le germe de l'avenir ? Comment, par quelle loi, dans quelle forme s'en fera le développement ? Le symbolisme, mot nouveau, est-il une chose nouvelle ? Est-ce vraiment un commencement ? est-ce une fin, et le dernier réveil des tendances métaphysiques et mystiques du romantisme, opprimées en apparence pendant plus d'un quart de siècle par le naturalisme vainqueur ? Il est difficile de le dire.

Cependant un des caractères les plus apparents de notre âge est la diffusion de la conscience, et la réduction en actes réfléchis de beaucoup d'actes qui jadis appartenaient à l'instinct ou que tirait de nous le mécanisme aveugle de l'habitude ou de la tradition. En littérature, comme en tout, on veut savoir ce qu'on fait, pourquoi on le fait, si ce qui est a droit d'être, et

l'on demande à l'art comme à la morale leurs titres. La critique peut-elle se désintéresser de problèmes que tout homme qui lit pose, et dont l'intérêt entre pour une bonne part dans l'attrait des ouvrages nouveaux ?

Sans faire de prophéties, elle peut bien poser certaines questions dont la solution, inconsciente ou réfléchie, sera fournie par la littérature de demain. Il en est une surtout qui enveloppe et détermine tout le reste. C'est la question des rapports de la littérature et de la science.

Il n'y en a point, je crois, qu'il soit plus utile de poser à nouveau, et si nous profitons de nos plus récentes expériences pour la résoudre, peut-être pourra-t-on débarrasser la littérature de certains préjugés, de certaines superstitions qui ne peuvent qu'en entraver ou faire dévier le développement.

*
**

Ce n'est pas seulement de nos jours que la littérature a été influencée par la science : il y a tantôt trois siècles qu'elle en est modifiée dans son développement. Les classiques qui disent : « Rien n'est beau que le vrai, » les naturalistes qui réduisent tout à « faire vrai », obéissent en somme à une conception scientifique de la littérature. Mais ceux mêmes qui maintiennent le plus les droits de l'art, les romantiques, et, autant qu'on peut l'apercevoir, les symbolistes, subissent encore la fascination de ce mot : *le Vrai*. Victor Hugo n'a pas craint d'écrire : *le Beau, serviteur du Vrai*. Ronsard a été l'auteur de la dernière révolution qui ne se soit pas faite au nom de la vérité, le chef de la dernière école qui n'ait pas d'abord inscrit sur son drapeau la vérité.

(1) Cet article touche à un ordre d'idées auquel se rapportent de plus ou moins près quelques ouvrages récents : cf. Charles Morice, *la Littérature de tout à l'heure* (1889), et M. Brunetière, *le Roman naturaliste* (2^e éd. 1892). Voy. aussi l'étude de M. David Sauvageot sur le *Réalisme*, et les *Portraits d'écrivains*, de M. Doumic.

Il ne se voit rien de pareil dans l'antiquité. La science, qui reste le privilège de quelques esprits d'élite (si même elle a jamais été rigoureusement définie), sans action et sans prise sur la foule, n'existait pas encore quand la littérature grecque, source et modèle de la romaine, se détermina en ses formes essentielles. Il n'y eut pas dans les esprits, même cultivés, cette sévère distinction du vrai et du faux, du certain et de l'incertain, à laquelle les moins savants d'entre nous sont habitués : en physique, en philosophie, en histoire, en religion, on ne fait point la différence de concevoir et connaître, non plus que de connaître et croire. L'art est maître, et tend à s'assimiler tout, comme aujourd'hui la science ; dans tous les ordres d'activité intellectuelle, à l'utilité pratique, à la vérité spéculative, il superpose ou substitue son objet propre, le beau.

Ni la poésie ni l'éloquence, qui sont toute la littérature, n'affichent la prétention d'être vraies. Dès la première phrase de sa rhétorique, Aristote exclut l'éloquence et la recherche du vrai, et s'il pose au début de sa *Poétique* le principe de l'imitation de la nature, il n'en fait qu'un moyen de classer et distinguer les arts et les genres littéraires : après quoi, il n'est plus question que de transformer la nature, de la faire plus belle ou plus laide ; si jamais le mot de *vérité* revient, ce n'est pour Aristote, comme aussi pour Horace, que de la *véraisemblance* qu'il s'agit. La règle est d'adapter l'œuvre poétique, non pas à la réalité des choses, mais à l'idée que le lecteur s'en fait.

Cependant on vante la vérité de la poésie ancienne, et l'on a raison. Mais cette vérité s'y trouve de surcroît, comme le produit normal de l'exercice spontané de l'intelligence humaine, et non en vertu d'aucune théorie littéraire, ni comme objet dernier et principal de l'écrivain. Il n'y a rien, en somme, ni dans la religion, ni dans la morale, ni dans aucune partie de la civilisation antique, il n'y a rien qui invite le poète à s'écarter de la nature, à la fausser, à la refaire sur un nouveau plan. Comme toute la civilisation antique est, par une nécessité intime, inconsciemment naturaliste, il n'y a pas besoin d'écoles ni de formules naturalistes dans la littérature.

Il n'en fut plus de même après le christianisme, qui, par ses dogmes et par sa morale, obligea l'homme à prendre hors de la nature le principe de la certitude, à faire de sa vie un combat contre la nature. A la Renaissance, quand, en face de la foi, la raison émancipée constitua la science, elle dut fixer ses conceptions jadis flottantes : la vérité rationnelle, opposée à la vérité théologique, en prit l'absolue détermination, et pour valoir contre la révélation dont l'autre s'autorisait dut s'accompagner de garanties et de preuves capables de bannir jusqu'au moindre doute et soupçon d'erreur. On rechercha les conditions et les limites de la certitude : on créa les méthodes, seules armes effi-

caces de la raison contre le dogme. Avec Bacon, puis avec Descartes, l'esprit scientifique prit possession du monde des intelligences.

Les conséquences s'en firent sentir aussitôt dans la littérature, où éclatèrent des tendances rationalistes, qui lui firent suivre une direction parallèle au mouvement de la philosophie cartésienne. De là sortit ce positivisme littéraire dont Boileau donna la formule en écrivant : « Rien n'est beau que le vrai. » Il y a là toute une théorie que les anciens n'ont pas inspirée, et dont les plus claires conséquences sont de substituer, comme effet de l'œuvre littéraire, *connaître* à *sentir*, et d'enfermer l'écrivain dans l'expression des choses qui se peuvent atteindre par observation ou par raisonnement, réalités psychologiques et constructions logiques. L'affaire principale de la littérature, qui jusque-là avait été d'établir le rapport de l'imitation à l'esprit qui en jouit, sera à l'avenir le rapport de l'imitation à l'objet qu'elle exprime.

C'est la prise de possession de la littérature par l'esprit scientifique. N'en accusons pas la science : elle a été plus compromise qu'honorée par toutes ces contre-façons littéraires, conséquences naturelles de la souveraineté qu'elle exerce sur le monde moderne.

Mais, dès lors, un élément de perturbation est introduit dans le développement de la littérature. Son histoire ne sera plus qu'un conflit de la science et de l'art, comme l'histoire des idées se résume dans la lutte de la science et de la foi. On verra selon les temps prédominer le sens esthétique ou l'esprit scientifique, qui parfois, rarement, se combineront et se feront équilibre.

Perrault et Fontenelle nous aident à imaginer ce que pouvait produire en littérature le pur rationalisme. Heureusement Boileau, et nos grands écrivains, avec toute leur raison, furent des artistes : ils se distinguèrent par là de leur siècle, et par là ils s'élevèrent au-dessus de son goût moyen et général. Les anciens, qu'ils adoraient, leur révélèrent, ou leur donnèrent la force de maintenir que l'œuvre littéraire est une œuvre d'art. Et ainsi, comme le jansénisme, selon la très pénétrante observation de M. Brunetière, a suspendu pour un demi-siècle les effets du cartésianisme en philosophie, de même l'imitation de l'antiquité a neutralisé pendant le même temps l'action du rationalisme sur la littérature. On saisit dans Boileau le mélange, la soudure et presque le conflit des deux doctrines, et ce n'est pas sans violence que la doctrine antique de la vraisemblance se raccorde chez lui au principe moderne de la vérité de la poésie. Mais la diversité d'origine, qui jette quelque incohérence dans les idées de Boileau, ne se fait nul part sentir dans les œuvres auxquelles s'adapte l'*Art poétique*, dans celles des Racine, des La Fontaine, des Molière ; ce n'est pas le lieu d'en chercher les raisons, et peut-être ne serait-il pas malaisé de montrer qu'elles se ramènent en somme à la

prédominance du sens artistique, qui se manifeste par la subordination de toutes les règles et fins de l'œuvre littéraire à une loi suprême : *plaire*.

Avec les La Motte et les Fontenelle, l'esprit scientifique se rend maître de la littérature au détriment de l'art, et le reste pendant tout le xvii^e siècle : la forme littéraire n'est plus qu'un moyen de propagande, un ornement qui déguise l'ennui des idées graves pour un monde frivole. Mais l'art réagit et prend sa revanche avec le romantisme, au grand dommage de la vérité. Le culte du sentiment et de la passion, conception tout esthétique comme avait été celle de la *virtù* dans l'Italie de la Renaissance, la communication établie depuis Diderot entre la littérature et les beaux-arts, l'influence enfin des littératures étrangères et populaires, et la découverte des vraies sources de poésie d'où elles avaient jailli, ces trois causes principales donnèrent au romantisme la force d'interrompre la domination de l'esprit scientifique sur la littérature française.

Les écoles qui recueillirent l'héritage du romantisme, le naturalisme surtout, mais non pas seul, rétablirent de nouveau et aggravèrent cette domination. Tandis qu'au siècle précédent la littérature avait emprunté la méthode cartésienne et l'instrument des mathématiques, elle s'adressa en notre siècle aux sciences physiques et naturelles, dont les récents progrès avaient de quoi surprendre l'imagination. Le naturalisme (1) est le terme extrême où l'on aboutit; comme le mathématicien Descartes à Boileau, le physiologiste Claude Bernard fournit à M. Zola le principe de sa théorie littéraire. De sorte que le naturalisme est sorti du même mouvement, commencé il y a trois siècles, qui produisit d'abord, en se combinant avec l'imitation des anciens, la littérature classique.

Le naturalisme est la forme à la fois la plus outrée et la plus dégradée de la littérature scientifique : mais tous les romanciers et tous les auteurs dramatiques de notre temps, des poètes mêmes, ont subi plus ou moins l'influence des mêmes idées, et leurs œuvres, leurs théories, leurs confidences révèlent l'assimilation que leur imagination, complice de leur amour-propre, établit entre leur travail et le travail scientifique, fascinés qu'ils sont par les miracles et la popularité de la science. Flaubert exposait le cas d'Emma Bovary comme une leçon d'amphithéâtre; MM. de Goncourt invitaient le public désireux de s'instruire à fréquenter leur clinique, et l'on sait comment M. Zola, naïvement, s'estimait ouvrier de la même œuvre que

Claude Bernard. On n'a pas oublié avec quelle amusante gravité doctorale M. Daudet déposa naguère, devant un tribunal, du ton d'un médecin légiste commis à l'expertise de l'état mental d'un accusé : il ne doutait pas que son témoignage ne dût faire foi, venant d'un homme de science, dont la profession était l'étude des troubles passionnels. Et M. Bourget dans le roman, et M. Becque au théâtre, et à leur suite tous les infiniment petits du théâtre et du roman, ne sont-ce pas des *cas* qu'ils exposent, des *mémoires* qu'ils composent, en hommes qui mènent une vaste enquête sur l'humanité contemporaine? Ne sont-ils pas tous des spécialistes qui professent et au besoin donnent des consultations? Le Théâtre-Libre n'est-il pas fondé, obscénités à part, sur la prétention de décrire avec toute la rigueur et l'impassibilité de la science les plaies, les détraquements, les malaises de notre pauvre siècle? Et y a-t-il rien de comique comme de voir le respect profond avec lequel une foule de candides auteurs touchent à leurs propres fantaisies, émus et graves comme un carabin devant son premier cadavre?

Les symbolistes mêmes, qui achèvent en ce moment la ruine du naturalisme, n'osent rien rêver de plus qu'une synthèse de la science et de l'art. On en voit qui, plutôt que de ne pas faire de la science, se font professeurs d'occultisme. Et d'autres qui, sentant bien que la science n'est pas un outil à leur main, n'osant pourtant renoncer à l'universelle chimère, se jettent dans l'illumination mystique. On ne sort de la science que pour se jeter dans la foi : au lieu de professer, on prêche, on révèle; tant on conçoit peu que la littérature ne soit pas faite pour découvrir et communiquer le vrai.

*
**

Mais toutes les prétentions scientifiques de nos romanciers et de nos auteurs dramatiques reposent au fond sur une notion fautive de la nature et des conditions de la science. « Il n'y a de science que du général, » et la science, par conséquent, exclut de sa considération tout ce qui est particulier, individuel, partant le concret, le sensible, la vie enfin. Elle forme des abstractions, elle compose un univers idéal qui représente à l'intelligence l'univers réel, mais qui, pour le sens et l'imagination, n'a aucune ressemblance avec l'univers réel. Même de jour en jour, la science tend à se réduire à la mathématique : elle restreint sa tâche à fixer des rapports de quantité, des relations de position. C'est dire qu'elle achève de vider ses concepts de tout élément sensible et réel, mais aussi de tout élément métaphysique et supra sensible : matière, mouvement, force, toutes les qualités et propriétés que ces notions impliquent, toutes les apparences formelles dont nos sensations enveloppent le pur connaissable, toutes les affirmations sur l'inaccessible énergie qui le

(1) Que M. Faguel me permette de défendre contre lui ce mot de « naturalisme » : sa grande excuse, c'est qu'il est précis et nécessaire. Il importe de distinguer le roman à intention scientifique du réalisme pittoresque qui l'a précédé. Il faut réserver ce mot de réalisme à la petite école qui, procédant surtout de la peinture, visa moins à donner la formule scientifique que l'imitation esthétique du réel. Les « naturalistes » ont eu au moins des prétentions que le réalisme n'a pas affichées.

fait apparaître, sont choses que la science écarte de plus en plus soigneusement de ses formules. A mesure qu'elle leur donne plus de précision, elle les rend plus abstraites et plus éloignées de ressembler à ce qui est, soit devant nos yeux, soit dans notre conscience.

Mais, justement, ces aspects particuliers, ces qualités individuelles des êtres et des choses, la vie dans la multiplicité insaisissable de ses formes dont chacune est unique et paraît une fois pour disparaître à jamais, tout cela, c'est ce que l'art et la littérature imitent et s'efforcent de fixer dans leurs œuvres : même, par une contradiction singulière, jamais on n'a plus obstinément poursuivi en littérature l'expression de l'individuel que depuis qu'on prétend y employer la méthode de la science, qui exclut l'individuel. Et, d'autre part, par la représentation des choses particulières et des formes sensibles, la littérature et l'art, — même les arts plastiques, — tâchent d'exprimer la force invisible, inconnaissable, qui est la source de vie et s'objective dans les phénomènes. Si bien que la littérature et l'art se servent de ce que la science rejette pour nous conduire à ce que la science n'atteint ni ne cherche.

La confusion de la science et de la littérature n'avait pas grand danger pour nos classiques, que le respect des anciens maintenait dans la voie de l'art : il y avait, du reste, une naturelle harmonie entre leur art abstrait et généralisateur et la méthode des mathématiques, qui étaient la science dominante en leur temps. Et, toutefois, du temps même de ces grands artistes, le positivisme littéraire, attaché aux réalités susceptibles de notation exacte, éliminait le lyrisme et l'inquiétude métaphysique pour s'arrêter aux régions moyennes du phénoménisme psychologique. Mais le mal fut plus grand quand, par un progrès fatal, les faits de conscience cédèrent la place aux réalités sensibles, plus accessibles du reste à l'observation impersonnelle, plus stables, plus rigoureusement mesurables, quand la peinture des milieux se substitua à l'analyse des états d'âme, les névroses aux caractères, et la brutalité du fait divers contemporain à la poésie de l'histoire lointaine. Fascinés par la prodigieuse expansion des sciences physiques et naturelles, nos écrivains n'y ont vu qu'une chose : c'est que les savants étudiaient la nature, c'est-à-dire le monde de la sensation, et ils ont pensé qu'en copiant cette même nature, en décrivant les objets de leurs sensations, ils seraient des savants.

Mais quels savants? et quelle est la science au progrès de laquelle ils consacrent leurs efforts? C'est ce qu'il est impossible de découvrir. A les entendre, et à travers la confusion des métaphores par lesquelles ils représentent leur conception de leur travail, depuis Flaubert jusqu'à M. Jean Jullien, on voit qu'ils se promènent à travers toutes les sciences : physiologie, pathologie, anatomie, biologie, chimie, histoire; c'est à tout cela, à toutes ces sciences avec toutes leurs mé-

thodes et tous leurs procédés que leur œuvre ressemble. Leur cerveau, d'où ils extraient leurs fantaisies, leur apparaît à la fois comme une clinique, un laboratoire et des archives : en un mot, leurs ouvrages sont des « documents ». S'ils s'adressent à l'Académie de médecine, à l'Académie des sciences ou à celle des inscriptions, on ne sait trop ni quelle place précisément ceux qui les produisent comptent prendre dans la longue théorie des savants de tout ordre, si c'est plus près de M. Renan ou plus près de M. Charcot; mais c'est à coup sûr avec les savants qu'ils veulent être. On a des raisons de croire que la compagnie des médecins, et surtout des aliénistes, leur agréerait surtout.

Pourtant cette indécision est grave : si la littérature est une science, il faut savoir quelle science elle est; mais alors on s'aperçoit que si la littérature est une science, elle n'est plus qu'un nom, une étiquette : car enfin il existe des sciences définies et classées qui se partagent l'immense domaine du connaissable. Selon l'objet qu'elle présente, si elle n'a d'autre fonction que d'en donner une notion vraie, la littérature se résout en applications diverses de la psychologie, de la physiologie, de la sociologie, etc. L'inconnaissable même appartient à la métaphysique et à la théologie. La littérature, sans objet propre, n'existe plus par elle-même. Tout au plus aura-t-elle droit de subsister comme vulgarisatrice de la haute science; et n'est-ce pas l'avilir que de la réduire à n'être plus par définition que ce que les ouvrages de M. Flammarion sont à l'astronomie, ou le *Jeune Anacharsis* à l'archéologie? Le bel emploi pour la littérature que d'appréter la science au goût des ignorants! J'ai bien peur pourtant que ce ne soit là qu'aboutissent, avec toutes leurs prétentions, les écrivains qui veulent faire de la science : que de gens, sans MM. Zola, Daudet, Claretie, Bourget et autres, n'auraient pas d'idée et ne sauraient parler du darwinisme et de l'évolutionisme, de l'hérédité, de l'hypnotisme, de la responsabilité, de tous les grands problèmes enfin qu'agitent sérieusement l'histoire naturelle, la médecine et la philosophie! C'est ainsi qu'il y a cinquante ans, le bourgeois apprenait l'histoire de France dans le bon Dumas.

Comme ils ne sauraient dire le nom de la science qu'ils exercent, nos docteurs en littérature ne pourraient pas indiquer leur méthode : en ont-ils une? Est-ce celle de la physiologie expérimentale ou celle de la critique historique? ou une autre propre à leur science? Car s'il n'y a pas de science sans objet propre, il n'y en a pas aussi sans méthode spéciale. Le littérateur observe, c'est entendu : mais comment? dans quelles conditions? avec quelles garanties, quels procédés de contrôle et de vérification? Personne n'est arrivé à donner les règles de la recherche du vrai en littérature, et ni Boileau ni M. Zola n'ont trouvé autre chose à dire, sinon que *la vérité se sent* : ce qui est la

négligence même de la recherche scientifique. Dès qu'on veut particulariser, on ne trouve que des préceptes d'art, qui déterminent la forme : la manière de rendre, et non celle de trouver. M. Zola, il est vrai, applique au roman trois ou quatre phrases de Claude Bernard : cela a tout juste la même valeur que quand M. Barrès détourne, à un autre usage il est vrai, la règle de saint Ignace.

Dès qu'on essaye de sortir des termes généraux et vagues, on s'aperçoit que la méthode scientifique à l'usage des littérateurs se réduit à l'emploi d'un petit nombre de procédés, dont l'effet certain est d'amoin-drir la littérature et de lui retirer le meilleur de sa fonction.

Pour les romanciers naturalistes et pour leurs disciples du Théâtre-Libre, le premier article de leur code scientifique est de ne regarder que les phénomènes, comme les savants : il n'importe que les savants abandonnent bien vite les formes phénoménales qui ne leur servent qu'à dégager les lois; ces formes, le littérateur s'y attachera, les reproduira sans y rien retrancher de ce qui y apparaît, sans y rien mettre qui ne frappe les yeux; il renoncera à l'idéalisme, entendez par là tout ce que les sens n'atteignent pas immédiatement, la psychologie avec la métaphysique. En ne donnant place dans leur œuvre qu'aux réalités visibles, ils croient faire une œuvre vraie; ils ne s'aperçoivent pas que ce matérialisme les laisse encore plus loin de la vraie science que du grand art, et que leur imagination ne saisit justement dans la nature que ce dont la science commence par la dépouiller comme n'étant pas matière de science. Et de là vient que, ne pouvant changer la nature des choses, sans le dire, sans s'en douter peut-être, les naturalistes ont réalisé leurs intentions de savants avec des procédés de peintres, et continué tout simplement le romantisme descriptif et pittoresque. D'autre part, tous, — par bonheur, — n'ont pas été fidèles à la doctrine de l'école. Les maîtres ont, — subtilement ou naïvement, — réintroduit plus ou moins en sourdine toute une psychologie et toute une métaphysique dans leurs œuvres. *Madame Bovary* et certains romans de M. Daudet sont des chefs-d'œuvre d'exacte, fine et pénétrante psychologie : M. Zola même a sa psychologie, toute sommaire et grossière, mais il a surtout une vague, inconsistante et boursoufflée métaphysique, qui fait une partie de son héritage romantique, et qui, telle qu'elle est, soutient encore ses études sociales au-dessus de la plate vulgarité. Ceux qui, moins rusés ou plus convaincus, prennent la doctrine à la lettre, font justement ce que M. Ancey fait jouer : appliqués à regarder la réalité et à n'y rien lire avec leur esprit qui ne soit dans la sensation de leur œil ou de leur oreille, qu'y voient-ils? une belle-mère, par exemple, qui se dispute avec son gendre sur le choix d'une nourrice, un nourrisson à qui il arrive un accident plus facile à

deviner qu'à exprimer, et autres choses de même intérêt qui arrivent en effet tous les jours. Et voilà comment on en vient à faire les trois actes de *la Grand'mère*.

Mais aucune vérité, dit-on, n'est insignifiante : et de ce bel axiome on s'autorise pour ne nous offrir que de plates transcriptions des plus plates réalités. Ne voit-on pas des vies de savants occupées tout entières par la monographie d'un insecte ou d'un mollusque? On oublie que l'œuvre de la science est collective, et que dans la vaste enquête instituée sur l'universalité des phénomènes, toute contribution est précieuse : chaque ouvrier fait une tâche proportionnée à ses forces, et la grandeur du résultat général fait la dignité des efforts particuliers. Mais en est-il de même en littérature? tous les ouvriers travaillent-ils sur un plan commun? y a-t-il collaboration de tous, concours des volontés et coordination des résultats? Si nos romanciers ou nos auteurs dramatiques, lorsqu'ils étudient quelque mince fragment de la réalité, considéraient leur œuvre avec la modestie du savant qui vient de faire un mémoire sur quelque point de physiologie ou d'archéologie, content d'avoir dégagé une particule infiniment petite de vérité, et de la voir agrèger à la masse déjà formée des vérités, sans qu'il reste trace de son effort personnel, je louerais cette disposition humble et désintéressée : il n'en serait pas moins vrai qu'elle procéderait d'une conception fautive de l'œuvre littéraire. Mais, en fait, le lecteur sait bien si M. Ancey, ses émules et toute leur coterie usent de la modestie du vrai savant. Chaque fois qu'on présente quelque *Grand'mère* à la scène, ne dirait-on pas qu'il y va de tout le théâtre et de toute la littérature, à entendre ces messieurs?

La seconde règle, et la plus générale erreur où les plus grands mêmes sont tombés, c'est de pratiquer l'observation scientifique : c'est-à-dire de faire table rase de toute idée personnelle, de prendre toute sa matière hors de soi, d'être seulement un collecteur de documents et comme un appareil enregistreur. Cela conduit à réduire au *minimum* l'invention, en d'autres termes à rechercher les faits dans la réalité contemporaine et à les servir tels quels au public, aussi peu dénaturés et altérés que possible. Dans un cadre le plus souvent insignifiant ou banal, ils ont entassé le plus possible de faits réels et actuels : ils ont cru donner un pendant aux mémoires de l'Académie de médecine, tandis qu'ils le donnaient aux échos et chroniques des journaux; leur ambition scientifique a tourné en facile reportage. Jusqu'aux plus fines études de M. Daudet ont été gâtées par la transcription trop fidèle des notes que M. Chincholle eût suffi à recueillir : *les Rois en exil* et *l'Évangéliste* ont souffert du procédé, *l'Immortel* en a péri.

Mais la vérité! dit-on, la vérité! n'est-ce pas le moyen d'être vrai que de prendre ainsi consciencieusement des notes, de remplir ses carnets, comme

M. Daudet, d'étudier les traités techniques de l'art auquel on appliquera son personnage, de se transporter sur les lieux où l'on veut le faire vivre, ou d'en regarder des photographies, de monter sur une machine ou de descendre dans une mine, comme M. Zola, avant de présenter au public un mécaïicien et un mineur? n'est-ce pas donner la vérité absolue, scientifique, telle qu'on la trouve dans un traité de pathologie ou dans un rapport médical, que d'enchaîner seulement des faits réels, avec leurs circonstances spéciales et singulières? et n'est-ce pas là le roman ou la pièce qui ont valeur de documents?

Il faudrait démontrer d'abord que la littérature a pour objet la vérité. Et il faudrait démontrer ensuite que, par la méthode qu'on vient de décrire, la littérature atteint en effet la vérité. Or ni l'une ni l'autre de ces démonstrations ne sont possibles : c'est le contraire qui se démontre, on s'en convaincra aisément.

*
**

Écartons d'abord l'équivoque du mot de vérité, et distinguons la vérité scientifique de la vérité artistique. Celle-là seule est l'authentique vérité : celle-ci est vérité par métaphore et s'appelait jadis d'un bien excellent mot, la *vraisemblance*, la *semblance* ou image du vrai. La différence est grande entre ces deux conceptions : d'une part, on *connaît*; de l'autre, on *reconnaît*; il y a d'une part conscience d'une nécessité rationnelle, et d'autre part sentiment d'une analogie réelle.

Séparons bien ces deux idées : et prenons garde que si un roman peut être vrai à la façon d'un tableau de Léonard ou de Rembrandt, il ne saurait l'être à la façon d'une démonstration de La Place ou d'une expérience de M. Pasteur. Et sous l'équivoque du mot, c'est bien ce qu'on entend communément de nos jours : pour le public comme pour les auteurs, une confusion funeste entre la science et la littérature s'est établie. Aucune œuvre littéraire pourtant ne nous donne une connaissance claire et certaine, de la clarté et de la certitude que recherche la science.

On a comparé la tragédie classique à un syllogisme, ou à une suite de syllogismes; on y a vu une déduction bien liée. Mais pour que cette déduction ait une réelle valeur, il faudrait d'abord que le principe en fût évident. Or, si le caractère de Phèdre n'implique pas contradiction, et se fait recevoir comme un des types communs de l'humanité, il ne peut pourtant contenir les effets développés par le poète qu'en vertu d'un axiome qui pose la volonté comme incapable de réagir en aucun cas victorieusement contre la passion : axiome qui n'est pas du tout évident. Ensuite, même ainsi, on a droit de se demander si Phèdre ne peut jamais agir ou sentir autrement qu'elle ne fait. Qui dira s'il était absolument impossible que Phèdre refusât de laisser calomnier Hippolyte? absolument im-

possible qu'elle se tuât avant d'avoir revu Thésée, ou, inversement, que le crime fait, elle se résignât à jouir des conséquences du crime, à vivre, même à se repentir en vivant? Oscillant du mal au bien sous les impulsions contraires de l'amour et de la conscience, est-il impossible qu'une oscillation plus ample lui fasse toucher avant le moment marqué par Racine un état stable de crime ou de vertu? Apparaît-il que chaque mouvement de l'âme de Phèdre soit la résultante unique et nécessaire de ses sentiments antérieurs soumis à des circonstances nouvelles?

Dans la littérature de ce siècle, on doit plutôt chercher des inductions que des déductions. Dans le *Père Goriot*, la définition de l'instinct paternel est le terme et non le principe de la démonstration que fait Balzac. Goriot, Hulot, Grandet sont des individus d'espèces diverses, qui, consciencieusement disséqués et décrits par le romancier, nous font connaître complètement les types généraux en eux réalisés. Ce serait parfait, si cette réalisation était *réelle*. Est-il besoin de dire que Goriot, Hulot, Grandet n'ont jamais existé? Tout est là pourtant. Car si l'on dit que dans ces personnages fictifs tout est vrai, ou bien chacun d'eux correspond à un unique original, et dès lors il eût fallu le décrire tel qu'il était, rédiger un simple procès-verbal de l'observation sans y mêler une indéfinissable partie d'invention : le romancier se bornera à faire pour les gens obscurs et inconnus dont la personne morale l'intéresse ce qu'Arvède Barine fait pour sainte Thérèse ou pour Bernardin de Saint-Pierre. Ou bien chaque figure est une sorte de synthèse, une somme d'observations faites en des temps, en des lieux, sur des individus différents : en ce cas, pour être vrai, il fallait extraire l'élément commun de tous les cas particuliers en annulant les unes par les autres les différences accidentelles. Le résultat de l'opération serait une brève formule, une maxime de La Rochefoucauld, tout au plus un portrait de La Bruyère. Mais dès qu'on fait un roman, qu'on compose des individus, qu'on enchaîne une action, si exact que soit chaque détail considéré en lui-même, il y a fiction et non pas synthèse, on sort de la science pour entrer dans la poésie. Car vous amalgamez des éléments hétérogènes, qui sont éparés et sans lien dans la réalité; vous les coordonnez, vous établissez entre eux un rapport d'identité, de dépendance et de parallélisme : mais en avez-vous le droit? La paléontologie a des lois qui permettent à Cuvier de fixer les grandes lignes du squelette d'après la conformation de la dent; mais, vous, quelle loi vous permet de condenser une aventure de M. A... et un sentiment de M. B... en une hypothétique personne morale que vous appelez C...? Pourtant cette fiction qu'on croit sans importance, c'est le principal, et d'un nombre de vérités particulières, on ne fait qu'une vraisemblance, et non une vérité générale.

C'est ici qu'intervient M. Zola, son Claude Bernard

à la main : « Un roman, dit-il en substance, n'est pas une *observation* : c'est une *expérience*. J'institue mon expérience par la conception d'une action qui fait mouvoir mes caractères ; j'étudie les modifications que subit le tempérament initial dans des milieux, dans des conditions donnés. Ainsi fait Claude Bernard dans son laboratoire. » Le théoricien du naturalisme ne s'est pas douté qu'il nageait ici dans le plus pur idéalisme ; il ne distingue même plus le réel de l'idéal. Il prend une idée d'expérience pour une expérience faite. L'expérience de Claude Bernard tire sa valeur de ce qu'il la fait réellement, et elle dément parfois son hypothèse. Celle de M. Zola a paru dans son esprit, et soyez sûr qu'elle ne contredit jamais l'hypothèse. Faute d'avoir tenu quelque part, en un coin du pauvre monde, un vrai Coupeau, une vivante Renée, comme l'a fait observer M. Brunetière, et de leur avoir fait subir en effet toutes les modifications physiologiques qu'il détaille, notre disciple de Claude Bernard n'est plus qu'un Jules Verne. Son Coupeau et sa Renée ont juste la valeur du canon monstrueux qui envoie un boulet de la terre à la lune.

C'est de là qu'il arrive que les plus vrais de ces « documents » n'ont jamais d'attraits que pour ceux qui ne savent pas le premier mot de ce dont on parle. M. Zola s'est-il demandé par quelle fatalité les expériences de Claude Bernard intéressent au plus haut point les physiologistes, tandis que les siennes ne sont jamais curieuses, instructives, et concluantes que pour les plus ignorants d'entre nous, qui n'ont jamais mis les pieds dans un hôpital, et qui n'entendent rien aux symptômes de l'alcoolisme ni aux progrès de l'hystérie ? Étrange vérité, encore une fois, dont il faut être incapable de juger pour être en état de la sentir et de la goûter ! Vérité qui se résout simplement en une illusion.

Car si le roman « expérimental » n'a de valeur ni pour le médecin ni pour le savant, c'est que sur aucun point il ne leur offre la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Ni l'alcoolisme, ni l'hystérie, ni aucune maladie physique ou mentale ne sont présentés par le romancier de façon à procurer une connaissance, mais au fond, et quoi qu'il dise, de façon à procurer une émotion. Ce n'est qu'un *trompe-l'œil* : il y a des détails techniques et des faits constatés tout juste ce qu'il faut pour faire impression sur les ignorants, et pour bien imposer par une apparence de minutieuse précision la croyance que la fiction est vérité. On sait comment avec des vues de Coucy-le-Château, avec un devis de maison xv^e siècle, commandé à un ami qui était architecte, avec des visions évoquées de cathédrales gothiques où Paris et Bourges se fondaient en une unique impression, avec l'*Art du brodeur* souvent feuille-té, M. Zola a fait ce qu'il appelle curieusement « un roman très vrai », qui est « tout d'invention », une « expérience scientifique » menée « à toute volée

d'imagination ». A qui imposera-t-il ? assurément pas aux architectes ni aux brodeurs, non plus qu'aux mystiques, et sa prodigieuse rhétorique n'éblouira, n'étourdira, ne dominera que les gens qui entendent à grand-peine, et tant mal que bien, les vocabulaires de l'architecture, de la broderie et du mysticisme. M. Zola et toute son école usent de la science, comme dans cette brutale et douloureuse *Débâcle* il a usé de l'art militaire. Un officier qui vaudra connaître la campagne de 1870 n'y trouvera rien qui l'instruise : mais deux cents pages de description réellement confuse me donnent la sensation ahurissante de la confusion de ces opérations si inégalement et si malheureusement conduites. Je n'y vois rien, moi qui n'y connais rien : mais ceux qui s'y connaissent n'ont rien à y voir non plus. Ainsi en va-t-il de la physiologie, de la pathologie, de tout le technique enfin dont le roman contemporain est inondé.

(La fin au prochain numéro.)

GUSTAVE LANSON.

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

OU

LES ÉTAPES D'UNE CONVERSION

Conte chrétien (1).¹

II.

LES GRAINS PERDUS.

D'autres grains tombèrent sur un sol pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et ils levèrent aussitôt, parce que la terre était peu profonde. Mais le soleil ayant brillé, la plante, frappée de ses feux et n'ayant pas de racines, sécha. D'autres grains tombèrent parmi les épines, et les épines crurent et les étouffèrent.

(Saint Matthieu, xiii, 5, 6, 7 et 8.)

Trente ans s'étaient écoulés depuis la miraculeuse résurrection de Notre-Seigneur Jésus ; et déjà ses Apôtres avaient semé aux quatre coins du monde la divine semence qu'Il avait laissée dans leurs mains.

Par une claire matinée de printemps, un mendiant s'avancait, tout inondé de sueur et traînant les pieds, sur le petit chemin qui mène d'Arad à Thamara, en Idumée, à travers les sèches collines du désert de Juda. Le pauvre mendiant ! C'était l'âge, sans doute, qui avait voûté son dos, aplati son ventre, dégarni son crâne et sa bouche ; mais était-ce l'âge aussi qui avait rongé l'un de ses yeux et la moitié de son nez, et qui

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

avait parsemé son visage de taches sanguinolentes, et qui avait tordu les os de ses petites jambes? Rien n'était lamentable à voir, en tout cas, autant que cet ancien gros homme dégonflé et raccourci, qui clopinait sur la route en gémissant à chaque pas. Le spectacle n'était pas non plus sans quelque chose de comique, qui valait à l'infortuné les rires et les huées de tous ceux qui le rencontraient. Car cette vaillante ruine, tête nue et pieds nus, portait sur ses épaules un long manteau somptueux, mais trop lourd pour la saison, et sali, et plein de trous : encore y voyait-on, cousus par places dans le plus extravagant désordre, des bouts de méchants galons dorés et argentés qu'on aurait dit ramassés dans une ornière et piqués là, au hasard. Ces galons disparates, et deux bagues en métal grossier sur les doigts crasseux du mendiant, c'était cela qui tout de suite forçait à rire quand on l'apercevait : sans compter que de temps à autre il portait la main à ses reins, comme s'il venait d'être battu. Et puis enfin sa misère, dans l'ensemble, était de celles qui amusent : on sentait qu'il avait dû lui-même s'amuser beaucoup pour se l'attirer si complète.

Il marchait, inondé de sueur et traînant les pieds; et quand on riait sur son passage, d'abord il se fâchait, mais finissait par sourire. Et l'on s'éloignait sans lui rien donner, car son pauvre sourire faisait peur.

Au bas d'une montée il s'arrêta, s'assit dans le fossé de la route. Et voici qu'il vit venir de son côté un grand vieillard si piteux et si drôle qu'il ne put s'empêcher d'en rire, comme on avait ri de lui-même. Celui-là appartenait à l'espèce des vieux pédants. Il avait un nez crochu, une barbe desséchée, un cou mince et long à n'en plus finir. Il gardait ses deux yeux, mais si usés et si pleins de mite qu'il pouvait à peine les ouvrir. Une dizaine de cheveux gris, sans doute les seuls qui lui restaient, formaient une façon de clôture autour d'un vieux linge verdâtre qu'il s'était collé sur le haut du crâne. On devinait qu'il avait été destiné par la nature à être maigre, mais qu'une vie sédentaire l'avait boursoufflé, jaunissant sa peau. Et le malheureux semblait atteint de quelque maladie singulière. Avez-vous jamais vu, dans une cour de collège, des élèves révoltés contre leur principal? Ils refusent de lui obéir, gambadent quand il leur commande de rester en repos, courent à droite quand il leur dit à gauche. C'est tout à fait de cette manière que se comportaient les membres du vieillard. Ils semblaient révoltés contre lui. Sa tête se balançait à l'extrémité de son interminable cou, capricieusement, avec des grâces indolentes. Ses bras se mouvaient suivant leur fantaisie, sans s'inquiéter des ordres qu'il leur donnait. Et ses jambes s'avançaient par des saccades soudaines, comme si leur ressort intérieur à tout instant se fût démis. Et tout cela, tout jusqu'à la guenille qui lui servait de manteau, tout cela était em-

preint d'une gravité solennelle; le témoin le plus grincheux en eût été déridé.

Aussi le petit vieillard riait-il, en se frottant les reins, pendant que cette autre ruine flageolait sur la route. Mais tout à coup il s'arrêta de rire, leva en l'air ses bras informes, et si vite qu'il put il courut se placer sur le passage du vieux savant. Puis tous deux s'examinèrent soigneusement, et puis, s'étant recon-

— Cléophas!

— Siméon!

Trente ans ils ne s'étaient point revus; ils avaient eu le temps de se pardonner leurs griefs. Assis maintenant, côte à côte dans le fossé du chemin, ils continuaient à se regarder. Et chacun, considérant la misère de l'autre, se consolait de sa misère. Jamais ils ne s'étaient sentis si proches, depuis la première nuit qu'ils avaient passée ensemble sur la route, aux portes de Capernaüm, avec les oreilles encore toutes pleines des paroles de Jésus, et le cœur tout embrasé du feu divin de ses yeux. Ils s'étaient juré, cette nuit-là, de marcher toujours la main dans la main, doux et humbles, soumis à ce merveilleux jeune homme, qui avait daigné leur sourire.

S'étant relevés avec de grands efforts, ils marchaient, la main dans la main, sur la pente escarpée. Ni l'un ni l'autre ne savait où aller, ni l'un ni l'autre ne possédait rien au monde. Ils se promirent de ne plus se quitter. Ensemble ils mendieraient leur pain, au long des routes : la vie leur paraîtrait moins dure et la mort moins lente.

Et quand ils se furent bien habitués l'un à l'autre, ils se racontèrent la triste histoire de ce qui leur était arrivé, depuis qu'ils s'étaient séparés le cœur plein de haine, à Jérusalem, sur le seuil de la maison de Marc, où demeuraient les Onze.

Siméon parla le premier. Il s'interrompait à tout moment pour gémir, pour se frotter les reins, pour essuyer la sueur de son crâne chauve. Le sentier montait devant eux, montait sans fin. Des rochers plantés de genêts leur cachaient le sommet de la colline. Plus d'une fois ils durent s'asseoir, plus d'une fois le cœur leur faillit, et ils eurent l'impression qu'ils allaient mourir.

* *

Et voici ce que dit Siméon :

« Ab! frère, Jésus m'a puni! J'avais douté de lui sur le chemin d'Emmaüs, et il m'a fait expier mon péché. Car ces discours qu'il a tenus devant nous dans l'auberge, eh bien, je vois maintenant qu'ils étaient destinés à ma perdition.

« C'est d'ailleurs que m'est venu tout mon malheur.

« Tu te rappelles, n'est-ce pas, qu'il nous a dit ce soir-là deux paraboles? La première, pour être franc, je ne l'ai guère comprise; mais tout de suite, au con-

traire, j'ai compris la seconde, celle du mendiant qui avait donné un baiser à la femme du prince. Celle-là était assez claire : elle signifiait que toutes les vieilles défenses de la Loi étaient abolies, et que la seule loi pour nous devait être désormais de chercher notre plaisir. C'est un enseignement que depuis longtemps déjà il m'avait semblé lire dans Ses paroles. Tu te souviens ? il nous dispensait des jeûnes et des prières, il pardonnait leurs péchés aux pires pécheurs, il prenait sous sa protection les femmes adultères. Aussi ai-je deviné aussitôt le sens de sa parabole d'Emmaüs. Hélas ! je l'ai trop bien deviné !

« Et je me suis promis de m'affranchir de toute contrainte, à l'avenir, pour ne chercher d'autre but dans la vie que mon plaisir personnel. Rien de plus raisonnable, d'ailleurs, et de plus conforme à ma nature. J'avais des désirs, et quand je ne pouvais les satisfaire je souffrais, et quand je pouvais les satisfaire j'étais heureux. Le mendiant avait désiré donner un baiser à la femme du prince, et Jésus l'avait approuvé. Je résolus donc de consacrer mon temps à désirer toutes choses et à satisfaire tous mes désirs.

« Mais je vis alors que tous mes désirs étaient subordonnés au désir d'être riche. Sans argent, impossible de rien avoir d'un peu agréable. Et comme je songeais aux moyens de m'enrichir, un publicain de Jéricho, nommé Tobie, m'enseigna un moyen rapide et sûr dont lui-même tirait profit. Installé à Athènes, il avait demandé aux Athéniens de lui confier de grosses sommes d'argent, qu'il promettait d'employer à faire creuser un canal de la Mer Morte à la Grande Mer. Les bénéfices, disait-il, ne pouvaient manquer d'affluer ; ils seraient répartis entre les souscripteurs. Il avait ainsi obtenu de grosses sommes, qu'il avait employées non pas à faire creuser un canal, mais à se construire une maison et à donner de belles fêtes. « Libre à moi, » ajoutait-il, « d'essayer le même moyen dans une autre ville. » Et son idée me plut fort. Je lui demandai, cependant, si le moyen qu'il me proposait n'était pas quelque chose comme un vol. « Nullement, me répondit-il, car depuis vingt ans je le pratique, et chacun le sait à Athènes, ce qui n'empêche personne de me respecter. Et puis, comment serait-il question de vol quand les gens confient leur argent de plein gré et quand les sommes sont si fortes ? »

« Rassuré par cette réponse, je m'en fus à Rome, et je suivis le conseil de Tobie. Je recueillis des sommes destinées, disais-je, à fonder et à exploiter des mines d'argent à Capernaüm. Cinq ans je vécus caché dans un misérable taudis du faubourg, vivant d'ordures, tout occupé seulement à ramasser de l'argent. Puis, au bout de ces cinq ans, je rachetai le palais d'un patricien endetté ; et je fis savoir que les mines de Capernaüm, en attendant qu'elles enrichissent tous mes souscripteurs, avaient déjà prospéré suffisamment pour m'enrichir moi-même. J'avais atteint mon but : je possédais

plus de trésors que n'en possédèrent jamais les rois de Juda. Il ne me restait plus qu'à me créer des désirs pour les satisfaire à mon gré.

« Mon seul vrai désir, vois-tu, le désir dominant de toute ma vie, c'était de bien manger. Ah ! le copieux repas que je me promettais pour mon premier jour de fortune ! Malheureusement, la vie de privations que j'avais menée dans les faubourgs m'avait endommagé l'estomac, de sorte que ce fameux jour-là, précisément, il me fut impossible de rien avaler. J'avais ainsi usé mon corps en toute façon, pendant ces cinq ans, et quand je voulus jouir enfin de ma jeunesse, à trente ans, je me trouvais plus vieux que ne l'étais mon père à cinquante. Mais enfin je pouvais goûter aux mets les plus rares, et je n'y ai pas manqué. J'ai mangé des mélanges de viande dont l'empereur Claude lui-même ne connaissait pas la recette : tous les jours mes cuisiniers m'en offraient de nouveaux, qu'ils inventaient pour moi. Et, ma foi ! je sens que j'aurais fini par y prendre plaisir. Je regrettais bien un peu que ma condition m'interdit de me faire servir, à la place de ces combinaisons si précieuses, un bon plat de poisson salé avec des olives ; mais enfin, tu sais, on s'habitue à tout ! C'est mon estomac qui décidément s'est fâché. Était-ce l'effet de mes cinq années de privations ? Était-ce la présence dans ces mets trop raffinés de quelque élément indigeste ? Était-ce leur variété même et leur incessante nouveauté ? Je ne puis le dire. Mais il est sûr que depuis vingt ans il m'est impossible de rien manger. A peine si je me souviens encore de ce que c'est, d'avoir de l'appétit. Le lait même, les œufs, rien ne me dit plus. Et figure-toi que, avec tout cela, un désir de mets nouveaux m'est venu, qui ne veut plus me quitter. J'y pense sans cesse. J'ai toujours l'idée qu'on est en train de combiner quelque sauce qui, enfin, me ferait plaisir à goûter.

« Un autre de mes soins, quand je fus riche, fut de me commander de nombreux vêtements. Je pensais que rien n'était amusant comme de se sentir élégamment habillé. Je le pense encore ; ne le penses-tu pas aussi ? Mais, — je ne vois pas trop comment l'expliquer cela, — jamais je n'ai pu me procurer le vêtement qu'il m'aurait fallu. Dès que je mettais une toge, j'en désirais une autre. Et si tu savais ce que j'ai eu d'ennuis avec mes tailleurs ! Toujours des modes nouvelles, ou bien un galon dont la couleur était mal assortie, ou des comptes trop chargés, et alors des chicanes à l'infini. Et les coquins se moquaient de moi, par-dessus le marché ! Tout le monde se moquait de moi ! Des toges qui coûtaient plus cher que chez nous des maisons ! Je te le dis, c'est Jésus qui m'a puni ! Car, enfin, il n'y a pas de plus vif plaisir que de porter de belles toges et de vivre dans le luxe, n'est-ce pas ? Je ne le sentais pas autrefois, à Capernaüm, mais maintenant je le sens bien ! Que vais-je devenir, Cléophas mon frère, maintenant que je sens tout cela, et que je ne

puis même plus trouver assez de vieux galons dans les fossés des routes pour garnir en entier le bas de ce vieux manteau! »

Après s'être arrêté un moment pour sangloter et gémir, et pour se frotter les reins, Siméon reprit sou récit :

« Les riches Romains achetaient des peintures et des statues : j'en ai acheté aussi. De cela je ne te parle pas comme d'un vrai plaisir : car mon intention m'obligeait à acheter des œuvres où je ne voyais rien, et celles qui m'auraient plu, il me défendait même de les regarder, comme étant d'un goût trop vulgaire. Mais quels tracas je me suis donnés pour former une collection! J'ai acheté au poids de l'or une statue que chacun déclarait admirable : et, peu de temps après que je l'ai achetée, chacun l'a déclarée vilaine et même ridicule. Ce n'est pas que la statue eût changé; mais il paraît qu'elle avait été d'abord d'un certain Phidias, et qu'ensuite elle n'était plus de lui. Une fatalité, je te dis, une punition de Jésus! Les autres sont si heureux de posséder des collections! Ils en parlent avec tant d'orgueil et de joie! Ah! si je pouvais recommencer à me former une collection!

« Et si je pouvais recommencer à donner des fêtes, Cléophas! Il n'y pas de plus parfait bonheur. Hélas! je n'ai pas su en jouir! J'ai donné des fêtes dont l'appât m'a causé des mois de fatigue, et qui m'ont coûté des sommes incroyables. On est venu en foule dans mon palais, on a mangé et bu, et moi je suis resté debout, entre deux portes, sans pouvoir me reposer un moment. J'ai voulu au moins savourer la gloire mondaine que je croyais m'être acquise. J'ai écouté ce que l'on disait de moi: mes invités se racontaient l'histoire de ma fortune; on m'accusait d'être un voleur; on raillait le mauvais goût de mon ameublement. On me méprisait, et on se moquait de moi!

« Vois-tu, c'est la malédiction de Jésus qui pesait sur moi! J'étais riche, et tout le plaisir de ma richesse allait aux autres par-dessus ma tête. C'étaient les autres qui dégustaient les inventions de mes cuisiniers, qui regardaient mes statues, qui s'amusait à mes fêtes. Et, au lieu de me remercier, ils me méprisait et se moquaient de moi!

« J'ai désiré me marier. J'ai demandé la main de la plus belle et de la plus élégante parmi les jeunes filles des patriciens; et tout de suite je l'ai obtenue, ce qui m'a valu une infinité de jalousies et de haines. Il en a été de ma femme comme du reste : ce sont les autres qui en ont profité. Avec les autres, elle était douce, spirituelle, gracieuse, belle tous les jours d'une beauté différente; mais à moi elle me faisait voir qu'elle m'avait épousé parce que j'étais riche. Et jamais je n'oserais te dire comment elle me traitait.

« Elle est morte, heureusement; et je me suis marié avec une jeune fille que j'avais découverte dans un village de Sicile. Celle-là ignorait le monde, elle me

devait tout, je fus certain qu'elle allait m'aimer. Hélas! la malédiction de Jésus pesait sur moi! Car, pendant les premières semaines, l'enfant parut, en effet, disposée à m'aimer; mais, dès qu'elle vint à Rome et qu'elle me vit si riche, et qu'elle vit les jeunes Romains si empressés auprès d'elle... mon pauvre ami, elle fut pire mille fois que ma première femme!

« Si bien que je finis par renoncer aux plaisirs du mariage. Je pouvais, avec mon argent, m'offrir les plaisirs de l'amour : ceux-là sont assurés, rapides, et ne trompent jamais. J'ai même trouvé une jeune Juive de Gabaon, une pure vierge, qui du premier coup s'est éprise de moi. Ah! Cléophas, si tu l'avais vue! Elle se suspendait à moi comme une chatte, elle me donnait des noms d'oiseaux, elle me demandait toute sorte de bijoux pour se faire plus belle et pour me plaire mieux. Elle embrassait mes valets pour les encourager à me bien servir. Hélas! elle avait dans le sang je ne sais quoi de vicieux. Regarde mon nez et mes yeux, regarde ces taches sur mon front : ce sont les souvenirs qu'elle m'a laissés. Et puis, impossible désormais de profiter de sa tendresse! Elle était si gentille, si innocente; si câline! Ah! si seulement je pouvais la revoir! Je l'appelle jour et nuit, du fond de mon cœur. Qu'est-ce que la vie, loin d'elle? Cléophas, Cléophas mon frère, rends-la-moi! »

Il parut à Cléophas que son vieil ami était devenu fou. Il s'était étalé à plat ventre dans le sentier brûlant; il pleurait et battait le sol de son crâne. Enfin, il reprit ses sens :

« Frère, dit-il, Jésus m'a puni. Trente ans j'ai cherché le plaisir, et mes recherches n'ont abouti qu'à me faire souffrir. J'ai pourtant fini, il y a six mois; par découvrir la véritable source du bonheur. Puisque je possédais beaucoup d'argent, je n'aurais qu'à songer à cela, et à m'en réjouir. J'amassai des monceaux d'or dans une salle de mon palais : je les contempais, je les pesais, je les rangeais d'une caisse dans une autre. Encore un peu d'habitude, et je sentais que la vue de cet or allait me paraître délicieuse.

« Mais voici que mon palais fut envahi par des inconnus, qui se jetèrent sur tous mes trésors, enlevant par-dessus le marché les manteaux de ma garde-robe et mes meubles, et jusqu'à cette statue qui cependant avait cessé d'être belle. Oui, ces misérables m'ont tout pris. Si encore c'étaient les mêmes personnes qui jadis m'avaient confié leur argent pour les mines de Capernaüm! Mais non, c'étaient des gens de rien; des esclaves, une foule dont je soupçonnais à peine l'existence. Ils m'avaient vu mener la vie luxueuse que je menais, ils s'étaient figuré que je m'amusais beaucoup, et comme ils savaient que, suivant ma religion, l'unique but de la vie était de s'amuser, ils avaient voulu s'amuser à leur tour. Ils se partagèrent tout ce que je possédais. L'un deux, un vieux tailleur aveugle, emporta sur son épaule mes plus beaux tableaux. « Rien n'est

« agréable comme les tableaux ! » criait-il. Après cela, il en tirera toujours autant de plaisir que moi. Et quand on m'eut tout pris, on me chassa de ma maison. Chacun, me dit-on, avait le droit de s'y amuser. Chacun excepté moi, apparemment.

« Et il me fallut quitter Rome : du jour où l'on sut que j'étais volé, on s'aperçut que j'étais un voleur. Je me suis enfui à Capernaüm ; mes parents étaient morts, les enfants de mes anciens amis refusaient de me reconnaître. Je suis reparti, et je vais devant moi.

« Et le plus affreux est que je suis dévoré de désirs, Cléophas, plus que jamais ! Je désire manger des oiseaux des Indes, et mon estomac ne consent pas même à avaler un morceau de pain. Je désire porter des manteaux de pourpre brodés d'argent, et mon corps est si infirme et mon visage si laid, que tous les accoutrements ne feraient que me rendre plus ridicule. Je désire palper des monceaux d'or, et je n'ai plus assez de forces pour gagner un drachme. Je désire respirer les parfums de l'Arabie, et je n'ai plus que la moitié de mon nez.

« Et avec ma figure, et ma bouche édentée, et mon crâne chauve, vois-tu, Cléophas, je désire, je désire passionnément les caresses des femmes ! J'ai rencontré hier, à Arad, une jeune paysanne qui puisait de l'eau ; je me suis rappelé la parabole de Jésus, et j'ai voulu l'embrasser. Elle m'a battu de ses deux poings, et son mari, qu'elle a appelé, m'a battu aussi. J'en ai les reins fracassés ! Soutiens-moi, Cléophas, je vais mourir ! »

* *

Il était temps que Siméon s'arrêtât, car le pauvre homme suait, soufflait, grognait, rendait l'âme. Et Cléophas, de son côté, paraissait de plus en plus impatient de pouvoir se plaindre à son tour.

« Mon pauvre Siméon, fit-il après qu'ils se furent assis, il y a longtemps que toute vanité a disparu de mon cœur. Ne te fâche donc point de ce que je vais te dire : mais ton histoire, vois-tu, m'a prouvé une fois de plus que tu étais une bête. Car des deux paraboles que nous a récitées Jésus, dans ce triste soir d'Emmaüs, tu as justement choisi celle qui n'avait aucune importance : c'était un de ces contes poétiques et touchants qu'il aimait à nous offrir, mais plutôt pour nous charmer et nous inviter au rêve que pour nous indiquer notre voie. Et c'est l'autre parabole, au contraire, qui avait un sens très précis. C'est elle que j'ai tout de suite comprise et qui m'a guidé pendant ces trente ans.

« Jésus m'a enseigné, ce soir-là, que la science était la clef du royaume des cieux : nul n'y entrera s'il n'est plus savant encore que le sage d'Égypte, qui croyait savoir toutes choses. Aussi bien était-ce là une vérité que j'avais toujours devinée ; car je comprenais que ce ne pouvait pas être sans motifs, ni simplement pour me bourrer la tête, qu'on m'avait fait apprendre tant

de choses, depuis l'enfance. Aussi formai-je, en te quittant, la résolution de devenir le plus instruit et le plus intelligent des hommes ; et j'ose dire, sans trop de vanité, que c'est ce que je suis devenu.

« Pendant que tu amassais à Rome les éléments de ta vaine et maudite fortune, je vivais, moi, à Alexandrie, recueillant les leçons des maîtres, aclairné à m'instruire dans tous les ordres de sciences. Bientôt je me devins à mon tour un maître fameux. Bientôt je me trouvai instruit dans toutes les sciences connues, dans d'autres mêmes, que je créai. Et nuit et jour j'étudiais. Je n'avais ni amis ni maîtresses ; je n'avais qu'une quantité innombrable d'élèves. Et longtemps je me préparai à jouir du bonheur ; car je sentais que je serais heureux tout à fait lorsque j'aurais appris et compris toutes les lois de la nature.

« Hélas ! j'avais, moi aussi, péché envers Jésus ! Un jour mes yeux s'ouvrirent, et ce fut la fin de ma joie. Je m'aperçus alors que ce que je prenais pour les lois de la nature n'étaient que de vaines formules. Nos pères avaient eu d'autres sciences qu'ils croyaient éternelles comme nous les nôtres ; et c'est à peine si assez de traces nous en restaient pour alimenter notre moquerie. Je m'aperçus que toutes nos sciences reposaient sur de présomptueuses hypothèses : sur l'hypothèse que la nature était faite en vue de notre pensée, sur l'hypothèse que ses lois étaient d'accord avec les habitudes de notre esprit ; sur l'hypothèse que les mouvements de la nature se reproduisaient d'une façon régulière et constante. Autant de chimères, mon pauvre Siméon, je m'en aperçus dès le jour où mes yeux s'ouvrirent. Et sans cesse je vis s'effondrer, sous des faits nouveaux, quelqu'une de ces lois soi-disant universelles que j'avais prétendu établir. J'avais affirmé que les miracles étaient des manifestations naturelles dont ma science saurait découvrir les lois ; et sans cesse je constatais que les manifestations en apparence les plus naturelles étaient des miracles encore dont jamais aucune science ne découvrirait les vraies lois.

« Si du moins l'esprit pouvait être assuré de connaître les faits, à défaut de leurs lois ! Mais non, pas même cela n'est possible ! Les faits tels qu'ils nous apparaissent sont le produit de notre pensée : rien, absolument rien ne nous démontre qu'ils sont réels hors de nous. Rien ne nous permet de distinguer une seule fois le rêve de la réalité. Et au commencement, et à la fin de toute science, le mystère. Aucun moyen de deviner par la science l'origine ni le but de rien.

« Voilà ce que je vis, Siméon : et la science pratiquée dans ces conditions me parut une duperie, et je me sentis honteux d'y avoir dépensé tant de peines. Je me consolais seulement à l'idée que si ma science avait été vaine, du moins elle n'avait nui à personne.

« Et au moment où je cherchais ainsi à me consoler, je relevai la tête, que j'avais tenue baissée sur mes livres pendant dix années. Et je vis avec terreur

les résultats qu'avait produits à mon insu de par le monde cette science, que je croyais incapable de nuire. Il me parut que la vie de millions d'hommes en était bouleversée. De ces formules que j'avais établies, les prenant pour les vraies lois des choses, mes élèves avaient tiré toute sorte d'applications pratiques. Ils s'en étaient servis pour construire des machines diverses, des voitures qui allaient plus vite que le vent, des roues qui faisaient à elles seules plus de travail que des centaines d'ouvriers. Les machines, vois-tu, c'est tout à fait comme ces boulettes de pain qu'on remplit de poison pour les jeter ensuite aux souris : les souris avalent le pain, et le poison les tue. Ainsi les hommes ne peuvent se défendre d'essayer ces machines qui paraissent si belles et d'un usage si commode ; mais dès qu'ils les ont essayées, ils en réclament d'autres plus belles et plus commodes, oubliant déjà les avantages qu'ils doivent à celles-là : et à l'intérieur de ces machines un poison est caché, dont les hommes s'imprègnent sans le voir, et qui détruit en eux ce qui les faisait vivre. Car ces voitures vont trop vite, et ces roues font trop de travail. Le poison du mauvais désir est caché au fond des machines : il porte les hommes à ne plus se contenter ni du pays où ils sont nés, ni de la condition de fortune où le sort les a mis. Et c'est la lutte, la lutte sans pitié, tous les hommes se ruant à la conquête d'un bien-être supérieur, et toujours plus malheureux à mesure qu'ils courent davantage.

« Ah ! Siméon, j'ai tremblé lorsque j'ai vu l'humanité nouvelle qui était sortie de ma science ! Non seulement je n'étais parvenu à rien connaître de certain, mais j'avais encore développé dans le monde l'inquiétude, le désir, la souffrance, la mort. Ma médecine avait créé plus de maladies qu'elle n'en avait guéri. Ma connaissance des corps naturels avait permis de falsifier les produits de la nature. Ma physique avait fourni aux hommes les plus formidables appareils de carnage et de destruction.

« Je me vis criminel envers l'humanité tout entière. Je crus qu'on ne pourrait manquer de s'apercevoir de mon crime, comme je m'en étais aperçu moi-même en relevant la tête. Et je m'enfuis d'Alexandrie avec la honte et l'angoisse au cœur, malgré l'universelle acclamation de ce peuple aveuglé, qui me remerciait de l'avoir perdu.

« Je me rendis à Antioche, et là je résolus de suivre dans une autre voie les conseils de Jésus. Puisque la science des savants était nuisible à l'humanité, je résolus de me livrer désormais à des études si désintéressées qu'elles ne sauraient nuire. Et puisque la science des savants ne m'avait rien appris ni sur les lois des choses, ni sur leur origine et leur fin, je résolus de chercher désormais la vérité à sa vraie source, qui était la science des philosophes. C'était d'elle, sans doute, que m'avait parlé Jésus. Dix ans j'ai approfondi la philosophie ; il n'y a pas un livre que je n'aie lu,

pas une doctrine que je n'aie pesée. J'ai trouvé là un néant plus noir encore que dans la science des savants. Ni sur l'origine, ni sur la fin des choses, la philosophie ne m'a rien appris qui fût seulement un peu sérieux. Des inventions gratuites, le plus souvent vides de sens. La fantaisie, unique mesure du vrai et du faux ! Et quelle fantaisie ! C'est le triomphe des plus bavards et des plus ennuyeux !

« Et quand j'ai relevé la tête, que j'avais tenue baissée pendant dix ans sur des problèmes de métaphysique, j'ai vu avec épouvante que ma philosophie avait produit de par le monde des résultats plus tristes encore que tous ceux de ma science. Non pas que les hommes m'aient suivi dans mes recherches abstraites ; mais le bruit était venu jusqu'à eux de certaines de mes fantaisies, et sans y rien comprendre, sans même y penser, ils en avaient été imprégnés. J'avais imaginé, par exemple, que la loi suprême de la vie dans l'univers était peut-être la lutte, amenant la victoire du plus fort : et cette imagination avait ravivé dans le cœur des hommes le goût de la lutte, elle le leur avait fait paraître plus impérieux et plus légitime. Une autre fois j'avais imaginé, par une hypothèse absolument contraire, que peut-être tous les hommes étaient d'origine commune : et les hommes en avaient conclu qu'ils possédaient tous les mêmes droits, étant égaux ; et les pauvres s'étaient mis à haïr, comme une injustice à leur détriment, la richesse des riches. Et quand enfin j'étais arrivé à cette certitude que la philosophie était vaine, autant que la science, les hommes en avaient conclu que toutes choses étaient vaines, ce qui a encore augmenté infiniment la somme de leurs souffrances, sans réprimer d'ailleurs leur goût de la lutte et leur tendance à l'égalité. Ainsi ma philosophie s'est trouvée contenir, elle aussi, un poison mortel. Et j'ai en beau y renoncer, on a cessé de prendre au sérieux mes imaginations ; mais les conséquences morales qu'on en avait tirées, rien au monde désormais ne pourra les empêcher de se répandre dans le cœur des hommes et de les vicier.

« Alors je me suis enfui d'Antioche. Je me suis retiré dans un village de Syrie, et j'ai résolu de suivre encore dans une autre voie le conseil de Jésus. Puisque la science et la philosophie, loin de me rien apprendre de véritable, n'avaient servi qu'à m'alourdir l'esprit, j'ai voulu chercher le bonheur désormais dans l'exercice désintéressé de mon intelligence. Il me semblait que j'avais eu tort de subordonner toutes les joies de ma pensée au stérile souci de la vérité. Et, pendant dix ans, j'ai essayé de me complaire dans la pure pensée. J'imaginai des fantaisies de toute sorte, je construisais toute sorte de raisonnements, pour le simple plaisir d'imaginer et de raisonner. Mais non seulement je ne pus y prendre jamais aucun plaisir réel, toujours même j'ai trouvé à cet exercice quelque chose d'un peu dégradant. Car penser sans autre but

que de penser, c'était, me paraissait-il, imiter ces baladins qui sautent dans les foires, sans autre but que de sauter; et encore n'avais-je pas, comme eux, pour ennoblir ma peine, le risque de me casser le cou si je n'exerçais mal.

« Alors je résolus de ne plus penser, mais de sentir, de voir et de rêver. Peut-être était-ce là cette vraie science dont m'avait parlé Jésus. Hélas! un savoir trop étendu et une trop longue habitude de raisonner avaient amorti mes sens, éteint mes yeux, aboli en moi toute faculté de rêver. Je regardais les champs, les fleurs, les étoiles : tout cela ne me disait plus rien. Je pensais à l'intérieur des champs, aux noms grecs des fleurs, aux distances des étoiles les uns par rapport aux autres. Je me rappelais, je raisonnais; et quand j'essayais de rêver, c'étaient des pages de livres qui se déroulaient en moi, au lieu de rêves.

« Enfin je me suis dit que la vraie science était peut-être de cultiver sa terre et d'élever ses enfants. Hélas! je n'avais ni terre à cultiver, ni enfants à élever. J'ai pris une pioche pour labourer le sol : mon bras trop débile est retombé au long de mon corps. J'ai voulu me chercher une femme... Je me suis regardé dans un miroir, et voici ce que j'ai vu : regarde-moi, Siméon; vois où m'ont amené trente ans de science et de pensées. Mes nerfs se sont désordonnés, mes yeux se sont usés, mon estomac est devenu plus rétif que le tien. Et ce n'est pas le pire malheur.

« Le pire malheur, Siméon, c'est que mon cerveau lui-même a faibli sous l'effort. A tout instant, mes idées se brouillent, je ne sais plus où j'en suis. Et voilà que mon désir d'apprendre et de penser se réveille plus ardent que jamais. J'ai beau me dire qu'il n'y a rien de connaissable, que toute tentative pour connaître a le seul effet d'augmenter la misère et la mort; j'ai beau vouloir maintenir mon esprit en repos, mon malheureux esprit dématé : impossible de s'y parvenir. A tout moment je me sens entraîné sur quelque piste nouvelle, et j'y cours, avec la certitude de trouver le néant au bout de ma course. Mon cerveau faiblit, mes forces décroissent, la mort s'approche, et il y a encore tant de chemins où ma pensée n'est jamais allée! »

*
**

Cléophas se tut. Alors Siméon lui dit :

— Peut-être bien que je ne suis qu'une bête, en effet, ami, mais il est sûr que je n'ai rien compris au récit de tes aventures. Ce qui est sûr, aussi, c'est que la science et l'intelligence ne t'ont pas embelli. Et je crois aisément que tu dois souffrir; car lorsque je t'ai aperçu tout à l'heure, j'ai d'abord pensé à rire, et puis j'ai senti mon cœur se serrer et je t'ai plaint. Vois-tu, Jésus nous a punis. J'ai cherché le plaisir, toi, tu as cherché la science; le plaisir et la science sont deux choses excellentes; et pourtant nous voici, toi et moi, les plus infortunés des hommes. Ah! Cléophas, si tu

savais comme elle était belle, cette petite Juive de Gabaon, qui m'appelait de si tendres noms! Et si tu savais comme il est agréable de manier des monceaux d'or! Parbleu, c'est cela qui est bon, cela seul! Et toute science n'est que vaine misère de pédants, auprès de ces délices!

— Le plaisir est un grossier simulacre, un piège pour les brutes, avec la souffrance au fond! s'écria Cléophas, s'efforçant de lever son doigt pour appuyer son dire. Tous les philosophes sont d'accord là-dessus! Ah! de deviner l'énigme du monde, de savoir si les réalités sont hors de nous ou en nous, de saisir la loi qui met en mouvement les atomes, voilà ce qui mériterait l'effort qu'on y aurait dépensé! Pourquoi suis-je si vieux? Pourquoi ai-je si mal dirigé mes recherches, pendant ces trente ans?... Mais je te dis que la vérité est là, devant moi! Encore un pas à faire, et je l'atteindrais! Et mon cerveau qui s'arrête en chemin, refusant d'avancer!

— Encore quelques jours de santé et de richesse, et j'aurais connu le plaisir! gémit Siméon.

Et ils restèrent assis dans le sentier, maussades et muets, chacun devant qu'un premier mot sa pitié pour l'autre allait se changer en mépris. Leur vieille haine leur remontait au cœur. Ce n'était décidément ni le plaisir ni l'intelligence qui pourraient les rapprocher, comme avait fait autrefois leur naïve confiance en Jésus! Ce n'était pas même le malheur : il les avait trop accoutumés à ne s'occuper que d'eux seuls. Ils souffraient d'être réunis, plus que jamais étrangers l'un à l'autre; et l'idée de se séparer de nouveau les remplissait d'épouvante. Et les ténèbres s'épaississaient, plus âpres et plus lourdes, dans leurs âmes.

Mais voici que la menace d'un orage dans le ciel vint enfin les distraire de l'orage qui grondait en eux. Des nuages noirs descendaient sur leur tête, illuminés par instants de baguettes de flammes; le tonnerre rugissait; d'énormes oiseaux volaient avec des cris de terreur, battant les roches de leurs ailes déployées. Et bientôt un silence se fit, profond et lugubre, comme si, dans l'angoisse de l'attente, le cœur même de la terre avait cessé de battre.

Puis de fines gouttes d'eau tombèrent sur le sol, et la voûte des cieux s'obscurcit encore. Était-ce la nuit? Était-ce déjà la mort, l'affreuse mort, qui s'annonçait? Les deux vieillards se relevèrent brusquement, coururent de toutes leurs forces sur la pente pierreuse du sentier. La pluie tombait à flots; les baguettes de flamme s'étaient multipliées, sillonnant l'horizon de trois raies sanglantes, mais pour laisser ensuite une ombre plus dense où rugissait plus sonore la voix du tonnerre. Et les deux vieillards couraient, la main dans la main, rapprochés une fois de plus dans un même sentiment de haine pour la vie et de peur devant la mort.

Mais soudain ils s'arrêtèrent, émerveillés, et leurs

poitrines haletaient et leurs lèvres frémissaient, comme au sortir d'un rêve malfaisant. Car l'orage s'était dissipé, et, dans la belle lumière dorée du soleil couchant, ils se voyaient parvenus au sommet du mont. Et le spectacle qu'ils découvraient devant eux, sur l'autre versant, les émut d'un bonheur si parfait que, pour la première fois depuis trente ans, ils se jetèrent à genoux, les mains jointes et la tête inclinée, priant Dieu.

III.

LE BON GRAIN.

D'autres grains tombèrent dans un sol fertile, et ils produisirent des fruits, cent pour un.

(*Saint Matthieu, XIII, 9.*)

Au centre d'un vaste cirque de collines, un petit lac s'allongeait, calme et bleu, semé d'îles fleuries. Et depuis les bords du lac jusqu'au haut des collines, ce n'étaient que champs et bocages, avec çà et là des tentes, des tentes en toile grossière, mais toutes parées de roses, de glycines et de pois grimpants. Ce n'étaient que champs et bocages, ou plutôt la vallée entière paraissait comme un grand jardin, car on ne voyait trace de haies ni de clôtures pour en séparer les parties. Tout au long de jolis sentiers, des enfants gambadaient, entraînant à leur suite des troupes de chats et de chiens; des laboureurs jetaient dans les sillons leurs dernières poignées de graine, avant le repas du soir; et sur la rive du lac se promenaient des couples amoureux qui riaient et se miraient dans les yeux, et souvent s'arrêtaient entre deux arbres pour s'embrasser plus à l'aise.

Maintes fois les deux vieillards avaient vu de beaux sites, et la paix d'un village au soleil couchant n'avait rien qui pût les surprendre. Pourtant le spectacle qu'ils apercevaient à leurs pieds les pénétrait d'une joie surnaturelle, comme si toute leur vie ils se fussent égarés à la recherche d'un asile agréable et sûr, et qu'enfin le hasard les y eût conduits. Un délicat parfum flottait, qui ravivait leurs vieux cœurs. Et le murmure du lac, et le chant des oiseaux, et le rire des amoureux, et le cri des enfants, tout cela formait à leurs oreilles un grand chœur prodigieux, célébrant en mille harmonies la noblesse, la douceur, la divine beauté de la vie.

Ils descendaient lentement la colline, se tenant par la main. Une fois de plus, ils avaient oublié leurs rancunes; ils éprouvaient un besoin de se réconcilier au seuil de ce village, comme deux petits s'embrassent au seuil de la maison paternelle après s'être un peu querellés et battus sur le pavé de la rue. Et déjà des enfants s'approchaient d'eux, tendrement les invitaient à se mêler de leurs jeux. Et de la première tente du village ils virent s'élançer vers eux une jeune femme blonde et rose, avec de grands yeux noirs qui rayon-

naient de plaisir. Ils la regardaient marcher, si gracieuse, si légère, si pareille à quelque jenne fée d'un rêve, dans sa blanche robe flottante. Elle leur baisa les mains et leur dit :

— Comme vous êtes bons, amis, d'avoir daigné venir vous reposer dans notre village! Quelle joie vous nous apportez! Entrez sous cette tente où nous demeurons. Nous vous servirons à souper, nous ferons sécher vos manteaux, et puis nous vous chanterons des chansons pour vous endormir. Car vous paraissiez avoir fait une course bien longue, sur ces chemins qu'on dit si mauvais!

Ils entrèrent sous la tente. Un beau jeune homme était là qui leur baisa les mains à son tour, leur ôta leurs manteaux, les fit asseoir auprès de la table. C'était le mari de la jeune femme. Il la tint sur ses genoux pendant le repas, et elle lui souriait; mais elle souriait aussi aux deux vieillards, et ses enfants étaient là aussi, qui leur souriaient comme des anges.

Les deux vieillards ne firent point de questions, ce soir-là: ils étaient trop heureux. Après le repas, ils se couchèrent sur un lit qui les attendait au meilleur coin de la maison. La jeune femme pensa les plaies de leurs pieds. Elle connaissait toute sorte d'herbes pour tous les maux; mais l'herbe la plus guérissante était son naïf sourire, plein de pitié et d'amour. Et les vieillards s'endormirent, bercés de ses chansons, avec sa douce image dans les yeux.

*
**

Ce fut le mari qui, le lendemain, vint les saluer à leur réveil. Il les prit par le bras, les conduisit à travers le village, s'informant sans cesse de leurs désirs, sans cesse riant et les égayant. Et dans toutes les tentes il leur faisait voir des familles pareilles à la sienne, tranquilles, joyeuses, n'ayant point d'autre souci que de vivre et d'aimer.

« Tenez, leur disait-il, voici des charrues pour labourer la terre, voici des sacs pour porter des semailles, et voici des outils pour tisser la laine, pour coudre des tentes, pour construire des jouets. Chacun se choisit le travail qui lui convient, chacun y travaille aussi longtemps qu'il lui convient. Il y en a aussi parmi nous qui trouvent plus agréable de ne pas travailler du tout. Ce sont ceux-là que nous préférons, car pour ceux-là nous pouvons faire plus de choses. Malheureusement, ils sont rares. Des gens de toute espèce nous sont venus, ces années passées: des savants fatigués de savoir, des riches fatigués d'être riches; nous nous réjouissons de penser que ceux-là nous laisseraient travailler pour eux; mais non, au bout de quelque temps ils ont voulu travailler comme nous, et aujourd'hui ils sont les plus actifs du village. Travailler pour soi-même, c'est une dure peine et un peu vile aussi; mais travailler pour ceux qu'on aime, est-ce que c'est travailler? Et quel autre plaisir trouverait-on, si l'on se privait de celui-là?

— Je vois, dit enfin Cléophas. Vous avez établi dans cette vallée une façon de communauté telle que la rêvent ces révolutionnaires qu'on nomme les socialistes?

— Je ne sais pas ce que rêvent ces gens-là, ne les connaissant pas, répondit le jeune homme. Mais personne n'est plus éloigné que nous de toute idée de révolution. Notre village ressemble à tous les villages, peut-être seulement y sommes-nous plus heureux. Et nous nous gardons, par-dessus tout, de changer les dehors de la vie humaine : mais nous nous efforçons d'en améliorer le dedans, car c'est le dedans qui importe. Le bonheur ne vient pas d'être riche ni d'être pauvre, ni d'avoir beaucoup de désirs ni d'en avoir peu. On est heureux lorsqu'on a des désirs qu'on peut toujours satisfaire. Et ce sont ceux-là que nous développons, en nous et autour de nous. Nous nous accoutumons à aimer, c'est-à-dire à placer notre bonheur non pas en nous-mêmes, mais en d'autres. C'est une source de joie qui ne tarit point. Et tout homme la porte au fond de son cœur; mais souvent elle s'y dessèche, cachée sous des herbes funestes qui sont les mauvais désirs. Et de là naît le malheur.

— Quels sont donc, dit Cléophas, ces mauvais désirs que vous cherchez à déraciner?

— Un seul suffit à les produire tous : le désir de savoir. C'est lui qui habitue les hommes à se croire distincts les uns des autres; c'est lui qui leur fait perdre de vue les jouissances qu'ils ont sous la main, pour les précipiter à la poursuite de vaines ombres de jouissances, qui s'éloignent dès qu'on veut les toucher. Apprendre, au fond, c'est oublier, et penser, c'est s'abrutir : car ni la science ni la pensée n'atteignent jamais rien de réel, et elles détournent de ce qui est réel, le repos et l'amour.

« Telle est du moins notre idée, dans ce village. Aussi vous prions-nous, en échange de tous nos soins, bons vieillards, de ne parler jamais à personne ici, surtout à nos enfants, de rien de ce qui se passe au delà de nos collines. Vous devez avoir connu, là-bas, la science et la richesse, et sans doute vous en avez tiré les agréments qu'elles offraient. Mais nous, voyez-vous, nous avons choisi de vivre par l'amour, et la science et la richesse ne feraient que nous déranger. Nos enfants, d'ailleurs, n'ont plus guère la curiosité de savoir ce qui se passe hors de chez nous. C'est là une curiosité assez peu naturelle, et très facile à détruire pourvu qu'on s'y prenne à temps. On m'a dit qu'il y avait des points où la curiosité même des savants était contrainte à s'arrêter. Lorsqu'on juge qu'une chose est impossible ou dangereuse à connaître, on se résigne vite à la tenir ignorée. Quel est le fou qui serait curieux de savoir par lui-même ce que l'on éprouve quand on se brûle, ou quand on a la jambe coupée? Nous disons à nos enfants qu'il n'y a rien de bon à connaître, hors de chez nous; ils le croient, et restent chez nous. Trois ou

quatre ont en la tentation de s'informer plus au long. Ils nous ont quittés. Il y en a un qui n'est pas revenu : les autres sont rentrés tristes et malades; ceux-là sont les plus énergiques à répondre qu'il n'y a rien, quand les enfants leur demandent ce qu'il y a, de l'autre côté des collines.

— N'avez-vous donc pas d'école? demanda Cléophas.

— Pas d'école? Mais comment les hommes pourraient-ils se passer de l'école? L'éducation de nos enfants, c'est au contraire la seule occupation importante; c'est d'elle seule que dépend tout le bonheur de la vie. Nous n'avons pas, en vérité, de professeurs. Mais nous n'avons pas non plus de médecins, et cela ne nous empêche pas de nous soigner quand nous sommes malades. Chacun de nous se charge d'enseigner au moment qui lui convient : il n'y a pas de travail plus aimable. Tenez, d'ailleurs, voici notre école.»

Et il les fit entrer dans une grande tente où ils virent des enfants, garçons et filles, qui jouaient en folâtrant à toute sorte de jolis jeux. Il y avait là un jeune homme et une jeune femme qui, pour l'instant, étaient les professeurs. Ils jouaient avec les enfants, appliqués à leur donner l'exemple de la douceur et de l'amour, les seules choses qu'on enseignait dans cette école de village. Puis, quand les enfants étaient fatigués de jouer, ils s'asseyaient en rond, et les professeurs leur expliquaient le monde. Ils leur disaient comment le soleil est un beau vieillard plein de pitié pour les hommes, comment la lune et ses adorables filles les étoiles s'interrompent souvent dans leurs jeux pour sourire aux jeunes amants. Ces explications n'étaient peut-être pas plus exactes que celles des savants; elles avaient du moins l'avantage de pouvoir se varier à plaisir, et d'attendrir le cœur au lieu de le dessécher. Et puis les professeurs racontaient aux enfants des légendes merveilleuses, où il n'y avait que de braves gens et des fées bienfaisantes. Et comme, à force de jouer avec les enfants, chacun dans le village connaissait leur caractère, on trouvait toujours le moyen d'amener à l'amour et à la douceur les enfants mêmes qui d'abord y semblaient les plus rebelles.

« Je ne vois pas vos livres, dit Siméon.

— Mais que ferions-nous, je vous le demande, avec des livres? Avons-nous besoin de livres pour cultiver nos champs, pour élever nos enfants, pour aimer nos femmes, qui ont des lèvres si roses et des bras si tendres?

— Et l'art, le méprisez-vous aussi? Fermez-vous vos sens aux plaisirs de la beauté?

— Ce serait le pire des crimes! s'écria le jeune homme. Comment, nous nous condamnerions à ne plus jouir du parfum des fleurs, des nuances de la lumière sur le lac, et du chant des oiseaux, et des yeux des femmes? Mais de toutes nos forces, au contraire, nous nous accoutumons à goûter les belles choses. Nous regardons, nous écoutons, nous respirons : toutes

jouissances qui nous seraient impossibles si nous permettions à la science et à la pensée d'envahir notre cerveau. Et, avec ce que nous avons ressenti, nous rêvons, créant en nous d'autres beautés : mais nous évitons tout effort pour diriger nos rêves, surtout pour les réaliser, car c'est l'essence des rêves d'être libres et de ne pouvoir pas se réaliser. Qu'est-ce donc que vous appelez l'art, dans vos pays ? Je crains que vous n'entendiez par là quelque autre de ces inventions funestes bonnes seulement à détourner l'âme de ses vraies joies toutes proches. Avez-vous observé que l'abondance des tableaux, des statues, des poèmes, je ne dis même pas rendit les hommes plus heureux, mais fortifiait chez eux le goût natif de la beauté ?

« Nous n'avons chez nous rien de pareil, en tout cas ; mais voici ce que nous avons à la place. »

Et il leur montra un beau ciel d'un bleu argenté, des prairies odorantes et vertes, mille fleurs avec mille couleurs. N'avaient-ils donc jamais vu ailleurs une nature aussi parfaite ? Jamais du moins ils n'avaient songé à s'en apercevoir. Et le jeune homme leur désigna, sur la rive du lac, un spectacle plus merveilleux encore : c'était sa femme, sa chère femme, qui causait et riait dans un groupe d'adolescents. Elle était vêtue de la même robe flottante qu'elle portait la veille, mais plus jolie cent fois sous la pleine lumière de midi. Ses cheveux blonds étaient couronnés de fleurs, comme les cheveux d'une fée ; un naïf bonheur illuminait ses grands yeux, et l'on entendait sonner les frais éclats de son rire.

— N'êtes-vous point jaloux de votre femme ? demanda Siméon quand ils se furent éloignés.

— Bon vieillard, comment en serais-je jaloux, puisque je l'aime ? La jalousie n'est-elle pas le contraire de l'amour ? Aimer quelqu'un, chez nous, c'est le préférer à soi-même, et écarter de lui tout ce qui lui déplaît, et s'attacher à lui donner tout ce qui lui plaît. Je sais qu'il n'en est pas de même dans vos pays de villes : on n'y aime qu'à la condition d'être aimé en retour. Mais c'est alors se préférer soi-même à ce qu'on prétend aimer, et nous nous gardons bien d'entendre l'amour d'une aussi triste façon. S'il plaisait à ma femme d'aimer un autre homme, et que j'aime ma femme, je n'aurais pas de plus grand plaisir que de la voir ainsi heureuse. Je l'aime assez pour me réjouir encore, si au lieu d'un sourire d'amour, c'était un sourire de reconnaissance ou un sourire de pitié que je recueillais sur ses petites lèvres chéries. C'est à moi de faire en sorte que ma femme se plaise à m'aimer : et je vous assure que je n'ai pas d'inquiétude là-dessus. Ma femme n'a besoin de rien que je ne puisse lui offrir ; elle sait qu'elle est libre, ce qui lui enlève tout désir de choses défendues ; elle est habituée à moi depuis l'enfance ; elle a une maison à conduire et des enfants à soigner ; elle sait que je n'aime d'amour qu'elle au monde : pourquoi voudriez-vous qu'elle se mît à

aimer d'autres hommes ? Si les jeunes femmes, dans vos pays, n'avaient pas toujours besoin de plus de bijoux que ne peuvent leur en donner leurs maris, si elles n'étaient pas élevées à considérer l'adultère comme un plaisir défendu, et d'autant plus séduisant, si elles connaissaient leurs maris avant de les épouser, et si elles ne laissaient pas à des étrangers le soin de conduire leur maison et de soigner leurs enfants, et si leurs maris n'avaient d'amour que pour elles, croyez-vous qu'elles seraient assez folles pour changer d'amour comme elles font ?

— Ami, dit alors Cléophas, nous avons trouvé ici notre refuge pour toujours, et il n'y a rien, dans ce tranquille village, qui ne semble fait à dessein pour reconforter notre vieillesse. Mais, hélas ! de telles mœurs et de telles idées ne sauraient convenir à l'humanité tout entière.

— Aussi ne nous occupons-nous point de l'humanité, reprit le jeune homme. Nous la laissons vivre comme elle l'entend ; nous lui demandons seulement de nous laisser vivre comme nous l'entendons. Pourtant, je ne vois pas ce qui empêcherait tous les hommes de trouver le bonheur à la même source où nous l'avons trouvé. Si les villes sont un foyer de misère, pourquoi ne pas les fuir ? Et si nous sommes ici un millier qui jouissons de la vie, pourquoi d'autres milliers n'en jouiraient-ils pas comme nous ? Il ne manque point d'autres vallées, ni d'autres champs, ni d'autres oiseaux. Les dehors de la vie n'ont aucune importance, c'est le dedans seul qui importe. En tous lieux les hommes peuvent être heureux : il leur suffira d'endormir leur cerveau, afin de tenir en éveil leurs yeux et leur cœur. Que les hommes apprennent où est le bonheur, et ils seront heureux !

— Et qui est-ce donc qui vous a appris où était le bonheur, doux jeune homme, à vous et à tout ce village ? demandèrent les deux vieillards d'un commun mouvement.

— C'est un homme admirable, que nous aimons et vénérons comme notre père à tous. Voici trente ans qu'il est venu dans cette vallée, envoyé sans doute par quelque souffle d'en haut. Il s'est construit une tente, à l'entrée de la route, et dès qu'un voyageur passait, il l'allait saluer, il lui baisait les mains et les pieds, il l'emmenait sous sa tente pour le soigner tendrement. Beaucoup s'en sont allés, après qu'il les a sauvés de la mort ; quelques-uns sont restés, se sont construits une tente, et ils l'ont aidé dans son œuvre de pitié. Et depuis trente ans son ardeur n'a point cessé de grandir. Il est le plus pauvre de nous tous ; il n'a point même de chien, ni de champ, ni de jardin : c'est nous qui sommes son jardin, et son champ, et son chien. Il nous couvre de son chaud amour. Il sait les moindres détails de ce qui touche chacun de nous, et dans la joie nous avons le bonheur de le voir se réjouir avec nous, et dans la souffrance nous avons la conso-

lation de le voir souffrir avec nous. C'est lui qui instruit nos femmes, c'est lui qui invente des jeux pour nos enfants. Voici sa maison. Entrez, il vous dira comment il a été conduit à connaître l'amour.

*
**

Dans une misérable tente à demi effondrée, et qu'ils auraient prise plutôt pour la hutte d'un chien, ils virent un homme assis, qui travaillait en chantant. Il taillait une poupée dans un morceau de bois. Mais, dès qu'il les aperçut, il quitta son ouvrage, courut vers eux, les remercia du bonheur qu'il éprouvait à les recevoir. Maintenant, les ayant installés sur les deux sièges qui formaient tout son mobilier avec une table et un lit, il s'empressait à les servir.

Grande fut la surprise des deux vieillards. Ils s'étaient attendus à trouver un homme de leur âge; mais non, c'était presque un jeune homme, malgré ses cheveux blancs, tant sa taille était droite, sa démarche sûre, ses mouvements légers.

Mais ce fut surtout son visage qui les surprit. Au lieu de l'austère gravité d'un philosophe, ils n'y lisaient rien que l'ingénuité, la simple gaieté d'un enfant. Les grands yeux bleus souriaient, la bouche souriait, tout ce visage n'était qu'un sourire. Le front même souriait, ouvert et sans rides, sous les cheveux blancs : on devinait que jamais il ne s'était encombré de pensées inutiles. Et tandis qu'ils considéraient ce beau visage transparent, Cléophas et Siméon eurent tous deux l'impression de l'avoir vu déjà, autrefois, mais plus triste, plus fatigué, plus vieux.

— N'êtes-vous point le fils de quelqu'un de Capernaüm, en Galilée? demandèrent-ils.

— Je ne connais point ce pays, répondit l'homme avec son doux sourire. Mon père s'appelait Thomas; c'était un paysan du village de Roffa, en Idumée. Et voici déjà soixante ans qu'il est mort.

Et comme les vieillards désiraient savoir l'histoire de sa vie :

« Ma vie est simple et ne mériterait guère d'être racontée, leur dit-il, n'était le grand miracle dont je fus témoin, il y a trente ans. Je me nomme Alphée; j'aurai soixante-cinq ans à l'été prochain. J'ai passé ma jeunesse dans mon village natal, tranquillement occupé aux soins de la terre. Mais il arriva qu'un riche voisin me déposséda de mon champ et de ma maison, si bien que je dus partir pour aller chercher fortune au dehors. Je vins en Judée, et un aubergiste du bourg d'Emmaüs m'engagea pour lui servir de valet.

« Or, un soir, je vis entrer dans son auberge trois jeunes gens qui demandaient à souper. Deux s'assirent auprès de la table, le troisième se tint à l'écart, et ils se mirent à causer. Et soudain, levant les yeux sur celui des trois qui se tenait à l'écart, je sentis que mon cœur bondissait en moi; et un bonheur surnaturel m'inonda tout entier. Je ne sais rien de ce voyageur,

J'ignore et d'où il venait et qui il était : mais à coup sûr ce n'était pas un homme pareil à nous. Si le ciel et la terre ont été créés par quelqu'un, c'est lui qui les a créés : car j'entendais dans sa voix le chant des alouettes, le murmure des sources, le bruit des vagues sur les roches; et tout l'encablement de la nature, les bois et les plaines, les fleurs, les étoiles, tout cela se réfléchissait dans la profondeur de ses yeux.

« Il disait à ses amis deux paraboles. Il leur racontait l'histoire d'un savant homme qui avait été voué au malheur parce qu'il avait fermé ses oreilles à la plainte d'un chien, dans sa passion de s'instruire. Et ensuite il leur racontait l'histoire d'un jeune prince qui avait enfreint la loi de son pays pour accorder à un malheureux mendiant le seul plaisir qu'il désirait. Ces paraboles signifiaient que rien n'est agréable et saint, dans la vie, sinon la pitié et l'amour. Et tout de suite j'ai compris ce qu'elles signifiaient : je l'aurais compris si même elles avaient été plus obscures, à la seule lumière de ces divins yeux qui brûlaient mon cœur.

« J'ai dit adieu à mon patron, j'ai voulu m'attacher à cet homme et mettre ma vie à ses pieds. Mais quand je revins dans la salle où je l'avais laissé, les trois voyageurs avaient disparu. Et en vérité l'inconnu m'avait dit tout ce qu'il m'importait de savoir.

« Je suis sorti de l'auberge, je suis venu dans cette vallée, pour recueillir et soigner les mendiants de la route. Ce que j'ai fait depuis lors, je puis vous le raconter en un mot : j'ai joni de la vie. Chacune de mes journées a été une fête. Il y a ici tant de fleurs et d'oiseaux, il y a tant d'enfants qui m'offrent leurs baisers ! Et voici que vous avez daigné venir, vous aussi, mes amis, pour me donner la joie de vous rendre heureux ! »

— Frère, dit alors Cléophas, l'homme divin que tu as vu dans l'auberge d'Emmaüs, c'est Lui qui nous a envoyés vers toi, pour que tu nous révelés *l'esprit* de sa loi, et pour que nous t'en révelions *la lettre*. Sache donc que cet homme était Jésus, le fils du Dieu vivant, Notre Seigneur, ressuscité du tombeau !

Et tous trois ils se jetèrent à genoux, adorant Jésus. Puis les deux vieillards instruisirent Alphée des vérités de notre sainte religion catholique; et puis, prenant de l'eau qu'ils bénirent, ils le baptisèrent, et tout le village après lui, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

*
**

Et la vie continua comme par le passé, tranquille et douce, dans l'heureuse vallée, à cela près que l'on construisit, parmi les tentes, une église. Et l'on y célébrait les louanges de Dieu sur les modes variés du plainchant, pour consoler les vieillards, pour faire pleurer les jeunes filles et pour amuser les enfants.

L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE RUSSE EN FRANCE

La nouvelle de l'enseignement du russe dans deux lycées de Paris n'a pas été sans provoquer des commentaires dans la presse parisienne. On a opposé à cette nouvelle augmentation du programme scolaire deux principales objections : d'abord l'impossibilité de surcharger davantage ce programme, le temps suffisant à peine à l'étude du français, de l'anglais ou de l'allemand, ensuite l'urgence non démontrée de l'enseignement de la langue russe en France.

Je ne rechercherai pas ici le bien fondé de la première objection, purement technique, dont l'examen est d'ailleurs subordonné à la valeur de la seconde, celle qui prime toutes les autres : l'utilité douteuse de connaître le russe. Si, par contre, cette utilité est démontrée, une réforme s'impose, de même que les moyens de la réaliser.

Du reste, ce n'est pas la première fois que ces objections sont formulées. Toute innovation rencontre fatalement des adversaires. Dès 1840, lors de la création de la chaire des littératures slaves au Collège de France, n'a-t-on pas vu contester l'existence même de ces littératures? Plus tard, en 1868, alors qu'il était question d'adjointre une chaire spéciale de russe au japonais, au malais et autres langues orientales de même importance enseignées à la Bibliothèque impériale, M. Louis Léger a dû faire valoir ici-même la nécessité d'une pareille institution dans les termes suivants :

... Serait-ce que l'idiome russe n'a aucune utilité au point de vue de la politique et du commerce? Je ne sais en réalité ce qu'on peut répondre. Peut-être dira-t-on qu'il est inutile d'étudier l'idiome de gens qui veulent bien nous faire l'honneur de parler le nôtre? Soit! Mais s'ils s'expriment en français, soyez bien sûrs qu'ils n'en pensent pas moins en russe, et qu'ils ne vous disent que ce qu'il leur plaît de vous faire connaître. Je voudrais bien savoir si la *Gazette de Moscou*, l'*Invalide russe*, et tant d'autres journaux dont nous ne savons pas même les noms, sont rédigés en français? Songe-t-on qu'ils trouvent de l'écho dans toute l'Europe slave, c'est-à-dire chez près de quatre-vingts millions d'hommes? Songe-t-on que le panslavisme est la question d'Orient...? Je ne veux pas, sur le terrain de la politique, m'aventurer plus loin que l'affiche de la Bibliothèque impériale. (L'affiche déclarait que c'était « en vue de la politique et du commerce » qu'on enseignait les langues orientales.) Je crois que pas un homme sensé n'hésitera à reconnaître que la Russie mérite d'être étudiée au moins autant que le Japon ou la Malaisie (1).

Depuis 1868, bien des événements se sont produits. La Russie a progressé sous tous les rapports; sa puissance politique s'est encore accrue, son influence intellectuelle s'est fait définitivement sentir. Nous pouvons donc examiner la question au point de vue des intérêts qu'il y a à retirer de la connaissance de l'idiome d'un grand peuple, intérêts matériels : politique, commercial et industriel; intérêts intellectuels : scientifique, littéraire et artistique.

Nous allons rechercher combien le développement des relations commerciales et des échanges intellectuels entre la France et la Russie justifie la nécessité pour le Français d'apprendre le russe, comme le Russe apprend déjà depuis longtemps le français.

* *

Je n'insisterai pas sur le côté politique de la question; l'intérêt est trop actuel, trop évident pour tous; et puis, qui sait? il pourrait le devenir moins dans l'avenir; rien n'est si instable que la politique. Toutefois, il est toujours bon de connaître aussi bien les amis que les adversaires, peut-être plus encore ceux-ci que ceux-là; et le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de pénétrer leurs pensées et leurs intentions en s'assimilant la langue même qui les exprime.

Ce qui paraît actuellement moins évident, c'est l'intérêt qu'il y aurait à étudier le russe au point de vue commercial et industriel. Et cependant c'est celui qui nous touche de plus près, puisqu'il nous procure le bien-être matériel immédiat, et qu'il est le plus sûr, puisque cet intérêt, une fois reconnu, demeure invariable pour longtemps.

La diplomatie elle-même, — jadis au service des compétitions dynastiques, gardienne des privilèges moraux des nations ensuite, — évoluant toujours avec les nécessités du temps, devient franchement mercantile, cherche, avant tout, à assurer à ses nationaux des faveurs économiques, de nouveaux débouchés à la production industrielle ou agricole, et parmi les arrangements internationaux, ce sont les traités de commerce qu'elle négocie avec une sollicitude particulière. Le progrès incessant de la production industrielle dans les pays qui naguère n'étaient, au contraire, que d'excellents débouchés, a rendu la concurrence, sur le marché de l'Europe, plus difficile, plus âpre, l'offre dépassant souvent la demande. On est bien forcé alors de rechercher au loin les lieux d'importations qui manquent désormais en Europe; de là les conquêtes coloniales qui aboutissent en 1890 au partage de l'Afrique.

Certes, on a bien raison d'aller vendre le calicot à des populations sommairement vêtues, et de leur prendre en échange l'ivoire, le caoutchouc ou les bois précieux. Mais de quelle minime importance sont ces transactions en comparaison de celles qui peuvent être nouées et développées, en Europe même, avec le

(1) Voy. *Revue des cours littéraires*, 18 janvier 1868.

grand peuple slave! Que de sang et d'or couleront avant qu'on arrive, à l'aide du fusil et de l'opium, à civiliser quelque peu les peuplades sauvages de l'Afrique, à élargir ainsi leurs besoins aujourd'hui si primitifs! Et quelles conquêtes commerciales, éminemment pacifiques, il reste à faire, quels grands marchés à gagner tout près, chez une grande nation civilisée, qui, de plus, est surtout agricole et non concurrente industrielle! Ce sont les matières premières, d'une nécessité plus générale que l'ivoire ou les bois précieux, que la Russie produit : céréales, chanvre, laine, pétrole, minerais, etc., etc. Ce sont principalement des objets fabriqués qu'elle importe chez elle. Les Allemands, en proches voisins, savent depuis longtemps quel terrain favorable à des transactions importantes présente ce pays de plus de cent millions d'habitants (exactement 100 998 898, d'après le recensement de 1886, et pour la Russie d'Europe seulement). Aussi les échanges commerciaux entre l'Allemagne et la Russie se chiffrent par plusieurs centaines de millions par an. Et chose curieuse, la majeure partie de la fabrication allemande entre en Russie sous l'étiquette de marchandise française; on a déjà fait maintes fois cette constatation.

Ce fait prouve combien, les sympathies et l'intérêt politique aidant, il serait facile de conquérir cet important marché à la France.

Avant d'occuper une situation prépondérante dans le commerce extérieur de la Russie, les Allemands ont longuement préparé le terrain et cherché à connaître les besoins de ce pays. A cet effet, sans attendre l'initiative du gouvernement, ils ont compris la nécessité de se familiariser avec la langue des habitants pour mieux étudier ces besoins sur place et savoir les satisfaire. Tandis qu'en France, malgré la bonne volonté des deux gouvernements, la facilité des échanges commerciaux, la faveur spéciale accordée aux industriels français, en leur permettant récemment d'organiser une Exposition purement française au cœur même de la Russie, à Moscou, on est encore à se demander si vraiment il pent y avoir un commerce russo-français, comme on se demandait, en 1850, s'il existait une littérature slave, et, en 1868, s'il y avait un intérêt politique et littéraire à apprendre le russe.

Puis il ne faut pas oublier que la Russie marche vite dans la voie du progrès, que chaque jour voit croître sa puissance numérique et son importance dans toutes les branches de l'activité humaine. Ce qu'elle peut devenir, pour en donner une idée approximative, je n'ai qu'à renvoyer à l'intéressant livre : *Dans cent ans*. D'après les calculs de l'auteur, qui « ne sont pas donnés au hasard », mais « d'après le taux actuel de l'accroissement des divers pays indiqués ici », la Russie d'Europe pourrait compter, en 1992, en chiffres ronds, 340 millions d'habitants, tandis que la France en aura 50 seulement.

*
**

On nous dit que si l'on apprenait aujourd'hui le russe aux jeunes Français, il n'y aurait pas de résultats appréciables avant dix ans. C'est certain; mais faut-il attendre un siècle pour commencer, quand le nombre des Russes, égalera le chiffre de la population de tout le reste de l'Europe?

Il y a juste cinquante ans, un poète tchèque, Jean Kollar, publiait un poème où il chantait, dit M. Louis Léger (1), les destinées de sa race et s'efforçait de deviner son avenir :

Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? demandait-il dans un élan d'inspiration prophétique. Que sera toute l'Europe? La vie slave, comme un déluge, étendra partout son empire. Cette langue, que les Allemands, dans leur erreur, tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous la voûte des palais et dans la bouche même de ses adversaires. Les sciences couleront par le canal slave; le costume, les mœurs, *les chants de notre peuple seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe.*

Si Kollar revenait aujourd'hui au monde, ajoute M. Louis Léger, il pourrait voir qu'une grande partie de ses prédictions s'est déjà réalisée. « Ce n'est pas un siècle qu'il a fallu pour produire ce miracle : cinquante ans à peine ont suffi. » Ces cinquante ans du passé nous donnent l'idée de ce que peut être l'avenir de la Russie.

Mais laissons l'avenir et le passé, et occupons-nous maintenant de l'examen des raisons qui militent en faveur de l'étude de la langue russe au point de vue intellectuel.

On connaît moins en France, pour ne pas dire qu'on ignore, les progrès de la science en Russie que ceux de la littérature et de l'art. Sans donner ici même un aperçu sommaire de ce qui a été fait sous ce rapport, depuis que les Russes possèdent des savants célèbres, je puis seulement rappeler un fait qui m'a frappé. Il y a dix ans, mes camarades de la Faculté des sciences (à la Sorbonne) apprenaient déjà le russe. Évidemment ils ne perdaient pas leur temps, puisque le cercle de ces étudiants volontaires ne faisait que s'accroître. Je connais même des professeurs de la Faculté de médecine qui trouvaient profitable pour leurs études la connaissance du russe.

Un autre fait. Au moment même où j'écris, des savants venus de tous les pays et réunis à Moscou en congrès, l'un anthropologique, l'autre zoologique, viennent de rendre un solennel hommage aux efforts des savants russes. D'après le correspondant du *Temps*, ces savants ont pris, cette fois, dans les travaux des congrès, une part prépondérante.

(1) *Russes et Slaves*, p. XII-XIV.

« J'avais, certes, entendu parler de la Russie comme d'une nation grande et forte, — a dit le professeur suisse M. Cohlmann, aux applaudissements unanimes de ses collègues du Congrès anthropologique, — mais je constate aujourd'hui qu'elle est aussi bien armée pour les débats pacifiques de la science que pour la guerre. J'ai vu la plupart des Universités d'Europe, mais je n'en ai point vu d'aussi belles que l'Université de Moscou. J'ai visité vos cliniques, et je ne crois pas exagérer en disant que *nulle part* il n'en existe de semblables. »

Au Congrès de zoologie, M. Milne-Edwards vient de montrer quelle grande part on doit aux Russes dans les progrès récents des sciences naturelles.

Et, dit à son tour, fort judicieusement, le correspondant du *Temps* :

Les expositions et les congrès scientifiques de cette année auront eu pour conséquence principale de dévoiler d'une manière éclatante, aux yeux de tous, la prodigieuse activité de la Russie; marquant le centenaire des premiers efforts de la Russie dans la voie de la science, ils permettent de mesurer toute la route parcourue par elle entre les règnes de Catherine II et d'Alexandre III.

On a essayé de suppléer à l'ignorance des savants français des langues slaves et, par suite, des travaux scientifiques écrits en ces idiomes, par la publication des *Archives slaves de biologie*, où on a cherché à faire connaître au moins ce qui a été fait par les savants slaves dans le domaine des sciences biologiques.

Dans son avant-propos, le directeur de ces *Archives*, M. Ch. Richet, expliquait ainsi le mobile auquel il avait obéi en prenant l'initiative de cette publication :

Les travaux des biologistes slaves sont disséminés dans des recueils divers. Leur nombre est considérable, et leur valeur souvent assez importante pour qu'il ne soit pas permis à un savant de les ignorer. Et cependant, par la force des choses, ces publications restent souvent inconnues.

... Les savants occidentaux ne peuvent vraiment pas se tenir au courant du progrès de la science, car la science est universelle, elle n'a ni patrie ni langue, elle se fait par les Slaves comme par les Occidentaux. En un mot, toute une fraction du monde scientifique est, pour ainsi dire, tenue à l'écart, séparée du reste du monde par une barrière presque infranchissable : l'ignorance de la langue.

Quant à l'intérêt propre, au point de vue philologique, de la langue russe, il y a plus de cinquante ans qu'il a été défini en France par un philosophe, le baron de Gérando :

Dans ces différents dialectes, a-t-il dit à la Chambre des pairs en défendant la création d'une chaire des langues slaves, se conservent une foule de documents pour l'his-

toire religieuse et civile, pour la mythologie ancienne elle-même. Le génie poétique, obéissant à d'autres inspirations, revêtissant d'autres formes, le plus souvent s'empreint d'une originalité naïve dont le charme n'est pas sans efficacité pour féconder chez nous les sources de l'invention.

La généalogie de ces idiomes, leur comparaison avec ceux de l'Europe occidentale étendront le domaine de la philologie, de la grammaire générale et comparée et apporteront en même temps un tribut à la philosophie elle-même.

Ainsi sera ouvert un nouveau champ, sera imprimé un nouvel élan au noble commerce des intelligences (1).

*
**

Pour compléter ces diverses opinions sur la portée de la langue russe, j'ai cru intéressant de demander l'avis autorisé de deux maîtres, E.-M. de Vogüé et Anatole Leroy-Beaulieu, à qui l'on doit, à l'un la création du mouvement en faveur des lettres russes, à l'autre la plus importante et la plus complète étude qui ait été faite, même en Russie, sur la société, les institutions, les mœurs et la religion de ce pays. J'ai donné ailleurs la partie de ces lettres qui a trait au mouvement littéraire proprement dit; les passages qui suivent visent la question de l'enseignement du russe.

Voici d'abord l'opinion que M. de Vogüé, avec son amabilité ordinaire, veut bien nous faire connaître :

Quant à votre seconde question, sur l'utilité de cet enseignement de la langue russe qu'on projette d'introduire dans nos écoles, il serait oiseux de s'y appesantir. Cette utilité ne saute-t-elle pas aux yeux? N'est-il pas évident que la possession de l'idiome national sera un instrument de fortune pour tous les hommes d'initiative, ingénieurs, industriels, agriculteurs, qui voudront participer à l'exploitation des richesses vierges du grand empire? Pour notre armée, certaines éventualités parlent si haut qu'il y aurait naïveté à insister sur le devoir qu'elle a de se renseigner directement. Mais, de ce côté, on n'a plus besoin d'être aiguillonné. Il n'y a si petite garnison où quelque officier ne pioche les publications techniques de l'état-major russe; beaucoup parlent couramment cette langue; le ministre de la guerre n'a que l'embarras du choix pour détacher des missions militaires admirablement préparées. Le ministre des affaires étrangères est moins heureux; si son département n'en est plus à la situation alarmante de 1876, je ne crois pas qu'il dispose du personnel spécialement formé, dans les ambassades d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, pour scruter sur place les moindres manifestations de la vie russe. Pourtant, ce qui était utile il y a seize ans, est aujourd'hui indispensable. Jadis tous les hauts fonctionnaires du tsar possédaient notre langue, souvent mieux que la leur. Le retrait de la Russie sur elle-même, attesté par ce fait que les enfants

(1) Cité d'après le *Monde slave au XIX^e siècle*. Leçon d'ouverture au Collège de France, par M. Louis Léger.

des plus grandes familles refusent maintenant de parler entre eux l'allemand ou le français, amène de plus en plus aux premières charges des hommes moins familiers avec notre idiome. Il ne me convient de citer que des morts : le général Loris-Mélikoff, un moment tout-puissant dans l'État, ne s'exprimait en français qu'avec gêne et à la dernière extrémité; feu le général Gresser, grand-maître de la police, était dans le même cas au début, quand il vint de Kharkoff prendre sa charge à Pétersbourg. Ce mouvement de concentration sur soi-même et de dédain pour la culture étrangère s'accroît à tous les degrés de l'échelle sociale en Russie; il n'est que temps d'aviser, pour la diplomatie comme pour les représentants des intérêts commerciaux, pour les travailleurs de tout ordre qui trouveront dans les exploitations de ce nouveau monde industriel une si riche rémunération de leurs peines.

Oui, mais peut-on faire craquer nos programmes scolaires en y introduisant de nouvelles exigences? Nous nous retrouvons ici devant un problème que je ne me charge pas de résoudre et qui dépasse notre sujet. C'est le problème du contenu plus vaste que le contenant, d'un bagage de connaissances déjà hors de proportion avec la courte période des études et la capacité d'un cerveau d'enfant. Faut-il, pour l'amour du russe, sacrifier l'anglais et l'allemand, qui ont à peine leur place nécessaire sur le tableau des exercices du lycée? Il y aurait folie à le prétendre. A quelque décision que s'arrête un ministre de l'instruction publique, il ne sera pas embarrassé pour justifier ses scrupules par d'excellentes raisons, soit qu'il passe outre en considération des avantages qu'assure la possession de la langue russe, soit qu'il recule devant l'impossibilité de crucifier par cette nouvelle exigence nos malheureux écoliers. Tout au plus pourrait-on réclamer quelques enseignements spéciaux du russe, en vue d'applications déterminées, dans les fondations de nos chambres de commerce, dans la préparation supérieure aux services diplomatiques et consulaires. Je ne dis rien de l'armée: ne nous occupons point de ceux-là; ils sont admirables, ils savent tout ce qu'il faut savoir; avec de pareils gardiens, le pékin est trop tenté de paresser en toute sécurité.

Pour ce qui est de la langue russe, m'écrivit à son tour M. Leroy-Beaulieu, l'éminent auteur de *l'Empire des tsars*, le temps vient où tout homme cultivé devra connaître « les quatre langues », comme on dit chez vous; — encore faudrait-il joindre au moins un peu d'espagnol et d'italien.

La difficulté est de savoir comment se procurer ce bagage, d'autant plus que, pour ma part, je suis un partisan décidé de l'enseignement classique et des langues anciennes. Je crois qu'on ne saurait les remplacer et qu'il faut nous garder de les sacrifier. Comment donc faire? Le mieux pour ceux qui le peuvent, c'est de faire apprendre à nos enfants, dès le bas âge, une ou deux langues étrangères, l'anglais et l'allemand, notamment. Il devient ainsi facile d'y ajouter, un peu plus tard, une autre langue, le russe en particulier.

Si je m'explique bien, le Russe, chez nous, ne devrait pas se substituer aux langues de nos voisins, mais s'y ajouter pour une certaine élite. L'anglais et l'allemand, au point de vue scientifique comme au point de vue politique, demeureront longtemps encore plus nécessaires pour nous. Et si nous voulons faire quelque chose d'utile, il ne s'agit pas de céder à un engouement passager.

Qu'on essaye donc d'introduire le russe dans quelques collèges; nous n'aurons qu'à y applaudir, mais à condition qu'on procède avec prudence, qu'on expérimente les méthodes, qu'on vérifie si vraiment pareil enseignement donne des résultats.

A mon avis, le mieux ici serait de donner un enseignement littéraire visant à mettre les élèves en état de lire un texte russe. Plus tard, s'ils en avaient l'occasion, ils pourraient aller se perfectionner en Russie. Leur apprendre à commander leur déjeuner en russe me paraîtrait, je l'avoue, oïseux. On y perdrait beaucoup de temps, et sans grand profit probablement pour la jeunesse.

C'est dans nos Facultés et nos Universités, dans nos hautes Écoles que je voudrais surtout (comme à notre École des sciences politiques) qu'on enseignât le russe. Les langues ne sont pas la science, mais seulement les clefs de la science; — et de ces clefs il nous faut en avoir à notre ceinture tout un trousseau. Le malheur est que souvent nous les embrouillons ensemble et qu'elles se rouillent dans notre mémoire, — surtout chez nous, Français, qui n'avons pas occasion de nous en servir. Si nous avions, comme vous autres Russes, l'habitude de nous servir souvent entre nous, en famille, des langues étrangères, nous deviendrions, nous aussi, des linguistes.

Mais tel n'est pas notre usage; — puis vous savez si bien notre langue, vous Russes surtout, que cela nous fait moins sentir le besoin d'apprendre la vôtre.

On voit que M. de Vogüé et M. Leroy-Beaulieu sont d'accord sur l'opportunité de l'enseignement de la langue russe; leurs opinions ne diffèrent que sur le degré d'extension à donner à cet enseignement. Pour ma part, je crois avoir indiqué des raisons suffisantes pour démontrer l'utilité de la vulgarisation plus large de cette langue en France. J'ai examiné ces raisons à divers points de vue; il reste encore le domaine littéraire, que nous n'avons pas encore exploré sous ce rapport.

*
**

Je n'ai pas mission, ici, de révéler l'existence de la littérature russe ni de montrer une fois de plus ce qu'a fait ressortir avec tant de force et d'autorité le célèbre auteur du *Roman russe*. Je voudrais seulement répondre à cette autre objection qui a été faite, qu'on connaît déjà suffisamment les œuvres littéraires russes, en France, puisque tout a été traduit, et que, par suite, il n'est pas besoin de lire les auteurs dans leur texte.

Où, on a beaucoup traduit, mais très souvent à côté, suivant l'inspiration plus ou moins heureuse des traducteurs; et puis, il existe des œuvres d'un tour particulier, souvent impossibles à rendre dans un idiomе étranger; d'autres très importantes au point de vue du développement moral de la race, mais trop volumineuses et où des idées et des conceptions très originales et très intéressantes à connaître sont noyées dans des dissertations fort longues et moins utiles. Est-ce au traducteur de séparer le bon grain de l'ivraie?... Enfin, on ne traduira jamais l'esprit général d'une littérature, surtout de celle qui possède un caractère personnel; on ne distinguera jamais nettement le génie des langues slaves, par suite leurs tendances philosophiques, à travers le prisme du génie latin: le sens général des termes originaux ne correspond pas toujours exactement à l'idée qu'on exprime par des équivalents.

Il ne s'agit même pas de la satisfaction artistique que procure la lecture des auteurs dans les originaux, luxe qui, du reste, n'est pas à dédaigner. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de pouvoir ajouter au confort intellectuel la faculté de suivre, sans intermédiaire, le développement des manifestations, déjà si diverses et si complexes, du génie de ce peuple jeune et, par suite, fort impressionnable; de pouvoir se servir de ces manifestations comme d'une lentille grossissante qui réfléchit avec intensité les courants successifs des idées de la vie morale de peuples plus anciens, afin de savoir mieux se rendre compte de ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans l'idée émise au dehors, reçue et développée par les Russes avec l'entraînement propre à toute jeunesse.

Je vais tâcher de me faire mieux comprendre en résumant en quelques mots la dernière et la principale période de la littérature russe. Je commence par *Eugène Oniguine* de Pouchkine, dont le héros est comme l'enfant légitime du Child-Harold, de la misanthropie byronienne, et je termine par Pozdniehev, le fils monstrueux du scepticisme pseudo-scientifique moderne, le héros de la *Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï.

La première chose que je remarque dans ce cycle achevé de la littérature russe, c'est qu'il est l'image déformée, le miroir, tantôt concave, tantôt convexe, du cycle des idées qui se succèdent durant la période correspondante en Europe.

Les désillusions qui ont suivi l'enthousiasme révolutionnaire de 1789 ont trouvé, en Europe, leur plus puissante expression dans le célèbre poème de Byron, *Pèlerinage de Child-Harold*. La misanthropie, cette première étape du « mal du siècle », contamina bientôt, mais à fleur de peau seulement, la jeunesse dorée de la Russie; et Pouchkine put montrer aussitôt dans son *Eugène Oniguine* le ridicule de ces faux Child-Harold et, par contre-coup, dépeindre l'exagération de leur prototype. Lermontov procéda de même dans un *Héros*

de notre temps. Ces deux œuvres, qui seraient peut-être d'un enseignement profitable pour les aînés, passèrent inaperçues en Europe.

Aussitôt qu'un nouveau courant commence à se dessiner: le socialisme humanitaire en France, le fouririsme, la philosophie idéaliste en Allemagne, avec Hegel, Fichte et Schelling, le célèbre critique Belinsky, le Sainte-Beuve russe, les non moins célèbres professeurs Granovsky et Stankevitch poussèrent jusqu'à l'ascétisme la perfection individuelle par laquelle les socialistes français et les philosophes allemands croyaient arriver à régénérer l'humanité, et l'influence des maîtres russes sur la jeunesse de 1830 a eu des effets immédiats tels que n'ont jamais pu en produire, en France, le socialisme sentimental, et en Allemagne la philosophie idéaliste. Hé bien! connaît-on, même aujourd'hui, les douze gros volumes de Belinsky? A-t-on seulement appris son nom, comme ceux de Granovski et de Stankevitch?

La foudre qui, en 1848, a incendié toute l'Europe, n'a montré que sa lointaine lueur dans la vaste plaine russe. Elle a perdu, dans cette immensité, de son éclat initial, mais le tonnerre a continué à y rouler sourdement; la protestation, pour être plus passive, n'en était pas moins réelle. Si cette fois l'effet réflexe des idées reçues est atténué, en revanche les revendications sociales, si elles sont d'un caractère moins violent, dénotent un esprit de continuité et de méthode scientifique qu'on trouverait rarement à cette époque chez les chefs du socialisme européen.

Connaît-on les commentaires à la fois érudits et ingénieux de Tchernychevsky sur l'*Économie politique* de Stuart Mill? Non! n'est-ce pas? les intéressés les ignoraient, Karl Marx lui-même n'a connu ce remarquable travail et il n'a pu le citer avec éloge que longtemps après son apparition.

Enfin la théorie darwinienne, la théorie matérialiste de Büchner, le positivisme d'Auguste Comte engendrent en Russie le type primitif du nihilisme, qui va, dans sa négation de toute autorité politique, scientifique, divine, bien plus loin que ses congénères les plus téméraires de l'Occident. C'est Bazarov, le héros de *Pères et Enfants* de Tourguéniev. Bientôt après cette incarnation dans Bazarov du nihilisme de cette époque, Dostoïevsky a su en indiquer dans son roman, célèbre aujourd'hui, de *Crime et Châtiment*, le développement final; il a su deviner et montrer dans Raskolnikov, plus de quinze ans auparavant, à quelle exagération aboutirait la négation matérialiste des philosophes allemands et des positivistes français. Qui sait si ces deux chefs-d'œuvre russes n'avaient pas été ignorés du public européen, s'ils avaient été analysés et discutés à temps, s'ils n'auraient pas ouvert les yeux sur certaines exagérations des théories matérialistes et positivistes?

Nous arrivons à la nouvelle génération, au « nou-

veau bateau », comme dit Daudet, sur lequel il y a encore des gendarmes, où l'on est obligé d'expliquer les vilénies, les méfaits commis par la théorie du *struggle for life*. Les Russes font mieux. Cousin germain de Paul Astié de la *Lutte pour la vie*, Pozdnichev, de la *Sonate à Kreutzer*, est plus monstrueux encore.

Paul Astié reçoit le châtimé mérité sans qu'il ait pu aller jusqu'au bout; Pozdnichev réussit, lui; il tue, est acquitté, et fait encore de la morale aux autres! Il mêle, pour expliquer sa conduite, le darwinisme avec l'Évangile, l'astronomie avec la morale. C'est le disciple logique du pessimisme de Schopenhauer, c'est le type parfait du scepticisme le plus hideux que puisse engendrer la doctrine de ce philosophe allemand.

Avec lui, et aussi avec le héros du *Disciple* de Paul Bourget, nous touchons ici aux extrêmes limites du développement de la misanthropie byronienne, nous arrivons à notre point de départ : le cycle se ferme. Seulement, dans le *Disciple*, c'est la littérature française qui subit l'influence des idées russes.

*
*

Le Greslou de Paul Bourget est déjà l'habitant du « bateau qui suit », où « la cravate blanche tient toujours lieu de morale », mais où « la peur du gendarme » n'existe plus, où la conscience, l'ordinaire convenance même, laissés désormais inutiles, sont jetées par-dessus bord. Mais ce Greslou n'est-il point le proche parent français, très avisé, très raffiné, du farouche idéologue russe Raskolnikov? Il lui emprunte la même argumentation, les mêmes moyens d'action; la différence est que le mobile du Russe, vieille école, est cruellement humanitaire, le mobile du Français, la plus récente incarnation du scepticisme moderne, est cruellement égoïste.

Alors on recule d'horreur devant ces Pozdnichevs ou Greslous, Manfreds dégénérés, mesquins, bourreaux d'âmes et de chairs, torturant, martelant l'une et l'autre tantôt à coups de poignard, au nom de la justice, tantôt avec le scalpel au nom de la psychologie expérimentale. On fuit enfin ces cauchemars et on se réfugie de nouveau dans l'idéalisme, dans un idéalisme qui a un but concret cette fois. Dostoïevsky, d'abord (voir son *Journal d'un écrivain*, et ses *Frères Karamazov*), Léon Tolstoï ensuite, puisant des éléments sûrs de régénération morale dans les mœurs, les institutions (1) et la religion (2) humanitaires du peuple russe, prennent l'initiative de ce mouvement néo-catholique qui marque à la fois le commencement d'une nouvelle période littéraire et les débuts d'une nouvelle ère morale, mouvement auquel se joignent, sous la poussée

toujours croissante des revendications populaires — autant les littérateurs que les philosophes, les savants que les diplomates, les papes et les empereurs eux-mêmes.

Les diplomates français, sur l'initiative de leur chef actuel, font des recherches et envoient des rapports spéciaux sur les conditions du travail dans tous les pays étrangers; Guillaume II réunit à Berlin une conférence ouvrière internationale; Léon XIII publie une importante encyclique sur la condition des travailleurs; autant de symptômes qui caractérisent suffisamment les préoccupations actuelles des dirigeants.

L'intervention de la science dans le domaine du merveilleux, — comme l'étude scientifique des phénomènes thélépathiques, ou de ce qui se passe dans la région que nous croyons extra-terrestre, — est aussi un signe des temps fort significatif; ajouté à ceux qui caractérisent les tendances altruistes de toutes les classes de la société actuelle, ne forment-ils pas un ensemble frappant, véritable révolution morale qui s'accomplit à la fois au profit des idées idéalistes et des conceptions nouvelles du bonheur terrestre? Mais je puis dire, ou je m'abuse fort, qu'au moins dans le domaine littéraire, ce sont les Russes qui, par les écrits de Dostoïevsky et de Tolstoï, ont voulu les premiers étendre un voile sur les tristes productions de l'esprit matérialiste engagé dans une voie trop étroite, et ont hardiment arraché celui qui cachait trop longtemps les besoins spirituels de la nature humaine.

Dois-je insister davantage sur le fait que ce double courant, au moins dans la littérature et dans la philosophie, est la conséquence immédiate de la doctrine morale prêchée par les écrivains russes? Est-il nécessaires de rappeler que M. de Vogüé, l'initiateur reconnu de ce courant dans la littérature française, a certainement subi l'influence de ce milieu russe qu'il a su pénétrer à fond et nous le faire si bien connaître ensuite? Non, c'est évident : c'est bien du Nord que nous vient cette fois la lumière. Les tendances sociales du peuple russe, exprimées dans les œuvres de ses meilleurs écrivains, influent à leur tour sur le cours des idées des peuples anciens et les orientent vers un idéal dont la réalisation satisfèrait à la fois l'âme et le corps, les besoins spirituels et matériels.

Ce coup d'œil rapide sur les transformations morales successives qu'a franchies l'esprit russe sous l'influence des idées européennes; l'enseignement qu'apporte d'abord le spectacle d'assimilation, de « russification » de ces idées, puis l'indication originale à l'humanité d'une voie nouvelle donnée cette fois par les Russes, tout cela ne démontre-t-il pas combien est insuffisante la connaissance de quelques chefs-d'œuvre littéraires traduits d'un pays comme la Russie, pour se rendre compte des trésors intellectuels et de la puissance morale qu'ils renferment, pour

(1) Le mir ou assemblée communale de chefs de famille; la communauté de la propriété rurale; l'article ou association commerciale; enfin production collective des *koustari* ou fabrication industrielle par villages entiers.

(2) Les sectes rationalistes.

ouvrir un nouveau champ « au noble commerce des intelligences » ?

En résumé, quel que soit le point de vue auquel on se place, la nécessité d'enseigner le russe apparaît nettement, et cela non seulement dans telle ou telle école spéciale, mais dans les écoles en général, puisque cet enseignement est lui-même d'un intérêt général.

HALPÉRINE-KAMINSKY.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul Margueritte : *Sur le retour*. — M. Gustave Toudouze : *le Vertige de l'inconnu*. — M. Guy de Charnacé : *Expiation*. — Edmond About : *le XIX^e Siècle*.

M. Paul Margueritte vient de traiter, à son tour, le sujet de l'amour quinquagénaire dans un roman intitulé : *Sur le retour*.

A ce propos, je ne sais vraiment pas pourquoi en français on appelle cela « le retour ». Je ne vois pas du tout quel retour il y a pour nous quand la cinquantaine commence à sonner. Je sais bien qu'à cet âge on désire retourner, mais qu'on retourne c'est ce que je ne vois nullement. Il y a de l'ironie dans ce caprice de la langue française, qui est essentiellement railleuse. Les hommes sur le retour devraient s'appeler tout simplement les hommes sur le déclin, et les femmes aussi, s'il en est qui aient cinquante ans, ce que je ne crois pas, du reste, pour ne le leur avoir jamais entendu dire.

Quoi qu'il y ait, et que ce soit sur le retour, ou tout bonnement sur l'arrivée, c'est la question de l'amour à cinquante ans, chez les hommes, et particulièrement chez les militaires, et spécialement chez les colonels, que M. Paul Margueritte vient d'étudier. Le sujet est mélancolique. Il n'est pas facile non plus. Il tourne très aisément au comique et même au gros comique, et alors il n'est plus vraiment intéressant ; et si on le prend au sérieux, il n'est que triste, comme toutes les choses où il n'y a pas de remède, et toutes les situations d'où il n'est aucun moyen de sortir.

Le vrai intérêt des choses de l'amour, c'est le conflit, sous ses différentes formes, de l'instinct de la nature contre les nécessités sociales, des droits de la nature contre les droits sociaux. L'amour rencontrant un obstacle dans l'institution de la famille, dans l'institution du mariage, dans un devoir civique ou patriotique, voilà ce qui rend intéressant les drames, les tragédies ou même les comédies de l'amour. Mais quand c'est contre la nature même que l'amour lutte, quand c'est dans la nature qu'il trouve son obstacle, où prend-il son droit, où prend-il son prétexte, où prend-il son excuse, et qui peut-il intéresser ? S'il est

un peu bête, il s'appelle Arnolphe ; s'il est discret, délicat et démissionnaire, il inspire, dans beaucoup de pitié, un peu de respect ; mais il n'est jamais proprement sympathique et ne passionne point. Au plus peut-il intéresser froidement comme étude psychologique et morale. Voilà pourquoi ce genre de sujet est si difficile.

M. Paul Margueritte, avec son talent ordinaire, fait de netteté, de franchise et d'un grand art à indiquer beaucoup de choses en peu de mots, s'en est tiré assez galamment. Son M. de Francœur, magnifique colonel de cuirassiers, qui n'a d'autre tort que d'être magnifique cuirassier depuis trop longtemps, est le plus brave cœur et le plus généreux et délicat qui puisse être. Dans un souper, à la campagne, chez son frère, il s'éprend d'une jeune fille absolument exquise qui a toujours des roses dans son tablier (« Oh ! ces roses ! » comme dit Saulary), et pendant six semaines est éperdu au point de ne jamais bien savoir si c'est des roses ou de la jeune fille, ou du tout ensemble, l'une portant les autres, qu'il est amoureux.

Les progrès de sa passion sont très précisément analysés, encore qu'avec aisance et sans pédantisme ; et il y a beaucoup d'habileté dans la peinture de cet amour qui n'a de sênile que ceci, précisément qu'il est beaucoup plus jeune, naïf et quasi enfantin qu'un amour de vrai jeune homme. Voilà qui est vraiment bien attrapé. M. Margueritte a très bien compris, d'abord qu'un amour quinquagénaire doit avoir très souvent ce caractère-là, ensuite qu'il n'est acceptable et n'échappe au ridicule et au répugnant que s'il a bien ce caractère, que s'il est, très longtemps au moins, inconscient, et ne s'aperçoit de lui-même, avec stupeur et avec désespoir, ce que désespoir où il entre toujours de l'espérance, comme dans tous les désespoirs d'amour, que quand il est trop tard pour réagir.

Je félicite beaucoup M. Margueritte d'avoir arrangé son roman de telle sorte que la jeune fille ne sût jamais rien. Il me semble que la seule connaissance d'un amour de ce genre, et le fait de s'en apercevoir, ternit un peu et dévaloute une très jeune fille, et lui ôte quelque chose du nimbe d'or pâle qui flotte autour d'elle. Je n'aimerais pas beaucoup un adolescent qui s'apercevrait de l'amour d'une femme « encore fraîche, mais d'une femme, enfin, tu sais, qui se dépêche », comme dit si joliment Émile Augier, et je regretterais que seulement il en fût prévenu.

A la vérité, on peut traiter délicatement même cette situation-là. C'est ce que George Sand a fait dans une délicieuse et admirable nouvelle, *Flavie*. Là c'est la jeune fille qui, sans être aimée, se croit aimée, et un instant croit aimer ; et c'est « l'homme sérieux » qui finit par la ramener paternellement et caresseusement à la raison. C'est exquis ; mais c'est diablement risqué. M. Margueritte a bien fait de risquer moins.

Ce que je ne louerai pas autant peut-être, c'est la

manière dont M. de Francœur est guéri. Ceci est proprement le « retour » dans un autre sens du mot. Ce retour est moins bien exécuté que l'aller. M. Paul Margueritte, malgré sa franchise accoutumée, a triché. Voici comment les choses se passent. M. de Francœur, comme vous vous y attendez, reçoit le coup d'assommoir où l'on s'expose toujours dans ces sortes d'aventure du cœur. Il assiste, sans le vouloir, à un petit entretien amoureux de la jeune fille aux roses avec son petit cousin. Le voilà aplati. A partir de ce moment-là, c'était une nouvelle analyse qu'il nous fallait, la peinture de son désespoir et de son retour progressif à la résignation et à la fermeté d'âme. M. Margueritte a esquivé. Il fait M. de Francœur malade; il lui donne une petite congestion cérébrale. C'est ce que j'appelle tricher; c'est se tirer d'affaire à trop bon compte. Quand on se fait porter malade, le colonel le sait bien, c'est qu'on ne veut pas faire son métier. Le métier de M. de Francœur est de souffrir moralement, pour que nous puissions suivre les phases de ses souffrances morales, et de se rétablir moralement, pour que nous puissions nous rendre compte des progrès, et du pourquoi et du comment de sa guérison morale. Sa maladie l'aide trop facilement à passer de cette troisième jeunesse du quinquagénaire bien conservé par l'entraînement au véritable déclin qui ne peut plus se faire d'illusions sur son compte. Mettons, si l'on veut, qu'il a de la chance. Je souhaite une maladie de ce genre, une maladie assagissante, venant très à propos, à mes meilleurs amis, dans des circonstances pareilles. Oui, M. de Francœur a de la chance; mais M. Paul Margueritte l'a un peu aidé.

Je félicite M. Margueritte de s'être montré nettement « réactionnaire » dans ce roman; j'entends par là d'avoir fermement pris parti pour la jeunesse et contre les mariages disproportionnés. Ce n'est pas tout à fait dans le goût du jour. Nous avions pris depuis quelques années l'habitude de voir des rois de trêfle (aux tempes) épouser de petites bergères. Le temps de l'amour permis pour les hommes s'était indéfiniment allongé, et je crois bien que l'âge ingrat » pour les hommes ne commençait plus guère que vers soixante ans. Vous rappelez-vous *la Souris*? Dans *la Souris*, M. de Francœur épousait tout simplement la vierge aux roses. Il y eut mieux, ou pis, comme vous voudrez. Dans *la Margot*, de Meilhac, le quinquagénaire amoureux n'épouse pas. Eh bien, c'est contre cette conclusion que le public, même féminin, se rebiffa. Le public a osé dire, les femmes ont osé affirmer, que Margot aurait dû épouser le Francœur de la chose, l'Arnolphe aimable. Dieu du ciel! Sarcey et moi, qui sommes pourtant de l'âge ingrat, avons-nous protesté? Rien ne nous a plus attristés que cette tendance anti-naturelle en des choses où c'est la nature qui a raison, et qui doit avoir raison. Je vois que M. Margueritte est tout à fait de notre avis. C'est peut-être parce qu'il est

très jeune. Il a moins de mérite que nous à être de son opinion; mais il en est, et cela suffit. Il a fait une œuvre très raisonnable, en même temps qu'elle est très jolie.

Je mentirais si je disais que *Sur le retour* est le meilleur ouvrage de M. Margueritte et doit se placer de pair avec *la Force des choses*; mais c'est une œuvre très agréable, souvent très pénétrante, et, encore une fois, le sujet n'était pas commode.

* * *

Ce n'est pas non plus le meilleur ouvrage de M. Gustave Toudouze que *le Vertige de l'inconnu*. M. Toudouze ne fait jamais mal, parce qu'il fait toujours consciencieusement et soigneusement; mais il est plus ou moins bien inspiré; et il ne l'a pas été excellemment cette fois-ci. *Le Vertige de l'inconnu* est une histoire d'halluciné. Vous savez très bien ce que c'est que la télépathie. On en parle assez depuis quelque temps. Qu'est-ce que je je dis, depuis quelque temps! On en parle depuis la plus haute antiquité; car l'humanité tourne toujours dans un cercle qui tend à devenir une spirale et qui n'y réussit pas. La télépathie consiste à avoir des communications mentales avec des êtres, généralement chers, qui sont éloignés de nous. Vous êtes bien tranquille; tout à coup vous recevez comme un coup au cœur et vous vous écriez: « Mon père est mort. » Vérification faite, votre père est mort juste à l'heure et à la minute où vous avez eu cette angoisse. Le fait s'est produit assez souvent.

Cela ne m'étonne nullement. Je crois formellement à la télépathie, comme je crois aux oracles antiques. Les oracles antiques prédisaient l'avenir. Quand leurs prédictions ne se réalisaient point, on n'y faisait nulle attention; quand ils se réalisaient, l'étrangeté du fait ébranlait tellement l'imagination que tout le monde se rappelait la prophétie et s'inclinait devant la certitude incontestable de la science oraculaire. Il en va exactement de même de la télépathie. Les gens très nerveux ont des angoisses, des pressentiments, des avertissements, entendent des « voix », ont des visions à peu près tous les jours. Toutes celles de ces hallucinations qui ne correspondent à rien dans le monde des réalités sont comptées comme « hallucinations fausses », pour parler la langue de Taine, et sont mises en oubli à l'instant. Celles qui coïncident avec un fait nous frappent vivement, nous déconcertent, sont comptées comme « hallucinations vraies » et nous font croire à la télépathie. J'y crois. Je crois aussi qu'un aveugle, une fois sur mille, fait mouche dans une cible avec un pistolet, et qu'il n'y a que ce coup-là qui compte. Avouez qu'il serait injuste de lui chercher chicane sur les autres. Voilà précisément ce que c'est que la télépathie.

C'est la biographie d'un télépathe que nous fait M. Toudouze dans *le Vertige de l'inconnu*. Un jeune

Breton, de tempérament très nerveux, nourri du reste, dans son petit pays de Lannion, de toute sorte d'histoires d'enchantements et d'enchanteurs, n'a jamais été très équilibré. Une circonstance tragique le met décidément sur la pente du vertige. Pendant le siège de Paris, une nuit de décembre, au plateau d'Avron, étant de faction, il a une première crise de télépathie. Il voit son père, très éloigné à ce moment-là, et qui fait campagne sur la Loire, lui apparaît, comme lui demandant secours, et il sent son souffle lui passer sur le visage. (Très exact, d'accord avec toutes les observations télépathiques.) A partir de ce moment, à partir surtout du moment où cette vision se trouve vérifiée, le pauvre petit Breton écoute avec trop d'attention et trop de confiance les voix diverses de sa parole intérieure. Il a le *Drouk-Varzin*, comme on dit en Bretagne, le *mal de Merlin*: c'est-à-dire qu'il est toujours absorbé dans une conversation avec l'invisible.

Cela le mène loin, et, par exemple, ce qui est commun chez les hallucinés, et ce qui est terrible, à une confiance absolue en lui, en son *moi*, en son *moi secret* et mystérieux qui le suggestionne. La vision ne s'est pas trompée, une première fois; donc elle ne se trompera jamais. Et c'est ainsi que tout ce qui est en lui, mouvement instinctif, conviction irraisonnée et intention involontaire, précisément *parce qu'il est involontaire, irraisonné et instinctif*, lui paraît sacré.

Il en arrive ainsi à jeter du haut d'un donjon un pavé gros comme un dolmen sur la tête de son beau-frère, parce que la tête de son beau-frère ne lui convient pas et qu'il lui trouve un faux air de dragon de légende. Rien n'est plus logique que cette progression.

Je regrette un peu que l'auteur, après avoir très froidement et sans prendre parti raconté toute cette histoire comme un cas curieux, ait, dans une dernière page, poussé la pitié pour le pauvre petit Breton jusqu'à une sympathie qui prend un peu trop l'air d'un culte. « Est-ce lui qui a raison? » se demande le docteur, en considérant le pauvre visionnaire; « en d'autres siècles, aux époques de foi, n'eût-il pas été considéré comme un saint?... » Je n'aime pas beaucoup cela. Je ne vois rien dans l'histoire d'Alain Kerlavoz qui mérite la moindre admiration et qui comporte la moindre piété. Qu'on l'entoure de soins et qu'on ne laisse pas de dolmens entre ses mains, c'est tout ce que je puis conclure sur lui.

Je regrette aussi un peu que toute cette histoire, sauf le commencement, qui est pittoresque, soit un peu lente et un peu terne. Les figures ne se détachent pas avec un grand relief, et, excepté peut-être la vieille sibylle bretonne du donjon, qui ne laisse pas elle-même d'être un peu conventionnelle, tous ces personnages sont presque indifférents. M. Toudouze a fait beaucoup mieux, et fera beaucoup mieux encore, je ne suis pas embarrassé sur son compte. Au fond, je trouve ce roman faible, parce qu'il est faible, mais,

pour des raisons que j'ai eu l'occasion de dire ici, je ne suis pas très fâché qu'un roman roulant sur l'*occultisme* ne soit pas très bon.

*
**

Ayant lu dans la préface du volume intitulé *Expiation* qu'une des trois nouvelles qui composent ce volume, celle qui s'appelle *Elles et Nous*, était une réplique à *Notre cœur* de Guy de Maupassant, je me suis empressé de lire *Elles et Nous*. Je n'ai pas trouvé que ce fût le moins du monde une contre-partie de *Notre cœur*, et je ne sais pas du tout comment on pourrait s'y prendre pour démontrer que c'en est une. Il est question dans *Elles et Nous* d'un jeune officier de marine, en mouillage à Paris, qui aime de tout son cœur une femme mal mariée et qui, en attendant qu'elle soit libre, a les dernières bontés pour une femme du monde, et est sur le point d'avoir les dernières complaisances pour une grande et honnête dame, princesse exotique et incendiaire. Cela prouve que « notre cœur », j'entends le cœur des hommes qui ont des loisirs, est capable de plusieurs amours à la fois, d'amours de différentes nuances. Il assortit, comme disent les commis de nouveautés. C'est précisément la même chose que prouve le roman de Maupassant, s'il a la prétention de prouver quelque chose. Il m'est donc impossible de voir en quoi M. de Charnacé réfute Maupassant. Il écrit quelquefois singulièrement M. de Charnacé: « Mais d'un mouvement brusque il la retourna de son côté et lui ferma les yeux avec deux baisers, qui s'imprimèrent bientôt sur sa bouche frémissante. » Ces baisers qui, déposés sur les yeux, s'en vont s'imprimer sur la bouche, appartiennent à la télépathie. Non, vraiment, télépathie à part, ceux de la bouche et ceux des yeux ne devaient pas être les mêmes.

*
**

M. Joseph Beinach a réuni les articles d'Edmond About, dans le *XIX^e Siècle* de 1872 à 1885, qui lui ont paru les mieux venus, et il en a fait un volume. Cela était assez à propos. On ne pourra guère étudier Edmond About, son œuvre et son rôle, sans se préoccuper de ce qu'il a écrit dans les treize dernières années de sa courte vie. Ce volume était donc nécessaire dans une collection des œuvres complètes d'Edmond About et pour la compléter. En lui-même, que vous dirai-je? Il a le plus rare, le plus invraisemblable, le plus surprenant et le plus miraculeux des succès: il est fait d'articles politiques d'il y a quinze ans, et il est lisible. Il est lisible nous parlant de M. Bathie, de M. de Kerdel, de M. de Fourtoul et du Message de M. de Mac-Mahon. Il est lisible criblant d'épigrammes successivement M. Ernoul, M. Buffet et Gambetta. Il est lisible traitant de la conjonction des centres, de la mort d'Anto-

nelli, de l'attitude de M. de Broglie dans la question des enterrements civils, du pèlerinage de Paray-le-Monial. Mon Dieu ! comme tout cela est loin ! Quand je pense que tout cela nous a passionnés et rendus fous de colère, d'indignation ou d'enthousiasme ! Éternel, il n'y a que vous !

Et pourquoi est-il lisible, parlant de choses qui ont tellement cessé d'être qu'il semble qu'elles n'aient jamais été ? C'est qu'il est écrit. C'est la langue qui sauve tout. Ce n'est pas tant l'esprit ; car l'esprit passe aussi, avec les choses qui l'ont ému, et date, comme elles ; mais la langue ferme, sobre, courte et nerveuse, voilà ce qui ne passe pas. Je ne connais que deux livres de politique courante qui aient survécu ou doivent survivre aux circonstances d'où ils sont nés. C'est celui-ci, et les *Quelques pages de politique contemporaine* de Prévoist-Paradol. Et, tous les deux, c'est qu'ils sont écrits par des maîtres.

M. Joseph Reinach a mis en tête de ce volume, pour nous le présenter, une introduction de cinquante pages, intitulée *About journaliste*, qui est tout à fait remarquable. C'est bien About, tout à fait lui, avec ses qualités et ses défauts, avec sa fougue et son imprévoyance politique, ses illusions sur les hommes, lesquelles étaient extraordinaires, sa diplomatie fantaisiste et sa *carte de l'Europe* dix fois remaniée en parfaite étourderie, toujours d'une façon défavorable à la France, par grandeur d'âme ; mais aussi avec sa forte croyance, et intelligente, au progrès, sa lucidité merveilleuse en économie politique, son aptitude, véritablement curieuse, à voir, à comprendre et à expliquer les choses matérielles, inventions nouvelles, œuvres industrielles, œuvres agricoles ; sa vivacité d'esprit enfin, et, servie par une prodigieuse mémoire, sa déconcertante faculté d'assimilation instantanée.

C'est bien, surtout, About directeur de journal. Cet About-là, je l'ai bien connu, et je le retrouve ici très fidèlement retracé. Il était très particulier en ce rôle-là, et du reste excellent. Il ne dirigeait pas. Il n'avait aucune volonté. Mais il suggérait, il inspirait, il animait, il était une âme ; et cela d'une façon admirable. Par l'influence de sa parole, même nonchalante, de sa conversation, même paradoxale et éclatant en fusées, de sa présence seule, de sa personne d'où je ne sais quel fluide électrique émanait sans cesse, il faisait des hommes d'esprit et des hommes de verve de tous ceux qui l'entouraient ; et il en tirait tout ce qu'ils avaient en eux, et même davantage. La volonté la plus énergique et la direction la plus ferme n'auraient pas eu moitié autant de succès. Aussi, nous l'adorions. C'était la maison la moins disciplinée et la plus unie que j'ai jamais connue. Il obtenait tout de nous sans jamais rien nous demander ; et nous-mêmes nous obtenions tout de lui, excepté qu'il écrivit dans son journal ; car il devenait très paresseux à la plume et ne « partait » que quand il « s'emballait » ; mais alors c'étaient de belles

foulées. About revit dans cette introduction de M. Reinach sous ses multiples aspects, et dans ce volume sous le seul aspect de journaliste politique ; mais c'étaient assurément des pages à sauver de l'oubli.

**

Les derniers vers de M. Émile Hinzelin, que j'ai cités dans ma dernière chronique, ont été imprimés ainsi :

Que je suis bien ton fils, ô bizarre saison,
Qui détruisant la fleur et fleurissant la feuille
Prêtes à l'agonie un douloureux frisson !

Il faut lire :

Qui *défeuille* la fleur et fleurissant la feuille...

ÉMILE HINZELIN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Juif polonais*, drame en trois actes et cinq tableaux, de MM. Ereckmann-Chatrian.

Le rôle de critique, outre ce qu'il a en soi de périlleux, est en vérité fort difficile par le temps qui court. La littérature tout entière, et le théâtre en particulier, sont divisés en deux camps si distincts et si tranchés qu'il semble qu'on soit obligé de prendre nettement parti, quand on sent que ses goûts, ses impressions, sa raison même vous éloignent autant de l'un que de l'autre. Et encore si ce n'étaient que les questions proprement littéraires, on se tirerait d'affaire ; mais, derrière ce que l'on blâme, on trouve tout un parti que l'on froisse. Dites du bien d'une pièce à la mode ancienne : la nouvelle école vous traite d'encroûté ; approuvez telle tendance des jeunes : les autres vous regardent comme un être subversif et dangereux. « Celui qui n'est pas contre moi est avec moi, » dit l'Évangile. A cette parole encourageante, les combattants littéraires en ont préféré une autre, contraire, et qui se trouve aussi, d'ailleurs, dans l'Évangile : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » Prenons, par exemple, un point plus précis, qui nous permettra d'abaisser le débat. Il est certain que, cet été, la Comédie-Française nous a donné certaines représentations peu dignes d'elle ; le dire, c'est été, semble-t-il, commettre une trahison ; au moins, c'est été paraître se ranger du côté de ceux qui l'attaquent de parti pris, et non seulement l'institution, mais ce qu'elle représente, le répertoire, classique ou tragique,

la tenue qu'elle conserve encore à notre théâtre classique, choses que j'aime de tout mon cœur.

Ces précautions oratoires ne sont pas si oiseuses que vous le pensez peut-être. Elles me permettraient au moins de dire ce que je pense de la reprise du *Juif polonais*, sans être accusé, — ni félicité, — de proclamer qu'on n'a plus de bonnes pièces bien jouées qu'au Théâtre-Libre, par M. Antoine et les siens.

* *

Donc, pour le dire sans fard, l'idée de reprendre le *Juif polonais* me paraît déplorable. Je ne parlerai pas de la dignité de la Comédie et de ce qu'il lui est ou non permis de monter; j'avoue avoir à ce sujet les idées les plus larges du monde. Encore faudrait-il qu'il n'y eût pas trop de disproportion entre ce qu'elle accepte et ce qu'elle refuse. Or, ce n'est un secret pour personne qu'elle exige des débutants un ensemble de qualités, qu'elle a le droit d'exiger à coup sûr, mais qu'on aimerait lui voir rechercher également dans les pièces qu'elle a parfois fantaisie de reprendre. Et ce n'est pas, à coup sûr, dans le *Juif polonais* qu'elle pourrait les y trouver.

La pièce n'est pas bonne. *L'Ami Fritz*, qu'on peut considérer, ce me semble, comme un chef-d'œuvre du théâtre de second ordre, nous avait donné, des mœurs d'Alsace, le tableau le plus aimable et le plus touchant; le repas du premier acte, le second presque entier, et un peu le troisième, avaient je ne sais quelle simplicité patriarcale, et, par endroits, presque grandiose (tout de même, j'exagère un peu); surtout la pièce était d'ensemble, comme on dit: les occupations, les sentiments, les actes des personnages, étaient singulièrement harmonieux; les auteurs, sans y prendre garde peut-être, avaient créé pour leurs personnages une atmosphère spéciale; tout ce qu'ils y faisaient nous paraissait juste, aimable et sain.

Rien de pareil dans le *Juif polonais*. De tableau de mœurs, il n'en existe pas. La mise en scène très soignée de la Comédie-Française ne suffit pas à faire illusion pendant la moitié d'un acte; un poêle ou un fourneau, une boîte d'horloge, des tables d'auberge et un rouet constituent un aimable cadre; le tableau manque. Les conversations de Catherine, d'Heinrich et de Walter, même d'Annette et de Christian, sont assez insignifiantes, et ce n'est pas les quelques paroles dites par Mathis à la fin de l'acte qui nous renseigneront bien clairement sur l'âme alsacienne en 1869. Qu'est-ce encore? Au second acte, des airs alsaciens dans la coulisse, la chambre de Mathis, et les belles toilettes d'Annette et de sa mère? Cela n'est pas grand'chose. Et quant, au troisième acte, nous avons encore des chansons populaires, encore un cadre, et rien dedans, — j'entends rien, au point de vue des mœurs et du milieu.

Car c'est là le premier reproche que je ferai au *Juif polonais*. Changez le drame de milieu; placez-le en Finlande, en Gascogne ou parmi les Espagnes, vous n'aurez guère à modifier que le décor, les costumes et quelques rares répliques. Et, ce qui me faisait tout à l'heure traiter *L'Ami Fritz* de chef-d'œuvre, c'est précisément, je vous l'ai dit, la pénétration des personnages par le milieu; le petit drame sentimental qui s'y développe, on ne peut le concevoir que dans des âmes alsaciennes, je veux dire au moins dans des âmes qui auraient un fond identique avec les âmes alsaciennes. Faites de Fritz un rude Auvergnat, du « Rabbi » un pasteur protestant des Cévennes, de Suzel la fille d'un fermier de Limagne; vous n'aurez pas de peine à leur attribuer les sentiments que leur ont prêtés les auteurs; pour le drame même, pour les manifestations des sentiments, il ne restera plus rien de la pièce d'Eckmann-Chatrian. Là est un des charmes, un des mérites aussi, de *L'Ami Fritz*; le drame se passe dans l'âme des personnages, et cette âme est nettement déterminée en ce qui la distingue des autres.

J'arrive ainsi à mon second grief contre le *Juif polonais*. De drame intime, de drame intérieur, il n'en existe pour ainsi dire pas, ou, s'il existe, on nous le cache. De quoi s'agit-il ici? Mathis, perdu de dettes et à court d'argent, a tué pour le voler un juif polonais qui, un soir d'hiver, était venu frapper à l'auberge; il y a de cela quinze ans. Nul ne l'a jamais soupçonné; ses affaires ont prospéré; il est le plus riche propriétaire du pays, et bourgmestre de son village; sa fille aime le brigadier de gendarmerie Christian et en est aimée; on est à la veille du mariage.

Le drame sera donc un drame du remords; le motif principal sera le souvenir du crime renaissant quand on le croit évanoui à jamais; les péripéties viendront, soit de la découverte du crime, soit de l'effet produit par le remords sur Mathis. C'est la seconde hypothèse qu'ont choisie les auteurs. Ou, pour mieux dire, ils ont cru la choisir, car ils n'en ont rien tiré. Et, d'abord, ils ont en quelque sorte écarté du drame Catherine, la femme de Mathis, Annette, sa fille, et tous les autres personnages; ceux-ci côtoient l'action sans s'y mêler, puisque, pas un instant, ils ne soupçonnent le crime. C'était le droit des auteurs, et je me garderai de leur reprocher le choix qu'ils ont fait. Reste donc Mathis seul; il est coupable, et nous allons voir comment il s'accommodera du remords. C'est cela qu'on doit nous montrer, si l'on veut nous montrer un drame; la situation une fois donnée, il ne peut y en avoir une autre.

Le remords n'y est même pas. Passe pour le premier acte. Il est gros, comme moyens; l'apparition du *Juif polonais* est et demeure inexpliquée. Quel est-il? D'où vient-il? On ne le saura jamais; et si vous demandez pourquoi il revient, c'est uniquement pour amener un coup de théâtre. Je reconnais d'ailleurs que ce coup de

théâtre est assez dramatique, — dramatique dans le sens inférieur du mot ; — et il a au moins l'avantage de nous apprendre la culpabilité de Mathis. A partir du second acte, plus rien ; le remords ne joue aucun rôle dans la vie de Mathis ; en a-t-il ? peut-être. Tout ce qu'on peut discerner en lui, c'est la crainte du châtimement, et, par cela seul, l'intérêt s'amointrit. Ici, un long monologue dans lequel il rappelle le crime, et nous confie (avec une naïveté peu compatible avec l'habileté dont il a fait preuve jusqu'ici) que s'il donne sa fille à Christian, c'est pour avoir un protecteur parmi les gendarmes. Pour le reste, l'action marche absolument comme s'il n'y avait jamais eu de Juif polonais. Mathis agirait absolument comme il agit s'il n'était pas un assassin. Nous voici au troisième acte, et, sauf l'évanouissement du premier acte, qui n'est qu'un fait et qui n'a eu d'ailleurs aucune conséquence, le crime a pour ainsi dire disparu de la pièce. La crise éclate au troisième acte. Mais, chose singulière, pour que le remords agisse sur Mathis, il faut que celui-ci soit endormi. Et cela même vous montre combien est fausse et médiocre la conception des auteurs.

Donc, ni véritable tableau de mœurs, ni drame au sens propre du mot. Que reste-t-il donc dans *le Juif polonais* ? Un effet de théâtre ; le rêve, la scène du jugement. Rêve, apparition, j'y consens ; à une condition, cependant, c'est que, — comme le spectre de Banco, — il représente quelque chose, qu'il symbolise le remords d'une façon matérielle, et surtout qu'il influe sur les sentiments ou les actes du personnage ; et je n'ai pas besoin de vous rappeler le parti qu'en a tiré Shakespeare. Ici, rien de tel ; d'abord, je l'ai dit, ce n'est pas le remords, mais la crainte du châtimement ; et vous voyez combien cela rabaisse la scène ; de plus, Mathis ne se réveille même pas ; aussitôt l'apparition évanouie, il meurt. Alors, — au point de vue du théâtre, — à quoi bon ?

Si j'ai insisté de la sorte sur cette malencontreuse reprise, ce n'est pas, à coup sûr, pour le vain plaisir de « démolir » une pièce, dont le succès ou l'insuccès sont choses négligeables. C'est que je comprends difficilement pourquoi on a été chercher au Théâtre-Cluny ce très médiocre mélodrame. Je comprends qu'on discute l'entrée de certaines pièces à la Comédie-Française ; l'an dernier, on parlait du *Voyage de M. Perrichon* ; cette année, on a parlé de *Célimaire le bien-aimé*, des *Faux bonshommes* encore ; soit ; il y a, pour et contre, d'excellentes raisons. Mais celles qui ont fait reprendre *le Juif polonais*, je ne les vois pas, je n'en vois pas une... ou, plutôt, j'en vois une, et je ne la trouve pas suffisante.

Je me trompais tout à l'heure, en disant que, dans *le Juif polonais*, il y avait eu tout un effet de théâtre. Il y a aussi un rôle, un rôle dont l'effet est sûr, et un peu facile. Un des plus justement estimés des sociétaires aurait eu envie de le jouer avant sa retraite, et

l'on aurait monté la pièce pour lui. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. J'ai peine à croire qu'après avoir donné la vie à tant de personnages, et de si divers, et après les avoir si fortement marqués de son empreinte, le sociétaire en question ait pu être troublé par les lauriers de l'illustre Jenneval. Quoi qu'il en soit, l'excuse, — ou la raison, — ne me paraît pas suffisante. Ne créons pas de précédents, comme on dit en jurisprudence. Celui-ci pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Le sociétaire dont on parle a des collègues ; ils se retireront un jour. Voyez où cela nous mènerait. Nul n'ignore, par exemple, la prédilection de M. Febvre pour les rôles de braves généraux. Que lui répondra le comité, s'il veut faire reprendre *la Prise de Pékin*?...

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les démentis.

Il faudrait professer contre le grand reportage la plus inique des animosités pour ne pas goûter les interviews que M. Jules Huret publie, dans *le Figaro*, sur la question sociale.

Non pas que M. Huret ait eu l'immodeste prétention d'y donner, — fût-ce avec le concours de la banque et du prolétariat, — la solution de problèmes que les plus savants économistes ont presque renoncé à résoudre.

Mais, à défaut d'intérêt positif, ces études offrent un agrément psychologique que les amis du symbole ne méconnaîtront pas.

Personnifiés par quelques représentants de choix, les capitalistes, les paysans et les ouvriers évoluent à travers ces entretiens comme les chœurs dans les drames antiques ; et il est curieux de lire les vertes répliques qu'échangent ainsi les ordres divergents.

Pourtant, jusqu'ici, des soupçons avaient gâté mon plaisir.

Car s'il me semblait que les paroles résignées ou exaspérées des ouvriers avaient été fort exactement transcrites par M. Huret, de même que l'apathie obtuse ou cupide des paysans, — par contre les interviews des capitalistes me paraissaient tout à fait invraisemblables.

Que ces gentlemen eussent pris leur parti des maux qu'ils ne souffrent pas et qu'ils éprouvassent pour le socialisme cette malveillance vague que ressent le dormeur pour qui l'éveille, cela ne m'étonnait guère. Mais qu'ils eussent consenti à confesser publiquement leurs opinions sur la misère d'autrui et à étaler ouver-

tement leur indifférence hargneuse ou goguenarde, je me refusais à le croire.

Je désirais une confirmation à ces aveux, des garanties, des preuves.

Les capitalistes ne tardèrent pas à me les fournir en abondance.

**

Bientôt, en effet, leurs démentis affluaient au *Figaro*, bénins, timides et désolés. Ils se plaignaient doucement d'avoir été mal compris, mal saisis...

Où donc avais-je entendu réclamer sur ce mode spécial, à mi-voix, sans éclat? C'était il y a quelques années, — chez un photographe, — un monsieur bouffi, les yeux enfouis sous la graisse, qui s'insurgeait discrètement contre l'indéniable ressemblance de son portrait :

— Oui, monsieur! je sais bien, je ne suis pas mince. Mais, vraiment, ce n'est pas moi. Ce ne sont pas mes joues; ce sont des fluxions. Et mes yeux? Où sont-ils mes yeux? Je me connais, allez, ça n'est pas mon oeil!

Et comme le photographe demeurait raide, muet :

— Voyons, vous ne pourriez pas arranger un peu cela, enlever là un petit morceau de joue, et ici aussi? Ah! je l'avais bien dit à votre employé... Il m'a pris quand je n'étais pas prêt, au moment où je ne m'y attendais pas... Allons, n'y aurait-il pas moyen de faire quelques retouches, quelques petites retouches?

Et à mesure que je lisais les démentis des interviewés, je me rappelais chacune des paroles du gros monsieur, ses intonations navrées, l'étonnement douloureux de son pauvre visage gonflé, — devinant que les capitalistes avaient dû, avant d'écrire au journal, passer par des angoisses pareilles aux siennes.

Pour la première fois, ils avaient vu le portrait exact, le fidèle et féroce portrait de leur âme, et, stupéfaits, ils n'avaient pas voulu s'y reconnaître.

Ils demandaient, eux aussi, des retouches; ils priaient qu'on supprimât un peu d'égoïsme par-ci, qu'on rajoutât un peu de compassion par-là, de façon que leur âme vous eût un aspect présentable, avouable, humain.

Ils prétextaient également qu'ils n'avaient pas eu le temps de la gulnder devant l'objectif, de la préparer, d'en faire la toilette; qu'on les avait « tirés » à l'improviste, sans les prévenir, sous un mauvais jour, dans la disgrâce de l'abandon familial.

Pour un peu, ils eussent accepté de poser de nouveau, en frac et cravate blanche, avec huit jours pour étudier au préalable la question et les réponses.

**

Concessions superflues et tardives, mais à l'honneur

de ceux qui les tentèrent, puisqu'elles témoignent chez eux d'une sincérité qui, depuis le début des interviews, démentis à part, ne s'est pas démentie un instant.

C'est sincèrement, en effet, que les capitalistes se sont ouverts à M. Huret sur le problème social, qu'ils lui ont dit ce qu'ils pensaient du bonheur des prolétaires, comme ils le disaient chaque jour dans le monde, au cercle, à leurs amis.

C'est sincèrement, de même, qu'apercevant combien leurs confidences venaient mal à l'impression, ils se sont efforcés de les corriger par quelques sages additions et quelques hardis *delectatur*.

Il y aurait donc excès de cruauté à garder rancune à des personnes si accommodantes, qui dès qu'elles se rendent compte que leur langage manque de commiseration s'empressent docilement de l'amender dans le sens pitoyable; comme il y aurait ingratitude à ne pas remercier M. Huret, auquel nous devons ces heureuses virevoltes et ces touchantes résipiscences.

Nul doute désormais qu'il ne mène à bien sa délicate enquête, à moins toutefois que les ouvriers, suivant l'exemple des patrons, ne commencent à lui envoyer des rectifications pour lui reprocher d'avoir exagéré leurs souffrances ou dépeint leur misère sous des couleurs trop noires. Mais, par une rare bonne fortune, il se trouve que M. Huret en est encore à attendre leur premier démenti.

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Souvenirs de la campagne du Tonkin (1).

L'auteur des *Souvenirs de la campagne du Tonkin* raconte des faits où il fut témoin et acteur : « Lieutenant à la légion étrangère et capitaine au 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, il ne les a écrits qu'avec ses notes prises chaque jour dans le courant de la campagne, ou à l'aide de renseignements donnés, à peu de distance des journées de combat, par des camarades témoins des opérations auxquelles il n'a pas assisté. » (Préface.)

Son livre nous est infiniment précieux; au point de vue militaire, à certains égards, il a quelque chose de l'importance de celui que présente au point de vue diplomatique l'ouvrage intitulé *les Affaires du Tonkin*, œuvre aussi d'un

(1) M. le capitaine R. Carteron, *Souvenirs de la campagne du Tonkin*, 1 vol. in-12. Paris, Baudouin.

témoin oculaire, quoique celui-ci n'ait pas quitté les bureaux du quai d'Orsay, lesquels furent aussi un champ de bataille.

Les récits du capitaine Carteron ne commencent qu'avec son service personnel; par conséquent, on n'y trouvera ni les campagnes de Garnier et Rivière, ni les affaires de Hai-Dzuong, de Phung, de Sontay, qui toutes se rapportent à l'année 1883.

Ils se groupent autour d'un certain nombre de grands faits d'armes : la prise de Bac-Ninh (13 mars 1884), la prise de Hong-Hoa (13 avril), la prise de Tuyen-Quan (1^{er} juin), le guet-apens de Bac-Lé (23 juin), les affaires de Kep, Lam, Chu (octobre), la marche sur Lang-Son et la conquête de cette place (13 février 1885), la retraite de Lang-Son et le déblocus de Tuyen-Quan, aussitôt suivis de la conclusion de la paix définitive.

Non seulement l'exposé du capitaine Carteron a le mérite d'une très grande précision, mais, après chaque série de faits, l'auteur se livre à des appréciations qui sont comme la morale militaire des événements et des chapitres d'une théorie de la guerre moderne.

Le texte est accompagné d'un grand nombre de cartes, plans et croquis.

*
**

De tels récits ne peuvent s'analyser. Je préfère emprunter à l'auteur ce bel éloge des troupes qu'il a eu l'honneur de mener au feu :

« La légion étrangère a les qualités que lui donnent son recrutement et l'entraînement perpétuel auquel on la soumet. Les engagés volontaires qui la composent sont presque toujours des gens résolus, désireux d'avancement, et faisant le nécessaire pour l'obtenir; ou bien des hommes cherchant un moyen d'existence dans le métier de soldat, dont ils connaissent déjà les duretés et les satisfactions. La plupart ont servi dans des armées étrangères et ont de vingt-cinq à trente ans. C'est la partie résistante de la légion. Un certain nombre se rengagent et restent au régiment jusqu'à leur retraite.

« D'autres, plus jeunes (on reçoit des engagements à partir de dix-huit ans), sont des Alsaciens-Lorrains qui veulent servir la France. D'un zèle et d'une énergie à toute épreuve, ils ne comptent pas avec leurs forces, qu'ils gaspillent par inexpérience. Trop peu résistants pour supporter au début de leur service les fatigues de longues colonnes dans le sud de l'Algérie, ou d'opérations comme celles qui eurent lieu au Tonkin en 1884 et 1885, ils succombent prématurément. Pour les laisser se former et les soustraire aux influences d'un climat très différent de celui de leur pays natal, il semble qu'ils devraient, autant que possible, être maintenus, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, dans les garnisons du Tell algérien. »

Il est à remarquer que les Alsaciens-Lorrains forment tout près de la moitié du contingent : 45 pour 100.

Un autre de leurs chefs, le capitaine de Borelli, rend à

ces soldats un autre témoignage qui, pour être versifié, n'en conserve pas moins sa valeur. Citons seulement quelques vers :

Jamais garde de roi, d'empereur, d'autocrate,
De pape ou de sultan; jamais nul régiment
Chamarré d'or, drapé d'azur ou d'écarlate,
N'alla d'un air plus mâle et plus superbe ment.
N'ayant à vous ni nom, ni foyer, ni patrie,
Rien où mettre l'orgueil de votre sang versé,
Humble renoncement, pure chevalerie,
C'était dans votre chef que vous l'aviez placé.
Dormez dans la grandeur de votre sacrifice.
Dormez, que nul regret ne vous vienne hanter.
Dormez de cette paix, large et libératrice,
Où ma pensée eu deuil ira vous visiter!
D'ici je vous revois, rangés à fleur de terre,
Dans la force hâtive où je vous ai laissés,
Rigides, revêtus de vos habits de guerre,
En d'étranges lincouls faits de roseaux tressés.

On ne peut que s'associer à l'émotion de ce souvenir; n'est-ce pas à ces prétendus *mercenaires*, en réalité à ces héros, ou bien amoureux de la poésie de la guerre, ou bien gardant, sous cet uniforme prétendu *étranger*, la pieuse et tenace fidélité que l'Alsace-Lorraine a vouée à la mère-patrie; n'est-ce pas à eux que la France doit en grande partie tant de beaux faits d'armes, tant de glorieuses conquêtes et la reconstitution de son empire colonial?

On conçoit l'effet que pouvait produire sur de tels hommes les nouvelles qui, à certains moments, leur venaient de France, quand ils apprenaient que les dépêches alarmées de Brière de l'Isle avaient en là-bas pour contre-coup, non pas « un patriotique cri d'alarme qui rallierait tous les partis », mais une panique affectée dans les couloirs de la Chambre et les fureurs de l'esprit de parti allant, pour accabler un homme politique, jusqu'à transformer les succès en revers, annoncer, par exemple, *la prise de Lang-Son par les Chinois!* La France, en ces jours-là, n'a été battue que dans les colonnes de certains journaux et à la tribune de la Chambre.

Au reste, les réflexions politiques sont rares dans ce récit tout militaire; et c'est par la précision de l'exposé, par la netteté des descriptions des retranchements chinois, des assauts, des batailles, des marches, que l'auteur a tenu à accomplir sa tâche : « Mettre équitablement en relief la valeur de soldats et de chefs que n'ont rebuté aucun labeur, découragé aucune fatigue, dont l'intrépidité grandissait avec le nombre des ennemis. »

A. R.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LE THÉÂTRE ET LA LITTÉRATURE EN ANGLETERRE.

Un critique anglais, M. William Archer, a entrepris, depuis plusieurs années déjà, la noble tâche de relever la production dramatique de son pays, qui a, en effet, grand besoin d'être relevée. A cela près qu'il n'écrit guère de pièces lui-même, il n'y a pas un moyen que M. Archer n'ait tenté pour parvenir à son but. C'est lui qui a introduit en Angleterre la pièce d'Ibsen. C'est lui qui a le plus activement prôné l'essai à Londres d'un Théâtre-Libre.

Il a fait des préfaces pour les pièces des débutants, il a publié manifeste sur manifeste pour démontrer au public anglais la nécessité d'une rénovation dramatique. Et il vient enfin, dans un article de la *Fornightly Review*, de faire un appel direct à toutes les célébrités littéraires anglaises.

« C'est un devoir pour vous, leur dit-il, de faire cesser le divorce qui s'est produit chez nous entre le théâtre et la littérature. Tandis que vous re-tez tranquillement dans votre cabinet à écrire des romans et des poèmes, le théâtre est abandonné à des écrivailleurs sans instruction ni talent, qui se bornent à démasquer en les grossissant les vaudevilles et les mélodrames français. Il faut à tout prix que vous tentiez de sauver notre théâtre en prenant la place de ces malappris. »

Cet appel aux écrivains anglais a fait grand bruit dans la presse et le public. Et la *Pall Mall Gazette* a eu l'idée ingénieuse de demander directement à chacun des romanciers un peu en vue ce qu'il pensait de la mise en demeure de M. Archer. Toutes les réponses publiées jusqu'ici, malheureusement, ne donnent pas grand espoir d'une prochaine rénovation du théâtre anglais. Les écrivains consultés sont unanimes à répondre que le fossé est devenu trop profond entre le théâtre et la littérature. Un auteur qui voudrait transporter au théâtre l'étude des mœurs et des caractères telle qu'il la pratique dans ses romans serait, à les en croire, assuré d'un échec absolu. Aucun d'eux, en tout cas, ne paraît disposé à tenter l'aventure. Et il y en a naturellement quelques-uns qui profitent de cette occasion pour déclarer que le succès des littérateurs au théâtre, en France, vient de ce que les Français sont par excellence une race de comédiens. Les Anglais, à ce compte, seraient par excellence une race de chanteurs de cafés-concerts; car non seulement le niveau de leur production dramatique, en dépit des efforts de M. Archer, n'est pas près de se relever, mais tous les ans le nombre de leurs théâtres diminue, et tous les ans grandit, dans des proportions extraordinaires, le nombre de leurs cafés-concerts. Le moment est prochain où il n'y aura plus d'autre théâtre, en Angleterre : ce sera la défaite définitive d'*Otello* et de *Roméo et Juliette* par les danses des *négres minstrels* et par *Tarara-boom-deay*.

* * *

LES SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE.

On vient de publier à Londres, en deux volumes, les *Souvenirs d'un diplomate anglais* qui a joué un rôle considérable pendant la première partie du règne de Victoria, lord Augustus Loftus. Ces souvenirs, annoncés longtemps à l'avance comme très importants, ont causé dans le monde littéraire anglais une certaine déception : au lieu de s'en tenir à des portraits et à des anecdotes, l'auteur y a refait en quelque sorte l'histoire diplomatique de l'Europe, de 1837 à 1862, et beaucoup des choses qu'il y a rapportées étaient

déjà depuis longtemps connues. Les portraits et les anecdotes ne manquent pas cependant. Voici le portrait du tsar Nicolas : « Il y avait dans l'ensemble de son apparence quelque chose de grand et d'imposant, et, malgré l'expression toujours dure, son sourire et ses manières avaient un charme qui plaisait. C'était un beau caractère, un cœur noble et généreux : il était adoré de tous ceux qui l'approchaient de près. Sa sévérité était plus obligée que voulue : elle provenait de sa certitude que son peuple devait être gouverné d'une main vigoureuse et ferme. »

Lord Loftus parle à plusieurs reprises du prince de Bismarck. Il ne l'aime guère et n'en a pas une idée bien favorable. Il lui reconnaît une grande finesse, une énergie extraordinaire : mais il considère ces qualités comme neutralisées par son humeur capricieuse, sa vanité, son caractère méchant et rancunier.

* *

LES VIOLENCES D'UN POÈTE.

Le poète anglais John Barlas, qui avait, l'hiver dernier, tiré plusieurs coups de pistolet sur la Chambre des communes, à Londres, vient d'être de nouveau arrêté à Crieff, en Écosse, cette fois pour voies de fait sur un journaliste de Londres et un bourgeois écossais. Sur le témoignage de M. Oscar Wilde, qui s'est porté caution pour lui, ce poète agité n'a été condamné qu'à 200 livres sterling de dommages.

* *

LA BIBLIOTHÈQUE ALTHORP.

Lord Spencer, premier lord de l'amirauté dans le nouveau cabinet Gladstone, est obligé, par la crise agricole, de vendre sa bibliothèque, l'*Althorp Library*, la plus précieuse collection privée du Royaume-Uni. Elle vient d'être achetée au prix de 5 millions, par M^{me} Ryland, qui la transporte dans la bibliothèque publique qu'elle a fait édifier à Manchester en souvenir de son mari, mort il y a quelques années laissant une fortune évaluée à plus de 50 millions.

* *

D'autre part, *Scribner's Magazine* annonce que M. Tilden a légué à la ville de New-York une somme de 25 millions pour la fondation d'une bibliothèque publique.

* *

LA CRIMINALITÉ EN FRANCE.

M^{me} Blaze de Bury publie sur ce sujet, dans la *Contemporary Review*, un très éloquent article, où elle signale les traces du relèvement moral de notre pays. Le retour de la jeune génération aux idées religieuses lui paraît l'un de ces signes consolants d'un meilleur avenir. Elle note aussi le réveil du sentiment conservateur national devant les récents attentats anarchistes.

* *

UNE INVENTION.

La Compagnie du District Railway de Londres vient d'installer dans ses wagons des lampes électriques d'un nouveau modèle, fournissant une demi-heure de belle lumière moyennant un penny jeté dans un trou de la cloison du wagon. Cette lampe doit avoir pour effet de faciliter la lecture en wagon. Aussi les journaux anglais ne ménagent-ils pas leur enthousiasme à une innovation qui va sans doute augmenter beaucoup leur débit dans les gares.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14

TOME L

1^{er} OCTOBRE 1892.

LES FÊTES DE L'UNIVERSITÉ DE DUBLIN (1)

Les Universités d'Oxford et de Cambridge appelaient jadis celle de Dublin « la sœur silencieuse ». On a beau être silencieux, il y a des moments où il faut savoir parler. L'Université de Dublin a été d'autant mieux inspirée en demandant à se faire entendre, que le quolibet de ses bonnes sœurs a depuis longtemps cessé d'être juste, et qu'elle a derrière elle des états de service qui valent bien ceux de beaucoup d'autres. Ajoutez que le troisième centenaire qu'elle vient de célébrer en grande pompe, le 5 juillet dernier, est parfaitement authentique. Il ne s'agit pas ici d'une institution dont l'origine lointaine, en l'absence de documents positifs, peut, avec une égale vraisemblance, être avancée ou reculée de quelque cinquante ans. Il y a bien réellement trois siècles accomplis que la reine Élisabeth fonda le collège de la Trinité, siège de la principale Université de l'Irlande; les documents existent, on les a vus, on les a même publiés; les gens difficiles, qui demandent qu'on leur montre des parchemins, même quand on les invite à boire du champagne, n'ont eu, cette fois, qu'à s'incliner.

Parmi les anciens collèges d'enseignement supérieur établis dans le Royaume-Uni, celui de la Trinité, de Dublin, est un des plus récents. A vrai dire, la patrie de Scot Erigène n'avait pas attendu jusque-là pour organiser chez elle des cours de haute science; dès

les premières années du xiv^e siècle, il y eut une Université à Dublin, auprès de la cathédrale, et elle y fut fondée sous les auspices du Saint-Siège. Mais cette institution ne paraît pas avoir été très florissante; le tourbillon de la Réforme emporta ce qui en restait, et les partisans des idées nouvelles, sentant bien quelle force leur donnerait une Université dévouée à leur cause, sollicitèrent d'Élisabeth les secours nécessaires pour l'établir sur les ruines de l'ancienne. Le collège de la Trinité fut donc, dès l'origine, un instrument de propagande entre les mains du parti réformé. Le vice-roi et l'archevêque anglican de Dublin se signalèrent entre tous par le zèle avec lequel ils poussèrent les principaux personnages de la cité à demander, dans cette circonstance, l'appui de la reine. Entre autres arguments, l'archevêque faisait valoir qu'il était nécessaire de rendre quelque lustre à la cité, dont le commerce avait subi de graves atteintes dans les dernières années, « quoique ce malheur eût été largement compensé par les bénédictions que répandait sur le pays la glorieuse réforme récemment introduite ». S'adressant au maire de la ville, l'archevêque ajoutait: « Par cette fondation, vous vous attirerez les louanges du monde, la reconnaissance de votre souverain, les applaudissements de vos amis; votre postérité en recueillera les fruits au centuple; que dis-je? dans ce temps de réforme, vous éblouirez les yeux des papistes par l'éclat de votre belle action. »

Le langage fut entendu de tous les chefs du parti, et bientôt après on eut réuni 2000 livres de contributions volontaires, qui vinrent s'ajouter aux donations de la ville et de la couronne. Une charte royale stipula que les règlements d'Oxford et de Cambridge serviraient

(1) Stubbs (J.-W.), *The History of the University of Dublin*, 1 vol. in-8°. Dublin, Hodges, 1889. — *The Book of Trinity College Dublin (1591-1891)*, 1 vol. in-4°. Dublin, Hodges, 1892.

de base à ceux de l'Université de Dublin ; les professeurs et les boursiers devaient être nommés par la reine et choisis exclusivement dans le sein de l'Église anglicane. Il était expressément interdit à toute autre personne d'enseigner les arts libéraux en Irlande sans en avoir reçu licence spéciale de la reine. Les réformés virent avec joie s'élever l'édifice qui devait abriter l'Université ; un témoin oculaire déclare que pendant toute la durée des travaux (et ils durèrent près de deux ans) il ne plut jamais que pendant la nuit, preuve manifeste de la protection divine. Après l'ouverture des cours, il fallut former une bibliothèque : en 1601, l'armée royale, qui venait de réprimer en Irlande une révolte soulevée par les Espagnols, se cotisa pour acheter des livres au collège de la Trinité : une souscription ouverte à cet effet parmi les soldats et les officiers servit à constituer le premier fonds. En même temps, les professeurs nommés par Élisabeth s'occupaient de traduire en irlandais la Bible et le Livre de prières de l'Église anglicane. Les cinq premiers recteurs sur lesquels se porta le choix de la reine avaient pris leurs grades à Cambridge.

On pense bien qu'une institution née sous de tels auspices devait être un objet d'horreur pour les catholiques. Un des protecteurs du collège, chargé de recueillir les souscriptions dans le comté de Limerick, écrit au comité : « Je rencontre ici tant de froideur qu'à mon avis ce sera chose très difficile d'élever une si grande œuvre sur de si misérables fondements. » Et, en effet, l'Université naissante eut à traverser une période de difficultés, d'où elle ne sortit que grâce aux subventions de la reine. Elle continua à vivre, tenant les catholiques à l'écart, combattant leur influence et sourdement combattue par eux. Ils ne se lassaient pas et redevenaient plus hardis chaque fois que les événements politiques semblaient promettre à leur cause une revanche définitive.

En 1689, Jacques II débarqua en Irlande pour reconquérir son trône, avec des secours fournis par Louis XIV. Un de ses premiers soins fut de faire occuper le collège de la Trinité par un régiment ; à quel temps de là, les évêques catholiques de l'Irlande lui adressaient une supplique, où ils demandaient que cet établissement fût remis entre leurs mains ; ils en faisaient ressortir très nettement le caractère confessionnel et rappelaient avec à propos qu'il avait remplacé une fondation des papes :

Le collège royal de Dublin, disent-ils dans cette pièce, est la seule Université de ce royaume ; aujourd'hui, il est entièrement à la disposition de Votre Majesté, les maîtres et les étudiants l'ayant déserté. Avant la Réforme, il était ouvert à tous les enfants de ce pays, comme les autres Universités les plus fameuses de l'Europe sont ouvertes à tous ceux du pays où elles se trouvent. Les signataires de cette pétition supplient humblement Votre Majesté de permettre

que les Irlandais catholiques, ses sujets, se servent dudit collège pour l'instruction de leur jeunesse, qu'il devienne un séminaire général pour le clergé de ce royaume et que tous les évêques, ou ceux d'entre eux que Votre Majesté en croira dignes, présentent les personnes les plus capables pour remplir les emplois de directeurs et de professeurs dans ledit collège et pour le surveiller, afin qu'il soit bien administré et gouverné, et qu'on y enseigne et pratique la pure doctrine orthodoxe, la piété et la vertu pour l'honneur et la gloire de Dieu, la propagation de la vraie foi et le bien général des sujets de Votre Majesté dans ce royaume... »

L'année suivante, Jacques II, battu à La Boyne, était obligé de reprendre le chemin de l'exil : c'en était fait des espérances des catholiques. Le collège de la Trinité, fondé par Élisabeth en faveur des réformés, retombait à tout jamais en leur pouvoir ; deux ans après La Boyne, il célébrait en grande pompe son premier centenaire. On a conservé le programme des fêtes commémoratives qui eurent lieu à cette occasion. Après avoir entendu un peu de musique, on entendit beaucoup de discours : un étudiant récita un *Carmen sæculare* ; un professeur lut un panégyrique de la reine Élisabeth, en prenant pour texte : *Deus nobis hæc otia fecit*, ce qui donne à penser qu'il dut s'étendre surtout sur la douceur des vacances. Enfin, deux bacheliers ès arts récitèrent un dialogue en latin, où était débattue la fameuse question qui divisait alors le monde savant : Les anciens sont-ils toujours supérieurs aux modernes ?

Cependant, il y avait dans le monde catholique une ville où un établissement d'instruction avait été fondé depuis peu pour les jeunes Irlandais que repoussait le collège de la Trinité : c'était Paris. En 1677 et en 1684, deux prêtres venus de Dublin, Patrice Maginn et Malachie Kelli, obtinrent de Louis XIV des lettres patentes qui les autorisèrent à prendre possession de l'ancien collège des Lombards, alors à peu près abandonné ; il fut rebâti et on y reçut à partir de ce moment des étudiants d'origine irlandaise, qui furent admis à suivre les cours de l'Université de Paris. Un article du règlement leur imposait l'obligation de prier une fois par jour pour la famille des Stuarts. Ce collège vécut dans un état assez prospère jusqu'à la fin du xviii^e siècle ; en 1763, le nombre des étudiants se montait encore à 165 ; à la même date, le collège de la Trinité, à Dublin, en avait 74. Le roi avait aussi ouvert, en 1672, sur la colline Sainte-Geneviève, un séminaire pour les clercs irlandais. Le collège et le séminaire furent également supprimés par la Révolution française.

Il n'est pas douteux que la descente de Jacques II, en 1689, jointe aux mesures hostiles prises par Louis XIV, ait compromis assez gravement la situation déjà difficile du collège de la Trinité ; au moment même où il allait célébrer son premier centenaire, il était obligé de supprimer le traitement d'un des professeurs, par

la raison que « les élèves lui manquaient ». On recommença les cours devant une quarantaine d'étudiants. Quelques années après, quand leur nombre eut augmenté, la majorité d'entre eux se mit à faire une opposition vigoureuse au nouveau régime, de qui les professeurs, tous anglicans, tenaient leur place. De là des luttes intestines et des désordres qui se prolongèrent presque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En 1708, un étudiant fut expulsé pour avoir, au milieu d'une oraison latine prononcée dans une circonstance solennelle, nié publiquement la légitimité du pouvoir de la reine Anne; les mesures de rigueur dont il fut l'objet soulevèrent parmi ses camarades une émotion qu'on eut beaucoup de peine à apaiser. Un peu plus tard, trois d'entre eux, après avoir bu plus que de raison, s'échappèrent du collège, escaladèrent la statue équestre de Guillaume III, qui se dresse encore devant l'édifice, et enlevèrent de la main du monarque son bâton de commandement : nouvelles expulsions et nouveau tapage. En 1734, les choses allèrent encore plus loin : dans les murs du collège habitait un professeur pour lequel les étudiants ressentaient une antipathie particulière; il avait été déjà plusieurs fois insulté par eux, il avait reçu des lettres de menace, et des dégâts avaient été commis dans son appartement lors de désordres antérieurs. Le malheureux se crut suffisamment autorisé à garder auprès de lui des armes chargées; une nuit, des pierres ayant été jetées dans ses fenêtres, il se leva et fit feu; les étudiants ripostèrent par d'autres coups de fusil, il fut mortellement atteint et succomba deux heures après.

Cette guerre incessante, où les professeurs étaient d'un côté et les étudiants de l'autre, ne permettait guère d'espérer de beaux jours pour l'Université. Jusque sous George II elle restait une création artificielle du pouvoir central, installée comme une machine de guerre au milieu d'une population ennemie. Mais ce que l'Angleterre veut, elle le veut bien, et surtout il n'est point de pays où l'initiative individuelle, mise au service de la foi, puisse réaliser plus de miracles. C'est précisément à cette époque de son histoire que l'Université, redoublant d'efforts, entre dans la voie des progrès décisifs. Le parti protestant, menacé de voir périr son œuvre, fait appel au dévouement de tous les siens, et dans l'espace de quelques années, grâce aux donations qui s'accumulent, grâce aux encouragements donnés d'en haut, l'œuvre est non seulement sauvée, mais rajeunie et fortifiée. Il se dégage véritablement une grande leçon de ce spectacle; contemplons-le et instruisons-nous. Au commencement du XVIII^e siècle le collège de la Trinité avait en moyenne 70 élèves par an. En 1733, le duc de Dorset, envoyé en Irlande comme vice-roi, s'émeut de cette situation; il représente aux familles nobles du pays que leurs fils, au lieu d'aller compléter leurs études au dehors, feraient beaucoup mieux de rester à l'Université de Du-

blin; lui-même y envoie son fils; en quelques années la moyenne des immatriculations s'élève de plus du quart. On abat les constructions d'Élisabeth et on les remplace par un spacieux édifice, où on loge à l'aise une nouvelle bibliothèque, un réfectoire, une imprimerie et un amphithéâtre pour la médecine. Tel professeur donne d'un coup à l'établissement 13 000 volumes rassemblés par lui; tel autre lègue 3000 l. st. pour l'installation d'un observatoire. De tous côtés les donations affluent et viennent enrichir l'institution créée par les rois. Un homme surtout aida à tourner vers le collège ce courant d'actives sympathies, ce fut le recteur Baldwin. Nous n'avons pas l'idée en France de ce que peut être l'existence d'un savant qui, après avoir fait ses études et pris tous ses grades dans l'Université de son pays natal, y devient professeur, y franchit successivement, jusqu'aux plus élevés, tous les degrés de la hiérarchie et meurt dans l'enceinte austère où il a été élève et maître. Cette vie fut celle de Baldwin. Né en 1668 dans la petite ville d'Athy, il fit ses classes à Kilkenny; à seize ans il entra au collège de la Trinité comme étudiant; à vingt-cinq, il y fut nommé professeur; en 1713, on l'éleva au rectorat, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, pendant quarante et un ans. Très entier dans ses convictions politiques et religieuses, Baldwin avait été au nombre des protestants qui quittèrent l'Irlande au moment de la descente de Jacques II; il est probable que sa conduite en cette occasion fut pour beaucoup dans la confiance que lui témoignèrent les vainqueurs après la bataille de La Boyne. Il rapporta de l'exil une haine implacable pour les jacobites et ne se fit pas faute de s'en inspirer dans sa longue administration. Tous ceux qui étaient suspects de complaisance pour le parti tory rencontraient en lui un adversaire déterminé. Quand les membres de l'Université avaient à nommer un représentant au Parlement, il les mandait chez lui et leur ordonnait sans ambages de voter pour le candidat de son choix. Mais ce puritain tyrannique et cassant était de ceux qui savent par un dévouement journalier faire les œuvres grandes et fortes.

Un certain dimanche de carême les étudiants se rendant en corps à la cathédrale anglicane, comme le voulaient les règlements du collège, furent attaqués par les garçons bouchers de la halle. Baldwin prit la tête de la procession, malgré les instances des étudiants, et sa contenance en imposa si bien aux assaillants qu'ils se retirèrent sans oser poursuivre leur dessein. Ce courageux recteur légua à l'Université, qu'il pouvait bien dire sienne, une somme équivalente à six cent mille francs et plusieurs terres situées en Irlande. On lui a élevé un monument dans la salle des examens; son portrait orne le réfectoire.

Telle était chez nos voisins, au siècle dernier, la condition d'un professeur que des services éminents avaient mis au premier rang.

Mais tous les progrès que Trinity College venait de réaliser auraient pu être compromis si à des recteurs comme Baldwin n'en avaient succédé d'autres plus conciliants et plus souples. A la fin du xviii^e siècle le moment était venu pour l'autorité anglaise de rendre les rênes : la défaite de Culloden, puis la mort de Charles Édouard avaient porté le dernier coup au parti jacobite ; quelques concessions accordées à propos pouvaient être d'un heureux effet pour le développement du collège. Cependant on ne les obtint pas sans lutte. Avant cette date, des catholiques avaient été quelquefois autorisés à suivre les cours à titre d'exception, les administrateurs voulaient bien fermer les yeux sur cette irrégularité ; les jeunes gens ainsi favorisés étaient dispensés d'assister aux offices religieux de la maison, et au moment où ils venaient prendre leurs inscriptions on s'abstenait de leur demander, comme c'était la coutume à Oxford et à Cambridge, leur adhésion à l'Acte d'uniformité. Mais de toutes façons l'admission aux grades universitaires leur était toujours refusée.

Cette exclusion était non seulement inique pour ceux qui en étaient victimes, mais préjudiciable au collège lui-même dans un pays où les catholiques représentent les quatre cinquièmes de la population ; mais, depuis deux cents ans, personne n'avait encore osé toucher aux statuts pour les corriger dans un sens plus libéral. Enfin, l'occasion se présenta : à la suite de la guerre de l'indépendance des États-Unis, l'Angleterre crut qu'il serait sage d'alléger le poids de sa domination : elle accorda un Parlement à l'Irlande. Un des premiers actes de ce nouveau corps fut de voter une loi, qui permettait aux fils des franc tenanciers catholiques de prendre leurs grades à Trinity College. Ce fut le signal d'une grande agitation. La majorité des professeurs était disposée à protester, et ils étaient assurés de l'appui du vice-roi. Ils perdirent cependant la partie, grâce à la ferme attitude d'un membre de la minorité ; il s'appelait Miller et enseignait l'histoire moderne ; il déclara solennellement dans une séance de rentrée, en présence du vice-roi, qu'il refuserait de siéger dans les examens, si la loi votée par le Parlement ne suivait pas son cours.

La couronne n'osa pas briser cette énergique résistance, et, à quelque temps de là, arrivèrent les lettres patentes qui introduisaient dans les statuts du collège une modification conforme à la loi récemment votée. On était en 1793. Nous ne voyons pas que l'Université ait célébré alors son deuxième centenaire ; la mesure qui venait d'ouvrir ses portes aux étudiants catholiques valait mieux pour elle que les pompes d'une solennité académique. Il restait à faire un dernier pas pour qu'elle achevât de perdre ce caractère de monastère protestant que lui avait donné la fondatrice. Depuis l'origine, tous les professeurs devaient appartenir à l'Église anglicane et le mariage leur était interdit ; ils

devaient vivre pour la maison où ils enseignaient ; elle leur assurait une large existence, mais à la condition qu'ils eussent renoncé au monde ; ils formaient un corps de missionnaires entretenu par l'Église d'Angleterre pour répandre la science dans un esprit conforme à ses vues. Déjà, au commencement de ce siècle, l'article relatif au célibat avait reçu de nombreuses atteintes ; plus d'un professeur logé dans le collège avait en ville son ménage, et le cas se reproduisait si souvent que personne ne songeait plus à s'en formaliser. En 1840, on prit le parti de rayer des statuts une disposition qui était devenue lettre morte. Enfin, en 1873, une décision royale a autorisé les catholiques à occuper à l'Université les places de recteur, de professeurs et de boursiers. Il est permis de croire que ce résultat eût été encore retardé si une Université catholique libre n'avait pas été fondée à Dublin en 1854 : il fallait se mettre en mesure de soutenir la concurrence et la menace était redoutable. Ainsi, au moment d'entrer dans le quatrième siècle de son existence, l'Université de Dublin peut se glorifier qu'il ne subsiste plus rien dans ses statuts des dispositions exclusives où les générations disparues avaient laissé la trace de leurs discordes ; désormais elle est libre, en principe, d'admettre dans son sein, sans distinction de culte et d'opinion, tout sujet britannique qui veut aller à elle.

**

Dublin a une population à peu près égale à celle de Marseille ; mais elle s'étend sur un espace beaucoup plus vaste ; quand on vient du continent on la trouve immense ; les rues y sont très larges ; dans les quartiers habités par la classe aisée, chaque maison n'abrite qu'une seule famille ; les jardins et les parcs tracés sur le modèle de ceux de Londres ont des proportions telles que certains de nos chefs-lieux de département y tiendraient à l'aise. Toutes les maisons construites en brique, sans aucune architecture, sont alignées au cordeau et leurs façades nues, que la pluie et le brouillard ont uniformément revêtues d'une teinte grisâtre, atristent le regard par leur monotone régularité. Chacune est séparée de la rue par une grille et par un fossé, sur lequel s'ouvrent les pièces du sous-sol ; qui en a vu une les a toutes vues. Mais, ces demeures d'un aspect si maussade sont habitées par les gens les plus aimables et les plus accueillants ; là se sont perpétuées des traditions d'hospitalité que nous ne connaissons plus guère dans les logements élégants et étroits de nos grandes villes. Les principaux citoyens de Dublin se sont inscrits auprès des autorités de Trinity College pour recevoir chez eux les membres des délégations étrangères : c'est à qui leur témoignera le plus d'empressement. Les Universités de la Grande-Bretagne ont envoyé un grand nombre de représentants avec mission de déclarer à la sœur autrefois silencieuse que le temps du dédain est passé et qu'on la considère désor-

mais comme une égale. MM. Max Muller, Lecky, Skeat, Nettleship, Ellis sont là, entre beaucoup d'autres, pour l'affirmer. Presque toutes les nations de l'Europe se sont associées à ce concert d'hommages; il est venu des professeurs du Canada et des États-Unis; il en est venu d'Australie, des Indes et de la colonie du Cap. La France est représentée par plusieurs délégués, qui ont eu la bonne fortune de pouvoir se ranger derrière MM. Lannelongue et Paul Leroy-Beaulieu. Ils en ont eu encore une autre : celle de trouver à Dublin lord Dufferin, ancien vice-roi de l'Irlande, venu tout exprès de Paris pour rehausser par sa présence l'éclat de la solennité. Pendant quatre jours, les professeurs étrangers ont été l'objet des prévenances les plus délicates de la part de l'autorité; le maire, qui est nationaliste, a tenu, aussi bien que le vice-roi, à les recevoir chez lui. Mais ce qui était surtout propre à les toucher, c'est la bonhomie et la simplicité affectueuse avec laquelle les particuliers se sont mis à l'unisson. Les Irlandais se piquent de n'avoir pas dans leurs manières la raideur qu'on reproche quelquefois à leurs voisins de la Grande-Bretagne. Les professeurs qu'ils ont accueillis sous leur toit, en juillet dernier, peuvent témoigner qu'un étranger voyageant en France rencontrerait difficilement chez ses hôtes plus de bonne grâce et une plus sincère cordialité.

Les organisateurs des fêtes pouvaient, avant qu'elles eussent commencé, concevoir quelque inquiétude; il se trouvait, en effet, par un fâcheux concours de circonstances, qu'elles allaient coïncider avec les élections générales qui devaient renouveler le Parlement; la question d'Irlande était une de celles qui, pendant cette période, passionnaient le plus vivement l'opinion publique; M. Gladstone l'avait mise au premier rang dans les préoccupations du jour; l'Université de Dublin y était directement intéressée, car la Constitution lui reconnaît le droit d'envoyer deux représentants au Parlement. Ses traditions font d'elle, en Irlande, un des principaux soutiens de la cause unioniste. Si l'on jette les yeux sur une carte du pays, donnant l'état des partis d'après les élections de la législature précédente, on voit d'un coup d'œil que l'Université de Dublin est comme une sentinelle de l'Angleterre postée au milieu d'une population attachée à des principes tout différents. On pouvait donc craindre que les émotions de la lutte ne vissent troubler quelque peu les réjouissances offertes par l'Université à ses hôtes. Ceux-ci se sont bien aperçus, en effet, à certains indices, qu'une fermentation inusitée agitaient les esprits autour d'eux. Les fêtes se sont ouvertes par un service solennel célébré dans la cathédrale anglicane de Saint-Patrice. Tandis que le cortège, à la sortie, parcourait les rues de la ville, les étudiants ont chanté avec insistance le *God save the Queen* devant certaines maisons, qui, assurément, n'avaient pas leurs sympathies. Une autre fois, le corps des professeurs était rassemblé devant l'objectif

d'un photographe; au moment où l'opérateur réclamait l'immobilité la plus absolue, on fit circuler au milieu du groupe des dépêches d'Angleterre annonçant les résultats acquis dans quelques collèges électoraux; ce fut le signal d'une agitation qui aurait rendu impossible une photographie même instantanée. Mais il était visible qu'on s'était imposé de remettre au lendemain des fêtes les discussions politiques. Parmi les discours de congratulation prononcés en séance solennelle, un des plus remarquables a été celui du maire de Dublin, dont personne, en Angleterre, n'ignore les opinions nationalistes. Les applaudissements qui l'ont accueilli se sont renouvelés bientôt après, lorsqu'on a vu le vénérable M. Molloy, recteur de l'Université catholique, monter les degrés de l'estrade et déposer une adresse entre les mains du chancelier au nom de ses collègues.

Les autorités de Trinity College ont fait à la délégation française un honneur dont elle a été fière et reconnaissante; ils ont bien voulu désigner son président, M. Lannelongue, pour porter un toast à l'Université au nom de toutes les nations qui avaient envoyé des représentants. Nos orateurs ne pouvaient mieux répondre à cette marque de sympathie qu'en célébrant les bienfaits des relations amicales qui s'établissent chaque jour plus solidement d'un pays à l'autre entre les hommes de science. Ils ont rappelé le temps où des maîtres nés en Irlande venaient enseigner dans les écoles créées par nos rois; à la fin du xiii^e siècle les chartes de l'Université de Paris mentionnent encore plusieurs professeurs irlandais parmi les membres de la *Nation d'Angleterre*. C'étaient là des souvenirs du passé qu'on pouvait évoquer avec confiance. Aujourd'hui que Dublin possède à son tour une Université florissante, la France ne peut que se réjouir de voir se développer chez les Irlandais ce goût des études libérales qui rapproche les hommes les uns des autres, et qui, dans sa pensée, ne se sépare pas de l'esprit de tolérance et de fraternité. Tel a été, ou à peu près, le langage de nos représentants; les applaudissements répétés de l'auditoire leur ont montré que leurs intentions avaient été comprises.

*
*
*

La production scientifique de l'Université de Dublin n'est assurément pas comparable à celles d'Oxford et de Cambridge. Cependant elle compte aujourd'hui même des savants, dont les travaux attestent qu'elle est parfaitement au courant des progrès qui s'accroissent dans tous les ordres d'études et qu'elle est en état non seulement d'en profiter, mais d'y contribuer. Comment ne travaillerait-on pas dans cette vaste et paisible demeure, si bien aménagée pour favoriser le recueillement et l'activité féconde de l'esprit? Chaque professeur y a son cabinet; on comprend ici que les sciences de la nature ne sont pas les seules qui aient

besoin de laboratoires ; il en faut un à tout homme qui par état est appelé à poursuivre de longues et difficiles recherches. Chez nos voisins d'outre-Manche, c'est l'Université qui fournit au savant dans ses propres murs cette indispensable retraite ; elle l'offre à l'historien et au philosophe aussi bien qu'au géologue ou au chimiste, et elle fait en sorte qu'il s'y trouve entouré de tous les secours qui peuvent la lui rendre plus chère. De distance en distance s'ouvrent sur la cour intérieure des escaliers, d'où l'on voit parfois sortir un professeur en redingote, coiffé de sa toque ; à chaque étage on se trouve devant de petites portes numérotées ; ce sont les cellules des membres de l'Université, mais des cellules pourvues de tout ce qui fait le bien-être d'un homme d'étude. Là, le professeur est à deux pas de la bibliothèque et des collections, à deux pas de ses collègues, avec lesquels il peut, quand il lui plaît, échanger ses idées. Voici, par exemple, le cabinet de M. Mahaffy, professeur d'histoire ancienne. Sur les tables, sur les chaises sont étalés à la file, comme si l'espace ne coûtait rien, des papyrus grecs de l'époque alexandrine, encore inédits, qui ont été trouvés au Fayoum ; M. Mahaffy les a sous les yeux depuis des mois ; il va de l'un à l'autre, il les laisse et les reprend, sûr que personne ne viendra, en son absence, troubler l'ordre dans lequel il les a classés. Ils ne sortiront point de son cabinet tant qu'il n'aura pas achevé sa tâche, et, en attendant, les mesures de surveillance qui sont de rigueur dans un édifice public bien gardé protègent contre la destruction ou le vol ces précieux restes de l'antiquité. Un peu plus loin, j'entre dans une large salle aux plafonds élevés, tout entourée de livres ; L. M. Tyrrell travaille depuis des années à cette belle édition de la correspondance de Cicéron, dont le monde savant attend avec impatience le dernier volume. Tous les ouvrages qui s'élaborent dans ces cabinets silencieux vont peu à peu grossir la *Dublin University Press Series*, où on lit déjà, à côté des noms que je viens de citer, ceux de MM. Palmer, Dowden, Macalister, Salmon, non moins honorablement connus au dehors.

L'Université de Dublin a sur son horizon un point noir. Elle ne se le dissimule pas, et les conservateurs modérés que nous avons vus à Dublin ont eu la franchise, bien que nous fussions étrangers, de ne pas nous le dissimuler davantage. En dépit des concessions qu'elle a faites à l'esprit du siècle, son passé, dit-on, pèse encore un peu trop lourdement sur elle ; on assure qu'elle ne se hâte pas assez de rompre une fois pour toutes avec les tendances confessionnelles qui ont été longtemps sa raison d'être, et de faire passer dans la pratique les dispositions libérales qu'elle a adoptées en principe il y a vingt ans. De là, une situation qui est pour elle un danger dans le pays où elle enseigne. Elle envoie deux représentants à la Chambre des communes ; elle forme donc un corps électoral, et comme

jusqu'ici on n'y a laissé entrer les catholiques que dans une proportion insignifiante, ses destinées, au milieu des luttes politiques, sont invariablement liées à celles d'un seul et même parti. Un Irlandais protestant n'avouait que dans les élections au rectorat on choisissait, parmi les candidats de sa confession même, non le plus indépendant, mais celui en qui le clergé anglican était le plus sûr de trouver un appui. Les nationalistes s'expriment plus durement encore. Quoique en général ils se soient tenus à l'écart de ces fêtes célébrées pour la plus grande gloire de leur ennemie, les faibles échos de leur voix que nous avons pu recueillir ne ménageaient guère la vénérable Université, ou, comme ils disent, « la vieille grand-mère ». Leur opinion s'est fait jour en particulier dans un article bien significatif du *Truth*, journal radical appartenant à M. Labouchère (1). On y lit entre autres choses : « Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, l'Université de Dublin a été l'Université des Irlandais comme la garenne de lord Leicester était la garenne des lapins roux : « Jean, disait Sa Seigneurie à son intendant, j'ai un goût tout particulier pour les lapins blancs. » Sur quoi celui-ci se mit en devoir d'exécuter les instructions de Sa Seigneurie de telle sorte qu'à sa première visite Elle trouva sa garenne absolument dépeuplée : « Eh bien ! où sont les lapins ? — J'ai tué tous ceux qui n'étaient pas de couleur blanche, parce que c'était celle que préférait Votre Seigneurie. » Le vœu d'Élisabeth que les *alumni* de la nouvelle Université fussent de couleur orthodoxe a été interprété de même par ses intendants ; des Irlandais nés dans le pays, ils n'ont admis que ceux qui retournaient leur veste, et comme de tels apostats gagnés à prix d'argent étaient à chaque génération une quantité négligeable, l'Université jusqu'à ce jour n'a été qu'une chasse réservée du clan protestant. »

Sur l'avenir de Trinity College les nationalistes ont leur plan ; il n'est pas difficile à pénétrer. On a vu qu'en 1854 avait été fondée à Dublin une Université catholique ; il y en a encore dans la même ville une troisième, à laquelle on donne le nom de *Royale* ; celle-ci a été ouverte à tous ceux qui craignaient, à tort ou à raison, qu'on ne les astreignît dans les deux premières à une stricte observance des pratiques de l'une ou de l'autre Église. Et ce n'est pas tout, on a encore créé dans le même dessein trois Universités semblables, à Belfast, à Cork et à Galway. Soit en tout six Universités pour la seule Irlande (2). Mais actuellement Trinity College dépasse ses rivales de toute l'avance que lui donnent trois siècles de labeur, d'économie et d'opiniâtre dévouement ; sa population

(1) Numéro du 7 juillet 1892, p. 4.

(2) Voy. *North British Review*, new series vol. XIV (1870) p. 479, *History of Irish Education*. — *Edinburg Review*, vol. CXXXV (1872), p. 166, *Irish University Education*. — *Dublin Review*, new series, vol. XVIII (1872), p. 409. *Parliament and catholic Education*.

scolaire est à peu de chose près celle des Facultés de Montpellier; son revenu annuel se monte au minimum à 1 600 000 francs. Il est évident que cette puissante Université serait une des principales institutions que les nationalistes, après une victoire, s'efforceraient de ruiner ou d'absorber. A la fin du siècle dernier, dans le court espace de temps où l'Irlande put réaliser son rêve d'avoir un Parlement local, un des premiers actes de cette Assemblée éphémère fut de forcer, en faveur des étudiants catholiques, les portes de Trinity College. Aujourd'hui, si l'Irlande avait de nouveau un Parlement, que ferait-il? Nous en pouvons d'autant mieux juger que la question qui l'occuperait a déjà été abordée en 1873 par le Parlement du Royaume-Uni, sur l'initiative de M. Gladstone. Ici je cède la parole à l'historien de l'Université, à M. Stubbs (1) :

Le danger le plus sérieux qui ait menacé Trinity College dans le cours de notre siècle vint d'une tentative que le gouvernement du jour fit en 1873 pour priver cet établissement de ses pouvoirs d'Université et d'une large part de sa dotation. M. Gladstone présenta alors à la Chambre des communes un projet de loi tendant à établir en Irlande une Université unique; une partie essentielle des dispositions de cet acte avait pour but d'enlever à Trinity College le titre d'Université de Dublin et de mettre à sa place un autre corps mixte. Le droit de conférer les grades, de créer les chaires, de nommer et de destituer les professeurs, dans cette Université nouvelle, aurait été attribué à un conseil de vingt-huit membres, dont deux seulement auraient été élus par Trinity College. M. Gladstone proposait qu'il y eût dans le pays un certain nombre de collèges affiliés, qui seraient, eux aussi, représentés dans ce conseil, de telle sorte qu'un collège en état d'immatriculer cinquante étudiants aurait envoyé un représentant; tel autre, en état d'en immatriculer cent cinquante, aurait eu deux membres dans le conseil; aucun collège, quel que fût le nombre de ses étudiants, n'aurait pu se faire représenter par plus de deux membres.

On instituerait une dotation de 50 000 livres par an (1 250 000 francs), destinée à subvenir aux besoins de l'Université. Pour y arriver, on supprimerait le collège royal de Galway, et on allouerait à l'Université les 10 000 livres annuelles (250 000 francs) de la dotation attribuée à cet établissement. Ensuite une somme de 12 000 livres (300 000 fr.) serait prélevée annuellement sur les propriétés de Trinity College; et enfin les droits d'examen, qui vont actuellement grossir le capital de ce collège, seraient payés au conseil d'administration de la nouvelle Université. Les bâtiments, la bibliothèque et le reste de la dotation continueraient à appartenir au collège, qui sous tous les autres rapports subsisterait comme corps enseignant...

Il n'est pas besoin de dire, ajoute M. Stubbs, que ce pro-

jet, s'il avait été voté, aurait ruiné Trinity College. Un grand nombre de ses étudiants s'en seraient allés, car ils auraient pu, sans être membres du collège, obtenir les diplômes de l'Université de Dublin et jouir du prestige qui s'y attache, et il n'y avait plus à compter sur les droits qu'ils payent actuellement pour l'entretien du collège et de ses professeurs. On ne s'avance pas trop en affirmant que le collège aurait perdu 33 pour 100 de ses revenus effectifs et qu'il aurait été impossible de le faire vivre avec ceux qui lui seraient restés.

Sait-on ce qui fit échouer ce projet? Ce fut l'opposition des évêques catholiques. Ils auraient voulu qu'on y inscrivent une dotation en faveur d'un collège placé sous leur autorité. N'ayant pu obtenir satisfaction, ils unirent leurs efforts aux défenseurs de Trinity College. Pourtant les débats durèrent quatre jours et se prolongèrent chaque fois dans des séances de nuit; le projet du gouvernement ne fut rejeté qu'à la majorité de trois voix.

Depuis que l'Université de Dublin a célébré les fêtes auxquelles nous avons assisté, M. Gladstone, plus jeune et plus ardent que jamais, a rempli l'Europe du bruit de son triomphe. Quelle est la destinée réservée à l'Irlande? Que sortira-t-il, pour elle, de l'agitation présente? C'est le secret de l'avenir. La question de l'Université est pour le moment aussi obscure que les autres, et ne peut être résolue isolément. Si par Université on entend un établissement d'instruction où toutes les sciences, quelle qu'elles soient, sont enseignées en dehors de toute préoccupation confessionnelle, il n'est pas démontré que l'Irlande soit mère pour une pareille institution. Le régime du *home rule* aurait même probablement pour effet, au moins au début, de faire pencher la balance d'un autre côté, sans grand avantage pour ceux qui considèrent comme un idéal la neutralité absolue de l'école. Dans ce pays, la question politique et la question religieuse sont, pour de longues années encore, inséparables, et toutes deux sont greffées sur une question de race. Dans une situation aussi compliquée, on peut beaucoup attendre de la sagesse des hauts personnages qui veillent sur Trinity College. Leurs devanciers à diverses reprises ont fait des concessions habiles; ils en peuvent faire encore davantage, et de plus réelles. Le protestantisme, en Angleterre comme ailleurs, est en travail; il n'y manque pas d'esprits libéraux, qui pratiquent et enseignent sans arrière pensée le respect de tous les cultes; c'est par ceux-là, suivant toute vraisemblance, que sera trouvée la formule. Les délégués français, qui ont reçu à Trinity College un accueil si cordial, ne pouvaient se désintéresser de ces graves problèmes: les problèmes ne forment-ils pas pour l'étranger le principal attrait des fêtes universitaires? Nous avons pu étudier avec d'autant plus de sérénité ceux qui inquiètent nos hôtes que chez nous ils ne sont plus à résoudre; nous

(1) *The Book of Trinity College, Dublin University during the nineteenth century*, p. 93.

avons regagné le continent avec une vive reconnaissance pour les attentions dont on nous a comblés, et avec la certitude que la raison et la justice finiront toujours par l'emporter dans un pays où nous avons rencontré, au milieu de la diversité des opinions, des caractères également élevés et généreux. On a bien voulu nous dire à Dublin qu'en prenant part à la célébration du centenaire, les délégués étrangers contribuaient à cette pacification tant souhaitée; on a vu au bal du lord-maire, nationaliste convaincu, des familles du parti conservateur qui n'avaient point paru depuis vingt ans à l'hôtel de ville, et qui étaient elles-mêmes tout étonnées de s'y voir. Puissent ceux de nos descendants qui assisteront au quatrième centenaire de Trinity College n'y plus trouver que le souvenir des dissensions funestes, dont la rumeur, mêlée aux bruits de fête, est parvenue jusqu'à nous!

Tandis que le bateau nous ramène en Angleterre, et que les côtes de l'Irlande s'effacent peu à peu dans la brume du soir, je me dis que derrière cette ligne de collines onduleuses, il y a eu bien du sang répandu, et que tous nos vœux ne sauraient détourner l'inévitable. Là, comme partout, il dépend de la jeunesse que les crises prévues soient dénouées un jour par des mains légères. Un jeune Irlandais, né d'un père unioniste et ancien élève de Trinity College, me déclarait qu'il était, lui aussi, opposé aux revendications du parti national: « Seulement, ajoutait-il, il est bien possible que je sois nationaliste dans vingt ans. — Mais alors, m'écriai-je, vous êtes opportuniste! — Tout simplement. »

GEORGES LAFAYE.

LE BONHOMME DUVAL

Nouvelle.

Aristide Truphemus n'était pas content. Pour un rendez-vous d'affaires manqué il perdait toute une journée. Les journées de Truphemus, à ce moment, étaient précieuses, les heures aussi, et, que d'heures avant de pouvoir, le lendemain, trouver le grand personnage qu'il lui fallait absolument voir avant de reprendre le train de Paris! Les grands personnages financiers ne devraient pas se permettre une villégiature lointaine.

Que faire de sa soirée?

Elle est très gentille, cette promenade de Limoges, haut perchée, dominant la grande Place, avec son musée de céramique au fond; mais enfin, on en a vite fait le tour, et Truphemus était peu sensible à la beauté des grands arbres et au charme des avenues. Il trou-

vait seulement qu'il faisait horriblement chaud, que les enfants criaient beaucoup en jouant, plus encore lorsqu'ils tombaient sur leurs petits nez, qu'ils étaient en bien grand nombre, — et on parle de la dépopulation de la France! — et qu'ils respectaient peu les méditations d'un homme aux vastes pensées comme lui.

Les vastes pensées, pour le quart d'heure, se rapportaient surtout à l'ennui du temps à tuer avant le dîner de table d'hôte, dans une salle à manger surchauffée et agrémentée de mouches innombrables.

Aristide Truphemus en était là de ses méditations lorsqu'il aperçut, venant rapidement de son côté, un petit homme rond qui, d'une main, tenait son chapeau et, de l'autre, épongeait sa figure toute rouge et son crâne dénudé. C'était une bonne figure, avec des yeux bleus candides et enfantins et un sourire permanent qui relevait joyeusement ses grosses lèvres. D'instinct on regardait ce passant tout rond et on se disait: « Voilà un brave homme! »

Truphemus s'amusa de cette apparition comique et joviale, puis tout d'un coup il se leva, s'écriant:

— Tê! Ce bon Duval!...

Lorsqu'il était étonné ou remué, Aristide se souvenait qu'il était de Nîmes et l'accent méridional lui revenait incontinent, fleurant fort comme un bouquet d'ail. D'ordinaire, ce Nimois de Paris s'observait.

Le petit homme s'arrêta et ses yeux bleus, à fleur de tête, s'écarquillèrent. Poliment, il salua, et dit:

— Pardon, monsieur... je n'ai pas l'avantage...

Et, vainement, il cherchait dans ses lointains souvenirs et ne retrouvait aucune trace de ce visage mangé de barbe noire, de ces petits yeux fureteurs, jamais en repos.

— Eh! tu ne te souviens pas de la pension Levert et du petit Truphemus de Nîmes, ton cadet de deux ans? Dame! Nous avons changé tous deux. Tu as perdu un peu trop de tes cheveux et j'ai gagné un peu trop de barbe, — à part cela...

— Aristide!... Comment ne l'ai-je pas reconnu de suite, rien qu'à tes yeux? Mais, aussi, qui se serait attendu à te trouver, toi, l'homme remuant de Paris, échoué sur un banc de notre tranquille promenade?

— Tranquille?... Avec tous ces pailleurs et leurs bonnes! Enfin... Mais toi, qu'es-tu devenu depuis toutes ces années? Voyons, conte-moi cela.

— C'est que je suis pressé. Luette m'attendrait et elle me ferait une scène... Oh! une gentille petite scène coupée de bonnes caresses. C'est ma cadette, un peu vive et folle, mais un cœur d'or. Viens dîner avec nous, tu feras connaissance avec elle et avec Berthe, mon aînée. Dix-huit et seize ans, mon cher. C'est que ça pousse, les enfants, et ça nous pousse... Ce diable d'Aristide, toujours jeune! Moi, vois-tu, j'ai vieilli vite.

— Je ne te savais même pas marié. Comme on se perd de vue, tout de même.

— Marié et veuf, hélas ! C'est moi qui ai dû élever les petites. On m'appelle « père et mère ». C'est un gentil sobriquet, n'est-ce pas ? Je fais de mon mieux pour le mériter. Lucette va au cours de dessin et d'aquarelles ; elle se destine à la peinture sur porcelaine ; on fait des merveilles chez nous, et Lucette est une des mieux douées parmi les élèves de la ville. Berthe vient de passer son examen pour les postes et télégraphes ; j'ai préféré cela à l'enseignement. C'est si encombré, l'enseignement...

— Mais, voyons, — voyons ! Si je me rappelle, tes parents étaient à l'aise. A la pension tu étais parmi les « callés ». Je t'ai emprunté bien des pièces de cent sous dans le temps où nous faisons nos thèmes latins à Charlemagne...

Truphemus aurait pu ajouter qu'il n'avait guère rendu les pièces de cent sous. Mais les grands esprits ne peuvent se souvenir de menus détails, et Aristide était un grand esprit. Duval n'était pas un grand esprit, et il se prit à sourire en se rappelant les emprunts du petit méridional.

— Que veux-tu ! Mon père, sur le tard, s'est lancé dans des spéculations. Il ne m'a rien laissé que des dettes. Je les ai payées, toutes, intégralement, mais elles ont pesé sur ma vie entière. Je suis caissier chez les frères Maurel, — la grande maison de faïences et porcelaines, tu sais ! — et je gagne quatre mille francs par an. Il fallait bien donner un gagne-pain aux petites, tu comprends.

Pendant qu'ils causaient, les deux hommes descendirent les marches de pierre et traversèrent, sous le soleil implacable de juillet, la place sans ombre. Aristide, tout en suivant son ancien camarade, qui trottaient lentement sur ses petites jambes trop courtes, pesait le pour et le contre de l'invitation à dîner. Ce devait être modeste un dîner chez le caissier, à quatre mille francs d'appointements. Peut-on vivre avec quatre mille francs par an ? D'un autre côté il pourrait se donner le plaisir d'éblouir ces provinciaux et de parler beaucoup de lui-même. Cela vaudrait peut-être mieux que le dîner de table d'hôte, avec la vue peu réjouissante des mouches mortes au fond du piège en verre et le bourdonnement des mouches qui avaient su éviter les tentations du bocal funeste. Somme toute, il accepterait.

— Voilà dix minutes que je t'attends, vilain petit père chéri ! Aussi quelle idée de ne pas me laisser rentrer seule, comme les autres. Berthe rentre bien seule, elle !

C'était une avalanche de paroles, puis de baisers, un ébouriffement de cheveux blonds envolés, un éblouissement de deux yeux admirables, de lèvres rouges et de dents blanches. Cela dura un instant, puis M^{lle} Lucy Duval, autrement Lucette, s'aperçut que

son père n'était pas seul, et, instantanément, l'ébouriffement, l'éblouissement, le bavardage, tout rentra dans l'ordre, et Truphemus ne vit plus qu'une jeune fille rougissante, les yeux baissés, le sourire effacé.

— Quand je te disais qu'elle me ferait une scène ! s'écria Adolphe Duval, triomphant, comme si, une scène faite par sa fille eût été un bonheur d'un genre tout particulier... Ma chérie, figure-toi que je viens de rencontrer un de mes camarades de Charlemagne, de la pension Levert aussi, Aristide Truphemus, et qu'il veut bien venir partager notre dîner, — n'est-ce pas, Aristide ? Ah ! Dame ! tu ne trouveras pas chez nous beaucoup de luxe. Mais j'ai encore quelques vieilles bouteilles poudrées du temps de mon père et nous en déboucherons une en ton honneur !

— Hé ! mon ami, ton vin est bon, je n'en doute pas, mais ce qui me griserait bien plus sûrement, ce serait l'éclat de deux yeux bleus comme ceux de M^{lle} Lucette. Un vieil ami de votre père, mademoiselle, peut bien se permettre de célébrer vos beaux yeux. Nos beautés parisiennes n'auraient qu'à se bien tenir si vous vous avisez de leur faire concurrence !

Lucette n'avait plus peur du tout. Du reste, la timidité n'était guère son défaut habituel. Et elle murmura malicieusement, en soulevant à demi les paupières : « ... D'assez beaux yeux pour des yeux de province. »

Les deux hommes se mirent à rire ; Lucette prit le bras de son père et tous trois marchèrent allègrement vers la maison haute, vieille et assez triste où, tout en haut, habitaient Adolphe Duval et ses deux filles.

Berthe, la tête raisonnable du trio, fut un peu décontenancée à la vue du brillant étranger, invité à dîner, comme cela, sans crier gare ! C'était une grande jeune fille, paraissant un peu âgée pour ses dix-huit ans, sans éclat de teint, gentille sans être jolie, mais trop sérieuse peut-être, sentant déjà peser sur elle une grande responsabilité. Pour le moment, elle se demandait si le petit morceau de veau, qui mijotait dans la casserole en compagnie de nombreuses carottes, suffirait à l'appétit de ce monsieur si barbu et mis avec tant de soin, trop de soin, il lui sembla, pour un homme qui débarquait du train quelques heures auparavant. Il lui sembla aussi que cet ancien camarade de son père cherchait à les éblouir tous, à jouer au grand seigneur, daignant être aimable pour de petites gens. Mais son père était ravi ; Lucette aussi. Celle-ci acceptait gaiement les gros compliments d'assez mauvais goût que lui adressait l'étranger. Après tout, celui-ci devait partir le lendemain ; il n'y avait donc pas à s'effaroucher.

Berthe profita pour s'esquiver du moment où Lucette, incitée par son père, fier jusqu'à la bêtise des talents de sa fille, montrait ses dessins à Truphemus. La femme de ménage qui venait quelques heures par jour seulement était partie depuis longtemps.

jeunes filles s'occupaient du dîner, toujours peu compliqué. Berthe courut jusqu'à l'hôtel voisin, commanda un second plat, un dessert, et remonta, toujours en courant, pour entendre la grosse voix réjouie de Truphemus crier :

— Mais, c'est qu'elle a un talent réel, ta fille ! Regarde-moi ces iris. C'est hardi, c'est jeté sur le papier avec une aisance, une souplesse !... On a fait joliment de progrès dans l'enseignement du dessin et de la peinture ! Nous voilà loin des petites aquarelles bien sages et bien léchées qu'on désignait sous le nom de « peinture de demoiselle ».

Et le papa Duval, ravi, aurait embrassé son camarade Aristide. Un homme de goût, au moins, et qui savait apprécier sa Lucette !

Le dîner fut très gai. Truphemus prit deux fois du veau aux carottes qu'il déclara exquis. Il adorait les bons plats bourgeois faits avec soin et servis par de charmantes ménagères. Il prit beaucoup plus de deux verres du vieux bourgogne, très bon réellement. Mis en gaieté par l'accueil de Duval, par les fumées du corton, il s'épancha, devint plus bavard que jamais, raconta ses affaires, se montra expansif, tout plein de pensées généreuses, amoureux du bien public, humanitaire, philanthrope, se grisant de paroles plus encore que de vin, ému de se sentir ainsi le cœur tout grand ouvert, débordant de nobles sentiments.

— Je ne te le cacherai pas, mon brave Duval, pendant que tu vivais de ta vie paisible de père de famille j'ai fait beaucoup de métiers. J'ai été courtier d'affaires, journaliste par occasion, agent électoral, autre chose encore. J'ai beaucoup roulé dans le monde de Paris. J'ai eu des hauts et des bas ; j'ai appris à connaître beaucoup d'hommes en vue, des gens très haut placés et dont je sais des histoires... mais je suis discret ! Heureusement, s'écria-t-il se frappant la poitrine d'un beau geste de comédien et se laissant couler dans son accent du midi, heureusement ça, vois-tu, est resté bon. J'ai du cœur, moi, et je m'en vante. Je me suis dit un jour : « Mon petit Truphemus, tout ça est très bien ; tu as gagné de l'argent ; tu pourrais maintenant te retirer et planter tes choux tout comme un autre, mais vois-tu, jusqu'à présent, tu n'as songé qu'à toi. Et, en ce bas monde, il faut faire quelque chose pour les autres, quelque chose de grand, sans quoi on aura passé sur la terre sans y laisser de traces durables ». Alors, j'ai réfléchi. J'ai enfin trouvé l'œuvre à faire et je m'y suis attelé. Je m'y suis mis de tout cœur. Et suis content de moi.

— Cet excellent Truphemus, murmura Adolphe Duval attendri.

— Et quelle est cette œuvre ? demanda Berthe qui avait, non sans malice, suivi les progrès de l'enthousiasme méridional, croissant à mesure que se vidait la bouteille.

— L'œuvre ?... Hé ! mes amis, je n'ai pas de secrets

pour vous ! Du reste la chose est décidée, faite pour ainsi dire. J'ai derrière moi des millionnaires, des hommes appartenant aussi aux grandes familles de France. Je ne les nomme pas. Même dans mes pensées je dis vaguement : « Ces messieurs ». L'homme en vue, le général qui dispose des bataillons, qui paye de sa personne, qui se jette au fort de la mêlée, c'est moi, Aristide Truphemus ! Nous fondons une banque, une banque gigantesque, avec un capital énorme, et cette banque, c'est pour le bien des petites gens, des humbles, de ceux qui sont incapables de gérer leurs capitaux, que nous la fondons...

Truphemus regarda ses nouveaux amis d'un air de triomphe mystérieux. Duval, fasciné, l'écoutait bouche bée. La petite Lucette, les yeux brillants, les joues rouges, semblait rêver. Berthe souriait aussi, mais son sourire était un peu moqueur.

— N'est-ce pas ce que disent beaucoup de prospectus de banques nouvelles ?

— Mais ils mentent, ces prospectus, et nous, nous ne mentons pas... Les plus grands noms de France... un capital énorme...

Dans la bouche de Truphemus ce mot « énorme » roulait magnifiquement, évoquait des monceaux d'or et de billets de banque. Berthe, elle-même, fut subjuguée.

— Et, ce que c'est simple, mes bons amis ! L'argent est une denrée comme une autre ; il faut savoir la manier et alors elle rapporte plus que d'autres denrées, voilà tout. Quel est le principe des grands magasins, principe élémentaire, évident, qui saute aux yeux et qui pourtant a amené une des plus étonnantes révolutions économiques du siècle ? Vendre beaucoup et à bon marché, renouveler le stock dix fois là où les anciens commerçants écoulaient une seule fois et péniblement, le leur. Que rapporte l'argent placé en rentes sur l'État ? Si tu as quelques petites économies, toi, Duval, tu sais que le cinq pour cent est devenu une ironie amère ; on en retire trois et quelque chose, bientôt ce sera deux et demi, — une dérision, la misère. Autrefois, être rentier signifiait quelque chose. Que signifie ce mot aujourd'hui ? A peu près rien. Il n'y a que le travail qui rapporte. Nous, nous faisons travailler nos capitaux, nous leur faisons suer l'or, et cela par des opérations toutes simples, aussi simples que celles du marchand de nouveautés. Nous renouvelons nos fonds dix fois, vingt fois dans l'année, nous vendons avant la baisse, nous rachetons avant la hausse. C'est bête comme chou. Il suffit d'avoir le flair, — et je l'ai, le flair ! Au lieu de trois pour cent, notre argent nous en rapporte vingt, trente, quarante parfois. Nous faisons nos affaires, car tu ne me croirais pas si je te disais que... « ces messieurs »... ne songent qu'au côté humanitaire de l'affaire, mais nous faisons aussi les affaires des autres, et joliment ! Non, vois-tu d'ici, la joie de faire entrer l'aisance, le bien-être, dans de mo-

destes petits ménages, — comme le tien, par exemple, les filles dotées, mariées, le bonheur pour tous !...

Il était superbe à voir, Aristide, bénissant, de ses larges mains velues, les humbles et les petits, vibrant d'émotion, les yeux pleins de douces larmes. Puis, devenant familier de nouveau, bon enfant, quoique toujours un peu mystérieux, il croisa ses bras sur la table et avança sa tête pour dire à mi-voix :

— Et, tu sais, nous avons le clergé avec nous. Dis après cela que notre œuvre n'est pas une œuvre de haute humanité, une œuvre sainte enfin !

Ah ! pour le coup, il n'y avait qu'à s'incliner !

Et alors, de plus en plus expansif, confiant, il entra dans les détails de l'affaire. La banque n'ouvrirait qu'à l'automne, mais déjà la chose était lancée. On aurait la presse pour soi, la grande presse, celle qui compte. Parmi les administrateurs se trouveraient des noms connus de la France entière, des hommes d'une honorabilité incontestable et incontestée. On avait déjà en vue les employés, les caissiers, etc., etc. Il avait, lui, Truphemus, scruté le passé de tous ces gens-là, impitoyable lorsqu'il découvrait la moindre petite tache, même lointaine. Il ne voulait que des hommes de mœurs irréprochables, de vie régulière et sévère. Un garçon de bureau qui avait supplié M. le directeur de le prendre avait été rejeté, parce que la femme avec laquelle il vivait n'était pas sa femme légitime. Ah ! c'est qu'il n'y a pas de détails infimes ; tout compte en une affaire pareille : les meubles recouverts de cuir sombre et des garçons de bureau mariés par devant M. le maire et M. le curé !

Il devenait lyrique, le bon Truphemus, lorsqu'il s'exaltait à la pensée des vertus de son personnel et des bienfaits de sa banque. Il avait des allures d'apôtre. Il savait la sensibilité et l'amour du prochain.

La douce soirée d'été devenait une adorable nuit étoilée et, par la fenêtre ouverte, la voix tonitruante du méridional, toute imprégnée d'accent du cru, l'accent des moments d'émotion, roulait superbe et parvenait par moments jusqu'aux oreilles des rares passants. Le père et ses deux filles écoutaient ravis, oubliant le café qui refroidissait dans les tasses et ne songeant même pas à allumer une lampe. Tout d'un coup, comme frappé d'une idée subite, Aristide s'écria :

— Mon brave Adolphe, tu seras des nôtres ! Ton cœur est si tendre que ce te sera une joie de faire le bonheur de tes semblables, tout en commençant par faire celui de tes charmantes filles. Je suis tout-puissant, ces messieurs m'ont chargé de l'organisation complète de notre banque. Il me reste une place à donner, une place de confiance, d'honneur. J'ai hésité longtemps, — tu penses si elles sont sollicitées les places ! — parce qu'il me fallait un autre moi-même, un homme intelligent, mais surtout un homme sensible et bon, capable d'expliquer à nos clients les

rouages de l'affaire, capable surtout d'en faire comprendre la haute portée philanthropique. Veux-tu être cet homme, avec le titre de sous-directeur et dix-huit mille francs d'appointements ?...

Il y eut un silence de quelques instants, si profond qu'il en était presque solennel. Seule, la respiration haletante de Duval s'entendait. Dans l'obscurité presque complète, les yeux de Truphemus brillaient comme ceux d'un chat guettant une souris. Alors, avant qu'il put répondre, Duval sentit autour de son cou les deux bras potelés de Lucette et il entendit la voix de la petite qui murmurait à son oreille :

— Père chéri, je t'en prie, dis oui ; n'est-ce pas que tu diras oui ?

— C'est que... c'est si inattendu, si extraordinaire. Je ne comprends pas bien...

— Hé ! tu ne comprends pas, mon vieil ami, parce que tu es un modeste et un timide. Ce sont justement ces qualités que je t'achète à prix d'or. Je joue cartes sur table, moi. Dans le monde de Paris je suis trop connu, j'ai des ennemis qui prennent avantage de ce que je suis du Midi et que je dis tout ce qui me passe par la tête, pour faire croire que je suis un faiseur. Moi, un faiseur ! Au fond, je suis un naïf, je crois tout le monde bon et noble parce que, moi, je suis bon, trop bon. Je veux travailler à mon œuvre, qui est une bonne et belle œuvre, mais je ne veux guère me montrer. Du reste, j'aurais trop de besogne pour pouvoir donner mon temps à des audiences du matin au soir. Tu me représenteras. Si tu es embarrassé, tu viendras me trouver et je te donnerai toujours la clef de l'énigme. Avec cela, pas de responsabilités ; tu seras là...

— Comme enseigne de vertu, murmura discrètement Berthe qui, éblouie tout d'abord, commençait à avoir peur, à se méfier.

Mais Truphemus ne se démontait pas pour si peu. Une petite fille de dix-huit ans n'était pas un adversaire à redouter.

— Mon Dieu, oui, mademoiselle Berthe, et pourquoi pas, puisque l'intérieur de la boutique répondra à l'enseigne ? Voulez-vous que je vous dise ? C'est en vous regardant, vous et votre sœur, que je me suis pris de pitié pour votre belle jeunesse sacrifiée. On a donné à mon vieux camarade un charmant surnom, « père et mère ». Qu'il s'en montre digne ! Vous viendrez tous trois à Paris, vous y mènerez une vie large et agréable. Si vous avez quelques petites économies, nous les ferons fructifier. Vous irez dans le monde ; vous vous y marierez toutes deux et votre père vieillira doucement et heureusement entre vos deux foyers, au milieu de ses petits-enfants. Ah ! quelle chance tout de même, d'avoir manqué un rendez-vous et d'être allé, désœuvré et maussade, m'asseoir sur un banc de votre promenade. Ce soir, je me coucherai content ; j'aurai fait des heureux !

Il était si convaincu d'avoir enlevé la position, si enchanté de lui-même et de ses amis, que les timides balbutiements du papa Duval restèrent sans effet. Lucette était folle de joie. Aller à Paris! Son rêve le plus cher, un rêve qu'elle ne pensait guère réaliser ainsi à seize ans. Et, dans le tourbillon de cette joie, les méfiances de Berthe se noyèrent, disparurent.

Il était si pratique, sensé et prévoyant, cet ancien camarade du père, qu'il fallut bien se rendre à l'évidence. Une position superbe, l'avenir assuré, le bonheur aussi peut-être pour Lucette et pour elle... Comment refuser tout cela, pour continuer à végéter avec les pauvres quatre mille francs du caissier et le vague espoir qu'un jour sa sœur et elle arriveraient à gagner, elles aussi, quelque maigre salaire? Et Truphemus, tout le premier, leur disait de prendre des renseignements. Il les étourdissait de chiffres prodigieux, alignés sur des dos d'enveloppes, leur livrait mystérieusement, comme poussé par une sympathie irrésistible pour ces braves gens qu'il voulait enrichir presque de force, les noms de quelques membres du conseil d'administration, noms très sonores mais parfaitement inconnus à ces humbles petits bourgeois de Limoges. Alors, comme argument suprême, il lança ce mot :

— Un conseil d'ami. Avant de rien décider : consultez votre confesseur!

Il était tard lorsque Truphemus, débordant d'émotion, prit congé de ses amis. Il demanda la permission d'embrasser paternellement les deux jeunes filles et partit enfin, tout vibrant, sincèrement touché des humbles vertus ainsi entrevues, de ce dévouement du père, de la gentillesse des filles, regrettant, pendant dix secondes, de n'être pas, lui aussi, un bon père de famille à qui une fillette dirait, en lui passant les bras autour du cou :

— Père chéri, je t'en prie...

Très gentille, cette Lucette, avec ses beaux yeux bleus et ses cheveux envolés; destinée à être un peu boulotte peut-être, mais délicieuse, en ce moment, avec la fraîcheur de ses seize ans! Habillée par une couturière possible, elle serait capable de faire sensation, même à Paris.

Il passa au bureau de poste, mais il était fermé. Il pesta contre la province, puis s'en alla dormir. Au réveil, il envoya la dépêche suivante :

« L'homme que nous cherchions, trouvé. »

Pour la première fois depuis son entrée en fonctions, Adolphe Duval, le caissier modèle, fit le lendemain une erreur de chiffres tellement monstrueuse qu'un des associés de la maison, s'en étant aperçu, courut à la caisse se disant que, sûrement, le père Duval était malade. Le caissier rougit jusqu'au sommet de sa calvitie.

— Ça ne va donc pas, mon brave Duval?

— Excusez-moi, monsieur... mais, j'ai un peu mal à

la tête ce matin... heureusement que vous venez étes aperçu de la chose à temps. Je vous en remercie bien, monsieur Maurel...

— Allons, ce ne sera rien. Faites-vous dorloter un peu ce soir par vos filles. Qu'elles vous donnent un bain de pieds à la moutarde... Et, vous savez, s'il vous fallait un congé de quelques jours, nous pourrions peut-être vous l'accorder, comme les affaires ne vont pas trop en ce moment.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais j'espère ne pas avoir besoin de congé.

Resté seul, Duval écarta ses gros registres et se mit à réfléchir. A vrai dire, il n'avait guère dormi de la nuit, pris de peur à la pensée de cette nouvelle vie qui s'offrait ainsi brusquement à lui, se demandant s'il avait le droit de la refuser. Ah! s'il n'avait pas été père de famille, il serait resté tranquillement chez les frères Maurel, faisant méthodiquement aujourd'hui la même besogne qu'hier, et demain qu'aujourd'hui. Il n'avait, lui, nul besoin de luxe ou même de bien-être, petit bourgeois et provincial dans l'âme qu'il était. Mais Berthe, mais Lucette, surtout, cette jolie fille si gaie, si avide de plaisirs et de bruit, dont les yeux brillants et les joues rosées faisaient retourner les passants... Avait-il le droit de refermer une porte brusquement entr'ouverte sur un paradis radieux?

Elle ne parlait que de cela, Lucette, levée depuis cinq heures pour courir à sa chambre à lui, pour s'asseoir sur son lit, comme elle le faisait lorsqu'elle était toute petite, et, dans son gai bavardage, n'admettant pas qu'il pût y avoir la moindre hésitation dans l'esprit du « petit père chéri ». Aux timides objections qu'il hasardait pourtant, elle éclatait de rire. Mais, ce n'était pas possible! On ne refusait pas la vie, le bonheur, un avenir assuré et brillant, pour continuer à végéter, à moisir sur place! D'abord, elle, n'avait aucune vocation pour coiffer sainte Catherine, et, si elle restait à Limoges, on ne pouvait répondre de rien. Il y a tant de vieilles filles en province! Quant à Berthe, maintenant, elle désirait la chose autant qu'elle-même et devait aller consulter le bon abbé Normand de suite. Donc!...

Ce que voulait Lucette, elle le voulait avec une fougue, une passion et une obstination aussi qui déroutaient singulièrement son paisible père. Délicieuse lorsque ses caprices faisaient loi, la jeune fille était capable de colères terribles lorsque, par hasard, on lui résistait. Aussi le père résistait-il fort rarement. Berthe avait moins peur des explosions de violence et des bouderies de sa sœur, et, de temps à autre, le calme du petit ménage se trouvait fort compromis. Mais les orages étaient rares. Lucette, gaie, amoureuse de la vie, charmeuse, était généralement de bonne humeur.

C'est en évoquant l'image de sa fille chérie, secrètement préférée, que Duval se demandait ce qu'il allait

faire. Qu'aurait fait la maman si elle eût vécu? Ah! il le savait bien. Elle eût dit oui, sans hésiter, bien plus courageuse, plus hardie, qu'il ne l'avait jamais été, une autre Lucette, moins capricieuse, moins jolie aussi, mais également pleine d'une ardeur et d'une énergie passionnées.

Cependant la peur l'emporta, et il résolut, en quittant sa caisse, d'aller voir l'ami Truphemus et de le supplier d'inventer lui-même un biais pour écarter la tentation, une objection d'un de « ces messieurs » qui aurait trouvé, et tout naturellement, qu'un humble caissier de province était peu fait pour une position comme celle dont parlait Truphemus. A cela, il n'y aurait rien à dire, et Lucette elle-même ne pourrait pas lui reprocher son manque de courage. Et, tout en marchant, la tête baissée, Duval se dit, devenu superstitieux dans sa faiblesse, que si Aristide était à son hôtel ce serait un signe que la chose n'aurait pas de suites; que s'il était sorti, ce serait au contraire un signe qu'il faudrait accepter.

Le portier de l'hôtel lui dit que M. Truphemus avait de bonne heure pris une voiture à deux chevaux et qu'il n'était pas rentré.

On ne le revit plus dans l'humble logis du caissier. Mais un mot crayonné à la hâte annonça qu'obligé de partir immédiatement pour Paris, il tenait à dire cependant à son vieux camarade qu'il avait parlé de lui à l'un des administrateurs et l'avait fait agréer.

D'un autre côté, l'abbé Normand alla aux informations. Dans le haut clergé on parlait déjà de cette nouvelle banque qui s'annonçait très bien, patronnée qu'elle était par plusieurs grands personnages, membres de l'extrême Droite; une banque modèle, disait-on, où au moins d'honnêtes gens pourraient se risquer à placer leur argent, sans crainte de spéculations louches, qui serait dirigée par des chrétiens, non par des juifs, où tout le personnel serait trié sur le volet. C'était un grand honneur, une singulière marque d'estime qu'on eût songé à Duval, le caissier probe et honnête par excellence, mais bien humble et obscur, pour un poste de confiance!

Tout poussait donc le brave Duval vers Paris, vers « la capitale », comme il disait, et bientôt, revenu de sa première frayeur, encouragé surtout par l'approbation de l'abbé Normand, il s'épanouit naïvement, répétant, presque sans en avoir conscience, les belles phrases ronflantes de son ami Truphemus, s'attendrissant sur les pauvres gains d'humbles travailleurs comme lui-même, compromis dans des spéculations véreuses ou rapportant un bénéfice dérisoire. Les gros chiffres lui remplissaient la bouche délicieusement, et ce fut presque sans émotion qu'il vendit quelques actions de chemins de fer, humbles économies faites sou à sou, pour les frais inévitables de déménagement et d'installation à Paris. Truphemus avait bien parlé vaguement de frais de déplacement,

mais ces bonnes paroles étaient restées à l'état de paroles, emportées par le vent.

Ce ne fut pas sans un grand déchirement cependant que le caissier prit congé de ses patrons et abandonna le cabinet où étaient rangés par ordre les grands registres à dos vert où, depuis dix-huit ans, il avait, de son écriture nette et qui ne variait jamais, inscrit les dépenses et recettes de la maison Maurel frères.

— Vous avez tort de nous quitter, papa Duval, dit Maurel aîné. La façade de la nouvelle banque est fort belle, mais je me méfie un peu des belles façades. J'ai peut-être tort : la banque de nos jours est devenue une puissance. Enfin, que voulez-vous, je raisonne en commerçant et en provincial. Si cela ne marche pas, nous tâcherons de vous retrouver un coin dans la vieille maison, car nous avons pu apprécier votre grande honnêteté.

Adolphe Duval remercia, mais avec une petite pointe de dignité froissée. M. Maurel aîné aurait pu, ce lui semblait, traiter avec un peu moins de sans-gêne le sous-directeur de la Banque de l'avenir. Au caissier on pouvait bien dire, avec une affectueuse familiarité qui datait de loin, « papa Duval », mais il n'était plus caissier; ses dix-huit mille francs d'appointements auraient dû le hausser aux yeux des autres comme aux siens propres. C'était presque la fortune que dix-huit mille francs!...

Les deux jeunes filles, folles de joie, mais un peu bien désorientées et perdues dans les rues encombrées de Paris, n'auraient trop su comment se tirer d'affaire sans les conseils de Truphemus. Ce grand personnage, — car Aristide Truphemus était en ce moment plus que jamais un grand personnage, — fut bon prince. Il alla de suite trouver ses amis dans le modeste petit hôtel, fréquenté par des étudiants surtout, où Adolphe Duval était maintes fois descendu dans sa jeunesse, et où naïvement il avait mené ses filles.

Aristide gronda son ami de ne pas l'avoir averti à l'avance. Il lui aurait retenu des chambres dans un hôtel possible. Avrai dire, il grondait beaucoup son cher ami, qui se laissait rudoyer sans mot dire. Truphemus mena le trio provincial déjeuner dans un bon restaurant, dépensa sans compter, jetant un gros pourboire au garçon, avec une désinvolture qui éblouit ses amis, Lucette surtout.

Puis on alla visiter la banque, les bureaux tout lumineux de propreté avec leurs meubles neufs, d'un goût sévère et irréprochable. La banque s'ouvrait dans quelques jours. L'affaire était chauffée à blanc, le succès était sûr, on s'écraierait aux guichets. La salle du conseil d'administration, avec son immense table entourée de fauteuils en cuir de Cordoue, était solennelle. Le hall énorme entouré de guichets, avec ses bancs pour les longues attentes, ses pupitres pour le travail des bordereaux, tout cela rempli le père Duval et ses filles d'un respect un peu craintif

Mais ce fut lorsque Truphemus, ouvrant une porte, dit : « Voici ton cabinet... » que la joie l'emporta sur la crainte. Une jolie pièce, avec deux grands fauteuils, des chaises, un tapis de haute laine, des draperies sombres, mais fort belles, et un bureau imposant, voilà qui donnait vraiment une haute idée de l'importance de « M. le sous-directeur » ! Lucette n'y tint pas et se mit à danser follement en entraînant son père.

— Monsieur le sous-directeur... Monsieur le sous-directeur... chanta la fillette sur un air de valse.

Aristide daigna rire et Duval, essoufflé, eut toutes les peines du monde à retrouver son équilibre et sa dignité.

— Voyons, Lucette, voyons.. Mais, dis-moi, Truphemus, avec tout cela, je ne comprends pas très bien mes nouvelles fonctions.

— Tu me remplaces. Mon cabinet communique avec le tien. Vois plutôt. Une foule de gens voudront me voir, parler de l'affaire avant d'engager leurs fonds, tout mon temps passerait en conversations et un ministre n'est pas plus affairé que je ne le serai dans quelques jours, que je ne le suis déjà, du reste. Tu répondras, tu expliqueras, tu persuaderas. Je te ferai étudier le mécanisme de la banque qui est très simple, tu le leur feras comprendre à ton tour. Tu te chargeras aussi d'une partie de ma correspondance qui est écrasante et que je ne peux confier qu'à un autre moi-même. Tout ce que je te demande, c'est d'avoir foi en notre affaire, et tu l'as, n'est-ce pas ?

— Si je l'ai ! Une belle œuvre et une bonne œuvre !...

Et le brave Duval rayonnait, songeant à l'approbation du haut clergé et aux conseils de son ami, l'abbé Normand.

— C'est bien. Maintenant, allons à la recherche d'une installation. Je suis bien occupé, mais j'ai travaillé une partie de la nuit pour pouvoir vous consacrer quelques heures !

Le Truphemus qui avait apprécié le petit veau aux carottes reparaisait, onctueux, souriant, charmant. M. le directeur voulait bien laisser de côté sa dignité qui avait un peu épouvanté les braves provinciaux et se montra de nouveau bon enfant. Par exemple, il entendait être obéi. Il dirigeait son ancien camarade pour son bien, mais il le dirigeait.

Un landau, toujours aux ordres du nouveau directeur, lorsqu'il ne sortait pas en coupé, transporta les quatre amis dans un joli quartier, non loin de l'avenue de Villiers. On trouva enfin un appartement tout nouvellement décoré, aux pièces minuscules, jouissant d'un balcon. Il est vrai, l'appartement était au cinquième. Mais la maison avait un ascenseur, chose qui effraya d'abord, puis ravit le père et ses filles !

Le logement n'était pas très commode et il était fort cher. Pen importait ! Truphemus approuva ;

Truphemus débattit le prix du loyer ; Truphemus décida.

Après tout, lorsque l'on est absolument ignorant, naïf et désarmé devant les difficultés d'une vie nouvelle, on est bien heureux de se trouver sous la protection, fût-elle despotique, d'un ami qui jamais ne connaît la moindre hésitation, qui tranche toutes les difficultés d'un mot sans réplique.

Grâce à cet ami, M. le sous-directeur fut habillé en un clin d'œil et se trouva subitement transformé. Duval aimait les vieux vêtements, commodes et amples, qui font des plis aux bons endroits, grimaçant d'un air familier comme des amis de longue date. Dans sa redingote sévère, un peu longue, boutonnée, il dut redresser sa petite taille et faire la guerre à un ventre rondlet ; le col luisant de sa chemise toute neuve lui rehaussait la tête, donnait de la majesté à son crâne dénudé. Il s'essayait aux belles phrases empruntées à Truphemus et ne s'en tirait pas mal. Pour un peu, il eût cultivé un accent de Nîmes. En se regardant dans la glace il fit un geste de sa main, indiquant vaguement la boutonnière du revers gauche, et dit à ses filles qui l'admiraient :

— Ne trouvez-vous pas, mes chéries, qu'il manque quelque chose là ?...

— Cela viendra, papa, tu verras !

Elles ne riaient pas ; lui, non plus, tant on s'habitue vite aux grandeurs humaines !

Lorsqu'il s'agit d'organiser leur nouvelle existence, les petites Duval furent épouvantées. Les frais de déménagement, d'installation, l'achat de meubles indispensables, les dépenses de toilette montèrent en quelques semaines à bien près de six mille francs. Et que la vie à Paris coûtait donc cher ! Décidément, ils ne seraient guère plus riches, si cela continuait, avec les fameux dix-huit mille francs qu'avec les quatre mille, dépensés son par sou à Limoges !

Lucette disait : « Bah ! ça s'arrangera, » — avec sa belle insouciance d'enfant ; mais Berthe, plus sérieuse, s'inquiétait beaucoup.

Puis, cette vie rêvée si belle, comme une éternelle partie de plaisir, leur semblait au contraire fort triste. Une fois le premier émerveillement passé, les courses aux magasins faites, quelques églises visitées, une promenade à travers le musée du Louvre, accomplie sans grand enthousiasme, les jeunes filles, habituées à une vie de travail, se trouvèrent singulièrement abandonnées et désœuvrées. Il leur était difficile de sortir seules et leur père était trop occupé pour les accompagner souvent. Elles ne connaissaient personne, et l'espoir des brillants mariages qu'elles devaient contracter s'évanouissait peu à peu. Berthe, franchement, regrettait les jeunes amies, humbles, mais gaies et gentilles, de Limoges, et Lucette elle-même, sans l'avouer, songeait à l'atelier où elle était l'élève brillante entre toutes et où les professeurs la complimentaient.

Elle aimait fort les compliments, et malgré les fraîches toilettes qu'elle portait maintenant, on ne songeait guère à lui en faire. Il y avait bien la brutale admiration des passants, lorsque sa sœur et elle s'aventuraient dans les rues, mais celle-là les effarouchait toutes deux et les renvoyait tremblantes et peureuses dans leur appartement silencieux et triste. Au théâtre aussi, où Truphemus les envoyait tous trois, de temps à autre, avec des billets de faveur, on regardait assez les deux petites provinciales, mais les choses en restaient là. Somme toute, l'hiver s'écoulait fort maussade, et la belle humeur de Lucette en particulier s'en ressentait beaucoup.

Truphemus était tellement affairé, absorbé, qu'on ne le voyait jamais. Son ancien camarade lui-même n'en tirait que les quelques indications sommaires qui lui étaient absolument nécessaires. Parfois le papa Duval disait à ses filles :

— Je crains bien, mes enfants, de n'être jamais qu'un banquier médiocre. Il y a des choses que je ne comprends pas. J'ai beau m'appliquer, — je ne sais pas bien. On aurait dû faire de moi un caissier, comme chez les frères Maurel. Les chiffres, ça s'aligne, ça s'additionne, c'est toujours des chiffres. Mais les combinaisons savantes de Bourse, ça me dépasse. Ce bon Truphemus, parfois, s'impatiente : « Mais, c'est clair comme eau de roche ! Tu ne comprends donc pas?... » Eh ! bien, non, j'ai beau faire, je ne comprends pas.

— Cependant, papa, dit Berthe, la banque réussit.

— Si elle réussit ! Mais c'est une merveille ! Aussi je n'ai pas un moment à moi. Tu ne t'imagines pas le nombre de lettres que nous recevons tous les jours, et de partout ! Puis, les conversations avec les clients n'en finissent pas. Il y a eu un premier dividende versé, un dividende superbe ! Et ce que ça faisait de bien de se dire : « Tout cela, c'est de l'aisance, c'est du bien-être, c'est du bonheur qui entre dans les chaumières, dans les petits ménages humbles, dans les presbytères de village... » On en a les larmes aux yeux. La banque comprise ainsi est une œuvre de haut patriotisme, de grande et noble charité...

La petite taille du bon Duval se redressait fièrement. Il devait faire merveille avec les clients peureux ou rocalcitrants. Il gagnait bien ses pauvres dix-huit mille francs. A vrai dire « ces messieurs », toujours vaguement mystérieux et invisibles, lui avaient attribué un certain nombre d'actions comme don de bienvenue.

— Quand elles seront cotées très haut, tu les vendras ; je te ferai signe ; ce sera la dot de tes filles.

Truphemus semblait, en se faisant l'interprète de « ces messieurs », conférer à son ancien camarade un certain air de prince, dont il entendait qu'on lui fût reconnaissant. En le quittant ce jour-là, il lui avait dit d'un air dégagé :

— A propos, mon bon Duval, tu sais, notre ancienne camaraderie, le tutoiement, tout cela, c'est bon lorsque nous sommes seuls. Autrement, tu sais, devant les autres, appelle-moi M. le directeur, cela sonne mieux.

— Ce sera bien difficile.

— Tu t'y feras. C'est absolument nécessaire. Comment vont les petites ?

— Dame ! Tu sais, elles s'ennuient un peu.

— S'ennuyer à Paris?... Voilà bien nos provinciales.

— Tu comprends... Elles ne connaissent personne et les journées ont vingt-quatre heures, à Paris comme ailleurs.

— Diable ! Il va falloir arranger cela. Le caissier en chef est marié. Sa femme est jeune, gentille ; je lui ferai dire de s'occuper de tes filles.

— Comme tu es bon !

— Que veux-tu ! Je souhaite que tout le monde soit heureux et content comme je le suis moi-même. Elle marche à pas de géant notre affaire, — un engouement fou...

— Ah ! que de bien nous allons faire aux pauvres gens !... s'écria Adolphe Duval.

Truphemus coula un regard en dessous et se détournait pour cacher un demi-sourire. Il se dit : « Il est complet ». Puis, appréciant la valeur marchandée de cette naïve bonté, il comprit que la meilleure façon de s'attacher absolument le père, était de s'occuper un peu des filles. Il résolut de les blouir. Il les avait jusqu'ici un peu oubliées, ces petites, même Lucette, dont le genre de beauté lui plaisait cependant.

M. le directeur allait s'installer dans un joli hôtel, meublé avec luxe, et quoique garçon il comptait, au printemps, pendre la crémalière. La femme du caissier, M^{me} Meyrian, s'occuperait des demoiselles Duval et veillerait à ce qu'elles fussent bien habillées.

La petite M^{me} Meyrian, très futile et très pratique, deux choses qui se concilient mieux qu'on ne le croirait, s'engoua des filles de M. le sous-directeur. Elle croyait à l'avenir prodigieux de la banque et, si le sous-directeur était traité avec beaucoup de sans gêne par le grand Truphemus, et, à la suite du grand Truphemus, par tous les employés, jusqu'au dernier garçon de bureau, si sa naïve candeur faisait la joie des conversations de tout ce monde, il n'en restait pas moins M. le sous-directeur, c'est-à-dire une puissance. M^{me} Meyrian, qui se piquait de clairvoyance, prétendait que cette naïveté si largement étalée cachait beaucoup de malice et que la sentimentalité du brave Duval n'était pas exempte d'un profond machiavélisme :

— Ne vous y trompez pas, mes amis, c'est un homme très fort...

M^{me} Meyrian finit par si bien se prendre à sa propre théorie qu'elle résolut de marier son frère, employé

infime chez un agent de change, à une des petites Duval. En guise de dot, le père faisait entrer le jeune homme dans la banque, chose à laquelle Truphemus s'était toujours refusé, quoiqu'il appréciait assez les charmes maigrelets de M^{me} Meyrian. Le jeune Reynal était un assidu aux champs de courses et ne montrait aucun zèle pour sa besogne quotidienne. Or, Truphemus, s'il avait beaucoup de défauts, possédait au moins une qualité : il était très travailleur et n'admettait aucune paresse chez ceux qu'il employait.

Enfin, Berthe et Lucette conurent les joies de la vie mondaine. M^{me} Meyrian les accapara, les présenta à ses amis, les mena dans plusieurs réunions où elles s'amuserent franchement. Lucette était encore bien jeune pour aller dans le monde, mais on ne pouvait pourtant pas la laisser seule à la maison pendant qu'on produisait la sœur aînée! Du reste, des deux c'était bien à elle que, d'instinct, allaient tous les hommages. Berthe plaisait aussi, mais ne faisait nullement sensation. M^{me} Meyrian leur imposa des toilettes ravissantes, mais coquettes, et lorsque Berthe trouvait que l'argent fondait à vue d'œil :

— Laissez donc! ma chère petite, je sais ce que je fais. D'abord, il n'est pas possible qu'on n'augmente pas votre père, l'an prochain. Nous allons tous rouler sur l'or. Puis, ces petites dépenses de toilette sont calculées... Il ne faut pas que la saison s'achève sans quelque projet de mariage. Et, dame! de notre temps, la jeune fille, genre violette, qui porte des petites robes de mousseline faites à la maison, n'existe qu'à l'état de légende, heureusement!

M^{me} Meyrian, elle-même, recevait toutes les semaines. Oh! bien modestement : une tasse de thé, quelques tours de valse au piano : elle et ses amies se relayant pour faire danser les autres. On s'amusait beaucoup chez elle, car elle était excellente maîtresse de maison ; très gaie, elle mettait beaucoup d'entrain partout où elle se montrait. Parfois on jouait une toute petite comédie entre deux parents, à la bonne franquette, sans la moindre prétention de rivaliser avec les artistes du Théâtre-Français. Naturellement son frère Armand Reynal était de toutes ces fêtes intimes et il arriva qu'il fit l'amoureux de comédie tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre des demoiselles Duval. Berthe jouait franchement mal. Lucette, au contraire, était née comédienne. Avec quelques bonnes leçons, elle eût pu, tout comme une autre, avoir son heure de célébrité sur quelque scène de genre. On le lui dit sur tous les tons.

Le père Duval était ravi. Il se confondait en remerciements auprès de M^{me} Meyrian. Celle-ci le traitait avec une considération que le bonhomme appréciait d'autant plus que, dans son entourage à la banque, il sentait combien peu il comptait. Que Truphemus lui fit comprendre qu'il n'était qu'un brave homme, avec qui l'on n'a pas à se gêner, auquel on ne dit que

ce qu'il est indispensable de dire, qu'on laisse soigneusement de côté, dès qu'il s'agit de discuter des choses vraiment sérieuses, — cela, à la rigueur, s'il en souffrait, le père Duval s'y résignait pourtant. Son admiration pour Truphemus, sa reconnaissance aussi, n'avaient fait qu'augmenter avec le temps. Mais que le sans gêne du directeur se fût communiqué au personnel tout entier, cela, c'était dur. Il s'amassait au fond de ce cœur tendre et bon un peu d'amertume, presque de la révolte.

Parfois il se demandait si, au milieu de sa splendeur nouvelle, il n'était pas réellement malheureux. Il n'osait approfondir ce qu'il y avait de triste dans sa nostalgie, dans ses regrets inavoués lorsqu'il songeait à la caisse des frères Maurel et aux grands registres à dos vert.

On parlait beaucoup de la merveilleuse installation de Truphemus et de la fête qu'il devait y donner. Les reporters décrivaient cette fête d'avance, parlaient du chiffre énorme des invitations déjà lancées. C'était de la réclame bien faite. Puis, au milieu des éloges outrés, des indiscrétions calculées, se glissèrent, dans certains journaux, des coups de griffe, des allusions à un passé équivoque, des insinuations à l'endroit de la nouvelle entreprise de l'heureux spéculateur, des rapprochements avec d'autres entreprises du même genre qui avaient fini par quelque désastre retentissant.

Le père Duval, la première fois qu'il tomba sur un de ces entrefilets au vinaigre, bondit jusque chez son ami, tout fumant d'indignation.

— Eh bien, quoi? dit cet ami, parcourant le journal, sans pour cela ôter son gros cigare de la bouche. C'est pour une niaiserie pareille que tu me déranges? Vraiment, tu es bien resté de ta province, mon bon! Sais-tu ce que cela veut dire? C'est que le directeur du journal trouve que ses confrères ont eu une plus large tranche du gâteau que lui. Ce n'est pas plus compliqué que cela. J'augmenterai sa part, et demain nous serons couverts de fleurs.

— Tu achètes les journaux?..

— Ceux qui sont à vendre... Mais, certainement. Il y en a qui ne sont pas à vendre, malheureusement.

— Mais pourquoi ne pas fermer la bouche à ces cajonmiateurs en disant la vérité, en faisant connaître le but hautement philan...?

— Mon cher ami, garde ton éloquence pour les clients. Le gros public n'y croirait pas à notre philanthropie, ni les journalistes non plus. Maintenant, laisse-moi travailler et ne me dérange plus pour si peu. Tiens-le-toi pour dit.

Duval ne répondit pas et s'en alla, piteusement. Ce n'était pas ainsi que parlait Truphemus dans le petit logement de Limoges, où il avait tant apprécié les humbles vertus de son vieux camarade, le petit veau aux carottes et la bonne bouteille poussièreuse! On lui avait changé son Truphemus. Il n'avait presque plus

d'accent et se tenait raide dans sa dignité de directeur, cherchant à éteindre sa fougue naturelle de méridional dans la morgue froide et hautaine d'un homme du Nord, d'un grand banquier de Paris!

Pauvre papa Duval!...

JEANNE MAIFET.

(La fin au prochain numéro.)

LA LITTÉRATURE ET LA SCIENCE (1)

Mais comment pourrait-il y avoir une vraie certitude, une réelle nécessité dans les plus vraisemblables analyses du roman et du drame? La condition *sine qua non* de la connaissance rationnelle ne s'y rencontre pas, c'est-à-dire le déterminisme absolu des phénomènes. La science est déterministe, et ne peut pas ne pas l'être. La littérature s'ahurte dès le début à la notion de la liberté humaine.

Si l'homme est libre, il n'y a pas de peinture de l'homme qui soit vraie, d'une vérité universelle, absolue et nécessaire. Il n'y aura qu'une garantie solide de la justesse du rapport qu'on établit entre les phénomènes, c'est la *réalité*; en d'autres termes, il faudra que le sujet soit pris dans l'histoire et dans la chronique authentique de la vie contemporaine; et c'est pour cela peut-être que le grand peintre du libre arbitre, notre Corneille, exigeait dans l'action tragique quelque chose de plus que la vraisemblance; il lui fallait que ce fût arrivé. Historique ou non, en tout cas, l'acte libre n'est jamais uni à sa cause que par un rapport de possibilité, et il n'apparaît jamais que ce qui est arrivé une fois fasse loi pour l'avenir.

On peut supprimer la liberté, et lier par une nécessité rigoureuse les faits de conscience. Or, il est à remarquer (et ce n'est pas une pure coïncidence) que les œuvres réputées plus *vraies* sont justement celles où de quelque façon la notion de liberté est écartée. Racine, janséniste de famille et d'éducation, nous explique la passion fatale et souveraine, tout au plus parfois l'âme passive entre les deux attraits du bien et du mal qui luttent pour la dominer. Qu'y a-t-il dans Balzac, que d'aveugles instincts, monstrueux ou sublimes, selon la qualité de leurs effets, mais dont le jeu exclut toujours l'idée de la liberté. Et si le roman s'est fait matérialiste, c'est peut-être surtout parce que la réduction des faits psychiques aux faits physiologiques donnait aux écrivains plus de facilité pour produire une illusion de vérité par une apparence de nécessité.

Mais l'élimination de la liberté n'est qu'une hypothèse, que la littérature peut faire autant qu'elle veut,

mais qui lui retire le droit de faire d'absolues généralisations. Encore ne gagne-t-on rien à la faire. Car, pour avoir une connaissance certaine, il ne nous suffit pas que les faits soient déterminés, il faut qu'ils soient mesurables; si l'on ne peut évaluer exactement les causes, impossible de calculer rigoureusement les effets, et il suffit de songer combien dans les corps composés de la chimie les plus étonnantes différences de propriétés se résolvent en simples différences de quantité, pour comprendre la valeur de l'objection. Aussi l'on a beau, par la négation ou l'interprétation de l'idée de liberté, établir le déterminisme absolu des faits moraux; cela ne sert à rien. Il faudrait pouvoir exprimer par des chiffres la force des éléments du caractère de Phèdre, et celle des circonstances qui agissent sur lui, pour décider si Racine en a bien déterminé la résultante. Ou bien rappelez-vous le *Disciple*: ce sont d'abord cent cinquante pages merveilleuses de précision et de vraisemblance, quand M. Bourget nous décrit la formation du caractère de son jeune Auvergnat, dans son milieu provincial et familial, sous l'action décisive des doctrines d'Adrien Sixte. Impossible d'atteindre à plus de rigueur: toutes les acquisitions du caractère, tous les changements internes sont notés jour par jour; et cependant dès que les idées se prolongent en actes, le fil se rompt, la nécessité disparaît. Tout le talent de M. Bourget n'arrive pas à nous persuader que ce Robert Greslou doit séduire M^{lle} de Jussat; nous voulons bien en sa faveur admettre que c'est possible, rien de plus. C'est que ni M. Bourget et ni personne ne peut donner la formule de la transformation des faits de consciences en actes extérieurs, et, faute de loi précise, l'opinion de chaque lecteur se forme au hasard de ses expériences personnelles, toujours incomplètes ou téméraires. Une autre conséquence de cette impossibilité de mesurer exactement les éléments qui se combinent, c'est qu'à part de vagues généralisations qui reposent sur des analogies plus ou moins obscurément senties, chaque caractère de roman ou de théâtre ne représente à la rigueur que lui-même: dès qu'il s'agit de l'envisager comme une série de causes et d'effets nécessairement déterminés, on ne peut faire abstraction des circonstances les plus accidentelles, des traits les plus superficiels, ne sachant jamais si leur retranchement ne produira pas une désagrégation totale.

Aussi voyons-nous que, dans beaucoup d'excellents romans, nul rapport de nécessité n'est établi entre les sentiments et les actes; c'est, des sources intimes de l'être, un continuel jaillissement d'actes et de sentiments qui peuvent être tels qu'ils sont, mais qui auraient pu être autres qu'ils ne sont. A chaque moment, il s'en faut de *rien* que le personnage se fasse une autre destinée et une autre âme: et ce *rien*, il est peut-être nécessaire qu'il ne se soit pas produit, mais nous n'en savons rien, ni l'auteur lui-même. Mais cette igno-

(1) Suite et fin. — Voir le numéro précédent.

rance où nous restons fait la vérité supérieure du roman, et, pourvu qu'il soit écrit par Marivaux, M. Daudet ou M. de Maupassant, nous nous tenons pour satisfaits.

C'est qu'ici vraiment la méthode scientifique n'a rien à voir, parce que la vérité qu'on poursuit n'est pas de même ordre que la vérité scientifique. Il ne faut pour la rencontrer que cet esprit de finesse, que Pascal opposait à l'esprit de géométrie, et qui diffère presque autant du procédé expérimental. « Lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins, remontrait à Pascal même le chevalier de Méré, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir, et si vous demandiez selon votre coutume à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations sur quels principes elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien, et que ce ne sont des preuves que pour lui. » C'est l'histoire du romancier et du poète : ils nous communiquent d'indéfinissables intuitions, et leur but est atteint quand, par leur expression, ils ont renouvelé ou provoqué en nous de pareilles intuitions, qui ne reçoivent ni démonstration absolue, ni formule invariable. De quelque façon qu'elle soit établie, l'œuvre littéraire se présente toujours comme une hypothèse, tout au plus comme un témoignage, que le lecteur est appelé à vérifier ou à contrôler. Elle ne porte point son évidence en soi, et l'expérience qui en démontre la vérité, consiste précisément à la mettre en contact avec le public, c'est-à-dire avec la réelle humanité, qui s'y reconnaîtra ou ne s'y retrouvera point. Nulle œuvre de littérature ne peut se passer de cette épreuve, qui la condamne ou la consacre.

*
**

Si contingente et si relative, si imprévue même et fuyante est la vérité de l'œuvre littéraire que nous n'avons pas besoin de la comprendre pour la sentir. Qu'est-ce qu'Alceste? et qu'est-ce qu'Hamlet? et quelle est donc cette « obscure clarté » qui suffit à la poésie pour illuminer des chefs-d'œuvre? Mais nos savants rédacteurs d' « études » exactes, eux-mêmes, sont-ils si clairs. Goriot, Emma Bovary, Germinie Lacerteux, Coupeau, Gresson sont vrais, je l'admets : de quelle vérité? à quelles questions posées donnent-ils des réponses? Sont-ce des types, des malades ou des monstres? Est-ce à une leçon de physiologie, de pathologie, ou de tératologie que nous assistons? Jamais on ne nous le dit précisément, et tout le sens de l'œuvre dépend pourtant de ce petit détail.

Allons plus loin : vague ou précise, cette vérité n'a même pas besoin de nous apparaître; c'est assez souvent que nous sachions qu'elle a apparû à d'autres, au premier public à qui l'œuvre s'adressait par destination immédiate. Nous autres Français du XIX^e siècle, voyons-nous dans l'*Iliade* et dans la *Divine comédie* ce

qu'y voyait le Grec du IX^e siècle avant notre ère ou l'Italien du XIV^e siècle? Ce qui jadis était réalité a pu devenir symbole, sans que la beauté immortelle des poèmes en ait reçu d'atteinte : si bien que la vérité y peut successivement être ou ne pas être, et ne plus être la même, comme un caractère indifférent.

D'où vient aussi que toutes les vérités découvertes par les savants se sont détachées des ouvrages où il les avaient exprimées, et ont été grossir la somme impersonnelle des résultats acquis à la science, tandis qu'en littérature on ne voit rien de pareil? On profite de Newton et de Copernic sans les lire; mais depuis Homère jusqu'à M. Barrès, quelle que soit la connaissance que la littérature veuille nous procurer, il est impossible d'extraire des œuvres une suite de propositions qui se coordonnent et fassent l'ébauche d'une science. Tout ce qu'on peut y trouver de vrai, faits observés ou lieux communs, s'éparpille dès qu'on le détache de la forme unique où il a été fixé, et retourne soit à la morale, soit à l'histoire, soit à la physique; il ne reste rien qui fasse un corps de vérités littéraires, et ce mot même a reçu justement du bon sens public une signification assez fâcheuse.

On refait l'expérience d'un chimiste, la démonstration d'un mathématicien. On ne peut refaire l'observation d'un écrivain, qu'il se nomme Sophocle, Racine ou Bourget. On refera toujours autre chose. Grandet n'est pas Harpagon, pas plus que notre Phèdre n'est la Phèdre d'Euripide. La répétition exacte de ce que M. Zola appelle pompeusement une expérience n'est pas possible. Qu'on ne dise pas que le second écrivain modifie volontairement l'expérience de son prédécesseur : c'est la preuve qu'il ne voit pas dans les mêmes faits la même vérité. Par quel mystère ne peut-on pas faire deux fois la même opération en littérature? par quel mystère deux écrivains, partant des mêmes données, n'arrivent-ils jamais aux mêmes résultats ou ne découvrent-ils jamais les mêmes causes des mêmes effets? Et par quel mystère leurs observations non concordantes, et même contradictoires, peuvent-elles être également vraies, de la vérité qui appartient à la littérature? Combien sommes-nous de plus en plus éloignés de tout ce qui ressemble à la science!

C'est que l'affaire de l'écrivain est d'exprimer la réaction de son tempérament sur le monde qui l'enferme, ou, comme on a dit, la réfraction de l'univers à travers son tempérament. Aussi la forme n'est-elle pas, pour lui, le signe de la vérité : elle est la vérité visible et comme incarnée. M. Zola ne demande-t-il pas lui-même au romancier d'ajouter au *sens du réel* l'*expression personnelle*? Cela seul devait l'éclairer sur l'inauité de ses conceptions scientifiques. Jamais avant n'a voulu donner une *expression personnelle* des lois de la nature : le progrès de la science exclut de plus en plus de l'observation et de l'expérimentation toute influence possible, et presque toute intervention du

tempérament individuel. Pourquoi les astronomes ont-ils leur *équation personnelle*? et pourquoi invente-t-on chaque jour de nouveaux appareils enregistreurs? Le savant ne mêle pas sa personne dans les choses qu'il étudie; aussi la forme, sauf certaines nécessités de l'exposition, ne le préoccupe-t-elle guère. Le dictionnaire lui fournit ses mots, nécessaires, impersonnels, dans leur stable et claire définition. Pour l'artiste, c'est autre chose : dans le travail du style, la propriété définie du mot est secondaire. Il s'agit surtout d'utiliser cette indéfinissable et inépuisable puissance d'expression qu'ont les mots soit en eux-mêmes, soit par leurs affinités ou antipathies réciproques, en vertu des associations d'idées ou de sentiments qu'ils sont ou deviennent capables de tirer après eux; et comme ces valeurs expressives ne sauraient être réduites en définitions grammaticales, de même les choses qu'elles servent à exprimer ne sauraient être fixées en formules scientifiques. L'intuition de l'écrivain se précise par la trouvaille du mot; il n'a pas toute sa pensée tant qu'il n'a pas son expression définitive, et ce rêve d'une forme est sa méthode de recherche à lui, la seule efficace et la seule qui ait prise sur son très réel et très fuyant objet. Mais si l'expression est personnelle, qui croira que la sensation ne doit pas être aussi personnelle? Autrement il y aurait contradiction entre la forme et le fond, et l'une ne serait destinée qu'à dénaturer l'autre. Il faut donc renoncer à parler d'observation scientifique, ou renoncer à parler d'expression personnelle.

Tous nos naturalistes ne se sont pas résignés à cette option douloureuse : et c'est bien là chez eux, les fils du romantisme, ce péché originel dont M. Zola s'est un jour ingénument confessé, et Flaubert avec lui. Heureuse inconséquence, et grâces soient rendues au romantisme, si malgré eux, par une hérédité fatale dont ils n'ont pu se débarrasser, nos savants physiologistes des passions n'ont fait que de grandes œuvres d'art en croyant faire de sévères leçons d'amphithéâtre ! Si dur que doit paraître le jugement à M. Zola, *Germinal* est plus près de *Notre-Dame de Paris* que des *Sœurs Vatard*.

Mais s'il n'était pas vrai qu'en littérature l'idée ne préexiste vraiment pas à la forme, en sorte que qui n'a pas la forme n'a rien, on aurait raison de rejeter le soin de la forme et de n'y voir qu'un ornement plaqué, un enjolivement factice qui dégrade plutôt qu'il ne relève l'idée. Or c'est bien la définition que se donnent certains savants de l'art d'écrire, et quand ils se piquent de littérature ou de beau style, ils disent des galanteries sur la lune comme Fontenelle, ou jettent une broderie mythologique sur les faits physiologiques de l'ordre le moins poétique, comme cet honorable professeur dont le classique *Traité* a fait la joie de plusieurs générations d'étudiants en médecine. Si la vérité peut être saisie en elle-même, la forme n'est qu'un vêtement gênant; la vérité est plus belle en sa nudité. Mais

cette conception, chez un écrivain, mène tout droit à l'intentionnisme : il en est ici comme des expériences de M. Zola, et toute idée de roman ou de poème qui n'est pas réalisée en sa forme parfaite n'est qu'un projet ou une ébauche d'idée, enfin une intention sans valeur.

Rien n'est plus funeste à la littérature que cette sorte de matérialisme qui fait subsister l'idée indépendamment de la forme, et qui fait abstraction du travail artistique pour regarder l'objet dans sa réalité physique, extérieure et antérieure à l'art. Et rien n'est plus fréquent. Il ne faudrait pas presser beaucoup d'honnêtes gens de ce temps-ci, et des gens instruits, voire des académiciens, pour leur faire avouer que la forme dégrade l'idée, que la littérature est chose puérile et déshonnête, et qu'enfin l'idéal est réalisé quand un brave homme dit bonnement ce qu'il pense. La vogue des *Voyages*, des *Mémoires* et des *Journaux* prouve précisément combien nos contemporains aiment dans la littérature ce qui proprement n'est pas littéraire. En sorte qu'on devrait donner Buffon pour Bougainville, et Marivaux pour Marmontel.

C'est logique, au reste : car, à ce point de vue, une œuvre littéraire ne peut valoir que d'une seule façon, non comme observation scientifique, mais comme document historique. Tragédies et comédies classiques, drames et romans contemporains, tout cela ne sont que des témoignages. Ils nous renseignent sur les mœurs, les croyances de l'humanité, sur les moments divers de la civilisation, tout juste comme un contrat par-devant notaire ou un livre de comptes. La forme littéraire, évidemment, n'est de rien ici. Mais aussi l'autorité de ces dépositions n'est nullement celle des lois formulées par la science : le plus grand écrivain n'est qu'un témoin, exposé donc à être contredit, démenti, et dont la parole ne vaut jamais qu'après enquête et discussion. Même pour que nos fabricateurs de « document » humain ne s'en fassent pas trop accroire, rappelons-leur que selon la bonne méthode historique, les témoignages indirects sont les plus précieux et les plus valables, et que, par leur prétention de faire l'analyse de l'état moral de notre société, ils doivent inspirer plus de défiance que l'artiste naïf dont le seul but est de nous procurer la douceur d'une émotion esthétique.

Certes Racine, et Rousseau, et Balzac, et M. Bourget, sont des témoins singulièrement intéressants à entendre pour qui fait l'histoire morale de l'humanité : et non moins fécondes en renseignements sont les autobiographies et les lettres, quand elles sont signées d'un Stuart Mill ou d'un Fénelon. Mais, si l'on excepte quelques esprits supérieurs tels que M. Taine, j'ai bien peur que pour la grande majorité du public cet amour du fait particulier et de la biographie personnelle n'ait pas sa source dans la curiosité philosophique, mais dans une aversion antiphilosophique des idées générales qu'on déguise sous le goût prétendu scientifique

de la vérité exacte : c'est tout justement l'état d'esprit analysé par M. Herbert Spencer dans son *Introduction à la science sociale* comme un des obstacles qui empêchent l'homme de s'élever à la connaissance scientifique.

Et les écrivains qui font métier de satisfaire ce goût du public sont bien atteints sans doute de la même impuissance philosophique. On en relèverait les traces jusque chez les plus grands ; et pour Sainte-Beuve, par exemple, son *Histoire naturelle des esprits* n'a-t-elle pas été plus souvent que de raison un prétexte à *potins*, une occasion de nous conter des « affaires de femmes », qui avaient le privilège d'exciter doucement son imagination de vieux célibataire inassouvi ? Pareillement l'affectation d'exactitude scientifique ne sert souvent au théâtre et dans le roman qu'à masquer la grossièreté du tempérament ou la petitesse de l'esprit de l'auteur, quand elle ne couvre pas une exploitation intéressée des curiosités basses ou frivoles du public. Que d'œuvres qu'on nous a données comme les produits d'un art nouveau, d'un *art scientifique et sincère*, ne sont que du vulgaire et facile *reportage* ! Ne voit-on pas même l'un des plus grands, des plus sincères, des plus artistes même de nos romanciers contemporains enjoliver ses fines et solides études de pathologie morale par la trop puérile et précise notation de certaines élégances mondaines ? N'est-il pas irritant de voir M. Bourget couper ses plus originales analyses d'insipides remarques qui semblent venir tout droit des chroniques d'Étincelle, et que le premier venu peut ramasser en une visite d'un quart d'heure chez le couturier ou le carrossier à la mode ?

*
**

Ainsi plus on y regarde de près, plus on se persuade que cette conception scientifique de la littérature, qui est au fond de la pensée de presque tous les écrivains et de presque tout le public, est le plus dangereux élément de perturbation, le plus sûr agent de dissolution pour la littérature, et qu'on ne saurait trop rejeter cette formule en apparence si plausible et si saine, *faire vrai*, si en la prononçant on ne regarde pas vers l'art, mais vers la science, si par elle on veut imposer à la littérature la méthode et lui faire poursuivre les résultats de la science, si l'on ne se dit pas bien fermement que la vérité du roman a moins de rapport encore avec la vérité démontrée qu'avec la vérité révélée.

Il en coûte pourtant de conclure au divorce de la littérature et de la science. Mais cette conclusion s'impose-t-elle ? et de ce que la littérature n'est pas la science, de ce qu'on cesse de les confondre, s'ensuit-il que la littérature n'ait rien à faire avec la science, et doive l'ignorer ? Distinction n'est pas divorce. La littérature n'a pas pour mission de ne présenter que des idées scientifiquement vraies : mais elle doit éviter de

présenter des idées scientifiquement fausses. Pour faire son œuvre, manifester sa vérité, elle emploie les formes des phénomènes dont la science détermine les relations et les liaisons ; or cet univers esthétique que crée l'art ne sera possible, viable et vraisemblable, que s'il est conforme à l'univers abstrait que la science définit, s'il en respecte et reproduit l'organisation et les lois. La psychologie du roman et du théâtre ne saurait faire abstraction de la physiologie ni de la pathologie, non plus que le peintre de l'anatomie, et la nature se refléterait mieux dans une âme de poète, si elle avait à son service une intelligence de savant, qui accommodât la forme de ses représentations et la vivacité de ses sensations à la réalité et à la gravité des choses.

Le rapport de la littérature à la science nous apparaît donc maintenant. Elle n'a de commun avec elle que l'horreur du faux, erreur ou mensonge. Elle respecte toutes les vérités établies : ce sont comme les jalons qui lui marquent sa route. Appuyée sur les faits acquis et vérifiés, elle erre librement, autour, au delà de tous les points relevés par la science. Partout où celle-ci fournit une réponse, elle la respecte et s'y conforme ; mais le possible, l'inconnu, l'indémontrable, l'irréel, tout ce qui n'étant pas garanti comme vrai ne saurait être convaincu d'être faux, voilà la matière de la littérature, autant que le vrai, plus même que le vrai. Car tout sujet qui est susceptible d'exacte vérité, n'est susceptible que de cela, et échappe dès lors à la pure littérature. Ce qui est matière de science, comme objet de foi, n'est pas thème romanesque ou poétique, et ne peut produire que par accident et comme par aventure des œuvres littéraires, qui sont parfois du reste les plus grands chefs-d'œuvre d'une littérature.

De là vient l'extension plus ou moins grande du domaine de la littérature chez les différents peuples et ce qu'on pourrait appeler les déplacements de la matière littéraire. Dans l'antiquité, où il y a peu de science et point de dogme, tout est littérature, sauf les mathématiques. Chez nous, à mesure que chaque science s'arme de sa méthode, elle échappe à la littérature, et l'on pourrait dater la naissance d'une science du jour où les objets qu'elle étudie ne sont plus matière d'invention poétique ou romanesque, ou même simplement d'exposition oratoire. L'histoire, de nos jours, a rompu avec la littérature, et c'est du moins la prétention des historiens d'être seulement des hommes de science. La critique tend à se constituer en science : le signe de son effort, c'est qu'à la recherche d'une forme elle substitue, avec grand profit, l'emploi d'une méthode. Dès que l'homme peut espérer de connaître, le jeu ne l'amuse plus, et l'artiste est dépossédé par le savant. Mais, inversement, plus le dogmatisme est détruit, plus les doctrines métaphysiques et les lois morales se dissolvent dans le doute, plus le théâtre, la poésie et le roman débattent la des-

tinée humaine et le fondement de la moralité. Jamais aussi la religion (entendez non pas les effets sensibles, mais les principes intimes), jamais la religion n'a été plus mise en forme littéraire que dans notre siècle curieux et incroyant : nous sommes amateurs de mysticisme et de religiosité dans nos lectures par insuffisance de foi positive ou négative : si nous étions athées, ce serait trop, et trop peu si nous étions dévots. Si bien que la certitude rationnelle et la croyance religieuse, s'étendant ou se retirant selon les temps, dessinent les limites dans lesquelles la littérature peut s'étendre.

Aussi pourrait-on dire que chaque science appartient à la littérature précisément par ce qui y reste d'incertain et d'inconnu. Encore faut-il prendre garde que l'inconnu facilement connaissable, dont la science abordera demain l'explication, pour la découvrir après-demain, ne doit pas être mis en œuvre par la littérature : elle doit fuir les problèmes dont les données sont déjà trop précises pour que la solution en soit lointaine. Qu'elle laisse en repos les bateaux sous-marins et les ballons dirigeables, comme l'hystérie ou l'hypnotisme, et en général les questions particulières ou les faits accessibles à l'expérience : ce que nos physiologistes et nos psycho-physiologistes oublient trop aisément dans leurs romans. La poésie de la science doit être cherchée à côté de la science, hors de la science, non dans la science. Elle est dans l'agitation de l'âme consolée ou blessée par la connaissance : ce n'est pas la physique de Lucrèce qui est poétique, c'est la répercussion du système sur sa sensibilité, et la science néglige ces contre-coups. Mais la poésie de la science est encore dans les conséquences que nous tirons du connaissable à l'inconnaissable, quand une généralisation hardie des faits constatés et des lois particulières propose à notre ignorance inquiète une représentation nouvelle de l'univers, qui nous assigne une place nouvelle dans la chaîne infinie de l'être. Lorsque la science, ayant achevé ses démonstrations ou impuissante à les prolonger, fait appel à l'imagination pour traduire ses formules abstraites en termes concrets ou réaliser ses résultats par anticipation dans leur plénitude idéale, alors, à vrai dire, elle est littérature et poésie. Ainsi ce n'est pas quand Buffon fait hisser par l'honnête Bexon les plumes de son beau cygne, c'est quand il décrit sa puissante vision des *Époques de la Nature*, qu'il est le successeur de Lucrèce, le rival de Rousseau et le maître de Chateaubriand. Là donc où la méthode n'a pas prise, cet élément mobile et insaisissable que les savants négligent, la puissance affective des vérités qu'ils étudient, des hypothèses qu'ils emploient, la forme que ces vérités et ces hypothèses donnent en chaque siècle à l'impenétrable mystère que toutes les découvertes de la science rendent plus sensible et comme plus palpable, la détermination en un mot de l'inconnaissable, voilà par où la science reçoit en elle la littérature et la fait circuler pour ainsi

dire entre toutes ses démonstrations et ses formules. Cela revient à dire que la part de la littérature ici est tout justement définie par celle que revendique la métaphysique : et le lyrisme est-il autre chose en son essence que l'expression individuelle d'une inquiétude métaphysique?

L'histoire reste aussi ouverte à la littérature et par le même côté : par les hypothèses générales, plutôt que par les faits particuliers. Nos romantiques n'y ont pas songé quand ils faisaient leur drame et leur roman historiques. Leur excuse est que l'histoire n'existait pas : ils ne la faussaient pas. Le vieux Dumas nous étonne : songeons que ceux qu'il passionnait par son étrange vision de l'histoire de France n'avaient lu qu'Anquetil. Mais comme ils inventaient ce qu'on pouvait savoir, et ce qu'on ne tarda pas en effet à savoir, la beauté de leurs fictions ne tint pas contre la fausseté qu'on y trouva, et c'en est la faiblesse et le vice essentiels de ne donner de plaisir au lecteur qu'en proportion de son ignorance. Le roman ou le drame historiques sont des contresens esthétiques : car le poète (toute littérature est proprement poésie) s'achurte à des faits précis, connus ou connaissables, dont il ne peut sans risque altérer les formes réelles et les rapports exacts. Il faudrait aller très loin, et dans l'histoire qui est hors de l'histoire, dans la légende et le préhistorique, pour trouver une matière proprement littéraire : aussi les symbolistes n'ont-ils pas tort contre les romantiques, comme Wagner a raison contre Meyerbeer, de préférer l'imprécise plasticité des figures légendaires à la nette découpeure des types historiques.

Ou bien il faudrait saisir l'histoire dans sa plus générale et par suite hypothétique philosophie. Mais, au reste, par ce côté, l'histoire demeure, chez les historiens même, essentiellement littéraire. Fondée sur des témoignages et des documents dont la valeur, le sens et les rapports sont susceptibles d'une infinité d'interprétations, forcée de se former des conceptions complètes sur d'incomplètes indices, incapable de vérifier ses hypothèses par des observations ou des expériences vraiment scientifiques, l'histoire est une construction où l'écrivain le plus impartial, le plus détaché, le plus méthodique met toujours beaucoup de lui-même. Et dès qu'il s'élève au-dessus d'une sèche chronologie, dès qu'il prétend ressusciter en lui et en nous la vision des âges disparus, dès qu'il prétend surtout forcer le secret de la vie du passé, en saisir l'âme et les ressorts, il sort de la science et fait de la littérature, quoi qu'il pense. C'est un grand poète que Michelet ; c'en est un non moins grand peut-être que M. Fustel de Coulanges : l'un a la poésie de Shakespeare, mais l'autre a celle du cinquième livre de Lucrèce.

Pour la même raison, la psychologie est et restera le particulier et inaliénable domaine des romanciers et des poètes. C'est que tout y est incertain, tout possible.

Que les philosophes me pardonnent : je ne parle pas de leur psychologie ; celle-là, à laquelle ont travaillé chez nous les Descartes, les Condillac, les Taine, les Ribot, celle-là est science, ne s'occupant que du général, et ne cherchant que des définitions et des lois. Mais de Corneille à M. Ancy, ni de M^{me} de La Fayette à M. Barrès, aucun littérateur n'a apporté de contribution à cette psychologie-là, pas même Racine, ni Stendhal, ni M. Bourget : ils lui ont emprunté parfois ses conclusions pour y fonder leurs inventions. La psychologie littéraire, en effet, est exclusive de tout esprit et de toute méthode scientifiques : elle use de la psychologie scientifique, comme le sculpteur de l'anatomie, pour produire une illusion, et non pour faire connaître une vérité : et, sans nous le dire, elle supplée, suppose et ment, toutes les fois qu'elle sait ne pouvoir être prise en flagrant délit. Et de là vient que nos psychologues littéraires opèrent de préférence sur la partie de nous-mêmes qui fournit le moins de résultats définitifs aux psychologues philosophes : sur les passions, les sentiments, les instincts. Dès qu'on sort, en effet, des classifications et définitions les plus générales, l'impossibilité de mesurer la force des causes rend impossible d'évaluer la nature des effets, on l'a déjà vu tout à l'heure ; d'autre part, l'impossibilité de séparer l'objet du sujet dans une recherche si complexe, et de connaître les autres autrement que par nous-mêmes, fait de chaque observation une intuition toute personnelle et tout indémontrable ; enfin, le résultat de l'observation dépend si étroitement de l'hypothèse qu'on fait sur la destinée humaine et le sens de la vie, qu'à vrai dire l'interprétation des faits précède ici et détermine la constatation des faits : tout cela fait que la psychologie dont notre littérature est pleine n'a rien de commun avec la science. La science découvre dans l'univers des nécessités conditionnées et constantes : la psychologie littéraire est une conception de possibilités d'autant plus permanentes qu'elles seront plus vaguement conditionnées.

Le xvii^e siècle, avec une intelligence très fine des problèmes à résoudre, avait inventé le genre des *Maximes* et des *Caractères* : isoler les faits ou immobiliser les individus, faire abstraction du particulier ou compter les ressorts sans les faire jouer, décrire les effets sans les produire, c'était éliminer le plus possible et l'inconnu et l'incertain, et, en restreignant la question, la rendre aussi susceptible que possible d'une étude et d'une solution scientifiques. Jamais aussi la littérature n'a été plus près d'être de la science que dans La Bruyère et dans La Rochefoucauld.

*
**

Ne voit-on pas apparaître la conclusion de tout ce qui précède ? C'est que plus on affranchit la littérature de la science, moins on lui reconnaît le droit de l'ignorer. La science n'est pas précisément matière de

littérature, mais elle fournit à la littérature sa matière, qui est tout ce que la science n'emploie ou n'atteint pas. Il faut donc savoir ce qu'elle emploie et atteint. Il y a, du reste, une probité tout intellectuelle qui veut qu'on n'ignore rien de gaieté de cœur. La sincérité, condition première de l'art, ne consiste pas seulement à ne pas mentir : elle consiste à se mettre de tous ses efforts en état de ne pas se tromper. Et précisément ce qui a le plus manqué aux littérateurs de notre siècle, — sauf exception, — c'est d'être savants. Ils ont eu des prétentions et un « bagoût » scientifiques : c'est le médecin de Molière jetant son latin au nez de ceux qui n'entendent pas le latin. Mais s'ils commentent Claude Bernard, ils commettent de grossiers contresens ; s'ils recueillent les propos des grandes intelligences du temps, ils en font de plates niaiseries. Ils ne connaissent que les basses œuvres de la science : sa fin supérieure, son large esprit, sa philosophie, enfin, leur échappent. S'ils en avaient conçu la puissance et l'impuissance, et les infinis désespoirs avec les fugitives conquêtes, ils eussent pris conscience de l'objet propre et des moyens efficaces de leur littérature.

Ils eussent compris que, si la diffusion de l'esprit scientifique rend le public curieux des recherches et des résultats de la science, c'est tromper, non pas servir ce goût que de faire une contrefaçon frelatée de l'œuvre scientifique, et d'exploiter en hâte les questions actuelles et tapageuses comme se produisent les charlatans de l'hypnotisme dans les cafés-concerts de province, entre une niaise chanson et des cochons savants. Au lieu de collectionner et d'inventer des faits physiologiques, des cas pathologiques, dont la description fait pitié aux hommes de science et fera rire, dans cinquante ans, jusqu'aux plus ignorants, — si on les lit, — ils se seraient demandé quel développement, quel enrichissement les progrès de la science donnent à la psychologie littéraire : ils auraient vu s'ouvrir à leur imagination un champ infini d'hypothèses et de déductions, par delà les régions qu'ont explorées nos moralistes classiques. Au lieu de faire une ridicule concurrence aux savants par l'étude, comme ils disent, de notre organisation physique, ils s'en seraient tenus à ces « épiphénomènes » que les savants mêmes, par ce nom vaguement dédaigneux, déclarent n'être pas de leur ressort ; et ne gardant que le parallélisme des deux ordres de faits, ils auraient lié les actes de notre vie morale en séries originales, imprévues et pourtant vraisemblables. Ce que Pascal trouvait dans son dogme, une direction pour explorer, une lumière pour éclairer le cœur ténébreux de l'homme, ils l'auraient trouvé dans les doctrines scientifiques de leur temps, s'ils avaient été plus savants. Dès lors, ils n'eussent pas été réduits à se confiner dans les plus basses régions de la science et de l'âme humaine, pour donner une ombre d'apparence à leur grossier matérialisme, qu'ils estimaient œuvre de science. Et dès lors aussi, ce ne serait

plus la médecine, ni l'observation des aliénés, des alcooliques et des hystériques, que le littérateur emploierait; de l'astronomie à l'embryogénie, il n'est pas de science qui, sans dénaturer notre *moi*, sans le mutiler, sans rien même affirmer témérairement de sa substance, n'eût aidé leur main à faire le dessin curieux et vrai de ses multiples apparences.

Que de chefs-d'œuvre du roman et du drame sont en puissance dans les mémoires scientifiques! Mais c'est à condition qu'on les traduise en fictions psychologiques! N'est-ce pas parce qu'il a fait précisément cela, parce qu'il a soumis l'étude des caractères et des passions aux lois démontrées ou supposées du monde organisé, que M. Bourget a pris si vite, dans la littérature contemporaine, le rang qu'il a si bien gardé? Mais de plus toutes nos émotions les plus profondes, tous nos plus hauts espoirs, la vibration lyrique de notre être intime, comme l'idéal moral de l'humanité, tout cela est en quelque mesure attaché aux plus spéciales recherches des savants; et celui qui nous dit l'origine unique de toutes les races de pigeons ou de chiens, celui qui explique comment les chats favorisent la multiplication des graines du trèfle incarnat, touche en somme aux plus hautes sources de poésie où l'homme puise : ces faits peuvent changer à nos yeux le décor de l'univers et substituer un nouveau drame et de nouveaux acteurs au « mystère » naif des théologues et à la vague tragédie des philosophes spirituaux. La littérature peut-elle donc se désintéresser de ces faits? Ils lui appartiennent, non par la vérité, sans doute, mais, cette vérité une fois reconnue ou soupçonnée de la science, par la capacité qu'ils ont de déterminer notre vision et nos émotions. Mais il est plus facile de jeter une intrigue de mélodrame sur des notes prises à la Salpêtrière, que d'écrire le morceau des deux Infinis dans le frisson que donne la soudaine révélation du monde immense, quand le premier télescope et le premier microscope viennent, en deux pas, de porter la science au delà des limites que l'imagination même auparavant n'osait franchir.

Pascal était un savant qui appliqua à la littérature une imagination et une sensibilité que la pensée scientifique avait, pendant des années de sérieuses recherches, entraînés à sa suite, exaltés ou froissés au contact de ses objets : et sa science lui donna moyen de faire de la littérature originale. Voilà tout le secret : je le mets à la disposition de nos romanciers et de nos auteurs dramatiques. S'il se trouve un homme qui n'étant pas de naissance et par destination « gent-de-lettre » dès le collège, vient à la littérature après avoir passé des années dans le laboratoire ou à l'hôpital, si ce savant apportant les habitudes d'esprit et le tour d'imagination de sa vie antérieure, gardant la curiosité des problèmes scientifiques et le frisson des vastes horizons ouverts par la science à la pensée humaine, si par surcroît il a seulement un peu du génie de Racine ou

de Victor Hugo, je garantis qu'il fera servir sa science à sa littérature. Je ne sais trop si les romans de M. Marcel Prévost révèlent le polytechnicien : mais qui ne voit combien la littérature de Flaubert, un carabin, et celle de Loti, un marin, ont été déterminées par la spécialité de leur éducation et de leurs professions? Et qui sait si la biologie et la physiologie n'enverront pas un jour à l'Académie Française leur Renan, comme l'archéologie et la philologie sémitiques?

Ainsi la littérature reviendrait à son véritable rôle. Il n'y a pas de littérature sans idées : puisqu'enfin, les mots étant par destination signes des idées, le littérateur peut n'avoir pas d'idées, et n'assembler les mots que selon leur valeur pittoresque ou musicale, mais en dépit de lui, à son insu, ils exprimeront toujours des idées. Seulement ce ne seront pas les siennes, ce seront celles de tout le monde. Ils garderont leurs significations habituelles, imprécises et communes : la littérature sans idées, ce n'est que la littérature à idées banales. Mais ces idées, que l'écrivain exprime, et doit s'inquiéter pour lui-même de rendre aussi vraies que possible, ces idées n'ont pas besoin d'être des jugements, des affirmations d'existence et de nécessité objectives. Un roman, un poème sont l'image de la vie : ils n'en sont pas la loi. Ils représentent la réalité des choses sans la contraindre : ce sont de pures conceptions de l'esprit.

Et de combien d'œuvres même peut-on dire qu'elles représentent la réalité des choses? des œuvres inférieures, et des parties inférieures des chefs-d'œuvre. Les plus grands, les plus beaux échappent le plus au contrôle, à la vérification, dépassent le plus l'expérience, et celle de l'auteur comme celle du lecteur. Anciens ou modernes, classiques, romantiques ou naturalistes, c'est à la grandeur du rêve, de l'hypothèse, de la croyance non arbitraire, mais indémontrable, qu'on mesure la grandeur des œuvres. D'où vient que nos classiques paraissent à certains un peu étriqués et mesquins? De ce qu'ils ont voulu être seulement et absolument vrais. Et si Shakespeare les dépasse, c'est par ce qu'il a mis de plus dans son œuvre que le simple vrai, le vrai certain et connaissable. De combien Molière est-il plus grand que Le Sage? De toute la hauteur de sa philosophie, qui est une hypothèse. Et le vrai Molière, le Molière unique dans notre littérature dramatique, où est-il? Ce n'est pas dans Trissotin, qui est réel, ni dans Oronte qui est vrai, c'est dans Agnès, dans Alcée, ou dans Tartufe, partout où la peinture des mœurs et des caractères se fonde sur une conception profonde et personnelle, par-dessus tout hypothétique, de la nature humaine et de la loi morale.

Là est la grande mission, l'office propre de la littérature. Que nos romanciers ne se croient pas des savants, ni nos poètes des prêtres. Qu'ils ne pontifient, ni ne professent; ils n'ont ni dogmes ni lois à formuler. Leur rôle n'est pas de savoir, mais de concevoir, et de

faire concevoir. Ils sont les conservateurs des plus hautes parties de l'âme humaine : ils n'ont qu'à en entretenir l'activité, à en faire jouer les ressorts.

Les intérêts prochains et la vie pratique nous prennent et nous enserrant. Chaque heure, chaque minute de notre vie est la proie des impérieuses réalités qui réclament notre puissance d'agir ou de sentir. Aux inquiétudes, aux pensées que les écrasantes manifestations des forces physiques éveillaient chez nos lointains aïeux, la science a substitué ses explications précises, qui reculent le mystère universel si haut et si loin que les savants eux-mêmes ne l'aperçoivent pas toujours. Notre vie est remplie de tant de soins, de devoirs si précis, de plaisirs si immédiats, que nous n'avons presque jamais le loisir de regarder au delà ni au-dessus. La civilisation moderne, de plus en plus complexe dans ses effets et mécanique dans son jeu, nous assoupit en nous occupant : Pascal, plus encore qu'il ne faisait en son temps, gémirait sur ce « divertissement » continuél où vivent presque tous les hommes.

A l'incurosité qui nous dégrade, la littérature apporte le remède. Elle nous rappelle qu'enfin nous n'avons pas tout fait, quand nous avons expédié notre besogne journalière, ou gagné de quoi doter nos filles, et qu'enfin, dans ces honnêtes et sérieuses occupations, la meilleure et la plus vraiment humaine partie de nous-mêmes n'a pas vécu. La beauté intellectuelle de ses conceptions esthétiques exerce et relève nos intelligences atrophiées par la vie quotidienne et abaissées vers la terre. Elle nous amuse par l'imitation de nos actions réelles, par l'expression de nos rêves d'action ; mais sa fonction propre est de poser les problèmes que la vie ne pose pas nettement, comme le sens même de la vie, la raison de l'univers, la fin de notre activité et de l'évolution universelle. Elle les pose, elle ne les résout pas : elle n'a pas à découvrir des vérités, mais à entretenir des inquiétudes. Elle n'est qu'un jeu ; mais sa noblesse, sa force consolatrice, et même sa vérité, c'est précisément de n'être que ce jeu-là.

Elle le serait, si, sous prétexte de faire vrai, on n'éliminait trop souvent de l'œuvre toute imagination métaphysique, toute hypothèse morale, pour se rejeter sur la fiction des faits particuliers qu'on prétend scientifiques. Mais elle l'est quand même, à l'insu et contre le gré de l'auteur, quand il touche à ces grandes pensées qui nous remuent jusqu'au fond de l'âme ; et si dur, si brutal qu'il soit, si vulgaire même et grossier à dessein, la puissance esthétique de ses fictions leur imposera une valeur intellectuelle, qui nous fera trouver parfois dans son œuvre ce qu'il n'y a pas mis, et le contraire même de ce qu'il croyait y mettre. C'est ce qui arrive pour *Germinal*, et voilà ce qui met ce roman au-dessus de la *Fille Elisa*. La disproportion de la forme d'art à l'intérêt des conceptions est plus rare

qu'on ne pense dans la littérature. Et partout où cet intérêt fait défaut, on peut présuner que l'œuvre est médiocre. Il est permis de préférer même le *Chiffonnier* à *Adrienne Lecouvreur*, ou le *Jardin de Bérénice* au *Maitre de forges*. Et c'est parce qu'il pense ainsi que le public a fait si bon accueil à Tolstoï, à Ibsen, à tous les slaves et scandinaves que depuis dix ans on lui a successivement présentés. De bons juges s'indignent de cet engonement : ils ont raison. Ces étrangers, les trois quarts du temps, sont prolixes, maladroits, pesants, fumeux ; ils ont l'air parfois de retarder de quarante ou cinquante ans : mais c'est précisément cela qu'on aime en eux. Ils nous parlent de ce dont parlaient Hugo, Vigny, et jusqu'à Flaubert, et de ce dont nous voulons qu'on recommence à nous parler. C'est pour cela qu'on va à Tolstoï, ayant MM. Huysmans ou Paul Alexis : c'est pour cela qu'on va à Ibsen, ayant M. Sardou.

Aujourd'hui plus que jamais, le public attend des écrivains, je ne dis pas des réponses aux questions qui obscurément l'obsèdent, mais du moins le débat de ces questions. Qu'on ne parle pas de misérable dilettantisme, s'il y a sincérité des deux parts, si celui qui consulte et celui qui répond aiment la vérité jusque dans ses apparences. Si la religion pour nombre d'âmes n'est plus qu'une forme vide, si la science loyale écarte les problèmes qu'elle ne peut résoudre, si avec le sens de la vie et l'origine de l'être, la morale reste en suspens, entre la religion qui n'est plus de force à la supporter et la science qui n'a pas encore, — si jamais elle l'aura, — le moyen de suppléer la religion, qui donc maintiendra dans les esprits le sens du mystère et la préoccupation morale, à moins que la littérature, par son agitation féconde, n'empêche la prescription de se faire, jusqu'au jour où quelque puissance légitime, science plus avancée, religion renouvelée, prendra la direction des consciences, et fera éclore de nos doutes féconds une connaissance ou une croyance, partant une règle efficace de vie ? Ne rions pas de voir mis en roman tes sujets réservés il y a deux ou trois siècles aux François de Sales et aux Fénelon : le prêtre est renvoyé à sa messe, la science ne sort pas encore de son laboratoire. Il faut que quelqu'un parle. C'est le romancier, ou l'auteur dramatique, ou le poète. Il se prend un peu trop au sérieux, et donne ses consultations parfois avec un peu trop de foi en leur valeur. Pardonnons-lui. Il occupe la scène pendant que les vrais acteurs se préparent. Il amuse le public, il le retient, il l'empêche de se disperser, tandis qu'il lui conte des merveilles de la pièce qu'il ne connaît pas lui-même.

GUSTAVE LANSON.

LA RENAISSANCE EN BOURGOGNE (1)

II.

Les suites du manifeste de 1543.

Nous savons maintenant que le caractère propre de la Renaissance en Bourgogne, notamment à Dijon, fut de rapprocher le présent d'un passé oublié, poétique et glorieux, par un mouvement d'admiration tout naturel et tout imprégné de grandeur et de générosité. Nulle violence de la part des novateurs contre les choses existantes : ni de Villebichot et ses disciples, ni, à quelques lieues et à quelques années de là, Pontus de Tyard, ne nous apparaissent comme des renverseurs de fausses idoles : nul d'eux ne s'avance la menace à la bouche. Sans doute, les lecteurs du *Roman de la Rose* devinrent moins nombreux après le manifeste, et moins nombreux aussi les admirateurs de Marot et de Rabelais ; la foule des *renaissants* déserta quelque peu leurs autels pour faire ses dévotions à *Mont-Musard*, au *For des Fées*, puis au *Creux d'Enfer*, en proclamant « la précellence » des auteurs anciens sur « les modernes » de cette époque-là ; mais on n'alla pas plus loin.

On ne voit pas davantage trace, chez les Bourguignons, de ce paganisme en quelque sorte pratique, que tentèrent d'instaurer, à Arcueil tout spécialement, Ronsard et ses amis. Pontus s'enfonça, au contraire, dans le catholicisme ; il répudia presque ses œuvres poétiques, et devint évêque de Chalon-sur-Saône ; de Villebichot, tout rempli de religiosité, annonce dans un rondeau redoublé qu'il ne voit d'autre remède à la peste qu'en la confession, la pénitence et le sacrement d'eucharistie, *L'ame sayne gardant le corps de maladie*.

Tu vomiras tes grandz erreurs
Par entière confession !...

Reçois de cueur amaritude,
Veil'le tousjours, à grand labour (2),
Que l'air infect de péché rude
N'engendre léans puanteur (3).

Sur les bords de l'Ouche et de la Saône, la vieille foi chrétienne sort donc intacte du choc païen, tandis que près des rives de la Seine on risquait fort de devenir idolâtre (tant on était fêru de toutes les nouveautés antiques!), si le terrible duel des catholiques et des protestants n'y eût coupé court. Le sang coula de tous côtés!

Gallia dum adverso grassatur sæva diuello,

s'écrie au début de son *carmen* (en 1576), le poète dijonnais *Richard*, ajoutant que, « furieuse, la France s'arrache

les entrailles! » Cependant la Bourgogne, grâce à Jeannin, grâce aussi à Philibert de la Guiche (1), avait été préservée des horreurs de la Saint-Barthélemy, et si elle éprouva les agitations de la *Ligue*, ce ne fut que par suite des quotidiennes excitations de son gouverneur, le duc de Mayenne.

Ainsi, la double révolution du xvi^e siècle eut des effets moins violents chez les Burgondes que dans le reste de la France, et cela apparaît même chez les trois grands réformés de cette région, *Hubert Languet*, *Bonaventure des Périers* et *Théodore de Bèze*. Quoi de plus doux que des Périers, ce conteur et frondeur aimable entre tous! Quoi de plus pacifique que Languet, l'intime ami de Melanchthon! Quoi de plus généreux, malgré ses ardeurs de néophyte et l'influence de Calvin, que l'auteur de *l'Abraham sacrifiant!*

De la lutte néfaste, acharnée, des partis religieux en France, il résulta du moins quelque chose de bon pour la renaissance des lettres, ce fut d'obliger Ronsard et la pléiade de prendre parti pour le catholicisme et d'éviter ainsi aux *renaissants* le ridicule d'une chute comme renouveateurs malheureux des rites païens et des pratiques d'une religion absolument caduque, malgré son apparence juvénile et riante. C'est Voltaire qui l'a dit : « *L'Aurore aux doigts de rose* plait beaucoup d'abord, mais après quelques semaines cela ennue. » De même du bouc d'Arcueil couronné de fleurs et des autres cérémonies antiques.

En résumé, aux yeux des Bourguignons, le présent et les siècles antérieurs avaient fait leur œuvre, et cette œuvre n'était point mauvaise, bien qu'insuffisante : ces âges avaient eu leurs hommes de valeur qu'on appréciait, et nul ne tentait de leur chercher querelle pour n'avoir pas produit ce qu'ils ne pouvaient donner. Jusqu'à ce jour donc, on avait vécu content de ce qui existait en littérature comme en poésie, dans l'ignorance où l'on était encore des vraies et hautes origines de la race et du lieu ; mais, dès l'instant qu'il devenait évident qu'à Dijon l'on descendait des dieux, qu'on foulait un sol sacré, il convenait de faire revivre ce glorieux passé, de le mêler au présent ainsi qu'une belle trame d'or et d'argent tissée par le temps et les génies de Rome et d'Athènes, et pour cela il fallait, plein d'ardeur, aborder l'étude de cette antiquité d'où l'on tirerait les vers modèles, les gestes héroïques, les hautes conceptions, et cette merveilleuse vie de dieux qui ne demandaient qu'à renaître, qui même n'étaient morts qu'en apparence, puisque sous des dénominations nouvelles, telles que *fées*, *vivans*, *dames des eaux*, *dames des bois*, *génies familiers*, *géants*, *ogres*, etc. (2), déguisé, masqué, comme jadis en Égypte, lors de l'Inciré céleste, tout ce peuple de déesses et de dieux était là prêt à inspirer les fervents amis des doctes études, qui leur faciliteraient leur rentrée en scène avec un

(1) Voy. le numéro du 20 août dernier.

(2) Avec grand soin.

(3) Dans son poème bourguignon, *l'Evairéman de lai peste*, le vicaire apothicaire dijonnais, *Aimé Piron*, père du grand Alexis Piron, ne donnera guère d'autre conseil à suivre ; car, dit-il, on est bien fort quand on est sage.

(1) L'impartiale histoire ne devrait point omettre ce nom, car *La Guiche*, bailli et capitaine de Mâcon, se refusa à exécuter les ordres d'extermination lors de la Saint-Barthélemy, ce qui n'est pas moins beau que l'opposition de Jeannin à Dijon.

(2) On sait que les dieux furent généralement travestis par les premiers chrétiens en génies maléficients, en diables, en loup-garous, en fées, etc.

éclat nouveau et sous leurs véritables noms. Voilà pourquoi le talentin de Villebichot s'était adressé à la studieuse jeunesse dijonnaise.

A côté de ce groupe glorieux des dieux, saints et saintes, martyrs et héros chrétiens prenaient rang sur le nouveau Parnasse : n'était-ce point la montagne au *double copeau*? Sur l'un des sommets, la Vérité se tiendrait, un peu sévère bien que poétique, avec le dieu révélé; sur l'autre, Apollon, les neuf Muses et le cortège des Grâces. Ainsi pas de rupture (1). Au premier de ces mondes, on tenait par l'existence réelle, la vie chrétienne, mais on s'élevait dans le second sur les ailes de l'imagination : telle était la supériorité des *renaissances* sur les anciens. Ceux-ci n'avaient été que païens, les modernes allaient être païens et chrétiens tout ensemble. Double devenait la vie, double aussi l'inspiration!

Par le fait, on se trouvait être bi-langue : on rimait en français, on scandait en latin ou en grec. Et, par suite, on se mit à porter deux noms, le nom paternel étant latinisé ou grécisé. *Lefèvre*, pur Dijonnais, oncle de Tabourot, auteur des « rymes françaises, » devenait *Faber* et *Fabri*, comme plus tard le bon prêtre Gassand se métamorphosa en Gassendi. Le talentin *Mignault*, contemporain de de Villebichot, se transforma en *Minos*, et *Mangeart* en *Comestor*. Alors les *Maigret* apparent sous les noms de *Macer* et de *Macrinus*, d'où l'on tira les nouvelles appellations de *Macrin* et *Macre*, comme *Cauvin* devint *Calvin*, traduction de *Calvinus*.

D'autres accablèrent à leur appellation patronymique un autre nom. Le Chalonnais Philibert *Guide* n'est connu dans les dictionnaires que sous les noms de Philibert *Hégémon Guide*, en sorte qu'il est à la fois Grec et Français. Le Dijonnais Tabourot se surnomme *seigneur des Accords* et, par suite, signe *Accordius*.

Autre fantaisie qui témoigne de l'enthousiasme pour l'antiquité : on répudie l'orthographe juive et chrétienne. Les *Jean*, qui jusqu'alors écrivaient leur nom *Jehan*, de *Johannes*, désireux de se rattacher au *Janus* des Romains adoptent l'orthographe de *Jan*, et le diminutif bourguignon *Janot* apparaît. Ainsi Ronsard envoie lettres et sonnets au Dijonnais *Janot Patouillet*, son ami.

Alors les poètes pullulent : ils sont des « flottes! » Le Bourguignon Maigret, dit Macer, né à Santigny-en-Auxois, finit par s'en plaindre; il écrit une *philippique contre les poëtes et rimailleurs de notre temps*, 1557. — A Dijon, le sonnet est si bien cultivé qu'il devient populaire dès 1550, en sorte qu'à la réception du nouveau gouverneur de la Bourgogne, le duc d'Aumale, troisième fils de Claude 1^{er},

duc de Lorraine, on complimente publiquement la duchesse, son épouse, par un sonnet conservé, heureusement, dans les archives municipales de la ville. Cette pièce précieuse, nous la donnons ici sans commentaire, nous réservant de l'apprécier comme il convient, lorsque nous parlerons des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard.

Sonnet pour madame.

De la Déesse en qui la grand beauté
Au premier ciel tous les mois renaîtelle,
Est descendue en *Estoille* nouvelle
Qui luyt sur terre en pareille clarté;

Phœbus la veid qui, soudain, a getté
Ung très beau fil, et le joint avec elle
Afin qu'en terre une race si belle
Preigne le loz de sa Divinité.

Heureux le temps où Diane honoëe
Par la vertu qui, en elle, redonde
A tel amour vous a pu inciter;

Car l'on verra de vous, en ce bas monde,
De petits Dieux France tant décorée
Que les haults Dieux y viendront habiter.

Ce sonnet municipal suit de bien près la publication des sonnets de Pontus : ceux-ci datent de 1549; l'autre de 1550; il n'y aurait nulle témérité à inférer qu'une grande culture, dans tout le bassin de la Saône, se faisait depuis quelques années à l'imitation de la poésie italienne toute pétrarquiste à cette époque; car, autrement, comment s'expliquer la popularité du sonnet à Dijon (1) au milieu précis du XVI^e siècle.

Une autre cause encore que le chaleureux appel de de Villebichot accéléra le mouvement de la Renaissance en Bourgogne. Le grand chemin entre l'Italie et la partie nord-ouest de la France, — bassin de la Seine principalement, — n'est-il pas le pays des Burgondes? Assurément la fréquence des allées et des venues de poètes français courant la fortune à la suite de quelques grands seigneurs, et d'éminents prélats se rendant en ambassade à Rome ou dans quelques grandes villes de la péninsule, dut entretenir l'exaltation des esprits et susciter des vocations. Le séjour de ces hauts personnages à Dijon ne pouvait pas être de nul effet, soit sur eux-mêmes, soit sur les habitants de la ville. Les envoyés français, gens titrés, grands dignitaires de l'Église, recevaient l'hospitalité chez les membres les plus distingués du parlement de Bourgogne. Là, on parlait; là, les idées s'échangeaient; là, et les noms, et la hardiesse des novateurs de l'un et de l'autre pays étaient révélés; leurs livres circulaient. Qui nous dit que Joachim du Bellay n'ait pas séjourné à Dijon et qu'il n'y ait pas fait connaissance avec la jeune école issue du manifeste de 1543?

Au milieu de ce chassé-croisé d'allants et de venants, l'un des membres de cette école, le Dijonnais *Claude Turrin*, fut entraîné : lui aussi voulut courir la fortune et partit pour

(1) N'oublions pas que le département de la Côte-d'Or fait partie de trois versants, et que Dijon appartient au bassin de la Saône.

(1) Les Pères de l'Église, les Pères grecs surtout, qui avaient vécu au sein du paganisme et en étaient fortement teints, facilitaient le rattachement de ces deux mondes. On voit, en 1552, le poète bourguignon, *Claude de Pontoux*, publier en français les harangues de saint Basile le Grand à ses jeunes disciples, sur ce sujet: *Quel profit ils pourront recueillir de la lecture des livres grecs*. — Dès 1543, dans la préface de son *De cœtu poetarum*, de Villebichot recommandait la lecture de Basile et des autres Pères. De Pontoux avait donc répondu à son appel par la traduction que nous signalons.

Italie. Ce n'était pas le premier venu, nous le verrons; tonsard le met au nombre des poètes qui sont dignes d'aller avec lui aux *Isles fortunées*. Turrin suggestionné, hypnotisé, tenta donc le voyage au delà des monts; mais il en revint plein d'amères regrets. Un sonnet que lui adresse de Pontoux, nous révèle en partie cette triste situation :

D'avoir passé les monts pour courir l'Italie
Turrin, il te doit estre ores un grand tourment;
Ores il me doit estre un grand soulagement;
Tu avois à Dijon une parfaite amyne,

Et j'avois dedans Dôle une fière ennemie!
La tienne d'un doux œil te traitoit doucement;
La mienne d'un rude œil me traitoit durement,
Ne me pissant jamais que de mélancholie.

Tu as laissé ton heur pour estre malheureux;
J'ay laissé mon malheur pour estre bien heureux,
Je plorois dans Bourgogne et je ris dans Padoue;

Tu riois dans Bourgogne et dans Padoue estant
Tu vas chez Bartholin tes amours regrettant :
Voylà comment de nous le petit dieu (1) se joue.

Ce sonnet ne semble avoir trait qu'aux infortunes amoureuses de l'auteur des *Charites* (2); mais lui-même conte ses déceptions et son état misérable dans une élégie adressée à son ami, François Sayve. Il s'est confié, dit-il, à un grand seigneur (Bartholin, peut-être?), qui, l'ayant un jour pris par le bras, lui aurait tenu ce langage :

. Je veux faire connoistre,
Mon cher Turrin, que je prends en soucy
Votre Phœbus et vos Muses aussy.

Vaines promesses! Décevantes paroles! Le beau seigneur laisse les Muses et Turrin dans la misère. Alors le poète désespéré fait ainsi ses adieux à la noble profession des fils d'Apollon :

Mais que me sert de discourir ailleurs,
Sans discourir sur mes propres malheurs?
Comme les flots et les flots s'entresuyvent,
Ainsy toujours les malheurs me poursuyvent!...
Sayve, j'ay veu et l'hyver, et l'esté,
Ce beau croissant douze fois revouté,
Et toutesfois, du depuis, je n'eus onques
Ny un bon jour, ny bonne heure quelconques!
Voilà comment, Pucelles, vous traitez
Ceux qui, béants près de vos saintetez,
Suyvent en vain vos traces esgarées!...

.
Muses, tenez, tenez ceste couronne;
Tenez ce lat, Muses, je vous le donne;
Dès maintenant je vous quitte le jeu.
Adieu, Phœbus! Adieu, Muses, adieu!
Gardez pour vous vostre bel héritage;
Quant est de moy, je veux estre plus sage
Doresnavant que je n'ay pas esté.
Gardez pour vous, Muses, la pauvreté!
Je ne veux plus desormais qu'on me pique
De ces beaux noms, rêver et fantastique!

J'aime trop mieux d'une honneste sueur
Gagner ensemble et le bien, et l'honneur.
Or, adieu donc, et si quelque estincelle
De vostre amour dans mon cœur se ondèle,
Doresnavant je la veux employer
A celle fin, Muses, de foudroyer
Votre Parnasse, et de perdre la source
Qui du cheval prend le nom et la course.

Et le poète, dans son irritation qui touche au désespoir, finit son épître élégiaque par une exhortation diamétralement opposée à celle de Villebichot; non seulement il rejette les Muses pour lui-même, mais de plus il crie à pleins poumons qu'il faut que la studieuse jeunesse se détourne d'elles :

En ce pendant, afin de n'abuser
Ceux qui voudront leurs jeunes ans user
Auprès de vous, et qui dedans ceste onde
Viendront chercher l'une et l'autre faconde,
Avec ces vers, dans l'escorce taillez,
J'appends icy mes vestemens mouillez :
« Quiconque sois qui t'efforces de boire
Dans ce ruisseau, je te pry de me croire,
Retourne-t'en, et prens autre chemin
Si tu ne veux que le mesme venin
Qui me tourne le sens en frenaisie,
En un despit tourne ta fantaisie.
Icy Phœbus et ses sœurs ne sont plus,
Mais au plus creux de ces antres reclus
Et dans ces bois, icy, font demeureance :
La Pauvreté, le Malheur, l'Espérance! »

Cette plainte contre le sort fâcheux fut-elle personnelle à Turrin? Non, loit de là, par malheur. On l'entend retentir à travers les œuvres de Boursard, de Baif, de du Bellay, et de nombre d'autres *renaissants*; toutefois, beaucoup se plaindraient qui n'étaient pas pauvres, mais seulement déçus à l'endroit de certaines visées ambitieuses. Qu'y avait-il donc, en réalité, au fond de cette plainte si commune au xvi^e siècle? Il y avait surtout, semble-t-il, l'occasion de se rendre intéressant aux grands, aux dispensateurs des largesses. Il y avait, en outre, un thème excellent à exploiter, et on l'exploita. Comme les artistes grecs, les sculpteurs surtout, ont reproduit à satiété les mêmes sujets, se contentant d'y introduire d'assez légères modifications, ainsi, croyons-nous, les poètes de la Renaissance, imitateurs de l'antiquité grecque jusque dans ses verrures, se sont exercés comme à plaisir, et peut-être par rivalité, sur un certain nombre de sujets où la convention était pour beaucoup en bien des cas. Ne voyons-nous pas, par exemple, Joachim du Bellay se lamenter, et, comme Turrin, s'écrier :

Adieu, ma lyre! Adieu les sons
De tes inutiles chansons!... etc.

Cette épithète d'*inutiles* ne sent-elle pas quelque peu la mendicité? Des chansons qui ne rapportent rien à leur auteur!... On entrevoit la sèble dans la main du chanteur parnassien. Or, il ne s'agissait pas de cela; car du Bellay se livrait ici à un pur exercice de traduction, où il excellait si bien; il *translatait* tout simplement une pièce latine de Buchanan.

(1) Le petit dieu Cupidon.

(2) *Les Charites, prises du grec de Théocrite*, par Claude Turrin, parurent en 1561, à Toulouse, où le poète étudia le droit.

Écécidément il nous est difficile de plaindre, autant que nous le voudrions, les poètes du xvi^e siècle; ils ont trop l'air d'échos qui vont se répétant l'un l'autre non seulement en vue de nous dire leurs *querimonies* vraies, mais encore, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, avec le secret désir de rivaliser entre eux, comme en une sorte de joute poétique. Mieux vaut entendre à leurs débuts nos enthousiastes « mâche-lauriers »; ils y vont de tout cœur, et sonnent une note franche et impétueuse qui plaît parce qu'elle est vraie, candide et jeune :

..... Écarté du vulgaire,
Je fus dès lors votre beau secrétaire,
Sœur de Phébus, et toujours avec vous
Je suis depuis dans la bande des fous !
Comme vos prez et vos belles vallées
Sont en tout temps de perles émaillées,
Ainsy toujours, d'un emblème divers,
Vous esmaillez le printemps de mes vers ;
Ainsy toujours d-dans votre verdure
Je destremçois le vif de ma peinture !
.....
Rien ne plaisoit à mon âme sinon
De s'achepter, par les vers, un beau non !

Voilà du Turrin sincère, vraiment poétique (*Vous esmaillez le printemps de mes vers ! Je destremçois le vif de ma peinture !*) outre que la note en est dijonnaise : « La bande des fous ! » Ainsi que ces derniers, il est lunatique le beau secrétaire de Phébé ! Par ce passage et par le choix de sa maîtresse qu'il nomme *Cyparize* ou *sa Lune*, Turrin ne se rattache-t-il pas à la compagnie de la *Mère-folle* de Dijon, qui a inspiré tant de poésies locales, sans compter une série de pièces de théâtre ? Il nous reste à aborder ce sujet tout nouveau : ce fut une nouvelle phase de la Renaissance à Dijon.

J. DURANDEAU.

LA FÊTE DU 22 SEPTEMBRE,

Notes d'un curieux.

Admirable manifestation ! — Pompe officielle !
Superbe spectacle ! — Ridicule mascarade !
Remarquables exécutions musicales ! — Beuglements furieux ou bêlements indistincts !

Ordre parfait : peu, très peu d'accidents ! — Coups de poing policiers, coups de pieds de chevaux, femmes étouffées, enfants écrasés !..

Le dialogue se poursuit ainsi depuis une semaine et pourrait durer longtemps, entre gens qui ne voient pas avec mêmes lunettes. Allons-nous donc de constater, s'il en est temps encore, un fait acquis à l'histoire : il n'a pas plu à Paris le 22 septembre. Pas de coup de soleil non plus, mais une lumière douce, centre gauche, qui, sans échauffer aucune cervelle, a fort convenablement fait valoir le décor ambulant de

nos gloires pensives. Les personnes qui jouissent d'une bonne santé politique sont rentrées enchantées de la fête. Les malades n'ont eu aucun motif raisonnable de s'en irriter : les morts non plus. D'inspiration plus patriotique et artistique que révolutionnaire, elle n'a, par aucune allusion cruelle, blessé les cœurs encore sensibles au sort de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Strictement laïque, — sauf une croix oubliée par économie, paraît-il, sur le dôme du Panthéon, — si elle n'a donné aucun gage nouveau aux catholiques ralliés, elle n'a fourni, en revanche, aux fanatiques aucun prétexte à déclamation.

Enfin, pour célébrer Valmy, nous n'avons pas joué l'*Hymne russe*, et la paix de l'Europe en demeure assurée.

Le seul incident imprévu s'est produit au moment où M. le ministre de la justice arrivait, non sans peine, à l'estrade de la place de la République. Dans la foule était portée, au bout d'un bâton, une affiche verte de la Bourse du travail conviant tous les citoyens au *meeting* ouvrier organisé à l'occasion de la grève de Carmaux. C'est le citoyen Rossignol, un des secrétaires de la Bourse, qui avait eu cette ingénieuse idée de publicité économique. Tout à coup il aperçoit M. Ricard et vient se planter droit devant lui. On a ri discrètement.

S'il s'agissait ici du droit au travail, le droit au repos n'avait pas été oublié non plus. La chambre syndicale des employés (Bourse du travail, bureau n° 14) avait placardé dès la veille la protestation suivante :

A la population parisienne.

Au nom de la corporation tout entière, désireuse de fêter avec tous les travailleurs le centenaire de la proclamation de la République, la chambre syndicale des employés a demandé à tous les patrons des maisons de commerce de fermer leurs magasins le 22 septembre. Déjà un grand nombre d'adhésions lui sont parvenues, mais certains patrons, se laissant guider par de fausses considérations d'intérêt privé, sont restés sourds à ses revendications.

Il dépend de vous, citoyennes et citoyens, que nous obtenions satisfaction.

N'allez pas faire d'achats le 22 septembre : mettez à l'index les maisons qui, traitant leurs employés comme des parias, les privent en toute occasion de prendre part aux réjouissances publiques.

Nous connaissons trop les sentiments de solidarité qui vous animent pour que notre appel ne soit pas entendu.

Pour la chambre syndicale des employés,

LE CONSEIL SYNDICAL.

**

Moins modérée de ton et d'idée est l'affiche AMNISTIE, signée par la commission exécutive du Comité central d'amnistie (Boulet, secrétaire, et quinze autres signa-

aires). On y atteste que la fête célébrée par « la bourgeoise gouvernementale » ne saurait être complète, « tant qu'un membre de la grande famille socialiste révolutionnaire est en prison, en exil ou au bague pour des faits politiques (1) ». On y déclare, au nom de la République sociale, contre « les prétendus républicains qui se réclament de la Révolution et qui perpétuent sous la troisième République les procédés odieux des régimes déchus ».

**

La récente fête nous a valu diverses rééditions caractéristiques. Voici, publiée par l'Union des républicains du XIV^e arrondissement au profit de ses œuvres de bienfaisance, la « reproduction en fac-similé de *L'ami du peuple* et du *Père Duchesne*, numéros des 21 et 22 septembre 1792 ». Dans l'un, le « véritable père Duchesne », armé de la bache, et répondant aux suppliations des vaincus : *Memento mori*, étale sa joie « au sujet du décret qui a foutu à bas la royauté et coupé les vivres à tous les aboyeurs de la liste civile ». Il invite les bons citoyens à se défier des faux patriotes. Quant à Louis, « un aussi grand scélérat ne doit périr que sur un échafaud, non pas sur un champ de bataille. J'espère, f...., que sa tête ne pèsera pas une once ». — Marat déverse sa bile sur maître Jérôme Pétion, « toujours si bien frisé dans ces temps d'alarmes », sur ses amis de la Gironde, sur tous les « donneurs d'opium ». Il conclut ainsi : « Tous mes efforts pour sauver le peuple n'aboutiront à rien sans une nouvelle insurrection. A voir la trempe de la plupart des députés à la Convention nationale, je désespère du salut public ! »

**

L'ami du peuple et le *Père Duchesne* nous conduisent naturellement à *La Diane* et au *Père Peinard* (toutes proportions gardées). Mais, de nos jours, c'est surtout par l'imagerie et la chanson que les partis extrêmes cherchent à « secouer l'inertie du peuple ». — *La Diane*, qui a pour épigraphe « *Laissez-moi faire les chansons d'un peuple, je vous abandonne ses lois* », nous donne « la situation à Carmaux » : le veau d'or, chancelant sur son piédestal, protégé par un énorme gendarme aux prises avec un hâve mineur, demi-nu. *Le Père Peinard*, *héfests hebdomadaires d'un gniaf*, baffoue les « grosses légumes », qui au lieu de faire des chars à la mesure des rues, ont préféré faire des rues à la mesure des chars. Pour le *gniaf*, « la Convention n'était qu'une bande de tafeurs, montrant un peu de courage simplement quand le populo les asticotait ». Mais le bouquet, c'est l'image finale : au fond, à droite, le palais des Tuileries en ruines (une restauration) ; à gauche, l'Élysée, et, sur les marches, trônant un sceptre à la main, le président de la République. Deux « cognes » sont pré-

posés à sa garde, les poings serrés. Au premier plan, occupant les trois quarts de la page, le *gniaf* fait un geste de menace et de désespoir : « Cochon de centenaire ! Oh là là ! Avoir coupé le cou à Louis XVI ; avoir botté le c. à Charles X, secoué la poire de Louis-Philippe et flambé les Tuileries... Tout ça, pour coller sur une chaise percée sa Jean-Foutrierie Carnot III ! Zut alors ! » Je cite, et je ne erois pas avoir à m'excuser de telles citations. Il faut tout connaître, et c'est surtout en politique que les délicats sont malheureux.

**

L'Index, estampe imprimée en couleur et signée *le Mascaron*, représente un lion de ménagerie monté par quatre personnages : en croupe, Henri IV portant la poule au pot, monstre verdâtre que termine une tête de lapin ; puis Louis-Philippe en poire, muni d'un boisseau de pommes de terre ; puis « Badingue » portant un canon sur lequel on lit : *l'Empire, c'est la paix* ; enfin, en tête, une affreuse Marianne en jupe rouge et en bas noirs, munie d'un bâton auquel pendent les trois lampions Liberté, Égalité, Fraternité. Au fond, à gauche, sur un char romain, le président de la République, M. Floquet, M. de Freycinet en général, etc. ; sur un drapeau ou lit : *les hussards de Carnot*. A droite, au dernier plan, *les mineurs de Carmaux* sortent en rugissant, tirant la langue, etc., d'une mine de houille que dévore l'incendie. Cette « belle composition » (c'est le mot du camelot qui me l'a vendue un sou) porte deux légendes : à l'intérieur du cadre : *J'attendrai pour erier vive la République que le peuple français soit devenu roi de France* ; et au-dessous : *En auras-tu bientôt assez de balivernes et de lanternes, espèce de lion-souverain ?*

Je n'indiquerai que pour mémoire les très pauvres coloriages donnés par le *Balai* (Vive la République ; A bas la gueuse : la R. F. rayonne, Carnot approuve) et par le *Pilori* (Projet de char refusé par le ministre de l'intérieur : la déesse Raison en 1892).

**

A. Willette a publié deux programmes illustrés. L'un représente la République coiffée du bonnet rouge, court-vêtue de bleu ; elle tient fièrement le mancheron d'une charrie que traînent à grand-peine, dans un terrain épais, deux bœufs, dont l'un a tout l'air de se terminer en tête de cochon. — L'autre programme nous donne une République entièrement nue, sauf le bonnet phrygien, souriante, et frappant de ses chaînes détachées par la Révolution un guerrier féodal agenouillé et abattu ; au second plan, la Bastille.

Ce dessin a bien paru dans le *Courrier français*, mais c'est le comité de quartier de la fête du carrefour Rochechouart qui en a eu la primeur avec ces quatre vers :

Quand le peuple opprimé vint à briser ses chaînes,
Il frappa l'oppresser jusqua' le terrasser.
Il eut cent ans d'oubli pour effacer ses chaînes :
Le peuple d'aujourd'hui demande à l'imiter.

(1) D'après la brochure, *Le 22 septembre*, de M. Hippolyte Bufenoir, c'est de MM. H. Rochefort et Culine qu'il s'agit.

La rime n'est pas riche, mais l'intention est si bonne! Malheureusement l'auteur ne s'y est pas tenu longtemps, car ne prétend-il pas insinuer dans sa dernière fantaisie du *Courrier* que « le premier qui fut bourgeois fut un ouvrier heureux ». Belle consolation pour les misérables!

**

On nous dispensera de décrire les cortèges grotesques inventés par *le Triboulet*, morts illustres démenagés du Panthéon par les soins des vivants, etc. C'est de l'hostilité à froid, de la « blague » sans conviction et, pour tout dire, de vieux clichés. Mais un vrai régal, c'est *la Gazette de France du 22* : quatre dessins représentant des scènes de massacres populaires et d'exécutions capitales (ni celle du 21 janvier, ni celle du 16 octobre) et une trentaine de petites guillottes en guise d'en-têtes pour autant d'extraits plus ou moins exacts du *Bulletin du tribunal révolutionnaire*. Dans un des articles de la première page on lit que « Michelet est rempli d'admiration pour Robespierre ». Louis Blanc, cité tout à côté, ne peut plus protester! Pour *la Gazette*, notre fête du 22 septembre est « la fête de la guillotine ».

Mais ce qui amusera le plus les lecteurs de *la Revue bleue*, — car ici l'indignation serait de trop, — sera de voir, s'ils en ont le temps, avec quel sans-gêne l'excellente *Gazette* démarque, défigure et dénature les conclusions de haute impartialité historique que nous a exposées M. Aulard dans de récents articles. M. Aulard démontre que, en 1792, la République est sortie de la force des choses : *la Gazette* traduit qu'elle a été proclamée malgré la volonté de la nation, etc. Pourquoi *la Gazette* n'a-t-elle pas relu plus attentivement le travail qu'elle exploite si bien? Elle y aurait retrouvé sa propre prose de septembre 1792 : « Quand le décret d'abolition de la royauté a été prononcé, des cris de joie ont rempli la salle, et tous les bras sont restés levés vers le ciel, comme pour le remercier d'avoir délivré la France du plus grand fléau qui ait affligé la terre (1). » Cette réédition vaut bien celle de *l'Ami du Peuple* et du *Père Duchesne*.

**

Une « question » : les trois drapeaux ; — quelques vieux articles boulangistes raccommo­dés pour la circonstance (le singe tricolore muni d'un balai, etc.) ; — deux chansons populaires (*Valmy* ; *les Trois fêtes républicaines*) ; — des programmes-réclames pour la vente de bicyclettes, de chaussures, etc., programmes que l'on continue encore à distribuer huit jours après la fête ; — enfin les estampes noires ou en couleur de nos grands et petits journaux illustrés : et voilà, ou à peu près le bilan de tout ce qui n'était pas officiellement réglé dans la célébration du centenaire de 1792. Parmi

le peuple, ignorance profonde, invraisemblable, de l'histoire de la Révolution. Un de mes amis entend, aux Halles, une marchande expliquer ainsi la fête du 22 : « C'est le jour de l'an des Juifs (1). » Elle ne l'a pas inventé, mais elle le répète avec conviction. — Aucun élan militaire dans la population : on subirait la guerre, comme une fatalité, mais on ne courra pas au-devant. — La note socialiste est aigre et violente. Le premier magistrat de la République est pris à partie comme s'il était personnellement responsable. L'archaïsme révolutionnaire, les beaux discours humanitaires, sans être de trop, ne sauraient suffire. La résurrection du passé touche peu les hommes : car c'est d'espérance qu'ils vivent, et non de souvenirs.

H. MONIN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *la Mort de César*, de Voltaire.

Pour se reposer du mal qu'elle a eu à monter *le Juif polonais*, et en attendant la reprise d'*Une chaîne*, toujours annoncée et jamais donnée, la Comédie-Française, à l'occasion de la fête du 22 septembre, a remis à la scène *la Mort de César*, de Voltaire.

Vous vous rappelez l'anecdote contée par Chamfort. Un soir, à Ferney, un mathématicien et un chimiste, causant ensemble dans un coin du salon, vintaient avec enthousiasme les mérites de leur hôte : « Il n'y a qu'en chimie que je le trouve faible », dit le chimiste ; et le mathématicien répondit : « Moi, c'est en mathématiques ». Chaque fois que j'ouvre un volume de Voltaire, cette anecdote me revient à la mémoire. Aux deux causeurs cités par Chamfort, il me semble en voir s'ajouter un assez grand nombre d'autres ; et, puisque c'est de théâtre que j'ai à vous entretenir ici, je crois entendre un dramaturge se joindre aux deux précédents et ajouter, aussi discrètement qu'eux : « C'est au théâtre que je le trouve le plus faible. » Je vous renvoie au si bel article de M. E. Faguet : vous comprendrez, grâce à lui, combien la facilité, le don d'assimilation et l'esprit ont été funestes à celui que M. Émile Faguet appelle, bien spirituellement et bien méchamment, un « bourgeois-gentilhomme » ; — et je reviens modestement à *la Mort de César*.

Voltaire, chaque fois qu'il abordait un genre (et il les a tous abordés), s'imaginait de bonne foi le renouveler de fond en comble. Il écrivit une tragédie en trois actes : révolution ! Cette tragédie ne contient pas d'intrigue d'amour, elle ne renferme aucun rôle de

(1) La fête israélite du Rosch-Haschannah est tombée en effet le 22 septembre.

femme : révolution ! révolution ! Et, dans une préface bien amusante, Voltaire s'évertue, avec la verve la plus comique, à montrer l'importance et la grandeur de cette révolution. Chemin faisant, il parle de Shakespeare, « poète anglais qui a réuni dans la même pièce (*Jules César*) les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes ». Il ne se cache pas d'avoir fait quelques rares emprunts, — plus rares qu'il ne croit, — à Shakespeare, mais « il en a fait le même usage que Virgile faisait des ouvrages d'Ennius ». Et il ajoute : « N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des États servent aussi de limites aux sciences et aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel ? » Ce qui est fort juste. Puis il aborde la grande révolution qu'il tente au théâtre avec *la Mort de César* et explique pourquoi, risquant une tentative si nouvelle, il a dû se borner à trois actes : « Il s'agit ici d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer à parler de politique et de liberté trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate sur le point de marcher au Capitole. »

Ce dernier point surtout semble lui tenir au cœur. A plusieurs reprises il insiste sur l'incapacité du théâtre français à peindre d'autres passions que celles de l'amour : « La plupart des tragédies des maîtres, que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé ou rompu ; on ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre... »

Ici, sauf erreur, il me semble que Voltaire se trompe étrangement. Les tragédies de Racine, pour ne parler que de celles-là, contiennent bien autre chose qu'un mariage concerté, traversé ou rompu. Ce n'est pas seulement pour se conformer à l'usage que Racine a fait ses héros amoureux, c'est parce que l'amour est, de toutes les passions, celle qui nous fait sortir le plus de nous-mêmes, la moins égoïste en un sens et la moins « personnelle » de toutes, celle par laquelle les âmes se montrent le plus vraies et sincères, la passion enfin qui, mise en opposition avec d'autres passions ou avec le devoir, donne lieu aux drames intérieurs les plus émouvants.

L'amour, si je puis dire, joue un peu ici le rôle que certains réactifs jouent en chimie : il décompose les divers éléments qui forment l'âme du personnage et les montre chacun dans son plein. Voyez, pour ne citer qu'un exemple, combien l'amour de Néron pour Junie éclaire jusqu'au fond l'âme de Néron, et plus que ne l'aurait pu faire son désir d'indépendance et sa soif du pouvoir, et non seulement l'âme de Néron, mais aussi celles d'Agrippine et de Burrhus semblent éclairées par le même reflet. Pour parler sans images, l'amour est le plus grand générateur de crises mo-

rales, et les crises morales, c'est le théâtre même, qu'on l'appelle tragédie, drame ou même comédie.

Mais, — et c'est en ceci que son théâtre reste toujours du théâtre de second ordre, — le drame intérieur ne suffit pas à Voltaire ; on dirait même qu'il ne le voit pas. Au moins passe-t-il le long du vrai drame sans paraître le remarquer. Il lui faut des histoires « à côté », des parentés fabuleuses, des reconnaissances inattendues. Dans la mort de César, par exemple, le drame était dans l'âme du peuple, et Shakespeare ne s'y est pas trompé. Voltaire le néglige ou l'ignore : le principal, le seul ressort de son drame, c'est une parenté qui, si elle était supposée, n'aurait jamais été avouée. Vous vous rappelez le mot si profond de l'homme du peuple de Shakespeare : « Faisons Brutus roi ! » Dans la tragédie de Voltaire, le peuple figure aussi ; c'est là, sans doute, un des emprunts qu'il croyait avoir faits à Shakespeare. Ici comme là, un homme du peuple prend la parole. Mais savez-vous ce qui décide le revirement de l' « opinion publique » ? c'est l'annonce que Brutus était fils de César ! Je sais que les foules sont changeantes, mais j'imagine qu'un argument moins général était nécessaire pour motiver la variation de celle-ci. Remarque, en outre, qu'ainsi posé, le drame n'est plus à proprement parler un drame politique : il se joue, si je puis dire, de père à fils.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que Voltaire n'a pu échapper au « mariage concerté, traversé ou rompu ». C'est un hymen secret qui unit César à « la fière Servilie », sœur du « farouche Caton », et c'est de ce mariage que naquit Brutus. Mon Dieu, ce sont là choses de forme ; la tragédie ne s'accoutumait pas de naissances illégitimes, et nous n'aurions ailleurs qu'une légère transposition à faire. Mais il semble bien qu'il y ait ici quelque chose de plus, le parti-pris de rendre César intéressant : bien plus, de le montrer « vertueux », comme on disait au xviii^e siècle. Voltaire, d'ailleurs, se fait gloire d'avoir rendu également sympathiques les deux héros de sa tragédie. Soit ; la vérité historique ne peut être que très relative, au théâtre. Mais, au moins, faut-il que cette vérité soit vraisemblable, et qu'elle serve au drame. Voltaire n'a pas vu qu'en faisant de César un homme vertueux, respectueux de toutes choses, et délicat, même dans ses rapports avec « les dames », il rendait par cela même inexplicable, impossible, l'état d'esprit public qui permit le succès de la conspiration de Brutus. Les grands événements de l'histoire ne sont jamais le fait d'un seul homme, voire de quelques hommes. Il faut que cet homme ou ces hommes soient portés par ce qu'on appelle un courant d'opinion. Le mot célèbre : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive », est étrennellement vrai.

On me pardonnera de ne pas développer plus abondamment ce point. Tout ce que je veux dire, c'est que si César eût été aussi magnanime, aussi noble que

nous le montre Voltaire, le complot n'eût sans doute pas réussi. Je dis : sans doute.

Un des côtés fâcheux des tragédies de Voltaire, c'est le développement du lieu commun. *La Mort de César* en est remplie. Presque dans chaque scène, Voltaire semble chercher le lieu commun qui lui servira de thème; ou plutôt, — car il a pour ces choses un flair singulier, — il le discerne du premier coup, et son travail théâtral consiste à le préparer : dès qu'il l'a amené, il l'enfourche avec ivresse, et le chevauche avec délices. Je n'aurais que l'embarras du choix entre les innombrables tirades de *la Mort de César*, les mieux écrites, d'ailleurs, qu'ait données Voltaire; je préfère vous citer un détail amusant et significatif. Au troisième acte, cherchant à convaincre César du danger qui le menace, Dolabella dit ce vers :

Mais si César croyait un citoyen qui l'aime...

Une note est au bas de la page; j'en copie le passage essentiel : « Il y avait, dans les premières éditions, un *vieux soldat qui l'aime*. Mais Dolabella, gendre de Ciceron, n'était point un vieux soldat; c'était un jeune sénateur très aimable, très intrigant et très ambitieux... » Réfléchissez-y, ce détail, qui peut sembler péril, nous montre combien la conception des tragédies de Voltaire est uniquement théâtrale.

En opposition avec César, il voyait, avec le coup d'œil de l'aigle du lieu commun, un rude soldat, adurant son maître, lui parlant avec la mâle franchise d'un vieux militaire, et marchant à la mort après avoir écrasé une larme, du geste d'un colonel de Scribe. (Déjà!) Et quel caractère nettement dessiné! Pour faire d'un vieux soldat un sénateur très aimable, il suffit de changer un demi-hémistiche!... J'ai connu un homme excellent, jadis membre, — et je crois président, — du Conseil municipal de Paris. Il avait composé un redoutable poème épique, *la Parisiade*, dans lequel il traitait fort mal les membres de la Commune, et eu particulier M. Rochefort. Nous avions imaginé une plaisanterie qui consistait à lui dire que ce dernier en avait été très froissé, d'autant plus qu'il professait la plus grande admiration pour *la Parisiade*. Un beau jour, le brave homme nous fit cette réponse grandiose : « On m'a dit, en effet, que M. Rochefort avait été peiné de ce que je disais de lui : aussi ai-je fait un léger changement en ce qui le concerne; je l'avais appelé : *ce grotesque pantin*; je l'appelle maintenant : *illustre publiciste*. » Voltaire avait assurément trop d'esprit pour faire une pareille réponse; mais il est permis de croire qu'au point de vue du dessin du caractère, le Dolabella de *la Mort de César* n'était pas très supérieur au Rochefort de *la Parisiade*.

... Décidément, comme « tragédie politique », j'ose dire que je préfère encore *Athalie*!...

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE EXPOSITION IMPRÉVUE.

Le 16 septembre, s'est ouverte à Francfort-sur-le-Mein une exposition *wertherienne*. On y trouve réunis tous les documents qui concernent de près ou de loin les héros du fameux roman de Goethe : portraits, silhouettes, autographes, vues de Wetzlar et des environs, premières éditions du roman, parodies, illustrations, etc.

*
**

UN AUTEUR FÉCOND.

Le plus fécond des écrivains contemporains est sans doute M. José Echegaray, le dramaturge espagnol, fort à la mode en Allemagne depuis quelque temps. A peine vient-il de finir une pièce, *Marianne*, que déjà on annonce qu'il en achève une autre, un grand drame intitulé : *le Pouvoir de l'impuissance*. C'est, dit-on, une œuvre destinée à faire beaucoup de bruit : l'auteur y soutient cette thèse que les hommes d'un caractère faible sont souvent les plus dangereux par l'énergie qu'ils font voir dans les mauvaises occasions. Et, en même temps que M. Echegaray écrit ainsi drame sur drame, il remplit ses fonctions d'ingénieur, collabore activement à la *Revue des sciences* espagnole, traduit et rédige divers ouvrages de vulgarisation scientifique, notamment sur l'électricité.

*
**

LA FOLIE DES LITTÉRATEURS.

La folie continue à s'abattre sur les écrivains allemands. C'est maintenant le tour du vieux romancier Conrad Ferdinand Meyer, qui est en vérité suisse d'origine, mais dont les romans historiques sont considérés comme les meilleurs qu'on n'ait jamais écrits dans la littérature allemande. Il vient de perdre la raison, et on a dû l'enfermer dans la maison de santé de Königsfelden, canton d'Aargau. Il laisse inachevé un *Frédéric II de Hohenstaufen* sur le succès duquel il comptait beaucoup.

Vers le même temps, un des vétérans de la littérature russe, un de ceux que l'on a oubliés dans le déballage improvisé qu'on nous a offert, il y a dix ans, des écrivains de la Russie, Gleb Ivanovitch Uspensky, vient lui aussi d'être atteint de folie. Uspensky a été avec Tourgueneff, il y a trente ans, l'un des plus ardents promoteurs de l'émancipation des paysans en Russie. Ses romans et ses nouvelles sont en général des tableaux de la vie des paysans ou de la vie des misérables dans les villes. Un réalisme souvent très violent s'y accompagne d'une pointe d'émotion à la Dickens. Aucun écrivain ne donne autant qu'Uspensky une idée exacte de la situation matérielle et morale du prolétariat russe. Aussi les socialistes l'ont-ils, depuis plusieurs années déjà, adopté comme un de leurs auteurs classiques; et ses œuvres commencent à être traduites et commentées en Allemagne, en Angleterre et dans les pays scandinaves.

*
**

UN NOUVEAU VOLUME DE TENNYSON.

Lord Tennyson va publier la semaine prochaine un nouveau recueil de poèmes : le volume portera le titre de la pièce principale : *le Rêve d'Akbar*.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

25

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15

TOME L

8 OCTOBRE 1892.

ERNEST RENAN

Ernest Renan est mort hier. Je n'ai que cet après-midi pour en parler, et d'un tel homme, en si peu de temps, je ne saurais parler d'autre chose.

Ce n'est pas l'actualité qui m'y contraint, c'est l'émotion de tout mon être intellectuel, le sentiment de l'immense perte que vient de faire la pensée humaine, je ne sais quelle sensation intime et profonde d'abandonnement et d'orphelinat.

Il était plus souffrant depuis quelque temps ; sa parole, au Collège de France, toujours aimable, toujours spirituelle autant que savante, devenait faible, voilée et comme détendue, trahissant une lassitude et un commencement de détresse physique ; mais nous pouvions espérer encore. Il aurait pu abandonner son cours, se retirer et se réserver à sa plume et à ses papiers, se prolonger. Il l'eût dû peut-être. Il ne l'a pas voulu. Il lui a paru très digne et d'une belle élégance morale de finir son année professionnelle, de souffler un peu au haut de la côte, d'aller respirer, encore une fois, l'air natal, et de mourir pendant les vacances. C'est une belle fin de bon fonctionnaire et de bon professeur. Cette pensée a dû traverser son esprit aux derniers jours, et il a dû se dire : « C'est bien ainsi. » Le stoïcien souriant qui était en lui a dû être satisfait, et l'administrateur du Collège de France, en bon prieur de couvent laborieux, estimer que cela était régulier. Nous ne pouvions souhaiter mieux pour lui que ce que certainement il a souhaité lui-même.

Si Renan a été satisfait de la manière dont il est mort, il a dû être fier de la manière dont il a vécu. Il a vécu par la pensée et pour la pensée. Il a jugé de très bonne heure que l'exercice libre du cerveau est la plus délicieuse manifestation de la vie et la seule raison de vivre un peu sérieuse qu'on ait pu trouver. S'il a tant dit que la vie est un bien, c'est uniquement parce qu'il n'a jamais par « la vie » entendu que la vie intellectuelle. Il eût dit d'elle, comme Montesquieu : « Elle est le plus parfait, le plus noble et le plus exquis de tous les sens. » C'est à ce titre qu'il la chérissait. Le jeu des idées a été pour lui un ravissement de toutes les heures et un épanouissement harmonieux et facile de toutes ses forces. Il y a vécu d'une vie ample, large et joyeuse comme un athlète grec vivait de la vie du corps. C'était l'air qu'il respirait, un air vibrant, subtil et lumineux. Il vient de le perdre ; peut-être vient-il d'en trouver un autre, plus lumineux et plus vivant encore, et respirable à plus larges traits.

Ce fut le penseur, sinon le plus grand de notre âge, du moins le plus original, le plus captivant, le plus séduisant. Ce fut, à travers les métamorphoses et les attitudes changeantes du plus souple esprit qui fut jamais depuis Platon, une manière de positiviste chrétien.

Positiviste, il l'était nettement, par sa tournure générale d'esprit, par son amour de l'exactitude scientifique, par sa méthode, par sa circonspection, par son obstination à ne vouloir admettre aucune manifestation du surnaturel dans le monde. C'était là le fond permanent, très fixe, très arrêté, inébranlable. Il était de son temps, en cela, plus que personne, malgré toutes les apparences contraires. Il ne croyait vraiment qu'aux

faits patiemment observés et patiemment groupés. C'est sur cette foi que sa vie a tourné, quand il a quitté le séminaire, et c'est sur cette foi qu'il a risqué sa vie. C'était l'assise même de sa complexion intellectuelle.

Il avait du positiviste, non seulement les parties négatives, l'exclusion du surnaturel, de l'irrationnel, du non prouvé, mais les affirmations aussi et les confiances. Il croyait au progrès indéfini par la science. Il croyait que par le savoir et l'accumulation indéfinie du savoir, l'humanité s'éleverait toujours en dignité, en moralité, en pureté. C'est là ce qu'il appelait le « Divin », qui n'était, au fond, que « l'humain » en progrès; et la « création continue du Divin », qui n'était, au fond, que la progression incessante de l'humanité, agrémentée d'une métaphore, et spirituellement transformée en apothéose. C'étaient là des idées toutes positivistes, les idées de Comte repensées par un théologien subtil et exprimées par un homme qui savait écrire, très bien écrire, et peut-être écrire trop bien.

Ces idées étaient confirmées en lui par lui-même. Cette progression continue vers le bien par le savoir, c'était lui-même. En exposant son système, il se racontait. Il se sentait devenir plus pur, plus charmant et plus grand à savoir toujours davantage. Ce qu'il sentait de lui, il le disait de l'humanité. La lente apothéose de l'humanité, c'était l'image de la lente, persévérante et continue création du divin dans la conscience d'Ernest Renan. Peut-être s'efforçait-il d'oublier que ce qui est vrai d'un homme d'élite ne l'est peut-être pas du genre humain. Quand il y songeait, il s'en tirait très spirituellement, comme toujours, en disant que l'humanité ne vit que dans les hommes d'élite qui la représentent.

Quoi qu'il en soit, tel était bien le fond de son système d'idées. Des faits et l'intelligence humaine qui les comprend peu à peu. Peu à peu cette intelligence, par le savoir et la compréhension des faits, élève l'homme, l'épure, lui fait une conscience, une moralité, une sainteté. Quelque chose est né désormais, qui est nouveau dans le monde, et qui est adorable. Ce quelque chose, qu'il faut adorer en le créant et le développant sans cesse, sera un jour un fait immense, universel, pénétrant et absorbant le monde entier, le transformant à l'absorber, le sanctifiant et le divinisant; et alors Dieu sera. Ce jour est lointain; il viendra peut-être. « Que votre règne arrive! »

Il n'y a pas de plus ingénieuse, de plus brillante et de plus aimable interprétation et transformation des idées de Comte sur l'adoration de l'humanité. Mais ce sont bien les idées de Comte. Ce sont les idées de Comte amplifiées et magnifiées par un poète. Renan était un positiviste du cap Sunium, avec des réminiscences de théologien.

À côté du positiviste, il y avait le chrétien. Exclusion faite du surnaturel, c'est-à-dire, dans l'espèce, de la divinité de Jésus, Renan était resté chrétien très pro-

fondément. Nul n'a eu un goût plus décidé pour la vie intérieure, la méditation, le dialogue de l'homme avec sa conscience, l'interrogation respectueuse et scrupuleuse de l'oracle que chacun de nous porte en soi. En cela, il était bien de la cité de Dieu. La cité des hommes l'intéressait peu. Il n'était pas « du monde » ni « du siècle », et pour lui plus que pour personne ces mots avaient exactement la signification ecclésiastique; et représentaient des choses, sinon méprisables, du moins négligeables au dernier point. De toutes les vertus, c'étaient encore les vertus proprement chrétiennes qu'il avait en dilection toute particulière. Il estimait infiniment l'humilité, la patience et l'obscurité laborieuse. Il a eu dix fois moins d'ambition que son génie n'en comportait, et a gagné dix fois moins d'argent qu'il n'eût été tout naturel et comme forcé qu'il en gagnât. Dépossédé de sa chaire, sous l'Empire, par la plus sottise des cabales complaisamment suivie par un piètre gouvernement, il refusa la copieuse compensation qu'on lui offrait avec un *pecunia tecum sit* qui ne manquait pas d'allure. S'il eût été célibataire, sans aucun doute il eût vécu de ses seuls livres, sans aucune place ni fonction sociale, pitèfement, librement et délicieusement, comme un stoïcien ou un bénédictin, ce qui est à peu près même chose.

La chasteté lui plaisait fort. Avec son esprit charmant il l'a louée, et il en a plaisanté aussi, en un badinage qui était un éloge encore. Il se plaisait à dire que c'était chose à quoi la nature tenait fort peu, et il trouvait toujours le moyen d'ajouter que c'était une raison pour qu'on y tint; il disait que c'était peut-être une duperie parmi tant d'autres, et il s'arrangeait toujours de manière à ajouter que c'est toujours une dignité ou au moins une élégance que d'être dupe.

Ces deux points, où il s'est si souvent ramené, sont essentiels dans son affaire. Il s'est toujours dit qu'il était naturel que l'homme vécût selon la nature, et ce fut là son indulgence; et qu'il était digne de l'homme de se moquer des impulsions naturelles, ne fût-ce que pour leur rendre la pareille; et ce fut là sa conscience et sa loi. — Et, d'autre part, il s'est toujours dit que la vertu était très probablement métier de niais; mais que cette niaiserie, tant elle est aimable, réchauffante, réconfortante et pleine de paix, doit être encore la meilleure part.

Tout cela est très chrétien. On ne le trouve pas, ou on ne le trouverait que très vague, et en l'y mettant, dans la sagesse antique. C'est de ces idées, qui contiennent tout renoncement, qu'on vécu les saints, ce qui est bien, et que sont morts les martyrs, ce qui est mieux. Renan n'avait pas, peut-être, toute l'étoffe d'un martyr, mais il en avait la trame, le fond solide, de quoi il a du moins fait la vie d'un très honnête homme, ce qui est déjà très joli.

Il avait du chrétien encore l'amour du devoir intellectuel. Le devoir intellectuel, c'est de dire la vérité.

« Jamais les saints ne se sont tus. » M. Renan ne savait pas se taire; il ne savait pas composer avec sa conscience intellectuelle. Il n'a été vraiment fier que d'une chose, c'est d'avoir renoncé à l'Église catholique quand il a senti qu'il ne croyait plus. Cette fierté est légitime, et jamais, il le savait bien, jamais Renan ne fut plus chrétien qu'à ce moment-là. L'essence du chrétien est le sacrifice des intérêts matériels à ce qu'il croit être le vrai. Renan a risqué la misère, et même il l'a embrassée pour ne pas mentir. Cela sans aucune espèce d'excitation passionnelle, ni de suggestion d'orgueil, simplement par droiture d'esprit, rectitude de conscience et délicatesse de cœur. Il a dit là, à bien peu près, son *potius mori quam fodari*. J'imagine, — l'ombre de cet homme sérieux qui savait sourire me pardonnera l'expression, — que si Dieu est homme d'esprit, rien ne lui a été plus agréable que cette démarche. C'était le commencement d'un petit martyr, qui, après tout, aurait pu être grand. Le séminariste savait bien qu'en endormant ses scrupules, il avait toutes les chances du monde de devenir archevêque; point universitaire, point normalien, rien ne lui disait qu'il deviendrait administrateur du Collège de France. Oni, Renan fut ce jour-là tout à fait dans l'esprit chrétien. A vrai dire, il y fut toute sa vie.

De ce mélange d'esprit chrétien et de raison positiviste, une philosophie sortit qui était prudente, sérieuse, douce, succulente et parfumée. Dans le domaine des faits, M. Renan était affirmatif sans généralisation hardie et sans hypothèses lointaines. Il croyait que l'humanité changeait peu, et c'est pour cela que si souvent, trop souvent peut-être, il expliquait les faits et les caractères antiques par des analogies toutes modernes : « Le saint-simonisme, très intéressant, me disait-il. Voilà qui aide à comprendre la formation d'une religion... » Mais il croyait que l'humanité, très lentement, s'améliore, s'adoucit et se perfectionne. Pas plus d'étoiles, mais plus de nébuleuses; tout compte fait, moins de nuit. Le chaos n'est pas fini, mais il commence peut-être à s'organiser; tout au moins il a l'idée d'organisation, et c'est par là sans doute qu'il faut commencer. La morale n'est plus tout à fait un calcul d'intérêt bien entendu, c'est-à-dire qu'elle commence à devenir morale. On s'avise un peu qu'elle n'a pas de sanction, c'est-à-dire qu'elle est autre chose que l'immoralité. Cette distinction est un point qui ne laissera pas d'avoir de l'importance quand il sera acquis. Il a l'air de devoir l'être un jour. Il y a donc progrès; on ne peut pas nier le progrès, surtout, à vrai dire, le progrès à faire. Mais, tout au moins, il ne semble pas que l'humanité rétrograde, et cette réflexion est consolante.

Ce qui fait plaisir aussi, c'est qu'à la prendre en son ensemble, l'humanité est confiante. Le pessimisme qui a été, en de longues périodes, la pensée comme de l'humanité, n'est plus qu'une exception. Il est relé-

gué chez les beaux esprits, qui comptent pour bien peu. Voilà qui est bien; la confiance de l'humanité en elle-même est sans doute la condition de son progrès. Il y a beaucoup de fond à faire sur ceux qui ne s'abandonnent point. Il faut encourager les encouragements qu'ils se donnent. A ne considérer qu'elle, la planète n'est pas en mauvaise voie; elle ne paraît pas devoir passer par des épreuves aussi dures que celles qu'elle a traversées : *O passi graviora...* Donc confiance!

Et tel était l'optimisme très prudent, peu téméraire, infiniment peu dupe de lui-même, mais assez ferme, néanmoins, de M. Renan.

Pour ce qui est des rapports de l'homme avec l'univers, Renan était aussi hardi qu'on voulait, précisément parce qu'il était foncièrement positiviste. Très convaincu qu'il y a un *au delà*, et que nous sommes radicalement incapables de le connaître, il n'en était que plus à l'aise, quand il s'y transportait, pour en raisonner à cœur-joie. La métaphysique était pour lui, comme il l'a dit très nettement dans les *Dialogues philosophiques*, le pays des *Rêves*. En ce pays-là, on peut voyager à son gré. En deçà de la limite de l'Inconnaissable, il était circonspect et timoré comme un savant; au delà, il ne se faisait pas conscience de se donner tout son essor. Il y était prestigieux et merveilleux magicien. Les trésors de son imagination s'y déployaient avec abondance et ruissellement. Là, le poète qui était en lui se déployait tout entier, et les plus belles pages de poésie métaphysique qui existent dans la langue française sont parties de cette main savante et légère. C'étaient les délassements de ce cerveau puissant qui n'estimait que la vérité scientifique, mais qui ne laissait pas de s'y trouver à l'étroit et qui se permettait de temps en temps une excursion dans l'hypothétique, une reconnaissance dans l'inconnaissable, et un mois de vacances dans l'Infini. Au gré de quelques-uns, il a pris trop peu de congés; mais ceux-là ne sont que des artistes, peut-être même que des dilettantes. Du moins il n'a pas trompé son monde, là non plus qu'ailleurs, et c'est après avoir bien prévenu qu'il ne rapporterait rien de certain qu'il partait pour ces beaux voyages. Il n'en était que plus hardi à les faire; mais, toujours consciencieux, il n'a voulu en faire que très peu, et juste pour prendre le grand air. Il jugeait la chose excellente pour la santé intellectuelle.

Tout cela, il le faisait avec aisance, bonne grâce, bonne humeur, et un ton de demi-détachement qui était de très bon goût, et qui a parfaitement trompé sur son caractère les esprits superficiels, c'est-à-dire le plus grand nombre. Il n'aimait pas à affirmer, et il aimait à trouver quelque chose de juste dans l'opinion qui n'était pas la sienne. C'est tout simplement la manière de tous les grands esprits, presque sans exception; mais c'est chose tellement étrangère aux petits, que Renan a passé communément, soit pour un sceptique, soit pour un dilettante, ce qui est à peu près

même chose. C'était simplement un homme modeste et poli. L'homme savant et modeste sait qu'il sait si peu de chose, qu'il ne dit rien sans prévenir qu'il y a toutes les chances du monde pour qu'il se trompe. Il sait que c'est trahir la vérité que de l'affirmer, tant il est probable qu'on ne la tient pas; et ce n'est que lui rendre hommage de lui dire : « Madame, est-ce à vous ou à votre ombre que j'ai l'honneur de m'adresser? » Cette habitude d'esprit n'est pas autre chose que de la probité intellectuelle, et Renan a eu toutes les probités, y compris la modestie.

Je ne dis pas qu'il ne se soit mêlé, chez cet homme de tant d'esprit, un peu de malice à cette humilité vraie. L'orgueil offense les modestes, et ils s'en vengent par un redoublement de modestie qui, lui, ne laisse pas d'être ironique. Dans la réserve que mettait Renan à affirmer, il entraînait bien un peu de dédain à l'endroit des dogmatiques intempérants. Dans ce ton, dans cet accent si timide, on distinguait une petite voix un peu gouailleuse qui disait : « Faut-il, monsieur, que vous soyez ignorant pour savoir si pleinement tant de de choses! » Mais le fond était bien modestie sincère, cette modestie que toutes les intelligences supérieures ont connue.

D'autre part, il était poli, poli d'une politesse ecclésiastique, c'est-à-dire doucement obstinée et indémonstrable. Il était admirable dans les discussions. Il ne discutait pas. Il approuvait avec indiscretion. Quand il vous avait approuvé jusqu'à vous réduire au silence, il partait à son tour, disait précisément le contraire de ce que vous aviez soutenu, et terminait par ces mots : « C'est, du reste, ce que vous disiez vous-même tout à l'heure, et mieux que moi. »

Cette politesse, il la portait dans ses livres, moins absolue, moins abdiquante, très déferente encore; et il lui était impossible, tant parce qu'il était intelligent que parce qu'il était courtois, de ne pas voir bien des points justes, oh! si justes! dans l'opinion qui était le moins la sienne. C'était au lecteur à mesurer le degré de force que Renan donnait à l'opinion *oui*, et d'autre part à l'opinion *non*, pour savoir vers laquelle des deux il penchait en définitive; et cela même était un procédé très poli à l'égard du lecteur, quoique peut-être un peu dangereux.

Et, là aussi, une pointe de malignité trouvait son compte. La politesse est un demi-mensonge et, par suite, ne peut pas s'accuser sans devenir une ironie assez forte. Les gens que M. Renan approuvait ne laissaient pas de soupçonner qu'il se moquait un peu d'eux. Mais était-ce sa faute si l'on ne peut être absolument vrai sans être rude, et si l'on ne peut être poli sans quelque sourde raillerie intime? Le fond encore ici était politesse, bonne éducation et bonté d'âme. Seulement il y a de petits régals secrets de malice innocente à être très bon.

Voilà à quoi se réduisait le scepticisme de M. Renan,

à beaucoup de loyale modestie dans beaucoup de politesse un peu maligne. Mais sceptique, il ne l'était point, et dilettante que par échappées et courtes boutades.

Souvent, pour ces causes, il a été peu compris, ne s'adressant, comme c'est le beau défaut des hommes supérieurs, qu'à des gens presque aussi intelligents que lui. Cependant, en ses traits généraux, il a été à peu près entendu et a eu le genre d'influence qu'il voulait avoir. *En gros*, il a enseigné le positivisme et le respect des religions. Il a rompu avec le positivisme militant et grossièrement antireligieux, qui est la sottise aristocratique du *xviii*^e siècle et la sottise populaire du *xix*^e. Il a recommandé la méthode positiviste et la morale chrétienne; la raison scientifique et l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus pur et même dans ce qu'il a de plus subtil. C'est une alliance possible, et l'esprit humain en a admis de beaucoup plus surprenantes, qui ont été fécondes. En reléguant la métaphysique dans la région des nobles jeux de l'esprit, il a proscrit, si un tel mot peut être de mise en parlant de lui, aussi bien la métaphysique chrétienne que tout autre. A-t-il ainsi ruiné le christianisme, l'a-t-il allégé? Ce qui est sûr, c'est qu'il a voulu le transformer en une philosophie pratique conciliable avec le tour d'esprit scientifique des modernes; et que, soit qu'il l'ait ébranlé, soit qu'il l'ait soutenu, il l'a respecté et aimé très profondément. Cette philosophie chrétienne, est-ce le christianisme de demain? Je ne sais, mais c'est son œuvre; et que ce soit œuvre pratique ou destinée à rester imaginaire, c'est une question de succès; et ce n'est pas par le succès qu'il avait accoutumé de juger ni les choses ni les hommes.

ÉMILE FAGUET.

3 octobre 1892.

DE LA CHINE

A propos des événements récents.

Les persécutions auxquelles les apôtres modernes sont de nouveau l'objet me font espérer qu'un très bref historique des missions catholiques dans l'extrême Orient offrira de l'intérêt. J'ajouterai un aperçu de l'instruction que reçoit la jeunesse en Chine; les bases sur lesquelles repose l'autorité du Fils du Ciel; un résumé des supplices que subissent en ce pays innocents et coupables, et pour effacer l'impression que pourra laisser le récit de ces cruels châtiments, je reproduirai quelques notes prises à Hong-Kong et à Canton, après une audition de ce que, par euphémisme, j'appellerai « la musique chinoise ».

I.

DU CONFUCIANISME.

Avant de parler des missionnaires, il est nécessaire de dire quelques mots de la religion qu'ils vont combattre, et de rechercher l'influence que la morale de Confucius exerça sur les esprits. En l'étudiant, on croit comprendre que ce n'est pas tant dans ses maximes philosophiques et ses lois de haute morale que nos missionnaires ont trouvé le plus d'obstacles à leur propagande, mais bien dans l'immobilité d'esprit, l'horreur du progrès, le dédain de l'idéal, l'orgueil immense de ses adeptes. Tous ces défauts qui sont si peu les nôtres, ils les doivent à leurs croyances. Celles-ci ont des racines tellement profondes, que la charité inépuisable des propagateurs de la Foi, leur dévouement poussé jusqu'au martyre, n'ont abouti, — à l'exception de quelques milliers de convertis, — qu'au massacre des néo-chrétiens.

Dans notre Europe moderne comme dans le monde ancien, et même chez des peuples moins civilisés, la croyance d'une vie meilleure dans une patrie idéale est très répandue. Le Chinois est persuadé qu'il en jouit déjà. Le système social dans lequel il se meut est, d'après lui, dirigé par une force divine, mais cette force se manifeste dans toutes les phases de l'existence de l'homme, et c'est dans la personne de son empereur qu'elle est concentrée et qu'elle atteint son apogée. En raison de ce mélange dans l'individu du divin et du terrestre, il ne peut y avoir sous la calotte des cieux d'être plus parfait que le Chinois. Donc, inutile pour lui de s'intéresser à ce qui se prêche partout ailleurs. Pour lui, le ciel est descendu sur terre : c'est déjà un Céléste.

Au commencement du vi^e siècle avant notre ère, Confucius, après avoir constaté que le peuple au milieu duquel il vivait était religieux ; qu'il rendait un culte à un être suprême et aux mânes des ancêtres, dit à ses disciples : « Il est des mystères au-dessus de la compétence humaine, que votre intelligence ne peut résoudre ; vous ne pourrez jamais vous imaginer de quelle nature est Dieu ; vous ne pourrez non plus connaître avec exactitude quel est le côté par lequel il se manifeste à vous : si grande est à ce sujet votre ignorance, que l'efficacité de vos prières et de vos pratiques pieuses pour vous le rendre propice peut être même mise en doute.

« Mais, tout près de vous, il est une voie toujours ouverte, dans laquelle vous êtes libre de marcher sans qu'aucun pouvoir au monde puisse vous en empêcher, voie que le pauvre d'esprit peut aussi bien parcourir que le plus éclairé d'entre vous ; voie qui aboutit à la perfection, et que j'appellerai la région du devoir. Là est la seule, la véritable entrée des cieux. Ce que dans

le passé et encore aujourd'hui vous appelez « pratiques religieuses, devoirs de dévotion » ne sont en réalité que des exercices dans lesquels vos imaginations se plaisent. C'est peut-être aussi la bonne manière d'être agréable à Dieu, mais pouvez-vous l'affirmer ? Nul de vous ne l'oserait. Pratiquer une saine morale, faire ce que l'on croit être juste, observer les devoirs du jour et de l'heure, voilà ce qu'il est possible à tout homme d'accomplir, voilà la route qu'il doit suivre et qui le fera aboutir au plus haut degré de la perfection. »

Confucius substitua donc une haute morale à des actes religieux d'une efficacité, selon lui, douteuse, problématique, superflue tout au moins chez un homme réellement vertueux. N'est-ce pas en Europe la manière de voir de beaucoup d'esprits ? Des protestants, par exemple ?

Les Brahmines, eux, reconnaissent présente partout une force divine, mais indifférente à nos souffrances et planant en quelque sorte au-dessus des misères humaines ; les Bouddhistes croient au Nirvana ou à l'anéantissement final, et ils en font leur idéal ; les Parsis ou Guèbres, sectateurs de Zoroastre, supposent que le siège des mauvais instincts est dans nos âmes, et qu'il est dès lors très facile de les y combattre. Confucius, lui, vit l'homme sous un aspect beaucoup plus élevé ; il eut comme la vision d'un être infini, Dieu, dans un autre être bien infime pourtant, l'homme ; et, partant de là, il fit descendre le divin sur terre.

Nous n'avons pas à discuter ici de l'efficacité de sa doctrine, mais il est impossible de ne pas reconnaître que, grâce à elle, le philosophe chinois a donné à des millions d'êtres humains des années infinies de paix religieuse, lorsque, partout ailleurs, les querelles qui s'élevaient entre catholiques, juifs et protestants, musulmans et idolâtres, les poussaient à s'entre-tuer, à dresser des bâchers où montaient ceux qui à la honte d'une apostasie préféraient la mort.

II.

HISTORIQUE DES MISSIONS CATHOLIQUES.

En compulsant les archives de l'ordre fondé par saint François d'Assise, on apprend qu'un missionnaire franciscain, Fra Monte de Corvino, vivait dès le commencement du xiv^e siècle à la cour du Kan de Cathay. Cathay était encore à cette époque le nom par lequel la ville de Pékin était connue, et Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien, ne la désigne pas autrement. Khan ou Kan chez les Tartares, et encore aujourd'hui chez les Persans, est synonyme de chef, de gouverneur ou de seigneur.

Fra Monte de Corvino, très bien vu du Khan qui régnait alors à Cathay, vivait librement dans le palais de ce prince ; ce fut certainement le P. Corvino qui,

grâce à la protection qu'il en recevait, baptisa les premiers Chinois qui entrèrent dans le giron de l'Église catholique.

Dans le cours du xvi^e siècle, lorsque depuis longtemps Fra Monte avait rendu son âme à Dieu, les franciscains furent remplacés à Cathlay par des Pères jésuites. Le P. Matteo Ricci, débarqué à Macao en 1583, doit être considéré comme le véritable fondateur des missions en Chine. Il était savant mathématicien, intelligent, souple et tolérant. Il convertit un mandarin d'un grade élevé, ce qui lui donna accès auprès des grandes familles. Le grand savoir des jésuites, l'habileté politique qui les rendit célèbres dans le monde entier, et qui, plus tard, les fit tant redouter, leur valut une grande influence, et ils en profitèrent pour convertir un grand nombre de païens. Malheureusement, leur trop grand zèle devint suspect, et un édit impérial les éloigna de Pékin. Des compétitions entre les diverses sociétés religieuses qui pratiquaient l'apostolat et des brefs restrictifs du Saint-Siège ruinèrent leur autorité. Cependant, l'ordre religieux de la propagation de la Foi fut autorisé à y laisser l'un de ses représentants. Nous savons encore que, de 1730 à 1820, les représentants de la catholicité eurent leurs entrées dans le palais impérial. Grâce à cette concession et à l'amitié que des mandarins témoignaient aux religieux, beaucoup de missionnaires qui s'obstinaient à pénétrer en Chine, au Tonkin et en Corée, échappèrent aux tortures qui les attendaient. Quant aux persécutions auxquelles les chrétiens indigènes étaient déjà en butte, si, publiquement, les autorités chinoises les réprouvaient, en secret elles étaient encouragées, et même quelquefois ordonnées par elles.

Cet état de choses dura jusqu'au jour néfaste où un massacre général des néo-chrétiens obligea les missionnaires à quitter Pékin.

Il serait impossible de dire combien alors de vies humaines s'éteignirent dans les supplices, quelles tortures l'imagination féconde des Chinois inventa pour mieux faire souffrir nos compatriotes et leurs adeptes. Les uns eurent la tête tranchée, et ceux-là furent les moins malheureux ; il y en eut de lapidés ; d'autres, enfermés dans des cages, étaient promenés de ville en ville pour être livrés aux outrages et aux crachats de la populace. Des bourreaux, s'inspirant du crucifix que les missionnaires portaient sur leurs poitrines, mirent ces infortunés en croix. Inutile d'ajouter que les chrétiens chinois périrent tous sans distinction d'âge et de sexe.

Ces persécutions durèrent jusqu'en 1845. Alors, M. de Lagrenée, grâce à la menace d'un bombardement, obtint que les missionnaires catholiques seraient autorisés à pratiquer publiquement leur culte. Il y eut même un traité ; mais celui-ci fut si souvent scandaleusement violé, qu'en 1859, les Anglais s'unirent aux Français, les premiers pour imposer aux Chinois

l'usage d'une drogue empoisonnée, les autres pour punir les mandarins de leur mauvaise foi.

Par suite de la campagne heureuse des alliés qui entrèrent dans Pékin tambour battant, les ambassadeurs des puissances européennes obtinrent que des consuls seraient installés dans cinq ports que la Chine ouvrait aux Européens. Ces consuls, naturellement, devaient protéger leurs nationaux, y compris les missionnaires. Or ceux-ci, qui, jusque-là, n'avaient eu d'autre direction que celle qu'ils s'étaient donnée, qui avaient toujours agi indépendants, se montrèrent contrariés de se sentir placés en quelque sorte sous la dépendance ou plutôt sous la garde d'agents diplomatiques. Plusieurs chefs de mission s'en plaignirent en en haut lieu, mais comme on leur promettait aide et protection, ils durent se taire.

Aussitôt après le départ des troupes anglo-françaises de Pékin, les persécutions en masse cessèrent, mais non les persécutions particulières. Cependant des églises, des orphelinats s'élevèrent dans presque toutes les grandes villes du Céleste-Empire, et la religion catholique fut pratiquée partout ouvertement. Rien n'est parfait. Les missionnaires ne pouvant plus communiquer directement avec les mandarins, et les consuls, hommes nouveaux, étant peu au fait du caractère des Chinois, il en résulta des malheurs irréparables. Tel fut le cas des massacres de Tien-Tsin. La mission établie dans cette ville avisa, quinze jours avant cette sanglante boucherie, le consul de France du danger qui la menaçait. Le consul n'attacha pas d'importance à cet avis, croyant exagérées les craintes qui le motivaient. Les Pères, qui connaissaient la gravité et l'imminence du danger, s'adressèrent alors au gouverneur de la province ; mais celui-ci, tout en reconnaissant que les craintes étaient fondées, répondit qu'il ne pouvait s'occuper que des communications qui lui étaient faites officiellement, c'est-à-dire par voie diplomatique. Peu de jours après, les missionnaires, les Sœurs de charité, le consul lui-même et son chancelier étaient égorgés.

Encore aujourd'hui, la protection accordée aux missions par les traités de 1860 continue à reposer sur la croyance que la Chine étant une nation demi-civilisée, elle ne respectera les conventions que si celles-ci sont appuyées par la présence d'ambassadeurs à Pékin. Cela pouvait être vrai un an après la signature des traités, mais, depuis, quels changements ! Toutes les demandes présentées par les consuls ou les ambassadeurs sont repoussées, et, comme autrefois, des massacres de chrétiens européens et indigènes éclatent périodiquement dans le nord de l'Empire.

La conquête définitive de la Cochinchine, de l'Annam placé sous notre protection, du Cambodge presque français et, enfin, l'occupation du Tonkin, auraient dû augmenter notre prestige aux yeux de nos voisins d'Asie, c'est le contraire qui s'est produit, car leurs

soldats qui une seule fois, à Pélikao, avaient fait face aux alliés, ont depuis osé franchir plusieurs fois la frontière tonkinoise pour lutter contre nous à Langson, et non malheureusement sans quelque succès.

Qui pourrait assurer que, dans un temps plus ou moins long, la Chine ne se croira pas assez forte pour combattre une armée européenne, armée qui aura toujours le désavantage d'être moins nombreuse que la sienne? Ce qui permet de le supposer, c'est que le patriotisme qui, chez elle, était une vertu inconnue, s'est manifesté assez vivement depuis que les Anglais sont en Birmanie et nos soldats au Tonkin.

Pour en revenir aux missionnaires, les mandarins qui, jadis, n'avaient aucune notion des diverses nationalités européennes, les distinguent très bien à présent; nos compatriotes en ont fait la cruelle expérience. La protection accordée par les traités aux missions, qu'elles soient françaises, anglaises ou belges, ne s'étendra jamais bien loin et ne sera jamais bien efficace. Les apôtres modernes, qui vont en Chine pour catéchiser, en sont tout aussi convaincus que nous pouvons l'être. C'est à eux à se tenir sur leurs gardes, à se sacrifier s'ils aspirent au martyre; mais, du moins, qu'ils fassent tout au monde pour ne pas exposer à une boucherie certaine les Chinois qu'ils se croient appelés à convertir.

III.

LE FILS DU CIEL.

L'antiquité de la nation chinoise, la stabilité quatre mille fois séculaire de ses institutions, de son langage, de ses mœurs et de ses usages ont toujours été pour nous Européens si souvent révolutionnés, une cause de vive surprise. Qu'il vienne à l'esprit de comparer la date en quelque sorte préhistorique où fut formé l'empire des Céléstes avec celle où fut créé le royaume des Francs, et il en ressortira que c'est d'hier seulement que nous sommes constitués.

Lorsque les Gaules étaient parcourues par les armées romaines et, plus tard, par ces peuples de la Germanie qui, comme un flot toujours renouvelé, les submergeaient, la Chine, déjà civilisée, jouissait dans un calme profond d'un gouvernement stable, œuvre longtemps réfléchie de ses philosophes et de ses sages. Ce phénomène dure depuis quatre mille ans, et, à en juger par la façon impertinente dont ses habitants nous apprécient, il n'est pas trop téméraire de croire qu'il en sera encore ainsi pendant des milliers d'années.

Quelles sont les causes d'une maturité politique si merveilleusement précoce et celles non moins surprenantes de leur continuité?

Essayons de les découvrir.

Il faut tout d'abord l'attribuer à une situation géographique qui obligeait en quelque sorte l'Empire du

Milieu (1), dans un temps où la navigation était des plus limitée, à un isolement presque forcé; à l'instruction, bien différente de la nôtre, que les Chinois recevoient; puis à leur langage, lequel ne pouvait être compris que par quelques-uns de leurs voisins à l'ouest de l'Empire. La Chine eut très souvent le bonheur d'avoir des souverains d'une grande moralité et d'être gouvernée par des lois qui devaient être parfaites, puisqu'elles durent toujours et qu'elles étaient l'œuvre de sages dont la renommée s'est perpétuée jusqu'à nous. Aussi bien pour les nations que pour les individus, une bonne constitution est un brevet de longévité, le meilleur préservatif contre les révolutions.

Si l'on compare la vie sociale et politique des Céléstes avec celle des peuples anciens, l'on découvre en faveur de la première des différences notables. Ainsi, la nation dont nous nous occupons est la seule entre toutes les nations païennes ayant eu des mœurs démocratiques sous un gouvernement à théories despotiques. Tout absolu qu'il voulait qu'on le supposât, ce gouvernement n'en mettait pas moins le peuple sous la garde de lois fort sages; pour lui ôter toute idée de révolte contre le pouvoir impérial, on lui persuada que le souverain était lui-même soumis à une puissance divine, puissance qui le punirait s'il lui prenait fantaisie de régner tyranniquement.

Ce gouvernement, bien longtemps avant Louis XI et Richelieu, préserva la plèbe des exactions de la féodalité; il mit les classes éclairées à l'abri des abus de l'hérédité dans les charges, comme aussi de l'ingérence inquisitoriale du clergé dans les affaires privées et publiques. Il voulut et donna une instruction primaire s'étendant jusqu'aux régions les plus reculées de l'État; enfin il organisa l'admirable système des fonctions gouvernementales, fonctions qui ne peuvent être remplies que par ceux qui les ont conquises à la suite d'examen sérieux. Si l'on ajoute à ce qui précède la répulsion que tout bon Chinois professe à l'égard des étrangers, de tout ce qui est nouveauté pour lui, l'on a l'ensemble des raisons qui l'ont en quelque sorte politiquement momifié. Ce qui, d'autre part, explique la stabilité du pouvoir suprême en Chine, lorsque partout ailleurs ce pouvoir était mis en question, c'est qu'un empereur chinois, d'après les croyances populaires, n'occupe le trône que parce que les cieux le veulent bien. De là son titre de Fils du Ciel. Chacun en est ici persuadé, et ce titre n'est pas une figure de rhétorique, comme on pourrait le supposer. Depuis l'homme de peine, coolie pouilleux, jusqu'au puissant mandarin, poussah plantureux, chacun est pénétré de cette croyance. Toutefois, si les institutions sont res-

(1) Il ne faudrait pas voir dans ces mots « Empire du Milieu » une nouvelle preuve de l'orgueil des Chinois. Vers le x^e siècle avant notre ère, alors que l'Empire était divisé en principautés, on donna le nom de Royaume du Milieu à la plus centrale. Par extension, cette qualification s'est étendue par la suite à toute la Chine.

tées immuables, il n'en a pas été toujours de même des têtes couronnées. Qu'un empereur fût soupçonné d'avoir offensé son Père céleste par irréligion ou tout autre motif, on le déposait. Quand le souverain déchu avait des partisans qui croyaient à son innocence, des guerres civiles éclataient, guerres sanglantes, mais qui cessaient du jour où chacun s'imaginait reconnaître dans le changement survenu une intervention divine. Alors soumission générale, comme aussi, au nom du nouvel empereur, confiscation des biens des rebelles, dont la patience à se laisser dépouiller semble n'avoir pas eu de limites.

Le côté faible de la démocratie, en Chine, est de croire qu'elle peut être taxée, dépouillée de ses richesses sans son consentement. Elle n'a d'autre moyen pour résister aux exigences du fisc qu'en invoquant en sa faveur la coutume, c'est-à-dire en démontrant qu'elle n'est tenue de payer que ce qu'en tout temps elle a déjà payé. La coutume, comme autrefois dans certaines provinces de la France, joue ici un grand rôle. Elle est si puissante, tellement souveraine, que les collecteurs de taxe, à leur grand regret, et à moins d'un ordre impérial, sont contraints de s'y conformer.

La dynastie actuelle est très impopulaire, et, plusieurs fois, elle a failli disparaître. Ce qui en a arrêté l'effondrement, c'est que la désaffection a été moins forte que le respect et l'obéissance dus à un élu du ciel. Des rebelles, les Tai-Pings, en 1858, ont failli pourtant y réussir; mais ce qui a entravé leurs projets, c'est que pas un fonctionnaire impérial ne s'est trouvé, — du moins volontairement, — compromis dans la rébellion. C'est au moment où celle-ci semblait victorieuse, que l'idée vint à plusieurs chefs qu'ils combattaient peut-être à tort un pouvoir de source divine, et cette tardive réflexion amena leur défection.

Au Japon, il en est à peu près de même. Le soleil y a toujours été considéré comme le père des empereurs, et c'est de lui que les mikados passés et présents tiennent le trône. La dynastie, qui depuis deux mille cinq cents ans se perpétue à Tokio, est fille du Phébus japonais. Est-ce que Louis XIV, au faite de la puissance, ne s'est pas cru le Roi-Soleil? Il ne faut pas chercher ailleurs que dans l'origine de cette céleste origine la raison de la durée des dynasties japonaises.

Quant aux dynasties chinoises, lorsque l'un de leurs empereurs a été détrôné, c'est parce qu'il avait été mauvais fils en négligeant de rendre à son Père céleste les devoirs qui lui étaient dus. Ceux qui détrônaient ce fils ingrat ne le faisaient donc qu'avec la conviction de trouver dans ses successeurs des souverains mieux convaincus de leurs devoirs.

Il reste à nous demander si la stabilité en toute chose a été avantageuse pour la Chine. Pour nous, Européens, toujours en quête d'améliorations, avides d'aspirations nouvelles, cela paraît douteux : un tel régime ne saurait convenir à notre tempérament. Le

mouvement, c'est la vie; l'immobilité, c'est la mort. Tant mieux pour la Chine si, grâce à ses lois, elle a eu quatre mille ans de bonheur, si elle a cru atteindre à l'idéal que nous cherchons toujours. Et pourtant, depuis qu'elle s'est trouvée en contact avec l'Europe, il est incontestable qu'elle a beaucoup gagné et atteint un plus haut degré de connaissances et de richesses. Elle a déjà eu un chemin de fer; elle a le télégraphe électrique, le téléphone, une marine marchande à vapeur, un commerce immense avec l'Europe, des armes perfectionnées, une flotte de guerre. De plus, par la crainte que nous lui inspirons, elle a vu se réveiller en elle un esprit guerrier que son isolement tenait assoupi depuis de longs siècles. En quoi elle est restée inébranlable, c'est dans la morgue qui l'a rendue et la rendra pour toujours insupportable; c'est dans la persuasion que son empereur est plus que jamais d'origine céleste; que la mauvaise foi, l'ignorance et l'immoralité sont les moindres de nos vices.

Quand finira-t-elle par comprendre ce qu'est chez elle et non chez nous que la barbarie se perpétue et s'y montre au grand jour? L'éducation que ses mandarins donnent à la jeunesse chinoise est-elle celle d'un peuple éclairé, en rapport avec la marche progressive de l'humanité? Les cruelles tortures qu'elle inflige à des hommes innocents ou coupables sont-elles de notre temps? N'est-ce pas une multitude bornée que celle qui égorgait à Tien-Tsin des Sœurs de charité, gardiennes de leurs orphelins et de leurs malades? Qui donc, ces jours-ci, dans le nord de l'Empire, massacrait encore des milliers de chrétiens sans défense?

Si elle veut que nous la traitions en nation civilisée et sur un pied d'égalité, qu'elle hâte donc sa transformation; que, tout au moins, elle s'empresse de rendre aux représentants de l'Europe les honneurs que nous avons l'inconcevable faiblesse de rendre à ses ambassadeurs, et qu'elle donne à nos compatriotes la sécurité que les siens trouvent chez nous.

IV.

INSTRUCTION ET ÉDUCATION.

Un coup d'œil sur la façon dont la jeunesse du Céleste-Empire est éduquée me semble l'indispensable complément de ce qui précède. M. Huc, l'éminent missionnaire-naturaliste, qui, dans son ouvrage intitulé *l'Empire chinois*, en parle longuement, nous a tout d'abord appris que les maîtres d'école y formaient une classe plus nombreuse que nous le supposions généralement. Ces instituteurs sont des lettrés sans fortune; n'ayant pu atteindre le mandarinat, ils sont obligés de prendre pour vivre une carrière pour laquelle, en Chine comme ailleurs, une angélique patience est nécessaire.

L'enseignement est libre, sans aucune restriction;

chacun, voire un ignorant fleffé, peut ouvrir une école sans que le gouvernement s'y oppose. C'est aux grands parents de savoir à qui ils confient leurs progénitures. Veut-on créer une maison d'instruction? Les chefs de villages ou les principaux des quartiers d'une ville se réunissent, font le choix d'un titulaire et délibèrent sur le traitement qui lui sera alloué. Un local est aussitôt désigné et les classes commencent. Si le magister cesse d'être un jour à la convenance de ceux qui en ont fait choix, on le remercie sans y mettre des formes, et on en prend un autre. Toutefois, le gouvernement n'est pas sans exercer une influence indirecte sur les élèves, lorsque vient le moment où ceux-ci se préparent aux examens qui en feront des fruits secs ou de hauts fonctionnaires. Ces jeunes gens devront alors s'adresser à des maîtres compétents qui leur feront étudier les fameux livres classiques de la Chine sur lesquels on les interrogera. Comme en France, les personnes riches ont ici l'habitude d'avoir des professeurs particuliers qui donnent des leçons à domicile ou qui logent avec la famille.

Quant à l'instruction primaire, elle est très répandue et, d'après M. Huc, il n'est pas de pays au monde où elle le soit davantage. Là où se rencontrent plusieurs fermes qu'entoure une ceinture élégante de bambous, là se trouve un maître d'école, un vieillard généralement, à moustache et barbiche blanches, et dont le nez supporte d'énormes besicles. Il réside le plus souvent dans une pagode, et pour traitement il reçoit, comme beaucoup de nos sacristains ruraux, une sorte de redevance en nature et que les agriculteurs s'engagent à lui donner après la récolte. Si celle-ci est mauvaise, le magister se trouve dans une situation des plus misérables. Dans les provinces du Nord, en raison de la rigueur des hivers, les écoles sont moins suivies, moins nombreuses par conséquent que dans les régions tempérées. On s'en aperçoit à la rudesse des habitants. Dans les provinces du Midi, les Chinois sont pleins de vivacité et d'intelligence, aussi s'adonnent-ils avec ardeur aux études littéraires.

Où il est permis de différer avec M. Huc, c'est lorsqu'il avance qu'il n'est guère de Chinois ne sachant lire ni écrire; ouvriers, paysans sont capables, d'après lui, de faire eux-mêmes leur correspondance, de lire l'almanach, les affiches des mandarins et les productions de la littérature journalière. L'instruction primaire aurait même pénétré dans ce que M. de La Harpe appelait « les villes flottantes » qui, par milliers, sillonnent les rades, les fleuves, les lacs et les canaux de l'Empire. En ce qui me concerne, je reconnaissais que dans les trajets que je fis en barque de Canton à Macao, j'ai toujours vu dans quelque coin de l'embarcation des pinceaux, des tablettes d'encre de Chine et du papier.

Or, d'après les études faites sur le même sujet par M. le pasteur C.-W. Mateer, un des plus vieux ré-

sidents de Shanghai, et dont la sincérité ne peut être mise en doute, l'instruction ne serait pas aussi répandue que le dit M. Huc. Le missionnaire anglais affirme que sur dix Célestes, un seul sait lire. Dans les neuf autres, il s'en trouve, — et c'est peut-être ce qui a pu induire en erreur notre savant compatriote, — qui, par une sorte de pratique journalière, parviennent à lire et à écrire certains caractères se rapportant exclusivement à leurs professions quotidiennes.

Pour qui connaît la patience, l'habileté de reproduction, la routine des artisans chinois, cela paraîtra fort naturel. Qu'un Français illettré en fasse autant, nous serons étonnés. Donnez à des Chinois un objet quelconque à refaire, et ils le reproduiront servilement, y compris les déficiences.

Nos pédagogues se gardent bien d'apprendre à leurs élèves les règles de la civilité. Leurs collègues de la Chine enseignent aux jeunes gens les diverses façons de saluer et la tenue qu'ils doivent avoir vis-à-vis de leurs parents, leurs supérieurs et leurs égaux.

Apprendre la signification multiple des caractères, à les bien prononcer, à les tracer vivement au pinceau, voilà la base de l'enseignement que reçoivent les très jeunes gens dans les écoles primaires. Pour exercer la main de l'élève, on l'oblige d'abord à calquer les divers traits qui entrent dans la composition des caractères; puis, graduellement, on les fait aller jusqu'aux combinaisons les plus difficiles. Quand son coup de pinceau est suffisamment sûr et délié, on lui donne à copier de beaux modèles d'écriture. Le maître corrige le travail de l'élève avec de l'encre rouge, régularise les traits mal dessinés, et appose ses notes critiques. Les Chinois attachent un grand prix à une belle écriture, et un pinceau élégant est fort admiré.

Pour la connaissance et la bonne prononciation des mots, le maître a soin d'en lire un certain nombre à chaque élève, suivant sa portée; puis, tous retournent s'asseoir à leur place en se mettant à répéter, en chantant et en se balançant, la leçon qui leur est assignée. On s'imagine quels étranges glapissements doivent s'entendre dans une classe où chaque élève vocifère un son particulier sans se douter de celui que vocifère son voisin. Pendant qu'ils s'évertuent à crier et à se balancer, le maître d'école, comme M. Lamoureux lorsqu'il dirige les chœurs de *Lohengrin*, tient ses oreilles bien ouvertes, lançant à droite et à gauche des coups de gosier qui remettent au ton voulu ceux qui s'en écartent.

Dès que les petits Célestes aux yeux bridés, mais fort éveillé, savent lire, dès que leurs petites mains fort adroites savent tracer couramment les caractères les plus usuels de l'écriture, on leur donne à étudier le *San-dre-King*. C'est un livre sacré contenant cent soixante-dix-huit distiques, lesquels résument admirablement toutes les sciences chinoises, ce qui n'est pas beaucoup dire. Toutefois, il y est parlé de la nature de

l'homme, de l'éducation, des devoirs sociaux, des nombres, du pouvoir, des quatre saisons, des points cardinaux, — qui sont cinq en Chine, lorsque nous n'en connaissons que quatre en Europe, — des cinq éléments des cinq vertus, de six espèces de céréales, des six classes d'animaux domestiques, des sept passions dominantes, des sept notes de musique, des parentés au nombre de neuf, des études et compositions académiques, des devoirs à remplir vis-à-vis de la famille, de l'histoire et enfin des dynasties.

Tout cela, en trois cent cinquante-six vers!

L'auteur de ce livre, — presque un encyclopédiste, — fut un disciple du grand Confucius, et le distique par lequel il débute : « L'homme, à son origine, était d'une nature radicalement sainte, » a beaucoup donné à réfléchir à nos missionnaires.

Après ce livre, les élèves en reçoivent quatre autres, dont le premier, *Tu-Hio*, est un traité de politique et de morale. On l'attribue à Confucius. Au début, se trouve cette pensée : « Le perfectionnement de soi-même est le grand principe sur lequel reposent la religion et l'amour de l'étude. » Le second, *Tchouang-Young*, enseigne ce que doit être la vie de l'homme sage. Il fut dicté par Confucius à l'un de ses disciples; il peut se résumer ainsi : « La vertu est toujours placée à une égale distance de deux extrêmes. Le milieu harmonique est la source du beau, du vrai et du bon. » Nos opportunistes ne diraient pas mieux. Le troisième livre intitulé le *Lun-Yu*, renferme, après beaucoup de maximes morales et politiques, quelques détails curieux sur la vie du grand philosophe. On y apprend que Confucius ne montrait jamais rien du bout du doigt, ce qui, chez nous, en certains cas, est considéré, en effet, comme fort déplacé. En introduisant une personne chez lui, il étendait ses bras et les agitait comme un oiseau qui essaye ses ailes. La robe qu'il portait avait la manche droite plus courte que la manche gauche, ce qui se comprend assez, la main droite étant généralement occupée. On comprend moins son refus de ne pas manger la viande qui n'était pas coupée en ligne droite, et celui de s'asseoir sur une natte si elle n'était pas étendue régulièrement par terre. Beaucoup de grands hommes ont été des originaux.

Le quatrième livre classique est celui que nous appelons le livre de *Meng-tze* ou *Mincius*. Il renferme le résumé des conseils adressés par cet illustre philosophe aux princes de son époque et à ses disciples. C'est, après Confucius, le second sage de la Chine. Voici ce que M. Abel Rémusat dit de ces deux grands hommes :

Le style de Mincius, moins élevé et moins concis que celui de Confucius, le prince des lettres, est aussi noble, mais plus fleuri et plus élégant. La forme du dialogue qu'il a conservée à ses entretiens philosophiques avec les grands personnages de son temps comporte plus de variété qu'on ne peut s'attendre à en trouver dans les apophthegmes et les maximes

de Confucius. Le caractère de leur philosophie diffère aussi sensiblement. Confucius est toujours grave, même austère; il exalte les gens de bien, dont il fait un portrait idéal, et ne parle des gens vicieux qu'avec une froide indignation. Mincius, avec le même amour pour la vertu, semble avoir pour le vice plus de mépris que d'horreur; il l'attaque par la force de la raison, et ne dédaigne même pas l'arme du ridicule. Sa manière d'argumenter se rapproche de cette ironie qu'on attribue à Socrate. Il ne conteste rien à ses adversaires; mais, en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite ou pour obtenir de lui des éloges qu'ils croyaient mériter. Rien de plus piquant que les réponses qu'il leur fait en ces occasions; rien surtout de plus éposé à ce caractère servile et bas qu'un préjugé trop répandu prête aux Orientaux et aux Chinois en particulier. Mincius ne ressemble en rien à Aristippe; c'est plutôt un Diogène, mais avec plus de dignité et de décence. On est tenté quelquefois de blâmer sa vivacité, qui tient de l'aigreur, mais on l'excuse en le voyant toujours inspiré par le zèle du bien public.

Mais revenons aux écoliers chinois.

Les pensées de Confucius et de Meng-tze leur étant devenues familières autant que le permet leurs jeunes intelligences, ils étudient cinq autres livres, sacrés aussi, les *King*, lesquels contiennent de vieilles légendes et le manuel des usages antiques. *Y-King*, le premier de ces livres, fut écrit sur une carapace de tortue; il est si peu compréhensible, que Confucius lui-même ne parvint pas à l'expliquer clairement. On comprend que d'autres savants n'aient pas été plus heureux, et cependant ils furent innombrables, ceux qui s'y essayèrent, mais sans réussir. Dans le *Chou-King*, le second livre sacré, Confucius a enregistré l'histoire des dynasties de l'Empire jusqu'au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Le troisième livre, *The-King* ou livre de vers, est un recueil des chants nationaux chinois depuis le XVII^e jusqu'au VII^e siècle avant notre ère. On le doit encore à Confucius, qui voulait que ses adeptes en fissent leur lecture favorite : « Mes chers disciples, disait-il, pourquoi n'étudiez-vous pas le livre des vers? Il est propre à élever le sentiment et les idées, il est propre à élever le jugement des choses, il est propre à réunir les hommes dans une mutuelle harmonie, il est propre à exciter les regrets sans ressentiments. »

Le quatrième livre des *King* est le *Li-Ki* ou le livre des rites. Enfin le cinquième est le *Tchun-Thsion* ou le livre du printemps et de l'automne, ce qui veut dire simplement que Confucius le composa pendant ces deux saisons. C'est l'histoire de la province de Chang-Tung, autrefois appelée Lou, et dans laquelle naquit l'auteur. Il l'écrivit pour rappeler aux princes le respect des anciennes coutumes.

M. Huc, qui a étudié avec une grande attention les cinq ouvrages sacrés et les quatre livres classiques dont j'ai donné d'après lui le résumé, affirme que tout ce qu'ils contiennent serait peu du goût des Européens : « On y chercherait vainement, dit-il, des notions scientifiques, et à côté de quelques vérités d'une grande importance en politique et en morale, on est confondu de trouver les erreurs les plus grossières et les plus ridicules. Cependant, l'instruction chinoise dans son ensemble contribue merveilleusement à imprimer dans les esprits un grand amour des usages antiques et un profond respect pour l'autorité, deux choses qui ont été comme les deux colonnes de la société chinoise et qui seules peuvent expliquer la durée de cette vieille civilisation. »

Toutefois, l'extension des sociétés secrètes, l'insurrection formidable des Tai-Ping et celle qui vient d'être réprimée au nord de la Chine, ne sont pas sans analogie avec ces craquements sinistres qui, d'habitude, annoncent la chute des vieux édifices.

Le grand défaut de l'instruction chinoise est de ne pas développer chez les jeunes gens le raisonnement et la réflexion. Un écolier n'y exerce sa mémoire qu'au moyen de livres dont il ne comprend que rarement le sens, et que son professeur se garde bien de lui démontrer. Ce n'est qu'après cinq ans de présence à l'école qu'un semblant d'éducation lui est donné, et cette éducation est d'une sécheresse extrême. L'exercice mental que donne l'étude des mathématiques et de la métaphysique est aussi défectueuse que possible. La mémoire s'exerce toujours aux dépens du raisonnement. On apprend l'histoire ancienne sans commentaires. S'il arrive qu'un élève paraisse en penser quelque chose, ce sera quelque chose qu'un autre élève aura pensé déjà. En un mot, l'éducation chinoise est rétrospective ; en tout et pour tout, elle regarde en arrière, jamais en avant. Le professeur apprend à son élève à marcher sur les traces de ses ancêtres si ceux-ci ont été vertueux ; homme fait, il devra avoir plus d'égards, de soins, pour son père et sa mère que pour sa progéniture ; riche, opulent, il devra élever des tombes somptueuses aux morts, les envelopper d'encens, plutôt que de songer à ses enfants, et même de les secourir s'ils se trouvent dans la détresse.

Dans les écoles chinoises de Hong-Kong, créées par le gouvernement anglais colonial, on a voulu modifier l'instruction des indigènes en supprimant les vieux classiques de Confucius et de Mencius ; mais on a reconnu que cela était de toute impossibilité tant que le langage écrit serait ce qu'il est depuis des siècles.

Entre deux sinologues aussi éclairés que MM. Huc et C.-W. Matzer, nous ne nous permettons pas d'intervenir, c'est-à-dire de décider si, pour la jeunesse du Céleste-Empire, une éducation européenne est préférable à l'ancien système chinois. Nous nous bornerons à dire que pour pouvoir donner la première, il faut

qu'il y ait des professeurs européens qui connaissent la langue et l'écriture du pays où ils seraient appelés à enseigner. On n'en trouvera pas. On pourrait, — non sans un travail prodigieux, — mettre en caractères romains des mots chinois, mais pour transcrire en écriture chinoise un livre européen, il faudrait des siècles et une académie de sinologues. Nous en sommes loin.

V.

DES SUPPLICES EN CHINE.

Ce qui nous sépare à jamais du Céleste-Empire, c'est que, se croyant en possession depuis des siècles de toutes les connaissances humaines, il s'est laissé distancer par les nations européennes d'une façon irrémédiable, aussi bien dans les sciences et les arts que dans l'industrie.

Et si ce n'était qu'en cela qu'il en diffère ! Mais qui ne sait combien nos idées de philanthropie et de charité chrétienne lui sont étrangères ? Qui ne sait combien sa façon de traiter les prisonniers, — même avant que la culpabilité soit reconnue, — est odieuse et sauvage ? J'ai pu visiter les bagnes de Canton, et j'ai tristement répété d'après le poète italien : « Vous qui entrez, laissez ici toute espérance ! » Des horreurs que n'adouciennent ni une tendre pitié, ni un regard miséricordieux, s'y trouvent réunies : nourriture insuffisante, malpropreté sordide, vermine grouillante, maladies infectieuses, corrections dont les moindres sont la bastonnade sur la bouche ou sur la plante des pieds. La torture est appliquée presque journellement dans ces prisons.

Ceux qui en sortent vivants ont à subir, s'ils y sont ramenés coupables, des supplices dont la durée est calculée de manière à ce qu'une mort très lente en soit le terme. Il est de ces misérables, des parricides, des fous accusés de lèse-majesté, qui sont mis en croix et que des bourreaux, munis de rasoirs, dépècent lentement, morceaux par morceaux sanglants. Je n'ai pas été, fort heureusement, témoin de ces supplices ; mais à Hankau, j'ai vu pendant quelques instants l'agonie de cinq Célestes accusés et convaincus de vols d'enfants. Ces malheureux étaient placés dans des cages en bambous, en haut et au centre desquelles étaient deux colliers de fer ; les cous des patients étaient mis dans ces carcans. Le fond des cages étant enlevé, les condamnés restaient suspendus dans le vide jusqu'à se qu'ils expriment. Il faut trois jours avant que la mort mette un terme à d'inévitables souffrances. Le même genre de torture est appliqué aux Chinois convaincus d'appartenir à une société secrète, et principalement à celle du *Lilas blanc*, dont l'objectif est le renversement de la dynastie actuelle.

Nulla part ailleurs qu'en Chine l'adage *Homo homini lupus* n'est mieux en situation. L'indifférence pour le

malheur d'autrui est à peu près générale; quant aux magistrats chargés de rendre la justice, il semble qu'ils fassent parade de leurs instincts sanguinaires; comme dans la comédie des *Plaigneurs*, peut-être se disent-ils « que le spectacle d'un homme mis à la question fait toujours passer une heure ou deux ». Pour excuser la bastonnade et la torture, ils prétendent que leurs compatriotes sont fourbes par nature, et que le serment qu'en Europe on exige, en justice, n'est pas usité chez eux. Ils disent encore, — non sans raison cette fois, — qu'un serment n'ajoute aucune valeur aux paroles d'un témoin disposé à parler avec franchise, tandis qu'il aide l'imposteur à mieux tromper ceux qu'il veut abuser. L'aspect sévère d'un tribunal européen, la crainte d'être convaincu de faux témoignage, obligent en quelque sorte à dire la vérité. Le Chinois, très irrévérencieux devant n'importe quelle mise en scène, se soucie fort peu de quelques coups de bambou, s'il a l'espoir en égarant la justice de tirer profit de son mensonge.

Dans les colonies anglaises, où pullulent les immigrants du Céleste-Empire, on a réussi à avoir de bons témoignages en obligeant les intéressés à jurer par le ciel et la terre de dire la vérité, rien que la vérité.

Nous avons vu qu'en Chine, ciel est synonyme d'Être suprême, et que cet Être suprême ne dédaigne pas d'étendre son influence sur les actions humaines et terrestres : « Les sacrifices que vous offrez aux cieux et à la terre, a dit Confucius, sont des hommages rendus à Dieu. » Un Chinois appelé devant les tribunaux des colonies citées plus haut s'y présente tenant à la main trois bâtonnets; — il n'en prend que deux s'il s'agit d'honorer un mort; — les vapeurs odorantes qui s'échappent des trois bâtonnets pieusement allumés sont un honneur rendu aux divinités devant lesquelles il va jurer. Il est même des témoins qui, à la suite de leur serment, demandent à être anéantis s'ils ont été parjures. Les juges affirment qu'ils n'ont pas eu à constater plus de faux témoignages chez les Chinois que chez les Européens.

Ce qui ne peut manquer de surprendre le lecteur, c'est qu'il y a eu des Anglais, — et dans le nombre sir John Pope Hennessy, — ex-gouverneur de Hong-Kong, ayant songé à donner à des tribunaux chinois le droit de juger les Européens. Comme s'il était possible d'oublier l'abîme qui sépare les lois chinoises des législatures européennes, la torture que ces lois autorisent, et finalement la haine que tout bon Céleste a pour nous!

VI.

LA MUSIQUE.

Chose bizarre, ce peuple qui a ses lettrés, ses poètes, ses romanciers, ses philosophes et ses anar-

chistes, considère la musique comme un art absolument méprisable. Non pas qu'il la dédaigne, bien loin de là, puisqu'il naît, se marie et meurt au son des flûtes et des cymbales. Il veut bien en entendre, mais ne pas en faire. N'est-ce pas extraordinaire que ce mépris qui dans cette nation s'attache à tout joueur d'instrument, lorsque, dans notre Europe, les compositeurs et les artistes lyriques sont honorés à l'instar des plus grands génies, lorsque, à Paris, la police est mise sur pied pour protéger l'exécution d'un opéra, œuvre d'un Bavaurois?

Ainsi que les étrangers qui ont eu le privilège d'assister à un dîner de gala, j'ai entendu à Hong-Kong ce qu'il y a de mieux en musique chinoise; je déclare sans parti pris qu'elle n'a pas peu contribué à augmenter la migraine que me donnait une cuisine nouvelle. Les deux me firent crier: l'une en me brisant le tympan des oreilles; l'autre en rivalisant avec nos sinapismes les mieux préparés.

Voici très brièvement un aperçu de ce qu'est la musique dans l'Empire du Milieu.

Dans des temps fort reculés, cet art y était en grand honneur, et les sages, les philosophes étaient unanimes dans l'éloge qu'ils en faisaient. Il est probable que, comme chez les anciens Grecs, la musique chinoise se bornait à régulariser les danses et le rythme des vers. Et, encore aujourd'hui, des lettrés prétendent qu'une musique qui ne sert pas en quelque sorte de broderie à un poème n'est pas de la musique. De l'art ancien, il n'est resté que des théories confuses sur l'origine des sons et des instruments qui devaient les produire.

L'empereur She-Huang-Ti, lequel régnait à Cathay deux cent quarante-six ans avant notre ère, ordonna de brûler toutes les bibliothèques et tous les instruments de musique. A quelques exceptions près, les livres furent brûlés; moins heureux, les instruments y passèrent tous. C'est depuis ce temps-là peut-être que pas un Céleste d'une condition quelque peu relevée ne s'est fait musicien et que l'art musical n'a fait aucun progrès.

Les instruments qui remplacèrent les instruments incendiés sortirent plus tard et sortent encore des mains du luthier, sans qu'il ait jamais eu l'idée de leur donner une conformité de sons pouvant former un ensemble s'accordant. Deux flûtes chinoises jouant le même air en même temps mettraient en fuite les oreilles délicates, parce que, infailliblement, l'une des flûtes serait d'une tonalité trop aiguë, l'autre d'une tonalité trop basse. Et pourtant, quelque baroque que cela paraisse, il n'en est pas moins vrai que le Céleste est musicien. Il l'est selon ses goûts et sa nature; et nous ne pouvons lui en vouloir si, comme je l'ai constaté, il s'endort régulièrement aux opéras qu'on lui dit d'aller entendre à Paris. Des Européens, — des musiciens, — retour de Chine, ont écrit que les mélo-

dies chinois n'étaient pas sans mérite lorsqu'elles étaient jouées par nos instruments. Elles pourraient même au besoin être soutenues et accompagnées par des voix.

On a demandé, paraît-il, très naïvement, pourquoi la musique des Célestes nous charme si peu et force quelques-uns à prendre la fuite. Il n'y a qu'une réponse à faire, et elle est très simple : cette musique n'a pas été faite pour des oreilles européennes. Elle ne peut nous plaire parce que, en Chine, deux instruments n'ont jamais pu s'accorder; en raison aussi de ce que les mélodies flottant entre le mode majeur et le mode mineur, elles n'ont ni ampleur ni tendresse, rien qu'une monotonie qui fatigue; et puis parce que le diapason s'élève à de telles hauteurs, qu'il n'y a qu'un sourd qui puisse le suivre sans en être incommodé.

EDMOND PLACCHUT.

LE BONHOMME DUVAL (1)

Nouvelle.

Presque tous les capitaux qui affluaient à la nouvelle banque étaient de petits capitaux, les sous amassés dans de gros bas de laine, les minces économies de paysans, de cuisinières, d'humbles rentiers, de prêtres aussi. Des vieux curés de campagne aux soutanes râpées accouraient de partout : « C'est l'argent de mes pauvres, monsieur le sous-directeur. Ah ! si je pouvais le doubler, il y aurait moins de misère autour de moi... »

Ceux-là, généralement, demandaient à voir le sous-directeur, dont on disait tant de bien, dont l'abbé Normand, de Limoges, avait parlé à beaucoup de ses amis du clergé, un vrai chrétien, dont la présence à la Banque de l'Avenir semblait la meilleure des garanties. Et qu'il expliquait donc bien le but de « ces messieurs », les opérations financières sanctifiées par une intention de charité véritable ! Sa bonne figure ronde, ses yeux bleus à fleur de tête, sa voix vibrante d'une émotion contenue mais profonde inspiraient une confiance illimitée. Et les vieux curés de campagne, après une audience dans le cabinet de Duval, descendaient faire queue patiemment aux guichets. Ils y envoyaient leurs amis, et, à ce moment, on eût dit que la clientèle de Truphemus se composait surtout du bas clergé. Les soutanes râpées succédaient aux soutanes râpées. Le premier dividende, ce dividende superbe fait pour tourner toutes les têtes, activa encore le mouvement.

Ce fut une course au clocher vertigineuse. Adolphe Duval eut presque peur de ce succès par trop beau, et, au milieu de son panégyrique habituel de la maison, il cherchait à modérer le zèle des gens qui s'adressaient à lui, à leur conseiller de ne pas mettre, comme disent les bonnes gens, tous leurs œufs dans le même panier, à prendre des renseignements avant de s'aventurer. Et il se trouva que ses conseils ne faisaient qu'exciter le zèle, attiser le feu. Souvent on lui disait :

— Et vous, monsieur le sous-directeur, avez-vous hésité à mettre tous vos œufs dans ce panier-ci ?

— Ah ! moi, monsieur, c'est différent; je suis de la maison. Et puis, voyez-vous, j'avais peu de chose à risquer; quelques milliers de francs, un commencement de dot pour mes filles, car j'ai deux filles, monsieur, Berthe et Lucette...

— Vous voyez bien !...

Et le client s'en allait faire comme M. le sous-directeur, qui avait deux filles, Berthe et Lucette !

On en riait bien un peu de ce papa qui ne pouvait se défendre, même à des étrangers, de parler de ses deux filles. Mais rien peut-être n'encourageait les souscriptions plus que la pensée de ces deux jeunes filles, dont la dot grossissait à vue d'œil dans les profondeurs mystérieuses de la Banque de l'Avenir !

Elles avaient perdu bien vite leur air de province, les petites Duval ! Elles ne se reconnaissaient plus elles-mêmes, gentiment habillées, jouant de l'éventail et causant sans embarras comme les autres jeunes filles que leur présentait la toute charmante M^{me} Meyrian.

Les femmes, surtout dans leur prime jeunesse, ont une faculté d'assimilation extraordinaire, et Duval, qui, lui, restait si complètement de sa province, les admirait plus que jamais, étonné de leur aplomb, de leur façon de parler de l'avenir, de leur tranquille assurance. Berthe elle-même, la raisonnable Berthe, laissait deviner qu'elle choisirait son mari à loisir, en fille pratique qui sait que le mariage est la grande affaire d'une femme. Les causeries intimes de M^{me} Meyrian et ses conseils portaient leur fruit. Lorsque le père, timidement, leur disait :

— C'est que, mes chéries, j'ai bien peu de chose à vous donner, et, à Paris surtout, la question de dot a son importance.

— La question de dot?... Mais que serait une dot de cinquante, de cent mille francs même ? Tout cela, c'est quantité négligeable. Ce que te demanderait un gendre intelligent, ce serait de lui trouver une bonne place dans la banque. Cela, ce serait sérieux. Une fois le pied dans l'étrier, lorsque l'on a à un peu de veine et beaucoup d'aplomb, on va loin...

— Que tu es savante dans la science de la vie, ma chère Berthe ! Dire que, il y a un an, tu étais si contente d'avoir passé tes examens pour les Postes et Télégraphes ! Tout cela est bien loin.

— Heureusement ! s'écria Lucette.

(1) Suite et fin. — Voir le numéro précédent.

— C'est M^{me} Meyrian qui t'a appris à envisager le mariage à ce point de vue ?

— Son frère surtout, dit étourdiment Lucette; ce qui fit rougir Berthe.

— Ah!... son frère. Ce jeune homme sec qui, hier soir, jouait dans la petite pièce, chez les Meyrian? Est-ce que?...

— Nous n'en savons rien encore, se hâta de dire Berthe, mais tu pourrais toujours prendre quelques renseignements sur son compte. Du reste, arrange-toi pour causer avec lui demain, à la soirée du directeur...

— Vous tenez beaucoup à aller à cette soirée?... dit « père et mère » troublé.

Il eût tant aimé trouver un prétexte pour ne pas les y mener !

— Si nous y tenons ! Mais, papa, nous avons des robes neuves, délicieuses. Pourquoi n'irions-nous pas ?

— C'est que... balbutia le papa, Truphemus est charmant, mais il est célibataire. Je crains que le monde invité ne soit un monde un peu mêlé pour de toutes jeunes filles...

A la vérité, Duval avait appris récemment par les indiscretions du caissier Meyrian, qui s'était fort lié avec lui, que la vie de Truphemus était un peu... un peu fantaisiste, et que s'il était inflexible lorsqu'il s'agissait d'un garçon de bureau dont la situation matrimoniale n'était pas absolument en règle, il se permettait, personnellement, de ne pas observer bien scrupuleusement tous les commandements divins. A vrai dire, Truphemus était fort connu comme « lanceur d'étoiles ». Ces étoiles ne brillaient pas toujours dans un ciel très pur. Adolphe Duval avait commencé par se montrer incrédule et même indigné. Il lui avait fallu se rendre à l'évidence. Il en avait été très malheureux, car les irrégularités de son ancien camarade lui semblaient indignes du caractère élevé et noble de son entreprise financière.

Pendant que les petites Duval cherchaient à faire l'éducation mondaine de leur père, la gentille petite M^{me} Meyrian disait à son frère :

— Es-tu enfin fixé, mon cher Armand, et sais-tu laquelle des deux sœurs t'a inspiré une folle passion ?

— Ma foi, des deux... c'est encore une petite danseuse de l'Éden qui me va le mieux.

— Je te prie d'être sérieux.

— Je le suis atrocement en t'avouant que je n'ai aucun désir de me marier.

— Désires-tu, ou non, entrer dans la banque ?

— Pour cela, oui. Mais je ne suis pas sûr que cet imbécile de Duval m'y fasse entrer. On se moque de lui à sa barbe.

— Pas tant que cela. Il a été précieux comme appeau, et tant que l'affaire ne sera pas absolument lancée, on le ménagera. Et puis, on ne m'ôtera pas de la tête que son ingénuité est toute de surface; que Truphemus et lui s'entendent comme larrons en foire.

Demain soir je te conseille de te déclarer, et de choisir Berthe.

— L'autre est la plus jolie.

— D'accord. Mais Lucette n'est qu'une enfant, et plus tard elle sera trop jolie; un objet de luxe pour un garçon comme toi. Berthe n'est pas mal, puis elle est très sensée. Elle avait quelques préventions de provinciale contre nos habitudes de Paris. Je l'ai déniaisée. Elle est intelligente et t'aiderait dans ta carrière. Enfin, l'une ou l'autre; seulement décide-toi. Truphemus te prendra en qualité de mari d'une des petites qu'il considère comme ses protégées...

— Une fois marié, je ne tiendrais pas à ce qu'il protégé par trop ma femme. C'est un terrible coureur de cotillons que ton Truphemus!...

La petite M^{me} Meyrian se détourna un peu vivement, comme pour voir si la traîne de sa robe était bien en place. Elle avait été fort humiliée que Truphemus n'eût pas, à son premier mot, pris Armand auprès de lui. Elle tenait d'autant plus à enlever la position de force et comptait pour cela sur l'influence de la future M^{me} Reynal.

Le père Duval, ébloui par les splendeurs de ce bal où, nouveauté rare à ce moment, la lumière électrique remplaçait ou le gaz ou les bougies, confia ses filles à l'aimable M^{me} Meyrian, qui montrait autant de poitrine que sa couturière avait pu en découvrir. Il vit, avec une satisfaction attendrie, que les petites remplissaient leur carnet de bal avec une désinvolture de vraies mondaines, et que les danseurs présentés par la femme du caissier semblaient tous des jeunes gens « très bien ».

Parmi ces jeunes gens très bien, Armand Reynal se montra le plus empressé de tous. Le papa nota aussi, car la tendresse le faisait clairvoyant, que, sous la lumière blanche et terriblement révélatrice qui rendait affreuses les femmes maquillées, la fraîcheur rosée de ses filles ressortait victorieuse. Jamais elles n'avaient paru aussi à leur avantage, vêtues de robes blanches, diaphanes et légères, comme envolées dans le tourbillon des valse. Lucette surtout, avec sa jolie figure toute jeune et ses ravissants cheveux dorés, légers et fins, était fort remarquée dans cette foule. Duval en ressentit un délicieux émoi.

Puis, son bon cœur se serra un peu. Ses filles ne tarderaient pas à se marier, elles aimeraient leur mari, et le papa, le « père et mère », serait un peu négligé, un peu oublié ! Enfin, que voulez-vous ? c'est la loi, n'est-ce pas ?... Et, déjà résigné et attendri, Duval vit, comme dans un joli tableau à la Greuze, — dans sa jeunesse Greuze était encore à la mode, — deux jeunes mères entourées de ravissants bambins... Le cœur parfois donne de l'imagination.

Cependant, une fois qu'il eut constaté que ses filles s'amusaient beaucoup, que le maître de la maison, tout épanoui au milieu de son triomphe, s'occupait

— pourtant d'elles, qu'il avait même fait un tour de valse avec Lucette, oubliant pour un instant ses autres invités, oubliant aussi ses quarante-huit ans, ayant constaté tout cela, le papa Duval se sentit un peu triste et perdu dans cette énorme salle de bal. Il lui sembla que la musique endliabée des tziganes était une musique triste où, au beau milieu de la folie des accords, un désespoir caché cherchait à éclater; des tons en mineur y pleuraient un instant pour être noyés ensuite dans une bacchanale de sous-joyeux.

Il n'avait jamais pu se trouver, ce qui lui était du reste arrivé fort rarement, entouré de gens qui s'amusaient bruyamment sans être pris de suite d'une tristesse sans cause, sans voir la grimace sous le sourire, sans entendre le ricanement dans le rire. Jamais cette impression n'avait été aussi profonde, aussi navrante que pendant la fête si réussie de son grand ami.

On s'occupait peu du sous-directeur, qui finit par trouver un coin inoccupé près d'une porte, d'où il pouvait, de temps à autre, apercevoir une de ses filles qui passait rapide et gracieuse comme une vision de songe. Ce fut là qu'Armand Reynal, stylé par sa sœur, le découvrit et s'assit à ses côtés.

— Ah! monsieur le sous-directeur, je viens de valser avec M^{lle} votre fille, et vous m'en voyez encore tout...

Il chercha une épithète et n'en trouva pas.

— Seriez-vous comme moi, monsieur? dit le père avec bonhomie: je n'ai jamais pu faire plus d'un tour, même dans ma jeunesse, sans que la tête ne me tournât...

Armand lui coula un regard en dessous. Sa sœur avait raison. Le bonhomme était fin, très fort surtout; un renard ayant endossé la livrée du mouton. Il les avait roulés tous, à n'en pas douter. Cependant le regard des yeux bleus à fleur de tête était un regard d'une candeur absolue.

— Oui, la tête me tourne, mais au figuré seulement. Voyons, monsieur, parlons d'homme à homme, sans détour. J'aime M^{lle} Berthe et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

— C'est que, monsieur, malgré ma situation assez en vue, je n'ai que bien peu de chose à donner...

— Ne parlons pas d'argent, monsieur, je vous en prie! C'est l'homme qui doit faire vivre sa femme; c'est son travail qui doit faire la richesse de la maison. Tout ce qu'il me faut, c'est la possibilité de travailler avec fruit. Faites-moi entrer dans la Banque et je vous tiens quitte de toute dot...

— Je ne demanderais pas mieux, mon jeune ami, mais j'ai bien peu d'influence.

— Vous en avez bien plus que vous ne croyez, on que vous ne feignez de croire. Au fond, vous êtes très fort...

— Moi, monsieur?... fit le pauvre homme étonné, interloqué même lorsqu'il rencontra le regard malicieux d'Armand.

— N'ayez pas peur. Je ne vous demande pas de confidences. Mais vous êtes l'ami de Truphemus, du grand Truphemus!

— J'ai été son camarade. Mais il y a entre nous une telle distance... de toutes façons, croyez-le. Quel homme, cher monsieur, quel homme! Les plus hautes aspirations et une capacité pratique de premier ordre. Il veut le bien de l'humanité...

— Et le sien par la même occasion, ajouta Armand en riant. Qu'il veuille le vôtre, et le mien aussi, c'est tout ce que nous lui demandons, n'est-ce pas? Je crois que nous allons nous entendre parfaitement.

— Mais... je l'espère. Cependant tout ce que je peux vous promettre, c'est de lui dire un mot de ce projet...

— Cela suffira, j'en suis convaincu, monsieur et cher beau-père. Mais... pardon! M^{lle} Lucette m'a promis cette valse. Elle est ravissante ma future petite belle-sœur! Nous la marierons l'an prochain, lorsqu'elle aura ses dix-huit ans.

Et, d'un air dégagé, le futur beau-frère alla à la recherche de la ravissante Lucette.

Duval le regarda partir, vaguement inquiet. A ce moment, deux messieurs qu'il ne connaissait pas s'arrêtèrent non loin du coin où il s'était réfugié. Truphemus passait et leur donna une rapide poignée de main, affairé, courant d'un groupe à un autre. Un des hommes dit à l'autre, en riant:

— Un fameux malin! Qui aurait deviné, après sa dernière aventure, qu'il se fût hissé tout en haut d'une situation pareille!

— Mais on dit la banque sérieuse, honnête...

— Oui-dà! Mais c'est toujours la même histoire, mon cher! Les dehors sont honnêtes, austères même, rien n'attire plus les gogos que des apparences de vertu... des employés modèles qui font leurs Pâques. Rien ne les corrigera, les gogos, rien! Cent fois, mille fois on leur sert le même appât grossier et toujours ils s'y laisseront prendre. On les asperge d'eau bénite... de banque, on leur sert un premier gros dividende, et les capitaux affluent de partout, des plus petits coins.

— Mais cependant il y a ici un capital énorme...

— Fictif, ou à peu près. Informez-vous, vous verrez. On s'en cache, naturellement. Les premiers dupés sont les administrateurs; ils donnent leur nom, moyennant de gros traitements, sont invités à examiner les livres, les ouvrent, n'y comprennent rien, souvent ne cherchent pas à comprendre, et continuent à toucher la forte somme. On paye les actionnaires avec leur propre argent. Personne n'y voit que du feu. Et notez que tout peut très bien tourner. La banque a mis beaucoup de fers sur le feu; il a la main dans bien des sacs. Que quelques spéculations réussissent, — et cela peut très bien arriver, — et l'argent rentre dans les caisses à flots. Alors, on pourra s'offrir le luxe de l'honnêteté, et bien peu de gens se douteront des mauvais pas traversés, des précipices côtoyés, de la ruine qui a

soufflé sur le beau château de cartes, sans que le beau château de cartes s'écroulât.

— Et s'il s'écroule ?

— Ah !... alors, gare les décombres ! Ce sont les pauvres diables qui en pâtiront. M. le directeur, M. le sous-directeur, les autres gros bonnets bourreront leurs poches des derniers billets de banque et s'en iront faire un tour en Belgique. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Voulez-vous venir tailler un petit bac, en attendant le souper ? Il paraît que le souper sera succulent. Autant de pris sur l'ennemi...

Et, riant tous deux, les amis s'en allèrent dans le salon à côté « tailler leur petit bac ».

Duval, pétrifié, sentait les grosses gouttes de sueur perler sur son front et tomber sans qu'il songeât à les essuyer. Puis, frémissant d'indignation, il fut sur le point de courir après les deux hommes et leur dire leur fait. Mais ne valait-il pas mieux avertir Truphemus des horribles calomnies qui se débitaient sur son compte ? Le pouvait-il cependant ? Une conversation surprise ainsi en plein bal, chez lui, ne pouvait se rapporter sans qu'il y eût là comme une délation...

L'orchestre à ce moment ralentissait sa fougue, les chromatiques pleuraient, rappelant le son lamentable du vent secouant les arbres à l'automne ; toutes les douleurs humaines sanglotaient sous l'archet des violonistes. Cela ne dura que quelques instants, puis la valse bruyante et triomphante chanta haut la belle folie de l'amour et de la vie.

Lucette passa au bras d'un danseur, et tout d'un coup aperçut son père échoué pitusement sur sa chaise.

— Si tu savais comme nous nous amusons, petit père chéri !

— Tant mieux, ma mignonne, tant mieux !

— Tu n'est pas malade, au moins ?

— Non. Un peu fatigué seulement.

— Mais, dis... Tu ne vas pas au moins nous emmener avant la fin ? Nous sommes invitées toutes deux, pour le cotillon...

— Non, non ! n'aie pas peur, ma Lucette.

— Tu auras tout ton dimanche pour te reposer.

— C'est cela, je me reposerai. Amuse-toi, mon enfant.

Et elle s'amusa en effet, sa conscience rassurée à la pensée de ce repos qui rendrait un peu de couleur et de vie à cette pauvre figure blanche et subitement vieillie qui, un instant, lui avait fait peur. Puis, elle n'y pensa plus.

Le temps passait et Adolphe Duval restait là, oublié dans son coin, à demi masqué par les lourdes draperies d'une porte.

Il n'était pas allé donner un démenti formel aux deux joueurs de baccara. Beaucoup de menus incidents à peine remarqués au moment même lui revinrent à l'esprit. Il se rappela aussi avec quel soin Truphemus l'écartait dès qu'il y avait des affaires vraiment

sérieuses à traiter. Le regard malin d'Armand Reynal lorsqu'il l'appela un homme « très fort » éclaira le tout d'une lumière sinistre.

Bientôt le malheureux n'eut plus de doute : il s'était embarqué dans une affaire malhonnête, véreuse. Seulement il voulait en avoir le cœur net. Pour cela, il jouerait le rôle qu'Armand lui attribuait. Il fallait donc se reprendre, se secouer, ne pas laisser lire sur son visage, où on lisait si facilement d'ordinaire, qu'il venait de passer là, caché dans son coin, l'heure la plus atroce de sa vie qui, pourtant, avait eu bien des heures tristes,

On soupaît très gaiement. Une multitude de petites tables avaient surgi comme par enchantement, bien servies, étincelantes de beau linge et de cristaux ; le champagne coulait à flots ; les langues se déliaient de plus en plus ; les airs de bonne compagnie qu'affectait ce monde fort mêlé au commencement de la soirée faisaient place à un certain débrailé ; le bruit assourdissant était percé, ici et là, par des rires de femmes aigus et stridents. Adolphe Duval, traînant ses lubriques réflexions au milieu de ce monde fou, chercha pourtant à se mettre à l'unisson. Il y parvint mieux qu'il n'eût cru possible, à demi grisé par le brouhaha, la fumée des vins, la vue de toutes ces femmes trop décolletées. Il se disait à lui-même : « Machiavel, va ! » Mais il tenait son idée, et, doucement opiniâtre de sa nature, il la suivait sans jamais la perdre de vue.

À une table un peu plus grande que les autres, le triomphant Truphemus avait installé, à la place d'honneur, la petite Lucette, rouge de plaisir de se voir ainsi distinguée, tellement jolie, ce soir-là, restant fraîche et naïvement épanouie à côté de femmes dont la beauté s'effondrait à vue d'œil sous la lumière crue de l'électricité, que tous la regardaient, que toutes l'enviaient. M^{me} Meyrian lui servait de chaperon, placée en face du maître, mais c'était un chaperon moderne, d'une discrétion à toute épreuve.

Berthe était assise auprès de son prétendant, et le père Duval présidait leur table, versant à boire sans se lasser, décidé à griser un peu son futur gendre, qui ne semblait offrir qu'une résistance molle aux attrait du champagne. Deux autres jeunes gens, danseurs assidus des petites Duval, faisaient la cour à Berthe, dont les fiançailles n'étaient pas encore officielles. La sage et gracieuse Berthe avait, elle aussi, la tête un peu tournée, grâce à la folie contagieuse de ce bal, et répondait gaiement, un peu hardiment même, aux compliments des jeunes gens. Tous s'amusaient des faits et gestes du grand homme.

— Qui sait ? dit Armand en clignant de l'œil, votre sœur, mademoiselle, sera peut-être la patronne. Un peu mûr comme mari, mais quoi ! on ne résiste pas à Truphemus, au grand Truphemus...

Le papa Duval coupa court à ces plaisanteries de mauvais goût.

— Truphemus est mon camarade ; il regarde mes enfants un peu comme le ferait un bon oncle, quoi de plus naturel !

Plus il examinait Armand Reynal, plus Adolphe Duval s'étonnait d'avoir si aisément songé à en faire son gendre. Certes, il était le frère de la gentille M^{me} Meyrian, mais il avait un ton de mauvaise compagnie, sa distinction n'était qu'à fleur de peau... et encore ! Berthe ne saurait être heureuse avec un pareil homme. Et tout à fait sans scrupule maintenant, le machiavélique Duval continua à verser rasade sur rasade, affectant de boire beaucoup lui-même, sans en rien faire cependant.

L'orchestre reprit bientôt une valse, et Berthe alla danser avec un des jeunes gens. Armand resta attablé avec son futur beau-père. Le moment était venu de jouer serré. Duval se rapprocha un peu du jeune homme, et, se penchant vers lui, il dit :

— Écoutez, cher monsieur, puisque vous m'avez fait l'honneur de me demander ma fille, il faut que nous causions un peu en gens d'affaires, à cœur ouvert. Moi, voyez-vous, j'ai toujours trouvé que la plus grande habileté était de jouer cartes sur table...

— Cela dépend avec qui l'on joue, répliqua Armand avec son insupportable clignement de l'œil gauche. Je suppose bien que lorsque vous endoctrinez vos curés de campagne, vous ne leur montrez que les atouts !

— Parbleu ! fit le roué Duval, sentant que le cœur allait lui manquer.

— A la bonne heure ! Voilà un « parbleu » qui va singulièrement faciliter nos relations. Figurez-vous qu'il y a des gens assez bêtes pour croire que vos airs confits dans le sucre vous sont naturels ! Ma sœur, qui est intelligente, a vu clair tout de suite ; elle m'a dit : « Il est très fort. » Elle ne s'était pas trompée. Maintenant nous pouvons causer.

— Je voulais vous consulter à propos des pauvres petites économies que j'ai remises entre les mains de Truphemus. Il faut les y laisser, n'est-ce pas ?

— Oui, pour le moment. L'affaire est encore admirable, et la deviendra encore plus. Du reste, vous êtes bien placé, n'est-ce pas ? pour tâter le pouls à notre chère Banque. Un peu de fièvre n'est pas à craindre, au contraire. Lorsque cela dégénérera en fièvre chaude, alors gare la débâcle ! Le tout est de vendre à temps vos actions, et de retirer vos capitaux sans esclandre. Après tout, la débâcle ne viendra peut-être pas. On a vu des spéculations plus véreuses encore que celle-ci arriver à la solidité, à l'honorabilité même.

— Cependant, fit Duval d'une voix qui tremblait un peu, lorsque le capital est... fictif.

— Bah ! c'est la règle cela, dans ces sortes d'affaires.

— Ah ! c'est la règle. Alors, dans votre monde, dans celui des gens d'affaires, des boursiers, on sait à quoi

s'en tenir sur les fameux millions des prospectus ?

Le jeune Armand se mit à rire, d'un rire strident et un peu aviné. Duval avait envie de le gifler. Il se contenta pourtant et ajouta :

— Mais si tout le monde sait, ou soupçonne notre spéculation d'être véreuse, comment expliquez-vous les souscripteurs qui arrivent en foule ?

— Et l'attrait même de la spéculation, qu'en faites-vous, papa beau-père ? D'abord, il y a les gens forts, comme vous, qui se proposent de jouer à ce jeu-là comme ils joueraient à Monaco lorsqu'ils croient avoir trouvé une martingale ; puis les gogos, toujours nombreux ; enfin, et surtout peut-être, de pauvres diables de rentiers qui nouent péniblement les deux bouts et qui rêvent de gros dividendes au lieu de leur maigre tant pour cent...

— Pour ceux-là, reprit Duval, lorsque viendra le krach, s'il vient...

Il n'acheva pas sa phrase, se rappelant avec épouvante les pauvres pères de famille qu'il avait rassurés, en parlant de ses filles Berthe et Lucette. Il se fit à lui-même l'effet d'un voleur, d'un criminel. Si le champagne n'avait rendu Armand Reynal un peu vague, il eût certes lu sur la figure du bonhomme ses angoisses et ses remords. Il ne le regarda même pas. Haussant les épaules, il bredouilla :

— Est-ce qu'on fait des omelettes sans casser des œufs?...

Le père Duval savait tout ce qu'il voulait savoir. Il alla à la recherche de ses filles et les ramena à travers la grande ville déjà éveillée dans la clarté fraîche de cette matinée de juin.

Adolphe Duval eut tout le temps voulu, pendant que ses filles dormaient, pour réfléchir, non pas à ce qu'il devait faire, cela il l'avait su dès le premier moment, mais comment il le ferait. C'était un effondrement lamentable. Après tant d'espérances, après avoir entrevu un avenir brillant pour ses deux chéries, les ramener à Limoges, où peut-être ne retrouverait-il même pas son humble gagne-pain... et cela après avoir permis aux petites de prendre des habitudes de bien-être, presque de luxe ! Comment supporteraient-elles une pareille débâcle ? Quant à lui, ses souffrances personnelles ne le plaçaient pas ; il ne pensait qu'à elles, et leur image ne le quittait pas un instant. Il revoit Lucette assise, triomphante et ingénuement heureuse à côté du directeur, de ce Truphemus qui les avait si cruellement trompés. Il revoit Berthe s'essayant déjà à son gentil rôle de fiancée... Comment leur apprendre à toutes deux qu'elles avaient fait un rêve et que le réveil était venu ?

Ce jour-là, il n'en eut pas le courage. Elles bavardaient si gaiement à propos du bal, faisaient tant de projets d'avenir qu'il les laissa bavarder en paix.

Berthe dit à sa sœur lorsqu'elles rentrèrent le soir dans leur chambre :

— As-tu remarqué papa ? Il est sûrement malade, quoi qu'il en dise.

— Ce n'est rien. Il n'a pas dormi, voilà tout.

Lucette trouvait que les gens malades ou tristes sont de trop dans cette vie. Elle n'était pas méchante, mais elle s'imaginait, de bonne foi, que tout le reste de la création avait pour mission de donner beaucoup de joie à M^{lle} Lucy Duval.

Truphemus, fort affairé, vit sans plaisir son ancien camarade entrer chez lui le lundi matin de bonne heure.

— J'ai du travail en retard, Duval ; je n'ai pas une minute à te donner.

— Tu m'en donneras cependant plusieurs.

Jamais Truphemus n'avait entendu la voix de Duval aussi nette et tranchante. Il le regarda, tout surpris, et l'expression tragique de la figure ronde et poupine de son ami arrêta sur ses lèvres les objections qu'il allait faire.

— N'aie pas peur, Truphemus, ce ne sera pas long. Voici d'abord les actions que tu m'as fait donner et que je te remets. Tu m'as trompé, tu as menti. L'affaire que tu me présentais comme une œuvre de haute philanthropie est une affaire véreuse comme tant d'autres, plus véreuse que beaucoup. Il n'y a pas à protester, je sais tout. Grâce à toi, j'ai bouleversé ma vie paisible et, en somme, heureuse ; j'ai fait le malheur de mes filles, en croyant faire leur bonheur. Mais ce que je te pardonne moins encore que tout cela, c'est d'avoir fait de ma naïveté, de ma bêtise sentimentale si tu veux, un piège où de braves gens ont été pris. Ce remords ne me quittera plus. Maintenant, tu vas me vendre les fonds que je t'ai confiés et je m'en irai, je ne remettrai plus les pieds, — dans cet antre de voleurs.

La surprise avait jusqu'alors paralysé le directeur. Aux derniers mots, il bondit et fut sur le point de se jeter sur son ancien camarade. Il se contenta pourtant, mais rouge de colère, il lui dit d'une voix sourde :

— Tu y es dans l'antre des voleurs, et tu y resteras, mon bon. A qui feras-tu croire que tu ne savais pas ce que tu faisais en y entrant ? Tu ne partiras pas, car tu occupes une position en vue, et ta défection donnerait l'éveil. Tu es compromis avec nous. Si jamais il y a des poursuites judiciaires elles l'atteindront, comme elles m'atteindront, moi ! Seulement, puisque tu resteras à ta place, puisque tu continueras à servir d'appau à d'autres imbéciles de ton espèce, il n'y aura pas de poursuites. Tout se passera gentiment et correctement. Tu mettras tes scrupules tardifs dans ta poche et tu songeras à tes filles qui, elles, sois-en sûr, auront la conscience moins timorée que la tienne. Elles se marieront et elles seront riches, — riches, entends-tu ? Mais, grand fou que tu es, tu ne les aimes donc plus, tes filles?..

Il passait, avec sa mobilité de Méridional, de la fureur à la gronderie presque amicale.

— Je veux que mes filles aient un honnête homme pour père.

— Écoute, Duval, je ne veux pas m'emporter. Raisonnons un peu. Admettons que certains détails d'administration, qui ne te regardent pas, soient un peu louches. Après?... Si les soupçons s'éveillent, si, en te voyant partir, toi, l'honnête homme, le porte-respect de l'affaire, la justice s'avise de mettre le nez dans nos petites combinaisons, qui en pâtira ? Mais, grand niais que tu es, ces braves gens, ces petits rentiers que tu as si gentiment embobinés ! Tiens-toi tranquille, ne dis rien, continue à faire ce que tu as fait jusqu'à présent, et je te jure, — entends-tu, — je te jure qu'avant deux ans nous serons sortis des pas difficiles, que l'argent, le vrai, le solide, entrera dans nos caisses, et qu'avec cet argent nous ferons des heureux...

— Je ne peux pas. Ce ne serait pas honnête... murmura le pauvre homme.

Truphemus le prit par les épaules et le poussa hors de son cabinet :

— Prends vingt-quatre heures pour réfléchir. Songe que ton honnêteté, — appelons ta bêtise ainsi pour te faire plaisir, — coûtera cher à ceux mêmes que tu voudrais le plus protéger...

Par bonheur, Duval ne fut pas dérangé beaucoup ce matin-là. Il négligea la correspondance amassée sur son bureau et resta, immobile, un peu engourdi, atrocement malheureux.

Au moment où il songeait à s'en aller déjeuner, un prêtre entra. C'était l'ami de Limoges, le bon abbé Normand. Lui aussi!..

Et lorsque l'abbé se mit joyeusement à lui conter qu'il avait amassé quelques billets de mille pour les mettre dans la nouvelle affaire, dont on disait tant de bien, le bonhomme, pris d'un tremblement, lui souffla à mi-voix :

— Non, non, monsieur l'abbé, croyez-moi, ne risquez pas l'argent de vos pauvres. .

— Ah ! bah... Que me dites-vous là, mon ami ?

— Je ne dis rien, seulement, ce matin, je suis malade, je vois tout en noir. Attendez vingt-quatre heures, je vous en supplie. .

— C'est que je pars ce soir. Est-ce que?...

Et l'abbé ne finit pas sa phrase. En regardant attentivement l'ancien caissier, il pâlit un peu. Duval jeta un regard effaré du côté du cabinet directorial et, prenant son chapeau, il entraîna le prêtre. Au moins celui-là ne serait pas ruiné par la débâcle, si tant est que la débâcle vint. Quant à lui, il fit dire qu'il était souffrant. Il se jura de ne jamais rentrer à la Banque.

Le plus dur restait à faire. Souvent, pendant cette cruelle journée, Duval se sentit faiblir. Ce n'était pas un héros ; c'était un bonhomme, très honnête et très

droit, mais qui jusqu'à présent ne s'était jamais trouvé face à face avec un devoir difficile à accomplir. Il savait pourtant bien qu'il ne céderait pas; seulement, il craignait de manquer de courage, de ne faire son devoir qu'en gémissant, piteusement.

Enfin, le soir étant venu, il dit tout à ses filles et annonça leur départ immédiat pour Limoges. Comme beaucoup de gens timorés, il brusqua le dénouement, ne sut pas préparer l'esprit de ses filles, les frappa ainsi en plein bonheur, en pleine espérance. Il vit que Berthe était devenue toute pâle. Quant à Lucette, lorsqu'elle eût enfin compris, elle bondit, rouge, les yeux éfarés :

— C'est impossible, c'est impossible!... Tu es donc devenu fou, papa?... Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire-là? D'abord, moi, je n'y comprends rien... et toi, Berthe?

— Moi, je comprends que c'en est fait de notre bonheur, que la vie de misère, la vie sans espoir, va recommencer pour nous.

— Et pourquoi, pourquoi?...

— Je te l'ai dit, ma pauvre enfant, reprit doucement son père, épouvanté de la figure bouleversée de sa chérie, ce n'est pas honnête, et je ne veux plus en être, je ne le peux pas, vois-tu...

— C'est cela qui m'est égal à moi, si cela fait gagner beaucoup d'argent à d'autres comme à toi!... La question est : Cela réussit-il? Oui. Eh bien, alors, tout est pour le mieux. Ce qui réussit est toujours honnête. Tu aurais dû l'informer à l'avance. Tu ne l'as pas fait : il est trop tard maintenant. Comment veux-tu que nous renoncions à cette vie que nous te devons? Comment veux-tu que Berthe refuse d'épouser Armand Reynal à qui elle a promis sa main?... Voyons...

— Ce M. Reynal ne l'aurait pas rendue heureuse, je n'aurais pas consenti à ce mariage.

— Lui ou un autre, s'écria Lucette de plus en plus excitée. Et moi?... On m'a fait comprendre que j'étais jolie, faite pour briller, et tu veux que je recommence à suivre les cours d'aquabelle pour arriver un jour à gagner difficilement quelques sous? Ah! non, vois-tu. Tu feras ce que tu voudras, tu nous ruineras, tu feras notre malheur à tous trois, mais, moi, je ne rentrerai pas à Limoges, humiliée et amoindrie. Je me ferai actrice dans un petit théâtre, n'importe lequel, plutôt que de subir une mortification pareille!...

Duval frémit, mais il se redressa et regarda sa fille révoltée de telle façon que celle-ci se calma, et se mit à pleurer, comme une enfant qu'elle était.

— Écoute-moi, Lucette, et toi aussi, Berthe. Je vous ai trop aimées, toutes deux, et mal aimées. J'ai voulu être père et mère, puisque votre pauvre maman vous avait quittées; j'ai été mère surtout, une mère très faible. Je tenais à être aimé de vous, mes chéries. Je me disais : Elles font de leur bonhomme de père tout ce qu'elles veulent, mais au moins elles ne me cachent

rien, je lis dans leur cœur et elles sont aimantes autant qu'elles sont honnêtes. Eh bien, j'ai eu tort, puisqu'il a suffi de quelques mois de vie mondaine, des conseils d'une femme dangereuse, — je commence à le craindre, — d'un peu de succès et de quelques flatteries pour que ces filles me demandent, à moi, de cesser d'être un honnête homme pour leur acheter des maris, et leur permettre de mener une vie de mondaines et d'oisives! Cela, je ne le ferai pas, je ne le ferai jamais! Et puis, vous ne savez pas, mes pauvres enfants, ce que c'est qu'une affaire malhonnête; vous ne vous rendez pas compte que des gens comme Truphemus, et, avec lui, ceux qu'il entraîne à sa suite, sont éternellement sous le coup de la loi. Un hasard peut faire découvrir les tripotages inavouables d'une spéculation véreuse, et, alors, ce n'est plus seulement le blâme moral, c'est la honte publique, les poursuites, les condamnations qui flétrissent... Me voyez-vous, moi, votre père, assis sur le banc des voleurs, des malfaiteurs...

Alors, comme elles pleuraient toutes deux, il ajouta avec une tendresse infinie :

— Mes pauvres petites, mes chéries, si vous saviez!... J'ai passé des heures affreuses à me demander s'il n'y avait pas quelque moyen de vous épargner cet horrible chagrin! J'aurais donné ma vie pour le faire, et avec joie, mais, mon honneur, je ne le peux pas, vraiment, je ne le peux pas!

Berthe se leva et, sachant bravement ses pleurs, alla embrasser son père, en lui mettant gentiment les deux bras autour du cou :

— Tu as raison, papa, tu ne le peux pas. Nous allons partir tout de suite. Lucette se résignera comme moi. Seulement, tu comprends, c'est très dur. Nous avons entr'ouvert la porte du paradis pour la fermer tout de suite...

Les journées qui suivirent furent très tristes; on ne bavardait plus dans le petit appartement de la belle maison à ascenseur!

Truphemus était venu relancer son camarade et, après une scène affreuse, il avait compris qu'il n'y avait rien à faire avec cet imbécile entêté; c'était l'histoire du mouton enragé. Alors, il avait fait signifier au sous-directeur par « ces messieurs » qu'il était congédié pour incapacité notoire. Duval ne partait pas de son plein gré; on le chassait. Il y eut bien, par-ci par-là, des gens inquiets qui trouvaient quelque chose de louche dans la disparition subite du sous-directeur, de l'honnête homme par excellence, et le passé trop connu de Truphemus fut, de nouveau, très commenté. Mais, en somme, cette petite révolution de palais eut peu de retentissement. Quelques curés de campagne, quelques modestes rentiers, pris de peur, retirèrent leurs fonds. Mais, ce qui eût pu être grave quelques mois auparavant se réduisit à peu de chose. Somme toute, une fois la première colère passée, le grand Tru-

phemus se sentit soulagé. Duval avait fait sa besogne; on n'avait plus besoin de lui. La spéculation, trop bien lancée pour être arrêtée par un caillou placé sur les rails, suivait son chemin triomphalement.

Les frères Maurel, à qui il écrivit de suite, pourvus d'un nouveau caissier, ne trouvèrent, pour le bonhomme Duval, qu'une modeste place de surveillant dans une manufacture de faïences, à quelques lieues de Limoges, dans un petit trou appelé Saint-Luc. Peut-être réussirait-on à placer Berthe comme receveuse des postes, là ou non loin de là, après son stage administratif. Quant à Lucette, elle travaillerait de son mieux, seule, car, à Saint-Luc, elle n'aurait guère de professeurs; elle pourrait cependant, avant longtemps, trouver un peu d'occupation.

Tout cela était bien triste, bien humble, bien misérable. Mais que faire? Duval accepta l'offre de ses anciens patrons.

Lucette aidait sa sœur à faire les préparatifs du départ, mais elle ne parlait plus. Ses yeux cernés semblaient regarder au loin; la plupart du temps elle n'entendait pas ce qu'on lui disait. Avec son père, elle n'était plus violente ou capricieuse; elle ne lui parlait que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement. Il eût préféré la violence. Effrayé, il cherchait par tous les moyens de se faire pardonner, plus câlin que jamais, se demandant comment il avait pu jusqu'alors ignorer ce que cachait de passion, d'amour du plaisir, d'égoïsme aussi, cette gentille gaieté de fillette qui l'avait tant charmé. Il se rendait alors compte que, de tout temps, il avait été lâche avec cette enfant chérie; que, plutôt que d'affronter ce qu'il appelait en souriant « une scène », il lui avait éternellement cédé, ayant besoin de l'entendre rire, de voir l'éclat de ses beaux yeux, d'entendre son gai bavardage. Maintenant les beaux yeux se remplissaient de larmes, le rire et le bavardage ne se faisaient plus entendre.

Enfin arriva la veille du départ. Les meubles avaient été en grande partie vendus, pour presque rien naturellement, les dettes étaient payées, et, plus pauvres que jamais, le père, avec ses filles, s'appretait à secouer la poussière de ses souliers, en quittant la grande ville.

Au moment de prendre le dernier repas dans l'appartement presque vide, Lucette se fit attendre. Elle avait été faire une course dans le voisinage. On l'attendit d'abord avec patience, sachant qu'elle avait peu de notion exacte de l'heure, puis avec inquiétude, enfin avec angoisse.

Pendant toute la nuit, le malheureux père courut à la recherche de son enfant. A demi-fou, par une intuition subite, se rappelant les attentions dont Truphemus avait honoré la fillette, Duval courut chez son ancien camarade, qu'il trouva travaillant paisiblement.

— Qu'as-tu fait de ma fille, misérable que tu es?

Truphemus le regarda un instant avec un mépris profond. Il haussa les épaules :

— Tu es fou. Si tu crois que je puis m'offrir le luxe d'un détournement de mineure en ce moment!...

Et il le fit jeter à la porte.

Le lendemain matin, Duval reçut un billet griffonné à la hâte :

Pardonne-moi, mon pauvre petit père chéri. Je n'ai pas eu le courage de recommencer une vie de misère. Ne me cherche pas. Il est trop tard.

LUCETTE.

La Banque continua à prospérer, d'une prospérité sérieuse et de bon aloi. Les années passèrent, et Truphemus devint de plus en plus le banquier cosu, admiré, craint, à peu près respecté même. Les quelques mauvais bruits qui s'étaient répandus dans les commencements s'éteignirent d'eux-mêmes. Le départ du sous-directeur fut vite oublié. On ne le remplaça pas, « ces messieurs » ayant décidé que la fonction mal définie, utile peut-être au début pour décharger le directeur, devenait superflue; qu'il suffirait d'ajouter un ou deux employés au personnel, déjà considérable. La petite M^{me} Meyrian fit si bien que son frère Armand fut choisi pour faire une partie du travail de celui qui avait dû être son beau-père.

On parlait bien toujours des irrégularités de la vie du directeur, et plus ouvertement même que par le passé. Une nouvelle étoile se leva dans le ciel des théâtres, des petits théâtres, où la beauté des actrices est plus appréciée que leur talent, une certaine M^{lle} Luce, protégée, disait-on, par Truphemus. Armand Reynal prétendait que cette M^{lle} Luce n'était autre que la fille cadette de l'ancien sous-directeur. La jeune actrice s'en défendait, disant crânement qu'elle avait vu le jour dans une loge de concierge. Après tout, peu importait!

Pendant ce temps, dans un paisible village limousin, le bonhomme Duval, vieilli, cassé, attristé, faisait son humble besogne de son mieux, et la fabrique de Saint-Luc prospérait grâce à lui. On vivait à très bon compte dans ce trou perdu, et Berthe fut très heureuse, après un assez long stage, d'y être nommée receveuse des postes. Elle épousa l'instituteur de l'endroit, un brave homme, fils de paysans, mais assez intelligent. Les petits salaires réunis donnèrent presque de l'aisance au ménage, où le père avait son coin.

La vie s'écoulait paisiblement, et lorsque vint un enfant, un gros garçon réjoui, le grand-père sembla se reprendre à vivre, souriant de nouveau, comme si la profonde blessure faite au cœur de « père et mère » se trouvait enfin cicatrisée par la petite main du bébé.

Un jour, dix ans après le lugubre départ de Paris, Duval, tout tremblant, tendit le *Petit Journal*, qu'il venait d'ouvrir, à sa fille Berthe. La nouvelle du jour

était le *krach*, l'effondrement de la grande Banque de Truphemus, la fuite de celui-ci, qui laissait un déficit énorme derrière lui. Cela avait éclaté au beau milieu de la sécurité universelle, et cela voulait dire la ruine, la désolation pour des milliers et des milliers de pauvres gens.

Le père et la fille se regardèrent sans mot dire.

Enfin le bonhomme se leva pour aller faire sa besogne quotidienne :

— Tu vois, Berthe, que je n'avais pas tort. Tu m'as peut-être, au fond de ton cœur, blâmé; tu as trouvé souvent que ton lot, ici-bas, était, par ma faute, bien humble. Avoue que si, contre ma conscience, j'étais resté au milieu de ces brigands, nous serions aujourd'hui encore bien plus à plaindre!

Berthe, peu démonstrative de sa nature, embrassa pourtant son père très tendrement :

— Je ne t'ai jamais blâmé, papa. Tu disais souvent : « Fais ce que dois. » C'est encore la vraie morale, la seule. Nous tâcherons de le faire comprendre à mon fils.

JEANNE MAIRET.

TALMA A BORDEAUX

D'après les Mémoires inédits d'Edmond Géraud.

Jusqu'au décret de Moscou, qui fixa à deux mois au plus la durée de leurs congés annuels, les acteurs et les actrices en renom de la Comédie-Française prenaient avec le public de grandes libertés; et, comme l'a raconté M. Alfred Copin dans son curieux livre, *Talma et l'Empire*, il arriva plusieurs fois, par suite de voyages en province de tel ou tel sociétaire et de représentations à la cour, qu'il n'y eut plus que des pensionnaires à offrir aux Parisiens.

C'est Talma, ou le devine sans peine, que la province et les directeurs des théâtres des grandes villes, de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, réclamaient le plus vivement; et l'illustre tragédien répondait volontiers à cet appel. Outre la perspective d'un accueil enthousiaste, il avait celle d'une grosse recette; et il était d'autant plus sensible à ces avantages matériels, que souvent, jusqu'en 1812, la désorganisation du Théâtre-Français rendit très maigres les traitements des comédiens.

Une des tournées de Talma en province reste particulièrement intéressante. C'est celle de juin-septembre 1809. On a raconté, et on se rappelle le séjour de l'illustre tragédien à Lyon, non seulement à cause du succès prodigieux qu'il obtint au Grand-Théâtre, mais aussi parce que c'est à ces représentations que nous

devons deux lettres fort curieuses de M^{me} de Staël.

Exilé par l'empereur, M^{me} de Staël vivait alors à Coppet, et écrivait l'*Allemagne*. Grâce à l'intervention de la reine Hortense, elle put venir à Lyon au mois de juin 1809; et ni elle, ni Benjamin Constant, ni M^{me} Récamier ne manquèrent une seule des représentations de Talma. C'est à la suite de celle d'*Hamlet* (de Ducis) qu'elle écrivit au grand acteur ces deux lettres où elle portait sur Shakespeare et sur son interprète un jugement si vrai, si personnel et si ému : « Il y a dans cette pièce, disait-elle, toute défectueuse qu'elle est, un débris de tragédie plus forte que la nôtre, et votre talent m'est apparu, dans ce rôle d'Hamlet, comme le génie de Shakespeare, mais sans ses inégalités, sans ses gestes familiers, devenus tout à coup ce qu'il y a de plus noble sur la terre. Cette profondeur de nature, ces questions sur notre destinée à tous, en présence de cette foule qui mourra, et qui semblait vous écouter comme l'oracle du sort; cette apparition du spectre, plus terrible dans vos regards que sous la forme la plus redoutable; cette profonde mélancolie, cette voix, ces regards qui révèlent des sentiments, un caractère au-dessus de toutes les proportions humaines, c'est admirable, trois fois admirable; et mon amitié pour vous n'entre pour rien dans cette émotion, la plus profonde que les arts m'aient fait ressentir depuis que je vis (1).

Quelques semaines plus tard, au commencement d'août, Talma est à Bordeaux. C'est le moment où il fait la connaissance d'Edmond Géraud. Tout de suite, un égal amour du théâtre et des lettres les lia étroitement.

**

E. Géraud n'est plus un inconnu pour nous. M. Gaston Maugras a publié naguère le *Journal pendant la Révolution* de ce jeune étudiant bordelais, si enthousiaste républicain, et M. Charles Bigot vient de nous montrer en lui le témoin satisfait des deux Restaurations. Pour la mémoire d'Edmond Géraud, comme pour les curieux des moindres faits d'une grande époque, c'est très évidemment une bonne fortune que cette double publication. Toutefois, il me plaît de penser que l'auteur premier de ces deux livres ne serait qu'à moitié content s'il revenait parmi nous. S' imagine-t-on la surprise de Charles Perrault apprenant qu'il n'est plus guère aujourd'hui que l'auteur des *Contes de fées*, et l'humiliation de Ronsard cherchant en vain dans les recueils choisis de ses œuvres celles dont il était le plus fier, celles dont il disait :

(1) Ces deux lettres, publiées pour la première fois par M. E. Géraud dans la *Ruche d'Aquitaine* (juillet 1817), et qu'on retrouvera, accompagnées de curieux commentaires, dans les Mémoires de cet auteur qui paraîtront prochainement, ont été citées par M. Copin dans son volume : *Talma et l'Empire*.

Les Français que mes vers liront
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Au lieu de mes vers ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains,

et n'y trouvant guère que les odes, les stances et les sonnets à Cassandre, Hélène et Marie? Très analogue, mais plus légitime, serait le désappointement d'Edmond Gérard. Certes, il ne pourrait que se féliciter de voir publiées par les soins pieux de sa fille et de deux écrivains connus et respectés des pages qui ressuscitent sa mémoire; mais il réclamerait, j'en suis sûr, en faveur de l'homme de lettres qu'il fut avant tout et toujours. S'il aimait passionnément la République, qu'il servit à l'armée comme soldat volontaire, s'il accueillit avec enthousiasme la Restauration, qui, pour lui et pour les siens, ruinés, emprisonnés, persécutés de toutes les façons par l'empereur, fut la grande libératrice, il aimait bien plus encore les lettres, dont il se plaisait à dire, après Voltaire, qu'elles nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent. Aussi ne les abandonna-t-il jamais. Depuis 1789, époque où les plus graves événements ne l'empêchaient pas de suivre les cours du *Lycée* et du Collège de France, jusqu'à sa mort, survenue en 1831, il leur resta constamment fidèle.

C'est donc un intérêt littéraire que présentent surtout les Mémoires d'Edmond Gérard, dont nous publierons bientôt d'importants extraits. Dans ces pages écrites au jour le jour, très rapidement et très vivement, on trouvera un peu de tout : des extraits de journaux et de revues aujourd'hui disparus, des lettres précieuses par les sujets qu'elles traitent et les noms dont elles sont signées, des critiques ingénieuses, très sincères, des principaux écrivains de l'époque, des aperçus judicieux sur la littérature d'alors, des anecdotes, des nouvelles à la main, parfois salées, toujours piquantes.

* * *

Les moins intéressantes de ces pages ne sont pas celles qui racontent les trois séjours de Talma à Bordeaux. Le grand acteur est à peine arrivé qu'Edmond Gérard a déjà fait sa connaissance et dîné avec lui :

Après le dîner que nous fîmes l'autre jour avec Talma, une discussion s'engagea dans le jardin sur Voltaire et son *Mahomet*. Talma, qui, en général, montre beaucoup de prédilection pour les tragédies où il réussit, a plus que de la tiédeur pour celles où il échoue, et *Mahomet* paraît être de ce nombre. Il nous cita l'opinion de Bonaparte sur cette dernière pièce, qui, selon notre aristarque à cheval, est une tragédie à refaire. Les mœurs, dit-il, n'ont rien d'asiatique. Il prétend que d'après ces mœurs, et surtout d'après le caractère de Mahomet, loin de brûler pour Palmyre, il devait lui dire tout simplement : « Allons, petite fille, couchez-vous là ; » à Omar : « Débarrassez-moi de cet homme. » — Sans vouloir débattre ici le plus ou moins de justesse de

cette critique, je remarquai seulement combien le caractère se montre dans de simples opinions littéraires. Ces assertions sont d'un homme qui ne conçoit pas plus l'amour que la tragédie, et qui est accoutumé à voir accueillir avec un religieux silence toutes les inepties qui lui passent par la tête.

Avec *Mahomet*, Talma avait apporté aux Bordelais *Adélaïde Du Guesclin*, *l'Abusar* et *l'Hamlet* de Ducis.

Talma, écrit E. Gérard, céda l'autre jour à un moment de caprice qui me paraît très excusable chez un homme d'un grand talent; car enfin, puisqu'il donne de profondes émotions, il doit être profondément sensible. Il joua fort mal le rôle de Pharan, dans *Abusar*; mais qu'il a bien fait oublier cet accès d'humeur dans *Adélaïde Du Guesclin*! Qu'il nous y a paru amoureux, passionné, entraînant, sublime! Et que ce rôle lui-même est beau! Que cette pièce est belle! Une chaleur pénétrante y est partout répandue! C'est bien là l'ouvrage de l'homme qui disait à propos de je ne sais quel personnage qu'on accusait d'une grande froideur : « Bon Dieu! comment peut-on être froid? » Ici, de même que dans *Tancrede*, pas un mauvais rôle, pas de personnage absolument sacrifié. Ce mérite est, au reste, particulier à Voltaire; et l'on peut le remarquer dans presque toutes ses tragédies.

Quant à *Hamlet*, voici le jugement d'E. Gérard, qu'il est intéressant d'opposer à celui de M^{me} de Staël :

Talma mérite, sans doute, les éloges que M^{me} de Staël lui a donnés dans ses deux lettres; mais je suis loin de souscrire aux éloges qu'elle semble, en passant, vouloir donner à la tragédie elle-même. Cette pièce d'*Hamlet* n'est certainement pas un bon ouvrage. Comme toutes les tragédies de Ducis, elle offre de grandes beautés, mais aussi bien des longueurs et bien des scènes languissantes. Je voudrais, en jugeant cet ouvrage, me défendre de cet esprit de parodie, beaucoup trop commun, à Bordeaux surtout; mais, en bonne foi, qu'est-ce donc que cet *Hamlet*, si ce n'est un grand pleureur, un peu niais, qui, pendant cinq mortels actes, ne cesse de regretter son père, tout en parlant de le venger? Et cela sans que la situation change un seul instant. Puisqu'il connaît si bien les mœurs, que ne les punit-il? L'auteur, par une de ces fautes d'art et de logique qui lui sont, je crois, trop familières, a eu grand tort de lui donner à cet égard, dès qu'il paraît sur la scène, une si grande certitude. Les moyens que le jeune prince emploie pour acquérir de nouvelles preuves du crime, et qui tous me paraissent de la plus grande beauté, eussent produit bien plus d'effet, s'il n'avait pas d'abord été si sûr de tout. Encore eût-il fallu, ce me semble, ne faire de tout cela que trois actes seulement; car cette pièce, que l'auteur a tant retravaillée depuis la première représentation, n'en reste pas moins, je le répète, un ouvrage qui se traîne et qui paraît beaucoup trop long.

Ce jugement nous étonne d'abord et nous choque. Pour nous, Hamlet n'est pas un grand pleureur, un niais, mais le type du rêveur sur qui la vie pèse si lourdement que souvent elle l'anéantit, une pauvre âme qui ne peut plus rêver et ne peut pas encore agir, et que le poète, génie essentiellement dramatique, met brusquement aux prises avec les devoirs de la vie réelle. De là, lutte, angoisses, irrésolutions, élans désordonnés suivis de défaillances. E. Géraud n'a pas compris tout cela; mais comment lui en vouloir? Il ne faut pas oublier qu'il ne critique, en somme, que la tragédie de Ducis, tandis que M^{me} de Staël, plus ouverte aux littératures étrangères et plus instruite des choses d'outre-Manche, voit, derrière la pâle imitation française, le vrai, le grand Hamlet shakespearien.

*
**

A partir de 1809, et depuis qu'à la grande satisfaction des provinciaux et au vif mécontentement des Parisiens, les tournées des comédiens se sont multipliées, rien de ce qui intéresse le Théâtre-Français, et Talma en particulier, ne demeure étranger à E. Géraud; et les Mémoires du critique bordelais signalent les principaux incidents de la vie de l'acteur. On connaît la scène de pugilat entre Geoffroy et Talma. L'écho des coups reçus par le critique dans sa loge, le soir de la représentation de la *Revanche*, arrive très vite à Bordeaux, et Géraud écrit dans son Journal :

Décembre 1812. — Talma est enfin venu offrir à la police une heureuse diversion dont elle a tant besoin depuis quelques jours. Outré de toutes les impertinences que ce vieux radoteur de Geoffroy débite sur son compte, il a commis la faute de l'aller attaquer au spectacle, dans sa loge. Il en est résulté une grande rumeur, augmentée encore, le lendemain, par les réclamations de messieurs les journalistes, qui tous, je ne sais pourquoi, ont eu l'air de se croire offensés dans la personne de Geoffroy. Celui-ci, en affectant beaucoup de modération, a déclaré qu'à l'avenir il ne parlerait plus de Talma, ni en bien ni en mal. Je crois que cet acteur, qui, malheureusement, paraît avoir toute l'irascibilité des grands talents, ne pouvait apprendre une nouvelle qui lui fit plus de plaisir. Permis au grand muphti des feuilletons de prôner, d'exalter tout à son aise son favori, M. Lafond; il peut être bien sûr d'avance que, lorsqu'il rendra compte de la représentation d'une tragédie, tout le monde pensera d'autant plus à Talma qu'il affectera d'en parler moins. En un mot, il arrivera à cet acteur ce qui arriva, dit Tacite, aux portraits de Cassius et de Brutus dans le convoi de Germanicus : *præfulgebant eorum imagines eo ipso quod minus videbantur.*

Geoffroy riposta aux coups par un article, et Talma à l'article par une lettre publiée, le 16 décembre, dans

le *Journal de Paris*, la *Gazette de France* et le *Journal de l'Empire* (1) :

La lettre, écrit E. Géraud, que Talma vient d'adresser aux journaux, en réponse à l'article de Geoffroy, prouve du reste que son talent n'est pas d'écriture; mais, en avouant ses torts, il ajoute à l'idée qu'on avait déjà de la vénalité de cet homme et du vil trafic qu'il fait de ses louanges. Comment est-il donc possible que, dans cette affaire, tous les journaux aient paru prendre le parti d'un pareil misérable (2) contre le premier acteur de ce siècle? L'esprit de corps est, en vérité, quelquefois un esprit bien stupide. Il me semble qu'en un semblable différend, si l'un des deux doit être absolument sacrifié à l'autre, à coup sûr ce n'est point Talma. Son adversaire a beau s'envelopper d'une dignité pédantesque; il a beau s'arroger, je ne sais pourquoi, le titre d'*homme de lettres*; ce n'en est pas moins, même aux yeux de ceux qui le défendent aujourd'hui, un méprisable gredin, toujours prêt à vendre au plus offrant et sa plume et son écriture. Le seul tort, je le répète, que l'on puisse reprocher à Talma, c'est de se montrer si sensible aux outrages d'un tel homme : il m'a rappelé Voltaire, que la moindre attaque de Fréron rendait furieux et malade. Est-il donc écrit là-haut qu'on ne pourra être un homme supérieur, en quelque genre que ce soit, sans payer un large tribut aux faiblesses de l'humanité, et sans se ravalier quelquefois au niveau des esprits les plus médiocres? Au demeurant, si le vieux Zoïle est capable de tenir la parole qu'il a donnée, Talma se trouve avoir remporté la victoire la plus complète, et il aura obtenu beaucoup plus qu'il n'espérait sans doute.

*
**

Ce qui, dans les attaques de Geoffroy, avait le plus exaspéré Talma, c'était l'accusation d'avarice et la violente sortie du critique contre ces tournées en province, qu'il qualifiait de « longues et continuelles opérations de finance ». — « Mon avis, concluait-il, est que les congés devraient être, pour le bien de l'art, ce qu'ils étaient autrefois, fort rares et bornés à un temps fort court; on en accordait difficilement, même à Lekain; et s'il revenait à son poste un jour au delà du terme prescrit, on le mettait en prison. Et cependant Lekain est le plus grand acteur tragique qui ait jamais paru sur la scène. »

Geoffroy protestant contre les voyages des comédiens... Talma partit pour Bordeaux, où il fut accueilli avec plus d'enthousiasme encore que la première fois. Géraud écrit alors :

Juin 1813. — Talma me paraît un acteur sublime et hors de toute comparaison : il en sait plus que tous ses critiques.

(1) Voir cette lettre dans le volume cité de M. A. Copin, p. 275.

(2) Cette excessive sévérité s'explique par l'admiration de Géraud pour Talma, et aussi par la façon très méprisante avec laquelle Geoffroy traitait les provinciaux, qu'il croyait incapables de juger une œuvre dramatique.

Sa physionomie, cette physionomie que je ne puis oublier, est, à elle seule, toute une tragédie. Quant à sa diction, que certaines gens appellent monotone, il n'en est pas de plus variée, de plus savante, ni de plus riche en inflexions. Je ne sais comment on peut en douter encore, quand on lui a vu jouer les rôles de Manlius, de Nicomède, de Ladislas et de Cinna. J'avoue qu'il est d'autres rôles où sa voix s'exhale, pour ainsi dire, en sons languissants et traînés; mais qu'on y prenne bien garde: la situation du personnage et l'état de son âme commandent absolument ce genre de diction, qui, soutenu d'ailleurs par une belle voix, ne laisse pas que d'avoir un grand charme, et fait en quelque sorte du langage tragique une musique sublime.

Talma, d'ailleurs, me répétait de temps en temps: « Mon cher, dites bien à ceux qui me reprochent d'être monotone que je ne le suis, en effet, que parce que je veux l'être. C'est chez moi l'effet d'un long examen et d'une observation attentive de la nature. Il est un ordre de sentiments et de pensées qui prescrit les inflexions variées de la voix; il est, dans l'expression des passions violentes, une foule de choses qui veulent être dites d'un accent morne, pesant et concentré. Ceux que cette manière scandalise, ceux qui s'en étonnent sont des esprits frivoles et distraits qui n'ont jamais su rien observer. »

*
**

Talma, à ce printemps de 1813, resta peu de temps à Bordeaux. Après l'armistice du 4 juin 1813, Napoléon voulut avoir à Dresde ses comédiens ordinaires. Talma ne figura pas d'abord parmi les acteurs désignés pour ce voyage et spécialement choisis pour jouer la comédie. Mais voici que tout d'un coup M^{te} Georges, qui depuis cinq ans se faisait applaudir en Russie, arrive à Dresde. Vite un ordre est expédié à Saint-Prix et à Talma, qui dut quitter Bordeaux après y avoir donné deux représentations, le 17 et le 19 juin.

Il y revint à la fin d'août, et ce furent entre Géraud et lui des causeries sans fin sur ce voyage à Dresde et sur le théâtre :

Septembre 1813. — Talma me racontait l'autre jour qu'à Dresde tous les comédiens français avaient reçu des billets de logement, comme les soldats. Il se trouvait logé, pour sa part, avec Baptiste jeune et un autre valet de la Comédie-Française, chez de jeunes demoiselles fort aimables que ces deux messieurs faisaient rire tout le long de la journée. Mais s'étant avisés de demander à ces dames qui elles préféreraient, des Français ou des Cosaques: « Oh! répondirent-elles fort naïvement, vous êtes bien gais, bien aimables, mais nous aimons mieux les Cosaques. Ce sont de bonnes gens, les Cosaques: ils couchent dans la rue! » Cette raison parut si plaisante aux comédiens, qu'ils allaient ensuite racontant partout l'anecdote.

Talma nous racontait encore qu'un jeune homme assez

étourdi, se trouvant placé à table entre M^{me} Récamier et M^{me} de Staël, s'écria tout haut, croyant dire une fort jolie chose: « Me voilà entre l'esprit et la beauté! » — « Vraiment, répliqua sur-le-champ M^{me} de Staël, c'est la première fois qu'on me fait compliment sur ma figure. » — Je connais peu de mots plus fins, plus obligeants et dits plus à propos. Il est impossible de mieux sauver une maladresse.

Pendant son séjour à Bordeaux, qui se prolongea quelque temps, et se termina par une représentation donnée au bénéfice de la signora Ledo, Talma joua *OEdipe*, *les Templiers* et *le Shakespeare amoureux* de Duval. Voici l'impression qu'il fit, dans ces trois pièces, sur Edmond Géraud :

J'avais déjà vu Talma peut-être vingt ou trente fois dans ce beau rôle d'OEdipe, mais jamais il ne l'avait joué, ce me semble, avec la même perfection qu'hier soir. Des progrès prodigieux se font sentir dans la manière dont il dit certains passages. Il y met surtout une vérité, une naïveté qui saisit et transporte. Admirable dans les tirades, les récits, et généralement dans tous les morceaux de longue haleine, il l'est peut-être plus encore dans ces traits inattendus, dans ces mots soudains « qui de l'âme échappés arrivent jusqu'à l'âme ».

Septembre 1813. — J'ai vu hier Talma dans le rôle du grand-maître des *Templiers*. Il l'a joué avec une sagesse et une onction admirables; mais ce qui m'a frappé encore plus que lui, c'est la pièce elle-même, à laquelle, ainsi qu'il me l'avait annoncé, M. Rainouard a fait subir des changements considérables, et qu'il a très heureusement corrigée, à ce qu'il me semble. L'exposition est aujourd'hui beaucoup plus rapide et beaucoup plus animée. Plusieurs situations des premiers actes ont reçu de très sages développements; et le quatrième est toujours une des plus belles choses qu'on ait vues depuis bien longtemps au théâtre. Le dévouement du jeune Marigni me paraît un trait de génie que n'auraient désavoué ni Corneille, ni Voltaire. Cette conception a puissamment contribué à la fortune de la pièce et doit toujours assurer son succès. Cependant, s'il fallait dire toute ma pensée, j'avouerais que, malgré tout l'art et les efforts de l'auteur, la pièce me semble encore un peu longue et sa péripétie un peu froide. On n'espère point assez, on n'a pas assez le droit d'espérer que les *Templiers* se sauveront. Leur résignation a peut-être quelque chose de trop monotone; leur docilité aux ordres du grand-maître est, je crois, trop entière et surtout trop facilement obtenue. J'aurais voulu plus de combats, plus d'efforts pour décider au martyre ces guerriers si fougueux et si redoutables.

Octobre 1813. — J'ai vu Talma pour la dernière fois dans la petite pièce de Duval, intitulée *Shakespeare amoureux*. Le rôle a été fait pour lui, et on s'en aperçoit, car il y est admirable. Talma, comme l'observait très bien quelqu'un l'autre jour, a beaucoup plus de sensations que de réflexions. Il s'est occupé toute sa vie bien plus à être ému

et frappé des idées d'autrui qu'à en avoir pour son propre compte. C'est même ce qui explique fort bien, à mon avis, la simplicité de sa conversation en même temps que l'énergie et la profondeur de son jeu. On est tout étonné qu'un homme si habile à rendre les sentiments et les passions montre si peu d'aptitude à exprimer ses propres pensées. Je le comparerai volontiers à un miroir qui réfléchit toute la nature avec une fidélité parfaite, mais qui, par lui-même, demeure incapable d'enfanter aucune image. Chez Talma, toute la force méditative est employée à étudier les rôles qu'on lui donne; et il semble avoir perdu dans cette étude exclusive et prolongée la faculté de s'en créer un pour lui-même dans le monde. Il y est bon, simple, facile et confiant comme un enfant, répète volontiers ce qu'il entend dire, et ne pense guère au delà.

Quelques jours avant son départ pour Nantes, Talma fut invité par ses amis bordelais à un dîner d'adieu. E. Géraud qui y assistait, comme de juste, écrit à cette occasion :

J'ai dîné hier à Sans-Souci avec Talma. J'étais placé près de lui à table; je ne le quittai pas le reste de la soirée, pendant que ces messieurs faisaient une bouillotte. J'ai donc pu l'écouter et l'observer tout à mon aise. Voici l'impression qu'il m'a faite et les souvenirs qu'il m'a laissés :

Toutes les fois qu'il cause de son art, Talma m'a paru singulièrement intéressant. L'expression juste lui manque quelquefois; on sent bien en l'écoutant que son affaire n'est ni de parler ni d'écrire; mais attachez-vous au fond des choses, et vous reconnaîtrez sans peine dans tout ce qu'il dit et l'instinct du génie et une grande justesse d'esprit. Hors de là, Talma ne s'élève guère au-dessus d'une certaine médiocrité d'idées. Sa conversation annonce du tact, de la mesure, l'usage de la bonne compagnie, mais il n'a point d'aperçus piquants, point de trait, point de ce qu'on appelle ordinairement esprit. Je crois d'ailleurs avoir remarqué en lui une fluctuation, une versatilité d'opinions qui décèlent un caractère très faible, ou plutôt une absence totale de caractère. La candeur, la simplicité d'un enfant semble dicter toutes ses paroles; il se montre bon, naïf et crédule; en voilà assez pour expliquer l'espèce d'intérêt amical qu'il inspire à tous ceux qui le connaissent particulièrement. Il faudrait être, ce me semble, de bien mauvais humeur pour lui savoir mauvais gré de cette facilité qui rend son commerce très doux; et je trouverais ridicule, je l'avoue, qu'on exigeât d'un comédien toute la fermeté d'un homme public et toute la finesse de vue d'un homme de lettres.

Ce que pensent les gens qu'il fréquente devient donc à peu près la règle unique de ses discours. Mais comme les courtisans et les gens de lettres qu'il approche ne tiennent pas toujours absolument le même langage, comme ils ont quelquefois une manière assez différente de considérer les choses, il en résulte dans les propos de Talma une bigarrure tout à fait étrange.

Partisan de Napoléon, parce que son existence tout entière dépend de lui, parce qu'à l'exemple d'une foule de compatriotes, soi-disant républicains, il voit peut-être dans cet homme une égide, un appui, et je dirai presque le gage de son salut, il lui échappe néanmoins, à chaque instant, des mots ou des aveux qui sentent encore l'enfant de la Révolution, et contrarient singulièrement l'espèce de culte qu'il semble avoir voué au grand homme.

Qu'il semble est peut-être de trop; mais ce dévouement, cette admiration de Talma pour l'empereur désolaient et exaspéraient si fort E. Géraud, qu'il faisait tout son possible pour n'y pas croire. Ce fut le seul nuage dans leur longue amitié, l'unique grief du critique contre l'acteur.

Je me trompe : il y en eut un autre. Géraud reprochait à Talma son embonpoint. « Il est, disait-il, deux acteurs tragiques à qui l'embonpoint a beaucoup ôté de leur physionomie; et ces deux acteurs sont Talma et Bonaparte. »

MAURICE ALBERT.

UNE PIÈCE DE VERS SUR LE SIÈGE D'ORLÉANS

Le siège d'Orléans par les Anglais, à la fin de 1428 et pendant les premiers mois de 1429, a toujours été considéré, avec raison, comme l'un des événements militaires les plus importants du règne de Charles VII. Aussi, tout ce qui se rattache de près ou de loin à ce siège mérite-t-il d'être pieusement recueilli. Au moment même où un érudit distingué d'Orléans, M. Jarry, le père de l'historien du duc Louis, vient de nous donner, dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, le registre des dépenses des assiégeants conservé à notre Bibliothèque nationale et depuis longtemps célèbre sous le titre de *Compte de Pierre Surreau*, on vient de découvrir et de publier pour la première fois une pièce de vers vraiment remarquable inspirée à un clerc normand par la mort du comte de Salisbury. On sait que Thomas de Montagu, comte de Salisbury, fut blessé mortellement devant Orléans le 24 octobre, et mourut à Meung-sur-Loire le 3 novembre 1428. L'auteur de cette intéressante trouvaille est M. le comte de Blangy, auquel nous sommes redevables de deux importantes publications relatives à Gilles de Gouberville (1). La pièce de vers dont il

(1) La première est intitulée *Généalogie des sires de Russy, de Gouberville et du Mesnil au Val* (Caen, 1887, 1 vol. in-8°), et la seconde *Notes complémentaires et pièces justificatives* (Caen, 1892, 1 vol. in-8°). La pièce sur Orléans se trouve dans les *Notes*, p. VIII et IX.

s'agit se trouve en tête d'un registre de comptabilité de la seigneurie de Crosville de 1429 à 1474, qui fait partie des riches archives du château de Saint-Pierre-Église, situé à l'extrémité septentrionale de la presqu'île du Cotentin. Selon la conjecture très vraisemblable de M. de Blangy, Raoul de Crosville, clerc du diocèse de Coutances, qui a transcrit ce livre de compte, est sans doute l'auteur des deux pièces de vers copiées sur les premiers feuillets. Raoul était lettré et avait même étudié à Paris, en 1426, sous maître Jean Jolivet ou le Jolivet, docteur en décret et régent en l'Université de Paris, probablement un parent de Robert Jolivet, abbé du Mont-Saint-Michel, rallié aux Anglais, et appartenant, comme ce dernier, à une famille originaire de Montpinchon, qui fut à la tête de la bourgeoisie de Saint-Lô pendant toute la première moitié du xv^e siècle.

Quoi qu'il en soit, la première de ces deux pièces, car il y en a deux, est fort jolie. Elle se compose de six strophes ou couplets, et chaque couplet contient sept vers octosyllabiques. Le dernier vers, qui forme trait, est toujours une locution proverbiale. Cette première pièce, très supérieure à la seconde, est écrite au nom de la ville d'Orléans ou, comme dit l'auteur, « de par Orléans ». La seconde, intitulée *Responce d'Anglois*, et composée de dix strophes, de sept vers octosyllabiques chacune, n'a droit qu'à une simple mention. Les deux morceaux, malgré leur valeur inégale, n'en semblent pas moins l'œuvre d'un seul et même écrivain, qui, par un jeu d'esprit dont on trouverait plus d'un exemple dans la littérature du moyen âge, a pris plaisir à faire montre de sa verve en se plaçant tour à tour au point de vue français et au point de vue anglais. Toutefois, il ne serait pas impossible que des préoccupations de prudence et de sûreté personnelle ne fussent pas étrangères à ce jeu d'esprit. Les invectives mises dans la bouche des Orléanais ont pour auteur un clerc de Normandie, c'est-à-dire l'habitant d'une province dont les Anglais s'étaient emparés dès la fin de 1418, et où ils n'avaient pas cessé depuis lors d'exercer une domination tyrannique et jalouse. Ce n'est pas pour soi seul que l'on compose une pièce aussi bien venue et aussi piquante que celle qui a pour titre *De par Orléans*. On éprouve le besoin de la communiquer à ses amis et connaissances. Mais si parmi ces connaissances il allait se rencontrer un dénonciateur! La *Réponse d'Anglais*, dont les froids développements contrastent avec la verve mordante des couplets orléanais, n'aurait-elle pas été préparée par un digne clerc du « pays de sapience » en prévision de cette hypothèse et pour conjurer ce péril? Nous inclinons à le croire. Voici le texte de la chanson *De par Orléans*, tel que l'a publié M. le comte de Blangy. Nous ne nous sommes permis de le modifier que dans certains passages manifestement altérés où le sens et le contexte suffissent pour rétablir la vraie leçon :

Saleberi, prince d'orgueil,
De fausseté, de tyrannie,
Devant Orléans perdu l'oeil
Et a mesui (1) finé sa vie.
Dieu a restraint sa grant folie.
Entrepris avoit grant oultrage.
Qui ne craint Dieu, il n'est pas sage.

Et pour certain j'ay ouy dire
Que celui jour qu'il [1] fut blechié
Il dist à ses gens, tout plains d'ire,
Qu'il avoit la nuit songié
Qu'un lou l'avoit estranguié :
Dont il avoit très grant frèquer.
Songe n'est pas toujours menteur.

Une nuit, de par Lucifer,
Envoya desrober l'eglise
De Nostre Dame de Cleri
Où l'on faisoit très biau service.
Faire mal estoit sa devise
Et Sathan portoit sa banuère.
Mauvez n'a cure de lumière.

Il n'avoit nul droit en la terre
De monseigneur le duc d'Orléans,
Et si promist en Engleterre
Qu'il n'y mesferait (2) ja de riens.
Or est parjure qui detient (3).
Maintenant la grace ait son ame!
Mieux vault honneur que vil difame.

Puis est venu au Portercaux
D'Orléans pour asseger fagos,
Aveques luy uns grans troupeaux
De pillars, larrons qui sent faux (4).
La poulle (5), ses pouchins et cors
S'i sont boutés juque (6) au mourir.
Souvent vient tart le repentir.

Certes, le duc de Bedefort
Se sages est, se rendera
Ovec (7) sa femme en ung fort;
Chaudement, le mieux qu'il pourra,
De bons repas se repaistra (8),
Gardant son corps, lessant la guerre.
Povre et riche pourist en terre.

SIMÉON LUCE.

(1) Comte de Blangy : « Memi ».

(2) Comte de Blangy : « Messeroyt ».

(3) Comte de Blangy : « Dejiens ».

(4) Comte de Blangy : « Larons qui fos ».

(5) Le comte de Suffolk, qui partageait avec le comte de Salisbury le commandement des forces anglaises, s'appelait Poole, dont les Français avaient fait « la Poule ».

(6) Comte de Blangy : « Nique ».

(7) Comte de Blangy : « Onet ».

(8) Comte de Blangy : « Reparas suivra ».

CHRONIQUE MUSICALE

La statue de Méhul.

Une statue à Méhul, c'est de bonne et bien tardive justice; mais la résurrection solennelle, sur une de nos scènes subventionnées, de l'un de ses opéras, si complètement ignorés de la génération présente, servirait mieux sa gloire. Autrement, comment faire comprendre à la foule en quoi il se distingue de Victor Massé, par exemple, qui se dresse pareillement en bronze au centre de sa ville natale? La célébration du centenaire républicain est venue fort à propos rappeler que Méhul est l'auteur de l'immortel *Chant du départ*, — le clair de lune de la brûlante *Marseillaise*. Il a pourtant, sinon comme citoyen, du moins comme artiste, d'autres titres à l'hommage des musiciens: *Euphrosine*, *Adrien*, *Stratonice*, et *Joseph*, une merveille. Mais allez donc remettre à la scène ces drames insipides ou grotesques, en vers de mirliton! Jamais, en France, la plus belle musique fit-elle passer les platitudes d'un livret? Car nous nous piquons avant tout de théâtre. Mais, hélas! à vouloir associer étroitement la musique aux situations du drame et l'accorder au ton du poème, nous avons gagné de doubler ses mauvaises chances, et d'abréger ainsi la vie de nos chefs-d'œuvre lyriques. Le musicien, solidaire du librettiste, porte le poids de ses sottises; nous l'avons lié, vivant, à un cadavre. Pour durer, ce n'est point assez du génie; il lui faut trouver un scénario à l'épreuve du temps, du ridicule, de la mode: — avouez que le souvenir des *Pompiers de Nanterre* nous gâte un peu les Troyens d'Énée? Tant de belle mélodie gâchée, perdue sans retour par notre souci du poème d'opéra, n'est-ce pas de quoi faire maudire notre esthétique nationale? Tout pour la logique! Mais qui saura jamais ce que la logique a commandé de bévues et fait d'innocentes victimes. L'Allemand, qui, lui, ne se pique pas de logique, et qui laisse les poèmes d'opéra pour ce qu'ils valent, peut goûter paisiblement les beautés de *Fidelio*, de *Così fan tutte*, d'*Euryanthe*, même de *Joseph*, pendant qu'ici notre préoccupation théâtrale s'effarouche d'*Orphée*, d'*Alceste*, de la *Vestale*, et recule la reprise d'*Armide* aux calendes grecques. Que serait-ce le jour où l'on viendrait nous proposer *Ariodant*, *Uthal*, *Méridor*, autant de noms à mettre en déroute un corps d'armée!

Il faut convenir aussi qu'en fait de collaborateurs et de sujets de pièce, Méhul, même pour son temps, a joué particulièrement de malheur. Il est arrivé plus d'une fois que le public sifflait la pièce, rappelait le compositeur pour l'acclamer, et laissait périr l'ouvrage. Ainsi de *Gabrielle d'Estrées*, du *Jeune Henry*, des *Deux aveugles de Tolède*. *Uthal*, *Méridor*, *Cora* quittèrent l'affiche

le cinquième jour; *Joseph* même, au début, n'alla qu'à treize représentations.

Malgré tout, si deux ou trois seulement des opéras de Méhul ont fait une brillante fortune, on ne peut pas dire cependant qu'il ait été méconnu. La critique, tout en blâmant, pour le principe, la complication de son harmonie, sa recherche de style, sa facture savante, ne lui tint jamais longtemps rigueur; elle applaudissait à ses succès, faisant la part des librettistes dans ses mésaventures, et sauvant l'honneur du musicien.

Et la vie enfin, parfois difficile, ne lui fut point trop amère, en somme. Né dans la condition la plus humble, de braves cabaretiens de Givet, recueilli par les Prémotrés de l'abbaye de Laval-Dieu, nourri là des fortes leçons du P. Hanser, religieux de l'ordre et l'un des premiers organistes de l'Allemagne du Sud, les recommandations de l'abbé lui frayèrent de bonne heure la route de Paris et du succès. Venu dans la capitale à l'âge de seize ans, il se produisit, deux ans plus tard, au concert spirituel, avec une Ode sacrée de Rousseau mise en musique, remportait, l'année suivante (1784), le prix du concours d'opéra, et, après quelques tentatives infructueuses, força triomphalement les portes de la Comédie-Italienne avec *Euphrosine* (1790). Porté du premier bond au rang des maîtres, et bientôt sacré musicien de génie par le succès plus éclatant encore de *Stratonice* (1792), jamais il ne vit décliner sa gloire, même aux mauvais jours de *Joanna* et des *Hussites*, pendant la période néfaste qu'il traversa entre *Irato* (1801) et *Joseph* (1807). *La Journée aux aventures* (1816), le dernier de ses ouvrages exécuté de son vivant, fournit une brillante carrière, et son opéra posthume, *Valentine de Milan*, alla aux nues. Il avait vécu les jours sombres de la Terreur sans cesser d'écrire pour le théâtre, et sans que sa collaboration avec Hoffmann et M.-J. Chénier lui eût attiré d'autres soucis que quelques taquineries passagères: l'interdiction d'*Adrien* à l'Opéra, et de *Timoléon*, — drame avec chœurs, — à la Comédie-Française. La protection du Premier consul, en l'appelant à siéger à l'Institut et à concourir à la réorganisation du Conservatoire, l'avait amplement dédommagé.

Mais sa santé précaire l'inclinant à la misanthropie lui troublait ses plus pures joies. Nature ardente et timide, âme tendre et fière, son besoin d'aimer, son ambition de vraie gloire, dédaigneuse du succès facile, incapable de l'acquiescer au prix d'une déloyauté ou d'une bassesse, l'avaient marqué d'avance pour souffrir dans ses affections comme dans son génie: le cœur et le cerveau sont les plus cruels bourreaux de l'homme. Du moins souffrit-il sans se venger et sans se plaindre. S'il ne sut point se garder de toute jalousie, du moins savait-il s'en punir en rendant publique justice à ses rivaux, — jusqu'à refuser la direction de la musique du Premier consul, en déclarant que la place revenait à Chérubini comme au plus

digne; jusqu'à risquer, par ce refus, la disgrâce du maître; — et, de fait, il semble qu'à partir de cette époque la faveur de Méhul ait pâli; du moins cette circonstance expliquerait-elle comment sa *Messe du couronnement*, composée pour la cérémonie du sacre, n'y fut point exécutée.

Tel fut l'homme, l'un des plus purs et des plus attachants entre les musiciens de génie. Ce qu'il fut comme artiste : eh ! mon Dieu, le plus grand des compositeurs français du XVIII^e siècle, ne vous déplaît; aussi pathétique que Gluck, avec moins de puissance peut-être, mais aussi moins de solennité pompeuse, plus de naturel et de tendresse émue; aussi ingénieux que Rameau à la recherche de nouveaux procédés, avec plus de talent, de culture et de charme; — le créateur de l'opéra de demi-caractère, cette forme vraiment française du drame musical qui, de l'opéra-comique renouvelé, agrandi, fera sortir nos plus belles œuvres, du *Pré aux Clercs* à *Carmen*, en passant par *Faust* et *Roméo*, — et, par-dessus le marché, le premier musicien français qui ait su la musique, — Rameau l'avait inventée pour son usage particulier; et les autres : Dalayrac, Montigny, Grétry même, avaient négligé de l'apprendre.

Quoi encore? Le premier, en France, il s'est inspiré de la tradition allemande que continueront Hérold, Bizet, Gounod et Camille Saint-Saëns; le premier il a tenté de transporter dans le style du théâtre la polyphonie savante à laquelle l'avaient rompu la pratique de l'orgue et l'enseignement des organistes allemands, ses premiers maîtres, — Gluck est moins près que Méhul de Haydn et de Mozart. A ces titres divers, le maître français a donc droit de compter parmi les précurseurs de l'art moderne, et c'est sans doute le secret de l'estime singulière où l'a tenu Richard Wagner. Tout cela mérite encore mieux qu'une statue, sans doute; mais, sans l'initiative persévérante de M. Arthur Pougin, disons bien haut que probablement Méhul n'aurait même pas sa statue; j'ai trop rarement l'occasion de me trouver en communauté de sympathies avec l'érudite continuateur de Fétis pour ne pas m'en féliciter aujourd'hui.

RENÉ DE RÉCY.

THÉÂTRES

GYMNASÉ : *Un drame parisien*, pièce en trois actes, de M. Ernest Daudet.

M. Ernest Daudet n'est pas tendre pour la critique : je veux dire, au moins, pour « les critiques du lendemain ». Ce n'est pas mon affaire de les défendre, et s'ils n'ont pas cru devoir répondre à l'article du *Figaro*,

c'est sans doute qu'ils se sentaient peu atteints par la mauvaise humeur d'un auteur malheureux. Mais vraiment M. Ernest Daudet me paraît un peu trop simpliste dans sa manière de voir les choses : il nous ramène au temps où le père Dumas, souvent maltraité par les feuilletonistes, leur opposait cet argument suprême : « Faites-en autant ! » Pour l'auteur d'*Un drame parisien*, il semble que l'humanité, j'entends l'humanité littéraire, soit divisée en deux catégories bien distinctes : ceux qui « produisent » et ceux qui « critiquent », ceux-ci n'étant que de simples imbéciles. Il faut voir comme il les traite. Les vieux sont « agacés, aigris, désabusés, sourdement irrités contre l'auteur qui les a obligés à se déplacer ». Et quant aux jeunes, M. Ernest Daudet leur demande superbement « par quoi se légitime l'autorité qu'ils se sont arrogée » et les somme de lui livrer leurs antécédents, — lesquels ne peuvent évidemment pas avoir le poids de ceux de M. Ernest Daudet, puisque, d'après M. Ernest Daudet lui-même, les critiques susénoncés sont des « jeunes ». Cet argument-là se ramène à celui du père Dumas et ne vaut pas davantage. J'imagine que M. Ernest Daudet trouverait assez impertinent le critique qui se permettrait de dire : « De quoi se mêle M. Ernest Daudet d'écrire des livres soi-disant historiques : est-il l'égal de Talleyrand ou seulement de M. Guizot ? » Passons. Quant à l'autorité que s'arrogent les critiques, avouons de bonne grâce qu'elle est médiocre; elle ne vaut que par l'ensemble, c'est-à-dire que quand l'unanimité de la critique déclare qu'une pièce est mauvaise, il y a des chances pour qu'elle ne soit pas bonne. Et vous savez que tel a été le cas pour *Un drame parisien*.

M. Ernest Daudet, qui paraît être homme de ressources, attribue cette unanimité de la critique aux plus ténébreuses pensées. Il y aurait eu, d'après lui, une explosion de haine à l'endroit du directeur du Gymnase. Ici, le comique est irrésistible; tous ceux qui s'occupent un peu du théâtre ont dû rire de bon cœur : M. Koning lui-même aura eu quelque peine à s'empêcher de sourire en lisant l'affirmation de son collaborateur. Si jamais la presse a commis quelque excès à l'endroit du Gymnase, ce n'est pas assurément un excès de sévérité.

Je ne parle pas du spectateur à qui M. Ernest Daudet a entendu dire : « Que racontaient donc les journaux? Mais c'est très intéressant ! » Ce spectateur-là, nous le connaissons. M. Zola l'entendait jadis à toutes ses pièces, il est le plus intime ami de M. Bergerat, il existe depuis qu'il y a des pièces qui tombent et des auteurs qui n'en sont pas contents. Mais il est un point sur lequel M. Ernest Daudet triomphe trop facilement, c'est l'opinion de la critique sur les trois premiers actes de sa pièce : « Comment, s'écrie-t-il, voici une pièce en quatre actes; vous déclarez que les trois premiers actes sont bons, que le quatrième est mauvais, et vous éreintez un drame dont, à votre propre

aveu, les trois quarts sont bons... et le quatrième n'est pas de moi!» M. Ernest Daudet me pardonnera-t-il si je lui dévoile les dessous les plus obscurs de la critique? Les critiques, « gens désabusés », quand ils voient qu'une pièce est irrémédiablement perdue, cherchent à amortir sa chute. Ils abandonnent ce qui est indéfendable, et se raccrochent aux scènes qui ne choquent qu'un peu la logique et le bon sens. Ici, le quatrième acte était incohérent et incompréhensible : ils l'ont abandonné, et se sont efforcés de trouver dans les trois premiers de quoi adoucir le chagrin de l'auteur. Supposons que le quatrième acte eût été bon, ils en eussent dit du bien et eussent dit « toute la vérité » sur les trois premiers. Et ce n'eût pas été la matière qui aurait manqué.

Ils eussent d'abord fait remarquer à M. Ernest Daudet que, de tous ses personnages, il n'en est pas un où l'on découvre un coin de personnalité, un coin de caractère qui le distingue. La baronne Charlin et la marquise de Révignac sont deux silhouettes à peine esquissées, dont les paroles choquent également la vraisemblance et le bon sens. Rien que dans le premier acte, j'admets certains des propos que ces caillettes tiennent au P. Vignal; mais jamais l'une ne parlerait devant l'autre des fautes dont elle s'est accusée en confession : non par délicatesse ou par scrupule, mais tout bêtement pour ne pas donner à son amie un prétexte à de faciles railleries. Le « romancier psychologue » est d'égal valeur; tel qu'on nous le montre ici, il a la constance et la réalité d'un personnage de revue de fin d'année : pourquoi romancier? pourquoi psychologue? il serait peintre en bâtiment que la pièce n'en irait ni mieux ni plus mal. M^{me} de Vèran sort de la même fabrique; elle a commis l'acte le plus extraordinaire que puisse commettre une femme de son monde, un meurtre : et rien ne nous montre pourquoi elle en a été capable; elle ouvre son cœur au P. Vignal : voilà qui est bien; mais à nous elle ne dit rien : de temps à autre, elle fait les yeux blancs et tire les bras au ciel. On m'avouera que c'est sommaire. Qui encore? Rose Morgan? Certes, l'analyse de son amour pour le P. Vignal eût pu être intéressante, à condition qu'elle eût été faite avec soin; en un clin d'œil, si j'ose dire, elle est retournée; nous ne ressentons facilement et rapidement que les sentiments dont nous avons l'habitude : ils créent en nous une sorte de courant que les sentiments analogues suivent tout naturellement. Rose Morgan éprouve pour le P. Vignal un amour assurément fort différent de celui dont elle a coutume d'user, et cela se fait avec la soudaineté d'une mécanique qui se déclenche; c'était une fille : un tour de roue, c'est une sainte. Ainsi conçu, le théâtre est un art bien simple. « Un enfant le ferait! » disait jadis Dupuis dans le *Docteur Oc*. Reste Jacques Vignal. Il est clair que, pour M. Ernest Daudet, c'est le personnage prin-

cipal, qu'en lui réside l'intérêt de la pièce. Tel qu'on nous le montre, je ne vois guère en lui qu'un orateur d'une abondance excessive : il sermonne avec rage, et je ne suis pas bien sûr, d'ailleurs, que le rôle qu'il joue en toute cette affaire soit absolument conforme avec son devoir de prêtre.

Mais M. Ernest Daudet n'a pas entendu peut-être écrire une comédie de caractères; il n'a voulu que nous conter une histoire, et nous n'avons à exiger qu'une chose, c'est que son histoire soit intéressante.

Le malheur est que sa pièce est conduite d'une manière très imparfaite. Dès le début, nous savons à quoi nous en tenir sur la culpabilité de M^{me} de Vèran : Rose Morgan est accusée à sa place; mais comme nous ne savons rien ni de l'une ni de l'autre, comme elles ne sont à proprement parler que des ombres chinoises s'agitant sans que nous puissions discerner ce qui les fait agir, leur sort à toutes deux ne nous intéresse que médiocrement.

Et quand je dis nous, j'excepte naturellement le spectateur de M. Ernest Daudet.

Un *drame parisien* est assez pauvrement joué. Il faut citer M. Nertann, qui ferait presque accepter, à force de naturel, l'in vraisemblable scène du second acte, et M^{lle} Darlaud, dont les progrès sont très remarquables. Il est plus charitable de ne rien dire des autres.

*
**

Le Vaudeville annonce les dernières représentations du *Prince d'Aurec*. La très curieuse comédie de M. Henri Lavedan a été jouée dans d'assez mauvaises conditions, presque à la veille de la fermeture, et vous savez que, par un effet bizarre, la clôture annuelle d'un théâtre semble épuiser le succès de la pièce qu'on jouait avant la fermeture : chaque jour de relâche peut presque compter pour une représentation. Même en négligeant ces calculs, qui sembleraient peut-être entachés de bienveillance, la fortune du *Prince d'Aurec* a de quoi satisfaire M. Henri Lavedan. Le succès a été très vif, en dépit de certaines craintes intéressées. J'en suis ravi pour l'œuvre, qui me paraît l'avoir mérité à tous égards; pour l'auteur, qui est l'un de ceux sur qui le théâtre est le plus en droit de compter; et enfin pour tous ceux que ce succès a horripilés!...

*
**

J'arrive bien tard pour parler d'Hector Grémieux. C'était un homme excellent, de l'esprit le plus fin et le plus aimable. Ceux mêmes qui ne partageaient pas tous ses goûts, et en particulier ses répugnances, à l'égard de l'école moderne, ne pouvaient se défendre de sourire à la verve parfois féroce avec laquelle il défendait ses idées. *Orphée aux enfers* et surtout le *Petit Faust* ont été à leur heure et dans leur genre deux chefs-d'œuvre : ils ont été une date dans l'histoire du théâtre contemporain. Dans cette histoire, Hector

Grémieux a marqué sa place ; et, pour que cette date fût plus importante, il ne lui a manqué qu'un peu de persévérance et peut-être un peu plus d'habileté dans l'administration de son esprit. Tous ceux qui l'ont connu ont été douloureusement affectés par la nouvelle de sa mort : le chagrin qu'ils ont éprouvé a été sincère.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les morts notables.

On serait tenté de croire qu'en disparaissant les hommes célèbres laissent vraiment un grand vide, à voir l'énorme cohue de personnes qui se précipitent pour le combler.

Et je ne parle pas surtout de celles qui aspirent légitimement à hériter les dignités, les fonctions, l'influence du défunt, mais plutôt de celles à qui le décès profite immédiatement, des bénéficiaires de la première heure, des artífiers, biographes et nécrologues.

La poussée de ces écrivains a d'ailleurs donné cette fois d'excellents résultats ; et l'âme de M. Renan peut se vanter d'avoir eu une bonne presse, une presse telle qu'il la souhaitait sans doute : c'est-à-dire copieuse et contradictoire, faite de superbes panégyriques et de virulents réquisitoires, conforme à ses prévisions ultimes, absolument digne d'un penseur important.

Ajoutez que ceux qui « surveillaient » M. Renan depuis le début de sa maladie n'ont pas tous parlé ; qu'à l'instant présent, une foule de littérateurs estimables ont un Renan inédit sur les bras ; que pendant un mois encore ils se déchargeront probablement sur nous de ces précieux fardeaux ; et vous ne manquerez pas de vous récrier sur l'admirable puissance de la nature qui fait jaillir si abondamment la vie de la mort même !

Pour moi, je me serais volontiers laissé aller à des méditations optimistes de cette sorte, si je n'en avais été un peu détourné par une rencontre récente, — celle que je fis, il y a deux jours, de mon ancien collaborateur Macchabée.

*
**

C'est un humble vieux reporter que j'avais connu jadis dans un grand journal parisien.

Sa mission y consistait à recueillir, à travers les mairies, les noms des personnes notoires décédées au cours de la journée. Dures fonctions qui lui avaient

valu le surnom de Macchabée et le dédain de ses confrères. Personne, au journal, ne parlait jamais à Macchabée ; et à ses larges saluts on ne répondait guère que par une faible inclinaison de tête.

Pourtant quand, vers six heures du soir, je voyais entrer dans le cabinet du chef des échos Macchabée tout crotté, éreinté par les courses lointaines, je comprenais bien que ce n'était pas le désir des égards qui courbait son dos, amortissait le bruit de ses pas, contractait son visage, — mais le sentiment de la bataille proche.

Macchabée allait en effet combattre pour sa vie : Macchabée allait défendre ses morts !

Lutte difficile à soutenir contre un chef d'échos soucieux de la beauté de sa rubrique et qui n'y voulait introduire que des noms d'une incontestable notoriété !

Sitôt aussi que Macchabée avait présenté sa liste de trépassés, des vociférations violentes s'élevaient :

— Comment, monsieur, vous voulez que j'annonce la mort de Dufour !... La mort de Dufour ! Mais vous vous mô-quez de moi, monsieur !

— Mais, monsieur, protestait timidement Macchabée.

— Et celui-là ? interrompait le chef des échos, Dubois ? Qui est-ce encore, ce Dubois ?

— Un gros négociant en soieries, très connu...

— Très connu !... Dubois très connu ! Ha ! ha ! Connaissais pas, moi !

Puis s'adressant à nous avec un sourire satanique :

— Et vous, messieurs, connaissez-vous Dubois ? Non, n'est-ce pas ?

Alors, il se retournait vers Macchabée et solennellement il déclarait :

— Décidément, monsieur, vous voulez vous mô-quer de moi !

Ces débats duraient de coutume un quart d'heure. Après quoi, Macchabée se réfugiait furtivement dans un coin pour rédiger le lambeau de copie mortuaire qu'on lui avait si péniblement concédé ; et jusqu'au lendemain on ne le revoyait plus.

**

Il y avait même des moments de l'année où Macchabée disparaissait une semaine entière.

C'était durant ces périodes agitées qui suivent le décès des hommes célèbres.

Macchabée alors, avec ses pauvres morts de second ordre, succombait, emporté, vaincu, écrasé par une horde de Macchabées plus vaillants, plus vigoureux, qui accouraient en brandissant des documents inédits, de curieuses révélations, de sublimes jugements sur leur mort de grand luxe, sur leur mort d'actualité, sur leur irrésistible mort !

Ceux-là, on ne les éconduisait pas, on ne les chicannait pas, on ne les dédaignait pas. Bien au contraire. Pendant huit jours, le journal était à eux, rien qu'à eux, débordant de leurs souvenirs, de leurs confidences, de leurs dissertations.

Ils pénétraient dans les salles de rédaction en triomphateurs, le chapeau sur la tête; et, dès qu'ils avaient franchi le seuil, mille gracieusetés les accueillaient. C'étaient des maus tendues, des paroles de bienvenue, et la pâle jalousie trouvait même la force de leur adresser des sourires :

— Comment! c'est vous? Ah! c'est gentil ça! Vous nous apportez quelque chose sur X...? Bravo! Très bien! Bonne idée! Tenez! mettez-vous ici!...

Et au loin glapissait la voix du directeur, encourageant affablement les nécrologues :

— Faites vivant! Messieurs, faites vivant!

Inoubliables exemples de l'inconséquence et de la versatilité des hommes!

Bientôt ensuite, la tourmente apaisée, Macchabée réparait toujours soumis, toujours courtois, saluant toujours bas, malgré les mines mauvaises que lui opposaient ses collègues; et vers six heures, chaque soir, on était sûr d'entendre le chef des échos pousser de nouveau sa clameur quotidienne et indignée :

— Mais, monsieur! vous vous mô-quez de moi!

**

J'avais perdu de vue l'infortuné reporter, quand l'autre jour, en traversant une antichambre de journal, je me heurtai à lui.

Il était encore plus voûté qu'autrefois, mon vieux Macchabée, plus cassé, plus abîmé par les ans.

— Eh bien, lui dis-je, *cela* va-t-il?

Alors Macchabée reprenant mon expression discrète :

— Mon Dieu, oui, monsieur, *cela* ne va pas trop mal!

Puis ayant examiné d'un coup d'œil circulaire les personnes qui encombraient l'antichambre, — toutes ces personnes cossues dont on devinait les poches gonflées d'études sur l'auteur de *la Vie de Jésus*, — il ajouta avec un sourire plein d'expérience et de résignation :

— Seulement vous comprenez, monsieur, en ce moment, il faut laisser passer Renan.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Le traité d'Aix-la-Chapelle (1).

M. le duc de Broglie nous apporte dans ce livre la conclusion de ses intéressantes études sur les guerres de la succession d'Autriche (*Frédéric II et Louis XV, Frédéric II et Marie-Thérèse, Marie-Thérèse impératrice*).

On y voit comment l'impératrice-reine, pour contre-balancer les succès de Maurice de Saxe aux Pays-Bas, d'ailleurs prise de défiance à l'égard de ses alliés de Hollande et d'Angleterre, essaya de hâter l'arrivée du corps auxiliaire russe, les 30,000 hommes du prince Repnine, que lui avait promis la tsarine Elisabeth. Le passage de cette armée, qu'on regardait alors comme à demi barbare, effrayait et révoltait les États du Saint-Empire. Frédéric II mit alors le comble à ses mauvais procédés envers la France en ne s'opposant point au passage; mais, en même temps, il faisait tenir au maréchal de Saxe un plan détaillé des fortifications de Maëstricht, qui allait faciliter la prise de cette ville par les Français. Ainsi le roi de Prusse trahissait tout le monde, et son oncle George II, roi d'Angleterre, pouvait dire de lui : « C'est un fripon; je ne veux rien avoir à faire avec lui; je voudrais qu'il fût khan de Tartarie. »

Cette période nous offre, poussée à sa perfection, l'art de jouer double jeu, qui était alors, — même avant que Beaumarchais l'eût définie dans son *Mariage de Figaro*, — toute la diplomatie. L'Autriche et l'Angleterre, à l'envi l'une de l'autre, poursuivent leur négociation séparée avec la France. C'est l'Angleterre qui gagne d'une tête dans ce steeple-chase de l'intrigue : elle fit brusquement sa paix avec la France, et alors l'Autriche fut obligée de céder. Il est vrai que ni la Grande-Bretagne ni l'impératrice-reine n'eurent beaucoup à céder : comment ne pas conclure la paix avec un roi de France qui offrait de rendre toutes ses conquêtes, et qui, victorieux dans tant de batailles, se soumettait à l'humiliante obligation d'expulser de ses États l'héroïque Charles-Édouard?

L'humiliation fut d'autant plus vivement ressentie par les Parisiens que l'exécution de cette clause amena un scandale. La cour de Versailles aurait voulu décider le prétendant à sortir spontanément du territoire français : il eût été l'expulsé par persuasion. On le pria, on le supplia, on le somma, on le menaça. On lui fit envoyer de Rome, par son père, l'injonction formelle de se conformer au désir de Louis XV. « Enfin, ajoute M. le duc de Broglie, pour rompre les liens les plus chers qui l'attachaient au séjour de Paris, on fit défense à sa maîtresse, la princesse de Talmont, de le recevoir chez elle; elle dut se conformer à cet ordre : de sorte que, se présentant à sa porte, il la trouva fermée, et qu'essayant de la forcer, il fut arrêté par le poste voisin, accouru pour s'opposer à cette violence. » L'épisode est piquant, et il eût gagné à être conté d'une plume plus légère et plus souple que celle de M. le duc de Broglie. Il fallut arrêter le prince à l'Opéra, lui mettre la main au collet et presque un bâillon sur la bouche, lui lier les pieds et les mains (il est vrai que ce fut avec un cordon de soie), et « l'emporter à bras dans la voiture, le corps renversé et la tête en arrière ».

Telle était alors la frivolité de notre opinion publique que l'incident fit plus de bruit que l'abandon de la totalité des Pays-Bas.

M. le duc de Broglie montre ensuite comment de cette même paix d'Aix-la-Chapelle, des perfidies dont le roi de

(1) M. le duc de Broglie, de l'Académie française, *la Paix d'Aix-la-Chapelle*. — 1 vol. in-8°, 346 pages. — Paris, Calmann Lévy.

Prusse avait lassé ses alliés naturels, devait nécessairement sortir le renversement des alliances de 1756 et l'alliance, si contraire à toutes les traditions, de la France avec l'Autriche et la Russie, contre la Prusse unie désormais à l'Angleterre. Cette alliance ne sera point l'effet d'un caprice de favorite « blessée d'un épigramme ou flattée d'une caresse royale ». Elle ne fut pas davantage « un acte de dévotion superstitieuse... Louis XV ne songea pas à réparer, par le secours prêté à une puissance catholique, le tort fait à la religion par les désordres de sa conduite ». M. le duc de Broglie se fâche presque contre les écrivains qui l'ont cru ou bien ont feint de le croire : « Ces contes, d'une ineptie ridicule, propagés par les flatteurs gagés de Frédéric, répétés par les déclamations démagogiques de nos clubs révolutionnaires, et pieusement transmis ensuite à la crédulité par des historiens français même de notre âge, n'ont pas l'ombre d'un fondement. » Et voilà comment, dans la sérénité de l'historien académique, on sent parfois vibrer la passion de l'homme politique et de l'orateur de tribune qu'il fut autrefois.

A. R.

Nouvelles de l'étranger.

LE THÉÂTRE ANGLAIS CONTEMPORAIN
JUGÉ PAR UN ROMANCIER ANGLAIS.

Nous avons signalé récemment l'enquête ouverte par la *Pall Mall Gazette* sur les causes du divorce qui s'est produit en Angleterre entre le théâtre et la littérature. Cette enquête se poursuit, et plusieurs lettres nouvelles ont paru qui mériteraient d'être citées. Voici, par exemple, celle que vient d'écrire au directeur de la *Pall Mall Gazette*, M. George Moore, le romancier réaliste bien connu :

« Étant donné, dit M. Moore, que le goût de notre public réclame exclusivement de mauvaises pièces, — non point des pièces mal faites par des écrivains dénués de talent ou mal inspirés, mais de ces compositions à dessein crues, informes, idiotes, écrites délibérément en vue de ce que demande le public, — étant donné cela, il serait fâcheux à la fois pour le théâtre et pour la littérature que nos écrivains s'occupent sérieusement de la production dramatique. Ou bien ils seraient forcés de prostituer leur talent dans une concurrence avec nos auteurs dramatiques, ou bien ils feraient le vide dans nos théâtres sans profit pour personne.

« On nous disait couramment dans les journaux, il y a dix ans : « Avant de déclarer que le public anglais ne veut « pas de bonnes pièces, attendez qu'il ait eu l'occasion d'en « refuser une. » Mais aujourd'hui cette phrase n'a plus de sens : car, dans les dix dernières années, un certain nombre de pièces non seulement bien faites, mais belles et grandes, ont été offertes au public qui les a, sans hésitation, refusées. Il va sans dire que ces pièces que j'appelle belles et grandes sont de celles que nos critiques dramatiques traitent de déplaisantes, basses, morbides, psychologiques. Et peut-être nos critiques ont-ils raison et est-ce moi qui ai tort : mais du moins, tandis qu'ils se bornent à blâmer et à condamner, je fonde mon admiration sur ce que ces pièces répondent à un idéal dramatique défini... Or il demeure établi que notre public n'a pas même consenti à supporter ces pièces, que nous autres littérateurs nous jugions admirables...

« Voyant que le grand public ne voulait pas de ce que nous considérons comme de belles pièces, nous nous sommes dit : « Peut-être le salut se trouvera-t-il dans une élite d'auditeurs. » Nous avons pensé que s'il se trouvait à Londres trois mille personnes pour goûter une bonne pièce, s'il s'en

trouvait seulement deux mille, seulement un millier, cela suffirait pour sauver notre littérature dramatique. A cela encore l'événement a répondu. Les représentations de notre Théâtre-Indépendant nous ont prouvé qu'il n'y avait rien à espérer. La première de *Thérèse Raquin* a vraiment dépassé toutes nos prévisions : l'enthousiasme était général. Mais quand on a rejoué le drame, ensuite, je n'ai plus vu que l'ennui et la somnolence dans la salle, aux scènes mêmes qui avaient d'abord produit le plus d'effet. Et il en a été de même pour nos autres essais. Nous avons dû reconnaître que nous ne trouverions pas seulement assez de souscripteurs pour faire les frais de telles productions. Un mélodrame ou un vaudeville sont considérés comme ayant échoué s'ils ne rapportent pas à leur auteur un bénéfice de 1000 livres; mais on est assuré de perdre au moins 100 livres si l'on tente de montrer au public des pièces telles que ce serait l'ambition de tout homme de lettres anglais d'en écrire de pareilles. Un roman, au contraire, n'expose pas à de telles pertes d'argent. Je suis en ce moment occupé à lire un roman que je tiens pour le plus grand de tous, *Anna Karenine*. Or, dans mon admiration pour ce livre, je me trouve d'accord avec la majorité du public. Supposez maintenant qu'on mette au théâtre la *Puissance des ténèbres*, on n'aurait pas assez de réprobation dans la critique pour la noirceur de ce tableau de la vie du peuple, et la salle serait vide.

« Ainsi il me paraît que le public a les goûts assez semblables aux miens pour ce qui touche le roman, et opposés aux miens pour ce qui touche le théâtre. Et il ne s'agit pas là seulement de la question d'argent. Pour qu'un artiste produise une œuvre vivante, il lui faut une certaine collaboration de la part du public...

« On a dit que la nouvelle critique dramatique avait beaucoup fait pour détourner la foule du mélodrame et du vaudeville. Peut-être est-ce vrai. La foule abandonne de plus en plus les théâtres pour les tavernes et les *Music-Halls*, et il est possible que la mauvaise bière soit supérieure aux mauvaises pièces... »

D'autre part, un jeune romancier anglais dont les premiers ouvrages ont été très remarqués, M. J.-R. Barrie, vient de répondre à l'enquête de la *Pall Mall Gazette* en abandonnant provisoirement le roman pour écrire des pièces. Il a remis ces jours-ci à M. Henry Irving, le directeur du *Lyceum-Theater*, un drame qui sera, dit-on, tout d'analyse et d'émotion intime.

* *

UN MUSÉE SHELLEY.

On avait organisé en Angleterre une souscription pour créer à Horsham, le village natal de Shelley, une bibliothèque et un musée commémoratifs du poète. Mais les souscripteurs ont été jusqu'à présent très rares, et il est bien à craindre que le projet ne demeure toujours à l'état de projet.

* *

LES CENDRES DE M^{me} BLAVATSKY.

On vient de diviser en trois lots les cendres de la fameuse M^{me} Blavatsky : un des lots sera conservé en Angleterre, un autre ira en Amérique, le troisième sera transporté aux Indes où le colonel Olcott, le confident de la prophétesse, s'occupe de lui préparer un monument digne de sa mémoire.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16

TOME L

15 OCTOBRE 1892.

SUR LE CARACTÈRE ESSENTIEL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

I.

C'est une entreprise assurément téméraire, imprudente, et qui semble condamnée d'abord à l'inutilité, que de se proposer d'exprimer ou de résumer d'un mot le caractère essentiel d'une littérature aussi vaste, aussi riche, aussi diverse surtout, que la littérature française. Quel rapport, en effet, pourrait-on bien trouver entre un roman de la Table ronde, comme le *Chevalier au lion*, de Crestien de Troyes, par exemple, et le *Maître de Forges*, ou *Doit-on le dire?* ou quelque autre vaudeville, d'Eugène Labiche ou d'Edmond Gondinet? Tout en diffère, jusqu'à la langue, et encore plus les auteurs eux-mêmes, pour ne rien dire des temps et des lieux. Mais, sous prétexte d'en définir le caractère essentiel, si l'on commence par retrancher ainsi de l'histoire d'une littérature tout ce qui l'a diversifiée, qu'en reste-t-il? quel insignifiant résidu? quoi de littéraire, ou seulement quoi d'historique? et, nous, d'analyse en analyse, qu'aurons-nous fait que d'amincir jusqu'à la volatiliser, pour ainsi dire, la prétendue matière de nos observations?

On peut aisément répondre à cette objection. S'il n'est pas absolument vrai, — d'une vérité constante et mathématique, vérifiable en toute occasion, — qu'une grande littérature soit l'expression adéquate du génie d'une race, et son histoire l'abrégé fidèle de celle de

toute une civilisation, le contraire l'est sans doute encore moins; et quelque différence que six ou sept cents ans d'intervalle aient pu mettre entre un trouvère du ^{xii} siècle et un vaudevilliste contemporain de la troisième république, il faut pourtant qu'il y ait quelques rapports entre eux. N'est-il pas permis d'ajouter que, dans une Europe où, depuis mille ans seulement, tant de races se sont mélangées et fondues, tant de traités aussi faits et défaits, si c'est bien entre leurs frontières, c'est peut-être bien plus dans leurs littératures que les grandes nationalités historiques ont pris conscience d'elles-mêmes? Il n'y aurait point d'Italie, s'il n'y avait quelque chose de commun entre Dante et Alfieri, pas plus qu'il n'y aurait d'Allemagne, s'il n'y avait au fond de tout Allemand quelque chose, encore aujourd'hui, de Luther. Mais ce qui décide la question, et ce qui achève de légitimer la recherche du caractère essentiel d'une littérature, ce sont les conséquences de fait qui en semblent résulter; — c'est la lumière que ce caractère, une fois défini, projette en quelque façon sur l'histoire la plus intérieure d'une littérature; — c'est ce qu'il nous apprend enfin de la composition successive des « âmes nationales ».

Supposez, par exemple, que le caractère essentiel de la littérature italienne soit d'être ce que l'on pourrait appeler une littérature *artiste*. Ce seul caractère la distingue, la sépare aussitôt de toutes les grandes littératures modernes, — de la française comme de l'allemande, et de l'anglaise comme de l'espagnole, — où sans doute les œuvres d'art abondent, mais où vous en trouverez fort peu qui le soient principalement, de parti pris et de dessein formé, dont l'auteur, en les exécutant, ne se soit proposé, comme l'Arioste ou le Tasse, que de suivre un caprice poétique ou de réaliser un rêve

de beauté. Dans la notation du même caractère se trouvent enveloppées les affinités secrètes que la littérature italienne a toujours eues, comme l'on sait, avec les autres arts, et notamment avec la peinture ou avec la musique : il y a de l'Orcagna dans le poème du Dante, et quand on lit la *Jérusalem* ou l'*Aminie*, ne semble-t-il pas, en vérité, qu'on assiste à la transformation de l'épopée en grand opéra ? Par là, également, s'explique le prestige que la même littérature a exercé sur les imaginations du temps de la Renaissance. Français contemporains de François I^{er} et d'Henri II, Anglais du temps d'Henry VIII et d'Élisabeth, ce sont les Italiens qui leur ont procuré leurs premières sensations d'art ; et l'idée du pouvoir propre et intrinsèque de la forme, si d'ailleurs ce n'est pas toute la Renaissance, n'en serait-ce pas la part peut-être la plus considérable ? Mais qui ne voit encore le rapport de cette conception d'une littérature purement artiste avec ce que les Italiens ont jadis appelé du nom de *virtù* ; qui n'est pas la *vertu*, qui peut même en être le contraire, qui est en tout cas, comme dirait un naturaliste ou un logicien, le *genre* dont la *virtuosité* n'est qu'une espèce particulière ? et qui ne voit, par conséquent, comment et par quelles routes prochaines la définition du caractère essentiel de la littérature nous achemine insensiblement à la connaissance du caractère italien lui-même ?

Preillons un autre exemple, et disons que le caractère essentiel de la littérature espagnole est d'être une *littérature chevaleresque*. N'est-il pas vrai que toute son histoire en est éclairée comme d'un trait de lumière ? Chansons épiques du *Romancero* ; romans d'aventures dans le goût des *Amadis* ou de la *Diane* de Montemayor ; drames de Calderon et de Lope de Vega, le *Médecin de son honneur* ou *Mudarra le Bâtard* ; traités mystiques et romans picaresques, le *Château de l'âme* ou *Lazarille de Tormes*, nous saisissons le lien qui rattache entre elles toutes ces œuvres si diverses, leur air de famille, le trait héréditaire qui témoigne de leur communauté d'origine, ce *punto d'onore* castillan dont l'exagération, tantôt sublime et tantôt grotesque, se porte presque indifféremment, comme on le voit dans l'histoire du chevalier de la Triste Figure, aux extrémités du dévouement et de la folie. Dans notre Europe moderne, — politique et industrielle, utilitaire et positiviste, — si nous n'avons pas encore tout à fait perdu le sens du *chevaleresque*, c'est à la littérature espagnole que nous le devons ; et de l'esprit du moyen âge, ou le prouverait sans peine, c'est elle, c'est bien elle qui a sauvé pour nous tout ce qui méritait de survivre. On ne me fera pas croire qu'il soit inutile de le constater, — je dis inutile à une connaissance plus précise, à une intelligence plus entière de la littérature espagnole, de son rôle historique, et du génie de l'Espagne elle-même.

Le caractère essentiel de la littérature française est plus difficile à déterminer. Non pas qu'en soi notre littérature nationale soit plus *originale* qu'une autre,

ni surtout plus riche en grandes œuvres et en grands hommes. Rien ne serait plus impertinent que de le prétendre ; et si les Espagnols n'ont pas de Molière, ou les Anglais de Voltaire, nous n'avons pas, nous, en revanche, de Cervantes ni de Shakespeare. Mais la littérature française est sans doute la plus abondante ou la plus volumineuse, pour ne pas dire la plus féconde de toutes les littératures modernes. C'est qu'elle en est la plus ancienne, et sans nulle vanité, nous pouvons rappeler que ni Dante en Italie, ni Chaucer en Angleterre n'ont dissimulé ce qu'ils devaient, l'un à nos troubadours, et l'autre aux auteurs anonymes de nos vieux fabliaux. N'en est-elle pas aussi la plus industrielle ? ou, si l'on veut, la plus accueillante, celle qui de tout temps, quoi qu'on en puisse dire, a été le plus curieuse des littératures étrangères, qui s'en est le plus largement inspirée, qui s'est fait le moins de scrupules de se les « convertir en sang et en nourriture » ? Ronsard est presque un poète italien, et Corneille, — avec des parties d'un Normand, — est presque un tragique espagnol, si, quand ce n'est pas de Calderon ou de Lope de Vega qu'il se réclame, c'est de Sénèque ou de Lucain, lesquels étaient tous les deux de Cordone. Nous avons aussi des prosateurs, comme Diderot, dont on discute, depuis plus de cent ans, s'ils sont « le plus Allemand » ou « le plus Anglais » de nos Champenois. Mais bientôt même, si nous n'y prenons garde, on ne lira plus à Paris que des romanciers russes, du Goncharoff ou du Cherdrine, comme on n'y verra plus jouer que des mélodrames follement scandinaves : le *Canard sauvage* ou la *Dame de la mer*... Ajoutons, qu'internationale ou cosmopolite en ce sens, la littérature française l'est encore en celui-ci qu'aucune autre ne s'honore d'avoir comme attiré à elle plus d'étrangers : Italiens, depuis Brunetto Latini, — le maître de Dante, jusqu'à Galiani, l'ami de nos encyclopédistes ; — Anglais, comme Hamilton et comme Chesterfield ; Allemands surtout, comme Leibniz et comme le grand Frédéric... Et c'est tout cela qui la fait si diverse, mais aussi c'est tout cela qui la rend si difficile à caractériser d'un mot.

II.

Si cependant on disait qu'avant d'être autre chose, et de se définir par des qualités d'ordre et de clarté, de logique et de précision, d'élégance et de politesse, dont l'énumération est devenue presque banale, notre littérature est essentiellement *sociable* ou *sociale*, ce ne serait peut-être pas l'expression de la vérité tout entière, mais, si je ne me trompe, il ne s'en faudrait guère. Prosateurs et poètes mêmes, — depuis Crestien de Troyes, que je nommais tout à l'heure, jusqu'à l'auteur des *Humbles* ou des *Intimités*, M. François Coppée, depuis Froissart ou Commines jusqu'à l'auteur de l'*Esprit des lois* et jusqu'à celui de l'*Essai sur les mœurs*, — presque personne en France n'a écrit qu'en vue de la

société, sans jamais séparer l'expression de sa pensée de la considération du public auquel il s'adressait, ni par conséquent l'art d'écrire de celui de plaire, de persuader, et de convaincre. « Les poètes mêmes de la Grèce, a dit quelque part Bossuet, qui étaient dans les mains de tout le peuple, l'instruisaient plus encore qu'ils ne le divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée. » Nous sera-t-il défendu de croire qu'en définissant ainsi le caractère essentiel de la littérature grecque, — pris d'un peu haut peut-être, et sans avoir assez d'égard aux comédies d'Aristophane ou aux épigrammes de l'*Anthologie*, — Bossuet, à son insu d'ailleurs, définissait en même temps son propre idéal littéraire? Mais, en tout cas, ce qu'il dit là d'Eschyle ou de Sophocle n'est pas moins vrai de Corneille ou de Voltaire, — Voltaire, dont on peut dire, dont il faut dire que cette préoccupation de « célébrer les arts utiles à la vie humaine » a gâté le théâtre; — et si je pouvais douter que cette préoccupation fût l'âme de notre littérature, il me suffirait, pour m'en rendre certain, du nombre et de la diversité des faits que l'on va voir qu'elle explique dans l'histoire de notre littérature nationale.

C'est ainsi que d'abord toutes les qualités que nous disions, — ordre et clarté, logique et précision, sévérité de la composition et politesse du style, — toutes s'y rattachent, ou plutôt toutes en dépendent, comme autant d'effets d'une seule et même cause. Si ce qui n'est pas clair n'est pas français, ce n'est pas dans le caractère primitif de la langue, ou je ne sais dans quelle vertu secrète, qu'il en faut chercher la raison. Notre vocabulaire ou notre syntaxe, ramenés à leurs éléments essentiels, et considérés en eux-mêmes, n'ont rien qui les différencie tellement de la syntaxe ou du vocabulaire de l'espagnol et de l'italien. Même origine, et, à plus d'un égard, même évolution. Mais tandis qu'en Espagne ou en Italie les écrivains, les poètes surtout, préoccupés de rendre la langue plus voluptueuse et plus caressante, ou plus retentissante et plus belle, ne reculaient pas même devant les extrémités du gongorisme ou du marinisme, ou plutôt y tendaient de tout leur effort, en France, au contraire, nos écrivains en général, et nos prosateurs en particulier, ne visaient qu'à se faire mieux comprendre, et à se rendre pour cela, d'œuvre en œuvre, plus simples, plus clairs, plus lucides.

Rivarol fait, à ce propos, dans son célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française*, une remarque ingénieuse et profonde: « Étudiez, dit-il, les traductions qu'on a données des auteurs anciens dans les langues

modernes. Grâce à la facilité que presque toutes les autres langues ont de se modeler ou de se mouler sur le latin ou le grec, elles rendent fidèlement jusqu'aux obscurités de leur original, et la traduction finit bien par se retrouver, mais elle a commencé par se perdre avec lui. Au contraire, une traduction française est toujours une *explication*. » On ne saurait mieux dire, et je ne lui reproche ici que de chercher dans le caractère de notre langue une raison qui me semble surtout contenue dans l'idée que nos écrivains se sont formée de leur art. C'est par égard pour le lecteur, et, comme disait Bossuet, c'est par « civilité », — si c'est pour se rendre accessibles à tous, et non seulement à leurs compatriotes, mais aux étrangers mêmes, — que nos écrivains du xvii^e siècle ont débarrassé la phrase française des habitudes savantes, grecques ou latines, qui la gênaient, qui l'alourdisaient, qui l'entravaient encore. Pareillement, au siècle suivant, si la phrase plus rapide, plus alerte, et court vêtue de Voltaire, s'est substituée généralement à la phrase plus ample, plus riche, et plus organique de Pascal et de Bossuet, c'est par « civilité » toujours, puisque c'est pour atteindre, comme on le prouverait aisément, de nouvelles couches de lecteurs, moins instruites, — et pour les éclairer. Mais pareillement encore, jusque de notre temps, si nos romantiques ont revendiqué le droit d'user, en prose comme en vers, d'un vocabulaire moins « noble » et moins « choisi », plus populaire par conséquent que celui des classiques, où en est la raison, sinon dans cette « civilité », qu'ils n'ont paru quelquefois violer que pour se faire entendre à leur tour d'un public moins « choisi », moins « noble », et par conséquent plus nombreux, que celui de Voltaire et de Pascal?

Le premier et principal objet de nos grands écrivains, en tout temps, a donc été de se faire lire. Ce n'est point l'universalité de la langue française qui a procuré ou préparé seulement l'universalité de la littérature, mais, au contraire, c'est l'universalité de la littérature qui a fait l'universalité de la langue française. L'Europe civilisée n'a point lu Rabelais et Montaigne, Voltaire ou Rousseau, parce qu'ils étaient Français; elle a étudié plutôt le français, afin de pouvoir lire *les Essais* de Montaigne et le *Contrat social* de Rousseau. La conséquence est assez évidente. Si la langue française est devenue plus claire et plus logique, plus précise et plus polie qu'une autre, elle ne l'était pas à l'origine, et elle n'avait pas en soi de raison intérieure de le devenir. Tout l'honneur en appartient à nos grands écrivains. Ce sont eux qui l'ont rendue telle, et s'ils l'ont rendue telle, ç'a été pour la rendre plus apte au rôle ou à la fonction sociale qu'ils ont tous ou presque tous assignée de tout temps à la littérature.

C'est également par là que s'explique la supériorité de notre littérature dans les genres que l'on pourrait appeler *communs*: je parle de ceux qui n'existent qu'avec la complicité du public, et comme qui dirait par la

faveur de sa collaboration. Point d'orateur sans auditoire; point de théâtre sans parterre; point de correspondance où l'on ne soit au moins deux; point de moralistes sans salons. Considérons maintenant l'éloquence de la chaire. Si dans aucune langue, peut-être, il n'y a jamais eu de prédicateur plus éloquent que Bossuet ou plus solide que Bourdaloue, c'est qu'indépendamment de leurs qualités personnelles, nul n'a compris ni développé mieux qu'eux dans leurs *Sermons* la vertu politique et sociale du christianisme. Dans un tout autre ordre d'idées, parmi nos auteurs dramatiques, je ne vois guère que Racine et Regnard qui ne se soient pas piqués de corriger ou de diriger les mœurs; mais tous les autres, en revanche, ont mis là leur visée, Corneille et Molière, Voltaire et Destouches, Marivaux et Beaumarchais, Diderot et Mercier, Dumas et Hugo, l'auteur des *Lionnes pauvres* et celui du *Demi-Monde*. Voyez encore les chefs-d'œuvre du roman français, depuis l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'au *Germinal* de M. Zola, pour ne pas descendre plus bas. On n'y analyse point des « états d'âme », comme dans le roman de Richardson ou dans celui de George Eliot. On y peint les « mœurs » de la société de son temps. Les bons romans français, — à l'exception d'*Adolphe* ou de *René*, qui ne sont point des romans, — sont tous des *images sociales*. Mais que dirai-je à leur tour de nos grands épistoliers : M^{me} de Sévigné, M^{me} de Maintenon, M^{me} Du Deffand, Voltaire? Quelle préoccupation du « monde », et, par conséquent, des « autres »! Quel souci d'amuser, d'instruire, ou de plaire! Cela va si loin qu'une *Correspondance* vraiment privée, — comme celle de M^{me} de Lespinasse, où l'écrivain ne songe qu'aux intérêts de sa seule passion, — nous étonne et détonne dans l'histoire de notre littérature épistolaire. Et sans la société, sans la curiosité qu'ils en ont toujours eue, sans le plaisir visible qu'ils ont toujours trouvé à en noter les moindres usages, où en seraient nos « moralistes », La Rochefoucauld et La Bruyère, Vauvenargues et Duclos, Chamfort et Rivarol, Stendhal et Joubert? Si jamais écrivains ont pu dire qu'ils ne faisaient que « rendre au public ce qu'il leur avait prêté », c'est eux sans doute, et là même est bien la raison de leur supériorité sur tous ceux qui, dans les autres littératures, ont essayé vainement de rivaliser avec eux. Comparez-leur plutôt Addison ou Shaftesbury.

De cette manière de comprendre et de traiter la littérature, il est aussi résulté que les qualités proprement littéraires se sont insensiblement étendues en français jusqu'aux sujets qui semblaient par nature les comporter le moins. Par cela même que nos grands écrivains n'ont jamais séparé l'idée de leur art de celle de l'intérêt, du profit réel, ou du plaisir du lecteur, il est arrivé que tout ce qui peut amuser ou instruire est entré chez nous dans le domaine de la littérature. Aussi les matières les plus abstraites, les plus éloi-

gnées, par définition, de l'expérience commune, sont-elles devenues, en français, l'occasion de chefs-d'œuvre qu'il nous est permis d'égaliser, en leur genre, aux tragédies de Racine ou aux fables de La Fontaine. Ai-je besoin d'en donner ici des exemples? Les *Provinciales* ne sont qu'une collection de pamphlets théologiques. L'*Histoire des variations des Églises protestantes* n'est qu'un livre de controverse. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ne sont qu'un traité d'astronomie cartésienne. L'*Esprit des lois* n'est qu'une compilation de jurisprudence universelle et comparée. L'*Émile* n'est qu'un roman de pédagogie. Je ne dis rien de l'*Histoire naturelle* ou du *Contrat social*. Quelles tragédies cependant, de Corneille même ou d'Hugo, quels romans, de Le Sage ou de Prévost, *Gil Blas* ou *Manon Lescaut*, quelles odes ou quelles élégies ont fait plus ou autant pour la diffusion de la littérature et la gloire du nom français! Non, en vérité, Buffon ne disait rien de si ridicule, comme on a l'air quelquefois de le croire, quand il conseillait à l'écrivain de ne « nommer les choses que par les termes les plus généraux », et ceux qui se moquent encore du précepte et du maître ne les ont pas compris. Buffon a voulu dire qu'aussi longtemps que les géomètres et les physiciens, les théologiens et les juriconsultes, les érudits et les philologues, tous les spécialistes, en un mot, ne se serviraient que du langage technique de leur science ou de leur art, aussi longtemps on leur refuserait cette intelligente curiosité, cet intérêt, cette sympathie générale, qui leur sont cependant nécessaires. Ou, en d'autres termes encore, il leur a conseillé d'être hommes ou citoyens avant d'être embryogénistes ou hébraïstes; — et le conseil peut bien souffrir quelques inconvénients, mais qui niera qu'il ait du bon?

Aussi bien touchons-nous ici les grandes raisons de l'universalité de la langue et de la littérature française. Deux fois au moins, dans le cours de leur longue histoire, on le sait, la littérature française, et la langue même, ont exercé, sur l'Europe entière, une universalité d'influence que d'autres langues, plus harmonieuses peut-être, comme l'italien, et d'autres littératures, plus originales à certains égards, comme l'anglaise, n'ont cependant jamais possédée. C'est sous une forme purement française que nos *Chansons de geste*, que nos *Romans de la Table ronde*, que nos fables eux-mêmes, — quelle qu'en fût d'ailleurs l'origine, germanique ou toscane, anglaise ou bretonne, orientale ou grecque, — ont conquis, ont séduit, ont charmé, d'un bout de l'Europe à l'autre, les imaginations du moyen âge. L'amoureuse langueur et la subtilité de notre « poésie courtoise » ne respirent pas moins dans les madrigaux de Shakespeare lui-même que dans les *Sonnets* de Pétrarque, et, après tant de temps écoulé, nous retrouvons encore quelque chose de nous, jusque dans le drame vagnérien, comme *Parzifal* ou *Tristan et Yseult*. Beaucoup plus tard, dans une

Europe toute classique, du commencement du xviii^e à la fin du xviii^e siècle, pendant cent cinquante ans, ou même davantage, la littérature française a régné souverainement, en Italie et en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. Algarotti, Bettinelli, Beccaria, Filangeri ne sont-ils pas des noms presque français? Que dirai-je du fameux Gottsched? Rappellerai-je que si Lessing a triomphé de Voltaire, c'est en s'aidant de Diderot. Et qui ne sait que si Rivarol a écrit son *Discours sur l'universalité de la langue française*, on n'en peut accuser sa vanité nationale, — ni la nôtre, — étant lui-même Italien à demi, et le sujet ayant été proposé par l'Académie de Berlin?

On a donné toute sorte de raisons de cette universalité de la littérature française : on en a donné de statistiques, si je puis ainsi dire, de géographiques, de politiques et de linguistiques. Mais la vraie, mais la bonne est ailleurs; et là où il faut la voir, c'est dans le caractère éminemment social de cette littérature même. Si nos grands écrivains sont alors compris et goûtés de tout le monde, c'est qu'ils s'adressent à tout le monde, ou, pour mieux dire encore, c'est qu'ils parlent à tout le monde des intérêts de tout le monde. Ni les exceptions, ni les particularités ne les attirent; ils ne veulent traiter que de l'homme en général, ou, comme on dit encore, de l'homme universel, engagé dans les liens de la société du genre humain; et leur succès même est une preuve que, par-dessous tout ce qui distingue un Italien d'un Allemand, cet homme universel, dont on s'est plu si souvent à contester la réalité, continue d'être et de vivre, et, tout en se modifiant, de se ressembler encore. En donnerai-je ici quelques preuves? Pourquoi l'*Cid* de Guillen de Castro, qui est un beau drame, — où l'on ne serait pas embarrassé de louer des qualités qui manquent dans celui de Corneille, — n'a-t-il pas fait la même fortune européenne? C'est qu'en véritable Espagnol, Guillen de Castro n'a vu de son sujet que le côté proprement héroïque. Il n'y a pas vu ce que Corneille, au contraire, en a su si bien dégager : le conflit de la passion de Rodrigue avec la loi sociale. Et il en a épuisé l'intérêt pittoresque, mais l'intérêt proprement humain lui en a échappé. Comment encore, dans sa *Phèdre*, Racine a-t-il transformé la matière de l'*Hippolyte* grec? Mais qu'est-ce que Voltaire, en dénaturant, d'ailleurs, dans sa *Zaïre*, l'*Otello* de Shakespeare, y a cependant essayé d'ajouter? Un conflit social, aussi lui, comme Corneille, le conflit de l'amour et de la religion, le drame éminemment humain des hésitations, des perplexités, des tortures de *Zaïre* entre ce qu'elle doit d'une part à sa naissance, et d'autre part ce qu'elle ne peut s'empêcher de donner à sa passion. Là est bien la raison de l'accueil qu'ils ont partout reçu. Dans les questions qu'ils agitent, il y va des intérêts essentiels de la « civilité » ou de l'humanité même. L'institution sociale étant pour eux ce qu'il y a presque de plus admirable au

monde, toutes leurs pensées s'y rapportent, et ainsi l'expression n'en saurait être indifférente à personne. Qui ne serait en effet curieux de savoir jusqu'où s'étend le droit de la patrie sur les citoyens, ou celui du père sur les enfants, ou celui du mari sur sa femme? comment se tranchent tant de conflits qui s'élèvent tous les jours entre nos différents devoirs? par quel biais se concilient, — ou sous quel principe supérieur s'unissent et se confondent, au lieu de s'opposer et de se contredire, — les besoins de l'individu et les droits de la société? C'est pour s'être non pas réduite, mais consacrée dans son ensemble, à l'examen de ces questions que la littérature française a conquis l'universalité. Il est bon de le rappeler à quelques Français qui l'oublient; et que d'autres raisons y ont bien pu concourir, mais que celle-ci demeure la principale.

Car je ne nie pas, comme on l'entend bien, que le caractère de la langue y soit aussi pour une part, et même je l'ai déjà dit, plus haut, en propres termes. On peut croire également que, ni le chiffre d'une population, qui formait au xviii^e siècle le cinquième de la population totale de l'Europe civilisée; — ni la situation privilégiée de la France au centre de l'Europe d'alors, et comme au confluent des littératures du Nord et du Midi; — ni le bonheur enfin qu'elle a eu, sous Louis XIV, et même sous Louis XV encore, de servir en tout de modèle à la cour de Charles II d'Angleterre ou à celle de Catherine de Russie, n'ont manqué de favoriser la diffusion des idées et de la littérature française. Mais ce sont là des raisons secondaires, ou dérivées, pour mieux dire, qui n'auraient point agi d'elles-mêmes, dont aucune n'aurait assuré l'universalité de la littérature française, puisque l'on ne voit pas qu'aucune en d'autres temps ait assuré l'universalité de la littérature espagnole ou de la littérature allemande. A quoi sert aux Allemands d'être aujourd'hui près de 50 millions, et leur littérature en est-elle plus répandue pour cela? Les romanciers allemands en sont-ils plus lus? Les auteurs dramatiques allemands en sont-ils plus joués? Aux vitrines des libraires de Vienne ou de Berlin, comme de Rome et de Naples, ne sont-ce pas toujours des romans français qui s'étalent? Chercher dans l'action politique de la France les raisons de l'universalité de sa littérature, c'est comme si l'on cherchait les raisons de la popularité de Voltaire dans son incroyabilité, ou celles de la gloire d'Hugo dans ses opinions politiques. Encore, cela même nous ramènerait-il toujours à la même conclusion, puisque cela nous ramènerait toujours au caractère éminemment pratique ou pragmatique, et social, par conséquent de leur prose ou de leurs vers.

Et ne peut-on pas enfin dire que le même caractère, qui explique les plus rares qualités de la littérature française, rend compte également de ses défauts ou de ses manques? La longue infériorité de notre poésie lyrique en est sans doute un éloquent exemple. Si la

Pliéda a jadis échoué dans sa généreuse entreprise; si Ronsard et ses amis n'ont laissé derrière eux qu'une réputation littérairement équivoque et toujours contestée; si, deux cent cinquante ou trois cents ans durant, il n'y a rien eu de plus vide que l'ode ou l'épigramme française, — rien de plus maigre sous le faux éclat de sa parure mythologique, et rien aussi de plus froid, — il n'y a lieu d'accuser ni Boileau ni Malherbe, mais uniquement la force des choses; et la vérité, c'est qu'en obligeant la littérature à remplir, pour ainsi parler, une fonction sociale, en exigeant du poète qu'il conformât sa façon de penser ou de sentir à la façon de sentir ou de penser communes, en lui refusant le droit de mettre ou de laisser paraître seulement sa personne dans son œuvre, ou avait comme tari ou fermé les sources vives du lyrisme. La littérature française a ainsi payé de son infériorité trop certaine dans les genres que l'on pourrait appeler « personnels » sa supériorité dans les genres « communs ». Pour se rendre accessible à tout le monde, il a fallu qu'elle se fit un principe de se retrancher l'expression des sentiments, non pas même trop rares, mais seulement trop particuliers. Elle s'est également refusé tout ce que le détail local peut donner à l'expression des sentiments généraux de plus intime ou de plus individuel, de peur d'envelopper dans ses descriptions ou dans ses analyses des éléments qui ne fussent pas en tout temps et en tous lieux les mêmes. La prédominance du caractère social, en se subordonnant tous les autres, a réduit la manifestation du sentiment personnel à ce qu'il en peut tenir dans le *proprie communia dicere* du poète latin; et nous avons eu des Eschyle et des Sophocle, des Démosthène et des Cicéron, mais point de Pindare, ni même de Pétrarque ou de Tasse... Il serait plus difficile de dire pourquoi nous n'avons pas eu non plus d'Homère ni de Dante, d'Arioste ni de Milton...

Est-ce pour cela que l'on a quelquefois accusé la littérature française de manquer de profondeur et d'originalité? Si, d'ailleurs, en l'en accusant, on ne confondrait pas peut-être la profondeur avec l'obscurité, c'est ce que je ne veux point examiner. Je crois seulement que nos grands écrivains ont mis une coquetterie d'hommes du monde ou de cour à dissimuler ou, pour mieux dire, à déguiser cette profondeur qu'au contraire quelques Allemands, — de l'école d'Hegel ou du fameux Jean-Paul, — nous avertissent volontiers qu'ils ont essayé de mettre dans leurs œuvres. On se pique en français de dire clairement des choses parfois profondes, mais il semble qu'on se soit glorifié trop souvent en allemand d'avoir obscurément formulé des choses claires. Kant est-il vraiment plus profond que Pascal, et Fichte que Rousseau? Mais Fichte ou Kant, absorbés qu'ils sont dans la lente élaboration, dans la considération, et, si j'ose le dire, dans la satisfaction orgueilleuse de leur propre pensée, laissent à leurs lecteurs la peine de s'y reconnaître, tandis que Pascal

ou Rousseau la leur épargnent. C'est toujours, on le voit, l'effet de la même cause. Il suffit à l'Allemand de se comprendre lui-même, et d'autant que les autres le comprennent moins aisément, il y voit une preuve de la profondeur de sa pensée. Le Français estimerait qu'il a manqué son but, s'il fallait peiner pour l'entendre, et il aime encore mieux passer pour superficiel que pour obscur.

Ne convient-il pas d'ajouter que dans une littérature éminemment sociale, comme la littérature française, où les intérêts qu'on agite sont par définition les intérêts de l'humanité même, les occasions d'être profond, au sens philosophique du mot, sont naturellement moins fréquentes que dans une littérature, comme l'allemande, où la grande prétention de l'écrivain est d'atteindre les noumènes de tout? Pour discuter utilement la question de la tolérance, ou celle de la souveraineté populaire, ayant besoin de moins d'appareil, — si d'ailleurs on a besoin d'autant de pénétration, — on a donc moins de chances aussi d'étonner ou de surprendre qu'à traiter la question de savoir « comment le Moi et le non-Moi, posés dans le Moi par le Moi, se limitent réciproquement ». Un Français l'aurait posée d'une manière plus simple, mais, évidemment, il aurait paru moins profond. L'aurait-il posée seulement? Et puisque nous savons bien nous distinguer nous-mêmes du monde qui nous environne, n'eût-il pas plutôt renvoyé le problème aux Universités, comme n'étant d'aucune utilité pratique. Qu'est-ce encore à dire là, sinon que, dans la mesure où la littérature française mérite le reproche d'avoir manqué de profondeur, c'est comme si l'on lui reprochait de n'être pas la littérature allemande? Voilà un reproche bien allemand!

J'en dirais presque autant de son prétendu défaut d'originalité, que je ne repousse pas non plus, mais que j'explique, et que je rapporte encore à ce même caractère social. On peut bien vivre, si l'on le veut, en dehors et comme en marge de la société des autres hommes, quoi que cela d'ailleurs soit assez difficile. On peut s'excepter en quelque sorte du milieu des siens, comme Byron ou comme Shelley. Et on peut, si l'on le veut, prendre hardiment en tout le contre-pied des usages ou des opinions reçues. Mais si l'on veut vivre au contraire dans la société, et pour la société, — ce qui sans doute est permis aussi, et même, à vrai dire, commandé, — il faut que l'on commence par se soumettre à ses usages et à ses opinions, puisque aussi bien c'est le seul moyen qu'on ait de les modifier. On ne persuade pas les hommes contre leurs préjugés. De même donc que pour nous rendre maîtres de la nature, nous commençons par nous asservir à ses lois, dont la connaissance nous procure les moyens de nous y dérober, ainsi, et à plus forte raison, ne saurions-nous triompher des préjugés qu'autant que nous avons commencé par les partager. En ce sens, une litté-
 ra-

ture éminemment sociale sera toujours moins originale qu'une littérature dont l'idéal ne tendra, comme autrefois celui de la littérature italienne, qu'à la réalisation de la beauté pure, ou comme encore aujourd'hui la littérature anglaise, qu'à la libre manifestation des énergies individuelles. Là, si l'on veut, est la faiblesse ou le défaut de la littérature française classique. Ce le serait du moins si, comme j'ai tâché de le faire voir, cette faiblesse même n'avait pas été, d'autre part, l'une des conditions de sa force. On ne peut tout avoir; les choses humaines sont toujours mêlées; et quant à décider, parmi tant de conceptions de la littérature, s'il en est une que l'on doive absolument préférer à d'autres, ou à toutes les autres, c'est un problème qu'il pourrait être intéressant d'étudier, mais ce n'est pas aujourd'hui celui que nous examinons.

III.

Fera-je voir maintenant de quelle vive lumière cette définition de son caractère essentiel éclaire les parties obscures de l'histoire de la littérature française? Le discrédit et l'oubli final dans lequel sont tombées « les victimes de Boileau », par exemple, auxquelles on pourrait joindre, je crois, la plupart de celles de Voltaire; — les jugements contradictoires que l'on a si souvent portés, et que l'on porte encore sur la société précieuse; — la querelle des anciens et des modernes, dont il est étrange que l'on ait si longtemps méconnu l'importance; — la nature de la révolution opérée dans la littérature de son temps par l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*; — le vrai point du débat, dans les premières années du siècle où nous sommes, entre classiques et romantiques, tout se précise, tout s'enchaîne, tout s'ordonne et se compose en se rattachant au caractère essentiel de la littérature française. Si l'on ignore presque le nom des Théophile et des Saint-Amand, c'est qu'ils ont voulu faire de la « littérature personnelle » dans un temps où, la tendance des esprits étant éminemment sociale, ils n'avaient pas pour eux cette complicité de l'opinion, sans laquelle personne en France n'a jamais rien pu faire. Pareillement, ce que les romantiques ont réclamé, c'est le droit d'être eux-mêmes, de se dégager des contraintes que faisait peser sur eux le souvenir des chefs-d'œuvre d'une « littérature tout impersonnelle »; et, ce qui est bien curieux, mais bien significatif, ils ne l'ont pas eu plutôt obtenu qu'ils y ont renoncé. Ainsi les protestants, quand ils ont eu reconquis sur Rome leur liberté de penser et de croire, se sont-ils empressés de l'abdiquer en se faisant des Églises particulières!... Mais toutes ces questions n'importent guère qu'aux historiens de la littérature, et c'est pourquoi les ayant indiquées, j'aime mieux opposer, — pour achever de le faire lui-même ressortir, — au caractère essentiel de la

littérature française, les caractères essentiels de la littérature allemande et de la littérature anglaise.

Par rapport à la littérature française, définie et caractérisée par son esprit de sociabilité, la littérature anglaise est une littérature *individualiste*. Mettez à part, comme il convient, la génération des Congrève et des Wycherley, celle peut-être aussi de Pope et d'Addison, — dont on ne saurait toutefois oublier que Swift fait également partie; — il semble que les Anglais n'écrivent que pour se donner à eux-mêmes la sensation extérieure de leur individualité. De là cet *humour*, qu'on pourrait définir l'expression du plaisir qu'ils éprouvent à ne penser que comme eux-mêmes, et d'une façon souvent inattendue pour eux-mêmes. De là, chez eux, l'abondance, la richesse, l'ampleur de la veine lyrique, si l'*individualisme* en est précisément la source, et qu'une ode ou une élégie soit comme l'afflux involontaire et le débordement de ce qu'il y a de plus intime, de plus secret, et de plus particulier dans l'âme du poète. De là encore l'*excentricité* de leurs grands écrivains par rapport au reste de la nation, comme en vérité s'ils ne prenaient conscience d'eux-mêmes qu'en s'opposant jusqu'à ceux qui croient leur ressembler le plus. Ne peut-on pas, d'ailleurs, autrement caractériser la littérature anglaise? C'est ce que l'on concevra sans peine que je n'ose affirmer, et tout ce que je dis ici, c'est que je ne saurais mieux exprimer les différences qui la séparent de la nôtre.

C'est aussi tout ce que je prétends faire, en disant que le caractère essentiel de la littérature allemande est d'être *philosophique*. Les philosophes y sont poètes, les poètes y sont philosophes. Goëthe n'est pas plus, ou n'est pas moins, dans sa *Théorie des couleurs* ou dans sa *Métamorphose des plantes*, que dans son *Dicton* ou dans son *Faust*, et le lyrisme, si j'ose user ici de cette expression proverbiale, « coule à pleins bords » dans la théologie de Schleiermacher et dans la philosophie de Schelling. Est-ce là peut-être une au moins des raisons de la médiocrité du théâtre allemand? Mais c'est évidemment celle de la profondeur et de la portée de la poésie germanique. Jusque dans les chefs-d'œuvre de la littérature allemande on dirait qu'il se mêle quelque chose de confus, ou plutôt de mystérieux, de *suggestif* au plus haut degré, qui mène à la pensée par l'intermédiaire du rêve. Mais qui n'a été frappé de ce que, sous la terminologie barbare, il y a d'attirant, et comme tel d'éminemment poétique, de réaliste et d'idéaliste à la fois, dans les grands systèmes de Kant et de Fichte, d'Hegel et de Schopenhauer? Assurément, rien n'est plus éloigné du caractère de notre littérature française. On achève ici d'entendre ce que les Allemands nous reprochent, quand ils nous reprochent de manquer de profondeur. Qu'ils nous pardonnent à notre tour si là-dessus nous ne reprochons pas à leur littérature de n'être pas la nôtre!

Car il est bon qu'il en soit ainsi, et, depuis cinq ou

six cents ans, c'est ce qui fait la grandeur non seulement de la littérature européenne, mais encore de la civilisation occidentale elle-même : je veux dire ce que tous les grands peuples, après l'avoir comme élaboré lentement dans leur isolement national, ont reversé au trésor commun de l'esprit humain. Nous devons donc à celui-ci le sens du mystère et, pour ainsi parler, la révélation des beautés de l'obscur et de l'insaisissable. Nous devons à un autre le sens de l'art, et ce que l'on peut appeler l'intelligence du pouvoir de la forme. Un troisième nous a transmis ce qu'il y avait de plus héroïque dans la conception de l'honneur chevaleresque. Et à un autre enfin nous devons de connaître ce que l'orgueil humain a de plus féroce et de plus noble à la fois, de plus salutaire et de plus redoutable. Nous, cependant, Français, notre rôle a été de lier, de fondre ensemble, et comme d'unifier, sous l'idée de la société générale du genre humain, ce qu'il pouvait y avoir en tout cela d'éléments contradictoires ou hostiles. Latines ou romanes d'origine, celtiques ou gauloises, germaniques si l'on veut, l'Europe entière nous avait emprunté nos inventions ou nos idées, pour les approprier au génie de ses diverses races. Pour les reprendre à notre tour, et les adopter ainsi transformées, nous ne leur avons demandé que de pouvoir servir au progrès de la raison et de l'humanité. Ce qu'elles avaient de trouble, nous l'avons éclairci ; nous avons rectifié ce qu'elles avaient de corrupteur ; ce qu'elles avaient de local nous l'avons généralisé ; nous avons humanisé ce qu'elles avaient d'excessif. N'en avons-nous pas aussi quelquefois diminué la grandeur ou altéré la pureté ? Si Corneille a certainement rapproché de nous les héros un peu barbares encore de Guillen de Castro, La Fontaine, quand il a imité l'auteur du *Décameron*, l'a rendu plus indécent qu'il ne l'est en sa langue ; et si les Italiens ne sauraient reprocher à Molière les emprunts qu'il leur a faits, les Anglais ont droit de se plaindre que Voltaire ait peu compris Shakespeare. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en dégageant de l'homme particulier du Nord ou du Midi cette idée d'un homme universel qu'on nous a tant reprochée, si quelque littérature, parmi les modernes, a respiré dans son ensemble, « le bien public et la civilité », c'est la littérature française. Et il faut bien que cet idéal ne fût pas aussi vain qu'on l'a trop souvent prétendu, puisque, comme je me suis efforcé de le montrer, de Lisbonne à Stockholm, et d'Archangel à Naples, c'est lui dont les étrangers ont aimé à retrouver les manifestations dans les chefs-d'œuvre, ou, pour mieux dire, dans la suite entière de l'histoire de notre littérature.

F. BRUNETIÈRE.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

George Sand.

J'étais encore un enfant quand j'entendis pour la première fois prononcer le nom de George Sand ; c'était sous les tilleuls du préau de la pension Morin, à Fontenay-aux-Roses, laquelle est maintenant Sainte-Barbe-des-Champs. — Une pension bien curieuse, qui ne ressemblait à nulle autre, et dont j'aimerais bien parler plus en détail. — Mais ce n'est pas mon thème aujourd'hui, et il faut savoir se borner. Un jour donc, vers l'année 1832, si je ne me trompe, un *grand*, qui revenait de passer son congé du dimanche à Paris, nous raconta qu'on y parlait beaucoup d'un roman nommé *Indiana* ; que l'auteur était une jeune femme, qu'elle fumait des cigares et s'habillait en homme. Il n'en fallait pas tant pour éveiller notre curiosité et exciter notre imagination.

On la disait liée avec Alfred de Musset, qui n'était pas un inconnu pour nous, car nous avions lu, — en cachette, naturellement, — ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, et Hippolyte Monpou, notre professeur de musique, avait composé plusieurs de ses romances, qu'il nous faisait chanter. Ce pauvre Monpou ! Je ne puis m'empêcher d'ouvrir ici une parenthèse. Je le vois encore avec ses longs cheveux, sa figure colorée, ses yeux bleus et son air enthousiaste. Il était pour nous le type achevé du romantisme qui rayonnait alors. Il venait deux fois par semaine de Paris pour nous donner des leçons de chant et de solfège.

Le solfège était un peu négligé, et quant au chant, après nous avoir seriné quelques chœurs de Glück ou de Spontini, il ne manquait pas de nous dicter des romances du jour, et surtout les siennes. Souvent même nous en avions la primeur : il les essayait sur nous avant de les livrer au public. Il a dû en composer plus d'une dans la patache Rabourdin, qui seule alors faisait le trajet de Fontenay-aux-Roses à Paris. Comme il n'avait pas eu le temps de les noter en chemin, il les écrivait, en arrivant, à la craie sur le tableau noir qui servait à nos exercices scolaires.

Les paroles étaient toujours empruntées aux poètes du jour, comme les *Deux Archers*, la *Ronde du Sabat* ; de Victor Hugo ; le *Lever*, l'*Andalouse*, de Musset. Je me hâte d'ajouter que le texte était légèrement modifié et mis à la portée de notre âge, quand il le fallait. Ainsi le jeune professeur nous dictait : *Une Andalouse au teint bruni, c'est la maîtresse qu'on me donne*. Mais nous rétablissions le texte en chantant. Nous le connaissions parfaitement, non par le volume, que le rigide censeur n'eût pas toléré entre nos mains, — cette institution sanitaire ne nous permettait que Casimir Dela-

(1) Voy. la *Revue* des 20 et 27 août, 3 septembre 1832.

vigne et Lamartine, — mais par des copies manuscrites des poètes contemporains, qui circulaient parmi nous à l'insu de nos pions. Les élèves de la classe de rhétorique, les *grands*, avaient des cahiers remplis des poésies choisies de Victor Hugo, Vigny, A. Barbier, M^{me} Tastu et Alfred de Musset; ces cahiers circulaient mystérieusement, et les petits les recopiaient à leur tour. Je me rappelle encore l'impression que me firent la *Curée* et *Udole*, *Don Paez* et *Portia*. Il y avait certains vers qui me ravissaient et me donnaient un frisson de plaisir singulier. Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres? Mystère. Par exemple, je raffolais de ce passage de *Don Paez* :

Et le bruit

De ses épérons d'or se perdit dans la nuit.

Je ne me lassais pas de me le répéter. C'était un enchantement. Quelle belle chose que la jeunesse!

Quelques années plus tard, j'avais fini mes études; j'étais revenu d'Allemagne et j'essayais de faire mon droit à Paris, — avec peine, je l'avoue. Je ne rêvais qu'à mes projets littéraires, et entre autres à ce fameux roman qui n'a jamais été achevé et que je devais envoyer à Chateaubriand et à Béranger avec de si belles dédicaces. J'ai dit que j'y rêvais, et c'est le vrai mot. Je n'en avais pas écrit une seule ligne : je le portais dans ma tête avec beaucoup d'autres projets plus ou moins ambitieux. Un jour j'en parlai à un de mes bons amis de Fontenay-aux-Roses, Achille Fouquier, qui a publié de si jolis récits de chasse et de voyage. Je lui racontai mon plan, mes personnages, mes idées, — ou du moins ce que j'appelais ainsi. Il y prit intérêt.

— Tu devrais en parler à George Sand, me dit-il.

— Mais je ne la connais pas.

— Moi, je l'ai vue quelquefois chez M^{me} Marliani, qui est une amie de ma mère, répliqua-t-il. Si tu veux, je parlerai de toi à M^{me} Marliani, et elle te présentera à M^{me} Sand.

J'acceptai avec enthousiasme, comme on le pense bien, et nous allâmes rue Grange-Batelière, où M^{me} Marliani occupait un très bel appartement. C'était une femme aimable, qui avait dû être belle. Son mari était consul général d'Espagne à Paris. Italien de naissance, comme le général Cialdini, il avait fait comme lui et pris du service en Espagne après 1830. Plus tard, sous l'Empire, l'Italie délivrée, il rentra dans son pays natal, s'y maria et y mourut sénateur. J'ai même connu sa seconde femme à Florence. Mais revenons à la première.

Elle m'accueillit avec une grande bonté, me fit causer de mes ouvrages futurs, de mon roman surtout. Je ne m'en tirai pas trop mal à son gré, paraît-il, car à quelques jours de là j'appris par Henri Heine que chez M^{me} Sand il avait entendu parler de moi très gracieusement par cette bonne et aimable « consulesse ». J'allai la remercier.

— J'ai parlé de vous à M^{me} Sand, en effet, me dit-

elle. Elle dine chez moi après-demain. Venez de bonne heure, avant que le monde arrive; je vous présenterai, et vous aurez ainsi le temps de causer avec elle.

Je la quittai la joie dans l'âme, une joie tumultueuse, pleine de trouble et d'espoir.

Voir George Sand! Approcher de cette femme célèbre, dont les romans, et surtout les *Lettres d'un voyageur*, avaient fasciné notre imagination et enivré notre cœur! Voir de près cette grande Lélia mystérieuse, dont les amours nous préoccupaient autant que le génie, et qui n'apparaissait à nos yeux qu'entourée d'hommes célèbres, comme Sandeau, Musset, Mérimée, Lamennais, Chopin! Quelle émotion pour une tête et un cœur de vingt ans! Puis comment retenir l'imagination sur la pente des rêves ardents? Si en me voyant, en m'écoutant, ses grands yeux noirs s'abaissaient sur moi avec curiosité, avec sympathie, peut-être! Qui sait? Après tous les orages de sa jeunesse, qu'attend-elle? Que cherche-t-elle à présent? Qui peut la toucher? Peut-être une admiration passionnée, un premier amour, la fraîcheur d'âme d'un adolescent... On voit le thème, et ma pauvre tête exaltée le brodait d'arabesques sans nombre. J'avais vingt ans, qu'on ne l'oublie pas!

Cette agitation ne fit que s'accroître jusqu'au soir, quand je vis s'approcher l'heure fixée pour ma présentation. Je me vois encore arpentant à grands pas l'allée du Luxembourg, devant la Pépinière, et cherchant en vain à m'apaiser. C'était le 2 février 1840. Le soleil était doux comme au printemps, pas de nuages au ciel; les cygnes voguaient sur les bassins; des bandes d'enfants bariolés jouaient sous les arbres effeuillés. — C'est donc pour ce soir, me disais-je; je la verrai, enfin! Je lui parlerai de mon roman... Non! je l'entreprendrai plutôt de son *Essai sur le drame fantastique*, qui vient de paraître, où elle compare *Faust*, *Manfred* et les *Aïeux* de Mickiewicz. J'essayerai de lui prouver combien elle est sévère et même injuste pour Goethe. Je lui dirai combien malgré tout, cet article m'a enthousiasmé, puisque après l'avoir lu je n'ai eu rien de plus pressé que de lui exposer mes réserves dans une longue lettre que je n'ai pas osé lui envoyer. Je lui dirai surtout combien je suis heureux de la voir, de lui être enfin présenté, et tant d'autres choses qui pourront l'intéresser, la toucher. Puis faisant un retour sur moi-même et sur ma vie présente, si vide, si inquiète, j'ajoutais tout bas : Allons, demain, tout cela sera peut-être changé. Qui sait? Voici peut-être mon dernier jour de liberté, d'isolement et d'obscurité. Ce sera ma délivrance et mon hégre.

La génération actuelle, si peu enthousiaste, si railleuse et si sceptique même, aura peine à comprendre ce qui précède; elle accueillera sans doute d'un sourire moqueur cette confiance arriérée d'un vieillard. Mais ce qui reste de mes contemporains, — *happy few!* — ceux qui ont pu applaudir Rachel, Pauline Garcia

et George Sand, me la pardonneront sans doute, et peut-être m'en sauront-ils gré. On aime toujours à se retrouver jeune, même dans le miroir du voisin.

Le soir venu, après un rapide et frugal dîner, au moment de rentrer chez moi, je rencontrai un de mes bons amis de Fontenay, Edmond Lafayette, que je forçai d'assister à ma toilette. Nous restâmes longtemps à causer, trop longtemps, car après m'être fait friser par l'illustre Galabert, je n'arrivai chez M^{me} Marliani que vers dix heures. « Comme vous venez tard ! » me dit-elle. Effectivement, dans ce temps-là, c'était tard, et le salon était déjà rempli de monde. Je distinguai trois groupes en entrant. Un seul attira surtout mon attention : ce fut celui qui s'était formé autour du sofa. Une femme pâle, vêtue de noir, une cigarette aux lèvres, en occupait le centre. Je la reconnus : c'était elle.

Le cœur me battait bien fort quand la maîtresse de la maison me prit par la main et me présenta à son amie. Je m'inclinai sans oser lever les yeux et sans rien dire, heureusement, car c'est ce qu'il y avait de mieux à faire, si je ne me trompe. Que dire, en effet, qui n'eût été une banalité déplorable ? M^{me} Sand se souleva lentement du fond des coussins où elle était blottie, ôta gravement la cigarette de ses lèvres, et, sans me rien dire non plus, regarda ma tête frisée, me fit un petit salut et reprit sa place. Adieu les beaux rêves et les beaux discours que j'avais si bien préparés !

Je m'assis non loin d'elle, et je la devorai des yeux. Je la trouvai à la fois moins belle et plus jeune que je ne m'y attendais. N'était-elle pas déjà célèbre quand j'étais encore sur les bancs de l'école, à Fontenay ? et il me semblait en être sorti depuis si longtemps ! Le fait est qu'elle avait trente-six ans à peine. Courte et replète de taille, vêtue simplement d'une robe noire montante, la tête attirait toute l'attention, et dans la tête les yeux. Ils étaient magnifiques, peut-être un peu rapprochés, grands, à larges paupières et noirs, mais nullement brillants ; on eût dit du marbre dépoli ou plutôt du velours ; ce qui donnait au regard quelque chose d'étrange, de terne et même de froid. Ce ton mat de la prunelle était-il naturel, ou devait-on l'attribuer à son habitude d'écrire longtemps la nuit, à la lumière ? Je l'ignore, mais ce fut ce qui me frappa tout d'abord. Le front haut, encadré de cheveux noirs qui se divisaient en deux simples bandeaux, ces beaux yeux calmes, surmontés de fins sourcils, donnaient à sa physionomie un grand caractère de force et de noblesse que le bas de la figure ne soutenait pas assez. En effet, le nez était un peu charnu, le dessin en était mou, sans belle ligne, vu de face surtout ; la bouche manquait de finesse aussi ; le menton petit, mais appuyé déjà sur un sous-menton trop apparent, ce qui donne de la lourdeur au bas du visage. Du reste, une extrême simplicité de parole, d'attitude et de geste. Telle m'apparut M^{me} Sand, ce soir-là.

Du cercle qui l'entourait je ne pus me faire nommer

que deux personnes, Chopin, son ami d'alors, et Emmanuel Arago, qui devait être mon chef, huit ans plus tard, à l'ambassade de Berlin. A ses pieds, sur un tabouret, était assise une petite fille de onze à douze ans, aux cheveux noirs, à la figure un peu forte, sans autre grâce qu'une expression de naïveté enfantine : c'était Solange, sa fille. Maurice était absent.

Après ma courte et muette présentation, la causerie qu'elle avait interrompue reprit dans le groupe de M^{me} Sand ; on parlait des coiffures masculines, et on en était arrivé aux queues de la fin du dernier siècle ; l'on faisait naturellement force plaisanteries sur ces saucissons ficelés qu'on s'était ingénié à porter sur le dos. J'avais bien envie de prendre la défense de ces queues de rat si grotesques en disant que les vieux paysans de mon pays en portaient encore, et qu'aux enterrements ils les dénouaient en signe de deuil, et qu'alors leurs longs cheveux blancs se déroulaient en ondes sur leurs épaules, et non sans grâce. M^{me} Sand m'eût peut-être regardé et approuvé d'un mot. Mais je n'osai pas élever la voix : les grands yeux noirs et le cercle m'avaient trop intimidé.

Le monde était venu peu à peu, et le salon s'était rempli. Le groupe du canapé dut se disperser. Comme je ne connaissais personne, je ne fus pas dérangé dans mon rôle d'observateur ; j'observai donc et je fis la revue du salon. Tout d'abord je remarquai une femme jeune encore, avec de longues boucles blondes retombant le long des joues, ce qu'on appelait autrefois des *repentirs*, — une douce et jolie figure de fille d'Albion. Du moins je le croyais. Mais je me trompais, elle n'était Anglaise que par alliance ; c'était une Italienne, et je fus bien surpris quand on me dit son nom : la comtesse Guiccioli, la maîtresse de Byron ! Je n'en croyais pas mes yeux : la Guiccioli, qui était célèbre en 1817, deux ans avant ma naissance ? était-ce possible ?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau, et jamais ce vers du vieux poète classique ne s'est mieux vérifié, à mes yeux, qu'en l'appliquant à la maîtresse du grand poète romantique. Oui, c'était elle, belle, souriante et jeune encore malgré ses quarante ans bien sonnés. L'idée que Byron, le grand Byron, une de mes idoles, avait reposé sa belle tête sur ces blanches épaules, — car elle était décolletée, et elle n'avait pas tort, — l'idée que la main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre impérissables avait joué avec ces boucles blondes me rendait cette apparition à la fois odieuse et sacrée. Quand on est veuve d'un pareil amour, me disais-je, on devrait disparaître du monde ; il ne reste plus d'autre asile que la solitude et la mort. On reconnaît là l'intolérance et l'imagination de la jeunesse. En tout cas, ce n'était pas sa façon de penser, à elle, car elle vécut et se maria même. Elle épousa plus tard, comme on le sait, le marquis de Boissy, le pair de France à la fois ridicule et spirituel dont les

boutades désespéraient le chancelier Pasquier. Quand de mauvais plaisants ou des maladroits lui demandaient si sa femme était parente de la célèbre comtesse Guiccioli de Ravenne, il ne manquait pas de répondre : « C'est elle-même, monsieur, l'ancienne maîtresse de Byron. »

Tous les moindres incidents de cette soirée, pour moi si mémorable, sont restés gravés dans mon souvenir. On servait le thé quand un grand bel homme entra avec un joli adolescent de seize ans, svelte, aux cheveux noirs séparés sur le milieu de la tête et retombant en boucles sur les épaules : c'était Maurice Dudevant, conduit par Bocage, le célèbre acteur. Un autre retardataire arriva encore après eux : un petit homme pâle, à longue barbe noire, avec une expression de douceur et de bonhomie bien rare dans notre monde civilisé. « Ah ! voilà le voyageur ! » s'écria-t-on. On l'entoura ; on lui serrait les mains ; George Sand lui sauta au cou et lui donna un bon gros baiser sur les deux joues. C'était Calamatta, le graveur. Quand il fut un peu seul, je m'approchai et je lui parlai de mon camarade Achille Menotti, le fils du pendu de Modène, son compatriote et son ami. Chopin vint nous rejoindre, et nous causâmes quelque temps. La nuit s'avavançait ; peu à peu le salon devenait clairsemé. Minuit sonnait quand je sortis avec Calamatta, la tête encore en feu de tout ce que j'avais vu dans cette soirée si pleine d'émotions.

Sans doute elle m'avait apporté une grande déception. Je n'avais rien su dire à M^{me} Sand, et elle m'avait à peine remarqué. Il n'y aurait pas d'Hégire. Mon beau rêve retombait platement à terre, après un essor si ardent, si ambitieux. Mais si j'en ressentais quelque chagrin, il était du moins sans amertume. Je n'avais pas le sot orgueil d'en vouloir à la destinée ou à George Sand de cette déconvenue.

Il est des natures heureuses qui ont le don de faire de beaux rêves, et, en même temps, le don plus rare encore d'accepter sans trop souffrir les démentis que la vie ne manque pas de leur infliger. Sous la douche d'eau froide de la réalité, leur raison se réveille et les ramène bien vite au sentiment du vrai et du possible. Tout échec a sa raison d'être et provient de causes qui l'expliquent. Il faut savoir les chercher et les voir ; et comprendre, n'est-ce pas pardonner ? Je me rendis compte tout de suite de l'effet que j'avais dû produire sur M^{me} Sand : elle n'avait vu et n'avait pu voir en moi qu'un petit jeune homme frisé fort insignifiant, et quelle que fût la protestation secrète de mon orgueil, je devais lui pardonner d'avoir méconnu un mérite que je n'avais pas eu l'esprit de lui montrer.

Je revins naturellement chez M^{me} Marliani et j'y revis souvent M^{me} Sand avec ses deux enfants. Nous jouions quelquefois au billard dans une petite pièce, derrière le salon. Rien de plus simple que toute sa manière d'être. Nulle coquetterie, nulle prétention,

nulle pose ; elle était le naturel et la modestie même. En pensant à son amour du théâtre, à ses amitiés d'artistes et d'acteurs, on eût pu s'attendre chez elle à un peu d'attitude et de manières étudiées. Il n'y en avait pas trace. En outre, rien dans toute sa personne ne trahissait la fièvre et l'exaltation poétiques de *Lilia* et des *Lettres d'un voyageur*. Tout se passait à l'intérieur ; le feu couvait sous ce front si calme et ces beaux yeux froids, si tranquilles, qui n'en laissaient rien paraître. Elle causait peu, sans éclat, sans esprit même, et elle le savait. D'ordinaire elle était silencieuse, et parfois au point de gêner ses hôtes ou ses visiteurs. On connaît son histoire avec Th. Gautier, qui était venu la voir à Nohant et à qui elle ne souffla mot. Il crut lui avoir déplu et se disposait à partir ; quand elle l'apprit, elle en fut désolée, l'envoya bien vite chercher : « Vous ne lui avez donc pas dit que j'étais une bête ? » répétait-elle au messenger qui était, je crois, Alexandre Dumès fils. Le trait dominant de sa nature était évidemment le sentiment maternel. Il formait le fonds de son caractère pour qui sait lire ; il est visible dans ses œuvres, et même dans ses amours.

Deux souvenirs me restent encore d'elle datant de la même année et toujours du même salon. Un soir, on était en petit comité. Solange était couchée ; Maurice était resté avec sa mère ; il était vraiment joli garçon avec ses seize ans et ses longs cheveux. Quelqu'un dit que M. de Bonnechose allait venir. L'idée vint à M^{me} Sand, qui a toujours aimé les déguisements et la mascarade, d'improviser une petite scène comique au détriment du visiteur annoncé, lequel était myope et de plus fort distrait. Vite, on affable Maurice d'une robe noire quelconque et d'une résille ; on lui pique une rose rouge dans les cheveux. Le voilà transformé en une jeune Espagnole fort jolie, ma foi. M. de Bonnechose entre parmi les rires étouffés ; il vient s'asseoir près de la fausse Clara Gazul, qui est censée ne pas savoir un mot de français, et aussitôt il s'escrime dans un castillan douteux auprès de la belle étrangère. Maurice garda un moment son sérieux, mais finit par éclater de rire au nez de son assidu. Tout le monde en fut aitant, et M. de Bonnechose lui-même se mêla de bonne grâce à la gaieté générale, quand il reconnu enfin son erreur.

L'autre souvenir se rattache à Chopin. Oserai-je l'avouer ? Je ne connaissais alors que bien imparfaitement les compositions de ce génie mélancolique et si profond. Mais sa célébrité, sa liaison avec M^{me} Sand, et le charme de sa personne me le faisaient rechercher, et je causais de préférence avec lui. Il était déjà souffrant de la maladie qui devait l'emporter. On connaît sa figure pâle, tourmentée, sans barbe, ombragée de cheveux bruns.

Nous causâmes donc un soir chez M^{me} Marliani dans un coin du salon, de l'Allemagne que je venais de quitter, de ses grands musiciens et de ses poètes.

M^{me} Sand, son éternelle cigarette aux lèvres, se promenait dans la diagonale du salon, en passant et repassant près de nous. Tout à coup, la porte s'ouvre à deux battants. On annonce M^{me} la baronne X... et une grosse, lourde femme, empanachée, entre à grand frocrou. M^{me} Sand était devant nous à cet instant : elle se retourne et dit à demi-voix ces simples mots : « Oh ! la femme ! » Il n'est impossible de rendre le mépris, le dépit concentré contenu dans cette brève exclamation, et l'accent avec lequel elle fut prononcée. Chopin ne put s'empêcher de sourire tristement. Que voulait-elle dire ? Parlait-elle en général, ou s'adressait-elle au cas particulier ? Cette sortie s'appliquait-elle à la baronne ? ou bien cette vieille femme ridicule était-elle à ses yeux le type et le résumé des travers de son sexe ? Je n'ai pu le deviner. Mais je n'ai jamais oublié l'expression qu'elle y avait mise. Elle ne s'occupait plus de la baronne, et, comme si elle ne soupçonnait pas même sa présence, elle reprit sa promenade solitaire. A un certain moment arrivée devant nous, elle vit que Chopin s'animait un peu en causant avec moi ; sa sollicitude s'en émut ; elle s'arrêta, et sans rien dire, d'un geste presque maternel, elle vint poser sa fine et blanche main sur les cheveux de son ami, comme pour le calmer ou le rappeler à la prudence. J'en fus attendri, et je m'empressai de reprendre la conversation sur un ton plus tranquille. O George ! que j'aurais donné pour que cette même main se posât sur mon front !

Les années passèrent : la révolution de 1848 arriva, je quittai Paris ; à mon retour, M^{me} Marliani était morte, et ce fut chez nos amis communs Hetzel et Bixio que je revis quelquefois M^{me} Sand. Elle était toujours simple, calme, mais déjà visiblement vieillie. En 1857, à mon retour de Moldavie, je pus enfin lui faire hommage de mon premier poème : *la Mort du Juif errant*. Elle me répondit par une lettre, dont je suis bien fâché de ne pouvoir donner le texte. Je la gardais précieusement dans une cassette arabe que M^{me} Tastu m'avait rapportée de Bagdad et qui a été brûlée par la Commune, en 1871, avec tous les autographes qu'elle contenait. Sa cendre s'est mêlée à celle de la lettre que j'avais reçue de Musset, sans compter tant d'autres signées de noms illustres. De celle-ci, je ne me rappelle que cette phrase : « Votre poème réunit deux qualités qui vont rarement ensemble : la grandeur et la fraîcheur. Je n'aurais pas compris ainsi cette légende, ajoutait-elle, mais je reconnais à l'artiste le droit absolu de traiter son sujet en toute liberté. »

J'allai la remercier de cette appréciation si flatteuse. Elle demeurait alors rue Racine, sans doute afin d'être plus proche de l'Odéon, où elle faisait jouer une de ses pièces rustiques sous la direction de Bocage, je crois. On n'arrivait pas facilement jusqu'à elle : sa porte était barricadée et ses visiteurs étaient passés au crible. On filtrait, pour ainsi dire, le flot des admira-

tions qu'elle inspirait. Elle n'y était pour rien sans doute. Son entourage seul avait dû organiser ce système de douanes qui est, d'ailleurs, absolument nécessaire à la porte de tout travailleur célèbre ; et il avait bien raison : le temps de George Sand était précieux ; il fallait le ménager. En entrant, je fus donc reçu et interrogé par un homme dont la physionomie n'avait rien de remarquable et qui touchait à l'âge mûr. C'était Manceau, le graveur, devenu son secrétaire, son factotum et son ami. Après quelques mots d'explication, il me laissa passer et m'introduisit auprès de M^{me} Sand, je pus enfin lui dire combien j'étais touché de sa lettre et reconnaissant.

Depuis, je lui envoyai tous mes ouvrages à mesure qu'ils paraissaient. Elle me répondit toujours : ses éloges comme ses critiques portaient la marque d'une entière sincérité et d'un point de vue tout personnel. Ces lettres, si intéressantes pour moi, ont péri comme la première dans la même catastrophe et avec celles de Lamartine, de Nodier, de Heine, de Mérimée, de Montalembert, d'Augier, de Ponsard, de M^{me} d'Agoult et d'autres encore. Je ne m'en suis jamais consolé.

Il me reste cependant un autographe de M^{me} Sand. C'est une lettre que j'ai trouvée dans les papiers de mon frère. J'ignore comment elle était tombée dans ses mains. J'ignore même à qui elle est adressée ; elle date sans doute de la fin de 1865, et doit avoir été écrite peu de temps après la mort de Manceau. Comme elle ne figure pas dans sa correspondance publiée, je la donne ici ; elle est si simple, si belle, si touchante, qu'il serait dommage d'en priver ses admirateurs et sa mémoire :

Excellente amie, je vous embrasse et je vous remercie. Je suis à Nohant. Maurice est venu me chercher à Palaiseau, où depuis quatre mois j'assistais sans espoir à une agonie. Je suis tellement fatiguée, maintenant, que je suis comme abrutie. J'ai fermé les yeux de mon pauvre cher ami, j'ai croisé ses mains, je l'ai mis dans sa tombe, après l'avoir gardé seule deux nuits et trois jours, endormi pour jamais. Je crois à l'immortalité, au bonheur et au renouvellement après cette triste vie déchirante.

Je vous aime,

G. SAND.

Les photographies qui restent de M^{me} Sand ont été faites dans les dernières années de sa vie et ne donnent d'elle qu'une image imparfaite, je dirai même pénible pour ceux qui, comme moi, l'ont vue encore dans tout l'éclat de sa beauté mûrissante. Elle avait changé sa coiffure, ses bandeaux étaient plus relevés, et le fer frisait ses cheveux à petites ondes ; les yeux s'étaient rapetissés ; le bas de la figure ne s'était pas ennobli et la photographie traduit tout cela plate-ment ; ce n'est pas le vrai George Sand. Il faut le chercher dans ses portraits gravés : il a été représenté

fidèlement à trois époques successives et par trois maîtres différents. Le premier de ces portraits, et le meilleur à bien des égards, est une fine gravure de Calamatta, d'après une esquisse de Delacroix. George Sand est représentée en homme, en redingote 1830, une cravate lâche au cou, les yeux superbes, exagérés peut-être, avec de larges paupières. L'expression en est lourde et triste. Il date de 1837. L'autre est la reproduction à la manière noire du grand portrait de Charpentier, — et non Champmartin, comme l'écrivit Maxime Du Camp, — qui a figuré à l'Exposition de 1839 ou 1840. Elle est presque en pied, debout, vêtue de noir, une fleur rouge dans les cheveux. Évidemment idéalisée, c'est Lélia. Le troisième est un dessin de grandeur naturelle de Couture. C'est le George Sand de la maturité; celui-là est très réel, très vrai et dans la juste mesure de l'idéalisation. L'impression en est forte et grande : on y sent l'ampleur et la puissance de l'écrivain.

Il y a bien encore un autre portrait dû au burin de Calamatta et dessiné par lui seul cette fois-ci. La coiffure est formée de bandelettes qui encadrent le visage et le costume est une espèce de robe à l'antique. Très beau de gravure assurément, il est lourd de dessin et d'expression. Quant à la statue qu'on lui a élevée au foyer du Théâtre-Français, et qui est de Clésinger, cette femme aux pieds nus, ni antique ni moderne, ni idéale ni réelle, à la face inerte, sans caractère ni flamme, ne donne qu'une idée fausse du beau génie dont elle doit transmettre les traits à la postérité. Et pourtant, dira-t-on plus tard, cette statue a été faite de son temps, presque de son vivant et par son propre genre enfin ! Que de présomptions de vérité et de sincérité ! Eh bien, malgré tout cela, la vérité n'est pas là. Du reste, j'en dirai autant de deux autres bustes qui figurent dans la même galerie : je ne retrouve ni Ponsard ni Musset dans leur effigie de marbre. Alors que penser de la ressemblance des bustes de Molière et de Rotrou, si beaux d'ailleurs, et qui ont été sculptés cent ans après leur mort?... Pour moi, je m'en tiens aux empreintes prises sur nature après décès, et encore tout le monde n'y garde pas sa ressemblance avec l'expression de calme et de grandeur que la mort y ajoute parfois, comme on peut l'admirer dans les masques de Mirabeau, de Napoléon et de Gœthe.

En relisant les pages qui précèdent, je les trouve bien longues et insignifiantes et j'aurais dû peut-être les épargner au public. Elles ne contiennent en somme que la description de George Sand vers 1840 et l'impression qu'elle fit sur mes vingt ans. Comme tous les faiseurs de mémoires, il m'y raconte surtout. Encore si j'avais vu M^{me} Sand ailleurs qu'à Paris et loin de la vie factice et banale des salons ! C'est un de mes regrets de n'avoir pas eu la bonne fortune de la contempler à Nohant, dans sa Vallée noire, son vrai cadre naturel, là où elle était toute elle-même, au milieu de

sa vie de campagne, de famille, de bienfaisance et de travail !

**

Pour retenir l'attention du lecteur, je parlerai encore de deux de ses amis, les plus célèbres, ce qui me permettra d'être un peu plus intéressant, je l'espère, avant de finir cette causerie.

Un des traits les plus frappants de cette femme extraordinaire, c'est l'impression si forte qu'elle a laissée sur tous ceux qui l'ont approchée, et l'empreinte ineffaçable qu'en ont gardée ceux qui l'ont aimée. J'en ai connu plusieurs : Musset, Sandeau, Chopin, Malleville. Je laisse de côté Mérimée qui ne l'a pas aimée et qui n'a eu avec elle pour ainsi dire qu'une brève rencontre, un choc rapide et passager. Je ne parlerai que de Musset et Sandeau.

Tous deux ne purent l'oublier et leur blessure fut toujours à vif. Je n'ai jamais entendu Musset prononcer son nom. Mais Sandeau n'avait pas la même réserve. Tantôt il la portait aux nues, tantôt il la foulait aux pieds ; une muse ou une gourgandine : il n'y avait pas de milieu. Je me rappelle qu'un jour à Bellevue, sur le balcon de sa jolie maison, devant cette vue admirable de la vallée de la Seine, nous causions de M^{me} Sand. Elle vivait encore. Je venais de lire un de ses derniers romans dans la *Revue des Deux Mondes* ; je lui parlais avec admiration de cette source inépuisable d'invention et de style : c'est l'honneur de votre génération, lui dis-je tranquillement. — C'est l'honneur de l'esprit humain ! reprit impétueusement Sandeau, d'un air et d'un accent enflammés, en faisant un grand geste qui ressemblait à un serment solennel. On le voit, tout en gardant rancune à la femme il était pénétré de la supériorité de son génie. Il avait été le premier à en saluer l'éclosion. On sait qu'à leur arrivée à Paris, après avoir écrit ensemble le pâle et faible roman de *Rose et Blanche*, M^{me} Sand fit à elle seule *Indiana*, qu'elle rapporta de Nohant, où elle allait toujours passer quelques mois. Sandeau devait revoir le roman et le corriger. Quand il en eut fini la lecture, il fut stupéfait de la perfection de l'œuvre et du talent de l'ouvrier. Il n'y avait rien à ajouter, rien à retrancher. Il le lui dit loyalement, et sans nulle jalousie ; il voulut qu'elle y mit son nom à elle, à elle seule. Ils avaient signé leur premier roman *Jules Sand, Indiana* fut signée alors *George Sand*, et voilà comment naquit ce nom désormais immortalisé. Quant à Jules Sandeau, il reprit le sien tout entier en publiant *Mariana* et *Madame de Sommeville*. Leur collaboration avait fini ; désormais séparés de cœur comme de talent, ils coururent la même carrière sans jamais plus se rencontrer.

Jules Sandeau, que je n'ai vraiment connu que dans ses dernières années, avait beaucoup d'esprit, beaucoup plus que ses romans ne le montrent. Il y mettait plutôt son cœur et ses rêves. Dans la conversation, il était calme, simple, aimable. Son commerce était d'une

grande douceur. Il ne se dépensait pas en monologues brillants et verveux, comme tant de ses confrères; mais des remarques fines, des saillies profondes lui échappaient tout à coup. Le fond était assez amer et découragé, surtout vers la fin, mais la forme était toujours gracieuse et spirituelle. Qu'on se rappelle ce passage de son discours à l'Académie en réponse à C. Doucet, succédant à A. de Vigny : « Vous regrettez, monsieur, de n'avoir pas vécu dans l'intimité de M. de Vigny; mais personne n'y a jamais vécu, — pas même lui. »

Il avait une tête fine; ses yeux étaient beaux et bons, je veux dire pleins de bonté. Lehmann en a fait un joli crayon. L'âge l'avait empâté pourtant et déchevelé; il fumait continuellement; la paresse et le découragement l'avaient alourdi. Mais on devinait qu'il avait dû être charmant dans sa jeunesse. Un petit portrait fait d'après lui au crayon en 1831 ou 1832 par M^{me} Sand, — oui, M^{me} Sand, vous avez bien lu, — était pendu près de la glace, à gauche, dans le joli salon du pavillon Mazarin qu'il occupait en qualité de bibliothécaire. Je le vois encore, une magnifique touffe de cheveux en forme de toupet à la Louis-Philippe couronnait son front et sa figure imberbe. Il n'y a que nous autres chauves, me disait-il, pour avoir en autant de cheveux. Qu'est devenu ce petit portrait? Sandeau est mort, M^{me} Sandeau est morte, leur fils aussi est mort, d'autres hôtes habitent le pavillon Mazarin, et sans doute d'autres portraits figurent autour de la même glace.

Cette mort de ce fils, un fils unique, jeune officier de marine plein d'espérances brisa tout à fait Sandeau; il ne fit plus que végéter. Les jours de réception de sa femme, il fuyait le salon. Retiré dans un étroit petit cabinet, couché sur un divan, enveloppé d'un nuage de fumée, il n'était accessible qu'à quelques amis intimes comme É. Augier, Hetzel et quelques autres. Il ne travailla plus ou du moins que rarement et péniblement. Le jeudi il sortait de sa torpeur pour assister aux séances de l'Académie. Il s'y plaisait : c'est une douce chose que d'être de l'Académie dans sa vieillesse, me disait-il. Son élection l'avait ravi. Je dînai avec lui ce jour-là chez Alexandre Bixio. Il était rayonnant et ne cachait pas son bonheur. Le cas est général du reste. Je n'ai pas vu un seul des élus qui n'exultât. Il paraît que c'est bien bon, — et voilà pourquoi l'Académie ne chômera jamais de candidats. Être parfaitement heureux tout un jour, songez donc!

Après déjeuner, il allait jusqu'au Palais-Royal prendre son café et lire les journaux. Je l'y accompagnais quelquefois. Un jour il voulut s'asseoir sur un banc du jardin au milieu des enfants qui jouaient. En le quittant je me retournai : il était affaissé, lourd, un vieillard, une ruine. J'eus le cœur serré en pensant à ce qu'il avait été et à ce qu'il allait devenir : l'isolement, le dégoût de tout, la vieillesse du corps et de l'âme, est-ce donc ainsi qu'il faut finir? Il mourut quelques

temps après, et sans peine, je suppose, il ne tenait plus à la vie. J'essayais parfois de le relever, de l'animer à quelques travaux; il secouait la tête et me répondait tristement : non, c'est fini; je n'ai pas l'âme remouante, comme vous.

Il travaillait lentement, difficilement; il était trop méticuleux; les scrupules l'embroussaillaient; il ne pouvait avancer; il était de ces timorés littéraires dont Flaubert est le type. Ceux-là ne sont pas les amants de la muse, ils en sont les victimes. Sandeau restait une heure sur une phrase. Un soir, à Bellevue je causais avec M^{me} Sandeau et deux ou trois amis, dans un coin de leur vaste salon. Sandeau fumait dans l'autre coin, tout seul à ruminer en silence; tout à coup il m'interpelle pour me demander si on pouvait dire : Son bonheur lui souriait dans tous les yeux. Je lui répondis par le vers de Chénier dans *la Jeune captive* :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,

et je le grondai doucement de ses timorités superflues. Je n'osai pas lui donner M^{me} Sand pour modèle, naturellement : c'eût été cruel. Mais j'insistai sur les avantages d'un travail plus libre, plus confiant, plus rapide, sauf à y revenir par des retouches. En effet, pendant qu'on cisèle une phrase, la pensée se refroidit, s'impatient; elle a trop attendu son tour et souvent on ne la retrouve plus quand on revient à elle. La pensée est femme. Ce travail compassé et timide n'est plus de la peinture, c'est de la mosaïque. Les grands maîtres ont la main plus déliée et plus large; ils laissent couler la source, — à moins qu'ils ne la captent et ne la rétrécissent tout la faire jaillir plus haut et retomber en jet d'eau lumineux, comme on le voit chez certains grands artistes, La Bruyère en tête. De nos jours, entre la facilité et l'abondance magnifique de Lamartine et de George Sand, par exemple, et le labeur méticuleux et inquiet de Flaubert et de Sandeau, il y a eu des génies heureux comme Mérimée et Musset qui ont touché à la perfection du premier coup et sans efforts. M^{me} Sand, puisqu'il est question d'elle, est, en effet, le contraire de ces écrivains transis. Jules Lemaitre a célébré en paroles charmantes ce ruissellement copieux et bienfaisant, *cette Lactea ubertas*, Caro admirablement défini cette facilité abondante de son style, tout en ajoutant avec finesse qu'elle était aussi un piège et un danger. Sa phrase court limpide et tranquille, sûre de sa route et ne s'en préoccupant pas. De même pour la composition; je doute qu'elle prit la peine de faire un plan d'avance; du moins, pour certains de ses romans, ce n'est que trop visible. Chemin faisant, elle battait les buissons pour en faire sortir les idées et les images, et elles sortaient en foule. Quant au but du voyage, elle s'en inquiétait peu; on arrive toujours quelque part. Cette méthode est bien dangereuse, et je ne la conseillerais à personne. Mais si elle est pleine de périls, elle a un immense avan-

tage : on garde la fraîcheur du style, car l'auteur s'amuse d'abord lui-même en amusant les autres.

J'ai promis de parler encore de Musset; j'y arrive : il est difficile d'écrire sur M^{me} Sand sans qu'il soit question de ce grand poète. Le siècle a retenti du bruit de leurs amours, et leurs griefs ont laissé une trace ineffaçable dans notre littérature contemporaine. Chacun d'eux a eu ses partisans qui ont envenimé et prolongé la querelle. Qui ne se rappelle parmi les lettrés le tumulte soulevé, il y a plus de trente ans, par le roman de M^{me} Sand, *Elle et Lui*? Nous sommes plus calmes à présent. La jeune génération a d'autres soucis : elle enveloppe les deux amants et les deux écrivains dans la même indifférence, quelques-uns osent dire le même dédain... Pauvres petits! continuons.

Il y a deux versions sur M^{me} Sand, l'une qui la représente comme la Pulchérie de *Lélia*, l'autre comme *Lélia* elle-même, froide, insensible, immatérielle. La vérité est, sans doute, entre les deux. Je ne déciderai pas. Je l'ai appelée un jour la fille de Rousseau et de M^{me} de Warens. Caro, qui a bien voulu recueillir le mot et le citer dans sa belle étude sur George Sand, n'en a désigné l'auteur que par ce mot vague et flatteur : un homme d'esprit. Or, comme ce signalement ne suffit pas pour me faire reconnaître, — même par mes amis, — je revendique ici la paternité de ce mot qui me paraît très juste, et je dirais même profond, si je n'en étais l'auteur. En effet, ne tient-elle pas de Rousseau la magie du style, l'amour de la nature et le penchant aux rêveries sociales et humanitaires? et la *Lélia* de la réalité ne fut-elle pas, ainsi que M^{me} de Warens, bonne, aimante, charitable, maternelle, et, par nature comme par son éducation, trop indifférente aux jugements de l'opinion? Je pourrais aller plus loin, mais c'est inutile. Contentons-nous d'insister sur le côté maternel dont j'ai déjà indiqué la prédominance dans son caractère. Maternelle, elle le fut déjà avec Sandeau qui avait sept ans de moins qu'elle. Elle le fut avec Musset qui n'avait que vingt ans, et également avec Chopin, plus âgé, mais toujours souffrant. Elle les aima et les traita comme des malades. *Lucrezia Floriani* et *Elle et Lui* en disent long sur ce chapitre. Mais à vingt ans, on demande autre chose que des maternités et des soins chez une maîtresse; rien que la différence d'âge et de caractère expliquerait déjà bien des choses. M^{me} Sand avait sur ces jeunes hommes une double supériorité : celle des années et celle d'une raison plus froide. Ajoutez-y le charme féminin et l'ascendant d'un génie au moins égal, et l'on comprendra la lassitude d'un côté et de l'autre le déchirement, l'exaspération de la rupture. Si la correspondance de M^{me} Sand avec Musset et de Musset avec elle existe encore en entier, et si elle était jamais publiée, — et elle devrait l'être, — je suis sûr que tous les deux auraient à la fois raison et tort, comme il ad-

vient presque toujours en pareille aventure. En tout cas, elle ne pourrait que leur faire honneur à l'un et à l'autre. Déjà de leur vivant ils s'étaient pardonnés. Il en reste des témoignages immortels : les *Lettres d'un voyageur* et le *Souvenir*, et même la *Nuit d'octobre*. Pourquoi ne pas achever de tout nous dire? Nous sommes la postérité pour eux à cette heure. Le nom de Musset ne paraît pas même dans la volumineuse correspondance qu'on a publiée de M^{me} Sand avec ses amis. Est-ce admissible? Pourquoi ne pas combler cette lacune inacceptable? Ces lettres n'ont pas dû périr. En tout cas, pour celles de Musset, nous en avons eu un avant-goût dans *Elle et Lui* : les fragments des lettres de Laurent de Fauvel que cite M^{me} Sand trahissent leur origine; si elles ne donnent pas le texte même, elles en ont tout l'esprit : la lettre où il est question du gilet est évidemment du Musset le plus pur. Le hasard, en tout cas, a remis entre mes mains la copie de quelques lettres de Musset à M^{me} Sand, écrites à l'époque de leur rupture, copie prise sur les originaux par une amie de M^{me} Sand et avec son autorisation. Je crois rendre service à la mémoire du poète en prenant la liberté d'en donner quelques extraits. Ils portent bien l'empreinte de son génie, et le font revivre dans ce qu'il avait de plus humain, de plus sincère et de plus éloquent.

On a reproché amèrement à M^{me} Sand la publication de son roman *Elle et Lui*. Mais, dès le début de leur séparation, Musset avait l'idée d'un pareil ouvrage. Il en parle à plusieurs reprises dans ses lettres datées de 1833 :

Je m'en vais faire un roman. J'ai bien envie d'écrire notre histoire. Il me semble que cela me guérirait et m'éleverait le cœur. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os.

Et plus tard :

Mais je ne mourrai pas sans avoir fait un livre sur moi, sur toi surtout. Non, ma belle fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a porté. Je te le jure par ma jeunesse et par mon génie!...

Ce qui serait plus curieux encore dans cette correspondance, si on la publiait en entier, ce serait d'y voir, comme dans ces ruches de cristal où l'on peut suivre le travail des abeilles, les mouvements désordonnés et contraires de sa passion. Nulle part on ne trouverait un plus bel exemplaire de cette façon forcée d'aimer, comme le dit M. Brunetière, qui distingue la génération romantique. Musset reconnaît d'abord ses torts, il les confesse ingénument, il se résigne à en subir les conséquences, il va même jusqu'à aimer son rival, du moins il le croit :

Lorsque j'ai vu le pauvre Pagello, j'y ai reconnu la bonne

partie de moi-même, mais pure et exempte des souillures irréparables qui l'ont empoisonnée en moi. C'est pourquoi j'ai compris qu'il fallait partir...

Il quitte Paris, il va à Baden. Là, dans la solitude, les souvenirs ardents reviennent, sa tête s'exalte, il est dévoré de regrets, il la désire, il l'aime plus que jamais. Mirabeau, dans sa prison, n'a rien écrit de plus enflammé :

Jamais homme n'a aimé comme je t'aime; je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour... Je t'aime, ô ma chair et mes os et mon sang! Je meurs d'amour, d'un amour sans fin, sans nom, insensé, désespéré, perdu. Tu es aimée, idolâtrée jusqu'à mourir. Non, je ne guérirai pas, non, je n'essayerai pas de vivre. Je me soucie bien de ce qu'ils disent! Ils diront que tu as un autre amant. Je le sais bien. J'en meurs. Mais j'aime, j'aime. Qu'ils ne m'empêchent pas de t'aimer! etc.

Et plus loin :

Il ne fallait pas nous revoir, maintenant c'est fini. Je m'étais dit qu'il fallait prendre un autre amour, oublier le tien, avoir du courage. J'essayais, mais tu le sais bien, n'est-ce pas? Ces belles créatures, je les hais, elles me dégoûtent avec leurs diamants et leurs velours. Je les embrasse, après je me rince la bouche et je deviens furieux. Je n'aime pas les Vénus, ô mon amour! Ce que j'aime, c'est la petite robe noire, le nœud de ton soulier, ton col, tes yeux. Tiens, je suis fou, — mais tu m'as permis de t'aimer...

Il revient à son idée de roman à faire avec leur histoire; mais il ne connaît pas assez sa vie en détail. Alors il lui propose d'aller la retrouver dans le Berry, caché aux environs de Moulins ou de Châteauroux; elle y viendrait le voir, seule, à cheval; on le croirait bien loin, en Allemagne, et il y aurait eu là quelques beaux moments. Ce qui est caractéristique, c'est que la lettre est signée Franck, le héros de *la Coupe et les lèvres*.

Il rentre à Paris; il est plus calme, à en juger par ce fragment :

Dites-moi, monsieur, est-ce vrai que M^{me} Sand soit une femme adorable? Telle est l'honnête question qu'une belle bête m'adressait l'autre soir. La chère créature ne l'a pas répétée moins de trois fois, — pour voir apparemment si je varierais ma réponse. Chante, mon brave coq, me disais-je tout bas, tu ne me feras pas renier, comme saint Pierre.

Il part pour la campagne, et de là il demande, il espère un rendez-vous, — d'ami. — il lui est refusé,

on ne lui permet pas de revenir à Paris : il y a une promesse fatale :

Que je revienne à Paris, cela te choquera, et lui aussi ! J'avoue que je n'en suis plus à ménager personne. Qu'il souffre, qu'il souffre, qu'il souffre, lui qui m'a appris à souffrir !

Puis l'apaisement se fait : ils se sont revus. Le pauvre Musset a enfin obtenu une dernière entrevue, — d'ami toujours, — un rendez-vous d'adieux. Il remercie George Sand par une dernière lettre, calme, attendrie, presque fraternelle. Elle commence par la note adoucie, pardonnable, du *Souvenir* et de *la Nuit d'octobre* :

Je t'envoie ce dernier adieu, ma bien-aimée, et je te t'en-voie avec confiance, non sans douleur, mais sans désespoir. Les angoisses cruelles, les lettres poignantes, les larmes amères ont fait place en moi à une compagne bien chère, la pâle et douce mélancolie. Ce matin, après une nuit tranquille, je l'ai trouvée au chevet de mon lit, avec un doux sourire sur les lèvres. C'est l'amie qui part avec moi; elle porte au front ton dernier baiser.

La lettre continue ainsi sur ce ton de résignation, de rassérénement et de tendresse. Il est réconcilié avec elle et avec lui-même. Il accepte la destinée; puis le ton s'élève; il devient plus lyrique, plus grandiloquent. La lettre se termine par une prosopopée pleine de fierté et de confiance dans l'immortalité de leur amour; il tressaille d'orgueil à la pensée que la postérité répètera leurs noms avec ceux des amants immortels qui n'en ont qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abeillard.

Et il en sera ainsi, son espoir ne sera pas déçu. Laissons là les récriminations, les vaines recherches sur les griefs vrais ou faux et leur origine probable. A quoi bon prendre parti entre ces cœurs déchirés? Ils ont aimé, ils ont souffert l'un par l'autre, puis ils se sont pardonnés. Faisons comme eux.

Ceux qui ont reçu savent que dans ces crises de la passion les torts engendrent les torts, qu'ils sont fatalement mutuels, même quand le combat est inégal et la culpabilité incertaine. Le tort suprême, d'ailleurs, le crime inexpiable, — inévitable même, hélas! — n'est-il pas de n'être plus aimé quand on aime encore, — et réciproquement? Y a-t-il des juges du procès et où sont-ils? Je n'en vois que deux : le temps qui apaise tout, en faisant tout oublier, et la calme postérité qui doit tout comprendre.

ÉDOUARD GRENIER.

LE JOYEUX SACRIFICE

Nouvelle.

— Il n'y a de vraie bonté, aimait à dire Virgile Arbel, que là où il y a sacrifice, et joyeux sacrifice.

Virgile Arbel, comme la plupart des hommes de ce temps, n'avait eu garde de manquer au devoir qui incombe à tout honnête citoyen de chercher quelque part le salut de l'humanité, et il avouait à ses intimes que c'était dans la bonté qu'on le trouverait infailliblement.

— Dans la bonté sans phrases, ajoutait-il, par conséquent pas dans la mienne, puisque je pérore.

Ce qu'il appelait la bonté, ce n'était pas en effet l'échange continu de phrases doucereuses et léniifiantes, non plus que la tendresse même, qu'il ne méprisait pas, mais où il prétendait ne découvrir que de la volupté, à la vérité superficielle et plus délicate, mais enfin quelque chose d'inférieur encore à son rêve; ce n'était même pas le sentiment d'indulgence qui porte de nombreux esprits à ne plus prendre un vrai souci à aucune des choses humaines, parce que toutes leur semblent vaines et passagères : c'était plus que tout cela. Il en était venu à ne plus comprendre le mot de bonté que dans le sens de sacrifice, et ce fut sur cette base qu'il institua d'une façon inébranlable la misère morale où se déroulèrent les dernières années de sa vie. Sans aller jusqu'à se croire un des pires êtres de l'humanité, il ne cessa cependant jamais de se tenir pour l'un des moins méritants, et de se mépriser, parce que, s'apercevant bien qu'il sentait plus vivement que la plupart des hommes la nécessité d'être bon, il se reprochait de ne pas développer avec assiduité dans son âme l'esprit de sacrifice.

En réalité, Virgile Arbel était un saint; et s'il était possible de trouver des mots assez tendres, des phrases assez pieuses pour que ne se froisse pas la délicate fleur d'émotion que fait lever en moi son souvenir, c'est uniquement ces mots et ces phrases qu'il faudrait redire en parlant de lui, c'est avec un respect infini qu'il conviendrait de rappeler les dernières amertumes de sa vie, par où son âme naïve et pure fut si douloureusement blessée, sans que sa foi ait faibli un seul instant, même au milieu des plus tragiques résolutions. Je me consolerais de ne pouvoir donner à ce récit l'accent qu'il lui faudrait, en pensant que Virgile Arbel manquait moins que personne à railler la disproportion de nos rêves et de la réalité, et en songeant combien lui-même fuyait avec épouvante toute tendance au sentimentalisme, sans doute parce que sans le raisonner il devait sentir d'instinct que jamais aucune effusion ne parviendrait seulement à donner l'idée du torrent passionnel qui bouillonnait en lui.

De son temps de collège et de ses premières années de Paris, il n'y a vraiment rien à dire. A peine remarqué pour sa nonchalance un peu excessive quand il était élève, il continua à ne se singulariser, quand il vint habiter la capitale, vers sa dix-neuvième année, que par l'insouciance irrédéchée avec laquelle il dissipa, pendant plusieurs années, les revenus d'une fortune assez considérable dont la mort de ses parents lui laissait la libre disposition. Tout d'un coup on le crut ruiné, parce qu'on le vit changer subitement de façon de vivre, prendre petit logement, délaisser ses habituels compagnons de plaisir, cesser de souper en folle compagnie, rompre brusquement avec toutes les habitudes onéreuses qui grèvent le budget des élégants. Arbel non seulement ne prit pas la peine de démentir les bruits qui couraient sur son compte, mais il s'attacha même à les confirmer. Ils étaient faux cependant, son capital restait intact, et ce changement d'existence était tout simplement dû à une véritable conversion morale, qu'on connut peu, car rien extérieurement n'aurait pu la faire prévoir, mais dont avec un peu d'attention il était cependant possible de retrouver les prémices dans sa vie jusqu'à ce jour.

A quel événement, à quelle lecture, à quelle méditation faut-il particulièrement attribuer ce soudain renoncement presque ascétique à tout ce qui représente pour un homme riche les commodités et les menues joies de la vie? Le sut-il seulement lui-même? Cela fut évidemment le résultat d'états antérieurs prolongés, et peut-être amené par la lassitude, par la fatigue d'un genre d'existence qui ne lui apportait en aucune façon le bonheur. Il avait, d'ailleurs, toujours été serviable et en chaque instant prêt à obliger ses amis. Son train de dépense lui en avait laissé peu le moyen, et il avait dû souffrir plus d'une fois de se voir acculé à refuser un service. Est-ce ces mille projets de compassion superficielle qui peu à peu le transformèrent? Cela est fort possible, ou peut-être au moins préparèrent-ils quelque soudain éblouissement devant telle maxime inédite ou moins comprise jusqu'alors.

S'il lisait peu et d'une façon tout à fait désordonnée, il ne se laissait que davantage terrasser par des idées qui sans doute avaient sommeillé en lui, et qu'il découvrait subitement mises en lumière dans quelque livre auparavant négligé. C'est ainsi que je le surpris un soir pleurant d'extase à relire une page de Spinoza, qu'il connaissait pourtant de longtemps, dont naguère il avait encore parlé avec indifférence et qui venait de lui donner pour la première fois, disait-il, le sentiment absolu de l'éternité de l'âme. Quant à l'idée de l'augmentation de la personnalité, qui maintes fois l'avait torturé démesurément, et qui faisait pourtant corps inséparable avec la page en question, ce soir-là il ne s'y arrêtait même pas. Et c'était fini : dès ce moment, il n'aurait plus de doutes sur l'éternité de l'âme.

Est-ce une émotion semblable qui le convertit à la religion du sacrifice? Toujours est-il qu'il n'eut certainement jamais une seconde de regret de la résolution qu'il avait prise. Et cependant c'était chose un peu difficile à soutenir, pour quelqu'un fait comme lui à toutes les commodités et à toutes les élégances, que de se priver désormais de ce qui avait pu déjà devenir par l'habitude presque une nécessité. S'il en souffrit, on ne le sut pas.

Il avait habité longtemps une sorte de petit hôtel, qu'il quitta pour venir se loger rue de Trévise, un quartier banal et froid, dans un petit appartement donnant sur une grande cour triste, et ne comprenant que trois pièces, dont le seul luxe fut le mobilier qu'il y mit, épave de son domicile précédent. Il ne conserva naturellement aucun personnel domestique, et se contenta d'une femme de ménage pour venir chaque jour chez lui remuer consciencieusement la poussière. Ses repas, il les prenait la plupart du temps dans une sorte de petit restaurant pour employés, pour ouvriers même, qui se trouvait tout justement au même numéro qu'il habitait. C'est là que de temps à autre il me priait à déjeuner; c'est là que parfois, dans le retrait d'une salle de fond où nous restions bientôt tous deux seuls, il en venait peu à peu à des demi-confidences, car il ne se livrait jamais tout à fait; ou bien il se lançait en d'interminables théories, ou en des évocations de souvenirs, sur la seule chose qui continua à le passionner jusqu'au bout, et à quoi il consacra de plus en plus la majeure partie de son temps : la musique.

J'écoutais d'autant plus volontiers les théories, que je savais bien que j'aurais moins de peine ensuite à le faire causer un peu de lui-même, et j'étais vraiment curieux de connaître à fond cette nature étrange, ce caractère rare et précieux, toujours porté à se cacher sous du silence en ce qui concernait ses actes, et sous un peu d'ironie dans ses paroles.

C'est là que je vins à savoir le secret de son changement d'existence, qui était tout simplement de se garder par ces privations le moyen de faire du bien autour de lui, non pas tant par les ressources plus grandes qu'il pouvait consacrer à ce but, que parce que la vie riche, croyait-il, rend impossible aux meilleurs mêmes l'exercice continu de la bonté, qui doit surtout se manifester dans les mille petits faits de la vie auxquels le riche se trouve étranger malgré lui, et qui mêlent constamment les unes aux autres les existences des humbles. Il ne s'en attribuait d'ailleurs guère de mérite, sous le prétexte que cela ne lui avait pas semblé assez pénible de restreindre ainsi son genre de vie, et il ne fut donc pas empêché par là de continuer tout à son aise à se mépriser.

Il y avait peut-être à s'étonner qu'avec ce goût de l'altruisme il ne se fût jamais enrôlé sous aucune des bannières des différents socialismes à la mode, mais quand on lui en faisait la remarque, il répondait que

non seulement il n'apercevait l'utilité d'aucune de ces nouvelles théories sociales, mais que même elles lui paraissaient dangereuses, que ce n'était pas le bien-être qui pouvait faire le bonheur des hommes, et que le résultat le plus clair de toutes les prédictions socialistes était de développer monstrueusement l'esprit de haine et d'envie, et de marcher ainsi à l'encontre des seuls sentiments capables de rendre heureux. Ce qu'il fallait faire et recommander, selon lui, c'était tout uniment la charité, mais la charité absolue.

— S'il faut se dévouer à autrui, pensait-il, ce n'est pas pour le rendre plus heureux ni meilleur, car c'est de la présomption de croire qu'on peut quelque chose pour le bonheur des autres, mais c'est pour tâcher de s'acquérir quelque mérite, c'est pour s'éviter les remords du devoir non accompli, et aller soi-même ainsi vers plus de bonheur, ou, selon les caractères, vers un peu moins de misère morale. Tout le monde sera heureux quand tout le monde aimera, et aimer c'est se sacrifier sans cesse, et se sacrifier avec ivresse. Le problème social est donc mal posé par les théoriciens et les polémistes modernes, et il ne sera jamais résolu par les voies qu'ils prônent. En supposant qu'ils arrivent à mieux répartir le bien-être, ils ne l'auront fait qu'au prix d'un abaissement moral profond des masses humaines, et leur œuvre doit donc être jugée pernicieuse et malsaine.

Tout ce que ces idées impliquaient de croyance naïve en la beauté native de l'âme humaine eût certainement amené du sourire chez qui restait dans l'ignorance des actes continuels de Virgile Arbel.

— Il faut tâcher de ne pas trop embêter les gens qu'on connaît et avec qui on vit, leur faire un peu de bien, c'est-à-dire leur donner de la tendresse et de l'aide, si l'on peut : voilà toute la loi de la vie, résumait-il parfois.

Pour obéir à ce principe, il s'imposait, par exemple, d'écouter avec bienveillance des bavardages de gens qui l'assommaient, des plus humbles surtout. C'est ainsi qu'il essayait d'interminables commérages de sa femme de ménage, qu'il se montrait d'une politesse exagérée envers des cochers et des garçons de café, et il n'eût pas parlé à un commissionnaire autrement que le chapeau à la main.

Je ne redirai qu'une des mésaventures les plus curieuses que lui causa cet instinct de douceur craintive devant les humbles. Il avait un concierge facétieux, qui ne manquait jamais de l'arrêter au passage pour rire un peu, et causer « amicalement ». Le bonhomme étant familier, Arbel, qui éprouvait un sentiment de recul bien étrange devant toute familiarité, d'où qu'elle vint, tremblait toujours devant lui, mais n'osait s'esquiver, et il s'imposait de répondre, tant bien que mal, aux questions les plus indiscretes qu'on ne manquait pas de lui poser. Un jour que, dans une conversation de ce genre, il parlait de courses à faire, le concierge

comprit qu'il s'agissait d'un voyage; et comme il se trouvait que sa femme était sur le point d'accoucher, que sa loge lui semblait peu commode pour cette fonction, il demanda, tout de suite, à Arbel s'il ne pouvait lui prêter son logement pour ces quelques semaines. Le malheureux n'osa dire non, estimant que, en effet, une loge de concierge n'était pas ce qu'il fallait pour la circonstance; et, d'un autre côté, ne voulant pas humilier le bonhomme par la révélation de la gêne qu'il s'imposait pour lui, il feignit de partir réellement en voyage, et, pendant quinze jours, s'en fut coucher dans un hôtel voisin, n'osant rentrer chez lui.

Quant à sa fortune, il en disposait d'une façon incohérente, et par là même peut-être remplie de bon sens. A des mendiants, il donnait des sous, en cas que tout de même ils soient vraiment pauvres, disait-il; et pour une famille qui lui était assez vaguement apparentée, et dont une affaire malheureuse venait de mettre en péril l'aisance habituelle, il disposa, en une seule fois, d'une somme vraiment considérable, presque une année de ses revenus. Ce qui l'inquiétait toujours le plus, quand il avait résolu de faire quelque don, c'était d'imaginer des moyens adroits et délicats de faire accepter son intervention. C'est même en partie surtout grâce à cette crainte qu'il avait d'être inhabile dans ces circonstances, et qui le fit plusieurs fois me consulter, que je dus de pénétrer le mystère de sa vie. Mais il était plutôt honteux de ce qu'il faisait, et il n'aborda jamais un tel sujet sans détours, ni sans trembler un peu, sans manquer de s'excuser, de montrer la nécessité qui le poussait à agir comme il faisait, l'impossibilité pour « n'importe qui » à sa place de se conduire différemment.

A vingt-huit ans, Virgile Arbel était ce qu'on appelle communément un bel homme. Assez grand, la figure encore rose, les cheveux châtain taillés court, la barbe d'un blond fin, en pointe, les manières assez aisées quoique un peu timides, il était fait pour plaire aux femmes, que retenait volontiers son long regard bleu mélancolique, et cette sorte de moue plaintive, qui lui était assez spéciale, et dont on ne savait jamais si elle voulait signifier de la tendresse ou bien une imperceptible nuance de dédain.

Il était venu jusqu'à cet âge sans seulement soupçonner ce qu'on appelle d'ordinaire l'amour; et cela peut étonner quand on songe au brasero, à peine couvert de cendres, qu'on lui voyait tout de suite au cœur, à le connaître un peu. Lui-même s'indignait littéralement de ne jamais avoir connu la passion, pas même l'amourette. Il voyait là un vice foncier de sa nature, et il désespérait de jamais s'en corriger, n'ayant seulement jamais rencontré une jeune fille dont il ait pensé une seconde avec joie qu'il en ferait volontiers sa femme.

— Je n'ai même jamais vu de femme dont j'aie pu me dire que je voudrais en faire ma maîtresse, ajou-

taît-il, je suis donc même incapable de me hausser jusqu'à la beauté du vice.

Il en concluait qu'il était un être vide et inutile, et, pour pressentir toute l'amertume cachée derrière ces ironiques constatations, il faut savoir tout le prix qu'il attachait à l'idée de famille, où il voyait le milieu le plus propre à développer ce sentiment du joyeux sacrifice, qui l'hallucinaît chaque jour davantage.

J'ai dit que je le voyais quelquefois dans l'arrière-salle, formant café, de ce petit restaurant où il prenait ses repas. De tout l'après-midi, il n'y venait personne, et nous pouvions rester là tranquillement des heures entières, à fumer des cigarettes, et causer, sans être dérangés que par le va-et-vient monotone du patron et de la patronne de l'établissement, de bonnes grosses petites gens remplis de bonhomie, et que faisait sourire d'aise, à de si longs intervalles que ce fût, la commande d'un nouveau verre de bière.

Nous voyions aussi quelquefois passer, mais plus rarement et avec plus de discrétion, leur fille, une petite brune de vingt à vingt-cinq ans, on ne savait pas au juste, très simplement mais gracieusement mise. Ses parents s'étaient imposé bien des privations pour lui faire étudier le piano, mais elle avait échoué complètement aux concours du Conservatoire, et, n'ayant pu trouver des leçons, elle avait pris un petit emploi à quelque bureau de comptabilité non loin de là. On la voyait souvent quand même chez ses parents. Elle marchait habituellement un peu comme dans un songe, toute droite, et le regard tout droit devant soi; ou bien on la voyait longuement s'arrêter, quand elle se croyait seule, souriant tristement à quelque rêve impossible sans doute, on devine bien lequel, celui qui hante sans fin le cerveau des filles pauvres ayant pris du goût et des manières et ne consentant pas à utiliser tout cela dans la prostitution : le rêve à l'introuvable mari.

Au hasard du caprice et des rencontres, Arbel lui causait quelquefois, et la première fois que je la vis s'arrêter devant la table où nous étions, pour répondre à je ne sais plus quelle demande qu'Arbel venait de lui faire, il me sembla deviner en elle, en ses grands yeux de génisse amoureuse et délaissée, en sa voix qui se faisait moelleuse et tendre, quelque attrait spécial pour mon ami. Comme celui-ci affirmait souvent que non seulement il n'avait jamais aimé, mais qu'il n'avait non plus jamais été aimé, je lui fis part tout de suite de ce que j'avais cru observer.

— Non, elle ne m'aime pas, répondit-il; si elle m'aimait, d'ailleurs, je ne pourrais pas ne pas l'aimer, l'amour est contagieux, le véritable amour commande toujours l'amour.

Je n'étais pas bien convaincu; cependant je ne reparlai plus de cela. J'eus d'ailleurs plus tard l'occasion d'apercevoir que ces longs regards humides et veloutés qu'elle avait eus pour Virgile Arbel, elle les avait indistinctement pour tous les hommes, non seulement

pour les hommes jeunes et célibataires, en qui à la rigueur elle pouvait voir le mari possible, mais même pour des hommes mariés et mûrs, sans doute parce que chacun d'eux était pour elle le symbole de cette espèce d'un prix inappréciable où se recrutait le mari.

Il y avait déjà trois ans qu'Arbel habitait rue de Trévisé, et il avait dépassé la trentaine, lorsque survinrent les événements décisifs qu'il me reste à dire. Cet hiver-là, les circonstances avaient voulu que je le visse très peu. On le trouvait moins souvent chez lui, d'ailleurs, et j'imaginai qu'il finirait par devenir la proie de quelques chevaliers d'industrie qui sauraient flairer le sac aux écus et comprendraient le genre d'artifices indispensables pour le faire s'ouvrir. Le moyen était bien simple : il n'y avait qu'à se dire un certain temps l'ami d'Arbel et à le lui faire croire, ce qui tout de même était le plus difficile ; mais ce pas une fois franchi, il ne restait plus qu'à se montrer un peu misérable, et il n'y avait même pas besoin de tendre la main : Arbel prévenait toute demande. Il conservait bien quelque dépit quand il s'apercevait qu'on l'avait joué, et cela il le comprit en plusieurs circonstances, mais il n'en restait pas moins tout prêt à se laisser exploiter à nouveau.

J'étais surtout étonné qu'il ne se fût jamais laissé prendre aux filets de quelque fille à marier, et je crus bien que c'était fait, quand je le vis un soir arriver chez moi m'annoncer d'un air de souveraine joie qu'il connaissait enfin l'amour. Je ne lui fis pas part de mes craintes, surtout qu'avec ce diable d'homme il fallait toujours réserver son jugement. Il disait bien les choses comme il les voyait, mais il avait un regard si particulier et, à cause de ses accès d'humeur grave et indistincte de son parler le plus sérieux, une versatilité si grande dans sa façon de déformer les objets et les circonstances, qu'on ne pouvait jamais se prononcer avant d'avoir jugé par soi-même.

Le hasard vint me favoriser. Je connaissais très peu, mais je connaissais le père d'Henriette Ledrain, l'aimée d'Arbel. Il occupait une haute situation administrative, et Arbel, qui se trouvait depuis longtemps en relation avec lui, m'avait adressé une fois à ses bureaux pour une affaire. Je l'avais presque oublié, lorsque mon ami vint me faire le débordant aveu de son amour.

— Je suis tellement heureux que je ne dis rien encore, me confia-t-il ; pourtant je veux que tu la connasses, pour avoir quelqu'un avec qui causer d'elle jusqu'au jour prochain où je ferai ma demande, où je pourrai alors la voir plus souvent elle-même, et où tout naturellement je délaisserai cyniquement tous mes amis pour elle.

Une entrevue, mise sur le compte du hasard, une visite, et, quelques jours plus tard, une invitation à une sauterie : je pus voir tout à loisir celle qui avait

accompli le prodige de faire enfin maître à l'amour le cœur si longtemps verrouillé de Virgile Arbel.

Le cas était ma foi fort explicable. Henriette Ledrain n'avait guère plus de dix-huit ans. Grande, fine, un peu l'air d'une vierge de primitif, assez énigmatique au premier abord, mais peut-être à cause de cela d'autant plus intéressante à observer. Je m'attachai surtout à remarquer ses attitudes quand elle se trouvait près d'Arbel ; j'y vis plutôt une sorte de discrète camaraderie qu'autre chose. Il est vrai qu'Arbel ne témoignait pas d'un empressément particulier pour elle. Sans en laisser rien paraître, il ne la perdait guère de vue, mais il était plus souvent occupé à causer ou à écouter du côté des hommes qu'à se mêler aux femmes et aux jeunes filles qui se trouvaient là.

Arbel fut des premiers à prendre congé. Je me retirai en même temps que lui. Quand nous fûmes sortis il se mit, à propos d'une espagnolette que nous avions remarquée en descendant, à me parler avec exubérance pendant plus d'un quart d'heure des merveilles de l'ancienne ferronnerie. Je reconnus à ce signe qu'il était bien réellement amoureux et fort sérieusement pris.

Je le laissais dire, sachant bien qu'il arriverait lui-même à me questionner sur la seule chose évidemment qui avait occupé son esprit depuis notre sortie. Il n'y manqua pas. Les discours qu'il venait de me faire lui avaient fait prendre le ton de l'enthousiasme ; il n'avait plus qu'à s'y maintenir une fois arrivé à parler de son amour.

On devine surabondamment tout ce que peut inspirer un pareil sujet : c'est inexorablement, même chez les plus sceptiques, la démonstration de l'incurable supériorité de l'objet aimé sur tout ce qui n'est pas lui. Les tours de phrase différent, mais toujours pour en arriver à dire la même chose. Cela ne manqua pas cette fois ; mais le devoir de l'interlocuteur, dans ces circonstances, est d'une enfantine simplicité : écouter, approuver, renchérir même, s'il le peut, si déjà tout le stock des expressions admiratives n'a pas été épuisé dans les épanchements lyriques auxquels il a été convié. Je me pliai à ce devoir d'autant plus volontiers que vraiment la silhouette de cette jeune fille m'avait très vivement frappé.

— Pour me résumer, conclut-il au moment de nous séparer, je ne pense pas qu'elle m'aime déjà, car elle ne vient pas à moi comme je me sens poussé vers elle, mais je suis certainement l'homme qui lui est le plus sympathique, de cela j'en suis bien sûr ; et quand elle connaîtra mon amour, elle m'aimera. Je ferai bientôt ma demande, et je suppose qu'on n'est pas sans l'attendre. On m'acceptera sans nul doute. Ils ont le même notaire que moi, et ils savent que je suis assez riche ; c'est même la seule chose qui m'ennuie. Je ne doute pas qu'Henriette ne soit assez haute pour être capable de me prendre pauvre, et pour elle une

épreuve à ce sujet serait bien inutile, mais je redoute un peu pour plus tard l'ingérence de ses parents dans la conduite de mes affaires.

C'était sa folie de générosité qu'Arbel appelait ainsi la conduite de ses affaires. Je le rassurai, en lui disant que si Henriette était bien telle qu'il la voyait, il la convertirait sans peine à ses idées. En parlant ainsi, je ne faisais, d'ailleurs, que prévenir sa pensée. Quant à ce qui adviendrait, c'était facile à prévoir : si le sacrifice était pour elle, et plus tard pour ses enfants. Peut-être aux premiers temps se sentirait-il le cœur un peu serré à trop de dépenses futiles, mais, l'âge venant, il finirait par s'y résigner, et il y aurait de par le monde un bon bourgeois de plus, un peu plus sensible que d'autres, un peu plus maniaque, un peu plus théorissant, mais en fin de compte un brave homme, dévoué au large bien-être à perpétuité, et qui, à la longue, se convariant de plus en plus de son impuissance à soulager toutes les misères, se consolait dans quelque riche villa, au milieu d'une famille prospère, de ne posséder qu'un pouvoir infinitésimal de charité en présence non seulement des millions d'êtres à l'existence affamée, mais même de ses amis et connaissances moins fortunés que lui.

Virgile Arbel, s'il eût connu ces prévisions, y eût vu des traces d'orgueil. Ce qui perdait les hommes, selon lui, c'était qu'ils s'inquiétassent toujours des résultats produits sur la masse humaine, alors qu'on ne doit viser, prétendait-il, qu'à s'améliorer soi-même. Pour lui, la sensibilité était un sentiment annihilant, car si l'on se mettait à souffrir des souffrances des autres, disait-il, il n'y aurait plus de raison de s'arrêter; et quand même tous les êtres vivant à la surface de la terre connaîtraient l'abondance et le repos, il y aurait malgré cela lieu de se désespérer sans fin pour les souffrances qu'on pourrait imaginer présentes dans les mondes qui nous sont inconnus. La sensibilité ne devait être qu'un stimulant à l'action, qui seule méritait le nom de bonté; et pour être parfaitement heureux il devait suffire qu'on dépensât charitablement toute sa force d'action, le plus intelligemment possible, certes, mais sans se réjouir ni se lamenter des résultats, qu'il était d'ailleurs impossible à qui que ce soit de pouvoir apprécier avec justesse, même superficiellement, puisque la seule chose qui doive compter c'est cette chose mystérieuse qui ne dépend que de l'âme et qu'on appelle le bonheur, et qui s'épanouit ou disparaît sans que même l'intéressé, le plus souvent, ait les yeux assez ouverts pour avoir vu pourquoi.

Arbel m'avait prévenu qu'il n'était plus presque jamais chez lui, qu'il viendrait me voir, me faire part de ce qui allait se décider, car il était résolu à ne plus retarder sa demande. Quinze jours plus tard environ, ne le voyant pas venir, je passai rue de Trévis, prendre au moins de ses nouvelles. Je le trouvai lui-même, et aussitôt qu'il m'eut introduit, il retourna

s'étendre sur un canapé d'où il s'était levé à mon coup de sonnette. Les rideaux étaient tirés, la chambre toute nuagée de fumée, et ce ne fut qu'après m'être assis près de lui que je remarquai ses traits fatigués, son air abattu, exagérant jusqu'au malaise son indolence habituelle. Pour commencer, il ne me répondait que par monosyllabes, traînés, las, à des questions oiseuses d'ailleurs, car je le connaissais trop pour consentir à lui montrer tout de suite la curiosité qui m'amenait. Ce fut lui qui franchit la difficulté :

— Tu sais, Maurice, me dit-il en se levant soudain, je suis engagé depuis deux jours.

— Compliments, fis-je vraiment de tout cœur.

— Oui, reprit-il, avec un rire un peu sarcastique, mais pas avec qui tu penses : c'est avec Judith.

J'écarquillais les yeux, ne comprenant plus.

— Quelle Judith ?

— Tu la connais bien, la petite d'en bas.

Je n'y étais toujours pas, et lui :

— Mais si, tu sais, la fille du restaurateur. Tu m'avais dit autrefois qu'elle m'aimait; tu avais raison. Et je l'épouse.

— Qu'est-ce qu'il y a?... Raconte-moi... Tu es fou ?

— Non, je fais ce que je dois faire.

— C'est du dépit; tu t'es fâché avec les Ledrain ?

— Du tout, j'aime toujours Henriette, mais je ne l'aimerais plus dans un an : dans un an j'aimerai ma femme, et c'est Judith qui sera ma femme.

Tout cela dit par petites phrases saccadées, nerveuses, avec de l'étrange dans la voix, comme si une autre pensée eût couru sous les paroles qui se faisaient entendre.

— Mais, explique-moi...

— C'est vrai, je dois te dire ce qui s'est passé, tu connais trop de ma vie et même... de mes relations avec les Ledrain : il faut que tu saches...

Ce que j'appris alors, on le devine facilement, étant connus le caractère et les idées d'Arbel. Cette Judith, où j'avais toujours vu tout uniment une malheureuse en quête de mariage, avait trouvé le courage dans un moment d'abandon, ou de désespoir, d'avouer à Arbel qu'elle l'aimait secrètement depuis trois ans, et que depuis trois ans c'était lui qui avait été sa seule pensée, que c'était à cause de lui qu'elle était malheureuse, qu'elle dépérissait, et qu'elle n'attendait plus de repos que de la mort. Il est fort probable, d'ailleurs, que rien de tout cela n'était parole de comédie, que c'était avec un accent sincère et une vraie douleur au cœur qu'elle en était venue à ces aveux, mais je pensai que si le hasard avait mis en face d'elle, au lieu de Virgile Arbel, n'importe lequel des vingt jeunes hommes qu'elle pouvait connaître et en qui elle avait successivement espéré trouver un mari, elle aurait fait avec la même sincérité tout justement les mêmes aveux.

Il était difficile, puisque Arbel paraissait si décidé à l'épouser, de lui dire cela aussi nettement et avec cette

crauté. Je crus que c'était quand même un devoir de le faire, mais tout naturellement il n'en voulut rien croire; et malgré que ce ne fût pas par fatuité qu'il pensât être aimé, je vis bien qu'il serait impossible de le dissuader de la résolution qu'il avait prise.

D'ailleurs je n'insistai pas, car si folles que puissent être les résolutions où l'on se sent poussé par la conscience, c'est encore après tout ces folies-là qui doivent être considérées comme les choses les plus raisonnables. Mais c'était un drame bien poignant que celui qui avait dû se jouer ce jour-là en l'âme de Virgile Arbel; car il était facile de démêler qu'il en était venu, peut-être à cause de ces heurts inopinés, à aimer jusqu'à l'extase cette Henriette qu'il avait résolu de fuir. C'était sa folie de sacrifice qui l'avait repris soudain; et il devait penser qu'il n'aurait aucun mérite à épouser Judith, si justement il ne se sentait si complètement attiré d'un autre côté. Il voulut même me démontrer qu'en somme il faisait plutôt acte d'égoïste, en se décidant pour ce mariage.

— La seule chose que désirent habituellement les hommes, prétendait-il, c'est qu'on les laisse aimer; tandis que moi, par ce mariage, je m'assure un amour et un dévouement sans fin. Tu doutes de cet amour, parce que tu n'as pas entendu Judith, parce que tu ne la connais pas assez. Mais elle, elle me croit pauvre, absolument pauvre; je lui ai dit que j'étais ruiné, qu'il me faudrait travailler pour vivre, supporter peut-être mille privations: elle n'en a paru que plus heureuse, elle est prête à tout accepter avec moi, même la misère, et j'estime que c'est là, chez une femme, le meilleur critérium de l'amour. Je ne lui révélerai pas ma vraie situation, je chercherai une place, je travaillerai, et Judith sera heureuse, et moi aussi.

Le mieux que pût espérer Judith, c'était de trouver à épouser un petit employé portant redingote et ayant des allures de monsieur. Arbel ne s'apercevait pas que, même le croyant sans fortune, elle n'accomplissait donc aucun acte héroïque en liant ainsi sa destinée à celle que lui-même se représentait comme si précaire.

Il était résolu à ne plus continuer à vivre dans ce *famiente* qui était le seul luxe qu'il se fût gardé jusqu'alors. Il faut dire que ce n'était pas sans remords qu'il était resté jusque-là à peu près oisif. Sans sa passion pour la musique, qui absorbait une bonne partie de son temps, il s'en fût même aperçu davantage; et, quoiqu'il ne fût apte à presque rien qu'il vaillait, manquant de la fondation et du sens pratique qu'exige le travail le plus minime, il aurait au moins réitéré plus fréquemment les tentatives qu'il fit bien quelquefois pour gagner par lui-même quelque argent.

Pendant les trois mois qui précédèrent son mariage, il vécut dans une sorte de fièvre continue. Il avait dû passer par bien des tortures, non pas dans les luttes intimes avec lui-même, car dès le premier jour sa ré-

solution avait été irrévocable, mais dans l'évocation, qui devait se faire hallucinante pour lui, de cet amour pour Henriette qu'il sacrifiait ainsi, malgré tout le bonheur qu'il en avait attendu, malgré la conviction où il restait qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire pour que cette jeune fille lui fût accordée et pour qu'elle se prit à l'aimer. Par politesse, il retourna plusieurs fois, mais en espaçant ses visites, chez les Ledrain, qui ne comprirent rien à cette reculade, après ce qu'ils avaient cru pressentir chez Arbel et après les avances qu'ils avaient faites eux-mêmes. Tout le temps qu'il resta encore à Paris, et quoiqu'il n'eût plus vu Henriette que rarement, Arbel sentit grandir follement son amour pour elle, et il ne craignit pas de me l'avouer la veille même du jour où il devait épouser Judith.

Aux premiers moments de sa décision, il lui avait été impossible de dissimuler une douleur intense et une angoisse continue, malgré qu'il eût alors plus que jamais recours à l'ironie et au persiflage pour tenter de donner le change. Mais plus le terme approchait qui allait lui faire faire le pas irréparable, plus il devenait visible, au contraire, que ces premières tortures avaient maintenant fait place à une sorte de fébrile contentement, à un épanouissement joyeux de tout l'être, qui faisait qu'on pouvait se demander si, après tout, ce n'était pas cet exalté qui avait raison et si, en fin de compte, pour mépriser les bonheurs simples et directs, il n'y gagnait pas des joies presque surhumaines, auprès desquelles toutes les nôtres devaient apparaître bien pâles.

Le mariage se fit sans aucun appareil, et ce fut un grand chagrin pour Judith. Mais, quoique cela commençât à lui peser, et, bien qu'il eût volontiers dépensé une somme considérable pour éviter cette peine à sa fiancée, Arbel, pour persévérer jusqu'au bout dans le rôle qu'il avait commencé de jouer, avait déclaré qu'il ne pouvait faire aucuns frais à cette occasion, et les parents de Judith étant trop peu aisés pour subvenir eux-mêmes à ces frais, il avait bien fallu se résigner à une cérémonie très simple.

Le hasard avait servi Arbel dans ses recherches pour trouver une situation, et trois semaines avant son mariage on lui avait proposé une place de lecteur pour la langue française dans une petite ville d'une université étrangère, petite ville ayant un port sur la Baltique. Pour prévenir toute épigramme de ma part, Arbel n'avait pas manqué, en me l'annonçant, d'observer qu'il ne ferait, en allant là-bas, que gagner ce que j'avais appelé souvent sa vraie patrie, le pays des brumes et des enthousiasmes à froid.

Il partit le surlendemain de son mariage, et je ne l'ai plus revu.

Je lui avais fait promettre de me donner de ses nouvelles. Six mois au moins se passèrent avant qu'il écrivit. Dans la première lettre que je reçus, il m'ap-

prenait qu'il était très heureux, qu'il commençait à aimer beaucoup sa femme, que celle-ci était vraiment une vaillante et bonne créature, et que tout serait parfait si elle ne manquait un peu de distraction : il n'y avait guère que la musique, mais la musique ne l'intéressait plus, elle avait trop joué de piano pour que ça l'amuse encore, disait-elle.

Très peu après, nouvelle lettre, où j'apprenais dans un *post-scriptum* que sa femme, en furetant dans ses papiers, avait découvert toute sa correspondance avec son notaire, et appris ainsi sa vraie situation de fortune. Elle n'avait pas compris les motifs qu'il avait dû lui donner pour se justifier de s'être ainsi caché d'elle jusqu'alors, mais il espérait bien que non seulement elle le lui pardonnerait, mais que même elle finirait par l'approuver tout à fait.

Depuis ce jour enfin, plus de nouvelles. Je ne dus qu'à un hasard de connaître la triste fin. En moins d'une année après la découverte qu'elle venait de faire de cette fortune sur laquelle elle se voyait des droits, la femme d'Arbel l'endetta, en partie à son insu, de sommes considérables. Quand tout se découvrit enfin, il paya, mais il ouvrit les yeux, et il s'aperçut alors que depuis le même temps sa femme le trompait.

Il ne put supporter ce coup, et il se tua.

C'était peu conforme aux idées qu'il avait défendues toute sa vie, de finir ainsi. Il répétait souvent qu'on augmente autant en valeur morale à donner le bon exemple de la souffrance vaillamment supportée qu'à se dévouer pour rendre n'importe quel service direct à qui que ce soit. Mais s'il fut illogique, et s'il eut une heure de suprême défaillance, il n'eut cependant pas l'atroce pensée que tout ce qui avait fait la lumière de sa vie, sa foi et son courage anciens, tout cela pouvait n'avoir été qu'une immense dérision. On peut conclure ainsi de l'acte qu'il accomplit encore avant de mourir, et qui témoignait d'une fidélité dernière aux principes qui avaient dominé sa raison depuis nombre d'années : il fit un testament où il partageait son bien entre un hôpital et divers de ses amis ou parents pauvres. Il dut encore penser qu'il y avait là d'ailleurs moins de mérite que jamais, puisque après lui il fallait bien que sa fortune allât à quelqu'un. Pourtant sa foi avait dû rester entière, et peut-être illumina-t-elle d'un rayon suprême sa dernière heure. Ce n'était que l'excès de la souffrance qui l'avait fait manquer de courage ; ou bien il avait cru que jamais plus il ne pourrait être utile à rien sur terre, et il s'en était allé, sans un mot de plainte à personne.

Il laissait sa femme dans le dénucement, puisqu'il ne la nommait même pas dans son testament ; et, qui sait ! peut-être croyait-il encore la servir par là, et s'imaginait-il que rendue à tout le précaire de son ancienne existence, elle retournerait en même temps à son honnêteté et à sa vaillance d'autrefois. Il n'en advint pas tout à fait ainsi ; car dès qu'elle eut connais-

sance de la teneur du testament, elle se déclara enceinte, et elle accoucha, en effet, dans les délais légaux d'une fille, qui devint dès lors la seule héritière d'Arbel, et au nom de laquelle elle pourra longtemps dépenser tout à son gré les revenus de la fortune laissée par celui-ci.

Arbel eût-il mieux fait d'épouser cette exquise Henriette, qui la première avait eu le pouvoir de l'éveiller à l'amour, et dont l'image, si gracieuse et si noble, aura dû certes lui réapparaître au moment de l'agonie lucide de son âme ? Henriette est mariée maintenant, et personne au moins ne dit qu'elle trompe son mari. Elle y a quelque mérite, puisque celui-ci est âgé de plus de cinquante ans. Il faut dire qu'il a titre de comte et qu'il est riche ; et, sans doute, Henriette l'a-t-elle choisi pour témoigner aux yeux du monde, qui, sans cela, n'eût jamais pu le savoir, tant elle était énigmatique, combien elle apprécie haut toute distinction et toute noblesse.

JEAN THOREL.

L'EXPOSITION DE CHICAGO

Chicago, 15 septembre 1892.

Je rentre de l'Exposition avec un secret sentiment d'amertume. Elle n'est qu'ébauchée encore, et elle menace déjà de laisser loin derrière elle notre splendide Exposition de 1889. On nous apprend trop facilement chez nous que la France est la première nation du monde. Les voyages sont une école de modestie. Ces Américains, avec leur audace indémontable, leurs conceptions vastes, leurs ignorances téméraires, forcent l'admiration, provoquent l'étonnement et presque l'envie.

Une première inauguration aura lieu dans le courant du mois d'octobre, à l'occasion de la fête organisée en l'honneur de Christophe Colomb. A propos du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, toutes les pensées se tournent vers Colomb. Vous ne sauriez traverser ici une ville, si elle compte quelques milliers d'habitants, qui ne prépare sa petite fête colombienne, avec restauration obligée de la fameuse Caravelle. Je n'avais jamais vu tant de caravelles de ma vie. Dans un parc de Washington, des soldats pieux ont cru devoir orner la leur d'une cheminée à vapeur, et elle ne fait pas plus mal qu'une autre. A New-York, toute la colonie italienne a défilé pendant plusieurs heures, la semaine dernière, à travers la 5^e avenue, pour aller recevoir la statue de Christophe Colomb que l'Italie offre aux États-Unis. Une grande joie pour les âmes honnêtes, dans tous ces préparatifs, c'est qu'on ne songe non plus à Americo

Vespucci, que s'il n'eût jamais vécu. Ce silence est équitable : c'est la juste rançon d'une gloire usurpée.

Les autres villes édifient des estrades de planches, dressent des mâts pavovés et des arcs de triomphe, décorent chacune leur caravelle : c'est bien. Chicago fait mieux : elle ouvre la « Columbian Exposition ».

Le 21 octobre, après une marche d'orchestre écrite spécialement pour ce *Dedication Day*, après les prières épiscopales, le directeur général de la Commission lira son rapport; le président de l'Exposition remettra les bâtiments au président de la Commission; le président de la Commission les remettra au président des États-Unis, qui les « dédiera », avec accompagnement d'oraisons dédicatoires, d'odes dédicatoires, de chœurs, de marches, jusqu'au *National Salute* final. Les soirs suivants, des tableaux vivants représenteront la découverte et l'histoire de l'Amérique; puis chacun se remettra à l'œuvre jusqu'au 1^{er} mai 1893, date de l'ouverture. Ce jour-là, par un dernier hommage à l'inventeur de l'Amérique, un descendant de Christophe Colomb qui habite la campagne de Madrid, et que son grand âge empêche de se déplacer, poussera, chez lui, un bouton électrique dont le fil, relié à Chicago, mettra en branle, à l'heure de l'inauguration, toute la machinerie de l'Exposition : et c'est là une idée bien américaine.

Le moment me paraît donc opportun pour envoyer à mes lointains compatriotes quelques détails sur l'état actuel de ce colossal *Exhibit*.

L'effet que fera l'Exposition de Chicago quand elle sera achevée, je suis assuré que vous le savez en ce moment mieux que moi-même. Les feuilles quotidiennes vous racontent chaque matin quelle excentricité, quelle curiosité, quelle invention nouvelle y figurera; les journaux illustrés vous ont dès longtemps mis sous les yeux l'aspect des principaux pavillons quand ils seront achevés, le plan général, les façades, les dômes.

A Chicago, on vend déjà, aux alentours des barrières, des cartes et des guides, *Official Guide, Map and Directory*, pour aider les visiteurs dans six mois. Chacun sait que les Américains ne sont jamais en retard.

Au risque de paraître paradoxal, j'oserai émettre l'avis que, pour voir l'Exposition de Chicago, le meilleur moment est peut-être celui-ci. Vous ne serez pas frappés, j'en suis convaincu, comme je le fus moi-même, par le caractère étrangement grand et hardi de cette entreprise, quand vous l'irez visiter l'an prochain, après son achèvement. Tout sera fini, paré, coquet, verdoyant, décoré de pilastres et de statues, rempli de curieux, animé, poussiéreux, compact; chaque détail sera à sa place; les arbres ombrageront les pavillons et les lacs; la foule, les massifs, la multiplicité des attractions, tout concourra à vous maintenir attentif devant tant de particularités ingénieuses, et à vous masquer les grandes et belles lignes du plan général. Malheureusement, dans les conceptions amé-

ricaines, ce qu'il en faut admirer n'est pas l'exécution, le fini du détail, le poli de l'œuvre lissée *ad unguem*. Les Américains ne sont pas artistes, au sens restreint du mot. Ils ne connaissent pas le goût, la mesure, l'agencement heureux des détails. Pour eux, c'est perdre le temps que s'arrêter à ce soin : ils n'ont de goût et d'intérêt que pour les vastes ensembles, les plans hardis; ils voient grand; ils font grand; ils sont aveugles pour les minuties de l'achèvement. Ils jettent au-dessus des rapides du Niagara un pont d'une audace fantastique, et ils oublient d'y mettre un parapet.

Je soupçonne seulement ce que sera l'Exposition de Chicago dans un an, quand elle sera en activité, plantée, gazonnée, illuminée, meublée, garnie : mais je suis assuré qu'elle aura perdu un peu de grandeur en se parant. Les proportions énormes diminuent si on les habille, si on les garnit. Un crâne de cachalot dénudé paraît plus colossal qu'une tête pleine. En ce moment, j'ai sous les yeux, pour ainsi dire, le squelette de la future Exposition; j'en saisis nettement les grandes lignes, la structure, les arêtes saillantes, les nœuds trapus, les perspectives ayantes : et j'ai comme un vertige, un éblouissement devant cette carcasse gigantesque que j'essayerai de vous décrire tout à l'heure.

Quand le Congrès de 1889 confia à la ville de Chicago le lourd honneur de fournir, avec dix millions de dollars, un emplacement suffisant pour les représentants de tous les États et Territoires de l'Union, il eut raison d'avoir confiance, et il a été bien servi, au grand dépit des cités rivales.

Le succès déjà assuré de la future « Foire du Monde » indispose les autres villes, dont la grandeur déjà ancienne souffre impatiemment les progrès de cette naissante et déjà colossale cité. A New-York, à Philadelphie, il est du bel air de se moquer de Chicago, dont le nom, déjà un peu comique quand on le prononce à la française, devient burlesque en passant par les gosiers américains. Ils le prononcent *Tehicóógó* avec, toujours, une légère moquerie, une lourdeur intentionnelle qui semble vouloir peindre les habitants. Ceux-ci n'ont pas une réputation d'atticisme, de finesse, de distinction; on les considère volontiers comme les Béotiens de l'Amérique du Nord. Ils tuent tant de cochons, ils salent tant de jambons, ils dérivent tant de kilomètres de saucisses, qu'il se répand sur la ville entière une réputation fâcheuse de lourde gaucherie. On leur prête les habitudes de leurs familiers, et l'on plaisante cette ville malpropre, où l'on patauge dans la fange les jours de pluie. Les citadins de Chicago n'ont pas de peine pour se défendre, car il fait exactement aussi sale, quand il pleut, dans les rues de New-York. A la ville comme aux champs, les rues et les routes d'Amérique sont boueuses et défoncées.

Nulle part on ne voit autant d'ingénieurs promenant leur petit niveau d'eau vissé sur un trépied pour prendre les alignements, et nulle part il n'y a moins

e chaussées, si ce n'est peut-être vers les rives de l'Amazone ou du Niger. Mais les New-Yorkais, qui sont toujours gais, s'amuse de la saleté des voies à Chicago.

Un journal illustré représentait ces jours-ci les étrangers accourus à l'Exposition, et se promenant dans les rues inondées, attachant à leurs pieds des bannières flottantes, ramant dans des barques, jetant des lanchettes sur les *mud rivers*. La raillerie est souvent ne des formes de l'envie.

L'histoire de Chicago n'est-elle pas aussi stupéfiante qu'elle est courte, et n'est-ce pas véritablement un prodige qu'une ville ait ainsi poussé hors du sol pour rendre sans transition un des premiers rangs parmi les cités de l'Amérique? Les notices qu'on nous distribue ici, à nous autres étrangers, parlent un langage d'une naïve fierté. Elles nous disent qu'en 1801 il y avait un marais sur l'emplacement de la ville; en 1811, on y établit un petit poste militaire; en 1831, on y comptait douze cabanes; la ville date de 1851. Il ne faut pas négliger qu'elle fut à moitié détruite par le feu en 1871.

Malgré ce désastre, malgré cette jeunesse, Chicago est aujourd'hui « la seconde ville d'Amérique et la septième du monde ». Mais laissez-moi vous traduire quelques lignes de ce que nous appellerions chez nous, là-bas, en Europe, le « boniment de Chicago ». On y a un fond de charlatanisme chez ces maîtres de la tromperie :

Chicago. Pop. 1 420 000. Superficie des parcs et boulevards, 3290 acres, la plus considérable du monde entier. 50 hôtels peuvent recevoir 200 000 clients. Avec les débris de Chicago, on nourrirait Paris (!). 531 journaux. Dette publique, 18 500 000 dollars, la plus petite dette des grandes villes du monde. 221 écoles; 139 000 élèves. Age de Chicago, soixante ans. Gladstone, le politicien anglais, était dans la politique active avant que Chicago figurât sur la carte. Le feu de 1871 a détruit 1 million de dollars par cinq minutes, et 125 acres de magasins par heure.

Et, maintenant, en avant la musique! Entrez, si le boniment vous a séduits!

Eh! oui, il est séduisant, et la ménagerie, ne fait pas mentir son enseigne. Chicago est la ville des merveilles, des inventions nouvelles, des progrès récents, des rues extraordinairement animées; les maisons à quinze, seize, dix-huit étages, au pied desquels les tramways funiculaires semblent courir au fond un puits. La seule vue de leur *Auditorium* confond l'imagination.

Tandis que j'écris sur la grande table du Pacific-ôtel, je lève les yeux, et j'ai devant moi un spectacle tel qu'on le chercherait vainement dans les hôtels les plus fréquentés de Paris: un hall éclairé par une seule verrière, encombré par une centaine de clients

qui fourmillent devant les petits magasins établis ici, et dans lesquels on trouve des cigares, des journaux, des vélocipèdes, la poste, une ou deux télégraphistes, plusieurs bars, un *typewriter*, qui écrit vos lettres à la machine sous votre dictée, un cireur de bottes dont la chaise est un trône de velours, des bananes, des téléphones, des phonographes, des machines qui pour cinq cents vous disent votre poids, vous chantent des opéras, vous donnent des timbres neufs ou de l'*ice water*, que sais-je?

C'est un monde, et c'est ainsi partout. Vous sortez, vous prenez le train, l'après-midi: dans le wagon, vous restez en communication avec la Bourse par le contact de la roue sur le rail, et l'on vous télégraphie le cours à mesure qu'il varie; j'ai négligé cette correspondance et j'ai seulement pris le petit train de l'Exposition. C'est le moyen de communication le plus commode, mais ce n'est pas le seul. Il y a les fiacres: ils sont hors de prix, et leurs cochers ne rougissent pas de vous demander trente francs pour la course. Il y a le *cable-car*, économique et assez rapide; il y a enfin le bateau, qui longe la rive du lac Michigan et vous fait faire une agréable traversée d'une heure, depuis les docks jusqu'au *pier* de l'Exposition. Quand je dis agréable, tout dépend de votre propension au mal de mer et du temps qu'il fait.

Je me suis embarqué avant-hier sur ce coquet steam-boat. Malgré le beau soleil, le lac paraissait inquiet, et il n'est pas inutile de savoir que le lac Michigan, quand il est inquiet, est aussi redoutable que la Méditerranée à ses plus mauvaises heures. Nous avons été fort bousculés, et beaucoup de passagers ont eu le mal de mer. Je ne vous conseillerai donc cette « voiture », comme on disait jadis, que sous bénéfice d'inventaire.

L'Exposition est située à sept milles au sud du City-Hall, au Jackson-Park et à Midway-Plaisance, au bord du lac. En arrivant de New-York, on aperçoit de loin, sur la rive, ses coupoles et ses blancs pavillons. Elle est déjà clôturée de barrières, avec des entrées spéciales pour les visiteurs, les voitures et les piétons. C'est d'ailleurs la seule attention que l'on ait eue à l'égard des profanes pressés de parcourir les chantiers. Notre Exposition de 1889, bien longtemps avant l'ouverture officielle, était hospitalière aux voyageurs; de bonne heure, les restaurants, les cafés offraient un asile aux promeneurs harassés. Rien de tel à Chicago. On y travaille, on ne s'y assied point. De savoir comment et où déjeuner les ingénieurs, les chefs de service, les employés, ce n'est point mon affaire; mais j'imagine qu'ils louchent hâtivement sur un coin de table, en un clin d'œil. Ils sont laborieux ici, et c'est là, certes, un des secrets de leur force. Ils s'étonnent que, dans nos administrations, on perde deux heures, à midi, pour déjeuner: pendant ce temps-là, ils travaillent.

L'Exposition affecte la forme d'un immense quadrilatère qui allonge des jetées et des presqu'îles dans le lac Michigan, et qui s'appuie de l'autre côté contre la ville. A cet endroit-là, les maisons des rues aboutissantes portent des numéros qui varient de 5 à 6000.

Ce vaste champ est déjà couvert de constructions dont quelques-unes sont achevées. Elles sont groupées régulièrement et sans fantaisie le long des avenues et des bassins. A vol d'oiseau, l'impression est saisissante, tant ces galeries sont immenses et nombreuses : c'est toute une monumentale cité. Imaginez vingt ou trente fois répétée la grande nef de trente mètres qui faisait notre orgueil en 1889; çà et là, des bâtisses rappellent à plusieurs exemplaires notre galerie des Machines, ou notre Trocadéro. Ces gens-là semblent avoir une hypertrophie de la vue, qui exagère en tout les conceptions et les plans. Ils sont les Provençaux de l'industrie moderne.

Contemplez, je vous prie, ce monument, au centre, le pavillon des Manufactures et des Arts libéraux. On ne vit jamais rien d'aussi colossal; c'est non pas une merveille, mais un tour de force en architecture. Il n'y a pas au monde un espace aussi étendu recouvert d'un toit. On pense bien que les Américains n'ont pas manqué de se livrer ici à leurs comparaisons favorites. Ils ont donc trouvé que cette bâtisse est trois fois plus grande que la cathédrale de Saint-Pierre, à Rome, et quatre fois plus vaste que le Colisée; ou, mieux encore : il est théoriquement possible de mobiliser sous son plafond toutes les armées de la Russie! Avec le fer et l'acier qui sont entrés dans ses matériaux, on pourrait construire deux fois le fameux pont de Brooklyn.

Bien que ce pavillon soit le plus considérable, les autres sont à l'avenant; ils ont les proportions exigées par un aussi imposant voisinage. L'ensemble est formidable. Ce plan gigantesque sera assurément ce que les Européens admireront davantage. L'impression est actuellement saisissante; rien ne vient pallier ni atténuer l'effet de ce spectacle majestueux dans sa sobre simplicité.

Tout le gros œuvre est achevé. Bon nombre de petits pavillons ne sont pas encore là; quelques toitures, quelques coupoles ne sont pas encore recouvertes et tendent dans l'air leurs poutres éperdues, semblables à des dômes éventrés ou à des hangars défoncés. Il règne sur tout ce champ une douce tonalité faite des tons fondus du plâtre, — à qui l'on fera imiter le marbre, — du fer peint au minium, du gazon vert et du sable jaune, avec quelques minarets ou coupoles qui découpent leur profil sur l'azur du lac et les nuages colonneux.

Approchons-nous et regardons de près quelques façades, quelques portails, quelques ornements. Voyez : cela ne vaut pas le dérangement. Ces architectes fous d'audace, ces ingénieurs à grande envolée sont de fort médiocres artistes décorateurs. Comme dans les rues des villes américaines où de riches pro-

priétaires ont voulu avoir une belle maison, nous retrouvons ici cette architecture naïve dans ses témérités et maladroite dans ses décorations : ces gens n'ayant aucun style à eux adoptent et mélangent gauchement tous les styles. Une stèle assyrienne côtoie le style coquille, et un chapiteau corinthien supporte une ogive. Le plein cintre roman pose sur un entablement Renaissance; des niches trop nombreuses attendent leurs statues, qu'on aperçoit par la porte, alignées au mur, dans l'intérieur. Autour d'une belle coupole, ils flanquent quatre petits dômes, qui semblent quatre dés à coudre autour d'un potiron. Un seul fronton supportera, je ne dis pas huit ou dix statues, ce qui serait beaucoup, mais huit ou dix groupes avec chevaux et quadriges.

Il faut affronter d'étranges incohérences : un hangar austère s'ouvre en son milieu par un épais portail copié sur quelque temple ninivite; un toit de remise recouvre un élégant pavillon. On sent à chaque pas l'inexpérience d'architectes habitués à bâtir des maisons utiles, des sortes de casernes régulièrement percées par quinze ou vingt rangs de fenêtres, des habitations moins artistiques que pratiques, garanties avant tout *fireproof* et *waterproof*.

Les jardins seront superbes, à en juger par l'empressement que mettent des nuées d'ouvriers à bêcher, à semer, à planter. Il y aura peu de belles et grandes avenues : ces larges boulevards sont vieux jeu, et seront ici remplacés par des canaux, sur lesquels une flotte de bateaux et de gondoles desservira tous les bâtiments et tous les points de l'Exposition. Les gondoles ont été commandées à Venise. Le directeur de la section italienne m'en montrait ce matin les photographies : elles seront fort gracieuses, fort pittoresques, et nullement dépayés sous ce ciel, qui est celui de l'Italie.

Mais, en attendant, les travaux de canalisation rendent la promenade singulièrement difficile. Là où le lit est à sec, on y peut à la rigueur descendre; mais le Michigan a envahi à peu près tous les fossés, dont les replis et les anneaux vont enserrer dans des presqu'îles immenses : on s'en aperçoit lorsque après avoir suivi le canal, on se retrouve au point de départ. Les ponts ne sont pas encore mis; il n'y a d'autres bateaux que la dragueuse et les chalandiers pour remporter le sable. Une plate-forme à vapeur supporte sur l'eau un engin puissant semblable à une bêche gigantesque. Elle fouille et creuse le fond avec une force telle, qu'en soulevant chaque pelletée elle incline tout l'avant du remorqueur dans l'eau, avec un grand fracas. Chaque monument sera précédé d'un bassin monumental relié aux autres par de larges rivières. Au centre, un grand lac entourera un groupe d'îlots boisés, *Wooded Island*. Un vaste bassin le fera communiquer avec une pièce d'eau d'un bel effet. Qu'encadrent, derrière sa balustrade de marbre, les

avillons de l'administration, de l'agriculture, des manufactures et de l'électricité. Des colonnes, des statues, es fontaines lumineuses l'ornent de toutes parts. Il ébouche sur le lac en passant sous le grand *Musée* où se feront les concerts.

Des jetées, des *piers*, des digues s'allongent au-devant de l'Exposition sur le Michigan, embrassant des rades, es ports, des embarcadères, que décoreront des galeries et une tour. Dans un angle, des ouvriers travaillent à construire un fac-similé en bois d'un cuirassé sur lequel sera la section navale. Tout le long de la berge, des moutons à vapeur enfoncent dans l'eau des bouées et des pilotes. Un plancher flottant, encombré de poutres, d'outils, de tonneaux pleins de clous, sert d'embarcadère provisoire au bateau qui fait le service de la ville.

L'embarque. Quelques tours d'hélice nous mènent à l'ouest. Le panorama est splendide. La rangée des constructions du premier plan se dessine déjà : le pavillon des Forêts en bois de toutes essences, les normes hors du centre, le monument du Gouvernement, la section de la Pêche, et plus loin les crêtes, les dômes, les flèches, les tuiles des galeries de l'Art ou de l'Illinois, du pavillon de la Femme, du trottoir tournant, de la section du Transport.

À droite et à gauche du port, deux petites constructions inachevées se font vis-à-vis. Au sud, c'est un ouvent espagnol où se réfugia Christophe Colomb, à Rabida, fort pittoresque avec ses longs toits rouges, son porche entré, ses arcades qu'abriteront des palmiers. On peut ainsi saluer, dès l'entrée, l'illusoire pavillon de l'Exposition. Au nord, c'est le pavillon de la France : il disparaît dans la verdure et l'agglomération des autres bâtisses. Nous tiendrons peu de place ici : encore sommes-nous la nation qui contribuera pour la plus forte part à cette *World's Fair*. Nous passons avant les Allemands et les Japonais, qui sont après nous les plus importants participants. Le gouvernement du Japon fait construire un superbe temple bouddhique, dont il fera don à la ville.

Tandis que le bateau file, le drapeau français diminue et disparaît peu à peu sur l'horizon crénelé par les constructions blanches; ma pensée se reporte naturellement là-bas, sur les rives de la Seine, au Champ de Mars où dansaient les Égyptiennes de la rue du Faubourg, à l'Esplanade où nous venions chaque semaine faire un voyage pittoresque autour du monde dans la roue des pousse-pousse, devant le village javanais et le théâtre annamite. Quel contraste! Que c'était donc poli, ingénieux, séduisant là-bas, avec tous ces concerts, ces reconstitutions exotiques ou antiques, ces pavillons bleus et ce parc en liesse! tout souriait aux yeux, et une immense joie semblait regaillardir jusqu'aux paisibles provinciaux. C'était comme une grande fête parisienne, sous le décor de laquelle les intérêts commerciaux semblaient se dissimuler avec honte : ils

s'étalèrent impudemment à Chicago, ils primeront tout, ils écraseront la fantaisie et l'art; ces gens-là ne sont pas disposés à perdre argent ni temps en bagatelles. Leur imagination s'exerce dans le domaine pratique et pose à plat sur la plus vulgaire réalité. Ils exposeront un fromage unique en son genre, pesant vingt-deux mille livres, ou une carte des États-Unis en conserves, les haricots verts formant les laes et les haricots blancs les glaciers. Ils ne savent pas mettre un grain d'agrément dans le travail, de grâce dans la force, de gaieté dans l'intérêt, de utilité dans l'utilité : nous ne les envierons pas; ils sont d'une autre race, qui est malheureusement celle de l'avenir.

LÉO CLARETIE.

THÉÂTRES

Odéon : *Mariage d'hier*, comédie en quatre actes, de M. Victor Jannet.

Vous savez, par les journaux, que la première représentation de *Mariage d'hier* a fort bien marché, et que l'on a vivement applaudi la comédie de M. Victor Jannet. J'avouerai, cependant, que la pièce ne m'a plu que médiocrement, et je vais essayer de dire pourquoi.

Ce qui a commencé à me la gêner, c'est le milieu où M. Jannet a placé ses personnages. Le « grand monde » me paraît le plus difficile à mettre à la scène, non que j'y voie ce que l'imagination surchauffée de Balzac y mettait jadis de trop sublimes vertus et de crimes trop infâmes; mais, dans l'état actuel de la société, ce « grand monde », s'il existe en réalité, ne doit se distinguer des autres que par des nuances fort délicates, presque invisibles pour le commun des mortels, et, par suite, presque impossibles à porter au théâtre. Ajoutez que ces nuances doivent, j'imagine, se manifester moins par des sentiments particuliers que par une certaine manière de dire, un certain ton et surtout une certaine allure des personnages, toutes choses dont il ne peut rien rester sur les planches, vous devinez pourquoi. Ainsi, l'auteur en est réduit, — pour intéresser la majorité du public et pour que ses interprètes puissent rendre leurs rôles. — à ne prendre que deux ou trois traits, les plus gros et les plus connus, et à les accuser de façon à prévenir le spectateur qu'il va avoir affaire à de « grandes dames ». Forcément, et dès le début, la convention montre son déplaisant bout d'oreille. De plus, M. Dumas a créé à son usage personnel un monde surnaturel et féerique dont Lionnette de Hun (la princesse de Bagdad) a été Pétrange couronnement; dans ce monde, les rôles semblent distribués selon une hiérarchie préétablie; aux prin-

cesses est réservé l'honneur de rompre cavalièrement en visière aux préjugés, et de les combattre même par leurs actions; les duchesses, pareillement, combattent les préjugés, mais surtout en paroles, tout en y soumettant leur conduite, et se rattraperont par l'esprit : à elles, les mots les plus éblouissants; les marquises, au contraire, seront toutes bardées de principes, entichées de religion et de noblesse, âmes nobles, natures de bronze... Je pourrais passer en revue toute la série des titres de noblesse, et mettre en regard de chacun le rôle qui lui est attribué dans le monde de M. Dumas. Pour peu que vous vous rappeliez le sujet de *Mariage d'hier*, vous verrez que M. Jannet a scrupuleusement respecté les précédents établis par M. Dumas. Mais il n'a pas fait attention que les personnages de M. Dumas sont, le plus souvent, en dehors de l'humanité moyenne; je veux dire que, ses pièces étant des pièces à thèses, les personnages font, non ce que nous ferions à leur place, mais ce que M. Dumas voudrait que nous fissions; c'est là ce qui fait l'intérêt, — c'est peut-être aussi ce qui fait la faiblesse, — d'une partie de son théâtre; c'est au moins ce qui nous aide à accepter ce qu'il y a d'un peu artificiel dans ses conceptions mondaines; si les personnages sont construits en vertu d'une formule où ne domine pas l'observation, au moins les « dessous » sont-ils d'une richesse singulière. M. Jannet n'a pris que l'appareil extérieur, et quelquefois les tournures de phrases des personnages de M. Dumas. Par exemple, vous vous rappelez les « une femme comme moi... un homme comme vous », qu'on trouve presque à chaque scène chez M. Dumas? Vous les retrouvez chez M. Jannet, avec cette différence que, s'ils sont justifiés quand il s'agit de la duchesse de Septmonts, de M. de Bardannes ou de Francine, ils ne me paraissent pas l'être le moins du monde quand il s'agit de M^{me} de Trèves, du commandant Mauclerc et de M. de Savigny. Dès le premier abord, j'ai eu de la méfiance sur la vérité de ces personnages.

D'autres choses m'ont encore déplu dans *Mariage d'hier*. M. Victor Jannet, cela est incontestable, sait conduire une scène; j'en pourrais citer plusieurs dans sa pièce, qui sont bien menées, au strict point de vue de la facture. Mais, précisément, il me paraît que sa comédie est construite moins de façon à augmenter progressivement l'intérêt du drame, qu'à amener une scène à effet, un coup de théâtre. Prenons, par exemple, le premier acte. Il est plein, il déborde d'invéraisemblances. Comment, dans ce monde où il vit, personne ne sait le nom de la femme de M. de Savigny? M. de Trèves nous conte que le divorce Savigny sert souvent de thème aux conversations du cercle, et il n'a jamais su qui avait épousé M^{me} de Savigny? Il a rencontré Mauclerc en Suisse, et ce nom ne l'a pas frappé? Et la princesse, cette forte tête, elle ignore aussi qui est M^{me} Mauclerc? Elle approuve et soutient

les projets de son ami Paul de Trèves et elle ignore jusqu'au nom de la jeune fille qu'il veut épouser! Je sais bien qu'il faut admettre la donnée choisie par l'auteur; ici même, et quoique M. Jannet dépasse un peu la mesure, je n'insisterais pas, si toutes ces invraisemblances étaient nécessaires au drame. Elles ne le sont point. Leur seule utilité est d'amener un coup de théâtre — la rencontre de M^{me} Mauclerc et de son mari. Et c'est pour arriver à un résultat si mince qu'il nous a fallu accepter toutes les invraisemblances, dont je n'ai énuméré que les principales? Les concessions qu'on nous demande devaient être payées d'une autre monnaie. — Autre chose. Que veut-on nous montrer dans ce premier acte? D'abord l'amour de Paul pour M^{me} de Savigny. Ensuite les principes de M^{me} de Trèves, qui rendront ce mariage impossible. C'est donc sur ces deux points qu'il faut attirer l'attention du public. Et, même en se plaçant au point de vue étroit de la construction de la pièce, le coup de théâtre de la rencontre est mauvais, puisqu'il distrait le spectateur de ce qui sera le sujet même du drame. C'est un coup de théâtre « à côté », mis là pour le plaisir, pis encore, pour l'effet. Et, à chaque acte, c'est le même procédé; dans chacun, il y a la scène à effet, comme dans les opéras italiens de jadis il y avait une cavatine à roulades. Je l'ai déjà dit, ces scènes ne sont pas mal faites; mais on y sent je ne sais quoi de préparé, de voulu, de prévu sur tout. Au second acte, c'est la scène entre M^{me} Mauclerc et sa fille; au troisième, la scène de provocation; dès les premières répliques, vous devinez les suivantes, vous entendez d'avance les mots qu'on ne manquera pas de dire, vous voyez les gestes qu'on ne manquera pas de faire, vous savez d'avance comment cela finira. Il y a dans tout cela quelque chose de désagréablement artificiel; chaque scène est correctement faite; il n'en est pas une où l'on sente un vrai sentiment ou une vraie douleur.

On est tombé d'accord que le quatrième acte ne valait pas grand'chose. Croyez que la mauvaise impression qu'il a faite ne vient pas seulement de sa faiblesse propre. C'est qu'il nous trouve tout déconcertés par les gros effets dont on a abusé pendant les trois actes précédents, un peu blasés aussi sur ces mêmes effets; c'est que cette histoire de duel, qui vient maintenant au premier plan, nous laisse fort indifférents; l'auteur l'a accrochée tant bien que mal à l'intrigue capitale; au fond, il ne l'a écrite que pour avoir encore une grande scène; enfin, c'est surtout que nous ne connaissons pas les personnes auxquelles on veut que nous nous intéressions; d'abord, nous avons été distraits par les hors-d'œuvre que l'on nous servait à chaque acte, et, ensuite, ce que l'auteur nous a appris sur eux est à la fois insuffisant et contradictoire. Je ne parle pas des deux amoureux : ils sont aussi impersonnels que les Clitandre et les Angélique de Molière; au quatrième acte, la princesse dit à Paul : « Vous ne

onnaissiez pas Marthe. Une jeune fille comme elle... » (Vous reconnaissez le procédé de M. Dumas.) On nous prépare à une résolution singulière et miraculeuse : M^{me} de Savigny refuse simplement d'épouser Paul s'il n'a pas le consentement de M^{me} de Trèves. Je ne dis pas qu'il ne faille pas là quelque courage, mais cette résolution ne me surprend pas : je connais mon théâtre : tant Marthe, je l'ai vu prendre par toutes les jeunes filles d'Augier. Qu'est-ce encore que cet énigmatique avigny ? Est-ce tout à fait un gredin ? Aime-t-il vraiment sa fille ? Regrette-t-il sa femme, comme le dit M. de Trèves, ou s'est-il pris pour elle d'un revendez-y et libertain, comme semble le penser la princesse ? La princesse elle-même n'est qu'un moyen ; elle est assez gaçante avec son imperturbable confiance en soi, et on impertinente manière de distribuer l'éloge et le blâme du haut de son éventail ; elle a l'inconvénient ces personnages qu'on nous présente comme des « gens très forts » : les preuves qu'on peut nous donner, au théâtre, de leur habileté, nous paraissent toujours assez médiocres. M^{me} Mauclerc ?... Je vois bien en M^{me} Mauclerc une mère à qui il arrive des malheurs : je ne vois pas assez une mère qui souffre. Et la marquise ? On nous la présente comme absolue dans ses principes, vertueuse mais inflexible, impitoyable mais d'une irréprochable droiture ; dès le second acte, elle joue une comédie qui s'accorde peu avec ce qu'on nous a dit de sa loyauté de son caractère. Admettons que l'amour maternel puisse excuser certaines perfidies : au moins est-ce-t-il que cette femme si entière et si absolue change d'avis en moyenne une fois par acte, et qu'elle hoisît pour consentir au mariage de son fils le moment où elle est enfin arrivée à l'empêcher, et cela avec un attendrissement que nous sommes un peu surpris de trouver en elle. On nous annonce M^{me} Pasca ; c'est M^{me} Marie Laurent ! Sans compter que sa vertu ne se paraît pas d'une essence bien délicate ; si elle en eut si fort aux femmes divorcées, on dirait que c'est parce qu'elle n'a pas pu profiter du divorce. Au moins est-ce là une impression que j'ai eue : il n'est pas facile de se reconnaître dans les innombrables tirades que chacun des personnages répand à flots sur notre tête.

Et cette abondance de tirades n'est pas le côté le moins déplaisant de *Mariage d'hier*. Tous les personnages sont d'insupportables bavards. Dès qu'un mot se rencontre qui puisse servir de thème à un développement, la pièce s'arrête, le personnage principal fait face à la rampe, les autres s'asseyent, et le premier, par-dessus le trou du souffleur, nous fait une conférence sur le mariage, sur le divorce, sur l'amour, sur la jalousie, sur l'esprit moderne, sur les principes religieux... Même cette pauvre petite Marthe, assez réservée jusqu'alors dans ses propos, sévit à son tour au dernier acte.

M. de Savigny vient de lui annoncer qu'elle ne pourra épouser Paul. Elle se lève, et nous conte par le

menu ce qui vient de lui arriver, sans l'excuse d'une violente émotion qui la pousserait au verbiage, mais posément et simplement, parce que Marthe n'a pas encore eu de tirade et que c'est son tour d'en réciter une ; je ne me la rappelle pas exactement, cette tirade, mais le schéma que je vous en donne vous fera comprendre ce qu'il y a d'artificiel et dans le fond et dans la forme : « Mon père va se battre ! Et avec qui ?... Avec un homme que j'y respectais et que j'aimais. Ne brise-t-il pas ma vie ?... Mais que lui importe !... etc. » Et la tirade continue de la sorte, par questions et par réponses : cela en présence du père, de celui à qui s'adresse la tirade précitée !

Je n'insiste pas sur ce qu'il y a de radicalement faux dans ce procédé de discours indirect ; au point de vue du théâtre, une telle phraséologie, outre ce qu'elle a de déplaisant par elle-même, n'a même pas l'avantage d'une tirade passionnée ou attendrie, et directe, qui pourrait nous donner quelque émotion. Mais les tirades étaient en si grand nombre dans *Mariage d'hier* que M. Jannet s'est vu forcé de varier les formes.

Ajoutez qu'elles sont généralement d'un style très lâché, sinon incorrect : « Nous ne partageons pas les mêmes idées, » dit la marquise ; surtout, elles semblent, si j'ose dire, écrites avec un balancier : les phrases vont par deux, comme les bœufs au labourage, la seconde venant immédiatement faire pendant à la première : « Monter si haut, pour redescendre si bas !... A celui qui oublie, je préfère celui qui se souvient !... Le divorce lui a donné plus de joies que le mariage ne lui avait donné de souffrances !... »

Et ne dites pas que ce sont là des critiques de détail et sans importance ; je vous assure que cette phraséologie contribue pour sa part à donner cette impression d'« insincérité » qui m'a gâté *Mariage d'hier*. Dans la manière dont la pièce est construite, dans la manière dont elle est écrite, dans la manière dont sont esquissés les personnages, je ne vois que la préoccupation de l'effet théâtral ; les personnages agissent, non en vertu de la logique de leurs natures, mais en vertu d'une soi-disant loi de théâtre, qui exige à tel endroit une scène à effet. Et cette convention-là, c'est la plus insupportable de toutes et, j'ose ajouter, la plus nuisible à l'intérêt d'un drame.

Certaines de ces scènes sont adroitement faites, je l'ai déjà dit. Mais le métier tout seul est un miuce régala. Vous vous rappelez l'ingénieuse définition du canon : on prend un trou et on met du bronze autour. M. Jannet a le trou ; je voudrais maintenant qu'il mit du bronze autour, — ou de l'acier, pour être tout à fait « moderne ».

J'ai quelque regret de m'être acharné sur une pièce qui n'est pas sans qualités, je le répète, mais j'avoue que le succès du premier soir m'a paru tout à fait disproportionné avec la valeur de l'œuvre, et j'ai cru de-

voir le dire. Surtout, c'est là une façon de comprendre le théâtre qui me semble déplorable, en ce sens qu'elle remplace par des ficelles ce qui est le fond éternel du théâtre, l'étude des mœurs et des caractères.

La nouvelle troupe de l'Odéon a très estimablement joué la comédie de M. Victor Jannet. Il faut citer M^{me} Dux, Arbel et M^{me} Brindeau, à qui j'aurais voulu cependant un accent moins mélodramatique; MM. Brémont, Lambert et Laroche, et signaler un débutant, M. Rameau, qui s'est fort bien tiré de son rôle difficile et inexplicable de Savigny.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Du boulevard au Panthéon.

Qui de nous, en lisant les *Hommes illustres* de Plutarque ou les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, ne s'est senti un peu irrité, un peu agacé, de la façon étrange et sèche, dépourvue de tendresse et de compréhension, dont ces biographes relaient les actes et les théories des héros et des penseurs antiques?

C'est sans doute un sentiment analogue qu'éprouvèrent ceux des amis de M. Renan qu'ont mécontentés les récents jugements de la presse.

M. Renan, je crois, s'en fût moins choqué. Il ne gardait pas d'illusions sur ce qu'on écrirait à son sujet dans plusieurs siècles; à plus forte raison, dans quelques années, quelques mois, quelques semaines, parmi la hâte pressante des premiers instants posthumes. Je suppose même que si, actuellement, il a été admis en la présence du Père Éternel, loin de se plaindre de ceux qui s'exprimèrent sur son compte en termes méchants ou erronés, il doit, au contraire, intercéder en leur faveur, à peu près comme il suit :

« O mon Père,

« N'appesantissez pas votre courroux sur mes détracteurs ou sur mes interprètes, car, pour bien des raisons, leurs erreurs sont excusables.

« Épargnez les catholiques, car je les blessai cruellement dans leur foi, et c'était pour eux comme un devoir sacré de me maudire.

« Épargnez les positivistes, car c'est leur culte exclusif pour l'austère Comte et leur fanatique asservissement à la science qui les empêchèrent de goûter les rêveries poétiques dont je complétais ma doctrine.

« Épargnez les rabbins et les hébraïsants, car de dire que je ne savais pas l'hébreu, c'était leur seule consolation peut-être de ne pas savoir tout à fait aussi bien que moi le français et l'art de penser.

« Épargnez les jacobins, car la respectable nécessité politique leur commandait impérieusement de me dépeindre comme un athée farouche.

« Épargnez même le directeur du *Gaulois*, car le gra-tin ne lui eût jamais pardonné de s'être inscrit à mon domicile mortuaire.

« Épargnez, en un mot, tous ceux qui me desservirent, sous l'influence de motifs véritablement humains, c'est-à-dire par haine, par amour, par envie, par intérêt ou par simple bêtise... »

**

Dans cette longue nomenclature, dans cette superbe liste d'ammistie, ne rentrent pas, à mon avis, les puissants juges qui se contentèrent d'affirmer que M. Renan ne fut qu'un dilettante.

Leur cas est très spécial, tout de littérature, et je doute qu'il bénéficie de l'indulgence du défunt.

A lire la plupart de ces Laubardemont, on s'aperçoit que s'ils ont de la bile, ce n'est pas à creuser les questions de la métaphysique qu'ils se la sont faite. Les problèmes de la morale, de la vie sociale, de la vie future leur semblent extrêmement peu familiers. On ne se figure pas quelle assurance cela donne à un homme que d'ignorer la métaphysique. Il se trouve par là même débarrassé d'une foule de petits scrupules, de petites hésitations, qui entravent les autres dans les opinions qu'ils émettent sur leurs semblables. Il vous classe aussitôt les esprits, comme un naturaliste les chiupanzés, ou les médecins les malades!

« Trop artiste! » disait le docteur Vaucorbeil à Pécuchet, en lui donnant des claques amicales sur la joue.

Ainsi parlent les ci-dessus de M. Renan; et, à la rigueur, ils peuvent s'imaginer que c'est en connaissance de cause.

Il paraît, en effet, dans la destinée de certains penseurs très lucides, de n'être pleinement devinés que par un petit nombre, mais d'être imperturbablement jugés par tous. L'aimable clarté de leurs écrits leur fait autant de tort qu'à d'autres l'obscurité qui rebute. La limpidité de leurs pages permet à la multitude de les apprécier superficiellement, de loin, comme du bord, sans qu'aucun des badauds s'avise jamais de plonger dans ces pures ondes, de se demander quelles profondeurs recouvrent parfois ces glaces unies et lumineuses...

Très probablement, M. Renan, dont le talent prêtait à de pareilles illusions, ne se fût pas accommodé des verdicts de ces critiques mal informés. A l'encontre de sa large intelligence qui lui permettait de tout s'expliquer en plaçant chacun à son rang, il était doué au plus haut degré du sens de la hiérarchie intellectuelle. Les familiarités des esprits qu'il se savait inférieurs durent toujours le choquer beaucoup, et il ne dissimulait les révoltes qu'elles lui causaient qu'au moyen d'une politesse extraordinaire. Ce qu'il a écrit au sujet du sans-gêne des voyageurs en omnibus peut aider à comprendre ce qu'il pensait des heurts qu'on subit dans la cabine littéraire. S'en tenant, autant qu'il était

n son pouvoir, éloigné, il eût certes mérité le surnom de Soif-d'Égards qui illustra si longtemps une demoiselle parisienne. On est donc autorisé à croire qu'il considère maintenant d'une âme assez sévère les personnes qui, sans l'excuse de la passion ou de la comédie, se mêlèrent audacieusement de le chicaner près déçés.

**

Je présume aussi que les disciples du maître protestent contre l'idée qu'on propage de transférer ses restes au Panthéon.

Non pas que ce transfert, — Michelet par devant, Guinet par derrière, — ne soit très honorable pour les transférés et propre à accroître envers eux l'estime momentanée des profanes.

Mais toute discussion mise à part sur la beauté symbolique de cette glorification ou sur la vanité de cet hommage éphémère et révoqué, il y a intérêt pour eux qui aimèrent réellement le défunt à ce que sa déouille ne soit pas enfouie dans ces caveaux hideux, léins de bruits ridicules.

Pour s'en convaincre, il faut avoir visité les sous-sols du Panthéon, comme cela m'est arrivé, il y a peu de temps, par un beau jour de juillet.

Nous étions une vingtaine, timides et déferents, un vieux gardien à notre tête. Il nous ouvrit la porte du caveau, puis dit :

— Toujours tout droit devant vous. Vous tournerez droite, aux couronnes de Victor Hugo.

A tâtons, nous exécutâmes cet ordre. Dans la clarté risâtre qui tombait des fenêtres-soupiraux, cette immense cave vide, avait l'air d'un grand appartement à louer, d'un de ces appartements tout sombres, dont la concierge pousse prestement les volets clos, — avec des meubles qui traînent, laissés encore par le dernier locataire ; et les meubles, là, c'étaient des carrés de pierre, emés de loin en loin, c'étaient des tombes...

Le gardien s'arrêta et dit d'une grosse voix triste :
— Vous n'êtes pas en face du corps de Victor Hugo. Vous êtes en face de son cercueil. Un cercueil unique en son genre comme vous pouvez voir. Les couronnes qui sont là ont été choisies par la famille. Il y n avait plus d'un demi-million. Celle qui est pendue au mur est unique en son genre... Elle est en or et en bronze. Elle vaut quinze cents francs. Il faut trois hommes pour la soulever...

Il s'arrêta un instant, après cette révélation écarante, puis reprit :

— La couronne qui est sur le cercueil a été apportée par une personne de marque, l'empereur du Brésil. Elle l'a apportée elle-même. Trois semaines après elle était morte...

Mais avant qu'on eût eu le temps de méditer sur cette funèbre conséquence, le gardien s'était retourné et poursuivait :

— En face c'est le tombeau de Jean-Jacques Rous-

seau. La Convention a fait ramener ici ses cendres de Genève en 1794. Il y a donc cent ans que Rousseau est ici ; c'est ce qui explique qu'on ne voie plus les couronnes qu'on avait déposées sur sa tombe...

Sitôt cette excuse fournie, le gardien se remit en marche, nous montrant la tombe de Voltaire, — « en face sa statue plus grande que nature, deux mètres quarante » ; — celle de Soufflot, celle de Marceau, celle de Carnot, celle de Baudin, celles de quelques généraux ou savants moins célèbres, — nous informant de la valeur des couronnes ou de la matière dont elles étaient composées « inusable », ou bien « en porcelaine imitant les fleurs, arbustes et rosaces de toute sorte. »

Et nous courions de cabines en cabines, ou plutôt de sleepings en sleepings, car c'est bien à des compartiments de wagons-lits qu'elles ressemblent, ces basses petites cryptes, avec leur quatre morts, pas plus, superposés, deux à deux, très à l'étroit...

Nous arrivions à une galerie plus obscure :

— Allons maintenant, rangez-vous près du mur et ne bougez plus ! commanda le gardien.

Puis dans l'ombre nous vîmes son épaisse silhouette se coller à l'angle formé par deux murs, et un hurlement plaintif retentit :

— Hou ! hou !

— Hou ! hou ! répondit l'écho.

Le gardien rampa contre le mur, et l'on entra aperçut une badine qu'il appliquait contre la paroi.

— Maintenant, le bruit de la baguette sur le murr !

— Clac ! clac ! fit l'écho.

Le gardien s'accroupit près d'une chaise, et levant haut la badine :

— Maintenant le brrruit de la baguette sur la chaise !

— Pam ! pam ! Pa-am ! répliqua l'écho.

Enfin le gardien se redressa et, l'air grave, proféra ces paroles répercutées :

« Vous venez d'entendre. — Vous venez d'entendre — un écho — un écho — unique en son genre — unique en son genre. — C'est le seul écho. — C'est le seul écho — qui sache ainsi — qui sache ainsi — répondre ainsi, — répondre ainsi — et parler — et parler — correctement — correctement. »

Puis il ajouta d'un ton plus discret, — pour nous, pas pour l'écho :

— Vingt-cinq marches à monter !

Les vingt-cinq marches montées, je me trouvai dehors, avec un solide souvenir, sachant désormais par quelles vociférations instructives l'administration avait remplacé les chants liturgiques et la musique des orgues, qui troublaient seuls jadis le repos des grands morts.

Après qu'on aura fait la visite que j'ai faite et que je préconise, réclamera-t-on encore pour les restes de

M. Renan l'honneur d'être verrouillés dans une des noires nichettes du Panthéon? Souhaitera-t-on pour ses cendres la joie de vibrer au bruit de la baguette sur le mur ou de la baguette sur la chaise? Tien-dra-t-on comme insuffisant l'asile inviolable que sa mémoire gardera dans l'âme de quelques-uns d'aujourd'hui et de quelques-uns de demain?

Peut-être. Mais méfiance alors! Examines scrupuleusement la liste des promoteurs et des organisateurs de la fête. Il se pourrait bien que ce fussent tous des amis de Quinet.

FERNAND VANDÈREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

TENNYSON.

Alfred Tennyson, le plus grand des poètes anglais de ce temps, est mort dans sa résidence d'Aldworth, le 6 octobre.

Il était né le 5 août 1809, à Somersby, petit village du Lincolnshire. Son père, le révérend George Clayton Tennyson, était recteur de la paroisse de Somersby et vicaire de celle de Grimsly.

À cinq ans, l'enfant improvisait un poème sur les fleurs du jardin paternel. À huit ans, il composait, à la demande de son grand-père, une élégie sur la mort de sa grand-mère. Le grand-père le remercia de l'élégie en lui donnant dix shillings : « Tiens, lui dit-il, voici le premier argent que tu auras gagné avec tes vers, et je te certifie que ce sera le dernier. »

On ne peut d'ailleurs reprocher trop durement au vieillard son manque de perspicacité, car les premiers vers de Tennyson, inspirés de Thomson, de Walter Scott et de Byron, étaient en somme très médiocres. C'est plus tard seulement, et après un travail acharné, que le jeune poète est parvenu à acquérir cette maîtrise de forme et cette délicatesse d'expression qui ont fait de lui le prince des poètes de son pays.

À l'école supérieure de Lowth, où il passa plusieurs années après ses premières classes actives dans la petite école de Somersby, Alfred Tennyson vécut dans une étroite intimité avec son frère aîné Charles; c'est en collaboration avec son frère qu'il a écrit et publié son premier volume, *Poèmes, par deux frères*, qui leur fut payé vingt livres.

En 1828, les deux frères entrèrent à l'Université de Cambridge, où le jeune Alfred se lia spécialement avec le fils de l'historien Hallam, Arthur-Henri Hallam, qui devint ensuite son beau-frère, et mourut en 1833. C'est pendant son séjour à Cambridge que Tennyson reçut la première des récompenses officielles que devait lui valoir sa poésie : il obtint, en 1829, la médaille d'or du Chancelier pour un poème sur Tombouctou. Mais déjà dans ce temps ses amis et ses maîtres lui rendaient hommage de leur côté : ils applaudissaient à la lecture d'un poème imité de l'antique, *les Hespérides*, et saluaient en Tennyson le successeur des maîtres anglais de la Renaissance.

En 1830, dans le volume intitulé *Poèmes, en majeure partie lyriques*, Tennyson publia quelques-unes des pièces qui plus tard devaient compter parmi ses plus célèbres, *Liliane*, *le Cygne mourant*. Mais il leur a fait subir dans la suite tant de retouches et de changements, qu'on peut à peine dire que ce sont les mêmes pièces. Il avait d'ailleurs l'habitude

de remanier ses poèmes indéfiniment et jusque sur les épreuves imprimées. Il était, de ce fait, l'effroi des éditeurs. Son premier volume reçut les éloges de Leigh Hunt, critique alors très en vogue; il fut au contraire jugé très sévèrement par l'écossais Wilson, encore une des gloires du temps, qui opérait sous le pseudonyme de *Christophe North* dans le *Blackwood's Magazine*.

Le succès du nouveau recueil fut assez médiocre, et la mort d'Hallam, survenue l'année suivante, acheva de désespérer le jeune poète. Pendant dix ans, il refusa de rien publier, s'occupant à perfectionner son vers, et aussi à recueillir dans une façon de longue élégie philosophique le souvenir de son ami défunt. Cette élégie, le fameux *In Memoriam*, ne fut achevée qu'en 1850; Tennyson y travailla pendant plus de quinze ans.

En 1842, il sortit de son silence pour publier une nouvelle édition de ses poèmes, absolument remaniés; le recueil contenait aussi des pièces inédites, entre autres *Ulysse*, *la Mort d'Arthur*, *Lancelot et la reine Guinevere*. Ces merveilleux poèmes, les plus tendres, les plus harmonieux, les plus nobles, les plus nuancés que nous connaissions dans la littérature anglaise, valurent du premier coup au poète la fortune et la gloire. Dickens parle du recueil à ses amis, dans ses lettres de cette époque, comme d'une magique féerie dont il est tout halluciné. Edgar Poë affirme que Tennyson est le premier de tous les poètes. Emerson déborde d'enthousiasme. Et le vieux Wordsworth, en 1845, écrit : « J'ai vu plusieurs fois Tennyson pendant mon séjour à Londres; il est sans contredit le premier de nos poètes d'à présent. » Enfin, en 1845, le gouvernement témoigna à son tour son admiration au poète en lui accordant une pension de 200 livres : il y eut compétition à ce sujet entre Tennyson et Bulwer Lytton; et ce dernier, dépité de son échec, ne ménagea pas à son rival les sarcasmes qui lui étaient familiers. Il imaginait, entre autres choses, de l'appeler *miss Tennyson*; ce qui n'empêcha pas Tennyson, en 1875, de dédier son drame d'*Harold* au fils de son ancien rival.

L'année 1850 fut marquée dans la vie du poète par trois événements mémorables : son mariage, la publication d'*In Memoriam* et sa nomination au poste de poète-lauréat, en remplacement de Wordsworth. Depuis ce moment, en revanche, et jusqu'à sa mort, on peut dire que la vie de Tennyson fut vide d'événements notables.

À des intervalles plus ou moins éloignés, il publiait de nouveaux recueils de poèmes. Déjà, en 1847, avait paru *la Princesse*; puis vinrent *Maud* et la première édition de ces *Idylles du Roi*, qui peuvent être considérées comme le plus parfait produit du génie de Tennyson. Cette première édition fut d'ailleurs augmentée, d'année en année, de poèmes nouveaux.

En outre de poèmes officiels, qu'il composait pour les anniversaires royaux et les solennités nationales, il a encore donné cinq ou six petits recueils, dont les deux derniers ont paru sous les titres de *Tiresias* et de *Demeter*. *Demeter* fut mis en vente en 1890, le même jour qu'*Asolando*, le dernier recueil de Robert Browning, la veille de la mort de ce vieux poète. On annonce la prochaine publication d'un dernier recueil, dont le poème principal s'appellera *le Rêve d'Akbar*.

En 1884, sur les instances de son ami M. Gladstone, Tennyson consentit enfin à accepter le titre de lord, qu'il avait obstinément refusé pendant plus de dix ans. Il fut créé baron d'Aldworth et Farringford.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17

TOME L

22 OCTOBRE 1892.

LA RÉSURRECTION

Contes de races (1).

Je revenais de loin, après des années, rappelé par la mort de mon frère. L'âme de la nature vibrerait profonde en moi, un soir d'août, — triste et merveilleux soir, si cruel au fond du ciel mort, dans son vêtement de nues pendantes. Pas de pluie, pas de vent, ni d'éclairs, mais un orage latent, une lourde et écrasante électricité.

Le jardin m'émouvait gravement, les groseilliers, l'impérissable abricotier du fond, les feuilles aussi immobiles que le ciel, deux grandes chauves-souris qui semblaient les mêmes chauves-souris qui m'attendrissaient le soir jadis. Et le gravier cendreuse, la porte à claire-voie moisie, les fleurs sans parfum, — car mon frère exérait les fleurs qui embaument, — le pavé de la cour et la chaîne du puits m'émurent aussi, — chacun ayant une image rouillée dans mon âme.

Je restai longtemps. Ce qui se passa était l'univers pour moi, — rien pour nul autre être. Je rentraî ému et tremblant, je pris un faible dîner suivi d'un déluge de thé. Et, dans le soir sans pluie, ni éclairs, ni vent, etsi orageux, les volets bien rabattus, la lumière douce, je lus enfin les papiers qu'il m'avait été recommandé de lire à cette heure et à cette date.

(1) *Contes de races*. Il faut entendre par là des récits où les personnages principaux, vivement frappés des actes des êtres de leur race, se substituent à eux, s'incarnent en eux, s'attristent ou se réjouissent à l'extrême de leurs vertus ou de leurs méfaits, de leur force ou de leur faiblesse, de leur bonheur ou de leur malheur. Tel fut le conte *la Compensation*, publié par la *Revue bleue* le 7 mai 1892.

C'était une narration de mon frère, accompagnée de pièces justificatives, de notes, de lettres. La narration était claire et faible, — Robert n'eut jamais beaucoup d'imagination ni de sensibilité, — et très banale, sauf quelques lignes. Vous devinez que c'était quelque histoire d'amour, car quelle autre un homme, aussi plein d'honneur que dénué de romanesque, eût-il pu se donner la peine de laisser en testament? Si peu de relief qu'ait une vie, elle aura du moins connu l'universel miracle : ah! je savais bien d'avance que j'allais ouvrir un petit cimetière passionnel.

Une préface d'abord, — mon frère s'excuse, s'attend à ma surprise. Puis, l'histoire. La jeune fille pauvre, — revers de famille, — et distinguée, l'idylle, l'aveu, la promesse de mariage. Au reste, pas de séduction, pas de surprise des sens : rien qu'un profond amour mutuel. Puis, l'intervention d'un oncle, l'offre d'une héritière, une séparation, mon frère qui faiblit, qui oublie sa promesse, qui... Le voilà marié, un peu clandestinement, étouffant ses remords. A son retour du voyage, un paquet de lettres qui raniment ses remords. Puis, la naissance d'un fils qui les étouffe de nouveau. Puis, la maladie de Robert, sa mort qu'il sent approcher, les lettres qu'il relit, qui lui déchirent le cœur, qu'il comprend tout à coup, et la réparation qu'il me charge de faire : un gros legs dont il me supplie de remettre la moitié à la jeune fille.

Malgré ma tristesse et la présence du frère en ce récit de sa main, tout était si froid, sans un cri naturel, que je ne pouvais m'arrêter de sourire : pourtant Robert était profondément intelligent.

A la réflexion, je m'émus un peu; je cessai de sourire, je songeai à la réelle mélancolie de cette chose :

— Mais, me dis-je... elle a oublié... elle a trouvé ailleurs... alors!...

Je me remis à compulsur le dossier. Quelques notes m'attirèrent, récentes : *elle n'était pas mariée...*

— Ce qui ne prouve rien!

Je pris le paquet de lettres, — l'autre moitié du cimetière. Ah! pour le coup, dès les premières pages, j'ai tremblé, j'ai palpité. Elle est là, la nature, elle gronde, elle trouve les inexprimables tous qui vont droit aux âmes. Elle pleure, elle saigne, elle a les battements d'un sang généreux, les choes éperdus du cœur. Tout mon être se contracte, d'angoisse, d'intérêt et de pitiés infinies! Ah! la pauvre! Ah! la belle amoureuse, profonde, douce, humble et grande. Écrivit-on jamais de plus belles lettres d'amour? Trouva-t-on des accents plus vécus?

El le roman m'embrase, je le suis vers ce dénouement que je connais trop, mais que j'espère encore autre. J'étouffe, je crie, de grandes larmes tombent au hasard :

— Pauvre enfant! pauvre enfant!

Quand j'eus fini, longtemps, longtemps dans la chambre close, où pénétrait l'orage latent du dehors, je demeurai sous la désolation et la détresse, la frénésie de pitié, la colère de cet admirable amour gaspillé, perdu salement par un être de ma race!

Et je ne pus dormir de la nuit.

**

Mon trouble persista les jours qui suivirent. Continuellement, je relisais les lettres; quelque chose de délicieux se mêlait à ma douleur et à mon indignation. Je revivais l'histoire amoureuse, je me l'incorporais. Je devenais *l'autre*, Robert, mais avec une adoration profonde pour l'amante, le sentiment d'un éternel amour. Oh! la joie de la presser sur mon cœur, d'arrêter son angoisse, de cueillir sa souffrance comme un miel divin, la joie d'arriver soudain, — dans l'endroit lointain, vague, où croupissait son désespoir, — et de m'écrier :

— Me voici!

Quel cri d'allégresse et de soulagement!

Et je voyais se lever un regard pur et fin, un pâle et beau visage de désolation, encore dans le doute, tandis que je poursuivais, avec une force de suavité passionnée :

— Je ne te quitterai jamais plus, *Marthe!*

Cette folie allait et continuait, me suivait sur les collines, au bord de la petite mare, à travers mes lectures, dans mes rêveries du soir, — je ne faisais pas d'effort pour l'écartier : elle m'était si douce!

Dans les moments de calme, ironique alors, je ricanais :

— Donc, tu veux *réparer!*

Une voix répliquait au fond de mon cœur :

— Pourquoi pas? N'est-il point de plus folles aventures?

Le fait est que le calme même ne faisait que donner figure à ces sensations singulières, cherchait à les définir, à les transformer en éléments raisonnables. Le mot « réparer »! avait toujours exercé sur moi une influence considérable. J'eus dès l'enfance la manie de la réparation, et Dieu sait que de fois je suis allé dévoiler l'injure à qui ne l'avait pas soupçonnée, sous prétexte de l'effacer!... Dieu sait que de wagons de pavés!...

Quoi qu'il en soit, la tentation s'enflait, résistait aux objurgations contraires, aux meilleures objections :

— Que coûte-t-il d'essayer? murmurait la voix.

Et j'avais mauvais jeu de répondre :

— Tu n'arriverais qu'à réveiller des douleurs assoupies...

La voix triomphait insidieusement, me berçait d'un mélancolique et solennel psaume d'amour, d'une fantastique et ineffable ferveur.

**

De toute façon, il me fallait, pour accomplir le vœu de mon frère, aller vers la jeune fille. Quand j'eus pris date, achevé mes préparatifs, — car c'était loin, — je sortis du rêve. J'eus l'impression nette que rien ne se répare en amour, — surtout volontairement, — que le Temps seul a charge, avec quelques circonstances imprévues, de toutes les affaires intimes des âmes. Je décidai de ne pas usurper les fonctions du vieillard, et je partis comme un être raisonnable.

A mesure que j'approchais du terme de mon voyage, ces excellentes dispositions prirent plus de corps. Lorsque enfin j'arrivai, l'eau froide du réel se chargea de me porter le dernier coup.

M^{lle} Marthe Clave habitait, avec sa tante, un faubourg de la ville de L... C'était en une caduque maison à jardinet, non loin de la rivière. Tout y était régulier, propre et un peu moisi. La tante ressemblait à toutes ces bonnes vieilles canes qui tanguent dans les marchés et sur le seuil des églises. Pour Marthe Clave, elle ne frappait pas autrement que par un air de grande tristesse. De proportions élégantes, — un peu raide au moment où je la vis, — elle avait le visage patiné, empuisé par le chagrin, par une trop longue résignation et par un commencement d'expression vieille fille. D'ailleurs, sous cette rouille de destinée boiteuse, un homme de bon vouloir pouvait remarquer la régularité des traits, la finesse de la bouche, et que la jeunesse et le bonheur eussent fait de deux grands yeux las, deux grands yeux resplendissants. On percevait bien aussi que le sang de la jeune fille était pur, sa constitution saine et même vigoureuse, que sa peau grise et délicate aurait pu être blanche. Mais qu'importe! La voilà sans séduction, flétrie, au seuil d'une vieillesse hâtive. On ne saurait l'aimer que d'amitié. Et quelle chose terrible de l'éveiller du calme où elle est assoupie! Le temps a bien fait son œuvre, cette organisation est maintenant tournée vers la résigna-

tion, vers la vie sans ressaut; elle ne peut plus s'épanouir. Toute tentative d'y rappeler le beau sang de jeunesse échouerait ou, pire, n'affecterait que le côté sombre, le côté torture, sans profit pour l'être. Oui, le temps a bien réussi!

*
**

Lorsque Marthe Clave me vit apparaître, elle pâlit et grelotta. Les yeux se dilatèrent dans l'étonnement. Elle resta dans le doute, analysant mes traits avec ferveur. Elle reconnaissait mon frère, — de quelques années plus jeune, — plus blond, plus élancé. Quand elle fut persuadée de son erreur, sa contenance redevenant morte et résignée. Je lui expliquai alors le sujet de ma visite avec les détours nécessaires. Elle m'écouta patiemment, honnêtement, puis, sans dramatisation féminine, avec une entière et douce fermeté:

— C'est impossible, monsieur. Je ne veux point de salaire pour mes souffrances.

— Ce n'est point un salaire, dis-je, c'est une réparation.

— Il n'y a pas de réparation matérielle pour une douleur toute morale...

— Cependant...

Et j'étais extrêmement embarrassé, étant, dans le fond, bien de son avis. Pourtant, il m'eût été aimable à penser qu'elle aurait au minimum une compensation du bonheur perdu, l'aisance dans la résignation. Sa tante vint à mon secours :

— C'est un legs, ma chère Marthe... On peut toujours accepter un legs... parce que ça vient des morts.

Dans les yeux devenus vifs de la pauvre vieille, j'aperçus l'immense désir de finir sa vie confortablement. J'y pris un peu de force pour plaider. On m'écouta avec la même honnête patience, la même douceur volontaire :

— Vous n'ajoutez rien, monsieur, reprit-elle... C'est toujours la réparation que vous faites valoir... et moi je ne veux pas de réparation d'argent pour avoir aimé votre frère.

Je n'avais plus rien à dire. J'épiai sournoisement la grise figure de Marthe, ses vêtements trop strictement ajustés, son air de morne sainte aux regards exténués, sa chevelure aplatie comme pour endéguiser la blonde et abondante magnificence. Je pensais aux lettres extraordinaires, aux accents miraculeux d'amour qui étaient jadis sortis de cette personne *déteinte*. Elle était ainsi immensément plus loin de moi que les soirs et les jours où je parcourais, éperdu d'angoisse, ivre d'un désir de réparation, le cimetière de son amour.

Je me levai :

— Je n'abandonne pas ma mission : il faut, mademoiselle, que je revienne vous voir pour essayer de vous convaincre. C'est mon devoir, et vous ne voudriez pas que j'y manque...

— Oh! comme vous voudrez...

Et elle eut un si doux geste de renoncement, une telle acceptation de destinée finie, que je sentis mon cœur grossir, se taire, puis battre à coups lourds. Je convins de revenir le surlendemain. M^{lle} Clave m'accompagna jusqu'à la porte, et là, sur le seuil, je cherchai encore une fois la jeunesse, le mouvement, la vie, dans cette morne personne. Mais il n'y avait que la vieille fille de demain, à la chair durcissante. Une vieille exquisement, saintement pétrifiée, mais envers qui l'amour n'avait plus le pouvoir de rien réparer.

*
**

Je restai morose, l'âme vide. Selon la règle, mon projet avait rencontré la réalité et n'avait pas coïncidé avec elle. Certes, dès le départ, plus encore dans le train, mon imagination avait désarmé. Elle avait accepté les sages conclusions de la table des probabilités, que nous emportons dans notre instinct plus encore que dans notre raison. Et, toutefois, je fus mécontent; je dus m'avouer que, dans le fond fou de l'être, le projet avait été plus sérieux que d'habitude.

Peut-être aussi cette ville de L... aux populations blafardes, aux têtes pédantes et métaphysiques, aux quais pénibles, y fut-elle pour sa part. La forte réalité à la fin me calma. J'eus un sursaut de gaieté, le soir, aux lumières, dans une foule compacte où s'apercevait moins la pâleur têteue des jeunes et l'espèce de graisse de prison ou de cloître des quadragénaires. Ce fut la vibration du voyage, la sensation d'être là, circulant, mouvant mon petit microcosme sans remords, sans responsabilité, sans encore avoir connu une de ces âpres défaites qui jaunissent les destinées.

Jusqu'à minuit, je me chauffai de spectacles, de mouvement, de café, — et je rentrai en « bonne forme » dans ce grand hôtel d'Angleterre où les escaliers de vieille pierre, ébréchés et luisants, ont la vastitude d'escaliers archiépiscopaux. Ma chambre, excessivement haute et longue, avait cette propreté sentant le moisi qui est d'essence à L... En face, une caserne, l'endormissement d'une façade à l'ordonnance, une vétuente écurie d'hommes.

En voyage, je suis mauvais coucheur, — je veux dire que je dors mal — les premiers jours. Cette nuit-là, particulièrement. Je ne sais quelle multitude de vétilles allèrent en moi, comme ces pailions qui tournent autour des glaces dans les foires. Ma glace cérébrale était fort claire, trop claire; l'insomnie la polissait impitoyablement. Je m'entrevis dans mon passé avec des cerfs-volants, des noix, des chiens, des pupitres, des hannetons, une pie que j'avais aimée passionnément à l'âge où l'on commence à apprendre l'histoire des Mérovingiens.

Par tous ces circuits je finis par revenir à Marthe Clave, et c'est là que je m'attendais. Car, depuis mon entrée dans la chambre, je savais bien que j'y repen-

serais, et j'étais curieux de savoir sous quel aspect. Ce fut d'abord une précise récapitulation de la matinée, les paroles, les mouvements du visage, les regards exténués de la jeune fille, les interruptions de la bonne vieille. Et, tandis que cela repassait, chaque détail résumait la conclusion, donnait sa physionomie nette à l'entrevue :

— Évidemment! me disais-je... *il faut* qu'elle accepte le legs... elle a vraiment trop souffert...

Plein de compassion, je considérais attentivement cette pauvre fille dont la peau était devenue grise, et qui tout entière avait vieilli par amour :

— Il faut... il faut qu'elle accepte le legs...

Puis, comme je m'appuyais sur cette idée, le souvenir de quelques-unes des phrases des lettres me revinrent, avec beaucoup de douceur et d'incohérence. Elles en amenèrent d'autres, puis d'autres encore, se tenant en une ronde, sautant à travers ma mémoire, ainsi que des moucherons dans un peuplier. Peu à peu, elles s'ordonnèrent, elles s'agglomérèrent dans une belle unité.

Et dans la nuit, dans l'obsession, dans la lassitude et l'exaspération nerveuse, voilà que je me trouvais repris dans mon émotion des premiers jours. De nouveau c'est l'angoisse, la pitié embrasée, l'étouffement; de nouveau c'est la rancune de ce bel amour perdu lâchement par un être de ma race, le trouble déficieux, l'adoration pour l'amante trahie, ce fou désir de *réparer*, de la prendre sur mon cœur, de m'identifier tendrement avec sa douleur, d'arriver *dans l'endroit vague et lointain* où elle vivait son désespoir, en lui criant :

— Me voici!... Je ne te quitterai jamais plus, *Marthe*.

Et toute cette folie n'allait pourtant pas à la *Marthe* du matin, mais à une *Marthe aussi vague et lointaine* que l'endroit où elle vivait. Ma raison ne s'en étonnait pas, ne s'en effrayait pas. Tout en subissant l'émotion, je la tenais sous une lueur singulièrement claire, je la regardais avec intelligence, comme le dompteur regarde bondir ses fauves dans un feu d'artifice.

Vers trois heures du matin — (un clocher me renseignait), — la nuque brûlée, le dos triste et moite, les reins presque douloureux de fatigue, je me tournai d'un bond en m'écriant :

— Pour l'amour de Dieu! donne-toi donc un peu de sommeil!

Faisant de force passer une fable de Lachambaudie, un fragment de valse, un calcul sur les derniers records de la vélocipédie, je pus un instant renverser la vapeur, courir sur d'autres routes, — pas longtemps. L'obsession revint, de biais, avec un tac tac insidieux de télégraphiste :

— *Elle n'est pas dans le vague!* me dis-je ironiquement... elle est dans la petite maison au bord de la rivière... C'est une *vieille fille*... UNE VIEILLE FILLE!...

Avec une brutalité qui était loin de mon cœur (ému, au fond, d'une pitié douce pour *Marthe*), je répétai

trois ou quatre fois ces mots dénigrateurs. Tout en les répétant, je les développais, je leur cherchais des faces neuves :

— Vieille fille, oui! Et pourtant? Sous la peau grise, derrière les yeux exténués, la démarche raidie, qui mesurera la vitalité latente, la possibilité de ramener la jeunesse par le bonheur, — par la *promesse* du bonheur. — Les traits fins... les courbes des joues et du menton, charmantes... les yeux, une vraie douceur de forme... et grands, profonds. Certes, c'est une vieille fille... Mais elle n'a que vingt-cinq ans, son sang est sain, son sang est pur!

Je lisais à mi-voix, dans un recueillement chantant de litanie :

— Son sang est sain! Son sang est pur!

La *Marthe* des lettres ne fut plus dans une contrée vague et lointaine. Elle fut dans la petite maison, sous la peau triste qui lui était comme un déguisement, derrière les yeux ternes. Mon âme la reconstruisait distinctement. A l'appel du bonheur, elle surgissait comme le bel insecte de sa coque, elle redevenait fraîche et resplendissante, ses cheveux roulaient avec magnificence, une lumière accourait dans ses prunelles mélancoliques, la joie satinait son visage, ornait sa démarche de la superbe langueur des belles...

Quatre heures! Ma nuque est toujours ardente, mes reins las, — mais une frénésie secoue ma fatigue, une voix éternelle ressuscite mes forces, le grand appel des âges qui vainquit la destruction depuis le Commencement où les êtres se mirent à vivre :

— Dormiras-tu! m'écriai-je, quoique avec moins de véhémence que naguère.

Et il me vient un sourire. J'essaye de me figurer la réalité, la silhouette morne de la jeune vieille fille, la pétrification de sa face dans la résignation :

— Bah! on peut rêver... S'il n'était pas si tard seulement!...

Une teinte de cendre erre sur la fenêtre; j'ai soif de la mouillure des herbes. Comme la plaine va fleurir bon dans une heure, comme les petits héliotropes vont encenser la lumière!... Et le sommeil vient, quelque chose bourdonne en moi, je vois une cloche qui plane, puis un enfant qui emporte un taureau, sur une muraille, au bord de la mer, parmi de fins coquillages... et je m'évanouis dans le repos.

* *

Les jours suivants coulèrent avec bonhomie. J'allai revoir M^{lle} Clave; je la trouvai telle que le premier matin et aussi décidée à refuser le legs de Robert. Je discutai plus vivement, je fis valoir l'intérêt de la tante à défaut de l'intérêt de la nièce. Rien n'y fit. *Marthe* demeura opiniâtrement retranchée dans son refus.

— Vous réfléchirez, dis-je en me retirant... Quant à moi, je préfère revenir plaider obstinément une cause que je juge sacrée.

De son même ton de renoncement :

— Comme vous voudrez...

Une semaine passa. Je n'eus plus d'insomnie, parlant plus de sottise obsession. Ma petite aventure à L... rentra dans la catégorie des affaires, sinon quotidiennes, du moins raisonnables. Je retournais régulièrement chez ces dames, — accueilli avec une cordialité presque enthousiaste par la tante, avec une douceur tranquille par la jeune fille. Plus je m'accoutumais à la dernière, plus aussi le souvenir des lettres s'éteignait, pâlisait. A ce sujet, aucune relation vivante ne semblait subsister de Marthe à moi, dès que je me trouvais en sa présence. Loin d'elle, parfois, un léger trouble me saisissait, un furtif battement d'âme.

En revanche, le désir d'atténuer matériellement le mal fait par mon frère s'accroissait. Mon instinct de réparateur se jeta sur cette faible proie; je me faisais un crime de ne pas réussir. Chaque jour, disputant plus éloquentement, je m'emparais davantage de l'esprit de la tante. Marthe demeurait dans cette terrible douceur, cent fois plus inaccessible que les indignations ou les colères.

Le résultat le plus clair de ces visites, c'est que je devenais familier dans la petite maison, c'est qu'une confuse amitié se nouait entre Marthe, Clave et moi. Frappée de ma ressemblance avec mon frère, elle était partagée entre la défiance et la tristesse dès que je paraissais. A la longue, je sentis que je gagnais dans son estime; elle prenait confiance, et comme elle avait renoncé à toutes choses, elle ne dut pas songer à se défendre de cette confiance. Il vint entre nous une familiarité tranquille, qui me permit de proposer quelques promenades à ces dames. Elles me montrèrent des coins de L..., et d'habitude nous terminions par un petit voiturage hors ville, vers une vallée enfouie dans un cirque de roches et de collines.

Là, nous reprenions notre thème, jusqu'à la splendeur mélancolique du crépuscule.

* * *

Un soir, nous dépassâmes l'heure rouge, nous laissâmes venir l'heure de cendre. Les noires collines étaient dévorées, avaient perdu leurs contours de silhouettes. Une eau grondait, une force charmante croissait dans le tremblant et l'indécis de l'heure. Mars et Jupiter luisaient ensemble, dans le grand vivier étoilé. Par minutes, comme des chuchotements dans un tendre silence, une brise butait contre les collines, s'éteignait dans une petite rumeur d'herbes. Quelques arbres balbutiaient dans leur grave élégance nocturne, vêtus de la gloire pâle du ciel. Une chauve-souris flotait dans son pâturage aérien, — une courtillière appelait quelqu'un dans l'ombre.

Marthe et moi, nous parlions avec vivacité; et comme elle répétait :

— Non, non... une réparation d'argent, c'est une lâcheté...

— Et une réparation morale? dis-je.

Je parlais d'un ton que je sentis singulier. Marthe se dressa, garda le silence. Dans cette demi-ténèbre, impossible d'épier l'expression de sa physionomie. Mais en la contemplant ainsi, cela ne me parut pas si impossible : elle se parait de la grâce du soir, de jolies lignes confuses, — et ses yeux profonds semblaient prendre un rayon à la voie lactée. Je repris avec une véhémence qui me surprit, — hélas! on ne sait jamais comment les choses montent en nous, — je repris :

— Ah! j'ai ardemment souhaité cette réparation morale!

Elle garda son silence et sa raideur. Nous atteignîmes l'auberge où nous avions convenu de dîner à trois. Dès que nous fîmes dans la lumière, ma sottise m'apparut en voyant la pauvre fille lasse et morne. Elle ne parut rien avoir conclu en ma défaveur; elle fut comme d'habitude. J'en ressentis une manière de dépit qui me fit dire, tandis que nous retournions à L... en voiture :

— Vous ne me croyez pas sincère ?

— Mais si, fit-elle avec douceur... Je n'ai pas eu la force de vous remercier tantôt de la générosité de votre désir... Cela m'a fait mal dans le moment... comme un retour, plus vif que le reste, au passé.

— Vous n'avez inspiré un grand respect pour votre caractère...

— Vous ne connaissez pas mon caractère...

— Mieux que vous ne le pensez...

— Quel intérêt peut avoir mon caractère... le caractère de quelqu'un qui n'a plus part à la vie... qui a été assez faible... assez peu courageuse pour renoncer à tout ce qu'il faut faire pour être parmi les vivants ?

— Par la vigueur, — rare et précieuse, — d'un sentiment.

— Pourquoi rare et précieuse? Qu'est-ce que cela signifie? Dites plutôt: par manque d'énergie, par une folie qui lui a ôté son libre arbitre. Admirerez-vous une personne sans volonté?

— La fidélité à un grand sentiment n'est pas manque de volonté.

— Vous le dites, mais je pense le contraire. Je me suis amèrement, et souvent, repenti de n'avoir pu me dominer... Je crois qu'il n'existe pas de sentiment assez valable pour qu'on y sacrifie sa jeunesse, — sans profit pour personnel... A qui cela a-t-il servi que j'aie trop aimé un homme? Pas même à lui! Non, non, l'amour pour ceux qui n'ont pas répondu à notre amour n'est pas un beau sentiment, c'est un faible sentiment! Croyez que je le réprouve de toutes mes forces...

— Je ne puis y voir que la preuve d'une nature constante... dont la destinée a mal accueilli la constance... et, selon moi, c'est une des grandes vertus humaines lorsque, comme chez vous, il ne s'y mêle aucune perversité!

— Je serais heureuse de vous croire !... Mais la persévérance est dans la constance même, quand la constance est sans avenir !

Nous rentrions en ville, et la nuit suivante je connus encore l'insomnie. Un sentiment neuf venait d'entrer en moi, une autre forme de la manie de la réparation. J'en vins à me demander pourquoi, après tout, je n'essayerais pas de donner un bonheur relatif à cette pauvre fille, un bonheur où l'amour pourrait se reléguer au deuxième plan. N'avais-je pas près de trente-cinq ans, — n'avais-je pas eu ma part d'amour en ce monde, — et sans qu'il en eût coûté le malheur de personne ! Qu'y aurait-il d'absurde à vivre d'amitié dans le mariage, — ne serait-il pas préférable même de vivre d'amitié ?

J'agitai ce grelot à travers de lourdes heures, avec un ardeur dont je ne laissais pas de me moquer moi-même. J'évoquais la silhouette de Marthe dans l'ombre de la vallée, et sa grâce incertaine :

— Certainement ! m'écriai-je en ricanant... si nous pouvions vivre dans un éternel demi-soir !...

Tout ricanant, j'avais le cœur tendre et gonflé. Une vive affection y naissait pour la jeune fille, — une amitié dérivée à la fois de cette fréquentation de quinze jours et de ces dévorantes lettres que l'insomnie ramenait de nouveau avec une netteté accablante... Ajoutez l'isolement dans une ville inconnue, et les crises du célibat, — périodiques comme les marées d'équinoxe.

**

Nous étions au fond du jardinet. De petites fleurs de némophyllia, si délicieusement bleues, tremblotaient devant nous. Nous jouissions de l'ombre d'un monstrueux poirier. Un buprestre resplendissait dans l'herbe, un nid de poliste développait ses compartiments ingénieux, tandis qu'une guêpe carnivore enlevait une araignée pour approvisionner son nid, ses futures larves, de viande.

Et je disais :

— Avez-vous donc renoncé à toute espérance de vivre la vie de famille ?

— Je n'y ai pas renoncé volontairement... ma folie y a renoncé pour moi, en me privant de force et de jeunesse...

— Si quelqu'un venait à vous, refuseriez-vous de tenter le sort ?

Elle regarda les feuilles mortes ; elle avait légèrement frémi :

— Sait-on ce qu'on fera ? Les circonstances diversifient tant les choses...

— Quelqu'un qui ne vous apporterait pas l'amour, la passion... mais...

Je m'arrêtai. Elle fixait les yeux sur moi avec un orgueilleux reproche. J'aurais voulu me taire, arrêter cette conversation. Une force indéfinissable me poussa à la continuer :

— Mon Dieu !... le plus souvent, l'amour n'est-il pas le contraire du bonheur ?

— Oui, si j'en dois juger par moi-même !... Mais ni les chagrins des uns... ni les leçons de tous les Héraclites de l'univers...

— Vous n'avez jamais aimé que *lui* ? fis-je sottement.

Son œil brilla, le mécontentement ondula sur son visage et sa bouche. En même temps elle se revêtit d'un furtif attrait :

— Jamais vous ne m'auriez demandé cela si...

— Je vous en demande pardon !... Je n'ignore pas l'absurdité de ma question. Je *sais* très bien que vous n'avez aimé que *lui* !

— Ah ! s'écria-t-elle... et comment pouvez-vous le savoir ?

— Et pourquoi suis-je ici ?

— Ce n'est pas une raison !

— Si je suis intimement renseigné ?

Elle secoua la tête, d'un air tranquille, mais plein de dédain :

— Vous n'êtes pas renseigné sur mon caractère.

— Oh ! infiniment mieux que vous ne croyez !

Je ne sais quelle contrariété s'allumait en moi, m'ôtait mon sang-froid. Je voulais animer cette morne créature, dût-elle souffrir, dût-elle pleurer. S'en aperçut-elle ? Ses sourcils se contractèrent, son attitude s'aviva, s'assouplit ; elle dit, avec un tremblement :

— Vous croyez donc aux paroles des tiers pour juger les êtres ?

— Je ne crois qu'à la fréquentation directe !

— Nous nous sommes vus à peine !

— Vous m'avez vu à peine... *moi*, je vous ai vue de très près !

Elle ne put contenir son trouble. Une curiosité aiguë, craintive, indignée, transforma son visage, que le sang envahit et quitta alternativement. Elle me plut ainsi. C'était, non pas la jeunesse, mais la vie, le tumulte. Les jolies lignes mornes de son visage prirent de l'expression...

— Eh bien, oui ! m'écriai-je àrement, emporté comme un tireur par le bruit argenté des épées, je vous connais, je vous ai vue de près...

Comme elle se levait, comme ses yeux approfondis regardaient les miens avec une pathétique détresse, je criai tout haut, pour m'étourdir :

— J'ai lu vos lettres !... J'ai vécu plusieurs jours avec vous dans une intimité qui vaut des années... J'ai souffert... j'ai pleuré de vos souffrances... J'ai eu le remords de la conduite de mon frère comme si moi-même je vous avais abandonnée...

La pauvre fille ! elle était pleine d'épouvante et de colère. Son sein haletait, ses mains étaient pâles et fébriles, sa bouche suppliante. Dans un flux de sensations antagonistes, ses vingt-cinq ans passèrent sur elle, brillèrent sur son visage, dans la courbe de son menton, embrasèrent ses grandes prunelles... Ce fut

comme si le rêve de l'autre nuit commençait à se réaliser, comme si le vêtement de désespérance se levait d'elle et découvrait sa jeunesse et sa vénusté.

— Je n'aurais pas imaginé tant d'indélicatesse! s'écria-t-elle. Si vous avez lu mes lettres, la pitié aurait dû vous arrêter. Les vôtres ne m'approcheront donc que pour le supplice et le désespoir!

Mes fibres criaient de honte et de remords. Dans l'excitation de la minute, je crus impossible de réparer ma féroce faiblesse qu'en poussant les choses à l'extrême. Je dis avec violence :

— Je n'ai jamais eu la pensée de vous faire souffrir... et si je me suis conduit avec maladresse, du moins est-ce sans lâche intention... Laissez-moi vous répéter que j'ai souffert de vos souffrances... pleuré de vos larmes... que, s'il ne dépend que de moi, le mal que vous a fait mon frère sera réparé.

— Et comment sera-t-il réparé? fit-elle avec véhémence.

— *S'il ne dépend que de moi...*

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, plaintive... est-ce là ce que vous vouliez dire quand vous m'avez questionnée sur...?

Son indignation était tombée dans l'étonnement et la mélancolie. Mais une grâce persistait en elle.

— Je vous demande pardon! murmura-t-elle... je vous ai très mal jugé... Mais votre bonté me rend plus chagrine... Je pourrais peut-être me marier sans amour... avec tout autre... mais *avec son frère*, non!

— Pourquoi l'amour ne nous viendrait-il pas?

— Vous le savez! dit-elle... Souvenez-vous de vos questions...

Elle marchait vers la maison; je dus la suivre.

*
**

Je marchai plusieurs heures le long des quais. Ma bouche goûtait la fièvre. Je souffrais dans ma vanité de ce que Marthe Clave eût si simplement, si naturellement et, à ce que je pressentais, si *définitivement* refusé toute perspective de réparation morale. Je lui en voulais, je trouvais étrange qu'elle n'eût pas eu une hésitation, qu'elle trouvât normal de m'écarter ainsi. Avec la stupidité qu'on retrouve chez les plus sagaces, je fis le procès et de son défaut de séduction physique et de sa pauvreté; il passa dans moi la même indignation lâche qui eût passé dans le premier bourgeois venu.

Comme je ne suis tout de même pas un imbécile, je finis par admirer cette conduite, à l'encontre de mon amour-propre. Mon humiliation changea de caractère: elle ne porta plus sur le refus de Marthe, mais sur ce qu'elle pût me croire capable d'avoir parlé à la légère. Je résolus de n'en pas avoir le démenti, de persévérer dans une ligne de conduite conforme à mes paroles, d'aller jusqu'à persuader Marthe que je l'aimais d'amour :

« Mettons les choses au pire... je n'aboutis à rien et

je porte le trouble en elle! Eh! le premier coup n'est-il pas porté? Qu'importe qu'on y ajoute!... Si je lui reste indifférent, le mal est médiocre... Si elle s'anime, si elle se prend de tendresse... »

Dans la solitude, sans distractions d'aucune sorte, sans présence d'amis ni de parents, cela ne me parut pas déjà si absurde. Je m'amusai de la thèse, j'en fis une chose intéressante, touchante, qu'embellissait encore la manie de la réparation.

Puis, à travers les divagations, je me représentais Marthe animée, avec cet éclair de jeunesse qui avait paru dans ses yeux comme un ver luisant dans l'herbe.

*
**

Je me tins parole, — sans difficulté, car l'instinct et l'amour-propre m'y poussaient de concert. Je fis une cour discrète à Marthe Clave. Elle ne parut pas s'en apercevoir d'abord, soit qu'elle crût ainsi mieux m'écarter, soit qu'elle se repentit de m'avoir parlé durement. Mais bientôt elle se montra troublée: son attitude exprima du mécontentement et de la hauteur.

Je ne me décourageai point. Je redoublai d'assiduité. D'abord un peu feinte, bientôt ma conduite répondit à un sentiment sincère: c'est qu'en effet montait un désir étrange d'avoir cet amour qui se refusait, — et quoique je fusse bien loin d'aimer M^{lle} Clave, cependant la contrariété tenait presque la place d'une inclination passionnelle.

Elle essaya alors de limiter le nombre de mes visites: grâce à la tante, elle n'y put réussir, et elle était trop fière pour chercher des excuses compliquées. Une fois que nous causions auprès d'une fenêtre, Marthe, d'une voix tremblante, me dit :

— Vous devriez cesser de venir nous voir.

— Pourquoi cela? m'écriai-je d'un air de reproche.

— Je ne veux pas vous le dire... Pourquoi, d'ailleurs, des explications inutiles!

— Les explications ne sont jamais inutiles quand les événements sont graves.

— Graves!... murmura-t-elle avec ironie.

Puis, se reprenant, avec une lente douceur :

— Graves!... Eh bien, je vous suis reconnaissante de votre grande bonté... mais, je vous en supplie, ne venez plus!... Votre conduite me rappelle tout de souvenirs abominables...

— Et si pourtant... commençai-je.

— Épargnez-moi! interrompit-elle. Épargnez-moi un mensonge charitable!... mais qui serait une offense tout de même!

— Un mensonge!... Êtes-vous donc si sûr que ce soit un mensonge!

J'avais la voix colère, indignée. Elle reprit, et comme si elle parlait à un enfant :

— Ce n'est peut-être pas un mensonge!... Mais vous leurrez vous-même!...

— Et si je ne me trompais pas... si vraiment l'amour m'était venu pour vous... si mon plus cher désir était de vous avoir à moi ?

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle. Taisez-vous !... taisez-vous !..

Et voilà que la jeunesse tumultueuse passa sur elle comme un rais de soleil à travers un nuage ; voilà qu'elle m'apparut violente, charmante, avec ses yeux de vie. Le désespoir me prit, la rage du triomphe, sinon de l'amour, et je criai :

— Eh bien, oui, je vous veux !... Je vous demande à vous-même !

Elle joignit les mains. Sa bouche implora, exprima la misère de sa destinée, puis elle se dressa dans une désolation orgueilleuse :

— Je ne vous verrai plus ! dit-elle. Vous reviendrez ici tant que vous voudrez, mais moi je ne vous parlerai plus, je ne vous recevrai plus.

— Mademoiselle ! m'écriai-je.

Elle était sortie ; elle me laissait seul, en proie à un désappointement qui allait au désespoir, à une ardeur de revanche qui atteignait la passion.

*
*
*

Le lendemain, toute cette semaine, je ne pus voir Marthe. La tante me recevait avec cordialité, sachant ou devinant l'aventure, et s'y montrant favorable. Mais la jeune fille se tint enfermée dans sa chambre, et je rôdais par les rues de L... dans un désespoir d'amoureux : j'en ressentais tous les symptômes, jusqu'à la suavité, jusqu'au délice sombre qui n'accompagne guère les autres accabllements de l'homme.

Marthe s'était transfigurée. Mon imagination refusait désormais de se dépeindre la fille pétrifiée et roide. Il ne demeurait que la suppliante, la troublée, les grands yeux de magnifique détresse : la Marthe des lettres, vers laquelle tout mon être avait bondi, se confondait presque avec la Marthe de la réalité.

Que devenait-elle pendant ce temps ? Était-elle émue, pensait-elle à moi ? Ou, indifférente, cloîtrée dans sa résignation, me fuyait-elle naturellement, sans contrainte ? Cette dernière idée m'était intolérable. Mon orgueil saignait et ma tendresse aussi, — cette tendresse si voisine de l'amour !

Pendant mes arides pérégrinations solitaires, l'attente finit par m'exaspérer. Je fus disposé à des actions extrêmes, à des tentatives violentes. A tout prix je voulais la revoir, lui parler, l'attendrir, la persuader, me soumettre.

Une circonstance fortuite me vint en aide. Un matin que j'allais comme à l'ordinaire sonner chez elle, j'observai que la porte de la rue était entre-bâillée. Je ne tirai pas la sonnette, je poussai doucement la porte, j'entraï. Personne ! Je traversai le corridor jusqu'au fond, et par la porte vitrée du jardin j'aperçus la tante qui s'occupait à quelque menu ouvrage auprès de la

vigne. Mon cœur bondit, comme doit battre celui du criminel à l'instant décisif. Je m'appuyai contre la rampe de l'escalier, avec un tel remous d'artères, une telle tension nerveuse, qu'il était absolument chimérique de tenter de me reprendre.

Tout était désordre, prédominance de l'émoi sur la réflexion, tourbillon fantasque des images, et je montai ainsi l'escalier, je me trouvai sur un palier, j'ouvris au hasard une porte, je fus devant elle.

Elle fut hypnotisée par mon arrivée ; son bras se leva contre son front, et le regard monta, de son visage incliné, avec une expression merveilleuse de mystère, de profondeur, d'appréhension.

Dès que je fus en sa présence, mon excitation se régularisa. Je sentis un repos, une sécurité extraordinaires. Je refermai tranquillement la porte derrière moi. Il me semblait que nul être et nul événement ne pourraient prévaloir contre ma volonté. Je contemplai Marthe fixement, sans bouger, avec une âpre résolution.

Une joie divine, incommensurable, me parcourut. Le rêve était là, la transformation de la chenille. La jeune fille était pâle, faible, souffrante, mais ce n'était ni la pâleur, ni la faiblesse, ni la souffrance d'antan. Tout était neuf, miraculeux, jeunesse subtile, vie belle et souple d'une créature exquise. C'était la résurrection !

Nous nous tîmes longtemps en silence.

— Que venez-vous faire ? demanda-t-elle enfin d'une voix toute basse.

— Je viens vous aimer ! m'écriai-je.

Elle restait dans sa pose craintive, son élégance gracile, comme une biche surprise :

— On ne m'aime pas ! fit-elle avec douceur.

Je marchai sur elle, je l'attirai devant sa glace :

— Ne savez-vous pas ce qui vient de se passer en vous ? demandai-je..

Elle ne résista pas. Elle parut sans force et vaincue. Son regard montait toujours vers moi de la même façon mystérieuse et profonde. Elle chuchota :

— J'ai souffert !

— Mais non de vos souffrances mortelles... non des souffrances de renoncement..

— Non... pas de mes souffrances habituelles..

— Marthe, dis-je avec animation, et en l'attirant... est-ce que vous avez souffert en songeant à moi ?

Elle se débattit. Elle serra les lèvres. Son regard recula devant le mien, puis m'évita, presque sauvage. Et j'étais dans un doute et une impatience délicieux :

— Parlez, Marthe.

Elle dit, comme en songe :

— J'ai souffert en songeant à vous !

— Marthe, est-ce que je puis vous aimer ?

— Non, car je ne vous aime pas !

Elle parlait, contractée, ténébreuse et farouche. Ses yeux fuyaient toujours. Une grâce guerrière succéda à sa grâce douloureuse :

— Marthe ! m'écriai-je plus fort... oseriez-vous jurer que vous ne m'aimez pas ?

L'angoisse me tenait à présent, l'épouvante. Elle leva les yeux, elle se leva tout entière :

— Je ne vous aime pas !

— Jurez-le...

Nous nous regardâmes, aussi tremblants, la face aussi vide de sang l'un que l'autre.

Elle prit un ton de défi :

— Oui, je le...

Elle s'arrêta, elle chancela. Je la tins sur mon bras, je l'amenai contre mon cœur :

— Marthe !

Et tout à coup, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

— Pourquoi jurer ? sanglota-t-elle.

Ses bras se levèrent ; elle m'attira avec force, elle cria d'une voix vaincue :

— Que j'agonise une fois de plus, s'il le faut... mais je ne puis pas jurer.

Je la tenais, la douce, la charmante vaincue, je l'étreignais plein de respect et d'amour, en murmurant :

— Tu n'agoniseras pas, chère âme... Si tu m'aimes...

— Mais pourquoi m'avez-vous aimée ?

— Je vous aimais avant de venir ici... puis je vous ai aimée d'amitié... puis... M'aimez-vous, maintenant ?

— Je vous aime de toutes mes forces...

— Comme dans vos lettres ?

— Mieux... avec plus de confiance !

Et à travers ma tendresse, à chaque instant revenait l'étonnement charmé de la métamorphose, et je ne pus m'empêcher de dire :

— Je vous ai ressuscitée !

Il vint une minute de solennel silence, où nous entendions nos souffles et nos cœurs, puis je cherchai lentement ses lèvres pour un chaste et adorable baiser de fiançailles ! Puis, elle dit avec une voix lente et soumise :

— Vous m'avez ressuscitée !

*
**

Je suis heureux : j'ai donné la vie et la jeunesse à un être, et il me l'a rendu au centuple, en amour infini, en joies délicieuses. Marthe a véritablement ressuscité par l'esprit et par le corps. En la regardant dans sa grâce, dans sa beauté que tous admirent, à l'heure où le soir va descendre, il me vient un tendre et grave orgueil, le contentement que le chef-d'œuvre peut donner à l'artiste. Car j'ai été un créateur, et non point d'une chose morte : devant le mystère de l'infini, je puis me demander si je n'ai pas réalisé une œuvre aussi valable qu'un grand poème.

J.-H. ROSSY.

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

L'occasion.

On manque l'occasion, d'abord quand on n'a pas l'esprit de naître à son heure... Mais ces expressions : *être né trop tard, être né trop tôt*, fort usitées par la critique et qui ont l'air d'être pleines de sens, en contiennent-elles autant qu'il le semble quand on les serre de près ?

« Être né trop tard », c'est apparemment reprendre des idées surannées et des formes abolies, avoir des qualités qui, n'étant plus de saison, ne correspondent point aux goûts des hommes nouveaux. Mais les écrivains ainsi arriérés ne sont pas nés trop tard : ils n'auraient pas dû naître du tout. Ils sont exactement le contraire des auteurs de génie. Est-ce qu'on s'imagine qu'un poète capable d'écrire au XIX^e siècle, et même avec talent, des tragédies dans le genre de Voltaire, aurait été, au XVIII^e, le rival heureux de l'auteur d'*Alzire* ? Pas le moins du monde. Il se serait montré alors l'imitateur inutile et attardé de Quinault ou même de Rotrou. Comme le gendarme de l'opérette, toujours il serait arrivé *trop tard*. A toutes les époques, on l'aurait vu regarder derrière lui, étant né avec des yeux tournés vers le passé et la moqueuse nature lui ayant fait enfourcher à rebours son pauvre Pégase, qu'il tient par la queue.

Inversement, on aurait une idée bien médiocre et singulièrement faussée des grands poètes d'autrefois si l'on croyait que, nés plus tard, ils auraient conservé les idées et reproduit les formes que nous admirons dans leurs œuvres. Changez la date de la naissance de Racine et, vers 1790, faites tomber du ciel ou s'élever de la terre les subtils et mystérieux atomes dont le concours a formé son génie : est-ce donc Baour-Lormian qui naît alors, ou Luce de Lancival ? Nullement. C'est Lamartine. Je fais certes grand cas de Ponsard et de M. Henri de Bornier ; mais enfin ce n'est pas à eux que le démon de Corneille a fait, de notre temps, l'honneur de sa visite, c'est à Victor Hugo. Le fabuliste Viennet se flattait secrètement d'être un nouveau La Fontaine ; mais La Fontaine, au XIX^e siècle, n'aurait pas fait de fables, et, entre tous les poètes contemporains, c'est Alfred de Musset qu'il aurait choisi d'être. Que dis-je ? L'esprit de Boileau lui-même, ce novateur et ce combattant passionné, cet ennemi des vieux clichés et des sots livres, ce révolutionnaire, ce romantique, serait entré dans la peau de Banville et du diable, plutôt que d'aller s'endormir et s'éteindre chez un de ces graves magisters, gardiens des traditions an-

(1) Voy. la *Revue* des 1^{er} et 15 août, 3 octobre 1891, 23 avril et 18 juin 1892.

liques et solennelles qui, après deux cents ans, en sont restés à sa doctrine et ont *l'Art poétique* pour loi et pour foi, pour tout horizon, pour seul ciel!

Tout écrivain au sujet duquel on serait tenté d'exprimer le regret qu'il ne soit pas venu au monde plus tôt nous paraît donc, à première vue, un esprit rétrograde, un être inutile et manqué, dépourvu non seulement de l'instinct génial qui devine l'avenir, mais de l'intelligence nécessaire pour comprendre et traduire l'heure présente, nullement digne, par conséquent, malgré des ressemblances trompeuses, d'être rapproché de ces vieux auteurs qu'il imite, et dont la supériorité consistait, au contraire, à avoir sinon devancé, du moins reflété pleinement leur époque.

Si toutefois l'on commence par mettre hors de cause le génie, dont les deux caractères essentiels sont figurés par cette simple image : des racines profondément enfoncées dans le sol et une cime dominant la plaine, regardant par-dessus les horizons prochains, — on pourra sans absurdité dire de certains arbustes, de certains poëtereaux, qu'ils n'ont pas poussé à l'heure favorable ou dans le terrain qui leur aurait convenu; seulement ce regret, n'ayant de sens qu'autant qu'il s'attache à des talents d'un ordre très secondaire, ne peut dès lors offrir un intérêt bien vif. Un rimeur né, par exemple, avec l'esprit d'épigramme pour tout talent, pourra nous faire regretter, si nous le voyons tendre son petit arc de salon au milieu des sites solitaires et des décors sauvages mis à la mode par le lyrisme romantique, que la nature ne l'ait pas déposé plutôt sur les genoux de quelque brillante caillette de l'ancienne société française.

**

Au regret peu réfléchi contenu dans ces mots : « Il est né trop tard », correspond assez bien celui qu'on exprime en disant de tel ou tel auteur qu'il aurait dû avoir une patrie différente de celle où le sort l'a placé. Pas plus l'une que l'autre, ces deux formules banales ne résistent à la critique.

La femme d'esprit sage et modeste, de grande et aimable culture, qui signe Léo Quesnel dans les revues, constate à la fin d'un article sur Robert Buchanan, poëte anglais, que le succès de cet écrivain dans son pays est loin d'égalier ses mérites : anomalie qu'elle explique par cette considération que Buchanan, animé de sentiments généreux et désintéressés, d'un souci ardent de la justice sociale et d'une pitié immense pour les faibles, « n'a pas les passions de son peuple ». Il n'aurait pas dû naître en Angleterre. S'il avait eu la bonne fortune de naître en France, « Robert Buchanan s'y fût tout de suite trouvé de plain-pied avec son public, et il eût accéléré le mouvement généreux qui, dans tous les siècles et sous toutes les formes, même au milieu des plus grandes erreurs, emporte toujours

la nation française (1) ». Ces lignes sont aussi flatteuses pour nous que désobligeantes pour nos voisins, et il est possible que Léo Quesnel ait raison; mais il est permis de conserver un doute sur la gloire que Buchanan aurait conquise en France, tandis qu'il est indubitable qu'avec un degré supérieur de talent, avec un grand et vrai génie, le poëte aurait vaincu la résistance que les préjugés anglais pouvaient lui opposer d'abord. Il appartient aux géants de la littérature et de l'humanité d'enrichir de certains dons nouveaux l'âme de la nation où le destin les a jetés à leur naissance : c'est ce qu'ont fait en France successivement trois grands écrivains, trois grands hommes, qui n'étaient pas des génies purement français : Rousseau le Suisse, Chateaubriand le Breton, et Victor Hugo... l'Espagnol.

Parce qu'un philosophe français pense avec une profondeur quelque peu nébuleuse ou parce qu'un critique allemand a l'esprit net et sait composer, dira-t-on qu'ils auraient dû naître, celui-ci en France, celui-là en Allemagne? Non. Car la France possède assez de critiques brillants, et l'Allemagne assez de philosophes nuageux. Mais là où les uns et les autres sont plus rares, l'occasion était bonne au contraire pour un génie né différent de son milieu de déployer une originalité exotique et de se distinguer.

**

Les formes de l'art, les façons d'imaginer, de sentir et d'écrire se renouvellent : tant pis pour les retardataires qui ne sont pas dans le mouvement!

Mais voici, sur les confins de l'art pur, un ordre supérieur de sentiments et d'idées, Dieu, la religion, plus lent à se modifier au fond et dans la forme que les sujets de littérature proprement dite; je suppose que, par suite d'un état moral transitoire de la société, à certaines époques de réaction ou d'indifférence publique, le monde se désintéresse momentanément des choses religieuses : les rares individus demeurés, en dépit de leur milieu, dans la vraie tradition humaine, qui consiste à y prendre un intérêt vital, ne seront-ils pas quelquefois réduits à se taire douloureusement ou à n'être, malgré tout leur génie et toute leur éloquence, que des voix sans écho criant dans le désert? Ici, prenons-y garde, on n'est plus autorisé à écarter de prime abord, comme contradictoire avec la notion même du génie, l'idée d'un talent en retard sur son époque, en conflit stérile et ingrat avec l'âme nouvelle du siècle, puisque, dans notre hypothèse, c'est la société contemporaine, qu'une erreur plus ou moins durable a détournée d'une direction qui est celle de la nature, où quelques bons esprits persévèrent et où la postérité en masse rentrera sûrement tôt ou tard. Il

(1) *Bibliothèque universelle*, octobre 1891.

pourrait donc sembler au contraire que, lorsqu'une génération vient à perdre la noble inquiétude de Dieu, l'individu conforme au type de l'espèce, qui par exception a recueilli et conservé l'héritage séculaire de cette aspiration sublime, n'ait qu'à parler ou à écrire en toute confiance, bien sûr d'être écouté un jour et compris, sinon par ses contemporains, du moins par « l'équitable avenir ». Mais, en règle générale, rien n'est plus téméraire que de compter sur le temps pour faire fructifier la semence jetée sur un sol rebelle où elle ne pénètre pas : le vent la balaye et l'emporte; et quand une espérance aussi folle serait permise à l'écrivain, la seule idée d'un orateur parlant aux âges futurs par-dessus la tête de la génération présente est un non-sens inconcevable. Pas plus que l'art dramatique, ou même moins encore, l'éloquence, qui s'adresse aux hommes assemblés, ne peut se passer de la faveur actuelle du public contemporain et vivant. Or, n'y a-t-il pas eu des époques où la marée montante de l'irrégularité était si invinciblement dans la force des choses et dans la logique de l'histoire que toute tentative pour résister au flot aurait été semblable à la naïve folie d'un enfant luttant contre le flux de la mer?

Telle fut l'époque de détente et de licence spirituelle et morale qui suivit celle d'hypocrite grimace trop longtemps imposée à la société française par la dévotion de Louis XIV vieilli. Bossuet avait prévu cette réaction fatale, et il l'avait prédite avec l'accent d'un profond découragement. Si donc, né un demi-siècle plus tard, ce grand homme était parvenu sous la Régence à la maturité de l'âge et du talent, il est permis de douter que les libertins eussent rencontré alors dans sa personne un adversaire capable de les combattre et de les confondre, et là où un Bossuet aurait échoué, quel génie eût jamais été égal à la tâche?

Cette question captieuse, sophistique, comme d'autres du même genre que nous avons déjà rencontrées, ne peut recevoir aucune réponse pertinente et n'est propre à servir que de thème stérile à une rêverie sans issue.

Peut-être vous semble-t-il d'abord raisonnable de nier que, cinquante ans plus tard, Bossuet se serait vu contraint de choisir entre le silence et l'impuissance, par cette juste considération que ses idées se trouvant toujours appropriées au temps, soit d'instinct, soit avec réflexion, n'auraient plus été tout à fait les mêmes que celles qu'il a exprimées cinquante ans plus tôt; mais ce que ces idées nouvelles de Bossuet auraient bien pu être utilement pour le siècle et pour sa propre gloire, sans que l'essence même de son génie et de son caractère en fût altérée jusqu'à devenir méconnaissable, voilà, d'autre part, ce qu'il est absolument impossible qu'aucune intelligence conçoive. Ce n'est plus ici, notez-le bien, à un simple artiste que nous avons affaire, et il ne s'agit point d'une vaine forme ni d'un jeu; il s'agit de la vérité divine et du salut des âmes.

Imagine-t-on Bossuet transigeant avec l'incrédulité, rendant la religion mondaine, sacrifiant, à l'instar de Massillon, le dogme à la morale, la théologie à la rhétorique et achetant à ce prix les applaudissements de Voltaire? Mais l'imaginez-vous davantage barrant la route à la philosophie de la nature et de la raison, enfin victorieuse avec les disciples de Descartes, avec Spinoza, avec Bayle, et la forçant, au milieu de son triomphe, à rebrousser chemin? Ou bien, supposition dernière, quelqu'un conçoit-il ce grand adversaire des hérétiques et des mystiques comme des libertins, satisfait d'exercer son action sur un petit troupeau de vieilles bigotes et de lui réserver non pas seulement « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint », mais toutes les forces vives de son génie et de son cœur?

Non, j'aime beaucoup mieux me figurer « l'aigle de Meaux », s'il était né trop tard, se retirant au fond de quelque Thébaïde, allant s'ensevelir à la Grande-Chartreuse ou à la Trappe, et là, seul avec Dieu, dans la nuit silencieuse de cette tombe anticipée, consommant le sacrifice entier de sa gloire et de son génie.

* *

Le raisonnement dans le vide, l'hypothèse de pure fantaisie que nous avons dû faire, à son excuse dans l'impossibilité de trouver en fait un seul auteur d'une valeur réelle dont la critique puisse dire avec quelque fondement qu'il lui aurait été avantageux de naître plus tôt, et dans l'impossibilité encore plus forte d'en découvrir un d'assez fou pour regretter sérieusement sa naissance tardive, comme une jolte femme qui serait fâchée de n'avoir pas vingt-cinq ans de plus!

Il est naturel d'éprouver le regret poétique du passé, un vif attrait de l'imagination pour telle ou telle époque lointaine, que la distance idéalise; mais quand on parle d'un écrivain, d'un orateur venu trop tard au monde, ce regret ne peut guère offrir de sens que s'il est limité à une période de deux ou trois générations au plus; or, comment croire que jamais homme dans la fleur de la jeunesse ou la maturité de l'âge ait vraiment eu envie, si la chose se pouvait faire, d'être métamorphosé en aïeul? Nul être humain ne voudrait, tournant le dos à l'avenir, remonter le cours des récentes années, non pas même pour retrouver et ressaisir un état d'âme dont il déplore la disparition. Un instinct trop juste avertit le catholique le plus conservateur que les vérités éternelles, modifiées dans leur forme par l'action lente du temps, ne reprennent jamais les visages successifs qu'elles ont abandonnés pour en revêtir d'autres, et que l'homme ambitieux d'agir sur ses contemporains doit indispensablement, fût-il l'un des anciens prophètes ressuscités, entrer dans leur esprit et parler leur langage.

La loi de balancement qui régit tous les mouve-

ments de l'univers moral aussi bien que physique laisse toujours subsister, en face de chaque état nouveau de l'âme humaine, quelque chose de l'état ancien, foyer secret de la réaction qui éclatera un jour contre la tendance dominante; mais le passé ne reviendra plus; ceux mêmes qui combattent les nouvelles idées, comme ceux qui les ignorent, en ont subi, à leur insu, la profonde influence, et c'est par cette adaptation, consciente ou non, à laquelle personne ne saurait échapper, que la marche en avant de l'humanité se continue (1).

Mais ici une question obscure, mystérieuse, se pose incidemment, que nous retrouverons ailleurs plus pressante et plus explicite à propos de la mode : celle de la part qui, dans le triomphe d'une idée, revient à l'inconscient, à cette force aveugle de la masse et du nombre, dont l'existence est un fait hors de doute, et qui paraît bien, dans certains cas, suivre sa propre direction à elle, indépendante de l'impulsion qu'en d'autres circonstances elle reçoit très clairement de la main du génie.

Le royaume de France, à l'époque d'Helvétius et de Diderot, ne comptait peut-être pas plus de libres penseurs qu'en 1663, où le Père Mersenne, à Parisseulement, découvrait cinquante mille athées : pourquoi cette vaste armée n'a-t-elle produit alors aucun homme qui ait joué un premier rôle, et pourquoi toute la littérature anticatholique du xviii^e siècle a-t-elle si peu d'importance ou d'éclat? Serait-ce que, pendant une centaine d'années, la supériorité du talent s'est rencontrée toute du côté de l'orthodoxie, jusqu'au jour où le génie et la fortune changèrent de parti et, pour une nouvelle période de l'histoire littéraire, fixèrent et retirèrent l'éloquence, la poésie et l'art d'écrire dans le camp de l'incrédulité? Explication fort peu vraisemblable! car, de part et d'autre, le talent est peut-être ce qui manquait le moins; ce n'est certes pas le talent qui a fait défaut à maint prédicateur du xviii^e siècle ou à des auteurs de poésies sacrées, tels que Lefranc de Pompignan : si les vers souvent très beaux de ce poète n'ont point d'intérêt, nous paraissent mort-nés et nous font l'effet d'un anachronisme, c'est parce que nous n'apercevons pas entre eux et la société où ils parurent cette communauté d'idées, cette sympathie de sentiments sans lesquelles les produits de l'art ressemblent à une fabrication artificielle et singulière d'où l'âme du temps est absente.

L'heure était passée, en 1754, pour la poésie et pour l'éloquence religieuse. Mais, puisqu'elle devait revenir, était-il donc impossible qu'un homme d'un grand génie en hâtât le retour? N'y avait-il pas dans le théisme très convaincu de Voltaire et de Rousseau, dans le pessimisme désespéré du premier comme dans l'optimisme enthousiaste et lyrique du second, les premiers élé-

ments de la réaction chrétienne à venir, et un nouveau Pascal, un nouveau Bossuet, dont la vue perçante aurait discerné ces fondements éternels, ne pouvait-il, avant la Révolution, rebâtir victorieusement l'édifice des croyances? Peut-être; mais il n'en fut rien, et quand nous considérons dans leur suite les idées qui ont régné sur le monde, il nous semble qu'une force secrète, contre laquelle aucune intelligence, aucune volonté individuelle n'aurait pu prévaloir, en a fatalement ordonné la marche. Si le génie façonne le milieu social, à coup sûr il ne le crée point, et, pour qu'il lui imprime sa façon, il faut que la matière soit mûre et préparée. M. Renan n'a pas craint de dire que jamais la foi n'a été détruite par un auteur, et que si en apparence elle tombe sous ses coups, c'est qu'elle était déjà bien ébranlée (1).

La restauration du christianisme n'eut lieu qu'en 1802, mais alors avec le succès le plus triomphant; car à aucune époque de l'histoire il n'y eut œuvre mieux prête et plus à point pour réussir que celle où Chateaubriand et le premier consul collaborèrent. L'harmonie était parfaite entre l'âme de l'écrivain et celle de son temps. Ce que la France demandait alors et rêvait sur les ruines amoncelées, ce n'était plus l'austère religion d'un Pascal, c'était un catholicisme consolant, décoratif et poétique, que Chateaubriand portait dans son imagination brillante et que sur l'heure il servit à ses lecteurs émerveillés. Faites paraître sous la Régence ce même auteur si plein d'apropos sous le Consulat : il aura beau appliquer toute son intelligence à discerner les besoins du moment et tout son art à les satisfaire, ses efforts seront en pure perte, s'il n'a pas reçu de la nature les goûts et les talents appropriés.

Pour un génie exceptionnel qui aurait éclaté en toute circonstance, combien de grands hommes qui ont, comme Chateaubriand, à rendre grâce de leur célébrité au dieu de l'Occasion, et combien plus encore de poètes et de prosateurs avortés, faute d'avoir rencontré l'instant heureux et fugitif où leurs aptitudes naturelles se seraient trouvées d'accord avec les désirs de l'esprit public!

* *

Sont-ils vraiment venus avant l'heure, ou auraient-ils manqué de génie, ces précurseurs littéraires, moins glorieux que leurs héritiers, dont on explique l'obscurité relative en disant qu'ils sont « nés trop tôt »?

Si naître trop tôt c'est devancer son époque, un tel reproche n'a rien que d'extrêmement flatteur, et cet accident n'est pas pour causer le moindre regret aux âmes noblement ambitieuses. Comment pourrait-il y avoir un emploi prématuré ou excessif de ce pou-

(1) Voy. Paulhan, *le Nouveau mysticisme*, p. 154.

(1) *L'Avant de la science*, p. 431.

voir divin d'anticiper l'avenir qui est la définition même du génie? « Semblable, écrit magnifiquement Schopenhauer, à l'*imperator* romain qui, se vouant à la mort, lançait son javelot dans les rangs ennemis, le génie jette ses œuvres bien loin en avant sur la route où le temps seul viendra plus tard les ramasser. Son rapport aux hommes de talent se pourrait exprimer par ces paroles de l'Évangéliste (Jean VII, 6) : *Mon temps, à moi, n'est pas encore venu; pour vous, le moment est toujours opportun*. Le talent a la force de créer ce qui dépasse la faculté de production, mais non la faculté de perception des autres hommes; aussi trouve-t-il dès le premier moment des gens pour l'apprécier. L'œuvre du génie dépasse, au contraire, non seulement la faculté de production, mais encore la faculté de perception des autres hommes; aussi les autres ne le comprennent-ils pas tout d'abord. Le talent, c'est le tireur qui atteint un but que les autres ne peuvent toucher; le génie, c'est celui qui atteint un but que les autres ne peuvent même pas voir (1). »

Il est vrai qu'à un point de vue tout humain il y a parfois trop lieu de regretter, de déplorer pour elles l'apparition précocce des créatures de génie. Car il leur arrive d'expier d'une façon étrangement cruelle la généreuse imprudence d'avoir vu plus haut et plus loin que leur entourage de myopes et d'aveugles. La mort même n'a pas paru un châtement trop rude pour une pareille offense, et c'est de leur vie que, dans les siècles de fanatisme, nous voyons les martyrs de la libre pensée payer l'anachronisme de leur naissance.

Sans aller jusqu'aux extrémités violentes, l'injustice des hommes a trop souvent abrégé les jours du génie. Des artistes, des poètes, des penseurs, des inventeurs sont morts sans avoir vu poindre l'aurore de leur illustration à venir, et les déboires les plus amers ont précédé pour eux, sans compensation, la douceur non goûtée d'une réparation tardive et posthume. Bien que ces grandes infortunes ne soient rares en aucun genre d'activité, c'est peut-être dans l'ordre scientifique et dans celui de l'art pur qu'on en trouve les exemples les plus attristants. Quoi de plus douloureux, de plus humiliant pour l'espèce humaine, que la fin d'un Christophe Colomb, d'un Michel Servet, d'un Galilée? « Ruysdaël, Hobbema, restèrent à peu près ignorés de leur vivant. La gloire est venue si tard à Théodore Rousseau qu'il n'osait plus la goûter (2). » Même destinée mélancolique est échuë à Berlioz, à Bizet, à César Frank, au grand Beethoven avant tous, et à combien de sublimes semeurs morts avant la moisson! Mais si l'on pouvait les interroger et leur demander ce qu'ils auraient choisi, une brillante renommée contemporaine suivie d'oubli et d'indifférence, ou une gloire

posthume précédée de l'injustice des hommes d'un bout à l'autre de leur vie : pas un de ces grands méconnus n'hésiterait à trouver que sa part est encore la meilleure; préférence vraiment insensée et qui n'est explicable à la raison de l'égoïste que par l'espérance enracinée au fond de notre être d'une survivance de l'âme et de la conscience personnelle!

Malheureusement, le génie le plus authentique, aux termes de l'excellente définition que Schopenhauer en a donnée, n'a pas dans l'avenir un vengeur assuré des mépris du présent. La postérité, loin de casser en règle générale le jugement des contemporains sur les grands hommes « nés trop tôt », le confirme dans beaucoup de cas. Les précurseurs ne sont point le Messie : on leur fait durement sentir cette situation inférieure : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Quand il en vient un autre, le vrai, c'est lui qui est seigneur et roi, et le pauvre saint Jean-Baptiste reste indigne de « délier la courroie de ses sandales ».

*
**

Il vaudrait la peine de chercher comment se justifie cette attitude subalterne de hérauts sans importance propre, sans éclat personnel, envoyés en avant pour préparer la venue du souverain, rôle inglorieux et sacrifié que certains initiateurs ont la mauvaise chance de garder toujours, en dépit des revendications de la critique.

Les explications varieraient avec les cas; mais la meilleure et la plus commune serait sans doute que ces grands incomplets, doués de l'inestimable don du génie, ont manqué de quelque talent secondaire, depuis l'art de s'exprimer en bon style jusqu'à cette habileté instinctive qui assimile aux chiens de chasse les créatures intelligentes, et qu'on appelle « le flair ». Bayle, l'auteur des *Pensées sur la comète*, auquel Diderot songeait en disant : « Nous avons eu des contemporains sous le règne de Louis XIV, » ne savait, en plein siècle des maîtres de l'art, ni composer ni écrire, et voilà une raison probablement suffisante de l'effacement relatif d'un tel précurseur. La nature, qui prodigue les êtres, mais qui ne brusque rien et ménage savamment les transitions, semble préluder en tout genre à la création des individus parfaits par un certain nombre d'ébauches plus ou moins approximatives. Garnier, Hardy, Rotrou, Mairet, sont de mauvaises épreuves de Corneille. Loyson, Chénedollé, d'autres poètes lyriques de la Restauration et de l'Empire, sont d'intéressants volatiles agitant une aile timide et tremblante au-dessus du chaos fécond d'où Lamartine, en 1820, s'enlèvera comme un aigle. Népomucène Lemercier n'est que le dernier en date des nombreux avant-coureurs de Victor Hugo, qui s'échelonnent, de distance en distance, au xviii^e et au xviii^e siècle, pour

(1) *Le Monde comme volonté et comme représentation*, traduction de M. Bourdeau, t. III, p. 202.

(2) Lucien Arréat, *Psychologie du peintre*, p. 233.

ne pas remonter plus haut que le vieux romanique Jean de Schelandre escorté de son docte ami Ogier, l'auteur de la préface si curieuse de *Tyr et Sidon* (1623).

En vérité, quand on surprend à travers l'histoire ce grouillement vivace, cette continuelle fermentation d'idées neuves qui n'attendent que leur heure pour germer et pour éclore, on est tenté de croire que l'invention, c'est-à-dire le génie, n'est pas, sur le marché de la littérature, une denrée aussi rare que la critique le prétend. Ce qui est rare, c'est la mise en œuvre, c'est le talent; et ce qui est unique, c'est le bonheur de naître à propos.

Lemercier, dans *Pinto*, mêlait le tragique et le comique; il eut, en 1809, avec *Christophe Colomb*, sa bataille d'*Heriani*. Matière d'érudition; ses œuvres ne sont point lues et son nom est à peine connu du public. Dira-t-on qu'il est né trop tôt; en d'autres termes, qu'il lui eût été davantage de venir plus tard? Mais, si Lemercier n'a pas beaucoup brillé avant le lever du soleil d'Hugo, c'est une sottise de prétendre qu'il aurait jeté un éclat plus vif sous le plein rayonnement de l'Pasteur qui l'a effacé en lui succédant. Supprimez celui-ci par hypothèse: alors seulement l'humble précurseur aura chance de devenir peut-être un grand homme. Jean le Maire de Belges, autre génie précoce, fut étudié et admiré par Ronsard, qui l'honora du titre de maître. Qu'aurait-il gagné à être sujet de Henri II, au lieu de paraître sous Louis XII? une petite place parmi les disciples du chef de la Pléiade! Le premier rang n'appartenant qu'au vainqueur, il importe assez peu que les autres soient occupés avant ou après sa venue.

Certains hommes sont nés précurseurs, si l'on peut ainsi dire; j'entends qu'ils semblent avoir été formés par la nature pour prendre toujours une certaine avance sur leur époque quelle qu'elle fût, en lui rompant systématiquement en visière. Tel me paraît avoir été Bayle avec son humeur questionneuse, frondeuse et contredisante. Il n'est point improbable que ce voltairien du xvii^e siècle, « venu trop tôt, dit-on, pour sa gloire », s'il avait été contemporain de Voltaire, loin de se ranger parmi ses fidèles, serait parti en guerre contre lui, comme il a bataillé contre Bossuet.

* * *

Les idées et les sentiments anticipés grâce auxquels certains écrivains deviennent extraordinairement intéressants et sympathiques pour une génération postérieure à celle où ils vécurent peuvent n'avoir qu'une valeur temporaire, qui leur garantit bien le succès pendant la durée plus ou moins longue de l'état correspondant des imaginations et des âmes, mais non pas dans l'avenir sans terme. A l'esprit de demain il faut ajouter, pour plaire toujours aux hommes, l'esprit d'après-demain. Il y a, dans les gloires humaines, des renouvellements de bail qu'on ne doit point con-

fondre avec la possession tranquille et ininterrompue du cœur de la postérité.

Stendhal, peu goûté de son vivant, disait: « Je serai compris vers 1880. » Il l'a été; mais pour combien de temps? L'espèce de répugnance à son endroit que plus d'un critique contemporain a héritée de Sainte-Beuve, la froideur persistante d'une portion considérable du public lettré, rendent assez précieuses les destinées non pas, sans doute, de son nom, mais de son œuvre. M. Dumas fils nous a surpris d'abord et choqués par les allures doctrinaires de son théâtre et par ce qu'il mêlait de solennité mystique à ses paradoxes: justement il se trouvait par là en avance sur son temps, et la génération nouvelle, pédante, morose, dévote, lui sait bon gré de ses sermons; mais combien durera cette faveur? Peut-être ce que dure un accès, le temps pour nos néo-chrétiens, dont la gravité semble si peu sérieuse, de se guérir d'une affectation et d'une pose. Il paraît que Du Bartas est assez en honneur auprès des *décadents*, et chacun sait quel retour de tendresse Restif de La Bretonne a rencontré dans la curiosité perversive de notre fin de siècle.

Voilà des exemples de réputations intermittentes, de modes qui s'en vont et reviennent, après comme avant la mort des auteurs, destin fort différent des gloires grandissantes et solides qui commencent au tombeau pour quelques rares génies mal appréciés de leur vivant. Est-ce un engouement prolongé ou une admiration durable qui fait aujourd'hui de Charles Lamb, peu compris durant sa triste vie, un des écrivains les plus souvent réédités de l'Angleterre (1)? Je ne sais; mais, si la bonne renommée de Shelley continue à croître depuis sa mort, tandis que celle de Byron, en Angleterre au moins, diminue, il est probable qu'il y a eu autrefois dans celle-ci une part de surprise et de vogue passagère, due à de tapageuses circonstances extérieures, au lieu que Shelley, plus discret, plus tranquille, plus profond, recèle des trésors de pensée et de poésie, que l'humanité devait découvrir peu à peu et qu'elle savoure longuement. Balzac, à la fois chef et avant-coureur d'une école qui n'a formulé ses doctrines et pris toute son importance qu'après lui, n'avait pas dans l'estime de ses contemporains la grande autorité qu'il a depuis conquise. De son temps, il était beaucoup moins considérable qu'Eugène Sue: voyez aujourd'hui le tour qu'a fait la roue!

Je me suis demandé si Pierre de Thou, écrivain latin du xvi^e siècle, n'était pas un exemple, des plus incontestables qu'on pût citer, d'un auteur « né trop tôt »? Il est certain que plus tard l'idée malencontreuse d'écrire en latin son histoire universelle n'aurait pu lui venir; mais qui sait combien d'années il eût fallu attendre pour que l'évidence lui apparût, et qui nous assure qu'en plein siècle de Louis XIV il n'aurait pas commis

(1) M. Montégul, *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1890.

encore la même lourde faute ? Le fait de s'être exprimé dans une langue morte après la belle « défense » et les brillantes « illustrations » que J. Du Bellay et ses grands contemporains, Rabelais, Calvin, Montaigne, avaient faites de la langue nationale, atteste chez P. de Thou un esprit rétrograde ou, du moins, stationnaire. Il semble dater de l'âge où le latin était l'unique langue littéraire, où Pétrarque comptait pour devenir immortel beaucoup moins sur ses sonnets que sur ses poésies latines, et où le Pogge regrettait que Dante eût composé la *Divine Comédie* en italien. On pourrait donc avec autant, sinon avec plus de vérité, dire que cet écrivain est né trop tard, et l'exemple n'est guère intéressant (1).

Le cas d'Agrippa d'Aubigné l'est bien davantage. Ses *Tragiques*, publiés en 1616, furent oubliés en naissant. Malherbe régnait alors; c'est tout dire. La nuit la plus profonde continua d'envelopper pendant toute la durée de l'âge classique et de la monarchie les satires vengeresses du poète huguenot et ronarsisant, jusqu'à ce que, après deux cent cinquante ans de silence et d'obscurité, soit que l'auteur des *Châtiments* ait réellement imité son vieil ancêtre, soit plutôt que la critique ait découvert avec surprise et admiration une parenté naturelle entre les deux génies, Agrippa d'Aubigné fût acclamé soudain comme un très grand poète, comme une sorte d'avatar de Victor Hugo!

Diderot est le type même du précurseur, par les idées nouvelles qu'il a semées, par les grandes vérités scientifiques qu'il a entrevues, par son imagination féconde et sa tête « fumeuse » en continuelle activité, enfin par des négligences habituelles de style et de forme, qui, sauf les exceptions, mettent le talent chez lui au-dessous du génie et le rangent au nombre des inventeurs plutôt que des artistes. « Pendant les cinquante années qui ont suivi la Révolution, Diderot a été traité avec un dédain extraordinaire, même par des esprits qui se piquaient de fidélité à la tradition du xviii^e siècle... Puis, l'opinion est revenue peu à peu; depuis dix ans, ce retour de faveur s'est étonnamment accéléré. Un professeur de littérature française aux États-Unis, dans un voyage récent qu'il a fait à Paris, nous disait au moment de repartir : « Ce qui m'a le plus frappé pendant mon séjour, ç'a été de voir comme Diderot avait grandi en mon absence (2). »

Personne pourtant ne s'est jamais avisé de dire que ce favori de notre âge soit né trop tôt; car il est aussi, avec évidence, l'enfant de son propre siècle.

(1) L'erreur de P. de Thou nous paraît énorme aujourd'hui que le français est devenu langue littéraire et presque universelle, comme le latin; mais, au xvi^e siècle, elle était plus qu'excusable. En 1637 encore, on dut traduire le *Discours de la méthode* en latin pour la commodité des savants, et la traduction latine des *Provinciales* par Nicole eut plus de succès que l'original. L'histoire de P. de Thou a été écrite en latin à titre d'*Universelle* et parce que c'était une œuvre de science, non point d'art littéraire.

(2) *Le Temps* du 10 mars 1887.

**

En résumé, la critique continuera d'employer les locutions « né trop tôt, — né trop tard », comme un tour d'une concision vive et commode pour exprimer l'anachronisme apparent de certains auteurs dont la forme ou dont la pensée semble être en avance ou en retard sur l'époque où ils écrivirent. Mais il ne faut pas prendre ces expressions au pied de la lettre, et entendre qu'il eût pu être davantage pour aucun talent ayant marqué tant soit peu dans l'histoire de la littérature d'avancer ou de reculer l'instant de sa naissance.

La vérité est qu'on n'en sait rien et qu'on n'en peut absolument rien savoir. Les bonnes occasions ne manquent guère dans aucune vie : on s'aperçoit qu'elles étaient bonnes, quand on a eu l'esprit de les saisir et d'en profiter, ou la sottise de laisser passer, sans se faire emporter par elle, la vague, qui ne reviendra plus. S'imaginer que, dans d'autres circonstances de temps et de lieu, les occasions auraient été meilleures, c'est le rêve stérile d'une activité endormie et frappée d'impuissance qui se consume et se tourne en vain à refaire le présent au lieu de s'en servir.

Ainsi rêve la critique lorsqu'elle s'amuse à supposer des changements d'époques, des mutations de pays et autres combinaisons de circonstances différentes de celles que nous présente l'histoire. En toute chose, l'homme instruit et sage est celui qui ne s'étonne de rien, et qui, de chaque événement ou phénomène dont le vulgaire s'émeut, cherche et trouve avec calme la raison suffisante. L'habitude d'expliquer les faits simplement, sans errer dans les nuages de la théorie et de l'hypothèse, communique à l'esprit un goût sain pour ce qui est clair et solide, qui l'empêche de se plaire aux questions bavardes d'une indiscrète curiosité.

Vent-on voir un modèle de ces commentaires pleins de sagesse qui, dans chaque grand fait de l'histoire littéraire, reconnaissent et admirent un ordre rationnel?

« Molière était venu au bon moment. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables. Trente ans plus tôt, sous Louis XIII et Richelieu, il risquait fort de n'être pas apprécié dans une cour si maussade, et le cardinal-poète ne lui eût pas laissé sa liberté d'action. Trente ans plus tard, sous un roi devenu scrupuleux, au milieu d'une cour dépravée, mais hypocrite, il se serait trouvé plus embarrassé encore. En 1658, aucun de ces dangers n'était à redouter (1). »

Et voulez-vous maintenant des exemples d'indiscrétion et de bavardage? C'est très facile. Vous n'avez, cher lecteur, qu'à me continuer votre attention patiente.

PAUL STAFFER.

(A suivre.)

(1) *Gazier, Petite histoire de la littérature française*, p. 268.

QUINZE JOURS A SAINTE-PÉLAGIE

On va démolir la prison de Sainte-Pélagie. Paris ne veut plus nourrir ses prisonniers dans l'enceinte de l'octroi, et l'on a calculé qu'au prix où se vend le terrain, il y aura encore bénéfice, au moins pour les entrepreneurs, à reconstruire les prisons dans la banlieue. Les détenus y seront d'ailleurs en meilleur air, à proximité de la nature, et peut-être plus faciles à ramener au bien. Mais les lettres ne peuvent laisser disparaître Sainte-Pélagie sans lui adresser un adieu ému : c'est là qu'étaient enfermés les écrivains, journalistes, poètes, conspirateurs et hommes d'État, mal-faiteurs d'élite, qui avaient outragé quelque loi ou attenté à quelque souveraineté sans attendre le moment opportun pour le faire impunément. Les genres les plus divers s'y sont succédé, puisqu'on y a vu tour à tour Béranger et Lamennais, le comte de Montalbert et Blanqui, entre tant d'autres.

Ce n'est pas sans un petit mouvement d'orgueil que je me plais à évoquer ces grands noms avant de rappeler au monde, qui l'a peut-être oublié, ou de lui apprendre, s'il l'ignore, que j'y ai aussi, moi chétif, passé quinze jours qui n'ont pas été les plus mauvais de ma jeunesse. Avant que la pioche ait dispersé les pierres de l'édifice, il faut bien que je fixe ces souvenirs d'un temps déjà éloigné, pour apporter une légère contribution à l'histoire de mon temps.

C'était en 1866. Je collaborais à *l'Écho populaire de Lille*, un des premiers journaux à un sou qui aient paru en province. Lille était le foyer d'un mouvement intense de décentralisation littéraire. Géry-Legrand, qui n'est plus aujourd'hui que sénateur et maire de Lille, était alors le chef de ce mouvement, et il avait fondé l'une après l'autre une série de publications périodiques qui disparaissaient successivement sous les coups répétés de l'administration impériale, mais qui avaient fait de lui, tout jeune encore, le coryphée de l'opposition et une sorte de personnage légendaire dans la région du Nord. Nous avons travaillé ensemble à la *Revue du mois*, qui avait peu d'abonnés, mais tous républicains de choix. Vermorel, tué depuis sur les barricades de la Commune, y écrivit quelquefois; M. Émile Zola y a donné ses premiers *Contes à Ninon*; on y retrouverait aussi les noms de Valéry Vernier et de M. Henry Fouquier. Mais au fond Géry-Legrand et moi, sous des noms divers, fournissions presque toute la copie. Jules Janin s'y était laissé prendre, et, dans la bienveillance qu'il apportait à encourager les jeunes, le prince des critiques avait consacré un feuilleton des *Débats* à faire l'apologie de cette petite phalange d'écrivains dont il s'était plu à esquisser les portraits, d'imagination : Hans Carvel, Faustin, Jonathan Muller et autres, sans se douter que

nous étions deux seulement à porter tous ces pseudonymes.

Après cette publication mensuelle, nous avions réussi à faire paraître un journal hebdomadaire : *Lille-Artiste*. C'était un progrès, mais *Lille-Artiste* n'était encore qu'un journal littéraire. Ce fut un grand jour que celui où nous edmes enfin un cautionnement et une autorisation pour publier le *Progrès du Nord*, d'abord hebdomadaire, mais politique. Comme il ne suffisait pas à alimenter notre activité dévorante, le *Journal populaire de Lille* fut enfin créé, avec le concours de tout ce qu'il y avait de libéral dans le département, pour offrir un écoulement quotidien au débordement de nos idées. Géry-Legrand avait la haute main sur cet ensemble de publications; Gustave Masure, qui est mort si prématurément après avoir été l'auxiliaire de Gambetta dans la défense nationale, s'occupait surtout du *Progrès du Nord*, auquel il finit par donner la vie quotidienne. J'écrivais le plus souvent au *Journal populaire de Lille* qui, malheureusement, n'avait pas de cautionnement et ne pouvait, par conséquent, parler politique. Or j'étais d'un âge où l'on veut à tout prix faire de la politique, et j'attirais continuellement au journal des communiqués et des menaces de suspension, si bien qu'un jour la première page du journal parut en blanc, avec cette note signée de Géry-Legrand :

Un article de notre ami Gaston Bergeret intitulé : *les Conférences de Notre-Dame*, devait paraître aujourd'hui dans le *Journal populaire*. Il était composé et corrigé lorsque notre imprimeur nous a déclaré qu'il se refusait à l'imprimer, dans la crainte qu'on n'y trouvât de l'économie politique. Dans l'impossibilité où nous sommes de rencontrer de suite un autre imprimeur, et ne voulant pas user des droits rigoureux que nous donne la loi, nous suivons l'exemple des journaux soumis autrefois à la censure administrative, et nous laissons en blanc la place de l'article.

J'eus vingt-quatre heures de gloire, à Lille, et le journal passa, sous le titre de *l'Écho populaire de Lille*, aux mains d'un autre imprimeur qui n'eut d'ailleurs pas à se féliciter de ma collaboration; car un jugement, en date du 23 octobre 1866, me condamna à quinze jours d'emprisonnement et 16 francs d'amende, et l'imprimeur à un mois d'emprisonnement et 100 francs d'amende pour avoir publié, dans le numéro du 20 septembre, un article traitant d'économie sociale et contenant, suivant la prévention, le délit d'outrage à la morale publique et religieuse. Le jugement disposait, en outre, que *l'Écho populaire* cesserait de paraître.

L'article qui avait attiré sur lui la vindicte des lois était intitulé : *Notions de morale*. J'y soutenais qu'on peut avoir une morale indépendamment de toute idée religieuse, que non seulement la religion est une base insuffisante pour la morale, puisque les religions va-

rient suivant les peuples, et que la morale est partout semblable, mais que la conscience elle-même n'offre que des garanties incomplètes, parce que tout le monde n'a pas la conscience pareille, et que la conscience du même individu varie suivant l'âge; je prenais donc pour *critérium* de la moralité le degré d'utilité des actions, considérant une action comme d'autant plus morale qu'elle est d'une utilité plus générale.

L'indépendance respective de la morale et de la religion est une idée qui a fait son chemin depuis lors; on risquerait même de se faire condamner aujourd'hui en la combattant. Mais dans ce temps-là, c'était l'abomination de la désolation. Quant à mes idées sur le véritable fondement de la morale, je ne sais plus bien ce qu'elles pouvaient valoir: j'en suis arrivé en morale, comme en plusieurs autres choses, à des opinions un peu flottantes, et je me méfie toujours de mon opinion actuelle, dans la crainte que ce ne soit pas la dernière. Mais, en 1866, j'étais absolument convaincu de la vérité de mon système, et je me serais fait hacher plutôt que d'en démorner.

Aussi tenais-je beaucoup à me défendre moi-même devant le tribunal correctionnel de Lille qui allait juger mon affaire. Il n'est pas besoin de dire que tout le barreau libéral s'était mis à ma disposition, mais je déclinaï ces offres. J'étais licencié en droit, c'est-à-dire presque avocat; ma cause était probablement la seule que j'aurais jamais à plaider. Ce n'était pas une occasion à laisser perdre.

Enfin je voulais essayer mon talent oratoire et soutenir personnellement la doctrine que je croyais bonne. Il fut convenu seulement que Pierre Legrand, aujourd'hui député et ancien ministre, alors avocat, m'assistait au besoin.

Je me vois encore à cette audience où m'avaient fait cortège toutes les notabilités de l'opposition lilloise. Le président du tribunal, craignant sans doute que les témérités de ma parole ne fissent naître quelque émotion, crut devoir m'adresser une petite allocution pour m'inviter à la modération dans le langage et au respect de la justice.

Naturellement je ne me rappelle plus ce que j'ai dit, je me souviens seulement que j'y allais de très bonne foi, naïf, et que je m'efforçai de convaincre mes juges de mon bon droit. Je ne savais pas que le but de la poursuite était de supprimer le journal et qu'on se souciait fort peu du reste, que le jugement était réligé d'avance et que j'y étais condamné à huit jours de prison.

Seulement, au lieu de huit jours, j'en ai eu quinze, heureux effet de mon éloquence. L'organe du ministère public, dans le langage poncif qui est propre à cette institution, avait défendu contre mes attaques la conscience, ce phare qui éclaire les hommes. Or, dans l'article incriminé, parlant des variations de la conscience, je l'avais comparée irrévérencieusement à une

girouette. Je ne manquai pas de faire le rapprochement dans ma réplique en assurant que nous étions bien près de nous entendre, M. le substitut du procureur impérial et moi, puisque le phare et la girouette sont deux objets qui tournent et qui se mettent sur les toits. Cette plaisanterie ne mériterait assurément pas d'être rapportée, mais comme elle m'a valu, à elle seule, huit jours de prison de plus, je n'ai pu l'oublier.

Le jugement était fortement motivé :

Attendu que l'article incriminé, après avoir posé en principe « le peu de stabilité de la conscience humaine », en fait découler cette conséquence « qu'on ne peut lui accorder aucun crédit », par le motif que « c'est une girouette », ajoutant « qu'on ne peut attacher grande importance à ses indications, dont on ne peut faire que peu de cas »; qu'en résumé, « la conscience est trop variable pour offrir une base à la morale »;

Que, plus loin, ce même article professe cette doctrine: « que le caractère constant des actes recommandés par la morale est leur utilité, que tout acte utile est moral; qu'inutile, il est indifférent; que nuisible, il est immoral; que plus il est nuisible, plus il est immoral », ajoutant qu'il y a des degrés dans cette utilité: qu'ainsi « un acte utile à son auteur est simplement bon; qu'utile à une grande masse d'hommes, à une nation, il est héroïque; qu'utile à l'humanité, il est sublime »;

Attendu que si, traitées *ex professo*, au point de vue purement spéculatif, de telles doctrines sous la plume du philosophe s'adressant aux penseurs pourraient n'être que des hardiesses ou des paradoxes n'offrant aucun danger appréciable pour la morale publique et religieuse, il n'en est pas de même alors qu'elles se produisent dans un petit journal dit populaire, s'adressant, par la modicité de son prix, aux classes les moins éclairées de la société, dès lors les plus exposées à se laisser entraîner, par l'allèchement des jouissances faciles, dans la voie de la perversion;

Que c'est outrager la morale publique et religieuse dans le sens des lois sur la matière que d'inoculer chez cette classe de citoyens, notamment, de telles doctrines que les lois divines et humaines répriment également, à savoir que la conscience n'est rien ou pas grand'chose, que le bien-être matériel est tout, que tous moyens sont bons pour l'acquérir, même les moins honnêtes, sans autre retenue que la crainte des pénalités humaines;

Que de telles doctrines sont de nature à conduire, par l'irréligiosité des masses et l'oblitération du sens moral des populations, aux troubles et bouleversements sociaux, et affectent ainsi, en l'outrageant, la morale civile et religieuse.

Le second Attendu avait surtout quelque chose de piquant; il reconnaissait que mon article aurait été innocent s'il avait été publié dans un recueil destiné à des lecteurs éclairés, mais il était coupable dans un journal populaire, où il était de nature à corrompre

les masses. Cela revenait à dire qu'une action est d'autant plus immorale qu'elle est plus nuisible, ce qui était précisément ma doctrine. Le tribunal, sans le savoir, faisait application de mes principes pour les condamner.

Quoi qu'il en fût, j'avais mes quinze jours de prison ; je ne voulus pas aller en appel, par crainte de les perdre. Il me restait à purger ma condamnation. Là commencèrent les difficultés.

D'abord on voulut me faire gracier. Ce n'était pas mon affaire. Je voulais souffrir pour la liberté, et puis j'étais trop indigné contre le gouvernement pour accepter de lui aucune faveur. Mais des amis de ma famille voulaient à toute force intervenir auprès du garde des sceaux ; un de mes anciens camarades du lycée Bonaparte, alors attaché au cabinet du ministre de l'intérieur, se faisait fort d'enlever ma grâce sans que j'eusse même à la demander. J'eus la grandeur d'âme de résister à toutes les instances : j'avais droit à quinze jours de prison et j'entendais les subir.

Mais où ? Régulièrement, ce devait être dans la prison de Lille. Mais cette prison n'était vraiment pas convenable. Masure, qui y avait été, m'assurait qu'on y manquait de tout ce qui est nécessaire à un détenu politique. D'ailleurs j'étais, depuis quelque temps, revenu à Paris, et il m'était plus commode d'être emprisonné à Sainte-Pélagie. Je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas fallu faire quelque démarche, en dehors de moi, pour obtenir cette exception, et j'ai dû me dire alors, pour la sauvegarde des principes, que je ne devrais pas de reconnaissance à la tyrannie parce qu'elle m'aurait emprisonné ici plutôt que là.

J'allai donc, par une belle matinée de novembre, avec une valise et un sac de nuit, me constituer prisonnier au parquet du procureur impérial, dans les bâtiments du Palais de Justice. Là, on me donna un garde municipal, porteur de l'ordre d'écrou, pour me conduire à Sainte-Pélagie. En réalité, ce fut moi qui l'y conduisis, dans le fiacre qui m'attendait à la porte, et nous fîmes tout de suite dans les meilleurs termes. Je lui offris un cigare, qu'il accepta ; mais il le mit dans sa poche, en me demandant la permission de ne le fumer qu'au retour, quand il ne serait plus en service commandé.

Tout le monde sait qu'il est difficile de sortir de prison ; il n'est peut-être pas moins difficile d'y entrer. Le greffier était allé déjeuner, et l'employé qui le remplaçait ne voulut pas engager sa responsabilité : ce voyageur qui lui arrivait en fiacre avec un garde municipal lui parut louche ; il tourna et retourna l'ordre d'écrou. Je vis le moment où il allait me renvoyer bredouille. Enfin, sur les assurances de mon compagnon, qui se porta fort que j'étais bien un condamné et que c'était du parquet de la Seine qu'on m'envoyait, l'employé consentit à me recevoir et à donner décharge de ma personne à l'agent de la force publique, qui

partit en me clignant de l'œil. Il eut même l'obligeance de dire tout haut que d'ailleurs je n'étais pas un grand criminel.

Ma situation n'était pas encore nette : j'étais en prison sans y être ; pour m'inscrire sur le registre d'écrou, il fallait attendre le retour du greffier.

— Entrez-là, me dit l'employé.

Il me fit passer par un corridor, ouvrit une porte et, après m'avoir poussé, la ferma. Je me trouvais dans une salle basse, à demi-obscur, infecte, et j'eus vite l'explication de cette odeur en apercevant un baquet dans un coin. Il y avait aussi une demi-douzaine d'individus, loqueteux et sordides, dont les exhalaisons personnelles faisaient concurrence au baquet.

L'un d'eux, un pâle voyou, d'une vingtaine d'années, arrêté dans sa croissance par la précocité de tous les vices, me voyant entrer en pardessus et en chapeau haut de forme, avec ma valise d'une main et mon sac de l'autre, s'avança vers moi du bout de la salle en se dandinant, les mains dans les poches, et me demanda avec une curiosité sympathique :

— Monsieur vient pour aduler ?

J'avais vingt-six ans. Cette question flatta mon amour-propre. Cependant j'aurais rougi d'usurper une considération à laquelle je n'avais pas droit, et il se fit rapidement un singulier travail dans mon esprit. Il me sembla qu'en répondant que je venais pour délit de presse j'aurais l'air de me vanter ; j'avais aussi un peu honte de compromettre la dignité de la presse dans une fâcheuse promiscuité. Il ne me plaisait pas non plus de fournir des explications à ce garnement, et il me vint tout d'un coup l'idée de m'attribuer une supériorité imaginaire qui fût de nature à faire impression sur des malfaiteurs médiocres.

— Vol avec effraction, répondis-je d'un air hautain.

Mais cette réponse ne produisit pas l'effet que j'en attendais. Personne ne me dit plus rien : on me regardait comme un poseur.

Ma société avec ces chenapans fut d'ailleurs de courte durée : on vint me chercher au bout de quelques instants ; le greffier procéda à l'inscription d'écrou et me remit, avec la fiche me concernant, à un gardien chargé de me conduire au brigadier.

Le brigadier avait une figure bourrée d'ancien militaire, à moustache et à barbe blanche ; il lut la fiche qu'on venait de lui remettre, me toisa du regard et se demanda tout haut à lui-même :

— Voyons ! dans quel atelier allons-nous mettre cet homme-là ?

— Ah ! mais non, lui dis-je. Vous n'allez pas me mettre dans un atelier ; je veux aller au pavillon de l'Est.

— Au pavillon de l'Est ! s'écria-t-il, comme si j'eusse dit une énormité. Et pourquoi donc ?

— Parce que je suis condamné pour délit de presse.

— Délit de presse ? Vous appelez ça un délit de presse !

En même temps il me mettait sous les yeux la fiche,

où je lus avec stupeur : « Outrage public à la pudeur. »

Pour le coup, je me fâchai. Je voulais bien avoir outragé la morale publique et religieuse, et j'étais décidé à tout souffrir pour la confession de mes idées, mais je ne pouvais admettre qu'on m'imputât un délit de droit commun dont la seule énonciation me révolta. Je protestai de mon innocence, ne sachant pas bien encore si j'étais victime d'une simple erreur ou d'une odieuse machination, et je demandai impérieusement à être conduit sans délai devant le directeur de la prison.

Ce fonctionnaire était un homme bien élevé, avec qui je n'ai eu, au cours de ma détention, que les rapports les plus agréables. Il écouta ma réclamation et comprit tout de suite de quoi il retournait. Il voulut bien m'expliquer comment les choses avaient dû se passer : le délit d'outrage public à la pudeur était un délit courant pour lequel on entrait journellement à Sainte-Pélagie, tandis que l'outrage à la morale publique et religieuse, visé par la loi du 17 mai 1819, était un cas exceptionnel. Le greffier, en jetant les yeux sur mon ordre d'écrou, avait été frappé par les mots « outrage » et « publique » ; d'ailleurs il confondait probablement la morale et la pudeur, comme le font beaucoup de personnes, même plus éclairées, et il avait machinalement inscrit la mention à laquelle il était habitué. L'erreur était facile à réparer : la fiche fut renvoyée au greffe pour recevoir la rectification nécessaire, et je respirai en voyant que du moins le gouvernement n'avait pas eu l'intention de me déshonorer.

Pendant qu'on procédait à cette formalité, le directeur m'expliqua que je m'y étais mal pris : ce n'était pas ainsi qu'il fallait procéder pour purger une condamnation de presse ; j'aurais dû venir le voir et lui annoncer mon intention de me constituer prisonnier, nous aurions pris date, et au jour fixé je serais arrivé directement à la prison, sans garde municipal, j'y aurais trouvé tout préparé pour me recevoir. Mais quand on n'a pas d'expérience on fait de ces écoles.

Au point où étaient les choses, il n'y avait pas moyen de m'installer au pavillon de l'Est. Ce n'était possible qu'avec une autorisation de la préfecture de police. Déjà je me voyais dans le dortoir commun, au milieu d'un ramassis de vilains gens, ou occupé dans un atelier à fabriquer des abat-jour, et je m'en voulais d'autant plus de ma maladresse que je n'aurais pu crier à la persécution, puisque c'était moi qui avais eu le tort de ne pas savoir ce qu'il fallait faire. Mais le directeur, quoique suppôt de la tyrannie, y mit beaucoup de bonne grâce : il me dit qu'il allait envoyer un exprès à la Préfecture de police pour demander l'autorisation. En attendant le retour de cet envoyé, je fus déposé à la bibliothèque. J'y trouvais deux détenus qui avaient de fort bonnes façons : l'un était un vieillard à l'air vénérable, qui avait été condamné pour banqueroute, et l'autre un jeune homme qui s'était rendu coupable de détournement de mineure. Leur conversation, qui

n'était pas sans charme, m'aïda à supporter une attente assez longue ; ils m'offrirent même de partager leur dîner, et j'acceptai volontiers cette invitation sans cérémonie, car au milieu de tous ces incidents je n'avais pas trouvé l'occasion de déjeuner.

Ce fut à huit heures seulement que tous les papiers furent en règle, et le brigadier vint me prendre pour me conduire enfin à ce pavillon de l'Est, habituellement désigné sous le nom de pavillon des Princes, où l'on enfermait les détenus condamnés pour faits de politique ou de presse. Le brigadier, mieux renseigné sur mon compte, avait tout à fait changé d'allure et m'entoura des égards auxquels j'avais droit.

C'était un ancien géolier du fort de Ham, où il avait gardé naguère le prince Louis-Napoléon, et il avait su s'acquitter de cette mission avec tant de tact qu'il était resté en fonctions sous Louis-Philippe et sous la République, et que l'empereur, une fois au pouvoir, lui avait donné de l'avancement en le faisant nommer brigadier à Sainte-Pélagie.

— En politique, disait-il avec une profonde philosophie, on ne sait jamais si ceux qui sont en prison aujourd'hui n'y mettront pas les autres demain.

Les circonstances ne m'ont jamais mis en position de donner à ce vieux serviteur de l'État un nouvel avancement, mais j'aime à croire que d'autres ont pu récompenser depuis lors la bonne humeur et l'aimable familiarité qu'il apportait à garder les prisonniers confiés à sa surveillance.

La cellule où je fus incarcéré était une vaste pièce connue sous le nom de « grand tombeau ». Il y avait aussi un « petit tombeau ».

Ces deux pièces avaient pour caractère commun d'être éclairées par des fenêtres assez larges, mais basses, pratiquées dans le mur à proximité du plafond : le jour qu'on recevait venait donc de haut et donnait, en effet, à cette résidence quelque chose de sépulcral.

A la rigueur, on pouvait regarder à travers les barreaux de ces ouvertures et apercevoir ainsi quelques cheminées ou des cimes d'arbres, mais il fallait pour cela monter sur une chaise après l'avoir placée sur deux tables superposées ; on y renonçait après deux ou trois essais, et on se contentait de regarder dans le ciel les nuages ou les étoiles.

Le premier soir, je ne regardai rien du tout : je me hâta d'ouvrir mes bagages pour faire un peu de toilette, je me couchai dans le lit composé d'un matelas sur une planche avec de gros draps et une couverture de soldat, et je m'endormis profondément, satisfait d'une journée aussi bien remplie.

Ce fut le lendemain matin, en m'éveillant, que j'eus enfin la sensation d'être en prison. Il n'y avait pas de paille, mais il y avait une terrine et une cruche d'eau dans un coin, une table et deux chaises ; avec le lit, c'était tout. Je me savais enfermé : la veille au soir, en

me quittant, le brigadier avait tiré deux énormes verrous comme on n'en fait plus. Inutile précaution, d'ailleurs, puisque c'était moi qui voulais faire mes quinze jours de prison.

A huit heures du matin, le brigadier vint m'ouvrir pour me souhaiter le bonjour et m'initier aux usages de la maison. Je n'étais pas tenu de rester dans ma cellule : de huit heures du matin à huit heures du soir, j'avais le droit d'aller me promener dans un préau et de circuler dans tout le pavillon de l'Est, c'est-à-dire dans l'escalier qui conduisait aux autres cellules. Quatre étaient occupées, sans compter la mienne.

Je n'avais pas l'honneur d'être connu de mes compagnons de captivité; je demandai au brigadier si c'était l'usage que le nouvel arrivant fit des visites; il me répondit que non seulement je serais très bien venu, mais que ces messieurs, déjà informés de mon arrivée, se disposaient à prendre les devants; je me hâtai de les prévenir.

Le brigadier m'introduisit chez Clément Duvernois, que je trouvais avec M. Alexandre de Girardin. Tous deux étaient là, le premier pour deux mois, le second pour un mois, à la suite d'un duel qu'avait eu Clément Duvernois avec M. Francisque Sarcey. J'allai voir ensuite M. Longuet, qui avait outragé quelque chose dans un journal de la rive gauche, et Maurice Joly, condamné pour ses *Dialogues de Machiavel aux enfers*, où l'empire et l'empereur étaient fort malmenés. C'était lui qui était le prisonnier le plus sérieux de nous tous; condamné à quinze mois de prison, il n'en était encore qu'à son neuvième mois, et on voyait qu'il n'en pouvait plus. Il avait cependant la cellule la plus confortable, au premier étage; de sa fenêtre on voyait un factionnaire : c'est une distraction qui n'est pas négligeable. Et puis la cellule avait été occupée avant lui par Laurent Pichat, qui l'avait fait meubler; il y avait des fauteuils, des rideaux de tenture, même un tapis devant le lit : enfin un luxe oriental. En partant, Laurent Pichat avait laissé cette installation à son successeur, mais Maurice Joly n'y était plus sensible. On parle légèrement de la prison quand on y a, comme moi, passé quinze jours. C'est une très bonne mesure : assez pour avoir le temps d'apprécier ce que c'est, pas assez pour en souffrir, au moins quand on est jeune et bien portant; mais un homme qui a passé plusieurs mois en prison, même avec les tempéraments que comportait alors le régime des détenus politiques, est profondément déprimé et doit avoir besoin de quelque temps pour se remettre.

Je ne sais pas si Maurice Joly s'est jamais remis; il a essayé de jouer un rôle dans les événements de 1870-1871 et n'y a pas réussi; il est mort peu de temps après, de faim, a-t-on dit.

Clément Duvernois n'a pas beaucoup mieux fini; il est mort dans la détresse, après avoir eu encore maille à partir avec les tribunaux correctionnels, mais cette

fois pour des affaires financières. Seulement, avant d'en arriver là, il avait eu son heure de succès. Vers la fin de l'Empire, il s'était rallié, comme firent plusieurs autres après le plébiscite de 1870, croyant à la pérennité du régime d'alors et aux promesses de l'empire libéral. Il fit partie du dernier cabinet impérial, et non sans utilité; car on s'accorde généralement à reconnaître qu'il a contribué pour une large part à constituer les approvisionnements qui ont mis Paris en état de soutenir un siège de cinq mois.

Je n'ai pas revu M. Alexandre de Girardin. Je sais que M. Longuet est aujourd'hui conseiller municipal de Paris.

A cinq, nous formions déjà un petit noyau en mesure de résister à l'ennui. Il y avait aussi les visites. On les recevait le plus souvent en commun, et on en recevait beaucoup. J'avais eu à fournir une liste des amis que je voulais voir, et ma liste ne souleva pas d'objections.

Géry-Legrand, mon rédacteur en chef, était accouru de Lille pour partager ma captivité autant que cela lui était possible; c'est-à-dire qu'il venait tous les matins déjeuner avec moi et restait en prison la plus grande partie de la journée.

Le premier jour, j'avais voulu me mettre à l'ordinaire de la prison : le menu se composait, le matin, d'un morceau de bœuf dans une jatte de bouillon, et le soir d'une assiettée de haricots. On y ajoutait pour la journée un pain de munition et une chopine de vin. Le valet de chambre préposé à notre service commun, un brave garçon qui avait commis un homicide par imprudence, m'apporta cette ration en souriant. Je voulus y goûter, mais, bien que ce ne fût pas plus mauvais qu'autre chose, je me décidai dès le lendemain à faire comme les autres : je fis venir mes repas, à la carte, d'un restaurant voisin. C'était d'ailleurs un luxe inutile.

Géry-Legrand, partant de l'idée qu'en prison je ne devais être nourri que de privations, arrivait tous les jours avec des comestibles rares ou quelque bouteille de vin de Champagne. D'autres amis, dont le nom n'est pas public, en faisaient autant de leur côté, et il y avait surabondance de vivres, d'autant que Clément Duvernois et M. Alexandre de Girardin, arrivés depuis peu, recevaient aussi beaucoup de visites et force douceurs. M. Longuet, qui était déjà incarcéré depuis plusieurs mois, était un peu délaissé. Quant à Maurice Joly, il y avait trop longtemps que cela durait; au commencement, il avait eu beaucoup de monde et quantité de ressources, mais à ce moment il ne venait plus rien ni personne pour lui.

Il est évident que, si j'étais resté longtemps, il en eût été de même pour moi, et c'eût été fort heureux; car ce régime était trop succulent, n'étant compensé par aucun exercice, pour ne pas devenir malsain. On en pourrait presque dire autant des visites. Il est très

agréable, en prison, de recevoir ses amis : on y trouve une distraction et on leur sait gré de cette marque d'attachement. Mais il est très difficile d'en restreindre le cercle ; quand des personnes qu'on connaît peu manifestent l'obligeante intention de venir visiter un malheureux prisonnier, il ne peut décliner cette offre et ne tarde pas à être envahi. Il n'y a aucun moyen de se soustraire aux ennuyeux, puisqu'on ne peut pas faire répoudre qu'on est sorti, et quand arrive la fin de la journée, c'est quelquefois sans déplaisir qu'on voit venir le géolier qui fait partir les retardataires et qu'on entend grincer derrière sa porte les verrous à l'abri desquels on se retrouve : enfin seul !

L'administration pénitentiaire se montrait très accommodante à l'égard des visites d'hommes ; il en était tout autrement quant aux visites de femmes. Je n'avais mis aucun nom de femme sur ma liste, parce qu'au moment où je l'avais envoyée, je ne savais pas si l'on n'allait pas en biffer les trois quarts pour augmenter mes tortures. Quand je vis que tous mes amis avaient passé sans observations et que je commençai, au bout de quelques jours, à souffrir les horreurs de l'isolement, j'allai trouver le directeur pour lui communiquer un nom qu'il m'aurait été très agréable d'ajouter à ceux des personnes qui me venaient voir. Le directeur me répondit que cela ne dépendait pas de lui et que tout ce qu'il pouvait faire était de transmettre ma demande au directeur général du service des prisons.

Pour mon malheur, le directeur général était alors un farouche sectaire de la moralité, publique ou privée. Il s'appelait Mettetal ; c'est un nom qui mérite l'exécution de tous les condamnés politiques encore jeunes et sensibles : il s'était fait une règle dont il ne voulait s'écarter à aucun prix, il n'admettait à visiter le détenu, même politique, que la mère, la sœur et la femme. Son prédécesseur, animé d'un esprit plus libéral, admettait la belle-sœur, ce qui était toujours susceptible de prêter à certaines interprétations. Comme on ne peut guère apporter la preuve matérielle qu'on est belle-sœur, il fallait bien se contenter de présomptions et de vraisemblances, et cela permettait du moins quelques abus. C'est à ces abus que le vertueux fonctionnaire avait voulu opposer une digue. J'essayai bien de tourner la difficulté en alléguant que la jeune personne dont je désirais recevoir les consolations, si elle n'était pas ma femme, était du moins susceptible de le devenir et que nous étions en quelque sorte fiancés, ce qui n'est jamais qu'une question de mesure. Elle y mettait d'ailleurs beaucoup de bonne volonté ; en désespoir de cause, elle alla jusqu'à offrir de venir accompagnée de sa mère. Mais le vilain homme ne voulut entendre à rien ; il ne s'était jamais départi et ne voulut pas se départir de son règlement draconien.

Je n'étais pas seul à en souffrir. Il n'y avait que Maurice Joly qui, sans doute à raison de la durée de

sa peine, avait obtenu une atténuation ; encore n'était-elle due qu'à la tolérance du directeur de Sainte-Pélagie. On lui permettait de faire blanchir son linge hors de la prison ; comme il fallait venir le prendre et le rapporter, cela pouvait ouvrir la porte à des dévouements délicats. Moi, je dus me résigner au sort commun.

Au surplus, ces négociations m'avaient conduit presque au terme de ma captivité. Malgré les relations d'intérieur avec les autres prisonniers et l'affluence des visites, j'avais encore quelques loisirs. Je les employai à écrire un mauvais drame en quatre actes qui a été publié plus tard dans la *Feuille des campagnes* et joué, au moins une fois, au théâtre de Lille. Voilà pourtant à quoi le gouvernement expose la société en incarcérant de jeunes hommes de lettres !

Je ne sais pas quel régime on fait maintenant aux écrivains qui ont encouru les rigueurs de la justice, mais je dois à la vérité de reconnaître qu'en ce temps-là le droit commun n'était pas trop rigoureusement appliqué aux martyrs de la pensée. La législation était féroce, mais dans la pratique les fonctionnaires chargés d'assurer l'exécution des peines y apportaient certains tempéraments et, sauf l'odieux Mettetal, ne prenaient pas plus au sérieux qu'il ne convenait l'accomplissement de leur mission.

Au fond, je ne suis pas fâché d'avoir passé par là ; j'ai payé ma dette à la société, puisque j'ai fait mes quinze jours de prison, payé mes seize francs d'amende et les frais. Je puis ajouter qu'il m'a été fait amende honorable : une amnistie intervenue sous l'Empire même a effacé jusqu'aux dernières traces de ma condamnation, c'est-à-dire l'incapacité d'être électeur, garde national et juré. Pour le cas où je n'aurais pas considéré comme valable une amnistie impériale, le gouvernement de la Défense nationale a amnistié à son tour tous les délits de presse commis sous l'Empire, et cette amnistie a été prononcée une troisième fois par l'Assemblée nationale. Ce n'est pas tout : la loi du 17 mai 1819, sur l'outrage à la morale publique et religieuse, a été abrogée, de sorte que mon opinion a cessé d'être délictueuse. Bien plus, la doctrine que je soutenais est devenue officielle : elle est maintenant enseignée dans les écoles. La réparation est donc aussi complète que j'aurais pu la souhaiter. Il ne me reste que le souvenir d'avoir, au sortir de l'enfance, joué un petit bout de rôle dans les affaires du temps.

Et c'est pourquoi je ne verrai pas sans une pointe d'attendrissement la démolition de cette vieille geôle où il m'a été donné d'être victime à peu de frais, au grand scandale de personnes honorables qui m'ont cru alors perdu sans retour, et pour le plaisir que trouve la jeunesse à prendre sa part de bruit et de mouvement.

NOTRE POLITIQUE AU SUD-ALGÉRIEN

Au moment où un groupe nouveau se constitue à la Chambre pour étudier les questions diplomatiques et coloniales, alors que la Commission sénatoriale d'Algérie a terminé sur place une enquête fertile sans doute en réformes, il est utile de se demander quelle est la politique qui est actuellement suivie par le gouvernement au Sud-Algérien; en précisant les données d'un problème, on en facilite la solution ou bien on démontre qu'il est impossible à résoudre.

L'Algérie et le Sud-Algérien sont solidaires. Aucune limite territoriale, aucune barrière physique ne séparent les régions entièrement françaises de Tuggurt, Ouargla, Ain-Sefra et les territoires sans maître réel qui s'étendent de Ghadamès à Inasalh. Les mêmes races parcourent ces interminables vallonnements où les dunes et les rochers s'entremêlent sans même un léger manteau d'alfa, et ces habitants, malgré des dialectes parfois différents, suivent les mêmes mœurs, les mêmes traditions, la même loi islamique.

On ne peut vouloir administrer l'Algérie avec une politique d'ensemble et négliger ou réserver la politique du Sud-Algérien; il faut agir avec méthode, unité d'action, avoir, en un mot, des vues de gouvernement.

C'est une réelle habileté, prétend-on, de ne jamais formuler une opinion précise. Sans doute il est plus facile, dans ce cas, de changer d'avis; mais le Parlement ne se contente plus de discours académiques, séduisants et vides; il préfère une politique moins brillante et plus nette, autrement dit il désire y voir clair dans les affaires coloniales de la France.

Depuis dix ans, le gouvernement ne suit aucune politique en Algérie, ou plutôt il hésite entre deux politiques différentes, presque opposées.

**

Après le guet-apens où fut surpris et tué le colonel Flatters et l'assassinat du lieutenant Palat, la crainte d'une interpellation provenant de l'extrême gauche fit préférer le silence et l'ajournement de toute répression aux mesures que commandait la dignité nationale. Cependant la France affirmait aux populations sahariennes l'intention de pénétrer plus avant dans le Sud en occupant successivement le M'zab, puis El-Goléa.

L'agitation qui se produisit depuis 1885 au Touat devait rendre plus active notre politique dans ces régions. M. Tirman se rangea tardivement à cette opinion et décida de se rendre, en février 1891, à Gardhaïa, puis à El-Goléa. Ses bagages étaient expédiés à Médéah, quand il reçut l'ordre d'ajourner ce déplacement; on a prétendu que des influences politiques s'étaient agitées pour défendre les intérêts du département de Constantine, qu'aurait pu compromettre ce voyage, si

l'examen de la question du Transsaharien en avait été l'objet.

Les menées du Maroc au Touat devenant plus actives, M. Ribot dut déclarer à la tribune que la question du Touat concernait uniquement la politique intérieure de l'Algérie, et qu'elle serait réglée sans aucune ingérence diplomatique.

Nous rentrons dans la période active de cette politique avec le voyage accompli par M. Cambon et le général Thomassin, du 10 février au 17 mars 1892.

On ne connut jamais exactement ni l'objet ni les résultats de ce voyage, à propos duquel *le Temps* publia différentes dépêches indiquant, avec des réserves presque alarmantes, l'insuccès des négociations entreprises.

Le retour de M. Foureau, parti en mars dernier pour le Sahara et revenu un peu à la hâte à Biskra sans avoir pu renouveler avec les Touareg-Azjdjer les relations commencées en 1861, par M. Duveyrier, qui comprenait dès cette époque les bienfaits d'une expansion commerciale pacifique et dont la science regrette le récent décès, paraissait confirmer ce bruit que les affaires du Sud se compliquaient.

La sécurité absolue qui règne tout au sud du territoire militaire, et bien plus complètement que dans le Tell, indique suffisamment la fausseté de ces nouvelles, malgré certaines notes envoyées tantôt d'Alger, d'Oran ou de Tanger, et qui favorisent trop la politique anglaise au Maroc pour laisser ignorer leur origine.

**

Il est impossible de connaître le département ministériel auquel est rattachée la politique saharienne.

Le ministre de l'intérieur pourrait très légitimement se réserver cette direction, puisque le gouverneur général, qui étend son autorité sur les territoires militaires comme sur le territoire civil, relève directement de lui.

Le ministre de la guerre a toujours soutenu cette prétention que l'autorité militaire est seule chargée d'assurer l'administration, de veiller à la sécurité dans le Sud, et qu'elle seule peut utilement entrer en relations avec les tribus voisines des régions effectivement occupées.

Enfin, certains actes de notre représentant à Tanger, à propos d'événements intéressants directement l'Algérie, font penser que des ordres ont dû être transmis par le ministre des affaires étrangères et que le quai d'Orsay entend participer à la direction de cette politique saharienne.

Ajoutez que chaque département d'Algérie s'efforce de faire triompher une politique qui favorise davantage son extension territoriale et ses rapports commerciaux avec le Sud, et vous rencontrez trois ministres qui, sans se concerter, prétendent diriger les affaires de la France dans le Sud et trois Conseils généraux

qui croient devoir exercer une influence sur cette direction.

Une pareille anarchie est tellement surprenante qu'il convient de préciser.

Les désaccords qui s'élevèrent trop fréquemment entre les autorités civiles et militaires ne datent pas de la création du gouvernement civil, car les premiers gouverneurs généraux *civils* étaient des officiers supérieurs, le vice-amiral de Gueydon, le général Chanzy; ce dernier, remplissant les conditions voulues par la loi pour exercer un commandement militaire, avait reçu, par délégation des ministres de la guerre et de la marine, le commandement supérieur des forces de terre et de mer.

Les difficultés commencèrent à naître avec le gouvernement de M. Albert Grévy, puis de M. Tirman.

M. Tirman, pour affirmer le caractère de son administration, supprima le bureau politique et des affaires indigènes, qui lui paraissait un organe désormais inutile de l'ancienne administration militaire. C'était abandonner en fait la direction de toutes les relations avec le Sud au général commandant le 19^e corps.

La presse algérienne se déclara satisfaite de cette réforme, dont elle comprenait mal les conséquences, et M. Tirman sut éviter tout conflit persistant avec l'autorité militaire, en raison même de la politique d'abstention et d'attente suivie d'un commun accord dans le Sud.

Le nouveau gouverneur général paraît avoir l'intention de reprendre en main tout le pouvoir qui lui a été remis et dont une partie avait été abandonnée par son prédécesseur en raison des difficultés incessantes que l'exercice devait en présenter.

Aux termes des décrets de nomination, lorsque le gouverneur général est un civil, il a sous ses ordres les commandants des troupes de terre et de mer; ce n'est pas seulement un droit de préséance, c'est un pouvoir véritable, qui peut s'affirmer précisément à l'occasion des affaires concernant le Sahara.

Les autorités militaires, habituées depuis plusieurs années à ne relever en fait que du général commandant le 19^e corps et, par lui, du ministre de la guerre, semblent difficilement admettre une direction politique provenant du gouverneur général.

C'est là une source de malentendus dont le principal résultat, en rendant plus difficile la tâche du gouverneur, est de diminuer le prestige de notre autorité. Le dernier voyage de M. Cambon en a fourni des preuves surabondantes.

Jamais aucun gouverneur n'a pu avoir l'intention de traiter avec Bou-Amama, vulgaire indigène révolté, sans famille et dans la plus grande misère, puisqu'il est enrichi seulement du crédit que certains publicistes ont donné à son nom : tout au plus doit-il être question d'accepter la soumission de ce rebelle.

Certains officiers relevant, soit d'Alger, soit d'Oran,

pensaient différemment; ils firent proposer à Bou-Amama de venir au-devant du gouverneur, faisant entendre que le pardon lui serait accordé. Le gouverneur, arrivé à El-Goléa, ne voulut point consacrer de pareilles ouvertures, d'où cette nouvelle que la mission entreprise venait d'échouer!

Quand le gouverneur voulut rendre à Si-Hamza le droit de circuler dans le département d'Alger, droit qui lui avait été enlevé en 1882, il rencontra de la part des autorités militaires d'Alger la plus vive résistance, parce que cette mesure était rattachée à une politique que ne suivait pas le général commandant la division d'Alger.

L'ingérence du ministère des affaires étrangères dans la politique du Sud-Algérien semble aussi peu explicable. Notre diplomatie a toujours traité au moins avec indifférence les questions algériennes dont elle prétend cependant s'occuper. Il suffit d'aller à Tanger pour se rendre compte de la décroissance constante de notre influence. Veut-on en connaître les motifs?

C'est que Tanger est, paraît-il, considéré comme un poste de disgrâce par tous les diplomates distingués, et qu'il faut se résoudre pourtant à la désignation d'un titulaire.

M. Féraud, qui était un savant arabisant et rendait au gouvernement général de l'Algérie de précieux services, préférait de beaucoup l'étude de l'histoire aux entretiens diplomatiques. Il a laissé des monographies fort appréciées sur les villes de La Calle, Bougie, Djidjelli, tandis que les intrigues et les réponses dilatoires qui forment tout l'art de la diplomatie musulmane lui semblaient sans intérêt. Il ne pensait pas qu'une question du Touat pût jamais sérieusement être posée.

M. Patenôtre, qui lui a succédé, et M. Souhart, actuellement chargé d'affaires, furent nommés à Tanger sans avoir été envoyés précédemment dans un pays de capitulation : le premier arrivait de Chine; le second, de Téhéran, puis de Belgrade. Enfin, il y a à peine un an, le marquis de Persan était nommé à Tanger, venant de Rio-de-Janeiro, puis de Vienne, et quinze jours après cette désignation officielle, au moment où le titulaire allait rejoindre son poste, le décret de nomination était rapporté sans aucune compensation, ce qui indique au moins quelque légèreté dans la première désignation.

Si le poste de Tanger est frappé de quelque défaveur près du corps diplomatique, c'est évidemment parce que les représentants qui y ont été envoyés ont laissé échapper peu à peu l'influence que nous devions conserver et qu'ils ne trouvent plus cette autorité légitime à laquelle la France a toujours eu droit au Maroc comme aux échelles du Levant.

Le moindre consul ayant fait carrière dans un pays de capitulation saurait défendre nos intérêts avec une toute autre ténacité.

Je ne parle pas des précieux résultats obtenus par

différentes missions françaises à la cour de Fez : quant à l'insuccès de la mission anglaise, — qu'il est plus juste d'attribuer à la politique du sultan qu'à l'habileté des représentants de la France, — elle apporterait sans doute certaines consolations à notre diplomatie, si on oubliait que ces promenades pittoresques n'ont point été infructueuses, puisqu'elles nous ont valu des ouvrages empreints de poésie et même d'une tristesse douce, comme *Au Maroc, Voyage au Maroc*, de Pierre Loti et de Xavier Charmes.

Notre chargé d'affaires à Tanger paraît avoir voulu, au moins pendant un certain temps, ne pas diriger seulement la politique française au Maroc; on prétend que M. Souhart a offert l'*aman*, c'est-à-dire le pardon sans réserve, à Bou-Amama à peu près au moment du voyage de M. Cambon à El-Goléa, de sorte que ce rebelle, qui n'a pu grouper autour de lui qu'un nombre infime de tentes (1), a été l'objet des propositions les plus séduisantes de la part de notre représentant diplomatique à Tanger, sans que le gouverneur général, a-t-on pu m'affirmer, en ait été seulement avisé.

Il faut reconnaître que de pareilles démarches, tout en n'engageant en rien le gouverneur, sont particulièrement regrettables, et quelle que puisse être l'autorité du ministre qui a couvert ces erreurs, il est à désirer qu'elles soient à l'avenir évitées.

Les départements algériens eux-mêmes prétendent s'occuper de la politique saharienne : les raisons en sont multiples.

L'occupation entraîne la création de voies de pénétration, qui seront des débouchés pour le commerce, et surtout elle a pour conséquence immédiate le paiement de certains impôts arabes. Or, depuis 1871, l'État a fait abandon aux départements algériens, pour constituer une ressource fixe à leur budget, de la moitié du produit de l'impôt arabe. Plus l'extension de l'autorité française est rapide, et plus grandes sont les ressources du département, de sorte que chaque département demande que les premières annexions à accomplir soient faites au sud de son territoire.

Qu'une modification soit nécessaire dans les circonscriptions militaires, que le groupement des populations indigènes rende indispensable la création d'un nouveau cercle, aussitôt les conseils généraux des différents départements s'inquiètent, et ceux qui craignent de voir des contribuables leur échapper s'élèvent contre une création que l'intérêt supérieur peut pourtant imposer.

(1) D'après des renseignements tout récents, Bou-Amama n'a autour de lui à Delouid que trois ou quatre tentes des Oulad-Ziad : ce sont des indigènes compromis dans l'assassinat du lieutenant Weinbrenner en 1881; il est parvenu aussi à grouper cinquante-cinq à soixante tentes des Chambaa dissidents qui chercheraient d'ailleurs à venir se replacer sous notre autorité. Il n'a aucune influence dans la région, parce que les habitants semblent craindre que sa présence ne leur attire des représailles de notre part.

La constitution du cercle d'Ouargla, qui est actuellement reconnue indispensable, ne peut être effectuée en face de la résistance du Conseil général de Constantine, qui verrait Tuggurt être rattaché à Ouargla, et par conséquent passer dans le département d'Alger.

Comment pourra-t-on arriver à contenter également les trois départements, de telle sorte que leurs intérêts ne soient plus à l'avenir un obstacle à une politique saharienne? Il sera sans doute plus aisé de les satisfaire qu'il ne sera facile de convaincre les diplomates qu'ils devraient réserver leurs efforts à la défense des intérêts français au Maroc.

Il faut assurer aux départements une ressource équivalente à celle qui leur est actuellement attribuée par le prélèvement de la moitié de l'impôt arabe et rendre à l'État le montant total de cet impôt; alors le gouvernement sera libre d'agir à son gré dans le Sud, sans avoir à tenir compte d'intérêts financiers entièrement étrangers à la région saharienne. C'est d'autant plus indispensable qu'il n'est pas admissible de voir une assemblée, fût-elle un conseil général algérien, s'occuper de populations placées entièrement en dehors de son action et qui, d'ailleurs, ne peuvent pas être représentées au milieu d'elle; les indigènes de Tuggurt, par exemple, qui relèvent du cercle de Biskra et du général commandant la division de Constantine, payent un impôt dont la moitié est dépensée par le Conseil général de Constantine pour le territoire civil en dehors duquel ils se trouvent; il y a là une anomalie choquante et une organisation administrative tout à fait contraire au bon sens, puisque des administrés ne participent en rien à la gestion de leurs finances et que les impôts qu'ils payent ne servent pas à assurer leur propre administration ni les dépenses de l'État.

*
*
*

Ainsi, la France n'a pas de politique au Sud-Algérien, parce que trois ministres, parfois sollicités par les représentants de trois départements différents, prétendent intervenir dans sa direction sans aucune entente préalable, au hasard des événements.

Il est cependant urgent qu'une ligne de conduite soit adoptée; on ne peut se contenter de changer de système, quand celui qu'on suit est défectueux, comme on quitte une piste pour en prendre une autre au milieu des solitudes désertes du Sud.

Le gouvernement a le choix entre trois politiques : l'action militaire, l'influence pacifique et l'organisation de confins militaires.

L'action militaire, c'est-à-dire la prise d'occupation à main armée des points stratégiques, a été la seule méthode employée avec succès depuis 1830; elle est la plus rapide et la plus sûre, elle a le prestige de la force au milieu de populations belliqueuses qui ne comprennent pas une annexion sans conquête. Se rendre à Iglil d'une part, à Insalah d'une autre, voilà les deux

objectifs qu'il faudra atteindre. Quand, il y a près d'un an, il en fut question, à aucun prix M. de Freycinet ne put s'y résoudre; l'impopularité est si singulière en France qu'elle s'attache à ceux qui enrichissent la nation de nouvelles colonies et qu'elle épargne ceux qui abandonnent des colonies toutes faites où il suffisait de se maintenir.

Au surplus, l'action militaire pouvait se comprendre sans un envoi important de troupes, par l'appui seul à assurer à nos partisans dans ces régions.

L'influence pacifique, dont les résultats sont nécessairement moins certains et plus lents à atteindre, tend de l'accord qui peut être passé entre certains chefs influents du Sud et le gouvernement de l'Algérie. Aucun soldat français n'est envoyé, les crédits déversés sont très restreints; ces avantages sont peut-être compensés par la nécessité où l'on se trouve de fortifier la situation des chefs avec lesquels on doit traiter.

La troisième politique, celle des confins militaires, consisterait à créer dans le Sud, plutôt à Ouargla, un grand gouvernement militaire ne relevant que du ministère de la guerre, confié à un jeune officier, qui s'appuierait sur les indigènes de cette région, les Chambaas.

L'idée de la création d'un commandement autonome du Sahara est assez simple pour qu'il soit inutile de la développer en détails. Déjà à Ouargla, à El-Goléah, où nous n'avons que de simples postes, l'indépendance du commandement local est grande en raison même de l'éloignement. On comprend que, sous réserve d'une ligne de conduite tracée d'avance, la plus large initiative serait nécessaire au chef de territoires commençant aux frontières de l'Algérie. Autonomie dans l'administration, indépendance dans l'exécution, puis responsabilité personnelle absolue, tel devrait être le mandat confié au commandant supérieur du Sahara.

La simplicité de cette conception séduit l'esprit et aussi son analogie avec le système militaire pratiqué par les Anglais au nord des Indes et par les Russes vers le Caucase.

En Algérie, où le vice capital de l'organisation politique est le manque d'autorité, une pareille création des confins militaires serait la consécration d'une anarchie déjà trop certaine.

Depuis les décrets de rattachement de 1881, qui ont eu pour objet de diminuer l'autorité d'un gouverneur général civil dont l'indépendance de caractère était peu compatible avec les exigences de la représentation algérienne, le rôle du gouverneur est à peu près celui d'un roi constitutionnel. Il n'a le droit de décider que sur un certain nombre de faits, et des services entiers fonctionnent en Algérie sans qu'il ait jamais à intervenir: l'instruction publique, la justice, le service forestier, les postes et télégraphes ne relèvent en rien du gouverneur, qui ne peut nommer ni déplacer un garde

forestier. Si un pareil système d'administration continue à fonctionner, c'est la meilleure preuve de l'inutilité du gouverneur général; mais ce système ne fonctionne pas ou plutôt il fonctionne mal. Des désaccords incessants divisent l'administration, chaque département ministériel soutient ses agents, quels que soient les griefs qui leur soient reprochés, et le gouverneur, seul à même de comprendre les intérêts généraux du pays, est dans l'impuissance de les défendre réellement.

L'organisation du gouvernement général devra être modifiée: ou renforcée ou supprimée. Il ne paraît pas contestable qu'il soit possible de laisser un pouvoir aussi anémié entre les mains d'un gouverneur général civil. Mais que deviendrait son pouvoir si, à côté des autorités presque rivales qui existent déjà à Alger, on voulait constituer un commandement autonome du Sahara. La politique générale du Sud-Algérie lui serait enlevée pour être remise aux mains d'un jeune officier; c'est inadmissible.

L'attrait que peut présenter la nouveauté de ce système des confins militaires ne saurait en faire oublier les dangers et, sans prévoir les complications dont un hasard habilement dirigé prête si volontiers l'occasion pour motiver une répression éclatante et un accroissement d'autorité, il faut reconnaître que l'antagonisme qui diviserait nécessairement ce nouveau chef militaire et le gouverneur civil romprait l'unité de direction indispensable à toute l'Algérie.

L'organisation toute récente du haut Sénégal présentera, il faut le penser, de réels avantages, sans que cet exemple doive être suivi en Algérie. Au Sénégal, la période de conquête est toujours ouverte, et il faut un point d'appui solide aux colonnes qui poursuivent Samory.

L'expansion pacifique de la France au Sahara doit être la conséquence de la réputation que les musulmans feront au gouvernement de sa justice, de sa force, et, par conséquent, de son unité.

Depuis vingt ans, le régime civil est introduit en Algérie; certes, il doit être perfectionné, et l'attention du Parlement assurera progressivement les réformes dont plusieurs sont urgentes, mais l'opinion ne saurait admettre l'amointrissement de la situation du gouverneur civil au profit d'une nouvelle organisation militaire entièrement indépendante (1).

(1) A la date du 6 juillet 1892, la Commission sénatoriale d'étude des questions algériennes a réglé les attributions du gouverneur général de l'Algérie; en résumé, la Commission supprime le système actuel de rattachement des divers services de l'Algérie aux différents ministères de la métropole. Elle centralise tous les services civils à Alger entre les mains du gouverneur général, dont les actes relèveront désormais d'un seul ministre, celui de l'intérieur.

En ce qui concerne les rapports de l'autorité civile et de l'autorité militaire, il est décidé que le gouverneur général prend, d'accord avec le commandant du 18^e corps et le contre-amiral commandant la ma-

Il faut une politique au Sud-Algérien et un homme qui en soit responsable : le gouverneur général civil, relevant à cet égard exclusivement du ministre de l'intérieur, doit avoir cette charge et cette autorité. Le prestige même de la France, en Algérie, l'exige; mais les ministres de la guerre et des affaires étrangères y consentiront-ils?

HENRI PENSA.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Sigismond de Justh : *le Livre de la Pousta*. — M. Masson Forestier : *Pour une signature*. — M. Philibert Audebrand : *Petits mémoires du XIX^e siècle*.

Je n'ai pas lu sans intérêt *le Livre de la Pousta*, de M. Sigismond de Justh. J'aime les Hongrois. Ils ont l'esprit original. Moins nébuleux que les Allemands, moins verbeux et surabondants que les Russes, ils ne sont pas moins doués du profond sens poétique et du large sentiment de la nature. Vous savez si je prise Lennau et si j'ai pris plaisir à contribuer un peu à le faire aimer.

J'avais, tout récemment, des compliments très sincères à faire à M. Haraszi, qui dans son étude sur notre André Chénier s'est montré critique très impartial, très savant (presque trop) et très judicieux. Voici maintenant M. Sigismond de Justh qui nous envoie des paysages et des histoires de son beau pays.

M. Sigismond de Justh est un gentilhomme hongrois qui voyage beaucoup à travers le monde, à travers les livres et surtout à travers les hommes. M. Jean Berge, il y a quelques mois, nous le faisait connaître dans sa préface des *Voix nocturnes*, dont j'ai parlé ici : « Si beaucoup de gens à Paris, disait-il, ont connu le gentilhomme mondain, bien peu, dans notre ignorance bien française des langues et des littératures étrangères, soupçonnent le romancier si modernement philosophe dont s'honore la Hongrie en la personne de Sigismond de Justh. »

M. de Justh, en effet, qui aime à parcourir l'Europe, et qui s'arrête plus volontiers encore en Afrique, soit à Oran, soit à Tanger, ne laisse pas de séjourner souvent à Paris, et y compte de très cordiales sympathies. Il y était à peu près ignoré comme écrivain; mais M. Guillaume Vautier vient de traduire à notre usage *le Livre*

de la Pousta, avec une telle netteté, souplesse et propriété de style qu'il faut être prévenu, ce qui est singulièrement rare, pour savoir qu'on a affaire à une traduction.

Le Livre de la Pousta, c'est le livre de la Hongrie rustique. La Pousta, c'est la plaine, cette vaste plaine, prairies et blés, qui s'étend à l'infini des deux côtés du large et pacifique Danube, qui s'étale comme une mer solide jusqu'aux lointains horizons circulaires, dans son calme, sa puissance douce, sa vaste et mélancolique sérénité.

Elle a sa poésie, la plaine, tout autant que la mer paisible. Aux grands lacs, aux vastes plaines, à la mer calme, les Latins donnaient le même nom, *æquor*. Les sensations qu'ils donnent sont en effet les mêmes. Le charme mélancolique, mais apaisant, des lignes horizontales, la grande douceur des lointains vagues où la limite des terres et du ciel est à peine marquée, la fuite insensible, très douce, très molle de la terre vers l'horizon soupçonné plutôt qu'entrevu, tout cela remplit l'esprit d'une sorte de patience tranquille et d'apaisement attendri. Fromentin, dans *Dominique*, a exprimé cet état d'âme en décrivant les grandes plaines de terre, de ciel et d'eau des environs de La Rochelle d'une manière inimitable. M. Sigismond de Justh a quelque peu de cette grande manière, et quelques-uns de ses paysages sont dignes d'être retenus.

« Midi. Pas un bruit, pas un mouvement. La Pousta, immense et vide, sommeille. Une chaleur intense pèse sur la nature et en arrête momentanément la vie. De toutes parts l'infini de l'horizon n'est interrompu que par la bascule d'un puits ou par quelque ferme isolée dont le mur sans crépi met une tache sombre sur le fond verdâtre des pâturages desséchés où de grands bœufs blancs paresseusement ruminent. Plusieurs troupeaux se reposent ainsi sur différents points, et parfois on entend le son d'une clochette indolemment agitée. Là-bas une centaine de ces bêtes, haussées de plusieurs mètres au-dessus du sol, semblent marcher sur des échasses, phénomène dû à la vibration trompeuse de l'air, qui a transformé l'horizon en une mer d'eau douce. C'est la fée Morgane, née des jeux du soleil avec l'atmosphère vacillante et la terre verdâtre, qui peuple le vide de multiples et fantaisistes images et y fait surgir les objets les plus disparates : ici un puits, là un clocher ou la cheminée d'une maison... C'est elle qui suggère des rêves, de beaux rêves féériques à ceux que la réalité accable, qui donne la consolation au souffrant, le baume au blessé, le repos sans fin à celui que brise l'infinie lassitude. »

Quelquefois, au milieu de ces plaines immenses, à peine ondulées, aux vagues molles, « plaines que des plaines prolongent », une sorte de miroir, une lame d'or sous le soleil, une lame d'acier sous la nuit sombre, une lame d'argent sous la nuit lunaire, semble avoir été jeté là par quelque divinité qui laissait

riner les mesures que nécessite la sûreté intérieure ou extérieure de la colonie.

En cas de dissentiment, le gouverneur agit par voie de réquisition.

On ne saurait trop souhaiter que le Parlement consacre ces importantes réformes.

omber son bouclier ou la plaque de sa ceinture. C'est un lac. Ce sont les lacs de soude du Gyaparos, le bas pays hongrois. Ils sont tristes aussi et doux, peu ombragés, à peine légèrement sertis d'oseraies pâles, très malmes; à peine un frisson léger, de temps en temps, sur leurs eaux lourdes :

« Sous la pluie des rayons solaires du Midi brûlant baigne le plus fameux des lacs de soude du pays hongrois. Les lumineuses flèches, verticalement, plongent en ses eaux inertes, s'y réfléchissent et inondent d'un éblouissement de clarté l'immensité incandescente. Déjà les eaux basses de l'extrémité méridionale se conforment avec le vibrant mirage et prennent l'aspect d'une mer infinie. L'oseraie sommeille en silence sans le moindre bruit, sans même un tremblement parmi ses tiges frêles. Le Midi en a humé la vie. »

Cette nature placide et songeuse, tout endormie dans les rêves (on regarde les montagnes les yeux grands ouverts, les plaines l'œil à demi clos), M. Sigismond de Justh l'a interrogée et adorée à toutes les heures du jour, à la pique de l'aube, à l'aurore naissante, au soleil levant, au soleil triomphal, au soleil fatigué du soir, aux lueurs flottantes du crépuscule, dans l'immense paix, plus profonde et plus amicale, moins inquiétante aux plaines qu'ailleurs, de la nuit. Tel de ses récits, *Foins coupés*, n'est qu'un cadre pour nous montrer, depuis le milieu de la nuit jusqu'à la dernière heure du jour, les différents aspects successifs de cette *Pousta*, toujours contemplée et dont il connaît et dont il rend avec une exactitude minutieuse et très habile tous les gestes de physionomie.

L'homme aussi a sa place, quoique un peu mesurée, dans ces tableaux. M. de Justh nous peint les mœurs des paysans, des domestiques, des gens de petites villes, des villégiateurs mêmes, qui vont chercher la santé ou un divertissement à leurs maux aux lacs de soude. Il y a moins de variété dans la peinture de ces différents types qu'il n'y en a dans les *Récits d'un chasseur*, par exemple de Tourguénief. Évidemment, M. Sigismond de Justh est surtout un « sujetif ». Lui-même et la nature qui l'environne, et les impressions que la nature fait en lui, c'est, sans aucun doute, ce qu'il connaît le mieux. C'est un poète plutôt qu'un observateur. Cependant, il y a quelques peintures du monde « nazaréen » qui ne manquent pas d'intérêt.

La Hongrie a ses puritains et ses mystiques, qui ne se recrutent pas, comme chez nous, dans les bureaux de rédaction et dans les salons du monde élégant, mais chez les paysans, au village et dans les *tanyas*. (Le traducteur semblant tenir beaucoup à dire *tanya* au lieu de dire *ferme*, je n'y mets aucune opposition. De même je dis *isba* au lieu de dire *chaumière* quand il s'agit de Russes, sans en éprouver ni gêne ni satisfaction.) Ces Nazaréens sont des tolstoïstes magyars qui se piquent de pratiquer l'Évangile avec la plus stricte exactitude. Ils se réunissent, se prêchent et s'édifient les uns les

autres. Ils se confessent publiquement : j'entends que, publiquement, à leur « réunion », ils se confessent leurs péchés et quelquefois ceux des autres. Cela arrive, m'ont dit quelques honorables ecclésiastiques, même dans la confession auriculaire.

En somme, ce sont de très braves gens. M. Sigismond de Justh les aime beaucoup, et je l'en loue. Il ne peut s'empêcher toutefois, presque sans s'en apercevoir, de marquer leurs petits ridicules. Les Nazaréens sont quelquefois, si j'ose m'exprimer ainsi, un peu insupportables. Quand vous allez aux lacs de soude pour soigner vos rhumatismes, ne prenez pas une chambre chez une honnête propriétaire nazaréenne. Elle vous volerait vos cosmétiques et votre poudre de riz, pour les détruire, comme inventions de Satan en personne. Une dévote nazaréenne est capable aussi de vous empêcher de fumer votre pipe, si vous êtes son mari. Les dévotes sont quelquefois des épouses un peu acariâtres et un peu gênantes. Je parle des dévotes nazaréennes. Cela prouve qu'il ne faut d'excès en rien, ni d'exagération en aucune religion, si bonne qu'elle soit. Cette conclusion est occidentale. M. Sigismond de Justh, quoique assez fortement teinté de tolstoïsme, ne laisse pas d'avoir tendance à conclure ainsi.

On lira ces récits, très simples, très sobres et pourtant tout pénétrés d'une forte poésie naturelle. M. de Justh a peu d'imagination; mais il voit bien, il peint énergiquement, et il sent avec force. C'est assez pour faire de son livre, pour quelques soirées, un compagnon très agréable.

* *

M. Masson-Forestier (un nom nouveau et qui en est, je crois, à paraître pour la première fois en tête d'un volume) nous apporte six nouvelles, dont la première, *Pour une signature*, sert de titre à tout l'ouvrage. Je précise, et je dis six nouvelles, parce que le public devient méfiant. On lui donne des volumes composés de nouvelles dont chacune a deux pages et demie. Il n'appelle pas cela des nouvelles; il appelle cela des articles de journaux. Il a tort ou il a raison; mais c'est la définition dont il use. Il y a six nouvelles, dans le volume de M. Masson-Forestier; donc chacune a cinquante pages; c'est la nouvelle ancien style; voilà le public prévenu.

Ce qui m'a frappé dans les récits de M. Masson-Forestier, c'est qu'ils sont vrais; ils sont vraiment vrais. Ils n'ont pas l'accent et le ton de la vérité; ils sont réels; ils sont arrivés; cela se sent; cela saute aux yeux.

Donc ils sont tristes? Oui; il est difficile qu'il en soit autrement. Non pas qu'en horrible pessimiste j'affirme qu'il n'y ait rien de réel qui ne soit affreux; mais dans les faits réels, ce qui frappe et ce qui se grave en la mémoire, ce sont toujours les faits tragiques. Les autres

glissent. L'homme se croit tellement fait pour le bonheur que les faits heureux qui lui arrivent ou qu'il rencontre ne l'étonnent point et ne laissent pas de trace dans son souvenir.

Donc les récits de M. Forestier manquent de gaieté. Mais ils ne manquent pas d'intérêt. Le premier est d'une vigueur et d'une franchise de ton très rares et très distingués. Il est fâcheux qu'il n'ait été vrai et qu'il n'ait été possible que du temps où le divorce n'existait pas. En ce temps-là, il eût été un plaidoyer très fort en faveur de l'établissement du divorce : aujourd'hui, il sera, si l'on veut, une démonstration très vigoureuse en faveur du maintien de cette institution tutélaire. En tout cas il est singulièrement tragique, sans effort et sans la moindre trace de déclamation.

Songe-creux est joli aussi. Je regrette seulement que l'auteur ne lui ait pas donné toute sa signification, ce qui était bien facile. Il s'agit d'un rêveur très amoureux et un peu timide à qui un de ses amis adresse une petite émigrante italienne qui doit passer par le Havre pour se rendre en Amérique. L'Italienne n'est pas farouche et le Havrais est très épris. Pendant le temps que la petite passe au Havre en attendant le départ du paquebot, je ne dis pas il a toutes les occasions possibles de profiter de cetteaubaine, mais il est presque dans l'impossibilité matérielle de ne pas en profiter. Tout autre dirait, avec vérité : « Il n'y avait donc pas moyen de faire autrement. » Notre Havrais lui résiste, se résiste, et résiste à la fatalité même. C'est-à-dire qu'on ne sait pas comment il peut faire. Il se borne à combler l'émigrante de bienfaits et à l'embrasser au dernier moment du départ.

Ce qui manque, c'est le jeune homme racontant tout cela quinze ans après et disant : « Et voilà ce que j'ai eu de meilleur en amour pendant toute ma vie. » Cette conclusion était, ce me semble, nécessaire. Après cela chacun peut la faire, puisque je la fais. L'auteur nous a voulu laisser le plaisir de la faire nous-mêmes.

Dans une autre encore de ces nouvelles, *Mariage pressé*, où il y a des types de noblesse provinciale et campagnarde très vrais et très amusants, je trouve une petite page d'ethnographie courante et de critique littéraire qui me paraît très juste et que je dédie à M. Ohnet et à tous les peintres romanesques de la vie de château : « Si j'étais écrivain, il ne me viendrait jamais à l'esprit d'aller chercher mes héros de roman dans l'aristocratie rurale, jamais. Les rares nobles qui sont restés par ici vivent fort isolés, s'ennuyant beaucoup, mais encore plus ennuyeux. La plupart, obligés de restreindre leurs dépenses, ont l'humeur chagrine des êtres déçus. Ils reçoivent peu. A peine de temps en temps une invitation de chasse amène au château trois ou quatre voisins, qui arrivent tout guêtres, le fusil sur l'épaule, la pipe au bec, des petits bassets entre les jambes. Pendant le déjeuner, ces lourdauds ne parleront que de leurs exploits de chasse et des

perfections de leurs poulinières. S'il y a quelque jeune femme qui ait le courage de s'éprendre d'un de ces Lindors, qu'en adviendra-t-il ? Rien... En effet, le galant ne pourrait pas revenir deux fois en un mois sans éveiller les soupçons. Quant à ce donner des rendez-vous dans les bois, ce ne serait possible qu'à la condition de supprimer tous les paysans à deux lieues à la ronde ; car Jacques Bonhomme a des yeux fureteurs auxquels rien n'échappe. »

Ce tableau est bien désolant, mais il me paraît juste. Je ne crois pas qu'il soit très facile d'avoir de belles aventures dans les châteaux de nos provinces. Ce ne sont pas lieux très propices. Mais alors qu'arrive-t-il ? Ce qui arrive dans *Mariage pressé*, que vous lirez pour le savoir, et qui est une nouvelle réaliste sans brutalité, fort bien contée et très amusante. En général, M. Forestier écrit avec beaucoup de netteté, dans une langue pure et sobre qui est d'un réel mérite. C'est un des cent candidats à la succession presque ouverte, hélas ! de Guy de Maupassant. Ce n'est pas le dernier des cent, et tant s'en faut.

* *

Notre vénérable et charmant maître en chronique, Philibert Audebrand, écrit ses Mémoires... pas du tout, écrit très modestement les *Petits mémoires du XIX^e siècle*, c'est-à-dire ses souvenirs, sans y donner presque aucune place à sa propre personne. C'est d'un bon exemple. Je suis persuadé que M. Philibert Audebrand a eu un père et une mère excellents, mais je le tiens quitte de me le dire, et je lui sais gré de ne me le dire point, lui millième. Les mémoires de quelqu'un doivent être surtout les mémoires des autres. C'est ainsi que l'en tend M. Philibert Audebrand.

Ce volume est une contribution fort curieuse et qui ne laisse pas d'être assez utile à l'histoire du roman-tisme. M. Audebrand a connu Henri Heine, Félix Arvers, Méry, Gérard de Nerval, Charles Philippon, Alfred de Musset, et même Georges Bell, dont je trouve, je ne sais pourquoi, qu'il abuse un peu. Il abonde en anecdotes amusantes sur tous ces gens-là. Vous trouverez là l'histoire de Musset et du rhinocéros du Jardin des Plantes qui est très drôle, et l'histoire du chien du candidat qui est bien plus bouffonne encore.

Le chien du candidat est une histoire vraie qui a toute la valeur d'un conte philosophique. C'est le manuel du parfait intrigant. Ce chien était un chien rural, sans maître, pelé, galeux, teigneux, mais rempli d'intelligence. Ayant avisé Musset qui, en tournée de visites académiques, se rendait au château d'un académicien grand seigneur, notre animal suivit Musset, ce qui était très habile, et le précéda, ce qui était plus astucieux encore. Bref, il entra avec lui. Musset le regardait d'un très bon œil. Le châtelain le flattait presque. Plus le châtelain le flattait, plus Musset lui

faisait bon visage, et plus Musset faisait bonne chère au chien, plus le châtelain s'efforçait envers le chien d'être courtois. C'était une émulation charmante. Jamais chien ne fut à fête pareille, nettoyé du reste par la valetaille, ce que le maître avait ordonné, et ce que Musset approuvait fort, admis aux honneurs de la table et gratifié des meilleurs morceaux, « os de poulet, os de fraisan, sans parler de mainte cresse ».

Ce ne fut que le soir qu'il fut mis à la porte avec horreur. Pendant tout un jour Musset avait cru que c'était un chien du château, et le châtelain que c'était le chien de Musset. De là cette rivalité touchante de bons offices à son égard. Voulez-vous être bien traité de tous les partis, il ne faut pas auprès de chacun se vanter de lui appartenir, truc vulgaire de chauve-souris; il faut à chacun faire croire qu'on est adoré dans l'autre. Le chien, a dit Rabelais, est la bête du monde la plus philosophe. Le pseudo-chien de Musset nous le prouve bien. Cette histoire est bien jolie. Elle est contée à ravir par M. Audebrand; qu'est-ce qu'en aurait fait La Fontaine?

Vous trouverez encore dans le volume de M. Audebrand l'histoire du duel d'Armand Marrast et d'Albert de Calvimont à Sainte-Pélagie. Deux cannes, un canif et un grattoir, cinquante témoins, en cercle, pour masquer les combattants aux yeux des surveillants de la geôle. Il faut avoir la rage de se tuer! Ils ne se tuèrent ni l'un ni l'autre.

Vous y verrez aussi Méry en propre personne, à table et dans son office de brillant causeur. Vous le dirai-je? à l'égard de Méry je commence à avoir de la méfiance. Quand je lis ce qu'il a laissé je lui trouve peu de talent. Mais alors les vieillards me disent: « C'était le causeur qu'il fallait connaître! Ah! si vous l'aviez entendu causer! » Allons! Je veux bien. Mais voici M. Philibert Audebrand, qui a une mémoire magnifique, qui m'apporte toute une causerie de Méry, peut-être sténographiée par l'auditeur une heure après qu'elle eut lieu. Eh bien, cette causerie est la rapsodie la plus fade de lieux communs et de banalités que j'aie jamais rencontrée sur mes pas. Les hommes d'esprit des romans de Balzac sont plus spirituels que cela, et Dieu sait si les hommes d'esprit des romans de Balzac sont spirituels! Je m'étonne. Je m'inquiète. Décidément j'ai de la méfiance. On me dira: « C'est que vous ne l'entendez pas. C'était la physionomie, c'était l'accent, c'était le geste... » Allons, oui, il faut croire que c'était le geste. Je crois fermement que c'était le geste.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise d'*Arlequin poli par l'amour*.

La Comédie-Française a repris, cette semaine, *Arlequin poli par l'amour*. Certes, c'est une des moindres œuvres de Marivaux, mais c'est aussi l'une de celles où l'on jouit le plus complètement du charme particulier à l'auteur de *Marianne*. Le plaisir qu'on y goûte, on ne le retrouve guère que chez Musset; encore est-il ici, je n'ose dire plus complet (ce serait plutôt le contraire), mais plus tranquille, en quelque sorte, et plus rassuré. Chez Musset comme chez Marivaux, c'est le même lieu singulier et merveilleux : une Hongrie, une Italie de rêves, ou bien simplement un parc, où fréquentent les enchanteurs ou les fées; c'est aussi les mêmes personnages rares et surnaturels, n'étant humains que par les sentiments qui agitent les hommes; tout ce qui est faits, événements, accidents naturels, ne les touche ni ne les atteint. Mais Musset vivait dans un temps où l'on prenait les choses plus au sérieux, où aussi, peut-être, l'analyse plus expérimentée ne se contentait plus de démêler les éléments divers qui forment l'amour, mais où l'on savait discerner ce que chacun de ces éléments, comiques parfois en eux-mêmes, pouvait avoir de conséquences tragiques. Chez Musset, même chez le Musset de *Fantasio* et de *Barberine*, il y a toujours comme un arrière-goût de tristesse; et, quand il nous découvre un nouveau repli de l'âme humaine, nous y regardons, qu'on me passe l'expression, avec une sorte d'angoisse, sachant ce qu'il peut en sortir de souffrances. Chez Marivaux, au contraire, on est tout au plaisir de la découverte; ses personnages, plus résolument féeriques peut-être, sont moins inquiétants : ils sont bien du xviii^e siècle par leur sensibilité à fleur de peau : nous ne craignons pas pour eux de trop gros chagrins; le plaisir qu'ils nous donnent est presque purement intellectuel.

Et c'est ce qui fait que ceux qui aiment vraiment Marivaux préfèrent à ce qu'on appelle ses « grandes œuvres » ses petites pièces, ses arlequins. Dans *les Jeux de l'amour et du hasard*, dans *le Legs*, dans *les Fausses confidences*, les personnages sont trop près de nous, trop réels : au moins peut-on dire qu'ils sont trop mêlés à la vie réelle; ils ont un état social, et, même lorsque cet état social (comme dans *les Jeux de l'amour et du hasard*) n'amène pas avec lui quelque situation déplaisante, il semble que cela suffise pour gêner la fantaisie de Marivaux et pour nous gêner notre plaisir.

Voyez, au contraire, *Arlequin poli par l'amour*. Les personnages sont en quelque sorte symboliques. C'est Arlequin, Trivelin, un berger, la Fée, Sylvia : des personnages irréels ou des types de la comédie d'alors, si connus au théâtre qu'ils ont fini par se créer à eux-

mêmes une sorte de personnalité factice, et qui, s'ils avaient eu à leur première apparition quelque trait commun avec nous, ont fini par devenir des êtres à part, tout d'imagination.

Ils n'ont pas de vie matérielle, puisque ce sont des êtres surnaturels ou des êtres de raison. Ils ne seront donc gênés par rien de ce qui nous gêne dans la vie, par ce qui est différence de situations sociales ou de fortunes, ou d'événements. De sorte que voilà supprimé tout ce qui, dans le théâtre, est intrigue, combinaison, convention; ou, pour être plus exact, à toutes les conventions d'usage, une autre, plus générale, se substitue: ces personnages seront en dehors de la vie réelle. Cette convention-là est d'un ordre supérieur à celles qu'on a coutume de nous proposer. Et, serait-elle égale, qu'il y aurait encore avantage à l'admettre, puisqu'à elle seule elle nous débarrasse de toutes les autres.

Les personnages d'*Arlequin poli par l'amour* n'ont donc de commun avec nous que les sentiments; c'est par les sentiments seuls et pour les seuls sentiments qu'ils vivent, et c'est déjà un joli tour de force que d'avoir fait vivre des personnages qui, — s'ils ne sont pas toujours, comme on l'a dit, des abstraites de quintessence, — sont presque des quintessences eux-mêmes. Et c'est ici qu'on pourrait trouver une ressemblance de plus entre Marivaux et Racine. S'ils ont été les premiers à introduire la femme dans notre théâtre, par suite à y analyser un sentiment qu'on avait jusqu'alors représenté comme une force fatale et une, remarquez que, pour peindre ce sentiment sous toutes ses nuances, il leur a fallu se débarrasser de tout ce qui pouvait être un obstacle au développement de ce sentiment: il a fallu que l'amour ne trouvât d'obstacles qu'en lui-même. C'est ce qu'a fait Racine en choisissant ses héros au-dessus de l'humanité: dans *Bérénice*, par exemple, la politique n'est qu'un ressort pour mettre en mouvement les passions des personnages. C'est aussi ce qu'a fait Marivaux, en prenant des personnages de féerie. Tous deux, par le choix qu'ils ont fait, ont voulu simplement, comme on dit, se donner leurs coudees franches. Qu'ils y aient positivement songé, je ne sais; peut-être Racine a-t-il choisi des rois et des princes parce qu'ils faisaient partie du décor obligé de la tragédie? Peut-être Marivaux a-t-il choisi Arlequin parce qu'un personnage comme lui évitait certaines préparations?... Le résultat le plus clair de la critique est souvent de prêter à ceux dont elle parle des idées qu'ils n'ont jamais eues. Mais il y a un proverbe sur les prêts... Et remarquez que ce que je viens de dire de Racine et de Marivaux, de Musset aussi, pourrait s'appliquer pareillement à certaines comédies de Meilhac et Halévy; ici ce ne sont ni des rois ni des princes (quand ils les mettent en scène, on sait comme ils les représentent!), ce ne sont pas davantage des personnages de féerie, mais les auteurs de *la Cigale*

arrivent au même résultat par la simplification de l'intrigue, par le choix qu'ils font de la donnée la plus connue, si connue même qu'ils n'ont plus besoin de nous la conter: nous la devinons d'avance, et c'est autant de gagné pour ce qui est le véritable intérêt de la pièce. Car c'est toujours là qu'on en revient. M. Paul Bourget, dans la très intéressante et très judicieuse préface qu'il a écrite pour son roman de *Terre promise*, montrait que, dans le roman, la faculté d'analyse a toujours été la marque du génie français. Cela est vrai aussi pour le théâtre. Les quelques noms que je viens de citer ne sont pas tout le théâtre français, pas plus qu'ils ne sont, du reste, tout le théâtre d'analyse; mais si vous y joignez Molière, qui fut, j'imagine, un analyste, lui aussi, est-il beaucoup de noms qui, supprimés, laisseraient un pareil vide dans l'histoire de notre théâtre? Si parfois une pièce bien faite, et qui n'est que cela, nous cause quelque mauvaise humeur, ce n'est pas par haine intelligente de formules trop souvent employées, ce n'est pas non plus par rage de modernité et admiration béate pour tout ce qui sort des formes convenues; c'est simplement qu'il y a bien des chances, quand on se préoccupe si fort de la forme, pour qu'on néglige un peu le reste. Quand un dramaturge nous « raconte une histoire », je pense malgré moi que c'est qu'il n'a pas autre chose à nous dire, et c'est de cette autre chose que vit et qu'a toujours vécu le théâtre, au moins chez nous.

Me voici bien loin d'*Arlequin poli par l'amour*, et je n'ai pas le temps d'y revenir. C'est du Marivaux le meilleur, le plus délicat et le plus fin. Il est très joliment joué à la Comédie-Française, M. Truffier, encore qu'un peu sautillant, est gentil dans Arlequin, et donne un relief suffisant aux deux aspects du rôle. M. Laugier est amusant dans Trivelin. Quant à M^{lle} Muller, elle est simplement exquise dans le rôle de Sylvia; on ne peut rendre avec plus de mesure et de justesse l'ingénuité malicieuse et déjà éveillée, la tendresse légère et doucement attendrie du personnage. Cela est délicieux.

**

Vous savez que la Comédie-Française a renoncé à reprendre *Une chaîne*. Elle avait sans doute pour cela d'excellentes raisons; il ne m'appartient pas de les juger; et j'en parle d'ailleurs d'autant plus à mon aise que, pour ma part, j'aurais été très curieux de voir la pièce. Mais comme l'argument le plus souvent employé contre la jeune école est la défiance incurable des théâtres à l'endroit de ses productions, on me permettra de noter le fait. Il est apparent que si la confiance qu'inspirent les « modernes » à la Comédie-Française est médiocre (encore une fois, je ne l'en blâme pas), celle qui lui inspire le répertoire de Scribe n'est pas beaucoup plus considérable.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Notre collaborateur M. Charles Bigot, ancien membre de l'École d'Athènes, fera chez lui, tous les samedis, de 3 à 3 heures, à partir du 5 novembre jusqu'à fin avril, un ours de littérature qui aura pour sujet : « La Comédie en France ».

On s'inscrit, 66, rue de La Rochefoucauld.

Prix du cours : 100 francs.

Les Suisses et le général Marbot.

De ses *Mémoires* il appert que le général baron de Marbot, n'il ne loue guère sans restrictions que Marbot, poursuit la luptart de ses compagnons d'armes d'une rancune tenace.

Il dénigre de préférence les auxiliaires étrangers, déplorant que Napoléon les ait admis à battre avec nos troupes, et il risque « d'affaiblir un vin généreux en y mêlant de l'eau courbeuse »; et c'est tout spécialement aux régiments suisses que s'en prend l'âpre soldat, avec une malveillance étendue qui daube leur conduite en Italie, en Espagne, en Russie, obstinément.

On devine l'émoi suscité par la publication des *Mémoires* dans le monde militaire suisse. Le comité de la Société fédérale des officiers nomma des enquêteurs chargés de répliquer à néant ces assertions si cruelles pour « le bon renom de fidélité du drapeau, de discipline et de bravoure que les troupes suisses ont conquis à travers les siècles, au prix de leur sang, sur les champs de bataille de toute l'Europe ».

Après un minutieux examen, la commission d'enquête déclara, avec raison, les aigres réflexions prodiguées au détriment de ses compatriotes en vingt endroits des *Mémoires*, pour ne retenir qu'une seule accusation, vraiment éhontée, la fuite devant l'ennemi, à la première journée de Polotsk : « La légion portugaise et surtout les deux régiments suisses fuyaient devant les Russes, et ne s'arrêtèrent que lorsque, poussés dans la rivière, ils eurent de l'eau jusqu'aux genoux. » (Tome III, p. 112.)

Déplaisante « vision » que les enquêteurs s'efforcèrent de dissiper à coups de souvenirs historiques. Leur rapport, dans une brillante communication à la Florus, rappelle que les Suisses furent traités par Commynes de « l'espérance de la mort », et par Brantôme de « dompteurs de rois »; que l'ontlog comptait sur eux « pour faire prouesse »; que François I^{er}, leur « ami de cœur », les pria d'être parrains du duc d'Angoulême; qu'Henri IV, au matin de la bataille d'Arques, réclamait une pique pour « combattre en tête du bataillon de Gaspard Gallati »; que Charles IX, après la journée de Dreux, déclarait impossible à des gens de guerre de « jamais rien faire de mieux » que se lever les suisses, etc., etc.

Réplique généreuse, mais peut-être insuffisante, car enfin Marbot, malgré ses antipathies, n'a jamais, que l'on sache, déprécié la vaillance des Suisses qui combattaient Grandson, à Morat, à Pavie, à Marignan; et il s'agit des troupes engagées à Polotsk le 17 août 1812 (et non le 16, comme le disent les *Mémoires*); il ne s'agit que d'elles.

C'est pourquoi la réfutation du colonel Lecomte, dans la *Revue suisse*, paraîtra autrement topique; à l'en croire, il n'est pas de récit de Zimmerli, Bégos, Schaller, etc., que les Suisses ne furent pas engagés le 17 août. Cette thèse, que la commission s'empresse de l'adopter, non sans faire remarquer qu'il n'existe pas de documents français la contre-

disant; Gouvion-Saint-Cyr, dans sa relation très détaillée, ne mentionne même pas la 3^e division du 4^e corps à laquelle appartenaient les quatre régiments suisses. Il en va de même de la *Correspondance d'Oudinot*, également muette sur ce point. Enfin, les Archives du ministère de la guerre n'indiquent aucun officier tué à cette date. Cet unanime silence permet aux enquêteurs de conclure « qu'aucun des régiments suisses n'ayant vu l'ennemi le 17 août, aucun d'eux, non plus, n'a pu fuir », et « de conserver sans tache cette réputation incontestée de courage... qui constitue un des éléments de l'« invincibilité » helvétique.

Il serait à souhaiter que d'autres recherches pussent élucider définitivement cette question, restée, malgré tout, obscure. Marbot a vu les Suisses poussés, la baïonnette aux reins, dans la Düna. Nul autre que lui ne les a vus prendre part au combat. Où est la vérité?

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Nouvelles de l'étranger.

A PROPOS DE TENNYSON.

Lord Tennyson a été enterré, la semaine passée, à l'abbaye de Westminster. La cérémonie funèbre n'a pas eu malheureusement tout l'éclat qu'on aurait pu espérer. Les princes de la famille royale, les principaux lords, et à leur suite une foule de seigneurs de moindre importance, ont été empêchés d'assister aux obsèques du poète, en raison des courses qui avaient lieu, le même jour, à Newmarket. Cette préférence accordée par les princes royaux d'Angleterre, et notamment par le prince de Galles, aux courses de Newmarket sur la cérémonie nationale de Westminster, n'a pas manqué de raviver dans la presse anglaise de coutumières indignations. On a de nouveau protesté contre le scandale de ces pontes du sang; ce qui n'empêchera pas ceux-ci, d'ailleurs, de continuer à ne montrer de sympathie que pour les jeux et les courses, et ce qui ne les empêchera pas non plus d'être infiniment plus considérés, dans leur pays, que ne l'a jamais été feu lord Tennyson lui-même.

Voici la liste des poètes anglais qui ont occupé avant Tennyson la charge de *poètes-lauréats*: John Dryden, 1670; Thomas Shadwell, 1688; Nahum Tate, 1692; Nicholas Rowe, 1715; Laurence Eusden, 1718; Colley Cibber, 1730; William Whitehead, 1757; Thomas Warton, 1783; Henry James Pye, 1790; Robert Southey, 1813; William Wordsworth, 1844.

Quant à dire quel sera le successeur de lord Tennyson, c'est ce que personne ne pense encore faire aujourd'hui, la question n'ayant seulement pas encore été posée d'une façon officielle. Plusieurs pensent que la reine supplantera la charge. D'autres croient qu'elle la confiera à un poète homme du monde, par exemple à sir Théodore Martin. Trois poètes qui paraissent également sûrs d'obtenir le titre, il y a encore quelques années, sir Edwin Arnold, M. Alfred Austin et M. Lewis Morris, ont, depuis lors, beaucoup perdu de leurs chances: ce sont des poètes élégants et médiocres; tous trois se sont encore discrédités, au lendemain de la mort de Tennyson, par leur empressement à publier sur lui de mauvais vers, ce que, sans doute, ils tenaient en réserve. M. William Morris, le seul poète anglais survivant qui soit vraiment un poète, est en même temps, comme on sait, un agitateur socialiste. Reste enfin M. Swinburne, ancien d'aujourd'hui, ancien révolutionnaire, et qui, depuis dix ans, ne néglige pas une occasion de faire amende honorable de ses radicalismes de jeunesse. Il sollicite le titre de lauréat

mais on doute fort qu'il l'obtienne; car précisément, pour affirmer qu'il avait renoncé à toutes ses opinions républicaines, il est devenu, dans ces derniers temps, un conservateur, un unioniste et un antigladstonien déclaré, ce qui rend improbable sa nomination sous un ministère gladstonien. Et puis M. Swinburne, pour imiter une pièce fameuse des *Châtiments*, a préché, il y a deux ans, dans un poème de la *Fortnightly Review*, la sainteté de l'assassinat du tsar de Russie, ce qui a amené un débat à la Chambre des communes, et aurait pu amener des complications diplomatiques.

**

SUR RENAN.

L'*Albermarle Review* de Londres a publié, il y a quelques mois, un *pastel* de M. Renan par M^{me} Mary Darmesteter, qui prend un intérêt nouveau à présent. A propos du prétendu épicurisme de M. Renan, M^{me} Darmesteter dit :

« Une vie plus austère, plus consacrée au devoir, il serait difficile d'en trouver une. Il vous scandalise (et moi aussi) en souriant fraternellement aux étudiants de Paris et leur disant : *Amusez-vous*, quand nous pensons qu'il devrait dire : Regardez-moi, j'ai travaillé longtemps, peu dormi, encore moins joué; je suis illustre et pauvre, vieux et toujours sous le harnais. Je n'ai jamais reculé devant le devoir le plus difficile; j'ai toujours mis l'Idéal devant le Réel et sacrifié le Présent à cette Éternité dont je ne puis consciencieusement vous assurer la réalité. Allez et faites comme moi ! Cela, c'était sa vie : le reste n'était que des mots.

« J'ai une excellente domestique bretonne qui était très émue la dernière fois en ouvrant la porte à M. Renan, qu'elle avait entendu à Lannion, à l'inauguration d'une statue. Elle me dit en forme d'excuse : « Il fait peut-être bien de mauvais livres, M. Renan, mais il prêche bien. » J'ajouterai après elle : et il prêche surtout d'exemple. »

A propos des néo-chrétiens, l'auteur dit : « Ouvrons *l'Idée de Dieu*, de M. Caro, écrite en 1867. Nous trouvons ces mots : On nous parle beaucoup d'un christianisme nouveau dont M. Renan nous annonce l'ère prochaine. Cette ère a sonné. En France, en Angleterre, en Russie, on sent un frisson de printemps dans l'atmosphère spirituelle, un souffle de charité, une tiédeur de dogme, un désir de vivre la Vie sans les entraves du *Credo*. Beaucoup d'esprits ardents voient à leur côté le Sauveur des visions qui leur dit : *Abandonne-moi, pour devenir mon disciple* ! On peut les compter par milliers ceux qui, renonçant à regret à l'espoir d'une résurrection, désirent néanmoins rester fidèles à Jésus, *du dehors*. Mais à ces ardents néo-chrétiens il n'est point de chose plus déplaisante que d'entendre insinuer que leur vrai maître est l'enchanteur Merlin, au cœur léger, de la rue des Écoles. Renan, voyez-vous, c'est l'abîme, me disait l'un d'eux l'autre jour. Je sais une charmante jeune fille qui fait le signe de la croix sur le front et le sein quand elle voit ces respectables cheveux blancs. Ma seule consolation est de savoir que M. Renan l'approuverait. Ah ! bons jeunes gens et bonnes jeunes filles, c'est dur que quelques plaisanteries, surtout faites sur le tard et pour diversion au rhumatisme, vous aveuglent aux mérites réels d'un stoïcien trop modeste pour en prendre le titre... »

**

L'œuvre nouvelle du poète officiel de l'Empire allemand, M. de Wildenbruch, dont on connaît les relations quasi officielles avec l'empereur Guillaume II, et qui se trouve

être ainsi en Allemagne une façon de *poète-lauréat*, vient d'achever un grand drame historique, le *Duc Bernard de Weimar*, qui va être représenté dans les premières semaines d'octobre à Weimar, pour fêter les noces d'or du grand duc et de la grande-duchesse.

**

LITTÉRATURE DE COMÉDIENS.

Les deux principaux acteurs de l'Angleterre contemporaine, Henry Irving et miss Ellen Terry, vont faire et même temps leurs débuts dans la littérature. Miss Terry va en effet, publier un volume d'impressions, et Henry Irving la collection de ses *Adresses* ou Discours, avec un portrait de lui par M. Whistler.

**

FÊTES AMÉRICAINES.

L'anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique sera fêté, cette semaine, à New-York, par une procession de vingt mille garçons et filles dans les rues de la ville, et par un feu d'artifice monstre représentant les cataractes du Niagara.

**

UN JOLI EUPHÉMISME.

Voici en quels termes réservés une jeune fille anglaise dans une composition d'histoire pour un examen, résum ses connaissances sur Marie Stuart : « Marie Stuart d'Écosse est fameuse à cause de sa longue lutte avec Élisabeth. Cette Marie était une catholique : et la différence de religion amena entre les deux femmes d'incessantes querelles. Élisabeth infligea à Marie de mauvais traitements, dont celle-ci fut vivement touchée. »

**

ÉDITEURS PRESSÉS.

Deux jours après la mort de Tennyson, plusieurs éditeurs anglais mettaient en vente sa biographie, sous des titres tels que celui-ci : *Lord Tennyson, 1809-1892*. On y trouve les détails les plus complets sur les derniers moments et même les obsèques du poète.

**

LA MONTRE DE MILTON.

Un antiquaire de Chicago expose dans sa vitrine, avec toutes les pièces à l'appui, une montre faite, en 1670, par Thuillier de Genève pour le poète anglais Milton. Les heures sont marquées en relief, de façon que le poète aveugle pouvait les reconnaître au toucher.

**

DOCTEURS AMÉRICAINS.

Les tribunaux allemands viennent de condamner sévèrement les nombreux dentistes qui s'attribuaient le titre de *docteurs*, en vertu de diplômes de docteurs qui leur avaient été accordés en Amérique. Les seuls doctorats admis en Allemagne sont ceux de philosophie, de théologie, de droit et de médecine.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18

TOME L

29 OCTOBRE 1892.

ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

M. Paul Bourget.

Le nouveau livre de M. Bourget est assez différent de ceux qui ont précédé. Il est d'une inspiration plus sereine et d'un caractère plus apaisé. Aux tourments de l'amour coupable opposer la félicité de l'amour honnête et le paradis des affections simples, dégager de tous les sophismes l'idée nette du devoir telle qu'elle apparaît et qu'elle s'impose à des consciences vraiment délicates, montrer que le passé ne meurt pas, mais qu'on reste quand même prisonnier de ses fautes; c'est ce que l'auteur de *Terre promise* (1) s'est proposé de faire en nous contant cette histoire d'un jeune homme arrêté au seuil du mariage par la découverte d'une paternité illégitime. Aussi bien ce livre marque moins un changement dans la manière de l'écrivain que le développement de ses idées; et ceux-là s'étonneront seuls de trouver aujourd'hui chez M. Bourget des préoccupations aussi graves, qui n'ont pas suivi la marche de son esprit en progrès vers des habitudes de pensée de plus en plus sévères, en aspiration vers l'idéal d'une morale de plus en plus précise. Mais peut-être y aura-t-il intérêt à fixer la physionomie de l'écrivain à ce moment de l'évolution de son esprit et à ce tournant de son beau talent.

La réputation d'un écrivain s'établit généralement au rebours de ses mérites solides. On lui sait gré de

ses qualités les plus superficielles et de ses plus aimables défauts : c'est par là qu'il séduit la mode. Une affectation de mise en scène distinguée, quelques mièvreries de sentiment et une réelle délicatesse de forme ont valu à M. Paul Bourget un succès de romancier mondain et de moraliste de salon. Or c'est à l'envisager sous cet aspect que son œuvre prête le plus à la critique. M. Bourget n'a presque aucune des qualités qui font le romancier mondain. Il a l'admiration un peu étonnée des élégances de la vie, ce qui est le contraire même de l'élégance. Nulle légèreté de main : il n'a jamais pu se débarrasser de certaines habitudes d'école et d'un tour d'esprit de professeur. Il a des insistances fatigantes; il n'aborde pas un sujet que ce ne lui soit un besoin de tout dire et d'épuiser la question : de là dans tous ses livres des longueurs et des parties ennuyeuses. Il n'a pas cet art charmant qui se joue à la surface. Il manque de frivolité. Et il manque d'esprit. On ne songerait pas à en faire la remarque, si parfois il ne se plaisait à égarer ses récits de traits agréables; dans ce cas, les plaisanteries des anas, les à peu près, les confusions de mots des illettrés et les cuirs lui semblent du meilleur goût. Il lui arrive de s'essayer à prendre des airs dégagés; c'est alors qu'on aperçoit quelle est au vrai sa nature d'esprit. C'est une nature de travailleur appliqué, consciencieux et un peu lourd. Il a la gravité du moraliste, s'il n'en a pas l'autorité. Son mérite, c'est d'avoir au même titre que les philosophes et par des procédés analogues aux leurs ajouté un chapitre à la science de l'âme.

Quiconque fait choix du métier d'auteur, si ce n'est par l'effet d'une vanité niaise entre toutes, c'est qu'il espère y trouver le moyen de satisfaire un besoin de

(1) *Terre promise*, 1 vol. chez Lemerre.

son esprit. On veut prolonger ses rêves, et les préciser en les exprimant, on veut soulager sa souffrance en la confessant, répandre ses idées, conseiller, consoler, avertir : on devient poète, romancier, moraliste. Pour ce qui est de M. Bourget, cette sollicitation à écrire lui est venue de sa curiosité des choses de la vie intérieure.

Nous sommes assez instruits des manifestations extérieures de l'activité humaine : c'est ce jeu des intérêts et des ambitions, cette poursuite de la fortune, ce souci de la profession, tout ce qui compose la vie sociale et où nous n'engageons que la partie la plus grossière de nous-mêmes. Mais ce n'est que la surface; qu'y a-t-il par delà? Nous vivons au milieu d'hommes qu'on appelle nos semblables, qui ont mêmes facultés que nous, qui sont nés à un même moment de l'humanité. Nous les voyons agir, nous les écoutons parler, nous les jugeons, nous déclarons qu'ils sont intelligents, honnêtes, ou le contraire. Mais, au moment où nous le disons, nous nous rendons compte à quel point une telle opinion est sans valeur et qu'il nous manque justement de quoi la motiver. Derrière cet homme qui fait des affaires, élève une famille, tient un rang dans la société, quelle personne morale se cache? Il a un cœur; quel tressaillement y éveille le contact avec la vie, quelles traces y ont laissées les illusions mortes et les espoirs brisés? De quels sentiments l'amour s'accompagne-t-il chez lui? Sous quelle forme lui apparaît le devoir? Quelles ombres ont pu obscurcir pour lui la notion du bien? A quels compromis sa conscience s'est-elle prêtée? Sait-il vouloir? et quels mobiles le déterminent? Mais quel obscur travail se fait dans cette partie secrète de l'être où s'élabore la personnalité? C'est ce qui nous échappe et c'est ce qu'il serait si intéressant de savoir, puisque c'est la vie intérieure qui donne à toute la vie sa saveur et son prix.

Cette curiosité peut devenir chez quelques-uns une inquiétude et presque une angoisse intolérable... Ceux qui ont aimé connaître ce tourment, l'un des plus ordinaires comme des plus cruels. Avoir tout près de soi une créature qu'on aime, comprendre que jusque dans la possession quelque chose d'elle nous échappe, sentir qu'on ne résisterait pas au désir de briser ce front, si l'on pensait que derrière on pût trouver ce secret et ce dernier mot de l'énigme!... C'est une angoisse analogue qu'éprouvent ceux qui sont doués à un degré éminent de la curiosité psychologique et qui ont le goût de l'âme des autres. Et pourtant! on sait qu'il y a des lois de la vie psychique. Les problèmes de cet ordre, pour qui en posséderait les données, comporteraient une solution au même titre que les autres. De là ce désir de créer des êtres à notre ressemblance, de les faire vivre et de les regarder vivre, de les aimer de sentiments qui sont les nôtres, et d'étudier en eux le développement, le progrès, la perversion et les infinies transformations de ces sentiments.

Afin de pénétrer le secret de l'âme contemporaine, M. Bourget s'est d'abord renseigné dans les livres. C'est à coup sûr un moyen d'information qu'on ne doit pas négliger. Dans une époque de culture aussi avancée qu'est la nôtre, et pour les plus distingués d'entre nous, le livre est un des plus puissants initiateurs. Nous ne serions pas le même homme si tel livre à une telle heure n'était tombé sous nos yeux. Et il y a dans la pensée de chacun de nous beaucoup plus de la pensée d'autrui que de la nôtre. — Puis, ses lectures lui ayant révélé qu'un des traits de l'âme d'aujourd'hui est le cosmopolitisme, consciencieusement il s'est mis à voyager. Il ne s'est pas contenté des impressions sans profondeur du touriste : il a fait de longs séjours en Angleterre, en Écosse, en Italie, en Espagne. Il a tâché de s'accommoder à d'autres milieux, afin de jouir de sensations nouvelles et de se faire une intelligence plus riche et plus souple... Mais les voyages ne satisfont qu'une vaine curiosité. Le cosmopolitisme peut bien être un moyen pour les oisifs de tromper leur ennui en le promenant sous des ciels différents : il n'est pas pour le moraliste un moyen d'investigation. Ni en six mois ni en six ans on n'atteint à ce qu'il y a d'essentiel dans l'âme étrangère. La diversité des races subsiste sous l'uniformité du costume et des usages. Et les peuples, longtemps séparés, ont beau se rapprocher, ils se restent les uns aux autres intelligibles. M. Bourget a mis du temps à s'en apercevoir; mais telle est bien sa conclusion dernière. Ce qu'il a rapporté de ses séjours hors de chez nous, ç'a été la conviction de leur inutilité. — Il s'est forcé encore à aller dans « le monde »; il s'est condamné à la conversation des hommes de club et des hommes de sport; il a confessé des dames... Mais ce qu'on désigne sous le nom de la vie mondaine est précisément le genre d'existence le plus vide, quelque chose comme la mise en commun de toutes les frivolités et de toutes les hypocrisies. Et c'est donc où il tient le moins d'humanité. Aller dans le monde n'est pour un artiste qu'un enfantillage pardonnable, pourvu toutefois que le ridicule n'aille pas jusqu'au scandale et pourvu qu'on se retire à temps, avant de s'être laissé gagner par l'envahissante contagion de la futilité.

Pour qui veut s'instruire dans la science de l'homme, c'est le procédé le plus décevant que celui qui consiste à disperser sa vue sur beaucoup de spectacles. La vérité humaine ne se rencontre guère ni dans les salons ni dans les sleeping-cars. Il n'est que de se cantonner dans le coin de monde et dans le coin de vie où la destinée nous a placés et de regarder en soi. Une expérience suffit à qui sait y lire pour lui tenir lieu de l'expérience. Quand on se souvient de ceux qui ont dit sur l'humanité le plus de vérités profondes, on est étonné de voir combien peu ils doivent à la fréquentation des hommes. C'est qu'un écrivain porte en lui cette conception de la vie d'après laquelle il trace l'image qu'il

met ensuite dans ses livres. Tout dépend de sa complexion intellectuelle, de la trempe de son esprit et de sa sensibilité.

Or ce qui frappe d'abord chez ce psychologue, qui a pris à la mode le dilettantisme, et chez ce romancier aimé des femmes, c'est la vigueur de l'esprit. Il se plaît à la pensée, pensée abstraite et pensée pure. Parmi les maîtres dont il se recommande, celui qui a exercé sur son esprit l'influence la plus profonde, c'est un philosophe, et le plus austère de ce temps : M. Taine. Aussi, parmi les écrivains d'aujourd'hui, et sans en excepter même les philosophes de profession, n'en citerait-on pas un qui ait apporté dans l'expression des idées autant de précision et de sûreté. Quelques pages du *Disciple* suffiraient comme exemple. Elles dénotent chez celui qui s'est écrit l'habitude de se mouvoir à travers les systèmes et leurs abstractions. Elles témoignent non de cette curiosité superficielle, qui est aussi bien commune à beaucoup de lettrés d'aujourd'hui, mais d'une rare aptitude à pénétrer la pensée d'autrui, à dégager une doctrine ses principes essentiels et l'âme de vie qu'elle enferme. Les deux volumes des *Essais de psychologie* sont l'un des livres de ce temps où l'on trouverait le plus d'idées, le plus de remarques neuves et profondes sur les modernes conditions de la vie morale, avec des aperçus qui vont dans tous les sens et qui vont très loin. Quoi qu'il fasse, d'ailleurs, M. Bourget restera à la suite l'auteur des *Essais* : j'entends qu'il ne concevra pas le roman comme le récit d'une destinée particulière et comme l'histoire d'une sensibilité individuelle. Mais, chez lui, le récit n'est que l'illustration de l'idée, et chacun de ses livres a été écrit pour mettre la lumière sur un fait général et une loi de la sensibilité. C'est la sens des idées générales ; cette tendance de l'esprit qui rattache un fait à la série de tous ceux qui ont produit et voit chaque phénomène dans ses causes, ce besoin de ne s'arrêter dans la chaîne des causes qu'à la plus lointaine et la plus générale. De l'esprit philosophique il a la rigueur, procédant volontiers par déduction et ne reculant pas devant le pédantisme de l'appareil logique. Et il en a le courage, celui qui consiste à aller jusqu'au bout de ses idées, à les pousser dans leurs dernières conséquences, jusqu'au point où une conclusion peut sembler une contradiction. Il n'est pas besoin d'y regarder de très près pour constater qu'en quelques années la pensée de M. Bourget s'est profondément modifiée. Parti d'une sorte de scepticisme paresseux, il a évolué dans le sens d'une doctrine de plus en plus positive et toute voisine du christianisme. Ce sont autant de signes d'une pensée laborieuse, vigoureuse, active.

C'est la sensibilité qui détermine le choix de nos idées. Chez M. Bourget, la sensibilité n'est pas seulement très vive, mais elle est presque malade et souffrante. C'est un tendre. Il est l'un des premiers qui aient si complètement rompu avec les habitudes de sécheresse

qui ont sévi sur trente années de notre littérature. On ne trouverait chez lui pas même trace de cette ironie qui est signe de la dureté d'âme. Tous ses personnages, ceux du moins dont on devine qu'ils sont tout près de lui, ont ce trait en commun : l'acuité de la sensation, une aptitude à recevoir trop vivement l'impression des choses ; ils ont un cœur sur qui tout fait blessure. A ce point de vue, une étude des caractères propres au style de M. Bourget suffirait presque à nous renseigner. Ce style, qui est arrêté dans ses détails, est flottant dans son allure générale. Chaque terme y est précis ; la phrase a des molleses en ses contours, une lenteur dans sa démarche, quelque chose d'alangui et d'attendri. La musique particulière à ce style est d'une sorte de plainte continue.

Cette alliance, en effet, d'une constitution intellectuelle vigoureuse avec une sensibilité très aiguë a pour conséquence inévitable une habituelle disposition à la tristesse. Les esprits très clairvoyants ne sont pas forcément tristes. Ils acceptent le cours des choses ; le plaisir de n'être pas dupes leur suffit ; de savoir, ce leur est plus qu'une consolation, c'est une jouissance. Les âmes tendres ne sont pas forcément mélancoliques : elles suivent volontiers la pente de leur sensibilité et refont le monde au gré de leurs désirs ; elles sont romanesques et optimistes. D'autre part, il est bien des causes qui produisent la tristesse, sans compter les physiologiques. Mais celle-ci est une des plus sûres, qui réside dans l'union d'un esprit sans illusions avec un cœur sans sécheresse. Pour qui n'a pas la haine des hommes, voir quelles nécessités pèsent sur notre destinée, cela mène tout droit à souffrir.

Il est enfin chez M. Bourget un dernier trait sans lequel une partie de son œuvre resterait inexplicable : c'est un certain libertinage d'imagination. Lui-même l'a indiqué avec trop de franchise pour qu'on hésite à le souligner. Rappelant le mot très cru qu'Augier lui appliquait à propos d'un livre qui lui valut un prix Montyon, il parle du naïf désespoir que ce mot lui causa, comme à un écrivain « rebaste dans sa vie et hardi dans ses livres ». Cette protestation, au surplus, était inutile, et c'est bien ainsi qu'on l'entendait. Mais c'est un fait qu'un côté de l'esprit du XVIII^e siècle finissant reparait en lui. On voit assez bien par où il a pu lui venir. Car Stendhal avait été élevé dans cette fin du XVIII^e siècle. Laclès en était. Et ce n'est pas trop de dire que le livre de Laclès a été pour M. Bourget une sorte de bréviaire. Il n'est pas un de ses romans où l'on ne puisse signaler la trace des *Liaisons dangereuses* ; quelques-uns n'en sont qu'une sorte de transposition. Ses blasés sont les cousins germains de Valmont. *Cruelle énigme* et *Crime d'amour* ne sont qu'une même histoire de liaison dangereuse, les rôles seulement étant renversés d'un livre à l'autre. L'attrait qui porte Casal vers M^{me} de Tillières, dans *Cœur de femme*, est le même qui faisait souhaiter au roué des *Liaisons*

l'amour d'une dévote. Et dans les *Sensations d'Italie*, les pages les plus éloquentes, sans en excepter même celles que M. Bourget consacre à saint François d'Assise, sont celles où il célèbre Laocös. Or il aura beau dire, et parler de la « moralité » de l'œuvre, et protester qu'il y a là un procès littéraire à reviser; en dépit de cet essai de réhabilitation, d'ailleurs tortillé et gêné, il reste que les *Liaisons dangereuses* sont un livre de libertinage sec et froid, où la dépravation toute sensuelle n'emprunte même pas l'apparence d'une excuse sentimentale. Comment, d'ailleurs, le libertinage d'imagination peut s'accommoder du mysticisme lui-même, c'est ce que M. Bourget a bien montré dans son étude sur Bandelaire et dans les moins insignifiantes des poésies qui composent la *Vie inquiète*. — Or il est arrivé que, dans l'œuvre de M. Bourget, un livre entier procédât de cette tendance toute seule : ç'a été cette *Physiologie de l'amour moderne*, un des plus méchants livres que je sache, moins déplaisant encore par la nature des questions qui y sont gravement traitées que par une affectation d'homme fort qui va jusqu'à la puérité. Mais, au demeurant, cette tendance n'est complètement absente d'aucun des livres de M. Bourget : et c'est bien elle qui leur donne un je ne sais quoi d'inquiétant.

Un esprit vigoureux, une sensibilité malade, une imagination libertine, ce sont les facultés avec lesquelles M. Bourget va aborder les problèmes de l'âme dont il a l'inquiétude et le noble tourment.

* *

« Dans l'arrière-fond de toute belle œuvre littéraire, écrit M. Bourget, se cache l'affirmation d'une grande vérité psychologique (1). » Du moins est-il nécessaire de rechercher sur quel principe se fonde la psychologie d'un romancier qui fait profession d'être psychologue. La psychologie classique se plaisait à montrer la lutte de facultés nettement opposées : c'était le conflit de la raison et de la sensibilité, de l'idée du devoir avec la passion. De cette lutte, le personnage chez qui elle se livrait n'ignorait aucune phase, comme aussi bien il connaissait à chaque instant tous les éléments dont se composait son être moral. Les héros et les héroïnes de notre tragédie, au plus fort de la passion, se possèdent encore, s'examinent et se jugent. — Chez les personnages de Balzac, une faculté, grandie jusqu'en des proportions monstrueuses, absorbe toutes les autres et s'impose en maîtresse. — Les romanciers naturalistes, par un procédé de simplification hardi ou candide, réduisent l'homme à ne subir que les confuses impulsions de l'instinct et les poussées de la matière. Et, sous ces formes très différentes, une même croyance se retrouve, c'est la croyance à « l'unité » du moi. — C'est sur le principe justement opposé de la « multi-

plicité du moi » que repose la psychologie de M. Bourget.

Les leçons de l'auteur du livre de *l'Intelligence*, et les découvertes des psychologues anglais ont fait pénétrer jusque dans l'enseignement de l'école la théorie d'après laquelle le moi n'est que la collection des états de conscience et la série des petits faits de la vie psychique. En sorte que ce moi qu'on nous présentait comme étant constitué une fois pour toutes se modifie et se renouvelle sans cesse, et ne fait que mourir et renaître. D'heure en heure, notre personnalité nous échappe; et ce n'est que par une illusion, bienfaisante mais grossière, que nous nous imaginons, après des années d'intervalle, que nous sommes le même. — A chaque moment de la durée de ce moi, combien d'être et venus d'origines combien différentes entrent dans la composition de l'être que nous sommes! C'est l'atavisme, qui fait que de lointaines existences laissent dans notre existence un écho d'elles-mêmes. Nous héritons de l'ébranlement qui a suivi des émotions que nous n'avons point ressenties; pour ne prendre que cet exemple, l'incrédule d'aujourd'hui a beau faire : la foi des aïeules a pendant des siècles façonné la matière dont est faite son cœur. C'est l'éducation, qui greffe sur l'être de nature un être artificiel. Sous l'action du milieu, au contact des personnes et des choses, mille perceptions se sont inscrites en nous. De quelque nom, d'ailleurs, qu'on appelle les deux principes spirituel et corporel, ils existent en nous et ils s'opposent moins qu'ils ne se mêlent et ne se pénètrent : en sorte qu'il n'est pas de sensation qui ne tende à se transformer en idée, comme il n'est pas d'idée qui ne soit près de se résoudre en sensation. Encore si nous étions avertis de tout ce qui se passe en nous! Mais nulle analyse n'est assez subtile pour dé mêler cette complexité, et nul regard d'homme n'est assez pénétrant pour descendre jusqu'au fond de ces obscurs replis. Des êtres dorment en nous dont l'existence nous est inconnue et probablement nous restera toujours ignorée. Mais peut-être aussi, sous un choc imprévu, leur existence nous sera brusquement révélée. Et c'est bien cela qui est de nature à nous effrayer. Car il se peut qu'à un détour de la route, quelqu'un se dresse devant moi, que je ne reconnaitrai pas, qui en effet ne ressemblera guère à celui que je suis d'habitude, et qui tout de même et encore sera moi. Nul n'a le droit, dans l'ignorance où nous sommes des énergies qui se cachent en nous, de déclarer : Jamais je ne serai cet homme, jamais je ne ferai cette chose...

Il est clair que dans cette doctrine il ne reste pas de place pour la volonté, au sens du moins d'une faculté distincte des autres, qui les surveille et qui les dirige. Le mobile le plus fort l'emporte; mais nous nous faisons l'honneur de chacune de nos défaites. — De même la notion chrétienne de responsabilité disparaît, ou du

(1) *Essais de psychologie contemporaine*, p. 148.

moins doit-elle être modifiée. Et, sans doute, il serait inexact de prétendre que du même coup toute morale soit ruinée : les mêmes lois morales subsistent, quelle que soit d'ailleurs notre théorie de la connaissance; mais ce sont d'autres bases qui soutiennent le vieil édifice.

Le jeu de l'activité humaine étant ainsi conçu, quelle devra être l'attitude du moraliste devant les spectacles de la vie? Le déterminisme n'est pas nécessairement une doctrine impitoyable. La dureté de cœur y peut trouver des prétextes à se justifier, — car éprouve-t-on de la sympathie pour des machines? — et telle est la conséquence qu'en ont tirée nos écrivains réalistes. Mais il est aussi bien légitime d'en tirer la conséquence justement opposée; et les tendres et les compatissants n'y trouvent qu'une raison de plus pour y aviver leur pitié. Car si les hommes ne sont pas maîtres de leurs actes, c'est donc qu'on ne doit pas leur en vouloir de leurs fautes. Et s'ils ne sont pas libres de se faire leur destinée, toujours est-il qu'ils souffrent de cette destinée mal faite. Or nous n'avons pas besoin d'en chercher davantage. De savoir qu'il y a des gens qui souffrent, cela doit suffire pour que nous formions le projet de n'être jamais cause de cette souffrance chez autrui, mais de la soulager partout où nous la rencontrerons. Telle est cette doctrine de la « pitié », qui vaut mieux à coup sûr que celle de l'indifférence; cette « religion de la souffrance humaine » qui n'est, pour lui restituer son vrai nom, que le christianisme, mais un christianisme timide et inefficace.

*
**

Une psychologie fondée sur le principe de la multiplicité du moi sera merveilleusement propre à l'analyse de l'amour. Celui-là, en effet, n'est pas seulement le plus complexe entre les sentiments, mais c'est de seul où nous nous mettons tout entiers et où toutes les tendances de notre nature se trouvent engagées à la fois. Il y a un grain d'idéal partout où se rencontre l'amour; et c'est ce qui le distingue du désir brutal. Mais, d'autre part, il n'est amour si noble et si désintéressé qu'il n'enferme le désir, habile à se dissimuler sous les formes les plus différentes de soi. Car, pour ce qui est du platonisme, on en parle souvent, mais depuis le temps qu'on en parle, une malchance n'est que nul encore n'a pu le rencontrer. C'est pourquoi toute conception simpliste de l'amour est insuffisante. Les romanesques n'en veulent voir que les subtilités : et c'est là un parti pris trop abandonné par la littérature d'aujourd'hui pour qu'il soit besoin d'en souligner le mensonge. Mais le système des réalistes, qui consiste à ne nous montrer que les malpropretés et les hontes de l'adultère, n'est pas moins incomplet. Il rend la faute plus difficile à comprendre, au lieu de l'expliquer. Un atome d'amour, — celui-là

même que le théoricien de la *Visite de noces* se refuse à apercevoir au fond du creuset où il a mis la vanité de l'homme, l'ennui et la curiosité de la femme, — il subsiste au fond du creuset un atome d'amour. Et c'est cela même qui fait le danger : c'est qu'en amour les parties supérieures de notre nature conspirent avec les autres pour nous engager sur la pente des pires déchéances.

Que si, d'ailleurs, le psychologue est doublé d'un moraliste, s'il ne s'intéresse pas seulement à la formation des sentiments, mais à leurs conséquences, pas seulement à la production des actes, mais à leur valeur, il n'hésitera pas : il ira tout droit aux problèmes de l'amour. — On s'est plaint maintes fois que toute la littérature moderne reposât uniquement sur la peinture de l'amour. N'est-il pas d'autres sentiments dans le cœur et pas d'autres événements dans la vie? Même, la place laissée à l'amour n'est-elle pas infiniment petite en comparaison de celle que remplissent les autres affections, les devoirs et les intérêts de toute sorte?... Cela est vrai. L'amour ne tient qu'une heure dans la vie de la plupart des hommes; mais cette heure est décisive. Car dans la façon dont nous comprenons l'amour nous nous montrons au vrai tels que nous sommes : c'est l'épreuve d'un caractère. Et aussi bien, de l'expérience que nous en avons faite, tout le reste dépend : il dépend que notre vie morale soit à jamais compromise.

Rien n'est plus charmant, et rien ne semble plus pur que les premiers temps d'une passion. C'est l'attrait d'une sympathie dont on ne songe pas même à se défendre. On veut plaire. On montre ce qu'il a y en soi de meilleur. On se sent devenir meilleur. Les très jeunes gens sont entièrement dupes de cette illusion; mais les plus blasés, dans l'émotion d'un amour vrai, se retrouvent capables d'une fraîcheur et d'une délicatesse de sentiment toutes neuves... Repassez au bout de quelques mois, de quelques semaines. Où vous aviez laissé une jolie intimité d'âme, il n'y a plus que l'histoire de deux sensualités. Voici la conclusion de *Cruelle énigme* : « Il avait aimé cette femme du plus sublime amour; elle le tenait maintenant par ce qu'il y avait de plus obscur et de moins noble en lui... La Dalila éternelle avait une fois de plus accompli son œuvre; et, comme les lèvres de la femme étaient frémissantes et caressantes, il lui rendit ses baisers. » Celle de *Mensonges* est toute pareille : « René venait de découvrir chez lui-même cette monstruosité sentimentale : l'union du plus entier mépris et du plus passionné désir physique pour une femme définitivement jugée et condamnée... C'était cette chair blonde et blanche qui troublait son sang, plus rien que cette chair. Voilà où en était descendu son noble amour, son culte pour celle qu'il avait d'abord appelée sa madone. » Toute poésie a disparu, toute émotion d'ordre intellectuel et sentimental. Le besoin des sens a seul

survécu. Il survit au mépris, au dégoût, à la haine. Il ne saurait être détruit que par lui-même. Et toute la question reste de savoir combien de temps se fera attendre la lassitude.

C'est ainsi que l'amour se dégrade lui-même ; mais, en même temps, une dégradation correspondante s'accomplit dans toute la personne morale. Elles ne s'y trompent pas les deux Marie-Alice, les deux mères d'Hubert Liauran. Elles ont tôt fait de deviner sous quelle influence leur aimable et doux Hubert a pu devenir tout d'un coup si dur. Une femme, gémissent-elles, lui a gâté le cœur ! C'en est fait de ce travail délicat d'une éducation où deux femmes d'élite avaient mis tant de soin, tant d'habile sollicitude et de tendresse ingénieuse. « Quelque chose était mort dans sa vie morale, qu'il ne devait plus jamais retrouver. C'était un de ces naufrages d'âme que ceux qui les subissent savent irrémédiables. » — Quelles lâchetés une femme peut faire commettre à un homme !... songe Armand de Querne, au moment où il vient de mentir au mari de sa maîtresse. Car trahison et mensonge sont des actions auxquelles on trouve, dans l'espèce, toute sorte d'excuses, mais c'est tout de même la trahison et c'est le mensonge. « Se peut-il qu'un homme d'esprit en descende là ?... » se demande René Vinci en voyant son ami enfoncé dans une liaison sans dignité et toute pareille d'ailleurs à la sienne. Mais jusqu'ou certaines liaisons ne peuvent-elles pas faire descendre un homme de cœur et d'esprit ? — Que si nous regardons maintenant dans des cœurs de femmes, nous constaterons mêmes désastres. Thérèse de Sauve ayant trompé son mari pour un homme qu'elle aime, en vient à tromper son amant pour un homme qu'elle n'aime pas. Hélène Chazel fait ainsi, emportée par une frénésie de perdition. Dans la vie de Suzanne Moraines, il n'est pas une minute qui ne soit de mensonge et de perfidie.

Nous sommes assez loin des déclamations des romantiques sur l'amour qui relève et qui purifie. Mais c'est qu'en effet pour rencontrer la vérité, c'est le contre-pied de leur théorie qu'il fallait prendre. Un libertin n'est pas sauvé par l'amour d'une femme restée jusque-là honnête, mais il la déprave (*Crime d'amour*). Une femme déjà pervertie n'est pas sauvée par un homme qui l'aime naïvement ; mais elle en fait un libertin qui à son tour en pervertira d'autres (*Cruelle énigme, Mensonges*). En ces rencontres de deux êtres d'inégale valeur, c'est une loi que celui qui est moralement inférieur en arrive toujours à dominer l'autre. Ce pouvoir d'une âme sur une autre âme n'est qu'un pouvoir de perdition. C'est en ce sens que toute histoire d'amour est l'histoire d'une liaison dangereuse.

Tels sont les drames de la vie intérieure. Dans cette sûre décomposition de l'amour par lui-même et de tout le caractère par l'amour, tout a sombré. En vérité c'est là, — indépendamment des conséquences maté-

rielles et des événements extérieurs, vengeances, meurtres, scandales, qui peuvent aussi bien se produire ou ne pas se produire, — c'est ce qui fait que l'amour illégitime est toujours et forcément tragique

*
*
*

C'est au point de vue de leur expérience de l'amour que se place M. Bourget pour nous présenter ses personnages. Et donc ses caractères d'hommes se divisent comme d'eux-mêmes, en deux catégories : les innocents et les blasés.

Le « jeune homme selon Bourget » est un joli type de fin de race. Trop élégant et trop gracieux, son teint trop pâle, sa taille trop frêle, ses épaules trop minces tout est signe chez lui d'affaissement et d'appauvrissement. Le sang n'est pas assez généreux, la sève n'est pas assez abondante, la vie animale n'afflue pas avec assez de libéralité ; et rien donc ne faisant contrepois la machine est abandonnée tout entière à l'influence des nerfs. L'éducation au lieu de réparer les torts de la nature les a aggravés. Elle a été, cette éducation, trop douce : chef-d'œuvre de la tendresse imprévoyante de parents d'aujourd'hui, qui s'appliquent à écarter toutes les pierres du chemin de l'enfant, en sorte que plus tard l'homme se heurtera au premier écueil. D'ailleurs pour ceux que les études ne préparent pas à un métier la culture que donne notre enseignement classique peut avoir de dangereux effets. La pensée une fois mise en mouvement ne s'arrête plus. Elle continue de travailler, dùt-elle travailler à vide : elle devient elle-même son propre objet. On se regarde vivre : l'analyse redouble toutes les perceptions et avive une sensibilité déjà trop aiguë. On devient ainsi impropre à l'action, et pour ainsi dire impropre à la vie. On est froissé par un souffle. Toute émotion éveille dans l'organisme un retentissement trop profond et disproportionné d'avec sa cause. On est à la merci des autres et de soi-même. On a perdu sa propre maîtrise. On ne peut dominer une douleur ni vaincre un désir. On vit dans l'attente, sans qu'on sache de quoi, dans l'inquiétude de toutes choses, incertain, frémissant et tremblant... Ce jeune homme en sa plus aimable incarnation, c'est Hubert Liauran. Ou ce sont encore René Vinci, André Cornélis. Pour ce qui est de Robert Greilou, le « disciple », son histoire n'est que l'étude d'un cas, la monographie d'une monstruosité.

La sensibilité s'use par son excès même ; ou plutôt comme on l'a souvent noté, une aptitude à ressentir trop vivement les émotions se concilie assez bien avec le plus complet égoïsme. D'ailleurs, l'abus de l'analyse est desséchant, et l'égoïsme trouve son compte à ce perpétuel repliement sur soi. Il se pourrait donc qu'entre Hubert Liauran et Armand de Querne la principale différence fût celle de l'âge. Mais il se trouve que des influences particulières ont contribué à faire de celui-ci le sceptique qu'il est devenu à trente ans.

« La vie de collègue et la littérature moderne m'ont souillé la pensée avant que je n'eusse vécu. Cette même littérature m'a détaché de la religion à quinze ans. Les massacres de la Commune m'ont révélé le fond de l'homme, et les intrigues des années suivantes le fond de la politique (1). » La débauche a fait le reste. Il est maintenant un désenchanté, « un enfant du siècle sans élégie, un nihiliste à bonnes fortunes et sans déclamation ». Tout de même un fonds de tendresse subsiste en lui. C'est par où il se distingue de son maître Valmont. Il n'a pas de méchanceté d'esprit, il ne prend pas de plaisir aux souffrances qu'il fait. — D'être désenchanté, c'est là encore une supériorité morale : c'est signe qu'on s'était fait de la vie une conception relevée et qu'on avait un idéal. Au plus bas degré se trouve le simple viveur, celui qui ne souhaite rien au delà du plaisir immédiat, et à qui suffisent pour toutes maximes de conduite quelques aphorismes de fumoir : tel ce Casal, le Don Juan aux soixante paires de chausures.

De l'un de ces viveurs, M. Bourget a tracé un portrait d'un admirable relief, celui peut-être qui donne au plus haut degré l'impression de la réalité concrète directement aperçue. Nous le voyons avec les yeux du corps, et tel que M. Bourget nous le montre, ce baron Desforges, cet épicurien de cinquante ans, aux cheveux grisonnants, à la moustache encore blonde, au teint un peu trop coloré, aux muscles toujours vigoureux grâce aux observances d'une savante hygiène. Desforges est un individu, et il est un type. C'est une création d'une véritable largeur. Il incarne une génération, il représente les idées de toute une classe d'hommes, une philosophie de l'existence, et j'allais dire : un système de gouvernement. Il appartient à cette aristocratie du second Empire dont ce fut la constante méthode d'accepter les faits pour ce qu'ils sont. Ces hommes prouvent par là qu'ils s'entendaient du moins à tirer parti de la vie. Car la vie n'est difficile que pour ceux qui veulent en la traversant garder intactes certaines idées ; elle n'est douloureuse que pour ceux qui s'attardent à constater la différence qu'il y a entre ces idées et leur réalisation. Mais elle répond assez volontiers et se montre complaisante à ceux qui ne lui demandent que la plus grande somme de jouissances possible.

Les figures d'hommes qu'a tracées M. Bourget ne manquent donc ni de variété ni de relief. Ses figures de femmes, au contraire, se ressemblent ou ne diffèrent que par de faibles nuances. Il en devait être ainsi. C'est une remarque qu'on peut faire au sujet de tous ceux qui ont eu l'inquiétude et l'intelligence du féminin. Il n'y a dans leur œuvre qu'une figure de femme, toujours reprise, recommencée cent fois, en sorte qu'il est bien clair que c'est le point de vue qui

change et la manière de peindre, mais que le modèle est le même qui s'est imposé au peintre et dont il s'efforce de plus en plus de s'approcher. Un même aspect de la nature féminine les sollicite et les attire, et le problème se présente à eux sous une forme toujours la même. Sous les différences d'images individuelles persiste une seule conception de « la Femme ».

« Thérèse de Sauve avait été douée par la nature des dispositions qui sont les plus funestes à une femme dans la société moderne. Elle avait le cœur romanesque, et son tempérament faisait d'elle une créature passionnée : c'est-à-dire qu'elle nourrissait tout à la fois des rêveries de sentiments et d'invincibles appétits de sensation. (1). » Cette double disposition se retrouve à des degrés divers et dans des proportions différentes chez toutes les héroïnes de M. Bourget. Car elles sont sentimentales ; et c'est ce qui les fait si gracieuses. Mais il n'en est aucune chez qui ne soit éveillée la curiosité des sens. Hélène Chazel n'est séparée de son mari que par un malentendu physiologique. Suzanne Moraines et l'actrice Colette, qui ne sont qu'une même femme dans des conditions sociales différentes, sont tout uniment des voluptueuses. Il n'est pas jusqu'à la pieuse et l'idéale M^{me} de Tillières qui ne fasse payer cher au noble comte de Poynane d'être trop exclusivement un intellectuel (2). — Par là, elles sont de la famille d'Emma Bovary. Car c'est ce qui arrive chaque fois que la hardiesse d'un écrivain a mis au jour un aspect nouveau de notre nature : pendant des années, c'est dans le même sens qu'on cherche et qu'on découvre. Mais Flaubert, par ses origines, est un romantique : si profonde et si large qu'ait été sa conception, il en a restreint la portée par la façon dont il l'a traduite ; en déchaînant chez Emma la fureur des sens, en l'acheminant vers le suicide, il a fait d'elle un type d'exception. C'est ce type que M. Bourget ramène aux proportions d'une humanité plus commune et voisine de nous. — La femme qui appartient à cette catégorie de femmes n'est ni violente, ni impérieuse, ni méchante. Elle n'est point même coquette et ne trouverait aucune satisfaction à torturer un cœur d'homme. Elle est moins passionnée qu'elle n'est tendre. Elle éprouve à se donner, dans le complet abandon et le parfait oubli de soi, un plaisir qui n'est qu'une forme perversité du plaisir qu'on trouve dans le sentiment de l'abnégation. Elle est pour celui qu'elle aime toute confiance, toute indulgence, tout dévouement. Ce sont comme des vertus qui se trompent d'adresse...

Ces femmes ont dans les plus coupables égarements une excuse, la seule qu'il y ait en amour, et qui réside précisément dans l'amour lui-même : « Nous autres, dit l'une d'elles, nous ne savons rien

(1) Cruelle énigme.

(2) Voir *Crime d'amour, Mensonges, Un cœur de femme*.

(1) *Crime d'amour*, p. 57.

qu'aimer quand nous aimons. » Et tel est, dans cet infini du cœur de la femme, le point qui a fixé l'attention de M. Bourget, qu'il a cherché à rendre sensible et à éclairer : c'est ce pouvoir que conservent les plus perversités au milieu des trahisons et des perfidies, le pouvoir d'apporter dans l'amour une entière sincérité.

C'est par là que la femme retrouve une sorte de noblesse. A des titres divers, les hommes que M. Bourget a mis en scène souffrent tous de cette maladie qu'aillent ils il a si finement analysée : c'est l'impuissance à aimer. Aiment-ils, ces tristes jeunes gens, Alexandre-Hubert et René? Tout au plus peut-on dire qu'ils se laissent aimer. Chez de Querne et chez ses pareils, la constante habitude de se surveiller soi-même a détruit jusqu'à la possibilité de l'amour. Héroïnes du cœur ou victimes de la chair, en vérité ces femmes valent mieux que leurs médiocres amants. « Si perfides que soient en amour la plupart des femmes, écrit profondément l'auteur de *Mensonges*, leur infamie ne punira jamais assez les secrets égoïsmes de la plupart des hommes. » C'est ainsi que toute étude qui met en présence l'homme et la femme dans l'amour doit aboutir à mettre en relief l'égoïsme foncier de l'homme.

*
**

Les livres de M. Bourget n'ont jamais atteint de fort gros tirages. Il en est peu dont l'influence ait été plus réelle. C'est d'abord une influence littéraire. M. Bourget est le premier qui ait rappelé les écrivains à l'étude de la vie intérieure et à l'analyse des faits de conscience. Il nous a rappelés que nous avons une âme. Il a remis en faveur une forme de roman qui est vraiment dans la tradition française. En leurs moins méchantes parties, les grands romans du XVII^e siècle étaient déjà des romans d'analyse, et ces chefs-d'œuvre : *la Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *René*, *Adolphe*, appartiennent au même genre (1). Il a fait entrer dans la littérature un type nouveau, — ce type de l'homme de fin de civilisation, trop intelligent et qui souffre de l'excès de culture cérébrale, — qui a depuis si souvent reparu dans les livres. Pour ne choisir qu'entre les meilleurs romans de ces deux dernières années, ni la *Confession d'un amant* ni *Jacques Bernys* n'auraient été écrits si leurs auteurs n'avaient beaucoup fréquenté dans les romans de M. Bourget.

Mais il est une autre sorte d'influence dont il faut s'occuper à propos de M. Bourget. Car l'auteur des *Essais* est persuadé que de nos lectures dépend en partie notre conduite. Tout un livre, le *Disciple*, est consacré à l'étude de cette question de la responsabilité morale du penseur. Et la question se pose au sujet du romancier aussi bien que du philosophe. M. Bourget est d'avis que l'écrivain, quel qu'il soit, a charge d'âmes. Pour sa part, il n'aspire à si bien connaître

l'âme de ses contemporains qu'afin de la diriger. C'est pourquoi il n'est pas de reproche dont il ait mis plus de soin à se défendre que celui qu'on lui a si souvent adressé d'être un auteur immoral.

Ce terme d'immoralité, qui semble si clair, est au contraire un des plus obscurs qui soient; l'employer est un des plus sûrs moyens pour compliquer un problème qui par lui-même n'est pas simple. Car un écrivain peut être immoral en prêchant la vertu : il est une certaine horreur du bien qui se dégage des livres de morale en action. Il est rare, d'ailleurs, qu'un écrivain prêche le mal, et l'on compte les conseillers de mauvaises mœurs. La portée morale d'une œuvre dépend moins des préceptes qui y sont formulés que de l'image de la vie qui y est contenue. Or c'est un mauvais calcul que de peindre la réalité sous de trop belles et de trop séduisantes couleurs. Mais, d'autre part, il se pourrait que le spectacle de la réalité fût entre tous un spectacle déprimant, et que la vie fût la pire école d'immoralité. — Il reste qu'il est des livres d'où l'on sort mieux armé pour cette lutte contre les penchants inférieurs de notre nature, en quoi consiste toute la vie morale. D'autres, au contraire, vous préparent comme insensiblement à la défaite. De ceux-ci, on peut tout au moins dire, et à coup sûr, qu'ils sont des livres dangereux. Voici des signes où on peut les reconnaître.

Est dangereuse toute œuvre qui, dans l'interprétation qu'elle donne du jeu de l'activité humaine, diminue la part de la volonté. — Car dans l'ordre moral, et là seulement peut-être, se vérifie l'aphorisme que vouloir c'est pouvoir. Mais si cette conviction s'établit en nous que toute résistance est vaine et tout effort illusoire, c'est l'énergie elle-même qui est tarie dans sa source. A quoi bon tâcher inutilement? Il n'est que de subir sa destinée et d'accepter ce qu'on ne peut éviter. On est vaincu pour n'avoir pas essayé de lutter.

Est dangereuse toute œuvre qui remue le fond malsain de notre nature. — Car, à mesure que ces éléments mauvais affleurent et à proportion que nous en prenons une plus nette conscience, ils en deviennent plus redoutables. C'est un phénomène que nous avons observé chaque fois qu'il nous est arrivé de lire des traités de médecine : il nous semblait découvrir en nous tous les symptômes des maladies qui y étaient décrites ; mais, pour les maladies de l'âme, s'imaginer qu'on les a, c'est les avoir. Et donc, parmi ceux qui les décrivent, il n'en est pas un qui ne doive s'avouer qu'il travaille en même temps à les propager.

A ce compte, je sais plus d'un chef-d'œuvre qui est aussi bien une œuvre dangereuse. Et si l'on voulait envisager la littérature et l'art à ce point de vue, on arriverait à d'étranges conclusions. Mais je me demande comment M. Bourget s'y prendrait pour soutenir que ses livres sont de ceux qu'on peut lire sans danger. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a point de livres

(1) Cf. Préface de la *Terre promise*.

Dangereux, mais qu'il y a seulement des lecteurs en danger, c'est une duperie; puisque aussi bien la question ne se pose même pas au sujet de ces âmes saines à qui tout est sain.

Sur qui s'est exercée cette influence? Sur les jeunes hommes d'abord qu'on voyait, il y a quelque cinq ans, affecter le dilettantisme et le pessimisme. Mais parmi les jeunes gens, les modes littéraires vont vite. Le dilettantisme a cessé de passer pour une élégance, et M. Bourget lui-même le raille. Pour ce qui est de l'amour, ce n'est pas par les livres ordinairement que les hommes se corrompent. L'action du romancier s'exerce surtout sur les femmes: elles forment presque toute sa clientèle. Or il me semble apercevoir assez clairement quelles émotions éveille chez certaines d'entre elles la lecture des romans de M. Bourget. Je la choisis, cette « lectrice de Bourget », non dans la haute société, où l'on n'a guère le temps ni le souci de lire, — non dans la riche juiverie, dont il paraît que les femmes ont servi de modèle au romancier; — mais je l'imagine faisant partie de cette moyenne bourgeoise où les femmes sont instruites et où le livre est souvent le seul auxiliaire qu'elles aient pour s'échapper hors du cercle d'une vie, qui est, à tout prendre, difficile à vivre, triviale et morose.

... Elle est assise dans un coin familial de son salon, de ce salon où elle a pu, grâce aux magasins à bon marché, mettre l'apparence d'un demi-luxe: tentures en faux, meubles en imitation, bibelots inauthentiques, tout ce qui dénote chez celle qui l'habite le besoin de se donner l'illusion d'une condition supérieure à la sienne. C'est, vers le milieu du jour, une heure qu'elle s'est réservée pour s'appartenir à elle-même, après qu'elle est libérée des soins de sa maison, avant le moment venu de recevoir ou de rendre quelques visites... Elle l'a passée bien souvent, cette heure, en de vagues rêveries, travaillée de désirs inexplicables. Avec mélancolie, elle a songé à sa destinée qui lui semble si incomplète, aux premiers temps de son mariage et à ce qui a suivi. Elle a épousé un homme honnête, laborieux, qu'elle estime, et qu'elle a cru aimer. Mais il est d'habitudes vulgaires, avec une certaine épaisseur d'esprit. C'est le malheur des ménages bourgeois qui presque toujours la femme y est de nature plus distinguée et de culture plus affinée que le mari. Un malentendu s'est établi, impossible à formuler et dont on ne saurait indiquer aucune cause précise... Le livre qu'elle tient aujourd'hui dans ses mains, c'est le *Crime d'amour*, ou c'est *Mensonges*; ses mains, en le tenant, tremblent un peu, et il y a un peu de fièvre au bout de ces doigts qui tournent hâtivement les feuillets. Car on lui a déconseillé cette lecture; mais la curiosité a été la plus forte. Au surplus, elle a conscience qu'elle ne fait point mal; elle sait qu'elle est attachée à ses devoirs; elle condamne, sans hésiter, toute erreur et toute faute; et elle s'assure qu'elle est de celles qui peuvent tout lire...

Ce qu'elle trouve d'abord dans ce livre, c'est ce décor d'une vie élégante après quoi elle a tant de fois soupiré; elle subit ce prestige qu'exerce la richesse sur ceux qui la désirent; elle consent que ce cadre s'accorde à une morale un peu différente, à des mœurs moins sévères que celles du monde mesquin où elle est enfermée. Les femmes dont on lui conte l'aventure ont ce charme souverain qui fait tout pardonner, mêlé de grâce physique, de douceur d'âme et de tristesse. Elle ne s'étonne déjà plus de ne point haïr ces sœurs coupables; même, par instinct de femme, elle entre en sympathie avec elles; et pourquoi n'aurait-elle pas été l'une d'elles? Car ce n'est ni d'esprit qu'elle manque, ni de beauté. Maintenant, dans les replis les plus intimes de son être, elle est troublée, souffrante dans ses nerfs malades, remuée dans ce fonds de sensualité qu'on retrouve aussi bien chez la plupart de nos Parisiennes, produit du tempérament anémique et des excitations d'une vie factice. Rien d'ailleurs ne la met en garde et ne vient rompre le charme. Car il n'y a rien là qui choque ses instincts de délicatesse. Ce sont les mots qui font peur; et jamais n'avait-elle entendu parler de choses si précises en un style plus dépourvu de brutalité. Même, dans ces histoires de la chair, une sorte de spiritualité est répandue: il y flotte un parfum de christianisme; et c'est par où elles s'insinuent plus aisément en son âme chrétienne... Les femmes sont incapables de lire avec désintéressement; elles rapportent tout à elles-mêmes et vivent pour leur compte les aventures qu'imagine le romancier. Celle-ci, au moment qu'elle ferme le livre, vient de faire en esprit une expérience qui facilitera singulièrement les autres...

Cette troublante analyse de l'amour menée avec tant de sincérité inquiète et tant de candeur, c'est par quoi M. Bourget aura mis sa marque sur la sensibilité contemporaine. Mais on sait assez bien qu'un écrivain n'a d'influence sur une époque qu'autant qu'il en porte l'âme en lui, et qu'il en a les façons de sentir et de penser. Cette analyse de l'amour, — destructive, comme toute analyse, du sentiment auquel elle s'applique, — n'était possible que dans un temps qui a cessé de croire à la bienfaisance de l'amour, et qui, au lieu d'y voir l'attrait idéal de notre activité, s'y abandonne comme à une nécessité triste et le subit comme une déchéance. C'est le dernier terme de la réaction contre le romantisme. Les écrivains de cette période, qui voyaient toutes choses avec des yeux de jeunes gens, ont célébré la souveraineté de la passion; et il semble bien qu'en établissant, par un renversement de toutes les notions reçues, la passion à la place du devoir, ils aient eu tort. Mais on peut se demander si, à tout prendre, leur enthousiasme imprudent ne valait pas mieux que notre sagesse fatiguée: c'est une question de savoir si on rend service à l'humanité en perçant les mensonges dont elle s'enchaîne... Peu importe

d'ailleurs, au point de vue de la découverte psychologique, ce que vaut en soi le principe d'où l'on part : ce qui importe, c'est d'avoir un instrument de découverte, un point de vue particulier qui dirige notre regard et nous permette d'apercevoir très loin dans un sens déterminé. Venu dans une époque d'affaissement moral, de clairvoyance intellectuelle, de hardiesse littéraire, M. Bourget a montré avec plus de précision et plus de netteté qu'on n'avait encore fait ce qu'est l'amour quand on le dépouille de cette puissance d'illusion et de ce mirage qui en sont toute la poésie. Il porte témoignage pour une génération lassée qui aura eu, avec le dégoût de toutes les formes de la vie, la peur de l'amour.

RENÉ DOUMIC.

MIOCHE

Nouvelle.

On devait repartir le soir même. Aussi l'agitation était grande à bord du *Nepaul*, de la Compagnie péninsulaire et orientale, amarré depuis une heure à peine le long de son appontement de Singapoure, venant de Hong-Kong, allant à Penang, Colombo, Aden, Port-Saïd, Brindisi et Londres.

A grand tapage de chaînes, d'engrenages et de poulies, les petites machines auxiliaires, avec des mouvements précipités et de brusques arrêts, engouffraient les lourdes balles de coton dans les écoutes grandes ouvertes et par lesquelles l'immense navire se laissait voir jusqu'au fond. Le bétail et la volaille s'entassaient à l'avant, gloussant et beuglant. A l'arrière, encombré de bagages, envahi par une nuée de coolies, au milieu des allées et venues des domestiques du bord surveillés par le *steward* les voyageurs embarquaient ou débarquaient. Ceux qui continuaient la route, un peu assourdis de ce bruit et incommodés de ce mouvement, jouissaient cependant de la stabilité momentanée du navire, rudement secoué tout à l'heure par la mousson du nord-est dont le souffle puissant et régulier faisait encore frissonner au haut du grand mât, sur le ciel bleu, la flamme blanche marquée des lettres P.-O.-C.

La lourde tente de toile qui couvrait le *spardeck* n'était plus un abri contre les rayons du soleil à son déclin. Sa lumière abaissée, glissant par-dessous, colorait tout de feu, hommes et choses, sur le pont du navire, et y traçait de longues ombres violettes.

Un groupe de jeunes hommes s'était formé le long du plat-bord, non loin de la coupée. Ils étaient là une dizaine environ, tous Anglais, comme les quatre cinquièmes des passagers du *Nepaul*, vêtus de flanelle

blanche, coiffés de petites casquettes, fumant la plupart de courtes pipes en bois. Ils regardaient la ville où l'ombre blafarde pâlisait encore à côté de ce ciel empourpré, sa ceinture verdoyante de palmes et de fougères, et, plus bas, au-dessous d'eux, la foule babillarde et bariolée qui grouillait sur le *wharf*. Ils guettaient, le long de la passerelle étroite et pliante où se heurtaient des courants contraires de bagages et de gens montant ou descendant, les départs et les arrivées, accompagnant les uns et accueillant les autres d'observations moqueuses.

Celui qui paraissait prendre le plus de part à ce divertissement était le médecin du bord, homme d'une trentaine d'années, d'apparence frêle, de physionomie fine, dont les saillies humoristiques excitaient le rire de ses compagnons.

Celui qui en semblait le plus désintéressé était un très grand et très jeune homme, blond, mince et robuste, assis sur la lisse, adossé à un hauban se tenant d'une main à une drisse, et dont le regard flegmatique semblait occupé, plus que de toute autre chose au monde, à voir tourbillonner et s'évanouir au vent la fumée de sa cigarette. On l'interpellaient de temps en temps par son nom, « George », pour lui désigner l'objet de la curiosité ou des railleries du moment. Il abaissait alors ses yeux tranquilles et pâles vers l'endroit indiqué, souriait imperceptiblement et retournait à sa fumée.

Tout à coup, à un geste du docteur, les rires s'arrêtèrent, toutes les têtes se penchèrent, tous les yeux convergèrent en un point du quai qu'il indiquait du doigt, et d'où une voyageuse, accompagnée d'une domestique et suivie de porteurs chargés de bagages, se dirigeait vers la pente inclinée par laquelle on montait jusqu'au pont du *Nepaul*.

Cette voyageuse avait certes de quoi fixer l'attention des jeunes gens qui l'examinaient. C'était d'abord une très jeune femme : vingt-cinq ans à peine. C'était aussi une très jolie femme. Deux raisons suffisantes déjà pour ne pas passer inaperçue, mais auxquelles s'ajoutait la disparate extraordinaire de sa personne avec tout ce qu'elle environnait. On était aussi surpris de voir cette figure dans un cadre oriental, sur le quai de Singapoure, parmi ces Anglaises aux mises simples, ces Anglais en casques blancs et ces Indiens à turbans rouges, qu'il eût paru naturel de la rencontrer dans un milieu parisien et boulevardier, fumant une cigarette à une table de restaurant entre un chanteur de café-concert et un reporter de petit journal.

Pouvait-on dire qu'elle fût jolie? La bouche était bien un peu grande; mais le fin sourire qui l'entr'ouvrait s'éclairait de l'éclatante blancheur des dents. Le nez mince se relevait par le bout un peu plus que ne l'eussent voulu les règles immuables de la beauté classique; mais ses narines, délicates et bien dessinées, animaient la physionomie de leur étrange mobi-

lité. Des cheveux incoercibles, tordus un peu négligemment sur la nuque, se répandaient en frisures brunes sur un front un peu bas; mais leurs reflets soyeux faisaient ressortir l'éclat mat de la peau. Trop bien vêtue pour monter en paquebot, avec trop de bagues aux doigts et trop de diamants aux oreilles, elle relevait hardiment ses jupes pour en préserver les dentelles de la poussière épaisse et blanche où s'enfonçaient ses petits pieds. Courbant, pour regarder à terre, son corps, un corps un peu frêle sans aller jusqu'à la maigreur, elle trottnait ainsi, d'une allure délicieusement canaille, promenant ses yeux autour d'elle avec une effronterie naïve, et, de l'ensemble de sa personne, de sa mise incorrecte, de sa tournure équivoque, de ses traits irréguliers se dégageait un charme bizarre, mais indéniable, qu'on subissait sans trop l'expliquer, plus pénétrant, plus troublant que la contemplation d'une beauté parfaite: jolie, non; mais, comme on dit, elle était *pire*.

A ses côtés marchait une autre femme, sa femme de chambre évidemment; canaille sans grâce celle-là, effrontée sans charme. Une gaillarde: la fille de campagne corrompue par quinze ans de vie parisienne, et, comme sa maîtresse, un peu *voyante* dans sa tenue et sa toilette. Elle était chargée d'une quantité de petits colis de toutes formes et de toutes grandeurs: ombrelles, parapluies, cartons; jusqu'à une petite cage contenant un perroquet.

A travers la foule, sous la conduite d'un domestique d'hôtel et suivies de trois coolies portant des malles, tout en plaisantant familièrement entre elles, elles arrivèrent enfin au *Nepawl*. La jeune femme, en voyant le navire, poussa une exclamation joyeuse, et, lestement, commença à graver la pente de la passerelle.

Mais à peine en avait-elle franchi la moitié qu'elle s'arrêta tout à coup, essoufflée, porta la main à sa poitrine comme si l'air allait lui manquer, et fut prise d'une violente quinte de toux. La domestique s'étant arrêtée près d'elle, elle lui fit brusquement signe de continuer son chemin, et resta là, cramponnée d'une main à la rampe, portant de l'autre son mouchoir à ses lèvres.

Après quelques instants, la toux s'étant calmée, elle commença à respirer moins difficilement. Elle essuya ses yeux, fit un geste de colère et reprit son ascension, mais avec plus de lenteur.

Enfin elle mit le pied sur le pont du *Nepawl*. Là, comme elle tournait la tête pour s'orienter, son regard croisa ceux du peloton d'observateurs qui, depuis quelques instants, ne l'avait pas perdue de vue. Elle les reçut en femme qui ne craint pas d'être remarquée et ne s'intimide pas de si peu. Un sourire satisfait releva le coin de sa lèvre, pendant qu'elle jetait sur eux un regard de connaissance. Ce ne fut qu'un éclair, mais elle les avait vus, toisés, analysés du premier jusqu'au dernier, et elle avait aussitôt détourné la tête

en se disant que le mieux de tous était ce grand garçon blond qui fumait sa cigarette, assis sur la lisse; le seul qui ne l'eût pas regardée.

— Madame!... madame!... lui criait de loin la femme de chambre en agitant une ombrelle pour attirer l'attention de sa maîtresse, par ici!

La jeune femme poursuivit sa route à travers cet encombrement, non sans quelque difficulté. Elle atteignait presque l'escalier des premières, lorsqu'elle se heurta à un groupe composé de deux personnes et d'une multitude de colis. Les colis n'avaient de remarquable que leur nombre, mais les deux personnes méritaient qu'on s'y arrête.

C'était un clergyman et sa femme, l'un et l'autre d'un certain âge. Le clergyman, personnage grand et sec, promenait sur tout ce qui l'environnait un œil impassible. La femme, grosse, jouflue, bouffie, la face rouge, terriblement rouge sous ses cheveux gris pâle, jetait autour d'elle des regards dédaigneux. Deux mêmes sentiments animaient visiblement ces deux êtres: une profonde satisfaction d'eux-mêmes, un profond mépris pour le reste de l'humanité; avec cette nuance que le mépris était chez l'un plein de dignité, chez l'autre plein d'arrogance.

Un étroit espace restait entre eux. Mais la pyramide des colis encombrait cet espace et barrait le chemin.

— Pardon, madame! fit discrètement la nouvelle venue, indiquant son désir de passer.

L'Anglaise alors mit en mouvement son imposante masse avec la lenteur et la majesté d'un cuirassé qui évolue, et, se tournant à demi, dédaigneusement, pardessus l'épaule, elle jeta les yeux sur l'audacieuse qui s'était permis de l'interpeller.

Sa toilette tapageuse et sa mise effrontée ne lui dirent rien de bon sans doute, car, après l'avoir toisée du regard depuis les cordons de ses souliers jusqu'aux fleurs de son chapeau, elle détourna la tête de l'air d'une personne qui vient d'apercevoir, bien malgré elle, un objet de la plus rare inconvenance, et parut décidée à ne plus remarquer désormais sa présence.

— Madame!... madame!... redit d'un ton plus vif la Française en touchant cette fois du manche de son ombrelle le bras volumineux de la grosse dame.

Indignée de tant d'audace, celle-ci se retourna brusquement et considéra sa manche avec la même expression de dégoût que si elle y eût vu ramper quelque reptile immonde.

— Madame! voulez-vous me laisser passer? répétait l'autre nerveusement.

Sans même daigner la regarder, l'Anglaise fit mine de frotter sa manche du bout de ses gants et répondit:

— *I don't understand french!*

Réponse que le clergyman souligna d'un « *No!* » tout sec et d'un regard fulgurant.

— Qu'est-ce que c'est? Vous ne comprenez pas? Ah!

vous m'ennuiez, à la fin. Il faut que je passe, dit la Française.

Et, légère comme un oiseau, elle bondit sur l'amoncellement des bagages, seule voie restée libre, et le gravit, foulant de ses pieds mignons les honnêtes valises, les sacs vénérables, les respectables nécessaires, les couvertures pudiques et les vertueux parapluies, qui s'éboulaient sur les pieds de leurs propriétaires indignés, tandis qu'elle sautait joyeuse de l'autre côté.

— *Oh! what a disgusting frenchwoman!* s'écria la grosse grosse dame, dont le visage avait subitement passé de l'écarlate au pourpre.

Mais la jeune femme se retourna, et, avec un sourire de gavroche, lui lança ces mots :

— Taisez-vous donc! Tout le monde vous regarde, vieille tomate!

Puis, riant aux éclats, elle disparut avec sa femme de chambre dans l'escalier des premières.

Sur cette apostrophe inattendue, le clergyman et son épouse se regardèrent, et, à en juger par leur physionomie, ils n'étaient pas si complètement étrangers qu'ils avaient voulu le paraître à toutes les délicatesses de la langue française.

Le navire était encore à quai quand la cloche du dîner sonna. Aussi toutes les tables s'emplirent-elles. La jeune Française y fut très remarquée, et parut ne pas s'en apercevoir. Elle ne put réprimer un sourire en recevant le coup d'œil indigné du clergyman et de son épouse, lorsqu'elle passa devant eux pour gagner sa place. Mais ils mangeaient à la première table, elle à la troisième, et le repas s'acheva sans autre incident.

Il finissait à peine, que le *Nepaul* se mit en marche. Le roulis qui balança le navire dès qu'il eut dépassé le môle, vida le salon comme par enchantement, et confina dans leurs cabines la plus grande partie des passagers. On ne vit plus, dans le fumoir ou sur le pont, que les marins aguerris.

Nos jeunes Anglais étaient de ces derniers, et ils se retrouvaient à l'arrière, fumant et causant, tout en regardant s'effacer dans la nuit azurée les lumières de Singapour. On parla beaucoup de la Française. Rien ne leur avait échappé de la petite scène qui avait signalé son arrivée, et ils s'en étaient tous divertis. Chacun donnait sur elle le résultat de ses observations, et les suppositions allaient leur train quand ils furent rejoints par le docteur.

On l'interrogea sur elle, et il put satisfaire en un instant la curiosité générale. La jeune femme, dont la cabine avait été retenue au nom de « M^{me} Rose d'Arcy, artiste lyrique », était une chanteuse d'opérette. Engagée à Saïgon, elle y était tombée gravement malade, et les médecins lui avaient ordonné un prompt retour en France. Elle s'était embarquée sur le *Natal*, courrier français de l'Indo-Chine. Mais, à bord, son état s'était tellement aggravé, qu'il avait fallu la dé-

poser à Singapour. Après y avoir passé deux mois, se sentant un peu plus forte, elle avait pris le premier paquebot de passage pour revenir en Europe, où elle avait hâte d'arriver.

— Est-elle donc vraiment très malade? demanda quelqu'un.

— Très malade.

— Et de quoi?

— Phthisique.

Ce mot fit le silence. L'aventure, si gaiement commencée, tournait au lugubre. La frêle créature, dont l'arrivée avait apporté sur ce bateau, en plein Océan, comme un parfum des fêtes parisiennes, et grisé déjà ces jeunes cervelles, apparaissait maintenant telle qu'une ombre dolente poursuivie par le spectre de la mort.

On ne parla plus d'elle, la conversation languit; enfin on s'en alla jouer au poker dans la cabine du docteur.

Le temps fut beau les jours suivants. Le spardeck s'encombrait de pliants et de fauteuils d'osier où s'entassaient les Anglaises, jeunes et vieilles, et autour desquels circulaient les promeneurs. Rose d'Arcy passait là les journées, à demi étendue, un roman à la main, ayant l'air de lire. Elle était très à l'écart et isolée. Le premier jour, le docteur seul vint bavarder avec elle. Le peloton des jeunes Anglais passait et repassait à distance, non sans lancer quelques regards qui s'échappaient de son côté.

Mais, en la revoyant si séduisante dans sa robe claire, gentiment rencognée au fond de sa chaise d'osier, comme un oiseau frileux dans son nid, en admirant ces yeux si vivants, ce sourire si gai, ils cédèrent peu à peu, un à un, à l'invincible attrait de cette affriolante créature. Le souvenir du lugubre diagnostic énoncé par le docteur dans l'ombre de la nuit s'évanouit à la clarté du soleil. Le lendemain, ce fut le capitaine Edward O. Swiney, du 2^e régiment des fusiliers, qui, le premier, pria le docteur de le présenter à la chanteuse. Celle-ci l'accueillit avec une véritable joie et fut d'une amabilité qui acheva de tourner la tête au capitaine. Pauvre capitaine! ce n'est pas le plaisir de causer avec lui qui faisait rayonner ainsi le front de la divette, mais l'espoir de fixer près d'elle le jeune groupe tout entier.

Edward O. Swiney eut à subir, le soir, les plus mordantes railleries de la part de ses amis. Mais, le lendemain, sir John H. Mausley, baronnet, et Arthur S. Paunceby, se firent présenter à leur tour. Le très honorable Richard Mac Millan en fit autant vingt-quatre heures plus tard. En sorte que, le quatrième jour après le départ de Singapour, la bande tout entière évoluait autour de Rose d'Arcy, sauf lord George Seyton, duc d'Ormund, c'est-à-dire le seul qu'elle désirait y voir.

Elle crut d'abord qu'il y viendrait comme les autres et ne négligea rien de ce qui pouvait l'attirer. Elle passa

en revue tout ce qu'elle avait de robes, et mit chaque jour une toilette nouvelle, dans l'espoir qu'il s'en trouverait une enfin dont l'effet serait irrésistible. Elle étourdissait son petit cercle d'adorateurs de sa gaieté, de ses grâces coquettes.

La glace rompue, ils apprirent d'elle que « Rose d'Arcy » était un nom harmonieux et sonore, propre à faire figure en vedette sur une affiche de théâtre, et que, pour ce motif, elle avait pris de préférence à son nom véritable, lequel était « Chalumeau » ; mais que, dans l'intimité, ses camarades, ses meilleurs amis, lui avaient donné le surnom de « Mioche » et qu'elle aimait à être appelée ainsi. Et, de fait, ce nom-là allait si bien à sa chétive personne, à ses naïves audaces, à ses allures gamines, que, tout aussitôt, ses nouveaux amis ne lui en donnèrent plus d'autre.

C'était dans ce coin, toute la journée, des rires sans fin. Ces rires, non moins que les toilettes, scandalisaient fort nombre de passagers des deux sexes, et, plus que tous les autres, le révérend H. C. Corbett, ainsi que M^{rs} Corbett, sa « vieille tomate ». Mais ni les toilettes ni les rires n'avaient le pouvoir d'attirer le jeune lord. Abandonné de ses compagnons, il se promenait solitaire, causant souvent avec les officiers du bord, plus rarement avec les autres passagers, conservant toujours son allure tranquille et son air indifférent, n'ayant d'yeux dans tout l'univers que pour la fumée de sa cigarette, et ne paraissant pas se douter qu'il mettait au supplice une pauvre créature qui ne le quittait pas du regard.

Il n'est pas de chose plus irritante pour toute femme, mais surtout pour une femme telle qu'était Mioche, que de rester inaperçue quand elle veut être remarquée. Elle attendit d'abord avec espoir, puis avec dépit, puis avec colère. Enfin, le moment vint où elle cessa d'attendre et comprit que, si celui qu'elle visait n'avait pas encore cédé au mouvement qui avait entraîné un à un ses compagnons de voyage, il n'y avait vraiment pas de raison pour qu'il y cédât à l'avenir. Elle se dit qu'elle était bien sotte de se préoccuper de ce grand dadais, et qu'elle avait auprès d'elle bonne et joyeuse compagnie pour la récréer durant la traversée. Elle prit donc la résolution de n'y plus songer.

Mais ce n'était pas chose si simple qu'elle l'avait cru d'abord. En réalité, elle n'avait pas d'autre préoccupation, d'autre pensée. C'était l'obsession, l'obsession constante, inévitable, et d'autant plus douloureuse que, dans ses interminables bavardages avec ses nouveaux amis, la seule chose dont elle ne pouvait parler était précisément la seule qui occupait son esprit.

Rien de plus facile en apparence que de mettre sur lui la conversation. Vingt fois le jour elle avait le désir de le faire ; mais, chaque fois, une honte inexplicable la retenait, sentiment assez nouveau chez elle, et qui n'était pas sans la surprendre un peu.

Deux jours de navigation conduisirent le navire à

Penang, cinq à Colombo, et autant encore en vue de Socotora, sans que rien changeât à cet état de chose, sauf l'humeur de la chanteuse, qui, d'égale et charmante, devint peu à peu variable, puis brusque, puis tout à fait mauvaise. Elle s'était mise, pour ses admirateurs, en dépeuse d'esprit, de gaieté, de coquetterie ; elle les avait divertis jusqu'à en être lasse, tirant tout de son propre fonds, car ils ne l'y aidaient guère, étant tous des gens du meilleur monde, mais, de leur nature, peu divertissants. Cependant elle avait décidé qu'on s'amuserait dans son coin, autour d'elle, sur ce paquebot lugubre. Elle y avait mis tout son amour-propre, tous son courage et toutes ses forces. Il en était résulté naturellement que, plus ils l'ennuyaient, plus elle s'efforçait de les amuser, et, réciproquement, que, plus elle s'efforçait de les amuser, plus ils l'ennuyaient.

Sa rage intérieure se répandit sur eux en mauvais procédés, en taquineries, en aigres paroles. Ils avaient beau rivaliser d'assiduité, d'attentions, de prévenances, elle ne leur pardonnait pas de ne pas deviner le seul de ses désirs qu'elle ne voulait pas exprimer. Supprimant ces frais d'amabilité qu'elle leur avait prodigués, mais qui ne s'adressaient pas à eux et qui avaient manqué leur but, elle devint franchement capricieuse, acariâtre et revêche.

Cette seconde manière eut plus de succès encore que la première. Ces jeunes hommes étaient tous riches, de grandes familles, et d'un pays où la femme, mariée sans dot et souvent devant conquérir son mari, les hommes, les hommes riches surtout, sont fort courtisés des femmes. C'est une des plus déplorables faiblesses de la nature humaine de se lasser des meilleures choses et d'aimer le changement jusqu'à préférer le pire à l'exquis. Le secret du charme, dont tant de drôlesses ont entortillé tant de princes, est dans l'absence complète chez elle des témoignages de respect dont on fatiguait ailleurs ces grands personnages. Nos jeunes « lions » trouvèrent un ragot tout spécial aux rebuffades d'une petite cabotine. Leur cour n'en fut que plus assidue, et les journées s'écoulèrent ainsi sur le steamer, régulières et monotones comme les coups de piston de la machine, sans rien changer à l'impatience de Mioche ni à l'indifférence de George.

On approchait d'Aden. Un jour qu'elle était assise à sa place habituelle et entourée de son écénacle, elle eut, pour la première fois, l'idée d'un motif plausible à l'inconcevable abstention du jeune lord, et voulut s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

A ce moment même, le capitaine Swiney lui disait :

— Le docteur ne parle pas beaucoup ce matin, parce qu'il a attrapé, comme vous dites en France, « une bonne culotte » au poker.

— Ah ! fit-elle.

— Tous les jours, après le lunch, il fait une partie

avec George, et George lui a donné une raclée aujourd'hui.

— Bah ! dit le docteur, demain ma revanche. Nous sommes de la même force.

— George, demanda Mïoche, c'est ce grand jeune homme qui fume là-bas ?

— Oui.

— Il ne parle pas le français, n'est-ce pas ?

C'était la raison qu'elle avait trouvée.

— Oh ! si. Il parle le français aussi bien que moi.

— Ah !... Alors pourquoi reste-t-il tout seul au lieu de venir causer avec nous ?

— Voulez-vous que je vous le présente ?

Elle se sentit devenir très rouge et répondit avec un petit effort :

— Mais... oui. Comme vous voudrez.

Le capitaine Swiney se leva aussitôt et se dirigea vers son ami, pendant que Mïoche se trouvait bien sotté de n'avoir pas, depuis plus d'une semaine, provoqué cette présentation. C'était si simple.

Elle toussa un peu.

— Vous avez tort de rester aussi tard sur le pont, dit le docteur. Le vent est frais, et l'humidité, ce n'est pas bon pour vous.

— J'étouffe, en bas. Je suis bien mieux ici, je vous assure... — Monsieur Arthur, dit-elle à Paunceby, voulez-vous dire à ma femme de chambre de m'apporter un manteau ?

Tout en échangeant ces paroles, et pendant que l'empresé Paunceby disparaissait dans l'escalier des premières, elle suivait des yeux Swiney qui, de zigzags en zigzags, à travers les chaises, les pliants, les cabestans et les agrès, rejoignait son ami.

— Il ne voudra pas venir, se disait-elle.

Elle regardait attentivement le visage de George pendant que le capitaine lui parlait. Ce visage ne perdit rien de sa placidité habituelle. Il n'exprima ni surprise, ni plaisir, ni répulsion, et, quand le capitaine eût cessé de parler, George ne lui répondit même pas une parole. Il jeta par-dessus le bord la cigarette qu'il achevait de fumer et se disposa à suivre son ami à travers le dédale que celui-ci venait déjà de parcourir.

Quand il fut à deux pas devant elle, Mïoche sentit son cœur battre très fort. Le capitaine était entre eux. Il dit :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami lord George Seyton, duc d'Ormund.
— George, mademoiselle Rose d'Arcy.

George tendit la main, toujours du même air sérieux. Mais, tout en livrant la sienne à son « Shakehand », M^{lle} Rose d'Arcy s'aperçut qu'elle n'avait aucun sang-froid et eut un moment l'angoisse de penser qu'elle ne trouverait rien à lui dire. Cependant, elle lui sourit, et parvint à articuler ces mots :

— Est-ce que vous ne vous ennuyez pas, monsieur,

de passer toutes vos journées à vous promener tout seul ?

— Je ne m'ennuie jamais, madame, répondit George, avec son calme inaltérable.

— Vous êtes bien heureux, dit Mïoche en jetant sur ses adorateurs un coup d'œil éloquent. Mais ne pas s'ennuyer, ce n'est pas s'amuser. Venez donc causer avec nous ; nous tâcherons de vous amuser un peu.

La cloche sonna le dîner. George s'inclina sans dire une parole, serra une seconde fois la main de Mïoche, puis chacun prit séparément le chemin du salon.

Le lendemain, Mïoche ne parut pas sur le pont. Le docteur dit à ses amis qu'elle avait eu toute la nuit une violente fièvre et qu'elle était trop faible pour quitter sa cabine.

Le groupe, tout désœuvré, passa la journée autour du fauteuil vide de la divette, qui ne parut à table ni au lunch ni au dîner.

Le jour suivant, le docteur annonça que l'état de la malade allait s'empirant avec rapidité. Il ajouta, avec une grimace significative, que la situation lui semblait très grave.

Les amis de Mïoche se regardèrent d'un air déconfit. Puis ils parlèrent d'autre chose, et, voyant que cette distraction allait décidément leur manquer, ils songèrent aussitôt à en chercher de nouvelles.

Ils sortaient ensemble du fumoir un peu après, quand ils aperçurent devant eux, sur le pont, le capitaine et le docteur, en conversation avec le révérend Corbett. L'entretien paraissait sérieux. Le capitaine et le docteur écoutaient d'un air grave le clergyman, qui, lui, parlait avec une certaine animation et semblait se défendre de quelque chose. Son discours se termina par un geste de dénégation après lequel il salua ses deux interlocuteurs et s'éloigna.

Le capitaine alors se tourna vers le docteur d'un air qui semblait signifier : Que voulez-vous que j'y fasse ? et s'en alla de son côté, pendant que le docteur, resté seul, cherchait des yeux ses amis, et, les ayant aperçus, venait à eux.

Tout est événement dans la monotonie de la vie de bord. Ils interrogèrent aussitôt le docteur sur ce qui s'était dit entre le capitaine et le révérend. Le docteur leur apprit que la pauvre chanteuse était dans un état désespéré ; que, peut-être, vivrait-elle jusqu'à Suez, mais qu'il était douteux qu'elle revît l'Europe ; qu'enfin, comme une hémorragie pouvait l'emporter d'un moment à l'autre, dans la crainte d'une catastrophe imminente il avait prévenu le capitaine.

Le capitaine, sur les navires anglais, remplit ordinairement les fonctions de pasteur. C'est lui qui, chaque dimanche, lit la Bible et les Psaumes. C'est encore lui, lorsqu'un décès a lieu pendant la traversée, qui dit les dernières prières. Mais, lorsqu'il y a à bord un ministre anglican, le capitaine s'efface et laisse le prêtre faire son office.

Les consolations de la religion pouvaient adoucir le terrible passage pour cette jeune femme sans parents, sans amis, seule avec une domestique au milieu d'étrangers, gardant toute sa lucidité au milieu des souffrances, voyant venir la mort. Le capitaine du *Nepaul*, qui n'oubliait aucun de ses devoirs envers ses passagers, s'était félicité en cette occasion d'avoir sous la main le révérend Corbett, et l'avait prié de visiter la jeune malade. Mais, à sa grande surprise, il avait essuyé un refus catégorique basé sur ces motifs, « que la personne en question, comme la plupart de ses compatriotes, était certainement une papiste, et peut-être pis encore, car la France est la patrie de l'irréligion et de l'athéisme; qu'elle avait mené une vie condamnable en tant qu'exerçant une profession réprouvée; qu'elle avait, par ses allures immodestes, causé du scandale sur ce paquebot même; qu'elle y avait aussi témoigné peu de respect pour les ministres du Seigneur... »

— Et pour leurs épouses ! dit Swiney, interrompant en ce point le récit du docteur. Celui-ci reprit :

— C'est cela même. M^{rs} Corbett ne pardonnerait pas à son mari de secourir une pécheresse qui l'a appelée publiquement « vieille tomate ».

Et tous se mirent à rire en songeant à la scène de l'embarquement à Singapour.

— C'est dommage qu'elle meure, cette fille, dit Paunceby; elle était vraiment très drôle.

— Là-dessus on alla luncher.

Le lunch terminé, George et le docteur firent leur partie de poker. Lorsqu'il en fut à sa dernière levée, George dit au docteur :

— Alors le révérend a positivement refusé ?

— Positivement.

— Et la pauvre créature va mourir ainsi ?

— Que voulez-vous ? Nous n'avons pas à bord un autre ministre. Le capitaine a été la voir. Mais il parle mal le français; c'est à peine s'il a pu allonger trois phrases. Moi...

— Vous, mon cher, vous n'êtes pas croyant.

— Moi, mon affaire est de soigner les corps, non les âmes, dit le docteur avec un sourire légèrement sceptique. Cependant, voilà une malade qui souffre moralement autant que matériellement, et je ne puis rien pour elle dans l'ordre psychique, si ce n'est d'abolir la pensée par des stupéfiants.

— Vous pouvez l'abrutir, mais non la consoler, et encore moins la sauver, dit George.

— Puis il reprit après un moment de silence :

— Voulez-vous me présenter au révérend Corbett ?

— Volontiers. Mais vous ne le déciderez pas.

— Essayons toujours. Nous verrons après.

Quelques instants plus tard ils rejoignaient le pasteur. Son front se rembrunit en voyant le docteur l'aborder. Mais lorsque celui-ci lui eut présenté son ami dont il déclina les titres et qualités, au nom de

« George Seyton, duc d'Ormund », le révérend Corbett s'inclina avec un gracieux sourire, en homme que le culte de Dieu n'a pas rendu étranger à celui des grands-mondes mondaines et sur qui le prestige du *peerage* est encore tout-puissant.

— Je désirerais vous dire quelques mots au sujet d'une dame française qui est gravement malade à bord, dit le jeune duc.

À ce préambule, la physionomie du révérend Corbett s'assombrit. Le sourire s'effaça. Il prit son air le plus grave et regarda son interlocuteur sans lui répondre un mot. Après un moment de silence, pendant lequel ils s'observèrent comme deux adversaires avant la lutte, le jeune homme reprit :

— Il n'y a plus aucun espoir de la sauver, et le docteur affirme qu'elle peut mourir d'un instant à l'autre. La seule chose qu'on puisse faire pour elle est de la consoler et de la soutenir dans ce terrible moment.

Silence persévérant du pasteur. L'autre continua :

— C'était l'avis du capitaine, car on dit qu'il vous a demandé de voir cette malheureuse femme ?

Nouveau silence.

— On dit aussi que vous vous y êtes refusé. Est-il vrai ?

— Oui.

— Pour quelles raisons ?

Les deux poings sur ses hanches, la tête baissée, les lèvres serrées, le révérend Corbett lança au jeune homme un regard qui signifiait clairement : Toi, mon ami, je vais te pousser un argument qui va te clore le bec. Il répondit :

— Je vous dirai les raisons de mon refus lorsque vous m'aurez appris à quel titre vous vous occupez de cette affaire.

— À quel titre ?

— Vous n'exercez aucun commandement sur ce navire, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas parent de cette dame ?

— Non.

— Eh bien, puisque vous me demandez compte de mes actions, vous ne vous étonnez pas, je pense, que je vous demande ce qui peut motiver les vôtres ?

— Je vous dirai donc, puisque vous le désirez, que je vous pose cette question à deux titres. Premièrement, à titre de chrétien; secondement, à titre d'Anglais. Comme chrétien, mon devoir est de secourir mon prochain dans l'affliction. Lorsque le Samaritain rencontra sur sa route l'homme qu'avaient blessé les voleurs, il ne se demanda pas s'il avait des titres à lui venir en aide; il en prit soin et pensa ses plaies. Comme Anglais, je ne veux pas qu'il soit dit que, sur un vaisseau anglais, monté par des Anglais, où se trouve un prêtre anglais, une femme étrangère sera morte comme une bête sauvage, sans que personne ait eu pitié de sa douleur, souci de son âme et soit venu lui apporter au nom de son Dieu la consolation

et le pardon. Vous savez maintenant de quel droit je vous interroge ; j'espère que vous vous voudrez bien me dire les raisons de votre refus.

— Elles sont nombreuses ; mais je m'en tiendrai à deux. Premièrement, et ce seul motif suffirait, nous avons affaire ici à une papiste, et, comme telle, je ne lui dois pas, moi qu'elle considère comme un hérétique, les secours d'une religion qui n'est pas la sienne. Secondement, ces secours, elle ne les a pas réclamés ; rien ne dit qu'elle les accepterait, tout fait même supposer qu'ils seraient repoussés.

— Papiste, soit. Mais, en somme, c'est une chrétienne.

— Chrétienne ? fit le ministre d'un air d'incrédulité. Êtes-vous sûr qu'on puisse lui donner ce nom ? Ai-je besoin, d'ailleurs, de vous rappeler quel abîme nous sépare des papistes ? A ceux qui ont soif de la vie éternelle on peut porter la parole de Dieu. Mais la femme dont vous parlez ne la souhaite point et ne l'a point demandée. Avez-vous oublié la parabole de Notre-Seigneur sur le semeur qui s'en alla pour semer ? Je porte la semence divine, mais je ne veux pas la semer parmi les épines, car il a dit que, là, les épines croissent et l'étouffent, et qu'elle ne porte pas de fruits.

— N'est-il pas écrit aussi : « Quand la moisson est dans sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est prête. »

— Mais cette personne est, vous ne l'ignorez pas, une pierre d'achoppement et de scandale. Le Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui ce scandale arrive. »

— Il a dit, reprit le lord avec calme : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. »

Un court silence suivait cette dernière réplique.

— Je ne pense pas, reprit le pasteur, qu'il soit utile de poursuivre cet entretien. Vous avez voulu connaître mes raisons, je vous les ai dites. Mais n'espérez pas me faire changer de résolution.

— Vous refusez ?

— Oui.

George s'inclina légèrement devant le révérend Corbett, tourna les talons et s'éloigna avec le docteur.

— Vous voyez qu'il n'y a rien à obtenir de ce vieil entêté ? dit celui-ci.

— Oh ! rien.

— Enfin, vous avez fait maintenant pour cette malheureuse tout ce qui était possible.

— Tout ? Pas encore.

— Et que pouvez-vous de plus ?

— Faire moi-même ce que Corbett a refusé.

Et, laissant sur le pont le docteur qui le suivit des yeux, un peu étonné, George se dirigea vers sa cabine. Il y fut bientôt rejoint par son valet de chambre et en sortit au bout de dix minutes, après avoir changé son complet de voyage pour un pantalon sombre et une redingote noire. Dans ce costume sévère, il s'achemina vers la cabine occupée par Rose d'Arcy.

Cet instinct de prédicant que recèle au fond de son

cœur tout bon Anglais s'était éveillé en lui. Il longeait, dans une demi-obscurité, le long et étroit couloir, bordé de chaque côté d'une multitude de petites portes dont il avait peine à distinguer les numéros, très pénétré de la gravité de sa mission religieuse, occupé de ce qu'il allait dire à cette mourante, très sûr de lui d'ailleurs, et ne pensant pas qu'aucun obstacle pût l'entraver dans la tâche charitable qu'il s'était imposée. Enfin, il était de ceux que rien n'arrête dans l'accomplissement de ce qu'ils regardent comme un devoir.

Une fille de service passait. Il se fit annoncer par elle. Tandis qu'il attendait à quelques pas, elle frappa à la porte, l'entr'ouvrit et dit son nom. Il vit aussitôt passer par cette porte entre-bâillée la tête effarée de la femme de chambre française qui le regarda, et, s'étant assurée que c'était bien lui, disparut à l'intérieur. Puis, derrière la porte refermée, il se fit un petit tapage de chiffons remués, de coffres rangés. Après quelques instants, la porte se rouvrit et la femme de chambre reparut, disant : « Entrez, monsieur ! » George entra, et, la femme de chambre étant sortie après lui avoir jeté un regard équivoque, il resta dans la cabine avec Rose d'Arcy.

En entrant, il avait été saisi et un peu suffoqué par un parfum très violent répandu à profusion dans cet étroit espace. Cependant le hublot grand ouvert laissait entrer, avec une clarté rayonnante, la brise humide et chaude du large. Dans le silence, on entendait le clapotis des vagues le long du bord, et les coups sourds et lointains de la machine qui faisaient frémir la coque, lentement et régulièrement balancée par le roulis.

Au grand étonnement de George, qui croyait la trouver couchée, Mioche était assise sur une petite malle basse, dont, à l'aide d'une couverture et de deux oreillers, elle avait fait une sorte de divan. Sa tête, un peu penchée en arrière, s'appuyait le long de la cloison. Un peignoir voilait son corps délicat sous un fouillis de dentelles et de rubans blancs, moins blancs que ses joues, et, au milieu de toutes ces pâleurs, on ne voyait plus que ses grands yeux, ses grands yeux noirs qui semblaient avoir dévoré tout ce visage émacié ; ses yeux d'où, lorsque George parut dans l'encadrement de la porte, jaillit un tel regard, que tout autre que l'impassible fils d'Albion en eût été embrasé.

Par un contraste poignant, tandis que ce corps affaibli, ces mains transparentes, ce visage livide, ce souffle haletant disaient la mort prochaine, inévitable, ces yeux s'illuminaient de la joie de vivre, de la joie d'aimer. La pauvre âme qui se livrait par là, montrant à nu ses désirs, ses espérances, sa folle croyance à l'avenir, au bonheur, qui se lançait ainsi éperduement dans son rêve, ne songeait guère à ce misérable corps qui allait la laisser en chemin.

Elle était si heureuse, la pauvre Mioche, si parfaitement, si complètement et si visiblement heureuse, que George en demeura stupéfait. Il venait chanter le *De profundis*, elle entonnait l'*Alléluia*.

— Comme c'est gentil à vous de venir me voir, dit-elle en lui tendant la main.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? lui demanda-t-il en serrant cette main qu'il sentit brûlante de fièvre.

— Mieux ; beaucoup mieux. Ce maudit rhume sera bientôt guéri. J'ai pris froid, l'autre jour ; vous savez, le jour où je vous ai parlé ? Il faisait frais sur le pont. Je m'enrhume très facilement. Mais ce n'est rien. Je vais beaucoup mieux. Seulement le docteur ne veut pas encore que je remonte à l'air, par prudence. Encore un jour ou deux. Mais que c'est donc gentil à vous d'être venu !

Il commençait à se sentir un peu gêné, et se demandait, en la regardant, comment il aborderait le sujet de sa visite. Du reste, elle ne lui donnait pas le temps de parler.

— Je m'ennuie tant ici toute seule, si vous saviez ! Le temps me semble si long ! Être enfermée comme ça ! Si on était sérieusement malade, passe encore. Mais pour un rhume ! C'est si petit, cette boîte ! Je vous assure que j'étouffe ici. Le docteur ne veut pas le croire. Là-haut, je respirerais.

George crut devoir l'engager à suivre par prudence les avis du médecin et à ne pas s'exposer trop tôt à l'air de la mer.

— Soyez tranquille, je serai sage ; surtout si vous venez me voir quelquefois pour me faire prendre patience. Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

George promit de revenir.

— Mais asseyez-vous donc ! Vous avez l'air de vouloir vous en aller.

George aperçut devant lui un pliant qui lui était évidemment destiné et y prit place.

— Oui, je serai très sage, allez ! Je me soignerai. Songez donc, pour moi, la voix, c'est tout. Si je perdais ma voix, je perdrais mon avenir au théâtre. Et j'aime tant mon théâtre, si vous saviez. Maintenant j'ai essé fait la province et l'étranger. Je sais mon affaire. J'ai eu du succès partout. C'est Paris qu'il me faut. Aussi j'y reviens. J'arrive au bon moment. Ils n'ont plus personne. Qu'est-ce qu'il me faut ? Un rôle, voilà tout. Une belle création, et mon affaire est faite. Dans dix ans je serai riche et je quitterai le théâtre. Je chanterai encore dix ans ; pas plus. Au théâtre, voyez-vous, il ne faut pas vieillir. A trente-cinq ans, une femme, si bien conservée qu'elle soit, une femme, ça n'est plus ça. J'ai vingt-quatre ans. Je ne les parais pas, n'est-ce pas ?

George jugea convenable d'affirmer qu'il n'aurait jamais cru Mioche si âgée.

— Vous aimez le théâtre ?

George déclara qu'il avait parfois du plaisir à aller au spectacle.

— Quelles sont les pièces que vous préférez ?

Georges n'était pas absolument fixé à ce sujet.

— Moi, dans les rôles que j'aime le mieux à chanter, il y a la *Mascotte* et puis le *Petit Duc*. Mais on a beau dire qu'elle est vieux jeu, la musique d'Offenbach dégoûte encore toutes les autres. Ça vous enlève ; ça vous fait passer des frissons. Le rôle où j'ai eu le plus de succès à Saïgon, c'est la *Belle Hélène*.

Et elle chanta :

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader, cascader ma vertu ?

— C'est ça qui a du chien ! Et la *Grande Duchesse* !

J'aime les militaires !
J'aime les militaires !

Elle se prit à tousser. George se leva.

— Ah ! vous vous en allez déjà ?

George fit observer qu'il craignait de la fatiguer.

— Restez ! Encore un peu, je vous en prie ; je ne chanterai plus. Parler tout doucement, comme ça, ça ne me fatigue pas.

George se rassit.

— Dites-moi, où allez-vous, maintenant ?

George dit qu'il retournait à Londres.

— Alors, vous passerez par Paris ? Oh ! Paris ! vous vous y arrêterez, n'est-ce pas ?

George ne parut pas très décidé à s'arrêter à Paris.

— Oh ! il faudra vous arrêter : on ne passe pas par Paris sans s'y arrêter. Il n'y a pas un autre endroit au monde pour s'amuser comme Paris. D'abord, à Paris, il y a les Parisiennes.

George, toujours sérieux, fit une inclination de tête qui pouvait signifier : Je sais que vous êtes née entre la colonne de Juillet et l'arc de triomphe de l'Étoile.

— Moi aussi, je vais à Paris. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

George s'inclina encore une fois en esquissant un vague : Madame...

— Pourquoi m'appelez-vous toujours « madame » ?

George la regarda d'un air étonné.

— Vos amis m'appellent « Mioche ». Je suis habituée à ce nom-là. Tous mes amis m'appellent comme ça. Quand on m'appelle autrement, il me semble qu'on n'est pas mon ami. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

Elle lui tendait la main. Il la prit, sans quitter son air grave, et lui dit : Oui.

— Dites donc : Oui, Mioche.

Il esquisse, non sans effort, une petite grimace qui pouvait, à la rigueur, passer pour un sourire, et dit :

— Oui, Mioche.

Mioche, ravie, frappa ses mains l'une contre l'autre :
— A la bonne heure! — Dites-moi, est-ce que vous avez été jamais très, très amoureux? Mais, là, une vraie toquade?

Georges fit un signe négatif. Elle reprit, toute joyeuse :

— Bien vrai? Ah! vous avez dû en avoir pourtant de ces femmes! Je ne vous le reproche pas, allez! Si j'étais à votre place, jeune, riche et beau garçon, ah! quelle fête je ferais! C'est moi qui en aurais des petites femmes!

Et elle fredonna :

Les femmes, les femmes
Il n'y a qu'ça!...

Elle toussa encore. Georges s'était levé; elle voulut le retenir.

— Il est temps que je me retire. Je vous ai fatiguée, dit-il.

— Mais, vous reviendrez?

— Oui.

— Dites : Oui, Mioche.

— Oui, Mioche.

Elle s'était levée et le suivait en s'appuyant à la cloison. Il salua, lui serra la main et sortit. Elle passa la tête par la porte entre-bâillée pour le regarder s'éloigner; mais il ne se retourna pas. Elle referma la porte, et il l'entendit de loin qui fredonnait :

Dites-lui qu'on l'a remarqué,
Distingué.
Dites-lui...

La faible voix allait s'éteignant à mesure qu'il s'éloignait. Il parcourait en sens contraire le même couloir, aux portes innombrables, en se disant que, décidément, on pouvait se heurter dans l'apostolat à des difficultés qu'il n'avait pas prévues, et que ce n'était pas chose aisée de dire à une créature humaine assoiffée de vie et d'amour: « Vous serez morte demain; songez à votre salut éternel! »

La première personne qu'il rencontra sur le pont fut le révérend Corbett, et, pendant qu'il essayait son froid regard, ces paroles de l'Écriture, que le pasteur avait citées, lui revinrent à l'esprit : « Quand le fruit est dans sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est prête. » Alors il pensa que la terrible faucille était venue bien tôt, et que le pauvre petit fruit n'était pas mûr encore pour la moisson du Seigneur.

PIERRE BERTON.

(La fin prochainement.)

LES LIVRES FONCIERS

ET

LA RÉFORME HYPOTHÉCAIRE (1)

Dans son voyage d'exploration à travers la France rurale de 1789, l'Anglais Arthur Young constatait que notre agriculture « en était encore au x^e siècle » et que, dans maints cantons, on s'en tenait à la charrue de Virgile : « On s'étonne, ajoutait-il, qu'un peuple si nombreux soit nourri, lorsque la moitié ou le quart de la terre arable est occupée par des friches stériles. »

Ce tableau paraîtrait aujourd'hui à sir Arthur Young lui-même quelque peu chargé en couleur. Notre agriculture n'en est plus aux procédés rudimentaires sur lesquels s'est exercée la verve humoristique du touriste anglais. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour l'observateur le moins pessimiste, la propriété rurale de la France est actuellement dans une situation moins que prospère. Que l'on parcoure les départements du centre de la France, la Haute-Vienne, la Corrèze, l'Aveyron, la Dordogne, on verra dans cette région des milliers d'hectares en bruyères, des steppes désolées qui n'attendent que d'être drainées pour devenir des champs de première qualité. Au midi, dans les terrains argilo-siliceux, on arriverait aisément à décupler la productivité du sol, en renonçant aux anciens errements, pour mettre à profit les progrès les plus récents de la science agronomique. Dans les contrées de l'Est, où la culture des céréales était naguère florissante, le revenu de la terre a subi, depuis quelques années, une dépression marquée. Les fermes vacantes restent en friche, les capitalistes n'achètent plus, même à vil prix, la propriété immobilière qui avait autrefois leur préférence. Le mot du marquis de Mirabeau est toujours profondément vrai : « L'agriculture, telle que l'exercent nos paysans, est une véritable galère. » Et la crise dont elle souffre ne fera qu'empirer, tant que l'ouvrier agricole ne pourra, faute d'argent, recourir à la culture intensive et perfectionner ses procédés d'exploitation.

Comment ramener le crédit vers la terre et endiguer le courant qui entraîne les capitaux vers le commerce et la spéculation, au grand détriment de nos campagnes? De bons esprits ont pensé que le meilleur remède serait de créer des banques agricoles. D'autres ont émis le vœu que le gouvernement se montrât plus sévère pour l'admission à la cote officielle de la Bourse des valeurs internationales qui font une concurrence si active aux prêts sur hypothèque. Mais, dans le monde des juristes et des économistes, on s'accorde généralement à chercher dans un remaniement

(1) *Les Livres fonciers et la réforme hypothécaire*, par Emmanuel Besson, ouvrage couronné par la Faculté de droit de Paris (prix Rossi). — 1 vol. in-8°, 1891. Paris, Delamotte.

de notre législation immobilière la solution du problème. Le crédit n'a point de préférence instinctive pour tel ou tel mode de placement. Ce qu'il demande avant tout, c'est un gage sûr et facilement réalisable. Pour peu que le capitaliste risque de voir s'évanouir en fumée la garantie qui lui est offerte, il refuse son concours au propriétaire foncier ou ne le lui accorde qu'à de dures conditions. En Espagne, en Italie, en Turquie et en Égypte, les fermiers et les agriculteurs payent l'argent fort cher, jusqu'à 15 et 20 pour 100, d'abord à cause de la rareté des capitaux et aussi en raison de l'insécurité des placements sur hypothèque. Le crédit territorial ne saurait prospérer que si la loi foncière donne le moyen de s'assurer, préalablement à toute opération de prêt, que l'emprunteur possède une fortune immobilière suffisante pour garantir le remboursement de la dette à son échéance. Ce moyen consiste dans la publicité des transactions qui touchent à la propriété foncière. En France comme dans la plupart des pays étrangers, il existe des registres publics sur lesquels s'inscrivent les ventes d'immeubles, les prêts sur hypothèque, les baux à long terme, et qui offrent, pour ainsi dire, le bilan immobilier de chaque propriétaire de biens-fonds. Mais il faut bien croire que, chez nous, ces registres ne rendent pas tous les services qu'on pourrait en attendre, puisqu'il est question, depuis un demi-siècle et aujourd'hui plus que jamais, de renouveler de fond en comble notre système de publicité. Refaire le cadastre, le transformer en un grand-livre de la propriété foncière où chaque immeuble serait immatriculé avec toutes les charges qui le grèvent; mobiliser le sol par la création de titres de propriété transmissibles de la main à la main, comme un titre de rente au porteur : voilà, à grands traits, l'ébauche de la réforme qu'on médite dans l'intérêt du crédit agricole. Tel est le sujet complexe que la première de nos écoles de droit, celle de Paris, avait mis au concours en 1890; tel est le programme assigné à la grande Commission extraparlamentaire que le gouvernement vient d'instituer, qui, sous le nom un peu trop synthétique de Commission du cadastre et tout récemment le Congrès de la propriété foncière, réuni à Paris du 19 au 22 octobre, a proclamé *l'extrême urgence* de la réforme hypothécaire.

A vrai dire, la question aujourd'hui à l'ordre du jour n'est point nouvelle. Il y a quelque deux mille ans, un des Ptolémées crut devoir, lui aussi, ouvrir une enquête sur le service hypothécaire de l'Égypte. Il prescrivit à Panisèus, grand-maître des hypothèques égyptiennes, de lui décrire par le menu l'organisation des registres publics et de lui signaler les points défectueux du système. En parfait bureaucrate, Panisèus répondit, de sa meilleure encre, que tout était pour le mieux dans la plus exemplaire des administrations, et l'enquête en resta là. Le Congrès de la propriété foncière a étudié et la Commission du cadastre va reprendre en sous-œuvre la réforme inutilement tentée par Ptolémée, sans partager l'optimisme professionnel des nombreux Panisèus de notre bureaucratie provinciale.

C'est qu'en effet notre législation immobilière semble avoir été faite pour surprendre la bonne foi des capitalistes

et empêcher tout crédit agricole. Si nous devons ajouter foi au témoignage de M. Emmanuel Besson, dont la Faculté de droit de Paris a couronné le récent ouvrage, notre système foncier serait des plus rudimentaires et n'accorderait qu'une satisfaction dérisoire aux exigences de l'économie politique. Ce serait trop, assurément, de dire que, dans l'état actuel des choses, il n'y a aucune sécurité pour celui qui achète un immeuble ou qui prête sur hypothèque. Mais, au moins, peut-on affirmer, avec notre auteur, que les capitalistes n'arrivent qu'empiriquement, par des procédés coûteux, lents et compliqués, à une sûreté approximative. Pour se rendre compte de l'infériorité de notre législation immobilière, il suffit de considérer les progrès accomplis autour de nous par les peuples de souche germanique. Partout où on l'expérimente, en Allemagne, son pays d'origine, comme en Australie où il s'est implanté si vigoureusement, le système des livres terriers fonctionne de manière à favoriser la rapidité des échanges et à conférer aux prêteurs une garantie absolue. En France, au contraire, les registres publics des bureaux hypothécaires sont de vrais grimoires, intelligibles aux profanes et où les initiés se perdent eux-mêmes. Vous voulez savoir si votre emprunteur peut vous offrir les sûretés immobilières suffisantes et, pour vous éclairer à ce sujet, vous faites le voyage du chef-lieu d'arrondissement. Vous croyez peut-être que le conservateur des hypothèques va mettre sous vos yeux le bilan exact de la fortune immobilière de votre débiteur? Pure illusion! Pour toute réponse, le conservateur vous délivrera, à grands frais, une énorme liasse de copies à peu près illisibles, quelquefois même étrangères à l'objet de votre recherche. C'est à vous de vous reconnaître dans ce chaos. Le certificat du conservateur ne vous garantit qu'une chose, à savoir la concordance matérielle de la copie qu'il vous a remise avec le contenu de son registre, rien de plus. Mais cette copie ne vous fait connaître ni les hypothèques légales, qui sont dispensées de toute publicité, ni les droits de résolution et actions révocatoires, qui guettent dans l'ombre votre emprunteur et qui, à un moment donné, réduiront en miettes la sûreté réelle qui vous aura été conférée. En dernière analyse, la publicité de nos registres hypothécaires est un leurre. Les luttes incessantes qui se livrent autour de la propriété immobilière, actions en revendication, actions possessoires, nous avertissent, mieux qu'une longue dissertation, de l'état d'imperfection dans lequel s'attarde notre régime foncier.

Mais si la France n'a, jusqu'à ce jour, coopéré que faiblement à la renaissance des formes de la publicité immobilière, peut-être lui sera-t-il donné, en revanche, de rectifier et d'éclaircir les nouvelles théories, de les dégager de ce qu'elles ont d'obscur ou d'excessif, en un mot d'arrêter la formule définitive du système foncier qui s'est popularisé, dans ces derniers temps, sous le nom de sir Robert Torrens. Quand nous n'assumerions d'autre tâche que de perfectionner la célèbre loi australienne, de dégrossir cette construction un peu fruste, d'y faire circuler plus largement l'air et la lumière, nous ne contribuerions pas peu au progrès de

ce travail d'ensemble qui s'opère autour de nous et qui semble préparer le prochain avènement d'un code foncier international. Cette œuvre de sélection conviendrait on ne peut mieux aux aptitudes de notre tempérament national, car elle mettrait en jeu la vivacité d'intuition, l'esprit de méthode et les facultés organisatrices qui sont la marque du génie français.]

Pour avoir quelque chance de surmonter les difficultés de cette délicate entreprise, pour doter la France d'un système foncier approprié aux besoins du présent, il faut étudier, d'abord, ceux qu'ont appliqués les législations des différentes époques et des différents pays. Aucune législation n'a son explication complète en elle-même. A se renfermer dans l'étude des lois existantes, on risquerait de voir sans comprendre. On ne peut pénétrer le véritable caractère de notre droit foncier qu'à la condition de scruter, une à une, les sources d'où il est sorti ; on n'en discernera clairement les lacunes et les défauts qu'à la lumière de la législation comparée. C'est une loi commune à tous les peuples antiques que la terre, domaine collectif de la famille ou de la tribu, ne puisse être aliénée que par exception, au moyen d'un acte solennel, accompli devant l'assemblée du peuple. Le maître du fonds donné ou vendu y coupe une motte de gazon et la dépose dans le rustique prétoire du juge populaire. Parfois on substitue au morceau de glèbe un épi, un rameau chargé de ses fleurs ou de ses fruits. Personnifiée par ces symboles, la terre est pour ainsi dire présente à la cérémonie juridique de la tradition ; elle assiste au jugement qui l'adjudge à l'acquéreur. Aussi Michelet a-t-il pu écrire à ce sujet, avec autant d'exactitude que de lyrisme : « On l'apporte, cette glèbe, toute féconde, parée de gazon verdoyant, d'herbe fraîche et pure, entre ceux qui combattent pour elle ; c'est une Hélène entre Ménélas et Paris. »

Après avoir parcouru le champ des législations antiques et modernes ; après avoir étudié toutes les variétés de l'étrange flore hypothécaire, il nous reste à faire la synthèse de nos recherches et à dégager une formule. C'est ici que commence la difficulté. Est-il bien nécessaire, dans un but d'esthétique juridique, de bouleverser notre code foncier et d'en détruire la sévère ordonnance ? Notre fonds législatif s'est-il tellement appauvri qu'il soit impossible d'y découvrir le germe de la réforme projetée ? Mais les formes de publicité dont s'enorgueillissent l'antique Allemagne et la jeune Australie n'ont-elles pas leur racine dans les usages aujourd'hui disparus du droit coutumier de la France du moyen âge ? En inscrivant les principes de l'*Act Torrens* australien au frontispice de la réforme en expectative, nous n'emprunterions rien au droit étranger, nous ne ferions que reprendre notre propre bien.

La réorganisation législative réclamée n'est que le développement de cette formule : détermination physique de chaque immeuble par le cadastre ; — détermination juridique de la propriété par la création d'un livre terrier, librement accessible au public et offrant le tableau synoptique de tous les acts ou faits que les acheteurs et les prêteurs sur hypothèque ont intérêt à connaître. Au nou-

veau cadastre il appartiendra de fixer l'identité du bien-fonds, d'en donner en quelque sorte la photographie, par un plan tenu sans cesse au courant des modifications survenues dans l'assiette matérielle de la propriété. Au livre foncier incombera la tâche de désigner avec certitude le véritable propriétaire de l'immeuble, d'établir clairement le compte hypothécaire de la propriété. Ainsi complétés l'un par l'autre, le cadastre et le livre terrier offriront une base sûre aux opérations immobilières. Dégagée de tout soupçon, la propriété foncière entrerait dans les transactions, à la fois comme objet d'échange et de crédit. Elle circulerait librement de main en main et offrirait un nouveau débouché aux capitaux en quête d'un placement sérieux et rémunérateur (1).

Mais, dira-t-on, la terre n'a pas été créée pour les seuls conservateurs des hypothèques ; elle appartient un peu aux rêveurs, aux poètes, à tous ceux qui, aux heures de doute et de découragement, reviennent écouter la voix consolatrice de l'immortelle nature. En cherchant à mobiliser la propriété foncière, prenez garde d'avilir cette richesse sacrée entre toutes, de la livrer aux hasards de la spéculation et de l'agiotage, de désagréger le patrimoine héréditaire et de hâter la dispersion de la famille. Il serait à souhaiter, nous le disons sans ironie, que les moralistes et les poètes eussent voix au chapitre. Il y aurait plaisir et profit pour la docte assemblée qui délibère sur le cadastre à se retremper aux sources vives de la philosophie et à s'orienter parfois vers les *templa serena* qu'habite la grande ombre de Lucrèce.

Mais que M. Emmanuel Besson se rassure ! Moralistes et philosophes ne feront jamais une opposition bien dangereuse à la théorie du livre foncier. Ils seront heureux de désarmer, au prix de quelques concessions théoriques. La réforme foncière rencontrera des adversaires autrement redoutables dans le camp des hommes d'affaires et des bureaucrates. Comment veut-on qu'une révolution juridique de cette envergure, qui menace de tarir la source des procès, soit bien vue de ces hommes de robe qui vivent de la sottise des plaideurs ? Avoués et notaires, tout le clan des officiers publics et ministériels se coalisera contre une innovation qui équivaldrait pour eux à un arrêt de mort. La réforme ne sera pas moins battue en brèche par la routine bureaucratique de la province. Nous sommes persuadés que si l'on consultait les innombrables conservateurs hypothécaires, ces fonctionnaires n'auraient, du Havre à Marseille, qu'une voix pour célébrer les bienfaits du régime actuel, qui leur assure, à Paris, un traitement annuel de 200 000 francs. Qu'on se rappelle la réponse de l'aniséus à Ptolémée !

Mais, nous en avons la ferme confiance, la Commission du cadastre restera indifférente à ces suggestions intéressées ; elle saura faire bonne et prompt justice des tentatives d'obstruction qu'elle rencontrera sur sa route. Déjà elle a

(1) Sur la nécessité d'une réforme, voyez l'article de M. Léon Say, dans le *Journal des Débats* du 17 octobre, et celui de M. Jules Chalmel, *ib. loc.*, 26 octobre.

reconnu la nécessité de faire le jour sur l'état de la propriété foncière, de la dégager de toutes les charges occultes qui la discréditent et l'empêchent de remplir sa fonction économique. Nous aimons à penser que ce congrès de savants persistera dans son orientation hardie et réalisera intégralement la réforme démocratique dont M. Emmanuel Besson s'est fait le prophète. Il y a cent ans, un lauréat des Jeux floraux, Fabre d'Églantine, déclarait que la nomenclature agreste du calendrier républicain, le doux floralé, le blond messidor le joyeux vendémiaire, suggérerait au peuple l'amour des champs et ramènerait l'âge d'or. Aujourd'hui on nous offre le livre foncier comme remède infaillible aux souffrances de l'agriculture et aux lenteurs du crédit rural. Cette nouvelle expérience aura-t-elle plus de succès que le calendrier poétique de Fabre d'Églantine ? C'est ce que nous désirons de grand cœur, n'en déplaise à tous les Panisèus dont le mot d'ordre est : Guerre au Progrès !

VARIÉTÉS

Un ami inconnu de Victor Hugo.

Victor Hugo passe pour n'avoir jamais aimé personne, hormis son « bon, loyal et vaillant ami Alexandre Dumas », et pour n'avoir jamais été aimé d'âme qui vive.

On entend par là que, s'il a pu écrire l'*Art d'être grand-père*, il eût été incapable d'écrire un traité *De amicitia*.

Dût le fait paraître invraisemblable, Victor Hugo, alors qu'il n'était encore qu'enfant sublime, eut un ami auquel il resta fidèle quand il passa grand homme.

En janvier 1827 débarquant à Paris un jeune homme de Saint-Pierre-lez-Calais, riche des illusions de la vingtième année, si riche même qu'au bout de trois ans de séjour à Paris, il n'avait pas encore épuisé son fonds. Il fut l'un de ces candides qui adressent des vers aux hommes illustres, attendant la réponse avec une délicate angoisse, ouvrent la lettre d'une main fébrile et tombent en pamoison devant quelques lignes d'encouragement extraites du Guide épistolaire du parfait grand homme.

A la vérité, Louis Noël, — c'est le nom du jeune poète, — fut payé de son ode en bonne monnaie. Victor Hugo avait alors vingt-cinq ans. Il devait être déjà blasé sur pareil hommage, mais à la veille de la grande bataille d'*Hernani*, il sentit la nécessité de s'entourer de patisants, et il écrivit à Louis Noël la lettre suivante :

« Je suis, monsieur, profondément touché et reconnaissant de vos beaux vers ; ce n'est pas en prose que je voudrais répondre, mais je suis livré en ce moment à des occupations trop prosaïques pour qu'il me vienne un peu de poésie, et de poésie digne de la vôtre. Votre belle ode ne m'a laissé qu'un souhait à former, celui d'en connaître l'auteur. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de ne point aller vous chercher, en proie que je suis au Théâtre-Fran-

çais, et que vous aurez la bonté de me donner vous-même l'occasion que je désire vivement de vous remercier et de vous féliciter. Pensée, imagination, expression forte et colorée, ardent amour de la liberté littéraire et de l'agrandissement de l'art, je trouve dans vos vers, que je juge, bien entendu, comme s'ils ne m'étaient pas aïressés, tout ce qui de tout temps a éveillé en moi une vive, cordiale et fraternelle sympathie.

« VICTOR HUGO. »

« Eh bien, ma chère Élisabeth, écrit Louis Noël à sa sœur, peut-on imaginer lettre plus flatteuse et plus aimable ? Juge si j'ai été et si je suis content ! »

Et il ne fait qu'un saut chez Victor Hugo. Mais les dieux s'absentent parfois de l'Olympe : ce n'est qu'à la troisième visite qu'il trouva chez lui « le dieu inconnu », comme il dit. Encore dût-il écourter fortement l'entrevue, grâce aux importuns, une foule de grands hommes qui se pressaient dans son antichambre à l'occasion de la première représentation d'*Hernani*.

Victor Hugo offrit à son jeune admirateur quatre billets et autant de bulletins signés *Hierro*, nom qui fut, comme l'on sait, le mot de passe des amis du chef de l'école romantique.

Louis Noël et les trois amis de renfort qu'il amena firent, on peut le penser, le plus beau tapage à cette mémorable première. Lui personnellement y contracta un tel enthousiasme, qu'après avoir assisté à quatorze représentations entières et consécutives, il n'était pas encore guéri ! Il aurait volontiers dansé tous les soirs au foyer du Théâtre-Français cette ronde échevelée où les amis de Victor Hugo crièrent en chœur : « Enfoncé Racine ! » et le traitèrent même de « polisson » !

Victor Hugo, pour récompenser Louis Noël d'un si beau dévouement, daigna trouver « ses vers très beaux », lui permit de l'aimer à la folie, « et le présenta à M^{lle} Mars comme un ami à lui et un admirateur à elle ».

« Plus d'une fois, écrit-il avec une naïve complaisance, je suis sorti dans la rue avec lui ; il a pris mon bras avec une charmante familiarité. »

L'amitié d'un grand homme...

Victor Hugo lui écrivait souvent des billets de ce genre aux lettres qu'il lui adressait :

« Votre lettre m'a été au cœur comme tout ce qui vient de vous. Je voudrais pouvoir vous écrire quatre pages ; mais venez, j'aime encore mieux vous voir et vous serrer la main.

« Votre ami, VICTOR. »

Il ne se faisait pas faute de venir. Il allait chez Victor Hugo cinq ou six fois par semaine. « Jamais, dit-il, je n'ai vu tant de douceur et de bonté alliées à tant de génie. Il accueille tout le monde avec une simplicité et une affabilité qui lui gagnent tous les cœurs. »

Il était devenu un familier de la maison, on l'y invitait à

déjeuner, on y supportait la lecture de ses vers avec des compliments dont la sincérité n'est pas en cause : « Si tu veux lire d'admirables vers, disait Victor Hugo à sa femme, lis cela. »

A la vérité, ces vers étaient pavés des meilleures intentions et traversés d'excellentes chevilles.

Un jour, Victor Hugo lui offrit un volume de poésies, œuvre d'un jeune homme tué en duel. Il en avait écrit la préface. Une préface de Victor Hugo, c'est rare, peut-être unique. Quel est donc le volume de poésies en question ?

Louis Noël, s'il n'était pas grand poète, méritait le titre de fin lettré. Il avait été élevé à bonne école, suivant assidûment les cours d'Andrieux, de Villemain, de Cousin, recevant les conseils de Lamartine, de Casimir Delavigne et de Sainte-Beuve.

A la fin de 1830, il quitta Paris pour aller exercer la profession d'avocat à Saint-Omer. Puis, sur la recommandation de Victor Hugo, il fut bientôt nommé dans la même ville régent de philosophie. Victor Hugo lui adressa à ce sujet une lettre pleine des sentiments les plus affectueux, où il lui parla de son amitié « vraie, cordiale, profonde », puis il termine ainsi :

« Cousin m'écrit que votre nomination est signée... J'ai voulu être le premier à vous l'apprendre. C'est une joie pour moi de penser que mon nom va se mêler à quelque chose d'heureux pour vous. C'est un chagrin aussi quand je pense que j'aurai contribué à vous éloigner de Paris. Mais, patience ! je contribuerai, j'espère, à vous y faire revenir. En attendant, soyez régent de philosophie et surtout philosophie. »

« Votre ami, Victor Hugo. »

Avant de se décider à quitter Paris, Louis Noël avait tâté de la littérature. « J'ai fait un article, écrit-il, que Victor a jugé remarquable et plein d'esprit, et l'a présenté au *Journal des Débats* ; mais on lui a répondu que le journal était encombré de rédacteurs et qu'il était impossible d'en admettre de nouveaux. »

Avoir remué toute la presse avec *Hernani* et ne pouvoir placer un article d'un de ses amis, voilà qui est bien dans la note de la vie littéraire !

Le régent de philosophie fut chargé de prononcer le discours de distribution de prix de 1833. Il traite son sujet d'une façon tout à fait remarquable et remarquée.

Victor Hugo lui accuse réception de son discours en ces termes :

« Ne doutez jamais de moi. Je pense à vous du fond du cœur. Vous êtes un de ces nobles hommes dont le souvenir plaît et sourit à l'âme. J'ai lu votre excellent discours. J'ai été touché du beau passage où vous citez mon nom. Continuez de m'aimer, de me le dire et de me le prouver. Vous savez combien je suis à vous... A bientôt, si vous venez quelque jour à Paris ; à toujours, pour vous aimer et vous honorer. »

« Tuus. »

Il écrivait à son ami Noël dans les circonstances doulou-

reuses de la vie. Celui-ci venait de perdre son père et sa mère ; il sympathise avec lui en ces termes :

« Moi, vous abandonner, moi, qui pense si constamment à vous, moi, qui vous sais si malheureux ! moi, orphelin, vous abandonner, vous orphelin ! Mon père et ma mère sont où sont votre père et votre mère ; c'est là un lien de plus, mais bien réel, entre nous. »

Plus tard, en 1837, comme Victor Hugo ne répondait pas à ses lettres, il lui demande si son amitié est toujours la même.

« Je ne réponds pas toujours aux lettres, proteste Victor Hugo, je réponds toujours au cœur. »

« Prenons la vie comme Dieu la fait, lui écrit-il dix ans après ; c'est une longue épreuve, une préparation à la destinée inconnue qui commence pour l'homme à la mort. Vous souffrez encore ; respirez et attendez. Si vous avez aimé des âmes, vous les retrouverez. Malheur, hélas ! à qui n'a aimé que des corps, des formes, des apparences ! Ce n'est pas là ce que vous pouvez craindre, vous ! cœur profond, esprit sage ! espérez donc. Comptez sur mon amitié ici-bas, c'est peu de chose ; comptez sur Dieu là-haut, c'est tout. »

« VICTOR. »

Enfin, en 1851, dernière lettre qui ait été retrouvée :

« Je vous écris rarement, et pourtant je suis en perpétuelle communication avec vous. Il me semble que nos deux intelligences se comprennent toujours. Cher pointer, quand je parle, je ne suis pas autre chose que l'écho des âmes généreuses de mon temps, et c'est votre voix qui sort par ma bouche. »

A bientôt, à toujours. Je vous écris de mon banc à l'Assemblée, à travers la discussion des sucres, sans trop savoir ce que je jette au hasard sur le papier ; mais c'est égal, cela sort de mon cœur, c'est bon. »

« VICTOR HUGO. »

Louis Noël était resté en correspondance avec Sainte-Beuve. A la date du 18 décembre 1835, le grand critique lui écrit une longue lettre dont nous détachons le passage suivant :

« Vous vous êtes fait, je crois, un peu d'illusion dans le temps sur Hugo, et vous vous en faites dans un sens contraire aujourd'hui. Il n'était pas tel autrefois que l'amitié le rêvait ; il n'est pas tel aujourd'hui que certaine rumeur injuste le ferait être. Peu de personnes savent exactement ces choses intimes et vraies des hommes célèbres. Après avoir été plus que personne sous le premier charme, je suis venu à savoir le vrai sur ce caractère ; je me trouve aussi être du très petit nombre qui sait au juste ce qui en est de sa vie et des causes qui l'ont mené là. Je dois vous dire que c'est en ce que tant de gens blâment si haut en lui que je le trouve le moins blâmable. Son plus grand tort est dans l'orgueil immense, en l'égoïsme infini d'une existence qui ne connaît qu'elle ; tout le mal vient de là. Quant aux autres faiblesses, elles appellent l'indulgence tant qu'elles ne sont que des faiblesses ; mais c'est assez vous parler d'un sujet obscur et qui ne doit pas être un obstacle aux personnes qui, comme vous, l'aiment et lui ont quelque obligation d'autrefois, de lui garder un sentiment affectueux et désin-

téressé. Nous nous sommes tous fait, en entrant dans la vie, des idoles, une maîtresse, un poète; nous avons tracé, en lettres d'or, un idéal d'avenir et comme un programme à l'usage de ces personnes admirées; elles n'ont pas rempli notre programme; elles vont à leur guise, à notre désappointement. Ne leur en veuille pas trop de nous être trompés sur elles, et qu'elles agissent sans nous consulter.»

Sainte-Beuve nous paraît s'être mépris sur les véritables sentiments de Victor Hugo pour Louis Noël : les lettres qu'il lui adressait sont là pour attester la sincérité de son amitié. L'amitié ne va pas sans l'estime; Victor Hugo estimait profondément son ami : « Vous êtes fait, lui écrivait-il, pour être aimé sur une base d'estime. »

Les allusions à l'espoir en Dieu et à la vie future répandues dans les lettres de Victor Hugo à son ami ne permettent guère de douter que cette base d'estime n'eût elle-même pour assise la dignité de la vie de Louis Noël, dont il connaissait les sentiments profondément chrétiens. Il aimait son âme pieuse et vertueuse; il éprouvait pour elle, on le sent, plus que de l'estime, il devait aller jusqu'au respect.

Le respect dans l'amitié, l'amour passionné de l'enfance! Ne seraient-ce pas les causes secrètes de « l'égoïsme infini » qu'avec Sainte-Beuve les contemporains du grand poète lui ont tant reproché?

EDMOND JOHANET.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Henri Beaudouin : *la Vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau*. — Adrien Chabot : *le Marquis de Saint-Étienne*. — M. Jean Laumonier : *la Nationalité française, les hommes*. — M. Jules Angot des Rotours : *la Morale du cœur*.

M. Henri Beaudouin a consacré deux volumes à la biographie de Jean-Jacques Rousseau. Je dis à la biographie de Jean-Jacques Rousseau; car de ses œuvres il a peu parlé, et sans en rien dire de très original ni de très nouveau. Ce qui l'a amusé, évidemment, c'est de ramasser les travaux considérables qui ont été publiés depuis une douzaine d'années sur la vie et le caractère de Rousseau, et de nous donner, mois par mois, presque jour par jour, le *curriculum vitæ* très accidenté, comme on sait, et très romanesque du philosophe genevois. Cela, sans doute, est intéressant. « C'est une idylle, » comme dit l'opérette, c'est d'abord une idylle. Et puis c'est un « roman comique »; et puis c'est un « roman romanesque » avec M^{me} d' Houdetot; et puis c'est un « roman bourgeois »; et puis c'est un assez triste « roman naturaliste ». Le tout se termine par le Panthéon, ce qui prouve qu'on y va parfois par de singuliers chemins. Mais Rousseau que Jean-Jacques avait toutes les raisons du monde d'être le plus grand de nos romanciers; car sa vie a présenté

à peu près tous les genres de roman les uns à la suite des autres. C'est pour cela qu'on a tant voulu qu'il se soit donné la mort. C'était si logique que c'était presque obligatoire. Il a presque manqué à son devoir en ne se tuant pas de sa main. Un homme à aventures comme Jean-Jacques ne meurt pas n'importe comment.

M. Henri Beaudouin a bien sa petite intention en nous racontant l'histoire du plus grand des Gil Blas connus; et cette intention n'est pas, ce m'a semblé, de nous faire estimer infiniment et chérir à l'excès Jean-Jacques Rousseau. Mon Dieu, je ne suis pas suspect d'une tendresse exagérée ni pour Jean-Jacques ni pour ces grands hommes du xviii^e siècle français, qui tous, sauf Montesquieu et Buffon, me paraissent avoir été un peu surfaits. Mais je trouve M. Beaudouin si bien informé, du reste, si consciencieux et si intéressant, un peu duriscule, tout de même, pour ne pas dire dur. Rousseau a toute sorte de défauts, dont le principal est d'avoir son sens moral dans le cerveau, — là, il l'a bien, — et non dans le cœur, qui est sa place naturelle; et là, il ne l'a pas du tout. Sans doute, ceci est très regrettable. Il a aussi des défauts de caractère qui ont exaspéré à peu près tous ceux qui l'ont connu, et qui nous désobligeaient encore. Pour les dire à peu près d'un seul mot, c'était un Philinte insociable, ou un Aleeste frôleur, ou un courtisan atrabilaire. Il portait en lui cette antinomie. Il ne pouvait pas se passer d'amitiés mondaines, de protecteurs nobles et riches, et il était insupportable à tout ami mondain et à tout protecteur généreux. De là une série d'expériences désagréables et pour les autres et pour lui-même, d'où il n'a jamais pu extraire cette conclusion qu'il était fait pour vivre seul. Conclusion qui eût été fausse du reste, car il était bâti pour vivre seul et pour ne pas supporter la solitude. Il est mort sans s'être tiré de là, comme c'était à prévoir.

Malgré tout cela, je continue à avoir de l'indulgence, et à trouver M. Beaudouin un peu sévère, parce que, ce Jean-Jacques, il avait quelque chose pour lui: il n'était pas méchant. Voilà le grand point. Il n'était pas méchant du tout, avec tout ce qu'il fallait, dans sa profession comme dans son caractère, pour le devenir. Car la profession littéraire, surtout quand, comme Jean-Jacques, on veut n'être d'aucune coterie, fait tant d'ennemis qu'il est difficile d'y rester bon; et la *misophilanthropie*, trait essentiel du caractère de Rousseau, est si propre à vous mener, de déception en déception, à l'humeur la plus noire, que c'est miracle que Jean-Jacques ait pu garder jusqu'à la fin son « bon cœur » dans le sens courant du mot.

Il le garda. Il fut toujours grincheux, mais toujours charitable; ours, mais bon ours, qui grognait, mais qui n'assénait point de pavé. Il y a des traits qui lui font singulièrement honneur. La souscription à la statue de Voltaire, Voltaire vivant, après ce que Voltaire

lui avait fait, est une vraiment belle chose. Je sais peu d'hommes qui en fussent capables.

Tout compte fait, il était bien, au point de vue moral, un peu au-dessous de la bonne moyenne; mais aussi ce qui lui fait du tort, c'est son génie. Supposez-le homme du commun, votre voisin, votre compère: que dites-vous de lui? Ceci, me semble: « Le musicien d'à côté, le copiste de musique? Point mauvais homme; un peu sur l'œil; croit toujours qu'on veut casser les carreaux de ses fenêtres. Un peu de délire de la persécution. Du bon; charitable, dévoué même par foucades, et même alors gênant de servabilité excessive. Un composé du morose et du raseur. Très curieux, cela. Probe parfaitement. On dit qu'il est très Malthusien. (Déjà!) Mais, évidemment, c'est la faute de Thérèse plus que la sienne. » Voilà à peu près ce que vous dites de Rousseau, petit bourgeois du Marais.

Mais c'est un homme de génie; tout de suite vous devenez pour lui beaucoup plus sévère. On ne veut pas admettre que le caractère ne soit pas à peu près à la hauteur de l'intelligence. On veut entre celui-ci et celle-là un accord et une harmonie. On a parfaitement raison, du reste. Ce n'est pas naturel le moins du monde, mais cela devrait être, cela doit être. Le génie impose des obligations morales. Tant pis pour vous si vous êtes supérieur cérébralement; vous devez tâcher de l'être en tout. Par votre génie, vous allez devenir un homme qu'on regarde, un homme qu'on lit, un homme qu'on médite; cela vous force à être un homme qu'on respecte. La confusion des simples est trop grande, leur scandale est trop fort à voir que vous êtes un homme comme eux et peut-être un peu au-dessous. Ils ne comprennent pas. Ils ont gardé de je ne sais quand un vieil instinct aristocratique qui leur fait dire: « L'homme supérieur est un chef. Il doit me conduire. Donc il me doit éclairer autant par son exemple que par sa leçon. » Que voulez-vous répondre à cela? Ce n'est pas si sot. Ce n'est pas scientifique; c'est primitif, si vous voulez; mais cela aura toujours un air assez raisonnable. Les hommes de génie qui me font l'honneur de me lire sont prévenus.

Il n'en est pas moins que deux volumes pour nous prouver que Rousseau n'était pas un homme d'un très bon caractère ni d'une très haute moralité: c'est un peu beaucoup. Non pas que j'accuse M. Henri Beaudouin d'être partial. Il a son impartialité à sa manière. En général, quand on dit du bien de quelqu'un, c'est contre un autre; quand on dit du mal de quelqu'un, c'est en faveur de son adversaire. Pour M. Beaudouin, ce n'est pas cela. Il n'aime guère Rousseau; mais comme il n'aime non plus ni Voltaire ni Diderot, il ne leur sacrifie point Jean-Jacques, et même finit par en arriver avec Jean-Jacques à une sorte d'impartialité par choc en retour. En somme, son livre est bon, et se lit sans fatigue et non sans profit. Il faudra, quand on s'occupera de Rousseau, s'en inquiéter.

Voici le *Marquis de Saint-Étienne*, de M. Adrien Chabot, que nous venons de perdre, non sans tristesse, car c'était un homme spirituel et tout à fait charmant. M. Chabot avait la verve facile et une certaine *humour*. Nous avons signalé dans les *Fiancés de Radégonde* un certain sens des mœurs de province et quelque chose de l'héritage de Balzac. Le *Marquis de Saint-Étienne*, qui fait suite aux *Fiancés de Radégonde*, est d'une qualité un peu moins fine et d'un travail un peu moins serré; mais il ne laisse pas d'avoir encore beaucoup d'agrément.

Vous vous rappelez bien le *Nez d'un notaire*, ce petit chef-d'œuvre d'Edmond About? Un monsieur très élégant et très satisfait de la délicatesse de son profil, ayant perdu son nez dans un duel malheureux et rhinotomique, a recours à la rhinoplastie et se fait greffer entre la bouche et les yeux un morceau bien coupé du bras d'un robuste Auvergnat; et voilà qui est très bien. Seulement le nez du notaire continue à vivre de la vie du bras de l'Auvergnat et subit toutes les vicissitudes de l'existence de son ancien propriétaire. Il y a là comme une mitoyenneté, ou une servitude. L'Auvergnat ne peut pas se piquer le bras que le notaire n'ait l'air de s'être piqué le nez. Ce n'est pas le notaire qui fait son nez, c'est l'Auvergnat qui fait à son gré le nez du notaire. Le notaire reste attaché par le nez à l'Auvergnat et dépend de lui depuis la levée supérieure jusqu'aux paupières. Il le sent là, il l'a à sa charge, à ce point précis. On ne peut pas avoir un homme dans le nez autant que ce notaire a cet Auvergnat. — Cette fantaisie, qui a fait la joie des Européens vers 1860, peut être prise pour un symbole. Plus d'un homme porte avec lui un homme ou une femme qui pèse sur sa destinée tout entière. Quoi qu'il fasse, il sent avec lui, sur lui, en lui, mêlé à lui, cette partie de lui étrangère à lui qui le gêne, l'embarrasse, le dérouté, lui fait prendre le chemin qu'elle veut, quoi qu'il en ait, et proprement le mène par le nez. — C'est le sens hautement philosophique du roman burlesque d'Edmond About, et les Allemands, qui ont cherché et trouvé la signification métaphysique de *l'Homme qui a perdu son ombre*, de Chamisso, ont parfaitement démêlé cette interprétation savante, que je viens de donner, du *Nez d'un notaire*.

C'est cette histoire philosophique et navrante que M. Adrien Chabot a racontée à sa manière, sans rhinoplastie, dans le *Marquis de Saint-Étienne*. Il n'est pas nécessaire, en effet, qu'un Auvergnat vous ait offert son bras, pour aller dans le monde en mauvaise compagnie et en société gênante. Il suffit d'avoir uni sa vie, d'une façon quelconque, à un être un peu gênant. C'est ainsi que l'Auvergnat de Sosthène, c'est un cocher, qu'il a eu le malheur de prendre un soir en venant de l'Odéon. Ce cocher, comme beaucoup de

cochers, à ce qu'il paraît, est un gentilhomme des plus authentiques, le marquis de Saint-Étienne tout simplement. Sosthène, qui a un très joli prénom, mais un nom de famille essentiellement ridicule, flaire aussitôt une bonne affaire. Ce marquis, tombé si bas dans l'échelle sociale, est une valeur inappréciable. Il peut adopter Sosthène, lui donner son nom, sauver Sosthène et sa race du ridicule de s'appeler Goulu. Cela se fait, non sans difficultés légales et autres, et à travers un certain nombre de péripéties; mais, cela fait, c'est le martyre de Sosthène qui commence.

Il ne suffit pas d'avoir un père, il faut le montrer. Ce serait trop avouer qu'on l'a acheté, et que c'était marchandise de contrebande que de le tenir éternellement loin des yeux du monde. Sosthène se promène donc dans la vie accompagné de cet appendice. Certes, il vaudrait mieux avoir un faux nez qu'un faux père, quand ce père a été cocher, boucanier, chasseur de taupes, employé des pompes funèbres, valet de chiens, balayeur et quelque chose de pis, depuis sa vingt-cinquième année jusqu'à sa soixantième. Sosthène est sur le gril quand il mène son père dans le monde. Le marquis de Saint-Étienne a des manières qui sont un ambigu exquis de l'homme du monde et du loustic de barrière, et chaque baronne qui pourrait être sa petite fille est pour lui « sa petite mère », sans qu'il en donne des raisons valables. Mais quand on le laisse à la maison, c'est bien plus grave, car alors il a une manière de se distraire qui est désastreuse pour les millions de son fils adoptif.

Sosthène finit par renoncer à son père, avec une ingratitude qui ne lui est reprochée que par celui-ci, et il épouse Radégone. Il aurait dû commencer par là, mais nous y aurions perdu un roman d'une verve un peu grosse parfois, mais amusant, et souvent d'un mouvement rapide et emporté qui ne laisse pas de nous dégourdir. M. Adrien Chabot savait conter; cela devient assez rare. Il pouvait devenir un de nos romanciers populaires les plus agréables, et avec son esprit, qui était réel, quoique se contentant à trop bon marché, quelque chose de plus qu'un romancier populaire. C'est une perte sérieuse pour les lettres.

* * *

M. Jean Laumônier, travailleur comme un bûcheron et instruit comme un Pic, continue ses études sur la France depuis l'homme tertiaire jusqu'à nos jours: je ne mens pas d'un mot. Dans un premier volume, en 1889, il nous avait décrit *la Terre*, la terre de France, sa constitution géographique, géologique, climatérique, biologique et pathologique. Voilà la base et l'habitat. Maintenant il étudie *les Hommes*, les différentes races qui ont contribué à former la nationalité française, races préhistoriques (il les connaît, par les crânes et par les dents; c'est quelque chose), races

protohistoriques, races ibérique, ligurique, celtique, kymrique, gauloise et germane. Tout y est, et j'en oublie. Nous descendons de tout cela. Nous sommes un monde très mêlé; moins mêlé qu'on ne croirait au premier abord, parce que la race primitive pétrit toujours les autres et les ramène à elle, à preuve que les Yankee commencent à retourner au Peau-Rouge, à ce qu'il paraît, ce que j'hésite à croire; mais enfin nous sommes un monde un peu mêlé.

M. Laumônier démêle tout cela avec une science très sûre et un art très délicat, avec toutes les ressources de l'anthropologie d'une part et de la philologie de l'autre. Rien de plus intéressant. Vous avez là, résumés et vulgarisés dans le meilleur style, et avec la plus grande précision, les grands travaux de Broca et ceux de Lagnau, sans compter les recherches personnelles de M. Laumônier, qui sont déjà longues et qui ont été passionnées. Cela forme une sorte d'histoire de la patrie française par la race, une histoire par l'intérieur, centrale et médullaire. On suit la lente absorption du Cimbre et du Germain par le Celte, sans compter l'absorption d'un autre genre, brusque et brutale d'abord, progressive et insidieuse ensuite du Ligurien par le même Celte. Ainsi s'est créée en de longues périodes cette unité française si forte qui fait encore notre consolation et notre confiance. Ce livre est d'un intérêt vraiment puissant, et c'est avec passion que je l'ai lu.

Peut-être aurais-je désiré qu'il « partît » un peu plus tôt. L'auteur a consacré peut-être trop de pages à l'homme des cavernes et à l'homme lacustre, ce qui est plutôt de l'anthropologie générale que de l'anthropologie française. Cela tient sans doute au sujet, mais par un lien un peu long, et cela aurait peut-être gagné à être résumé en quelques feuillets. Je ne me plains pas, du reste, d'avoir eu plus que mon compte, et d'avoir été instruit une fois de plus et si bien sur des sujets où nous ne nous lassons point de voir apporter des lumières nouvelles.

Les conclusions de M. Laumônier ne laissent pas d'être très pessimistes. Il croit fermement à la supériorité de la race germanique sur la race gallo-romaine. Il montre celle-ci toute composée de sceptiques, de rieurs et de baladins, de « légistes faiseurs de codes » (que veut-on cependant que fassent des légistes?), de « tribuns menteurs », de « poètes visionnaires », d'« artistes impuissants », de « prêtres simoniaques et infidèles » (à quoi?). « Et pendant qu'ils clament ainsi, rieurs et ignorans, faux et pervers, dans la tiédeur changeante de leur climat, là-bas, au Nord, sous le brouillard et la neige, Kepler et Newton commencent le cycle que Darwin a fini. » Car on sait que Kepler est le précurseur de Darwin; et qu'il n'y a pas eu en France, ni en Italie, de mathématicien comparable à Newton, Galilée étant Saxon et Descartes Écos-sais; que Darwin n'a eu en France aucun précurseur,

Lamarek étant du pays de Galles. « Il faudrait citer tous les noms des inventeurs et des savants qui, par leurs découvertes, ont participé à l'établissement de notre civilisation industrielle : on verrait que cette civilisation est l'œuvre de la race germanique;... on comprendrait pourquoi les peuples de cette race devancent à cet égard tous les autres, qui, de plus en plus, s'attardent et dégènerent. »

Aussi faut-il veiller au grain. Nous sommes, comme l'Hercule antique, au croisement des deux chemins. « Notre nationalité a à choisir entre deux races, deux civilisations, l'une caduque et surannée » (la sienne), « l'autre jeune et puissante » (celle germanique). « Si elle reste fidèle à ses traditions, à ses tendances séculaires, elle mourra... Si elle a le courage et le pouvoir d'accomplir des réformes urgentes, de se baptiser de sang barbare, de rompre avec un passé trop lourd d'institutions déchuës et d'idées rétrogrades, elle s'acheminera, transformée, rajeunie et grandissante, vers... » toute sorte de belles choses.

Je ne reprocherai pas à ces conclusions de n'être pas patriotiques ; je leur reprocherai d'être vagues, inconsistantes et sans portée. Que nous veut bien M. Laumônier ? qu'entend-il par ce baptême de sang barbare ? Que nous provoquions une invasion salutaire ? que nous épousions des Allemands ? ou que nous apprenions l'allemand ? Si à ce dernier point se réduisent ses objurgations, je suis avec lui ; mais il faudrait un peu le dire. Que nous changions de race (« notre nationalité a à choisir entre deux races ») ? Cet ethnographe doit savoir qu'il est difficile. Que nous nous pénétrions d'esprit allemand ? Je veux bien ; mais pourquoi les Allemands ont-ils jugé si à propos de se tant pénétrer d'esprit grec, d'esprit latin et d'esprit français depuis quelques centaines d'années, et d'où vient que cela ne leur a pas mal réussi ?

La vérité est que M. Laumônier sait certainement ce qu'il veut, mais qu'il ne l'a pas dit ; qu'il n'a pas prouvé sa thèse, singulièrement complexe, de la supériorité de la race germanique sur la nôtre, ni indiqué le moyen de cette transformation de la race gallo-romaine en race germanique qu'il désire. La vérité est que ces deux pages, pour être jetées là sans preuves et sans discussion, ont l'air, — je dis ont l'air, — d'une pure et simple déclamation. J'ai regretté qu'elles déparent un beau livre scientifique très sérieux.

Elles ne l'empêchent pas d'être bon ; mais il ne serait pas plus mauvais, si elles n'y étaient pas. Et que voulez-vous parier que M. Laumônier donnerait tout son livre précisément pour ces deux pages-là ? Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. L'homme est ainsi fait. L'idée générale non prouvée a pour lui des enchantements merveilleux. Il la préfère aux travaux les plus solides. Creuser son sillon, jeter son grain, la belle affaire ! Ce qui est beau, c'est de lire au livre des destins. Ainsi est née la philosophie de l'histoire. Celle de M. Laumônier

en vaut une autre ; c'est-à-dire qu'elle ne vaut pas grand-chose.

**

L'Académie des sciences morales et politiques avait proposé, en 1890, à ses bons petits élèves, le *concevois* suivant. Car l'Académie des sciences morales et politiques ne se borne pas à proposer des sujets ; elle trace des plans de devoirs, et elle indique à peu près la solution désirée par elle des problèmes qu'elle pose. C'est un excellent professeur. Elle avait donc élaboré la matière de dissertation qui suit : *Étude critique sur le rôle du sentiment ou de l'instinct moral dans les théories morales contemporaines.* — *L'Altruisme d'Auguste Comte, de Mill, de Spencer, la Pitié de Schopenhauer.* — *En quoi diffèrent ces théories de celles que le XVIII^e siècle a produites : le sens ou sentiment moral d'Hutcheson, de Jean-Jacques Rousseau, d'Adam Smith et de Jacobi.* — *Déterminer la part du sentiment moral dans la théorie et dans la pratique de la conduite humaine ; en montrer l'importance, en signaler les périls et les excès (oh ! tout est prévu), en signaler les périls et les excès possibles dans l'œuvre de l'éducation (n'oubliez pas, jeunes élèves, l'éducation !) et dans le gouvernement de la vie.*

Je me suis toujours demandé pourquoi le philosophe qui propose ainsi un livre à faire ne le faisait pas lui-même tout à fait, puisque aussi bien il le fait à moitié en le proposant. Mais ce ne sont pas mes affaires.

Ce furent celles de M. Angot des Rotours, qui fit le devoir, et qui le fit bien. Il ajouta même quelques paragraphes à la matière proposée. Il fit Comte, il fit Mill, il fit Jacobi ; mais il fit aussi M^{me} de Staël, Maine de Biran, Emerson, qui trop de Français prennent pour un électricien, et Léon Tolstoï, que trop de Français prennent pour l'auteur de la seule *Puissance des ténèbres*. Ah ! ah ! monsieur le professeur, vous n'aviez pas songé à ceux-là, et certainement vous aviez eu tort. Ils ont du mérite. Ils sont certainement là à leur place, sauf peut-être Biran, qui n'est guère un sentimental ; mais il faut faire bonne mesure.

Pendant qu'il y était, j'aurais bien voulu que M. des Rotours fit toute une place à M. Guyau, ce très grand philosophe, et ce philosophe essentiellement sentimental, qui est la plus grande perte que la philosophie et les lettres aient faite depuis dix ans. (Je ne parle pas des hommes qui, comme Renan, avaient parcouru leur carrière. Guyau est mort à trente-cinq ans, après des débuts qui eussent fait honneur à la maturité des plus grands.) A Guyau, M. des Rotours ne consacre que quelques incises, qui montrent, du reste, qu'il le connaît bien. Je regrette qu'il ne lui ait pas donné une étude complète. Sans être très sûr de mon fait en ces matières, il me semble que Guyau valait au moins Emerson, homme charmant, poète exquis, qui avait fondé, en Amérique, une manière de *Book Idéal*, sous le nom de *Transcendental Club*, mais qui ne fut pas un penseur d'une incroyable vigueur.

Tel qu'il est, le livre de M. des Rotours a été très justement couronné par l'Académie des sciences morales. Encore qu'un peu superficiel, il est exact, et je le recommande aux gens du monde qui veulent avoir sur les philosophes aimables dont il est traité ici quelques idées justes, sans avoir à se donner trop de peine. Ils trouveront dans ce volume leurs vraies physionomies, leurs tendances générales et un résumé suffisant de leurs idées.

L'Académie a bien eu raison d'appeler l'attention sur cet ordre de considérations, et M. des Rotours d'y consacrer ses réflexions sincères, judicieuses et souvent fines. C'est bien là, à n'en pas douter, la préoccupation du moment. On cherche à rattacher la morale, dont on ne peut se passer, à quelque chose. On l'appuyait jadis sur une métaphysique, ou sur une religion, c'est-à-dire sur une métaphysique. La métaphysique nous manquant désormais, à beaucoup d'entre nous, du moins, nous cherchons quel fondement nous pouvons donner à cette morale qui nous est nécessaire.

M. Taine, très opportunément cité par M. des Rotours, disait à propos de Mill : « En retranchant de la science la connaissance des premières causes, c'est-à-dire des choses divines, vous réduisez l'homme à être sceptique, positif, utilitaire, s'il a l'esprit sec; — ou mystique, méthodiste, exalté, s'il a l'imagination vive. Dans ce grand vide inconnu que vous placez au delà de notre petit monde, les gens à tête chaude ou à conscience triste peuvent loger tous leurs rêves... »

Hein ! est-ce assez bien vu, et le petit mysticisme contemporain, le mysticisme des « petits jennes », le mysticisme des fils de M. Homais, est-il assez bien prévu, défini et analysé ? M. Taine écrivait cela il y a vingt-cinq ans. Et c'est ainsi : par désespoir de ne plus pouvoir rattacher la morale à une métaphysique, ou nous créons, nous tâchons de créer une métaphysique nouvelle, de l'indomptable espoir dont étaient pourvues les Danaïdes, — ou nous faisons dériver la morale tout simplement de l'inspiration du cœur, nous en faisons un sens, un sens intime, que nous donnons, bien entendu, du privilège de l'infailibilité. Nous divisons l'Altruisme, ou la Sympathie, ou la Pitié, ou la Souffrance humaine, ou l'Enthousiasme, comme M^{me} de Staël. Je crois bien qu'il y a une autre manière de concevoir la morale sans métaphysique, et que précisément Guyau avait à peu près trouvé sinon la formule exacte, du moins les traits essentiels de cette conception, mais cela m'entraînerait un peu loin, et en particulier loin du livre de M. des Rotours que je recommande de tout mon cœur.

J'ai le plaisir de recommander spécialement le chapitre qui n'est pas d'analyse et de critique, qui renferme la pensée même de M. des Rotours sur la question. C'est le dernier. Ces conclusions sont très élevées et très justes. Elles se résument dans un bien grand et bien beau mot de Bossuet. C'est le mot « Sortez ! » C'est

une grande parole que « sortez ! » encore qu'elle soit courte. Sortez de vous-même, sortez toujours, sortez par l'intelligence pour apprendre, par la volonté pour agir, par l'amour pour venir en aide. Toute la morale est dans *sortez*. Heureux ceux qui sont toujours sortis !

Il est inutile d'ajouter qu'il faut sortir pour le bon motif, et qu'il faut quelquefois rentrer, parce que c'est le seul moyen de pouvoir sortir.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

GYMNASÉ : *Celles qu'on respecte*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff.

Je ne veux pas chercher querelle à M. Wolff sur le titre de sa comédie. Il n'a pas voulu, j'imagine, faire une pièce à thèse; il se serait donné la partie trop belle en choisissant un cas exceptionnel, au moins en partie. Je veux dire que, si Gabrielle et Suzanne ne sont pas tout à fait des exceptions (au fait, et telles que nous les montre M. Wolff, elles sont assez singulières), Margot, elle, en est une à coup sûr. S'il est une profession qui « imprime dans l'âme un caractère ineffaçable », c'est assurément la galanterie; et ce caractère, ce n'est pas par ce que dit M. Wolff qu'il se manifeste d'ordinaire. Mais laissons cela. La comédie de M. Wolff vaut qu'on la discute pour elle-même. J'avoue très franchement qu'elle m'a plu; mais ce n'est pas une raison pour que je cache les objections qu'on y peut faire.

D'abord, il me paraît qu'elle a, dans son ensemble, quelque chose de superficiel et d'incomplet. Je ne parle pas de la conduite même de la pièce, que les fervents de ce qu'on appelle l'habileté théâtrale trouveront sans doute un peu incertaine. Lors de la récente reprise de *Fantasio*, je ne sais quel de mes confrères s'écriait : « Qu'est-ce que ça nous fait qu'Elsbeth épouse ou non le prince de Mantoue ? » Assurément. Et, de même, la question de savoir si Bressac sera ou non l'amant de Suzanne me laisse assez indifférent; l'intérêt, ce n'est pas le fait, c'est la manière dont le fait arrive. Quand je parle de superficiel, c'est les caractères que je vise. Et il est manifeste que les personnages de M. Wolff sont spirituellement, mais un peu légèrement esquissés; on dirait parfois des « instantanés », pris au vol, et gardant invariablement jusqu'à la fin de la pièce la pose qu'ils avaient au moment de l'épreuve; pour tout dire d'un mot, ils manquent un peu de complexité. Ajouterai-je que certaines questions, — celle, par exemple, qui fait le sujet de la scène entre Margot et M^{me} Mareuil, au second acte, — ne sauraient être traitées avec la légèreté qu'y a mise

M. Wolff? Ce serait en revenir au reproche que je viens de lui faire de se montrer un peu superficiel.

C'est là, en effet, la principale objection que j'ai contre la comédie de M. Wolff. L'impression générale en est curieuse, pas banale; elle n'est pas très nette, pas très facile à définir, non plus. L'esprit n'a pas une satisfaction complète. L'auteur ne va pas jusqu'au bout de sa pensée... ni de la nôtre. Le plus souvent, il jette, en passant, comme un ferment d'idée, et pendant que nous nous attendons à en suivre le développement, il est déjà passé à une suivante, et, pour celle-ci comme pour les autres; il se contente d'une indication un peu sommaire. De là un certain vague; ses personnages manquent un peu d'assiette. Si j'osais hasarder une phrase prétentieuse, je dirais que M. Wolff nous donne de quoi penser, sans se donner suffisamment la peine de penser pour nous, ce qui est, en somme, le rôle de l'écrivain, au théâtre ou ailleurs. Croyez, d'ailleurs, que si cette « formule » contient une critique, elle contient aussi un éloge, et un éloge qui n'est pas mince. Ces légères indications, jetées en passant, et que je trouve trop superficielles, ont au moins ce mérite rare de signifier quelque chose; elles nous font réfléchir. Et cela seul suffirait, — en dehors d'autres qualités très réelles, telles, par exemple, qu'un dialogue net et clair, — je ne dis pas seulement à différencier la pièce de M. Wolff de celles qui l'ont précédée sur la même scène, mais à la mettre infiniment au-dessus de la production théâtrale moyenne. On peut discuter un tableau; ceux qui l'aimèrent le moins ne le confondront cependant pas avec les chromos qu'on nous donne trop souvent. Entre *le Bon docteur*, *le Monde où l'on flirte*, *Un drame parisien...* et *Celles qu'on respecte*, il y a loïn. Je tiens à le répéter, pour donner à mes objections leur valeur réelle.

Et je n'ai tant insisté sur celle-ci que parce qu'elle me paraît être le péché mignon de M. Wolff. Des autres pièces qu'il a données, je n'ai pas eu à parler ici, — le Théâtre-Libre considérant la *Revue bleue* comme quantité négligeable; — mais je les ai vues, et, dans *Leurs filles*, comme dans *les Maris de leurs filles*, il m'a semblé voir ce même parti pris de ne donner que des indications légères. Il serait fâcheux que M. Wolff, qui a d'évidentes et sérieuses qualités d'homme de théâtre, ne voulût pas en tirer tout le parti possible.

Maintenant que j'ai exposé aussi franchement que j'ai pu les critiques que j'avais à faire à l'égard du procédé dramatique de M. Wolff, il est juste de vous dire les avantages de ce procédé, et comment il a su s'en servir.

La superficialité de M. Wolff a cet avantage qu'elle lui permet de voir les choses gaiement. Je ne fais pas fi de l'amertume, d'autant plus qu'on la trouve au fond de tout, pourvu qu'on y plonge un peu bas; mais l'amertume est chose périlleuse; il la faut bien sincère pour qu'elle nous émeuve aujourd'hui; il y a

une recette pour les mots amers, et je crains qu'elle ne soit pas assez difficile à mettre en pratique. Au moins voyons-nous depuis quelques années qu'on y réussit sans trop de peine. L'amertume commence à être banale; et, si c'est maintenant une originalité que de n'en point faire constamment parade, assurément M. Wolff la possède. De plus, — et c'est ici que je devrai atténuer un peu mes objections de tout à l'heure, — les personnages choisis par M. Wolff sont précisément ceux dont on ne peut guère parler que superficiellement. Ils sont tout en façade. Les idées qu'ils ont sont rares et simplifiées à l'extrême; et ce sont à peine des idées: des instincts qui, par l'habitude, s'accompagnent d'un mouvement réflexe dans le cerveau; on dirait qu'ils pensent, ils poussent. Une fois orientés dans une direction, ils vont sans rien voir de ce qui se passe autour d'eux; comme les chevaux en ont le long de la tête, ils ont au cerveau des œillères. Et ce ne sont même pas des forces brutales: s'ils rencontrent un obstacle, ils s'arrêtent, et bifurquent vers une autre route avec le même calme et la même absence d'idées. Ils savent bien à peu près ce qu'ils veulent faire, mais ils font le contraire si cela se trouve ainsi. Réfléchir sur leurs actes, en discerner les conséquences, même les plus prochaines, ils en sont incapables; ils n'y songent pas, ils ne savent même pas qu'il peut y en avoir. Pour eux, la vie intérieure se réduit au strict minimum, et ce minimum, comme on dit en mathématiques, tend vers zéro. Ces personnages-là M. Wolff sait les représenter à merveille. Je leur reprochais tout à l'heure leur manque de complexité: j'aurais dû me borner à dire que des personnages plus compliqués m'intéresseraient davantage; car, pour eux, de complexité, réellement il n'en ont aucune; les embryons d'idées qu'ils ont, ils les ont non par un, jamais deux à la fois. Voyez, par exemple, Henri de Bressac. Son idée est de vivre tranquille: idée simple; et, pour la mettre à exécution, il fait le nécessaire, sans inquiétudes, sans trouble, sans remords. Il a une maîtresse incomparable (M. Wolff l'a un peu flattée, j'imagine), jolie, bonne, dévouée, désintéressée. Il craint qu'un jour elle ne le gêne, — voilà trois ans que cela dure! — et il la chasse sans s'enouvoier. Il rencontre Mareuil, un ancien camarade de collège qui l'invite à dîner, et, dès l'abord, le voilà qui fait la cour à M^{me} Mareuil, et qui devient son amant, sans effort, presque sans volonté, comme par une fonction naturelle. Il a assez de Gabrielle, il se retourne vers Suzanne, et tout cela sans un tressaillement de cœur, avec le calme d'une conscience nulle.

Mais où M. Wolff réussit le mieux, c'est quand il met ces êtres froids en présence d'une passion. La seule qu'ils puissent éprouver, c'est l'amour, parce que c'est la plus instinctive de toutes. Et cet amour qui change si facilement et si profondément les caractères, c'est merveille de le voir glisser autour de Bressac, en l'ef-

fleurant à peine. En deux heures, il a chassé Margot, presque conclu avec Suzanne, il a rompu avec Gabrielle, et s'est réconcilié avec elle. Resté seul, il fait « Ouf ! » Et c'est tout.

La scène entre Gabrielle et Bressac est excellente : un peu, toujours, par ce que nous y ajoutons nous-mêmes, mais beaucoup, cette fois, par ce que l'auteur y a mis. Gabrielle, depuis quinze jours, n'a pas vu Bressac ; cette entrevue, elle le sait, lui a été accordée sur la prière de son amie. De son côté, Bressac est décidé à rompre (et les raisons qu'il en a données à Suzanne sont d'une admirable inconscience) ; il a préparé le petit discours qu'il va tenir à Gabrielle, tout est réglé, décidé. Gabrielle entre. Bressac cherche à provoquer une querelle. Gabrielle se fait si douce et si humble que la querelle ne peut éclater. Sa visite dure une heure ; il ne s'y passe rien qui soit véritablement de nature à modifier les projets ou les sentiments de Bressac, et les deux amants sont (pour quelques heures) plus liés que jamais l'un à l'autre. L'habileté et la rouerie de la femme, la veulerie et la lâcheté de l'homme ; l'aveuglement volontaire de Gabrielle qui ne veut pas voir qu'on ne l'aime plus et qui arrive à se tromper elle-même ; les raisons et les excuses de Bressac, qui ont ceci d'admirable qu'elles *pourraient* être bonnes ; surtout la difficulté de rompre des liens si fragiles, difficulté qui vient de la fragilité même de ces liens, lesquels sont trop minces pour donner prise... Tout cela a été excellemment rendu par M. Wolff. L'impersonnalité de Bressac est ici une qualité ; elle donne à la scène de la généralité et de l'ampleur.

Mais il faut reconnaître aussi que ce parti pris de mettre seulement en scène des personnages en façade a de sérieux dangers. Pour n'en citer qu'un : chaque fois qu'il s'agit, non plus de ces légères bifurcations dont je parlais tout à l'heure, mais d'un vrai revirement moral, la matière manque. J'entends que les sentiments des personnages n'ont point assez de consistance pour que leurs variations nous intéressent, ni assez de complexité pour qu'un revirement se produise en eux. Et, pour l'amener, M. Wolff se trouve contraint d'employer de purs moyens de vaudeville, des moyens extérieurs qui, forcément, manquent à la fois de vraisemblance et d'originalité.

Quand j'aurai ajouté que la comédie de M. Pierre Wolff a été chaudement accueillie par le public, il ne me restera plus qu'à parler de l'interprétation ; ce n'est pas la partie la plus facile de ma tâche. Je voudrais m'en tirer en disant d'une façon générale que les comédiens du Gymnase (je ne discute pas leur mérite) n'ont guère le genre de talent nécessaire pour jouer des pièces comme celle de M. Wolff. La simplicité de l'intrigue, la rapidité du dialogue exigent des interprètes qui jouent « directement » l'un avec l'autre. Au Gymnase, ils disent depuis longtemps des choses en

dehors de toute réalité et qui ont besoin, pour passer, de la complicité du public ; ils ont pris l'habitude de la solliciter, et ils abusent des clins d'œil et des signes envoyés à la salle. La pièce gagnerait, et beaucoup, à être jouée plus simplement. Ceci dit, j'aurai plaisir à louer la mignardise mutine et perverse de M^{lle} Cerny, la coquetterie enjouée de M^{lle} Depoix, la bonne grâce émue de M^{lle} Darlaud, et leur beauté à toutes trois ; la spirituelle inconscience de Noblet et l'ahurissement un peu nerveux de Colombey.

**

Aux Menus-Plaisirs, *Bacchanale*. L'ennui terrible et écrasant, — mais pas pour longtemps, je le suppose...

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

François le Champion.

On savait que M. François Coppée est un homme plein de tact, de finesse et d'expérience. Tous ses amis l'affirment, et plus d'une fois lui-même il l'a prouvé. On sait en outre, aujourd'hui, que c'est un esprit dédaigneux et aristocratique, ce qui lui vaudra, en même temps qu'un grand nombre d'animosités, beaucoup de sympathies nouvelles.

C'est dimanche dernier, dans un discours prononcé à la distribution des prix de l'Association polytechnique, que M. Coppée nous a dévoilé cette face incon nue de son caractère. Du haut de l'estrade tapissée de rouge, avec l'autorité que lui donnaient son fauteuil présidentiel, son titre d'académicien, sa notoriété littéraire, il a osé proclamer d'une façon simple et bonhomme qu'il ignorait la plupart des sciences enseignées en cette école, et que, conséquemment, en dépit de l'adage, le travail acharné ne venait pas à bout de tout...

De l'importance qu'avaient ces audacieux aveux, on se rendra approximativement compte en se reportant à la presse du lendemain. Non pas que le discours du poète y fût apprécié comme il fallait, mais parce que l'émotion qu'il avait causée montrait bien qu'il n'était pas insignifiant ni oiseux.

Jamais sous-officier pris en flagrant délit d'ivresse ne fut traité avec une telle rigueur. On reprochait à l'académicien de manquer à l'honneur de l'uniforme, d'oublier l'épée qu'il portait au côté, de compromettre son régiment, et finalement on concluait qu'il était fort coupable de décourager de braves travailleurs par des paradoxes tout au plus bons pour les cénacles de lettrés.

Nous ne nous attarderons pas, si vous voulez, à cliquer sur ces récriminations.

D'abord, parce qu'elles semblent mal fondées : c'est se faire une trop piètre idée des cénacles littéraires que de croire qu'on y trouve plaisantes des vérités aussi ingénues que les assertions de M. Coppée; et, d'autre part, il n'est pas sûr qu'on desserve les braves travailleurs en les mettant en garde contre la vanité de certains durs labours.

Ensuite, parce qu'il ne nous appartient pas de déterminer ici la parfaite rhétorique des discours de distribution de prix.

Mais, considérée sous un autre biais, la petite allocation de M. Coppée présente un sérieux intérêt, qu'il convient de signaler.

*
**

Déclarer, en effet, publiquement, comme se le permet le poète des *Humbles*, qu'il n'avait dû ni à l'étude de la géographie, ni à celle de l'algèbre, ni à celle de l'histoire, la faculté de composer ses poèmes, c'était affirmer implicitement qu'il se tenait pour un être supérieurement doué, pour un être d'essence spéciale et meilleure. C'était nier l'égalité des esprits. C'était faire acte de seigneur et de réactionnaire.

Or on ne saurait attacher trop de prix, accorder trop d'éloges à de pareilles manifestations, seules capables de nous sauver de l'anarchie intellectuelle qui nous afflige.

A aucune époque, je pense, elle n'a été aussi grande qu'aujourd'hui; et l'eût-elle été auparavant, que cela ne compterait guère. Cessons donc de nous contenter de ces inductions résignées et lâches qui nous poussent à accepter comme des nécessités inéluctables les misères du passé. Occupons-nous plutôt de les supprimer, sinon dans l'avenir, dont l'organisation ne nous incombe pas, mais durant le temps que nous passerons ici-bas.

A aucune époque, répétons-le, — pour nous exciter, — même si cela est faux, le sens de la hiérarchie intellectuelle ne fut plus oblitéré. La démocratie littéraire coule à pleins livres. Tout le monde se croit en droit de juger tout le monde. Ce ne sont que cadis, baillis et sénéchaux. Plus de respect, plus de castes, plus de privilèges. On se demande quelle subite catastrophe ou quelle lente corruption a détruit ce que Schopenhauer appelait si bien le nobiliaire de la nature. On ne se défend plus de la promiscuité avec les subalternes qu'à l'aide d'in vraisemblables politesses ou d'extraordinaires brutalités; et l'on en vient à souhaiter le retour, dans le monde des lettres, de je ne sais quel ancien régime, quelle terreur blanche libératrice.

Invoque-t-on à l'encontre de ces vœux les tendances égalitaires et socialistes de notre temps, on démontre par là son incompetence. Car qui est assez ignorant pour confondre le domaine économique et le domaine intellectuel? Qui n'est persuadé que ce que le peuple

réclame d'abord, ce n'est pas la suprématie de l'esprit, mais un peu de bien-être matériel? Qui ne comprend enfin que rien ne servirait mieux la cause des petits que le rétablissement d'une sorte de noblesse littéraire dont les verdicts seraient désormais écoutés par chacun, tout-puissants, incontestés?

Et comment recruter cette aristocratie, objecteront encore de souriants sceptiques, puisque la mesure de supériorité nous manque, puisque nous n'avons pas de mètre pour auner la taille des esprits?

Soit! Entrons dans les vœux de ces paresseux. Concédonsons que nul homme n'est absolument supérieur à son prochain. Cela n'empêchera pas la féodalité nouvelle de se recruter, comme firent ses devancières, parmi les plus forts, c'est-à-dire parmi les détenteurs d'un pouvoir effectif tel que la virulence, la grâce, l'imagination, la gaieté, la pénétration, l'éloquence et tant d'autres vertus éminentes et rares...

Que le jour de cette restauration soit lointain, qu'il nous faille longtemps attendre le moment où ces bons et vigoureux seigneurs ramèneront le calme et la sécurité sur les grandes routes de la pensée, qu'importe maintenant?

Il suffit que nous concevions l'image d'un aussi bel état de choses, pour que nous favorisions toutes les expansions d'orgueil, toutes les révoltes individuelles, toutes les crâneries et toutes les insolences propres à en hâter la venue; pour que nous applaudissions, par exemple, chaleureusement le hardi langage que tint en public le ci-devant François Coppée.

*
**

Mais déjà j'entends des personnes pondérées et dénuées du don d'enthousiasme qui se récrient.

Que d'affaires pour quelques mots inopportuns! Que de commentaires à une simple boutade de poète! Que de projets issus d'une fantaisie peut-être irréfutable!

Laissons-les dire. Sachons mieux que ces personnes goûter la vie et grossir, gonfler les parcelles d'espoir qu'elle nous apporte, sans épiloguer sur leur valeur, sur leur provenance.

Que nous fait la forme de la lyre, pourvu qu'elle nous chante notre air favori? Que nous fait la secrète intention de l'interprète, pourvu que ses paroles expriment les idées qui nous sont chères?

Et si même il nous était donné de désigner nous-mêmes notre champion, tâchons de n'en pas choisir de plus mauvais que M. François Coppée, qui, avec son masque glabre de César ou d'émigré, ses lèvres minces et autoritaires, sa voix nette et aguerrie, dut fort bien débiter, l'autre dimanche, ses impertinences subversives.

BULLETIN

LA COMÉDIE AU XVII^e SIÈCLE.

Si l'on n'arrive pas à bien connaître l'histoire du théâtre au xvii^e siècle, ce ne sera vraiment pas la faute des critiques et des historiens de la littérature française. Voici encore (et nous ne nous en plaignons pas) un nouveau volume consacré à la comédie et écrit par M. Fournel (1), dont tout le monde connaît la conscience et l'érudition. Il serait trop long de nous promener avec lui (quel que soit le charme du sujet et le talent de l'auteur) à travers ces différents chapitres qui nous conduisent de Larivey à Dancourt. Je signalerais cependant son étude sur les types de la vieille comédie (le matamore, le pédant, le valet, etc.), et ses chapitres sur les contemporains de Molière et sur Boursault, où M. Fournel ne nous apprend rien de nouveau, il est vrai, mais parce que lui-même avait déjà autrefois traité ou tout au moins exploré le sujet (2).

*
**

Je voudrais seulement indiquer ici deux ou trois questions qui présentent un intérêt très général. Et d'abord celle-ci : D'où vient la rareté de la comédie dans le premier tiers du xvii^e siècle et sa faiblesse jusqu'en 1660 à peu près?

On sait ce qu'a été la comédie de cette époque : mélange d'indécence et d'in vraisemblance, de platitude et de préciosité; qu'elle vienne d'Italie ou d'Espagne, elle nous présente des aventures compliquées et bizarres, avec enlèvements, travestissements et reconnaissances, où l'on trouve tout, excepté la vraisemblance, le naturel et la vérité. Sans doute il faut en excepter les premières comédies de Corneille, plus décentes et moins extraordinaires, où déjà apparaît le ton de la bonne compagnie, et surtout *le Menteur*, de toutes les comédies de ce temps celle qui a le plus les apparences d'un chef-d'œuvre, sans l'être tout à fait. Mais c'est à peu près tout, malgré quelques scènes heureusement trouvées par Desmarets dans ses *Visionnaires*: malgré la verve bouffonne de Scarron, qui par la franchise de son style, l'aisance de sa versification, l'imprévu et trop souvent l'énormité de sa plaisanterie, présente déjà quelques-uns des caractères du romantisme.

D'où vient donc une pareille pénurie?

Elle vient du goût de l'époque pour le romanesque et l'extravagant, goût qui trouve à se satisfaire dans l'imitation du théâtre espagnol. De là ces pastorales et ces tragi-comédies, où l'emphase dans le style le dispute à la fausseté dans les sentiments. Pendant quelque temps, le mot même de comédie semble disparaître. Les écrivains se copiant les uns les autres, ou copiant des modèles étrangers, ne paraissent pas se douter que la première qualité d'un auteur dramatique doit être de savoir observer la nature et peindre les hommes tels qu'ils sont. Trouvaient-ils la chose trop difficile et se rendaient-ils compte qu'il est « bien plus aisé de se gaulder sur de grands sentiments que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde »? Ou bien n'y pensaient-ils même pas, entraînés qu'ils étaient par le faux goût du temps et l'imitation espagnole? Quoi qu'il en soit, c'est un des moments de notre histoire litté-

raire où l'on a, surtout au théâtre et en particulier dans la comédie, le moins observé la nature et recherché la vérité.

*
**

Cela est d'autant plus étonnant que (et c'est la deuxième observation que je voulais faire), dans nos farces du moyen âge, pour ne parler que des œuvres de théâtre, nous trouvons les mœurs bourgeoises et populaires peintes avec une assez grande vérité, gâtée trop souvent, il faut l'avouer, par la platitude ou la crudité de l'expression. D'elle-même, en effet, notre race aime le naturel et la vérité, comme aussi la gaieté et la satire. Ce sont ces qualités que l'on trouve dans le théâtre comique du moyen âge, parce qu'il a été laissé à lui-même. Ce sont ces qualités que l'on ne trouve plus dans notre théâtre, dès qu'il se fait latin, italien et espagnol. Je me hâte d'ajouter que cette influence sera un jour très féconde. Mais au premier moment elle est funeste à nos écrivains : elle les éloigne de l'observation directe.

Cette vérité que l'auteur du *Cuvier* et l'auteur de *Patelin* avaient nettement vue, que dans la première partie du xvii^e siècle Corneille presque seul avait entrevue, tandis que ses contemporains demandaient d'éphémères succédés aux fantaisies d'une imagination déréglée, devient avec Molière le fond solide sur lequel l'auteur du *Misanthrope* bâtit ses œuvres immortelles. Du reste, aux environs de 1660, les temps sont propices : Boileau fait la guerre au bel esprit, au faux goût et à l'emphase. Il proclame, comme Racine, comme La Fontaine, comme bientôt La Bruyère, que les œuvres littéraires ne doivent pas s'écarter de la nature et de la vérité. Le premier mérite de Molière, et c'est ce qui fait de lui, malgré ses innombrables emprunts (1), le père de notre comédie, c'est qu'il a vu cela aussi nettement que Boileau et Racine, et qu'il a fait entrer ou rentrer la vérité dans le genre littéraire qui peut le moins s'en passer.

La comédie a enfin trouvé sa voie d'où elle ne sortira plus qu'accidentellement : la peinture des mœurs et des caractères des hommes, la critique enjouée ou amère de leurs travers, de leurs ridicules ou de leurs vices, voilà quelle va être depuis Molière jusqu'à nous la matière, enfin limitée et déterminée, de la comédie. Sans doute même du vivant de Molière (les habitudes ne se changent pas ainsi subitement) le romanesque ne disparaît pas entièrement de la comédie : cependant l'imitation espagnole devient de plus en plus rare (2). La comédie de mœurs, et même des mauvais mœurs, la comédie vraie et même réaliste, malgré l'éclatante fantaisie d'un Regnard, s'empare définitivement du théâtre avec les Baron, les Dufresny et les Dancourt. Pour mesurer le chemin parcouru, il n'y a qu'à comparer le *Chevalier à la mode* de Dancourt aux romans extravagants que l'on applaudissait sur la scène avant les *Précieuses ridicules*. Comédies de mœurs, de caractère, pièces à thèse, satire sociale, c'est toujours la vérité que l'auteur de *Tartuffe* met sur la scène. C'est parce qu'il a étudié directe-

(1) Voir, sur cette question des emprunts de Molière, les pages 10, 15, 19, 30, 37, 55, 62, 103, 119, 125-135, du livre de M. Fournel. J'avoue ne pas partager ici tout à fait l'opinion de l'auteur, qui me paraît bien désagréable et même un peu cruel pour « les esprits secondaires », qui ont le mérite de l'invention sans en avoir les profits, tandis que la gloire va au génie supérieur (ou plus heureux) qui ose s'emparer et sait se parer de leurs emprunts, le plus souvent, du reste, sans avertir le lecteur de cet... emprunt.

(2) Oui, je sais bien, Le Sage et Beaumarchais lui-même, outre que je n'ai à m'occuper ici pour le moment que du xvii^e siècle, qui ne sait que dans *Gil Blas* et le *Mariage de Figaro*, si le decor et les noms sont espagnols, les personnages sont Français?

(1) Le théâtre au xvii^e siècle. *La Comédie*, 1892. 1 vol. in-18. Leconte et Oudin.

(2) *Les Contemporains de Molière*. 3 vol. in-8°. Firmin-Didot.

ment la nature, c'est parce qu'il a peint les hommes qu'il avait sous les yeux, que sa comédie n'est plus espagnole ni italienne, mais bien française. Aux types de convention de l'ancienne comédie, il a substitué des hommes. Il a montré où était le véritable intérêt de la comédie et quel était son véritable but. Même ceux qui ne relèvent pas de lui, comme Marivaux, prennent pour point de départ, comme lui, l'observation de la nature et la peinture des sentiments : qu'importe que ce soient d'autres sentiments et une autre manière de peindre? Et si, à un autre moment, il a semblé y avoir, comme sous Louis XIII, dans notre littérature une nouvelle invasion de héros espagnols, ces drames de cape et d'épée ont dû bientôt céder la place à des comédies qui nous présentent une image de la vie, et non plus une fiction monstrueuse sortie tout entière de l'imagination du poète.

*
**

Voilà ce qui ressort pour nous de cette étude; et laissant de côté, à regret, bien des détails intéressants, nous avons tenu à préciser ce moment, important dans l'histoire de notre littérature dramatique, où le romanesque, c'est-à-dire le faux, est expulsé de la comédie, c'est-à-dire d'un genre qui plus que tout autre doit serrer de près la vérité. « Lorsque vous peignez des héros, a dit Molière, vous faites ce que vous voulez. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. »

PIERRE ROBERT.

*
**

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES A LA SORBONNE.

En 1867, au moment où M. Duruy fondait à la Sorbonne l'enseignement secondaire des jeunes filles, Sainte-Beuve, dans un article sur Paul Albert, un des collaborateurs du ministre, saluait l'Association nouvelle, lui souhaitait longue vie et prospérité.

Ces vœux se sont réalisés. Aujourd'hui, ces cours, les premiers qui aient été créés pour les jeunes filles à une époque où une innovation de ce genre réclamait un certain courage, arrivent, toujours suivis et bien vivants, à leur vingt-cinquième année d'existence. Aussi voulons-nous, à notre tour, saluer les maîtres et les mères de famille qui, au milieu de tant de fondations analogues, sont demeurées fidèles à l'Association, l'ont fait vivre et prospérer. Nous y tenons d'autant plus que nous comptons des amis et des collaborateurs parmi les professeurs, beaucoup de lectrices parmi les élèves et leurs parents, et qu'à l'origine personne n'a plus applaudi que la *Revue bleue* à cette création, personne ne l'a plus vivement défendue et plus activement encouragée que notre vénéré fondateur, M. Yung.

Tous les ans, une sorte de fête réunit dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne les professeurs, les élèves et leurs parents. M. Levasseur, un des ouvriers de la première heure et le président actuel de l'Association, cause paternellement avec ses jeunes auditrices, souhaite la bienvenue aux nouvelles, décerne aux anciennes les médailles méritées. Cette année, la cérémonie, fixée au 16 novembre, comme nous l'annonçons des affiches placardées un peu partout sur les murs de Paris, aura un caractère particulièrement touchant; il s'agit, pour ainsi dire, de célébrer des noces d'argent. Puis, on se mettra gaillardement en route vers la cinquantaine.

Nouvelles de l'étranger.

UNE QUESTION DE MORALE LITTÉRAIRE.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de la publication, à Londres, des *Souvenirs d'un Anglais à Paris*.

C'était un recueil d'anecdotes sur les mœurs parisiennes de 1830 à 1870. L'ouvrage était anonyme, et fut aussitôt attribué à feu sir Richard Wallace. Il avait effectivement tout l'air d'être de ce défunt Anglais de Paris; et, sans aucun doute, il avait été écrit de façon à pouvoir lui être attribué. Or voici que devant les dénégations répétées de la veuve de sir Richard Wallace, et lorsque déjà le succès du livre commençait à s'épuiser, le véritable auteur s'est fait connaître : c'est M. Albert Vandam, un jeune journaliste anglais d'une quarantaine d'années, qui n'a pu, naturellement, trouver que dans des livres les portraits et anecdotes qu'il a rapportés. Son travail est une simple compilation de documents anciens plus ou moins sérieux. Dans ces conditions, plusieurs journalistes anglais se sont demandé si l'éditeur pouvait continuer à vendre sans nom d'auteur, et comme une œuvre originale, cette compilation dont l'auteur s'était fait connaître au dehors. Il y a là une question de morale littéraire en effet assez curieuse.

*
**

POUR LES WAGNÉRIENS.

Les habitués de Bayreuth apprendront avec intérêt les deux nouvelles que voici : D'abord le vieux chanteur Henri Vogl, au lieu de prendre décidément sa retraite comme on l'avait annoncé, et comme chacun pouvait s'y attendre, vient, au contraire, de recommencer son éducation musicale. Il a passé l'été à suivre les leçons d'un fameux professeur de chant, qui lui aura, sans doute, enseigné toute sorte d'excellentes choses, mais qui malheureusement n'a guère pu lui rendre sa voix, perdue déjà depuis bientôt dix ans. Les prochaines représentations de Bayreuth montreront quel a pu être l'effet de ces leçons sur un ténor de cinquante ans.

D'autre part, le compositeur Félix Weinjartner, celui que, dans l'entourage même de Wagner, on considérait comme l'élève le plus remarquable du maître, va avoir enfin l'occasion de donner ses preuves. L'Opéra de Berlin, où il est sous-chef d'orchestre, annonce la prochaine représentation d'un grand drame musical de sa composition, *Genesis*. Le sujet est tiré du *Saint-Genest* de Rotrou : dans le second acte du drame, l'acteur Genesis, jouant en présence de l'empereur le rôle d'Apollon, est touché de la grâce et conserve la foi chrétienne; le troisième acte contient, paraît-il, une scène d'amour dans le genre des scènes entre Polyeucte et Pauline.

*
**

DOM PETRO PONTE.

On annonce la mort, à Turin, de dom Petro Ponte, le confesseur et le plus intime ami de Silvio Pellico. C'est à lui que le fameux auteur de *Mes prisons* légua, en 1834, ses manuscrits inédits, lui laissant la pleine liberté de les publier ou de les détruire. Il paraît, cependant, que dom Petro Ponte n'a ni publié ni détruit quelques-uns des plus importants parmi ces manuscrits : et le gouvernement italien est en instance auprès de ses héritiers pour en devenir l'acquéreur.

Notre collaborateur M. Charles Bigot, ancien membre de l'École d'Athènes, fera chez lui, tous les samedis, de 2 à 3 heures, à partir du 5 novembre jusqu'à fin avril, un cours de littérature qui aura pour sujet : « La Comédie en France. »

On s'inscrit, 66, rue de La Rochefoucauld.

Prix du cours : 100 francs.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19

TOME L

5 NOVEMBRE 1892.

L'ENTENTE FRANCO-RUSSE ET L'OPINION ALLEMANDE

La série d'événements d'où est sortie cette nouvelle situation diplomatique, à laquelle on est convenu de donner, — provisoirement et faute de mieux, — le nom d'entente franco-russe, n'a peut-être nulle part en Europe excité une plus universelle attention qu'en Allemagne. La chose est naturelle, puisqu'à la ligue de l'Europe centrale, à ce formidable *Dreibund* dont l'Empire allemand est le nœud, menace aujourd'hui de s'opposer un *Zweibund*, conclu entre son vieil ennemi de l'Ouest et son ancien allié de l'Orient.

Aussi la curiosité allemande s'est-elle, depuis l'année dernière, — année féconde en traités, — tournée avec passion du côté de la Russie. Curiosité rarement sympathique. Sous ce titre saisissant : *Sainte Russie, réveille-toi !* un Allemand des provinces baltiques, qui n'a sans doute jamais existé que dans l'officine d'un libraire de Leipzig, raconte les horribles souffrances, les injustices qu'il a subies dans le service des douanes impériales en Lithuanie; là, comme dans le *Doit et Avoir* de Freytag, tous les honnêtes gens, tous les bons fonctionnaires, tous les amis de la culture occidentale sont des Allemands, tous les Slaves, au contraire, des escrocs et des barbares (1). Dans un autre petit livre : *les Péchés mortels de la Russie ; paysages du pays du choléra*, un médecin dépeint la déplorable hygiène des villes russes, et rejette sur l'empire des tsars la respon-

sabilité des fléaux qui désolent l'Europe (1). Mais, de tous les péchés de la Russie, le plus inexcusable, à coup sûr, est d'avoir aidé la France à sortir de son isolement. Aussi les entrevues de Cronstadt et de Nancy, après avoir donné aux journaux allemands matière à de copieux et haineux commentaires, ont encore fait éclore toute une floraison de ces petites brochures politiques, généralement anonymes, plus lues peut-être en Allemagne que les gazettes elles-mêmes, dont le volume varie entre trente et trois cents pages, et dont le ton s'élève depuis celui de la basse presse reptilienne jusqu'à celui de la plus haute philosophie politique. Avec le socialisme et la question juive, l'entente franco-russe tenait certainement, cette année, la première place dans les vitrines des librairies allemandes.

Il n'est pas sans intérêt pour nous, Français, de savoir de quelle façon nos rapports avec la Russie sont jugés par ceux à qui il importe le plus d'en juger sainement. On dira peut-être que l'Allemagne est, précisément à cause de sa situation, hors d'état de voir froidement les choses. Mais, fort heureusement pour nous, il s'est formé en Allemagne, sur ce sujet, deux opinions diamétralement opposées qui, en se contredisant, se corrigent l'une l'autre. Et ce qui donne à cette controverse un certain ragoût, c'est qu'elle s'est immédiatement doublée d'une violente polémique

(1) Roskochny, *Die Todsünden Russlands. Bilder aus dem Cholera-gebiet*. Leipzig, 1892, in-8°. Ajoutez-y : Melissander, *Ein Blick auf Russland*. Kiel et Leipzig, 1892, in-8°. — Samson-Himmelstjerna, *Verblumpung der Bauern... in Russland*. Leipzig, 1892, in-8°, et *Russland unter Alex. III*, *ibid.*, 1891, etc., entre autres la traduction de Lanju.

(1) N. Rehbinder, *Heiliges Russland erwache!* Leipzig, 1892, in-8°.

entre l'homme qui détient actuellement le pouvoir et celui qui ne se console pas de l'avoir perdu. Sur cette question, comme sur presque toutes les questions allemandes à l'heure présente, il y a des caprivistes et des bismarckiens. Ceux-ci voient dans l'entente franco-russe, dont ils exagèrent à plaisir l'importance et dont ils aggravent le caractère, le crime du nouveau chancelier. Ceux-là n'y veulent apercevoir que la rencontre fatale de deux grands courants historiques, et, fort disposés à en diminuer la valeur, ils diraient volontiers que, depuis Cronstadt, il n'y a rien de changé en Europe : il n'y a qu'une entrevue de plus (1).

*
**

Caprivistes et bismarckiens sont cependant d'accord sur un point : en recherchant l'amitié de l'autocrate de toutes les Russies, il paraît que la République française a commis un crime de lèse-Europe. Nous avons, à les en croire, sacrifié de gaieté de cœur les intérêts de la civilisation à notre désir obstiné de reprendre l'Alsace-Lorraine. « Renoncer à la direction de l'Europe occidentale et à l'hégémonie des races latines, nous disent-ils avec une tendre commiseration, sera, pour les Français, bien plus dur qu'ils ne veulent l'avouer ; qu'ils sachent, en effet, que cette direction a une bien autre importance morale, économique et politique, que n'en pourra jamais acquérir une

alliance avec la Russie (1). » Devant notre abdication, l'Allemagne s'est constituée le champion, en même temps que le boulevard, de la civilisation européenne. C'est à peine si les plus modérés nous accordent les circonstances atténuantes, et veulent bien reconnaître que notre long isolement était une excuse à notre entente avec les barbares. — Ce n'est pourtant pas nous qui, au siècle dernier, avons ouvert aux Tartares de Moscou cette porte de l'Occident qui s'appelait la Pologne ; et quant à se scandaliser des alliances « contre nature », j'aime à croire que, depuis 1879, l'Europe en a perdu l'habitude. Si nous feuilletons ces brochures allemandes, c'est pour y chercher non des leçons de morale, mais simplement une réponse à ces questions : comment s'est faite l'entente franco-russe ; quels changements l'apparition de ce nouvel élément a-t-il apportés à la situation européenne ; quelle en est l'importance et quelles en peuvent être les chances de durée ? — Simple interprète de la pensée d'autrui, nous nous bornerons scrupuleusement à faire connaître ici l'état de l'opinion allemande, persuadés d'ailleurs que la valeur de notre entente avec la Russie dépend, dans une certaine mesure, du prix qu'on lui attribuera chez nos adversaires.

*
**

Pour le premier demi-chœur, — je veux dire pour les auteurs des brochures bismarckiennes, — la question des origines de l'entente franco-russe ne se pose pour ainsi dire pas. Fidèles à la doctrine du grand réaliste leur maître, les familiers de Friedrichsruhe traitent dédaigneusement d'abstracteurs de quintessence ceux qui invoquent les fatalités historiques et les grands courants populaires. Pour eux, « l'histoire n'est, en définitive, faite que par des personnes (2) » ; c'est la théorie des *héros* dans toute son ampleur. A ce point de vue exclusivement individualiste, tout se ramène à ces termes, d'une extrême simplicité : « Les relations personnelles entre les empereurs d'Allemagne et de Russie sont-elles devenues, depuis le départ du prince de Bismarck, meilleures ou pires (3) ? » On devine la réponse. Le chancelier, à les en croire, est tombé surtout pour avoir déconseillé le voyage de Guillaume II à Peterhof (4). Connaissant à merveille la nature loyale, mais fière et un peu méfiante, du tsar, aussi bien que le tempérament impérieux de son jeune maître, il prévoyait que ce dernier ne garderait pas dans ses entretiens les ménagements nécessaires et qu'il ne trouverait pas en Russie les dispositions en-

(1) Nous n'avons pas la prétention de donner ici une bibliographie complète de ces brochures. Voici seulement, par ordre de dates, les quatre principales d'entre elles : G. von K..., *Herr von Caprivi und die Kronstädter Verbrüderung*, Berlin, Eckstein, s. d. (nov. 1891), in-8° de 63 p. Brochure bismarckienne, qui résume, au moyen de coupures de journaux, l'histoire des rapports de la Russie et de l'Allemagne depuis 1879. — Berlin-Wien-Rom. *Betrachtungen über den neuen Kurs und die neue europäische Lage*, Leipzig, Duncker, 1892 (avril), in-8° de 273 p. (dont 60 p. d'appendice sur le conflit ecclésiastique gréco-bulgare). Brochure capriviste, et même vraisemblablement sortie des bureaux de la chancellerie, de beaucoup le plus remarquable de ces opuscules. Comme l'indique le sous-titre, c'est une véritable étude sur la situation actuelle, contenant des vues très larges, et tout à fait digne d'être traduite en français. Très conservateur et plein de complaisances pour le centre, sympathique à l'Angleterre, l'auteur se déclare enchanté de la position de l'Allemagne en mars 1892. — *Wilhelm II und Alex. III.* Dresde, Glöck, 1892 (août), in-8° de 32 p. Réponse à la précédente, d'une extraordinaire violence contre le gouvernement, même contre l'empereur. Ce pamphlet, qui a eu beaucoup de succès (quatre éditions en quelques semaines), est l'expression d'un symbolisme politique qui rappelle Rembrandt éducateur. L'auteur est anglophobe, russophile, et d'un antisémitisme à faire rougir M. Drumont. Voici sa dernière phrase : « Dieu a fait son devoir vis-à-vis de l'Allemagne [en lui conservant Bismarck]. La force des Hohenzollern consiste à comprendre la volonté de Dieu. Dieu et le tsar sont antisémites. Il est de sage politique de rester en bons termes avec tous les deux ». — *Fürst B. und Russlands Orientpolitik, von einem dreibundfreundlichen Diplomaten*, Berlin, Mitscher, 1892 (sept.), in-8° de 55 p., se sert habilement des paroles de Bismarck lui-même pour prouver que la rupture avec la Russie était fatale. La seconde moitié de la brochure (p. 22-55) est une étude sérieuse de la politique russe en Orient depuis Pierre I^{er}.

(1) *Berlin-W.-R.*, p. 178, 209, 89. Progressistes et socialistes eux-mêmes sont ici d'accord avec les partis gouvernementaux. (Voy. le discours de M. Liebknecht à Marseille.)

(2) *With. II und Alex. III*, p. 4.

(3) *Ibid.*, p. 9 et p. 6.

(4) *Ibid.*, et *Kronld. Verbrüderung*, p. 59.

thousiastes qu'il y apportait. Guillaume II allait « appliquer à la politique extérieure une méthode parallèle à celle qu'il avait voulu suivre au dedans vis-à-vis du socialisme... Ou bien, disait-il, Alexandre serrera la main que je lui tends en signe de paix, ou, par une démarche ostensible vers l'Autriche et par un appel à l'Angleterre, je fortifierai les garanties de guerre de la Triple alliance ». Or, « s'il existait un moyen de ne pas gagner la confiance du tsar, c'est celui que Guillaume II a choisi ». La désillusion éprouvée sur le sol russe par le jeune empereur eut pour conséquences le renouvellement, — à des conditions plus onéreuses, — des traités de 1878-1879 et les « immenses sacrifices » faits à l'Angleterre en Afrique. Irrité par une diplomatie belliqueuse, par le ton de cercle militaire (*Kasinton*), inauguré à Berlin, Alexandre III se décida à une démarche qu'il ajournait depuis longtemps. Pendant l'Exposition française de Moscou, la *Marseillaise* était encore, sur la terre russe, traitée de chant séditieux. Mais au voyage d'Angleterre répondit, comme un écho menaçant, l'hymne de fête de Cronstadt.

Sans être capriviste, il est permis de trouver bien superficielle cette façon d'expliquer les faits. — Au fond, tout ce qu'on reproche au nouveau chancelier, c'est de n'être pas un Bismarck; et, si les hommes ont assurément joué leur rôle dans la préparation de l'entente franco-russe, les choses y ont bien eu leur part. Les plus intelligents parmi les partisans du prince de Bismarck avouent que, depuis la rupture du *Dreikaiserbund* et la signature du traité de 1879, sa situation vis-à-vis de la Russie était devenue prodigieusement scabreuse, impossible à tenir pour tout autre que lui, et peut-être lui-même ne l'eût-il pas tenue plus longtemps (1). Dans une main l'épée tirée contre le tsar, tandis que de l'autre il lui offrait son amitié et, d'un geste méprisant, imposait silence aux convoitises autrichiennes, le vieux chancelier n'avait plus affaire à la Russie d'autrefois. Alexandre II était mort, avec lui morts ou disparus les hommes d'État qui avaient mérité, en 1866 et 1871, la reconnaissance prussienne, et cimenté cette amitié « haute comme une tour ». Ainsi qu'au temps d'Élisabeth, le parti vieux-russe triomphait à la cour; une réaction formidable se manifestait contre les Occidentaux; tout d'abord elle enveloppait même les Français, et les panslavistes déclaraient que tous les non-orthodoxes étaient bons à mettre « dans le même sac (2) ». A leurs yeux, la Prusse avait commis, vis-à-vis de sa protectrice, le double crime de devenir un grand État et de n'avoir pas voulu servir aux Slaves de « chien de garde », de bouc émissaire contre l'Autriche. En outre, un nouvel élément venait encore de compliquer les choses : à côté du gouvernement de Pétersbourg et de l'aristocratie moscovite, le peuple

russe venait d'entrer en scène, avec ses passions « anti-européennes ». — « Ce fut, dit un Allemand, ce fut vraiment quelque chose de nouveau et de grand (1). » L'étrouite et violente orthodoxie des foules ignorantes, l'antisémitisme, la haine de l'étranger, surtout de l'Allemand, le désir d'une extension indéfinie de la terre russe, toutes ces choses sauvages et grandioses, qui s'agitaient confusément dans les villages, firent soudain irruption dans le palais des tsars, et la politique circonspecte des chancelleries eut désormais à compter avec elles. Alexandre III dut adhérer, presque sans réserve, aux tendances panslavistes, et c'est de ce prix qu'il paya la décroissance du nihilisme.

Du moment où la Russie reprenait son mouvement d'expansion, elle allait forcément se heurter à l'Autriche, alliée de l'Allemagne. Aussi M. de Bismarck eut-il beau se considérer, au Congrès de Berlin, comme « un quatrième plénipotentiaire russe », déclarer tout haut, et non sans aigreur, que l'établissement de l'influence autrichienne à Sofia ne valait pas les os d'un seul de ses grenadiers, cela ne suffisait pas aux Russes. Ils avaient cru, pendant de longues années, que « le chemin de Byzance passait par Berlin ». Avec cet égoïsme implacable qui, de tout temps, a caractérisé la Russie (2), ils déniaient à l'amitié allemande toute valeur, depuis qu'ils n'en pouvaient plus attendre une assistance inconditionnelle de la politique moscovite en Orient (3). Déjà, en 1888, le prince de Bismarck en faisait le mélancolique aveu au Reichstag : « Même une complète subordination, — pour un certain temps, — de la politique allemande à celle de la Russie, ne nous serait pas une garantie, que nous ne serions point, contre notre volonté et malgré nos efforts, impliqués dans un conflit avec elle. »

*
*
*

N'ayant rien à espérer de l'Allemagne, la Russie devait se chercher un allié parmi les adversaires de la Triple alliance. Or, si le traité austro-allemand de 1879 constituait pour la Russie un avertissement comminatoire, le traité italo-allemand était dirigé contre la France.

Tout, en apparence, — et personne ne l'a dit plus fortement que nos voisins, — tout s'opposait à un rapprochement entre le tsar et la République française (4) : « Républicains et libéraux de vieille marque voyaient, dans des relations plus intimes avec la monarchie despotique de l'Orient, une déchéance pour la nation qui voulait marcher à la tête de la civilisation et être le porte-drapeau des idées modernes. Les néo-républicains se rappelaient que Gambetta avait obstinément

(1) *Kr. Verbr.*, p. 28.

(2) Voy. Sorel, *L'Alliance russe et la Restauration* (dans les *Essais*);

(3) *F. Bism. und Orientpolitik*, p. 6-13. *B.-W.-R.*, p. 37 et 94.

(4) *B.-W.-R.*, p. 16.

(1) *Kronst. Verbr.*, p. 28.

(2) *B.-W.-R.*, p. 28-33.

repuissé les avances des Russes qui lui tiraient la manche, et pris pour base de sa politique une entente avec l'Angleterre. » Les catholiques ne voulaient pas faire à la sainte Russie le sacrifice des intérêts séculaires de la France en Orient. Enfin, tout le monde en France avait un peu crié : « Vive la Pologne ! » et versé des pleurs sur le sort des déportés sibériens. — Du côté russe, mêmes obstacles. Le tsar pouvait, personnellement, haïr l'Allemagne, mais, « comme Russe et comme autocrate, il était encore plus foncièrement éloigné de la France, parce qu'il voyait dans ce pays l'incarnation de l'esprit occidental et révolutionnaire ».

À défaut de sympathies mutuelles, Français et Russes avaient « de communes antipathies ». De la France seule la Russie pouvait attendre une aide pour sa politique orientale. Ce n'est qu'à la Russie que la France pouvait demander le moyen, non pas, comme le prétendent les Allemands, de « reconquérir » l'Alsace, mais simplement de faire restituer à nos frères le droit de se prononcer librement sur la patrie qu'ils entendent choisir (1).

On ne s'y est pas trompé à Berlin ; on a bien vu que la question d'Alsace dominait tout dans la conduite de la France ; que cette nouvelle Pologne nous avait seule fait oublier l'autre ; que c'est en pensant à elle qu'on criait : « Vive la Russie ! » jusque dans ces campagnes où vit encore la terreur des Cosaques de l'invasion. — Ces raisons se sont trouvées les plus fortes, et il est juste de reconnaître « qu'aucune puissance au monde, — non pas même la main du prince de Bismarck, — ne pouvait empêcher la Russie, si elle sortait de son isolement, de rechercher l'appui de la France ». L'Allemagne ne pouvait pas plus conserver l'amitié de la Russie, à moins de lui sacrifier complètement l'Autriche, qu'elle ne pouvait gagner l'alliance de la France, sans déchirer le traité de Francfort.

* *

« La situation nouvelle (*die neue Lage*) », telle est l'expression dont nos voisins se servent pour caractériser l'état de choses créé en Europe par le rapprochement de la France et de la Russie.

La première chose qui frappe les Allemands de tous les partis dans cette situation nouvelle, c'est la force renaissante de la France. La France s'est trouvée

« prête (*fertig*) » juste au moment où éclatait la crise allemande de 1890. La fin du boulangisme, les élections de 1889, le succès de l'Exposition ont donné au gouvernement républicain une force nouvelle, et lui ont permis de se vover à la réorganisation des finances et de l'armée (1). Ou commença, en France, à regarder d'un œil un peu plus assuré le théâtre des luttes futures ; et cette douloureuse question d'Alsace, à laquelle on n'avait cessé de penser, on se reprit à en parler tout haut. Juste à cette date, l'Allemagne était obligée d'avouer qu'elle avait piteusement échoué dans ses tentatives de germanisation : « Quelle influence, écrit un Allemand, pouvaient exercer les souvenirs historiques de siècles éteints, quand la conscience vivante du pays ne connaissait d'autre passé que le passé français et n'en voulait pas connaître d'autre (2) ? » La barbare mesure des passeports n'avait eu d'autre résultat que d'aviver et d'accuser la blessure dont saignaient à la fois l'Alsace et la France. La résistance obstinée des annexés, la protestation, toujours inexprimée, mais de plus en plus menaçante, de la France, mettaient les armes aux mains à tous les peuples de l'Europe. « Cette seule perturbation de frontière compromettrait la sécurité de toutes les frontières. Et c'est à nous, Allemands, qu'on devait faire remonter la responsabilité de ces faits : l'Europe transformée en un monstrueux arsenal, les antipathies nationales poussées à un degré d'acuité jusqu'alors inouï, les intérêts de la solidarité et de la civilisation européenne remis en question... »

Redevenue forte, la France cessait d'être isolée. La formation, — ou la préparation, — du *Zweibund* enlevait à l'Allemagne sa suprématie militaire, auparavant incontestée. D'où la nécessité de donner au *Dreibund* plus de cohésion et plus de force. Avant 1890, la Triple alliance était simplement, dans sa partie austro-allemande, une garantie de paix pour l'Autriche, à qui l'Allemagne servait de médiateur à Pétersbourg ; dans sa partie italo-allemande, une garantie pour l'Allemagne contre le danger réel d'une invasion de l'Alsace, et pour l'Italie, contre le péril imaginaire, artificieusement créé par les journalistes allemands, d'une tentative des Français pour rendre au pape Rome intangible. La nouvelle alliance est un instrument de guerre. Chacun des trois contractants doit compter, en cas d'attaque, sur l'intervention armée des deux autres. Si l'Italie n'a pas formellement garanti à ses deux alliés leur *statu quo* territorial, c'était pour permettre à M. di Rudini de se laver les mains, *urbi et orbi*, de toutes les violences faites à l'Alsace ; mais, en fait, il faudrait que l'Allemagne fût à la fois l'offenseur et le vaincu pour que l'Italie ne fût point tenue de s'op-

(1) Sur cette question, l'auteur inspiré de *B.-W.-R.* est d'un illogisme candide. Il admet l'unanimité de toutes les raisons ethnographiques et linguistiques données par les vainqueurs, la permanence du sentiment national français chez les annexés ; il reconnaît que la possession du pays d'Empire est, pour les Allemands, une « corvée » (ce mot en français), et... il conclut en traitant de tours de passe-passe les plébiscites, ces plébiscites qui ont fait l'Italie moderne. (Voy. J. Heimweh, *Question d'Alsace et Triple alliance*, et la façon sévère dont la brochure de l'abbé Jacot a été jugée dans la *Gazette de Francfort* du 10 août 1892.)

(1) Nous nous bornons, — est-il besoin de le répéter, — à résumer les pages 15-24 de *Berlin-Wien-Rom*.

(2) *B.-W.-R.*, p. 12-14.

poser à une réunion de l'Alsace à la France. Au Sud-Est, l'Allemagne a admis cette doctrine, hérétique aux yeux de Bismarck, que « tout déplacement de force dans la péninsule des Balkans affectait les intérêts vitaux de la monarchie austro-hongroise, intérêts que l'Allemagne s'est obligée à défendre ». Grande Roumanie, Grande Serbie, autant de rêves qui menacent directement la dynastie des Habsbourg, souveraine de tant de Roumains, de Slovènes et de Bosniaques. Il ne s'agit plus seulement de tenir ouvertes au commerce austro-allemand les routes du Levant, il s'agit d'éviter un démembrement de l'État cis — et transleithan, d'empêcher l'anneau de fer russo-slave de se refermer complètement sur le corps germanique. « L'Allemagne est incomparablement plus intéressée à protéger l'Autriche-Hongrie contre une attaque de la Russie, que l'Autriche à repousser une agression française sur notre frontière de l'Ouest. » Or la question d'Orient s'est terriblement compliquée pour l'Autriche du jour où la Serbie voisine est entrée dans la sphère d'influence russe, tandis que la Bulgarie lointaine se rapprochait de la Triple alliance.

C'est donc l'union, — virtuelle ou réelle, — de la France et de la Russie qui a forcé M. de Caprivi à faire à l'Autriche ces sacrifices que son prédécesseur lui reproche si aigrement. Bien plus grands encore sont ceux qu'il a dû faire à l'Italie. En 1890, rien n'était plus incertain que le renouvellement du traité italo-allemand. M. Crispi avait bien essayé de se sauver de ses embarras par une guerre (2), il avait accumulé incidents sur incidents « pour forcer la France à jouer ses atouts ». Mais la France avait gardé ses cartes, la guerre n'avait pas éclaté, et l'on ne savait encore ce que ferait le successeur du trop bouillant Sicilien. — L'Italie, comme l'Autriche, craignait tellement de voir l'Allemagne sortir de sa ligne pour faire marché à part avec la Russie, qu'on attachait, à Rome comme à Vienne, la plus grande importance à l'établissement de rapports amicaux entre Londres et Berlin. Telle est l'origine du voyage d'Angleterre; telle est la justification de ces cessions africaines, traitées par les uns d'immenses et d'insignifiantes par les autres. Mais il fallut encore, pour enlever aux francophiles de Milan et de Turin leur argument favori, ouvrir à l'Italie les places de l'Europe centrale. Le renouvellement du traité de 1879 fut donc la rançon dont l'Italie payait son entrée dans le *Mitteleuropäisches Zollverein*, laquelle, il est vrai, était inévitable depuis la rupture de ses relations avec la France.

*
**

La division de l'Europe en deux groupes puissants

ment armés a eu pour conséquence l'établissement d'un nouvel équilibre européen. — On a vivement reproché, en Allemagne, au nouveau chancelier d'avoir employé cette expression, comme si, « jusqu'à la fraternisation franco-russe, l'équilibre européen avait été troublé par la Triple alliance (1) ». Mais ses adversaires eux-mêmes reconnaissent que cette « fraternisation » a eu de bons résultats : « Nous ne pouvons le nier, disent-ils, ce sentiment de terreur, par lequel nous cherchions à maintenir les ennemis de la paix, devait, — même si les motifs moraux étaient de notre côté, — éveiller chez eux un malaise, et pouvait produire un effet si peu pacificateur, que les adversaires de la Ligue de la paix se sentissent menacés, regardassent la Triple alliance comme une gêne et un joug, qu'ils devaient secouer aussitôt que possible. S'ils se sentent aujourd'hui, grâce à leur alliance, délivrés du poids de l'hégémonie austro-italo-allemande, s'ils se sentent de nouveau en équilibre avec cette ligue, peut-être cela peut-il tourner à l'avantage de la paix européenne (2). »

Reste à savoir quelle est, pour la France, — dans l'opinion des Allemands, — la valeur effective des sympathies de la Russie. — Si nous en croyions les mécontents, l'apparition de la flotte française à Cronstadt a tout uniment « prouvé qu'une action commune de la France et de la Russie contre les côtes allemandes de la mer Baltique était une possibilité stratégique ».

Sans insister sur la puérité de cette hypothèse, — qui néglige, entre autres facteurs, l'existence du canal de Kiel et celle de la marine britannique, — force nous est d'avouer qu'ici encore les partisans du « nouveau régime » vont davantage au fond des choses. Tout en appréciant, — pas assez peut-être, — la valeur de l'entente franco-russe, ils estiment, — ou feignent de croire, — qu'elle est menacée par deux graves périls, l'un d'ordre politique et religieux, l'autre d'ordre économique et militaire :

1° En même temps qu'il se rapprochait du chef de l'Église orthodoxe slave, le gouvernement de la République faisait sa paix avec le chef visible de l'Église catholique. Il n'y a pas à nier que cette politique ne soit, jusqu'à un certain point, contradictoire. Nous pouvons n'attacher la moindre importance aux calomnies allemandes ou italiennes, qui confondent insidieusement la République de 1892 avec celle de 1849, mais c'est déjà beaucoup que l'on se demande, outre-Rhin et outre-monts, ce que ferait, en cas de guerre, le Souverain Pontife. Se hier décidément avec la France et sacrifier l'Orient aux Russes, ce serait rompre, non pas seulement avec l'Italie, mais avec l'Autriche, et peut-être déterminer un nouveau schisme dans le sein de l'Église. L'abandon des intérêts catholiques en Pologne équivaldrait, pour Léon XIII ou son successeur,

(1) *B.-W.-R.*, p. 40-51, montre que la politique de l'Allemagne en Autriche est dominée par des considérations ethnographiques.

(2) *B.-W.-R.*, p. 25. On n'est trahi que par les siens.

(1) *Kronst. Verbr.*, p. 4.

(2) *Id.*, p. 7.

à une véritable désertion. D'autre part, si la France, pour ménager les intérêts du pape, soutient les droits de la catholicité en Orient, elle perdra par là même l'amitié de la Russie. L'escalier du Saint-Sépulcre est un terrain sur lequel il est difficile aux deux nations de s'entendre. Le bon vouloir de la Russie, ne l'oublions pas (pour venir d'Allemagne, l'avertissement n'est pas à dédaigner), est exclusivement au prix « d'une assistance inconditionnelle de la politique moscovite en Orient ». Si la vieille amitié, dynastique et traditionnelle, qui unissait la Russie à la Prusse, n'a pas résisté à l'épreuve d'une émeute bulgare, la bienveillance calculée qu'elle témoigne maintenant à la France serait-elle, en semblable occurrence, beaucoup plus solide ?

2° A cette opposition des intérêts politiques de la France et de la Russie en Orient s'ajoutent des dangers nés de la situation économique du peuple russe. L'année qui a vu Cronstadt a marqué également, en France, le triomphe du parti protectionniste. S'imposant à elle-même une sorte de blocus continental, la France laissait se former, en dehors d'elle et contre elle, ce grand *Zollverein* de l'Europe centrale qui devait être la base économique de la Triple alliance. Elle poussait à y entrer ses anciennes clientes, la Belgique, l'Espagne et, tout d'abord, la Suisse même. Mais les prophètes du parti nous consolait de ce rétrécissement de nos débouchés extérieurs, en s'écriant : « Il nous reste la Russie ! » Or les Allemands nous prouvent clairement que la Russie ne saurait devenir pour la France un puissant acheteur, d'abord parce qu'elle est loin, ensuite parce qu'elle est pauvre, et surtout parce qu'elle n'a jamais renoncé à ses tendances presque prohibitionnistes, « même au temps de sa plus grande intimité avec l'Allemagne ». Cependant l'Allemagne ne demandait, comme compensation à l'abaissement des taxes dont elle frappait les céréales russes, que le dégrèvement de ses métaux et de ses textiles ; la France, si elle concluait avec la Russie une convention commerciale, demanderait en outre une réduction en faveur de ses vins ; or cette réduction serait la ruine des vignobles de Crimée, du Caucase et du Don, qui ne vivent que de la protection. On peut juger, par les difficultés que rencontre à cette heure même l'élaboration d'un arrangement entre les deux empires, combien serait délicate la tâche de nos négociateurs. L'insuccès (au point de vue commercial) de l'Exposition de Moscou suffirait à en témoigner (1).

Nos ennemis ont noté avec un malin plaisir comment, après les explosions de délire qui suivirent Cronstadt, on vit peu à peu apparaître dans les cerveaux français des idées plus réfléchies, impressions « de jours de semaine », succédant à l'exaltation des jours de fête. La Russie avait essayé de « battre l'or

français » pendant que les cœurs étaient chauds ; mais, à la grande joie des Allemands, le « peuple épargneur » n'a qu'à moitié vidé ses bas gonflés de louis en faveur de ses alliés, surtout lorsque l'épouvantable famine russe de l'automne 1891 lui eut inspiré ces doutes sur leur solvabilité. Il va sans dire que nos bons amis ont triomphé de cette famine. Ils en ont, autant qu'ils ont pu, grossi l'importance. A grand renfort d'articles coupés dans les journaux russes, ils ont cherché à établir, non seulement que le désastre était immense, mais encore que le gouvernement impérial s'était notablement montré incapable d'y porter remède. De là, ils ont tiré cette conclusion, que « les ressources de la Russie, par suite de son désordre intérieur, décroissent d'année en année », qu'elle ne serait pas « prête » à répondre, le cas échéant, à l'appel de la France. Ils déclarent, — dans un style qui n'est guère meilleur en allemand qu'en français, — que « cette crise économique a brisé la pointe, dirigée contre l'Allemagne, de la fraternisation franco-russe ». Ils menacent l'empire des tsars d'un épouvantable cataclysme révolutionnaire, et annoncent bruyamment qu'à tout le moins les espérances françaises sont ajournées pour longtemps.

**

Il ne nous appartient pas de rechercher ce qu'il peut y avoir d'exagéré ou d'inexact dans ces jugements. Il nous a simplement semblé utile que le public français fût informé de ce qu'on pensait au dehors de la présente situation de la France, de la manière dont on y raisonnait sur les motifs, les avantages et les périls de notre rapprochement avec la Russie.

H. HAUSER.

M. DE FERSEN ET MARIE-ANTOINETTE

I.

Depuis bientôt quatre années, Marie-Antoinette était dauphine, et le temps s'écoulait pour elle dans l'agitation de surface et la monotonie profonde d'une existence de future reine, à côté d'une cour où trônait M^{me} Du Barry, et où se traînait Louis XV près de mourir, lorsqu'à un bal donné par elle le 10 janvier 1774, un petit fait se passa, dont personne à ce moment, pas même les intéressés, ne pressentit les conséquences futures. L'ambassadeur de Suède auprès de la cour de France présenta à Madame la Dauphine un de ses compatriotes, un jeune Suédois qui voyageait pour s'instruire, le comte Jean-Axel de Fersen.

La fille de Marie-Thérèse ne pouvait manquer de faire bon accueil à cet étranger, dont la présence ve-

(1) *B.-W.-R.*, p. 123 et 172.

naît distraire la monotonie de ces réunions commandées par l'étiquette, d'autant que cet étranger, porteur d'un nom illustre dont la renommée s'étendait jus-qu'en France, justifiait par son mérite personnel la réception qu'on lui faisait.

A peine entré dans sa dix-neuvième année, le comte de Fersen attirait l'attention par sa beauté mâle et l'agrément de sa physionomie, bien que celle-ci témoignât de quelque froideur; mais, comme le remarque Tilly, il est de ces physionomies froides « que les femmes ne haïssent pas quand il y a espérance de les aimer ». Celle du jeune Suédois était de ce nombre.

Grands et limpides, ses yeux ombragés de sourcils épais avaient le regard calme des gens du Nord, dont il reflétait la mélancolie extérieure, sans parvenir toutefois à dissimuler entièrement la chaleur d'une âme généreuse et capable de passion.

La bouche, aux lèvres expressives, était petite, le nez droit, bien dessiné, les narines minces et fines, signe de timidité parfois, tout au moins de réserve et de circonspection. Les manières étaient empreintes d'autant de simplicité que de noblesse : son attitude était en tout celle d'un vrai gentilhomme.

Presque du même âge que Marie-Antoinette, — il était né le 4 septembre 1735 et la dauphine le 2 novembre de la même année, — tous deux semblaient encore presque des enfants, lors de cette première rencontre, et l'impression qu'ils en éprouvèrent fut à la fois vive et légère, comme le sont d'ordinaire les sentiments à cet âge.

Fersen ne laissa pas toutefois d'être flatté de l'accueil qu'il reçut, et séduisit par la grâce et la beauté de la future reine de France. Le bal avait commencé à cinq heures, et s'était prolongé jusqu'à neuf heures et demie. Il n'était parti qu'un des derniers.

Quelques jours plus tard, le 30 janvier, le hasard lui ménagea une seconde rencontre, moins banale que la première, et à laquelle l'espièglerie de la jeune princesse donna une tournure fort piquante.

C'était au bal de l'Opéra. Fersen, comme tout bon étranger désireux de voir et de s'instruire, n'avait eu garde de rayer de son programme d'études celle des mœurs des Parisiens et des plaisirs de la capitale. D'ailleurs, à cette époque, les bals de l'Opéra étaient les rendez-vous de la plus haute, sinon de la plus grave société. Il y avait foule, ce soir-là.

Le gentilhomme suédois allait et venait parmi les masques, regardant, admirant, lorsqu'un domino, s'approchant de lui, se mit à l'intriguer. La tournure était élégante, la voix était charmante : il se prêta de bonne grâce à l'aventure qu'il cherchait peut-être et qui s'offrait à lui. Quoique d'ordinaire sa conversation fût peu animée, il faut croire qu'il donna assez bien la réplique, car le beau masque lui parla longtemps.

On chuchotait autour d'eux : quelle était son incon-

nue ? A la fin tout se déconfit, et quelle fut sa surprise en reconnaissant Madame la Dauphine elle-même qui maintenant trouvait autant de plaisir à se faire connaître qu'elle en avait eu à garder l'incognito.

Malheureusement, la foule aussi avait reconnu Marie-Antoinette; elle se massa autour d'eux avec cet empressement de mauvais goût que donne une curiosité plus gênante que génée, et la dauphine, pour y échapper, dut se retirer dans sa loge, où l'attendaient le dauphin et le comte de Provence, qui, ce soir-là, l'avaient accompagnée. Fersen quitta le bal à trois heures du matin, emportant de cette seconde rencontre un souvenir plus vif et plus profond que de la première, et dans son âme naissait une secrète sympathie qui l'attirait vers la radieuse princesse.

Le premier séjour de M. de Fersen en France fut de courte durée, mais les souvenirs qu'il en avait conservés étaient trop vivaces pour ne pas lui inspirer un violent désir de revenir, désir qu'il put satisfaire au mois d'août 1778.

Trois ans s'étaient écoulés. Certes, il se flattait de n'avoir pas été tout à fait oublié, mais il ne s'attendait sûrement point à l'accueil qu'il reçut.

Il s'était rendu à Versailles, et se faisait présenter à la famille royale, comme s'il paraissait à la cour pour la première fois. Une voix s'écria :

— Ah ! c'est une ancienne connaissance !

Marie-Antoinette l'avait reconnu.

On juge avec quel bonheur M. de Fersen reçut les marques précieuses de cette royale sympathie. Un courtisan en eût été comblé de joie : un homme de cœur comme lui en fut profondément touché.

Et ce qui ajouta à la grâce de cette reconnaissance spontanée, c'est qu'il put se convaincre qu'elle n'était point due au caprice du moment ni au hasard d'une rencontre propice. La reine semblait prendre plaisir à lui donner chaque jour de nouvelles marques des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Il est tout heureux d'en instruire son père :

La reine, qui est la plus jolie et la plus aimable princesse que je connaisse, écrit-il le 8 septembre, a eu la bonté de s'informer souvent de moi; elle a demandé à Creutz pourquoi je ne venais pas à son jeu les dimanches, et, ayant appris que j'étais venu un jour qu'il n'avait pas eu lieu, elle m'en a fait une espèce d'excuse.

Les relations ne sont plus ce qu'elles étaient lors du premier séjour : de bienveillantes, avec une nuance de familiarité le jour du bal de l'Opéra, elles sont devenues en quelque sorte intimes. On se voit très souvent.

Reine de France, celle que M^{me} Du Barry appelait « la petite rousse », a perdu sa timidité première. Moins retenue dans sa conduite et dans ses propos, Marie-Antoinette ne cache plus son envie de s'amuser,

et, au risque de scandaliser la comtesse de Noailles, plaisamment surnommée par elle « M^{me} l'Étiquette », elle se laisse aller au plaisir de vivre, et ne demande qu'à mener l'existence d'une simple bourgeoise, loin des obligations de la cour et à l'abri des ennuis du rang suprême.

Cela lui est plus facile, car elle a maintenant une retraite où elle dépose sa grandeur et où elle peut fuir les gens ennuyeux. C'est le roi qui, un jour de l'année 1774, lui a fait ce cadeau.

— Vous aimez les fleurs ? a-t-il dit à la reine étonnée. Eh bien, j'ai un bouquet à vous donner : c'est le Petit-Trianon.

Habitée à ne plus avoir autour d'elle qu'une société de son choix, Marie-Antoinette en arriva peu à peu à se permettre bien des fantaisies, naturelles chez une jeune femme, mais qui ne laissent point de prêter à la critique chez la reine de France.

Il n'est pas jusqu'à l'accueil si facile fait aux étrangers qui ne choquaît parfois les représentants des vieilles familles françaises ; mais que lui importe ? C'est si amusant d'avoir autour de soi des amis et non des courtisans, ou seulement, car elle n'est pas apte à juger la différence, des courtisans qui lui semblent des amis.

Dans cette intimité restreinte, Fersen est assurément un des mieux traités. Encouragé par Marie-Antoinette elle-même, « la princesse la plus aimable qu'il connaisse », il va souvent lui faire sa cour à son jeu, et chaque fois elle remarque sa présence et lui parle avec une bienveillance, une bonté qui le touchent profondément.

Un jour qu'on a fait allusion devant elle à l'uniforme suédois du jeune capitaine des cheval-légers du roi, elle est prise de l'envie de le voir dans ce costume, et elle lui en manifeste aussitôt son désir. Et quelques jours après, Fersen, heureux de lui obéir, paraît, dans les appartements privés, revêtu du bel uniforme.

Il est des soirées intimes de Trianon, et si M^{me} de Lamballe ou M^{me} de Polignac donnent une fête en l'honneur de la reine, il ne manque pas d'y figurer.

Peu à peu, l'intimité entre Marie-Antoinette et lui devient plus grande ; malgré sa réserve, malgré sa nature froide d'apparence, il est visible que l'admiration chez lui fait place à un sentiment plus tendre. Ce qui devait arriver fatalement arrive : Fersen est éperdument amoureux de la reine.

Mais celle-ci, dont l'imprudence a enflammé ce cœur, ne s'en effraye ni ne s'en étonne. Elle voit avec plaisir le jeune Suédois ; elle constate son amour sans déplaisir. Bien plus, touchée du sentiment qu'elle a fait naître, elle est bien près de le payer de retour ; comment n'être point émue d'une passion si profonde, si discrète, si respectueuse ? Son cœur s'attendrit, et mille indices trahissent aux yeux clairvoyants de quel-

ques familiers l'inclination naissante qui porte la jeune femme vers le fidèle soupirant qui n'ose se déclarer.

Un jour même, assise à son clavecin, elle laisse ses doigts courir sur les touches. Fersen est à ses côtés. La musique la pousse à un aveu que le chant facilite, et, tandis que sa voix égrène les couplets passionnés de quelque opéra à la mode, ses yeux cherchent Fersen, et son trouble, mal dissimulé, souligne une allusion d'elle-même fort transparente (1)...

Il n'en fallait pas tant pour qu'on attribuât au brillant officier suédois une royale bonne fortune : n'avait-il pas toutes les qualités d'un héros de roman, et celle qu'on regardait comme sa conquête n'était-elle pas excusée d'avance d'avoir cédé à un penchant de son cœur, elle qui n'avait trouvé dans le roi, son mari, ni la majesté d'un roi ni l'affection d'un époux ?

M. de Fersen comprit le danger que sa présence faisait courir à la réputation de la reine. Il prit le parti de s'éloigner et demanda à partir pour l'Amérique, avec l'armée de Rochambeau.

A cette occasion, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, envoya au roi Gustave III la dépêche suivante :

Je dois confier à Votre Majesté que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la reine, que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui : j'en ai vu des indices trop sûrs pour en douter.

Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve, et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant, il écartait tous les dangers ; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La reine ne pouvait pas le quitter des yeux les derniers jours ; en le regardant, ils étaient remplis de larmes. Je supplie Votre Majesté d'en garder le secret pour elle et pour le sénateur Fersen.

Lorsqu'on sut le départ du comte, tous les favoris en furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit : — *Quoi ! monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ?* — *Si j'en avais une, je ne l'abandonnerais pas,* répondit-il ; *je suis libre, et malheureusement sans laisser de regrets.*

Votre Majesté avouera que cette réponse était d'une sagesse et d'une prudence au-dessus de son âge.

II.

Le 6 février 1778, le gouvernement français, entraîné par l'opinion publique, avait signé avec les États-Unis un traité de commerce qui devint bientôt un traité d'alliance. Dès lors il n'avait plus aucune raison de s'opposer au départ de ceux de ses natio-

(1) *Gustave III et la Cour de France*, par M. Geoffroy.

naux qui voulaient aller en Amérique soutenir de leur épée la cause de l'indépendance.

Lafayette était déjà parti. Un nouveau corps se formait sous les ordres de Rochambeau. C'est avec ce corps que M. de Fersen avait demandé à partir.

La chose n'allait point sans quelque difficulté. En effet, un nombre considérable de gentilshommes sollicitaient la faveur d'accompagner les partants, mais qu'en aurait-on fait ? Ils n'étaient pas nécessaires comme officiers, et, d'autre part, ils n'étaient pas organisés ; aussi refusait-on la plupart des demandes.

Grâce au souvenir de son père qui, ainsi qu'on le sait, avait jadis pris du service en France, grâce aussi à l'appui de M. de Vergennes, les obstacles s'aplanirent devant Fersen ; et, bien mieux, Rochambeau consentit à l'attacher à sa personne en qualité d'aide de camp. Il en éprouva une grande joie.

Ce n'était point chose commode alors de transporter en Amérique, non pas même une armée, mais une troupe un peu considérable. La traversée pouvait être longue, les navires étant à la merci des vents ; puis on risquait de rencontrer la flotte anglaise qui sillonnait les mers pour s'opposer à l'arrivée des renforts européens. Le chiffre des troupes que devait commander Rochambeau montait à 7000 hommes, le port de concentration et d'embarquement était Brest. Le départ fut fixé aux premiers jours d'avril, du 1^{er} au 4.

Parmi ceux qui, comme le jeune Suédois, avaient obtenu l'autorisation de partir, se trouvait le brillant et presque célèbre Lauzun : célèbre par ses bonnes fortunes autant que par sa naissance. Caractère violent et versatile, il devait, après s'être vaillamment conduit en Amérique, devenir général républicain et mourir sur l'échafaud.

A ce moment, rien ne faisait prévoir pour lui un tel avenir, et la guerre, à laquelle il prenait part, lui fournissait l'occasion de montrer toutes ses qualités : d'abord l'entrain et la belle humeur, en attendant qu'il y prouvât sa bravoure.

Il a laissé d'amusants croquis de quelques-uns de ses compagnons d'armes. Le portrait de son chef et des officiers de son état-major mérite d'être reproduit ici :

M. de Rochambeau, maréchal de camp commandant l'avant-garde, ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche ; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille.

M. de Caraman, tiré à quatre épingles, doucereux, minutieux, arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur donnait avec intérêt de petites instructions militaires ; il se montrait sans cesse un excellent officier, plein de connaissances et d'activité.

M. Wall, maréchal de camp, vieux officier irlandais, ressemblant beaucoup, avec de l'esprit, à Arlequin balaouré, faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison et ne se mêlait de rien.

M. de Crussol, maréchal de camp, violemment attaqué d'une maladie malhonnête, avait le cou tout de travers et l'esprit pas trop droit.

Les autres généraux étaient, avec M. de Caraman, le marquis de Jaucourt et le marquis de Viomesnil, ce dernier officier des plus médiocres. Les deux autres avaient plus de valeur, et tout au moins plus de réputation.

Le convoi, préparé pour emmener les troupes, devait être escorté par douze vaisseaux accompagnés d'un nombre suffisant de frégates, et placé sous le commandement de M. Duchaffaud. Mais les retards inévitables en pareille occurrence ne permirent pas d'appareiller au jour dit ; de plus, sur les 7683 hommes réunis pour être embarqués, on n'en put prendre, sur les bâtiments arrivés dans le port, que 5088 ; force fut d'en laisser en France 2595. L'armée, déjà fort peu nombreuse de Rochambeau, se trouvait ainsi réduite « par la négligence et l'inéptie avec lesquelles tout se fait maintenant dans ce pays-ci », ajoute M. de Fersen.

Au lieu de douze vaisseaux, la flotte qui se voyait n'en comptait que sept. Rochambeau, avec son plus ancien aide de camp, prit place sur le *Duc-de-Bourgogne*, grand vaisseau de 80 canons, Fersen s'embarqua sur le *Jason*, Lauzun sur la *Provence*. On emportait beaucoup d'artillerie, un train de siège considérable et des vivres pour huit mois.

Le 4 mai, les navires levaient l'ancre et prenaient la mer.

La traversée fut longue. De Brest le convoi descendit dans le golfe de Gascogne, où il essuya un coup de vent, puis doubla le cap Finistère, au nord-ouest de l'Espagne. C'est en vue de ce cap que Fersen écrivit à son père ce petit billet.

A la mer, ce 16 mai (lundi) 1780, à bord du *Jason*, à la hauteur de Finistère.

Je n'ai que le temps de vous écrire deux mots, pour vous dire que je me porte bien ; je n'ai pas souffert de la mer. Nous avons déjà eu un gros temps qui a démâté un de nos vaisseaux. Le vent est bon, et je crois que dans quarante jours nous pourrions être rendus en Amérique ; nous venons de voir un gros vaisseau fort loin ; on ne sait si c'est ami ou ennemi. Je n'ai pas le temps d'écrire davantage.

On descendit encore vers le sud jusqu'au 27^e degré de latitude, puis on gouverna à l'ouest. Le 20 juin, par le travers des Bermudes, on rencontra 5 vaisseaux an-

glais et une frégate avec lesquels on échangea quelques coups de canon pendant deux heures, de fort loin, car on ne se fit pas grand mal. La nuit sépara les combattants : au grand jour, les Anglais avaient disparu.

La flotte française se disposait à aller atterrir dans la baie de Chesapeake, et, le 4 juillet, ne s'en trouvait plus qu'à une quinzaine de lieues, lorsque surgirent à sa vue onze vaisseaux qui s'annonçaient de façon malveillante.

C'eût été folie de risquer le combat et ruine presque assurée pour les troupes du convoi : aussi le commandant fit immédiatement virer de bord et gouverner vers le nord. Sept jours après, on aborda dans la rade de Rhode-Island, et le débarquement s'opérait dans l'île de Newport.

Il était temps : vingt voiles ne tardaient pas à apparaître, qui bloquaient les nouveaux débarqués dans leur île.

Il n'entre point dans le cadre de cet article de raconter ici l'histoire de la guerre de l'Indépendance, mais seulement de faire connaître, à son occasion, le rôle que joua Fersen, les impressions qu'il ressentit ; aussi puiserons-nous largement dans sa correspondance pour donner de l'un et des autres une juste idée aux lecteurs.

Les premiers jours que les Français se trouvèrent dans Newport, ils les employèrent à établir un camp et à l'entourer de quelques ouvrages. On observait une exacte discipline, et, ainsi qu'il arrive au début, le trésor de l'armée et la bourse des soldats étant garnis, on payait comptant toutes les denrées qu'on achetait aux habitants. « Cette discipline est admirable, observe Fersen ; elle fait l'étonnement des habitants qui sont accoutumés au pillage des Anglais et de leurs propres troupes. »

Bien que la flotte, qui bloquait l'île, se fût éloignée, le corps français ne paraissait pas destiné à passer immédiatement sur le continent, et la perspective d'hiverner à Newport ne plaisait point à tout le monde :

Vous connaissez les Français, mon cher père, et ce qu'on appelle les gens de la cour, pour juger du désespoir où sont tous nos jeunes gens de cette classe, qui se voient obligés de passer leur hiver tranquillement dans Newport, loin de leurs maîtresses et des plaisirs de Paris ; point de soupers, point de spectacles, point de bals, ils sont au désespoir ; il ne faut qu'un ordre de marcher à l'ennemi pour les consoler...

C'est un superbe climat et un charmant pays. Nous avons été dans le continent, il y a huit jours, avec le général. J'étais le seul de ses aides de camp qui l'ait accompagné. Nous sommes restés deux jours, et nous avons vu le plus beau pays du monde, bieu cultivé, des situations charmantes, des habitants aisés, mais sans luxe et sans faste ; ils se conten-

tent d'un nécessaire qui, dans d'autres pays, n'est réservé qu'aux gens d'une classe inférieure ; leur habillement est simple, mais bon, et leurs mœurs n'ont pas encore été gâtées par le luxe des Européens. C'est un pays qui sera fort heureux s'il joint d'une paix longue et si les deux partis qui le divisent à présent ne lui font subir le sort de la Pologne et de tant d'autres républiques. Ces deux partis sont appelés les *whigs* et les *torys*...

On voit que Fersen n'échappait pas au travers commun à tous les voyageurs de prétendre juger une nation à première vue, après avoir passé deux mois dans une petite île et deux jours sur le continent. Il reconnaîtra lui-même plus tard combien il faut se défier de ses premières impressions.

Cependant les hostilités avaient commencé, avec des chances diverses.

Il mandait à son père une triste nouvelle : le général Gates avait été battu par lord Cornwallis, et l'on ne parlait point d'aller au secours du vaincu. Loin de là, on attendait pour agir l'arrivée de la seconde division, celle des hommes laissés à Brest ; aussi « la garnison de Newport commençait à devenir fort triste ».

Si triste qu'elle fût, grâce à cette industrie propre au caractère français, elle trouvait encore parfois moyen de ne pas trop s'ennuyer. Et le brillant Lauzun ne partageait pas sur ce point l'opinion de Fersen. Il ne s'en cache pas, et lorsqu'il dut passer sur le continent, Rochambeau s'étant assuré que les ressources de Newport n'étaient pas suffisantes, c'est avec une certaine mélancolie qu'il reçoit cet ordre de son chef :

Le défaut de fourrage l'obligea de m'envoyer dans les forêts du Connecticut, à quatre-vingts milles de là... Je ne quittai pas Newport sans regrets : je m'y étais fait une société fort agréable.

Dans cette société, sa pensée comprenait évidemment son camarade d'armes, le comte de Fersen : ils s'étaient particulièrement liés ensemble. Entre ces deux admirateurs de la reine Marie-Antoinette, — admirateurs avec les différences qui résultaient aussi bien de leur caractère que de leur nationalité, — il y avait tant de points communs. Le jeune Suédois avait été séduit par la belle humeur et la grâce du duc :

Les opinions sont partagées sur son compte, écrit-il à son père ; vous en entendrez dire du bien et du mal. Les premiers ont raison, les seconds ont tort... Il m'a pris en amitié, et me propose, de la manière du monde la plus honnête, d'accepter la place de colonel commandant de sa légion. Le duc de Lauzun en écrit à la reine, qui a beaucoup de bontés pour lui ; elle en a un peu pour moi ; je lui en écris aussi...

Prétexte avidement saisi, on peut le croire, et di-

version heureuse pour lui; mais cela ne suffisait point à tromper l'ennui. Il eût voulu se donner d'héroïques distractions. Son inaction commençait à lui peser; et la petite armée entière pensait comme lui. Il y avait trop de différence entre ce qu'ils étaient venus faire et ce qu'ils faisaient.

Avec son esprit judicieux et observateur, il s'en rendait compte, et ses réflexions à ce sujet sont pleines de sens :

Loin d'être utiles aux Américains, nous leur sommes à charge; nous ne renforçons pas leur armée, car nous en sommes à douze jours de marche, séparés par des bras de mer qu'il est impossible de passer en hiver quand ils charrient des glaces. Nous sommes même à charge, car en rendant la consommation plus forte, nous rendons les denrées plus rares, et en payant argent comptant nous faisons tomber le papier, et par là nous ôtons à l'armée du général Washington la facilité des subsistances, qu'on refuse de donner pour papier.

Notre état n'est pas meilleur que notre position; nous n'avons apporté que deux millions six cent mille livres, dont la moitié comptant et le reste en lettres de change sur un banquier de Philadelphie, M. Holcker. Nous aurions dû en apporter le double; le manque d'espèces, chez une nation où il faut toujours avoir l'argent à la main, nous force à une grande économie, tandis qu'il fallait de la magnificence et de la profusion. Cela ruine notre crédit... En outre, l'oïveté est mauvaise conseillère : les généraux ne sont pas fort d'accord entre eux. Toute l'armée est découragée de rester si longtemps sans rien faire (16 octobre 1780).

La situation du corps d'armée de Rochambeau ne changeait pas, et l'on restait toujours à Newport, isolés, sans relation aucune avec la France :

« Il y avait dix mois que nous étions partis de France et reçu ni nouvelles ni écu, écrit Lauzun. » Fersen, faisant la même constatation, ajoute : « Cet oubli de la part du ministre ou du ministère est impardonnable. »

Aussi cette longue solitude agissait sur tous les cœurs, et, jointe à l'ennui que chacun éprouvait d'être venu pour se battre et de rester caché derrière des remparts, « comme une hûtre dans son écaille », amenait bien des désillusions chez les meilleurs esprits.

Fersen fait une excursion avec Rochambeau; ce n'est plus l'admiration des premiers jours :

Nous n'avons vu ni un beau pays ni de bonnes gens; ils sont, en général, paresseux et intéressés; comment, avec ces deux qualités, en tirer parti pour la guerre? (7 décembre 1780.)

Quelques jours après (9 janvier 1781), il revient sur ce sujet et insiste : « L'esprit de patriotisme ne réside que chez les chefs et les principaux du pays, qui font de très grands

sacrifices; les autres, qui forment le plus grand nombre, ne pensent qu'à leur intérêt personnel. L'argent est le premier mobile de toutes leurs actions, ils ne songent qu'aux moyens d'en gagner; chacun est pour soi, personne pour le bien public. »

N'y a-t-il pas dans cette appréciation quelque sévérité? Peut-on, en bonne justice, trouver mauvais que de pauvres diables de paysans vendent leurs denrées pour vivre? Le patriotisme, si exigeant qu'il soit, ne peut cependant exiger qu'on meure de faim. Il les blâme, avec plus de raison, de vendre, à « leurs amis les Français », leurs provisions à un prix élevé, et qui paraît d'autant plus exagéré que les Français voient leurs ressources considérablement diminuées après ce long séjour à Newport :

Les habitants des côtes, même les meilleurs whigs, apportent à la flotte anglaise, mouillée dans Gardner's Bay, des provisions de toutes espèces, et cela parce qu'on les paye bien; ils nous écorchent impitoyablement; tout est d'un prix exorbitant; dans tous les marchés que nous avons conclus avec eux, ils nous ont traités plutôt comme ennemis que comme amis. Ils sont d'une cupidité sans égale, l'argent est leur Dieu; la vertu, l'honneur, tout cela n'est rien pour eux, auprès de ce précieux métal. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens estimables, dont le caractère est également noble et généreux; il y en a beaucoup; mais je parle de la nation en général, je crois qu'elle tient plus des Hollandais que des Anglais.

On ne s'attendait guère à voir les Hollandais en cette affaire, car cette nation n'a pas plus que d'autres le monopole de la cupidité, — à moins qu'il suffise d'être commerçant pour être traité de cupide.

Bientôt, ce ne fut plus seulement de ces petites misères que se plaignit Fersen. D'abord on constata « un froid entre le général Washington et M. de Rochambeau ». Celui-ci n'en devina point les motifs; mais il fit ce que commandait la sagesse : il écrivit au général américain, et chargea Fersen de lui porter la lettre et de s'enquérir de ce qui avait amené ce mécontentement chez lui.

Vous voyez, mon cher père, écrit le jeune Suédois (14 janvier 1781), que je suis dans les négociations; c'est mon coup d'essai, je tâcherai de m'en bien tirer.

Il s'en tira bien, et le mécontentement de Washington ne dura point.

Fersen ne reparle même pas de l'incident, et rien, dans la suite, ne rappela ce petit moment de mésintelligence vraie ou supposée.

Puis ce fut au tour de Fersen, du calme et judicieux Fersen lui-même, d'être mécontent de son chef :

Je commence à m'ennuyer d'être avec M. de Rochambeau.

beau. Il me distingue, il est vrai, et j'y suis très sensible, mais il est défiant d'une manière désagréable et même insultante. Il a plus de confiance en moi qu'en mes camarades, mais celle qu'il m'accorde est très médiocre. Il n'en a pas davantage en ses officiers généraux qui en sont très mécontents, ainsi que les officiers supérieurs de l'armée.

Et c'est de ce même général que Fersen dira quelques mois plus tard :

Je ne doute pas qu'on envoie à M. de Rochambeau les troupes qu'il demande : il sait trop bien s'en servir...

Lorsqu'il partira, l'opinion des chefs et des soldats sera unanime, en sens contraire :

M. de Rochambeau nous a quittés à Providence; toute l'armée le regrette et avec raison...

Nous avons vu partir M. de Rochambeau avec peine; tout le monde était content d'être commandé par lui. Il s'en faut bien qu'on le soit de même du baron de Viomesnil... Il n'a pas le sang-froid de M. de Rochambeau. C'était le seul homme qui fût capable de nous commander ici, et de maintenir cette parfaite harmonie qui a régné entre deux nations si différentes par leurs mœurs et leur langage, et qui, au fond, ne s'aiment pas... La conduite sage, prudente et simple de M. de Rochambeau a plus fait pour nous concilier l'Amérique que quatre batailles gagnées n'auraient pu le faire.

Il était bon de mettre en regard ces citations si contradictoires dans les appréciations qu'elles contiennent, pour montrer, une fois de plus, combien il faut se défier des jugements portés par les inférieurs sur les commandants en chef. Ceux-ci sont si facilement rendus responsables de ce qu'ils ne font pas encore plus que de ce qu'ils font. Peuvent-ils, d'ailleurs, donner des explications à leurs subordonnés? Évidemment, non; comment ceux-ci les jugeraient-ils équitablement, dans leur ignorance, des mobiles forcément secrets qui guident leur conduite? La remarque est de tous les temps.

Déjà depuis plus d'un an la petite armée française a quitté la France, et elle se consume dans l'ennui à Newport; mais le jour approche où elle va enfin sortir de son inaction, où tous les courages, où toutes les bonnes volontés vont être mis à l'épreuve, et dans l'ardeur des combats, dans les périls de la lutte se dissiperont les querelles mesquines, les mécontentements égoïstes : la poudre va parler, et sa voix couvrira toutes les discordances.

Washington rejoint Lafayette à Williamsburg et vient mettre ensuite le siège devant York-Town, où lord Cornwallis s'est enfermé.

Le 29 septembre, l'investissement est complet, et, le 17 octobre, Cornwallis demande à capituler.

Il ne lui restait plus que dix boulets et une bombe.

Cette capitulation produisit un effet immense. Les Anglais n'avaient plus que trois places en leur pouvoir, New-York, Charles-Town, Savannah, et leur prestige était considérablement atteint. La cause de l'indépendance triomphait. On parlait déjà de paix...

Toutefois, la présence des Français était encore nécessaire pour consolider les succès remportés. Le corps d'armée de Rochambeau se prépara à hiverner et le quartier général fut établi à Williamsburg, « une vilaine petite ville qui ressemble plutôt à un village ».

La plupart des officiers n'envisageaient pas sans ennui cette perspective lugubre de passer de longs mois encore sans guerroyer et sans s'amuser; la plupart demandèrent des congés :

Tous nos jeunes colonels de la cour partent et vont passer leur hiver à Paris. Les uns reviendront; les autres resteront, et seront fort surpris de ce qu'on ne les fait pas brigadiers, pour avoir été au siège d'York; ils croient avoir fait la plus belle chose du monde. Moi, je resterai, je n'aurais d'autre raison pour aller à Paris que mon amusement et mon agrément : il faut les sacrifier...

Le duc de Lauzun, plus habile, se fit confier la mission d'aller porter en France la nouvelle des éclatants succès remportés par les alliés. Il partit sur la *Surveillante*, et, après quatre-vingt-deux jours de traversée, il arriva à Brest, d'où il se rendit à Versailles. Il y passa l'hiver et ne revint en Amérique que l'année suivante. Fersen, au contraire, était resté, montrant en cela autant de noblesse que de courage, car le courage pour un soldat est de faire son devoir, quel qu'il soit, sans prétendre à en être toujours payé en monnaie d'or ou de gloire.

D'ailleurs, ce temps ne fut point perdu pour lui. Il le mit à profit d'une façon très intelligente et très pratique. Il chercha à mieux connaître le pays et les habitants au milieu desquels il se trouvait retenu. Accompanyé du chevalier de la Luzerne, un Français aimable et spirituel, il parcourut diverses contrées du nouvel État, qu'il décrivait à son père dans des lettres qui ne manquent ni d'intérêt ni de piquant, et qui dénotent de sa part une étonnante justesse de vue.

Il raconte d'abord une excursion en Virginie (25 mars 1782) :

Nous avons fait un voyage charmant, et les cantines qu'Il (le chevalier de la Luzerne) avait portées avec lui, et qui étaient fournies de pâtés, de jambons, de vin et de pain, nous ont empêchés de nous apercevoir de la misère qui règne dans les auberges, où l'on ne trouve que du salé et point de pain.

En Virginie, on ne mange que des gâteaux faits de farine de blé de Turquie, qu'on fait rôtir un peu devant le feu; cela durcit un peu en dehors, mais le dedans n'est que de

la pâte non cuite. Ils ne boivent que du *rhum* ; c'est de l'eau-de-vie de sucre, mêlée avec de l'eau ; c'est ce qu'on appelle une *grogg*. Les pommes ont manqué cette année ; cela les a empêchés d'avoir du cidre.

A 250 milles d'ici, dans la partie de la Virginie qu'on appelle les *Montagnes*, c'est tout différent. Le pays est plus riche ; c'est là que se fait la grande culture du tabac, et la terre y produit du blé et toute sorte de fruits ; mais dans la partie qui avoisine la mer, et qu'on appelle la *Plaine*, où nous sommes, on ne cultive que du blé de Turquie.

La principale production de la Virginie est le tabac ; ce n'est pas que cette province, qui est la plus vaste des treize, ne soit susceptible d'autres cultures, mais la paresse des habitants et leur vanité sont un grand obstacle à l'industrie.

Il semble, en effet, que les Virginiens soient une autre race de gens ; au lieu de s'occuper de leurs fermes et de faire le commerce, chaque propriétaire veut être seigneur. Jamais un blanc ne travaille, mais, comme aux îles, tout l'ouvrage se fait par des nègres esclaves qui sont surveillés par des blancs, et il y a un intendant à la tête du tout. Il y a en Virginie au moins vingt nègres pour un blanc ; c'est ce qui fait que cette province n'entretient que peu de soldats à l'armée.

Tous ceux qui font le commerce y sont regardés comme inférieurs aux autres ; ils disent qu'ils ne sont pas gentils-hommes, et ils ne veulent pas vivre en société avec eux. Ils ont tous les principes aristocratiques et, quand on les voit, on a peine à comprendre comment ils ont pu entrer dans la confédération générale et accepter un gouvernement fondé sur une égalité de condition parfaite ; mais *le même esprit qui les a portés à s'affranchir du joug anglais pourrait bien les engager à d'autres démarches, et je ne serais pas surpris de voir la Virginie se détacher, à la paix, des autres Etats*. Je ne serais pas même surpris de voir le gouvernement américain devenir une aristocratie parfaite.

N'est-il pas curieux d'entendre le jeune officier parler déjà d'un antagonisme qui ne devait faire explosion que quatre-vingts ans plus tard, entre le Nord et le Sud, et prévoir en quelque sorte la guerre de Sécession ?

Il fit encore un petit voyage à Portsmouth, avec Rochambeau et le chevalier de Lizerne. C'est au retour qu'ils apprirent une fâcheuse nouvelle : la défaite de M. de Grasse, capturé avec le vaisseau amiral, la *Ville de Paris*, et six autres navires.

Cette victoire donnait aux Anglais la supériorité dans les îles :

Cela est désolant, surtout si nous sommes assez malheureux pour rester ici (Williamsburg). Les chaleurs y sont déjà excessives ; jugez de ce que cela sera au mois de juillet et août (27 mai 1782).

On était sans nouvelles de France. Lauzun, impatientement attendu, ne reparaisait pas. La situation redevenait sombre. Les Américains parlaient bien de tenter le siège de New-York, mais ils étaient vraiment trop faibles pour une telle entreprise, et un échec risquait de tout remettre en question.

Tout à coup, au moment même où l'on commençait à mal augurer des événements, un nouveau changement s'opéra dans les dispositions des Anglais, et plus que jamais on parle de paix, on se dispose à la paix. Les Anglais, victorieux sur mer en Amérique, avaient éprouvé de grands revers dans les Indes, et le bailli de Suffren leur causait une peur horrible en menaçant cet autre empire colonial dont la perte les eût ruinés.

La guerre leur avait coûté deux milliards cinq cents millions ; leur commerce rencontrait des obstacles dans le monde entier ; la nation était lasse de tant de sacrifices. Le gouvernement céda.

Fersen écrivait, le 17 août 1782, à son père :

Par les nouvelles que nous avons d'Angleterre, car nous n'en avons pas encore de France, il paraît que la paix est prochaine. L'Angleterre semble y être très portée, pour peu que la France soit modeste dans ses demandes.

Cette idée cause une joie universelle, elle me fait un plaisir que je ne puis exprimer.

Un pareil sentiment était trop naturel chez lui : sans parler de ceux qu'il espérait retrouver en Europe, il avait grandement besoin de repos. Depuis quelques mois il était sans cesse en route, et « malade d'un très gros rhume ». Il n'en avait pas moins rempli les devoirs de son service, un rude service, d'autant que la chaleur avait été très forte, et que dans le pays l'eau était rare. Maintenant les froids commencent à se faire vivement sentir. « Sa tente et sa paillasse » ne le protégeaient que tout juste, car « il n'était pas très bien en couvertures, bien que le manteau y supplée ».

Cependant, à travers toutes ces péripéties, le moment du départ approchait. Les nouvelles touchant la paix se trouvaient confirmées : Lauzun était revenu, et une flotte se disposait à remmener les volontaires français.

Réunis à Providence, ils attendaient le moment d'être embarqués. M. de Fersen profita de la proximité de Newport pour retourner dans la petite île « voir ses connaissances et leur dire adieu ». Ce devoir accompli, il rejoignit ses camarades, et tous se dirigèrent sur Boston, où les vaisseaux les attendaient. Fersen prit place sur le *Brace*, avec le comte de Deux-Ponts et les trois premières compagnies.

Le *Brace* était un bâtiment de 74 canons, qui n'eût point assurément mérité de conserver son nom, s'il eût été responsable des défaillances de son capitaine, le chevalier d'Amblimont. Celui-ci, en effet, s'était

fort mal conduit à la journée du 12 avril. Au lieu d'obéir aux signaux, il s'était enfui. Et comme Bougainville le hélait pour lui demander la raison d'une pareille conduite, il avait répondu « que, la flotte étant perdue, il fallait au moins sauver un vaisseau au Roi ».

Cet esprit de prévoyance ne lui avait point trop nuï, puisqu'on lui avait laissé son commandement. D'ailleurs c'était un homme charmant :

Il est aimable, dit Fersen en parlant de lui, très poli, il a un bon vaisseau : je suis bien logé, il fait très bonne chère. Voilà tout ce qu'il me faut, je lui fais grâce de la bravoure.

Les vents contraires retinrent la flotte à Boston jusqu'à la fin de décembre. A cette époque seulement on put lever l'ancre. L'ordre du gouvernement était de se diriger « sur les îles », c'est-à-dire sur les Antilles. La traversée fut horrible.

L'impossibilité où l'on était à bord de s'occuper, étant toujours dans la même chambre avec quarante-cinq personnes, était affreuse. C'est un genre de vie horrible. La marine est un vilain métier, surtout en France.

Tous les bâtiments de la flotte, secoués par le vent, furent dispersés; bon nombre se perdirent corps et biens, notamment la *Bourgogne*, qui portait quatre cents hommes. Quelques-uns durent s'arrêter à Curaçao; le *Brave* mit treize jours pour faire les trente-cinq lieues qui séparent cette île de Porto-Cabello, port du Venezuela (13 février 1783).

Fersen put s'applaudir de s'être trouvé sur un des meilleurs vaisseaux; il considéra comme « un miracle » d'être arrivé sain et sauf en terre ferme. Ce n'est pas que l'endroit fût joli ou agréable; non, certes. Porto-Cabello ne présentait de ressources en aucun genre. Il appartenait aux Espagnols qui n'avaient pas même su aménager un superbe port naturel, dans lequel cinquante gros vaisseaux auraient pu tenir à l'aise. Mais, si mauvais que fût l'abri, il permit à la flotte de rassembler ses membres éparés. De là, traversant les mers, elle aborda, vers le mois de juin, les côtes de France.

Le comte de Fersen avait gagné à cette expédition de trois années la décoration de l'ordre de Cincinnatus, souvenir glorieux donné par le général Washington lui-même... mais que le roi de Suède lui défendit de porter.

PAUL GAULOT.

(A suivre.)

MIOCHE

Nouvelle (1).

Évitant ses amis, pour n'avoir pas à leur faire le récit de son échec, George Seyton s'en alla à l'arrière, alluma une cigarette, s'accouda à la *hisse*. Là, tout en regardant fuir le long du bord les lames serpentine, il réfléchit à ce qui venait de se passer et tâcha de mettre en ordre ses idées, car il était sorti un peu étourdi de la cabine de Mioche. Subitement, en présence de la chanteuse, il avait eu conscience de tout ce qui pouvait l'arrêter dans cette entreprise qu'il avait jugée d'abord si aisée. Il avait perdu toute illusion à cet égard et y voyait clair maintenant. Mais ce serait le mal connaître que de penser qu'il pût se laisser rebuiter par les obstacles.

Ce qu'il avait voulu, le trouvant juste et nécessaire, il le voulait encore avec cette résolution calme qui était le fond même de sa nature morale. Seulement, il n'apportait à cela ni cet élan de pitié, ni cette émotion chaleureuse qui, en pareille circonstance, eussent infailliblement éclaté chez un jeune Français de son âge.

De la pitié, certes, il en éprouvait pour cette malheureuse, pour ses souffrances présentes et pour son avenir éternel. Mais, si réelle, si profonde qu'elle fût, cette pitié ne faisait ni battre son cœur ni bouillonner son sang. Il n'était pas ému.

Tranquillement, méthodiquement, il cherchait les moyens d'arriver à son but, énumérant, mesurant les obstacles, supputant les chances de succès, exactement comme au poker, lorsqu'il avait amené de mauvaises cartes. Ce n'était pas une âme ardente; c'était une âme absolument pure et droite; de celles qui vont à travers la vie, portant en elles, comme un boussole, un idéal de perfection morale dont elles ne pourraient dévier sans souffrance, et pour qui la faute d'autrui même est une peine. Rares et précieux exemplaires de l'être humain, natures exceptionnelles, affinées par une éducation spéciale. Le mobile qui le faisait agir était peut-être moins le désir d'adoucir une infortune, qui le touchait cependant, que celui de faire une chose qui devait être faite, d'épargner une tache au bon renom de l'hospitalité anglaise, de la générosité nationale; enfin, un profond sentiment de décence morale et physique, qui ne lui permettait pas plus de supporter en sa présence une action condamnable ou douteuse, qu'un pli à sa manchette, ou une tache de boue à ses chaussures.

J'ai peur que mes compatriotes ne goûtent pas beaucoup la calme sagesse et la tranquille bonté de ce

jeune Anglais. « Quoi? indifférent devant cette jolie fille qui se jette à sa tête? Incapable d'aimer alors? » Non pas; très capable d'aimer au contraire, d'aimer passionnément; mais pas cette femme-là « Quoi? impassible devant cette agonie? Incapable de pitié donc? » Non pas; très capable de pitié au contraire, et de pitié active; mais d'une pitié qui raisonne et ne s'emballa pas. Les uns et les autres nous sommes bons et mauvais chacun à sa façon. Il était bon selon la sienne, et sa bonté avait ici le mérite d'être absolument désintéressée. Certes, l'élan d'un brave cœur, la larme facile ont quelque chose de plus séduisant, de plus attractif. Mais, la larme sèche vite; et l'élan n'a souvent pas de durée. Ne dédaignons pas cette charité voulue et raisonnée: elle n'est pas banale et ne se lasse jamais.

Enfin, quoiqu'on en puisse penser, lord George Seyton était ainsi, et je n'ai pas d'autre devoir que de le montrer tel qu'il était, c'est-à-dire actuellement très calme, mais très embarrassé.

Le hasard, éternel artisan des choses impossibles, en heurtant l'un à l'autre ces deux êtres si dissemblables, si éloignés l'un de l'autre par la nationalité, par le caractère, par l'éducation, par le rang social, que, vraisemblablement, ils n'eussent jamais dû se rencontrer, en les rattachant par ce double lien de l'amour et de la pitié, avait créé cette situation inextricable: convaincu de l'immortalité de l'âme humaine et de l'infinie miséricorde divine, ne mettant pas en doute qu'un instant de foi, qu'un élan de repentir sincère ne pussent racheter les fautes de toute une vie, Georges ne songeait qu'à provoquer ce retour à la foi, qu'à inspirer ce repentir, pour assurer à la pécheresse la vie éternelle en la préparant à souffrir chrétiennement la mort; brûlée par cette soif d'existence qui saisit à la dernière heure ceux qui meurent avant le temps, la comédienne ne songeait qu'à tenir dans ses bras le jeune homme, et cette chair, déjà vouée à la tombe, aspirait tout entière à ce paroxysme de vie qui est l'amour.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne soupçonnait rien de la passion de Mioche. Aucunement fat, rien n'était plus éloigné de sa pensée que de supposer une femme éprise de lui. Il est probable aussi que, s'il eût eu conscience des désirs qu'il inspirait, un sentiment de répugnance l'eût arrêté. Mais il ne voyait en Mioche qu'une mourante, et n'eût jamais soupçonné que de pareilles pensées pussent l'assaillir au bord de la tombe.

Ce qu'il sentait très nettement, bien qu'il n'eût pas encore abordé cette question, c'était l'absence chez elle de tout sentiment religieux et l'ignorance du danger qui la menaçait. Or comment parler religion, repentir, salut éternel à cette folle, à travers les refrains d'opérette qui lui montaient sans cesse aux lèvres? Comment le faire surtout sans lui donner brutalement le sentiment de sa fin prochaine? Et quelle barbarie de

la tirer de cette sécurité qui l'empêchait de voir venir la mort!

Évidemment, s'il lui parlait religion, s'il l'avertissait de son danger, aux souffrances physiques il ajoutait l'angoisse morale: elle se verrait mourir. Mais, s'il se taisait, plus de repentir, plus d'acte de foi; la mort surprendrait en pleine souillure cette âme perdue pour l'éternité.

À ce moment, il vérifia qu'il n'est aisé souvent ni de faire son devoir, ni de le connaître. Et, comme en retournant le problème sous toutes ses faces il avait quitté l'arrière et arpentaient le spardeck, les yeux du révérend et de sa femme, qui le suivaient partout, lui rappelèrent qu'il était engagé d'honneur à le résoudre, et que, en cas d'insuccès, il n'échapperait pas aux railleries.

Cette raison, d'ordre profane et mondain, venait s'ajouter aux raisons plus hautes qui l'avaient fait agir et l'engageaient à persévérer. Mais tout cela ne lui fournissait pas le moyen d'arriver à son but, et il ne l'avait pas encore trouvé, quand la cloche du dîner vint mettre fin à ses réflexions solitaires.

À peine s'était-il assis à table qu'un domestique vint parler bas au médecin. Il se leva et sortit aussitôt, après avoir échangé un regard avec son ami. Pendant tout le dîner, les yeux de celui-ci ne quittèrent pas la porte par laquelle le docteur devait rentrer. Mais le repas s'acheva sans qu'il eût reparu.

Préoccupé de cette longue absence, George laissa ses amis au fumoir et se dirigea vers la cabine de Mioche. Comme il arrivait à l'entrée du couloir, il aperçut à l'autre extrémité le docteur, qui refermait la porte de la malade.

— Encore une crise, dit-il en le rejoignant. J'ai cru un moment que ce serait la dernière.

— Elle souffre beaucoup?

— Elle ne souffrira pas longtemps.

— Puis-je la voir?

— Oui.

— Cela la fatiguera, peut-être?

— Oh! qu'est-ce que cela fait, maintenant! Elle m'a parlé de vous. Elle a du plaisir à vous voir. Allez toujours, pendant que, moi, je vais dîner. Je vous rejoindrai.

Ils se séparèrent.

L'étroite cabine, quand la femme de chambre l'y fit entrer, ne ressemblait guère à ce qu'il l'avait vue dans la journée, propre, rangée, coquette et gaie, aux rayons du soleil qui laissaient passer le hublot. Ce hublot, clos et noir maintenant, luisait dans son obscurité comme l'œil d'un aveugle. Les coffres entr'ouverts, la couchette bousculée, les vêtements épars, le linge ensanglanté qui jouait le tapis, les flacons et les verres qui encombraient la toilette, racontaient ce qui s'était passé là tout à l'heure, et, dans ce petit espace, le désordre semblait plus grand.

Mais Mioche était encore plus différente d'elle-même. A la clarté vacillante et pâle de la lampe cachée dans la cloison par un verre dépoli, il la vit assise sur un petit fauteuil emprunté au salon des dames, et toute étayée d'oreillers et de coussins. Ses cheveux dénoués retombaient en désordre sur le peignoir blanc, souillé, froissé, qu'étoilaient quelques taches rouges. Par saccades, un mouvement nerveux crispait sa main autour du mouchoir qu'elle froissait et déchirait; mais sa tête et tout son corps restaient immobiles, inertes, comme épuisés par la violence de la crise. La bouche entr'ouverte semblait appeler à elle l'air que les poumons ne voulaient plus absorber. La poitrine se soulevait par mouvements pénibles et précipités, et le souffle haletant hachait bizarrement les phrases. L'angoisse écarquillait les yeux qui, dès qu'il parut, ne le quittèrent plus.

Ah! ces yeux, ces grands yeux limpides et fixes, qui, tantôt encore, étincelaient de la joie de vivre, comme ils disaient maintenant le désespoir et la terreur de mourir! George ne leur apparaissait plus comme le bonheur qui nous arrive, mais comme celui qui nous échappe.

Le premier mouvement de Mioche avait été de faire entrer le jeune homme. Mais, dès qu'il parut, elle eut conscience de l'état lamentable où elle se montrait. Elle lui dit, en parlant avec effort, d'une voix faible :

— Je suis belle, n'est-ce pas?... Il faut vraiment ne pas... ne pas être coquette pour se montrer... dans un état pareil. Vous avez vu... le docteur?

— Oui.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il vous a dit?

Et, en l'interrogeant, elle le regardait, anxieuse, méfiante de ces pieux mensonges que dicte la pitié.

— Il m'a dit que vous avez beaucoup souffert.

— Oui; et que je ne souffrirai plus beaucoup, n'est-ce pas?

Malgré son sang-froid, George ne put s'empêcher de tressaillir en l'entendant répéter mot pour mot la phrase du docteur. Aurait-elle entendu? Non, c'était impossible. Ils avaient échangé ces quelques paroles à voix basse, tout à l'autre bout du couloir.

— En effet, reprit-il, il espère que bientôt vous serez mieux.

— Mieux?... Il vous a dit... que j'allais mourir, n'est-ce pas?... Ne dites pas non, allez!... Ce n'est pas la peine, je le sens bien... J'étouffe, j'étouffe!... On ne peut pas... vivre comme ça... c'est impossible. Et puis, murmura-t-elle en l'enveloppant d'un regard navré, vivre pour être comme ça... comme je suis depuis six mois... A quoi bon? Autant en finir... tout de suite... Ça n'est pas une vie!...

— Voyons, dit George en lui prenant les mains, il ne faut pas désespérer.

Et, par un mouvement de compassion bien naturel,

oubliant aussitôt qu'il était venu pour la préparer à la mort, il s'efforça de lui faire espérer la vie.

— Il ne faut pas croire tout perdu parce que vous souffrez, lui répétait-il. Avec des soins... Vous êtes si jeune. Et puis le médecin du bord est très bon, vous savez.

— Ah! bien oui, les médecins!... Parlons-en!... Des ânes tous!... des imbéciles!... Est-ce qu'ils y connaissent quelque chose?... Votre ami... n'en sait pas plus que les autres... En voilà la preuve... Je ne veux plus le voir... C'est inutile qu'il vienne... Non, je n'en veux plus... J'en ai vu, allez... depuis six mois, des médecins... Voilà où j'en suis... Ils m'ont laissé souffrir... Ils me laisseront mourir.

Elle parlait vite, dans la fièvre, rageuse, méchante, exaltée, en s'arrêtant à tout moment.

— Et puis, qu'est-ce que ça fait que je meure? ajouta-t-elle avec un mauvais rire. Ah! je peux bien mourir... Qui est-ce qui s'inquiétera de ça?

— Mais, vos amis...

— Mes amis?... Une jolie fille n'a pas d'amis; elle n'a que des amants. Et pour les amants, voyez-vous, une femme malade... Ah! ah!... il n'en faut pas!... Non, pas d'amis... et encore moins d'amies... Pan! pan! pan!... Entendez-vous ce bruit de machine?... jour et nuit, ça ne cesse pas... Il me semble que chaque coup... m'entre dans la tête!

— Mais vous avez une famille?

— Non, non... Et pour celle que j'avais, je ne la regrette pas... Elle ne valait pas cher... La famille Châlumeau... et si elle était sur terre, ça n'est pas pour elle que je voudrais y rester!... Non, je n'ai plus de famille... Dieu merci!

George crut avoir trouvé le joint qu'il cherchait depuis si longtemps.

— Ayez du courage, dit-il. Si vous mettez votre confiance dans ce Dieu dont vous parlez...

Surprise, elle l'interrompit :

— Dieu?... Ah! c'est parce que j'ai dit : « Dieu merci!... » J'ai dit « Dieu » comme j'aurais dit autre chose, n'importe quoi... Vous ne me croyez pas assez simple... pour croire au Père éternel, hein? Les curés vous racontent ces histoires-là pour avoir des gros sous... Ils font semblant de croire que c'est arrivé... Comme les médecins, qui ont l'air de croire à leurs remèdes... pour se faire payer des visites... D'abord, qui est-ce qui l'a vu, le bon Dieu?... Vous l'avez vu, vous? Moi pas... Comment est-il fait?... où qu'il demeure?... Ah! que les gens riches et heureux croient au bon Dieu... c'est un luxe... qu'ils peuvent se payer. Mais les malheureux?... mais ceux qui ont vraiment traîné la misère?... Allons donc!... S'il y a un bon Dieu... il ne s'occupe guère de nous... Et s'il a arrangé le monde comme il est... je ne lui en fais pas mon compliment... J'ai fait ma première communion... comme les autres. J'ai été au catéchisme... Maman

m'envoyait à l'église... Ça ne l'empêchait pas de me rosser... et pis que ça... C'est là, en chantant des cantiques... que j'ai vu que j'avais une jolie voix... C'est ça qui m'a donné l'idée d'être artiste... Ça a été mon premier théâtre... Je comprenais bien qu'on m'écou-
tait, et que je chantais mieux que les autres... Toute gosse que j'étais... j'étais déjà cabotine. J'avais de l'aplomb pour répondre... je savais bien toutes mes prières... je récitais tout ça sans rien y comprendre... « Notre Père qui êtes aux cieux... » Ah!... encore un drôle de père, celui-là... Dans le genre du mien... que je n'ai jamais vu... Pas éternel, le mien... mais invisible... ah! oui. Alors il fait comme les autres pères, le Père éternel? Il met des enfants au monde, et après... il les plante là... Au petit bonheur!... Tire-toi de là comme tu pourras!... Qu'est-ce qu'il a fait pour moi, ce bon Dieu, depuis que je suis en vie?... Pouvez-vous me le dire?... Vous êtes un homme du monde, vous... Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que la vie d'une pauvre diablesse comme moi... On a bon appétit quand on est petite... Savez-vous que je ne me rappelle pas avoir jamais mangé à ma faim dans ce temps-là... Non, pas une seule fois!... Et froid... toujours, pendant l'hiver, sans jamais pouvoir se réchauffer... pas même dans son lit... Et en travaillant toujours, pour se consoler du froid et de la faim, rien que des coups et des gros mots... — Ah! ce pan! pan! pan!... cette machine!... elle ne s'arrêtera donc jamais?... — Eh bien, tout ça n'est rien... Quand j'ai été grande fille, ma mère... On appelle ça une mère!... Savez-vous ce qu'elle a fait?

Elle le regarda, puis s'arrêta tout à coup :

— Bah!... Non... Pourquoi est-ce que je vous raconterais ça? Ces horreurs-là, il vaut mieux ne pas en parler... Enfin je me suis sauvée de chez maman... Et puis après... après... Vous croyez peut-être que j'ai été heureuse, après? Ça n'est pas gai toujours, voyez-vous, la vie d'une femme de théâtre!...

Et rencontrant son regard, elle s'arrêta encore :

— Mais non, ne parlons pas de ça non plus... Maintenant j'ai vingt-quatre ans... regardez où j'en suis... Est-ce juste? Je n'ai jamais fait de mal à personne, moi... je ne suis pas une méchante fille, je vous assure... S'il y avait un bon Dieu quelque part, est-ce que je souffrirais comme ça? Avoir été malheureuse toute ma vie et souffrir tant pour mourir à vingt-quatre ans!... Non! non!... Il n'y a pas de bon Dieu!... Il n'y a pas de bon Dieu!... Et puis mourir, qu'est-ce que ça fait?... La vie ne vaut pas un clou... Toujours des tourments, des chagrins... Il vaut mieux en finir... En finir tout de suite!...

Sa voix s'étrangla tout à coup et ses yeux s'ouvrirent démesurément. Elle s'écria, presque sans voix, mais avec un accent déchirant :

— J'étouffe!... Ah! j'étouffe!... Mon Dieu!... mon Dieu, sauvez-moi!... Le docteur!... Vite, vite, le doc-

teur!... Qu'il vienne!... j'étouffe!... je meurs!... De l'air!... Ouvrez!... ouvrez donc vite!... De l'air!... Je ne veux pas mourir, monsieur!... Je ne veux pas mourir!... je ne veux pas!...

A ces cris, la porte s'était ouverte, et la femme de chambre avait paru. Mioche, les deux mains cramponnées aux poignets de George, se dressa brusquement debout. Puis, sentant le flot de sang qui allait jaillir de ses lèvres, saisie soudain par la pensée du dégoût qu'elle pouvait inspirer au jeune homme, elle eut l'énergie de le pousser vers la porte en murmurant :

— Allez-vous-en!... allez-vous-en!

George la vit tomber aux bras de sa domestique, puis la porte se referma. Il courut alors pour chercher le docteur, et le rencontra tenant à la main une potion qu'il venait de préparer. Le laissant continuer son chemin, il demeura seul, fort mécontent de lui-même, considérant d'un air penaud ses manchettes, si parfaitement rigides d'ordinaire, froissées et tordues par les mains convulsées de Mioche.

Ce qui dénotait chez lui un grand trouble de l'âme, c'est que leur aspect lamentable ne lui inspira pas la pensée d'aller aussitôt mettre une autre chemise. Tout en essayant machinalement de les redresser et de leur rendre leur tournure première, il fit d'humiliantes réflexions sur le second échec qu'il venait de subir.

Ainsi, le révérend Corbett avait raison; raison en tout et sur tout. La chanteuse n'était pas seulement une papiste; c'était une athée. L'approche même de la mort n'avait rien changé à ses sentiments; en lui parlant de Dieu, il n'avait provoqué qu'une effroyable profession d'athéisme, et, en ce moment peut-être, elle rendait le dernier soupir sur ce blasphème final.

Était-ce donc là que devait aboutir le mouvement généreux qui l'avait poussé au chevet de cette mourante, et dont, malgré tout, il ne pouvait se repentir? Quoi, ce stupide Corbett et sa ridicule épouse allaient triompher, et cette pauvre créature, si excusable dans sa honte et dans son incroyance, qui criait d'un accent si sincère : « Je ne suis pourtant pas méchante! » il ne la sauverait pas? Cela, George ne pouvait le croire, et sa ténacité ne lui permettait pas de s'avouer vaincu.

Comment ne renonçait-il pas à cette tâche que chaque pas en avant lui montrait plus impossible? Comment tout ce qu'elle avait dit, et qui blessait si profondément ses croyances à lui, ne l'avait-il pas rebuté ni découragé? C'est que ce long blasphème, il l'avait bien senti, n'était qu'un cri de souffrance. Celui qui maudit son Dieu est plus près de le prier que celui qui l'oublie.

Pendant que, tout occupé de ces choses, George arpentait févreusement dans l'obscurité le pont du *Nepaul*, les heures s'écoulaient sans qu'il en eût conscience. Au-dessous de lui, dans la cabine, Mioche,

après une hémorragie terrible, était restée longtemps évanouie. Le docteur n'était parvenu à la ranimer qu'à grand-peine, et maintenant, pour la soutenir, il lui faisait prendre fréquemment de petites cuillerées de cognac.

Vers onze heures, quand il se retira, elle était dans un état de faiblesse inquiétant; mais tout danger immédiat semblait écarté. A la femme de chambre qui l'avait suivi dans le cloîtrer, recevant ses instructions pour la nuit, et qui l'interrogeait anxieusement, il répondit que sa maîtresse ne vivrait pas vingt-quatre heures.

— Pauvre madame! dit cette fille à voix basse, en levant les bras au ciel avec un peu d'affectation. Puis, comme il s'éloignait, elle rentra dans la cabine.

Là, Mioche lui ayant fait observer qu'après avoir veillé déjà la nuit dernière, elle pouvait se faire remplacer par une femme de service, elle répliqua que « ces Anglaises étaient si maladroites » et puis qu'« elle était si attachée à madame ! »

— Bonne Antoinette! dit Mioche en lui prenant la main et sans trop s'étonner qu'une fille qui la servait depuis cinq ans, pour qui elle avait été toujours très bonne, et qui s'était enrichie près d'elle lui témoignât ce dévouement.

Ayant achevé les derniers préparatifs, la « bonne Antoinette » tira le petit rideau qui masquait la lumière, et s'étendit pour dormir auprès de sa maîtresse.

Alors, malgré l'accablante lassitude qui la paralysait, le sommeil ne venant pas, Mioche songea.

Ah! la longue, longue nuit! Dans cette obscurité, dans la monotonie de ce balancement régulier, dans le silence, où retentissaient lugubrement ces lourds chocs de la machine dont le bruit continu lui était si pénible, et que coupait de loin en loin le tintement de la cloche qui piquait les quarts, peu à peu elle revêcut toute sa vie depuis sa plus lointaine enfance, toute sa vie de misères et de fêtes, de loques et d'oripeaux. Mais, bien qu'elle eût les yeux ouverts, cela passait comme en un rêve, et, tandis qu'elle se regardait vivre, George était à ses côtés, sévère témoin de cette existence bigarrée. Ce ne pouvait être un songe; elle avait trop conscience de son insomnie. La netteté de cette hallucination la troublait profondément; elle sentait une sueur froide glacer ses épaules; le rouge montait à ses joues; mais elle ne pouvait chasser cette figure impassible et douce, dont les yeux clairs semblaient fouiller les hontes de son passé.

Ah! la longue, longue nuit! Sa pensée était comme enfermée dans un cercle d'où elle cherchait en vain à s'échapper et dont George était le centre. Elle rapportait tout à lui; rien n'avait d'intérêt que par rapport à lui. Si elle faisait un effort sur elle-même pour réfléchir, si elle tentait de se rendre un compte exact de sa situation, ce n'était pas par une envie banale de vivre, c'était par un effréné désir de le revoir et d'en

être aimée. La cruauté du sort la berçait de ce rêve d'amour pour lui rendre plus douloureux le déchirement de la mort, et sa passion semblait s'accroître de tout ce qui s'en allait de sa vie. Dans sa pauvre tête affaiblie les idées se heurtaient, se succédaient confuses et disparates. Tantôt elle se voyait morte, tantôt subitement guérie. Mais comment savoir la vérité, cette terrible vérité qu'on prend tant de soin de cacher aux mourants? Alors elle faisait effort pour se rappeler la physionomie du médecin, ses moindres gestes, ses moindres paroles, et y découvrir quelques indices de sa pensée. Jeune comme elle était, n'avait-elle pas le droit d'espérer? Il y avait si peu de temps qu'elle était encore alerte et forte. Mais elle se sentait si faible aujourd'hui, si brisée. Et elle cherche, elle cherche un moyen de connaître son sort qu'on lui cache. Qui la tirera de cette anxiété? Qui lui révélera ce qu'elle veut savoir? Ah! la longue, longue nuit!

Mais voilà qu'une ombre semble s'arrêter devant elle. Mioche entr'ouvre les paupières. C'est la femme de chambre qui s'approche et la regarde attentivement pour s'assurer qu'elle dort. Mioche aura l'air de dormir pour la rassurer. Elle ferme les yeux et l'ombre s'éloigne. Bonne Antoinette, bien dévouée vraiment!

Que fait-elle donc? Quel est ce bruit, ce grincement? Mioche essaye de distinguer dans l'obscurité... Elle voit! et, tout à coup, une angoisse affreuse la saisit. Oui, c'est bien cela; elle ne se trompe pas: la « bonne Antoinette » est là, devant elle, accroupie, fouillant le coffre où sont l'argent et les bijoux. Elle la dépouille; elle la vole. C'est pour cela qu'elle a voulu être seule à veiller sur elle, et si elle a osé faire cela, c'est qu'elle la sait condamnée, c'est qu'elle est assurée de sa mort prochaine. La voilà, la vérité qu'elle cherchait; la voilà!

Ainsi cela est bien certain maintenant: elle va mourir. On le sait autour d'elle. Mourir bien vite, car cette misérable n'aurait pas risqué le vol sans être sûre de l'impunité. C'est donc fini! Quand cette clarté qu'elle cherchait se fait subitement dans son esprit, saisie d'horreur, elle pousse un cri! La servante se retourne effrayée, redoutant d'avoir été vue. Elle s'avance vers sa maîtresse, lui donne à boire, lui parle d'un ton mielleux. Mioche n'a pas l'air d'avoir vu; elle a peur maintenant de cette femme. Elle la voit se recoucher, et reste les yeux ouverts, tremblante, navrée. Ah! la longue, longue nuit!

« Mourir, mourir! » D'abord ce mot revient sur ses lèvres, elle le redit, et il semble qu'en le redisant le sens s'enfonce davantage dans sa pensée. Tout à coup elle se révolte. Non, elle ne veut pas mourir; elle ne mourra pas. Elle n'a que vingt-quatre ans. A vingt-quatre ans on ne meurt pas comme ça. Une heure seulement, une heure de joie et d'amour, et après qu'elle disparaisse. Mais cette heure il la lui faut, elle la veut, elle l'aura, oui, demain, demain, demain...

Hélas ! vivra-t-elle jusqu'à demain ? Demain viendra-t-il jamais ?

Ah ! la longue, longue nuit, où les minutes semblent des heures et les heures des années, si bien que, lorsqu'un rayon verdâtre vient enfin éclairer le hublot, Mioche se tourne vers la glace et regarde ses cheveux craignant de les trouver blancs.

Quelques heures plus tard, le docteur est auprès d'elle : « Entrez ! » dit-il à George, qui, après avoir entr'ouvert la porte, y passait timidement la tête.

Le jour venu, malgré sa faiblesse, Mioche avait voulu faire une toilette, et, bien qu'en deux heures elle se fût évanouie trois fois, elle y était parvenue. Dans cette lutte désespérée contre la mort victorieuse, dans cet effort douloureux pour être belle une fois encore, il y avait quelque chose d'héroïque.

Ses cheveux étaient en ordre, et son peignoir d'une irréprochable fraîcheur. Elle avait fait tout ranger chez elle, et répandre à profusion son parfum préféré, dont la brise de mer qui pénétrait maintenant avec le soleil par le hublot promenait l'arôme à travers l'espace. Mais le gai rayon qui faisait tout briller sur son passage ne parvenait pas à colorer le visage de la pauvre fille. L'effrayante pâleur de son teint, la tristesse de son sourire, la fixité de son regard, rivé aux yeux du jeune homme dès qu'il avait paru, donnaient à cette enfant des faubourgs parisiens, à cette chanteuse de gaudrioles, une poésie inattendue. Il y a dans la mort une majesté dont les êtres les plus vulgaires même sont enveloppés et comme transfigurés.

Pendant que George la regardait, le docteur parlait toujours :

— J'avais promis à notre malade, disait-il, que vous viendriez la voir ce matin. Mais elle est très faible. Elle n'a pas dormi cette nuit. Il faut la ménager beaucoup ; tâchez qu'elle ne parle pas trop. Sans quoi, ajouta-t-il en se tournant vers Mioche et en désignant George, je ne lui permettrai plus de venir.

— Oh ! docteur, fit Mioche suppliante.

— Hier, vous vous êtes fatiguée, et cela vous a fait mal. De quoi avez-vous parlé ensemble ?

— Nous avons parlé... dit Mioche, cherchant, nous avons parlé des médecins.

— Vous en avez dit du mal ?

Mioche, alors, en regardant George, ne put s'empêcher de sourire, et, pour ne pas répondre, elle ajouta :

— Et puis du bon Dieu.

— Ah ! fit le docteur.

— Est-ce que vous y croyez, vous, au bon Dieu ? lui demanda Mioche.

Après un petit silence, le docteur répondit : « Non. » Mioche eut un petit mouvement d'épanche qui signifiait : « Parbleu ! est-ce que les gens intelligents croient à ces choses-là ? » Puis une idée traversa son esprit, et elle ajouta :

— Et votre ami, est-ce qu'il y croit, lui ?

— Lord Seyton ? Oh ! oui !

Mioche regarda le docteur pour s'assurer qu'il parlait tout de bon. Il avait l'air très sérieux. Très sérieux aussi George vers lequel elle se tourna pendant que le docteur ajoutait en s'en allant :

— Il n'est pas du tout dans mes idées. Interrogez-le plutôt. Très religieux, lui. A tout à l'heure.

Voilà donc une fois encore George et Mioche seuls dans la petite cabine. Ils demeurèrent d'abord assez longtemps sans parler, comme il arrive souvent à ceux qui ont beaucoup à se dire. Ils se sentaient l'un et l'autre profondément troublés. George était, en arrivant, bien résolu à parler à Mioche de son salut éternel ; mais, en la voyant ainsi, la pitié qui le gagnait ne lui permettait plus de parler de mort à cette mourante. Mioche, attendait George, décidée à lui faire comprendre qu'elle l'aimait ; mais les dernières paroles du docteur l'avaient bouleversée.

Elle parla la première, d'une voix faible et douce, comme celle d'un petit enfant.

— C'est vrai, demanda-t-elle timidement, ce que dit le docteur ?

— C'est vrai.

Mioche était consternée en songeant à toutes les choses qu'elle avait dites la veille. Bien qu'elle eût parlé dans la fièvre, elle en avait gardé le souvenir. Il n'y avait rien au monde qu'elle redoutât plus que de déplaire à George, et, sans le vouloir, voilà qu'elle avait dû le blesser dans ses idées religieuses. Elle savait bien en quel mépris les croyants tiennent les incrédules. Quelle opinion aurait-il d'elle maintenant ? Il allait la prendre en horreur, peut-être ; en dégoût. A cette pensée, son cœur se serrait ; elle se sentait prête à défaillir. Ses grands yeux, levés sur lui, avaient l'expression de ceux des bons chiens quand ils craignent d'être battus.

— Si j'avais su, murmura-t-elle, je n'aurais pas dit tout ce que j'ai dit hier soir.

— Pourquoi ? Vous avez été sincère, comme il faut l'être toujours.

— Oui, mais je vous ai contrarié.

— Non, je vous assure.

— Que je suis malheureuse de vous avoir déplu ! C'est si gentil à vous de venir me voir, malade comme je suis !

Mioche montrait un tel chagrin que George dut la consoler.

— Vrai, vous ne m'en voulez pas, disait-elle.

— Non, je vous assure. Je n'ai pas de raison de vous en vouloir. Mais je vous plains beaucoup. J'aurais tant voulu que vous ayez d'autres idées.

— Vous auriez voulu ?

— Oh ! oui ! dit-il avec accent.

Mioche eut envie de lui crier : J'aurai d'autres idées puisque tu le désires. Peut-on penser autrement que l'homme qu'on aime, et ne sens-tu pas que je suis à toi

corps et âme? Je ne veux que ce qui peut te plaire. Je veux aimer ce que tu aimes; je veux croire ce que tu crois.

Elle se content, cependant, et ne dit rien de tout cela, car elle eut le sentiment qu'une aussi brusque conversion ne lui paraîtrait pas sérieuse. Et pourtant elle était bien sincère.

Lui, ne soupçonnant pas qu'il avait déjà cause gagnée, se travaillait à trouver des arguments capables de ramener la foi dans cette âme sceptique; à édifier une théodicée à la portée de Mioche.

— Je comprends bien, lui disait-il, ce que vous objectiez hier contre l'idée de Dieu.

— Oh ! je suis une pauvre fille. Je n'ai jamais rien appris. Il ne faut pas faire attention à ce que je dis, répondait Mioche désolée.

— Mais, dit George, si Dieu n'existe pas, comment expliquez-vous l'univers?

Cette question, faite pour intimider un philosophe, ne troubla point Mioche. Elle répondit avec modestie :

— Vous pensez bien que je ne suis pas capable d'expliquer ces choses-là.

— Pour croire à Dieu, poursuivit George, nous n'avons pas besoin de le voir. Avez-vous jamais vu le vent? Et cependant vous y croyez parce qu'il a rafraîchi votre visage, ou tordu devant vous les branches des arbres. C'est comme cela que nous pouvons sentir dans la nature la présence de Dieu.

— Comme le vent? Oui, peut-être, répondait Mioche avec un peu de complaisance.

— Vous vous plaignez d'avoir souffert; vous accusez Dieu de vous avoir laissé souffrir.

— Oh ! je disais cela... vous savez, répondit Mioche pénétrée de la gravité de sa faute et cherchant à l'excuser, quand on a mal aux nerfs...

— Oui, c'est une chose qu'on a de la peine à comprendre, c'est un grand mystère que le mal qu'on voit dans la création. Mais il y a bien d'autres choses dans la nature que les plus grands savants ne parviennent pas non plus à nous expliquer. Et vous, vous voulez pénétrer les desseins de Dieu, juger ses volontés?

Un geste de Mioche sembla protester que son audace n'avait jamais été jusque-là.

— Qui sait dans quel but le Seigneur nous impose ces épreuves?

— Oui, dit Mioche avec un soupir résigné, il a peut-être son idée.

Malgré l'empressement que mettait Mioche à approuver toutes ses paroles, George avait le secret sentiment qu'il ne gagnait pas de terrain. Mais, si Mioche n'était pas très touchée de ses raisonnements, elle l'était profondément de son zèle et de l'intérêt qu'il lui témoignait. Une pensée naissait en elle, bien douce; si douce, qu'elle n'osait encore s'y abandonner.

— Quand nous sommes enfants, reprit-il, nous ne

comprenons pas ce que veulent nos parents. Nous leur obéissons cependant. Eh bien, Dieu est notre père. Nous devons lui obéir sans pénétrer les motifs de ses volontés, comme nous avons obéi à nos parents sans les comprendre. N'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à faire?

— Pour ceux qui ont de bons parents, insinua doucement Mioche en faisant un retour sur elle-même. Parce que sans ça, voyez-vous, il vaut mieux...

George sentit qu'il avait fait un pas de clerc en comparant Dieu à M^{me} Chalumeau, la mère.

— Quand je dis « Dieu est notre père », reprit-il, je pense à mon père à moi, qui était si bon. Vous, vous avez eu une mauvaise famille. C'est un grand malheur. Mais c'est parce que vous êtes seule dans le monde, parce que vous souffrez, parce que vous désespérez, que je voudrais changer vos idées.

— Vous êtes bon, vous aussi, dit Mioche.

— Si vous croyez en Dieu, comme j'y crois, moi; si vous avez comme moi confiance en sa bonté, votre souffrance sera moins cruelle, l'espoir vous reviendra. Je voudrais tant vous donner cette consolation et ce secours, redisait le brave garçon avec une conviction profonde en tenant les mains de Mioche.

Dans son ardeur à la convaincre, tout s'animait en lui. Sa parole devenait plus chaude, ses grands yeux bleus rayonnaient de sincérité, et on ne pouvait douter que la bonté de Dieu ne lui apparût à travers celle de son propre cœur.

Mioche le regardait avec étonnement. Mais, petit à petit, elle se sentait envahie par une indicible joie à laquelle elle ne résistait plus.

— Oui, dit-elle, oui, je crois que Dieu est bon, parce que vous avez l'air de l'aimer.

Elle aurait voulu dire: « Parce que vous avez l'air de m'aimer. » Mais cela, elle ne l'osait pas.

George ayant paru un peu étonné, Mioche s'expliqua. Elle parlait doucement, lentement, et son langage enfantin était harmonieux et tendre :

— Voyez-vous, disait-elle, il me semble à moi que, Dieu, ça n'est pas commode à expliquer.

George en convint. Elle continua :

— Ça n'est pas non plus facile à comprendre, n'est-ce pas?

George acquiesça de la tête.

— Eh bien, reprit-elle, quand vous me donnez vos raisons... Elles sont très bonnes, bien sûr! Mais, pour moi, voyez-vous, c'est trop compliqué. Je ne saisis pas bien. Mais quand vous me dites comme ça, simplement, « Je crois en Dieu, » je vois si bien que vous croyez, que je ne peux pas m'empêcher de croire comme vous.

— Oui, dit George. On sent Dieu mieux qu'on ne l'explique.

— Vous, n'est-ce pas, continua-t-elle, c'est votre père qui vous a appris ça quand vous étiez tout petit?

— Oui.

— Alors, comme votre père était très bon, que vous l'aimiez bien, vous avez cru ce qu'il vous disait. Moi, je ne suis pas capable de raisonner ça. Mais je vois que vous êtes très bon...

Elle n'osa pas dire : « Je vous aime bien. »

— Vous ne pouvez pas mentir, vous. Je suis sûre que vous dites la vérité. Je vous crois, vrai, je vous crois.

— Alors, reprit George, dites avec moi... Je serai si heureux que vous fassiez cela. Mais il faut bien penser les choses que vous allez dire ! Dites du fond de votre cœur ces paroles de la prière : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre volonté soit faite, et pardonnez-nous nos offenses. »

Haletante, éblouie par son regard, Mioche l'écoutait, se pénétrant du sens des paroles qu'elle devait répéter. Celui des dernières la frappa, et son visage s'assombrit subitement. Le souvenir de ce passé qu'elle avait revu pendant son insomnie remonta en rougeur à ses joues. Inquiète, elle se tourna vers lui et dit timidement :

— Est-ce que vous croyez qu'il me pardonnera ?

— N'avez-vous pas assez souffert pour expier vos fautes ? lui dit-il. Ne doutez pas. Vous êtes pardonnée.

Mioche ajouta une foi aussi entière à ces paroles que si Dieu lui-même les avait prononcées. Alors son doux sourire reparut, elle fit un effort suprême, et, rassemblant tout ce qui restait d'énergie à sa pensée vacillante, dans toute la sincérité de son cœur et de toute la force de son amour, à ce Dieu qu'elle voyait dans les yeux de son bien-aimé, elle redit les paroles saintes : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre volonté soit faite, et pardonnez-nous nos offenses. »

L'éclair de joie dont s'illumina le visage de George fit tressaillir le cœur de Mioche. Ce fut, pour l'un et pour l'autre, un instant de bonheur indicible.

George pensait : « Elle croit ! » — « Il m'aime ! » se disait Mioche.

Ils se trompaient tous deux : George ne songeait à rien moins qu'à être amoureux de Mioche, et, en y regardant de près, peut-être y avait-il, dans l'élan religieux de Mioche, moins de foi véritable que de désir de plaire à George. Mais l'illusion, quand elle dure, a la même puissance que la réalité. Hélas ! les joies que nous pouvons devoir à la connaissance de la vérité sont assez rares pour que nous ne dédaignions pas les autres. Heureux les abusés !

Et puis, se trompe-t-il de beaucoup, celui qui prend l'amour pour la foi ou la charité pour l'amour ? Mioche était dans l'enchantement de cette délicieuse erreur.

— Alors, lui dit-elle, c'est ce que vous vouliez et ça vous fait plaisir ?

— Oui, je suis content ! dit-il avec élan.

Il n'avait parlé ni de fin prochaine, ni de vie éter-

nelle ; mais le souvenir de l'horrible servante qui cherchait à la dévaliser la nuit ne l'avait pas quittée. Elle voyait bien que le zèle religieux de l'un et le vol effronté de l'autre avaient une seule et même cause : la mort menaçante. Tout en se trompant sur le mobile de l'action de George, elle en comprenait parfaitement le but. Mais cet amour désintéressé pour une monrante se trahissant par le soin du salut de son âme lui paraissait une chose si touchante ; si inouïe, si différente de tout ce qu'elle avait rencontré jusqu'à ce jour, qu'elle effaçait en elle la terreur et l'horreur de la mort. Deux grosses larmes tombèrent de ses yeux ; elle prit la main du jeune homme et la porta à ses lèvres, exhalant tout son pauvre amour dans ce baiser, le plus chaste, et à la fois le plus tendre, que sa bouche eût jamais donné. Mais elle ne trouva, pour exprimer ce qu'elle ressentait, que cette phrase faubourienne, qui contrastait drôlement avec l'accent profondément passionné dont elle était dite :

— Ah ! vous, vous *ête* un type !

George avait pris sur une tablette le livre relié de noir que la Société évangélique fait placer dans toutes les cabines de paquebots. Bien qu'il ne comprît très bien ni le mot ni le geste, sans s'étonner il s'appropriait à lire.

— Mais c'est en anglais, lui dit-elle.

— Je traduirai, répondit-il.

Sa traduction française de l'Évangile selon saint Matthieu n'était pas exempte d'anglicismes ; mais cette voix calme et douce apportait aux oreilles de Mioche les paroles miséricordieuses et comme un écho mélodieux de la clémence divine.

Mioche écoutait, bercée par cette musique. Le sens des mots arrivait un peu vague à sa tête lassée. Elle sentait cependant instinctivement que cela était dit pour la consoler, pour lui rendre l'espérance. Sans force, après les crises terribles auxquelles elle avait failli succomber, épuisée par une nuit d'insomnie, incapable d'un mouvement et presque d'une pensée, elle sentait maintenant ses yeux se fermer, comme quand elle était toute petite sous l'empire d'un irrésistible besoin de sommeil. Plus cet engourdissement la gagnait, plus se répandait en elle un bien-être singulier. Une torpeur délicieuse l'envahissait ; le repos qu'elle goûtait était une volupté. La voix de George s'affaiblissait de plus en plus, les idées qu'elle éveillait dans son cerveau étaient de plus en plus indécises ; mais cette voix la calmait, et ces idées la charmaient encore. Puis, peu à peu, ce ne fut plus qu'une harmonie confuse ; tout s'éloigna, s'effaça, s'éteignit ; elle cessa de penser, d'entendre et de sentir.

Depuis longtemps George ne lisait plus. Il restait là, son livre à la main, n'osant se retirer, ni même remuer dans la crainte de troubler ce repos si bienfaisant, si doux, qu'il mettait un sourire aux lèvres de Mioche.

Un bruit de pas résonna dans le couloir; la porte s'ouvrit doucement, et le docteur parut. George mit un doigt sur sa bouche en lui montrant Mioche.

— Pauvre créature, dit-il tout bas, elle est si fatiguée. Elle s'est endormie pendant que je lisais. Ne troublez pas son sommeil.

— Soyez sans crainte, rien ne le troublera plus, dit le docteur en laissant retomber la main de la morte.

Le lendemain, à l'aube, eurent lieu les obsèques de Mioche. Malgré l'heure plus que matinale, l'assistance fut nombreuse. On n'y vit cependant ni le révérend Corbett, ni son imposante épouse. L'histoire de son refus avait circulé sur le navire; il avait été généralement désapprouvé, et on le lui faisait sentir. Comme on savait aussi ce qui s'en était suivi, beaucoup de personnes avaient voulu donner une marque de sympathie au pasteur volontaire et s'associer à sa bonne action. Aussi, contrairement à l'usage, avant le lever du soleil, tout le monde était dehors. On se cherchait, on se groupait à la lueur incertaine de cette fin de nuit, les simples curieux contemplant le spectacle du haut du spardeck, les manifestants formant un demi-cercle à la coupée de tribord.

Devant cette brèche béante qui laissait voir les flots à reflets changeants, au bord de l'abîme, s'étalait sur une planche une sorte de long paquet enveloppé d'une grosse toile bise. Les plis épais de cette étoffe grossière ne révélant rien des formes de son contenu. Le corps svelte et amaigri de la petite Mioche ne tenait pas de place dans ce grand sac.

Les matelots qui l'avaient apporté là, rangés de chaque côté, tenaient la foule à distance. On voyait au premier rang George et ses amis, tous en noir. Bientôt le demi-cercle s'entr'ouvrit pour laisser passer le capitaine du bord et ses officiers. L'un d'eux tenait à la main une sorte d'étoffe pliée et roulée en paquet. Quand il fut devant le cadavre il défit ce chiffon, et l'on vit se déployer aux premières lueurs de l'aube les couleurs de la France.

Après avoir un instant flotté au-dessus de la morte au gré de la brise matinale, le drapeau descendit doucement sur elle, et, comme pour la protéger, la recouvrit tout entière.

Le drapeau de Valmy et de Marengo sur cette cabotine? — Pourquoi non? Le drapeau couvre tout de ses plis : les pauvres, les infirmes et les infâmes mêmes. Les étrangers, dont les mains pieuses l'étendaient ainsi sur le cadavre d'une pauvre femme, semblaient dire : « Si humble, si misérable qu'ait été cette créature, nous honorons en elle sa patrie, n'oubliant pas qu'elle appartient à la France. »

On attendait que, selon l'usage, le capitaine officât. Mais lui aussi voulait protester à sa manière contre le refus de Corbett. S'avancant vers le jeune lord, il le pria de continuer jusqu'au bout cet office de prêtre

qu'il avait si bien rempli, et de dire les dernières prières.

George alors ayant pris la Bible des mains du capitaine, sur un signe de celui-ci à l'officier de quart, le vaisseau stoppa. Ce fut un moment plein de majesté et dont tous ceux qui étaient là ressentirent l'émotion profonde et grandiose. Tout se tut, même le bruit de la machine dont l'incessante monotonie avait été si douloureuse à Mioche.

L'immobilité du *Nepaul* avait augmenté l'intensité du roulis qui le balançait. Chaque fois qu'il penchait sur tribord, la surface de la mer se rapprochant du pont, les vagues molles semblaient monter pour saisir la morte.

— Mes frères, dit George, j'ai assisté dans ses derniers moments la malheureuse femme à qui nous rendons les derniers devoirs. J'atteste qu'elle est morte en chrétienne, implorant de Dieu le pardon de ses fautes. Unissez vos prières aux miennes pour son salut éternel.

Puis il lut, dans l'Évangile selon saint Jean, la merveilleuse histoire de Jésus et de Lazare :

« Il y avait un homme malade appelé Lazare, qui était de Béthanie, le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. »

Et quand il en fut à ces mots : « Jésus lui dit : « Je « suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi « vivra, quand même il serait mort, » en face de lui, sur les côtes lointaines de l'Arabie, le soleil se leva joyeux illuminant tout à coup le ciel limpide et la mer empourprée.

Alors, au moment où penchait le navire, une main enleva rapidement le drapeau, et la planche soulevée à son extrémité laissa glisser le corps dans la mer. C'est à peine si l'on entendit le bruit de sa chute; cette toute petite chose s'engloutit dans cette immensité, et la pauvre Mioche emporta dans l'abîme qui lui servait de tombe le secret de son amour incompris et l'illusion délicieuse qui avait charmé sa dernière heure.

— *Ahead!* dit l'officier de quart.

Le navire reprit sa course, la foule se dispersa, et tout reprit à bord la vie accoutumée.

Une heure plus tard, George en tenue de voyage la cigarette aux lèvres, entra dans la cabine du docteur et lui disait gaiement :

— Eh bien, mon cher, en attendant le déjeuner, si nous faisons une partie de poker?

Pauvre Mioche!

PIERRE BERTON.

LES INTÉRIEURS DE DEUX HOMMES CÉLÈBRES

La Bruyère, Racine (1).

Vers le mois de juillet de l'année 1684, le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, finissait sa seconde année de philosophie au collège de Clermont. Il était âgé de seize ans, et son instruction était loin d'être complète. On lui donna pour précepteurs deux pères jésuites, le P. Alleaume et le P. du Rosel, qui avaient mission de lui enseigner surtout « la religion et le règlement des mœurs » ; un professeur laïque, M. Deschamps, fut chargé de la surveillance générale des études du jeune duc et de lui enseigner l'histoire, la géographie et les sciences militaires. Sa santé le força bientôt à se démettre de ses fonctions ; il fallut le remplacer : c'est alors que l'archevêque de Meaux, Bossuet, songea à un ancien trésorier de Caen, qui vivait en philosophe « dans une chambre proche du ciel », quai des Grands-Augustins. Quoiqu'il s'appelât de La Bruyère, et que ses fonctions lui permettent de porter le titre d'écuyer, il n'avait pas de prétentions nobiliaires ; son père avait été lieutenant civil et son trisaïeul paternel apothicaire fort achalandé de la rue Saint-Denis. « Il y a peu de familles dans le monde, a-t-il dit quelque part, qui ne touchent aux plus grands princes par une extrémité et par l'autre au simple peuple. »

Un contemporain de La Bruyère, Bonaventure d'Argonne, nous a laissé une description amusante du logement où Bossuet vint chercher l'auteur des *Caractères* : « Sans supposer, dit-il, d'antichambre ni de cabinet, on avait une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. de La Bruyère, avant qu'il n'eût un appartement à l'hôtel de... (Condé). Il n'y avait qu'une porte à ouvrir et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courant au-devant de ceux qui arrivaient, levait adroitement la tapisserie et laissait voir le philosophe, le visage riant et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations. »

La Bruyère présenté à Condé fut chargé d'apprendre l'histoire, la géographie et les institutions de la France au petit duc de Bourbon, tandis que le mathématicien Sauveur avait pour tâche de lui enseigner la géométrie et la fortification. Le philosophe entra en fonction le 15 août 1684 ; ses appointements furent réglés à 1500 livres par an. Après quelques mois passés à Chantilly, il vint s'installer à Versailles dans l'hôtel de Condé. Le déménagement du prince de La Rochesur-Yon, neveu de Condé, qui venait d'acheter la maison de M. de La Rochefoucauld, le grand-veneur, permit aux pro-

fesseurs de s'installer commodément. « Son Altesse est venue régler toutes choses pour les chambres et offices de M^{se} le duc de Bourbon, écrivait le P. du Rosel. Elle a tout visité avec M^{se} son fils. Nous avons bien de l'obligation à Son Altesse, qui nous a donné le choix de tout ce qui s'est trouvé de meilleur ; nous avons pris les chambres de M. le chevalier d'Angoulême, et une autre qui est voisine, afin d'être près l'un de l'autre, avec une garde-robe pour un valet. M. de La Bruyère a aussi pris une chambre auprès des nôtres. »

L'inventaire fait à la mort de La Bruyère permet de reconstituer son appartement de l'hôtel de Condé. Il était fort modeste, se composant seulement de trois pièces : une chambre, un cabinet et une garde-robe. Encore était-il placé sous les toits, ce qui ne devait pas laisser que d'être en été fort pénible ; une lettre de La Bruyère, adressée le 16 juillet 1695 à Phélypeaux de Pontchartrain, en fait foi : « Avant-hier, Monseigneur, écrit-il, sur les sept heures du soir, les plombs de la gouttière qui est sous la fenêtre de ma chambre se trouvant encore si échauffés du soleil qui avoit brillé tout le jour, que j'y fis cuire un gâteau, galette foucée ou fouace, que je trouvai excellente. »

La chambre dont il parle ici était celle dans laquelle il couchait et recevait ses visiteurs : elle était indépendante des deux autres cabinets, si bien qu'après son décès, Huguot, concierge de l'hôtel, n'eut à sceller de son cachet que la porte de cette pièce. Dans une encoignure était placé le lit, recouvert d'une housse de serge verte, avec de hauts piliers qui n'étaient déjà plus guère de mode ; un grand rideau de moquette le dissimulait. Près de la cheminée, avec sa garniture et son « soufflet de cuir rouge », était placée une petite table de noyer, couverte d'un tapis de drap vert « avec une peau de cuir par-dessus » ; vis-à-vis « un fauteuil de commodité » en noyer, recouvert de tapisserie ; deux autres de même espèce garnis de serge verte, et un quatrième avec un siège en paille, complétaient l'ameublement. Le seul luxe de la chambre, qu'éclairait une fenêtre unique, était une grande glace bordée de bois noirci et un portrait de Bossuet dans un cadre doré.

La Bruyère se tenait plus volontiers dans le cabinet attendant, converti en salle de travail. Les murailles étaient dissimulées en partie par des morceaux de tapisserie de Bergame verte, en partie par des cartes de géographie et des plats de faïence ; sur le reste s'étagaient des rayons où l'écrivain avait rangé toute sa bibliothèque, « cent quarante-cinq volumes tant petits que gros, de divers auteurs, traitant de plusieurs matières ». Un pupitre à lire monté sur son pied se dressait près de la fenêtre ; contre le mur se trouvait la table où sans doute il écrivit la plus grande partie de ses *Caractères* ; elle était en bois de chêne et de sapin, couverte d'un tapis vert ; dessus était placée une cassette de cuir noir à plaques de cuivre, contenant probablement tout ce que le philosophe possédait d'objets précieux, ses jetons de l'Académie, une chaîne avec un crochet et une plaque de manchon en argent, et un petit flocon de vermeil, le tout ne valant pas plus de quinze livres. Dans un coin

(1) Cette étude fait partie d'un ouvrage de M. André Saglio, *Les Intérieurs des hommes célèbres*, qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette.

étaient posées « une épée de deuil et une canne à petite poignée d'argent ».

L'inventaire de la garde-robe permet de pénétrer d'une façon plus intime encore dans la vie du grand homme. Nous trouvons là surtout ses habits de cour : deux vestes, l'une « de chamois garnie de galon d'or et l'autre de gros de Tours à fleurs d'argent », une autre veste « de drap bleu garni de boutons, boutonnières et agréments d'or » ; un manteau de drap rouge « bordé d'un petit bord d'or », un de camelot doublé de velours rouge. Puis tout le linge, consistant en onze chemises fines, six cravates à dentelles, douze de mousseline et deux effilées, cinq paires de manchettes plates de deuil, cinq coiffes de nuit, un rabat de deuil, etc. Deux vieux chapeaux sont inventoriés 30 sols, l'un « de Caudebec et l'autre castor ».

Lorsque l'éducation du petit-fils de Condé fut terminée, La Bruyère n'eut guère pour charge que de s'occuper de la bibliothèque, déjà pourvue du reste d'un bibliothécaire, ou bien à écrire pour ses maîtres des lettres délicates comme l'épître à Santeul. Dans les derniers temps de sa vie, il vivait fort retiré, communiquant aussi peu que sa position le lui permettait avec ses collègues, les gentilhommes de M. le duc.

La partie de l'hôtel de Condé où logeait à Versailles cet « homme illustre par son esprit, par son style et par la connoissance des hommes », selon l'expression de Saint-Simon, se voit encore au numéro 14 de la rue des Réservoirs : un restaurateur s'y est établi. Sur la façade, la municipalité a fait graver, en 1857, ces lignes :

« Ici Jean de La Bruyère, hôte et ami du prince de Condé, a écrit son livre des *Caractères*. On ignore le lieu de sa naissance ; mais il a longtemps vécu en cette demeure, où il a livré sa pensée aux hommes et rendu son âme à Dieu. † 11 mai 1696 (1). »

La famille princière à laquelle était attaché le philosophe quittait souvent Versailles pour le Petit-Luxembourg, qui était sa résidence de Paris. Là aussi on avait donné à La Bruyère un logement qui ressemblait fort à celui de la rue des Réservoirs ; même distribution ou à peu près, c'est-à-dire une petite chambre au second étage, dont la fenêtre donnait sur la rue de Vaugirard, une garde-robe contiguë et un cabinet « avec une espèce de grenier à côté dudit cabinet ». Dans la chambre on trouve, comme à Versailles, « une couchette à hauts piliers » avec un « tour de lit contenant deux rideaux, deux bonnes grâces, le dossier et un soubassement, le tout de taffetas à fleurs blanches et fond vert ». Adossée à la muraille, la cheminée, avec une garniture de faïence commune, était surmontée d'une glace encadrée dans une simple bordure de bois peint ; elle était garnie de « deux chevrettes et deux chenets » en fer poli,

d'une « pincette à tenailles » et d'un soufflet. Vis-à-vis devait être placé le bureau « de bois de chêne et de sapin, garni de trois tiroirs formés à clef, couvert d'un tapis de serge de Berry verte », flanqué de deux guéridons de bois de noyer. Outre ce bureau, il y avait dans la chambre deux tables, l'une « de bois blanc, avec son châssis garni d'un tiroir, avec deux guéridons de bois de hêtre noir et doré, et l'autre de bois de noyer plaqué, aussi posé sur son châssis à piliers tors ». Contre les murs, recouverts de tapisseries de Bergame, étaient rangés quatre chaises et quatre fauteuils « de bois de noyer à piliers tors, couverts de brocates à fleurs blanches et fond vert ». La fenêtre était munie de deux rideaux de toile peinte, et le seul ornement de la muraille était une glace semblable à celle qui surmontait la cheminée.

La garde-robe était meublée de quatre chaises de paille, d'une armoire et d'un lit de repos couvert de serge verte. L'huissier au Châtelet chargé de l'estimation des biens du défunt note qu'il trouva aussi dans cette petite pièce « quatre morceaux de vieille tapisserie... une tête à perruque et une carte mappemonde ». La chambre donnait par une porte vitrée sur le cabinet où La Bruyère serrait ses livres : son libraire, Michallet, pris en bloc « lesdits livres, tant en grand que petit volume, reliés en veau et en parchemin, sur sept tablettes de bois de sapin », 278 livres. Il y avait encore dans ce cabinet un costume de drap d'Angleterre gris brun et une perruque à longs cheveux gris blonds, qui devaient composer la tenue ordinaire du philosophe. Citons enfin parmi les objets entassés sans ordre dans le grenier attendant au cabinet un prie-Dieu, une vieille paire de bottes garnie de ses éperons, un lit de repos, deux valises de cuir, « un vieux comptoir de bois de chêne couvert d'un tapis de serge rouge », etc...

Voici comment La Bruyère se peignait lui-même dans sa chambre de la rue de Vaugirard, travaillant, en 1693 ou 1694, à la septième édition de ses *Caractères* : « O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour, avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour ! Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme... ou la plume à la main pour caculer les distances de Saturne et de Jupiter.... Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger... Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile !... »

L'estimation des objets inventoriés au Petit-Luxembourg (en comptant environ 2000 livres d'argent qu'on y trouva) s'élève à 2436 livres 14 sols, qui, ajoutés aux 566 livres 2 sols représentant la valeur du mobilier de l'appartement de Versailles, forment un total de 3002 livres 2 sols. Pour avoir une idée juste de la fortune que La Bruyère laissa à sa mort, il faut augmenter cette somme de la valeur d'un petit bien qu'il

(1) Depuis la rédaction de cette inscription, M. Jal a découvert que La Bruyère est né à Paris, dans la Cité, et qu'il a été baptisé, le 17 août 1645, dans l'église de Saint-Christophe.

possédait au village de Saulx-les-Chartreux : il se composait d'une « petite portion de maison, jardin et cinq arpents huit perches de terre et pré ». Dans ce logis, que sa belle-sœur Claude-Angélique Targas déclare vieil et caduc, il n'y avait qu'une chambre meublée fort simplement et décorée de trois cartes de géographie. Son rapport annuel était de 80 livres qu'absorbaient presque entièrement les soins d'entretien. La Bruyère enfin était propriétaire pour un tiers de la ferme de Romeau, dans le Perche.

*
**

Parmi les plus chauds amis du philosophe, qui n'en comptait guère, étant mauvais courtisan, se trouvait Racine ; il lui avait été présenté, soit à l'hôtel de Condé, soit chez l'évêque de Meaux, et l'auteur des *Caractères* n'avait pas eu besoin d'une longue observation pour prendre la mesure de son génie. On sait les tempêtes qu'il souleva, le 15 juin 1693, en publiant hautement, dans sa harangue à l'Académie, que la postérité mettrait celui qui avait écrit *Andromaque* au-dessus du grand Corneille. Le poète lui en garda le souvenir le plus reconnaissant, et il est permis de croire qu'il le reçut souvent dans son logis de la rue des Maçons, tout à côté du Petit-Luxembourg.

Jean Racine perdit sa mère à l'âge de treize mois, et son père une année après : voilà pourquoi la ville de la Ferté-Milon, sa patrie, ignore l'endroit précis de sa naissance. La municipalité a fait placer cependant une inscription commémorative sur la maison qui porte le numéro 3 de la rue Saint-Vaast (ancienne rue de la Pescherie), où demeurait son grand-père maternel Pierre Seonin, qui fut un de ses tuteurs : on peut, en effet, supposer, jusqu'à preuve du contraire, que l'aïeul du poète logeait chez lui sa fille et son gendre. Ce qui est certain, c'est que Jean Racine, aussitôt après la mort de son père, fut remis entre les mains de son grand-père paternel, contrôleur du Grenier à sel, son second tuteur. Celui-ci, aidé de sa femme Marie Desmoulins, entoura sa petite enfance de soins tendres et dévoués. Racine n'a pas de mots assez tendres et respectueux pour parler de sa grand-mère, qu'il n'appelle jamais que « sa seconde mère ».

Le contrôleur de la gabelle, qui portait le même nom que son petit-fils, avait, à l'époque où il l'adopta, sa maison dans la Grande-Rue (aujourd'hui appelée rue de Reims), en face du four banal. Il la vendit en 1640 à un M. de La Clef. Il ne nous reste guère sur cette intéressante demeure qu'un détail donné incidemment par Racine lui-même dans une lettre à M^{lle} Rivière, sa sœur (1) : « Vous savez, écrit-il, qu'il y a un édit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoires sur leurs vaiselles ou ailleurs de donner pour cela une somme qui va tout au plus à 25 francs, et de déclarer quelles sont leurs armoires. Je sais que celles de notre famille sont un *rat* et un *cygne*, dont j'avais seulement gardé le cygne, parce que le rat me choquoit ; mais je ne sais point quelles sont les couleurs du chevron sur

lequel grimpe le rat, ni les couleurs aussi de tout le fond de l'écusson, et vous me ferez un grand plaisir de m'en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vitres de la maison que mon grand-père fit bâtir, et qu'il vendit à M. de La Clef. »

Jean Racine fit ses études au collège de Beauvais ; il en sortit à seize ans, pour entrer à Port-Royal, où vivaient dans la retraite plusieurs personnes de sa famille. Arrivons rapidement au moment où le jeune homme, abandonné à lui-même, vint résider à Paris. Dans une lettre qu'il écrivait à sa sœur en 1669, il lui dit de lui adresser ses lettres « à l'image Saint-Louis, près de Sainte-Genève » ; mais il ne resta pas longtemps à cet endroit, car nous le retrouvons, dans le courant de la même année, à l'hôtel de Luynes, sous la surveillance peu sévère de son cousin Vitart, qui y occupait, à ce qu'il semble, les fonctions d'homme de confiance. C'est là qu'il écrivit cet épithalame lyrique, la *Nymphé de la Seine*, qui lui valut la protection du poète en faveur, Chapelain, et une bourse de cent louis sur la cassette royale. Ce succès, qui le fit connaître, et quelques amitiés peu sérieuses, comme celle du jeune abbé Le Vasseur, et même celle de La Fontaine, qui, demeurant quai des Augustins, chez son oncle Jannart, était son voisin, le jetèrent au milieu de ce que M. Tronchet appelle dans son épigramme « les ensorcellements des niaiseries du siècle », *fascinatio nugacitatis seeculi*. Sa famille inquiète décida son oncle, le R. P. Seonin, à l'appeler, en 1661, à Uzès, sous la promesse d'un bénéfice qu'il obtint en effet plusieurs années après. Racine se soumit de bonne grâce. Cet oncle, chanoine de Sainte-Genève, avait dans le diocèse d'Uzès une position importante, étant official et grand-vicaire. C'était un homme excellent : il donna à son neveu une chambre à côté de la sienne, apparemment dans sa nouvelle demeure dont parle Racine dans une de ses lettres (1) : « Il fait achever une fort jolie maison qu'il a commencée, il y a un an ou deux, à un bénéfice qui est à lui, à un demi-lieu d'Uzès. J'en reviens encore tout présentement. Elle est toute faite déjà ; il n'y a plus que le jardin à défricher. C'est la plus régulière et même la plus agréable de tout Uzès. Elle est tantôt toute meublée, mais il lui en a coûté de l'argent pour la mettre en cet état ; c'est pourquoi il ne faut pas demander à quoi il a employé ses revenus. » Quatre mois plus tard, il contait à sa cousine Vitart que le jardin était tout plein « de roses nouvelles et de pois verts ». Au mois de juin, il fait un tableau charmant de la moisson qu'il voit de ses fenêtres, car, ajoute-t-il, « je ne pourrais être un moment dehors sans mourir ; l'air est aussi chaud que dans un four allumé... et, pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avois autant d'leur dirois sur elles qu'en avoit le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il faisoit : « Chantez, ma « sœur la cigale, » mais je les prierois bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté-Milon, si vous

(1) 16 janvier 1697.

(1) A. M. Vitart, le 15 novembre 1661.

y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie. »

Il y avait autrefois près de la cathédrale d'Uzès un jardin appartenant au chapitre de cette église. Racine, dit-on, aimait à venir y rêver et allait parfois travailler dans un petit pavillon, ombragé par de grands micocouliers, qui se trouvait dans cet enclos. La tradition veut même qu'il ait composé en ce lieu *la Thébaïde*, et l'on pouvait voir encore en 1850 une inscription rappelant ce souvenir; mais on est assuré aujourd'hui qu'il écrivit cette tragédie à Paris. Le jardin a été transformé en promenade publique, mais le pavillon a été religieusement respecté et porte encore le nom de *pavillon de Racine* : un micocoulier plusieurs fois centenaire l'ombrage toujours de son feuillage.

Le jeune poète, à son arrivée à Paris, s'en vint retrouver son cousin Vitart à l'hôtel de Luynes, au numéro 33 de la rue Saint-Dominique. On le trouve peu après rue de Grenelle-Saint-Germain. Il quitta cette dernière demeure pour s'établir sur la paroisse Saint-Landry, dans une maison qui porte le numéro 7 de la rue Basse-des-Ursins : c'est là qu'il composa *Andromaque*, *les Plaideurs* et la plupart de ses tragédies. Lors de son mariage en 1677, il habitait rue Saint-André-des-Arcs, au coin de la rue de l'Éperon : on voyait autrefois à l'angle une petite tourelle à hauteur du premier étage, en saillie sur la rue ; c'était là, paraît-il, que se trouvait son « arrière-cabinet ». Il resta dans cette maison jusqu'en 1686, époque à laquelle il vint s'établir rue des Maçons, au numéro 16, près de la Sorbonne; et il y resta neuf ans. La dernière maison de Racine, celle où il mourut, en 1699, se voit encore au numéro 13 de la rue Visconti, autrefois des Marais-Saint-Germain : son cabinet de travail était au deuxième étage sur la rue. Trois actrices célèbres ont logé non loin de là, au numéro 21; ce sont la Champmeslé, Adrienne Lecouvreur et Clairon.

La correspondance de Racine, les *Mémoires* sur sa vie écrits par son fils et les récentes recherches de M. le comte de Grouchy permettent de se faire une idée assez nette sur l'intérieur du poète, à l'époque de son mariage. Les deux époux apportaient en dot à la communauté chacun 15 000 livres. Mais leur fortune personnelle était beaucoup plus considérable. L'office du trésorier de France et la généralité de Moulins, évaluée 36 000 livres en capital, rapportaient à Racine 2 400 livres nettes par an. Le sieur Nicolas Vilart lui devait 8 000 livres, dont il lui payait les intérêts au taux de 400 livres par an... Il avait en outre 666 livres de rentes sur l'Hôtel de Ville, plus 6 000 livres d'argent comptant.

Le mobilier se composait de : un bassin, une aiguière, douze assiettes, trois plats, deux flambeaux, un chandelier, douze cuillers, douze fourchettes, une salière, une paire de mouchettes, une écuelle, une écritoire d'argent.

Un lit et tous les meubles de damas vert, douze sièges, trois fauteuils, valant 1 800 livres tournois. Un autre lit de brocart en or et argent avec franges, doublé de satin aurore, valant 500 livres tournois.

Une tenture de tapisserie de Flandre, valant 500 livres tournois. Trois tentures de tapisserie de Bergame, valant

110 livres tournois. Un grand miroir, plusieurs tableaux, valant 500 livres tournois.

Une montre à pendule, valant 200 livres tournois. La bibliothèque est évaluée 1 500 livres tournois.

« Draps, serviettes, nappes, vaisselle d'étain, valant 450 livres tournois. »

En 1699, quand il mourut, Racine laissa à ses héritiers 150 000 livres environ, en y comprenant le prix de son office de conseiller secrétaire du roi, qui fut acheté 49 500 livres, et de sa charge de trésorier de France à Moulins, dont le prix alla à 22 000 livres.

L'inventaire après décès mentionne : un carrosse-coupé, doublé de velours rouge, à ramages, sur son train à arc, évalué 200 livres; une petite chaise roulante, garnie de panne rouge, à glaces, montée sur son train à quatre roues, estimée 75 livres; deux chevaux blancs, « vieux et caduques », portés pour 36 livres seulement; deux pièces de tapisserie de Flandre, valant 1 000 livres, et une autre estimée 120 livres; « un grand bureau de racine de bois de noyer, couvert en partie de maroquin, posé sur son pied de pareil bois, deux écritoires de bois de rapport sans garniture, prisés ensemble 36 livres ».

Dans les armoires on trouva : quatorze paires de draps de toile de chanvre et lin de deux à trois lez, évalués au prix de 23 livres la paire; dix-huit paires de petits draps de deux lez chacun; dix-sept paires de draps de domestiques; vingt-quatre douzaines de serviettes; trente-deux nappes; trois douzaines et demie de chemises de nuit; trente-trois chemises fines d'homme; deux douzaines et demie de mouchoirs; six cravates de dentelle; dix-huit paires de bas de coton; douze paires de chaussons; six camisoles de futaine et basin; deux bonnets de nuit piqués; une perruque évaluée à 15 livres.

L'argenterie de Racine est estimée 5 000 livres; un collier de quarante-six perles rondes d'Orient, 1 000 livres; deux tabatières d'écaïlle, 14 livres. La montre de Racine, montre à spirale à boîte d'argent, est estimée à 40 livres.

La correspondance de Racine et surtout les *Mémoires* qu'a laissés son fils, nous permettent de nous faire une idée assez précise de la vie calme et paisible que menait le poète avec sa femme, Catherine de Romanet : « Elle a du bien, de l'esprit et de la naissance, » disait le *Mercur* galant du 1^{er} juillet 1677, à l'occasion de son mariage, mais nous savons qu'elle était surtout une bonne ménagère, économe et soignant bien ses enfants, quoique sachant à peine ce que c'était qu'un vers et n'ayant pas lu une seule des tragédies de son mari. Boileau, le vieux célibataire, s'indignait de voir son illustre ami ainsi méconnu par sa compagne : il était assez froid avec elle, quoiqu'il montrât la plus touchante tendresse pour « la petite et agréable famille ».

Racine eut sept enfants : deux fils, Jean-Baptiste et Louis, qu'on surnommait familièrement Lionval, du nom d'une ferme voisine de La Ferté, où peut-être il avait été en nourrice; cinq filles, Marie-Catherine, sa préférée, qui seule se maria, Nanette, Babet, Fanchon et Madelon; il ne les appelle jamais que par ces jolis diminutifs. Nanette entra en religion

à seize ans. Racine, racontant à son fils cette douloureuse cérémonie, ajoutait : « Je n'ai cessé de sangloter, et je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma faible santé. »

Racine était d'une tendresse extrême pour ses enfants, et ses gronderies ressemblaient fort à des prières. Son fils nous le montre se mêlant à leurs jeux, s'occupant de leurs études avec des délicatesses presque féminines. Tout le monde connaît ces charmantes histoires de la procession des petits enfants, où le père portait la croix, et celle de la carpe mangée en famille, pour laquelle il refusa une invitation à dîner du prince de Condé : « Voyez vous-même, dit-il au messager, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à Son Altesse Sérénissime. » Tous les soirs, il récitait la prière devant ses enfants et ses domestiques réunis, puis il lisait l'évangile du jour.

Nous connaissons quelques-uns des ouvrages qui composaient la bibliothèque du grand poète, grâce au don qu'en fit son fils Louis à la bibliothèque du roi. On y trouve les *Vies* de Plutarque, en grec; les *Morales grecques* de Plutarque; un Platon, en grec; la *Morale* d'Aristote; une édition grecque de l'*Iliade*; une autre d'Éuripide; deux différentes de Sophocle; les *Veterum comicorum sententiae*; le *Victorii Commentarius in Poeticam Aristotelis*, avec des passages traduits de sa main; un *Traité sur l'orthographe française*. Tous ces livres ont les marges chargées d'annotations autographes.

Ajoutons enfin que Racine songea plusieurs fois à acquérir une maison de campagne. Il fut même sur le point d'acheter la terre seigneuriale de Sully, près de la Ferté-Milon, lorsque la naissance de son second fils vint arrêter ce projet. Il explique, dans une lettre écrite à cette époque, la nature de cet empêchement : « Je ne veux pas, dit-il, faire tant d'avantage à notre aîné. Vous savez le droit des aînés sur sur les fiéfs. » Il pensa alors à acheter une ferme à M. de Nolrmoutier, mais finit par y renoncer à cause de l'insuffisance de ses revenus.

COURRIER LITTÉRAIRE

Émily Brontë : *Un amant*. — M. Jean Madeline :
Contes sur porcelaine.

On a enfin traduit en français le roman célèbre d'Émily Brontë. Faites attention, je dis Émily Brontë; il ne s'agit point de Charlotte, l'auteur de *Jane Eyre*, que vous connaissez tous; mais de sa cadette, Émily, qui était à peu près inconnue en France, et qui certainement avait autant de talent que sa sœur aînée. Son roman date de près d'un demi-siècle, ayant été écrit en 1847; et il n'avait jamais été traduit en français. Quelques amateurs de chez nous le connaissaient,

entre autres M. Montégut, qui l'estimait fort, M. Taine, M^{me} Darmesteter, qui en a fait un grand éloge, quelques autres. Mais le public d'ici ne le connaissait que par ouï-dire. On l'a enfin traduit en langue française, — ou à peu près, — et l'on a bien fait, non pas de le traduire en français approximatif, mais enfin de nous le faire connaître. Il en vaut la peine très certainement.

On lui a donné, dans cette traduction, un titre un peu singulier. Le titre anglais est *Wuthering Heights*, quelque chose comme la *Colline battue par le vent*. Eh bien, il est joli ce titre; il est pittoresque, il est dramatique, il signifie même quelque chose; car le roman de miss Emily est bien l'histoire d'une maison maudite toujours fouettée d'une tempête furieuse et obstinée. Il fallait conserver le titre. Il faisait absolument partie de l'œuvre et corps avec elle. On a mis à la place *Un amant*, qui ne signifie pas grand-chose; car s'il avait un sens, il voudrait dire : « Vous allez voir ci-après ce que c'est qu'un amant, et quelle bête sauvage on entend par ce vocable. » Or, sans vouloir dire trop de bien de l'amour, ce qui n'est pas mon défaut, je crois cependant que le héros de *Wuthering Heights* n'est pas le type de l'amoureux, et qu'il y a des amants un peu moins patibulaires que cela. Non, cette substitution de titre n'est pas très heureuse.

Le roman, lui, est très intéressant. Je ne le connaissais pas, je suis très satisfait de l'avoir lu. M. de Wyzewa nous l'a recommandé ici même dans une étude très aimable et même touchante, qui nous prépare excellemment à la chose. Il a *pèleriné* au petit village où Emily Brontë a vécu, a souffert, a écrit et est morte, et qui ne ressemble pas mal au pays désolé et hostile qui est décrit dans *Wuthering Heights*. Il a causé avec les admirateurs et avec les admiratrices qui ont gardé pour Emily Brontë un culte pieux. L'une d'elles, lâbas, à Dresde, lui avouait, un peu gênée et en rougissant, qu'entre tous les romans où tombèrent ses yeux, c'était *Wuthering Heights* qu'elle préférait, et elle était charmante en faisant cet aveu, et en racontant tout le roman pour s'excuser de le tant aimer et pour le parcourir encore une fois. Il ne faut pas s'étonner si M. de Wyzewa a gardé un faible pour *Wuthering Heights*.

J'ai de moins aimables raisons pour l'apprécier; mais j'en fais grand cas cependant. C'est une histoire très simple et très forte, sans incidents proprement romanesques et invraisemblables, comme on en trouve tant dans les romans anglais de cette époque. Point de revenants, de maison hantée, de folles enfermées pendant dix ans dans de vagues placards. C'est une histoire tragique et même épouvantable, sans rien de mystérieux. Le romanesque est dans l'atrocité des caractères. L'auteur a cru, avec raison, qu'il suffisait de nous montrer de très méchantes gens faisant tout ce qui concerne leur état d'âme, pour secouer abominablement notre terreur et notre pitié, ainsi que le veut

Aristote. Elle y a pleinement réussi. Ce qu'il y a d'horreurs, et d'horreurs naturelles, dans ces trois cents pages est extraordinaire. Cela au cours d'un récit tranquille, lent et comme doucereux. C'est une vieille femme qui est censée raconter les trois quarts au moins du roman. Elle les raconte en personne de son âge, minutieusement, avec une abondance savoureuse de petits détails locaux, domestiques, physiologiques. Cette manière, que nous avons fini par aimer, — et c'est un grand progrès, à mon avis, que nous avons fait là, — est très bien caractérisée dans le livre même par une réflexion qui coupe, à un endroit, le récit :

« Connaissez-vous cette humeur dans laquelle si vous êtes seul et qu'un chat lèche son petit devant la cheminée, sous vos yeux, vous vous intéressez si sérieusement à l'opération qu'il suffit que le chat néglige seulement une oreille de son petit pour vous mettre hors de vous?... C'est mon humeur de ce moment, et je vous prie de continuer très en détail. »

C'est notre humeur à nous aussi, lecteurs français, depuis environ un quart de siècle, à la condition toutefois, j'en prévient les auteurs, qu'on nous dise quelque chose qui vaille la peine d'être dit.

Ainsi raconte la bonne vieille dame gouvernante à qui Emily Brontë a donné presque tout le temps la parole, et, de plus, avec une placidité patiente et résignée qui est un trait bien curieux. Elle raconte toute une suite d'horreurs et d'atrocités, sans que jamais sa voix semble changer de ton, sans un éclat de colère ou d'indignation, presque sans une plainte. On voit qu'elle trouve tout cela très naturel et, sinon très prévu, du moins à prévoir. Les hommes sont ainsi. Ils sont féroces. Nous le savons bien, n'est-ce pas? Nous avons été prévenus. Il n'y a pas à s'ébahir et encore moins à se révolter. Continuons le récit. Une espèce de pessimisme plein de quiétude règne et s'étend sur tout ce discours.

Il faut bien avouer qu'il y a un peu d'excès dans la couleur sombre en tout cela. Je ne vois pas un personnage dans toute cette histoire, excepté la vieille dame qui la raconte, qui ne soit une manière de brute. Ces gens ont tous des passions féroces ou des habitudes ignobles. Ils « s'enivrent comme des lords » (le mot de l'auteur), ils se battent, ils battent les femmes, les femmes s'égratignent entre elles, ils se donnent des coups de couteau comme des poignés de main. Ils sont parfaits. Ce sont petits hobereaux de je ne sais quel comté d'Angleterre. Ah çà ! est-ce qu'ils sont comme cela, là-bas? Tiens, tiens!...

Ils ne sont pas comme cela du tout, et je ne vais pas tomber dans la sottise ou dans la perfidie où ne manquent jamais de donner les étrangers quand ils lisent un roman français. Eux, quand ils voient dans un de nos romans de vilaines gens, s'écrient tout de suite : « Voilà les Français peints par eux-mêmes. Ils sont

tous comme cela. » Je n'imiterai pas ce ridicule et je ne prendrai pas cette revanche. Non, les propriétaires des comtés ne sont pas tous comme cela. Mais ils sont rudes ; le caractère de la race est dur et coriace ; ils ont des violences, des emportements, de terribles accès de colère. Cette petite Emily Brontë a vécu dans ces petites villes et ces villages aux mœurs frustes, froissantes pour elle ; elle en a été blessée ; elle les a peintes avec l'exagération de son ressentiment d'abord, et celle de l'art romanesque ensuite. Cela en fait deux ; baissez de deux crans pour être au point.

Les hommes surtout sont barbares dans son roman. Cela sent un peu la vieille fille. On devine que miss a contre les hommes un petit réservoir d'amertume intérieure. Il ne faut pas oublier qu'Emily Brontë est née en 1818 et que ce livre a été écrit en 1847.

Mais la part faite des exagérations, et, — de compte exact nous en avons compté trois, — avec leurs causes probables, ils sont vrais, ces hommes sauvages que nous présente en toute liberté miss Emily. Ils ont des traits de dureté froide, puis de colère brusque, puis de sombre mélancolie qui ont tous les airs de la vérité. Ils ont des gaietés féroces qui sentent bien le terroir. Voyez un instant la manière dont mistress Nelly fut reçue un jour par M. Hindley en sa gentilhommière :

« Enfin, je l'ai trouvé ! cria Hindley, en me tirant en arrière par la peau du cou comme on fait un chien. Avec le secours de Satan, je vous ferai avaler le couteau à découper. Vous n'avez pas besoin de rire ; car je viens justement de fourrer Kenneth la tête la première dans le marais de Blackhorse... — Mais, je n'aime pas le couteau à découper, monsieur Hindley, réplondis-je, il a servi à couper des canards. J'aimerais mieux, si vous voulez, être fusillée... Il tenait son couteau dans sa main et poussait la pointe entre mes dents ; mais, pour ma part, je n'étais jamais bien effrayé de ses folies. Je crachais et j'affirmais que le couteau avait un goût détestable et que je ne voudrais le prendre pour rien au monde. — Voilà les plaisanteries de M. Hindley, ses petites « folies » ; M. Hindley s'amuse. N'est-ce pas que la scène a un air de réalité? Je ne crois pas qu'elle ait été inventée. Cela a dû être vu.

Il faut, du reste, au risque de se tromper, essayer de démêler l'intention intime de miss Brontë. A-t-elle une autre intention que celle, tout simplement, de nous raconter les vilaines histoires de gens très méchants et très stupides? Je n'en sais rien ; mais je crois qu'elle en a eu une autre, qui, si elle a existé, expliquerait et excuserait ce qu'il y a de trop violent dans ces noires peintures. Remarquez comment l'histoire est construite. Un brave homme vivait tranquille en sa propriété avec sa femme, son petit garçon et sa petite fille. Un jour, ayant fait un voyage à Liverpool, il rapporta, sous son manteau, une espèce de petit bohémien qu'il avait trouvé mourant de faim, et il le donna à sa femme pour l'élever. Ce petit était de mauvaise na-

ure; il fut gâté du reste par le bonhomme qui aimait en lui le souvenir de sa bienfaisance. Il devint un fort triste personnage, et il fut le malheur de toute cette famille. Et tous, petit garçon devenu homme, petite fille devenue femme, et leurs conjoints, et leurs alliés, et leurs enfants étaient d'assez tristes personnages, ou méchants, ou idiots, ou déséquilibrés. Il finit par mourir. Les deux seuls survivants, jusque-là aussi mauvais ou aussi désagréables que les autres, devinrent très vite de très bonnes gens, doux, pacifiques et s'aimant bien; et c'est sous ces couleurs qu'ils nous sont présentés aux dernières pages du livre, les seules qui ne soient pas noires.

Il me semble bien qu'il y a une intention dans cette conception générale de l'histoire. Miss Brontë a voulu nous prouver, non pas qu'il ne faut jamais recueillir un enfant trouvé, — je ne suppose pas que ce fût là son idée, — mais que quand un méchant tombe quelque part, non seulement il rend tout malheureux, mais il rend tout méchant autour de lui. Il y a comme une contagion de sa perversité. Tant qu'il vivra, le mal, non seulement sera en lui, mais *essaimera* tout autour. Dès qu'il sera mort, le mal pourra cesser. Cette bonne maison du vieux ramasseur d'enfants a reçu la tempête, elle est devenue la *Colline battue par les vents*. La tempête dure quarante ans. Elle tombe, le calme renaît.

Il est probable que telle a été l'idée initiale, assez originale et assez élevée, de miss Brontë écrivant *Wuthering Heights*. C'est ce qui lui a permis d'assombrir les couleurs, le mal déchaîné dans la maison et dans la race du vieux M. Earnshaw n'étant pour elle qu'un épisode entre deux périodes d'état normal.

Mais je ne suis pas sûr d'être l'interprète de la pensée intime de miss Brontë, et l'intention morale de *Wuthering Heights* n'a pas été marquée par elle avec précision. Elle n'y était nullement obligée du reste, ni même à en avoir une, et il suffit que son roman soit intéressant. Il l'est. Mais qu'il est noir! Ah! les affreuses gens! Tout de suite après l'avoir lu, j'ai senti le besoin d'absorber un demi-volume de *Tristram Shandy* pour me rafraîchir.

*
**

M. Jean Madeline nous donne un premier livre, un livre de débutant, intitulé *Contes sur porcelaine*. Rassurez-vous; rien de chinois, rien de japonais, France toute pure. Les *Contes sur porcelaine*, nonobstant leur titre un peu prétentieux, sont des récits ou des fantaisies, ou des rêveries très simples, très aimables et très ingénus. Ils valent surtout par la forme qui est nette, dépourvue, élégante avec sobriété, très distinguée. Le fond en est commun et je dois dire même assez banal. Aucune révélation sur le cœur humain ne m'est apparue au tournant de ces pages. Ce sont les aperçus sur la vie qu'à une intelligence éveillée et vive, qui en est à ses premières découvertes, et les confidences d'un

cœur aimable qui a déjà vécu et qui n'a pas encore eu le temps de souffrir. Il n'y a, du reste, aucune conversation plus charmante qu'un commerce de quelques heures avec une de ces intelligences là et avec un de ces cœurs. Leurs sourires sont exquis, et leurs tristesses, pour ce que personne ne peut s'aviser de les prendre au tragique, sont encore plus délicates et plus agréables à considérer que leurs sourires.

Quelques-unes de ces productions juvéniles marquent déjà une certaine maturité. *L'Attente*, par exemple, est un très bon morceau, dans sa manière discrète et modérée. De combien d'entre nous est-ce l'histoire! Vous connaissez cette impression. Quand on change de quartier, c'est une chose qui arrive. On retrouve, dans les parages qu'on avait depuis longtemps désertés et où l'on revient, une figure connue autrefois, il y a vingt ans, qu'on reconnaît très bien, mais avec un petit serrement de cœur: « Comme il a vieilli! » — On dit toujours: « Comme il m'a vieilli! » — « Comme nous avons vieilli! » ce qui est la chose rationnelle, logique, certaine et fatale, c'est ce qu'on ne songe jamais à dire. C'est, je crois, l'aimable poète et fantaisiste Paul Arène qui a fait un joli conte là-dessus. Il se représente lui-même allant avec un vieil ami faire un petit tour au Luxembourg. Ils le retrouvent tel qu'il était jadis, sauf la Pépinière; mais il ne faut pas que j'aie l'air d'avoir connu la Pépinière; ça vieillit décidément un peu trop. Ils le retrouvent tel qu'il est, c'est-à-dire la plus belle promenade de province qui soit, et il n'y a de belles promenades qu'en province. Et tout à coup son ami lui dit: « Toujours charmant, toujours le même; mais, dis donc, je ne vois plus ces vieux messieurs qui se promenaient à petits pas, de notre temps, avec leurs cannes, et qui regardaient passer en souriant les théories des étudiants? — Tais-toi donc! répond Paul Arène, tu ne vois pas, malheureux, que c'est nous, maintenant, qui sommes les vieux messieurs! »

J'ai retrouvé cela, sous une forme très attrayante, dans *L'Attente* de M. Jean Madeline. Un jeune ambitieux part pour Paris à vingt-cinq ans. Un quart de siècle après, il revient en sa petite ville, avec un vague désir de retrouver et de recevoir, qui sait? de ramener peut-être la petite Suzanne. Il la retrouve, en effet, il la revoit, la reconnaît, parce que son nom est sur la porte, et: « Me reconnaissez-vous? — Non, monsieur. » Il s'en retourne: « Comme elle a vieilli! Ce qui est étrange, c'est qu'elle ne m'a pas reconnu. Comme les femmes sont oublieuses! » La chose est joliment contée. — Autant en dirai-je de *Au soir tombant*, où l'émotion est déjà plus forte et l'art d'une qualité plus rare. Ce volume est une bonne promesse et un bon « départ ».

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Visite de noccs.*AMBIGU-COMIQUE : *les Cadets de la Reine*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Jules Dornay.

Les théâtres nous ont laissé quelque repos cette huitaine. J'en voudrais profiter pour parler de *la Visite de noccs*. La Comédie-Française l'a reprise la semaine dernière ; et, d'ailleurs, j'ai à peine besoin d'un prétexte pour parler de M. Dumas ; la grande place qu'il tient dans notre théâtre fait qu'il est toujours une actualité. Et ses comédies, ses drames, ses « tragédies » (vous savez ce que c'est ainsi qu'il qualifie lui-même *la Visite de noccs*) sont d'un intérêt si passionnant ! Il y a, qu'on me passe l'expression, tant de choses à l'intérieur, leur signification est si vaste et si profonde !

Je laisse de côté la pièce en elle-même. Vous savez à quelles discussions elle a donné lieu. Une honnête femme se prêtera-t-elle à la comédie imaginée par Lebonnard, et la jouera-t-elle comme M^{me} de Morancé (et comme Francillon plus tard) ? M. Sarcely disait non ; M. Dumas répondait oui. Au fond, je crois bien que c'est M. Sarcely qui avait raison. Cherchez à imaginer ce qu'ont dû être les répétitions entre M^{me} de Morancé et Lebonnard... Mais peu importe. Pour arriver au bout de sa démonstration, M. Dumas avait besoin que M^{me} de Morancé fût ainsi, nous pouvons, nous devons même l'accepter comme il nous la donne. C'est l'homme dans l'adultère qu'il entendait nous montrer, et non la femme. M^{me} de Morancé est moins ici un personnage qu'un moyen. Et, pour le dire en passant, c'est peut-être à cela que *la Visite de noccs* doit son âpre sécheresse ; si, au lieu d'un être de raison, d'une sorte de ressort, M^{me} de Morancé était une femme réelle, la pièce ne se passerait pas sans attendrissement et sans larmes. Donc, laissons de côté M^{me} de Morancé, au moins pour le moment ; oublions ce que l'intrigue a d'un peu concerté, oublions aussi l'art suprême et l'esprit avec lesquels les choses les plus scabreuses sont « ingurgitées » au public sans presque qu'il s'en doute. Cygneroi seulement nous intéresse.

C'est J.-J. Weiss, je crois, qui, dans un article célèbre, — si amusant et si injuste ! — a fait le premier cette remarque que M. Dumas crée d'ordinaire des personnages de fantaisie, tout au moins des personnages hors de la réalité, et qu'il les analyse ensuite avec le soin et le sérieux qu'il mettrait à analyser « Adolphe et Ellénore ». L'observation me paraît assez juste ; et c'est de là sans doute que vient ce fait assez curieux que les « types » sont très rares dans le beau théâtre de M. Dumas ; M. Alphonse et M^{me} Guichard (celle-ci surtout) mis à part, vous y trouverez à profusion les personnages curieux, étonnamment spirituels, originaux, mais toujours exceptionnels ; vous n'y trouverez

pas l'équivalent, je ne dis même pas d'Harpagon ou d'Arnolphe, mais de Poirier ou de Giboyer. Faites une expérience ; songez à une pièce de M. Dumas : c'est le sujet, l'intrigue ou la thèse qui vous vient aussitôt à la mémoire. Songez à une pièce d'Augier : c'est le caractère. Dans *le Fils naturel*, vous vous rappelez les belles scènes entre le père et le fils : leurs noms ? il faut un effort pour les retrouver. En revanche, quelle est l'intrigue de *Maitre Guérin* ? Vous l'avez oubliée ; mais Maître Guérin lui-même, vous vous en souvenez toujours.

Si l'observation de J.-J. Weiss est juste, j'ajoute que le procédé de M. Dumas est parfaitement légitime. Ses personnages sont irréels, exceptionnels tout au moins ? Rien de mieux. Si ce qu'ils font ne nous touche pas directement, je veux dire si nous ne nous retrouvons pas nous-mêmes en eux, nous y retrouvons au moins M. Dumas ; et vous savez à quel point il est toujours intéressant. Il peut ainsi se mettre lui-même en scène (en cela encore, il est bien romantique), et parler par la bouche de ses personnages. Encore une fois nous ne saurions nous en plaindre.

Mais vous savez ce qu'est le théâtre pour M. Dumas : une chaire (et je le dis sans aucune arrière-pensée de dénigrement) ou, si vous voulez, un prétexte à moralisation, quelque chose comme des exemples de la morale en action. Si vous avez un enfant en dehors du mariage, vous devez le reconnaître, ou sinon voici ce qui arrivera.... (*le Fils naturel*). Si vous trompez votre mari, voici ce que vous trouverez dans l'adultère... (*la Visite de noccs*). Chaque pièce de M. Dumas est un exemple ; c'est ce qui leur donne à toutes tant d'intérêt, — mais un exemple exceptionnel, et c'est ce qui fait leur faiblesse, au point de vue de l'enseignement. — En effet, pour que la leçon portât, il faudrait que les personnages qu'on nous donne comme exemples fussent en tout semblables à nous, que nous puissions nous reconnaître en eux, qu'ils eussent au moins ce caractère de généralité qui crée les « types », les caractères, et qui est, — si ce que j'ai dit trop rapidement tout à l'heure est vrai, — ce qui manque le plus aux personnages de M. Dumas. Par un prodige de son talent, il leur donne une apparence de réalité, de l'esprit, de l'intelligence, même de la force ou tout au moins de la violence et de la passion ; tout cela, « servi » avec l'art extrême que vous savez, donne pour un instant, pour un instant seulement, l'illusion de la vie. A la réflexion, — et précisément M. Dumas entend que son théâtre nous fasse réfléchir, — il n'en est plus de même. Les exemples qu'il nous donne nous intéressent, moins comme un enseignement que comme un cas particulier, curieux, passionnant quelquefois, mais trop en dehors de nous pour qu'il nous puisse prendre aux entrailles. De là une chose singulière. A propos de chaque pièce de M. Dumas, à côté de la moralité qu'il veut que nous en tirions, une

autre apparaît, une moralité à côté, différente presque toujours, et parfois diamétralement opposée à celle qu'il nous a prêchée.

Et, précisément, la *Visite de nocces*, qui est peut-être la plus passionnante des pièces de M. Dumas, — parce que c'est une de celles où il parle le plus directement lui-même, — est aussi une de celles où la moralité de M. Dumas m'apparaît comme la moins évidente dans sa généralité et, pareillement, une de celles où perçoit davantage cette moralité à côté dont je viens de parler.

La morale de la pièce, développée, vous savez avec quelle abondante éloquence dans la préface, se résume dans cette phrase de Lebonnard sur l'adultère : « Ça finit par la haine de la femme et par le mépris de l'homme. » Soit. Pour que la leçon porte, pour que la démonstration soit juste, il faut donc, en premier lieu, qu'on nous montre l'adultère en ce qu'il a de plus général, l'adultère en soi ; et, en second lieu, puisque la leçon s'adresse à la femme, l'auteur montrera à la femme que, même chaste, aimante et dévouée, elle ne trouvera dans l'adultère qu'un complice libertin, égoïste et sans cœur.

Or il me semble que c'est précisément le contraire.

Entre tous les adultères passés, présents et futurs, M. Dumas a choisi le plus extraordinaire et le plus invraisemblable, tel que jamais, je crois, on n'en a vu ni on n'en verra de pareil : « Sais-tu, dit Cygneroi, combien de fois M^{me} de Morancé et moi nous sommes trouvés seuls, ce qui s'appelle seuls?... En trois ans, deux fois ; une fois à Lyon, une fois au Havre!... » Mon Dieu, la matière que je traite est assez délicate ; aussi, je vous supplie de me comprendre à demi-mot. Je sais quelles distinctions (elles me paraissent, à vrai dire, un peu trop exclusivement du domaine du raisonnement) M. Dumas établit entre l'amour et la passion. Mais, quelque différence qu'on admette entre les deux, il y a, dans les deux, comme dit je ne sais quel personnage de comédie, il y a des « formalités analogues », et ces formalités... constitutives de l'adultère, M^{me} de Morancé ne les a guère accomplies. On me pardonnera de ne pas insister davantage. Je me contenterai de dire que c'est là un adultère singulièrement exceptionnel ! La rupture de Cygneroi, — peut-on même appeler cela une rupture ? — s'explique par des raisons particulières à sa situation, si particulière elle-même ; ces raisons ne sont pas essentielles à l'adultère ; on peut fort bien concevoir un adultère d'où elles seraient absentes. C'est même ce qui arrive le plus souvent. Vous voyez donc qu'il ne s'agit pas ici de l'adultère en général, de l'adultère en soi... Et c'est là le premier point.

Passons au second. Pour que la leçon (encore une fois, elle s'adresse aux femmes) soit salutaire, il faut qu'elles comprennent que, dans l'adultère, elles font toujours un marché de dupes ; en d'autres

termes, qu'en échange de leur « amour », elles ne trouveront chez l'homme que la « passion » dans ce qu'elle a de plus égoïste. Pour Cygneroi, il répond bien au programme. Mais M^{me} de Morancé ? Où voyons-nous chez elle trace de cet amour profond, complet, et en quelque sorte surnaturel ? On nous dit qu'elle a souffert, qu'elle a pleuré ? Que savons-nous d'elle, pertinemment ? Ce que nous en conte Cygneroi. Et, puisque nous sommes ici dans l'absolu, qu'est-ce qu'un amour qui laisse à l'amante assez de liberté d'esprit pour mesurer le don de soi et pour calculer tous ses actes ? Quelle maîtresse étrangement amoureuse que celle qui voit... « ce qui s'appelle voir », son amant deux fois en trois ans, qui exige que ses lettres à lui soient signées Adèle, et qui signe Alfred les deux seules qu'elle lui ait jamais écrites ? Vit-on jamais femme plus prudente moins aimante, moins tendre et plus égoïste ? Et notez que l'indignité de Cygneroi (qu'elle n'a pas reconnue tout de suite, je pense : sans quoi elle aurait rompu) ne peut même pas lui servir d'excuse, puisque, — M. Dumas prend soin de nous en avertir, — « l'indignité de l'objet n'a rien à voir avec la qualité de l'amour ». Et vous savez maintenant de quelle sorte est l'amour de M^{me} de Morancé. Que cela arrive parfois, que parfois l'adultère ne soit que « prostitution pure », je l'admets. Mais alors en quoi la femme est-elle plus intéressante que l'homme ? Prostitution pure, soit ; mais prostitution de part et d'autre. Est-ce le cas pour les personnages de la *Visite de nocces* ? Évidemment, non. Le mot que je viens de citer, et qui est de Cygneroi, M. Dumas le prend à son compte dans sa préface, mais, dit-il, « en général ». Chose singulière, après avoir particularisé l'exemple, il généralise la « conclusion ». En tout cas, — et c'est là que je voulais en venir, — à quel titre M^{me} de Morancé, préoccupée uniquement d'elle-même, exigerait-elle de Cygneroi un dévouement et un attachement qu'elle ne lui a jamais témoignés pour sa part ? Vous voyez combien la leçon perd de sa portée.

Et sentez-vous maintenant poindre cette moralité parallèle et inférieure dont je parlais plus haut ? Imaginez une femme près de succomber : c'est pour elle et ses pareilles que M. Dumas a écrit. Êtes-vous bien sûrs que la leçon qu'elle emportera de la *Visite de nocces* ne sera pas celle-ci : « Si jamais tu as un amant, sois à lui tout entière, le plus que tu pourras (et à Paris!...), sans ces restrictions et ces réserves qui, dit-on, avivent l'amour, mais qui souvent le peuvent détruire ! » J'ai l'air de plaisanter. Croyez qu'il y a cependant ici une part de vérité.

Mais laissons M^{me} de Morancé, et venons-en à Cygneroi. Les griefs que M. Dumas a contre lui peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes : les uns sont relatifs à sa conduite en tant qu'amant de M^{me} de Morancé ; les autres sont relatifs à sa conduite depuis qu'il l'a quittée.

Je passe rapidement sur deux des reproches qu'on lui fait : n'avoir pas compris ce qu'était M^{me} de Morancé et avoir brutalement rompu avec elle. Ici, je lui trouve, au moins, des excuses. En vérité, il lui eût fallu le don de seconde vue pour discerner en M^{me} de Morancé l'Amour profond, absolu et dévoué qui, d'après ce qu'elle nous dit, était en elle, mais dont elle donnait si peu de preuves à Cygneroi. Elle ne l'eût pas aimé qu'elle n'eût pas agi autrement. Et je comprends, je l'avoue, la stupefaction de Cygneroi la voyant tomber raide à l'annonce de son mariage. On serait étonné à moins.

Un autre grief qu'on a contre Cygneroi peut se résumer dans cette réplique de Lebonnard : « Si tu ne l'aimais pas, pourquoi es-tu devenu son amant? » Et, développant sa pensée, M. Dumas établit éloquentement ce qui distingue l'Amour et la Passion.

Il me semble que M. Dumas en parle bien à son aise. « On n'aime qu'une fois, » dit-il. Bon ; mais comment savoir d'avance que cette « fois »-là est la bonne? Ce n'est qu'à l'usage qu'on connaît la valeur et la puissance de durée d'un sentiment. Amour et passion commencent de même, par la même attirance vague et mystérieuse ; faut-il attendre, et jusqu'à quand? D'après M. Dumas, le devoir strict d'un honnête homme, quand il se sent attiré vers une bonne femme, est de s'interroger loyalement et de ne céder que s'il s'agit de l'Amour (à vrai dire, il ne devrait jamais céder, mais on l'excuse s'il cède à l'Amour). Or existe-t-il un moyen au monde de discerner l'un de l'autre, avant même la possession? L'homme le plus sincère, le plus exempt des capitulations de conscience si fréquentes en la matière, ne peut-il pas s'y tromper, et s'y tromper de bonne foi? Et pourquoi Cygneroi, lui aussi, ne s'y serait-il pas trompé? La suite nous le montre. La suite, oui, mais au début? Et, au fond, n'est-il pas possible (qu'on me passe la vulgarité de l'expression) que Cygneroi fût « parti pour » l'Amour, et ait interrompu son « voyage », trouvant que M^{me} de Morancé l'accompagnait trop rarement? Car, enfin, on nous parle toujours de l'Amour comme d'une chose gigantesque et « une ». Gigantesque, oui, mais « une », non pas. Je n'ai certes pas la prétention de le définir. Je sais au moins que mille causes contribuent à le faire naître, mille à le faire mourir. Et c'est là l'angoisse éternelle : ne pouvoir pas même répondre de soi! On n'aime qu'une fois. Et les poètes, ajoute M. Dumas, ne s'y sont pas trompés ; leur conception est toujours la même, un seul amour dans la vie. Oui, les poètes dont le rôle est, sinon de « deviner tout sans avoir rien appris », du moins de créer l'idéal, lequel est, par définition même, le contraire de la réalité ; mais les observateurs? En un mot, Cygneroi n'a-t-il pas pu se tromper de bonne foi?

J'ai encore à parler des autres griefs, et des plus graves, que M. Dumas a contre Cygneroi. Mais je vois

que la place va me manquer. Je remets donc à la semaine prochaine la conclusion.

**

A l'Ambigu, gros succès, et durable, je le crois, pour *les Cadets de la reine*. Il y a là deux tableaux, la chasse et le moulin, qui feront courir tout Paris. La pièce en elle-même est amusante.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA SUCCESSION DE LORD TENNYSON.

Le choix du nouveau poète lauréat continue à préoccuper vivement l'opinion en Angleterre. Plusieurs sont d'avis que la charge de lauréat doit être supprimée, n'ayant plus de raison d'être désormais : tel est, par exemple, l'avis de M. William Morris, qui l'a dite à un reporter de la *Pall Mall Gazette* : « Un hasard extraordinaire, dit M. Morris, a fait que deux fois de suite le titre de lauréat a été donné à des poètes éminents, Wordsworth et Tennyson. N'était-ce hasard, le titre aurait sans doute depuis longtemps été aboli ; et, en tout cas, personne ne s'en serait soucié, ni de savoir qui le tenait. Je crois absolument qu'il est temps d'en finir avec cette vieillerie. Qu'on en finisse, d'une façon ou d'une autre, et qu'on nous laisse tranquilles. »

Mais il est peu probable qu'on suive cette fois encore l'avis de M. William Morris. La compétition est très vive et amène les épisodes les plus plaisants. Ainsi, l'un des candidats a écrit au fils de lord Tennyson pour lui demander de déclarer ce qu'il lui que son père aurait désiré pour successeur. Le fils de Tennyson malheureusement ne s'est point prêté à cette comédie, et a fait annoncer par l'éditeur Macmillan que le défunt lauréat n'a jamais désigné personne pour lui succéder. D'autre part, M. Swinburne, en général, si prodigue de sa prose, a refusé, dit-on, d'écrire un article sur Tennyson pour la *Fortnightly Review*, qui publie ce mois-ci trois articles sur Renan et ne parle même pas de la mort de Tennyson. Enfin, un journal ayant organisé une sorte de plebiscite, des amis de certains candidats ont envoyé leur note en une foule d'exemplaires, de façon à donner vingt voix pour une à leur ami. La direction du journal a dû éliminer ainsi un grand nombre de votes.

Voici, jusqu'à présent, les résultats de ce publiciste : M. Swinburne vient en tête avec 27 pour 40 des voix ; puis ce sont sir Edwin Arnold avec 21 pour 100 ; M. Lewis Morris avec 7 pour 100 ; MM. George Meredith et Rudyard Kipling avec 6 pour 100, etc. Il n'y a pas jusqu'à M. Oscar Wilde qui n'ait trouvé des partisans.

**

LE CATHOLICISME EN DANEMARK.

Les derniers recensements danois ont montré que la religion catholique faisait dans la capitale du royaume des progrès tout à fait remarquables. Il n'y avait en 1860, à Copenhague, que 749 catholiques ; ils étaient 1092 en 1870, 1556 en 1880, 1736 en 1890. De 1860 à 1890, le nombre des catholiques a ainsi augmenté de 132 pour 100, alors que l'ensemble de la population n'augmentait que de 120 pour 100.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20

TOME L

12 NOVEMBRE 1892.

UNE QUESTION A M. LE DUC DE BROGLIE

Le lecteur n'a peut-être pas oublié la polémique que nous avons cru devoir entreprendre ici même au sujet des *Mémoires de Talleyrand*, dont l'authenticité nous avait paru suspecte à cause des grossières et invraisemblables erreurs que nous y relevions.

Après avoir décidé, non sans peine, l'éditeur de ces *Mémoires*, M. le duc de Broglie, à avouer, ce qu'il aurait dû faire dès le début, qu'il ne possédait qu'une copie de ces *Mémoires*, copie faite par M. de Bacourt, nous avions objecté que déjà, en éditant la *Correspondance de Mirabeau avec La Marck*, M. de Bacourt s'était plutôt occupé de servir la gloire du mort que de transcrire exactement les pièces originales, et nous en avions conclu que ce galant homme était un éditeur fantaisiste (1).

M. le duc de Broglie et ses défenseurs officieux (un académicien influent en a toujours) ont répondu qu'il n'y avait jamais eu de manuscrit original des *Mémoires* qui offrent l'aspect de volumes suivis et autographes, mais seulement des dictées. Eh bien, que sont devenues ces dictées, puisque dictées il y a ? Pas de réponse à cette question. M. Funck-Brentano, dans la *Nouvelle Revue*, a déclaré tenir de bonne source que M. de Bacourt avait brûlé l'original, sans doute pour qu'on ne pût pas contrôler sa copie. A tout cela, M. le duc de Broglie ne veut rien entendre. M. de Bacourt était, dit-il, un honnête homme, et vous n'avez pas le droit de sus-

pecter sa parole. J'ai répondu qu'il y a un demi-siècle, c'était encore la mode de faire la toilette des écrits posthumes avant de les publier et que, mieux cette toilette était faite, plus on pensait s'être montré galant homme, et j'ai réclamé de nouveau la production des originaux d'après lesquels M. de Bacourt avait fait sa copie. On n'a pas voulu me dire ce qu'on avait fait de ces originaux.

**

J'avoue qu'en présence de tant d'équivoques et d'échappatoires, en présence d'un exécuteur testamentaire qui ne pouvait produire aucun inventaire après décès constatant en quel état le legs des papiers de Talleyrand avait été transmis, en présence surtout du sentiment de satisfaction candide avec lequel M. le duc de Broglie, dans la préface de son tome V, avait dédaigné de répondre à mes questions sur ce qu'était devenu l'original et avait déclaré, malgré les sourires de la galerie, que la controverse tournait à son avantage, je m'étais senti un peu lassé de tout ce débat, et il m'avait paru qu'au demeurant l'opinion des hommes compétents était faite, qu'il était bien prouvé que dans les *Mémoires* on ne pouvait distinguer l'œuvre de M. de Bacourt de celle de Talleyrand, et que, la cause étant entendue, il ne fallait pas revenir sur un sujet épuisé et abuser de la patience du public.

Mais voici de nouveaux documents qui, en apportant la preuve indéniable des falsifications auxquelles M. de Bacourt s'est livré en éditant la *Correspondance avec La Marck*, détruisent le système de défense et tous les prétextes dont M. le duc de Broglie s'est servi pour répondre à nos arguments ou plutôt pour s'y dérober.

Après le 10 août 1792, l'ancien secrétaire de Mira-

(1) Voir la *Revue* des 14 et 28 mars 1891, et 30 avril 1892.

beau, Pellenc, s'était réfugié à Londres, d'où il écrivit, le 29 décembre 1792 (1), au comte de Mercy-Argenteau, une longue lettre sur les affaires intérieures de la France, sur le parti du duc d'Orléans, sur Dumouriez et sur Talleyrand. Un érudit très perspicace, M. Flammermont (2), s'est douté que le texte de cette lettre (*Correspondance avec La Marek*, III, 359 et suiv.) avait été altéré par M. de Bacourt, et il en a trouvé aux Archives impériales de Vienne une copie authentique, de la main du secrétaire habituel de Mercy et avec des annotations de la main de Mercy lui-même (3). Si le lecteur veut juger des libertés que M. de Bacourt prenait avec les textes, il faut qu'il nous permette de citer en entier des passages étendus de cette lettre, en ce qui concerne Talleyrand.

Voici d'abord comment M. de Bacourt imprime (p. 361) la partie de ce texte à laquelle nous faisons allusion :

— Quoiqu'il en soit, je ne suis pas moins convaincu qu'il y aurait moyen, pour une grosse somme d'argent, de déterminer Dumouriez à sauver le roi. Il le pourrait aisément, et d'une manière simple et rapide. Il n'aurait qu'à concerter avec M. de Clerfayt la prise des deux jeunes princes d'Orléans, en les mettant dans une position où leur fuite fût impossible. Je vous prie de m'en croire un peu sur parole, sur les effets d'un pareil événement. On traiterait ces deux prisonniers en princes, et avec des égards extraordinaires. De pareils otages feraient disparaître le seul motif qui porte les factieux à l'assassinat et on doublerait par là la force de tous ceux qui veulent sauver ce malheureux prince.

Voilà ce que M. de Bacourt fait dire à Pellenc. Est-il possible, je le demande à M. le duc de Broglie, de se douter que, précisément dans ce passage, il était question longuement de Talleyrand ? Eh bien, voici ce que Pellenc avait réellement écrit :

L'évêque d'Autun (Talleyrand) s'y est jeté tout entier (dans le parti des Jacobins). Aussi vous avez dû remarquer les

(1) M. de Bacourt, à qui il était impossible d'être exact, date par erreur cette lettre du 23 décembre.

(2) M. Flammermont publiera, dans le prochain numéro de la revue la *Révolution française*, un article sur cette question. Il a bien voulu nous en communiquer par avance les épreuves et nous l'en remercions vivement. C'est donc à lui que nous devons la preuve que M. de Bacourt a falsifié la lettre de Pellenc qu'on va lire.

(3) A la fin du tome III de la *Correspondance avec La Marek*, M. de Bacourt avait imprimé en gros caractères (p. 465) cette déclaration : « Tous les originaux des documents composant la présente publication seront déposés, immédiatement après l'impression, aux archives de la maison d'Arenberg, à Bruxelles. » Je ne sais si cette promesse a été tenue, mais j'ai déjà dit que, quand M. Alfred Stern, l'historien de Mirabeau, voulut voir ces originaux, on lui en refusa la communication. M. de Bacourt ne se doutait pas que des copies authentiques de quelques-uns des textes qu'il arrangeait si librement subsisteraient dans les papiers de Mercy-Argenteau et seraient un jour produites à la lumière.

efforts que fait Rœderer pour sauver l'évêque qui, de son côté, est très assuré que son décret d'accusation n'aura aucune suite. Je dois encore vous dire que l'évêque d'Autun dirige d'ici (Londres) Dumouriez. Cette liaison est tout à la fois politique et mercantile. Dumouriez était depuis une année dans tous les tripots d'argent et d'affaires du sieur Sainte-Foy Talon, de l'évêque d'Autun et de Dufresne Saint-Léon; ils ont encore plus gagné depuis l'Assemblée constituante qu'ils n'avaient fait auparavant, et, si on n'avait pas supprimé une partie des pièces de l'armoire, on y trouverait des lettres de Dumouriez à Delessart portant qu'il a besoin de cent louis pour des chemises, de mille écus pour des habits; on y trouverait même un plan de contre-révolution de ce Dumouriez, car vous savez que ces coquins étaient au besoin jacobins ou aristocrates. Cette liaison de Dumouriez avec les agents dont je vous parle fut encore resserrée au moment de son entrée dans la Belgique. Ces messieurs formèrent alors le projet d'une fortune immense par le moyen de la caisse et des approvisionnements de l'armée. Malus et d'Espagnac furent envoyés pour cela : Sainte-Foy devait se tenir à Bruxelles; Dufresne de Saint-Léon voulait aussi jouer un rôle; l'évêque d'Autun devait agioter à Londres d'après les nouvelles que lui donnerait Dumouriez. Un nommé Perthois fut placé par l'évêque d'Autun auprès de Dumouriez pour ce genre de correspondance, et La Sonde, ami de Dumouriez, vint à Londres pour concerter tout cela. Vous avez vu depuis lors avec quelle chaleur Dumouriez a défendu Malus et d'Espagnac. Ils sont élargis : Talon de son côté est rassuré sur le sort de Sainte-Foy; il a écrit au duc d'Orléans, et Talon doit notamment son salut à Danton, qui est du même parti. Je ne vous dis ici que des choses générales qui sont nécessaires au développement d'une idée que je vais vous communiquer.

L'évêque d'Autun, mécontent de Perthois, a demandé ici à un banquier de lui fournir un autre homme qui l'eût placé auprès de Dumouriez. Ayant été instruit de ce fait, j'ai engagé par des voies indirectes, la personne consultée à proposer Jaubert, rédacteur de l'*Indicateur*. M. le comte, votre ami, sait que je dispose à peu près de ce Jaubert. L'évêque l'a agréé et il a offert de franchir, soit par Dumouriez, soit par Danton, le double obstacle qui écartait Jaubert, savoir sa qualité de commissaire du roi à Arles, et son travail dans un journal prosrit. D'après tous ces faits préliminaires, voici l'idée qui m'est venue. L'évêque d'Autun est un scélérat capable de tout pour de l'argent, qui n'a pas encore sa fortune faite et qui se voit déshonoré. Il serait capable, pour une forte somme consignée chez un banquier, d'engager Dumouriez à sauver le roi, car une pareille action les blanchirait l'un et l'autre. Or Dumouriez a un moyen fort simple de sauver le roi : ce serait de concerter avec M. de Clerfayt la prise des deux enfants de M. d'Orléans en les mettant dans une position où leur fuite fût impossible. Je vous prie de m'en croire un peu sur parole sur les effets d'un pareil événement. On s'empresserait de traiter ces deux prisonniers en princes et avec des égards extraordinaires; de pareils otages feraient disparaître le seul motif

qui porte les factieux à l'assassinat du roi, et on doublerait par là les forces de tous ceux qui veulent sauver ce malheureux prince. Je vais tenter ce moyen, même sans attendre votre réponse. Quant à l'argent, la personne qui est ici (M. de Stadion) ne pouvant rien prendre sur elle, je me le procurerais facilement par le ministère anglais. Mes moyens d'exécution, une fois l'évêque décidé, seraient qu'il partît lui-même avec une personne d'ici, qui, le plan convenu, irait en faire part de vive voix à M. de Clerfayt.

* *

Ainsi M. de Bacourt, en éditant cette lettre dans la *Correspondance avec La March*, s'est permis de résumer en douze lignes les soixante-sept lignes qui composent le passage important qu'on vient de lire.

Et pourquoi ?

Pour servir la gloire de Talleyrand en supprimant des commérages nuisibles à cette gloire.

Ce n'est pas la seule liberté qu'il ait prise avec ce texte. Non seulement il en a, en d'autres endroits, modifié la rédaction, mais encore il a osé supprimer toute la fin, que voici :

J'ai proposé ici où j'écris de détacher deux hommes de l'armée de Dumouriez, auxquels il doit tous ses succès; ce sont d'Aboville et d'Arçon, l'un successeur de Gribeauval et chef de l'artillerie, l'autre chef du génie; c'est le d'Arçon de Gibraltar. Ils sont très royalistes; il suffirait de leur assurer de l'emploi en Allemagne, leur grade et peut-être quelque argent. Ces deux hommes sont, en effet, d'un rare mérite.

Le besoin très pressant où je me trouve de faire ici quelque chose m'a porté à entendre diverses propositions qui m'ont été faites, soit de la part de l'opposition, soit de la part du ministère; mais je n'en ai écouté aucune. Le premier parti ne me convient nullement. Je ne puis pas fausser mes principes, et, fidèle par goût autant que par devoir, je ne voudrais pas, même pour servir, jouer un rôle équivoque. Quant au parti du ministère, voici mes moyens : Sainte-Croix est ici regardé comme le véritable ministre du roi; il volt, du moins, sous ce rapport, la cour et les ministres; il a offert de me présenter quand je voudrais et comme je le voudrais; mais, si je parais avoir des besoins et des besoins pressants, je serai très peu utile. J'ai été forcé de me mettre à la campagne à trois milles de Londres. Mon frère est à l'armée et ma mère à deux cents lieues.

J'avoue que les molifs de cette dernière suppression m'échappent absolument. Je la signale, parce qu'elle montre que M. de Bacourt était incapable d'éditer exactement. Il était dans sa nature de couper, d'arranger, de refaire les écrits qu'il publiait. Il n'y eut jamais éditeur plus incurablement fantaisiste.

Or, M. le duc de Broglie a écrit, dans la préface du tome V des *Mémoires de Talleyrand*, que M. de Bacourt, éditeur, était doué « d'une délicatesse poussée jusqu'à

un scrupule méticuleux », qu'il était incapable d'altérer, de mutiler un texte, qu'il était d'ailleurs si modeste « que cet excès de présomption ne pouvait pas lui traverser l'esprit ». Il ajoute, l'imprudent! que, si M. de Bacourt s'était permis, comme on le suppose, de mutiler les *Mémoires de Talleyrand* et de faire des raccords pour cacher ces mutilations, « ce serait une falsification pure et simple et un mensonge sans aucune circonstance atténuante ».

Moins sévère que M. le duc de Broglie, je dirai que M. de Bacourt a voulu *embellir* et non *mentir*, et il ne s'agit pas de flétrir la mémoire d'un excellent homme qui n'était pas né pour éditer des textes. Il s'agit de savoir si, oui ou non, les Mémoires publiés sous le nom de Talleyrand sont authentiques, et il me semble que je n'exécède pas mon droit de critique en me permettant de questionner encore une fois M. le duc de Broglie.

Voici la question que je lui pose et que le public lui pose avec moi :

Considère-t-il toujours M. de Bacourt comme un éditeur irréprochable? Croit-il toujours que celui qui a frelaté, avec la liberté qu'on a vue, la *Correspondance avec La March*, ait été incapable de mutiler et d'arranger les *Mémoires de Talleyrand*? N'est-il pas temps de produire enfin le manuscrit original de ces Mémoires, ou, si l'on veut, les dictées, les notes, les papiers de toute nature d'après lesquels a travaillé ce bon M. de Bacourt ?

Si réellement M. le duc de Broglie n'a dans tout ce débat que le souci de la vérité, il se doit, il doit au public, il doit à Talleyrand, dont il est l'exécuteur testamentaire, de ne plus se dérober et de répondre enfin avec clarté.

F.-A. AULARD.

LES GÉANTS CHAUVES

Conte.

C'était en l'an de grâce 1992. On doit faire remonter à cette date précise le premier germe de la plus merveilleuse révolution qui ait régénéré notre espèce. A la fin d'avril, par un beau jour, se promenaient dans un parc seigneurial du midi de la France un illustre agronome philanthrope, éleveur et réformateur, nommé Samuel Zede.

La France alors avait fructueusement employé les loisirs inespérés d'une longue paix à se payer le luxe de quelques petites guerres civiles; divisée en une douzaine de républiques universelles, elle retournait, sous le nom de libertés communales, aux vexations féodales. Mais les Français, toujours spirituels, se réjouissaient d'être vengés par le grand czar Nicolas V

ou VI, qui, après avoir emporté Berlin d'assaut et vassalisé l'Empire d'Allemagne, étendait sa domination jusqu'aux bords du Rhin.

Plus soucieux de nos vrais intérêts, Samuel méditait en se promenant sur ce déluge moscovite. Il prêtait peu d'attention aux chants des oiseaux, à la pureté de l'air et du ciel, et à la limpidité d'une belle rivière qui passait aux pieds du château, emportant dans son cours de grandes barques escortées d'une file de batelets; car la destruction graduelle des chemins de fer, résultat du morcellement territorial, avait rendu à la navigation fluviale son ancienne prospérité. Notre docteur était fort peu poète, quoique rêveur au suprême degré, et même assez chimérique. Cependant, ce jour-là, il sembla plus frappé que d'ordinaire de la beauté de la nature. Il venait de faire sa tournée habituelle dans sa basse-cour, sa grange et son parterre de fleurs rares. Il avait donné un regard de paternelle admiration à ses beaux bœufs si gras qu'ils en étouffaient, à ses chevaux de course maigres et efflanqués comme le cheval de l'Apocalypse, à ses magnifiques porcs tellement ensevelis dans leur embonpoint que leur petite queue en spirale servait seule à les faire reconnaître. Il avait aussi jeté un coup d'œil sur sa volière, où s'empâtaient les plus beaux mulâtres de l'univers, et sur son chenil, où hurlaient de temps à autre des chiens courants aux oreilles si longues que, en les secouant pour chasser leurs puces, ils faisaient un bruit de castagnettes espagnoles. Enfin, ses tulipes, ses roses doubles, ses dahlias extravagants, toute l'étonnante écume de sève et de vie que versait en cascades irisées chacune de ses plates-bandes, avaient obtenu de lui un sourire de satisfaction.

Mais, cela vu, il redevenait songeur et s'égara dans la forêt; et, arrivé à une clairière, il s'arrêta près d'un églantier. Devant lui s'ouvrait une des jolies fleurs si simples de l'arbuste épineux; la pure corolle aux cinq pétales à peine roses, et, suivant le langage du poète, « pâles comme une joue dont l'amour a bu les couleurs », lui offrait timidement sa coupe légère, telle que le ciel en présente souvent aux plus malheureux le long du sentier de la vie. Pour la première fois, le docte songeur parut remarquer cette beauté si peu compliquée; la comparant à ses roses doubles, il réfléchit profondément, et d'idée en idée, de comparaison en comparaison, je vais vous dire le chemin que fit sa pensée :

« Tel est donc, se disait-il, le thème originel de toutes les variations des horticulteurs; cette rose si pâle, si virginale, est la mère de toutes nos roses opulentes et provocantes. Quand je la rapproche cependant de la rose que j'observais tout à l'heure, que de contrastes! Toute trace de parenté a disparu. Il y a un monde, un infini entre elles. Et, maintenant, si je fais un autre parallèle, si je me compare, moi savant, moi lettré, à ce paysan rustre et ignorant avec qui je cau-

sais avant de venir, soyons franc : l'intervalle entre lui et moi est-il égal à celui de ces deux fleurs, dont l'une est cultivée et l'autre ne l'est pas? Immensément moindre, assurément! Les étamines de la fleur simple se sont transformées en pétales dans la fleur double : mais c'est un prodige; mais c'est comme si les bras de ce paysan s'étaient transformés en une paire d'ailes de chérubin attachées à mes flancs!

Or, je n'en puis douter, je ne vole point, et j'ai lieu de penser que, sauf quelques différences à son avantage, cet homme-nature est conformé comme moi, fils de la culture. S'il est sans doute plus envieux que moi, et moi peut-être un peu plus égoïste que lui, malgré ma philanthropie, cela tient à ce que je possède et à ce qu'il veut posséder. Et cela ne tire point à conséquence. Il croit aux sorcières, et j'ai cru aux tables tournantes. Son agriculture est un peu plus routinière que la mienne, mais, en compensation, elle est beaucoup moins ruineuse. Enfin, nous nous équivalons à très peu près. La puissance de l'éducation a donc une portée bien plus restreinte sur nous que sur les autres êtres, et les transformations que l'homme parvient à opérer en lui-même ne sont rien auprès de celles qu'il opère autour de lui.

« Mais allons plus loin. Ce canard sauvage que je vois là-bas diffère étrangement des canards de nos basses-cours, ses congénères. Il en diffère si les que je ne diffère du paysan en question. En revanche, il en diffère moins que l'églantier que j'ai sous les yeux ne diffère de la rose double de mon parterre. En poursuivant ces rapprochements, je crois qu'on arriverait aisément à formuler cette loi : Plus un être vivant est éloigné de l'homme (le canard, sans doute, en est moins éloigné que la rose), plus l'homme le transforme radicalement; d'où il suit que, de tous les êtres vivants, l'homme est celui que l'homme est le plus impatient à transformer.

« Toutefois, il n'en devrait pas être ainsi. Et cette loi n'est qu'un avertissement adressé à nos révolutionnaires. Qui se tiendrait de rire, en effet, de leurs prétentions et de leur emphase confrontées avec leurs résultats! Ne dirait-on pas qu'ils nous ont déjà dotés de l'œil additionnel de Considérant, parce qu'ils ont substitué leurs personnalités à d'autres nullités sur les sièges gouvernementaux? Il n'est pas de secrétaire d'avocat, remis à flot par un coup de main révolutionnaire de son patron, qui ne croie de bonne foi son pays régénéré, se sentant lui-même quelque peu refait. Avec tout cela, nous marchons toujours sur nos deux jambes, la goutte en plus; et toutes ces régénérations successives, qu'on nous donnait pour des transfusions de sang, n'en ont jamais été, en définitive, que des effusions, hélas! Les plus vrais révolutionnaires sont ceux qui ont inventé la truelle, la meule, la presse à imprimer, le télescope, la locomotive; ils ont introduit dans notre existence et notre condition, sinon

dans notre nature, quelques changements assez notables, et considérablement exagérés. Et encore, qu'est-ce que cela, des couteaux de fer au lieu de grattoirs de silex, et des locomotives au lieu de diligences, quand je songe aux étamines de mon églantier devenues pétales dans une fleur double? Et si on appelle ces modifications industrielles des progrès, le passage d'un monde à l'autre, la divinisation graduelle de l'humanité, — comment qualifiera-t-on la révolution végétale dont il s'agit?

« Je consens qu'on se pâme devant le chiffre cabalistique de 1789 et que l'on considère tout ce qui précède comme antédiluvien. Mais qu'on m'apprenne ce qu'il y a de paléontologique dans les crânes de nos ancêtres, et en quoi le transformisme de nos savants trouve à s'appliquer dans cette révolution tant soit peu surfaitée? Révolution est un mot prétentieux appliqué aux changements de chemise de l'espèce humaine. Il en est qui sont des bains plus ou moins utiles, parfois des bains de Pélias, plus souvent des bains maures, accompagnés de frictions très rudes. Mais, à part les écorchements, la peau ne change pas ou change à peine.

« Le jour où l'homme dérivait du singe, si l'on admet la chose, ce jour-là il se fit vraiment une révolution digne de ce nom. Mais, depuis lors, il ne s'est fait que des pastiches. Quand on songe à la timidité de nos radicaux, on est ébahi. Moïse apprend aux Hébreux la circoncision, Mahomet les ablutions aux Arabes, Lycurgue aux Spartiates le brouet noir; et ce sont là les plus radicales réformes. Les principales révolutions humaines se sont certainement opérées dans les costumes; et du cuissard au pantalon il y a sans contredit beaucoup plus loin que de Barberousse à l'empereur Guillaume (Dieu ait son âme!). On se demande pourquoi les chemisiers, les chapeliers et les tailleurs n'ont été jamais appelés à jouer un rôle politique.

« Il est évident que, en dépit de toutes ces tentatives avortées, la nature humaine est une matière première que personne encore n'a su manufacturer. On en a fait le tour, on l'a attaquée indirectement par l'éducation (les plus hardis et les plus grands ont procédé de la sorte), ou simplement par une modification du régime politique, alimentaire ou intellectuel. Mais qui a pris résolument le taureau par les cornes? Qui a traité la bête humaine, l'imbécillité humaine, notre plaie incurable, comme on traite la fièvre par la quinine, c'est-à-dire directement et par son spécifique? Personne, je le répète, personne...

« En sorte que le cerveau, cette fleur de nos âmes, cette corolle délicate dont notre crâne est l'épais calice et notre colonne vertébrale la tige grossière, attend toujours son horticulteur! Lycurgue épurait la race, mais d'une manière détournée, par une sélection artificielle, à la Darwin, des plus beaux enfants. Gall, — un précurseur, celui-là! — a visé le problème, mais il

ne l'a point résolu. Il a divisé et carrelé le cerveau, comme un potager; mais, outre qu'il y a fort à retoucher à sa mosaïque, s'est-il préoccupé du point essentiel, à savoir le mode de culture de chacun de ces carreaux, le moyen de développer artificiellement les bosses qu'il a découvertes? Y pensez-vous! Il ne l'eût point osé, quand même il l'eût pu! Et il y a eu des poètes pour se scandaliser des hardiesses de l'*Audax Japeti genus!* Eh quoi! tous les savants ont trouvé tout simple pendant longtemps d'admettre que le crâne est le résultat du rentlement et de la soudure de quelques vertèbres, et nous désespérions de pouvoir rentler un peu plus certaines parties de cet organe! Quand nous occuperons-nous de chercher la clef de ce coffre-fort de nos pensées et de nos âmes?

« Chose prodigieuse! Un misérable insecte, un cynips, qui n'a point fait l'anatomie d'une feuille de chêne ou d'une tige d'églantier (j'en vois un là justement), n'a qu'à mordre cette feuille ou cette tige, à y sécréter une petite liqueur, et dans quelques jours elle grossit, grossit à vue d'œil, devient énorme, j'allais dire hydropique. Et nous qui avons disséqué le cerveau, qui fabriquons même des cerveaux mécaniques, nous n'avons pas encore distillé dans nos laboratoires la liqueur précieuse, qui, versée dans une des bosses du crâne, lui prêterait une tuméfaction subite, accompagnée d'un développement extraordinaire de la faculté mentale correspondante! — Je me trompe; nous avons trouvé quelque chose d'approchant: le café. Mais son effet n'est ni localisé ni durable. Aussi n'est-il bon qu'à nous donner la légitime espérance de trouver mieux.

« Eh bien, s'il en est ainsi, que m'importent mes granges et mes basses-cours, mes chenils et mes serres chaudes; ne dois-je pas rougir de savoir grossir à volonté les épaules de mes bœufs, le ventre de mes ver-rats, et allonger les oreilles de mes chiens, si je suis impuissant à développer d'un demi-centimètre la moindre protubérance crânienne d'un de mes enfants?

« Me dira-t-on que les longs siècles écoulés sans nulle transformation cérébrale font obstacle à une régénération subite du cerveau humain? Mais il n'en est rien. L'analogie répond du contraire. Durant des millions d'années, la primevère de Chine était restée simple jusqu'au jour où, au siècle dernier, il prit fantaisie à un jardinier de la doubler et de la varier, et en quelques années on ne la reconnaissait plus. Il y a telle famille de métayers qui, depuis l'empire romain, se transmet de père en fils son ignorance et sa rusticité invétérées; mettez aujourd'hui l'enfant au collège, élevez-le convenablement, et il se métamorphosera en petit crève sans la moindre peine, ou en scribe ou en clubiste, et maniera la parole ou la plume tout aussi bien que son père la charrue.

« Ah! si je pouvais! O Gall, Lavater, Fourier et tutti

quant, puis-je mériter d'être votre élève ! Et toi, petite fleur, puisses-tu m'avoir suggéré la plus grande idée, sans comparaison, de ce siècle et de tous les siècles ! »

Depuis le jour où il fit, sur le problème social, les réflexions qui précèdent, le docteur Samuel négligea entièrement l'agronomie. Enseveli dans une retraite absolue, et au milieu d'une collection de crânes de toute sorte qu'il enrichissait sans cesse, comme Bernard Palissy au milieu de ses émaux, il se levait, jour et nuit, à des expérimentations sur des animaux vivants, tels que des chiens, des chats, des singes. Une idée fixe l'hallucinait. Il parlait de cette observation ancienne que le crâne des nouveau-nés est mou, flexible, aisément malléable; aussi expérimentait-il sur des animaux à la mamelle, dont il mettait la tête à la forme.

En outre, il avait composé certaines drogues, aussi toniques que le café, mais beaucoup plus spéciales dans leurs effets, dont il combinait l'action avec celle des moules métalliques qui servaient de coiffure à ses patients. Je n'insisterai pas sur le détail de ses procédés, qui d'ailleurs se sont malheureusement perdus comme le secret du feu grégeois.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le hasard le servit merveilleusement et qu'il obtint, dès le début, des résultats extraordinaires. Un singe, moulé et drogué par lui, était devenu assez intelligent pour lui tenir lieu de valet de chambre, et joignait même à ses qualités un penchant à l'ivrognerie dont il mourut. Deux de ses chiens apprirent à lire, et un troisième, s'étant échappé, fut pris pour le diable en personne par les habitants de la contrée, qui fuyaient le château comme un enfer. Encouragé par le succès de ses premières opérations, le grand philanthrope résolut de consommer son œuvre. On l'entendait prononcer des mots étranges. Sa mauvaise humeur contre les pseudo-révolutionnaires croissait de jour en jour : « Nos pères déraisonnaient, disait-il souvent; leur politique consistait à couper les têtes qui les gênaient. C'était couper l'arbre pour atteindre le fruit, la concorde. La politique de l'avenir consistera à faire les têtes, à greffer les têtes. Le meilleur moyen pour s'entendre, c'est de travailler les cerveaux. Il suffira de pincer le ressort intérieur, et le souverain pensera tout ce qu'on voudra. Voilà ce qu'on peut appeler une ère nouvelle. »

Justement, vers cette époque, le docteur devint père, et père d'un gros garçon qui regarda si sottement, pleura si naïvement, teta avec tant de gaucherie dès la première heure de son existence, qu'il fut jugé idiot à l'unanimité par le chœur entier des sages-femmes et des nourrices. Samuel parut ravi de ces marques de sottise, qui devaient mettre d'autant plus en relief l'efficacité de ses déconvenues. Aussitôt, et nonobstant l'opposition de sa femme, qui heureusement mourut

des suites de ses couches, il entama son travail de transfiguration mentale. Son premier soin fut d'emboîter dans un moule hémisphérique en acier, d'apparence militaire, la tête du nourrisson. On n'avait plus vu de nouveau-né ainsi coiffé d'un casque, avec lequel il couchait, tétait, etc., se donnant des airs guerriers assez amusants. Cela parut d'abord une moquerie à l'adresse de certains képis galonnés et enracinés de la garde nationale du lieu, aussi personne ne soupçonna ce qui couvait sous cette coiffure martiale. Isaac (c'était le fils de Samuel) dut à cette première éducation d'être chauve toute sa vie, chauve-né en quelque sorte. Il garda aussi quelques embarras d'estomac. En revanche, il lui poussa sur le front deux éminences mamelonnées, qui gonflèrent avec l'âge, se tatouant graduellement de sillons entrelacés et hiéroglyphiques. Dès l'âge de deux ans, son père jugea que le casque pouvait lui être ôté. « Je ne suis, se disait-il, que l'aiguilleur de la nature; maintenant que la voilure sur la voie, laissons-la faire. » Il n'eut pas à s'en repentir.

Je ne raconterai pas les prodiges successifs par lesquels le jeune Isaac parvint d'abord, et ce ne fut pas son moindre mérite, à rectifier l'opinion de sa nourrice sur ses facultés, et plus tard à stupéfier ses professeurs et ses camarades. Il me suffira de dire que, doué de deux admirables bosses, celle du calcul et celle du jeu, il devint le plus grand calculateur et le plus grand joueur, c'est-à-dire le plus grand capitaine que le monde eût jamais vu. A dix ans, il fit le siège de son collège, et obligea son proviseur à capituler. A dix-huit ans, il commandait un corps de franc-tireurs et trouvait moyen, avec ses volontaires, d'accomplir des exploits, notamment de reconquérir l'Algérie et le Sénégal, perdus depuis une cinquantaine d'années, après une révolte d'Arabes et de nègres rebelles aux bienfaits de notre civilisation.

A vingt ans, les douze ou quinze républiques universelles de France étant parvenues (une fois n'est pas coutume) à s'accorder et à déclarer en commun la guerre à l'Angleterre, qui nous menaçait alors, il fut nommé par acclamation généralissime de nos armées de terre et de mer. On n'imagine pas les idées qu'il eut, dans cette campagne immortelle. Il mit définitivement César et Napoléon aux oubliettes. Il reprit le projet napoléonien de descente en Angleterre; mais avec quels engins! Non pas avec une flotte de coquilles de noix, mais avec une immense escadre de torpilles sous-marines perfectionnées. Chaque torpille contenait un bataillon et un mois de vivres; elle était munie d'un tube de caoutchouc dont l'extrémité flottait invisible à la surface de la mer, où elle puisait l'air nécessaire à la respiration. La torpille amirale était reliée à toutes les autres par un système ingénieux de téléphones. Qu'on juge de la stupeur des Anglais quand, cette terrible armée ayant traversé la Manche et remonté la Tamise, ils virent s'élever dans

le port de Londres, au milieu des eaux, des myriades et des myriades de petits édifices de cristal qui leur rappelaient une de leurs anciennes Expositions. Au même instant, en effet, sur un signal de l'amiral, tous les soldats avaient donné un coup de pied vigoureux au lit du fleuve et étaient remontés à la surface. Se cramponner aux flancs des vaisseaux qui remplissaient le port, y monter, capturer la flotte entière, fut l'affaire d'un moment. Avant la fin du jour, la capitale des Iles Britanniques était en nos mains, et l'Angleterre capitulait. Il n'y eut pas une lady dans le royaume qui ne gémit dorénavant sur la décadence des mœurs anglaises et l'oubli des bonnes manières, unique cause de ce grand revers.

Sur ces entrefaites, le tsar, aidé de son vassal l'empereur d'Allemagne, profita de notre invasion en Angleterre pour nous envahir nous-mêmes. Grave imprudence, qui permit au général Isaac de donner toute sa mesure. Avant deux mois, par les soins de ce Moltke artificiel, incomparablement supérieur à l'autre, il n'existait plus ni Prusse, ni Allemagne, ni Russie. Il avait inventé une espèce d'artillerie télégraphique dont le détail m'échappe, et moyennant laquelle, tranquillement assis dans un fauteuil du bureau des télégraphes de Paris, il put bombarder à la fois Berlin et Saint-Pétersbourg. Averti par des hirondelles moulées, qui lui servaient d'éclaireurs, de tous les mouvements de l'ennemi, et doué avec cela d'une puissance stratégique prodigieuse, il fit deux millions de prisonniers, avec une telle quantité de canons qu'on en bâtit depuis une pyramide d'acier sur les bords de la Seine.

Inutile de dire que le docteur Samuel avait hermétiquement gardé son secret. Il ne l'avait confié qu'à son fils. L'univers entier admirait les prodiges de ce génie fabriqué de main d'homme, et personne ne soupçonnait les procédés de fabrication. On avait bien remarqué, mais comme une analogie de plus avec César, la calvitie complète d'Isaac ; et ce n'était pas, soit dit en passant, une des moindres causes pour lesquelles, sa laideur aidant, il lui était si difficile de joindre à ses triomphes d'autres conquêtes plus gracieuses. Or, il aimait les femmes de cet amour passionné et malheureux des enfants gâtés pour les étoiles et des cyclopes pour les Galathées. Il trouva cependant une Dalila, hélas ! et ce fut sa perte. Car elle était payée par Nicolas V ou VI et ne sut que trop bien remplir sa mission. Le czar, alors réfugié à Constantinople, la lui avait expédiée de Circassie, pépinière jadis des sultans. Elle descendait de cette maîtresse de Mahomet que le prophète mourant pria de se mettre debout devant lui, le plus dévot qu'il se pouvait, et de lui remplir les yeux d'extase avant de les lui fermer.

Dès qu'il la vit, le conquérant oublia absolument la carte du monde, les merveilles du génie, les pro-

diges de l'héroïsme, la mort affrontée, la fortune domptée, le réveil après la victoire ; cela ne lui parut plus qu'une ombre renversée du bonheur humain, à l'aspect de ce miracle de beauté. Il fut subjugué à son tour, il fut submergé sous les flots de cette chevelure blonde. Elle était blonde avec des yeux noirs, la perdue. Sur la foi de ces grands yeux noirs, rayonnants de cils d'ébène, quelle méfiance humaine ne se fût endormie, comme s'endort la méfiance du pilote sur la foi des astres du ciel ? Aussi, comme un jour elle caressait les préférences de son illustre amant, non sans réprimer un léger sourire, elle lui demanda d'où venait sa force. « Tu en tiens la clef, » lui répondit-il énigmatiquement ; et, ne résistant pas à ses insidieuses questions appuyées de douces promesses, il lui dit qu'à la différence de Samson, il devait en partie sa puissance à sa calvitie ; et enfin il lui avoua tout, il lui expliqua la géographie du cerveau, la forme des moulés, la recette des drogues... Elle était stupéfaite, mais n'oublia rien.

Elle se garda bien, comme on pense, d'avertir le seul Nicolas de la confiance qu'elle avait reçue. Elle en instruisait secrètement et tour à tour, et à l'insu les uns des autres, les rois et empereurs, détronés ou non, et les présidents des républiques de toute l'Europe. Chacun d'eux lui paya fort cher la virginité de son secret.

Partout des expériences furent tentées, et partout elles réussirent. Aussi, dans chaque ville et dans chaque village, fut-il avant peu établi un mouleur patenté et le plus souvent breveté en raison des perfectionnements qu'il avait apportés à la découverte première. Quelques États décrétèrent le moulage gratuit et obligatoire ; d'autres le laissèrent facultatif. Les uns et les autres abandonnaient d'ailleurs au père de famille le choix de la bosse qu'il préférerait pour ses enfants, pourvu que ce ne fût pas la bosse de l'escroquerie et de l'assassinat, mais bien celle de l'industrie, de l'éloquence, de la musique, de la peinture, des mathématiques, de la physique, etc. Seize ans après ces mesures, l'entrée de toutes les carrières était fermée à ceux qui ne produisaient pas, avec un certificat de vaccine, leur diplôme de moulage de telle ou telle catégorie, ès commerce, ès musique, ès éloquence, etc. Il est à remarquer que, l'opération n'ayant jamais réussi sur les femmes, on fut obligé d'y renoncer à leur égard.

Chacun des États possesseurs du secret fut considérablement désappointé quand il s'aperçut que les principautés ou républiques voisines étaient comme lui peuplées d'hommes de génie. Cependant, il ne manqua pas de publicistes pour faire ressortir les avantages du nouvel état de choses : « Désormais, disait l'un d'eux, le rêve de Babeuf se réalise, et nous fondons la vraie république des égaux. L'égalité de tous, c'est la supériorité de tous. Quand il n'y aura plus dans le

monde que des hommes éminents, le suffrage universel cessera d'être une absurdité. Car il faut bien reconnaître que feus nos pères battaient la campagne, quand ils donnaient le même poids au bulletin de vote d'un chiffonnier et à celui de Thiers, quelque arriéré que ce dernier puisse nous paraître maintenant. — « Soleil, soleil ! voile ta face ! s'écriait un autre, un des bosselés du lyrisme. Éclipse-toi devant la splendeur des génies fraternels ! Nous sommes tous rois, nous sommes tous dieux. C'est non seulement le panthéisme, mais la panarchie. O Prométhée ! où sont tes chaînes ! Réjouis-toi ! tu as vaincu ! »

Ces hymnes ne laissaient point d'être un peu prématurés ; et quelques légers inconvénients commençaient à se faire sentir. D'abord, l'influence exagérée du mouleur dans chaque commune. Elle ne tarda pas à exciter la légitime jalousie de l'instituteur, du maire et du barbier. Le moyen de contrarier un homme qui, non seulement peut faire sa tête, mais celle des autres !

En second lieu, le génie, devenu aussi commun que le galon, fléchit considérablement comme valeur. D'ailleurs, le choix des pères de famille ne sortait pas de cinq ou six bosses privilégiées, qui formèrent bientôt une plaie d'Égypte. De là, bien des difficultés. Par exemple, beaucoup choisissaient la bosse du barreau, mais pas une celle de la chicane ; aussi y avait-il fourmillière d'avocats, et point de plaideurs.

Mais la principale cause de conflit vint de la distinction essentielle qui s'établit entre les États qui avaient décrété l'obligation du moulage et ceux qui avaient toléré l'immixtion, dans les rangs de la société, des têtes au naturel. Ces derniers possédaient un avantage énorme sur les autres : la population inférieure, aux cerveaux bruts, travaillait les champs, balayait les maisons, faisait la cuisine, et entretenait les loisirs littéraires, scientifiques, artistiques des cerveaux manufacturés. On mourait de faim, au contraire, dans les pays entièrement décrélinisés, nul homme moulé ne pouvant jamais consentir à travailler la terre, et le nombre des singes qu'on avait songé à mouler pour les soins domestiques était insuffisant. Ce n'était pas tout : pour des raisons qu'on devinera plus loin, les femmes de tout pays montraient une inclination marquée pour les quadrumanes chevelus et non retouchés qui persistaient encore à usurper le titre d'hommes, tandis que les exemplaires revus et corrigés de l'humanité obtenaient difficilement leurs faveurs. Aussi se produisait-il une émigration féminine irrésistible vers les États crétinistes, c'est-à-dire où l'on trouvait encore des hommes aussi stupides et grossiers que pouvait l'être un académicien des xviii^e et xix^e siècles.

La jalousie des États tout à fait progressistes n'osa pas s'étaler sans voile. Elle prit habilement une couleur philanthropique qui ne trompa guère personne.

Il se forma une société protectrice des crétins, destinée à leur amélioration et à la chute de leurs cheveux démodés qui leur donnaient des maux de tête. Il s'établit aussi des congrégations pour la diffusion des moules et la conversion des gentils.

Enfin, la lutte éclate et on prend les armes. Quelle guerre ! et quels progrès elle fit accomplir encore à l'art militaire ! Glissons sur les détails ; il suffit de savoir que les États crétinistes furent vaincus, et que les États progressistes, loin d'abuser de la victoire, se contentèrent de leur imposer humainement le désir d'émanciper sans retard tous leurs frères inférieurs, par le moulage appliqué à toutes les têtes de tous les âges. Il n'y avait rien à redire à ce but charitable, sinon que, la flexibilité et la jeunesse des crânes étant la condition essentielle du succès, la plupart des opérés succombèrent dans la huitaine et les autres dans l'année. Ce qui fit verser bien des larmes aux philanthropes.

« A quoi bon tant se lamenter ? objecta un darwiniste un peu trop franc. C'est la mission des races supérieures d'absorber les inférieures. Puisque nous voici délivrés de ces rivaux ineptes, il ne nous reste plus qu'à faire subir le même sort à l'Asie, à l'Afrique, à l'Océanie, à l'Amérique, puisque le monde appartient aux plus forts et la force à l'intelligence. » Presque aussitôt fait que dit : l'Europe progressiste envahit les quatre autres parties du monde et extermina tout ce qui ne lui ressemblait pas.

Alors, les poètes furent en droit de célébrer l'Éden retrouvé. Il n'y avait plus dans l'univers entier que quelques millions d'hommes, mais d'hommes de génie, servis par quelques milliards de singes perfectionnés. Ces hommes, occupés à peindre, à faire de la musique, des discours ou des vers, à broder des systèmes métaphysiques et des poèmes épiques qui reléguèrent Homère et Platon parmi les enfants à la mamelle, ces hommes paraissaient devoir jouir éternellement d'un bonheur parfait. Le bonheur, en effet, peut se définir comme le génie suivant Goethe : le bonheur, c'est la fécondité. La joyeuse lumière du soleil est joyeuse parce qu'elle est féconde ; les eaux courantes sont gaies parce qu'elles fertilisent. Comment un homme peut-il supporter sans s'attrister la vue de cette nature inépuisable dans ses créations, s'il ne lui oppose une force comparable, une imagination aussi créatrice ? Et tel est l'homme de génie : il lutte avec la nature, la reflète et la dompte ; il la repousse dans l'ombre par l'éclat des images mêmes et des inspirations qu'il lui emprunte, sorte d'Archimède inoui qui, avec les flammes de ses miroirs ardents, éclipse le soleil dont elles émanent. Le malheur était, dans les âges passés, que le grand homme, toujours seul, s'élevait comme un palmier dans un désert ou l'île Sainte-Hélène au milieu de l'Océan, et ne parlait à ses frères qu'à travers la mort et les siècles qui les séparaient, comme des

coqs qui se répondent de loin par un clair de lune. Mais, eu ces temps meilleurs, la mélancolie a cessé d'être l'ombre indélébile de la grandeur, et nulle part on n'entend plus la sublime plainte de Moïse :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Le génie, en un mot, était partout, et le génie était heureux.

*
* *
*

Et cependant, je l'ai déjà dit, la fin du monde, je veux dire de l'humanité, est venue de là. Cette félicité fut brève.

D'abord, elle fut troublée par une autre grande guerre, la plus formidable que le soleil eût contemplée, et qui ferma la bouche pour quelques années aux théoriciens de la paix perpétuelle. Les crétins exterminés, tout *casus belli* semblait écarté à jamais ; d'autant mieux que, depuis longtemps, il n'existait plus de nationalités et de frontières, et qu'en supprimant le patriotisme et l'héroïsme, on croyait avoir définitivement clos le temple de Janus. Mais, la distinction des patries abolie, la distinction des classes consommée, il restait la distinction des bosses. Il y avait une bosse importante qui manquait à tous, musiciens, dramaturges, romanciers, peintres, etc... C'était la bosse de l'admiration. On voulait bien être admiré de tout le monde, mais on n'était disposé à admirer personne. Nul ne trouvait d'auditoire, de lecteurs, de spectateurs, de public enfin. Et comme d'ailleurs deux autres bosses encore plus essentielles manquaient aussi, deux bosses sans lesquelles, à mon humble avis, la vie sociale n'est pas possible, je veux dire celle de la Bonté et celle du Respect (autrement dit de la Résignation), voici le plan qu'imaginèrent nos Olympiens. Il se fonda des sociétés internationales des bosselés de chaque catégorie. Tous les individus dotés de la même protubérance s'entendraient pour contraindre les protubérances étrangères à les écouter et à les admirer. Le projet était violent, et le procédé ne le fut pas moins. L'humanité étonnée eut donc la guerre des bosses, après celle des religions, des patries et des classes.

C'est à cette époque qu'on s'avisait de revenir aux perruques de Louis XIV, pour déguiser une calvitie qui devenait périlleuse. On reconnaissait, en effet, l'ennemi à sa bosse apparente ; et il était aussi imprudent d'apparaître le front découvert dans certaines compagnies que de se montrer en frac noir jadis dans certaines réunions publiques.

La perruque devint donc bouclier ; mais on trouvait toujours moyen d'é luder cette arme défensive. On passait négligemment la main, sans avoir l'air de rien, sur le crâne de son hôte, et, si on y découvrait le signallement hostile, gare à lui ! Un revolver était appli-

qué sur la bosse fatale, et on ne lui donnait à choisir qu'entre l'admiration ou la mort.

On se battit donc de nouveau. Le nombre des hommes ayant considérablement diminué, on s'adjoignit des milices auxiliaires d'orangs-outangs. C'est la première fois, depuis les batailles fabuleuses du Ramayana, qu'on vit notre espèce recourir à l'alliance des singes. Ces intelligents quadrumanes n'étaient pas, au reste, beaucoup plus ridicules que d'autres avec le sabre au côté et le képi sur l'oreille.

Malgré les ravages qu'exerça la guerre des bosses, elle ne fut pourtant pas la principale cause de l'extinction de l'humanité : les partis ne tardèrent pas à s'apercevoir de la prépondérance extrême que donnait la lutte armée aux possesseurs de la bosse de l'art militaire. Un congrès se tint à Vienne ; la sainte alliance des Bosses fut conclue : on décida que l'admiration serait une charge publique qui incomberait successivement à chaque parti. On s'admirerait à tour de rôle, comme on monte la garde. Tout le monde s'y résigna.

Aussi jouit-on longtemps d'une paix profonde. Mais alors se révéla un vice très grave inhérent à l'opération cranienne, et auquel le docteur Samuel (de vénérée mémoire) n'avait nullement songé. Il aurait dû néanmoins être frappé de ce fait, que l'églantine, premier objet de ses sublimes méditations, avait perdu, en devenant rose double, une faculté importante : la faculté de se reproduire. L'organisme est un budget de forces : on n'y peut opérer un virement de forces au profit d'un organe qu'au détriment d'un autre organe. — Hélas ! l'événement le prouva trop !

J'ai déjà noté le peu de goût que les femmes maifestaient pour les génies chauves. On doit commencer à se rendre compte de cette antipathie par la réflexion générale qui précède. La nature a ses compensations. De ces hommes si féconds en tableaux, en opéras, en chefs-d'œuvre, il n'en est pas un qui ait pu se glorifier d'être père, du moins après l'élimination de la population crétine. On cita comme un miracle une femme qui devint enceinte. Mais elle accoucha d'un monstre. — C'est que, lorsque les étamines se changent en pétales, il n'y a plus d'étamines du tout. Il aurait fallu prévoir cela.

L'humanité, avec effroi, aperçut sa fin imminente. Après avoir tant proclamé son immortalité et sa divinité, il lui en coûtait d'avouer sa prochaine disparition. Mais partout les rangs s'éclaircissaient ; les peintres exposaient dans les musées déserts ; les prédicateurs prêchaient dans les temples vides ; les grands capitaines ne commandaient plus qu'à leurs orangs-outangs.

Dix ans s'écoulèrent, et il ne resta plus que cent hommes au monde.

Dix ans après, il n'en restait plus que dix.

Et après dix ans encore, il n'en restait plus que deux.

De ces deux, l'un était journaliste des plus distingués. Dévoré de la passion d'écrire, il n'avait point discontinué d'envoyer tous les matins sa copie sur la politique, sur les colonies à exploiter, sur les rapports du capital et du travail, etc., au bureau de son journal, qui paraissait toujours, imprimé par des singes et distribué dans les maisons vides. Quand on est bosselé, en effet, on ne s'appartient plus, on appartient à sa bosse. Il se répondait à lui-même dans une autre feuille publique, et entretenait de la sorte une polémique courtoise, émaillée de compliments mutuels, mais extrêmement vive et intéressante.

Le second des survivants de l'humanité était un avocat éminent, doué d'une admirable bosse oratoire, merveillusement enflée et amponlée. Il allait au Palais de Justice tous les jours, et, malgré l'épuisement du rôle, mettait sa robe, son rabat, sa toque, et pérorait des heures entières, tantôt au criminel, tantôt au civil, au grand amusement de son ami le publiciste, qui ne tarissait pas d'épigrammes sur cette innocente manie. De son côté, l'orateur raillait l'écrivain quand même, le comparant parfois à ce grammairien enragé qui, un moment avant de mourir, prononça cette dernière parole: « Je m'en vais où je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent. » L'écrivain n'était pas en peine de réplique; et, comme il avait une excellent mémoire, il aimait à interrompre les périodes de l'orateur pour lui citer une ancienne strophe oubliée du poète Barthélemy sur M. de Villèle :

Si l'astre du sinistre augure
Qu'Arago voit à l'horizon,
D'un cheveu de sa chevelure
Changeait notre globe en tison,
Villèle, inscrit sur sa place,
Serait l'homme juste qu'Horace
Nous peint si calme dans ses vers;
Et, narguant la comète errante,
Il coterait encor la rente
Sur les débris de l'univers.

Mais le dernier des avocats prenait mal la plaisanterie; et souvent, l'habitude l'emportant, il lui arrivait de répondre au folliculaire d'un ton de dignité offensée: « La postérité nous jugera. » « L'histoire dira... » Ce qui faisait beaucoup rire son partenaire.

Le journaliste mourut le premier. Seul alors, et délivré d'un railleur importun, son interlocuteur put déployer à son aise ce moi exorbitant qui commençait et terminait toutes ses phrases, et remplissait maintenant tout l'univers. S'étant toujours cru prédestiné à un grand rôle politique, il abandonna le Palais de Justice pour le Palais-Bourbon, où il s'écoutait parler avec une attention suivie, puis pour l'Hôtel de Ville, où il se persuada qu'il présidait une république à laquelle il ne manquait que des républicains. Mais il y avait quantité de singes.

L'ivresse d'une position si exceptionnelle ne tarda

pas à lui ravir la raison qui lui restait. Il se mit dans l'esprit que, par la vertu de son éloquence, il pourrait faire revivre les morts. Aussi se fit-il transporter sur les bords d'un grand fleuve, en un lieu où se trouvaient accumulés les ossements d'un très grand nombre d'hommes qu'un fléau terrible y avait jadis frappés ensemble et qui n'avaient pu être ensevelis faute de bras. Il se place sur un tréteau, qui paraissait très solide et qui avait l'air d'un trône, mais qui n'était ni l'un ni l'autre. Là, debout et fier, inspiré par la beauté du site, par la vue des eaux, par la majesté des ruines et des ossements qui couvraient le sol à perte de vue, il fait un geste... et à ce signe un grand roulement de tambours de sapajous se fait entendre; il élève ensuite la voix, et prêche aux trépassés la levée en masse, dans le genre d'Ézéchiël :

« Levez-vous, leur dit-il, levez-vous, mon peuple ! Je vous dis de vous lever. N'avez-vous pas assez dormi ? Ne reconnaissez-vous point l'appel du tambour, gardes nationaux du temps passé ? Est-il possible qu'on oublie de la sorte ce qu'on a entendu si souvent ? Levez-vous, vous dis-je, la patrie a besoin de vous. Levez-vous comme vous pourrez, les uns avec tous leurs os s'ils peuvent les retrouver, c'est le plus sûr sans doute; mais que les autres viennent aussi; qu'ils remplacent les os manquants par des manches de bois, des morceaux de fer, de vieux canons de fusils, par ce qui leur tombera sous la main, en articulant le tout le mieux possible. Allons ! courage ! n'ayez peur de rien, on ne meurt pas deux fois ! Levez-vous, ossements régénérés ! »

Et les squelettes n'interrompaient pas, mais ne bougeaient pas. Et de plus en plus exalté, l'entrepreneur de résurrections s'écria : « Aux armes ! aux armes ! » Cette fois il devenait tout à fait fou. De temps à autre passait un comité de corbeaux allant à la maraude, qui faisaient un grand tapage dont il semblait fier. Rien ne ressemble à un applaudissement comme un croassement. Corbeaux et singes, les uns en tambourinant, les autres en croassant, entretenaient sa folie. Persuadé qu'on l'acclamait, il s'arrêtait un moment, s'essuyait le front, buvait un verre d'eau sucrée, et, avec un geste frénétique : « Aux armes ! répétait-il, aux armes ! » Et les corbeaux croassaient encore, et les singes tambourinaient. Et il reprenait de nouveau : « Aux armes ! levez-vous ! aux armes ! »

Mais, comme il gesticulait, la planche verroulée sur laquelle il était debout craqua soudain, et, précipité de son trône dans une cavité, il tomba mort. Par un bonheur singulier, il s'était enterré lui-même, la cavité étant très profonde.

Telle fut, ou faillit être, la mort du genre humain. Les musées débordaient, les bibliothèques étaient pleines, les villes regorgeaient de richesses artistiques d'un prix infini. L'habitation de l'humanité était intacte. L'âme seule faisait défaut.

Et la terre ne cessa point de tourner, le soleil de luire, les oiseaux de chanter; la création sembla ne pas s'être aperçue que son roi était mort. Passée ainsi de la monarchie à la république, elle s'en réjouit fort, bien que les citoyens lous mangent toujours, comme ci-devant, les citoyens moutons. Il n'y avait que les singes qui eussent gagné à l'événement. Ils s'étaient empressés de se distribuer les places vacantes dans les monuments publics, d'endosser les uniformes des morts, et avaient paru prendre plaisir à cette pantomime macabre.

Je dois cependant, avant de finir, rassurer mes lecteurs. Le genre humain ne disparut pas sans retour. Quelques crétiens, sauvés du massacre général, osèrent se montrer après la mort définitive des hommes chauves. Ils formèrent, étant Auvergnats, des familles nombreuses, et peu à peu le monde s'est repeuplé.

TARDE.

TENNYSON

La France aurait dû comprendre le génie du grand poète que pleure l'Angleterre. Elle aurait dû entrer sans peine dans ce palais doré de Tennyson, plus aisément qu'elle ne peut faire son chemin à travers les sombres et tortueux corridors de la forteresse Browning, ou dans ce labyrinthe de cyprès, — profond et beau et, comme les jardins de Polyphile, tout parfumé de lis et de pavot, — de Dante : Gabriel Rossetti. Pourtant, le grand historien de la littérature anglaise, qui a si bien compris le formidable génie de Browning, n'aime pas notre Tennyson. Et parmi les poètes du quartier latin, on trouverait bien des adeptes du préraphaélisme pour un seul qui ait lu les stances de *In memoriam* ou la fluide musique des *Idylles du roi*. Et cela ne laisse pas de m'étonner. Car lorsque, les yeux mi-clos à l'heure de la brune, j'évoque l'image de Tennyson assis parmi ses pairs, — dans cet immense amphithéâtre de marbre blanc qui est le paradis des poètes, — je le vois aux pieds d'une ombre plus grande, à qui il ressemble par son entière maîtrise des choses du cœur et par les divines harmonies d'une plume virgilienne : et cet aîné de Tennyson a nom Racine. Plus bas, plusieurs rangs au-dessous de l'Anglais, mais en droite ligne avec lui, se détache l'élégant fantôme d'Octave Feuillet. Le profil du romancier est plus mince que la tête lionne du lauréat, mais il se dégage une ressemblance idéale entre ces deux artistes inégaux, également soucieux de la noblesse au dedans et de l'élégance au dehors, voix d'argent qui pouvaient s'enfler à l'airain, quand il s'agissait de flétrir ce qui leur semblait bas, ignoble, ou seulement en désaccord avec leur idéal à eux.

Je n'ai vu qu'une fois Tennyson. J'avais vingt ans et je venais de donner un recueil de vers, bien enfantins, dont on avait parlé au grand poète. Je n'oublierai jamais l'émoi avec lequel je reçus l'invitation d'aller passer l'après-midi chez lui. Il habitait rarement Londres, se plaisant mieux sur les hauteurs d'Aldworth ou bien au bord de la mer si bleue de l'île de Wight. Je le trouvai comme campé dans une grande maison d'Eaton-Square. Au milieu du vaste salon encore enveloppé de ses housses d'été s'élevait, comme une bière, un haut canapé rouge, et là, entourée de coussins, reposait une exquise petite femme, toute menue, toute malade, une âme presque sans corps : c'était la femme du poète. Comme je causais, en rougissant, avec la frêle Égérie du lauréat, j'entendis derrière moi, par une porte ouverte, un bruissement de pas qui s'avançaient et s'éloignaient comme une marée incertaine. Enfin, après une longue attente, la marée se décida à monter, et je vis devant moi un homme très vieux et très beau, à la haute stature, aux grands yeux flambants, à l'ample crinière : une vraie tête de lion.

La conversation s'engagea et, dès les premiers mots, il m'échappa une de ces banales fautes de grammaire qui appartiennent à l'argot presque consacré de la conversation courante et qu'il y aurait comme une ombre de pédantisme à éviter. Mais le maître ne l'entendait pas ainsi ! Ses grands yeux lancèrent le reproche, et longuement il me fit sentir le devoir qui m'incombait, comme servante de la sainte langue de nos pères, de ne jamais rien écrire, de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la pureté du dépôt sacré : « Pensez, s'écria-t-il, à votre responsabilité envers les générations à venir, envers l'Amérique, envers l'Australie ! » Moi, responsable envers les générations à venir, envers l'Australie et sans doute la Nouvelle-Zélande ! Cette lugubre et terrible responsabilité enveloppait de son manteau noir toute ma pauvre petite âme de vingt ans. Les larmes me montaient presque aux yeux quand le poète, se levant brusquement, cueillit dans une jardinière un brin de bruyère blanche, — le porte-bonheur de l'Angleterre, — et le mit avec un sourire dans mes mains. Je m'en allai ainsi consolée, mais non sans trouble ni terreur, et dans mon cœur je compris ce que sentit Moïse en descendant du Sinaï. Moi non plus, je n'aurais jamais osé revisiter la montagne sainte.

Ce sentiment, je dirais presque cette sensation, de quelque chose de haut, d'anormal, d'outre-monde, — enfin cette impression de poésie, — suivait presque toujours les traces de Tennyson. Tout ce qui le touchait, sa femme, ses manoirs, et même son propre extérieur, était comme imprégné d'une haute poésie. Nous sentions qu'il était non seulement d'une autre race que nous, mais tout autant d'une autre race que Browning, dont les lauriers sont au moins aussi fournis. Ce bon et grand Browning, ou l'aimait comme un parent ; on

allait lui demander un conseil dans les moments difficiles ; on le rencontrait partout, dans le monde, dans les musées ; c'était un mortel content de son humanité. C'était un penseur, un psychologue, un curieux, un connaisseur, — surtout un être humain. Ce qu'il avait dans le degré suprême, beaucoup de nous l'avions comme en embryon. Nous pensions, pas si fortement ; nous aussi nous aimions à reconstruire le passé avec son souffle de vie, sa couleur d'actualité ; nous le suivions de loin dans ses démonstrations d'anatomie psychologique. Nous admirions ses vastes connaissances, nous pouvions même les critiquer, quoiqu'il fût un homme de génie qui faisait des vers immortels... Avec Tennyson, c'était autre chose. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose qu'il connût avec l'exactitude, avec l'autorité qu'avait Browning dans l'histoire du moyen âge, l'histoire des beaux-arts, de la musique, de la peinture, de la théologie. Tennyson n'avait aucun sentiment historique. Comparez donc un peu ses *Idylles du roi* au *Ring and the Book* de Browning ! Il pensait bien et avec sincérité, mais peu, et sa pensée était à la merci de ses sentiments. C'était un poète, et ce n'était qu'un poète ; et c'est pour cela que nous l'adorions à genoux. C'est pour cela qu'il est devenu quelque chose de saint et de cher pour tous ses compatriotes, une chose à laquelle on pense avec la même tendresse forte qu'à ce drapeau troué dans lequel on l'a enseveli. Nous autres, Anglo-Saxons, gens pratiques et bornés, nous avons hérité de nos aïeux Druides et Germains le culte de l'imagination. Et dans l'imagination nous vénérons surtout ce qu'il y a de plus indéfinissable : le cri lyrique, le charme que l'on n'explique pas, « la lumière qui jamais ne fut sur terre ni sur mer ». Mais comme nous sommes surtout une race pieuse et grave, il faut que nos bardes sachent unir ce τὴς μυστικῆς à une décence que nous préférons élégante. Tennyson, avec l'austère et pure pensée de Wordsworth, avec une tendresse toute à lui, possédait presque au même degré que Shelley l' inexplicable beauté de l'*accent lyrique*. Virgile lui-même n'a pas eu d'une façon plus suave :

All the charm of all the Muses flowering often in some lonely word.

« Tout le charme de toutes les Muses souvent fleuri dans une parole solitaire. »

*
**

Je ne crois pas qu'on puisse rêver une plus belle vie de poète. Dès son berceau, on le sentait destiné aux Muses, et si, toute sa vie durant, il a fait des vers, il n'a jamais eu à faire que des vers.

Alfred Tennyson naquit à Somersby, village du comté de Lincoln, le 5 août 1809. Son père était curé de la paroisse. Oubliez, mes bons lecteurs, le gris presbytère avec son jardinet et le saint homme en soutane râpée que ces mots vous rappellent ! Le curé an-

glais est plus et moins que cela. Le révérend docteur George Clayton Tennyson, vicaire de Grimsby, recteur de Somersby, était, comme on dit là-bas, un gentleman et un savant. Issu d'une famille de magistrats, de députés, d'hommes de loi, qui se piquait de descendre d'Édouard III, roi d'Angleterre, sinon de France, le Dr Tennyson occupait à Somersby cette situation de gentilhomme campagnard autant que de prêtre, propre au clergé supérieur de l'Angleterre. Sa femme, elle-même d'une famille « cléricale », était une vraie mère de poète, tout amour, tout ardeur de foi, et, paraît-il, sans une grande entente pratique de la vie. Elle était connue dans toute la contrée pour sa charité ingénue, et les drôles des paroisses voisines venaient battre leurs chiens sous sa fenêtre, sachant que la bonne dame leur achèterait la victime à prix d'or. Les enfants semblent avoir régné en rois dans la maison. Alfred quitta l'école à l'âge de onze ans ; lui, ses six frères, ses cinq sœurs, s'élevèrent comme bon leur plut, en se promenant et en jouant : « Les jeunes gens parcouraient tout le pays, » disait un ancien habitant du village. « Tout le monde connaissait les fils du pasteur et leurs façons de bohème. Tous faisaient des vers, tous étaient sans le sou : ils se promenaient ensemble toute la nuit et refusaient de frayer avec les voisins. » On voyait Alfred, grand marcheur comme ses frères, à plusieurs lieues de la maison, tête nue, l'œil égaré, arrêté dans sa course par la seule mer. Ils jouaient ensemble des jeux épiques, transformés pour l'occasion en chevaliers du moyen âge ou en empereurs d'Occident. Ils se contaient chaque soir, à l'heure du souper, d'interminables histoires, longues comme la vie et comme elle sans dessein. Cette jeunesse des Tennyson me fait penser à celle des Brontës, également fructueuse, également en dehors des règles. Serait-ce que nous avons tort avec nos cours, nos lycées, nos examens, nos brevets supérieurs ? Tous les Tennyson, comme toutes les Brontës, devaient se distinguer dans les lettres, quoique à des degrés inégaux... A l'âge de dix-huit ans, Alfred Tennyson brûlait de visiter les églises historiques du comté de Lincoln. Mais, hélas ! où trouver les quelques louis nécessaires pour ce petit voyage ? La tradition veut que le vieux cocher de la maison s'écria : « Eh ben ! monsieur Alfred, vous qui êtes toujours à faire des vers, pourquoi n'en vendriez-vous pas ? » L'idée était bonne. Alfred et son frère Charles, son préféré, choisirent dans leurs portefeuilles de quoi remplir un petit volume. Ils envoyèrent à Londres, au bureau d'un M. Jackson, le produit sacré de leurs veilles. Or il y avait alors de nobles éditeurs dans le monde. Le bon Jackson leur envoya sur-le-champ un billet de dix livres sterling, et, comme le petit volume eut du succès, il y ajouta la même somme dans le courant de l'année. Car c'était alors, comme dit la Bible, le temps des géants.

Ce premier effort ne contenait rien de durable. Ce

n'était que le bouton noir de mars qui précède la feuille. En 1828, Alfred, âgé de dix-neuf ans, accompagna son frère Charles au collège de Trinity, à Cambridge, où leur frère aîné, Frédéric, s'était déjà rendu célèbre par l'élégance de ses vers latins. Les trois Tennyson ne tardèrent pas à devenir le noyau d'une société choisie où l'on pouvait rencontrer le jeune Thackeray, Kinglake, le futur historien de la guerre de Crimée; Alford, le doyen de l'Église; le futur lord Houghton; Spedding, essayiste en herbe, et surtout Arthur-Henry Hallam, le fils du célèbre historien. Ce jeune homme, qui a laissé à ses contemporains l'impression d'un rare génie et d'un grand caractère, ne tarda pas à devenir le fidèle Achate du jeune Alfred. C'était le bon moment; quelles soirées inoubliables on passait dans le petit appartement du poète-étudiant! « Il n'est guère probable, écrivait plus tard le savant Whewell, devenu célèbre par sa science et sa sévérité, il n'est guère probable qu'à mon âge je revois jamais toute une bande de jeunes gens couchés sur le parquet pour la commodité du rire, tandis que l'un d'eux, le seul debout, débite une succession de dialogues imaginaires dont le comique est à se tordre. » J'imagine que ce romancier irrésistible était le jeune Thackeray. Quelquefois les soirées étaient plus sérieuses: « Ce soir, réunion chez les Tennyson, écrit Dean Alford dans son journal. Alfred Tennyson nous a lu des vers exquis intitulés *les Hespérides*. »

En 1829, Tennyson remportait la médaille d'or de l'Université pour un poème en vers anglais sur Tambouctou. Il faut dire que le choix du sujet appartenait à l'Université et non au poète. Le grand poème officiel de Tennyson est, bien entendu, aussi oublié que possible; mais l'année suivante, en 1830, il donnait un petit recueil de 150 pages (*Poems, chiefly lyrical*) qui est déjà tout Tennyson. On raconte que s'en allant par les routes, son manuscrit dans la poche de son paletot, le poète le perdit dans une de ses longues promenades et dut retrouver tout le livre dans sa mémoire. C'est peut-être pour cela que ces premiers vers, si suaves qu'ils soient, ont néanmoins une nuance d'afféterie, quelque chose de trop peigné et de trop cherché. Ce n'était pas l'opinion de sa chapelle, dont l'enthousiasme même soulevait quelque hostilité dans le public philistin qui reprochait au doux poète une léuité de sentiment, une obscurité de langue, trop raffinées. Mais cette chapelle contenait presque tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les jeunes: c'était dire que le siècle lui appartiendrait. Le jeune Wordsworth, le futur évêque, acceptait tout en bloc jusqu'à « Tambouctou ». Dès 1829, il écrivait à son frère: « Tennyson vient de publier des vers sur Tambouctou; s'ils avaient paru sous le nom de lord Byron, on les trouverait dignes du poète. » Leigh Hunt, dont les critiques faisaient loi, et Arthur Hallam, annoncèrent dans la presse l'apparition d'un grand lyrique.

Deux nouveaux volumes, d'un accent de plus en plus simple et fort, parurent l'un en 1832, l'autre dix ans plus tard; ils contenaient quelques pièces qu'on nommera toujours avec ce que Tennyson a fait de plus parfait: *Locksley Hall*, *Morte d'Arthur*, *Cônone*, *le Rêve de belles dames*, *Ulysse*, et quelques chansons soudées indissolublement aux destinées de la langue anglaise. On ne marchandaît pas l'admiration au nouveau venu. Des hommes d'un génie aussi différent que Carlyle et Dickens saluaient en lui le grand poète de leur âge. Le grand, le vieux Wordsworth disait de lui avec une modestie charmante: « C'est le premier de nos poètes vivants. » Coleridge louait son entente de l'harmonie. Sa gloire franchissait l'Océan; Lowell et Emerson l'admiraient, tandis que Poë s'écriait: « Je ne sais pas si Tennyson n'est point le plus grand de tous les poètes! » Rappelons-nous qu'en 1842 Tennyson avait trente ans à peine; et nous comprendrons comment, vingt ans, trente ans plus tard, quand le poète avait conquis tous les suffrages et portait sa gloire aux yeux de tous, le vieux Fitz-Gérald, se souvenant de ce printemps miraculeux, a pu écrire dans son journal à plus d'une reprise: « Tennyson ne tient pas les promesses de sa jeunesse! »

Comparons un instant cette brillante destinée au sort de Keats, mort sans que personne ait soupçonné un génie égal aux grands lyriques de Grèce, ou de Shelley, dont le chef-d'œuvre se vendait à moins de vingt exemplaires pendant sa vie, ou même de ce grand et puissant Browning, mort récemment dans une auréole de gloire. Que de fois ne m'a-t-il pas dit: « J'avais pourtant près de soixante ans quand on a commencé à me lire! »

Et ainsi s'en allait Tennyson, au milieu d'une cohorte de ces amitiés universitaires qui sont si puissantes outre-Manche, dominant ses compagnons de la hauteur de sa taille. C'est que vraiment il avait tout pour lui. Au prestige du génie, il joignait la beauté d'un dieu; très grand, même pour l'Angleterre, avec quelque chose d'indien, voire de Bohémien, dans son teint olive, dans le nuage flottant de ses fins cheveux sombres, dans ses traits aquilins et ces grands yeux rians, railleurs, profonds, hautains, doux, de cette couleur noisette qu'ont les fontaines au fond des bois vues à travers les feuilles jaunissantes de l'automne. « C'est un des plus beaux hommes du monde, écrit Carlyle à Emerson; nous verrons ce qu'il deviendra. Son chemin est à travers le chaos sans voie et sans fond. »

*
*

Le chaos, *the Bottomless and the Pathless*, ne s'est jamais montré si doux ni si propice. Car, comme il faut que tout grand poète soit « un homme de souffrance, familier de la douleur », le chagrin, au moins, pour Tennyson, s'est idéalisé, dépouillé de tout ce qu'il y a

de choquant, de trop grossier, de trop passionné et matériel dans ce qui saigne et meurtrit le cœur du commun des mortels. La douleur que Tennyson a chantée dans des vers d'or et de perle, c'est la mort lointaine, outre-mer, de l'ami de sa jeunesse. Arthur Hallam, son intime, le fiancé de sa sœur, mourut à Vienne presque subitement, en 1833. Ce n'est que dix-sept ans plus tard que Tennyson a donné au monde le petit livre de grands poèmes qu'il a écrit en souvenir de ce jeune homme. Il y a peu de livres qui aient eu sur la génération qui vieillit actuellement en Angleterre une influence si personnelle que ce mélancolique *In Memoriam*. Que de voix brisées de deuil ont soupiré la strophe exquise!

*I hold it true what'er befall,
I feel it, when I sorrow most :
T'is better to have loved and lost
Than never to have loved at all.*

Je le tiens pour vrai, quoi qu'il arrive, je le sens quand je souffre le plus : mieux vaut avoir aimé et perdu que n'avoir jamais aimé.

Que d'yeux voilés de larmes ont cherché ce petit livre dans les longues nuits d'insomnie, quand on veille en pensant aux âmes qui nous ont quittés... pour quel nouveau rivage !

*Behold, we know not anything;
I can but trust that good shall fall
At last — far off — at last, to all;
And every winter change to spring.*

*So rans my dream; but what am I?
An Infant crying in the night,
An infant, crying for the light,
And with no language but a cry.*

Vois-tu, nous ne savons rien ; je ne puis qu'avoir foi que le bien viendra à la fin, dans le lointain avenir, — A la fin, pour tous, pour toute chose, et que chaque hiver finira en printemps.

Ainsi va mon rêve, mais que suis-je ? Un enfant qui pleure dans la nuit. Un enfant qui pleure pour le jour, et qui pour parler n'a que ses cris.

Que de fois l'âme lassée, revenant vers la Foi de l'enfance, a trouvé dans les vers du poète à la fois sa confession et sa prière :

*Our little systems have their day
They have their day and cease to be.
They are but broken light of Thee
And Thou, O lord, art more than they !*

Nos petits systèmes ont leur heure. Ils ont leur heure et cessent d'être. Ce ne sont que des rellets brisés de toi, O Seigneur, et toi tu es plus qu'eux !

Certes, il y aura toujours des âmes désillusionnées

et profondes qui n'accepteront point l'éternelle compromission du poète entre la pensée et le sentiment. Ce gracieux optimisme les révoltera bien plus qu'il ne les touchera. Car la pensée de Tennyson est un de ces pressoirs de haut luxe qui ne font qu'effleurer le raisin jusqu'à ce qu'il cède une goutte de son sang, la plus douce, la plus pure ; ils ne l'écrasent pas avec l'âpre énergie qui prend au fruit meurtri toute sa saveur, tout son parfum et jusqu'au goût âcre et sauvage de son enveloppe. Il est des lèvres qui ne supportent pas ce vin amer du cœur brisé et de l'âme contrite. De ceux-là Tennyson sera le poète du chevet, le consolateur des affres et des angoisses.

*
**

On a dit que l'année 1850 a été l'*annus mirabilis* de Tennyson. C'est dans ces douze mois qu'il publia *In Memoriam*, se maria, et succéda à Wordsworth comme Poète lauréat de l'Angleterre. Aussi c'est à cette époque que nous devons les six exquises chansons qui émaillent les pages un peu fades de la *Princesse*, — longue fantaisie dans la manière de *Love's Labour's Lost* sur l'Éducation des femmes. J'imagine que bientôt l'imposante architecture de la *Princesse* s'en ira en poussière, mais que jusqu'à la fin des temps on chantera ces quelques chansons. La rosée du matin n'est pas plus pure, et le poète, comme Siegfried, a su saisir la langue des oiseaux. Nos arrière-petits-neveux, ayant quelque peu oublié jusqu'aux *Idylles du roi*, garderont à Tennyson ce culte attendri que nous réservons aux poètes purement lyriques, — êtres aériens faits d'une voix divine et rien de plus, — et qui semblent plus loin de nous que les artistes qui pensent et qui créent. Certaines pages frissonnantes de *Maud* ; la chanson inouïable,

*Break, break, break,
On thy cold grey stones, o sea !*

les stances semées à travers la poésie narrative et jusqu'aux drames de lord Tennyson ; et, surtout, quelques trilles échappés à l'extrême vieillesse du poète, — ce sont là, pour emprunter ses propres paroles « des bijoux de cinq paroles qui brilleront à tout jamais au doigt du Temps ».

*« Jewels five words long
That on the stretched forefinger of all time
Sparkle for ever. »*

Ce que les contemporains ont le plus admiré de lui, ce sont des œuvres autrement massives et bien moins exquises. Les *Idylles du roi*, grande épopée nationale et symbolique, sont des poésies narratives, tirées de ce roman de la *Morte d'Arthur* que composa, vers la fin du xv^e siècle, sir Thomas Mallory d'après de vieilles poésies françaises, galloises et bretonnes. Réserve faite pour l'adorable idylle de Guinevere, j'avoue franchement

que je préfère à l'œuvre trop peignée et trop lisse de Tennyson le vieux livre barbare et délicat, leste et chevaleresque, plein de poésie et d'honneur. Il me semble parfois que le Lauréat a trop spiritualisé, trop modernisé les caractères de ces beaux récits. Elaine, cette fille passionnée, devient une jeune miss élégante et tendre, du meilleur monde, et l'on jurerait que le roi Arthur se fait blanchir à Londres. Et pourtant c'est précisément cette apparente infériorité du livre qui, peut-être, assurera son avenir. Sa pureté d'intention, son élégance un peu mièvre, froide et mince, sa correction et sa délicatesse font de l'épopée arthurienne de Tennyson une représentation aussi exacte que possible de l'idéal de l'Angleterre Victorienne. Peut-être que le « *New-Zealander* » de Macaulay, en lisant les *Idylles du Roi* sur les ruines de la Bibliothèque Mudie, trouvera les délicats anachronismes du poète aussi naïfs, aussi vivants, aussi sincères, aussi pleins de la vie vraie d'une époque que le sont pour nous les Christs en toque et manteau court d'un Pintorecchio.

* *

En tout cas j'imagine que *Maud*, assez mal reçu au moment de sa publication, doit pour longtemps vaincre l'oubli et le silence. Je sais peu de poésies modernes aussi vivantes que cette légende de Roméo et Juliette placée dans un cadre audacieusement moderne. Je sais que l'on reproche à cette histoire de cœur de « pousser la passion jusqu'à l'hystérie » ; on lui a reproché aussi, comme de mauvais goût, le souffle guerrier qui bruit et frémit dans ces feuilles, — *Maud* paraissait en pleine guerre de Crimée. Dieu, quel monde difficile où les poètes ne doivent plus chanter ni l'amour ni la guerre ! Cette simplicité de *Maud*, cette absence de toute allégorie qui date, font qu'elle vivra. Je ne sais jamais assez admirer l'art avec lequel Tennyson a noté les plus légers progrès comme les plus violentes exubérances d'une passion contrariée, sans jamais sortir du naturel, sans jamais sacrifier la clarté du récit. Goethe lui-même, le grand maître de cet art, n'aurait pu faire plus vrai.

Maud parut en 1855. Les quatre premières *Idylles du roi*, les seules vraiment remarquables, en 1859. Les années suivantes furent moins heureuses. On peut regretter l'affection de lord Tennyson pour ce *blank verse* familier, proche parent de la prose, qui prête si peu de charme aux choses peu charmantes en elles-mêmes. *Enoch Arden*, *Sea dreams* et autres idylles du peuple sont un peu flasques, ternes et lâches, par suite de l'emploi de ce médium trop facile. Quelques ballades en dialecte, bien autrement vigoureuses et humoristiques, quelques drames où il y a plus de rhétorique que de drame, remplissent les vingt années qui suivent.

Tout à coup, à l'âge de soixante-dix ans, le poète vit s'ouvrir devant lui une renaissance merveilleuse. Quel-

ques-unes de ses plus fortes comme de ses plus délicates poésies appartiennent aux douze dernières années de sa vieillesse. Il n'a jamais rien écrit de plus tragique que cette *Rizpah* qui vous serre la gorge et vous voile les yeux à la lire. La même année, il lançait dans le conflit anglo-russe sa magnifique ballade de *la Revanche*, inspirée peut-être du *Hervé Riel* de Browning, mais d'un souffle bien autrement puissant, harmonieux et national. C'était l'orgueil de l'Angleterre qui parlait dans ces stances : mais il y avait toujours du miel dans la bouche du vieux lion. Que de fois ne me suis-je pas bercée de la divine *Ave atque Vale*, ou de ce chant d'adieu à la vie, ce chant de cygne du vieux poète que connaît aujourd'hui toute l'Angleterre ; car l'autre jour, quand on enterrait dans l'abbaye de Westminster le poète octogénaire, les chœurs de la cathédrale Pentonnaient en guise d'*anthem* :

CROSSING THE BAR.

*Sun set and evening star
And one clear call for me!
And may then be no moaning of the bar
When I put out to sea.*

*But such a tide as moving seems asleep
Too full for sound or foam,
When that which drew from out the boundless deep
Turns again home.*

*Twilight and evening-bell
And after that the dark!
And may there be no sadness of farewell
When I embark.*

*For tho' from out our bournes of Time and Space
The flood may bear me far,
I hope to see my Pilot face to face
When I have crossed the bar.*

LA TRAVERSÉE DE LA BARRE.

Coucher de soleil, étoile du soir, et une voix claire qui m'appelle. Puisse la barre ne point gémir quand je mets à la mer !

Mais une marée qui en marchant semble endormie, trop pleine pour du bruit et de l'écume, quand ce qui monta de l'abîme sans bornes s'en retourne d'où il vint.

Crépuscule et cloches du soir ; et puis, la nuit. Qu'il n'y ait point de tristesse dans l'adieu quand je m'embarque !

Car si loin de nos frontières du Temps et de l'Espace que m'emporte les flots, j'espère voir mon Pilote face à face, quand j'aurai franchi la Barre.

MARY DARMESTETER.

M. DE FERSEN ET MARIE-ANTOINETTE (1)

III.

Pendant les années qui suivirent, M. de Fersen résida tantôt en France, tantôt en Suède. Lorsque éclatèrent les premiers symptômes de la Révolution, il se fixa en France et ne quitta plus la famille royale. Il était à Versailles aux journées d'octobre.

Il prit la part la plus active aux préparatifs de la fuite projetée pour le 20 juin 1791.

La surveillance dont le roi et la reine étaient l'objet leur interdisait les démarches actives et personnelles : il s'agissait pour eux de trouver un homme sûr qui devint l'âme du complot et qui eût toute liberté de communiquer avec les quelques personnages dont le concours était nécessaire à la préparation de cette tentative d'évasion, sans éveiller l'attention, sans exciter les soupçons.

Parmi les gentilshommes fidèles à la cause monarchique restés en France, il eût été facile d'en trouver qui eussent été heureux de cet appel à leur dévouement. Le choix du roi, guidé par la reine, se porta sur un étranger, si, en la circonstance, on pouvait appeler de ce nom l'ami auquel on s'adressa : c'était M. de Fersen.

Bien qu'une telle désignation eût excité, plus tard, lorsqu'elle fut connue, un vif mécontentement parmi la noblesse française, mécontentement dont le duc de Lévis s'est fait l'écho en déclarant ce choix « inconvenant sous plus d'un rapport », il n'en est pas moins vrai qu'il était tout indiqué, et on se l'explique facilement maintenant que l'on connaît les relations du gentilhomme suédois avec la cour de France et l'amour passionné qu'il ressentait pour Marie-Antoinette.

Initié dès le début au projet, M. de Fersen ne négligea rien pour en assurer la réussite, et, si l'on peut parfois l'accuser de maladresse, on ne peut blâmer ni son activité ni sa bonne volonté.

Dès le mois de février 1791, il faisait une allusion à la fuite probable du roi, lorsqu'il écrivait au baron de Taube : « Si le roi de France sortait de Paris, *ce qui arrivera probablement*, etc... » Il songeait déjà à préparer à la chose l'opinion des souverains. Il lui semblait utile de recourir à leur appui moral et matériel au besoin.

Tout en donnant suite au projet, on se hâtait lentement. La mort de Mirabeau, qui survint inopinément le 2 avril 1791, enlevant, sinon la dernière chance, du moins la dernière illusion de salut, dissipa toutes les hésitations. Le marquis de Bouillé fut prévenu que le plan de fuite était définitivement adopté. Louis XVI et sa famille s'échappèrent de Paris et se réfugièrent

à Montmédy, non loin de la frontière du Luxembourg.

A cette nouvelle, le général se mit aussitôt à l'œuvre. Convaincu de la nécessité de justifier les mouvements de troupes par l'apparence d'un danger imminent, il réclama l'appui et la complicité de l'étranger :

Le mouvement des troupes autrichiennes sur la frontière est nécessaire, écrit-il à Fersen. Il faut absolument qu'il arrive un corps de troupes à Luxembourg et que l'on place quelques escadrons à Verton et Arlon, et que l'on garnisse quelques autres points, sans cela je ne pourrai peut-être pas sortir de Metz, et en faire sortir quatre bataillons allemands et suisses qui, dans ce moment, composent seuls la garnison, et je ne pourrai faire marcher sur la frontière les troupes à cheval, répandues dans le plat pays... Si l'empereur veut sincèrement servir le roi, il doit se prêter à cette démarche et hâter la marche des troupes sur Luxembourg.

L'empereur était tout disposé à « servir sincèrement le roi », son beau-frère, et la négociation entamée avec lui, par l'intermédiaire de Fersen et de Mercy-Argenteau, ne rencontra aucune difficulté.

Dans le courant d'avril, Bouillé avait envoyé à Paris le baron de Gougelat, officier à la suite de l'état-major et célèbre pour avoir insulté grossièrement le duc d'Orléans. Dans les premiers jours de mai, Louis XVI le renvoya à Bouillé avec une lettre chiffrée lui annonçant que, conformément à son désir, les troupes autrichiennes seraient rendues à Arlon vers le 12 juin, et que lui-même partirait le 15.

Cette date paraissait bien un peu éloignée, mais il fallut s'y résigner pour deux raisons : la première parce que, ainsi qu'on l'a vu, les Autrichiens ne pouvaient être prêts plus tôt ; la seconde parce qu'on avait besoin de beaucoup d'argent, et que le roi voulait, avant de partir, toucher les deux millions de sa liste civile, lesquels lui étaient payés dans la première quinzaine de chaque mois.

L'armée du marquis de Bouillé, en admettant qu'elle fût fidèle, était assez forte pour assurer le salut de la famille royale. Elle se composait de douze bataillons, vingt-trois escadrons et d'un train d'artillerie de seize pièces de canon. Bouillé reçut 993 000 livres en assignats, cachés dans une enveloppe de taffetas blanc : il y avait amplement là de quoi parer aux dépenses obligées. Le roi gardait quatre millions pour lui, et, prévoyant le cas où il tenterait quelque chose après son évasion, il avait chargé M. de Bombelles de réclamer auprès de l'empereur « son crédit pour un emprunt de quinze millions », à défaut de l'emprunt lui-même.

L'itinéraire d'abord adopté était « Meaux, Châlons, Reims, Ile-Réthel, Pauvre », ainsi que le mandait Fersen à Bouillé, le 6 mai. Celui-ci ne l'approuvait point :

Toute réflexion faite, la route la plus courte, la plus sûre et la plus simple est par Meaux, Montmirail, dont il ne faut

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

pas oublier de prendre la route à la Ferté-sous-Jouarre, Châlons, Sainte-Menehould, Varennes, Dun et Stenay : on ne passera plus par Reims.

Puis il ajoutait :

Voici la route détaillée : de Paris à Meaux, dix lieues de poste; de Meaux à la Ferté-sous-Jouarre, cinq lieues; de la Ferté à Montmirail, neuf lieues; de Montmirail à Châlons-sur-Marne, quatorze; de Châlons à Sainte-Menehould, dix; de Sainte-Menehould à Varennes, cinq; de Varennes à Dun, cinq; de Dun à Stenay, trois; de Stenay à Montmédy, deux. Vous pouvez voir cette route sur la carte des départements. Cela fait en tout soixante et une lieues de poste (1). En partant la nuit, et allant la suivante, on arrivera dans la seconde journée.

On se rendit d'autant plus facilement au projet d'éviter Reims, que la ville était plus grande, qu'en outre Louis XVI y avait été sacré, et qu'il y risquait davantage d'être reconnu.

L'itinéraire une fois fixé, restait la question des précautions à prendre. De Paris à Châlons, il ne fallait pas songer à mettre dans la confiance un seul chef de poste : on n'était sûr d'aucun. A Châlons même, on ne pouvait envoyer des gardes du corps : « la ville a demandé de n'en plus avoir » ; mais à partir de Pont-Sommevesle, petit village situé entre Châlons et Sainte-Menehould, on entra dans le commandement de M. de Bouillé : il était possible de placer çà et là des détachements.

A ce sujet, une certaine incohérence se manifesta dans l'esprit des organisateurs du départ. M. de Fersen écrivait d'abord :

Le plus essentiel de tout est la sûreté d'une fuite; il faut une escorte dispersée sur la route; on frémit en pensant aux horreurs qui arriveraient, si on était trahi et arrêté (9 mai).

Quelques jours plus tard (29 mai), son opinion a un peu changé :

Il n'y a pas de précautions à prendre d'ici à Châlons; la meilleure de toutes est de n'en pas prendre; tout doit dépendre de la célérité et du secret, et, si vous n'êtes pas bien sûr de vos détachements, il vaudrait mieux ne pas en placer, ou du moins n'en placer que depuis Varennes, pour ne pas exciter quelque attention dans le pays. Le roi passerait alors tout simplement.

Craintes presque prophétiques qui ne se réalisèrent que trop pour le malheur des fugitifs.

Bouillé n'en tint aucun compte, se croyant « sûr de ses détachements ». Il garda le régiment Royal-Allemand à Stenay, et envoya un escadron de hussards à Dun, un autre à Varennes; deux escadrons de dragons se trouveraient à Clermont le jour où le roi passerait. Ces escadrons, commandés par le comte Charles de Damas, porteraient un détachement à Sainte-Menehould, tandis que cinquante hussards, de la troupe de Varennes, se rendraient à Pont-Sommevesle, sous la conduite du jeune Choiseul et de Goguelat.

On convint de répandre le bruit que ces mouvements insolites de troupes avaient pour but d'escorter un trésor.

Le 27 mai, le roi écrit à Bouillé que le départ est fixé au dimanche soir 19 juin, qu'il sortira de Paris dans une voiture bourgeoise, et se fera conduire à Bondy, où il prendra la berline préparée pour le voyage. Un garde du corps se trouvera à Bondy, et partira seul pour avertir le général, si la fuite est manquée.

Afin qu'il n'y eût pas de surprise, et pour éviter de faire stationner trop longtemps à l'avance les détachements dans des localités surexcitées par les idées révolutionnaires et par l'inquiétude répandue dans tout le royaume, Bouillé chargea une dernière fois Goguelat de reconnaître la route, étape par étape, de déterminer exactement le nombre de lieues qui séparaient les divers relais et le nombre d'heures nécessaires pour franchir la distance.

Goguelat s'acquitta avec le plus grand soin de sa mission et retourna auprès de Bouillé. Celui-ci reçut de Fersen ce petit billet, daté du 7 juin :

Goguelat vous aura tout dit. Rien ne sera changé; le départ est fixé au 19; si cela changeait, je vous le manderais par le courrier du 11. Si par lui vous ne recevez rien, c'est qu'il n'y a aucun changement.

Quelques heures après, Fersen, usant toujours de son chiffre, qu'il croyait impossible à deviner, pria le général de renvoyer encore une fois à Paris, au roi qui le demandait, Goguelat et non le duc de Choiseul :

Personne n'est sans doute plus attaché, mais c'est un jeune homme, un brouillon; je crains quelque indiscretion; il a trop d'amis, des parents et peut-être une maîtresse à sauver.

La lettre arriva trop tard; le duc de Choiseul était déjà parti. Il entra à Paris le 14 juin, à cinq heures du matin; mais rien, dans sa conduite, ne justifia les craintes de Fersen. Il n'en devait pas être de même de la recommandation qu'il renouvelait à la fin du billet :

Assurez-vous bien des détachements, ou n'en placez que de Varennes.

(1) L'addition n'est pas exacte : cela fait soixante-trois lieues.

Tout étant bien convenu, le marquis de Bouillé, sous prétexte d'une inspection, quitta Metz le 13 juin. Le 15, il était à Longwy, où lui parvenait une nouvelle lettre de M. de Fersen :

Ce 13 juin 1791.

Le départ est fixé sans aucun retard au 20, à minuit. Une mauvaise femme de chambre du Dauphin, dont on ne peut se défaire, et qui ne quitte que le lundi matin, a forcé de remettre au lundi soir; mais vous pouvez y compter... Le roi aura un habit rouge, et se fera connaître, selon ce que le duc de Choiseul lui dira de la bonne disposition des troupes... Je suis fort content du duc de Choiseul. Si tout était manqué, il serait à Metz vendredi matin, sans cela vous pouvez partir dimanche matin et compter qu'on partira d'ici le lundi à minuit... Il n'y a eu aucun moyen d'écarter cette femme de chambre, sans compromettre le secret. Si, par hasard, vos ordres pour le départ des détachements étaient déjà partis, vous pourriez, sous prétexte que les étapes ne sont pas prêtes, retarder leur départ d'un jour.

En même temps, Bouillé recevait une lettre du roi qui lui confirmait le retard de vingt-quatre heures, et qui l'informait que le marquis d'Agoust, qu'on lui avait tout particulièrement recommandé de prendre avec lui, ne serait point du voyage, et cela faute de place, M^{me} de Tourzel, gouvernante des Enfants de France, ayant réclamé son droit de ne les pas quitter. Disons à ce propos que cette affirmation contenue dans la lettre du roi, et rapportée par Bouillé, contredit singulièrement les dires de M^{me} de Tourzel, se défendant d'avoir jamais élevé de pareilles prétentions. On voit bien l'intérêt de M^{me} de Tourzel à nier qu'elle ait pris la place d'un homme de cœur et de tête, tel qu'était le marquis d'Agoust; on voit mal le motif pour lequel le roi aurait écrit la chose à Bouillé si elle eût été fautive, ou celui-ci l'inventant. On peut dire toutefois, à la décharge de M^{me} de Tourzel, qui était apparemment fort aise de se sauver avec la famille royale, qu'elle ne pouvait point prévoir les incidents qui feraient si cruellement regretter aux fugitifs, non sa présence, mais l'absence du marquis d'Agoust.

A la lettre, Louis XVI avait joint l'ordre suivant :

De par le Roi,

Mon intention étant de me rendre à Montmédy, le 20 juin prochain, il est ordonné au sieur Bouillé, lieutenant général de mes armées, de placer des troupes, ainsi qu'il le jugera convenable, pour la sûreté de ma personne et celle de ma famille, sur la route de Châlons-sur-Marne à Montmédy, voulant que les troupes qui seront employées à cet effet exécutent tout ce qui leur sera prescrit par ledit sieur de Bouillé, le rendant responsable des ordres qu'il leur donnera.

Fait à Paris le 15 juin 1791.

Louis.

Muni de ce papier, Bouillé se rend le 20 juin à Stenay; puis, le 21, il avertit les officiers généraux que le roi va passer, et il leur remet l'ordre du roi, auquel il ajoute la formule consacrée :

Il est enjoint à M. de Mandell, aux officiers et cavaliers de Royal-Allemand, d'exécuter et faire exécuter le présent ordre.

Stenay, 21 juin 1791.

BOUILLÉ.

Le duc de Choiseul et Goguclat sont expédiés à Pont-Sommevesle, le poste le plus éloigné de Stenay, et par conséquent le plus rapproché de Châlons. Leurs instructions portent que, si le roi n'est pas reconnu, on le laisse passer incognito, et qu'on ne monte à cheval que quelques heures après; que, s'il est reconnu, on fasse tous ses efforts pour le délivrer, en prenant soin d'avertir aussitôt le général.

M. de Choiseul avait reçu 17 000 livres à son départ pour Paris, le 9 juin: on lui remit, à lui et à M. de Damas, une autre somme de 80 000 livres, destinée à maintenir ou à exalter le dévouement de leurs soldats.

Pendant cette journée du 21 s'avançait, et M. de Bouillé, inquiet, ne recevait aucune nouvelle. A la fin, l'impatience le gagne; ses craintes augmentent avec la nuit. Il monte à cheval; accompagné de quelques officiers, il quitte Stenay, et s'avance aux portes de Dun, où il n'ose entrer, craignant d'agiter le peuple par sa présence. Là, il attend, anxieux: le salut de la famille royale n'est pas seul à causer son émoi; il sait tout ce qu'il risque personnellement dans une aventure qui, si elle échoue, le compromet horriblement. Chaque bruit qu'il entend le fait tressaillir: est-ce la berline qui arrive, et, avec le roi, la certitude qu'il a enfin gagné le bâton de maréchal que lui a apporté quelques jours auparavant un singulier messager, Léonard, le coiffeur de la reine? Est-ce Choiseul, ou le garde du corps qu'on doit lui envoyer pour annoncer que la fuite a échoué et qu'il n'est que temps pour lui de songer à sa sauvegarde personnelle?...

Pendant ce temps-là, les voitures, qui contenaient la famille royale et sa suite, s'avançaient vers Varennes, mais elles n'étaient point encore arrivées au terme du voyage, et, si les dangers semblaient diminuer à mesure qu'on s'éloignait de Paris, tous n'avaient pas disparu.

C'était miracle qu'on fût arrivé jusque-là pourtant, car, il le faut avouer, jamais fuite n'avait été préparée avec plus de dévouement et plus de maladresse. Depuis que les détails de ces événements sont connus, on se demande comment les fugitifs purent sortir des Tuileries, franchir les barrières de Paris et se rapprocher aussi près de la frontière.

Les préparatifs faits à Paris auraient dû attirer l'at-

tion de la municipalité, de la garde nationale, de la police. On eût dit d'une évasion d'opéra-comique.

D'abord, on avait eu la singulière idée de faire construire une voiture spéciale, une berline monstre dont la confection ne pouvait guère rester secrète, et dont la masse imposante et peu commune devait attirer les regards de tous ceux qui la verraient rouler. Bouillé avait proposé de se servir de deux petites diligences anglaises, légères, commodes, et fréquemment employées pour les voyages en poste. On ne s'était point arrêté à son avis, et une Anglaise, M^{me} Sullivan, amie de la famille royale, avait été chargée de se procurer la voiture désirée. Se présentant sous le nom de la baronne de Korff, une soi-disant grande dame russe, elle avait commandé, au carrossier Jean-Louis, une berline pouvant contenir aisément neuf personnes, trois sur le siège et six à l'intérieur. Ce n'était point une petite affaire que de construire un pareil véhicule : il fallait du temps. Comme on tenait à posséder cet engin de fuite toujours tout prêt, la baronne de Korff se rendait sans cesse chez le carrossier pour le presser, pour faire activer son travail.

Enfin la berline se trouva en état de rouler le 12 mars. Le 26 mars, Jean-Louis, qui avait fait de fortes dépenses, présente son mémoire, lequel s'élevait à la somme de 5944 livres. Le roi lui fit remettre immédiatement par la prétendue baronne un acompte de 2600 livres.

On hâta les derniers préparatifs, et l'objet fut digne du prix, si l'on en croit la description, faite d'après le mémoire, par l'ancien greffier de la cour d'Orléans, Eugène Bimbenet :

Ce devait être une bien belle voiture de voyage, car 5944 livres représentaient une somme bien importante en 1791 ; elle réunissait, à la vérité, la richesse à la solidité. A l'intérieur, les décorations les plus luxueuses, les dispositions les plus délicates et les plus recherchées dissimulaient les dispositions utiles aux nécessités matérielles de la vie. Le filet de l'impériale était décoré de tresses et de torsades en soie ; des poches portatives et attachées aux portières pouvaient contenir les choses les plus usuelles dans le cours du voyage ; des matelas couverts de taffetas et de maroquin appuyaient de chaque côté les voyageurs : les coussins sur lesquels ils étaient assis couvraient des coffres d'aisances et des vases de nuit en cuir vernis ; on avait pratiqué deux cuisinières garnies de larges ferrures ; des lanternes à réverbères, bien qu'on fût à une époque de l'année où les nuits sont si courtes qu'à peine peut-on dire qu'il en existe, brillaient à l'avant-train ; deux fortes bâches couvraient l'impériale ; on avait attaché à cette voiture une enrayeuse, une courroie de lisse et deux fourches ferrées pour la maintenir dans les montagnes.

On avait adapté au train de derrière une cantine en cuir pouvant contenir huit bouteilles de vin.

Le siège du cocher, garni d'un couvre-genoux et de poches

en cuir, était placé sur une ferrière contenant tous les utensiles dont on pouvait avoir besoin en cas d'accident.

La berline, livrée dès les premiers jours de juin par le carrossier, fut conduite rue du Bac, au domicile particulier de M. de Fersen.

Celui-ci jugea prudent de s'assurer par lui-même de la solidité de cette lourde machine, de laquelle allait dépendre le salut de tant de personnes. Il y attela six forts chevaux et se lança sur la route de Vincennes à toute vitesse. Le hasard voulut qu'il fût rencontré par le duc d'Orléans, qui se promenait là avec M^{me} de Buffon. Le duc reconnut Fersen :

— Êtes-vous fou, mon cher comte ? lui cria-t-il. Vous jouez là un jeu à vous casser le cou.

— C'est que je ne veux pas que ma voiture rompe en route, répondit Fersen, s'arrêtant.

— Pourquoi donc est-elle si grande ? Nous enlèverait-elle tout un chœur d'Opéra ?

— Non, Monseigneur, je vous le laisse.

— Adieu, bon voyage.

Et ils se séparèrent.

Fersen n'ignorait point quelle haine portait à son cousin le duc d'Orléans. Dès la première nouvelle du départ, celui-ci, se rappelant la rencontre sur la route de Vincennes, et, connaissant les relations de Fersen et de la Cour, pouvait donner le signalement de la voiture qui avait servi aux fugitifs. Il ne le fit point, mais l'imprudence n'en était pas moins grande de se montrer ainsi en public.

D'ailleurs, ce ne fut pas la seule. La berline resta exposée à tous les regards dans la cour de l'hôtel de M. de Fersen. Le carrossier, qui craignait qu'elle ne se détériorât, exposée ainsi aux intempéries, demandait en vain qu'on la rentrât. Ce ne fut que plus tard qu'on la conduisit chez des personnes soi-disant prêtes à partir pour la Russie, en réalité chez un Anglais, M. Crawford, qui demeurait à l'autre bout de Paris, rue de Clichy.

Fersen tenait la reine au courant de tout ce qu'il faisait : il avait trouvé moyen de pénétrer aux Tuileries sans être vu des gardes nationaux. La chose n'était point facile, car, à cette époque déjà, les Tuileries étaient étroitement surveillées.

Le jour, les précautions étaient un peu dissimulées en ce sens que, dès que le roi, la reine ou Madame Élisabeth sortaient, les gardes nationaux s'empresaient autour d'eux, comme pour leur faire une escorte d'honneur. La nuit, l'escorte d'honneur se changeait forcément en escouade de geôliers. Les portes des chambres étaient soigneusement fermées, les soldats mettaient des matelas en travers des portes et s'y couchaient. La plupart des personnes attachées à la maison du roi étaient l'objet de semblables mesures, et il ne fallait point faire mine de s'en affranchir.

M. de Duras, premier gentilhomme de la chambre,

ayant demandé un jour à Lafayette si c'était par son ordre qu'il y avait dix ou douze hommes devant sa porte, s'était attiré cette dure réponse :

— Oui, monsieur, et, s'il était nécessaire, j'en mettrais un même dans votre lit.

Il s'agissait donc de préparer des moyens propres à déjouer cette rigoureuse surveillance, afin que la tentative ne fût pas arrêtée dès son début.

Louis XVI trouva, pour la première fois, l'occasion d'employer, dans un but utile, ses qualités d'ouvrier. Aidé de personnes sûres, dès le mois de janvier il avait pratiqué, « dans la boiserie de l'appartement de Madame Elisabeth, une porte si artistement faite qu'il était difficile qu'on s'aperçût de son existence, à moins d'en faire une recherche exacte.

« Il existait encore une autre porte, difficile à découvrir, à l'une des extrémités du lit de Madame Elisabeth. La première de ces portes avait été préparée pour des entrevues secrètes. »

La sortie du château ainsi assurée, la berline prête, restait à se munir d'un passeport. Ici intervint encore la prétendue baronne de Korff, autrement dit M^{me} Sullivan. Elle sollicita un passeport pour elle, pour ses deux enfants, pour leur gouvernante et pour un domestique de confiance. Puis, comme elle-même ne comptait point rester à Paris, devenu un séjour peu sûr, si sa participation à la fuite du roi était découverte, elle prétexta une étourderie : elle avait maladroitement laissé tomber dans le feu le passeport qu'on lui avait délivré. M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères, sur l'ordre du roi, lui en fit remettre un second. M^{me} Sullivan partit le 17 juin avec Crawford, dont elle était la maîtresse.

Cette « Anglaise vaporeuse » et ce colonel étranger furent, en dehors de M. de Fersen, les dames du palais et les gardes du corps choisis pour accompagner la famille royale, les seules personnes initiées au projet de fuite. Du moins les seules dont on soit certain.

Car la question s'est posée et se pose encore de savoir si Lafayette ne le connut point. Divers petits incidents ont pu donner quelque créance à cette opinion. M^{me} Elliott dit dans ses *Mémoires* :

Chacun sait que, dans l'été de 1791, le roi et la famille royale firent une tentative de fuite. Je ne doute pas que Lafayette ne fût dans le secret, mais il le trahit ensuite par peur.

Cette opinion n'est guère admissible. Il est vraisemblable que si « Lafayette eût été dans le secret », on en trouverait l'aveu, soit dans les *Mémoires* de Bouillé, soit dans les papiers de Fersen, qui, l'un et l'autre, nomment ceux qui eurent connaissance du projet. En outre, il eût été difficile de croire que Bouillé, qui n'aimait point son cousin, et Fersen, qui détestait le

commandant des gardes nationales, eussent consenti à lui confier un aussi redoutable secret.

Sans être complice, Lafayette pouvait simplement avoir surpris la chose et laisser faire. C'est une seconde opinion, plus plausible que la première, mais également fort invraisemblable. Quel intérêt eût eu Lafayette au départ du roi? La présence du triste souverain confiné aux Tuileries ne gênait point son ambition. Aurait-ce été par pitié pour la famille royale? Mais on ne doit point oublier que la garde lui en était confiée, qu'il risquait sa vie dans un pareil dévouement, et que la colère populaire le prit totalement au dépourvu le 21 juin au matin.

Bien qu'il fût, en quelque sorte, l'âme du complot, le comte de Fersen ne devait point prendre place dans la fameuse berline. « Je n'accompagnerai pas le roi, il n'a pas voulu, » écrivait-il à Bouillé le 29 mai. De même le marquis d'Agoust, gentilhomme que Bouillé avait tout particulièrement recommandé à Louis XVI, se trouva, au dernier moment, remplacé par M^{me} de Tourzel. Celle-ci devait prendre place dans la berline, avec le roi, la reine, les deux enfants et Madame Elisabeth. Sur le siège devaient s'asseoir les trois gardes du corps, MM. de Valory, du Moustier et de Maldent, munis d'armes que Fersen avait eu l'imprudente naïveté de faire marquer à son chiffre! Deux femmes de chambre, M^{mes} Brunier et de Neuville suivraient dans un cabriolet.

Les gardes du corps ne furent prévenus qu'au dernier moment, pas assez tard cependant pour empêcher l'un d'eux de parler. M. du Moustier ne put se tenir d'avertir sa maîtresse, M^{lle} Prévillé, qui bavarda de la chose avec sa domestique. Celle-ci, fière de la nouvelle d'importance venue ainsi à sa connaissance, la colporta chez la concierge de l'hôtel Poyen. M^{lle} Prévillé avertit aussi sa sœur, M^{me} Théogat. M. de Valory ne fut pas plus discret. Qu'on s'étonne après cela que des rumeurs circulassent, annonçant la fuite du roi. Par bonheur, en courant de bouche en bouche, elles perdaient de leur précision, et n'eurent pas le temps d'aller bien loin.

Un danger plus grave, c'était la présence au château de M^{lle} Rocherette, la femme de chambre du Dauphin, suspecte de « démagogie ». Était-ce bien une démagogue? Maîtresse de Gouvion, aide de camp de Lafayette, « elle lui disait tout ». Cela suffisait pour qu'on se défît d'elle, et, comme il était impossible de lui rien cacher pendant le temps qu'elle était de service, on dut retarder le départ de vingt-quatre heures.

Pendant les derniers jours, M. de Fersen, usant du moyen qu'il avait découvert de déjouer la surveillance rigoureuse des gardes nationaux patriotes, vint souvent aux Tuileries, et eut avec la reine ou le roi un grand nombre d'entrevues.

Le jeudi 16, à neuf heures et demie, il était au palais

et apportait à Marie-Antoinette les vêtements plus que simples destinés au déguisement de la famille royale. La chose se fit dans le plus grand secret. « Ils ne soupçonnent rien, ni en ville, » écrit-il dans son journal. Le 17, il poussa une pointe jusqu'à Bondy, afin de reconnaître la route et revint par le Bourget. Le samedi 18, il retourna aux Tuileries et passa avec Marie-Antoinette près de quatre heures, de deux heures et demie à six heures. La reine l'informa qu'elle avait reçu une lettre de son frère, qui lui confirmait tous les ordres donnés pour la manifestation sur la frontière. Le dimanche 19, Fersen se rendit encore au château et y resta de onze heures à minuit. Le roi lui remit huit cents livres et lui confia les sceaux.

Le lendemain, dès sept heures et demie du matin, il alla chez le carrossier chercher la voiture de suite destinée à M^{mes} Brunier et de Neuville; cette voiture le ramena à son hôtel. Il congédia le cocher qui l'avait conduit, en lui recommandant de revenir à midi bien exactement.

A midi, il fit atteler ses chevaux à sa voiture et se rendit chez l'ambassadeur de Suède. La visite dura à peine un quart d'heure : précaution prise contre M. de Staël pour dérouter ses soupçons, s'il en avait.

Rentré chez lui, il attendit quelques heures, puis donna de nouveau l'ordre d'atteler et de le mener à la séance de l'Assemblée nationale, — où il n'avait aucun dessein d'aller, car il se fit arrêter au pont Royal, descendit de voiture et entra dans le jardin des Tuileries. Il avait voulu se ménager ainsi le moyen de voir le roi et la reine encore une fois.

Ceux-ci l'attendaient, et, dans cette dernière entrevue, les trois personnages se montrèrent chacun suivant leur caractère. Émue et troublée à l'approche du départ, pleine de craintes pour ses enfants, pour les siens, pour elle-même, Marie-Antoinette était en proie à une surexcitation nerveuse : elle pleura beaucoup. Louis XVI, passif comme d'habitude, écoutait M. de Fersen, froidement résolu.

Le comte rappela aux souverains les dangers qu'ils couraient; mais le roi et la reine furent d'accord pour lui répondre « qu'il n'y avait pas à hésiter et qu'il fallait toujours aller ».

On convint une dernière fois du rendez-vous, de l'heure, de l'ordre du départ, et comme, malgré les précautions prises, le succès de la fuite restait douteux, il fut décidé que M. de Fersen se rendrait à Bruxelles, et, de là, s'ils étaient arrêtés, se mettrait aussitôt en devoir d'agir pour eux auprès des autres souverains.

L'heure s'avavançait. Il était nécessaire cependant que la reine allât à la promenade avec ses enfants et qu'on l'y vit, comme les autres jours. Vers six heures, le comte prenait congé et se retirait.

— Monsieur de Fersen, quoi qu'il puisse m'arriver,

je n'oublierai pas tout ce que vous faites pour moi, s'écria le roi.

Les pleurs de la reine n'en disaient pas moins au cœur du gentilhomme. Il regagna sa voiture et se fit conduire rue de Clichy, afin de s'assurer que la berline s'y trouvait bien, prête à rouler.

A huit heures, il écrivit un mot à la reine au sujet d'une modification dans le rendez-vous primitivement fixé pour les femmes de chambre; il le porta lui-même, et remarqua avec satisfaction que tout était tranquille comme d'habitude. Il rentra alors chez lui.

Dans le même temps, un incident s'était passé dans son hôtel, qui eût pu avoir les plus graves conséquences. Il avait donné l'ordre à son valet de chambre de porter trois caisses rue de Clichy, et, pour ce faire, il avait commandé un cocher de louage.

Celui-ci, arrivant dans la cour de l'hôtel, fut témoin d'un spectacle qui ne laissa pas de l'étonner: des domestiques étaient occupés à charger sept paires de pistolets à deux coups. Ils coulaient eux-mêmes les balles. Ils invitèrent même le cocher de place à se pourvoir d'une cuiller et à les aider.

A ce moment, un des pistolets, on ne sait comment, vint à partir: la balle, traversant un carreau de vitre, faillit tuer une personne dans la rue.

Le cocher, surpris de ces préparatifs, demanda à quel usage on destinait tant de pistolets. Le chasseur du comte de Fersen répondit que son maître, au service de la Russie, était sur le point d'y retourner, et que ces pistolets lui seraient nécessaires pour son voyage.

Sur ces entrefaites, le valet de chambre descendit de l'appartement divers paquets et, entre autres objets, une selle et un bridon à l'anglaise; le tout fut mis dans la voiture.

Arrivé rue de Clichy, le valet de chambre plaça les objets dans la berline. Toutefois il invita le cocher à ouvrir une des caisses. Celles-ci étaient en tôle, d'un volume de dix pouces carrés environ. Celle qui fut ouverte était pleine d'argenterie; on y ajouta un vase en argent, et on remit le tout dans la grande voiture. Une autre boîte avait la forme d'un nécessaire; elle renfermait des vivres et notamment un quartier de bœuf à la mode. On le voit, la prévoyance de M. de Fersen s'étendait aux plus petites choses.

Vers le soir, deux des gardes du corps, vêtus en courriers, se rendirent chez lui: il les chargea d'aller, avec son cocher, Balthazar Sapel, prendre, rue de Clichy, la berline, et de la conduire jusqu'à la nouvelle barrière du faubourg Saint-Martin.

Le cocher, frappé de la richesse de la voiture, en fit tout haut la remarque, et, prenant ses deux compagnons pour des hommes de son état:

— Quels sont donc vos maîtres, camarades? leur dit-il. Ils paraissent bien riches.

— Camarade, on vous l'apprendra, répondirent-ils.

C'est tout ce qu'il en put tirer. Tous les trois arrivèrent à la barrière un peu après minuit.

Pendant ce temps, M. de Fersen, méconnaissable sous un accoutrement qui le faisait prendre pour un cocher de fiacre, plaçait la voiture de suite sur le quai « vis-à-vis les bains Poitevins ». A dix heures un quart, avec une autre voiture, il se rendait dans la cour des Princes. Et, là, il attendait les fugitifs, dont la sortie devait s'effectuer en ce moment.

Le palais avait conservé, toute la soirée, sa physiologie ordinaire. On avait couché les enfants comme d'habitude, puis le roi et la reine s'étaient mis au lit ; mais, les gens de la domesticité à peine congédiés, chacun s'était levé. Le roi avait endossé un habit des plus simples, de façon à justifier la qualité de valet de chambre que lui donnait le passeport au nom de la « baronne de Korff ». Pareillement la reine et Madame Élisabeth s'étaient vêtues de robes semblables à celles que portaient les femmes de chambre.

Madame Royale avait été promptement habillée ; mais le petit Dauphin, réveillé dans son premier sommeil, ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait. Comme on lui mettait une robe de fille :

— Est-ce qu'on va jouer la comédie ? demanda-t-il.

M^{mes} Brunier et de Neuville étaient là. Tous, sauf le roi et Madame Élisabeth, se réunirent dans un cabinet où M^{me} de Tourzel vint les rejoindre. Alors, la reine ouvrit elle-même la porte de ce cabinet, puis, conduisant ses deux enfants par la main, et précédant les trois femmes, elle descendit un escalier, suivit un corridor qui communiquait avec une des portes de l'appartement, alors inoccupé, de M. de Villequier, appartement situé à l'entresol.

En attendant que cette porte fût ouverte, M^{me} de Neuville s'accroupit à terre et appuya sur ses genoux la tête du Dauphin qui dormait de bon cœur.

On avait décidé de se rendre dans la cour des Princes par petits groupes, pour moins éveiller l'attention.

La porte ouverte, les enfants furent envoyés en avant avec M^{me} de Tourzel. Ils arrivèrent sans difficulté à la voiture : il était alors onze heures un quart.

C'est à ce moment que Lafayette passa et repassa dans la cour, et causa une émotion si vive aux fugitifs, — émotion sans motif, car il ne vit rien, — et la fuite s'accomplit pour ainsi dire sous ses yeux.

A onze heures trois quarts, Madame Élisabeth arriva ; le roi la suivit de près. Seule, la reine ne venait pas. On commençait à s'effrayer : le temps passait. Enfin elle parut. Elle avait, elle aussi, rencontré la voiture de Lafayette, et elle avait dû se dissimuler dans un renforcement pour n'être point aperçue ; cet incident et l'émotion causée l'avaient quelque peu troublée : le garde du corps qui l'accompagnait ne connaissait pas bien le quartier, alors encombré de maisons,

coupé de rues étroites et sombres, et-ils s'étaient égarés.

Minuit sonnait. Tandis que M^{mes} Brunier et de Neuville se dirigeaient à pied vers le quai, où stationnait la voiture qui leur était destinée, le roi, la reine, Madame Élisabeth, les enfants, M^{me} de Tourzel, le garde du corps montaient dans la voiture que conduisait Fersen et l'on partait grand train.

Ils arrivèrent à la barrière Saint-Martin. Le jour commençait à poindre.

La berline était là. Fersen accota les deux voitures portière à portière, et les voyageurs passèrent de l'une dans l'autre, sans mettre pied à terre.

Il revint à la première voiture, saisit les chevaux par le mors, et les jeta de côté dans le fossé, de façon qu'un tombât. De la sorte, l'abandon de cette voiture paraissait causé par un accident. Il grimpa sur le siège de la berline, tandis que M. de Maldent s'asseyait derrière la voiture, puis il dit à son cocher, Balthazar Sapel, qui tenait les guides :

— Allons ! hardi ! menez vite !

Et, armé d'un grand fouet, il ne cessait de le faire claquer pour exciter les chevaux.

Le temps perdu à attendre la reine, le jour qui paraissait déjà augmentaient leurs périls : ils étaient encore si près de Paris. Aussi montrait-il une hâte fiévreuse de mettre à l'abri ceux qui s'étaient confiés à lui.

Il gourmandait son cocher :

— Allez, Balthazar ! vos chevaux ne sont pas bien en haleine ! Allez meilleur train. Les chevaux auront le temps de se reposer au régiment...

Balthazar Sapel, qui croyait que son maître retournait à Valenciennes rejoindre le Royal-Suédois, obéissait de son mieux à l'impatience du comte. En moins d'une demi-heure on arriva à Bondy.

Un relais de six chevaux était préparé. M. de Fersen et son cocher descendirent de la voiture ; M. de Maldent se plaça sur le siège de devant avec MM. de Valory et du Moustier, puis, les postillons enfourchant les chevaux et faisant claquer leur fouet, la berline s'ébranla, emportant vers l'inconnu les membres de la famille royale.

Le comte de Fersen les regarda s'éloigner... Le roi n'avait pas voulu qu'il les accompagnât, autant pour éviter de compromettre un étranger au service de la France que pour ne pas se compromettre par sa présence. La séparation toutefois serait de peu de durée. A ce moment, les chances de succès de la fuite semblaient grandes : dans deux jours on se retrouverait, loin des ennemis, loin de la populace de Paris, en sûreté...

Le gentilhomme le désirait trop pour avoir pleine confiance ; et l'ignorance où il était, l'absence seule de nouvelles le remplissaient d'appréhensions. Lorsqu'il arriva à Mons, le mardi matin, il adressa aussitôt

à son père un billet qui trahit les préoccupations de son esprit :

Mons, ce 22 juin, à six heures du matin.

J'arrive ici dans l'instant, mon cher père. Le roi et toute la famille sont sortis de Paris heureusement le 20, à minuit. Je les ai conduits jusqu'à la première poste. Dieu veuille que le reste de leur voyage soit aussi heureux !... Je continuerai ensuite ma route le long de la frontière, pour rejoindre le roi à Montmédy, s'il est assez heureux pour y arriver.

Justes pressentiments d'un cœur aimant pour celle qu'il aime, car si sa main écrivait le roi, son cœur nommait la reine. Ni l'un ni l'autre n'avaient été assez heureux pour arriver au terme de leur voyage, et, à l'heure même où M. de Fersen voulait espérer encore, tout était perdu. Dans quelles conditions devait-il revoir la victime qu'il avait tenté d'arracher à la Révolution ?

PAUL GAULOT.

(La fin au prochain numéro.)

LA RENAISSANCE EN BOURGOGNE (1)

III.

Redoublement de ferveur pour la Renaissance.
Découvertes archéologiques dans la « ville des dieux ».

La « Mère-folle; l'Infanterie dijonnaise;
la Chanson des Satyres ».

Outre le perpétuel chassé-croisé, à travers la Bourgogne, des poètes, des artistes et des grands personnages allant en Italie, ou venant de ce pays (2), il y eut une dernière cause qui fit redoubler la ferveur première que l'on ressentait pour la Renaissance. De Villebichot avait bien proclamé, en vers, que Dijon était une antique demeure des dieux; mais, en prose, je veux dire en réalité, la chose n'était pas aussi manifeste qu'il se l'imaginait. Bon nombre d'esprits soupçonneux ne doutaient-ils pas que les églises eussent été des temples païens ? Et la portée de l'étymologie du mot Dijon. — à *Diis*, — n'échappait-elle pas, d'autre part, au grand public, tandis que des ergoteurs, plus ou moins doctes, pouvaient y opposer une autre étymologie ? Sans doute, le mont Musard et le Four des Fées disaient bien quelque chose; toutefois, ce n'était point assez pour établir l'authenticité païenne de cette localité. Or voici que, grâce à des découvertes promptement survenues, et aussi à d'obscurs

renaissants, demi-poètes, demi-prosauteurs, — gens du *Parlement* pour la plupart (1), en qui s'incarna le goût des choses du pays, — la cause de de Villebichot obtenait enfin un éclatant triomphe. Sous l'action de ces *parlementaires* et des faits qui leur délièrent la langue, on s'éveilla. Dès lors nous comprenons mieux combien les habitants de Dijon s'imprégnèrent de l'idée nouvelle, acceptant avec joie leur descendance divine, selon le mode grec et romain, et, par conséquent, leur rattachement à l'antiquité païenne, comme l'entendait de Villebichot qui reste le héraut de cette rénovation (2), bien qu'à côté de lui, et la même année, un Dijonnais eût fait paraître un opuscule dont le titre : *le Papillon de Cupido*, témoigne d'un sentiment de Renaissance assez délicat (3).

Ce fut en 1584 qu'une première découverte marquante eut lieu; des statues antiques furent exhumées. Aussitôt un poète de la ville, avocat au Parlement, du nom de *Jean Richard*, fit paraître un in-8° de 48 feuillets sur les *Antiquités dijonnaises et les statues récemment trouvées à Dijon même, dans le collège des Godrans*. A la fin de cette publication se voient des vers latins sous cette rubrique : « *Heudecasyllabi de Fortunâ reduce, et alii aliquot fere ad easdem antiquitates versus.* » Et, comme ce poète bourguignon maniait fort bien la langue latine, il éditait, en même temps, les *Quatrains français* de Lefèvre, traduits par lui en *distiques latins*.

Plus tard, il exercera sa muse dans l'*Ode française* (voilà qui est tout à fait Renaissance), et il fera paraître : « *Les sept psaumes pénitentiels, avec quelques autres sans ordre, mis et tournés en odes françaises et pindariques.* » — *Pindariques!* charmante épithète que nous avons perdue et qui nous révèle en quelle admiration ce psalmiste chrétien te-

(1) Tous les poètes dijonnais furent gens très pratiques. N'exercer aucun métier, ne remplir aucune fonction, paraît contraire au génie bourguignon. Il faut aller jusqu'au commencement du xviii^e siècle pour rencontrer La Monnoye, parlementaire assez osé pour vendre sa charge, aller à Paris, et y vivre de sa plume et de ses petits revenus. La grande dispute d'Alexis Piron avec son père fut de ce de ce fils d'embrasser une profession. Cette lutte longue, terrible, resta dans la pensée de Piron et lui inspira sa célèbre épithape :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien ;
Pas même académicien !

(2) Dix ans avant le manifeste de 1543, on en était encore aux *Mystères!* Ainsi le Dijonnais *Damencrot* composait le *Mystère de l'immolation d'Abraham*, à quatre personnages! Deux ans plus tard (1545), le Parlement de Paris interdisait les *Mystères*. C'est une date à retenir.

(3) *Le Papillon* est un poème d'environ 2000 vers, qui, sous forme allégorique, contient une satire dont les tableaux sont souvent un peu trop nus; l'imagination s'y donne du champ. Un exemplaire de ce poème a été vendu, en 1860, 355 francs! — L'auteur, dans sa préface, prétend détourner les dames et demoiselles d'écouter ce *tout petit Dieu paillard aux yeux bendez*, ce qui est plus que douteux. Il suppose que c'est pour avoir médité de *Cupido* que le petit dieu l'a changé en papillon; sous cette forme, il visite Paris, Rome, etc.; mais, sans entrer davantage dans l'analyse de ce poème, qu'on en rapproche le titre de celui de *Damencrot* (*le Mystère d'Abraham*), et l'on comprendra quelle révolution s'était opérée de 1533 à 1543.

(1) Voy. la *Revue* du 20 août et du 1^{er} octobre 1892.

(2) A Dijon, *Sambin* était de retour de ses pérégrinations d'au delà les monts, où il avait lié amitié avec Michel-Ange.

naît le poète païen de Thèbes. C'est bien là l'esprit de la réforme littéraire comme de Villebichot l'avait proclamée, et l'on peut ranger Jean Richard au nombre de ses meilleurs élèves. Au reste, ce poète avait une véritable verve bourguignonne et connaissait à fond l'idiome du pays, car on lui attribue l'*Isménias* (1), poème très mordant où éclate la jalousie que les Dijonnais et les villages voisins portaient aux habitants de Talant, gens privilégiés, gens choyés jadis par les ducs de Bourgogne, ainsi que nous avons eu occasion de le dire au début de cette étude.

D'autres Richard se signalèrent en même temps, notamment celui qui est connu sous le nom de *Richard de Renvoisy*. Chanteur hors ligne, ce chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon passait aussi pour un joueur de luth et un compositeur excellent. Boursard connu et apprécia son talent, lui ayant, sans doute, entendu chanter quelques-unes des *Odes d'Anacréon* qu'il avait mises en musique, à quatre parties, d'après la traduction du président *Bégat*, autre Dijonnais gagné à la Renaissance. Mais notre chanoine, plus voluptueux encore que mélomane, vit ses jours abrégés d'une fâcheuse façon : il fut brûlé vif, en mars 1586, pour s'être imaginé qu'au siècle des Mignons, il n'y avait aucun mal à imiter les usages d'une cour qui renouvelait, par un très vilain côté, les mœurs de ces païens tant admirés. Le bon chanoine, il faut le reconnaître, poussait l'imitation anaécronique un peu trop loin en ce qui concernait l'*éphémisme*.

Si nous ne nous réservons de parler à part des artistes bourguignons au XVI^e siècle, ce serait ici le lieu de grouper, autour de Richard de Renvoisy, d'autres chanoines intéressants (les chanoines *musicaux*, comme ils s'intitulaient), tels que les Dijonnais *Lefèvre* et *Tabourot*, l'un et l'autre oncles du célèbre *Estienne Tabourot des Accords*. C'étaient de gais Bourguignons, « mordus du chien de la métromanie », et fous de musique et de chorégraphie. Ils avaient connu l'âge d'or, que la réforme religieuse avait brusquement fait cesser, l'âge où les prêtres menaient des chœurs et dansaient des branles sacrés dans les églises. C'est, sans doute, dans l'espérance de faire renaitre ces temps heureux que le digne et joyeux *Jehan Tabourot* fit paraître sous le nom anagrammatique de *Thoirot* (2) *Arbeau* une « *Orchésographie*, méthode et théorie en forme de discours et tablature pour apprendre à danser, battre le tambour en toute sorte et diversité de batteries, jouer du fifre et *arigot*, tirer des armes et escrimer, avec autres honnestes exercices, fort convenables à la jeunesse ». Que parlions-nous, tout à l'heure, de la danse des chanoines dans les églises (3) ? en

voilà bien d'une autre ! Jehan Tabourot savait l'art de tirer des armes et escrimer ! Il est vrai qu'à cette époque, dans une joute donnée à la cour par François I^{er}, on vit des curés engager une lutte à mains plates, ce qui prouve que Bonaventure des Périers n'avait pas trop exagéré le rôle de certains curés dans ses *Contes et Nouvelles* ; ici la fiction côtoyait de près la réalité.

Mais ces aimables chanoines et prêtres dansant, chantant des odes anaécroniques, rimant comme Lefèvre, et s'escrimant comme Jehan Tabourot, — joignez à cela « d'autres amusements », selon l'expression du seigneur des Accords, leur neveu, — allaient nous faire oublier notre sujet principal, à savoir la suite des découvertes d'objets antiques, témoins irrécusables du culte païen à Dijon même. Or nous voici, grâce aux autres chanoines, arrivés aux environs de 1598, époque de la seconde et très originale découverte annoncée comme suit : « L'an 1598, le jour auquel l'Église, depuis l'institution du pape Jean XVII^e (l'an mille trois), célèbre la commémoration des Trépassés, second de novembre, un vigneron et ses deux fils, travaillant dans une vigne qui m'appartient, découvrirent un tombeau, etc. »

Ainsi parle le médecin *Guénebauld*, Dijonnais, possesseur de la vigne en question et du monument funèbre qu'on venait de découvrir et sur lequel on lisait, en grec, cette inscription : — *Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre le corps de Chindonax, grand-prêtre. Arrière, impie ; car les dieux sauveurs gardent mes cendres !*

Jamais coup de tonnerre retentissant dans un ciel serein ne fit un pareil effet. Tout l'Olympe du monde savant en fut ébranlé. Il y eut presse pour voir cette merveille ; le docte Casaubon, lui-même, quitta Genève et accourut à Dijon. Le roi Henri IV voulut qu'on lui fit un ample rapport sur une découverte si étonnante ; de Thou désira, mais en vain, d'acheter l'urne funéraire ; enfin, l'inscription circula, — mais estropiée, — par toute l'Europe. Plusieurs années dura cet engouement ; cependant, il arriva que quelques esprits mal avisés ou jaloux de la gloire du docteur Guénebauld insinuèrent qu'il pouvait bien être l'auteur de l'inscription, et même on alla jusqu'à supposer que l'urne aurait été enfouie par lui dans sa vigne ; mais trop de savants avaient vu l'urne et le texte pour ne s'être pas rendus compte de leur ancienneté, et, d'autre part, des découvertes faites, en 1727, dans des propriétés voisines, témoignèrent bien qu'il y avait eu une nécropole en cette place (1). Mais, comme il est dit que les plus belles choses doivent avoir le pire destin, il arriva à l'urne de Chyndonax de tomber des mains du

(1) Ce titre grec, sur un sujet bourguignon, traité en langue bourguignonne, corrobore ce que nous venons de dire au sujet de l'enthousiasme du poète-avocat pour l'antiquité païenne.

(2) *Thoirot*, disons-nous, et non *Toinot*, comme on l'imprime d'ordinaire, mais à tort.

(3) « La danse ecclésiastique appelée la *Bergerette*, dit l'abbé Courtépée, dans sa *Description de la Bourgogne*, n'a fini à Besançon qu'en 1738. » Elle a duré fort longtemps aussi à Auxerre, d'après ce que rapporte Charles Nisard dans ses *Conjectures étymologiques*.

(1) L'abbé Papillon, page 275 de sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, affirme qu'entre autres antiquités, on découvrit alors (1727) une urne, un lacrymatoire, diverses médailles, et même quelques fragments d'inscriptions antiques. Le climat où ces découvertes eurent lieu s'appelle *Poussol*, terme bourguignon qui signifie *poussière, cendres* ; n'y a-t-il pas là quelque analogie avec l'ancienne destination de ce lieu ? Ajoutons encore qu'une inscription grecque, où se trouve le nom de Mithra (bas-relief appartenant autrefois à M. le conseiller Dumay, de Dijon), est expliquée par La Monnoye dans le tome II, p. 303, de ses œuvres choisies.

cardinal de Richelieu, auquel Guénebauld fils en avait fait don, entre celles d'un ignare curé des environs de Versailles, qui l'a placée dans sa basse-cour, où elle sert à abreuver les animaux!... Ainsi, poursuit l'abbé Papillon, une infinité de restes précieux de l'antiquité ont péri entre les mains des ignorants!

Nous voici, par le fait, en face d'une nouvelle antiquité, plus voisine celle-là et plus réelle que celle des dieux grecs que proclamait de Villebichot; aussi le docteur Guénebauld n'hésita-t-il pas à proclamer en un « sien petit labour », publié à Dijon chez Claude Guyot : « *Le réveil de Chyndonax*, prince des Vacies, druides celtiques-dijonnois, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures. » Du coup, toute une mythologie druidique apparut soufflant sur Dijon son romantisme étrange que les noms des *Argentières* et du *creux d'Enfer* entretinrent longtemps.

Pour nous, ce n'est point le *Réveil de Chyndonax* qui nous intéresse, mais celui de la langue bourguignonne qui avait lieu à cette époque, en sorte que nous prêtons une oreille amie aux vigneron *Résigné* (petit raisin) et *Sarpillon* (petite serpe), qui nous racontent leur étonnement à la vue du tombeau du druide mis à découvert; leurs conversations forment deux pièces en patois que l'on doit rattacher au théâtre de l'*Infanterie dijonnaise*. Ceci demande quelque explication.

Vers la fin du moyen âge, des sociétés de fous s'étaient, un peu partout, constituées cléricalement, dans les églises. A Dijon, cette société avait son siège dans la sainte chapelle des ducs, et ne se composait que des clercs de cette chapelle. Être fou était alors un privilège; la chose est manifeste; on conserve encore une sorte de mandement du duc Philippe le Bon (1454) qui est une épître confirmative dudit privilège; plus, une deuxième épître de 1482, par Jean d'Amboise, évêque-duc de Langres, ayant pour objet « la confirmation de la feste des foux ». On voit, par ces deux documents, que les *fols* religieux se plaisaient à rimer en français et dans un style assez correct; nulle trace encore d'idiome bourguignon. Mais, à côté d'eux, s'était organisée, sur le modèle de la société du *fou* des Pays-Bas, une autre association qui ne manquait pas de gravité malgré son titre folâtre. C'est cette société toute laïque et presque flamande (1) qui recueillit l'héritage des fous ecclésiastiques quand, aux approches de la Réforme, l'Église tenta de se discipliner un peu. Alors parut la *Mère-folle*, et, lui faisant cortège aux jours des montres, l'*Infanterie dijonnaise* (2); alors le plus charmant des théâtres provinciaux apparut, théâtre bi-langue, puisque les pièces y étaient en partie française et en partie bourguignonne.

Observons que ce théâtre, tout en s'inspirant de la Ré-

naissance, s'écarta totalement de la conception des pièces savantes de Jodelle, ainsi que de la recherche du langage préconisé par la pléiade. Là, peu ou point d'intrigue; là, l'idiome du pays employé à dessein d'initier le peuple à la mythologie païenne. Les vigneron, qui occupent la scène, souvent y succèdent aux dieux, aux déesses, aux nymphes, aux sylvaains, dont ils vont faire une description et apprécier les actes. A défaut des personnages de l'Olympe ou du Parnasse, ces mêmes vigneron sont occupés à expliquer, ou à se faire expliquer les tableaux profanes qu'ils admirent, et tous ces tableaux représentent des sujets mythologiques. Que nous sommes loin de le Bellay disant : « Sur toute chose, prens garde que le poème soit esloigné du vulgaire! » Ici, tout est naïf et simple; tout est fait pour initier le vulgaire à la connaissance des dieux et des héros de l'antiquité. Jamais, nulle part, on ne vit pareil enseignement; et ces choses s'accomplissaient sur la place publique, du haut des chars de Mère-folle! On se serait cru vraiment à Athènes ou à Rome, où tout se passait ainsi en plein air, devant le peuple.

Une pièce de 1583 commence ainsi :

Que maudict soit le fils de Rhée
Qui a la terre dédorée
Pour faire le ciécle argenté!

Puis, c'est la boîte de Pandore qui est incriminée :

Dès lors la vigne trompeuse
Ne vint qu'au travail de nos maïs!.

Cependant, pour consoler les tristes humains, il est resté « la pucelle Astrée, et Bontemps », le bon père,

Bontemps, que la belle Cythère
Coupla sur l'avril de ses aus
Avec la gaillarde Folie
Qui toujours, la panse grossie,
Luy esclot ung monde d'enfans!

Avec *Bontemps*, nous sommes en plein théâtre bourguignon; c'est lui le principal personnage de la plupart des pièces qui nous sont restées (1). Ce cher mari de Mère-folie représente la Bourgogne quand la paix et l'abondance y règnent; dès que la guerre ou quelques autres calamités éclatent, Bontemps disparaît. Mais voici que les vigneron l'apostrophent, lui reprochant une absence momentanée et non justifiée; pour eux, c'est l'occasion de louer leur « digne pays », en leur patois :

O Bontan, lou daigne pay
Por bé boire et se réjouy!
Bacu, vêtû d'cne jaiquôte,
Baise *Venonge* ai lai pinsôtte;
Lai *Tarre*, en tote lé saison,
Y épainche sou recorson!
Lou rapai rigôle en riveiro
Por regaillardî nos jarbeiro
Quan lou rasin a-t-chaïtu :
O Bontan, que n'y venô-tu!

(1) A son origine, l'association bourguignonne se forma sous les auspices d'un gouverneur envoyé de Bruges à Dijon.

(2) La Mère-folle était un homme, l'Infanterie de la cavalerie, le reste à l'avenant, toutes choses étant travesties, parce que les fols devaient, en tout, prendre le contre-pied des sages, ou mieux des us et coutumes généralement reçus.

(1) Nous avons déjà publié sept de ces pièces. — *Imprimerie Darantière, Dijon, 1888.*

Osons redire ce joli couplet en français. Bien que déloré, il aura encore quelque peu de son parfum poétique, tant la saveur du cru y est forte : — « O Bontemps, le digne pays (que la Bourgogne) pour bien boire et se réjouir! Bacchus, vêtu d'une veste légère, y baise (la) Vendange à la pincette, et la Terre, en toute saison, y épanche tout ce qu'elle tenait (de fruits) dans sa jupe retroussée. Le vin y coule en rivière afin de rendre gaillards nos gosiers, quand la cueillette du raisin est faite. O Bontemps, que n'y venais-tu ! »

Ne cherchons plus ici un simple calque mythologique, à la Ronsard. Des personnifications nouvelles apparaissent. C'est la Terre qui porte dans sa robe l'abondance des moissons et des fruits! C'est la Vendange qui se laisse faire le grain par Bacchus! Ce dieu lui-même ne porte plus le péplum grec; il est vêtu, à la bourguignonne, d'une veste de vigneron. La Renaissance, sur ce point, a fait un réel progrès. On sent qu'elle a quitté les rivages de la Grèce, source de ses inspirations, pour venir en chercher de plus jeunes, de plus fraîches et de plus vivantes près de cette *côte dorée*, pleine du dieu Bacchus, où s'épanouit la rouge trogne de Silène qu'aux jours de fêtes quatre *lurons* portent, triomphant, à travers Dijon, la ville dont la ceinture est de vigne (1). Cette partie du théâtre de l'*Infanterie* de la Mère-folle est assurément la plus originale; il y aurait là matière à un beau chapitre, mais tout le monde n'entend pas la langue bourguignonne; passons donc à la partie française, là nous pourrions instituer des points de comparaison faciles à saisir et à juger.

C'est par un coup d'éclat que l'*Infanterie dijonnaise* a inauguré son théâtre.

On était en 1576 : depuis longtemps sommeillait la Mère-folle, et avait disparu Bontemps, à cause des guerres civiles. Mais voici qu'un homme, Élie du Tillet, le grand-maître des eaux et forêts en Bourgogne, s'est avisé de lever la main sur sa femme, à Dijon, en plein mois de mai et dans une maison étrangère :

Au mois de may, en ceste ville
Les maris les plus rigoureux
Laisent leur femme bien gentille
Maistresse dedans leur maison, etc.

On pense la colère qui s'empara du beau sexe et qui, bien vite, se communiqua aux hommes. Sus, debout, les enfants de Mère-folle! D'abord la vicomtesse maîtresse (2) décida qu'on mènerait sur l'âne le brutal mari; mais celui-ci, prudent, avait fui à Beaune; alors l'*Infanterie* donna. Elle improvisa quatre jeux, dans lesquels on discuta le cas de du Tillet; son procès fut instruit en plein théâtre, et, après

des plaidoiries auxquelles sont mêlées les divinités de l'Olympe (on ne serait pas Renaissance sans cela), notre homme, peur grand qu'il fût et bien en cour, ne se vit pas moins condamné et *asnisé* (1). Or, c'est à la fin des quatre jeux que se trouve la *Chanson des Satyres*, dont M. Petit de Julleville n'a pas craint de dire : « Œuvre inconnue jusqu'ici d'un poète anonyme, que sa facture large, harmonieuse et soutenue met au nombre des plus heureux versificateurs (2) du XVI^e siècle. Il est de l'école de Ronsard, et, si l'on trouvait la pièce dans Ronsard même, on ne penserait pas qu'elle pût déparer l'œuvre de ce grand poète. »

Pour nous, ce qui nous frappe dès la première strophe de ce morceau, c'est sa ressemblance avec la première strophe de l'épître de de Villebichot aux studieux enfants de Dijon. Voici la strophe du poète de Talant :

Quand Jupiter, avecque Mnémosine,
Eut les neuf seurs Piérides formées,
Premièrement nasquist Calliopine
Et puis ses seurs hautement destinées;
Car à ces neufz furent déterminés
De toutz sçavoirs les distributions;
Elles aussi, ainsi rémunérées,
Ont fait des artz haultes inventions.

Passons maintenant aux premiers vers de la *Chanson des Satyres* :

Quand de Deucalion les caillous animés
Dans le vuide univers en hommes transformés
Eurent peuplés le monde, et que la race dure
Encore ressentant sa première rigueur,
Loïn de l'humanité, sans pitié, sans deuceur,
Errante par les bois, vivait à l'aventure...

N'y a-t-il pas entre ces deux strophes un air de parenté? Ne les croirait-on point sorties de la même plume? Mais de Villebichot existait-il encore en 1576? Il est à croire que non, en sorte qu'il nous faut penser qu'ici nous avons l'œuvre d'un de ses studieux disciples, qui aura mis à profit les strophes de son maître et aussi les réformes préconisées par Du Belley; c'est de la sorte qu'il aura été amené à substituer le grand vers alexandrin au décasyllabe de de Villebichot, et à réduire la strophe de dix vers à six vers seulement.

La troisième strophe de la *Chanson des Satyres* nous paraît se rapprocher aussi du genre de de Villebichot. Citons-la; aussi bien elle a été omise par M. Petit de Julleville (3). Le poète, après nous avoir montré Jupiter créant la femme, être

(1) « Braver, gausser, asnisier et s'êbaste, » voilà le triomphe des fols, d'après les vers que nous citons là, vers que nous détachons du 3^e jeu joué contre du Tillet.

(2) M. Petit de Julleville nous a demandé si, par hasard, nous aurions découvert le nom de l'auteur de la pièce. Le manuscrit ne porte qu'une signature, et c'est celle d'un homme inconnu à Dijon. On cite toute une pléiade de noms de parlementaires qui auraient travaillé, à cette époque, aux pièces de la Mère-folle; mais qui oserait choisir parmi ces sept noms?

(3) Se reporter aux volumes publiés par M. Petit de Julleville sur le théâtre. La *Revue* les a signalés en leur temps.

(1) C'est le Père Oudin, un docte professeur et un poète latin émérite, ami de La Monnoye, qui a dit, en chantant Dijon : *It plurima circum vitis!* et qui, un siècle et demi après de Villebichot, n'a pas craint de répéter que Dijon est *Diviadum genitrix*.

(2) C'était la femme du maire de Dijon, qui portait le titre de « vicomte-majeur ». Elle avait dans ses attributions le droit de décider qui serait mené sur l'âne, au mois de mai. Sur cet usage, voir la *Grande asnerie* que nous avons publiée à Dijon, chez Darantière.

courtois, doux, gracieux, paré de mille attraits, poursuit ainsi :

Alors il n'y eust Dieu qui ce fait n'advoua;
Phœbus de ses cheveux richement la doua;
Pallas de son sçavoir, Python de l'éloquence,
La Cyprine du ris; mais, par sus tout, Amour
Voulut dedans ses yeux eslire son séjour,
Et son arc, et ses traitz il mit en sa puissance.

A côté des belles strophes s'épanouissait le sonnet, que nous avons déjà trouvé en pleine floraison à Dijon dès 1550. A la fin du siècle, il envahit tout. On le trouve tout pimpant sur les tombeaux (qu'on se souvienne du fameux sonnet-épithaphe cité par La Monnoye, et dont l'auteur était *Griguette*, conseiller au Parlement), l'escalade même le char sur lequel se donnent les représentations de la Mère-folle; bref, il est partout. Il sévit à la façon d'une épidémie.

Enfin, le xvi^e siècle s'achève par *Psyché*, fable morale en cinq actes, en vers, avec chœurs et prologue (auteur : *Louvan Gélyot*, Dijonnais), et le xvii^e siècle s'ouvre par une *Mascarade*, véritable opéra, ainsi que le décrit Ronsard. Longtemps encore, après le *haut trébuchement* du chef de la légende, on continuera à *ronsardiser* en Bourgogne. Le premier qui se posera résolument en pur classique sera Bernard de La Monnoye. Ainsi s'est prolongé le brillant siècle de la Renaissance parmi les Bourguignons, qui ont su non seulement être les premiers à l'œuvre, mais y mettre, de plus, un accent et un caractère propres à leur climat et à leur race.

J. DURANDEAU.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Visite de noces* (suite). — NOUVEAUTÉS : *Champagnol malgré lui*, comédie en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières.

J'ai cherché à vous montrer, la semaine dernière, d'abord que le cas choisi par M. Dumas dans *la Visite de noces* était trop exceptionnel pour qu'on pût en tirer un exemple général; ensuite que M^{me} de Morancé n'était pas aussi intéressante qu'on nous le dit; enfin que certains des reproches adressés à Cygneroi étaient un peu exagérés. Je l'ai fait peut-être avec plus d'ardeur qu'il n'eût fallu. Mais il est impossible de parler froidement de l'œuvre de M. Dumas; il semble que la passion qu'il met à défendre sa thèse se communique même à ceux qui la combattent; et puis, quand on se trouve en désaccord avec lui, on est tenté de forcer la note, pour bien se prouver qu'on a raison.

Ceci dit, je reprends ma démonstration, et j'en viens à la seconde catégorie des griefs contre Cygneroi. Ils sont relatifs au renouveau de tentation que lui inspire son ancienne maîtresse. Il la dédaignait aimante et fidèle; quand il la croit « devenue une femme de

plaisir, quelque chose comme M^{lle} Castagnette », il se reprend à la désirer, et la dédaigne derechef quand il la sait toujours chaste et respectable. Certes, tel qu'on nous le présente, c'est l'attrait le plus grossier et le plus bestial. Jamais M. Dumas n'a vu plus loin, — plus bas, — dans le « cœur » humain.

Mais remarquez deux choses. En premier lieu, Cygneroi est d'une rare médiocrité; tout ce qu'il dit est empreint de la vulgarité la plus déplaisante; et cela singularise déjà le cas présenté. Si un homme est forcément un amant misérable dans l'adultère, plus l'homme qu'on nous montre sera intelligent et délicat, plus l'exemple donné aura de portée. Ici, ne vous semble-t-il pas que M. Dumas s'est fait la partie trop belle, et ne serait-on pas en droit de lui dire : « Vous avez raison pour Cygneroi; peut-être auriez-vous tort pour d'autres? » En second lieu, rappelez-vous certaine réplique de M^{me} de Morancé. Cygneroi, éperdu, la supplie de partir avec lui : « Mais votre femme? — Fernande ne se doutera de rien; c'est une innocente. — Et puis elle nourrit! » Encore un détail qui particularise le cas de Cygneroi et nous permet de supposer : d'abord que Cygneroi est fidèle à sa femme, ce qui doit être compté à son actif; ensuite que, s'il n'était pas dans la situation soulignée par M^{me} de Morancé (en vérité, l'infortuné n'a guère de satisfactions, au point de vue des sens!), il ne se rendrait pas coupable de la vilénie qu'il est en train de commettre.

Et, si j'osais aller jusqu'au bout de ma pensée, je dirais que, dans l'interprétation même de cette vilénie, M. Dumas me semble avoir mis un peu de parti pris; entraîné par sa démonstration, il n'a voulu voir en Cygneroi que ce qui l'aiderait à la mener à bien. C'est au moins l'impression que j'ai eue, dès la première fois que j'ai entendu *la Visite de noces*, et il faut qu'elle soit bien sincère pour que je me donne ainsi le ridicule d'expliquer à M. Dumas ce qu'il a fait sans le savoir.

Admettons donc que Cygneroi, dans la seconde partie de la pièce, ait les sentiments les plus grossiers et les plus méprisables : c'est-à-dire une sorte de curiosité libertine, sur laquelle je n'insiste pas, pour mille raisons que vous devinez, et aussi parce que, étant donné l'âge de Cygneroi et la vie qu'il a menée, cette curiosité-là, dans ce qu'elle a de général, doit être un peu émoussée; et ensuite une jalousie exclusivement... physiologique. Mais n'a-t-il absolument que ces sentiments-là? Ne pourrait-on trouver en lui, par exemple, une autre espèce de jalousie, la jalousie sentimentale, en opposition à la jalousie physique que lui prête l'auteur? Je ne dis pas que ce sentiment soit explicitement exprimé dans le rôle de Cygneroi; on ne l'y voit pas nettement, mais j'ai cette impression que, si on ne l'y voit pas, ce n'est pas tant parce qu'il n'y est pas, que parce que M. Dumas, pour la facilité de sa démonstration, n'a pas voulu qu'il y fût. En d'autres termes, imaginez un homme dans la situa-

tion de Cygneroi. Il retrouve une femme qu'il a aimée jadis. Leur liaison a duré trois ans; leurs « entrevues » ont été d'une invraisemblable rareté : et non seulement leurs entrevues, mais aussi les autres preuves d'amour qu'elle eût pu lui donner. Il attribuait la réserve de sa maîtresse à des scrupules dont il souffrait, mais qu'il respectait; il se disait : « Elle m'aime comme elle peut aimer; elle me donne d'elle-même ce qu'elle peut donner... » Découragé cependant, il la quitte. Il la retrouve plus tard, et apprend sur elle ce que Cygneroi apprend sur M^{me} de Morancé. Quels vont être ses sentiments? Écartons le mépris, dont le rôle est négligeable en amour. Ses sentiments pourront se résumer en ceci : chagrin de n'avoir pas été aimé. Jalousie, soit; mais la plus explicable, pour un peu je dirais la plus louable jalousie. Il y entrera peut-être la jalousie particulière stigmatisée par M. Dumas, mais il n'y aura pas que celle-là. Il souffrira de n'avoir pas été aimé (et je donne au mot toute sa signification) autant que les autres; il souffrira en apprenant que d'autres ont éveillé en sa maîtresse des sensations ou des sentiments qu'il n'avait pu y faire naître; ce n'est pas seulement l'abandon matériel qu'il jalouera, c'est l'abandon du cœur. Et, je le répète, qu'y a-t-il là d'absolument bas et répugnant? On me dit que ce n'est pas Cygneroi. Puisqu'il s'agit d'une règle générale, n'ai-je pas le droit de généraliser autant que possible le cas présenté? Et, en toute conscience, ne pensez-vous pas que c'est là ce qui se passerait le plus souvent?

Mais précisons davantage, et rapprochons-nous de Cygneroi. Cet homme que j'ai imaginé, supposez-le en présence de son ancienne maîtresse. S'il a les sentiments que je viens de dire, quel sera son premier mot? « Vous avez aimé X... plus que moi? » Et c'est en propres termes ce que dit Cygneroi à M^{me} de Morancé. Supposez que, fou de regret, de jalousie et d'espoir, il veuille tout quitter pour suivre cette femme et être aimé d'elle, comme il sait maintenant qu'elle peut aimer; quelle sera sa réponse aux objections qu'on lui fera? « Ça durera... jusqu'à ce qu'elle m'aime moi seul comme elle a aimé tous les autres. » Et c'est en propres termes ce que répond Cygneroi aux objections de Lebonnard.

Je sais : il y a une autre réplique de Cygneroi, qui finit la pièce et semble la résumer. Il s'enfuit après avoir appris que rien n'est vrai de ce que lui a conté Lebonnard : « Mais, malheureux, si c'est pour vivre avec une honnête femme, je n'ai pas besoin de M^{me} de Morancé; j'ai la mienne! » On arriverait sans trop de peine à montrer que la signification de cette phrase est moins nette qu'il ne semble au premier abord; car, enfin, c'est une femme qu'on aime, et non une catégorie de femmes; si, sous prétexte qu'il aimait George Sand, on avait engagé Musset à vivre avec M^{me} Amable Tastu, je crois que la proposition lui au-

rait semblé bizarre. Mais prenons-la pour ce qu'elle est, cette phrase. N'est-il pas vrai, vous tous qui avez vu et revu *la Visite de nocces*, n'est-il pas vrai que chaque fois cette phrase a excité en nous un instinctif mouvement de révolte? Et ce n'est pas le même mouvement qu'excitent d'autres parties de la pièce; la cause n'en est pas seulement dans le cynisme du sentiment, ou dans la brutalité voulue de l'expression. C'est que, malgré tout, elle détonne brusquement avec le caractère de Cygneroi. Instinctivement, nous sentons qu'il y a là de l'exagération. On dirait que M. Dumas, à mesure qu'il écrivait sa pièce, s'est pris de haine pour son héros : après lui avoir attribué les crimes essentiels de l'adultère, il a trouvé que ce n'était pas assez, et il en a ajouté d'autres. Peut-être en a-t-il trop ajouté. On a cette impression qu'en somme Cygneroi n'est pas si bas qu'on a voulu nous le dire, qu'il a sans doute des sentiments honteux ou méprisables, mais enfin qu'il n'a pas que ceux-là, et qu'il a été noirci pour les besoins de la cause; et que, pareillement, M^{me} de Morancé n'est pas si admirable, si « intéressante » qu'on le prétend... Je sais bien que c'est là un procédé de discussion un peu facile, mais nulle part il ne trouverait d'application meilleure que *la Visite de nocces*.

Et n'est-ce pas par cela même signaler une des imperfections de la pièce? Un cas exceptionnel en soi, une amante exceptionnelle, un amant exceptionnel, peuvent-ils, en bonne justice, servir à établir une règle générale? Ce qu'on nous montre dans *la Visite de nocces*, c'est un adultère, singulièrement dramatique et poignant, ce n'est pas l'adultère en général; ou, du moins, il n'est pas assez général pour qu'on puisse nous faire juger tous les autres d'après celui-là. Est-ce à dire que la thèse de M. Dumas me paraisse fautive? Assurément non. Aux mensonges presque inévitables que l'amour traîne après soi, l'adultère en ajoute d'autres, qui lui sont particuliers et essentiels; et un sentiment qui naît dans le mensonge et vit par le mensonge est forcément un grand générateur de bassesses. Tout ce que j'ai entendu critiquer ici, c'est la pièce elle-même (abstraction faite, ai-je besoin de le dire? de l'immense talent, sur lequel tout le monde est d'accord); c'est-à-dire que, tout en trouvant que M. Dumas a raison, il me semble que la manière dont il s'y est pris pour avoir raison n'est pas à l'abri de toute discussion. Car un phénomène assez curieux semble se produire depuis quelques années à propos du théâtre de M. Dumas. Nous voyons plus clairement ce qu'il peut y avoir d'artificiel ou au moins de volontairement excessif dans certains de ses personnages, dans la façon dont ils soutiennent leurs thèses, et aussi ce qu'il peut y avoir de vain à chercher à résoudre par un raisonnement mathématique des questions où s'agitent les sentiments les plus irraisonnés et les plus complexes. Mais remarquez qu'en ceci, c'est le procédé de composition et de démonstration de M. Du-

mas qu'on discute, moins que les idées qu'il soutient. Certes, il en est parmi ses jugements qu'on n'accepte pas sans appel; mais ses idées, dans ce qu'elles ont d'essentiel, sont admises aujourd'hui sans révolte, et c'est ce qu'on discutait le plus jadis. Et j'imagine que c'est surtout ce que voulait M. Dumas...

Que conclure de tout cela? D'abord, et encore une fois, qu'on ne saurait parler sans passion des comédies de M. Dumas; et aussi que son œuvre est si pleine de substance qu'on y peut découvrir mille choses, ce qu'il y a voulu mettre, et le contraire, peut-être, de ce qu'il y a mis.

* *

Aux Nouveautés, succès de fou-rire pour *Champignol malgré lui*. Je ne vous dirai pas que c'est là d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit français; je ne vous cacherai pas davantage que le premier acte est un peu long et le troisième un peu laborieux, quoique gai. Mais le second acte est d'une irrésistible drôlerie. Je ne puis que louer en masse MM. Tarride, Germain et Guy, et M^{mes} Pierny et Narlay.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le mal de Paris.

La Faculté des lettres de Toulouse vient de se signaler à l'attention du public littéraire par la faveur toute particulière qu'elle accorde aux sujets de grande actualité.

Des deux derniers proposés par elle aux candidats bacheliers, le premier conviait ces jeunes lurons à apprécier une opinion de M. Sarcey sur *Œdipe-roi* et d'Ennery, — le second à réfuter, sous le glorieux pseudonyme d'Émile Zola, le récent article de M. de Vogüé sur *la Débâcle*.

On s'est beaucoup diverti, à Paris, de l'extrême verveur de ces thèmes qui nous donnaient à espérer, pour la session prochaine, d'autres sujets aussi piquants, tels qu'une *Lettre de M^{me} Jane May à M^{me} Roubinowitch* ou des *Invectives d'Yvette Guilbert à un vitrioleur*.

A y bien réfléchi pourtant, l'hilarité se calme, car il n'est pas beaucoup plus drôle de voir nos petits Aristarques dire leur fait à MM. Sarcey et de Vogüé qu'à Racine, ou Voltaire, ou La Fontaine, ainsi qu'on les en charge d'habitude.

Ce qui, dans l'aventure, prêterait plus au sourire, c'est l'état d'esprit que dénote chez quelques-uns le choix de ces compositions; c'est que, pour certains, ce soit une si grosse affaire ce que pense M. de Vogüé et ce que pense M. Sarcey, — si grosse, si grosse qu'elle

déborde des méditations individuelles, des conversations générales pour pénétrer dans les Facultés, s'étaler au haut des copies, et finalement être soumise au verdict autorisé de nos chers enfants.

* *

Ceux, par contre, qui ont vécu dans les départements, riront moins, s'étonneront moins de ces débordements. Ils y reconnaîtront un des mille symptômes de cette fièvre encore innommée dont, en province, tombent victimes presque tous les intellectuels, — fièvre endémique et spéciale, comportant des paroxysmes, des délires, des hallucinations, — fièvre pernicieuse et tenace qui souvent poursuit jusque dans la capitale même les infortunés auxquels elle s'est attachée.

Avec la compétence et la sérénité d'un homme qui avait passé la majeure partie de ses jours à Paris, M. Renan déclarait, il y a quelques années, qu'il savait peu de séjours plus favorables aux travaux de l'esprit que celui de la province. Aimable et rassurante assertion qui peut sembler vraie si l'on ne considère que le côté matériel de ces travaux et les loisirs dont ils bénéficient dans la vide monotonie des mœurs de petite ville.

Mais que l'on envisage la vie de l'intellectuel au point de vue méditatif et intime, on comprendra rapidement combien lui est funeste le séjour de la province, — quel poison risque de jeter en son cerveau isolé ce mal mystérieux que je mentionnais ci-dessus et que volontiers j'appellerais : le mal de Paris.

* *

C'est, en effet, par une préoccupation permanente de Paris qu'il se manifeste; par une incessante attention de ce qui s'y passe qu'il se continue ensuite; et par une conception erronée, dénaturée, oblitérée des événements et des personnes qu'il se termine, comme toute maladie régulière, toute manie exclusive et classée.

La diathèse du provincial est d'ailleurs facile à établir, pour peu que l'on compare son existence à la salubre vie du Parisien.

Le Parisien, — et je parle de ces Parisiens qui ont quelque soin de leur âme, — est d'abord garé contre le désir de Paris, comme le poisson dans l'océan contre le désir de l'onde. Tout ce qu'il éprouve envers la capitale, c'est parfois un peu d'injuste dégoût quand il a souffert d'une déconvenue, ou que la température se fait trop froide ou trop chaude. Le reste du temps, le décor environnant ne l'inquiète que médiocrement, ne lui cause ni orgueil ni tristesse... Mais, le voici qu'il s'éveille, et, les yeux encore mi-clos, il ouvre le journal. Il l'ouvre d'une main tranquille et lente. Pourquoi se presserait-il? Les nouvelles? Ne les connaît-il

pas toutes, ou par les journaux du soir de la veille, ou par les racontars mondains, ou par sa présence personnelle sur le théâtre ou dans les théâtres de l'incident ? Les articles ? Mais ils ne méritent ni qu'il se hâte, ni qu'il s'enthousiasme, ni qu'il s'indigne. X. a fait une mauvaise chronique. Cela n'est-il pas le droit strict de X., homme de réel talent ? Z. a accumulé les niaiseries. Mais la bêtise de Z. n'est-elle pas avérée, consacrée par l'expérience, indisputable ? De la même main tranquille, il referme le journal, il le pose en un coin, il l'oublie pendant tout le jour, s'étant procuré par cette preste lecture juste ce qu'il faut de frisson social, de sentiment altruiste pour se rappeler les autres êtres qui grouillent autour de lui, — maître de sa pensée, ainsi rafraîchie à ce contact extérieur, libre de méditer solitairement, à l'abri de l'invasion des choses du dehors, exempt, pour vingt-quatre heures au moins, des méfaits de X., de Y., de Z. et du crime de la rue Botzaris...

Voyez maintenant au contraire et déplorez la néfaste hygiène, les douloureuses exaltations qui, sauf de rares exceptions, accablent l'intellectuel de province !

Ce n'est pas le matin qu'il la reçoit la gazette, mais l'après-midi, quelquefois même le soir, très tard. Toute la journée le mal de Paris l'a tourmenté, — exacerbé par l'ennui de la banale et obscure besogne quotidienne, activé par le spectacle des maussades rues, des lugubres faubourgs déserts de la petite ville de relégation. Enfin, le facteur sonne ; on remet à l'exilé son journal. D'un geste avide il fait sauter la bande ; et vous devinez alors de quel œil affamé il dévore les colonnes et les colonnes, de quel regard trouble et détraqué il juge ces nouvelles, ces hommes, ces articles, devenus à distance importants, considérables, énormes, — grands de douze heures d'attente ! Dans sa hâte, dans son agitation, il perd le don de perspective. Tout et tous lui apparaissent sur le même rang, sur le même plan ; et gare à ceux dont la sottise dépasse l'alignement ou dont les défauts forment tache ! Gloire aux puissants ! Malheur aux faibles ! Justice ! Justice ! Paris sera jugé ! Puis, quand il a fini de le juger seul, il recommence à le juger en compagnie de ses amis, de ses collègues. On discute sur les articles comme sur des pièces à conviction. On délibère sur la destinée des « mouvements », comme sur les itinéraires d'un train. On s'engage ou l'on se refuse. On se querelle. On s'injective. On prononce d'affreuses sentences. Et le lendemain jusqu'au soir, tout plein de ces émouvants débats, il s'enflammera encore à des souvenirs d'audience, en appellera devant lui-même du verdict de ses compagnons, reprendra le procès, laissera peu à peu envahir sa pensée, son ardente et précieuse pensée, par le souci des affaires d'autrui, des opinions d'autrui, des espérances d'autrui, — par l'absorbant et terrible mal de Paris.

*
**

Aussi je n'entends jamais sans regret affirmer que la province déteste Paris.

Elle l'adore, au contraire, d'une passion malade et folle ; elle pâme de tendresse pour lui, avec des rages, des spasmes, des contorsions

Ainsi qu'un ver de terre amoureux d'une étoile.

Et s'il lui arrive de médire de l'objet aimé, c'est qu'elle le souhaiterait complètement beau, intelligent, irréprochable.

J'en jurerais, moi qui possède en province quelques camarades fonctionnaires, délicats et lettrés ; moi qui connais si bien, — pour en avoir été brûlé, — la fervente flamme que Paris alluma en leur cœur.

A tel point même qu'à la joie d'apprendre leur arrivée dans la capitale se mêle toujours en moi une vague appréhension, la crainte de ce qu'ils vont peut-être me dire. Car je pressens que leurs premiers mots seront pour me faire une scène, pour se plaindre de Paris, pour m'en parler avec courroux, sans indulgence, sans pitié, comme d'une maîtresse indigne et perfide.

Presque chaque fois mes sinistres prévisions se réalisent. Au bout de quelques paroles de bienvenue, ils s'irritent, ils s'empotent, ils s'exaspèrent. Ils me reprochent de la façon la plus dure celles des productions de mes confrères qui leur ont paru imparfaites. Ils ne me font grâce de rien, ni d'un écho, ni d'un mot de la fin, ni d'une soirée parisienne, ni d'une fantaisie. Ils me récitent, avec des imprécations dédaigneuses, des morceaux de chroniques vieilles de plusieurs semaines et entrées depuis longtemps, — j'en attesterais les typographes, — en état de décomposition. Les qualifications les plus grossières se succèdent sur leurs lèvres tremblantes, et après ces entrevues orageuses, je n'ai d'autre consolation que de songer combien il est agréable, pour nous, parmi le scepticisme présent, d'être encore pris au sérieux par quelques créatures.

*
**

Comment dès lors n'éprouverions-nous pas de pareils sentiments de gratitude et de sympathie pour tous ceux chez lesquels nous remarquons des symptômes du mal de Paris ! Comment n'aimerions-nous pas le professeur de Toulouse qui dicta à ses élèves les sujets incriminés !

Pour ma part, je me l'imagine, il me semble, très exactement, la série de causes et d'effets qui le conduisit, par exemple, à faire gourmander M. de Vogüé par ses petits disciples.

...La nuit tombe. Il vient d'achever *la Dibâcle*. Puis il ouvre *la Revue des Deux Mondes*, et, sous la lueur de la

lampe, il entreprend l'article de M. de Vogüé. A mesure qu'il lit, son cerveau bouillonne davantage; et dans son imagination se dresse un immense et coupable M. de Vogüé, un criminel M. de Vogüé de l'Académie française, un malfaiseur M. de Vogüé, directeur de mouvement, un Goliath-Vogüé, un Samson-Vogüé, un Vogüé-Satan, qu'il faut abattre, qu'il faut confondre! Les lobes de son cerveau distendus à en éclater, le crâne chaud comme une braise, il arpente son cabinet ainsi qu'un jaguar! La grosse crise du mal de Paris le convulse et le possède! Ouvrez-vous, feuilles; accueillez-le, périodiques; convoquez-le, revues! qu'il vous livre ses meurtrières, ses imparables ripostes!... Mais soudain il s'arrête; au loin, dans le faubourg, l'omnibus de ville cornant pour les voyageurs l'a tiré de son rêve, lui a rappelé où il était, loin de Paris, des feuilles, des périodiques, des revues... Et pourtant il est nécessaire qu'il réponde à ce M. de Vogüé, qu'il le démasque, qu'il l'écrase! Alors, il se décide, rédige sa réplique sous forme de sujet de composition, condense en arguments ses idées principales. Puis le lendemain il lira le tout aux vingt gamins apeurés, et l'on saura enfin qu'elle est sa pensée sur la pensée de M. de Vogüé, sur la pensée de M. Zola!

Laissez faire le temps, les promotions et le ministre. Le voilà en Sorbonne, le professeur de Toulouse. Doucement il soigne son mal de Paris, médite moins sur les contemporains, plus sur lui-même. Il commence à exercer son métier avec une discrète indifférence, à s'adonner plus souvent aux réflexions intimes. Bientôt il en vient à dicter d'une voix négligente des sujets dans lesquels il demande « si l'on doit dire avec Aristote » ou bien « si La Bruyère eu raison de dire... » Il renonce à l'actualité, s'en tient au classique. La guérison est proche. Sous peu, ce sera un penseur désencombré, un penseur libre, un Parisien.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES DERNIERS VERS DE LORD TENNYSON.

Le recueil des dernières poésies de lord Tennyson vient de paraître à Londres. Le poète défunt a pu encore, avant de mourir, en revoir les épreuves; c'est lui-même qui, au dernier moment, en a changé le titre, car le volume, qui s'appelle aujourd'hui *la Mort d'Œnone*, devait d'abord s'appeler *le Rêve d'Akhar*, titre d'un autre des grands poèmes qu'il contient. C'est un mince volume d'une centaine de pages, mais formé pour la plupart de pièces inédites.

La Mort d'Œnone est, suivant le poète lui-même, « un vieux conte de la Grèce raconté à nouveau ». Jadis séduite, puis abandonnée par le pâtre Paris, Œnone est assise dans la caverne où elle se tient d'ordinaire, occupée à con-

templer les campagnes troyennes et les remparts de Troie. Elle voit accourir vers elle, après une effroyable clameur, son ancien amant, qui la supplie de la délivrer du poison qui brûle ses veines. Mais Œnone refuse : « Mon cœur, comme le tien, est empoisonné, lui dit-elle. Adultère, va-t'en mourir auprès de ton adultère! » Puis elle s'endort. A son réveil, elle aperçoit le bûcher funèbre de Paris et s'y jette pour le rejoindre.

Très supérieur par la pureté de la forme et la profondeur du sentiment au *Rêve d'Akhar* et aux poèmes suivants, ce poème complera parmi les chefs-d'œuvres de Tennyson. Le vers y est tour à tour d'une douceur et d'une fermeté extraordinaires, maintenu pourtant dans une tonalité générale sobre et contenue.

Parmi les petites pièces qui ferment le volume, voici également un chef-d'œuvre, *les Voix silencieuses*. Tennyson est malheureusement le plus intraduisible des poètes anglais.

« Quand l'heure muette, vêtue de noir, — apporte les rêves autour de mon lit, — ne m'appelle pas si souvent en arrière, — voix silencieuses des morts, — vers les routes des vallées derrière moi, — et les soleils qui ont fui. — Appelez-moi plutôt, voix silencieuses, — en avant dans la route étoilée — qui brille là-haut au-dessus de moi — en haut, et toujours plus haut! »

*
*
*

LA DERNIÈRE LETTRE DE HENRI HEINE.

Du recueil des lettres de Heine que doit publier la sœur du poète, plusieurs fragments ont paru déjà dans les journaux allemands. Voici la traduction de la dernière en date des lettres de Heine : il l'a écrite, quelques jours avant sa mort, à son cousin M. Hermann Heine, de Hambourg, qui venait de perdre son père :

« Cher Hermann,

« Je viens seulement d'apprendre par Charlotte la perte que tu as subie, et, malgré que je sois très malade et presque aveugle, je veux pourtant t'envoyer de ma propre main un mot de condoléance. Je n'ai pas besoin de te dire combien l'affreuse nouvelle m'a profondément remué! Mon cher oncle Henry était un homme excellent, doux et bon jusqu'à la faiblesse, d'autant plus aimable. Il était poli, complaisant, de bonnes manières; aucun mot grossier ni moins encore injurieux ne sortait de sa bouche. Jamais il ne mentait, et de même que la méchanceté fine, la méchanceté dure était étrangère à son cœur. Mais ce qu'il faut surtout louer en lui, c'est qu'il était un homme d'une profonde honnêteté. C'était un homme d'une profonde honnêteté, feu mon pauvre oncle, et c'est avec joie que j'apprends que toi aussi, mon cher Hermann, tu lui ressembles sous ce rapport. Ces bonnes qualités deviennent malheureusement très rares. La fausseté et l'infidélité prennent le dessus, et là où est semée la méchanceté, on ne peut récolter que le malheur et la mort. Les larmes des opprimés crient vers Dieu (dont la main sur moi aussi s'est très lourdement appesantie : est-ce comme châtiement ou comme épreuve? je ne le sais pas). Je suis très malheureux, mais je supporte ma misère avec soumission à l'insondable volonté de Dieu. Je ne vois plus les lettres que j'écris, et je me hâte de te saluer fraternellement. Ton fidèle cousin.

« HENRI HEINE. »

*
*
*

UN SERMON SUR IBSEN.

Les prédicateurs anglais font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour varier les sujets de leurs sermons. L'autre di-

manche, dans une église de Queen Victoria street, le Révérend Percy Dreamer a prêché sur Henri Ibsen. Il a commencé par détourner ses auditeurs d'aller dans les théâtres; et cela pour des motifs purement littéraires. Les personnages qu'on voit au théâtre, d'après lui, ne vivent pas : ils sont ou trop méchants ou trop bons. Seul aujourd'hui Henri Ibsen nous donne des personnages vivants, dont la chair saigne quand on la coupe. On a tort de prétendre qu'il soit immoral : c'est un réaliste, qui photographie exactement la nature. Mais le prédicateur ajoute que l'œuvre même d'Ibsen n'est point faite pour le public anglais. Au contraire de l'Angleterre, la Norvège est un pays d'âmes médiocres, dépourvues de toute aspiration vers l'idéal. Aussi n'y a-t-il aucun rapport entre les personnages ordinaires des drames d'Ibsen et le type ordinaire de l'Anglais, « un homme qui a un cœur chaud et un esprit large ». — Voilà comment un prêtre anglais apprécie l'œuvre du dramaturge norvégien. Il faudra décidément des siècles pour enlever de l'esprit des Anglais, de leur esprit « si large », cette idée, que les autres nations ne sont pas des hordes de brutes et de brigands, et qu'ils ne sont pas eux-mêmes la seule race absolument parfaite.

*
**

LITTÉRATURE ROYALE.

La reine d'Angleterre s'est mise avec un empressement extraordinaire, depuis quelque temps, à écrire des articles de revue. La revue qu'elle honore de sa collaboration, le *Strand Magazine*, a vu son tirage s'élever dans des proportions fantastiques : elle publie maintenant plus de 400 000 exemplaires. Le premier article de la reine était, le mois dernier, une énumération de ses poupées. Cette fois, le royal bas-bleu va, dit-on, raconter comment elle a appris l'indoustani; elle a eu pour professeur un Indien, qui a également enseigné l'indoustani au Sultan. Et, pour témoigner de ses progrès dans cette étude, la vieille reine va donner à lire aux lecteurs et lectrices du *Strand Magazine* deux lettres qu'elle a écrites en indoustani.

*
**

NOUVELLES WAGNÉRIENNES.

C'est tout à fait par erreur que les journaux ont annoncé l'internement dans une maison de santé de M. Félix Mottl, le chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth. Très fatigué à la suite des fêtes de Bayreuth, M. Mottl avait simplement pris un congé; il vient de rentrer à Carlsruhe.

Dans un ouvrage d'ailleurs assez médiocre sur le *Développement intellectuel de Wagner*, qu'il vient de publier à Leipzig, M. Hugo Dinger réédite deux articles d'un radicalisme très violent écrits en 1849 par Wagner pour les *Feuilles du peuple*, fameux journal révolutionnaire saxon. Ces articles sont intitulés, l'un, *L'Homme et la société présente*; l'autre, *la Revolution*. Ils ont paru sans nom d'auteur, mais sont incontestablement de la main de Wagner. Entre autres griefs, Wagner reproche au gouvernement saxon de dépenser annuellement 19 000 thalers pour l'éducation des chevaux et 12 000 thalers seulement pour l'éducation des enfants du peuple.

*
**

LA MAISON NATALE DE CARLYLE.

Tous les ans, le nombre augmente des pèlerins à la maison d'Ecclefechan, en Écosse, où est né Carlyle. Trois cents noms ont été inscrits ces temps derniers sur le registre des visiteurs : sur ces trois cents, il y avait dix-neuf Américains des États-Unis, deux indigènes de Manitoba, deux Indiens, deux indigènes de l'Afrique du Sud, deux Canadiens, un Danois, un Japonais et même un Français.

*
**

L'ORIGINAL DE LA PETITE NELL.

Dans un article de souvenirs sur son père, miss Mamie Dickens raconte que la délicieuse figure de la petite Nell, l'héroïne du *Magasin d'antiquités*, a été dessinée d'après une jeune fille que Dickens avait sous les yeux, et qu'il considérait comme le modèle de ce que devait être une jeune fille : miss Mary Hogarth, la ceur de M^{me} Dickens. C'est Dickens lui-même qui a écrit sur le tombeau de cette jeune fille, au cimetière de Kensal-Green, l'inscription que voici : « Jeune, bonne et belle, Dieu, dans sa pitié, l'a mise au nombre de ses anges à l'âge de dix-sept ans. »

*
**

UNE STATUE A DAVID HUME.

M. Ingram, l'éditeur de Poë, demande qu'une statue soit élevée à Édimbourg, en l'honneur du philosophe et historien écossais David Hume. Cette statue revient, en effet, de droit à Hume, quand on songe que les philosophes de l'école écossaise de Reid ont tous obtenu des monuments commémoratifs, et que la statue de Dugald Steward, notamment, occupe un des sites les plus en vue d'Édimbourg.

*
**

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FINLANDE.

La revue suédoise *Ord och Bild* a publié dernièrement une lettre sur le mouvement littéraire en Finlande dont les conclusions méritent d'être signalées, car elles ont une portée assez générale.

On sait que lorsqu'en 1809 Alexandre I^{er} réunit la Finlande à la Russie sur les bases d'une union personnelle, en respectant les libertés et la Constitution parlementaire du grand-duché, il n'y avait guère dans celui-ci que l'élément suédois qui pût compter. La civilisation et la littérature étaient toutes suédoises, sans parler d'autres écrivains d'un moindre mérite; c'est en Finlande que naquit et vécut l'admirable poète suédois J.-L. Runeberg, dont les travaux de M. Geffroy ont fait connaître le nom en France.

Peu à peu cependant, l'élément autochtone finnois, refoulé jadis par la conquête suédoise, tendait à acquérir plus d'importance. Il se forme un parti de *fennomanes* et la langue finnoise se mit à regagner du terrain. Le mouvement, comme toujours, fut en partie littéraire. Ce furent d'abord la publication d'anciens poèmes finnois, puis peu à peu l'apparition d'œuvres originales, chaque jour plus nombreuses. Aujourd'hui, Helsingfors possède à côté du théâtre suédois un théâtre finnois, et le correspondant de la revue que nous citons est obligé de constater que s'il reste un certain nombre d'écrivains suédois pleins d'activité et de talent, il leur faut lutter contre le flot toujours montant de la littérature finnoise.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue littéraire que ce développement de la langue finnoise mérite d'être signalé. Il a une véritable portée politique. Favorisé plus ou moins directement par le gouvernement de Saint-Petersbourg, la *fennomanie* a, en scindant le pays et en affaiblissant les résistances, ouvert des voies à l'influence russe. La langue russe commence à être exigée dans bien des circonstances : on oblige certains employés à l'apprendre; sa connaissance, dans d'autres cas, constitue un titre, et ainsi se prépare sans doute pour l'avenir l'assimilation complète du grand-duché au reste de l'Empire.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21

TOME L

19 NOVEMBRE 1892.

ÉTUDIANTS ET MŒURS UNIVERSITAIRES
D'AUTREFOIS

Félix et Thomas Platter à Montpellier (1).

(1552-1557 — 1595-1599.)

On ne se doute guère à Paris des passions qu'a déchainées en province le projet de loi sur la constitution des Universités, de l'anxiété avec laquelle les villes qui possèdent actuellement des Facultés attendent le vote des Chambres, des efforts qu'elles tentent, chacune de son côté, pour trouver leur avantage particulier dans ce vote. Paris est bien à l'aise pour prendre les choses de haut et ne regarder que la théorie pure, l'intérêt général de la science et des études; il est naturel qu'ailleurs on soit moins désintéressé et plus préoccupé de savoir en quels lieux, sous quels noms de villes se réaliseront ces Universités idéales dont on se promet de si beaux effets. Et tout aussi naturellement on se passionne d'autant plus qu'on a conscience d'être plus menacé par le projet de loi. Voilà pourquoi l'on ne saurait avoir idée ici de ce qui s'est remué d'influences, noué d'intrigues, crié de réclames, tenté de séductions, chaque ville voulant arracher l'assurance officielle ou officieuse de n'être pas sacrifiée au bien public.

(1) Félix et Thomas Platter à Montpellier. *Notes de voyage de deux étudiants bôlois, publiées d'après les manuscrits originaux appartenant à la bibliothèque de l'Université de Bâle.* 1 vol. in-8°. Montpellier, chez C. Coulet, 1892. La traduction est de M. L. Kieffer, professeur au lycée de Lyon.

Dans cette ardente rivalité, la ville de Montpellier mène campagne avec un mélange original d'adresse et de fierté. Elle met sa coquetterie à faire briller sa vitalité : elle rappelle quel centre et quel foyer d'études elle a été pendant des siècles en célébrant les fêtes commémoratives de la fondation de son Université. Elle prouve que ce qu'elle fut, elle l'est encore, en montrant le palais que ses étudiants se sont donné. Et c'est encore une bonne façon de faire valoir les titres de la cité que vient de prendre la Société des bibliophiles de Montpellier : elle a publié les notes de voyage de deux étudiants bôlois qui, au milieu et à la fin du XVI^e siècle, sont venus y étudier la médecine, et en ont remporté de quoi devenir chez eux des personnages assez considérables. La science trouve son compte à cet acte de patriotisme local, qui nous remet sous les yeux un coin de l'ancienne France et un moment de la civilisation universelle.

*
**

Les deux frères Platter firent leurs études à Montpellier à près d'un demi-siècle d'intervalle. Thomas avait trente-huit ans de moins que Félix. Leur père était un de ces âpres et forts travailleurs comme il y en eut tant alors, vrais soldats de fortune de la Renaissance, qui, partis de rien, durement, obstinément, patissant, luttant, héroïques de patience et d'ardeur à l'étude, faisaient leur chemin par l'érudition et l'enseignement, ainsi qu'en d'autres temps on faisait par les armes ou par l'Église; les plus obscurs, les moins chanceux finissaient au moins par élever leur famille, par l'asseoir dans un rang honorable, et des enfans de paysans, ou moins encore, faisaient souche

de bonne bourgeoisie. Après bien des essais, bien des traverses, Thomas Platter, l'ancien chevrier, était devenu gymnasiarque de la ville de Bâle. Il avait un fils unique : comme de juste, il voulut que ce fils montât plus haut que lui et haussât la famille encore d'un degré. Il décida d'en faire un médecin : un bon et noble métier, bien considéré, qui n'était exercé que par des gens de familles riches et bien apparentées. L'honnête maître d'école rêvait de voir son Félix aller à cheval par les rues, comme tous ces vénéralés médecins que l'enfant fût dressé tout petit à admirer et à envier. Mais il jugea sensément que n'ayant ni fortune, ni alliances, ni protections d'aucune sorte, son fils ne devait compter pour percer que sur son mérite et sa science ; il l'envoya donc où se formaient depuis des siècles les plus habiles et renommés médecins : il l'envoya étudier à Montpellier.

Félix combla les espérances paternelles. Il travailla et réussit. Il s'acquit, dans sa ville natale, une bonne et grande renommée : il fut homme de savoir et de progrès ; la bonne doctrine qu'il avait prise chez lui lui permit de renouveler la pratique et l'enseignement de la médecine en son pays. Il avait le goût des sciences naturelles, des collections, un herbier que Montaigne admira. Il s'était marié tout jeune, en revenant de France, avec une jeune fille dont la pensée ne l'avait pas quitté pendant ses cinq années d'étude et de voyages : une vraie idylle allemande. Mais au bout de quinze ans de mariage, il n'avait pas d'enfants. Cela ne faisait pas le compte du bonhomme Platter : n'ayant point notre individualisme insouciant et léger, il ne lui convenait pas d'avoir « trimé » toute une longue vie d'homme, d'avoir péniblement, lentement gagné de la considération, du renom, un rang, d'avoir fait de son fils un savant notable, et d'avoir porté sa famille à la force du poignet au niveau des meilleurs bourgeois de sa ville, pour que ce nom de Platter s'éteignît après deux générations, et que tout ce travail, cet âpre effort fussent en pure perte et soudain anéantis. Puisque son fils ne lui donnait pas d'héritiers, il en donnerait à son fils : c'était son affaire de continuer la race, à défaut de ceux à qui, selon la nature, incombaient ce devoir. Et le bonhomme, qui était veuf, se maria à soixante-treize ans ; et il se comporta si bien qu'il fit six enfants pour assurer la durée de son nom ; puis, délivré de l'inquiétude qui assombrissait ses vieux jours, ce vaillant ouvrier des besognes humaines s'endormit sereinement dans la paix du Seigneur. Ce fut ainsi que quarante-trois ans après le premier, un autre Platter vint s'inscrire à Montpellier sur les registres de la Faculté de médecine.

De ce cadet, il n'y a pas grand'chose à dire : c'est un bon esprit allemand, exact, solide, laborieux, un esprit moyen, sans originalité ni puissance, point trop érudit, point trop critique, un peu bavard, prolix et minutieux, un de ces observateurs sans caractère, qui

trouvent moyen de décrire scrupuleusement ce qu'ils voient sans avoir une *impression*, un de ces narrateurs sans âme, qui, précisément pour cela, n'atteignent pas l'âme des choses.

Félix est plus intéressant. Sa narration, candide comme lui, et qui garde jusqu'au bout je ne sais quelle enfantine naïveté, fait sourire d'abord et finit par charmer. On songe aux premières lignes de *Gil Blas*, quand il nous conte son départ de la maison paternelle : ironie à part, c'est la même réalité familière, la même abondance de menus et précis détails :

Le dimanche 9 octobre (1552), mon père m'enveloppa deux chemises et quelques mouchoirs dans une toile cirée ; il me remit, pour le voyage, quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, et trois couronnes en monnaie. Il m'avertit qu'il avait emprunté cet argent, comme aussi celui qui avait servi à payer le cheval. Il me fit cadeau d'un écu valaisan, frappé sous le cardinal Mathieu Schinner ; je le rapportai à la maison plusieurs années après ; ma mère me donna aussi une couronne. Enfin mon père me fit les recommandations les plus sévères ; je ne devais pas me faire illusion sur ma qualité de fils unique ; il avait beaucoup de dettes, quoique son bien en couvrit le montant ; je devais étudier avec zèle, afin d'arriver à bien posséder mon art... Il me promettait, d'ailleurs, de ne pas m'abandonner.

Et puis le dernier souper de famille où la mère sert un lapin rôti et une caille, où est convié le père de la douce Madeleine que cet enfant de quinze ans s'est déjà destinée pour femme ; à cette paisible scène d'intérieur, la peste met soudain un cadre tragique. Elle mêle une sombre inquiétude à l'attendrissement de la séparation. Le 10 octobre, Félix fait ses adieux à sa mère, « qui pleurerait et pensait ne plus le revoir ». Et après avoir flairé se rompre le cou dans un escalier, grâce aux éperons dont ce cavalier novice avait armé ses talons, le voilà en route, maître Thomas lui faisant un bout de conduite. Quand il fallut se séparer, le digne maître d'école *tendit la main* à son fils et lui dit : *Félix va..., va...* : jamais *vale* tout entier n'arriva à sortir de sa bouche, et Félix continua sa route le cœur gros. Je parlais de *Gil Blas* ; mais il y a aussi dans ce récit une intimité attendrie, qui pourrait évoquer encore l'idée des *Confessions* : cet obscur Bâlois du xvi^e siècle, qui ne ressemble guère au grand Genevois du xviii^e, est pourtant bien en quelque manière son compatriote : il a le don des émotions ingénues et profondes, à l'occasion, des petites choses de la vie quotidienne.

Ce n'était pas peu de chose que d'aller en ce temps-là de Bâle à Montpellier ; ni les fatigues ni les dangers ne manquaient. On attendait on l'on saisissait l'occasion de marchands français revenant des foires d'Allemagne, ou d'autres voyageurs suivant au moins en

artie le même itinéraire, pour faire le voyage en compagnie. La troupe se grossissait souvent en route, au hasard des rencontres; on se sentait plus en sûreté, plus on se voyait en nombre. Il s'agissait d'abord de gagner Genève. Là, si les compagnons s'arrêtaient, on prenait une autre voie, on cherchait des gens qui eussent affaire à Lyon : à Lyon, de nouveau, on s'enquerrait des voyageurs pour Montpellier. Ainsi le petit Félix, monté sur un petit bidet, atteignit Montpellier le 10 octobre. Dans ces vingt jours, il avait connu toutes les peurs : l'égarement à la nuit, dans les mauvais chemins, au milieu des bois; l'hôtellerie louche où l'on s'endort l'épée nue à portée de la main, d'où l'on déguerpit en hâte et sans bruit pour échapper aux bandits qu'un valet a entendus concerter une embuscade; la rivière grossie par les pluies, où les gués sont devenus impraticables, en sorte qu'il faut attendre plusieurs jours que les eaux aient baissé. Il n'était pas très brave, et ne fait pas difficulté d'avouer, sans y mettre de point d'honneur, qu'il a tremblé de tous ses membres. Il était neuf aux perversités de ce monde : avec autant d'étonnement que d'indignation, il insérait dans son journal la passeuse qui refuse de lui rendre sa monnaie, l'hôtesse qui, en récitant ses patenôtres, nous malhonnêtement la note. D'autres dangers aussi effrayaient, d'autres perversités scandalisaient sa jeune âme calviniste : la diabolique séduction des femmes en France, et surtout l'impudente coquetterie des filles d'auberge. Mais ici il était vaillant et prêt à la défense : il ne se laissait pas embrasser, en dépit de l'usage, quand il mettait le pied à terre à la porte d'une auberge, et il ne fallait pas non plus qu'une servante, à la fin du dîner, vint lui offrir une grosse poire pour manger en son honneur; avec une prudence admirable en ce jeune âge, il repoussait toutes les avances de ces coquines, les poires comme les baisers.

Dans le récit que Félix nous fait de son premier voyage, il y a une page exquise de sensibilité pénétrante. Il est à Avignon, tout seul, sans une âme à qui parler, à l'auberge du *Cocq*, « mauvais gîte », où il ne trouve que « des bateliers avec de larges chausses et des bonnets bleus ». Le voilà mourant de peur, incapable de fermer l'œil de la nuit. Il se lève le matin, à l'aube, tout abattu, l'âme oppressée surtout du sentiment de sa solitude dans cette grande ville inconnue où il se trouve perdu :

Je fus pris, écrivit-il, d'une si irrésistible envie de retourner chez moi dans ma patrie, que je m'en allai à l'écurie trouver un petit cheval et lui jetai les bras autour du cou en éclatant en sanglots. La pauvre bête, qui se trouvait aussi seule et se lamentait plaintivement après d'autres chevaux, semblait partager le chagrin de notre commun abandon. Je me rendis et là sur un rocher qui surplombe le Rhône, et me plongeai dans mes tristes pensées. Je me crus abandonné du monde

entier; j'accusais maître Michel (1) d'être parti pour Montpellier sans moi; et, dans mon chagrin, je déchirai plusieurs beaux sachets parfumés que j'avais achetés en route pour les envoyer à mes parents, et j'en semai les débris dans le fleuve. Mais Dieu vint à mon aide. J'entrai dans une église. C'était un dimanche, et les sons de l'orgue, unis aux chants, calmèrent un peu ma douleur. Je retournai à l'auberge, et, après un triste repas, ne sachant que devenir, je me jetai sur mon lit, où, contre mon habitude, je tombai dans un profond sommeil. Vers le soir, j'allai assister aux vêpres, pour entendre un peu de musique, et je m'assis tristement dans un coin.

Avais-je tort tout à l'heure de penser à Rousseau? La solitude fera longtemps l'impression la plus démoralisante sur cette âme impressionnable. Deux mois après son arrivée à Montpellier, la veille de Noël, maître Cathalan, l'apothicaire, étant allé avec tout son monde à la messe de minuit, et lui, en sa qualité de calviniste, étant resté à la maison, quand il se voit seul dans cet immense logis, la peur le prend : il se réfugie tout en haut de la maison, dans une sorte de guérite en planches, et là, s'étant enfermé soigneusement, il lit à la lueur de la lampe, dans un vieux Plante, la comédie d'*Amphitryon*. N'est-ce pas encore un tableau charmant que cette mélancolique et nocturne lecture?

Mais il faut passer sur le récit que Félix nous fait de son séjour à Montpellier : il est sérieux et grave, ce qui ne l'empêche pas de *chipper* les raisins et le vin de maître Cathalan (encore un trait qui rappelle *les Confessions*), ni de jouer du luth et d'aimer la danse. Il garde, en devenant savant, sa fraîcheur enfantine d'impressions, celle qui lui fait remarquer avec joie les jacinthes en fleur dès le mois de janvier, aux environs de Montpellier, celle aussi qui lui fait consigner dans son journal le souvenir de certaines *chausses vertes* et des autres habits qu'il étrenne, ou l'accord qu'il fait avec un cordonnier pour avoir des souliers neufs tous les dimanches. D'imagination assez calme en face du monde extérieur, il est très sensible aux couleurs, aux formes, au pittoresque des costumes, et les note volontiers, chez les autres comme chez lui. Il est très soigneux, et signale à la postérité le greudin de compagnon qui lui souille son manteau de boue. Très économe, il trouve fort mauvais que de la peau destinée aux fameuses chausses vertes, le tailleur ait volé de quoi faire un sac à sa femme : nouvelle preuve de l'humaine corruption, triste à découvrir pour une âme candide!

Le journal se termine comme il a commencé, et nous laisse la même impression de sensibilité toute naïve, tout intime, et par là pénétrante. Il oublie toutes ses peines, en arrivant en vue de Bâle, en découvrant de loin les deux tours de la cathédrale. Il décharge ses

(1) Le chirurgien Hérouard, avec qui il faisait route depuis Genève.

pistolets, désormais inutiles, contre le mur d'un jardin ; le détail, s'il était médié, serait charmant, pour traduire le sentiment de bien-être et de sécurité qui inonde l'âme du voyageur, quand enfin il se sent chez lui, ayant fini de rouler et de risquer. Il entre par la porte de Spalen, il prend la rue des Tanneurs, la place des Carmes, la rue de l'Hôpital : le voilà chez son père. « Devant la porte, — présage heureux, — se trouvait un homme à la recherche d'un médecin pour lui faire examiner de l'urine. » Il sonne, personne : c'est dimanche. La servante est au pèche, le père à la campagne, la mère chez une voisine. « Mais bientôt elle accourut tout essoufflée et me serra dans ses bras, en fondant en larmes. Je la trouvai pâle et vieillie. Elle portait, comme c'était alors la mode, un tablier vert à bavette montante et des souliers blancs. » Arrêtez-vous à cette bonne femme en tablier vert et à souliers blancs ; regardez-la : elle est exquise vraiment, et digne encore de Rousseau. Arrivent le père, les voisins, toute la rue : on trouve Félix grandi ; et nous pouvons le croire, il a vingt et un ans ; il y a cinq ans qu'on ne l'a vu.

Et voici la conclusion de toute l'histoire : « Je sus plus tard que la servante de Dorly Becherer, la sage-femme, pour être la première à l'annoncer à ma future, avait couru si vite chez maître Franz, et crié si fort en entrant dans la maison, que Madeleine en avait été toute saisie. Mes anciens camarades, informés de mon arrivée, s'étaient empressés de me venir voir. Nous dinâmes ensemble ; après quoi je les accompagnai à la Couronne. Madeleine me vit passer dans la rue encore revêtu de ma cape espagnole et s'enfuit. » Ces deux mots ne valent-ils pas n'importe quelle rencontre des deux fiancés et n'importe quelles paroles ? Et ici, — ces rapprochements n'ont rien d'abusif, — n'y a-t-il pas cette sorte d'*humour*, d'ironie affectueuse et bonne qu'on aime tant chez G. Elliot, ou parfois chez notre Daudet ? Ce n'était pas un écrivain raffiné que le docteur Félix Platter, et il ne calculait guère ses effets ; mais c'était en vérité une honnête nature, une âme tendre, un esprit simple, et nos réalistes, si durs, si méprisants, auraient profité à lire ces notes candides et nues, vides d'intentions littéraires, encore que ce ne soit pas précisément à eux que la Société des bibliophiles de Montpellier ait songé en les publiant.

**

Si la grâce de ce *Journal* vient d'un sentiment profond des choses de la vie intime et familière, il prend de l'intérêt et de la portée par la banalité objective de ces mêmes choses. Il n'arrive rien d'extraordinaire à cet étudiant bâlois, et son cas est des plus communs ; ses émotions, ses impressions n'ont rien de compliqué, ni de rare en nature. Et voilà justement ce qui fait de Félix Platter un type. Des centaines, des milliers de garçons, dans tous les pays de l'Europe, s'en allaient

ainsi loin de leur famille, aux Universités de France ou d'Allemagne, ou d'Italie, pour étudier en médecin ou en droit, ou en théologie, les uns studieux et rangés, d'autres légers et libertins, ou querelleurs, certains destinés à l'estime, à la fortune, à la gloire, d'autres, fruits secs, bons à couvrir les aventures, avaient de finir en quelque hôpital, épuisés de vice et de mère ; d'autres enfin présentant toutes les combinaisons et tous les contrastes de l'intelligence et du caractère, des talents et des passions.

Ils étaient des centaines et des milliers qui s'établissaient dans un mariage honorable, dans un bon et solide état, fixés pour la vie dans la sédentaire bourgeoisie, après avoir, entre leurs quizième et vingtième année, couru les grands chemins de leur pays et d'une partie de l'Europe. C'était là pour le tiers-état une éducation qui remplaçait les camps, les campagnes où se formaient les âmes des gentils hommes. A cette école de la vie errante et libre, loin de la famille, incessamment aux prises avec les dangers, les fatigues, et surtout les responsabilités, les caractères se trempaient : le bourgeois étroit et pusillanime, ce « mollusque » ridicule que nos écrivains sont plu à peindre, ne pouvait guère exister, et dans les professions les plus pacifiques, dans la plus parfaite sécurité de la vie bourgeoise, il y avait souvent de bons hommes, de mâles esprits capables de décision et d'action.

En ce temps où l'éducation des enfants préoccupait si juste titre les esprits clairvoyants qui aperçoivent les intérêts vitaux de la patrie, il n'est pas inutile de jeter un regard sur les conditions dans lesquelles nos aïeux trouvèrent la solution du problème ; nous y apercevrons les origines de la crise actuelle. Quand il n'y avait en France que Paris et Montpellier ou un médecin pût s'instruire, quand on n'avait le choix qu'entre quatre ou cinq villes pour étudier le droit et quand, d'où que l'on vint, il fallait venir à petite journée, à cheval, exposé à tous les hasards des grands chemins ; quand, pendant les études, il fallait passer quatre ou cinq années à se gouverner, à penser seul pour soi, à répondre seul de soi, non sans nouvelles assurément ni sans secours pécuniaires, mais sans la protection, sans la direction morale de la famille, alors la question de l'éducation ne se posait pas.

La force des choses faisait l'éducation des âmes pendant que les esprits s'instruisaient. Songez à ce petit Platter, à cet enfant de quinze ans arraché, du jour à lendemain, aux tendresses, à la chaleur, à la joie de la vie familiale, jeté tout d'un coup sur les routes, ayant à se défendre lui-même, le pauvre innocent que sa longue rapière embarrasse plus qu'elle ne le rassure à se guider lui-même, lui qui ne sait rien du monde à garder son corps, sa bourse et son cœur, des brigands, des hôteliers et des filles d'auberge. Par quelle

ances, quels désespoirs, quelles indignations il passe, on l'a vu : mais en vingt jours il voyage, il est trempé. Quand il arrive à Montpellier, il saura se débrouiller et se conduire. Et il ira ainsi jusqu'au bout de ses années d'Université, croissant en expérience et en force, mais, notons-le, sans se corrompre et sans se faner. Nous le bien aussi : d'aucune façon ce n'est un être exceptionnel ; ce qu'il est, ce qu'il fait, la moyenne, la majorité le sont et le font. Qu'il s'améliore et se préserve, mille autres s'amélioreront et se préserveront. La meilleure sauvegarde, c'est la responsabilité incessamment sentie ; l'oisiveté, l'oisiveté morale, l'inquiétude d'une activité sans objet, d'une volonté sans devoir, voilà le vrai danger dans la première jeunesse. Et ces séparations douloureuses avaient encore un bon effet : on ne craignait pas de parler morale, entre parents et enfants ; et le père ne faisait pas l'effet d'un ennuyeux récheur, et le fils sentait l'istante réalité de cette morale, l'efficacité des préceptes, la nécessité de la pratique. Quand le bon maître d'école avertit son fils de bien travailler, d'être rangé et actif, et qu'il n'a à compter que sur lui, Félix ne saurait s'y tromper : ce n'est pas le sermon banal d'un père qui croit de son rôle de débiter de la morale, c'est un avis prudent, salutaire, expression fidèle des nécessités vitales, sûre lumière à travers les obscurités et l'inconnu de l'avenir. Soyez sûrs que s'il n'avait pas eu le pied à l'étrier, s'il avait entendu les mêmes choses à la table de famille, à la bonne leur de la lampe, avant de se coucher dans un bon lit, tout alongui des chaudes affections domestiques, il n'eût pas trouvé le langage du père Platter de moitié aussi juste.

On se plaint aujourd'hui que l'éducation des enfants soit au-dessous de leur instruction ; on se plaint qu'il n'y ait plus de caractères et que les maîtres n'en forment pas, en même temps qu'ils font des bacheliers, des avocats et des médecins. C'est une conséquence aussi de la force des choses et des conditions actuelles de la vie scolaire. Les centres d'instruction se sont multipliés, et surtout ils se sont rapprochés, par les chemins de fer. L'enfant, le jeune homme ne se sentent jamais isolés, perdus dans le vaste monde ; ils ne subissent plus de ces rudes pressions qui appellent et développent toutes les énergies intimes. Ils n'ont plus à faire efforts pour nager tout seuls : ils peuvent se laisser couler doucement à fond, à peu près sûrs d'être repêchés à temps. Partout la protection de la famille peut les suivre, les soutenir, les dispenser de vouloir et de s'évertuer. Les communications rapides et sûres, la police meilleure et plus exacte, ont à peu près supprimé les fatigues et les dangers. Ainsi tout ce qui facilite l'instruction, affaiblit l'éducation ; et mieux on s'instruit aujourd'hui, moins on s'élève. D'autant que le progrès des méthodes inspirant confiance aux familles, une erreur funeste s'est répandue, favorisée par certaine mollesse et détrempe des âmes chez les

parents mêmes : on donne ses enfants à instruire, et on se croit dispensé de les élever. La famille abdique ; et voyant le mécanisme ingénieux et compliqué des machines à distribuer la science, elle croit, ou feint de croire, que l'éducation va avec l'instruction, que son concours est inutile, et que donnant des enfants on lui rendra des hommes, sans qu'elle s'en mêle.

Il se produit ici quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans l'éducation du corps. Les conditions matérielles de la vie étaient assez dures jadis pour qu'on ne s'occupât point du corps : la vie le trempait. Mais il est arrivé que les progrès de l'industrie, le développement du bien-être et du luxe ont supprimé de la majorité des existences la dépense d'activité physique nécessaire pour tenir le corps en bon état. Après beaucoup de temps, on s'est aperçu que notre civilisation n'obligeait plus les corps des enfants à se développer comme il fallait : on a pris le parti d'organiser la gymnastique et les jeux.

Il faudra en venir là pour l'éducation morale. Puisque les conditions naturelles de la vie sont telles que les caractères ne s'y forment ni ne s'y trempent, il faudra recourir aux moyens artificiels. Dans bien des familles, les enfants s'élèvent déjà sans durement, et on les laisse partir pour tous les sports sans trop redouter les rhumes, refroidissements et accidents : il faudra aussi renoncer à tenir leur moral dans du coton, et débarrasser leur volonté des lisières qui l'empêchent de se fortifier. C'est une méthode à trouver. Mais il est temps de remédier à cette grande maladie des caractères de notre temps : la « veulerie ».

*
**

Le journal de Félix, et celui de Thomas, qui reprend ici ses avantages, s'ajoutent heureusement à la collection, qui ne sera jamais trop riche, des mémoires où des voyageurs étrangers ont consigné leurs observations et leurs jugements sur notre pays.

Ces deux loyaux garçons, incapables de hâblerie, n'ayant souci de dire ce qu'ils ont vu, sans intention d'étonner ni d'amuser, seront d'intéressants témoins à entendre pour les rédacteurs d'histoires locales. Leurs récits abondent en renseignements sur nos villes du Midi, aspect, mœurs, richesses, travaux et jeux, monuments, et déjà, du reste, on les a mis à profit dans plus d'un ouvrage. Mais l'histoire générale ne doit pas les ignorer tout à fait ; ils peuvent lui fournir, sinon quelques idées nouvelles, du moins quelques traits, qui ne sont jamais inutiles, pour illustrer d'importantes idées. Les deux frères ont visité Avignon, et nous le décrivent en détail. En voyant ces palais de cardinaux, ces églises et chapelles où se gagnent assez d'indulgences pour tous les péchés du monde, ces bals, ces danses, ces jeux, ces comédies, ces mascarades qui se croisent dans les rues en carnaval avec des processions, saintes mascarades où sont figurés en costumes

somptueux des apôtres et des saints, en voyant ce luxe, cet éclat, cette joie, ces femmes parées qui donnent au calme Thomas l'éblouissement d'un Olympe païen, on comprend mieux ce qu'a été Avignon pendant deux ou trois siècles de notre vie nationale, et le rôle de cette ville, souvent trop négligé par les historiens, reparait à nos yeux. Depuis qu'un roi français y a installé la papauté, jusqu'à la fin de la Renaissance, Avignon a été comme un coin enfoncé par l'Italie en notre pays, ou, si l'on veut, un poste avancé d'où les mœurs, l'esprit, la civilisation d'au delà des monts ont plus facilement rayonné non seulement dans notre Midi, mais jusque dans le cœur de la France du Nord. Ces Romains, ces Florentins, seigneurs, prélats, poètes, qui gémissaient de la captivité de Babylone, venaient pourtant en Avignon, ne fût-ce que pour essayer d'en arracher le chef de l'Église. Et nos Français les y rencontraient; ou bien d'Avignon ils se laissaient aller à pousser quelque pointe dans le royaume, parfois jusqu'à Paris. Sans Avignon, Pétrarque n'eût pas entretenu les relations qu'il eut avec nos lettrés, ni partant exercé l'influence qu'il exerça sur le premier éveil de l'humanisme en notre pays. Au xvi^e siècle, Avignon n'avait plus ses papes; il continuait, sans ses cardinaux-légats, d'être une ville italienne, une porte ouverte en France à la civilisation raffinée, riche et joyeuse de l'Italie, un éblouissement pour les rudes et simples esprits du Nord.

Le demi-siècle qui sépare les voyages des deux frères a mis aussi entre leurs relations des différences curieuses, d'autant plus que leurs idées, leurs sentiments, leurs croyances ont plus de conformité, et que c'est le mouvement même de l'histoire qui s'enregistre dans le contraste de leur récit. Félix voit et note, avec une simplicité douloureuse, les exécutions des *luthériens* (car les noms de huguenots et calvinistes ne sont pas encore inventés), les prêtres, artisans, paysans, les femmes mêmes qu'on roue, tenaille, brûle pour crime d'hérésie. La répression est si dure, que la viande et les œufs sont défendus, en carême, sous peine de mort; on brise même, à l'entrée du carême, toute la vaisselle qui a servi à cuire la viande. Et Félix, qui apprend d'un camarade à faire cuire des œufs au-dessus de sa lampe, sur un papier beurré au préalable, risque sa vie dans cette gaminerie, malgré les privilèges des étudiants allemands. Viennent les guerres de religion, vient Henri IV avec son édit de paix et de tolérance. Thomas visite alors le Midi, et nous voyons les tristes fruits, la triste revanche des atrocités décrites par Félix. Maintes églises, maintes abbayes sont dévastées, détruites; les clochers jetés à bas; les plus fervents chefs-d'œuvre du moyen âge, les plus fins bijoux de la Renaissance, mutilés par la foi exaltée de ceux qui ont souffert; *l'idolâtrie papiste* en maint endroit persécutée, vexée, moquée. En dépit de tous les édits royaux, les protestants règnent dans Montpellier. Les catholiques

sont exclus des honneurs municipaux, de la garde de la ville; ils entrent à la messe de minuit entre deux rangs de soldats huguenots, qui font la haie, mousque en main et mèche allumée. Assister à la messe, un fois, par curiosité ou flânerie, c'est apostasie, dont on ne se relève que par une rétractation en forme, une entière humiliation. Et, pour achever de venger le martyrs, quand de bons chanoines veulent recueillir la dime, des gens de Montpellier, à cheval et masqués, tombent sur leurs gens, enlèvent leur blé: le roi ne peut leur faire justice de leurs pillards; c'est pitié pour ces huguenots, de dépouiller des chanoines. Quelques menus faits de ce genre, dans leur précision sèche, nous feront mieux comprendre le caractère de ce temps, la nature et les effets des passions religieuses.

Mais, sans nous égarer à travers les notes des frères Platter, regardons ce qu'ils nous disent de leurs études de leurs camarades, de leurs maîtres; aussi bien cette peinture des mœurs universitaires au xvi^e siècle donne-t-elle à leurs écrits leur principal attrait. Voilà donc Félix heureusement arrivé à Montpellier, et installé chez maître Catalan, *maran* (Maure) de race, apothicaire de métier, qui le nourrit et l'héberge en échange de son fils, pareillement hébergé et nourri chez le gymnasiarque de Bâle; c'est par de tels échanges que de pauvres gens peuvent envoyer leurs fils étudier au loin, sans trop se grever. Le premier soin du nouvel étudiant sera de se mettre en relations avec ses compatriotes, c'est-à-dire avec les Allemands, assez nombreux à Montpellier, dotés de privilèges spéciaux dont ils abusent parfois. Mais ils ne tiennent que d'eux-mêmes le privilège singulier d'être les seuls ivrognes qu'on rencontre dans la ville, sauf quelque pauvre diable qui a voyagé outre-Rhin et en a rapporté quelque teinture d'hérésie avec le goût immodéré du vin. A chaque Allemand qui arrive ou qui passe, étudiant ou soldat, on festoie et l'on boit sec; avec chaque Allemand qui part, on boit le coup de l'étrier et on l'accompagne jusqu'à un village voisin, riant et chantant le long des routes; à la fin de l'étape, en quelque auberge, on réitère les adieux, qui consistent à boire toute la nuit.

Notre étudiant s'empresse aussi de choisir un parrain, qui est le docteur Saporta, et de se faire inscrire sur les registres de l'Université. Les cours étaient nombreux: quatre dans la matinée et quatre l'après-midi. Félix entendit l'illustre Rondelet; il eut aussi pour maître Jean Schyron, qui avait présidé vingt et des années auparavant le baccalauréat de Rabelais; il était alors très vieux « et fit un jour dans ses chausses en pleine chaire ». Aussi les étudiants avaient-ils pris l'habitude d'aller déjeuner pendant son cours.

Les cours étaient nombreux: je veux dire qu'il y avait beaucoup de professeurs. Mais chaque professeur faisait le moins de cours possible. « Ils couraient après la clientèle. » Aussi les étudiants finirent-ils par se fa-

cher. Ils se rassemblèrent en armes devant les collègues, « et partout où ils trouvaient des camarades assistant à un cours, ils les invitaient à se joindre à eux ». Félix, l'étudiant modèle, ne voulait pas lâcher le cours de Saporta; bon gré, mal gré, il dut se mutiner aussi. « On se rendit à l'hôtel du Parlement. Un procureur, désigné par nous, se plaignit, en notre nom, de la négligence que les professeurs mettaient à faire leurs cours et réclama notre ancien droit d'avoir deux procureurs, autorisés à retenir les appointements des professeurs qui ne les feraient pas. On fit droit à notre réclamation. » Et, cinquante ans plus tard, en effet, du temps de Thomas, « quand le professeur veut toucher son traitement, qui s'élève annuellement à deux cents couronnes de France, et qui lui est payé par la Cour des comptes royaux, il doit se faire accompagner par quelque étudiant, y compris un de leurs quatre conseillers, pour attester que les cours ont été faits régulièrement et avec soin ».

Les pauvres professeurs en voyaient de dures parfois. Il leur faut finir leur cours au gré des étudiants. « Dès qu'ils en ont assez, ils commencent à faire tapage avec les plumes, les mains, les pieds; et pour peu que le professeur fasse la sourde oreille, ils se mettent à faire un tel vacarme qu'il lui est impossible de continuer. » Mêmes habitudes à Toulouse, à la Faculté de droit : on invective le professeur, s'il prétend continuer; on l'applaudit, on l'acclame, s'il se résigne à cesser. Au reste, ces légistes de Toulouse sont plus turbulents, plus indisciplinés, plus ennemis de la paix et de l'école que les étudiants en médecine de Montpellier; il n'est mauvaise farce, tapage, rixe, friponnerie même dont ils ne soient coutumiers. Les humanistes n'étaient pas plus favorisés. On se souvient des doléances de Muret sur la grossièreté scandaleuse de ses auditeurs, et qu'on alla jusqu'à lui lancer des pommes dans sa chaire. Voilà ce qui se passait, en pleine Renaissance, dans les Universités les plus florissantes, aux cours des professeurs les plus illustres. Il ne faut pas, du reste, prendre les choses trop au tragique. Les mœurs étaient encore grossières. Cette jeunesse à tête chaude n'en avait pas moins la passion de savoir. Tout en ne leur ménageant pas le tumulte, elle savait aussi s'enthousiasmer des professeurs qui avaient du zèle et du talent.

Outre la requête au Parlement contre les professeurs qui ne font pas de cours, le journal de Félix nous offre un trait qui met bien en lumière l'ardeur de ces étudiants à s'instruire. Elle les jette dans des entreprises fort risquées. Au temps de Félix, l'ancien règlement sur les dissections est encore en vigueur. Un roi de France, jadis, avait octroyé à la Faculté de Montpellier un cadavre par an; cela parut insuffisant à ceux qui voulaient acquérir la science de l'anatomie. Aussi, que faisait-on ? On allait déterrer les corps dans les cimetières. L'honnête Félix prit part à ces expéditions, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de s'in-

struire. Il partait à la nuit close avec quelques camarades; on gagnait le couvent des Augustins, où l'on buvait jusqu'à minuit dans la cellule d'un certain frère Bernard, « gaillard déterminé », qui se déguisait pour guider la bande. Après minuit sonné, l'épée à la main, on allait au cimetière du couvent de Saint-Denis, on grattait la terre avec les mains, à l'endroit où l'on avait enseveli un mort récemment et où elle n'était pas encore tassée. Le difficile était de faire entrer en ville cette étrange contrebande. La première fois, on envoya le portier de ville acheter du vin, et l'on fait passer en son absence le cadavre d'une femme qui avait les pieds tournés en dedans. Cinq jours après, malgré la surveillance des moines qui avaient découvert le vol fait dans leur cimetière, on enlève un étudiant et un enfant; mais on n'ose risquer de nouveau la même ruse avec le portier; on fait passer les cadavres et l'on passe ensuite sous la porte, par un trou qui se trouve dans la terre. Une troisième fois, on détèrre une vieille femme et un enfant, et l'on en fait l'autopsie dans la cellule du frère Bernard, « car il ne fallait plus songer à les faire entrer secrètement en ville ».

Du temps de Thomas, les gens studieux ne sont plus contraints à courir ces aventures dangereuses. Les séances d'anatomie sont assez fréquentes, dans une salle faite exprès; et les dissections sont à la mode; il y vient de beau monde, des dames élégantes, rougisantes et attentives, ou qui se masquent parfois pour mettre leur pudeur à l'aise.

Une foule d'autres détails des deux journaux, et principalement de celui de Thomas, achèvent de restituer devant nous la vieille Université de Montpellier, avec tout le peuple de ses médecins et de ses étudiants. Nous y voyons le professeur en renom faire ses visites, escorté par les rues et chez les malades d'une bande d'élèves; et chaque professeur tient à honneur d'avoir le plus gros cortège. Nous y voyons la pompe bruyante et coûteuse des promotions au doctorat, les sérénades de trompettes, fifres et violons données à tous les docteurs, chirurgiens et apothicaires, la promenade du candidat par la ville, à cheval, à grand fracas de trompettes; le burlesque châtiment infligé au médecin de contrebande ou marchand d'onguent qui a été pris exerçant et vendant en ville, contrairement aux ordonnances : « Les docteurs et étudiants ont le droit, sans autre forme de procès, de le placer à rebours sur un âne, avec la queue à la main en guise de bride, et de le promener par toute la ville, au milieu des huées et des cris de la populace qui le couvre de boue et d'ordures de la tête aux pieds. » Nous voyons enfin le bachelier nouvellement promu se transporter dans les villes et villages de la région pour y exercer la médecine au moins pendant six mois (Thomas se fixe à Lézès et s'y fait une bonne clientèle), puis revenir à Montpellier pour y faire le cours réglementaire. Ainsi Thomas est averti par lettre officielle et dûment scel-

lée d'avoir « à expliquer et commenter publiquement au collège le livre de Galenus, *De arte parva*, sur l'art médical ». Ce fut, du reste, l'affaire de trois séances, les 5, 6 et 19 octobre, « en présence d'un grand nombre de licenciés, bacheliers et étudiants en médecine, comme ils l'ont tous certifié en apposant leur signature sur mon diplôme de parchemin ». Mais le bon Thomas ne nous en fait pas accroire ; il nous dit ingénument le secret de ce nombreux auditoire : « La leçon faite, nous allions tous chez le pâtissier, où je leur payais une collation, afin qu'ils fussent d'autant plus exacts à mon cours et me donnassent leur attestation. » On conçoit au reste que ces leçons d'un simple bachelier ne fussent qu'une formalité, et que l'attrait de la collation réunit plus sûrement les auditeurs que l'utilité du cours. Mais l'exercice dans une localité des environs comme l'usage de suivre un maître dans ses visites étaient de sages réglemens pour donner aux étudiants la pratique avec la théorie : c'était, tant mal que bien, l'équivalent de la fréquentation de l'hôpital et des années d'internat.

Tout cela, en somme, donne la sensation d'un enseignement actif, fécond, vivant ; et si l'on ne savait déjà que pour les études médicales Montpellier était la rivale de Paris, et, — pourquoi ne pas le dire ? — une rivale souvent supérieure, non plus laborieuse, sans doute, mais d'une activité plus intelligente, d'une curiosité plus libre, plus originale, plus hardie, une rivale animée, à travers son respect réel pour la tradition, d'un esprit remarquable de progrès, si l'on savait tout cela, il n'était pas sans intérêt de voir les gens à l'œuvre, et les formes diverses et pittoresques de la vie revêtir l'idée qu'elles expriment. On peut connaître l'organisation des universités d'autrefois, sans se soucier de ces deux petits huguenots de Bâle : quand on les a écoutés, on a vu l'Université de Montpellier, on y a vécu. Et j'ajouterai qu'on lui souhaite de renaître.

GUSTAVE LANSON.

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN AFRIQUE

L'expédition du général Dodds.

Le 10 janvier 1890, à mon retour de mission, je rendais compte au gouvernement de mon voyage à Abomey, et je terminais mon rapport par les lignes suivantes :

Nous avons pu accomplir notre voyage sans conséquence fâcheuse pour le personnel de la mission, sans jamais perdre de vue le but que nous devons atteindre, et en mettant

oute notre patience à y arriver par des moyens absolument pacifiques, ainsi que l'ordre nous en avait été donné.

L'orgueil du prince Kondô, devenu aujourd'hui le roi Bedazin, la présomption de ses conseillers ne m'ont pas permis de conclure un arrangement qui sauvegardait les intérêts des deux nations en cause. Le gouvernement de la République, quoi qu'il arrive, aura fait preuve de la plus grande bienveillance envers le royaume de Dahomey. Il importe cependant que le nouveau roi ne puisse pas ignorer trop longtemps que la République française n'est patiente que parce qu'elle est forte, et qu'elle sait imposer le respect qui lui est dû, lorsque cela devient nécessaire.

On connaît les événements qui se sont succédé à la côte des Esclaves depuis cette époque, le traité signé par M. l'amiral de Cuverville, la reconnaissance du fleuve Whémé faite en 1892 par M. le lieutenant-gouverneur Ballot.

Cette reconnaissance, le roi Bedazin la considéra comme contraire à l'esprit et à la lettre du traité Cuverville, dont une clause recommandait aux canonnières françaises de ne plus remonter le cours du Whémé ; et l'exploration de l'*Émeraude*, jugée utile pour savoir si les troupes dahoméennes se préparaient à envahir le royaume de Porto-Novo, fut mal vue par les sujets du monarque dahoméen, qui jugèrent à propos de l'attaquer.

Cette violation du traité signé en août 1890 décida le ministère à envoyer le colonel Dodds au golfe du Benin avec les pouvoirs de gouverneur et de commandant en chef.

Mais toutes ces phases du conflit franco-dahoméen ont été racontées surtout par des écrivains militaires qui, n'ayant pas assisté aux premiers incidents, n'étant peut-être jamais allés au Dahomey, ont reçu de ceux qui avaient intérêt à diriger l'opinion publique dans un sens déterminé des documents confidentiels qu'ils ont été obligés de publier incomplets, n'ayant pas les renseignements que je possède et qui auraient éclairé leur religion, car leur bonne foi n'est pas douteuse.

Il est certain que toutes nos difficultés, au Dahomey comme au Tonkin, proviennent d'une seule cause : le regret éprouvé par le département de la marine de ne pas voir comme autrefois ses représentants directs, les amiraux et les capitaines de vaisseau, être les seuls intermédiaires entre le pouvoir central et les indigènes placés sous notre suzeraineté ou notre protectorat.

Jadis le commandant en chef de la division navale de l'Atlantique sud était chargé de diriger la politique de toutes les possessions françaises comprises entre le Sénégal et le Gabon dont l'amiral était gouverneur.

C'est à ce titre que M. l'amiral Laffon de Ladébat, le 21 décembre 1864, à la suite d'un manque d'égards de la part du roi Sodji de Porto-Novo, abandonna défi-

nitivement notre protectorat sur ce territoire, un an après que M. le contre-amiral baron Didelot (1^{er} août 1863) avait réussi à signer une convention avec le lieutenant-gouverneur de Lagos, John H. Glover, nous accordant comme frontière avec les possessions britanniques la rivière Addo et la ville d'Appah.

M. l'amiral Laffon de Ladébat, afin que notre renonciation à tous ces territoires fût bien complète, eut soin d'écrire au gouverneur Glover, à la date du 21 décembre 1863, une lettre où il lui fit part de sa *décision*, et les recueils diplomatiques de la Grande-Bretagne n'ont jamais cessé depuis cette époque d'insérer cette décision à côté des traités qui leur cèdent Lagos et les pays avoisinants.

En 1879, pour conserver librement notre transit entre Porto-Novo et Kotonou, sur les conseils de notre ambassadeur à Londres nous avons cédé aux Anglais le royaume de Frah et de Kéténou, c'est-à-dire le territoire compris entre la plage et la rive sud de la lagune de Porto-Novo. C'est dans ces conditions déplorablement qu'en 1883, l'Administration des colonies, sollicitée par la Chambre de commerce de Marseille, fut saisie de cette importante question.

MM. Disne-Matin Dorat, Roger, Pereton, Ballot comme résident, et moi comme gouverneur, n'avons cessé de lutter pour reconquérir les territoires contestés par l'Angleterre, qui se basait sur l'abandon fait par M. de Ladébat en 1864 et par le gouvernement en 1879.

Les pourparlers qui eurent lieu en 1889 aboutirent à une convention signée à Paris le 10 août 1890, qui complétait le traité que nous avions signé avec l'Allemagne en 1886 au sujet de nos possessions à la côte des Esclaves, et plaçait désormais le Dahomey sous notre influence politique.

Telle a été l'œuvre de l'Administration des colonies de 1883 à 1890. Les transactions commerciales de la France au Bénin ont été considérablement augmentées, et je crois pouvoir ajouter que si au début du conflit franco-dahoméen, en février 1890, un accord complet avait pu exister à Paris entre la marine et les colonies alors rattachées au ministère du commerce, c'est-à-dire si la marine avait bien voulu donner au début à l'Administration coloniale le concours effectif sur terre qu'elle donna seulement quand la direction des affaires passa dans ses mains, nous aurions occupé sans coup férir les points importants du littoral, Whydah entre autres, privés à cette époque de sérieux défenseurs.

L'armée dahoméenne qui est venue se briser à Kotonou contre les tirailleurs du commandant Terrillon, abrités par des branchages et quelques troncs d'arbres, n'aurait jamais pu reprendre Whydah, où les habitations peuvent être transformées en véritables forteresses.

Le littoral compris entre Kotonou et Grand-Popo une fois en notre possession, les Dahoméens se trouvaient sans communication facile avec la mer, et ils auraient été réduits à nous demander la paix.

La responsabilité de l'exécution effective des opérations militaires n'incombait à l'Administration coloniale que le jour où des navires pourraient sans ordres restrictifs être mis à sa disposition, et où une armée coloniale pourra exécuter librement les programmes dont le gouvernement de la République aura chargé le ministre des colonies.

L'honorable ministre de la marine a laissé le commandant actuel de nos établissements du Bénin à plus entière latitude. Il en a fait la déclaration à grade de général de brigade témoignant la confiance du gouvernement en ce chef méthodique, qui vient de donner des preuves réelles de ses capacités militaires. Il est juste, puisqu'il a consenti à entreprendre cette périlleuse campagne avec un nombre d'hommes inférieur à celui que d'autres officiers supérieurs exigeaient, puisque, d'après les dépêches officielles, il paraît avoir réussi à infliger au roi Bedazin de sanglantes défaites, il est de toute justice qu'une haute récompense soit décernée à un homme qui vient de relever avec tant d'éclat le prestige de la France en Afrique.

**

Les succès remportés par la colonne expéditionnaire du général Dodds, cette lutte soutenue contre des ennemis dix fois supérieurs en nombre, d'une bravoure et d'une témérité extrêmes, armés de fusils perfectionnés, ayant à leur disposition une artillerie puissante, et auxquels la nature de leur sol, le soleil torride et les pluies torrentielles venaient puissamment en aide, ont été suivis avec la plus vive anxiété par la nation tout entière.

Il a semblé aux hommes les moins susceptibles d'enthousiasme que cette marche pénible, à travers une région broussailleuse qui permettait à nos adversaires de nous arrêter presque à chaque pas, prenait les apparences d'une épopée.

De plus, si l'on songe que l'expédition du général Dodds est dirigée contre un peuple que sa religion a rendu le plus cruel et le plus sanguinaire de l'Afrique, on peut à bon droit considérer cette guerre comme une sorte de croisade faisant rentrer notre patrie dans ses traditions chevaleresques et humanitaires.

Mais si la fierté nationale a été heureuse d'entendre les louanges que les autres peuples, les Anglais en particulier, ont adressées au général Dodds et aux braves qu'il a l'honneur de commander, nous devons, au point de vue du développement légitime de notre influence

en Afrique, nous déclarer satisfaits. Cette campagne, que toutes les nouvelles parvenues jusqu'à ce jour s'accordent à montrer comme ayant été conduite avec une prudence et une méthode dignes des plus sincères éloges, — si elle se termine heureusement, comme il est permis de l'espérer, par la chute d'Abomey et la déchéance ou la suppression du roi Bedazin, — aura les résultats les plus considérables au point de vue de notre prestige en Afrique, non seulement dans la région voisine du golfe de Benin, mais encore vers la région du Niger jusqu'au lac Tchad.

Le Dahomey entretient, en effet, des relations suivies avec les peuples situés au nord et au nord-est, le Mossi, le Sokoto et le Bornou. Les marchands arabes de ces régions descendent non seulement à Ibadan, Abéokuta, mais viennent également à Abomey.

Le roi du Dahomey possède parmi ses soldats un bataillon exclusivement composé de musulmans. Le bruit de notre victoire se répandra dans tous les pays arrosés par le Niger d'une manière extrêmement rapide, car les nouvelles vont vite en Afrique, et l'exagération propre aux indigènes en centuplera la valeur.

Il faudra veiller à ce que le succès de nos armes ne soit pas interprété par les peuples de l'intérieur comme un danger futur pour leur liberté. Ce sera là un des points délicats à traiter après la pacification définitive du Dahomey.

En revanche, sur la côte des Esclaves, et je ne crains pas de dire depuis le cap des Palmes jusqu'au Gabon, toutes les tribus indigènes auront désormais pour le nom français un respect qu'elles s'abstenaient de lui témoigner, réservant leurs prévenances pour les Anglais et les Allemands.

La prise d'Abomey frappera vivement l'imagination des noirs, pour lesquels les Dahoméens paraissent impossibles à vaincre, même après la rapide campagne du général Wolseley contre les Achantis.

Les Anglais qui, en 1875, mirent le blocus devant Whydah, n'envisagèrent pas la possibilité de faire avec succès une démonstration à terre. Nos voisins du Togoland ne croyaient pas non plus à la possibilité de notre arrivée dans la capitale dahoméenne, et c'est peut-être la raison qui a amené les négociants allemands à favoriser ouvertement le roi Bedazin, afin, en cas de revers présumés de nos armes, d'obtenir le monopole du commerce dans cette région si riche. Il est, en effet, évident que l'expédition française ayant échoué, c'était pour nos maisons de commerce installées depuis 1841 à Whydah d'abord, à Godomey, Avrekété, Abomey-Kalavy, dans la suite, l'obligation de se retirer et de cesser tout trafic.

Le commerce allemand n'ayant plus un seul concurrent, car les Anglais, à la suite du blocus de 1875, ont transporté leurs comptoirs à Lagos et aux bouches du Niger, bénéficiait entièrement de notre disparition du marché.

De là, si les renseignements publiés en France sont exacts, ces ventes d'armes, de canons et de munitions aux troupes dahoméennes, et le concours effectif donné au roi Bedazin par les Européens agents des factoreries hamburgéennes de Whydah et de Petit-Popo.

Il me paraît plus qu'improbable que ce concours ait pu être autorisé par les gouvernements allemands ou anglais, mais il est prouvé que des steamers anglais ont apporté des armes aux factoreries allemandes, que leurs agents, soit par la vente de fusils perfectionnés, soit par un concours plus effectif donné au roi du Dahomey, ont rendu la résistance de ce chef plus longue et plus dangereuse pour les troupes françaises, et c'est incontestablement à cet appui que nous devons les arrêts forcés de la colonne expéditionnaire, obligée d'attendre les renforts laissés disponibles à Kotonou et à Porto-Novo.

Le ravitaillement constitue, d'un autre côté, une opération très délicate. M. Ballot, lieutenant-gouverneur du Benin, déploie l'activité la plus louable, et, grâce à l'autorité qu'il exerce sur le roi Toffa, il a pu réunir les porteurs nécessaires au transport des vivres et des munitions.

Mais les demandes du général Dodds se renouvelant à des intervalles rapprochés, et, d'un autre côté, les auxiliaires indigènes préposés au convoi ayant été décimés par les balles dahoméennes, le recrutement d'un personnel nouveau a dû être très laborieux : de là des retards auxquels la baisse des eaux du Whémé est venue s'ajouter, empêchant nos canonnières d'atteindre le gué de Tohoné, où la colonne a débarqué pour se diriger sur Kana.

Il a donc fallu recourir aux pirogues, qui sont peu aptes à remonter le courant d'une rivière, et le ravitaillement, qui s'opérait avec une précision parfaite au début, est devenu très compliqué à effectuer.

Néanmoins, cette opération a lieu en ce moment. Des renforts estimés à 480 hommes appartenant à l'infanterie de marine et aux tirailleurs sénégalais, débarqués le 10 novembre à Kotonou par le *Mytho*, sont en route pour rejoindre la colonne expéditionnaire qui occupe Kana.

Le général Dodds, fidèle à la tactique qui lui a si bien réussi jusqu'à ce jour, ne paraît vouloir attaquer la capitale dahoméenne qu'après avoir comblé les vides produits dans les rangs de sa petite armée et être en mesure, non seulement de prendre Abomey, mais d'arrêter le roi dans sa fuite.

Or la baisse continue des eaux du Whémé nécessite que cette dernière opération s'accomplisse le plus rapidement possible.

Le cours de cette rivière est peu connu en France. Le Whémé ou Oagbo (l'Ocpara de certains géographes) a été exploré, par mes ordres, en 1887 par M. Nonce Siciliano.

Une carte fut établie à son retour, et un officier très distingué de l'infanterie de marine, M. Traloux, fut chargé de la vérifier et la compléter.

M. Ballot remonta, en 1888, le fleuve jusqu'au gué de Tohoué à bord de la canonnière l'*Emeraude* et, dès lors, on pu tracer le cours de la partie navigable de ce cours d'eau qui se jette dans la lagune de Porto-Novo et dans le lac Denham par deux branches que forme son embouchure au milieu de laquelle se trouve l'îlot d'Aguégué.

Le courant du Whémé est très rapide au moment des hautes-eaux (septembre et octobre). Sa largeur, presque uniforme, est de 250 mètres. Ses rives, qui ont d'abord 1 mètre de hauteur dans les régions plates qui avoisinent le littoral, atteignent 7 mètres de haut dans la région boisée. Ces berges élevées indiquent la crue prodigieuse de ce fleuve à la saison des hautes eaux qui vient de finir.

En effet, dès le mois de novembre, les pluies deviennent peu abondantes, pour cesser complètement vers le 20, et il sera, dès lors, impossible aux vapeurs que nous avons fait venir à Porto-Novo d'aller prendre à Tohoué les malades et les blessés de la colonne.

C'est là un inconvénient grave que le général Dodds a dû prévoir. Au mois de décembre, les pirogues ayant à lutter contre le courant peuvent seules remonter et en général ne dépassent pas Fauvier.

Aussi la nouvelle de la prise d'Abomey est-elle anxieusement attendue par ceux qui connaissent cette région, où une surprise est toujours à redouter.

**

Après la défaite définitive du roi du Dahomey, que fera-t-on pour que le prestige acquis par cette brillante campagne militaire devienne profitable à nos intérêts?

Allons-nous procéder comme au Soudan, nous installer à Abomey, relié à Porto-Novo et à Whydah par une série de blockhaus, et mettre dans les centres habités des chefs à notre dévotion? En un mot, allons-nous faire une occupation militaire?

Mais, si l'on veut prendre la peine de jeter les yeux sur une carte où notre pénétration vers le Soudan soit indiquée, on verra que l'occupation de Bafoulabé, en 1880, a été suivie de celle de Kita en 1881, qui a nécessité plus tard notre établissement à Bamako en 1883, puis celle de Nyamina, de Ségou, de Niolo, etc... Et, à l'heure actuelle, un immense réseau de postes militaires s'étend vers le nord, vers l'est, vers le sud-est dans l'intérieur du Soudan central, protégeant un grand nombre de routes, où le transit commercial n'a aucun rapport avec ce déploiement de nos forces militaires, qui coûtent à la France des millions et rapportent une centaine de mille francs.

Cette année, le colonel Combes sera peut-être obligé

de s'enfoncer dans les pays peu connus qui s'étendent au delà du Niger, à la recherche de Samory, que les Anglais de Sierra-Leone approvisionnent de munitions et de fusils.

Il y a eu au Soudan comme au Dahomey des actions militaires glorieuses. Les Desbordes, les Gallien, les Boilève, les Frey, les Combes, les Vallière, les Archinard et les Humbert ont eu, comme le général Dodds, à déployer la plus grande bravoure et à lutter contre des ennemis que je connais et qui, plus instruits que les Daboméens, plus franchement guerriers, se battent avec autant de vaillance que ces derniers, mais avec plus de noblesse, chargeant nos carrés au grand soleil, et arrivant sur leurs chevaux agiles, malgré les feux de salves, jusque sur les baionnettes de nos intrépides soldats de l'infanterie de marine.

Il y aurait une page bien belle à écrire sur le général Borgnis-Desbordes défendant Bamako avec quelques centaines d'hommes, manquant de munitions et de vivres, et, stoïquement, livrant la bataille dans la plaine nue qui s'étend jusqu'au Niger aux troupes compactes et aguerries, armées de solides carabines anglaises, que l'Almauy Samory, le grand conquérant soudanien, commandait en personne.

Au point de vue militaire, cette conquête du Soudan où le général Borgnis-Desbordes s'est illustré, et que Renan a comparée aux campagnes d'Alexandre, est, comme l'expédition actuelle, de nature à flatter notre amour-propre national; mais le Soudan, aussi bien que l'intérieur du Dahomey au nord de Lama, ne sont pas, je le crains, destinés à donner des résultats économiques pouvant balancer les dépenses effectuées déjà.

J'estime qu'il faut se garder de nous avancer dans l'intérieur vers les pays compris dans la boucle du Niger. Il serait prudent de nous contenter d'une victoire morale, du développement de notre influence politique tant au nord d'Abomey qu'à l'est de Ségou-Sikoro.

Il est inutile d'occuper matériellement des points au nord du Dahomey, malgré le traité de Berlin, cet instrument diplomatique qui nous a poussés aux occupations effectives des régions de l'Afrique avec lesquelles nous entretenions auparavant, avec raison, de simples rapports d'amitié et de commerce.

Contentons-nous du littoral, où se trouvent les portes commerciales du continent noir, et n'allons pas continuer cette politique de conquêtes qui coûte si cher aux contribuables, qui met en deuil tant de familles françaises pour une gloire trop chèrement acquise. Réservons précieusement le courage de nos officiers, leur sang et celui des humbles, des soldats, pour des batailles plus profitables aux intérêts sacrés de la nation.

La lama, ce marais immense, sépare, pendant la

saïson des pluies (mars-décembre), le Dahomey en deux parties très distinctes. L'une au nord, découverte, ressemble au Soudan et ne produit que du maïs, des haricots et des ignames servant à la nourriture des indigènes; l'autre au sud va jusqu'à la côte; elle est couverte de forêts de palmiers à huile, de rôniers, de caïllédrats (acajou), de lianes de caoutchouc et d'essences précieuses; elle seule mérite l'attention du gouvernement.

Le commerce doit, par l'intermédiaire des indigènes, en leur facilitant l'exploitation des forêts qui sont leur patrimoine et sans léser leurs droits, recueillir des matières premières utiles à notre industrie et pouvant donner du travail aux ouvriers de la métropole.

Nous devons développer chez les Dahoméens, opprimés depuis des siècles par des tyrans, la connaissance des choses utiles, leur procurer une vie plus confortable, mais les laisser entièrement libres. Il faut que l'expédition du général Dodds ait pour but de leur donner la liberté et non de la leur ravir.

Laissons arriver à nos factoreries du littoral les caravanes de l'intérieur, mais il appartient au commerce le soin d'accomplir lui-même, s'il le juge utile, l'œuvre de pénétration vers le nord.

On a dit que l'Angleterre et l'Allemagne profiteraient, quoi qu'il arrive, de notre succès. Il est certain que les cotonnades de Manchester, le gin, le tabac et la poudre de Hambourg feront toujours concurrence aux étoffes de Rouen et de Flers, au taffia et aux anisettes de Marseille, et à la poudre de Saint-Chamas. En outre, le traité de Francfort et nos conventions avec l'Angleterre ne permettent pas de nous isoler au Dahomey comme sur le fleuve Sénégal, dont l'accès est interdit aux autres nations européennes.

Commerce veut dire l'art de gagner de l'argent par des échanges, et c'est être bien naïf que de vouloir mettre des obstacles aux transactions commerciales. Nos négociants, si leur intérêt ou le goût des indigènes l'exige, achètent sur les marchés anglais ou allemands les objets d'échange dont ils ont besoin, de même que les Anglais et les Allemands en achètent journellement en France. Il s'agit de produire à bas prix : c'est aux industries françaises à se défendre contre la concurrence étrangère.

Développons notre commerce au Dahomey, mais réduisons l'occupation militaire au strict nécessaire.

Il ne faut pas, par une expansion dangereuse vers l'intérieur, mécontenter les musulmans qui sont en Afrique des courtiers qu'il faut avoir pour soi, si l'on ne veut pas en faire des adversaires naturellement disposés par leurs croyances à se montrer peu bienveillants à notre égard.

Ce sont les marabouts, les aloufas, qui tiennent les marchés du Niger, du Sokoto, du Bornou et du Kanem, où un des plus intrépides officiers de l'infanterie

de marine, le commandant Monteil, dont on signale la prochaine arrivée à Tripoli, vient de passer heureusement, accomplissant du Sénégal à la Tripolitaine par le Tchad, le voyage le plus important qui ait été fait en Afrique par un Français, depuis René Caillé.

Le commandant Monteil, dans cette exploration pacifique, vient de nous créer de nouveaux amis dans le Soudan, d'augmenter le prestige de notre patrie et de recueillir pour le monde scientifique des documents du plus haut intérêt.

Il ne faut pas nous exposer de gaieté de cœur, en multipliant les expéditions militaires, à mécontenter les peuplades musulmanes, qui pourraient se croire menacées à leur tour : leur soulèvement aurait des conséquences désastreuses pour l'influence à laquelle nous avons le droit légitime de prétendre, et que le voyage du commandant Monteil et les victoires du général Dodds viennent de nous faire acquérir.

On arrive à tout par la patience. Nous ne devons pas, sous l'impulsion du succès auquel les Français sont trop sensibles, chercher à étendre nos conquêtes en Afrique.

Le nord-ouest du continent africain, qui, par sa situation géographique, semble rentrer dans la sphère de l'influence politique française, appartiendra-t-il à notre pays; un chemin de fer traversera-t-il un jour le pays du mirage, cette région sablonneuse, à peine peuplée, parcourue par les Touaregs nomades, qui s'appelle le Sahara? nous le souhaitons, mais nous demandons qu'on laisse quelque chose à faire à ceux qui venant après nous hériteront de notre enthousiasme colonial.

JEAN BAYOL.

NUIT TERRIBLE

Récit.

Avant de vous redire l'histoire que nous raconta dernièrement, un soir d'hiver, le capitaine Kroutof, je veux vous présenter le narrateur.

Michel Sergueitch Kroutof est un petit vieillard, trapu, d'apparence encore très solide. Une épaisse floraison de poils gris, hérissés et durs comme des crins, recouvre sa tête et envahit presque tout le visage. Mais l'expression énergique et tant soit peu farouche de cette physionomie est tempérée par celle des yeux, vifs et pénétrants, ayant encore conservé l'éclat de la jeunesse. Ces yeux disparaissent à moitié sous d'épais sourcils embroussaillés qui, chose bizarre, sont seuls restés noirs au milieu de cette forêt de poils gris.

Kroutof était un loup de mer dans toute la force du terme. Échappé tout enfant de la maison paternelle

pour s'engager comme mousse à bord d'un navire qui se rendait au Japon, il avait depuis parcouru les océans dans toutes les directions. La mer était devenue son élément. Après avoir visité, comme simple matelot, tous les pays de la terre, encouru des dangers sans nombre, il avait fait le commerce avec un brick qui lui appartenait, puis l'avait abandonné et s'était engagé dans la Compagnie des steamers de la Caspienne. A présent il a quitté définitivement le service pour se retirer dans notre petite ville, où il vit du fruit de ses économies.

Malgré son air rébarbatif, en dépit de la vie hasardeuse semée de périls et de privations de toute sorte qu'il avait menée, c'était néanmoins un homme d'une rare bonté que Michel Sergueitch, avec son visage tanné et jaune, presque toujours éclairé d'un sourire caressant.

Tel était l'homme qui, en langage simple et fruste, nous fit le récit suivant.

**

Il faut vous dire, messieurs, qu'après mon quatrième voyage autour du monde, je me fixai à Riga. Là, de compte à demi avec mon ami Carl Ivanovitch Brézent, j'achetai un petit navire à voiles dans l'intention de faire la course. Brézent et moi vivions ensemble comme des frères, partageant les gains de nos entreprises, lui en qualité de capitaine, moi comme pilote, ayant sous nos ordres quatre ou cinq hommes d'équipage. Carl Ivanovitch était marié, et, en l'honneur de sa jolie petite femme, nous avions baptisé notre bateau de son nom, *Anna*. Chaque été nous faisons deux ou trois courses, soit en France, soit en Angleterre. Cette année-là nous étions rentrés au port plus tôt que de coutume. Nous n'avions aucune entreprise en perspective, et nous allions prendre nos quartiers d'hiver.

L'automne s'avancait déjà, lorsqu'un riche marchand vint me trouver et me supplia de lui transporter en Écosse une cargaison de planches. La marchandise devait être livrée à terme fixe, et il n'avait pu, jusqu'à présent, trouver personne pour la conduire. J'hésitai un peu, vu la saison avancée, et consultai mon ami; mais en fin de compte nous acceptâmes de faire ce voyage, pour lequel, du reste, le marchand nous paya beaucoup plus cher que le prix ordinairement consenti. Comme c'était moi qui étais chargé des détails, je m'occupai sans retard de rassembler l'équipage. Les deux premiers que je raccolai, Antoine, un charpentier, et Jean, un cuisinier, bons et solides gaillards, m'en amenèrent bientôt deux autres, Christian et Jacob.

— Cela suffit maintenant, n'est-ce pas? me dit Brézent.

— Un de plus ne gênerait pas, lui répondis-je, et même avec une mer mauvaise il serait diablement utile à l'occasion.

Sans perdre de temps, nous nous occupons avec cet

équipage de rassembler les provisions et d'arrimer à bord le chargement de planches que nous devons conduire en Écosse.

Un jour, assis dans ma cabine, on vint m'avertir que quelqu'un désire me parler. Monté sur le pont, j'y trouve, m'attendant, un robuste garçon, gros, énorme même. Des épaules larges d'une demi-toise, des poings gros comme des barilletts. Lorsqu'il se tourna vers moi, l'étonnement m'arracha un cri de surprise. Figurez-vous un corps de géant surmonté de la tête d'une jolie fille. Un visage tout blanc, au teint laiteux, des sourcils noirs courbés en arc, un nez mince et effilé, des narines aux ailes palpitantes, et avec cela des yeux lumineux, si doux, si doux, que leur seul regard vous retournaient le cœur.

— C'est vous le patron? me demanda-t-il. Et voilà que sur mon signe de tête affirmatif, il se jette à mes pieds, me supplie de le prendre à bord comme mousse, parce qu'il est fiancé et a besoin de gagner de l'argent.

— Mais tu sais qu'un mousse n'est pas beaucoup payé?

— N'importe! fait-il; et le voilà encore à mes genoux.

Décidément ce garçon me plaisait.

— Allons, c'est bon, arrive avec tes papiers, nous verrons. — Il m'embrasse les mains, se sauve et revient une heure après à bord avec ses hardes, un pauvre paquet entouré d'un chiffon de toile. Je vois en parcourant ses papiers qu'il n'a que dix-neuf ans et qu'il est orphelin de père et de mère. Je lui fais signer son engagement séance tenante et le laisse avec les autres.

Le lendemain, Brézent, l'ayant vu sur le pont, me demande d'un air renfrogué :

— Qu'est-ce encore que celui-là?

Je le nomme et lui dis la bonne impression qu'il avait faite sur moi; mais Brézent continue à secouer la tête d'un air mécontent :

— Puisque tu avais reconnu toi-même qu'on pouvait s'en passer, pourquoi l'as-tu engagé?

— Il me plaisait.

— Possible, mais moi, il ne me plaît pas du tout, répartit Brézent.

Malgré cette évidente mauvaise volonté, je maintins néanmoins l'engagement du nouveau venu. Il se nommait Gottfried Koumb. Son apparence était si bizarre qu'il devint immédiatement le jouet et la risée de ses camarades.

D'une force extraordinaire, il travaillait beaucoup, mais à contre-cœur, pour ainsi dire, l'air toujours triste. Parfois il s'arrêtait dans sa besogne, immobile comme une statue, le regard fixé vers un point de l'espace. Pendant que les autres buvaient, échangeaient entre eux des plaisanteries, lui se tenait toujours à l'écart en les regardant d'un œil terne et sans vie. Mais si on

venait à le taquiner ou seulement à le heurter par mégarde, tout de suite son visage revêtait une telle expression méchante qu'il en était défiguré et même affreux à voir. Imaginez-vous un frais et joli minois de femme envahi tout à coup par la rage et la fureur.

Cependant la compassion vous prenait en le voyant assis dans un coin, triste, le regard perdu.

— Qu'est-ce que tu as, Koumb? Pourquoi es-tu si triste? lui demandais-je dans ces moments-là.

Il tressaillait, et, avec un mauvais regard, me répondait :

— Je veux partir... Emma, ma fiancée, va rester seule... qui sait si elle ne me trompera pas... qui sait si je ne mourrai pas en mer!...

— Allons! ne dis donc pas de bêtises. Voilà plus de quinze ans que je cours les mers et je n'en suis pas mort, comme tu vois.

Du reste, excepté la mienne, nulle affection ne venait à lui.

— Ah! tu peux te vanter d'avoir fait là une belle acquisition, me disait Brézent.

— Il n'est pas de trop; il faut se défier de la mer en cette saison. Et puis s'il ne plaît pas maintenant, cela viendra avec de la patience.

— Pour sûr, il n'est pas aimable, grognait Brézent d'un accent que j'entends encore.

*
*
*

Le navire chargé, les provisions rassemblées, le départ fut fixé le 30 septembre, à l'aube du jour. Dès la veille, nous avions fait nos adieux dans la ville et nous passâmes la nuit à bord. Parmi les tristes scènes de départ auxquelles il m'a été donné d'assister dans ma vie, aucune ne m'a fait autant d'impression que la séparation d'Anna et de son mari, lors de ce voyage. A moitié pâmée, elle se penchait à son cou et, pendant qu'il l'embrassait, elle le suppliait d'une voix entrecoupée par les larmes et les sanglots de ne pas l'abandonner. Pour abrégé l'entrevue, il voulait répondre par des plaisanteries, mais elle n'en pleurait que plus fort, maudissant son nouveau-né qui l'empêchait de suivre son mari. Enfin elle se tordit dans une violente attaque de nerfs. Une telle scène déprimait visiblement le courage de Brézent. Après lui avoir vu poser sa femme sur son lit et embrasser son enfant, je l'entraînai rapidement avec moi à bord. Cette soirée d'automne était sombre et morne. Le vent et la pluie faisaient rage. La tristesse vous serrait le cœur.

— Ah! Michel, me dit-il, nous n'aurions pas dû accepter ce voyage. C'est la première fois qu'il me semble si pénible de me séparer d'Anna, et le cœur m'en saigne.

Moi aussi j'étais de cet avis, moi aussi je parlais à regret, avec une oppression sur la poitrine; mais il ne

me fallait pas laisser Brézent s'abattre et se décourager :

— Tu me parles ainsi, lui dis-je, que parce que ta femme t'a donné récemment un fils et que c'est la première fois que tu les quittes tous les deux; mais, courage! le beau temps et les beaux jours vont revenir.

— Ah! ce maudit Koumb! murmura-t-il.

Pourquoi ce souvenir lui venait-il en cet instant? Ne comprenant pas, je me tus.

Nous primes nos dispositions pour la nuit. Tandis que lui descendait dans sa cabine disant qu'il voulait dormir, je m'installai à mon poste de pilote sur le pont. Bientôt j'aperçus Koumb assis à côté du cabestan, qui psalmodiait lugubrement un psaume.

Encore plus attristé à cette vue, je lui dis d'un ton courroucé :

— Que fais-tu là, Koumb, comme un chien qui hurle à la mort? Fais-moi le plaisir de te taire tout de suite!

Il s'arrêta, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, comme figé dans cette attitude. Décidément, pensai-je, cette nuit n'est pas gaie. Puis, je descendis dans la chambre commune, où s'était rassemblé l'équipage qui n'était pas encore de service. Tous serrés autour du poêle, ils chuchotaient entre eux d'un air de mystère.

— Qu'est-ce que vous marmottez-là, vous autres, criaï-je d'un ton irrité?

— C'est de nos parents que nous parlons, Michel Sergueitch, répondit Antoine le charpentier.

— Pourquoi ne parlez-vous pas à haute voix?

— Ça nous paraît plus doux quand c'est à voix basse, répliqua celui-ci.

Je haussai les épaules et rentrai dans ma cabine.

Le milieu de notre petit navire était occupé par la chambre commune, dans laquelle mangeait l'équipage et couchaient les hommes qui n'étaient pas de quart. A l'arrière se trouvait le magasin aux vivres et à l'avant étaient disposés, l'un pour moi, l'autre pour Brézent, deux rofs adossés l'un à l'autre, percés seulement d'une petite fenêtre s'ouvrant sur le pont. Allongé sur mon hamac je ne pouvais dormir, envahi par un sentiment inexplicable de tristesse. Au dehors, le vent ne cessait de gémir, et la pluie résonnait sur le pont avec un bruit de tambour.

C'est ainsi que je restai jusqu'à l'aube, attendant le moment d'appareiller. A peine étais-je remonté sur le pont, que Jacob et Jean se précipitèrent vers moi, tout effarés :

— Michel Sergueitch! Koumb nous a volés et s'est enfui à terre.

— Pas possible!

Puis Antoine et Christian m'entourèrent à leur tour, et on me raconta ce qui s'était passé.

— Hier soir, nous nous sommes cachés dès que vous avez quitté la chambre. Voilà Antoine qui entend quelqu'un marcher et remuer une malle.

— Qui est là ? s'écrie-t-il.

— C'est moi, répond Koumb ; et le bruit cesse. A son tour, Jacob entend le frôlement de pieds nus.

— C'est moi, lui répond encore Koumb ; je suis allé boire.

— Et puis, le matin au réveil, nous voyons nos sacs ouverts et vides. Koumb avait disparu.

J'avais le cœur serré. Ainsi, ce garçon doux, pensif, qui me plaisait si fort, c'est lui qui... Entre Brézent, et je lui raconte l'affaire. Tout tremblant et blême de fureur, il s'écrie en grinçant des dents :

— Je lui apprendrai ce que c'est que le service, à ce gredin qui vole ses camarades !... Christian, Jacob ! vite à terre ! Amenez-moi le chenapan et ne revenez pas à bord sans lui. Allons vite !

Bien qu'effrayé de cet accès de colère, je ne pouvais rien dire, car il était dans son droit. Puis il ordonna de tout préparer pour le départ, et bientôt le bateau muni de sa toile et poussé par le vent tira sur sa chaîne d'ancre.

— Antoine ! cria de nouveau Brézent, tiens-toi prêt pour appareiller avec Jean. Dès que le gredin sera ici, vire au cabestan.

*
**

Quatre longues heures d'attente se passèrent pendant lesquelles Brézent ne cessait d'arpenter le pont en jetant de temps à autre des regards irrités du côté de la terre. Antoine et Jean étaient immobiles auprès du cabestan, moi sur mon banc de quart. « Que va-t-il se passer ? pensais-je. Impossible qu'on ne rattrape pas Koumb, puisque ses papiers sont ici : il ne peut sortir de la ville. » Enfin, ils parurent : Koumb, tenu par Christian, pendant que Jacob le poussait et tirait par derrière un volumineux paquet. Une jeune fille, aux cheveux rouges épars, courait à côté des matelots.

— Ah ! enfin, il est pris, s'écria Brézent en s'avancant impétueusement vers le hastingage.

Les trois hommes entrèrent dans la chaloupe. Quelques minutes après, ils étaient à bord.

— Il voulait se sauver ! mais nous l'avons rattrapé, et toutes nos affaires sont là, s'écria le premier, Jacob, d'un air joyeux.

— Gotfried ! Gotfried ! criait désespérément la jeune fille agitant ses bras vers le malheureux. — Celui-ci, accablé, penchait la tête sur sa poitrine.

— Nous l'avons trouvé chez sa fiancée, ajouta Christian. — C'est elle qui crie là-bas. Allons, ouste ! marche donc ! continua-t-il en poussant rudement Koumb.

— Au cabestan ! vire ! commanda Brézent.

Trois minutes après, l'*Anna* se mettait en marche.

La pauvre fille continuait à nous poursuivre de ses cris d'appel, qui arrivaient de plus en plus affaiblis par la distance.

A la fin elle tomba comme une masse sur le quai... Nous voguions en mer libre. La ville se perdait dans le brouillard.

Brézent dévorait des yeux Koumb, immobile, tenu en respect par Antoine et Jean. Le visage enflammé, les yeux hors de la tête, il ouvrait et fermait convulsivement la bouche comme pour parler, sans pouvoir proférer aucun son. En vérité, je comprenais sa situation. D'un côté, la désagréable corvée d'avoir à conduire cette maudite cargaison dans les circonstances où il se trouvait, de l'autre sa haine contre Koumb, excitée par le désir de le punir d'un vol fait à de pauvres camarades.

A la fin, il parla, mais on eût dit que les paroles sortaient malgré lui de sa gorge contractée :

— Ah ! te voilà, canaille ? Tu as volé et tu t'es sauvé...

Une dot pour ta belle fiancée, sans doute ?... Mais je vais te donner une leçon dont tu te souviendras... Allons, Jacob !

Ce Jacob était le plus fort de l'équipage. Aidé de Christian, il se jeta sur Koumb, lui saisit les mains par derrière et le traîna vers le mât.

— Enlevez-lui sa chemise !

— Non, ne fais pas cela, laisse-le ! criai-je.

— Toi, reste à ta place. Ce n'est pas ton affaire. Je suis le maître ici, vociféra Brézent.

Je n'avais qu'à me taire. Que voulez-vous ? il était dans son droit. C'était le capitaine après tout, et la discipline à bord doit être respectée.

— Attachez-le !

Jacob et Christian forcèrent Koumb à entourer le mât de ses bras et lui lièrent les mains. Le visage du malheureux suait l'épouvante.

— Ah ! ah ! tu ne chantes plus maintenant, canaille ! Jacob ! la garçette !

Et, avec cette terrible lanterne garnie de nœuds à son extrémité, Jacob se mit à fouetter impitoyablement le misérable.

Tout d'abord Koumb pleurait et gémissait, puis il se tut. Je revois toujours tel qu'il était à ce moment, ce visage si défiguré par la fureur, si hideux que je cessai de le plaindre. Enfin on le jeta en paquet sur le pont, et Brézent, un peu radouci, lui dit :

— Souviens-toi de cette leçon, Koumb. Pour un matelot, rien n'est plus honteux que le vol. Tâche de te corriger.

Pendant ce temps, Jacob dénouait le sac repris à Koumb et distribuait à chacun ses effets.

On voyait que le voleur avait fait indistinctement main basse sur tout ce qui était à sa portée : bottes, vestes, couteaux, pipes, paquets de thé et même paquets de lettres.

Rentré dans le roof avec Brézent, je lui dis :

— Tu as été trop dur pour lui.

— Ah ! si tu savais l'inquiétude et le tourment qui me rongent, me répondit-il.

— Soit; mais quel drôle de moyen tu as pris pour te calmer!

— Non, ce n'est pas étrange, car c'est lui qui en est la cause. Jamais je n'ai encore vu une figure plus repoussante que la sienne.

Puis comme s'il voulait s'excuser et en même temps chasser les pensées qui l'obsédaient :

— Baste! ce qui est fait est fait. N'en parlons plus.

Quant à Koumb, il gisait assommé sur un matelas, la face contre terre, les bras étendus, gémissant et ne cessant de demander à boire.

Une brise assez fraîche soufflait, entraînant d'une allure régulière l'Anna, qui fendait l'onde de son étrave effilée. Devant nous s'étendait l'immensité où rien n'arrêtait le regard.

A en juger par le temps dont nous jouissions, notre navigation devait être facile et dépourvue d'incidents. Mais à bord il n'en était pas de même : le malaise régnait parmi nous.

Après son rétablissement qui fut assez rapide, Koumb se remit au travail avec une régularité plus grande encore qu'anparavant. Je n'osai lui en faire compliment, tellement sombre était devenue son attitude. Le chagrin l'avait ressaisi, et ses camarades ne cessaient de le faire souffrir. Il faut bien reconnaître que les natures simples ne connaissent pas de mesure; une fois que leurs intérêts ont été lésés, elles deviennent impitoyables et ne veulent pas faire grâce. C'était le cas pour Koumb. Après sa faute, il avait été châtié, donc ce devait être fini; mais il n'en était rien. Le mauvais vouloir des autres continuait à le poursuivre. Ils le reléguèrent à l'écart, refusaient de l'aider dans une manœuvre difficile. Chacun s'ingéniait à l'irriter, à le pousser, à l'injurier grossièrement.

Une fois, comme Antoine retirait de sa poche un foulard rouge pour s'essuyer le front, Jacob lui cria :

— Eh! cache donc bien vite ton foulard, sinon Koumb t'égorgera pour le prendre et en faire cadeau à sa roussote.

Koumb tressaillit et se retira du groupe. Indigné de cette vexation inutile, je voulus les exhorter, leur faire honte de leur conduite, mais ils n'en voulaient pas démorde.

— C'est une canaille, voyez-vous, Michel Sergueitch, dit l'un d'eux, car celui qui vole un camarade n'a pas de conscience. Il serait capable de tuer son propre père. Vrai, le knout était encore trop bon pour ce chien-là!

Il n'est donc pas étonnant que Koumb, qui travaillait cependant à lui seul plus que tous les autres ensemble, devint plus sombre et plus farouche. Et comment pouvait-il en être autrement! Depuis trois jours que nous étions en mer, il n'avait encore dit un mot à personne. On l'eût cru hébété et stupide. Sa seule dis-

traction dans l'intervalle des travaux était de s'asseoir à l'écart pour chanter des psaumes à demi-voix. Parfois il s'interrompait pour se jeter à genoux en appelant Emma. Il donnait vraiment l'impression d'un animal retenu de force en cage.

Enfin, au milieu d'un de ces accès de désespoir, le voyant sangloter et frapper du front le plancher, je me décidai à l'aborder :

— Allons, Gotfried, reviens à toi. Cesse de pleurer comme une vieille femme.

Ému par l'accent de mes paroles, il pleura encore plus fort et répondit :

— J'ai du chagrin parce que j'ai peur.

— Peur de quoi?

— Peur de la mer, peur des autres. Je voudrais être rentré là-bas pour avoir beaucoup d'argent et le donner à Emma. Il n'y a qu'elle qui m'aime. Oh! la mer!... oh! ces hommes!... continua-t-il au milieu de ses sanglots.

— Ne t'occupe pas d'eux, méprise-les. Du reste, d'eux-mêmes ils auront bientôt honte de leur conduite.

— Je veux m'en aller chez moi, à terre...

Je rapportai à Brézent cet incident, en lui disant :

— C'est un malheur pour nous que ce Koumb.

— A qui la faute, répliqua celui-ci avec un mauvais rire : n'est-ce pas toi qui nous a fait ce joli cadeau?

— Cependant, c'est un excellent travailleur.

— Ah! oui, parlons-en! Puis il ajouta après un silence : Tu le sais, je ne me suis embarqué qu'à contre-cœur, et maintenant le chagrin et la crainte m'étouffent. Rien qu'à regarder Koumb, je sens mes forces s'en aller. Et puis ce n'est pas sans cause, continua-t-il en baissant la voix... A plusieurs reprises j'ai senti son regard peser sur moi. Tu sais que je ne suis pas poltron. J'ai affronté, grâce à Dieu, bien des périls dans ma vie. Eh bien, la peur me saisit chaque fois que je le regarde à ce moment-là. A la première terre que nous rencontrons, je le débarque.

— Décidément, vous êtes tous fous!

— Comme tu voudras, mais moi je le sais.

De mon côté, du reste, la bonne impression que Koumb avait produite sur moi s'effaçait peu à peu en raison des leurs de haine que, de plus en plus fréquemment, je voyais luire dans ses yeux. Un soir, les étoiles étincelaient dans le ciel, dont la coupole d'un bleu sombre enveloppait la mer aux vagues vertes. Sur l'infini de sou étendue, des leurs phosphorescentes brillaient çà et là, comme des feux follets, à la crête des vagues. Autour de nous, le silence, troublé seulement par le clapotis des vagues, éparpillées en étincelles sous l'avant effilé de notre léger navire. Assis sur le pont, fumant ma pipe, je voulus essayer d'engager avec lui une conversation. D'abord, il se détourna de moi, puis consentit enfin à parler. Il s'agit toujours de sa fiancée, de sa jolie Emma. Il me raconte

qu'ils s'aiment depuis longtemps et qu'à son retour ils s'épouseront. Comme il soupire et languit après elle ! Comme son cœur est saisi d'angoisse lorsqu'elle l'appelle par son nom ! Il lui semble en effet que, dans le silence de la nuit, lui arrivent à l'oreille, portés sur les ondes, les cris de : « Gotfried ! Gotfried ! » Puis il dit qu'il est seul au monde. Toute sa vie n'a été qu'une persécution... Elle seule, Emma, orpheline comme lui, l'aime et le caresse. En attendant son retour, elle vit chez une vieille tante, méchante et avare, qui empoisonne son existence...

* *

Cependant il languissait et s'exaspérait de plus en plus de la vie insupportable qui lui était imposée. C'est que vraiment ses camarades n'avaient pour lui aucun ménagement, ne cessant de l'accabler de moqueries et de grossières injures. Je dus même, un jour, punir Jacob dans les circonstances suivantes. Koumb, transi de froid après une manœuvre qu'il venait de faire sous un vent glacial, s'approchait, pour se réchauffer, du poêle auprès duquel se tenait Jacob. Celui-ci le repoussa avec tant de violence qu'il alla frapper du front contre une écoutille. Néanmoins, il s'éloignait sans mot dire, pendant que Jacob lui jetait ces mots :

— Hors d'ici, chien ! Tu t'es déjà brûlé les mains au bien d'autrui ; qu'as-tu besoin de venir les réchauffer au poêle ?

Les trois autres accompagnaient cette sortie de leurs ricanements ; aussi je ne pus contenir mon indignation et infligeai à Jacob un tour de service supplémentaire, ce dont Brézent fut d'ailleurs mécontent.

Parfois le soupçon que quelque chose de tragique pourrait bien arriver me venait à la pensée. C'est ainsi que, dans le cours d'un de nos entretiens habituels sur le pont, je vis Koumb trembler tout à coup, ses yeux s'égarer, son visage blémir de rage, tandis que des paroles de menace s'échappaient de ses lèvres :

— Qu'ont-ils donc à me poursuivre?... Que veulent-ils?... que je les assomme, que je les égorge?... Pourtant je ne les touche pas. Qu'ils me laissent en paix, ou sinon...

Effrayé de son excitation, je voulus le calmer :

— Que racontes-tu là ? Sois plus raisonnable que ces imbéciles : ils auront honte de leur conduite.

— Non, non, je n'en peux plus... Toujours injurié, battu... Je travaille bien, pourtant ! Tous, tous, ils sont après moi !... continua le malheureux dans une explosion de sanglots qui lui secouait les épaules.

— Il ne sortira rien de bon de tout cela, dis-je ensuite à Brézent. On ne martyrise pas un homme de cette manière.

— Ah ! je le sais bien, que le malheur nous guette, répondit-il ; j'en avais le pressentiment dès le moment du départ.

Les choses en étaient venues à un tel point que je jugeai nécessaire d'intervenir directement en faveur du malheureux persécuté. Un dimanche, après la prière, les hommes étant rassemblés sur le pont, je leur dis :

— Voyez-vous, camarades, ça ne peut plus continuer de cette manière. Nous ne sommes que sept ici, sept camarades et compatriotes, et pourtant ce sont des disputes perpétuelles. En vérité, c'est honteux ! Pourquoi vous acharnez-vous après Koumb, sans pitié ? Il a commis une faute, il en a été puni. Vos effets vous ont été intégralement rendus. Voilà sept jours qu'il se repent et qu'il souffre. Allons ! un bon mouvement, et que la paix se rétablisse. Allez vers lui et donnez-lui la main.

D'un côté était Koumb, pâle comme un suaire ; de l'autre, le groupe des quatre matelots, hésitants, pitié-nant sur place. Voulant donner l'exemple, j'allai lui prendre la main, et je vis ses yeux briller de larmes de reconnaissance. Enfin, les autres se décidèrent et vinrent à leur tour lui serrer la main, mais visiblement à contre-cœur. Aussi l'impression produite s'en alla bien vite en fumée. Dès le soir même s'éleva une nouvelle dispute qui dégénéra en combats à coups de poing, dans lequel Koumb fut accablé sous les quatre hommes réunis contre lui. Ce n'est qu'à grand-peine que je parvins, aidé de Brézent, à séparer les combattants. Koumb écumait de rage et grinçait des dents.

— Est-il assez méchant ? hein ! s'écriait Brézent.

Quoi d'étonnant à ce qu'un homme devienne méchant à force de tant souffrir !

Pendant les huit premiers jours, notre navigation fut heureuse ; mais sur la fin du huitième, le vent se mit à fraîchir et le ciel se couvrit d'épais nuages noirs. Notre bateau roulait durement à la lame devenue houleuse. Dans la nuit, le vent mollit un peu et le danger diminua. Toutefois, comme le ciel restait très menaçant, nous avions dû rester sur le pont, pour parer aux manœuvres, sans pouvoir fermer l'œil un instant. Avec le jour, les craintes augmentèrent ; nous allions avoir du fil à retordre.

* *

D'heure en heure, le vent du nord-ouest augmentait de violence. La mer n'était plus qu'un bouillonnement d'écume. Toute la toile carguée, les chaloupes parées, nous nous attendions à chaque minute à être engloutis. Du reste, tous se conduisaient en braves ; mais c'était surtout plaisir de voir la rapidité et la hardiesse avec laquelle Koumb exécutait les ordres. Emporté comme une coquille de noix, notre bateau s'élevait par moments sur la crête des vagues écumantes pour retomber ensuite dans le creux des abîmes. La journée et la nuit suivante se passèrent à lutter sans relâche

en attendant la mort à chaque minute. Enfin, le soir du second jour de la tempête, le vent s'apaisa, et le ciel s'éclaircit : il était temps, nous étions à bout de forces et d'énergie. La tête tombait sur la poitrine, les jambes refusaient d'obéir, le besoin de sommeil devenait invincible. Impossible cependant de laisser le navire à l'abandon, il fallait en assurer la direction. C'est pourquoi, de concert avec Brézent, il fut décidé que je resterais de quart avec Christian jusqu'à une heure du matin, et que Brézent et Jean nous remplaceraient ensuite. Jacob ne pouvait être d'aucun service, ayant été blessé à la jambe pendant la tourmente, et Koumb, comme novice, ne pouvait être utilisé. C'est ainsi que furent réglées les choses. Mais, pendant mon quart, Christian, abruti de fatigue, s'endormit, assommé. Ayant conscience de le réveiller, je restai seul debout. Tous les autres étaient endormis.

Je lutai de mon mieux contre une effroyable envie de dormir. Enfin, à l'heure convenue, Brézent vint me remplacer.

— Il dort, celui-là, dit-il en montrant de la tête Christian endormi ; pourquoi ne l'as-tu pas réveillé ?

— Il est à bout de forces.

— Eh bien, et toi, ne l'es-tu pas ?

— Oui, mais moi, je suis patron.

— C'est bon, va dormir à ton tour. Je veillerai jusqu'à l'aube. Brr... quel froid ! ajouta-t-il en frissonnant des épaules.

Je descendis dans mon étroite cabine, dont l'ameublement ne consistait qu'en un hamac, une petite table fixée à la cloison et un tabouret. A peine étendu sur mon hamac, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Tout à coup je m'éveille, comme si j'avais reçu un choc. Les yeux grands ouverts, je reste figé d'épouvante. Oui, d'épouvante, car ce jour-là j'ai connu la peur. Par la petite fenêtre du roof filtraient les premières lueurs du jour naissant, et, dans cette demi-clarté, j'entrevois Koumb, brandissant une hache levée au-dessus de ma tête.

— Arrête ! lui criai-je désespérément.

Il abaissa sa hache avec un rire sinistre, un rire de fou.

— Ah ! ah ! tu es réveillé. Vrai, tu as de la chance.

Ce disant, il s'assit sur le tabouret en enfonçant avec force sa hache dans le plancher.

Après avoir repris mes sens, je considérai Koumb. Il était effroyable. Les yeux hagards, injectés de sang, le visage livide, défiguré par la haine et la souffrance, pieds nus, avec une chemise mouchetée de taches de sang, il continuait de rire tout bas, par saccades.

Sentant confusément que quelque chose d'épouvantable avait dû se passer, je restai immobile.

Enfin, cessant son rire, il dit :

— Écoute, il n'y a que toi qui m'aime ici. Aussi je te laisse la vie. Revenons chez nous avec ton navire. Mais,

tu sais, il est à moi, maintenant, ajouta-t-il d'une voix rauque.

Tout secoué de frissons, je m'assis sur le hamac.

— Et les autres ? murmurai-je.

Avec un ricanement qui me fit passer des fourmis dans le dos, il répondit :

— Je les ai tous tués.

— Tous !

Toujours en ricanant, il fit un signe de tête et se pencha pour saisir la hache.

— Misérable ! m'écriai-je, à moitié fou de rage, et je me jetai sur lui.

— Ainsi tu ne veux pas, tu ne veux pas ! criait-il en se débattant et en me repoussant.

Par bonheur, la hache était si profondément entrée dans le sol qu'il ne put l'en arracher. Je m'accrochai à lui, le frappant au hasard et criant : « Au secours ! au secours ! »

Mes cris résonnaient sourdement dans l'étroite cabine. Mais il me repoussa violemment et se jeta hors de la porte.

— Attends un peu ! Tu vas voir maintenant ! rugit-il en s'élançant sur le pont.

Au premier moment, je ne le poursuivis pas, et ensuite la réflexion m'arrêta. Il me fallait gravir l'escalier, et lui, se tenant au sommet, pouvait m'assommer d'un seul coup. De nouveau la terreur me reprit. Fermant vivement la porte, je m'assis sur le hamac en cherchant ce que je pouvais faire. Au-dessus de moi, j'entendais le piétinement de ses pieds nus, pendant qu'il courait sur le pont, cherchant quelque chose. Puis, un silence. J'écoutais, l'oreille tendue.

Tout à coup, au-dessus de moi, la vitre vole en éclats et, au même instant, je ressens une douleur aiguë à l'épaule.

**

C'était Koumb qui, après avoir attaché un long couteau au bout d'une gaffe, brisait la vitre et m'enfonçait la lame dans le bras. Je sautai hors du hamac et me réfugiai dans les coins de la cabine. Koumb me poursuivait avec sa gaffe, et j'entendais siffler la lame dans toutes les directions. Je finis par me coucher à terre. Alors, par la vitre brisée apparut, convulsé de rage, le visage de Koumb. Il étendit le bras et, me visant avec sa gaffe, il me la lança de toutes ses forces. Je sentis s'enfoncer la lame dans le plancher à un pouce de ma tête. D'un bond, je saisis la hampe que Koumb tirait furieusement à lui et réussis à la lui arracher des mains. Alors, me lançant une malédiction, il s'éloigna de la fenêtre, et de nouveau je retombai dans une attente pleine d'angoisse, avec toujours au-dessus de ma tête le piétinement des pieds nus. Bientôt, je perçois un frôlement à la porte de la cabine, contre laquelle Koumb, riant tout bas, venait déposer

quelque chose. Il s'éloigne encore, puis revient. Au bruit qui arrive à mon oreille, je comprends alors qu'il entasse du bois et froisse du papier. Nouveau moment de silence. Accroupi à côté de la porte, je retiens ma respiration. Tout à coup, je sens une ondée froide me couler sur le corps. Levant les yeux, j'aperçois l'effroyable figure au rire de démon. La main étendue, il versait sur moi le contenu d'un bidon de pétrole. Mes cheveux se hérissent à la pensée que dans un instant je vais être brûlé tout vivant.

— Et maintenant tu n'as plus besoin de te cacher ! me crie-t-il avec un ricanement, et il disparaît. En effet, que faire ? Inutile de me cacher. Il faut sortir ou se laisser brûler vif. Pas d'autre alternative. Je me souviens qu'à bord, Brézent seul et moi possédions des allumettes. Évidemment il est descendu dans la cabine de Brézent pour y chercher quelque boîte d'allumettes. Donc rien autre chose à faire que de sortir par la fenêtre et d'aller l'y trouver. Dans l'instant même qui suivit cette réflexion, je me hissais par l'étroite ouverture dont les éclats de vitre me déchiraient au passage. Couvert de sang, l'épaule meurtrie, j'arrivai enfin sur le pont. Sous ma main se rencontra par bonheur une de ces lourdes barres qui servent à manœuvrer le cabestan. M'en étant saisi, je descendis tout doucement l'escalier jusqu'à la porte de l'autre cabine. Tout cela, je le fis comme en un rêve, le cerveau vide de souvenirs et de pensées. Le sang me battait aux tempes, le cœur bondissait comme un marteau dans ma poitrine, devant mes yeux dansaient des cercles rouges. Je restai tapi devant la porte, la barre en main, prêt à frapper. Combien de temps dura cette attente ? Je ne sais. Peut-être une minute, peut-être une heure. Tout à coup la porte s'ouvre, et Koumb, la boîte d'allumettes en main, paraît enfin, courbé, les yeux hagards et injectés de sang, riant toujours de son rire bas et satanique. Aussitôt, dressé de toute ma hauteur, je lui assène sur la tête, de toute ma force, un coup de barre. Il jette un cri, chancelle et tombe. Je me jette sur lui, je le frappe furieusement à coups de poing, partout, au hasard, jusqu'à ce que, dompté, affaibli, il reste sans connaissance. A grand-peine, je parviens à hisser le corps inanimé sur le pont et le garrotte solidement au mât, pieds et poings liés. C'est seulement alors que je revins à moi. Au spectacle d'horreur qui frappa mes regards, mon cœur se contracta d'épouvante. Le pont n'était qu'une mare de sang. Antoine gisait à côté de la fenêtre par laquelle j'étais sorti de ma cabine, plus loin Jean, et enfin Brézent auprès du gouvernail. Pauvre Brézent, ce n'était pas sans raison qu'il avait si peur de Koumb !

Enfin, dans la chambre commune, je trouvai les deux derniers cadavres, ceux de Jacob et de Christian. Tous étaient baignés dans leur sang, le crâne fendu d'un seul coup de la formidable hache. Remonté sur

le pont, je n'eus pas la force de regarder Koumb, que j'entendais maintenant gémir et s'agiter en essayant de briser ses liens.

Après avoir bandé ma blessure, qui commençait à me faire cruellement souffrir, je m'occupai, les jambes défaillantes, de rassembler les corps et de les placer côte à côte à l'arrière du bateau. Ils étaient là, tous les cinq, tous, jeunes, forts et braves, tués par la main vengeresse de ce forcené.

D'un effort suprême, je laissai le pavillon de détresse et revins m'accroupir à côté d'eux. Mais la vue de ces visages sanglants, défigurés, de ces cadavres bleuisants, n'était pas aussi affreuse que celle du meurtrier, vivant, attaché au mât. Je ne puis dire combien dura cette situation, pendant laquelle des crises de larmes venaient par intervalles secouer ma torpeur et l'engourdissement dans lequel j'étais plongé.

Enfin à l'horizon paraît une voile. On a vu mon signal. Voilà le navire qui s'approche et détache sa chaloupe. C'était un bateau anglais en route pour Riga. Quand les officiers se montrèrent sur le pont, tout saisis d'horreur à la vue du spectacle de notre navire, j'eus à peine la force de raconter ce qui s'était passé. Les honneurs funèbres furent rendus aux corps de mes infortunés camarades avant de les jeter à mer. On nous prit à bord, Koumb et moi, et le navire anglais, traînant l'Anna à la remorque, se dirigea vers le port.

Une question étrange et pourtant naturelle se posa tout d'abord : Quel était le meurtrier ? Grâce à Dieu, Koumb ne tarda pas à confesser son crime. D'un ton tranquille, il raconta qu'il nous haïssait tous, qu'il avait voulu retourner à terre au plus tôt, et que c'est pour cela qu'il avait tué. Jugé et condamné aux travaux forcés à perpétuité, il fut emmené en Sibérie, où, paraît-il, Emma le suivit.

Une fièvre nerveuse me terrassa longtemps, à la suite de ces événements. Quand je fus revenu à la santé, je vendis l'Anna et remis l'argent à la malheureuse veuve de Brézent.

Maintenant j'ai quitté définitivement le service, et j'achève de vivre ici. Mais, dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais cette effroyable nuit dont le souvenir me poursuit en rêve et me force à sauter du lit, le corps trempé de sueur froide. Je revois toujours l'affreux visage de Koumb, convulsé de haine et de fureur, toujours je pense au destin tragique de mon pauvre ami.

ZARINE.

(Adapté du russe par A. BLANCHICOTTE.)

M. DE FERSEN ET MARIE-ANTOINETTE (1)

M. de Fersen, arrivé à Mons, le 22 juin, à six heures du matin, n'osait encore, — on l'a vu, — se flatter que la tentative d'évasion de la famille royale eût réussi. Ses inquiétudes étaient grandes.

Toutefois, les apparences, jusqu'à cette heure, étaient plutôt favorables. Il avait trouvé à Mons M^{me} Sullivan, heureusement arrivée, et le comte de Provence. Ce prince, parti en même temps que le roi, avait eu la chance de rejoindre sa maîtresse, M^{me} de Balbi, sans avoir rencontré aucun obstacle. Beaucoup de Français émigrés depuis peu avaient accueilli avec une vive satisfaction la première annonce du départ royal, et chacun s'abordait en se communiquant ses impressions et l'espoir d'un heureux succès.

Un moine rencontra M. de Fersen dans la rue, et lui demanda si le roi était sauvé. Bientôt, on ne sait comment, le bruit s'en répandit, et cette fausse nouvelle, propagée à l'instant avec une prodigieuse rapidité, combla de joie tous les émigrés.

Mais M. de Fersen ne s'attarda pas à Mons ; dès onze heures du matin il repartait pour le Luxembourg belge, désireux de se rapprocher de Montmédy. Après toute une journée de voyage, il arriva à Arlon vers les onze heures du soir.

Il cheminait par la ville, allant aux nouvelles, lorsque le hasard le mit face à face avec le marquis de Bouillé. La vue seule du général lui révéla aussitôt la triste vérité. C'en était donc fait : la fuite avait échoué ? Bouillé lui conta l'arrestation du roi et certains des incidents déplorables qui avaient tout perdu à quelques lieues du but. Le général ne put lui donner les détails complets de l'événement : lui-même les ignorait pour la plupart. Toutefois, il en savait assez pour lui apprendre que les détachements n'avaient pas fait leur devoir, ce que M. de Fersen n'avait que trop prévu, et que le roi « avait manqué de fermeté et de tête », ce qu'il eût été facile de prévoir.

Atterré de ces nouvelles, M. de Fersen expédia en hâte au roi de Suède une dépêche qui l'informe du fatal dénouement de l'entreprise. En même temps il adresse à son père ce billet, où il laisse voir toute sa douleur :

Arlon, ce 27 juin 1791, à minuit.

Tout est perdu, mon cher père, et je suis au désespoir. Le roi a été arrêté à Varennes, à seize lieues de la frontière. Jugez de ma douteur et plaingez-moi ; c'est M. de Bouillé, qui est ici, qui m'a appris cette nouvelle. Je pars, dans ce moment, pour porter à Bruxelles, au comte de Mercy, la

lettre et les ordres dont le roi m'avait chargé. Je n'ai que le temps de vous assurer de mon respect et de mon amour.

AXEL FERSEN.

Il n'oubliait point, on le voit, la recommandation à lui adressée par le roi et la reine, dans cette dernière entrevue du 20 juin, aux Tuileries, « d'aller à Bruxelles, s'ils étaient arrêtés, et de faire agir pour eux ». Mission redoutable, car il s'agissait de faire appel à de bons volveurs étrangers, lesquels « voudraient » peut-être sans « pouvoir », peut-être ne « voudraient » pas, peut-être ne « pourraient » pas.

Mais le Suédois ne songeait point à cela : les difficultés, de quelque nature qu'elles fussent, n'arrêtaient point son zèle. A quatre heures et demie du matin, le 24, il quittait Arlon, rencontra à Namur Monsieur, plus heureux de son propre bonheur que malheureux du malheur de son frère, et le lendemain, à deux heures de l'après-midi, il rentrait à Bruxelles, et se rendait aussitôt à l'hôtel de Bellevue, où, depuis qu'il avait quitté la France, habitait le comte de Mercy-Argenteau.

Il ne le rencontra pas et lui laissa la lettre du roi, échappant avec peine à tous les gens logés à l'hôtel et qui se pressaient pour le questionner. Ce n'est que le soir qu'il put joindre l'ambassadeur d'Autriche et causer avec lui. L'impression qu'il retira de cette conversation n'était guère favorable : « Il voit noir, » écrit-il dans son journal. Comment en aurait-il été autrement ? Mercy était un vieux politique ; depuis deux ans, il voyait de près les souverains d'Europe et les émigrés ; certes, il lui eût fallu une forte dose de confiance et d'illusions pour espérer beaucoup des uns et attendre beaucoup des autres.

Fersen, en dépit de tout, se maintenait dans d'autres dispositions. Ce n'était point un politique, mais un homme de cœur, et son dévouement avait, pour agir, d'autres stimulants et de plus énergiques que ceux qui auraient eu prise sur le vieil ambassadeur.

S'il en eût été besoin, d'ailleurs, deux petits billets expédiés de Paris auraient ranimé son zèle. Mais en fut-il jamais besoin ? Quelle dû être sa joie en recevant ces quelques lignes, écrites par Marie-Antoinette, dès le 28 juin :

Rassurez-vous sur nous ; nous vivons. Les chefs de l'Assemblée ont l'air de vouloir mettre de la douceur dans leur conduite. Parlez à mes parents de démarches du dehors ; s'ils ont peur, il faut composer avec eux.

Et, le lendemain, un nouveau billet, plus touchant, plus doucement affectueux, venait lui répéter ce qu'il avait tant de bonheur à entendre :

J'existe... Que j'ai été inquiète de vous et que je vous plains de tout ce que vous souffrez de n'avoir point de nos

nouvelles! Le ciel permettra que celle-ci vous arrive. Ne m'écrivez pas, ce serait vous exposer, et surtout ne revenez pas ici sous aucun prétexte. On sait que c'est vous qui nous avez sortis d'ici; tout serait perdu si vous paraissiez. Nous sommes gardés à vue jour et nuit, cela m'est égal... Soyez tranquille, il n'arrivera rien. L'Assemblée veut nous traiter avec douceur. Adieu... je ne pourrai plus vous écrire.

IV.

C'est alors que commença le rôle politique de M. de Fersen. Pendant deux années, il essaya de soulever l'Europe contre la France, — moins, dans sa pensée, pour anéantir la Révolution que pour délivrer Marie-Antoinette.

Pendant cette période de négociations diplomatiques, il revint en France, au mois de février 1792. Le roi Gustave III avait désiré qu'il instruisit de vive voix Louis XVI et la reine des projets qu'il tramait alors pour leur délivrance.

M. de Fersen accepta cette mission avec joie.

Il ne fallait pas moins que tout son dévouement et le tendre intérêt qui l'inspirait pour lui faire braver les graves périls auxquels une telle démarche l'exposait.

Mis en accusation avec les complices de la fuite à Varennes, il restait toujours sous le coup d'une condamnation, n'ayant point été compris dans l'amnistie accordée aux seuls prisonniers. Ses relations avec la famille royale, sa participation aux préparatifs de fuite étaient connus de tous; il avait tout à redouter, s'il était reconnu. C'était sa tête qu'il jouait.

Si lui n'hésitait point, Marie-Antoinette n'envisagea point de même sa généreuse imprudence, et tout d'abord s'opposa à cette dangereuse folie. Toutefois, désireuse de revoir son ami, confiante dans les précautions dont il s'entourerait, elle finit par céder devant son insistance. Le 21 janvier, M. de Fersen écrit dans son journal : « La reine a consenti que j'aille à Paris. »

Aussi hâta-t-il ses derniers préparatifs; le 10 février, ses arrangements sont terminés, et, le lendemain, à neuf heures et demie du matin, il monte en « chaise de courrier ».

Il n'a point voulu emmener de domestique, par prudence sans doute : si fidèle et si dévoué qu'il soit, un valet de chambre pourrait se trahir et le trahir. Il a pourtant un compagnon de voyage, Reutersvaerd, un Suédois comme lui, homme de confiance que Gustave III emploie volontiers pour porter les missives secrètes.

Fersen raconte lui-même les précautions prises pour dépister la police française, si, par malchance, elle se montrait trop curieuse à leur sujet. Il s'est muni « d'une lettre de créance, comme ministre de la reine de Portugal ». Les lettres et le mémoire du roi de

Suède au roi de France sont à cette adresse, et un rapport détaillé est signé *Franc*, « le tout cacheté des armes de Suède faites ici ».

Ils arrivent le soir, vers huit heures, à Tournay, où ils couchent. A trois heures et demie du matin, ils en repartent, le dimanche 12, à demi rassurés; car, la veille, Reutersvaerd avait causé avec un « M. d'Aponcourt, commandant », lequel lui avait dit qu'il « n'arriverait de quinze jours à Paris, qu'il serait arrêté partout ».

Ces pronostics fâcheux ne se réalisent point; ils franchissent la frontière sans encombre. « A Orchies, on ne leur dit rien. » Ils déjeunent à Bouchain et dînent à Bonavy. Un accident survenu à leur voiture les retient quatre heures à Péronne; ils n'arrivent qu'à une heure et demie du matin à Gournay, où ils prennent gîte pour le reste de la nuit.

Malgré les facilités relatives qu'ils rencontrent, les voyageurs sont très prudents, et M. de Fersen, méconnaissable sous une grande perruque, ne comment point la faute qui perdit Louis XVI : il se tient très caché, évitant, autant que possible, de se montrer.

Le lundi 13, ils repartent, s'arrêtent à Louvres pour dîner, et, à cinq heures et demie du soir, ils entrent dans Paris, tout heureux d'être ainsi parvenus au terme de leur voyage.

Les voilà dans la ville, qui attire en ce moment l'attention du monde entier. Pour M. de Fersen, quelle dû être son émotion en revoyant ces lieux si pleins, pour lui, de souvenirs de toute sorte! Il n'y était pas rentré depuis ce fameux soir du 20 juin, où, sous un déguisement, il avait servi de cocher à la famille royale.

Que les temps sont changés, les situations de chacun aussi! Marie-Antoinette, qu'il avait voulu délivrer et soustraire aux colères populaires, est plus prisonnière que jamais dans ce palais de la monarchie, devenu sa prison, et lui, accusé et contumace, risque, s'il est reconnu, plus que sa liberté : sa vie!

Les deux voyageurs se font conduire rue de Richelieu. Là, devant l'hôtel des Princes, il laisse Reutersvaerd, se jette dans un fiacre à qui il donne l'adresse du baron de Goguelat, rue Pelletier. Le cocher, ignorant des rues de Paris, ne sait où elle se trouve, et manifeste la crainte de ne pouvoir l'y mener. Par bonheur, un autre cocher de fiacre les renseigne, et le voilà à la porte de Goguelat. Mais le baron n'est point chez lui. Fersen attend dans la rue qu'il rentre. Le temps s'écoule, et il ne le voit pas venir : que se passe-t-il? Goguelat a été prévenu cependant; l'inquiétude commence à le prendre. Au bout d'une heure, il perd patience, et revient rue de Richelieu trouver Reutersvaerd. A l'hôtel des Princes, point de Reutersvaerd : il n'y avait plus de place. Il s'informe : où son compagnon est-il allé? On ne sait; il n'a rien dit. Fersen retourne alors rue Pelletier; Goguelat n'est pas encore rentré. Il s'arme de patience, et se résout à l'attendre dans la rue.

Enfin, vers sept heures, Goguelat parait ; on s'explique : la lettre d'avis n'est arrivée que le jour même, à midi. Il n'était pas chez lui, et on n'a pu le joindre plus tôt pour la lui remettre. Mais ce n'est pas le cas de s'attarder aux souvenirs rétrospectifs : réunis, les deux hommes se dirigent vers les Tuileries. On les attendait ; ils pénètrent dans le palais, et Fersen bientôt se trouve en présence de Marie-Antoinette ! Mais sur cette première entrevue, les détails manquent, et il faut nous contenter de deux lignes du journal de Fersen, lequel se montre, ici comme en tant d'autres circonstances, « un héros de roman, mais non pas d'un roman français », par son laconisme discret : « *Allé chez la reine, passé par mon chemin ordinaire, peur des gardes nationaux ; pas vu le roi.* »

Le lendemain, « le temps était très beau et doux » ; il attendit la nuit pour retourner aux Tuileries. Il était environ six heures lorsqu'il vit le roi et la reine. « Le roi portait le cordon rouge. » On parla d'abord de la situation, des dangers qui menaçaient, et des éventualités possibles. M. de Fersen leur communiqua le projet de fuite, imaginé par le roi de Suède ; mais, aux premiers mots, le roi l'arrêta, déclarant qu'il ne voulait pas partir, que le tenter serait une folie sans aucune chance de succès, à cause de l'extrême surveillance dont il était l'objet. Et la reine elle-même, tout en reconnaissant qu'une fuite aurait pour eux un immense avantage, et tout en assurant son interlocuteur que la mauvaise réussite de la première tentative ne l'arrêterait jamais pour une seconde, fut du même avis que son mari, et se joignit à lui pour refuser absolument d'entrer, à cet égard, dans les vues du roi de Suède.

Toutefois, M. de Fersen crut discerner dans les paroles de Louis XVI un autre motif que celui tiré de l'impossibilité matérielle : « Dans le vrai, il s'en fait un scrupule, ayant si souvent promis de rester, car c'est un honnête homme. » Tout ce que ses instances purent obtenir fut de le faire consentir à ce que, lorsque les armées se seraient rapprochées, il tentât de se jeter dans les bois, et, à l'aide et sous la conduite de contrebandiers, d'aller à la rencontre de troupes qu'on détacherait à cet effet.

Il demanda que le Congrès aussitôt réuni s'occupât de ses réclamations, et surtout qu'il insistât au cas où l'Assemblée se montrerait disposée à traiter, pour qu'on lui permit de sortir de Paris et de se rendre dans un lieu où il aurait la liberté nécessaire pour suivre les négociations et au besoin les ratifier à l'abri de toute pression.

Si, au contraire, l'Assemblée se montrait intraitable et refusait tout pour parler, il ne s'opposait plus à ce que les puissances agissent, et se soumettait d'avance aux dangers que cette attitude lui ferait courir.

M. de Fersen, précisant la nature même de ces dangers, envisagea alors divers cas qui pouvaient se

présenter. N'avait-on pas répandu le bruit qu'on emmènerait le roi dans les Cévennes et qu'on le placerait au milieu d'une armée de protestants ? Il conseilla, pour parer à cette éventualité fâcheuse, de faire écrire par une personne affidée « un pamphlet dégoûtant de démagogie et d'invectives contre lui et surtout contre la reine, où l'on présenterait le projet de les mener dans les Cévennes comme un moyen imaginé par les aristocrates de les faire sortir de Paris pour les mener aux armées étrangères ».

Puis il ajouta que les puissances disposées à venir à son secours, d'après l'opinion du roi de Suède et de l'impératrice de Russie, ne le feraient que pour rétablir la monarchie et l'autorité royale dans toute sa plénitude, et non point pour organiser en France un gouvernement mixte.

La reine accueillit cette idée avec chaleur, mais le roi, tout en l'approuvant, la déclarait impossible. Devant cette objection, Fersen insiste : Louis XVI s'anime et s'écrie :

— Ah çà ! nous sommes entre nous et nous pouvons parler. Je sais qu'on me taxe de faiblesse et d'irrésolution, mais personne ne s'est jamais trouvé dans ma position. Je sais que j'ai manqué le moment, c'était le 14 juillet ; il fallait alors s'en aller, et je le voulais ; mais comment faire quand Monsieur lui-même me pria de ne pas partir, et que le maréchal de Broglie, qui commandait, me répondait : Oui, nous pouvons aller à Metz, mais que ferons-nous quand nous y serons ? — J'ai manqué le moment, et depuis je ne l'ai pas retrouvé. J'ai été abandonné de tout le monde.

Mis sur la voie des confidences par ce premier épanchement, le roi continue l'aveu de sa faiblesse. Oui, il a sanctionné le décret sur le séquestre des biens des émigrés, mais c'était pour les conserver ; sans cela ils auraient été pillés et brûlés. Puis il espérait par cette concession faire passer son veto sur le décret concernant les passeports. Au reste, il se trouve dans une situation à ne rien refuser aux exigences des rebelles ; aussi pria-t-il M. de Fersen de prévenir les puissances de ne s'étonner de rien, d'aucune concession, d'aucune faiblesse.

« — Il faut, disait-il naïvement, qu'on me mette tout à fait de côté, et qu'on me laisse faire. »

La reine n'avait point cette attitude humiliée ; l'orgueil lui était plus naturel, plus facile aussi. Elle citait à Fersen les confidents qu'elle avait pris parmi les anciens révolutionnaires ; elle les amusait et s'en amusait. D'ailleurs ils commençaient eux-mêmes à dire « que ceci ne pouvait durer » ; ils avouaient qu'ils avaient été trop loins, et cela par la faute des aristocrates qui les avaient combattus. Mais elle n'était point dupe de ces protestations tardives, et elle les attribuait à deux sentiments aussi peu nobles que généreux : la haine qu'ils éprouvaient contre une assem-

blée dans laquelle ils n'étaient rien et sur laquelle ils n'avaient aucune influence, et la peur qu'ils ressentait à la pensée que bientôt les choses changeraient. Au fond ils ne cherchaient qu'à se soustraire au château. Aussi ne s'y fait-elle point, et ne continuait à les voir que parce que cela lui était utile.

Puis elle passait en revue le personnel politique : sauf Bertrand de Molleville, qui, lui, était « bon », mais impuissant à rien faire, tous les ministres étaient « des traîtres ». Cahier de Gerville, un méchant « petit avocat à sept cents francs par an », était le plus mauvais, toujours prêt à dénoncer ses collègues. Lessart, Narbonne ne pensaient qu'à eux, et point au roi. Déjà, dans une de ses lettres, elle avait parlé de celui-ci et de ses intrigues avec M^{me} de Staël. Que pouvait-on attendre de ces gens-là ?

Puis, heureuse de retrouver dans l'ami des bons jours un confident des heures mauvaises, elle revenait sur certains détails de cette fuite combinée entre eux, et marquée pour elle de si cruels incidents. M^{lle} Rochette, la femme de chambre suspecte, était bien la maîtresse de Gouvion à qui elle racontait tout. On l'avait interrogée le lendemain du départ, et elle avait dit des horreurs de la reine. Quand on lui avait demandé si elle avait entendu du bruit près de la porte, n'avait-elle pas eu l'audace de répondre « qu'elle y entendait passer si souvent, quand le roi était couché, qu'elle n'y faisait plus attention ».

C'était M. de Valory qui avait confié à sa maîtresse le projet de départ, à sa maîtresse qui l'était aussi « de M. X..., un enragé ». Englobant les trois gardes du corps dans une appréciation sévère, elle déclarait que ses camarades et lui n'avaient été « bons à rien ».

Quant au retour, l'affreuse chose ! le meurtre de M. de Dampierre, l'incident de l'homme qu'on l'accuse de vouloir emprisonner, les cris, les insultes, elle rappela tout. Puis elle donna son appréciation sur les commissaires envoyés par l'Assemblée : « Lator-Maubourg et Barnave fort bien ; Pétion indécis. »

Pétion se vantait de tout savoir. Ne lui avait-il pas dit qu'ils avaient pris une voiture, près du château, une voiture menée par un Suédois nommé... ? Il avait eint d'ignorer le nom, et le lui avait demandé.

— Je ne suis pas dans l'usage de savoir le nom des cochers de remise, avait-elle répondu.

Et les souffrances de la dernière journée : treize heures de voiture par une chaleur horrible, sans oser baisser les stores ! Puis, pendant les six semaines qui suivirent, quelle surveillance ! Quel espionnage ! Toujours des officiers dans la chambre attenante à la leur ; n'ont-ils pas voulu coucher dans sa propre chambre ? C'est à grand-peine qu'on les a fait rester entre les deux portes. Et encore leur arrive-t-il de venir voir la nuit si elle est dans son lit. Une nuit même, un officier,

voyant qu'elle ne dormait pas, est venu s'installer près d'elle, et s'est mis à causer !

Ce n'est pas tout : on a établi un camp sous leurs fenêtres, et c'est jour et nuit un sabbat infernal.

En rappelant toutes ces tristesses, tous ces malheurs, la pensée lui revenait de ceux qui l'avaient abandonnée, et de ceux qui l'avaient servie. Et elle ne pouvait s'empêcher de constater que généralement les premiers lui devaient tout, et les autres rien : tant d'ingratitude et tant d'attachement l'émuvaient diversement, mais profondément, et M. de Fersen, partageant son émotion, était touché jusqu'aux larmes. Dans ceux qui lui étaient dévoués, elle n'oublia point le roi de Suède, et elle chargea son ambassadeur de lui témoigner toute la reconnaissance qu'elle avait de « l'amitié et de l'intérêt qu'il montrait pour sa cause ». Que ne pouvait-elle en dire autant de son frère, l'empereur Léopold ?..

Ainsi finit cette entrevue, qui n'aboutit et ne pouvait aboutir à aucun résultat pratique, mais qui, du moins, fut pour Marie-Antoinette un moment heureux.

M. de Fersen eût pu repartir directement pour Bruxelles, sa mission étant accomplie ; mais il s'était annoncé comme courrier pour le Portugal : il lui fallait, sinon se rendre à la frontière d'Espagne, du moins s'éloigner pour un temps de Paris, afin d'éviter les soupçons. Il partit pour Tours, et revint par Fontainebleau, le 19 février.

Il n'osait point retourner au château, mais il lui était pénible de n'y pas retourner. Il écrivit, demandant si on avait des ordres à lui donner. La réponse fut un ordre de venir prendre congé du roi et de la reine. Toujours accompagné de Goguelat, il pénétra une dernière fois dans les Tuileries, tandis que son compagnon Reutersvaerd l'attendait en bas, sur la place. Il soupa avec le roi et la reine, prit du thé avec eux ; il était minuit quand il les quitta. Il avait vu, pour la dernière fois, Marie-Antoinette...

À la sortie, il eut encore un moment d'inquiétude : il ne retrouvait point Reutersvaerd, et cependant le départ ne se pouvait remettre. Au bout de quelques instants, le Suédois reparut ; ils se dirigèrent en hâte vers son hôtel, heureusement fort peu éloigné. À une heure du matin, ils montaient en voiture et partaient aussitôt.

La voiture était légère, de plus attelée de trois chevaux ; ils marchaient d'un bon train. À trois heures et demie, ils traversent Senlis sans encombre ; dans une localité que M. de Fersen nomme *Pons*, dans son journal, et qui doit être Pont-Saint-Maxence, ils aperçoivent des gardes nationaux, mais ceux-ci ne leur disent rien. Ils s'arrêtent, tandis que tombe une neige assez abondante ; puis, le temps étant redevenu beau, mais restant froid, ils repartent, d'une allure fort ralentie à cause des chemins rendus très glissants ; aussi n'arrivent-ils qu'à sept heures du soir à Bonnavy. Ils y

soupe mal, y dorment plus mal encore, n'ayant trouvé qu'une mauvaise chambre de charretier, dans laquelle ils couchent tout habillés.

Jusqu'alors ils n'avaient éprouvé que quelques désagrémentés inhérents au voyage; le lendemain, — c'était le jeudi 23, — divers incidents marquent leur route. C'est d'abord des chemins affreux jusqu'à Cambrai, tellement affreux que les postillons, arrivés là, refusent d'aller plus loin, et que le maître de poste déclare qu'en effet ils sont dans leur droit et qu'il ne peut les contraindre. A la fin, à force de parlementer, un postillon plus hardi consent, grâce à la légèreté de la voiture, à les conduire. La fatigue et le froid engourdissent les voyageurs : Fersen s'endort. Tout à coup il est réveillé : la voiture s'est arrêtée brusquement. Un homme s'approche et demande à Reutersvaerd son passeport. Fersen reste enfoncé dans la voiture et feint de dormir profondément.

Reutersvaerd tend le passeport demandé; l'homme le regarde, le lit, l'examine pendant cinq minutes, puis déclare qu'il ne vaut rien, attendu qu'il porte : *de par le roi, et non de par la loi*, que de plus il ne renferme aucun signalement.

Bien que la scène se passe dans un petit village de dix maisons, à une demi-lieue de Marchiennes, il importe au salut des voyageurs de n'être pas retardés plus longtemps, à plus forte raison de n'être pas arrêtés. Reutersvaerd veut brusquer les choses : il se fâche et répond avec humeur :

— Mais c'est le passeport du ministre; il doit bien savoir comment il les faut, et notre ministre ne nous aurait pas donné un passeport s'il n'avait été en règle.

L'homme n'est pas convaincu :

— Il n'est pas conforme au modèle que nous avons; il ne vaut rien, répète-t-il.

Par bonheur, le postillon vient au secours de ses voyageurs :

— Monsieur, dit-il, est-ce que vous ne voyez pas que ces messieurs sont courriers? Vous n'avez pas le droit de les arrêter...

— Assurément, s'écrie Reutersvaerd, nous sommes courriers, et courriers suédois; cela est dans le passeport, et voilà celui de notre ministre.

« Cet imbécile, ajoute Fersen, n'avait pas encore découvert cela, et, comme il vit que Reutersvaerd devenait poli, il devint insolent. » Toutefois, après avoir relu le passeport, il se décida à les laisser partir, non sans les avoir prévenus qu'ils seraient arrêtés à Marchiennes, prédiction qui se vérifia fort exactement; mais la sentinelle « en veste grise » et l'officier « en habit brun » auxquels ils eurent affaire se montrèrent de bonne composition, et ils purent continuer leur route. Avant Orchies, ils sont encore arrêtés une fois à « une barrière nationale établie pour la recherche de l'argent ». C'était une de ces mesures inspirées

par les méfiances populaires pour empêcher les ennemis du peuple de porter hors de France l'argent de la France. Les gardiens de « la barrière nationale » se montrèrent polis : on ne les visita même pas.

Enfin ils traversent Orchies, passent la frontière : les voilà en sûreté sur le territoire belge. Ils peuvent jeter leurs cocardes : c'est le postillon lui-même qui prend soin de les en avertir. Leur bonheur est grand d'avoir échappé ainsi à tous les périls de ce périlleux voyage, et ils le sentent vivement. Toutefois, M. de Fersen ne peut s'empêcher de faire un retour mélancolique vers le passé; il le fait d'un mot, comme il convient à son caractère : « A quatre heures nous étions à Tournai, nous y dinâmes bien, et dans la même chambre où nous avions couché en allant. Quelle différence! »

A cinq heures et demie ils repartent. « Le soir et la nuit furent excessivement froids; les roues criaient comme en Suède. Nous arrivâmes à Bruxelles à trois heures du matin. »

V.

Rien ne pouvait arrêter la marche de la Révolution. L'empereur Léopold meurt subitement le 2 mars 1792, Gustave III est assassiné quelques jours après. Les émeutes du 20 juin et du 10 août en finissent avec la monarchie en France. Louis XVI est condamné à mort et exécuté le 21 janvier 1793. M. de Fersen redouble d'efforts pour sauver la reine. C'est en vain : elle aussi comparait devant le tribunal révolutionnaire, et la sentence est impitoyable.

C'est en des termes d'une ironie sanglante dans sa grossièreté que le malheureux apprend la nouvelle : on lui communique une lettre écrite de Paris et annonçant que c'est *ce matin que Marie-Antoinette doit paraître à la fenêtre nationale!*

Quoique j'y fusse préparé, dit-il, et que depuis la translation à la Conciergerie je m'y attendisse, cette certitude m'accabla; *je n'eus pas la force de rien sentir*. Je sortis pour parler de ce malheur avec mes amis et M^{me} de Fitz-James et le baron de Breteuil, que je ne trouvais pas; je pleurai avec eux, surtout M^{me} de Fitz-James. *La Gazette* du 17 en parle. C'est le 16, à onze heures et demie, que ce crime exécrable a été commis, et la vengeance divine n'a point éclaté sur ces monstres!

Il ne pense plus à cacher sa douleur, et il parle de celle qu'il a tant aimée avec une délicatesse et un accent profondément touchants :

Le 21. Lundi. — Je ne pouvais penser qu'à ma perte; il était affreux de n'avoir aucun détail positif, qu'elle ait été seule dans ses derniers moments, sans consolation, sans personne à qui parler, à qui donner ses dernières vo-

lontés. Cela fait horreur. Les monstres d'enfer! Non, sans la vengeance, jamais mon cœur ne sera content.

Jusqu'à la fin de sa vie, il devait porter en son cœur la douleur de cette mort, car, pas plus que de sauver Marie-Antoinette, il ne fut donné à son amour de la pouvoir venger.

M. de Fersen s'était retiré en Suède.

Une révolution renversa le fils de Gustave III et mit sur le trône son oncle, le duc de Sudermanie, gagné aux idées libérales.

M. de Fersen, plus impopulaire encore que son ancien roi, n'avait plus personne pour le soutenir et le défendre. Un parti nombreux le poursuivait de sa haine, ne se tenant point satisfait du renversement de Gustave IV tant qu'on n'en aurait pas fini avec son favori. Un incident déchaîna la tempête qui grondait sourdement contre lui.

Le duc, proclamé roi sous le nom de Charles XIII, n'avait point d'enfants. Afin d'assurer la succession au trône et pour rendre plus certaine l'exclusion de la descendance de Gustave IV, le nouveau monarque adopta le prince Christian de Holstein-Augustembourg.

Or, quelques mois à peine après l'adoption, ce prince, passant une revue en Scanie, fut frappé d'une attaque d'apoplexie et mourut subitement (28 mai 1810). Les circonstances mêmes de sa mort ne permettaient point de l'attribuer à autre chose qu'à un accident. Les passions politiques en décidèrent autrement; bientôt le bruit se répandit que le prince avait été empoisonné, que les partisans de la dynastie déchue avaient fait le coup, et, parmi les noms mis en avant, ceux de M. de Fersen et de sa plus jeune sœur, la comtesse de Piper, étaient les plus répétés.

Les meneurs du parti qui avait renversé la branche aînée des Wasa étaient fort désireux, en effrayant pour toujours les derniers fidèles de cette dynastie, de se débarrasser d'un aussi haut personnage que le comte de Fersen : sa richesse, sa situation et l'éclat de son nom en faisaient un centre de ralliement pour la noblesse et pourraient redevenir un danger pour ses adversaires. L'occasion était propice pour le supprimer; ils ne la laissaient point échapper.

La populace, qui se console d'être tenue à l'écart de la direction des affaires, en croyant si volontiers aux secrets agissements, aux pratiques cachées, a le goût inné du mystérieux et se trouve prête à accepter toutes les opinions, pour peu qu'on se donne la peine de les lui suggérer.

La culpabilité de M. de Fersen, de sa sœur et de quelques autres grands personnages, ne faisait, au bout de quelques jours de ces insinuations, plus de doute, et de toutes parts la colère montait contre ces ennemis du peuple; entretenue par des distributions d'argent et d'eau-de-vie, elle atteignait bientôt son paroxysme et menaçait de se traduire par les actes les

plus violents. Courageusement, M. de Fersen, averti ne les redoutait point; lâchement, le roi les désirait. On rapporte même que, prévenu par les autorités compétentes qu'une émeute se préparait pour le jour des funérailles si le grand maréchal s'y présentait, Charles XIII se borna à répondre :

— *Il ne serait pas mal que ce seigneur orgueilleux reçût, une leçon.*

Paroles imprudentes et cruelles qui, connues et répétées, contribuèrent à déchaîner un soulèvement populaire qui ne s'en tint point à une « leçon » et qu'aggrava l'absence voulue de précautions militaires.

La date de ces royales obsèques avait été fixée au 20 juin 1810.

Quels souvenirs devait réveiller cet anniversaire dans l'esprit de M. de Fersen! C'était à cette même date que, dix-neuf années auparavant, il avait tenté d'arracher la famille royale de France à ses ennemis, et c'était de ce moment-là que datait pour elle comme pour lui le commencement des malheurs. Le rapprochement eût pu effrayer un esprit superstitieux, une âme moins bien trempée, moins détachée des choses de l'existence; mais depuis qu'il avait perdu tout ce qu'il aimait, depuis qu'il voyait vaincus et reniés les principes qu'il chérissait et les objets de sa vénération, que lui importait la vie? Il n'eut point de ces peurs : les insultes, il les méprisait; la mort même, il ne la craignait point.

Le jour donc où l'on ramena solennellement de Liljeholm à Stockholm le corps du prince défunt, « M. de Fersen, en grand habit de cérémonie, monta dans le carrosse doré et attelé de six chevaux blancs qui devait le mener à la rencontre du cortège funèbre jusqu'au delà de l'enceinte de la ville ». L'escorte se mit en marche à onze heures du matin, avec le grand-maréchal, une partie de la cour, en carrosses, précédant le cercueil. Les cheval-légers de la garde s'avancent en tête du cortège, que termine l'escadron de cavalerie qui avait accompagné les restes mortels du prince depuis la Scanie.

L'instinct est décisif : si la force armée laisse la foule déchaînée commencer son œuvre de mort, qui l'arrêtera? La foule ne rencontre aucun obstacle.

On se précipite sur le carrosse, on dételle les chevaux, on tire violemment M. de Fersen hors de la voiture. Le grand-maréchal fait un effort, se dégage; échappant pour un instant aux mains des forcés qui l'entourent, il se jette dans la première porte ouverte qui s'ouvre devant lui, c'est celle d'un café : il monte en courant jusqu'au premier étage et se réfugie dans une salle.

A ce moment, le général Silfversparre, informé du danger que courait M. de Fersen, vient courageusement à son secours : mais il ne dispose que de seize hommes et d'un officier. Que peut cette petite troupe contre la foule hurlante et menaçante?

La maison est envahie : les misérables, qui ont craint un instant de voir échapper leur proie, se vengent et insultent le malheureux. Aux insultes succèdent les coups : on lui arrache ses décorations, son manteau, son épée, qu'on jette par la fenêtre pour montrer à la populace qu'on tient toujours sa victime, et pour lui faire prendre patience.

Devant le danger grandissant, M. de Silfversparre, impuissant à repousser la foule par la force, s'avise d'un stratagème : il offre d'arrêter M. de Fersen et de le maintenir prisonnier jusqu'à ce qu'on puisse lui faire son procès. Mais c'est bien de procès qu'il s'agit. L'arrêt est rendu par la fureur populaire et va être exécuté.

On frappe le grand-maréchal, on lui arrache les cheveux, on le blesse à la tête, on l'entraîne hors du précheux asile où il s'est réfugié. Le voici sur la place.

Un bataillon de la garde s'y trouve, avec les généraux d'Adlercreutz et de Vegesach. Devant cette force armée, la foule hésite un instant : le moment est propice pour délivrer le prisonnier...

Les généraux tournent bride et s'éloignent au trot de leurs chevaux. « Sous prétexte, ont-ils déclaré plus tard, de faciliter la délivrance du comte de Fersen des mains de ses bourreaux. »

La populace est maîtresse désormais de se livrer à ses instincts cruels, et elle joue avec sa victime. Devant les soldats, spectateurs impassibles, elle passe, poussant devant elle le malheureux Fersen jusqu'à l'Hôtel de Ville.

« Là, bien qu'entouré de la masse de ses bourreaux, il eut un moment de répit, qu'ils semblèrent lui laisser par un reste de pitié. S'asseyant sur un banc, il demanda une gorgée d'eau qu'un soldat de la garde urbaine lui apporta. Mais bientôt recommencèrent les menaces de mort et les reproches d'avoir empoisonné le prince royal. On lui donnait des coups de poing et de canne; on lui arrachait les cheveux et même ses boucles d'oreilles avec des morceaux de chair.

« Au dehors, le peuple, amassé dans la cour de l'Hôtel de Ville, crie qu'on lui livre M. de Fersen... »

De nouveau on l'entraîne, on le précipite sur les marches de l'escalier, et là, dans la cour, la fureur des forcenés achève la victime, qui rend enfin le dernier soupir, étouffée sous les pieds de ces brutes sanguinaires.

Leur rage cependant n'est pas assouvie par la mort; ils s'acharnent sur le cadavre, le dépouillent de ses vêtements, le mutilent et en promènent les lambeaux...

Ne croirait-on pas lire le récit de quelques-unes des scènes sanglantes qui ont signalé les premiers jours de la Révolution? Ceci se passait pourtant, entre midi et deux heures, en pleine ville de Stockholm, sous le gouvernement régulier d'un roi légitime.

PAUL GAULOT.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul Bourget : *la Terre promise.*

M. Paul Bourget, après quelque temps de silence, a fait une très brillante rentrée dans la littérature. Sa *Terre promise* est un beau roman.

Et d'abord c'est un roman. « Ce n'est pas bon ce que fait Hugo au théâtre, disait Casimir Delavigne; mais ça empêche de trouver bon ce que je fais. » Tout de même, le gros réalisme de ces vingt dernières années, dont la France s'était fêvée, je ne sais pourquoi, car rien n'est plus contraire à son génie, ce n'était pas très bon; non, il était rare que ce fût bon; mais ça empêchait de trouver bon le roman romanesque.

Et cette conséquence était pénible. J'en sais qui en étaient désolés. J'en sais qui, par réaction, donnaient dans des ouvrages d'un genre et d'un art encore inférieurs, mais qui avaient au moins le mérite d'être différents. Une partie du succès de M. Ohnet et de M. Delpit est venue de là. « Au moins, disaient leurs admirateurs, au moins ce n'est pas réel. » Eh! eh! c'est là une raison.

Le bas réalisme avait un effet plus grave encore. Non seulement il empêchait de trouver bon le roman romanesque, mais encore il le forçait à changer un peu de caractère. Il le forçait à se guinder, à se torturer. Il le forçait à se forcer. Naturellement! Le roman romanesque a son réalisme à lui, son terrain solide : c'est la psychologie; c'est l'étude consciencieuse et minutieuse des âmes compliquées. C'est par là qu'il a, lui aussi, son fondement dans le vrai; c'est par là que, lui aussi, il est *scientifique*. — « Tout comme un autre, » comme dit Figaro.

Or, par émulation avec le roman réaliste, le roman romanesque se faisait psychologique avec plus de minutie, d'attention, de diligence, de composition, de dévotion et de pédantisme qu'il ne fallait. Il s'appliquait. Oh! comme il s'appliquait, le roman romanesque! Il travaillait à la loupe. Il ne se contentait plus de couper les cheveux en quatre. Il en faisait l'anatomie, monsieur, l'anatomie et l'analyse. « Vous plairait-il, mademoiselle, disait Thomas Diafoirus, d'assister à la dissection d'une femme? » C'est ce que faisait le roman romanesque. Il piochait. Il étudiait ses auteurs. Il « potassait » Spinoza. En un mot, il était scientifique. On se préparait à écrire des romans pour dames en passant son agrégation de philosophie.

L'extinction des feux du roman réaliste aura pour conséquence d'affranchir le roman romanesque de préoccupations scientifiques peut-être exagérées. Il restera psychologique, sans doute, et je le défie bien de cesser de l'être; mais il le sera d'une manière plus

large, plus libre, plus aisée, moins scolaire, moins livresque et moins technique. Il sera le roman romanesque, le vrai roman romanesque.

Car, ne vous y trompez pas, le roman romanesque ne consiste nullement à asseoir des jeunes filles de keepsake sur des chevaux de romance dans des paysages de chromo. Ceci c'est le roman conventionnel, c'est le roman *romanceur*, c'est, pour parler plus simple, le roman suranné; ce n'est pas le roman romanesque. Le roman romanesque consiste à peindre avec vérité et logique des personnages qui ont des âmes romanesques; voilà tout. Et ces personnages ne sont pas moins vrais que les autres. Ils sont plus rares, tout simplement, et encore ils ne sont pas beaucoup plus rares que ceux qui ne leur ressemblent point, et je retiens presque le mot *exceptionnels* que j'avais au bout de la plume. La moitié à peu près d'entre nous a des âmes romanesques, ou, si vous le voulez, nous avons tous la moitié d'une âme romanesque, et, de compte fait, cela revient à peu près au même. Peindre des hommes et des femmes qui agissent romanesquement, qui agissent sous l'influence de leur moitié d'âme qui est romanesque, laquelle, à certain moment donné, l'emporte sur l'autre, cela est donc tout aussi légitime que de peindre des êtres humains qui agissent d'après les mobiles de l'intérêt ou selon les suggestions de l'instinct.

On me dira que ce que je définis là c'est le roman romanesque et non pas le roman psychologique. Pardon! j'appelle roman psychologique le roman romanesque, parce que pour peindre les parties romanesques de l'âme il faut plus de pénétration d'analyse, plus d'attention d'observation morale que pour peindre le reste; j'appelle roman psychologique le roman romanesque parce qu'il y faut de la psychologie; j'appelle roman psychologique le roman romanesque, parce que le roman romanesque, s'il est fait sans talent psychologique, est mauvais. Il y en a de tels, et nous en parlions tout à l'heure, mais ils sont exécrables. En un mot, le roman psychologique c'est le roman romanesque qui est bien fait.

Il n'y a pas d'âme plus romanesque que celle de Julien Sorel, et *le Rouge et le Noir* est le type même du roman psychologique. Traitez *le Rouge et le Noir* en roman réaliste, un peu, pour voir. C'est très facile. Julien Sorel a une âme de paysan parvenu; il se trouve bien chez M^{me} de Raynal; il y reste, patelin et doux-oux, peu à peu nécessaire à M. de Raynal, nécessaire aux enfants, utile à M^{me} de Raynal; il devient le roi de la maison, et engraisse avec componction. A la fin on le voit transformé en gros bourgeois de province, riche, despotique et borné. Voilà!

Mais parce que Julien a l'âme la plus romanesque qui soit, rêvant toujours de devenir Napoléon 1^{er} ou Jules II, c'est de ce roman réaliste qu'il ne veut pas; c'est vers autre chose qu'il se dirige, c'est autre chose

qu'il devient, et le roman est un peu plus difficile à faire et un peu plus amusant que celui que je viens de rédiger. Mais il a fallu pour l'écrire une psychologie un peu autre que rudimentaire.

C'est ce beau roman romanesque tel que je viens d'essayer de le définir qu'a écrit M. Bouget. Il a pris des âmes, sinon exceptionnelles, du moins rares, mais vraies, comme je crois que vous l'allez voir, et il les a fait agir selon leur nature à elles, c'est-à-dire juste au contrepied de la façon dont agissent les autres, ce qui ne les empêche pas d'être dans la vérité, mais ce qui fait qu'elles sont intéressantes.

Un jeune homme de seconde jeunesse, trente-cinq ans, Francis Nayrac, est fiancé, fiancé amoureux, et fiancé qu'on fait attendre, à cause d'une cure de la future belle-mère qu'il faut mener à bonne fin. Il est donc dans les conditions particulières où l'on est particulièrement exalté, nerveux et romanesque; il est « en plein rêve », comme dit l'auteur, qui sait très bien choisir ses titres de chapitre. Il est en lune de miel préliminaire. C'est la phase la plus charmante et la plus étêtante aussi. On est ultra-romanesque à ce moment-là.

C'est juste en cette occurrence que lui tombe, à côté de lui, une ancienne maîtresse, M^{me} Raffraye, accompagnée d'une petite fille qu'il n'a jamais vue. Troublé déjà par ce voisinage, il acquiert peu à peu la certitude que la date de naissance de cette enfant doit remonter à l'année qui a suivi sa rupture avec M^{me} Raffraye. Cette enfant pourrait être sa fille, et très probablement elle l'est. Inquiétude et commencement de remords.

Enfin, il voit de près cette petite fille, et alors une ressemblance comme il y en a, tellement criante, tellement fanfarante, qu'il n'y a pas à essayer de s'y tromper! Il est père. Il a été père pendant dix ans sans le savoir.

Voyons! Que ferait un homme ordinaire, point très délicat, et, dame! vous ou moi peut-être? L'ancienne maîtresse n'a jamais rien dit, elle ne dit rien, elle ne réclame rien, elle est là par hasard, elle ne donne pas signe de vie, au contraire, elle se dissimule, *inimica refugit*. C'est la Didon de Palerme. Que ferait-il, l'homme ordinaire?

Il dirait: « Elle me laisse tranquille. Restons coi. Elle est riche, du reste. L'enfant n'a pas besoin de moi. Filons doux. Silence et mystère. Marions-nous, éclipsions-nous à l'anglaise, et n'en parlons plus. »

C'est précisément parce que Francis Nayrac n'est pas un homme ordinaire, ce qu'il est permis d'être, qu'il fait exactement le contraire, qui est stupide, et très naturel. Voir un enfant qui est à soi et ne lui rien être, il y a des gens à qui c'est égal, et il y a des gens à qui c'est insupportable; Nayrac est de ces derniers, surtout dans l'état d'exaltation psychique où il se

trouve depuis trois mois. Il écrit lettre sur lettre à M^{me} Raffraye, il finit par forcer sa porte et par s'y faire jeter. Il fait un tas de folies. Pas un lecteur qui ne se dise : « Il y a beaucoup de moments où je n'aurais rien fait de ce qu'il fait là, et il y en a quelques-uns où j'en aurais fait tout autant. Car ainsi va le cœur. »

Les choses finissent par s'ébruiter. Une explication de Francis avec M^{me} Scilly, sa future belle-mère, est devenue inévitable. Ils l'ont. Ah ! ah ! M^{me} Scilly a cinquante ans, voilà la raison pratique qui va intervenir. Nous allons rentrer dans la vie courante.

C'est ce qui aurait lieu probablement ; mais cette explication de Francis avec M^{me} Scilly, la fiancée l'entend ! Elle l'entend, eh bien ? Eh bien ! nous allons recommencer. Il s'agit de savoir si M^{lle} Scilly est vulgaire ou si elle ne l'est pas. Beaucoup de jeunes filles, comme nous en rencontrons tous les jours, diraient : « Vous avez une enfant. Qu'est-ce que ça nous fait ? Elle est très bien où elle est. Elle est heureuse. On ne vous a jamais ennuyé avec. On a si peu l'intention de vous la jeter à la traverse, que c'est vous qui allez ennuyer sa mère, et qu'on vous met à la porte. Dès lors, qu'est-ce que ça nous fait ? »

M^{lle} Scilly pourrait être ainsi ; c'est permis ; elle n'est pas ainsi ; c'est permis aussi. C'est une sentimentale, une pieuse et une ignorante. Ce qu'elle vient d'avoir là, en écoutant l'explication de Francis et de M^{me} Scilly, c'est une révélation de la vie, et cette révélation, non pas insensible et successive, comme celle qu'elle aurait eue plus tard, mais brusque, brutale, et à pleine volée dans la figure, lui porte un coup épouvantable. Elle aussi vivait « en plein rêve ». Le rêve se déchire, s'écroule et s'écrase en une minute sur elle. Elle n'y peut résister. Elle n'épousera pas Francis. Elle n'épousera personne.

Remarquez ceci : elle n'épousera personne. Ce n'est pas tant Francis qu'elle hait ; eh ! mon Dieu, elle ne le hait pas ; c'est la vie telle qu'elle est qu'elle repousse avec horreur, qu'elle méprise et dont elle se recule de tout le geste de tout son corps, comme de quelque chose qui salit. Elle est devenue vieille fille en une minute.

C'est joli, cela ; c'est curieux, c'est rare et c'est absolument vrai, vraisemblable, du moins, et logique. Pas une femme qui ne se dise : « J'étais comme ça. Ça m'aurait fait le même effet. Du reste, j'étais bien bête. Mais ça ne fait rien ; c'est vrai tout de même. »

Et tous les bonheurs rêvés s'en vont à la fois. M^{lle} Scilly part pour très loin. M^{me} Raffraye part plus loin encore : elle meurt. La petite Raffraye retourne en France avec une tante. Ni père ni mari, Francis reste à regarder la mer,

Les voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe.

Il est très beau, ce dénouement, très sobre et très

grand, d'une vaste mélancolie qui emplit tout le ciel et toute l'âme.

Quelques lecteurs un peu pratiques regretteront que les choses ne se soient pas, — nonobstant, — un peu mieux arrangées pour le bonheur. Mais la plupart, les femmes surtout, qui n'ont pas de plus grande volupté que de « se rassasier de larmes », comme parle Homère, en goûteront profondément le charme douloureux et tragique. C'est le très beau couronnement d'une belle œuvre.

Du reste... écoutez : il ne faut peut-être pas trop se hâter d'applaudir au dénouement triste de *Terre promise*, parce que ce pourrait être ce qu'on appelle au boulevard une « forte gaffe » ; et il n'est pas impossible que l'auteur approuve tout bas de tout son cœur ceux qui trouvent son dénouement mauvais, et soit un peu agacé par les éloges de ceux qui le trouvent merveilleux.

J'ai un soupçon. Je ne serais pas étonné du tout que ce dénouement ne fût pas un dénouement, que ce volume ne fût que le premier volume d'un roman en deux volumes, et que, dans le prochain ouvrage de M. Bourget, les affaires de Francis Nayrac s'arrangeassent d'une façon assez satisfaisante.

Je crois voir cela à certains signes. Le point final dans *Terre promise* est posé, sans doute ; mais il n'est pas gros, il n'est pas très appuyé. Dans les romans en trente-neuf volumes, dans les romans *cum redoublementis*, vous savez que, vers la fin de chaque partie, il y a comme des crochets pour agraffer ce qui doit venir plus tard. Ainsi dans les maisons en construction qui doivent avoir des voisines on laisse des pierres d'attente tout le long du mur. Cela forme une espèce de soie. C'est aux maisons que je songe.

Eh bien, il y a des crochets de ce genre, il y a des pierres d'attente de cette sorte dans le roman de M. Bourget. Remarquez. M^{lle} Scilly déclare qu'elle ne se mariera jamais ; et elle n'entre pas au couvent. Quand on déclare à vingt ans qu'on ne se mariera jamais, et qu'on n'entre pas au couvent, on a des chances de se marier à vingt-cinq, qui est un âge délicieux. — La petite Raffraye s'en va bien loin avec sa tante ; mais sa tante voit M. Francis Nayrac avant le départ, en reçoit des services, le quitte en bons termes. — Francis nous déclare qu'il ira habiter près d'elles, dans un joli pays de France, un de ces pays raisonnables aux « coteaux modérés », comme disait Sainte-Beuve, et aux vallons conciliateurs, qui sont très bon conseillers de sagesse pratique et de romanesque mesuré.

Tout cela, — ce que je puis me tromper, mon Dieu ! — tout cela me semble être pierres d'attente intelligentes et crochets prévoyants. Pierre d'attente essentielle : M^{me} Raffraye est morte ! Signe évident, trait de lumière ! Rien n'empêche sérieusement qu'un jour Francis et M^{lle} Scilly ne deviennent le papa et la maman spirituels de M^{lle} Raffraye ; et je dis spirituels

parce que c'est ce qu'ils auront de plus spirituel à faire.

Et ce sera ainsi. Francis va devenir le protecteur attentif et paternel de la petite Raffraye. La petite Raffraye l'adorera. M^{lle} Scilly rencontrera la petite Raffraye quelque part. Elle l'aime déjà ; elle en raffolera. La science de la vie et l'acceptation de ce qu'elle a de froissant à la première rencontre auront fait, avec le temps, leur progrès naturel dans l'âme de M^{lle} Scilly. Le sentiment maternel fera le reste. M^{lle} Scilly à force de se dire chaque jour : « Quel dommage de ne pas être la mère de cette enfant-là ! » finira par se dire : « Rien ne m'est plus facile que de le devenir à très peu près. » Une scène touchante, avec la petite Raffraye comme médiatrice, car l'obstacle devenu conciliateur, c'est tout indiqué, réunira les mains de Francis et de M^{lle} Scilly ; et ce sera très bien, et le sens moral du nouveau roman sera la dissolution des haines, surtout quand elles ne sont que des dépit, dans l'indulgence, la pitié et le pardon, sans compter l'amour.

Je ne serais pas du tout surpris que ce roman fût écrit quelque jour. Il ne serait pas plus mauvais qu'un autre, et, écrit par M. Bourget, il pourrait être exquis. Ce serait : ce que deviennent les romanesques après les grandes crises du cœur. Ils deviennent d'excellentes gens. Des lunes de miel brisées on fait des voies lactées, dit un personnage d'Augier qui a de la confiance ; des romanesques assagis on fait des sages charmants. — Et pour décrire cette transformation, ce ne sera point, cette fois encore, de psychologie qu'il faudra manquer.

Mais ce n'est peut-être pas des romans futurs de M. Bourget que j'ai à vous entretenir ici, d'autant plus qu'après tout ce sont les miens, et que M. Bourget peut les trouver détestables. Pour en revenir à *Terre promise*, où nous sommes sur terre ferme, j'en ai assez dit pour vous montrer que c'est un beau roman, ou, du moins, pour vous faire entendre qu'il m'a plu singulièrement. On y trouve encore les défauts ordinaires de M. Bourget, ou ce qui, à mon avis, est défauts chez lui, j'entends l'abus des dissertations intercalées dans le récit. La chose est moins saillante ici que dans d'autres ouvrages de M. Bourget. Elle ne laisse pas d'y être apparente encore.

Figurez-vous un salon où un homme du monde, dans son fauteuil, raconte une petite histoire d'amour. Dans un coin une petite chaire pour conférences, la chaire où daignait jadis s'asseoir Bellac. L'homme du monde raconte, posément, joliment, avec des détails : « ... et Olivier, au moment même où M^{me} de Rennerval venait de lui faire l'aveu de son amour, vit passer son rival ; et Olivier sentit je ne sais quel froid glisser à son cœur. » — L'homme du monde quitte son fauteuil, se dirige vers la chaire, s'assied, et continue : « Car, mesdames et messieurs, la jalousie est un sentiment à la fois simple en soi et complexe dans ses manifesta-

tions, qui, lorsque par suite de circonstances particulières... » — Les romans de M. Bourget ont toujours eu en leur arrière-fond une petite chaire où s'asseyait l'auteur de temps à autre. Il y en a une encore dans celui-ci. Seulement M. Bourget s'y assied un peu moins souvent. Il faudra qu'il arrive à ne plus s'y asseoir du tout. La psychologie dans un roman ne doit pas être à l'arrière-fond ou sur les côtés ; elle doit être dessous ; et la leçon de psychologie nulle part.

On n'en lira pas moins avec un extrême intérêt une œuvre forte, touchante et vraie, et romanesque tout de même, parce que ces choses, comme il est prouvé, depuis M^{me} de La Fayette, en passant par Balzac et Stendhal, jusqu'à M. Bourget, ne sont nullement incompatibles.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE : Ouverture ; reprise de *Sapho*, pièce en cinq actes, de M. Alphonse Daudet. — VAUDEVILLE (matinées) : *la Félure*, drame en un acte, de M. Martin Laya ; *Fel*, comédie en trois actes, de M. Le Lorrain.

Le Grand-Théâtre a brillamment inauguré sa carrière. Une salle élégante et confortable à souhait, voilà pour l'extérieur. Pour l'intérieur, nous pouvons nous en remettre à M. Porel. Ce qu'il a fait à l'Odéon, non sans peine, il le fera plus facilement sur la rive droite. Sa troupe paraît excellente ; son programme, pour cette année, est fort alléchant ; que les suivants ressemblent à celui-là : qu'ils soient exécutés, nous n'en demanderons pas davantage.

Et maintenant, parlons de *Sapho*.

Ce n'est pas une bonne pièce. Elle a les défauts de toutes les adaptations faites d'après un roman : et le plus fréquent, le plus inévitable de tous, c'est un manque de netteté dans la marche de la pièce, un certain vague dans le dessin des personnages, et, par suite, une impression de longueur. On pourrait presque dire que, plus un roman est beau, beau en tant que roman, plus la pièce qu'on en tirera sera insuffisante. L'impression fût-elle de valeur égale et de même force, elle sera cependant inférieure, d'abord parce qu'elle sera la seconde, et que nous ne retrouverons pas le frisson de surprise que nous a donné le livre ; ensuite parce que l'interprétation, si parfaite qu'elle puisse être, ne vaudra jamais l'interprétation idéale que nous nous sommes faite à nous-mêmes et qui nous donne la plus grande part d'émotion possible, parce que nous y mettons la plus grande part de nous-mêmes. Les plus beaux livres, a-t-on dit, sont ceux qui n'ont jamais été écrits. Les plus beaux personnages, ceux qui nous émeuvent le plus profondément, sont

ceux que nous avons créés à notre image, que nous avons rêvés, leur laissant quelque chose de vague et d'inachevé.

De plus, — et ici c'est plus spécialement de *Sapho* que je parle, — on doit, pour mettre un roman à la scène, choisir les principaux épisodes et leur donner une forme dramatique; mais, dans un livre tel que celui de M. Daudet, il n'y a pas, pour ainsi dire, d'épisodes principaux; tous sont d'une importance égale, au moins tous servent également à amener le dénouement: c'est comme une chaîne dont toutes les mailles doivent se tenir. Les auteurs ont bien compris qu'il ne fallait rien laisser de côté; mais comme ils ne pouvaient mettre en scène que certaines parties du roman, ils ont dû nous raconter le reste. De sorte que chaque acte commence par une scène d'exposition.

Au premier acte, c'est la situation de Gaussin, sa famille, le récit de sa rencontre avec Sapho; et ceci est si long à expliquer qu'il ne reste plus de place pour ce qu'il y a d'important: l'installation définitive de Sapho dans le ménage de Jean. Le fait est que les trois quarts de l'acte sont remplis par l'oncle Césaire et la tante Divonne faisant assaut d'expressions méridionales; et si je comparais cette exposition traînante au premier chapitre du livre, si vivant! au récit de la grimpe de Jean tenant Sapho dans ses bras, et à cette petite phrase courte, si expressive et si grosse de pensées qui le termine... Mais, passons. Je veux dire au moins qu'au bout de ce premier acte, si nous savons que Gaussin est élève consul, et qu'il est obstinément originaire de Châteauneuf-des-Papes, nous ignorons complètement, ou presque complètement, pourquoi, après avoir à demi renvoyé sa maîtresse, il se décide à se mettre en ménage avec elle, et pour trois ans, — un laps!...

Au second acte, seconde exposition. La vie de Sapho, ses amants, ses aventures et ses goûts, les idées respectives de Déchelette et de Caoudal sur l'amour, et la liaison « symbolique » du musicien de Potter. Je ne nie point l'utilité de tout cela; mais voyez ce qui arrive. A la fin du récit de Déchelette, Gaussin s'enfuit; voilà qui est bien, et ici nous discernons clairement les motifs qui le font agir. Il revient cinq minutes après. Pourquoi? Nous n'en savons rien, puisqu'il ne dit pas un mot. Nous en sommes réduits à suppléer à ce qui manque, à « deviner », et s'il faut deviner, au théâtre, on se lasse bien vite. Ici, encore, je suis bien forcé de rappeler le roman, la scène tragique où Gaussin apprend la vérité sur sa maîtresse. Mais vous savez avec quelle abondance M. Daudet nous explique les sentiments de Gaussin. Remarquez, en outre, que, là, Gaussin est ramené près de Sapho non seulement par sa passion, mais par l'habitude du nid, — si j'osais, je dirais: de la niche, — par cette lâcheté physique qui l'empêche de fuir immédiatement; c'est

le soir, il est seul, il n'a d'autre logis que celui où l'attend Sapho... Les obstacles matériels sont assez forts pour arrêter l'élan de dégoût qui l'avait repoussé de Sapho; il faut qu'il revienne près d'elle. Et c'est ce qui donne à la scène sa grandeur et aussi sa portée. L'impossibilité où est Jean de quitter Sapho est une conséquence directe de son « collage » avec elle. Vous savez qu'il n'en est pas de même dans la pièce.

Au troisième acte, troisième exposition: Jean conté sa jalousie (on nous la montre, il est vrai, mais si en raccourci qu'elle nous surprend un peu) et se plaint que Sapho ait fait le vide autour de lui; cela est, notez-le, la substance même du sujet... J'abrège, et je me contente de signaler au quatrième acte encore un récit, celui de la rupture avec Sapho; encore un autre au cinquième, le départ de Jean de Châteauneuf.

Tout cela donne à la pièce cette lenteur que je lui reprochais en commençant; et vous avez vu aussi combien nous sommes insuffisamment renseignés sur ce que nous tenons le plus à savoir. Mais il y a plus, et j'arrive à ce qui me semble être le défaut capital de la pièce, le renversement de l'intérêt.

Je m'explique. *Sapho* est un livre pour les hommes; j'entends que c'est aux hommes que s'adressent l'exemple et la leçon. M. Daudet nous a montré Sapho séduisante et passionnée pour expliquer l'entraînement de Jean: il en a fait, d'ailleurs, une fille, pour que la leçon eût plus de portée. Vous savez avec quel art suprême M. Daudet a su la rendre vivante. Il n'en est pas moins vrai qu'elle sert surtout à nous faire connaître et comprendre l'histoire de Gaussin. Elle est vraie, elle est réelle; mais le livre, c'est l'amant. Ce sont ses faiblesses à lui qui nous intéressent, et aussi sa destinée, et l'enlèvement progressif et fatal dont il est victime. Le sort de Sapho nous émeut médiocrement; notre angoisse nous vient de ce que nous voyons d'inévitable et d'irréparable dans la destinée de Gaussin.

Considérez la pièce au contraire. Les auteurs ont choisi les épisodes les plus susceptibles de revêtir la forme dramatique, et, ce faisant, ils ont dû forcément supprimer tout ce qui était analyse, tout ce qui nous expliquait le caractère de Gaussin, ses chutes et ses relèvements successifs, les progrès de la jalousie et l'impossibilité de s'arracher à son mal. Et voici ce qui est arrivé. Dans les scènes qui composent la pièce, nous voyons deux personnages: l'un (Sapho) n'ayant qu'une idée, mais s'y cramponnant de toutes ses forces; ne voulant qu'une chose, garder l'homme qu'elle aime, et ne voyant rien au delà ni en dehors. L'autre, incertain, troublé, ne sachant ce qu'il veut, se représentant et cédant sans qu'on démêle pourquoi. Au théâtre, la sympathie du public va toujours aux personnages simples, au moins à ceux dont on discerne clairement les raisons d'agir. Ajoutez, — il en était ainsi dans le roman, et quel enseignement c'était que cette

jalousie grandissante que rien ne pouvait calmer, et dont on suivait pas à pas les progrès! — ajoutez que chacune des scènes se termine par la soumission de Sapho; elle fait tout ce qui lui est possible pour calmer Gaussin, lui prouver qu'elle l'adore, qu'elle est à lui tout entière; et, sans que nous sachions explicitement pourquoi, la jalousie de Gaussin se manifeste chaque fois d'une façon plus brutale et plus irraisonnée. Nous sommes avec Sapho, nous ne pouvons pas ne pas être avec elle, d'abord parce qu'elle a raison, et ensuite parce que nous la comprenons, tandis que Gaussin nous échappe.

Vous voyez ainsi tout ce qui distingue la pièce du roman. Le livre, un des plus beaux que je sache, avait une signification saisissante. La pièce est un drame d'amour, qui tire uniquement son intérêt de sa valeur dramatique et littéraire.

Il est temps de dire que cette valeur-là n'est pas mince. Jusqu'ici, je n'ai parlé que de la moitié de *Sapho*, celle qui n'est pas bonne. L'autre moitié est tout près d'être excellente. A chaque acte, après ces expositions que je signalais tout à l'heure, une scène se noue qui est d'une tragique beauté. La scène des lettres, au troisième acte, la grande scène entre Sapho et Gaussin, au quatrième, sont parmi les plus ému-vantes du théâtre de ces dix dernières années. Ici, et quelle que puisse être la valeur générale des personnages, nous avons sous les yeux des êtres qui souffrent, et la sincérité de leur douleur est communicative. Ce ne sont pas les scènes prises en particulier qui sont mauvaises dans *Sapho*, c'est le lien qui manque.

Le rôle de Sapho n'est réellement bon qu'à partir du troisième acte. Au premier, ce n'est qu'une apparition, et nous connaissons si peu le personnage que son intrusion, rapide en même temps que définitive, dans le ménage de Gaussin, nous paraît un peu artificielle. Au second acte, l'explosion de sa colère est si subite qu'il nous est difficile de nous y associer tout de suite, et ses manifestations risquent, par suite, de sembler quelque peu outrées. A partir du troisième acte, le rôle est superbe. Et comme M^{me} Réjane a su le rendre! Certains de ses gestes, certaines de ses attitudes donnent au personnage un réel frisson de vie. La passion dans ce qu'elle a de plus absolu, la terreur de la querelle inévitable, l'angoisse de la rupture prévue, et aussi ce je ne sais quoi de veule et de « fille » qui domine tout le personnage, M^{me} Réjane les a rendus avec une justesse, une mesure et une sincérité au delà de tout éloge. Après elle, il faut citer M. Guitry, qui a dit avec une rare émotion le joli récit de la mort d'Alice Doré, et M. Calmettes, qui a donné une très pittoresque allure au sculpteur Caondal. Le rôle de Gaussin n'est guère bon; M. Marquet y a fait preuve d'intelligence et de sensibilité. Louons encore M^{me} Tessandier; louons aussi M^{me} Aimée Martial, jolie à miracle et fort agréable comédienne dans le rôle délicieux d'Alice Doré, et ne

fermons pas ce palmarès sans nommer M^{lle} Kesly, amusante dans le rôle de Francine, la bonne qui cherche une place « rigolo ».

*
**

La première matinée du jeudi, au Vaudeville, n'a pas été très heureuse. Je pense que cela ne découragera pas M. Carré; ces représentations peuvent être d'une utilité véritable, à condition qu'on les prenne pour ce qu'elles sont, pour des représentations d'essai; et, à ce titre, elles doivent, j'imagine, intéresser ceux qui sont soucieux du théâtre.

La Fêlure est un drame physiologique. Je reconnais très volontiers qu'il nous a fait passer un petit frisson d'angoisse, mais je ne suis pas bien sûr que ce frisson soit dû à l'art de l'auteur. Je crains qu'il ne ressemble un peu à celui que nous aurions eu si, par malheur, un machiniste était tombé du cintre sur la scène... Excellent, tout à fait excellent, M. Grand; bons MM. Dieudonné et Candé, ainsi que M^{lle} Thomsen.

J'arriverais, je le crois bien, à comprendre le héros de M. Le Lorrain, mais je crois aussi que je ne n'arriverais jamais à le rendre sympathique: il a la prétention « littéraire », la plus désobligeante qui soit. Et cela même nous a empêché de goûter certaines parties de la pièce. Je pense que si le personnage avait paru moins satisfait de lui-même, — et si peut-être la scène avait été traitée plus à fond, — nous aurions apprécié davantage la fin du troisième acte. Cette scène-là, — ou pour mieux dire cette idée de scène-là, — me donne de l'espoir pour l'avenir théâtral de l'auteur. M. Mayer, à force de mesure, a fait passer le déplaisant personnage de Valjeon. M^{lle} Yahne est la plus jolie et la plus piquante des jeunes filles « modernes ». Je dois louer aussi MM. Lagrange et Pentat.

Pendant que je suis au Vaudeville, — et quoique ceci ne relève pas précisément de la critique théâtrale, — je voudrais vous conter la fête somptueuse que nous ont donnée hier soir « le prince et la princesse d'Aurec ». Mais la place et le temps me manquent; je peux tout juste m'associer aux toasts fort spirituels de MM. Jules Lemaitre et Albert Carré, et souhaiter avec eux une prochaine « centième » à M. Henri Lavedan.

Ce même jour, dans l'après-midi, j'ai assisté à la répétition générale de *les Paroles restent*. Mais je n'ai pas le droit d'en parler encore. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai été charmé par la comédie de M. Paul Hervieu; et je vous dirai pourquoi la semaine prochaine.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA FRANCE JUGÉE PAR UN ALLEMAND.

Voici la traduction littérale et complète d'un feuilleton que vient de publier le *Berliner Tageblatt*, celui de tous les journaux allemands qui se pique d'être le plus cosmopolite, le plus antichauvin, et pour ainsi dire le plus parisien. Le feuilleton est intitulé : *les Voyages en France*. On y trouvera l'expression fidèle de la manière dont beaucoup d'Allemands comprennent et jugent ce qu'ils voient chez nous.

« Sans contredit, il est beaucoup plus simple de se procurer un billet de voyage circulaire en France qu'en Allemagne, car, en France, il suffit de désigner sur une carte l'itinéraire qu'on veut suivre. Mais touchante était en revanche la figure que faisaient les employés français, aux petites stations, en voyant mon billet circulaire. Ils lisaient d'un bout à l'autre les noms des stations, secouaient leurs sages têtes; et c'est seulement après que je leur avais clairement expliqué les endroits que j'avais déjà traversés, c'est alors seulement qu'ils pouvaient me renseigner sur la route à suivre pour aller plus loin. L'ignorance géographique des Français en général, et du personnel des chemins de fer français en particulier, est incroyable. Allez-vous de A vers B? L'employé de A ignore à coup sûr si vous avez à changer de train en route, ce qui ne l'empêche pas de vous affirmer que *non*, d'une pleine voix de poitrine. J'allais un jour de Roanne à Moulins : ce sont deux villes du centre de la France. J'avais à changer de train dans la petite gare de X... à une heure et demie seulement de Roanne. Je demandai à Roanne si je trouverais encore la correspondance à X...; on me répondit *non*. Naturellement la bonne réponse à faire était *oui*.

En Allemagne, si vous avez à changer de train, par exemple à la station de Bitterfeld, déjà dès la station précédente le conducteur vient dans votre wagon, et vous dit d'un ton paternel : « Changez de train à la prochaine station! » Puis, quand le moment solennel est arrivé, avec quel fracas s'ouvre la portière de votre wagon, de quelle claire voix on vous crie : « Changez de train! » Rien de pareil ne se trouve en France. L'employé se borne à crier, à la station même du changement de train, et encore d'une voix assez difficile à entendre : « Changement de train pour la direction de... »

Il n'est pas interdit en France de traverser les rails; aussi n'y connaît-on point ces passages souterrains que l'on trouve aujourd'hui dans presque toutes les gares de Bade, d'Alsace et du Hanovre. C'est seulement au dernier moment qu'on appelle, et jamais le train qui va à X... n'est désigné clairement, même quand plusieurs autres trains sont en gares. De conducteurs qui vont s'occupant des voyageurs, on n'en rencontre point : de sorte qu'on est trop heureux de pouvoir s'adresser à un employé de la gare pour se renseigner. Manquent également les *portiers*, de sorte qu'il faut beaucoup de courses et beaucoup d'écritures pour mettre son bagage en dépôt quelques heures dans une gare. Les salles d'attente sont dénuées de tout confort : dans celles de seconde et de troisième classe, vous ne trouvez rien que des banquettes sans rien pour vous adosser, pas de table, pas de chaises. Dans les salles de première classe, au moins, vous trouvez quelques fauteuils.

On ne connaît pas en France l'habitude de porter des rafraichissements le long du train, aux stations. Aussi divi-

nez-vous aisément de quelle soif souffrent les voyageurs, dans les fortes chaleurs! En revanche, la justice m'oblige à dire que, à toutes les stations, on peut trouver près un succulent déjeuner. Le prix n'est pas trop haut; on a pour trois francs de la soupe, du poisson, deux plats de viande, du dessert et une bouteille de vin. Très cher, en revanche, tout ce que l'on demande à part; ainsi un petit pain garni de jambon. Le public voyageant dans la France du Nord et du Centre est peu aimable; je veux dire qu'il observe avec raideur les formes extérieures. Jamais on ne m'a fait la moindre inconvenance; mais cette cordiale amabilité de la plupart des Allemands et des Italiens, cette amabilité qui consiste à faire remarquer au voyageur les beautés du pays, à lui recommander un bon hôtel, en un mot à lui rendre la vie aussi agréable que possible, vous n'en trouveriez point trace en France. Une fois pourtant, comme je me trouvais embarqué dans un autre train que celui que j'aurais dû prendre, un monsieur me dit d'une façon polie, le doigt sur *l'Indicateur*, comment j'aurais à réparer mon erreur.

Le Français n'a absolument aucun sens de la nature. J'allais de Lyon à Chambéry. A mesure qu'on s'approche de cette dernière ville, le paysage devient merveilleux. Des rocs chauves se reflètent dans de clairs lacs, des vignes courent le long des collines, on voit de blanches maisons luire parmi de verts marronniers. Or, pendant ce temps, nos compagnons de route ne daignaient pas honorer d'un regard ces magnificences. Un voyageur lisait un roman, l'autre parcourait un journal, un prêtre marmottait des prières sur son bréviaire. Et c'est seulement à cause de ce manque complet de tout sentiment de la nature que les Français ont créé la légende de la *belle France*; car pour eux, dans leur étroite et riche considération toute pratique de la vie, *beau* est synonyme de *fertile*. Ainsi, par exemple, la Bourgogne est très productive, mais pour l'œil elle n'a absolument aucun attrait.

Un voyage en France montre bien à quel point ce pays est pauvre en hommes. Des heures et des heures on voyage seul dans un wagon; rarement on y a plus de deux ou trois compagnons de route. Beaucoup de nos lecteurs secouent la tête à ceci; ils auront fait le trajet de Paris à la frontière allemande ou à Nice, et après cela ils s'imaginent connaître à fond les choses de la France. Je ne nie point que ces grandes lignes soient fréquentées. Mais, en Allemagne, ce n'est pas seulement sur les grandes lignes, c'est aussi sur les petites lignes provinciales qu'on trouve sans cesse un mouvement considérable de voyageurs.

D^r PAPPERITZ.*
**

LE THÉÂTRE-LIBRE DE LONDRES.

Le Théâtre-Indépendant, fondé, à Londres, par l'acteur hollandais Grein, sur le modèle de notre Théâtre-Libre, est décidément plus en peine que jamais de découvrir des pièces nouvelles d'auteurs anglais. Après avoir joué des drames norvégiens, hollandais, italiens et français, le voici maintenant qui reprend les vieilles pièces oubliées des dramaturges contemporains de Shakespeare. Il vient ainsi de jouer, cette semaine, une tragédie de Webster, *la Duchesse de Malfi*. Le principal succès à être pour une danse, la danse des morts, où l'on a vu un ballet de jolies jeunes femmes dont le corps se terminait en squelette.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22

TOME L

26 NOVEMBRE 1892.

LE PREMIER BANDIT D'EUROPE

S'il y avait un tribunal européen pour connaître des crimes contre l'Europe, le premier criminel de droit commun qu'enverrait à la barre le cri de la France et de l'Allemagne, c'est le faussaire du 13 juillet 1870.

Le prince de Bismarck n'est point le premier homme d'État qui ait menti et fait du faux une arme de guerre. Il est le premier, il est le seul qui ait menti pour amorcer la guerre, pour lancer l'une contre l'autre deux nations qui voulaient la paix, avec la pleine conscience que cette guerre ne pouvait être qu'atroce sur l'instant et chargée de catastrophes pour l'avenir. Car ces quelques traits de plume promenés sur la dépêche de son souverain, ce n'était pas seulement la condamnation à mort de 300 000 Français et 200 000 Allemands, ce n'était pas seulement le rapt et le séquestre de deux millions d'êtres humains ; c'était la vengeance et la terreur jetées pour des siècles entre les deux têtes de colonne de l'humanité. C'étaient les générations nouvelles élevées pour le massacre, dans le mépris du droit et le culte de la haine, et l'extermination posée pour l'idéal des guerres à venir. C'était l'Europe refaite dans un groupement d'appétits et de haines, l'humanité commune reniée ; pas une grande œuvre, pas une parole féconde, pas un progrès moral durant ces vingt années ; vingt ans passés dans le cauchemar à préparer un lendemain plus sinistre qui, « saignant à blanc » la France et l'Allemagne, ne laissera de pon- voir debout en Europe que les anarchistes et les bar-

bares. Cet homme, d'un seul mensonge, a ensanglanté tout le siècle qui vient.

La France ne voulait point la guerre. Elle était tout entière à sa guerre contre l'Empire, à la reconquête de sa liberté, à son beau rêve, toujours brisé, toujours repris, de démocratie et de fraternité. La France, qui avait fait l'Italie, — elle ne le regrette pas, même aujourd'hui, — était prête, elle l'est encore, à mettre la main dans la main d'une Allemagne qui ne serait qu'allemande.

L'Allemagne ne voulait pas la guerre. Son unité était faite. Les traités qui donnaient au roi Guillaume le commandement en chef de toutes les forces allemandes assuraient son indépendance contre l'étranger, en lui laissant son indépendance à l'intérieur. Il fallait, pour qu'elle se levât, qu'elle fût ou qu'elle se crût provoquée.

Deux hommes en Europe voulaient la guerre ; l'un, vaguement et comme en rêve : c'était le somnambule des Tuileries, rongé par la maladie, par les revers, par le plébiscite, sentant sa dynastie s'engloutir sous le flot montant de la révolution, et cherchant éperdument autour de lui quelque branche de laurier où se raccrocher. L'autre la voulait froidement, clairement, d'une volonté de fer. Il la voulait, non pour faire l'unité de l'Allemagne qui était faite, mais pour transformer cette unité défensive en unité offensive et conquérante, pour transformer l'union libre des États en un Empire autoritaire et centraliste. Il la voulait pour arracher à la France ses provinces les plus françaises de cœur, afin d'assurer l'éternité de la dictature par la menace continue des revanches possibles. Il la voulait, enfin, parce qu'il était sûr de la victoire, parce

qu'il avait sondé le néant de l'Empire, compté ses soldats et ses chefs, et il savait qu'il marcherait trois contre un et de Moltke contre Lebœuf.

Cette guerre, dont les peuples ne voulaient pas, il fallait la rendre inévitable, et il fallait qu'elle fût déclarée par le chef de la France, afin que, devant l'Europe formaliste et indifférente, le droit légal fût pour la Prusse, et que la lourde, honnête, immense Allemagne, soulevée dans les profondeurs de sa conscience, se lançât comme à une croisade contre l'agresseur, avec la conscience d'être le soldat de Dieu. Une bonne occasion s'offrit; le roi Guillaume la laissait glisser des mains : « l'affaire était ratée ». Bismarck lança la fausse dépêche : la guerre éclate. Elle dure encore : à quand la fin ?

Oh ! la France ne songe pas à justifier son empereur ni les hommes qui voulaient pour lui. Il savait que la dépêche était fausse et l'avait acceptée pour vraie; il avait une insulte qu'il n'avait point reçue, pour avoir le droit de la venger; il pouvait démasquer le chancelier, et se faisait son complice. Mais lui, du moins, a payé sa dette : il l'a payée lui-même et dans sa race. Némésis attend l'autre tête.

Elle vient souvent tard, l'inévitable Némésis, et aime venger sur les fils les crimes des pères. Mais, cette fois, elle est venue plus tôt que de coutume : c'est le criminel même qu'elle a choisi pour l'agent de sa vengeance, et elle n'a pas attendu que Bismarck fût redescendu dans l'enfer.

*
**

Un frisson d'indignation et de honte a parcouru l'Allemagne d'un bout à l'autre. Et cet inconscient s'étonne. Comment, toute l'Allemagne n'éclate pas d'un gros rire joyeux, entre deux chopes, au récit du bon tour qu'il a joué à la France ! N'était-ce pas folie de laisser échapper une occasion si bonne, quand on était sûr de son coup, avec deux provinces et tant de milliards à prendre ? Aurait-on pu retrouver un prétexte aussi adroit, aussi spécieux, et qui assurât mieux les sympathies de l'Europe ? Sans lui, sans ce coup retors, « la jeune fleur de la Confédération du Nord, comme dit le poétique *Journal de Hambourg*, aurait-elle donné comme fruit l'unité impériale » ? Et l'Allemagne contemple avec stupeur le héros qui l'a faite et qu'elle voit enfin tel qu'il fut : un baron-bandit du moyen âge. Elle sent le rouge de la victoire lui monter au front; elle sent quelque chose qui croule en elle : la foi en son bon droit.

Déjà, plus d'un commençait à se demander, sans oser répondre, si les conquêtes de 1871 n'avaient pas été payées trop cher; si le plaisir de faire rentrer à coups de fusil dans le cercle de la famille allemande des frères qui l'exècrent valait les boucheries du passé, les sacrifices du présent, les terreurs amassées sur

l'avenir. Et puis, l'Allemagne n'avait-elle pas abusé de sa victoire ? Ne s'était-elle pas trop enivrée du mauvais vin du succès et de la gloire ? N'aurait-il pas mieux valu laisser l'Empire crouler de lui-même et laisser la paix, le temps et la liberté resserrer les liens de l'unité allemande ? Qu'est-ce que la guerre lui avait rapporté que n'eût pas donné plus sûrement la paix, — à part une Pologne franco-allemande, la guerre in *æternum* et la nouvelle saignée d'hommes et d'or que lui demande encore Caprivi ? Elle se rassurait par l'idée qu'elle avait été aculée à la guerre, qu'elle l'avait acceptée à corps défendant, comme un devoir imposé, et elle se consolait des horreurs passées et des angoisses futures par la pensée du droit divin que donne la légitime défense. Elle répétait les mots que le vieil empereur prononçait à l'inauguration de la *Germania* de Niederwald : « Le peuple allemand en armes, conduit par ses princes, a été l'instrument de la Providence. Dans les années 1870-1871, nous avons senti l'intervention de la volonté divine. » Et voici que l'Allemagne s'éveille de son rêve de gloire sainte pour découvrir qu'au lieu d'être le soldat de Dieu, elle n'était que l'instrument d'un bandit, et trouver la main d'un faussaire où on lui montrait le doigt de Dieu !

En un instant, elle voit tout ce passé de gloire empoisonné par le chancre bismarckien; la stèle d'Ems transformée en stèle d'opprobre; la *Germania* de Niederwald, qu'avait en vain minée la dynamite anarchiste, ébranlée et salie sur sa base, car l'Empire est déshonoré dans sa naissance, et l'Europe murmure après Faust : *Am Anfang war die Lüge*. « Au commencement était le mensonge. »

Quel réveil pour le peuple de Luther, pour le peuple de la *Deutsche Treue*, qui ne fut pas toujours un vain mot; pour le peuple de la conscience; pour la nation, qui, le jour où elle vit que Rome mentait, arracha Rome de son cœur et, sans s'inquiéter de rois ni d'empereurs, s'en alla droit vers son Dieu ! Dans cette mémorable semaine, une chose est entrée dans l'âme allemande, qui, en dépit des pâles dénégations de Caprivi, travaille pour les réconciliations nécessaires plus puissamment que tous les canons, tous les Lebel, toutes les alliances : le doute. Ce que Bismarck a volé, l'Allemagne peut-elle le garder sans recel ?

Et l'idéaliste inquiet et noble, qui agit dans ses mains les destinées de l'Allemagne, héritier irresponsable des victoires de son grand-père et des trahisons du chancelier, on voudrait savoir quelles pensées remuent dans son âme. Mais il n'y a qu'un prince dans l'histoire qui librement, par sa seule volonté de juste, pour obéir au droit et pacifier l'avenir, ait renoncé à une conquête inique : son nom est Saint Louis.

JAMES DARMESTETER.

JOSEPH DE MAISTRE (1)

Fors l'honneur, nul souci.
(Devise des Maistre.)

I.

L'HOMME.

Peu de vies offrent au même degré que celle du comte Joseph de Maistre le caractère de l'unité. Ce beau spectacle d'une âme toujours égale à elle-même, toujours supérieure aux événements ; d'un esprit ferme en ses principes, sans cesse épris du même idéal, et toujours le pressant d'une même et brûlante poursuite, nul ne le présente à un aussi haut point que l'auteur des *Considérations sur la France, du Pape et des Soirées de Saint-Petersbourg*. Tout conspira chez lui à produire cette rare harmonie : la nature, l'étude et l'éducation. La nature l'avait fait droit, l'étude devait le faire grand ; l'éducation le fit pieux, et cette piété fut la flamme intérieure où s'alluma son génie.

Né en 1754 à Chambéry, d'une famille française d'origine, mais depuis plus d'un siècle piémontaise de fait et de cœur, Joseph de Maistre grandit à l'école du respect. Toutes les vertus publiques et privées habitaient au foyer paternel, qu'un orgueil de caste quasi féodal et des convictions séculaires préservaient aisément de la contagion des idées nouvelles. Gentilshommes d'antique fierté plutôt que de grand avoir, magistrats intègres, soldats sans peur et sujets sans reproche, les Maistre étaient de père en fils dévots à la foi, au roi, à la loi, et justifiaient leur devise : « Fors l'honneur, nul souci. » Quand tout pouvoir vacillait en Europe, l'autorité avait encore là son asile, dans un âpre canton des Alpes, non loin des neiges éternelles ; et si quelque écho de tempête montait parfois de la plaine vers ces pauvres manoirs, contigus à deux foyers de révolutions, il se dissipait vite au vent salubre des glaciers. Joseph de Maistre ne respira jamais l'air de son siècle que de loin et de haut. Son père, président du Sénat de Savoie, catholique austère, qui pouvait montrer dans sa garde-robe, à côté de ses habits de gala, le capuce du pénitent noir, forma de bonne heure son fils Joseph à l'obéissance. Il n'y eut aucune peine. L'âme ardente de l'enfant s'élevait à la soumission comme d'autres à la liberté. Sa mère, une femme de piété, de silence et de tendresse, était pour lui l'objet d'une véritable adoration. « Mon bonheur, écrit-il lui-même, était de deviner ce qu'elle désirait de moi. » Un aïeul attentif et doux, M. de Motz ; quatre frères, tous égaux de l'aîné par le cœur, l'un même son émule par les plus rares dons de l'esprit, Xavier étant la grâce et

Joseph étant la force ; cinq sœurs avenantes, dont le sourire à quarante ans de là avait encore conservé sa fraîcheur, tel était le cercle de famille où se déployaient les premières qualités du jeune Maistre et la ferveur « amoureuse » de son respect filial. Années de bonheur, impressions ineffaçables dont le lointain souvenir rouvrira la source des larmes chez le stoïque exilé de Saint-Petersbourg : « A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci je pleure comme un enfant. »

De tout temps, les jésuites avaient été en honneur dans cette maison. L'enfant avait neuf ans, et il s'ébattait gaiement dans une chambre, quand arriva de France la nouvelle du décret d'expulsion. « Plus bas, mon fils, lui dit sa mère, un grand malheur est arrivé. » Jamais il n'oublia ces paroles, ni l'accent dont elles furent prononcées. Confié de bonne heure à un précepteur, mais sans cesse guidé par les jésuites, il fit en quelque façon sous leurs yeux ses études d'humanité, qui furent à la fois précoces et remarquables. Ses écrits attestent qu'il possédait le latin en maître, et savait le grec en érudit. Cette forte culture était d'un autre temps. Joseph de Maistre en est-il redevable seulement à ses premiers instituteurs ? Ne dut-il rien au collège de Chambéry ? Ne dut-il pas beaucoup plus à lui-même, au travail solitaire, aux vastes lectures, à la méditation ? Quoi qu'il en soit, il ne voulut se souvenir jamais que de l'enseignement des jésuites, et c'est à ce souvenir attendri qu'on doit la défense, ou plutôt l'apologie passionnée qu'il écrivit plus tard de leurs méthodes d'éducation. Il prêtait à celles-ci une force, un sérieux, une profondeur que justement à la même époque d'excellents esprits regrettaient de n'y pas voir ; et, parce qu'il trouvait en lui toutes ces qualités, il croyait que ses maîtres les y avaient mises. Illusion généreuse qui peut déjà servir à le juger : il n'est pas d'une âme médiocre de pousser la reconnaissance envers autrui jusqu'à la méconnaissance de soi-même.

Envoyé de bonne heure à l'Université de Turin pour y étudier le droit, le jeune Maistre revenait à vingt ans armé de toutes pièces, et entrait dans la carrière qui s'ouvrait naturellement devant lui, la magistrature. Il en parcourut tous les degrés, de 1774 à 1788, puis il fut nommé sénateur. La critique qui voudrait expliquer par le Maistre de cette époque le Maistre des *Soirées*, si ingénieuse fût-elle, ne réussirait qu'à demi. Les rares écrits du comte, avant la Révolution, éloges ou discours, ne révèlent ni un écrivain maître de son style, ni un esprit maître de sa pensée. Des souvenirs, des aspirations confuses flottent çà et là dans « ces morceaux », et la gravité se montre tantôt pompeuse et tantôt sentimentale. Un vague idéal d'humanité, de justice, voire de liberté, décele l'homme naturellement doux

(1) Fragments d'une *Étude* couronnée par l'Académie française dans la séance publique du 24 novembre 1892. (Prix d'éloquence).

et bon, plutôt que le lecteur convaincu de Jean-Jacques. Maistre est alors, si l'on peut dire, banal par sécurité et demi-libéral par imprévoyance. Seul, le fond religieux apparaît déjà ferme, résistant. Sur ces entrefaites, il s'était marié. Deux enfants, un fils et une fille, avaient encore élargi le cercle domestique. Quatre générations s'abritaient maintenant dans la gentilhommière de Bissy, assise au bord d'un torrent, dans un paysage de montagne : et, si tout promettait à Joseph de Maistre un avenir de paisible et patriarcal bonheur, rien ne promettait encore à la Savoie qu'un irréprochable magistrat de plus.

*
**

Le coup de tonnerre qui ébranla tout à coup l'Europe bouleversa la destinée de Joseph de Maistre. La Révolution française venait d'éclater. D'abord royale, puis légale, puis jacobine, puis conquérante, elle bondissait plus qu'elle ne courait à son but, et chacune de ses saillies audacieuses, épouvantant les rois, fascinait les peuples entrés de liberté. Comment la nation savoisiennne (si tant est qu'elle fût une nation) se serait-elle préservée ? Française de langue et jamais de cœur très piémontaise, elle tendit les mains à ses nouveaux frères : Montesquieu n'eut qu'à se montrer. Alors commença la douloureuse épreuve pour les fidèles de la royauté sarde, pour ces gentilshommes, ces officiers, ces magistrats esclaves de l'honneur, du drapeau, du serment.

Tous les maux de l'invasion, dénuement, fuite, confiscation, ruine, Maistre les vit et les subit : hier citoyen, aujourd'hui « émigré » ; hier l'honneur du Parlement de Savoie, aujourd'hui justiciable de la « Loi des Allobroges » ; hier, père heureux du prochain accroissement de sa famille, aujourd'hui mari éperdu, à la recherche d'une femme que le dévouement maternel jette, en janvier, dans les neiges du Saint-Bernard, au dernier mois de sa grossesse. Dans ces tragiques circonstances, l'épouse est digne de l'époux ; mais c'est en vain qu'ils ont espéré désarmer les proscriptionneurs en se présentant à leur barre : une visite domiciliaire, des soldats furieux, le sac de la maison sont tout ce qu'ils obtiennent. Et, le lendemain, la force armée arrache Joseph de Maistre aux gémissements d'une femme mourante et aux vagissements d'un enfant nouveau-né.

Voilà ce que la Révolution française enleva à Joseph de Maistre : voici ce qu'elle lui donna. Elle lui apporta le triste privilège de l'épreuve, à savoir la conscience aiguë de ses croyances, de ses regrets, de ses espoirs : il lui dut sa personnalité, son talent, sa gloire. Maistre, suivant le mot du poète, « ne se connaissait pas tant qu'il n'eut pas souffert ». Pour lui, comme pour tant d'autres grands esprits que cette époque créa en les provoquant, la Révolution fut vraiment une révélation. Meurtri dans ses affections les plus chères, froissé

dans tous ses sentiments, resté seul en face de lui-même et des événements implacables, réduit à méditer, à regarder et à souffrir, son talent devait se faire jour par toutes ses blessures : son génie fut l'explosion suprême de son deuil. Il prit la plume dès la première heure ; il préluait à son premier ouvrage d'envergure par des plaidoyers chaleureux en faveur des proscrits par un pamphlet de rude verve à l'adresse des naïfs Allobroges, par l'oraison funèbre d'un héros adolescent. Tout n'est point égal dans ces opuscules restés longtemps inconnus : mais l'humeur généreuse y est partout présente, et déjà s'annonce l'élévation de pensées, jointe à la force du style. Certes, le panegyriste du doux Eugène de Costa est fort loin de Bossuet, puisqu'il l'imité ; mais il est parfois près de l'auteur des *Annales*, et les dernières pages, où l'on voit la sombre méditation d'un Tacite chrétien, font déjà pressentir les *Considérations*.

C'est en Suisse, terre neutre où se réfugiaient les exilés de toutes les nations et se couvoyaient les épaves de tous les partis, que furent écrites les *Considérations sur la France*. Elles parurent en 1796. L'auteur remplissait alors, à Lausanne, des fonctions aussi délicates que mal définies : serviteur sans mandat d'un souverain sans royaume, mais serviteur quand même pour le principe et pour l'honneur. Mal placé pour agir, il l'était à merveille pour observer et pour penser. Dans les salons où il dut paraître par attitude, il se heurta maintes fois à des adversaires politiques, notamment à M^{me} de Staël, sa rivale sans le savoir : moment unique où, pendant que de tels esprits s'éprouvaient en se combattant, un gentilhomme français, mourant de faim à Londres, méditait son *Essai sur les révolutions* dans les heures glaciales de la nuit.

La Révolution française était alors dans toutes les bouches, son amour ou sa haine dans tous les cœurs. Grave objet de dispute, et peut-être le seul dans l'histoire qui ait eu le privilège, en inspirant de beaux livres à ses admirateurs, d'en inspirer parfois d'aussi beaux à ses ennemis. C'est qu'alors, amis et ennemis, tons étaient des victimes ; s'ils pensaient autrement, ils souffraient de même. Toutes les nobles pages qui s'écrivent dans ce temps sont datées de l'exil, ou valent l'exil à leurs auteurs. De Londres, de Hambourg, de Genève, de Lausanne, partent des voix éloquentes, voix de Français, voix d'étrangers dignes de la France. Les *Considérations* sont le plus beau livre de cette littérature de proscriés.

Point de colère, point de protestation : ni un pamphlet, ni une étude d'histoire ou de philosophie : mais plutôt une sorte d'*Éducation* sur les desseins mystérieux de la Providence au sujet de la Révolution française. Œuvre de parti en un sens, puisque l'auteur, catholique et royaliste, convie la France avec l'Europe à une double restauration ; mais œuvre surtout d'une haute pensée politique et religieuse, puisque la monarchie

du comte de Maistre est en quelque sorte idéale, abstraite, hors du temps, qu'il rêve pour les hommes une « cité de Dieu » terrestre, et que le roi de ses vœux est avant tout l'exécuteur des volontés divines, un Moïse couronné.

Considérée de cette hauteur, la Révolution lui apparaît comme une leçon qu'il faut savoir entendre, et qu'un surplus il se charge d'expliquer. Car ce rôle d'interprète de la Providence n'est pas pour l'humilier. Il s'en empare même comme du seul qui lui convienne, prêt à s'écrier lui aussi : « Vos voies ne sont pas mes voies, et vos pensées ne sont pas mes pensées. » Ce n'est plus, dès lors, à Tacite qu'il emprunte ses couleurs, ni à Montesquieu ses maximes (encore qu'il s'en souvienne à l'occasion), c'est à la Bible, c'est à Bossuet. On reconnaît les considérants de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et le verdict du *Discours sur l'Histoire universelle*. Avec une grandeur parfois digne de Bossuet, et une hardiesse que celui-ci eût peut-être admirée sans la suivre, il juge des événements contemporains comme le grand évêque jugeait des empires disparus. Il ne se borne pas à commenter les prophètes, il passe prophète à son tour. A ses yeux, la Révolution prépare l'avènement définitif de la monarchie, tout comme (ou peu s'en faut) les anciens Empires préparaient l'avènement du Messie ; et l'excès même de ses crimes montre clairement le plan de Dieu. Rois et peuples, dès longtemps dégradés par l'impiété, avaient oublié qu'une « chaîne souple » les rattache à la main de Dieu ; et voici qu'à la fin cette chaîne se roidit, et qu'une brusque secousse les entre-choque, éperdus, et les meurtrit les uns par les autres. *Et nunc intelligite*. La Révolution, « satanique » dans son principe, sera salutaire dans ses conséquences, en ce qu'elle ramènera le règne du vrai roi et du vrai Dieu, du vrai Dieu par le vrai roi. Par elle, la droite de l'Éternel s'appesantit indistinctement sur tous les coupables ; car coupables, ils le sont tous. L'innocence, où la trouverait-on ? Est-ce dans une noblesse oublieuse de toutes ses traditions, de sa foi, de son honneur ? Est-ce dans une magistrature rebelle, dans une armée sans dignité ? dans un clergé « descendu, à peu près autant que l'armée, de la place qu'il avait occupée dans l'opinion générale » ? — Mais l'innocence elle-même ne saurait suspendre la loi terrible de responsabilité, et le roi est comptable pour la royauté entière. Les temps sont donc venus. Une certaine accumulation de crimes rend toujours une certaine révolution nécessaire. « Il fallait que la grande épuration s'accomplît ; il fallait que le métal français, dégagé de ses scories aigres et impures, parvint plus net et plus malléable entre les mains du roi futur. » — Mais pourquoi la France, plutôt que toute autre nation ? — Parce que la France « est à la tête du système religieux », que son roi s'appelle avec raison très chrétien. Or, « comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et

démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles ». Mission douloureuse à coup sûr, mais surtout glorieuse, en ce qu'un seul innocent, par la vertu de son sang volontairement répandu, peut assurer à l'humanité des siècles de bonheur. « Il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI, dans celui de la céleste Élisabeth, tel mouvement, telle acceptation capables de sauver la France. »

Telles sont les fins dernières de la Révolution, et les vues que la Providence a sur elle. Quant aux événements eux-mêmes, nul contemporain n'en a mieux senti que Maistre la tragique grandeur. Là se montre la supériorité de son jugement, et le genre d'impartialité dont il est capable. Du premier coup, dès 1794, il a proclamé que la Révolution « n'était pas un événement, mais une époque ». Et il ajoutait, dans un trait qui lui eût envié Sénèque ou Pline l'Ancien : « Ence-lade se tourne : Fuyons ! » Il ne fuyait pas cependant : il restait là, tout près du phénomène, l'observant, non pas avec sympathie certes, mais avec cette curiosité philo-sophique qui attirait son Empédocle au sommet de l'Étna. Sans doute il n'écrivit pas encore, comme il fera plus tard, que la Révolution est un fait aussi considérable que la chute de l'empire romain ; mais il en note déjà la force aveugle, surhumaine, irrésistible. Il remarque justement qu'elle « mène les hommes plus que les hommes ne la mènent » ; et, pour tout dire d'un mot, qu'elle « va toute seule ». Il voit bien que ce monstre insatiable, comme jadis Saturne, n'engendre que pour dévorer ; et il peint de traits saisissants la démarche fatale et sûre de la bête déchainée. Chose plus frappante encore : il rend pleine justice au farouche jacobinisme de la Convention. « Qu'on y réfléchisse bien, on verra que le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la monarchie (ces mots ainsi accouplés n'ont plus de quoi surprendre) ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme. » Tant de sang versé à flots servit à « tremper l'âme des Français », et à l'« enduire » ; et ce « phénomène épouvantable, qu'on n'avait jamais vu et que sans doute on ne reverra jamais, était tout à la fois un châtement effroyable pour les Français et le seul moyen de sauver la France ». — Mais ce salut viendra-t-il enfin ? Il viendra, Maistre ne nous permet pas d'en douter. Quand et comment, c'est affaire à Dieu. Mais tant de crimes ne peuvent avoir été permis que pour le triomphe de la vertu ; pourquoi tant de ruines amoncelées, sinon pour reconstruire ?

Il faut donc admirer l'ordre dans le désordre. « Si la Providence efface, c'est sans doute pour écrire. » En attendant, la magie noire opère : observons et adou-rions. Quand son obscure besogne sera accomplie, nous saluerons avec transport l'aurore nouvelle : « Oui, l'ère de la liberté, s'écriera un enthousiaste, en qui nous reconnaitrons M^{me} de Staël. « Non, répond M. de Maistre, l'ère de l'autorité. »

Dans ce livre étrange et puissant, Maistre venait de donner sa mesure. En face des catastrophes où l'Europe sombre avec lui, il se révélait écrivain et penseur, comme d'autres se révèlent capitaines sur le champ de bataille. On peut même dire qu'il ne fut jamais plus lui-même que dans ce premier écrit. Le meilleur de son esprit et de son cœur est déposé là : illusions et foi, vœux et visions, vérités et contre-vérités, tout Maistre est en abrégé dans les *Considérations*, avec je ne sais quelle douceur émue qui lui fera défaut dans la suite. Déjà excessif, il est encore modéré ; ce grand justicier cache un homme. Avec lui, une force prend conscience d'elle-même : ce n'est plus avec des armées seulement qu'on luttera contre la Révolution, c'est avec des raisonnements et des croyances. Voici l'avocat des partis vaincus, l'apologiste du passé, le vengeur du présent, l'hiérophante de l'avenir. Il va se jeter dans la mêlée ? Non, il y disparaît un instant, englouti, submergé, lui et son livre. Qui peut lire quand on combat ? Quelle voix d'oracle domine la voix du canon ? Et Maistre, rappelé de Lausanne à Turin, fuit de Turin à Venise, de Venise à Florence, harcelé par les baïonnettes françaises. Un nouveau prodige s'est déclaré : la pâle et pensive figure d'un général de vingt-sept ans est maintenant le spectre de cinq armées ; la terre manque au roi de Sardaigne. Il s'embarque, il se réfugie à Cagliari, il appelle Maistre au milieu de ses rochers. Et la dernière année du siècle réunit dans une île sauvage le roi et son ministre : le premier, beau-frère du futur roi de France, trop heureux d'abriter derrière un bras de mer Sa Majesté déchuë ; le second, grand homme qui sentait enfin son génie, arraché à ses pensées, aux spectacles qui les nourrissent, et voué à l'ingrate besogne de législateur malgré lui.

**

Nommé régent de la grande-chancellerie du royaume de Sardaigne, — ce ne furent jamais les titres qui manquèrent à Joseph de Maistre, — il s'appliqua de son mieux à ses fonctions de magistrat suprême. Il n'y réussit guère. Peu sympathique aux Sardes comme étranger, trop digne pour être souple, et trop homme de pensée pour être homme d'action, il irrita et s'irrita. Les détails minutieux de sa charge l'excédaient : il se sentait « écrasé, aplati sous l'énorme poids du rien ». Pour tromper son ennui, il se plongeait dans d'austères études, approfondissait les langues orientales. Pendant qu'il apprenait le copte, la Révolution « allait son train ». Le vainqueur d'Arcole était devenu le Premier consul. Charles-Emmanuel sentait-il déjà Napoléon percer sous Bonaparte ? Voulut-il réparer son erreur en délivrant M. de Maistre ? Comprit-il peut-être quels services pouvait lui rendre un tel ambassadeur à l'étranger ? Un beau jour, vers la fin de 1802, Maistre fut relevé de ses fonctions de chancelier, et in-

vité à représenter Sa Majesté sarde à Saint-Petersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire.

Il y avait de quoi faire reculer le plus résolu. Maistre ne pouvait imposer à sa femme, à ses enfants les dangers d'une telle aventure. Lui-même, que devait-il en attendre ? Dans quel dessein le jetait-on à l'autre extrémité de l'Europe ? Pour quelle durée ? Sujet loyal, autant que chrétien soumis, il ne regimba point. Exil, faveur ou disgrâce, le chemin de Saint-Petersbourg était celui de l'honneur. Il partit.

Quel début dans la carrière d'ambassadeur ! Qu'on imagine la figure que pouvait faire à la cour brillante d'Alexandre I^{er}, à la veille de l'empire et des guerres de l'empire, parmi les généraux et les diplomates des grandes puissances européennes, ce représentant d'un royaume biffé de la carte d'Europe depuis onze ans, ce « plénipotentiaire » sans pouvoir, ce légat sans mandat précis, ce ministre sans hôtel, sans équipage, sans secrétaires, presque sans traitement ! M. de Maistre ne « représentait » vraiment de la royauté que sa déchéance : il n'était pas l'ambassadeur de la maison de Savoie, il eu était le revenant. Ingrat offee, apparition indiscrette qui dut exciter plus de curiosité, sinon de compassion, que de bienveillance. Maistre but le calice en frémissant, mais sans murmurer. « Quand je songe, écrivait-il plus tard, à l'inconcevable destinée qui m'a envoyé ici, sans une lettre de recommandation, au sein du dénuement le plus désespérant, montré à deux cent mille regards comme un être jeté et même *exposé*, mon sang se glace encore après dix ans. » Sa situation à Saint-Petersbourg était une sorte de spectacle. Il ne prodiguait pas inutilement sa personne : il lui fallait cependant paraître aux cérémonies, tenir le rang dû au roi son maître. En ces jours de gala, le comte de Maistre s'acheminait à pied, sans pelisse, « ce qui est précisément comme de n'avoir pas de chemise à Cagliari », vers le palais impérial ou vers la place Pierre I^{er} ; il assistait, demi-gelé, à des revues de plusieurs heures. Il lui arrivait même de passer deux hivers « sans bottes et sans chapeau ». Dans ses meilleurs moments, il n'avait, parmi toute cette pompe de l'Asie, « qu'un fort vilain laquais pour lui jeter sur les épaules un manteau de boutique ». Bientôt il fut réduit, par économie, à partager avec le drôle la soupe que celui-ci faisait venir pour lui de l'auberge. Après tout, c'étaient là les moindres privations de M. de Maistre. Il n'en souffrait que pour la royauté abaissée en sa personne, et c'est un cri admirable que celui de ce Job de la monarchie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! je pense à la maison de Bourbon ou à celle de Savoie, lorsque je suis tenté de m'affliger sur moi. » Malgré ce délabrement, Joseph de Maistre savait être utile, et le moindre service à rendre à quelque gentilhomme savoyard égaré en Russie le comblait de joie, lui faisait oublier ses propres misères. Dans ces occasions, il se multiplait ; que dis-je ? il

trouvait pour autrui l'argent dont il manquait pour lui-même; il avait le cœur royal des pauvres. Ainsi, jusque dans l'accomplissement des devoirs presque surhumains auxquels il avait voué sa vie, il ne manquait pas toujours d'amères et de délicieuses satisfactions.

Ce qui restait toujours inassouvi en lui, c'étaient ces affections de famille, que décuplaient l'éloignement et les alarmes; c'était, surtout, cette tendresse paternelle, si particulièrement touchante chez les forts. Là était la blessure secrète, la plaie toujours vive et saignante. Pour le frapper plus sûrement, le sort s'était servi d'une arme sacrée, ou plutôt M. de Maistre s'était frappé lui-même, et il souffrait doublement de ne sentir entre sa famille et lui d'autre obstacle que sa volonté. Il avait accepté l'exil par honneur; il y restait par devoir; il l'épargnait aux siens par amour. D'ailleurs, ce rappel de tant d'êtres chéris, à le supposer possible à travers l'Europe embrasée, était un luxe interdit à son indigence. Toutes ces pensées tourmentaient cet époux sans compagne, ce père sans enfants. Le jour il peut les combattre encore; mais la nuit!

Il a perdu le sommeil: s'il se couche, mille tourments l'assaillent sur son lit de sang: « Des idées poignantes de famille me transpercent. *Je crois entendre pleurer à Turin...* Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. » Il ne vit pas, il se survit. « Dans le vrai, je suis mort en 1798; les funérailles seules sont retardées. » La fortune du condamné est meilleure: l'homme frappé par des hommes sait après quel nombre de jours il reverra femme, enfants, patrie; Maistre sert de jouet aux événements; il est le patient qu'on doit toujours délivrer demain, — ou jamais. Et cette peur le hante: « Le jamais ne plaît jamais à l'homme: mais qu'il est terrible lorsqu'il tombe sur la patrie, les amis et le printemps! » Dans cette détresse, il a des retours attendris vers le passé: il voit, avec les yeux de l'âme, cette petite Adèle, qui révèle dans ses lettres sa fine nature. Avec quel charmant abandon il en parle: « C'est une enfant que j'aime au delà de toute expression; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps elle n'a rien annoncé du tout; elle dormait au pied de la lettre comme un ver à soie; elle commença à filer en Sardaigne et devint papillon à Turin. »

Plus souvent encore il songe à sa dernière enfant, à celle qui lui fut arrachée le jour même de sa naissance, et qu'il ne devait revoir que vingt-un ans après: « Je fais mille efforts pour me représenter la figure de cette enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette orpheline d'un père vivant; je me demande si je dois un jour la connaître. » Grâce, tendresse, fermeté, résignation, révolte, c'est le chef-d'œuvre de l'amour paternel que les lettres du comte à Constance de Maistre: « Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation! Jamais, jamais et jamais... Je ne puis surtout

entendre un clavecin sans me sentir attristé... L'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puisse se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui nait de cette dure destinée, qui m'a toujours séparé de toi. C'est la tendresse multipliée par la compassion. » Et plus tard, quand il aura pu rassasier ses yeux de ces traits chéris, quelle explosion de tendresse! avec quel élan il se plonge, il s'abîme dans cette affection nouvelle, ravi jusqu'à l'ivresse de sentir ce jeune amour de père, vingt ans comprimé, inonder à flots son cœur de vieillard: « Je n'aime pas moi, je ne crois pas moi, je me moque de moi. Il n'y a de vie, de jouissance, d'espérance que dans toi. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes: L'unique antidote contre l'égoïsme, c'est le *tuisme*. C'est toi surtout, ma chère Constance, qui me verses cet antidote à rasades; j'en boirai donc de ta main, et de celle d'un petit nombre d'autres *tois*, jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir pleinement vécu. »

Par bonheur, Maistre avait un remède contre le désespoir. Le travail, ce spécifique suprême, était son divertissement favori et l'unique joie, peut-on dire, de sa vie austère et solitaire. Il disait de lui-même, et il se connaissait bien: « Dieu me fit pour penser et non pas pour agir. » Mais chez lui la pensée était vraiment une action. Combien peu elle ressemblait à ce bercement aimable des sceptiques, à cette méditation rafraîchissante des purs spéculatifs! La pensée de Maistre a la chaleur du sang, la tension du muscle: on en compte les mouvements comme les pulsations d'un pouls; elle est chair de sa chair et vie de sa vie. Que faire en un tel gîte, à moins que de penser? Et Maistre écrit, avec entraînement, avec furie. Seize heures de suite il ne bouge de son fauteuil à pivot que pour faire demi-tour à droite, et expédier en quelques instants un repas de Spartiate. Il lit, il extrait, il annoté; il relit dans les immenses registres, si bien ordonnés, où de tout temps il a consigné le résultat de ses lectures et de ses méditations; il écrit, enfin, sur plusieurs matières à la fois, et il entasse cahier sur cahier dans ces fameux « portefeuilles russes » d'où vont sortir bientôt le *Principe générateur*, le livre *Sur les délais de la justice divine*, celui du *Pape*, celui de *l'Église gallicane*; il prépare enfin les *Soirées de Saint-Petersbourg*, que la mort l'empêchera d'achever, et cet *Examen de la philosophie de Bacon* que connaîtra seulement la génération suivante. Tous ces ouvrages, sans parler d'un certain nombre d'opuscules, ne visent qu'un seul but et peuvent se résumer d'un seul mot: « Restauration ».

« Je restaurerai, » disait depuis vingt ans Joseph de

Maistre ; et tout à coup, après cette longue attente, la Restauration se faisait comme s'était faite la Révolution elle-même « toute seule ». La rapidité des événements tenait du prodige. En 1812, M. de Maistre, sachant sa femme et ses filles parties pour le rejoindre, s'était porté au-devant d'elles jusqu'à Polock : il dut reculer devant l'invasion française. On devine son désespoir. Pour comble de malheur, il avait son fils dans l'armée combattante, et cette dernière campagne pouvait le priver à la fois de tout ce qu'il chérissait. Avec quelle anxiété il en suit toutes les péripéties ! Enfin, il peut ouvrir les bras à cette courageuse épouse qu'il revoit après onze années de la plus cruelle séparation ; il embrassait sa fille Adèle, cette « enfant de son cœur » ; il rassasiait enfin ses regards en contemplant sa Constance, la pensée et le désespoir de son exil ; il cherchait dans ce visage de jeune fille adulte les traits de l'enfant quittée au berceau ; il écoutait avec délices, après vingt-une mortelles années, le son de cette voix dont il ne connaissait que le cri plaintif. Pendant ce temps, *là-bas*, ces Bourbons qu'il avait jugés un jour, dans un accès de franchise, « capables de jouir encore de la royauté, mais incapables de la rétablir », remontaient tranquillement au trône de leurs ancêtres, et semblaient lui donner tort quand ils lui donnaient raison ; autour d'eux les États se reprenaient à la vie ; et chaque citoyen, chancelant comme au sortir d'un cataclysme, s'étonnait d'être debout parmi tant de ruines, et serrait les mains de ses frères survivants.

Alors éclata, vingt ans après leur apparition première, l'explosion des *Considérations*. La Providence semblait s'être complue à réaliser de point en point toutes les prédictions de ce livre. Quel triomphe pour les idées de Joseph de Maistre ! Quelle gloire pour cet avocat d'une cause jugée perdue ! Tous les yeux se tournèrent vers ce défenseur de la première heure, qui avait espéré contre tout espoir. Pour lui, il faisait monter vers son Dieu un hymne public d'actions de grâces, tout près cependant de voir son horizon s'obscurcir de nouveau. Le traité de Paris lui ravissait tout à coup sa patrie, et la grande Restauration confirmait sa perte, en le rendant également étranger à la France, à la Savoie et au Piémont.

C'était le plus rude coup qui pût l'atteindre. Il protesta, éloquemment, douloureusement, ne laissant échapper aucune occasion d'en appeler de la force au droit, dévoré d'impatience et d'inquiétude durant les longues conférences du Congrès de Vienne, regrettant peut-être et souffrant en secret de n'avoir pas eu à signaler son zèle dans le grand débat européen. L'année suivante, sa patrie lui était rendue ; le Piémont ressuscitait, et l'ambition de la maison de Savoie était même amorcée par l'annexion de Gènes. Dès lors, la mission de Maistre en Russie pouvait être considérée comme terminée.

Il prépara donc son départ : mais quel contraste

entre le départ et l'arrivée ! Débarqué naguère seul, inconnu, il s'éloignait comblé d'honneurs. Un vaisseau de ligne, mis à sa disposition, devait le transporter, avec sa famille, en terre française. En mer, la tempête l'attendait encore. Enfin, il touchait au port, et débarquait à Calais le 20 juin 1817.

Quelques jours après, il arrivait à Paris, et rien ne l'étonna plus que de s'y voir. Il avait tout à fait renoncé à faire connaissance avec cette « sage, folle, élégante, grossière, sublime, abominable cité ». Paris avait toujours été pour lui je ne sais quel composé de Sodome et de Terre promise. Il en foulaient maintenant le sol comme s'il marchait dans un rêve. L'accueil le plus flatteur l'attendait partout. Il vit, avec une émotion facile à comprendre, « bien tranquille dans son fauteuil des Tuileries », ce Louis XVIII qui jadis lui adressait, du fond de l'exil, une lettre pénétrée et reconnaissante. Il fit, à Versailles, un pieux pèlerinage, et s'emplit le cœur d'évocations historiques, d'antique et de royale majesté. Une ombre risquait de voiler ce mirage, le souvenir de la Charte, de ce qu'il appelait avec Bonald « une œuvre de folie et de ténèbres ». Mais il n'eut pas le temps d'y songer. Saisi par le tourbillon parisien, étourdi de louanges et de flatteries délicates, sans cesse enlevé par des admirateurs zélés qui se disputaient sa personne, il ne put se recueillir ni juger à son gré. Les hommes l'empêchaient de voir les choses. Cependant, le peu qu'il vit, il le vit bien. Il sentit, sans pouvoir l'expliquer, « ce je ne sais quoi qui fait de Paris la capitale de l'Europe ». Il y remarqua « ce besoin et cet art de célébrer » qui enivre d'abord l'étranger. Dans la mêlée des partis politiques, il nota ce goût bien français pour les extrêmes : « Tous *citra* ou *ultra*, combien peu de *juxta* ! » Non qu'il le blâme ; car lui-même à l'instant nous apprend (ce dont on se doutait) que, s'il était Français, il s'enrôlerait par système dans un des partis exagérés. Faute de mieux, il resserrait avec Bonald un lien qu'avait déjà rendu si fort un long commerce épistolaire ; il voyait Lamennais ; il accueillait les coquetteries des hommes du *Conservateur* et du *Drapeau blanc*, les Saint-Victor, les Martainville, les Genoude ; il saluait l'astre éblouissant de Chateaubriand à son zénith ; et il honorait d'une bienveillante condescendance un doux et enthousiaste jeune homme, un catholique qui était surtout un tendre, un royaliste qui était surtout un rêveur, l'ange de poésie enfin qu'il ne devina pas, et qui ne se soupçonnait pas lui-même : Lamartine, qui se disait encore le « disciple » de Joseph de Maistre à la veille des *Méditations*. Sollicité, adulé de la sorte, entraîné par un mouvement d'opinion qu'il pouvait d'ailleurs passer pour avoir créé, le ministre savoyard eût peut-être été embrigadé sans trop de résistance parmi ces dangereux amis de la monarchie française : la brièveté de son séjour le préserva de ce danger. Car c'en était un. Maistre est un grand esprit solitaire ; il

vaut surtout par l'isolement. C'est l'homme de certains principes, plutôt que l'homme d'un certain parti. Génie absolu, il n'a ni l'humeur dirigeante, ni l'humeur dirigeable. Au fond, il est peut-être seul de son parti, et encore n'en est-il pas toujours. C'est de quoi le parti catholique de 1817 l'eût vite fait s'apercevoir, s'il n'avait eu hâte de regagner Turin, — Turin étant pour ce sujet fidèle le chemin obligé de Paris à Chambéry.

Il peut enfin quitter Turin; il presse le pas vers sa chère Savoie, il savoure toutes les joies qui tiennent en ces trois mots : le retour au pays. Après vingt-quatre années, — et quelles années! — son œil découvre le vallon natal : au loin le Nivolet profile sa grande ombre; devant lui le modeste manoir, supporté par un dernier contrefort du mont du Chat, saisit soudain ses regards; le petit bois de châtaigniers sauvages étend auprès son ombre accoutumée, pendant que l'Aïsse, torrentueuse et fraîche, roule en murmurant ses graviers. Il approche, il reconnaît la cour pavée de cailloux de rivière, la muraille de vieux granit, l'humble plancher de sapin; il s'assoit enfin « au foyer de ses pères ».

A ce foyer jadis de vertus couronné...

Il y retrouve encore deux frères, le colonel de Maistre et le futur évêque d'Aoste, une belle-sœur dévouée, de jeunes et gracieuses nièces. Il fait halte en ce séjour chéri, il y goûte quelque temps la paix de l'esprit et du cœur. Entouré d'antiques souvenirs, souriant aux jeunes visages de ses filles et de leurs cousines, le grand vieillard se délasse à converser, à se promener et à lire, suspendant tous les cœurs à ses lèvres, enveloppé d'amour et de vénération. Bientôt Xavier arrive à son tour, avec sa parole tendre et son regard caressant, et la joie est complète au foyer allobroge. Tous deux retrempe leur âme à l'air natal. Mais, tandis que Xavier essuie une larme chaude à la vue de « ces monts coiffés d'orages ».

Où la simplicité des âmes et des mœurs
Garde aux vieilles vertus l'asile des grands cœurs (1).

Joseph de Maistre, nouvel Antée, sent redoubler en lui l'énergie de sa nature féodale.

C'est à Bissy qu'il ravive ses goûts avec ses convictions. C'est là que, dédaigneux des choses nouvelles, cet homme d'antiques mœurs écrit : « Laissez pendre sur vos murs les tapisseries enfumées de vos aïeux, chargez vos tables de leur pesante argenterie... Placez sur la porte vos armes exprimées par le bronze, et que la dixième génération foule encore le seuil qui a vu passer la cendre de vos ancêtres. Laissez là vos planches, vos clous et votre plâtre ignoble. Dieu vous a faits seigneurs du granit et du fer : usez de ses dons et ne bâ-

tissez que pour l'éternité... Si vous ne faites rien pour le temps, que peut-il faire pour vous? » C'est là enfin qu'il met en ordre ses nombreux manuscrits et qu'il compose une originale préface pour le *Voyage autour de ma chambre*, tandis que Xavier, — touchant échange, — écrit l'admirable introduction des *Soirées* et coule un filet d'or dans le bronze de son frère.

Simple particulier, Joseph de Maistre eût pu finir en paix ses jours dans la maison natale. Mais il devait être, jusqu'au bout, victime de son rang et de ses dignités. La Savoie ne lui offrait pas de fonction à sa taille, et son état de fortune ne lui permettait point l'oisiveté. En 1819, il fut nommé régent de la grand-chancellerie à Turin, avec le titre honorifique de ministre d'État. C'était l'*otium cum dignitate* ou à peu près. C'était aussi l'abandon de la terre savoyarde; c'était surtout le renouvellement des épreuves de Cagliari. « L'année 1819 m'a nourri d'absinthe... on jalouse mes titres, mon rang, et ceux de mon fils, sans savoir ce qu'ils coûtent à mon cœur. Je les céderais tous pour un bon ménage allobroge, tel que je l'imagine. Les Alpes me séparent du bonheur... » Il gardait pour lui ces tristesses, et moutrait toujours à son entourage le même visage calme et fier, éclairé par de grands beaux yeux bleus pleins de lumière. Il n'en était pas moins profondément atteint. Il le sentait, il en faisait la confiance à un de ces « hommes d'autrefois » comme il les aimait. Telle « une terre riveraine minée en dessous par l'onde fugitive; couverte d'herbes et de fleurs, rien ne la distingue des autres; puis, tout à coup, plouf... » Une sérénité voilée de mélancolie marque les deux dernières années. Arrivé au terme de sa carrière, Joseph de Maistre jette sur sa vie le regard méditatif du penseur et du chrétien. Son œuvre aussi le préoccupe, cette grande œuvre qu'il semble maintenant moins pressé d'achever, comme s'il la pressentait inutile. Le catholicisme paralysé, en France, par le libéralisme naissant, son dernier ouvrage saisi ou censuré, un avenir plein de menaces, voilà ce qui l'inquiète. Son œil pénétrant a vu juste. Sa dernière consolation est hautaine : si la grande Restauration a manqué son but, un cataclysme va s'ensuivre; il meurt du moins avec l'Europe. Pas même cela... La mort arrive, elle le trouve prêt et confiant. Joseph de Maistre meurt comme il a vécu, et il laisse à ceux qui le pleurent un nom sans tache, l'exemple d'une admirable vertu, et des livres inachevés que se disputeront, à des époques marquées, la haine ou l'intérêt des partis. Toute sa vie tient en cette ligne, tracée par la main d'un fils : *Bonum certamen certavit, fidelem servavit.*

S. ROCHEBLAVE.

(A suivre.)

(1) Lamartine, le *Retour*, à M. X. de Maistre. — *Harmonies*.

LA DYNAMITE ET LES DYNAMITEURS AUX ÉTATS-UNIS

Est-il vrai, comme d'aucuns l'affirment et comme un homme d'État l'écrit, à propos d'attentats récents à l'aide de la dynamite, que « la France semble avoir le privilège de ce genre de crimes ? Il y a, certes, ajoute-t-il, des anarchistes violents dans d'autres pays ; les excitations ne leur manquent pas ; on y connaît aussi bien qu'ici le secret de la fabrication des explosifs. Comment se fait-il qu'on n'y voie pas de pareils attentats se produire ? »

Ils s'y produisent, et sur une bien autre échelle qu'en France. Nous n'avons pas plus ce triste monopole que nous n'avons celui des grèves et des haines de classes. L'humanité est partout la même, et sans en aller chercher la preuve dans des pays monarchiques où, nous objecterait-on, une compression plus sévère explique des ressentiments plus violents, nous emprunterons à l'une des nations les plus libres qui soient au monde, à une république-sœur, aux États-Unis d'Amérique, deux cas, entre bien d'autres : l'un d'ordre général, l'autre d'ordre privé ; ils justifieront notre assertion.

Le premier est celui des anarchistes de Chicago, dont leurs frères d'Europe se proposent, dit-on, de célébrer prochainement l'anniversaire de l'exécution. On parle souvent de cet attentat, mais on n'en connaît guère les détails. Rappelons-les ; ils en valent la peine, et laissent loin derrière eux ce que l'on a pu voir depuis.

C'était en avril 1886, lors de la grève formidable du Missouri-Pacific-Railway, de laquelle Jay Gould, le grand millionnaire, devait sortir milliardaire et vainqueur. A Saint-Louis, les grévistes, devenus émeutiers, incendiaient les dépôts et les chantiers. A Chicago, le parti anarchiste allemand prenait ouvertement la direction du mouvement ; son principal organe, l'*Arbeiter Zeitung*, préconisait l'emploi de la dynamite pour détruire les usines et tenir tête aux troupes. L'enseignait la manière de fabriquer les bombes explosibles, et ses principaux rédacteurs, Auguste Spies, Sam Fielding et A.-R. Parsons, convoquaient les grévistes à un *masse Meeting*, pour se porter ensemble à l'assaut des principales fabriques. Sur l'ordre du maire, la milice volontaire prenait les armes ; deux cents officiers de police la précédaient, commandés par le capitaine Bonfield.

Le meeting se tenait en plein air ; un wagon renversé servait de tribune aux orateurs dont les déclamations violentes étaient saluées d'applaudissements enthousiastes et d'appels passionnés à la lutte. Arrivé à l'entrée de la place, le capitaine Bonfield donna ordre à sa colonne de faire halte et, s'avancant seul, il dit : « Au nom de l'État de l'Illinois, je vous invite à vous

retirer. » A peine avait-il prononcé ces mots que des bombes de dynamite habilement lancées éclataient dans les rangs de ses hommes et renversaient *vingt-neuf officiers de police*, dont les corps horriblement mutilés et les membres épars couvraient le sol. Une scène d'indicible confusion s'ensuivit. Les officiers, démoralisés, épouvantés des cris des mourants dont le sang les éclaboussait, plièrent un instant, mais le sentiment du devoir et le courage de leurs chefs arrêtaient cette panique. Encouragée par ce moment de défaillance, la foule se rua sur eux, déchargeant à bout portant les revolvers dont elle était armée. Le capitaine Bonfield, comprenant qu'une initiative énergique pouvait seule sauver sa colonne, commanda le feu et donna l'ordre de marcher en avant.

Les officiers de police, exaspérés, se jetèrent sur la populace avec un élan tel qu'ils y pratiquèrent une large troncée, abattant à coups de revolver ceux qui se trouvaient devant eux, puis, les revolvers vidés, fracassant les crânes avec leurs casse-tête. La lutte fut courte ; la foule, épouvantée, fuyait en désordre, poursuivie par les officiers, ivres de rage, sourds à la voix de leur capitaine, n'ayant qu'une pensée : celle de venger leurs camarades assassinés. En peu d'instants la place était vide, semée de morts et de mourants. La populace éperdue s'engouffrait dans les rues adjacentes, piétinant ceux qui tombaient, cherchant un abri dans les magasins et les maisons qui se fermaient. Dans Madison-Street, la principale artère de la ville, on ne voyait que fuyards aux vêtements en lambeaux, que blessés trébuchant à chaque pas. Les citoyens s'armaient pour protéger leurs demeures et leurs familles, maudissant hautement les meneurs allemands dont les excitations criminelles avaient ensanglanté leur ville.

Six mois plus tard, ces derniers, après un procès retentissant, étaient condamnés à mort et exécutés dans la prison de Chicago.

**

Après ce premier attentat d'ordre général et d'une bien autre importance qu'aucun de ceux que l'on ait encore vus en France, nous en citerons un second, plus récent et d'ordre tout particulier, ayant avec les crimes qui préoccupent en ce moment et à si juste titre l'opinion publique, une certaine analogie. Cette fois, la haine des riches et une cupidité froide armaient le bras du meurtrier.

Le 5 décembre 1891, à onze heures et demie du matin, Russell Sage, banquier, — près de cent fois millionnaire, — de New-York, rentrait dans ses bureaux, situés au coin des rues Broadway et Rector, accompagné de Ch.-E. James, courtier en marchandises. Un inconnu, lui dit un de ses employés, l'attendait et insistait pour lui parler. Très occupé, le banquier s'enquit de ce que cet inconnu lui voulait, ajoutant qu'il ne pouvait le recevoir en ce moment, et priant James d'entrer dans son cabinet particulier. Il l'y suivit. Une porte en

chêne, extraordinairement épaisse, matelassée à l'intérieur et lamée de fer à l'extérieur, séparait ce cabinet de la partie des bureaux accessible au public. L'inconnu s'approcha alors du guichet, derrière lequel se trouvait Frank Minzie, un employé, et lui demanda quand il pourrait voir M. Russell Sage.

— Il est occupé en ce moment, que lui voulez-vous ?

— Je viens de la part de M. Rockefeller, pour traiter d'un achat de titres.

— Donnez-moi votre carte.

L'inconnu la lui tendit et il lut : H. D. Wilson. Ce nom lui était inconnu, mais celui de Rockefeller, le puissant millionnaire de Chicago, avait éveillé son attention. Il entra'ouvrit donc la porte du cabinet, remit au banquier la carte de Wilson et lui fit part de l'objet de la visite de ce dernier. Au nom de Rockefeller, Russell Sage s'excusa auprès de son compagnon et rentra dans le bureau. Wilson l'y attendait, debout près d'un des guichets. Assez bien vêtu, âgé d'environ trente ans, il tenait d'une main une petite valise, de l'autre une lettre.

— M. Wilson ?

— C'est moi.

— Que me voulez-vous ? lui demanda le banquier.

— Veuillez prendre connaissance de ceci, répondit Wilson, lui tendant sa missive et posant sur le rebord du guichet sa valise qu'il entra'ouvrit comme pour en tirer des titres. Elle n'en contenait pas, mais bien un objet cylindrique et brillant qui, tout d'abord, n'attira pas l'attention du banquier, occupé à déplier la lettre.

Elle était écrite à la machine, et aussi courte que claire. Elle ne contenait que ces mots : « Veuillez me remettre immédiatement 1,200,000 dollars (six millions de francs). Si vous ne vous exécutez pas, sans un mot, j'ai sur moi dix livres de dynamite avec lesquelles je fais sauter la maison, vous et moi, et tous ceux qui s'y trouvent. »

Était-ce un fou ? Peut-être. A coup sûr un homme déterminé, ayant fait d'avance le sacrifice de sa vie. Ses yeux clairs et froids dévisageaient le banquier, épiait le moindre de ses gestes.

Maintes fois déjà Russell Sage avait eu affaire avec des fous ou des malfaiteurs. Maintes fois sa vie avait été menacée, et ce n'était pas sans raison que son cabinet particulier, où nul n'entraît qu'à bon escient, constituait, au centre de ses bureaux, une forteresse défendue par des murs épais et des portes solides. Dans sa résidence privée il en était de même, et nuit et jour des *detectives*, attachés à son service personnel, veillaient sur lui.

— Douze cent mille dollars, dit-il à voix basse à Wilson et en s'efforçant de maîtriser son émotion, c'est une grosse somme, et il me faut du temps pour la réunir. Attendez un moment.

— Pas une seconde... Ici... maintenant, ou jamais.

— Mais encore me faut-il prendre l'argent ; il est là... dans ma caisse.

Ce disant, il fit un mouvement comme pour rentrer dans son cabinet ou s'abriter derrière la lourde porte dont deux pas le séparaient.

— Ne bougez pas, ou tout saute, répliqua Wilson, tirant de sa valise la bombe qu'il fit le geste de lancer dans la direction de son interlocuteur.

— A l'assassin ! cria le banquier épouvanté.

Mais ses clameurs se perdirent dans l'épouvantable détonation de la bombe qui éclatait, faisant voler dans un tourbillon de poussière les guichets, les caisses, l'or, l'argent, les titres, le mobilier, tuant ou blessant tous ceux qui se trouvaient là. Au coup de tonnerre de l'explosion succédait un silence de mort. Par les fenêtres brisées rampait une fumée lourde et noire. Dans la rue populeuse, le vide s'était fait instantanément. On n'entendait que des rumeurs lointaines, le tintement des morceaux de verre qui se détachaient des vitres, les plâtras qui tombaient, les sourds gémissements des agonisants.

Quand, quelques instants plus tard, les officiers de police, accourus au bruit de l'explosion, pénétrèrent dans les bureaux, ils se trouvèrent en présence d'un épouvantable charnier. Des fragments de cadavres jonchaient le sol, six blessés gisaient sur le plancher. Derrière la porte en chêne, aux ferrures tordues et descellées, Russell Sage, les cheveux et les sourcils brûlés, la figure ensanglantée, méconnaissable, mais vivant, était étendu près d'une tête humaine, détachée du tronc. On put le transporter chez lui, où des soins assidus le ranimèrent et, plus tard, le sauvèrent. Deux commis, Frank Minzie et Benjamin Norton, avaient été tués sur le coup ; il ne restait d'eux que des débris sanglants, au milieu desquels Frank Robertson, S.-G. Calhoun, M. Laidlow, C.-M. Osborne, J.-J. Slocum, à demi brûlés, se tordaient dans d'épouvantables souffrances. Quant au meurtrier, on ne retrouva rien de son corps ; seule, sa tête, celle-là même qui avait roulé jusqu'au seuil du cabinet de Russell Sage, détachée du tronc et traînant après elle un long lambeau de chair, était, par un singulier hasard, demeurée intacte ; elle avait encore ses favoris bruns, ses cheveux courts, taillés en brosse et que recouvrait un chapeau de soie déformé et souillé de sang ; près de là, on ramassa deux jambes et une main. Russell Sage reconnut cette tête quand on la lui montra, enveloppée de linges pour dissimuler la hideuse section. Les traits de son assassin n'étaient nullement altérés, et ce fut avec un geste d'effroi qu'il s'écria : « C'est bien lui, ce sont bien là ses yeux fixes et encore ouverts, sa figure étroite et longue, son menton pointu et ses pommettes saillantes. Je ne le connais pas et je ne l'avais jamais vu. »

Qui était-il ? On l'ignore encore.

C. DE VARIGNY.

LA FRANCE ARMÉE

Le chef et le soldat.

VUES GÉNÉRALES.

Les institutions actuelles ont bouleversé de tout point l'ordre des choses qui faisait de l'armée une caste à part, une exception dans l'État. Le régiment, jadis muré dans ses traditions, essencié par ses officiers, qui vivaient dans ses rangs leur carrière complète, — fait dû à la règle de l'avancement par corps qui, alors, le régissait, — encadré de sous-officiers, la plupart honorés de brisques, composé de soldats incorporés pour sept ans et dont beaucoup rengageaient, inféodés à leur nouvelle famille; le régiment n'était pas la grande école par laquelle passe aujourd'hui la nation tout entière. L'unité régnait là où se coudoient désormais les diversités les plus accusées, tant chez les officiers que les promotion s'assemblent ou dispersent, ballottés d'un corps à l'autre à travers la France, que parmi la troupe autrefois homogène, formée qu'elle était des seuls aïdés de la fortune, — sauf de rares exceptions, — grâce au principe de l'exonération, et qui, de nos jours, englobe toutes les conditions, toutes les éducations, dans une promiscuité de vie et une communauté de devoirs.

Grande et simple en théorie, cette application du principe de l'égalité est plus complexe dans la pratique. En présence de cette confusion de castes, de la durée de temps de service, les difficultés se révèlent plus hautes et exigent une délicatesse plus subtile, une plus patiente persévérance, une perspicacité plus aiguë de la part des éducateurs. Et ces qualités ont à surmonter un obstacle nouveau qui grandit les autres. Cet obstacle réside dans le travail croissant qu'exige le service militaire, par sa réduction même.

Il est une qualité indispensable, don naturel chez quelques-uns, mais que seul un long effort développe chez la plupart, c'est la faculté pour le chef de savoir parler son langage à chacun de ses hommes, après avoir pénétré ses aspirations et son caractère. Que d'ingrats labours, avant de s'être fait l'éducateur qu'il faut être!

L'encyclopédie des connaissances que doit posséder le commandant de compagnie exige déjà une aptitude et un travail considérables. Outre sa science de conducteur d'hommes, il lui faut être, en tant qu'administrateur : comptable, expert en cuirs, en draps, tailleur, cordonnier; en tant qu'alimentation : boucher, boulanger, cuisinier. Tout le bien-être de la compagnie repose sur lui et toute la responsabilité lui en incombe. Et ceci n'est que la part matérielle de sa mission.

Démontrer l'ardu de la tâche n'est point exempter

de ses exigences ceux qui l'ont assumée en échange des galons qui les parent; mais il est juste, à côté du devoir tracé, d'en montrer l'étendue qui en fait la grandeur; il est bon de soutenir ceux qui ont une telle œuvre à accomplir, en les enorgueillissant de leur mission.

On est parfois injuste à l'égard de ces hommes mandants de la patrie; on attribue trop aisément à une négligence, qui serait coupable, ce qui généralement n'est qu'un manque d'expérience, l'erreur d'un jugement sincère, mais failliable.

Avant tout, il semble utile de chercher à ouvrir les yeux de tous, supérieurs et inférieurs, par une consciencieuse analyse de la vie militaire, des obligations qu'elle crée, des devoirs qu'elle comporte; d'essayer, en un mot, à aider le chef à connaître son subordonné, le subordonné à avoir foi en son chef, et par là éviter tant de malentendus qui altèrent les forces du pays dans ses œuvres vives.

Le rôle de l'officier dans la compagnie, du capitaine surtout, est fait d'expérience humaine et de paternité mâle. Le premier secret du commandement est la connaissance de l'homme. D'elle seule peut sortir la justice : par elle seule on frappe droit au but. La paternité n'exclut pas une autorité équitable, mais l'inspire de bienveillance. Elle tient l'égal milieu entre la rigueur qui rebute et la faiblesse qui dissout; elle affermit même la discipline, puisque ceux qui en subissent les lois rudes les sentent adoucies par l'équité du chef et commandées par le seul sentiment du devoir. Les plus grandes fatigues sont faciles à supporter sous un chef qui possède l'amour de ses soldats; on peine volontiers avec celui qu'on aime : les moindres exigences paraissent exorbitantes à qui n'agit que forcé, sous le joug d'une discipline tyranique.

On ne saurait trop insister sur ce point : la force du chef est dans l'amour de ses soldats, de ceux qui, ainsi que le proclamait si hautement le règlement sur le service intérieur du 2 novembre 1833, *préparent ses succès et assurent sa gloire*. Et cet amour est aisé à acquérir par le simple souci constant et palpable de l'intérêt porté. Désigné, à propos, par son nom, devant ses camarades, un soldat est fier d'être connu et choisi par son chef, surtout s'il s'agit d'une mission de confiance. Quelque ardue qu'elle soit, soyez sûr qu'il l'exécutera avec entrain et amour-propre, car ce n'est plus le « numéro un tel » qui est désigné, c'est lui, lui seul, que le capitaine a élu. Il se pique d'honneur, et de la corvée imposée est même reconnaissant envers celui qui l'a commandé, lui et non un autre. C'est ainsi que Napoléon obtenait tout de ses grognards.

Au temps où la troupe jouait, en Corse, le rôle des carabiniers légendaires, à la poursuite de ce fantasque Léandri, un lieutenant du 112^e de ligne amena au gîte, à six heures du soir, un peloton éreinté par une marche de dix lieues en montagne. Requis dans la

dirée par le commandant de gendarmerie, il lui fallait trouver vingt soldats de bonne volonté pour repartir en embuscade. Il réunit ses hommes; à sa demande, aucun ne se présenta. Sans paraître s'en émouvoir, il l'interpella un :

— Tu en es, hein! Labadie, toi le fin tireur? S'il faut une balle bien ajustée, c'est à toi qu'on la demandera.

— Pour sûr! mou lieutenant, riposta l'homme, tout moustillé par le compliment sur son adresse.

L'officier alla ainsi de l'un à l'autre, prenant chacun par son point faible, le stimulant par le cas qu'il faisait de son aptitude spéciale; l'exemple en entraîna quelques-uns. Un quart d'heure après il avait ses vingt volontaires; il aurait eu tout le peloton s'il l'eût voulu. Il lui avait suffi de bien connaître ses soldats.

Il est, pour le commandement, deux pages à méditer entre toutes : les admirables principes généraux de la subordination inscrits en tête du règlement sur le service intérieur du 2 novembre 1833 et les non moins admirables conseils du maréchal de Belle-Isle à son fils, lesquels, certainement, ont inspiré la Commission qui a rédigé les premiers. Ces conseils sont si beaux, si instructifs, que leur citation s'impose...

Instruction du maréchal de Belle-Isle à son fils, le comte de Gisors, sur les devoirs du chef militaire.

... Je ne vous dirai point : Cherchez à mériter l'estime du corps que vous allez commander; cette maxime est trop triviale; mais je vous dirai : Cherchez à en mériter l'amour... Qui s'est concilié ce sentiment précieux obtient avec facilité les choses même les plus difficiles, tandis que celui qui ne l'a point acquis n'obtient qu'avec de grandes difficultés les choses même les plus aisées. Faites-vous donc aimer... Vous vous tromperiez grossièrement si vous vous imaginiez que, pour obtenir l'amour de vos inférieurs, vous devez laisser fléchir la discipline...

... Ayez pour les anciens capitaines des égards marqués, consultez-les fréquemment, témoignez-leur de l'amitié et de la confiance. Soyez le soutien, l'ami, le père des jeunes officiers; aimez les vieux bas officiers et les anciens soldats; parlez-leur souvent et toujours avec bonté, consultez-les même quelquefois; un chef se trouve toujours bien de cette popularité; elle m'a été souvent utile...

... Je vous dirai de n'employer jamais avec vos soldats des expressions dures, des épithètes flétrissantes, et de ne jamais proférer en leur présence des mots ignobles ou bas... Qui se sert avec ses soldats de quelques-unes de ces expressions s'avilit lui-même, et s'il s'adresse à des officiers, il se compromet de la manière la plus évidente. N'oubliez jamais que les officiers de votre régiment sont hommes, Français, vos égaux, et que vous devez, par conséquent, en leur donnant des ordres, prendre un ton et employer des expressions convenables à des personnes dont l'honneur est le mobile. Croyez bien que ce moyen est le seul bon, qu'il peut seul

faire respecter les ordres, les rendre agréables, en accélérer l'exécution et inspirer aux soldats cette confiance en leurs officiers qui est la mère d'une bonne discipline et des succès.

... Quand vous serez forcé de punir, qu'on lise sur votre figure toute la peine que vous éprouvez d'être obligé d'en venir à cette dure extrémité. Ne laissez point échapper le moment de rendre de petits services aux officiers de votre corps; en attendant les grandes occasions de les obliger, vous vous exposeriez à ne les servir jamais... Sollicitez avec autant de suite que d'ardeur les grâces qu'auront méritées les officiers, les bas-officiers et les soldats de votre régiment...

... Vous ne parlerez jamais aux officiers de votre régiment, et jamais vous ne parlerez d'eux, avec ce ton impérieux et léger qu'affectent quelques chefs de corps... Soyez donc accessible, affable, poli, prévenant, mais encore davantage avec vos inférieurs qu'avec vos égaux; la politesse avec ses égaux n'est souvent qu'une politique adroite; celle dont on use avec ses subalternes est une preuve de bonté de cœur.

... Occupez-vous beaucoup des jeunes officiers; veillez vous-même sur leur conduite, sur leur instruction et sur leurs mœurs; soyez, comme je vous l'ai dit, leur père, leur soutien, et, s'il le faut, leur instituteur... Ne cherchez point à attirer à vous les détails que la loi confie à vos subordonnés; contentez-vous de les surveiller tous et de faire remplir à chacun ses devoirs.

Voici enfin mon dernier précepte :

Souvenez-vous que ce n'est point pour vous que vous avez été fait colonel, mais pour le bien du service et l'avantage du régiment qui vous est confié; que la gloire de l'État soit donc votre grande occupation. Si vous réussissez à prouver à votre régiment que vous êtes animé par ces motifs, tous concourront à vos vœux... vous obtiendrez une gloire pure, parce que vous l'aurez méritée...

En garnison.

I.

LE SOLDAT.

Dans la grande cour de la caserne, le porche dégorge un défilé d'hommes, troupeau que déjà les gradés d'escorte ont tenté d'assouplir à un semblant d'ordre. Disparates se déroulent les rangs des recrues; la jaquette coudoie la blouse, le chapeau melon nargue le feutre avachi et la lamentable casquette de soie. Tout, luxe et misère, va s'égaliser, s'égaliser sous l'uniformité de la tenue. Le major, ses listes à la main, débordé, octroie hâlivement à chaque sergent-major le contingent alloué. Le sous-officier amène son lot ahuri, le bouscule à travers les corridors. Enfin, le voici au magasin de la compagnie où attend le capitaine.

Chacun retire sa détroque; les caporaux jaugent

d'un coup d'œil la recrue et lui distribue son linge; puis, c'est l'essayage des brodequins, du pantalon, de la veste, de la capote. Engoncés dans le rude linge neuf, étranglés par le double tour de la cravate, raidis dans les vêtements non assouplis, les hommes sont présentés au capitaine.

Celui-ci ordonne une rectification, fait changer un effet. Puis tous dégringolent dans la cour. Alignés par rang de taille, les nouveaux sont répartis entre les sections et les escouades, encadrés par les anciens.

Maître ou valet, patron ou manœuvre, rien n'est plus; ils sont soldats. Toutes les éducations sont confondues dans une existence commune, toutes les aspirations vont se plier à une même loi, et cet amalgame doit être rendu homogène.

Done, pour assurer avec profit l'éducation de la troupe, il importe de s'inspirer des tendances propres aux éléments divers qui la composent : le paysan, l'ouvrier, les classes libérales.

Le paysan est l'amant de la terre; il est généralement de race patiente, robuste, lêtue, sobre et laborieuse. Son imagination saisit lentement et a besoin que l'image y pénètre claire, nette, et plusieurs fois expliquée. Mais une fois qu'il la possède, elle ne s'efface jamais. Cette compréhension lente ne lui permet d'oublier aucun détail de ce qu'il sait et lui donne la terreur de la nouveauté. Cette appréhension instinctive dégénère souvent en routine; mais le paysan reste généralement soldat, et un simple soldat peut et même doit être routinier.

Le paysan est attaché au sol, et cette idée développée lui fait aimer tout le territoire : qui aime sa chaumière aime son village, qui aime son village aime son pays.

Paysan! Ce mot-là, par son étymologie même, indique le fils du pays.

Par ses défauts et ses qualités, le paysan forme dans l'armée la masse qui sait être dure à la fatigue, stoïque dans les privations, calme au feu, inébranlable dans la consigne, mais un peu lourde et sans initiative personnelle.

L'ouvrier est un produit de la civilisation : il est né dans la corruption des villes; il est frondeur, vaniteux, indiscipliné, museur et godailleur; son sang est moins pur, sa santé moins robuste; mais, en revanche, son imagination est plus vive, son esprit plus alerte, son tempérament plus nerveux. Moins docile à la discipline, il est, en retour, plus enthousiaste. Les théories humanitaires le séduisent à la ville et à l'atelier, mais sur le champ de bataille il redevient chauvin. Ah! sublime naïveté, grande vérité du chauvinisme, vous faites parfois des héros de ces enfants gâtés! Au fond, l'ouvrier est fier d'être Français et patriote; seule une fanfaronnade puérole le pousse à *blaguer* les grands sentiments qu'il retrouve à l'heure du danger.

L'ouvrier est dans l'armée l'élément primesautier,

l'homme des dévouements spontanés, le soldat de ressource dans une heure critique; par contre, il est moins robuste à la fatigue, plus sensible aux privations, plus porté à critiquer ses chefs. Mais la gaieté inhérente à son caractère met sa note gaillarde et revivifiante dans la monotonie des camps, dans l'accablement des épreuves. Il stimule par son entrain ses camarades paysans qui, à leur tour, l'aident et l'encouragent par leur exemple de résignation passive.

Le troisième élément de l'armée est fourni par les classes instruites de la nation : aristocratie, commerce, arts libéraux. C'est là que nous trouverons les intelligences exercées, les gens qui agissent en connaissance de cause, les dévouements raisonnés, les sentiments développés par l'éducation, les hommes qui ont à défendre en même temps que la patrie leurs intérêts, leur fortune, leur situation. Ceux-là connaissent la grandeur de leur tâche, en voient mieux les périls, envisagent plus clairement leur sacrifice, mais ont aussi à sauvegarder leur propre cause et peuvent être encouragés par l'espérance de la gloire. Leur grand défaut pourrait être l'égoïsme; néanmoins, par leurs connaissances, par la supériorité de leur instruction, ils éclairent de leurs conseils leurs camarades moins savants, paysans et ouvriers, et ceux-ci, en revanche, soulagent leurs fatigues, adoucissent leurs peines et dérident leurs fronts soucieux.

On peut donc résumer ainsi les qualités que chacun apporte pour corroborer la sauvegarde de la patrie : le paysan la patience, l'ouvrier l'entrain, les classes libérales l'intelligence. Ces trois vertus combinées entre elles forment une force inébranlable, un faisceau qui ne peut se rompre. De plus, par le contact, chaque élément communique à l'autre ses qualités tout en atténuant ses défauts, pourvu qu'une impulsion constante soit donnée par l'autorité pour mettre un frein à ceux-ci et développer celles-là.

Le problème est complexe, et cependant le chef manque à la tâche s'il ne le résoud pas.

Ce ne sera point l'œuvre d'un jour, mais d'une longue persévérance. A l'exercice, à la chambrée, il apprendra le nom de ses hommes, jugera de leur intelligence, puis l'examen approfondi de leurs livrets le renseignera déjà sur leurs professions, leurs goûts, leurs aptitudes. Les comptes rendus de ses sous-ordres, après contrôle de sa part, le fixeront sur leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. Alors, seulement, il pourra commencer son œuvre et la mener à bien.

La majorité pourra être englobée dans une direction commune, mais certains exigeront chacun des moyens différents. Suivant l'homme, suivant la circonstance, le commandement devra se montrer inflexible ou tolérant, bienveillant toujours. Il lui faudra surtout se garer des impatiences trop naturelles, hélas! mais qui compromettent le résultat et annihilent parfois les progrès lentement obtenus. Le chef, enfin, devra tenir

compte du milieu dans lequel chacun de ses subordonnés aura vécu. Il s'ingéniera à ce que la promiscuité de la chambrée soit gouvernée par les sous-ordres, de telle sorte qu'aucune susceptibilité légitime ne soit froissée, méchamment tout au moins.

En même temps, le capitaine veillera au bien-être de ses hommes, à une alimentation substantielle et agréable, à un juste emploi du bon, sans prodigalité comme sans mesquinerie. Il s'assurera que l'habillement de ses soldats, de bonne qualité, les couvre bien, et, ajusté, leur donne la coquetterie de l'uniforme. Il soignera leur chaussure, son entretien; car ce sont les pieds qui font la valeur du combattant. Ceci fait, il aura accompli la première partie de son programme, il aura mérité la respectueuse estime de ses subordonnés, il lui restera à faire naître leur affection.

Un officier de ma connaissance employait un moyen bien simple qui lui procurait d'excellents résultats. Dans ses rapports avec la troupe, à l'exercice, aux théories, durant les repos, il interrogeait, avec bonhomie, mais sans familiarité, quelques hommes sur leur pays, leur famille, les menus détails qui leur tenaient au cœur. Une fois seul, il consignait sur un carnet les renseignements recueillis. Aussi, lorsque, quelques semaines plus tard, l'officier s'adressant au soldat lui disait : « Hé bien, Martin, votre père est-il remis de son accident? » ou encore : « Voilà une bonne pluie qui va faire du bien au blé de chez vous, Dupuis. » Martin et Dupuis s'émerveillaient et se sentaient reconnaissants envers le chef qui se souvenait si bien, qui s'intéressait au père tombé d'une échelle, aux champs que menaçait la sécheresse.

Certes, il serait préférable de n'avoir pas recours au memento, mais le don de la mémoire n'est pas égal pour chacun; mieux vaut employer un *truc* qui donne de bons effets que se claustre dans une abstention qui, aux yeux du soldat, décèle l'indifférence.

L'entraîn aussi aide à conquérir ces âmes d'enfants, car le soldat est un enfant. Très jeune déjà, la vie commune le rajeunit encore. Il est, en effet, établi par l'expérience que toute agglomération d'hommes, même graves individuellement, donne naissance à des enfantillages. L'entraîn détermine, généralement, un courant sympathique; il est d'ailleurs réconfortant. Il s'adresse à l'esprit comme l'intérêt porté s'adresse au cœur.

On a beaucoup médié de l'ingratitude du soldat. Mon Dieu! pour porter l'uniforme, il n'en est pas moins un homme, et dans notre humanité la reconnaissance est fleur rare. Durant mon passage dans l'armée, j'en ai pourtant cueilli; voici les deux plus belles de mon bouquet.

J'avais dans ma compagnie un soldat nommé — Moiraud, pour faire son nom véridique, — assez mauvaise tête, mais d'un naturel droit. Depuis deux jours,

quelque chose m'inquiétait dans ses allures; de rigueur, il était devenu taciturne, comme obsédé par une idée fixe. J'avais voulu le confesser, il s'était dérobé à mes avances.

Je vérifiais le cahier d'ordinaire de la compagnie, seul, dans le bureau du sergent-major contigu à sa chambre, lorsque j'entendis la porte de celle-ci s'ouvrir doucement et un pas furtif frôler le plancher. Je levai les yeux, et, dans un miroir à main accroché au mur, j'aperçus Moiraud la main sur le bouton du tiroir où le sergent-major serrait ses fonds.

Le tiroir était fermé. Moiraud prit son couteau et se préparait à peser sur la serrure. Je me levai brusquement et j'entrai :

— Que faites-vous ici?

L'homme me regarda, farouche, puis me jeta comme un défi :

— Je venais voler.

J'eus un mouvement de dégoût, qui s'effaça sous une expression de pitié.

Moiraud était livide, tremblant; soudain son cœur creva et il sanglota :

— Ah! mon lieutenant, si vous saviez!

— Dites.

Il secoua le front, ne pouvant parler; mais sa main fouilla dans sa poche et me tendit une lettre.

J'eus quelque peine à en démêler le sens; enfin, j'arrachai quelques explications au malheureux.

Avant d'entrer au service, il avait aimé... Elle venait d'avoir un enfant.

— Je voulais voir mon fils! déclara-t-il.

Il releva le front baptisé d'orgueil paternel.

— Et?...

— Je n'ai pas d'argent!...

— Demande une permission; tiens, va, lui dis-je, en lui remettant une petite somme suffisante, mais bien modeste.

Il voulut me remercier; il ne sut trouver qu'un regard, mais quel regard!

Sur ma demande, le capitaine, auquel je ne contai que la fin de l'aventure, lui accorda quelques jours.

A six mois de là, nous étions aux manœuvres, et je me trouvais de grand'garde. Empoisonné à demi par une boîte de conserve en mauvais état, j'étais malade à rendre l'âme. Enfin, exténué, je me couchai à terre dans le champ de luzerne où nous campions et m'endormis.

Je m'éveillai au petit jour. Une pluie fine tombait depuis plusieurs heures et je n'étais pas mouillé. Un petit fossé aux terres relevées avait empêché l'eau de gagner ma place, et, au-dessus de moi, sur quatre échelas, était tendue une capote de soldat. A quelques pas de là, Moiraud recevait stoïquement la pluie sur les épaules.

Il avait payé sa dette, quitte à la solder de sa vie.

L'autre exemple est moins héroïque, mais d'une intimité touchante.

Bardin, — il est convenu que je dénature les noms par des pseudonymes imaginaires, — était un petit engagé volontaire doux, appliqué, exemplaire. Élève caporal, il était désigné pour la prochaine promotion. Entraîné par un camarade qui fit miroiter à ses yeux les merveilles des grandes Indes, il déserta en Espagne. Mais bientôt l'ami se lassa de subvenir aux besoins de Bardin, et finalement il l'abandonna.

Le pauvre petit soldat vint se rendre entre les mains du consulat de France.

Rapatrié, il m'arriva, désespéré. Je l'interrogeai : il ne me répondit pas, honteux ; mais de grosses larmes coulaient de ses yeux, d'une fuite intarissable. J'en eus pitié ; je le sentais victime d'un instant d'oubli exploité par un mauvais génie.

Un des meilleurs avocats du siège du conseil de guerre était de mes camarades de collège ; je l'avais retrouvé gradé réserviste dans ma compagnie. Je lui écrivis, lui confiant la défense de Bardin : « C'est un de vos hommes ! » lui disais-je.

À l'audience, l'avocat lut ma lettre, montra ce qu'était le pauvre déserteur, toucha les juges.

Bardin fut acquitté.

Il revint à la compagnie, très doux et très humble. Les mois coulèrent. Au premier de l'an, mon ordonnance me remit une lettre dès le réveil. C'étaient les souhaits de Bardin, qui n'avait pas osé se présenter lui-même, bien que depuis son retour il fût un soldat modèle.

J'allai au quartier et devant tous lui serrai la main.

El depuis, dans toutes les circonstances de ma vie, la pensée de Bardin m'arrive, son cœur simple s'associe à mes joies ou à mes peines ; lui-même, dans ses soucis, s'adresse à moi, me demande aide ou conseil : je sens que je suis pour lui sa providence et sa foi.

Et je ne saurais dire si la constante confiance que me voue Bardin ne me touche pas aussi profondément que l'acte de Moiraud risquant sa vie pour moi.

Pour quiconque a vécu avec la troupe, la nature du soldat est foncièrement bonne et naïve ; on aurait tort d'attribuer à mal la gouaillerie de chambrée, qui n'est qu'une fanfaronnade de scepticisme. Plus que tout autre, le soldat se laisse empoigner par l'Idée. Les grands symboles frappent son imagination, s'en emparent, comme les féeries hantent l'esprit des enfants. Sachez lui parler de son drapeau, et vous verrez ensuite ce qu'il sera devant nos Couleurs.

Il m'en revient un souvenir de route, un matin au départ du gîte.

Vague, dans le silence des nuits, une sonnerie s'éveillait, égrenant ses notes où expirent des sanglots. La tête lourde, les yeux cillés, je me haussai sur mon séant, étirant mes membres gourds de fatigue. Un pas

lourd ébranla les planches de l'escalier, les semelles cloutées crissèrent sur le carrelage et, machinalement, je me levai, tandis qu'en hâte mon ordonnance bouclait la cantine, s'éloignait chargé, d'un pas plus pesant encore.

Me voici au milieu de la rue, dont la perspective s'allonge dans la tristesse noyée de l'aube naissante. Du village endormi peu à peu la vie ressuscite. Des portes battent ; les soldats, isolés ou par groupes, attachent d'un geste las la bretelle du havre-sac, s'acheminent lentement vers la place de rassemblement, avec un regret du lit déserté. Ça et là, d'un caboulot ouvert, une nappe lumineuse se découpe sur le pavé et le mur d'en face, striés d'ombres qui s'allongent.

Les pieds sonores des chevaux font tinter leurs fers, le brouhaha des appels grossit, emplit l'espace dans le frissonnement du matin ; les crosses de fusil martèlent le sol, les ustensiles de campement brimbalent, se heurtent dans un cliquetis de ferrailles.

La fourmière humaine se masse, s'aligne, dominée par le murmure confus des foules.

Soudain, c'est le silence, l'immobilité raide, la suspension des haleines.

Seuls, les pas d'un petit groupe sonnent dans cette paix religieuse.

L'épée du colonel a brillé dans l'aurore rosissante, et devant le front des troupes, entouré de sa garde, brandi par un jeune officier, le drapeau alourdi ses plis droits frangés d'or dans le calme absolu, tandis que ses couleurs éclatent sur l'embrasement de l'horizon, où le soleil levant met l'auréole d'une gloire.

Un roulement de tambours. La voix du colonel s'enfle :

— Baïonnette au canon !

Un cliquetis s'allonge, mille jets d'acier scintillent, se fixent dans un claquement. Le régiment attend parmi le hérissément des lames.

— Portez vos armes !

Sourd, un choc s'amortit contre la chair des épaules ; d'un frôlement rapide, les mains s'abaissent.

— Présentez vos armes !

Les armes vibrent, les têtes sont droites, les reins cambrés.

— Au drapeau !

Et le fracas des cuivres s'élargit, épandant ses vibrations guerrières. Un frémissement houle sur la masse solide, immobile, superbe. Les yeux brillent, les poitrines se dilatent, les nerfs se tendent... Qui donc a dit qu'il était las ?

Ah ! le matin, le drapeau debout, absorbant tous les regards dans la vision des heures glorieuses et solennelles, emportant tous les cœurs dans la tombée d'ailes de ses plis que va bientôt enfler un souffle pour les déployer en des claquements fiers, jetant déjà le défi à la mitraille qu'attend son étoffe vierge, déchirement sanglant d'où jaillissent les maternités !...

Et j'évoquais, dans l'émotion qui me poignait victorieusement au cœur, la grande image, déjà lointaine, du lourd cuirassé, impassible sur l'immobilité des eaux bleues, dont le canon tonnait pour saluer nos couleurs, là-bas, dans les mers glorieuses, où la victoire nous revenait enfin, conquise par le génie de l'homme que déjà guettait la mort jalouse, la mort qui nous a pris Courbet!

Accessible à l'Idée, il sera facile d'enorgueillir le soldat de sa tâche : la garde de la Patrie.

Cette haute pensée ne suffira-t-elle point à dominer l'image de servitude qui hante l'homme à son arrivée au corps? Il va à la caserne comme un captif à la prison; ne relèvera-t-il pas la tête lorsqu'il aura compris que son esclavage est la sauvegarde de son honneur et de sa liberté?

J'avais clos ce chapitre, et j'étais sorti baigner d'air mon front alourdi. Sur le boulevard, j'ai trouvé un ancien frère d'armes; en causant, il m'a touché au cœur par un récit qui est trop à l'appui de mon dire pour que je le taise ici.

À l'hôpital, dévoré des mouches, sous le soleil brutal d'Afrique, un petit soldat se mourait. Autour de lui des indifférents jacassaient. Immobile d'impuissance, le pauvre agonisant les entendait et, ne pouvant boucher ses oreilles, cherchait à s'isoler d'eux en évitant leur vue sous ses paupières baissées. Une voix, soudain, fit taire les inconscients bourreaux; cette voix se faisait douce et parlait au malade.

Le petit soldat ouvrit les yeux; il essaya de sourire à son lieutenant qui se penchait sur lui. Ce dernier l'encourageait, lui demandait ce qui lui ferait plaisir, lui proposait des oranges.

Un clignement des prunelles répondit à cette offre et bien pâle s'esquissa un sourire sur les lèvres brûlées de fièvre. L'officier serra la main du moribond et sitôt sorti envoya les oranges.

À la stupéfaction générale, le soldat guérit. Peu après, son lieutenant quitta l'Algérie pour rentrer en France; il était déjà à bord lorsqu'il vit accourir à lui celui auquel il avait été compatissant.

L'officier ému lui tendit la main, puis s'étonna de le voir.

— Comment as-tu pu monter à bord? questionna-t-il.

— On ne voulait pas, mon lieutenant. Mais la man man m'avait envoyé deux écus de cent sous pour me donner des douceurs. J'ai mieux aimé payer mon passage et venir ici pour être le dernier à vous dire adieu.

Ah! nos soldats! nos bons petits soldats!

(A suivre.)

LES DEUX SINGULIÈRES VOCATIONS DE M. PLICK

M. Plick a fini de dîner. Il baise sur les joues, la droite, puis la gauche, mistress Plick, trente-neuf ans, lui souhaite nuit fraîche (on est en été), et passe dans son cabinet de travail.

Là, très excité, il se tient ce monologue :

— Non, j'ai lutté jusqu'ici, je ne lutterai plus, je cède! Je suis depuis vingt-cinq ans conservateur de la bibliothèque d'Hammerton, chargé par délégation spéciale de notre gracieuse Majesté du classement des documents intéressant la reine Élisabeth, mais je renoncerais, s'il le faut, à la sinécure. Une force intérieure me pousse, j'obérai. Je me sens heureux de ne pas avoir d'enfants, car je ne serai pas mauvais père. Quant à mon épouse, je lui laisserai cette lettre lui apprenant ma décision. Triste épouse!... Impossible de balancer entre mon bonheur et ses préjugés!... Voici la missive!

« Madame,

« Vous êtes une Anglaise, blonde, et à peine coupée-rosée, élevée dans les plus saines traditions des *family-hotels*. Vous aimez une existence de beefsteaks sains-gnants et de légumes cuits à l'eau, ordonnée, correcte. Vous êtes d'une fierté, d'une dignité, d'une inaltérabilité que je loue sans les partager. Moi, j'ai des idées de courir le monde; j'entrevois les enivrements de la vie menée à grandes guides. Jusqu'ici, la sévérité de mes parents, les douceurs d'une lune de miel prolongée... merci, madame!... m'avaient dissuadé de suivre ma vocation, de mener l'existence pour laquelle j'étais fait. Aujourd'hui, mes quarante-cinq ans ont sonné, ma décision s'affirme de jour en jour, et l'idée fixe naît dans mon esprit que je dois tout sacrifier, même vous, à l'état auquel le Seigneur me destina. Car il a dit aux abeilles de butiner, aux rhododendrons de s'épanouir, aux oiseaux de gazouiller; à moi, il m'a dit de me faire grand premier comique (genre Macready, Kemble, Irving mêlés).

« Ce sera un coup terrible pour vous, jeune et belle fille du sévère clergyman Quet, ce gentleman auquel j'entendis tant de fois répéter : « Je puis me vanter que personne de mes ascendants, de mes descendants ou de mes collatéraux ne monta jamais sur les planches! » Mais prenez votre mal en patience, et souvenez-vous que cette profession de comédien est mon bonheur à moi. D'ici quelques années, alors que j'aurai amassé une gloire très certainement prodigieuse et 10 000 livres de rente, je reviendrai vers vous, ma chère, et nous nous bâtirons un joli cottage sous les saules, au bord d'une rivière à écrevisses. Je vous

donnerai les superbes toilettes que la modicité de mes appointements m'empêchait de vous offrir. Nous aurons un nombreux domestique, des réceptions, des voitures, et vous pourrez satisfaire à votre aise votre goût pour les ascensions.

« Adieu donc et pardonnez-moi, miss Queet, je me plais à vous appeler ainsi, car je ne suis point de ces maris barbares qui prétendent astreindre leurs femmes à une fidélité qu'eux-mêmes ne leur garderont point. Je vous conseille de faire céder quelque temps vos préjugés à mon bonheur, de vous persuader que ma nouvelle profession est nécessaire à mon existence, et de rejeter les fausses manières de voir qui vous la dégradent. Une seconde fois, adieu!

« PLICK. »

M. Plick laisse cette lettre ouverte, prend son chapeau luisant, sa canne à boule de cristal, son pardessus de cheviotte, ouvre la porte et sort.

M. Plick est d'une taille ordinaire, plutôt grand. Ce qui frappe dans sa physionomie, c'est le manque total d'expression. Il possède l'usage du monde, et les vieilles ladies d'Hammerton le citent comme un modèle de galanterie et de bon goût. Il fut du reste en sa jeunesse le plus élégant joueur de cricket des environs, et l'habit bleu barbeau à revers de satin qu'il inaugura au bal de mistress Davonsby demeure célèbre. Aujourd'hui, il semble moins bien. Quoique se présentant toujours avec dignité, il s'amollit, s'affaisse. Il a pris du ventre. Son nez manque de correction dans la terminaison. Perdu dans l'accent circonflexe du sourire, ses yeux paraissent ternes et incolores. Son menton et ses pommettes offrent ceci de très particulier qu'ils proéminent ou rentrent selon l'occasion, ce qui lui donne parfois la tête d'un homme exclusivement volontaire, parfois un chef sans conséquence. Sa carnation se parchemine.

Au moral, c'est un homme ou très fort ou très faible, généralement très faible. Il se montre souvent rempli de bon sens et divague le reste du temps. Comme bibliothécaire, il pourrait être remarquable, mais il est nul. Il conçoit des systèmes inouïs de révision de bibliothèque, mais ses livres restent dans un pêle-mêle déplorable.

Voici ses pensées manuscrites :

« Il est à observer, dit-il, que je n'ai pas même état d'âme à mon lever qu'à mon coucher. A mon lever, je prise la vie de famille, les occupations sédentaires, travaille à mon bureau. A mon coucher, un peu avant même, dès la fin du dîner, je deviens nomade, ne puis voir mon bureau en face, et abandonnerais ce qui m'appartient.

« Cette dissemblance physio-psychologique entre ma personne du matin et ma personne du soir se manifeste en d'autres circonstances. Le matin, je suis

d'un calme louable, je me lave, me douche, m'intéresse à d'utiles notations sur mon être matériel et spirituel. Le soir, je n'oserais jamais avouer les immoralités, luxures ou colères qui me passent; et véritablement, en prenant l'expression au pied de la lettre, je me sens capable de tout!

« Un matin, je me suis dit, prenant devant une glace la pose de lord Beaconsfield, qu'avec ma haute intelligence, mon initiative personnelle, mes fortes études à Oxford, mon éloquence tumultueuse et persuasive, il me fallait jouer la comédie sur une scène plus haute que celle d'un théâtre ordinaire : *comedia politica*.

« Mais un soir, comme je faisais en compagnie de miss Queet une légère traversée vers l'île de Wight et revenais à mes tenaces idées de jouer l'autre comédie : *comedia scenica*, m'appréant même à lui avouer ma vocation, elle me coupa la parole de ces simples mots : « *It is going to rain!* » Et tandis que les larmes aux yeux je me mouchais, je compris qu'il pleuvrait toujours ainsi sur mes élaus.

« Chaque soir, depuis, il m'arrive, désireux d'un exutoire aux violents départs de cette volonté vers les mirifiques horizons d'une imagination en délire, de penser que décidément je suis né pour être comédien!... Chaque matin, l'orgueil de mon nom, de ma famille, ma vanité propre me font réfléchir, et je ne veux pas être traité de méchant coureur de tréteaux par mon père, ma mère, ma femme, mes oncles, mes tantes, mes cousines, mes cousins, le petit Charlie, qui possède un chapeau-tube et le sentiment de la dignité personnelle, etc..., surtout par les policemen de nos trottoirs, qui m'honorent de leur salut!...

« En somme, je suis un jet d'eau intermittent, un phare à feux tournants, un pauvre homme à plaindre. Je désire perpétuellement le contraire de mon désir; et il est à croire que si le moi désireux du matin se trouvait en face du moi désireux du soir, ces deux moi qui refusent d'entendre raison se prendraient littéralement et réciproquement aux cheveux, convertissant le triste individu qui les contient en lamentable champ de bataille!...»

Quand M. Plick eut fait le premier pas hors du toit conjugal, il se sentit envahi d'une quiétude toute neuve et regaillardissante, la quiétude d'un homme qui a beaucoup bu et oublie les contingences. Il lui parut que sous un ciel plus monté de ton, le long de becs de gaz plus tapageurs, il respirait plus librement. Il gonfla la poitrine, arrondit la jambe en cheval de cirque, s'avavançant délibérément à travers les rues d'Hammerton, auprès de lui rapetissées et mesquines. Il toisa les petites boutiques de Saint-Polyphore Road, et devant chacune d'elles énonça son mépris gradué. Il s'écria, par exemple : Coutellerie Knox and brothers, je lui dis zut! — Horlogerie Timothée Godfrey, je lui

dis zut ! — Grand magasin de nouveautés de la veuve Deborah Simpson and C^o, je lui dis zut, zut, zut ! — Je suis infiniment supérieur à tous ces boutiquiers !... J'ai du génie et la légitime fierté de ce génie !... Dieu me créa sublime ; je le sais ; ce n'est pas ma faute... Hip !... Je serai un grand tragédien !

Tout à ces pensées excitantes à la façon d'un grog au porto, M. Plick avait franchi la distance le séparant du bar où se réunissaient les acteurs. C'était ce fameux *Sheparrot-bar*, ainsi nommé à cause des oiseaux des fles rapportés dans ses vitrines par les navigateurs amis des dames de la maison. Il s'y joignait la plus belle collection de sauriens, objets paléolithiques et fœtus dont pût s'honorer le comté.

Ce fut à mistress Caмена, patronne de l'établissement, que M. Plick s'adressa.

Elle le mit en rapport avec un gentleman de parfaite allure, qui frottait une queue de billard dans une salle voisine, tandis qu'une jeune dame s'évertuait à entre-choquer les billes.

— M. William Delliam ?... demanda l'hôtesse.

Et comme le bibliothécaire expliquait au nouveau venu sa vocation de comédien, celui-ci, flairant une réclame pour ses représentations, ne tarda pas à lui faire signer un engagement.

— Nous répétons *Richard III* dans une demi-heure, ajouta-t-il avec un sourire de grâce. Et il lui insinua dans le tuyau de l'oreille : Si vous le savez, le rôle est à vous !

— Je le sais !... déclara Plick, roide comme une balle.

*
**

Quelque temps après, ces messieurs et dames de la troupe étant arrivés, William Delliam leur présenta M. Plick sous le pseudonyme d'Othone, dont ils étaient convenus, afin de dérouter les curiosités. Puis la répétition commença. Deux chaises indiquaient la rampe, un porte-parapluie une rue, un vieux portrait un palais. Dès le monologue de Gloucester, le directeur, qui avait renoncé au rôle en faveur de son pensionnaire, approuva d'« aôh » discrets. Dans la scène entre le protecteur devenu roi et la reine Élisabeth, il donna lui-même le signal des applaudissements. Quand Richard s'écria : « Par mon George, ma jarretière et ma couronne ! » son enthousiasme ne connut plus de bornes. A la fin de la bataille de Bosworth (une foule de meubles, chaises, banes, tabourets, que les acteurs traînaient derrière eux représentaient les combattants), Richard III, ou plutôt Plick, fut si inouï de terreur : « Un cheval, un cheval ! hurlait-il ; mon royaume pour un cheval ! » et il regardait avec une telle désolation sa canne à boule de cristal représentant son consier tué sous lui, que l'admiration de William Delliam, dépassant toutes limites, éclata en hurras furibonds.

Le tragédien fut bien le sanglier farouche rêvé par Shakespeare, le monstre dévorateur qui tue les petits oiseaux dans les brousses.

Saturé d'éloges, il se retira dans un coin de la pièce pour se reposer. Ce calme relatif l'amena vite à un état d'âme plus modéré, sorte de situation intermédiaire entre ses façons d'être du matin et du soir. Pas encore cette contemplation si curieuse de son moi, qui le prenait avec les teintes roses et fausses de l'Orient, mais un apaisement suggestif de remarques imprévues. Il nota ses pensées :

« Je crois, écrivit-il, que la profession de comédien est précisément à l'opposite de celle de naturaliste. Pour ce dernier métier il faut être de sang-froid, posséder un microscope et boire plutôt de l'eau afin de ne pas se tromper dans ses analyses. Pour le premier il faut être de sang chaud, ne point posséder de microscope et boire plutôt du vin que des alcools, afin de synthétiser les passions de l'humanité en des cris qui les résument.

« D'après ce principe, que j'ai tout lieu de supposer juste, la véritable vocation du comédien n'existe que lorsque le vocationnaire (?) est gris. Elle peut se définir de cette manière : facilité de transformer les liquides en mouvements d'âme, l'acteur constituant un tamis, un vase poreux, qui laisserait filtrer au dehors les fumées et les gaz des boissons ingurgitées dans la journée.

« Cet état d'homme gris, qui sort l'acteur de réalités, quotidiennes ou habitudes, doit être l'état perpétuellement souhaitable pour lui. En variant et en cultivant ses ivresses, du gin à l'opium, du haschisch à l'absinthe verte, il parcourra toute la gamme des sentiments ténus ou grandioses et honorera sa profession.

« Malheureusement, les acteurs que je viens de rencontrer semblent peu pénétrés de cette immortelle vérité. Outre qu'ils ont l'air de parfaits snobs ne s'enivrant qu'en habit noir et avec la plus dégradante correction, ils n'emploient que les liqueurs fines et rares, ce qui leur procure des ivresses puritaines et guindées.

« J'en arrive à souhaiter qu'il soit adjoint aux écoles dites Conservatoires de déclamation des bars de dernier ordre où les jeunes élèves hommes et femmes apprendront, par des libations répétées, à faire saillir dans ses moindres recoins toute leur belle sensibilité naturelle, émoussée par de déplorables habitudes, puis à rouler par terre en compagnie de portefaix.

« Car ce n'est que par ce culte raisonné de ses élans, par ce lâcher-bride à ses instincts, que l'acteur ou l'actrice, cet être au-dessus de ses contemporains, pourra vivre de la véritable vie, qui est la passion. »

L'idée des femmes actrices rappela soudain à M. Plick celle d'une femme qui ne l'était guère, mistress Queef. Que les comédiens fussent des génies comme

lui, ou des fonctionnaires comme ses partenaires, elle ne les admettrait jamais. Quelle fureur lorsqu'elle allait dénouer les fils de l'imbroglio!... Le profil sec et terrifiant de cette ex-épouse lui apparaissait. Elle grincerait des dents, labourerait l'air de ses coups d'ongles, hurlerait de son organe de vinaigre!... Bah! Rabaisserait-il sa dignité d'homme devant cette femme, échantillon d'un sexe inférieur?...

Pourtant, elle avait un peu raison, lorsqu'elle parlait d'histriens vulgaires et méprisés!... Il sentait trop lui-même le mépris planant au-dessus de la corporation. On le montrerait au doigt dans la rue. Ses amis Dobbes, Bleddin, mistress Crootseakweat, qui lui présageaient l'avenir de l'orateur écouté, du député influent, affecteraient de ne plus le reconnaître. Les garçons de la bibliothèque ne s'inclineraient plus sur son passage.

En y réfléchissant, qui le forçait à entrer dans cette voie, lorsqu'il se sentait ces facultés de finesse, d'énergie, d'à-propos, de bon sens qui mènent par la main les individus doués? Que ne se lançait-il sur une scène plus vaste, à l'instar de Peel, Pitt, Fox?... L'avenir s'ouvrait prometteur... Que ne se révélait-il le Napoléon de la paix!

Ici, M. Plick coupa net ses réflexions, prit sèchement son chapeau luisant, sa canne à pomme de cristal, son pardessus de cheviotte, et, sans saluer, ouvrit la porte du *Sheparrot-bar* et sortit.

Dehors, il étendit simplement la main droite, et dit :

— *Juro*, je jure que je ne serai jamais comédien !

*
**

Le lendemain, vers les dix heures du matin, il se réveilla et se disposa à partir pour la bibliothèque. Une crainte vague l'obsédait. Celle de rencontrer ces vulgaires acteurs, dont il ne voulait plus entendre parler et avec lesquels il était au mieux la veille. Bah!... Est-ce qu'un politique de son envergure s'attardait à ces vécilles?... Il ne les reconnaîtrait pas.

Il n'en rencontra aucun.

À la bibliothèque, il s'assit gravement, ainsi qu'un homme maître de lui-même. Il pensa :

« La politique est la satisfaction du moi volontaire d'un individu, de même que la comédie est la satisfaction de son moi sensible. Ces deux métiers si opposés sont les méthodes de jouissance de chacune des deux parties qui constituent notre âme : l'actionnée et la passionnée.

« Il apparaît, en effet, que si chacun vivait réellement et ne se contentait pas de l'apparence de la vie, une moitié de l'Angleterre se passionnerait en se jouant à elle-même ou sur le théâtre la comédie de l'enthousiasme, et que l'autre moitié s'actionnerait en jouant

avec les passions de la première, de même que les joueurs d'échecs manœuvrent avec les pièces d'un échiquier.

« Les types du genre comédien, qui sont les acteurs, les amoureux, les dévots, les femmes, les militaires, sauf les généraux en chef, etc., ont ceci de commun qu'ils croient tous à quelque chose au-dessus d'eux et ont besoin d'excitations spéciales pour croire à ce quelque chose. Les types du genre politicien, qui sont les orateurs, les diplomates, les joueurs, les philosophes, les prêtres, les généraux en chef, etc., ont ceci de commun qu'ils ne croient à rien au-dessus d'eux et ont besoin de l'absence absolue de toute excitation extérieure, de façon à ne jamais perdre de vue leur volonté qui commande.

« Le véritable politicien commencera par réprimer tout primesaut en lui. Machiavel et ses plus distingués élèves le conseillent. Il ne s'attachera à rien, se plaira à dissimuler ses intentions, débitera des mots sonores et de grandes phrases, n'admettra jamais que l'existence lui impose son moule, mais la recréera à sa guise afin que les autres la souffrent, supprimera ce qui le gêne, balayera les pierres du chemin.

« Car s'il ne veut balayer, il sera balayé! S'il ne veut être envoyeur d'émotions, il sera récepteur de douleurs! S'il ne veut être marteau, il sera enclume!... Or le me semble que si l'on réfléchit un instant, il est infiniment plus agréable et consolant d'être marteau!

« Je veux prendre pour enclumes les têtes de mes contemporains... et les casser! »

Ces pensées donnèrent à M. Plick une force énorme contre lui-même. Malheureusement, en revenant, vers quatre heures du soir, chez lui, il tomba sur un journal annonçant ses débuts. Comment ces misérables avaient-ils eu l'audace?... On ne citait, il est vrai, qu'une initiale. Plusieurs fonctionnaires d'Hammerton en possédaient de semblables. Cette considération le rassura momentanément.

Peu après, un de ses amis vint lui rendre visite et, par un fait exprès (la nouvelle s'en était donc partout répandue?), lui parla de ces fameux débuts qui devaient révolutionner la ville. Puis survint miss Queet, qui lui en parla également, qui paraissait même en savoir davantage.

Très ennuyé de la tournure des événements, le bibliothécaire alla s'accouder à la fenêtre, sentant son courage faillir. Il faisait froid, une pluie huileuse tombait, le ciel de cold-cream lui affadissait le cœur. Il avait de vagues réminiscences, de lointains souvenirs qui l'emplissaient de dégoût, et, sans pouvoir formuler ses idées, éprouvait une lourde angoisse trottant, dans les parties périphériques de sa personne, d'un sourd galop.

L'heure du dîner arriva. Le pauvre homme s'y rendit ainsi qu'une bête à l'abattoir. Il prit avec une mortelle résignation sa place habituelle en face de sa femme,

dont les regards pointus le dardaient, de même deux aiguilles à tricoter.

Après le potage cependant, les idées noires de M. Plick l'abandonnèrent. Il devint plus gai et parut aimable.

Après le roastbeef, sa bonne humeur augmenta. Les dents de miss Queet plongeant dans la chair sanguinolente ne lui rappelèrent que légèrement la dentition de la musaraigne. Lorsque, selon sa coutume, elle lui demanda : « *May I trouble you for a few potatoes? (Puis-je vous troubler pour quelques pommes de terre?)* », il répondit empressé : « Parfaitement. »

Après le roly-paully-pudding, il arriva à une sorte d'expansion, chantonna légèrement, battit la mesure avec son couteau. Miss Queet, faite à cette progression d'expansion, eut une progression de froideur.

Après le dessert, il inaugura l'ère des discours subversifs, tourna en dérision les us bourgeois, ridiculisa la vie de famille, prononça des paroles indécentes et saugrenues.

Après le thé et le rhum, il aboutit à cette conclusion : « Il faut trop de temps pour devenir grand acteur politique!... La réussite est plus rapide au théâtre!... Je ne vois guère pourquoi je resterais assis en face de mon épouse et n'irais pas répéter *Richard?* »

Sur ce, quittant d'un bond la salle à manger, saisissant chapeau, manteau et cette inséparable canne, il franchit l'huis et étendit la main droite :

— *Juro*, je jure, dit-il, de n'être jamais autre chose que comédien !

* *

Mystère et étonnement !... M. Plick se réveilla le lendemain dans son lit blanc, sous son douillet édreton vert et chamois. Miss Queet entra ainsi que d'ordinaire jouer auprès de lui le rôle de réveille-matin. Elle s'informa de la façon dont il avait passé la nuit. Il lui déclara qu'il l'avait passée le mieux du monde, et ajouta qu'elle n'eût pas à s'inquiéter d'un imperceptible bouton de fièvre qui lui poussait au bout du nez.

Cependant, comme il se sentait à mille lieues des idées de théâtre qui le grisaient quelques heures auparavant et se navrait de penser que le déclamateur de la veille et de l'avant-veille était le même homme que lui, — non! cela ne se pouvait!... si! sa mémoire ne le trompait pas! — il se décida, connaissant la cause qui le faisait chaque soir passer de la vocation politique à la dramatique, soit l'ardeur factice apportée par chaque plat du dîner, à se rendre compte de l'autre cause qui le faisait, chaque matin, revenir de cette seconde vocation à la première. Tout de suite il se dit que c'était l'effet réflexe de la digestion des plats, productrice de froid et de retour à la logique. Après la digestion, puis l'assimilation du potage de la veille, il cessa d'apercevoir l'avenir couleur de rose qu'il se présageait. Après celles du roastbeef, il eut des doutes sur la pureté de

son organe. Au pudding, il se découvrit une extinction de voix. Au dessert, il se frappa l'abdomen avec contrition. Après le thé au rhum, il rentra chez lui.

Tout le long de cette nouvelle journée qui devait être décisive, — la représentation de *Richard* avait lieu le soir même : il importait d'être plus fort que jamais devant le nouvel et définitif assaut que son épouvantable *Moi* de la nuit close allait livrer à son excellent *Moi* du jour radieux, — il songea, ainsi que les lutteurs antiques, à se froter moralement d'huile, afin de donner moins de prise à son adversaire dans le combat corps à corps qu'il allait livrer.

Il resta peu à la bibliothèque.

L'approche du grand danger qu'il allait courir lui enlevait son courage, et il se dit tristement que, malgré ses convictions libre penseuses, il lui fallait s'efforcer de prier et de mettre le Ciel de son côté. Ainsi qu'un insensé, de même qu'on se raccroche éperdument à un parapet de pont, il se cramponna donc à quelques phrases religieuses de son enfance, se rappelant qu'il était d'origine catholique. Il inventa à la gloire du culte trois invocations, quatre salutations et une demi-douzaine de conversations intimes avec le Très-Haut. Ce qu'il trouva surtout sublime, et que nous trouverons sublime après lui, fut ce qu'il appela « les litanies du saint nom des comédiens ». Il y priaït les plus célèbres comédiens de l'Angleterre de ne pas trop lui en vouloir s'il leur manquait de parole :

LITANIES DU SAINT NOM DES COMÉDIENS.

Grand Kemble, ayez pitié de moi!
 Grand Kean, ayez pitié de moi!
 Grand Macready, ayez pitié de moi!
 Grande Mrs Siddons, si bien peinte par Gainsborough, cascade de larmes, priez pour moi!
 Grande Mrs Langtry, grâce et majesté, priez pour moi!
 Grande Ellen Terry, priez pour moi!
 Grand Wilson Barrett, ayez pitié de moi!
 Grands Toole, Irving, Charles Godfrey, ayez pitié de moi!

Même de l'autre côté de l'eau, dans cette France pays des plus grands acteurs et des plus grands cuisiniers du monde, Hading, Coquelin, Paulus, Réjane, ayez pitié de moi!

Du gaillard d'arrière de votre Transatlantique, M^{me} Bernhardt, céleste M^{me} Bernhardt, ayez pitié de moi!

O vous, la séquelle des sombres traités de Drury-Lane...

Vous, la pléiade des prima donna *di primo cartello*, qui eûtes la gloire des rossignols et des fauvettes...

Vous, les saintes en tutus des foyers de la danse... ô vous... Pardonnez à votre serviteur!

Oraison.

Je prie Dieu d'écarter de moi ce nom de comédien dont je suis indigne, et je jure, s'il me l'accorde, de lui consacrer les fleurs de mon jardin, de dire ma prière chaque soir et de vouer au marron (teinte de repentir, mon premier enfant!

Amen!

Mais, au moment même où le pauvre homme termi-

naît sa litanie, c'était à l'heure du dîner, le Plick du soir (il semblait véritablement en avance) fit son apparition, s'en venant prendre aux épaules le Plick du matin, le poussant dans la salle à manger, où l'impassible miss Queet trônait devant un compotier de pommes de terre.

Comme le malheureux Plick du matin voulait s'asseoir sur sa chaise habituelle, l'infâme Plick du soir le bouscula à tel point qu'il n'eut plus qu'un quart du cuir de Russie servant de siège, tandis que lui-même en occupait les trois autres. Ce fut le premier engagement.

Le Plick du matin s'efforça de lutter contre l'envahisseur, l'Attila de son propre individu ; il arriva à le vaincre un instant, à reconquérir un quart du cuir de Russie servant de siège. Ce fut le deuxième engagement.

Mais, hélas ! il n'y a que le troisième coup qui compte ; l'atroce gredin usa d'un stratagème infailible. Sans honnêteté, il s'assit à même les genoux du Plick du matin, jambes à jambes, cuisses à cuisses, dos contre poitrine, tête sur tête, le masquant de son affreux corps, l'aplatissant de son assiette abondante. Écrasé par le Plick du soir, le Plick du matin se sentait diminuer, diminuer, au point de n'être plus que l'ombre de lui-même, un bas-relief aminci, une feuille de papyrus sèche, le morceau de savon très usé qui attend une dernière pression pour s'émietter. La pression eut lieu, elle eut lieu vers le dessert ; et le savon très usé s'émietta définitivement, rendant son âme de bulle qui crève.

Aussitôt, n'achevant même point de dîner, le nouveau Plick, aussi insoucieux que les autres soirs, courut au *Sheparrot-bar* et de là au théâtre, où déjà les acteurs réunis l'attendaient. Il y avait un grand mouvement à travers la salle, et des commentaires naissaient à perte de vue sur sa personnalité. Au bout d'une demi-heure d'attente, après les trois coups préliminaires, le rideau se leva.

Ici eut lieu un fait prodigieux.

Voici comment le *Hammerton-Messenger* le raconta le lendemain, sous la rubrique : Un scandale à *Richard III* :

« Nous avons dit, nos lecteurs s'en souviennent, qu'il n'était question dans la ville que des débuts au théâtre de M. P..., l'un de nos plus honorables fonctionnaires. Poussé par une vocation inéluctable, il abandonnait famille et fonctions, afin de se livrer à sa passion. Il devait débiter sous le pseudonyme d'Othone.

« Or, hier, au moment où le rideau se levait et où les spectateurs allaient enfin le voir entrer en scène, une altercation violente se produisit dans la coulisse. Soudain un individu, vêtu en seigneur moyen âge, s'introduisit au pas de course suivi d'une femme voilée et portant pardessus de caoutchouc. Elle poussait des cris

suraigns, montrait les poings, courait au seigneur. Lui, l'évitait, s'enfuyant par une porte et rentrant par l'autre, juste au moment où elle la quittait. Elle ne l'atteignait jamais, s'exaspérant, hurlant de rage, levant vers le ciel des bras décharnés.

« Dans la salle, le chef de police, debout au balcon, criait vainement à ses subordonnés de faire leur devoir. Ceux-ci voulant passer au milieu des dames et des messieurs des *pits* (parterres), et troublant le dîner de saucisses que ces honnêtes gens savouraient délicieusement, étaient reçus à coups de poing par les maris, tandis que les dames outragées se servaient de leurs parapluies comme de boucliers, les abreuvant d'insultes.

« La course continuait, et, malgré les ordres réitérés de tout ce qui était notabilité dans la salle, on ne baissait pas le rideau. Alors, un des plus spirituels avocats de notre barreau, maître Austin Dawson, eut l'ingénieuse idée de se servir de pommes toutes cuites qu'il tenait en réserve au cas d'un échec d'Othone. Il les lança indifféremment dans tous les sens, et sur les gens qui lui semblaient en son âme et conscience faire le plus de bruit. Mais il voulait surtout atteindre la dame en caoutchouc, première cause du tumulte, qui passait et repassait sur la scène avec une notable effronterie. Il la visa trois fois et la manqua. Seulement la troisième fois, la dame, qui s'arrêta net, lui esquissa un des pieds de nez les mieux conditionnés qui aient jamais scandalisé Hammerton. Le seigneur, qui n'avait pas prévu l'arrêt de la dame, se trouva juste ouvrir une porte après d'elle, tomba en gémissant dans ses bras. Mais elle ne le lâcha plus, l'agrippa comme une pieuvre, l'enleva, l'emporta, disparut, tandis que le public épouvanté entendait les cris du malheureux Othone, car c'était lui, paraît-il, cet immense tragédien qui, vêtu en seigneur moyen âge, se trouvait enlevé par ce vampire femelle !

« Le scandale ayant eu lieu, l'on fit enfin baisser le rideau, évacuer la salle ! »

Le *Messenger* concluait :

« Nous ne savons à qui faire remonter la responsabilité de ces pénibles incidents. Malgré l'enquête ouverte, on ne connaît point les états civils d'Othone et de sa persécutrice. Le directeur de la troupe, M. William Delliam, s'est retranché derrière un soi-disant secret professionnel... C'est à lui que nous nous en prendrons !

« Nous demanderons purement et simplement le retrait de tout permis d'exploitation théâtrale à cet impresario qui ne sait pas mieux prendre ses mesures, faire baisser le rideau quand il en est temps !. Les pommes cuites de l'avocat Dawson se sont aplaties sur le nez du colonel des volontaires, qui s'est cru visé !. Il importe que de pareils faits ne se renouvellent pas !... C'est à notre municipalité d'agir ! »

Voilà, tel qu'on le raconta, le scandale de *Richard III*.

C'est tout ce qu'on en sut. L'on ne put éclaircir le pseudonyme du débutant, ni lever le voile de cette terrible et mystérieuse femme, contemptrice de tout ce que le barreau d'Hammerton produisit jamais de plus distingué.

Mais pour nous, qui sommes au courant de la tragédie, et savons que ce seigneur n'était autre que le bibliothécaire Plick, ce voile ne peut rester baissé. Nous le lèverons, et verrons apparaître cette Anglaise blonde et à peine couperosée, fille du sévère clergyman Queet, dont les ascendants, les descendants et les collatéraux ne montèrent jamais sur les planches !... Comment se glissa-t-elle dans les coulisses, sanctuaire d'art ?... L'infortuné ne se le demanda pas !... Il n'eut qu'une idée... fuir... fuir... devant la redoutable apparition... mettre l'espace entre lui et la vengeance de sa femme... D'où cette course effrayante !... D'où cette échauffourée !... D'où le départ de la troupe de William Deliam qui s'ensuivit !

Nous avons laissé Othone entre les mains de la dame en caoutchouc. Elle le prit, l'enleva de ses bras musclés, ainsi qu'un toutou qu'on corrige. Vivement elle descendit avec son fardeau l'escalier des coulisses, le jeta au fond d'un cab stationnant devant la porte. La voiture partit :

— Je savais tout, monsieur, lui dit-elle froidement, ayant dès le premier jour lu la lettre que vous m'adressiez !

— Madame !... Madame !... hurlait-il, je vous prie de me pardonner !... Je ne recommencerais plus, je vous assure !...

Mais elle ne daigna point lui répondre, et, rentrée à la maison, elle lui battit froid de longs jours, sans qu'il pût la faire revenir de son animadversion.

M. Plick s'en consola en écrivant ses pensées.

Les voici :

« Il n'y a rien à faire !

« Actionnez-vous, passionnez-vous, c'est absolument comme si vous aimiez mieux la pluie que le beau temps, ou le beau temps que la pluie, lorsque ces conditions climatiques devraient vous être aussi parfaitement indifférentes l'une que l'autre !

« Il serait utile d'enseigner dès l'école aux petits élèves leur destination, non pas de personnalités aimantes ou agissantes, mais de rouages sans portée qui n'ont pas à s'occuper d'autre chose que de marcher usqu'à ce qu'ils s'arrêtent !

« Dans ce but, il me plairait que l'on substituât aux éducateurs mâles, toujours un peu sapeurs de principes, des éducatrices femelles (genre miss Queet), considérant nos préjugés nationaux comme des institutions et nos institutions comme des dogmes !

« Grâce à cette éducation pratique, tueuse d'imaginaires néfastes et briseuse d'idéals, ils seraient assurés de couler des jours paisibles, et réaliseraient probablement la merveilleuse idée que je me fais du socialisme dans la planète Saturne.

« Car, je me plais à me figurer que tous les êtres pensants de cette planète plus froide que la nôtre sont installés à la queue l'en-l'en, le long de leur équateur, en une enfilade de petites stalles de 1^m,25 sur 0^m,75 égales, rectangulaires et proprement tenues. Dans chacune de ces stalles se trouve un fauteuil à pédales sur lequel le propriétaire est assis pour la vie. Il y pédale huit heures par jour (je suppose la journée saturnienne égale à la journée terrestre), il s'y distrait huit heures et il y dort huit heures.

« L'ajouté que cet équateur de petites stalles en enfilade est divisé en trois parties, de telle sorte que si deux parties sont dans la période de distraction ou de somnolence, la troisième pédale.

« Ces pédales actionnent un large ruban de fer sans fin, indéchirable et galvanisé, tournant perpétuellement autour de la planète le long des stalles, et portant de kilomètre en kilomètre de longues tigelles de verre incassable, prodigieusement fines et résistantes. Ces tigelles soutiennent une roue d'un cristal particulier, qui giroie furieusement autour de l'astre et que Copernic, Kepler et Newton dénommèrent : L'ANNEAU.

« Or, je me plais aussi à me figurer que cet Anneau fut construit, posé et mis en mouvement par les Réformateurs Socialistes du pays, désireux d'égaliser entre les habitants les plaisirs de l'existence et soucieux de préserver de la destruction totale le combustible, et les quelques animaux et végétaux que des Classes Capitalistes heureusement supprimées avaient laissés.

Grâce, en effet, à la convergence en le cristal de l'Anneau des rayons calorifiques et lumineux des étoiles voisines, la population également pédalière de Saturne trouve la chaleur et la lumière désirables. Grâce à des râteliers d'acier fixés à l'immense voûte de verre, et ratissant les atomes de l'espace pour les transformer chimiquement en la plus nutritive des gelées, elle possède la nourriture. Grâce à un certain nombre d'appareils où les nuages voisins sont liquéfiés en alcools de divers degrés et coulent par des séries de robinets appropriés dans les bouches mêmes, elle est assurée de la boisson. Mais la boisson assurée, le marchand de vin perpétuel, n'est-ce pas là la condition même de tout Socialisme !...

« Je conclus en proposant à Hammerton (qui me vit naître) un Anneau de mon invention, qui, puisqu'il n'est plus possible à un gentleman de se passionner ou de vivre, d'exercer son cœur ou son cerveau, lui permettra du moins de manger et de boire, désir de la génération qui vient !

MAURICE BEAUBOURG.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Maurice Barrès : *l'Ennemi des lois*. — Gabriel Franay : *Mon chevalier*. — M. J. du Tillet : *Cœur d'actrice*. — M. Marcel Schwob : *le Roi au masque d'or*.

M. Maurice Barrès nous a donné une petite fantaisie socialiste intitulée *l'Ennemi des lois*. C'est un cas assez curieux que celui de M. Barrès. Il s'est toujours appliqué de tout son cœur à se bien faire prendre pour un humoriste, pour un humoriste très capable de parler galamment, à la rencontre, d'une question sérieuse, mais pour un humoriste cependant, impénitent et sans cesse relaps. Par le ton détaché et cavalier de ses petits ouvrages, par des écarts très concertés de fantaisie excentrique, voire par des plaisanteries scatologiques un peu grosses, déduites avec le plus grand sérieux au travers des dissertations les plus graves, il a tenu a bien marquer son caractère d'humoriste professionnel. Son humour a toujours été un peu laborieux, un peu composé, un peu artificiel, mais il n'en était que plus accusé pour cela et plus souligné, comme il aime à dire.

Eh bien, il a eu beau faire : la génération qui nous suit est si grave, — oh ! que grave ! — que, bon gré mal gré, elle a tenu M. Barrès pour un philosophe d'une profondeur inusitée et pour un métaphysicien comme on n'en a jamais vu. L'un l'a comparé à Descartes, l'autre à Spinoza, et si on ne l'a point paralélisé avec Kant, que je sache, c'est très probablement parce qu'on a pensé que Kant n'en valait pas la peine. Ces rapprochements sont exagérés, même aux yeux de M. Barrès, je crois, bien qu'en ces matières il soit sage de n'être jamais sûr de rien.

Aujourd'hui, M. Barrès semble vouloir accuser plus que jamais son caractère de simple humoriste, — pas si simple, — mais enfin d'humoriste sans vastes prétentions, et il nous encadre quatre ou cinq petites études sur les socialistes du XIX^e siècle dans l'histoire un peu folle d'un anarchiste de fantaisie.

Cette histoire d'anarchiste est elle-même très anarchique. Bien n'y règne, et l'auteur s'y montre aussi ennemi des lois de la composition que son héros peut l'être des lois sociales. Il y a là des souvenirs, assez jolis du reste, de voyages à Venise et de voyages en Bavière, l'histoire d'une petite princesse russe si excentrique qu'elle est sortie de pension à dix-sept ans (page 106) et qu'elle s'est mariée à seize ans (page 108), ce qui est sans doute pour marquer l'étourderie de cette bergeronnette qui n'a pas l'art de vérifier ses propres dates ; enfin il y a là beaucoup de choses dans un péle-mêle très voulu, mais qui n'en est pas moins un peu fatigant, et qui l'est peut-être un peu plus pour être affecté.

Quant à l'histoire proprement dite de l'anarchiste, elle est assez simple, et elle est agréable, pour lui. C'est un gaillard. Il est aimé, parce qu'il a été mis en prison pour un article, — voilà, chers lecteurs, à quoi ça sert, — de deux jeunes femmes aussi différentes que possible : l'une, petite étudiante en Sorbonne, sérieuse comme Bacon ; l'autre, princesse russe, fantasque comme un sapajou. C'est la femme de l'avenir et la femme du passé. Mon petit anarchiste s'accommode de toutes les deux, et, après un voyage artistique avec l'un et une excursion scientifique avec l'autre, il les réunit dans une commune affection et dans un commun phalanstère.

Que voulez-vous ? Il est logique. Point de lois sociales. Ceux qui s'aiment sont époux, voilà la loi naturelle. Eh bien, je suis aimé de deux femmes, j'en prends deux. Si j'étais aimé de dix... parfaitement ; il n'y a que la logique qui vaille.

Seulement, je voudrais bien savoir après quel nombre précis de jours on a commencé à se lancer des objets à la tête dans le phalanstère de M. Maltère. Cet homme a une certaine imprévoyance de l'avenir. Du reste, cela a l'air de lui être égal. Cet anarchiste austère des premières pages me semble être devenu aux dernières un Roger Bontemps. C'est peut-être la seule moralité de cette petite comédie.

Les parties relativement sérieuses de l'ouvrage ne sont pas méprisables. L'étude de Saint-Simon est bonne, quoique M. Barrès ait trop fait de Saint-Simon un simple ploutocrate. Saint-Simon a été cela ; mais aussi, et par réaction contre lui-même, un spiritualiste, un chercheur très ardent d'un nouveau « pouvoir spirituel » à substituer à l'ancien. Saint-Simon est très complexe.

De Fourier, M. Barrès n'a guère peint que la silhouette, le personnage extérieur de bon bourgeois placide, poli et méticuleux. Il a peu lu ses ouvrages. Je le lui pardonne. Pour lire Fourier tout entier, il faut être moi, ou un fanatique, et M. Barrès n'est ni l'un ni l'autre, desquelles deux choses je suis sûr qu'il se félicite.

Je lui reprocherai aussi un peu de ne pas aimer Lassalle, Lassalle, simple ténor romantique, simple cabotin byronien ! Ce n'est pas trop mal vu, certainement ; mais c'est vu au verre noir. Lassalle, avec ses airs romantiques, que je n'aime guère non plus, me semble bien avoir été un grand cœur, une âme chaude et généreuse avec des effets de poitrine. Cela n'est nullement incompatible, et... pourquoi le cacher ? Vous entendez bien que je songe à Gambetta. Eh bien, oui, il me paraît bien que le bon et le moins bon de Gambetta étaient dans Lassalle.

Pour Karl Marx... Ah ! ici, une vraiment jolie page sur le penseur juif ; c'est la meilleure de ce petit livre si inégal : « Ces intelligences juives ont un caractère commun que chacun peut distinguer chez les israé-

ites intéressants de son entourage. Ils manient les idées du même ponce qu'un banquier des valeurs... Ce sont jetons qu'ils trient sur un marbre froid... Le juif ne s'attache à aucune façon de voir; il n'est que plus habile à les classer toutes... Ses raisonnements sont nets et impersonnels comme un compte de banque... Ils calculent des forces. Ainsi échappent-ils à la plupart de nos causes d'erreur... »

C'est très ingénieux et tourné en bon style. Pour vrai, oh ! je ne sais trop. A beaucoup, cela s'explique très bien. Mais à Spinoza, à Henri Heine et à Karl Marx lui-même, au fond de qui on sent si bien l'indignation de la pitié, la révolte furieuse contre la « loi d'airain » ? Non, je ne sais trop. Je crois bien en général que les hommes supérieurs échappent à leur race, précisément parce qu'ils sont supérieurs, et en y échappant cessent de la représenter. Cela contrarie des théories très séduisantes et dont j'aime et vénère les auteurs, mais je crois bien, en le regrettant, que c'est à peu près vrai.

J'en ai assez dit pour montrer que *l'Ennemi des lois* est un petit livre où l'auteur, suivant son habitude, se moque un peu de son lecteur, de ses héros et de son sujet; mais qui n'est pas indifférent. On en lira les parties humoristiques en souriant, et les parties sérieuses avec quelque intérêt. C'est d'un esprit un peu maniéré, un peu coquet, un peu fardé, mais c'est d'un esprit qui a de l'esprit.

*
**

Voici un bien singulier livre, quoique très simple. C'est un livre où il n'y a que du talent. Il n'y a pas d'imagination, il n'y a pas de psychologie, il n'y a pas d'action. Pas l'ombre d'action, pas l'ombre d'imagination, pas l'ombre de psychologie. Seulement, une supposition : vous recevez des lettres de votre cousine qui s'est mariée en province avec un homme absolument quelconque. Il ne lui arrive rien, à cette cousine, rien du tout. Elle vous parle de sa vie de tous les jours, de sa maison, de ses bois, de son pré, de ses servantes, de ses voisins de campagne, de son mari qui chasse, qui est nul et qu'elle adore, de son beau-père qui fume sa pipe au coin du feu.

Tout cela n'a aucun intérêt, littéralement aucun. Et toutes les fois que vous recevrez une lettre de votre cousine, vous la lisez avec empressement, toute affaire cessante, et vous la relisez le soir avec dévotion.

Pourquoi ? Parce que votre cousine a de l'esprit ? Non, elle n'en a pas. Parce qu'elle a du style ? Pas précisément, juste ce qu'il en faut pour n'être pas pendu. Quoi donc ? Elle peint juste ; elle fait voir. Ce château, ces prés, ces bois, vous y êtes, vous les habitez. Ce beau-père, ce mari, ces voisins vous sont indifférents, mais ce sont vos compagnons, tant vous les voyez, tant ils vous accompagnent à travers les rues de Paris. Cette cheminée de campagne avec les maîtres

qui jasant, les servantes qui filent, les chiens qui s'ébrouent, les châtaignes qui cuisent sous la cendre, vous y êtes, vous vous y chauffez les pieds tout en roulant sur la plate-forme de votre omnibus. Le plein contact du lecteur avec ce qu'on lui raconte, la chose la plus rare du monde, et qui vaut mieux, — je m'emballe, — qui vaut autant que psychologie, imagination ou machination ingénieuse d'aventures. Voilà ce que votre cousine sait réaliser, d'instinct, sans la moindre méditation, le moindre effort et même le moindre art, — parce qu'elle est comme ça.

Cette cousine, c'est Gabriel Franay, dont je crois que je ne déguise pas le sexe en en parlant au féminin. Il doit être la cousine de quelqu'un.

C'est un petit chef-d'œuvre du roman réaliste sans le savoir que ce roman-là. L'auteur ne s'est pas douté de la moine du monde qu'il était réaliste. Il l'est pleinement, beaucoup plus et surtout beaucoup mieux que les auteurs qui font grand bruit de cette désignation. La réalité vue juste et fortement, c'est tout son talent ; mais il est extraordinaire. On dirait même, si l'auteur n'était pas toute simplicité et incapable d'aucune malice, qu'il s'amuse quelquefois à se jouer de la curiosité qu'a toutours le lecteur de chercher dans un livre autre chose que la réalité. Nous nous attendons quelquefois, en lisant cette histoire, à ce qu'il arrive quelque chose. L'auteur semble nous mettre sur la piste d'un incident, et puis rien, l'incident n'arrive pas. Ainsi, cette petite dame qui s'est mariée dans le Morvan, à travers ses occupations et plaisirs de campagnarde, elle s'avise qu'une de ses voisines, restée fille, a bien pu, autrefois, aimer son mari, et l'aimer encore. Commencement de jalousie. Le lecteur s'écrie : « Le roman va commencer. » Pas du tout. Nulle suite à cette amorce. Pourquoi y en aurait-il une ? C'est ainsi dans la réalité. On adore son mari ; on est enchantée que la voisine le trouve bien ; on se prend quelquefois à craindre qu'elle ne le trouve trop bien ; rien ne confirme ces soupçons ; on s'occupe d'autre chose. Voilà la vie, voilà comment Gabriel Franay comprend un roman.

Il a raison, à la condition d'avoir du talent. Il en a un tout à fait particulier et tout à fait original. Il rappelle souvent, moins les hautes facultés d'exaltation poétique et religieuse, la charmante Eugénie de Guérin. C'est quelque chose de la rappeler au moins par l'art, je veux dire par le don naturel de donner la vie, la couleur, le son vrai aux choses les plus humbles. — Il n'est que loyal, cependant, de prévenir les admirateurs de Ponsou du Terrail qu'il y aurait pour eux, à lire ce volume, quelque risque de s'ennuyer.

*
**

Cœur d'actrice, M. du Tillet a fait l'anatomie de ce « précieux vertèbre », comme disait Timothée Trimm.

Qu'est-ce que peut bien être un cœur d'actrice? Le plébiscite est ouvert. Il est fermé; je déponille: « Un coffre-fort, » répond l'un; — « une girouette », répond l'autre; — « un artichaut », dit un troisième; — « néant », répond Barrière dans *les Filles de marbre*. Mauvais plaisants, tous ces gens-là. M. du Tillet a trouvé: un cœur d'artiste, c'est une horloge.

La notion du temps, c'est le fond même de l'âme d'une actrice; la fuite du temps, même quand elle est jeune, est la seule préoccupation d'une comédienne; le nombre de minutes qu'il y a dans soixante-douze heures ou dans quatre-vingt-quatre, voilà ce qu'elle sait, ou ce qu'elle veut savoir, ou ce qu'elle demande, ou ce qu'elle cherche, ou ce qu'elle s'efforce de se rappeler, pendant tout le temps qu'elle ne dort pas, et elle ne dort jamais, et si elle dort par accident, elle en rêve.

Le fond de la conversation d'une comédienne, c'est: « Quelle heure est-il? » — « On entendit un roi dire: Quelle heure est-il? et ce fut un prodige, » dit Victor Hugo quelque part. Ce n'est pas un prodige chez une comédienne. Le prodige est qu'elle dise autre chose. Il lui arrive très rarement de préférer un autre discours, et si elle vous entretient d'un autre sujet, tenez pour certain qu'elle ne songe qu'à celui-là.

« Si je vous aime! oui, mon ami. Mais de midi à une heure, la couturière; de une heure et demie à quatre heures, la répétition au théâtre; de trois heures et demie à sept heures, ma leçon de diction; de six heures et demie à huit, ma répétition pour la comédie de salon; de sept heures et demie à minuit, la pièce au théâtre; de onze heures et demie à deux heures, la comédie de salon, et de une heure et demie à demain matin, mes intérêts privés. Quelle heure est-il? Je perds un temps à causer amour avec vous. Une heure! La couturière m'attend depuis trois quarts d'heure. Je n'arriverai jamais. Oui, oui, je vous aime! Si je vous aime! Boulevard Haussmann, 387. Qu'est-ce que j'ai donc à faire à deux heures vingt-cinq? Jean, vous m'arrêtez au télégraphe! Et voilà qu'il est une heure huit. Mon télégramme n'arrivera pas. »

Voilà le cœur d'une comédienne. Quand elles vont jettent les bras autour du cou, c'est pour regarder en passant la petite montre qu'elles ont au poignet.

Et leur vie est comme leur cœur: emportée d'un mouvement accéléré et trépidant de tourne-broche. De là leurs brusqueries et leurs soudainetés fugitives. Elles sont comme les montres, à échappements. Elles sont toujours celles qui n'ont pas le temps, elles sont toujours celles qu'on attend quelque part. Il ne faut pas leur en vouloir de leurs retraites précipitées: c'est dans la constitution même de leur existence. Comme le temps, qu'elles représentent agréablement, elles fuient d'une fuite éternelle.

Il ne faut pas leur en vouloir, surtout parce que nous sommes, nous les barbus, exactement dans les mêmes

conditions. Nous sommes tous celui qui n'a pas le temps. « Je n'ai pas le temps, » est notre mot, à Paris de toutes les circonstances, et de toutes les occasions, et de toutes les heures, y compris celle du berger. Voyez comme ce Molière est moderne, *quia æternus!* Que fait-il dire à son Tartuffe? « Il est, monsieur, trois heures et demie; et vous m'excuserez de vous quitter sitôt. » — « Il est, monsieur, trois heures et demie, » c'est ce que nous disons tout le temps dans la vie contemporaine, et non pas seulement à ce raseur de Cléante, mais à Eluire même.

J'en conclus, comme ç'a toujours été ma pensée, qu'il n'y a pas de vie plus morale que la vie parisienne. C'est incontestable. Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, vous conviendrez qu'il n'y a personne pour engendrer les vices à Paris, et que, par conséquent, ils ne naissent qu'au delà des fortifications. Cette moralité est élevée et consolante. C'est celle du livre de M. du Tillet, qui est un moraliste très profond. J'ajoute qu'il est très spirituel. Mais j'oublie que ce n'est pas les lecteurs de la *Revue bleue* qui ont besoin d'être renseignés.

* *

Le Roi au masque d'or est un livre à lire. C'est un recueil de nouvelles généralement mystérieuses et fantastiques, qui sont d'un vif intérêt et d'une véritable originalité. M. Marcel Schwob recherche les légendes curieuses, il en invente aussi; il a l'imagination naturellement avide du surnaturel ou de l'excentrique, mais toujours de l'excentrique ou du merveilleux qui a un sens moral et qui fait réfléchir, qui suggère des méditations et ouvre au rêve de longues avenues. C'est un esprit de philosophe dans une imagination d'artiste. Sa langue est extrêmement châtiée, surveillée de très près, sans aucune manière cependant, très personnelle à la fois et très savante. On sent dans tout cela le contemplateur laborieux et patient qui couve longtemps en silence une rêverie rare et précieuse et qui s'en pénètre minutieusement avant de la communiquer au lecteur. Dans notre littérature à la vapeur, dans notre littérature de gens « qui n'ont pas le temps », ce petit livre détonne, d'une dissonance extrêmement agréable à mes oreilles.

J'ai entendu un vieux romancier, qui avait environ quarante ans, — et l'on sait que de nos jours c'est le seuil de la vieillesse littéraire, — me dire, un jour que par hasard il avait cinq minutes de loisir: « Oui, mes vingt volumes... Ils ne sont pas si mauvais que cela, mes vingt volumes. Ils sont vingt seulement. Je le regrette. J'ai envie de consacrer les vingt années qui me restent devant moi à les réduire à vingt nouvelles de trente-cinq pages chacune. J'y gagnerais peut-être la gloire de Mérimée. » — Eh bien, M. Marcel Schwob procède tout de suite comme mon romancier voulait procéder après coup. Il abrège d'avance. Il suit le con-

eil du président à maître X..., lequel était abondant : Maître X..., commencez, je vous prie, par vous résumer. » Chacune des nouvelles de M. Marcel Schwob, ou à bien peu près, aurait pu fournir matière à un petit in-12. Il les a resserrées en des cadres étroits, délicats et riches encore. C'est manger son blé en herbe, lirez-vous. Outre que Panurge nous a appris que manger son blé en herbe était œuvre de sage, personne ne sachant si le monde durera encore trois semaines, je dirai que ce n'est pas là manger blé en herbe; c'est ne donner au lecteur que la fleur de roment.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *les Paroles restent*, comédie en trois actes, de M. Paul Hervieu.

La comédie de M. Paul Hervieu a brillamment réussi devant le public de la première; je m'en réjouis pour mille raisons. Pour l'auteur d'abord, dont la probité artistique et l'esprit singulier méritent l'estime et la sympathie de tous ceux qui se mêlent d'écrire. Pour le Vaudeville aussi, qui me paraît en train de prouver qu'accueillir les « jeunes » est non seulement ce qu'il y a de plus intelligent, mais aussi ce qu'il y a de plus raisonnable.

Je m'en réjouis encore, parce que le succès de M. Hervieu me paraît marquer une étape dans la marche que suit le théâtre depuis quelques années. Je ne prétends assurément pas que la représentation de ce eudi dernier soit le signal ou le couronnement d'une révolution littéraire. C'est simplement une preuve de plus, ajoutée à un certain nombre d'autres, que nous commençons à avoir du théâtre une conception plus large et plus intelligente. Certes, nous exigeons toujours de l'œuvre dramatique les qualités sans lesquelles elle ne saurait exister en tant qu'œuvre dramatique; mais, à côté de celles-là, nous souffrons qu'elle en ait d'autres, des qualités de style, d'observation, de « signification », si le mot ne vous paraît pas trop prétentieux. Nous souffrons qu'elle nous représente, non plus seulement des faits, agissant sur la vie extérieure de personnages à l'état brut et réduits à la fonction de victimes inconscientes d'événements quelconques, — mais des êtres complexes et vivants, doués de vie intérieure, modifiant ou interprétant les faits d'après des sentiments ou des sensations qui leur soient propres, et qui, s'ils nous montrent leurs passions (ce qui sera toujours le principal ressort du drame), nous montrent en même temps leur intelligence et leur pensée. En un mot, nous commençons à consentir que le théâtre ne soit plus exclusivement un divertissement apte à

faciliter la digestion d'un spectateur repu et béat; il nous semble qu'aussi bien qu'une autre forme littéraire, il est capable de traiter toutes, — mettons presque toutes, — les questions qui nous intéressent. Et si l'on m'objecte que ce que je viens de dire, notre théâtre classique l'a réalisé il y a deux cents ans, je répondrai que je le sais fort bien, mais que, semblablement, la *Parisienne*, par exemple, me paraît plus proche de la comédie de Molière que cette infortunée *Chaine* devant laquelle, hier encore, la Comédie-Française reculait, saisie d'une stupeur effarée!... Et, à ce propos, je vous signale une très intéressante conversation qu'un de nos confrères du *Paris* a eue avec notre maître Léon Bernard-Derosne, dont je ne me lasse pas d'admirer l'intelligence si sûre et si pénétrante; vous verrez comme, entre autres choses, il a su démêler qu'en somme (et toutes réserves faites) la « jeune école » tend, ne fût-ce que par la simplification de l'intrigue, vers la forme de la comédie classique... Pour en revenir aux observations qui précèdent, et dont une partie au moins peut s'appliquer à la comédie de M. Paul Hervieu je veux ajouter un mot. Je n'ai nul penchant à la prophétie, et j'ignore complètement si *les Paroles restent* donneront au public la joie complète et prolongée qu'il eut, — jadis! — au *Maître de forges* ou à *Michel Strogoff*; mais je crois que l'accueil qu'on lui a fait l'autre soir, on ne le lui aurait pas fait il y a dix ans. Il n'y a pas si longtemps qu'une pièce était déclarée « n'être pas du théâtre », dès qu'elle ne se bornait pas à nous conter une anecdote dramatisée! Et il me paraît que tous ceux qui aiment le théâtre devraient se réjouir de ce progrès, à moins qu'ils n'estiment que c'est faire du tort au théâtre que d'élargir son domaine?...

Sans m'arrêter à critiquer en détail la pièce de M. Paul Hervieu, je ferai seulement une observation générale. Si la satisfaction qu'elle nous a donnée n'a pas été absolument complète, au moins si, en certaines parties, nous avons senti que cette satisfaction eût pu être plus grande encore, cela tient, je crois, à la façon dont la pièce a été conçue. Les personnages, amplement doués de vie intérieure, sont mis aux prises avec des événements tout à fait extérieurs; songez qu'en trois actes nous avons un héritage, — et de deux millions!... et imprévu!... — un duel et une mort. De là une certaine incertitude. Les sentiments des personnages sont analysés avec tant de justesse et de profondeur (et pas seulement ces sentiments eux-mêmes, mais leur action sur d'autres sentiments) qu'ils suffiraient à déterminer les crises, sans qu'il fût besoin de faire intervenir des événements matériels dont l'intrusion, dans une étude toute morale, donne parfois à l'ensemble quelque chose d'inharmonique. Si je signale en passant ce qui me paraît un défaut, c'est que, précisément, M. Paul Hervieu me semble l'un de ceux qui peuvent le plus sûrement se passer de ces

complications bonnes dans une pièce qui ne se soufient que par l'intrigue, mais inutiles dans une pièce où les sentiments sont assez apparents pour motiver, à eux seuls, les actes des personnages. C'est là, à mon sens, l'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à la comédie de M. Hervieu. Je sais bien, d'ailleurs, que ces événements servent à la marche de sa pièce, mais j'aurais voulu qu'il pût s'en passer; et il le pourra quand il le voudra.

J'aurais encore une observation à faire, mais celle-là s'adresserait plutôt aux prochaines pièces de M. Paul Hervieu. On s'est amusé à lui reprocher la subtilité des sentiments qu'il a mis en œuvre, comme si l'on ne pouvait faire du théâtre à moins d'être une bête! Je vous assure cependant que, de tous ces sentiments, il n'en est pas où l'on ne puisse facilement entrer. Cependant, et comme toujours, il y a une certaine part de vérité dans cette critique. Je crois que les scènes d'exposition et de transition gagneraient à être faites, non pas moins intelligemment, mais plus directement; les renseignements que nous devons avoir, on ne saurait nous les donner d'une façon trop nette et trop précise. Pour tout le reste, la « subtilité » de M. Hervieu ne me paraît nullement excessive.

D'autant plus, — j'arrive enfin aux rares qualités de la pièce, — que cette « subtilité », M. Hervieu a eu le singulier mérite de ne pas la traduire seulement en paroles. Dans certaines parties, notamment au second acte, il a complètement réalisé ce que je cherchais à définir tout à l'heure, l'action menée uniquement par les sentiments des personnages. Ici, la succession de sentiments par où passe Régine me semble d'une absolue vérité et d'une profondeur singulière. Chaque phrase en est marquée par un nouvel « état de cœur », et cet état apparaît, non par les paroles, mais par les actions de M^{lle} de Vesles. Elle ne se borne pas à dire : « Voilà ce que je ressens, » elle nous le montre. Et, ici, je crois bien que M. Hervieu nous a donné le plus vif plaisir que puisse donner une œuvre littéraire, si la littérature a le droit d'être autre chose qu'un amusement puéril ou un divertissement « abscons » de mandarin. Il nous a montré, — et montré « théâtralement », j'insiste sur ce point, — le développement d'un sentiment jusque dans ses replis les plus intimes, nous a révélé, nous a fait remarquer, au moins toutes les variations qu'il peut subir, et cela est excellent.

Et je ne vois pas comment on a pu trouver ici de la subtilité et du raffinement.

Est-ce dans les sentiments de M. de Nohan? Ils me paraissent, à moi, simplement et strictement honnêtes. Après ce qu'il a dit sur Régine, surtout après les graves conséquences qu'ont eues ses paroles, il avait le devoir formel de l'avertir et de lui avouer la vérité : « Il n'avait qu'à l'épouser; tout se serait arrangé ensuite. » En est-on bien sûr? Et, d'ailleurs, en quoi cela change-t-il son devoir? La réputation de Régine est

perdue, irrémédiablement perdue par sa faute, et ne l'en préviendrait pas? Il la laisserait ignorante de calomnies auxquelles elle peut se trouver en butte? Jveux bien admettre (quoique, au fond, je ne le pense pas) qu'il puisse s'exagérer un peu les choses. Mais ceci encore me paraît très justement observé; c'est un effet naturel de l'amour qu'a M. de Nohan pour Régine sa légèreté de jadis est pour lui la chose la plus importante de toutes, parce que, par elle, il sera peut-être séparé de Régine. Encore une fois, en agissant autrement, il commettrait un véritable abus de confiance, — analogue à celui que commettrait un homme qui, pour épouser une jeune fille aimée, s'attribuerait une fortune qu'il n'a pas. En outre, remarquez qu'au moment où l'aveu prend pour Nohan cette importance tragique Régine est riche, et que Nohan prévoit comment son mariage sera interprété...

Est-ce davantage dans les sentiments de Régine? Ou a dit que si elle aimait vraiment Nohan elle l'épouserait malgré tout. Certes, et c'est ce qui serait arrivé, si elle n'avait eu à reprocher à Nohan que la calomnie. Mais précisément, ce qu'il y a d'admirable (ma foi, puisque j'ai écrit le mot, je ne l'efface pas) dans cette scène, c'est qu'il fait de Régine une vraie femme et une vraie amoureuse, c'est que tous les griefs qu'elle a pu avoir jusque-là disparaissent devant un seul, le vrai grief, le grief d'amour : « Tous deux, ils ont ri de moi! » dit-elle, lorsque Nohan lui avoue ce qu'est à M^{me} de Mandr qu'il a tout dit. Et, en écrivant ce mot-là, M. Hervieu a vu bien profondément et bien juste dans le cœur de toute femme amoureuse, de tout être amoureux.

J'ai insisté sur cette scène, parce que c'est celle où se manifeste le plus clairement et le plus excellentement la manière de M. Hervieu. Ce qui nous émeut, ce n'est pas un fait en lui-même, si dramatique qu'il puisse être, ce sont les sentiments qu'éveille ce fait dans l'âme des personnages et ce que nous pouvons retrouver de nous-mêmes dans les sentiments que l'auteur leur a prêtés. C'est ainsi que ce second acte me paraît l'un des plus pathétiques que je sache. Sentiments, expression, observation sont ici d'une valeur égale, et cette valeur est haute.

Quelles que soient, d'ailleurs, les critiques qu'on puisse adresser à la comédie de M. Hervieu, ce second acte est beau d'une beauté réelle qui suffit, à lui seul, pour mettre la pièce hors de pair. Je suis ravi d'avoir pu l'écrire, — et de l'avoir écrit sincèrement.

Il me reste à parler de l'interprétation, et ici, si ma satisfaction est égale, ma surprise est beaucoup plus grande. J'avoue avoir peu goûté jusqu'ici le talent de M^{lle} Brandès, et je crois même l'avoir dit parfois avec quelque énergie. Je ne suis donc pas suspect en disant qu'elle est exquise dans le rôle de Régine; elle y a fait preuve d'une sensibilité, d'une émotion et d'une simplicité qui m'ont ravi, et cela d'un bout à l'autre de la pièce. M. Bertou est toujours le chaleureux amoureux

que l'on sait. J'apprécie, comme ils le méritent, MM. Canté et Lagrange. Et je ne peux que louer la beauté de M^{mes} Verneuil, Nory et Avril.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Paul Hervieu.

En voilà déjà deux d'écrites des pages que je veux consacrer à mon ami Paul Hervieu!... Ah! il vient bien le portrait! Il se détache le médaillon! Je l'appelle « hautain écrivain », mon ami, je l'appelle « maître », sans avoir l'impertinence de préciser que c'est un « jeune maître ». Je lui donne de l'adjectif rare, je lui donne du gros substantif... Oui, cela va bien! Mais quelque chose me crie intérieurement que cela n'est pas bien; — que cela n'est pas bien de parler ainsi de lui avec des mots pour étrangers, des mots techniques, des mots usés et solennels, de dresser quatre colonnes à un ami avec les matériaux et sur le plan dont je me servais pour les édifier à un écrivain inconnu...

Écoutez donc les révoltes de notre pudeur sentimentale. Déchirons ces pages qui mécontentent notre affection. Revenons aux procédés intellectuels de la critique coutumière; tâchons de composer un essai de critique nouvelle, comme un essai de critique amicale. Causons cet article au lieu de l'écrire, comme on cause une danse au lieu de la danser. Et gardons l'espoir qu'après cette causerie abandonnée et intime, les autres éprouveront pour notre auteur un peu de la tendresse clairvoyante que nous sentons nous-même.

**

Paul Hervieu débuta, en 1882, par une biographie romanesque de *Diogène le Chien*.

Bien qu'on fût au plus fort de cette bataille naturaliste qui devait plus tard rapporter à M. Zola un si joli butin, ce gracieux et limpide poème de Paul Hervieu fit du bruit dans le monde littéraire. On s'informa de l'écrivain. On apprit que c'était un jeune diplomate, à la figure rêveuse, à la moustache blonde, aux yeux bleus; et aussitôt ces détails matériels connus, par suite de la manie classifiante qui distingue notre époque, on se mit en devoir de déterminer la nature de ce je ne sais quoi d'exquis que l'auteur avait ajouté au grossier récit de l'histoire grecque.

De l'atticisme? ou du parisianisme? ou de l'humour anglais? ou de la poésie bien française? ou de la philosophie cosmopolite?

De tout cela, sans doute; et à si forte dose, avec un tel succès, que M. Arthur Meyer lui-même, cette in-

comptence, cédant aux conseils de la faveur pu-

blique, ouvrit à Paul Hervieu les colonnes du *Gaulois*. C'est dans ce journal, — où Maupassant, Bourget, Mirbeau, Grosclaude, ont passé, sans y rester, — que Paul Hervieu publia les délicieuses chroniques réunies depuis dans le volume intitulé : *la Bêtise parisienne*, — subtiles et mordantes esquisses, d'une gouaillerie sûre, pondérée, tout à fait artistique, d'une portée assez humaine et générale pour n'avoir pas vieilli, et plaire encore, sans le ragot puissant de l'actualité.

Puis, son « temps » achevé au *Gaulois*, Paul Hervieu entra aux *Grimaces*, que rédigeaient le passionné et superbe Mirbeau, Grosclaude, aussi plein de verve déjà qu'aujourd'hui, et le doux railleur Alfred Capus, — redoutable quatuor dont plus d'un se rappelle, — n'est-ce pas? — les cuisantes objections.

Dès lors, Paul Hervieu se trouvait classé, rangé, étiqueté. Affaire entendue : c'était un ironiste, un humoriste, une fine blague. Et, pendant deux ans, il bénéficia de cette sympathie rassurée, de cette affabilité sans peur, sinon sans reproche, que les gens graves témoignent si imprudemment, si inconsidérément aux gens d'esprit.

**

Au volume suivant de Paul Hervieu, à *l'Alpe homicide*, les gens graves ouvrirent l'œil. Ah çà! mais on le leur avait changé leur Paul Hervieu! Comment cet ironiste, cet humoriste, ce « rigolo », pour tout dire, se permettait de composer des contes dramatiques et sobres, de peindre la sauvage et grandiose beauté des sites et des drames alpestres, de faire œuvre de romancier, de littérateur!...

Pénible stupeur dont ils ne se remirent qu'après avoir découvert une autre dénomination qui expliquerait à elle seule le phénomène. Le mot d'ordre, cette fois, le mot dont on qualifierait l'œuvre nouvelle, était un nom propre, très propre même : Mérimée. On décida que c'était du Mérimée, que cela se rapprochait du Mérimée, que Paul Hervieu était un Mérimée, et le calme revint aux écrivains troublés.

Ah! étiqueteurs timorés, inquiets catégoristes, pâles nomenclateurs, que ne relisiez-vous, avant de vous prononcer, les contes scéots et parfaits de Mérimée, que ne relisiez-vous ces rigides narrations-modèles, pour nous apprendre ensuite si vous aviez rencontré rien de cette sensibilité aiguë, de ce large pittoresque qui parent tous les récits de *l'Alpe homicide*, depuis les frères Roudaz jusqu'au Taureau du Jouvot, depuis *Bolzanelo dit Zigue* jusqu'au *Bienheureux du Val de Pralongnan!* Et combien vous dûtes être frappés aussi par la vanité de vos classifications, quand parurent les *Yeux verts* et les *Yeux bleus*, cette étrange nouvelle fantastique et un peu sadique; quand surtout parut *l'Inconnu*, qui davantage marquait l'ardente curiosité de Paul Hervieu pour les terrifiantes ténèbres de l'âme humaine!

Presque tous, je suppose, vous avez lu *l'Inconnu*, cette angoissante confession d'un fou, d'où surgit, par un

ingénieux artifice du romancier, une émotion pour ainsi dire triplée; puisque nous ressentons, en lisant le livre, et les trames du dément qui nous conte son éponventable aventure, et celles de l'auteur qui est censé recopier les mémoires de l'aliéné, et le contre-coup en nous-mêmes de ces affreux bouleversements. Presque tous, le volume fermé, vous êtes demeurés à songer sur les poignantes conclusions de l'œuvre, sur les insolubles mystères d'âme qu'elle évoque, sur ce terrible inconnu de la folie si proche de la raison saine. Presque tous en goûtant l'ironie poivrée dont Paul Hervieu, — comme dans *l'Alpe*, comme dans *les Yeux verts*, — avait su relever la saveur de son récit, vous vous êtes convaincus qu'un peu de gouaillerie ou de fantaisie ne faisait pas tort au rêve, à la pensée, à la pitié même...

C'est ce qu'avaient, sans doute, également remarqué les gens graves susdésignés, comme ils comprennent que la méditation ne nuisait pas à l'esprit. — en parcourant bientôt ensuite les *Deux plaisanteries*, un des plus amusants volumes de Paul Hervieu, une des satires les plus franchement gaies qu'on ait publiées en ces récentes années.

*
**

Qui eût cru qu'après ces beaux succès et ces beaux livres, on viendrait chicaner Paul Hervieu sur ses procédés d'art, sur ses procédés d'écriture?

Cela advint pourtant, et à l'occasion de *Flirt*, ce roman de pénétrante analyse, d'amère philosophie, et à l'occasion de *l'Exorcisée*, la dernière œuvre de notre auteur.

On reprochait à ces ouvrages d'être écrits en un style trop subtil, trop recherché, trop raffiné; et, à l'appui de ces critiques, on invoquait la célèbre clarté, l'extraordinaire clarté, vous savez enfin, la clarté bien connue de la langue française.

O clarté de la langue française sans laquelle il n'est point de littérateur français, où donc êtes-vous que je m'y rende? Que de fois, en effet, je vous ai cherchée sans vous trouver! Je ne vous ai pas toujours trouvée dans Descartes, dites, et cependant quel écrivain plus précis, plus pur? — ni non plus dans toutes les pensées de Pascal, ni dans tous les sermons de Bossuet, ni dans toutes les tragédies de Corneille ou même de Racine, ni dans l'admirable Malesbranche, ni dans le scrupuleux La Bruyère, ni dans le fougueux de Maistre, ni dans le brumeux et lyrique Quinet, ni dans le fiévreux Lamennais? Vous n'êtes donc pas partout alors, vous n'êtes donc pas la nécessaire, l'essentielle, l'indispensable?

De braves érudits me citent obligeamment des endroits où on est sûr de la rencontrer, la friponne: Boileau, La Fontaine, Molière, Voltaire, Renan. Soit. Ne tignons pas sur ces privilégiés. Que prouverait cette seconde liste? Simplement qu'à côté des écrivains dont

la clarté n'est pas la familière, il en est d'autres dont elle forme tout l'éclat...

Mais allons plus loin: nous envisageons avec netteté le différent, et convenons que, cette fois encore, c'est peut-être la faute à Voltaire, à ce merveilleux Voltaire, à cet insupportable, à ce criminel Voltaire qui eut la malencontreuse idée d'écrire trop clairement sur des sujets trop simples, et de donner ainsi au public d'abominables habitudes de nonchalance et de paresse.

Voltaire, les encyclopédistes, Courier, voilà, sans doute, les perfides qui ont gâté depuis un siècle tous nos lecteurs, qui leur ont inspiré les couplets et la musique de la légende, de la complainte sur la clarté de la langue française.

Mais pensez-vous, inertes que vous êtes, qu'on puisse décrire vos âmes névrosées, votre sensibilité morbide, vos cœurs agités et meurtris avec les mêmes mots, les mêmes tours de phrases qui servent à déclamer contre le clergé, la tyrannie ou les infractions à la Charte? Pensez-vous que les psychologues soient des magiciens pour exiger d'eux à la fois de satisfaire votre moderne curiosité et de ne pas troubler votre paresse de couleuvres, — que dis-je! de vipères, puisque dès qu'on la touche vous vous dressez tout prêts à mordre? Pensez-vous que travailler pour vous, cela signifie travailler sans vous?

N'y comptez pas, amis! Saisissez-moi plutôt *l'Exorcisée*, et tâchez de me le lire avec attention, avec intérêt, avec l'intelligence que vous avez quand vous voulez, — ce précieux petit livre, oui, précieux, car rien n'y est dit en vain, car il y a dans chacune des répliques de ce suave dialogue d'amour de la réflexion, de la passion, de l'intuition qui vous seront très profitables.

Lisez-le comme il faut lire, en observant ces signes de valeur qu'on nomme les points et les virgules; lisez cette prose ornée et riche comme on la récite actuellement chaque soir au Vaudeville, où tous la comprennent, tous l'applaudissent, tous en sont charmés, et peut-être alors serez-vous en mesure de la vanter convenablement à ceux qui la critiquent au nom de je ne sais quelle Sainte Grammaire, quelle Sainte Syntaxe, — deux saintes qui gagneraient à se montrer plus sévères dans le choix de leurs relations.

*
**

Mais nous voici à la première de *les Paroles restent*. Après le scintillant premier acte, après le triomphal second acte que vous aurez le plaisir de lire dans la prochaine *Revue bleue*, après le si tragique troisième, dans les coulours, dans les coulisses, sous le péristyle, partout, c'est à qui rendra hommage à l'aristocratique personnalité de Paul Hervieu, à la profondeur de sa psychologie, à la délicatesse de sa sensibilité, à l'acuité de son esprit, à la probité littéraire de son œuvre.

Et le lendemain, en tête de tous les comptes rendus,

es mêmes paroles de respect, les mêmes saluts sympathiques adressés d'abord au justiciable.

Vous vous étonnez; vous vous demandez comment ils sont si exactement renseignés, les critiques, puisqu'il n'a jamais forcé la réclame, ce M. Paul Hervieu, jamais écrit de monitoires, jamais annoncé de littérature nouvelle, jamais prêché de morale future, jamais raticiné, jamais évangélisé, jamais fait ce que font pour se distinguer tant d'autres très illustres.

Puis vous réfléchissez, vous comparez, et vous vous prenez sans doute à aimer cet artiste sincère, un talent si vigoureux, si souple et si varié, à la carrière modeste et décente, — qui ne dut qu'à un labeur assidu l'estime et la notoriété.

FERNAND VANDÈREM.

A. M. L. B., à Toulouse. — Parfaitement, cher monsieur. Mon article sur le *Mal de Paris* contenait bien deux fautes d'impression, entraînant deux fautes de français. Mais les rectifier, ne serait-ce pas les signaler à une foule de personnes qui probablement ne les ont pas aperçues?

F. V.

VARIÉTÉS

Fantaisies cartographiques.

A science nouvelle, nom nouveau. M. le colonel de Rochas propose celui de « Toponomastique » pour désigner la science de ces noms de lieu auxquels, trop longtemps, des érudits de rencontre ont confectionné les plus bizarres étymologies, soit en les décomposant en mots latins ou grecs, soit en leur forgeant des racines nébuleusement celtiques.

Pour se délasser par des travaux plus précis de ses recherches si curieuses, mais si fatigantes à effectuer, sur la suggestion à distance et l'extériorisation de la sensibilité, M. de Rochas s'est donné avec ardeur à cette toponomastique dont le général Parmentier, il y a dix ans, s'était déjà occupé avec succès, signalant les erreurs des cartographes qu'une insuffisante philologie conduisait à inscrire, par exemple, sur des cartes françaises de l'Allemagne, comme noms de villages, les mots *Ziegelei*, *Meyererei*, etc., qui signifient simplement tuilerie, métairie.

Houzé, Quichérat, Ferrand, Cocheris, d'Arbois de Jubainville, ont étudié en détail les innombrables modifications par lesquelles passent les noms de lieu, et tenté d'établir les règles suivant lesquelles s'opèrent les déformations, souvent extraordinaires, qu'ils subissent. Une analyse, même compendieuse, de leurs travaux, risquerait d'ennuyer vigoureusement les lecteurs; ils préférèrent connaître quelques-unes des plus amusantes méprises causées par l'ignorance des employés du cadastre auxquels se sont fiés bénévolement les officiers chargés de dresser la carte de l'état-major.

Sur la carte de Bourcet, le hameau piémontais de Millaires (mille vents) devient *Mylord*, et le Col de la Buffe (tempête) Col du *Buffe*.

— Quel est ce village? demande à son guide arabe un cartographe dont il vaut mieux ne pas citer le nom.

— *Ma narf* (je ne sais pas), répond l'indigène. Et la carte s'enrichit du village de *Manarf*.

Il y a mieux: le petit port d'Alger, en sabir Porto-Poulo, nos soldats l'appelaient, naturellement, le Port aux Poules; survient un érudit qui traduit cette fantaisiste appellation en arabe, d'où le nom officiel de *Mers-el-Ijfel*.

Sur l'Oise, entre Salency et Noyon, le *Pont à couleurre* est un ancien pont à barrière jadis nommé Pont à qui l'œuvre.

Calembours géographico-culinaires: dans les vallées vaudoises, un sieur Guigo possédait un *jus*, pâture où se couchent (*jucent*) les troupeaux; ce jas de Guigo, la carte de l'état-major italien a cru bon de le transformer en *Jus de Gigot*. Celle de l'état-major français n'a pas été mieux inspirée quand elle afflaba, aux environs de Vendôme, le monument gaulois de Pierre-Fitte (fichée en terre) du nom de *Pierre-Frite*, ou baptisa la porte perpignannaise de la Sau (où l'on distribuait le sel): la porte de *F. tssuat*.

Grâce à Cassini, le Bois de la Bessée (bouleaux), près de Montdauphin, et le plateau de l'Arénier (sablier) sont devenus le *Bois de l'A B C* et le *Plateau de l'Araignée*. Dans les Hautes-Alpes, près de la Grave, un abreuvoir (abeourou) prend sur les états de section le nom d'*Abbé heurreux*. Il n'est guère de cartes du Jura qui ne désignent les Bois de Ban (mis au ban, en réserve); ainsi: *Bois de banc*. Pour les paysans de la Drôme, un renflement de contrefort est un « *piech*, » du latin *podium*. Un employé du cadastre qui ne connaissait pas le patois, entendant parler du Piech-haut, a écrit *Pied-chaud*.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un « cret », et pourtant, ceux l'ignoraient qui du « cret haut » firent le « Credo », puis, par tautologie, le *Grand Credo*.

La carte d'état-major note, dans le Briançonnais, un village d'*Eylau* que les habitants désignent, — d'où l'erreur, — par l'expression « Eilau l'aigue », parce qu'il est de l'autre côté de l'eau.

Dans le Queyras, les paysans nomment « Bric » un rocher pointu, et leur « Bric de Ruine », qui s'éboule, vaut bien le *Bric d'Urine* porté sur la carte du Bourcet et, par suite, sur les cartes officielles.

Près de l'ancienne ville des Baux, en Provence, d'une montagne penchée, « Bau baïssa », on a fait la *Bobèche*. Au pied du fort de Saint-Eynard, dans l'Isère, un « Champ de la lioura » (Champ du lièvre) est aujourd'hui le *Chandelier*.

Il y a deux ans, une revue étrangère, sans doute à court d'arguments, déclarait que les Français reconnaissent eux-mêmes ne pas avoir la tête bien saine, puisque l'on trouve, en France, tant de *la Folie!* Bemarkuons, sans aigreur, que cette dénomination n'a rien de vésanique et vient tout simplement de celle-ci, « La Feuillue », ces localités ayant été, dans l'origine, entourées de bois.

Dans le Midi, les *Colomb* et les *Pilate* abondent; le premier terme, — augmentatif du mot « colle », dont « colline » est le diminutif, — n'a rien d'aillé, malgré les descriptions poétiques et inexactes de certains Guides. Quant aux très nombreux *Pilate*, il faut les rattacher à la racine « Pile, Pilier », au risque de contrister les amateurs de touchantes légendes chrétiennes dont ces hauteurs furent enjolivées par des folkloristes tard-venus.

D'un sinistre coupe-gorge, entre Arles et Marseille, où l'on ne se hasardait qu'en trombant, le Pas de l'anxiété (lou

pas de l'ancêtre), la joyeuse Compagnie P. L. M. a fait le *Pas des Lanciers*.

Il y a plus fort : aux environs de Salins, une grotte précédée d'un balcon naturel (*Solarium*), la Baume du Solier, ne tarda pas à être nommée par les bons Jurassiens la Baume du *soulier*, jusqu'au jour où un ingénieur, oubliant le nom exact, mais non le sens, inscrivit sur la carte du chemin de fer, bravement, le *Rocher de la Savate*.

A Paris même, combien de rues dont les noms primitifs, défigurés, ne se retrouvent plus qu'à grand-peine : la rue des Jeûneurs, la rue Git-le-Cœur, jadis rue des *Jeux neufs* et de *Gilles-Queux!*

L'abbé Fabre d'Enviou entendit un jour deux braves gens, appelés en témoignage, se déclarer domiciliés l'un rue de *L'Arainée*, l'autre, rue *Charlevé*. Étonnement du juge. Le Bottin de Paris, consulté, reste muet. Il fallut un quart d'heure d'explications pénibles pour arriver à comprendre que le premier témoin habitait la rue de la Reynie, — ce nom n'ayant pour lui aucune signification, il lui avait donné un sens, — et l'autre la rue Charles V, qu'il prononçait Charles *vé*, personne ne lui ayant jamais enseigné à lire les chiffres romains.

Si tant d'erreurs se commettent en France, on devine le nombre de celles dans lesquelles on tombe en abordant les noms étrangers. Pour les éviter, il faudrait des vocabulaires topographiques dignes de foi, plus sérieux que certain *Traité de conversation franco-turque*, spécialement composé pour les troupes de l'expédition de Crimée en 1854, et où le colonel de Rochas me montra le mot *Guebé* traduit par « enceinte » (de ville), substantif, alors qu'il ne doit se traduire que par « enceinte », adjectif, réservé aux dames.

Qu'ils sont originaux, nos alliés! ont dû se dire les pachas à qui les officiers français demandaient, sur la foi du *Traité* : « Combien ya-t-il donc, autour de ce fort, de (femmes) enceintes? »

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES MERVELLES DE LA THÉOSOPHIE.

Un journaliste anglais a interviewé, ces jours-ci, M^{me} Annie Besant, qui, après avoir été tour à tour en Angleterre l'apôtre de l'athéisme et du socialisme, remplace aujourd'hui M^{me} Blavatsky à la tête de l'école théosophique. Voici quelques-unes des explications fournies par M^{me} Besant sur l'esprit et la méthode de la théosophie :

« Le professeur Crookes écrivait naguère dans la *Fortnightly Review* qu'il considérait comme parfaitement possible, au point de vue scientifique, la construction d'un récepteur téléphonique sans fils conducteurs. Or c'est là précisément ce que nous savons et pratiquons. Il ne manque plus aujourd'hui qu'une connaissance un peu plus précise de l'éther et de ses courants pour que le *miracle théosophique* de la communication à grande distance devienne un fait de science commun. Les recherches faites récemment en France au sujet de l'hypnotisme donnent par fragments quelques-uns des résultats que nous autres, théosophes, non seulement nous donnons d'ensemble, mais encore nous

expliquons. M. Luys, par exemple, a démontré qu'il pouvait transférer la sensibilité d'un sujet hypnotisé sur un objet différent de lui, ainsi une plaque de métal, et qu'il lui suffisait ensuite de gratter la plaque pour donner au corps du sujet l'impression du grattement. Ce que M. Luys ne sait pas, c'est qu'il force le corps astral du sujet à se transporter sur la plaque, et que c'est le corps astral qui reçoit son grattement. Il découvrira bientôt, sans doute, qu'il peut aussi bien gratter à vide dans l'air, le résultat se produira le même. — Est-ce donc à dire qu'une personne puisse déplacer à son gré le corps astral d'une autre personne? — Certainement, et voici une expérience que je recommande à M. Luys : Qu'il place un médium dans l'endroit où il opère; le médium verra le corps astral se séparer du corps physique. — Et la distance n'est pas grande, du fait de toucher le corps astral au fait de converser avec lui ou de le projeter dans d'autres parties du monde. Mais si les hypnotiseurs français parviennent ainsi à saisir expérimentalement quelques fragments des résultats que nous tenons dans leur ensemble par voie déductive, ces opérateurs, d'autre part, ne comprennent pas ce qu'ils font, et il leur arrivera avant peu de tuer quelqu'un : je veux dire de tuer quelqu'un matériellement et physiquement; car, au point de vue intellectuel et moral, nombreuses sont déjà leurs victimes. Aussi souhaitons-nous de voir interdire tout au moins l'exhibition en public de ces expériences : elles sont infiniment dangereuses et malfaisantes.

L'autre jour, j'ai magnétisé, sans intention, plusieurs de mes auditeurs, simplement en leur expliquant les procédés employés par les magnétiseurs de l'école de Nancy. Mais cela est inévitable : tout discours public a un effet magnétique, tout homme qui parle a le pouvoir d'hypnotiser. — Vous livrez-vous vous-même à l'hypnotisme? — J'ai un pouvoir hypnotiseur considérable, mais dont je ne me sers jamais que pour pratiquer des cures. La cure la plus étrange que j'aie faite est celle d'une jeune fille qui souffrait d'une dégénérescence des nerfs optiques, qui avait été condamnée par les médecins oculistes et que j'ai complètement guérie. Je me refuse pourtant à présenter en public les preuves de cette guérison. Je ne veux pas que cette jeune fille ait à subir l'affront d'une exhibition en public, avec tout ce qu'elle comporte d'ennuis et de chicanes; je ne veux pas non plus qu'un expérimentateur s'en serve pour battre monnaie. J'explique, d'ailleurs, le cas de la façon la plus simple : cette jeune fille devenait aveugle parce que ses nerfs optiques s'épuisaient; je leur ai fourni la vitalité qui leur manquait, voilà tout. Mais jamais je ne permets la moindre expérimentation dans ces matières trop délicates.

— Êtes-vous donc en état d'entretenir des communications astrales? — Oui! — Et consentiriez-vous à en donner une preuve? — Non! — Pourquoi? — Parce que ce genre de choses ne doit pas être fait en manière de preuves ni de miracles. J'ai des motifs particuliers pour m'en abstenir; mais personne de notre société ne voudra les tenter dans le but de convaincre les sceptiques. Voyez, d'ailleurs, le cas de M^{me} Blavatsky. Elle s'était résignée à pratiquer parfois ces expériences en public : il en est résulté qu'on l'a accusée de tromperie et de charlatanisme... Non, mieux vaut s'en tenir au côté moral de notre doctrine. Que la théosophie s'appuie tout entière sur ses bases philosophiques, qu'on l'admette si on les admet, qu'on la rejette si on les rejette : telle était l'opinion de celle qui m'a enseigné, telle est aussi la mienne.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23

TOME L

3 DÉCEMBRE 1892.

Paris, le 1^{er} décembre 1892.

Excepté les diffamateurs et les amateurs de scandales, personne ne peut être satisfait de la situation politique où nous sommes. Non seulement une crise ministérielle vient de s'ouvrir ayant même que la discussion du budget ait commencé, la trêve des confiseurs sur laquelle tout le monde compte à l'approche du jour de l'An n'est plus même observée, mais il règne dans les esprits le plus grand désordre. La notion du gouvernement s'affaiblit partout: nous assistons à une si extraordinaire confusion de pouvoirs que l'idée même du pouvoir n'existe plus.

A quoi tient cet émiettement des forces de la France, cette dissolution apparente d'une société si vivante et si laborieuse? Est-ce l'affaire du Panama qui en est la cause? Nous sommes tentés de le croire aujourd'hui, parce que nous avons une tendance naturelle à grossir les proportions des événements présents. Mais le mal vient de plus loin, de beaucoup plus loin. Il tient surtout à ce que les ministères qui se sont succédés depuis les dernières élections parlementaires ont manqué de la vigueur nécessaire pour donner une orientation et une direction à la majorité de la Chambre.

Cette majorité existe quoi qu'on en dise. Mais elle se cherche elle-même, elle restera incertaine et flottante tant qu'elle ne trouvera pas de chefs pour la conduire. Il ne suffit pas pour la dégager de répéter la formule banale de la concentration et d'associer sous ce prétexte des éléments contraires. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient il y a trois ans, au commencement de la législature. Depuis que le Souverain Pontife a parlé, les anciens partis de droite sont entrés en pleine dislocation; ils ne trouvent même plus de candidats à présenter aux suffrages des électeurs dans les élections partielles. Il ne reste plus à la Chambre cinquante députés qui contestent le principe des institutions républicaines.

Ne voit-on pas le parti qu'un gouvernement résolu pourrait tirer de cette situation nouvelle? Pour cela, il suffirait de vouloir, de dire nettement ce qu'on veut et où l'on va. La moitié de l'énergie qu'on emploie à défendre les lois scolaires et militaires qui sont entrées dans l'ordre des faits, il faudrait l'employer à la défense de tous les principes de gouvernement. La République n'est pas faite seulement pour avoir des écoles et une armée, d'après des idées qui lui sont propres et qui ont prévalu: elle a bien d'autres intérêts à sauvegarder.

Il faut d'abord et avant tout qu'elle ait la figure d'un gouvernement, qu'elle ne laisse entamer nulle part l'autorité du pouvoir central par les petites insurrections des pouvoirs locaux. Pour se faire obéir et respecter, elle possède un avantage que n'a eu aucun des régimes antérieurs. Elle ne parle ni au nom d'une famille, ni au nom d'une dynastie, elle ne se subordonne à aucun intérêt personnel. Ceux qui la représentent parlent au nom de tous. Ce sont les intérêts communs de la patrie, c'est notre patrimoine à tous qu'ils défendent. On comprend très bien qu'ils le fassent sans tracasseries, sans vexations inutiles. On ne comprend pas qu'ils le fassent sans fermeté. La fermeté est la qualité la plus nécessaire à un gouvernement impersonnel.

Inutile pour cela de déployer un courage héroïque et de prendre des attitudes de dictateurs. Tout l'effort que nous demandons à nos gouvernants, c'est de faire respecter la loi, toutes les lois. Le gouvernement républicain qui dirait: « Je suis un gouvernement de liberté, la France jouit en ce moment d'une liberté qu'elle n'a connue sous aucun régime; mais je ne permets à personne de violer la loi, parce que cette loi est la garantie même de la liberté individuelle, notre refuge et notre sauvegarde à tous. » — Le gouvernement qui dirait cela et qui conformerait ses actes

ses paroles serait salué et acclamé comme un libérateur.

En sommes-nous là aujourd'hui? N'est-ce pas, au contraire, une série de concessions et de faiblesses qui ont amené la crise où nous nous débattons? La grève de Carmaux n'a-t-elle pas été la démonstration éclatante de l'impuissance du gouvernement et du parti qu'on tirait contre lui de sa concdescendance? N'y a-t-il pas une loi qui renferme les syndicats dans leurs attributions professionnelles? Cette loi a-t-elle été respectée? N'y a-t-il pas une loi qui punit les outrages adressés aux représentants de l'autorité? Cette loi a-t-elle été respectée? Les maires qui refusaient d'afficher les circulaires ministérielles ont-ils été révoqués? A-t-on un seul jour assuré la liberté du travail, cette liberté que nous a garantie la Révolution, sans laquelle nous recu-lons, sous la tyrannie des syndicats, au delà des maîtrises, des jurandes et des corporations de l'ancien régime?

Comment s'étonner après cela qu'un gouvernement si diminué n'ait pas retrouvé l'énergie nécessaire pour envisager de sang-froid la question du Panama? C'est lui qui devait la résoudre, cette question brûlante. L'enquête parlementaire qu'il s'est laissé imposer par la Chambre, c'est lui seul qui devait la faire. Il a une magistrature soigneusement épurée; il a un parquet qui dépend de lui; il a entre les mains tous les moyens légaux d'information et de répression, et il abandonne ses pouvoirs à une Commission dont le premier acte public est de le renverser. C'était écrit. Dès que l'exécutif se dépouille d'une partie de ses attributions, c'est le pouvoir législatif qui s'en empare.

Aujourd'hui, on ne peut pas dire que le Parlement gouverne, car il n'y a pas de gouvernement. Mais en fait, il règne. Sa Commission règne sur les ruines du ministère et sur celles de la magistrature qu'elle remplace. Un pas de plus et nous aurons un Comité de salut public. Ce serait déjà fait, si nous n'avions qu'une Chambre. Le Sénat, qui nous a déjà rendu tant de services, nous rend encore celui de reculer l'avènement d'une dictature parlementaire. Mais nous y arriverons infailliblement, si nous n'avons pas le courage de remettre les choses en ordre: le pouvoir exécutif à sa place au centre de l'action gouvernementale et le pouvoir législatif dans son domaine propre, qui est de faire des lois.

Nous aurions d'autant plus de motifs de le faire que la Chambre des députés, en créant sa Commission d'enquête, est tombée dans le plus grossier des pièges. Comment n'a-t-elle pas vu qu'elle faisait le jeu de ses adversaires, que toute cette campagne de difamation était menée contre elle par le parti boulangiste? Son vainqueur aujourd'hui, c'est l'honorable M. Delahaye, condamné sept fois pour difamation. Heureusement, tout, en France, finit par des chansons. Les chansons ont même déjà commencé. En ouvrant consciencieusement les petits papiers de M. Delahaye et en faisant comparaître gravement les domestiques de grande maison, la Commission s'est déjà couverte d'un ridicule qui l'empêchera sans doute de devenir dangereuse.

CONTRE-GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE

Dans la courte préface de son livre : *le Gouvernement représentatif*, John-Stuart Mill écrivait :

Il me semble, d'après divers indices et surtout d'après les débats récents sur la réforme du Parlement, que les conservateurs et les libéraux (si je puis continuer à les appeler comme ils s'appellent encore eux-mêmes) ont perdu confiance dans les doctrines politiques qu'ils professent nominale-ment.

Cette remarque ne pourrait-elle pas s'appliquer, et presque point par point, au régime parlementaire, particulièrement chez nous? Il semble aussi que les libéraux et les conservateurs (si l'on peut encore les appeler de ce nom) aient perdu toute confiance en lui. Les indices qui permettent d'en juger ainsi sont nombreux; un peu de lassitude de ce régime n'a certainement pas nui au succès passager des gens qui, avec Boulanger, parlaient de le détruire ou de le changer de fond en comble. Leur défaite finale, leur pitoyable écrasement, ne prouve pas que, secret et ne trouvant pas pour l'heure à se condenser dans une formule ou à s'incarner dans un homme, le mécontentement ne subsiste point. Symptôme plus sûr et plus grave peut-être : ce n'est pas que dans l'esprit obscur et turbulent de la foule, surexcitée périodiquement par des accusations et des scandales, que le régime parlementaire s'est peu à peu, en ces dernières années, discrédité par ses excès et ses abus.

Beaucoup de vieux parlementaires, et non des moindres, de ceux qui ont été élevés à la bonne école, de ceux qui ont eu la foi ardente et agissante, le culte de ce qui était pour eux le résumé, la somme, le bien absolu, le type unique des institutions libérales, parmi ceux-là d'anciens ministres, des chefs de groupe, des orateurs admirés, des juristes de grande science, se sentent maintenant, — et l'avouent si on les en presse, — ébranlés et découragés.

— Oui, mais, disent-ils, sans le régime parlementaire, quels que soient ses défauts, comment sauvegarder, comment organiser la liberté? C'est là porter les choses du premier coup jusqu'à l'extrême. Il ne s'agit pas de supprimer, mais de réformer. Il ne faut donc pas dire « sans le régime parlementaire », mais bien « avec un régime parlementaire modifié ». La réponse, alors, devient plus facile, et les inquiétudes tombent d'elles-mêmes. Il n'y a plus qu'à se demander en quel sens doit s'exercer la modification, ce qui revient à se demander quels sont les vices du régime actuel.

Ces vices, on en aperçoit de trois espèces : vices dans la conception généralement admise des moyens et de

l'objet, du rôle du Parlement; vices dans le recrutement du personnel; vices dans le fonctionnement du système.

1^o VICES DANS LA CONCEPTION GÉNÉRALE
DU RÉGIME PARLEMENTAIRE.

En premier lieu, une idée fautive domine tout. On s'imagine volontiers le régime parlementaire comme une machine à légiférer sans interruption, comme une sorte de chaudière à feu continu, d'où doivent sortir l'une après l'autre, inépuisamment, des lois et toujours des lois. Cette idée est si bien ancrée dans les cervelles populaires que si, par hasard, le bilan d'une session n'est pas aussi chargé qu'à l'habitude, il n'est pas un portier qui ne s'écrie, en repliant son *Petit Journal* : « Décidément, ils ne font rien. Ce n'est pas la peine de les payer vingt-cinq francs par jour! »

Faire quelque chose, c'est faire de nouvelles lois, qu'elles soient d'ailleurs cohérentes ou incohérentes, applicables ou inapplicables, qu'elles soient ou non d'accord avec les anciennes lois qui ne sont pas abrogées. Évidemment, ce portier symbolique, dans l'âme duquel viennent se réfléchir les âmes de dix millions de citoyens français, n'a pas lu, mais il en a le droit, Montesquieu, qui voulait que l'on conservât les anciennes lois, même mauvaises, et que l'on en fit de nouvelles aussi peu que possible. Il n'est que juste d'ajouter, d'autre part, que nos députés font tout ce qui dépend d'eux pour entretenir une erreur qui leur profite, quand ils mettent les bouchées doubles, votent rapidement, fût-ce au petit bonheur, « déblayent », comme on dit au théâtre. Ils ne se montrent jamais plus fiers que lorsqu'ils peuvent se vanter de ce dont ils se vantent à présent : « Nous avons sur la planche, pour six ou sept mois qui nous restent, huit cents et quelques projets de loi. » On ne compte pas les questions, ni les interpellations, portées ici seulement pour mémoire.

Ce serait un curieux calcul que celui des lois projetées, adoptées, rejetées ou amendées depuis vingt ans que la République existe. Nous n'avons pas eu la patience de le poursuivre jusqu'au bout. Mais prenons comme moyenne d'une année, — on est au-dessous de la vérité, — les huit cents propositions que la Chambre actuelle, pour avoir achevé sa tâche, devrait expédier avant de mourir. Cela nous donne, par chaque législature de quatre ans, trois mille deux cents projets de loi, et pour les quatre dernières législatures de la République définitive, de 1877 à 1893, douze mille huit cents. Allez soutenir, après cette multiplication, que nul n'est censé ignorer la loi? Ce qui est vrai, c'est le contraire, c'est que nul n'est capable de savoir la loi. Je me suis rencontré, un soir, avec un des auteurs de la loi sur la presse, chez un professeur de droit criminel; ni l'un ni l'autre ne se rappelait ce qu'elle

contenait : ils n'en avaient qu'un vague souvenir. Ainsi pour toutes. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Douze mille propositions à examiner en seize ans! que l'on en adopte le quart, et voilà trois mille lois de plus. Encore une fois, on ne présente pas ce chiffre comme réel, on raisonne par hypothèse. Notez que ce qu'une législature a fait, une autre veut souvent le défaire : or il faut une loi pour abroger une loi (1).

Condamnée à cette surproduction, la forge qui ne s'éteint pas, la machine parlementaire, l'usine législative à feu continu, s'approvisionne où elle peut et comme elle peut de matière première et de combustible. Elle reçoit de toutes mains, du gouvernement, qui a son droit d'initiative, et de chaque membre de chacune des deux Chambres, qui a le sien. On pousse un projet après l'autre; l'âtre flamboie; les commissions ceignent leur tablier, et l'on bat le fer tandis qu'il est chaud. Le pire des malheurs paraît être que la fabrication soit arrêtée un seul instant. Encombrons le magasin, écrasons le marché, combons le Code, mais pour Dieu, — que dit-on là? pour Dieu! — au nom du peuple souverain, soufflons et forçons.

Faisons des lois de toute taille et de tout métal, de tout poids et de toute qualité; faisons-en qui s'entraînent et s'annulent mutuellement, peu importe, mais point de repos, à peine le temps de sauter jusqu'à la salle des Pas-Perdus. Autrement, gare à nous, gare au verdict des comités et des journaux, gare aux grossières apostrophes qui se traduisent académiquement par ceci : « En vérité, ils ne font rien, là-bas, à Paris, et tout de même ils touchent leurs vingt-cinq francs! » La besogne manquera-t-elle? La Pologne n'est pas délivrée, comme on disait en 1848, et l'on n'a pas encore appris au peuple tout ce qu'il devrait savoir; tous les maux ne sont pas guéris, tout n'est pas parfait en ce monde, où tous ne sont pas beaux et riches, — et il y a toujours des pauvres parmi nous.

A quoi rêvent-ils, à Paris, qu'ils ne font pas une loi qui abolisse la misère? Et de la première idée fautive,

(1) Est-ce de quoi nous consoler? Nous ne sommes pas, nous, Français, les seuls à souffrir de cette manie législative. Partout où s'est introduit et établi le régime parlementaire, c'est-à-dire à peu près dans toute l'Europe, ses conditions sont identiques. Dans son pays d'origine, l'Angleterre, on a fait exactement le calcul devant lequel nous avons reculé. On est arrivé à ce résultat. Depuis le statut de Merton, sous le règne de Henri III (Henri III d'Angleterre a régné de 1216 à 1272) jusqu'à la fin de 1872, il a été voté 18 110 mesures législatives. (On ne dit pas combien ont été repoussées ni combien entrées avant discussion.) Les quatre cinquièmes de ces mesures ont été depuis lors abrogées entièrement ou en partie. Rien que pendant les trois années 1870, 1871, 1872, 3 552 lois ont été abrogées, dont 27 59 complètement. De son côté, Spencer a constaté qu'en trois ans, de 1881 à 1884, pensons-nous, « six cent cinquante *acts appartenant au règne de la reine Victoria* et un grand nombre des règnes précédents ont été abrogés, soit séparément, soit par groupes. »

II. SPENCER, *l'Individu contre l'État*, p. 74. *Les Péchés des législateurs*.

d'après laquelle les Chambres ont le devoir de légiférer sans interruption, nait cette deuxième idée fautive qu'elles peuvent légiférer utilement sur tout sujet. Aucun domaine n'est réservé; rien, ni personne ne leur échappe; qu'elles marchent, qu'elles marchent donc! On dirait que la loi est une marchandise susceptible de s'étendre indéfiniment, et que plus un Parlement en produit, plus une nation en consomme, plus le Parlement est méritant et plus la nation est heureuse. On dirait que cette loi, ainsi forgée à tour de bras, est nécessairement et infailliblement bienfaisante et qu'elle ne risque jamais de nuire, ou de se briser comme verre contre ces lois naturelles qu'elle a la prétention de redresser, contre la force des choses qu'elle a la vanité de vouloir combattre.

Cependant, petit à petit, la vie se retire des autres parties et se concentre autour de la machine à légiférer, en sorte que son activité factice tend à tenir lieu de toute autre activité et que si brusquement elle cessait de tourner, ce serait pour le pays comme une syncope, une crise violente. Mais nous en sommes loin; le coup de sifflet est donné, les ouvriers rentrent, la cheminée fume, la roue tourne, le marteau frappe; on jette dans le foyer à pleine pelle bois et charbon, pouvoirs et libertés, titres acquis et probité prouvée; voici que le gouvernement y passe. — Ah! si nos députés pouvaient se mettre en grève!

Car le législatif mange l'exécutif: il le resserre, le rogne, l'aplatit, le passe au laminoir. Qui est-ce qui gouverne en France? Le gouvernement? Pas du tout. On lui en ôte les moyens et il en perd la volonté, à force d'ennuis et de tracasseries. Qui, alors? C'est le Parlement ou, pour être plus net, la Chambre des députés. Sous l'action circonvenante et envahissante de la Chambre, le Sénat est devenu presque un simulacre, un prytanée où la patrie envoie se reposer en des honneurs passifs trois cents bons vieillards qui ont bien vécu, ou aspirants vieillards qui ne désirent que vivre doucement. La Chambre a d'abord essayé de leur enlever de haute lutte leur prérogative financière; n'y pouvant réussir, elle s'est arrangée de façon que le budget leur arrivât le 20 décembre pour être voté le 31. Cette année, il ne leur arrivera même pas le 31. La Chambre a bien d'autres soucis. Ils sentent bien, dans leur demi-sommeil, qu'on porte la main sur leur bâton et, pendant toute une séance, ils parlent de résister héroïquement. Mais l'effort les épuise et le lendemain ils cèdent.

Ainsi la Chambre s'acoutume à leur faire accepter toutes ses fantaisies, et elle ne professe plus envers le Sénat de respect et de vénération qu'à raison de ses attributions exceptionnelles, de celles qu'il ne devrait pas avoir, que la Constitution a eu tort de lui conférer, des services qu'il peut rendre quand, dans les temps troublés, on l'érige en Haute cour de justice. Mais que fait à la Chambre la confusion des pouvoirs, et com-

ment refuserait-elle au Sénat des attributions judiciaires qu'elle délègue, sans limites, à une simple commission d'enquête?

Voilà, par suite, le Parlement qui se compose, en droit, de deux Chambres et, en fait (sauf quelque exagération), d'une Chambre unique. Croit-on que cette Chambre va s'en tenir à son office, agrandi, mis en monopole par la lente dépossession du Sénat, et se contenter d'absorber tout le législatif? Ce ne serait pas la connaître. Une fois sûre de sa toute-puissance, elle se retourne contre l'exécutif.

Le Président de la République (quelle que soit sa personne, la personne n'est pas en cause) se voit contraint de rester tapi, comme en un trou, dans les quatre articles de la loi du 25 février et les sept ou huit articles de la loi du 16 juillet 1875, qui le concernent. Il reçoit, signe et représente. Il a « les fonctions de majesté ». Pour ce qui touche le Parlement, il ouvre et clôt les sessions par décret. La Constitution prend soin de dire qu'il n'est pas responsable, hormis le cas de trahison. C'est la précaution inutile: de quoi serait-il responsable, puisqu'il ne fait rien par lui-même, et que s'il faisait quelque chose ce serait précisément la trahison, le coup d'État, le Deux-Décembre, le Dix-Huit Brumaire, — que sais-je?

Les ministres, eux, n'ont pas théoriquement, à ce point, les menottes et le cabriolet; mais, dans la pratique, que d'obligations et de dépendances! A prendre l'existence courante, ils vont de piège en chaussetrappe: casse-cou à droite et à l'extrême gauche. Il faut amadouer celui-ci, détacher celui-là, veiller à ne pas s'aliéner tel groupe en repoussant tel solliciteur. Ne fut-il pas question, au commencement de la présente législature, de ressusciter les grandes commissions? C'est été la fin de tout. Nous en avons déjà, on ne dira pas trop, mais assez, de grandes commissions.

Nous avons, de temps en temps, des commissions d'enquête. Ne les eussions-nous pas, que la commission du budget, à elle seule, suffirait pour occuper et préoccuper les ministres. Poussant jusqu'au bout un principe juste, le droit de consentir les impôts et de contrôler leur emploi, elle pénètre partout, s'immisce en tout, exige des comptes sur tout, et non pas seulement des comptes de finances. Sous prétexte qu'elle dispense l'argent pour la politique et la guerre, elle veut connaître les instructions données à nos ambassadeurs et les plans de campagne que préparent nos généraux. Ce n'est plus une commission de la Chambre, c'est un contre-gouvernement.

Et elle ne se borne pas à ces empiètements en bloc, elle empiète aussi en détail. Elle, c'est-à-dire la trentaine de députés qui en font aujourd'hui partie, et la trentaine qui en était l'an passé, et les trois ou quatre trentaines qui briguent d'en être l'an prochain. Tout ce monde réclame l'entrée dans les bureaux de toute administration, à toute heure et, quand on la lui re-

use, s'y glisse. Que le ministre s'excuse de ne pas livrer un renseignement, le député l'arrache par intimidation à l'un ou l'autre de ses subalternes. Demandez-le à tout homme de bon sens et de bonne foi : est-ce là une fonction du législateur ? Et ces étranges comités voyageurs en révolution sociale, qui se mêlent de trancher et de faire officiellement trancher par la Chambre les différends entre le capital et le travail, qui préchent la violence dans le cas où la minorité ne leur donnerait pas gain de cause, est-ce une fonction législative qu'ils remplissent ? Ils se plaignent du gouvernement, et pourtant ils vont et ils viennent, envainant les conflits, excitant à la haine des citoyens les uns contre les autres, crime prévu et puni par les lois. S'il y avait un gouvernement, si le gouvernement n'était pas amoindri et lié comme il l'est, il leur eût appliqué ces lois, ces justes lois. Mais... Que chacun formule le « mais » à sa manière, puisse aussi bien, parmi les honnêtes gens, il n'y a pas là-dessus deux opinions.

On le voit : la conception qu'on se fait généralement du régime parlementaire est fautive sur ces trois points ; elle est fautive : 1^o parce qu'on s'imagine que les Chambres doivent légiférer sans trêve ni repos ; 2^o parce qu'on s'imagine qu'elles peuvent légiférer utilement en toute matière, qu'elles le doivent et que rien ne leur échappe ; 3^o parce que, si l'on ne se le figure pas comme nécessaire ni même comme désirable, néanmoins on tolère sans que la raison se révolte (et par l'habitude, cette espèce de sophisme passe des mœurs dans les idées) que le législatif morde sur l'exécutif, le restreigne, le diminue, l'inquiète, le harcèle, le déconsidère et que, somme toute, ceux qui font les lois se placent en dehors et au-dessus des lois. Maintenant, ceux qui font les lois, quels sont-ils, comment se recrutent-ils ?

2^o VICES DANS LE RECRUTEMENT DU PERSONNEL.

Le candidat qui a le plus de chances est celui qui donne le plus de gages et qui promet le plus. D'où il est permis de conclure que c'est celui qui sert le mieux le plus d'intérêts privés ou celui que le plus d'intérêts privés estiment le plus apte à les mieux servir. Toute autre considération ne disparaît pas absolument devant celle-là, mais s'atténue et s'efface. Ce candidat, capable de les satisfaire, qui le désigne aux électeurs ? Un comité, quelques meneurs, quelques gros bonnets, comme on dit, quelques intérêts plus remuants et plus entreprenants que les autres. Et entre qui le choisit-on ? John-Stuart Mill nous l'apprend en une phrase énergique (1) :

Entre les deux ou trois oranges pourries qui composent peut-être tout l'assortiment du marché local.

Et il ajoute :

De l'aveu de chacun, il devient de plus en plus difficile à un homme qui n'a que des talents et de la réputation d'entrer à la Chambre des communes. Les seules personnes qui puissent se faire élire sont celles qui possèdent de l'influence locale ou qui se frayent le chemin par une dépense extrême ou qui, sur l'initiative de quelques marchands ou procureurs, sont envoyés des clubs de Londres par un des deux grands partis, comme des hommes sur le vote desquels le parti peut compter en toute occasion (1).

Corrigez « Londres » en « Paris », et ce que Mill dit de l'Angleterre s'applique encore, trait pour trait, à la France. L'influence locale, la dépense extrême, les trois ou quatre marchands ou procureurs, les clubs de Londres ou de Paris, les hommes sur lesquels le parti peut compter en toute occasion, tout cela est également de chez nous.

Assurément, il n'est pas impossible, mais il est rare que les candidats qui ont de l'influence locale ou qui se livrent à une grosse dépense, ou que le club a envoyés de Paris, aient en même temps une valeur, un passé, une préparation qui les désignent pour les fonctions si hautes et si ardues de législateur. Les autres, qui n'auraient que « des talents et de la réputation », on sait ce qu'il en advient : ils ne sont pas élus. Au demeurant, il leur en coûte d'avoir à affronter la lutte, de jeter dans cette mêlée confuse d'opinions et d'intérêts leur pensée qui sera travestie et leur personne même qui ne sera peut-être pas à l'abri des injures et de la calomnie. Et ils s'enferment sous leur tente, dans le dédain transcendant et boudeur d'un scepticisme très distingué.

Mais, à la longue, en se multipliant et en s'éternisant, ce scepticisme devient une lâcheté. Le scepticisme d'une part, de l'autre l'envie, les mesquines rivalités conspirant à abaisser le niveau de la représentation nationale. Personne ne veut rien, mais tout le monde veut que personne ne veuille rien, plus que lui. Et c'est ainsi que le régime parlementaire, qui pourrait être un excellent régime, ne donne qu'un médiocre ou un mauvais gouvernement. John-Stuart Mill l'avait prévu et il le prédisait encore, il le constatait et le déclarait :

A quoi sert le système représentatif le plus franchement populaire, si les électeurs ne se soucient pas de choisir le meilleur membre du Parlement, mais seulement celui qui dépensera le plus d'argent pour se faire élire?... Comment le gouvernement (ou toute autre entreprise) peut-il être conduit d'une manière tolérable, chez un peuple si envieux, que lorsqu'un homme paraît sur le point de réussir à quelque chose, ceux qui devaient y coopérer avec lui s'entendent tacitement pour le faire échouer ?

(1) *Le Gouvernement représentatif*, trad. Dupont-White, p. 187.

(1) *Le Gouvernement représentatif*, trad. Dupont-White, p. 187.

Quand ce sont les intérêts qui choisissent, avec l'en- vie pour conseillère, ils choisissent mal ordinairement. Non pas qu'ils soient forcément corrupteurs, ni que ceux auxquels ils se confient soient forcément corruptibles et corrompus. Au contraire, Dieu merci, les faits de corruption sont infiniment peu fréquents, exceptionnels, il faut le dire, et s'ils font plus de bruit en France qu'ils n'en feraient en d'autres pays, c'est justement parce que nous y sommes moins accoutumés et que nous n'avons perdu ni le sens moral ni le courage qui permettent de les poursuivre et de les punir. Bien loin que ces représentants, qui pourtant ne représentent guère que des intérêts privés, soient de malhonnêtes gens, ils sont (quoi que la médisance veuille conclure d'un ou deux cas isolés qui ne prouvent rien) fort honnêtes, pleins de bonne volonté, animés de bonnes intentions. Mais cette préparation, dont on vient de parler, aux fonctions ardues de législateur, ils ne l'ont pas, pour la plupart. Pour la plupart, ils ne connaissent ni les lois d'aujourd'hui, ni celles d'hier, ni l'histoire de ces lois, ni les éléments mêmes de tout ce qu'il faudrait qu'ils connussent. Ils vont devant eux où on les mène et sont contraints de procéder empiriquement ; c'est de la législation à tâtons. Il y a une loi qui régleme, non sans raison, on le confesse, et avec quelle sévérité ! — ce sont des médecins qui l'ont faite ! — l'exercice de la médecine. Mais nos législateurs improvisés ne se doutent pas qu'ils sont des « rebouteurs » politiques. Empruntons à Herbert Spencer une comparaison piquante :

Supposons, s'écrie-t-il, qu'un élève pharmacien, après avoir écouté la description de certaines douleurs qu'il croit à tort être causées par la colique, mais qui en réalité sont causées par une inflammation du cœcum, prescrive une forte purgation et tue le malade ; on le déclarera coupable d'homicide par imprudence. On n'admettra pas l'excuse que son intention était bonne, et qu'il espérait faire du bien... Pour les législateurs, coupables peut-être, eux aussi, d'homicide par imprudence, il n'en va pas de même. Les responsabilités leur sont mesurées avec la plus grande indulgence. « Il est admis que l'expérience commune aurait dû apprendre à l'élève pharmacien peu instruit à ne pas s'ingérer de la médecine ; mais il n'est pas admis que l'expérience commune ait dû apprendre au législateur à ne pas se mêler de légiférer avant qu'il se soit instruit (1). »

Le législateur étant mal préparé, il est inévitable que la législation ne peut qu'être défectueuse. Elle le sera d'autant plus qu'il aura, avec une culture plus insuffisante, la cervelle plus bourrée de prétendus principes, d'axiomes et de préjugés. Élu à force de marchandages, pris entre le vote d'hier et le vote déjà

prochain de renouvellement, créature d'un comité, représentant surtout des intérêts, le législateur fera moins office de législateur, — encore qu'il légifère beaucoup, — que de simple commissionnaire ou de solliciteur officiel. Mal préparé par ses études antérieures à son métier, le plus délicat des métiers, il n'aura pas le temps de travailler pour s'y préparer après coup. Toutes ses journées se perdront en courses dans les ministères ; toute sa bonne volonté s'épuisera à tâcher de tenir les promesses qu'il avait faites, à faire de pareilles promesses pour assurer sa réélection. Il contribuera fatalement, par sa médiocrité, à nous donner de mauvaises lois ; par ses recommandations légères, ses intrigues, à nous donner une mauvaise administration. Choisi pour député, sans avoir de titre spécial, en vertu de cette conviction qu'« un homme, à moins qu'il ne soit bon à pendre, est aussi capable que tout autre de tout emploi qu'il lui plaît de demander », il ne peut qu'appliquer à ses électeurs la maxime que ses électeurs lui ont appliquée à lui-même. Le moindre refus le touche et le blesse comme si c'était un échec personnel ; pour se placer au-dessus des intérêts privés, dont il est le chargé d'affaires révo- cable tous les quatre ans, les idées générales lui manquent.

En résumé, la plupart de nos députés sont de braves gens, arrivés du fond de leur province à la Chambre, n'ayant guère que des aptitudes professionnelles de médecin, de pharmacien, d'avocat, d'industriel, de commerçant, etc... Ils ont des « trois ou quatre marchands ou procureurs » qui les ont tirés du néant une peur effroyable qui les plonge en des complaisances sans bornes. Ils cherchent de leur mieux la lumière, mais ils ont une taie sur les yeux et ne savent pas la reconnaître... On les convoque par décret, ils accourent ; les voilà prêts à tous les exercices, prêts à passer des questions militaires aux questions économiques, des questions constitutionnelles aux questions de tarifs douaniers, des questions de politique religieuse aux questions d'hygiène publique, et ainsi de suite pour tout ce qui fait la vie complexe et multiple de la nation. Ils échangent un salut et se mettent à l'œuvre. Amusons-nous à les regarder faire.

3° VICES DANS LE FONCTIONNEMENT DU SYSTÈME.

Soyez tranquilles : nous avons le loisir de contempler légiférant nos assemblées législatives. Bon an mal an, elles légifèrent pendant huit mois. Non contents de légiférer trop, MM. les députés légifèrent trop longtemps. Justement, ils légifèrent trop, parce qu'ils sont trop longtemps réunis. La Constitution n'exige leur présence que pour cinq mois : on ne devrait pas leur accorder un jour de plus. En cinq mois, ils expédieraient les affaires de leur compétence ; ils ne s'oc-

(1) H. SPENCER, *l'Individu contre l'État*, p. 70. *Les Péchés des législateurs.*

superaient que de celles-là; celles qui resteraient en suspens auraient chance de ne pas rentrer dans leurs attributions. Siégeant huit mois, il faut qu'ils trouvent quelque chose pour remplir les séances : d'où l'usage effréné de leur droit d'initiative; d'où tant de lois inutiles, inefficaces ou dangereuses; et voilà ce qui fait que les scandales éclatent. Le gouvernement, à ne pas les retenir, ferait l'économie de plus d'une interpellation et, par suite, de plus d'une crise ministérielle. Pour une fois, il serait démontré que la meilleure besogne peut être, dans certains cas, de ne rien faire. Le silence est d'or, dit le proverbe, et le sage ajoutait : « Abstiens-toi. » Pourquoi les Chambres ne donnent-elles à ce conseil que l'interprétation très étroite : « Ne dépose dans l'urne ni bulletin blanc ni bulletin bleu? » Encore un mot dont elles ont détourné le sens. Qu'elles s'abstiennent, devrait signifier qu'elles n'agissent ni ne parlent à tort et à travers.

Mais c'est être naïf que de prêcher ici la modération et le silence. — Nous sommes dans le royaume de la parole où la renommée, le crédit, l'autorité s'acquièrent à la tribune, où toute une hiérarchie s'établit par l'art d'exprimer sa pensée, souvent même une pensée que l'on n'a pas, et va de Péloquence au bavardage. Nous autres Français, qui sommes nés d'un croisement de sang latin et de sang gaulois, de sang celtique, depuis notre apparition dans l'histoire nous avons abusé de la parole publique. Nous sommes, au fond, demeurés des barbares, qui aiment les palabres et suivent, en applaudissant, les joueurs de flûte.

Si la législature est trop souvent mauvaise, c'est, on le maintient, que la matière des lois est mal choisie et le législateur mal préparé; c'est aussi que la méthode, le procédé employé laisse beaucoup à désirer. On dépose un projet de loi; ce projet est renvoyé à une commission. Discours dans les bureaux pour en nommer les membres. Discours dans la commission pour faire prévaloir tel ou tel avis et désigner tel ou tel rapporteur. Discours en séance pour assurer le vote. La législation est tout oratoire, et les inconvénients ne s'en comptent plus. Ce n'est pas un droit que l'on élabore, c'est une politique d'occasion qui se fait par de la phraséologie. Celui qui dit le droit, qui le crée, est celui qui a les plus solides poudrons ou la langue la plus habile.

Le caractère commun de plusieurs lois récemment adoptées, n'est-ce pas d'être excessives en leurs dispositions? La faute en est vraisemblablement à ce que, pour se faire écouter, il faut renchéris sur ce qui a déjà été dit : « On ne conquiert l'éloge qu'en poussant les choses d'un ou deux points plus avant que ne l'ont fait les précédents orateurs (1). » Le secret est là,

pousser plus avant; cela peut être apporter plus d'ordre et de clarté, cela peut être appuyer plus fort, cela peut être s'aventurer plus loin, cela peut être dénoncer les personnes et crier à la corruption. De surenchère en surenchère, on en vient doucement à cet excès noté comme le caractère distinctif de quelques-unes de nos dernières lois. On parle trop dans les Chambres pour qu'on y légifère bien. Mais, quand bien même on y parlerait moins, il est probable que le travail y resterait médiocre.

De même que les Chambres siègent trop longtemps, qu'elles embrassent volontiers plus que la loi ne peut étreindre, de même qu'elles sont trop bavardes, elles sont trop nombreuses. Demander trois cents sénateurs et cinq cent quatre-vingts députés aptes à remplir leur fonction, c'est chasser l'oiseau introuvable. Fussent-ils trouvés, que le vice subsisterait encore; ils seraient beaucoup trop nombreux :

Chaque clause de la loi veut être faite avec la perception la plus exacte et la plus prévoyante de son effet sur toutes les autres clauses, et la loi, une fois complète, doit pouvoir se fondre et s'encadrer dans l'ensemble des lois préexistantes. Il est impossible que ces conditions soient remplies à un degré quelconque, quand les lois sont votées clause par clause dans une assemblée composée d'éléments divers. L'incongruité d'une telle façon de légiférer frapperait tous les esprits, si nos lois n'étaient déjà, quant à la forme et à l'interprétation, un tel chaos que rien ne semble pouvoir en surmonter la confusion et la contradiction (1).

C'est toujours en France comme en Angleterre; les lois françaises ne le cèdent aux lois anglaises ni en confusion, ni en contradiction. Les propositions établies par des auteurs mal préparés arrivent incohérentes à la commission qui les amende, puis viennent devant une Chambre trop nombreuse qui les amende de nouveau, en attendant qu'une commission sénatoriale et le Sénat entier les amendent à leur tour.

D'amendement en amendement, elles se détériorent au point de ne plus pouvoir tenir debout. Incohérentes, comme le remarque John-Stuart Mill, avec la législation préexistante, elles le sont parfois avec elles-mêmes, et la fin en détruit le commencement. On en a vu contenir des articles qui les rendaient inapplicables, articles introduits ou laissés par mégarde dans ces remaniements successifs, ou que des adversaires y avaient insidieusement glissés. Toute une broussaille s'est formée et nouée autour de nos codes; il a poussé dessus une végétation parasite qui les couvre, les étouffe, et à travers laquelle nul ne peut pénétrer. Nous ne voulons pas dire que les codes fussent immuables et qu'on n'eût jamais dû rien en retrancher, y ajouter ou

(1) W.-G. HAMILTON, *La Logique parlementaire*, traduction de M. J. Heinsch, p. 189. DALLIV.

(1) John Stuart MILL, *Le Gouvernement représentatif*, trad. Dupont-White, p. 127.

y retoucher. Mais comment se reconnaître dans ce fouillis de lois non codifiées, jetées pêle-mêle, en plein chaos; et le jour où, faisant l'œuvre la plus utile que la législation ait à faire, on entreprendrait de les codifier, quels sacrifices ne faudrait-il pas consentir, combien de textes ne devrait-on pas abandonner? C'est à ce désordre, pour ne pas dire plus, qu'ont abouti tant de projets, de contre-projets, d'amendements et de transactions.

Les projets de loi, en effet, servent, à l'occasion, de terrain aux transactions de groupes; passons à l'extrême gauche ceci, elle nous passera cela. Évidemment il y a lieu et il est sage de se faire des concessions réciproques, surtout lorsqu'elles peuvent avoir pour effet d'éviter de tomber dans une injustice, dans une « législation de classe ». Mais, comme il y a trop de députés, trop d'intérêts et d'opinions, il y a trop de groupes. Sur ce point on constate plutôt une légère tendance à l'amélioration; on a senti les inconvénients de groupements trop nombreux, tout artificiels, qui ne signifiaient rien et que rien n'expliquait. Les partis ont leur raison d'être et presque leur nécessité; ils sont les éléments vivants de la politique. Mais les coteries intermédiaires, les nuances à peine perceptibles? Gauche républicaine, union républicaine, union démocratique, qu'est-ce que cette puéride marquerterie parlementaire? Les espèces soit, mais les variétés?

Encore nous en tenons-nous aux groupements politiques, mais il y a par surcroît les groupements économiques. Il y a le groupe « de la protection du travail national » et le groupe pour « la défense de la liberté commerciale ». Il y a le groupe industriel, le groupe agricole, le groupe viticole (1). Ceux qui les ont fondés, ces groupes, ont cru qu'ils étaient « très malins », et s'ils n'ont désiré que la popularité d'arrondissement, mère de la réélection, « très malins », certes, ils l'ont été. A prendre les choses de plus haut, ils ont prouvé d'éclatante manière qu'ils n'ont aucune notion, aucun sens de leur rôle de législateurs, puisqu'il en devrait être de la loi comme de la science, qu'il ne devrait y avoir de loi que du général, et que ce qu'ils poursuivent, industriels, agriculteurs et viticulteurs des deux Chambres, ce sont des lois particulières, une législation, non pas de classe, mais de profession, ce qui revient au même, des lois d'exception et de privilège.

Qu'on nous entende bien: il est parfaitement légitime de défendre les intérêts de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la viticulture; seulement, quel besoin de fonder des groupes spéciaux, comme si tous ceux qui ne font pas partie de ces groupes étaient prêts à sacrifier les intérêts pour la sauvegarde desquels on se constitue un monopole? Après ce que nous

avons écrit sur la représentation des intérêts, nous espérons n'être pas suspect de ne pas vouloir leur donner, dans l'existence nationale, la place qui leur appartient et même plus de place qu'on ne leur en accorde aujourd'hui. Mais c'est à la condition que cette place soit leur place. Les groupes industriel, agricole, viticole ne sont pas à leur place dans les Chambres en tant que groupes. On trouverait ridicule un groupe de la confiserie ou de la quincaillerie; en quoi les autres le sont-ils moins? Ce ne sont pas de bons outils pour faire de bonne besogne législative.

Il y aurait, si l'on voulait entrer dans le détail, à relever bien d'autres abus, bien d'autres pratiques blâmables dont quelques-unes frisent l'absurde. On n'hésite pas à ranger sous cette peu flatteuse étiquette la procédure suivie pour le vote des projets de loi dits d'intérêt local. Le président les enlève, c'est le cas de le dire, sans que personne sache de quoi il s'agit, dans le brouhaha des entrées en séance. « Ils sont donc fous? » me demanda un jour un brave homme que j'avais conduit à la Chambre et qui se sauva sans vouloir en entendre ou en voir davantage. Que nenni; ils ne sont pas fous, mais ils font quand même des folies, et qui nous coûtent assez cher. Dans une des dernières séances du Sénat, avant les vacances d'août, on en a voté pour plusieurs millions en cinq minutes, de ces projets d'intérêt local, toujours dans le bruit des conversations, sur l'interrogation monotone et presque mimée du président: « Pas d'opposition? — Adopté. » Mais qui payera la note? Le contribuable.

Une autre bien belle invention, c'est celle de la boîte à bulletins qui se prête, se confie, se remet de voisin à voisin. Dès que la glace est rompue, on se donne cette marque d'estime: comme les chevaliers, autrefois, en signe de fraternité d'armes, échangeaient une goutte de leur sang, les députés, en signe de fraternité de programmes, échantent leurs boîtes à bulletins: « Vous voterez pour moi, collègue, quand je serai en commission, et je voterai pour vous quand (dans l'été) vous serez à la buvette. Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. » Traité conclu. Rien n'empêche que ce soit une quadruple, une quintuple, une sextuple, une décuple alliance. Alors? alors, un soir de chaude bataille, les secrétaires trouvent dans l'urne quatorze bulletins au même nom. Quatorze alliés ont voté pour l'allié absent. (Il n'y a pas trois ans que l'histoire est arrivée.)

Mais, d'autre part, survienne un désaccord, et le traitement de la boîte à bulletins est comme l'*ultimatum*, avant la déclaration de guerre. On se rappelle avec quelle solennité M. de La Rochefoucauld rendit, à la suite d'un discours qui ne lui plaisait pas, sa petite boîte à M^{re} Freppel. Que d'anecdotes du même genre! C'est un sénateur qui, sur la même loi, aura voté à la fois pour et contre; c'en est un deuxième qu'on a fait

(1) Il y a même, depuis quelques jours, à la Chambre, le groupe des ports de mer.

voter tout au rebours de son opinion. Je dis qu'une semblable manière de faire les lois n'est pas sérieuse. C'est de la législation d'opérette. Quelle valeur peut avoir un scrutin dans ces conditions? Chaque vote, — au moins les votes importants, ceux qui donnent lieu à ce que l'on nomme un scrutin public, — devrait être précédé d'un appel nominal et ne devraient y prendre part que les membres effectivement présents. Mais on se récrie; la machine parlementaire ne fonctionnerait plus assez vite! Elle fonctionnerait mieux et, d'ailleurs, elle fonctionnerait toujours assez. A tous égards, plus on perdrait de temps, plus on y gagnerait.

Reprenons et classons à nouveau les vices, les *sophismes* du régime parlementaire : sophismes de raisonnement et de conduite, *in intellectu et in re*.

1° Dans la conception générale de ce régime, c'est un sophisme de prétendre que le Parlement doit légiférer sans cesse et sur tout sujet; qu'il peut, par une loi, guérir tout mal et produire tout bien; qu'il n'excède pas ses pouvoirs en réduisant, comme il est enclin à le faire, les pouvoirs de l'exécutif.

2° Dans le recrutement du personnel, c'est un sophisme de prétendre que la seule chose à considérer pour faire choix d'un député soit qu'il se plie à représenter fidèlement tel ou tel intérêt privé; que son degré de préparation aux fonctions législatives importe peu; que, s'il a du bon sens, il en saura assez, et que le premier venu est bon à tout, s'il est du parti, du clan, de la coterie.

3° Dans le fonctionnement du système, c'est un sophisme de prétendre que la dignité du Parlement et la bonne gestion des affaires s'opposent également à ce que les Chambres aient de longues vacances; que les propositions doivent faire l'objet de discussions abondantes, secrètes et publiques, parce que de la discussion jaillit la lumière; que plus les Chambres sont nombreuses, plus elles travaillent, et mieux elles travaillent, parce qu'il s'y rencontre plus de capacités; qu'il ne peut y avoir que profit à ce que les partis se fractionnent en groupes et les groupes en sous-groupes; que les projets dits d'intérêt local ne méritent pas l'attention; que le droit de vote dans les assemblées peut se déléguer et n'être pas rigoureusement personnel... etc., etc. Je clos à la hâte cette liste, sur laquelle on pourrait inscrire tant d'idées en cours et de pratiques en usage. Autant de sophismes, autant d'affections dont souffre le régime parlementaire. Il en souffre sans métaphore; il est réellement et même gravement malade. Ne peut-on rien tenter pour le guérir?

Il y aurait des réformes à faire dans les lois : il est probable qu'on ne les fera pas. Il y en aurait d'autres

à faire dans les mœurs; elles se feront encore moins. Il faudrait que chaque citoyen fût convaincu de cette vérité qu'un homme supérieur « rend plus de services aux idées nouvelles (et aux idées justes) que cinquante énergumènes (1) ». Il faudrait que le peuple se dit : « Je veux être gouverné par les meilleures lois possibles; comme je suis incapable de les découvrir, je nommerai à cet effet des gens spéciaux, de même que, pour avoir des chemins de fer, je m'adresse à des ingénieurs (2). »

Mais cette vérité laissera durant longtemps les citoyens indifférents, et cette réflexion salutaire, de longtemps le peuple ne la fera. Il continuera à élire ses représentants par des motifs tirés de l'intérêt privé, de la préférence personnelle, de l'envie, par sympathie ou antipathie, instinctivement, comme il fait toutes choses, comme il peut faire toutes choses, lui qui n'est qu'un grand impulsif : quitte à se consoler en criant, sur la foi du premier venu, à « la grande trahison du comte de Mirabeau »!

Et c'est pourquoi l'on ne saurait se défendre de quelque pessimisme. Les vices du régime parlementaire sont beaucoup plus en nous qu'en lui-même : eux aussi, les remèdes sont en nous, mais aurons-nous le courage de les en faire sortir?

Quand on a lu le célèbre traité de William-Gérard Hamilton, *la Logique parlementaire*, la première pensée qui vienne à l'esprit est que ce régime, tout oratoire, pour lequel on peut doctrinalement composer un art de tromper, est un régime faux; immoral, parce que, d'un côté, il suppose des fourbes; peu relevé, parce que, de l'autre côté, il suppose des sots et des ignorants. Mais une deuxième pensée chasse celle-là : c'est qu'il n'est pas plus malaisé de tromper un prince qu'un peuple, et que la courtisanerie, autant que l'éloquence, est un art qui possède ses règles, sa rhétorique, sa logique, — sa sophistique. Par conséquent, le régime parlementaire ne vaut en soi ni plus ni moins que tout autre régime. Il sera ce que nous voudrons qu'il soit; il sera si nous voulons qu'il soit.

Seulement, voudrons-nous? L'avenir du régime parlementaire pend, à ce point d'interrogation, où peuvent aussi, il est temps d'y prendre garde, pendre César et sa fortune.

CHARLES BENOIST.

(1) Émile de Laveleye, *le Gouvernement dans la démocratie* t. II.

(2) *Id.*, *ibid.*

LES PAROLES RESTENT

Comédie dramatique en trois actes.

Voici l'exposition de la comédie de M. Paul Hervieu, dont nous avons le plaisir de publier ci-dessous le second acte :

Des bruits fâcheux courent sur M^{lle} Régine de Vesles, une jeune orpheline qui a été recueillie, après le décès de son père, par ses cousins, M. et M^{me} de Ligueuil.

On assure, dans le monde, que M^{lle} de Vesles est la maîtresse d'un diplomate étranger, le baron Missen. Si bien qu'elle a manqué autrefois, sans savoir la cause de la rupture, un mariage que le comte de Neuchamps, un riche et vieil ami de son père, était sur le point de conclure avec elle.

Comment est-on venu à connaître cette liaison ? Par les échos des médisances haineuses de M^{me} de Maudre, qui tenait elle-même ses renseignements, circonstanciés, du marquis de Nohan, pour lequel elle a jadis eu les dernières bontés.

Cependant, une conversation avec Régine apprend à Nohan qui aime maintenant M^{lle} de Vesles, combien il l'a injustement calomniée.

C'est sur cette révélation que se termine le premier acte.

ACTE II (1).

(Dans l'atelier de Régine de Vesles : chez les Ligueuil.)

PERSONNAGES :

NOHAN	MM. PIERRE BERTON.
LIGUEUIL	CANDÉ.
MISSEN	VALBEL.
RÉGINE DE VESLES	M ^{lles} BRANDÈS.
Comtesse de LIGUEUIL	SANLAVILLE.
Un DOMESTIQUE.	M. DEBELLOCQ.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉGINE, LIGUEUIL, puis UN DOMESTIQUE.

Au moment où la toile se lève, Régine, devant son chevalot, est en train de peindre le portrait du comte de Ligueuil. Régine est en désabillé du matin.

RÉGINE. — Si vous êtes fatigué, reposez-vous un instant.

LIGUEUIL, *se levant*. — Me permettez-vous, enfin, d'aller me contempler ?

RÉGINE. — Mon Dieu, oui, puisque vous avez la politesse d'en avoir tant envie ; mais j'aurais mieux aimé que votre première impression ne portât que sur un travail fini.

LIGUEUIL, *étant allé voir le portrait*. — Oh ! c'est très bien ! c'est parfait !

RÉGINE, *joyeuse*. — Vraiment ! vous vous trouvez ressemblant ! Vous êtes content ?

LIGUEUIL, *considérant alternativement son image dans le*

portrait et dans une face-à-main. — Êtes-vous certaine que j'aie le nez tout à fait aussi fort ?

RÉGINE, *comparant à son tour les deux nez*. — Heu ! heu ! j'arrangerai cela d'un rien.

LIGUEUIL, *de même*. — C'est très bien, très bien... Ah ! la bouche est peut-être une petite idée trop grandet !...

RÉGINE, *atristie*. — Vous voyez, cela vous paraît mal.

LIGUEUIL, *de même*. — Je vous répète que c'est très réussi ! Regardez-moi les yeux, Régine. (*Il se tourne vers elle*.) Ne vous semble-t-il pas que je les aie un peu plus ouverts, un peu moins durs ? Je ne prétends pas avoir de grands yeux ; mais j'ai, tout de même, les yeux... grands !

RÉGINE. — Voulez-vous que je vous dise ? vous posez si bien que vous en posez trop bien. (*Elle imite Ligueuil*.) Vous fronchez les sourcils, vous serrez les dents ; on penserait que vous êtes attentif ou préoccupé, tandis que vous n'avez rien à faire que de rester naturel et de vous montrer comme à votre ordinaire.

LIGUEUIL. — Sapristi ! je pose naturellement, comme il m'est naturel de poser. C'est ma façon de poser ; c'est une ressemblance de plus avec moi-même : un effort que je fais pour mieux me ressembler. Je fais quelque chose, autant que si je mettais mes éperons ou que si j'étudiais une carte de l'état-major.

RÉGINE. — Il faudrait justement éviter cela.

LIGUEUIL. — Mais tous les portraits que l'on expose, ce sont les images de gens qui posent. Un particulier que l'on ne remarque point s'il passe à côté de vous, en chair et en os, vous inspire tout de suite une impression à son endroit, par sa manière de se présenter dans le cadre d'une toile. (*Il prend une attitude*.) On se dit : Voilà un monsieur qui doit avoir de la conversation dans les sociétés d'archéologie, ou bien (*variant d'attitude*) : Voilà un monsieur avec qui on ne doit pas pouvoir se lier en chemin de fer... Le livret porte simplement : Portrait de M. X... Lisez : « Portrait de M. X... en train de faire faire son portrait. » Tous ces individus que l'argot du monde appelle des poseurs, leur qualification ne leur vient-elle pas de ce qu'ils se comportent toujours, au Bois, à table, au théâtre, à la salle d'armes, comme s'ils étaient au moment où l'on fixerait leurs traits pour la postérité.

RÉGINE, *se remettant à son chevalot*. — Enfin, posez, en posant le moins possible.

LIGUEUIL, *consultant sa montre*. — Ne craignez-vous pas de vous mettre en retard ? Il va bientôt falloir vous apprêter et descendre au salon, pour aider M^{me} de Ligueuil à faire les honneurs de son quatre *o'clock* !

RÉGINE. — J'ai prié ma cousine de m'en dispenser aujourd'hui.

LIGUEUIL. — A propos de quoi ?

RÉGINE. — Vous allez vous moquer encore de moi ?

LIGUEUIL. — Dites ?

RÉGINE. — La même raison qui m'a déjà empêchée hier de vous accompagner à ce concert...

(1) La pièce de M. Hervieu ne sera pas publiée actuellement en librairie.

LIGUEUIL, *grommelant*. — Toujours parce que le comte de Neuchamps vient de se laisser enterrer ! Mais, ma chère enfant, vous damez le pion à la reine Artémise elle-même... Ah çà ! l'on n'est pas veuve d'un mort avec qui l'on n'a fait que devoir se marier ! Il faut avoir rempli (*à part*)... d'autres formalités.

RÉGINE. — Mettez que je suis ridicule. Est-ce ma faute si j'ai une âme qui se sent, pour ainsi dire, devenir veuve, aussi bien des braves gens que des belles choses, des grands rêves qui finissent !...

LIGUEUIL. — Que diable ! le comte de Neuchamps, pour couronner sa carrière, s'était conduit vis-à-vis de vous avec bien de l'incohérence.

RÉGINE. — C'est possible. Il aurait peut-être mieux agi en ne s'éloignant pas de moi, en appréhendant que cela me causât du tort, après m'avoir décidée à une résolution que j'acceptais par reconnaissance pour lui et par discrétion envers vos bienfaits... Mais il était triste et bon. Au surplus, je ne pourrai jamais avoir de rancune ou de dépit que contre quelqu'un que j'aimerais... d'une certaine façon.

LIGUEUIL. — Ah ! bah ! quelle façon ?

RÉGINE. — Ma façon.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — M. le marquis de Nohan fait demander si mademoiselle peut le recevoir.

RÉGINE, *rageant vivement son cheval contre le mur*. — Mais certainement. Oh ! bien, merci, pas dans la tenue où je suis ! (*Au domestique.*) Priez le marquis de monter. (*A Ligueuil.*) Vous voudrez bien m'excuser auprès de lui. Je vais me dépêcher.

SCÈNE II.

LIGUEUIL, PEIS NOHAN, PEIS UN DOMESTIQUE.

LIGUEUIL. — Décidément, il faut que j'aie une seconde explication avec Nohan et que, cette fois-ci, je mette les points sur les *i*. (*Entre Nohan.*) Bonjour, mon camarade.

NOHAN. — Eh bien ! et ton portrait ?

LIGUEUIL. — Il est à peu près achevé. Veux-tu que je te le montre, pendant que Régine change de robe ? Par exemple, tu ne lui diras pas que tu l'as vu ! (*Il va chercher le portrait.*)

NOHAN, *regardant l'œuvre*. — Ah ! joli ! très joli ! C'est frappant.

LIGUEUIL. — N'est-ce pas ? à part quelques petits détails...

NOHAN. — Oui ! le nez... Elle te l'a un peu trop effilé. Enfin, mon cher, tu sais que tu as le nez plutôt rond.

LIGUEUIL, *se mirant à nouveau*. — J'ai un nez comme tout le monde.

NOHAN, *examinant encore la toile*. — Ah ! c'est bien toi... Elle t'a tout de même rapetissé la bouche et puis agrandi les yeux.

LIGUEUIL. — La critique est aisée, être modèle est

difficile. (*Il va ranger le tableau, et négligemment.*) Est-ce que tu as quelque chose de particulier à dire à Régine ?

NOHAN, *embarrassé*. — Heu !... Non... Pourquoi ?

LIGUEUIL. — Parce que te voilà ici de très bonne heure... Et comme tu es déjà venu la voir avant-hier, et que, la veille, tu étais venu nous retrouver dans notre loge, à l'Opéra, et causer longuement avec elle...

NOHAN. — En effet... Mais que trouves-tu à cela de mauvais ?

LIGUEUIL. — Je serais désolé de le faire à nouveau de la peine, et je me garderai de revenir sur le passé. C'est la méchanceté du monde qui m'a appris ta déplorable erreur ; mais de toi, mon frère d'armes, mon cadet, je n'ai voulu connaître et je ne puis me rappeler que ton repentir. Seulement, laisse-moi te parler, avec tout mon cœur, du présent.

NOHAN. — Du présent ?

LIGUEUIL. — Oui, du présent, et aussi de l'avenir. Où veux-tu en arriver ?

NOHAN. — Moi?... en arriver ?

LIGUEUIL. — Après notre douloureux entretien du mois dernier, j'avais lieu de croire que tu persévérais dans la mesure de taet qui l'avait fait, depuis longtemps, t'exiler de notre maison. J'en souffrais autant que toi ; mais je reconnaissais que cela devait être tant que M^{lle} de Vesles séjournerait ici... Et ces raisons, je les avais fait approuver par M^{me} de Ligueuil.

NOHAN. — Comment ! toi ! tu m'as dénoncé à ta femme !

LIGUEUIL. — Ah ! mon cher, d'abord, ma femme, je lui dis tout.

NOHAN. — Je comprends alors pourquoi elle a tant changé à mon égard !

LIGUEUIL. — Convenait-il de lui dissimuler ce que personne, paraît-il, n'ignore autour de nous ?

NOHAN. — C'est vrai ! tout le monde est au courant des imbécillités criminelles que, un jour, en effet, j'ai eu la folie de conter (*à part*), de chuchoter plutôt. Moi, il y des moments où je me demande si réellement je les ai dites, si j'ai été cet homme dont je suis tellement loin aujourd'hui !

LIGUEUIL, *montrant une émotion*. — Et le mal de... ce que tu sa fais, au lieu de s'atténuer, va certainement s'aggraver lorsque se sera répandue la nouvelle que, depuis quelque temps, tu sois si galant, si fréquent auprès de Régine. (*Mine résolue de Nohan.*) Oui, je sais, tu feras taire le premier imprudent. Et comment cela ? Tu déclareras que tu ne permets aucun propos à ton sujet sur M^{lle} de Vesles, et que tu la respectes profondément ! Ce n'est pas cela qui diminuera le nombre des rieurs.

NOHAN. — Si ceux dont tu me prédis les gorges chaudes pouvaient lire en mon âme, je leur ferais plutôt pitié ! Certes, je ne songe pas à professer ma foi dans la parfaite vertu de Régine de Vesles. Ce serait presque vouloir outrager à nouveau, sous une autre

forme, celle dont on ne peut se rapprocher sans que l'on ne respire aussitôt le parfum d'honnêteté qui s'exhale d'elle. Mais je suis tout prêt à confesser à tous que j'aime cette charmante fille, comme ils s'en aperçoivent peut-être. (*Avec feu.*) Seulement, que je l'aime comme ils ne s'en doutent pas!

LIGUEUIL. — Ah! mon cher... mon pauvre ami! tu me fais beaucoup de peine. Je voudrais t'adresser les encouragements que tu espérais peut-être; et cependant mon devoir est de te dire qu'il faut te raisonner, te contenir. Il importe absolument que tu évites de te trop montrer chez moi, où ta rencontre avec des étrangers peut ranimer leurs souvenirs, stimuler leur malignité.

NOHAN, *avec amertume.* — Dans ma détresse, j'attendais autre chose de ta vieille affection pour moi. Et tu prends, pour m'écartier d'ici, un soin qui pourrait ne point me paraître désintéressé.

LIGUEUIL. — Non, mon ami, non, je ne suis pas amoureux de Régine. Je suis amoureux de ma femme. Mais, néanmoins, si je sens bien auprès de cette petite que je ne suis que son ami, je sens aussi qu'elle est mon amie-femme. Et pour cette amitié-là, on a, c'est vrai, un je ne sais quoi que l'on n'a pas pour l'ami-homme, quelque chose d'autre, je te le confesse, que ce que j'ai pour toi.

NOHAN. — Merci!...

LIGUEUIL. — C'est chaste, un peu paternel, ou plutôt maternel, si l'expression pouvait s'appliquer à rien de ce qu'éprouve un commandant de cavalerie. C'est très protecteur, en tout cas. Et, au nom de ce sentiment, je t'adjure de l'arrêter. On te prêterait vite le projet de séduire Régine; et, comme tu as mal disposé la galerie, au premier faux-semblant, on dirait que c'est fait.

NOHAN. — Les gens qui me prêteraient un projet pareil seraient plus odieux que, moi-même, je ne l'ai jamais été.

LIGUEUIL. — Que diable! après l'opinion que l'on doit inévitablement l'attribuer sur M^{lle} de Vesles, il ne peut venir à l'idée de personne que tu aies l'intention de te marier avec elle.

NOHAN, *se levant.* — Eh bien, si, je l'ai, cette intention.

LIGUEUIL. — Comment? Toi... après les... la... Tu veux...

NOHAN. — Justement. L'erreur et la faute que j'ai commises envers M^{lle} de Vesles, je demande à les abjurer aux pieds de la marquise de Nohan. Cela répondrait à tout, je pense, et le fait même du mariage suppléerait éloquemment à tout commentaire.

LIGUEUIL, *lui prenant la main.* — Bien! c'est brave et intelligent. Tu as raison.

NOHAN. — Certes, je ne lui offre pas une fortune, surtout en comparaison de celle que je lui ai fait manquer. Tu sais, je suis presque pauvre. Mais mon nom

est l'égal des plus fiers, et couvrira la vie de la femme qui le portera.

LIGUEUIL. — Soupçonnes-tu un peu les dispositions de Régine à ton égard?

NOHAN. — Je crois, du moins, qu'elle a pour moi de la sympathie.

LIGUEUIL. — Veux-tu que je me charge de l'interroger?

NOHAN. — Non, merci, il faut que ce soit moi qui lui parle.

(*Un domestique est entré sur ces entrefaites.*)

LI-UEUIL, *au domestique.* — Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE. — Un clerc de notaire demande à faire une communication à M. le comte.

LIGUEUIL, *s'interrogeant lui-même.* — Un clerc de notaire? à propos de quoi? (*Au domestique.*) Dites-lui que je vais y aller. D'ailleurs, voici Régine. (*A Nohan.*) Je vous laisse.

SCÈNE III.

NOHAN, RÉGINE.

RÉGINE. — Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas? J'ai été longue? Oh! si, je sais que je suis très longue habituellement, quand c'est la femme de chambre qui m'habille, parce que cela m'ennuie; et quand je m'habille moi-même, c'est encore plus long (*confidentiellement*), parce que cela m'amuse.

NOHAN, *soucieux.* — Mais ne vous excusez pas, je vous assure.

RÉGINE. — Oh! vous vous êtes impatienté! Tenez, vous avez là, entre les yeux, un pli que je connais bien, et que je ne voudrais jamais vous voir.

NOHAN. — Pourquoi cela?

RÉGINE. — Lorsqu'on a eu, comme moi, beaucoup d'heures mauvaises dans la vie, je vous certifie que, contrairement à l'opinion courante, cela rend meilleur. Et alors on s'afflige devant la marque d'un souci sur le front d'un ami.

NOHAN. — Vous croyez donc que je suis malheureux?

RÉGINE. — Oui.

NOHAN. — Et vous voudriez que je fusse heureux? vous vous inquiétez quelquefois de cela?

RÉGINE. — Oui.

NOHAN. — Et vous vous demandez de quoi je puis être malheureux et ce qui pourrait me rendre heureux?

RÉGINE. — Oui.

NOHAN. — Ah! Et qu'est-ce que vous vous répondez?

RÉGINE. — Rien. (*Un temps.*)

NOHAN. — Qu'est-ce qui peut faire le malheur d'un homme?

RÉGINE. — Bien des choses, je présume.

NOHAN. — Une seule.

RÉGINE, *évasivement.* — Je n'ai jamais été homme, je ne puis deviner.

NOHAN. — Eh bien, une femme, ne concevez-vous

pas ce qui pourrait faire son malheur, en une seule chose (*Régine baisse les yeux*) qui serait une personne? (*Régine fait un signe affirmatif sans relever la tête.*) Alors, réciproquement, vous comprenez que c'est d'une femme qu'un homme reçoit toute peine... et que... c'est d'une femme, aussi, qu'il doit espérer toute joie.

RÉGINE, *timidement*. — De la même?...

NOHAN, *riant malgré lui*. — Généralement! Cela dérange moins.

RÉGINE. — Il me semble qu'il faut ignorer qu'on fait le malheur de quelqu'un, pour ne pas faire son bonheur.

NOHAN. — Il n'y a de bonheur possible que si la femme aimée partage le sentiment qu'elle inspire.

RÉGINE. — Est-ce que cela n'est pas arrivé déjà souvent?

NOHAN. — Sans doute. Mais, pour commencer, comment l'homme aura-t-il trouvé en lui la hardiesse d'interroger le cœur de la femme?

RÉGINE. — Cela doit être, en effet, bien gênant... pour tous les deux.

NOHAN. — Pour moi, je crois que je n'aurais jamais la force d'attendre la réponse à ce que j'aurais ainsi déclaré.

RÉGINE. — Quelquefois, dans des conversations pareilles, on doit être fixé avant que l'on ait achevé sa phrase...

NOHAN, *se reprenant, sur le point de se déclarer*. — Mais si, au moment d'exprimer son amour et de poser la question... la question redoutée, si l'on avait le sentiment d'être un coupable, un grand coupable! envers celle que l'on voudrait prier d'être sa femme. (*Tressaillement de Régine.*) Et si l'on se jugeait indigne de sa propre passion, tant que l'on ne se serait pas montré tel que l'on est, réhabilité dans la mesure du possible par l'aveu de sa faute avant tout autre aveu? Et si la lâcheté à ne pas avouer son amour venait, surtout, de ce qu'on n'osât pas d'abord avouer sa faute?

RÉGINE. — Ma foi, mon ami, le personnage devient très intéressant. Je voudrais savoir sorti d'embarras cet homme si plein de scrupules, ce si galant homme que vous me dépeignez. Je souhaiterais que, pour arriver enfin au second et au plus cher de ses aveux, vous le soulagiez vite du poids qui oppresse sa conscience, peut-être bien sans raison, car, à moins qu'il n'ait affaire à un monstre d'indifférence et d'ingratitude...

NOHAN. — Mais si cet homme était moi? Etsi le sentiment que j'implore en retour pouvait être anéanti du coup, par ma confession première, sans que son existence eût seulement eu le temps de m'avoir été révélée? Que me conseilleriez-vous?

RÉGINE. — Dans ce cas, peut-être vaudrait-il mieux changer l'ordre des confidences et prendre d'abord le soin de vous assurer que vous soyez aimé. (*Echappant à Nohan.*) Je dis cela... je ne sais pas, cela ne me

regarde pas. Nous faisons de la fantaisie, j'y prends part avec amitié. Mais, je crains bien, en adoptant tour à tour vos raisons, de ne vous paraître qu'une conseillère sans conviction, pas sérieuse, par trop arrangeante.

NOHAN, *se levant*. — Non! Dieu du ciel! vous êtes bien, au contraire, telle que je vous rêve, telle qu'il faut que vous soyez. Je ne sais encore quel parti prendre, comment parler! Mais, voyons, n'en avez-vous pas assez entendu? En me prosternant devant vous, en attendant votre absolution comme au pied d'un autel (*lui prenant la main*), ne serait-ce pas vous avoir déclaré déjà que vous êtes celle à qui je ne veux pas, je ne peux pas avoir dit, d'abord, qu'elle est tout mon amour, qu'elle va être toute ma vie ou toute ma mort?

RÉGINE. — Oh! mon ami, mon ami, vous me faites du mal.

NOHAN. — Je...

RÉGINE, *touchant son cœur*. — Non, c'était une façon de dire (*se parlant à elle-même*), parce qu'il n'y a pas de mot pour exprimer ce que l'on éprouve soit ainsi meilleur que du bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE LIGUEUIL.

LA COMTESSE, *entrant d'un air important*. — Régine, mon mari vous prie de descendre lui parler. (*A Nohan, froidement*) Je ne vous savais pas ici...

NOHAN. — En arrivant, on m'a dit que Ligueuil était dans l'atelier, et je suis monté tout droit.

LA COMTESSE. — Voyons, Régine, on vous attend en bas; je vous promets que vous ne regretterez pas de vous être dépêchée.

RÉGINE. — J'y vais, chère amie. (*A Nohan.*) Vous n'êtes pas pressé de partir, n'est-ce pas?

(*Régine sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, NOHAN, PEIS UN DOMESTIQUE.

LA COMTESSE. — Cette bonne petite! ah! je suis bien contente! Elle méritait bien un peu de chance, quoi qu'on ne pût guère prévoir ce qui lui échoit! Mais, c'était son tour, à la fin! Il y a comme cela des destinées dont on se dit: « Cela ne finira donc pas que tout leur tourne mal! » Seulement, cette fois, le coup de veine est beau.

NOHAN. — Ne m'expliquez-vous pas?...

LA COMTESSE. — Le comte de Neuchamps, estimant qu'il n'est jamais trop tard pour faire amende honorable, a légué à Régine un peu plus de deux millions.

NOHAN, *attonné*. — Ah! j'étais revenu trop tôt vers l'espérance. Et devant moi, à nouveau, toujours l'irréparable.

LA COMTESSE. — Que signifie ce langage?

NOHAN. — J'allais, dans un instant, solliciter de M^{lle} de Vesles qu'elle m'accordât sa main... (*Un temps.*) Vous comprenez?

LA COMTESSE. — Oui, cet héritage imprévu met votre... (*avec intention*) délicatesse dans une situation plus que difficile...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — M. le baron Missen attend M^{me} la comtesse au salon. (*Il sort.*)

LA COMTESSE. — Réfléchissez, consultez mon mari... Mais prenez bien garde que le monde ne trouve votre demande en mariage un peu tardive... ou trop pressée. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

NOHAN SEUL, PUIS RÉGINE.

NOHAN, *avec rage*. — Ah! comme il faut que les honnêtes gens soient honnêtes, pour deviner ainsi de la canaillerie partout! Mais chacun de nos actes, de nos gestes, de nos rêves, tout... jusqu'au battement le plus intime de notre cœur, cela n'est donc pas à nous seuls, ni même un peu à nous? Cela appartient donc souverainement à autrui, au monde, à la foule des inconnus? Notre âme est donc un étalage où les passants prennent l'objet qui leur convient... Oui, un étal, où le premier venu s'empare du morceau désigné, l'emporte tout palpitant et l'acommode, l'assaisonne, le dénature à sa guise!... Allons, tout est fini! (*Il va pour sortir. Entre Régine, qui se tamponne les yeux avec un mouchoir, mais qui a la sourire aux lèvres.*) Vous pleurez?

RÉGINE, *d'une voix troublée*. — Oh! ne m'interrogez pas, vous me feriez pleurer encore! Je sens que, dans ce moment-ci, je puis pleurer pendant des heures... Je ne saurais dire si c'est de chagrin ou de joie... Je pleurerai... je pleurerai!...

NOHAN. — D'ailleurs, je n'ai pas de question à vous faire; je suis informé.

RÉGINE. — Ma cousine vous a appris. (*Signe affirmatif de Nohan.*) On dirait que vous êtes mécontent, vous avez l'air triste... oh! si triste!

NOHAN. — Le changement de votre sort a bouleversé le mien.

RÉGINE. — Vous croyez qu'il y a quelque chose de changé en moi? Vous vous trompez... Comment pourrais-je vous prouver que vous vous trompez?

NOHAN, *malgré lui*. — Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime! jusqu'à ce que tout ce qu'il y a d'autre au monde vous fût égal! Si rien, en dehors de moi, ne comptait pour vous!...

RÉGINE, *affectueusement interrogative*. — Alors?

NOHAN, *repris par elle*. — Dites-moi seulement, cela n'engage à rien, on peut même y répondre en riant, dites-moi que vous avez un peu de plaisir à ce que je vous aime tant, tant!...

RÉGINE, *après un silence*. — Être aimée! ou du moins

se croire aimée! Quand on est encore un peu jeune, pas trop laide, faut-il penser que ce soit bien rare, bien difficile? Il me semble qu'il doit suffire de le vouloir... Probablement, j'ai tort... Mais aimer! (*Avec chaleur.*) Pouvoir aimer, savoir que l'on aime, être certaine que cet amour on l'a bien à soi, que c'est tout à fait sien, que rien ni personne ne peut l'altérer, être si loin de pouvoir en douter, que l'on sente qu'il vous étouffe presque... Ah! c'est cet amour-là qui en fait de la joie! A quoi bon l'amour que l'on inspire? Tout l'amour, c'est celui qu'on éprouve!

NOHAN, *éperdu*. — Est-il donc une femme capable d'aimer ainsi?

RÉGINE. — Mais ne serait-ce donc pas ainsi que toutes les femmes aiment?

NOHAN. — Alors, quel homme au monde pourrait mériter d'être aimé ainsi par vous?

RÉGINE. — Oh! qui sait? Comment dirais-je?... Quelqu'un qui ne voudrait pas se décider à me deviner, et qui me ferait vivre un instant de mystère tout à fait sublime, en m'aimant assez pour ne point pouvoir discerner que c'est lui que j'aime et combien je l'aime!

NOHAN. — Régine!

RÉGINE. — Je vous en prie, mon cher ami, mon doux ami... Me voici pleine de honte! Après vous avoir parlé de l'amour avec tant d'ardeur, il me semble que je serais coupable si, maintenant, tout de suite, je répondais directement à ce que me demande votre regard, qui m'intimide tant. (*Avec la plus grande douceur.*) Vous voulez que je vous dise?

NOHAN, *revenant à lui*. — Non, ne dites pas... ne dites rien... Je serais un traître! J'ai perdu la raison; je manquais au serment que je me suis fait... Écoutez-moi. Et pourquoi ceux qui m'ont jugé sur l'infamie de la faute ne sont-ils pas là, maintenant, pour me juger sur la grandeur de l'expiation!... Vous aviez oublié, — et cela vous était facile... et moi c'était l'effet d'un délire, — j'avais oublié que j'ai un pardon, inespéré, à obtenir de vous.

RÉGINE. — Vous êtes tout pardonné.

NOHAN. — Oh! j'en suis loin!

RÉGINE, *lui montrant une chaise, en plaisantant*. — Mon frère, de quoi vous accusez-vous?

NOHAN. — Je crois encore que je ne vais pas pouvoir.

RÉGINE. — Si je vous aidais? (*Réfléchissant.*) Je parie que je devine un peu... mais je n'ose dire... (*Soupirant.*) Vous avez eu un roman? Je ne sais quelle aventure? (*Nohan hausse les épaules, en signe de dénégation.*) Tant mieux!

NOHAN. — Je vous ai calomniée.

RÉGINE. — Ah! bah! Et qu'est-ce que vous avez trouvé à mon sujet?... Que je me teignais les cheveux? Vous savez que je ne les teins pas du tout. C'est leur couleur presque naturelle qui leur vient tout de suite, avec l'eau qui me sert à les laver.

NOHAN. — Non, ne plaisantez pas, l'heure est grave.

RÉGINE. — Quel air vous avez pris! Mon Dieu, voici déjà que je ne suis plus heureuse!

NOHAN. — Avant de vous aimer... avant de vous connaître, en somme, j'ai dit du mal de vous... odieusement.

RÉGINE. — Quel mal?

NOHAN. — J'ai parlé de vous, à propos d'une autre personne.

RÉGINE. — Quelle personne?

NOHAN. — Le baron Missen.

RÉGINE, *interloquée*. — Vous avez dit que le baron Missen me faisait la cour? (*Assentiment de Nohan*.) D'ailleurs, vous me l'aviez dit à moi-même. Vous n'avez pas prétendu, au moins, que je l'aie encouragé? (*Signe d'assentiment*.) Ah! cela n'est pas bien, c'est mal, c'est très mal, cela me fait beaucoup de peine!... Et à qui avez-vous dit cette méchanceté?

NOHAN. — Peu importe, puisque ensuite tout le monde l'a connue.

RÉGINE, *insistant*. — Je veux le savoir.

NOHAN. — C'était à M^{me} de Maudre.

RÉGINE, *se mordant les lèvres*. — Ah! je commence alors à m'expliquer ses airs, certaines de ses mines... Vous avez été bien léger, mon ami, bien inconsidéré! Mais tâchez de me faire oublier ceci, voulez-vous?

NOHAN. — J'irai jusqu'au bout, parce que je trouve en moi la force de l'homme qui donne, à celle qu'il aime, la plus grande et la plus horrible preuve d'amour qui se puisse imaginer. J'aurais pu ne rien vous dire et peut-être n'auriez-vous jamais rien su de cela. Et si vous aviez jamais appris quelque chose, j'aurais eu beau jeu à mentir, à nier, à bâillonner plus tard votre interrogation, d'un de ces baisers dont je me suis vu si près tout à l'heure et dans lesquels j'aurais pu préférer de me taire à jamais!

RÉGINE, *palpitante*. — Que voulez-vous ajouter encore?

NOHAN. — J'ai dit que le baron Missen était votre amant!

RÉGINE, *n'ayant pas d'abord l'air certain de ce qu'elle entend*. — Mon... oh!

NOHAN, *hors de lui*. — Voilà ce dont j'ai été capable! (*Se frappant la poitrine et tombant à genoux*.) Et ce dont je vous demande pardon à genoux!

RÉGINE, *découvrant ses yeux sans paraître l'apercevoir*. — Comment? Moi? je riais au milieu de ces femmes, de ces hommes, de tous ces gens! J'étais gaie, affectueuse, confiante... Je ne savais pas! Et tout ce que je faisais d'innocent, de joyeux, de naturel, était interprété sans doute, tourné en moqueries honteuses.

NOHAN, *balbutiant*. — Régine, ne me voyez-vous pas? Voulez-vous que je me tue?

RÉGINE, *se levant et avec une violence croissante*. — Moi qui avais dans celui-ci une foi presque impie, tant je l'associais à ma foi chrétienne!... Et c'est sous les pieds

de cette méchante M^{me} de Maudre que vous avez ainsi jeté mon honneur! Pourquoi, au fait? Comment cela? Vous étiez donc ensemble en bien grande familiarité?... Non, ne me répondez pas, je vous défends de rien me dire de plus. Une femme!... Cette femme!... s'est amusée de moi avec lui! Ah! vous ne m'aimez pas, puisqu'il y a eu un moment où vous ne m'aimiez pas du tout, où sans doute vous en aimiez une autre? Et, à la minute, je rêvais de quel impossible bonheur je pourrais récompenser le bonheur que vous me donniez. Et maintenant ce que je souffre est infernal. Mon Dieu! quelle souffrance pourrais-je lui rendre!

NOHAN. — Régine!...

RÉGINE. — Mais vous, au moins, lorsque vous me salissiez de votre calomnie, étiez-vous convaincu qu'elle fut vraie? Soutenez donc que vous y croyiez, ce sera votre excuse!

NOHAN. — Régine! ma chère Régine de tout à l'heure, je vous vénère dans le passé. Je vous implore et je vous adore.

RÉGINE, *sardoniquement*. — Ah! vraiment, vous décidez ainsi de moi, sans plus de conviction, rien que pour faire de l'esprit? Eh bien, vous auriez mieux fait d'avoir plus de confiance dans votre découverte, car vous aviez deviné juste. Et c'est bien le moins aujourd'hui que je vous en félicite. Quoi? vous ne me croyez pas? Mon affirmation ne vous suffit pas? Quelle preuve donc vous faudrait-il?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BARON MISSEN.

RÉGINE. — Ah! vous voici, monsieur! Arrivez, venez vite confirmer l'opinion du marquis de Nohan, que vous soyez pour moi... Que vous soyez... Ah! il y a là un mot que j'ai, tout de même, du mal à prononcer.

MISSEN. — Mademoiselle!

RÉGINE. — N'ayez pas de scrupule, puisque c'est lui, vous dis-je, qui s'est porté garant de cela! Je vous en prie, mon bon ami, certifiez à monsieur que vous êtes bien, à mon égard, tout ce qu'il vous était possible d'être... de plus... de mieux... pour une malheureuse fille! Non, comment, vous hésitez? Pourtant je vous fais l'occasion belle, pour vous débarrasser d'un prétendu rival; en rendant la situation aussi franche (*d'une voix défaillante*), je pense que les empressements de M. de Nohan, dont vous vous plaigniez auprès de moi, vont prendre fin. Mais, allez donc! Parlez.

MISSEN ET NOHAN, *en même temps*. — Mademoiselle!...

RÉGINE. — Si, si, parlez, monsieur, parlez! Racontez-lui tout ce qui pourrait bannir les derniers doutes de son esprit... Dites-lui bien nos secrets... arrangez... inventez... Et puissiez-vous me faire quitte envers lui!

(*Elle s'enfuit dans son appartement*.)

SCÈNE VIII.

NOHAN, MISSEN.

MISSEN, avec impertinence. — Je n'ai pas qualité officielle pour prendre la défense de M^{lle} de Vesles, surtout dans une affaire où tant de points me restent encore obscurs. Mais, parmi ce qu'elle a formulé de clair, j'ai distingué que vous aviez bien librement disposé de mon individu pour en troubler sa vie, et que vous aviez fait de mon nom un usage téméraire, puisque je n'en avais autorisé personne (*faisant un pas vers Nohan*), ni particulièrement vous, monsieur.

NOHAN, violemment. — Si vous n'aviez pris les devants, j'allais vous proposer, monsieur, la réparation que je vous dois.

MISSEN. — Alors, puisque nous sommes d'accord, nous pouvons nous séparer.

NOHAN, montrant la porte. — Et nous retirer!

MISSEN. — Passez, monsieur!

NOHAN. — Passez! Quand ce ne serait, enfin, que pour ne plus vous donner l'air d'être ici chez vous.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

PAUL HERVIEU.

JOSEPH DE MAISTRE (1)

II.

L'ŒUVRE.

Quand on étudie d'un peu près les ouvrages de Joseph de Maistre, on s'aperçoit qu'ils sortent tous des *Considérations* par voie de déduction logique et de développement théorique. Les *Considérations* étaient le préambule, ou, si l'on veut, le prologue du système. Le système s'annonce avec le *Principe générateur*, s'affirme avec le *Pape*, se couronne avec les *Soirées*. Maistre a « considéré » dans la Révolution un fait satanique et providentiel; il attend, il espère la victoire de la bonne cause. Mais celle-ci ne se hâte pas d'arriver. Que dis-je? la Révolution s'est incarnée dans un homme, nouveau fléau de Dieu, et l'« Hégire du Corse », depuis dix ans ouverte, ne semble pas près de se fermer. Après vingt années, le problème de la monarchie n'est pas encore résolu. D'où l'axiome qui domine toute la théorie : « La Révolution est satanique; si la contre-révolution n'est pas divine, elle est nulle. » Dieu inspireur du roi, le roi collaborateur de Dieu, et M. de Maistre interprète de l'un et conseiller de l'autre, apôtre pour tout dire d'une sorte de révélation d'État d'où dépend l'avenir de la monarchie chré-

tienne, voilà sous quel aspect se présente à nous cette nouvelle politique sacrée, justement connue dans l'histoire sous le nom de *théocratie*. Ce qui la caractérise, c'est la substitution constante du divin à l'humain dans les règles du gouvernement des hommes, ou encore la correspondance, l'équivalence de l'humain et du divin dans le premier principe de toute société; c'est, par suite, la transformation des lois mouvantes, souples, accidentelles de la politique humaine en manifestations éternelles, fixes, immuables, de l'ordre divin : système rigide et complet qui vous entraîne presque jusqu'où l'auteur veut vous mener, pour peu qu'on soit tenté de lui accorder, — peu de chose en vérité, — seulement deux ou trois petits postulats.

Le point de départ de cette politique est un dogme religieux : la doctrine du salut de la société sort directement, comme celle du salut spirituel, du péché originel. L'homme est né déchu. La révélation l'a fait pensant et parlant. L'homme ne saurait en effet avoir créé son langage, et « il faut être possédé de quatre à cinq diables pour croire à l'invention des langues ». Il a encore moins créé sa pensée; et cette pensée est limitée elle-même aux connaissances que le Créateur a jugées bonnes pour lui, et dont il a, une fois pour toutes, déposé le germe en son esprit. Comment l'homme ainsi fait créerait-il la société? « La politique et la religion se fondent ensemble; on distingue à peine le législateur du prêtre; » voilà le principe. « Ouvrez l'histoire: vous ne verrez pas une création politique; que dis-je? vous ne verrez pas une institution quelconque, pour peu qu'elle ait de force et de durée, qui ne repose sur une idée divine. » L'homme ne se donne donc pas une institution; il la reçoit de Dieu. Il ne se donne pas davantage une loi, ni un roi. La « production des rois » est encore un de ces phénomènes mystérieux où il faut adorer la toute-puissance divine. « Lorsque la Providence a décrété la formation plus rapide d'une constitution politique, il paraît un homme revêtu d'une puissance indéfinissable; il parle et il se fait obéir. » Il parle, dit Maistre, et il suffit qu'il parle. Car les lois écrites sont inutiles, dangereuses même, et la force des institutions ne succombe jamais que sous le nombre des lois. Partout, dans le système, s'oppose le droit *sentit* au droit *écrit*, et la parole à l'écriture. Maistre rappelle à ce siècle « infatué de l'écriture », qui a vu en cinq ans quatre ou cinq constitutions et trois mille articles rédigés par une poignée de barbouilleurs de lois, que l'institution la plus vigoureuse de l'antiquité fut celle de Lacédémone, « où l'on n'écrivit rien ». Ce n'est point son seul exemple; et l'on peut admirer la fertilité d'une démonstration où Platon donne la main à saint Chrysostome et Plutarque à l'Ancien Testament. S'il y revient avec tant d'insistance, c'est pour trancher enfin, en faveur de la doctrine, la question de la souveraineté. Celle-ci n'est pas dans le peuple, mais dans le roi; et

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

le peuple ne peut ni la créer, ni même la déléguer : il ne peut que la reconnaître et l'accepter. Si l'on ajoute que « nulle nation ne peut se donner la liberté si elle ne l'a pas », et que la liberté même est encore le don du souverain, — et de Dieu, — on aura parcouru les principaux degrés du système, qui peut lui-même se résumer ainsi : « Tout gouvernement vient de Dieu. — Toute nation a le gouvernement qu'elle mérite. — Tous les rois sont dans la nature ; — le meilleur est celui qu'on a. — Aucune grande institution ne peut résulter d'aucun monument écrit. — Qu'est-ce qu'une nation ? C'est le souverain et l'aristocratie. — Toute révolution est impie. »

L'édifice est construit, il faut le maintenir. Car Maistre est l'homme des choses établies une fois pour toutes. Il a beau nous peindre la « tranquillité magnifique » de ces familles régnantes qui s'avancent « comme d'elles-mêmes, sans violence d'une part, et sans délibération marquée de l'autre ; » il sent bien, — et l'a veu est assez significatif, — que, livrées à leurs propres forces, elles auraient à subir toute sorte d'assauts. Comment assurer la société sur ces bases ? Comment durer toujours, et durer sous la même forme ? Ici intervient le rôle des dogmes dans la société. Ce que sont ces *dogmes* ; s'ils appartiennent à l'ordre religieux, ou civil, ou national, ou peut-être à tous les trois ; s'ils sont vérités démontrées ou erreurs crues utiles, tolérées, encouragées, voire imposées (ce qui ne laisserait pas d'altérer notablement la valeur du mot et la moralité du moyen), c'est ce que l'on ne voit pas très clairement dans Maistre. Cependant, ce que l'on voit clairement, c'est que toutes les voies sont bonnes pour atteindre au but, savoir, créer une unité nationale, fonder une sorte de patrimoine moral qui soit le bien de tous les citoyens, et que chacun pour sa part léguerait tout entier à ses enfants, à perpétuité. Ainsi se défendrait du temps qui détruit et de l'opinion qui ronge l'édifice social, seul semblable à lui-même parmi tout ce qui change, seul vivant parmi tout ce qui meurt. Et, ici encore, la Bible et les Pères prétextent complaisamment à J. de Maistre des arguments de toute espèce, à moins que ce ne soit pourtant Machiavel ou Sénèque : « *Sine decretis omnia natant.* » Telle sera l'œuvre de conservation. Mais le pouvoir conservateur implique le pouvoir vengeur : armé pour se défendre, armé pour punir. Si le dogme national est une œuvre sainte, impie qui l'attaquera : et la logique, devant laquelle Maistre n'a jamais reculé, exige que le fauteur d'une opinion nouvelle soit traité en sacrilège. Ainsi en sera-t-il : si cet homme paraît, *qu'il soit tué*. L'État l'ordonne ; l'État, c'est-à-dire Dieu. Et la belle unité poursuivra son règne superbe, pendant que le souverain, pour couvrir les marches sanglantes du trône, étendra tous les jours un peu plus loin les plis de sa robe rouge.

*
*
*

Cette unité elle-même ne satisfait par M. de Maistre. Il en rêve une plus haute, plus imposante, celle de la chrétienté tout entière rangée sous la commune loi d'un seul chef. Les unités individuelles des divers États confondus dans le grand tout de la monarchie catholique, avec le pape pour modérateur suprême, tel est le dernier but de ses efforts : tel est le sujet du livre qui est la clef même de toute son œuvre, le livre du *Pape*. Au premier abord, cette « hypothèse de toutes les souverainetés chrétiennes réunies par la fraternité religieuse en une sorte de république universelle, sous la suprématie mesurée du pouvoir spirituel suprême », peut d'autant plus séduire, qu'elle semble n'apporter rien de bien nouveau ni de hardi en soi. L'unité spirituelle dans les diverses patries temporelles a de tout temps été le rêve de beaucoup d'âmes, et non pas des âmes hautaines seulement, mais des douces et des tendres. Mais on s'aperçoit bien vite que la prétendue « république universelle » de M. de Maistre est l'organisation de la servitude morale, et sa « suprématie mesurée » l'autocratie la plus absolue qui se puisse trouver. Quand il a bien démontré, ou cru démontrer (car le dédain de M. de Maistre pour l'histoire n'a d'égal que l'adresse suspecte dont il la plie aux besoins de sa cause), que les papes ont été nécessaires dans tous les temps, et comme souverains temporels et comme souverains spirituels ; quand il a, prodiguant les textes de toute sorte et les sollicitant de toutes les façons, établi l'éternelle bienfaisance de l'institution papale, et tantôt réfuté, tantôt nié que la papauté ait jamais été chose humaine, peccable et faille : fort de son assurance, et emporté par ce prosélytisme auquel la fougue ne fait perdre aucune des ressources de la dialectique, il proclame la nécessité du rétablissement du Saint-Siège « dans tous ses droits légitimes » : et le pape de ses vœux, c'est celui qui fait et défait les empires, qui interdit les rois ou les dépose, le pape du moyen âge et de la querelle des investitures, et, pour tout dire, le pape qui brûle Giordano Bruno, et qui bénit Torquemada. Il est à ce point épris d'unité, que la question du Saint-Siège est à ses yeux la question même de la chrétienté, et qu'il reprend à son compte la parole de Bellarmin : « Savez-vous de quoi il s'agit lorsqu'on dispute sur le Saint-Siège ? *Il s'agit du christianisme.* » Parti de là, Joseph de Maistre, développant jusqu'à ses dernières conséquences son grand axiome que « unité est marque de vérité », et « universalité signe exclusif d'infailibilité », met aux mains du pape le plus roide instrument de compression théologique qu'aucun âge ait connu. Mais, du moins, est-ce élan, foi, enthousiasme qui l'inspire ou l'aveugle ? Rien de cela ; c'est amour de l'ordre social, c'est salut public. Comme naguère il faisait de la religion en fondant sa politique, maintenant il fait de la

politique en foudrant sa religion. Il ne cherche pas à convaincre les cœurs, à persuader les âmes, à ramener les incrédules : il raisonne avec les athées, tranquillement, sans colère, tandis que les dissidents sentiront les éclats de sa foudre. C'est que l'athée est volontiers coulant sur le dogme, et qu'il cache souvent un paisible conservateur. Maistre a bien saisi ce trait, et c'est par le côté de l'intérêt particulier qu'il l'entame. Ce serait lui faire tort que ne pas le citer ici : « Je me croirais en état de faire comprendre à une société d'athées qu'ils ont, sur ce point, le même intérêt que nous ; car, puisqu'il est bien prouvé par l'histoire qu'il faut une religion aux peuples, et que le sermon de la montagne sera toujours regardé comme un code de morale passable, il importe de maintenir la religion qui a publié ce mode. *Si ses dogmes sont des fables, il faut au moins qu'il y ait unité de fables*, ce qui n'aura jamais lieu sans l'unité de doctrine et d'autorité, laquelle, à son tour, devient impossible sans la suprématie du souverain pontife. » — Ainsi, Maistre est plus préoccupé de l'unité de la croyance que de sa qualité ; ou, plus exactement, l'unité fait seule à ses yeux la qualité de la croyance, que la croyance soit d'ailleurs vraie ou fausse. Et, quand on se rappelle que pour lui l'universel est l'infailible, cette transformation d'une fausseté *une* en vérité infailible, grâce à l'universalité de sa fausseté, ne laisse pas de surprendre les esprits timides. Il faut cependant permettre à M. de Maistre d'aller jusqu'au bout de sa pensée : « Si j'étais athée et souverain » (un souverain peut donc être athée ?), « je déclarerais le pape infailible, par édit public, pour l'établissement et la sûreté de la paix dans mes États. En effet, il peut y avoir quelques raisons de se battre, de s'égorger même pour des vérités : mais pour des fables, il n'y aurait pas de plus grande duperie. » C'est dans de telles lignes, qu'un véritable athée eût en effet signés des deux mains, qu'on voit jusqu'à quelle extrémité de logique Maistre se laisse emporter. La papauté, le régulateur suprême de l'univers, devenue une institution supérieure de police ; le vrai et le faux rendus indiscernables, indifférents au fond, et subordonnés à l'unité, seule fatale, seule nécessaire, seul dogme substitué en dernière analyse à tous les dogmes, voilà sa conclusion.

* * *

Aussi se fait-il une joie de lancer la foudre sur les adversaires de l'unité romaine, sur les dissidents de l'intérieur et de l'extérieur. Plus haut s'élevait cet esprit impérieux, plus cruellement exerçait-il ce droit de vengeance qu'il s'arrogait dans sa sainte colère. Gallicans, jansénistes, protestants, anglicans et Grecs schismatiques sont malmenés par lui avec une égale rigueur. Entre eux, point de différence. Maistre leur applique à outrance la parole de l'Évangile : « Qui

n'est pas avec nous est contre nous, et qui n'assemble pas avec nous disperse. » C'est en bloc qu'il les condamne. Il les voit associés dans une sorte d'unité négative ou restrictive, qui est l'ennemie-née de celle qu'il défend, l'unité affirmative et absolue. Rien de plus logique en soi : « La suprématie du pape étant le dogme capital, toutes les Églises qui rejettent le dogme *sont d'accord*, même sans le savoir ; *tout le reste n'est qu'accessoire*. » On pourra sans doute, dans les divers passages où il tâche de faire rentrer toutes ces sectes les unes dans les autres, noter des rapprochements forcés, des définitions inexactes, des boutades paradoxales ; mais il faut bien reconnaître dans cet ostracisme la conséquence rigoureuse du principe posé plus haut, et même l'on admirera la profondeur de certaines analyses. Il ne fait pas seulement preuve d'esprit quand il se fait fort de montrer dans le gallicanisme « un élément protestant, aussi petit qu'on voudra, mais il y est ; un élément janséniste mêlé avec l'autre par voie d'affinité ; un élément parlementaire, rendu très mauvais par la sublimation ; enfin un élément philosophique ». Sans doute, il oublie un autre élément, et non le moins important, l'élément national ou français ; mais ce qu'il a vu n'en est pas moins bien vu, et la haine a rendu ici son œil singulièrement perçant. De même, au lieu de relever ce qu'il y a souvent, dans les jugements de Joseph de Maistre, d'inique sur les jansénistes, de méprisant et souvent de faux sur les protestants, de violent sur les anglicans et les Grecs, — car ceci frappe tous les yeux, — il est préférable de remarquer avec quelle vigueur, déchirant tous les voiles, l'écrivain a mis à nu le principe intime, profond, de chacune de ces Églises, et montré quel en est, à ses yeux, le vice radical. Les termes de l'appréciation peuvent varier, le sentiment ne varie pas. Tantôt c'est l'esprit parlementaire qui est le grand coupable, et tantôt l'esprit protestant ; ici, les auteurs de la Déclaration de 1682 ont posé « toutes les bases de la démagogie moderne », en consacrant de la manière la plus solennelle des maximes qui, *vraies ou fausses, ne devaient jamais être proclamées* ; là, l'anglicanisme porte la responsabilité de toutes les révolutions. Toutefois, c'est d'ordinaire au protestantisme que s'en prend Joseph de Maistre. Et, quand il l'a ainsi défini, « l'orgueil protestant contre l'unité », on comprend que pour lui ce soit, en effet, la même chose « de n'être pas catholique (à son sens), ou d'être protestant ». A l'entendre ainsi, Arnaud et Nicole sont protestants ; tout de même Luther est sans doute gallican et Calvin janséniste ; mais, à coup sûr, tous sont « parlementaires ». De tous, par conséquent, on peut prononcer, comme du jansénisme en lui-même, « tout ou presque tout ce qu'il a fait est mauvais, même ce qu'il a fait de bon ». Les plus grands noms, les plus respectés ne sont pas exclus de cette condamnation sommaire. Si Maistre admire les *Pensées* de Pascal, — et cette concession ne

rachète pas une critique acerbe de l'homme, du savant et des *Provinciales*, — il s'impatiente de voir la religion chrétienne pour ainsi dire « pendue » à ce livre : « L'Église ne doit rien à Pascal pour ses ouvrages, dont elle se passerait fort aisément. » Quant à Bossuet, à ce Bossuet « qui n'a pas tremblé d'écrire au pape avec la plume de Louis XIV », il « aurait dû mourir après avoir prononcé le *Sermon sur l'unité*, comme Scipion l'Africain aurait dû mourir après la bataille de Zama. Il y a dans la vie de certains grands hommes certains moments après lesquels ils n'ont plus rien à faire dans ce monde ». — En un mot, sur la question de l'autorité, le dilemme auquel M. de Maistre accule les Églises particulières peut se formuler ainsi : Ou tout, ou rien. Ou l'autorité absolue, et sans autre tempérament possible que celui qu'elle voudra bien s'imposer elle-même, ou une religion sans principe fixe, sans dogme absolu, donc nulle, de quelque nom qu'elle se décore. Ou avec nous, ou contre nous : « Il n'y a plus que deux systèmes religieux possibles : le catholicisme et le déisme ; entre ces deux extrêmes, il n'y a plus de place tenable. »

* *

Encore s'il adoucissait, en faveur des frères égarés, la rigueur de sa doctrine ! Mais Joseph de Maistre n'est pas un homme à concessions. L'onction n'est pas son fait ; il n'a rien d'un Fénelon laïque. Il cherche moins à persuader qu'à contraindre, moins à fléchir la volonté qu'à l'intimider. On dirait qu'il veut fasciner à force d'être rébarbatif. Magistrat jusqu'aux moelles, il est d'État beaucoup plus que d'Église : et il n'a pas de plus constant souci que d'effacer partout le mot « grâce » pour y substituer le mot « loi ». Nous voilà loin de la « religion des cloches » de M. de Chateaubriand ! Ce n'est pas Maistre qu'on accusera de donner dans une fiction idéale et poétique, parfumée d'un vague encens ! Partout l'expiation, le châtement, les supplices. Partout Jéhovah, nulle part « Notre Père ». La divinité implacable pesant sur l'humanité passive, telle est sa religion, vrai christianisme de la terreur. Ce Dieu est bien tel que le veut le système : le dogme de l'autorité ne peut aboutir à un Dieu de bonté.

Comment cependant pouvait s'accorder la cruauté du système avec cette sérénité joyeuse qui est le premier devoir du chrétien, nous le voyons dans *les Soirées de Saint-Petersbourg*. Livre singulièrement puissant et troublant, d'une beauté à la fois haute et barbare ; œuvre d'une pensée très élevée, qui s'exalte encore et s'enivre à se satisfaire ; véritable testament philosophique et religieux, qui met le sceau à la doctrine de Joseph de Maistre, comme il l'a justement mis à sa réputation. Maistre s'est épanché là tout entier. Dans

les dernières années de sa vie, *les Soirées* sont sa plus chère préoccupation : « J'y ai versé ma tête, » écrit-il à un ami. Assez longtemps il a plaidé, attaqué, combattu. Maintenant, se livrant à l'essor de sa pensée, il ne veut plus envisager les éternels problèmes que du plus haut de son esprit, dans le jeu libre et capricieux d'une conversation fictive. Sur les rives de la Néva s'engagent des colloques dignes du cap Sumium ; et c'est Platon lui-même (mais ici Platon, c'est Xavier de Maistre) qui nous décrit le lieu de la scène. Inoubliable tableau ! Ce silence de la capitale endormie, ce large fleuve coulant à pleins bords parmi de vagues étincelles, au pied de la terrasse où trois sages méditent dans la transparence des nuits boréales, ravissent d'abord l'imagination et apaisent nos âmes. Puis des voix s'élèvent, tantôt douces, tantôt fortes, toujours graves. Et le débat nous entraîne aussitôt :

Pourquoi, sur cette terre, le bonheur du méchant et le malheur du juste ? Pourquoi le mal physique et la douleur ? Pourquoi la guerre, les catastrophes, la mort de l'innocent ? A quoi bon la foi, l'espérance, la prière ? L'homme est-il le jouet d'une divinité cruelle, et l'univers est-il un par une force aveugle qui broie et qui tue au hasard, en vue de quelque fin sinistre devant laquelle la raison recule épouvantée ? — Non, non, répond Joseph de Maistre ; qui parle ainsi blasphème. L'humanité souffre, et pourtant Dieu est bon. Il est l'auteur du mal qui punit, mais non l'auteur du mal qui souille. Douleur morale, douleur physique, autant de châtements de nos fautes, et dont l'innocent ne saurait être exempt, puisqu'il ne souffre pas en tant qu'innocent, mais en tant qu'homme. Le bonheur du méchant n'est qu'illusion et ne trompe pas des yeux attentifs ; et la douleur du juste est la rançon dont il doit payer joyeusement l'avènement de la vertu. Doux est le sacrifice à l'innocent ; doux même doit-il être au coupable, puisqu'un coupable « peut être innocent et même saint au moment de son supplice ». Vous jugez sur le monde d'hier et d'aujourd'hui : portez plus haut vos regards, étendez votre vue sur ce perpétuel engendrement des siècles, et découvrez l'intelligence qui se cache sous les choses aveugles. Une immense élaboration se prépare dans l'univers : l'individu, cet atome, et la liberté, l'illusion d'un atome, ne pèsent pas un fétu dans ces grands bouleversements où se marque l'intention de la Providence. Ce qui s'annonce, Dieu seul le sait, et vous peut-être si vous avez la foi. Quelle foi ? demandez-vous. La foi à l'avènement d'une ère nouvelle. Trop heureux êtes-vous de servir par votre chair et votre sang aux éléments de cette transformation. Nous sommes « broyés », mais c'est pour être « mêlés ». Cette conviction est-elle sans délices ? et se peut-il qu'on ne soit ravi d'une passion de martyr à la pensée de coopérer en s'immolant à quelque dessein céleste, obscur à la raison, et d'autant plus clair à la foi ? Re-

posons-nous en ce Dieu qui détruit pour rétablir, et faisons de nos souffrances une jouissance sublime. Qu'il monte de nos cœurs déchirés un hymne de reconnaissance! Que tout notre être brûle devant l'Éternel comme un holocauste d'agréable odeur! Voyez, déjà l'effet s'avance : tout annonce « je ne sais quelle unité vers laquelle nous marchons à grands pas ». Je la vois, j'en saute l'aube nouvelle, et, près de descendre dans la tombe, mon dernier cri sera un cri d'espoir et d'adoration. — Ainsi parle l'apôtre de la Néva : et, rencontrant sur son passage quelques-uns de ces ennemis qu'il a combattus toute sa vie, il les heurte une dernière fois. Ce n'est plus une lutte corps à corps, c'est le choc irrésistible de l'archange, qui foule le monstre d'un talon superbe et victorieux. Puis, laissant dédaigneusement l'arme dans la blessure, il remonte à l'empyrée de son vol irrégulier et puissant ; et si vaste a été son discours, si audacieux les bonds de sa pensée, si complet l'abandon de toute sa nature despotique et mystique, qu'il pense avoir à jamais réconcilié l'homme et Dieu, le créateur et la créature, l'esprit de révolte avec le dogme, la science avec la religion, — et enfin la société avec l'Église, l'Église selon son cœur.

III.

CONCLUSION.

Soixante-dix ans se sont écoulés depuis la mort de Joseph de Maistre, et sur les débats qu'a passionnés sa fougueuse éloquence il règne aujourd'hui un calme relatif. Non que ces questions ne puissent renaître, et ne doivent toujours plus ou moins renaître dans la rivalité des deux pouvoirs qui se partagent la société, le temporel et le spirituel. Mais si la lutte, ou mieux l'accord de ces deux forces, reste le problème des États modernes, la subordination systématique de l'une à l'autre n'est plus le rêve que de quelques esprits plus aveuglés que dangereux. C'est ce qui permet de juger Joseph de Maistre non pas avec indifférence, — un homme de cette taille n'est indifférent à personne, — mais avec une sorte de tranquillité. Au premier abord, il paraît être un homme d'un autre âge, tant le point de vue a changé ; et il l'est bien, en effet. Chercher à concilier l'esprit ancien avec l'esprit nouveau est toujours chose malaisée : combien plus malaisée encore la tentative de Joseph de Maistre, dans sa réaction à outrance ! La Révolution, suivant le beau mot de Lamennais, avait jeté les esprits dans l'avenir. Maistre veut les ramener violemment au passé. Il oublie que les fleuves ne remontent jamais vers leur source. Il oublie que le présent sort du passé, et que l'avenir s'éclaire des leçons de l'un et de l'autre ; il oublie, enfin, tout ce qui s'appelle logique des faits, révolutions sociales, lois historiques, progrès. Pour méconnaître ainsi son temps, pour ne trouver le salut

que dans une marche à reculons, il fallait une éducation et une vie telles que les a eues M. de Maistre. Il fallait être né hors de France, et n'avoir jamais connu la nation pour laquelle on écrivait ; il fallait s'être pénétré dès le berceau de l'esprit de caste ; avoir fait son éducation dans les livres et par les livres ; s'être formé de bonne heure, et comme à son insu, des idées de tradition, d'autorité, d'immutabilité dont la réalité n'offrait aucun exemple palpable ; arraché ensuite à cette rêverie, il fallait être jeté d'exil en exil, du Sud au Nord, et de Sardaigne en Russie, sans se trouver jamais en face d'une nation vraiment constituée, sans pouvoir étudier ce que les institutions donnent aux peuples, ce qu'elles en reçoivent, sans connaître le jeu souple et régulier de la liberté s'accordant avec l'autorité. Le sort de M. de Maistre explique déjà la moitié de ses idées ; la tendance naturelle de son esprit explique le reste. Et, si l'on observe que ses infortunes ont admirablement secondé les vues de son génie, si l'on remarque combien tout semble s'être conjuré pour faire autour de cet homme d'exception l'isolement et le vide, on conçoit qu'il n'ait jugé les choses que d'un pôle ; qu'il ait demandé à ses seuls souvenirs et à ses seules méditations le remède à des maux qui voulaient être analysés de près, vus et maniés ; qu'il ait traité désormais la maladie du siècle par un dogme, et qu'il ait résolu le problème de l'avenir par une formule. Homme du passé, certes, par cette foi dans les systèmes *a priori*, et par cette destitution complète du sens de la vie. Mais homme de quel passé ? La question ne laisse pas d'avoir son intérêt. Pour peu qu'on tâche d'y répondre, on s'aperçoit vite que Joseph de Maistre n'a pas moins méconnu les temps anciens que les temps nouveaux.

Son « passé » est en réalité hors des temps ; c'est une vague et trompeuse image qui flotte entre ses yeux et l'histoire vraie : c'est un idéal que M. de Maistre prend pour une réalité. De là vient que cet esprit si ferme est tombé dans cette étrange méprise : juger l'histoire des sociétés politiques avec des idées théologiques. L'humanité est pour lui une créature perverse et déchue, longtemps contenue sous un joug de fer en punition de ses crimes passés et en prévision des crimes à venir, qui dans une révolte monstrueuse a brisé ses chaînes : il faut qu'elle y soit au plus tôt ramenée. Une telle théorie est-elle plus vraie et moins dangereuse que celle de Rousseau ? Rêve pour rêve, celui de Jean-Jacques répugne moins à l'homme, et ménage au moins sa dignité. S'il l'exalte trop peut-être, Maistre ne la rabaisse-t-il pas au delà de toute mesure, en ne voyant en nous que des esclaves ? Aussi Joseph de Maistre a-t-il plus froissé que convaincu. Si sa politique a plu et risque toujours de plaire à quelques-uns par son esprit radical, sa religion a fait peu d'adeptes. Et comme sa religion est étroitement liée à sa politique, bien petit est le nombre de ceux qui ac-

ceptent le principe commun aux deux avec toutes ses conséquences. Ceux-là d'ailleurs, à peine peut-on dire que J. de Maistre les ait convertis : ils eussent inventé le système, ils le portent en eux, dans leur caractère, ou plutôt dans leur tempérament. Car c'est le propre de M. de Maistre d'être ce qu'il est, encore plus par tempérament que par réflexion : et c'est pourquoi s'il est de ceux que l'on respecte toujours éminemment quand ils sont sérieux, il n'est pas toujours de ceux avec qui l'on puisse discuter. La principale raison en demeure dans ce culte exclusif de l' « autrefois », bien fait pour rebuter l'homme moderne. Joseph de Maistre ne risquait pas de faire école parmi les vivants. Et, dès le lendemain de sa mort, le doux rêveur lyonnais, Balanche, pouvait le coucher respectueusement côte à côte avec les grands « Prophètes du Passé », seul et sans suite. L'avenir ne l'a point démenti.

*
**

Faut-il ajouter que nul n'a fait plus de tort à sa doctrine que lui-même, moins encore par le choix de ses arguments que par la manière dont il les a présentés ? Maistre pousse toujours tout à l'extrême. Il prétend quelque part qu'il se défend de « la simple exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens ». Ce n'est pas la simple qu'il emploie tous les jours, mais la double et la triple. A lui appliquer sa propre parole, il serait un très honnête homme qui a beaucoup menti. Son langage se ressent du peu de mesure de ses idées. La violence est son état quasi naturel.

Maistre a trop supérieurement pratiqué ce genre de polémique, — dont on a tant abusé depuis, — où le plaisir de défendre n'est rien auprès de celui de blesser : et sur quels sujets ! sur quelles questions graves entre toutes, respectables, sacrées ! D'avoir pu être appelé, de ce chef, un « Voltairé retourné », faut-il le féliciter ou le plaindre ? Son haut esprit, certes, valait mieux que l'emploi qu'il en a fait. Et voici que, par un dernier contraste, après sa violence on peut lui reprocher sa souplesse. Car il est avocat incomparable, surtout quand il a tort. Il épilogue, il ergote, il brouille les fils à miracle, s'il le faut : retors comme pas un, ingénieux à nier l'évidence même, très capable de faire l'illusion d'un rhéteur et d'un sophiste, bien qu'il soit très loin du premier et n'ait en général que l'apparence du second. Mais c'est assurément sa faute si nous sentons qu'en nous épouvantant il s'amuse ; qu'en nous assénant force horions il se livre surtout à une escrime agréable et qu'il travaille pour l'art ; qu'enfin s'il nous semble ému, nous redoutons d'entendre soudain son rire sardonique. Que dire enfin, quand il est tout à fait convaincu et enflammé ? Avec des moyens aussi redoutables, il est admirable à écouter s'il est dans le vrai ; mais s'il est dans le faux, ou si, parti du vrai, il a rencontré le faux en route, ce qui lui arrive souvent, il donne à frémir, et le mot de

Sainte-Beuve n'est presque plus trop fort : « C'est le sophisme vêtu de pourpre et précédé du glaive. » Le ton de Joseph de Maistre devait porter une sensible atteinte à sa doctrine, quand bien même il aurait démontré celle-ci et l'eût assise sur d'inébranlables arguments.

Mais il ne l'a pas démontrée, il ne pouvait la démontrer ; et là est, en dernière analyse, le vice capital du système. Il repose tout entier sur le dogme, et le dogme ne se prouve pas. Et, pourtant, est-il prudent de tout fonder non pas sur la foi, ni sur la raison de l'homme, mais sur la nécessité posée en principe de sa soumission, c'est-à-dire de sa nullité ? L'édifice social construit par Maistre n'a pas d'autre base. Pour son inventeur, ce n'est pas la société qui est faite pour l'homme, mais l'homme qui est fait pour l'ordre social, devenu l'ordre divin. Mais ceci n'est pas même un dogme, c'est un postulat : et le moyen de le faire accepter à des hommes ? Nécessité d'une autorité d'essence supérieure, d'une souveraineté innée dans certaines familles, inaccessible et inaliénable à perpétuité, autres postulats ; par suite, liberté d'action nulle chez le citoyen, liberté de pensée réduite au droit de croire ce qu'approuveront « les officiers et les dignitaires de l'État, seuls dépositaires des grandes vérités », autant d'autres postulats, qui s'enchaînent à la rigueur, mais dont aucun n'échappe à la nécessité de se justifier. Sans doute on sait bien que, pour Maistre, le despotisme « engendre de lui-même plusieurs formes républicaines », tout comme « l'esclavage des Russes offre beaucoup de compensations ». Mais il ne démontre pas plus ces propositions que les précédentes, et vraiment l'artifice est un peu grossier. En réalité, il est l'adversaire de la liberté, non pas d'une certaine liberté, ou des excès de la liberté : mais de la liberté en elle-même, dans son principe, dans son exercice le plus naturel et le plus innocent. Pour lui, rebelle celui qui discute ; et, d'une façon toute générale, pour lui, le parlementaire, c'est l'ennemi. C'est ce qui l'a conduit à voir de la démagogie partout, ce qui l'a poussé à prendre un principe assez radical pour supprimer toute ombre d'ingérence de l'homme dans les affaires de l'homme. La raison de cette prévention à outrance se lit clairement. Joseph de Maistre a parfaitement senti que si l'on admet, dans l'ordre politique, le principe de liberté, tout peut s'ensuivre : non seulement concessions pacifiques et changements légaux, mais accidents, entreprises de la force brutale, révolutions. Or il prétend soustraire l'autorité à tous les hasards de l'avenir : et, trouvant trop dangereux d'entrer en composition avec la liberté, il la supprime. C'est une solution sur le papier, ce n'est pas autre chose. Nier l'existence et la nécessité d'une certaine liberté dans l'état moderne, nier l'influence de l'individu sur le corps social, c'est fermer volontairement les yeux à l'évidence. Par contre, réserver ses plus après sar-

casmes pour ces clairvoyants et ces sages (souvent aussi, hélas! ces généreuses dupes), qui tentent l'accord des deux principes sociaux, et qui voient dans le jeu variable de l'autorité et de la liberté l'avenir de leur patrie, c'est vraiment chez Maistre excès de logique ou excès d'aberration. L'homme ne va pas de sitôt, pour lui plaire, retourner à ses fers; et les dogmes politiques, — si dogmes il y a, — étant dogmes humains, rien n'empêche qu'ils ne se plient au lent travail des siècles, et qu'ils ne soient en même temps une barrière, une consécration et une liberté. Et puisque Joseph de Maistre s'est tant réclamé de l'argument historique, c'est le cas d'opposer parole à parole, et de lui répondre par la bouche de M^{me} de Staël : « Il importe de répéter à tous ces partisans des droits qui reposent sur le passé que c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne. »

* *

Mais que conclure de là? Ne reste-t-il rien de Joseph de Maistre? Et quand on a dénoncé le vice profond de son système politique et religieux, faut-il croire que tout soit dit et qu'on puisse se tenir quitte envers sa mémoire? Loin de nous cette pensée. A le supposer vraiment dépourvu d'un talent supérieur, il vivrait éternellement dans le souvenir des hommes pour son noble caractère et son indomptable vertu. D'autant plus grand qu'il a plus souffert, et qu'il a offert au monde ce rare exemple simplement, j'allais dire gratuitement. Héros et martyr du devoir, il a montré dans la torture morale une âme chevaleresque. Fidèle jusqu'à la mort à ses croyances, il a été vraiment ce Juste d'Horace qui reste seul debout, intrépide, au milieu des ruines de l'univers. Son nom est synonyme de grandeur morale : il est assuré de ne pas périr. — Mais ce n'est pas tout. Une autre grandeur le consacre encore, et son nom est synonyme de génie non moins que de vertu. Sans doute sa théorie n'est qu'une utopie féodale : mais quelle hauteur de pensée ne fallait-il pas pour la concevoir! quelle force de tête pour en enchaîner toutes les parties! quelle merveilleuse supériorité d'esprit pour triompher des difficultés de l'exécution! Exégèse, polémique, critique, histoire, littérature, théologie, Maistre manie et mêle tout de sa main robuste : il n'est inégal à aucune besogne; et, par-dessus cet amas de matériaux souvent bruts, on sent passer le souffle puissant de sa pensée. Il y a chez lui de l'Altante et du démiurge. C'est un monde qu'il porte dans sa tête, et ce monde il veut le réaliser dans celui qui existe, par un travail minutieux et colossal d'adaptation, de correction, de réforme et de rupture qui le captive, l'irrite, l'exalte ou l'exaspère. Qu'il fait beau le voir dans ses colères, dans ses enthousiasmes!

Que si cependant on veut caractériser ce qui frappe surtout chez lui, c'est qu'il est un esprit penseur. La

pensée pure est le domaine où il se sent le plus chez lui, où il se déploie tout à l'aise. On pourrait enlever de ses ouvrages beaucoup de choses, écrites pour justifier le système; quantité d'autres, improvisées par humeur; un certain nombre qui tournent directement contre le but : ce départ fait (et il est assez considérable pour qu'on hésite à l'évaluer), il ne resterait plus que de la pensée sans arrière-pensée, de la vérité sans épithète, ce qu'il appelle quelque part *de l'or pur*. On serait alors étonné de voir un Maistre observateur, moraliste et philosophe, qui, par l'envergure de l'esprit et la pénétration du regard, le dispute aux plus grands. Quand il n'a aucune thèse en tête, et qu'il ne se préoccupe que de penser pour lui-même, il est un admirable trouveur de vérités. Il a tout pour cela : une souveraine hauteur d'intelligence, une belle sérénité métaphysique, la pratique familière des généralisations hardies : Ajoutez le coup d'œil de l'aigle et un don naturel de frapper tout en effigie. Vérité morale, vérité philosophique, vérité historique, sont également de sa sphère. Il a de ces mots qui illuminent, d'autres qui vous frappent d'une secousse électrique. Pour faire revivre une époque dans une phrase, il n'a pas son pareil. Il ne l'a pas non plus pour jeter, en passant, un de ces aperçus qui saisissent et ne font faire qu'un tour à tout l'être pensant. L'historien surtout trouverait à méditer dans ces courts passages où Maistre n'est jamais plus lui-même que quand il semble parler contre lui-même : « Toute grande révolution agit toujours plus ou moins sur ceux qui lui résistent et ne permet plus le rétablissement des anciennes idées. » — « Le bonnet rouge, en touchant la front royal, a fait disparaître les traces de l'huile sainte. Le charme est rompu. » — « La Révolution est trop grande pour la tête d'un homme... Sa base est le monde, et elle égale par ses conséquences la chute de l'empire romain. »

Grand penseur, Joseph de Maistre n'est pas un moins grand écrivain, et presque sans y songer, en tout cas sans y tâcher. Rien ne ressemble moins à un artisan de paroles, et chacun de ses livres semble nous dire par son exemple : « A qui ne cherchera qu'à penser hautement, le style sera donné par surcroît. » Il l'a eu, ce style inimitable, ce style qui est l'homme même, qui ne se peut « ni transporter ni altérer », qui fait corps avec le caractère même aussi bien qu'avec le génie de l'auteur. Il n'a pas cherché à se le donner. Dès son premier opuscule, la pensée naissait avec sa forme, comme la déesse avec son armure. L'esprit de Joseph de Maistre a ce pouvoir merveilleux de cristalliser au passage tout ce qui le traverse; et les plus fugitives formes de sa pensée s'emprisonnent d'elles-mêmes dans un moule transparent et définitif. D'eux-mêmes les mots et les tours, si hardis, si rares, si singuliers qu'ils paraissent, ont couru, ont volé : tant leur effet est infallible sans sembler calculé, tant il y a identité parfaite entre le jet de la pensée et celui

de la phrase. Si la science et l'art sont là pour quelque chose, c'est une science et un art si instinctifs et si correspondants à la nature, qu'ils sont devenus chair et sang de cet esprit. Ce que l'on peut reconnaître, sans rien diminuer du mérite de Maistre, — et peut-être en y ajoutant, — c'est que ce style décele un acquis prodigieux. C'est toute notre littérature classique, et la plus substantielle comme la plus légère, la plus fine comme la plus forte, c'est tout l'humanisme français qui est versé dans ce vaste cerveau et qui l'a fécondé de toutes parts. Sans Montesquieu, Maistre n'aurait pas cette sobre plénitude et ces aphorismes coupants; sans Voltaire, cette décision d'attaque et cette sûreté de trait; sans J.-J. Rousseau, cette véhémence qui bouillonne et cette robuste structure de membres; mais que dis-je? Bossuet ne peut-il revendiquer plus encore, la majesté, le nombre, le souffle oratoire et l'abondance sacrée? Pascal lui-même, Pascal surtout peut-être, et non pas celui des *Pensées* seulement, mais l'auteur de ces petites lettres que Joseph de Maistre (l'impie, mais l'ingrat surtout!) appelait « les menteuses de Pascal », ne reconnaîtrait-il pas ici sa dialectique, son art de jouter, sa raillerie amère, ses mortelles étreintes? La Bruyère enfin renierait-il maint passage où Joseph de Maistre, lui aussi,

Incruste un plomb brûlant sur la réalité,

là, notant en deux traits comme on grave à l'eau-forte; ici, burinant en six lignes un portrait vivant, éternel? Voilà bien les éléments primitifs du style de Joseph de Maistre; et pourtant son style n'est qu'à lui, et peut-être est-ce une plus grande marque de force d'avoir rappelé tant d'écrivains originaux sans cesser d'être original, que d'avoir inventé un style battant neuf. Maistre passe au rang des grands classiques par cette combinaison de qualités uniques, auxquelles il faut ajouter un certain goût de l'exceptionnel et de l'excessif qui donne à tout ce qu'il écrit une saveur propre. En cela écrivain d'une virtuosité dangereuse, et par bonheur assez impraticable pour décourager toute imitation. Il excelle, par exemple, dans la peinture de l'horrible, et la page sur le bourreau, celle sur la jeune fille « livrée au cancer », celle sur la guerre, sur la loi du sang, sur le sauvage, sont d'une beauté sombre et truculente. Son style, dans ces rencontres, a l'éclat mat et la noirceur de l'ébène. Le même auteur pourtant a écrit la magnifique prosopopée qui termine le *Principe générateur*, l'hymne de la fin du *Pape*, le panégyrique de la langue latine, et, dans la deuxième partie du *Bacon*, les pages les plus exquises qui existent dans notre langue sur l'art chrétien, sur la Madone et sur les anges. Soit qu'il nous fasse frémir, soit qu'il nous charme, cet homme touche toujours en nous je ne sais quoi de profond où les écrivains n'atteignent pas d'ordinaire; et, qu'il choque ou qu'il

plaise, il intéresse toujours chez le lecteur quelque chose de plus noble que le goût.

Chez nous enfin, Français de France, il flatte une fibre toujours vibrante, car en tout temps il aime notre patrie d'un amour passionné. Lui, l'étranger, la victime de la Révolution, il a pour la France, en pleine coalition, des paroles d'une angoisse indicible. Le démembrement de notre pays lui apparaît comme « un des plus grands maux qui puissent frapper l'humanité ». Alors même qu'il nous malmène et nous maudit au nom de la cause sacro-sainte, il hérite la nation, il croit à sa mission civilisatrice dans le monde, il admire en sa langue le merveilleux instrument de sa primauté intellectuelle. C'est à pleine voix qu'il entonne le *Gesta dei per Francos* à la face de l'Europe liguée contre nous; c'est au plus fort de nos malheurs qu'il trace cette ligne : « Rien de grand ne se fait en Europe sans les Français. » Pourquoi faut-il qu'il ne soit pas né parmi nous, quand il se reconnaissait nôtre? Pourquoi faut-il que nous en soyons réduits à l'adoption posthume? Comme lui, on s'irrite de ce faux pas que fit « dame nature en le portant dans son tablier de Nice en France », et grâce auquel il « tomba platement à Chambéry ». On aime à se le représenter né de ce côté de la frontière. On voit cet esprit grandir avec les événements, la Révolution le former à son contact, et son intelligence prendre une plus exacte idée des hommes et des choses : on rêve d'un plus parfait équilibre dans les idées de ce génie primesautier; d'un tempérament plus juste apporté à l'exercice des plus hautes facultés; de certaines rudesses adoucies, d'une force soutenue substituée à la fougue, d'une grandeur enfin plus homogène et plus harmonieuse. Et alors... — Et alors, il ne serait pas Joseph de Maistre.

S. ROCHEBLAVE.

UN REPORTER AU XVII^e SIÈCLE

Notes inédites de Racan sur Malherbe.

I.

Malherbe avait un disciple de trente-quatre ans plus jeune que lui, un orphelin qui devint vite son ami et son fils, et qui, oreilles et bouche bées, l'écouta, l'observa, l'admira quotidiennement vingt-trois ans durant, depuis ce jour d'automne de l'année 1605 où, petit page de la chambre d'Henri IV, il comparut au Louvre devant le poète officiel, « froissant entre ses doigts sa toque de velours à plume », jusqu'au 5 avril 1628 inclusivement, jour de la mort de Malherbe, à laquelle le disciple manqua, retenu au loin à son poste

d'enseigne, mais dont il demanda tous les détails aux autres disciples, ses amis.

Racan avait retenu pêle-mêle, avec les principaux articles du code littéraire de Malherbe, toutes les boutades échappées à sa brusquerie naturelle, et comme il vécut fort âgé et qu'il était très conteur, il les conta pendant quarante ans.

Le poète avait affirmé dans sa superbe :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement ;

il fut dépassé dans son attente, car il y eut plus, et

Ce que Malherbe dit dure éternellement.

Il était loin de s'en douter : l'eût-il soupçonné, que sa vanité eût été capable de s'en trouver flattée d'abord, mais son bon sens n'eût pas manqué de décocher au trop fidèle disciple un de ces mots vifs dont il avait l'habitude et qui emportait la pièce. Ce mot, il est même permis de le conjecturer, non sans vraisemblance, d'après celui qu'il lança un jour d'impatience au même Racan.

Un grand seigneur, qui se piquait de poésie, reprochait une fois à ce dernier le mauvais emploi d'un adjectif dans un de ses vers : l'auteur des *Bergeries* invoque aussitôt un vers de Malherbe où le même terme est employé, et Malherbe, du coin où il écoutait, s'écrie brusquement : « Eh bien, mort Dieu ! si je fais un... une sottise (comme disent en leur pudeur les biographes modernes), en voulez-vous faire... une autre? »

Racan savait par cœur tout ce qu'avait lâché son maître... en fait de sottises, durant vingt-trois ans, et il le répétait pieusement.

* * *

Vers 1653, quand Ménage vit que Racan était décidément trop paresseux pour composer la première édition des poésies de Malherbe, il résolut de s'en charger lui-même, mais il lui demanda du moins quelques notes sur la vie du poète : Racan s'exécuta et rédigea des « Mémoires pour la vie de M. de Malherbe », improvisation naïve où il déverse à sa manière, sans art, sans grand ordre, sans aucun discernement, ce qu'il sait et ce qu'il a coutume de raconter, l'intéressant comme l'insignifiant, le grossier comme le ridicule. C'est vraiment le « Malherbiana » : les trois quarts de cet écrit sont remplis par des « bons mots ». Après en avoir rapporté un certain nombre, Racan est pris de scrupule et se met à songer comme un bon mot se refroidit à distance ; ce sont les lignes où il témoigne de la plus grande intelligence : « C'étoient, dit-il, les discours ordinaires qu'il avoit avec ses plus familiers amis ; mais

« Ils ne se peuvent exprimer avec la grâce qu'il les prononçoit, parce qu'ils tiroient leur plus grand ornement de son geste et du ton de sa voix ».

Et que dire, à trois siècles d'intervalle, quand la langue, les mœurs, les circonstances ont changé? En vérité, on jugerait plus facilement par un herbier des merveilles de la nature que du génie d'un homme par une collection de bons mots.

Ménage profita largement des notes manuscrites de Racan, dans son *Commentaire sur Malherbe*, et *Pellisson*, au même temps, en use dans son *Histoire de l'Académie française*, tous deux conservant scrupuleusement la façon de conter de Racan, façon languette, un peu traînante, et qui sent la grâce vieillotte des gens âgés qui ne sont plus pressés.

Le grand médisant de l'époque, *Tallemant des Réaux*, se jette sur ces historiettes qui sont proprement son gibier. Il en compose le portrait de Malherbe, les resserrant, les accélérant et fouettant, pour ainsi dire, la langueur de Racan de sa piquante vivacité.

La Fontaine, qui s'entend à choisir, y prend l'unique perle : la fable du *Meunier, son Fils et l'Âne*.

Voilà donc le célèbre poète qui commence à être dépeint, ou plutôt déshabillé par son disciple, et cette relation enfantine de Racan qui devient le fondement de la tradition biographique sur Malherbe.

On fit plus. Deux ans après la mort de Racan, en 1672, un certain abbé de *Saint-Ussans* eut la fâcheuse idée de publier tels quels ces *Mémoires de Racan pour la vie de Malherbe* dans un recueil de *Divers traités d'histoire de morale et d'éloquence*. Cet exemple fit fortune, et depuis deux cents ans on n'a pu donner une édition des poésies de Malherbe, sans se croire obligé de mettre en tête le texte des historiettes de Racan ; au point que le meilleur éditeur moderne nous les donna, il y a une trentaine d'années, sous le titre excessif de *Vie de Malherbe par Racan*, et tout récemment, à propos de deux thèses de doctorat, à la Sorbonne et dans les revues savantes, l'on a rouvert le feu sur le caractère et sur le génie de Malherbe, en cherchant de part et d'autre des munitions dans les *Mémoires de Racan*.

Une seule note détonne dans ce concert d'approbation vraiment extraordinaire : au milieu du xviii^e siècle, l'abbé *Jolly*, en son *Dictionnaire de littérature et d'histoire*, se scandalisait des *Mémoires* de l'ouvrage et, se refusant à douter du tact de Racan, en contestait l'authenticité : « Est-il à présumer, dit-il, que Racan, le disciple, l'ami, le fils de Malherbe, pour ainsi dire, se soit plu à déshonorer de gayeté de cœur la mémoire de son Maître...? Quelle indiscretion dans Racan, pour ne rien dire de plus, s'il est l'auteur de cet écrit! »

Quelle indiscretion ! c'est : quelle naïveté ! qu'il convient de dire. Il faut avoir suivi, comme nous l'avons fait, pas à pas, l'in vraisemblable naïveté que garda Racan pendant quatre-vingts ans, pour arriver

à comprendre comment il la put pousser jusqu'à cette extrémité.

Non, en vérité, ni Berthelot avec ses parodies, ni Mathurin Régnier avec ses satires, ni Desportes avec sa mauvaise humeur, aucun de ses ennemis enfin n'a réussi à faire à Malherbe un mal aussi sensible que, par ses inconscients bavardages, son disciple chéri. On n'est vraiment trahi que par les siens!

Certes, nous n'aimons pas Malherbe, mais la justice nous force à récuser un pareil témoignage, quand il s'agit de le juger; et nous estimons qu'il serait « pourtant temps », comme dit la chanson, de s'apercevoir que c'est par la malice innocente de Racan que la mémoire de Malherbe nous arrive escortée, encombrée, étouffée, pour ainsi dire, par un monceau d'anecdotes qui n'ont rien à voir avec son génie, et que nous avons affaire, avec cette prétendue *Vie de Malherbe*, à de simples notes sans portée, à un vrai monument de naïveté, à une œuvre de reportage, comme nous dirions aujourd'hui, sincère à coup sûr, mais primitif, dans le genre de celui que pourrait faire sur son père un enfant à l'esprit simple.

N'en concluons rien ou... pas grand-chose pour l'histoire littéraire, et, pour peser ces riens, prenons, comme dit Voltaire, nos balances de toile d'araignée.

Contentons-nous de nous amuser de ces détails, quand ils se trouvent encore amusants, et d'en repaître notre curiosité, puisque c'est l'un des goûts de notre siècle indiscret de mettre à nu les grands hommes, et l'un des divertissements de notre époque égalitaire de surprendre à la loupe les misères humaines chez les favoris de la gloire. Il faut reconnaître que le plaisir en est bien avivé, lorsqu'il s'exerce aux dépens d'un tyran des mots ou des hommes; il prend alors je ne sais quoi de la saveur exquise de la vengeance.

Lisons donc les *Mémoires* de Racan après déjeuner (c'est une lecture digestive), tout comme nous lisons notre journal qui nous donne des informations intimes sur un homme illustre, d'après l'interview de son valet de chambre.

**

Racan n'avait pas absolument tout écrit à Ménage, il n'avait pas vidé jusqu'au fond son sac à souvenirs. C'était le plus souvent pudeur ou prudence: il avait en effet jugé certains mots de Malherbe vraiment trop lestes pour souffrir l'écriture, bien qu'il se fût déjà montré dans les *Mémoires* singulièrement large en ce sens; d'autres mots lui semblaient trop libres en politique ou en religion, à présent que Richelieu, continué par Mazarin, avait appris à tous qu'il était perdu sans retour, ce franc-parler de la cour d'Henri IV et de la Régence de Marie de Médicis. Dans la série des « bons mots » de Malherbe, la partie réservée était donc la plus piquante. Racan, s'il n'avait point osé l'é-

crire, continua plus que jamais à la conter, mais avec quelque mystère sans doute, et seulement aux amis sûrs, tels que Ménage ou Valentin Conrart, le premier secrétaire de l'Académie.

Il y ajoutait d'autres détails, indifférents ceux-là, qu'il avait omis par simple oubli dans ses notes à Ménage.

Conrart, le jour où il recopia pour lui-même les « Mémoires » de Racan, se souvint de toutes ces anecdotes supplémentaires, oubliées ou réservées, qu'il tenait oralement de son ami, et il prit soin de les intercaler dans son manuscrit à leur place respective.

C'est ce manuscrit de Conrart, complété d'une façon si précieuse, sur lequel nous avons eu la bonne fortune de mettre la main, grâce au désintéressement d'un aimable savant qui a bien voulu nous céder sa découverte, il y a deux ans (1). Nous ne croyons pas avoir le droit de tenir sous clef ce petit trésor, et il est temps d'en livrer au public les principales pièces. L'on n'est plus aujourd'hui, grâce à Dieu, de l'humeur de Fontenelle, et quand on a la chance d'avoir la main pleine d'idées ou, plus modestement, de documents inédits, l'on s'empresse de l'ouvrir toute grande.

Mais le lecteur va sourire peut-être en nous voyant tomber à notre tour dans le péché mignon de Racan et augmenter nous-même la collection des anecdotes dont nous avons commencé par médire. Qu'il remarque cependant, pour notre double excuse, que nous ne sommes point tenu de ménager la mémoire de Malherbe comme aurait dû le faire son disciple et ami, et que si nous nous aventurons à quelque conclusion partielle, ce ne sera qu'après nous être entouré de beaucoup d'autres documents, notamment de la correspondance de Malherbe.

Enfin, puissent-ils nous pardonner tous les trois, et Malherbe de le trahir, et Racan de le citer, et Conrart de le faire parler!

II.

Vous saviez, n'est-ce pas? que Malherbe était frileux: Racan, vous vous en souvenez, avait ses entrées franches dans la modeste chambre garnie de son maître, située en la rue des Petits-Champs, sur la droite, en venant du Louvre, entre la rue Saint-Honoré et la rue du Bouloi, dans une maison qui, entre parenthèse, mériterait bien aujourd'hui sa plaque commémorative autant que beaucoup d'autres. Il y grimpaît à toute heure, et il nous a déjà conté dans les « Mémoires »

(1) Notre savant maître M. Auguste Bourgoïn, le biographe de Conrart, s'est dessaisi spontanément de ses précieuses notes en faveur de la biographie de Racan que nous sommes en train d'achever; nous savons à M. Bourgoïn d'autant plus de gré de sa générosité qu'il avait un article tout prêt sur la question. On sait que, depuis Conrart, il a donné les *Maîtres de la critique au XVII^e siècle*, et cette année même les *Récits de nos élèves*, si poétiquement illustrés par Fraipont.

qu'un matin de grand hiver, il surprit Malherbe très affairé à enfiler les unes sur les autres un certain nombre de paires de bas presque toutes noires. Craignant de favoriser une jambe plus que l'autre, le bonhomme faisait deux tas de jetons, et, sitôt qu'un bas était mis, il grossissait d'un jeton le tas correspondant. Racan, pour une fois, la seule sans doute, plus pratique que son maître, lui conseilla d'attacher à chacun de ses bas un ruban de couleur par ordre alphabétique, « amarante, bleu, cramoisi », etc... Malherbe approuve le conseil et l'exécute sur l'heure. Le lendemain, rencontrant son disciple, comme à l'ordinaire, à la table du duc de Bellegarde, au lieu de bonjour, il lui dit : « J'en ai jusqu'à L. » Tout le monde fut fort surpris, et Racan, qui n'avait jamais l'esprit très présent, eut de la peine à comprendre que le poète voulait dire qu'il avait mis douze bas.

Les bas de Malherbe sont pour nous une vieille connaissance. Mais voici que Conrart nous renseigne sur le haut du vêtement :

« Estant un jour... en hiver... chez M^{me} Desloges... », — dans ce salon littéraire et protestant qu'il fréquentait si volontiers, — « il fit voir que les camisoles et les doublures qu'il portoit alloient jusques au nombre de quatorze ».

Êtes-vous plus curieux encore, et tenez-vous à savoir en quoi étaient faites ces camisoles? Sachez qu'il y en avait un certain nombre en frise (l'astrakan de nos pères), et en frise verte. En effet, par le même grand hiver, rapportent les *Mémoires*, il en avait étendu à sa fenêtre trois ou quatre aunes, en grommelant : « Je pense qu'il est avis à ce froid qu'il n'y a plus de frise à Paris; j^e lui montrerai bien que si. »

Quatorze camisoles vertes en haut, douze bas noirs... en bas, voilà qui va bien. Mais nous avons une lacune, hélas! dans l'habillement de Malherbe, et nous ignorons jusqu'à ce jour le nombre, la nature et la couleur de ses haut-de-chausses. Nous ne désespérons point qu'on exhume quelque jour des documents sur ce grave sujet, car Malherbe, avec son sans-gêne habituel, ne devait pas faire difficulté d'en entretenir la compagnie.

Vous savez encore que Malherbe était un conservateur intransigeant en politique comme en tout le reste : en littérature, c'est à force d'être conservateur qu'il fut révolutionnaire, au nom de la modération, de la correction, de la prudence et même de la timidité. En politique, sa passion de l'ordre le rendait impuissant à comprendre les guerres civiles de son temps. Ce royalisme aveuglément dévoué fut même, croyons-nous, un des seuls sentiments profonds de sa nature, en même temps qu'une des sources les plus pures de son inspiration poétique.

Au mois de janvier 1614, rapporte Conrart, quand

éclata avec la révolte de Condé la première guerre civile,

« on parloit dans une grande Compagnie des désordres que causeroit cette guerre, et du tort qu'avoient les mal-contens qui se joignoient à M. le Prince; M. de Malherbe, qui estoit présent, levant les yeux au Ciel, s'écria tout à coup : « O bon Dieu! où est ta fièvre, « ta peste, ton mal caduc (l'épilepsie)? qu'en fais-tu « que tu ne les envoies à ces gens qui troublent « l'Etat! »

Racan, qui avait entendu ce mot, jugea prudent de ne pas l'écrire (et cela se comprend), vers 1650, au temps de la splendeur du grand Condé, le glorieux fils du révolté de 1614.

À la fin de la guerre, la même indignation profonde inspira à Malherbe de belles et fougueuses strophes paraphrasées d'un psaume, celle-ci entre autres, bien connue :

La gloire des méchants est parcille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une vieille saison.

Après en avoir entendu la lecture, la régente soufflait à l'oreille du poète : « Malherbe, prenez un casque. »

Quand il montrait ces paraphrases de psaumes, il lui arrivait souvent, nous apprend Conrart, que des érudits lui reprochaient de

« n'avoir pas suivi le sens de David. — Je ne m'arreste pas à cela, répondoit-il, j'ai bien fait parler le bonhomme David autrement qu'il n'avait fait. »

« Bien... autrement », c'est-à-dire bien mieux, par rapport au temps de Louis XIII : c'est incontestable. David donnait à Malherbe le cadre, le ton, une provision d'images (ce qui n'était point superflu), et Malherbe animait tout cela d'une passion personnelle et présente, et le revêtait de sa musicale harmonie.

**

Il ne comprenait pas mieux les guerres religieuses que les guerres civiles. On sait qu'en 1628 le malheureux père, âgé de plus de soixante-dix ans, vint au camp de Louis XIII, sous La Rochelle, réclamer justice contre le meurtrier de son fils :

Un jour qu'il s'alloit promener, écrit Conrart, il se mit à considérer les soldats du camp du Roy, et ceux de la ville, qui paroissent de ce côté-là, sur le bastion appelé de l'Évangile; et dist à Racan, — qui servoit comme enseigne — et à quelques autres, qui estoient avec lui, d'un ton et d'un geste tout à fait brusques, selon sa coutume : A qui Diabell en veulent ces gens-là, de tâcher tous les jours à s'égorger les uns les autres, encore qu'ils n'ayent rien à

lêmesler ensemble? Voyez-vous cet homme-là, disoit-il, en montrant la sentinelle la plus avancée du bastion; il souffre la faim, et mille autres incommodités, et s'expose à tous momens à perdre la vie, par ce qu'il veut communier sous les deux Espèces; et les autres l'en veulent empêcher: n'est-ce pas un beau sujet pour troubler toute la France?

Ce langage n'est point évidemment celui d'un homme fort convaincu. Nous savons, d'ailleurs, que Malherbe ne pouvait être rangé parmi les chauds catholiques de son temps, quoi qu'il prétendit avoir fait comme ligueur, dans sa jeunesse, le coup de feu contre Sully. Il s'acquittait strictement de ses devoirs religieux, car il allait à la messe et même à la grand-messe, comme le témoigne une autre anecdote de Courart. Un dimanche, Racan arrive à l'église après lui et le trouve à la porte.

« Ne voulez-vous pas entrer plus avant, lui dit-il, pour entendre la messe? » A quoy M. de Malherbe répondit brusquement, selon sa coutume: « Pensez-vous qu'une grande messe ne porte pas plus loin qu'une petite? »

Son cœur n'était point engagé dans sa religion, mais plutôt son bon sens et surtout son goût de la bienséance. Il aimait à répéter que « la religion des honnêtes gens est celle de leur prince ». Il était catholique parce qu'il était royaliste, et l'un et l'autre par esprit d'ordre. Nul doute que, venu à une autre époque plus sceptique, il n'eût grossi le nombre des incroyants, ou tout au moins des indifférents.

* *

Le sentiment le plus vif de Malherbe paraît avoir été l'horreur de Ronsard. Il le détestait, il le méprisait, il l'injurait. Il déclarait qu'il donnerait toutes les œuvres de Ronsard pour une chanson du pont Neuf. Il « effaçait son Ronsard » d'un bout à l'autre « et en cottoit à la marge les raisons », qui ne devaient pas être tendres. Quel dommage qu'on ne puisse retrouver son Ronsard comme on a retrouvé son Desportes! et s'il acriblé celui-ci de: « Excellente sottise, Bourre, Galimatias royal, Pâté de chevilles », etc., etc... que fût-ce donc de l'autre? Quel monument perdu de vigoureuse haine littéraire! Racan, du moins, qui avait feuilleté ce volume, put rapporter à Courart que son maître

« mettoit à la marge de tout ce qui ne lui plaisoit pas, dans Ronsard, *Moilon, moilon*; comme s'il eust voulu dire, — expliquait Racan, — que ces endroits-là ressembloient au moillon, dont on ne se sert, dans les bastimens, que pour remplir les fondemens et pour faire des murs; au lieu que la pierre de taille est ce qui les rend solides et beaux ».

Alors, quelle grâce de *moilons* il avait dû jeter en marge dans le jardin fleuri de Ronsard!

Voilà bien le genre d'*imagination de mots* dont Malherbe usait dans son enseignement, je veux dire dans ses corrections de vers imprimés ou manuscrits, méthode excellente parce qu'elle fait entendre clairement des idées abstraites et fait parfois rire elles-mêmes les victimes de la correction.

Ainsi, Racan avait oublié de le dire dans ses *Mémoires*,

« les vers qui n'estoyent ni bons ni mauvais desplaisoient extrêmement à Malherbe, et il les appelloit des *Pois-pilés* ».

Nous dirions aujourd'hui, si je ne me trompe, de la *purée*.

Le disciple ne partageait nullement la farouche prévention de son maître contre le chef de la *Pléiade*, il ne se faisait même pas faute de le lire à sa barbe. Un jour que cela lui arrivait, dit notre manuscrit, il rencontra la chanson de Ronsard qui commence d'une façon peu harmonieuse :

D'un gosier mâche-laurier

Joy crier

Dans Lycophon ma Cassandre.

Et il demande imprudemment à Malherbe si Lycophon est la ville où demeurerait Cassandre. Silence obstiné de Malherbe. Racan insiste; l'autre s'emporte alors en gronderies, « le traitant d'ignorant; de sorte que Racan demeura dans son erreur » : il n'était guère pressé d'en sortir.

« Un jour qui fut fort long temps après, comme il estoit chez M. de La Varenne », avec un helléniste, celui-ci « le pria de faire apporter de sa Bibliothèque un Licophon pour justifier un passage qu'il avoit allégué; Racan reconnut par là que Licophon estoit un auteur et non pas une ville ».

Cinquante ans s'étaient écoulés que, dans une lettre à Ménage, il parlait encore avec une plaisante terreur du « silence grondeur et impitoyable de Malherbe » en cette mémorable journée.

Ne pensez-vous pas qu'au fond la mauvaise humeur de Malherbe fut bien moins amenée par l'ignorance de Racan (qui de nous ue la partage?) que par son goût déclaré pour la lecture de Ronsard?

* *

Malherbe, chose curieuse, est l'un des seuls de nos poètes illustres qui n'ait rien composé pour le théâtre, et le seul de nos théoriciens de littérature qui ne se soit même pas occupé du genre dramatique. A la cour on parlait un jour devant lui, continue le manuscrit,

« de la difficulté qu'il y a de bien faire une Pièce de Théâtre: « Mais que faut-il donc pour en faire une bonne, » demanda l'une des suivantes de la reine à

M. de Gombaud. Et M. de Gombaud de répondre sans se compromettre : « qu'il y avoit bien des règles à observer : Je croy, dit M. de Malherbe, que le jugement me les feroit trouver toutes. »

Peut-être se vantait-il ; en tout cas il ne se risqua point à la pratique, et il fit sagement, croyons-nous, car il semble avoir été mal disposé à ce genre par sa brièveté d'haleine et par sa pauvreté d'invention.

* *

On sait que Malherbe travaillait lentement, ce qui est grave pour un auteur d'à-propos. En 1614, quand la duchesse de Conty perdit son frère, le chevalier de Guise, Malherbe se mit en devoir de composer à son intention une Lettre de Consolation. Il fait allusion, dans la première page, au voyage de la duchesse à Saint-Germain où elle avait été réfugiée sa douleur. Mais il travailla longtemps sa lettre, il lui donna des dimensions considérables, il voulut « la mettre en sa perfection, c'est même « presque le seul ouvrage de prose qu'il ait achevé », au dire de Racan. Lorsque la lettre fut enfin construite, la duchesse était revenue à Paris.

« Il l'obligea, nous dit Conrart, à retourner exprès à Saint-Germain-en-Laye, ayant mieux luy donner la peine de faire ce voyage, que de prendre celle de changer peut estre une période ou deux de cet ouvrage. »

Racan nous avait déjà conté l'histoire de ce président qui perdit sa femme ; la pièce de consolation de Malherbe arriva trop tard : le veuf était remarié. La chose était cette fois irréparable ; le poète ne pouvait vraiment pas obliger le conseiller à perdre sa seconde femme pour rendre la vérité à ses vers. Décidément, Malherbe ne consolait pas vite.

* *

On l'appelait le Père Luxure chez M. de Bellegarde, où pourtant l'on n'était pas prude ; l'une des deux raisons de ce surnom est qu'il avait le mot fort cru. Racan en cita bonnement, sans y entendre malice, quelques échantillons dans les « Mémoires » ; il recula devant d'autres dont il se borna à égarer maintes fois ses familiers. Conrart a le mauvais goût de les rapporter. Mais nous en ferons grâce à nos lecteurs, tant ces mots sont grossiers.

Nous retrouvons en revanche la gaillardise toute gauloise du bonhomme dans la plus longue historiette de notre manuscrit. Elle nous présente la silhouette d'un singulier personnage, un peu détraqué, semblait-il, un de ces hommes, comme en produit chaque époque, qui, ne pouvant se ranger dans un des innombrables cadres sociaux de leur temps, ont la manie de fonder un petit ordre personnel pour eux et leurs amis.

Un nommé Chaperonnaye qui se faisoit appeler le chevalier de la Madelaine, par ce qu'il avoit obtenu permission du Roy Louis XIII d'instituer un ordre de ce nom-là, eust d'abord le dessein de bastir une Maison dans la forest de Fontainebleau, pour ceux qui voudroyent estre de cet ordre. Mais, ayant changé d'avis, il demanda permission au Roy de faire dresser une espèce d'oratoire dans la Galerie du Louvre où sont les portraits des Roys. S. M. la lui ayant accordée, il fit dresser un grand Pavillon dans cette galerie, en forme de petit hermitage, de velours Supraris, doublé de toile d'argent. Il passoit là les jours et les nuits, sans sortir, à ce qu'il disoit, avec un sien compagnon, tous deux vestus d'une robe d'Hermitte de Drap gris, en broderie de laine rouge.

Un jour, le roi va dans la galerie avec beaucoup de Noblesse ; Malherbe suit. On devine la solennité de cette visite royale, les propos des nobles, l'admiration des uns pour l'hermitage, la curiosité des autres pour l'hermite. Malherbe s'approche de lui et lui demande : « Puisqu'il ne sort point de ce lieu la, où il fait donc ses nécessitez naturelles? — A quoy n'ayant pas répondu nettement, le Roy », craignant... pour sa galerie, lui commanda de la quitter.

M. de Racan le vit depuis avec son camarade, qui avoyent quitté l'habit d'hermite, et estoient vestus de deux habits qu'ils s'estoyent fait faire du velours du Pavillon, avec les manches et la doublure de toile d'argent. Et il ouït dire, au bout de quelque temps, qu'il estoit allé à Rome, où il tenoit une table qui estoit quelquefois de 50 couverts, et toujours la meilleure et la plus délicate de la Cour. Cela dura longtemps, sans qu'on seût où il prenoit de quoy fournir à cette dépence, et à toutes les autres qu'il faisoit à l'aveant de celle la. Puis, tout d'un coup il disparut, sans qu'on ayt jamais appris ce qu'il estoit devenu.

L'ermite s'était fait diable !

* *

Tout au bas du même feuillet, Conrart a relaté un incident de voyage, dont le relieur du xvii^e siècle n'a pas respecté la fin, heureusement facile à suppléer. Cela pourrait s'appeler : *La poudre de Chypre ou Comment on voloit Malherbe*. Le héros, je veux dire le voleur, est son valet, que nous connaissons déjà par la façon plaisante dont son maître le corrigeait :

« Il lui donnoit dix sous par jour pour sa vie, ce qui estoit honneste en ce temps-là, et vingt écus de gages (environ 420 fr. de notre monnaie), et quand son valet l'avoit fâché il lui faisoit une remontrance en ces termes : Mon ami, quand on offense son maître on offense Dieu, et quand on offense Dieu il faut, pour avoir l'absolution de son péché, jèdner et donner l'aumosne ; c'est pourquoy je retiendrai cinq sous de vostre dépense, que je donnerai aux pauvres à vostre intention, pour l'expiation de vos péchés. »

Voici donc comment le valet se vengeait et rentrait dans ses cinq sols.

Un jour Malherbe passait à Auxerre; c'était sans aucun doute dans un de ses voyages à Dijon, chez son protecteur, le duc de Bellegarde, qui était gouverneur de Bourgogne :

Il luy prit fantaisie d'avoir de la poudre de Chypre, et envoya son valet dire à un homme qui en vendoit, qu'il lui en apportast; le Marchand luy en ayant montré, qu'il vouloit vendre 50 sols l'once; M. de Malherbe luy dit qu'il n'en vouloit point, et qu'elle ne devoit pas être bonne à ce prix-là; si bien que le marchand s'en retourna. Le valet, qui connoissoit l'humeur de son maître, alla retrouver le Marchand, et l'instruisit de ce qu'il devoit faire, à condition qu'il auroit part au gain qu'il feroit de plus qu'il n'eust fait. Le marchand revint donc au logis où estoit logé M. de Malherbe, et luy montrant la même poudre que « celle qu'il luy avoit montrée auparavant », il luy dit qu'elle valoit 100 sols « et que c'estoit de la bonne poudre de Chypre, dont M. de Malherbe voulut bien acheter ».

Bénéfice net pour le valet, 25 sols; de quoi faire face à cinq jours de jeûne.

* *

C'est à ce même valet sans doute que Malherbe, sur son lit de mort, commanda de « donner ses vieux souliers à un carme déchaussé ».

Conrart a écrit ce trait inédit immédiatement après celui de Racan, qui nous montre le poète moribond se réveillant en sursaut après deux heures d'agonie « pour reprendre son hostesse, qui lui servoit de garde, d'un mot qui n'estoit pas bien François à son gré ».

Ces deux traits ne sont que des « on-dit », Racan ayant eu le chagrin de ne point assister aux derniers moments de son maître. Mais n'est-il pas vraisemblable que Malherbe ait conservé jusqu'au bout la fermeté de son caractère, la brusquerie et la liberté de son humeur?

« On ne lui trouva, ajoute Conrart en terminant, autre argent que deux quarts d'écus; ce qui fit écrire par M. de Malleville à M^{me} des Loges « que s'il ne fust « mort de maladie, il fust mort de faim », et ce qui inspira à M. de Gombaud « cet (*sic*) épithaphe :

L'Apollon de nos jours, Malherbe icy repose,
Il a vescu longtemps sans beaucoup de support,
En quel siècle, Passant, je n'en dis autre chose,
Il est mort pauvre, et moy, je vis comme il est mort.

Malherbe ne mourut point pauvre, et si on ne lui trouva que deux quarts d'écus, c'est qu'on ne chercha pas bien. Après avoir vécu toujours avec une simplicité extrême, il était dans l'aisance à la fin de sa vie. Il le dit lui-même dans une mauvaise strophe d'une de ses dernières pièces : il s'estime au foud content

D'avoir bien vécu dans le monde
Prisé (quoique vieil abattu)
Des gens de bien et de vertu :
Et voilà le bien qui m'abonde.

Et nous pouvons l'en croire, après toutes les lamentations qu'il a envoyées pendant si longtemps sur ce sujet à son ami Peiresc.

D'ailleurs, en dehors de Corneille, un Normand meurt-il pauvre?

Tels sont les principaux détails inédits que Racan avait coutume de rapporter à Conrart et qui formèrent, au XVII^e siècle, comme le *Supplément* oral des *Mémoires* manuscrits pour la vie de Malherbe. Même avec ce supplément, les *Mémoires* ne donnent pas encore un portrait en pied du poète : on ne voit au clair ni les grandes lignes de sa réforme, ni le fond de son âme. On prend du moins une idée du tour de son humeur, de sa parole et de son esprit; on est édifié sur ses mots, ses repas, son vêtement, le croirait-on? jusque sur le goût « agréable de ses sueurs en sa jeunesse » : c'est une promenade au bord plutôt qu'au dedans de cette vie; c'est son histoire, non pas intime, mais détaillée, ce qui est tout autre.

Racan qui, à bien des égards, retardait sur son temps, l'a devancé sans le vouloir par ses informations minutieuses sur un homme illustre. Les biographes ont certes mieux à faire qu'à le prendre pour modèle, mais les *reporters* ne pourraient-ils point le saluer comme leur premier ancêtre?

LOUIS ARNOULD.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *Samson et Dalila*, de M. Camille Saint-Saëns.

Voici donc *Samson* à l'Opéra : « Maintenant, disait Bonaparte en s'installant aux Tuileries, il s'agit d'y rester. » Mais les admirateurs de M. Camille Saint-Saëns n'ont point à se mettre en peine de l'avenir. Sa partition restera. Hâtons-nous d'ajouter que ni l'interprétation, ni la mise en scène, ni les décors n'y sont pour grand'chose; en fait d'éloges, cette constatation unanime des comptes rendus du lendemain vaut la plus belle collection d'épithètes rares. L'œuvre s'est soutenue par sa vertu propre; elle s'est imposée par sa haute valeur, par la force d'une réputation lentement conquise. Elle arrivait sur notre première scène, classée, cotée parmi les plus belles. A travers les concerts, sur tous les pianos de France, elle avait fait tranquillement son chemin, jouée une dizaine de fois en tout chez M. Verdhurt, tant à Rouen qu'à l'Éden, ayant laissé au passage une trace lumineuse; à peine connue, déjà célèbre. Et n'est-ce pas toujours ainsi qu'il faudrait faire, si nous savions profiter de

l'expérience de ces vingt dernières années? Consultez les statistiques. Depuis l'inauguration de la nouvelle salle, tout ouvrage qui fait ses débuts à Paris languit ou tourne mal; — non seulement *Ascanio*, mais *Henry VIII*, et non seulement le *Magé*, mais le *Roi de Lahore*, — je laisse de côté *Polyeucte*, le *Tribut* et *Françoise de Rimini*. Ceux qui réussissent sont ceux qui nous viennent de l'étranger ou de province, — et non seulement *Sigurd*, mais *Solammbô*. Concluez.

Donc si j'étais le gouvernement, — supposition bien radicale, — j'inaugurerais, en la matière, une réforme plus radicale encore : prendre le contre-pied du fameux article 11 du cahier des charges de M. Bertrand; au lieu d'imposer chaque année au directeur l'exécution de six actes nouveaux, « n'ayant encore été représentés sur aucune scène française ou étrangère », lui interdire expressément, « sous les peines de droit », de monter à l'Opéra un ouvrage quelconque qui n'aurait pas fait ses preuves ailleurs; et cela dans notre intérêt comme dans le sien. Pourquoi? Parce que ni l'état d'âme du public attiré de l'endroit ni l'acoustique de la salle ne nous permettent plus de porter un jugement raisonné sur la valeur d'une partition. Des 2200 places, il y en a 500, — tout le rez-de-chaussée : orchestre, parterre, baignoires, — d'où le travail de l'orchestration est perdu. L'instrumentation de M. Saint-Saëns jouit d'une assez bonne réputation de par le monde : je n'ai point entendu dire qu'elle fût sourde, ou tapageuse, ou empâtée. Eh bien! demandez à tous les artistes qui savent par cœur *Samson* et *Dalila* s'ils l'ont retrouvée l'autre soir telle qu'ils la connaissent, claire, vigoureuse, chatoyante? La faute n'en est point toute aux artistes, au chef d'orchestre; et l'architecte lui-même n'est pas ici le seul coupable. C'est la faute à *Lohengrin*. — ??? — Parfaitement. Suivez bien mon raisonnement, — celui de M. Lamoureux plutôt, — et comprenez si vous pouvez. Ayant découvert que *Parsifal* et la *Tétralogie* sont écrits pour l'orchestre invisible de Bayreuth, enfermé comme chacun sait dans une voûte en cabriolet, — ladite voûte en bois, faisant l'office de table d'harmonie, d'une sorte de pulvérisateur acoustique, rassemblant, tamisant et fondant toute la masse des sonorités instrumentales, — M. Lamoureux, retour de Bayreuth pour *Lohengrin*, a fait baisser l'orchestre de l'Opéra, sans « l'envoûter », bien entendu. Il a simplement dissimulé ses musiciens dans une fosse, d'où le son ne s'échappe plus que par le haut, étouffé d'ailleurs et nullement fondu; il faut être à la hauteur de l'amphithéâtre pour percevoir distinctement quelque chose. Et comme il en coûterait un millier d'écus pour un plancher de rechange à l'usage de la musique courante, voilà les compositeurs, morts ou vivants, tenus de récrire leurs partitions pour musique militaire, s'ils veulent être entendus à l'Académie nationale.

Il fallait ainsi que *Samson* fit ses premiers essais à

Rouen et à l'Eden, que MM. Verdhurt et Gabriel Marie lui préparassent les voies, pour qu'il entrât définitivement dans la gloire. N'ayant plus à le juger, les dispensateurs du succès parisien ont pu se risquer à l'applaudir. Je conviens qu'ils l'ont fait de la meilleure grâce du monde et non sans quelque mérite, car s'il était certain que l'admirable duo du deuxième acte ferait passer sur la salle entière le frisson des grands jours, le tableau réaliste de la prison de Gaza, — le repentir de Samson enchaîné à la meule, — pouvait effrayer. Gluck, pourtant, n'a rien écrit de plus pathétique, et l'idée seule d'une pareille scène est déjà du génie.

C'est que, ce drame musical, si classique d'aspect et d'extérieur, avec ses airs à reprise, sa carrure, ses plans arrêtés, sa symétrie de lignes, tel, en un mot, que le pouvait souhaiter le plus formaliste défenseur de la tradition française, est en même temps très avancé, et qu'il y avait plus de témérité, peut-être, à remonter de Meyerbeer à Gluck qu'à marcher dans les pas de Richard Wagner. Et d'avoir soutenu le style de l'oratorio pendant la moitié du premier acte, — et confié aux vieillards le cantique de délivrance au lieu d'emboucher la trompette guerrière, — et fait tomber le rideau sur un point d'orgue, n'est pas non plus le fait d'un praticien routinier.

Mais ici même, et par deux fois, j'ai donné l'analyse de cette grande œuvre, très émue et très sérieuse, pleine de maturité et de sève jeune, très fidèle aux maîtres et très personnelle, très une avec ses oppositions voulues de styles divers. J'en ai dit l'inspiration sans défaillance, et les puissants contrastes, les séductions enchanteresses et les beautés sévères. J'en ai montré le caractère et les tendances, comment, avec l'esprit de Gluck, elle procède de la facture de Hændel. J'en avais pressenti le succès par la conception simpliste du drame, le spectacle, réduit au strict nécessaire, laissant libre l'essor du développement musical : M. Saint-Saëns, qui parfois s'attarde aux bagatelles de la porte, est ici franchement musicien. Tout cela, je serais fier de le redire après l'avoir prouvé, et j'aurais pu, je crois, me répéter impunément à deux ans d'intervalle... mais on m'a fait jurer d'être court.

Il est convenu que l'exécution n'a pas brillé; mettons bien vite hors de pair M. Vergnet, le seul des interprètes qui se soit constamment tenu « à la hauteur ». L'ensemble manque un peu de poésie et d'autorité. L'auteur pourtant s'est déclaré satisfait; c'est qu'il n'est pas gâté. Un jour que l'on s'indignait devant lui d'une déplorable représentation d'*Henry VIII* : « On voit bien, fit le maître, que vous ne l'avez pas entendu à Alger! » — Moi non plus.

RENÉ DE RÉCY.

P. S. — Cependant qu'on l'applaudissait à l'Opéra,

M. Camille Saint-Saëns s'en allait sous le pseudonyme de Charpentier, — rien de la *Vie du Poète*, — illustrer de musique ancienne le *Melode imaginaire* pour M. Porel. Je parlerai bientôt de ce charmant pastiche.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Jean Darlot*, pièce en trois actes, de M. Louis Legendre. — GYMNASÉ : *Leurs filles* (reprise), de M. Pierre Wolff. — THÉÂTRE D'APPLICATION : *Noël* (reprise), de M. Maurice Bouchor.

Il serait puéril de nier l'insuccès de *Jean Darlot*, au moins devant le public de la première représentation; aux publics qui suivront, je ne serais pas très étonné que la pièce plût davantage et fournit, en somme, une assez honorable carrière; les défauts qui nous ont choqués ne sont pas, je crois, de ceux qui déplaisent sans rémission au gros des spectateurs. Peu importe, au surplus. M. Legendre n'est pas le premier auteur dramatique qui se soit trompé, et je ne vois rien dans sa pièce qui puisse l'empêcher de nous donner un jour un bon drame, s'il entend renoncer définitivement au genre qui lui avait valu ses précédents succès. Tout au plus peut-on sourire, — ou s'indigner, selon la nature d'un chacun, — en constatant que, de tous les théâtres de Paris, celui qui semble offrir le plus de garanties dans le choix des œuvres est précisément celui qui a eu depuis quelque temps les chutes les plus retentissantes. Vous savez par quelle filière doit passer une pièce avant d'être jouée au Théâtre-Français; que pas un de ceux qui ont lu *Jean Darlot* n'aient vu les défauts qui nous ont tous frappés, voilà qui paraîtrait bien extraordinaire, si l'on ne savait combien la pièce lue diffère de la pièce jouée. Je me reprocherais d'insister davantage. Cependant, depuis quelque temps que le hasard nous a permis de comparer les pièces que la Comédie-Française avait refusées à celles qu'elle avait jouées, il faut bien reconnaître que celles-là étaient incontestablement supérieures à celles-ci. Au Théâtre-Français, on semble, tout le monde semble se tromper avec quelque obstination.

J'ai dit « tout le monde ». Et l'auteur aussi, je l'ai avoué en commençant; mais c'est assurément celui dont l'erreur est la plus excusable: au moins son erreur est-elle celle dont je puis le plus facilement discerner les motifs.

Dans une de ces conversations qu'il est de mode aujourd'hui d'aller arracher aux auteurs la veille de leurs représentations, M. Legendre contait que le drame joué à la Comédie-Française était un drame vrai, une histoire arrivée. Et c'est de là qu'est venu tout le mal. Au théâtre, le vrai n'est et ne peut être autre chose que le vraisemblable; et il y a eu ici un malentendu entre l'auteur et le public.

Supposé que M. Legendre ait eu cette idée de pièce (qui en vaut bien une autre), un mariage disproportionné; non plus dans le monde où l'on avait placé jusqu'ici les « femmes incomprises », mais dans le peuple; — et que, pour mettre sa donnée en action, il eût imaginé cette fable: une jeune fille, pour sauver sa mère et se sauver elle-même de la misère, est obligée d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, alors qu'elle en aime un autre; l'amour ancien a continué de vivre après le mariage, redoublé encore par la tendresse maladroitement passionnée du mari; l'homme aimé revient, elle n'a pas la force de lui résister, elle succombe; mais comme c'est une âme fière, à qui le mensonge est tout à fait insupportable, elle avoue tout à son mari, pensant que l'aveu lui sera un commencement d'expiation... Je disais que ce sujet en vaut un autre. Il est cependant assez « difficile ». Le caractère de la jeune fille est singulièrement complexe et d'une complexité qui ne se trouve guère dans le milieu où M. Legendre a placé sa Louise. Les sentiments y sont d'ordinaire, je ne dirai pas moins délicats, mais d'une délicatesse forcément un peu émoussée par les soucis matériels de l'existence. Enfin, prenons-le tel quel. Plus il est difficile, ce sujet, plus il faudra de soin pour le faire admettre. Tout l'effort de l'auteur tendra donc à nous expliquer le caractère de Louise, à nous la montrer tour à tour passionnément amoureuse, passionnément dévouée à sa mère, loyale, capable d'un coup de folie sentimentale, mais incapable de tromperie et de mensonge. Or, que savons-nous, que voyons-nous de Louise? Elle aime André, d'un amour qui semble bien tranquille, et qui n'a pas été avoué. Elle repousse les propositions de Langlois, mais ce n'est là qu'une honnêteté toute simple. De sa nature passionnée, de son horreur insurmontable pour le mensonge, nous ne voyons rien. Et, par suite, tout ce qu'on nous montrera d'elle, sous ce rapport, sera une surprise.

Pour Darlot, c'est bien autre chose. Son suicide et surtout les raisons qui l'y poussent sont diamétralement opposées à ce qu'on nous a dit de son caractère. On nous le montre un peu gauche, un peu brut, violemment amoureux et capable de terribles accès de colère; son trait distinctif, — et ce qui pourrait peut-être excuser Louise, — c'est, en somme, le manque de raffinement, la brutalité. Et, au lieu de jeter sa femme par la fenêtre, c'est lui qui fait le saut, « pour mettre un cadavre entre elle et son amant »! Voilà, en vérité, un chauffeur bien renchéri!

Si j'ai insisté de la sorte, ce n'est pas pour le vain plaisir de signaler, une fois de plus, les défauts de *Jean Darlot*; c'est pour en arriver à ceci que l'auteur, s'il s'est trompé, s'est trompé de bonne foi. L'histoire lui a semblé tragique, capable de donner matière à un beau drame. Mais ce drame ne lui est apparu qu'extérieurement, comme il arrive presque forcément pour

des drames « vrais ». Les explications qui nous manquent, et que je réclamaï tout à l'heure, M. Legendre ne les a pas données; mais ce n'est pas impuissance ou maladresse; c'est tout simplement que ces explications lui semblaient inutiles, à lui qui « savait ». Pourquoi amener, à grand renfort de préparations, des faits qui sont indiscutables, puisqu'ils sont vrais? Si parfois une objection se posait, M. Legendre n'avait-il pas de quoi se rassurer, en se rappelant que cela était arrivé? C'est là le danger, le danger presque insurmontable de ces drames pris « tout faits » dans la vie. Les personnages aussi sont « tout faits », et ce que nous voulons au théâtre, c'est voir se développer leur existence morale. Ce travail de construction, de création, est ce qui nous intéresse le plus, ce qui nous intéresse seul, et nous en sommes forcément privés, puisque l'auteur lui-même n'a pas eu à le faire et qu'il ne l'a pas fait. Je crois qu'en règle générale, jamais un drame ne peut être porté directement de la vie sur le théâtre. Pût-il l'être, qu'il ne serait jamais qu'un fait particulier, qu'il lui manquerait toujours ce caractère d'humanité générale, sans lequel il n'est pas d'œuvre dramatique réellement belle. Remarquez, du reste, que c'est là, — toutes proportions gardées, — les procédés qu'on a tant et si souvent reprochés à M. de Goncourt : tous les faits notés et reproduits par lui sont scrupuleusement exacts; le livre n'en est pas plus vrai pour cela. On dirait que M. Legendre a eu peur de se laisser aller à son imagination, qu'il s'est mêlé de ses facultés poétiques ou créatrices. Qu'il eût mieux fait de s'y livrer! Je ne sais si la pièce qu'il nous eût donnée ainsi eût été parfaite; je suis sûr qu'elle eût été supérieure à celle qu'il nous a donnée.

Ajouterai-je encore que la pièce « ouvrière » ou « paysanne » ne me paraît pas pouvoir sortir d'un cercle assez restreint. Outre que les sentiments des paysans et des ouvriers sont à peu près impénétrables pour nous, ils sont, dans leur essence même, somnambules et sans nuances. Mais cette question mériterait des développements que je ne puis donner aujourd'hui.

M. Worms a trouvé dans Jean Darlot un des plus grands succès de sa carrière. Oserai-je hasarder cependant qu'il ne m'a qu'à demi satisfait? Le mécanicien qu'il nous a montré a trop manifestement « fait toilette » avant de paraître sur la scène de la Comédie. Cela est fâcheux, car cela rend plus invraisemblable encore le dénouement de la pièce. M. Leloir, en revanche, m'a paru de tous points excellent dans le petit rôle de Langlois, à qui il a donné un très curieux aspect de vieux débauché de province. M. Albert Lambert n'est qu'ordinaire dans le rôle d'André; ce n'est pas tout à fait de sa faute. Les exquis qualités de M^{lle} Bartet sont un peu dépaysées dans le rôle de Louise; elle s'en est tirée, comme toujours, en admirable comédienne. M^{me} Pauline Granger a été merveilleuse de simplicité et de dignité vraies dans le pre-

mier acte, et a su, dans les deux autres, faire accepter ce que le caractère de M^{me} Boisset a d'incertain.

**

Le Gymnase a eu la bonne idée, pour accompagner *Celles qu'on respecte*, de reprendre *Leurs filles*, de M. Pierre Wolff. On a trop parlé de cette pièce pour qu'il soit nécessaire d'y revenir longuement aujourd'hui. On sait les qualités de rapidité et de vivacité qu'on y a reconnues jadis. Elles apparaissent de même au Gymnase, quoique l'interprétation soit assez médiocre, M^{lle} Hanriot exceptée. Tel qu'il est, le spectacle actuel du Gymnase est des plus curieux. Je n'étais pas là le jour de la reprise; le soir, où j'ai pu voir la pièce, elle a passé sans la moindre protestation.

**

Vous vous rappelez l'énorme succès qu'eut, galerie Vivienne, le *Noël* de M. Maurice Boucher. M. Signoret vient d'installer ses marionnettes au Théâtre d'Application, et c'est par le *Noël* qu'il a commencé ses représentations. Je ne puis aujourd'hui que répéter ce que j'ai dit bien des fois, *Noël* est une merveille. Jamais on n'a, je crois, écrit de vers plus purs et plus inspirés, plus harmonieux et plus chrétiens; la musique de M. Paul Vidal est un délice. C'est là un spectacle unique, qu'il faut voir et revoir. Je dois déjà à *Noël* de bien bonnes soirées; celle de vendredi peut compter parmi les meilleures...

**

Le second volume du *Théâtre complet*, d'Edmond Gondinet, vient de paraître chez Calmann Lévy. Il contient le *Panache*, *Jonathan*, *les Grandes demoiselles*, *le Tunnel* et *Oh! Monsieur!* — Le *Panache* reste bien amusant à la lecture.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE ALLIANCE ANGLO-RUSSE.

On vient de fonder, à Londres, une société littéraire anglo-russe, dont le but doit être : 1° d'encourager l'étude de la langue et de la littérature russes; 2° de former une bibliothèque de livres russes, comprenant surtout ceux qui peuvent offrir de l'intérêt au point de vue anglo-russe; 3° de recevoir les journaux et revues russes; 4° de tenir des réunions mensuelles où seront traités des sujets touchant la Russie; 5° de pousser à l'établissement de relations amicales entre l'Angleterre et la Russie.

**

LETRES INÉDITES DE CHRISTOPHE COLOMB.

On vient de découvrir, dans les archives de la Maison d'Albe, à Madrid, une série de lettres inédites de Christophe Colomb, d'où il résulte, notamment, que le bénéfice pécuniaire rapporté par l'explorateur génois n'a pas dépassé au total 20,000 francs.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24

TOME L

10 DÉCEMBRE 1892.

LES DEUX PRÉLATS

Je ne puis jamais me figurer sans émotion, Bossuet, en pleine gloire, et la tête déjà couverte de cheveux blancs, se promenant dans les belles allées de Versailles ou de Saint-Germain, à la façon des grands philosophes de la Grèce, au milieu d'un cortège d'admirateurs et de disciples. Dans ce groupe figuraient Péllisson, l'abbé Fleury, La Bruyère. L'évêque conversait librement avec eux sur un point de morale ou d'histoire, récitait tout haut quelque passage des poètes anciens ou modernes dont sa mémoire était pleine ; se faisait même lire des fragments de ses propres ouvrages, sur lesquels il provoquait les réflexions, et s'adressait volontiers à un jeune homme de vingt-cinq ans, beau, noble, dans la première fleur d'une renommée naissante : l'abbé Fénelon. Quelle réunion que celle de ces deux noms, de ces deux hommes ! Fénelon écoutant Bossuet ! Bossuet observant Fénelon ! L'un tout troublé d'admiration devant ce qu'il entendait ; l'autre tout ému de ce qu'il devinait : tous deux se comprenant, se pénétrant, s'aimant. Quand Bossuet apprit la nomination de Fénelon comme précepteur du duc de Bourgogne, il écrivit à M^{me} de Laval : « Enfin, madame, nous ne perdrons pas M. l'abbé de Fénelon. Vous pourrez en jouir, et moi, quoique provincial, je m'échapperai quelquefois pour aller l'embrasser. »

Je ne sais pas de plus noble image des amitiés humaines que cette fusion de deux grands génies, et de deux grands cœurs ; mais rien non plus de plus triste, que cette belle union se rompant pour la querelle du

Quiétisme, et ces deux amis changés tout à coup en deux adversaires irréconciliables.

Chose frappante ! Leur mort même n'a pas mis fin à leur antagonisme. Depuis près de deux siècles, il va s'accroissant sous la plume des écrivains qui parlent d'eux. On les oppose toujours l'un à l'autre ; on n'exalte l'un que pour rabaisser l'autre. Le xviii^e siècle, frappé de ce qu'il y a de généreux et de réformateur dans les idées de l'auteur de *Télémaque*, l'a réclamé et acclamé comme l'un des siens, la mode était à Fénelon. La mode aujourd'hui est à Bossuet. Depuis quarante ans l'admiration pour Bossuet va grandissant sans cesse, et Fénelon est violemment rejeté au second rang : on incrimine jusqu'à son caractère ; on ne le compare pas à Bossuet, on le lui immole.

Est-ce juste ? Je ne le crois pas. Deux hommes pareils méritent un autre parallèle. Je voudrais le teuter. Je voudrais mettre en regard leurs qualités différentes, pour en tirer la preuve de leur égale supériorité. Le xvii^e siècle a produit des hommes bien illustres, mais Bossuet et Fénelon, réunis, en sont les plus complets représentants par l'alliance du génie et de la grandeur morale.

*
*

Leur premier trait de ressemblance est la vertu. Tous deux ont été l'honneur de l'épiscopat français. Dans le cours de ces deux longues existences, pas une tache, pas une faute au point de vue de la plus sévère morale, le mot *pur* s'applique à chacun de leurs jours. A la gravité des mœurs, s'ajoutait chez eux la dignité des manières. On raconte que Bossuet ayant été surpris en promenade par un violent orage, ceux qui l'accompagnaient s'enfuirent ; mais que lui, il continua

sa marche sous la pluie et la grêle, sans accélérer le pas ; et lorsque arrivé au logis, les habits tout trempés d'eau, il s'entendit reprocher son imprudence, il répondit simplement : « Un évêque ne doit jamais courir. »

Pour Fénelon, Saint-Simon a dit de lui : « Ce qui surnageait dans sa personne c'était la décence et surtout la noblesse. » Et d'Aguesseau ajouta avec plus de force encore : « Une noble singularité répandue sur son visage, et je ne sais quoi de sublime dans le simple, ajoutait à son caractère un certain air de prophète. »

Un prélat n'est pas seulement un évêque, c'est un pasteur. Il a des ouailles. Le mot d'ouailles, transporté de la vie réelle dans la vie religieuse, y a pris une grâce touchante et a inspiré plus d'une belle parabole évangélique. Eh bien ! il est tel acte de la vie pastorale de Fénelon, qui ressemble à un chapitre de l'Évangile. La vache de la pauvre femme, cherchée et ramenée par lui, rappelle la brebis rapportée par le berger sur ses épaules, et, en 1712, deux ans avant sa mort, Fénelon revint un jour à l'archevêché après une tournée diocésaine, si exténué de forces, et la voix tellement cassée, que son secrétaire le supplia de se ménager davantage. « Quand j'aurais donné ma vie pour mes ouailles, répondit-il, je n'aurais rien fait de trop, j'aurais rempli l'idée du vrai pasteur. » Ce qu'on dit de Fénelon, on peut le dire de Bossuet. Ses vertus diocésaines méritaient aussi d'être légendaires : là encore, les deux illustres prélats ne font qu'un.

Mais voici entre eux une première différence assez curieuse.

Un évêque a deux sortes de gouvernements. Celui de son diocèse, et celui de son palais. Sa table est une table ouverte. Il a des ouailles et il a des hôtes. Or, si les hôtes trouvaient chez les deux évêques le même accueil cordial, ils n'y trouvaient pas la même réception.

Chez Bossuet, la table épiscopale était servie d'une façon convenable, mais sans aucune délicatesse, aucune profusion, aucune recherche. Des mets simples, des meubles simples, une maison peu nombreuse, un domestique composé des seules personnes nécessaires au service.

En regard, voici la description faite par l'abbé Ledieu, d'un dîner à l'archevêché de Cambrai, un jour qui n'était pourtant pas un jour de grand apparat.

« Nous étions seize à table. La table fut servie magnifiquement et délicatement. Plusieurs potages ; de bon bœuf et de bon mouton, deux ragoûts, un rôti de perdreaux et de différents gibiers. Un magnifique fruit. Des pêches et du raisin exquis. Une grande vaiselle d'argent bien pesante et à la mode. Les domestiques en grande livrée, servant bien, avec diligence, et un maître d'hôtel, qui me parut un homme de bonne mine, et autorisé dans la maison. »

Le contraste est saisissant. D'où vient-il ? Est-ce différence de fortune ? Non. Saint-Simon dit de Fénelon :

« Un homme de qualité sans argent. » Est-ce plus grande simplicité d'habitudes chez Bossuet, sobriété plus rigoureuse ? Non. « Fénelon, nous dit l'abbé Ledieu, au milieu de cette abondance, mangeait très peu, seulement des nourritures douces et de peu de sue : le soir, à peine quelques cuillerées d'œufs au lait, et pour toute boisson, deux ou trois coups d'un petit vin blanc, sans couleur et sans force. » Y avait-il chez Bossuet une économie plus stricte ? Non. Chose singulière. C'était le plus magnifique qui était le plus économe. Les affaires de Bossuet se trouvaient toujours en assez mauvais état. Son intendant le volait outrageusement ; M^{me} Cornuau lui en fait souvent des reproches, et il convient ingénument qu'il n'entend rien au bon arrangement de son domestique. Fénelon, au contraire, savait si bien accorder ses goûts de générosité avec l'ordre le plus sévère, que Saint-Simon a pu terminer son portrait par ce mot typique : « Ce prélat mourut sans avoir un sou et sans rien devoir. »

D'où venait donc le contraste ? D'une différence plus profonde, d'une différence de nature et de race.

Bossuet était un bourgeois, Fénelon était un grand seigneur.

Bossuet, enfermé dans la théologie, n'avait ni souci de l'élégance, ni goût pour ce qui plaît et brille ; la nature elle-même lui apparaissait moins comme un grand spectacle, que comme une preuve de l'existence de Dieu. Il se promenait dans le parc de Versailles pour y disserter. Il ne regardait, dans son jardin, ni les fleurs, ni les fruits ; et un jour, son jardinier impatienté de le voir passer indifféremment devant d'admirables espaliers de poires, lui dit : « Ah ! monseigneur, si mes poiriers s'appelaient Chrysostôme ou Tertullien, vous leur accorderiez plus d'attention. » Tout Bossuet est là. Chez lui, le théologien domine tout.

Quant à Fénelon, sa personne même était l'image de l'élégance. En le voyant, on croyait voir un portrait de Van Dyck. Fils de grande maison, et fils du Midi, il avait les goûts aristocratiques de sa classe et la riante imagination de son pays. Il vivait beaucoup par les yeux. Une promenade dans un beau pays, et sous un beau ciel, le ravissait. Toutes les magnificences le charmaient, comme toutes les générosités le tentaient. Si puissante était sa nature d'artiste qu'il la portait jusque dans son costume d'évêque. « Vous me ferez un vrai plaisir, écrivait-il en 1713, un an avant sa mort, de prier M^{me} de Chevry d'envoyer sa surintendante me chercher un beau drap violet. Je suis moins difficile sur l'étoffe que sur la teinture. Il me faut un violet teint sur une vraie écarlate, qui soit pourpre, autrement il ne dure pas, et devient de la couleur lie de vin, qui est très vilaine. »

Une autre cause plus sérieuse explique sa magnifique hospitalité épiscopale. Cambrai ne nous appartenait que depuis très peu de temps. Fénelon en était le premier archevêque. Il s'y sentait comme tel, le repré-

tant de la France, et le grand seigneur voulait représenter la France avec éclat devant la France.

Si j'ai insisté sur cette différence, un peu frivole en apparence, entre les deux prélats, c'est qu'elle est très caractéristique selon moi, et va les suivre dans l'exercice d'une de leurs plus graves fonctions.

* *

Tous deux ont été, à dix-neuf ans de distance, précepteurs d'un prince héritier : Bossuet a élevé le grand dauphin, Fénelon, son fils le duc de Bourgogne.

Un premier fait digne de remarque, c'est que ces deux grands hommes ont été comme saisis du même emblème, devant cette perspective d'un roi à élever. On dirait qu'ils sentent peser sur eux la responsabilité qui pèsera sur lui.

Ils se refont écoliers pour être plus dignes d'être autres.

Bossuet se remet à la grammaire, fait des exercices de syntaxe, écrit un petit fascicule sur le jeu des connexions et sur les particules indéclinables.

Fénelon compose un abrégé des principales difficultés de la langue latine.

Bossuet reprend l'étude de la langue grecque, apprend par cœur de longs passages de l'*Iliade*, et, pour vivre par le grec jusque dans son sommeil, il fait des vers grecs en dormant.

Fénelon se replonge dans l'antiquité et dans la fable pour y chercher des sujets de devoirs.

Chose plus frappante encore ! Plusieurs de leurs principaux ouvrages ont été spécialement composés pour leurs élèves. C'est au dauphin que Bossuet a consacré et dédié le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique selon l'Écriture* et le *Discours sur l'histoire universelle*. C'est au duc de Bourgogne que nous devons *Télémaque*, *l'Existence de Dieu* et le volume des *Dialogues des morts*, des fables et apologues. Voilà ces ressemblances, voici les différences.

La *Connaissance de Dieu et de soi-même* est un livre de science et de raisonnement. Tout y est solide, substantiel, fondé sur une étude profonde. Bossuet, pour écrire ce chapitre sur le corps humain, a suivi pendant un an, un cours d'anatomie chez le célèbre chirurgien Duernay.

L'*Existence de Dieu* de Fénelon est tout effusion, tout enthousiasme, tout amour passionné pour la nature. On n'y est pas enfoncé dans un cabinet de savant, ou dans un laboratoire d'anatomie : on y nage en plein ciel, en plein infini. La prière qui termine la seconde partie, semble un prélude des *Méditations* de Lamartine.

La *Politique selon l'Écriture sainte* a pour objet de proposer au jeune dauphin un modèle de souverain et un idéal de gouvernement. Mais quel est ce modèle ? Le roi David ! Quel est cet idéal ? La monarchie absolue. Ces termes sont précis. « David et Salomon, dit-il dans sa préface, excellèrent dans l'art de régner : ils en donnèrent tous deux les exemples dans leur vie, et les

préceptes dans leurs écrits. » Et plus loin : « Le prince ne doit compte à personne de ce qu'il ordonne. Les rois participent en quelque sorte à la divinité. »

Télémaque, sous sa forme romanesque, a le même objet : offrir au royal élève un idéal de souverain, et Dieu sait si le royaume de Salente a fait crier à la chimère. Mais le roi de Salente est un modèle beaucoup moins chimérique et beaucoup moins dangereux que le roi David, pour un monarque du XVIII^e siècle.

Je ne parlerai pas du *Discours sur l'histoire universelle*, qui est un si admirable chef-d'œuvre de style et une si singulière leçon d'histoire, et j'arrive au point capital de cette éducation, la direction scolaire.

Bossuet a exposé son plan au pape Innocent XI, dans une lettre de vingt pages, composée d'abord en latin, puis traduite par lui en français, ce qui prouve quel prix il y attachait. Ce n'est pas moins qu'un *Traité complet des études* fait par un homme de génie. Rien de mieux construit, rien de mieux déduit, rien de plus habilement progressif. Un petit trait particulier nous fait assister pour ainsi dire à la leçon et nous montre toute la gravité de l'enseignement. Pour premier exercice, Bossuet lisait à son élève une page de l'Écriture sainte, et l'élève l'écoutait debout, et tête nue.

Fénelon n'a écrit à propos de M. le duc de Bourgogne aucun ouvrage dogmatique, mais ce qu'il jette à pleines mains dans les leçons, c'est l'imagination. Tout, chez lui, se tourne en agrément, en amusement, en applications pratiques. Les fables, les apologues, les scènes dialoguées lui servent tour à tour à faire entrer dans l'esprit de son élève, sous une forme vivante, les faits, les hommes et les idées.

La méthode de Bossuet est d'un penseur, celle de Fénelon d'un poète.

Même contraste dans la direction morale.

Le dauphin était un enfant paresseux, pesant, indifférent. Comment secouer cette apathie ? Comment réveiller cette torpeur ? Son gouverneur, M. de Montausier, homme de guerre rude et brutal, ne concevait rien de mieux que de transporter le code pénal de la caserne dans la chambre d'études d'un enfant de dix ans. Le dauphin était-il en faute ? on le battait, et un jour sa plume lui tomba des mains, tant ses doigts étaient meurtris et bleuis par les coups de règle. Bossuet souffrait sans doute de ces violences, mais il ne protestait pas.

Le duc de Bourgogne était violent, orgueilleux, indomptable, terrible, c'est le mot de Saint-Simon. Comment Fénelon vint-il à bout de son ingouvernable élève ? Par la persuasion, par l'autorité, par les plus ingénieuses imaginations de réprimandes.

Il apprend que l'enfant a battu son valet de chambre. Que fait-il ? Il s'entend avec un ouvrier serrurier occupé dans l'appartement. Le petit prince, curieux comme on l'est à dix ans, s'était mis à jouer avec les outils. « Retirez-vous ! dit l'homme brusquement ; je n'aime

pas qu'on me dérange quand je travaille. » L'enfant se fâche. « Retirez-vous donc! Quand la colère me prend, je casse bras et jambes à ceux qui m'irritent. » Effrayé, l'enfant court vers son précepteur; il veut qu'on chasse ce méchant homme! « Méchant? reprend Fénelon, vous l'appellez méchant parce qu'il s'emporte contre un petit importun, qui le dérange! Comment donc appellerez-vous un jeune prince qui battraît son valet de chambre, au moment où celui-ci lui rend des services? »

L'enfant se tut et se souvint.

On a souvent cité la scène où, dans un de ces accès d'orgueil qui le saisissait comme un accès de folie, l'élève dit en face à son maître : « Je ne vous obéirai pas, je ne me laisse pas commander, car je sais ce que je suis et ce que vous êtes. — Non, monsieur, répondit froidement Fénelon, vous ne le savez pas! car vous vous imaginez être plus que moi, et c'est moi qui suis beaucoup plus que vous; vous ne savez rien ce que je vous ai appris, vous ne pouvez rien sur moi, et je puis tout sur vous. C'est le roi lui-même qui m'a donné cette autorité, et j'y tiens si peu que vous allez me suivre chez Sa Majesté, à qui je vais remettre les fonctions qui m'attachent à un vaineux tel que vous. » Là-dessus, voilà l'enfant qui éclate en sanglots, qui se jette à ses genoux en s'écriant : « Ne m'abandonnez pas! Que deviendrai-je, sans vous? Ne m'abandonnez pas! » Mais le fait caractéristique, c'est que Fénelon, tout ému qu'il fût, se contenta de répondre : « *Je verrai.* » Il voulait rendre la leçon plus durable en laissant l'enfant pendant vingt-quatre heures, dans l'angoisse du repentir et dans l'incertitude du pardon.

Les résultats des deux éducations sont connus. Les lettres de Bossuet nous apprennent toutes les tortures de sa lutte contre l'ineptie de son élève. Ce n'est pas dans son amour-propre qu'il souffre; c'est dans son culte pour le roi; c'est dans son amour pour la France. L'idée qu'un pareil souverain sortira de ses mains, le met au désespoir. A la moindre leur de progrès, il reprend courage. « Il me semble voir, écrit-il, dans M. le dauphin, *un commencement de grâce.* » Mais à mesure que le temps marche, son chagrin augmente. « Combien il y a d'amertume, écrit-il, avec un sujet si inapliqué! On n'a aucune consolation sensible; on marche à l'espérance contre l'espérance. » Et enfin, cet affreux cri : « Seul, je pourrais le défendre; mais le monde! le monde! le monde! les exemples! les flatteries! les courtisans! Oh! mon Dieu! sauvez-le, sauvez-moi! Vous avez bien pu préserver les enfants dans la fournaise. Mais vous envoyâtes un ange : et, hélas! que suis-je, moi, sinon humilité, tremblement, enfoncement dans mon néant propre! »

Je ne sais pas dans l'œuvre de Bossuet de pages plus émouvantes! Et quand on pense que dix ans d'efforts d'un tel homme ont abouti à quoi? A ce que, le jour où ses études se terminèrent, le grand dauphin déclara

qu'il n'ouvrirait plus un livre de sa vie, et qu'il tiendrait parole! Que pas un mot de reconnaissance et d'affection ne sortit de sa bouche en quittant son maître. Que, depuis, il n'alla le voir qu'une seule fois à Meaux le temps de souper et de coucher à l'évêché!

Quel contraste avec le duc de Bourgogne! Je parle pas de ses succès d'élève. Tout le monde les connaît. Ce qu'on en raconte tient de la merveille; on prétend qu'à douze ans, il écrivait élégamment latin, qu'il lisait couramment Tacite et Virgile, que l'histoire lui était aussi familière que la littérature. Louis XIV, méfiant de sa nature, et un peu impatient comme père, des éloges prodigués à son petit-fils voulut savoir la vérité, et chargea Bossuet de faire passer un examen à l'enfant. Bossuet répondit avec une sincérité qui l'honore, « qu'il n'en serait pas duc de Bourgogne ainsi que des princes dont la flatterie des courtisans exagère le mérite, et que plus avancerait dans la vie, plus il grandirait ». Si important que soit ce témoignage, une chose me frappe encore davantage, c'est que le jour où la sentence définitive fut prononcée contre Fénelon, l'enfant, malgré la terreur que Louis XIV lui inspirait à lui et à tout le monde, alla se jeter à ses pieds, le suppliant de lever l'arrêt qui frappait son maître. Depuis, jamais malgré les ordres du roi, il ne cessa de correspondre avec l'exilé. Jamais, même à vingt-cinq ans, il ne voulut être appelé par lui, que *mon petit prince*. Quand il l'eut plus pour maître, il le conserva comme guide. Pendant la campagne de Flandre, où il avait un commandement, il sollicita et supporta de lui les conseils les plus virils, et parfois les plus rudes, sur sa façon de conduire vis-à-vis des soldats, des officiers et du général en chef. Fénelon fut son chef d'état-major moral.

Qu'en conclure? Qu'un des deux précepteurs l'emportait sur l'autre? Qu'une des deux méthodes valait mieux que l'autre? Nullement. Le duc de Bourgogne entre les mains de Bossuet, n'en eût pas moins été sinon le même homme, du moins un homme. Le dauphin dans les mains de Fénelon fut resté le dauphin. On ne tire rien de rien. Là se montre à la fois la puissance et l'impuissance de l'éducation. L'éducation dirige, développe, fortifie, féconde, elle ne crée pas. Bossuet n'a pas été au-dessous de sa tâche; la tâche a été au-dessus des forces humaines.

Je ne puis terminer cette partie de mon travail sans répondre à un grave reproche adressé à Fénelon. On répète souvent qu'il a si bien dompté son élève qu'il l'a brisé, qu'il a tué en lui la volonté.

Rien de moins juste.

D'abord comment comprendre qu'une telle éducation, si libre, si vivante, si pleine d'imagination et d'esprit pratique, ait pu casser le grand ressort d'une âme humaine?

Puis les faits sont là, qui expliquent tout.

Si en effet le jeune homme n'a pas tenu les pro-

sses de l'enfant, s'il n'a pas justifié le pronostic de Bossuet, c'est qu'il a été comprimé, déprimé, déformé par la sévérité méfiante du roi qui le tenait à l'écart de tout; par l'animadversion de son père, dont la colère le poursuivait de *brocards applaudis* (c'est le mot de Saint-Simon); et par la malveillance de la cour qui se réglait sur le maître. En faut-il plus pour déséquilibrer une pauvre tête de quinze ans? Les natures plus généreuses ont souvent besoin de sympathie pour se développer, comme les plantes ont besoin d'eau pour croître. On le vit bien à la mort du grand d'Épiphane, quand le duc de Bourgogne, devenu héritier présomptif, fut porté soudainement au premier rang sur lequel il était fait. Quel revirement! et quelle métamorphose! Tout et tout le monde lui revinrent à la fois. Le roi lui donne entrée aux conseils; les ministres ont mis sous ses ordres; la cour tombe à ses pieds; M^{me} de Maintenon se proclame son admiratrice. Qu'en arriva-t-il? « Que soudain, dit Saint-Simon, sous le coup de *cet impétueux tourbillon de changement*, on vit ce prince, timide, sauvage, concentré, engoncé, étranger dans sa propre maison, se révéler par degrés, se déployer peu à peu, se donner au monde avec mesure, y devenir libre, majestueux, agréable, gai! » C'était l'élève de Fénelon qui renaissait! La joie et la surprise publiques furent telles, qu'on ne pouvait s'en faire; on se demandait si c'était bien là le même homme, si ce qu'on voyait était songe ou réalité; on aluait avec ivresse l'aurore d'un grand règne! Comment penser, sans un amer regret, à ce que fût devenue la France, si elle avait eu pour souverain un Louis XV comme celui-là, au lieu de l'autre.

**

Nous arrivons au point douloureux de cette étude, c'est-à-dire au moment où la noble affection de Bossuet et de Fénelon se brise, où il y a entre ces deux amis un vaincu et un vainqueur, un triomphateur et un exilé. Comparons ce triomphe et cet exil.

Bossuet a été évêque pendant plus d'un quart de siècle, et son épiscopat ressemble à un long règne. On peut dire de lui qu'il fut le Louis XIV de la chrétienté en France. Il est aussi puissant à Versailles qu'à Meaux. Toute la cour est à ses pieds, car le roi lui-même est en respect devant lui. Pendant vingt-deux ans, il ne s'accomplit pas dans le domaine religieux un fait important sans que Bossuet y figure au premier rang. Qui a rédigé, en 1682, la déclaration du clergé, c'est-à-dire le programme de l'église gallicane? Bossuet. Qui a écrit la célèbre lettre aux évêques de France? Bossuet. Qui a fait, en 1702, l'ouverture du jubilé? Bossuet. La reine d'Angleterre meurt. Madame meurt. Marie-Thérèse meurt. Le prince de Condé meurt. Qui rend ces devoirs funèbres à toutes ces têtes couronnées ou princières? Bossuet.

Les honneurs civils ne lui font pas plus défaut que ses succès éclatants.

En 1695, il est nommé conservateur des prérogatives de l'Université de Paris. En janvier 1697, conseiller d'État; en juin 1697, premier aumônier de la duchesse de Bourgogne; et le jour où, selon l'usage, il va prêter serment et s'agenouiller devant elle, la petite princesse, qui avait onze ans, fut saisie d'un tel trouble, d'une telle honte mêlée de respect, qu'elle s'écria : « Moi! moi! monsieur, vous voir dans une telle position devant moi!... » et elle s'inclina pour le relever.

Enfin, autre puissance, sa plume était souveraine comme sa parole. Dès qu'il éclate un désordre dans le domaine de la foi, il y court et le réprime. Il fait plus que régner, il régent; sa crosse épiscopale a quelque chose d'une fêrule. Leibniz expose-t-il une doctrine dangereuse, selon lui? Il prend Leibniz à partie. Le père Simon soutient une doctrine hétérodoxe, il le combat. Le père Caffaro ose défendre la comédie, il foudroie le père Caffaro.

Son ascendant s'étend jusque sur Louis XIV lui-même. Personne n'a travaillé avec plus d'énergie que Bossuet au départ de M^{me} de Montespan, et un jour, le roi, irrité de toutes les dilapidations qui se multipliaient autour de lui, et ne sachant comment y porter remède, demanda conseil à Bossuet.

Voici sa réponse.

« sire, vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que tous ces scandales cessent. Dites : « Je le veux. » Mais dites-le comme un roi qui veut qu'on obéisse, et comme un juge qui est décidé à punir. Songez à vos peuples. Ils ne sont pas si plaintifs qu'on le prétend, et si impossibles à satisfaire. Votre aïeul Henri IV trouva le moyen de les rendre heureux et reconnaissants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir entendu raconter à son père ou à son grand-père, le *gémissement universel* qui suivit la mort du roi. Ce fut une désolation pareille à celle d'enfants qui ont perdu leur père. »

Une telle lettre fait autant d'honneur à Bossuet qu'une de ses oraisons funèbres; elle montre toute l'étendue de son autorité, et la couronne dignement.

Pendant ce temps, que se passait-il à Cambrai, que devenait Fénelon?

Dix-neuf ans d'épiscopat (1695-1714), seize ans d'exil.

Pendant seize ans, défense à Fénelon de sortir de son diocèse. Défense à ses amis d'aller le voir à Cambrai. Défense de prononcer son nom devant le roi. Les lettres qu'il écrit et qu'on lui écrit sont décachées. A la cour, ses amis sont tenus en suspicion ou tombent en disgrâce. Une de ses nièces, au lit de mort, supplie qu'on permette à son oncle de venir l'assister à ses derniers moments : Refus. M^{me} de Chevreuse le demande pour célébrer le mariage de son petit-fils : Refus. Lui-même tombe malade, et le médecin lui ordonne les eaux de Bourbon. Permission de traverser Paris, mais sans y voir personne, et ordre d'aller coucher à Issy.

La dixième année, le duc de Bourgogne passant près de Cambrai, demande à aller embrasser son maître. Ordre de ne le voir *qu'un instant, en passant, devant témoin, dans une auberge.*

Ce n'est pas un exil, c'est une proscription. Qu'en advint-il? Comment supporta-t-il cette situation? Comment s'y conduisit-il?

D'abord, chose sans exemple peut-être, sa disgrâce ne lui coûta pas un ami. M. de Beauvilliers, M. de Chevreuse, le duc de Bourgogne, et avec eux tout un groupe de fidèles, se serrèrent comme un troupeau autour de l'exilé resté leur directeur, non seulement religieux, mais politique. Une correspondance secrète et régulière s'établit entre lui et eux, malgré les ordres du roi, malgré les mesures prises par le roi, malgré les dangers de la colère du roi. Pendant seize ans, il ne se passa pas un événement de quelque importance à la cour et dans l'État, que Fénelon n'en fût averti et que son avis ne fût sollicité et suivi. Jamais il ne tint aussi fortement toutes les âmes dans sa main, que depuis qu'il n'était plus rien et ne pouvait plus rien. Le proselit de Cambrai continua toujours d'avoir voix secrète au chapitre, à Versailles.

Voilà sa position cachée; quelle fut sa position publique?

La terrible guerre de Flandre de 1708 venait d'éclater. Le Trésor public était à sec. Au début de la campagne, la garnison de Saint-Omer, n'étant ni payée ni nourrie, se révolte, et menace de livrer la citadelle aux ennemis. Fénelon l'apprend, et, quoique Saint-Omer ne soit pas de son diocèse, il ramasse tout ce qu'il a d'argent comptant, emprunte ce qui lui manque, souscrit des billets qui, signés de son nom, circulent comme valeurs réelles, fait payer secrètement la garnison de Saint-Omer, et conserve ainsi à la France une place forte qui était une des clefs de la frontière. Louis XIV ne le sut jamais, tant Fénelon avait bien pris ses mesures pour que son acte de générosité restât secret.

La guerre s'engage. Le clergé de campagne ne pouvant pas payer la taxe que réclame le Trésor, Fénelon la prend à son compte, emprunte encore, paye la taxe de ses propres deniers et assure ainsi le service public, toujours secrètement.

La guerre se poursuit, des défaites couvrent les routes de blessés, de fuyards, de populations affolées. Fénelon transforme l'archevêché en une ambulance, en un hôpital, en un lieu de refuge. Les salles, les chambres, les escaliers, les cuisines, les jardins s'encombrent de blessés, Français ou ennemis, Fénelon ayant dit que tout blessé cessait d'être un étranger. Le prince Eugène et Marlborough, touchés de cette générosité, déclarent les terres de l'archevêché exemptes de toutes contributions et à l'abri de tout pillage. Que fait Fénelon? Il commence immédiatement la récolte, engrange les blés, ramasse les fourrages, et les donne à l'intendant général pour nourrir l'armée.

Louis XIV en ayant été instruit malgré Fénelon, borna à lui faire dire officieusement qu'il était satisfait des services rendus par lui à l'armée, mais il ne révoqua pas la sentence d'exil. Et cet exil dura seize ans et, pendant ces seize ans, pas une plainte! pas un regret! pas une réclamation! Ses lèvres restèrent close son visage resta calme. Il ajouta à tant de souffrance à tant d'injustices et à tant de services, la majesté suprême du silence.

Eh bien, des deux prélats, quel fut le plus grand? Lequel a le mieux mérité de son pays? L'évêque triomphant, ou l'évêque proselit? Celui qui, au faite de la puissance, a été constamment à la hauteur de son rôle, ou celui qui, réduit à lui seul, a tout tiré de lui seul et a créé, pour ainsi dire, chacune des occasions de son dévouement à l'État? Je ne veux pas choisir, mais il est un dernier fait que je ne saurais passer sous silence.

L'impression des bienfaits et des services de Fénelon fut si profonde dans toutes ces populations, que le souvenir en dure encore aujourd'hui. Aujourd'hui encore vous trouvez à Cambrai, dans plusieurs familles riches ou humbles, des jeunes gens et des enfants portant le prénom de Fénelon. On lui a pris son nom de famille pour en faire un nom de baptême. Il est devenu un des saints du calendrier.

*
**

J'ai essayé de peindre les deux prélats à l'œuvre. Mais l'œuvre n'est pas l'homme tout entier. Ce que nous faisons ne dit que la moitié de ce que nous sommes. Sous nos actes, il y a un fonds intime de sentiments et de pensées d'où ils partent, et qui parfois les complète, parfois les contredit. Faisons donc un pas de plus dans le cœur de ces deux grands hommes.

Un jour, un des amis de Fénelon, le plaignant de toutes les difficultés qu'offrait l'administration de son vaste diocèse, l'archevêque, après un moment de silence, mit le doigt sur son front et répondit : « J'ai là un diocèse bien plus accablant que celui du dehors et qui me donne bien plus de mal à gouverner. » Ce mot m'avait toujours singulièrement frappé; j'y entre voyais une agitation intérieure, une fièvre d'imagination, que, du reste, m'avait fait déjà pressentir sa vocation première. Dans sa jeunesse, il voulait absolument partir en mission. Il fallut les plus vives remontrances du médecin, et sa délicatesse de santé pour le détourner de cette vie d'aventures et de dangers qui tentaient son besoin d'action, l'ardeur de son courage et la ferveur de la foi. Enfin, une lettre de lui sur lui-même, acheva de m'éclairer. Voici cette lettre (1) :

Je hais le monde, je le méprise, et néanmoins il me flatte. Je sens la vieillesse qui avance, et je m'accoutume à elle.

(1) J'emprunte cette lettre au très beau livre de M. Emmanuel de Broglie, *Fénelon à Cambrai*.

sans me détacher de lui. Il y a en moi un fonds d'amour-propre et de légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable, la moindre qui me flatte un peu, me relève sans mesure ; rien n'est si humiliant que d'être si tendre pour soi et si dur pour autrui ; si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger à secourir tout à la première leur flatteuse. Ah ! Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

Quelle peinture ! Qu'il y a loin de cette créature agitée, nerveuse, misérablement mondaine, mais si indignée de l'être, à celui que ses partisans croient définir en lui donnant le nom banal de charmeur, et que ses adversaires représentent comme un artificieux, un tortueux, voire même un hypocrite ! On lui oppose sans cesse la simplicité et la droiture de Bossuet. Oui, certes, Bossuet est une nature plus simple et plus forte ; oui, il est étranger à toutes ces agitations de la vanité, à ces retours fébriles vers le monde ; en un mot, il est plus homme, *vir*, mais l'autre est plus un homme, *homo* ; et c'est à ce titre qu'il nous attache. Nous l'aimons pour le mal que lui donne son diocèse. Ses faiblesses le rapprochent de nous. Sa sincérité à les confesser nous touche ; son courage à les combattre nous relève ; il nous réconcilie avec nous-mêmes et il nous apprend à triompher de nous-mêmes. Enfin il a le cœur plus large, plus riche, parce qu'il a le cœur plus humain.

Bossuet est un impeccable, soit ; mais c'est parfois un implacable.

Comment oublier sa terrible phrase sur Molière, dans sa lettre au Père Caffaro ?

La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien, qui mourut en jouant son *Malade imaginaire*, et est passé des plaisanteries du théâtre au tribunal de celui qui a dit : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurez ! »

Ce dernier mot est d'autant plus affreux, que Molière n'a pas rendu le dernier soupir au milieu des plaisanteries du théâtre. Il est mort entre les bras de deux sœurs de charité que ses bienfaits avaient attachées à lui.

Fénelon aussi a parlé de Molière, mais pour dire : « Certes, on peut lui reprocher des plaisanteries outrées, des railleries déplacées sur des sujets qui commandent le respect ; mais, somme toute, *il est grand, je ne crains pas de le répéter, il est grand.* »

Bossuet a écrit, dans l'oraison funèbre du prince de Condé ; une page admirable que je voudrais bien effacer, et que Fénelon n'eût jamais signée ; c'est celle où, parlant de Socrate et de Marc-Aurèle, il les range parmi les *ennemis de Dieu*, et ose prononcer, à propos d'eux, le mot : *enfers* ! Faisons la part de l'époque dans cet absurde anathème, mais, il nous donne le droit de dire que Bossuet est un immense génie qui a

l'esprit étroit. Il l'a comme historien. Il l'a même comme Français. Certes, son amour pour la France était bien profond, mais ce qu'il aime surtout, c'est la France telle que l'a faite Louis XIV ; il n'a eu ni le sentiment de tout ce qui se cachait d'iniquités et de vices sous cette splendide organisation sociale, ni le pressentiment des terribles châtimens que préparait l'avenir : Il n'entend pas le sourd grondement du xviii^e siècle.

Tout autre est Fénelon. La célèbre lettre à Louis XIV, digne pendant de la *Dîme royale*, avait déjà montré en lui quelque chose d'un Vauban, quand, sous le coup d'un événement considérable, éclatèrent soudain, comme par explosion, sa passion du bien public, sa puissance de divination, sa force de conception politique.

Le Grand Dauphin meurt, le duc de Bourgogne devient l'héritier présomptif d'un roi presque mourant, Fénelon voit déjà son élève sur le trône. Soudain, devant cette perspective, lui apparaît dans une sorte de vision tumultueuse, tout ce que pourra faire et tout ce que devra faire celui qu'il a formé.

Dans le premier moment, son émotion ne se traduit que par un mot, mais le mot dit tout : « Il faut, écrit-il au duc de Chaulnes, que nous lui *fassions un cœur vaste comme la mer.* »

Puis, il se calme ; il emploie quelques mois à s'éclairer, à s'instruire et, de ses longs entretiens avec son ami, sort enfin le travail qui s'appelle *les Tables de Chaulnes*.

Qu'est-ce que *les Tables de Chaulnes* ? Un plan de réformes qui n'est pas moins qu'un plan entier de gouvernement. Ce plan est destiné à être mis sous les yeux du futur souverain, non comme un programme qu'on lui impose, mais comme un sujet de méditations qu'on lui propose. Pas de déclamation, pas de phraseologie. Des chapitres courts, précis, pleins de choses, des résumés d'idées. Sans doute l'utopie y a sa part, mais que de vues profondes ! que de réformes pratiques ! que de routes ouvertes en tous sens ! Ce qu'il demande, ce sont : *Les états généraux, les assemblées provinciales, l'abolition de la gabelle et de la taille, la suppression des fermiers généraux, la perception de l'impôt par l'État, l'abolition de la vénalité des charges.* Presque toutes les réformes de 1789, soixante-quinze ans avant 1789 !

La mort du duc de Bourgogne vint renverser tous ces rêves de gloire que Fénelon avait formés pour la France et pour lui-même. Comment supporta-t-il ce coup ? Comme il avait supporté sa condamnation, comme il avait supporté son exil, comme il avait supporté toutes les ingratitude, sans un murmure. Il prosterner toutes ses douleurs au pied de la croix ; seulement il ne guérit jamais de cette blessure ; et après deux ans d'une *mourante vie*, où sans s'arrêter un seul jour, sans manquer à un seul de ses devoirs, il promène à travers son diocèse son corps de plus en plus décharné, et son visage de plus en plus pâle, tout semblable, — ce sont ses propres mots, — à un squelette

qui marche et qui parle, il mourut, toujours exilé, en bénissant Dieu qui l'avait si durement frappé, et en priant pour le roi qui le frappait encore.

En face de tant de calme recouvrant tant de tortures, je ne puis me défendre de dire de lui ce qu'il a dit de Molière : Il est grand.

* *

Achevons notre étude en considérant dans chaenn d'eux, l'écrivain. Ici le parallélisme n'est plus possible. Il y a un abîme entre Bossuet et Fénelon. Bossuet est le premier prosateur de notre langue, et peut-être de toutes les langues. Le temps n'a pas plus mordu sur sa phrase que sur un bloc de granit. (*Note sui stat.*)

On n'en peut pas dire autant de Fénelon, mais, malgré son infériorité relative, il n'en reste pas moins un écrivain de grande race, et il a une qualité toute personnelle qui manque même à Bossuet.

Je m'explique.

Le style de Bossuet est un style composite. Plusieurs éléments divers s'y fondent au feu de son génie, comme dans le métal de Corinthe. La bible, les prophètes, les pères de l'Église, les historiens anciens y entrent pour leur part. La pensée ne sort pas de son cerveau, armée de toutes pièces ; c'est lui qui fourbit son armure. Un mot suffit pour le prouver ; *il a fait des progrès toute sa vie*. Ses premiers sermons, entachés d'emphase, de déclamation, témoignent que c'est par un effort continuél qu'il est arrivé à cet incomparable mélange de grandeur et de familiarité, de simplicité et de poésie, de vérité et de pittoresque. *Le Panégyrique de saint André* nous permet de le surprendre en plein travail de correction.

Le manuscrit, retrouvé par un lettré aussi délicat que consciencieux, M. Valléry-Radot (c'est du père que je parle et non du fils, on pourrait s'y tromper), est surchargé de retouches et de variantes ; vingt leçons différentes s'y superposent l'une à l'autre ; les marges sont aussi remplies que les pages.

Un autre fait très curieux marque encore son besoin et son génie d'assimilation. Sans cesse dans son style, s'entremêlent des phrases empruntées à toutes les grandes œuvres étrangères. Eh bien, ces passages, il ne se contente jamais de les citer, il les traduit, et en les traduisant, il les refrappe à sa marque, il les fait siens en les empruntant, il crée tout ce qu'il reproduit.

Un exemple entre mille.

Tertullien avait dit en parlant d'une femme toute chargée de bijoux :

« Elle porte autour de sa tête si délicate des fils et des détroits. »

C'était pittoresque et hardi, mais un peu bizarre.

Bossuet reprend la phrase et dit :

« Cette femme, qui porte en un petit fil autour de son cou, le patrimoine de vingt familles... » Ce petit

fil autour de son cou transforme en une image vive et saisissante, la phrase étrange du rude Tertullien.

Rien de pareil chez Fénelon. Pas de progrès, pas d'effort, pas d'apprentissage. Du premier jour où il écrit, il est tout lui-même. Il avait vingt-cinq ans quand il publia le traité de *l'Éducation des filles*, il en avait soixante quand il a envoyé à l'Académie ses *Dialogues sur l'éloquence*. Lisez ces deux ouvrages en regard l'un de l'autre, on dirait qu'ils ont la même date, qu'ils sont du même âge, ou pour mieux dire, qu'ils ont également deux âges, à la fois *mûrs* et *jeunes*.

Lamartine a défini Fénelon en définissant le poète, c'est-à-dire, lui-même.

... Il chantait comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Un flot d'eau de source, voilà Fénelon. De là, cette grâce incomparable, ce charme du *non effort*, qui n'appartiennent qu'aux génies purement spontanés, et font ressembler les œuvres d'art aux œuvres de la nature.

Une dernière remarque.

La nature semble créer les grands génies par couples, comme l'humanité. A côté de Phidias, Praxitèle ; à côté de Sophocle, Euripide ; à côté d'Aristote, Platon ; à côté de Dante, Pétrarque ; à côté de Beethoven, Mozart ; à côté de Corneille, Racine. Eh bien, Fénelon a été le Racine de Bossuet. Ils se valent parce qu'ils diffèrent et se complètent.

Au cours de cette étude, où je ne voudrais pas qu'on vit une apologie, j'ai mêlé à mes éloges quelques réserves assez fortes ; j'aurais pu en mettre davantage ; j'aurais pu dire que dans leur querelle théologique, Bossuet a été d'une hanteur impérieuse qui allait jusqu'au despotisme, d'une violence qui touchait à l'injustice, voire même à l'injure ; et que Fénelon a eu des souplesses et des adresses, qui dépassaient peut-être l'habileté. J'aurais pu citer telle lettre (1), écrite par l'archevêque de Cambrai au sujet des protestants réfugiés, et qui est absolument indéfendable... Mais à quoi bon, et qu'aurais-je prouvé par là ? Qu'ils étaient des hommes ? Nous le savons bien ! Mais quels hommes, que ceux dont il faut chercher les fautes au microscope, au milieu de soixante ans de vertus ! J'ai cru plus juste et plus utile de les comparer par leurs grands côtés, et j'ai réuni leurs deux figures dans un même cadre, afin de renouer, pour ainsi dire, entre eux, les liens de leur amitié première, et de les réconcilier dans l'admiration générale.

E. LEGOUVÉ.

(1) Cette lettre a été publiée pour la première fois, dans cette *Revue*, par M. Gazier, (Octobre 1874.)

AUTOUR D'UN GRAND PROCÈS

Notes sur Panama.

Des milliers de Français, riches et pauvres, nobles, bourgeois ou manants ont été hypnotisés par ces trois syllabes « Panama » au-dessus desquelles flambloyait ce nom glorieux « Lesseps ». Tout à coup, le charme s'est rompu et l'on s'est réveillé dans le deuil et parmi les ruines. Voici maintenant que le grand vieillard, dont le front n'a plus d'auréole, entend de toutes parts le peuple lui crier d'une voix courroucée : « Varus, Varus, qu'as-tu fait de mes légions ? »

Je ne pense pas que, parmi ceux-là mêmes qui n'ont jamais fait partie de joueurs de flûte et se sont montrés rebelles à l'engouement général, il y ait des hommes capables d'éprouver autre chose que de la tristesse en voyant leurs prédictions pessimistes à ce point dépassées par l'événement.

Is ressentent, si j'en juge par mon propre écœurement, de véritables nausées à se heurter, soir et matin, aux basses insultes de ceux pour qui jadis le silence était d'or.

Le devoir de chacun de nous est, à mon humble avis, d'attendre, pour hasarder une opinion personnelle, que l'accusation et la défense aient exposé leurs arguments. Néanmoins, on ne saurait échapper à la douloureuse anxiété qui vient d'envahir la France entière à la nouvelle de ce grand procès : tout ce qui s'y rapporte directement est, pour notre esprit, une pâture dont son impatience est avide.

On peut donc, il me semble, — tout en se gardant d'écrire une critique ou une apologie également mal-séantes du drame, — intéresser le public par de menus propos sur la mise en scène, sur le décor, sur les acteurs. Comme il est nécessaire pour cela d'y « être allé » et d'avoir vu, on ne risque point de bavarder à tort et à travers, ce qui n'est pas déjà si dénué de mérite.

**

Je suis arrivé dans l'isthme en 1886, au moment psychologique où commençait à gronder sourdement le tonnerre précurseur de l'orage : malheureusement, le petit rentier ne pouvait pas l'entendre, pas plus qu'il ne pouvait entendre les *De profundis* qui, là-bas, répliquaient à ses *Magnificat* inconsidérés. Ah ! s'il avait pu faire le voyage, avec quelle ardeur il se serait, au retour, élané chez son agent de change, en lui disant : « Vendez mes Panama, vendez-les bien vite ! » Mais, j'ai lieu de croire qu'il n'eût vaisemblablement pas dépassé Bordeaux, ce rentier, tant il se serait trouvé refroidi en couloyant dans les bureaux des Transatlantiques les agents rapatriés par le *Lafayette* et ceux qui venaient

retenir leurs places sur le *Saint-Germain* : les premiers, pâles, décharnés, l'œil éteint, démoralisés ; les autres, quoique bien portants, ne payant cependant guère de mine pour la plupart.

Et dans les cafés, dans les restaurants, quelles conversations encourageantes pour les néophytes !

— Je vous souhайте bonne chance. Quant à moi, du diable si je remettrai jamais les pieds dans ce pays, dût-on me donner cent mille francs par an...

— Ainsi, quand vous avez quitté l'isthme, il y avait une épidémie de fièvre jaune ?

— La fièvre jaune ! mais elle règne toujours là-bas.

— La vie est-elle chère à Panama ?

— Vous m'en direz des nouvelles.

— Croyez-vous que le canal sera terminé en 1889 ?

— Vous aimez à plaisanter...

En mettant le pied sur le pont du petit vapeur chargé de nous transporter à Pauillac, où le paquebot était mouillé, nous nous regardions comme on le fait au moment de marcher ensemble au combat, de ce regard particulier qui signifie : combien d'entre nous vont au devant de la mort ?

J'étais loin de me douter alors que, six mois plus tard, semblable au soldat de Marathon, je serais l'unique survivant de la petite troupe.

Jamais départ ne m'a serré le cœur à ce point : il semblait que dans cette soirée du 24 décembre tout fût réuni pour nous apporter des présages sinistres. La nuit était noire et le brouillard si épais que nous n'aperçûmes les feux du *Saint-Germain* qu'au moment où nous abordions le navire. Pendant que nous gravissions l'échelle de tribord, on *piqua* l'heure et en même temps nous entendîmes les cloches de Pauillac et des villages voisins qui sonnaient la messe de minuit. Les sons nous arrivaient pareils à un glas lointain s'affaiblissant à mesure que le navire, ayant largué ses amarres et levé l'ancre, s'avavançait lentement vers la haute mer.

Le capitaine avait fait servir un réveillon et mettre du champagne sur la table : on y fit peu d'honneur et personne n'osa porter le toast traditionnel.

Au bout de deux jours, le ciel et la mer étaient d'un beau bleu, la température délicieuse, le soleil brillait ; il n'en fallut pas davantage pour chasser toute trace de mélancolie parmi mes compagnons de voyage et pour leur rendre cette confiance qui nous pousse, inconscients, vers notre destinée. Sur une cinquantaine de passagers, trente, au moins, étaient de nouvelles recrues de la Compagnie du Canal destinées à faire la *revêce* : physionomies insignifiantes d'employés de bureau, séduits par l'appât d'une solde qu'ils n'avaient jamais rêvée, voyageurs novices et naïfs. Les autres avaient une tonalité moins banale.

Un politicien du Venezuela, à la fois journaliste, membre du Parlement et impresario, le rastaquouère

classique : verbe haut, cheveux trop noirs, gros diamant à la cravate et des bagues à tous les doigts ; jouant beaucoup et gagnant souvent. Lorsque par hasard il perdait, il tirait de sa poche un brevet de décoration, signé en blanc, et vous offrait d'acquitter sa dette, suivant la somme, par un ruban de chevalier, par une rosette, voire même, — si le banco avait dépassé cinq cents francs, — par une commanderie.

Un missionnaire protestant et sa femme, personne très maigre et très laide. Ce couple allait évangéliser je ne sais quelle population baroque. Ils étaient nouveaux mariés et fort amoureux, si bien que le capitaine dut leur intimer l'ordre de modérer l'élan des épanchements légitimes auxquels ils nous faisaient assister.

Nous avions encore deux nihilistes russes de manières très douces, complètement anéantis par le mal de mer et gémissant piteusement comme Panurge toutes les fois que le navire était un peu secoué.

Le passager de *marque*, — ce passager est obligatoire à bord de tous les paquebots, — était personnifié par un certain comte de R.... Ce gentilhomme avait le nez rouge, le teint fort couperosé et la voix quelque peu enrrouée ; d'ailleurs, extrêmement élégant, correct en ses façons, voyageant en grand seigneur, dans une cabine de luxe. Il en imposait beaucoup à notre capitaine, auquel il avait montré une riche collection de photographies ultra-légères. Quand je rentrai en France, il était cocher au service du directeur des hôpitaux de Panama.

* *

La traversée n'offre rien de très intéressant ni d'imprévu. A Fort-de-France, le soir, sur la promenade de la « Savane », au pied de la statue de l'impératrice Joséphine, des négresses abordent le nouveau débarqué en lui demandant s'il a de la « galette » : on croirait fouler le sol de la Grande-Jatte. A Pointe-à-Pitre, chef-lieu de la Guadeloupe, j'ai passé la soirée au cercle, où des gentlemen noirs de peau et peut-être un peu trop montés en faux-cols, m'ont accueilli avec une courtoisie parfaite. La conversation roula sur la politique, et ces messieurs me parurent professer, pour la plupart, des opinions fort avancées.

La couleur locale reprend ses droits quand on arrive dans les petites républiques du Centre-Amérique.

A la première escale, dès que le navire eut stoppé, il fut accosté par une embarcation pleine de fonctionnaires et de militaires aux uniformes chamarrés. Pendant que le capitaine allait à la « coupée » recevoir ses brillants visiteurs, le commissaire du bord appela le maître d'hôtel et lui dit tranquillement : « Donnez des ordres pour le déjeuner du général et enfermez l'argenterie ».

Le général et sa suite s'offrent ainsi, deux fois par mois, un repas succulent aux frais de la Compagnie transatlantique ; pendant qu'il est à table, on dépose délicatement dans sa yole une caisse de vins fins et

quelques victuailles à l'adresse de M^{me} la générale.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié et facilitent les relations commerciales.

Nous étions en plein pays d'opérette. Mais il faisait terriblement chaud et, à chaque général qui déjeunait à bord, nous cuisions un peu davantage : l'air était saturé d'humidité et on se sentait fort mal à l'aise.

* *

Quarante-huit heures après avoir quitté Savanilla, nous accostions le wharf de Colon-Aspinwall.

Le premier aspect n'est pas trop désagréable, car on a tout de suite devant les yeux le quartier européen où sont groupés les consulats, les entrepôts, les maisons de commerce et les constructions élevées par la Compagnie du canal interocéanique. Ces dernières se composent d'une superbe villa destinée au président du conseil d'administration et qui n'a jamais été habitée ; de logements d'employés, d'un hôpital très vaste, d'une église, etc., le tout bâti sur un immense terre-plein gagné sur la mer, auquel on a donné le nom de *Christophe-Colomb*. Cet ensemble d'immeubles a coûté des sommes très considérables. Pas un arbre, pas une goutte d'eau, pas le plus petit coin de jardin ; autour des maisons, du sable brûlant en guise de plates-bandes. *Christophe-Colomb* avait pourtant un avantage, celui d'être complètement isolé du centre de la ville, dont il est séparé par la voie du chemin de fer.

Les employés y vivaient entre eux ; les vols, les assassinats, les incendies y étaient assez rares, et quand la brise soufflait de la mer, la fièvre jaune y faisait, disaient-ils, moins de ravages qu'ailleurs.

Au bout du wharf est la gare qu'il faut traverser pour entrer dans Colon.

Je ne crois pas qu'il existe d'endroit plus affreux, plus sale, plus triste, plus nauséabond que cette ville de 25.000 âmes. Figurez-vous des ruelles où l'on enfonce jusqu'aux chevilles dans une boue sans nom, composée de toutes les immondices imaginables ; des maisons lépreuses, aux vérandahs pourries, d'où pendent des loques dégoûtantes. A chaque pas, des carcasses d'animaux que les vautours n'ont pas encore achevé de nettoyer et qui empestent l'air. Un soleil de plomb fait mijoter le tout : on sent que les microbes doivent y frétiller d'aise. Quant à la population, elle est digne du cadre : c'est un ramassis d'échantillons de toutes les races humaines qui semblent jouer à qui perd gagne dans un concours ethnographique.

Il paraît qu'Aspinwall possède un gouverneur avec toute une kyrielle de fonctionnaires ; j'aurais bien voulu faire la connaissance du directeur de la voirie !

Après une charmante excursion dans la ville, nous allons serrer la main des officiers de notre paquebot. Avant de monter dans le *Panama-Railroad*, nous saluons, pour la dernière fois peut-être, le pavillon tricolore ; un peu de chauvinisme est bien permis à des gens qui risquent fort de dîner chez Pluton.

**

La locomotive a sifflé : *All right!* Cette exclamation est d'autant plus de circonstance que le chemin de fer de Colón à Panama est exploité par une compagnie américaine (1); on s'en aperçoit tout de suite par la désinvolture avec laquelle le voyageur y est traité. Vous montez en wagon sans avoir pris de billet; mais, dès que le train est en marche, un individu, porteur d'une sacoche, les reins sanglés d'une large ceinture d'où émerge un revolver, parcourt le couloir central. Ce personnage rébarbatif n'est autre que le contrôleur; vingt-quatre piastres, soit 120 francs, tel est le prix qu'il réclame pour un trajet de 70 kilomètres; de tarif, point; de reçu, aucun; discuter est dangereux, paraît-il. Quel drôle de chemin de fer!

Les compartiments sont, d'ailleurs, assez propres et bien aménagés pour la chaleur. La ligne suit tout le bassin du Chagres et longe le tracé du canal. A peine a-t-on dépassé Christophe-Colomb qu'on l'aperçoit enfin, ce fameux canal, à son embouchure dans la baie d'Aspinwall; il nous semble plus large que celui de Suez et tout à fait majestueux. Malheureusement, au bout de trois kilomètres, c'est-à-dire dès que cesse la plaine, la tranchée s'arrête et les chantiers commencent. L'ensemble des travaux a été divisé en un certain nombre de lots que des entrepreneurs se sont partagés. J'entends mes voisins discuter à perte de vue au sujet des contrats souscrits par la Compagnie du canal.

Vous pensez bien que, pendant mon séjour, je me suis fait là-dessus, tout comme un autre, une opinion raisonnée; mais j'estime qu'il est convenable de la garder pour moi, n'ayant rien à démêler, Dieu merci, avec les commissions judiciaire et parlementaire.

Les années 1885 et 1886 furent pour l'affaire du Panama ce que furent 1868 et 1869 pour la monarchie de Napoléon III : une floraison brillante, dernier effort de la sève sur un tronc creusé et prêt à tomber en poussière.

Au moment dont je parle, nous avons sous les yeux un spectacle fort intéressant. Une véritable fourmilière d'ouvriers, où dominaient les magnifiques nègres de la Jamaïque, s'agitait en tous sens, piochant, poussant des brouettes, chargeant des wagonnets, groupés autour des excavateurs, des perforateurs, des dragues. Au centre de chaque chantier, des baraques destinées au personnel, et l'inévitable Chinois, marchand de thé et d'autres boissons moins inoffensives, chez lequel viennent se fondre les piastres si durement gagnées. Dans les entreprises importantes qui occupent trois ou quatre mille hommes, ce groupement forme un village et le train s'y arrête. De gare, pas l'ombre; on stoppe deux minutes, on lance vos bagages sur le sol et on repart; vous avez juste le

temps de descendre. Le train est déjà hors de vue lorsque vous êtes rentré en possession de votre malle, qui a roulé au bas d'un talus, et de votre sac de nuit, qui a échoué dans la vase sans que vous puissiez avoir la consolation suprême de coucher une réclamation inutile sur un registre *ad hoc*.

Le railway ne quitte pas la forêt vierge, admirable décor de féerie : végétation luxuriante, rivière qui coule sous une voûte impénétrable de feuillage et de lianes, oiseaux dont le ramage ne répond pas au superbe plumage. Des caïmans, vautrés sur le bord des marais, nous regardent passer sans nous faire l'honneur d'un mouvement de curiosité et sans paraître se soucier de l'attention avec laquelle nous contempnons leurs vilaines frimousses.

A la Culebra, changement à vue. Une immense montagne de granit barre la route. C'est là que convergent tous les efforts de la bataille livrée à la nature. Les perforateurs l'attaquent avec rage, pendant que de nombreuses équipes de travailleurs s'acharnent contre elle; nous savons maintenant, hélas! comment le combat a fini, mais, à cette époque, on ne pouvait prévoir qui, de l'obstacle ou de l'homme, serait victorieux. Après un long tunnel, nous retrouvons la même forêt, le même paysage et les mêmes exhalaisons paludéennes que nous venons de traverser : ouvrir les yeux et se boucher le nez, telle est l'attitude dont il convient au voyageur de ne pas se départir.

**

A la nuit, le train, qui a marché fort lentement dans la journée, ralentit encore; la voie s'élargit, on passe sur des plaques tournantes, on aperçoit des lumières: nous arrivons en gare de Panama. Le long du quai stationnent de petites voitures découvertes, forme *buggys*, presque toutes attelées de mules. On les prend d'assaut, on y empile ses bagages, et chacun dans sa chaudière roule à toute vitesse, au milieu d'un nuage de poussière, vers l'hôtel qu'il plaît au cocher de vous donner comme logement. Mon automédon, au bout d'un quart d'heure de galop, m'arrête devant la porte du « Grand hôtel ». Un vaste hall vitré, au fond duquel s'élève un escalier à double révolution. Des garçons en habit, un « chasseur » en livrée, tout donne à l'hôtel un air cosu, un air « maison de premier ordre », comme disent les guides. Ce sera cher, pensai-je; mais, après une journée aussi fatigante, on ne lésine pas sur le prix d'un dîner confortable et d'un bon lit.

Quelque peu réconcilié avec l'isthme, je suivis le garçon, qui m'introduisit dans une pièce ornée de quatre lits, dont trois étaient défaits; çà et là, des vêtements jetés à la diable, des bottes crottées, et, flottant dans l'air, une odeur vague qui ne laissait aucun doute sur la couleur des habitants de ce dortoir. Je ne pouvais que soupirer et me résigner, car la chambre à un lit est une conception égoïste qui n'a pas pris place dans les mœurs colombiennes.

(1) Il paraît que la plupart des actions de cette compagnie ont passé entre les mains de capitalistes français.

Le dîner était peut-être bon, mais les serviettes et la nappe étaient si sales que j'aurais été dans de mauvaises conditions pour apprécier un chef-d'œuvre culinaire. J'allumai un cigare et sortis.

La façade du « Grand hôtel » donne sur la plus belle place de la ville, près de l'évêché, en face du palais national et de la statue de Bolívar. La moitié du *tout-Panama* se promenait devant les « terrasses » des cafés, où l'autre moitié absorbait des boissons glacées. Mais j'étais de si méchante humeur que je tournai le dos à la foule et m'engageai dans la première rue qui se présentait.

Je marchais depuis un instant, lorsque des balles sifflèrent à mes oreilles en même temps que j'entendis plusieurs coups de feu ; le hasard m'avait amené dans la ligne de tir de deux individus qui discuteaient à coups de revolver ; l'un des antagonistes tomba tué raide. Tandis que des passants l'emportaient, son adversaire se dirigeait tranquillement, entre deux soldats, vers le poste de police.

— Il en a pour cinquante piastres, me dit quelqu'un. S'il avait tué un blanc, ça lui aurait coûté cent ou cent cinquante piastres.

— Comment ? on ne le condamnera qu'à l'amende ?

— On ne le condamnera à rien du tout. Je vous parle du tarif des évasions : cette nuit, le caballero mettra cinquante piastres dans la main du gendarme, et la porte s'ouvrira aussitôt. Si les agents de police n'avaient pas de temps en temps de petits profits, on aurait bien de la peine à les recruter.

Je ne jugeai pas utile de poursuivre ma promenade ; je regagnai sans encombre ma chambre ou plutôt *notre* chambre. Mes co-locaataires étaient couchés et ronflaient comme des chautres. Plein de méfiance sur la virginité de mes draps, je m'entendis tout habillé sur mon lit, où je ne tardai pas à m'apercevoir que si les parasites sont de tous les temps, ils sont aussi de tous les pays. Vers deux heures du matin, mes trois nègres se levèrent et, sans s'inquiéter de « petit blanc » qui pouvait dormir, ils se mirent à causer brusquement, tout en faisant une toilette sommaire, et, après avoir allumé leurs pipes, s'en allèrent en faisant claquer les portes.

J'attendis le jour avec impatience et m'élançai dehors pour chercher « *una cuarta a lugar* ».

Avec beaucoup de peine, je finis par trouver un petit appartement assez propre, qui me fit l'effet d'une sucursale du paradis.

* *

Mon logis était situé en face de la caserne, en sorte que j'étais aux premières loges pour observer les mœurs militaires. Cela me valut quelques bons moments.

Le gouvernement a trouvé une façon fort ingénieuse de simplifier le service de l'intendance : il ne nourrit pas ses troupes. Trois fois par jour, une longue théorie

de femmes, tenant en équilibre sur leur tête des récipients de formes variées, s'engouffraient sous la grande voûte ; c'étaient les mères, les épouses et les bonnes amies des troupiers colombiens qui leur apportaient leur repas. Ce système ne serait peut-être pas très commode en temps de guerre, et il ne laisse pas, en temps de paix, que de donner lieu à des scènes difficilement conciliables avec l'austère discipline.

Le « prêt » ne constitue pas, comme chez nous, l'argent de poche du soldat, mais bien son *to be or not to be* ; et, quand l'État ne paye pas exactement, — ce qui arrive de temps en temps, — ce retard met l'armée à la diète. On ne peut pas exiger beaucoup de gens qui ont souvent l'estomac creux et auxquels on a confié des fusils avec une ample provision de cartouches. L'émeute est toujours dans l'air et le moindre incident peut la faire éclater, quand ce ne serait que le désir légitime qu'éprouvent les officiers d'avoir de l'avancement.

Car là-bas, pour être général, il suffit d'avoir parcouru les rues, suivi de quelques hommes, en tirant au hasard sur les passants et sur les maisons ; si la tentative échoue, on est mis pour trois ou quatre mois en prison, mais on n'en est pas moins général.

La sortie d'un régiment est un spectacle des plus réjouissants : chaque soldat porte son fusil à sa guise, qui, sur l'épaule, qui, sous le bras, qui, en bandoulière, l'alignement est totalement inconnu ; on marche suivant sa fantaisie et la longueur de ses jambes, les petits hommes trotinant à côté des grands ; sur les flanes de la colonne se pavant les officiers, très nombreux. Leur uniforme, comme celui des soldats, est réglé par leurs goûts personnels. Les uns, très brodés, le képi orné de plumes, sont chaussés de pantoufles en tapisserie ; d'autres, cherchant sans doute à personifier la démocratie armée, sont civils jusqu'à la ceinture et militaires de la taille aux talons ; c'est-à-dire qu'ils sont affublés d'un chapeau de paille et d'une redingote, d'un vieux sabre rouillé, cueilli dans un magasin d'accessoires, d'un pantalon à bande d'or et de bottes éperonnées, — quoique personne ne soit monté. Ce qui augmente le comique de ce défilé, c'est le sérieux de tous ces gens-là et la conviction des tambours et des clairons, qui battent et sonnent avec une parfaite indépendance musicale.

La plus belle manifestation militaire qu'il me fut donné de voir est la suivante :

Le gouverneur de Panama qui, vous n'en doutez pas, est en même temps général, est logé dans un vaste et fort laid bâtiment, dont le rez-de-chaussée est occupé par sa garde d'honneur. Tout à côté demeure un négociant en vins et spiritueux. Ce voisinage fit qu'un beau jour la garde s'enivra tant et si bien qu'elle se mutina et mit le gouverneur en état de siège. Son Excellence réussit néanmoins à s'échapper et vint, tout essoufflé, chercher main-forte à la caserne. Je vois encore ce gros homme, fort crépu, brandissant son ombrelle, marcher

fièrement à la tête de ses fidèles cohortes pour aller reconquérir son palais. La bataille fut courte et la victoire complète. Une heure plus tard, il revenait, ramenant ses prisonniers, qui titubaient, entre deux haies de soldats; les clairons sonnaient et les tambours battaient encore plus fort que de coutume.

*
**

Chaque soir, un peu avant minuit, des fenêtres s'éclairaient sur la place de l'Évêché et, de toutes parts, éclatait une cacophonie bruyante dans laquelle se confondaient atrocement les airs de la *Mascotte*, des *Cloches de Corneville*, du *Trouvère* et de la *Marseillaise*, que jouaient à toute vapeur des orgues de barbarie aux sons criards. C'était le signal de la grande orgie.

Les tripots ont ouvert leurs portes : autour des tables de roulette se presse une foule bigarrée dans laquelle beaucoup d'employés de la Compagnie, beaucoup d'entrepreneurs, ces derniers reconnaissables à leurs grandes bottes, à leurs chemises de flanelle et à leurs barbes hirsutes. La chaleur est étouffante, l'atmosphère saturée de la fumée des cigares et de l'acide carbonique dégagé par le gaz.

Les yeux brillants de fièvre, les traits tirés, le front en sueur, silencieux, les joueurs suivent avidement la petite bille lancée par le croupier et qui tourne en sautillant jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'un des casiers; on appelle un chiffre, on pousse une pile de piastres devant le gagnant, tandis que les rateaux entraînent les autres mises. En un instant, les trente-deux numéros du tapis sont de nouveau couverts de pièces d'or et d'argent : faites vos jeux, rien ne va plus; et la bille repart infatigable. La solde d'un trimestre, la grosse somme que l'on vient de toucher pour la paye du samedi s'engloutissent rapidement. Que deviendrait-on demain, où mangera-t-on, que fera-t-on lorsque des centaines de noirs assiègeront, menaçants, votre case? N'importe, on continue pendant des heures jusqu'au dernier maravédis.

Pendant ce temps, les orgues ne cessent de moudre leur répertoire.

A mesure que les perdants ont vidé leurs poches, ils abandonnent le champ de bataille et disparaissent. Vient un moment où le combat cesse faute de combattants : la nuit est fort avancée et les rares vainqueurs, excités par cette lutte terrible, coulés d'or, éprouvent le besoin de triompher un peu et de faire largesse. Le Capitole n'est pas loin; il suffit, pour y monter, d'ouvrir une porte et de gravir un escalier....

*
**

L'employé vertueux qui fuyait les lieux de perdition, qui ne buvait pas, ne prenait jamais de billet aux innombrables loteries qu'on tirait tous les dimanches, celui-là même avait bien de la peine à réaliser quelques économies. D'abord, il était payé en piastres, et la piastre, évaluée cinq francs dans les bureaux de la

rue Canmartin, n'en valait plus que quatre sur les bords de l'océan Pacifique; ensuite, sa nourriture, son logement, etc., atteignaient des prix fantastiques. La dernière gargote coûtait cinq cents francs par mois et tout était à l'avenant : blanchissage d'un monchoir, dix sous; d'une chemise, deux francs; il est juste d'ajouter quelque chose pour l'usure du linge, car les négresses avaient l'habitude de parer leurs négrillons des manchettes et des cols qu'on leur confiait jusqu'à ce que ces objets eussent atteint une nuance suffisamment foncée pour s'harmoniser avec la lessive de la famille.

L'industrie du tailleur, celle du dégraisseur ne se sont pas acclimatées : aviez-vous un accroc à votre haut-de-chausses ou taché votre gilet, il fallait les jeter et les remplacer par un de ces hideux complets dont la forme et la nuance constituent, pour les exportateurs de confections, un privilège exclusif.

Les infortunés fumeurs souffraient beaucoup. On leur vendait au prix des meilleurs havanes d'infâmes cigares hollandais. Et quel tabac! J'en ai la bouche amère encore quand j'y pense.

On marchait vraiment, là-bas, de désillusions en désillusions. Pour vous en donner une idée, sachez que le chapeau dit *Panama* a sa place marquée parmi ces légendes avec lesquelles on abuse l'humanité.

— Envoyez-mous, m'avaient dit mes amis, des panamas authentiques dont nous nous coifferons cet été en songeant à vous.

— Vous en aurez par douzaine, fut ma réponse généreuse.

Lorsque je débarquai, je fus d'abord un peu étonné de constater qu'on ne portait que des casques; mais réfléchissant que l'on n'est jamais prophète en son pays, j'entrai résolument dans un magasin et sollicitai un lot de ces couvre-chefs, auxquels la Colombie devait sa réputation, bien avant qu'il fût question de percer son isthme. Le marchand me regarda d'un air goguenard et me tendit un large chapeau de paille, sur la coiffe duquel étaient inscrits ces trois mots: *Mode de Paris*.

Presque tout le commerce était entre les mains des Chinois : cela explique pourquoi l'étranger était exploité avec une impitoyable férocité.

Quant aux Colombiens, descendants abâtardis des Espagnols, ils vivaient dans la crasse et dans un doux farniente qui suffisait à leur ambition. Ils profitaient, sans y avoir collaboré, des améliorations relatives apportées chez eux par les Européens, et ils drainaient, sans se donner aucune peine, un peu de l'argent répandu dans le pays.

Ce qu'on appelle dans une ville de province la société n'existait point à Panama, et je ne crois pas qu'un indigène ait jamais offert un dîner ou organisé une soirée. Le gouverneur faisait certainement de fortes économies sur ses frais de représentation, — en admettant qu'il en eût, — et se contentait d'aller se régaler

chez le consul de France ou chez le directeur de la Compagnie, quand ceux-ci l'invitaient.

Le travail eût été un dérivatif à l'ennui profond dont on était imprégné, mais à deux conditions : la première, d'avoir quelque chose à faire ; la seconde d'être en pleine possession de soi-même et de ses facultés. Or, d'une part, il y avait partout pléthore de personnel : nombreux état-major d'ingénieurs chargés de la surveillance des travaux, et dans l'immense bâtiment où étaient luxueusement installés les bureaux, véritable armée d'administrateurs et de scribes de tous ordres et de tout poil. Aucun ministère n'en possède autant.

D'autre part, on était accablé par le climat. S'il y a quelque chose d'énervant, d'insupportable, c'est d'être constamment, nuit et jour, enveloppé par une buée chaude ; on éprouve sans cesse l'oppression que l'on ressent chez nous lorsque le temps est très lourd et qu'un gros orage se prépare. Quand il pleut, — et là-bas les pluies sont diluviennes, — votre chambre devient une étuve, les murs suintent et vous prenez, sans déplacement, un bain de vapeur.

A ce régime, les tempéraments les plus robustes s'affaiblissaient bien vite, et les énergies les plus éprouvées perdaient de leur assurance en face de ce spectre toujours présent au chevet de chacun : la fièvre jaune.

* *

On a dit que chaque traverse placée sous les rails du chemin de fer de Colon à Panama représente un cadavre d'ouvrier, — et le chemin de fer a soixante-dix kilomètres ! Que ce soit là une simple figure, c'est possible, mais elle est exacte. La mort a fait dans l'isthme des ravages énormes qu'on n'a jamais bien connus. J'ai habité Panama à une époque très normale au point de vue de l'épidémie, puisque les navires sortaient du port avec des patentes nettes, et que MM. Ferdinand et Charles de Lesseps ont choisi cette époque pour venir inspecter les travaux.

Eh bien ! savez-vous quelle était, dans les hôpitaux, la proportion des décès ? 70 pour 100 ! On y était transporté avec une jambe cassée, on allait y faire soigner un panaris, et, deux jours après, le malade avait son exéat... pour le cimetière.

Chaque matin, dans les bureaux, sur les chantiers, plusieurs signatures manquaient à la feuille de présence : être absent était, en général, synonyme d'être mort.

J'ai vu agoniser tant de gens, que je serais bien embarrassé d'en dresser la liste ; ma mémoire ne voit plus que d'une manière confuse la plupart de ces têtes pâles et convulsées dont j'ai eu souvent le triste devoir d'abaïsser les paupières. Néanmoins, elle évoque encore distinctement certaines figures et certains faits dont elle a gardé une empreinte ineffaçable.

M. Boyer, jeune ingénieur plein de talent et d'avenir, célèbre par la construction du plus beau pont de chemin de fer qui soit en France, s'était enthousiasmé pour l'œuvre grandiose du percement de l'isthme de

Panama. La Compagnie lui offrit la direction générale des travaux ; il accepta et partit, rêvant la gloire. Très simple, comme le sont en général les gens de valeur, travailleur infatigable, le nouveau directeur ne tarda pas à grouper autour de lui les sympathies, à inspirer la confiance et à galvaniser les bonnes volontés. Mais au moment où il débarquait dans l'isthme, ni la science, ni l'activité, ni le dévouement d'un homme ne pouvait plus réparer les fautes commises. Sa première inspection lui montra la fâcheuse réalité des choses, si différente de ce qu'il avait lieu d'attendre. Son chagrin fut immense ; mais, en chef courageux, il ne voulut pas désertier la lutte, quoique désormais certain qu'elle serait funeste et qu'il risquait d'y perdre sa renommée. A peine arrivé, donner sa démission, c'était crier le sauve-qui-peut des irrémédiables paniques. Il resta.

Quelques semaines plus tard, j'avais l'honneur de déjeuner avec lui chez le consul général de France, — qui mourut le mois suivant. Comme on en était au café, M. Boyer changea tout à coup de visage et se plaignit de ressentir de violentes douleurs. Nous le mêmes dans une voiture qui le transporta chez lui ; les médecins accoururent. Ils virent tout de suite que c'était à elle qu'ils avaient affaire. On essaya par tous les moyens de la combattre, on employa même ce remède fort en usage contre le vomito negro mexicain et qui consiste à faire avaler au malade un litre d'huile mêlé à du sel et à du jus de citron. Rien n'y fit, et la décomposition du sang se révéla par des taches sur les membres. M. Boyer n'eut pas un instant d'illusion sur son état. Il appela le médecin en chef :

— Docteur, ne cherchez pas à me tromper. Pouvez-vous m'assurer que je passerai la journée ?

— Peut-être...

— Merci. Vite, alors, une plume et du papier, que j'écrive à ma femme.

Au bout de quelques lignes, il s'arrêta et tourna la tête vers M. l'ingénieur Duret :

— Mon ami, je ne peux plus... Je vais dicter.

M. Duret, étouffant ses sanglots, prit la lettre commencée, et le malade, d'une voix qui faiblissait d'instant en instant, se mit à parler à sa jeune femme et à son enfant dans les termes les plus touchants, les plus élevés et les plus tendres. Nous pleurions tous ; lui seul était calme. Quand il eut fini sa lettre, il nous dit :

— Maintenant, je suis prêt, j'attends la mort, je la sens proche, je la désire.

Les taches avaient envahi le visage. Il prononça encore quelques mots que nous ne pûmes saisir, un adieu, probablement, ouvrit les yeux, sourit comme si ses chers aimés lui apparaissaient, poussa un soupir et demeura immobile...

Ce fut une consternation générale. En suivant le char funèbre qui contenait les restes de M. Boyer, la foule eut l'instinct qu'elle conduisait le deuil de la grande entreprise.

M. Duret, désolé de la perte de son meilleur ami, résolut de rentrer en France; lui aussi, avait une jeune femme et un fils; mais la mort refusa de lui faire crédit jusqu'au prochain paquebot, et M^{me} Duret se trouva veuve presque en même temps que M^{me} Boyer.

J'ai dit que le consul général de France, M. Lavieille, succomba très peu de temps après: c'était un ancien député, fort aimable homme, très spirituel, et qui avait su prendre une excellente attitude, soutenant les intérêts français, sans les confondre plus qu'il ne fallait avec les intérêts de la Compagnie.

Ses derniers jours ont été bien douloureux.

Les Chinois vivent à côté de leur cercueil et n'y pensent guère. Nous ne pouvions pas en dire autant, car nous étions hantés continuellement par la pensée que nous irions prendre place parmi ces tombes alignées et numérotées comme des maisons dans une rue; il nous semblait à tous, que, mourir dans cet affreux pays c'était mourir deux fois. Cette obsession finissait par rendre superstitieux: pour ma part, je confesse que je fus bien près de croire à la jettatura. Voici comment.

Nous étions six à table, dans le restaurant où j'avais pris pension et nous causions du seul sujet intéressant, les décès du jour, quand un individu entra, s'assit dans notre voisinage et commanda son menu.

— Pourquoi cet homme me regarde-t-il ainsi? dit X... d'un air inquiet.

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Vous ne savez donc pas que c'est un jettatore?

Nous nous mîmes à rire.

Dans la soirée, X... avait un accès de fièvre et le lendemain nous n'étions plus que cinq.

Le même individu vint se rasseoir et ne nous quitta pas des yeux.

Deux d'entre nous furent pris d'étourdissements, et on les enterra douze heures après.

Réduits à trois, nous changeâmes de restaurant. A peine avions-nous défilé nos serviettes que nous vîmes entrer le jettatore qui vint se placer près de nous. Il nous prit une folle envie de fuir, mais le respect humain nous retint.

Le lendemain nous n'étions plus que deux.

Je ne sais ce que nous aurions fait si nous

n'avions appris en même temps la mort du jettatore. Cette nouvelle me causa une joie dont la vivacité montre bien ce que nous portons en nous de lâcheté et de sauvagerie.

Quand M. de Lesseps est venu à Panama, lui a-t-on mis sous les yeux les vrais chiffres des décès? Lui a-t-on exposé les souffrances du personnel, ses découragements, ses mécomptes, lui a-t-on persuadé qu'il y avait cruauté, — et quelque chose de plus, — à encourager l'émigration vers l'isthme?

Je ne le crois pas, et il suffisait de le voir présider en manches de chemise les nombreux banquets préparés en son honneur, pour être convaincu qu'il ignorait ce qui se passait autour de lui.

Il a traversé des rues ornées de feuillage et toutes pavées; il a passé sous des arcs de triomphe portant en exergue: AU GRAND FRANÇAIS; on a crié: VIVE LESSEPS! on a illuminé, on a tiré des feux d'artifice; on l'a mené par un train spécial voir fonctionner quelques excavateurs et, sur tout le parcours, des nègres bien payés exerçaient leurs poumons. Voilà, je suppose, de quels éléments s'est formée son impression sur Panama.

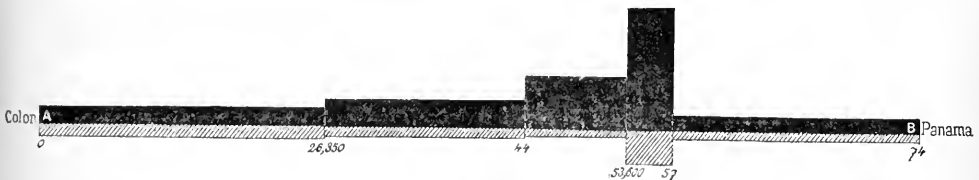
Quand l'impératrice Catherine voyageait en Russie, on transportait dans la solitude des steppes, sur son passage, d'illusoires villages habités par un peuple fictif. La souveraine était-elle dupe ou complice de cette supercherie courtisanesque?

Un de mes amis, officier de marine, qui faisait l'année dernière partie de l'escadre du Pacifique, a eu l'occasion d'entrevoir Panama et m'a donné des détails navrants.

C'est surtout l'aspect désolé des chantiers qui l'a frappé. Il semble, me disait-il, qu'on y ait été surpris en plein travail, par une de ces grandes calamités dont parlent les livres saints et les vieux poèmes: pluies de feu, tremblements de terre, etc., et que les ouvriers, jetant leurs outils, aient fui avec épouvante.

Maintenant la brousse a gagné les remblais; les lianes ont enlacé, brisé de leurs bras noueux, les machines gisant au bas des talus. Chose curieuse: des arbres ont poussé dans les tuyaux des locomotives. Les singes cabriolent de branche en branche en faisant des grimaces.

PAUL MIMANDE.



ÉTAT DES TERRASSEMENTS EN JANVIER 1889.

La partie supérieure, teinte en noir, représente le volume de terre restant à enlever; la partie inférieure, en gris, représente le volume déjà enlevé, dans les diverses divisions (d'après la *Revue scientifique*).

LE JOUR DES GRACES

Mythe.

... *Quem quo anno repererunt Sybarite,
perierunt.*

LAMPRIE (*Vie d'Héliogabale*, 29).

Dans une grotte, à mi-chemin d'Héraclée et de Sybaris, habitait un vieillard qu'on renommait pour sa sagesse. Il avait reçu les paroles de Pythagore et plus d'une fois Empédocle l'Agrigentain avait passé la mer pour méditer auprès de lui. Il se nommait Euphorion et, tout en cultivant les lis et les verveines de son petit jardin, il s'appliquait à conformer ses mœurs à la nature.

Ses deux esclaves, un matin, lui demandèrent la faveur d'aller à Sybaris célébrer la fête des Grâces, dont le jour approchait.

— Je le veux, répondit le sage. Il ne nous faut point négliger les divinités du plaisir. La première des trois Charités tient à la main un osselet; et par là, elle nous fait signe de nous livrer, de temps en temps, aux jeux variés, à la danse. La seconde, parée du myrte, nous apprend que l'amour est l'ornement de notre vie : malheur aux orgueilleux qui s'éloignent trop des baisers ! Pour la troisième, la ceinture de roses fraîches qui entoure son col et ses flancs délicats, nous avertit qu'elle préside à la joie des banquets.

« Qu'à toutes trois aillent vos vœux. Et abandonnez-leur l'apparence de vos pensées. Mais, si vous tenez à vieillir, que leurs voluptés ne pénétrèrent point tout à fait dans vos cœurs. Craignez le sort d'Hylas qui connut pleinement la faveur des nymphes : il ne put supporter cette abondance de plaisir; sa douce vie céda à l'embrassement des déesses. Ainsi l'avaient réglé les dieux. C'est pourquoi soyez sages, et faites un heureux retour. Ni Petilis, ni Métaponte, ni la vénérable Héraclée n'égalent Sybaris dans l'art d'accommoder toutes sortes de joies. »

Les serviteurs promirent ce que voulut Euphorion, Au lever du soleil, ils prirent le chemin du sud qui, le long de la mer, parmi les lauriers et les menthes, menait aux murs de Sybaris. Le vieillard vaqua seul à ses travaux de chaque jour : il les estimait des plaisirs. La serpe en main, il émondait les jeunes poiriers, entaît les oliviers sauvages, disposait les sarments fleuris autour du portail de sa grotte, afin que les regards fussent réunis dès le seuil. Quand il avait cueilli les grappes de muscats, il prenait les plus lourdes et il les consacrait au-devant du buste de Pan. Le reste était foulé, car on approchait de l'automne, et, gambadant dans le cuvier d'où ruisselait le moult ver-

meil, le vieillard composait des poèmes dorés, à la guise de Pythagore, y célébrant par-dessus tout cette harmonie des choses qui renaît éternellement. Ensuite, d'un stylet d'argent, il creusait des planchettes afin d'y graver ces prières et de les suspendre en tableaux au tronc des jeunes pins.

Dans la nuit du cinquième jour, comme il admirait la lenteur des esclaves à lui revenir et qu'il se demandait si ces pauvres amis ne l'avaient oublié à la ville, il vit du côté du midi, sur la mer, et bien que le soleil se fût couché depuis longtemps, une faible lumière. Elle avait le teint de la rose et tranchait doucement sur les feux argentés qui descendaient du clair de lune. Las de la contempler, Euphorion ferma les yeux. Il était adossé à la muraille du rocher, défendu par la treille contre l'intempérie et les embûches des étoiles. On l'eût pris pour un homme assis qui regardait le ciel. Mais il dormait et ses fontaines murmuraient dans la demi-ombre.

La couleur blonde de la mer dura jusqu'au matin ; et, moins instruit des lois du monde, le vieillard, au réveil, eût pu se demander si l'aube, ce jour-là, ne se lèverait point au midi. Il descendit parmi ses fleurs. Mais son inquiétude était telle qu'il ne voulut point les toucher. Il marcha sous les poiriers et craignit flétrir les beaux fruits pendus à leurs branches. Puis il s'allongea sur la terre et, devant les concombres et les autres légumes, s'adonna aux œuvres plus viles qui, ne voulant aucun effort, le laissaient à sa rêverie.

Vers le milieu du jour, comme il achevait de tresser ensemble, pour sa provision de l'hiver, une douzaine d'oignons roux, des pas pressés sonnèrent au bas de la montée. Euphorion cria :

— Est-ce vous, Syron, Icétas ?

— C'est moi, fit une voix prochaine.

Et Syron apparut. Icétas ne le suivait point. Le vieillard, effrayé, n'osait demander de nouvelles ; car les mains, la poitrine, les cheveux de Syron étaient noirs de fumée. Mais une flamme singulière éclairait son regard.

— Maître, fit-il d'abord, vous lisiez dans la destinée. Notre Icétas a eu le sort du jeune Hylas.

— Quoi ! Icétas a donc péri ?

— Si c'est périr ce de se rompre sous l'effort de la volupté, tout Sybaris et tout son peuple ont péri de la main des Grâces.

— Vraiment, Syron, le peuple entier de Sybaris ?

Le serviteur montra du doigt la tache pourpre de la mer que le puissant soleil n'avait point effacée. Les flots semblaient de sang.

— Regardez, maître, regardez le reflet de la flamme. Que de richesses dévorées ! Et dans peu d'heures l'eau d'un fleuve en aura couvert les débris !

Euphorion, versant des pleurs, offrit à son esclave le pain, les figues sèches et le fromage blanc qui

rendent la vigueur après les dures traversées. Il y joignit (car il le traitait plutôt en disciple) quelques larmes d'un vin mûri sur le coteau et qui avait le goût des fleurs.

Quand il l'eût ainsi restauré, il le pressa d'après questions sur le genre de mort d'Icétas et des Sybarites.

« Vous le savez, Euphorion, » reprit enfin ce serviteur, « Sybaris depuis cinquante ans est devenue l'admiration de la grande Grèce et du monde. Ses murailles sont faites de marbres rares, incrustées de bijoux précieux. La plupart de ses toits reluisent comme l'or; les plus pauvres sont argentés; tous s'envoient près des étoiles. L'art de ses architectes passe ce que les Athéniens ont eux-mêmes trouvé de plus accompli. Ils parlent une langue infiniment douce à l'entendre, et, d'année en année, ils voient s'accroître leur trésor de délices et de beautés. Mais le plus merveilleux, c'est leur religion. Ils ne prodigent à leurs dieux ni libations, ni hécatombes. Vanités! disent-ils. Mais ils travaillent de tout cœur à leur ressembler. Comme vous suivez la nature, ô religieux Euphorion, ils imitent les Olympiens et principalement Jupiter et Vénus qui sont les plus heureux de tous. Une fête n'est qu'un prétexte à l'usage des voluptés.

« C'est ainsi qu'ils ont fait honneur aux trois Grâces divines de trois heureuses découvertes faites par leurs artistes pendant ces derniers temps. Un de leurs musiciens leur avait enseigné la nouvelle figure d'une danse qu'ils chérissaient : c'est pourquoi, tout hier, tant que le soleil a réjoui le ciel, nous avons, Icétas et moi, suivi les mouvements de la belle cité qui dansait sur les places, qui dansait dans les rues, sur les terrasses des maisons et jusque dans les chambres closes. Les chevaux qui passaient, attelés à des chars ou montés par des cavaliers, partageaient l'ivresse commune et célébraient par des gambades accordées selon la mesure, la fragile divinité qui joue aux osselets dans la demeure de Vénus.

« Puis, à la flamme de Vesper, quand le soleil se fut couché, dix jeunes filles délicates et dix jeunes garçons les mieux faits qu'on eut pu trouver apparurent sur le théâtre. Ils révélèrent l'invention d'une prêtresse de Vénus (c'était un rite neuf pour les mystères de l'amour), et ils l'exécutèrent... Euphorion, la bienséance me défend de te dire (car tes cheveux sont blancs) les célestes folies qui suivirent cette leçon. La deuxième des Grâces veillait sur la cérémonie. Des bûchers de myrte brûlaient aux angles de la scène. Tout le théâtre était en proie au délire sacré. Oui, renversés, les yeux au ciel, chacun des spectateurs sentait couler des nues de pourpre une telle douceur qu'il semblait que les dieux précipitaient dans les artères une rivière de nectar.

« Et la nuit fut plus surprenante. La troisième des

Grâces y dressait çà et là ses touffes de rosiers fleuris. Un cuisinier de la cité avait mis au jour un chef-d'œuvre dont les hommes mortels n'avaient jamais conçu l'idée. Autant que j'ai pu le comprendre aux paroles des serviteurs, c'est un simple mélange d'huile et des œufs du garus, ce poisson si vulgaire ici. Les dieux savent comment, il était né de là une ambrosie incomparable. On la servait brûlante, parfumée d'ail et relevée d'une bordure de miel.

« Dans le palais qui tenait lieu de salle de festin, les citoyens étaient rangés au nombre de dix mille; et dix mille étrangers, reçus sans distinction de nation ou de qualité, hommes libres, esclaves, prenaient leurs places où ils voulaient. Les appétits étaient puissamment aiguës par les danses de jour et les baisers du soir. Des désirs surhumains gonflaient les tempes couronnées. Un poète se poignarda afin de succomber à la fleur de cette espérance.

« Ce beau trépas fut acclamé comme d'heureux augure. Le vin de rose circula. Enfin, les jattes désirées apparurent en longues files en répandant un doux parfum. Un frémissement d'aise fit trembler tous les lits. Mais il est incertain que les lits n'aient point tressailli avant les convives. Arrivé le dernier, j'étais couché à terre et sentais la terre trembler. Mais je fis comme tous les autres. Je me précipitai sur la merveille ambrosienne. Va, tu pourrais, Euphorion, rassembler tous tes souvenirs; mêler, dans une double coupe, une goutte des meilleurs vins que les terrasses de Sicile, de Crète et de Chios aient mûris depuis cent années, tu n'aurais point idée de l'ivresse où je fus plongé. L'arôme des déesses m'entourait comme un vêtement. Des lyres immortelles soupiraient au plus haut des airs. Le souffle des neuf sphères emportait ma pensée, comme le flot soulève les carènes sur l'Océan.

« Je finis toutefois par sortir de ce rêve. Toutes les têtes, languissantes, pendaient sur le tapis. J'entendis près de moi comme un faible soupir de corde qui se brise; c'était ton esclave Icétas qui exhalait son âme. Ses joues très belles souriaient. Ses lèvres, refermées, ne demandaient plus de bonheur. Je tentai de le secouer. Il était mort, vraiment. Un silence profond s'était établi. Seulement, par instants, quelqu'un passait de volupté. Il s'éteignait aussi des torches; et l'obscurité se faisait. N'ayant pas pris part au festin, les esclaves de Sybaris se jetaient sur les restes, se gorgaient, aspiraient la minute infinie enfermée dans chaque bouchée et, autour de la salle immense, le long des escaliers qui menaient aux cuisines, attendaient, les lèvres ouvertes, que leur bonheur touchât aux limites de la nature et qu'ils fussent mûrs pour mourir...

« Comment fis-je pour me lever? Je sais que la terre grondait et mugissait sous moi d'une manière étrange. Embrassant du regard toute l'étendue du banquet, je

vis que j'étais seul vivant. J'enjambai des cadavres et sortis dans la nuit. Il pleuvait des charbons ardents et de noires poussières. Tout le ciel s'embrasait d'un incendie mystérieux. Le front de ce palais, la plus grande beauté qui se pût admirer en ce monde, avait sans doute été frappé du feu supérieur. Ce chef-d'œuvre se consumait justement par la pointe dont il menaçait l'empyrée. Et toutes les maisons, avec leurs pierreries et leurs métaux précieux, flamboyaient ainsi par la cime.

« Je me laissai couler le long des remparts ; car les portes étaient fermées et, bien que nul ne les gardât, un homme seul n'eût pu mouvoir les leviers monstrueux qui maintenaient chaque verrou. Je roulai au fond du fossé, heureusement à sec. Au bout de quelques pas, voici que je heurtai une troupe d'hommes armés ; ils avaient un langage dur, des voix rauques, des poings grossiers qui me meurtrirent. J'en vis d'autres, un peu plus loin, qui, en grande hâte, creusaient sous le clair de lune un fossé d'environ cent pieds de largeur. Des glaives et des lances luisaient auprès de ces ouvriers. J'osai leur demander ce qu'ils faisaient là, à cette heure. Mais ils me saisirent et, plus plus cruellement que ne l'avaient fait les premiers, me rouèrent de coups. Ensuite, ils me chassèrent violemment par la campagne, m'interdisant avec de grands serments et des plaisanteries de rentrer jamais dans les murs.

« Un bouvier que je rencontraï non loin de cet endroit me dit que ces soldats arrivaient à l'instant de Crotoné sous la conduite de Milon le Pythagoricien. Ils venaient prendre Sybaris et, redoutant les inventions par lesquelles ce peuple défiait ses voisins dans l'art de la guerre, ils creusaient vers le nord un immense canal par où jeter l'eau du Crathis sur la molle cité. Je passai mon chemin, riant des soldats de Crotoné. S'ils avaient montré plus d'égards, j'eusse couru les avertir qu'ils travaillaient en vain. Mais je continuai ma fuite. De temps en temps je me tournais et je les contemplais qui s'épuisaient en mille efforts, défonçaient le sein de la terre, poussaient les eaux vers des palais déjà soumis au feu du ciel qu'ils n'apercevaient pas étant trop proches des remparts, et déployaient les précautions les plus fines de l'art des sièges contre une population de vingt mille morts bienheureux... »

Comme le vieil Euphorion restait muet à son histoire, Syron reprit :

— Maintenant, maître, me voici, car j'ai marché toute la nuit. Je veux vous consoler du trépas de notre Icétas.

— Moi, je voudrais, Syron, que tu me tires d'inquiétude. Comment peux-tu me faire un semblable récit, ayant participé à ces fêtes des Grâces ? Tu honoras les deux premières des Charites par des danses et des bai-

sers. Et tu as savouré jusqu'au fond, me dis-tu, la troisième des joies de Sybaris?...

— Cela est vrai, cher maître.

— Et la troisième Grâce qui voulait, en échange de tant de voluptés concédées, le don de votre vie, ne l'as-tu pas frustrée, Syron ? Car tu déclares avoir goûté au mets qu'elle inspira. Mais peut-être auras-tu mêlé aux voluptés des Sybarites un peu de cette retenue que je t'enseignais au départ ?

— Je suis certain, Euphorion, d'avoir tout oublié de ce sage avertissement. Dès le seuil riant de la ville, mes résolutions s'envolaient. Seul, un hasard dut me sauver, ou peut-être Pallas désireuse de vous apprendre la fin de Sybaris. Je suis sûr de m'être enivré de la nourriture divine. Ce fut une heure si parfaite, je m'y sentis si clairement le semblable de Zeus, que tout mon sang eût pu couler sans que je me plainnisse, car la nature ne me réserve rien au delà.

Le malheureux Syron n'avait point discerné comme les sourcils de son maître se fronçaient à chacune de ses paroles ni quelle indignation lui gonflait les vaisseaux du front contre celui qui pouvait vivre après avoir été le semblable de Jupiter. Mais il continuait sa folle jactance :

— J'ai vu cela, Euphorion. Oui, je l'ai traversé ce délicieux moment dont Ulysse lui-même eût refusé de revenir...

En même temps, dans son emphase, il tendait la poitrine, faite de muscles vigoureux, où la jeunesse florissait.

— Ne m'abuses-tu point ? dit le sage avec ironie.

— Non, maître. J'ai connu cette mortelle volupté. Vous voyez pourtant que je vis...

— Tu as vécu, misérable ! cria Euphorion.

Et il le traversa de son stylet d'argent poli.

Par cette plaie Syron versa tout son sang sur les fleurs. Mais le pieux vieillard s'applaudissait de sa conduite :

« Il ne convenait pas, » disait-il en lui-même, « de laisser subsister un aussi parfait sacrilège. Ce Syron avait offensé la loi même de la nature. Rien d'entier ne demeure au monde, et la perfection entraîne la mort. Dès que l'homme confine à Dieu, il est juste qu'il disparaisse. Tous ceux de Sybaris ont obéi à ce décret. Une Parque devait éclore de la félicité qu'ils allaient accomplir. Mon Icétas a pris toute sa part de leur fortune. Et Syron a reçu de moi le juste complément qui lui en revenait. »

Le vieillard vécut plusieurs jours dans de telles pensées. Il négligea ses fleurs, qu'il avait la coutume de transporter, avant les pluies d'automne, à l'abri du rocher, sous un toit de roseaux. Elles dépérissaient. Et lui-même ne songeait plus à cueillir d'aucune herbe ni à rien préparer pour son aliment. A la fin, il comprit que tous ces signes étaient le langage de la nature. Sans doute, en châtiant Syron par une inspi-

ation soudaine, il s'était élevé au plus haut point de sa sagesse; la terre réclamait ses os. Il se résolut à mourir : ce qu'il fit, un matin que le vent d'équinoxe soufflait, au pied de son rocher et devant le buste de Pan.

CHARLES MAURAS.

LA FRANCE ARMÉE (1)

II.

LE GRADÉ.

Les gradés de la compagnie, caporaux et sous-officiers, occupent un poste de vigilance constante, mais qui n'est pas sans délicatesse. Il semble qu'on ne se rend pas suffisamment compte, — puisqu'on ne cherche pas à y remédier, — de la situation faite aux cadres subalternes dans l'armée actuelle.

Les gradés de troupe manquent de l'autorité nécessaire pour des causes inhérentes à l'état même des choses, et ce vice de notre organisation atteint principalement les caporaux et aussi les sous-officiers non rengagés. Les uns et les autres ont été les camarades de leurs hommes, ils sont parfois du même village, et souvent la libération les retrouvera en présence, les rôles renversés. Le soldat, fils du gros fermier, aura son ancien sergent comme salarié; cette situation a pu exister avant l'incorporation. Il s'ensuit qu'entre eux la situation est délicate.

Mais, sans s'attarder à des cas aussi spéciaux, toujours est-il que subordonnés et gradés ont commencé par être camarades; il est difficile alors au caporal, par exemple, d'imposer l'autorité de ses modestes galons, d'autant plus qu'il court le risque d'un blâme de ses supérieurs. En effet, un caporal porte une punition; le chef lui dit : « C'est de votre faute, vous êtes trop familier avec vos hommes, aussi n'avez-vous point d'autorité sur eux. » Par la suite une occasion de punir à bon droit se présente-t-elle, le caporal se tient coi et la discipline en souffre. Il faudra, pour qu'il se décide à punir, qu'un homme, familiarisé à son silence, lui lâche à la face une grosse injure. Le caporal se rebiffera et portera une punition avec un motif à faire passer le délinquant en conseil de guerre.

De même l'application trop rigoureuse du principe qui rend le caporal responsable vis-à-vis du sergent, le sergent vis-à-vis de l'officier de peloton et ainsi de suite, présente des inconvénients graves. Si le supérieur estime un homme punissable, il peut cependant trouver excusable le chef direct de cet homme, — le

caporal, — de n'avoir pas découvert lui-même le fait répréhensible; il faut le laisser libre, en ce cas, de frapper le seul qu'il juge coupable. Dans la pratique une punition donnée par-dessus un grade troublera le colonel, il exigera des explications, des rapports interminables pour une peccadille. A la fin, l'officier harcelé préférera garder le silence, se relâchera par suite pour éviter des histoires. Pas d'histoires devient le grand mot; le chef est coupable de le prononcer, mais la vraie responsabilité en remonte à celui qui le fait naître par son ingérence dans les petits détails de la compagnie. Et c'est ainsi que l'immixtion trop étroite du commandement supérieur porte les pires atteintes à la discipline.

Le commandant de la compagnie ne peut vaincre ces vices; mais il lui est loisible d'en atténuer les effets.

Il a une distinction primordiale à établir entre ses sous-ordres : ceux qui accomplissent leur congé et payent simplement leur dette, d'un côté; de l'autre, les rengagés qui ont des âmes de soldat. Les premiers sont les instruments du capitaine, les seconds sont ses aides. Il ne saurait avoir trop d'égards pour ces serviteurs d'élite, trop leur alléger le service dans la mesure du possible et surtout les soutenir des témoignages de son estime, car il ne faut pas se dissimuler que leur tâche est rude. On peut exiger plus des jeunes sous-officiers dont le service est restreint à trois ans et qui ont à se former.

Qu'on me permette une comparaison un peu triviale. Dans la famille de la compagnie, le capitaine est le chef de maison, les sergents sont les gouvernantes, les caporaux les bonnes d'enfants. N'ai-je pas dit plus haut que le soldat est un enfant? Le sous-officier doit veiller à l'exécution des détails intimes qu'ordonne le règlement et auxquels ne peut descendre le capitaine. Et ces détails varient à l'infini. Il a pour le seconder les caporaux d'escouade de la section et il renforce leur mince autorité de la sienne déjà plus haute et plus imposante, car il vit à part des hommes, il a sa chambre et une table à la cantine; le caporal couche dans la chambrée et vit à la gamelle.

Un des grands soins du commandant de compagnie doit être de pondérer et de régler le pouvoir de cette première autorité. Il la maintiendra dans un esprit de justice égale envers tous, réprimera toute humeur mauvaise conseillère, tout parti pris, exigera que toute mesure soit arrêtée de sang-froid et jamais sous l'impulsion de la colère ou du dépit. A ceux qui se possèdent difficilement, il recommandera, par exemple, de ne jamais prononcer la valeur d'une punition à l'instant où la faute est commise, mais de dire : « Un tel, vous serez puni », et d'édicter la peine seulement maître de soi et après avoir pesé les circonstances aggravantes ou atténuantes du fait. Il n'oubliera pas de leur inculquer le précepte qui rend les sous-officiers responsables de la concorde et de la bonne harmonie de la troupe.

(1) Suite. — Voy. le numéro du 26 novembre 1892.

C'est à eux de prévenir tout germe de trouble, de s'opposer aux taquineries agressives, aux brimades des anciens à l'égard des recrues. Celles-ci, désorientées à leur arrivée au corps, ont besoin de bienveillance et de protection; il dépend des sous-officiers de faire d'elles de bons soldats ou des hommes dégoûtés du métier dès le premier jour.

Le gradé subalterne aura le souci de la dignité de ses galons. Il ne les compromettra pas par des faiblesses coupables; il sera bon sans être familier, se gardera surtout d'accepter quoique ce soit de ses subordonnés, ne trinquera pas avec eux au cabaret ou à la cantine et surtout ne s'avilira pas à rançonner ceux qui sont ses inférieurs. Ce dernier acte est un abus de pouvoir, une lâcheté qui le rend indigne de ses galons et qui justement les lui ferait perdre si jamais il était connu.

Le sous-officier se trouvant l'exemple direct placé sous les yeux du soldat peut avoir sur lui une influence décisive, bonne ou mauvaise. Tous ses actes sont commentés, il lui faut être insoupçonnable comme la femme de César, inspirer le respect et la confiance.

Il me souvient ici de cet adjudant inflexible, si raide dans le service que ses hommes l'avaient surnommé *Bidel* et dont l'un d'eux a tracé le portrait dans une série d'articles pleins d'humour et de cœur. Ce soldat est un artiste et se nomme Georges d'Esparhès.

Ceux qui ont lu la monographie du terrible « adjudupète » auraient tort d'attribuer l'invention de ce type à l'auteur : ce dernier s'est montré observateur fidèle. Je connais celui qui fut le capitaine du sous-officier et du soldat écrivain et l'authenticité des récits de ce dernier ne peut être contestée.

Un fait, entre tous, est frappant. A l'exercice, l'adjudant punit un homme inattentif; pendant le repos, il voit au soldat les yeux humides, il l'interroge. Le petit troupière avait sa femme en conches et l'inquiétude l'obsédait. Bidel réfléchit, puis il déclara : « Un adjudant, vois-tu, ça a une bonne paye : prends ces vingt francs et va voir ta femme; seulement, comme tu as mal manœuvré, le règlement veut que je maintienne la punition : tu feras ta salle de police au retour. »

L'adjudant est évidemment le sous-officier d'élite; il n'obtient son grade que lentement, après avoir fait ses preuves; son autorité s'appuie sur son âge et sur l'expérience acquise. Le plus gros défaut des sous-officiers non rengagés est leur jeunesse qui n'en impose pas à leurs contemporains subalternes et aussi un peu de présomption; la jeunesse est facilement présomptueuse. Certes, il serait à souhaiter que les ressources budgétaires permissent d'augmenter encore le nombre des rengagements, arrivassent à ne plus octroyer le grade de sergent qu'à des rengagés; mais, en l'état de choses actuelles, il faut déjà reconnaître que l'influence des anciens sous-officiers est salutaire à leurs camarades cadets.

Le caporal est la bonne des quatorze à quinze enfants de son escouade; c'est dire le poids de la besogne. Besogne fastidieuse et ingrate, et dont il faut saluer profondément le dévouement obscur. A lui les soins de propreté, l'entretien des effets, la police de la chambrée. Toujours responsable, c'est sur lui que retomberont les négligences commises; pour les prévenir, il lui faut la vigilance du chien de berger autour du troupeau, et ceux commis à sa garde ne sont pas toujours des moutons. Nous avons cité, au début du chapitre, les entraves qui gênent son autorité déjà mince. C'est ici qu'il appartierait aux jeunes gens d'éducation supérieure de son escouade de faciliter sa tâche par l'exemple de leur subordination et de leur respect. Plus ils lui sont socialement supérieurs par leur origine et moralement par leur instruction, plus il est de leur devoir de se plier à son autorité dont ils comprennent le but et dont ils peuvent admirer l'humilité.

Malheureusement, nombre d'entre eux sont froudeurs et parfois dédaigneux. Leur présomption me rappelle constamment le Maurice de la *Débâcle*, au début du livre magistral et si profondément humain que nous a donné Zola. Et je pense à quelle erreur cette présomption a mené Maurice, tandis que le bon sens guidait le paysan, le caporal Jean Macquart. Une vraie figure de caporal, ce Jean.

Jeunes gens des classes libérales, venez sous les drapeaux en hommes de bonne volonté, soumettez-vous sans discuter. Puisque vous êtes instruits et intelligents, vous devez comprendre injuste la critique sur un ordre de choses que vous n'avez pu connaître encore. Je sais bien que le tempérament français commence par blâmer ce qu'il louera demain. Le blâme spontané n'est-il pas irréflecté? l'éloge ne sort que d'une réflexion mûrie. A tous les degrés de la hiérarchie nous donnons dans ce travers et à mesure qu'à notre tour nous en escaladons les échelons, nous nous trouvons blessés par nos propres armes; alors le regret des coups portés est stérile.

Vous êtes destinés, jeunes gens, à être de ces caporaux et de ces sergents que vous ridiculisez parfois de votre *blague* facile; à leur tour quel respect de vos galons auront plus tard les témoins de vos *lazzis* récents?

L'exemple de la subordination et du respect doit venir de vous; vous qui savez juger et penser. Vos railleries sont doublement coupables, car vous en appréciez la portée; elles affaiblissent la discipline, cette force principale des armées et deviennent un crime de lèse-patrie.

Et savez-vous ce qu'ont coûté souvent ces modestes galons de laine? — Tenez, j'ai connu un humble paysan, à la mémoire rebelle, qui, la nuit, après l'extinction des feux, prenait sur son sommeil et s'asphyxiait dans les latrines pour apprendre sa théorie à

la lueur de l'unique bec de gaz allumé dans la caserne. Les a-t-il bien gagnés, celui-ci? et croyez-vous que l'homme capable d'un tel effort ne fera pas un bon serviteur de la France?

Si vous avez l'instruction et la mémoire qui vous épargnent de l'imiter dans son acte, imitez-le dans l'énergie de sa volonté et honorez-le pour cela.

III.

L'OFFICIER.

Dans son œuvre de père de famille le capitaine a pour collaborateurs ses lieutenants, de même qu'un chef de maison est secondé par ses fils, et comme un père il doit être leur inspirateur et leur guide, car il est nécessaire que, seule, son impulsion domine, sous peine d'éparpiller l'effort et même de contrecarrer ses effets par un trouble jeté dans les esprits. Seulement, le capitaine ne devra point de primesaut imposer ses idées, mais les inculquer à ses officiers, leur en pénétrer l'intelligence, les faire adopter par la persuasion et en connaissance de cause. Ce reflet du capitaine, par ses officiers d'abord, et par eux d'échelons en échelons, se diffusera sur l'ensemble de la compagnie pour l'éclairer d'une même lumière. La vie de ce tout s'alimentera de la même pensée par toutes ses ramifications, comme l'épanouissement des branches sorties d'un tronc à la forte sève.

Cette communion des officiers de peloton et du commandant de la compagnie est primordiale; le capitaine l'assurera par une autorité non tracassière, une bienveillance affable, une complaisance constante à écouter les idées propres de ses officiers, quitte à leur en démontrer les défauts, s'il croit ne pas avoir à en tirer profit. De leur côté les lieutenants songeront à leur jeunesse, — quelque instruite qu'elle soit, elle ne peut être expérimentée, — et accepteront avec déférence les décisions de leur chef, dont les services passés commandent le respect et afferment l'autorité judiciaire. Cette cohésion indispensable entre les officiers de la compagnie se cimentera ainsi sans froissements et le faisceau de leurs bonnes volontés multipliera leurs forces dans l'œuvre commune.

Les chefs de peloton agiront de même auprès des sous-officiers sous leurs ordres, et ceux-ci auprès de leurs caporaux : ainsi le commandement sera un et la compagnie méritera vraiment son nom d'*unité*.

Cependant comme tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme notre humanité est lézardée de faiblesses, l'attention des officiers demeurera vigilante. Il pourra se produire, il se produira même des injustices. Le capitaine interviendra alors comme grand juge. Cette mission réclame un tact absolu. En donnant tort ouvertement à un gradé, il porte atteinte à son autorité; en le soutenant malgré tout, il

contrevient à la justice. En telle occurrence, la voie la plus sage est, après avoir jugé intérieurement la cause, de réprimander en particulier le gradé coupable d'un excès de pouvoir et de le charger de réparer lui-même l'erreur commise. Celui-ci semblera user d'indulgence en rapportant la punition qu'il a prononcée à tort, et son autorité sortira intacte du mauvais pas en lequel il l'avait compromise.

Après avoir donné l'impulsion, il revient au chef l'obligation de payer de sa personne et de prêcher d'exemple. Les paroles ne frappent l'esprit des subordonnés que si elles sont corroborées par les actes. Mais dans ce cas, elles sont toutes-puissantes. On a reproché parfois au commandement d'avoir trop parlé; Napoléon a enlevé ses troupes par ses proclamations. On ne loue que les discours qui sont sanctionnés par le succès. De quelles railleries n'a-t-on pas accablé la noble phrase : « Je ne rentrerai à Paris que mort ou victorieux. » Et cependant celui qui avait crié ces mots avait vaillamment affronté la mort.

Un camarade de l'armée de Paris m'a exprimé, d'ailleurs, la vivifiante émotion et l'élan que communiqua aux troupes l'ordre du général Ducrot. « On avait formé le cercle, le capitaine voulut lire, lui-même, la proclamation à ses hommes, qui, hâves et mornes, avaient pris les armes en proie à un découragement profond. L'émotion de l'officier l'étrangla, et ses sanglots scandèrent le mot final : « Je ne rentrerai que « mort ou victorieux ». Mais ses yeux fiers, emplis de larmes, inspectèrent la troupe. Transfigurées, s'ensoleillaient les faces; l'intrépidité, l'enthousiasme, la foi les dilataient. Les revers passés étaient oubliés; la victoire semblait les appeler, là-bas, à l'horizon. » L'élan fut invincible, les ennemis culbutés. Malheureusement, l'autorité supérieure les arrêta. Le général avait eu son état-major décimé. Une balle dans sa poitrine lui eût créé une légende de gloire; la fortune ne le voulut pas. — Il n'en avait pas moins électrisé l'armée, et une armée démoralisée.

Je me suis élevé dans la hiérarchie bien au-dessus du capitaine, mais, dans la compagnie, la parole aura plus de puissance que celle d'une proclamation générale, parce qu'elle sera entendue de tous et à l'heure opportune. Et, pour rentrer dans le cadre de cette étude dont un souvenir m'a écarté, sans avoir à prononcer des phrases sublimes, le capitaine trouvera fréquemment l'occasion de reconforter sa troupe par un mot entraînant, de la discipliner par une parole sage, surtout si depuis longtemps il a su mériter sa confiance.

Et cette confiance doit être si absolue que le capitaine semble à tous l'âme même de la compagnie; cette foi en le chef est un des plus sûrs chemins pour arriver à l'amour, cet amour si éloquentement prêché par le maréchal de Belle-Isle. Son influence, d'ailleurs, est réflexe : si vos hommes ont foi en vous, vous aurez foi en eux, et alors, tous les chemins vous sont aplanis.

Vous mériterez la parole dont fut glorifié un commandant de compagnie par un sergent à qui l'on parlait de son chef : « Ah ! mais, vous savez, dans la compagnie, nous nous ferions tous casser la gueule pour lui ! » Et l'homme dont un de ses sous-officiers a dit ce mot, le garde dans son cœur comme le plus beau de ses états de service.

Connaître ses hommes, être connu d'eux ; les aimer, mériter leur amour, est tout le secret du commandement et plus que tout promet la gloire.

Si la prolongation de la paix refuse cette apothéose, il restera du moins au chef la satisfaction intime que nous dispensent la conscience et la douceur d'être aimé.

Ce qui glorifie encore l'officier, c'est qu'il accomplit sa tâche en dehors des spéculations humaines ; il n'a pour but ni espoir de lucre, ni but intéressé. Il travaille pour la patrie et pour l'humanité. Il peut être l'apôtre de la grande réconciliation du peuple et des classes dirigeantes ; lorsque, revenue dans ses foyers, la majorité des soldats proclamera son estime affectueuse des chefs, la question sociale aura trouvé son ère d'apaisement.

Je n'insisterai pas sur ce point, éloquemment traité par l'auteur du *Rôle social de l'officier*.

Le capitaine ! ce grade qui, pour employer la locution classique, est le bâton de maréchal de la plupart, quel rôle lui est dévolu ! Quand donc les favorisés de l'avancement sauront-ils le comprendre et traiter les hommes de ce grade modeste, mais plus que tous influent, comme un éducateur et non comme un pion ? S'ils savaient ce qu'ils rebutent de bonnes volontés ! Hélas ! pour le pays, heureusement pour eux, ils l'ignorent, sans quoi ils seraient trop coupables !

Et, malgré les déboires, les commandants de compagnie poursuivent laborieusement et dans la satisfaction simple de leur conscience, la tâche qui fera l'armée forte et réconciliera entre eux les enfants de la France. Patient capitaine, tu marches droit devant toi, affirmé par la seule satisfaction du devoir accompli ; n'envie pas la gloriole encombrante des autres, mais va dans la gloire du labeur méconnu : *Ad augusta per angusta*.

Que t'importe d'être ignoré, si tu as fait des Français et des soldats ? Tu es un homme de bien.

J'ai accompagné tout récemment l'un de ces obscurs à sa dernière demeure. Ni le sermon du prêtre, ni la paraséologie du colonel ne m'ont touché, en tout cas, ne m'ont convaincu. Mais ses soldats pleuraient !...

Et les larmes ont trouvé le chemin de mon cœur.

Relisez le *Médecin de campagne* de notre grand Balzac, vous qui avez charge d'âmes, et vous qui jugez ceux-ci ; toute la philosophie du rôle de pasteur d'hommes est dans ce livre. Votre but sera atteint, capitaines, lorsque vous serez des Benassis.

Bien que traité en déshérité, l'officier de troupe a le droit de s'enorgueillir du plus beau rôle. Qu'il sente

bien de quelle supériorité est sa mission sur celle des camarades si fiers de leurs brevets de l'École de guerre et dont la tâche est celle d'un bureaucrate ; eux, les officiers de troupe, ont mieux qu'à compiler des circulaires, ils ont à FAIRE DES HOMMES.

Aux autres les panaches et aiguillettes, le clinquant et la parade ; à eux l'existence patiente et laborieuse et sainte du père qui élève ses enfants dans la voie droite.

Si j'attaque ici l'École de guerre, c'est qu'elle n'a pas tenu ses promesses. N'est-il pas regrettable que l'élite des intelligences de l'armée aille s'enlever dans des boîtes à paperasses, remplir une besogne fastidieuse de scribe d'état-major?... Laissez donc ces officiers, en sortant de l'École, se perfectionner dans la pratique des hommes et du commandement, faites profiter l'armée de leurs travaux. Il sera temps de les employer dans les états-majors, lorsque leur grade leur y assurera la direction d'un service, le moyen d'utiliser leurs facultés et leur savoir. Mais les pauvres officiers d'ordonnance condamnés à classer les circulaires et à libeller les réponses au rapport après avoir appris à diriger les masses, quelle chute !

Et quels merveilleux commandants de compagnie feraient ces hommes à l'esprit pénétrant, aux connaissances approfondies !... Mais je m'entraîne à digresser au delà du sujet entrepris.

En résumé, au point de vue patriotique et social, dans notre société, la tâche du commandant de compagnie est des plus lourdes, et sa mission des plus hautes ; celui qui accomplit l'une et l'autre, sans défaillance, mérite à la fois le respect et l'amour de ceux qui aiment la France.

(La fin prochainement.)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Bourdeau : *le Problème de la mort*. — M. Tarde : *les Transformations du droit*. — M. Anatole France : *l'Étui de nacre*. — M. Lanson, M. Chauvin : *Recueils de lettres choisies*.

M. Bourdeau a consacré tout un volume très documenté à la question de l'immortalité de l'âme. Il la considère, avec raison, comme toujours actuelle. Elle l'est parfaitement. La mort et ce qui peut la suivre ne cessent jamais de solliciter l'esprit de l'homme. Cela tient à ce que l'homme est mortel, et même est le seul animal mortel qui existe dans la création. C'est son privilège. Et remarquez-vous comme il a bien conscience de ce privilège-là ? De tout temps, il a bien marqué par le langage cette différence entre les animaux et lui. Il a appelé les animaux *animaux*, c'est-à-dire *les vivants*, et il s'est appelé lui-même *mortel* (en sanscrit *marta*), depuis les temps les plus reculés. Il ne

aut pas croire qu'il n'y ait que M. Thiers qui dise « ce mortel » pour dire « cet homme ».

M. Thiers, Homère, le sanscrit et tous les hommes le tous les temps ont raison. Il n'y a qu'un être mortel ci-bas, parce qu'il n'y a qu'un être qui sache qu'il mourra. Seul, par conséquent, il a l'idée de la mort; et la mort n'étant rien dès l'instant qu'on l'a subie, ni l'instant d'avant, n'existant donc que par l'idée qu'on en a, le seul animal vraiment mortel est celui qui, sachant qu'il mourra, est accompagné par cette idée pendant tout le temps de sa vie, c'est-à-dire mêlé et pénétré de mort tout le temps qu'il existe. L'homme est le seul mortel de la terre parce que, seul, il fait entrer dans sa vie la considération de la mort, et, seul, met de la mort dans sa vie.

A vrai dire, il en met beaucoup. C'est de cette différence entre nous et les animaux que viennent peut-être toutes les autres. Si l'homme est un animal religieux, c'est probablement parce qu'il est un animal mortel. Tout notre *au delà* vient de ce que nous savons que nous mourrons, ce qui nous porte à nous demander ce que nous deviendrons ensuite. Toutes nos métaphysiques, métempsychoses, paradis, lieux de châtements, de purification, de réunion posthume, sont des conceptions nées autour des tombes.

Si nous sommes des êtres sociables, c'est probablement parce que nous sommes mortels. Sans doute, il y a des sociétés animales, mais qui sont imposées à leurs membres par une telle nécessité de travail en commun, qu'elles sont comme des sociétés physiologiques. Une fourmi n'est pas proprement un animal, c'est un organe, c'est une cellule. L'animal, ici, c'est la ruche. Si l'homme à qui, pour vivre, suffit la famille ou le clan, a formé des sociétés beaucoup plus vastes, qui n'étaient pas nécessaires, c'est qu'il est mortel, c'est qu'étant mortel il a le culte de la mort, l'idée persévérante des ancêtres à honorer et à défendre.

C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Et si vous songez que la morale, instinct singulièrement complexe, a toujours été chose partie religieuse, partie sociale, vous en arrivez bien à cette conclusion que les trois caractères essentiels de l'homme : religiosité, sociabilité, moralité, dérivent de sa condition d'être mortel et des réflexions que cette condition désagréable lui a inspirées depuis très longtemps.

Comme l'homme est aussi un animal très taquin et d'humeur contredisante, la plus commune idée que lui a inspirée sa mortalité, c'est qu'il est immortel. « Mortel, soit ! a-t-il dit, pour un temps très court, et que, du reste, je souhaiterais plus long, mais ensuite immortel pour l'éternité. » C'est une de ses idées fixes. Il se l'est prouvée à lui-même par une foule de raisons qui sont loin d'être toutes mauvaises, et dont quelques-unes sont d'une telle beauté qu'elles méritent d'être vraies.

M. Bourdeau, qui n'aime pas voir de la beauté dans une erreur, et pour qui l'idée de l'immortalité de l'âme est erronée, est très dur pour ces beaux rêves de l'humanité. Il les pourchasse sans précipitation, avec calme et avec méthode, mais sans se laisser attendrir. J'ai quelquefois, en le lisant, regretté, une fois de plus, notre bon Renan. Il aurait peut-être été de l'avis de M. Bourdeau; car il était fortement positiviste. Mais tout en se rangeant à la négative, il aurait consacré ses phrases de choix, les plus aimables métaphores et ses délicatesses d'expression les plus rares à expliquer l'opinion contraire à la sienne, pour la consoler.

M. Bourdeau est moins caressant pour ses adversaires. Il leur montre un peu rudement qu'ils raisonnent mal; il relève avec une joie mauvaise les faiblesses de leur dialectique. Dirai-je que quelquefois il semble les narguer? Il leur dit, par exemple, dans une formule très heureuse : « Vous souhaitez un monde meilleur : améliorez celui-ci. » C'est bien dit, mais s'il le peut. Avec cela que c'est facile!

Vous vous doutez parfaitement que le livre de Bourdeau, nonobstant ses rigueurs, est un livre très intéressant. L'auteur est très informé, très savant, et son livre est souvent (et c'est alors que je l'aime le plus) une simple promenade à travers les cent mille opinions humaines relatives à l'immortalité de l'âme. Cette revue des systèmes est extrêmement amusante par sa richesse.

Je signale, par exemple, le chapitre sur l'immortalité conditionnelle. Vous savez ce que c'est que l'immortalité conditionnelle. C'est l'immortalité réservée seulement à ceux qui l'auront méritée. C'est une immortalité par sélection, une immortalité patricienne. On sait, par exemple, qu'Hercule n'est pas né dieu; mais il l'est devenu, par ses mérites. Il faut reconnaître qu'il avait assez travaillé pour cela; mais encore cela prouve que l'Olympe était une aristocratie ouverte. De même l'immortalité conditionnelle est place réservée à ceux qui auront sur la terre fait preuve qu'ils en sont dignes.

Mais dignes en quoi? Dignes comment? C'est ici que les avis se sont fortement partagés. Certains peuples, contrairement à la parole du Christ, ont cru que les premiers de ce monde seraient aussi les premiers de l'autre. Aux îles Tonga, les hommes tatoués, c'est-à-dire nobles, participaient seuls à la vie posthume. Chez les Algonquins, seuls les magistrats et les sorciers avaient des droits à vivre éternellement. Tel peuple réserve la vie à venir aux seuls guerriers, tel autre aux seuls pacifiques. De nos jours on sait que certains penseurs croient également, sinon qu'il se faille tatouer pour avoir des chances, du moins que l'homme n'est qu'un « candidat à l'immortalité » et qu'un petit nombre seulement d'entre nous, qui se seront élevés au-dessus de l'humanité par leurs vertus,

pourront survivre à leurs compagnons moins méritants. La question est intéressante. Des îles Tonga à Hégel, M. Bourdeau la suit avec beaucoup de sûreté et d'agrément dans l'exposition.

J'ai dit que les conclusions de M. Bourdeau sont désoiantes. Mais il ne faut pas s'en effrayer. Ce qui ressort le plus clairement de son livre si distingué, mais aussi très consciencieux, c'est que l'immortalité de l'âme a été souvent, très souvent mise en doute par les penseurs, mais très rarement par les peuples. Je sais bien que M. Bourdeau nous fait remarquer que les hommes préhistoriques constituent une période de l'humanité infiniment plus longue que la période dite historique, et qu'ils ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme; mais j'avoue que je suis moins affirmatif que lui sur les croyances métaphysiques des hommes de l'époque de la pierre éclatée. Sur leur philosophie les documents nous manquent un peu, et l'absence de monuments ne peut, à mon avis, servir de preuve ni dans un sens, ni dans un autre. Pour nous en tenir aux temps historiques, il est certain que l'immense majorité des « mortels » a cru à l'immortalité. Cela ne prouve nullement qu'ils aient eu raison; cela incline à penser qu'il en sera de même très longtemps encore; et c'est tout ce que je voulais dire, pour dissiper la tristesse que le livre de M. Bourdeau pourra causer à quelques-uns. Voyez-vous, tant que les hommes mourront et aimeront à vivre, ils croiront à la médecine et à l'immortalité de l'âme. En attendant, ils liront l'*Anti-Phédon*, de M. Bourdeau, avec beaucoup d'intérêt, parce que c'est un livre très bien fait.

* *

J'ai parlé plusieurs fois ici de M. Tarde, dont la *Revue bleue* publiait dernièrement une nouvelle si originale. Il faut que le grand public français apprenne le nom de M. Tarde qui est non seulement un criminaliste très distingué, mais qui est encore un de nos grands philosophes, et dont le nom, très connu à l'étranger, l'est moins chez nous que celui d'un médiocre chroniqueur. Cela vient de ce que M. Tarde est provincial. L'étranger ne fait pas de différence *a priori* entre un livre écrit à Sarlat et un livre écrit à Paris. Il les juge tous deux sur leur valeur. Cette bizarrerie étrange n'est pas notre fait. Nous sommes tellement pénétrés de la théorie des milieux que nous n'admettons guère qu'on puisse penser à Lons-le-Saulnier. Encore que cela soit peu fréquent, et proportionnellement aussi rare qu'à Paris, cela arrive cependant quelquefois. M. Tarde a écrit plusieurs volumes qui sont des œuvres supérieures comme science, comme vivacité et profondeur de vues, et comme « imagination dans les idées ». C'est la *Criminalité comparée, la Philosophie pénale*, et son chef-d'œuvre, qui est un chef-d'œuvre, les *Lois de l'imitation*. Il publie aujourd'hui les *Transformations du droit*, qui n'est pas son meilleur

ouvrage, mais qui, encore, comme tout ce que pense M. Tarde, est singulièrement personnel et extrêmement suggestif.

M. Tarde a écrit ce petit livre surtout pour mettre en garde contre l'invasion des théories transformistes dans la science du droit. Quand l'humanité a par hasard une idée, elle la met partout; elle la prodigue, elle la sert à toutes les sauces sur sa propre table :

Aimez-vous la muscade? on a mis partout.

Et c'est le cas de le dire : « Passez, muscade. » Quel est donc le personnage de Shakspeare qui s'offrait à jouer tous les rôles dans la comédie. Cet acteur, c'est le transformisme pour le quart d'heure, je veux dire pour le quart de siècle. On explique tout par lui. C'est la clef à toutes serrures.

M. Tarde, qui n'est nullement un adversaire du transformisme et qui l'accepte comme une hypothèse très satisfaisante, en attendant une autre, dans le domaine qui lui est propre, c'est-à-dire dans l'histoire naturelle, est moins accommodant quand il le voit pénétrer dans la science de l'histoire du droit, dans la science de l'histoire de la civilisation et dans la science de l'histoire générale. Car c'est une nouvelle philosophie de l'histoire qui se forme en ce moment avec la théorie de l'évolution comme flambeau et comme guide. Et, tout comme l'ancienne philosophie de l'histoire, qui a inspiré à nos pères tant de beaux livres et quelques sottises assez fortes, la nouvelle prétend imposer au développement de l'humanité une suite rigoureuse, rectiligne, mathématique, sans déviation, ni rétrogression, ni hésitation, analogue au développement d'un germe et d'une plante. M. Tarde n'est nullement sûr qu'il en ait été ainsi. Les similitudes d'origine, les similitudes de développement, les similitudes de décadence dans l'histoire des diverses civilisations ne le frappent point à le convaincre. Il lui semble qu'il y a beaucoup plus de diversités, beaucoup plus de flottements, beaucoup plus d'entrecroisements dans les ondulations, et, en un mot, que ce n'est pas si simple que cela. Il appuie fortement ses doutes, et fait une guerre savante et bien armée aux hypothèses précipitées ou aventureuses.

Il résulte de la position prise par M. Tarde, je ne dirai pas tout à fait une méthode nouvelle, mais un nouveau caractère dans son talent. M. Tarde, dans ses précédents ouvrages — surtout dans les *Lois de l'imitation*, — n'était pas sans quelque hardiesse séduisante, ni même sans quelque témérité de généralisation, dont, après tout, étant donné son imagination nourrie de sa science, je n'étais pas pour me plaindre. Aujourd'hui, combattant les généralisations des autres, dame, il est moins généralisateur, et même glisse vers un certain scepticisme à l'égard de toute généralisation. Il ne conclut pas, ou il conclut peu. On appelle ne pas conclure croire qu'il y a plusieurs conclusions possibles.

Il ne systématise pas. On appelle ne pas systématiser croire que dans la complexité des choses il y a plusieurs systèmes qui se combattent, ou s'entrecroisent, ou transigent et dont chacun est vrai pour sa part.

Bref, en ce livre, il est surtout critique. Son ouvrage est une œuvre de critique, c'est-à-dire de discernement.

On le lira avec beaucoup d'intérêt. Quand il ne serait qu'un petit « holà ! » un petit « garde à vous ! » jeté sur la marche envahissante de l'évolutionnisme conquérant et qu'on sent bien qui devient un peu indiscret, ce serait encore une très bonne chose, et un ouvrage utile autant qu'instructif.

Du reste, M. Tarde ne peut avoir qu'à se féliciter dans cette affaire, à quelque point de vue qu'il se place. Vous vous rappelez ce qu'on disait de Thiers pendant la Commune, car il faut toujours que les Français plaisantent au milieu de leurs plus grands malheurs. S'il y avait un succès des « Versaillais », M. Thiers disait : « Mes bonnes troupes ! comme elles réussissent ! » S'il y avait un retard dans le succès, M. Thiers s'écriait : « Mes bonnes fortifications ! comme elles résistent ! »

M. Tarde, toutes proportions gardées, comme il convient, est dans la même situation que M. Thiers à Versailles. Il n'aime pas le transformisme appliqué à la philosophie de l'histoire, soit. Quand le transformisme cède sous ses coups, il est content. Mais, d'autre part, M. Tarde a excellemment prouvé que l'homme est, avant tout, un animal imitateur, et que les grands mouvements de l'histoire s'expliquent par de grandes ondes d'imitations à élargissement indéfini. Or la marche envahissante de la théorie transformiste est précisément une de ces grandes marées d'imitation. Chacun, dans la sphère de ses études particulières, se dit : « Tiens ! ils font du transformisme en histoire naturelle ; si j'en faisais en histoire de la législation ; si j'en faisais en histoire de la morale ; si j'en faisais en histoire des institutions politiques. » Imitation, rien autre chose, *philonisme* (ça veut dire mode, ou coqueluche, ou lurlutaine ; mais c'est du grec, c'est plus joli) *philonisme* tout simplement. M. Tarde a donc toujours lieu de se féliciter. Si le transformisme recule : « Ma critique sur les *Transformations du droit* ! Elle a porté ! » Si le transformisme gagne du terrain : « Mes *Lois de l'imitation* ! comme elles sont justes ! »

**

L'Étui de nacre, de M. Anatole France, ne contient pas que des perles, comme son titre semble le promettre ; mais il en contient quelques-unes. C'est un recueil de contes divers. Les uns se rattachent à l'histoire religieuse, les autres à l'époque révolutionnaire. M. France, comme on l'a vu dans *Thais*, qui renferme des morceaux absolument supérieurs, aime infiniment mettre l'histoire religieuse en petits contes. Il la déroule ainsi, avec un sourire partie affectueux, partie indulgent, partie sceptique, et un ton nonchalant de

complaisance qui tantôt s'abandonne, tantôt se retient, tantôt se refuse. Ce genre ambigu, à le bien prendre, est un genre faux, et que je recommande aux demi-habiles d'éviter de toutes leurs forces. Mais c'est dans les genres faux que les vrais habiles et les artistes ingénieux montrent le mieux toutes leurs ressources et font le mieux éclater toutes leurs adresses. Celles de M. Anatole France sont très grandes et tout à fait rares. L'histoire de Ponce-Pilate, par où commence le volume est même plus qu'ingénieuse et adroite. Elle a une certaine profondeur, et c'est bien là, à ce qu'il nous semble, l'âme d'un honnête préfet romain du premier siècle qui nous est ouverte. — Quand M. France donne dans l'occulte (*la Messe des ombres*), il le fait avec une discrétion savante et une légèreté de main qui rappelle Mérimée, moins la vigueur du trait, bien entendu. Toute cette partie du volume est d'un bon et fin lettré.

J'en dirai à peu près autant de la seconde, en ajoutant qu'à mon goût personnel, que je n'impose à personne, elle agrée mieux. Il la traite quasiment de la même manière, et il n'a pas tout le tort. L'histoire révolutionnaire, en effet, c'est encore l'histoire d'une religion. M. France nous la conte par épisodes, avec ce même détachement où une certaine sympathie vient tempérer l'impertinence. Mais ici la sympathie, qui s'applique généralement aux vaincus, — et à qui voulez-vous que la sympathie s'adresse ? — est d'un degré, ou si vous voulez d'un demi-degré, un peu plus vive, et le charme en devient plus grand. La satire aussi, toujours légère et à fleur de peau, a ici aussi tous ses droits, et il y a un certain portrait de M. Mille, poète révolutionnaire, qui est finement élevé.

Ce livre fera plaisir aux gens de goût. M. France en est un. C'est même pour cela, toute médaille ayant son revers, qu'il est quelquefois un peu dédaigneux. Il est arrivé que les victimes de ses dédains ont tenu à lui prouver, même par un léger excès d'approbation, qu'ils ne lui en voulaient point.

**

Les nouveaux programmes qui ont indiqué comme lectures à nos écoliers un certain nombre de chefs-d'œuvre épistolaires, ont suscité deux livres très bien faits et très attrayants : le *Recueil de lettres choisies*, de M. Lanson, et le *Recueil de lettres choisies*, de M. Chauvin, de l'Oratoire. Ces deux instruments scolaires sont à recommander très chaudement. Dans celui de M. Lanson, l'introduction, étude sur le « genre épistolaire », comme disaient nos aïeux, est un petit chef-d'œuvre. Dans celui de M. Chauvin, les notices sur les différents auteurs sont excellentes de justesse et de mesure. Quelles jolies lettres que les lettres françaises, tant féminines que masculines ! Quelles merveilles surtout que les *lettres spirituelles*, ou lettres de direction, du

xvii^e siècle! En voilà des psychologues, en voilà des moralistes! Comme ils connaissaient les âmes et comme ils savaient les manier! Comme, écartés pour un moment des théories abstraites et des subtilités dogmatiques, travaillant sur quelque chose de concret et de précis, ils sont, même les plus chimériques, mesurés, précautionnés, discrets, adroits et justes! Il n'y a rien de plus beau, de plus charmant, de plus aimable et en même temps de plus pratique, que les « lettres spirituelles » de Fénelon. Et encore elles sont *spirituelles*. Car il avait de l'esprit. Il en avait à faire peur, disait Bossuet; et à ravir, ajouterai-je.

Je n'aime guère les livres d'extraits; les morceaux choisis ne me plaisent guère. Cette anatomie ne m'accorde point du tout. Un ouvrage est un bel animal, comme disait Aristote; et j'aime à le voir trotter devant moi tout entier, non s'étaler par morceaux saignants. Mais, pour ce qui est des lettres, je n'ai plus rien à dire. Une lettre est un tout à elle seule. On peut la donner séparément. Une lettre de Voltaire vaut la *Henriade*, comme un sonnet sans défaut vaut un poème. Elle vaut même quelquefois plus.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-LIBRE : *les Fossiles*, pièce en quatre actes de M. F. de Curel. — MENUS-PLAISIRS : *Mariage galant*, de de MM. F. Oswald et M. Boucheron, musique de MM. Missa et Pietrapertosa.

Ah! si M. de Curel avait voulu ajouter à ses *Fossiles* un acte, ou au moins quelques scènes qui nous eussent montré le duc en tant que duc, en tant que chef de famille, en tant que seigneur suzerain, tel à peu près que nous le voyons au dernier acte, — quelle admirable pièce il nous eût donnée! Mes préférences vont peut-être à *l'Envers d'une Sainte*, d'une simplicité si noble et si pure; mais, dans *les Fossiles* (1) aussi, quelle grandeur et quelle fierté d'inspiration! Et si vous saviez quelle joie il y a à voir, parmi le fatras de la production contemporaine, se lever soudain un jeune talent, un talent personnel, et lui s'applique, non pas seulement à combiner de son mieux quelque anecdote plaisante ou dramatique, mais à traduire son opinion sur les choses, à dire son mot sur les questions qui nous préoccupent, mieux encore, à créer des êtres vrais, à nous montrer leurs pensées, leurs sentiments, jusqu'au plus profond de leur âme!... Mais je m'aperçois que je fais là pis que de la critique admiratrice, de la critique « exclamatrice », chose funeste. Je veux au moins, et pour bien montrer que je ne suis

pas partial, faire une objection à la nouvelle pièce de M. de Curel.

Le sujet en est, je crois, très humain et très vrai; le désir de laisser quelqu'un après soi, de se survivre dans un être qui sorte de nous, est assurément l'un des sentiments qui tiennent le plus au cœur de l'homme; et il est d'autant plus fort chez ceux dont le nom est en quelque sorte un dépôt de gloire qu'ils ont le devoir de le transmettre à leurs descendants. Il y a là une conception de la noblesse un peu mystique, mais très élevée, et ce n'est pas certes d'un esprit médiocre d'avoir voulu la traduire. Il n'en est pas moins vrai que cette conception de la noblesse n'est guère celle que nous avons l'habitude de nous faire, surtout au théâtre. Ni le marquis de Presles, ni les féériques « grands seigneurs » de M. Dumas ne nous l'ont donnée; et vous savez avec quelle force les « types » de théâtre s'incrurent dans la cervelle des spectateurs.

Le sujet choisi par M. de Curel comportait donc cette première difficulté de nous représenter un « noble » tout à fait différent des nobles vus jusqu'ici sur la scène. Joignez une difficulté nouvelle, venant des actes très hardis commis par le duc. Il eût donc fallu « préparer » le duc avec tout le soin possible, nous le montrer chef absolu de la famille, et ne reconnaissant qu'un seul devoir, transmettre à l'avenir le grand nom qu'il avait reçu du passé. Et c'est ce que je n'ai pas trouvé dans la pièce de M. de Curel. Il faut dire que l'interprétation a été si misérable, que l'auteur n'a pu qu'être trahi par les comédiens; en relisant le premier acte des *Fossiles*, je trouve bien ça et là, quelques traits qui nous représentent le duc à peu près tel que je voudrais le voir, mais ces traits ramassés en quelques scènes, nous eussent à coup sûr donné une impression plus précise et plus nette.

Je ne voudrais pas me faire une idée trop étroite de la forme « Théâtre ». Voyez par exemple, *Maison de Poupée*, — et je parle d'Ibsen, précisément parce que son « architecture » théâtrale diffère beaucoup de la nôtre; — dès le premier acte, après la scène avec M^{me} Linde, nous savons de Nora tout ce qu'il est essentiel de savoir; et si, plus tard, quelques-uns des sentiments qu'elle exprime ne nous semblent pas tout à fait naturels chez la « Poupée » qu'on nous a montrée au début, au moins pourrions-nous retrouver dans ce début les germes de ce que Nora pensera plus tard; ce sont, si je puis dire, des branches d'un tronc, source de sève, qu'on nous a fait voir sous toutes ses faces. Il n'en est pas tout à fait ainsi dans *les Fossiles*. Pour voir le duc tel que Pa voulu M. de Curel, nous devons ajouter un peu à ce que l'on nous a dit : et cela, étant donné le sujet de la pièce, a quelque chose de fâcheux. Voyez au contraire, avec quelle sûreté et quelle maîtrise le caractère de Claire est posé dès le début. Ce qu'elle fait par la suite, le consentement qu'elle donne

(1) La pièce a paru chez Calmann-Lévy.

au mariage de Robert, est — toutes proportions gardées — presque aussi extraordinaire que ce que fait le duc. Mais elle, nous la connaissons, nous connaissons ses idées, nous savons quels arguments la toucheront et pourront la convaincre; et quand à la fin nous la voyons s'enterrer seule avec Claire, quelque cruel que soit son sacrifice, s'il nous touche, il ne nous étonne pas, car nous savons qu'elle met au-dessus de tout l'honneur de son nom, et qu'en permettant jadis ce mariage, qu'un mot d'elle eût pu rendre impossible, elle avait pleine conscience de la responsabilité qui lui incombait.

Cette réserve faite, je n'ai plus qu'à admirer.

M. de Curel a ce don singulier de créer une atmosphère à ses pièces, atmosphère matérielle et morale. Sans descriptions, par petites phrases nettes, où il mêle parfois une expression de terroir ou un mot technique, il donne une impression singulièrement nette et vive : la justesse du trait fait image. Voyez au premier acte le rôle de la neige, les répliques du duc et de Nicolas, quand ils rentrent, et comme ce froid qu'on sent au dehors, cette terre silencieuse et gelée, redoublent l'impression de tristesse et de découragement. Je parlais d'Ibsen, tout à l'heure; je sais, assurément tout ce qui le différencie de M. de Curel; mais vous avez reconnu là un des procédés favoris du maître norvégien; rappelez-vous la mer dans *la Dame de la mer*, et mieux encore, le brouillard et la pluie, dans *les Revenants*. Pour ce qui est de l'atmosphère morale, il serait plus difficile et plus long de comparer la manière de M. de Curel à la manière d'Ibsen; à défaut de parité de moyens, je peux signaler au moins une parité d'impression. Cette impression d'ampleur, d'étendue, cette sensation qu'au delà de ce qu'on nous montre, il y a des mondes de pensées et de sentiments, cette sensation que nous donne si fortement *le Canard sauvage*, par exemple, *l'Envers d'une Sainte* et *les Fossiles* ont su me la redonner aussi.

Je sais un gré infini à M. de Curel de la manière dont sont construits ses personnages. Créant des êtres très singuliers, en proie à une passion très singulière, il devait être tenté d'en faire des sortes d'abstractions, des êtres tout d'une pièce, nous comme mécaniquement par les ressorts d'une seule passion. Il n'en est rien. Le duc et Claire sont des fanatiques, mais des fanatiques d'une essence particulière : si j'osais, je dirais des fanatiques très modernes. Au moins, ce sont des fanatiques qui raisonnent. C'est une heureuse inspiration — en dehors de sa signification et de sa portée générales — d'avoir fait de Robert un homme curieux du mouvement de son époque, et trouvant dans les idées du temps une confirmation de ses idées à lui sur la noblesse. De plus, si chez eux la passion du nom est la plus forte de toutes, si elle domine les autres, elle n'est pas la seule. Au-dessus de tout, Claire et le duc placent l'honneur du nom et le de-

voir de le transmettre à leur descendance; mais aussi ils aiment Robert : leur tendresse pour lui est à la fois vive et profonde. Par cela le drame acquiert une intensité double, puisque la mort de Robert émeut à la fois les deux sentiments les plus forts chez son père et chez sa sœur; et, pareillement, il emprunte à cela une généralité plus grande, puisque, aux regrets spéciaux que peuvent éprouver seuls un duc et une demoiselle de Chantemelle, viennent se joindre les regrets qu'éprouvent un père et une sœur, quels que soient leur monde, leur naissance et leur situation.

Une qualité que je prise fort chez M. de Curel, c'est l'art — un art qui lui est très particulier — avec lequel il sait traduire la pensée de ses personnages. Une comparaison me fera mieux comprendre. Prenez telle scène de M. Dumas : une scène de « discussion », et d'ailleurs elles sont presque toutes ainsi; les arguments, tous les arguments, sont exposés, expliqués, développés et résumés avec une incomparable force de dialectique et l'éblouissante allure que vous savez; les personnages disent tout ce qu'ils pensent, et, la scène finie, ne pourraient rien ajouter qui ne fût une répétition; cela est définitif et complet; mais peut-être, d'autre part, n'est-ce trop uniquement que du raisonnement.

Chez M. de Curel, au contraire, on a cette impression que les personnages ne disent pas tout ce qu'ils ont à dire, qu'au moins, derrière leurs paroles, il y a des sentiments, et que ces sentiments ils ne les ont pas exprimés en entier. Je disais tout à l'heure avec quelle puissance il sait évoquer une idée; cette idée mise en lumière, il ne la développe pas jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, comme ferait M. Dumas, pas plus qu'il ne nous fait assister à son développement tout entier, phase par phase; il en indique seulement les points d'étapes, ou, pour mieux dire, il nous montre, d'un mot, la résonance qu'elle a chez ses héros, l'effet qu'elle a sur leurs pensées ou leurs sentiments; et cela, je le répète, par de simples mots, de courtes phrases assez espacées, entre lesquelles on sent pour ainsi dire courir la pensée. On a l'impression, alors, que les personnages, au lieu de plaider ou de raisonner, réfléchissent et sentent, et qu'un vrai travail moral se fait en eux, dont nous ne voyons qu'une partie des résultats; et, comme pour suivre ce travail il nous faut le refaire aussi en nous-mêmes, quand les personnages expriment leurs sentiments nous en jouissons doublement, puisque nous les retrouvons en nous-mêmes en même temps qu'en eux. J'ai dû, pour être clair, forcer un peu les termes de mon raisonnement; je crois qu'il y a un peu de ce que j'ai dit dans la manière de M. de Curel. Celle-là aussi a ses inconvenients; le moindre excès dans l'application mène à l'obscurité. Dans les *Fossiles*, la mesure est admirablement gardée, et l'impression est considérable. Voyez par exemple le second acte presque entier, notamment la scène entre

Claire et le duc, vous y sentirez je n'en doute pas, ce que j'y ai senti moi-même, et ce que je viens de chercher à traduire, pas très clairement, je le crains.

La langue de M. de Curel est excellente, sobre et pleine, aussi éloignée de l'afféterie que de la platitude, et elle est parfois d'une réelle grandeur. Elle a la principale des qualités, elle est claire, d'une clarté d'eau de roche, à travers laquelle on voit s'agiter nettement les idées. Je ne sais pas de pièce qui contienne moins de mots d'auteur. Pas de mots plaqués pour l'effet. Les idées sont exprimées d'une façon frappante, pittoresque et juste, mais sans la moindre prétention à l'esprit. J'aurais quelque scrupule à vous citer quelques-uns de ces « mots », qui n'ont toute leur valeur que dans la situation. Celui-ci, cependant, dit par Robert : « Il est bien difficile, chez nous, d'être intelligent sans avoir l'air d'un renégat. » Entendez qu'ici « chez nous » signifie dans le monde des Chantemelle, et dites si cette courte phrase ne jette pas une bien vive lumière sur la marche du parti conservateur en France, depuis vingt ans...

Je devrais maintenant vous parler de la pièce elle-même, vous montrer comment M. de Curel a traité les scènes principales. Mais j'arrive bien tard ; et je crains un peu, à mon tour, de passer pour un fanatique. Mais aussi, si vous saviez quelle joie l'on éprouve à entendre une pièce noblement écrite et noblement pensée, allant droit son chemin sans compromissions ni bassesses (bassesses littéraires, ai-je besoin de le dire?), droite, vigoureuse et élevée comme ces chênes dont parle Robert de Chantemelle. Et quand cette joie-là se double d'une autre, celle — je ne dis pas de découvrir, c'est fait depuis *l'Envers d'une Sainte* — mais de signaler à nouveau un jeune talent, le plaisir est bien vif, je vous assure, si vif qu'on se reprocherait de le gâter par des critiques qui seraient peut-être justifiées, mais qu'on n'a pas le courage de faire.

J'ai déjà dit un mot de l'interprétation. Elle est de la plus déplorable insuffisance. Nous avons perdu les trois quarts du dialogue, et le dernier quart nous arrivait assourdi et éteint par la voix pâteuse et les gestes cotonneux des acteurs.

**

Aux Menus-Plaisirs, le *Mariage gabint* appartient à l'espèce du vaudeville dangereux. L'intrigue est puérile quoique peu claire, et quant à l'esprit, l'auteur de *l'Ami de la Maison* a été souvent mieux inspiré.

M^{lle} Lambrecht me paraît toujours fort populaire auprès du public. M^{lle} Bonheur est gentille.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La « Somme » future.

A voir l'accueil favorable et enjoué que le public a fait aux dramatiques révélations de la Commission d'enquête, on en vient à se demander où errent présentement les pauvres diables que ruina Panama, s'ils sont morts de chagrin, ou si, par hasard, ils ne se mêlent pas à l'universelle jovialité.

Plus d'indignation, plus de colère, plus d'anathèmes. De la curiosité ironique seulement, de la curiosité amusée.

Arton lui-même, déchu de sa farouche grandeur de malandrin, semble en passe de devenir un personnage de vaudeville, sinon sympathique, du moins populaire. On lui pardonne un peu de ses méfaits en faveur de ses divertissantes aventures et des chutes romanesques où il entraîna l'inébranlable austérité de quelques-uns.

Une autre légende hâtive commence déjà à peindre le baron de Reinach comme une sorte de révisiscient Rocambole.

Enfin, quant au Jeu des Vingt-Six-Chèques, on peut dire qu'il passionne la masse.

Chacun suit avidement la partie, et l'on ne se lasse pas d'apprendre, — ainsi qu'au jeu des petits papiers, — que le député X... a rencontré M. de Reinach ; — que M. de Reinach lui a dit : « Voulez-vous vingt mille francs ? » ; — que le député a répondu : « Certainement ! » — et ce qui en est résulté.

**

Il conviendrait pourtant, au milieu de ces plaisirs, de ne pas perdre de vue les difficultés où s'agit actuellement la Commission d'enquête, difficultés aussi sérieuses qu'inattendues.

Ils étaient arrivés à l'audience forts de l'appui général, nos commissaires, — dans les dispositions les plus rigoureuses, — avec cette assurance secrète, cet intime et solide sentiment de supériorité que l'on éprouve sans doute quand on sait qu'on est des juges et qu'on ne sera donc pas des accusés.

Et voilà que, dès le premier jour, devant eux se dressent non point les humbles et timorés prévenus qu'ils se préparaient à flétrir, mais de crânes psychologues, de fringants casuistes, de madrés dialecticiens qui, loin de s'excuser des défaillances dont on les inculpe, les érigent en opérations sacro-saintes, en travaux louables et légitimes.

Partout, dans les couloirs, dans les bureaux, dans la presse, des contre-théories et des contre-doctrines s'élèvent. Il suffit que l'on reproche à un inculpé telle de ses démarches pour qu'il affirme immédiatement

qu'il avait le droit de l'accomplir. Jamais, avant l'enquête, on n'eût cru que tant de gens eussent tant de droits.

Bientôt même le système se formule d'une façon plus précise; la psychologie montre résolument les dents.

Par lettres, par articles, par dépositions, par déclarations, on chicane la Commission sur l'éthique, on la colle sur le devoir, on la refoule, on la cerne dans le terrain de la morale.

Ainsi tout est remis en question. La procédure tombe, l'instruction s'écroule, les témoignages s'évanouissent.

Au travail, commissaires, à la méditation, aux finesses! Vous comptiez, candides enquêteurs, que la vague et grosse morale usuelle serait assez fertile en sentences pour vous aider à décider du débat! Fol calcul! Posez-nous votre hermine provisoire, Trente-trois, quittez votre toque éphémère! Prenez-les-nous dans vos mains, vos têtes, et tâchez de nous fournir de la bonne définition. Car c'est de cela qu'on vous demande maintenant et non des arrêts. Car votre commission ne sera plus désormais un tribunal où certains jugent, mais un concile où tous disputent, une cour d'amour, — d'amour de l'argent s'entend, — où, nouveaux troubadours, vous allez canzonner le Chèque et la Vertu.

*
*
*

Pour se désoler de la modification intervenue, par là, dans le spectacle, il faudrait ignorer les exquis délicatesses de la casuistique et la puissance des secours qu'elle procure d'habitude à ses adeptes.

Croyez-vous, par exemple, qu'il y aurait lieu de s'irriter ou de s'alarmer si les décisions de la Commission, au lieu d'être rédigées sous forme de rapport, étaient résumées en un petit traité à l'instar des *compendium* ecclésiastiques, des manuels théologiques; si elles constituaient, en un mot, une manière de *Somme* parlementaire dans laquelle on lirait, résolues pour toujours, les mille subtilités de la morale législative, si différente, semble-t-il, de la morale vulgaire.

Quel joli livre, au contraire, cela serait! Quel joli cadeau à faire à un député!

Que de charmants cas aussi où s'aiguiserait notre pénétration, où s'assouplirait notre ingéniosité!... Déjà n'en prévoyez-vous point quelques-uns, etsi savoureux!

1^{er} CAS : SYNDICAT. — Trimalcion, député, a rencontré Eumolpe, riche financier, qui lui a proposé d'être d'un syndicat destiné à soutenir une émission que la Chambre seule peut autoriser. Trimalcion, préalablement disposé à voter en faveur de l'émission, accepte l'offre d'Eumolpe. Huit jours après le vote, il reçoit d'Eumolpe dix mille francs.

Quid de Trimalcion ?

2^e CAS : NÉGOCE. — Ranulphe, député, est principal actionnaire d'une société métallurgique. Il défend à la

tribune et fait passer une loi sur le dégrèvement des fers, qui enlève douze millions au budget, mais amène une hausse de cinquante francs sur les actions de la Société. Ranulphe devait-il abandonner son négoce ou bien voter contre la loi ?

Quid de Ranulphe ?

3^e CAS : PUBLICITÉ. — Jéchozias, député et directeur de journal, vend son bulletin financier à Suidas, agioteur putride. Suidas recommande aux abonnés les actions d'une Société tout à fait véreuse. Les abonnés sont bientôt ruinés. Jéchozias devait-il renoncer à vendre la publicité qui lui appartenait ?

Quid de Jéchozias ?

Combien d'autres encore auxquels répondraient des réponses délicieuses, rassurantes et variées !

Et quel soutien il formerait, cet excellent livret, quel bouclier, quelle cuirasse contre les corrupteurs !

Muni de cette sauvegarde, un député pourrait tranquillement sortir, circuler à toute heure et en tout lieu.

Il ne craindrait plus nul Reinach. Il ne s'effrayerait plus de nul Arton.

Syndicat? Participation? Obligation? Tentation?

Aussitôt, avant de toucher la forte somme, il consulte l'autre, la mince, la frêle, la meilleure, — celle qui dit ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut point :

CAS 36? Quid de Trimalcion? — Trimalcion est coupable !

Le député refusera donc, avec hauteur, sévérité, — consolé par l'espoir de cas moins rudes, du 38 notamment, du 39 aussi, où Trimalcion est autorisé à se montrer plus accessible, plus accomodant, plus affable.

Ah! pourquoi ne parut-elle pas il y a quelques années, la précieuse *Somme* future qui eût évité, aujourd'hui, à tant de nos élus de se trouver peut-être dans un mauvais cas !

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Fable.

LE GOËLAND ET LA FAUVETTE (1).

Aux bords d'un rivage lointain

Le goëland et la fauvette

S'entretenaient de leur destin.

L'oiseau des vastes mers disait à la paurvette :

(1) Extrait de la nouvelle édition de *Pour les grands et les petits* que publie la maison Hachette. — 1 vol. in-8°. Compositions de H. Allouard; préface de Sully-Prud'homme. Voy. la *Revue bleue* du 27 décembre 1890.

« Ma chère, il faut quitter ces lieux tristes et froids.
 Quand on peut s'appuyer sur des ailes vaillantes,
 La mer est sans courroux, l'orage sans effrois.
 Partons gaiement sur les vagues brillantes,
 Nous désirons les éléments ;
 Les flots ont des secrets charmants ;
 Des poissons, mets exquis, sont cachés dans leurs crêtes.
 Nous plongerons en leurs sombres retraites ;
 Puis, remontant dans le ciel bleu,
 Nous goûterons l'azur et le soleil de Dieu.
 L'aventure, pour vous, sera vraiment nouvelle ;
 Demain soir, en quelques coups d'aile,
 Vous chanterez sous d'autres cieus,
 Cieux embaumés, cieus merveilleux,
 Où les chants sont plus purs, et l'amour plus fidèle. »

Ainsi parla le goéland :
 La fauvette à tête légère
 Trouva le projet excellent ;
 Mais l'imprudente passagère
 Ne vit pas la rive étrangère.

Les flots, les vastes flots épuisent son essor.
 Son ami lui disait : « Prenez-moi pour modèle ;
 Voyez comme en jouant je donne ce coup d'aile.
 Courage, ma petite ! allons ! courage ! encor !
 A l'aube nous verrons une île. »

Tout ce conseil fut inutile,
 Elle volait plus bas, plus bas...
 Une vague fit son trépas.

Goélands, mes amis, soyez ce que vous êtes ;
 Gardez votre vaillance et votre puissant vol.
 Et vous, les petites fauvettes,
 Prudemment, restez près du sol.

BULLETIN

Le buste de Théodore de Banville.

Le rythme est tout ; c'est lui qui soulève les mondes
 Et les porte en chantant dans la plaine éthérée.
 (Les Exilés.)

Une idée amicale et touchante, celle d'honorer après sa mort un homme qui ne fut rien qu'un poète, et qui chanta toute sa vie pour chanter, s'est réalisée ces derniers jours. D'autres poètes, ses compagnons, un peu ses fils, qui l'aimaient parce qu'ils le connaissaient, ont désiré et obtenu qu'on érigeât son buste dans le jardin du Luxembourg. Il y alla si souvent, en voisin, confesser les roses, à ses yeux dames de fictions radieuses ou princesses de jadis, et évoquer ses fêtes véridiques dans les forêts que dressaient à son rêve les platanes de la fontaine Médicis !

Beaucoup de ceux qui n'ont pas eu la bienfaisante fortune de l'approcher et de le comprendre un peu, quelques autres aussi, se sont fait une opinion fautive de Banville.

Parce qu'il avait élevé, comme une défense, un temple de sourire et d'apparente frivolité entre lui et les mauvaises comédies quotidiennes, qu'il s'obstina à ne jamais considérer comme réelles, on l'a pris quelquefois, de loin, pour un joueur de flûte impassible et inhumain. Or ce rimeur était un homme, un homme au cœur très ardent, à qui rien n'échappait, à qui ne manqua aucune horreur, aucune pitié généreuse, aucun enthousiasme dû. Pour ceux qui venaient à lui, ayant besoin de lui et valant quelque chose, les murailles tombaient d'elles-mêmes ; on trouvait vite et aisément ce volontaire exilé dans le monde des rythmes et des somptueuses chimères. Mais il avait la pudeur de son cœur : il se taisait. Au lieu d'aggraver les laideurs en en parlant, il chantait. Il chantait la beauté, la beauté quand même, la beauté serine et consolante, sa grande passion. Tout au plus son âme réelle s'embusqua-t-elle parfois derrière les assaillantes ironies des *Odes funambulesques*. Aux discours directs, il préféra les paraboles lyriques, les fables féeriques aux lumineuses leçons.

N'éveillez pas les chats qui dorment sur mon trône (1),

écrivit ce roi des malicieuses bonhomies, résumant peut-être, en cet ordre mis dans la bouche d'un paisible monarque fainéant, tout une politique et un idéal du pouvoir. Ce prétendu indifférent (il le fut aux honneurs de l'Académie, car, à une forte majorité de suffrages en sa faveur, un fauteuil lui ayant été offert, il refusa, sans bruit) nous a, dans *Gringoire*, montré, avec quelle tendresse émue ! l'idée rayonnante au front du poète pauvre, et son jeune cœur hésitant entre le sentiment de sa gloire intime et la frémissante inquiétude du pain qui manque.

Si l'on veut entendre tout ce que la douceur ou l'éclat des rêves de Banville cachait de hautes angoisses et d'humain amour, il vaut mieux l'écouter parler lui-même, lors de ses rares confidences directes :

« Les Exilés ! quel sujet de poèmes, si j'avais eu plus de force ! En prononçant ces deux mots d'une tristesse sans bornes, il semble qu'on entende gémir le grand cri de déolation de l'humanité à travers les âges et son sanglot infini que jamais rien n'apaise. Ceux-ci, chassés par la jalouse colère des rois ou par la haine des républicains, ceux-là, victimes de la tyrannie des dieux nouveaux, ils écoutent pleurer effroyablement la mer sonore, ou, dans le morne ciel fait d'un sombre azur, regardent briller des étoiles inconnues...

« Ceux pour qui nulle espérance n'existe ici-bas, ce sont les passants épris du beau et du juste, qui, au milieu d'hommes gouvernés par les vils appétits, se sentent brûlés par la flamme divine, et, où qu'ils soient, sont loin de leur patrie, adoreurs des dieux morts, champions obstinés des causes vaines, chercheurs de paradis qu'ont dévorés la ronce et les cailloux, et sur le seuil desquels s'est même éteinte comme inutile l'épée flamboyante de l'Archange. Ceux-là rencontrent leurs frères si rares, comme eux exilés, et échangent avec eux un signe de main et un triste sourire ; ils plaignent la pierre même qui, transportée loin de

(1) *Riquet à la Houppie*.

son soleil, pâlit et s'en va en poussière, et le grand lion mordu par le froid qui, dans la cage où l'homme l'a fait prisonnier, être ses membres souverains, bâille avec dédain en montrant sa langue rose, et parfois regarde avec étonnement, captif comme lui, l'aigle qui fixait les astres sans baisser les yeux, et qui, dans la nuée en feu déchirée par l'ouragan, suivait d'une aile jamais lasse le vol vertigineux de la foudre (1). »

Il est des mots, des plaintes, qu'on ne trouve point par seule littérature; il faut pour les oïr, les tirer réellement des hautes profondeurs de son âme. Si on lit Théodore de Banville, on comprend immédiatement à quelle rare aristocratie d'esprit il appartient, et qu'on est obligé de lever les yeux pour le voir. Mais, qui lit...

Nous n'avons pas le dessin d'écrire ici, après Sainte-Beuve, Th. Gautier, Baudelaire, une étude sur Banville. Nous avons voulu seulement saluer son nom avec le respect qui s'impose, et signaler qu'au bruit de la sombre lutte actuelle et éternelle des intérêts, des « vils appétits », quelques pensifs se sont réunis dimanche autour de l'image d'un des leurs en allé, sans autre intérêt que de vénérer, en la personne du mort, la simple et pure noblesse de l'idée.

ADRIEN REMACLE.

Nouvelles de l'étranger.

DANIEL IRANYI.

La Chambre des députés hongrois vient de perdre un de ses membres les plus distingués, le chef du *parti de l'Indépendance*, Daniel Iranyi.

Après avoir été, à côté de Louis Kossuth et du général Klapka, une des plus nobles figures du mouvement patriotique de 1848, d'abord comme secrétaire d'État, puis en qualité de commissaire du gouvernement, Daniel Iranyi, sous le coup d'une condamnation à mort, dut passer à l'étranger. Réfugié d'abord à Paris, puis en Italie et enfin à Berlin, il fut constamment sur la brèche, défendant la cause de sa patrie opprimée, par la voie des journaux, le *Siècle* et la *Presse* en particulier, ou préparant, de concert avec Kossuth, le nouveau mouvement insurrectionnel qui devait délivrer la Hongrie du joug autrichien. Après 1867, lorsque François-Joseph rendit au peuple magyar une partie de ses libertés, Iranyi revint dans son pays pour occuper au Parlement un siège de député, sans toutefois signer la déclaration de soumission exigée de tous les annistés qui rentraient en Hongrie. La même année, il constituait avec neuf de ses collègues de l'extrême gauche le parti qui, sous le nom de parti de l'Indépendance, forme le plus fort contingent de l'opposition nationale. A la veille de sa mort, retenu loin de Buda-Pesth par la maladie qui allait l'emporter, il encourageait encore ses amis à la lutte à outrance qui, à propos du monument du général Hentzi, vient de mettre en question l'existence du ministère Szapary. La droiture de son caractère et ses larges idées de tolérance n'étaient pas moins appréciées que son ardent patriotisme. C'était en un mot le véritable type du vieux magyar.

(1) Préface des *Exilés*.

Il nous intéresse doublement : d'abord parce qu'il fut longtemps notre hôte et qu'il aimait la France, mais surtout parce que c'est notre langue qu'il a choisie pour plaider devant l'Europe la cause de sa patrie écrasée. C'est pendant son séjour à Paris qu'il publia, en collaboration avec M. Charles-Louis Chassin, sa belle *Histoire politique de la Révolution de Hongrie*, ardente apologie des revendications hongroises inspirée par le plus pur patriotisme et le plus vif amour de l'équité.

M. F.

**

WALTER SCOTT, DICKENS ET THACKERAY SONT-ILS DÉMODÉS ?

C'est la question que traite un éminent écrivain anglais, M. H. Mallock, dans la dernière livraison du *Forum* de New-York. On entend dire souvent, en effet, que le temps de ces trois romanciers est fini, que le grand public a cessé de les lire, et qu'ils sont allés rejoindre dans l'oubli leurs prédécesseurs Richardson, Fielding et Smollett. Rien n'est plus faux qu'une telle assertion, répond M. Mallock, du moins en ce qui touche Scott et Dickens. Non seulement on les lit encore, mais jamais de leur vivant ils n'ont eu tant de lecteurs. Tous les ans, de nouvelles éditions de leurs œuvres sont publiées un peu partout, des éditions de luxe et des éditions populaires; et le public ne s'en fatigue pas. Les personnages de Dickens sont plus universellement connus que ceux de Shakespeare, et il n'y a pas un Écossais qui ne lise et ne relise les romans nationaux de Scott.

Pourquoi donc entendons-nous dire qu'ils sont démodés? C'est que, étant devenus classiques, ces deux romanciers ne servent plus de sujet aux conversations. On ne discute plus sur le mérite de leurs livres, on les lit, comme on lit la Bible et Shakespeare; et l'on cause des livres nouveaux, que souvent même on se dispense de lire.

Et pourquoi les œuvres de Scott et de Dickens sont-elles restées si vivantes, quand tant d'autres romans fameux sont morts, les romans de Goethe par exemple, ou la *Nouvelle Héloïse*? C'est qu'il y a chez Scott et Dickens, autour de leurs personnages, comme une atmosphère de réalité actuelle qui ne saurait disparaître, et qui les maintient vivants. Walter Scott a intimement mêlé le souvenir de ses romans à tous les comtés de l'Écosse. Quant à Dickens, c'est l'Angleterre même, la vie anglaise, le caractère anglais, l'esprit anglais, qui demeurent à jamais présents dans son œuvre. Chacun des personnages offre des traits individuels qui peuvent n'être plus d'aujourd'hui; mais l'ensemble garde une actualité parfaite. Sans compter son génie, tout de vision et de vie, qui ranime, ressuscite, éternise toute chose. Il donne à ses peintures des couleurs que rien ne saurait effacer. Pour faire sentir la sombre tristesse d'un bureau d'homme de loi, par exemple, il insiste sur une tache du plancher, une tache pâlie « comme si un clerc d'autrefois s'était coupé la gorge en cet endroit, et qu'il y eût saigné de l'encre ».

Tout autre est le cas de Thackeray. Celui-là n'a jamais eu la même popularité que Scott ni que Dickens, et sa popularité décroît de jour en jour. C'est que Thackeray a été seulement un spirituel observateur des mœurs, ou plutôt des dehors des mœurs de son temps. Il s'est borné, par goût d'élégance et de subtilité, à ne noter que les traits pour ainsi dire spéciaux de la civilisation anglaise d'il y a trente ans. Ces traits ont cessé d'être sensibles; la peinture qu'il en a faite risque de nous devenir bientôt lettre morte.

**

LE NEVEU D'UN POËTE.

Un journaliste américain vient de découvrir et d'interviewer, dans sa petite maison de Dresden, au Canada, un

neveu de Tennyson. « C'est, dit-il, un petit homme tout ramassé, un vrai paysan, avec un fort accent provincial. » Et voici quelques passages de l'interview :

« Je m'appelle Martin Tennyson, cinquante-huit ans, laboureur. Mon père s'appelait John Tennyson; il était fermier dans le comté de Cornouailles. En outre de mon père, il y avait encore Alfred, le poète, Charles, un pasteur, et William, un marchand de thés en gros à New-York. Je me souviens d'avoir fait visite à mon oncle Alfred, avec mon père, il y a trente-huit ans, avant de quitter l'Angleterre. C'était dans sa maison de l'île de Wight. Mon oncle était un homme d'une figure bizarre, malgré que j'aie lu depuis, dans les journaux, que c'était le plus grand poète de l'Angleterre. Mon père avait tout de même une bien meilleure mine.... Quand j'ai eu mon fils, il y a douze ans, je l'ai appelé du prénom de son oncle, qui m'a écrit à ce sujet une très bonne lettre. Et je vous assure que c'était un homme qui savait écrire; ah! il s'y entendait, mieux que les hommes de loi! — Avez-vous reçu d'autres lettres de lui? — Oui. C'est ma fille qui les a; ses voisins lui ont demandé à les voir. Un homme m'a écrit de Londres, en Angleterre, pour me demander à les acheter: mais, halte-là! jamais je ne les vendrai! »

Le digne laboureur ajouta que son fils Alfred, à son avis, irait plus loin encore que son oncle : à douze ans, il montrait déjà des capacités extraordinaires.

**

UNE LETTRE DE FRÉDÉRIC NIETSCHE.

Voici quelques fragments d'une curieuse lettre que le malheureux Nietzsche écrivait, en 1882, à une amie :

« Ma chère amie! Voici que le ciel s'est éclairci devant moi! Hier à midi, on aurait dit que c'était une fête : vous m'avez envoyé votre promesse, le plus précieux cadeau que je pouvais recevoir; ma sœur m'a envoyé des cerises; Teubner m'a envoyé les trois premières feuilles de la *Gaie science*; et avec tout cela j'ai enfin terminé la dernière partie de mon manuscrit, j'ai terminé ainsi l'ouvrage de six années (1876-1882), toute ma série *pour les livres esprits...* Et voici encore que j'ai retrouvé la santé : elle m'est revenue je ne sais d'où, et chacun me dit que j'ai rajeuni. Que le ciel me préserve seulement des folies!. Pour ce qui est de mon hiver, j'ai décidément pensé à Vienne : le Midi en ce moment ne me dit plus rien. Je ne veux plus être seul, je veux réapprendre à être un homme! Ah! c'est là un dur pensum, et en vérité j'ai, en cette matière, presque tout à apprendre!.. »

**

LE THÉÂTRE EN ALLEMAGNE

Le plus fécond des dramaturges allemands est sans contredit M. Richard Voss. Sorti depuis deux ans à peine d'une maison de santé, où il avait dû se retirer à la suite d'excès de travail, il a déjà fait jouer six grandes pièces nouvelles. Le théâtre royal de Stuttgart vient de représenter avec succès la *Malaria*, un drame romantique dont le sujet rappelle un peu celui de *Lucrece Borgia*. Le théâtre royal de Munich, de son côté, vient de mettre en scène un drame à thèse, *L'Oiseau de passage*, où M. Voss s'est efforcé de combattre les doctrines nihilistes. Et déjà l'on annonce, pour les mois prochains, deux autres pièces de l'infatigable auteur.

Le drame de M. Conrad Alberti, *Un préjugé*, qui avait obtenu l'hiver dernier à Berlin un très vif succès, vient d'être interdit par la censure de Vienne. Enfin, M. Paul

Lindau, l'écrivain berlinois, a fait représenter à Vienne une pièce, le *Comédien*, où il a dramatisé les principaux épisodes de la vie de Molière. Au premier acte, Molière joue la comédie en province; les trois actes suivants sont consacrés à ses amours avec Armande Bêjart, qui le trompe, mais finit par se repentir : enfin le cinquième acte le fait voir mourant sur la scène, pendant une représentation du *Malade imaginaire*.

**

UN POÈTE ALSACIEN.

On annonce la mort, à Mulhouse, du poète alsacien Adolphe Staber, né en 1810 à Strasbourg, d'une famille de poètes. C'était, d'ailleurs, un chansonnier plutôt qu'un poète : il écrivait en allemand, et avait collaboré dans sa jeunesse au fameux *Almanach des Muses* de Chamisso.

**

PHILOGOLOGIE SIMIESQUE.

M. Garner, l'explicateur de la langue des singes, télégraphié de la côte d'Afrique aux journaux anglais qu'il est enchanté de ses nouvelles relations avec les tribus de singes qu'il est venu visiter. Il a découvert une foule de nouveaux mots se rattachant aux deux dialectes de *kron* et *dakar* : car ce perspicace savant en est déjà à distinguer dans la langue des singes des dialectes différents.

**

UN MUSÉE EN DANGER D'ÉMIGRER.

Tous les wagnériens connaissent, au moins de nom, le Musée *Richard Wagner*, fondé à Vienne, il y a un an, par M. Nicolas Oesterlein. C'est plus proprement une bibliothèque qu'un musée, et on y trouve surtout une abondante collection de livres, brochures et journaux concernant Wagner; mais, d'autant plus est précieuse cette touchante institution. Son entretien, malheureusement, coûte cher, et M. Oesterlein se voit hors d'état d'y subvenir plus longtemps. Aussi va-t-il être forcé de vendre son musée à des collectionneurs américains, qui lui en offrent des sommes considérables.

**

CONFIDENCES DE M. ZOLA.

M. Zola a déclaré récemment à un journaliste anglais que *Germinal* et la *Débauche* étaient les deux romans qui lui avaient pris le plus de temps et coûté le plus de peines. Le *Docteur Pascal* sera, au contraire, un roman très simple, tout intime, avec fort peu de personnages : ce sera comme une récapitulation de toute la série des *Rougon-Macquart*. M. Zola vient de relire, à ce propos, ses romans précédents, en particulier la *Curée* et la *Faute de l'abbé Mouret*, qu'il avait à peu près complètement oubliés. Le nouveau roman sera précédé d'une grande préface, qui devra servir pour la série entière, et où M. Zola se propose de reprendre, en les modifiant, ses anciennes théories sur l'hérédité.

**

UN POÈME POSTHUME DE LORD LYTTON.

On vient de publier, à Londres, avec des dessins de M. Burne Jones, le *Roi Poppy*, un grand poème inédit de feu lord Lytton, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25

TOME L

17 DÉCEMBRE 1892.

NOS HUMORISTES

M Eugène Mouton.

Il serait peut-être difficile de définir ce qu'est un humoriste; aussi bien n'est-ce pas absolument nécessaire, puisque tout le monde comprend ce mot dans le même sens, un peu indéterminé. La définition enfermerait l'humoriste dans un cercle d'où il ne pourrait sortir, et l'humoriste ne souffre guère qu'on l'enferme; il suffirait qu'on voulût lui fixer des limites pour qu'il sautât par-dessus.

Il est assez singulier que nous soyons allés emprunter le mot *humour* à la langue anglaise. Serait-ce que l'*humour* est une qualité de l'esprit anglais et que nous ne saurions y prétendre? Cette supposition ne supporte pas l'examen. Il a été admis de tout temps, au moins en France, que les Français sont le peuple le plus spirituel de la terre, et il est bien juste qu'ils conservent cette réputation, qui leur a coûté assez cher par le légitime agacement qu'elle cause aux autres peuples. Nous voulons bien convenir que certaines qualités nous manquent ou que nous les possédons à un degré moindre, mais pour tout ce qui touche à l'esprit, nous ne nous résoudrons jamais à céder le pas à d'autres, surtout aux Anglais, qui ne régneront jamais en France.

L'*humour* nous appartient, comme étant une variété de l'esprit; nous n'avons pas songé à lui donner un nom spécial, parce qu'il aurait fallu dénommer aussi toutes nos autres variétés d'esprit, ce qui aurait été trop long; on lui a donné un nom en Angleterre, parce

que c'est le seul esprit qu'on y connaisse. Si cette explication n'est pas la bonne, elle a du moins le mérite de satisfaire notre patriotisme.

Il est incontestable que nous avons, nous aussi, nos humoristes, et le premier nom qui se présente à l'esprit quand on veut les énumérer est celui de M. Eugène Mouton.

Bien qu'il ait déjà produit quinze ou vingt volumes, M. Eugène Mouton n'est pas un écrivain de profession; il faut entendre par là qu'il n'est pas rédacteur attitré d'un journal ou d'une revue, ni fournisseur ordinaire d'un éditeur: il n'a pas cette bonne clientèle courante qui assure un écoulement continu et régulier à la prose de quelques producteurs, et son public se compose d'individus isolés, sans lien entre eux, qui ont lu quelque chose de lui et saisissent volontiers l'occasion de lire autre chose. Pour aimer à le lire, il faut une certaine disposition d'esprit, qui peut manquer à de fort honnêtes gens; car il y en a que ce genre d'ouvrages horripile. Les lecteurs qui veulent être flattés dans leurs idées, qui aiment à voir imprimé ce qu'ils pensent eux-mêmes, feront bien de ne pas s'engager dans cette lecture où ils seraient trop heurtés par l'in vraisemblance des situations et par l'inattendu des réflexions qu'elles suggèrent à l'auteur.

L'*Invalide à la tête de bois*, par exemple, qui est la première en date et une des plus connues de ces abracadabrantes fantaisies, est d'une violence de comique qui ne va pas à tous les goûts: si l'on commence à rire dès les premières pages, on ne s'arrêtera plus de rire jusqu'à la fin; mais si l'on ne rit pas tout de suite, on demeure consterné. L'effet est complet ou manqué: il n'y a pas de milieu. Si vous objectez qu'un homme

ne peut pas vivre avec une tête de bois, il est inutile de chercher à vous expliquer cette histoire, vous ne la comprendrez jamais. Ce n'est qu'après avoir admis la donnée, sans marchandier, que vous pourriez trouver plaisir à vous laisser promener à travers toutes les conséquences de cette bizarre conception.

C'est, en effet, un des traits principaux qui caractérisent la plupart des contes, nouvelles et fantaisies de M. Eugène Mouton, que la logique, la puissance de déduction qu'il apporte à dérouler les conséquences de sa première donnée, jusqu'aux extrêmes limites de l'imagination. Il vous demande, comme Euclide, de lui concéder un postulat, au moyen duquel il se charge ensuite de vous mener au bout du monde. Dans *le Bavaf*, dans *le Crapaud blanc*, dans *le Sabre et le pince-nez*, dans la plupart de ses contes gais, c'est par l'intensité d'une réflexion prolongée que l'auteur atteint l'effet de surprise et de gaieté; il se donne la peine, pour le plaisir du lecteur, d'extraire d'une situation tout ce qu'elle peut fournir; en vain chercherait-on à y glaner quelque chose après lui.

Il arrive à tout le monde d'avoir une idée drôle, mais une idée drôle est bien vite dite et n'est pas d'un grand usage. Les personnes qui connaissent un auteur lui disent quelquefois : « Tenez, voici un sujet de pièce ou de roman, je vous en fais cadeau. » Ce n'est pas un très grand cadeau, parce qu'il reste à faire la pièce ou le roman. Et ce qui constitue l'art, c'est précisément de savoir tirer d'une idée tout ce qu'elle contient.

En sa qualité d'humoriste, M. Eugène Mouton est surtout connu comme auteur gai, ce qui n'est pas un mince avantage dans un temps où la plupart des écrivains voient la vie en noir ou en laid et ne sauraient conter une histoire sans y découvrir toutes les raisons possibles de se désoler. Cependant, quand on reprend son œuvre dans l'ensemble, on n'y trouve pas moins de sujets dramatiques que de sujets plaisants, et, dans les uns comme dans les autres, il apporte la même intensité de travail sur lui-même, la même aptitude à pousser l'effet jusqu'à sa dernière puissance.

Le Canot de l'amiral, qui est devenu classique, est tout à fait dans cette note. Ce court récit, qui procure en quelques pages la sensation de la tempête, peut être mis, pour la sobriété des détails, pour l'art contenu de la description et le rendu des impressions, à côté du saisissant épisode de Mérimée : *l'Enlèvement de la redoute*. Quelques autres nouvelles, comme *le Brochet maudit* et *le Coq du clocher*, moins connues que *le Canot de l'amiral*, montrent aussi le côté tragique du talent de l'auteur, et ce n'est pas la moindre singularité de son œuvre que cette égale outrance dans l'effet poignant et dans l'effet burlesque. Cette surabondance dans les moyens, cette intensité continue dans l'expression sont même poussées à un excès qui, parfois, dépasse le but.

Mais c'est surtout dans les contes philosophiques

qu'apparaît nettement la force humoristique de M. Eugène Mouton. *L'Historioscope*, par exemple, est un mélange de la plus haute fantaisie avec des données purement scientifiques. Sans parler des détails d'exécution, l'idée est d'une profonde originalité. On sait que la lumière, si rapide qu'en soit la transmission, emploie cependant un certain temps à parcourir l'espace, en sorte que des étoiles que nous voyons actuellement dans le ciel ne sont plus, depuis longtemps, au point où nous les voyons; elles peuvent même avoir cessé d'exister depuis des milliers d'années, au moment où leur vibration lumineuse arrive à notre œil. Il n'y a rien d'excessif à imaginer un être dont la vision, naturelle ou aidée d'instruments, serait assez délicate pour voir les événements qui se passent sur la terre, à une distance telle que l'image de ces événements métrait des milliers d'années à lui parvenir, comme fait l'image des étoiles que nous percevons après que les étoiles n'existent plus. Cet être verrait donc aujourd'hui des faits qui se sont accomplis depuis plusieurs siècles; l'histoire, qui est devenue pour nous de l'histoire ancienne, perdue dans la nuit des âges, serait pour lui de l'actualité. Il n'y a rien non plus qui choque l'entendement à imaginer que cet être soit doué d'une faculté de locomotion dont la vitesse soit supérieure à la vitesse de la lumière. Il pourrait alors partir de la terre après y avoir vu un événement rejoindre et dépasser la vibration lumineuse qui porte l'image de cet événement, et aller se mettre au point voulu pour recevoir une seconde fois dans l'œil l'impression visuelle d'un fait déjà vu. En se plaçant à tel ou tel point de l'espace, il verrait ainsi, à son gré, l'histoire de telle ou de telle époque, et il n'y aurait pour lui ni passé ni présent, puisqu'il pourrait toujours se procurer la vue actuelle d'un fait, quelle qu'en fût la date.

Cette conception n'est évidemment susceptible d'aucune application pratique, mais elle offre un amalgame de science et de chimère qui n'est pas sans agrément pour des esprits curieux qui ont du loisir, et l'on peut plus mal employer son temps qu'à ces élucubrations de haute volée.

Dans le genre macabre, il y a *le Squelette homogène*, qui est tout à fait suggestif. Un artiste soucieux de la vérité anatomique veut se procurer un squelette homogène, c'est-à-dire un squelette dont toutes les parties aient appartenu au même individu, ce qui est, paraît-il, extrêmement rare, les marchands de squelettes ayant l'habitude de les composer avec des pièces empruntées de-ci et de-là. On lui a promis le squelette d'un moribond qui est à l'hôpital, et l'artiste va voir tous les jours le malheureux dont il attend le squelette avec une impatience mêlée de remords. Rien que l'idée a déjà quelque chose de sinistre et de plaisant à la fois : l'auteur en fait, par les détails du récit et les réflexions qu'il comporte, quelque chose d'absolument étourdissant.

La fortune des livres, comme celle des hommes, est souvent capricieuse et difficile à justifier : il y a des ouvrages de M. Eugène Mouton qui sont arrivés du premier coup à la notoriété; d'autres, qui ne valent pas moins, ont à peine dépassé le cercle de quelques amateurs. Ainsi *la Zoologie morale* est peu connue; elle contient cependant de petites merveilles d'art littéraire. C'est un traité des relations de l'homme avec les animaux. On y trouve même l'histoire naturelle des animaux qui n'existent pas, ou qui du moins n'ont qu'une existence symbolique ou artificielle. Il suffira d'en citer quelques-uns : Pégase, Rossinante, la dinde truffée, la bête noire, le singe philosophe. Ce dernier est particulièrement curieux : on sait que de petits savoyards ont un singe qu'ils font danser pour gagner quelques sous; la théorie de l'auteur est que nous tous, fonctionnaires, savants, artistes, mandataires du peuple, nous avons notre singe que nous exploitons pour vivre. Il ne s'en fâche pas, il eu sourit doucement et ne voudrait pas plus faire de mal aux singes des autres qu'au sien propre. Car il est très bon, M. Eugène Mouton; on le devine à la lecture de ses livres. Il a même un attachement facile et s'apitoie sur le sort des victimes plus peut-être que les victimes elles-mêmes.

Il aime les animaux, ce qui n'est pas de l'affection mal placée, comme le prétendent les méchants; c'est un bon emploi des restes d'affection, qu'il vaut mieux donner aux bêtes que de les laisser perdre.

Ainsi, M. Eugène Mouton ne peut voir un chien aveugle sans être remué jusqu'aux entrailles; et un peu de sa sympathie rejaillit sur l'aveugle, même quand est un faux aveugle. Connaissez-vous l'histoire du barbet? M. Eugène Mouton passait tous les jours devant un homme agenouillé sous une porte cochère à côté d'un barbet qui tenait une sébile, et naturellement il venait au barbet. Un jour il s'aperçoit que l'homme n'est pas aveugle, et il en fait l'observation. L'homme répond qu'il ne s'est jamais donné pour aveugle : il est agenouillé sous une porte cochère et il a un barbet qui tient une sébile, mais tout le monde a le droit d'en dire autant, et il termine son explication par cet argument triomphant : « Je ne suis pas aveugle, c'est vrai, mais aimeriez-vous mieux que je le fusse? »

M. Eugène Mouton est immédiatement convaincu par cette excellente raison; il n'en veut pas à l'homme, et estime d'autant plus le barbet.

Le barbet avait déjà sa place dans les classifications et la zoologie physique, mais comme chien d'aveugle figure à bon droit dans la zoologie morale, au milieu des animaux fantastiques dont M. Eugène Mouton a été le premier à étudier les mœurs et à reconstituer ces éléments paléontologiques, avec tant de passion et de bonne foi qu'il en arrive à les aimer comme des animaux vivants.

Il a même un fonds de naïveté qui le porte trop facilement à croire que le lecteur le suivra toujours et

partout dans ses enthousiasmes et ses indignations. Sous l'enveloppe de l'homme on retrouve parfois le cœur de l'enfant. Et par une contradiction naturelle, cet écrivain souvent excessif et parfois alambiqué n'a qu'une passion en matière d'art, de sentiment ou d'idée : toute l'esthétique de sa littérature, c'est la simplicité.

Il n'est pas besoin de connaître personnellement un auteur pour apprécier ses ouvrages; on pourrait même dire que c'est complètement inutile, puisque la postérité ne connaîtra de lui que ses écrits, et c'est un goût assez creux que celui de ces interviews où les reporters vont se renseigner par le menu sur la physionomie, l'habitat et les manies des hommes en vue. Cependant on comprend que les lecteurs de M. Eugène Mouton aient envie de savoir comment il est : on s'imagine volontiers qu'il ne doit pas être comme tout le monde, et qu'on va se trouver en présence d'un original.

Cette attente n'est pas déçue. Il est impossible d'être plus soi-même, sans préoccupation de ce que les autres peuvent en penser. A première vue, on serait tenté de s'écrier qu'il est laid, mais cette impression ne persiste pas; on arrive même à lui trouver un certain genre de beauté : bien qu'il ait largement dépassé la soixantaine, il jouit avec orgueil d'une abondante chevelure presque noire; plus maigre que de raison, il donne cependant une impression de force peu commune, et son élégance à quelque chose de rococo qui atteste une certaine recherche, mais une recherche indépendante du goût du jour. Tout cela ne produirait encore qu'un effet tempéré, sans l'air de férocité qui donne à sa physionomie un caractère tout à fait spécial. Cet homme excellent, tendre aux hommes et aux bêtes, facile à l'émotion, d'une exquise courtoisie dans les rapports de monde, a au plus haut point ce qu'on appelle « l'air chien ». Rien qu'à le voir, on se sent glacé, et l'on imagine aisément les vilains quarts d'heure qu'il a dû faire passer à ses accusés, du temps qu'il était magistrat.

Car, au fond et avant tout, M. Eugène Mouton est un magistrat; il l'est encore, bien qu'il ait résigné ses fonctions de procureur impérial en 1868; il l'était déjà avant d'avoir été nommé substitut du procureur de la République en 1848. Il a été mis au monde pour effrayer les méchants, tellement qu'il a bien de la peine à rassurer les bons; la sévérité de l'œil pers et froid qu'on aperçoit à travers son monocle, la dureté du verbe, la rigidité du maintien, lui donnent un aspect si terrifiant qu'on éprouve le besoin de s'assurer qu'on n'a rien sur la conscience avant d'engager une conversation qui semble devoir tourner à l'interrogatoire. Il a dû bien souffrir dans l'exercice des fonctions de ministère public; car on sait, par quelques récits où il a fixé des souvenirs judiciaires, qu'il avait le cœur plein de commisération pour les criminels contre lesquels il devait requérir en les emplissant d'épouvante.

Orateur comme on ne l'est guère dans les parquets de province, il a plus d'une fois, non seulement secoué la somnolence du barreau, du tribunal ou de la cour d'assises, dans les divers ressorts où il a passé, mais étonné les avocats de Paris qui ne s'attendaient pas à trouver dans des parages éloignés cette éloquence âpre et imagée. Il prit au sérieux ses devoirs de magistrat, avec une conscience, on dirait presque avec une candeur qui pourrait surprendre aujourd'hui. C'était lui qui occupait dans une affaire qui eut en son temps un énorme retentissement; l'affaire Plassiart. Il s'agissait d'un maire de chef-lieu d'arrondissement qui occupait dans sa petite ville une situation prépondérante, un de ces tyranneaux de province, comme il y en a encore, qui finissent par tenir toute une population sous la terreur. Celui-là avait commis des méfaits qui le firent tomber sous les griffes de la justice; mais c'était un personnage officiel, appuyé des plus hautes influences, et le gouvernement voulait absolument le tirer de ce mauvais pas. Rien n'y fit : M. Eugène Mouton le tenait et ne le lâcha pas; il ne craignit même pas de dénoncer l'abus que faisait le maire de l'autorité municipale pour poursuivre les poules de l'opposition qui se permettaient de picorer dans le marché de la ville, alors qu'on laissait en paix les poules gouvernementales. On en a ri longtemps dans le pays. Le maire fut condamné, mais M. Eugène Mouton aussi, c'est-à-dire qu'il fut envoyé en disgrâce à l'autre bout de la France, jusqu'au jour où il s'aperçut que, n'ayant pas besoin de ses fonctions pour vivre, il était bien bon de s'ennuyer là-bas, au lieu de revenir vivre tranquillement à Paris.

Ces vingt ans de magistrature ne lui ont d'ailleurs pas été inutiles, même au point de vue littéraire; il les a consacrés à un ouvrage de droit, *les Lois pénales de la France*, en deux forts volumes, que presque personne n'a lus : c'est cependant le seul ouvrage où l'on trouve énumérées et classées dans un ordre logique les 2400 incriminations différentes sous lesquelles chacun de nous est exposé à tomber tous les jours. Et même dans un ouvrage de ce genre, l'auteur a trouvé moyen de rester l'humoriste qu'il est.

Magistrat, conteur et animalier, ce ne sont encore que les moindres spécialités de M. Eugène Mouton. Il est aussi aquarelliste et sculpteur. Et quand on va le voir, on peut lui dire qu'il ne sait pas écrire, il ne s'en fâchera pas, mais il ne faut pas contester ses aquarelles ou ses statuettes. Plusieurs ont été reçues au Salon. Ça, c'est une preuve.

Et puis il est marin.

Ce n'est pas qu'il ait beaucoup navigué personnellement : toutes ses traversées paraissent se réduire à un voyage qu'il fit à la Guadeloupe, son pays maternel, quand il était âgé de quelques mois, et à un retour de Suède, où il avait été chargé d'une mission par le gouvernement. Mais il a d'autres titres comme navigateur.

D'abord, à le voir passer, on le prendrait volontiers pour un amiral anglais, et puis, surtout, il a écrit les *Voyages et aventures du capitaine Marius Congourdan*, qui sont tout ce qu'il y a de plus marin au monde.

Il serait superflu d'analyser ici un ouvrage qui a été le plus lu des ouvrages du même auteur; ce serait d'ailleurs impossible, car tout est dans le ton.

C'est une rare bonne fortune pour un écrivain d'avoir créé un type qui donne l'illusion de la réalité. Or ne sait déjà plus bien si ce corsaire marseillais est un produit de l'imagination ou s'il a existé. Au siècle prochain, cela ne fera plus de doute. Marius Congourdan n'appartient plus au roman, mais à l'histoire. D'ailleurs, comme le dit M. Eugène Mouton dans sa préface de *Congourdan*, « le héros mort et celui qui n'a jamais vécu sont logés à la même enseigne, et la distinction entre les personnages réels et les personnages mythiques est une simple subtilité scolastique. Les histoires de Marius Congourdan ne se passent-elles pas dans cette région intermédiaire entre le rêve et la réalité, qui est la seule où nous puissions, nous autres spiritualistes respirer en pleine certitude? » Le commun des hommes se perpétuent par les enfants auxquels ils donnent le jour; c'est un moyen précaire de se transmettre au âge à venir. Quand on a créé un personnage, adulte et de toutes pièces, on est bien plus assuré de vivre dans l'histoire.

Cependant, M. Eugène Mouton a eu un jour la fantaisie de devenir immortel tout de suite, en entrant à l'Académie. Il avait à produire, à l'appui de sa candidature, bien d'autres ouvrages que ceux déjà cités : notamment un traité de *la Physionomie comparée*, au quel on reproche d'être trop scientifique pour être amusant et trop amusant pour être scientifique, un étude sur le *Devoir de punir*, un roman philosophique intitulé *Chimère*, puis *l'Affaire Scapin*, un curieux travail sur la façon dont seraient appréciées de nos jours les farces qui paraissent innocentes dans le théâtre de Molière, et *Fusil chargé*, qui a été le premier coup de cloche contre les abus de la vie militaire. En somme tout cela constituait un bagage littéraire qui n'ava pas de peine à soutenir la comparaison.

M. Eugène Mouton n'a obtenu cependant que trois ou quatre voix, ce qui est déjà quelque chose. D'autre se seraient affligés de cet échec; il en a galamment pris son parti. Au surplus, de quoi se serait-il plaint? Il est allé faire la visite traditionnelle aux académiciens, qui l'ont reçu, naturellement, avec la bonne grâce qui leur est habituelle; il a causé avec eux de ses ouvrages et des leurs. On lui a expliqué les difficultés, il a été mêlé aux petites intrigues qui s'agitent autour de chaque candidature, il a vu et entendu des choses amusantes. Et puis il n'a pas été nommé, mais il parle encore avec plaisir de sa candidature. N'est-ce pas une aimable et spirituelle façon d'effleurer les joies de ce monde sans s'exposer à la satiété? Ce qu'

a de plus fort, c'est qu'il persiste quand même à croire que l'élection à l'Académie est le plus grand honneur auquel un écrivain puisse aspirer.

Il y a, en effet, quelque chose d'académique dans les ouvrages de M. Eugène Mouton : c'est la façon dont ils sont écrits. Peut-être y a-t-il toute une catégorie de lecteurs qui ne font plus grande attention à ce mérite : ils lisent un livre pour savoir ce qu'il y a dedans, et ils lisent si vite qu'ils n'ont pas le temps de s'apercevoir de la forme ; mais pour le lecteur de sens rassis, qui suit à loisir le développement de la phrase, c'est une jouissance de retrouver de temps en temps le beau et bon français, qui est la brillante parure de l'idée.

La langue de M. Eugène Mouton est pure, claire et alerte, et c'est un avantage qui reprendra son prix à mesure que le lecteur commencera à se reconnaître un milieu de l'amoncellement de livres sous lequel il succombe actuellement. Il faut bien admettre qu'on ne lit pas seulement pour savoir ce que contient un volume, autrement il suffirait d'en lire la table des matières ou une analyse bien faite. On lit aussi pour le plaisir de lire, pour la satisfaction de voir se dérouler la pensée, dans un ordre méthodique, avec une certaine cadence, à travers les surprises de la route, vers l'expression finale qui achève et résout le sens. Il semble que ce soit peu de chose ; en réalité, aucun livre ne dure s'il n'est soutenu par le style. On peut bien s'intéresser pour un instant à une action fortement notée, à des idées originales, mais si le livre est mal écrit, son succès ne dure pas. Les idées, tout le monde peut les reprendre : la gloire reste à celui qui leur a donné la forme définitive. Et cette perfection de la langue explique parfois des succès dont on ne trouverait pas ailleurs la raison.

Les auteurs eux-mêmes ne savent pas toujours pourquoi tel de leurs morceaux a conquis d'emblée la faveur publique. Il leur arrive même d'être agacés par cette partialité du public pour un ouvrage qui n'est pas celui qu'ils préfèrent, ni même le meilleur. A-t-on assez persécuté M. Sully-Prudhomme avec son *Vase brisé* ? Il semblait qu'on ne pût se dispenser, dès qu'on se trouvait à côté de lui, de lui parler du *Vase brisé*, qui a son charme, sans doute, mais qui finit par être trop connu. Ce n'est pas de sa faute, mais il est certain que lorsqu'on a souvent entendu la même pièce, si bonne qu'elle soit, on la prend en horreur. Même l'esprit de Voltaire devient fatigant à force d'avoir été ressassé. Et puis M. Sully-Prudhomme peut dire avec raison que, s'il a fait le *Vase brisé*, il a fait aussi bien d'autres choses.

M. Eugène Mouton, lui aussi, a fait autre chose que *l'Invalide à la tête de bois* et *le Canot de l'Amiral*. Pour un peu, quand on lui parle de ces deux-là, il les critiquerait avec aigreur, et il se plaint surtout de ce que *Marius Cougourdan*, tiré sous toutes les formes, écrase ses autres ouvrages.

Quand on a lu l'œuvre de M. Eugène Mouton dans son ensemble et qu'on cherche à en dégager le trait saillant commun à tous ses écrits, on ne tarde pas à s'apercevoir que ce qui en fait le charme spécial, c'est qu'ils ne procèdent pas de l'observation. On peut dire que rien n'y est observé, tout y est imaginé. Il ne se met pas devant les hommes ou les choses pour les décrire, il se met devant lui-même pour décrire ce qu'il éprouve ou ce qu'il pense à la vue des hommes ou des choses.

On a terriblement abusé de l'observation dans ces dernières années ; les écrivains ont pris à tâche de regarder la nature, les situations, les caractères, et de les reproduire minutieusement ; les premiers ont naturellement observé ce qui se présentait d'abord à leurs regards ; ceux qui sont venus après ont voulu trouver quelque chose de nouveau, et ils ont regardé les mêmes objets à la loupe pour y relever les détails qui avaient échappé aux premiers observateurs. Une fois arrivés à la limite des instruments grossissants, ils ont cherché, pour les décrire, des objets rares, des situations exceptionnelles, des personnages laids, et ils sont tombés dans une littérature tératologique. Leur constante préoccupation était de faire exact, et ils ne se sont pas aperçus que la reproduction exacte des détails peut aboutir à une reproduction très fautive de l'ensemble, si l'on ne tient pas compte des différences de plan. Cette manie d'observation était d'ailleurs encouragée par le goût du public, qui demandait des choses vues ; aujourd'hui, on ne se contente même plus des choses vues, on veut des livres documentés ; il faut que l'auteur, s'il n'a pu voir les choses par lui-même, les raconte du moins d'après le récit de témoins oculaires ou sur la foi de documents authentiques.

Cette façon de comprendre le roman provient d'une confusion dans les genres : l'observation est en effet une excellente méthode dans les travaux scientifiques, mais non dans les œuvres littéraires. Ce n'est pas d'observation que vit la littérature, c'est d'imagination. Seulement il est plus facile d'observer que d'imaginer, et les auteurs sans imagination ont réussi à faire croire au public que l'observation tenait lieu de tout. Or il est évident que le champ de l'observation est très limité dans le roman. On peut bien avoir rencontré dans la vie tel type de personnage, telle situation critique, on ne les a vus que superficiellement. Quand est-il possible d'observer une scène d'amour, la préparation d'un crime, le déroulement d'un drame ? On n'en voit que des bribes, et on les voit mal.

En réalité, l'écrivain le plus observateur, alors même qu'il donne au public l'illusion d'une observation exacte, ne peut observer que lui-même ; il se place, par imagination, dans la situation, dans l'état d'esprit de ses personnages ; il décrit ce qu'il éprouverait s'il était à leur place, et quand on trouve qu'il a

bien observé, c'est qu'il a bien imaginé ce qu'auraient dit, fait ou pensé ses personnages dans la situation donnée.

Or c'est l'imagination qui est la faculté maîtresse de M. Eugène Mouton. Assurément *l'Invalide à la tête de bois* n'a pas été observé; le *Canot de l'amiral* ne l'a pas été non plus, bien qu'il donne la sensation de la réalité. Dans toutes les aventures du capitaine Marius Congourdan il n'y en a pas une qui puisse avoir été vue, et elles ont cependant l'air d'être arrivées. C'est comme Marseillais que M. Eugène Mouton s'est complu à écrire les aventures d'un Marseillais; il a donné à son héros la physionomie la plus marseillaise, jusqu'à la rendre criante de ressemblance, et depuis la première année de sa vie l'auteur n'est jamais retourné à Marseille. Ce n'est pas d'après nature, c'est d'imagination qu'il fait ressemblant.

Il y a bien des manières d'avoir de l'imagination. Cette faculté de se représenter des faits qui ne sont pas arrivés et les conséquences qu'ils auraient pu avoir peut être une qualité d'ordre inférieur, si l'on ne se représente que des choses banales : c'est ce qui arrive à beaucoup de femmes de lettres qui, devant du papier blanc, sont capables d'écrire, pendant plusieurs heures de suite, toute une enfilade de faits et de conversations qu'elles conçoivent au courant de la plume. C'est aussi le procédé des feuilletonistes qui savent écrire d'interminables romans sans jamais se lasser ni lasser leur public par la banalité des aventures ou des sentiments : ils écrivent banalement pour le lecteur banal.

Pour plaire à des lecteurs plus difficiles, sauf à ne pas obtenir la faveur des autres, il faut se donner plus de peine. L'imagination consiste alors à inventer des faits, non seulement qui ne se sont jamais produits, mais dont le lecteur n'a pas encore eu l'idée. Il faut que ce soit nouveau pour des lecteurs qui ont eux-mêmes de l'imagination, qui ont déjà pensé à beaucoup de choses, mais qui sont toujours heureux de reconnaître qu'ils n'avaient pas pensé à cela. Ce n'est pas seulement le fait imaginé qui peut être nouveau, c'est aussi la façon de le voir et de le juger, et c'est en cela surtout qu'excelle M. Eugène Mouton. Il invente des histoires auxquelles d'autres n'auraient jamais songé, et en présence de ces événements extraordinaires ou même d'événements très simples, il a tout à coup des vues inattendues qui ravissent d'aise le lecteur avide de nouveauté. Il lui vient des idées qui ne viennent qu'à lui, et peut-être est-ce là la véritable définition de l'humoriste : l'homme qui a une façon personnelle, propre à lui-même, de voir les faits et de les juger.

Si le genre humoristique nous paraît plutôt anglais que français, c'est qu'en effet l'Anglais a plus d'indépendance dans ses appréciations; il y apporte une personnalité qui va jusqu'au sans-gêne, une sorte de brutalité qui ne tient compte ni des préjugés ni des susceptibilités

d'antrui, tandis que le Français, plus poliment façonné par l'éducation, n'avance souvent ses opinions qu'avec timidité et réserve, dans la crainte de froisser les opinions voisines.

On ne peut pas dire qu'il y ait de la brutalité dans le talent humoristique de M. Eugène Mouton : au contraire, il n'y a pas une ligne dans ses œuvres qui puisse choquer les convictions de personne ou heurter la plus délicate convenance, mais il y a une personnalité indépendante, une façon originale de voir les choses sans aucun souci de ce qu'on en a pu penser avant lui, et c'est pourquoi il est un humoriste, ce qui est déjà rare, et, ce qui est tout à fait précieux, un humoriste français.

GASTON BERGERET.

L'ENLÈVEMENT

Nouvelle.

— *Té!* M. Laugier... Regarde, maman! il n'est plus à Paris...

Max Laugier tourna la tête et, à quelques gradins au-dessus de lui, il aperçut la jeune fille qui, dans la fièvre de l'attente, ne tenait pas en place, agitait les bras, agitait la langue, parlant avec cet accent du terroir qui avait frappé l'oreille du jeune homme et lui était allé au cœur.

Il la reconnut, — M^{lle} Laure Castelnère, — ainsi que sa mère assise à ses côtés. Il s'était levé, salua d'une inclination de tête. Et aussitôt M^{me} Castelnère, plus exubérante encore que sa fille, lui cria de loin :

— Hé! adieu, monsieur Laugier... Vous êtes donc ici! Nous vous croyions dans la Capitale... Je comprends... l'oncle Barbantin, le pauvre homme!.. Vous avez vu M. Castelnère? Là-haut, au dernier rang... Il nous a quittés pour fumer sa pipe. Il nous voit bien, le sournois! mais il ne fait semblant de rien...

Les trois coups qui ébranlèrent les profondeurs du *logéum* interrompirent ce débordement de paroles. La représentation commençait.

Il y avait, ce soir-là, un grand concours de population dans la petite ville d'Orange. La foule se pressait dans le vieux théâtre romain, sous la nuit d'étoiles parsemée d'étoiles qui, comme un immense lustre, lui versait ses clartés palpitantes. Dans le vaste hémicycle dont de grandes ombres mystérieuses noyaient les extrémités, et qu'emplissait un fourmillement de têtes des milliers de cœurs oppressés et silencieux, dans ce décor féérique et unique, comme aux vieux jours de la vie romaine, le drame antique se déroula...

Comment Max se trouvait-il là? Un pur hasard. Au moment où il achevait son droit à Paris, il avait été

appelé brusquement par un deuil. Il s'était rencontré dans la ville, à peu de distance de chez lui, le jour même où se donnait ce spectacle extraordinaire. On verra par la suite qu'il n'avait aucune raison de s'affliger outre mesure de cette perte de famille.

Il ne put se rapprocher de ces dames dans tout le cours de la soirée. Il les rejoignit à la sortie et se dirigea avec elles vers la *Mule Blanche*.

— Comme ça se trouve! dit M^{me} Castelnière à qui il avait offert son bras. Nous aussi, nous sommes descendues à la *Mule Blanche*... Quelle soirée, monsieur Laugier! On a bien raison de dire, les anciens en savaient autant que nous... Je ne regrette pas ce voyage, ni la dépense... Ce sont des émotions qui vous restent pour la vie et dont on aime à reparler, qui vous fournissent des sujets... Mais, j'y pense! vous venez à Carpentras? vous retournez avec nous... Castelnière! s'écria-t-elle en se retournant, y a-t-il une place pour M. Laugier dans la voiture?

M. Castelnière, qui suivait avec sa fille, s'arrêta net. Il ne se pressa pas de répondre. Il tira quelques bouffées de sa pipe, les yeux fixés sur ceux de sa femme, puis dit :

— Certainement qu'il y a une place pour M. Laugier! Dans le vestibule de l'hôtel on se sépara.

— Je suis heureuse, dit la dame, de pouvoir être agréable au neveu de M. Barbantín, qui était notre ami... A demain, monsieur Laugier!

Laure, avec un fin sourire, un éclair de ses yeux noirs qui étincelaient dans sa jolie figure sarrasine, dit à son tour :

— Tout de même, monsieur Laugier, c'est moi qui vous ai aperçu la première; maman ne vous voyait pas!

La mère approuva d'un sourire cette coquette inspiration de sa fille.

Enfin M. Castelnière, après avoir secoué les cendres de sa pipe, gagné par la sympathie qui affluait vers le jeune homme, lui serra cordialement la main.

— A demain! Nous partons de bonne heure; nous profiterons de la fraîcheur... Soyez prêt.

Max s'endormit sans être trop troublé par le souvenir des yeux noirs de la jeune fille. Les fatigues du long voyage et de la représentation dramatique l'avaient disposé à un bon sommeil. Mais, le lendemain en s'éveillant, sa première pensée fut pour elle.

*
**

Il descendit sur la petite place. M. Castelnière s'y trouvait, la voiture attelée, sa pipe rallumée, et faisant les cent pas devant l'hôtel.

Il lui demanda des nouvelles de sa femme et de sa fille. M. Castelnière regarda le soleil déjà haut sur l'horizon, puis les fenêtres de l'hôtel qui restaient obstinément fermées, puis le cheval qui s'impatientait dans ses harnais, tracassé par les mouches et le poitrail en sang. Il les chassa. Après avoir volé d'ici delà avec des

bourdonnements irrités, elles revinrent se plaquer au même endroit. Il les chassa encore et s'écria :

— Le diable emporte les femmes!

Mais ces dames accouraient, M^{me} Castelnière la première, radieuse et souriante, et qui se plaignit à son mari :

— Tu nous presses trop, mon ami. Nous avons le temps d'arriver. On ne voyage pas tous les jours!

Il dit d'un air soumis, en prenant place sur le siège :

— Sans doute... Dépêchons-nous!

La voiture ne contenait que quatre places. Il y eut entre les deux dames et le jeune homme un petit débat de politesse et de préséance. Mais M^{me} Castelnière avait jeté un coup d'œil à sa fille, qui, aussitôt, avec une agilité de chèvre, s'élança sur le siège à côté de son père. En sorte que force fut à Max de s'asseoir auprès de la dame au fond de la calèche.

Et le cheval, d'un trop pesant, se mit en marche.

Sitôt en route, M^{me} Castelnière commença :

— Ah! ce crêpe, monsieur Laugier... (Elle regardait le chapeau du jeune homme d'un air apitoyé.) Je ne l'avais pas vu hier; je vous demande pardon... Ce pauvre oncle Barbantín, vous devez bien le regretter! Vous le regrettez, j'en suis sûre... Mon Dieu! je sais bien... (l'air d'apitoiement s'effaçait), je sais bien qu'il laisse une grosse fortune et qu'elle vous reviendra : cela ne console pas, monsieur Laugier! Vous êtes désintéressé... Moi, la dernière chose qui m'occupe, c'est l'argent. Êtes-vous comme moi, monsieur Laugier?...

Il n'y avait rien là à contredire, et Max approuvait de la tête, les yeux devant lui.

Ce qui attirait son regard, c'était la taille mince de la jeune fille qui se profilait sur le siège, sans autre vêtement que son corsage par cette matinée déjà chaude; les délicates nervures du cou qui ondulaient aux mouvements de la nuque, l'épaisse torsade de cheveux bruns qui s'y massaient vigoureusement sous le coquet chapeau de paille...

Elle se tournait fréquemment, et il voyait alors son joli visage où il y avait certainement des vestiges de ce sang mauresque, transmis de siècle en siècle, depuis l'époque où les hordes barbares avaient occupé nos régions méridionales, et dont on retrouve la trace dans ces types d'Arlésiennes si vantées : c'était une pâleur brune, un petit nez courbé et dur, des yeux vifs, frangés de cils serrés et noirs, une bouche bombée et fraîche, fleur éclatante de grenade...

— Et vous n'êtes pas seul à le regretter, continuait l'excellente femme. Nous l'aimions bien, mon mari et moi... Eh! comment ne l'aurions-nous pas aimé? Comment aurions-nous pu oublier que c'est grâce à lui...

Elle s'interrompit :

— Laure, ma fille, regarde donc là-bas le joli point de vue!

Laure, sans se faire prier, détourna vivement la tête. A travers la poussière que soulevait la voiture et qui

blanchissait les haies basses et les grêles oliviers, dans l'ardent soleil où chantaient les cigales, au bout de l'aride plaine un petit bouquet d'arbres créait la cime d'un coteau. C'est le point de vue qui fixa un instant l'attention de la jeune fille.

Pendant ce temps, à voix basse, sa mère poursuivait :

— Monsieur Laugier, vous êtes du pays, vous connaissez nos usages. Je puis donc parler sans crainte que cela ne diminue à vos yeux. D'ailleurs, je n'en rougis pas...

L'usage du pays, pour l'apprendre tout de suite au lecteur, est que les jeunes filles de la meilleure bourgeoisie, dès qu'elles ont fait choix d'un prétendant et pour peu que ce choix n'agrée pas aux parents, s'empres-sent de se faire enlever. L'éducation la plus sévère et la pudeur la plus effarouchée n'y font rien. Cela relève le mariage d'une pointe romanesque dont on tirera plus tard vanité. Aussi s'y prêtent-elles avec complaisance, et si elles sont jolies, bien dotées, l'aventure ne manque pas d'arrière. L'excuse est dans les mœurs et dans la faiblesse des parents qui finissent par pardonner. Et c'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

— Oui, monsieur Laugier, disait la dame penchée à l'oreille du jeune homme, c'est grâce à votre oncle Barbantin... Mais d'abord il faut que vous sachiez qu'en ce temps-là M. Castelnère recherchait ma main. Comme, en dépit de son mérite, il n'est pas très fortuné... Nous pouvions l'avouer, à présent que notre situation est connue dans Carpentras et que, Dieu merci, beaucoup nous envient. A cause donc de son peu de fortune, mes parents ne voulaient pas entendre parler de lui. On lui ferma notre porte... Était-ce juste, cela, monsieur Laugier?

Il fit signe que non, et la dame fut contente.

— Mais j'avais mon idée et je suis sûre que vous m'approuverez. Il y a au fond du jardin une clôture qui donne sur le cours et, près de la porte à claire-voie, une touffe de lilas. C'est là que j'allais déposer mes lettres et què je prenais les siennes... Le soir, quand nous recevions dans le grand salon du rez-de-chaussée dont les croisées sont sur la place... vous connaissez notre maison, monsieur Laugier?... je savais bien qu'il n'était pas loin. Je n'avais qu'à jeter les yeux vers la fenêtre, à travers le rideau, et j'apercevais mon pauvre Castelnère, le front collé contre la vitre, qui ne me perdait pas de vue. Ce que j'étais émue, ce que mon cœur battait... Laure, ma fille, regarde le paysage!... Et papa ni maman ne se doutaient de rien. On faisait de la musique, on chantait... Monsieur, je ne touche d'aucun instrument; mais j'avais l'oreille juste, je l'ai encore... Debout près du piano, je me tournais de son côté pour qu'il pût mieux m'entendre et me voir, et je chantais :

Oui, Lindor a su me plaire,
Il a mon cœur, il a ma foi...

Il n'en perdait pas un mot derrière la vitre... Pauvre papa! pauvre maman! Quand je pense que je les trompais ainsi, cela m'attendrait malgré moi!... J'abrège, monsieur Laugier. Un soir, je m'étais procuré la clef du jardin. M. Castelnère m'attendait sur le cours avec une voiture. Et c'est à ceci que j'en voulais venir... M. Castelnère, je vous l'ai dit, était pauvre, et par conséquent n'avait pas de voiture. Il s'était adressé au riche M. Barbantin, qui lui prêta la sienne... Nous partîmes dans la nuit, le cheval lancé à fond de train...

Ici M. Castelnère grommela sur son siège :

— Que ne nous a-t-il rompu le cou!

Les mots, si bas qu'ils fussent dits, arrivèrent à l'oreille de Max. Il vit la nuque de la jeune fille agitée de petites secousses convulsives. Quant à la dame, elle prit un air pincé et demanda à son mari :

— Que dites-vous donc, Castelnère?

Celui-ci, sans se retourner, répondit :

— Rien... Je parle à ma bête.

Elle continua :

— Nous partîmes, monsieur Laugier, et pour dépit-ter les poursuites, nous primes par le plus long... Par la Fontaine de Vaucluse : n'était-ce pas un pèlerinage obligé pour deux malheureux qui s'aimaient... Puis, par Sorgues, où nous déjeunâmes; nous en avions besoin, nous avions voyagé toute la nuit... Et ce n'est que le soir que nous arrivâmes en Avignon, à l'hôtel des *Deux Pigeons*. M. Castelnère y avait retenu deux chambres. Car, en galant homme... Laure, regarde le paysage!... il avait convenu avec moi qu'on n'aurait rien à nous reprocher tant que le sacrement du mariage...

Elle s'interrompit encore, regardant le dos de M. Castelnère. Le soleil qui y dardait devait incommoder le brave homme, car ce dos se livrait à un exercice bizarre, se haussant à petits coups...

Elle attendit que ce jeu finit, et poursuivit :

— Vous le devinez, monsieur Laugier, mon pauvre papa fut bien en colère! Il jurait qu'il ne nous reverrait plus. Ma mère pleurait, la chère femme, et parlait de nous écrire... « Ils sont malheureux, mon ami, ils se repentent!... — Non! jamais!... disait mon père. » Enfin, il s'adoucit, la lettre arriva, et nous revînmes, à la nuit, tomber dans leurs bras... Voilà, monsieur Laugier; je ne reproche rien à mes parents. Ils donnaient seulement trop d'importance à l'argent. Mais allez donc faire comprendre cela à ceux que l'avarice gouverne... Tenez! votre oncle Barbantin... Me permettez-vous d'être franche, monsieur Laugier, me le permettez-vous?

Max le lui permit.

— Eh bien, c'était certainement un très aimable homme. Mais, à mesure que l'âge venait, ce vice le prit. Il fut d'abord un vrai prodigue... Oui, monsieur, je m'en souviens, il était de toutes les fêtes, jetait l'argent par les fenêtres. Puis, peu à peu, tout le monde le

ait, il se restreignit. Il commença par se défaire de sa oiture, ne garda qu'une vieille domestique et finit même par s'en passer. Plus aucun soin de sa toilette : e l'ai vu dans les derniers temps presque sordide, guenilleux. Ah ! il a dû en entasser des écus !... Eh ! tant mieux ! c'est pour vous qu'il se privait ; vous allez retrouver tout cela... Mes compliments, monsieur Laugier !

L'enlèvement de M^{me} Castelnière, la fortune de l'oncle Barbantin supputée avec enthousiasme, occupèrent tout le voyage ; elle ne cessa de parler. Elle parlait encore quand la voiture s'arrêta sur la petite place.

— Vous pouvez considérer notre maison comme la vôtre, monsieur Laugier. Venez nous voir, venez souvent. Nous n'avons rien à refuser au neveu de M. Barbantin... Laure, ma fille, tu montreras les faisans à M. Laugier quand il viendra.

— Avec grand plaisir, dit la jeune fille.

Elle était debout sur le seuil. Le voyage avait animé son teint, rendu le sourire de ses yeux, de sa bouche de grenade en fleurs, adorable.

Max remercia et salua.

* *

Il revint le lendemain, et dès lors ses visites se succédèrent sans interruption. Il devenait un habitué de la maison. Le soir, quand on recevait au salon, il était des plus assidus et le plus empressé aux jeux où la jeunesse se livrait sous l'œil des parents.

Dans la journée, il trouvait M^{me} Castelnière installée dans le grand corridor voûté qui partageait le vieil hôtel. C'est là qu'en été, dans le Midi, on fuit la chaleur et l'étouffement des pièces closes et qu'il est d'usage d'établir son quartier général.

Le corridor aboutissait à un petit perron qui dominait le jardin. M^{me} Castelnière et sa fille, assises dans des sièges de cannes, à l'ombre des hauts murs, à la vue riante des parterres, y occupaient leur désœuvrement à des travaux d'aiguille.

— Laure, disait la dame au bout d'un instant, va donc voir la nouvelle couvée, s'ils ne manquent de rien... Vous pouvez l'accompagner, monsieur Laugier.

Elle ajoutait d'un ton de malice :

— D'ici je vous vois, je vous surveille ; j'embrasse tout le jardin d'un coup d'œil... Allez, mes enfants !

Et sous le regard complaisant de M^{me} Castelnière, Max et Laure se dirigeaient vers le fond du jardin où, derrière un grillage plaqué contre une cahute en planches, on avait établi la volière. Les faisans étaient de l'espèce la plus rare et agrémentés des plus riches couleurs. Mais ce n'était pas ce qui les intéressait. Heureux d'être seuls et de causer de leurs petites affaires, ils erraient d'une allée à l'autre, de bosquets en bosquets...

Max rencontrait rarement M. Castelnière. Celui-ci avait des terres qu'il surveillait. Pourtant, quand l'oc-

casion s'offrait, il ne manquait pas de témoigner son affection au jeune homme et de l'encourager dans ses assiduités.

Un jour, sur cette terrasse, pendant que les deux femmes étaient allées donner la pâtée aux faisans, il lui dit brusquement :

— Il faut que je vous remercie, monsieur Laugier. Sans vous, je crois bien que ma fille... Ce n'est pas que les prétendants lui manquent ! Ah ! non... Mais ma femme est si difficile ! si difficile, mon cher monsieur !... Vous avez la chance d'être bien vu d'elle. Tâchez que cela continue. Je le souhaite pour cette chère enfant...

Il suivait d'un œil attendri la jeune fille qui longait une allée et qui, vive et nerveuse, robuste dans sa petitesse et la plénitude de ses formes, semblait jeter autour d'elle toute la flamme et les pétilllements de ses vingt ans.

Il posa une main familière sur l'épaule de Max :

— Vous me plaisez, vous... tout à fait ! Mais plaisez à ma femme, c'est l'essentiel.

Il ajouta en se redressant :

— C'est moi qui commande ici, je vous prie de le croire ! Je suis le maître, le chef de la famille. N'est-ce pas moi qui ai décidé M^{me} Castelnière à se laisser enlever ?... Mais j'ai pris l'habitude de ne rien faire sans sa volonté. C'est une habitude, voilà tout. Là-dessus, jeune homme, guidez-vous ! Je tenais à vous dire que vous me plaisez, je l'aurais aussi bien dit devant elle... chut !

Sa femme se rapprochait, et il ralluma sa pipe qu'il avait laissé éteindre pendant ce discours.

A chaque nouvelle visite de Max, il était facile de s'apercevoir de l'émotion qui s'emparait de M^{me} Laure. Ses joues pâles se coloraient d'incarnat ; de ses yeux vifs, frangés de cils si serrés, jaillissaient de petites étincelles. L'amour naissait, la transfigurait comme il avait déjà bouleversé l'âme du jeune homme.

Et M^{me} Castelnière assistait, ravie, à cette éclosion, en suivait les phases avec des regards approbatifs.

Elle demandait souvent à Max :

— A-t-on ouvert le testament de l'oncle Barbantin ? Que laisse-t-il ?... Je vous demande cela pour vous, sachant bien qu'à part cette riche aubaine, votre situation est des plus modestes, mon cher monsieur. Allons ! disons tout, vous n'avez rien... Oui, pour vous seul et pour l'amitié que nous vous portons ! Nous n'y avons aucun avantage.

Il répondait :

— Je suis l'héritier probable, madame, le parent le plus proche, le seul qu'il connaît. Mais je ne suis pas le seul. Il y en a qui habitent loin et qui n'ont pas encore envoyé leur procuration. Cela ne peut tarder.

Un jour il parut, la mine allongée, l'œil sombre. M^{me} Castelnière ne vit rien. Mais Laure, qui commençait à bien connaître son ami, s' alarma de cette physiologie. Elle entraîna le jeune homme au jardin.

Là, il lui dit :

— Mademoiselle, j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer...

* *

Comme le riche et noble hidalgo de *Gil Blas*, l'oncle Barbantin avait eu une idée singulière. Resté seul avec une grosse fortune, il l'avait liquidée, et, ne se fiant pas plus aux placements particuliers qu'aux emprunts de villes et d'États, il l'avait enfermée sous clefs dans de beaux sacs alignés à la file.

Puis il avait calculé ce que raisonnablement la nature lui devait accorder de jours à vivre, et d'après cela, ayant partagé la somme par fractions égales pour autant d'années qu'il s'en attribuait, il s'était mis à les dépenser royalement. C'est alors qu'il éblouit Carpentras de ses folies et de ses frasques.

Seulement, comme il était jeune quand il se livra à ce calcul, l'équation n'était pas très juste, il se trompa sur l'extrême limite qu'on doit assigner à la vieillesse. Par une fatalité déplorable il vécut beaucoup plus qu'il n'espérait, passa ses derniers jours dans la plus noire misère, et en mourant ne laissait rien, je dis ce qui s'appelle rien.

Dès que M^{me} Castelnière apprit la chose (ce fut évidemment le plus extraordinaire qui éclata jamais dans Carpentras et dont le bruit se répandit vite), son parti fut pris sur-le-champ.

On ne pouvait plus avoir de rapport avec le neveu d'un homme qui avait mystifié ainsi le public et trompé l'attente générale. Ce n'était pas de l'argent qu'il s'agissait : qu'importe l'argent ?... Mais cette duplicité, cette fourberie... cette façon de voler la considération qui ne vous est pas due... Qu'on ne m'en parle plus !... L'oncle avait dû déteindre sur le neveu ; tous ces Langier, ces Barbantin étaient des traitres, des sournois et des gueux, dont il fallait se défier...

Elle ferma sa porte au jeune homme.

Laure se désolait, elle lui répétait :

— Nous l'en trouverons un autre. Il n'y a pas que M. Langier au monde ! Certainement, s'il n'y avait pas sur lui la tache de son oncle, ce serait un garçon parfait. Mais... qu'on ne m'en parle plus !... Tu entends, Castelnière ? plus un mot de M. Langier !... Si tu le rencontres, évite-le !

Laure séchait ses larmes, semblant se rendre à ces raisons. Peut-être avait-elle aussi son idée... Elle descendait fréquemment au jardin et s'arrêtait de préférence près du bouquet de lilas...

Et sa mère qui, du haut de la terrasse, suivait ces mélancoliques promenades, se réjouissait d'avoir une fille si sensée.

Bien des fois M. Castelnière se vit exposé dans ses courses au danger qu'il redoutait, l'effroi de se trouver face à face avec Max. Du plus loin qu'il l'avisait, il s'arrêtait court, baissait la tête, puis, brusquement, rebroussait chemin ou s'enfonçait dans la rue latérale.

Les réceptions du soir se succédaient dans le salon du rez-de-chaussée. La jeunesse s'y réunissait ; on faisait de la musique. Laure, quand on l'en priait, se dirigeait vers le piano et, debout, le cœur ému, les yeux à demi tournés vers la fenêtre où, visible pour elle seule, un front s'écrasait sur la vitre, elle chantait :

La nuit est douce et parfumée ;
Ah ! viens, fuyons sous la ramée...

L'assistance était ravie. M^{me} Castelnière et son mari se félicitaient de voir leur fille si soumise, et chanter d'un cœur si libre, de si amoureuses choses...

Et voici qu'une nuit Laure, s'étant procuré la clef du jardin, descendit sans bruit le perron, longea en tapinois les allées, franchit la porte qui s'ouvrait dans la clôture et s'installa dans la calèche que M. Langier tenait prête sur le cours. Le cheval partit à fond de train...

* *

M^{me} Castelnière, au matin, s'aperçut de la disparition de sa fille. Elle trouva sur la table de Laure une lettre indiquant l'hôtel où elle descendrait avec M. Langier, aux *Deux Pigeons*, en Avignon...

Elle fut atterrée...

Cela ne s'était jamais vu !

— Une fille si douce, si docile, si chrétiennement élevée ! Comprend-on cela ? dit-elle à son mari ; pourquoi on s'y attendre ?... Il faut qu'il l'ait pervertie, débauchée ?... La malheureuse ! se laisser enlever par ce drôle, que tu as reçu, que tu as voulu recevoir... Moi, du premier jour, je me défiais... On ne m'écoute jamais... Mais elle ! encore une fois, est-ce possible ? De qui tient-elle donc ? Qui m'a changé ma fille ?... Non ! cela ne s'est jamais vu !

Ils étaient dans le vestibule, au bas de l'escalier, elle, dans le désordre d'esprit et la surprise de cette chambre de jeune fille d'où l'oiseau s'était envolé, et en proie à plus de colère encore que de douleur ; lui, en veste de contil et souliers ferrés, son bâton de cornouiller en main, prêt à partir pour les champs, et qui écoutait sa femme en mordant le bout de sa pipe.

La pipe de M. Castelnière lui était d'un grand secours. Elle le sauvait des formidables avalanches qui, dans les discussions avec sa femme, à la moindre riposte imprudente, se fussent écroulées sur lui. Quand les bonnes raisons, les répliques victorieuses lui montaient aux lèvres, lui emplissaient la bouche, qu'il était tenté de leur livrer passage, ses dents se serraient sur le tuyau de corne. Et tant de fois il les y avait implantées qu'elles avaient fini par le perforer.

— Tu ne dis rien ! tu es là comme une souche !... Quand tu as fait la sottise, il faut que je l'avale... Parle ! dis quelque chose... Eh bien ? où vas-tu ?

Il répondit en se dirigeant vers la porte :

— A la grange... le temps menace ; il faut faire rentrer les foins.

— Va à tes foins ! tu n'es bon qu'à ça... En atten-

dant, nous n'avons plus d'enfant, plus de fille! Je ne verrai plus ma Laure, ma chère Laure!... Mon Dieu! que je suis malheureuse!...

Elle s'abattit sur un fauteuil de cannes où elle se mit à sangloter, pendant que M. Castelnère allait à ses soins.

Toute cette journée et les suivantes se passèrent pour elle dans le désespoir et les larmes. La nouvelle de cette fuite s'était répandue dans la ville. Ses relations accouraient, ses amies affluaient.

Elle disait à toutes, à tour de rôle, et d'un ton résolu :

— Nous ne leur pardonnerons jamais! M. Castelnère et moi y sommes décidés... Ils ont voulu le scandale, ils l'auront!... Laure est trop coupable; une enfant qui n'a eu que de bons exemples sous les yeux, oublier ainsi ses devoirs! toute pudeur! déshonorer sa famille!... une famille, je m'en flatte, jusqu'ici sans reproche! Madame, je n'ai plus de fille, cette enfant ne m'est plus rien... Ah! malheureuse que je suis!...

Et les larmes éclataient de nouveau.

On la laissait dire, on ne la contrariait pas, on trouvait qu'elle avait pleinement raison.

De ces douleurs et de ces lamentations la vie de M. Castelnère était assombrie. Il trouvait bien dans la journée le moyen d'échapper à sa femme; mais le soir, de retour des champs, assis à table, en face d'elle, il était obligé de l'entendre.

— Ils l'ont voulu, qu'ils s'arrangent, qu'ils se tirent d'affaire tout seuls! Ils n'auront pas un sou de nous... Ah! mademoiselle Sainte-Nitouche, vous partez avec un amoureux... un amoureux qui a le gousset vide! eh bien, maintenant, amusez-vous... vous pouvez faire le deuil de votre dot. Cette jolie dot que reluquait le beau Max! Ils comptent peut-être sur notre mort, hériter de nous plus tard? Castelnère, écoute-moi! J'ai réfléchi, c'est décidé... Nous allons tout vendre, la maison, les terres... Nous mettrons tout cela en rentes viagères, à fonds perdus. Nous dépenserons tout, nous mangerons tout, comme l'oncle Barbantin!... Et, après nous, ils n'auront rien, rien!... Eh bien! qu'est-ce? tu tires ta pipe?... Tu vas fumer à table, à présent!

— Je n'ai plus faim, dit M. Castelnère.

Il se leva et sortit.

Elle se calma un peu à la fin de la semaine. Elle disait :

— Ce qu'ils doivent s'ennuyer là-bas, dans leur hôtel des *Deux Pigeons*!... Ils attendent peut-être de nos nouvelles? Ils peuvent attendre! nous n'écrirons pas... Ce n'est pas amusant, Avignon, le château des Papes, la terrasse des Doms; on a vite fait de visiter la ville... Et rentrés à l'hôtel, dans ces chambres maussades, quand on n'a rien à faire... car je connais ma Laure, elle a le cœur pur, l'âme trop innocente... Tant que le sacrement et que notre consentement... A quoi peuvent-ils passer leur temps? Non! ce qu'ils doivent s'ennuyer...

Cette fois, les yeux de M. Castelnère se firent tout petits en la regardant. Ses lèvres se pincèrent autour du tuyau de corne, comme si un sourire les chatouillait. Ah! que la langue lui démangeait, comme il avait envie de dire :

— Ils s'ennuient à peu près, ma chère, comme nous nous ennuyons il y a vingt ans... Souviens-toi donc! Mais cela aurait tout gâté. Il se tut.

Pourtant, à quelques jours de là, comme elle semblait de plus en plus raisonnable, il crut pouvoir se hasarder à dire :

— Voyons! c'est assez, maintenant... Si nous leur écrivions?...

Cela ralluma toute l'indignation de M^{me} Castelnère :

— Jamais! jamais, entends-tu! J'aimerais mieux me couper le poignet!... Ils ne recevront rien de nous, pas un mot, pas un sou; qu'ils se débrouillent!... Ils se sont trop mal conduits; je ne les connais pas! Je n'ai plus de fille; qu'on ne m'en parle plus!

Mais c'est elle-même qui en parla le lendemain :

— Tu la plains, toi! je te connais... Tu n'as pas de cœur, tu es un lâche... Tu voudrais écrire; écris si tu veux! Seulement, j'avertis: s'ils entrent ici, moi, j'en sors!... Choisis, d'eux ou de moi, tu es libre...

Et elle sortit majestueusement de la salle à manger, laissant M. Castelnère seul, comme pour lui faire sentir par avance l'impression de cette solitude qui le menaçait s'il fléchissait.

Il resta là de longues heures, absorbé en lui-même et dans les bouffées de sa pipe, cherchant à travers le brouillard ce qu'il y avait de mieux à faire.

Et c'est trois jours après que M^{me} Castelnère reçut une lettre de Laure :

« Maman, nous revenons, pardonne-nous! Nous t'aimerons bien... Nous arriverons à minuit, par le cours; personne ne nous verra. Et M. Laugier, qui a été pour moi un frère, se retirera aussitôt chez lui. Mais tu le recevras le lendemain... Il le faut bien! »

Le courroux de M^{me} Castelnère ne connut plus de bornes :

« Traître! lâche! dit-elle à son mari... tu as écrit, je m'en doutais... C'est bien! tu as choisi, je sais ce qu'il me reste à faire... Qu'ils viennent! on verra... »

**

Et ils revinrent, la nuit, par le cours. Elle reçut Laure, sa chère Laure, dans ses bras et sanglota... pendant que M. Castelnère, avec une énergie expressive, serrait la main du jeune homme.

LÉON BARRACAND.

LA COMÉDIE PARLEMENTAIRE

Vous souvient-il de Joséphin Prudhomme, cet ingénu, fils du célèbre Joseph, et fruit sec du collègue de Nontron, qui, voulant tâter de la politique, faute de mieux, vint me trouver cet été et me pria de l'initier à la vie parlementaire? Je consentis à être le guide de ce jeune Anarchis dans son voyage au pays législatif; mais à peine étions-nous en route qu'il me faussait compagnie et s'éclipsait subitement.

Des mois se passèrent, je ne pensais plus à lui, lorsque le lundi 21 novembre, un peu avant deux heures, juste au moment où je franchissais la grille du Palais-Bourbon, Joséphin Prudhomme, qui me guettait, m'accosta, timide et respectueux, le chapeau à la main. Il se confondit en excuses, m'assura que son absence forcée n'avait nullement refroidi son zèle.

— Vous avez de la chance, lui dis-je, vous revenez à point pour une représentation extraordinaire.

— L'interpellation sur les affaires du Panama? En effet, j'ai lu ce matin dans les journaux... un gros scandale.

— J'en ai peur... Hâtons-nous d'entrer si nous voulons trouver encore de la place. Ces spectacles-là font « plus que le maximum », comme disent les directeurs de théâtre en leurs réclames.

Et nous avons assisté ensemble au grand drame en plusieurs journées qui a commencé à se dérouler le lundi 21 novembre.

Joséphin, je dois le reconnaître, s'est montré tout le temps très attentif, n'en perdant ni une scène, ni un incident, ni un mot. Mais à la fin, malgré les éclaircissements que je m'étais efforcé de lui prodiguer sur la marche et les péripéties de l'action, il était complètement ahuri et m'a avoué qu'il n'y avait rien compris; peut-être est-ce le cas de bon nombre de spectateurs, même parmi les habitués qui se piquent de plus d'expérience en ce genre de littérature. Pour ma part, ce n'est qu'après avoir laissé se condenser, se cristalliser toute cette mixture hétérogène en ébullition que j'essaye d'en extraire, sous la forme d'un feuilleton dramatique, quelque chose d'intelligible.

THÉÂTRE DU PALAIS-BOURBON

Les Mystères de Panama, ou Finance et Corruption,

Drame en cinq actes, un prologue, un épilogue, et beaucoup de tableaux, de MM. Jules Delahaye, Le Provost de Launay; Argeliès, etc.

La pièce que les comédiens ordinaires du Palais-Bourbon viennent de représenter devant nous est une des plus curieuses qui aient été offertes depuis longtemps au public. Non qu'elle appartienne à aucun des genres dits « nouveaux ». Elle est coulée dans le vieux moule du mélodrame classique, avec cette particularité, toutefois, que l'action qui se passe de nos jours dans l'enceinte parlementaire met en scène des faits

de l'heure présente et des personnages réels. C'est de l'actualité brûlante, palpitante, instantanée. Là est l'originalité, là le succès. Les auteurs ont d'ailleurs fidèlement suivi la recette du *Parfait cuisinier dramatique* : Pour faire un bon mélodrame, prenez un crime, bien dodu et suffisamment faisandé; faites-le mariner dans un bain de vinaigre des quatre-voleurs, bourrez-le d'une farce de complications hachées menu et fortement assaisonnée de poivre de Cayenne, lardez-le d'un épais mystère, garnissez-le de champignons calomnieux, faites mijoter à petit feu, ajoutez un zeste de vertu, dressez sur un salmigondis de lieux-communs déclamatoires, et servez chaud.

Le mots de haut goût cuisiné par les trois compères et leurs collaborateurs est bien selon la formule et contient tous les ingrédients prescrits. En outre (et ce n'est point un médiocre piment), les auteurs prennent part à l'interprétation de leur œuvre, comme Molière lui-même.

Ceci dit, pour nous débrouiller parmi les complications de cette pièce touffue, il n'y a qu'un moyen, c'est de suivre bonnement la méthode consciencieuse et terre à terre de M. Francisque Sarcey; raconter les principaux faits et piquer ça et là, chemin faisant, les croquis des principaux personnages.

Nombre de braves gens ont perdu leur épargne dans un des plus grands krachs financiers de notre époque. Les administrateurs de la Compagnie formée pour le percement de l'isthme de Panama sont accusés d'avoir dilapidé les millions qu'on leur avait confiés pour cette vaste entreprise avortée où, en fin de compte, la caisse sociale se trouve seule percée. Ils vont bientôt comparaître en justice et, à leur tête, un homme illustre, que son passé glorieux, son âge vénérable semblaient préserver d'une aussi lamentable aventure. Il n'y a plus qu'à attendre l'arrêt des juges. Mais, en attendant, si, oubliant momentanément les coupables présumés, on s'occupait un peu des victimes; si le gouvernement, d'accord avec le Parlement, recherchait les mesures propres à leur faire récupérer tout ou partie de leurs pertes? Car, les pouvoirs publics ont bien une part de responsabilité, — au moins morale, — dans une affaire où leur autorisation a été nécessaire pour l'émission de valeurs à lots.

Voici ce qu'en un honnête monologue, sans passion apparente, sans relief, expose M. Argeliès. Il est gentil, ce M. Argeliès. Trente ans à peine, en paraissant vingt-cinq. Un jeune premier appartenant à la fraction républicaine de l'olla-podrida boulangiste. Visage régulier et avenant, cheveux noirs lustrés, séparés par une raie parfaite, fine moustache, tenue d'une correction irréprochable. Diction facile. A probablement remporté de nombreux prix au collège et doit avoir des diplômes pleins ses poches. Son physique et son tempérament semblent mieux convenir à la comédie de salon qu'au

trame; jouerait passablement les « ingénieurs » de f. Ohnet. Amuse le tapis, mais pas le public. S'est l'ailleurs résigné à un rôle sacrifié pour son coup d'essai comme auteur et comme acteur. C'est, dans la pièce, le bon jeune homme qui, au lever du rideau, amorce l'action, en marque le point de départ, au moyen d'artifices préparatoires : « Ah! c'est vous, mère Marianne, toujours gaillarde... A propos, et votre nièce Estelle, ma petite camarade d'enfance, elle doit être grande, maintenant?... » Ou bien : « Ciel! que viens-je d'apprendre?... le baron ruiné!... lorsqu'il y a trois ans, avant de m'embarquer pour cette exploration dans l'Afrique centrale, je plaçai toute ma fortune dans sa maison de banque, etc., etc... »

On ne prête qu'une oreille distraite à ce prologue, on attend avec une impatience fiévreuse l'entrée du personnage important dont les indiscretions du reportage ont, suivant une fâcheuse habitude, quelque peu défloré le rôle, sous prétexte de révéler d'avance le « clou » de la pièce.

A l'Ambigu, ce personnage s'appellerait Mateo-Matei, porterait une culotte collante, des bottes molles, serait enveloppé d'un long manteau noir, relevé sur une épaule, arpenterait la scène à grandes enjambées, en débitant des choses terribles, d'une voix cavernueuse qui, semblable à celle de *l'Homme aux louis d'or*, vibrerait « comme un cuivre » et aurait « le son du cor ». Au Palais-Bourbon, il s'appelle plus prosaïquement M. Delahaye. Son accoutrement est moins romantique : une simple redingote boutonnée, de coupe vulgaire, le reste à l'avenant. On ne le soupçonnera pas de s'habiller avec les laissés-pour-compte des grands tailleurs. Au premier abord, aucun trait caractéristique; on le prendrait indistinctement pour un bourgeois quelconque, un médecin, un professeur, un employé, voire même pour un député. Député, il l'est, depuis 1889, par la grâce de feu le général Boulanger et la volonté des électeurs de Chinon; il appartient à la fraction monarchiste du parti. La quarantaine. Journaliste en Indre-et-Loire, fit mettre son journal en interdit par l'archevêque de Tours, qu'il malmenait comme trop libéral. De méchantes langues prétendent qu'il a été condamné sept fois pour diffamation. Ce sont peut-être ses démêlés avec la justice qui lui ont suggéré l'idée de se faire justicier. Car tel est le rôle qui s'est modestement adjugé. Il le joue sans autorité, mais avec une passion non contenue; au contraire de M. Argeliès, il brûle les planches, il les brûle à la façon d'un cabotin de province. A l'ampleur naturelle qui lui manque, il supplée par un excès de poses théâtrales et de gestes mélodramatiques. Ce n'est ni Frédéric Lemaître, ni Dumaine, ni Castellano, ni Lacressonnière, ni Taillade, c'est un sous-Jenneval du théâtre des Gobelins, moins l'indéniable prestige du manteau drapé et des bottes molles.

L'étroite plate-forme de la tribune limite d'ailleurs ses mouvements hyperboliques et, en dépit de ses efforts pour s'enfler, ce qu'il y a d'étriqué, de dégingandé dans sa personne n'en apparaît que mieux. La lumière crue qui tombe d'aplomb du plafond lumineux fait saillir les arêtes de son visage anguleux, quoique assez large, met des reflets fauves à ses cheveux bruns, retombant sur les tempes en mèches pleureuses, à sa barbe révoltée; dessine impitoyablement son nez pincé, sa bouche circonflexe de polémiste rageur, plaque des tons jaunâtres sur ses pommettes cirueuses d'homme travaillé par la bile. Au fur et à mesure qu'il s'anime, on reconnaît en lui le mauvais coucheur, le Rodin exaspéré, suintant de fiel, débordant de haine cuite et recuite, — la haine de la République.

Sombre et fatal comme Hamlet, M. Delahaye vient annoncer qu'il y a quelque chose de pourri en France; mais sa façon de sauver l'honneur du Parlement rappelle fort le procédé de l'officieux malveillant qui « se fait un devoir » de révéler obligamment à un ami que sa femme le trompe. Malgré ses trémolos, il semble plus réjoui qu'affligé du forfait qu'il dénonce. C'est d'une voix grinçante, avec des sifflements vipérins qu'il déclare sa tirade, qu'on peut résumer ainsi : « Écoutez, représentants du peuple, je vais vous apprendre des choses épouvantables. (Mouvement d'attention et d'inquiétude.) Les inculpés cités devant la Cour ne sont pas seuls coupables du crime de Panama, ils ont des complices... (Sensation.) Et ces complices sont ici... (Stupeur.) Oui, il y a dans cette enceinte plus de cent députés qui ont vendu leur vote!... (Prémissements, explosion de clameurs et de protestations indignées, apostrophes véhémentes.) — Les noms! les noms! criez-*on* de tous côtés. Pen s'en faut que la question extraordinaire ne soit donnée au justicier. — Vous voulez savoir les noms, répond-il, eh bien, ces noms sont dans un meuble; ce meuble, j'en possède la clef; cette clef, je ne la remettrai qu'à une commission d'enquête élue parmi les plus honnêtes d'entre vous. J'ai dit. »

Tumulte. Toute l'Assemblée hurle à tue-tête : « L'enquête! l'enquête! » Alors intervient un homme entre deux âges, de taille moyenne, au buste épais. Tête ronde, cheveux et barbe poivre et sel coupés court, visage placide, allures modestes de bon bourgeois. Son masque, un peu vulgaire à distance, gagne au rapprochement de la lorgnette. A le bien considérer, on constate que son petit œil, abrité d'épais sourcils, est vif et pétillant de sagacité; on devine que sa bouhomie est doublée d'un solide bon sens, qu'il est très capable de voir plus loin que le bout de son nez minime, qu'il y a en lui l'étoffe d'un brave homme et que s'il lui manque quelque chose, c'est la confiance en soi-même des esprits absolus et l'aplomb des sots.

Ce bourgeois d'apparence débonnaire est un très haut personnage, le premier personnage de l'État après le président de la République, s'il vous plaît! M. Loubet,

sénateur, président du Conseil des ministres. Il est désolé de ce scandale et, au milieu de l'émoi général, il essaye de faire entendre la voix de la raison, il exhorte l'Assemblée au calme et au sang-froid. Son bon sens naturel, son expérience lui disent que l'ouverture d'une enquête parlementaire, parallèlement à l'action judiciaire, est « une forte gaffe » qui conduira infailliblement à la confusion des pouvoirs et au gâchis. Mais le cri : « Au loup ! » a produit son effet, le troupeau affolé se rue, tête baissée dans le panneau. Le moyen de se mettre en travers sans être renversé et sans encourir de suspicion ? Aussi, après un timide essai de résistance, M. Loubet fait-il comme tout le monde : il vote l'enquête.

Est-ce fini ? Non pas. Il y a toujours des enfonceurs de portes ouvertes, des bavards importants qui ne feraient pas grâce d'un discours préparé, alors même que ce discours est devenu superflu. Un grand monsieur blond, jeune encore, de tournure élégante, entre à son tour en scène. C'est M. Le Provost de Launay, gentleman bonapartiste, qui pique à tort et à travers des coups de bec de coq en colère. Sa tirade ressemble furieusement à celle de M. Delahaye. N'importe, on le laisse parler tout de même, par curiosité, parce qu'on espère qu'il va faire des révélations. Vain espoir ! Pas la moindre révélation. Il se contente d'insinuer d'un ton très impertinent des choses désagréables sur le compte des journalistes et des financiers. Bien qu'il abuse de la parole, il serait inutile de la lui ôter, puisque tout le monde la prend et parle à la fois. L'Assemblée enfiévrée achève de perdre la tête, s'agite, se démène, reste sourde aux admonestations et aux coups de sonnette de son président. On se soupçonne, on s'interpelle, on s'invective réciproquement. Chacun craint de voir dans son voisin un vendu, et chacun craint de passer pour un vendu aux yeux de son voisin. Quelques scènes épisodiques pleines de saveur. M. Paul de Cassagnac, ce molosse à la dent cruelle, qui n'a jamais ménagé personne, se plaint d'avoir été mordu par M. Boissy-d'Anglas. Ses jérémiades n'apitoient personne : on lui fait durement entendre qu'il est puni par où il a péché.

L'auteur de ce tohu-bohu, qui a plutôt la physiologie d'un traître de mélodrame que celle d'un justicier, jouit sournoisement de son triomphe. Ce Méphistophélès de sous-préfecture contemple avec un rictus satanique sa vilaine besogne. Ainsi un vaurien se gaudit d'avoir lancé une pierre au beau milieu de la mare aux canards ; un mauvais plaisant d'avoir répandu des boulettes d'*assa foetida* dans un bal de société.

Les députés désorientés, consternés, commencent à se disperser, quand un nouveau personnage surgit. Un bon diable, un Don Quichotte bien connu, M. Déroulède, soldat, poète, auteur dramatique et homme politique, dont le long nez et les amples redingotes sont légendaires, dont le patriotisme exubérant, parfois

même indiscret, est en perpétuelle effervescence et se manifeste en fréquentes éruptions. Vous vous souvenez de cette revue où une fanfare importune apparaît à chaque instant, toujours prête, et dans les circonstances les plus diverses, à exécuter la *Marche des volontaires*. M. Déroulède est à lui seul une fanfare qui éclate à tout propos et hors de propos. M. d'Ennery, tributaire de l'actualité, malgré son grand âge, a ajouté à *Michel Strogoff* un tableau supplémentaire représentant l'entrevue de Cronstadt. D'autres dramaturges ingénieurs ont imaginé récemment de greffer la prise d'Abomey sur *la Prise de Pékin*. M. Déroulède a fait mieux : il a trouvé moyen, véritable tour de force, d'introduire la note guerrière et patriotique dans ce drame noir de Panama. Le truc est d'une simplicité primitive. Au moment où la consternation et le désarroi sont à leur comble, il s'avance et, d'un air martial et bon enfant de vieux grognard du Châtelet ou de la Porte-Saint-Martin, il dit en tortillant sa moustache : « Sacrebleu ! camarades, nous ne pouvons pas nous séparer comme ça, sous une mauvaise impression. Ça serait trop triste. Pour nous ragailarder le cœur, si nous entonnions un couplet en l'honneur de nos braves soldats du Dahomey et de leur chef, le général Dodds ? » L'Assemblée n'est guère en train de chanter, mais comment refuser de s'associer à cette louable intention ? M. Déroulède donne le ton, l'Assemblée répète à l'unisson le refrain, et la toile tombe sur cette apothéose consolante qui fait la joie des spectateurs de la deuxième galerie.

Et voilà le premier acte.

Les deux actes suivants ne présentent qu'un médiocre intérêt au point de vue scénique. Bien monotone, le tableau du scrutin pour l'élection de la grande Commission d'enquête de trente-trois membres. Défilé, pendant plus d'une heure, de quatre à cinq cents députés déposant des bulletins dans l'urne placée sur la tribune. En voyant passer tous ces hommes de physiologies si diverses, mais qui, en somme, ont des figures d'honnêtes gens, on se demande quels sont les coupables. Car, il n'y a pas à dire, s'il existe des coupables, ils sont là, sous nos yeux, ils nomment leurs juges. Qui sait ? Peut-être s'en glissera-t-il un parmi les juges eux-mêmes. Cette situation grosse d'effets a déjà servi dans le drame et dans le roman-feuilleton.

Quelques incidents à noter. Au deuxième acte, un jeune avocat boulangiste, représentant de la Haute-Vienne, dont le nom suggère un calembour, M. Le Veillé, émet une idée géniale : il voudrait que les séances de la future Commission fussent publiques, ou au moins accessibles à tous les membres du Parlement. La Convention, alors ? La majorité trouve cette motion saugrenue et la repousse. Un autre avocat, d'Avignon, celui-là, et républicain, propose d'attribuer à la Commission tous les pouvoirs conférés aux magistrats par le

de d'instruction criminelle, — en d'autres termes impieusement du pouvoir législatif sur le pouvoir judiciaire. La mesure paraît un peu bien révolutionnaire, l'on passe outre. Autre incident, à l'occasion de la proclamation des noms des commissaires élus. Vingt-cinq seulement sont sortis de l'urne avec la majorité quise. Pourtant les listes avaient été élaborées d'un commun accord entre les partis. La cause de ce résultat boiteux ? Une conspiration ourdie dans l'ombre des couloirs. (Pas de bon drame sans une conspiration.) La gauche, craignant de voir passer des membres à la droite en tête de la liste, a triché un peu : elle a pas porté tous les noms convenus. Quatre candidats à la droite, sur neuf, arrivent bons derniers, et les cinq autres restent sur le carreau. Froissés, les droitiers nous donnent solennellement leur démission ; plusieurs marcheurs, piqués, les imitent à l'instant : c'est le vergo des moutons de Panurge. Cet épisode comique lôt le deuxième acte. (Pas de bon drame sans un épisode comique.)

Au quatrième acte, l'intrigue se corse. Une entité collective, la Commission d'enquête y prend place. Quel sera son rôle exact ? Que va-t-elle faire ? A cette question, la Chambre répond d'une voix unanime : — La lumière ! — Comment ? — D'abord, au moyen de la clef promise par M. Delahaye. — Mais M. Delahaye s'est vanté, il n'a pas de clef, il n'a pu fournir que des indications vagues. — La Commission a donc les mains vides, elle n'est pas armée ? — Elle ne l'est pas. — Eh bien, armons-la de pied en cap ! s'écrie M. Pourquery de Boisserin et l'Avignon, enfouchant de nouveau son dada ; donnons-lui les pouvoirs judiciaires, le droit de perquisition, le droit de contraindre les témoins, de leur déférer le serment, de les poursuivre pour faux témoignage. Sinon, réduite à un rôle purement platonique, elle sera impuissante à découvrir la lumière ; nous resterons tous sous le poids d'accusations d'autant plus perfides qu'elles manquent de précision, et quelle figure ferons-nous, l'an prochain, devant les électeurs ? — Peuh ! réplique le sage M. Loubet, flairant de près le danger qu'il a déjà pressenti, à quoi bon tout cet attirail compliqué qui ne servira qu'à retarder la découverte de la vérité ? Les commissions ont l'autorité que les Chambres possèdent elles-mêmes. (Oui ! Oui !) Peut-on constater l'autorité d'une grande Assemblée ? (Non ! Non !) Donc la Commission d'enquête possède en soi une autorité suffisante. (Très bien ! Très bien !)

On se range à l'avis de ce Nestor, et M. Pourquery de Boisserin est invité à laisser dans l'arsenal de l'instruction criminelle des armes plus dangereuses qu'utiles.

Ouf !... nous respirons. Toutefois, à la chute du rideau, on sent de l'électricité dans l'air.

Cinquième acte. — Une semaine s'est écoulée depuis

le jour où Mateo, — c'est-à-dire M. Delahaye, — a lancé du haut de la tribune son abominable accusation. Les Trente-trois continuent à chercher la clef sans la trouver. L'Assemblée est réunie pour s'occuper des affaires du pays, qu'elle néglige un peu trop, notamment du budget, — un mince détail. — Entre par la droite un monsieur moustachu et décoré, type d'ancien officier, le marquis de La Ferronnays. A brûle-pourpoint, avec une franchise toute militaire, il vient poser cette question : « Qu'a-t-on fait du cadavre du baron ? » (Pas de bon drame sans un cadavre.) Or, dans ce drame-ci, il n'y a pas seulement ce qu'en argot de boulevard on appelle un cadavre financier, il y a aussi un vrai cadavre. En effet, j'ai oublié de vous dire qu'un gros banquier de Paris, le baron Jacques de Reinach, était mort subitement la veille du jour où commence le premier acte. Ce banquier passe pour avoir été le courtier en corruption de la Compagnie de Panama, le démon tentateur chargé de violer la conscience et d'acheter le vote des députés. Étrange, n'est-ce pas ? cette mort subite ! Le baron a-t-il été frappé d'un coup de sang, en apprenant qu'il allait avoir maille à partir avec la justice ? S'est-il suicidé ? A-t-il été assassiné ? Toutes les versions courent les journaux, les rues, les couloirs de la Chambre, et, naturellement, les plus dramatiques, les plus invraisemblables, sont celles qui rencontrent le plus de crédit. Diverses circonstances concourent à donner à l'événement je ne sais quoi de louche et de mystérieux, bien fait pour séduire et monter l'imagination populaire. On remarque l'omission de certaines formalités après le décès, la célérité avec laquelle le corps a été expédié et inhumé dans un village de l'Oise. Les uns disent qu'on a voulu cacher un crime ; les autres vont jusqu'à prétendre que le baron est vivant, qu'il a clandestinement filé à l'étranger, grâce à la complicité du gouvernement, de la magistrature et de la police ; que la bière hâtivement enterrée ne contient que des cailloux... Assassinat présumé, mort fictive, suppression, substitution (pas de bon drame sans tout cela, n'est-ce pas ?). Vrai, le public en a pour son argent. La curiosité, l'émotion, l'angoisse atteignent leur maximum d'intensité. Aussi, vous jugez de l'effet produit par la question du marquis : « Qu'a-t-on fait du cadavre ? » Ce cadavre est le « clou » du cinquième acte, où il joue un rôle important, bien qu'il reste invisible. Il se dresse comme un spectre entre le gouvernement et la Commission d'enquête. — Notre devoir est tout tracé, déclare celle-ci : 1° exhumer, 2° vérifier, 3° autopsier. — Pourquoi faire ? — Pour donner satisfaction à l'opinion publique ; puis, peut-être, trouverons-nous dans la bière la clef que nous cherchons. Donc, nous voulons fouiller non seulement le dossier de l'affaire judiciaire où le banquier était impliqué, mais encore le cercueil du baron. Le gouvernement regimbe, estimant que ces actes sont illégaux, antijuridiques et inutiles. Espère-t-on lire

dans les entrailles du mort comme les aruspices romains lisaient jadis dans celles des victimes? Espère-t-on y découvrir le secret de ses ténébreuses opérations? Là-dessus, le conflit redouté s'élève entre deux personnages *di primo cartello*, le garde des sceaux et le président de la Commission d'enquête.

M. Ricard, présentement ministre de la justice. M. Brisson le fut il y a quelque sept ans et le redeviendra volontiers. M. Ricard avocat, M. Brisson, *idem*; M. Ricard radical, M. Brisson, *idem*; M. Ricard pontife, M. Brisson, *idem*; M. Ricard pompeux et dogmatique, M. Brisson, *idem*; M. Ricard toujours important et grave comme l'âne qui porte des reliques, M. Brisson, *idem*. Ce sont donc deux frères siamois? C'est donc un demi-dieu en deux personnes? Non pas. Ils ont chacun leur personnalité distincte. Le radicalisme de M. Ricard est de plus fraîche date, moins bon teint que celui de M. Brisson. M. Ricard est un radical de circonstance, M. Brisson un radical de naissance. M. Ricard, — qu'on me pardonne ces néologismes expressifs, — est un « gobeur » qui se « gobe » lui-même; M. Brisson est un sectaire féroce, esclave de ses doctrines. M. Ricard est un esprit superficiel qui se croit de la profondeur; M. Brisson est un esprit faux qui, une fois engagé dans une fausse voie, ne s'en écarte pas d'une ligne. M. Ricard a la majesté simplement ennuyeuse; M. Brisson a l'austérité grincheuse et rendrait la vertu haïssable. Au physique, avec sa tête de bellâtre mûr, encadrée de larges favoris blancs, M. Ricard est décoratif; M. Brisson, avec son faciès perpétuellement chagrin, est lugubre. M. Ricard semble plutôt fait pour présider des repas de corps; M. Brisson pour conduire les deuils. Si j'ose me permettre une comparaison ornithologique, l'un tient du paon, l'autre du corbeau. Tous deux appartiennent d'ailleurs à la catégorie des hommes d'État encombrants qu'on débarque prestement, après s'en être servi, quand par leurs maladresses ils menacent de faire chavirer la barque gouvernementale.

Les deux éminents juristes s'entendent dans leurs doctrines diamétralement opposées : chacun d'eux a la prétention de représenter le Devoir et la Loi. Seulement, l'impeccable Ricard est prêt à s'immoler, noble matyr, sur l'autel du Devoir et de la Loi, tandis que l'austère Brisson, rigide comme une barre de fer, ne consent aucun sacrifice. Les rôles d'opposition ont presque toujours du succès; M. Brisson a conquis par son attitude, sinon la sympathie, du moins la faveur de la majorité de l'Assemblée. Des bravos répétés, des manifestations non équivoques en sont la preuve évidente. Alors, agacé, horripilé, le bon M. Loubet sort de son caractère, envoie carrément promener la Chambre et la Commission : « Si vous croyez que c'est ainsi qu'on peut gouverner, s'écrie-t-il, gouvernez vous-mêmes! » Et peu s'en faut qu'il ne jette son portefeuille à la tête de M. Brisson, lequel est tout prêt à le rece-

voir... Très bien, M. Loubet, dans son mouvement de mouton révolté!

L'orage gronde au-dessus du banc ministériel. Un homme aux louables intentions, M. Maujan, essaye vainement de le conjurer au moyen d'un ordre du jour de confiance enté sur un ordre du jour de blâme. Trop tard, le paratonnerre! Un éclair sillonne la nue, et le ministère tombe foudroyé. Dix cadavres à joindre à celui du baron de Reinach! Vous entendez bien que j'use de métaphore, et que les ministres démissionnaires se retirent dignement en file indienne. Plus de gouvernement, plus de parlement, plus de magistrature. Le chaos augmente, les ténèbres s'épaississent. L'Assemblée affolée et tumultueuse cherche dans l'obscurité opaque la clef introuvable, en criant : « La lumière! La lumière! » comme elle crierait : « Des lampions! » Sur les ruines se dresse, dans une pose olympienne, le farouche, l'implacable M. Brisson, incarnation du seul pouvoir resté debout : une sorte de Comité de salut public, la Commission d'enquête.

Et voilà le dénouement.

Mais il y a un épilogue, et cet épilogue n'est pas la partie la moins imprévue ni la moins curieuse de la pièce. Quand, après un entr'acte d'une huitaine de jours, rempli par la crise ministérielle, le rideau se lève nous sommes en présence d'un nouveau cabinet. Or ce cabinet tout neuf, ô surprise! (non, nous n'avons pas la berlué), n'est autre que l'ancien cabinet moins deux membres qu'on a débarqués : M. le garde des sceaux Ricard, et M. Jules Roche, ministre du commerce et de l'industrie. M. Loubet, ministre de l'intérieur, cédé à M. Ribot, ministre des affaires étrangères, l commandement que convoitait M. Brisson, et M. Bourgeois a quitté l'Instruction publique pour la Justice. A cela près, l'équipage ministériel est le même; il changé d'opinion, voilà tout. Il a jeté à la mer les principes pour lesquels il était résolu d'abord à se faire tuer, il est prêt à voguer à la remorque de la Commission d'enquête, et, malgré tout, M. Brisson vainqueur reste maître de la situation. Nous retrouvons aussi fidèle à son poste, M. Pourquery de Boisserin, cet avocat tenace et « collant », lequel à force d'entêtement parvient à faire nommer une petite commission chargée de forger des armes pour la grande commission, ou plutôt de lui fournir des armes chipées dans l'arsenal du pouvoir judiciaire.

Tel est ce drame noir, fuligineux, broussailleux, horrible et truculent, dont les principaux auteurs par une singulière coïncidence, sont des boulangistes qui semblent avoir pris à tâche de salir la République et cherché dans cette besogne louche une revanche du procès de la Haute Cour et de leur krach politique.

En récapitulant avec moi les faits, Joséphin Prud

homme m'accable de questions indiscrètes : — Pourquoi la Chambre n'a-t-elle pas attendu l'instruction judiciaire? Pourquoi a-t-elle nommé une Commission d'enquête avant même de savoir quels seraient exactement son rôle et la limite de ses pouvoirs? Pourquoi a-t-elle mis la charrue devant les bœufs? Pourquoi plus elle criait fort : La lumière, la lumière! se complaisait-elle à augmenter l'obscurité? Pourquoi suffit-il qu'un ministre sorte le lundi et revienne le jeudi de la semaine suivante pour qu'il soit considéré comme nouveau? Pourquoi a-t-on sacrifié le ministre du commerce? Pourquoi le même gouvernement, passant du blanc au noir, a-t-il, le 28 novembre, soutenu M. Ricard dans sa résistance à la Commission d'enquête et l'a-t-il lâché le 8 décembre? Pourquoi?...

J'essayai un commencement d'explication : — Pour qu'un ministre soit nouveau, il suffit qu'il ait reçu un nouveau baptême. — Mais une veste retournée n'est pas une veste neuve! — Comparaison n'est pas raison. — Quel motif donnez-vous à l'éviction du ministre du commerce? — Il était gênant à cause de son projet de traité douanier franco-suisse, on a profité de l'occasion pour s'en débarrasser. — Mais, le traité franco-suisse n'a aucun rapport avec l'affaire de Panama. — Que voulez-vous que j'y fasse? C'est ainsi. — N'êtes-vous pas frappé des contradictions, des incohérences qui... — Ah! vous m'ennuyez à la fin! vous ne comprenez pas, ni moi non plus; tout cela est au-dessus de notre entendement. C'est ce qu'on appelle le régime parlementaire en l'an de grâce 1892.

Joséphin Prudhomme insiste : — Dites-moi au moins ce que vous augurez de la suite, car il y aura une suite, n'est-ce pas? — Vous m'en demandez trop. La Commission d'enquête, cette officine de potins, ferait-elle la lumière? Je l'ignore. La vérité sortira-t-elle de ce puits? J'en doute. C'est là le secret de l'avenir, comme disent les gens graves; n'anticipons pas sur les événements. Une pièce nouvelle commence, dont le dénouement n'aura lieu qu'en 1893. Ce dénouement, auquel les électeurs prendront part, et où ils auront le dernier mot, nous réserve sans doute bien des surprises. Cette pièce pourrait s'intituler : *Six mois après*, et, s'il paraît trop vague, on en trouvera peut-être dans le répertoire quelque autre plus explicite et mieux approprié, tel que : *Une corneille qui abat des noix*, ou bien *Beaucoup de bruit pour rien*.

EDMOND FRANK.

LA FRANCE ARMÉE (1)

Sur les grandes routes.

Telle l'oraison matinale des pèlerins, tel le salut au drapeau, prélude au départ et vivifie le cœur du soldat. Allègrement, bien qu'encore un peu somnolente, la troupe entame le *ruban de queue* qui la sépare du gîte. L'air vif du matin rend dispos; la nuit a été réparatrice.

Mais les kilomètres se succèdent, le soleil monte, la chaleur s'abat. A chaque halte horaire, le troupiér, d'un geste las, met bas son sac, s'allonge sur les talus herbeux de la route. Il fouille dans sa musette, en tire un chateau de pain, l'échancré de solides bâfrères. Leste! la dernière bouchée, et l'on repart.

L'étape est rude.

— Allons, enfants, chantez! a dit le capitaine.

Un baiser au bidon que la prévoyance du chef a fait emporter plein, et les gosiers s'éclaircissent; cadencée par l'allure du pas, la chanson flotte sur la colonne :

*Ma tunique a un bouton,
Marchons!
Marchons légère, légère,
Marchons légèrement...*

Ah! la chanson, la bonne chanson qu'un rigorisme pédantesque exile; la chanson qui trompe l'ennui et la souffrance, réjouit les oreilles, donne ses ailes aux pieds meurtris du troupiér! Rythmée par la marche, enlée de toutes les voix, elle se déroule, interminable, égrenant les strophes au long des kilomètres, dans le sillage poussiéreux. La bonne gaieté vivante et pas bégueule des chants de route! les éternels refrains qui vous accompagnent comme de vieilles connaissances, faisant un brin de conduite; les paroles qui n'ont plus rien d'obscène dans l'essor dont les poitrines les éparpillent librement au large de l'air et de la lumière!... Pourquoi proscrire la maternelle chanson qui allège le sac et raccourcit les lieues? la chanson, l'amie secourable du soldat!...

*Ma tunique a cent boutons,
Marchons!
Marchons légère, légère,
Marchons légèrement...*

Je ne puis comprendre cet ostracisme. Quiconque a vu passer ces derniers temps un régiment sur les routes a dû ressentir l'impression sinistre qui m'en est resté. Je vois ce défilé morne, au pas traînant, aux faces angossées et baissées vers le sol, et j'évoque le troupiér

(1) Suite et fin. — Voyez la *Revue* des 26 novembre et 10 décembre 1892.

d'antan martelant la route de l'allure entraînée par la chanson, le rire dans les yeux et sur les lèvres, le képi crânement en arrière... Deux tableaux synthétisent pour moi ce double aspect : l'épopée glorieuse des vanus-pieds d'il y a cent ans et la poussée d'un troupeau vers l'abattoir...

Parfois, le long des accotements, un petit soldat tire la jambe, peine sous la charge ; il se raidit dans son amour-propre ; mais l'œil attentif du capitaine l'a suivi : c'est quelque convalescent récemment sorti de l'hôpital ou engagé volontaire encore débile.

— Ça ne va donc pas, Durand ? a dit le chef.

Durand a levé la face, aux traits tirés :

— C'est mon sac, bégayo-t-il ; mais ça ne fait rien.

Et il le remonte d'un douloureux coup d'épaule.

Le capitaine sourit, donne un ordre. Il sait l'homme courageux, pas carottier. Aussi le sac est mis à la voirie ; le soldat regagne son rang, plus allègre, et paye le sourire compatissant du chef par l'éclair reconnaissant du regard dont il le salue au passage.

Au travers des nuages d'un ciel orageux, le soleil verse une chaleur plus lourde. Mais les deux tiers du chemin sont déroulés ; on parvient à la grande halte.

Un coup de sifflet : la colonne, subitement arrêtée, de sa rangée de faisceaux hérisse la route. Les corvées d'eau s'organisent ; le long du fossé, entre deux pierres, s'allument les feux d'où bientôt s'exhalera l'arome généreux du café fumant. Mais le capitaine a songé au viatique aimé du soldat, au verre de vin qui ravigote le repas froid trimballé dans la musette. Autour des cantinières, les fourriers perçoivent le piccolo à pleins bidons ; les caporaux apportent la ration à leur escouade, chacun tend son *quart*, l'œil émerillonné, et scrute le fond du récipient dans la concupiscence d'un *rabiot*.

Sous une surveillance discrète, chacun a eu sa part et, ragaillardis, on avale gaiement la fin de l'étape. Voici le gîte. Les fourriers affairés se pressent au-devant de la colonne ; l'adjudant-major, chef de campement, détaille au colonel les dispositions prises et les ressources de la localité.

Cependant, derrière les faisceaux, les soldats attendent, couchés sur l'herbe poudreuse des accotements, à l'ombre mince des arbres qu'allonge le soleil au déclin.

Les tambours battent à l'ordre. Le colonel dicte la décision aux sergents-majors rassemblés ; puis les compagnies formées en cercle en reçoivent lecture. Les faisceaux sont rompus. De nouveau, la colonne s'ébranle, pour se disloquer, dès l'entrée du village, en tronçons que les fourriers guident vers leurs cantonnements respectifs.

Sur la place de rassemblement de la compagnie, le capitaine préside aux distributions. Si les hommes sont logés chez l'habitant, deux à deux ils s'éloignent portant leur pain et leur billet de logement. Si la troupe cantonne, le commandant de la compagnie

conduit sa troupe, inspecte les locaux, rectifie la répartition première du fourrier, réclame, s'il y a lieu, lorsque le gîte ne lui semble pas présenter les conditions d'hygiène désirables. Son monde une fois logé, il s'éloigne. Mais sa tâche n'est pas finie ; il reviendra bientôt visiter son cantonnement, voir si les hommes vaquent à leurs soins de propreté, inspecter les gamelles qui bouillent sur le feu, goûter la soupe. Il recevra les réclamations des soldats et de leurs hôtes, fera droit à celles qui lui paraîtront équitables. Enfin, il s'occupera de ses malades et éclopés, assistera à la visite du médecin-major, rendra les consultations plus efficaces par son attention à assurer les prescriptions ordonnées. Puis il réglera avec le sergent-major, signera les pièces journalières. Alors, seulement, il pourra songer à lui-même, à son repos et à son bien-être.

Le capitaine ne doit pas hésiter à assumer sur lui toutes les obligations. Il aurait tort de se décharger de certaines d'entre elles sur ses lieutenants, qui, ayant parcouru l'étape à pied, ont besoin de repos. Lui, a fait la route à cheval, il est pour lors plus dispos, et son désintéressement paraîtrait et serait coupable. Le règlement l'a monté pour lui permettre justement de se consacrer, dès l'arrivée, à ses devoirs. Et ses subordonnés le savent.

De plus, les officiers sous ses ordres lui sauront gré de les ménager aux heures de fatigue ; cette attention excitera les âmes bien nées à un zèle plus ardent, ce qui est pour l'inférieur le meilleur moyen de prouver sa reconnaissance.

En route, la prévoyance du capitaine doit se multiplier pour tous et à tous les instants. C'est aux heures de peine que celle-ci est à la fois plus tangible aux hommes et ira mieux à leurs cœurs. Dans le train-train de la vie de garnison, la succession ordonnée des faits ne rend pas la prévoyance aussi sensible que durant les aléas d'une route. Là, il est nécessaire de parer aux manquements possibles du service des subsistances ; l'initiative du commandant de compagnie a le devoir de parer à tout.

Et, qu'il en soit sûr, ses hommes le payeront largement de ses peines, par leur énergie et leur dévouement. Comptant sur leur chef, leur chef pourra compter sur eux.

Les devoirs remplis du chef amèneront ainsi, naturellement, l'accomplissement des devoirs de la troupe. Les gradés subordonnés suivront la force contagieuse de l'exemple ; les soldats bien pourvus se montreront allègres et soumis. On n'aura à déplorer d'eux aucun relâchement, ni à châtier aucune maraude. De plus, ils seront fiers de celui qui les commande et s'enorgueilleront du numéro de leur compagnie. Le chef aura stimulé ainsi un esprit de corps bien placé.

Dans les circonstances pénibles, il sera bon que le chef partage le sort de sa troupe. Si l'on bivouaque, par exemple, le capitaine ne devra point désertier sa

botte de paille pour se pourvoir d'un abri plus confortable. Il ne cédera point à la proximité tentante d'une maison et passera la nuit sur le terrain même où sa compagnie est couchée. Il ne doit jamais séparer son sort du sort de ses hommes. On y gagne parfois, d'ailleurs, des gages de dévouement aussi précieux que celui de Moiraud dont j'ai, au début de cette étude, évoqué le souvenir.

Pour mériter sa place à l'honneur, il faut avoir pris part à la peine.

En Corse, au départ de Lucciana, à peine les pentes ombreuses dévalées, nous pénétrâmes dans la vallée du Golo que tourréfiait le soleil. La chaleur cuisante, la poussière lourde empâtaient les gachiers. La colonne s'allongeait désespérément sur la blancheur des côtes, talonnée par les capitaines qui bravaient, plus stoïques, la canicule, du haut de leurs montures.

Geignant, suant, clopinant, nous atteignîmes enfin le vieux pont génois au delà duquel la caserne de passage souriait comme le gîte promis. Mais l'adjudant-major galopait vers nous; deux compagnies, dont la mienne, étaient détachées à Valle di Rostino.

— Là-haut, dit l'officier.

Et son bras tendu indiquait sur le versant de la montagne abrupte un égrenement de petites maisons noîrâtres, si loin qu'elles semblaient des jonets d'enfants.

On reboucla *Azor* d'un geste découragé, et plus morne on reprit la marche. Les hommes glissaient d'envieux regards vers les camarades qui déjà allumaient les feux pour la soupe.

A un kilomètre de Porto-Nuovo, nous bifurquâmes par le sentier de la montagne, vrai raidillon de chèvres. Les chevaux et mulets durent prendre une route plus accessible, mais plus longue.

Pour le coup, la tâche devint rude; les soldats exténués se couchaient, à bout de souffle. Nous les laissons respirer un instant, puis sur nos exhortations ils faisaient quelque cent mètres et s'affalaient encore.

Un de mes hommes s'abattit, privé de connaissance. J'étais pourvu de cordiaux; je lui en imbibai les tempes, lui en fit absorber une gorgée, après avoir débridé largement sa capote. Il revint à lui. Il m'assura même pouvoir repartir, sans son chargement.

Je donnai son fusil à un de ses camarades, mais ne pouvais songer à acabler un trouper d'un havresac supplémentaire. Je le bouclai donc sur mes épaules et repris mon ascension.

J'allai, d'un pas allongé, raidi sous la charge inaccoutumée; je gagnai ainsi la tête de la compagnie passant sous les yeux de tous; eh bien, je me trouvai au but avec tout mon monde grimpé à ma suite d'un même élan, et je l'avais installé dans ses cantonnements avant que l'autre compagnie eût rallié son effectif dont les traînards n'arrivèrent qu'à la nuit.

Après l'humble exemple, l'exemple illustre.

Au retour de l'expédition infructueuse contre Saint-

Jean-d'Acre, l'armée, décimée par la peste, s'embravait chaque jour de nombreux malades, et les moyens de transport manquaient.

Bonaparte donna l'ordre que toutes les montures de la colonne seraient affectées aux seuls impotents.

Vigogne, écuyer en chef du Premier consul, à l'annonce de cette décision, se rendit près de lui :

— Général, dit-il, quel cheval vous réservez-vous ?

— J'ai donné un ordre : tout le monde à pied, moi d'abord!...

Et l'indignation du chef, soupçonné d'éluder pour lui l'ordre auquel il soumettait les autres, fut telle qu'il s'emporta jusqu'à frapper son écuyer.

En campagne.

Tous les efforts de la paix ont pour but de préparer la troupe à la guerre. C'est en campagne que le chef récoltera l'ivraie ou le bon grain semé durant les années de garnison. A l'heure des dangers les soldats témoignent de leur foi en leur capitaine, de leur affection pour lui. Fort de leur dévouement, le chef montrera alors cette sécurité communicative qui fait sûrs d'eux-mêmes celui qui commande et ceux qui obéissent.

« Avec lui, on se débrouille toujours! » est un des plus beaux éloges qu'un chef puisse, en campagne, recevoir de ses hommes.

Qu'on ne se le dissimule pas, ce résultat ne sera acquis que si, en garnison, le chef a concentré sur lui ses efforts et si ses subordonnés ont, par avance, la conviction de pouvoir compter sur celui qui les dirige. Il leur faut une foi préconçue; quel que soit son zèle en campagne, celui qui a été négligent en temps de paix se heurtera à une méfiance tenace, presque indéracinable.

En revanche, si la sollicitude du chef s'élargit, son énergie à le devoir de s'affirmer plus ferme. Les soldats, loin de se plaindre d'une rigueur, éprouveront dans cette poigne la sensation de force d'un faisceau bien uni, et la troupe marchera en se sentant les coudes.

Il importe également que la décision du chef soit prompte et claire, sans embarras, sans hésitation. Un ordre donné nerveusement, modifié, contremandé, dénote une absence de sang-froid qui inquiète les subordonnés. Celui qui se possède décuple sa force et son autorité.

Enfin, c'est surtout en campagne qu'est puissante la contagion de l'exemple.

Citer les faits à l'appui de cet axiome serait retracer l'histoire universelle des guerres depuis les épopées fabuleuses jusqu'à nos jours; ce serait évoquer le nom de tous les héros jusqu'à Napoléon aux ponts de Lodi et d'Arcole, sans compter les sublimes dévouements

des d'Assas et des plus humbles encore dont la postérité n'a pas consacré les noms, dont la renommée jalouse a tu les hauts faits. Et notre France peut s'enorgueillir d'avoir à elle seule laissé à l'humanité les plus nombreux et les plus admirables de ces exemples. Mentions-nous jamais au passé de notre race?

L'exemple ne réside pas uniquement dans les faits d'armes; il doit être de tous les instants, affronter les épreuves sans perdre son entrain, subir les revers sans hésiter dans sa foi.

La guerre n'est pas faite des seuls efforts héroïques des batailles; combien plus rudes sont les marches, contremarches, privations de gîte et de vivres, sans parler de la pluie, du soleil ou du froid. Le tempérament primesautier et enthousiaste des Français est prêt à s'emballer dans le combat, mais, en revanche, aussi prompt à se déprimer au cours des épreuves obscures. La plus haute ambition du chef sera de soutenir le moral de ses hommes, car une troupe démoralisée est vouée à la défaite.

Il ne saurait croire combien puissant il est dans ces heures de découragement. Les siens ont les yeux sur lui et refléteront les sensations et sentiments que traduiront sa physionomie et ses paroles. Il doit, par suite, être assez maître de soi pour ne révéler que les impressions qu'il veut transmettre.

La tâche sera, dans une guerre prochaine, d'autant plus ardue que, novices des batailles pour la plupart, les capitaines mèneront au feu des novices. Il leur faudra donc une force morale, multipliée pour eux-mêmes et pour leurs hommes. Si le sentiment du devoir et de l'honneur suffit pour dicter leur conduite personnelle, il ne leur sera pas moins nécessaire de posséder une énergie capable de maintenir la discipline et d'exalter les courages.

Cette énergie, les chefs l'ont montrée; cette bravoure, leurs hommes l'ont affirmée durant l'expédition du Tonkin et du Dahomey. Si les campagnes d'extrême Orient et d'Afrique ont été sanglantes, elles ont, du moins, établi la confiance que peut et que doit avoir le pays en sa jeune armée.

Cette foi du pays en son armée est celle que les soldats de la victoire auront en leur chef. Celui-ci doit sembler indispensable à ses subordonnés et sa vie être leur sauvegarde. Je sais bien que, lui mort, un autre serait là pour continuer sa tâche, et que la douleur de ses hommes s'exaspérerait en soif de vengeance, loin de se traduire en abattement, car nul n'est indispensable; mais, néanmoins, il importe que cette perte, tant qu'elle n'est pas consommée, semble irréparable, quitte à vouer après ce sentiment à son successeur.

Mais c'est trop de paroles sur un état de choses que seuls les faits décident. Usons de la paix pour cimenter l'union des forces de la France, puis attendons, graves et patients, l'heure où la patrie fera appel à ses enfants.

QUELQUES OBJECTIONS.

J'ai lu, dans cette *Revue* même, un fort intéressant récit, intitulé : *Fusil chargé*. L'auteur en affirme les documents authentiques. Je veux bien lui accorder la possibilité des faits racontés; mais là où je le contredirai, c'est dans l'arrangement et la disposition de ces faits mêmes. L'aspect des choses varie considérablement suivant le raccourci d'après lequel on le peint. M. Mouton ne s'est pas mis en face de son sujet, il l'a envisagé sous un angle aigu et avec une partialité qui a pu lui être inspirée par l'intérêt trop direct et trop naturel qu'il portait à celui qui lui a fourni les documents de son récit.

Certes, je dois rendre hommage aux scrupules qui ont fait protester l'auteur de son patriotisme sincère et prendre acte de sa déclaration finale reconnaissant impossibles aujourd'hui les abus signalés. Mais « le laminage effroyable de l'âme et du corps à travers les cylindres de l'effroyable machine, les torsions et les écrasements », pour employer le langage de M. E. Mouton, me semblent d'une exagération au moins un peu emphatique. Certes, il faut plier le soldat à l'obéissance, cet assouplissement de l'homme peut être rude, mais beaucoup d'esprits judicieux ont compris que la tâche de la subordination est moins ardue que celle du commandement. Obéir est facile, lorsque le subordonné possède en lui assez de patriotisme pour faire abnégation de ses goûts au pays, et au régiment la vie est douce aux soldats.

Ces dernières années ont vu éclore, à la suite de l'application du service obligatoire, une série de romans auxquels la caserne sert de cadre : *le Cavalier Miserey*, de M. Abel Hermant; les *Sous-Offs*, de M. Lucien Descaves; *le Biribi*, de M. Georges Darien. Je ne m'occuperai pas de ce dernier, consacré aux compagnies de discipline, dont je n'ai pas eu l'occasion d'étudier les rouages; quant aux deux autres, je leur ferai un reproche, — mitigé en ce qui regarde M. Hermant, aggravé pour M. Descaves : — ces messieurs ont écrit leurs livres sous l'impulsion première et irréfléchie d'une rancune souvent mesquine. *Sous-Offs* s'est élevé à la hauteur d'un pamphlet; l'auteur a, de parti pris, ramassé, en un seul régiment, toute la fleur des conseils de guerre. Il est de mauvaise foi de généraliser les exceptions. Et le parti pris de critique, de geignement, est tel chez M. Descaves qu'il a dépeint, comme un supplice de l'enfer, la petite misère des ampoules aux pieds que demain il subira, sans se plaindre, à la chasse.

J'ai trouvé une autre conscience dans *la Gamelle* de M. Jean Reibrach. Remarquez que tout ce qui se rapporte au métier, dans ce livre, est exposé sans partialité. Quant à la partie roman, celle qui touche à la vie privée des officiers, elle n'a rien à voir dans l'étude qui nous occupe.

Il est enfin un simple engagé conditionnel qui a paru ne pas trouver si lourd, si exorbitant le joug du service. M. Valléry-Radot a donné son *Journal d'un volontaire d'un an* simplement, avec bonne foi. Le besoin de dénigrement ne l'a pas effleuré; il a dit ce qu'il avait vu et senti, et l'impression semble bien lui en être restée bonne.

Conclusions.

Le service militaire obligatoire semble appelé à un résultat social de haute portée; de lui peut naître la réconciliation générale de tous les Français; mais pour parvenir à ce but, il faut au pays des hommes de bonne volonté.

Les premiers seront les chefs qui dirigeront le mouvement par leur bienveillance, leur droiture, leur dévouement; les autres seront les subordonnés que l'éducation reçue et l'instruction acquise marquent pour cette œuvre.

Je finirai donc par un nouvel appel à l'abnégation et au patriotisme de ces derniers; je crois faire œuvre bonne en déracinant les préjugés coupables et les dérobades hypocrites dont ils arguent pour se libérer moralement des obligations sacrées dues à la patrie.

L'obligation du service militaire, acceptée par tous après le désastre de 1870, sous la révolte de l'humiliation subie, semblait, d'ailleurs, tolérable, grâce au volontariat d'un an. Celui-ci était une sélection, organisait, même dans le rang, une catégorie à part; et comme l'argent est le grand étiage du courant de notre civilisation, on se pavait pour ses quinze cents francs.

Aujourd'hui, la loi nivelatrice a égalisé les fronts à la même toise. L'orgueil, — pis, la vanité humaine, — n'y a plus trouvé son compte, et c'est en rechignant que les favorisés de la vie se plient aux exigences nouvelles qui les confondent dans la masse. Cette petitesse de sentiments a engendré un sourd malaise dont la patrie mal aimée pâtit.

Oh! je connais bien les récriminations de nos boudeurs! Quoi d'abord?... Leur délicatesse froissée par la grossièreté des propos de chambre?... Parlons-en; je connais vos conversations entre vous: elles ne cèdent en rien à celles de la caserne en tant que gravure, elles les dépassent de beaucoup en perversité.

Autre objection: la promiscuité de vie?... — Je comprends qu'elle blesse vos délicatesses et que ses débuts soient pénibles; mais quiconque sait conserver, sans morgue, sa dignité propre, impose bientôt le respect; ils ont le tact des natures simples et leur droiture, sachez-le, ces humbles que vous traitez si légèrement de brutes!

Soyons donc francs! Votre mauvaise humeur provient d'un sentiment mauvais et mesquin; vous êtes offensés de vous trouver de pair avec ceux que vous dominez dans la vie de la hauteur de votre position,

que vous écrasez du poids de vos pièces de cent sous et qui peuvent, par leur travail et leur conduite, devenir, à l'armée, vos supérieurs et vous intimider des ordres. Vous vous instituez un mérite du hasard qui a favorisé votre naissance; vous qui prétendez être les fils d'un peuple libre, vous vous montrez indignes de la liberté.

Vous manquez également aux saintes lois de l'égalité et de la fraternité humaines, au précepte qui a suffi, jadis, à changer la face d'un monde de servitude, que le Christ a laissé tomber de sa bouche, en disant: « Aimez-vous les uns les autres! » Aimez donc ceux que vous dédaignez, et ne croyez pas, ce faisant, descendre; j'ai trouvé en eux plus de cœur et d'abnégation qu'en vous. Ils obéissent aveuglément à la loi que vous subissez à contre-cœur, par avance hostiles à ses exigences; et, cependant, ils n'ont à attendre aucune des compensations que vous vous savez offertes. Pendant vingt-cinq ans, ils reviendront servir comme soldats, tandis qu'il vous est loisible d'acquiescer, pour vos périodes d'appel, l'autorité et la gloriole des galons. Au jour des combats, ils marcheront pour le pays, sans calcul, sans égoïsme; vous aurez, vous, le stimulant des récompenses et de la gloire.

La grandeur de l'obéissance est plus haute que celle du commandement, ne l'oubliez jamais. Certes, je ne veux pas dénigrer celui-ci, son but est grand, mais son désintéressement ne peut être absolu; en servant son pays, le chef sert aussi sa gloire. L'obéissance passive, — ce dernier mot grandit le subordonné, — est d'ailleurs sa sauvegarde. Elle a eu raison, aura raison, tant qu'un pays sera fort, du sophisme des baïonnettes intelligentes; elle offre le spectacle admirable des volontés individuelles annihilées dans la pensée unique de la patrie.

Le grand reproche adressé aux armées permanentes est la servitude qu'elles imposent. Certes, cette servitude existe et à tel point que le mot *servir* désigne l'état militaire; on dit: le temps de *service*, un bon *serviteur*. Mais que batte la générale, la servitude devient service et service rendu à la France. Cet esclavage n'est-il pas alors le suprême honneur du soldat?

Jeunes gens, fera-t-on, en vain, appel à la générosité de votre cœur? Songez à tout ceci, portez votre pensée vers la France aux heures où le métier vous obsède de ses vulgarités et de son amertume; voyez l'œuvre haute qui est le but, le grand devoir de citoyen qui devient votre apanage, et courageusement haussez les fronts et haussez les cœurs!

FIN.

L'ÂME GOTHIQUE

A propos d'un livre récent (1).

J'étais venu voir, il y a deux ou trois ans, dans un village bavarois voisin de Nuremberg, une petite église qu'on m'avait dite pleine de vieilles sculptures et de vieux tableaux. Je trouvais la porte fermée : car la petite église, jadis catholique, était devenue un temple protestant ; et les protestants d'Allemagne n'aiment pas qu'on aille prier Dieu dans leurs temples en dehors des heures officiellement affectées au besoin de prier. Je finis cependant par découvrir, à l'autre bout du village, une vieille femme qui détenait les clefs : ce fut elle qui m'introduisit dans l'église, elle encore qui m'ouvrit les volets des triptyques, et qui tira les rideaux de serge recouvrant les groupes en bois peints. Mais tandis qu'elle trottinait à côté de moi de chapelle en chapelle, vieille comme la vieillesse et toute cassée et toute ridée, la pauvre femme ne s'arrêtait pas de pleurer. Son mari, le sacristain, était mort le mois passé. Soixante ans il avait vécu avec elle, et maintenant il était mort pour toujours. Un si brave homme ! Elle m'énumérait ses vertus, sans s'interrompre de pleurer, ni de me conduire aux curiosités de l'église. Et devant chacun des autels qu'elle me faisait voir, la chère petite vieille éclatait en sanglots. « Ah ! Monsieur, me disait-elle, voici encore une peinture ! C'est vieux, c'est *gothique* ! Ah ! mon mari vous l'aurait si bien expliqué ! Tout, il savait tout expliquer. C'est *gothique* : il connaissait les vrais noms de tout cela ! C'est une peinture très vieille, *gothique*. Il vous aurait tout dit. Il aimait tant le *gothique* : et pas un autre comme lui pour parler aux étrangers ! » Et des larmes plus grosses lui coupaient la voix.

Lorsque je sortis de l'église, à peine s'il me restait un souvenir des vieux tableaux et des vieilles sculptures ; mais j'emportais, et longtemps j'ai gardé, le souvenir de ce bon sacristain dont l'âme m'était apparue là, si touchante et si vive, une petite âme paysanne tout imprégnée de sentiments d'autrefois, la dernière âme *gothique*, sans doute, qui ait vécu parmi nous. Je sentais que la pauvre vieille avait raison : cet homme-là m'aurait tout expliqué. Et moi aussi, volontiers, j'eusse pleuré de sa mort.

Il y a du moins une chose qu'il m'a expliquée. J'ai compris, grâce à lui, combien était juste et profonde cette appellation de *gothique* donnée naguère indistinctement à toutes les œuvres d'art : tableaux, meubles, statues des *xiv^e* et *xv^e* siècles. C'est une appellation aujourd'hui démodée. Les savants ne manquent point d'en rire, et, au lieu d'attribuer simplement, comme autrefois, à l'*Ecole gothique*, les ouvrages divers d'avant

la Renaissance, ils inventent tous les jours des noms plus imprévus de vieux peintres et de vieux sculpteurs. Dans les musées, dans les églises, ils affectent, désaffectent, réaffectent, toujours avec une égale autorité, les morceaux les plus insignifiants. Je connais leurs pratiques ; moi-même, trop longtemps, je m'y suis complu. J'avais fait le vœu d'effacer à jamais des catalogues des musées le mot *anonyme*, qui m'exaspérait. Au plus loin que j'apercevais un tableau anonyme, je le baptisais, ayant toujours en réserve une abondante provision de noms de peintres de toutes les écoles.

Et peut-être en serais-je encore à me désennuyer de cette façon, ou peut-être n'y aurait-il plus au monde aujourd'hui un seul tableau anonyme, si le fantôme du vieux sacristain ne m'avait éclairé sur l'inanité d'un jeu vraiment puéril. Soixante ans le bon vieillard avait vécu en compagnie d'œuvres dont il ignorait les auteurs ; et son ignorance ne l'avait pas empêché d'adorer ces œuvres et de les comprendre, et d'être, par surcroît, un excellent mari. Ces « vrais noms » qu'il m'aurait dit, je devinais bien que je n'en aurais accepté aucun : il m'aurait parlé de Durer, de Veit Stoss, de Wolgemuth, comme les sacristains des villages de Belgique attribuent à Memling ou à Rubens toutes les peintures qu'ils font voir. Le sacristain, son prédécesseur, lui avait légué ces noms avec les clefs de l'église : il les gardait tels qu'il les avait reçus, sans une seule fois s'inquiéter de leur exactitude. Et, malgré l'inexactitude de ces noms, l'âme des vieux tableaux, je le sentais, avait pénétré dans son âme. Et moi qui m'occupais de rechercher la provenance des tableaux, de les appeler de noms de peintres, au lieu simplement de les regarder, et d'en jouir, et de laisser leur âme pénétrer dans la mienne ! Ainsi la critique d'art m'apparut ce qu'elle m'apparaît encore aujourd'hui, une profanation de l'art ; et puisque le bon sacristain avait eu l'habitude d'appeler *gothiques* les vieilles œuvres qui lui avaient valu une âme si belle et une vie si heureuse, je résolus de laisser à ces œuvres, et à toutes les œuvres d'avant la Renaissance, le nom d'œuvres *gothiques*, après quoi je ne me souciai plus de savoir qui les avait produites, ni en quelle année. Je ne me souciai plus que de les bien voir.

Résolution excellente, fertile en avantages divers. Non seulement elle me dispense de tout effort de mémoire ou de réflexion, non seulement elle laisse un plein loisir aux caprices de mes yeux ; mais c'est elle encore qui m'a ramené du labyrinthe d'erreurs où je m'égarais dans la bonne route droite et sûre de la vérité historique. Car toutes les recherches de la critique touchant l'art des *xiv^e* et *xv^e* siècles, en particulier, sont aussi vaines qu'elles sont dénuées d'intérêt. Les attributions énoncées la veille sont démenties le lendemain. Les savants ne font qu'amasser des preuves les uns contre les autres. Des tableaux qui,

(1) Louis Goussé, *l'Art gothique*, 1 vol. illustré. (Librairie Quantin.)

naguère, n'avaient pas de nom d'auteur, en ont à présent une dizaine. Des tableaux qui avaient un nom d'auteur finissent par n'en avoir plus. A force de vouloir tout découvrir, on en vient à tout contester. Et sans cesse la nuit se répand plus sombre, sous l'effort universel à répandre la lumière.

Pourquoi? Parce que c'est mon sacristain seul qui avait raison; parce que toutes les œuvres des *xiv^e* et *xv^e* siècles, toutes celles au moins de l'Allemagne, des Flandres et de la France, ne sont point les œuvres de tel ou tel individu, mais d'une âme collective, de *l'âme gothique*, pour l'appeler du nom qui la désigne le mieux.

Cette âme gothique, Michelet déjà me l'avait montrée, et M. Renan, dans son admirable étude sur l'art français du moyen âge. Mais jamais elle ne m'était apparue aussi clairement que je viens de la voir dans l'ouvrage de M. GONSE, *l'Art gothique* : ouvrage magnifique et précieux, un des plus beaux monuments qu'on ait élevés depuis longtemps à la gloire de la beauté. L'art gothique y revit tout entier, restitué dans une infinité d'élégantes images et de fidèles descriptions.

Et, en même temps que l'art de l'époque gothique, l'ouvrage de M. GONSE fait revivre aussi l'état d'âme spécial d'où cet art est sorti. C'est là, je crois, son plus grand mérite. Car M. GONSE ne s'en est pas tenu à l'architecture : il a recueilli les œuvres d'art les plus diverses des *xiv^e* et *xv^e* siècles, sculptures, peintures, etc., et il les a pour ainsi dire remises à leur place originelle, dans l'église qu'elles étaient destinées à orner.

Dans l'église, ou autour de l'église. L'art gothique n'est plus, comme l'art de l'époque précédente, essentiellement religieux; mais c'est de l'église qu'il part, c'est l'église qui reste toujours son foyer principal. Et le même esprit qui aimait les architectes et maçons occupés à construire les cathédrales, c'est lui qui aimait les peintres, les sculpteurs, les menuisiers, les orfèvres. De là vient que l'art gothique, sous toutes ses formes, est un art anonyme : chercher à connaître le nom des peintres qui ont peint tel ou tel tableau serait aussi vain que de chercher à connaître le nom des maçons qui ont construit l'église que ce tableau décorait. Le tableau, comme l'église, n'est point l'œuvre d'un artiste individuel, mais d'une corporation d'artisans.

Ce que nous appelons aujourd'hui l'artiste. l'homme qui prétend réaliser à lui seul un rêve tout personnel de beauté, c'est un personnage d'invention toute moderne. A peine si l'on trouve quelques traits chez les maîtres de la Renaissance, chez les plus médiocres, surtout : non point Raphaël ni Rubens, mais Salvator Rosa, le Guerchin, Guido Reni. Les grands maîtres de la Renaissance n'étaient encore que des artisans, chefs ou compagnons d'ateliers. Au moyen âge, nulle trace d'artistes. Le peintre, le sculpteur étaient ce qu'ils

auraient dû rester toujours : des ouvriers s'acquittant pour le mieux des travaux qu'on leur commandait. Le souci de l'originalité, de la personnalité, qui est en train de perdre l'art de notre temps, ce vain souci ne les tourmentait pas. Ils ne cherchaient pas à faire autrement que leurs devanciers, mais à imiter leurs devanciers : et s'ils ont fait autrement, c'est presque à leur insu, par la seule force inconsciente de leur tempérament naturel.

L'art gothique, au contraire de l'art roman qui l'a précédé, a été un art laïque : mais il a toujours été un art d'artisans. Autour d'une cathédrale des ateliers se formaient; les commandes y étaient exécutées en commun par les peintres et les ouvriers. Tel tableau que les critiques attribuent tour à tour à dix peintres, ce sont en réalité dix peintres qui l'ont peint en même temps, chacun se chargeant d'une figure ou d'un détail du décor. Il y a vingt ans, les critiques attribuaient à Wolgemuth tous les tableaux gothiques provenant de Nuremberg, à Rogier van der Veyden tous les tableaux gothiques provenant des Flandres. Aujourd'hui, ils attribuent chacun de ces tableaux à un maître différent. Ils se trompaient il y a vingt ans, ils se trompent encore aujourd'hui; et ils continueront à se tromper aussi longtemps qu'ils n'auront pas admis le caractère anonyme, collectif, de ces vénérables peintures.

Et l'art gothique est à tel point un art d'artisans qu'il ne saurait même être question de distinguer sérieusement des écoles diverses. Longtemps il m'a semblé que je savais reconnaître une peinture flamande d'avec une peinture allemande ou française : j'ai fini par constater que mes distinctions avaient tout au plus une valeur d'hypothèses provisoires. Car les artisans d'un pays voyageaient dans un autre pays; les jeunes peintres allemands, par exemple, allaient s'instruire à Bruges dans des ateliers flamands : tout le temps qu'ils y restaient ils travaillaient avec les artisans de ces ateliers; parfois ils s'y fixaient, et voilà une main allemande occupée à peindre des tableaux flamands. D'autres fois, des maîtres étaient appelés hors de leur pays pour quelque gros travail : ils emmenaient un ou deux apprentis, et pour le reste se mettaient en rapport avec les peintres du pays où ils venaient. Ainsi Wolgemuth travaillait à Breslau avec des peintres silésiens; Veit Stoss, à Cracovie, avait pour aides des sculpteurs polonais. A Paris comme à Dijon, les ateliers étaient dirigés par des Flamands. Beaucoup des plus belles églises de l'Allemagne sont l'œuvre d'architectes, voire de maçons, Français.

Et architecture, peinture, sculpture, maçonnerie, orfèvrerie, tout cela était comme les branches d'une même industrie, créée surtout en vue de l'ornement intérieur et extérieur des églises. Le livre de M. GONSE nous fait voir la naissance, les progrès, le déclin de cette industrie admirable : plutôt encore qu'un ouvrage spécial sur l'histoire de l'art, c'est le tableau d'une

époque; sous les œuvres gothiques, l'âme gothique nous y est rendue.

Grande est pourtant l'importance de ce livre au point de vue spécial de l'histoire de l'art. Avant de montrer comment les autres formes de l'industrie gothique, la peinture, la sculpture, etc., dérivent de l'architecture, et en particulier de l'architecture religieuse, M. GONSE s'est efforcé de mettre en lumière les origines de cette architecture nouvelle, les causes qui l'ont produite, les circonstances qui l'ont aidée à se produire.

Avec une extrême abondance de preuves, il a démontré en particulier que l'architecture gothique n'était pas une importation de l'Orient, mais un art tout français, originaire de l'Île-de-France, la plus française des provinces de notre pays. C'est dans les vieilles églises romanes du Clermontois et de Beauvais, à Morienval, à Saint-Étienne-de-Beauvais, à Bury, que M. GONSE a trouvé, pour la première fois employée, la *voûte sur croisée d'ogive*, cet élément essentiel et primordial de l'architecture gothique. Et c'est en France encore qu'il nous fait voir le gothique se transformant pour ainsi dire de jour en jour, du XI^e au XIV^e siècle; de telle sorte qu'il n'y a pas un art dont nous puissions être plus fiers, ni qui affirme plus parfaitement notre génie national. En Allemagne, en Angleterre, en Belgique même, le gothique a déjà perdu quelque chose de la simple et forte élégance qu'il a toujours eue chez nous. Né en France, le gothique n'a eu ses vrais chefs-d'œuvre qu'en France.

Je ne saurais trop vanter les chapitres qu'a consacrés M. GONSE à ces chefs-d'œuvre de l'art gothique, aux cathédrales de Chartres, de Paris, de Bourges, de Reims et de Beauvais, en particulier. Pour nous rendre à la fois le corps et l'âme de ces beaux monuments, l'éloquence du style concourt avec la minutieuse variété des plans et illustrations. Le livre de M. GONSE est ainsi lui-même comme un beau monument gothique, avec un nombre infini de petits porches et de petits recoins où l'on aurait grande envie de s'arrêter au passage : mais sous la diversité de ses détails, gardant, comme les grandes cathédrales françaises, l'unité d'un plan simple et sage, et, comme elles, tout plein des religieux échos de l'âme gothique à jamais disparue.

T. W.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *Stratonice*, musique de M. Fournier-Allix. — GRAND-THÉÂTRE : *Merowig*, de M. Samuel Rousseau. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Nouveau seigneur du village*. — Concerts.

Je l'irai dire à Bayreuth, si l'on parvient à m'expliquer à quoi les concours de grand opéra peuvent bien

servir. A l'amélioration des musiciens? Oui; comme les courses à celle de l'espèce chevaline. Les concours, évidemment, sont faits pour les jeunes; mais les jeunes n'ont rien à faire à l'Opéra. Leur inexpérience naturelle s'y accuse plus lourdement qu'ailleurs, et la tentation de faire du bruit y est vraiment trop forte. Les cahiers des charges me font toujours rire. Ils sont tellement « chargés » qu'ils mèneraient droit au déficit, si l'on s'avisait de les prendre à la lettre, — semés de clauses captieuses, voire de conditions impossibles, où se révèle le génie d'administrateurs facétieux. (Vous êtes-vous jamais douté, par exemple, que, depuis cinquante ans, nos locomotives françaises sont tenues, par décret, de dévorer leur fumée? Parole d'honneur! cela s'écrit en toutes lettres dans toutes les conventions, et se répète imperturbablement depuis 1860!) Seulement, il y a toujours quelque maille rompue, quelque fissure ou tangente par où l'on peut adroitement s'en échapper. Quand on aura imposé aux directeurs subventionnés l'obligation de jouer un certain nombre d'actes de compositeurs inconnus, il faudrait ajouter : « avec entrain, cordialité, conviction », — et ces mots-là ne s'écrivent guère sur papier timbré, — sinon l'heureux lauréat, pris entre deux membres de l'Institut, courra les plus grandes chances du monde d'une exécution sommaire. Même avec le meilleur vouloir, il est sans exemple, depuis *Tannhäuser*, qu'une pièce donnée par ordre ait réussi. Arriver à l'Opéra pour y être joué trois fois en tout, — mettons six, — n'est pas un sort digne d'envie. Si l'œuvre choisie a quelque mérite, c'est autant de perdu, car elle ne pourrait, sans déchoir, aller se faire jouer ailleurs; qu'à rapporté à M. Bourgault-Ducoudray la brève et très honorable carrière de *Thamara*? Un fauteuil d'orchestre pour la première de *Salammbo*. — Et si la partition couronnée ne vaut rien, — cela s'est vu, — l'auteur tombé de si haut peut en rester meurtri pour longtemps...

Veulent les Destinées détourner ce présage et rouvrir bientôt la carrière à M. Fournier-Allix, — ainsi se nomme le lauréat du dernier concours Cressent, l'auteur de cette *Stratonice*, qui nous fut présentée l'autre soir; — et souhaitons que le public ne lui tienne pas trop rigueur de sa mésaventure; mais à la condition cependant que ce jeune homme daignera retourner d'abord à ses études interrompues. Pour nous, s'il faut tirer quelque enseignement de cette expérience, outre la vanité des concours, elle aura démontré qu'il est trois choses qu'ignorent la plupart de nos jeunes musiciens : l'amour, le sourire... et Richard Wagner. Certes, il y a de l'amour dans la *Stratonice* de la légende; — il y avait de la gaieté dans celle de M. Gallet, proposée pour être mise en musique : un médecin Tant-Mieux, bon enfant et gaffeur, qui trouve la vie bonne, le mariage éminemment curatif; — et, pour du Wagner, il y en a un peu partout. Mais amour, gaieté, wagnérisme, si M. Fournier s'imagine avoir mis de

out cela dans sa musique, — et je ne doute pas un instant qu'il n'en soit très convaincu, — j'ai grand peur qu'il ne se trompe. Son Érasistrate, — M. Gallet l'appelle, je crois, d'un nom moins historique, — plaisante ourdement; ses amoureux sont transis; quant à son Wagner... il faudrait bien en finir avec cette illusion l'écolier que toute dissonance est wagnérienne et qu'on sera « dans le train » parce qu'on aura accompagné en accords de « septième diminuée » *Femme sensible* ou *Partant pour la Syrie*. Si l'harmonie de *Stratonice* fait songer à *Tristan*, la mélodie descend en droite ligne de M. Ambroise Thomas; en est-elle plus « avancée »? Un grand philosophe, les jours où il veut bien m'admettre aux honneurs de sa pensée familière, insinue volontiers que la musique moderne n'est pas sans quelque rapport avec la chimie culinaire, — et j'en conviens, hélas! Cette « sauce Wagner » à laquelle ils accommodent leur plate mélodie bourgeoise, c'est la « sauce Périgieux » des restaurants de troisième ordre, qui doit faire avaler les restes... on sait comment. Et la recette en est si simple, si pratique, — il faudra l'un de ces jours que j'en donne ici la formule, — qu'ils trouvent inutile d'aller chercher autre chose. Ils ne voudront jamais comprendre que Wagner est, comme Victor Hugo, comme Goethe, grand surtout par le style, et que le style n'est pas dans la nouveauté de la langue, mais dans l'art souverain qui la met en œuvre. L'étrangeté des harmonies seule les frappe; ils ne remarquent pas avec quelle logique ces accords inouïs procèdent et s'enchaînent, et qu'enfin le maître de Bayreuth est à la fois le plus hardi novateur et le plus grand classique du siècle, plus classique que Schumann, plus classique que Beethoven, — eh! oui! — un peu moins sans doute que Mendelssohn, mais Mendelssohn est plus que classique, il est scolaire; et que suivant qu'ils regarderont, de Wagner, l'une ou l'autre face, il pourra les fourvoyer ou leur ouvrir des voies nouvelles. Voilà bien du bruit pour une méchante soirée! Il est vrai; mais il faut bien crier holà! avant que les apprentis nous aient dégoutés des maîtres.

*
**

Le cas est moins grave de M. Samuel Rousseau, le second lauréat, — de la Ville de Paris, celui-là, — exécuté l'autre semaine. Son *Merowig* est une œuvre honorable, sincère, supérieure en quelques parties, fort bien écrite et pure de toute prétention « parsifalesque ». Trop de cortèges, peut-être, mais de jolies pages de musique pittoresque et, tout à la fin, un beau mouvement de passion. Il y a un second tableau que j'aurais plaisir à réentendre au concert.

*
**

En attendant *Werther*, M. Carvalho a repris, — oh! tout à fait sans cérémonie! — le *Nouveau seigneur de*

village : « c'était du chambertin »... C'en est encore; un peu dépoillé, sans doute, comme l'aimaient nos pères, qui se seraient fait scrupule de le boire avant qu'il eût passé du rouge rubis à la pelure d'oignon. Telle aujourd'hui, l'aimable partition de Boïeldieu. En perdant sa verdure, elle a gardé son bouquet. Sa verdure, dis-je. J'ai tort. Notre vieille musique légère n'a jamais été jeune. Elle était née douairière ou chanoinesse, les cheveux blancs sous sa poudre. Naïve, toutefois, à la façon de ces délicieuses grand-mères sur lesquelles a glissé la vie, qui l'ont regardée sans la voir, de leurs grands yeux d'enfants ingénus. Et c'est bien ainsi qu'a vécu notre ancienne école, enfantine, enjouée, casanière, l'oreille fermée aux bruits du dehors, pendant qu'à côté de nous se faisait la musique : Dalayrac est contemporain de Mozart, Berton, de Cimarosa, et Boïeldieu, de Rossini. Qui pourrait s'en douter?

Musique nationale, puisqu'elle a vécu soixante ans sur elle-même, qui pourtant n'a jamais exprimé que les petits côtés de l'âme française, l'enfantillage sentimental persistant à travers le siècle, tour à tour berger, troubadour et garde national. Et c'est par là qu'elle est demeurée populaire. Mais le goût français, mais la gaieté française, mais la logique française, le rire de Molière, la verve de Beauvauvais, l'esprit de Marivaux, la fantaisie cavalière d'Alfred de Musset? L'opéra bouffe italien vous y fera songer peut-être; l'opéra-comique, jamais.

Ce qu'il a de vraiment artistique et de français, — grâce souriante, touche légère et fine malice, — mérite assurément de survivre. Il est unique et charmant, cet art fait de jolis riens, mais en même temps si mince et fragile! — plus fragile qu'un tête-à-tête de vieux Sèvres, plus fragile qu'un pastel de Latour qu'il faut garder sous verre et ne changer de cadre qu'avec des précautions infinies. Soins pieux et mains délicates, tout cela demande de l'argent, beaucoup d'argent. A quoi bon la subvention, pour un répertoire qui n'a pas cessé de plaire? demandait l'an dernier M. Francis Magnard. Mais à cela, je pense, et non point certes à vulgariser des œuvres qui ont le bonheur de faire encore de l'argent. La fonction du directeur de l'Opéra-Comique serait plutôt, je crois, de les préserver de la familiarité du public, d'empêcher qu'elles ne glissent à la vulgarité bourgeoise. Même, ce n'est pas assez d'un théâtre attiré, peut-être, si le Conservatoire n'est plus en état de lui fournir des interprètes; n'oubliez pas, je vous prie, qu'il s'agit d'un genre tout à fait à part, aussi spécial que le drame musical de Bayreuth, et qu'ici comme là-bas, il faut songer moins à bien chanter qu'à bien dire. Or, la reprise du *Nouveau seigneur* m'a donné lieu de constater que les artistes de M. Carvalho, s'ils chantent juste en général, disent faux toujours. Puisque l'on a décidé de reconstruire la salle Favart en l'honneur

du genre éminemment national, il serait bon d'y veiller.

*
**

Peu de chose à glaner à travers les concerts. Au Cirque d'Été, deux magnifiques exécutions de la neuvième symphonie de Beethoven, et grand succès pour M. Salmon avec les intéressantes variations symphoniques, très applaudies, de M. Léon Boelmann, pour violoncelle et orchestre. Au Châtelet, la *Penthésilée* de M. Bruneau, poésie de M. Catulle Mendès, devenue poème symphonique, — œuvre vigoureuse, tendue, — oh ! tendue jusqu'à craquer ! Le thème en est superbe, le mouvement forcé, le développement un peu monotone. Cela manque d'oppositions et de douceur. Il y avait, cependant, pour le moment où la reine des Amazones, blessée à mort, jette sur son vainqueur « un regard moins chargé de haine que d'amour », certaine transformation tout indiquée du motif en plainte amoureuse, que M. Bruneau a négligée, — volontairement sans doute, — et que j'ai bêtement attendue jusqu'à la fin. Tant pis pour moi.

Pour le moment, l'événement du monde symphonique est le début de M. Paul Taffanel, au pupitre de la Société des concerts. Il a conduit la *Symphonie héroïque*, l'ouverture de *Léonore*, le *Rouet d'Omphale*, avec une autorité, un sang-froid, un sentiment des nuances qui ont ravi toute la salle et stupéfait quelques douairières. Eh ! quoi ! chère madame ! vous ne vouliez pas que ce délicieux aulète fût un aussi parfait musicien par surcroît ? Ce que l'on permet au violon serait-il donc refusé à la flûte ? Ignorez-vous que MM. Lamoureux et Colonne ont été premiers violons chez Pasdeloup ? — Sans doute ; mais du moins ce n'étaient pas des virtuoses. — Il est vrai, et M. Taffanel avait surtout contre lui son grand talent. Ah ! s'il avait pu conduire en faisant sa partie, comme aux exquisés séances des Instruments à vent, voilà dix ans qu'il dirigerait l'orchestre du Conservatoire.

RENÉ DE RÉCY.

COURRIER LITTÉRAIRE

L'impression d'ensemble que l'on ressent après avoir lu *Cosmopolis*, c'est que c'est un ouvrage très consciencieux, très sérieux, où l'auteur a mis beaucoup de temps, beaucoup d'application, des soins minutieux et des notes accumulées avec patience. Le lecteur aime beaucoup ces livres-là, quoi qu'en puissent dire les boulevardiers. Il a le sentiment qu'il n'est pas volé, que M. l'auteur s'est donné du mal pour lui, qu'il a le respect de lui-même, de son art et du public. Ce triple

respect n'est pas si fréquent par le temps qui court.

Il se dit encore, le lecteur, que le livre ainsi fait, fût-il manqué, il ne tomberait pas tout entier. Les morceaux en seraient bons. Il resterait un de ces livres que l'on garde, que l'on ne relit jamais d'un bout à l'autre, mais où il y a une vingtaine de pages cornées auxquelles on revient souvent et qui font que, parties par parties, on le relit entier tout de même.

Cosmopolis, pour les mêmes raisons, est un livre aussi où l'on vit, où le lecteur habite, s'acclimate et prend ses petites habitudes. Cela ne vient pas de la vie extraordinairement puissante donnée aux personnages, non, quoique encore deux ou trois ont un vif relief, cela vient de la minutie très surveillée et très suivie des détails, de la biographie antérieure et lointaine des personnages faite avec un soin extrême, en telle sorte que ces hommes et ces femmes-là, pour la plupart, nous intéressent au moins comme ceux de nos amis qui nous sont indifférents, ne riez pas, je veux dire comme ceux de nos amis pour qui nous n'avons aucune passion, et auxquels pourtant nous nous intéressons, dont nous demandons des nouvelles avec curiosité, que nous suivons du souvenir à travers la vie, simplement parce qu'il y a trente ans que nous les connaissons. — Obtenir cela pour des personnages de roman, c'est déjà très joli ; c'est même plus difficile que d'attacher à eux le grossier intérêt d'une heure que nous ressentons pour le « personnage sympathique ».

Voilà des qualités, de fortes et sérieuses qualités, qui sont très loin d'être communes, et qui assurent à *Cosmopolis* des lecteurs très distingués. Pour ceux qui le sont moins, comme la célébrité de l'auteur les lui assure, voilà qui est bien, il les aura tous. Il aura ce qu'il appelle « la délicieuse sensation du trentième mille ».

M. Bourget a voulu peindre un coin de ce monde dit *cosmopolite* qu'il a beaucoup aimé, qu'il a étudié parce qu'il l'aimait, et qu'il commence à haïr, parce que, à l'étudier, il a fini par le connaître. Ce phénomène est fréquent. C'est l'histoire de beaucoup de passions humaines, ou publiques ou privées. « Vous avez été des nôtres ! » criait un parti à un homme politique qui en avait changé. « Dès lors, comment vous étonnez-vous que je n'en sois plus ? » répondit notre homme.

Ce monde cosmopolite, qui n'est pas très facile à définir, c'est le monde des gens qui, par goût, n'habitent pas dans leur pays. Riches Anglais en France, riches Allemands en Italie et riches Américains en Europe. Il y a des villes pour ces gens-là, grandes et petites : Londres, Vienne, Paris, Rome, Nice, Biarritz. Dans ces villes, ils sont du monde, généralement, et surtout ils forment un monde à part, ayant des manières particulières, un peu sa langue spéciale, et même son code propre, qui est surtout un code de savoir-vivre.

Ce monde, M. Bourget a cru reconnaître qu'il est

absolument factice et conventionnel, les caractères persistants de chaque race y étant à peine émus, couverts plutôt d'un léger glacis, et reparaisant avec énergie dès qu'un incident passionnel renue et suscite le vieux fond.

Peindre le monde cosmopolite, ce sera donc, s'il y a un roman, s'il y a un drame, *précisément ne pas peindre le cosmopolitisme*, puisque, dès que ces gens-là sont émus, leur cosmopolitisme disparaît. C'est ce qu'a fait M. Bourget, avec une légère déception pour le lecteur, qui s'attendait à ce qu'on lui décrivît l'être qui s'appelle le cosmopolite, et à qui l'on ne sert qu'un caractère d'Anglaise, un caractère de Polonais, un caractère de Vénitienne et un caractère de Juif allemand se heurtant les uns contre les autres.

Mais, après tout, cela lui est à peu près égal, et il prend le parti de se dire : « Allons ! je saurai une autre fois ce que c'est que le cosmopolite. » Pour le moment, voyons ce ramassis de différentes races en vase clos. Voyons, non pas *Cosmopolis*, mais *Microcosme*. »

Il le voit en ses types représentatifs, dont quelques-uns me semblent très justes et quelques-uns plus contestables.

Le Juif allemand me paraît bien, avec cette réserve qu'il pourrait tout aussi bien être Juif français, — et même Allemand, Français ou Italien sans être Juif. C'est l'homme d'argent, magnifiquement doué pour en gagner, et pour manier, quand il la possède, cette puissance, au mieux de ses intérêts et de ses vanités. Le portrait est très bien tracé, avec une suite et une fermeté tout à fait supérieures ; c'est à mon avis ce qu'il y a de meilleur dans tout l'ouvrage. Une page, celle où notre financier donne à sa fille les raisons pourquoi il lui verrait avec plaisir faire un mariage catholique, est un petit chef-d'œuvre.

L'Anglaise, avec son menton carré, son nez un peu court, son front large et ses grands yeux clairs, et sa volonté lumineuse et ferme, et sa robuste attache au devoir, est bonne aussi, et plus *nationale*, plus marquée des caractères précis de la race que les autres.

La Vénitienne... mon Dieu, la Vénitienne est une Milanaise de Stendhal. Je ne puis pas expliquer avec beaucoup de détails au lecteur ce que c'est qu'une Milanaise de Stendhal ; mais comme il me comprendra bien quand je lui aurai dit que la France est pleine de ces Milanaises-là ! Ce caractère n'est pas précisément une nationalité, c'est plutôt un tempérament ; et ce n'est pas précisément un tempérament, c'est plutôt un âge. Beaucoup de femmes, entre trente-cinq et quarante ans... Vous m'avez trop compris ; et voilà ce que c'est qu'une Milanaise de Stendhal.

L'Américain m'a un peu étonné. C'est une brute joviale, « positif, insensible comme toute l'Amérique ». L'auteur ajoute « et volontaire », ce qui serait en effet un trait américain, mais ce que n'est pas du tout son Maitland, lequel est un jouisseur paresseux, et se

laisse choyer en toute complaisance abandonnée de sultan, sans un acte de volonté pendant tout le cours du roman.

Le Polonais est bien curieux. Nous sommes habitués, n'est-ce ? pas au Slave souple, adroit et félin. Le Slave félin souple et adroit, voilà qui est classique. Pour ne pas être accusé de poncif, M. Bourget nous en a peint un tout différent. Son Polonais est toujours stupide et toujours furieux. Il est déchainé comme un ouragan ; il tue tout le monde, excepté celui à qui il en veut, et distribue et reçoit des coups de pistolet comme s'il en pleuvait. Bon ; c'est un homme très bête et très violent. Il doit y en avoir en Pologne ; mais il y en a un peu partout.

Les nègres, car il y a aussi des nègres, ont le caractère nègre. Ils sont deux : l'un est dévoué, délicat et chevaleresque ; l'autre est méchante, vindicative et atrocement et minutieusement perfide. Voilà le caractère nègre. — L'auteur nous explique que la race nègre est tantôt dévouée jusqu'au sacrifice, tantôt d'une cruauté froide et raffinée. Soit ; elle ressemble un peu aux autres.

Les Français ont le caractère français : l'un est la conviction même, portant dans toutes ses croyances l'ardeur d'un sentiment religieux, du reste emporté et colérique ; l'autre est un sceptique absolu, dilettante de l'art et de la pensée, analyste à la Stendhal, du reste incertain et indécis dans l'action. Voilà le caractère français. — L'auteur nous explique qu'il y a des Français de caractères très différents.

Tout cela tend à prouver qu'il était peut-être inutile de donner ces divers personnages pour les représentants typiques de races différentes. Ce sont des caractères humains, et voilà tout, et tous pourraient appartenir à la même nationalité. Le roman n'y perdrait que son titre.

Et, n'est-ce pas ? voilà encore une chose qui vous est indifférente. Que les caractères en eux-mêmes soient vrais, et que les actes soient en conformité avec les caractères, il ne nous importe nullement que l'auteur, pour son plaisir, les ait catalogués américains, slaves ou chinois. Il y tient énormément, il est vrai ; nous nous bornerons simplement à y tenir beaucoup moins que lui.

Or les caractères de *Cosmopolis* ont de la vérité, une certaine profondeur, une grande certitude dans leur développement, et tous ces personnages disent et font ce que, une fois connus leur tempérament et leur complexion, ils doivent dire et faire. Il y a même de très jolis détails à cet égard. Le vieux ligueur français, soldat de Castelfidardo et de Patay, catholique pénétré et ardent, caractère admirablement dessiné par M. Bourget et qui lui fait un très grand honneur, le vieux ligueur, donc, qu'on vient chercher pour un duel, qui n'accepte d'être témoin que pour concilier, et, en face d'un autre témoin, très conciliateur lui-

même, mais qu'il ne peut pas sentir, envenimant les choses par ses brusqueries et ses colères, jusque-là que c'est lui, en définitive, qui rend le duel inévitable : cet épisode est ménagé, distribué et conduit insensiblement avec un art tout à fait remarquable. C'est un de ces morceaux dont je parlais en commençant, qu'on se promet de relire et de savourer plus tard et non pas seulement une fois.

L'autre Français aussi est intéressant et bien vu, quoique appartenant à une portion si infinitésimale, Dieu merci ! de la race française, qu'il ne la représente en aucune façon. C'est le romancier psychologue et dilettante de nos jours, le Stendhal de 1893, curieux, fureteur, à l'affût des cancan psychiques, collectionneur de potins dits par lui études de mœurs, enfin une concierge en état d'âmes. — Il s'est fait cosmopolite pour cela. Les petites villes, dont Paris, ne lui suffisaient plus. Il s'insinue dans ce monde anglo-américo-italo-slave pour en surprendre tous les petits secrets et pour en faire des romans. On a une peur de lui qui ne se peut pas dire. On l'accueille pourtant, parce qu'il est célèbre et que la célébrité est naturellement cosmopolite.

M. Bourget est très dur pour ce monsieur, tout en l'analysant avec beaucoup de précision et de finesse. Ce qu'on ne comprend pas, c'est que le vieux ligueur ait une vraie tendresse pour ce dangereux inspecteur du monde des deux mondes. De tous ces gens que M. de Monfanon déteste, c'est encore ce petit Dorsenne qu'il aime le plus ; pour mieux dire, c'est le seul qu'il puisse souffrir. C'est probablement un effet de la loi des contrastes.

Quant au Polonais, certes, il est logique, et s'il ne fait que des absurdités, il est en cela parfaitement d'accord avec son caractère tel qu'il nous est donné dès les premières pages. Mais on peut être logique et invraisemblable, et Gorka l'est terriblement. Il est difficile d'être inepte, même dans la fureur, à un pareil degré. Et comme c'est Gorka qui est le centre, le pivot et le moteur de tout le roman, c'est lui qui fait que le roman, si joli dans tous les détails, est étrange en son ensemble. Cela m'amène à vous rendre compte de l'affabulation, et la voici.

Gorka a épousé une Anglaise parfaitement chaste et vertueuse. Il l'a trompée avec une Vénitienne, la comtesse Steno. Cette comtesse, femme de quarante ans, mère d'une exquise jeune fille, pendant un voyage de Gorka en Pologne, a pris un autre amant, l'Américain Maitland. Ce Maitland a une femme teinte de sang noir, et un beau-frère, Florent, également teinté, bien entendu. Voilà les personnages principaux. En marge, les deux Français : le vieux ligueur, Monfanon, et le jeune psychologue, Dorsenne.

Or Gorka revient de Varsovie, rappelé par des lettres anonymes qui lui dénoncent les amours Maitland-Steno. A peine arrivé, il tombe sur... sur Dorsenne.

Pourquoi sur Dorsenne ? Pour lui demander si M^{me} Steno a des bontés à l'égard de Maitland. « Je ne n'en sais rien du tout, répond Dorsenne. Voilà une question singulière. — Jurez-moi que vous n'en savez rien ! — Je vous le jure ! — C'est bien ! je vais les épier ! »

Parbleu ! c'est par cela qu'il fallait commencer. Demander à un monsieur, que cela ne regarde pas, des choses pareilles ! c'est le forcer à se parjurer pour le plaisir. Ça n'a pas le sens commun.

Suite du Gorka. Le lendemain il épie, veut forcer la porte de Maitland pour surprendre les amoureux et tombe sur... sur Florent, le beau-frère de Maitland, et le force à se battre avec lui. Quel singulier Gorka ! c'est à tous les hommes qui ne sont pas celui à qui il en veut qu'il va s'en prendre.

Suite du Gorka. Il envoie une balle à Florent et, débarrassé de celui-là, il tombe sur... sur Dorsenne. Oui, sur Dorsenne, à cause de la fausse parole d'honneur que Dorsenne lui a donnée. Mais c'est clair qu'elle était fausse, cette parole d'honneur ! Dorsenne allait peut-être lui dire : « Oui, mon ami, elle vous trompe ! » C'est dans ce cas qu'il aurait été le dernier des messieurs. Mais non, Gorka a juré de pourfendre tous ceux qui ne lui ont rien fait et de respecter seulement celui qui l'a volé. Étrange Gorka ! Dorsenne lui cassa un bras, et c'est ce qu'il a fait de mieux dans sa vie.

Mais, avec ces deux duels, les choses se sont ébruitées. Elles éclatent. Les lettres anonymes étaient de M^{me} Maitland, la négresse noire, sœur de Florent, le nègre lilial. Elle achève son œuvre de ténèbres en montrant à M^{lle} Steno sa mère dans les bras de Maitland. Cette jeune et très aimable fille en meurt. Le Gorka est forcé de se séparer, au moins à l'amiable, de sa femme. Dorsenne qui aimait M^{lle} Steno, autant qu'il peut aimer, tourne au mélancolique et rentre en France pour faire de tout cela un roman. Tout le petit monde cosmopolite est dispersé.

Restent seuls les deux inconscients, le Maitland et la Steno, dans la paisible jouissance de leurs forfaits impunis. Cependant, M^{me} Maitland reste aussi, et l'on peut prévoir qu'après avoir tué la fille elle tuera aussi la mère. Le roman n'est pas tout à fait fini...

On voit qu'il est bizarre, parce qu'il est commandé, mû, poussé tout entier par deux fous, la négresse monomane vindicative, le Gorka furieux sans l'ombre de suite dans les idées, sans l'ombre de suite même dans la passion. Il en résulte, non pas qu'il n'y ait aucune réalité dans cette histoire ; car combien de fois les événements humains ont-ils pour moteurs précisément des gens parfaitement insensés ; mais que tout cela paraît livré au hasard, à l'imprévu, ce qui peut passer, et à l'imprévisible, ce qui est plus grave, à quelque chose dont on ne peut mesurer ni la direction ni la portée. Toutes ces choses se sont passées ainsi, d'accord ; elles auraient pu se passer tout autrement ; elles

auraient dû, d'après les données ordinaires de l'expérience, se passer d'une manière contraire.

Cela gêne infiniment le lecteur. Je ne dis jamais : « C'est faux. » Il n'y a rien de faux. Mais je dis souvent : « Ça n'a pas l'air d'être vrai ; » c'est-à-dire : les probabilités, d'après la façon ordinaire dont sont construits les cerveaux humains, étaient pour que ce fût tout autre. C'est ce que je dis du roman, si amusant du reste, qui s'appelle *Cosmopolis*.

Car il est amusant. Toutes ces scènes, si singulièrement amenées, à les prendre isolément, sont excellentes. Les préliminaires du duel sont d'une netteté, d'une exactitude d'observation morale, d'un fini qui me ravissent. La mort de la jeune fille de la comtesse Steno est profondément touchante dans la sobriété savante de la description et du récit.

Et les personnages épisodiques, le vieux libraire garibaldien, les deux gommeux romains (dit-on encore gommeux ? A Rome on doit encore le dire), les deux gommeux romains, abonnés du *Gil Blas*, témoins de Gorka, le patron du petit restaurant, d'autres encore, vingt silhouettes vraies et divertissantes par leur vérité, par leur variété ! — Non, ce n'est pas un livre ennuyeux que *Cosmopolis*, et c'est un livre à lire. Il est écrit d'une main plus savante et plus habile que puissante. La trame en est faible et les dessins en sont charmants. Il est comme ces palais mal composés dont le guide vous fait admirer l'ensemble. On envoie le guide au diable et l'on se promet de revenir le lendemain, pour certains petits coins délicieux devant lesquels le guide vous a fait passer en courant, et pour y habiter en flâneur de bonnes petites demi-heures en une contemplation dévote. C'est ainsi que je reviendrai à une centaine de pages de *Cosmopolis*, çà et là dispersées, qui sont d'un maître. Après tout, quelque sévérité que j'ai montrée pour cet ouvrage, je conviens que c'est un livre comme on n'en lit pas tous les huit jours.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *Monsieur Coullisset*, vaudeville en trois actes, de MM. Ernest Blum et Raouf Toché.

J'arrive bien tard pour parler de *Monsieur Coullisset*. Vous savez déjà que la pièce a eu un joli succès le soir de la première représentation ; qu'après un premier acte, qui a paru un peu long, le second a fait rire, ainsi que le troisième. Ce succès sera-t-il de longue durée, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, la destinée de la pièce est fixée dès maintenant, et ce n'est certes pas ce que j'en dirai qui pourrait y rien changer. Je n'en suis

donc que plus à l'aise pour confesser que *Monsieur Coullisset* ne m'a guère plu. Il appartient au genre vaudeville, que je n'aime pas ; et, dans ce genre, à une espèce que j'aime moins encore.

Du vaudeville en lui-même, j'ai si souvent parlé que j'ai en vérité quelque scrupule à me répéter une fois de plus. Quoi que je fasse, je ne puis m'intéresser à des personnages qui, non seulement n'ont aucune vie propre, mais qui agissent sans qu'on puisse discerner la moindre raison de leurs actes. Ou, plutôt, la seule raison de leurs actes, c'est l'effet de théâtre ; et non pas même l'effet, la complication : j'entends, naturellement, la complication matérielle, celle des faits, la complication des sentiments et des caractères n'existant pas, par ce motif excellent qu'il n'y a ni sentiments ni caractères.

Coullisset est un pique-assiette. Je ne relève pas la maladresse vraiment trop grosse avec laquelle il arrive à se faire inviter. Sa fonction l'oblige à beaucoup de tact ; il semble le comprendre tout d'abord, et vous savez déjà que, pour éviter tout impair, il consigne avec soin sur un portefeuille les renseignements qu'il recueille dans le monde. Voilà qui est bien. Mais cet homme qui est pauvre, et qui n'est pas joueur (on prend soin de nous en avertir), risque cinquante francs sur un coup d'écarté ; et cela est déjà assez extraordinaire ; bien plus, pour tenir le coup, il met au jeu le portefeuille en question, ce qui est au moins imprudent ; mieux encore, il laisse le portefeuille sur la table, et disparaît pendant une demi-heure, abandonnant sans plus de souci ce qui constitue le fondement de sa carrière. Et quelle raison peut-on donner de l'incohérence des actions de Coullisset ? Aucune, sinon celle que donnaient jadis Duvert et Lauzanne, — oui, Duvert et Lauzanne eux-mêmes ! Dans *Arnali ou la Contrainte par cor*, quand Arnali donne son cor à Ruy Gomez, un des personnages le prend à part, et lui tient à peu près ce langage : « Ce que vous faites est trop bête ; pourquoi donnez-vous votre cor à Gomez ? Vous comprenez bien qu'il en abusera. Pourquoi ?... Pourquoi ? » Et Arnali, se penchant mystérieusement vers son interlocuteur : « Il faut un cinquième acte... » Pareillement, si Coullisset se livre à des actions absurdes, s'il égare son portefeuille, c'est uniquement pour qu'au second acte il vienne le chercher chez Brionne avec Veulettes, pour qu'il soit surpris par M^{lle} de Brionne, puis par son mari, puis par le général, pour qu'il paraisse avoir détourné de ses devoirs la piquante M^{lle} Luce Collas, et enfin pour qu'au troisième acte, tout le monde, courant après ce même portefeuille, se retrouve chez Coullisset et le force à s'expliquer...

Je touche ici à ce qui, dans le genre vaudeville, particularise l'espèce Blum et Toché. Car, ces objections, d'où vient qu'on ne les a pas faites à *la Famille Pont-Biquet*, par exemple ? Est-ce parce que *Frimousse* méprise à tour de bras, dans ses spirituelles *Soirées parisiennes*,

ceux de ses confrères qui ne bornent pas leur ambition à confectionner des *Voyages dans Paris*, ou des *Madame l'Amirale*? Je ne le crois pas. C'est qu'au lieu de nous donner une pièce « bon enfant » et toute simple, ainsi qu'étaient les vaudevilles de jadis, — il ne serait pas difficile de montrer que ces pièces nouvelle manière sont, rien que pour la « facture », le contraire des vaudevilles de Labiche, par exemple, — ils bâtissent des œuvres sur mesure, pour tel ou tel comédien en renom, et qu'ils y mêlagent, ici un soupçon de « comédie », là un brin de « fantaisie », là encore un quiproquo... que sais-je?... Et ce dosage, ils y procèdent avec une sûreté n'en peu déplaisante de praticiens à qui nul secret de l'« art » n'est inconnu. « Le public aime ceci... Le public n'aime pas cela... Le public n'en supporterait pas davantage... Le public a ri dix fois de tel effet, il en rira encore... » Un beau jour, le public s'aperçoit qu'on le traite un peu trop en enfant, et proteste qu'il est moins bête qu'on ne veut le lui persuader. Il est un peu agacé par cette persistance à lui confectionner des petits joujoux à sa portée. Quand on lui présente un personnage comme Couliisset, il voudrait bien que ce personnage fût le premier rang dans la pièce, que son caractère fût conforme à ce qu'on en avait annoncé; il voudrait surtout qu'on ne lui mesurât pas si « habilement », — oh! les auteurs qui « connaissent le théâtre »! — le plaisir, et le genre de plaisir qu'il doit prendre. C'est une des caractéristiques de l'espèce d'être, si je puis dire, composé de micro-organismes juxtaposés, sans rien qui les unisse ou qui les relie. En général et en gros, le premier quart d'une pièce est employé à exposer des caractères, ou tout au moins les manies et les tics des personnages; et les trois autres quarts à démontrer que cette exposition était parfaitement inutile. Faites de Couliisset, au lieu d'un pique-assiette, un sportsman, un coureur de dots, un amateur de femmes... la pièce ne changera pas; elle restera la même. Alors, pourquoi tant de préparations?

L'inconvénient presque obligé du vaudeville est d'être superficiel, et par suite de chercher les effets de comique par des moyens un peu gros. Mais prenez la plus mince piécette de Labiche: moins encore, n'importe quel vaudeville de ces Duvert et Lauzanne dont je parlais tout à l'heure. La donnée en est parfois enfantine, artificielle au plus haut point; mais une fois que vous l'avez admise, une fois que vous êtes entré dans la convention proposée par les auteurs, ils tirent du moins leur pièce de sa donnée même. Certes, on y trouve parfois des épisodes analogues à ceux que causent la lumière électrique et le monte-charge de *Monsieur Couliisset*. Mais remarquez que, presque toujours, ces épisodes sont des « agréments » à côté, servant à masquer un vide, à remplir un acte un peu léger. Ils n'influent pas sur la marche de la pièce, qui va droit son chemin, et qui tire d'elle-même ses effets

comiques; je ne discute pas ici la valeur du comique, mais ses causes. Entre mille, par exemple, rappelez-vous le hanneton du *Plus heureux des trois* et le Brésilien de *Doit-on le dire*?

Chez MM. Blum et Toché, — c'est eux que je cite, puisque je parle de leur dernière pièce, mais j'en pourrais, hélas! citer bien d'autres, — tout ce qui était sujet de pièce disparaît. A peine l'ont-ils indiqué qu'ils l'abandonnent. Ce théâtre-là n'est, à proprement parler, qu'une course au clocher; et des coureurs, on ne nous dit rien : on ne nous parle que des obstacles. Je viens de citer deux épisodes de Labiche. Supprimez-les, ou modifiez-les, ou changez-les: mettez le Brésilien dans le *Plus heureux des trois* et le hanneton dans *Doit-on le dire*? la pièce n'y perdra guère. Supprimez dans *Monsieur Couliisset* les épisodes, les « obstacles », j'ose dire qu'il ne restera rien.

Le fait est qu'il se produit une chose curieuse.

Le comique ne peut venir des personnages, tant ceux-ci sont inconsistants et incohérents: presque aucune des actions de Couliisset n'est admissible, même avec la convention du vaudeville. Il ne peut venir non plus de la pièce, puisque la pièce, en tant que pièce, n'existe pas. Mais il faut du comique, il en faut pour le public... Et ce comique vient uniquement des choses, des objets. M'accusera-t-on de jouer sur les mots, si je dis que les principaux « ressorts » de *Monsieur Couliisset* sont avec le portefeuille, le bouton des lampes électriques et le monte-charge du second acte? En vérité, les personnages y sont presque inutiles, et, de même, les paroles qu'on leur fait dire. Il serait bien curieux, je vous assure, de faire une sorte de schéma de ce second acte, et d'y marquer les répliques indispensables...

Et voilà pourquoi je ne puis me défendre d'un mouvement de mauvaise humeur devant des pièces comme celle-ci. *Monsieur Couliisset* n'est pas, à vrai dire, ennuyeux. Mais on y sent je ne sais quoi d'artificiel, de voulu, de concerté, et non pas seulement au point de vue de la pièce. Remarquez que depuis quelque temps l'optique du théâtre, — cette fameuse optique du théâtre dont on parle tant, — est en train de se transformer. On ne se conforme plus seulement aux exigences du théâtre en lui-même, on pense surtout à ce qu'on croit être les exigences du public. Croyez que ce n'est pas tout à fait la même chose; c'est pire, assurément.

M. Hittemanns débutait dans *Monsieur Couliisset*. C'est, je crois, une bonne recrue, surtout pour ce qui, forcément et de plus en plus, sera le répertoire du Vaudeville; il sera, je crois, plus à son aise dans un rôle de comédie que dans une pure bouffonnerie pour laquelle la fantaisie lui fait un peu défaut. M. Mayer ne trouve guère dans le rôle de M. de Brionne l'emploi de ses rares qualités de naturel et de simplicité. M. Boisselot est un général fort plaisant, et M. Grand un M. de Veu-

ettes très agréable. M^{lle} Cécile Caron joue avec spiri-
tuelle malice le rôle de M^{me} de Brionne, et M^{lle} Mar-
guerite Caron prête son avenante bonne grâce de jolie
emme et de comédienne à celui de M^{me} de Vouettes.
Et je ne puis que louer M^{mes} Goby et Virginie Rolland.

J. DU TILLET.

BULLETIN

L'Espagne et la Révolution française.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT.

M. Geoffroy de Grandmaison vient de traiter un sujet inté-
ressant, l'histoire des rapports de la France et de l'Espagne
pendant la Révolution (1). Mais, bien qu'il ait consulté la
correspondance d'Espagne aux archives du ministère des
affaires étrangères et qu'il en ait fidèlement donné quelques
extraits, j'espère ne pas l'offenser en disant que son livre
ressemble parfois trop à un pamphlet catholique et royaliste
contre la Révolution. Il la juge surtout au point de vue
espagnol et croit que c'est là le vrai point de vue. « Meilleurs
juges pour apprécier que nous-mêmes, dit-il, parce qu'ils
sont spectateurs désintéressés, nos voisins nous donnent
l'opinion moyenne des contemporains, remplissant l'office du
chœur dans les tragédies antiques ». Singulier chœur, qui
se mêle à l'action jusqu'à être un des deux acteurs du duel !
Singuliers juges, ces Espagnols qui presque seuls en Europe
se battirent contre nous par haine chevaleresque contre les
principes de 1789 ! Que M. de Grandmaison admire cette
Espagne qui ne nous fit pas la guerre par intérêt, mais par
sentiment, qui fut désintéressée et, si l'on veut, héroïque,
cela s'explique. Mais qu'il épouse ses passions contre la
France jusqu'à la maudire pour s'être, après les traités de
Bâle, alliée à nous, jusqu'à lui appliquer et reprendre à son
compte le mot de Burke, qui appela publiquement l'Espagne
le fief républicain, voilà ce qui ne se comprend guère de la
part d'un Français, et la haine de la Révolution ne devrait
pas aller jusque-là.

Où éclate le parti pris espagnol de M. de Grandmaison
contre la diplomatie de la France républicaine, c'est dans
le récit qu'il fait de la rupture finale, à la suite de la mort de
Louis XVI. Après avoir parlé du service funèbre que les
émigrés firent célébrer à Madrid pour le repos de l'âme de
leur maître (*sic*), il ajoute : « *L'Almanach royal* n'accordait
plus déjà à Bourgoing (l'ambassadeur français) que le titre de
chargé d'affaires, et le plaçait à la queue de tout le corps
diplomatique ; Godoy lui fit dire « qu'il eût à s'abstenir pour
le présent de venir lui faire une visite » ; un second refus
encore plus sec aggrava la situation : le 19 février il recevait
ses passeports libellés pour le « ci-devant ministre de
Sa Majesté Très Chrétienne », et le 23 il quittait Madrid ».
— A lire ce récit sommaire, est-il possible de se douter que
notre ministre des affaires étrangères (M. de Grandmaison
l'appelle par erreur *ministre des relations extérieures*) fit
les plus louables efforts pour empêcher la rupture ? Si on
consulte la source même dont s'est servi M. de Grandmai-
son, c'est-à-dire la correspondance d'Espagne aux Affaires
étrangères, on y voit qu'en présence des attitudes étran-

çantes et des armements de la cour de Madrid, le gouverne-
ment français chercha à maintenir l'Espagne dans la neu-
tralité. Par dépêche du 2 février 1792, Le Brun ordonna à
M. de Bourgoing d'exiger « une réponse catégorique et très
prompte sur la neutralité et le désarmement ». Et il lui écri-
vait : « Vous demanderez à M. le duc de la Alcedia, immé-
diatement après avoir reçu cette dépêche, une conférence
à laquelle vous apporterez toute la noblesse et la fermeté
qu'exige la dignité de la République, mais sans vous per-
mettre le langage de la hauteur, ni aucune forme de style
qui pourrait lui donner quelque raison légitime de s'offen-
ser. » L'Espagne veut-elle la guerre ou la paix ? C'est sur ce
point qu'il faut une réponse catégorique. M. de Bourgoing
plaidera longuement la cause de la paix. — Mais le duc de la
Alcedia ne voulut même pas accorder audience à notre
ministre, et il lui envoya ses passeports. Toutefois, la
France laissa à Madrid un chargé d'affaires, M. Durtubise,
qui ne partit que vers le 20 avril. Le 7 mars, la Convention
avait décrété que, l'attitude de la cour de Madrid équivalant
à une déclaration de guerre, « la République française est
en guerre avec le roi d'Espagne ».

La vérité est donc que le gouvernement républicain usa de
longanimité vis-à-vis de l'Espagne et fit tout ce qui était hu-
mainement possible pour conserver la paix avec cette puis-
sance.

Au commencement de la guerre, le gouvernement espa-
gnol affecta contre nous une véritable fureur de haine. En
reentrant en France, le général Ricardos, s'ingérant Brunswick
dans une proclamation datée de Cérét le 5 mai 1793, déclare
qu'il venait pour rétablir la monarchie et, refusant de nous
traiter selon les lois de la guerre, ajouta que tous les Fran-
çais qui « persisteront dans leur union avec la prétendue
Convention nationale, ou qui, directement ou indirecte-
ment, agiront hostilement, soit les armes à la main, ou par
des avis, ou enfin de quelque manière que ce soit, contre la
bonne cause, seront traités avec la rigueur la plus sévère et
la plus exemplaire, et considérés, en outre, comme rebelles
à leur religion et à leur patrie ».

Ricardos se vantait, et c'était là pure hablerie castillane.
Les Espagnols se battirent contre nous avec autant de loyauté
que de bravoure, et il leur vint bientôt de l'estime et
de la sympathie pour leurs adversaires. M. de Grandmaison
en veut-il une preuve ? Le 18 juillet 1793, le conventionnel
Piéraud écrit au Comité de salut public, de Saint-Jean-Pied-
de-Port, que deux officiers français, envoyés en parlemen-
taires, « ont été reçus à bras ouverts par les Espagnols, qui
de suite ont parlé de notre Constitution avec enthousiasme.
Heureusement qu'un des officiers en a eu quatre exemplaires
à la poche, dont il leur a fait cadeau. Elle a été lue, elle a
été trouvée excellente, et les Espagnols ont énoncé le vœu
qu'ils formaient pour la paix. Ils ont demandé aux officiers
de leur chanter la *Carmagnole*, et l'air *Ça ira*, et l'*Hymne
des Marseillais*, et les Espagnols ont fait chorus avec nos
chanteurs. Nous entretenions cet heureux changement
dans leur manière d'agir en les traitant avec toute sorte de
générosité et en bien les battant lorsque nous les comba-
tions. »

Cette méthode ne réussit pas trop mal aux Français, puis-
qu'elle aboutit en définitive à la paix et à l'alliance avec
l'Espagne.

Au début, la Convention avait songé à répondre par une
guerre de propagande à la guerre de principes que nous
faisaient nos voisins et à *municipaliser* l'Espagne comme elle
avait municipalisé Nice, la Savoie et la Belgique. C'est dans
cette vue qu'on avait décidé, dès le mois de mars, de former
deux comités révolutionnaires, l'un à Bayonne, l'autre à
Perpignan. Mais quand, sous l'influence de Danton, la Con-
vention eut changé le principe même de sa politique étran-

(1) *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution
(1789-1804)*, par M. Geoffroy de Grandmaison. Paris, Plon, 1892, in-8°.

gère et fut déclaré, par le décret du 13 avril 1793, qu'elle n'interviendrait pas dans les affaires intérieures des autres peuples, ces comités reçurent le nom plus pacifique et plus discret de *Comités espagnols d'instruction publique*. On devait d'abord les composer d'émigrés espagnols : ils ne seront plus formés que de quatre agents du gouvernement français. Borel préside celui de Bayonne, Comeyras celui de Perpignan. — Ils devaient répandre des libelles révolutionnaires en Espagne : en fait, ils se bornent à y introduire la traduction espagnole de divers documents officiels, surtout du décret du 13 avril. Au mois de juillet, ils reçoivent l'ordre de se dissoudre. Déjà Comeyras et Borel ont été chargés de la mission secrète de négociier, s'ils le peuvent, avec l'Espagne. Le 3 mai 1793, Le Brun leur a envoyé des instructions où on lit : « Toutes les fois qu'il sera question d'une conférence avec un général espagnol, soit pour l'échange des prisonniers, soit pour tout autre motif concernant des conventions entre les armées respectives, les commissaires seront employés conjointement ou séparément par le commandant en chef pour traiter avec le général ennemi. » Ils saisiront toutes les occasions d'entrer en conversation. Ils déploreront cette guerre, la rupture de l'antique alliance. Si on veut les écouter, ils démontreront que l'Espagne n'a nul intérêt à cette guerre, au contraire. C'est la perfide Angleterre qui en profite seule. L'Espagne veut le rétablissement de la monarchie en France : mais on ne rendra un roi à la France qu'en la brisant, en l'affaiblissant. Quel intérêt trouve l'Espagne à laisser amoindrir son alliée naturelle ? Que ne se réconcilie-t-elle avec la République ? La France ouvrirait des négociations à deux conditions : 1° que la cour d'Espagne reconnaisse pleinement et formellement la République française, sa souveraineté et son indépendance ; 2° conclusion d'un armistice général par terre et par mer. Ce sera l'expression de la pensée personnelle des commissaires, mais ils se chargeront de transmettre au gouvernement français les propositions espagnoles.

Comeyras et Borel ne semblent pas avoir eu l'occasion d'exécuter ces ordres. Mais pourquoi M. de Grandmaison, qui a lu ces instructions, ne les a-t-il pas signalées ? Ses lecteurs y auraient trouvé la preuve que ce gouvernement de furieux, que cette Convention « entourée d'horreur et de mépris », que ce Comité de salut public composé de cannibales, cherchaient toute occasion de procurer la paix à la France et qu'ils savaient négocier en se battant. Ce sont ces lacunes, tout autant que certaines injures, qui me permettent de dire que M. de Grandmaison, dans son livre parfois intéressant, mais trop souvent superficiel et hâtif, a été plus sévère pour la France que ne l'ont été les émigrés eux-mêmes.

F.-A. AULARD.

Nouvelles de l'étranger.

LA FOLIE D'UN POÈTE ANGLAIS.

Un des poètes anglais les plus remarquables de ce temps, M. William Watson, vient d'être enfermé dans une maison de santé. Il y a quelques jours à peine, le malheureux avait obtenu du gouvernement, sur la caisse de la reine, une subvention de 200 livres ; ses confrères s'étaient émus de cette faveur, et peut-être les critiques dont il fut l'objet à cette occasion ont-elles contribué à troubler sa raison. Il y a douze ans, M. Watson avait déjà été atteint de folie, à la suite d'un amour déçu : mais on le croyait complètement guéri, et la surprise a été grande quand on a su que, l'autre jour, voyant passer dans le parc de Windsor le duc et la duchesse d'Edimbourg, le poète s'était élancé vers eux, avait

saisi les rênes de l'attelage princier, et proféré toute sorte de cris incohérents.

M. Watson était candidat au titre de Poète Lauréat, et l'un de ceux qui semblaient avoir le plus de chances. Son poème, *Laucryna Musarum*, avait été très apprécié. Au lendemain de la mort de Tennyson, il avait publié une ode sur le poète défunt. C'était un poète sans grande originalité, mais élégant et habile. Les médecins considèrent sa folle comme dangereuse et tout à fait incurable.

*
**

UNE DÉCISION IMPORTANTE.

La branche écessaire de la *Société anglaise en l'honneur de Goethe*, dans un récent Congrès tenu à Glasgow, a décidé que Goethe était au fond un optimiste, malgré que plusieurs de ses ouvrages fussent empreints d'un esprit pessimiste.

*
**

DICKENS DANSEUR.

Miss Mamie Dickens, la fille du grand romancier, poursuit la publication de ses souvenirs sur son père : « Mon père, dit-elle, résolut que ma sœur Katie et moi nous apprendrions la polka à M. Leeck et à lui. Mon père attachait à cette étude une importance extraordinaire. Souvent il s'exerçait gravement seul dans un coin, sans musique. Je me souviens qu'une froide nuit d'hiver il s'est réveillé avec la peur d'avoir oublié ses leçons de polka : sautant hors du lit, à la lueur falote de la veilleuse, il se mit à sauter dans la chambre, pieds nus, se sifflant le rythme et battant avec sa main les deux temps de la danse. Il n'était certainement pas ce qu'on peut appeler un *beau danseur*. Je ne crois pas qu'il ait jamais appris la danse en dehors des leçons que nous lui donnâmes. Dans ses dernières années, j'ai essayé de lui apprendre la scotchish, danse qu'il admirait spécialement et avait toujours rêvé de danser. Mais il n'aimait la danse que chez lui, et jamais je ne l'ai vu danser hors de notre maison.

*
**

UN NOUVEAU ROMAN DE M. THÉODORE FONTANE.

Le doyen des écrivains allemands, M. Théodore Fontane, vient de publier un nouveau roman, *Madame Jenny Treibel*, où se retrouvent toutes ces précieuses qualités d'émotion et d'ironie. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, dédaignant l'amour trop simple et trop docile de son cousin, s'éprend d'un garçon riche, fils d'un banquier ami de son père. La mère de ce garçon, une ancienne servante de brasserie, personne infiniment soucieuse de la dignité de sa famille, s'oppose au mariage de son fils avec une jeune fille pauvre et de condition modeste. Le jeune homme hésite, tergiverse ; et lorsque enfin il se décide à passer outre à la défense de sa mère, il apprend que la jeune fille, retournant à son premier amour, s'est mariée avec son cousin. Mais l'intérêt principal de ce récit est dans la peinture du caractère de M^{me} Treibel, la femme du banquier, personne infiniment respectable, attachée avec une passion comique et touchante aux préjugés sociaux de la classe où un heureux hasard lui a permis de se faulfer.

*
**

LE GRAND VIEILLARD.

C'est sir William Harcourt qui a le premier donné à M. Gladstone cette appellation désormais historique, en 1880, dans un discours adressé à ses électeurs de Derby.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26

TOME L

24 DÉCEMBRE 1892.

Paris, 23 décembre 1892.

Les tristes événements dont nous sommes depuis quelques jours les témoins ont jeté le plus grand trouble dans les esprits. On entend dire de tous côtés : Quelle corruption ! Y eut-il jamais spectacle semblable ! Nous sommes gangrenés, perdus ! N'est-ce pas la fin de la République, la décomposition de la France !

Mais la République, mais la France seraient-elles compromises parce qu'il se serait trouvé dans le Parlement des hommes qu'on aurait pu acheter ? Que des députés, des ministres, des hommes d'État se soient laissés corrompre pour de l'argent, c'est un grand malheur, mais c'est un malheur pour eux seuls.

L'immense cri de réprobation que la seule accusation de corruption a soulevé suffit au contraire à prouver à quel haut niveau s'est élevée la moralité publique.

M. X..., ancien ministre, M. Z..., député de droite ou de gauche, ont reçu de l'argent ? Mais, après tout, M. X... et M. Z... passeront et ils ne peuvent avoir la prétention de représenter la société française.

Non, cela n'est vraiment pas irrémédiable, et il est réconfortant de voir que partout leur vilénie est traitée de vilénie et qu'on repousse hardiment toute solidarité avec eux.

Nous ne voulons pas charger des hommes qui vont comparaître devant la justice ; mais s'ils ne peuvent se disculper des accusations dont ils sont l'objet, nous demandons qu'ils retournent dans l'obscurité et le si-

lence ; qu'ils disparaissent de la scène politique et que désormais le suffrage universel républicain sache mieux choisir ses hommes.

Nous le répétons : l'indignation générale est la preuve que nous ne sommes pas un peuple corrompu. En ces douloureuses circonstances, la conscience publique s'est affirmée ; la défaillance de quelques hommes aura montré l'immense fonds d'honnêteté de la nation française.

Sous d'autres régimes, on eût pu leur pardonner, nous sommes bien certains qu'aujourd'hui on ne leur pardonnera pas.

Nous avons le droit, ici, de leur adresser ces sévères paroles, car nous reponsions toute solidarité avec leurs délateurs, et nous savons de quelles rancunes personnelles, de quelles calomnies on peut être la victime dans les luttes de la vie politique.

L'avenir est vaste : il y a tant de belles œuvres à accomplir, tant de réformes à entreprendre, tant d'espérances à réaliser, qu'il faut se mettre résolument à la besogne, sans désespérer parce que quelques hommes auront été indignes.

Poursuivons notre idéal de progrès et de justice.

Après tout, ce n'est là qu'un accident ; et il aura eu ce grand et magnifique résultat de montrer qu'au fond, malgré nos dissentiments, il n'y a, en France, qu'un seul grand parti qui comprend presque tous les citoyens : celui de la probité et de la loyauté.

AUTOUR D'UN GRAND PROCÈS

Notes sur Panama (1).

II.

Nous sommes actuellement dans cette situation d'esprit que connaissent bien tous ceux qui se sont trouvés les armes à la main dans une mêlée : l'homme le plus calme, le plus doux, le meilleur, sent s'éveiller la bête féroce qui est en chacun de nous ; le besoin de frapper, de blesser, de tuer, l'envahit comme une sorte de frénésie ; lui, qui d'ordinaire éprouve des remords quand il a écrasé par mégarde un insecte, jouit des cris de douleur, jouit des désespoirs, jouit du sang. Cela s'appelle avoir fait bravement son devoir. Le combattant, rentré chez lui, lave son visage et ses mains souillées de poudre et, reprenant possession de son moi, se garde bien d'attenter à la vie d'une mouche qui bourdonne à ses oreilles.

La *trêve des confiseurs* va-t-elle nous rendre le sang-froid que nous avons perdu ? S'il en est ainsi, bénies soient les petites boutiques qui vont encombrer le boulevard, bénis soient les camelots qui hurleront à nos oreilles la question à la mode de 1893 !

Nous n'en avons pas moins une triste fin d'année, et le rayon de gloire qui nous vient du Dahomey ne parviendra pas, c'est probable, à percer ce nuage pestilentiell qui s'est formé dans les marécages de l'isthme américain et qui nous enveloppe d'une atmosphère empoisonnée.

La semaine des étrennes est, pour les administrateurs de Panama, la semaine de la Passion : ils font, à rebours, M. Herz en tête, le chemin de la croix. Quelques-uns d'entre eux sont à Mazas, où les a transportés un panier à salade ; on les a fouillés consciencieusement, pensant peut-être trouver dans leurs poches un acompte sur les millions perdus, mais on n'y a saisi, preuve insuffisante, que des canifs, une montre et des porte-monnaie à peine assez garnis pour payer la pistole, c'est-à-dire le droit de se procurer une portion de viande et de légumes.

Je suppose que lorsque le soir fut venu, et que, les dernières visites faites dans les cellules, les derniers tours de clé donnés, rien ne troubla plus le silence monastique de la prison, ils ont dû tomber anéantis de corps et d'âme sur leurs étroites couchettes et s'y endormir d'un lourd sommeil peuplé de cauchemars enfiévrés, rappelant le fameux tableau du peintre Detaille : *le Réve*. Une plaine immense, partout des corps inertes couchés côte à côte : — ici ce sont des cadavres, — et, planant au-dessus d'eux, très haut dans le ciel,

une apothéose de bataillons victorieux, fantômes que l'aube rend déjà presque indistincts.

Cette vision, s'ils l'ont eue, était celle d'une époque bien rapprochée de nous, celle du voyage triomphal qu'on célébra par toute la France, et qui fit affluer devant les guichets de la compagnie de longues théories d'admirateurs naïfs apportant ce qui leur restait d'épargnes amassées sou à sou. Ces infortunés ont tout perdu, et cela ne saurait être trop déploré ; mais quel étrange aveuglement était le leur et quelle bonne volonté ils ont mise à se ruiner ! Aujourd'hui ils réclament justice, mais alors comme on était mal reçu à émettre un doute !

Combien je me souviens d'avoir éprouvé de rebuffades lorsque, revenu en France après un assez long séjour à Panama, je racontais aux enthousiastes ce que j'avais vu, ce qui s'appelle vu ! Leur réponse était empreinte à la femme de Sganarelle : « Et s'il me plaît à moi d'être battu ! »

— Vous n'êtes pas ingénieur, me disait-on, vous parlez de tout cela comme un aveugle des couleurs, et je vous trouve un plaisant personnage de raisonner sur un sujet que vous n'entendez point.

— Cependant, cher monsieur, convenez que j'ai assez de bon sens pour comprendre qu'on n'entame pas une montagne de granit aussi facilement qu'un pâté de venaison ; que, lorsque on a devant soi plus de soixante-huit kilomètres de tranchée à faire sur soixante-quatorze, et qu'on paye déjà soixante millions d'intérêts annuels, il ne faut pas être grand clerc pour voir qu'on marche fatalement à la faille.

— Ta, ta, ta... Avez-vous la prétention d'être le grand Français, par hasard ?

— Non, je ne suis qu'un modeste petit Français, qui a failli laisser ses os à Panama et qui voudrait vous empêcher d'y laisser votre argent.

Un haussement d'épaules dédaigneux mettait fin à la conversation.

Aujourd'hui, c'est une autre gamme :

— Nous sommes trahis, à bas les voleurs ! clame mon enthousiaste déabusé.

Il n'y a plus assez de gardemares pour arrêter, plus assez de juges pour condamner, et même il regrette qu'on ait supprimé le Grand Châtelet, la question et le pilori.

Exagération tout aussi déraisonnable que la première, il me semble, et contre laquelle il est patriotique, tant ses effets peuvent être funestes, de réagir si on le peut. Montrer par des exemples pris sur le fait les vices d'organisation de l'administration du canal interocéanique, indiquer les difficultés contre lesquelles son incapacité s'est butée, n'est-ce pas aider les hommes compétents à éviter les mêmes fautes, à savoir où sont situés les écueils ?

C'est ce que j'ai déjà tenté dans un précédent tra-

ail, et sur quoi je veux insister. Je n'accuse pas, je plaide encore moins; je dis tout bonnement : « J'étais là, telle chose m'advint; » et mon but sera rempli, à ma manière qui est celle d'un indépendant, j'ai servi la vérité.

**

En l'an de grâce 1886, les piastres tintaient joyeusement au rez-de-chaussée de l'immense bâtiment occupé à Panama par les bureaux de la compagnie. C'était là qu'étaient situées les caisses, et tout le jour de véritables cascades de monnaie brésilienne ou mexicaine tombaient sur les comptoirs pour s'engouffrer dans des poches variées; il semblait que si l'on avait quelque peine à dériver le cours du Chagres, on avait, en revanche, réussi à dériver celui du Pactole. A vrai dire, la plupart des intéressés n'en exigeaient pas davantage.

Je me suis toujours demandé comment il pouvait y avoir en France assez de boutiquiers, de concierges, de petits propriétaires, pour alimenter cette rivière d'argent, — et à ce moment on ignorait qu'il y avait les fissures, ces fameux chèques dont on nous rebat les oreilles.

Le personnel qui venait s'y abreuver était prodigieux :

Sur les chantiers, le nombre des ouvriers variait de douze à seize mille, et le plus reluisant des nègres jamais ne gagnait pas moins d'une piastre par jour; quant à l'administration elle-même, tout le monde sait ce que signifie ce mot si doux à prononcer pour nos concitoyens, pour vous, peut-être, qui me lisez : rouages trop nombreux, encombrants et si compliqués que personne, jusqu'ici, n'a pu les faire mouvoir tous ensemble. Brochant sur le tout, les services divers, dont le principal était celui des hôpitaux.

Tous ces gens-là n'étaient pas faciles à désaltérer, comme vous allez voir.

On avait fractionné la ligne du canal projeté en un certain nombre de lots qui furent adjugés à de grands entrepreneurs, lesquels avaient à leur tour des sous-traitants. L'ère des difficultés s'ouvrit presque tout de suite et montra quelle extraordinaire imprévoyance avait présidé à toute cette organisation.

On avait crié : « A Panama ! » comme on avait, quelques années auparavant, crié : « A Berlin ! » plein d'ardeur, et sans avoir prévu autre chose que le succès. Ainsi, on avait compté sans le climat, et quand des ouvriers européens eurent commencé, sous un soleil de plomb, à remuer les terres vierges et marécageuses de Colon et de San-Pablo, des équipes entières périrent en quelques jours. On chercha une autre main-d'œuvre et on embaucha, tant à la Martinique qu'à la Guadeloupe, des travailleurs nègres, — je veux dire noirs, le mot « nègre » offensant, paraît-il, nos excellents compatriotes des Antilles. Ces colonies

protestèrent vivement contre la consommation exagérée de citoyens français qui se faisait dans l'Isthme. On les remplaça par des nègres de la Jamaïque qui ne sont ni citoyens ni Français. C'étaient de superbes gaillards, solides et vigoureux. Ils résistèrent un peu mieux au soleil et aux miasmes, mais ne résistèrent pas aux Chinois, marchands de produits chimiques sous forme de boissons alcooliques. Les listes de décès adressées chaque jour à la direction ne mentionnèrent jamais le nom d'aucun d'entre eux. Cela se passait tout à fait en famille : quand un nègre mourait, on le plaçait sur une brouette qu'on *chavirait* du haut d'un alus, puis, pour terminer les obsèques, on faisait basculer un wagonnet plein de terre. Si on venait à négliger cette dernière partie de la cérémonie, les vautours, accourant à tire-d'aile, savaient se rendre utiles en débarrassant le cadavre de ce qui aurait pu faire de lui, grâce à la chaleur, un danger pour les vivants.

On ne conserva sur les chantiers d'autres Européens que les conducteurs, les piqueurs, les chefs d'atelier; malgré la solde élevée qu'on leur offrait, on avait bien de la peine à les recruter, et encore ne fallait-il pas examiner de trop près leur état civil ni s'inquiéter de façon trop indiscrète des motifs pour lesquels certains d'entre eux avaient quitté leur patrie. Mais pourquoi, pensez-vous, ne faisait-on pas appel aux Colombiens qui sont rebelles ou à peu près à la fièvre jaune? Par cette double raison que le Colombien est paresseux comme un loir et fier comme le Cid, dont il descend en ligne courbe. Être employé de bureau, c'est-à-dire se gratter les ongles et se regarder dans la glace, à merveille; mais piocher dans la vase, pouah! que dirait le Maçonarez? Vous jugez quelle importance inattendue ces modifications successives donnèrent à la rubrique : frais généraux. Il fallut rapatrier les uns, aller chercher les autres, puis établir des services de bateaux destinés à combler les vides, à satisfaire l'appétit de plus en plus grand de la camarade.

Les braves Jamaïquais avaient la notion du rôle ingrat qu'ils jouaient et, l'horrible alcool des Chinois aidant, leurs têtes crêpes se montaient facilement. Je me rappelle avoir été témoin, dans les environs de Panama, d'une mutinerie causée par l'impossibilité où se trouvait un petit entrepreneur d'effectuer la paye du samedi qu'il venait de perdre à la roulette. L'entrepreneur, réfugié dans sa maison, avec ses contremaitres européens tous armés, fort heureusement, de bons winchester, avait grand-peine à tenir en respect deux ou trois cents noirs gesticulant, braillant, et d'aspect, je vous assure, fort peu rassurant. Je maudissais déjà très sérieusement ma sociabilité native qui m'avait entraîné dans cette bagarre, sous prétexte de cigares à fumer après dîner, lorsqu'un bataillon de soldats, demandé par télégraphe, descendit d'un train envoyé en toute hâte. A la vue de la troupe, nos assiégeants se

dispersèrent immédiatement; les guerriers colombiens, peu habitués à inspirer la terreur, laissèrent paraître sur leurs mâles visages un joyeux étonnement. Ce qui acheva leur succès fut l'arrivée de la forte somme avancée par la « princesse », c'est-à-dire par la Compagnie du canal.

Des scènes analogues se reproduisaient souvent; elles ne contribuèrent pas à adoucir les mœurs de tous les aventuriers qui s'étaient abattus sur l'Isthme et se livraient sans frein à toutes leurs passions qu'exaspérait encore l'influence de la fièvre.

Le métier d'entrepreneur n'était pas toujours, on le voit, des plus commodes, mais il avait de très sérieuses compensations dont je dirai un mot tout à l'heure.

Passons au personnel de l'administration centrale. C'était une véritable armée de fonctionnaires, composée d'éléments très disparates; parmi les chefs de service beaucoup trop nombreux, quelques hommes de valeur; dans les grades subalternes, d'anciens employés de Suez, sorte de vieille garde encadrant le troupeau des protégés, des déclassés, des malchanceux.

A ces trois catégories de personnes répondaient trois catégories de traitements dont le plus faible, appliqué aux candidats de la dernière classe, n'était jamais inférieur à huit mille francs, payables en piastres. Beaucoup de ces pauvres diables ne s'étaient jamais vus à pareille fête, et, dans l'ivresse de leur joie, couraient s'abonner aux *Petites Affiches* pour y chercher la liste des fermes à vendre en Normandie.

On leur remettait, en même temps que leur billet de passage, une brochure où ils lisaient qu'avec une douzaine de gilets de flanelle, un lorgnon bleu et de la sobriété, on se portait à merveille dans l'Isthme; la brochure parlait aussi de nuits étoilées et délicieuses, de brises tièdes aux effluves embaumés et chantaient les logements confortables à bon marché, les meubles cédés dans des prix doux; bref, le rédacteur n'avait rien oublié de ce qui pouvait réjouir à la fois les âmes rêveuses et les gens pratiques.

Il ne manquait au prospectus que les *ex voto* qui terminent d'habitude ces morceaux littéraires: « Dieu soit loué, monsieur, et vous aussi. Grâce à vos pilules... etc... »

L'ex voto ne vint jamais, et pour cause.

*
* *

Débarqué à Panama, le nouvel agent présentait sa commission au directeur du personnel, qui lui conférait un grade en rapport avec le chiffre de la solde fixée à Paris, c'est-à-dire avec l'étage de ses recommandations. « Il fallait un calculateur, ce fut un *gommeux* qui l'obtint. »

— Voulez-vous être chef de bureau?

— Oui, je veux bien; ça doit être amusant.

Et on accrochait un inutile de plus à l'une des nombreuses branches de l'administration: contentieux dirigé par un ancien avocat général qui avait rendu sa robe rouge à la République pour cause d'incompatibilité d'humeur; personnel dont le chef était l'aimable M. Crozes; comptabilité; caisse; hôpitaux; matériel; magasins; service médical placé sous la surveillance d'un ancien médecin en chef de la marine; et enfin, service technique à la tête duquel M. Bruneau-Varilla, ingénieur distingué, a été placé pendant quelque temps.

Chacune de ces directions renfermait une foule de compartiments. D'innombrables portes étiquetées: cabinet du chef de ceci, du sous-chef de cela, s'ouvraient sur d'énormes couloirs qui se croisaient en tous sens et formaient un véritable dédale; on s'y serait perdu si des mains indicatrices, placées à tous les carrefours, à tous les paliers, n'avaient guidé l'explorateur en levant l'index sur les mots: septième division, troisième section, et en l'abaissant sur ceux-ci: émission de traites.

Ouvrons quelques portes: le contentieux occupait, ou du moins employait, trente ou quarante personnes qui avaient pour toute pâture juridique les réclamations incessantes des entrepreneurs. L'ancien avocat général usait de son éloquence, non plus pour foudroyer ses adversaires, mais pour essayer de les amadouer, ce à quoi il réussissait rarement, car, agiter le spectre d'un procès était devenu une industrie fort lucrative. La Compagnie, dans ses contrats, s'était engagée à leur fournir, à titre remboursable et prêt à fonctionner, le gros outillage, tel que les perforateurs, les excavateurs, etc., dont le prix était fort élevé.

Or il arrivait souvent que, par un hasard vraiment singulier, il manquait une pièce plus ou moins importante au moment où les mécaniciens montaient la machine, ou que des chaudières crevaient au premier coup de piston: désespoir des entrepreneurs, violentes récriminations.

La première fois que le fait se produisit, il y eut procès; la Compagnie fut condamnée à payer des dommages-intérêts considérables; cela constituait une publicité fâcheuse et mieux valait transiger. Cet effroi de la polémique était proche parent de la dissimulation: il coûtait bien cher aux souscripteurs.

J'ai entendu raconter qu'un entrepreneur, s'étant trouvé en désaccord de plusieurs centaines de mille francs avec la Compagnie au moment d'un règlement de comptes, employa cet argument: à chaque arrivée du courrier des Antilles, un journal très lu publiait le tableau des décès survenus à Panama dans la quinzaine, en y joignant, pour consoler les familles, de petits articles nécrologiques sur les morts notables. Cela dura deux mois, au bout desquels l'article intitulé: *Les morts de Panama* disparut, et on cessa de jeter des fleurs sur les tombes des victimes.

Le contentieux s'était dessaisi en faveur de la caisse centrale.

— Mais c'est du chantage! ne pus-je m'empêcher de dire quand on me fit ce récit.

— Je crois que oui, me répondit tranquillement mon interlocuteur.

La question des chèques m'apparut alors d'une façon bien différente de celle qui nous passionne en ce moment, et je ne me serais pas représenté la Compagnie comme une entremetteuse qui corrompt les consciences à prix d'or, mais plutôt comme une personne qu'on prend à la gorge en lui disant : « La bourse ou la vie! »

Un bureau assez curieux était celui où se distribuait les billets de chemin de fer et qui était chargé en même temps de la chancellerie de l'ordre du canal, conception bizarre, mais qui reposait sur une idée très juste, à savoir que la façon d'attacher les hommes est de les lier avec des flots de ruban. On avait donc commandé à un bijoutier de Paris des croix fort joliment émaillées, reposant dans des écrans capitonnés de satin, et on avait fait imprimer sur parchemin des brevets ornés de vignettes dont le motif principal était le portrait du Grand Français, entouré d'attributs. Ces brevets étaient contresignés par le gouverneur de Panama, ce qui leur donnait un petit air de nationalité étrangère. Malheureusement, le gouvernement français refusa de reconnaître cette décoration, ce qui en diminua un peu le mérite aux yeux des amateurs de rosettes multicolores. Les décorés n'eurent que la ressource de se faire photographier de trois quarts, l'emblème panamiste à la boutonnière. Regrettons cette rigueur de nos gouvernants, car nous ne verrions peut-être pas tant de gens compromis aujourd'hui si on avait pu les payer en parchemins.

* *

Dans mon précédent article, j'ai parlé de la terrible fièvre jaune, mais je n'ai presque rien dit des hôpitaux où elle tenait ses assises. Il n'est pas sans intérêt d'y consacrer quelques lignes pour achever la physiologie de Panama telle qu'elle m'est apparue en 1886.

Trois grands hôpitaux avaient été construits, l'un à Colon, l'autre à Panama, le troisième, qui portait le nom un peu ambitieux de sanatorium, et qui était destiné aux convalescents, dans la petite île de *Taboga*, située à quelques milles en mer en face du golfe de Panama. A la *Culebra*, à San-Pablo, sur d'autres points encore, on avait installé, tant bien que mal, des infirmeries. Tout cela fonctionnait de façon déplorable, et je ne répondrais pas que tous les médecins eussent en poche des diplômes bien en règle. Quelques-uns de ces praticiens étaient, certainement, des hommes de science et de dévouement, mais combien étaient au-dessous de leur tâche!

J'en donnerai pour preuve deux faits personnels : M. de X..., Cubain d'origine et médecin de la Faculté... de Rio, prétendait avoir trouvé le bacille de la fièvre jaune, et me persécutait pour que je me laissasse vacciner.

— Après vous, docteur, lui disais-je en riant : prêchez d'exemple et nous verrons.

Le pauvre docteur, piqué au jeu, se piqua également au bras et mourut en deux jours.

L'autre fait est celui-ci : quand je quittai l'Isthme, j'eus pour compagnon de traversée le médecin en chef de l'hôpital de Colon, retournant en France pour y jouir d'un congé qui me semblait bien gagné, car l'épidémie avait fait des ravages atroces dans son hôpital. Quelle ne fut pas ma surprise, dès les premiers mots échangés, en m'apercevant qu'il était *fou*, si bien fou qu'on dut, au bout d'une semaine, l'enfermer dans sa cabine.

Conçoit-on quelque chose de plus effroyable que ceci : des centaines de malades confiés aux soins d'un fou!

L'organisation des hôpitaux était pourtant fort belle sur le papier : on l'avait calquée, — excusez du peu! — sur celle de notre Assistance publique parisienne. Il y avait une administration spéciale chargée de l'économie, de l'achat des médicaments, etc..., à côté d'un service médical. Seulement, — que de seulement! — le directeur de cette administration était un ancien capitaine au long cours, dont la seule préoccupation était d'être nanti d'un uniforme brodé, — pourquoi? je l'ignoreraï toujours. — Quant aux médicaments, la quinine principalement, la quinine plus nécessaire que le pain, ils étaient de mauvaise qualité et faisaient souvent défaut.

Des infirmières, j'aime mieux ne rien dire; elles n'attendaient pas toujours que le moribond eût rendu le dernier soupir pour arracher de son doigt la bague qu'il avait souhaité qu'on envoyât à sa famille. Il se passait là de véritables actes de sauvagerie; et, lorsque le consulat de France s'étonnait de ne trouver, dans certains inventaires, aucune somme d'argent, aucun bijou, on lui racontait un mensonge plutôt que de sévir, tant on craignait de soulever, par un coin, le voile épais sous lequel se cachaient tant de choses inavouables.

A *Taboga*, tout petit îlot fort aride, qui manquait même d'eau douce, il y avait un médecin très bien payé, qui habitait avec sa famille une jolie maison. Le dimanche, et parfois pendant la semaine, les grobonnets de la Compagnie allaient y faire des parties de pêche : c'était le sanatorium. Je ne répondrais pas que quelque personnage haut gradé n'ait point reçu, de temps en temps, l'hospitalité du docteur, sous prétexte de convalescence et probablement pour faire croire que ce mot pouvait être applicable là-bas à l'état des gens atteints par la maladie.

*
**

Vouloir à tout prix cacher les abus qui s'étendaient comme une lèpre sur tout l'organisme, c'était, selon le mot de Talleyrand, plus qu'un crime, c'était une faute, une faute bien lourde. On en sentit le danger ; on comprit que, personne dans l'Isthme n'étant plus dupe, la France bientôt s'inquiéterait, et on eut recours à cet éternel moyen de sauvetage qu'emploient les gouvernements qui s'écroulent : on tenta une diversion.

Cette diversion fut le voyage de M. de Lesseps à Panama.

Quelle réponse aux gens qui médisaient du climat que de montrer ce vieillard illustre n'hésitant point à braver les fatigues d'une longue traversée afin de tenter la mort par l'appât d'une proie à nulle autre pareille, et de prouver qu'elle devait être bien loin, puisqu'elle ne venait pas s'en emparer ! Quel argument aussi à opposer aux sceptiques que de pouvoir proclamer que le maître, ayant vu, s'était déclaré satisfait ! On persuada donc à M. de Lesseps que son devoir était de payer de sa personne ; et, comme la vaillance est le dernier sentiment dont l'âge ne puisse avoir raison dans les natures d'élite, on n'eut pas de peine à le convaincre, et il s'embarqua avec une crânerie toute juvénile. Un nombreux état-major, à la tête duquel était M. Charles de Lesseps, lui fit cortège. Il voyagea en souverain : on abattit les cloisons des cabines pour que sa gloire fût à l'aise, et on lui rendit partout les plus grands honneurs.

Le navire pavaisé qui le portait fit son entrée dans la rade de Colon au bruit des acclamations, et les drapeaux, qui flottaient joyeusement de tous côtés, transformèrent en une cité heureuse et riante le cloaque affreux que j'ai décrit.

Le mirage commençait.

À la villa de « Christophe Colomb » eut lieu le premier banquet : précisément, on venait de recevoir la nouvelle que M. de Lesseps venait d'être père pour la *n^{ème}* fois. On porta des toasts dithyrambiques où je suppose qu'on fit remarquer que Victor Hugo, malgré son génie, n'avait jamais su chanter que l'art d'être grand-père.

M. de Lesseps répondit avec effusion et promit d'appeler son enfant « Christophe Colomb » en souvenir de ce jour mémorable. On monta dans le train spécial tout enguirlandé et on arriva à Panama assez tard, au milieu d'une poussière si épaisse que la ville semblait illuminée dans un brouillard. Les vivats, les canonnades, le salut des cloches sonnait à toute volée, — et il y a presque autant d'égîsies et de couvents à Panama qu'il y a de roulettes, — tout cela était beaucoup de bruit pour un octogénaire. Malgré ses efforts, il semblait lutter difficilement contre la lassitude physique et morale.

Des appartements lui avaient été préparés à l'évêché, et c'est là qu'il résida pendant les quelques jours qu'il passa dans l'Isthme. Les réceptions avaient lieu à l'hôtel de la direction, demeure somptueuse mais inhabitable, car elle est bâtie sur un égout, fait que je livre aux amateurs de symbolisme. On y donna une série de déjeuners et de dîners, où passa successivement tout ce qui pouvait décentement prendre place en face d'une assiette ou d'un couvert proprement servis ; — vous voyez que je ne tire aucune vanité d'y avoir été invité. Comme les seigneurs féodaux, M. de Lesseps prenait place au haut bout de la table ; assis sur une sorte de grand fauteuil canné, entouré de coussins, il présidait avec bonhomie, sans redingote, sans gilet, sans cravate, et c'était certes un spectacle assez original que celui de cet ancêtre, ayant dépouillé son pourpoint, et devant lequel on ne se présentait qu'en habit noir. Il parlait peu, mangeait bien et paraissait s'ennuyer ; ce qui tendrait à prouver qu'il ne suffit pas de supprimer la gêne pour éprouver du plaisir.

Le café pris, on allait saluer le grand homme et on se retirait aussi pénétré de respect que s'il avait eu en sautoir son cordon de la Légion d'honneur.

Un matin, il alla, toujours accompagné de son cortège, visiter les bureaux, et surprit les employés penchés sur leurs pupitres et écrivant avec conviction. Chacun semblait vouloir, avec sa plume, enlever un petit morceau de la Culebra. De nombreuses gratifications témoignèrent combien il s'était montré satisfait de constater tant d'ardeur au travail.

Puis, ce fut au tour des chantiers. Partout même cérémonie : les machines soufflaient, sifflaient, lançaient des panaches de fumée ; les ingénieurs, les entrepreneurs, les conducteurs expliquaient, bavardaient, montraient des plans, tout le monde parlait, et chacun concluait : Nous ne ferons qu'une bouchée de cette montagne ; ici, nous creuserons un lac ; en cet endroit, nous comblerons ce fleuve ; les deux océans attendent avec impatience le moment de se donner la main ; encore quelques mois, et Suez aura un frère dans le monde. Hourra ! criaient les nègres.

M. de Lesseps regardait vaguement, souriait et se rendait sous la tente où le lunch était préparé...

On le promena ainsi de concession en concession, comme les anciens promenaient aux fêtes des Panathénées les statues de leurs dieux. N'était-il pas, en effet, l'image à peine ressemblante d'un grand homme depuis longtemps entré dans l'Histoire ?

M. Ferdinand de Lesseps a fait Suez.

M. Charles de Lesseps a fait Panama.

César n'est pas diminué pour avoir engendré Césarion.

PAUL MIMANDE.

LA LITTÉRATURE GOLIARDIQUE

Le bon Mathias Flacius d'Illyrie, disciple de Luther et de Mélancthon, l'un des Centuriateurs de Magdebourg, l'un des plus farouches antipapistes de la sainte Église de Wittenberg, s'est amusé à recueillir, dans les vieux manuscrits d'Allemagne, quelques-unes des satires contre la sainte Église de Rome que la verve impudente des clercs du xii^e et du xiii^e siècles a produites en abondance. De ces poèmes épiques et rudes, il fit un bouquet pour en flageller le catholicisme de son temps. Il publia à Bâle, en 1556, un petit livre, aujourd'hui assez rare, sous ce titre : *Varia doctorum piormque vir-rum de corrupto Ecclesiæ statu poemata*, « Poèmes variés d'hommes pieux et doctes (d'autrefois) sur la corruption de l'Église. » A ceux des adversaires de la Réforme qui parlaient avec attendrissement des vertus ecclésiastiques du passé, Flacius eut la malice de présenter à l'improviste ce grotesque et trop fidèle miroir, voilé depuis si longtemps sous la poussière des bibliothèques.

Près de trois siècles après Flacius, des érudits se sont remis à feuilleter, sans autre passion que celle de la vérité et de la science, les poésies cléricales profanes du moyen âge. Ils les ont jugées à bon droit très intéressantes, et ils se sont appliqués à les éditer.

De 1840 à 1850, une vaste enquête fut instituée simultanément à cet effet dans les dépôts de manuscrits de France, d'Angleterre et d'Allemagne, par MM. Édésland du Méril, Thomas Wright et Schmeller. Le premier, qui n'a pas joui de son vivant de toute la réputation dont il était digne, a publié beaucoup de pièces curieuses dans ses *Poésies populaires latines du moyen âge* (Paris, 1847, in-8°) et dans ses *Poésies inédites du moyen âge* (Paris, 1854, in-8°); — le second a imprimé un nombre considérable de volumes, de valeur inégale, dont le plus estimable est sans contredit celui qui a été imprimé aux frais de la « Camden Society » : *the latin poems commonly attributed to Waller Mapes* (Londres, 1841, in-4°); — enfin, le troisième a fait connaître une collection très remarquable d'opuscules satiriques et facétieux qu'il avait découverte dans un manuscrit venu de l'ancien monastère de Benedictbenern (*monasterium Buranum*), à la bibliothèque de Munich. Il la publia telle quelle sous une rubrique énigmatique, qui devint bientôt célèbre, celle de *Carmina Burana*

(Stuttgart, 1847, in-8°) (1). Les *Carmina Burana* ne sont autre chose, que l'on ne s'y trompe point, que « des chansons trouvées dans le couvent de Benedictbenern ».

Wright, Schmeller, du Méril attirèrent ainsi l'attention des spécialistes sur une veine très riche, presque inexplorée encore, de la littérature du moyen âge. Une foule de travailleurs, surtout en Allemagne et en Autriche, se présenta aussitôt pour en continuer l'exploitation. Ils exhumèrent diligemment et versèrent dans les revues savantes des brassées de pièces inédites; si bien que, au bout d'une trentaine d'années, on éprouva le besoin de coordonner les résultats de leurs recherches en dressant le catalogue méthodique des découvertes acquises. Dans le répertoire exécuté par M. Wattenbach (2) figurent toutes les poésies profanes en vers latins rythmiques qui ont été imprimées depuis le temps de Flacius jusqu'à l'année 1872. C'est un instrument de travail que les gens du métier tiennent en estime particulière.

Vingt années seulement se sont écoulées depuis la rédaction du répertoire de 1872, et voici qu'il y aurait déjà lieu de l'augmenter d'un tiers, au bas mot. Telle est l'activité qui se dépense silencieusement, au delà de l'horizon de la curiosité du public lettré, dans les domaines les plus écartés de l'histoire littéraire. On a pratiqué depuis vingt ans, dans le champ de la littérature latine profane du moyen âge, des fouilles remarquablement fructueuses, qui ont amené à la lumière quantité de manuscrits précieux; qu'il suffise de citer ici l'Antiphonaire de Pierre de Médicis, conservé à la Bibliothèque laurentienne de Florence. Les Allemands ont continué d'éditer à jet continu; grâce à l'érudition aussi profonde qu'éclairée de M. Barthélemy Haureau, nous leur avons fait une concurrence hennreuse; enfin les Italiens avec M. Fr. Novati (*Carmina medi ari*. Florence, 1883), et les Scandinaves avec M. Klemming (*Cantiones morales scolasticæ*. Copenhague, 1887), sont entrés en ligne, non sans succès. Nous étions hier comblés de textes; nous en sommes accablés aujourd'hui. — Le moment n'est-il pas venu de concentrer les saveurs éparses et de faire goûter aux amateurs de choses anciennes, assez éclectiques pour s'accommoder même de ce qui est bizarre et amer, l'essence de la littérature goliardique?

*
*
*

On a beaucoup raisonné de nos jours (3) au sujet de

(1) Cf. Patzig, *Zum Handschrift und zum Text der Carmina Burana*, dans *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, XXXVI (1892), pp. 187-203.

(2) *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, XV (1872), pp. 471-506.

(3) La bibliographie ancienne et moderne du sujet est jointe à la dissertation de A. Gabrielli, *Su la poesia dei Goliardi*. Città di Castello, 1889, in-16. — Faute d'avoir connu cet excellent travail, M. Spiegel a commis, à notre avis, de graves erreurs dans son mémoire *Die Vaganten und ihr Orden* (Spire, 1892, in-8°), qui est le

(1) Flacius, actif comme l'étaient la plupart des érudits du xvi^e siècle, avait déposé et copié un très grand nombre d'anciens manuscrits; il ne fit entrer dans son recueil qu'une partie de ses trouvailles. De nos jours, on a eu l'idée de publier intégralement ses papiers inédits. (Cf. Milchsack, *Hymni et sequentia*. Halle, 1886, in-8°.)

l'évêque Goliath et de la « famille » de cet évêque mythique, les « goliards », auteurs anonymes de l'immense littérature goliardique. Toutefois, des conclusions paraissent aujourd'hui assurées sur quelques points; en pourrait-on dire autant de la plupart des problèmes les plus vivement controversés par l'érudition contemporaine ?

Gérald de Barri, archidiaque de Saint-David dans le pays de Galles, a composé, vers 1220, un ouvrage contre les moines, le *Speculum Ecclesie*. Il y cite plusieurs pièces profanes, en vers latins rythmiques, qu'il attribue à un certain évêque *Golias*, éponyme des gens qu'on appelle « goliards » : « Ce Golias, dit-il, si fameux de nos jours, était un parasite; il aurait été mieux nommé *Gulias*, car il était adonné à la goinfrerie (*gula*) et à la crapule. Quoique fort mal appris, il avait d'ailleurs des lettres, et il a vomi beaucoup de chansons, tant métriques que rythmiques, contre le pape et la cour romaine. » L'étymologie par à peu près, imaginée ou rapportée dans ce passage par l'archidiaque de Saint-David, a naturellement fait fortune : la poésie goliardique n'est-elle pas, en grande partie, une poésie d'ivrognes et de forts en gueule ? Il est cependant certain que, malgré l'apparence et en dépit de Gérald de Barri, il n'y a aucun rapprochement à établir entre *Golias* et *gula*. « Golias » n'est autre chose que la forme ordinaire du nom propre Goliath en latin du moyen âge. Mais il est inutile de chercher un évêque Goliath dans les listes épiscopales du XI^e siècle; on ne l'y trouverait pas : l'*episcopus Golias* est un évêque de fantaisie. Que signifie donc, en cette affaire, le nom de l'adversaire biblique de David (1) ?

Nous avons, sous le nom de *Golias*, plusieurs pièces très belles, la *Confessio Golie*, par exemple; d'autres sont attribuées à tel ou tel « disciple de Goliath » (*a quodam de familia Golie*). Les plus anciennes de ces pièces, d'un style assez uniforme, ont des caractères communs. D'une part, ce sont évidemment des chansons de clercs écoliers, et de clercs écoliers de Paris (2). D'autre part, elles sont animées d'un violent esprit d'opposition à la cour de Rome et à l'Église établie; elles sont, pour employer des expressions qui font anachronisme, mais qui ont le mérite d'être claires, anticléricales, antipapistes. Or, depuis quelle époque l'opposition au papisme s'est-elle surtout accentuée parmi les écoliers de Paris? Depuis le temps des débats passionnés entre Abailard, le maître populaire, et saint Bernard, l'homme du pape. Eh bien, on a plus d'une fois remarqué que saint Bernard, dans une lettre fameuse à Innocent II, compare l'orgueilleux

Abailard, cuirassé de sa brillante dialectique, au Philistin des Livres saints : « Il s'avance, le nouveau Goliath, précédé de son écuyer, Arnaud de Brescia... » N'est-il pas, dès lors, séduisant de croire que les disciples enthousiastes du grand dialecticien se sont parés, comme d'un titre d'honneur, de l'injurieuse comparaison du polémiste pontifical? Ils auront ramassé le nom de « goliard » comme les insurgés des Pays-Bas, au XVI^e siècle, ont ramassé celui de « gueux ». Plus tard, le souvenir d'Abailard s'étant effacé, le nom de « goliard » subsista avec le sens vague de « mécontent » et d'« irrégulier (1) », et l'on commença à parler d'un certain « évêque Golias », père et modèle des goliards. Ce soi-disant prélat fut bientôt affublé d'une légende gaillarde; car ceux qui, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis IX, se disaient de la « famille » de « Golias », n'étaient plus tous des écoliers hardis et frondeurs; c'étaient désormais, en très grande majorité, des clercs vagabonds, indociles, mal notés, burlesques, de mauvais mœurs et de libres propos. Ces goliards nomades furent, au XIII^e siècle, « les vrais jongleurs du monde cléricale ». Ils égayèrent de leurs vers latins et de leurs farces les cours des abbés et des évêques, comme les jongleurs proprement dits égayaient, de leurs chants en langue vulgaire, les cours des rois et des seigneurs laïques.

Les goliards, contempteurs ou bouffons de la société cléricale, fils d'Abailard ou du crapuleux Golias, n'ont jamais été en odeur de sainteté auprès des puritains et des fanatiques. Ils ont été assez généralement méprisés, et persécutés quelquefois. Cette circonstance a persuadé quelques auteurs modernes que les « fils de Golias » formaient, au XI^e et au XIII^e siècle, une sorte de confrérie secrète, hétérodoxe et sacrilège. — Lisez, dit-on, les canons conciliaires que Du Cange a réunis, dans son « Dictionnaire de la basse latinité », au mot *goliardus*; vous y verrez que les goliards ont été fréquemment poursuivis comme des sectaires irrévérencieux : « Que les prêtres, dit, en 1227, un concile de Trèves, ne permettent pas aux truands, aux clercs vagabonds ou goliards, de chanter des chansons profanes sur le *Sanctus* ou l'*Ignis Dei*. » — « Que les clercs ribauds, surtout ceux qu'on appelle goliards, dit un concile de Tours en 1231, soient tondués et enfermés. » — On invoque, en second lieu, une pièce des *Carmina Burana* (n^o 193), qui se présente comme le statut officiel de la confrérie supposée :

De Vagorum ordine
Dico vobis jura,
Quorum vita nobilis,
Dulcis est natura...

Mais ce prétendu statut, M. Gabrielli l'a surabondamment prouvé, n'est qu'une plaisante parodie, dont il faut bien se garder de prendre l'ironie au sérieux.

dernier en date, mais non pas le meilleur, sur l'histoire de la poésie goliardique.

(1) L'explication hypothétique, mais très ingénieuse, qui suit, est due à M. Gaston Paris (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1889, p. 258).

(2) Il en est cependant quelques-unes qui ont été certainement composées en Allemagne ou en Italie.

(1) Le mot *goliard* paraît avec ce sens entre 1230 et 1230.

Quant aux textes conciliaires, la phraséologie en est très peu précise : le terme « goliard », qui n'a jamais eu de signification technique ou théologique, y est simplement employé comme synonyme de « débauché ». Des arguments irréfutables établissent d'ailleurs que les goliards du *xiii^e* siècle ne formaient pas une compagnie, et encore moins une secte (1); libres chanteurs qui gagnaient leur vie en amusant le désœuvrement des membres de la société ecclésiastique, il ne paraît même pas qu'ils aient éprouvé jamais de sentiments confraternels à l'égard les uns des autres.

La poésie goliardique n'est que l'une des formes, — la forme profane, — de la poésie latine du moyen âge. Le recueil de Flacius, tendancieux au plus haut point, ne contient guère, à la vérité, que des satires contre l'Église ou contre Rome; mais ces satires, groupées en faisceau par le pamphlétaire luthérien, sont mêlées dans les anciens manuscrits avec des morceaux pareillement rythmés, attribués de même à Goliard ou à sa famille, qui sont d'un tout autre caractère. C'est bien à tort que l'on croirait, d'après Flacius, que la poésie goliardique est tout entière sur le même mode, et que les sujets qu'elle traite lui sont exclusivement propres. — Les auteurs des rythmes profanes, que nous appelons goliards, n'ont pas eu, au siècle de saint Bernard, ni au siècle de saint Louis, le monopole des invectives contre Rome; de ces invectives, on en rimait alors dans toutes les langues. En médissant des abus de la cour pontificale, ils n'ont fait que s'approprier un très vieux lieu-commun littéraire, dont l'actualité leur a du reste survécu. — En outre, bien loin de s'attacher exclusivement à l'imitation plus ou moins heureuse de Juvénal, ils ont fait résonner rythmiquement à peu près toutes les cordes de la lyre médiévale : les plus joyeuses, les plus graves. Le trésor de la poésie goliardique ne renferme pas seulement des plaisanteries sur la messe et d'apocalyptiques injures à l'adresse de la Babylone papale; il renferme aussi des chansons à boire, des chansons d'amour, des couplets sur le printemps, des badinages de circonstance, des contes lascifs, des exhortations morales, des fableaux, des pastourelles, des apologues édifiants. Il n'est presque pas de légende ou de banalité familière aux jongleurs laïques qui n'ait été adoptée et ornée de grâces latines par les goliards, ces jongleurs d'Église. Certes, ils ne formaient pas une association antipapiste, ces gens au répertoire varié qui, suivant l'humeur de leur hôte, composaient ou déclamaient, en s'accompagnant de la vielle, des vers sur les amours de Ganymède, sur le martyr de sainte Catherine, sur les vertus infinies du

seigneur Écu, sur la vanité des choses humaines, sur le bon vin qui fait pisser, ou sur l'avidité simoniaque des Romains.

Mais la meilleure preuve que les poètes goliardiques n'étaient pas des sectaires (encore que quelques-uns, à cause de leur tenue débraillée et de l'extrême crudité de leurs chansons, aient été excommuniés par des conciles revêchés), c'est peut-être que des personnalités, de hauts dignitaires de l'Église établie, des théologiens sans reproche, ont laissé des poésies latines profanes qui sont tout à fait analogues à celles des fils de Goliard. Tels les grands seigneurs laïques, le comte de Champagne ou le duc d'Aquitaine, qui ne dédaignaient point de versifier en langue vulgaire à l'instar des jongleurs de leur entourage. Les pauvres jongleurs du monde de clercs ne pouvaient assurément pas être suspects d'hérésie systématique, puisqu'ils avaient pour patrons, pour modèles et pour confrères, des hommes comme Walter Map, archidiacre d'Oxford, ou Philippe de Grève, chancelier de Notre-Dame de Paris.

La littérature goliardique, qui est presque entièrement anonyme, compte cependant quatre grands noms, dont deux au moins sont, du reste, à demi fableux : ceux de Primat, de Walter Map, de Serlon de Wilton et de Philippe de Grève.

Peu de personnages ont joui dans le monde clérical, depuis le *xiii^e* siècle, d'une popularité égale à celle d'un certain Primat, sur le compte duquel, avant de très récentes recherches (1), on ne savait absolument rien. — Le professeur de rhétorique italien Thomas de Capoue, qui écrivait au temps du pape Innocent III, après avoir distingué le style rythmique et le style métrique, ajoute que si Virgile a donné les plus parfaits modèles de l'un, Primat a excellé dans l'autre. D'autre part, Richard de Poitiers, moine de Cluny, a composé, vers la fin du *xiii^e* siècle, une chronique où l'on lit, à la date de 1142 : « A cette époque brillait à Paris un écolier, nommé Hugues, que ses condisciples avaient surnommé Primat. Il était d'assez bonne condition, mais d'un extérieur disgracieux. Adonné dès sa jeunesse aux lettres mondaines, il se fit dans plusieurs provinces une grande réputation comme plaisant et comme littérateur. Son talent d'improvisateur était célèbre. Il y a des vers de lui que l'on ne peut pas entendre sans éclater de rire. » Ainsi, Primat florissait vers 1140, et c'était un joyeux compagnon. Le poète Mathieu de Vendôme corrobore sur ce point et enrichit encore le témoignage de Richard de Poitiers : il nous apprend, en effet, qu'il avait fait ses études aux écoles

(1) Cf. la discussion très serrée de Gabrielli contre Straccali. L'opinion de Straccali a été reprise et exagérée tout récemment par Spiegel. Ce dernier auteur va jusqu'à prétendre (*op. cit.*, p. 71) qu'il existe encore aujourd'hui une corporation de « goliards » dans le monde des vagabonds et des tziganes.

(1) De MM. L. Delisle (*Bibl. de l'École des chartes*, XXXI, 203), et B. Haureau (*Notices et extraits des manuscrits*, XXIX, 2^e partie). Cf. Romania, I, 396.

d'Orléans, avant 1150, alors que l'une des chaires de cette ville était occupée par l'illustre Primat :

*Mihi dulcis alumna,
Tempore Primatis, Aurelianus, ave!*

Primat est d'ailleurs qualifié de « Primat d'Orléans » par une foule d'écrivains, de copistes et de bibliographes postérieurs à Mathieu de Vendôme. — De très bonne heure, ce Primat de Paris, puis d'Orléans, qui paraît avoir joint à sa qualité de professeur celle de chanoine, acquit dans toutes les écoles de l'Occident une réputation d'esprit légendaire (1). Il avait sans doute été très habile de son vivant à aiguiser des épigrammes et à versifier des méchancetés : on lui attribua tous les bons mots, calembours et reparties qui se transmettaient dans les couvents et dans les universités ; on lui rapporta l'honneur des pièces goliardiques qui avaient le plus de succès ; on lui fit un piédestal du talent et des œuvres d'une légion de clercs ironiques. Peu à peu, ses épigrammes authentiques ne furent plus distinguées de son bagage adventice ; l'on oublia jusqu'au temps, jusqu'aux lieux où il avait vécu. — Le bon franciscain Salimbene, qui écrivit en 1283 des mémoires si instructifs et si amusants, croit que Primat était chanoine à Cologne en l'année 1232 ; il cite de lui plusieurs farces dont la scène se place à Rome, à Cologne, à Pavie : « C'était, dit-il, un grand truand et un grand drôle, qui improvisait admirablement en vers. S'il avait tourné son cœur à l'amour de Dieu, il aurait tenu une grande place dans les lettres divines et se serait rendu très utile à l'Église de Dieu. » Il lui attribue, entre autres chansons, le plus pur chef-d'œuvre de la littérature goliardique, la *Confession de Golias*, cette confession, plus cynique et plus gaie que celle de Villon, qui est certainement antérieure de soixante-dix ans à 1232, et postérieure de vingt années environ à l'époque où Mathieu de Vendôme avait fréquenté le véritable Primat aux écoles orléanaises (2). — Au XIV^e siècle, Boccace parle encore d'un rimeur facétieux, *Primasso*, qui égayait jadis des diners de l'abbé de Cluny en son hôtel de Paris ; c'est de notre Primat qu'il parle, mais les abbés de Cluny n'ont pas eu d'hôtel à Paris avant 1269 ! A l'époque où vivait Boccace, toute notion chronologique s'était perdue depuis longtemps au sujet de l'habile rythmeur, du joyeux chanoine d'Orléans, ancêtre des goliards presque queux aussi chimérique que l'évêque Golias lui-même.

C'est encore une fortune très surprenante que celle

de Walter Map, archidiaque d'Oxford, clerc familier du roi d'Angleterre Henri II Plantagenet. Son compatriote, son ami, Gérald de Barri, le représente comme le plus bel esprit de la cour d'Angleterre à la fin du XII^e siècle ; c'était un homme très savant, très fin, et qui n'aimait pas les moines, particulièrement les moines blancs (cisterciens) : Girald rapporte de lui que, ayant appris l'apostasie de deux moines, il s'écria : « Puisqu'ils renonçaient à leur moinerie, que ne se sont-ils faits chrétiens ! » Map a laissé un livre en prose, *De nugis curialium*, d'une lecture fort agréable ; ce livre ne nous a été conservé que par un seul manuscrit ; il a été imparfaitement édité par Th. Wright, et très peu de personnes, nous le craignons, se sont procuré le plaisir de le lire. Il a écrit contre le mariage une déclamation dont il était très fier : *Valerius ad Rufinum de non duenda uxore* ; on le sait si peu, que des savants éminents persistent, encore aujourd'hui, à attribuer cette déclamation à saint Jérôme ! Par compensation, on a copié au moyen âge, et imprimé de nos jours, sous le nom de Walter Map, une quantité d'ouvrages auxquels il a toujours été étranger. Les meilleures pièces goliardiques, que les scribes français ont ornées, pour les recommander, de la marque de fabrique de Primat, les scribes anglais leur ont imposé celle de l'archidiaque d'Oxford. Comme, parmi ces pièces, il y en a de fort grossières, l'élégant et précieux Map a gagné de la sorte, en Angleterre, un renom détestable et fort peu mérité d'ivrogne (*a jovial toper*). — Certes, l'ami de Gérald de Barri a composé des chansons rythmiques, et, à ce titre, il est membre de la grande famille de Golias ; mais, dans le fatras de ses œuvres supposées, qui l'a fait passer si longtemps, et bien à tort, pour le plus fécond des goliards, comment déloger ce qui lui appartient ? Autant chercher à retrouver les bons mots qui ont fait la gloire initiale de Primat parmi les nouvelles à la main de toute date et de toute provenance dont le moyen âge a gratifié la mémoire du grand farceur.

La biographie de Serlon de Wilton n'est guère moins incertaine que celle de Primat, et elle a été, jusqu'à ces derniers temps, encore plus obscure ; car le XII^e siècle a compté jusqu'à quatre clercs du nom de Serlon qui se sont mêlés d'écrire : un chanoine de Bayeux, un évêque de Gloucester, un abbé de Savigny, un abbé de l'Aumône. C'est ce dernier qui fut l'émule du fameux chanoine d'Orléans. Originaire de Wilton en Angleterre, il fut d'abord l'un des professeurs de belles-lettres les plus goûtés des écoles de Paris, aussi connu à cause de ses fredaines qu'à cause de sa science : « Quand j'ai bu du vin, dit-il quelque part, ça me fait pleurer et je fais des vers comme Primat. »

Tum fundo lacrymas, tum versificor quasi Primas...

C'est sa conversion, éclatante et subite, qui a assuré à maître Serlon une popularité durable. Le récit en

(1) Citons l'un des traits qui lui étaient prêtés ; il fera juger des autres, car c'est le cas d'appliquer à ces puérités l'adage *Ab uno disce omnes* : « Primat ne voulait chanter à l'église qu'en ouvrant la moitié de la bouche ; et comme on lui demandait un jour la raison de cette singulière habitude, il répondit que, n'ayant encore qu'une demi-prébende, il ne devait pas, aux heures canoniales, l'office de sa bouche tout entière. »

(2) *Romania*, IX, p. 193.

fut en effet consigné de bonne heure dans les recueils d'exemples édifiants à l'usage des prédicateurs; il se trouve dans la collection d'anecdotes d'Endes de Chérilton et dans celle de Jacques de Vitri; il a été commenté pendant plusieurs siècles dans toutes les chaires de la chrétienté. Serlon se promenait un jour dans le pré Saint-Germain quand un de ses compatriotes et de ses collègues, récemment décédé, lui apparut revêtu d'une chape en parchemin, recouverte de fines écritures: « Là, dit le défunt, sont reproduits tous les sophismes dont ici-bas je tirais gloire, et cette chape pèse tant à mes épaules que je porterais plus aisément la tour de Saint-Germain-des-Prés. » Le lendemain matin, maître Serlon, ce logicien profond, ce poète mondain et grivois, dont les chansons couraient la ville, quitta brusquement l'Université de Paris, théâtre de ses triomphes, et se réfugia dans un monastère très sévère. Pour expliquer sa retraite précipitée, il laissa seulement deux vers moqueurs, très souvent cités depuis par les contempteurs mystiques de la dialectique et de la raison :

*Linguo coax ranis, cra corvis vanaque vanis;
Ad logicam pergo, quæ mortis non timet ergo.*

Il fut élu, vers 1171, abbé de l'abbaye cistercienne de l'Aumône, près de Pontoise, le Petit-Citeaux. Mais il ne dépouilla pas tout à fait le vieil homme. Il conserva toujours une singulière verdeur de langage. Moine blanc, il n'aimait pas les moines noirs (clunisiens). « J'attendrais, disait-il, avec plus de tranquillité le temps de la mort si j'étais chien noir que moine noir. » Il ne cessa pas non plus de faire des vers; seulement, pour racheter les pièces impudiques qu'il avait rimées dans sa jeunesse, il s'appliqua désormais à de dévotées compositions. De Serlon de Wilton, on a surtout exhumé jusqu'à présent des vers postérieurs à sa conversion; ils sont graves, quoique la verve gouailleuse de l'ancien poète profane, et très profane, y bouillonne encore. — Ajoutons que tous les écrits jusqu'à présent connus de Serlon se conforment aux lois de la métrique; mais nous savons qu'il avait fait des rythmes à la manière des goliards pendant la première partie de sa carrière. C'est ce qui nous autorise à le compter ici au nombre des plus illustres patrons de la littérature goliardique.

Philippe de Grève n'est pas, comme Primat, un personnage légendaire, et ses rythmes ne sont pas perdus, comme ceux de Serlon de Wilton. Néanmoins, M. Daunou, en 1835, lui consacrait dans *l'Histoire littéraire de la France* (t. XVII) une notice très brève; on ne savait encore rien de lui en 1835, si ce n'est qu'il avait été chancelier de Notre-Dame de 1218 à 1236, et qu'il avait fait des sermons. Depuis 1835, la figure du chancelier Philippe, de celui qui fut, au xiii^e siècle, le Chancelier par excellence, a été lentement restaurée, et elle ressort aujourd'hui comme l'une des plus vivantes de son

temps. Avec Robert de Sorbon, Philippe de Beaumanoir et Pierre Dubois, Philippe de Grève est peut-être l'homme du moyen âge qui doit le plus aux patientes restitutions de l'érudition moderne.

Non seulement Philippe de Grève a prononcé des sermons (qui, pour le dire en passant, ne sont pas plus mauvais que beaucoup d'autres), mais il a laissé, avec une relation de la perte et de la découverte du Saint Clou en 1233, un Somme de théologie où de bons juges ont remarqué une originalité rare dans ce genre d'ouvrages, beaucoup d'érudition et d'indépendance. Comme théologien, il a donc présidé très dignement pendant près de vingt ans aux destinées de l'Université de Paris. Ses relations avec les maîtres de cette Université n'ont pas, cependant, été très bonnes. Il ignorait l'art de se faire aimer et se montra toujours passionné pour les droits de son église cathédrale, droits inconciliables avec les prétentions du corps universitaire. En 1219, il comparut à Rome pour répondre devant le pape Honorius d'accusations portées contre lui par les maîtres de l'Université. En 1222, il était de nouveau aux prises avec eux. Il avait, par sa roideur, accumulé contre lui bien des haines. On lui reprochait aussi son avidité: il cumulait ouvertement plusieurs bénéfices; chancelier de Notre-Dame de Paris, il était en même temps archidiacre de Noyon; mais, à Noyon comme à Paris, il s'était attiré des ennemis; il fut rudement malmené en 1233, en pleine église, à Saint-Quentin, par le sénéchal de Vermandois (1). Un sot compilateur du xiii^e siècle, Thomas de Cantimpré, en son *Bonum universale de apibus*, a recueilli précieusement l'écho des médisances et des calomnies que le caractère du chancelier avait déchaînées contre lui. Peu de jours après sa mort, s'il faut en croire Thomas, le chancelier Philippe apparut à son évêque, qui venait de dire matines, sous l'aspect d'un damné; et comme l'évêque s'étonnait: « C'est à cause de mon avarice, répondit le fantôme; j'ai soutenu la légitimité du cumul des bénéfices, et j'ai scandalisé le monde par le désordre abominable de mes mœurs. »

Philippe de Grève eut peut-être de très mauvaises mœurs, et, qu'il ait été vertueux ou non, cela ne nous intéresse guère. Mais Thomas de Cantimpré songeait sans doute, en parlant de ces « désordres abominables », aux chansons profanes du Chancelier, plus enjonnées, cependant, que licencieuses. Croirait-on que ces chansons, longtemps si célèbres, que tous les clercs, au xiii^e siècle, savaient par cœur, et dont des copies anciennes sont signalées aujourd'hui jusqu'en Suède, n'ont été révélées aux lettrés que depuis quelques années? — L'attention fut éveillée pour la première fois, après cinq cents ans d'injuste oubli, par un passage de la chronique de Salimbene, faisant l'éloge

(1) *Chartularium Universitatis Parisiensis* (éd. Denifle et Châte-
lain, I, p. 148.

de son compatriote Henri de Pise, rapporte qu'il avait mis en musique plusieurs morceaux de « maître Philippe, chancelier de l'Église de Paris », et notamment six pièces qui commencent par les mots : *Homo quam sit pura*, — *Crux de te volo conqueri*, etc. Or, sur ces six pièces rythmiques, quatre se sont retrouvées dans un manuscrit du Musée britannique, parmi une quarantaine de petits poèmes, précédés de la rubrique commune : « Dits de maître Philippe, le feu chancelier de Paris ». Elles se sont retrouvées aussi dans l'Antiphonaire de Pierre de Médicis, et ailleurs. Elles assurent à Philippe de Grève une place très honorable parmi les écrivains lyriques du moyen âge. Tel était, aussi bien, l'avis de maître Henri d'Andeli, chanoine de Paris, qui a rimé en langue vulgaire un curieux éloge funèbre (1) du Chancelier (mort le 25 décembre 1236). L'habile trouvère Henri d'Andeli représente Philippe de Grève comme « le meilleur clerc de France » et le plus habile des « jongleurs ». — Si Philippe de Grève, au lieu de composer en vers latins rythmiques, avait versifié ordinairement en français (il se l'est quelquefois permis), il serait placé, en effet, au nombre des bons jongleurs séculiers, depuis longtemps estimés par les érudits; mais la langue et le rythme qu'il a choisis l'ont fait le confrère des goliards (2), ce qui n'a pas laissé de retarder pour lui l'heure de la réputation posthume.

Hors ces quatre noms, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Les pièces goliardiques ne sont ni signées ni datées; rien n'est même plus difficile que de distinguer le lieu d'origine de la plupart d'entre elles : France, Angleterre, Italie ou Allemagne. La même modestie, qui a empêché au moyen âge la foule des auteurs d'hymnes, de séquences et de doxologies, de se faire connaître, a détourné de cette vanité qui, du reste, aurait été parfois périlleuse pour eux, les auteurs de chansons profanes. A l'exception d'Adam de Saint-Victor, la lyrique sacrée du moyen âge, qui compte de belles œuvres, n'a point de grand homme; c'est arbitrairement que la tradition attribue certaines pièces rythmiques d'inspiration religieuse à saint Bernard, à saint Bonaventure et à d'autres personnages illustres qui n'en ont peut-être jamais composé une seule. Eh bien, la littérature goliardique est dans le même cas : à l'exception du bagage authentique de Philippe de Grève, et de quelques morceaux dont Pierre le Peintre, Alain de Lille, Gui de La Marche et deux ou trois écrivains moins estimés sont les auteurs certains, toutes les attributions traditionnelles sont fausses ou sujettes à caution. Les anciens copistes ont rendu sans motif Pierre de La Vigne, chancelier de Frédéric II, et Gautier de Châtillon, l'illustre poète de

l'Alexandride, le Virgile du moyen âge, responsables de plusieurs rythmes anonymes (1). Une seule pièce, l'« Apocalypse », se présente, suivant les manuscrits, comme l'œuvre de Goliard, ou de Primat, ou de Walter Map, ou de Gautier de Châtillon. — Faut-il le regretter? Assurément non. Les snobs (et beaucoup de bons esprits) ont peine à se débarrasser entièrement de cette forme si répandue du snobisme) lisent avec je ne sais quel respect inconscient les œuvres signées d'une signature illustre, qu'ils jugeraient avec plus de sévérité si ces mêmes œuvres n'étaient pas signées du tout. C'est sur ce phénomène de suggestion que les inventeurs de rubriques mensongères ont spéculé jadis, et non sans succès, puisque l'on voit, même de nos jours, quelques idéalistes se battre les flancs pour admirer des vers plats, des niaiseries inintelligibles, sous prétexte qu'elles ont été insérées dans les vieilles éditions, faites sans méthode, des œuvres de Bernard ou de Bonaventure (2). Or, dans le domaine de la littérature latine du moyen âge, pareilles erreurs ne sont plus à redouter que de la part des personnes qui refusent de se tenir au courant des progrès de la science. La critique si pénétrante de M. Hauréau et de ses émules, aiguisée par la variété même des fausses rubriques, a solidement établi, en effet, comme la première règle de la sagesse en ces matières, le principe que toutes les attributions consacrées, qu'elles se trouvent dans les manuscrits ou dans les éditions antérieures à ces dernières années, doivent être, jusqu'à preuve contraire, tenues pour suspectes. Dégagés ainsi de la crainte de commettre des irrévérences à l'endroit de gloires bien établies, les gens instruits jugent aujourd'hui plus sûrement que leurs devanciers la littérature hymnologique du XII^e et du XIII^e siècle, si prodigieusement abondante, mais d'une si regrettable médiocrité, réserves faites en faveur de quelques douzaines de fleurs poétiques, éclatantes et superbes, qui ont poussé, comme par hasard, dans ce vilain parterre. Il en est de même de la littérature goliardique : assurés qu'en pensant de l'« Apocalypse » de Goliard

(1) Gautier de Châtillon a composé quelques rythmes (*Romania*, 1889, p. 283), mais non pas tous ceux qui ont été publiés sous son nom par Muldenor.

(2) M. R. de Gourmont (*le Latin mystique*. Paris, 1892, in-8°) « recueille de précieuses notes sur l'âme de saint Bonaventure », dans la pièce intitulée *Philomena*; mais cette pièce n'est point de saint Bonaventure (cf. *Notices et extraits des manuscrits*, XXX, 1^{re} partie, p. 255), et, de plus, elle est obscurcie par de nombreuses fautes de lecture dans l'édition de F. Clément, dont le critique paraît s'être servi. — D'après le même ouvrage, d'ailleurs distingué, saint Bernard, dans le *Carmen ad Rainaldum*, « vilipende la chair avec la même audace stylistique, mais avec bien plus de personnalité dans le mépris » que tel autre écrivain; mais le *Carmen ad Rainaldum* n'est pas de saint Bernard; c'est le très banal et très pénible travestissement d'un pédañt anonyme, amateur de tours de force grammaticaux et prosodiques. (Cf. E. Hauréau, *Des poèmes attribués à saint Bernard*. Paris, 1890, in-8°, p. 8.)

(1) Publié par P. Meyer, dans la *Bomania*. I (1872).

(2) La pièce de Philippe de Grève, qui commence par *Bulla fulminante*, est une satire contre la cour romaine, aussi violente que l'Apocalypse de Goliard.

que c'est une pièce ennuyeuse et mal écrite, nous n'accusons point implicitement Gautier de Châtillon d'avoir été quelquefois un écrivain faible, nous le pensons plus volontiers.

J'ajoute qu'une littérature anonyme, collective, est, à quelques égards, plus intéressante qu'une littérature due à quelques individualités de premier ordre. Sans doute, elle est d'ordinaire grise, uniforme, impersonnelle, diffuse; elle est, par conséquent, inférieure au point de vue littéraire; — mais, au point de vue où se place l'historien, elle exprime souvent bien mieux les croyances, les passions, l'âme d'une société. Roger Bacon est un grand homme; mais, pour connaître l'état de la philosophie à la fin du *xiii^e* siècle, l'on préférera toujours s'adresser, plutôt qu'à lui, aux auteurs quasi anonymes de Sommes thomistes et scolastiques. Le moyen âge n'a pas produit d'artistes plus consommés, en langue latine, que Gautier de Châtillon et Adam de Saint-Victor: ni Adam ni Gautier ne nous font cependant vivre de la vie cléricale de leur temps, tant spirituelle que temporelle, aussi bien que les rimeurs sans nom, et souvent sans talent, dont M. l'abbé Ulysse Chevalier, dans son *Repertorium hymnologicum*, et M. Wattenbach, dans son Répertoire précité des pièces goliardiques ou profanes, ont soigneusement catalogué les productions.

* *

Le Répertoire, dressé par Wattenbach, des chansons profanes en vers latins rythmiques est disposé suivant l'ordre alphabétique des *incipit*, c'est-à-dire des premiers mots de chacune d'elles. D'inventaire méthodique, il n'en existe d'aucune sorte. On distingue toutefois, à première vue, un certain nombre de catégories.

Voici d'abord les chansons à boire: *Potatoria*. Les goliards en ont laissé beaucoup, et quelques-unes sont très bonnes: fougueuses, joyeuses, entraînantes, enivrantes. Elles se chantent encore, paraît-il, dans les tabagies des étudiants allemands, à l'usage desquels elles ont été nouvellement rééditées (1). Et ce doit être un beau spectacle quand, au signal des cloppes entrechoquées, la belle jeunesse des « corps » entonne le *Débat goliardique du vin et de l'eau*, sur l'air: *Prinz Eugen, der edle Ritter*, qui se trouve à la page 367 du *Commersbuch*.

Voici les chansons qui célèbrent des choses éternelles comme la boisson: la mangeaille, le jeu, le printemps, la galanterie. Elles ne sont d'aucun âge ni d'aucun pays; et, comme elles ne valent pas par la perfection de la forme, elles ne valent rien.

Voici maintenant les chansons composées, au contraire des précédentes, sur des événements récents et

précis: complaintes funèbres, odes de victoire, exhortations à la croisade, récits miraculeux, couplets politiques (1).

Voici enfin les lieux-communs qui ont servi de thème à toutes les littératures du moyen âge; il y en a de satiriques, et, comme l'on disait jadis, de « moraux ».

Dans ces cinq compartiments se rangent assez commodément presque toutes les pièces « goliardiques ». Il ne nous reste maintenant qu'à présenter au lecteur, à l'aide d'analyses et d'extraits choisis, ce qu'il y a de plus instructif dans les satires et dans les « moralités » des goliards.

(A suivre.)

CH.-V. LANGLOIS.

LE CANTIQUE DE MORT

Nouvelle.

On entendait jusqu'à la promenade les sons amortis de la cloche de l'hôtel. « Voici l'heure du déjeuner, Nathaniel. » Celle qui parlait ainsi se tenait debout, un livre à la main. Elle était grande, un peu forte, mais rayonnante de jeunesse et de santé. A ses côtés, sous un amas de châles, on distinguait à peine un être humain. Cette chose informe remua et se souleva difficilement, en se dégageant de ses couvertures. C'était un homme aux épaules étroites, aux membres amaigris et perdus dans des vêtements devenus trop larges, un de ces malheureux que l'on rencontre par milliers à la Riviera pendant les mois d'hiver.

Le soleil de janvier dardait ses brûlants rayons sur les rochers jaunâtres dans lesquels est taillée la promenade de Newi. Au-dessous de l'étroit sentier, les falaises descendent à pic dans la mer, devenant de plus en plus sombres vers leur base, obscurcies encore par de profondes crevasses.

Il semblait qu'un réseau à mailles d'argent était jeté sur le miroir azuré des eaux. Le paysage entier était noyé dans une lumière si intense, que les cyprès eux-mêmes, noirs et raides derrière les murs du jardin, s'éclairaient et luisaient aux rayons du soleil. La falaise était silencieuse. Seul, le bruit de l'eau s'infiltrant dans le creux des rochers semblait donner la respiration de la nature engourdie.

(1) On remarque plusieurs chansons contre les Anglais, composées dès lors d'aimer le vin et de n'en point récolter. La pièce sur la prise de La Rochelle par Louis VIII, en 1224, respire déjà le patriotisme bachique de Béranger :

*Anglie cervisia
Lyci lactina
Franciae superat.*

(1) *Carmina clericorum, Studenten-Lieder des Mittelalters*, ed. *Domus quadam vetus*, 3^e édition. Heilbronn, 1877.

La cloche du déjeuner amena un renouveau de vie parmi les personnes assises nonchalamment sur le rivage.

« Qui mange, guérit. » Telle est la devise de ces épuisés, pour lesquels l'action seule de porter la fourchette jusqu'à la bouche est une tâche fatigante.

La jeune femme prit tendrement sous son bras la main décharnée du malade, et ils se dirigèrent vers le chemin de la ville. Ce sentier étroit, entre deux murs élevés, est toujours sombre et frais, et il y règne un courant d'air pernicieux, même pendant les journées les plus chaudes.

— As-tu la bouche bien couverte? demanda-t-elle en réglant, avec peine, son pas élastique sur la démarche traînante de son compagnon.

L'épaisseur du plaid ne laissa passer qu'un murmure inarticulé.

Elle leva un peu la tête, en renversant sa nuque, une nuque ronde et ferme, très blanche, dans laquelle deux plis formaient une ombre rose. Elle fermait les yeux en aspirant avec délices les senteurs aromatiques venues des jardins voisins.

Un rayon de soleil égaré vint glisser sur sa joue; le teint était d'une grande fraîcheur, malgré les veilles prolongées qui en avaient un peu terni l'éclat.

Un groupe les dépassa d'un pas léger. Des Anglais en culottes courtes, des Anglaises avec des boas flottant au vent qui s'enroulaient avec souplesse autour de leurs cols élancés, et sur leurs chevelures dorées elles avaient planté crânement le petit chapeau traditionnel, verni comme celui d'un postillon.

La jeune femme jeta un regard douloureux sur ces heureux de la vie et serra plus fortement contre elle le bras du malade.

Puis d'autres groupes passèrent encore.

— Nous serons les derniers, Marie, murmura-t-il, avec ce ton de reproche fréquent chez les malades.

Mais elle ne l'entendait pas, prêtant l'oreille à une conversation qui lui arrivait de loin, mais distincte, entre les murs étroits du sentier.

On parlait français, et cette langue étrangère la forçait à appliquer toute son attention afin de saisir le sens du dialogue.

— J'espère, madame, que votre oncle n'est pas sérieusement malade?

— Oh! non, monsieur, mais il aime ses aises, la marche lui est pénible; aussi préfère-t-il passer ses journées sur une chaise longue, et il me faut rester auprès de lui.

Un « voilà » boudeur termina l'explication. Il y eut un silence, puis la voix d'homme reprit :

— Et vous n'êtes jamais libre, madame?

— Presque jamais!

— Et me faut-il donc renoncer à l'espoir de vous retrouver sur la plage?

— Oh! non!

— Mille grâces, madame!

Ce remerciement banal fut dit d'un ton doux et pénétrant; on y devinait des désirs secrets et des aveux inexprimés.

Marie n'était guère experte dans l'art du *flirt* et des « avances », mais elle se retourna pour voir les causeurs; puis, confuse de cet acte de curiosité, elle regarda de nouveau droit devant elle. C'étaient bien eux! Ils étaient donc arrivés à se connaître! Elle, la grâce personnifiée, Marie la voyait chaque jour et elle se sentait de plus en plus captivée par le charme que l'étrangère répandait autour d'elle. Cette jolie femme ne prenait jamais ses repas à table d'hôte. Elle s'asseyait à part, dans un coin de la grande salle, auprès d'un vieillard goutteux, à la barbe blanche, aux yeux bordés de rouge. Bien qu'elle portât une alliance, il ne serait venu à l'idée de personne de le croire mari et femme. Lui, la traitait plutôt en enfant gâté, tout en exerçant sur elle une indulgente surveillance.

En entrant dans la salle, son regard souriant, caressant, glissait sans s'arrêter sur les convives. Elle touchait à peine aux mets. C'est du moins ce qu'il semblait à Marie, dont le robuste appétit ne faisait point défaut. Elle aimait à grignoter des figues, même avant le potage, en faisant sonner ses bracelets autour de son mignon poignet.

Et lui? — un Méridional, comme l'indiquaient des yeux noirs et langoureux, des yeux d'Italien. Ses mains étaient blanches et très soignées; sa barbe, soyeuse et taillée en pointe, jetait sur le bas de son visage des reflets bleuâtres.

Il se trouvait, à table, assis en face de Marie; mais, comme il ne parlait pas l'allemand, il ne lui avait jamais adressé la parole. Mais souvent il l'enveloppait d'un regard dont la pitié affectueuse oppressait le cœur de la jeune femme. Cet homme la préoccupait, et chaque fois qu'elle ouvrait la porte de la salle à manger, elle se demandait involontairement : « Est-il là? Ne viendra-t-il que plus tard? »

Puis un jour elle s'aperçut que le jeune homme brun tournait fréquemment la tête vers la petite table où se trouvait l'étrangère. Elle vit que celle-ci, tout en mordillant des amandes, répondait furtivement à son regard, et Marie, dans son innocence, en fut scandalisée.

Ils étaient donc arrivés à se connaître!

Ils passèrent rapidement et se turent. La jeune femme regardait à terre, poussant de petits cailloux devant elle; lui, salua Marie discrètement, en voisin de table d'hôte. Elle rougit; elle rougissait facilement et cela la rendait malheureuse, et l'idée seule de rougir empourprait son visage.

Le jeune homme s'en aperçut et ne sourit point. Elle lui en sut gré, car il aurait pu sourire, et cette pensée la fit rougir encore davantage.

— Notre omelette sera froide, murmura le malade sous son châle.

— J'en ferai faire une autre, dit-elle précipitamment.

— Oh! toi, continua-t-il, tu n'en auras jamais le courage, tu as peur des domestiques.

Elle leva vers lui des yeux qui demandaient grâce. C'était vrai : elle avait peur des domestiques.

C'est en tremblant qu'elle leur donnait un ordre. Elle avait tant de peine à se faire servir par eux! La plupart du temps, ils ne comprenaient pas son mauvais français ou son italien, et elle les avait vus sourire.

Les craintes de Nathaniel n'étaient pas fondées; il n'y eut pas d'omelette, mais un autre plat qui lui était défendu.

Marie lui prépara sa boisson journalière, du lait chaud mélangé de cognac, et elle fut heureuse de le voir prendre avec plaisir ce breuvage réconfortant.

Le jeune homme était déjà là, et elle sentait que ses yeux de velours étaient fixés de nouveau sur elle. Ce regard, auquel elle n'avait jamais osé répondre, la troublait beaucoup et lui était doux.

Elle passa ses doigts sur ses épais bandeaux, cherchant à les rendre lisses. Son opulente chevelure blonde frisait en dépit du peigne et de la brosse, et chaque matin elle renouvelait de vains efforts pour dompter ces boucles rebelles qui formaient une auréole autour de son front. Là-bas, sur les bords de la Baltique, la femme d'un pasteur doit être modeste et correcte.

Lui, portait un col de chemise rose à raies lilas et des revers de soie à son habit; le bouquet de violette qui fleurissait à sa boutonnière embaumait la table.

La jeune femme parut à son tour; elle donnait le bras à son oncle, le soutenant avec précaution et lui parlant doucement.

L'italien tressaillit, se mordit les lèvres, mais ne se retourna pas.

Elle, de son côté, ne parut pas le remarquer. Elle roulait nerveusement du papier entre ses doigts, jouait avec ses bracelets et laissait passer tous les plats.

Un long vêtement de soie crème adoucissait encore les gracieux contours de son corps. Marie ne pouvait se lasser de le contempler. Elle lui semblait formée d'un rayon de soleil, et involontairement elle faisait des comparaisons entre cet être charmant et elle, elle dont les épaules étaient aussi serrées que son cœur était bon et dont les mains de travailleuse devenaient rugueuses au poignet.

L'arrivée d'un plat de viande ranima Nathaniel; il permit à sa femme de lui croiser le plaid sur la poitrine et la remercia d'un sourire satisfait.

Sa sœur Anna disait que dans ces moments-là il ressemblait au Sauveur. Une légère rougeur dissimulait la maigreur de ses joues, et tout son visage était idéalisé par l'angélique regard de ses yeux bleus.

Reconnaissante de ce sourire, elle lui serra la main. Un rien la rendait heureuse. Le dîner s'achevait. Le jeune homme se leva et s'inclina silencieusement devant elle.

« La saluera-t-il? » se demandait Marie.

Non, il passa sans jeter un coup d'œil vers la petite table.

« Se sont-ils brouillés? » pensa Marie.

La jeune femme, là-bas, esquissa un sourire narquois; puis, tout en suivant l'italien des yeux, elle se remit à causer avec son oncle.

« Elle ne l'aime pas, » se dit Marie, et cette découverte lui causa un petit sentiment de satisfaction pareil à celui que l'on éprouve en retrouvant un objet perdu. Elle sentait encore l'odeur des violettes, quoiqu'il fût sorti depuis un moment.

Marie remonta dans sa chambre pour chercher un vêtement plus chaud à son mari; elle aperçut dans le corridor la silhouette lumineuse de l'étrangère, et elle la vit entrer dans la chambre à côté de la sienne.

« Nous sommes donc voisines? » se dit-elle, heureuse de ce rapprochement. Elle eût aimé la saluer, mais elle n'osa pas. Puis elle accompagna son mari à la promenade, et les heures s'écoulèrent.

Nathaniel ne parlait pas. Il aimait à respirer avec recueillement cet air pur et chaud qui devait lui rendre la santé.

Marie, les yeux perdus dans le vague, rêvait.

Les falaises jetaient des ombres larges et sombres sur la profondeur des eaux. La mer était d'un bleu intense, et une écume blanche et légère caressait les rochers. Vers le nord, on devinait les Alpes; de petits nuages blancs donnaient l'illusion des cimes neigeuses, et tout là-bas, derrière les Alpes, loin, bien loin, perdue dans le froid et la brume, la patrie.

Marie y laissait voler ses pensées. Elle voyait la petite maison au toit pointu sous la neige, la rivière glacée bordée d'aunnes. Les arbres longeant la rive de si près, que les branches pendantes se pressaient dans les eaux et y restaient gelées jusqu'au printemps. A cent pas de là, l'église, blanchie à la chaux, et, tout à côté, la belle maison du pasteur, dans laquelle elle avait été élevée et dont elle était maintenant reine et maîtresse.

Mais que lui importait cette demeure! Sa patrie, à elle, était une pauvreasure. « la maison de la veuve », comme on l'appelait dans le pays.

Elle savait qu'elles étaient là, toutes les quatre, sa mère et ses trois sœurs aînées, si bonnes, si blondes et fanées avant l'âge par les soucis et les chagrins. Elle les voyait assises autour du vieux poêle en faïence verte. Oh! qu'elle eût donné volontiers le soleil et tous les palmiers de la Riviera pour une petite place auprès d'elles, au coin du feu. Elles s'aimaient tant!

Cet amour profond les soutenait dans la vie de privations et de misère qu'elles traînaient depuis quatre ans.

A la mort du père, il avait fallu quitter la maison curiale. Où aller? Elles étaient sans ressources et ne pouvaient songer à la ville. La commune leur fournissait un abri, du bois, une petite pension. Elles étaient donc restées pour vivre et pour souffrir!

Un nouveau pasteur fut élu, Nathaniel Page. Elle le vit pour la première fois lorsqu'il monta en chaire et fit son sermon d'inauguration.

Il était maigre et pâle, et si grand, malgré son dos voûté, qu'il ne semblait pas avoir la force de se redresser. Sa main, d'une blancheur de cire, tremblait en tenant la Bible; sa voix était enrouée et creuse; plusieurs fois, il s'était arrêté pour reprendre haleine. Mais ses yeux brillaient du feu sacré; et son sermon, plein de pensées touchantes et nobles, trouva grâce devant la commune.

Sa mère vint s'installer chez lui. Une petite femme énergique, irritable, critiquant l'état dans lequel on avait laissé la cure et évitant toutes relations avec la veuve et ses enfants.

Mais le fils trouva le chemin de leur demeure. Il y revint souvent, et bientôt on se demanda sur laquelle des sœurs son choix allait se fixer.

Que ce pût être elle, la plus jeune, l'idée ne lui en était jamais venue. Mais l'idée de dire « non » ne lui vint pas non plus. C'est, au contraire, à genoux qu'elle aurait dû le remercier quand il la tirait de la misère et enlevait à sa mère une bouche de moins à nourrir.

Elle eût cependant cédé ce bonheur à l'une de ses sœurs, car elle considérait comme un bonheur de devoir se soumettre à une belle-mère soupçonneuse et de soigner un homme malade.

Où, elle était heureuse! Ne lui restait-il pas toujours la maison de la veuve, ce refuge où elle pouvait toujours rire ou pleurer quand son cœur débordait?

Et elle aima son mari.

Comment ne l'eût-elle pas aimé? Elle le lui avait juré devant l'autel.

L'état maladif de Nathaniel empira. Il fallut se lever toutes les nuits pour réchauffer les tisanes; et le dimanche, après le sermon, il s'affaissait, épuisé, dans la sacristie.

Puis, un jour, il eut un crachement de sang et il dut partir pour le Midi.

Que de soucis cette décision avait amenés! Il avait fallu chercher un pasteur qui le remplaçât dans le village. Les frais de voyage et d'installation avaient dévoré plusieurs mois de leurs revenus, et, ici, la pension était si chère! Elle n'osait songer à tout ce qu'elle aurait encore à payer: la pharmacie, le médecin qui faisait une visite journalière. C'était à désespérer.

Mais il guérirait. Comment ne se fût-il pas guéri, après tant de sacrifices! Il guérirait. Et si ce soleil, la mer et l'air pur de la Riviera n'opéraient pas le miracle, ce serait elle qui le guérirait par son amour.

De cet amour, envoyé par le ciel comme un devoir, elle envelopperait Nathaniel; elle lui en formerait un bouclier contre toute influence pernicieuse: elle le préserverait, le sauverait...

Le soleil descendait vers l'horizon, répandant sur le ciel une couleur d'un jaune métallique; les pins, sur la

falaise, étaient baignés dans une lumière phosphorescente qui blessait les yeux. La verdure pendait en masses lourdes sur les murs crénelés des jardins. Puis une teinte violacée s'étendit sur la mer et un vent capricieux s'éleva tout à coup, annonçant l'approche du soir. Le malade frissonna...

Marie s'apprêtait à donner le signal du retour, lorsqu'elle aperçut, debout sur un rocher escarpé, à quelques pas d'elle seulement, le jeune homme brun, son voisin de table.

Il était là, immobile, tourné vers le soleil couchant. Elle aussi se tint immobile, le regardant et saisie tout à coup de cette inquiétude qu'il lui inspirait toujours.

D'où lui venait ce trouble? Il ne lui plaisait pas, il ne lui était pas sympathique, et elle se disait que si sa sœur Élise était là, elle qui avait la raillerie si mordante, elles auraient ri ensemble de ses revers de soie, de ses bouquets de violettes et de tous ces raffinements d'élégance qu'elle trouvait ridicules.

D'où lui venait ce trouble?

N'était-ce peut-être que de la curiosité? Oui, c'était bien cela. Elle s'en rendait compte, à présent. En le regardant, elle sentait qu'il existait un monde inconnu pour elle. Elle devinait des mystères qu'elle eût voulu approfondir et qui l'enveloppaient comme d'un charme. Ce charme, ce mystère, elle le retrouvait partout dans cette nature méridionale, dans l'arome des nêfliers, dans le balancement ondulant des palmiers, dans l'exubérance de la végétation; elle le retrouvait dans les rires caressants des femmes, dans les mélodies amoureuses qui glissaient sur les lèvres des hommes.

Jamais, jusqu'ici, elle n'avait éprouvé cette langueur, cet énervement de tout le corps, ces bouffées de chaleur qui lui montaient au front.

Une vue nouvelle pénétrait en elle et, inconsciemment, elle rattachait le secret de cette transformation à la présence de ce jeune homme, debout sur ce rocher. Il était toujours là, perché dans sa contemplation. Tout à coup, il la remarqua; il eut un mouvement d'hésitation, comme s'il eût voulu l'aborder; mais il en fut empêché par la hâte fébrile avec laquelle elle s'occupait de son malade.

« C'eût été un peu fort, se disait Marie, de me parler! »

Mais, en rentrant avec son mari, elle se demandait ce qu'elle aurait répondu.

« Mon français eût bien suffi, se disait-elle; et, au besoin, j'aurais pu le risquer. »

Le lendemain, Nathaniel eut une rechute. « Cela arrive fréquemment, » déclara le médecin. Il était lui-même poitrinaire et, sous les dehors d'un homme du monde, il dissimulait sa profonde indifférence pour les maux d'autrui.

Il en voyait tant de ces cas désespérés et mal payés! A l'entendre, on aurait pu croire que la maladie des phtisiques n'était formée que de mieux consécuteurs.

— Et si la nuit est mauvaise? demanda-t-elle.

— Attendez tranquillement jusqu'au matin, répondit-il avec l'assurance d'un homme qui ne veut pas qu'on le dérange pendant la nuit.

Nathaniel garda le lit et Marie se fit apporter les repas dans sa chambre. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels elle quitta à peine le malade.

Les heures étaient longues, bien longues! Marie écrivait à sa mère, préparait quelque boisson à Nathaniel, ou bien elle lui lisait un cantique, puis elle s'accoudait à la fenêtre et rêvait.

Elle n'avait plus aperçu sa jolie voisine, mais elle l'entendait et écoutait avidement le moindre bruit qui lui arrivait à travers la porte de communication. L'existence de cette femme lui semblait si heureuse et elle aurait tant aimé la connaître!

Le matin, c'était en fredonnant qu'elle se réveillait; puis, c'étaient des rires et des commérages avec la femme de chambre; on entendait le bruit des fers à friser, le bruissement des toilettes. Parfois, une discussion s'élevait à propos d'un nœud ou d'un jupon, et Marie ne comprenait pas. Le français qu'elle avait appris dans *les Aventures de Télémaque* et dans *l'Histoire de Charles XII* ne suffisait plus.

Vers dix heures, la jeune femme quittait sa chambre et frappait à la porte de son oncle, auquel elle souhaitait un joyeux bonjour, accompagné de quelque plaisanterie.

La femme de chambre restait alors maîtresse du terrain. Elle rangeait, maniait plus longtemps qu'auparavant les petits ustensiles de toilette; elle sautillait de droite et de gauche, s'arrêtait devant le miroir, sans doute, et répondait aux galanteries des garçons de service.

Un silence complet régnait dans la chambre depuis le moment du déjeuner jusqu'au crépuscule. La jeune femme revenait alors, chantant à mi-voix des romances sentimentales et de ces airs langoureux comme peuvent en inspirer la vue de la mer empourprée, l'odeur des oranges en fleurs et le frémissement des eucalyptus. Et Marie retrouvait dans ces chants sa propre langueur. Il lui était doux de savoir que là, tout près, une femme comme elle se laissait bercer par le rêve. Elle en aimait sa voisine davantage; elle s'aimait en elle. A cinq heures et demie, la soubrette revenait, et elles recommençaient toutes deux à rire, à babiller comme des pensionnaires. De temps en temps, le bruit des fers et le bruissement des jupons fraîchement essorés couvraient leurs voix joyeuses. Des parfums étrangers arrivaient à Marie par le trou de la serrure.

La cloche du dîner leur faisait quitter la chambre. A dix heures, enfin, c'était : « Bonne nuit, mon oncle! » qui résonnait dans le corridor.

La femme de chambre aidait sa maîtresse à se déshabiller, mais sans bruit; puis elle partait en trotinant et descendait rapidement les escaliers, où les domestiques la guettaient.

Le murmure d'une prière arrivait jusqu'à Marie, une prière courte, indifférente, comme celle d'un enfant. La bougie s'éteignait, et presque immédiatement après s'élevait une respiration égale et paisible qui ne cessait qu'au matin.

C'est alors que commençaient pour Marie les heures les plus pénibles de son service de garde-malade, et pendant ces longues nuits dont l'uniformité n'était rompue que par les crises angoissantes de Nathaniel, c'était pour elle une sorte de consolation d'entendre ce souffle léger dans la pièce voisine; il lui semblait venir du pays du bonheur, où l'on peut rire le jour et dormir la nuit.

Nathaniel aimait les cantiques, il aimait surtout ceux qui lui parlaient de la mort. Il prétendait que cela le rendait joyeux. Il s'animait en écoutant ces chants qui narguaient l'infini et les souffrances terrestres.

Lui, le pasteur des âmes, voulait passer en triomphant ce seuil fatal vers lequel il avait conduit si souvent de pauvres créatures tremblantes. Il n'aurait pas osé tenir tête à un chien qui aboyait et il jouait comme un gladiateur avec les angoisses de la mort. Cela était devenu pour lui une sorte de point d'honneur.

— Lis-moi un cantique sur la mort, mais qu'il soit énergique, répétait-il souvent dans la journée et même la nuit, pendant les insomnies; il réclamait cela avec l'insistance d'un enfant qui veut être bercé. Parfois il s'impatientait, lorsque aveuglée par les larmes elle ne trouvait pas celui qu'elle désirait. C'est qu'il les savourait avec l'unction que mettrait un lettré à se réciter les *Odes* d'Horace ou les poésies de Goëthe.

Il y en avait un de ces cantiques : « Je cours vers ma patrie, » dans lequel le paradis était peint comme une chambre nuptiale, une mer de délices; un autre : « Réjouis-toi, mon âme! » qui ne laissait pas une parcelle de bonheur à la terre; un autre encore, si simple et si naïf : « J'y vais en paix et avec joie! » qui répandait comme un baume sur le cœur ulcéré. Mais aucun ne pouvait se comparer à : « L'heure est venue, Seigneur! » chant de victoire, d'allégresse et aussi de mépris pour les tourments terrestres.

Marie lui lisait docilement tout ce qu'il demandait; elle tenait le livre bien haut devant son visage, afin de dissimuler les sanglots qui lui montaient à la gorge. Lui ne s'en apercevait pas et ne songeait guère aux tortures qu'il faisait subir à sa malheureuse femme.

Pourquoi appelait-il la mort? Il le savait pourtant qu'il ne devait pas mourir. Pas encore, pas encore... Elle sentait qu'ils avaient devant eux toute une existence inconnue, une vie puissante dont l'approche la remplissait d'émotion. Ils n'avaient pas vécu jusqu'alors; ils allaient vivre...

C'était le quatrième jour que Nathaniel gardait la chambre. Le médecin avait promis que Nathaniel pourrait faire une sortie le lendemain. La guérison était évidente.

Marie était assise devant la croisée ouverte. Le vent lui apportait en une vapeur bleuâtre l'odeur des pommes de pin que l'on brûlait dans les foyers des environs. Le soleil se couchait. Au-dessous d'elle un oiseau inconnu était posé sur une branche d'oranger. Il gazouillait, puis s'arrêtait grisé par l'air et la lumière, et son chant s'achevait en quelques notes douces et légères.

Ce calme, après tant d'inquiétudes, faisait du bien à Marie, et elle se laissait aller à un alanguissement dont elle ignorait la cause et qui la plongeait dans une sorte de béatitude.

La voisine était rentrée. Elle ouvrait sa fenêtre, la fermait pour la rouvrir encore. Elle fredonnait une mélodie incertaine, et sa voix était presque aussi douce que le chant de l'oiseau.

La porte s'ouvrit, Angéline entra comme un tourbillon en riant et en criant :

— Une lettre, madame, une lettre !

— Une lettre... de qui ?

— De lui.

Puis, un silence, un long silence.

Qu'était-ce, lui ? Quelque parent, sans doute, quel qu'un de son pays ; c'était l'heure du courrier.

Mais Angéline vint la tirer de l'incertitude. Oh ! elle avait été adroite ; elle l'avait salué dans le vestibule et lui avait souri jusqu'à ce qu'il eût le courage de l'aborder, et voilà qu'il venait de lui glisser une pièce d'or dans la main, en la priant de remettre cette lettre à sa maîtresse : il s'agissait d'une nouvelle importante. Il n'arriverait jamais à lui parler ; il voulait...

— Tais-toi donc ! on nous entend.

Et puis on n'entendit plus que des chuchotements mêlés de rires.

Marie sentit un flot de sang lui monter au visage. Que pouvait-il avoir écrit ? Car c'était lui, elle n'en doutait pas. Lui avait-il avoué son amour ? voulait-il l'épouser ?

Et elle sourit comme on sourit quand on fait un sacrifice. Elle n'avait rien à sacrifier pourtant.

Du reste, c'était impossible. Si la jeune voisine avait reçu une demande aussi grave, elle n'aurait pas continué à bavarder avec sa domestique, elle se serait réfugiée en un coin solitaire, elle se serait jetée à genoux pour prier Dieu de l'éclairer.

Mais, en effet, elle renvoyait à présent sa femme de chambre ; on entendait dans le corridor les petites pantoufles qui s'éloignaient. Alors, il y eut un rire étouffé, une voix contenue, mais triomphante, qui répétait dans un paroxysme de bonheur :

— Oh ! que je suis heureuse, que je suis heureuse !

Les yeux de Marie devinrent humides et son cœur fut inondé de joie et de tristesse. Elle eût voulu les embrasser et les bénir tous deux, car il n'y avait plus de doute possible, il lui avait demandé de devenir sa femme.

« Si elle ne prie pas, se dit Marie, je le ferai pour elle. » Et elle joignit les mains.

Une voix s'éleva alors derrière elle, une voix dont le son était aussi sourd que celui de morceaux de terre tombant dans un trou. Une voix qui grinçait comme les cordes avec lesquelles on descend un cercueil :

— Lis-moi un cantique sur la mort, Marie !

Une épouvante la saisit, et elle, qui jusqu'alors avait toujours pris le livre sans hésitation et sans murmure, se jeta au pied du lit, prit les mains de Nathaniel dans les siennes et cria :

— Aie pitié !... je ne peux pas, je ne peux pas !

Trois jours se passèrent ; quoique la guérison fût des pas de géant, le malade avait préféré ne pas se lever.

Marie lui faisait son thé, préparait ses potions et lui lisait ses cantiques. Cet essai de révolte avait été le seul.

Elle n'entendait plus sa voisine. Depuis la fameuse lettre, sa gaieté semblait éteinte. Ce bonheur, qu'elle avait accueilli avec tant d'allégresse, avait donc été de bien courte durée.

Et Marie songeait à elle, s'inquiétait pour elle. Évidemment le vieil oncle avait fait des difficultés, il avait refusé son consentement et exigé la séparation des amoureux. Le jeune homme avait dû partir peut-être ? qui sait ?

« Quels yeux il avait ! » pensait-elle, et elle frissonnait au souvenir de ce sombre regard, voilé et si doux. « Est-ce un honnête homme ? » se demandait-elle. Elle eût aimé se répondre oui, mais quelque chose la mettait en garde contre lui et quelque chose d'autre encore lui disait que cela était sans importance.

« Qu'ils soient heureux ! répétait-elle, heureux comme je ne l'ai jamais été, heureux comme... » Elle s'arrêta : là se trouvait le mystère !

C'était un dimanche soir, le dernier jour de janvier. Nathaniel, toujours au lit, respirait péniblement. Il n'avait plus de fièvre, mais le manque d'air le faisait cruellement souffrir.

La lampe brûlait sur la table, une mauvaise lampe à pétrole, sombre et fumeuse. Marie avait pris dans ses papiers une grande feuille de buvard rose et elle en avait couvert le globe du côté du lit. Un ton chaud se répandait sur les draps et sur les couvertures de laine rouge, qui semblaient plus rouges encore, et les joues du malade, dans les reflets, avaient un air mensonger de santé.

Sur la table, les bouteilles et les fioles scintillaient en gais rayons, comme si celui qui les avait ordonnées leur avait communiqué quelque chose de sa gaieté suspecte. Au milieu de tout cela se trouvait le vieux livre de cantiques et sa date, 1795, brillait en lettres d'or sur la couverture de cuir usé.

L'heure du repos avait sonné. Les habitants de l'hôtel s'étaient dit bonsoir devant leurs portes, et dans la pièce voisine Angéline avait été congédiée. Le dernier de ses adorateurs faisait le tour des corridors sur la pointe des pieds et éteignait le gaz.

Tout était silencieux dans la chambre voisine.

Marie était assise devant sa table. Elle regardait la lampe sans penser à rien. Sa tête était lourde, un besoin de sommeil l'accablait, et cependant elle ne pouvait dormir : un frémissement intérieur la secouait et chaque nerf vibrait en elle.

Le malade l'appela.

— Le coussin a une bosse, dit-il, en essayant de se coucher de l'autre côté.

Marie secoua le coussin, l'égalisa, mais Nathaniel ne trouva pas le repas.

— Voilà de nouveau une nuit de terreur, de souffrance pour la chair, dit-il avec peine et en mâchant ses paroles.

— Veux-tu boire? demanda-t-elle.

Il refusa.

— Cette boisson est trop amère. Ah ! quelle angoisse, je ne puis respirer, et il y a pourtant de l'air autour de nous, des lieues d'air, dit-on. Il m'en faudrait plus encore : vois-tu, Marie, combien je suis gourmand !

Une plaisanterie était si rare chez lui qu'elle en fut effrayée.

— Je voudrais te prier... d'ouvrir la fenêtre, car, vois-tu, je suis gourmand, répéta-t-il, tout fier de son bon mot.

Elle hésitait : l'air de la nuit, le courant d'air... mais il se fâchait déjà.

— Si tu ne veux pas même me rendre le moindre service, alors, vraiment...

— Pardonne-moi, dit-elle, c'était pour ton bien.

Elle se leva et ouvrit la porte-fenêtre qui conduisait au balcon.

La clarté de la lune inonda la chambre.

Les mains croisées sur la poitrine, Marie tendait son front brûlant à l'air frais du dehors.

— Est-ce bien ainsi? demanda-t-elle en se tournant vers son mari.

Il inclina la tête :

— Oui, c'est bien, dit-il.

Alors, elle alla vers le balcon. La nuit était si belle, si douces les senteurs qui montaient du jardin !

Soudain, elle recula effrayée. Était-ce une apparition? Là, sur l'autre balcon, une femme, immobile, la tête couverte d'une dentelle blanche, regardait vers le ciel d'un air extatique.

C'était elle! c'était son amie!

Marie revint doucement et l'observa avec curiosité. Qu'elle était belle ainsi! éclairée par la lune qui pâlisait son doux et fin visage. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, un sourire mystérieux errait sur ses lèvres, et ses mains, qu'elle appuyait sur la balustrade, semblaient frémir de crainte et d'impatience.

Marie sentit les battements précipités de son cœur. Qu'était-ce que cela? Jamais elle n'avait rencontré un pareil visage, un pareil sourire... et pourtant ils ne lui étaient pas inconnus. C'est ainsi que doit être la femme qui...

Elle n'eut pas le temps d'achever le cours de ses pensées. Un accès de toux la rappela auprès du malade. Il lui faisait signe de fermer la croisée. Il eût, certes, mieux valu ne pas l'ouvrir... pour elle aussi. Alors, elle s'assit auprès de lui et lui soutint la tête jusqu'à la fin de la crise.

Nathaniel retomba épuisé ; il chercha sa main, elle la lui donna avec une caresse distraite. Ses pensées étaient ailleurs. Elle ne pouvait oublier la douce image sur le balcon, et cette soif de bonheur qu'elle n'avait plus ressentie depuis quelques jours la saisit de nouveau avec une force inaccoutumée.

Le malade se mit à parler :

— Tu as toujours été bonne pour moi, Marie; tu as toujours été une épouse patiente...

— Oh ! ne parle pas ainsi... bégaya-t-elle.

Il continua :

— Je voudrais pouvoir me présenter devant le Seigneur avec une conscience aussi pure que la tienne. Je voudrais pouvoir dire : « Mon père, j'ai toujours accompli fidèlement mon devoir. »

La main de Marie tremblait, un sentiment pénible se joignait à son émotion. Ces paroles semblaient l'atteindre comme un reproche.

Accomplir son devoir! c'était la loi suprême qui soumettait tous les êtres à la volonté de Dieu; c'était cette loi qui avait mis sa main dans celle de Nathaniel et qui l'avait conduite, silencieuse, jusqu'au lit nuptial. Le sentiment du devoir avait régné sans cesse dans son cœur, il lui avait rendu facile l'amour et le dévouement qu'elle avait jurés à son mari.

Et lui? Jamais il n'avait rien désiré d'autre; quelque chose de plus lui eût paru superflu, coupable même. Et pourtant ce quelque chose existait; elle l'avait vu dans ces yeux qui brillaient sous les rayons de la lune et frémissante comme un enfant qui a peur dans l'obscurité. Elle attendait que cette force inconnue se manifestât pour elle.

Le corps figé dans une immobilité de statue, elle restait les yeux fixés sur la lampe et sur la feuille de papier rose qui prenait à la lumière des tons de terre cuite. Et lorsqu'elle put secouer sa torpeur, elle n'aurait su dire combien de temps elle était restée ainsi. Quelques minutes? Quelques heures? Que de fois le matin l'avait surprise ainsi abîmée dans ses pensées!

La respiration du malade devenait difficile et ses doigts se cramponnaient aux siens.

— Souffres-tu? lui demanda-t-elle.

— Je suis un peu angoissé, et je voudrais que tu me lises un...

Il s'arrêta, il avait senti qu'elle tressaillait.

— Je ne te force pas, ajouta-t-il, blessé dans son égoïsme de malade et soupçonnant tout de suite une intention malveillante.

— Oh ! je le veux bien, mon ami, je veux tout ce que tu...

Et, courant à la table, elle écarta les fioles, prit le livre des cantiques, l'ouvrit au hasard et se mit à lire. Mais elle s'arrêta; elle avait commencé à lire une prière pour invoquer la pluie.

Et, pendant qu'elle furetait et cherchait, elle entendit, dans la chambre voisine, la porte s'ouvrir avec précaution; des pas légers quittèrent la fenêtre: « Chut! » dit une voix tremblante. La porte se referma doucement. Qui était-ce?

Elle eut un soupçon qui la fit rougir de honte, la honte de ce qu'elle avait osé soupçonner.

Alors ce furent des chuchotements précipités, bruyants, étranglés par la crainte et le bonheur. Elle distinguait les intonations sonores d'une voix d'homme. Les lettres se brouillèrent dans ses yeux, le livre lui tomba des mains, elle regardait effarée vers la porte.

Était-ce possible?

Quoi! cette femme qu'elle croyait si noble et si pure oubliait la dignité de son sexe jusqu'à faire entrer, pendant la nuit, dans sa chambre, un homme auquel elle n'était pas unie par le sacrement du mariage!

Mais alors que restait-il en ce monde? Où était l'honneur et la fidélité à Dieu dans cette absence de tout principe?

Elle fut saisie d'horreur et oppressée; haletante, elle voulut crier. Elle jeta un regard inquiet sur le malade. Pourvu qu'il n'ait rien entendu! Que ne pouvait-elle appeler, chanter, rire, afin de couvrir ce murmure de voix qui arrivait jusqu'à eux. Mais non, il n'entendait rien. Les yeux tournés vers le plafond, il respirait lentement, péniblement. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec difficulté. Il ne paraissait plus désirer qu'elle lui fit la lecture. Elle s'approcha du lit, et, tout en écoutant craintivement ce qui se passait dans l'autre chambre, elle demanda :

— Veux-tu dormir, Nathaniel?

Il eut un battement de paupières et dit :

— Lis-moi.

— Ne puis-je pas lire à voix basse?

— Lis-moi, répétait-il. Oh! que je ne m'endorme pas. Et la peur tremblait dans ses yeux.

— Non, non, balbutiait-elle.

Il lui fit signe de s'éloigner et s'absorba de nouveau dans le pénible travail que lui coûtait chaque respiration.

Marie prit le livre.

— Il faut que je lise un cantique sur la mort, se dit-elle.

Elle l'avait promis, mais elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Les chiffres dorés dansaient devant ses yeux, ses idées se troublaient, et toujours elle se répétait, comme en proie à une idée fixe :

— Il faut que je lise un cantique de mort!

L'oreille tendue vers la porte, elle cherchait à percevoir quelques sons, et tout à coup elle entendit ce qu'elle voulait entendre. C'était comme le murmure du

vent qui frôlait cette porte défendue. Elle saisit ces mots :

— Je t'aime follement, je t'adore, et j'en mourrai, mon amour, mon cher amour!

Marie ferma les yeux; elle eut la sensation d'une chaleur ardente qui envahissait son être et... elle n'eut plus de honte, car cette action coupable lui paraissait maintenant compréhensible, presque naturelle. Comment résister à une passion qui rend fou, qui donne la mort?

Il y avait donc des êtres qui s'aimaient ainsi? ce n'était pas une invention des romanciers?

Alors elle compara sa vie à celle qu'elle venait de surprendre. Hélas! le premier baiser l'avait fait reculer, et, après le départ de Nathaniel, elle s'était jetée aux pieds de sa mère en pleurant à la pensée de suivre cet étranger.

Elle se rappela aussi comment, le soir de son mariage, sa mère, l'ayant prise sur son cœur, lui avait murmuré à l'oreille :

— Courage, mon enfant! prie Dieu: tu vas subir le sort de toutes les femmes.

Et voilà ce qu'elle avait pris pour de l'amour.

Oh! comme elle les enviait, comme ils étaient heureux!

— Marie... fit une voix rauque.

Elle sursauta :

— Qu'y a-t-il? Que veux-tu?

— Ah! tu ne lis pas?

— Je lis, oui, je lis!

Ses mains fourrageaient dans les feuillets collés les uns aux autres. Une odeur de moisi qu'elle n'avait pas encore remarquée se dégagait du vieux livre, une odeur de renfermé, de feuilles sèches en automne.

Elle trouva enfin ce qu'elle cherchait.

« *Kyrie eleison, Christe eleison!* Notre Père, qui êtes aux cieux, ayez pitié de nous! »

Ses lèvres répétaient machinalement ce que lisaient ses yeux, mais son cœur et sa pensée s'unissaient dans une autre invocation :

« O Seigneur, toi qui es amour et charité, ne punis pas leur faute; bénis-les, quoiqu'ils n'implorent pas ta bénédiction; mets dans leurs cœurs la fidélité; que rien ne les sépare plus et qu'ils jouissent avec reconnaissance de la félicité que tu leur donnes. »

Des larmes jaillirent de ses yeux, et elle pencha son visage sur le livre pour cacher ses pleurs. Et soudain le voile qui enveloppait son cœur se déchira. Elle comprit, tout à coup, le langage mystérieux du soleil et de la mer, des buissons et des fleurs dans ce pays d'éternel printemps; elle comprit le chant des oiseaux et le sourire des hommes...

Et, dans ce brusque revirement de ses sentiments, elle oublia le couple pour lequel elle venait de prier; il lui devint étranger et s'effaça comme dans un nuage. Les voix mêmes ne lui parvenaient plus que de loin, très loin...

Car c'était d'elle qu'il s'agissait maintenant. Elle repoussait le passé gris et uniforme de l'accomplissement journalier du devoir, et elle s'élançait vers l'avenir lumineux.

Ah! comme elle avait trompé son mari! Elle lui avait juré de l'aimer et elle était restée insensible à ses côtés. Mais, maintenant, elle savait ce qu'était l'amour et elle se sentait capable d'aimer jusqu'à l'adoration, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort!

Elle lui donnerait au centuple ce dont elle l'avait privé. Méritait-il cette passion? la comprendrait-il? Peu lui importait. Il fallait qu'elle se donnât sans but et sans mesure, sans calcul et sans volonté!

Peu lui importait qu'il fût brisé et misérable, qu'il eût un corps malade, une âme mesquine. Peu lui importait qu'il fût là décharné et haletant, repoussant dans sa demi-pourriture. Elle l'aimerait, elle l'aimerait de toutes les forces de son cœur, car dans ce vaste monde il était le seul qui lui appartint. Il représentait la seule part de bonheur et de lumière que lui eût laissé le sort.

Elle se jeta vers lui, en tendant les bras :

— Oh! toi, mon unique bien, toi, mon tout, bégaya-t-elle; et, le menton appuyé sur sa main, elle le contempla.

Les oppressions avaient cessé; il reposait paisiblement. Pleurant de joie, elle s'inclina vers lui et couvrit ses mains de baisers.

Il la laissait faire, il ne bougeait pas.

Alors, elle remarqua que ses mains n'étaient plus comme à l'ordinaire, et elle eut peur. Incapable d'appeler, oppressée, elle le regarda. Elle toucha son front, elle mit la main sur son cœur. Tout était froid et rigide, et elle comprit.

La sonnette, les domestiques, le docteur, à quoi bon? Pourquoi appeler, il était trop tard!

Elle s'agenouilla et voulut prier.

Et, comme dans une vision, elle aperçut la maison de la veuve, le fourneau de faïence, ses sœurs, pauvres vieilles filles, l'éternel tricot dans les mains et, tout à côté, elle se vit elle-même avec ses cheveux blonds lissés à l'eau, son modeste nœud de ruban au col. Elle se vit la bouche béante et les yeux fixes devant les grands champs de neige, et il lui semblait qu'elle allait étouffer de ce grand amour dont elle n'avait plus que faire, car le seul être auquel elle aurait pu l'offrir n'en avait plus besoin.

Dans la chambre voisine, le chuchotement continuait, brûlant, saccadé :

— Je l'adore et j'en mourrai, mon amour, mon cher amour!

Ce fut là le cantique de mort de Nathaniel. Elle sentit que c'était aussi le sien.

SUDERMANN.

L'HISTOIRE DE L'ÉCRITURE

D'après un ouvrage récent (1).

On a cru longtemps que l'alphabet hébreu était la forme la plus ancienne de l'écriture et qu'il avait donné naissance à tous les signes conventionnels par lesquels l'homme transmet sa pensée dans le temps et dans l'espace. Les progrès de l'épigraphie sont venus donner un démenti formel à cette opinion, favorisée par les lacunes de la science autant que par la foi. De même que la linguistique, en empruntant leur méthode aux sciences naturelles, a établi que les langues naissent, se transforment et meurent, ainsi l'épigraphie, envisagée au point de vue spécial qui nous occupe, a permis de voir dans les diverses écritures des organismes vivants. Personne sans doute ne pense aujourd'hui, avec de Bonald, que l'alphabet est une révélation divine, contemporaine de la création de l'homme.

L'écriture a pris naissance à la fois sur plusieurs points du globe, et l'on cherchera vainement à reconstituer un type primitif d'où seraient sortis tous les systèmes adoptés par l'homme pour conserver le souvenir ou la connaissance de certains faits. Mais, si l'écriture n'a pas une origine unique, elle a partout suivi une évolution parallèle et passé par les mêmes phases.

Il existe deux procédés d'écriture, que l'on peut employer concurremment ou séparément : l'*idéographie* ou peinture des idées, et le *phonétisme* ou peinture des sons. L'idéographie précède toujours le phonétisme, car l'homme n'arrive pas du premier coup à créer, à adopter des signes ayant une valeur représentative et universelle. L'idéographie représente directement les objets matériels (par exemple, le disque ☉ pour le soleil), ou bien il traduit symboliquement des idées abstraites, c'est-à-dire qu'il emploie des signes conventionnels ayant un rapport plus ou moins direct avec ces idées (par exemple, les parties antérieures du lion } pour rendre l'idée de prééminence ou de puissance). L'imperfection de ce procédé conduisit au phonétisme. Comme les idéogrammes se lisaient, se prononçaient, avaient un son propre, on s'habitua peu à les employer comme signes de sons, abstraction faite du sens, et certaines images eurent à la fois une valeur symbolique et une valeur phonétique. Le rébus se trouve donc à la base du phonétisme, dont le développement comporte deux phases :

(1) Philippe Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*. — Paris, Imprimerie nationale, 1891 et 1892. — L'Imprimerie nationale a réussi à établir un volume qui lui fait honneur : les nombreux caractères étrangers que M. Berger produit à l'appui de son texte ont rendu en effet extrêmement difficile l'exécution typographique. L'ouvrage est en vente à la librairie Hachette.

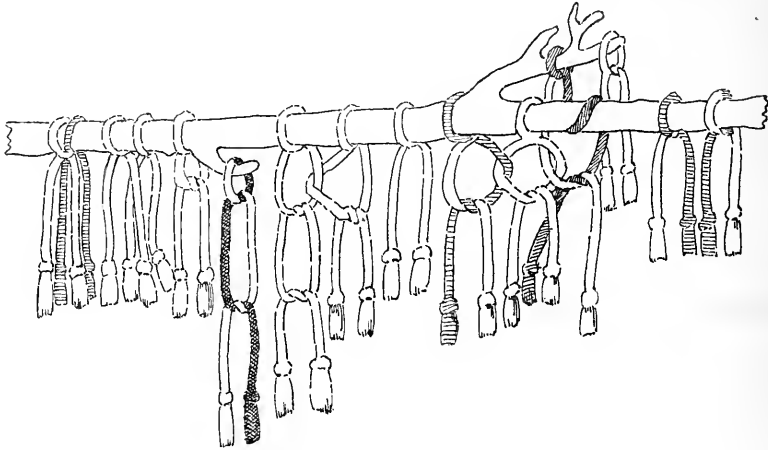
le *syllabisme* (articulations complexes) et l'*alphabet* (articulations simples).

L'érudition française s'honore d'un ouvrage important sur l'évolution de l'écriture : c'est l'*Histoire de la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*, due à la plume si consciencieuse de François Lenormant. Depuis la publication de cette substantielle étude, des textes nouveaux ont enrichi les collections épigraphiques ; Lenormant lui-même a repris son premier travail dans l'article « Alphabet » du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, et M. Maspero a terminé son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* par un chapitre remarquable de netteté sur les écritures du monde qu'il venait de faire revivre. M. Philippe Berger

a continué très heureusement l'œuvre de ses prédécesseurs ; les qualités de sûre érudition et de méthode dans le travail que dénote son *Histoire de l'écriture*, non plus que l'esprit synthétique nécessaire à la composition d'un livre de ce genre, n'étonneront aucun de ceux que leurs études ou leurs lectures ont mis à même d'apprécier le talent de l'auteur.

**

Avant d'inventer l'écriture proprement dite, l'homme a employé divers procédés symboliques ou mnémoniques. Tels sont les messages des Malais de Sumatra, formés de morceaux de sel, de poivre, etc., qui symbolisent l'amour, la haine ; tels sont les *wampoums* ou



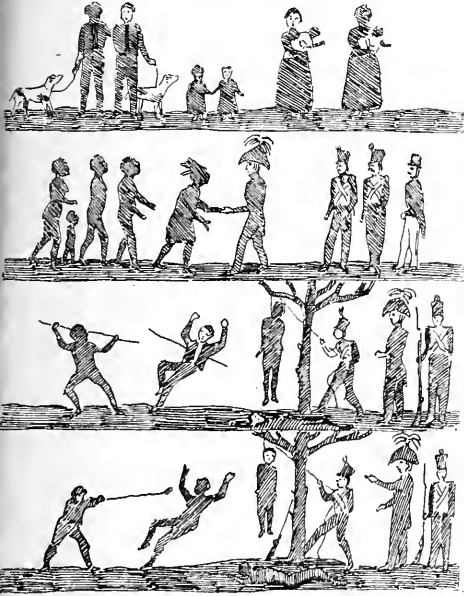
Quippo péruvien (d'après un manuscrit).

colliers de coquillages des Iroquois ; tels sont aussi les *quippos*, ces cordelettes à nœuds de couleurs différentes dont se servaient les Péruviens au temps des Incas.

La combinaison des images et des signes mnémoniques constitue un progrès décisif : le dessin se simplifie, se réduit aux traits indispensables à l'intelligence des faits conservés, vise à consigner une suite d'idées, et les récits figurés des Indiens de l'Amérique du Nord seraient de véritables écritures s'ils rendaient des sons au lieu de rendre des idées. A côté des essais de ces indigènes, M. Berger place une peinture figurative faite par les blancs à l'usage des indigènes : c'est la proclamation d'un gouverneur de Van Diemen pour annoncer la pacification du pays. La première ligne signifie que la pacification est faite ; la seconde, que le gouverneur accueillerait bien les indigènes qui l'accepteraient ; la troisième, que tout noir qui tuera un blanc sera pendu ; la quatrième, que le même sort est réservé au blanc coupable d'avoir assassiné un noir. Dans l'écriture aztèque, la pictographie tient une

place prépondérante, mais les images sont accompagnées de courtes légendes ; les noms sont écrits au moyen de signes qui en rappellent le son, sans avoir aucun rapport avec le sens, comme dans les rébus ; bien plus, les manuscrits savants contiennent des signes purement phonétiques. Ainsi, « le nom du roi *Itzcoatl* (serpent d'obsidienne), qui s'écrit sur les peintures populaires au moyen d'un serpent (*coatl*) garni de flèches d'obsidienne (*itzli*), s'écrit dans les manuscrits plus savants au moyen de cette même flèche d'obsidienne (*itzli*, racine *itz*), du vase (*comittl*, racine *co*) et de l'eau (*atl*)... Chaque caractère arrive à ne plus guère représenter que la syllabe initiale (ordinairement radicale) du mot qu'il désigne. Ces essais de phonétisme ont été tout d'abord appliqués aux noms propres. Cela n'a rien qui doive nous surprendre, l'idée de la personne étant attachée au nom lui-même, c'est-à-dire à un certain son beaucoup plutôt qu'à la signification presque toujours oubliée de ce nom ; aussi est-ce par les noms propres que s'est introduite l'écriture phoné-

tique en Égypte comme en Amérique ». L'écriture aztèque était donc relativement perfectionnée; elle



l'était encore beaucoup moins, toutefois, que l'écriture calculiforme (1) des Mayas du Yucatan ».

On ne peut classer absolument les écritures du



nouveau monde; elles sont à la fois pictographiques et phonétiques; elles tiennent des deux systèmes, malgré l'effort constant des Aztèques et des Mayas pour dégager l'écriture du dessin. L'ancien monde nous offre, au contraire, un certain nombre de systèmes nettement caractérisés: l'écriture chinoise, l'écriture cunéiforme et l'écriture égyptienne.

L'écriture chinoise a débuté par l'idéographisme pour arriver au phonétisme, mais elle s'est arrêtée au syllabisme et n'a jamais atteint à l'alphabet. Elle se composa à l'origine d'un petit nombre d'images directes; plus tard, la combinaison des caractères simples

servit à rendre les idées abstraites: par exemple, le caractère 首 (*tête*), combiné avec 走 (*mouvement*), donna le caractère composé 道, qui désigne une *tête en mouvement*, autrement dit l'intelligence. Vinrent ensuite les essais de phonétisme par rébus. — L'écriture ainsi formée étant extrêmement confuse, les Chinois choisirent un certain nombre d'idéogrammes fondamentaux, dont chacun désigna un ordre distinct d'idées générales, une catégorie de la pensée. Lors donc que l'on voulut savoir le sens d'un signe, on chercha préalablement l'idéogramme fondamental, la *clef* indiquant la famille d'idées à laquelle appartenait le signe à interpréter. Ainsi, tout caractère chinois se compose d'un élément déterminatif, signe d'idée, et d'un élément phonétique, signe de prononciation.

Le chinois est une langue isolante, c'est-à-dire que tous les mots dont il se compose sont monosyllabiques: il en résulte que chaque idéogramme, considéré



Écriture chinoise. — Parallèle des idéogrammes primitifs et des caractères usités de nos jours.

comme signe de son, représente une syllabe isolée. Mais, dans les langues à flexion, comme le chaldéen, l'égyptien, où les mots peuvent être polysyllabiques, l'emploi du rébus ne permettait pas de décomposer les mots en leurs syllabes et de représenter chacune de celles-ci par un signe particulier. Les Chaldéens convinrent donc (nous avons constaté le même procédé chez les Aztèques) de donner à divers signes idéographiques la valeur phonétique de la première syllabe du mot. Leur écriture, adoptée par les Assyriens, se propagea en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse,

(1) On appelle cette écriture *calculiforme* (*calculus*, caillon) à cause de la forme des éléments dont elle se compose. Les marches du grand temple de Palenqué, au Mexique, en sont couvertes.

y subit des simplifications utiles et fut même adoptée par les Cypriotes, qui parlaient un dialecte grec. Elle est appelée *cunéiforme*, parce qu'elle résulte des diverses combinaisons d'un même signe horizontal, vertical ou recourbé en forme de *coin* :



Une des principales difficultés de l'écriture cunéiforme réside dans l'emploi simultané de caractères idéographiques et syllabiques; car il arrive constamment qu'un même caractère peut se prononcer de différentes manières suivant qu'on lui assigne sa valeur phonétique ou l'une des valeurs idéographiques dont il est susceptible. La difficulté serait inextricable pour les noms propres, qui s'écrivent souvent d'une façon purement idéographique, si, à côté de cette écriture étymologique, on ne trouvait d'autres textes où ils sont écrits d'une façon purement phonétique... Une autre difficulté, résultant aussi de l'origine idéographique de l'écriture assyrienne, consiste en ce qu'un même caractère a souvent plusieurs valeurs syllabiques, et que, réciproquement, plusieurs signes différents peuvent répondre au même son. On appelle les premiers *polyphones*, les seconds *homophones*.

C'est dans la vallée du Nil que l'écriture idéographique fut portée à son plus haut degré de perfection. Les hiéroglyphes égyptiens ont été divisés, par Champollion, en trois catégories :

1° Les caractères figuratifs, qui expriment des idées concrètes;

2° Les caractères symboliques, qui expriment des idées abstraites (par exemple : un homme à genoux, les mains levées au ciel, pour rendre l'idée d'adoration);

3° Les caractères phonétiques.

Mais ce qui fait de l'écriture égyptienne la plus remarquable des écritures idéographiques, c'est que, en devenant phonétique, elle ne s'est pas arrêtée au syllabisme; elle a su exprimer des articulations simples, devenir partiellement alphabétique, et préparer ainsi l'une des plus belles et des plus utiles découvertes.

Avant de retracer l'histoire de l'alphabet et de sa propagation, il convient de noter que la nature de l'instrument employé pour écrire, celle de la matière destinée à l'écriture, enfin la loi économique du moindre effort ont conduit les peuples qui se servaient de caractères idéographiques à modifier la forme de ces caractères : le caractère chinois 日 (*soleil*) n'est autre chose que le caractère primitif ☉, déformé par le pinceau; les idéogrammes chaldéens, tracés sur la brique, sont devenus des paquets de coins; les hiéroglyphes égyptiens se sont successivement simplifiés en deux écritures cursives : la *hiératique* et la *démotique*.

**

Les Phéniciens, qui étaient en relations suivies avec

l'Égypte, lui empruntèrent son écriture, mais ils ne la lui empruntèrent pas telle quelle. Ces actifs trafiquants, que l'on a justement appelés les Anglais de l'ancien monde, avaient besoin d'une écriture rapide, simple, commode; et de l'immense quantité de signes en usage chez les Pharaons, ils ne retiennent que les signes d'articulations simples, les *consonnes*. Les vingt-deux caractères, ainsi retenus, servirent à rendre, par leurs diverses combinaisons, non plus des idées, non plus des mots ou des syllabes, mais les éléments primordiaux du langage. Et comme chez tous les peuples ces éléments sont à peu près les mêmes, l'alphabet phénicien modifié put s'adopter à toutes les langues.

Les alphabets grecs et italiotes se détachèrent les premiers du tronc commun. Les Grecs firent subir à l'alphabet phénicien une série de transformations intéressant la direction, la forme et la valeur des lettres. Comme ils avaient du goût, ils retournèrent et redressèrent les lettres phéniciennes; comme leur langue était merveilleusement claire et sonore, ils puisèrent « dans le tas des gutturales », dont ils n'avaient que faire, et ils se servirent de ces signes inutiles pour rendre les voyelles. Les Phéniciens, en effet, n'écrivaient que les consonnes; le lecteur suppléait le reste, et la voyelle était, en quelque sorte, comprise dans la consonne; elle faisait corps avec elle.

L'écriture grecque eut une fortune considérable, qu'elle dut au rayonnement de la civilisation hellénique. Aux confins du monde oriental, elle eut pour dérivés les alphabets phrygien, lycien et carien; dans le bassin occidental de la Méditerranée, elle donna naissance à la famille des alphabets italiotes, dont le plus important est l'étrusque. L'alphabet étrusque n'a pas seulement donné naissance à ceux du centre et du nord de l'Italie, il est possible qu'il ait en outre servi d'intermédiaire entre l'écriture grecque et l'écriture latine. De cette dernière, définitivement constituée aux environs de l'ère chrétienne, sont sortis tous les alphabets usités de nos jours chez les peuples de race latine et de race germanique; d'autre part, l'alphabet grec a joué pour l'Europe orientale et l'Égypte le rôle qu'a joué en Occident l'alphabet latin : il a donné naissance au copte, et, au ix^e siècle de notre ère, Cyrille et Méthode tirèrent du byzantin l'ancien alphabet slavons, d'où est sorti le russe moderne.

Les alphabets des peuples sémitiques, si étrangers en apparence, sont aussi des dérivés de l'alphabet phénicien, mais ils ne découlent pas rigoureusement les uns des autres : « Le même processus se poursuit sur plusieurs points à la fois; les différents alphabets sémitiques sont les témoins des différents moments de cette altération progressive. Ils se rattachent tous à trois ou quatre grands courants parallèles qui présentent, aux mêmes époques, des altérations analogues, produites par une même cause : 1° le phénicien qui, à

l'époque romaine, aboutit en Afrique à l'écriture néo-punique; 2° l'ancien alphabet hébreu, dont le samaritain est un rameau détaché, qui a séché sur place; 3° l'écriture araméenne, qui a donné naissance, d'une part, à l'hébreu carré et au palmyrénien; de l'autre, au nabatéen, au syriaque et à l'arabe; 4° l'écriture himyarite, à laquelle il convient de joindre l'alphabet des inscriptions que l'on trouve dans le désert de Sôfa. »

Les grands propagateurs de l'alphabet dans le monde oriental ont été les Araméens, établis entre les Phéniciens et les Assyriens, rayonnant jusqu'au centre de l'Arabie, et en contact incessant avec les Hébreux. C'est sous sa forme araméenne que l'alphabet s'est répandu en Asie, où il a eu une fortune non moins extraordinaire qu'en Europe, puisqu'il convient sans doute de rattacher à l'écriture araméenne de l'époque perse les anciennes écritures de l'Inde : d'une part, l'écriture indo-bactrienne, usitée dans le nord-ouest, sur la route de l'Asie centrale et de la Perse; d'autre part, l'écriture indienne, usitée dans l'intérieur de la presqu'île hindoustannique. L'origine araméenne de la première est évidente, mais celle de la seconde est niée par les indianistes anglais; en d'autres termes, on ne sait par où l'alphabet sanscrit est arrivé aux Hindous, ni le type auquel il se rattache, l'opinion la plus probable voyant toutefois dans cette écriture un dérivé de l'araméenne par l'intermédiaire de l'indo-bactrienne. Enfin, tandis que l'alphabet indo-bactrien n'a fourni qu'une courte carrière, l'alphabet indien a, par contre, été appliqué successivement au prâcrit, au pali, au sanscrit, et il est ainsi devenu l'écriture sacrée de l'Inde tout entière. — Les dérivés iraniens de l'alphabet araméen sont le zend et le pehlyvi; ses dérivés sémitiques sont l'hébreu carré et l'écriture pamyrénienne, laquelle sert d'intermédiaire entre l'hébreu carré et le syriaque.

Le dernier pas qui séparait l'alphabet de l'écriture cursive fut franchi par les Nabatéens, créateurs des ligatures, et l'arabe, en devenant une calligraphie, marqua la dernière étape dans l'évolution de l'alphabet sémitique. Il importe de remarquer que, si les Sémites ont ajouté les voyelles à leur écriture, ils ne leur ont jamais donné place dans l'alphabet, ils ne les ont jamais isolées. Ils ont d'abord employé, comme les Grecs, certaines lettres gutturales ou semi-voyelles, qui se rapprochaient des voyelles pour le son, tout en leur conservant, dans d'autres cas, leur valeur comme consonnes. La même lettre pouvait donc être alternativement voyelle et consonne. Le jour où l'hébreu devint une langue littéraire, les voyelles furent indiquées par une notation artificielle et étrangère à l'organisme de l'écriture : c'est le système des *points voyelles*, points ou petits traits accompagnant les consonnes et disposés de manière à rendre par leurs diverses combinaisons toutes les nuances des voyelles.

Ainsi, l'écriture phénicienne s'est peu à peu propagée dans le monde, et il n'est rien de plus imposant, comme le remarque M. Berger, que cette marche de l'alphabet à la conquête du globe. Une fois établi dans le bassin de la Méditerranée, on le voit envahir l'Asie par l'Inde, par le plateau central et même par la Sibérie, devançant ainsi les voyageurs modernes. C'est la marche même de la civilisation, dont les migrations de l'alphabet permettent de mesurer les étapes.

Une question se pose à la fin de cette esquisse rapide et forcément incomplète (1) : l'alphabet phénicien serait-il un jour dépossédé de son monopole et remplacé par un système plus parfait ?

C'est peu probable.

Que, pour les besoins de la science, on crée des alphabets de transcription universelle, on rendra service aux savants, mais on n'aboutira jamais qu'à une sorte de formule algébrique du langage, et non à une écriture nouvelle, dont le premier caractère doit être la simplicité. Plutôt que de réformer l'écriture, il serait préférable de réformer l'orthographe, ce qui reviendrait à adapter l'écriture au langage dans des conditions aussi voisines que possible de la réalité. D'ailleurs, le langage écrit évolue et se transforme : toute nouvelle écriture devrait logiquement découler de celle qu'elle remplacerait en la simplifiant.

MAXIME PETIT.

VARIÉTÉS

Conte de Noël.

La scène est au ciel, le soir de la Nativité.

Le petit Jésus dit, avec un soupir d'ennui, à Dieu le Père : « Allons, il me faut descendre sur terre, porteur de joujou pour les enfants qui attendent ma venue annuelle. C'est ma nuit de corvée; si je pouvais m'y soustraire! mais les matérialistes l'auraient trop belle à nier mon existence. Le devoir professionnel avant tout. » Et il quitta son joli pays de Paradis (pour les descriptions, consulter Milton et Dante, *passim*) après avoir eu soin de décommander la maltrise des anges de chœur.

Il s'acheminait vers Paris, selon sa coutume, suivi des chérubins-portefaix qui équilibraient sur leurs dos ailés des piles de paquets très hautes; vous connaissez

(1) M. Berger consacre la troisième partie de son ouvrage aux « Alphabets de la lisière du monde ancien », c'est-à-dire à l'himyarite, à l'éthiopien, aux inscriptions du Sôfa, à l'écriture berbère, aux alphabets ibériques et à l'alphabet ogamique (écriture nationale irlandaise). Quel que soit l'intérêt de cette troisième partie, nous ne pouvons ici que le signaler.

la route, on prend par la Voie lactée, la Grande-Ourse, on descend par l'est de Paris, et on traverse la ville.

Dès qu'il entra dans la zone d'hiver, l'Enfant-Dieu grelotta : « Brouou! quel froid sec et piquant! J'ai hâte d'avoir fini; coupons par le plus court. » Donc, au lieu de piquer tout droit sur le quartier du Parc-Monceau, cage d'enfants riches, il s'arrêta d'abord sur Belleville, Ménilmontant, La Villette. « Attention! ordonna-t-il à la première escouade de ses chérubins; apprêtez-vous à précipiter votre charge dans les cheminées des maisons que j'entrevois là-bas; et dépêchez vous : la gelée me brûle les doigts. »

Les chérubins stoppèrent, interdits. Ils s'entre-regardèrent sans discuter l'ordre, mais sans l'exécuter.

« Eh bien? qu'est-ce que vous attendez? »

— Seigneur, répondit le moins timide, Votre Divinité ne se rend peut-être pas compte de notre embarras. Qu'Elle daigne regarder...

— Quoi?

— ... Mais ces maisons où nous devons jeter les paquets. Comment les jouets pénétreraient-ils à l'intérieur? Il n'y a pas de cheminées.

— C'est ma foi vrai, fit Jésus, surpris.

Il regarda mieux; il avait oublié le froid et l'onglée. Il s'approcha; les maisons étaient si pauvres, si misérables, que les locataires avaient supprimé les cheminées pour en interdire l'accès au gel et à la neige. Puis, à quoi bon des cheminées en ce temps où le charbon coûte trop cher, plus cher que le pain?

« Oh! oh! pensa Jésus, comment ne suis-je jamais venu par ici? Les mœurs de ces pauvres gens sont singulières... »

Avisant enfin une maison dotée d'un tuyau de tôle, il s'y glissa. Le céleste ramoneur dégringola dans une chambre où nul meuble n'offusquait la liberté des murs. Sur un lit de sangles, un couple de misérables; cinq petits enfants blottis dans un coin du galetas dormaient tout habillés afin d'avoir moins froid, serrés les uns contre les autres, et rêvaient d'un pays inconnu rempli de Bureaux de bienfaisance et de Fourneaux de charité.

Jésus s'aperçut que les petiots avaient les pieds nus; il chercha vainement leurs souliers pour les remplir de poupées consolatrices; les pauvres petits n'avaient jamais eu de souliers.

Il remonta un peu triste par la cheminée, descendit dans une autre maison, dans une troisième, dans une autre encore, sans voir jamais de feu, de meubles, de souliers. Et plus il visitait de chambres nues, plus grandissait sa colère, et les chérubins-portefaix qui voletaient à quinze pas derrière lui se chuchotaient : « Sûr que Notre-Seigneur va se fâcher à fond et tout casser. »

A la dixième maison, Jésus n'y tint plus : « Ainsi, voilà ce que j'apprends! Tandis que je comble de biens des familles qui n'ont rien fait pour ça, d'autres végè-

tent au point de n'avoir pas même de souliers pour les enfants qui trottaient pieds nus dans la neige! et les heureux endormis dans leur béatitude de propriétaire ne songent pas à secourir les déshérités! Je sais bien qu'il y aura toujours des pauvres parmi les hommes, mais je croyais que les riches auraient eu le cœur de me représenter sur terre; et tendants infidèles, ils ont malversé dans l'administration de mes biens et se sont approprié mes dépôts. C'est de la sorte qu'ils m'acquière une réputation de Dieu partial, injuste, protégeant la minorité des satisfaits. Tant pis pour eux, mais je vais faire un exemple dont on se souviendra. »

Il courut vers les quartiers riches où les maisons abondent en cheminées. Là, il trouva des bataillon de souliers campés au seuil des âtres. Il y en avait même trop, car pour tromper Celui qui sait tout et récolter plus de polichinelles que leur dû, les petits enfants des banquiers avaient aligné d'interminables paires de chaussures, pantoufles, bottes, brodequins jusqu'à des snow-boots.

« Si jeunes, et déjà filous! pensa Jésus. Mes chéris vous serez punis par où vous avez péché. »

Méthodiquement, minutieusement, ainsi qu'au matin un garçon d'hôtel dans les couloirs endormis, le petit Jésus ramassa les paires de chaussures, grande et petites, sans en oublier une. Il zassia le quartier Monceau, le quartier des Champs-Élysées, le quartier Malesherbes, le quartier du Bois de Boulogne. Puis il revint, d'un vol alourdi, aux quartiers pauvres, et dis sémina son butin dans les maisons tristes, qu'il avait une première fois visitées, où l'onglée mordait tant de petits pieds nus.

Et il remonta au Ciel, vers l'Infinie Béatitude, avec la conscience du devoir accompli.

Jamais la Préfecture de police ne put expliquer d'une manière plausible le rapt de tant de souliers. M. Macé déclara aux interviewers que de pareilles anomalies ne se produisaient pas avant sa mise à la retraite. Quant à M. Lozé, il a failli en devenir occultiste.

P.-S. — Et les polichinelles? m'ont demandé mes nièces. Qu'est-ce qu'il en a fait, le petit Jésus?

J'ai répondu que je ne le savais pas, mais, pour mes lecteurs, je n'ai rien de caché : les polichinelles? L'Enfant-Dieu les a déposés chez M. Henri Becquë. On en tendra souvent parler d'eux, mais on ne les verra jamais.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

THÉÂTRES

GYMNASÉ : *Charles Demailly*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, tirée du roman de MM. Edmond et Jules de Goncourt, par MM. Paul Alexis et Oscar Méténier. — Aux ÉCOLES : *la Dame de la mer*, pièce en cinq actes de M. Henrik Ibsen.

Interrogé récemment par un reporter sur le *Charles Demailly* qu'on répétait au Gymnase, M. de Goncourt répondit d'abord, et d'un air satisfait, que « la pièce suivait pas à pas le roman ». Il ajouta que, bien que la pièce ne fût pas de lui, il était loin de s'en désintéresser : le matin même il avait eu « une idée » qu'il venait de télégraphier à M. Konig. Le reporter eut un sursaut ; il conjura M. de Goncourt de lui confier son « idée » ; M. de Goncourt semblait hésiter. Le reporter supplia : « L'idée!... l'idée!... Dites-moi l'idée! » M. de Goncourt hésitait encore : il ne savait pas s'il avait le droit... Le reporter insista... M. de Goncourt se laissa fléchir : « Voici! » déclara-t-il. Et, pendant que le reporter couvrait son carnet de notes fiévreuses, il ajouta avec simplicité : « Le second acte se passait dans un salon; l'idée que j'ai eue est de changer ce salon en serre à raisins : ce sera beaucoup moins banal!... »

Faites-y attention ; les deux phrases que je viens de citer résument très exactement la poétique dramatique de M. de Goncourt. Telle nous l'avons vue à l'Odéon dans *Germinie Lacerteux*, telle nous la retrouvons au Gymnase dans *Charles Demailly*. Peu importe que la pièce soit ou non signée de lui ; ce sont ses principes et ses « idées » qui y sont appliqués. Et cette poétique-là, j'ose dire qu'elle est précisément le contraire du théâtre.

Vous savez par quoi valent surtout les romans des Goncourt : le souci presque maladif de la forme ; la nervosité pittoresque et parfois crispée de l'expression ; la notation de petits détails accumulés et quelquefois un peu artificiels. Au lieu de traiter largement telle crise de la vie de leurs personnages, ils en décomposent les éléments, et nous montrent successivement les cent petits faits qui l'ont amenée. Et, déjà, vous voyez que les qualités principales de ces romans ne pourront être transportées au théâtre. Il faudrait « repenser » entièrement le roman, le refaire, et c'est à quoi M. de Goncourt ne consentirait jamais.

Il professe pour la chose écrite un respect superstitieux ; la meilleure pièce, pour lui, est celle qui, le plus, « suit pas à pas » le roman ; et il croit se conformer aux exigences du théâtre en changeant un salon en serre à raisins!... Comme il ne peut mettre à la scène tous les épisodes qui figurent dans le roman, et qu'il ne comprend pas que la besogne de l'auteur dramatique serait de les résumer en quelques traits frappants, il

choisit les principaux ; et, pour lui, les principaux sont les plus excessifs, les plus forcés ; et, comme il s'efforce de reproduire le texte du roman, il exprime ces épisodes déjà excessifs dans une langue capricante qui les rend plus excessifs encore. Ce n'est pas tout. Pé-né-tré de la conviction que plus la pièce contiendra de passages du roman, meilleure elle sera, il y met autant d'épisodes qu'elle en peut contenir. Et quand elle en est pleine, pleine à déborder, il ne s'aperçoit pas qu'il y manque le principal, ce qui les relie, les raisons d'être des épisodes et les actions des personnages. Glose curieuse, il lui arrive de les déplacer : là où ils étaient, dans le roman, ils étaient utiles ; là où ils sont, dans la pièce, ils ne servent de rien. Qu'importe à M. de Goncourt, pourvu qu'ils y soient ! Par exemple, vous vous rappelez, dans le roman, la scène violente à la suite de laquelle Charles manque de jeter sa femme par la fenêtre ; le ressentiment que garde Marthe de cette brutalité est même une excuse pour l'infamie qu'elle commet en remettant à Nachette les lettres de son mari. Dans la pièce, la scène des lettres a lieu au troisième tableau, sans qu'on puisse discerner ce qui y pousse Marthe. La place a manqué pour l'épisode de la fenêtre. Mais renoncer à une si belle scène!... On la met au tableau suivant ; elle n'y sert absolument à rien qu'à produire un effet un peu gros ; mais on l'y transporte, avec le texte ! Le texte ! le texte ! « Respectez le texte ! » comme s'écriait jadis une grande tragédienne irritée.

J'ai choisi à dessein cet exemple, car cette fin du quatrième tableau est, en soi, assez dramatique. Mais remarquez que l'émotion qu'elle nous cause est une émotion purement brutale, analogue à celle que nous donnerait un accident dont la victime nous serait inconnue.

À procéder de la sorte, à accumuler les épisodes sans que rien les relie, les personnages disparaissent ; il ne reste plus d'eux qu'une sorte de carcasse ou de squelette. Bien plus, en choisissant les faits les plus exagérés, on exagère en même temps le peu qui reste de leurs caractères ; on ne nous en montre que les points extrêmes. Prenez Demailly. Dans le roman, c'est un écrivain, auteur d'un livre remarquable. Dans la pièce, ce n'est plus qu'un chroniqueur. Ce n'est pas moi qui médirais des chroniqueurs. Les lecteurs de la *Revue bleue* savent ce qui peut tenir dans une chronique d'observation fine et avisée. Il n'en est pas moins vrai que l'indignation de M. de Goncourt contre la femme qui empêche Charles de faire sa « copie » a quelque chose de burlesque. C'est qu'ici encore, on a respecté le texte. Les diatribes, excessives à coup sûr, comme celle qui empêchait Demailly d'achever un livre, paraissent plus exagérées encore et un brin ridicules, quand on songe qu'il s'agit ici de deux cents lignes de prose, d'une portée médiocre, sur la destinée du genre humain. Cette « gendeletrie » était bien dé-

plaisante dans le roman. On y voyait en plein cette superstition de la littérature (dont chaque scène de la pièce est un nouvel exemple), cette conviction que la chose écrite est en soi-même sacro-sainte, et ce respect agenouillé devant la phrase, qui nous ont valu les cinq volumes du « Journal ». Au théâtre, cela est, à proprement parler, insupportable. Toujours son papier, toujours sa plume... Charles n'a donc ni cœur, ni sang, ni muscles?... Et, si je voulais être un peu méchant, je vous ferais remarquer que ce culte béat pour l'écriture a cependant une limite chez M. de Goncourt. Une chronique est chose adorable en soi; une critique est chose méprisable. Pourquoi deux mesures? L'une et l'autre, et non l'une sans l'autre, il me semble.

Je désirerais vous montrer encore, par un exemple, combien ce théâtre-là est artificiel et convenu, aussi convenu que le plus bas vaudeville. *Charles Demilly* (roman) date de trente-cinq ans. Je ne sais si, en 1858, les journalistes étaient tels que nous les représente M. de Goncourt...

Et, ici, je suis bien forcé d'ouvrir une parenthèse, puisque l'auteur a cru devoir attribuer d'avance les critiques qu'on ferait de sa pièce à des rancunes professionnelles. Les journalistes sont, tout comme les autres, capables de vilenies; plus que les autres, peut-être, parce que leur vanité est plus exaspérée; en tout cas, leurs faiblesses sont plus apparentes, puisqu'elles s'adressent au public. Mais pourquoi M. de Goncourt a-t-il été choisir la seule perfidie peut-être que ne puisse commettre un journaliste? Ignore-t-il donc que l'on « se tient » plus que nulle part dans ce monde spécial, et que, si l'on avait un reproche à faire à la presse, ce serait le reproche contraire de celui qu'on lui fait dans *Charles Demilly*? Rappelez-vous certaines décorations données il y a quelques années: ce fut, dans le public, une stupeur. Pas un journal ne fit une observation... Ceci dit, je reprends mon raisonnement.

Quelles qu'aient pu être en 1858 les mœurs des journalistes, il est manifeste qu'elles se sont fortement modifiées depuis lors. C'est probablement la classe où les changements ont été les plus rapides et les plus profonds: habitudes, caractères, conversation, tout a été bouleversé de fond en comble. M. de Goncourt s'en est bien aperçu, et il a voulu « moderniser » sa pièce. Mais il s'y est pris de façon singulière! Dans la salle de rédaction, il a mis des affiches de Chéret; il a fait annoncer par des crieurs de journaux « les arrestations de ce matin »; sur le boulevard, aperçu par les fenêtres, il a mis des globes électriques et des omnibus à trois chevaux; et, sur ses personnages, des vêtements à la mode de 1892. Au texte, naturellement, il n'a pas changé un mot: les journalistes parlent comme ils parlaient dans le livre, d'après le Lousteau de Balzac. Et il a cru, de bonne foi, avoir « modernisé » sa pièce. A ce compte-là, pourquoi ne pas jouer *le Misanthrope*

en smoking et en robes empire?... N'avais-je pas raison de vous dire en commençant que l'idée de « la serre à raisins » résume parfaitement l'esthétique dramatique de M. de Goncourt. Il nous l'avait montré plusieurs fois déjà: jamais avec tant d'éclat et d'évidence que dans *Charles Demilly*.

Un de nos confrères déclarait le lendemain de la première (non sans malice, j'imagine) que le directeur du Gymnase était tout à la « nouvelle école ». Ne le croyez pas. Le théâtre de M. de Goncourt n'a rien à voir avec le théâtre de la « nouvelle école » (je me sers de cette sottise expression pour la facilité de la discussion): il en est l'opposé. Elle cherche un théâtre qui, tout en respectant les conventions indispensables à l'art dramatique comme à toute œuvre d'art, se débarrasse de toutes celles qu'il s'est agrégées depuis près de deux siècles; le théâtre de M. de Goncourt néglige les premières, et a trouvé le moyen d'ajouter aux secondes de nouvelles conventions plus insupportables et moins excusables. Elle demande un théâtre qui revienne à la belle simplicité de notre théâtre classique; un théâtre où les caractères commandent les événements, et non les événements les caractères; M. de Goncourt accumule dans ses pièces des événements sans lien, sans raison, sans logique, auxquels se heurtent des semblants de personnages sans caractère, sans sentiments, sans réalité aucune. Elle demande au théâtre de tenir compte du « milieu », mais en nous montrant l'influence de ce milieu sur l'âme des personnages; pour M. de Goncourt, le milieu c'est le décor: il change un salon en une serre à raisins, et il croit que la scène en est changée!... Après cela, qu'il divise sa pièce en tableaux, en tranches, puisque c'est le mot à la mode, au lieu de la diviser en actes solidement reliés ensemble comme on faisait jadis, c'est le moindre de mes soucis. Mais nous donner pour une merveille une tranche où il n'y a rien, et pour ce motif seul qu'elle est une tranche, non!

Je m'enporte et j'ai tort. Mais c'est qu'aussi la haute situation de M. de Goncourt dans la littérature pourrait donner le change, et il faut prévenir tout malentendu, intéressé ou non. Ce théâtre-là est aussi éloigné de la réalité, et plus funeste, que le théâtre de Scribe et de ses élèves. Il me déplaît souverainement, parce qu'il contient ce qui me déplaît le plus au monde... J'aime autant ne pas vous dire quoi.

Les interprètes ont défendu la pièce de leur mieux. M. Raphaël Duflos, que je n'ai pas beaucoup aimé dans les premiers actes, a joué les derniers avec une force et une mesure peu communes. A côté de lui, il faut citer M. Colombey, qui s'est efforcé de donner une personnalité au Natchette de la pièce, et M. Nertann, dont j'apprécie fort la simplicité et la roudeur; M^{me} Sisos, dont le jeu m'a paru parfois un peu sec et artificiel, a été servie ici par ses défauts mêmes. Elle a été de tous points excellente dans le rôle de Marthe. Depuis *Ré-*

voltée, c'est sa plus belle création. Et si je ne cite pas les vingt comédiens qui jouent ou figurent dans *Charles Demailly*, c'est que la place me manque. Je veux nommer cependant M. Hirsch, fort plaisant dans un rôle presque muet... Et M. de Goncourt nous parle de réalité! Mais si un Brésilien tel que celui-là paraissait dans la rue, avec ses cris de singe, son teint au charbon et ses diamants en bouchons de carafe, la foule entière se mettrait à le suivre!...

* *

Je ne peux vous parler aujourd'hui de *la Dame de la mer*, d'Ibsen, qu'ont fait représenter les Escholiers. La soirée a été des plus intéressantes, et j'en parlerai certainement quelque jour. Je veux au moins dire un mot des interprètes. M^{lle} Georgette Camée a précisément les qualités nécessaires, y compris la conviction, pour représenter les héroïnes de la dernière manière d'Ibsen, mi-symboliques, mi-réelles; M^{lle} Meuris est une très gentille Hilde; et l'on a fort applaudi une jolie et gracieuse jeune femme, M^{lle} Marie Aubry, qui a joué le mieux du monde le rôle de Bolette. Louons aussi MM. Hanryol, Dujen et Magnier. M. Lugné-Poë s'est tiré à son honneur du rôle horriblement difficile de Wangel; M. Desmarests m'a paru tout à fait excellent dans celui de Lygstrand, l'« artiste » poitrineux. Il faut remercier les comédiens dont la tâche a été dure et désintéressée, et remercier aussi les Escholiers pour qui l'organisation de cette soirée a dû être une rude besogne. Ne songeraient-ils pas à nous donner *Rosmersholm*?

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'aventure de M^{me} Marys.

Vers la fin du dîner, — qui tranchant dans une aile, qui piquant dans une truffe, — les convives s'accordèrent pour affirmer que nous étions en pleine période révolutionnaire.

Puis un vieux monsieur se mit à déplorer la corruption actuelle, la hontense déchéance de la moralité publique, qui s'était accommodée pendant des ans de ceux que maintenant elle chassait brutalement vers les prisons. Et il déclarait qu'il n'y avait que la guerre pour nous tirer de là; et, tout de suite, vous entendez? — la réclamant avec l'énergie d'un homme que son âge met à l'abri du pénible service des avant-postes.

M. Jean Gobert, le psychologue bien connu, protesta :

— Je vous trouve fort noir, monsieur, s'écria-t-il.

Supposé même que les inculpés soient tous coupables, cela ne suffirait pas pour incriminer la moralité publique, qui me semble s'être conduite en la circonstance d'une manière, je ne dirai pas admirable, mais convenable, tout à fait normale, ainsi que vous la voyez agir chaque jour auprès de vous...

Les convives examinèrent M. Jean Gobert, de ce regard malveillant et craintif dont on fixe le monsieur qui va dire des choses trop subtiles.

Mais, sans s'inquiéter de ces coups d'œil mauvais, il poursuivit :

— Et, tenez, par exemple, je sais peu d'aventures plus semblables aux scandales présents que le drame intime dont je fus témoin, il y a quelques années, à X..., une très grande ville de province, et que je vous conterai, si vous voulez...

Une histoire, au lieu des abstractions qu'on redoutait! Tous firent silence, et Jean Gobert commença.

* *

— En 1879, M. Marys, un petit homme obèse et disgracieux, était nommé professeur de mathématiques au lycée de X..., et vint s'installer avec sa femme dans une modeste villa des faubourgs.

Jeune, élégante, jolie en sa minceur sinieuse, avec sa figure pâle encadrée de bandeaux noirs, M^{me} Marys ne tarda pas à être admise, et même recherchée, dans ce qu'on appelait la bonne société.

Outre qu'elle était recommandée à beaucoup de personnes par certain vieux sénateur d'oncle, qui représentait le département voisin, elle plut par son charme, sa gaieté, son talent de musicienne et une gentille voix de contralto qu'elle avait.

Si bien qu'au bout de six mois, nulle fête ne se donnait à X... où elle ne fût conviée, choyée, adulée, — et citée ultérieurement par les feuilles locales.

On devine combien d'ennemis et d'ennemies un tel succès créa à la jeune dame. Aussi, en 1881, on accueillit favorablement le bruit d'une entente passagère entre la belle M^{me} Marys et le capitaine du 2^e escadron du 3^e chasseurs; de même qu'en 1882, les Marys ayant déménagé pour prendre en ville un appartement plus confortable, on insinua que M. Paul Bérard, un des plus riches filateurs de l'endroit, avait vraisemblablement contribué aux frais de ce déplacement.

Bientôt même on causa, sinon ouvertement, du moins universellement, des subsides que le filateur était censé solder. Pourtant, cela ne changea rien aux brillantes relations mondaines dont bénéficiait M^{me} Marys. On parlait de la chose très bas, dans l'intimité, non sans un peu de réprobation et un peu de doute aussi : « Hein! croyez-vous! — Mais, est-ce vrai? — Ah! voilà! » On en parlait du même ton assuré à la fois et timide dont on parlait, il y a un an, à Paris,

des tripotages financiers du député Z..., des compromissions du sénateur Y... On en eût juré, on n'en était pas sûr. Doux mélange de conviction et d'incertitude où s'enlissait avec volupté la nonchalance potinière de chacun...

Quant à Marys, il recevait bien, de temps à autre, des lettres anonymes, où des inconnus le tutoyant familièrement lui dénigraient d'une façon générale et grossière la vertu de sa femme. Mais comment eût-il ajouté foi à ces vagues dénonciations? Comment ne les eût-il pas dédaignées, mises sur le compte de la haine, de l'envie, ainsi que le lui conseillait d'un sourire si persuasif, si tendre et si désolé sa charmante épouse?

Telle était, vers 1885, la situation de M^{me} Marys dans la bonne société de X...

Ah! ne flétrissez pas la dépravation de cette société! A son heure, elle saurait se montrer inflexible, implacable contre la pécheresse.

**

Cette heure ne vint que trois ans après, en 1888. Elle sonna comme un tonnerre.

Par un sombre jour de novembre, vers le moment du déjeuner, la rumeur se répandit que M. Marys venait de déposer une demande en divorce. Puis on apprit toute l'affaire. La veille, l'infortuné mari avait reçu, des mystérieux ennemis de sa femme, une nouvelle dénonciation, non plus immotivée et sommaire comme les précédentes, mais précise, documentée, impérative, — analogue, sans doute, au réquisitoire de M. Delahaye, indiquant où et de quelle manière il fallait chercher pour trouver les preuves du méfait. Les perquisitions ordonnées avaient abouti, la demande en divorce suivi.

Enfin, à la nuit tombante, ce pauvre petit bouhomme de Marys apparut au cercle de X..., blême de colère, affolé par la douleur, brandissant les lettres saisies :

— Ah! ah! criait-il, Bérard! Bérard! s'il n'y avait que lui... Mais regardez donc! Lisez donc!

Durant la soirée, partout on commenta la découverte comme un événement inopiné, vraiment extraordinaire. Les uns affectaient un ébahissement morne, pour le plaisir pervers de se baigner l'imagination dans des racontars qu'ils connaissaient déjà. D'autres faisaient les importants, les renseignés, donnant à entendre qu'ils savaient cela depuis beau temps, qu'ils en pourraient même dire bien plus long s'ils voulaient. Tous convinrent que M^{me} Marys n'était plus une femme à voir.

C'était également l'avis qu'émettait, le lendemain, la vieille comtesse de Leuze, la première et la plus fidèle protectrice de la coupable, quand soudain le domestique annonça : « M^{me} Marys. »

Quoi! elle osait!... Les visiteuses se taisaient, prises de stupeur.

M^{me} Marys entra, marcha droit à la comtesse, lui

tendit sa main, que la bonne M^{me} de Leuze n'eut pas la dureté de lui refuser, et, très calme en apparence, s'assit dans un fauteuil bas près de la cheminée.

Les dames continuaient de se taire, dévisageant furtivement M^{me} Marys comme une intruse, comme une bizarre inconnue; puis, une à une, parmi le même affreux silence, elles se levèrent, s'esquivèrent, sans presque saluer la jeune femme.

— Décidément, dit-elle en s'adressant à moi, elles croient à ces indignes calomnies!

Je fis un gauche geste d'ignorance.

— Et vous, madame? reprit-elle en se tournant vers M^{me} de Leuze.

La comtesse baissa le regard vers le parquet. Alors, d'une voix nerveuse et étouffée par les larmes, M^{me} Marys commença à fournir des explications, des justifications pas trop maladroites en somme, pas trop absurdes, mais impuissantes contre nos préventions.

— Eh bien, que pensez-vous? demanda-t-elle en terminant.

— Que voulez-vous, mon enfant? balbutia M^{me} de Leuze... Je regrette beaucoup ce qui arrive... Seulement je suis forcée de vous dire qu'à l'avenir, je ne pourrai plus vous recevoir...

M^{me} Marys devint très rouge, et, le front dans ses mains, éclata en sanglots, murmurant à plusieurs reprises :

— Pourquoi? Pourquoi?

— Parce que, mon enfant! répliquait d'un ton ému la comtesse... Parce que!...

**

Ah! que je les comprenais, cette question et cette réponse inachevées et candides! Comme je l'entendais bien, ce tragique et incomplet dialogue!

— Pourquoi? songeait M^{me} Marys. Pourquoi m'en veulent-ils aujourd'hui de ce dont ils ne m'en voulaient pas hier? Pourquoi cessent-ils maintenant de me pardonner ce qu'ils m'avaient avant pardonné? Pourquoi tant d'affronts après tant de cajoleries? Pourquoi cette brusque cruauté après cette si longue complaisance?

— Parce que, songeait M^{me} de Leuze, parce que nous ne pouvons pas ne pas trouver mal ce qui est publiquement dévoilé comme mal; parce que notre indulgence ne doit pas risquer de tomber à la complicité; parce que force nous est de condamner ceux que tout le monde accuse!

Et contrairement à ce que s'imaginait sans doute la malheureuse M^{me} Marys, dans cette conception, nulle contradiction, nulle hypocrisie.

Ainsi procède d'habitude la moralité publique. Ainsi elle s'est comportée dans le dramatique débat qui nous occupe tous. Pareille à ces procureurs indolents et dociles, qui ne sévissent, en certains cas, que sur requête directe du plaignant, elle ne surgit, n'instrumente jamais que sous l'influence de je ne sais quelle

résistible poussée de rancunes, de témoignages, de quasi-certitudes.

Il n'y a donc qu'un cas, conclut Jean Gobert, où il était à redouter que ses somnolences ne se transforment en léthargie, c'est celui où les adversaires du pouvoir renonceraient à la réveiller de leurs voix pérorantes.

— Ne craignez rien, monsieur ! dit fièrement le belliqueux vieillard : nous avons toujours eu en France à première opposition du monde !

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

La Question religieuse (1).

Du côté de l'Église catholique, nous nous trouvons en présence de deux courants d'idées et de sentiments : parmi les ecclésiastiques, les uns sont à ce point hostiles à la République qu'ils semblent n'espérer que de sa destruction le salut des âmes ; les autres, de plus en plus nombreux, à mesure que l'on médite avec plus de sang-froid les enseignements de Léon XIII et du cardinal Lavergne, tendent à s'accommoder du fait accompli, en réclamant toutefois quelques concessions. Du côté de la société laïque deux courants également : les uns décidés à poursuivre la lutte religieuse sans se rendre bien compte du résultat qu'elle peut amener ; les autres persuadés que la réconciliation est nécessaire et n'est point impossible. Même parmi ceux qui inclineraient vers la séparation de l'Église et de l'État, il y a deux façons bien opposées d'entendre cette solution ; car pour ceux-là la séparation doit avoir comme conséquences l'asservissement et la ruine de l'Église, et pour ceux-ci elle se peut avoir pour but que la pacification des consciences.

Il y a dans tous les camps des déclamateurs et des énergumènes ; il y en aurait moins, ils seraient moins écoutés et suivis si les leçons de l'histoire étaient moins oubliées. C'est en ces matières surtout que l'histoire est « la maîtresse de la vie ».

Aux catholiques qui se considèrent comme effroyablement persécutés, uniquement parce que nous n'admettons pas le monopole de l'Église en matière d'enseignement ou parce qu'il a été voté une loi militaire égale pour tous, M. Grosjean rappelle que sous tous les régimes, même ceux auxquels ils affectent de garder le plus fidèle souvenir, ils ont toujours élevé les mêmes plaintes et poussé les mêmes cris.

Sous Charles V, les ecclésiastiques se plaignent « d'être tributaires et plus qu'au temps de Pharaon ». Passons sur les réclamations que susciterent la Pragmatique de Charles VII, l'acte en sens contraire de Louis XI, le Concordat de François I^{er}, etc. Toutes les fois qu'on a prétendu lui faire porter sa part des charges publiques ou la plier à l'obéissance de lois communes à tous, l'Église s'est récriée. Les rois de France, bien qu'ils se fissent gloire d'être ses fils aînés, n'ont pas toujours été tendres pour elle. De combien d'évêques Louis XIV n'a-t-il pas saisi le temporel ; combien n'ont pas été exilés, embastillés ? Même spectacle sous

Louis XV : il supprime des monastères, il confisque leurs biens, il consigne les évêques dans leurs diocèses, il expulse les jésuites. Louis XVI, tant pleuré par les catholiques, parle aux prêtres d'un ton parfois très rude. Napoléon dira : « Nos évêques et nos gendarmes. »

Il fait enlever les prélats récalcitrants, et fera enlever même le pape. L'exemption du service militaire pour les élèves des séminaires, il l'accorde ou la refuse arbitrairement ; il en fait une prime à la docilité des évêques. Il écrit à Bigot de Préameneu : « J'ai vu dans votre dernier travail des demandes pour exempter deux cent trente-neuf étudiants qui se destinaient à l'état ecclésiastique... J'ai rayé toutes ces demandes parmi celles qui étaient relatives aux évêchés de Saint-Brieuc, de Bordeaux, de Gand, etc., parce que je ne suis pas satisfait des principes que manifestent les évêques de ces diocèses. » Tout un séminaire de Belgique est versé en bloc dans un régiment d'artillerie en garnison à Wesel.

Au moins sous la Restauration l'Église cesse-t-elle de se croire persécutée ? Non. Sous Charles X, les collèges tenus par les jésuites sont fermés ; les mandements épiscopaux dénoncent ceux de l'État comme des « écoles de pestilence », proclament l'abomination de la désolation et prédisent le rétablissement de l'échafaud. M. de Laurentie affirme que l'ordre légal sous Charles X est « cent fois pire que l'ordre légal de Julien ». Alors que sera l'ordre légal sous la royauté issue des barricades ? Louis-Philippe, après une vive discussion avec l'archevêque d'Alfre, s'écria : « Ainsi je suis un persécuteur de l'Église ! »

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse de l'histoire de M. Grosjean. Les noms de Dioclétien, de Néron et de Julien l'Apostat ont été prodigués, après Napoléon I^{er}, Charles X et Louis-Philippe, à Napoléon III et aux principaux chefs de la troisième République. On ne s'en tient pas toujours aux gros mots, aux citations de Lactance et de Tertullien ; on passe aux actes qui sont parfois de factieux et de conspirateurs. On voudra lire dans M. Grosjean les pages relatives à la préparation du 16 Mai, au « gouvernement des curés » et à l'aventure boulangiste.

Le gouvernement de la République a répondu courtoisement aux avances qui lui sont venues de Rome. Il n'est pas chez nous un homme politique de quelque valeur qui ne professe son goût pour « la paix religieuse ».

Si l'on en vient à discuter encore sur la séparation de l'État et l'Église, on discutera sans doute avec plus de sang-froid. M. Grosjean est un de ceux qui inclineraient vers cette solution, sur laquelle nous ferions nos réserves. Du moins il la désire qu'elle se produise « en pleine paix religieuse, du consentement unanime de la nation ».

A. R.

Nouvelles de l'étranger.

LES BÉNÉFICES D'UN PHILOSOPHE

Un journal anglais publie le relevé des bénéfices que M. Herbert Spencer retire de la vente de ses livres. La plupart de ses grands ouvrages ont eu neuf ou dix éditions, chacune de mille exemplaires. *Les Premiers Principes* lui ont rapporté 135 000 francs ; *les Principes de psychologie*, 178 225 francs. De l'ensemble de ses écrits, il a retiré environ 800 000 francs. Inutile d'ajouter que le journal qui cite ces chiffres s'indigne de les voir si peu élevés. « Songez seulement, s'écrie-t-il, qu'une traduction des *Mille et une Nuits* a rapporté à son auteur un bénéfice net de 420 000 francs ! »

Les journaux anglais, d'ailleurs, s'occupent beaucoup de M. Spencer, qui a été très malade ces temps derniers. Le philosophe demeure, comme on sait, dans une paisible villa

(1) Georges Grosjean, *La Question religieuse, étude historique et politique*. Paris, Pedone-Lauriel, brochure in-8°, 60 pages.

de Regent's Park. Il va souvent dîner en ville, nous dit-on, et adore l'opéra-comique. Jamais il ne sort sans son parapluie. Jamais il ne manque non plus de prendre dans ses poches des boulettes de coton, qu'il se met dans les oreilles dès qu'une conversation bruyante l'empêche de méditer à son aise. Il s'était un jour décidé à demeurer dans une pension de famille, sur le conseil de son médecin, qui craignait pour lui l'excès de la réflexion. Mais, quelques jours après son installation dans cette pension, il entendit sa voisine de table d'hôte, une vieille dame, dire à un ami : « Oh ! il y a un M. Spencer qui s'imagine être au courant de la science et de la philosophie ; je suis obligée, tous les soirs, de discuter avec lui pour lui rectifier les idées ! »

**

UN DRAME DE M. SARDOU POUR L'EXPORTATION.

M. Sardou s'est maintenant décidé à écrire expressément ses pièces pour les théâtres américains. Le Lyceum de New-York a donné ces jours derniers la première représentation du nouveau drame de l'auteur de *Patrie*. Le drame s'appelle : *Les Américains en Europe*. En voici sommairement le sujet :

Une jeune Américaine, miss Florence Winthrop, ayant hérité d'une énorme fortune, s'aperçut que ses amis et ses prétendants en veulent surtout à son argent. Seul, un jeune artiste, naguère très assidu auprès d'elle, a cessé de venir la voir lorsqu'il l'a vue riche. Elle imagine alors de simuler qu'elle est ruinée ; et le second acte de la pièce la montre vivant pauvrement à un troisième étage. Le jeune artiste, naturellement, est revenu auprès de celle qu'il aime ; et, naturellement, tous ses concurrents s'en sont allés. Mais Florence, sur la foi d'une lettre anonyme, se figure que l'artiste, lui aussi, n'en veut qu'à sa dot. Elle l'accable de son mépris, découvre enfin son erreur, et le jeune homme, à son tour, refuse de lui pardonner cet odieux soupçon. Tout finit, naturellement, par s'arranger. Les journaux américains annoncent eux-mêmes que cette pièce, faite pour leur pays, n'est pas le chef-d'œuvre de M. Sardou.

**

LA CRITIQUE MUSICALE EN AMÉRIQUE.

Voici, à titre plutôt de documents ethnographiques, des extraits de deux comptes rendus consacrés par deux des revues américaines les plus considérables à un récent ouvrage anglais, d'ailleurs assez médiocre, sur la musique moderne.

« M. Hadow (l'auteur anglais) rappelle fort à propos l'intelligence de Mendelssohn, qui traitait de *pauvre musique* les quatuors de Schubert. Mais M. Hadow lui-même commet une *bêtise* d'égale taille, en disant que « peu de compositions sont parfaites, à moins qu'elles ne soient l'œuvre « d'un Beethoven ou d'un Brahms. Il y a infiniment plus de beauté dans les chants de Schubert et de Franz, dans les petites pièces de Chopin, dans les drames de Wagner, dans les préludes et fugues de Bach, que dans les artificielles symphonies à quatre étages de Beethoven. Mais M. Hadow prend sa revanche de cette concession aux vieux préjugés surannés en insistant sur la modernité de Bach. Pourquoi seulement ne mentionne-t-il pas le Bach du chant, cet immortel génie qui vient de mourir, Robert Franz ? Le public anglais, apparemment, ne l'aura pas encore découvert ! »

On voit que nos critiques musicaux français ne sont pas les seuls à trancher des questions qu'ils traitent avec cette imperturbable autorité, cette suffisance doctorale, cette enviable apparence de savoir le fin mot. Voici maintenant les réflexions suggérées par le même ouvrage à un second critique :

« L'étude de M. Hadow sur Berlioz peut avoir une portée

en Angleterre. En Amérique e'le n'en saurait avoir aucune. Les Anglais sont en retard pour accepter la musique de l'étranger compositeur français : musique trop désordonnée, trop impulsive, trop transcendante, pour convenir à la calme nature anglaise. Le chaud éloge qu'en fait M. Hadow pourra surprendre ses compatriotes : en Amérique, il n'éveillera que des sourires. Les Anglais ont encore à traverser la période Berlioz ; mais, nous autres, nous avons depuis longtemps appris à connaître ce Français, et il y a longtemps que nous avons refusé de l'admettre parmi les immortels. Nous lui préférons encore Gounod : il est moins bruyant et fait un bruit plus agréable. »

**

UN BEL HOMMAGE A DICKENS.

Samedi dernier, un petit garçon d'une dizaine d'années a déposé sur le tombeau de Dickens, à l'abbaye de Westminster, en se cachant pour n'être pas découvert, un bouquet de violettes, où il avait joint cette touchante inscription : « Car il fait quelquefois bon d'être enfant, et jamais autant qu'à la Noël, dont le divin fondateur fut lui-même un enfant, Dickens, le *Carillon de Noël*, copié par moi, Blyton, pour la Noël 1892. »

**

PRÉDICTION POUR 1893.

Extrait d'une vieille prophétie anglaise : « Et maintenant faites attention, vous tous qui comprenez l'anglais ! Si le jour de Noël tombe un dimanche, sachez tous que la saison d'hiver sera aisée à supporter, sauf que de grands vents souffleront d'en haut. L'été, aussi, sera sec et parfaitement bon, je vous le dis. Les bêtes et les moutons viendront très bien, mais les autres victuailles manqueront. L'enfant qui sera né ce jour-là sera grand et riche en grains. »

Malheureuse, au contraire, l'année qui commence par un lundi :

« Si le jour de Noël tombe un lundi, vous verrez cette année-là un grand hiver, et plein de vents à la fois bruyants et pénétrants. Et en été, pour dire la vérité, il y aura de grands vents très forts, et abondance de tempêtes qui dureront longtemps. Les batailles seront nombreuses, et une foule de bêtes périront. »

**

M. DAUDET EN ANGLETERRE.

Les journaux anglais annoncent le prochain séjour de M. Alphonse Daudet en Angleterre, d'abord dans l'île de Wight, puis à Londres.

**

UNE PIÈCE FIN-DE-SIÈCLE ALLEMANDE.

La censure berlinoise vient d'interdire une *pièce fin-de-siècle* de M. Hans Schwartz, *les Hommes modernes*, que devait représenter cette semaine le Théâtre-National. Cette pièce contenait notamment un tableau où les *hommes modernes*, après avoir flétri les conceptions nuancées de la morale sociale vulgaire, discutaient le programme d'une morale sociale nouvelle, fondée sur leur libre choix.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 27

TOME L

31 DÉCEMBRE 1892.

LE JUBILÉ DE M. PASTEUR

Nous avons dû hier à M. Pasteur, dans la matinée inoubliable de son jubilé, une grande joie et une grande fierté nationales, un grand espoir peut-être: il était temps, et nous l'en remercions.

Cet homme, dont la gloire scientifique est si haute et si pure, entrant vivant ainsi dans son immortalité, a reçu sans doute le plus beau et le plus complet triomphe dont jamais âme humaine ait pu s'enorgueillir. La sienne, cependant, demeurait simple encore sous un tel accablement d'honneurs, si légitimement mérités; et je crois qu'hier son émotion la plus vive, témoignée par un flot de larmes, il la ressentit à quelques paroles, dites par un compatriote de la Franche-Comté, lui rappelant la petite maison modeste où il avait grandi à la chaleur d'une âme simple aussi, mais enthousiaste comme toujours l'a été la sienne, celle de sa mère vénérée. Nul triomphateur jusqu'à ce jour n'avait vu s'associer ainsi à l'hommage, — et quel hommage! — de tout un peuple celui du monde entier, respectueux et reconnaissant. C'est aussi que la nature et les origines de ce triomphe étaient vraiment nouvelles. Les victoires de ce victorieux, il les avait gagnées sur la mort, au lieu de les gagner par elle; et ces conquêtes, qui ont fait reculer si loin le domaine de la science, ouvert, révélé tout un monde inconnu, mystérieux et redoutable, puisqu'en une partie de ses ténèbres s'armait et se cachent les ouvriers de la mort, ses conquêtes en plus accroissaient pour le pays l'honneur de sa bonne renommée scientifique, et son patrimoine de gloire, par une gloire qui plus que toute autre est chère à l'âme généreuse, à l'âme humaine de la France, car elle devra profiter à l'humanité tout entière.

Devant ce couronnement, en présence de cette insondation d'un des saints de l'église scientifique, nous songions, comme il l'a fait dans ce discours d'une éloquence admirable et touchante, à tous ceux qui parmi nous ont pris ou prennent encore la bonne part, la part du vaillant labeur, du devoir chaque jour simplement et pleinement accompli, la part du désintéressement, de l'amour pur et passionné

pour la science, pour le bien, pour le pays, mais la part en même temps et trop souvent aussi de la souffrance, de la vie humble et douloureuse, de la vie et de la mort obscures; nous songions à ceux-là qui n'eurent même ou n'auront jamais sur leur tombe un rayon de ce soleil des morts, comme Balzac appelait la gloire; et nous sentions, et de toute notre âme cependant, que, comparés à d'autres, ceux-là qui avaient ainsi vécu ne s'étaient pas trompés, avaient bien pris la bonne part, soutenus à certaines heures par le seul orgueil de marcher avec les vrais vivants, dans les vraies voies de la vie, et de semer la vie, non la mort, d'entretenir, d'augmenter le trésor national des énergies, des hautes vertus morales, des dévouements ou des idées qui font la force, la gloire, le rayonnement d'une race, au lieu de répandre autour d'eux, ainsi que le font d'autres, le scepticisme, le découragement, les lâchetés, l'indifférence au bien public, le mépris et la nausée de l'homme, le dégoût ou l'horreur de vivre.

C'est qu'en effet hier, dans ces solennelles assises où, pour la première fois, devant la postérité, il semblait que l'humanité presque tout entière, par quelques-uns de ses représentants les plus dignes, faisait le jugement d'un homme, et l'acclamait, fière d'elle et de lui, elle affirmait qu'il avait eu raison l'homme qui avait choisi et suivi cette voie, sans souci de la récompense et des honneurs à venir.

Nous avons eu aussi le reconfort, sous le poids de cette même pensée, oh! si poignante, si cruelle et tenace, oppressant chacun de nous en ce jour, que les ambassadeurs de toutes les puissances étrangères, qui face à face nous observaient curieusement, pouvaient hier observer et retrouver enfin, d'abord en ce Français, puis en la plupart de ceux qui ardemment l'acclamaient, la vraie France, la France idéale, celle qui par son intelligence, par son génie scientifique, clair, lumineux, fécond, et si humain, par sa probité, sa vie sérieuse, sa vie sans phrases, par son magnifique labeur, perpétuellement répare et réparera encore les torts faits par certains des nôtres à la dignité, à l'honneur, à la fortune du pays.

Et cette journée donc, en même temps qu'un peu de fierté

nous rendait l'espoir. Car il nous semblait que toute cette jeunesse enthousiaste et vibrante qui nous entourait, à laquelle M. Pasteur en son discours adressait des paroles si hautes, et par une phrase exquise un si émouvant appel, il nous semblait que cette jeunesse pouvait saisir, et nettement en ce jour, la distinction que toute âme doit faire, à un instant de sa vie, entre deux sortes d'ambitions et de gloires, l'une, l'ambition tout égoïste et personnelle, qui plus ou moins insatiable et féroce, et autant que peut l'être la cupidité, la rapacité de l'argent, sacrifiée, pour se satisfaire, tout ce qui constitue la force et la dignité de l'homme, la hauteur, la fermeté du caractère, le condamne à subir toutes les compromissions, toutes les démissions de la conscience; l'autre, celle d'un Pasteur, ou celle du soldat ignoré prêt à bien remplir son devoir, celle-là noble et désintéressée, n'ayant en vue et pour but que l'intérêt de la science ou de la patrie, l'ambition, en un mot, de quelques-uns, moins soucieux de la fortune, des honneurs possibles que du culte pur et des progrès de la vérité ou de la justice, des lettres ou des arts, unis dans leur pensée au développement supérieur de leur pays et de l'humanité.

Oui, je crois qu'hier beaucoup de ces jeunes gens ont su mesurer toute la distance d'une telle ambition à des ambitions moins utiles, ou parfois si funestes, toute la distance de ce glorieux à d'autres. La leçon d'un pareil contraste pour la jeunesse, je l'espère, peut n'être pas perdue.

Oui, reprenons donc un peu de confiance et de courage. La crise redoutable que traverse la France, si nous le voulons, si de toutes nos forces nous le voulons, peut, selon nous, servir au relèvement définitif de la France et de la République plutôt qu'à entraîner leur perte.

Il faut pour cela des volontés, en place de ces *volontés* dont parlait Gambetta; il faut, avec des énergies inflexibles, la passion sincère de la vérité, de la justice, de toute la justice, ou simplement l'absolu respect de la loi rappelé à tous, exigé de tous. Il nous faut rentrer enfin dans la vraie et généreuse tradition française, repousser ce virus, ces doctrines venues d'ailleurs, doctrines qui jadis n'étaient pas les nôtres, de jouissance implacable, d'égoïsme froid et féroce; il nous faut reconnaître que cet idéal, cette vertu, toutes ces vieilleries dont nous sourions, sont décidément aux gouvernements républicains et libres plus indispensables qu'elles ne le sont à tout autre; et cette vie de M. Pasteur, à elle seule, avec la précision d'une des expérimentations de son laboratoire, pourrait servir à illustrer et à démontrer, il me semble, l'efficacité de ces méthodes.

Cette fête d'hier, certains hommes de la Révolution française l'eussent aimée, d'abord parce qu'elle faisait appel à la grande fraternité des peuples, à leur apaisement un jour dans le royaume idéal de la science, de la pensée pure, de l'activité pure, et aussi et surtout parce qu'elle était une fête en l'honneur de cette Vérité dont ils espéraient, préparaient le triomphe, et que M. Pasteur a si bien servie. Nul vraiment plus que lui n'était digne de la présider, car nul n'a mieux su démontrer la justesse de cette parole d'un livre, que les plus indépendants en matière religieuse peuvent lire avec profit encore pour leurs recherches des solutions aux problèmes sociaux, parole sublime, d'étonnante portée, et nécessaire plus que jamais à rappeler en ce moment : « Aimez la vérité de toute votre âme, car seule elle vous sauvera et seule vous fera libres. »

J. L.

LE CANAL DE PANAMA ET LES ÉTATS-UNIS

Nous assistons à un étrange spectacle. Autour de l'effondrement d'une grande œuvre, les dénonciations se succèdent; les responsabilités se déplacent et, avec elles, l'attention; les scandales publics s'ajoutent aux pertes privées; les accusations se croisent, brutales comme des coups de sabre, meurtrières comme des coups de pistolet. Sous la pression de l'impatience générale, les ministères croulent et il nous semble voir de nouveau ce que nous avions déjà vu au lendemain de la guerre de 1870 : la France, en proie à l'un de ces rares accès d'humilité dans lesquels elle semble trouver ou ne sait quel âpre plaisir à se ravaler à ses propres yeux, triste vengeance d'un orgueil qui, ne pouvant s'arroger toutes les supériorités, préfère se les nier toutes!

Et, pendant qu'ici l'agitation est à son comble, le trouble dans les esprits, le doute dans les consciences, là-bas, les machines dorment, enlisées dans la vase; l'exubérante végétation des tropiques recouvre lentement jusqu'aux derniers vestiges du travail inachevé; le Chagré roule ses eaux troubles au long desquelles les caïmans, échoués au soleil, bâillent en paix, comme autrefois. La forêt solitaire a reconquis le sol que l'homme lui disputait et la Culebra, à peine entamée, soulève, entre Colon déserté et Panama retombé dans son morne repos, sa masse porphyritique. La grande œuvre est morte, semble-t-il, et, autour du cadavre, voici venir les vautours.

Quels sont-ils, et que veulent-ils? De tant de millions engloutis, de tant d'efforts tentés, de tant de vies humaines sacrifiées, il reste quelque chose. Une idée et un fait, l'une déjà vieille, l'autre récent. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'est né le rêve de relier les deux océans, de rétablir ce passage qui existait autrefois et dont les légendes indiennes ont gardé le souvenir. Les grands navigateurs du XVI^e siècle le cherchèrent vainement, fouillant fiévreusement les côtes, du Saint-Laurent à l'Orénoque, croyant voir s'ouvrir, à l'estuaire de chaque grand fleuve, le *Partido*, la route des Indes, que Magellan découvrit par le 54^e degré de lat. sud.

Il fallut le succès du canal de Suez pour que l'idée prit corps, s'incarnât dans un homme, devint un fait. Cet homme crut, et l'on crut, à son étoile. Devant sa réussite, devant les dunes immobilisées et la voie de l'Inde ouverte au monde entier, les obstacles, comme d'eux-mêmes, s'aplanirent; derrière lui, les capitaux affluèrent. Ce qu'il avait fait, malgré les doutes et les railleries, malgré les pronostics fâcheux et les sables mouvants, malgré l'Angleterre hostile, il le ferait, en dépit du mauvais vouloir des États-Unis, des plaines marécageuses et des forêts vierges, des roches de la Culebra. Il n'a pas réussi, mais l'insuccès de sa vieil-

lesse n'efface pas le succès de son âge mûr; la grande œuvre achevée qu'il lègue à l'humanité subsistera.

S'il eût échoué à Suez, nous aurions probablement vu en Orient une évolution analogue à celle qui se prépare en Occident. Le cadre eût été autre et les facteurs différents. L'Angleterre eût tenté de faire en Egypte ce que les États-Unis s'apprentent à faire dans l'Amérique centrale. Cette intervention est proche; il est utile de la signaler.

*
*

En présence de l'œuvre suspendue, des prétentions s'éveillent et s'accusent. Le nom de la France, ouvrière généreuse et désintéressée de l'humanité, — ou l'avait vu à Suez, — le prestige du promoteur de l'entreprise, l'attente anxieuse du monde entier, l'impulsion donnée aux travaux, tenaient ces prétentions en échec. On se faisait un louable scrupule d'entraver ou si puissant effort. Mais l'insuccès provoqua la réaction. On se demande ce qu'il va advenir, si la tentative est à tout jamais abandonnée et, si non, qui la reprendra. Plus que tous autres, les États-Unis s'en préoccupent et, devant les événements, ils entrent en ligne et mettent en avant les droits qu'ils disent tenir de la *Doctrine Monroe*, des services par eux rendus à la République de la Nouvelle-Grenade et des traités conclus entre eux et elle. Est-ce à dire qu'ils veulent reprendre l'œuvre, la mener à bonne fin? Pour le moment, ils s'en tiennent à alléguer que la doctrine Monroe, non contestée par l'Europe, justifie leur intervention dans les affaires de l'isthme, intervention consacrée par le traité de 1846 et les conventions subséquentes, par la construction, à l'aide des capitaux américains, de la voie ferrée d'Aspinwall à Panama, et que l'heure est venue pour eux de reprendre la clef de cette porte qui peut encore ouvrir l'Océan Pacifique aux flottes de l'étranger.

A cette prétention inattendue il fallait un prétexte. Ils l'ont trouvé dans la notification du liquidateur judiciaire de la Compagnie du canal de Panama et dans l'avis donné par lui aux exportateurs américains qu'à dater du 1^{er} février 1893, les agents de la voie ferrée n'accepteraient plus de marchandises en transit direct d'un port de l'Atlantique à un port du Pacifique. Cette mesure est, selon eux, attentatoire aux droits de la *Pacific mail steamship company*, laquelle posséderait le privilège, acquis à haut prix, du trafic direct avec l'Amérique centrale et le Mexique, privilège dont l'une des premières conditions est l'expédition en transit direct à travers l'isthme. Dans ce conflit, d'ordre judiciaire, semble-t-il, ils voient une violation des droits privés et une répudiation des droits politiques que leur confère la doctrine Monroe, élevée par eux à la hauteur d'un dogme.

Les formules ont leur histoire, surtout quand, comme celle-ci, elles jaillissent du cerveau et du cœur d'un peuple. C'était en 1823; James Monroe était président des États-Unis. Les colonies espagnoles venaient de

secouer le joug de la métropole. Cette grande monarchie de Charles-Quint, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, achevait de s'effondrer. Après l'Europe et l'Afrique, l'Amérique lui échappait. De 1795 à 1804, nous lui avions enlevé Saint-Domingue et la Louisiane. Sous Joseph Bonaparte, ses colonies s'étaient soulevées; sous Ferdinand VII, sa ruine se consommait. Le Mexique, la Plata, l'Uruguay, le Chili, la Bolivie, le Pérou, le Venezuela, l'Équateur, la Colombie, proclamaient et affirmaient leur indépendance. Sur tous les points, battus, écrasés, les Espagnols cédaient après une lutte héroïque, ne conservant plus un coin de terre sur ce continent découvert et subjugué par eux. De leurs prodigieuses conquêtes, de tant de sang versé et de tant d'injustices commises, il ne restait rien que le vague espoir d'une intervention diplomatique.

Cette intervention, l'Europe coalisée la devait à l'Espagne. La Sainte-Alliance agitait la question de l'indemniser pour la part qu'elle avait prise à la chute de Napoléon, en lui restituant, sinon toutes ses colonies, ce qui était impossible, du moins deux d'entre elles : le Pérou et la Bolivie. Mais le gouvernement anglais, sans combattre ouvertement ces velléités de restitution, les voyait, et pour cause, avec déplaisir. George Canning, ministre de George IV, fit inviter, sous main, le président des États-Unis à se déclarer contre toute tentative d'intervention de l'Europe dans les affaires d'Amérique, s'engageant, de son côté, à reconnaître officiellement l'indépendance des colonies espagnoles. Monroe n'eut garde de refuser l'occasion qui se présentait à lui d'affirmer hautement le rôle prépondérant que les États-Unis entendaient jouer sur le continent américain. Dans un message célèbre adressé au congrès, il déclara qu'après l'exemple héroïque donné par les États-Unis en s'affranchissant du joug de l'Angleterre, exemple suivi par les colonies espagnoles, « l'Amérique devait être, à l'avenir, affranchie de toute tentative de colonisation, d'occupation et d'intervention étrangère : l'Amérique aux Américains. »

Ce n'était pas là du tout ce qu'avait suggéré et ce qu'attendait Canning, mais cela importait peu à James Monroe, dont l'affirmation audacieuse provoquait les applaudissements de la France et coupait court aux velléités de l'Europe. La *Doctrine Monroe* était proclamée, la formule était trouvée, acceptée; sur elle devait s'élever la grandeur de la République américaine; par elle devaient s'expliquer, sinon se justifier, d'injustifiables agressions et de patriotiques résistances : la guerre de 1812 avec l'Angleterre, celle de 1846 avec le Mexique, les annexions dans l'Amérique du Nord, les interventions dans l'Amérique centrale, au Nicaragua comme à Panama.

Dans les circonstances actuelles, les États-Unis invoquent de nouveau les droits politiques que leur confère, disent-ils, cette doctrine Monroe; ils se réclament aussi de ceux qu'ils prétendent tenir du traité de 1846.

de leurs interventions subséquentes, notamment en 1879, dans les affaires intérieures de l'isthme, et des concessions à eux faites alors.

Le traité de 1846 leur concéda, en effet, les privilèges dont ils s'autorisèrent, en 1850, pour mener à bien la construction de la voie ferrée entre Colon et Panama, deux fois suspendue faute d'argent, achevée en janvier 1855 et devenue propriété de la compagnie du canal. C'est en vertu du même traité qu'ils intervinrent en 1879, pour arrêter le progrès de l'insurrection fomentée par le général Aizpuru. Rappelons dans quelles circonstances.

Chef des mécontents colombiens dans l'État de Panama, Aizpuru s'était, par un hardi coup de main, rendu maître de Colon et de Panama. Inquiet de ses progrès et des dangers que ces progrès faisaient courir aux intérêts des États-Unis, le ministre de la marine à Washington donna l'ordre à l'escadre américaine de se diriger sur Colon pour protéger le transit de l'isthme et les propriétés de la compagnie du Pacifique.

L'amiral Jouett commandait l'expédition américaine. Il était investi des pouvoirs diplomatiques et militaires les plus étendus, et il sut en user avec une rare habileté. A peine mouillé en rade de Colon, il notifia à Aizpuru qu'il le rendait responsable du maintien de l'ordre dans l'isthme et qu'il interviendrait énergiquement, si la moindre atteinte était portée aux intérêts américains; il enjoignait en outre à Aizpuru de n'élever dans la ville de Panama aucune barricade ou ouvrage de défense, et il appuyait ces injonctions de l'envoi à terre de deux bataillons d'infanterie de marine, forts de huit cents hommes, et d'un contingent de marins. Ordre était donné à ces troupes de camper sous les murs de la ville et d'y entrer résolument au cas où le chef de l'insurrection n'observerait pas les conditions imposées.

L'amiral tenait à ne faire acte effectif d'intervention que sur la demande même du gouvernement colombien, dont il préparait et assurait le succès par ses mesures énergiques. Le 23 avril, ce gouvernement l'avisa, en effet, que ses troupes marchaient sur Panama et l'invitait à prendre les mesures qu'il estimerait nécessaires pour épargner à la capitale de l'État les dangers d'une prise d'assaut. Le 24 au matin, les bataillons américains pénétraient dans la ville par trois côtés différents, se massaient rapidement sur la Plaza, occupant les artères principales, pendant que les troupes d'infanterie de marine couronnaient les hauteurs de Santa-Ana et que de fortes patronilles sillonnaient les faubourgs. L'occupation s'effectua avec une rapidité et une précision telles que Aizpuru, campé sous les murs, n'eût pu, s'il l'eût voulu, tenter qu'une résistance tardive autant qu'inutile.

Le lendemain, les troupes colombiennes arrivaient. Les colonels Montoya et Reyes les commandaient. Ils informèrent l'amiral, lui demandèrent de leur livrer

la ville, s'engageant à y maintenir l'ordre et lui exprimant l'expression de la reconnaissance de leur gouvernement pour les bons offices des États-Unis.

Décidé à maintenir jusqu'au bout la fiction de son rôle purement officieux, celui-ci répondit qu'il était prêt à leur remettre la ville, et que, s'ils le désiraient, il s'offrait à servir d'intermédiaire entre eux et Aizpuru.

Ainsi fut fait; Aizpuru signa la capitulation préparée par l'amiral; les troupes colombiennes prirent possession de Panama. Le mouvement insurrectionnel dans l'isthme était comprimé sans effusion de sang. En agissant ainsi, les États-Unis se sont, par leur intervention habile et modérée, acquis des droits incontestables à la gratitude du gouvernement de la Colombie, mais l'histoire enseigne ce que vaut la reconnaissance d'un gouvernement et d'un peuple. Aussi ont-ils fait plus et mieux: ils ont pris position, créé des précédents, et, par les conventions conclues, fait reconnaître leur droit d'intervenir.

Ce droit, ils estiment le moment venu d'en user. La situation, alléguent-ils, s'est, depuis lors, modifiée à leur détriment, et l'Europe, enhardie par leur longue tolérance, empiète sur cette terre américaine dont les traditions, les traités et les services rendus les constituent protecteurs et gardiens. Aujourd'hui, les rôles sont changés. L'isthme de Panama est devenu le point de convergence de plusieurs grandes lignes de navires à vapeur: la Compagnie transatlantique, le Pacific Steam Navigation, la South American Steamship, la Hamburg and American Packet, la Compagnie transatlantique de Barcelone, le Royal Mail Steamship, la West India and Pacific Company et le Harrison Line. L'Europe envahit cette voie de transit, au détriment des intérêts américains et des lignes américaines impuissantes à lutter contre leurs rivales, puissamment subventionnées par des gouvernements étrangers.

En même temps que, dans l'isthme, ils se heurtent, disent-ils, à une concurrence insoutenable, au nord, le chemin de fer transcontinental du Canada les force à réduire leurs tarifs sur leurs grandes voies ferrées de l'Atlantique au Pacifique et la ligne de vapeurs du Canada au Japon, porte un coup terrible à la ligne américaine de San Francisco à Yokohama. Au nord donc, comme au sud, la concurrence de l'Europe les étroit, et cela, au mépris des droits que leur confèrent leurs traités avec l'Amérique isthmique et la doctrine Monroë. Et ce n'est pas tout, ajoutent-ils, les lignes de paquebots de New-York à la Havane et à Vera-Cruz sont menacées par les lignes espagnoles, celles de New-York au Venezuela par l'Allemagne et la Hollande, celle du Brésil par l'Angleterre.

M. Edward Lauterbach, soutenu par des financiers puissants, par la presse et par le gouvernement, vient de prendre aux États-Unis l'initiative de la campagne que nous signalons. « L'heure est venue, écrit-il, de revendiquer avec énergie les droits du gouvernement

et des intérêts commerciaux de l'Union. Nous avons trop longtemps négligé d'affirmer notre suprématie dans l'isthme de Panama. Le jour où d'autres que nous y seraient les maîtres, à un titre quelconque, notre situation commerciale et maritime serait à tout jamais compromise. » Et il conclut en réclamant le retrait de l'avis du liquidateur, la mise en vente des travaux effectués, le rappel de la concession octroyée.

En même temps que ces revendications se produisent, les Américains poursuivent les études du tracé d'un canal par Nicaragua. Les appréhensions qui se font jour chez eux ne sont pas pour étonner, bien que le moment qu'ils choisissent pour leurs revendications paraisse plus opportun que généreux, si la générosité était de mise en politique et dans la bataille des intérêts, car enfin toutes leurs assertions n'empêchent pas que, par leur situation géographique, les États-Unis ne contrôlent l'accès de l'isthme. Pensacola, leur arsenal maritime; la Nouvelle-Orléans, leur entrepôt commercial dans le sud; les bouches du Mississippi, la grande artère du golfe du Mexique, sont à courte distance de Colon, et dans la mer du Honduras, comme dans les mers des Antilles et du Mexique, leur pavillon domine et leurs intérêts prévalent.

Aussi longtemps qu'ils ont pu croire à la réussite du percement de l'isthme, ils n'ont rien trouvé à redire aux efforts de la France, aux centaines de millions prélevés sur l'épargne du plus laborieux et du plus économe des peuples de la vieille Europe et jetés dans ce gouffre insatiable. L'œuvre faite, ils en eussent profité autant et plus que personne; de craintes, ils n'en avaient pas; le nom seul de la France suffisait à garantir la neutralité de la grande voie maritime. Suez était là pour le prouver.

En présence de l'insuccès, et dans le doute de ce qui s'en suivra, les inquiétudes se font jour et les convoitises s'éveillent. La réussite est-elle encore possible, la grande entreprise ne s'achèvera-t-elle pas un jour? Par qui, comment? On l'ignore encore; mais plus intéressés qu'aucun au succès, les États-Unis se hâtent, à tout événement, de revendiquer des droits qu'ils ne veulent pas laisser périr. Autre chose à leurs yeux serait le canal repris et achevé par la France, autre chose le canal racheté et terminé par toute autre puissance étrangère. Et ce n'est pas à nous qu'en ont leurs méfiances, car, quoi qu'on dise ici et quoi qu'on pense ailleurs des tristes événements actuels, la honte n'en rejaille que sur un bien petit nombre d'individus; elle n'atteint pas la France, dont les protestations indignées attestent l'antique honneur et la vieille probité. Le monde le sait, et il semble que nous soyons les seuls à ne pas nous en doter.

G. DE VARIGNY.

AUGUSTE COMTE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1)

Messieurs,

Je me propose d'étudier cette année la vie et la politique de Danton.

Depuis que mon enseignement existe, et j'en commence en ce moment la huitième année, je puis dire que je suis allé au plus pressé, c'est-à-dire que j'ai tâché d'abord de faire la lumière sur la période la plus critique et la plus légendaire de la Révolution, sur la Terreur. Après avoir examiné les œuvres des principaux historiens, j'ai consacré toutes mes leçons publiques, sauf un cours d'un an sur la Constituante, à la Convention nationale, au Comité de salut public, aux représentants en mission, au gouvernement révolutionnaire dans tout son fonctionnement, et j'espère vous avoir démontré, par les textes et les faits, que les violences du terrorisme trouvaient leur raison, ou leur excuse, ou leur condamnation dans les vicissitudes de la défense nationale.

Il y a dans la Révolution un homme en qui nous a paru à un moment s'incarner cette défense nationale, un homme dont nous avons à diverses reprises raconté une partie de la vie, esquissé une partie de la physiologie: c'est Danton. Mais je crains qu'en ne vous le montrant que de profil et par occasion, je ne vous aie pas donné une idée satisfaisante d'un personnage dont le rôle a été si important; je crains qu'en abordant ainsi, en plusieurs fois et pour des occasions différentes, l'étude de cette grande figure, il ne me soit arrivé ou de me contredire, ou de dépasser la mesure. Il est temps d'étudier Danton en lui-même, directement, de faire de Danton, pour une année, le centre et l'objet de nos recherches. Il en est temps, parce que l'érudition a réuni, sur cet acteur éminent du drame révolutionnaire, assez d'éléments pour qu'il soit possible de lui assigner enfin sa vraie place et son vrai rôle dans l'histoire.

**

Vous savez que la figure de Danton a été longtemps cachée sous une légende malveillante, née de son vivant même et d'origine non seulement royaliste, mais girondin et robespierriste, légende qu'il dédaigna de réfuter et qui devait nuire longtemps à sa mémoire et à la cause

(1) Sous ce titre, qui en résume l'idée principale, nous reproduisons la leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres, année scolaire 1892-1893. Ce cours a lieu le mercredi à trois heures et demie, dans le grand amphithéâtre de l'ancienne Sorbonne. Cette première leçon a été faite le 7 décembre dernier.

dont il avait été le champion. Et ce qui est remarquable, c'est que M^{me} Roland, Saint-Just et Robespierre, ces implacables ennemis de Danton, imposèrent à tel point leur jugement passionné à leurs contemporains qu'après le 9 thermidor, quand les dantonistes purent relever la tête, quand la Convention réhabilita les victimes de la « tyrannie décemvirale », elle vengea, en l'honorant, la mémoire de plusieurs amis de Danton, comme Philippeaux et Camille Desmoulins, mais elle s'obstina à passer sous silence le nom de l'homme d'état dont la parole si souvent applaudie l'avait tant de fois décidée à de grandes mesures pour le salut de la patrie.

Sous le Directoire, un ami de Condorcet, Diannyère, osa imprimer une défense de Danton; mais son opuscule passa inaperçu, et cette première protestation contre la calomnie resta longtemps sans écho.

Quand on put commencer, sous la Restauration, à écrire sérieusement l'histoire de la Révolution, Thiers signala, de sa plume vive, l'importance du rôle de Danton, mais accablé sans critique presque toutes les imputations accréditées contre son caractère.

Buchez et Roux jugèrent Danton en robespierristes.

Lamartine (et plus tard Victor Hugo fera de même) n'hésita pas à suivre l'opinion dominante et il flétrit en grand style la mémoire de celui qu'avaient haï les héros de son livre. Plus tard, critiquant son *Histoire des Girondins*, il eut l'ingénuité de mettre lui-même le public en garde contre sa propre méthode historique et cet incroyable avec lui échappa : « *J'accuse Danton* sans preuve, dit-il, par ce besoin honnête de trouver un criminel pour personifier en lui l'horreur du crime. »

Michelet parla éloquemment de Danton; il entra dans son âme, il sympathisa, il devina l'homme, et, à son habitude, il en fit un portrait plus vrai qu'exact, en ce sens que, s'il eut des intuitions de génie sur Danton, il n'hésita pas à accepter en partie la légende malveillante.

Louis Blanc sacrifia la mémoire de Danton à celle de Robespierre, il colligea et commenta des textes, il moralisa, comme toujours, avec érudition, avec sincérité, et condamna au nom de la vertu l'adversaire de *l'Incorruptible*. Depuis, M. Ernest Hamel a plaidé, avec plus d'érudition encore, la même thèse que Louis Blanc, et M. Mortimer Ternaux n'a pas manqué d'envelopper Danton dans la réprobation que méritent, selon lui, tous les révolutionnaires.

Mais la réhabilitation de Danton avait déjà commencé. Villiaumé, en 1850, réfuta, avec succès, la légende de la vénalité. Eugène Despois, en 1857, ajouta de décisifs arguments à cette réfutation. Bougeart, en 1861, publia un recueil apologétique de textes disposés en bon ordre et propres à ébranler les préjugés les plus enracinés. Dès lors, il y a des historiens dantonistes, et la gloire restaurée de Danton commence à éclipser celle de Robespierre, surtout depuis que M. So-

rel, dans son beau livre sur *l'Europe et la Révolution*, a exalté, avec une si intelligente sympathie, le grand rôle diplomatique de Danton en 1793.

**

Toutes ces réhabilitations, partielles ou générales, qui ont abouti à l'érection de la statue de Danton en 1891, sont dominées ou inspirées par les théories et les études historiques d'Auguste Comte et de ses disciples, parmi lesquels M. le docteur Robinet s'est chargé, avec un zèle infatigable et heureux, de l'honorable tâche de consacrer, de populariser la gloire de celui en qui le positivisme voit l'homme d'État des temps modernes.

Tel a été le succès des écrits dantoniens de cette école que l'opinion, après avoir, si je puis dire, reçu Danton des mains des robespierristes et des girondins, le reçoit aujourd'hui des mains des positivistes.

Eh bien, il y a à se demander si la philosophie positive, qui se donne autant pour une religion que pour une méthode, nous a exactement montré le vrai Danton, et si nous n'avons pas tous été, moi le premier, un peu dupes des procédés apologétiques, procédés sincères, mais en partie religieux, d'Auguste Comte et de ses disciples. Il y a à se demander si, examinés à la seule lumière de la critique historique, les textes réunis par les positivistes ne donnent pas, sur des points importants, des conclusions différentes de celles qu'ils en tirent.

Faisons-nous de dire qu'une vue libre et d'ensemble de tous ces textes ne dément en rien l'idée favorable que nous nous sommes faite de ce bon Français, de cet homme d'État, de cet orateur, de ce patriote.

Mais, dans les théories des positivistes sur Danton, il y a à distinguer ce qu'ils appelleraient peut-être, dans leur style, un résultat négatif et un résultat positif.

Le résultat négatif, c'est la destruction des légendes malveillantes.

Le résultat positif, c'est la conception du caractère et du rôle de Danton, telle que les positivistes nous l'ont exposée et imposée.

Il faut avouer, quant au résultat négatif, qu'ils ont réussi à détruire scientifiquement les légendes malveillantes. Il n'y a plus moyen de dire aujourd'hui que Danton était vénal, sanguinaire, ignorant, fanatique. On le dit tout de même encore, mais on le dit comme pamphlétaire et non comme historien.

Les positivistes ont donc pleinement réussi dans leur apologie indirecte de Danton, et cela au grand profit de l'histoire. Mais, dans leur apologie directe du même personnage, il me semble que nous les avons un peu trop docilement suivis, que les prestiges de leur dialectique nous ont entraînés un peu loin, un peu au delà de la vérité, et que l'autorité d'Auguste Comte nous a induits partiellement en erreur, nous a fait perdre le sens de la mesure. Il est temps que la critique histori-

que réagisse contre cette autorité à qui elle doit tant, mais qui, par la séduction du génie le plus suggestif de notre siècle, l'a peu à peu écartée des voies raisonnables et a voulu la capter dans des formules religieuses.

* *

C'est à Auguste Comte lui-même, et non à ses disciples, qu'il faut demander la théorie positiviste sur l'histoire de la Révolution. Assurément, vous aimeriez mieux lire avec moi les livres agréables des comtistes orthodoxes ou hétérodoxes, surtout quand ils sont écrits avec la simplicité claire d'un Littré, ou avec la verve spirituelle de M. Laffitte, ou avec l'érudition précise de M. Robinet. Mais il est plus sûr d'aborder directement la pensée du maître, ou, si vous voulez, de l'affronter, car il règne un préjugé contre le style d'Auguste Comte. Les six volumes du *Cours de philosophie positive* et les quatre du *Système de politique positive* sont, je l'avoue, effrayants à voir et à manier. Interminables chapitres, interminables paragraphes, interminables phrases, presque pas de points de repère, des tables mal faites, tout, au premier aspect, dans cette œuvre énorme, inspire à notre paresse le sentiment vague que c'est là une lecture pour initiés, pour disciples, pour apôtres. Mais ayez le courage d'étudier de suite, ne fût-ce que dix pages : vous serez surpris de la force, de la clarté, de l'intérêt de la pensée, à laquelle ce style s'adapte avec justesse, sans trop d'obscurité, sans trop de gaucherie, presque sans néologisme inutile. A cette forme probe comme la pensée et vigoureuse comme elle, je ne vois qu'un défaut, et, pour le faire comprendre, je me laisserai aller à employer une comparaison irrévérencieuse et dont je demande pardon à la mémoire d'un homme qui me semble n'avoir jamais ri. Vous avez tous lu, au moins en citation, quelque fragment du *Père Duchesne* d'Hébert. Vous avez senti la fatigue de ces b... et de ces f..., dont la gaminerie cynique de ce pamphlétaire ponctuait ses phrases. C'est moins, dans ces jurons, la grossièreté morale qui vous révoltait peut-être, que l'inconvenance littéraire du procédé. Si on prend la peine d'ôter d'une page du *Père Duchesne* ces exclamations ordurières et qu'on relise ensuite la page, on est tout étonné d'avoir affaire à un écrivain vif, agréable, élégant, et on comprend presque que MM. de Goncourt l'admirent. J'imagine que ce muscadin d'Hébert écrivait d'abord dans le français des honnêtes gens et qu'ensuite, après coup, il saupoudrait ses phrases de b... et de f..., au hasard, pourvu qu'il y en eût beaucoup, et comme d'un poivre pour la populace. Eh bien, d'une page d'Auguste Comte ôtez les adverbes, les innombrables, les assomants adverbes, qui n'y modifient presque jamais, comme le veut le rudiment, ni le verbe, ni l'adjectif, ni un autre adverbe, et revoilà la page ainsi nettoyée : ce sera alors un style clair, net, humain, et la pensée s'y verra dans toute sa structure et toutes ses nuances. Je ne veux point dire que ce

grave penseur parsemait, après coup, ses phrases d'adverbes pour imprimer un respect religieux à la multitude, comme le Père Duchesne émaillait les siennes de jurons pour amuser les sans-culottes : mais enfin je crois bien que c'est surtout le placage artificiel et inutile de ces solennels adverbes qui a rebuté la curiosité des profanes et offusqué le goût des délicats.

N'y prenez donc pas garde et passez à un homme de génie les manies, les tics de son style, surtout quand ce style est en général l'instrument excellent d'une pensée puissante. Dites-vous que vous pouvez lire Auguste Comte sans être de son église, et sa théorie de la Révolution est trop importante, Danton y tient une trop grande place, d'autre part elle est traitement trop peu connue, pour que nous n'essayions pas d'en donner, d'après le texte même, une idée sommaire.

* *

C'est surtout dans le tome VI du *Cours de philosophie positive* et dans le tome III du *Système de politique positive* qu'Auguste Comte expose ses théories sur la Révolution.

Il l'étudie d'abord avant 1789, dans les idées et dans les faits, puis de 1789 à nos jours.

Du temps d'Auguste Comte, quand il commença à écrire, en 1820, c'est du xviii^e siècle qu'on faisait dater l'origine et les préparatifs de la Révolution. On disait sommairement : la Révolution procède de Voltaire et de Rousseau. C'est à peine si quelques-uns remontaient jusqu'au xvi^e siècle, jusqu'à Montaigne et à Rabelais.

Comte est, je crois, le premier qui ait montré que la Révolution est le résultat de toute l'histoire de France, ou plutôt, comme il dit, de toute cette histoire de l'Occident, sur laquelle il fonde son système politique et sa sociologie.

Il lui semble que la Révolution s'élabore dans les esprits, inconsciemment, au moment même où il voit poindre, en plein moyen âge, lors de l'affranchissement des communes, un double mouvement scientifique et industriel, en opposition à l'état militaire et à l'état théocratique.

Si je comprends bien sa pensée, il s'était donc produit, dès le xi^e siècle, une élaboration spontanée, qui s'accroît à la fin du xiv^e siècle et qui s'accroît tellement alors que de là date le mouvement révolutionnaire dont les événements de 1789 ne furent que la crise.

Ce n'est pas la philosophie du xviii^e siècle qui avait créé ce mouvement : c'est ce mouvement qui a créé la philosophie du xviii^e siècle. Et encore n'en a-t-elle exprimé en général que les tendances négatives et destructives.

Cette philosophie du xviii^e siècle, comme la flétrit sous le nom de métaphysique, de négativisme, et il raille Voltaire et Rousseau qui ont établi, quoi ? l'anarchie mentale.

De sa nature, dit-il, cette métaphysique, au lieu de lier intimement les tendances actuelles de l'humanité à l'ensemble des transformations antérieures, représentait la société sans aucune impulsion propre, sans aucune relation au passé, indéfiniment livrée à l'action arbitraire du législateur; étrangère à toute saine appréciation de la sociabilité moderne, elle remontait au delà du moyen âge pour emprunter à la sociabilité antique un type rétrograde et contradictoire; enfin, au milieu des circonstances les plus irritantes, elle appelait spécialement les passions à l'office le mieux réservé à la raison. C'était cependant sous un tel régime mental qu'il fallait alors s'élever à des conceptions politiques heureusement adaptées à la vraie disposition des esprits et aux impérieuses exigences de la plus difficile situation (1).

Il aime à insister sur les déplorables effets de la « métaphysique » de Voltaire et de Rousseau :

La dispersion des pensées était ainsi devenue telle que la doctrine négative divisait ses propres partisans en sectes inconciliables. Mais le désordre mental se manifesta surtout envers le point de vue historique, d'où devait pourtant émaner l'unique solution. Les deux écoles incomplètes tendirent à l'écarter irrévocablement. L'une en systématisant la réprobation spontanée du moyen âge, l'autre en faisant ouvertement abstraction de tout passé, sauf pour accrédi-ter ses utopies subversives d'après une vicieuse appréciation de l'antiquité.

Quant à la réaction sociale, on conçoit facilement les ravages d'une doctrine qui faisait, sous chaque aspect, consister la perfection humaine dans l'état de non-gouvernement. Moralement, après avoir développé les atteintes du protestantisme envers le régime domestique jusqu'à méconnaître tout mariage, le déisme altéra directement la discipline personnelle en autorisant le suicide et préconisant l'orgueil ou la vanité. Politiquement, il acheva de discréditer la division des deux puissances, en s'efforçant d'instituer directement la suprématie absolue du nombre, de manière à ne laisser d'autres garanties d'ordre matériel que la violence et la corruption (2).

Cependant, Comte découvre et signale, dans la philosophie du xviii^e siècle, une tendance positive, organique, dont Diderot fut l'interprète. « Avant que l'école politique, dit-il, eût distinctement surgi, l'énergique sagesse de Diderot avait institué l'atelier encyclopédique pour la faire suffisamment concourir avec l'école philosophique. Une telle concentration tendait à rappeler le but organique au milieu du travail critique, en ramenant toujours la pensée vers la construction d'une synthèse complète. Ce mode comprenait aussi la disposition anti-historique de la troisième phase, soit en

donnant à l'histoire un accès direct, soit surtout d'après la filiation des conceptions scientifiques (1). » Sans doute, c'était trop tôt pour systématiser déjà, et puis Diderot a le tort de s'allier aux destructeurs et aux anarchiques, de ne pas désavouer Voltaire. Mais comme il songe à édifier, à organiser, comme il est orienté vers la vérité, Comte l'honore, le glorifie, se réclame de lui.

Tout ce mouvement philosophique du xviii^e siècle, négatif en général, organique dans le seul Diderot, semble à Auguste Comte impur, contradictoire, frappé d'impuissance. Cependant, puisqu'il prétend s'appuyer en tout sur l'histoire et que l'histoire atteste que ce mouvement a eu un résultat, il consent à avouer que la philosophie a produit « l'ébranlement décisif » qui, en jetant bas l'ancien régime, a rendu possible dans l'avenir l'avènement de la vraie doctrine organique, la sienne.

D'ailleurs, il affecte de ne pas s'indigner, de ne même pas s'étonner, et c'est pour lui une loi de l'histoire que le mouvement de recomposition, tout en étant contemporain du mouvement de décomposition, ne s'opère pas aussi rapidement. Il était donc tout naturel que « l'école organique » de Diderot n'avançât pas aussi vite en besogne que « l'école négative » de Voltaire. C'est même ce retard de la tendance organique sur la tendance destructive qui est la vraie cause des violences de la Révolution.

* * *

Telle est, dans ses traits essentiels, la théorie d'Auguste Comte sur les origines et les préalables de la Révolution.

Certes, il y a là des idées justes, fécondes, et, si l'on veut, des idées de génie.

Mais comme c'est systématique!

Ainsi les aspirations de Diderot, présentées d'abord comme vagues, deviennent peu à peu, sous la plume d'Auguste Comte, un plan, un programme, une école.

Est-il bien vrai, qu'il y ait eu, dans la philosophie du xviii^e siècle, une école négative et une école organique, distinctes l'une de l'autre, rivales, antagonistes?

Je reconnais que Diderot, tout en démolissant, a une vue synthétique de la science, des tendances à organiser. Je reconnais que Voltaire a surtout nié. Mais Voltaire n'a-t-il fait que nier? En religion, par exemple, n'a-t-il pas essayé de formuler le *credo* de l'humanité affranchie? N'est-il pas l'apôtre du déisme? Je sais bien qu'Auguste Comte s'est félicité de ce que la France, « préservée du protestantisme, pût directement passer de l'état catholique à la pleine émancipation, quoiqu'elle semblât d'abord s'arrêter au vain déisme, qui ne diffère du christianisme décomposé qu'en rejetant la révélation, base nécessaire de tout monothéisme

(1) *Cours de philosophie positive*, édition de 1877, t. VI, p. 305.

(2) *Système de politique positive*, t. III, p. 585.

(1) *Système de politique positive*, t. III, p. 584.

applicable (1) ». Il n'en est pas moins vrai que le déisme a été, à un moment de notre histoire, la religion de la plupart des Français pensants et dirigeants. Auguste Comte ne conteste pas ce fait, il méprise cet effort pour créer « la religion naturelle ». Elle a existé pourtant, cette religion, plus humaine selon Voltaire, plus chrétienne selon Rousseau, elle a servi momentanément de base à la vie morale de notre bourgeoisie. Ceux qui ont édifié cette base, fragile, vicieuse si vous voulez, mais enfin qu'on a vue debout et sur laquelle on a cru pouvoir construire, ces théoriciens du culte de l'Être suprême n'étaient-ils que des négateurs ?

Quant au reproche adressé à Voltaire d'avoir rompu les traditions nationales, d'avoir fait table rase du passé, quel homme le mérite moins que celui qui, au XVIII^e siècle, réorganisa l'histoire, qui, le premier alors, fit voir dans l'histoire, non plus seulement des rois et des batailles, mais des hommes et des mœurs ? En vérité, montrer ainsi l'homme dans l'histoire, n'était-ce pas préparer le terrain à la religion de l'humanité, au positivisme même ? S'il eût eu moins d'orgueil, moins de parti pris, je dis qu'Auguste Comte aurait dû s'incliner devant Voltaire et l'appeler son maître.

Et Rousseau ? Comment est-il possible d'en faire un pur négateur, quand il a fondé le droit nouveau sur l'idée de la souveraineté du peuple ? Mais Auguste Comte n'oublie pas cette idée : il la condamne expressément, il la déclare funeste parce qu'elle repose sur l'idée d'égalité, aussi pernicieuse que l'idée de liberté. Qu'est-ce que l'égalité ? La négation de toute hiérarchie, partant de tout ordre, partant de tout progrès. Quelle sottise que la formule de 1789, *liberté, égalité* ! « Elle repousse, dit Comte, toute organisation réelle. Car un libre essor développe nécessairement les différences quelconques, surtout mentales et morales ; en sorte que, pour maintenir le niveau, il faut toujours comprimer l'évolution (2). » De même, en 1852, Littré, encore fidèle à son maître, publiera une critique acerbe de la devise des hommes de 1848 : *liberté, égalité, fraternité*, qu'il appellera négative et à laquelle il opposera la devise comtiste, *ordre et progrès* (3).

Qui ne voit que, dans cette critique de l'égalité, il y a un sophisme, une définition fautive de ce qu'on entendait par ce mot en 1789 et en 1793 ? C'est un adepte de la doctrine, repenti sans doute et révolté, mais toujours imbu de la méthode, qui se chargera de réfuter Auguste Comte et de se réfuter lui-même, quand il imprimera, en 1863, dans son *Dictionnaire de la langue française*, cette définition : « *Égalité devant la loi*, condition d'après laquelle tous les citoyens sont sujets de la loi, sans exception ni privilège. — *Égalité, organisation*

sociale dans laquelle tous les privilèges de classes sont détruits ».

Le Littré de 1863 a raison contre le Littré de 1852, et voilà justement ce que nos pères entendaient par l'égalité ; ils trouvaient la parfaite expression de leur pensée dans ces vers de Voltaire :

Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Ou dans ceux-ci :

Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité.

Quant à l'idée d'égaliser les hommes par les lois et la morale, de faire que personne ne soit plus riche, plus instruit, plus heureux que son voisin, mais c'est la chimère de Babeuf, c'est la doctrine des Égaux : elle ne parut qu'à la fin de la Convention et sous le Directoire. Les patriotes de 89 et de 93 la repoussèrent alors avec horreur ou risée. Loin d'être la doctrine de la Révolution, elle ne fut même pas populaire quand Babeuf la formula, et, si plus tard elle descendit un instant dans la rue, qui oserait soutenir que cette égalité fut celle pour laquelle le peuple français prit les armes quand il renversa la Bastille, ou quand il détrôna Louis XVI, ou quand il dressa l'échafaud de la Terreur ?

Qu'Auguste Comte trouve funeste l'idée d'égalité devant la loi, qu'il condamne le dogme de la souveraineté du peuple : c'est son droit. Mais qu'il paraisse nier qu'une organisation ait été faite sur ces idées, c'est contraire à sa méthode. Cette base du droit nouveau, elle existe, elle subsiste, elle est consacrée par l'histoire ; il est insoutenable de présenter comme de purs négateurs, comme de purs destructeurs, les philosophes qui l'ont édifiée, et c'est de la fantaisie de dire qu'au XVIII^e siècle, en dehors de Diderot, il n'y a eu que négativisme.

**

Quand Auguste Comte en vient à étudier, dans le développement de l'histoire de France, ce qu'il appelle la crise, c'est-à-dire la Révolution française, les événements qui se sont passés entre le 5 mai 1789 et le 18 brumaire an VIII, il apporte dans ses jugements le même esprit systématique, avec des vues aussi profondes, aussi originales, aussi étonnantes, si on songe à la date où il écrivait.

Avant de parler de ses erreurs, il n'est que juste de signaler quelques-unes de ces considérations où triomphent son génie et sa méthode.

Personne avant lui n'avait critiqué avec une telle pénétration la politique de l'Assemblée constituante :

Quoique cette époque préliminaire, dit-il, n'ait pu avoir, en effet, d'autre destination politique que d'amener graduellement l'élimination prochaine de la royauté, que les plus hardis novateurs n'auraient d'abord osé concevoir, il est

(1) *Système de politique positive*, t. III, p. 532.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 378.

(3) *Conservation, révolution et positivisme*. Paris, 1852, in-12, p. 304.

remarquable que la métaphysique constitutionnelle rêvait alors, au contraire, l'indissoluble union du principe monarchique avec l'ascendant populaire, comme celle de la constitution catholique avec l'émancipation mentale.

C'est en termes remarquables qu'il signale l'empirisme grossier avec lequel on imitait alors l'Angleterre :

...L'empirisme métaphysique devait donc conduire à penser, au début de la crise finale, que, pour détruire totalement l'antique organisme, il suffisait de joindre à l'extinction française de la puissance aristocratique l'abaissement anglais du pouvoir monarchique (1).

Il insiste avec force et finesse sur cette anglomanie des constituants :

Il faut aussi noter dès lors une disposition naissante, qui devait prendre ensuite une si déplorable extension, à détacher les intérêts sociaux des chefs industriels de ceux des masses naturellement placées sous leur patronage, pour les unir, de plus en plus, suivant le type anglais, à ceux des classes en décadence, en abusant, à cet effet, de l'ascendant spontané qu'avait dû jadis obtenir l'universelle imitation des mœurs aristocratiques. Quant à la condition spirituelle, il n'est pas difficile de démêler alors, au milieu des influences philosophiques prépondérantes, une certaine tendance systématique à ériger aussi le legalisme, sous un reste d'inspirations jansénistes et parlementaires, en une sorte d'équivalent national du protestantisme anglican : c'était sans doute une étrange tentative chez une population élevée par Voltaire et Diderot ; mais le projet n'en était ni moins évident ni moins propre à caractériser une telle politique, qui n'a pas même cessé aujourd'hui de trouver secrètement de fervents admirateurs parmi les métaphysiciens et les légistes qui dirigent nos destinées officielles (2).

S'il a critiqué avec cette nouveauté la période monarchique de la Révolution, il est aussi le premier qui ait loué la Convention par des arguments non-robesspierristes. Il place cette Assemblée bien au-dessus de la Constituante, parce qu'elle a écarté « sous un respectueux ajournement une vaine constitution, pour s'élever enfin à l'admirable conception du gouvernement révolutionnaire proprement dit, directement envisagé comme un régime provisoire parfaitement adapté à la nature éminemment transitoire du milieu social correspondant. » Il la félicite d'avoir renoncé à la chimère d'institutions éternelles et de s'être attachée surtout « à organiser provisoirement, conformément à la situation, une vaste dictature temporelle, équivalente à celle graduellement élaborée par Louis XI et par Richelieu, mais dirigée d'après une

bien plus juste appréciation générale de sa destination propre et de sa durée limitée (1). »

Le premier aussi il a fait une critique profonde de la politique religieuse de la Révolution et en particulier du culte robesspierriste, de l'Être suprême, quand il a parlé des « déplorables inspirations d'une doctrine qui, profondément incompatible avec toute démonstration véritable, laissait bientôt prévaloir des passions sanguinaires, indiquant toujours la compression matérielle comme seul gage assuré de la convergence spirituelle, suivant la nature constante de conceptions politiques qui repoussent ou méconnaissent la division fondamentale de deux puissances élémentaires (le spirituel et le temporel) (2). »

Ces vues, et tant d'autres que je n'ai pas le temps de mentionner aujourd'hui, renouvelaient, dès 1842, toute l'histoire de la Révolution. Il est véritablement inconcevable qu'en dehors du petit monde des disciples de Comte, elles aient passé inaperçues : ni Michelet, ni Louis Blanc ne les ont, que je sache, signalées, et, si elles ont influé depuis, c'est indirectement, et je ne vois pas qu'aucun historien, sauf dans l'église même de Comte, en ait fait honneur à celui qui les avait exposées le premier et magistralement.

* *

Mais pourquoi faut-il que des considérations si originales et si éloquentes soient aussitôt exagérées et faussées par l'esprit du système ?

Auguste Comte se demande ce qu'aurait dû faire la Révolution.

Elle aurait dû « remplacer les droits divins, dès lors rétrogrades, et les droits humains, toujours subversifs, par des devoirs matériels émanés de relations appréciables. En un mot, il fallait fonder la vraie religion, en ralliant autour d'un centre unique, à la fois public et privé, nos sentiments, nos pensées et nos actions (3) ».

Et il ajoute que le seul Danton avait dignement senti ce besoin, que son école, dans l'ordre pratique, avait été la seule sage, la seule considérable, tout comme naguère l'école de Diderot avait eu seule raison dans l'ordre spéculatif.

Dans le *Cours de philosophie positive* (1839-1842), le nom de Danton n'avait apparu qu'une fois ou deux, notamment dans une phrase incidente sur « la mémorable catastrophe de l'énergique Danton et de l'intéressant Camille Desmoulins (4) ».

(1) *Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 304. — Dans le même endroit, à propos du gouvernement révolutionnaire, il fait l'éloge du club des Jacobins, quand il signale « l'action simultanée d'une célèbre association volontaire, qui, essentiellement extérieure au pouvoir proprement dit, était sur-tout destinée, en appréciant mieux l'ensemble de sa marche, à lui fournir de lumineuses indications. »

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 309.

(3) *Système de politique positive*, t. III, p. 601.

(4) *Ibid.*, p. 308.

(1) *Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 290-291.

(2) *Ibid.*, p. 296.

Dans le *Système de politique positive* (1852-1854), Danton est au premier plan.

D'où vient cette intervention tardive de la personnalité de Danton dans le système historique d'Auguste Comte ?

C'est que, dans l'intervalle, avait paru, en 1850, le livre dantonien de Villiaumé.

Ce fut, pour Auguste Comte, un trait de lumière. Danton n'est plus seulement l'énergique Danton, c'est le chef de l'école de Diderot dans la Révolution, c'est le dictateur sage et sublime, bien qu'il appartienne à la classe des avocats si méprisée par notre philosophe (1). Danton agit, pendant que Condorcet pense, et tous deux préparent l'avènement du positivisme.

Et il en vient à affirmer que le « monde révolutionnaire se partageait en trois écoles » :

1° L'école de Diderot, qui produisit alors « deux types, l'un pratique, l'autre théorique : le grand Danton, le seul homme d'État dont l'Occident doive s'honorer depuis Frédéric ; et l'admirable Condorcet, l'unique philosophe qui poursuivit, dans la tempête, les méditations régénératrices » ;

2° L'école de Voltaire, sceptique, proclamant la liberté ;

3° L'école de Rousseau, anarchique, vouée à l'égalité.

L'école de Diderot, cette suprême école, « était trop incomplète, trop méconnue pour qu'elle pût prévaloir habituellement, quoiqu'elle fût toujours invoquée contre les principales difficultés ». La présidence révolutionnaire devait donc flotter entre l'école philosophique de Voltaire et l'école politique de Rousseau. Cette dernière finit par dominer, « comme possédant seule une doctrine apparente ».

Auguste Comte sait et dit exactement combien de temps ces trois écoles ont régné : l'école de Voltaire, huit mois ; l'école de Diderot, dix mois ; l'école de Rousseau, quatre mois (2).

J'admets que l'école de Rousseau ait régné quatre mois, si l'on veut dire par là que le culte de l'Être suprême eut lieu entre la mort de Danton (16 germinal an II) et la chute de Robespierre (9 thermidor). Mais le reste n'est que fantaisie, et l'on aura beau torturer la chronologie, je défie bien qu'on y trouve l'explication de ces huit mois et de ces dix mois.

Et puis, y avait-il dans la Révolution une école de Diderot, une école de Voltaire, une école de Rousseau ?

Sans doute Danton et Hébert de Sèchelles ont subi l'influence de Diderot. Sans doute Danton affecte de négliger la théorie pour construire à la France un abri provisoire. Mais il se réclame aussi de Voltaire, de toute

la littérature libérale, et on l'eût bien étonné en lui apprenant qu'il était le chef d'une école organique. Les Girondins aiment Voltaire, adorent Rousseau, et ils ont parfois les chaudes effusions de Diderot. Comte ne voit en eux que de simples anarchistes à éliminer. Il oublie que Condorcet, « son éminent précurseur (1) », était l'ami des Girondins et qu'il périt pour avoir trop haï la dictature révolutionnaire. Robespierre, c'est Rousseau, je le veux bien, et j'admets qu'il soit une école à lui tout seul. Mais Hébert, c'est à la fois le singe de Voltaire et le singe de Diderot, et son compère Chaumette est idolâtre de Jean-Jacques. Cette triple influence de Diderot, de Voltaire et de Rousseau, elle coexistait, dans des proportions inégales, en chacun des révolutionnaires, girondins, montagnards ou hébertistes. Des écoles, il n'y en eut jamais que dans l'imagination d'Auguste Comte.

**

Cette prétendue école Diderot-Danton qui, d'après Comte, n'avait dominé qu'un instant, c'est cependant elle qui, d'après le même Comte, a fait tout ce qu'il y a de bien dans la Révolution.

Il ne loue pas seulement Danton, ce qui est juste, d'avoir compris que la substitution de la république à la monarchie renforcerait le pouvoir central, au lieu de faire triompher le pouvoir local (2) : il lui fait honneur de toutes les mesures utiles, de toutes les créations opportunes. Un peu plus, il lui attribuerait l'idée de cette École polytechnique qu'il admire tant, alors que la création des écoles centrales fut la négation du système encyclopédique.

Danton est le vrai, le seul patriote : « A travers l'anarchie moderne, la vraie moralité se trouve spontanément caractérisée par l'admirable vœu du grand Danton : *Périssè ma mémoire, pourvu que la France soit sauvée* (2) ! » Oui, Danton fut la voix de la patrie en danger ; mais d'autres aussi, et presque tous, préférèrent alors la patrie à leur mémoire.

Comte loue Danton d'avoir fait le culte de la Raison (3), tentative avortée, mais intelligente et dans le sens de la religion de l'humanité. Quelle erreur ! Danton est justement à Arcis-sur-Aube, en congé, du

(1) *Système de politique positive*, t. 1^{er}, p. 319. Il loue Condorcet d'avoir entrepris « de fonder la politique sur l'histoire », de « subordonner la recherche de l'avenir à l'interprétation du passé ». L'avortement de cette entreprise vient de sa précocité théorique, « puisque la préparation scientifique restait insuffisante, étant encore bornée essentiellement à la cosmologie. La biologie n'ayant pas surgi, le génie de Condorcet ne pouvait compenser une telle lacune, et sa méditation sociologique devait manquer de positivité. » (*Ibid.* t. III, p. 614.)

(2) *Ibid.*, t. III, p. 599.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 50.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 602.—Il ne nomme même pas les Hébertistes. Il attribue le culte de la Raison aux seuls Dantoniciens.

(1) La transmission « aux avocats de la prépondérance politique, auparavant obtenue par les juges », lui paraît une *dégradation*. (*Cours*, t. VI, p. 287, 288.)

(2) *Système de politique positive*, t. III, p. 600, 601.

12 octobre au 21 novembre 1793, au moment de ce culte : à son retour, il le désavoue et le blâme.

C'est encore Danton qui aurait supprimé les Académies « devenues hostiles au progrès théorique (1). » Erreur : ce n'est pas un disciple de Diderot qui supprima les Académies; elles furent abolies le 8 août 1793, sur le rapport du chrétien Grégoire, et à ce moment il y avait vingt-huit jours que Danton était tombé du pouvoir!

Enfin, Danton a organisé la dictature révolutionnaire.

La dictature! On sait que pour Auguste Comte la dictature est la condition du progrès jusqu'à l'avènement de la religion positive (2). Louis XI, Richelieu, Cromwell, Frédéric, voilà les principaux et excellents dictateurs qui ont présidé à ce progrès (3). Il fallait un dictateur à la Révolution. Ce ne pouvait être l'incapable Louis XVI : quel dommage que le comte de Provence, ce sage dictateur, n'ait pas succédé à son frère au moment de la prise de la Bastille (4)! Mais la Révolution eut plus tard ce dictateur nécessaire. Ce fut Danton. Après lui, il fallait une autre dictature, il la fallait même animée de tendances catholiques, afin d'empêcher qu'aucune philosophie ne prit la place du futur positivisme (5). Il y eut bien un dictateur, mais mauvais : ce fut Bonaparte, blâmable et haïssable quoique dictateur, parce que sa dictature fut au service des idées théocratiques et militaires (6). Sage et

bienfaisante fut au contraire la dictature de Louis XVIII, quoique contrariée par l'odieux parlementarisme (1).

Et, en 1854, Auguste Comte signale l'histoire de France comme menée, depuis 1789, par six dictateurs (2) : Danton, Bonaparte, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. De ces six dictateurs, Danton fut de beaucoup le plus éminent.

C'est ainsi que, par esprit de système, Comte ne nomme pas, dans cette série fantaisiste, le seul homme qui ait véritablement exercé dans la Révolution une sorte de dictature, Robespierre.

Eh bien, Danton fut-il un dictateur?

Sans doute, il exerça une influence dominante au Conseil exécutif provisoire en août et en septembre 1792. Mais était-il dictateur quand fut organisé ce gouvernement révolutionnaire tant exalté par Auguste Comte?

C'est ici qu'apparaît la plus grave erreur historique du système. Auguste Comte croit, ou ce qu'il dit n'a pas de sens, que Danton exerça le pouvoir, eut l'influence dirigeante, du 10 août 1792 jusqu'au début de 1794, c'est-à-dire jusque peu avant sa mort. Il croit qu'il organisa seul la France pour la défense nationale et, selon ses termes favoris, pour le progrès scientifique et industriel. Il croit aussi que la défense nationale était assurée et qu'on pouvait songer au progrès normal « dès le moment de la double conquête provisoire de la Savoie et de la Belgique (3) », c'est-à-dire dès la fin de 1792, ou plutôt, comme cette date renverserait son système, il croit que cette double conquête eut lieu à la fin de 1793.

Il n'a même pas jeté les yeux sur une chronologie quelconque.

Voici ce qu'il y aurait vu :

Danton est très influent du 10 août au 21 septembre 1792, comme ministre.

Puis les Girondins gouvernent, d'octobre 1792 à mars 1793. Ils échouent : on perd la Belgique, Dumouriez trahit.

Un premier Comité de salut public domine, du 6 avril au 10 juillet 1793. Danton en fait partie, il en est le vrai chef, mais sans pouvoirs dictatoriaux, ne faisant qu'avec peine prévaloir ses avis. Il a la haute main sur la diplomatie et sur la guerre. Sa diplomatie est fondée sur de sages principes qui aboutiront après sa mort à la paix de Bâle : mais, pour l'instant, elle échoue et les négociations secrètes avec l'Angleterre avortent entièrement. Dans les opérations militaires, il n'a pas plus de succès : le nord et le midi de la France sont envahis, les Vendéens battent le dantoniste

(1) Le parlementarisme de la Restauration fut même, aux yeux de Comte, une aberration plus nuisible que le césarisme de Napoléon. (*Système de politique positive*, t. III, 607.)

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 384.

(3) *Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 307. — Cf. *Système*, t. III, p. 600.

(1) *Système de politique positive*, t. III, p. 600; t. IV, p. 390.

(2) Selon Comte, la transmission héréditaire « constitue certainement la principale différence caractéristique entre le véritable pouvoir royal et le simple pouvoir dictatorial, dès longtemps devenu, sous une forme quelconque, naturellement indispensable, suivant nos explications antérieures, à la situation transitoire des sociétés modernes. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 312.)

(3) *Système de politique positive*, t. III, p. 359.

(4) En effet, après avoir dit que le devoir de Louis XVI était d'abdiquer après la prise de la Bastille, Comte ajoute : « Ce devoir, dont la violation suffirait, indépendamment de ses coupables intrigues, pour justifier sa fin tragique, aurait fait prévaloir un frère digne d'accomplir la transformation républicaine, comme l'indique la sagesse de sa dictature tardive. Dès lors, l'ordre public se trouvant essentiellement maintenu, la guerre ne fut point survenue, et l'agitation subversive serait restée spirituelle, en évitant l'explosion sanguinaire qui résulta surtout d'une défense désespérée. »

(5) D'après lui, l'échec de la Révolution « exigeait que la dictature temporaire reprit une nouvelle énergie dans le centre occidental, jusqu'à l'avènement décisif de la religion finale. » Pour contenir l'anarchie métaphysique, « il fallait que la dictature de transition fut animée d'inclinations catholiques, pourvu qu'elle ne tentât jamais de les faire prévaloir en opprimant la liberté spirituelle. » « On a trop méconnu l'immortelle école qui surgit, au début du XIX^e siècle, sous la noble présidence de de Maistre, dignement complété par Bonald, avec l'assistance poétique de Chateaubriand. Elle discrédita systématiquement le négativisme. » (*Système de politique positive*, t. III, p. 602-605.) Dans le *Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 286, il se félicite, dans l'intérêt de sa doctrine, que la Révolution se soit fourvoyée à la suite des philosophes.

(6) Voir l'admirable critique de Napoléon dans le *Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 316 et suiv. — C'est un des morceaux les plus remarquables qui soient sortis de la plume d'Auguste Comte. — Il aurait voulu que ce dictateur fût « le grand Hoche. » (*Ibid.*, 315.)

Westermann. A l'intérieur, bien qu'Auguste Comte le joue d'avoir éliminé les Girondins, Danton avait fait tous ses efforts pour empêcher le coup d'État populaire du 2 juin et il avait dû, vaincu et entraîné, se rallier publiquement à ce coup d'État. Il semblait à l'opinion que son gouvernement n'eût eu que des échecs. Résultat : il est renversé le 10 juillet 1793, il n'est pas réélu au Comité de salut public.

Sa voix patriotique se fait encore entendre : mais on l'écoute moins. Dégoûté, le prétendu dictateur prend un congé, se retire à Aréis, revient pour se mettre à la remorque de Robespierre, voit organiser par et pour ses ennemis ce gouvernement révolutionnaire qu'on lui avait refusé, laisse faire à ses amis une opposition sourde, enfin est arrêté, guillotiné.

Ce n'est pas nous qui tiendrons Danton en moins haute estime parce qu'il n'a pas réussi dans ses entreprises. Mais par quelle aberration Auguste Comte, qui ne fonde la gloire de ses héros que sur les résultats historiques, a-t-il conféré la dictature révolutionnaire à un homme d'État vaincu, tombé du pouvoir, victime innocente et imprévoyante de ses habiles adversaires ? Si Danton n'a pas fait ce qu'il voulait, ce n'est pas le génie qui lui manquait, mais la patience ; ce n'est pas l'énergie dans l'action qui lui faisait défaut, mais la persévérance dans l'énergie. Il n'eût pas l'assiduité indomptable d'un Louis XI, d'un Richelieu, d'un Cromwell, d'un Frédéric, et c'est méconnaître son caractère, c'est méconnaître les faits que de le placer ainsi, avec un numéro d'ordre, dans la prétendue série des dictateurs occidentaux !

Comment se fait-il qu'un si grand esprit qu'Auguste Comte, fondateur d'une si exacte et si féconde méthode, soit tombé dans de telles erreurs de fait ? Comment en est-il venu à défigurer ainsi l'histoire, lui qui s'appuyait sur l'histoire ?

C'est que sa théorie historique était complètement formée dans son esprit dès l'âge de vingt-deux ans. Il la résuma tout entière, dès l'année 1820, en quelques pages, d'ailleurs admirables, qu'on trouvera aux appendices du *Système de politique positive*. Son maître, Saint-Simon, lui avait montré le rôle du moyen âge dans l'histoire et le rôle du christianisme dans le moyen âge. Aussitôt tout le système d'Auguste Comte s'élabora dans son esprit. Dès lors et à son insu, son siège est fait. Il ne demande plus à l'histoire que la justification de sa théorie, à laquelle, très sincèrement, il plie la réalité. Il n'a plus le temps ni le goût de lire : il se borne à la culture acquise au sortir de l'adolescence. Il ne donne accès en lui qu'aux notions qui confirment son idée, par exemple aux notions qu'il reçoit par hasard de Villiaumé sur Danton. En his-
toire, il devient trop souvent déductif ; et, sur la Révo-
lution, t. VI, p. 287, 288.)

traires et les plus neuves. Il ne se doute pas de son ignorance. Il croit sincèrement que Danton a régné de telle date à telle date. Et le fondateur d'une admirable méthode historique en vient peu à peu à l'état d'esprit où on est tout disposé à faire gagner la bataille de Pharsale par Pompée, non pas pour orner la phrase, comme le voulait Paul-Louis Courier, mais pour confirmer un système.

Après la mort d'Auguste Comte, le type de Danton fut remis aux mains d'un de ses exécuteurs testamentaires qui, avec un soin heureux et à notre grand profit, comme nous l'avons dit, a cherché et produit des textes sur les dantonistes, mais qui était peut-être animé de sentiments trop respectueux et trop pieux pour que ce fût son rôle et pour qu'il fallût lui demander de corriger lui-même ou même de signaler les erreurs historiques du père de la religion positive.

Ainsi, après avoir rendu le grand service de détruire la légende malveillante imaginée par la réaction contre Danton, les positivistes ont créé, à leur tour, dans de moindres proportions et en toute bonne foi, une légende bienveillante.

D'après eux, toute la force, toute la vérité, toute la moralité de la Révolution sont en Danton. Toutes les vertus privées et publiques résident en lui seul et en ses amis seuls. Danton n'est plus un homme, mais un saint.

Eh bien, je ne croirai pas nuire à sa mémoire en ramenant sa figure à des proportions humaines, accessibles à notre sympathie.

Je tâcherai de dire, sans système et, si je puis, en historien, ce que fut Danton, le plus moderne des hommes d'État de la Révolution, esprit orienté vers l'avenir, politique pratique, orateur éloquent, caractère faible, corps paresseux, un des ouvriers les plus intéressants et les plus importants de l'œuvre révolutionnaire, mais non pas le seul ouvrier, le seul patriote, le seul sage, le seul homme d'État.

Vous ne m'en voudrez pas, messieurs, si mon admiration pour Danton n'est pas religieuse, si j'use dans ce cours des droits de la critique historique, même et surtout quand il s'agit des figures les plus adorées, et si je me dérobe décidément à l'honneur d'être appelé dantoniste, même en si bonne compagnie. J'admire Danton, mais je vous parlerai de lui les textes à la main, conformément à ma méthode, ainsi que je vous ai déjà parlé de Carnot, dont la gloire m'est chère comme à tout patriote, mais dont je n'avais pas à soutenir la légende. Quant à Danton, la vérité sera peut-être d'accord avec votre goût et vous aimerez peut-être mieux trouver en lui un homme qu'un saint, un bon Français avisé et agissant que le pontife à demi-symbolique d'une doctrine !

F.-A. AULARD.

COLONISATION

A Fernand Vandérem.

Il était une fois un roi qui passait pour très heureux parce qu'il possédait beaucoup de femmes et peu d'enfants.

On le nommait N'Gu Falls, fils de Foulabé; sous sa loi, les Mombouttos s'estimaient heureux eux aussi. — Il est possible que vous situiez mal l'empire des Mombouttos; le Congrès de Berlin y tâcha vainement. Des sommes considérables ont été dépensées, des troupes sacrifiées, des honneurs nationaux bafoués, puis vengés, sans que l'on arrive à savoir au juste où se trouve le domaine du fils de Foulabé.

J'insiste sur ce point d'histoire : N'Gu Falls vivait légalement content et ne devait de comptes à personne. Il avait réduit à son minimum l'administration du pays; c'est d'une simplicité biblique; il percevait les impôts en nature ou en monnaie de coquillages nommés *cauris*, rendait la justice sous un boabab, comme il sied au mieux de sa conscience et de ses intérêts, laissait son armée se payer sur la bête, c'est-à-dire sur le civil; il changeait ses ministres à coups de sabre quand ils avaient trop ouvertement volé, et honorait les dieux. Moyennant quelles mesures le peuple avait loisir de vaguer à ses affaires, hors de crainte de bouleversements sociaux.

Tous les six mois, afin d'assurer la sécurité des frontières, le Roi Très-Sage partait en guerre contre les peuplades limitrophes plus faibles, leur octroyait une formidable raclée; au retour, fêtes triomphales, holocaustes splendides, oraisons vers la Paix. Puis l'on mangeait les prisonniers au fur et à mesure, car il ne serait pas juste que l'homme se nourrisse uniquement de la chair des animaux. Les Mombouttos pratiquaient la maxime cannibale : « Aimez-vous les uns les autres. »

N'Gu Falls avait cinq fils; désireux de ne pas engager l'avenir, il s'était abstenu de désigner aucun d'eux à sa succession. Il préférait laisser à ces jeunes gens l'initiative de leur ambition, sûr d'avance que, l'instant venu, le plus fort et le plus rusé mangerait les quatre autres. Procédé infailible pour éviter les futiles compétitions et condenser l'esprit de famille.

Vraiment, et j'ai honte à le constater, cet estimable monarque n'éprouvait aucun besoin de se civiliser. Du moment que les choses marchaient bien ainsi, pourquoi eût-il modifié leur agencement? Foulabé passa de belles heures jusqu'au jour où, glissé au gâtisme, il se résigna à sortir de ce piètre ici-bas; le sabre de N'Gu avait précipité quelque peu sa sortie, mais une telle conduite est légitime, conforme aux lois de l'évolution, et, puisque la Constitution des Mombouttos

l'exige, à quoi bon récriminer? L'actuel potentat espérait voir une quantité suffisante de saisons, au sein de ses nombreux vrais et faux ménages.

Les Relations des missionnaires nous ont conservé, d'après les papiers du R. P. Carmejean, les idées cosmographiques et métaphysiques de N'Gu Falls; les qualifions-nous d'obscures? — Il pensait que le monde était une vaste table portée par un géant, invisible puisque caché dessous. Le géant accroupi tenait dans sa main droite une énorme torche qu'il promenait au-dessus de la table, puis cachait, produisant alternativement le jour et la nuit. Quarante-cinq géants plus petits étaient rangés debout autour de la table et s'amusaient à faire mouvoir les hommes, à planter les arbres et les fleurs, à souffler l'eau. Quand ils se dispartaient, leur voix était le bruit du tonnerre. L'un d'eux avait pour spéciale fonction de déterrer les morts, d'habiller leurs squelettes d'une nouvelle chair et de les rejeter dans la circulation.

Une tradition, réputée véridique, confirmait l'existence de ces géants; ceux qui la mettaient en doute étaient promptement restitués à leur Demiurge, afin que celui-ci réformât ces poupées vicieuses; et voilà pourquoi N'Gu Falls, qui était un homme de premier mouvement, coupait incontinent la tête à tout soupçonné d'idées avancées.

Il avait entendu dire que loin, par delà les Grandes Montagnes, du côté des Pays Froids, végétaient des peuplades fabuleuses d'hommes au teint blafard, sans cheveux, complètement voilés et habitant des demeures superposées. On racontait mille histoires extraordinaires de ces gens. Comme tout esprit sensé, le roi des Mombouttos n'ajoutait aucune foi à ces contes; en vertu de quelle utilité des hommes seraient-ils blancs? — N'Gu Falls n'aimait pas les rêveurs, qu'il appelait dédaigneusement des *idologues* (mot du pays signifiant : fou, être primitif, méprisable quoique sacré).

Les décrets du Géant-d'en-dessous-la-Table sont parfois bizarres. Ils décidèrent que la tranquillité des Mombouttos prendrait fin. Les Quarante-Cinq Génies s'ennuyaient pour ce que le jeu de leurs poupées était trop monotone.

Un jour (il faisait aussi beau que de coutume; personne n'aurait pu prévoir qu'il arriverait un malheur, par ce splendide soleil évocateur d'optimismes), N'Gu Falls ouït du tumulte à la porte de la case où il s'entretenait avec ses femmes. Loin de s'émouvoir, il saisit le *Dictionnaire de la conversation*, son sabre, veux-je dire, et sortit en effectuant d'élégants moulinets pré-courseurs.

La surprise qui l'attendait était si forte qu'il faillit du coup en croire au surnaturel : un être blafard, vêtu de manière inusitée, se débattait au milieu des gardes du trône, qui s'apprétaient à le délivrer du souci de l'existence.

N'Gu Falls ne réfléchit pas que la présence de cet homme blanc dans ses États noirs était subversive des théologies coutumières, que les plus solides dogmes de la religion mombouttoe éclataient en poussière, telles des larmes bataviques. Il mourut jadis sous le couteau des grands-prêtres sacrificateurs deux cents schismatiques qui avaient osé supposer seulement l'existence de peuplades diversement colorées ; leurs noms équivalaient les pires injures, hérésiarque, imposteur, faussaire. Et voilà que l'événement leur donnait gain de cause (un peu tard, mais enfin !). La raison d'État ordonnait à N'Gu Falls d'effacer au plus vite ce regrettable contradictoire.

La curiosité fut plus forte chez ce nègre ; il désira connaître le personnage surnaturel, fit signe à ses gardes de rengainer leurs couperets et, s'approchant de l'être lunaire, il ne craignit pas de lui adresser la parole :

— Qui est-tu ?

L'autre, dans le plus pur dialecte momboutto, lui répondit :

— Prince, je suis le Révérend Père Sébastien Carmejean, prêtre des Missions Importunes, dont la maison mère est sise à Clamart, près Paris, 3, rue des Bois ; je suis un homme de paix et je viens exprès pour vous civiliser.

— Ah ! ah ! déclara le roi, qui n'ayant presque rien compris, ne voulait pas néanmoins se compromettre.

L'homme anormal lui sembla digne qu'on lui conservât la vie ; il devait avoir des histoires excessivement intéressantes à narrer. En outre, c'était une curiosité unique de son espèce ; peut-être pourrait-on, grâce à lui, compléter les renseignements ethnographiques sur les pays au delà des montagnes ; d'ailleurs s'il menaçait par trop la sécurité des idées reçues, il serait toujours temps de le supprimer. Donc N'Gu Falls lui assigna une case et une escorte particulière, autant pour le défendre contre la malveillance des féticheurs que pour lui ôter l'envie de se sauver.

Puis il réintégra son palais afin de satisfaire à la Constitution qui lui assignait quatre heures de digestion dans le sommeil. Parmi les vibrations de l'éternel Midi où ils circulent sous forme de grosses mouches bleues, les Mauvais Esprits se réjouirent et dansèrent d'incessants *vitos*.

*
**

Le soir même, Sa Majesté pria à souper en sa demeure le R. P. Sébastien Carmejean. Souverain prodigue, N'Gu Falls ne regarda pas à la dépense, servit du meilleur et tint à donner à son hôte une grande idée de l'hospitalité royale. Il choisit entre ses favorites deux des plus belles et les lui octroya. L'homme des Pays Froids accepta le souper, mais (l'aurait-on cru ?) refusa les favorites, malgré l'affectueuse insistance du maître de la maison.

La conversation ne ralentit point ; N'Gu Falls apprit mille choses plus surprenantes les unes que les autres, et dont il embrouillait un peu les rapports. Le R. P. Carmejean essaya d'abord de trier les opinions de son interlocuteur ; mais s'étant aperçu qu'il n'arrivait qu'à davantage embrouiller l'écheveau desdites, il ne s'attarda pas à cette formalité.

N'Gu Falls apprit que les hommes laiteux étaient en masse tout à fait au Nord, qu'ils habitaient en effet des cases superposées, qu'ils ne parlaient pas communément le momboutto, qu'ils avaient des idées personnelles sur l'existence de Dieu, qu'ils se combattaient pour le plaisir, qu'ils honoraient les *idéologues* quand ceux-ci étaient morts, qu'ils n'avaient en général qu'une femme et deux enfants.

« Voilà d'étranges coutumes, conclut le fils de Foulabé ; vos compatriotes sont encore très près de la nature et de la barbarie. Si je n'avais pour principe de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'irais les éclairer. Toutefois, poursuivez. »

Il sut que ces barbares étaient régis par un roi infiniment doux, du nom de Jésus, qui s'était laissé mettre en croix pour arracher ses sujets à la domination d'un usurpateur : « En vérité, reprit N'Gu, vous me rendez fou. Pourquoi ce Jésus 1^{er} a-t-il consenti à souffrir pour son peuple quand il était selon l'ordre des choses que son peuple souffrit pour lui ? Moi présent, son supplice n'eut pas eu lieu, je ne l'aurais pas permis. Je me serais placé à la tête des nobles et nous aurions chargé la canaille. — Vous disiez ? »

Tous ceux qui accueillaient l'alliance avec le roi Jésus entraient dans un jardin merveilleux, rempli de fruits démesurés et des plus belles fleurs dont la joie ne passait jamais, où d'invisibles musiques épandaient l'allégresse absolue. Le gibier s'offrait de lui-même aux flèches, et le soleil était moins ardent, afin de ne pas blesser d'une lueur trop vive les inconcevables délices réalisées en ce jardin.

« Cela est à peine croyable, soupira N'Gu Falls encore un peu rebelle aux idéalismes septentrionaux. Néanmoins, puisque vous me le dites, il faut qu'il en soit ainsi.

« Je ne comprends pas que vous ayez eu le courage de quitter une telle contrée, uniquement pour m'avertir ; je vous suis reconnaissant. Je me hâterai de former alliance avec votre roi, et vous me mènerez à son jardin, accompagné que je serai des dignitaires de ma cour. Mon peuple n'a pas de raison d'émigrer avec moi ; il est assez heureux ici, la vie qu'il traîne est encore trop bonne pour lui. Maintenant, que faut-il que nous fassions pour avoir droit d'entrée dans votre jardin de Paradis ? »

Dès lors, N'Gu Falls appartient au R. P. Carmejean. Sur ses conseils, il congédia ses femmes ; et cette réforme ne lui fut nullement désagréable. Il garda la plus jolie et maria les autres avec les plus vieux de ses

chambellans. Le fait est historique, et du reste fréquent dans les pays de monarchie.

Eussite on lui enseigna qu'il n'y a qu'un seul Dieu effectif, et que les autres sont titulaires de sinécures; qu'il est faux que les dieux prennent plaisir à pousser les hommes, attendu que les hommes sont suffisamment capables de commettre des sottises de leur propre mouvement. N'Gu Falls jeta au fleuve les antiques dieux des Mombouttos; les quarante-cinq manitous exilés s'en furent tristement au fil de l'eau, cadavres de cultes abolis. Les peuplades limitrophes les recueillirent et s'applaudirent, disant : « Tant mieux ! Les Mombouttos répudient leurs divinités tutélaires. Nous allons les repêcher, les placer en notre temple et nous les rendre favorables. Ils nous donneront la victoire sur leurs renégats. » Et c'était vaillamment raisonné.

Le R. P. Carmejean démontra que tout ami de son Seigneur s'engageait à ne pas manger de chair humaine; il pria le roi nègre de modifier ses menus.

N'Gu Falls renonça à giboyer chez ses voisins; mais il trouva qu'il lui était dur de changer de régime à son âge. Les Grands et le peuple murmurèrent quand on noya les manitous; ils murmurèrent encore quand on leur ôta les ennemis de la bouche.

Le R. P. Carmejean demanda que l'on abolît la peine de mort. N'Gu Falls, possédé d'amitié, lui concéda cette réforme, quoi qu'il se privat ainsi d'un des sports qui entretenaient sa vigueur. Cette fois l'indignation des Grands et du peuple déborda; la tradition de cruauté nationale allait-elle disparaître? N'Gu Falls se conduisit comme tout souverain doit se conduire quand le peuple s'agite : il chassa les mécontents et s'appropriâ leurs biens. Les féticheurs, outrés, firent cause commune avec eux.

Le fils de Foulabé s'attachait de plus en plus à ce R. P. Carmejean qui savait de si belles histoires; par affection pour lui, il se soumit à toutes ses fantaisies, apposa sa signature au bas de papiers, déclara qu'il croyait à quantité de mythologies encore moins vraisemblables que celle des Mombouttos, subit plusieurs cérémonies énigmatiques. Mais il se désola, lorsqu'il s'aperçut que sa chère curiosité blafarde commençait à se détériorer. Sébastien Carmejean tira sur le jaune, puis sur le vert, et il devint évident qu'il n'en avait plus pour longtemps à évangéliser son nègre. Sa Majesté, folle de douleur, pria alternativement le nouveau manitou et les anciens; elle alla jusqu'à rappeler ses féticheurs, les réexila parce qu'ils ne réussissaient pas à restaurer son ami. Le missionnaire déclina; de jour en jour il restreignit le cercle de sa promenade, comme s'il eût disputé le terrain à la Mort, pied à pied. Vint qu'il ne put sortir de sa case; il s'alita, et la Vieille Femme s'assit au seuil, en attente. Rien ne put la chasser : incantations des sorciers, vapeurs des herbes que l'on brûle pour éloigner les démons, potions

d'ongles d'oiseaux sacrés, — quinquina ou toniques. L'âme du religieux ne voulait plus de son corps, tant il montrait la corde.

Quand fut arrivée l'heure du départ, le R. P. Carmejean implora de son royal néophyte deux ultimes grâces : 1° que l'on portât à la côte prochaine ses papiers, ses livres et les collections qu'il avait réunies, afin que ses compatriotes connussent où il avait pris fin; 2° que N'Gu Falls consentît à fixer au fronton de la case royale un porte-bonheur, sorte de bout de bois auquel était cloué un chiffon tricolore.

Ayant reçu la promesse que ces deux souhaits seraient exécutés, il se résorba doucement dans la paix du Seigneur.

*
**

N'Gu Falls n'avait pas pleuré lorsqu'il s'était séparé de ses soixante-douze femmes légitimes et de ses cent quarante-quatre concubines. Il n'avait pas pleuré non plus lorsqu'il avait noyé les quarante-cinq divinités tutélaires des Mombouttos; il n'avait pas pleuré lorsqu'il avait renoncé à la chair humaine.

A la mort du R. P. Carmejean, il versa d'abondantes larmes; sa cour porta le deuil six semaines, selon la coutume festoya ce durant; et l'on rendit les honneurs divins aux mânes de l'Européen. Deux mois après, le roi pensait encore à cet homme étrange qui avait une voix de persuasion si douce, qui n'avait jamais versé le sang, et qui n'aimait pas l'approche des femmes. Il se désolait de l'avoir gardé si peu de temps, et contemplait mélancoliquement le fétiche tricolore à lui légué.

Seul l'inquiétait le problème insoluble : « Pourquoi cet homme était-il venu? »

Le Géant tourna bien des fois sa torche autour de la table où nous nous agitions. La mémoire du R. P. Carmejean entraînait insensiblement dans la légende religieuse, quand on signala l'approche d'une troupe de gens semblables au défunt. N'Gu Falls induisit que la famille du feu missionnaire venait lui rendre visite, et il en fut joyeux. Il ordonna toutes choses pour une réception splendide, mit les petites calebasses dans les grandes suivant un proverbe populaire, leva sur ses sujets un impôt extraordinaire (comme tous les impôts, d'ailleurs), et attendit.

Parurent en bon ordre plus de cent trente étrangers blancs, suivis du double de porteurs noirs, vêtus et coiffés de blanc et tenant à la main des bâtons de fer dont ils tiraient un tapage inutilement horrifique. Ils étaient roses de peau et rouges de cheveux pour la plupart; N'Gu, à la tête de ses nobles, les joignit et leur dit : « Vous cherchez votre parent? Il était ici il y a un an; mais il prit une mauvaise fièvre dont il s'est laissé mourir. En souvenir de lui, je vous traiterai bien. Comment va mon excellent cousin le roi Jésus? Est-il tout à fait remis de ses tribulations? »

Mais les étrangers affectèrent immédiatement un air

rogue qui déplut à Sa Majesté. Ils exigèrent à boire, à manger, plus des cases et des compagnes; N'Gu Falls réfléchit : « Ceux-là sont moins parfaitement élevés que leur frère, mon défunt ami. Ils ne savent pas demander; pourtant je leur donnerai tout de même asile. Peut-être m'expliqueront-ils ce qui les amène en mon pays? »

Comme ils arrivaient sur la place Royale, les hommes roses aperçurent planté sur la case principale le fétiche tricolore qu'une brise goguenarde déplaçait. Aussitôt, ils manifestèrent un vif déplaisir; celui qui avait une petite échelle d'or sur ses manches, pointant le doigt vers la chose ironique, interrogea N'Gu Falls :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ne le reconnaissez-vous pas? C'est le fétiche de votre frère Carmejean. Avant sa mort, il me l'a légué, en me priant de le conserver par amitié pour lui. Car il éloigne les mauvais esprits et amène la prospérité.

— C'est grâce à lui, sans doute, que j'ai la joie de votre visite, ajouta le nègre, d'une politesse exquise, certes.

L'homme roux grimaça : « D'abord ce Carmejean n'était pas notre frère, mais un parent très éloigné, d'une descendance avec laquelle nous sommes brouillés. La conduite des siens est un scandale pour les Pays-Froids. Ce fétiche n'attire pas la prospérité et n'éloigne pas les mauvais esprits; il fait justement le contraire. Je vous en donnerai un bien meilleur tout neuf, rouge avec une croix bleue dans le coin; vous verrez, c'est beaucoup plus joli et plus efficace. » Et, sans retard, il tira d'une caisse le fétiche et l'offrit.

N'Gu Falls chut en des perplexités. Il se gratta la tête comme un qui ne sait à quoi se résoudre. « J'entrevois, dit-il, qu'il est trop difficile à un roi d'avoir raison dans toutes ses déterminations. Je ne veux pas ôter ce fétiche-là que j'ai juré de garder; et je ne suis pas assez grossier pour repousser ce fétiche-ci que vous m'offrez avec tant de bonne grâce. C'est bien simple, je vais le clouer auprès du premier; de la sorte si l'un d'eux est mauvais, l'autre le neutralisera. » Et, sans vouloir rien entendre, il fit comme il avait dit.

De nouveau il posa aux étrangers la question que le R. P. Carmejean avait si étonnamment résolue : « Qu'est-ce qui vous conduit ici? Il n'y a donc pas de pain chez vous? Pourquoi marcher à l'aventure, le long des routes? » Il lui fut répondu : « Nous sommes les pionniers de la civilisation. Nous vous apportons la protection de notre pays.

— Je vous remercie; il n'était pas besoin de vous déranger, je suis assez fort pour me protéger moi-même; quant à la civilisation, que voulez-vous désigner par ce mot, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue?

— On vous le montrera; la civilisation est l'action de civiliser.

— Vous m'étonnez, » et il eut l'air d'avoir compris.

Il s'enquit encore du roi Jésus. On lui donna les plus fraîches nouvelles, assurément stupéfiantes pour un noir. Le roi Jésus avait été détrôné par une femme, l'Impératrice des Indes, de complexité avec un nommé Christ qui ne plaisait pas et qui envoyait ses sujets rôtir dans une fournaise. On présenta son ambassadeur, un homme rigide, rasé, qui portait sous le bras un livre relié en chagrin noir. Il déclara qu'il se chargeait de ramener Sa Majesté vers le Bien.

N'Gu Falls pensa : « Si ce pauvre Carmejean avait ces nouvelles il serait fort triste, lui qui aimait tant son Roi-Jardinier. Il lui vaut mieux qu'il soit mort. Les émeutiers auront saccagé l'admirable jardin, et je n'y entrerais de ma vie. »

Premiers temps d'installation; les hôtes étrangers se créèrent un quartier bruyant, gardé par des postes, mesure de défiance du reste injustifiée. N'Gu Falls en fut blessé. Puis, le chef des Hommes Roses vint trouver le fils de Foulabé; des porteurs l'accompagnaient, traînant des caisses et des ballots. Il parla : « Sa Majesté ma gracieuse souveraine vous envoie divers présents afin d'entretenir l'amitié des Mombouttos pour notre peuple. Je vais vous les remettre; je pense que, comme le veut l'étiquette, à ces spontanées manifestations de cordialité vous répondrez par de non moins spontanées manifestations analogues; j'aimerais à rapporter là-bas quelques marques de votre faste. »

N'Gu Falls se méfia; il n'aimait pas les *tapeworms* (en momboutto : hommes rusés qui cherchent à vous extorquer vos richesses). Il répondit : « Je demande à examiner les cadeaux que l'on m'envoie; je réglerai d'après eux ma munificence. »

On déballa les caisses; en sortirent des objets disparates, de valeur inappréciable puisque nulle. La civilisation y triomphait, je pense. Le *Luxe* et la *Bijouterie* étaient représentés par quarante-trois colliers de perles de verre, nuance turquoise, ou grenat ou vert pomme, et vingt mètres de cotonnade inférieure, trente bonnets de nuit à houppes versicolores, soixante caleçons de bain. Les *Beaux-Arts* étaient représentés par dix boîtes de polichinelles assortis, une peudule en faux bronze, des chrono-lithographies allemandes et un orgue de Barbarie. *L'Instruction publique* avait comme graines des « tracts » de la Société évangélique, des « Christmas Numbers » incomplets, les poésies d'Oscar Wilde, et des réclames de Pear's Soap. La *Guerre* était symbolisée par deux clairons, quatre sabres d'apparat à poignée de cuivre, des fusils à pierre hors d'usage et des képis avariés. *L'Industrie* offrait divers objets de fer-blanc, casseroles, bougeoirs, pelles et pincettes; enfin, des jumelles, du cognac de bas étage, des chapeaux hauts de forme retraités, etc., etc.

N'Gu Falls interrogea, timide : « Et... après? »

— C'est tout, la somptuosité de ces dons vous empêche de les inventorier...

— Me prendriez-vous pour un imbécile?

— Oh!..

— Le fils de Foulabé n'est pas un imbécile. Ça, c'est du verre ; ça, c'est de vieux sabres ; ça, c'est du coton ; plus ces objets dont la destination m'est inconnue, et qui, par conséquent, ne m'intéressent pas. Votre musique est horrible, et vos peintures ne valent pas celles de mon ex-temple. Je ne me soucie pas de polichinelles. Voulez-vous mes ministres en échange ? Pourquoi nous couvririons-nous de ces étoffes, puisque notre peau nous est déjà trop lourde ?

« Ainsi, c'est là ce que vous nommez des cadeaux ! Le tout coûte exactement deux cents *cauris* sur les marchés de Tomboutou, et je me flatte de ne pas ignorer le prix des choses. Je vous ai hébergés, nourris, amusés. Je ne vous demandais rien ; mais dès lors que vous vouliez me rendre ma politesse, vous deviez bien faire les choses. Gardez vos ferrailles, et qu'il n'en soit plus question. Quand partez-vous ?

— Pardon ; j'ai apporté d'Europe ces verroteries et ces précieuses cotonnades où des pagnes sont en puissance. Il serait absurde de ma part de les remporter. Et puis en voilà assez ; si vous repoussez les cadeaux, vous vous déclarez l'ennemi de mon pays, et vous serez traité comme tel. Réfléchissez.

— Je ne veux être l'ennemi de personne ; vous êtes mes hôtes. J'accepte les cadeaux.

— Dans ce cas, modula l'homme des Pays Froids, vous nous donnerez de la poudre d'or, des diamants, de l'ivoire, du bétail, des céréales et autres accessoires dont suit la liste. »

N'Gu Falls s'exécuta. Hélas ! c'était un caractère faible. D'ailleurs, on avait eu soin de lui exposer le maniement des armes à feu ; la théorie du fusil Winchester l'avait préparé à toutes les concessions. Il leva un nouvel impôt extraordinaire pour offrir des cadeaux aux intrus, — aux inexplicables intrus.

Et la vie devint impossible ès pays Momboutto ; les hommes rouges traitèrent les indigènes en peuple conquis. Les impôts extraordinaires se changèrent en impôts ordinaires, payables sous peine d'esclavage. Chaque jour, c'étaient de renchérisantes exigences. Le gibier des chasses royales y passa, y passèrent aussi les récoltes de l'année, les réserves de vin de palme, les troupeaux de garantie contre la famine ; quantes fois que les étrangers étaient gris (ce qui leur arrivait tous les soirs), ils s'exaspéraient, regrettaient leur patrie et tapaient dru sur l'autochtone, à qui il était défendu de rendre la monnaie. Le peuple s'indignait surtout contre son roi, qui ne le soutenait pas et se rangeait toujours à l'avis de l'oppresser. (Vous savez que le fusil Winchester à répétition est une arme merveilleuse.)

Les plus chères coutumes ancestrales furent abolies. Interdiction de travailler à certains jours, de danser en rond, le soir, sous les palmiers. Ordre de ne prendre qu'une femme à la fois, et avec l'autorisation de

l'homme rasé ; ordre d'aller entendre périodiquement les paroles blessantes qu'il adressait à l'humanité en général et aux Mombouttos en particulier.

N'Gu Falls s'efforçait de réclamer contre ces changements, montrait les dents ; on lui rétorquait : « Vous crouppiez dans la barbarie ; ne voyez-vous pas que nous vous civilisons ? Il faut nous avoir une grande reconnaissance. Nous travaillons à votre salut et à celui de votre peuple. » (Le fusil Winchester sert tirer ses douze coups en l'espace de deux minutes.)

Sa Majesté, convaincue par ces raisons, terrifiée par le spectacle des étrangers s'exerçant à la cible, et lasse désespérément, laissa les affaires passer aux mains de ses hôtes. L'homme aux barres d'or sur la manche accapara, l'une après l'autre, l'Administration, la Finance, la Justice. Il percevait les impôts, rédigeait les protocoles, forçait les hommes valides à percer des routes stratégiques, gâtait ainsi les admirables et séculaires forêts dont le hasard avait bastionné la région. Des alliances se conclurent avec les voisins, les pires ennemis du monarque. N'Gu Falls fut obligé de faire des amabilités aux gens qu'il exécrait. Le peuple ne murmura plus, il hurla. Résultat : les étrangers ne se crurent plus en sûreté et procédèrent à des exécutions sommaires, pour l'exemple.

Les Mombouttos n'aimaient pas à être tués par d'autres que par leur roi héréditaire. Ils achevèrent de détester leurs visiteurs et la civilisation qu'ils importaient ; ce mot, mal interprété par des esprits prévenus, fut synonyme des plus odieux forfaits. Un Momboutto, qui projetait d'assassiner un autre Momboutto, lui disait : « Prends garde à toi ; un de ces soirs, je te civiliserai au coin d'un bois. »

Le chef des Civilisés estima que son enquête sur le pays était terminée, qu'il fallait organiser de façon définitive et annexer le territoire où la bonne fortune l'avait conduit. Il dit à N'Gu Falls :

— Tu vois toi-même que tu ne sers plus à rien, et que c'est nous qui avons tout le mal. Tu as assez régné, il est temps que tu te reposes.

— Comment ? Vous avez l'intention de rester ? Vous ne vous en irez donc pas ?

— Non, certes. Nous allons nous établir plus solidement, et désormais nous administrerons au nom de notre souveraine. Rassure-toi, on te servira une rente viagère ; tâche de ne pas en abuser par une longévité de mauvais goût. A ta place, je voyagerais.

N'Gu Falls parut accepter avec enthousiasme et remercia vivement son aimable invité. Il avait ses petits projets de derrière la tête.

**

Le lendemain, pendant que les intrus dormaient dans leurs cases, accablés par la chaleur, le roi détroné tint conseil au milieu de ses anciens ministres. Il prit à témoin les divinités de la forêt : « L'homme est un

incurable enfant; j'avais cru agir selon la justice en accordant la vie à ce Carmejean; sa douceur et aussi ses maléfices m'avaient séduit; il me dit des choses folles auxquelles j'eus la sottise d'ajouter foi. Carmejean m'a trompé: il n'y a pas de jardin merveilleux, pas de roi Jésus, pas de félicité à la portée des humains. Puis, j'ai accueilli ces hommes du dehors, je les ai comblés de faveurs à votre détriment, et je vous ai mécontentés ainsi que mon peuple. J'ai chassé mes dieux, chassé mes femmes, chassé mes amis, tout ce qui m'était cher. Je suis puni cruellement; voici qu'à mon tour l'on m'exile et l'on me dépouille. Dites, cela est-il supportable?

« J'ai tant souffert que si mon plus implacable ennemi souffrait de même, je crois que je lui pardonnerais. Aussi, le Géant-d'en-dessous-la-Terre et ses Quarante-Cinq divines émanations m'ont pris en pitié; serez-vous moins indulgents? J'attends de vous l'aide qui m'est nécessaire pour nous venger et liquider les voleurs de nos biens. » L'auditoire ne put y résister; tous les ministres et les féticheurs pleuraient de concert avec leur roi. Après une brève réconciliation, ils s'en allèrent surprendre et égorguer les gardes du Quartier Rose. Ensuite, toujours sans bruit, de peur d'interrompre leurs songs, ils massacrèrent leurs hôtes endormis. On épargna un seul d'entre eux; celui-là fut reconduit hors des frontières, porteur d'une missive ainsi rédigée :

*N'Gu Falls, Fils de Foulabé, aux Hommes
des Pays-Froids.*

Vous avez pénétré dans mes terres, y amenant la débâche, l'ivrognerie, la brutalité et les vices dont vous autres blancs vous êtes affligés. Par ignorance de vos intentions, je vous avais accueillis; mais vous avez comblé la mesure d'iniquités. J'ai déchainé ma vengeance, et je l'ai conduite en sorte que rien ne restât de ceux qui m'ont offensé. A l'avenir, vous êtes avertis: abstenez-vous de venir chez moi, où le blanc est couleur séditeuse. Tout être de votre nuance saisi sur mon domaine sera sans délai mis à mort et jeté aux vautours. Je ne vais pas vous harceler dans votre patrie, laissez-moi paisible dans la mienne. Je tâcherai d'oublier que vous existez.

Alors il fut content de lui et reconquit la glorieuse sérénité royale qui l'avait fui. Il arracha du fronton de son palais les deux drapeaux de malheur, reprit des femmes inédites et ses anciennes concubines.

A la suite d'une guerre, il se fit restituer par ses voisins les dieux tutélaires de sa nation, les rétablit en leur temple, mangea les prisonniers.

Le bon vieux temps était restauré intégralement.

Les Mombouttos exultèrent; il leur semblait que leurs moments d'épreuves n'avaient jamais existé; que Carmejean, les hommes roux, les exactions, les fusillades, c'était une suite d'histoires improbables et dou-

loureuses qu'un fâcheux plaisant leur avait débitées. On dansait le soir sous les palmiers, de plus belle; et les routes s'effondraient, gagnées par les pousses vivaces et les herbes, comme si la nature elle-même se fût hâtée d'effacer les traces des êtres odieux qui l'avaient outragée.

Et, parfois, en quelque sieste de rêverie prolongée, si N'Gu Falls se posait l'éternel problème: « Que sont-ils venus faire ici, ces gêneurs? » il se satisfaisait de cette solution: « Des Esprits nuisibles, par jalousie de ma prospérité, ont pris ces apparences afin de me conduire à ma perte. » Et il se rendormait, bercé par les chants à bouche fermée de ses innombrables femmes et concubines.

*
**

Des semaines, et puis des mois, et puis des années.

N'Gu Falls ne se doutait pas des tempêtes soulevées par l'acte de vengeance si simple qu'il avait accompli. Tandis qu'il dormait, bercé par les chansons de ses femmes, des notes aigres s'échangeaient là-bas, dans les Pays Froids, d'île à continent. Des hommes, représentants de millions d'hommes, se disputaient son humble pays de Momboutto. Il s'agissait de déterminer à quelle nation reviendrait le droit d'envoyer des soldats s'y faire tuer. En fin de compte, le départ d'une armée mixte fut décidé; de nouveau et conjointement cette fois le fétiche tricolore et le fétiche à croix débarquèrent en Afrique, franchirent des marais, traversèrent des plaines de sable, des bois inviolés, rapprochèrent des Mombouttos la menace du fer et du feu...

N'Gu Falls était en train de prendre le frais sur le seuil de sa case, se félicitait d'être au monde et suppôtait d'après les promesses de la belle saison le nombre de jarres de vin que les palmiers rempliraient, quand surgit une escouade de... oui, de *Blancs!*

Il pensa d'abord: « Tiens, tiens! comme c'est curieux! J'ai des troubles de la vue à présent. »

Il pensa ensuite: « Je ne suis pas fou... Est-ce que les morts reviendraient? »

Il pensa en dernier lieu: « Mille dévastations! C'en est d'autres, et bien vivants! »

Bien vivants, ô fils de Foulabé, et claironnants et féroces!

Les gardes, suscités à coups de gong, se massèrent autour de leur prince. Déjà l'escouade approchait; un interprète se détacha et lut une proclamation. Il y était dit que les deux nations coalisées dépêchaient une armée à N'Gu Falls, dans l'intention d'obtenir prompt réparation de l'injure commise envers leurs drapeaux. (Or, le nègre ignorait absolument le nom et l'usage de ces instruments.) Il y était dit que le roi des Mombouttos devait déposer les armes dans le plus bref délai et se constituer otage. Il y était dit d'autres choses singulières; par exemple, qu'en cas de résistance, la

ville serait saccagée et ses habitants fusillés. Car il n'est pas admissible que des nègres se révoltent contre des idées blanches et gardent leurs pauvres idées noires.

Mais N'Gu Falls ne laissa pas l'interprète achever sa lecture. Il n'avait qu'une parole : il leva son sabre et, en moins de temps que pour un soupir, les parlementaires furent décapités sur place. Le roi, toujours formaliste, plaça ces têtes dans des sacs et les envoya à leurs corps d'armée respectifs. Il s'occupa de mettre la ville en état de défense.

La question insoluble, une troisième fois, le hantait : « Que viennent-ils faire ? Quelle rage les mène ? » Il n'arrivait pas à comprendre ça, le malheureux roi. Nul ne put le lui expliquer, ni les dignitaires, ni les prêtres, ni les fous voyants, ni qui que ce fût. Et, nous-mêmes, serions-nous capables d'une explication plausible ?

Quarante-huit heures après, les armées coalisées campèrent en vue de la capitale ; elles avaient préalablement, — c'est si naturel ! — incendié les forêts séculaires.

N'Gu Falls comprenait de moins en moins. On donna l'assaut ; case à case, les Mombouttos défendirent leur ville. Dans les Pays Froids, on eût admiré cet exemple de patriotique héroïsme. Mais, vous savez, les sentiments changent de nom avec les latitudes.

La lutte se circonscrivit autour de la case royale. — Il est écrit au Code maritime, qu'en cas de naufrage, le capitaine doit quitter son bord le dernier. N'Gu Falls, qui n'avait pas lu le Code maritime tint pourtant à honneur de ne quitter cette triste vie que quand le dernier de ses sujets eut exhalé son âme obscure.

... Les Nobles sont tombés, ayant prodigué des thèmes à épopée que nul aède, hélas ! ne mettra en œuvre. Les Prêtres sont morts aux pieds des quarante-cinq manitous et les quarante-cinq manitous flambent en leur temple. Une splendide lueur d'incendie, — un peu théâtrale peut-être, — éclaire l'apothéose de la Civilisation.

Alors, sur le tas de cadavres où il s'évertuait encore, parmi les flammes, la fumée, les sonneries de clairon, les détonations, les cris des vainqueurs, les hurlements des femmes, le courageux souverain restitue son souffle aux Injustes Divinités qui décident du sort des hommes, de quelque couleur qu'ils soient.

**

Ainsi mourut N'Gu Falls, fils de Foulabé, Ultime, Roi des Mombouttos. Mais ce qu'il y a de plus pénible dans cette fin, ce qui la recommande aux larmes des êtres sensibles, c'est que, même mourant, N'Gu Falls N'AVAIT PAS ENCORE COMPRIS !

PIERRE VEBER.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Augustin de Bercey : *Sonnets*. — M. Émile du Tiers : *Derniers sillons*. — M. Léon Hély : *Claires matinées*. — M. Henri de Braisac : *Éveil d'amour*. — M. Gabriel Traireux : *le Songe de la Belle au bois*. — M. Émile Hinzelin : *Toute une âme*. — M. Anatole Le Braz : *la Chanson de Bretagne*. — M. Jean Moreas : *les Syrtes* (édition nouvelle).

Revenons aujourd'hui à nos poètes, que nous avons trop longtemps laissés de côté. Une remarque tout d'abord. Est-ce qu'on ne fait plus de vers décadents, j'entends, me servant de ce mot dans le sens que lui a donné le grand public, est-ce qu'on ne fait plus de vers de trois, quatre, quatorze et dix-sept pieds ? Je n'en vois plus dans les volumes de vers qu'on m'adresse. Ne m'adresse-t-on que les autres, ou n'en fait-on plus ? La mode en est-elle passée ? Quoi ! si vite ! Je le regretterais.

D'abord, parce que c'était quelquefois très amusant ; mais, plus sérieusement, je le regretterais parce qu'il n'était rien sorti de là, sans doute, mais parce qu'il pouvait en sortir quelque chose. De tous ces essais aventureux, nés, à l'ordinaire, du dégoût des formes traditionnelles, consacrées et, par conséquent, monotones, il résulte généralement une toute petite conquête, quelquefois même une grande, peu proportionnée, même quand elle est grande, à l'immensité et à la multiplicité des efforts ; mais il n'importe, et c'est ainsi que procède la nature : elle a mille germes pour un produit ; c'est donc à dire mille avortements pour un succès.

Voyez, en effet, que du travail rythmique colossal de la Pléiade il est résulté deux choses, sans plus, ou à peu près : la strophe de dix vers octosyllabes, enfin dégagée et arrêtée en sa forme définitive ; l'alexandrin enfin reconnu pour vrai vers-maître de la versification française, ce qu'il n'était nullement jusqu'alors.

Voyez que du travail rythmique si considérable du XIX^e siècle il est sorti une seule conquête : le vers décasyllabique coupé au milieu, qui est si joli, consacré maintenant et même dont on abuse, inconnu ou méprisé auparavant, et qu'on ne relevait guère, si je ne me trompe, que dans la suave élégie : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière ».

De même de tout ce mouvement, de tout ce trémoussement rythmique de ces dernières années, il pouvait sortir une toute petite création métrique, mais intéressante, pour l'usage du XX^e siècle, par exemple le vers de treize pieds, joliment impair, au goût de Verlaine, point trop déconcertant pour nos oreilles, déjà habituées au vers alexandrin féminin lequel a treize syllabes ou, si vous le voulez, douze et demie. Je le voyais naître, ce vers-là, et déjà prendre sa forme, qui doit être, à mon avis, de six et sept, et déjà s'acclimater.

Enfin, j'aurais voulu une dizaine d'années d'expériences en ce sens pour voir ce qu'il en sortirait. Le mouvement semble s'arrêter; il reprendra sans doute; en attendant, lisons les vers réguliers qu'on nous envoie.

Il faut les lire; il faut les lire tous; il faut les lire tout entiers; car c'est traître, un livre de vers. Tel est mauvais, très mauvais, sauf une pièce, qui est juste celle que vous avez passée. Et voilà un chef-d'œuvre, qui va peut-être immortaliser un homme, tout autour duquel vous vous êtes promené sans l'apercevoir. Supposez qu'Arvers publie un gros volume de vers. Tous les vers d'Arvers sont lamentables, sauf l'immortel sonnet. Vous lisez tout le volume sans lire le sonnet immortel, qui, naturellement, ne porte pas encore ce titre, et vous gardez toute votre vie cette idée qu'Arvers n'a pas écrit un bon hémistiche. Cette mésaventure a dû arriver souvent.

Voici un recueil de sonnets de M. Augustin de Bercey, publié à Troyes. Ils sont indifférents, ces sonnets, pour la plupart. Oni, sans doute, mais, si vous les avez lus tous, que dites-vous de celui-ci? Titre : *le Vent* :

O mystérieux berceur de ramées,
Être insaisissable et toujours mouvant,
Ne puis-je entrevoir ton visage, ô vent,
Qui fais palpiter les feuilles charmées?

O mystérieux berceur de ramées,
Dans l'ombre des bois où je vais rêvant,
Jusqu'à mon oreille arrivent souvent
Des plaintes d'amour tout bas exprimées :

Et dans le feuillage où passe un frisson,
C'est comme une harpe au douxoureux son
Où pleure un adieu de choses aimées.

La futaie entière en son vain tourment
Soupire vers toi, fugitif amant,
O mystérieux berceur de ramées!

Voilà! La Muse a quelquefois de ces caprices. Je n'ai trouvé dans ce recueil que ce sonnet qui fût d'un vrai poète; mais avouez qu'il valait la peine d'ouvrir le recueil et de le lire.

J'en dirai à peu près autant du livre de M. du Tiers, *Derniers sillons*, qui est fort aimable, fort sincère, et où circule à chaque page un sentiment assez vif des intimités de la nature, mais qui est en général d'une inspiration un peu courte et d'une texture un peu frêle. La mélancolie du soir de la vie, qui s'appesantit et restreint l'horizon, y est cependant exprimée quelquefois avec un vrai bonheur de forme. J'aime assez le poète devant son papier qu'il va noircir, tournant les feuillets d'un geste un peu las et sentant à je ne sais quoi que son papier se moque un peu de lui. C'est une sensation. Il n'est aucun de nous, n'est-ce pas, mes frères? qui n'ait senti cela de temps en temps :

Devant moi le vélin s'étend en larges feuilles
Où glisse doucement, par vagues dessins noirs,
Ce qui me reste encor de rêves et d'espoirs,
Dernière frondaison d'une âme qui s'effeuille.

Aux rameaux desséchés de mon passé, je cueille
Les vestiges flétris par l'âpre vent des soirs
Pour en orner mes vers, ces décevants miroirs
Où, dans mes souvenirs lointains, je me recueille.

Et, pourtant, je le sais, un grand souffle moqueur
Emportera la strophe où j'aurai mis mon cœur,
Brisera ma pensée et sa dernière branche.

Pauvres rêveurs épris d'un songe déjà mort,
Notre flottante vie est une page blanche
Que remplit l'Espérance et que signe la Mort.

Un rustique encore et un silvestre, M. Léon Hély. Il chante les aspects champêtres et ceux qui ont su en transporter la physionomie sur la toile, la forêt et Rousseau, l'étang et Corot, la plaine et Millet. Il est rude quelquefois, et prosaïque, M. Hély. Il commence parfois sa strophe comme suit :

Tu nous fais aimer la nature,
En nous étalant ses aspects;
Plus on admire ta peinture,
Plus recueillis sont les respects.

J'ose assurer à M. Hély que les lignes qui précèdent ne sont pas des vers. Quelquefois aussi le discernement critique semble lui manquer un peu. Il faut bien que je prenne M. Hély à titre de critique, puisque la moitié de son volume est consacrée à apprécier en vers le talent des grands peintres ou des grands poètes. Or voici comment M. Hély caractérise Lamartine, dans une ode d'un mouvement du reste assez puissant :

Sur la grande aile de l'image,
Tu vas où l'aigle n'atteint pas,
Poursuivant dans son vol le mage
Qui monte, monte, jamais las;
Tu dévores des yeux l'espace,
Où ton esprit, astre qui passe,
Peut prendre son magique essor,
Et parvenir dans l'infinie
Et mystérieuse harmonie
Où dorment les étoiles d'or.

Lamartine, cela! Mais c'est Victor Hugo, monsieur! Et toute l'ode est dans ce ton, toute l'ode signifie et décrit Lamartine par ce fracas de métaphores, ce tintamarre de chevauchées dans l'espace, et ces soulèvements d'apothéoses! Dans sa seconde édition, M. Hély conservera cette pièce, qui n'est pas mauvaise, mettra en titre *Hugo*, et ce sera parfaitement bien. *The right man in the right place*, et il n'est que de s'entendre.

M. Hély a, du reste, trouvé pour honorer Corot des vers plus justes, d'une délicatesse un peu subtile, mais fort aimable, et d'une langueur caressante qui rappelle un peu le modèle :

Tu ne vois la nature en tes rêves d'artiste
 Que lorsqu'elle a passé son peignoir de batiste
 Comme la femme à son lever,
 Qui laisse deviner sous le flot des dentelles
 Les trésors de son corps dont les formes sont telles
 Que l'idéal les peut rêver.

En maître tu fais voir ses bois remplis d'halcines,
 Ses cotéaux veloutés, ses verdoyantes plaines
 Qui se perdent dans le lointain ;
 Et la sérénité, mère des philosophes,
 Plane sur tes tableaux, qui sont autant de strophes
 Chantant les charmes du matin.

**

Plus philosophe, plus mélancolique aussi et plus assombri, M. Henri de Braisne, dans *Éveil d'amour*, ne chante guère que son âme, laquelle est profondément triste, mais sérieuse et généreuse. Très lettré, mêlant, dans une mesure discrète qui me platt fort, ce qu'il y a de plus joli dans la vieille langue du xvi^e siècle à la langue poétique du xix^e siècle, combinaison qui donne souvent de très heureux effets, familier de Pétrarque, et commençant un de ces poèmes ainsi :

Quand le matin vermeil palpite dans l'air rose,
 Je bénis l'endroit saint et l'heure et le moment
 Où mon âme embrasée oubliant toute chose...

M. Henri de Braisne est un poète déjà sûr de sa pensée, de sa manière de sentir et de sa forme. Il réussit surtout, à mon goût, aux petits poèmes très rythmés, qui sont des espèces de *canzons* à refrain, et où son sentiment, quelquefois très intense, se ramasse et se fixe avec la dernière netteté :

Pour le plaisir de parler à mi-voix
 De ta beauté qui captive mon âme,
 Je marcherais, et durant de longs mois.
 Dans des sentiers où ton regard de femme,
 Où ton regard de femme, hélas ! n'ira jamais,
 N'ira jamais.

Pour le plaisir d'entendre, près du cœur
 Si captivé, ta dernière parole,
 Je braverais, d'un sourire vainqueur,
 Le gouffre amer où ta candeur d'idole,
 Où ta candeur d'idole, hélas ! n'ira jamais,
 N'ira jamais.

Pour le plaisir de voir en notre nuit
 S'éclairer tôt le noir de mon nuage,
 Je gravirais froidement et sans bruit
 L'Alpe géante où ton si doux visage,
 Où ton si doux visage, hélas ! n'ira jamais,
 N'ira jamais.

Pour le plaisir de sentir mon front pur,
 Un soir de mai, touché par ta main lente,
 J'affronterais, et les yeux dans l'azur,
 L'enfer des sens — où tu belle indolente,
 Où ma belle indolente, hélas ! n'ira jamais,
 N'ira jamais.

qui est si voisine, toujours à deux pas, de la fadeur ! Mais pour une fois, et courtement, comme dit Saint-Simon, et dans une mesure si juste, et dans un rythme si bien choisi, si conforme à la langueur molle de la rêverie, je ne puis pas dire à quel point je suis désarmé, et même charmé.

**

Je range le *Songe de la Belle au bois*, de M. Gabriel Trarieux, parmi les volumes de vers, parce qu'il contient beaucoup de petits poèmes en vers, ça et là intercalés, parce qu'il est une rêverie poétique d'un bout à l'autre, et parce qu'il est écrit en une prose poétique qu'il suffirait de couper par nombreux alinéas pour la donner comme « vers décadents ». Ce petit conte poétique est très gracieux ; c'est l'histoire de la *Belle au bois* se réveillant. M. Trarieux a bien compris que si, sortant d'un sommeil de sept à huit heures, nous mettons quelques minutes à nous réveiller tout à fait, sortant d'un sommeil de cent, ans comme Épipimède ou la Belle au bois, on doit bien mettre quelques semaines à reprendre conscience de soi. Ce sont ces quelques semaines que l'auteur nous raconte agréablement. La Belle au bois se frotte les yeux ; elle veille déjà, mais dort encore ; elle va et vient, mais bien languissante ; elle s'ennuie et elle se cherche. La gloire, l'éclat, la richesse, la pauvreté aussi, et la solitude l'appellent tour à tour. Elle doute de son chemin. L'amour aussi. Elle le comprend mal, et doute encore. Enfin l'amour associé à la pitié, à la religion de la souffrance humaine (vous vous y attendiez un peu, oui ; mais qu'importe si c'est gentiment amené) font à eux deux le dénouement. La princesse s'est trouvée ; elle s'est réveillée ; elle vit. Elle a même l'air de vouloir vivre d'une vie intense. Tous nos souhaits.

C'est très bien conté, cette petite histoire, avec des souvenirs très visibles, mais bien restaurés et renouvelés de la fantaisie shakespearienne, dans une langue d'une souplesse charmante et quelquefois aussi d'une fluidité un peu périlleuse ; mais le tout est d'un grand attrait. Les chansons en vers intercalées dans le texte sont souvent d'un tour très heureux. Exemple : *Chant de femmes au loin sur la mer* :

O vous qu'égara la nuit mensongère,
 O vous qu'ont émus les frissons du soir,
 Écoutez ce chant des voix étrangères.
 Vous chantez les mains douces, et l'espoir !

O vous tous ! Le vent en vagues murmures
 Mêlé à vos cœurs lourds tous les cœurs défunts ;
 On entend des pas troubler les ramures,
 Le soir s'alanguit de mourants parfums,

Accourez vers nous ! La blanche Sirène
 Se cambre à l'avant de nos clairs vaisseaux ;
 Le sang merveilleux des torches s'égrène
 En perles de feu dans le sein des eaux.

Dieu sait si je suis féru de cette morbidesse italienne

*
*
M. Émile Hinzelin nous donne *Toute une âme*, après nous avoir donné *Essence d'âme*. Il faudra qu'il s'habitue à des titres moins prétentieux. Je crois que ceux-ci écartent un peu le lecteur. Il aurait tort de s'écarter définitivement. Ce nouveau volume de M. Hinzelin est digne de l'ancien, qui était digne d'une haute estime. Une très belle pièce, par où il commence, *le Testament de Jésus-Christ*, est d'un sentiment profond et d'une belle ampleur de facture. Dans le reste du volume, si l'on ne trouve pas toute une âme, — et ce serait dommage eu égard à ce que nous attendons encore de la plume de M. Hinzelin, — du moins l'on rencontre des méditations morales d'un accent très personnel et d'une profondeur qui rappellent très souvent notre cher Sully Prudhomme. Je signalerai, par exemple, *l'Éternelle veuve*. L'éternelle veuve, c'est l'âme, qui passe à travers les hommes successifs que chacun de nous est tour à tour au cours de sa vie, et qui accumule ainsi veuvage sur veuvage et deuil sur deuil :

Hélas ! n'accusons pas la poudre des chemins,
Ni la neige des fleurs que froient les colombes ;
Car ce qui restera durable sous nos mains,
C'est la neige des ans, c'est la poudre des tombes.

.....
Chaque heure, chaque instant est un gouffre sans fond :
On ne se baigne pas deux fois au même fleuve ;
Car le fleuve s'écoule et les corps se défont,
L'âme nous reste seule éternellement veuve.

M. Hinzelin, qui est rarement humoristique, a trouvé dans sa pitié charitable pour ses confrères en poésie moins favorisés d'Apollon une élégie bien spirituelle sur le sort des mauvais rimeurs. Ils sont excusables, ces très braves gens, ils sont touchants, même, ceux pour qui la Muse est toujours belle, parce que, comme a dit Musset, « sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle » ; ils ne sont pas méchants du tout, malgré cette traîtrise de langue française, qui appelle « méchant écrivain » un homme qui écrit mal, ce qui est tout à fait injuste ; ils sont tout à fait inoffensifs ; il faut user de l'indulgence à leur endroit :

Mais quoi ! ces songeurs tout à leur chimère
N'ont pas entendu le monde méchant.
Ils avaient au cœur un amour de mère
Pour leur livre, absurde informe et touchant.

Ainsi dans la fable un pauvre astrologue,
Les yeux sur le ciel éclatant des nuits,
Au rire du sot, aux abois du dogue,
Les yeux sur le ciel tombe dans un puits.

Pour l'amour du ciel et de ses étoiles,
Excusons leur rêve et tous ses défauts,
L'orgueil dont ils sont empreints jusqu'aux moelles,
Et leur voix terrible et leurs gestes fâchés.

Pardonnons à ceux que le goût exile,
Ce sont des vaincus, ce sont des blessés ;
Et considérons qu'il est bien facile
De ne pas les lire, et que c'est assez.

Si M. Hinzelin a écrit cette page, c'est qu'il savait très bien que ce n'était en aucune façon un plaidoyer pour sa maison. On le lira, et « ce n'est pas assez », ou demandera qu'il écrive encore.

*
*

M. Anatole Le Braz est un vrai poète. La Bretagne, qu'il adore, l'inspire aussi bien, et souvent mieux, qu'elle faisait Brizeux. Son livre abonde en jolies pièces. Je n'ai que le choix : *la Chanson des chênes*, *Évocations*, *la Chanson du vent qui vente*, *Vœux* ; voici quelques vers du *Vœux* qui me semblent bien amples, et d'une sérénité, d'une limpidité bien rares :

C'est par un soir d'été que je voudrais mourir.

.....
La paix du soir invite à de vastes oublis.
En mai, l'espace ondule, et derrière ses plis
On entend, on voit presque errer la grande chose ;
La pierre du tombeau n'est plus la porte close ;
Tout rassure, et la nuit même, la nuit d'été
N'est qu'une transparence autour d'une clarté.
L'œil qu'on ferme ici-bas, là-haut s'éveille étoilé ;
Le silence a chanté, l'inconnu se dévoile ;
Comme un seul lumineux, le ciel semble s'ouvrir ;
C'est par un soir d'été que je voudrais mourir.

*
*

M. Jean Moréas a réimprimé ses *Syrtes*, avec une préface un peu dédaigneuse pour ces essais de prime jeunesse. Dans ce temps-là, M. Moréas ne cherchait pas midi à quatorze heures, ni le vers français au quatorzième pied. Il procédait bonnement de lui-même d'abord, et ensuite de Gautier, quand Gautier a de la souplesse, et de Baudelaire, quand Baudelaire a de la grâce. Dois-je lui dire que je l'aimais mieux dans cette première manière des *Syrtes* ou dans cette seconde des *Cantilènes* ? Les aventures qu'il a courues depuis sont certes hardies et généreuses ; elles n'ont pas produit tout l'effet qu'il en attendait. Elles sont restées peu comprises et font hésiter le lecteur. Aussi n'est-ce point maladroit de venir nous dire : « Oui, j'ai écrit le *Pèlerin passionné*, et j'estime que c'est là que je suis un grand poète ; mais, vous savez, j'ai aussi écrit les *Syrtes*, que je méprise, et si vous les aimez mieux, les voici. Faites-en votre affaire. » Mon Dieu, oui, nous en faisons modestement notre affaire, et ne la trouvons pas mauvaise, et, nous méprise le poète de l'admirer *non in loco*, peu nous importe. Jamais on ne me fera croire que voici de mauvais vers :

Dans les jardins mouillés, parmi les vertes branches
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

.....
J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
Que l'irritant contour de tes fringantes hanches ;
Et mon amour, absous de ses désirs pervers,
En mai s'épanouit comme les roses blanches
Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

Jamais M. Moréas ne me persuadera que les stances suivantes sont méprisables :

Bientôt viendra la neige au blanc manteau d'hermine :
 Dans les parcs défeuillés, sous le ciel morne et gris,
 Sur leurs socles, parmi les boulingrins fêtrés,
 Les Priapes frileux feront très triste mine.

Alors, ma toute belle, assis au coin du feu,
 Aux rouges flamboiemens des bûches crépitantes,
 Nous reverrons au fond des visions latentes
 Le paysage vert, le paysage bleu ;

Le paysage vert, et rose, et jaune, et mauve,
 Où murmura l'eau claire, où les feuillés des joncs
 Où se dresse au-dessus des fourrés sauvagesons
 Le cône menaçant de la montgune chauve.

Non, jamais... Mais je crois qu'au fond M. Moréas n'est pas si éloigné d'être de mon avis.

ÉMILE FAGUET.

THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE : *Lysistrata*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay. — VAUDEVILLE (matinées du jeudi) : *Genç de bien*, comédie en trois actes, de M. Maurice Denier. — ODÉON : *Une soirée de Racine*, de MM. Charles Fuster et Noël Bazan.

Lysistrata m'a fait un plaisir extrême. Comédie, revue, vaudeville, pièce à spectacle, farce, bouffonnerie, parodie surtout, c'est un peu tout cela, c'est plus encore, et c'est mieux sans doute, par la gaieté, la fantaisie qui courent tout le long de l'œuvre, et aussi par ce je ne sais quoi qui me paraît spécial à M. Donnay : la joie de rire. Non qu'il soit le moins du monde un adepte de cette traditionnelle gaieté française, dont Clairville fut le grand-prêtre ; s'il n'a rien d'un pessimiste, il sait, à l'occasion, comprendre la tristesse des choses. Mais il est gai, et sa gaieté, je vous le dis, est d'essence particulière. Elle est aussi, malheureusement, plus facile à ressentir qu'à définir. Essayons, cependant.

M. Donnay est le plus brillant représentant de l'esprit « chatnoiresque » (je crois que l'adjectif est de M. Jules Lemaitre) ; et cet esprit-là, dans son essence, c'est la « fumisterie ». Que le mot ne vous scandalise pas. La fumisterie n'est en somme qu'un procédé qui consiste à dire très sérieusement des choses énormes, et à les dire sous une forme qui semble d'abord exclure toute idée de plaisanterie. Et vous voyez qu'ainsi la fumisterie serait, à peu de chose près, ce que les Anglais appellent l'humour. Disons, si vous voulez, que c'est de l'humour exaspéré. De cet esprit-là, M. Donnay est amplement doué. Certaines de ses fables, — que je voudrais pouvoir vous citer, celle dont l'aimable

moralité est : « La main aux dames ! » — sont en vérité des modèles du genre, d'une fantaisie incomparable, qui ne vient pas seulement du fond, de la pensée burlesque ou inattendue, mais aussi de la forme. Car ce « fumiste » est un poète, un vrai poète. Certains morceaux de *Phyrré* et d'*Ailleurs* sont des morceaux achevés, de petits, de tout petits chefs-d'œuvre si vous voulez, mais des chefs-d'œuvre néanmoins. Et c'est un nouvel élément de comique. Par exemple, dans *Ailleurs*, M. Donnay avait symbolisé sous le nom générique de l'*Oseille* la « grue » de théâtre, la petite femme qui, dans les revues de fin d'année, bafouille, en montrant ses jambes, des couplets moins spirituels qu'elles. Pour la chanter, il avait employé l'ample et noble alexandrin ; et vous sentez déjà quel ragout c'était d'entendre retentir les douze pieds de ce vers sonore en l'honneur de ce que je viens de dire. De plus, si M. Donnay est habile à faire le vers, il a pareillement l'âme et l'imagination d'un poète. Et vous voyez alors quel amusant contraste quand, au bout de strophes souples et harmonieusement chantantes, apparaît tout d'un coup une bonne et joyeuse farce. Si le plaisir que donne une œuvre littéraire est fait de petits plaisirs juxtaposés, notre joie ici doit être grande, car nous jouissons de la pensée, de la forme et de l'esprit. Et précisément ce qui singularise M. Donnay, c'est qu'il est en même temps, et à un degré presque égal, poète et « fumiste ». Dans *Lysistrata*, par exemple, quand Agathos vient retrouver sa maîtresse et qu'il cherche à obtenir d'elle ce dont elle-même a fait priver tous les maris d'Athènes, les amants cherchent quel toit pourrait abriter leur rendez-vous : partout ils courraient le risque d'être surpris. « Le Temple » ? hasarde Lysistrata. Agathos recule effaré. Le temple de Minerve !... la demeure consacrée à la sage déesse, à la protectrice d'Athènes !... Il n'osera jamais !... Mais Lysistrata, simplement : « Puisqu'il n'y a de place que là ! » Sentez-vous toute la saveur et toute la force de cette courte réplique ? Et voyez-vous ici un exemple de ce que je cherchais à vous expliquer tout à l'heure, la marque particulière de l'esprit de M. Donnay ?

Ces deux facultés si différentes, — différentes à tel point qu'elles sembleraient être exclusives l'une de l'autre, — permettent à M. Donnay de passer avec une aisance et une facilité surprenantes d'un genre au genre opposé. C'est ainsi qu'au troisième acte, après des scènes qui, prose ou vers, sont de purs morceaux lyriques, l'arrivée de Lycon et de ses confrères nous plonge dans la vraie farce. Et la transition se fait si rapidement, qu'on pourrait à peine « trouver le joint » ; c'était Eironès qui parlait de Socrate : maintenant c'est Glycère qui conte ses malheurs et qu'elle n'était pas née pour ce métier-là... le changement s'est fait sans qu'on s'en soit presque aperçu.

J'ai cité le troisième acte, parce que, là, l'exemple est le plus caractérisé et le plus frappant. Peut-être même

pourrait-on y trouver quelque chose d'excessif; mais prenez, au second acte, la grande scène entre Agathos et Lysistrata. C'est celle qui montre le mieux la manière de M. Donnay. Elle commence comme une scène de comédie, de comédie gaie, avec de folles échappées de bouffonnerie, des répliques dont l'inattendu nous fait sursauter de rire: peu à peu, à mesure qu'elle s'avance et qu'elle met en jeu le fond des sentiments dont on n'apercevait au début que le geste, elle se calme, atténuée sa fantaisie, se corse, et insensiblement devient une scène d'amour, vive parfois, mais la plus sincèrement amoureuse qui puisse être. Ajoutez qu'avec une habileté peu commune, M. Donnay a écrit le début de sa scène en prose; à mesure qu'elle se modifie comme je viens de le dire, il use de prose rythmée, puis de vers blancs, pour aboutir enfin aux strophes purement lyriques d'Agathos. Il y a là deux gradations parallèles et dépendant l'une de l'autre, dont l'effet est exquis autant qu'il est rare. C'est de beaucoup ce que je préfère dans *Lysistrata*, et c'est ce qui me fait croire que M. Donnay, quand il le voudra, nous donnera la « féerie poétique » dont on parle et qu'on attend depuis si longtemps!...

A cette analyse fort incomplète du talent de M. Donnay, il faut ajouter cette « joie de rire » dont je parlais au début. Je n'oserais jurer que, parmi les nombreuses plaisanteries de *Lysistrata*, on ne puisse en trouver d'un peu trop faciles. Mais toutes ont du moins cet incontestable mérite, — le premier, je crois bien, pour des plaisanteries, — d'être gaies; et c'est une gaieté allègre, qui se réjouit d'elle-même, sincère, aisée jusque dans la plus invraisemblable bouffonnerie: une gaieté bon enfant; on a cette sensation que l'auteur s'en est amusé lui-même; et si vous saviez combien cette gaieté-là est contagieuse!...

Et maintenant est-ce bien une pièce d'Aristophane, est-ce de vrais Athéniens qu'on nous a montrés? Ce sont les deux principales objections qu'on ait faites à la comédie de M. Donnay. Oserai-je dire qu'au moins la première me paraît peu fondée?

On a reproché à M. Donnay d'avoir négligé ce qui faisait la profondeur et la hardiesse de la comédie d'Aristophane. Ne se méprend-on pas un peu sur la portée de la *Lysistrata* du poète grec? Cette pièce, au moins, me semble plus virulente que profonde; c'est une attaque d'une violence extrême contre la politique qui régnait alors. En tout cas, M. Donnay pouvait-il, même en reproduisant textuellement les diatribes d'Aristophane, nous donner à nous, Parisiens de l'an 1892, la sensation qu'avait eue les Athéniens de l'an 300? Car tout est là, pour une adaptation. S'il avait dû prendre une question qui nous émut autant que la guerre du Péloponèse le public d'Aristophane, vous devinez sans que j'aie besoin de le dire la question que M. Donnay eût été forcé de choisir. Il a laissé de côté précisément ce

qui ne pouvait se transposer sans perdre sa saveur et même sa raison d'être. Faisons une concession et cherchons une « formule ». Aristophane indiquait à ses concitoyens un moyen de faire cesser la guerre. M. Donnay nous a montré, si je puis dire, ce qu'Aristophane produit dans Athènes le moyen proposé par Aristophane. Étant donné, et la pièce elle-même et les causes pourquoi elle fut écrite, M. Donnay ne pouvait pas faire plus.

Quant à l'objection qui a rapport aux Athéniens du Grand-Théâtre, je suis un peu embarrassé. Peut-être sommes-nous trop portés à juger l'esprit athénien par les parfaites épigrammes de l'anthologie, sans nous rappeler toujours que les quatre ou cinq vers qu'on y cite sont extraits peut-être d'un énorme fatras de vers du même auteur. Aristophane a fait plus de cinquante pièces, Eschyle au moins autant, Euripide tout près de cent et Sophocle plus encore; vous savez le peu qui nous en reste; et ce peu est sans doute le meilleur. Avons-nous le droit d'affirmer que le reste était d'égale valeur? Celui qui, ne connaissant que l'*Histoire de Mannon Lescaut*, jugerait d'après elle l'abbé Prévost et les *Mémoires d'un homme de qualité*, commettrait, j'imagine, une étrange méprise. Nous nous représentons les dramaturges grecs comme préoccupés avant tout de la perfection d'une œuvre. Ne se pourrait-il pas, — on l'écrivait naguère, — qu'ils fussent simplement des Sardou, des Sardou plus délicats, des Sardou d'Athènes, mais enfin des Sardou. Supposez que, dans deux mille ans, il ne reste de l'auteur du *Crocodile* que quelques scènes de *la Haine* ou de *Patrie*?... Mais je sens que je touche au blasphème. Et, du reste, j'ai un peu exagéré ma pensée pour les besoins de la cause. Nous savons à peu près, je crois, quel était la caractéristique de l'esprit athénien; mais ce n'en était qu'une partie... Tout ce que je veux dire, c'est que les Grecs de M. Donnay ne m'ont pas trop choqué. Ils semblent parfois descendre de la Courtille plutôt que du Parthénon. Mais n'y avait-il pas de carnaval à Athènes?...

Faut-il, maintenant, vous raconter la pièce du Grand-Théâtre? Vous en connaissez la donnée dans ce qu'elle a d'essentiel, et je vous engage fort à aller voir le parti que M. Donnay en a tiré. Le premier acte est des plus amusants, avec l'assemblée des femmes d'Athènes et le discours de Lysistrata. Et si le troisième acte a paru un peu traînant (j'en verrais disparaître sans peine certaines allusions qui ne me plaisent guère), le second est tout à fait excellent. Il contient cette scène véritablement délicieuse dont je vous ai longuement parlé, et quelques épisodes d'une réelle drôlerie. Je n'ai pas qualité pour juger la musique de M. Dutacq; elle m'a paru originale et caractéristique.

Quant à la mise en scène, elle mériterait à elle seule un article égal (je parle de la longueur) à celui que je viens de faire sur la pièce. Jamais on ne vit plus de somptuosité alliée à un goût plus sûr; c'est, dans

chaque acte, presque à chaque scène, une surprise, un régal pour les yeux...

J'arrive à l'interprétation, et ici la force me manque. Ils sont trente et un, — je viens de les compter!... Je veux au moins mettre à part M^{lle} Réjane et M. Guitry. Vous savez ce que la première sait mettre de verve artistique et de fantaisie dans ces rôles qu'elle seule est capable de jouer. Elle a été bien amusante au premier acte; elle m'a plu davantage encore dans la scène d'amour du second; elle, aussi, est douée d'une incomparable souplesse: ce que je disais tout à l'heure de l'esprit de l'auteur, je pourrais le répéter du jeu de l'interprète. Quant à M. Guitry, vous doutiez-vous que ce rare comédien pût être à l'occasion un irrésistible comique? Il a rendu le début du second acte avec une satisfaction béate et digne de beau militaire qui était vraiment impayable. Qui citer encore? M^{me} Leriche, très amusante; M^{mes} Tessandier, Aimée Martial, Blanche et A. Dufrené... MM. Calmettes, Gauthier, Lugué-Poé... Je n'ai plus de place. Que ceux que je ne nomme pas me pardonnent. La pièce, dans son ensemble, est excellemment jouée.

*
**

L'Odéon a fêté cette année l'anniversaire de Racine par un fort ingénieux et touchant à-propos de MM. Ch. Fuster et N. Bazan. La femme de Racine, négligée par son mari, l'aime et l'admire sans oser le montrer; le poète s'aperçoit enfin de la profonde tendresse et de l'intelligence de sa femme; voudra-t-elle lui pardonner? Elle tombe dans ses bras:

Je viens, sans en rougir, l'avouer mes pensées;
Je garde tes deux mains entre mes mains pressées.
.....
Je sens, au frêle espoir d'être la seule aimée,
Mon âme tressaillir, éperdue et charmée.
Je voudrais, ayant tout, pouvoir tout te donner...
Ne me demande plus si je sais pardonner!...

Vous jugerez comme moi que ce sont là de fort jolis vers.

*
**

J'aurais à rendre compte encore de la matinée du Vaudeville. Mais M. Carré a décidé de garder les *Gens de bien* pour les représentations du soir. Je crois que, dans l'intérêt même de la pièce, il vaut mieux en attendre la très prochaine « reprise ». Je veux au moins dire aujourd'hui que la comédie de M. Maurice Denier m'a causé un plaisir extrême; j'y ai retrouvé les rares qualités qui m'avaient fait tant aimer les *Jobards*, que M. Denier avait signés avec M. A. Guinon. Je souhaite très vivement que les *Gens de bien* retrouvent le soir le succès que nous leur avons fait l'autre jour, et qu'ils méritent...

J. DU TILLET.

CHOSSES ET AUTRES

Une année heureuse.

Un métaphysicien grec contemporain d'Orphée soutenait que les dieux, faute de ne pouvoir répandre d'une égale façon leurs faveurs sur tous les hommes à la fois, avaient pris le parti de favoriser tour à tour les diverses catégories de l'humanité. Cette ingénieuse théorie était un peu tombée en désuétude, depuis tantôt une trentaine de siècles; et, de fait, il y avait des catégories sociales, par exemple les pauvres, ou encore les honnêtes gens, dont le tour de chance tardait bien à venir. Mais la doctrine du vieux philosophe a reçu une confirmation éclatante pendant tout le cours de cette année 1892 que nous allons enfin enterrer: car il est évident pour l'observateur impartial que cette année mémorable a été offerte spécialement par la Providence à la CLASSE DES BADAUDS, au détriment du reste des hommes.

Oui, du 1^{er} janvier au 31 décembre 1892, il n'y en a eu que pour les badauds. La vie et la mort, le bonheur et le malheur, la pluie et le beau temps, tout cela a été ménagé de manière à alimenter sans cesse leur curiosité. Enviablés hommes! pas un moment ils n'ont pu s'ennuyer, et cela en dépit de la longueur de l'année, qui fut bissextile.

Et de quelle magnifique abondance de catastrophes, de deuils, de misères, le Créateur a corsé le programme du spectacle qu'il leur destinait! C'est au point qu'ils ont fini par trouver fades les mélodrames, romans-feuilletons, etc., dont ils se nourrissaient d'ordinaire: tant la réalité leur fournissait tous les jours de plus savoureuses distractions.

*
**

Rappelez-vous seulement les radiées journées, si claires et d'une si douce chaleur, qu'ils ont eues aux alentours de Pâques pour aller contempler les effets des explosions anarchistes. Ah! Ravachol, Simon dit Biscuit, Lhérot, Véry, héros produits par un décret nominatif de la Providence pour le divertissement des badauds! Et vous, adorables couchers de soleil d'un avril de féerie, qui nous rendra les fortes émotions que vous nous avez prodiguées? Les rues, les cafés, ne désespéraient pas. Le moindre bruit dans le lointain, un meuble qui tombait, une pendule qui sonnait, tout de suite on frémissait, on se tâtait, on se félicitait fraternellement d'avoir échappé à un nouvel attentat.

Puis ce fut le procès de Ravachol, et puis ce somptueux été si fatal aux récoltes, mais si propice aux flâneries, aux promenades dans le bois de Vincennes, à toutes les occupations qui occupent les badauds; sans compter que le destin continuait à leur servir avec une

munificence vraiment surnaturelle leur ration quotidienne de désastres et de calamités. En Suisse, en Savoie, en Auvergne, en Belgique, les catastrophes se succédaient plus tragiques les unes que les autres, ainsi qu'il convient à un spectacle bien réglé.

Mais rien de tout cela ne valait l'extraordinaire bouquet offert aux badauds par le Grand Metteur en scène éternel, pour la clôture de cette année toute consacrée à leur amusement. Le scandale de Panama, voilà, dans l'histoire de l'humanité, le plus triomphal présent qui ait été conféré aux badauds. Car c'est pour eux seuls qu'il a été créé, c'est pour eux seuls qu'il dure depuis tantôt un mois, avec un renouvellement continu de surprises et de péripéties.

**

Tous les jours, depuis un mois, quelque pierre s'écroule de l'édifice social et politique où nous avons pris l'habitude de vivre : on nous apprend le déshonneur d'hommes que nous honorions, l'inefficacité d'institutions que nous croyions salutaires. Et ce n'est pas fait, tout cet abattage, au profit du comte de Paris, ni du prince Victor, ni du général Boulanger, qui, d'ailleurs, est mort : ce n'est pas au profit de tel parti contre tel autre, car tous les partis sont atteints ; ce n'est pas au profit des petits actionnaires de Panama, hélas ! certainement non ; ce n'est pas au profit des commerçants, qui ne vendent plus guère, ni des rentiers, qui ne touchent plus guère de rentes, ni des ouvriers, qui n'ont plus guère d'ouvrage ; c'est uniquement au profit des badauds, et afin que matin et soir les journaux puissent leur révéler quelque détail nouveau, de façon à maintenir toujours en haleine leur curiosité.

Et la Providence a encore envoyé aux badauds un homme qu'elle a créé tout exprès pour eux, un homme vraiment providentiel, dans la personne de M. Andrieux, ce justicier qui ménage ses révélations comme M. Sardon ses scènes à effet, estimant sans doute que le monde deviendrait trop ennuyeux, si tous les méchants étaient, d'un seul coup, empêchés de nous nuire.

Ne croyez pas, au moins, que les badauds de France soient les seuls favorisés ; il n'y a pas aujourd'hui un pays en Europe qui n'ait ou ne s'apprête à avoir son petit scandale, avec titres en grosses lettres dans les journaux, ruine des familles les plus considérables, sujets de conversation variés, suicides, déshonneurs, documents autographiques ou duplicata photographiques. En Allemagne, notamment, la situation du badaud est plus enviable encore que chez nous : on ne s'en tient pas, comme chez nous, à la contemplation et discussion des imprimés ; on se bat dans les tavernes, on pille des boulangeries, on se réunit aux portes des tribunaux pour conspuer les magistrats. C'est la fête internationale de la badauderie.

**

Et ne croyez pas non plus que les badauds soient une espèce méprisable, tout à fait indigne des faveurs dont la voici comblée. Le badaud, cher lecteur, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous, au moins pendant une partie de la journée. Nous avons tous au fond de notre âme un instinct de vaine curiosité : un rien suffit pour le réveiller ; et, une fois réveillé, il ne se rendort plus.

Je fais tous les soirs la partie de dominos, dans un café de Montparnasse, avec un petit libraire qui a sa boutique en face de chez moi. Ce brave homme réalise d'emblée et sans prétention aucune ce phénomène de *double personnalité* que nos psychologues considèrent comme la caractéristique la plus singulière des âmes supérieures. Le matin, assis devant son comptoir, il songe avec angoisse au mauvais état des affaires et de ses affaires en particulier : personne n'achète de livres ; les plus fidèles clients hésitent à dépenser leur argent. Et le malheureux s'indigne, plus que de raison peut-être, contre ces révélations des scandales de Panama, qu'il rend responsables de l'arrêt de son commerce. « Ah ! me dit-il souvent, si l'on pouvait faire cesser cette campagne, qui enrichit quelques journalistes, mais qui, en fin de compte, va ruiner tout le monde. » Et il écrase la table du poing, comme il écraserait, s'il pouvait l'avoir sous la main, quelqu'un de ces affreux *journalistes à révélations*.

Mais le soir, quand il arrive au café, sa boutique fermée, je voudrais que vous le voyiez ! Avec quelle fièvre il saisit le journal, cherchant tout de suite aux dernières nouvelles si l'on n'a pas découvert d'autres talons de chèques, ou si M. Andrieux n'a point nommé d'autres députés ! Et comme il s'élance dans la rue, sans chapeau, risquant de s'enrhumer, dès qu'il entend crier la quatrième édition de *la Cocarde* ! Les dominos mêmes ne l'intéressent plus. Ce qu'il veut, ce sont des scandales ; il n'y a plus, pour l'intéresser, que les ruines illustres et les grands déshonneurs. Il frémit à songer qu'on va peut-être s'en tenir à ce qu'on a déjà découvert : « Ah ! me dit-il alors, j'ai bien peur que tout cela ne finisse en eau de boudin ! » Malheur à lui, malheur à moi, si les journaux, par hasard, ne donnent point de nouveaux noms de députés vendus : il est triste, grognon ; il me reproche, avec mille sarcasmes, mon indifférence pour la chose publique : « Mais on aura beau vouloir étouffer l'enquête, la lumière se fera jour quand même, oui monsieur, et vous verrez qu'il y aura du nouveau dans *la Libre Parole* ! » Le badaud qui sommeillait en lui s'est réveillé ; du commerçant, il ne reste plus trace.

Et vous m'avouerez, chers lecteurs, que vous êtes tous comme lui : vous avez tous regretté que le duel Clémenceau-Déroulède soit demeuré sans résultat, que le duel Clémenceau-Millevoye n'ait pas eu lieu, que M. Andrieux n'ait pas dit le vrai nom de ce M. X... qui

a touché l'un des chèques. Ce n'est pas que vous soyez méchants, ni désireux en aucune façon du malheur d'autrui. Non; mais l'habitude de lire des journaux a excité en vous la passion de la nouveauté à outrance. Et vous sentez bien que votre curiosité est en train de vous jouer un mauvais tour, mais elle est désormais trop forte, et vous vous résignez à tout plutôt que de ne pas lui fournir sa ration de scandales, misères et autres sujets d'articles à gros titres.

**

Ainsi l'année 1892, en étant bonne pour les badauds, a été bonne pour tout le monde. Ce fut une année heureuse, malgré sa longueur inusitée, et malgré que dans aucune autre année, de mémoire de statisticien, il n'y ait eu tant de suicides ni de pauvres gens morts de faim. L'homme qui est en chacun de nous a pu souffrir; mais il y a en chacun de nous un badaud, et jamais celui-là ne s'était tant amusé.

Et maintenant sur quelle catégorie sociale la Providence va-t-elle faire pleuvoir ses faveurs pendant cette année 1893, qui s'ouvre devant nous? 1893 sera-t-il, comme l'espèrent les socialistes, l'année des socialistes, ou, comme le souhaitent les commerçants, l'année des commerçants; ou l'année des honnêtes gens, ce qui étonnerait bien les honnêtes gens eux-mêmes? C'est ce que nous saurons dans un an; à moins encore que 1893 ne soit simplement l'année du grand Centenaire, ce qui promettrait aux badauds, avec le concours assidu de M. Deibler, une bien attrayante série nouvelle de divertissements.

PIERRE LEBRUN.

BULLETIN

Le tombeau de Chateaubriand.

La ville de Saint-Malo est, comme on le sait, en instance pour acheter au génie militaire l'îlot du Grand-Bey, où s'élève le tombeau du plus illustre de ses enfants. A sa mort, elle s'était fait gloire de se charger de tous les frais de ce tombeau et des obsèques.

Chateaubriand, qui eut toute sa vie la hantise de la tombe et de l'outre-tombe, s'y était pris vingt ans à l'avance pour s'assurer près de son berceau le lieu de son dernier repos. Dès 1828, il écrivait à ses compatriotes :

« Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à la ville de me concéder, à la pointe occidentale du Grand-Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

Le conseil municipal de Saint-Malo accueillit avec reconnaissance la demande de Chateaubriand et lui envoya sa délibération par laquelle il avait décidé de prendre à sa charge tous les frais. A cette délibération, Chateaubriand répondit par une lettre trop connue pour être reproduite ici et qui se terminait ainsi :

« Du reste, point d'inscription, ni de nom, ni de date. La

croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien : cela suffira à sa mémoire. »

Ces lettres ne sont pas les seules que Chateaubriand ait écrites sur ce funèbre sujet; nous devons à l'extrême obligeance de la famille du grand écrivain la communication des deux lettres suivantes, entièrement inédites, où Chateaubriand, dans cette prose si pleine de poésie qu'on a pu dire qu'elle donnait la sensation du vers, donne les indications les plus minutieuses sur sa tombe et la façon dont il y veut être couché pour y dormir son dernier sommeil :

« A. M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

« Paris, 15 août 1836.

« J'ai ouvert avec émotion une lettre timbrée de Combourg, et j'ai trouvé, monsieur, qu'elle était de vous et qu'il s'agissait de mon tombeau. Mille grâces à vous, monsieur, et Dieu soit loué, la chose est donc finie! Tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île au soleil couchant et aussi avancé vers la pleine mer que le génie militaire le permettra; quand ma cendre recevrait avec le sable dont elle sera recouverte quelques boulets, il n'y aurait pas de mal; je suis un vieux soldat. Pour ce qui est de la pierre qui me doit recouvrir, j'avais pensé qu'elle pourrait être prise dans le rivage; mais s'il y a quelques objections, on peut la prendre partout où l'on voudra; je cherche surtout le bon marché, afin d'éviter à ma ville natale les frais dont elle se veut bien charger. Vous savez, monsieur, qu'il ne faut aucun travail de l'art, aucune inscription, aucun nom, aucune date sur la pierre, qui doit porter une petite croix de fer, seule marque de mon naufrage ou de mon passage en ce monde. Autour de cette pierre, un mur à fleur de sable, muni d'une grille de fer, suffira pour défendre mes restes contre les animaux sauvages ou domestiques.

« Je ne connais personne, monsieur, qui mieux que vous et que les hommes qui ont eu la bonté de s'occuper de cette affaire de mort puissent prendre la peine d'inaugurer ma tombe. Je dois observer que le socle demande à être placé au haut du monument, de manière à ce qu'il y ait un espace assez long pour que mon corps puisse être étendu, la tête à la base du cippe et les pieds vers la haute mer. Le cippe posé et l'enceinte fermée, avant tout je veux être enterré en terre sainte. Un jour, monsieur, comme vous me surviurez longues années, vous viendrez quelquefois vous reposer sur ma tombe, au bord des vagues. Vous entendrez mes remerciements dans le bruit de la mer et le soleil couchant vous fera mes adieux.

« Voilà, monsieur, les dernières explications que vous désiriez; je les ai dictées à mon secrétaire, avec le regret de ne pouvoir les écrire moi-même, ayant une douleur assez vive à la main droite. Si vous aviez l'extrême bonté de me tenir au courant du travail et de m'en annoncer la fin, je vous en aurais beaucoup d'obligation. La nuit me presse, comme dit Horace, et je n'ai guère le temps d'attendre.

« Un million d'excuses et de remerciements.

« CHATEAUBRIAND. »

« AU MÊME.

« Paris, 3 novembre 1838.

« Je commence par vous demander pardon, monsieur, d'être obligé de dicter cette lettre à Pilorge, mon secrétaire, parce que le long voyage que je viens d'achever, quoiqu'il

m'ait fait beaucoup de bien, ne m'a pourtant pas guéri de la goutte que j'ai à la main droite.

« Je vous remercie mille fois, monsieur, des peines que vous vous êtes données; tout devait être difficile dans ma vie, même mon tombeau. Je suis presque affligé de la croix massive de granit; j'aurais préféré une petite croix de fer, un peu épaisse seulement pour qu'elle résistât mieux à la rouille. Mais enfin si la croix de pierre n'est pas trop élevée, je ne serai pas aperçu de trop loin et je resterai dans l'obscurité de ma fosse de sable, ce qui surtout est mon but. J'espère aussi que la grille de fer n'aura que la hauteur nécessaire pour empêcher les chiens de venir gratter et ronger mes os. Je tiens avant tout à la bénédiction du lieu sur lequel votre piété et vos espérances chrétiennes ont bien voulu veiller. Le bruit qu'on a fait dans les journaux de mes dispositions dernières est parvenu jusqu'à M^{me} de Chateaubriand. Vous jugez, monsieur, combien elle en a été troublée. S'il était donc possible qu'il ne fût plus question de ma tombe à laquelle le public ne peut prendre aucun intérêt, et que vous eussiez la bonté de faire achever le monument dans le plus grand silence possible, vous me rendriez un vrai service. J'ai déjà fait part de mes inquiétudes à M. Lorgeril de Dinan, qui m'a envoyé de très beaux vers sur un sujet qui nécessairement est fort pénible à ma femme.

« Vos vers, monsieur, n'ont point été inconvénient; j'ai déjà parcouru le volume *Aux amis inconnus*. J'y ai retrouvé la tristesse de nos grèves natives et ce charme qui m'a toujours rendu si chers les souvenirs et les vents. J'envie votre sort, monsieur; je voudrais dans votre Thébàide, parmi les rochers et au bord des flots, entendre à la fin de ma vie

« Le chant qui m'endormait à l'aube de mes jours.

« Je n'ai point encore eu l'honneur de voir le bienveillant compatriote que vous m'annoncez.

« Agrérez, je vous prie, monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

« CHATEAUBRIAND. »

Depuis 1848, le corps de Chateaubriand repose à la pointe du Grand-Bey, « dans l'obscurité de sa fosse de sable » et, comme il le dit aussi si poétiquement, « au bord des vagues »; sa tombe, il est vrai, — ce qui n'est pas fait pour déplaire à son ombre, croyons-nous, — s'élève sur les rocs de granit, à la face du ciel et dominant la haute mer; mais sa statue, où est-elle?

Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas n'auront pas attendu quarante-quatre ans pour avoir la leur, et celui dont Sainte-Beuve a dit : « Chateaubriand ressaisit et renouela avec génie l'œuvre pittoresque de Bernardin de Saint-Pierre, de Bullon et de Jean-Jacques, » attend encore la sienne!

EDMOND JOHANET.

Nouvelles de l'étranger.

HENRI HEINE (1).

En ce temps de révélations, la publication de 122 lettres inédites de Henri Heine ne pouvait manquer d'exciter vivement la curiosité publique, et, depuis un an, la presse allemande l'annonçait à grand bruit. Le livre a paru enfin, et

l'éditeur Le Soudier nous en donne une traduction française fort élégamment imprimée. Les lettres sont adressées par le poète à sa mère et à sa sœur Charlotte, qui vit actuellement à Hambourg. Disons-le tout de suite, c'est pour le lecteur une amère déception. Certes, nul tel que moi n'est curieux des détails inédits concernant Heine; mais ces billets tout intimes ne nous apprennent pas un seul trait nouveau, — et ils nous donnent, en revanche, le sentiment de pénétrer par une indiscretion un coin de sa vie où le poète n'a point voulu mêler de littérature. Heine a toujours été victime de sa famille : un de ses frères chercha à lui escroquer un manuscrit, l'autre détruisit une partie de l'original des Mémoires : voilà que maintenant son neveu, le baron de Embden, livre au public ces pauvres lettres qui n'eussent jamais dû quitter les archives de la famille. D'ailleurs, le baron de Embden a beau protester de la pureté de ses sentiments, le mobile qui l'a déterminé est assez clair, et Heine semble l'indiquer lui-même quand il écrit à une de ses nièces : « Je ne t'envoie pas des étrennes, mais un autographe : ton père t'en donnera douze beaux louis! »

Ces lettres ne modifient pas d'une seule ligne le jugement qu'on portait sur les rapports de Heine avec sa mère et sa sœur. Ses pires ennemis convenaient eux-mêmes que le poète était animé du sentiment qui honore le plus sa race : le culte de la famille. Il courait même à ce sujet une touchante légende : on nous représentait Henri Heine tenaillé par la douleur, aveugle et paralysé, faisant des efforts surhumains pour écrire lui-même à sa mère des lettres étincelantes de gaieté, afin de la tromper sur son véritable état. J'avoue d'avoir regretté plus d'une fois jadis de ne pas connaître ces lettres. Le baron de Embden a tenu à prouver que la légende est toujours au-dessus de la réalité, et il nous a communiqué ces billets; or, si le fait en lui-même est vrai, si Heine trompa sa mère sur son véritable état, on ne peut donner comme un modèle de macabre humour sa pauvre atténue de malade et d'homme de ménage en détresse. La correspondance de Heine est rarement très intéressante : il n'était pas de ceux qui écrivent pour le plaisir d'écrire et de jongler avec des mots et des idées dans un tête-à-tête amical; — aussi bien n'eut-il pas d'ami. Mais les lettres que nous avons sous les yeux, bavardages intimes, tous sur le même modèle, brèves nouvelles de sa santé, tendres inquiétudes au sujet de la santé de ces deux femmes, sa mère et sa sœur, qu'il adorait par-dessus tout au monde, — tout cela, pour être d'un bon fils et d'un bon frère, n'en est pas moins ennuyeux pour le lecteur. Le livre est donc terne et inutile.

Le baron de Embden a voulu relier les lettres par des détails biographiques assez nombreux : cette partie fourmille d'erreurs.

D'abord, par exemple, Heine n'est pas né le 13 décembre 1799, mais bien le 13 décembre 1797, ainsi que l'ont montré les savants travaux de M. Ernst Elster. De même, soutenir que Heine n'a jamais eu de tendres sentiments pour ses cousines Amalie et Thérèse, ainsi que le fait M. de Embden dans une note, c'est faire preuve d'une singulière ignorance de l'œuvre du poète, etc., etc. Le public fera donc bien de ne lire ces pages qu'avec circonspection.

J. LEGRAS.

* * *

MALADIE DE M. SPENCER.

M. Herbert Spencer est très sérieusement malade, dans sa maison de Regent's Park, à Londres.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

(1) *Lettres inédites de H. Heine*, trad. par M. S. Gourovitch. Paris, Le Soudier, 1892.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1^{er} juillet au 31 décembre 1892.

- ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, voy. *Suppl.*
 ACADÉMIE DES LINGES, voy. *Suppl.*
 ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, voy. *Suppl.*
 ACADEMIE FRANÇAISE, voy. *Suppl.*
 ANNÉE (UNE HEUREUSE), 858.
 AME (L') BRETONNE, 178.
 AME (L') GOTHIQUE, 790.
 ANTILLES (Aux), 373.
 ARBITRAGE (L'AVENIR DE L') INTERNATIONAL, 55.
 ATGER (LES MÉMOIRES D'), 143.
- BANANES (LA QUESTION DES), 373.
 BANVILLE (LE BUSTE DE TH. DE), 766.
 BAPTÈME (LE) DE JÉSUS, 182.
 BÉRANGER (SOUVENIRS SUR), 225.
 BONHOMME DUVAL (LE), Nouvelle, 424, 461.
 BOSSUET ET FÉLON, 737.
 BOURGET (M. PAUL), 545, 666, 794.
 BRÉSIL (L'IDÉE RÉPUBLICAINE AU), 334.
- CANTIQUE DE MORT, Nouvelle, 813.
 CARNOT (LES RESPONSABILITÉS DE), 289.
 CASTELLON (SÉBASTIEN), 161.
 CHARGES HÉROÏQUES, 21.
 CHATEAUBRIAND (SOUVENIRS SUR), 225.
 CHRONIQUE MUSICALE, 344, 473, 792.
 CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE. Voyez *Supplément.*
 CHINE (LA), 452.
 CHRISTOPHE COLOMBE A LA BAIE D'UCUVA, 340.
 CIGOGNE (UNE), 27.
 COLONISATION, Conte, 816.
 COMÉDIE (LA) PARLEMENTAIRE, 17, 180.
 COMTE (AUGUSTE) ET LA RÉVOLUTION, 837.
 CONFÉRENCE (LA) DE BERNE, 382.
 CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 52.
- DAHOMY (LA DERNIÈRE GUERRE CONTRE LE), 103.
 DEUX (LES) SINGULIÈRES VOCATIONS DE M. PLICK, 689.
 DUBLIN (LES FÊTES DE L'UNIVERSITÉ DE), 417.
 DYNAMITE ET DYNAMITEURS AUX ÉTATS-UNIS, 682.
- ÉCOLE NORMALE? (POURQUOI UNE), 41.
 ÉCRITURE (HISTOIRE DE L'—), 821.
 ÉDUCATION FRANÇAISE DES MUSULMANS D'ALGÉRIE, 321.
 ÉLECTIONS (LES) ANGLAISES, 149.
 EN ATTENDANT, Nouvelle, 234.
 ENLÈVEMENT (L'), Nouvelle, 774.
 ENSEIGNEMENT DES JEUNES FILLES (A PROPOS DE L'), 353.
 ENVENTE (L') FRANCO-RUSSE ET L'OPINION ALLEMANDE, 577.
- ÉRUDITION (L') MONASTIQUE AUX XVIII^e ET XVIII^e SIÈCLES, 1.
 ESPAGNE (L') ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, 798.
 ÉTATS-UNIS (LES) ET LE CANAL DE PANAMA, 834.
 EXPÉDITION DU GÉNÉRAL DODDS, 648.
 EXPOSITION (L') DE CHICAGO, 503.
- FÈRSEN (M. DE) ET MARIE-ANTOINETTE, 582, 624, 660.
 FANTASIES CARTOGRAPHIQUES, 703.
 FÊTE DU 22 SEPTEMBRE (LA), 358, 444.
 FILLE DE CUMARGE, Nouvelle, 305.
 FRANCE ARMÉE (LA), 684, 755, 785.
 FRÉDÉRIC (LE GRAND) AVANT L'AVÈNEMENT, 33, 65, 97.
- GÉANTS (LES) CHAUVES, Conte, 611.
 GLOIRE MAUDITE, Nouvelle, 257.
 GOÛLAND (LE) ET LA FAUVETTE, Fable, 765.
 GOLIARDIQUE (LA LITTÉRATURE) —, 807.
 GRAND VOYAGE (LE), Nouvelle, 169.
- HEINE (HENRI) (SOUVENIRS SUR), 207.
 HISTOIRE DE FANLUCHE, 10, 48, 77.
 HILGO (UN AMI INCONNU DE VICTOR), 565.
- IMPÔT (L') FONCIER ET LA RÉFORME HYPOTHÉCAIRE, 562.
 INTÉRIEURS DE DEUX HOMMES CÉLÈBRES (LES), 599.
 ITALIE ET ALSACE-LORRAINE, 175.
- JOYEUX SACRIFIÈRE (LE), Nouvelle, 497.
- LAMARTINE (SOUVENIRS SUR), 225.
 LAMENNANS, 221.
 LITTÉRATURE FRANÇAISE (SUR LE CARACTÈRE ESSENTIEL DE LA), 481.
- MAÎTRE (JOSEPH DE), 675, 720.
 MALHERBE (ANÉCDOTES DE RACAN SUR), 727.
 MARGUERITE (M. PAUL), 429.
 MIOCHE, Nouvelle, 554, 560.
 MONDE DISPARU (UN), Nouvelle, 110, 137.
 MOÛSE MUSULMAN (LE), 318.
 MOLTON (M. ETIENNE), 769.
 MUSSET (SOUVENIRS SUR), 299.
- NOËL (UN CONTE DE —), 825.
 NOTES ET IMPRESSIONS. — Groupes, 62; — à Clairvaux, 125; — la distribution des prix au concours général, 188; — le roi Zola, 284; — l'affaire du Klephte, 351; — les démentis, 413; — les morts notables, 478; — du boulevard au Prathéon, 510; — François le Champion, 513; — le mal de Paris, 627; — M. Paul Hervieu, 701; — la Somme future, 764; — L'aventure de M^{me} Marys, 829.
- PANAMA (NOTES SUR), 745, 802.
 PARLEMENTAIRE (CONTRE-GOUVERNEMENT), 705.
 PAROLES (LES) RESTENT, Comédie, 714.
 PATOIS D'AUVERGNE (NOTES SUR LE), 87.
 PÉTRARQUE, AMI DE BOCCACC, 223.
 POLITIQUE EXTÉRIÈRE, voy. *Supplément.*
 POT DE RESÉDA, Nouvelle, 193.
 PREMIER (LE) BANDIT D'EUROPE, 673.
- RENAISSANCE (LA) EN BOURGOGNE, 248, 441, 631.
 RÉPUTATIONS (LES) LITTÉRAIRES, 521.
 RÉSURRECTION (LA), Conte de races, 513.
 RUSSE (LE), SON ENSEIGNEMENT EN FRANCE, 402.
- SARCOPHAGES (LES) DE SIDON, 118.
 SCHUMANN (LÉTTRES DE ROBERT), 72.
 SCYLLÈRE GRECQUE (LA), 285.
 SECRÉTAIRE (LE), Nouvelle, 829.
 SIÈGE (L') D'ORLÈANS (UNE PIÈCE DE VERS SUR LE), 473.
 SOLDAT (UN) DE NAPOLÉON I^{er}, 240.
 SQUALTERNE (LE), 206.
 SUB-ALGÉRIEN (NOIRE POLITIQUE DANS LE), 534.
 SUFFRAGE (LE) UNIVERSEL, 202.
 SUISSES (LES) ET LE GÉNÉRAL MAREOT, 543.
- TALMA A BORDEAUX, 469.
 TENNYSON, 619.
- THÉÂTRES. — COMÉDIE-FRANÇAISE: *la Métromanie*, *le Mercure galant*, 187; — *les Trois saltanes*, 282; — *Debuts de M^{me} Lerou*, 317; — *le Juif polonois*, 411; — *la Mort de César*, 446; — *Arlequin poli par l'amour*, 541; — *la Visite de noces*, 606, 635; — *Jean Darcot*, 735.
 ODÉON: *Mariage d'hier*, 507.
 GYMNASÉ: *Je dine chez ma mère*; *Aux crochets d'un gendre*, 349; — *Un drame parisien*, 476; — *Celles qu'on respecte*, 574; — *Leurs filles*, 735; — *Charles Demailly*, 827.
 GRAND-THÉÂTRE: *Sapho*, 669; — *Lysistrata*, 856.
 VAUDEVILLE: *Matinées*; — *les Paroles restent*, 699; — *Monsieur Coullisset*, 727.
 MENUS-PLAISIRS: *Mariage galant*, 762.
 BOUFFES: *Cendrillonette*, 380.
 THÉÂTRE-LIBRE: *les Fossiles*, 762.
 REVUES DE FIN D'ANNÉE, 123, 157, 221.
 Le théâtre de M. Zola, 94.
Les Impressions de théâtre, de M. Jules Lemaitre, 59.
- TIERS ÉCONOMISTE, 115.
 TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE, 311.
- UNION (L') POUR L'ACTION MORALE, 215.

TABLE DES AUTEURS

Du 1^{er} juillet au 31 décembre 1892.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

- ABOUT (Edmond). — *Le XIX^e siècle*, 410.
 AHMED-BEY. — *Le monde musulman*, 318.
 AICARD (Jean). — *Le Pavé d'amour*, 346.
 AJALBERT (Jean). — Notes sur le patois d'Auvergne, 87.
 ALBERT (Maurice). — Talma à Bordeaux, 469.
 ANGOT DES ROTOURS. — *La Morale du cœur*, 570.
 ANONYMES. — La France armée, 684, 735, 785. — La réforme hypothécaire et l'impôt foncier, 562.
 ARAEJO (O. d'). — L'idée républicaine au Brésil, 334.
 ARNOULD (Louis). — Anecdotes de Racan sur Malherbe, 727.
 AUDEBRAND (Philibert). — *Petits mémoires du XIX^e siècle*, 540.
 AULARD. — Une histoire de la Révolution française, 159. — Les responsabilités de Carnot, 289. — Une question à M. le duc de Broglie, 609. — L'Espagne et la Révolution française, 798. — Auguste Comte et la Révolution, 837.
 AYNARD. — Les sarcophages de Sidon, 118.

B

- BARDOUX (de l'Institut). — *La jeunesse de Lafayette*, 92.
 BARRÈS (Maurice). — *L'Ennemi des lois*, 696.
 BARRACAND (Léon). — L'Enlèvement, Nouvelle, 774.
 BARRON (Louis). — Les élections anglaises, 149.
 BASTARD (Georges). — Charges héroïques, 21.
 BAYOL (Jean). — Lettre, 287. — L'expédition du général Dodds, 648.
 BEAUDOURG (Maurice). — Les deux singulières aventures de Plick, 689.
 BEAUVOIS (Henri). — *La Vie de J.-J. Rousseau*, 567.
 BENOIST (Charles). — Contre-gouvernement parlementaire, 705. — Le suffrage universel, 202.
 BERGER (Philippe). — Histoire de l'écriture dans l'antiquité, 821.
 BERGERET (Gaston). — En attendant, Nouvelle, 234. — Quinze jours à Sainte-Pélagie, 528. — M. Eugène Mouton, 769.
 BERTON (Pierre). — Micoche, Nouvelle, 554, 590.
 BLANCHECOTTE. — Nuit terrible, récit adapté du russe, 652.
 BLACHON (G.). — V. *Suppl. POLITIQUE EXTÉRIEURE*.
 BONNIÈRES (Robert de). — *Contes à la reine*, 878.
 BOISSIER (Gaston), de l'Académie française. — *Saint-Simon*, 25.
 BORDÉAUX. — *Le Problème de la mort*, 758.
 BRÉAL (Michel), de l'Institut. — A propos de l'enseignement des jeunes filles, 353.
 BROGLIE (Emm. de). — *Mabilion*, 1.
 BRONTE (Emily). — *Un amant*, 603.
 BRUNTIÈRE (Ferdinand). — Sur le caractère essentiel de la littérature française, 481.
 BUSSON. — *Sébastien Castellion*, 461.

C

- CARTERON. — *Souvenirs de la campagne du Tonkin*, 444.
 CHARNACÉ (Guy de). — *Eruption*, 410.
 CLARETIE (Léo). — L'Exposition de Chicago, 503.
 COLLIGNON (Maxime). — *Histoire de la sculpture grecque*, 285.
 COPPÉE (François), de l'Académie française. — *Les Vrais riches*, 219.

D

- DARMESTETER (M^{me} Mary). — Tennison, 619.
 DARMESTETER (James). — Le premier bandit de l'Europe, 673.
 DEPASSE (Hector). — M. Thiers économiste, 115. — V. aussi *Suppl.*
 CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE.
 DESJARDINS (Paul). — L'union pour l'action morale, 215.
 DOEMIC (René). — M. Paul Bourget, 545.
 DREYFUS (Ferdinand). — L'avenir de l'arbitrage international, 35.
 DUPUY (Ernest). — La sculpture grecque, 285.
 DURANDEAU (J.). — La Renaissance en Bourgogne, 248, 441, 631.

F

- FAGLET. — Voyez COURRIER LITTÉRAIRE. — Ernest Renan, 450.
 FIORENTINO (M.). — Le Secrétaire, Nouvelle, 329.
 FOURNEL (Victor). — *Le Théâtre au XVIII^e siècle*, 575.
 FRANAY (Gabriel). — *Mon chevalier*, 697.
 FRANCE (Anatole). — *L'Étui de nacre*, 761.
 FRANK (Edmond). — La comédie parlementaire, 17, 780.
 FUSTER (Charles). — *Le Cœur*, 253.

G

- GAUDET (Paul). — M. de Fersen et Marie-Antoinette, 582, 624, 660.
 GAUTHIER-VILLARS (H.). — Les Suisses et le général Marbot, 543. — Fantaisies cartographiques, 703. — Conte de Noël, 825.
 GERMOND DE LAVIGNE. — Christophe Colomb à la baie d'Huelva, 340.
 GONSE (Louis). — *L'Art gothique*, 790.
 GRENIER (Édouard). — Souvenirs littéraires, 225, 267, 299, 488.
 GROS (J.). — Un soldat de Napoléon I^{er}, 240.
 GSELL (Paul). — La tradition artistique française, 311.
 GYP. — Le pot de réséda, Nouvelle, 193.

H

- HALPÉRINE-KAMINSKI. — L'enseignement de la langue russe en France, 402.
 HARMANT (Jacques). — *La Vérité sur la retraite de Lang-Son*, 255.
 HAUSER. — L'entente franco-russe et l'opinion allemande, 577.
 HEIMWEH (J.). — *Italie et Alsace*, 175.
 HÉNON (Félix). — L'Âme bretonne, 178.
 HERVIEU (Paul). — Les paroles restent, Comédie, 714.
 HINZELN (Émile). — *Essence d'âme*, 379.

J

- JOHANET (Edmond). — Un ami inconnu de Victor Hugo, 565.
 JUSTI (Sigismond de). — *Le Livre de la Poustia*, 538.

L

- LARAT (Louis). — *L'Exil des rêves*, 252.
 LAFARGE (Jean). — Les Sphinx, 254.
 LAFAVE (Georges). — Les fêtes de l'Université de Dublin, 417.
 LANGLOIS. — Littérature goliardique, 807.

LANSON (Gustave). — L'érudition monastique au XVII^e et au XVIII^e siècle. — La littérature et la science, 385, 433. — Étudiants et mœurs universitaires d'autrefois, 641.

LAUMONIER (Jean). — La nationalité française, 570.

LAVISSE (Ernest), de l'Académie française. — Le grand Frédéric avant l'avènement, 33, 65, 97.

LEBBUN (Pierre). — Une année heureuse, 858.

LEGOUVÉ (Ernest), de l'Académie française. — Les deux prélats, 737.

LEMOUËL (Eugène). — *Enfants bretons*, 378.

LE POIL (Gaston). — *Dicts et symboles*, 251.

LEBOY. — Gloire maudite, traduction du russe, 257.

LEGEARD (Stéphen). — *Rêves et Combats*, 377.

LOMBROSO. — *Les Applications de l'anthropologie criminelle*, 281.

LOREAN-LANCHIER. — Les Mémoires d'Anger, 143.

LUCÉ (Siméon), de l'Institut. — Une pièce de vers sur le siège d'Orléans, 473.

LYON (Georges). — Pourquoi une École normale ? 41.

LYS (Georges de). — Fille de Camargue, Nouvelle, 305.

M

MADÉLINE (Jean). — *Contes sur porcelaine*, 605.

MAIRET (M^{me} Jeanne). — Le bonhomme Duval, Nouvelle, 424, 461.

MARGUERITE (Paul). — *Sur le retour*, 488.

MASSON-FORESTIER. — *Pour une signature*, 539.

MAURRAS (Charles). — Une cigogne, 27. — Le baptême de Jésus, 182. — Le jour des grâces, 752.

MELLERIO (André). — *La Vie stérile*, 347.

MESNIL (A. du). — Un monde disparu, Nouvelle, 110, 137.

MIMANDE (Paul). — Autour d'un grand procès : notes sur Panama, 745, 801.

MIRAMON (Louis). — Robert Schumann, 72.

MISMER. — *Souvenirs du monde musulman*, 318.

MOIREAU. — *Histoire des États-Unis*, 30.

MONIN (H.). — La fête du 22 Septembre, 358, 444.

N

NICOLAS (Victor). — La dernière guerre contre le Dahomey, 103.

NORMAND (Jacques). — Le subalterne, 206.

P

PÉLISSIER (Georges). — M. Paul Marguerite, 129.

PENSA (Henri). — Notre politique au Sud-Algérien, 534.

PERRET (Paul). — *L'Amour et la guerre*, 348.

PETIT (Maxime). — Histoire de l'Écriture, 821.

PLAUCHUT (Edmond). — La Chine, 452.

POTAPENKO. — Gloire maudite, Nouvelle, 257.

POTTECHER (Maurice). — Le grand voyage, Nouvelle, 169.

Q

QUATRELLÉS. — Histoire de Fanfluche, 10, 48, 77.

R

RABUSSON (Henri). — *Bon garçon*, 280.

RAMBAUD (Alfred). — *Histoire de la Révolution française*, 159. — Un précurseur de la tolérance religieuse, 161. — L'éducation française des musulmans d'Algérie, 321.

RÉCY (R. de). — Chronique musicale, 344, 475, 792.

REMAËLE (Ad.). — *La Passante*, 253. — Le buste de Th. de Banville 766.

RICHTÉ (Charles). — *Dans cent ans*, 217. — Le goéland et la fau vette, 765.

ROCHERLAVE (S.). — Joseph de Maistre, 675, 720.

ROGENRACH. — Bruges la Morte, 279.

ROGUELIN. — *Sabine*, 121.

ROUSY (J.-H.). — La résurrection, conte de races, 513.

RUELLE. — Pétrarque, ami de Boccace, 223.

S

SAGLIO (André). — Les intérieurs de deux hommes célèbres, 599.

SCHAFER (Paul). — *Poésies intimes*, 377.

SCHWOB (Marcel). — *Le Roi au masque d'or*, 698.

SÉAULE (Gabriel). — *Léonard de Vinci*, 23.

SPULLER. — *Lamennais*, 93.

STAFFER (Paul). — Histoire des réputations littéraires, 521.

STENDHAL. — *Lettres inédites*, 120.

SUDERMANN. — Le cantique de mort, Nouvelle, 813.

T

TARDE (G.). — Les géants chauves, conte, 611. — *Les Transformations de droit*, 760.

THIBERTY (Gilbert-Augustin). — *La Bien-aimée*, 121.

THOREL (Jean). — Le joyeux sacrifice, Nouvelle, 497.

TIERSOT (Julien). — *Rouget de l'Isle*, 24.

TILLET (Jacques du). — Voir THÉÂTRES. — *Cœur d'artiste*, 697.

TRARIEUX (L.), sénateur. — La conférence de Berne, 382.

TROILLET. — *La Vie silencieuse*, 254.

V

VALVOR (Guy). — *L'Antipape*, 120.

VALENTIN (M^{me}). — Le cantique de mort, trad. de l'allemand, 813.

VANDÉREM (Fernand). — Voir NOTES et IMPRESSIONS.

VARIENY (C. de). — Dynamite et dynamiteurs aux États-Unis, 682. — Aux Antilles, 373. — Le canal de Panama et les États-Unis, 834.

VÉBER (Pierre). — Colonisation, 846.

W

WYZEWA (T. de). — *Le Baptême de Jésus*, 182. — Les disciples d'Emmaüs, Conte, 354, 391. — L'âme gothique, 790.

ZARION. — Nuit terrible, récit, 652.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

30 juin 1892.

A des intervalles périodiques, nous apprenons que l'on agit dans certaines chancelleries, ou tout simplement dans certains bureaux de rédaction, des projets de désarmement universel. Il pourrait arriver cependant un jour que la nouvelle fût vraie, et, quand on y réfléchit, on voit que les choses actuelles conduisent tout naturellement à une proposition semblable, et même l'on ne voit pas à quelle autre proposition que celle-là elles pourraient conduire. A force de crier au loup, on fait venir le loup. Une proposition de désarmement ressemble de tous points au loup. Jamais on n'aura été plus près de l'embrassement général que le jour où les gouvernements proposeront de réunir à l'accumulation des matières incendiaires sur toute la surface de l'Europe. Il paraîtra peut-être que le moyen le plus simple d'avoir raison de ce système et d'en être délivré sera d'y mettre le feu. Des dépêches sont parties de Berlin annonçant que tel avait été le sujet des entretiens de Guillaume II avec Humbert I^{er}. L'Italie, qui est arrivée visiblement au bout de son rouleau et qui ne sait plus de quel bois faire flèche, doit être la première à désirer qu'on ne lui demande plus d'enrichir encore son carquois. Elle a épuisé ses forces dans la préparation de la guerre; l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne elle-même ne sont pas dans une situation beaucoup plus enviable. Chacun se sent fatigué et haletant par les exercices préparatoires de la course, de sorte qu'au moment de courir, on sera déjà tout en nage et tremblant sur ses jambes. Voilà une bien mauvaise méthode d'entraînement!

Mais quelle est celle des puissances alliées qui pourrait prendre honorablement l'initiative de la proposition de désarmement? Comme on ne le voit pas, ce serait à l'Angleterre, paraît-il, qu'on aurait pensé; on voudrait réserver cet honneur au marquis de Salisbury. Idée médiocre, à la vérité, car l'opinion libérale du monde n'est pas habituée à voir arriver d'Angleterre des propositions ayant un caractère d'indiscutable désintéressement, et il faudrait qu'une proposition de désarmer eût précisément ce haut caractère. De plus, l'Angleterre est entrée dans la période des élections générales qui mettent aux prises les deux grands partis historiques. Quel sera le vainqueur? Quel sera le gouvernement de demain? Nous nous ferions sans doute de nouvelles illusions en France si nous attachions au succès d'un parti sur l'autre des espérances considérables. M. Gladstone ne sera pas plus accommodant que lord Salisbury sur la question d'Égypte. Lord Rosebery, qui serait le futur ministre des affaires étrangères si le parti gladstonien triomphait, a pris la précaution de rassurer les susceptibilités anglaises et de donner au *gingoisisme* toutes les satisfactions possibles, en déclarant qu'il importait avant tout de maintenir la continuité de la politique de l'Angleterre. Ainsi un nouveau régime, s'il venait à sortir des élections, ne suffirait pas, au moins dans ses débuts, à apporter à la France des motifs particuliers de contentement.

Si la proposition du désarmement général devait un jour devenir sérieuse, nous osons dire que c'est à l'Allemagne elle-même qu'il appartiendrait de prendre cette initiative et cette responsabilité. C'est elle qui a dans les mains le gage du désarmement, et, comme nous avons eu l'occasion de le dire, il y a quelques semaines, les écrivains des pays neutres et amis de la paix n'ont pas manqué de le déclarer très haut. L'Allemagne, pour le repos des nations et pour le rétablissement des principes de justice internationale, peut-elle se permettre de rendre l'Alsace-Lorraine à ses aspira-

tions, contre une compensation qui serait à débattre? alors elle peut parler elle-même de désarmement; elle n'a pas besoin d'un truchement étranger. Mais ces pensées sont-elles toujours aussi loin de son esprit qu'il y a vingt ans, comme on a tout lieu de le croire? alors toute proposition de désarmement se présenterait sous les couleurs d'un artifice et d'un piège. Ce sera le cas de rappeler sous une autre forme le mot célèbre: « Désarmez les premiers, messieurs les Allemands... » On ne peut pas douter que telle ne fût la réponse de la Russie et de la France à une proposition de ce genre, de quelque côté qu'elle vint. Ce serait assurément l'un des actes les plus glorieux de l'histoire si une proposition était faite de bonne foi par quelqu'un en situation de la faire; mais cet honneur revient directement à l'Allemagne, si elle se sent capable de le revendiquer.

*

Une polémique suivie d'un duel, dans lequel l'un des adversaires a tué l'autre, a amené une interpellation à la Chambre. M. de Freycinet a répondu à M. Camille Dreyfus que « c'était un crime national de diviser les officiers français les uns contre les autres et d'essayer de faire revivre des passions d'un autre âge ». Il est à craindre que ces paroles si sages ne modèrent pas les polémiques et ne diminuent guère le nombre progressif des duels, si la presse elle-même et le public ne se surveillent pas avec la plus grande attention. La furie du duel s'est développée depuis quelque temps dans le civil comme dans le militaire, à un point qui semble indiquer un certain relâchement dans la force des lois. Il est vrai que nous n'avons pas de loi contre le duel, et chaque fois qu'on a proposé à la Chambre d'en faire une, cette proposition a été repoussée, non sans dédain, par une sorte de question préalable. C'est encore ce qui vient d'arriver à M. Cluseret. La répression du duel reste donc livrée à toutes les fantaisies. Tantôt les duellistes sont poursuivis, tantôt ils ne le sont pas: s'ils sont condamnés par aventure, ils le sont dans les proportions les plus capricieuses. C'est du pur arbitraire. Mais s'il n'y a pas de texte spécial contre les duellistes, c'est tout le corps des lois et la Constitution même de l'État qui condamnent cette manie, et l'on ne peut nier que la recrudescence du duel ne soit le signe d'une situation relâchée qui pourrait devenir anarchique. La discipline militaire d'une démocratie républicaine, où tout le monde est soldat, ne devrait pas favoriser le duel, mais l'empêcher. Il appartient expressément au ministre de la guerre d'arrêter le mal dans les armées de la République.

*

On commence à parler des élections pour le renouvellement des Conseils généraux qui auront lieu à la fin de juillet. Les Chambres s'en iront sans doute avant le 14 et ne reviendront qu'en automne, pour la session budgétaire. C'est bien ce que nous avions prévu. La discussion du budget ne se trouve pas plus avancée cette année que la dernière; elle ne promet pas d'ailleurs d'être plus facile ni plus coulante. La Commission du budget taille largement dans les propositions qui lui sont soumises et, dans le budget des cultes en particulier, elle opère des coupes à droite et à gauche avec une extrême animation, retranchant nombre d'évêques et de vicaires. Mais ce nouveau budget, destiné à remplacer celui du gouvernement, viendra à la Chambre en séance publique, et la Chambre commencera alors à faire un troisième budget. C'est déjà beaucoup de discuter chaque année un seul budget de fond en comble, comme on en a pris l'habitude; mais ce n'est plus un budget, ce sont trois budgets successifs qu'on nous présente: il est clair qu'avec une telle méthode on ne peut pas arriver à l'heure.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

30 juin 1892.

Depuis avant-hier, la dissolution du Parlement anglais est un fait accompli. Les élections commenceront dès lundi dans les villes, et le lendemain dans les campagnes. Comme les ballottages ne sont pas admis de l'autre côté du détroit, les opérations électorales seront terminées vers le 14 juillet, et le nouveau Parlement tiendra probablement sa première séance dans la deuxième quinzaine du mois d'août.

Il avait été question d'ouvrir le scrutin dans les bourgs dès samedi. Mais les conservateurs ont choisi le lundi suivant, afin d'enlever à une importante fraction de la classe ouvrière, suspecte d'hostilité contre le gouvernement, la possibilité d'exercer ses droits de suffrage. Cette manœuvre, traitée de « petite habileté » par un de nos journaux libéraux, en dit long sur la moralité de ce fameux parlementarisme anglais, dont le prestige, longtemps classique, commence à se défranchir singulièrement et à subir le sort de toutes les légendes.

Les protestants irlandais de l'Ulster viennent de montrer, d'ailleurs, de quelle singulière façon l'oligarchie anglaise entend la pratique des institutions parlementaires. Ils ont déclaré, par voie de manifeste, qu'ils n'accepteront jamais l'autonomie irlandaise, que jamais ils ne reconnaîtront un Parlement national siégeant à Dublin; qu'ils ne s'inclineront à aucun prix devant la majorité du pays; bref, qu'ils entendent conserver quand même leur suprématie de minorité oppressive et arrogante. Lord Salisbury vient de les approuver et de les encourager même, dans son discours-manifeste adressé aux électeurs. Les oligarchies sont partout les mêmes: elles ne s'inclinent devant la volonté nationale que lorsqu'elle est pour eux. Sinon, elles méconnaissent impudemment les droits les plus élémentaires des majorités, et leur despotisme devient doublement odieux puisqu'il s'exerce avec les formules de la liberté.

Depuis une semaine, l'agitation électorale a pris une animation extraordinaire. La situation s'est dessinée très nettement sur le terrain que M. Gladstone a choisi lui-même, en donnant à la question du *home rule* une importance capitale, et un nouveau fractionnement des partis s'est opéré par suite de la coïncidence d'un grand nombre de libéraux, hostiles à l'indépendance irlandaise. La bataille va réellement se livrer entre *unionistes* et *gladstoniens*.

C'est M. Gladstone qui l'a voulu. Mais il serait puéril de se dissimuler, qu'ainsi engagée, la lutte prend une tournure plus favorable pour les conservateurs. Le parti libéral se trouve affaibli, d'abord par la défection du contingent fort considérable des unionistes libéraux. Ensuite, par les dissensions intestines du parti nationaliste irlandais, qui ne semblent guère s'apaiser devant le péril commun. Les amis de Parnell ne savent pas oublier le rôle impitoyable de M. Gladstone dans la chute du grand agitateur. Enfin, le public ouvrier paraît s'être singulièrement refroidi à l'égard du chef du parti libéral, depuis qu'il a refusé de s'engager catégoriquement sur la question de la journée de huit heures.

Lord Salisbury n'a pas manqué de mettre en relief, dans son discours-manifeste, l'indécision du parti libéral à l'endroit des revendications socialistes. Il a insisté sur ce fait que les classes industrielles ne doivent attendre aucun avantage positif du retour des libéraux au pouvoir, et il a essayé de démontrer que la politique des conservateurs leur offre en réalité plus de garanties pour la défense de leurs intérêts et pour le développement pacifique de leurs droits. Les

arguments par lesquels lord Salisbury s'est efforcé de désintéresser les ouvriers du triomphe des libéraux sont d'une habileté indiscutable.

Les partis en présence apportent tant d'ardeur dans la lutte et y déploient tant de machiavélisme, qu'il serait téméraire de former des conjectures. Encore moins peut-il être question de faire des vœux pour l'un ou l'autre des belligérants. Le public français est assez bien informé aujourd'hui pour se tenir en garde contre toute illusion sur les conséquences d'une victoire des libéraux anglais, en ce qui concerne les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la France.

Le parti libéral nous tourne le dos en 1870. Pourrait-on attendre de lui des dispositions plus bienveillantes en cas de conflagration européenne, ou prendrait-il parti contre nous? Sur ce chapitre, M. Gladstone a montré, dans tous ses discours, une réserve qui n'a malheureusement rien d'énigmatique. L'un de ses principaux lieutenants, lord Rosebery, l'ancien ministre des affaires étrangères libéral, n'a pas hésité à déclarer devant ses électeurs que les libéraux n'entendaient apporter aucune modification essentielle à la politique extérieure suivie par le cabinet conservateur. L'Angleterre continuera donc sa politique égoïste et restera, quoi qu'il arrive, hostile en principe à la politique et aux intérêts français.

Ceux de nos compatriotes qui tiennent absolument à manifester des préférences n'ont donc le choix qu'entre l'hostilité des libéraux, dissimulée sous des formes courtoises, et l'hostilité catégorique et franche des conservateurs. Ils peuvent encore se demander, il est vrai, si la solution du problème irlandais par les libéraux aurait pour effet de laisser les mains plus libres à l'ambition britannique, ou bien d'affaiblir le Royaume-Uni, comme le prétendent les conservateurs. Mais c'est précisément sur ce point que porte le débat, en Angleterre, et il est bien difficile à un Français d'y voir plus clair que les Anglais, lesquels ne peuvent parvenir à se mettre d'accord. Mieux vaut donc retenir des sympathies qui risqueraient de s'égarer!

*
**

L'œuvre de la colonisation germanique sur le continent noir vient de subir un nouvel échec. La colonne du lieutenant de Bulow a été massacrée dans la région du Kili-mandjaro, et toute la région du Nord de l'Afrique orientale allemande serait en insurrection. L'année dernière, presque à pareille époque, la colonne du lieutenant Zelewski avait été détruite, malgré les assurances du major de Wissmann, qui déclarait le pays entièrement pacifié. L'analogie des circonstances dans lesquelles ces deux désastres se sont produits a profondément impressionné l'opinion de l'autre côté du Rhin. La presse allemande accuse formellement les missionnaires anglais d'avoir excité les tribus révoltées, et de leur avoir fourni des armes perfectionnées en leur enseignant le moyen de s'en servir; mais, avec les Allemands, les méthodistes anglais n'en seront pas quittes pour quelques protestations platoniques. L'autorité coloniale allemande a pris immédiatement un arrêté d'expulsion contre les nationaux anglais qui fomentent l'insurrection dans la colonie. Il n'est guère à craindre que les Anglais protestent contre ces mesures énergiques. Quant aux Allemands, ils commencent à trouver que tout n'est pas rose dans la politique d'expansion coloniale.

G. BLACHON.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE FRANÇAISE. — *Prix Vitet*. — Ce prix très important est décerné à deux de nos collaborateurs, MM. Émile Faguet et Maurice Boucher. — Le prix Calmann Lévy est décerné à M. Ernest Daudet, pour l'ensemble de ses œuvres, et le prix Toirac à *Griselidis*, comédie de MM. A. Silvestre et Eugène Morand.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Archéologie romaine*. — Les quatre bustes que M. Héron de Villefosse présente à l'Académie sont extrêmement intéressants au point de vue de l'histoire de l'art comme au point de vue de l'ethnographie. Ces monuments en plâtre peint proviennent de l'Égypte, d'El-Kargeh, l'*Oasis magna* des anciens. Ils viennent d'être envoyés au Louvre par M. Bouriant, directeur de l'Institut français du Caire, et nous espérons qu'ils seront bientôt placés sous les yeux du public. M. Maspero affirme qu'il n'en existe de similaires dans aucun musée.

Ces bustes sont détachés de couvercles de sarcophages qui présentaient une particularité frappante. Le mort, au lieu d'y être représenté étendu et pour ainsi dire gisant, la tête posée sur le même plan que le reste du corps, comme sur les sarcophages anthropoïdes ordinaires, y était figuré avec les apparences de la vie. La tête est droite, relevée dans une position verticale par rapport au corps. On a eu soin d'animer les yeux, de peindre le visage d'une couleur vive, afin de donner à la physionomie un aspect absolument vivant. Les couleurs sont très simples, et le travail d'enluminure est exécuté d'une façon très ordinaire; mais le procédé, malgré sa simplicité, a pour résultat de donner à ces têtes, à ces portraits, une animation et une vie qu'on chercherait vain dans des œuvres d'un mérite artistique supérieur. La matière employée est le gypse, qui devait se trouver facilement dans le pays. Les cheveux ont été modelés à part; il est facile de constater qu'ils ont été placés après coup sur le crâne uni. On le remarque particulièrement sur l'un des bustes dont la chevelure crépue s'est détachée par places. Les parties charnues, la figure et le cou sont peints en rouge plus ou moins vif, et la barbe en noir ou en châtain. L'œil est formé par une pâte noire et blanche, une sorte d'émail recouvert d'une plaque d'aspect vitreux qui paraît être du mica.

Les corps étendus sur le couvercle étaient représentés avec un vêtement dont il ne reste que la partie supérieure; on reconnaît les plis de l'étoffe sur le cou de chacun des individus. Les bords du couvercle, qui ressemblent aux bords d'un manteau, étaient ornés de peintures. Derrière le cou, le décorateur a simulé une sorte de support qui semble maintenir la tête dans sa position verticale. A cet endroit, sur chacun des bustes est représenté en couleur, sur un fond formant eucadrement, un sarcophage anthropoïde ordinaire accompagné de deux pleureuses agenouillées; la tête n'est pas surélevée; ce sont les pieds, au contraire, qui font saillie d'une manière tout à fait disproportionnée.

Les physionomies sont très frappantes. Il est absolument certain que ce sont des portraits. Un de ces individus paraît avoir un type juif assez prononcé; un autre fait songer à une belle tête en bronze trouvée à Cyrène et conservée au Musée britannique, dans laquelle Fr. Lenormant a reconnu une tête de Berbère; le troisième a la physionomie d'un Syrien; le quatrième paraît être un Romain. Ils appartenaient

à cette population gréco-orientale très mêlée qui peuplait, sous l'empire romain, la grande oasis. M. Héron de Villefosse ne croit pas que ces monuments remontent plus haut que le règne de Septime-Sévère, époque où la population des oasis a commencé à prendre une réelle importance.

Sophocle. — M. Foucart étudie le rôle que le poète Sophocle a joué dans les événements qui suivirent le désastre des Athéniens en Sicile. Sophocle fut élu dans le collège des six magistrats qui furent chargés de proposer les mesures pour le salut de la république; par leurs soins, Athènes fut mise en état de continuer la lutte qui semblait désespérée. Il fit ensuite partie d'un comité de trente membres qui rédigea une constitution établissant une démocratie modérée et se rapprochant de celle de Clisthène. Sophocle accepta ensuite la Constitution oligarchique des Quatre-Gents, mais comme un pis-aller, et, lorsque ceux-ci voulurent gouverner sans consulter l'assemblée, il n'hésita pas à s'opposer à leur entreprise.

La destinée de Jeanne de Montfort. — M. de La Borderie lit une note qui jette un peu de lumière sur une partie de la vie de Jeanne de Montfort restée fort obscure. Cette duchesse de Bretagne, après avoir conquis une grande illustration par ses exploits dans la guerre de Blois et de Montfort en 1342, disparaît dès l'année suivante de la scène historique. On ne la voit plus figurer dans aucun événement, bien qu'elle vécût encore et que Froissart semble même, à tort ou à raison, mentionner sa présence en Bretagne en 1351, 1355 et 1357. Il résulte des recherches faites récemment à Londres, au *Record Office*, par M. Lemoine, élève de l'École des chartes, que de 1343 à 1370, Jeanne de Montfort résida constamment en Angleterre, dans divers châteaux, sous la garde d'officiers chargés par le roi d'Angleterre de lui donner leurs soins. De ces faits et de diverses circonstances qui s'y rattachent, M. de La Borderie conclut que Jeanne de Montfort qui, en 1343, en passant de Bretagne en Angleterre, avait été victime d'une effroyable tempête, fut peu de temps après, frappée d'aliénation mentale et resta dans cette triste situation jusqu'à sa mort, dont on ne connaît pas la date certaine, mais qui dut survenir certainement entre 1370 et 1377.

— *Prix Volney*. — Le prix de linguistique est décerné par l'Institut à M. Paul Passy, professeur de langues vivantes, pour son *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. (Thèse pour le doctorat.)

— *Nouvelles*. — M. le docteur Carton, un de nos vaillants explorateurs de l'Afrique romaine, a découvert à Ain-Ouassel, près de Téboursouk, une longue inscription romaine d'un grand intérêt. Elle a trait, comme celle du *Saltus Burunitanus*, trouvée, il y a onze ans, à une dizaine de kilomètres de là, à l'administration et au régime d'exploitation des domaines impériaux en Afrique. M. Carton vient de publier ce document dans la *Revue archéologique*, et j'en ai tenté l'explication dans la *Nouvelle Revue historique du droit*. Cette inscription, qui est du règne de Septime-Sévère, nous révèle l'application à cette époque non pas du colonat, mais de l'emphytéose dans ces domaines (*saltus*).

J.-B. Mispoulet.

Le rapide mouvement de hausse qui s'est produit pendant le mois de mai a été suivi d'une réaction assez vive qui, partant de nos fonds d'État, a entraîné la majorité des valeurs. On a assigné à cette baisse différents motifs, entre autres la visite annoncée de l'empereur Guillaume en Angleterre; on a parlé aussi du désarmement. Nous croyons plutôt que la baisse vient des ventes du comptant, satisfait de la longue plus-value acquise, un peu effarouché par des bruits de conversion et désireux d'encaisser son bénéfice. En outre, les échelliers se sont trouvés dans l'obligation de vendre, car, dans la lutte qui a eu lieu, la plupart de ces spéculateurs ont été amenés à retourner leurs positions. En réalisant, les acheteurs ont provoqué un recul, et les vendeurs de primes obligés de vendre du ferme, après s'être rachetés, ont encore accentué la baisse.

Le marché des valeurs internationales a présenté une certaine animation: après avoir monté en sympathie avec la rente, la plupart des fonds d'État ont été ramenés en arrière. L'Italien a cependant bénéficié des nouvelles assez peu précises qui ont été publiées au sujet de l'entrevue de Berlin; le Portugais est plus faible; la décision prise par le gouvernement de ne servir aux porteurs de la dette que les deux tiers de leur revenu a été l'objet de plusieurs protestations; cette décision n'est, d'ailleurs, que provisoire et devra être confirmée par les Cortès. C'est le marché de l'Extérieure espagnole qui a montré le plus de variations.

On a parlé d'un emprunt, on s'est occupé des relations commerciales de l'Espagne avec la France; l'emprunt paraît être ajourné aujourd'hui, et on assure que le *modus vivendi* existant actuellement entre les deux pays sera renouvelé pour trois mois.

La baisse du rouble provoquée par la spéculation n'aura eu aucune influence durable sur les fonds russes, que l'épargne continue à absorber.

L'élévation du prix de la rente aura eu pour conséquence de provoquer des affaires nouvelles. Le gouvernement a décidé la conversion de la rente tunisienne; cette opération aura lieu le 12 juillet, et nous aurons occasion d'en reparler. La Compagnie des lits militaires convertit ses obligations. On trouvera plus loin des détails sur cette affaire, qui s'annonce bien. Le succès qui attend ces deux opérations pourrait bien donner un nouvel essor au marché et provoquer d'autres affaires.

A. Lacroix.

Compagnie des lits militaires. — La Compagnie des lits militaires (Société anonyme au capital de 5 millions versés) procédera le 7 juillet prochain, par l'intermédiaire de la Société générale de crédit industriel et commercial, 66, rue de la Victoire, à une émission de 36 229 obligations de 600 francs 4 pour 100, jouissance du 1^{er} mai 1892, remboursables en dix-neuf ans au plus. Le produit de cette émission est destiné au remboursement ou à la conversion des 36 229 obligations anciennes.

Le prix d'émission est fixé à 590 francs, payables: 100 fr. en souscrivant, et 490 francs à la répartition qui aura lieu le 15 juillet. Cette somme est payable en espèces ou en obligations anciennes, avec une soule de 11 fr. 25 pour titres, nets d'impôts, en faveur des anciennes obligations.

Au prix où elles sont offertes, les nouvelles obligations de la Compagnie des lits militaires donnent un intérêt supérieur à 4 pour 100; ces titres, qui offrent des garanties exceptionnelles, sont connus depuis trop longtemps et la Compagnie jouit d'un crédit trop établi pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la valeur de ce placement.

Les souscriptions sont reçues dès maintenant par correspondance, à la Société générale de Crédit industriel et commercial, 66, rue de la Victoire, à Paris, et dans les succursales de cet établissement.

**

Mouvement de la navigation intérieure pendant l'année 1891. — Nous relevons, dans les statistiques publiées par la direction des rentes, de la navigation et des mines, les chiffres suivants qui dénotent, en 1891, un développement du trafic sur nos canaux, fleuves et rivières, par rapport à 1890. Le tonnage total des embarquements effectués du 1^{er} janvier au 31 décembre de l'année dernière a été de 14 524 411 sur les canaux, et de 11 060 527 sur les fleuves et les rivières, — soit, au total, 25 584 938 tonnes contre 24 167 343 en 1890. C'est, sur l'ensemble, une augmentation de 6 pour 100.

La longueur fréquentée a été de 4809 kilomètres sur les canaux et de 7656 kilomètres sur les fleuves et rivières, en tout 12 465 kilomètres.

**

Opérations de la Caisse nationale d'épargne. — Voici le tableau des opérations effectuées pendant le mois de mai 1892 :

Versements reçus de 189 523 déposants, dont 36 442 nouveaux.....	30.753.077 50
Remboursement à 89 678 déposants, dont 19 580 pour solde.....	23.820.456 68
Rentes achetées à 351 déposants, pour un capital de.....	24.302.075 18
	481.618 50

Excédent de recettes..... 6.451.002 32
 Nombre de comptes existant au 31 mai 1892 : 1.838.553.

A. L.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

7 juillet 1892.

Les beaux tournois oratoires ne sont pas près de nous manquer en France; ce ne sont que discours, harangues, attaques et ripostes, mêlés d'arguments qui se rencontrent et flambent comme des épées, hennissent et se cabrent comme des chevaux. Il ne faut pas dire que ce n'est que du fracas, du vent et des éclairs, car il y a dans tout cela de nobles sentiments et des mouvements généreux de l'âme qui fait voir que la France de 1892 saurait encore, dans les périls, s'élever aux plus grandes hauteurs, et tout ce que nous voyons et entendons sont les efforts de la conscience française qui s'entraîne et se prépare, s'il le faut demain, à défer encore tous les coups de la fortune.

A la Chambre, dans les banquets, au pied des statues, sur tous les sujets politiques, littéraires et artistiques, anciens et actuels, on a discoursu avec une verve, un éclat, un brio, une éloquence infinie : c'est une grande semaine oratoire, une semaine française par excellence, et cette émulation des esprits offre quelque chose de particulièrement émouvant en ce sens qu'on assiste trop souvent à des efforts illusoire pour triompher de l'enchaînement des situations et de la fatalité des faits.

La Chambre a senti cruellement la nécessité où elle était de voter les crédits supplémentaires de la marine; je crois bien qu'au fin fond des cœurs, chacun aurait voulu ne pas les voter, ou tout au moins ne les voter qu'après avoir vu plus clair dans l'administration. et après avoir pris des garanties plus complètes. On a tout voté néanmoins, sans éclat et sans garantie, pressé par l'implacable nécessité des choses, et ce que la Chambre ressentait à ce moment-là, on doit faire à M. Cavaignac, ministre de la marine, l'honneur de dire qu'il le ressentait aussi bien qu'elle.

On avait dit qu'il n'y aurait plus de demandes de crédits supplémentaires pour des dépenses qui sont devenues des dépenses régulières et normales; on demande 40 ou 50 millions de supplément! On avait promis un contrôle sérieux, et le rapporteur, M. Gaston Thomson, dans le discours à la fois le plus modéré et le plus pressant, démontre que le contrôle, au lieu de briller comme un phare dans les ténèbres de la comptabilité maritime, n'est qu'un pauvre petit « lumignon fumeux » et que le ministre, en voulant l'aviver, l'a éteint. M. Cavaignac a promis qu'au mois de novembre, quand on discutera le budget de la marine, il apportera à la Chambre les résultats palpables de ses efforts; il fera tout ce qui dépend de lui, on n'en doute pas, mais on a trop lieu de penser que la situation sera dans six mois ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle était hier sous M. Barbey et sous M. Krantz.

Les principales lignes du plan à réaliser avaient été parfaitement arrêtées d'un commun accord, par la Chambre et le Sénat et par les ministres successifs, comme l'a rappelé M. Thomson. Introduire successivement dans notre flotte des bâtiments nouveaux qui la rajeunissent; en activer la construction tant dans nos arsenaux que dans les chantiers privés; les armer des engins les plus puissants et les plus perfectionnés; fournir à nos officiers et à nos équipages les occasions et les moyens de pratiquer la mer et d'augmenter leur instruction; réduire les services accessoires, diminuer les frais inutiles et de vaine représentation, qui non seulement absorbent les crédits qui ne doivent servir qu'à la défense, mais accroissent chez les hommes la vanité, la fatuité et l'aveuglement, sources de mille maux. De tout ce plan si bien conçu en imagination, il est, hélas! trop clair qu'on n'a rien fait, ou qu'on n'en a fait une partie qu'avec la plus déplorable mollesse.

Comme M. Cavaignac, dont la bonne volonté est évidente, disait : « Nous faisons tous nos efforts; que voulez-vous de plus? » M. Clémenceau lui a répondu devant la Chambre frémissante : « Ce que nous voulons? des canons! des canons et encore des canons! » Le débat terminé, l'éloquence épuisée, on a voté tous les crédits supplémentaires; on verra l'année prochaine nous en demander tout autant ou davantage.

La nature nous a tout donné pour que nous ayons l'une des plus belles marines de l'univers; nous avons d'admirables marins, des Jean-Bart, des Duquesne, des Duguay-Trouin qui se succèdent et se renouvellent de siècle en siècle; mais les héros sont pour la gloire et pour la légende, et, en fait, nous avons des Aboukir et des Trafalgar.

Autre discussion d'un autre genre, non moins ardente, non moins éloquente, sur le renouvellement du privilège de la Banque de France et sur toutes les notions financières, politiques et sociales qui s'y rapportent. MM. Pelletan et Burdeau ont donné le spectacle de la joute la plus brillante et la plus pittoresque, chacun avec ses qualités propres, son érudition et sa méthode. On sait qu'il s'agit de renouveler le privilège de la Banque de France : M. Pelletan veut bien renouveler, mais pour un temps court; en échange de ce privilège, il demande que la Banque rende au commerce, à l'industrie, au pays, des services beaucoup plus larges; il croit à la rapidité des transformations et des métamorphoses sociales du siècle prochain, il ne veut pas s'engager à longue échéance, ni avec la Banque de France, ni avec les grandes Companies, ni avec personne; il a la foi dans le mouvement. M. Burdeau, plus conservateur, est persuadé qu'il y a une forte part d'illusions dans ces vues de progrès rapide et à grande vitesse. Il veut donner à ses réformes de puissantes bases et un équilibre étendu. Cependant tout le monde est d'accord que l'on peut, que l'on doit diminuer les profits de la Banque pour en faire profiter l'État et le public dans une plus large mesure et qu'il faut exiger de cette institution tout le possible. Mais qu'il définira « tout le possible? » C'est précisément là, comme ailleurs, tout l'objet du débat. C'est aussi tout le possible que l'on demande au ministre de la marine, mais les situations prises, les faits enchevêtrés, les intérêts et les préjugés sont tels, que ce possible reste toujours au-dessous des espérances les plus tempérées et que l'on doute si la République parvient à se donner assez vite les institutions dont elle a besoin pour suivre la marche des circonstances et du temps.

MM. Spuller et Bourgeois, ministre de l'instruction publique, ont inauguré à Sariat le monument d'Étienne de La Boétie, et l'on pense s'il a été éloquemment parlé à ce propos de la *Servitude volontaire*, cette éternelle servitude volontaire dont le jeune philosophe retracera aujourd'hui le tableau, sans en changer beaucoup les couleurs. M. Bourgeois est allé à Cahors, et là, il a célébré Clément Marot, Cujas, Amyot, et toute la France du xvi^e siècle. Il a salué, en passant, la statue de Gambetta, et il a cru entendre une France nouvelle qui disait à haute voix : « Je suis riche, je suis fière, je suis prête! » Noble parole que Gambetta n'eût point désavouée, mais il n'est plus lui-même qu'un froid témoin de pierre et de bronze aux efforts de cette nation qu'il enflammait hier de son enthousiasme. Au banquet donné à Paris en l'honneur du lieutenant Mizon, l'explorateur hardi et pacifique, M. Jules Ferry a rappelé avec une légitime fierté quel avait été son propre rôle à lui-même, il en a le droit; il a été l'instigateur de l'expansion orientale et l'excitateur du réveil colonial de la France, mais il ne préside pas les banquets de la victoire. Ainsi partout, en France, on a parlé admirablement cette semaine; puisse-t-on aussi bien agir!

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

7 juillet 1892.

Il y a deux semaines, on critiquait, à cette même place, l'optimisme des journaux français, trop prompts à considérer comme un échec définitif pour la diplomatie anglaise les refus opposés par Muley-Ilassan aux propositions de sir Evan Smith. Les événements semblent justifier ces défiances.

Sir Evan Smith a suspendu provisoirement ses opérations. Il paraît attendre, tout en laissant le temps de la réflexion au Sultan, le résultat des élections anglaises, qui, disons-le en passant, ne se dessine pas avec autant de netteté que les intéressés devaient l'espérer. Les partis conservent à peu près leurs situations respectives dans les villes, et le succès dépend maintenant des suffrages des comtés.

Mais, pendant cette trêve forcée, un événement grave est venu grossir et compliquer la question marocaine. M. de Radowitz, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, vient d'être envoyé à Madrid, sans qu'on puisse attribuer à la moindre disgrâce ce déplacement inattendu. Tout le monde est d'accord pour penser que la nouvelle mission de l'habile diplomate allemand est d'attirer l'Espagne dans l'orbite de la Triple alliance, tout en contrecarrant les menées britanniques au Maroc. Si l'Espagne doit fraterniser avec les ennemis de la France, le cabinet de Berlin n'entend pas que ce soit au profit exclusif de l'Angleterre.

De son côté, la France, tout en surveillant les tentatives anglaises et allemandes à Tanger et à Madrid, apporte, dans ses négociations avec l'Espagne, pour l'établissement durable d'un *modus vivendi* commercial, un esprit de conciliation que les circonstances justifient amplement.

Voilà donc l'Espagne honorée des avances de trois grandes puissances, qui s'efforcent de gagner ses bonnes grâces! Chose curieuse, tandis que ces hommages extraordinaires s'empressent autour de cette nation, elle est en proie aux fléaux les plus dissolvants. Grèves, mouvements carlistes, échauffourées, insurrections locales, tous les symptômes d'un état d'esprit révolutionnaire troublent sa paix intérieure et lui ouvrent d'inquiétantes perspectives.

*
*
*

Les annales de la gallophobie italienne se sont enrichies, dans ces derniers jours, de deux documents que le public européen a commentés abondamment. C'est d'abord un article de M. Crispi, publié par la *North American Review*, où se trouvent condensés tous les paradoxes et toutes les utopies dont se compose le programme des mégalomanes. M. Crispi n'a pas manqué d'assortir ce manifeste d'un solennel anathème contre l'alliance franco-russe et d'une profession de foi très nette sur la nécessité de démembrer prochainement la France... dans l'intérêt de la civilisation et de la liberté, cela va de soi! Inutile d'insister sur ces boutades crispiennes, qui n'apportent, dans le débat international, aucun argument nouveau.

Le second document gallophobe est une brochure qui vient de paraître en Italie, et qui a pour titre : *la Neutralité de la Suisse*. L'auteur de ce factum conseille au peuple suisse de renoncer spontanément à une neutralité qu'il ne serait pas de force à faire respecter et d'entrer dans la Triple alliance. Ce concours permettrait aux armées de l'empereur d'Allemagne et du roi Humbert de tourner les forteresses françaises de l'Est. L'écrasement de la France serait ainsi assuré, et la République helvétique recevrait sa part du butin.

La patriotique indignation avec laquelle les Suisses ont repoussé ces suggestions révoltantes nous rassure et nous

venge. Les Suisses ne sont pas fatigués de leur indépendance. Nous pouvons compter sur la loyauté de cette République, petite par son territoire, mais grande et vigoureuse par le cœur de ses citoyens. Au surplus, la Suisse prend activement ses dispositions et se fortifie contre ses belliqueux voisins du Nord et du Sud. Les Italiens continueront à prétendre qu'elle est hors d'état de faire respecter sa neutralité; mais les gens bien informés leur donneront le conseil de ne pas tenter l'expérience.

*
*
*

La presse française a signalé, cette semaine, non sans surprise, les graves conflits qui viennent d'éclater, en Transylvanie, entre la population roumaine et les autorités magyares. Depuis trente-cinq ans, les Roumains de Hongrie, persécutés avec une brutalité inouïe, traités comme un troupeau de captifs dont l'extermination est décidée, invoquent en vain, non pas seulement les principes les plus élémentaires de la justice et de l'humanité, mais les textes mêmes par lesquels la diplomatie pangermaniste les a soumis au joug de l'oligarchie magyare. Tous les semblants de droits que le pacte dualiste et que les lois fondamentales de 1868 garantissent aux Roumains sont arbitrairement annulés. Et toutes leurs revendications, toutes leurs doléances sont réprimées et sont étouffées avec une cruauté méthodique.

Au mois de mars 1891, les étudiants de Bucharest, apitoyés par le martyre de leurs frères de Transylvanie, rédigèrent un Mémoire pour dénoncer à l'opinion européenne l'annihilation systématique de cette population de trois millions d'hommes par un gouvernement qui a des prétentions au libéralisme. Ils montrèrent les Roumains de Hongrie privés de toute représentation parlementaire et dépourvus même du droit de vote par une législation hypocrite; exclus de toutes les fonctions publiques, même dans les villes entièrement roumaines; mis dans l'impossibilité d'avoir une presse et de publier leurs revendications; dépossédés des écoles roumaines entretenues à leurs frais; persécutés jusque dans l'usage de leur langue nationale, et cela au mépris des chartes fondamentales de l'État hongrois. L'Europe était trop occupée des gambades du *Summus episcopus* de Berlin pour s'émouvoir du sort de trois millions d'opprimés.

Dernièrement, une députation roumaine s'est rendue à Vienne pour remettre à l'empereur un memorandum contenant les doléances des Transylvaniens. L'empereur n'a pas daigné le recevoir, et la persécution a redoublé d'intensité.

Couverts par les baïonnettes germaniques, les anciens insurgés de 1848 comptent sur l'impunité absolue. Ils ne craignent pas qu'un nouveau *Paskievitch* envoyé, non par un tsar libéral, mais par un tsar libérateur, ce qui vaut mieux pour les peuples asservis, vienne les contraindre, comme à *Debreczen*, en 1849, à reconnaître l'égalité des races! Ils ont repris depuis longtemps leur prétention d'être une race supérieure, et c'est à ce titre qu'ils se permettent les plus monstrueuses violations de la justice et du droit.

Il est bon de faire observer aux Magyars qu'ils ont laissé à *Vilagos* ce droit de conquête dont leur égoïsme se prévaut encore, et de rappeler à leur infatuation que Jean Hunyady, Mathias Corvin, Rakoczy, Pescariu dit Deak, Ladislas Teleki et tant d'autres illustrations du panthéon magyar étaient des Roumains. Mais ce qui est plus intéressant, c'est l'extension significative que prend l'agitation irrédentiste en Roumanie, dans le peuple et même dans le monde officiel. Au moment où des efforts sont tentés pour amener la Roumanie dans le giron de la Triple alliance, cette crise a une importance internationale qui n'échappera à personne.

G. BLACHON.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. Bouriant, directeur de l'Institut archéologique français du Caire, qui donne de nouveaux renseignements sur la provenance des bustes en plâtre peint dont il a entretenu l'Académie dans la dernière séance. Ils proviennent de l'oasis d'El-Kargeh; aucun autre monument de ce genre n'a été encore découvert dans les autres parties de l'oasis. Mais, comme la nécropole d'El-Kargeh est considérable, il est probable qu'on rencontrera bientôt sur le marché nombre de ces bustes.

Une a tabella devotiois n. — MM. Choppard et Hannezo, du 4^e tirailleurs indigènes, ont découvert dans la nécropole romaine d'Hadrumète une petite plaque de plomb que M. Héron de Villefosse présente à l'Académie. C'est une *tabella devotiois* rentrant dans la série déjà considérable des monuments du même genre antérieurement découverts à Carthage et à Hadrumète. Elle débute par un certain nombre de noms magiques qu'il était nécessaire de prononcer très correctement, sous peine de voir échouer l'incantation. Les autres sont accompagnés de la figure d'un génie à tête de coq, debout sur un bateau et tenant une torche. De l'autre côté, on lit l'adjuration qui est faite par un cocher du Cirque, appartenant évidemment aux factions rouge et bleu, pour attirer sur les chevaux de la fraction verte et blanche les malédictions infernales. Il invoque un dieu marin : *deus pelagicus urvis*.

On a trouvé aussi en Gaule des tablettes analogues. En 1845, on en a découvert huit dans une source d'Anélie-les-Bains; malheureusement elles sont perdues, mais un dessin en a été publié à cette époque dans la *Revue archéologique*.

Cette année même on en a trouvée une dans un puits à Rom (Deux-Sèvres).

M. Maspero fait observer que le dieu monté sur une barque se rattache aux dieux astronomiques, ainsi que le prouvent des phrases comme celle-ci : *Ego sum decanus magnus dei magni*, qu'on rencontre dans les tablettes d'incantation amoureuse. Ils ont perdu, en passant dans les textes de sorcellerie, le caractère astrologique qu'ils avaient à l'origine, pour prendre le plus souvent le caractère purement magique.

M. Heuzey rappelle qu'il y a dans la mythologie des courses un génie appelé *Taraxippos*, « celui qui effraye les chevaux ».

M. Le Blant signale à ce propos une vie grecque de saint Hilarion qui se trouve à la Bibliothèque nationale. Il y est question d'un char qu'un enchantement empêchait de gagner le prix de la course. Saint Hilarion détruisit l'enchantement à l'aide de l'eau contenue dans sa coupe divinatoire.

M. Bréal rappelle une inscription grecque également trouvée à Tunis, où sont énumérés en détail les accidents qui doivent arriver à la faction dans le cirque. Il montre l'intérêt de la nouvelle inscription au point de vue de l'histoire de la langue.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Histoire.* — *Où Bayard a-t-il été tué?* — Il résulte de la communication de M. Callamand, bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Grenoble, que Bayard, commandant l'armée française pendant sa retraite, après le passage de la Sesia, aurait livré son dernier combat sur la route de Gattinara à Ivry, à dix ou douze kilomètres en avant de Biella et à l'extrémité nord de l'arc de cercle montagneux dont Biella occupe le centre et dont Mongrando occupe l'extrémité sud. M. Callamand, grâce aux textes de Guichardin et surtout de Paul Jove, ainsi que d'une lettre de Beaurain à Charles-Quint, a pu suivre en quelque sorte heure par heure la marche de l'armée française depuis le passage de la Sesia, et s'il n'a pu

trouver le nom du lieu où a été tué Bayard, il a du moins circonscrit ce lieu dans des limites plus étroites. Il croit que ce nom sortira un jour de la correspondance de Lannoy, de Bourbon et de Beaurain avec Charles-Quint, qui est aux Archives impériales de Vienne, soit d'explorations sur place faites en avant de Biella, à la hauteur de Quaregna de Cossato ou de Château-Lessona.

Comptes d'un bourgeois de Narbonne du XIV^e siècle. — M. Alphonse Blanc, professeur au collège de Narbonne, fait connaître un registre découvert l'an dernier par M. Tissier, bibliothécaire de la même ville, dans lequel sont consignés les comptes d'un bourgeois narbonnais, Jaume Ollivier, de 1381 à 1399. Ce registre peut être comparé à celui des frères Borris, publié par M. Forestié; il est très intéressant pour l'histoire du commerce et de l'industrie de la ville et du pays de Narbonne à la fin du XIV^e siècle.

Enquête sur l'état de la France au XVIII^e siècle. — M. Dumas, professeur d'histoire au lycée de Tours, essaye de prouver, d'après les documents puisés aux archives d'Indre-et-Loire, qu'il y a eu une enquête générale sur l'état de la France de 1762 à 1766. L'enquête a été faite dans la généralité de Tours: les résultats en sont consignés dans un énorme manuscrit de plus de mille pages. Ce manuscrit donne des renseignements nombreux et précis sur la Touraine, le Maine et l'Anjou. Si l'enquête avait été faite partout avec le même soin, nous aurions des documents très importants sur l'état de la France à la fin du XVIII^e siècle, presque à la veille de la Révolution.

M. de Boislisle croit qu'il serait facile de retrouver d'autres mémoires fournis sur la demande du contrôleur général de l'Aveyron. Celui-ci n'avait fait que reprendre une idée déjà mise en avant par son prédécesseur, Bertin, en 1762, plus anciennement encore par M. de Machault (1764), par Orry (1743), par Le Peletier des Forts (1726) et par les membres du Conseil des finances de 1716. A chacune de ces époques correspondent un certain nombre de mémoires épars dans nos archives et conçus sur un plan uniforme, généralement dérivé de celui de 1698. A en juger par les détails donnés par M. Dumas, l'enquête de 1764 était de nature à donner d'excellents résultats. Les réponses qu'elle a provoquées devaient être très instructives, et si l'on possédait pour, toutes nos anciennes provinces des mémoires pareils à celui de la généralité de Tours, il est certain que la publication d'un tel tableau d'ensemble serait encore plus intéressante que celle des mémoires de 1698. Malheureusement, il est probable que peu d'intendants eurent le pouvoir nécessaire pour exiger et obtenir de leurs collaborateurs de tout ordre un travail aussi considérable. On signala comme un fait exceptionnel qu'un simple chanoine de Senlis eût pu, conformément à la circulaire ministérielle, dresser, dans l'espace de trois mois, l'*Essai sur les antiquités*, l'histoire ecclésiastique, civile et naturelle du diocèse de Senlis, qui est actuellement conservé à la bibliothèque de cette ville. Mais encore cet ouvrage était-il loin de répondre aux parties les plus importantes et utiles du questionnaire dressé par le contrôle général. « Toutes ces raisons, ajoute M. de Boislisle, font désirer que le mémoire de la généralité de Tours soit publié plus intégralement qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. L'éditeur qui s'en chargerait devrait, selon toute vraisemblance, retrouver les traces ou le résultat des enquêtes intermédiaires dont les dates viennent d'être indiquées, et, vraisemblablement aussi, il lui serait possible de compléter son œuvre à l'aide des mémoires tout à fait analogues que les assemblées provinciales firent faire presque partout en 1787 et 1788. »

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le tassement des cours sur le marché français s'est accentué pendant les premiers jours de la semaine; aux causes que nous avons déjà signalées, il faut ajouter la cherté des reports, conséquence du resserrement de l'argent. C'est là, au surplus, un fait normal pour la saison; tous les ans, à pareille époque, les sociétés de crédit défont leur encaisse à réservé au paiement du coupon de fin juillet. Malgré cette réaction, le mois de juin a été favorable aux acheteurs, car le cours de compensation du 3 pour 100 a été plus élevé que celui du mois dernier.

Peu à peu, d'ailleurs, les dispositions du marché se modifient et la situation s'améliore. Les émissions qui vont avoir lieu, après une longue inaction, ne sont certainement pas étrangères à ce commencement de reprise, par l'activité qu'elles sont appelées à rendre aux affaires en général, et par conséquent au marché.

En Allemagne, la Bourse est toujours faible; les fonds d'État se ressentent des polémiques engagées entre les organes officiels et ceux qui restent dévoués au prince de Bismarck. L'élévation du cours de l'or à Saint-Petersbourg a encore fait baisser le rouble à Berlin; mais cette baisse n'a eu, heureusement, que peu d'influence sur les fonds russes dont notre marché est détenteur.

En Angleterre, la liquidation s'est opérée facilement, en raison de la faiblesse des engagements; les élections arrêtent en ce moment toute l'activité des spéculateurs, et les valeurs sont délaissées.

Malgré le vote favorable de la Commission de la Valuta, il est difficile de prévoir le sort que la Chambre autrichienne réserve aux projets touchant à la réforme monétaire. Les passions politiques viennent, en effet, jeter le trouble dans les questions financières, à tel point qu'une crise ministérielle est possible. L'ajournement de la Valuta, qui serait dû à l'attitude de l'union des Gauches allemandes, ferait le jeu de l'Extrême Gauche, qui rêve pour la Hongrie l'autonomie financière.

En Espagne, les agents de change ont déserté le marché, parce que les impôts votés par les Cortès feront passer, disent-ils, tous leurs bénéfices dans les caisses du Trésor. On ne peut encore rien dire des projets d'un emprunt extérieur que l'on a annoncés, puis démentis.

Nous n'avons rien de nouveau à dire sur l'Italie et, malheureusement, rien non plus sur le Portugal.

A. LACROIX.

Informations.

La conversion tunisienne. — L'émission de 396386 obligations tunisiennes de 500 francs 3 pour 100 garanties par le gouvernement français, pour la conversion des 347541 obligations de l'emprunt 3 1/2 pour 100 1889, aura lieu, le mardi 12 juillet, au Crédit foncier de France, au Comptoir national d'escompte, au Crédit lyonnais, à la Société générale, à la Société de crédit industriel et commercial, à la Banque d'escompte et à la Banque de Tunisie.

Les nouvelles obligations émises, conformément à la loi du 25 juin 1892, seront remboursables au pair en quatre-vingt-seize ans, et donneront un intérêt annuel de 15 francs payable par trimestre; les intérêts et le remboursement sont affranchis de tout impôt, taxe ou retenue, de quelque nature que ce soit, en Tunisie, tant dans le présent que dans l'avenir; le gouvernement tunisien s'interdit, en outre, la faculté de procéder, avant 1902, au remboursement anticipé de cet emprunt.

Le prix d'émission est fixé à 476 fr. 25, payables : 50 fr. en souscrivant et 426 fr. 25 à la répartition (15 au 20 juillet). Les porteurs des obligations anciennes, qui accepteront la conversion, recevront une soulte de 23 fr. 75 par titre, plus 1 fr. 23 pour prorata du coupon en cours.

Le gouvernement français garantissant l'intérêt et l'amortissement de ces obligations, nous n'avons pas à insister sur leur valeur et leur solidité; elles ne peuvent être comparées qu'à la Rente française. Nous ferons seulement ressortir qu'avec le prix d'émission, les souscripteurs doivent s'attendre à une plus-value importante et prochaine, la faveur que les obligations tunisiennes ont toujours rencontrée nous en est une garantie; comme elles l'ont fait jusqu'ici, elles doivent se capitaliser au même taux que la rente; le pair ne tardera donc pas d'être atteint.

Les lits militaires. — D'après nos dernières informations, l'émission à laquelle procédera, le 7 juillet, la Compagnie des lits militaires, est presque assurée par les actionnaires et obligataires actuels qui tiennent à garder leurs positions. C'est, en effet, un excellent placement à 4.15 pour 100, entouré de garanties exceptionnelles, qu'on propose au public, et le pair de 600 francs ne tardera pas à être atteint, comme il l'a été par les obligations 4 pour 100 de toutes nos grandes compagnies industrielles. Remarquons, en outre, que, du fait de l'émission, la Compagnie des lits militaires ne contracte aucun engagement nouveau; elle diminue, au contraire, ses charges, par suite de l'économie qui résulte de l'abaissement du taux d'intérêt de ses obligations.

Nouveaux billets de banque. — Il paraît que la Banque de France mettra en circulation des billets imprimés sur du papier de ramie. Ces billets seront ceux du même modèle que le type actuel; mais le nouveau papier, plus léger et cependant plus résistant que l'ancien, permettra une impression plus nette et rendra, en conséquence, l'imitation beaucoup plus difficile que par le passé.

Le nombre des faux billets de banque est, d'ailleurs, très minime depuis la mise en circulation du modèle de billets bleus à fond rose.

Les rares billets faux qui parviennent à la Banque de France sont des billets de 100 francs et de 50 francs, ancien type. Les faussaires n'ont pu parvenir à imiter convenablement le nouveau type. Aussi celui-ci sera-t-il conservé.

A. L.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

14 juillet 1892.

La Chambre avait voté la semaine dernière, à cœur et sous le fouet de la plus impérieuse nécessité, les crédits supplémentaires de la marine. La Chambre et l'opinion sont depuis longtemps excédées de ce qui se passe dans le domaine de la marine et des colonies, de la confusion des pouvoirs, de l'anarchie du commandement, de l'insatiation des bureaux. M. Godefroi Cavaignac a payé tout cela d'un seul coup; il faut dire que ce parlementaire de terre ferme s'est fait couler comme un marin plutôt que de se rendre.

C'est le seul point en quoi il ait été un vrai marin et loup de mer, et c'est précisément le point où il était inutile de l'être, mais où il importait beaucoup de se montrer homme politique et de gouvernement. Un marin, peut-être, eût été plus accommodant que M. Godefroi Cavaignac, mais il a voulu faire son marin d'autant plus qu'il l'était moins, et il s'était si bien pénétré de son rôle qu'il a préféré se noyer, en agitant son pavillon par-dessus sa tête, que de prononcer un seul mot qui pût ressembler à une concession. On admire son héroïsme, mais on est obligé, comme la Chambre, de déclarer qu'il avait absolument tort, et l'on est stupéfait de voir avec quelle rapidité il a pu s'assimiler le préjugé caractéristique du milieu où il avait été jeté depuis quelques mois à peine par un coup de vent de la politique.

Que demandait M. Pourquery de Boisserin, l'auteur de l'interpellation, ou plutôt que demandait la Chambre, l'opinion et tout le monde, dont M. Pourquery de Boisserin était devenu au moment psychologique le porte-parole? On voulait, avant le départ du Parlement, avoir la garantie que, dans l'expédition qui commence au Dahomey, les rivalités du commandement et les aventures qui en sont la suite ne seraient plus à redouter. On se rappelait cet incident du *Sané* et ce commandant de mer qui avait refusé, malgré prières et supplications, d'envoyer ses hommes au secours du commandant de terre. Le ministre de la marine a relu devant la Chambre impatiente les dépêches et les rapports qui justifient la conduite du commandant du *Sané*. La Chambre trépidait d'agacement, car il était impossible de se mettre plus obstinément à côté de la question que ne le faisait M. Godefroi Cavaignac. On ne songe pas à refaire la critique des incidents qui se sont passés dans le golfe du Bénin, et même on consent volontiers à dire que le commandant Fournier fut irréfutable au point de vue de la marine. Mais, laissant désormais hors du débat les faits antérieurs, on se trouve en face d'une expédition nouvelle et on demande : Qui commandera? Qui aura la direction et la responsabilité?

M. Clémenceau posait la question de la façon âpre et nerveuse qu'on lui connaît et qui était ici admirablement à sa place : « Il ne s'agit pas d'une expédition maritime, il s'agit d'une guerre sur terre. La marine n'est là que comme l'auxiliaire des troupes qui opèrent à terre; c'est au commandant de l'expédition que doit appartenir le commandement suprême... Nous voulons à tout prix rompre l'antagonisme des commandants de nos troupes de terre et de nos troupes de mer, et, en attendant que l'unité se réalise sur d'autres points, nous allons la commencer dans le golfe de Bénin, aujourd'hui. »

Le ministre de la marine, opposant jusqu'au bout, à la plus légitime des exigences, un inflexible refus, a vu voter contre lui, par une immense majorité, un ordre du jour qui

invite le gouvernement « à confier à un seul chef la direction des opérations de terre et de mer au Dahomey ».

M. Loubet, président du Conseil, voulut immédiatement appliquer le principe de la responsabilité ministérielle dans toute son étendue; il montra ainsi le sens politique le plus droit et le plus complet, car la question qui s'agitait était bien, au premier chef, une de ces questions politiques qui engagent le gouvernement.

Est-ce au ministre de la marine qu'il appartient de répartir les pouvoirs? Serait-ce au ministre de la guerre? On comprend que c'est là essentiellement le droit du gouvernement et que ce droit ne peut être qu'à lui.

Les parlementaires qui ont soutenu que le débat regardait le ministre de la marine individuellement et exclusivement ont exprimé l'idée la plus fautive et la plus chimérique, la plus contraire à la nature des choses. Il faut un arbitre, il faut un pouvoir supérieur à l'un et à l'autre ministre, pris séparément, et qui décide que la marine obéira en telle circonstance à la guerre ou la guerre en telle autre circonstance à la marine. N'est-ce pas la seule façon d'écartier les susceptibilités et de faire que l'on peut obéir sans déchoir et accepter la seconde place, parce que le gouvernement de son pays l'ordonne? Pour tout dire d'un mot, si l'on veut l'unité de commandement dans les régions lointaines, il faut ici d'abord l'unité de gouvernement.

M. Loubet a eu le grand mérite de revendiquer l'application de ces principes, alors que la Chambre ne semblait pas ou ne voulait pas les voir, et il a été ainsi non seulement l'homme de gouvernement, mais le vrai parlementaire dans la circonstance.

Mais une conspiration générale s'est faite spontanément pour éloigner du président du Conseil et du gouvernement dans son ensemble tout danger qui aurait pu les menacer. D'un élan unanime, on a voulu empêcher que M. Loubet s'exposât à quoi que se pût être, et cela est encore à son honneur. M. Floquet a montré une fois de plus sa grande dextérité et la justesse de son coup d'œil. On peut dire que si le propre du système parlementaire n'est pas tant d'appliquer certaines règles et certaines formules que de se plier aux circonstances et aux situations pour en tirer le parti le plus utile au bien public, alors la majorité républicaine a parfaitement bien fait de résister aux revendications du président du Conseil, quelque légitimes qu'elles fussent; la Chambre a immédiatement restreint le risque qui aurait pu se développer au milieu de l'agitation des esprits et prendre, comme on l'a vu souvent, des proportions inattendues que l'on regrette en vain le lendemain.

La nomination de M. Burdeau au ministère de la marine a été accueillie sur-le-champ avec une grande satisfaction et confiance. Il n'y a eu ni compétition ni rivalité. Le choix s'est fixé d'un seul coup. L'opinion compte fermement sur la vigueur et sur l'esprit de décision de M. Burdeau pour remettre chaque chose en sa place, pour rétablir la vérité des situations, et pour exiger, soit dans les bureaux de l'administration de la marine, soit dans nos opérations au dehors, le respect des règles essentielles de la discipline.

L'interpellation sur les affaires du Tonkin a été ensuite écourtée : on avait hâte d'en finir. L'ordre du jour de MM. Lockroy, Reille et Reinach, voté par la Chambre, invite le gouvernement à régler, dans le plus bref délai, la question de l'armée coloniale. C'est bien là le noeud de nos difficultés, et si depuis longtemps il avait été tranché, nous ne serions pas exposés à tout propos à des aventures millitaires suivies par des aventures parlementaires.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

14 juillet 1892.

Le public européen attend les résultats définitifs des élections anglaises avec un vif sentiment de curiosité. En France, on avait d'abord pris le parti de s'en désintéresser, car tout le monde est demeuré d'accord qu'il n'y a plus la moindre illusion à garder sur la politique extérieure des libéraux. Mais, au fur et à mesure que les résultats sont publiés et qu'on voit les effectifs des *Gludstoniens* et des *Unionistes* grossir sans cesser de se faire à peu près équilibrer, on commence à distinguer l'intérêt imprévu que cette consultation du peuple anglais peut présenter pour nous Français, comme pour tous les États qui ont à redouter l'ambition britannique.

Le Royaume-Uni va-t-il être scindé en deux camps électoraux d'égal force, et, qui pis est, composés l'un et l'autre d'éléments hétérogènes se neutralisant et rendant la stabilité gouvernementale à peu près impossible? Cette éventualité, les derniers résultats connus la rendent de plus en plus probable. Si les circonscriptions dont on attend encore les suffrages ne font pas pencher la balance, par une pesée décisive qui ne se fait guère pressentir, l'Angleterre entrera dans une ère de difficultés intérieures que de nouvelles élections ne fermeraient peut-être pas, et dont les socialistes, si disciplinés et si pratiques de l'autre côté du détroit, ne manqueront pas de profiter.

Les Anglais, occupés chez eux à chercher une majorité de gouvernement, se mêleront moins activement des affaires des autres. C'est là une perspective qui a tout l'air de n'effrayer personne en Europe et, sauf le roi Humbert et M. Stambouloff, les habitants du vieux continent n'éprouvent pas le moindre désir de voir sortir des élections anglaises une majorité forte et un gouvernement durable.

* *

Le retour offensif tenté par le prince de Bismarck, à l'occasion du mariage de son fils, et toutes les manifestations quelque peu séditionnaires dont il a été, depuis plusieurs mois, sinon l'instigateur, du moins le héros complaisant, viennent d'avoir enfin leur épilogue. Si M. de Bismarck espérait que le spectacle de sa popularité adoucissait le ressentiment de l'empereur, il peut mesurer aujourd'hui la profondeur de sa méprise. Le *Moniteur officiel de l'Empire* vient, en effet, de publier un rescrit daté du 23 mai 1890, et adressé à tous les chefs des missions de l'Allemagne à l'étranger, qui contient un désaveu formel des opinions et de l'attitude actuelle de l'ex-chancelier. Le même numéro publie une dépêche récemment adressée au prince Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, par le chancelier de Caprivi, pour lui rappeler que le prince de Bismarck est en disgrâce et lui prescrire de le traiter en conséquence pendant son séjour en Autriche.

Jusqu'à la publication de ces documents, des doutes pouvaient subsister sur les dispositions réelles de l'empereur à l'égard de l'ex-chancelier, et les bruits de réconciliation, si fréquemment mis en circulation, pouvaient trouver quelque crédit dans le public. Les amis du prince ne se faisaient pas faute d'en profiter pour entretenir le culte de l'idole et pour tenir en respect ses ennemis. Désormais, tout espoir est perdu. La porte du pouvoir s'est définitivement refermée sur l'ancien dictateur de l'Europe.

M. de Bismarck subira-t-il sans révolte ce perpétuel exil? Ses amis, ses nombreux partisans lui permettront-ils de courber la tête et de se résigner devant l'ingratitude de ceux qui lui doivent le plus? Qui sait! En Allemagne tout est devenu possible.

* *

Tandis que les Anglais s'efforcent d'asseoir leur domination en face de Gibraltar, par les procédés les plus audacieux et au mépris de ce principe de non-intervention qu'ils semblent n'avoir proclamé jadis que pour mystifier leurs adversaires, des nouvelles inquiétantes leur parviennent de l'Afghanistan. Un mécompte ne vient jamais seul. Au Maroc, c'est le Sultan qui résiste aux intrigues et aux sommations des agents britanniques; en Asie, ce sont des difficultés inattendues qui viennent troubler ce plan de domination universelle que l'Angleterre poursuit sans jamais s'arrêter.

A vrai dire, les nouvelles de l'Afghanistan sont vagues et contradictoires sur certains points. Il n'en ressort pas que la situation des Anglais soit sérieusement compromise au nord des Indes. Mais rien de ce qui se passe sur le théâtre où se dénouera presque certainement le long antagonisme des Russes et des Anglo-Saxons en Asie ne doit être considéré comme négligeable. Dans ces régions, le moindre incident peut prendre tout de suite des proportions graves et entraîner des événements décisifs.

On sait que l'Angleterre s'est inféodé l'Afghanistan, où règne l'émir Abdurrahaman, et qu'elle a fait de ce territoire un contrefort, ou, comme on disait autrefois, une sorte de *marche* couvrant les possessions de l'Inde contre les progrès de l'influence russe. Les Anglais, après avoir gagné la confiance de l'émir, ont cru s'assurer de sa fidélité contre les tentations russes en lui accordant une rente annuelle de 3 millions de francs. C'est lord Dufferin, alors vice-roi des Indes, qui régla ce marchandage en 1836. Ainsi préservés des Russes vers le Nord-Ouest, les Anglais ont employé le même système au nord des Indes; ils ont conclu des traités avec les Khans des tribus situées au nord-est de l'Afghanistan et les ont enrôlés sous leur protectorat.

L'émir Abdurrahaman a pris ombrage de ce protectorat imposé par l'Angleterre à des Khans qu'il considère comme ses vassaux, et auxquels il ne reconnaît pas le droit de traiter et de se donner sans son assentiment. Il a fait plus, il a organisé des expéditions militaires pour châtier quelques-uns des protégés britanniques, et on sait qu'ils'efforce par toute sorte d'intrigues de détacher les autres tribus du protectorat et d'annuler ainsi les précautions savamment combinées par le gouvernement des Indes.

Ces infidélités d'Abdurrahaman et ces troubles sur les frontières de l'empire des Indes ne présentent aucune gravité pour l'instant, du moins on l'affirme. On en donne même une explication assez optimiste qu'il faut bien accepter jusqu'à plus ample informé : on insinue que la véritable cause du mécontentement de l'émir serait l'insuffisance de la pension que lui sert l'opulente Angleterre pour monter la garde sur la route où doivent passer les Russes pour arriver aux Indes.

Quant aux Russes, dont les avant-postes sont à Merv, ils observent silencieusement ces querelles de ménage entre les Anglais et leurs mercenaires, attendant leur jour qui ne peut manquer de venir. Ils ont d'ailleurs un autre motif de surveiller de très près les menées de leurs concurrents dans ces parages. Les Anglais ont conçu le projet, — superbe conception, il faut en convenir, — de mettre en communication les Indes et la Perse avec la Méditerranée par un chemin de fer qui suivrait la vallée de l'Euphrate. Chypre deviendrait, au double point de vue stratégique et commercial, une position de premier ordre, et le chemin de fer dont les Russes étudient en ce moment le tracé entre la mer Noire et le golfe Persique perdrait les trois quarts de son importance. Nous formons des vœux pour que les ingénieurs russes ne se laissent pas devancer.

G. BLANCHON.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Le monument Adam Klissi.* — M. Tocilesco, sénateur, directeur du Musée de Bucharest, expose à l'Académie, avec de nombreuses photographies à l'appui, les résultats des fouilles récentes pratiquées sous sa direction auprès d'un monument connu depuis longtemps, mais resté inexplicé. Ce monument, dit Adau Klissi, a l'aspect d'une grosse tour ornée de bas-reliefs. M. Tocilesco a pu établir qu'il a été construit vers l'an 108 de notre ère, en souvenir des victoires remportées par Trajan sur les Daces. Les sculptures qui décorent l'édifice, et qui ont été retrouvées presque complètement, se rapportent aux campagnes de cet empereur et offrent, par suite, de nombreux points de comparaison avec les bas-reliefs de la colonne Trajane à Rome. La ville antique tira son nom du trophée et s'appela *Tropaitos* ou *Tropacum Trajani*.

M. Tocilesco annonce, en terminant, que les fouilles seront continuées et qu'une publication illustrée sera consacrée à la description de cet important monument.

Médailles de Virgile et d'Horace. — M. G. Boissier communique la découverte faite dernièrement à Pompéi et rapportée dans le cahier des *Notizie degli Scavi* du mois de janvier.

Dans une maison de très petite apparence, on a trouvé deux médailles d'une exécution très médiocre, qui représentent, on n'en peut douter, Virgile et Horace. Ces deux images sont des portraits de fantaisie, mais assez semblables aux miniatures du *xiv^e* et du *xv^e* siècle placées en tête des manuscrits des deux poètes, ce qui prouve que ces miniatures ont été faites sur les originaux de l'époque impériale. Ce qui fait surtout l'intérêt de la découverte, c'est qu'elle nous montre les deux poètes mis par l'admiration publique à côté l'un de l'autre. La réputation de Virgile était assurément beaucoup plus répandue et beaucoup plus populaire. Quintilien, dans sa revue des auteurs latins (*X^e* livre), lui donne une place à part et au-dessus de tous, tandis qu'il met Horace avec les autres et à son rang. Il est sûr pourtant que l'opinion publique commençait à l'en distinguer. Horace devait faire partie de ces poètes que Cœcilius Epirota introduisit dans les écoles presque de leur vivant. Ce doit être dans les écoles que l'on a commencé à le mettre à côté de Virgile. Nous savons par Juvénal que, de son temps, leurs images y étaient placées l'une près de l'autre. Il est intéressant de savoir que ce rapprochement a commencé bien plus tôt, dès le milieu du *1^{er}* siècle de notre ère.

Les ambassades au moyen âge. — M. de Maulde étudie, dans un important mémoire, les diverses espèces d'ambassades au moyen âge. Il passe d'abord en revue les appellations usitées. La chancellerie romaine divise ses envoyés en légats et en nonces, selon l'étendue de leurs pouvoirs; les autres chancelleries n'ont pas de classification analogue. Elles se servent des termes de droit commun : messenger, orateur, procureur, etc., et l'étendue des pouvoirs résulte de l'accumulation des épithètes, suivant le style notarial dont la trace est demeurée dans les titres d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Cependant, le terme d'ambassadeur prévaut. Les ambassades se subdivisent en spéciales ou temporaires et en résidentes ou permanentes.

Une opinion universellement admise ne fait remonter qu'au *xv^e* siècle les ambassades permanentes. C'est une erreur; le moyen âge a connu les ambassades permanentes qui, au *xv^e* siècle déjà, sont de l'usage le plus courant. Ce qui est vrai, c'est que la France n'envoyait guère de résidents, mais elle en recevait sans cesse. Le résident, du reste, n'a qu'un rôle d'observation, et, à ce titre, il est assez mal vu. Il ne peut rien décider sans pouvoirs spéciaux; la fonction est difficile, effacée et peu recherchée.

Les jeux des anciens Égyptiens. — M. Maspero offre, au nom de M. Falkener, dont il a déjà présenté l'ouvrage sur les jeux anciens et orientaux, une boîte renfermant cinq des jeux égyptiens restitués avec la règle de chacun et le matériel nécessaire. Le plus intéressant d'entre eux est une sorte de jeu de dames qui présente d'ailleurs des combinaisons nombreuses et plus ingénieuses que notre jeu actuel. Deux de ces jeux sont encore connus aujourd'hui en Égypte sous le nom de *tab* et de *muckalah*. M. Maspero en a trouvé la table tracée sur le dallage de la cour du temple d'Edfou et sur la terrasse. On remarque des tracés du même genre et se rapportant, sinon au même jeu, du moins à un jeu analogue, sur la terrasse du temple de Khonsou et à Abydos. La figure la plus ancienne qu'on en ait date de la quatrième dynastie. Les fellahs y jouent encore aujourd'hui; le jeu des vieux Égyptiens a survécu à la vieille Égypte.

Nouvelles. — M. Geoffroy rend compte à l'Académie des fouilles de M. Jules Toutain en Tunisie. M. Toutain, en quelques semaines, a mis presque à jour le théâtre de Chemtou. Il y a, dans l'espace occupé par l'orchestre, une mosaïque de 9 mètres de diamètre non entièrement découverte. Le théâtre offre des particularités architecturales qu'il sera intéressant de faire connaître.

M. Toutain a commencé des recherches dans deux nécropoles de la même ville; il espère y trouver les tombes et les épitaphes des afranchis et des esclaves qui étaient employés dans les carrières voisines. Il a commencé de reconstruire un vaste édifice, peut-être une basilique ou une curie, qui aurait, si ses premiers calculs se vérifient, jusqu'à 40 mètres de largeur. Il a fait, en outre, plusieurs sondages pour retrouver le Forum antique.

Dans Rome, un nouveau cippe de la plus ancienne délimitation des rives du Tibre, de l'année 700 de Rome, a été tiré du lit du fleuve.

Les érosions du Tibre à Ostie ont mis à jour deux inscriptions latines mentionnant un temple d'Isis et Sérapis et des travaux publics accomplis dans cette ville par les duumvirs et les *vico-magistri*.

Les récentes fouilles de Corneto-Tarquiniés ont fait découvrir un scarabée d'une finesse merveilleuse représentant Ulysse qui éventre le cerf tué par lui dans l'île de Circé. (*Odyssée*, X, 160 et suiv.)

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Malgré les complications politiques qui ont marqué le commencement de cette semaine, notre marché reste calme; la recrudescence d'activité financière, qui se manifeste actuellement par plusieurs émissions, y est certainement pour beaucoup, étant donné surtout le résultat de ces tentatives qui, si elles ont été heureuses, ne laissent pas que d'être un peu hardies dans les circonstances actuelles. L'émission de la Conversion tunisienne a été plusieurs fois convertie; quant aux obligations des Lils militaires, le succès a dépassé également toutes les espérances. Tout fait supposer qu'il en sera de même pour l'émission du Crédit foncier. Même en admettant que les émissions du mois de juillet s'arrêtent là, ce qui n'est pas encore sûr, ces trois opérations suffisent à expliquer, par l'activité qu'elles donnent aux affaires, la bonne tenue du marché. Nous pouvons espérer maintenant traverser sans surprise la période des vacances; il est probable que l'avance acquise se maintiendra et que les bonnes tendances continueront à prévaloir.

Le marché qui donne le plus de préoccupations est toujours celui des valeurs internationales. Nous avons à enregistrer cette semaine une baisse de fonds russes. Elle est due à la réaction subie par le rouble à Berlin et aux nouvelles reçues sur l'intensité de l'épidémie cholérique en Russie. Il suffit d'indiquer ces deux causes de la baisse pour faire comprendre que le monde de l'épargne aurait tort de s'inquiéter d'un mouvement de recul. Il y a longtemps que la spéculation allemande fait tous ses efforts pour déprécier les fonds russes, et cela n'enlève rien à la puissance financière de la Russie; il ne faut pas exagérer non plus les conséquences que pourra avoir sur la situation économique du pays une épidémie dont on a augmenté l'importance.

Les fluctuations de cours que l'on a pu relever sur l'Extérieure sont dues à des causes plus graves. Il y a longtemps que nous avons signalé le désordre économique de l'Espagne; des impôts ont été nécessaires, et leur vote a entraîné le mécontentement de tous. On reconnaît de plus en plus qu'un emprunt serait nécessaire; mais, dans les circonstances actuelles, il nous paraît bien difficile de le contracter. En Italie, le choix de M. Grimaldi, pour le portefeuille des finances, ne semble pas devoir modifier la situation; une forte hausse du change a provoqué la réaction sur les fonds de ce pays.

La rente portugaise conserve ses anciens cours. Ce fait nous prouve que l'on compte toujours sur la reprise des négociations relatives à l'arrangement. Certains partis politiques paraissent le demander, et l'on sait que, jusqu'à la prochaine réunion des Cortès, le gouvernement pourrait revenir sur une décision que le Stock-Exchange a seul, jusqu'ici, approuvée.

A. LACROIX.

Informations.

L'émission du Crédit foncier. — Voici dans quelles conditions le Crédit foncier de France va donner suite à l'abaissement du taux des prêts communaux, demandé par la Chambre, et mettre en application le programme qui a été exposé à l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 21 juin dernier.

Le 21 juillet courant, il procédera à une émission publique de 500 000 obligations communales de 500 fr. avec

lots, remboursables dans un délai de soixante-quinze ans au plus tard et rapportant 16 fr. d'intérêts par an. Cette émission est autorisée par décision ministérielle du 28 juin.

Elle comporte 152 lots par an, d'une importance globale de 800 000 fr. Le gros lot, à chaque tirage, est de 100 000 fr. Les tirages ont lieu trimestriellement.

Les porteurs d'obligations communales 3 pour 100 1860, 4 pour 100 1875 et 4 pour 100 1881-1886 seront admis à souscrire au nouvel emprunt avec droit d'irréductibilité, contre remise de leurs titres qui seront reçus comme espèces au pair, impôt déduit, augmenté de la fraction acquise du coupon en cours. Les demandes d'échange seront reçues jusqu'au 21 juillet.

Les porteurs qui n'auront pas accepté la conversion seront remboursés à partir du 1^{er} octobre.

Les souscriptions en espèces seront servies au moyen des obligations qui n'auront pas été absorbées par la conversion.

Les unes et les autres, souscriptions irréductibles en titres et souscriptions réductibles en espèces, peuvent se faire dès maintenant par correspondance.

Les nouvelles obligations communales sont émises à 495 fr. pour les souscriptions en titres; à 497 fr. 50 pour les souscriptions en espèces. Elles constituent un type nouveau, le type 3 fr. 20 pour 100.

Les souscripteurs se rendront facilement compte des avantages qui leur sont offerts.

A 500 fr., l'obligation nouvelle 3,20 pour 100 du Crédit foncier coûtera beaucoup moins cher encore que les obligations 3 pour 100 de la Ville de Paris, qui dépassent toutes le pair. Si nous unifions la cote des valeurs à lots de la Ville de Paris en la ramenant à une cote de rentes, nous trouvons les chiffres suivants :

Aux cours actuellement cotés, 550 fr., l'obligation 3 pour 100 1855-1860 de la Ville de Paris constitue du 3 pour 100 à lots à 110 fr.

L'obligation 1869 à 425 fr. constitue du 3 pour 100 à lots à 106 fr. 15.

L'obligation 1871 à 415 fr. constitue du 3 pour 100 à lots à 104 fr.

L'obligation 1886 à 408 fr. constitue du 3 pour 100 à lots à 102 fr.

Ainsi le 3 pour 100 à lots de la Ville de Paris vaut de 102 à 110 fr., selon les émissions.

Or le 3 fr. 20 pour 100 à lots du Crédit foncier, au prix d'émission de 495 pour les porteurs qui présentent leurs titres à la conversion coûte 99 fr. seulement.

En faisant un autre calcul pour établir la comparaison avec les anciennes obligations à lots du Crédit foncier lui-même, nous trouvons que 1 fr. de revenu représente pour les nouvelles obligations à 495 fr. un capital de 30 fr. 92.

Le même revenu de 1 fr. ne s'obtient avec les Communales 3 pour 100 1879, à 489, que moyennant 32 fr. 60.

Avec les obligations communales 3 pour 100 1880 à 483, 32 fr. 20.

Avec les Communales 3 pour 100 1891 à 392, 32 fr. 66.

On voit par ces quelques chiffres que la nouvelle obligation communale du Crédit foncier, de beaucoup supérieure, comme rendement, aux obligations des villes de Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, etc., présente encore une supériorité assez sensible, même lorsque la comparaison s'établit avec les anciennes communales 3 pour 100. Il faut ajouter, enfin, que les obligations nouvelles participent à 800 000 fr. de lots par an pour 500 000 titres, tandis que les anciennes obligations n'ont que 1 200 000 fr. de lots pour un million de titres.

Il est, dès lors, facile de prévoir que tous les porteurs de titres appelés à la conversion préféreront la délivrance de nouveaux titres au remboursement pur et simple.

A. L.

BIBLIOGRAPHIE

L'Algérie en 1891, rapports et discours à la Chambre des députés, par A. Burdeau. (In-16, Hachette.) — *L'Alternative*, par E. Clay, 2^e édition, traduction A. Burdeau. (In-8°, Alcan.)

M. A. Burdeau vient de réunir en volume le savant rapport qu'il avait préparé l'année dernière, au sujet du budget de l'Algérie, et les discours qu'il a prononcés à la Chambre lors de la discussion de ce même budget. Bien que le grand public s'intéresse fort peu d'ordinaire aux documents parlementaires, surtout lorsqu'ils abondent en chiffres et en renseignements statistiques, il est permis de croire qu'il fera exception pour ceux-ci, aussi bien en raison de la personnalité même de l'auteur qu'à cause de l'actualité et de l'importance du sujet. Lorsque M. Burdeau fut nommé rapporteur du budget algérien, la Chambre depuis quelques années avait marqué très manifestement son intention de ne plus accroître les sacrifices de la métropole en faveur de la colonie, tandis que les conseils de la colonie se plaignaient de l'insuffisance des ressources qui leur étaient allouées. Pour prendre utilement part dans le débat, il convenait donc d'examiner, d'une part, si les dépenses faites pour l'Algérie avaient été fécondes ou non, et, d'autre part, si le pays était arrivé à un état de prospérité suffisant pour qu'il fût possible de limiter ses dépenses, ou s'il fallait encore lui faciliter les moyens de poursuivre sa croissance et d'augmenter son budget, mais en la faisant contribuer désormais elle-même à ses besoins, et en allégeant progressivement les charges de la France.

Pour se rendre compte de ces diverses questions, M. Burdeau a été obligé d'étudier de très près la situation de notre colonie, et l'enquête à laquelle il s'est livré est instructive au plus haut point. Il n'a pas eu de peine à établir que l'Algérie vaut déjà plus qu'elle ne nous a coûté, tous comptes faits, depuis les premiers jours de la conquête; que, dans ces vingt dernières années, la richesse agricole a pris un développement extraordinaire, ainsi que le commerce; que la valeur de la propriété bâtie s'est accrue de plus du double, et que la prédominance de l'élément français s'est définitivement affermie. Mais il a constaté aussi qu'il reste encore beaucoup à faire pour achever l'œuvre de la colonisation; le système administratif en vigueur jusqu'ici prête à de sérieuses critiques et exige d'importantes réformes. A la concession gratuite des terres aux colons, il faut substituer la vente, qui fournira au budget colonial des ressources appréciables; il y a lieu de réviser par une transaction amiable les conventions des chemins de fer; il convient de réorganiser l'exploitation des forêts et d'assurer la sécurité publique en renforçant la justice et la police. En ce qui concerne les indigènes, nous avons aussi d'importantes obligations à remplir; il est nécessaire de constituer leur état civil, de protéger leurs propriétés, d'unifier leur droit, d'asseoir leurs impôts sur des bases équitables, de les garantir contre l'usure, d'assurer leur instruction et de respecter leur religion. Ainsi, M. Burdeau a nettement établi que les besoins de l'Algérie sont incontestables, qu'ils grandissent avec son importance, et que son budget ne contient pas les ressources qui lui sont nécessaires. Mais, au lieu d'imposer à la France de nouvelles charges, il a proposé de combler le déficit par des économies et par des recettes nouvelles provenant du principal de l'impôt sur la propriété

bâtie et de la taxe sur l'alcool. L'adoption de ces propositions a inauguré pour notre colonie une politique financière nouvelle dont il est permis d'espérer les plus heureux résultats.

Avant d'être député et membre de la Commission du budget, M. Burdeau était, comme l'on sait, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, et il n'a jamais délaissé les études philosophiques, avec lesquelles il se distrait et se repose maintenant des travaux parlementaires. C'est ainsi qu'il a publié une traduction complète du grand ouvrage de Schopenhauer : *le Monde comme volonté et comme représentation*, et de *L'Alternative*, de R.-E. Clay. Ce dernier volume, paru il y a cinq ans, a été promptement épuisé, car par une fortune bien rare pour les écrits philosophiques, les observations si originales de R. Clay sur la part de l'inconscient dans notre activité psychologique et ses efforts singuliers pour substituer au Christianisme une sorte de religion moderne d'accord avec les données de la science la plus récente, avaient vivement appelé l'attention. M. Clay, qui depuis plusieurs années s'occupait d'une refonte complète de son livre, en tenant compte des polémiques fort instructives qu'il avait suscitées, est mort récemment avant d'avoir pu terminer ce travail. Mais il a laissé à M. Burdeau les éléments nécessaires pour le remaniement de l'ouvrage, de telle sorte que, dans la seconde édition, qui constitue un travail absolument nouveau, le traducteur peut revendiquer à bon droit sa part de collaboration.

**

Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire. (In-8°, Librairie illustrée.)

Décidément la publication des mémoires écrits au commencement de ce siècle par des officiers qui furent à la fois acteurs et témoins dans nos grandes guerres nous réserve de véritables surprises. Après les *Mémoires de Marbot*, qui ont fait tant de bruit, voici ceux du général baron Dellard, qui méritent aussi de ne point passer inaperçus. Ils n'ont, certes, ni l'importance ni l'étendue des précédents, car l'auteur avait perdu son premier manuscrit lors de la retraite de Russie, et il n'eut pas le loisir avant sa mort d'achever une nouvelle rédaction. Mais tels qu'ils sont, ils présentent une suite d'aventures de guerre comme l'on n'en rencontre d'ordinaire que sous la plume des plus hardis conteurs, et la véracité des faits pourrait parfois même être suspectée si elle n'était attestée par l'histoire. Le général Dellard nous promène à la suite des armées françaises en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Espagne. Le récit de la campagne de Suisse, à laquelle il prit une part des plus actives, est éminemment dramatique. C'est là que le narrateur, par son audace et sa décision, captura à lui seul cinquante Autrichiens. Il fit plus encore; il avait formé une compagnie de nageurs, avec lesquels il traversa la Linth de nuit pour surprendre le camp ennemi; il réussit ainsi à mettre en déroute dix mille Impériaux avec une poignée d'hommes et à assurer le passage de l'armée française. Ce haut fait, qui prépara le succès de la bataille de Zurich, valut à Dellard les félicitations officielles du ministre de la guerre Dubois-Grancé et du chef d'état-major général Oudinot.

*
*
Fables et Contes de La Fontaine. — *Dictionnaire philosophique de Voltaire.* — *Œuvres de Molière.* — *Lieds de France.* — *Le Réve.* — (E. Flammarion.)

Ainsi que nous l'avons précédemment annoncé, l'éditeur E. Flammarion continue la publication des principales collections de la Librairie des Bibliophiles dont il s'est rendu acquéreur. Il vient de faire paraître dans les classiques les *Contes* et les *Fables de La Fontaine*, imprimés avec luxe, en caractères elzéviriens, d'après les éditions les plus estimées des littérateurs. Aux *Œuvres choisies de Voltaire*, éditées par M. George Bengesco, est venu s'ajouter le *Dictionnaire philosophique*, exactement réimprimé d'après la rédaction primitive.

La série des *Œuvres de Molière* s'est accrue de trois pièces nouvelles, *Don Juan*, *L'Amour médecin* et *le Misanthrope*, précédées chacune d'une intéressante étude historique et littéraire due à M. Georges Monval, et d'un frontispice de Leloir, gravé à l'eau-forte par Champollion.

Signalons, d'autre part, un curieux livre-album musical, les *Lieds de France*, par Catulle Mendès, dont les contes en prose rimée ont été transformés, par M. Bruneau, en mélodies d'une exquise naïveté, et ornés de dix gravures dues au crayon de M. Raphaël Mendès.

Au moment où paraît la *Débâcle*, voici une édition illustrée du *Réve*, dont l'exécution a été confiée à M. Carlos Schwabe. Les dessins de cet artiste sont d'une étrange originalité et d'un caractère éminemment mystique; ils auraient mérité une place d'honneur au Salon de la Rose-Croix. L'auteur s'est attaché à reproduire et à commenter, dans ses compositions fantastiques, le touchant et poétique récit du romancier.

*
*
Histoires des papes, depuis la fin du moyen âge, par Louis Pastor, traduction de M. Furey-Raymond; tomes III et IV. (In-8°, Plon-Nourrit.)

Cette seconde partie de l'*Histoire des papes* commence au moment même où les Turcs viennent de s'établir en Europe, par la prise de Constantinople, et elle nous fait connaître le rôle de la papauté dans les premières manifestations de la question d'Orient. Calixte III, comprenant le danger des progrès de l'Islam, avait songé à les arrêter par la force; mais il mourut sans avoir rien pu tenter.

Pie II voulut renouveler contre les Turcs l'ancien mouvement des croisades; il essaya de soulever contre eux les souverains étrangers, organisa une campagne et n'hésita pas à quitter Rome pour prendre la direction des opérations militaires; mais lui aussi mourut sans avoir touché le but, et son projet n'eut pas de suite. Il fut repris par Paul II, qui engagea la guerre contre les Ottomans, et par Sixte IV, dont tous les efforts tendirent à coaliser contre eux les autres puissances européennes. Ces divers papes, d'ailleurs, ne furent pas absorbés par la politique extérieure au point de négliger complètement les questions intérieures, et leur activité se manifesta sous les formes les plus diverses, aussi bien dans les questions religieuses que dans les questions sociales. C'est ainsi que, fidèles à la tradition papale, ils protégèrent efficacement les lettres et les arts, et continuèrent les embellissements de Rome. L'ouvrage de M. Pastor, écrit d'après les documents inédits des Archives du Vatican, témoigne d'une profonde érudition et expose d'une façon magistrale le rôle de la papauté dans l'histoire des nations modernes.

*
*
Premier livre d'histoire de France, par MM. Claude Augé et Maxime Petit. (Paris, librairie Larousse, 1 vol. in-16.)

Nous avons annoncé, l'an dernier, l'apparition du *Deuxième livre d'histoire de France*, de M. Cl. Augé et de notre collaborateur M. Maxime Petit. Le *Premier livre*, qui vient de voir le jour, ne le cède en rien aux précédents par la clarté, la méthode et l'intérêt; les auteurs ont à dessein négligé d'encombrer leur cours d'une foule de faits et de dates; ils se sont bornés à relater les événements sans lesquels la suite de nos annales ne peut être comprise, et les dates qui constituent des points de repère essentiels. Ainsi les idées dominantes ne se trouvent jamais voilées et comme étouffées sous la multiplicité du détail.

L'illustration est abondante, mais cette abondance n'a pas été acquise au détriment de la qualité : scènes, portraits, costumes ont été l'objet de soins minutieux, et il faut signaler particulièrement un tableau en couleurs des drapeaux français, depuis l'oriflamme de Charlemagne jusqu'au drapeau de la troisième République.

Le cours de MM. Augé et Maxime Petit est certainement appelé à rendre des services.

*
*
Les Illuminés. Scènes de la vie des Hihilistes en Finlande, par Jac Ahrenberg et Fernand de Lysle. (In-12, Simonis Empis.)

Les Hihilistes ne sont pas sans analogie avec l'Armée du Salut. C'est une secte où l'on s'excite mutuellement à la conversion par des discours; mais ce qui donne à ce récit un charme particulier, c'est le cadre : ce pays de Finlande, à peu près inconnu pour les Français, où la vie intérieure est rendue plus intense par la difficulté de vivre dehors. Entre les Russes et les Suédois, les Finlandais participent des uns et des autres, tout en n'aimant guère ni ceux qui ont conquis leur pays, ni ceux qui l'ont laissé conquérir. Ce sont des gens qui ont la vie dure, attendant presque toute l'année un été qui ne fait que paraître et disparaître; ils trouvent le temps d'aimer, et leur amour a quelque chose de grave et de mélancolique sous ce manteau de neige. On prend plaisir à s'initier, de loin, à cette rude existence dont M. Jac Ahrenberg et M^{me} Fernand de Lysle ont su esquisser un tableau intéressant.

*
*
L'Équitation moderne, par un officier de cavalerie. (In-8°, Librairies-Imprimeries réunies. — Encyclopédie des sports.)

Cet ouvrage forme le premier volume d'une nouvelle collection technique, fondée et dirigée par M. Philippe Daryl, l'infatigable promoteur de la Ligue pour l'éducation physique et des lendis scolaires. L'auteur, par une excessive modestie, a tenu à garder l'anonymat, mais on a bientôt fait d'apprécier sa compétence exceptionnelle. Il s'est attaché à exposer, dans un langage clair et précis, les principes théoriques indispensables pour former un écuyer consommé, d'après l'ordre même où ils doivent être appliqués, et les moyens pratiques pour monter le cheval, le dresser et le conduire. Ces notions générales sont utilement complétées par un précis historique et un vocabulaire de l'équitation et par un manuel du dressage du cheval de selle.

Emile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

21 juillet 1892.

Les Chambres sont en vacances jusque vers la fin d'octobre : il est certain que l'on a hâte de les éloigner, aussitôt l'on le peut, avec convenance, et qu'elles ont hâte elles-mêmes de ne plus se voir réunies, dès qu'elles ont une occasion honorable de se séparer, comme la fête du 14 Juillet : les élections pour le renouvellement du tiers des Conseils généraux. Si elles étaient demeurées quelques jours de plus, elles auraient peut-être renversé le ministère tout entier, sans trop savoir comment le remplacer. Les discussions tournaient étrangement à l'aigre, comme entre personnes qui ne savent pas bien ce qu'elles veulent et qui sont lachées contre elles-mêmes de ne pas le savoir.

On a discuté, dans cette longue session, de nombreuses lois d'affaires, mais il serait assez difficile de dire celles qui ont été terminées. Ce ne sont, en tout cas, ni les lois sur l'hygiène des ateliers et sur le travail des femmes et des enfants, ni les lois sur les caisses d'épargne, ni la Banque de France et sur le crédit populaire. Tout cela est seulement commencé, et par plusieurs côtés à la fois, sans beaucoup d'unité ni de méthode.

Dans toutes les questions économiques et sociales que le temps présent met au jour et pousse les uns sur les autres, le législateur montre autant de bonne volonté que d'agitation bruyante; le fil conducteur évidemment lui manque, la méthode n'est pas trouvée. On sait par cœur la plainte athétique de l'auteur de *l'Esprit des lois* : « J'ai bien des lois commencées et bien des fois abandonnées cet ouvrage; j'ai mille fois envoyé au vent les feuilles que j'avais écrites; je jetais tous les jours les mains paternelles tomber; je suis sans mon objet sans former de dessein; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions; je ne trouvais la vérité que pour la perdre... » C'est tout à fait notre image dans l'étude des questions sociales contemporaines. Mais Montesquieu, après les plaintes, fait entendre son cri de triomphe : « Quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu moi-même... » Nous n'avons pas encore découvert nos principes, nous les cherchons à tâtons, avec angoisse et misère.

L'aventure arrivée au fameux projet de loi de M. Bovier-Lapierre est l'une des plus caractéristiques de cet état misérable où se débattent les législateurs de notre temps. Le spectacle de l'impuissance que nous donnons depuis trois ou quatre ans autour de cette question est bien humiliant pour la raison publique. On veut faire une loi qui protège la liberté des ouvriers syndiqués contre la toute-puissance patronale, la liberté des patrons contre les tentatives usurpées des ouvriers, et puis qui protège les ouvriers eux-mêmes contre eux-mêmes. Un jour, la Chambre avait voté l'enthousiasme un projet que M. Bovier-Lapierre lui présentait; quand on y regarda de plus près, le Sénat, la Chambre et l'auteur même du projet l'abandonnèrent à qui mieux mieux. Mais l'on s'obstine et l'on veut absolument fixer en un article, en une phrase, en une seule proposition grammaticale, des garanties qui protègent tout le monde contre tout le monde. M. Goblet a essayé, à son tour, de rédiger la formule qui précérait tout. On s'est aperçu immédiatement que cette formule rétablissait en fait l'article 416 du Code pénal, qu'elle était aux ouvriers le droit de grève et qu'elle les livrait à toutes les surprises. La rédaction de M. Goblet a été généralement jugée la meilleure que l'on ait trouvée jusqu'à présent : elle a été renvoyée à la Commission du Sénat, qui l'étudiera pendant les vacances.

Quand la loi du 21 mars 1884 a dressé les uns en face des autres les syndicats professionnels d'ouvriers et les syndicats professionnels de patrons, elle a totalement négligé de traiter la question des rapports qui allaient s'établir entre les nouveaux corps sociaux qu'elle créait. Elle n'a offert aux syndiqués aucun moyen de communiquer entre eux et de régler les différends qui ne manqueraient pas de s'élever entre les uns et les autres. Lorsqu'il s'est agi des sociétés de commerce en 1854, en 1867, la loi a tout examiné, tout réglé, avec le soin le plus attentif et une minutie infinie; les sociétaires ne sont-ils plus d'accord entre eux, les sociétés rivales entrent-elles en conflit : la loi a mis à leur disposition les moyens les plus rapides et les plus efficaces pour vider pacifiquement leurs querelles. Les questions d'argent ne souffrent pas de retard; elles sont l'objet de toute la sollicitude du législateur. Mais les droits du travail, qui sont presque toujours des droits moraux encore plus que des droits matériels, ont paru dignes à peine d'un regard distraité. On a mis face à face les patrons et les ouvriers syndiqués, en leur disant : « Vous êtes libres, et, maintenant, arrangez-vous comme vous pourrez ! »

Il me semble que l'institution des syndicats professionnels appelle naturellement une institution d'arbitrage. C'est peut-être dans une forme légale et permanente d'arbitrage qu'il faudrait chercher le moyen de régler ces difficultés qui tourmentent et irritent le monde du travail et ne lui laissent plus un jour de calme.

**

La session des Conseils généraux, même quand il n'y a pas d'élections, oblige tous les ans députés et sénateurs à s'en aller à cette époque dans leurs provinces, en quittant brusquement les travaux parlementaires et les lois inachevées. On demande depuis bien longtemps que les membres du Parlement mettent un frein à leur manie de cumuler les mandats locaux et les mandats politiques. Quelqu'un a déposé, à la veille de la clôture, un projet de loi tendant à interdire formellement ce cumul. On sait combien nous avons eu de peine et combien il a fallu que le péril boulangiste fût imminent pour faire accepter la loi du 17 juillet 1889 contre le cumul des candidatures législatives. Comme il n'y a pas de péril semblable, mais seulement des inconvénients profonds et très pernicieux dans le fait de réunir les mandats de député ou de sénateur avec les mandats de conseillers généraux, de conseillers municipaux et de maires, il n'est pas à espérer que l'on fera de si tôt une loi pour y porter remède.

**

Il paraît cependant qu'une velléité de réforme commence à s'introduire dans les mœurs; ainsi un ancien ministre, député de Lille, M. Pierre Legrand, sollicité de se représenter au Conseil général dont il faisait partie, a répondu qu'il voulait se consacrer tout entier à son mandat législatif. L'exemple est trop rare et trop honorable pour que nous le passions sous silence. Nous souhaitons, sans beaucoup d'espérer, qu'il trouve un grand nombre d'imitateurs.

Sans doute il peut y avoir des cas où le député, maire de sa commune et conseiller général de son canton, remplit ces multiples fonctions, moins par vanité que par devoir, et parce que les hommes manquent dans le pays. Il ne manque, hélas! que trop souvent. Mais aussi ce n'est pas le moyen de les former dans une démocratie à peine arrivée à la vie politique, lorsque quelques-uns monopolisent tous les mandats. On empêche l'éducation administrative et politique de se développer, et d'excellents apprentis demeurent dans l'inaction.

II. DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

21 juillet 1892.

La nouvelle Chambre des communes anglaises est enfin élue. Les candidats de l'opposition l'ont emporté d'une quarantaine de voix sur les conservateurs. Mais il ne faut pas se hâter d'en conclure que la transmission constitutionnelle du pouvoir aux chefs du parti libéral va s'effectuer sans hésitations ni sans difficultés.

En réalité, il n'y a point de majorité de gouvernement dans la nouvelle Chambre. Le cabinet actuel sera en minorité, sans doute : mais il peut compter sur la discipline des 314 voix unionistes. M. Gladstone n'en peut espérer autant de ses forces parlementaires, composées des éléments les plus disparates, où l'on voit, à côté des libéraux, des radicaux, des socialistes, des antiparnellistes et même des parnellistes, c'est-à-dire des adversaires irréconciliables de M. Gladstone.

Si le leader libéral prend le pouvoir dans ces conditions, il va se trouver à la merci de la moindre défection des socialistes et des parnellistes. Sur la question même du *Home rule*, oserait-on soutenir qu'il n'existe pas de nombreuses divergences dans le camp gladstonien ? Eu admettant que, par des prodiges de dextérité dont il est assurément capable, M. Gladstone obtint à la Chambre des communes un vote en faveur de l'autonomie irlandaise, il faudrait compter avec la résistance intransigeante de la Chambre des Lords. Pour triompher de cet obstacle, il n'aurait que deux moyens : ou modifier l'esprit de la Haute Assemblée par la création d'un certain nombre de pairs recrutés dans le parti libéral, — mais on se heurterait à l'opposition de la reine, dont les sympathies sont ouvertement acquises aux tories, — ou procéder à de nouvelles élections pour obtenir du peuple anglais un verdict décisif devant lequel la Chambre haute ne pourrait que s'incliner.

De nouvelles élections, voilà évidemment la solution qui va s'imposer au gouvernement, qu'il reste conservateur ou qu'il devienne libéral. Or il est maintenant certain que les conservateurs feront leur possible pour ne pas céder la place après une bataille aussi indécise et pour se charger eux-mêmes de la dissolution.

On affirme que M. Gladstone est quelque peu découragé par l'insuccès relatif de ses partisans et par la perspective des concessions qu'il serait obligé de faire aux socialistes et aux parnellistes pour les maintenir sous sa bannière. Le bruit a même couru qu'il serait disposé à renoncer à la lutte.

Par contre, plus les conservateurs envisagent la situation, plus ils paraissent prendre courage. Il se pourrait même, si l'on en croit certains journaux anglais, que lord Salisbury trouvât le moyen de n'être pas mis en minorité avant de procéder à la dissolution. Il opérerait un changement de front sur la question irlandaise, et pourrait ainsi poser de nouveau cette question devant les électeurs sur un terrain plus favorable pour son parti.

Sans insister sur ces rumeurs, plus ou moins fantaisistes, on est en droit d'en conclure que les libéraux n'ont pas encore partie gagnée, comme ils l'avaient espéré. La première réunion des nouveaux députés à Westminster aura lieu le 4 août.

**

La Constituante belge s'est réunie pour la première fois la semaine dernière. On sait que les catholiques y sont en forte majorité, mais qu'ils ne disposent pas des deux tiers

des suffrages, majorité requise pour l'adoption des réformes constitutionnelles. Il leur est donc impossible de faire prévaloir intégralement leur système de revision, qui comportait l'extension du droit de suffrage sur la base de l'occupation-habitation, et le droit de *referendum* accordé au souverain ; ils sont obligés de chercher les éléments d'une transaction dans les programmes des groupes de la minorité, libéraux, doctrinaires, progressistes et ouvriers.

Avant la première séance, quelques groupements semblaient se dessiner. Pour la question de la réforme électorale, une entente paraissait possible sur l'extension modérée du droit de suffrage, entre la majorité catholique et les libéraux. Ces derniers proposent de substituer au régime censitaire, non le système de l'occupation, comme les catholiques, mais le capacitarat. D'autre part, cléricaux et progressistes, repoussant également l'occupation et le capacitarat, tendaient à se mettre d'accord en faveur du suffrage universel sans restriction, les uns et les autres s'en promettant tous les bénéfices.

Mais une surprise était réservée aux membres de la Constituante. Dès l'ouverture des débats, M. Beernaert, chef du gouvernement, a proposé la nomination d'une commission de vingt membres, recrutée proportionnellement dans les divers groupes, et qui serait chargée de trouver les formules transactionnelles et de réaliser ainsi l'accord patriotique nécessaire à la revision. Ainsi, le gouvernement belge, n'ayant pas les moyens de faire voter sa revision, refuse de prendre l'initiative et la responsabilité des transactions à intervenir. Cette attitude a provoqué de vifs mécontentements. On a reproché au gouvernement de se dérober et de manquer à ses devoirs.

Les partisans du suffrage universel ont déclaré qu'ils allaient déposer leurs propositions et prendre ainsi l'initiative abandonnée par le ministère. Les autres groupes suivront sans doute cet exemple, et la commission pourra ainsi délibérer. A vrai dire, M. Beernaert ne paraît pas désirer autre chose, pour le moment.

**

Soutenu par une écrasante majorité, aussi bien que par la confiance de la Couronne, M. Tricoups s'est mis énergiquement à l'œuvre pour sauver la Grèce de la détresse financière qui l'a placée à deux doigts de la banqueroute.

Rétablir l'équilibre du budget par une réforme radicale des grands services de l'État, où des économies considérables peuvent être réalisées, tel est le programme de M. Tricoups. Mais il n'est pas certain que la diminution du personnel administratif, que la suppression des fonctions superflues, telles que les sous-préfectures, et même que la réduction des effectifs de l'armée de terre, décidées en principe, procurent l'économie d'un dixième des dépenses totales du budget que M. Tricoups espère obtenir. Aussi parle-t-on de nouveaux impôts.

Sans doute, l'équilibre du budget ne remédiera pas, du jour au lendemain, à tous les désordres intérieurs auxquels la Grèce est, paraît-il, en proie, et dont il faudrait charger la conscience de M. Delyannis, si l'on ne savait que le grand tort de l'ancien ministre était surtout de n'avoir pas la confiance de la diplomatie anglaise. Mais le but immédiat de M. Tricoups, c'est de rétablir le crédit de la Grèce à l'étranger, afin d'émettre un emprunt dont les ressources lui permettront ensuite de ramener l'ordre et la prospérité dans son pays. Avec l'appui de ses amis les Anglais, il parviendra sans doute à réaliser ce programme.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Les Guerres de la Révolution. par M. A. Chuquet; 3^e série : *Mayence.* (In-12. Léopold Cerf.)

Avec ce volume, M. Chuquet aborde l'histoire de l'occupation des pays rhénans, en 1792 et 1793, par les armées françaises. L'Électeur de Mayence, sur lequel tombaient les premiers coups de l'invasion, était un homme faible et vain, qui avait prétendu faire de sa ville épiscopale l'Athènes du Rhin, et qui avait vivement mécontenté ses sujets par ses prévenances envers les émigrés. Des clubs se formèrent, composés d'opposants épris de réformes et de progrès, et amis de la France nouvelle, qui résolurent de détacher les Mayençais de l'Électeur. Ils s'adressèrent à la Convention pour lui demander de la sauvegarder contre les tyrans, et ce fut pour répondre à leurs vœux que Custine organisa le nouveau gouvernement du pays déjà occupé par son armée. On élut une Assemblée nationale pour demander la réunion de Mayence à la France, aussitôt exécutée par les commissaires de la Convention. Mais l'annexion ne fut que passagère. La ville, assiégée par les armées de la coalition, finit par retomber sous leur domination, après un siège légendaire où les Français déployèrent un héroïsme admirable. Custine, qui avait eu le tort d'affirmer que la place pourrait tenir six mois et même davantage, paya de sa tête une capitulation dont il n'était nullement responsable, et qui, tout en laissant intact l'honneur des armées françaises, avait conservé seize mille hommes à la patrie.

* *

Condillac et la psychologie anglaise contemporaine, par M. Dewaule. (In-8°. Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Condillac est peut-être celui de tous les philosophes du XVIII^e siècle qui a été le plus maltraité en France. Après avoir suscité contre les idéologues les préventions de Napoléon, il a été constamment battu en brèche par l'école théologique et l'éclectisme, qui le rendaient responsable du matérialisme d'Hélvétius, de l'athéisme d'Holbach et des excès de la Révolution. Par contre, ses écrits ont exercé une très vive influence à l'étranger, notamment en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. M. Dewaule s'est attaché à montrer que ce penseur peut être regardé comme le promoteur de la philosophie expérimentale contemporaine. C'est lui qui a ouvert la voie suivie par Stuart Mill, Herbert Spencer et Bain, et l'examen attentif de ses doctrines permet de retrouver les germes des théories devenues célèbres sous le nom d'associationisme, de transformisme et d'évolutionisme.

* *

Guides-Albums du touriste, par Constant de Tours. — *Vingt jours en Bretagne (de Saint-Malo à Brest); Vingt jours sur les côtes bretonnes (Basse Loire et de Nantes à Brest).* (In-8° oblong; May et Motteroz.)

Constant de Tours, poursuivant l'intéressante série de ses Guides-Albums, nous entraîne à sa suite, cette année, sur les côtes de la Bretagne. Dans une première excursion, il nous fait passer en revue le littoral, de Saint-Malo à Brest, en visitant Vitré, Rennes, Dinard, Saint-Jancut, Saint-Brieuc,

Ploumanach, Paimpol, Tréguier, Morlaix, Landerneau, Brest et sa rade. Nous sommes ici dans la Bretagne pittoresque et rocailleuse, semée de falaises abruptes, d'ossuaires et de calvaires, auxquels se rattachent des traditions d'un merveilleux lugubre. Dans la seconde excursion, nous descendons en bateau le cours de la Basse Loire pour rejoindre la côte, après avoir visité Nantes et Saint-Nazaire. Guérande, le Croisic, Vannes, le golfe du Morbihan, Auray, Carnac, Quiberon, Lorient, le Finistère, de Quimperlé à Rosporden, le pays de la sardine, avec Concarneau, Quimper, Douarnenez, Audierne, le Conquet et la presqu'île de Kermorvan, telles sont les principales étapes de ce voyage, qui, pour la variété et le pittoresque, ne le cède en rien au précédent. Chemin faisant, l'auteur, qui est un guide aussi instruit qu'expérimenté, nous renseigne brièvement sur l'histoire locale, sur les curiosités archéologiques et naturelles, sur les usages et les costumes de ces régions, dont les habitants ont fidèlement gardé les mœurs d'autrefois, et il n'oublie pas les renseignements pratiques indispensables. Ses récits et ses descriptions ont été commentés d'une façon très originale par les dessins d'après nature de Fau, Burggraf, Boudier, Montader et Lœvy. Les deux volumes, comme les précédents de la même collection, forment d'élégants livres-albums, revêtus d'un cartonnage artistique.

* *

La Fondation de l'Université de Douai, par Georges Cardon. (In-8°, Alcan.)

Ce qui distingue l'ancienne Université de Douai et lui donne un caractère et une originalité propres parmi les grands établissements d'instruction créés au début des temps modernes, ce sont les circonstances spéciales qui lui donnèrent naissance. Lorsque Philippe II l'instaura, en 1562, il se préoccupait, non de la diffusion et du progrès des sciences, mais de la défense et de la conservation de la foi. Il tenait avant tout à empêcher les étudiants des Pays-Bas de fréquenter les Universités allemandes, où l'on prêchait ouvertement la Réforme, et les Universités françaises, où l'on tolérait les nouvelles doctrines. Trente ans avant son règne, les provinces wallones avaient réclamé cette création, dans l'intérêt même de la jeunesse et des familles; mais leurs premières démarches étaient restées vaines; si elles obtinrent gain de cause, ce fut surtout grâce aux progrès de la Réforme. Instituée sur le plan de l'Université de Louvain, dont les docteurs furent ses premiers maîtres, l'Université de Douai fut donc avant tout une Université catholique, presque une Université de combat; sa seule préoccupation, dictée par des motifs d'ordre religieux, fut d'arrêter l'émigration scolaire et de protéger le pays wallon contre une des causes les plus actives du développement de l'hérésie. En rappelant les origines de cette Université, en mettant en lumière son organisation et son enseignement, M. Georges Cardon a retracé une des pages les plus curieuses de l'histoire politique et religieuse des Pays-Bas.

Emile Raulin.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

28 juillet 1892.

Personne n'a oublié que, l'année dernière, notre gouvernement a vainement essayé de rendre aux Italiens la visite de leur escadre à Toulon. Le roi Humbert s'abstint d'aller à la Spezia, où on espérait le rencontrer, montrant ainsi combien il était peu pressé de recevoir les saluts de nos cuirassés.

On semblait donc avoir renoncé à surmonter ces répu gnances trop visibles du *fidèle hussard* du roi de Prusse, quand le bruit s'est répandu qu'il allait se rendre par mer à Gènes. Il paraît même que ses vaisseaux seraient escortés, de la Spezia à Gènes, par des escadres anglaises, américaines et allemandes.

Aussitôt, grand émoi dans nos journaux et parmi nos diplomates. Vous pensez qu'ils s'alarment de voir les forces navales des races ennemies prendre pour rendez-vous ce bassin occidental de la Méditerranée, où l'on médite évidemment de donner un jour le coup de grâce à la puissance française, sans que jamais une escadre russe s'y trouve à côté de la nôtre, sinon pour compenser en partie notre effrayante infériorité numérique, du moins pour sauvegarder les apparences de l'équilibre européen dans ces parages. Mais votre patriotisme s'égare dans des considérations secondaires. L'essentiel, nous affirme-t-on, c'est de rendre au roi Humbert ses politesses, malgré ses efforts pour les éluder; c'est que « l'un des deux pays ne demeure pas en retard sur l'autre, dans cet échange de civilités, dans ce mutuel témoignage de respect et d'estime... Il faut donc qu'on aille à Gènes maintenir haut et ferme la vieille renommée de l'urbanité française ». Autant dire que la France ne saurait faire trop d'avances à l'Italie.

Voilà de nobles sentiments! Et qui se charge de nous les prêcher? Les mêmes hommes qui nous exhortent si souvent à bannir le sentiment de notre politique. Il est vrai qu'il s'agit alors de nos rapports avec des peuples liés à la France par leurs intérêts et par leurs sympathies : intérêts permanents et bien définis, sympathies loyalement exprimées et loyalement rendues.

**

L'échec de la mission de sir Eyan Smith à Fez, aujourd'hui certain, va sortir provisoirement de l'actualité. Ce qui paraît établi, si l'on en croit les journaux français, c'est que l'insuccès de la diplomatie anglaise ne serait dû ni à l'opposition d'une ou de plusieurs puissances intéressées, ni au respect de l'équilibre méditerranéen, dont la formule tend de plus en plus à se résumer ainsi : suprématie anglaise, exclusion de la Russie, isolement de la France. Le zèle maladroit de l'agent britannique aurait tout compromis.

Voilà qui serait rassurant! La partie ne serait pas remise et, pour la gagner, l'Angleterre n'aurait qu'à envoyer au Maroc un agent plus expérimenté, n'ayant pas surtout la prétention de prendre les mouches avec du vinaigre.

Fort heureusement, les journaux anglais, bien placés pour mettre les choses au point, fournissent des indications plus intéressantes. Ils rendent la diplomatie française responsable du fiasco britannique à Fez. Le *Morning Post* reconnaît, il est vrai, qu'on n'a pu relever aucun acte d'intrigue à la charge de notre gouvernement : mais c'est d'influence morale de la République française qui aura fait tout le mal! — Cette explication nous plaît beaucoup mieux que l'autre : acceptons-la, jusqu'à plus ample informé.

**

Le gouvernement français a terminé, cette semaine, le

règlement de l'accord franco-suisse, qui ne s'est pas effectué sans de longs tiraillements. A force de bonne volonté réciproque, Français et Suisses ont fini par s'entendre. Les deux pays s'accordent leurs tarifs les plus réduits. Au cas où l'un des deux pays relèverait les droits abaissés, ce relèvement n'aurait d'effet qu'un an après qu'il aurait été décidé.

Une difficulté avait surgi, en dernier lieu, au sujet de la forme sous laquelle l'accord serait consacré. La Suisse voulait un traité bilatéral. Notre gouvernement tenait, au contraire, à réserver le droit du Parlement de discuter les concessions consenties. Ce dernier système a prévalu. L'arrangement ne sera donc ratifié qu'à la fin de l'année, de manière à permettre aux Parlements des deux pays de se prononcer sur certaines réductions de tarifs.

En Suisse, on regrette généralement qu'un traité à longue échéance n'ait pas été conclu. Mais on se félicite, de même qu'en France, d'une convention qui améliore les relations commerciales des deux peuples. Quelques cantons se trouvent lésés pourtant, et critiquent plusieurs dispositions de l'accord qui leur sont plutôt préjudiciables. Il était impossible de satisfaire tout le monde.

Ne quittons pas la Suisse sans signaler l'épilogue du fameux incident soulevé par la brochure italienne sur la *Neutralité suisse* dont nous avons parlé précédemment. Le président de la Confédération helvétique a profité du Tir fédéral de Glaris pour répondre à ces suggestions, si offensantes pour sa patrie, en des termes qu'il est inutile de rappeler, tant leur fière énergie les a gravés profondément dans toutes les mémoires. Mais les reptiles de la Triple ne se sont pas tenus pour battus. La *Gazette de Francfort* a repris la thèse italienne à son compte. Cette fois, c'est un prétendu « Vieux Suisse » qui exhorte ses compatriotes à sacrifier leur indépendance nationale sur l'autel de la coalition pangermaniste.

Cette grossière tentative de mystification, qui n'a trompé personne, brille surtout par un passage où l'auteur montre par trop le bout de son oreille germanique.

Le « Vieux Suisse » se montre scandalisé de l'amitié que nous inspiront les *barbares* russes. Comme chacun sait, ces barbares le sont devenus subitement le jour où ils ont cessé d'être les fidèles alliés de la Prusse!

**

Les Suédois, agriculteurs actifs, favorisés par la nature de leur sol, sont protectionnistes. Les Norvégiens, tributaires de l'étranger, faute de pouvoir subvenir à leur propre consommation, sont industrieux, commerçants, et libre-échangistes. De là deux tendances économiques radicalement divergentes à Christiania et à Stockholm; de là un conflit permanent entre les deux royaumes.

Les Norvégiens s'efforcent de maintenir et de développer leur autonomie, sans mettre toutefois en question l'union politique avec la Suède. Or le gage d'autonomie qu'ils convoient avec le plus d'ardeur, c'est le droit d'avoir une représentation consulaire indépendante, chargée de surveiller leurs intérêts économiques à l'étranger.

Le voyage du roi Oscar en France et, dans l'Europe centrale, avait paru aux pouvoirs norvégiens une excellente occasion d'accomplir eux-mêmes cette réforme si désirée. De là grand émoi à Stockholm. Dès son retour, le roi a dû prendre une décision énergique. Il a refusé de sanctionner la mesure relative aux consuls norvégiens. Le ministre Steen, ainsi désavoué, a donné aussitôt sa démission. Le roi a essayé de former un cabinet conservateur avec M. Stang pour président. Mais cette combinaison a échoué. Les choses en sont là.

G. BLACHON.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

28 juillet 1892.

C'était une opinion assez répandue que l'opinion publique ne se préoccupait plus de la peine de mort, et qu'elle l'acceptait désormais telle quelle, les yeux fermés. Les grandes voix des poètes et des philosophes qui l'ont combattue jadis sont entrées dans l'éternel silence, et tous les arguments d'autrefois, qui semblaient si puissants, sont passés de mode. Il en est des arguments comme des remèdes, il faut s'en servir pendant qu'ils portent et pendant qu'ils guérissent. Leur vertu n'a qu'un temps. Alphonse Karr restait le maître incontesté du terrain de la dispute : « Que messieurs les assassins commencent ! » Et Victor Hugo était écrasé. La défaite des adversaires de la peine de mort était si complète, si universelle et paraissait à ce point consolidée que M. Jules Simon lui-même se taisait. La tournée de M. Deibler a réveillé en sursaut, criante et éfarée, une question qui n'était qu'endormie. On n'a pas pu supporter ce voyage circulaire de la guillotine, de Lyon à Montbrison, à Rennes, à Caen, à Montpellier, avec Berck-sur-Mer et Paris en perspective, pour le mois prochain. On a crié : « Assez ! » La protestation a été haute et distincte devant la répétition de ce sale et dégoûtant spectacle, accompagné des plus hideux incidents. Ces exécutions à jet continu ont donné la nausée aux estomacs les plus sûrs d'eux-mêmes. A Montpellier, on a failli se tuer et se fusiller autour de la guillotine. Un soldat blessé d'un coup de couteau, les trois sommations légales adressées à la foule par le commissaire de police, sont des faits qui vont rendre les exécutions publiques impossibles. On a discuté sur le sens de cette exaspération publique ; comme il y avait deux condamnés à mort dans la prison de Montpellier et que le bourreau n'en prenait qu'un, on a dit à Paris que les spectateurs réclamaient l'exécution des deux ; mais les récits de la presse locale ont mis fin à cette version. La foule a protesté avec violence et presque jusqu'à l'émeute contre l'exécution de Martini, qui lui semblait une iniquité, alors que Dextemple avait la vie sauve.

Dans la presse, le ton et le tour de la discussion ne ressemblent plus en rien à ce qu'ils étaient il y a quarante ans. On ne fait plus appel aux grands mouvements de l'humanité frémissante, de la sensibilité aux abois, ni aux objections tirées de la nature et des limites du droit humain ; mais l'ironie et le persillage font leur œuvre, sans discussion et sans thèse. On consigne simplement que la peine de mort a perdu sa vertu et que, plus on guillotine, plus on assassine ; que les trains de plaisir organisés pour aller voir en famille égorger un homme et toutes les scènes avant et après l'exécution sont abominables ; que la grâce accordée à l'un et refusée à l'autre n'est plus comprise, et qu'enfin la société ne sait pas ce qu'elle veut ni ce qu'elle fait, car les exécutions, comme elles s'accroissent aujourd'hui, ne sont ni publiques ni secrètes ; on en conclut que ce système ne tient pas et qu'il faut en finir, qu'il faut se retirer de cette ornière sanglante où l'on patage.

Notre atmosphère peut le sang, et, quant à moi, puisque l'hygiène est à la mode, je réclame un répit pour cause de salubrité publique. Il y a encore trois ou quatre condamnés à mort, mais en voilà assez pour ces vacances : il fait trop chaud et le choléra est trop proche.

*

**

Les élections anglaises, qui ont duré trois semaines, ont fait voir comment les Anglais savent s'y prendre pour courir certains accidents des luttes électorales, sans mener

de front vingt candidatures à la fois, comme on le faisait chez nous avant la loi de 1889. On ne peut nier que cette loi, que j'ai été le premier à réclamer avec passion, ne soit bien rigoureuse et qu'elle ne puisse avoir des conséquences particulières regrettables. Les hommes que l'opinion de leurs concitoyens tiendrait le plus à voir à la Chambre des députés peuvent échouer dans leur unique circonscription, par l'effet d'une surprise ou d'une coalition de partis contraires. Ils sont alors tenus à l'écart des affaires politiques pour un temps indéterminé qui peut être très long, ou ils n'ont d'autre ressource que de se réfugier dans le Sénat, non sans subir mainte raillerie.

Les Anglais ne posent pas leur candidature dans dix collèges électoraux le même jour. M. Gladstone ne se présente que dans sa fidèle circonscription du Midlothian ; il est élu à quelques centaines de voix de majorité, cela suffit à son prestige et à sa puissance ; il est toujours le *great old man*. Mais s'il n'était pas élu, comme les élections se prolongent pendant plusieurs semaines, il poserait sa candidature dans une autre circonscription où son triomphe serait assuré. Le cas s'est présenté pour plusieurs membres du Parlement actuel. Il y a là une assurance contre les accidents de la vie électorale. L'assurance n'est cependant pas égale pour tous, car ceux dont l'élection arrive les derniers jours de la période ne trouveraient pas la circonscription réparatrice.

Notre Chambre des députés a commencé à se préoccuper, dans les dernières semaines, de chercher un amendement à la loi de 1889, qui pourrait, par exemple, permettre deux ou trois candidatures. Cette question pourrait venir en même temps que les projets de loi relatifs au renouvellement partiel. Il serait à souhaiter que l'on examinât ces projets cette année ; mais la discussion budgétaire nous en laisserait-elle le loisir ?

**

**

Le compte des dépenses d'État que les élections sénatoriales ont entraînés pour les premiers six mois de 1892 s'élève à près de 400 000 francs : on sait que les délégués des communes, qui ont pris part à tous les scrutins d'une élection, reçoivent, s'ils le requièrent, et sur la présentation de leur lettre de convocation visée par le président du collège électoral, une indemnité de déplacement, qui leur est payée sur les mêmes bases et de la même manière que l'indemnité accordée aux jurés par le décret de 1811. Les élections sénatoriales de l'Aveyron et de l'Ardeche, où il y a moins de délégués, ont coûté de 12 000 à 14 000 francs, et celles du Nord, où les délégués sont en grand nombre, ont coûté plus de 50 000 francs.

A ce propos, les journaux monarchistes se sont élevés contre les dépenses excessives de l'organisation républicaine ; mais les délégués de leur parti ne manquent pas de réclamer leur indemnité, comme les autres, et on ne le leur reproche pas. Il faudrait mettre de plus en plus à la charge de l'État, pour la Chambre aussi bien que pour le Sénat, les dépenses électorales, dans ce pays de suffrage universel, et fixer par la loi les dépenses supplémentaires qu'un candidat pourrait se permettre. Affiches, bulletins, salles de réunion, tout cela devrait être payé par le public. Les Anglais ont fait de grands progrès dans ce sens, bien que les dépenses personnelles de leurs candidats soient encore excessives souvent. Nous avons mille raisons, que les Anglais n'ont pas, de serrer de plus près cette question, l'une des plus importantes dans une République comme la nôtre. On y a pensé aussi, dans ces derniers temps, à la Chambre des députés ; il faudrait faire plus qu'y penser.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Nos lecteurs connaissent le succès remporté par les trois opérations qui ont eu lieu pendant le mois de juillet; les souscriptions ont été réduites dans une notable proportion, et le marché a présenté de ce fait une animation assez rare à cette époque de l'année. Il faut convenir cependant que ces conversions n'ont pas modifié beaucoup la situation; les anciens obligations ont accepté presque tous les nouvelles conditions qui leur ont été faites, et les ressources non employées dont dispose l'épargne sont restées aussi importantes que par le passé.

Nous sommes entrés maintenant dans la période des vacances; les affaires ont repris leur calme; on doit donc s'attendre à ce que les cours se maintiennent sans grandes variations jusqu'à la rentrée; à ce moment, les bonnes dispositions dont le marché ne cesse de faire preuve provoqueront probablement une campagne d'affaires. L'épargne devrait profiter de cette stagnation pour choisir un placement et ne pas attendre qu'une nouvelle hausse ait rendu les meilleures valeurs inabordable.

Sur les principales places de l'étranger, nous trouvons la même situation: les affaires manquent, mais les cours sont tenus avec fermeté et l'argent abonde. La hausse du rouble en Allemagne, qui s'était dessinée la semaine dernière, s'est accentuée; les valeurs russes en ont aussitôt bénéficié. Les valeurs égyptiennes, que le succès de M. Gladstone avait fait baisser, ont également regagné leurs anciens cours. Ce sont, sur les marchés anglais et allemands, les faits qui peuvent le plus intéresser nos lecteurs.

En Autriche-Hongrie, la grande opération de la *valuta* paraît prochaine; le docteur Wekerlé, qui tenait tête au groupe Rothschild pour lui imposer la collaboration de plusieurs établissements de crédit aux conversions et émissions projetées, semble renoncer à ses premières prétentions. Les deux parties contractantes sont disposées à se faire des concessions, et les bruits de rupture se trouvent ainsi démentis; mais le ministre hongrois veut fixer les cours préliminaires des émissions, et on annonce que, pour la rente or hongroise 4 pour 100, il aurait décidé qu'elle serait émise à 94.10, usance de Londres.

En Espagne, les partis politiques s'agitent, et l'avenir nous paraît assez inquiétant. M. Canovas del Castillo, n'ayant pu faire voter l'emprunt, va être obligé de trouver un autre moyen de se procurer des ressources; il songerait actuellement à émettre des bons du Trésor. En Italie, rien à signaler qu'une hausse du change. Rien de nouveau non plus dans la situation du Portugal; la politique financière du ministère semble être d'attendre tranquillement les événements jusqu'à la rentrée des Cortès, qui auront à se

prononcer sur le décret réduisant le service de la Dette extérieure.

A. LACROIX.

Informations.

La conversion tunisienne. — Voici le barème de la répartition de la conversion des obligations tunisiennes :

Il est attribué aux souscripteurs :

De 1 obligation, 1; — de 2 à 3, 2; — de 6 à 12, 3; de 43 à 57, 4; — de 58 à 74, 5; — de 72 à 85, 6; — de 86 à 100, 7.

Et ainsi de suite à raison de 7 pour 100 et une obligation en plus pour toute fraction.

* *

La conversion des obligations communales. — L'émission du Crédit foncier de France a obtenu un très grand succès. On sait qu'il s'agissait d'une double opération de conversion et d'émission.

Les porteurs ont répondu avec le plus vif empressement aux propositions de conversion. Sur les 500 000 titres nouveaux, plus des trois quarts seront absorbés par la conversion. Quant aux souscripteurs d'obligations nouvelles, ils devront subir une réduction de plus de 75 pour 100.

* *

Les stocks d'or et d'argent. — M. Leech, directeur de la Monnaie des États-Unis, vient de publier les évaluations suivantes des stocks d'or et d'argent des principaux pays et du monde entier :

	Or.	Argent.
	(Milliers de francs.)	
France.....	4.500.000	3.500.000
États-Unis.....	3.435.000	2.780.000
Grande-Bretagne....	2.750.000	500.000
Allemagne.....	2.500.000	1.025.000
Belgique.....	325.000	275.000
Italie.....	468.025	251.000
Suisse.....	75.000	75.000
Autriche-Hongrie....	157.650	450.000
Pays-Bas.....	125.000	325.000
Russie.....	950.000	300.000

Pour le monde entier, le stock d'or atteint 18 milliards 284 685 000 francs, et le stock d'argent 49 723 500 000 francs.

Si l'on rapporte les chiffres ci-dessus au chiffre de la population pour chaque pays, on trouve les résultats suivants :

	Or.	Argent.	Total.
France.....	115.35	89.75	205.10
États-Unis.....	52.85	42.75	95.60
Grande-Bretagne....	72.35	13.25	85.60
Allemagne.....	50.50	20.70	71.20
Belgique.....	53.30	45.40	98.40
Italie.....	15.10	8.40	23.20
Suisse.....	25 »	25 »	50 »
Autriche-Hongrie...	3.85	11.25	15.10
Pays-Bas.....	27.75	72.20	99.95
Russie.....	8.40	2.65	11.05

Nous attirerons l'attention sur les chiffres élevés relatifs à la France, chiffres qui dépassent de beaucoup ceux qui se rapportent à tous les autres pays; par exemple, le total, pour les deux métaux en France, est le double du chiffre analogue pour les États-Unis, et surpasse encore davantage tous les autres totaux semblables.

A. L.

DÉMOGRAPHIE FRANÇAISE (1)

Le troisième volume de M. Levasseur embrasse le XIX^e siècle. Il se divise en deux grandes parties : la *Population considérée dans sa relation avec la richesse, et l'Équilibre des nations et des races.*

Dans la première sont traités : les théories de Malthus et les lois d'accroissement de la population ; la consommation en céréales, viandes, boissons et autres aliments ; le développement des machines à vapeur, des manufactures, des salaires, des fortunes ; les formes diverses d'assistance publique et privée ; la fécondité de la population française comparée à celle des autres nations.

Dans la seconde : l'équilibre des États européens dans l'accroissement de leur population et dans le développement de leurs forces militaires ; les conséquences de la politique intérieure, de l'esprit révolutionnaire, des théories socialistes ; les migrations en Europe et hors d'Europe, c'est-à-dire le déplacement des campagnes vers les villes, l'afflux des étrangers en France, l'émigration hors d'Europe, enfin les questions relatives à la colonisation.

Un ouvrage de ce genre est toute une encyclopédie de statistique, d'économie politique et même de morale.

Nous nous bornerons à relever quelques faits et quelques chiffres sur les questions qui sont précisément le plus à l'ordre du jour : l'émigration et les colonies.

L'émigration française se porte principalement, d'abord sur les régions de la Plata, puis sur les États-Unis et le Canada, enfin sur le Brésil et les autres pays de l'Amérique latine. C'est ainsi que notre race est parvenue à conserver ethniquement une certaine place sur ce sol des deux Amériques, dont, après tant de tentatives souvent brillantes, nous avons fini par être expulsés politiquement.

Assurément il est fâcheux pour la puissance française que les 357,000 émigrants de notre pays, signalés dans les diverses régions du monde comme ayant conservé leur langue et leur nationalité, n'aient pu trouver leur place dans nos colonies ; mais leur présence là-bas ne nous est peut-être point indifférente.

M. Levasseur, appréciant les avantages et les inconvénients pour la métropole de cette émigration qui ne va pas enrichir ses colonies, s'exprime en ces termes : « Si l'émigrant s'est rendu dans une des colonies de son pays et qu'il réussisse, le profit n'est pas douteux : la nation s'est enrichie de tout le gain réalisé par le colon. S'il s'est fixé sur une terre étrangère, il peut y devenir un intermédiaire utile en propageant la langue et les goûts de son pays, et contribuer directement ou indirectement à accroître le courant commercial entre ses deux patries. S'il s'y trouve avec un grand nombre de ses concitoyens, et si tous ensemble conservent un certain sentiment de leur nationalité, le pays natal peut trouver dans cet essaim un appui moral pour son commerce et pour sa politique. » C'est ce qui arrive pour l'Allemagne aux États-Unis ; c'est ce qui arrive à la France, d'une façon plus restreinte, pour ses deux grandes colonies de l'Amé-

rique, la colonie de langue française au Canada et la colonie française à l'Argentine.

Je suis fâché de ne pouvoir relever que quelques détails dans ce prodigieux tableau du monde nouveau que nous présente M. Levasseur : l'Europe ne cessant de déborder, depuis trois siècles, sur toutes les autres parties de la terre ; toute l'Asie du Nord obéissant aux Russes ; l'Angleterre maîtresse de 300 millions d'âmes dans les Indes, du grand continent australien, de toute l'Afrique australe, de toute l'Amérique du Nord, depuis les régions polaires jusqu'à celle des grands lacs, d'une infinité de terres, d'îles et d'archipels dans toutes les mers et tous les océans ; la langue espagnole dominant du Rio del Norte au détroit de Magellan ; la petite Hollande ayant son sosie dans les îles de la Sonde ; le petit Portugal souverain dans l'Afrique centrale d'un océan à l'autre et maintenant sa langue dans le Brésil émancipé ; la petite Belgique se faisant une annexe de ce Congo quinze ou vingt fois plus étendu qu'elle-même ; l'Italie et l'Allemagne, les dernières venues dans cette curée de l'univers, trouvant moyen cependant de planter leur pavillon sur d'immenses étendues de littoral ; — en un mot, presque toutes les nations de la petite Europe se reproduisant, par delà les mers et les océans, en des rejetons démesurés de taille ; et l'avenir des races et des langues européennes presque tout entier hors d'Europe.

Dans ce partage du monde, la France, après tant d'occasions manquées et tant de fautes commises, occupe encore une belle place : elle est la seconde, immédiatement après l'Angleterre, par l'étendue de ses domaines coloniaux, comme par le chiffre des populations qui y vivent ; mais ce second rang, cette maîtrise sur une partie de l'univers, il y a bien peu de temps qu'elle les a reconquis ! Ce n'est qu'une tardive revanche de la République démocratique pour toutes les pertes que la France a subies sous les royautés et les empires de l'âge précédent.

L'auteur estime que l'autorité de la France s'étend, hors d'Europe, sur des régions huit fois aussi étendues qu'elle-même (sans parler des 4 millions de kilomètres carrés du Sahara), et sur une population, presque égale à la sienne propre, de 33 millions d'âmes.

On trouvera dans M. Levasseur un exposé sommaire de ce grand effort accompli par la troisième République pour la reconstitution de notre empire colonial. Cet exposé ne s'arrête qu'à la conquête des États d'Almadou et de Samory, et aux dernières explorations de M. Savorgnan de Brazza sur la Sangha.

Inutile de dire que toutes les statistiques produites par l'auteur sont les plus récentes, et que, pour l'Algérie, nous en sommes avec lui au recensement du 30 décembre 1891. Ce livre est donc destiné à rendre de grands services, aussi bien aux hommes politiques qu'à tous les lecteurs soucieux des grands problèmes du jour.

A. R.

(1) M. E. Levasseur, de l'Institut, *la Population française ; histoire de la population avant 1789, et démographie de la France comparée à celle des autres nations au XIX^e siècle.* — Tome III. — 1 vol. grand in-8°. — Paris, Arthur Rousseau.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Une « *tabella devotiois* ». — Nous avons signalé récemment une inscription découverte dans la nécropole d'Hadrumète, qui avait donné lieu à un intéressant débat au sein de l'Académie. Voici le texte de cette *tabella devotiois* :

« Adjuro te, demon, quicumque es, et damno tibi ex anc ora, ex ac die, ex oc momento, ut equos prasini et albi cruciis, ocidas, et agitatore(s) Clarum et Felicem et Primum et Romanum ocidas, collidaneave spiritum illis lerinavas.

« Adjuro te, per eum qui te resolvit temporibus, deum pelagicum acrium Iaô, lasdaô, Oorio, Aeia. »

Nous avons signalé les observations présentées par M. Maspero, M. Heuzey et M. Le Blant, au sujet de cette sorte de monuments et de la divinité qui y est invoquée. M. Bréal étudie aujourd'hui de plus près le texte que nous venons de reproduire. Il suppose qu'il faut lire *collidas nervos* au lieu de *collidaneave*, et *extinguas* au lieu de *lerinavas*.

— M. Boissier, au nom de MM. Carton et Denis, fait connaître une inscription qui vient d'être découverte à El-Matria. Elle était gravée sur un pierre qui s'est brisée; mais, en réunissant les deux fragments, on a pu lire le texte entier. C'est la dédicace d'un temple du capitole de la ville de *Numbulis*, jusqu'à présent inconnue. Le citoyen qui a élevé le temple en son nom et au nom de son fils énumère les libéralités qu'il a faites à sa patrie. Parmi ces libéralités, il rappelle que, dans un besoin pressant, il a donné à ses compatriotes tout le blé qu'il possédait à un prix inférieur au cours. Cette inscription importante est de l'an 170 après J.-C.

— *Le serment celtique et le serment grec dans l'Iliade*. — M. d'Arbois de Jubainville, étudiant le serment celtique « par le ciel, la terre et la mer », en fait ressortir la haute antiquité. Il montre qu'il correspond logiquement à la période historique primitive, où les États n'exercent pas la vindicte publique pour les crimes commis par un citoyen contre son concitoyen, et où il n'y a pas encore de magistrat chargé de contraindre les citoyens à exécuter les contrats qu'ils ont formés. La vengeance privée est un droit en ce monde, et l'autre vie ne diffère pas de celle-ci. On n'a pas l'idée d'une justice divine réparant, dans la vie future, les iniquités de la vie présente, comme comme cela se voit dans l'Égypte antique ou dans l'empire romain, sous les empereurs chrétiens.

On relève des débris importants d'un serment identique dans l'*Iliade* et, plus tard, dans l'Évangile. Le serment « par les dieux », conclut M. d'Arbois de Jubainville, est le témoignage d'une époque intermédiaire où, sans croire déjà à la justice divine dans l'autre vie, on croit à une vengeance des insultes adressées aux dieux. La violation du serment était une de ces insultes.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Les douze pairs*. — M. Glousson lit une note sur les douze pairs du roi au moyen âge. Après avoir rappelé que les douze pairs de Charlemagne se composaient de ses douze plus hauts barons, il fait remarquer que cette tradition carlovingienne a dû exercer une influence sur l'institution des pairs de la mo-

narchie capétienne. Ceux-ci furent d'abord les propres barons du duc de France; mais, sous Philippe-Auguste, les grands feudataires de la couronne leur furent substitués. Il y eut six pairs laïques et six pairs ecclésiastiques. Il n'y a que les six pairs ecclésiastiques dont la pairie fut conservée à des vassaux du duc de France.

— M. Gréard rend compte de l'ouvrage de M. F. Buisson : *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre*. Castellion est un humaniste du XVI^e siècle qu'on a quelquefois rapproché d'Érasme. Précurseur de la Renaissance dans les cénacles littéraires qui s'étaient formés à Lyon vers 1540, directeur du collège de Genève, ses ouvrages d'éducation ont eu, pendant trois siècles, dans les pays protestants, la même autorité que plus tard, chez nous, les traités de Lhomond. Ce qui a survécu surtout en lui, c'est l'apôtre de la liberté de conscience. « Un pauvre prote d'imprimerie, a dit Michelet, posa pour tout l'avenir la grande loi de la tolérance. Il mériterait d'avoir une histoire. » C'est cette histoire que M. F. Buisson a entreprise. Il y a là une excellente étude sur les origines du protestantisme libéral français.

— *Prix Audiffret*. — Une récompense de 2500 francs est attribuée à M. Henry Joly pour ses trois ouvrages : *le Combat contre le crime, la France criminelle et le Crime*; une de 1000 francs à M. Ricardon, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, pour son ouvrage : *De l'idéal*; une de 1000 francs à M. Marmottan, pour son ouvrage : *le Général Fromentin et l'armée du Nord*; une de 500 francs à M. F. Nicolay pour son ouvrage : *les Enfants mal élevés*.

— *Le prix du budget* est décerné à M. E. Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, et le *prix Victor Cousin* à M. Ch. Huitt, docteur ès lettres. Une mention honorable est accordée au mémoire n° 1.

M. L. Delisle présente les ouvrages suivants :

1° *Anthropologie populaire de l'Albret*, par M. l'abbé Léopold Dardy;

2° *Lettre grecque sur papyrus, émanée de la chancellerie impériale de Constantinople*, conservée aux Archives nationales, publiée en fac-similé par M. H. Omont (Extrait de la *Revue archéologique*);

3° *Le Glossaire grec de Du Cange*. — Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du *Glossaire* (1682-1688), publiées par M. H. Omont;

4° *Essais sur les débuts de la typographie grecque*, par le même auteur;

5° *Les manuscrits grecs datés des XV^e et XVI^e siècles, de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de France*, par le même auteur.

M. de Rozière présente : 1° *Fragments d'un répertoire de jurisprudence parisienne*, par M. G. Fagniez; 2° *le Coutumier de Tarascon*, par M. Bondurand, archiviste du département du Gard.

M. Wallon fait hommage, de la part de M^{lle} Clarisse Eader, d'un ouvrage sur M^{me} Roland, d'après des lettres et des manuscrits inédits.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

4 août 1929.

A mesure que les scrutins étaient dépouillés dans les cantons et que les dépêches annonçant les résultats arrivaient à Paris, le succès des républicains prenait des proportions de plus en plus grandes et un caractère de plus en plus significatif. Aux premières heures, c'étaient cinquante sièges gagnés, puis quatre-vingts, puis cent, puis cent cinquante... On touche à deux cents, et il reste encore des ballottages favorables. C'est presque un événement... C'est un événement. Le plus curieux est que les politiques n'avaient attaché cette année aucune importance au renouvellement des conseils généraux et des conseils d'arrondissement. On disait : « Ce sera la même chose... Il n'y aura rien de changé. La situation des républicains, qui avait été pendant de longues années assez précaire dans les assemblées départementales, est devenue très solide, elle restera à peu près ce qu'elle est, et que pourrions-nous désirer de mieux ? » Aussi voyait-on de Paris les élections cantonales avec un grand détachement et une indifférence de bon goût. Quelles observations un peu intéressantes pourrait-on faire sur ce scrutin médiocre et sans réelle valeur politique ?

Les politiques se sont trompés : les élections du 31 juillet figureront parmi les événements électoraux les plus importants de ces dernières années. Il y a eu une véritable poussée d'opinion républicaine et démocratique dans tout le pays. Si Gambetta était encore avec nous, il dirait que ce sont toujours « les nouvelles couches » qui marchent et qui avancent. Le phénomène est d'autant plus notable que les anciens partis, en se ralliant de tous les côtés à la République, pouvaient croire qu'ils reprendraient une partie du terrain perdu par eux, ou que tout au moins ils garderaient leurs positions. Mais pas du tout, ils ont éprouvé nombre d'échecs extrêmement sensibles et, d'une manière générale, d'un bout à l'autre du pays, ils ont vu reculer et fléchir la ligne où ils étaient parvenus à se maintenir jusqu'à présent. La marée descendante se poursuit encore pour eux et s'accroît avec une rapidité et un ensemble passablement terribles, sur toute l'étendue de l'horizon... Ils ne regagnent pas d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre, ils perdent sur tous les rivages en même temps.

Il y a beaucoup à réfléchir pour tout le monde à ce propos. Nous y voyons d'abord que les mouvements du suffrage universel sont toujours très mal connus, très imparfaitement prévus et mesurés, dans ce que nous sommes habitués à nommer le monde politique et parlementaire. On dirait que l'on ne connaît pas très bien la France à Paris, et que, malgré tout le progrès des communications, avec le développement intensif des télégraphes et des téléphones, on n'est pas tenu au courant de ce qui se passe dans les profondeurs du pays et dans l'âme ondoiyante des cantons. J'imagine que les préfets et les divers organes du gouvernement ne sont renseignés que de la façon la plus défectueuse sur l'état des choses qui les entourent. Quant à la presse de la capitale, elle devient de plus en plus étrangère à la vie économique, politique et sociale des provinces. Il faudrait lire chaque jour, et avec le plus grand soin, les milliers de petites feuilles qui paraissent partout; mais outre que la tâche paraît fastidieuse, elle devient presque impossible, avec le nombre croissant des feuilles locales et cantonales. Autrefois, il suffisait de suivre une douzaine de journaux du Nord et du Midi pour savoir ce qui se passe en France. Aujourd'hui, il faudrait en remuer, en dépouiller des montagnes!

Heureusement que la direction suivie par le suffrage universel est bonne, et que l'on n'a pas à s'en plaindre. Mais elle

pourrait être dans un sens contraire, et on n'en serait pas mieux averti. Le parti républicain peut se féliciter sans réserve des résultats obtenus, mais il se fait comme un point d'honneur de ne pas montrer sa surprise, et il met sa coquetterie à ne pas attacher à sa victoire toute l'importance qu'elle a réellement. Il aurait presque envie de se plaindre d'avoir trop de succès. Il aurait presque une tendance à s'inquiéter de son bonheur. Ce sentiment, d'ailleurs, peut être utile en politique.

Quant aux « conservateurs », s'ils ont proclamé leur adhésion à la République dans une vue d'intérêt électoral et tout personnel, ils peuvent voir qu'ils se sont trompés. Mais s'ils ont adhéré pour le bien général du pays, pour la paix et l'affermissement de la démocratie républicaine, ils ont le droit de se féliciter au même titre que les anciens républicains. Le *Journal de la Dordogne*, un des plus importants journaux de province, récemment rallié, dit : « Il n'y a pas à essayer d'atténuer notre défaite : elle est complète. » La majorité du Conseil général du Gers, département représenté à la Chambre par M. Paul de Cassagnac, passe de droite à gauche; une fournée de cinq ou six républicains entre dans cette assemblée, délogeant autant de monarchistes et bonapartistes, qui s'étaient jusqu'à présent maintenus grâce à l'activité et à l'énergie du rédacteur en chef de *l'Autorité*. Dans la Sarthe, même déconvenue arrive à M. de La Roche-foucauld, duc de Doudeauville et de Bisaccia. Dans la Vienne, M. de Soubeyran a échoué pareillement : il cesse d'avoir sa place dans le Conseil général. Voilà de bien graves échecs pour un parti, et pour les hommes personnellement, quand ils sont députés. Leur défaite sur le terrain électoral n'est que plus cruelle. M. Guzman Serph est battu dans la Vienne; M. de Fourtour, dans la Dordogne; M. Caillier, le chef de l'ancienne coalition boulangiste et monarchiste au Pertuis, en Vaucluse, est resté sur le carreau. Partout les boulangistes ont été battus, soit dans leur personne, soit dans celle de leurs amis. MM. Delahaye, Belleval, Barrès, M. Laur lui-même, à Neully, ont éprouvé des défaites qui ne leur présagent rien de bon pour les prochaines élections législatives. A Nantes, la victoire des républicains est considérable; ils n'ont pas encore la majorité dans le Conseil général, mais ils ont gagné cinq sièges. Le progrès est moins marqué dans le Nord; cependant on garde la majorité qu'on avait déjà, et on l'accroît de deux ou trois sièges.

De nombreux exemples ont démontré qu'il ne suffisait pas d'être député ou sénateur pour exercer, sur le suffrage des cantons, une influence prépondérante. Au contraire, il semble que les électeurs commencent à se fatiguer de remettre dans les mêmes mains les mandats de plus divers, et qu'ils aperçoivent les inconvénients de ce cumul. D'une manière générale, on n'oserait pas dire que des députés et les sénateurs ont grandi dans ces élections; leur action personnelle a exercé une influence très relative, et leurs rivalités entre eux leur a fait tort sur plusieurs points.

M. Loubet, président du Conseil, ministre de l'Intérieur, sénateur de la Drôme, a été réélu à Montélimar par la presque unanimité des votants : ce succès personnel, et tout à fait rare et unique, honore grandement celui qui l'a obtenu, mais ce n'est pas un motif pour approuver le cumul. Les mandats ne sont pas des honneurs seulement, mais des charges, et il est certain qu'un député, sénateur, maire de sa commune peut-être et, par surcroît, ministre et président du Conseil, ne peut pas remplir utilement les fonctions de conseiller général. Le moment approche où ce système sera définitivement condamné par les meurs, s'il ne l'est pas bientôt par les lois.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

4 août 1892.

Nous avons évité de parler ici du procès Belcheff, dont le dénouement tragique vient d'arracher un cri d'horreur aux honnêtes gens du monde entier. Cette mystification macabre nous apparaissait comme un épisode normal de l'agitation entretenue dans la principauté bulgare par les agents de l'Angleterre et de l'Autriche-Hongrie. Comment supposer que les gouvernements qui tenaient les fils de cette odieuse machination soutiendraient jusqu'au bout l'impoture? C'est pourtant ce qui est arrivé : le crime a été consommé. Les champions de la civilisation occidentale contre la liberté slave, en Bulgarie, ont voulu jeter pour défi, à la conscience européenne, un quadruple assassinat juridique.

Un frémissement de stupeur, quelques malédictions platoniques, et c'est tout : déjà l'incident sort de l'actualité. Et, tandis que l'opinion se détourne vers de nouvelles perspectives, la terreur s'appesantit plus lourde, et comme irrévocable, sur les malheureux Slaves de Bulgarie. Si Stambouloff a voulu leur prouver qu'ils n'ont rien à espérer d'une Europe démoralisée par l'absence de tout contrepois effectif à la suprématie de la Triple Alliance, il n'a que trop réussi. Les tyranneaux de Sofia peuvent braver les grandes puissances pacifiques, enfreindre les traités et poursuivre la série de leurs forfaits : personne ne bougera, et les chancelleries resteront muettes.

Dans un autre ordre d'idées, Stambouloff a été moins heureux. En prenant prétexte de l'assassinat de l'ancien ministre des finances Belcheff, pour impliquer une douzaine de ses adversaires politiques dans un complot imaginaire, organisé de toutes pièces et dénoncé par ses propres agents; en faisant condamner douze patriotes par un tribunal d'exception, après une parodie de débats qui ont roulé uniquement sur des documents fabriqués, sur des témoignages de troisième main, la plupart contredits ou rétractés; enfin, en faisant exécuter sans délai quatre des condamnés, alors que le complot, fût-il prouvé, n'avait pas reçu de commencement d'exécution, Stambouloff voulait atteindre et compromettre le gouvernement russe. Par l'énergie de la répression, il espérait rendre plus vraisemblable l'existence d'un complot et attirer sur l'influence russe une réprobation d'autant plus vive. Il n'est parvenu qu'à faire admirer par tout le monde l'attitude si correcte du gouvernement russe, qui subit avec un impassible dédain ces bravades sanglantes, plutôt que de compromettre lui-même la paix générale. Il compte, lui aussi, sur la justice immanente, et il a le temps d'attendre.

En Angleterre même, Stambouloff paraît s'être quelque peu compromis par le cynisme trop choquant de ses procédés. Les journaux anglais, ainsi que leurs dignes compères austro-hongrois, ont bien fait des efforts pour justifier le procès et les exécutions; mais leur premier mouvement avait été un appel à la clémence du prince Ferdinand. Ils avaient ainsi que la sentence rendue contre les ennemis personnels de Stambouloff était de celles qu'on n'applique pas. Il est probable que l'arrivée de M. Gladstone au pouvoir va mettre le cabinet bulgare dans la nécessité d'adopter des mœurs politiques moins monstrueuses.

La presse française, c'est une justice à lui rendre, a épousé contre Stambouloff et son prince toutes les formules imprécatoires. Elle s'est aussi demandé si quelque gouvernement, fût-ce le nôtre, n'aurait pas dû intervenir en faveur des accusés, soit pour intimider les accusateurs, soit pour arrêter le bras du bourreau? Nullement, et aussitôt répondu les esprits éclairés, qui abondent en France, et dont

l'opinion finit toujours par prévaloir. Que l'Angleterre, que l'Autriche-Hongrie accordent ouvertement leur appui aux aventuriers qui oppriment la Bulgarie, en violation flagrante du traité de Berlin, rien de plus légitime, rien de plus conforme aux saines doctrines. Mais une intervention de la France, et surtout de la Russie, libératrice des Bulgares, dans les affaires du prince Ferdinand, non pas même pour rappeler le traité de Berlin, mais pour une simple question de justice et d'humanité, ce serait une ingratitude contraire à tous les bons principes, une perturbation intolérable de l'ordre européen! La civilisation, ainsi provoquée par la barbarie, se dresserait aussitôt et mettrait l'Europe à feu et à sang.

**

Une dépêche de Libreville a provoqué, cette semaine, une vive émotion en France et en Belgique. Depuis environ cinq mois, c'est-à-dire depuis le moment où les Européens les ont munis de fusils à tir rapide, les soldats indigènes de l'état du Congo n'ont cessé de harceler nos postes militaires et d'y faire des victimes. Cette fois, ils ont attaqué un poste français sur la rivière Kotto; ils ont tué un Français, M. de Poumayrac, et deux Sénégalais qui gardaient un pavillon français.

Le premier soin des journaux de Bruxelles a été de ne voir là qu'un incident de frontière, regrettable sans doute, mais dénué de toute portée sérieuse. Quant au gouvernement congolais, il a mis un empressement marqué à décliner toute responsabilité. D'après son enquête, le meurtre de M. de Poumayrac est le résultat d'une attaque des indigènes, semblable à tant d'autres, et dont les autorités ne sauraient être rendues responsables. Quant à l'assassinat des gardes du pavillon, il aurait été commis par des noirs français révoltés contre leurs chefs.

En France, on ne paraît guère disposé à se payer de ces explications dérisoires. On sait très bien que les indigènes qui attaquent nos postes sont armés par des Européens, afin de pouvoir enlever aux indigènes de nos possessions leurs produits et surtout leurs provisions d'ivoire. On réclame donc une réparation et une indemnité pécuniaire. Plus de faiblesses, assez de concessions : tel est le mot d'ordre général, auquel M. le ministre des affaires étrangères s'est d'ailleurs conformé.

**

Le rapport du capitaine Lugard, sur les affaires de l'Ouganda, est parvenu le mois dernier à Londres. Le capitaine déclare que le conflit entre protestants et catholiques a été provoqué par ces derniers, « autant, du moins, qu'il a pu s'en assurer ». Les intrigues de l'évêque français auraient obligé les Anglais à entrer en campagne pour disperser et pour exterminer les audacieux qui se permettaient de gêner les opérations de la Compagnie de l'Est-Africain! En terminant, le capitaine demande de nouvelles mitrailleuses.

La version du capitaine Lugard est formellement contredite par des témoins anglais, qui déclarent que les catholiques ont été pris au dépourvu par l'agression longuement préméditée des protestants. On l'accuse d'avoir été lui-même l'instigateur de cette agression et d'avoir distribué aux protestants des fusils de l'armée anglaise. Son rapport ne saurait donc mettre fin à l'incident. Et, comme il ressort de ce rapport même que la Compagnie de l'Est-Africain fomenté des discordes religieuses entre les divers groupes d'indigènes qui tous, protestants et catholiques, lui préférèrent leur roi, ce n'est point à elle qu'il faut demander de l'impartialité. La question doit être réglée entre les deux gouvernements.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Le Livre du bourgeois-campagnard, par Ris-Paquot. (In-8°, 353 gravures); *Manuels pratiques*, par G. Fraipont et M^{me} L. Rousseau. (Renouard Laurens.)

Après *l'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison*, et *le Livre de la femme d'intérieur*, voici le *Livre du bourgeois-campagnard*, qui continue et complète l'intéressante série d'ouvrages pratiques de M. Ris-Paquot. Ce nouveau volume intéresse une clientèle d'autant plus nombreuse que tout le monde, plus ou moins, réside à la campagne une partie de l'année, et que bien peu de gens possèdent les notions indispensables pour y utiliser leur temps d'une façon à la fois intelligente et agréable. L'auteur s'est attaché à passer ici en revue toutes les questions relatives à l'habitation, au mobilier, à la culture du jardin fruitier et potager, aux produits de la ferme, à l'élevage des animaux domestiques, à la fabrication des boissons, au dressage des chevaux, à l'éducation des chiens, à la chasse, la pêche et le canotage, aux jeux d'adresse et de société. C'est là une véritable encyclopédie des choses rurales, présentée sous une forme attrayante. L'auteur, on le conçoit, n'a pu qu'effleurer un bon nombre de questions; mais il donne toujours des renseignements pratiques et d'une exécution facile, qui peuvent remplacer pour les campagnards improvisés l'expérience du cultivateur de profession.

**

Sous ces titres divers : *l'Art de prendre un croquis*, — *l'Art de peindre les paysages*, — *l'Art de peindre les marines*, — *l'Art de peindre les fleurs*, le dessinateur G. Fraipont, professeur à la maison d'éducation de la Légion d'honneur, vient de faire paraître quatre petits traités destinés à permettre aux débutants de s'essayer avec succès dans les divers genres de dessin et de peinture. Les conseils de l'auteur, simples, clairs et précis, et commentés par de nombreux modèles, seront utilement mis à profit par les amateurs qui préfèrent le crayon ou le pinceau à l'objectif photographique.

**

L'Art d'entretenir les fleurs et les plantes d'appartement, par M. L. Rousseau, explique non seulement comment il faut soigner les plantes et les fleurs pour assurer leur développement normal, mais encore l'art d'en tirer parti pour la parure féminine, pour la décoration d'intérieur, pour les fêtes religieuses ou mondaines. *L'Art de passer son temps au bord de la mer*, du même auteur, est un vrai livre d'actualité. Grâce à cet utile et attrayant opuscule, tous ceux qui vont chaque année sur nos plages se trouveront en état de s'intéresser à tout ce qui s'y passe. Ils sauront quels sont les poissons, les oiseaux, les plantes et les coquillages que l'on y rencontre; ils connaîtront tous les termes techniques qui servent à désigner les divers organes d'un bâtiment à voiles ou d'un cuirassé; ils seront initiés à la signification des drapeaux de sémaphore, de la couleur des bouées, des feux d'un phare. Ils seront parfaitement renseignés aussi sur les distractions que l'on peut trouver au bord de la mer, pêche, chasse, recherche des coquillages, dessèchement des plantes marines, et sur les précautions pratiques et hygiéniques qu'il convient de prendre au point de vue du vêtement, des bains et du mal de mer.

**

Les Étapes d'un touriste en France : Promenades et excursions dans les environs de Paris, par Alexis Martin. (In-12, Hennuyer.) — *La Vieille France : la Touraine*, par Ro-

bida. (Grand in-8°, Librairie illustrée.) — *Guides-Joanne*. (Hachette.)

La collection des *Étapes d'un touriste* vient de s'enrichir d'un nouveau volume de M. Alexis Martin, dont nos lecteurs connaissent déjà les deux précédents ouvrages : *Paris et Tout autour de Paris*. L'auteur entreprend maintenant une série d'excursions dans la grande banlieue, dont la première partie est consacrée à la région ouest, celle précisément qui a de tout temps exercé le plus vif attrait sur la population parisienne. Il débute par une promenade autour de Saint-Cloud, suivie d'une excursion de Sèvres à Versailles, qu'il visite en détail, et il nous ramène au bord de la Seine, en traversant la route charmante de Marly, Louveciennes et Bougival. Puis, reprenant les environs de Versailles, il passe en revue Saint-Cyr, les pittoresques vallées de Chevreuse et de la Bièvre, Rambouillet et sa forêt, Dreux et le pays chartrain. Saut-Germain est son dernier point de départ; après avoir décrit la ville et parcouru la forêt, il descend la rive gauche de la Seine par Poissy et Mantes, pour gagner La Roche-Guyon; et revient par l'autre rive, en visitant Limay, Meulan, Triel, Argenteuil et autres localités intéressantes. Au cours de ces voyages, il déroule sous nos yeux tout ce que la nature offre de spectacles séduisants, tout ce qui mérite l'attention au point de vue archéologique et artistique, et il évoque les souvenirs historiques qui se rattachent aux localités ou aux monuments. Son livre, tout en conservant l'utilité pratique d'un Guide, présente de plus l'attrait d'une lecture des plus instructives et des plus attachantes; il est illustré de nombreuses gravures, de vues panoramiques, de cartes et de plans topographiques dressés avec une minutieuse exactitude.

**

Après *la Normandie et la Bretagne*, voici la *Touraine*, qui forme le troisième volume de la *Vieille France*, dont la Librairie illustrée a commencé récemment la publication, et qui a été accueillie par les bibliophiles aussi bien que par les habitants de chaque région avec une faveur méritée. Cette description de la France d'après la division des anciennes provinces est, en effet, du plus haut intérêt et constitue, au point de vue de l'illustration, une œuvre vraiment originale. L'auteur, M. Robida, est un artiste de grand talent, qui sait voir et rendre ce qu'il a vu par la plume aussi bien que par le crayon avec autant de netteté que de pittoresque. La Touraine offrait à ses observations un champ merveilleux, car il n'est pas de région plus riche en monuments de premier ordre. Orléans, Meung, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Azay-le-Rideau, Loches, Chenonceaux, Romorantin, Sablé, Angers, Saumur, Montreuil-Bellay, Thouars, Chinon et Vendôme, toutes villes qu'il a successivement parcourues, sont peuplées de vieilles maisons, d'hôtels du moyen âge fort bien conservés et de curieuses églises; leurs châteaux comptent parmi les plus merveilleuses productions de la Renaissance. Il y avait trop à dire ici pour pouvoir s'étendre longuement; l'auteur a passé rapidement en revue toutes ces richesses artistiques, s'attachant de préférence à dessiner les plus caractéristiques. Les planches hors texte, tirées en lithographie, qui illustrent son ouvrage, forment une collection de vues qui suffirait seule à assurer le succès du volume.

Émile Raunié.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE ROYALE DES LINGUISTES. — Rome et l'État romain après 1789. — Tel est le titre d'une intéressante autobiographie publiée dans les *Comptes rendus* de l'Académie par les soins de M. G. Lombroso. L'auteur de ces mémoires, qui n'étaient pas originellement destinés à la publicité, est Francesco Orioli, né à Vallerano en 1783, mort à Rome en 1856, qui joua un rôle important dans les sciences, dans les lettres et dans la politique. Malgré leur caractère tout intime, ils renferment des renseignements précieux sur Rome et les États romains pendant la période qui va de la révolution de 1789 à celle de 1830. On y retrouve notamment un tableau fidèle de l'agitation politique dans les villes italiennes pendant la république romaine et de la réaction qui suivit la chute de Napoléon. L'auteur nous fait connaître en détail la situation de la contrée qu'il habitait en 1798 (Montefiascone, Viterbe, Orvieto) et nous trace un tableau très complet des mœurs révolutionnaires dans cette région. Suit une description du triste passage de Pie VI, le *peregrinus apostolicus*, partant pour la France et dont on devait voir repasser, deux ans plus tard, le char funèbre. Orioli, nommé professeur à Bologne, prit part à la révolution qui éclata en Italie à la suite des journées de Juillet; il devint vice-président de l'assemblée révolutionnaire et ministre de l'instruction publique du nouveau gouvernement. L'autobiographie s'arrête à cette date. Dans sa tournée dans les provinces insurgées, Orioli raconte que, se trouvant à Pologno, deux étrangers se présentèrent à lui et lui demandèrent si le gouvernement de Bologne voulait leur permettre de combattre pour la liberté et l'indépendance de l'Italie. C'étaient les fils de la reine Hortense. Accueillis favorablement par Orioli, ceux-ci se firent connaître, levèrent une compagnie de volontaires et mirent à l'essai un nouveau système de défense pour suppléer à l'artillerie qui faisait défaut.

— *Le Songe et les visions des martyrs.* — On sait, dit M. Le Blant, que l'antiquité croyait aux songes; des personnages faisaient métier de les expliquer, et un auteur célèbre au temps des Antonins, Artémidore, consacrait, comme tant d'autres, un traité à leur interprétation. L'avènement de la foi du Christ ne devait rien changer à une croyance dont la marque se trouve à chaque page dans l'Ancien Testament. Aussi bien que sur les marbres, les formules *visu mortuus, somno morituis, admonitus per visum, per soporem* abondent dans les textes chrétiens, rappelant qu'averti par des rêves, on a obéi à ce que les anciens tenaient pour des commandements venus du Ciel. L'Évangile s'ouvre par des récits de révélations reçues en songe. Pour les hommes d'autrefois, de quelque temps, de quelque race qu'ils puissent être, la conception d'une vision est la même: c'est toujours un spectre d'une taille surhumaine et lumineuse. Chez les chrétiens des premiers siècles, les visions du sommeil ou de l'extase revêtent les mêmes formes: pour eux, le Christ est un géant. C'est surtout au temps des martyrs que nous voyons se multiplier les récits des songes souvent curieux par les détails qu'ils révèlent sur les choses d'autrefois.

M. Le Blant décrit ensuite en détail les visions de plusieurs martyrs, saint Cyprien, sainte Perpétue, Polyeucte, etc. Parmi les plus gracieuses pensées où se soit complu le christianisme naissant figure le sens symbolique attaché aux fleurs aimées entre toutes par les anciens: la violette, le lis et la rose. La première était, pour les fidèles, l'emblème des veuves saintes; le lis, celui des vierges; la rose pourpre, que les fables païennes disaient née du sang d'Adonis, symbolisait celui des martyrs.

M. Le Blant montre cette croyance encore en pleine vigueur au ix^e siècle. Saint Cyprien croyait fermement au caractère divin de certaines visions, de certains songes, et les meilleurs d'entre les fidèles partageaient cette confiance du grand évêque. Malgré les doutes et les railleries, l'âme de ceux qu'attendait le martyre s'exaltait au brillantes visions qui leur montraient les merveilles d'en haut, à la vue des anges du Seigneur éblouissants comme des éclairs, à l'appel de ce pasteur céleste dont l'art chrétien multipliait partout l'image.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Fouilles en Afrique.* — M. Gsell communique une note sur les fouilles faites, l'année dernière et cette année, à Tipasa, par M. l'abbé Saint-Gérard et par lui, et dont M. l'abbé Duchesne a déjà entretenu l'Académie. Il essaye de préciser les différentes époques que l'on peut distinguer dans la basilique de la martyre, Sainte-Salsa, élevée à l'est de la ville, sur la tombe de la sainte. Commencée au iv^e siècle, elle fut embellie au commencement du v^e par Potentius, probablement un évêque, puis agrandie dans la première moitié du vi^e; au vi^e siècle encore, elle était un objet de vénération.

M. Gsell s'occupe ensuite de la chapelle funéraire construite à l'ouest de Tipasa par l'évêque Alexandre, pour contenir les restes de ses prédécesseurs; d'un sarcophage chrétien trouvé par M. l'abbé Saint-Gérard près de là et qui représente le Christ donnant la loi, les quatre Saisons et Moïse frappant le rocher. Il signale enfin une épitaphe métrique du Ras El-Oued, au sud de Sétif, reproduisant des vers d'une silve de Stace.

— M. Toutain lit une note sur le théâtre romain de Simitthu, à Chemtou (Tunisie), dont il a entrepris le déblayement. Ce théâtre, qui n'est ni adossé à une colline ni complètement isolé, présente des particularités de construction qui paraissent intéressantes. La partie inférieure de l'hémicycle de gradins, qui était complètement enterrée, est bien conservée. L'orchestre est pavé d'une mosaïque qui n'est pas encore entièrement déblayée; elle est multicolore. Toutes les nuances du marbre numidique exploité dans l'antiquité à Simitthu y sont représentées. Parmi les menus objets trouvés dans les fouilles, il signale une monnaie de l'empereur Philippe et toute une série de fragments qui paraissent prouver que le théâtre a été transformé plus tard en habitation. On n'a pas encore déblayé la scène.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

11 août 1892.

L'anniversaire du 10 Août n'a pas été célébré à Paris par les manifestations d'enthousiasme éclatantes : à peine quelques discours et quelques punchs de quartier, une démonstration des sociétés républicaines du VI^e arrondissement à la statue de Danton, ont-ils marqué l'anniversaire de cette journée célèbre, qui fut, certes, aussi décisive que le 14 Juillet et le 22 Septembre. Mais les fêtes ont leur destin. L'absence du gouvernement et des Chambres, les vacances générales dispersant dans les campagnes et sur les plages les Parisiens qui ont des loisirs et la jeunesse libérale, n'étaient pas, sans doute, des circonstances favorables. La République définitivement fondée, les grandes luttes terminées ou tout au moins interrompues pour un temps dont on n'aperçoit pas la fin refroidissent les imaginations. Les souvenirs et les traditions de 1789 s'éloignent de plus en plus, et les Tuileries ont été depuis démolies comme la Bastille. Il semble que l'idéal populaire ait besoin de fêtes nouvelles et inédites. Le 14 Juillet restera toujours le grand anniversaire de la Révolution; mais, à côté de cette fête déjà consacrée, il est difficile d'en faire naître d'autres, et elle-même s'éteint lorsque des circonstances particulières ne viennent pas la raviver. Quelles seront les grandes fêtes de l'avenir? Le 1^{er} Mai contenait en soi une idée, mais déjà elle paraît gâtée et compromise.

Le saint de l'heure présente, il n'y a pas à en douter, est Christophe Colomb. Les flottes cuirassées de France, d'Angleterre, de Portugal, d'Allemagne, d'Autriche, de Russie, du Japon, de la République Argentine, se joindront aux vaisseaux italiens pour saluer l'arrivée de la caravelle de Palos dans la rade de Gènes. Le monde entier a les yeux fixés sur cette rencontre pacifique : il semble que ce soit là la fête originale et universelle qui va clore le XIX^e siècle. Christophe Colomb n'a jamais été plus vivant qu'à cette heure aux yeux de l'élite de l'humanité, et il se forme autour de lui comme une union des esprits. Il est le centre de l'humanité pensante, en ce mois d'août 1892. Les diverses parties de la planète n'ont jamais été plus rapprochées par les efforts de la science, et les peuples ne se sont jamais sentis plus près les uns des autres. Il s'agit aujourd'hui de l'Afrique, comme autrefois des Indes; et dans cette œuvre d'investigation du continent africain, la France, avec ses explorateurs pacifiques, comme le capitaine Binger et le lieutenant Mizon, tient une place des plus honorables. On voudrait croire, dans des moments comme ceux-ci, que toutes les nations civilisées peuvent sympathiser autour des dates mémorables de l'histoire humaine et collaborer en commun à l'accomplissement des progrès futurs. Mais tous ces vaisseaux armés, qui sont des citadelles et des bastilles flottantes, brûlent de se bombarder les uns les autres : la guerre est partout présente dans cette paix, et le trafic des esclaves, en dépit de toutes les conférences, n'a jamais été plus florissant et ne s'est jamais fait sur une plus grande échelle que cent ans après la proclamation des Droits de l'homme, non seulement à Paris, mais dans l'univers.

**

La statistique des Conseils généraux est à peu près terminée : avant ce dernier renouvellement, ils comprenaient environ 1980 républicains et 872 conservateurs. Les républicains ayant gagné cette fois-ci 195 sièges et les conservateurs 14, sans relever leurs pertes, on compte maintenant dans les Conseils 2157 républicains, 669 conservateurs et 26 constitutionnels. Les constitutionnels n'ont pas donné

leur mesure sans doute; ils sont à peine au début de leur action, ils pourront se multiplier. Les anciens conservateurs ont fait des efforts considérables pour se soutenir, mais ils n'y ont pas réussi. On a dépensé autant pour ces élections cantonales que pour les élections politiques les plus disputées. On cite dans l'Ouest, dans le Nord, des élections qui ont coûté cinquante mille francs, cent mille francs. Tel conservateur avait acheté depuis deux ans pour plus d'un million de biens fonciers dans le canton où il se proposait de solliciter le mandat de conseiller général. Il l'a emporté de 200 voix sur le candidat républicain. Ailleurs, les distributions de vivres, de charbon et d'argent ont été considérables. La compagnie des pompiers et les orphéons ont été invités au château, non pas la veille, mais le lendemain du vote; le seigneur faisait son élection : n'est-ce pas son droit? Chacun des hommes est revenu avec une pièce de cent sous et les poches bourrées de cigares. Les résultats n'ont pas répondu à de tels sacrifices, mais on compte sur l'avenir. Il est vrai que si de telles mœurs continuent de se propager, la liberté électorale et la République digne de ce nom pourront courir encore des risques.

On nous a écrit de divers côtés que nous avions bien raison de demander que les députés et les sénateurs n'abusent plus à l'avenir des fonctions électives dans les assemblées départementales; mais on nous dit en même temps : « Savez-vous pourquoi le député tient tant à être conseiller général de son canton? C'est pour ne pas laisser un concurrent derrière lui. Le conseiller général a souvent plus d'influence que le député et le sénateur : c'est lui qui est toujours dans le pays, qui demeure en relations quotidiennes avec la préfecture, avec tous les services publics, qui s'occupe de toutes les affaires; et, pendant que le député est à Paris, le conseiller général lui prépare tout doucement une concurrence redoutable... Ce mandat de conseiller général est très lourd, très absorbant, très coûteux. S'il n'était pas d'une utilité capitale pour le député de tenir ce mandat dans ses mains, soyez sûr qu'il s'en allégerait bien volontiers... » Ces réflexions ne manquent pas de justesse et ces raisons du double mandat vous étaient bien connues. Le scrutin personnel d'arrondissement, remplaçant le scrutin de liste, livre la vie publique et les intérêts généraux du pays à des abus très pernicieux; l'esprit local acquiert une prépondérance qui ne devrait pas lui appartenir. Chaque député devient un conseiller général, un conseiller d'arrondissement, et le Parlement, au lieu d'être l'assemblée des représentants politiques de la nation, paraît quelquefois réduit à n'être plus qu'une réunion de conseillers de cantons et de conseillers municipaux.

Les candidats du parti socialiste révolutionnaire n'ont pas été heureux dans ces élections cantonales. A Marseille, le maire socialiste qui avait posé sa candidature a été battu; à Lille les divers candidats socialistes ont aussi été battus. Plusieurs se sont ralliés spontanément au candidat républicain qui avait eu le plus de voix au premier tour. C'est un fait assez notable et nouveau, car les chefs de ce parti professent, on le sait, qu'il est nécessaire de se séparer absolument de tous « les partis bourgeois. » Mais les divers groupes ouvriers sont loin de reconnaître unanimement l'autorité de ces chefs électoraux. A Roubaix, le succès des socialistes révolutionnaires a été complet : le maire ouvrier et cabaretier, M. Carette a été élu; élu aussi Culine. De pressants appels avaient été adressés à la riche bourgeoisie roubaisienne, répandue sur les côtes de Normandie ou de Belgique, mais elle n'a pas cru bon de revenir pour une bataille qui lui paraissait perdue d'avance.

HECTOR D'EPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

11 août 1892.

Jeudi dernier, 4 août, a eu lieu, à Westminster, la première séance du treizième Parlement du règne de la reine Victoria. Les députés nationalistes et les députés libéraux ont salué de trois formidables hourras l'entrée de M. Gladstone, qui venait déjà d'être l'objet d'une ovation populaire dans le square de Westminster. Sur la proposition du chef du parti libéral, la Chambre a réélu comme président M. Wellesley Peel. Cette formalité accomplie, l'honorable *speaker* a reçu les félicitations de la Chambre, dont M. Balfour s'était fait l'interprète, et il a aussitôt remercié ses collègues d'avoir bien voulu lui maintenir leur confiance.

Lundi, le message royal a été lu devant les deux Chambres. Ce document, remarquable surtout par son laconisme, ne renferme qu'un passage qui puisse fournir aux adversaires du cabinet tory le prétexte d'une motion d'amendement et l'occasion d'émettre un vote hostile. La troisième et dernière phrase du discours (laquelle commence par l'ajournement du nouveau Parlement au mois de février prochain) se termine par le souhait que ladite assemblée voudra bien marcher « dans la voie qui a été suivie avec tant de sagesse pendant la précédente session ». Un orateur libéral, M. Asquith, en a pris texte pour déclarer que le gouvernement actuel ayant perdu, depuis les élections, la confiance de la Chambre et du pays, il ne lui appartient plus de diriger la politique nationale. Le devoir de la Chambre est donc de « donner, dès son premier vote, une sanction à celui des électeurs ».

Avant M. Asquith, un député unioniste avait pris la parole pour demander le maintien au pouvoir du cabinet actuel. Les deux partis ont donc pris position dès le premier jour.

L'incident décisif de la première séance a été, en réalité, la déclaration par laquelle M. John Redmond a engagé le vote des neuf parnellistes en faveur de la motion d'amendement à l'Adresse proposée par les libéraux.

On avait considéré jusqu'à présent ces neuf parnellistes comme des antigladstoniens irréconciliables : les voilà ralliés au parti libéral et disposés à en accepter la discipline. La majorité libérale aurait-elle donc su acquérir la consistance qui lui faisait défaut ? Dès lors, les chances que paraissent avoir les conservateurs de fermer l'accès du pouvoir à M. Gladstone se réduiraient à bien peu de choses. La majorité libérale-radical-nationaliste se trouvera probablement unie pour le vote de défiance qui aura lieu, selon toute vraisemblance, au moment où paraîtront ces ligues, et M. Gladstone pourra travailler bientôt à la constitution de son cabinet.

Mais alors que signifie l'obstination de lord Salisbury à retarder sa démission, en dépit des traditionnels parlementaires ? Ne réserve-t-il pas à ses adversaires quelques surprises *in extremis* ? Le magnifique réquisitoire prononcé mardi à la Chambre des communes par M. Gladstone lui porte un coup dont il aura de la peine à se relever.

*
**

Le cabinet autrichien connaît tout récemment encore un représentant du peuple tchèque, le baron Prazak, ministre sans portefeuille, à vrai dire, et surtout ministre sans prestige auprès de ses compatriotes et sans influence auprès du gouvernement. M. Prazak vient d'offrir sa démission, qui a été acceptée. Le même jour, le comte Kueburg, représentant des Allemands dans le même cabinet, était élevé à la dignité de conseiller intime. La capitulation du

comte Taaffe devant les prétentions du parti pangermaniste devient donc à peu près complète.

Les apologistes du président du Conseil autrichien, — on en compte quelques-uns dans la presse française, — se sont empressés de rejeter sur les Jeunes-Tchèques la responsabilité de cette évolution germanophile. Ils prêtent au comte Taaffe l'intention de sauver la Bohême slave malgré elle, en opposant à ses aspirations, si formellement exprimées depuis les dernières élections, la création d'un parti tchèque modéré d'où les Tchèques seraient à peu près exclus : ils n'y seraient représentés que par les grands propriétaires féodaux, dont les mœurs et les tendances n'ont rien d'inquiétant pour les Allemands. On formerait ainsi une coalition « de tous les hommes sensés de la Bohême », dit *le Journal des Débats*, qui devrait bien laisser à *la Gazette de Cologne* ces façons de critiquer la politique d'un peuple dont le seul crime est, en réalité, d'avoir résisté quand même à la germanisation.

L'erreur des Jeunes-Tchèques, c'est de ne pas méditer l'exemple des députés polonais, aujourd'hui les arbitres de la situation en Cisleithanie. L'intransigeance absolue qui les a menés à la victoire, dans les dernières batailles électorales, était non seulement légitime, mais parfaitement habile. Quand ils s'apercevront que le même intérêt supérieur, qui leur inspirait alors cette intransigeance, leur impose maintenant la recherche et la mise en œuvre d'une nouvelle stratégie parlementaire pour tirer parti de leurs succès électoraux, la suprématie des Allemands sera sérieusement menacée.

*
**

Les journaux belges, qui avaient présenté tout d'abord l'assassinat de M. de Poumayrac et de ses tirailleurs sénégalais par des nègres du Congo belge comme un vulgaire incident de frontière, se sont ravisés et l'ont transformé en un véritable conflit diplomatique. Ils contestent les droits de la France sur les territoires où l'incident s'est produit. D'après leur thèse, l'acte du 5 février 1885, fixant les limites conventionnelles de l'État du Congo du côté des possessions françaises, serait devenu caduc par suite d'une nouvelle convention du 29 avril 1887 qui a substitué, sur une partie du cours de l'Oubangui, une limite géographique à ces limites conventionnelles, afin de faciliter les transactions. Cette rectification, opérée pour l'avantage commun des deux États voisins, annulerait l'acte qui fixe au quatrième parallèle la frontière nord du Congo belge.

La France ne saurait admettre ces prétentions, ni consentir à un arbitrage. Son droit est absolument clair. La lettre et l'esprit des traités nous assignent comme frontière le quatrième degré. Notre gouvernement persiste donc à demander satisfaction à l'État congolais. Cette réclamation n'implique, d'ailleurs, aucune animosité contre le peuple et le gouvernement belges, que cette affaire ne concerne pas directement.

*
**

La diplomatie anglaise a eu recours à ses procédés habituels pour maîtriser les velléités d'indépendance de l'émir Abdurrahman. Elle lui a suscité une diversion en lui mettant sur les bras une insurrection *spontanée* des tribus de Hazaras qui peuplent le nord de l'Afghanistan. L'émir a dû diriger sur les rebelles ses forces qui étaient concentrées dans le Bajaur, sur la frontière des Indes.

Sur ces entrefaites, le gouvernement des Indes a eu connaissance de l'occupation des hauts plateaux du Pamir par une colonne russe. C'est jouer de malheur ! Il a aussitôt décidé l'envoi d'une mission à l'émir pour négocier un arrangement au sujet des questions de frontières.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Les Annales des assemblées départementales. Travaux des conseils généraux en 1891, par M. J. de Crisnoy. (In-8°, Berger-Levrault.)

L'ouverture prochaine de la grande session des conseils généraux appelle l'attention sur le nouveau volume des *Annales des assemblées départementales* qui vient de paraître. Il renferme, outre le compte rendu des délibérations sur les affaires courantes ressortissant aux différents services départementaux, un certain nombre de documents particulièrement intéressants.

En *Agriculture*, voici des rapports instructifs sur ce qui se fait dans la Haute-Marne, la Haute-Saône pour la conservation ou la reconstitution du vignoble, et le compte rendu des opérations du syndicat des Chirauble, dans le Rhône, puis une notice sur les opérations de remembrement des propriétés rurales dans l'Est.

Le chapitre *Assistance* est très riche en documents de toute sorte : le projet de loi sur les enfants assistés, la revision de la législation sur la protection des enfants du premier âge, les dépôts de mendicité, la suppression de l'officier de santé et la pénurie des médecins dans beaucoup de régions. — Le chapitre *Chemins de fer* contient aussi de nombreux renseignements sur les conditions d'établissement et les résultats de l'exploitation des lignes d'intérêt local. Les départements ont fait de coûteuses expériences, et l'on paraît, aujourd'hui, disposé à profiter des leçons du passé. — Les parties importantes du chapitre *Finances* sont la suppression du budget sur ressources spéciales qui consacre l'autonomie du budget départemental, et les documents concernant les caisses départementales de retraites dont les déficits, croissants d'année en année, deviennent ruineux pour beaucoup de départements.

En matière de *Voirie*, on est dans une période d'attente qui se prolonge au grand détriment des services, dont les ressources sont trop souvent insuffisantes et mal employées. Il y a là de sérieuses réformes à accomplir. Il est malheureusement à craindre qu'elles ne se trouvent encore longtemps ajournées, tant elles soulèvent d'intérêts opposés, de questions de personnes et même de questions politiques.

La publication des *Annales des assemblées départementales*, qui est déjà à sa cinquième année, paraît assurée désormais par un crédit inscrit au budget du ministère de l'intérieur, et l'intérêt qu'elle offre s'en trouve grandement accru.

* *

Interprétation économique de l'histoire, par J. Thorold Rogers. (In-8°, Guillaumin.) — *La Théorie des changes étrangers*, par M. Goschen, traduction de M. Léon Say. (In-8°, Guillaumin.)

La librairie Guillaumin inaugure une nouvelle Collection d'auteurs contemporains étrangers, avec *l'Interprétation économique de l'histoire*, par feu J. Thorold Rogers, de l'Université d'Oxford. Cet ouvrage, traduit pour la première fois en français par M. Castelot, forme en quelque sorte la synthèse de l'œuvre du savant professeur et offre un exposé complet de l'histoire sociale d'Angleterre. Thorold Rogers avait été frappé de ce fait que dans l'histoire générale l'on a presque toujours complètement négligé l'examen et l'interprétation des faits économiques, qui exercent cependant une influence

décisive sur le rôle et le progrès des nations, et il a voulu reprendre, à ce point de vue spécial, l'histoire de son propre pays. Après avoir étudié les institutions anglaises primitives, il a successivement passé en revue les rapports du capital et du travail, la législation du travail depuis Henri IV et ses effets sur le taux des salaires, les amodiations graduelles du sol et la relation constante du développement agricole avec la richesse publique, l'influence des mouvements religieux et des négociations diplomatiques, la localisation de la richesse, l'histoire de la rente foncière, de la monnaie métallique et du papier-monnaie, les progrès du paupérisme, la formation des industries nationales, les guildes et les contrats d'apprentissage, le commerce colonial, le système protecteur, la dette, les impôts publics et les taxes locales. Toutes ces questions, traitées dans une série de chapitres distincts, forment en quelque sorte une suite de monographies, ce qui s'explique par ce fait que l'auteur avait d'abord exposé le résultat de ses recherches sous forme de conférences à l'Université d'Oxford, ce qui l'avait obligé à imposer un cadre déterminé à chacune de ses leçons. Mais ces monographies sont intimement reliées entre elles par la succession chronologique; elles présentent ainsi une histoire de l'Angleterre d'un genre tout nouveau et d'un intérêt capital, et permettent d'étudier en parfaite connaissance de cause et d'apprécier, d'après des données expérimentales d'une rigoureuse précision, les problèmes sociaux de l'époque moderne.

La Théorie des changes étrangers, de M. Goschen, chancelier de l'Échiquier, traduite par M. Léon Say, forme le deuxième volume de la nouvelle collection Guillaumin. L'ouvrage de M. Goschen, publié en 1881, est promptement devenu classique; il a obtenu quinze éditions en Angleterre, et c'est sur la dernière que M. Léon Say a révisé son travail en y ajoutant un historique du paiement à l'Allemagne de l'indemnité de guerre de cinq milliards, où l'on trouve la preuve décisive des faits et du système exposé par l'économiste anglais. Bien que la question des changes se présente dans la suite des années sous des aspects très variables, M. Goschen s'est placé pour l'étudier à un point de vue si juste et si élevé, qu'il n'est pas de guide plus sûr pour en suivre et en apprécier les multiples transformations. Ainsi, il est fort curieux de trouver dans cet ouvrage, qui a déjà trente ans de date, des événements financiers et monétaires auxquels on ne pouvait guère songer en 1860, notamment la brusque révolution qui s'est produite dès 1874 dans la valeur relative de l'or et de l'argent, et qui a désorganisé tous les systèmes monétaires fondés sur le double étalon. La nouvelle préface rédigée par M. Léon Say pour la troisième édition de l'ouvrage nous donne un bref aperçu des effets produits sur le change par cette révolution. Elle explique comment s'est modifiée de ce fait la situation des banques nationales de l'Union monétaire latine, et montre que, dans la situation actuelle, l'argent de leur encaisse est devenu pour ainsi dire une mine inexploitable, sans valeur et sans marché. Cet argent ne constitue plus qu'une monnaie d'appoint, utile simplement à l'intérieur, et dont l'industrie et le commerce ne peuvent tenir aucun compte pour le règlement des grandes opérations internationales.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Le monnayage gaulois de la Belgique.* — Étudiant l'origine de ce monnayage, M. de Barthélemy expose que les statères macédoniens apportés par le commerce sur le littoral septentrional de la Celtique furent imités, vers le commencement du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, dans la partie de l'île de Bretagne peuplée par des colonies venues de Belgique. Celles-ci transpirent l'usage de la monnaie dans la Belgique septentrionale. Pendant le premier tiers du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, les Bretons s'inspirèrent des types romains pour la monnaie d'argent et de bronze; ils furent imités par les Belges et les Celtes du littoral. La monnaie d'or reste gauloise jusqu'à sa disparition; les monnaies d'argent et de bronze reflètent l'influence romaine.

Les Hétéens ou Hitites. — M. J. Halévy communique des documents nouveaux sur cet empire oublié des Hitites ou Hétéens, qui n'est connu que depuis quelques années. Il s'agit de deux inscriptions sémitiques du IX^e et du VIII^e siècle avant notre ère, qui ont été découvertes à Zindjirli, à l'extrême limite de la Syrie du Nord. Le Comité oriental allemand a permis à M. Halévy de prendre copie de ces deux textes qui se trouvent au musée de Berlin et qui n'ont pas encore été livrés au public. Malgré les mutilations subies par les monuments, M. Halévy est parvenu à en déchiffrer l'écriture en grande partie effacée et à en saisir le sens. Ces textes ont été gravés par deux rois du pays de Yadi ayant régné à un intervalle d'environ cent ans et portant le nom de Panammou. Panammou II était vassal de Tiglatpileser, roi d'Assyrie, qui opéra la première transportation des dix tribus d'Israël. La langue de ces inscriptions n'est pas l'araméen, mais un dialecte phénicien très rapproché de l'hébreu et légèrement influencé par l'araméen. Il était parlé par les Hitites ou Hétéens. L'opinion qui considère les Hitites comme un peuple non sémitique doit donc être définitivement abandonnée. Quant aux hiéroglyphes qu'on a découverts dans plusieurs parties de l'Asie Mineure, ils sont d'origine anatolienne et non syrienne. Les quelques textes de ce genre qu'on a trouvés à Hamath et à Alep sont dus à des conquérants anatoliens dont la domination n'a été que passagère.

Ces textes nous font connaître une série de quatre rois qui ont régné dans le pays de Yadi. Le plus ancien, nommé Karal, semble avoir été le fondateur d'une nouvelle dynastie. Il fut combattu par un parti hostile qui réussit à le tuer; son fils Panammou parvint cependant à s'emparer du trône, et son règne fut une époque de paix et de prospérité. C'est lui qui fit faire la statue de Hadad, le dieu suprême des Hitites, et qui grava l'inscription sur le corps du dieu. Le règne de son successeur, son fils Barçous, fut de nouveau troublé par une révolution de palais dans laquelle il perdit la vie. Panammou, son fils, échappa au massacre et vécut dans la retraite, dans un état voisin de la misère. L'arrivée de l'armée assyrienne, sous le commandement de Tiglatpileser III, changea cette situation, et Panammou II fut rétabli sur le trône de Yadi comme satrape assyrien. Panammou II jouit jusqu'à la fin de ses jours de la confiance de son suzerain, et, quand il mourut, la garnison assyrienne lui fit des funérailles magnifiques. Son fils Bar-Berkoub lui succéda, et semble avoir régné jusqu'en 722, année de l'avènement de Sargon, le destructeur de Samarie. Depuis cette époque, la Syrie du Nord fut gouvernée par des satrapes assyriens.

ACADÉMIE ROYALE DES LINGUISTES. — *Les portraits de Virgile et d'Horace à Pompéi.* — Dans les *Notizie degli Scavi*, nous trouvons quelques détails intéressants sur cette découverte dont M. Boissier a entretenu récemment l'Académie. Voici les plus importants que nous empruntons à la notice de M. Sogliano. C'est dans le *tablinum* d'une modeste maison

que furent trouvés les deux médaillons ou petits tableaux ronds, de 0^m,31 de diamètre. Ils occupaient l'un et l'autre le milieu du panneau des murs latéraux. Dans le médaillon du mur oriental était peint de face le buste d'un jeune homme imberbe, la tête ornée d'une grande couronne de laurier, et vêtu de la toge blanche. A sa main gauche on voyait un *volumen* blanc enroulé; à l'une des extrémités se détachait une *languette* blanche sur laquelle on avait écrit en lettres cursives noires le mot : *Homerus*. Bien que l'exécution soit plus que médiocre, les yeux ont cependant une certaine expression : on dirait les yeux d'un homme inspiré.

L'épigraphie nous apprend que le volume contient les poèmes homériques, le buste ne peut représenter que Virgile, qui était très populaire à Pompéi. Le décorateur pompéien, en le représentant sous les traits d'un jeune homme, n'a fait qu'exagérer le type que nous offrent les miniatures des XI^e et XII^e siècles et qui dérive certainement d'un original antique de l'époque impériale.

Dans le médaillon du mur occidental est peint aussi de face le buste d'un jeune homme sans barbe, la tête également couronnée de laurier. Devant l'épaule droite, on voit le *volumen* enroulé, d'où se détache une *languette* blanche portant en lettres noires l'épigraphie : Sapho. Le volume contenant les poésies de Sapho, on songe, dit M. Sogliano, tout naturellement à Horace, qui a uni son nom à celui de la grande poétesse de Lesbos et qui, seul parmi les poètes latins, est digne de faire pendant à Virgile. En fait, Juvénal nous apprend que, de son temps, les bustes des deux poètes se voyaient dans les écoles à côté l'un de l'autre. Sans doute, les poésies d'Horace étaient inconnues du *profanum vulgus*; en effet, les nombreuses inscriptions murales de Pompéi ne nous en ont laissé aucun souvenir; mais cela n'empêche pas qu'un Pompéien, homme de goût, ait pu avoir un culte pour le grand poète lyrique et ait désiré placer son portrait à côté de celui de Virgile, dans son *tablinum*.

Les deux portraits pompéiens, ajoute M. Sogliano, n'ont évidemment aucune authenticité; ce sont des œuvres de fantaisie; néanmoins, ces documents ne sont pas à dédaigner si on les compare aux médaillons contorniates et aux miniatures qui, seules, jusqu'ici, nous fournissaient les portraits des deux plus grands poètes latins.

— Les *Notizie* publient aussi la description d'une maison romaine du Palatin, qui devait appartenir à un riche patri-

cin. La notice de M. Marchetti est accompagnée d'un plan de l'édifice et de reproductions photographiques des peintures trouvées dans une des pièces déblayées, probablement le *triclinium*. Ces peintures représentent des scènes de banquet. On y voit des personnages, les esclaves du *convivium*, chacun dans le rôle qui lui convient. Les figures ont de 1^m,60 à 1^m,80 de haut. En commençant par la gauche, on trouve d'abord le tricliniarque, vêtu de la tunique *succinta*, qui avance vers la porte, comme pour inviter à entrer dans la salle des convives qui seraient dans l'atrium. Giut, un esclave qui tend la *mapa* à l'invité. Un autre porte avec grâce une corbeille de fleurs; le suivant tient une *capsa* ou *scrinium*, etc. La décoration architectonique qui constitue le fond de la scène est très détériorée. On remarque cependant entre les colonnes trois bustes féminins, à tête nimée, paraissant sortir du calice d'une fleur; des hippocampes, etc.

On avait trouvé déjà au siècle dernier, sur le Celius, des peintures de ce genre qui sont aujourd'hui déposées au musée national de Naples.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

18 août 1892.

La démission de M. le marquis de Breteuil, député des Hautes-Pyrénées, n'est qu'un incident, mais caractéristique et instructif au plus haut point, de l'évolution générale de la politique en France. Les rapports entre les partis, entre les situations, changent avec une rapidité étonnante. Bientôt tout sera devenu méconnaissable. Quelques-uns ne veulent pas s'avouer à eux-mêmes les profonds changements dont ils sont les témoins et dont ils font partie inconsciemment; mais ils ont beau se débattre, fermer les yeux et nier ce qui se passe, ils sont emportés comme une poussière dans le tourbillon. M. Paul de Cassagnac, député du Gers et rédacteur en chef de *l'Autorité*, a dirigé ses plus rudes attaques contre son collègue et ami de la veille, « ce déserteur », « ce lâcheur », qui « cale », qui « canne », qui « capitule » et qui « fiche son camp »; mais M. Paul de Cassagnac a vu les dernières élections cantonales se tourner contre lui-même dans son département; il a perdu la majorité dans son Conseil général, fâcheux symptôme pour les prochaines élections législatives.

Aussi comprend-on qu'il n'ait pu lire sans un tressaillement intérieur ces paroles de M. de Breteuil à ses électeurs d'Argelès: « J'ai pris la résolution de quitter la Chambre des députés, où je ne crois plus, en toute conscience, représenter vos véritables opinions, et je viens d'envoyer ma démission au président de cette assemblée? » Combien d'autres pourraient en dire autant et doivent être convaincus dans leur for intérieur qu'ils ont cessé aussi de représenter les véritables opinions de leurs électeurs?

M. de Breteuil n'était pas un seigneur de mince importance dans son parti, jusqu'au jour où il a résolu de le planter là, au milieu de ses inconséquences et de ses agitations vaines. On vantait son bel air, son courage, son éloquence et ses magnifiques relations! Il s'était comme révélé au public par le discours qu'il prononça en 1888 sur le budget des affaires étrangères. Il revenait à cette époque de Saint-Pétersbourg. Il s'était assis à la table du tsar, et l'on se chuchotait aux oreilles qu'il avait apporté à la tribune française l'écho des pensées et des sentiments de l'empereur de Russie. L'un des premiers, le premier peut-être, il s'était exprimé sur le compte de la Triple Alliance avec beaucoup de liberté d'esprit; il avait analysé et comparé les forces en présence comme un homme qui sait les choses et qui sait les dire dans les termes les plus justes et les plus politiques. Il avait montré qu'entre la Russie et la France, d'une part, et la Triple Alliance, de l'autre, la partie n'était pas inégale. « Les coalisés étaient divisés entre eux; qui pouvait croire que les Habsbourg étaient prêts à suivre le Hottenzollern jusqu'au bout? L'Italie a trop de finesse, un attachement trop fidèle à ses propres et exclusifs intérêts pour se laisser entraîner dans des aventures périlleuses. M. Crispien ne représente pas, autant qu'on pourrait le croire, les véritables sentiments de son pays. Il faudrait ne pas connaître l'Angleterre pour penser qu'elle contracte ainsi des engagements sur le continent, et sa grande affaire n'est-elle pas en Asie?... » Tout cela dit d'un ton d'autorité, avec des façons diplomatiques. M. de Breteuil était l'homme du jour, applaudi à gauche comme à droite, et il avait surtout ce mérite, étant de droite, d'avoir donné des satisfactions précieuses à nos sentiments patriotiques. Les conservateurs le présentaient comme le créateur de l'alliance franco-russe, et, le jour où ils seraient au pouvoir, voilà leur ministre des affaires étrangères tout trouvé!

Aujourd'hui, il les abandonne: M. de Breteuil n'est plus qu'un homme léger et sans conséquence, qui n'a jamais eu

de poids dans son parti! Petite perte, après tout, et qui ne vaut pas tant de discours! Mais les discours continuent, et les fureurs, l'injustice, les commentaires interminables prouvent assez combien on se préoccupe de l'acte de M. de Breteuil, qui a en effet, par lui-même, une portée étendue, quelle que soit l'appréciation qu'on puisse avoir sur son auteur.

Cela devait être fait par l'un ou par l'autre, sans doute; une telle résolution est aujourd'hui si naturelle, elle sort tellement des entrailles de la situation, que M. de Breteuil ou quelqu'un devait se faire l'honneur de la prendre. L'opération des monarchistes ralliés, qui n'auraient en vue que d'obtenir la récompense immédiate de leur acquiescement et qui passent, sans observer les règles éternelles de la transition, de la haine de la République aux déclarations républicaines les plus éclatantes, est singulièrement atteinte par une réflexion comme celle-ci: « Je crois qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à ceux qui déployaient hier toute leur énergie à détruire la forme du gouvernement, de renoncer tout à coup et sincèrement à des convictions raisonnées et profondes. — Je comprends, je ne crains pas de le dire, les justes défiances que des conversions aussi subites doivent inspirer au suffrage universel comme au parti républicain. »

Aux élections de 1893, les républicains n'auront qu'à reprendre ces expressions de M. le marquis de Breteuil pour les opposer aux prétentions des monarchistes trop indiscrets.

Si nous étions dans un état parlementaire régulier, où les lois les plus certaines et les plus élémentaires de la politique exerceraient leur légitime empire, n'est-il pas vrai qu'on n'attendrait pas le mois de septembre 1893 pour ces élections? On les ferait demain, par la dissolution tout indiquée, et qui coule de source, d'un Parlement qui a vu changer du tout au tout, depuis qu'il a été nommé, les conditions de la politique générale. La position réciproque des partis et des hommes n'a plus rien de ce qu'elle avait il y a six mois. MM. des Rotours, de La Rochefoucauld-Bisaccia, le Gavrian, de Martimpyre, de Poncheville, Benard, et quelques douzaines d'autres, ont toutes les raisons les plus graves pour suivre l'exemple de l'ancien député d'Argelès, et, dans son ensemble, le Parlement de 1889 représente d'une manière bien imparfaite sans doute l'état de l'opinion à la fin de 1892.

**

Pour 2 fr. 55, aller et retour, avec une diminution de tarif de 50 pour 100, les socialistes belges sont venus fraterniser avec les ouvriers socialistes du Nord; les membres du *Vooruit* de Gand ont fêté à Roubaix l'inauguration d'un établissement de même ordre et qui se nomme *la Paix*. Mais les ouvriers qui ont le suffrage universel sont restés bien en arrière des ouvriers qui ne l'ont pas, en tout ce qui concerne l'organisation de leur classe. Ils avaient d'autres objets d'activité, et ils sont chez nous bien plus intimement mêlés aux autres parties de la nation.

Les organisateurs du Congrès socialiste de Marseille ont lancé leurs lettres de convocation pour le mois de septembre. Ils demandent aussi aux Compagnies de chemins de fer de larges réductions de tarif, qui leur seront très gracieusement accordées. On est toujours curieux de voir combien les moyens d'action de la société moderne servent aux associations ouvrières et à la diffusion de leurs idées, et on trouve que c'est très juste; mais on voit aussi que la théorie géddiste est mal fondée à dire que les ouvriers doivent assurer leur salut par eux-mêmes et se séparer de toutes les autres parties de la nation.

HECTOR DÉPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

18 août 1892.

Encore Stambouloff! toujours Stambouloff! L'Europe entière a les yeux sur lui, la presse ne s'occupe que de lui, et les chancelleries s'épuisent en conjectures sur les motifs de son séjour à Constantinople. La semaine dernière, le premier ministre du prince Ferdinand est arrivé à l'improviste dans la capitale du sultan de la Bulgarie, flanqué de quatre policiers qui ne le quittent jamais. Il y est resté trois jours, et on nous apprend qu'il a eu de longs entretiens avec le Sultan, avec ses ministres et avec divers autres personnages politiques. De retour à Sofia, il a manifesté une satisfaction sans mélange, sur les résultats de son voyage, par l'organe de l'officieuse *Swoboda*. On peut admettre que cette satisfaction est sincère. Mais que venait-il demander à Constantinople? Voilà le mystère qu'aucune indiscretion n'a encore permis de pénétrer. Chacun restant libre de supposer ce qu'il désire, personne ne s'en est privé. Aussi les bulletins diplomatiques ont-ils été abondamment défrayés depuis quelques jours, et si M. Stambouloff aime à faire parler de lui, comme tout porte à le croire, il doit être content.

Nos confrères de France n'ont pas été brillants dans leurs hypothèses. *Le Temps* et *les Débats*, organes habituels de la pensée gouvernementale, ont déclaré d'un commun accord que la concurrence politique des Grecs et des Slaves en Macédoine avait dû tenir la plus grande place dans les conciliabules du Sultan et de ses vizirs avec Stambouloff. Nous prenons la liberté de faire observer qu'il est bien invraisemblable que Stambouloff ait exposé sa vie pour aller enfoncer, à Constantinople, une porte parfaitement ouverte. Les visées de M. Tricoups sur la Macédoine sont connues du Sultan. La Porte n'a pas besoin des suggestions venues de Sofia pour redouter et combattre un péril qui la menace plus que personne. D'autre part, M. Stambouloff n'a pas eu besoin de se déplacer pour travailler efficacement, quand l'occasion s'est présentée, à supprimer tout ce qui gênait son influence en Macédoine.

Quelques journaux français se sont imaginé que le Sultan avait mandé le premier ministre de son vassal pour lui reprocher énergiquement les assassinats politiques de Sofia. Cette illusion part d'un sentiment louable, mais bien candide, en vérité. Stambouloff aurait eu beau jeu à rétorquer un tel blâme. A côté des monstruosités commises chaque jour sous les pavillons des grandes puissances qui se sont adjugé le monopole du libéralisme et de la civilisation, la pendaison et la fusillade d'une demi-douzaine de patriotes bulgares sont de vieilles peccadilles. D'ailleurs, contre la Russie, la fin justifie les moyens. Stambouloff n'a fait que se conformer à cette devise occidentale, et les journaux français sont ridicules avec leurs airs indignés.

Ce qui paraît certain, c'est qu'à Vienne, à Berlin et à Londres même, les patrons et amis du dictateur bulgare ont été choqués, non de ses actes, mais de cette ostentation de cynisme qui les caractérise.

Stambouloff a parfaitement compris que personne n'osait approuver ouvertement ses derniers exploits, sa situation personnelle se trouvait quelque peu atteinte. Il avait besoin, pour raffermir cette situation, de frapper un coup sur l'imagination de ses compatriotes. Il a donc fait le voyage à Constantinople, non pour demander la légitimation de son gouvernement usurpateur, — il est trop avisé pour oser espérer du Sultan une capitulation aussi compromettante, —

ni pour exciter la défiance de la Porte contre M. Tricoups ou contre la diplomatie russe, — il n'avait pas besoin de se déranger pour cela, — mais pour obtenir quelque concession à la fois plus insignifiante et plus pratique. Il a dû demander, par exemple, au Sultan, de se faire représenter officiellement à l'inauguration prochaine de l'Exposition de Philippiopoli. Une telle condescendance du Sultan ne saurait guère donner prise aux objections des puissances qui se maintiennent fidèlement dans les termes du traité de Berlin. Par contre, elle sera interprétée en Bulgarie comme un pas vers la reconnaissance du gouvernement actuel et comme un succès de sa politique. Ainsi sera produit l'effet que cherchait Stambouloff en faisant à Constantinople une subite apparition. L'événement ne tardera guère à montrer si nous avons vu juste.

* *

Lord Salisbury, atteint par un vote de défiance (40 voix de minorité), a dû céder la place à un ministre Gladstone. Il paraît qu'il ne quitte pas les affaires sans esprit de retour, et qu'il aurait même dit à l'empereur Guillaume, lors de son récent séjour en Angleterre : « Dans six mois, nous serons de nouveau maîtres du pouvoir. Le ministre Gladstone ne peut être qu'un intermédiaire. »

L'espoir des conservateurs et de la reine Victoria, qui les honore de ses préférences, c'est que les Gladstoniens, avec leur programme démocratique, vont se heurter à l'opposition des lords, et qu'ils devront bientôt passer la main. Mais, cette fois, ils se payent d'illusion. L'essentiel est de savoir si M. Gladstone est bien maître de sa majorité. Or tout porte à penser que les velléités de dissidences s'effaceront devant les profits évidents et certains de la discipline. Dès lors, le chef du gouvernement libéral peut mettre à exécution la menace qu'il a insinuée dans son dernier discours en prévoyant l'éventualité du rejet du *Home rule* par la Chambre des lords : « Ce rejet n'imposerait pas un terme aux devoirs du gouvernement libéral. » Battu sur ce point, le redoutable parlementaire pourra faire expier durement aux conservateurs leur aveuglement. L'Angleterre est en pleine évolution démocratique. Si on l'y réduit, M. Gladstone prendra la tête du mouvement, et, pour avoir repoussé le *Home rule*, les conservateurs se trouveront, du jour au lendemain, sur un terrain beaucoup plus périlleux pour les tendances et pour les privilèges qu'ils représentent. Si leur opposition au programme libéral se montre par trop intransigeante, M. Gladstone pourrait bien leur jouer le tour de mettre à l'ordre du jour, par exemple, la suppression de la Chambre des lords, et de créer, sur cette question, une agitation qui mettrait de son côté non seulement les rieurs, mais aussi les électeurs. Les privilégiés anglais seront bien imprudents s'ils poussent leurs adversaires à prouver qu'ils sont très impopulaires et encore plus vulnérables.

* *

Une crise ministérielle vient d'éclater à Belgrade. Le cabinet Patchitch a remis sa démission aux régents.

Nous attendrons, pour apprécier cet événement, des détails plus complets que ceux des agences d'information.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art de vivre, par le Dr Gustave Simon, préface de M. Jules Simon. (In-12, Armand Colin.)

Si le Dr Gustave Simon a simplement intitulé le volume qu'il publie : *l'Art de vivre*, et non *l'Art de vivre longtemps*, comme l'ont fait à diverses reprises ses devanciers pour des ouvrages analogues, c'est sans doute autant par modestie que par tact; il n'a pas voulu promettre plus qu'il ne pouvait tenir ni s'exposer à être taxé de charlatanisme. Mais, en réalité, l'art de vivre n'est pas autre chose que l'art de vivre longtemps. En nous enseignant les règles de l'hygiène qui doivent présider à l'éducation du corps, pour lui donner la santé et la vigueur, l'auteur nous initie aux seuls moyens efficaces de le préserver d'une déchéance prématurée et de le faire durer au delà des bornes ordinaires. Michelet prétendait que si l'on meurt c'est parce qu'on le veut bien; dans ce paradoxe fantaisiste, il y a une bonne part de vérité: si l'homme ne peut pas échapper à la mort en fin de compte, il dépend de lui du moins de lui résister très longtemps. C'est là précisément ce que le docteur G. Simon s'est attaché à mettre en évidence. Pour éviter l'aridité d'un exposé dogmatique, il raconte l'histoire d'une femme à partir du moment où elle dirige le foyer domestique, et il intercale dans son récit les règles qui doivent présider à l'éducation physique, intellectuelle et alimentaire. Il explique ainsi successivement comment nous devons, d'après les principes d'une rigoureuse hygiène, manger, dormir, nous soigner, faire de l'exercice. Il signale, pour les combattre, nos erreurs, nos préjugés et nos routines; il indique nos misères quotidiennes et les moyens d'y échapper; il retrace, en un mot, l'histoire de notre vie, de ses épreuves, de ses périls et de ses plaisirs, et compare la vie de famille telle qu'on la comprend aujourd'hui avec ce qu'elle sera demain, lorsque les progrès de l'instruction populaire et la vulgarisation des principes de l'hygiène en auront notablement amélioré les conditions.

**

La Vie privée d'autrefois, par Alfred Franklin.
Les Médecins. (In-12, Plon-Nourrit.)

M. Alfred Franklin, dans un ouvrage intitulé *la Vie privée d'autrefois*, que publie l'éditeur Plon et qui en est déjà à son dixième volume, poursuit une enquête fort intéressante sur les arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XI^e au XVIII^e siècle. Le dernier volume, consacré aux médecins, abonde en documents curieux. Tout d'abord, ce n'est pas sans quelque surprise que les Parisiens de 1892, qui jouissent dans leurs murs de la présence de deux mille deux cents et quelques médecins, apprendront que vers 1272, il y a seulement six cents ans, leurs ancêtres n'avaient guère que six à huit médecins pour leur prodiguer des soins. Il faut dire qu'il n'y avait alors que de cinquante mille à deux cent mille Parisiens, — autre surprise, que cette élasticité dans les appréciations statistiques, mais il est impossible d'être plus précis; — il faut dire aussi que les *mîres* et *mirgesses*, les charlatans d'alors, se livraient avec passion et en toute sécurité, — comme aujourd'hui encore, — à l'exercice illégal de la médecine, et que certains d'entre eux s'y faisaient jusqu'à des revenus annuels d'une quinzaine de mille francs de notre monnaie actuelle. Quatre cents ans plus tard, les médecins se font déjà plus nombreux; ils sont bien une centaine; ils ont substitué le titre de *docteurs* à

celui de *maîtres*, et soutiennent des thèses que quelques personnes trouveraient aujourd'hui impertinentes; telles celles-ci : *la Femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature?* — en 1646, — et *les Littérateurs doivent-ils se marier?* — en 1745. Dans les deux cas, la réponse fut, paraît-il, affirmative.

Il paraît aussi qu'au XVIII^e siècle, les médecins étaient après au gain, et que les médicaments, comme aujourd'hui les chapeaux des femmes, étaient soumis à la mode. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter toutes les choses vraiment surprenantes dont est rempli ce petit volume, dont la lecture est aussi agréable qu'instructive.

**

Profiles coloniaux, par J. Pellissier, illustrations de Félix Régamey. (In-8, Faivre et Teillard.)

M. J. Pellissier, qui s'est fait, comme directeur du *Moniteur des colonies*, une place des plus honorables dans la presse périodique par l'ardeur et la conviction raisonnée avec lesquelles il a soutenu la nécessité de développer nos possessions d'outre-mer et de tirer parti de leurs richesses, a eu l'heureuse idée de grouper en volume la biographie de tous ceux qui, à un titre quelconque, ont défendu ou servi la cause de notre expansion coloniale. Tout en rendant un hommage mérité à ceux de nos compatriotes qui, soit en France même, soit au loin, ont prodigué leurs efforts pour assurer et accroître l'influence extérieure de notre pays, il a donné ainsi une idée très juste de notre situation coloniale actuelle. A côté des membres du Parlement, des géographes et des publicistes, on voit figurer dans ses esquisses biographiques des administrateurs civils ou militaires, des industriels, des commerçants, des publicistes. Nous avons été toutefois étonnés de n'y pas trouver notre collaborateur, M. Alfred Rambaud, un des champions de la première heure, qui méritait assurément une place d'honneur. M. Pellissier reconnaît, il est vrai, que sa galerie n'est pas complète, et il se propose de la continuer; il lui sera donc facile de réparer cette omission. Ce qui ajoute à l'attrait et à l'intérêt de son ouvrage, c'est la suite de portraits dont il est illustré; ces portraits, magistralement dessinés par un de nos artistes les plus originaux, M. Félix Régamey, et qui se distinguent par leur relief et leur vigueur, ont été très nettement reproduits par la phototypie.

**

Cobden, *Discours*, avec introduction de M. Léon Say.
(In-16, Guillaumin.)

Le douzième volume de la « Petite bibliothèque économique française et étrangère » comprend une *Lettre* et neuf *Discours* de Richard Cobden, relatifs à la liberté commerciale et aux finances. Cobden a été, comme l'on sait, le plus illustre représentant de la politique du libre-échange, et nul n'a soutenu avec autant de vigueur et de logique la nécessité de la liberté des transactions commerciales et du dévergement rationnel des impôts. On trouvera en tête de ce petit volume une très intéressante étude biographique due à M. Léon Say, qui met en lumière le grand rôle de Richard Cobden dans l'histoire économique de notre temps.

Emile Raunié.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. Levasseur lit un travail qui a pour titre : *Professions relatives à la subsistance du peuple et aux services publics en Gaule*. Il expose d'abord quelle était, à Rome, l'organisation de ces professions et de ces services. Il y avait d'abord les manufactures de l'État, dans lesquelles l'artisan était souvent un condamné, ce qui impliquait une véritable servitude, à laquelle étaient aussi quelque peu soumis les ouvriers non condamnés. Entre le personnel de ces manufactures et celui de métiers libres, il y avait une catégorie d'intermédiaires, celle des industriels et ouvriers servant à l'approvisionnement des grandes villes. Les boulangers, les *navicularii* (armateurs) en faisaient partie. Ils avaient une grande responsabilité, et leurs enfants leur succédaient dans leur profession. Ils étaient, la plupart du temps, récompensés de leurs charges par des honneurs. Ceux qui avaient servi avec zèle et ponctualité devenaient chevaliers et sénateurs. Parmi les *navicularii*, il y avait de grands industriels, propriétaires de navires de 1600 à 2000 tonneaux. Il est probable qu'il a existé en Gaule une organisation semblable après la conquête romaine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Antiquités gallo-romaines*. — M. Héron de Villefosse rend compte des fouilles qui viennent d'être exécutées dans le département des Ardennes par M. Roger Graffin, ancien élève de l'École pratique des Hautes Études. C'est sur la voie romaine qui va de Reims à Trèves en traversant l'Argonne, à l'extrémité du plateau d'Herbeaumont, à Belval-Bois-des-Dames, que M. Graffin a découvert quelques sculptures de l'époque romaine. Ces découvertes méritent d'autant plus d'être signalées que le département des Ardennes est très pauvre en monuments romains.

La première trouvaille fut faite en février 1892, par M. Champeaux, cultivateur à Montretemps. En voulant extraire du sol un obstacle qui s'opposait au passage de sa charrue, ce cultivateur dégaga la jambe gauche d'un personnage drapé. Il trouva également une pierre ornée d'une feuille d'acanthé. Le terrain appartenait à M. Philippoteaux, de Sedan. M. Graffin obtint facilement la permission de faire des fouilles. Les premiers travaux donnèrent de maigres résultats, et, après vingt jours de recherches, il allait abandonner son entreprise, lorsqu'un des derniers coups de pioche amena la découverte d'un bloc considérable de pierre taillée. C'était un groupe, presque intact, représentant un lion terrassant un taureau. Ce groupe, arraché de son piédestal, reposait sur la terre, presque au-dessus d'un puits de très petite dimension, entièrement comblé. On trouva bientôt le piédestal, encore en place, d'un second groupe monolithé, représentant un lion dressé contre un géant. La jambe droite du colosse restait seule sur le piédestal; l'autre jambe, le torse brisé en de nombreux fragments et le lion presque entier furent retrouvés à côté. Il paraît hors de doute que ce groupe représentait Hercule étouffant le lion de Némée.

Les deux groupes se trouvaient au niveau du sol, à quatre mètres environ d'intervalle; ils faisaient face à peu près au pied de la butte et étaient très exactement orientés regardant le nord.

Une tête d'empereur romain, une tête de jeune fille, un dauphin, le corps d'un bélier, un bas-relief représentant une femme jouant de la lyre, des tuiles, des vases en terre cuite, des clous, des monnaies sont également sortis de cette fouille. M. Héron de Villefosse place sous les yeux de l'Académie les dessins des objets découverts qui sont joints à cette communication.

au nom de M. de Sarzec, des éléments nouveaux apportés par les découvertes faites à Tello (Chaldée) pour l'interprétation et la restitution archéologique de l'un des plus antiques monuments de l'art chaldéen, qui est connu sous le nom de *Stèle des Vautours*.

Dans ses différentes fouilles, M. de Sarzec a recueilli trois autres fragments, dont les estampages ont permis d'établir une étroite connexité entre les morceaux retrouvés. C'est le premier travail depuis longtemps rédigé pour la publication de M. de Sarzec, *les Découvertes en Chaldée*, dont M. Heuzey donne communication.

De la confrontation des fragments résulte une première certitude historique : c'est que le prince qui a consacré la stèle est Eannadon, roi de Sirpourla, fils d'Akourgal et petit-fils du très ancien roi Our-nina. Il y était représenté en avant de ses guerriers, frappant ses ennemis; tantôt à pied, tantôt dans un char dont il ne reste qu'une faible indication.

M. Heuzey donne des détails sur l'armement de cette époque reculée, qui ressemble par certains côtés à celui des Assyriens.

D'après les restes de l'inscription, les ennemis vaincus paraissent appartenir surtout au pays de Is-ban-ki (le pays de l'arc, suivant M. Oppert). Il est question de la ville d'Our, sans doute comme alliée de Sirpourla. La stèle étant sculptée sur ses deux faces, le revers paraît avoir présenté un sens plutôt symbolique. Une figure royale ou divine, de grande dimension, tient, d'une main, l'emblème héraldique de Sirpourla (l'aigle à la tête de lion), et, de l'autre, abaisse sa masse d'armes sur des prisonniers qui se débattent pélemêle dans une sorte de nasse ou de cage.

M. Heuzey rappelle à ce propos le passage du prophète Habacuc sur le peuple chaldéen, « qui ramasse les hommes dans son filet, comme des poissons ». Cette tragique conception de la poésie biblique est donc très ancienne en Orient et avait pris forme bien des siècles auparavant dans l'art de la primitive Chaldée.

Archéologie sémitique. — M. Clermont-Ganneau communique à l'Académie trois gemmes antiques à légendes sémitiques recueillies sur divers points de la Palestine par M. Herbert Clark, qui les lui a envoyées de Jérusalem. Ces gemmes viennent enrichir cette série de petits monuments intéressants pour l'épigraphie et l'archéologie hébraïques. M. Clermont-Ganneau étudie ensuite dans un mémoire très complet les légendes de ces gemmes.

— M. J. Halévy termine sa lecture sur les inscriptions de Zindjirli. Il signale la part qu'on prise les Hittites dans la propagation de l'alphabet phénicien. C'est aux Hittites et non pas directement aux Phéniciens que les Arméniens avaient emprunté l'alphabet de vingt-deux lettres pour le transporter jusque dans l'Inde. La connaissance exacte de l'idiome hittite explique l'existence en hébreu de formes grammaticales et de mots qui ne se trouvent ni en phénicien ni en araméen; ce sont des éléments qui se sont introduits en hébreu lorsque les colonies hittites étaient en contact avec les Israélites. Il y a là une preuve éclatante de la vérité de la donnée de la Genèse, qui mentionne des peuplades hittites dans diverses localités de la Palestine, surtout dans la ville d'Hébron, qui a été le séjour habituel d'Abraham et le berceau de la dynastie davidique.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

26 août 1892.

Les conseils généraux renouvelés ont ouvert leur session en nommant leurs présidents et leurs bureaux. qui, sauf cinq ou six, sont tous républicains. La période politique qui a commencé au mois de mai dernier par le renouvellement des conseils municipaux se trouve ainsi accomplie de la façon la plus heureuse. Toutes nos assemblées provinciales ont été rajeunies : conseils municipaux, conseils d'arrondissement, conseils généraux ; elles l'ont été dans le sens républicain le plus manifeste. La République a gagné 2600 conseils de communes ; elle a éliminé les partis monarchiques de presque tous les conseils de départements où ils étaient parvenus à se maintenir. Tout cela s'est fait dans la liberté la plus entière et dans l'ordre le plus complet. Ces quatre mois seront considérés comme l'une des périodes décisives de notre histoire intérieure depuis quinze ans. Ils ont été marqués par l'effondrement de l'opposition d'empire et de monarchie qui a renoncé même à l'espérance, et par cette évolution de la papauté qui a donné aux anciens partis le signal de se rapprocher du gouvernement républicain.

Quelques groupes royalistes, disséminés au Nord et au Midi, essayent encore de tenir la campagne : ils font front des deux côtés, et contre le pape et contre l'opinion publique de leur pays ; ainsi « la jeunesse royaliste » d'Ange, qui se réunissait, il y a quelques jours, avec M. Henri Casenove de Pradine, — reflet d'un grand nom, — et M. Iléon de Barrême. On s'est juré de rester fidèle au roi jusqu'à la mort ; mais le culte monarchique n'a plus une image ou martiale et chevaleresque, ou pure et attendrissante, qui puisse retenir la piété des derniers croyants, et les parlementaires les plus qualifiés, les hommes politiques du parti, « s'effacent silencieusement ou se suicident avec éclat », comme le disait M. Jules Ferry au Conseil général des Vosges.

Le suicide le plus célèbre, le Werther de la monarchie orléaniste, c'est encore M. de Breteuil, qui fait toujours parler de son coup de pistolet, mais un Werther gai et narquois, qui ne s'est jamais mieux porté, quoique mort, et qui a ri lui-même à son enterrement. M. Paul de Cassagnac continue à prendre la comédie au tragique ; celui-là n'a pas envie de se suicider, et, pour montrer qu'il est bien vivant, il frappe à tour de bras sur ses morts et il poignarde ceux qui se sont suicidés ! Quel drame ! ô mon pauvre Shakespeare !

Il paraît que M. de Breteuil et cinq autres, dont M. de Cassagnac lui-même, ont formé, pendant le boulangisme, un comité, dit : « le comité des Six », qui conspirait « à fond » contre la République, et qui joua gaillardement ses six têtes ! C'est à M. de Cassagnac que nous devons ce secret plein d'horreur. L'histoire du comité des Six est bien autrement intéressante que l'histoire du comité des Douze, du comité de l'Union des droites, qui ne fut qu'un paravent. Le terrible directeur de l'*Autorité* nous apprend qu'il y avait, « sous l'apparence boulangiste, une grande et audacieuse conspiration conservatrice et monarchique... Cette œuvre ne laissa rien au hasard... (Bossuet parlait presque aussi bien du grand Condé). Tout fut combiné avec mé-

thode, avec prudence, et exécuté avec énergie... (Mais on n'a rien exécuté du tout.) Malheureusement, l'instrument principal se cassa dans nos mains. Sans cet accident, ça y était ! Et voilà les leçons de l'histoire ! *Nunc erudimini gentes*... C'est toujours ce diable d'accident qui arrive à l'heure où vous ne l'attendez pas et qui gâte tout !

M. de Breteuil, c'est-à-dire le cadavre du suicidé, M. de Breteuil, ainsi jeté en pâture aux chiens de la publicité par son aimable complice, se défend comme il peut. Les quatre autres ne protestent pas moins, MM. de Mackau, de Mun, de Martimprey, M. Piou lui-même, hélas ! car il paraît que voilà les Six qui jouèrent leurs têtes. pendant que M. Boulangier occupait le devant de la scène avec ses épaulettes et son plumet. M. de Mackau, interrogé par le *Gaulois*, dit que cette grande conspiration monarchique et catholique est le rêve d'un esprit malade. Il ne voulait, quant à lui, que la république, mais une république améliorée : « La politique que j'ai suivie a été une politique ouverte et tolérante. Ce que nous poursuivions, c'était le renversement d'une politique fermée, étroite, mesquine, qui n'a pas cessé d'être celle du parti opportuniste depuis qu'il est aux affaires. Je ne sais pas s'il y avait chez les uns ou chez les autres de nos collaborateurs d'alors *des idées de derrière la tête*. Ce que je sais, c'est que dans tout ce que j'ai fait, soit en mon nom personnel, soit au nom du comité des Douze, je n'ai pas poursuivi d'autre but que celui que je viens de vous indiquer. » — Dans le comité des Douze, soit ; mais c'était le comité pour rire : le comité des Six fut l'âme et la conscience de la conspiration ! C'est là que « rien n'était laissé au hasard, que tout était combiné avec méthode, exécuté avec énergie... Voyons, M. Paul de Cassagnac ne dira-t-il pas le reste ? L'univers attentif demande la suite du feuilleton.

Qui le retient ? Quelle réserve a-t-il à garder désormais ? Voici que les républicains du Gers offraient hier le champagne à M. Thoulouse, président du Conseil général, et à la majorité nouvelle, qui remplace la majorité de M. Paul de Cassagnac. « La capitotade » de l'opposition est complète, suivant une heureuse expression de M. Jules Ferry s'adressant au Comice agricole de Raon-l'Étape : « La République est ouverte à tous, disait-il encore ; la République n'est pas un apanage... Les conservateurs ralliés peuvent y apporter leurs idées, mais nous restons obstinément fidèles aux nôtres... » M. Joseph Reinach n'a pas tenu un autre langage à ses électeurs de Digne. La République est une maison hospitalière et c'est une grande maison ; elle est bien certainement ouverte à tous et à une infinité d'idées nouvelles qui ne manqueront pas de se produire avec le temps, mais il y faut le temps, en effet, et, jusqu'à nouvel ordre, il ne semble pas que l'opinion soit prête à se détacher des règles et des méthodes qui ont présidé à la construction de la maison. Est-il téméraire de penser que les élections de 1893 pour le renouvellement de la Chambre seront la confirmation des élections municipales et cantonales auxquelles nous venons d'assister ?

HECTOR DÉPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

26 août 1892.

Reprocher aux Français leur ignorance des questions internationales, c'est devenu aujourd'hui un lieu commun. Il serait plus équitable, pourtant, de s'en prendre aux quelques journaux qui semblent s'être adjugé une compétence exclusive en pareille matière, dans l'unique intention de décourager l'opinion française en l'égarant de parti pris. La récente crise ministérielle de Belgrade nous permet de prendre sur le vif les deux expédients auxquels ces journaux ont recours habituellement pour rendre la politique des nations étrangères à peu près inintelligible pour leurs lecteurs. Invariablement, ils affublent les partis étrangers d'étiquettes empruntées à notre argot politique; et, d'autre part, ils se font une règle de tenir compte seulement des événements parlementaires en des pays où la vie parlementaire n'est qu'un phénomène artificiel, sans affinité profonde avec les aspirations réelles de la population, avec les problèmes qui l'intéressent et avec les mobiles particuliers qui la gouvernent.

Ces deux sophismes sont de véritables pièges auxquels on ne se fait pas scrupule de prendre les sympathies de l'opinion française pour le profit des pires ennemis de la France. C'est ainsi que les pangermanistes du Reichsrath viennois sont désignés à nos sympathies sous l'étiquette flatteuse de *gauche libérale*, tandis que l'on détruit en bloc, sous l'épithète de *cléricaux*, tous les Slaves d'Autriche, y compris les démocrates libres penseurs de la Bohême, c'est-à-dire, sinon tous les amis de la France, du moins tous les adversaires de la suprématie prussienne. C'est ainsi encore qu'on laisse dans l'ombre tout ce qui se passe en dehors du Parlement dans la Hongrie, par exemple, où les deux tiers des nationalités n'ont pas un seul représentant parlementaire.

Cherchez dans ces grands journaux quelques éclaircissements sur le petit imbroglio serbe. Vous saurez que le cabinet *radical* de M. Patchitch vient de démissionner à la suite de quelques désaccords avec le régent *libéral* Ristitch, notamment au sujet d'un traité de commerce avec l'Autriche. Vous apprendrez aussi que les radicaux, qui composent la presque totalité de la Skouptchina, et qui exerçaient le pouvoir depuis un an et demi, seraient devenus et se reconnaîtraient même incapables de gouverner. Enfin, que M. Ristitch vient d'imposer à ses concitoyens un ministère de son choix, après s'être opposé à la nomination d'un candidat radical pour succéder au général Protitch dans le conseil de régence et pour y représenter la majorité; qu'il va donc être obligé de dissoudre la Chambre où son ministère n'aurait pas douze voix, afin de chercher une nouvelle majorité.

Ainsi renseigné, vous penserez sans doute que le régent libéral en prend bien à son aise avec les électeurs serbes et que ses procédés autoritaires auraient peu de succès dans certain pays de notre connaissance. Mais c'est à des radicaux qu'il a affaire, et comment s'intéresser à des radicaux? Vous réservez donc votre jugement et le tour est joué: vous ne savez pas le premier mot de la situation en Serbie. — La vérité, c'est que, dans ce pays, il n'y a pas plus de radicaux que de libéraux, au sens français du mot. Il y a, d'une part, une immense majorité de Slaves aspirant à développer la patrie serbe à l'ombre bienfaisante de la Russie libératrice; de l'autre, les clients de la diplomatie austro-hongroise qui n'iraient pas jusqu'à mettre la politique serbe au diapason de la politique de Stambouloff, mais qui combattent toutes les aspirations patriotiques serbes gênantes pour la mégalomanie maggyare.

Sans doute, les députés nationalistes se divisent lorsqu'il s'agit de réaliser les aspirations communes, et on peut leur reprocher leurs velléités démocratiques, radicales même, si on tient à ce mot. Mais personnifier « l'âme du libéralisme serbe » en M. Ristitch, qui joue tout simplement au dictateur, c'est mystifier l'opinion.

Quels motifs particuliers ont engagé M. Patchitch à passer la main en ce moment, alors qu'il pouvait lutter encore contre l'omnipotence de Ristitch? Les informations sérieuses manquent sur ce point, et c'est probablement la presse russe qui donnera le mot de l'énigme. Le nouveau ministère, constitué à Belgrade le 22 août, est présidé par M. Avakoumovitch. M. Ristitch espère qu'il pourra fabriquer aisément une Skouptchina *libérale*. Reste à savoir si les électeurs serbes se prêteront docilement à l'opération.

La politique internationale n'a présenté, cette semaine, aucun fait bien saillant. En Angleterre, le Parlement vient d'être prorogé jusqu'au 4 novembre prochain, et l'on prétend qu'à cette date il serait de nouveau ajourné à un ou deux mois.

L'État indépendant du Congo vient de répondre à la note de M. Ribot. Il déclare n'avoir encore reçu de ses agents aucune information relativement à l'assassinat de M. de Poumayrac, et il affirme, au surplus, qu'il n'a pas fourni une seule arme perfectionnée aux indigènes. Cette réponse ne termine pas le différend. A ce propos, il est bon de signaler la campagne entreprise par une partie de la presse belge en vue d'obtenir, à l'occasion de la revision constitutionnelle, la faculté pour le gouvernement belge d'acquiescer des colonies, ce qui permettrait de lier le sort du Congo à celui de la Belgique. Cette idée rencontre jusqu'à présent une opposition assez vive dans les sphères politiques.

Les Allemands viennent de donner une fois de plus la mesure de leur intolérance et de leur mauvais foi.

Ils ont refusé de prendre part au quatrième Congrès international des chemins de fer, qui vient d'être inauguré à Saint-Petersbourg par M. de Witte, ministre des voies et communications, sous prétexte que les délibérations ont lieu en français et que tous les actes du Congrès seront également rédigés en français. On s'est fort bien passé d'eux, à vrai dire, comme l'on s'en passera partout, dans le monde entier, s'ils avaient le bon esprit de se tenir à l'écart; et le Congrès de Saint-Petersbourg a été l'occasion d'un échange de manifestations de sympathie entre les délégués français et russes.

D'un autre côté, à la veille de l'ouverture du Congrès des Amis de la paix, qui siège en ce moment à Berne, les Allemands viennent d'inventer l'*irrédentisme suisse* et de le dénoncer comme un péril pour la paix européenne! Cette nouvelle agression contre la neutralité suisse a été perpétrée dans les *Annales prussiennes* par M. Hans Delbrueck, un professeur, naturellement! En Allemagne, pédantisme et militarisme sont les deux faces de l'esprit pangermaniste, et les universités sont des foyers de haine et de convoitise plus redoutables assurément que les casernes.

La presse helvétique, dont on n'a pas oublié la fière contenance à l'égard d'une trop fameuse brochure italienne, se retourne avec la même vigueur contre les imputations perfides du professeur Delbrueck. M. Ruchonnet, conseiller fédéral, qui préside le Congrès de la paix, profitera sans doute de cette occasion pour répondre, au nom de ses concitoyens, aux érudits qui notent déjà les cantonnements des futures invasions germaniques, dans l'intérêt de la paix et de la civilisation, bien entendu.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Triple Alliance et Alsace-Lorraine, par J. Heimweh.
(In-16, Armand Colin.)

Notre collaborateur J. Heimweh continue avec une infatigable persévérance sa campagne en faveur de l'affranchissement de l'Alsace-Lorraine. C'est par de fréquents appels à l'opinion publique qu'il poursuit sa tâche patriotique, comptant beaucoup plus pour aboutir à une solution sur les revirements de la politique européenne que sur l'issue, d'ailleurs problématique, d'une guerre. Dans le nouvel ouvrage qu'il fait paraître, il s'est attaché à examiner le rôle et les conditions d'existence de la Triple Alliance. Les trois souverains qui, d'un commun accord, ont juré de tenir l'Alsace-Lorraine en esclavage et dont le pacte n'a eu jusqu'ici d'autre résultat que d'obliger l'Europe à gaspiller ses ressources en armements, en attendant le jour de la liquidation suprême et des sanglantes tueries, ont obéi chacun à des motifs différents pour engager à long terme la vie, la fortune et l'honneur de leurs sujets.

L'Allemagne, pour conserver et justifier sa conquête, allègue le besoin de venger l'honneur national d'anciennes défaites, la nécessité de se couvrir par une frontière solide, et de prétendus droits historiques et ethnographiques. Mais ce sont là de piètres arguments. D'ailleurs, elle n'a rien fait jusqu'ici pour s'aliéner les pays annexés, et l'Alsace-Lorraine est maintenant la victime de son fanatisme, tandis qu'après la conquête de Louis XIV, la France, pour s'assimiler ses nouveaux sujets, s'était attachée à conserver leurs usages et à améliorer leur condition. Pour l'Autriche, elle est devenue malgré elle l'alliée de l'Allemagne contre la Russie, mais elle n'a souscrit à aucun engagement contre la France, avec laquelle elle entretient des relations très cordiales, et elle veut sincèrement la paix, qui peut seule assurer son salut. Quant à l'Italie, rien ne justifie son adhésion à la Triple Alliance; la cession de Nice et de la Savoie n'est qu'un vain prétexte; ici, du moins, les populations ont été librement consultées et ont spontanément ratifié leur annexion. L'alliance désastreuse avec l'Allemagne est condamnée par une partie du pays, et on peut prévoir le moment où elle sera obligée, pour éviter la ruine, de renoncer à sa politique actuelle.

Lorsque le mécontentement des populations européennes, égarées par les charges de la paix armée, aura isolé l'Allemagne, la solution pacifique de la question d'Alsace-Lorraine aura fait un grand pas, et le jour sera proche où les populations conquises obtiendront le droit de prononcer elles-mêmes sur leur propre destinée.

L'Enseignement supérieur en France : ce qu'il est, ce qu'il devrait être, par F. Lot. (In-12, Welter.)

Le principal intérêt de cet ouvrage consiste à fournir des renseignements précis et à peu près complets sur la situation actuelle de notre enseignement supérieur, dont les publications officielles ne donnent qu'une idée très inexacte. On voit qu'il y a dans nos Facultés beaucoup de professeurs, trop peut-être, mais peu ou presque pas d'élèves, car on ne peut guère tenir compte des boursiers. Quant aux projets de réformes de l'auteur, ils ont le tort grave de ne porter que sur des points de détail; comme la plupart de ceux qui se sont occupés de ces questions d'enseignement, M. Lot

se place à un point de vue trop étroit. D'ailleurs, à quoi bon créer ou transformer des cours qui risquent de n'avoir pas d'auditeurs? C'est la principale objection que l'on peut faire à M. Lot, et il l'a parfaitement compris. De plus, les quelques élèves qui passent de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur arrivent à la Faculté, d'après les affirmations de l'auteur, dans un état d'ignorance effrayant. D'où cette conclusion qu'il faut poursuivre la réforme de l'enseignement secondaire concurremment avec celle de l'enseignement supérieur. C'est là, en effet, qu'est le nœud de la question; tant que l'on n'aura pas réorganisé notre système d'enseignement de façon à ce que la majorité des élèves de nos lycées et collèges soit obligée d'aller compléter son instruction générale dans les Facultés des lettres et des sciences, l'enseignement supérieur n'existera que de nom. Il aura des professeurs, d'excellents professeurs, mais peu ou point d'élèves, et il n'exercera aucune influence immédiate sur le développement intellectuel de la nation.

*
**

Le Monde physique, par le docteur J. Pioger. (In-12, Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

L'auteur de ce travail nous présente un curieux essai de synthèse philosophique de la connaissance humaine. D'après lui, l'introduction de la méthode expérimentale dans le domaine de la spéculation philosophique peut seule nous rendre compréhensible le monde physique et nous éclairer sur l'inévitable relativité de notre connaissance. Tous les phénomènes, aussi bien physiques que moraux, sont susceptibles d'analyse et de synthèse, et leur étude à ce double point de vue nous conduit à une vue générale des choses; nous retrouvons l'unité de l'univers et nous entrevoyons l'unité de la science. M. le docteur Pioger passe en revue, sous une forme simple et claire, les questions les plus ardues du problème des conditions et limites de la connaissance du monde physique. Il nous montre la transition insensible du monde physique au monde organique, et de celui-ci au monde moral ou mental, et partout il met en évidence l'existence des lois qu'il appelle d'équilibration et de solidarisaiton, et qu'il considère comme la cause et la condition nécessaire de tout ce qui existe.

Emile Rannière.

Sommaire du numéro du 14 août de la *Révolution française*, revue d'histoire moderne et contemporaine :]

- I. La petite-fille d'un conventionnel, par Jules Claretie. —
- II. Le club des Jacobins sous la monarchie, par F.-A. Aulard. —
- III. Le constituant Charles Voidel (*Suite et fin*), par Jules d'Auriac. —
- IV. La réunion d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France, par Jules Viguier. —
- V. Réimpressions : *Notice sur la vie de Sieyès*. —
- VI. Documents inédits : Situation de Paris au 18 nivôse au II. —
- VII. Chronique et bibliographie : *La Collection des documents inédits* : projets de publication de MM. Brette et Debidour; *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention*, par M. J. Guillaume; *Correspondance générale de Carnot*, par M. Étienne Charavay. L'agrégation d'histoire.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *De l'initiative des lois de finances dans la Constitution fédérale des États-Unis.* — Dans un mémoire portant ce titre, M. Morizot-Thibault, procureur de la République à Corbeil, étudie cette question si discutée de droit constitutionnel. Après avoir rappelé la règle de la Constitution britannique qui saisit d'abord la Chambre des communes de l'examen du budget anglais, il montre les dangers de cette pratique dans la démocratie.

L'histoire prouve que quand le budget a été établi par l'une des deux Assemblées, l'autre n'a plus qu'un droit de contrôle, et la suprématie gouvernementale reste toujours à la Chambre qui possède l'initiative budgétaire.

Les Américains, lorsqu'ils rédigeaient leur Constitution, devinèrent ces dangers; ils comprirent que, dans la démocratie, les principes nouveaux devaient les porter à donner concurrence l'initiative aux deux Assemblées. Néanmoins ils crurent pouvoir rester fidèles à la tradition britannique et laisser l'initiative du budget à la Chambre basse. Des raisons particulières les décidèrent à maintenir cet usage, bien qu'il fût en désaccord avec leurs institutions démocratiques.

Lorsque la Convention se réunit, la République américaine était composée de treize provinces de puissance et de population inégales. Quand on voulut régler leur participation à la Confédération, un conflit éclata entre elles: les grands États voulaient y être représentés proportionnellement au nombre et les petits demandaient que chaque province y fût représentée également.

Ce conflit ardent menaçait l'existence même de la Convention, aucun des deux partis ne consentant à faire des concessions. Franklin les mit d'accord par une transaction. Le principe de l'égalité de représentation fut admis pour le Sénat et celui de la représentation proportionnelle pour la Chambre des députés, à laquelle fut réservée l'initiative des lois de finances, afin d'éviter l'oppression des grands États par les petits. Cette transaction, comme le fait remarquer M. Morizot-Thibault, n'infirme en rien la doctrine démocratique de l'égalité des deux Assemblées. Les Américains eux-mêmes l'ont bien compris, car dans leurs Constitutions particulières, les deux Chambres ont leur initiative budgétaire. Il en est de même en Suisse.

La première Exposition à Paris en l'an VI. — Dans un mémoire très documenté, M. Guillaume Depping présente l'histoire la plus complète que nous ayons d'un événement qui devait avoir des conséquences si importantes et si fécondes. Cette Exposition des produits de l'industrie nationale, qui devait se tenir pendant les cinq jours dits complémentaires de l'an VI (1798), était liée à la célébration de la fête du 1^{er} vendémiaire, établie en l'honneur de la fondation de la République. Ce qu'on ne savait pas jusqu'ici, c'est que le projet sortit d'une réunion tenue au ministère de l'intérieur, qui avait alors dans ses attributions les arts et manufactures, le commerce et l'industrie.

M. Depping aurait voulu retrouver les noms des personnes qui prirent part à cette délibération; mais, malgré toutes ses recherches, il n'a pu y parvenir. Le ministre de l'intérieur était alors François de Neufchâteau, le poète, homme d'imagination et eprit pratique en même temps, qui avait donné déjà la mesure de ce qu'il savait faire en organisant des fêtes qui avaient admirablement réussi, entre autres celle des funérailles de Hoche, et surtout celle des 9 et 10 thermidor an VI, pour la réception des monuments des sciences et des arts conquis en Italie.

Pour la fête du 1^{er} vendémiaire de l'an VII, on voulut faire quelque chose d'absolument nouveau; c'est ainsi que fut décidée la première « Exposition industrielle ». L'Exposition de 1798 eut lieu au Champ de Mars, sous une série de por-

tiques en bois et en toile, au nombre de soixante, qui étaient comme perdus dans cet immense espace. L'architecte qui construisit ces galeries était Chalgrin, le même à qui est dû le plan de l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Il n'avait à sa disposition qu'une somme de 60 000 francs.

M. Depping fait ressortir l'importance du discours prononcé à l'inauguration. On n'y retrouve point la banalité habituelle de ces sortes de harangues officielles.

François de Neufchâteau y faisait l'éloge des arts mécaniques, les arts utiles, comme il les appelait, opposés aux arts de luxe, beaucoup plus estimés que les autres sous l'ancien régime, et il y prévoyait l'essor que prendrait l'industrie française que la Révolution venait d'émaniciper et de débarrasser de ses entraves.

— La communication de M. Levasseur sur le tonnage des grands navires de l'époque romaine avait donné lieu à certaines observations de la part de M. Picot et de M. Geoffroy. M. Levasseur avait cité des navires de 1500 et 2000 tonneaux. Il démontre, par des textes tirés de Lucien et d'Athénée, que, du temps où vivaient ces auteurs, il existait des navires d'un plus fort tonnage. Dans un passage de Lucien, un matelot fait connaître le revenu produit par le navire de 2400 tonneaux sur lequel il est embarqué. Ce revenu était de 12 talents attiques, ce qui équivaut à environ 67 000 francs de notre monnaie. En capitalisant cette somme au taux de 10 pour 100, on trouve que la valeur du navire était de 667 000 francs environ. C'est à peu près ce que coûte aujourd'hui un navire du même tonnage.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Fouilles en Grèce.* — M. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, communique des renseignements sur les voyages et fouilles exécutés par les membres de l'École pendant le printemps et l'été de 1892.

MM. Ardaillon, Couve, de Ridder se sont partagé l'exploration des îles de la mer Égée. Le but de M. Homolle serait de préparer, par une série de monographies épigraphiques, la publication des inscriptions insulaires.

M. Chamenard dégage en ce moment le temple de Délos. Les inscriptions, qui contiennent sur cet édifice des détails très circonstanciés, permettront d'en donner la description et la restauration les plus précises. M. Joubin a fouillé la ville de Stratos, dont M. Heuzey avait déjà signalé l'importance. Il a déblayé l'agora et le temple, et il a recueilli un grand nombre de terres cuites, ainsi que des inscriptions intéressantes.

— *Fouilles en Egypte.* — M. Maspero rend compte des résultats des fouilles faites par M. de Morgan, le nouveau directeur des fouilles en Egypte.

M. de Morgan s'est attaqué au site de Memphis. Il a découvert, dans les débris du temple de Ptah, divers monuments d'une grande importance. C'est d'abord une grande barque en granit, analogue à celle qui se trouve au Musée de Turin, mais dont les figures sont détruites.

Ce sont plusieurs coles es fragmentés de Ramsès II, et surtout deux figures gigantesques dédiées par ce pharaon et représentant le dieu de Memphis, Ptah à la belle face, debout, enveloppé du linceul des momies et tenant un sceptre à deux mains.

Ce sont enfin des statues isolées, dressées dans une cour ou dans une chambre. Si l'on se rappelle que nous ne possédons aucune image divine de grande taille, — si bien qu'on avait nié l'existence des statues des dieux dans les sanctuaires égyptiens, — on comprendra, dit M. Maspero, toute l'importance de la découverte.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1^{er} septembre 1892.

La Chambre sera, dit-on, saisie à la rentrée de la question de l'indemnité municipale, qui s'est trouvée tout d'un coup et si vivement mise en lumière par les événements de Carmaux. Il paraît évident que si l'ouvrier-maire Calvignac avait reçu une compensation équitable pour le temps qu'il doit consacrer aux travaux de la mairie, l'occasion du conflit avec la Compagnie des mines ne se serait pas produite; ou bien si le magistrat municipal, recevant une indemnité pécuniaire, avait voulu s'imposer à l'atelier et se soustraire au règlement commun, choisissant lui-même ses heures et ses jours, de telles prétentions auraient été condamnées par tout le monde. Dans l'état de choses actuel, on ne peut nier que les citoyens, obligés de gagner leur vie par un labour quotidien, dans la mine, dans la fabrique, sur le chantier, sont rigoureusement empêchés de remplir le mandat municipal que le suffrage de leurs concitoyens leur accorde. Les consuls romains reprenaient la charrue lorsque leur mandat était accompli, mais ils ne pouvaient pas cultiver leur champ et commander les légions à la fois. Le travail agricole, avec sa haute allure de dignité et de noblesse, la conduite de la charrue, du cheval ou du bœuf, sous le libre ciel rayonnant, s'allie encore mieux de toute manière, on en conviendra, avec l'exercice d'une magistrature élective, que le noir labour dans le charbon et le feu de l'usine. Le maire, houilleur, mécanicien ou forgeron, ne passe pas bien aisément et tout à tour de son atelier à l'hôtel de ville, les mains et la figure couvertes de suie, pour retourner ensuite à sa lime et à son marteau.

Nous ne sommes pas encore faits à ces mœurs, et il est douteux qu'elles deviennent réellement possibles. Il n'est pas malaisé de comprendre que des obstacles, non seulement moraux, mais matériels, des difficultés pratiques presque insurmontables, empêchent le travailleur manuel de laisser à tout moment ses outils pour aller prendre l'écharpe du magistrat. Je sais une commune où le maire a célébré des mariages, vêtu de son bourgeois de toile bleue et sortant directement de l'usine; cette simplicité démocratique n'a pas été goûtée de l'ouvrière qui se présentait en robe blanche, avec sa couronne d'orange; elle a paru une amère ironie et une sorte d'outrage à des patrons qui mariaient aussi ce jour-là leur fille. Le bourgeois souillé, non *ideoco pultere sordidus*, non méprisable sans doute, ne paraît pourtant pas à sa place en cet acte de la vie civile et communale. A l'atelier même, l'ouvrier-maire devient une exception gênante pour tous; on ne peut penser qu'il saura entre le soir et le matin commander à la mairie et obéir à son contre-maitre, au représentant de la Compagnie, ni que celui-ci même sache commander comme il faut à son maire. Toutes les relations humaines sont changées et bouleversées. Les rapports du travail et du capital sont modifiés par une nouvelle série de rapports entre le magistrat élu et la Compagnie financière qui le tient à son service. Le consul antique qui retournait à son labour était un homme libre dans la plus haute acception du terme, rentrant à sa ferme et sur sa terre, où il commandait en maître, roi de son domaine et de sa famille; tandis que ce magistrat municipal d'une commune française, qui gagne trois francs par jour en travaillant douze heures chez ses patrons, attaché à l'usine à peu près comme le serf à la glèbe, sans biens, sans propriétés, logé dans une habitation de la Compagnie, d'où elle peut l'expulser demain, privé de tous les appuis matériels nécessaires à sa liberté et à sa dignité morale, ne présente aux yeux et à l'esprit presque aucun des signes aux-

quels se doit reconnaître le citoyen d'une libre république. Il a le droit de suffrage, il vote et il est élu, mais, hors de là, le prolétaire moderne se retrouve dans son implacable nudité! Comment voulez-vous qu'il soit maire de sa commune et que M. le baron, propriétaire de la mine et du village, détenteur de tous les moyens de travail aux environs, s'accommode aisément d'un ouvrier si exceptionnel, ou que cet ouvrier maître se plie, hors de sa mairie, aux humilités de sa condition?

A l'expiration de son mandat, s'il est un bon citoyen, il rentrera dans le rang. Mais, pendant son mandat, comment ferait-il marcher d'accord les devoirs contradictoires et quotidiens d'une situation aussi complexe? Les associations ouvrières pourraient elles-mêmes résoudre une partie au moins du problème, en assurant sur leurs propres ressources une indemnité à leur membre qu'elles ont investi des fonctions municipales par leurs suffrages; mais cette solution même présente les inconvénients les plus graves. Le maire doit-il être à la solde d'une association privée et sous la domination exclusive d'un groupe, ou doit-il être indemnisé par la commune elle-même et sur les fonds publics? Si les maires des communes républicaines passaient à la solde des partis, je comprendrais parfaitement une loi qui empêcherait cet abus intolérable et menaçant pour la tranquillité et la liberté des citoyens.

Cet ouvrier du XIX^e siècle, dans les conditions d'existence qui lui sont faites, ne devrait pas être le premier magistrat et administrateur de sa commune. — Mais s'il l'est cependant, et comment empêchez-vous qu'il ne le puisse être? Cette commune industrielle est, à la vérité, bien étrange par sa constitution même. Elle est tout entière au pouvoir d'une compagnie; sol et sous-sol, et tous les instruments de travail sont dans les mêmes mains. Tout dépend de la mine et ne subsiste que par la mine. Il y a douze cents ouvriers et un chef, qui est le propriétaire et le patron universels. Voilà les deux éléments du suffrage communal. Si les ouvriers n'occupent pas la mairie par le nombre de leurs votes, alors il n'y a pas d'autre alternative: la Compagnie réunira tous les pouvoirs, maîtresse de la mine comme de l'hôtel de ville, unique dispensatrice des salaires comme de l'administration civile. C'est une féodalité renouvelée et aggravée, un despotisme local, qui ajoute aux abus anciens l'usage de toutes les forces industrielles et démocratiques. Le gouvernement et l'État républicains en pourront pas eux-mêmes peut-être accepter sans inconvénient cette situation.

On démontrerait, je crois, par les raisons les plus dignes d'être examinées sérieusement, qu'une telle localité n'est pas une commune, qu'une telle agglomération n'a pas les traits constitutifs d'une vraie commune; et peut-être est-ce là le fin fond de la question. Mais, d'autre part, on ne songe pas et on ne conseille pas de changer le droit communal en France et encore moins de toucher au suffrage universel. Alors on ne voit pas d'autre adoucissement à une situation difficile pour tous que d'accorder légalement au maire une indemnité qui lui permette de remplir honorablement le mandat que le suffrage universel lui a confié.

*

**

Le Centenaire de la réunion de la Savoie à la France sera célébré dans quelques jours à Chambéry et le président de la République y assistera. Cette libre et fraternelle réunion de deux peuples ne mérite-t-elle point d'être rappelée, en effet, comme une grande leçon de politique pour tous les États?

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTERIEURE

1^{er} septembre 1892.

Le choléra semble se jouer des publicistes de la Triple Alliance, qui lui assignaient déjà un rôle de légal providentiel réservé à la Russie et à la France. Le voilà qui fait des ravages dans le nord de l'Allemagne et en Angleterre même. En Autriche et en Italie, on prend des précautions, et les conseils sanitaires ne connaissent plus d'alliés. Pour l'instant, les progrès de la redoutable maladie, qui fait peu à peu la tache d'huile en Europe, ont pris la place de la politique au premier plan des préoccupations internationales.

* *

On commence à y voir un peu plus clair dans le jeu de M. Ristitch, le régent de Serbie auquel nos journaux doctrinaires décernent des brevets de libéralisme si chateaux. Le coup d'État qu'il vient de commencer, et auquel l'ex-roi Milan accordait récemment son approbation dans une conversation avec un journaliste, est une manœuvre inspirée en réalité par des ambitions personnelles.

M. Ristitch a contre lui la presque totalité des électeurs. Il doit donc comprendre que son entreprise ne peut obtenir de succès durable et qu'elle provoquera nécessairement des perturbations profondes dans la vie politique de la jeune nationalité serbe. S'il avait attendu que les dissidences des partisans du cabinet Patchitch eussent abouti à une désagrégation irrémédiable de ce groupe, son intervention aurait été à la fois opportune et, à certains égards, justifiable. Mais en précipitant les choses, et en rejetant ses adversaires dans l'opposition, M. Patchitch les oblige à serrer les coudes et leur rend la cohésion qui leur manquait. Il est trop avisé pour n'avoir pas prévu ce résultat. Pourquoi donc va-t-il ainsi, d'un cœur léger, au-devant d'une défaite presque certaine et d'une série de convulsions politiques dont sa patrie ne peut que souffrir? Tout simplement parce qu'il voit approcher le moment où il devra abandonner la régence. Avant ce terme, il a voulu donner aux libéraux des gages de dévouement, afin de regagner leurs sympathies qu'il avait quelque peu perdues à la suite de l'expulsion de la reine Nathalie. Il espère ainsi pouvoir reprendre, lors de la majorité du jeune roi, la place qu'il occupait à la tête du parti libéral, avant d'assumer la régence.

Tels sont les mobiles d'un acte révolutionnaire qui va être le point de départ d'une période de crises, de bouleversements et, sans doute, de troubles intérieurs dont il est difficile de prévoir les conséquences. Les ennemis de la Serbie peuvent seuls en tirer profit. On avouera que placer sous l'invocation des principes *libéraux* une violation aussi audacieuse des usages parlementaires et tenter une aventure aussi dangereuse pour la paix publique, c'est compter d'une façon par trop orientale sur le prestige des mots.

Les chefs du parti national serbe ont déjà commencé une campagne de résistance contre le nouveau gouvernement. On parle même d'amener les populations des campagnes à refuser l'impôt au nouveau gouvernement. C'est là une idée qui fait son chemin chez les nationalités slaves opprimées par des minorités oligarchiques. On ne peut plus s'insurger, comme les Maggyars en 1848, mais on parviendra à s'entendre pour affamer les oppresseurs.

* *

Les affaires de l'Asie centrale prennent décidément une tournure inquiétante. L'émotion est grande, à ce sujet,

dans les cercles politiques anglais. Une intervention nouvelle et bien inattendue vient de compliquer la question de l'Afghanistan. Voici les faits :

On n'a pas oublié que le gouvernement des Indes, inquiet des empiétements de l'émir Abdurrhaman sur les territoires limitrophes des possessions anglaises, l'a invité récemment à fixer une date et à choisir une ville où une mission anglaise voudrait négocier avec lui les bases d'un nouvel accord et résoudre pacifiquement le problème des frontières britanniques dans l'Asie centrale. Comme pour lui faire sentir tout le prix de l'amitié anglaise, une insurrection des tribus Hazaras, cantonnées dans le nord de l'Afghanistan, survenait juste à point pour l'obliger à rappeler ses forces et à les diriger loin des frontières de l'empire des Indes. Malgré cet incident significatif, Abdurrhaman montrait peu d'empressement à accepter le rendez-vous de lord Roberts, et traînait les choses en longueur.

Sur ces entrefaites, une expédition scientifique russe, accompagnée d'une escorte militaire assez respectable, faisait son apparition sur les plateaux du Pamir, région vaguement placée sous la suzeraineté des émirs afghans, et dont le sort devait être réglé par le traité que les diplomates anglais se proposent d'arracher à leur protégé Abdurrhaman. Voilà donc l'émir obligé de faire face aux rebelles Hazaras et aux Russes en même temps. Ses troupes se sont empressées d'attaquer l'escorte russe, qui les a facilement repoussées. D'autre part, on annonce que les tribus Hazaras auraient infligé un échec aux généraux afghans. Il ne restait donc plus à l'émir qu'à se retourner vers les Anglais.

C'est alors que le gouvernement chinois est entré en scène, revendiquant la propriété du Pamir, au nom de titres et de précédents que son représentant est chargé de faire valoir à Saint-Petersbourg, tout en réclamant l'évacuation des Hauts Plateaux par les troupes de l'expédition russe.

Le gouvernement russe se trouve donc saisi des sommités de la Chine et de l'Angleterre, qui ont moins de droits que lui sur le Pamir, attendu qu'il est le premier occupant dans cette région, et que l'objet du litige revendiqué par quatre disputants est en réalité *res nullius*. Que va-t-il répondre et que va-t-il faire? La question est posée sur un terrain brûlant. Les Russes ont-ils pris leurs mesures pour faire bonne contenance? Nous l'espérons, et nous avons quelques motifs de le supposer. On affirme d'ailleurs que les représentations faites par lord Rosebery à l'ambassadeur de Russie à Londres auraient été accueillies assez froidement.

Puissions-nous en finir, grâce aux Russes, avec cette doctrine sacro-sainte que les convoitises anglaises sont de droit surnaturel, et que tout ce qui leur porte ombre dans le monde est nuisible à la paix générale! Les Anglais n'ont pas plus le droit d'inviter les Russes à sortir du Pamir que les Russes de les sommer à leur tour d'évacuer les Indes. Du côté de l'Angleterre, on peut donc espérer que le gouvernement du tsar agira sans brusquer les choses, mais aussi sans céder aux tentatives d'intimidation qui ne manqueront pas de se produire.

Quant à la Chine, qui paraît faire en cette occurrence le jeu des Anglais, son intervention dans cette partie d'échecs est un fait trop imprévu et trop nouveau pour qu'on puisse en mesurer encore toute l'importance.

G. BLANCHON.

ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE (1)

Sous ce titre qui leur convient si bien a paru, il y a quelques jours, la troisième série des allocutions, discours et conférences de M. Eugène Spuller. Nous avons dit, lorsque les premières ont paru, et nous ne saurions mieux faire que de redire aujourd'hui, combien l'éminent orateur et journaliste républicain a exercé son rôle d'éducateur de la démocratie avec un zèle infatigable et une conscience élevée de son devoir, j'allais ajouter : de sa magistrature, si je ne me rappelais cette expression si pittoresque et si juste de « commis-voyageur de la démocratie », que revendiquait Gambetta et que M. Spuller aussi peut s'appliquer à lui-même. Lui aussi est allé de ville en ville, d'abord avec son grand ami, et puis seul, mais non ébranlé, quoique profondément affligé de se voir seul, prêchant toujours la bonne parole, la paix, l'union, le patriotisme et le progrès républicain, missionnaire infatigable et professeur ambulancier des bonnes mœurs civiques.

A l'époque où commence cette nouvelle série, la principale des lois relatives à l'enseignement primaire, celle qui gardera le nom de loi Jules Ferry, venait d'être votée. « Il restait, comme le dit M. Spuller, à expliquer cette loi dans ses origines, dans ses tendances, à bien montrer son but et sa portée, pour en faire comprendre et accepter l'esprit véritablement social et profondément réformateur. » Notre ami s'est dévoué à cette tâche, qu'il considérait comme une partie essentielle de son mandat de législateur et de représentant du peuple. Les anciennes classes dirigeantes, dépourvues d'une suprématie exclusive qu'elles n'ont pas su tourner au bien public, ne se sont pas résignées à cette loi, non plus qu'à la loi militaire, qui est venue depuis s'y ajouter naturellement. « Ces grandes applications du principe d'égalité apparaissent aux ennemis de la démocratie comme la ruine si certaine de leurs privilèges politiques et sociaux, que jamais ils ne s'y résigneront. Là est le champ de bataille des luttes de l'avenir comme des luttes actuelles. On aura cessé depuis longtemps de se quereller sur les questions désormais vidées de formes du gouvernement, et l'on sera encore aux prises sur le terrain des lois relatives à l'enseignement comme au recrutement universel. » Sur ce terrain, M. Spuller a pris position dès le premier jour, au premier rang, avec une fermeté inébranlable. Il ne lui paraît pas impossible qu'on puisse, après expérience, apporter à ces lois des changements qui seraient démontrés nécessaires : ce qui lui paraît impossible, c'est que l'on renonce jamais aux principes d'égalité qui ont trouvé dans ces lois relatives à l'enseignement et au service militaire l'une de leurs expressions caractéristiques. Au reste, la république a-t-elle fait acte d'innovation imprévue et téméraire? Nullement, elle n'a fait que reprendre les idées des philosophes du XVIII^e siècle et de la Révolution tout entière, les idées les plus essentielles et les plus fondamentales de notre ère, à tel point que l'on peut assurer qu'elles auraient prévalu en tout état de cause et que ces lois se seraient imposées,

dans leurs traits généraux, sous la monarchie comme sous la république. Aujourd'hui, puisque l'on paraît accepter, dans les anciennes classes dirigeantes, la forme et le principe de la république, pourquoi ne finirait-on pas aussi par adhérer à des lois générales, qui sont autant que la république même le résultat du mouvement démocratique universel?

C'est dans cet esprit de paix, de progrès, et avec cette haute philosophie de l'histoire et de la politique, que M. Spuller s'en va au Nord et au Midi, à l'Est et à l'Ouest, prêchant, instruisant, — oserai-je dire édifiant la démocratie républicaine? Il m'est arrivé quelquefois de partager, avec d'autres amis, l'honneur d'assister à cette prédication démocratique, et j'ai toujours vu que le plus grand succès, la confiance et la sympathie des auditeurs les plus divers, accompagnaient partout l'orateur et rendaient justice non seulement à l'éloquence de sa parole, mais à quelque chose de plus : à la sincérité de sa conscience et au sentiment profond du devoir accompli, qui éclataient dans ses paroles et dans toute sa personne. M. Spuller est l'un des hommes qui ont le moins cédé aux impressions et aux préjugés du moment et du milieu, dans ces conférences qui pourtant se rattachent toujours à un événement local et à une circonstance passagère. Il parlait à la démocratie, aux groupes divers du grand parti républicain, de leurs devoirs permanents, de leur tâche générale et civilisatrice, et il ne craignait pas de faire entendre des vérités que les fiévreuses assemblées publiques supportent malaisément. Les orages grondaient alors autour de lui : il les surmontait toujours par une fermeté tranquille, par une absolue possession de soi, et surtout par cette impression qui se dégageait de sa physionomie et de son attitude, qu'il était là pour remplir son devoir, et que tout ce qu'il disait, il le disait parce que son devoir était de le dire.

M. Spuller explique lui-même, dans un avant-propos, comment il comprend son rôle : « Je ne crois pas avoir manqué à la vérité telle qu'elle m'apparaît et je me suis toujours efforcé de la dire. Qui sait? Peut-être jugerait-on que mes doctrines philosophiques sont, pour parler le langage courant, « plus avancées » que mes actes politiques. A ceux qui feraient cette remarque, je dirai très nettement qu'il n'y a pas là une contradiction que l'on puisse relever à ma charge... J'ai toujours pensé que, dans l'ordre de la spéculation pure, la liberté de l'esprit doit être sans entraves comme sans limites, mais que, dans l'application, la conduite d'un véritable homme public doit être essentiellement modérée... Je puis avoir des opinions que l'on regarde comme extrêmes, mais ma conduite ne doit pas l'être... Il n'est bon ni pour un homme ni pour un parti d'aller au bout de ses idées... » On ne peut mieux penser ni mieux dire : c'est tout le livre et tout l'homme.

II. D.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE BERLIN. — M. Adolphe Harnack communique un important mémoire sur une question très obscure et très débattue : les sources de la chronologie chrétienne.

Tacite n'est pas le premier qui ait daté à la façon romaine la mort de Jésus dans cette phrase bien connue des *Annales*: *Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus est*. Cette manière de dater, qu'on retrouve dans la plupart des formules de prières, remonte à une haute antiquité. On la lit dans l'Évangile, où sont nommés en outre l'empereur Auguste, le gouverneur de la Syrie, Quirinius, le procurateur Ponce Pilate, les tétrarques Hérode, Philippe et Lysanias, et les grands-prêtres Anne et Caïphe. On s'explique fort bien qu'à mesure que le christianisme s'étend, ces éléments locaux s'effacent de plus en plus. Seules, les mentions de l'empereur et du procurateur subsistent lorsque la religion nouvelle envahit le monde entier. Même le nom de l'empereur tend à disparaître; celui de Ponce Pilate persiste davantage, probablement parce que le procurateur a été personnellement en rapport avec le Christ. Ainsi la formule « crucifié sous Ponce Pilate » est de plus en plus en usage dans les livres saints et dans les écrits des Pères de l'Église. La date de la naissance du Christ n'a jamais acquis la même précision et la même popularité que celle de sa mort. Les chronographes chrétiens se bornent à faire vivre Jésus sous Auguste et Tibère. A la fin de 1^{er} siècle seulement, quelques auteurs très érudits fixent l'année de la naissance et citent, à côté de Ponce Pilate, les noms des consuls, les *geniti*.

M. Harnack montre comment il se fait que l'histoire du christianisme était, pour les premiers chrétiens, étroitement unie à celle des empereurs romains. Dès le début du 1^{er} siècle, il existait une histoire de l'empire nettement chrétienne. C'est de là que proviennent certaines légendes, notamment celle que rapporte Tertullien et d'après laquelle Tibère, sur le rapport de Pilate, avait reconnu que le Christ était un dieu, mais aurait rencontré sur ce point l'opposition du Sénat. Ainsi s'explique l'usage des chrétiens de grouper les faits qui les intéressent par règne d'empereur. Cette manière de dater est la règle pendant le 1^{er} siècle. La mention des consuls à côté de l'empereur est extrêmement rare.

Enfin on remarque une autre formule chronologique d'un grand intérêt : la date d'après le règne de l'évêque de Rome (*sedente cathedra urbis Romae ecclesiae, episcopo N...*). M. Harnack a relevé tous les exemples connus de cette formule dans les ouvrages chrétiens. Ils se réfèrent tous à la période qui va des origines au début du 1^{er} siècle, c'est-à-dire avant la chronique de Julius Africanus. En les réunissant, on obtient ainsi une liste des évêques de Rome depuis Pierre ou Linus jusqu'à Eleutherus. Après avoir longuement discuté la valeur et les origines des diverses listes d'évêques qui nous sont parvenues, M. Harnack montre que c'est vers la fin du 1^{er} siècle que cette nouvelle chronologie fut adoptée. C'est là une innovation très importante dans l'histoire du christianisme, car elle suppose une transformation profonde dans le caractère de l'évêque de Rome, devenu un véritable monarque. M. Harnack explique en terminant de quelle façon a dû se produire cette transformation, qui est étroitement liée à la nouvelle chronologie.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. G. Depping achève la lecture de son intéressant mémoire sur la première Exposition des produits de l'industrie française en l'an 17 (1798). On a vu que cette première Exposition avait été imaginée comme un spectacle absolument nouveau devant servir d'ornement à la fête annuelle du 1^{er} vendémiaire (22 septembre), instituée en l'honneur de la fondation de la République. Ce jour-là avaient lieu au Champ

de Mars des divertissements et des jeux de toute sorte : courses de chars, courses à cheval, à pied, joutes sur la Seine, etc.

A la fête du 1^{er} vendémiaire 1798, on vit exposés dans un temple de l'Industrie, érigé au Champ de Mars, les objets qui avaient été reconnus par le jury comme des modèles de l'industrie française. Ces objets, pour être offerts à la reconnaissance publique, avaient été séparés des autres, et les noms des fabricants qui avaient mérité cette distinction furent proclamés solennellement en présence du Directoire, qui assistait à la fête. Ces noms furent ensuite répétés à la foule par des hérauts d'armes qui firent le tour de l'enceinte.

Cet hommage rendu devant le peuple assemblé à l'industrie française, maintenant libre et dégagée des entraves qui arrêtaient son essor sous l'ancien régime, sortait du caractère habituel des fêtes populaires et imprimait à celle-ci un cachet remarquable d'originalité.

Tous ceux qui prenaient part à la fête, comme les autorisés qui y assistaient, ne devaient porter que des vêtements de fabrication française; les étoffes étrangères étaient prohibées. Cette exclusion trahissait la préoccupation dominante, qui était le développement de l'industrie nationale. En outre, il avait été annoncé que les prix distribués aux vainqueurs dans les différents jeux seraient des objets précieux provenant des « manufactures nationales ». Détail curieux : tous les concurrents étaient tenus de prouver préalablement qu'ils jouissaient du droit de voter dans les assemblées politiques. Enfin, pour les courses à cheval, on n'avait admis que des chevaux nés en France.

M. Depping, entre autres détails, relève celui-ci : c'est que l'un des vainqueurs à la course des chevaux fut le célèbre peintre Carle Vernet, le père d'Horace. Passionné pour les chevaux, qu'il excellait à peindre, il était en effet connu comme très habile écuyer. On le citait, en outre, comme un des meilleurs marcheurs de l'époque.

Le mauvais temps vint contrarier les derniers jours de l'Exposition, qui avait été prorogée jusqu'au 10 vendémiaire (1^{er} octobre). Le soir, il y avait concert; le temple de l'Industrie et les portiques étaient illuminés.

A peine l'Exposition de 1798 avait-elle fermé ses portes que le ministre qui l'avait organisée préparait déjà la suivante; il avait été en effet décidé qu'il y aurait tous les ans une manifestation de ce genre. Mais c'était trop présumer de la marche de l'industrie à cette époque. La seconde Exposition n'eut lieu qu'en 1801. François de Neufchâteau n'était plus ministre à cette date, mais il avait deviné l'avenir réservé à l'institution qu'il avait fondée, ainsi que le prouve cette phrase recueillie par l'auteur du mémoire : « Le gouvernement de la République avait eu à cœur de poser la première pierre d'un édifice immense, que le temps seul peut consolider, et qui s'embellirait chaque année par les efforts réunis du commerce et de l'industrie. »

Dans quelques années tomba le centenaire de cette Exposition de 1798. C'est en prévision de cet anniversaire que M. Depping a entrepris ce travail, à la fin duquel il exprime le vœu que l'Exposition projetée à Paris pour 1900 serve à célébrer le centenaire d'une institution fondée par la première République.

Prix Victor Cousin. — Sur le rapport de M. Ch. Lévêque, l'Académie accorde ce prix à M. Ch. Huit. Le sujet du concours était : *La philosophie de la nature chez les anciens*.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 septembre 1892.

Les fêtes qui, par une agréable coïncidence, se sont rencontrées avec le vingt-deuxième anniversaire de notre République, ont excité quelque peu l'ironie d'une opposition d'ailleurs expirante et qui cherche d'autres formes pour ressusciter. Il n'est pas moins vrai que, tout compté et considéré, nous sommes dans un des moments calmes et heureux de l'histoire. Si nous n'avions pas au flanc cette blessure de 1870 qui ne laisse de repos ni au monde ni à nous-mêmes, l'heure où nous sommes serait la meilleure de plusieurs siècles. Il n'y a jamais eu au dedans une plus grande somme de liberté, d'ordre et de bien-être, malgré les incidents fâcheux, qui sont comme des ombres au tableau. M. Carnot, répondant à Chambéry à des compliments légèrement indiscrets peut-être, a défini son rôle constitutionnel avec une fermeté particulière : « Je n'ai pas à apprécier la politique du gouvernement; les compliments que vous m'adressez me peinent. Il n'y a pas d'hommes en France, il n'y a que des institutions. » Le centenaire de la réunion de la Savoie à la France a été célébré au milieu du plus grand enthousiasme, et notre flotte va saluer à Gênes le drapeau italien et le chef de la maison de Savoie. La terre hospitalière de France porte toujours quelque roi et quelques grands-ducs : le roi de Grèce déjeûne à Fontainebleau, et les parents du czar, qui rendent visite au président, mettent des cocardes tricolores à leurs chevaux. Ainsi l'opposition monarchique continue à être débordée de toutes parts : elle est par nature très sensible à tous ces traits.

*
**

L'élection municipale du quartier Gaillon, longtemps représenté à l'Hôtel de Ville de Paris par M. Gamard, aujourd'hui député, a montré où en sont réduits les partis d'opposition monarchique. Un très honorable candidat, M. de Lassus, soutenu par tous les journaux de droite, a obtenu à peine 282 voix, tandis que M. Gamard en obtenait autrefois plus de 700. *Le Soleil*, qui avait beaucoup compté sur le succès de M. de Lassus, reproche ironiquement à ses amis de rester dans leurs châteaux ou sur les plages, tandis qu'il faudrait être à Paris pour voter : « Il s'agit d'un livre à poursuivre, dit-il, ou d'une partie de pêche, tandis qu'il s'agirait de porter son bulletin dans l'urne, et voilà à quoi tiennent les destinées des partis et des empires ! » Elles tiennent probablement à beaucoup plus que cela ; les partis qui s'abandonnent et qui en sont venus à ce point de détachement de la politique, qu'ils préfèrent un livre au salut de l'empire, obéissent sans doute à des raisons générales et profondes. Leur temps est passé. Tandis que *le Soleil* cultive philosophiquement l'ironie, M. Paul de Casagnac, dans *l'Autorité*, ne dérange point ; il ne trouve pas d'expressions assez insultantes pour caractériser « la lâcheté, la courdisse et l'effroyable égoïsme des conservateurs », et il est monté à un tel degré qu'il est prêt lui-même au suicide, dit-il, ni plus ni moins qu'un simple marquis de Breteuil, en se faisant républicain !

Cependant il y a ballottage dans le quartier Gaillon, et si le thermomètre baisse dans les villes d'eau, dit *le Soleil*, nous pourrions encore avoir la majorité dimanche ! Mais, au contraire, le temps paraît se remettre au beau, et les conservateurs seront définitivement battus, car il paraît qu'ils sont toujours battus aux élections municipales de Paris

quand il fait beau, ils ne triomphent que lorsqu'il pleut : ils ne consentent à se rendre aux urnes qu'avec des parapluies.

Pendant que M. Jamais, sous-secrétaire d'Etat des colonies, inaugurerait à Pompignan le monument du brave colonel Bourras, M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, prononçait à Royan l'éloge d'Eugène Pelletan, « un homme du 4 Septembre ». Ce titre, depuis vingt-deux ans, n'a jamais été revendiqué avec plus de fierté qu'à présent, et il est parfaitement vrai que le 4 Septembre a pris, dans ce quart de siècle, un aspect très différent des premiers jours. Il apparaît aujourd'hui comme la date d'une très grande révolution, malgré les malheurs du temps ; — une révolution qui fut l'occasion et l'origine de l'avènement de la République en France. On a été longtemps sans y croire, mais il faut à la fin s'y rendre ; et quand on voit la République fondée, respectée au dedans et au dehors, les partis vaincus, la France en possession de puissantes amitiés, la journée historique qui fut le prélude de toutes ces choses étonnantes est devenue une illustre journée. Le nom d'« homme du 4 Septembre » a pris la tournure et la physionomie d'un très grand nom. Eugène Pelletan fut un rare écrivain, un journaliste inspiré, — inspiré d'en haut, — un croyant de l'idéal républicain, comme ce n'est plus tout à fait la mode aujourd'hui ; et tous ces titres ont été rappelés et glorifiés en excellents termes par M. Léon Bourgeois, sur cette côte de Saint-Georges où Pelletan a son monument et où il était né, en face de l'Océan infini. Son fils, Camille Pelletan, a eu la plus enviable des joies, à laquelle je ne sais quelle autre pourrait être comparée : celle d'inaugurer avec le ministre le monument de son père, au milieu de ses compatriotes émus.

*
**

Les congrès ouvriers qui se multiplient, soit que déjà ils tiennent leurs séances, soit qu'ils arrêtent leurs programmes pour le mois d'octobre, — congrès régionaux, syndicaux, corporatifs, car il y en a de toute domination et de toute couleur, — ne doivent pas être confondus pile et mèle et jugés en bloc. Il y aurait avantage à les distinguer les uns des autres, quoique ce ne soit pas toujours facile, et à distinguer aussi dans leurs programmes ce qu'il y a de bon ou de médiocre, ou de franchement mauvais. Quand un mouvement comme celui-ci se manifeste de tous les côtés, à Paris, à Saint-Quentin, à Lille, à Tours, à Marseille, à Albi, à Saint-Ouen, on ne peut pas croire que ce soit l'effet artificiel de la prédication de quelques candidats politiques.

Au Congrès socialiste de Tours, par exemple, on ne peut nier que des discussions très intéressantes se soient engagées, que des vœux très sages aient été émis, relativement au travail des femmes, à l'hygiène des ateliers, aux adjudications publiques ; mais, là comme ailleurs, des projets absolument chimériques viennent gêner au yeux de beaucoup de personnes tout ce que les congrès ouvriers peuvent demander de juste, par exemple ce projet de grève universelle qu'on fait entrevoir aux ouvriers comme un but sublime à atteindre et qui enflamme leurs imaginations !

Ce qui manque le plus dans nos congrès ouvriers, ce sont des présidents comme ce M. Hodge, qui en ouvrant, il y a quelques jours, le Congrès ouvrier de Glasgow, invitait les syndicats à se tenir à l'écart des intrigues politiques et leur conseillait de pratiquer surtout, en fait de socialisme, l'opportunité.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

8 septembre 1892.

Les parlements et la plupart des grands premiers rôles sont en vacances; l'œil le plus défiant ne pourrait découvrir, en ce moment, le moindre nuage à l'horizon politique. Le prince de Bismarck lui-même fait trêve à ses menées frondeuses, comme s'il désespérait de provoquer, pendant cette période d'accalmie générale, le coup de tête de son jeune souverain, qui pourrait déchaîner une réaction irrésistible en faveur du fondateur de l'unité allemande. L'impassibilité systématique de l'empereur, visiblement assagi depuis plusieurs mois, exposerait d'ailleurs l'ex-chancelier à s'agiter dans le vide, imprudence qu'il est encore de force à éviter. On se propose évidemment de le réduire à un rôle de simple chef d'opposition parlementaire, tactique fort habile, qui permet tout d'abord de gagner du temps, et qui pousse l'adversaire sur un terrain particulièrement scabreux pour lui. Dans un pays comme l'Allemagne, où le parlementarisme n'est qu'un mirage derrière lequel s'abrite encore l'autocratie, les contradicteurs parlementaires font partie de l'attirail gouvernemental; leur opposition est une nécessité décorative dont le pouvoir personnel s'accommode sans inquiétude et sans impatience. Il en serait tout autrement des coquetteries d'un agitateur tel que M. de Bismarck avec l'âme populaire allemande.

*
**

L'Italie politique sommeillait depuis l'avènement du ministère Giolitti, dont la principale occupation a été, jusqu'à maintenant, d'élaborer dans le silence et le mystère la future représentation nationale italienne. A peine cette torpeur a-t-elle été troublée par les exploits des bandes de malfaiteurs qui infestent la Sicile et la péninsule même, et qui arrêtent les diligences, dépoillent et rançonnent les voyageurs jusqu'aux portes de Rome. Il s'est produit également une certaine irritation, vite apaisée d'ailleurs, parmi les négociants et les journalistes italiens, au sujet de la mauvaise foi des autorités autrichiennes dans l'interprétation du texte de la récente convention commerciale austro-italienne.

Les douaniers autrichiens s'opposaient à l'admission des vins italiens contenus dans des wagons-réservoirs, en alléguant une expression ambiguë du traité de commerce. Quelques protestations furibondes de la presse italienne et une réclamation du gouvernement ont décidé le cabinet de Vienne à se montrer plus accommodant vis-à-vis de ses alliés, et l'incident est entré en voie d'arrangement.

Ce qui va rappeler l'attention générale sur l'Italie, pendant ce mois de septembre, c'est une série de fêtes politiques dont le roi, les ministres et les chefs de l'opposition vont profiter sans doute pour faire d'intéressantes déclarations. L'inauguration de la statue de Victor-Emmanuel à Livourne, la célébration d'un centenaire de Christophe Colomb à Gênes et d'un anniversaire de l'occupation de Rome, où M. Crispi doit faire une conférence, ne se passeront pas sans discours ou sans quelques incidents instructifs qui permettront de reconnaître l'état d'esprit actuel des alliés de l'Allemagne.

Les fêtes de Gênes se sont annoncées comme devant être brillantes. Les Italiens sont très fiers de la concentration de plusieurs escadres étrangères dans le port de Gênes. Mais la façon dont ils expriment leur enthousiasme donne à penser qu'ils considèrent cette manifestation navale comme un hommage rendu bien moins à la mémoire de Christophe Colomb qu'à la gloire de l'Italie.

*
**

En Angleterre, une querelle assez plaisante survenue entre M. Gladstone et M. Labouchère, directeur du *Truth* et député libéral de Northampton, vient de défrayer les chroniques et d'amuser beaucoup la galerie. La contestation ne portait pas précisément sur des questions de principes. M. Labouchère avait prétendu, dans son journal, que la reine se serait personnellement opposée à son admission dans le ministère libéral, en raison de ses critiques fréquentes et jugées trop libres sur la famille royale. M. Gladstone s'est empressé de nier formellement toute ingérence de la reine dans l'attribution des portefeuilles, en ajoutant qu'il n'avait pas songé un instant à solliciter la collaboration de M. Labouchère. Piqué au vif, le directeur du *Truth* a répliqué en affirmant qu'il n'avait jamais brigué pareil honneur; puis, après avoir félicité ironiquement M. Gladstone des sentiments chevaleresques auxquels il obéit en couvrant la personne de la reine, il déclare tenir de source certaine que l'antipathie notoire de la souveraine a été le motif pour lequel on a pris la détermination de ne pas lui offrir de portefeuille. On le voit, ce différend est insoluble, car il porte sur un fait impossible à vérifier. Il tombera de lui-même quand il aura cessé d'intéresser le public; mais il n'en aura pas moins des suites. M. Gladstone peut compter, dès à présent, pour les prochaines luttes parlementaires, sur un nouvel adversaire à qui les aptitudes et les moyens de nuire ne manquent pas.

Un sujet de préoccupations beaucoup plus grave, pour le chef du cabinet libéral, c'est l'attitude menaçante du monde des travailleurs anglais. La question de la fixation légale de la journée de travail est placée à l'ordre du jour avec une insistance de plus en plus pressante. Les dissidences qui existaient jusqu'à présent entre les divers groupes de la classe ouvrière, au sujet de la limitation obligatoire de la journée de travail à huit heures, s'aplanissent l'une après l'autre. Avant peu, si rien ne modifie le train des choses, l'état anglais va se trouver en présence d'un formidable unisson de revendications socialistes réclamant son intervention, non seulement dans les rapports des patrons avec les ouvriers, mais aussi pour limiter le travail et la production et pour réglementer l'emploi du capital industriel. La vieille Angleterre est le pays du monde où la poussée socialiste se développe avec le plus de discipline et le plus de méthode. C'est là évidemment que devra être organisée la première résistance sérieuse et pratique aux prétentions illimitées du prolétariat. Comment M. Gladstone s'y prendra-t-il pour défendre l'ordre social menacé d'un bouleversement total et pour conserver en même temps sa majorité dans la Chambre des communes? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir, et fort probablement ce que le *great old man* se demande encore lui-même.

G. BLACHON.

L'EMPIRE INÉDIT (1)

Ce livre continue l'intéressante série des études de M. Corentin Guyho sur le second Empire. Les *Hommages de 1852*, les *Beaux jours du second Empire* sont les deux premiers tomes d'une œuvre à laquelle pourrait s'appliquer dans son ensemble le titre du volume que nous avons sous les yeux : *L'Empire inédit*, qui porte ici spécialement sur l'année 1855.

L'Empire, en dépit des leuteurs de la guerre d'Orient, était à son apogée. Le gouvernement des Assemblées semblait avoir succombé définitivement. L'article 13 de la Constitution de 1852 avait supprimé la responsabilité collective des ministres devant le Corps législatif. L'article 44 leur interdisait d'être députés, et l'article 50 confiait à d'autres qu'eux la discussion des projets de loi devant les deux Chambres. Les abus du régime parlementaire sont bien supprimés, mais la France, une fois de plus, est passée d'une extrême à l'autre. L'organisation du pouvoir exécutif nous montre ce dernier devenu un gouvernement personnel, anulant à lui seul les trois pouvoirs : « L'auteur de la Constitution de 1852, dit en propres termes M. Corentin Guyho, avait cherché à imiter ainsi l'Amérique républicaine. » Voilà une affirmation qui ferait bondir d'indignation les petits-fils de Washington, de Jefferson et de Franklin ! L'Union nord-américaine prospère sous le régime de la séparation et du contrôle réciproque de trois grands pouvoirs parallèles : l'exécutif, le législatif et le judiciaire, ce qui est quelque peu différent. Mais après le lamentable échec de notre dernier mouvement révisionniste, qui eut le tort immense de s'abriter sous le drapeau de l'équivoque et de prendre le nom d'un homme, le moment est peut-être mal choisi pour répéter aux Français que l'organisation de la grande République nord-américaine est la plus libérale, la plus démocratique, la moins imparfaite à tous égards qu'il y ait présentement sous la calotte des cieux.

Un peu plus loin, M. Corentin Guyho écrit : « Napoléon III voulait que le contrôle de son gouvernement fût non dans des assemblées élues et indépendantes, non dans une presse libre, bien que responsable, mais en lui-même. » A la bonne heure ! Ceci est rigoureusement vrai, au moins pour les neuf premières années de l'Empire. Or la France, comme l'a dit M. Prévost-Paradol, voit avec passion deux choses, et par les motifs les plus puissants et les plus respectables : rester la maîtresse incontestée de son sang et de son argent. Telle est, du moins, son ambition depuis 1789.

La Chambre de cette époque, « dépourvue du droit d'initiative, ne possédant que sous condition suspensive le droit d'amendement, privée de toute influence sur les affaires extérieures, n'exerçant qu'un contrôle imparfait et tardif sur les dépenses financières, n'avait en réalité que la prérogative dérisoire de statuer sur les propositions que le gouvernement lui soumettait et de répondre aux questions qu'il lui posait. Elle méritait d'être appelée par le libéral dominicain Lacordaire un simulacre déshonoré, et qui l'est plus encore parce qu'on lui paye son déshonneur ! »

L'ouverture de la session législative de 1855 fournit à M. Corentin Guyho l'occasion de poursuivre la série de portraits qui donne à son œuvre une originalité toute spéciale. C'est d'abord le duc de Morny qui est sur la sellette. On sait que ce frère naturel de Napoléon III fut le premier à introduire l'élément libéral dans la pratique des institutions de ce temps. Le portrait qu'il nous trace de ce vieux séduisant,

de ce politique habile et sceptique en diable, est un morceau achevé.

L'auteur classe les lois rendues pendant cette session, suivant le bon plaisir du souverain, en lois d'ordre militaire, telles que celle autorisant un emprunt de guerre de 500 millions et une levée de 140 000 hommes, et la loi d'exonération administrative si discutée, si justement décriée depuis ; ces lois d'ordre civil, telles que la loi sur la transcription hypothécaire, la loi adoucissant l'exercice de la contrainte par corps, la loi réduisant la durée de la détention préventive, etc. ; ces lois d'ordre financier, telles que la taxe mise pour la première fois sur les chiens. Le Sénat de 1855 a pour fonctions principales, tout comme les années précédentes, de discourir à perte de vue sur les pétitions et « de ne pas s'opposer à la promulgation des lois ». De son côté, le Corps législatif d'alors faisait d'autant moins de bruit qu'à ce moment « l'attention se portait uniquement sur la politique extérieure. La France tendait l'oreille comme si, malgré la distance, elle avait pu recueillir quelque écho du canon tonnant sous les murs de Sébastopol ».

La session extraordinaire de 1855 s'accompagne à l'extérieur de la continuation du long siège de cette forteresse, de la mort inattendue du tsar Nicolas I^{er}, des fêtes de l'Exposition universelle de Paris dont l'auteur ne nous dit qu'un mot en passant, du voyage de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie en Angleterre, de la rupture, par le fait de l'empereur, de la Conférence ouverte à Vienne en vue du rétablissement de la paix. Il était réservé au « bougre Polissier », ainsi que se désignait lui-même le futur duc de Malakoff, de mettre fin à la guerre et aux projets chimériques de Napoléon III du côté de la Pologne, par la retentissante prise de Sébastopol.

A l'intérieur, des lois importantes furent votées autorisant un nouvel emprunt de 750 millions et une seconde levée de 140 000 hommes, garantissant, de concert avec l'Angleterre, un emprunt à contracter par la Turquie et établissant des suppléments à divers impôts.

L'affaire de Sébastopol et de la neutralisation de la mer Noire une fois réglées à sa satisfaction, l'empereur montrera quelque tendance à se détacher peu à peu de l'alliance anglaise et à se rapprocher de la Russie. Il favorisera ouvertement le Piémont qui, par l'influence du comte de Cavour, lui avait apporté au moment psychologique son concours armé, et cela aux dépens de l'Autriche restée ondoiyante et incertaine pendant toute la durée de la guerre. Mais, par suite de son caractère hésitant, lui-même devait toujours rester à mi-chemin d'une alliance russe, qui nous eût épargné Sedan et même Sadowa.

Le prochain volume de M. Corentin Guyho aura pour titre : *les Élections de 1857*. Nous avons lieu de croire que la faveur du public s'attachera de plus en plus à son travail consciencieux, suivi de documents parlementaires inédits de réflexions judicieuses, de portraits finement touchés et d'anecdotes piquantes.

ALB. CARRETE.

Le 21 septembre, à huit et demie du soir, à la mairie du IX^e arrondissement (salle des fêtes), notre collaborateur H. Monin fera une conférence populaire sur : *La fête nationale du 22 septembre et ses précédents historiques*.

ACADÉMIE ROYALE DES LINGUES. — *Fouilles du Grand-Saint-Bernard*. — M. E. Ferrero publie, dans les *Notizie degli Scavi*, son second rapport sur les fouilles qu'il a exécutées, l'année dernière, au « Plan de Jupiter ». Les fouilles de l'année précédente avaient eu pour résultat la découverte du plan du temple de Jupiter *Peninus*. Restait à explorer le terrain du côté du nord. De ce côté, en remuant la terre devant le sanctuaire, on avait déjà mis au jour quinze monnaies gauloises. Autour d'un rocher situé en avant du temple, on a retrouvé neuf autres de ces monnaies, ainsi que des monnaies romaines de l'époque républicaine. M. Ferrero suppose que ce rocher était, soit un autel, soit une base d'autel, et il explique ainsi la présence de ces monnaies à cet endroit. Les exemples de pierres sacrées abondent dans les pays celtiques; il n'est donc pas surprenant que ce rocher élevé ait été le lieu où on adorait, avant l'édification du sanctuaire romain, *Peninus*, l'antique dieu de ces populations indigènes. Plus tard, les Romains, quand ils élevèrent un temple à ce dieu identifié avec leur Jupiter, remanièrent considérablement le terrain. M. Ferrero explique quel devait être l'aspect des lieux avant cette construction.

Les monnaies gauloises nouvellement découvertes appartiennent pour la plupart à la dernière période du monnayage gaulois, au 1^{er} siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où, par suite du développement de l'influence romaine dans la Gaule, les relations entre les contrées occidentales et septentrionales de ce pays et l'Italie s'accroissaient de jour en jour. Dès lors, on fréquentait de plus en plus le passage par les Alpes *Penines*, que César, en 57 avant J.-C., chercha à rendre plus sûr au moyen de l'expédition de *Galba*. L'absence de monnaies romaines de l'époque impériale autour de ce rocher prouve que les offrandes gauloises cessèrent à la suite de la construction du sanctuaire, qui doit remonter, par conséquent, au début de l'Empire. Elle confirme, en outre, l'opinion d'après laquelle la monnaie gauloise aurait cessé d'avoir cours légal à la suite de l'organisation donnée aux provinces de la Gaule au commencement du règne d'Auguste.

Parmi les trouvailles les plus importantes qui aient été faites, nous signalerons les suivantes. Dans le petit lac qui se trouve à l'extrémité septentrionale du « Plan de Jupiter », on a trouvé deux belles plaques de bronze portant des inscriptions latines. Les Alpes *Penines* ont fourni jusqu'ici quarante-cinq de ces monuments, dont trente-six sont conservés à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Mais le plus beau monument artistique découvert jusqu'ici dans cette région est une statuette de bronze de 29 centimètres représentant le dieu *Peninus*, nu, tenant le sceptre dans la main gauche levée et la foudre dans la droite. Sauf le sceptre et la foudre, rien ne manque à cette précieuse statuette, qui est d'un travail remarquable. On n'avait jusqu'ici qu'une très petite statuette très médiocre qui représentait cette divinité. On a trouvé en outre, au même endroit, un lion de bronze en parfait état de conservation; il a la tête levée, la bouche ouverte et la langue pendante. A côté était un cheval du même métal, mais d'une valeur artistique moindre; ce cheval, qui galope, a le mors à la bouche et porte sur ses flancs une peau de bête. Citons encore une curieuse lance votive de 40 centimètres, toujours en bronze, ornée de têtes de lions.

Cet intéressant rapport est accompagné d'un plan du

temple, d'une description des monnaies et d'une reproduction des principaux objets.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Mosaïque romaine*. — M. Héron de Villefosse communique des renseignements sur une mosaïque romaine représentant *Thésée*, le *Minotaure* et le *Labyrinthe*. Cette mosaïque a été découverte à *Sousse*, l'antique *Hadrumète*, il y a plusieurs années, par M. *Espina*, vice-consul de France; malheureusement, elle a été détruite. Il n'en reste qu'un dessin appartenant à M. *Gandolphe*, agent consulaire d'Autriche à *Sousse*. M. *Hannezo*, lieutenant au 4^e tirailleurs indigènes, a fait une photographie de ce dessin; c'est cette photographie que M. Héron de Villefosse fait passer sous les yeux de l'Académie. Il lit ensuite un mémoire de M. *Doublet* sur la même mosaïque.

M. *Honnelle* annonce à l'Académie qu'il a reçu de M. *Haurdy-Bey*, directeur des musées impériaux de Constantinople, un avis qui l'informe de son prochain départ pour *Lagina* et le prie de lui envoyer un membre de l'École française d'Athènes pour assister aux fouilles d'Ilécate. Les résultats des fouilles entreprises par l'Administration ottomane des antiquités seront, grâce à la libéralité scientifique de M. *Haurdy-Bey*, publiés par l'École française d'Athènes.

M. *Chamonard*, qui a découvert l'an dernier, en compagnie de M. *Legrand*, un grand nombre de fragments inédits de la frise de *Lagina*, sera chargé de cette mission.

M. *Oppert* communique de nouvelles observations sur une table chronologique dont il a déjà discuté le sens et la valeur il y a sept ans. Cette table donne dix-sept séries de dix-huit ans, soit 306 ans, depuis la dix-neuvième année de *Darius II* (405 avant Jésus-Christ) jusqu'à 213 des *Séleucides* (100 avant Jésus-Christ). Le Père *Strassmaier* a voulu expliquer ces périodes en les rattachant à un cycle d'intercalation des mois emboliques. M. *Oppert* réfute cette erreur et maintient son avis, que ces périodes de dix-huit ans mènent tout droit à la grande période lunaire de 1805 ans, qui finit en l'an 712 avant Jésus-Christ. La combinaison du cycle lunaire de 1805 ans ou 361 lustres et du cycle sothiaque de 1460 ans ou 292 lustres se retrouve partout dans l'antiquité, et la chronologie post-diluvienne de la Genèse a été inventée sur la base de ces chiffres. On compte, du déluge à la naissance d'Abraham, 292 ans; de là, à la fin de la Genèse, 361 ans. Ces chiffres se retrouvent chez les Grecs et chez les Romains.

M. *Hauréau* donne lecture d'une Notice sur le tome XV du Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque de Marseille. Ce travail va paraître prochainement dans le *Journal des Savants*.

M. *Geffroy* écrit à l'Académie pour lui demander d'accorder, sur la fondation *Piot*, un nouveau subsidé à M. *Toutain*, membre de l'École française de Rome, afin d'achever les fouilles exécutées sous sa direction à *Chemtou*, près Tunis.

L'Académie, sur la proposition de la Commission, accorde à M. *Toutain* une somme de 2000 francs.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 septembre 1892.

L'amiral Rieunier a été aussi heureux à Gènes que l'amiral Gervais à Cronstadt : la situation était autrement délicate et complexe, mais il paraît que rien ne résiste à la galanterie des amiraux diplomates. Voilà une nouvelle politique, et qui ne manque pas d'originalité pour une République démocratique et militaire ! Elle envoie ses flottes en ambassades pacifiques, le long des rivages de l'Europe, tantôt dans le golfe de Finlande, tantôt dans la rivière de Gènes, et, au Midi comme au Nord, ses vaisseaux couronnés de fleurs soulèvent des tempêtes d'enthousiasme. Les marins français sont les plus aimables et les plus gracieux des cavaliers, par tradition, et c'est une de leurs coquetteries de bien danser comme de bien mourir, quand il le faut. Pour le quart d'heure, l'Europe en est aux bais et aux sérénades. Nous sommes en train de rétablir nos affaires et de reconstituer notre prestige en menant des cotillons sur les côtes des monarchies et des empires. Qu'en pensent les conventionnels de 1792 dont nous allons célébrer le Centenaire la semaine prochaine ? Il n'est pas moins vrai que c'est la vérité toute pure. Ce *Fornidable*, qui mérite son nom, a paru dans le port de Gènes comme un bateau de fleurs. Les mâts, les canons, les machines, tout l'appareil de la destruction et de la mort s'est revêtu de violettes et de roses. La reine Marguerite, — car il était dit que tout serait fleurs en cette occasion, — a ouvert le bal avec l'amiral de la République. Qui sait si les républicains farouches ne feront pas un jour la conquête du monde en dansant, et si nous ne verrons pas ces farandoles, que Michelet nous a dépeintes avec une sorte de furie sacrée, dérouler un jour leurs anneaux vertigineux, non plus de Marseille à Paris, mais de Paris à Saint-Petersbourg et à Moscou ? On ne songera plus à couper la tête aux rois et aux reines : les reines entrèrent elles-mêmes dans la farandole des nations avec les paysans et les charbonniers. Pendant la nuit du 4 août, les fédéraux de France ont déposé leurs privilèges sur l'autel de la patrie. Y aura-t-il pas un jour une nuit du 4 août pour tout l'univers ?

Un témoin oculaire a raconté que l'amiral Rieunier, traversant la *via Balbi* dans une des voitures royales, fut accueilli par une « furie d'enthousiasme ». C'était comme « une éruption volcanique de sentiments longtempes contenus ». On reconnaît les Italiens à ces traits veridiques. J'ai assisté au spectacle extraordinaire des funérailles de Garibaldi à Rome : le délire d'enthousiasme qui saisit les Romains sur la place du Capitole me fait rêver à ce que pouvaient être les scènes de la *via Balbi*.

*
*
*

Si les bals se tournent en batailles, et si nous entrons en danse d'une autre manière, ce ne sera point une surprise, en tout cas : chacun y est préparé au fond du cœur ; mais ce sera la plus monstrueuse folie dont le monde ait été témoin au cours des siècles. Faut-il arroser l'Europe de sang pour faire repousser les fleurs, et les tueries humaines sont-elles le seul remède au mal de la dépopulation, lorsqu'il commence à sévir ? On l'a dit, et cette croyance paradoxale compte encore beaucoup d'adeptes, depuis de Moltke et de Maistre, parmi les républicains autant que parmi les royalistes. Les congressistes de Berne ont clos leurs séances dans le Palais fédéral, en exprimant le vœu que l'Europe se

rallie aux propositions d'arbitrage formulées par les États-Unis. M. Frédéric Passy a rendu compte à l'Académie des sciences morales et politiques des travaux de la Conférence internationale. Ces manifestations des sages sont accueillies par le sourire ironique des fous et par les marques affectées de déférence des économistes et des philosophes. La vraie philosophie est de penser que les carnages traditionnels sont indispensables au bonheur des hommes, et que la guerre en fouettant le sang de nos veines leur rend la fécondité et la vigueur ; qu'il est en, un mot, tout à fait nécessaire et scientifique de se tuer pour continuer de vivre.

*
*

Le choléra, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a conseillé à l'empereur d'Allemagne de ne pas procéder aux grandes manœuvres de cet automne ; la visite de ce concurrent de la guerre a suspendu un moment les préparatifs de la bataille. On a pensé que ce serait faire double emploi si l'on ajoutait la guerre à la peste, et voici que cette peste s'est présentée sous les traits de la clémence. Elle a ralenti les ardeurs homicides et exhorté les hommes à se montrer un peu plus doux pour eux-mêmes. Mais en ce jour encore, et jusqu'à ce moment, nous sommes privilégiés ; nos manœuvres à nous n'ont pas subi le moindre retard ; le président de la République a passé l'habit noir et la cravate blanche pour y présider.

*
*
*

A Saint-Ouen, le Congrès des communes dites socialistes s'est terminé sans encombre par le vote d'un certain nombre de vœux tendant à l'amélioration des services d'hygiène et d'assistance, qui ont, en effet, passablement besoin d'être réformés. Mais ce Congrès a surtout fait voir que les différents partis socialistes ne sont pas prêts de s'entendre sur la politique électorale. Le parti guesdiste, plus bryuant que les autres, les fatigue avec ses airs de domination ; il a été battu en même temps à la Bourse du travail, à Paris, qu'il avait tenté d'accaparer, et au concile de Saint-Ouen.

*
*
*

M. Gamard, le nouveau député qui avait donné sa démission de conseiller municipal du quartier Gaillon, est évidemment remplacé à l'Hôtel de Ville par un républicain. C'est un fait qui peut refroidir l'ardeur des journaux empressés à combattre ce que l'on a appelé le cumul des mandats. Il est vrai que les députés républicains qui donneraient leur démission de conseillers généraux ou municipaux pourraient, en plusieurs circonscriptions, subir le sort de M. Gamard. Aussi disions-nous qu'il faut encore se montrer prudents sur ce terrain, et, bien que le cumul des mandats soit, en effet, très pernicieux en général, ne pas se hâter cependant de livrer les circonscriptions au hasard.

*
*
*

On hésite pour la rentrée des chambres, entre les dates du 12, du 18 et de 24 octobre. Mais il n'est pas douteux que la date la plus rapprochée nous donnera encore une session bien courte pour tous les travaux en suspens.

LECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

15 septembre 1892.

Quatre phrases foncièrement banales, avec la formule de rigueur sur « la vive sympathie pour la France », c'est tout ce que le roi Humbert a su répondre à l'amiral Rieuvier, tout ce qu'il a pu tirer de son cœur en recevant, dans le port de Gênes, ces marins français qui vinrent, il y a trente-trois ans, y débarquer les *pantoufles rouges* accourus pour soutenir le roi du Piémont, son père, et pour délivrer l'Italie du jong étranger! Une seule préoccupation l'a dominé; c'est qu'on ne puisse douter qu'il reste « le fidèle hussard » du roi de Prusse. Il avait pourtant un autre rôle à jouer; mais il n'a pas su se débouler pour la circonstance, comme on l'espérait. C'est là une déception inavouée, mais certaine, pour le groupe de politiciens et de financiers qui poursuivent le rêve, non d'arracher l'Italie à l'étreinte germanique, mais d'opérer un simulacre de réconciliation franco-italienne, afin de déprécier nos sympathies rus-ophiles et d'assurer, du même coup, à l'Italie gallophobe, le concours de l'épargne française.

De la part du peuple, l'accueil fait à nos marins aurait été plus chaleureux, si l'on en croit des comptes rendus dont l'optimisme s'épanche avec trop d'art, il est vrai, pour n'être pas suspect tout au moins d'exagération. Il est hors de doute que la démonstration navale de Gênes a très agréablement chatouillé la vanité italienne. Tout le bénéfice en revient au cabinet Giolitti, et c'est même là le seul résultat positif de ces fêtes où la mémoire de Christophe Colomb n'a joué qu'un rôle assez effacé. Les électeurs italiens ne voudront pas refuser leurs suffrages à un gouvernement qui trouve moyen de cumuler l'alliance de l'Allemagne avec les sympathies officielles de la France.

Le *Times* a pris sur lui d'insinuer que la participation de nos cuirassés aux fêtes de Gênes aurait une autre portée beaucoup plus considérable. Il faudrait l'interpréter comme un commencement d'amende honorable à l'Italie, et, indirectement, à ses alliés de la Ligue de la Paix. La France reconnaîtrait ses torts, elle repren trait la quarantaine, elle se résignerait au rôle de Gendillon dans le monde occidental. Le journal anglais j'ose même la condescendance jus qu'à prêcher aux Italiens la mansuétude à notre égard.

Mettre en circulation d'aussi absurdes billecées, c'est par trop céder au désir de nous être désagréables. Jamais mission ne fut moins équivoque et plus simple que celle dont notre gouvernement avait chargé l'amiral Rieuvier. Nos cuirassés ont rendu la visite de politesse faite à la France, en 1859, par la flotte italienne, et M. Carnot a enfin répondu à la lettre que le roi Humbert lui avait adressée à cette occasion. Ce fait s'explique et se justifie par lui-même, il n'a ni causes mystérieuses ni dessous ténébreux. Aucun doute n'est permis, à cet égard, après les manifestations patriotiques en l'honneur du Centenaire de l'annexion de la Savoie auxquelles M. le président de la République s'est associé, à la veille même des fêtes de Gênes. En décidant le voyage de M. Carnot à Chambéry, le gouvernement a prévenu toute interprétation fâcheuse de la part des esprits sincères sur le sens de la visite de notre escadre en Italie, simple acte de courtoisie officielle, dénué de toute portée diplomatique.

La population française ne s'y est pas trompée. Elle a trouvé l'attitude du gouvernement irréprochable, et elle est restée, au surplus, assez insensible aux démonstrations bruyantes qui ont accueilli nos marins. Elle devine que les Génois ont été surtout flattés, et que c'est là le fond de leur enthousiasme. Mais, pour y croire et pour y répondre, elle attendra que les effusions italiennes ne soient pas démenties

par une politique de provocation permanente. Tant que le peuple italien, qui dispose librement de son sort et qui est par conséquent responsable de la politique de ses dirigeants, s'imposera volontairement les plus lourds sacrifices pour garantir à l'empereur allemand l'asservissement de nos frères d'Alsace-Lorraine, tout échange d'amabilités entre la France et lui ne signifiera rien.

**

Il est difficile de parler librement des choses de la Grèce; au moment où le roi Georges I^{er} honore la France d'un séjour assez prolongé pour lui permettre d'avoir gagné chez nous la respectueuse sympathie de tous les cœurs. Il faut pourtant dire quelques mots des graves difficultés qui l'attendent à son retour en Grèce.

Les électeurs ont bien ratifié le coup d'État parlementaire accompli, il y a plusieurs mois, de par sa volonté et sous son patronage personnel, en faveur de M. Tricoupi, mais les événements n'ont pas d'aussi bonne composition. M. Tricoupi était rentré en scène, et s'était imposé au roi et à la nation comme l'unique sauveur du crédit public menacé d'une banqueroute imminente. Or l'équilibre budgétaire n'est pas rétabli, le déficit prend des proportions irrémédiables, et les statistiques du mouvement commercial accusent des diminutions de plus en plus alarmantes. Pendant le premier semestre de la présente année, le chiffre des exportations a fléchi de 33,7 pour 100 relativement à celui du semestre correspondant de 1891, celui des importations de 15,5 pour 100.

Jusqu'à présent, le cabinet Tricoupi ne s'est montré ni sérieusement disposé, ni efficacement en mesure de faire face au péril qui menace la situation économique et financière de la Grèce. Dans ces conditions, que deviennent les raisons supérieures invoquées auprès du patriotisme grec, avec un succès si éclatant, en faveur de l'adversaire de M. Delyanais? Le plan de restauration économique et financière qui servit de plate-forme électorale à M. Tricoupi n'était-il donc qu'une gasconnade? Telles sont les questions qui hantent les esprits en Grèce, et qui provoquent les premiers symptômes d'un revirement contraire à M. Tricoupi.

S. M. le roi Georges I^{er} trouvera de l'occupation à son retour dans ses États. Puisse-t-il triompher de ces difficultés, sans préjudice pour les intérêts de son peuple et de sa dynastie!

**

Les personnes qui ne s'en rapportent pas aux agences d'information dévouées à la Triple Alliance pour apprécier les événements du monde slave se sont bien gardées de prendre au sérieux la nouvelle d'une prétendue grève révolutionnaire au Monténégro. Une rectification émanant de source autorisée vient de se produire. Voici l'extrait d'une lettre adressée au *Temps* (n° du 7 septembre) par M. Melon, consul général de France au Monténégro.

« Le journal le *Temps* a reproduit, à la date du 12 août 1892, un article sur la prétendue conspiration qui aurait été ourdie, au Monténégro, par les principaux personnages du pays, dans le but de détrôner et d'éloigner le prince Nicolas.

« Je viens vous prier de vouloir bien démentir de la façon la plus catégorique cette fausse nouvelle qui témoigne, à la fois, de la perfide malveillance de ses auteurs, ainsi que de leur complète ignorance des conditions politiques de la principauté. »

G. BLANCHON.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

Nos lecteurs connaissent déjà, par l'article que nous lui avons consacré ici même, le tome 1^{er} du *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par M. Alexandre Tuetey. (Voy. *Revue bleue*, t. XLVI, p. 253). Deux ans se sont à peine écoulés, et voici le tome II (*Assemblée constituante*, 2^e partie. Paris, Imprimerie Nouvelle, grand in-8°, 1892). Il se compose de 4371 articles répartis en cinq chapitres : 1^o organisation municipale de Paris sous la Constituante (étendue et limites du département, municipalités suburbaines, municipalité de Paris, division de Paris en sections, députations et adresses de la commune et des citoyens, assemblées, maire de Paris); 2^o actes et délibérations des districts, au nombre de 57 sur le total de 60; 3^o actes et délibérations des sections, au nombre de 47 sur le total de 48; 4^o police et esprit public, clubs, journaux, libelles et pamphlets saisis, comités de recherches, prisons, mendiants, mœurs, jeux, voitures, halles, marchés, arts et métiers, libraires, imprimeurs, pompes à incendie, agents de change, hôtels garnis; 5^o garde nationale parisienne et corps annexes (vétérans, basoche, guet, gendarmerie nationale, gardes-françaises, gardes-suisses). Chacun des articles est décrit de telle sorte que le *Répertoire* peut en un grand nombre de cas dispenser d'avoir recours à la pièce originale. Une table alphabétique de 118 pages, sur deux colonnes, termine le volume, dans lequel tout est si clair et si bien disposé qu'un enfant s'y retrouverait sans peine. Lorsque l'on sait de quel chaos M. Tuetey a tiré tout

ce monde de documents, on ne saurait, au nom des travailleurs, lui témoigner trop de reconnaissance. Avec le *Tourneux* et le *Tuetey* (car je ne doute pas que ces appellations ne deviennent classiques), tout homme soucieux de la vérité, de la précision, pourra vérifier aisément les conclusions de nos historiens, contrôler leurs dires, développer tel point par eux omis ou écarté; et je vous réponds que ceux qui veulent des sujets neufs tirés de l'histoire de la Révolution n'auront que l'embarras du choix. Comme dans le premier volume, M. Tuetey a d'ailleurs, lui aussi, fait œuvre d'historien à propos du second : une partie de son *Introduction* traite de la section du *Palais-Royal*, plus tard section de la *Butte des Moulins*, et en retrace l'histoire politique, administrative, électorale, intime, pendant la période de la Constituante. Il serait vraiment regrettable que M. Tuetey privé de cette piquante monographie le grand public, qui n'ira pas la chercher en tête de l'imposant et énorme *Répertoire*. Mais notre bénédictin n'a pas le loisir de s'arrêter à faire la toilette de sa réputation. Il ne pense qu'à son troisième volume, qui terminera la Constituante, et qu'il espère nous donner bientôt; nul doute qu'il ne soit digne en tout de ses aînés. Nous devons ainsi au Conseil municipal et à la Ville de Paris une publication dont le vide n'était pas soupçonné par les braves gens qui s'imaginaient, — et n'auront plus le droit de s'imaginer, — que *l'histoire de la Révolution était faite*.

H. MONIN.

BIBLIOGRAPHIE

Fatalita, par Ada Negri. (Fratelli Treves, éditeurs, Milan.)

Poésies de femme, c'est-à-dire poésie vraie, sentie, éprouvée, pleurée, vécue. Ada Negri est une jeune fille, elle a vingt ans, mais les duretés de la vie l'ont mûrie avant l'âge; elle a toutes les compréhensions de l'être qui a souffert, elle a aussi toutes les espérances et toutes les forces de la jeunesse. L'Italie peut saluer en elle l'un de ses bons poètes.

*
**

Doña Berta, de Léop. Alas, Clarín. (Librairie de Fernando Fé, carrera de San-Jeronimo, Madrid.)

Doña Berta est une nouvelle suivie de deux autres : *Cuervo* (Corbeau) et *Supercheria*.

Nous ne pouvons moins faire que reconnaître la valeur littéraire et analytique de ce livre; toutefois, qu'il nous soit permis de dire à M. Clarín que l'esprit espagnol ne convient

pas très bien à ce genre de composition. Nous savons que l'auteur (son nouveau livre, *Ensayos y Revistas*, nous l'indique) prise considérablement le talent, voire même le génie de Zola; que cela lui suffise comme critique. Ceci dit, il faut ajouter que *Doña Berta* est un excellent essai de littérature fin de siècle. *Ensayos y Revistas* est un livre rempli d'appréciations intéressantes pour qui veut être mis au courant de la littérature et des littérateurs espagnols, et savoir ce que la critique espagnole pense des auteurs français.

*
**

Triquitraques, par Fray Caudil. Emilo Bobadilla. (Librairie de Fernando Fé, carrero de San-Jeronimo, Madrid.)

Encore un livre de critique. Il est vrai qu'il se lit avec plaisir, car il est profondément pensé, bien écrit, et par-dessus tout excessivement spirituel.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Les Hétiens*. — M. J. Menant présente à l'Académie l'estampage d'un bas-relief hétéen, trouvé à Angora, qui lui a été envoyé par M. Alric, drogman de l'ambassade de France à Constantinople. On y voit deux personnages, à côté desquels se trouve une inscription en caractères hétéens. Cette inscription contient une invocation au dieu Sandu, et la scène représente un acte d'offrande à cette divinité par un roi dont le nom n'est pas encore déchiffré.

L'étude approfondie de ce monument fournit à M. Menant l'occasion d'expliquer ce que l'on doit entendre par ces expressions « art hétéen, écriture hétéenne », appliquées à l'art et à l'écriture des peuples de la Syrie du Nord et de l'Asie Mineure au VIII^e siècle avant notre ère. Il regarde ces peuples comme pouvant être distincts de ceux qui sont désignés dans la Bible sous le nom de *Hittim*. D'après les études auxquelles il se livre depuis quelque temps sur les monuments de cette civilisation, M. Menant applique la dénomination d'*hétéen* ou *hittite* (c'est l'expression dont se servent les savants anglais) aux peuples qui furent tour à tour les alliés ou les adversaires des Égyptiens sous le nom de *Khétas*, et ceux des Assyriens sous le nom de *Khalti*.

Le nombre des documents de cette époque, d'abord peu considérable, augmente chaque jour. Ceux qui ont été découverts dans ces derniers temps ne sont pas encore publiés. En attendant qu'ils soient accessibles à tous les savants, notamment ceux qui ont été le résultat de l'exploration des Allemands, il faut savoir gré à ceux qui, comme M. Alric, en font connaître des fragments en France, et à ceux qui, comme M. Menant, veulent bien en tenter l'explication.

Fouilles de Cherchell. — M. Victor Waillaie, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, communique les premiers résultats des fouilles du champ de manœuvres de Cherchell (Algérie), entreprises pour le compte de la Commission des travaux historiques, avec l'appui de M. le général Swiney et la collaboration de l'autorité militaire. Il rend hommage au concours de M. le capitaine Hétiot et de M. le lieutenant Perrin, qui ont conduit les fouilles en ces derniers temps.

Il met sous les yeux de l'Académie : le dessin géométrique de trois chambres pavées en mosaïque, relevé par M. le lieutenant Perrin, ainsi que l'estampage d'une inscription latine contenant une dédicace au gouverneur, C. Octavius Pudens Cæsius Honoratus; quelques spécimens de bronzes nouvellement découverts : base de candelabre et anse de vase ciselée, décorée d'un buste de bronze casqué d'époque byzantine.

Les fouilles continuent et promettent d'être fécondes, surtout en petits objets, tels que poterie, bronzes, monnaies, etc. Les fouilles précédemment entreprises dans le palais des Thermes n'avaient fait découvrir que des marbres (piédestaux et statues).

— Dans une lettre datée de Blidah (Algérie), M. Albert Caise demande l'autorisation de procéder, dans l'hyogée récemment découverte, à des sondages et à des fouilles pour rechercher s'il n'existait pas, au-dessous de l'édifice, des caveaux funéraires comme on en rencontre en Égypte dans les substructions des monuments similaires. La lettre contient, en outre, une note sur la restauration du tombeau de Juba II, dit *tombeau de la chrétienne*, un des plus anciens et des plus intéressants monuments de l'Algérie.

La lettre est renvoyée à la Commission de l'Afrique du Nord.

— MM. Oppert et Hamy sont délégués pour représenter l'Académie au Congrès des américanistes, qui se tiendra à Huelva du 7 au 12 octobre prochain.

grès de Berne. — M. Frédéric Passy rend compte des travaux du Congrès universel des sociétés de la paix qui vient d'avoir lieu à Berne. Le but que se proposait cette réunion était de populariser l'idée de l'arbitrage international. Il y a là une question d'opinion qui ne peut pas se résoudre du jour au lendemain. Il s'agit d'abord de convaincre le public qu'il y a des moyens de prévenir les guerres. Pour y parvenir, il faut faire de fréquents appels à son attention. Les conférences libres n'ayant pas eu assez d'autorité pour hâter le mouvement, on a eu recours aux conférences interparlementaires. La réunion de Berne avait ce caractère; elle était composée de membres de divers Parlements. La conférence qui siégeait au Palais fédéral a été plus explicite dans ses vœux que les précédentes, et ses résolutions ont été prises à l'unanimité. Elle a émis le vœu que l'inviolabilité de la propriété privée fût assurée sur mer en temps de guerre; que la clause compromissoire fût introduite dans tous les traités de navigation et de propriété littéraire et artistique. Elle a invité les gouvernements à entrer dans cette voie et à adhérer à la proposition de contrat général d'arbitrage formulée, il y a quelques années, par les États-Unis. La conférence a, de plus, voté la constitution d'un bureau interparlementaire permanent, qui résidera à Berne.

M. Frédéric Passy signale les progrès rapides de l'idée d'arbitrage depuis quatre ans. C'est en 1888 que dix députés anglais et vingt-cinq députés français, sous le patronage de M. Jules Simon, ont fait appel au gouvernement pour réunir une conférence interparlementaire à Paris en 1889. En 1890, une conférence semblable, réunie à Londres sous la présidence de lord Herschell, comptait des membres de douze Parlements. En 1891, à Rome, dix-sept Parlements étaient représentés à la conférence interparlementaire, à laquelle le gouvernement se montra très favorable. Enfin, en 1892, à Berne, ce n'est plus seulement une bienveillance officieuse que le gouvernement témoigne à la conférence : le Palais fédéral est mis à sa disposition; elle tient ses séances dans la salle des États, et elle est dirigée par les hommes les plus considérables de la Confédération. Son autorité a tellement grandi qu'elle crée un bureau permanent de l'arbitrage. Elle acquiert ainsi un moyen durable de faire pénétrer ses idées dans les masses et de faire triompher des habitudes plus humaines dans les relations internationales.

M. Doniol adhère moralement aux idées émises par les États-Unis concernant l'arbitrage général. Toutefois, il se demande si, par exemple, en cas d'une nouvelle guerre de Sécession, le gouvernement fédéral ne se déroberait pas à la règle qu'il proclame. En général, fait observer M. Doniol, les propositions de paix universelle ne sont faites que par les vainqueurs, qui ont tout avantage à ne rien changer à la situation qu'ils ont péniblement conquise. Lorsque leur intérêt l'exige, ils oublient vite la doctrine pour se permettre une violence utile. Voilà pourquoi M. Doniol craint que l'arbitrage international ne reste toujours dans le domaine des choses irréalisables.

M. Passy a plus de confiance dans l'avenir de l'arbitrage. Ce n'est pas au moment d'un conflit qu'il faut parler de conciliation aux parties en cause. C'est en les habituant en temps de paix aux idées d'arbitrage que, le moment venu de les appliquer, on peut espérer mettre fin aux différends autrement que par la voie des armes.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

22 septembre 1892.

Ces lignes sont écrites entre le jour anniversaire de la victoire de Valmy (ce que nous appelons aujourd'hui un centenaire), — 20 septembre, — et le jour anniversaire de la proclamation de la première République et de l'abolition officielle de la royauté, — 22 septembre. Si nous voulions fêter toutes les dates glorieuses de l'histoire de la Révolution française, nous n'aurions pas assez de jours dans l'an. Il a été convenu que les réjouissances publiques du 22 septembre ne se renouvelleraient que la prochaine centième année, ce qui n'empêche pas les républicains de se réjouir tous les ans dans leur cœur; mais ceux qui auront boudé cette fois-ci la fête nationale ont grande chance de ne pas saluer l'autre, malgré tout le furieux désir qu'ils en auront certainement.

La canonnade de Valmy, la « pétarade de Valmy », comme l'a appelée un émigré du temps, brillant militaire sans doute, a fait sauter en l'air toute la vieille Europe, et c'est en de telles occasions que l'on voit que le propre de la vraie puissance est de faire beaucoup avec peu, de réaliser de grands effets avec de petits éléments. Une chiquenaude peut lancer le monde dans une autre voie, si elle est appliquée au point juste et au moment précis qu'il faut. Les guerres futures que l'on nous fait entrevoir, menées avec des millions d'hommes, avec des attrails militaires gigantesques et monstrueux qui ébranleront la planète matériellement jusqu'en ses profondeurs, seront peut-être d'une stérilité désespérante pour les idées; et, au milieu du vacarme assourdissant de tous les instruments les plus tumultueux, la claire note de Valmy aura gardé toute sa valeur et elle sera encore entendue dans les siècles.

**

Il est très intéressant qu'un poète et un philosophe ait seul compris, dans la nuit qui suivit la bataille, ce qui s'était passé le 20 septembre 1792. Du moins s'en vante-t-il dans son livre sur la *Campagne de France*, et il le fait avec une si charmante ingénuité philosophique et poétique que nous n'avons pas de raison pour douter de sa parole. Comme les militaires lui demandaient ce qu'il pensait de cette affaire : « Je pense, dit-il, qu'à cette place et en ce jour commence une nouvelle époque de l'histoire du monde, et nous pourrions dire : J'étais là ! » Goethe en prenait aisément son parti, comme on voit, et il était heureux d'avoir assisté à ce coup de théâtre. Il avait vu naître un monde nouveau, alors que les généraux qui l'entouraient n'avaient rien vu du tout, et il était prodigieusement intéressé par le phénomène de cette naissance. Il sympathisait avec l'ère nouvelle, il se sentait en être, et il était beaucoup plus touché de cet événement que de la déconfiture du bonhomme Brunswick. Les officiers de l'armée en retraite se tenaient en cercle, serrés les uns contre les autres, dans l'obscurité de la nuit; ils n'osaient allumer de feu, de peur d'attirer l'attention des Français. Dans ces ténèbres qui protégeaient les uns vis-à-vis des autres leurs traits consternés, la plupart restaient la tête basse et sans parler. Quelques-uns échangeaient de vagues paroles sans suite. C'est alors que quelqu'un d'une voix morne demanda l'avis du philosophe.

Du côté des Français, on ne savait pas beaucoup mieux quelle était la situation. Dumouriez écrivait à son collègue, le 21 septembre, à six heures du matin, pour lui donner les

instructions les plus sages au sujet de la bataille qui devait s'engager. Il lui recommandait de remuer de la terre devant ses batteries de position, comme il l'avait fait lui-même sur le front de son corps, parce que « cela inspire plus de confiance à ceux qui défendent et plus de crainte à ceux qui attaquent »; puis d'établir une batterie près d'éplanche, afin de croiser celle qu'il avait établie lui-même sur la grande route, près de Puise. Mais la bataille était finie depuis la veille au soir, l'ennemi en pleine retraite; les armées de l'ancien régime avaient laissé le champ de bataille aux armées de la Révolution.

Pendant ce temps-là, de toutes parts de la France arrivaient à Paris les membres de la Convention nationale, Jacobins, Girondins, Montagnards, très divisés de pensées, de sentiments et de caractère, sauf sur le point de salut national, ignorant de leur destin, ne sachant pas qu'ils étaient un si grand nombre qui allaient à Paris pour mourir, et qu'ils ne reverraient plus leur province et leur village, mais prêts à tout pour la liberté et la patrie.

**

Ces chers et grands souvenirs ne pouvaient pas être célébrés dans des circonstances plus favorables. Les manœuvres du Poitou ont montré les armées de cette République en plus complète possession d'elle-même chaque année, et les territoriaux, cette fois-ci, ont tenu très honorablement leur place dans la manœuvre. M. Carnot a été accueilli partout par le concert grandissant des adhésions à la République. Les partis adverses ont absolument disparu de la surface du sol, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Le maire de Poitiers a pensé que nul moment ne pouvait être plus propice pour poser la question du renouvellement des pouvoirs du président, et il a exprimé le vœu que M. Carnot présidât, pendant de longues années encore, à « l'œuvre d'apaisement et de concorde ». La question avait déjà été posée à Chambéry par M. Horteur. M. Carnot a répondu les deux fois que « les personnalités n'existent pas en France, qu'il n'y a que des institutions ».

Il est incontestable, malgré les observations un peu grincheuses de quelques-uns, que M. Carnot a répondu comme il devait. C'eût été une précipitation de mauvais goût et presque une impertinence de paraître rejeter dès aujourd'hui le grand honneur dont il est chargé, et c'eût été un véritable manquement à l'esprit de la Constitution, a-tant qu'à la politique la plus élémentaire, s'il avait accepté, en quelque sorte, cette candidature que venait poser à l'improviste des personnes médiocrement qualifiées pour une telle démarche.

M. Carnot s'est conduit avec autant de tact que de modestie, et il a parlé comme un bon citoyen; personne n'en a été surpris.

**

L'élection sénatoriale de Saône-et-Loire a prêté à des réflexions plus agréables : quatre députés républicains, de la même nuance, du même département, briguant ensemble le même siège au Sénat, et les électeurs sénatoriaux les renvoyant tous les quatre à leurs mandats de députés, pour prendre à leur place un conseiller général, c'est un spectacle médiocre, qui ne se renouvellera plus, on l'espère, après cette leçon.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

22 septembre 1892.

Le roi de Prusse était absent le jour de la naissance de son septième enfant.

Il n'était pas, comme on pourrait le supposer, auprès de ses infortunés sujets de Hambourg, sur qui le choléra s'est acharné avec une persistance inexplicable. L'idée ne paraît même pas lui être venue d'une démarche si naturelle et si conforme aux traditions des souverains, ou même des simples gouvernants qui n'ont pas été élevés sur les genoux de la pédagogie allemande. Les citoyens de Hambourg savent à quoi s'en tenir aujourd'hui sur la solidarité germanique et sur la sollicitude du pouvoir central. Leurs frères allemands ne les ont pas secourus d'une obole; ils ont même essayé, par des mesures de police, rapportées depuis tant elles étaient barbares, de les murer vivants, en quelque sorte, dans leur ville pestiférée. Quant au gouvernement, son premier soin a été de faire mettre à l'ordre du jour, par sa presse officieuse, la suppression des libertés de l'antique cité hanséatique. C'est tout ce qu'il a su faire pour remonter le moral d'une population qui contribue si largement, par sa laborieuse activité, à la prospérité de l'empire.

Si l'empereur Guillaume s'est absenté de Potsdam le 13 septembre, alors que la délivrance de l'impératrice était attendue d'une heure à l'autre, c'est pour assister aux manœuvres d'une division d'infanterie près de Francfort-sur-l'Oder. La fièvre du militarisme l'a repris, après une courte période de rémission apparente.

Au moment où un courant de tendances pacifiques se manifeste avec tant de forces et d'évidence dans tout le reste de l'Europe, l'Allemagne donne un signal de réaction; elle met à l'ordre du jour l'augmentation indéfinie de ses effectifs militaires permanents par la réduction du service à deux ans pour l'infanterie, et, par suite, l'accroissement de son budget de la guerre dans des proportions écrasantes. — N'a-t-on pas parlé de 150 millions de marcs?

Tout le monde, en Europe, se demande ce qu'il faut craindre de cette recrudescence intempestive du militarisme allemand. Il est évident que le gouvernement a en tête de grands projets de réformes pour l'armée, et qu'il a besoin d'argent pour se préparer à la guerre. Mais on ne peut faire que des conjectures sur ses intentions réelles au sujet du service de deux ans, et même sur la destination exacte des nouveaux crédits qu'il va demander. Le chancelier de Caprivi a changé si radicalement d'avis sur les questions militaires, depuis deux ans, qu'on est en droit de suspecter sa prédilection soudaine pour la réduction du service à deux ans et pour les théories sur la suprématie du nombre. S'agit-il d'un piège tendu au Parlement et à la démocratie allemande? Ou bien ce piège est-il tendu à l'état-major, au Parlement et à la démocratie française? Les deux hypothèses sont également plausibles.

* *

La presse européenne n'a pas discuté sérieusement la dépêche du correspondant du *Daily Chronicle*, au Caire, qui annonçait, il y a quinze jours, l'évacuation prochaine de l'Égypte par les troupes anglaises. Ce ballon d'essai, déjà presque oublié, a eu pourtant le mérite d'atteindre son but : il a permis de constater que la presse anglaise n'admet même pas la vraisemblance d'une pareille éventualité, et il a fourni au nouveau chef du Foreign Office l'occasion de divulguer les dispositions d'esprit qu'il apportera dans l'exa-

men de ce difficile problème. Dans un discours prononcé récemment au dîner de l'Institut des journalistes britanniques, à Edimbourg, lord Rosebery a glissé l'allusion suivante au sujet de la dépêche publiée par le *Daily Chronicle* : « Le ministre ne reçoit pas tous les télégrammes que les journalistes reçoivent : il n'a pas même reçu, par exemple, les informations concernant l'évacuation de l'Égypte, qui ont circulé cette semaine dans la presse (*Longs éclats de rire*) ; sans doute qu'il a été victime d'un défaut de transmission. »

Il faut rendre pourtant justice au cabinet libéral : il montre plus de scrupules pour tenir les promesses de son programme de politique intérieure. Il s'est mis à l'œuvre pour le *Home Rule* sans même essayer de temporiser. Depuis huit jours, l'Irlande est rentrée dans le droit commun. Son nouveau secrétaire d'État, M. Morley, a suspendu l'application de la loi de coercition de 1887, qui établissait sur toute l'île une sorte d'état de siège très rigoureux.

C'est une mesure loyale et courageuse dont il faut féliciter le cabinet libéral. Tel n'est pas l'avis des conservateurs. Ils prétendent que les Irlandais ne peuvent être gouvernés que par des lois d'exception, et ils affectent de considérer que l'expérience tentée par M. Morley ne peut aboutir qu'à une prochaine et complète désillusion. Quant aux Irlandais, ils commencent à respirer et ne dissimulent pas leur joie.

* *

Les difficultés soulevées par l'expédition du colonel Yanoff dans les Pamirs ne s'aplanissent pas. Les Russes affirment qu'une partie des Pamirs leur appartient depuis la conquête du Khokand, ils contestent les prétentions chinoises, anglaises et afghanes, et, décidés à ne faire aucune concession sur leurs droits, ils ont envoyé des renforts au colonel Yanoff.

L'émir Abdurrahman est dans une situation fort critique. Il a complètement échoué dans sa tentative pour mettre fin à la révolte des Hazaras. Ses troupes sont démoralisées. Il lui serait difficile de tirer l'épée contre la Russie, selon l'intention que lui attribuent les journaux anglais. Il est plus probable qu'il se dispose, soit à accepter enfin l'entrevue demandée par le commandant en chef de l'armée des Indes, soit à rester dans une prudente expectative entre ses deux puissants voisins.

Quant aux Anglais, ils sont divisés sur le parti à prendre. A Londres, on est d'avis d'user de modération à l'égard de l'émir, afin d'obtenir sinon son alliance, du moins sa neutralité. Il faut prendre garde de le jeter dans les bras de la Russie, et il serait dangereux de placer son royaume sous la domination anglaise, car on aurait pris dès lors le contact avec les Russes, éventualité qu'on aime autant retarder.

Le gouvernement des Indes a mieux aimé brusquer les choses. Il a profité d'une circonstance qui seconde à merveille son ardent désir d'occuper le Pamir, en dépit des prétentions rivales, afin de le soustraire « à l'ambition moscovite » Le rajah du Tchitral, petit pays indépendant au sud du Pamir, vient de mourir. Ses deux fils se disputent sa succession. Le plus jeune, qui n'y a aucun droit, s'en est emparé en l'absence de son frère. L'héritier légitime paraît disposé à faire appel au concours des Russes. Aussitôt a été organisée une expédition anglaise de plusieurs milliers d'hommes en vue de prévenir l'intervention probable des Russes. Ainsi, la mince zone qui sépare encore les Russes des Anglais, en Asie, ne tardera pas à s'évanouir comme la peau de chagrin du roman de Balzac.

G. BLANCHON.

BIBLIOGRAPHIE

Questions financières. — Le budget; ce qu'il est, ce qu'il peut être, par E. Cohen. (In-12, Guillaumin.)

Avant d'examiner la situation actuelle de notre budget, l'auteur commence par constater que, dans ces dernières années, le Parlement et le ministère ont inauguré une sage politique de réformes et d'économies. C'est là un louable effort, auquel il convient d'applaudir sans réserve; mais il ne faudrait pas croire que l'on a tout fait maintenant pour la réorganisation de nos finances; il reste, au contraire, beaucoup à faire. Nous avons le plus gros budget et la plus grosse dette du monde; nous les supportons allègrement, grâce à nos prodigieuses ressources; mais loin de nous pousser à abuser de notre richesse et de notre crédit, cette situation doit plutôt nous encourager à persévérer dans la voie des économies. En ce qui concerne la discussion même du budget, M. Cohen estime qu'il serait prudent de ne plus y mêler à l'avenir des projets de réformes de notre système administratif ou financier; ce sont là des questions qu'il faut traiter à part, sous forme de lois organiques. De même on pourrait considérer comme réglées une fois pour toutes les dépenses fixes, celles qui résultent de services publics auxquels il n'y a pas à toucher; le vote du budget y gagnerait singulièrement en rapidité. En ce qui concerne les économies, l'auteur déclare que l'on s'est surtout borné jusqu'ici à quelques modifications de détail de notre système administratif, qui ont eu pour résultat des réductions de crédits plus ou moins importantes. Il est nécessaire d'aller plus loin; la conversion de la rente 4 1/2 pourra dégrever d'une façon sensible les intérêts de la dette publique; la réforme de l'organisation des caisses d'épargne atténuera de même les charges et la responsabilité du Trésor. Enfin il ne faut pas hésiter à opérer deux grandes réformes, qui s'imposent depuis longtemps : celle de l'administration et celle des impôts. Par la décentralisation il sera possible de réduire au strict nécessaire l'armée des fonctionnaires; c'est ainsi que, dans la perception des impôts et revenus publics, la Banque de France pourrait être avantageusement substituée aux receveurs généraux et particuliers. Les impôts indirects qui frappent surtout la classe laborieuse exigent une nouvelle classification; les octrois, qui constituent une charge souverainement injuste et inégale, doivent être supprimés; de même l'impôt sur les boissons alimentaires, qu'il faut faire porter exclusivement sur l'alcool. L'exécution de ces divers projets, depuis plusieurs années à l'ordre du jour, ne saurait être différée, ainsi que le démontre très clairement M. Cohen. Il insiste, d'autre part, sur la nécessité de reviser par un nouveau classement des lignes de chemins de fer les conventions de 1853 et d'aliéner le réseau de l'État, incohérent et dispendieux, qui ne remboursera jamais les dépenses qu'il a imposées. Une autre question non moins grave pour l'avenir de notre budget, c'est le système douanier; après bien d'autres, M. Cohen insiste sur les funestes conséquences du protectionnisme à outrance, et il n'hésite pas à déclarer que, si la liberté commerciale nous a enrichis pendant trente ans, le maintien des tarifs ultra-protecteurs qui ont été inaugurés cette année risque de nous conduire sûrement à la ruine.

**

La Colonisation de l'Indo-Chine, par J. Chailley-Bert. (In-12, Armand Colin et Guillaumin.)

M. Chailley-Bert, qui a été le collaborateur actif de Paul Bert, pour l'organisation de notre colonie du Tonkin, trop vite interrompue malheureusement par la mort du gouverneur général, est toujours resté depuis un des partisans les plus zélés et les plus convaincus de notre expansion coloniale. Mais il n'est pas précisément satisfait des conditions dans lesquelles elle se poursuit actuellement. Il est certain que l'empirisme et la routine seuls paraissent nous guider en cette matière, puisque nous avons la prétention, au moins singulière, de vouloir appliquer à des pages différentes un régime à peu près identique, celui de la métropole. Ne suffit-il pas de quelque attention pour se rendre compte que chacun d'eux a des besoins propres et que tous ensemble ont des besoins qu'ignore la mère patrie. C'est de ce principe qu'étaient parti Paul Bert pour établir un plan d'organisation de nos colonies, qu'il avait conçu et qu'il voulait appliquer d'après une méthode vraiment scientifique. La métropole ne peut réussir à administrer et à gouverner ses colonies avec ses lois et ses fonctionnaires. Il faut imaginer un autre système d'administration et de gouvernement, adapté à leur état social; au lieu de s'attacher à les tenir en tutelle elle doit leur concéder toute la liberté d'action qui peut les rendre prospères. Cette théorie, si rationnelle qu'elle puisse paraître, ne manquerait pas de trouver des contradicteurs obstinés, si elle n'était justifiée par ces preuves décisives. Aussi M. Chailley s'est-il attaché à mettre en lumière l'exemple que nous ont donné les Anglais dans l'Indo-Chine. L'expérience séculaire, grâce à laquelle l'Angleterre est devenue la première puissance coloniale du monde, mérite de nous servir de guide, en nous montrant comment au milieu de difficultés sans cesse renaissantes on peut préparer utilement la pacification, l'organisation administrative et l'exploitation économique d'une grande colonie. L'étude de M. Chailley sur la politique coloniale anglaise, dont il fait ressortir la simplicité, la logique et le caractère éminemment pratique, sans dissimuler néanmoins ses fautes et ses erreurs, constitue une des enquêtes les plus complètes et les plus probantes qui aient été faites à ce sujet, et l'enseignement salutaire qui s'en dégage devra être mis à profit par tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de nos possessions d'outre-mer.

*

**

Poèmes johanniques, de M. Émile-J. Eude.

(J. Duret, éditeur.)

Ce livre, que M. Alexandre Dumas a honoré d'une préface, n'est point un livre banal de poésie, comme il nous en passe tant sous les yeux. L'auteur a la foi et l'amour. Avec ces deux sentiments on est d'une grande puissance. De là l'expression vibrante, envoiement (pour nous servir d'une expression admise en prose) des diverses poésies dédiées à l'immortelle Jeanne d'Arc par le poète qui s'est fait son barde et son admirateur fervent.

Émile Rautin.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Le dernier voyage de La Fayette en Amérique.* — M. Bardoux lit un mémoire sur le voyage de La Fayette en Amérique pendant les années 1824 et 1825. Le congrès des États-Unis, sous l'inspiration du président Monroe, prit la résolution suivante : « Le général La Fayette ayant exprimé le désir de visiter ce pays, le président sera chargé de lui communiquer l'assurance de l'attachement affectueux et reconnaissant que lui conservent le gouvernement et le peuple des États-Unis; et, de plus, en témoignage de respect national, le président tiendra à sa disposition un vaisseau de l'État, et invitera le général à y prendre passage. » Le président Monroe, dans la lettre qu'il adressa à La Fayette pour lui faire part de la résolution du congrès, lui demandait de lui faire connaître sa décision, ajoutant qu'aussitôt il donnerait des ordres pour qu'un vaisseau de l'État allât le prendre au port qu'il désignerait et l'amènerait dans cette patrie adoptive de sa jeunesse qui a toujours conservé le plus reconnaissant souvenir de ses services.

La Fayette accepta l'invitation tout en déclinant l'offre qu'on lui faisait d'un bâtiment de l'État. Il quitta le Havre, le 15 juillet 1824, sur le *Cadmus*, trois-mâts de commerce américain; il était accompagné de son fils Georges et de son secrétaire, M. Levasseur. Un mois après, l'artillerie du fort La Fayette annonçait son arrivée à New-York. Les vingt-quatre États qui composaient alors la Confédération rivalisèrent de zèle pour lui rappeler combien son souvenir était resté vivace dans la population des États-Unis. Ce voyage fut une véritable marche triomphale. Mais la reconnaissance nationale ne se borna pas à la simple expression de sentiments. Le congrès proposa de voter à La Fayette, en compensation des sacrifices personnels qu'il avait faits pour la Confédération, une indemnité de 200 000 dollars, et la propriété d'un terrain de 24 000 acres choisis dans la région la plus fertile des États-Unis. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme par l'unanimité des représentants dans les deux Chambres.

Avant de quitter l'Amérique, La Fayette voulut revoir à Charlestown son vénérable ami, Hugar, qui avait autrefois tenté de lui ouvrir les portes de la prison d'Olmütz. Au moment du départ, les paroles les plus touchantes furent échangées entre le président Adams et le général. Le 3 octobre 1825, la frégate, la *Brandivoine*, qui ramenait La Fayette était en vue du Havre. Au moment où La Fayette allait descendre à terre, le premier lieutenant, M. Gregory, s'élança vers le pavillon national qui flottait à l'arrière du navire, le détacha précipitamment, et, le présentant au général, s'écria : « Nous ne pouvons le confier à de plus glorieuses mains. Emportez-le! qu'il vous rappelle à jamais votre alliance avec la nation américaine! »

— *Histoire de la comptabilité publique.* — Cette histoire, surtout pour la période de la Révolution, est encore peu connue. M. V. Marcé, auditeur à la Cour des comptes, a entrepris de faire la lumière sur ce point. Il étudie, dans un mémoire intéressant les autorités préposées à l'apurement des comptes de l'État pendant la Révolution, et spécialement le bureau de comptabilité qui a hérité des attributions de vérification des chambres des comptes. C'est aux Archives nationales qu'il a trouvé les documents qui servent de base à son travail et qui sont d'autant plus curieux qu'ils sont plus rares depuis l'incendie du palais du quai d'Orsay, en 1871.

Le système de la Constituante est fondé sur ce principe de la déclaration des Droits de 1789 : les citoyens ont le droit, par eux-mêmes ou par leurs représentants, de suivre l'emploi des contributions publiques. En conséquence l'Assemblée nationale devra apurer elle-même les comptes de l'État; elle ira, par delà les comptes moraux ou d'adminis-

trateurs des ministres, porter ses regards jusque dans la gestion des comptables qui ont eu le maniement de la fortune de l'État. Mais, comme elle ne peut, faute de connaissances techniques et de loisirs suffisants, vérifier elle-même les comptes des comptables avec leurs innombrables pièces justificatives, elle ne vérifiera et n'arrêtera que les comptes les moins importants; ceux des grands comptables, caissier général, payeurs principaux de la trésorerie, administrateurs des régies, qui centralisent la gestion des comptables, seront vérifiés par le bureau de comptabilité qui préparera ainsi l'apurement par l'Assemblée. Le bureau de comptabilité doit examiner aussi les comptes des ministres; il les compare à ceux des comptables, procédant ainsi au travail que fait la Cour des comptes quand elle élabore ses déclarations générales de conformité; il présente enfin à l'Assemblée ses vues d'accélération, amélioration ou réforme dans la comptabilité. Quant au contentieux, il est attribué aux tribunaux de district.

M. Marcé dresse le bilan de cette conception. A son actif, il trouve le principe d'après lequel la nation a le droit de suivre l'emploi de la contribution publique, principe dont la Constituante a fait une application exagérée, mais qui domine encore notre système financier. La centralisation et la publicité des comptes et du contrôle financier sont encore des règles établies par les deux premières assemblées de la Révolution. De plus, la Constituante a compris qu'il fallait donner à l'organe de vérification des comptes des comptables le contrôle des comptes des ministres, parce que ce sont les pièces justificatives des comptes des comptables qui justifient la gestion ministérielle. Enfin, appliquant un principe qui constitue l'idée mère de l'institution de la Cour des comptes, elle a conféré la vérification et l'apurement des comptes publics à des autorités distinctes de celles qui ont manié les fonds.

Comme corollaire indispensable de ce principe de séparation, les autorités préposées à l'apurement des comptes publics, séparées de l'administration, ont été rendues indépendantes de celle-ci.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Histoire littéraire.* Il y a dans les anciennes éditions des œuvres latines de Pétrarque, un traité intitulé : *Invectiva eujusdam Galli anonymi in Petrarcam*, dont l'auteur était resté jusqu'ici inconnu.

Le poète y a répondu par une *apologia* où il attaque violemment la France et les Français, à l'occasion de la prétention de ces derniers à maintenir la papauté à Avignon. Cette polémique à la fois littéraire et politique sera étudiée avec plus de fruit à présent que l'auteur français est connu.

M. de Nolhac lit une note établissant que c'est un théologien de l'Université de Paris, Jean de Hesdin, et rattache à ce nom quelques renseignements biographiques.

Jean de Hesdin mérite une place dans l'histoire littéraire, ne fût-ce que pour avoir fait entendre, dans l'unanimité concertée d'éloges et d'admiration qui résonne autour de Pétrarque, la seule voix d'opposition dont l'écho nous soit parvenu.

— M. Clermont-Ganneau communique une lettre du frère Paul, du collège de Terre-Sainte, dans laquelle celui-ci annonce l'envoi de l'empreinte d'un cachet bétéen trouvé aux environs de Balkis, à une heure et demie de Biredjik. Ce cachet est en pierre noire à deux faces; il a été acheté par un voyageur dont on ignore le nom. En attendant l'envoi de l'empreinte, le frère Paul avait joint à sa lettre deux dessins très soigneusement exécutés.

M. Menant, qui a examiné ces dessins, est convaincu que le cachet est authentique et mérite une étude particulière. Il en fera l'objet d'une prochaine communication.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

29 septembre 1892.

La prochaine rentrée des Chambres commence à ranimer les controverses politiques; les projets de réformes électorales et les projets d'interpellations ont été agités cette semaine, comme si la session ne devait pas être extrêmement courte, avec un gros budget à discuter, grossi de questions multiples, entre autres celles du régime des boissons et de la Banque de France. On comprend que les partis républicains soient préoccupés de leur attitude et de leur avenir, au milieu des circonstances nouvelles qui se développent par suite du déplacement des conservateurs qui se rapprochent de la République, et du mouvement ouvrier et socialiste qui s'accuse de jour en jour. Mais lorsque ces partis républicains essayent de se définir, de se différencier et de se marquer les uns aux autres leurs limites, on voit combien est large la part des conventions, des préjugés et des habitudes prises dans leur situation réciproque. Dès que l'on s'efforce de préciser les choses par le raisonnement, on s'aperçoit combien elles échappent au raisonnement, combien c'est un problème subtil de distinguer les modérés des progressistes, les progressistes des radicaux et les radicaux eux-mêmes des socialistes qui ne prétendent demander les réformes qu'à l'action des lois et à l'opinion publique. On constate qu'il y a beaucoup de radicaux parmi les modérés, bon nombre de modérés parmi les radicaux, et qu'ils sont tous plus ou moins socialistes, dans un temps où tout le monde l'est.

M. Camille Pelletan n'a pas craint de dire dans *la Justice* « que la vieille politique radicale a fait son temps et qu'elle doit se renouveler », ce qui lui a attiré les réclamations de plusieurs journaux radicaux. Mais il a vraisemblablement raison, et l'on peut en dire autant de toute la politique républicaine, opportuniste, progressiste ou radicale. Voilà vingt ans que la République gouverne et avec un succès toujours croissant, qui entraîne aujourd'hui la partie même la plus récalcitrante des anciens adversaires de la République. Mais dans ce long temps, les formules se sont usées et les hommes avec les formules. Il semble qu'une nouvelle politique républicaine se prépare, et, quoi qu'en pensent les uns et les autres, cette nouvelle politique républicaine sera l'œuvre de la nation elle-même, du suffrage universel et des événements intérieurs et extérieurs qui se succèdent. Les orientations que les politiques lettrés se plaisent à déterminer dans leurs cabinets et dans leurs bureaux de rédaction, ne sont que des approximations imparfaites et souvent déjouées par le plus léger accident.

A ces controverses peu claires se sont mêlés des projets de réformes, passablement contradictoires entre eux, que leurs auteurs croient sans doute très concordants. Ainsi MM. Goblet et Lockroy proposent de revenir au scrutin de liste et d'abroger la loi contre les candidatures multiples. On cherche en vain quel rapport naturel peut unir ces deux idées; le scrutin uninominal d'arrondissement, tel qu'il se pratique aujourd'hui, est certainement un mode électoral des plus défectueux qui amoindrit à la fois l'électeur et l'élu, qui livre trop de circonscriptions à l'influence prédominante de l'argent, et qui a tendu, depuis plusieurs années, à stériliser la République; mais la multiplication indéfinie des candidatures pour quelques privilégiés est aussi un régime électoral pernicieux dans une démocratie et directement contraire au progrès et à l'expansion du parti républicain.

L'interpellation sur les affaires de Carmaux viendra inévitablement dès la rentrée. Nous avons déjà dit notre opinion sur le cas du maire ouvrier Calvignac et de la Compagnie qui l'a congédié. On ne peut nier, je crois, que non seule-

ment à Carmaux, mais dans plusieurs autres endroits, les patrons ont commis une faute de conduite très regrettable en obligeant brusquement les ouvriers élus à choisir entre leur mandat et leur travail à l'atelier. Un peu de temporisation et de prudence aurait aplani les difficultés les plus graves. Le vote d'une indemnité raisonnable pour les ouvriers appelés dans les conseils de leurs communes aurait achevé de résoudre la question. Mais on a encore vu, à ce propos, combien un mot lancé dans le débat l'envie et le détourne de la véritable voie où il faudrait le tenir. On a dit que l'affaire de Carmaux était une violation du suffrage universel, et pour une grande partie de l'opinion républicaine et démocratique, la violation est maintenant certaine, constante, éclatante. En vérité, il n'y a pas ombre de violation du suffrage universel. L'ouvrier maire a été élu librement, et il est libre de remplir toute sa fonction de maire. Mais on aura beau discuter, les ouvriers sont convaincus que les droits du suffrage universel sont en question, et il faudrait tout faire pour que cette idée, d'ailleurs parfaitement fautive, n'ait aucun sujet de s'établir et de se propager dans les usines.

Les discours prononcés au Panthéon le 22 septembre ont tous contenu des passages relatifs au mouvement ouvrier. M. Loubet, président du conseil : « Le pays vous convie à étudier et à résoudre les questions sociales... » M. Challemel-Lacour, dans son grand style : « Voici qu'une révolution nouvelle s'annonce par bien des signes... Cette révolution, dans laquelle la volonté de l'homme a moins de part encore que dans les autres, quoiqu'elle ait été amenée par les découvertes du génie et qu'elle soit fille de la science, peut et doit s'achever pacifiquement... » M. Floquet : « Il s'agit d'aborder résolument ces questions sociales qui, de tout temps, ont été la préoccupation ardente des républicains... » On n'a pas manqué de rapprocher de ces passages les paroles prononcées à Poitiers par M. Carnot : « Le pays veut que tous les efforts, toutes les volontés se tournent vers les réformes qu'attendent de la République ceux qui travaillent et ceux qui souffrent. » Sous l'impression de ces pensées et de ces sentiments les Chambres vont être appelées à examiner les divers incidents qui se sont passés, non seulement à Carmaux, mais à Lens et Liévin, à Roubaix, à Saint-Ouen. Il est à croire que les questions sociales occuperont une place importante dans la session, et le moment n'est-il pas venu d'établir l'arbitrage par la loi? Des conseils généraux, des conseils d'arrondissement l'ont demandé, en assurant que, si les Anglais, par exemple, ont pu organiser des conseils d'arbitrage par la simple initiative des ouvriers et des patrons, les lois paraissent seules capables, en France, de nous conduire au même résultat.

Au milieu de ces préoccupations, le banquet royaliste donné dans le parc de Chambord, à Montauban, a paru comme un divertissement et un intermède. Les efforts de M. d'Haussonville, qui fait front de tous les côtés à la fois, contre le suffrage universel, contre l'opinion, contre le pape et contre la désertion de tant d'amis, peuvent paraître méritoires et généreux à un certain point de vue; ces efforts ne sont pas moins tellement vains qu'ils gardent difficilement un caractère de sérieux. On sourit en pensant à cette jeunesse royaliste qui embrasse le drapeau tricolore orné de fleurs de lis et qui pousse des *vivats* en l'honneur du comte de Paris, pendant que la musique joue la *Parisienne*. « Nous ne repoussons pas la Révolution en bloc, dit M. le comte d'Haussonville, nous en acceptons toute la partie nécessaire et légitime »; mais comment ne pas croire, après ce siècle d'épreuves, que la République elle-même est comprise dans cette partie qui désormais s'impose à tous et que personne n'a plus ni le droit ni le moyen de répudier?

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

27 septembre 1892.

Le gouvernement autrichien se prépare dignement à la visite dont l'empereur Guillaume doit l'honorer prochainement, si l'on en croit une information qui n'a pas été démentie. Le comte Taaffe a voulu éviter, cette fois, les marques d'inattention dédaigneuse que lui prodigua le jeune roi de Prusse lors de son dernier séjour à Vienne. Il vient de prendre résolûment l'offensive contre les revendications de la majorité slave du royaume, et, pour le moment, le pangermanisme n'a pas de champion plus décidé.

Contrairement à l'usage, les Diètes de Cisleithanie ont été convoquées en session extraordinaire avant la session annuelle des Délégations qui va bientôt s'ouvrir. Personne ne s'est trompé sur le motif de cette mesure. Obéissant aux suggestions du parti allemand, le comte Taaffe, voudrait obtenir le plus tôt possible le vote des budgets et des affaires urgentes par ces assemblées provinciales, afin de pouvoir dissoudre ensuite celles qui contrarient sa politique, notamment la Diète de Bohême.

Dès la première séance de cette assemblée, le député allemand Plener qui tend à devenir une sorte de dictateur parlementaire de la Bohême, a remis sur le tapis la question du Compromis, malgré les observations du président, prince Lobkowitz, qui avait prononcé la clôture des travaux de la commission dudit Compromis. Les Jeunes-Tchèques ont répondu en soulevant la question de l'autonomie complète du royaume de Bohême. Ils ont invité les autres groupes parlementaires, Vieux-Tchèques et grands propriétaires fonciers, à prendre part à la rédaction d'une adresse à l'empereur portant revendication des droits méconnus des Slaves de Bohême, de Moravie et de Silésie.

Dès que le gouvernement a vu que ces groupes désignaient des délégués pour se rendre à l'invitation des Jeunes-Tchèques, il a manœuvré sous main de manière à rendre toute entente impossible, et il a fait circuler le bruit que l'empereur refuserait de recevoir l'adresse proposée par les « Jeunes ». La conférence s'est réunie le 21 septembre, à Prague, sous la présidence du prince Alfred de Windischgrätz. Mais c'est en vain que l'éminent patriote Jules Greg, l'homme le plus populaire de la Bohême, a défendu les points essentiels d'un projet d'adresse à la couronne. Les délégués ont déclaré ne pouvoir prendre aucune décision sans en référer à leurs mandats.

Tandis que la presse allemande de Vienne félicitait le gouvernement d'avoir réussi à isoler les Jeunes-Tchèques, les autorités autrichiennes, sans doute pour mériter encore mieux ces éloges, ont imaginé d'interposer un procès de haute trahison à un député jeune-Tchèque, le docteur Podlipny, en raison des paroles suivantes, prononcées à Nancy, lors du voyage de M. Carnot : « Nous sommes les fils d'une petite nation ; sa valeur est considérable, et nous nous sentons le courage de faire dans l'avenir de grandes choses, car nous sommes en même temps une branche de la grande famille slave où se trouve représentée la sainte Russie. » Suivaient quelques protestations de vive sympathie à l'égard de la France, plus sincères assurément, mais moins bruyantes que celles dont les Italiens ont accablé nos marins dans les rues de Gênes. Tel est le crime dont on demande raison au docteur Podlipny, pour satisfaire les rancunes (tedesques) ! Ce procès n'est pas seulement absurde et odieux par lui-même ; il constitue un mauvais procédé à l'égard de la France, pays qui entretient officiellement des relations amicales avec l'Autriche. En vérité, les Autrichiens n'ont rien appris depuis

la Sainte-Alliance. Les quelques défroques de parlementarisme dont ils se sont affublés pour réorganiser l'asservissement des Slaves ont laissé intact le vieil esprit autrichien, cette routine de plusieurs siècles de militarisme et de bureaucratie.

*
**

Les dépêches de Constantinople ont présenté cette semaine un intérêt inaccoutumé. Les autorités ottomanes viennent d'expulser de la capitale deux mille softas, moitié sur des navires spéciaux, moitié par voie de terre. On connaît les perpétuelles appréhensions qu'inspire à la police turque cette caste d'étudiants en théologie musulmane, dont l'esprit de réaction fanatique est légendaire en Orient ; aussi la première pensée de tout le monde a-t-elle été que la police venait de découvrir et de faire avorter une vaste conspiration contre le sultan.

Depuis, on a été invité, par l'entremise d'une agence d'information, à considérer cette relégation en masse de deux mille membres du clergé comme un fait sans importance et d'ailleurs très normal. Il paraît que les softas, dénués pour la plupart de toutes ressources, menaient dans les hôtelleries mal famées de Constantinople une existence scandaleuse, en attendant l'époque des examens. Les examens ayant été renvoyés à l'année prochaine, le sultan s'est chargé, par une pieuse sollicitude, du rapatriement des softas. Cette version est enregistrée par tous les journaux avec une pointe de scepticisme.

Un fait tout aussi grave que la mystérieuse affaire des Softas, c'est la remise d'une note diplomatique russe à la sublime Porte. Cette note, datée du 30 août, viserait les récentes coquetteries du gouvernement ottoman avec les aventuriers de Sofia, et y relèverait, en termes énergiques, des tendances contraires au traité de Berlin. Les journaux de la Triple Alliance dénoncent cette démarche parfaitement légitime de la diplomatie russe. Mais la Russie a tout l'air de faire peu de cas de ces clameurs. Les peuples peuvent compter sur elle pour prouver qu'il reste encore en Europe beaucoup de force et de loyauté au service du droit.

*
**

L'empereur Guillaume, qui se dispose à exiger de vive voix l'augmentation des effectifs austro-hongrois, est-il bien certain d'obtenir sans de longues difficultés, les accroissements qu'il rêve pour sa propre armée ? Si l'on en croit quelques rumeurs persistantes, l'idée d'augmenter les effectifs allemands de 95,000 hommes, et le budget de la guerre de 150 millions, provoquerait un sourd mécontentement de l'autre côté du Rhin, malgré l'appât d'une réduction du service. L'empereur a beau considérer toute critique comme une opposition, et toute opposition comme une trahison, l'impatience populaire s'échappe par mille fissures et s'accumule dans l'atmosphère germanique. On se demande avec persistance où doit aboutir la politique de Guillaume II, et des symptômes de résistance se manifestent de toutes parts. Les Gouvernements Wurtembergois et Bavaois ont nettement refusé de consentir à de nouveaux impôts pour les armements. Les populations trouvent que la mesure des sacrifices est comble. Que fera le gouvernement impérial ? Songe-t-il à dissoudre le Reichstag pour faire des élections sur la question des armements ? Dans ce cas il serait prudent de passer la main au prince de Bismarck.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

L'Évolution religieuse dans les diverses races humaines, par Ch. Letourneau. (In-8, Reinwald.) — *Religion*, par G. de Molinari. (In-12, Guillaumin.)

L'ouvrage du docteur Ch. Letourneau, le savant professeur de l'École d'anthropologie, a pour objet de passer en revue toutes les races humaines en les interrogeant sur leurs sentiments ou concepts religieux, et de résumer d'une façon méthodique les documents si variés et les données si nombreuses recueillis à ce sujet par les ethnologues, les voyageurs et les érudits. L'auteur aborde son étude avec les peuples noirs de la Mélanésie et de l'Afrique australe et les nègres inférieurs de l'Afrique tropicale; puis il passe aux races jaunes de la Polynésie, aux Indiens sauvages de l'Amérique, aux Mongols, aux Chinois et aux Japonais: la dernière partie de son livre traite des races blanches et englobe les Égyptiens, les Berbères, les Juifs, les Indous et les peuples européens. En dépit de la multiplicité des races et des diversités infinies que semblent présenter leurs croyances au sujet de l'âme, de la vie future et des dieux, M. Letourneau arrive à cette conclusion formelle que toutes les conceptions religieuses sont parties du même principe, ont suivi la même voie et évolué de la même façon; elles diffèrent seulement par leur point d'arrêt, qui s'est trouvé fixé par le degré même de la civilisation. Et le principe unique dont elles dérivent toutes est l'animisme, dont M. Letourneau nous montre les phases successives, depuis son état le plus rudimentaire jusqu'à ses formes les plus complexes. En ce qui concerne l'avenir des religions, l'auteur croit pouvoir déduire de ses études qu'il est maintenant fort limité, il estime que les croyances religieuses vont maintenant céder le terrain à la science. Plus nous allons et moins l'homme paraît disposé à accepter ces illusions, dont l'unique but était de le terrifier ou de le charmer. Lorsque cet idéal chimérique aura disparu, chacun se formera un idéal propre, qu'il poursuivra à sa façon; mais M. Letourneau estime que la préoccupation presque universelle sera alors de reconstruire l'édifice social sur de nouvelles bases.

Il est intéressant de rapprocher l'ouvrage de M. de Molinari, *Religion*, de celui de M. Letourneau, car la même question s'y retrouve traitée dans des conditions absolument différentes, et l'auteur aboutit à une conclusion tout opposée. Il est vrai que M. de Molinari ne s'appuie pas exclusivement sur les données ethnographiques, et qu'il envisage plutôt l'évolution des peuples et la marche de leur civilisation à un point de vue général. L'auteur déclare que les religions sont nées d'un besoin universel, inhérent à la nature humaine, ce qui les rend indestructibles; les progrès de la science, loin de leur nuire, ont contribué à les élever, à les épurer et à les consolider. Aux débuts de l'humanité, elles ont seules rendu possible l'établissement de l'ordre et de toutes les lois qui l'assurent; sans elles, par suite, la société n'aurait pu subsister et la civilisation ne serait pas née. Lorsqu'on les suit attentivement dans leur marche, l'on est amené à constater qu'elles se sont développées en raison directe de l'indépendance et de la liberté dont elles jouissaient; sous le régime du monopole et des privilèges, elles se sont corrompues; elles se

sont relevées, au contraire, sous celui de la concurrence, et leur action alors a été des plus bienfaisantes. Il résulte de là que la séparation de l'Église et de l'État est considérée à tort comme un danger pour la religion, puisque avec ce système son action doit infailliblement se fortifier et s'accroître. Et cette séparation, l'auteur pense qu'elle finira par prévaloir, précisément parce que c'est la religion qui doit surtout en bénéficier. En ce qui concerne l'avenir des croyances religieuses, M. de Molinari déclare, tout au contraire de M. Letourneau, qu'il en est parfaitement assuré, parce que la religion forme la base même et le soutien de la morale. La diversité des religions doit se perpétuer parce qu'elle répond à la diversité des tempéraments et des civilisations. Il est à prévoir que les dogmes concernant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme subsisteront indéfiniment, et que les croyances des temps à venir resteront fondées sur les mêmes principes que celles du passé.

**

Guides-Joanne. (Hachette.)

La librairie Hachette continue avec régularité la refonte de son utile collection des *Guides-Joanne*, dont le texte, complètement renouvelé, est mis au courant de tous les changements survenus dans les moyens de communication et de transport. Trois nouveaux volumes ont paru cette année: *la Corse, la Bretagne, l'Alsace*. Chacun d'eux, d'après le plan uniformément adopté pour la collection, comprend une série de conseils pratiques, des modèles d'itinéraires, une excursion méthodique à travers chaque contrée et un ensemble de renseignements indispensables aux voyageurs. Grâce à sa transformation, la collection des *Guides-Joanne* continuera à rester sans rivale; tout en contribuant à développer chez nous le goût des voyages, elle permet aux touristes d'effectuer leurs excursions dans les meilleures conditions et d'une façon très profitable pour leur instruction.

**

Le Cicerone, par Burckhardt, traduction Gérard. (In-12, Firmin-Didot.)

Le *Cicerone* de Burckhardt, professeur à l'Université de Bâle, forme le guide et le catalogue le plus complet des richesses artistiques de l'Italie qui ait été dressé jusqu'ici. M. A. Gérard, ministre de France au Brésil et ancien élève de l'École normale supérieure, a été très heureusement inspiré de traduire en français ce savant ouvrage, fort peu connu chez nous.

Tous ceux qui voudront visiter l'Italie avec fruit devront consulter journellement ce répertoire complet, méthodique et clair des trésors et des curiosités de la péninsule depuis l'époque gréco-romaine jusqu'au siècle dernier. La traduction française, pour laquelle M. Gérard a utilisé les additions et corrections de M. de Geymüller, comporte deux tables très étendues, l'une des noms d'artistes, l'autre de la distribution géographique des objets d'art.

Émile Raunié.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. V. Macé termine la lecture de son *Mémoire sur les « autorités proposées à l'apurement des comptes publics pendant la Révolution »*. Après avoir exposé, dans la précédente séance, le système de la Constituante, qui avait attribué à des autorités distinctes les trois phases connexes de l'apurement des comptes, il en fait ressortir les côtés défectueux. Ce mécanisme trop compliqué méconnaissait les raisons premières de la législation séculaire qui constituait le droit commun de l'Europe, et en vertu de laquelle la vérification, l'arrêté des comptes et le jugement de leur contentieux appartenaient à une même autorité. Aussi resta-t-il sans effet; l'Assemblée nationale n'arrêta jamais un seul compte. On fut donc obligé d'en revenir à l'ancienne organisation. La loi du 28 pluviôse an III, œuvre de la Convention, marque le premier retour vers l'antique organisation des Chambres des comptes; la loi de frimaire an IV, œuvre du Directoire, fonde véritablement l'institution de notre Cour des comptes de 1807, sous le nom de Commission de comptabilité. M. Macé fait remarquer, en terminant, que c'est à la Cour des comptes que revient l'honneur d'avoir complètement éteint, en 1812, l'arrière de l'ancien régime et celui de la Révolution, qui avait eu pour cause principale la disparition momentanée de l'institution de contrôle judiciaire de 1791 à 1795.

— *Le Liber censuum*. — M. Geoffroy rend compte d'un grand travail entrepris par M. Paul Fabre, ancien membre de l'École française de Rome, pour rendre accessibles au public les innombrables documents contenus dans le *Liber censuum* de l'Église romaine. On désigne sous ce nom le Grand-Livre où, pendant les siècles du moyen âge, sont régulièrement inscrits jour par jour les cens dus au Saint-Siège par tous les domaines et États qui, au milieu de l'anarchie féodale, se sont donné, par la *recommandation*, à l'Église romaine, sous la double condition de lui payer un cens et d'être protégés par elle. M. Geoffroy fait remarquer que l'œuvre de M. Fabre complètera utilement la remarquable publication du *Liber pontificalis* par M. l'abbé Duchesne. Ces deux belles études historiques seront désormais le *vade-mecum* de tous ceux qui voudront connaître le moyen âge. Le travail de M. Fabre est dédié *A la mémoire de mon maître Fustel de Coulanges*. « Fièvre devise, dit M. Geoffroy, qui n'est pas été permise à beaucoup d'hommes, mais digne hommage ici d'un disciple qu'ont rapproché d'un tel maître un rare mérite scientifique et une affection devenue filiale. »

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — M. Maspero présente la photographie d'un bas-relief provenant de Constantinople. Il porte le nom du roi Naramsin. Ce monument est malheureusement mutilé, mais ce qui nous reste est d'un travail pur et délicat. On y remarque un personnage debout, vêtu, comme certaines figures des intailles très anciennes, de la robe passant sous un bras et sur une épaule, et coiffé d'un bonnet conique entouré de cornes. L'aspect général de cette sculpture rappelle le style des monuments égyptiens contemporains. Le relief en est bas, le trait nettement découpé sans sécheresse; la musculature n'y présente nullement l'exagération habituelle des monuments chaldéens. Il n'y a que les détails du costume et l'inscription qui empêchent d'attribuer ce bas-relief à l'art égyptien.

Le roi Naramsin, dont l'inscription fait mention, est un des rois archaïques sur lesquels les Chaldéens eux-mêmes n'avaient que des notions chronologiques très vagues. Il résulte d'une inscription de Mabonide qu'il vivait vers l'an 3000 avant notre ère. Il régnait sur Babylone et le nord de la Chaldée. Comme son père Sargon, il avait laissé la réputation peut-être légendaire d'un conquérant. On lui attribuait une campagne dans le Magan, pays dont M. Oppert a trouvé la trace sur un vase portant le nom du même roi. On pourrait donc attribuer à des rapports directs avec l'Égypte la technique et la facture, tout égyptiennes en apparence, du bas-relief de Naramsin. C'est toutefois une conjecture à laquelle M. Maspero préfère ne pas s'arrêter pour le moment. Il fait remarquer néanmoins qu'il existe des différences sensibles entre ce bas-relief et ceux de Tello. Ceux-ci, qui sont beaucoup plus récents, ont moins de finesse et dénotent une inexpérience qu'on ne rencontre pas dans notre monument.

M. Menant fait remarquer à ce sujet qu'il existe un cylindre chaldéen de pierre dure d'un travail tout aussi remarquable et dont l'inscription en intaille est gravée en caractères semblables à ceux du bas-relief de Naramsin. Ce cylindre, qui appartient à la collection de M. de Clercq, fait mention de Sargani, roi d'Ayadi, antérieur de quelques générations au roi Sargon l'ancien. Ces deux monuments sont d'un travail différent, mais ils représentent, chacun dans son genre, les plus beaux spécimens d'un art qui n'a jamais été surpassé en Assyrie et en Chaldée.

— *Les monuments mégalithiques et les traditions populaires*. — M. Salomon Reinach communique, sous ce titre, un travail qui est un essai de classification des désignations populaires attachées aux monuments mégalithiques et des légendes dont ces mêmes monuments sont l'objet dans les divers pays. Les unes et les autres présentent une singulière uniformité sur un domaine géographique très étendu. Ainsi les dolmens, nommés « caves du diable » en Allemagne, s'appellent « maisons du diable » au Japon. En Angleterre et en Bretagne, comme dans l'Inde, les cercles de pierre passent pour des troupeaux pétrifiés. Quoique beaucoup de ces monuments aient été surmontés d'une croix par le christianisme, ils restent encore l'objet de pratiques superstitieuses qui sont des survivances authentiques du paganisme. Un caractère frappant des noms qu'ils ont reçus, c'est la très petite part qu'y prend l'élément chrétien.

Les géants, les nains, les fées figurent partout comme les auteurs et les habitants de ces demeures mystérieuses. Dans les légendes qui s'y rattachent, la Vierge et les saints interviennent quelquefois, mais on se rend bien compte que c'est par une substitution de date assez récente. L'étude comparative de ces légendes ne fait qu'attester plus clairement la vitalité d'un polythéisme très primitif, qui, chassé des villes mêmes avant l'avènement du christianisme, s'est réfugié dans les campagnes et s'y maintient encore.

M. Paul Meyer fait quelques réserves au sujet de plusieurs désignations légendaires citées par M. Reinach.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

6 octobre 1889.

L'automne s'avance, les hirondelles sont parties, les ministres sont rentrés, et M. Carnot a quitté Fontainebleau pour reprendre à l'Élysée ses quartiers d'hiver. Il va faire un dernier voyage avant l'ouverture de la session législative. Lille lui offre le spectacle d'une de ces cavalcades historiques comme on en sait faire dans le Nord depuis Charles-Quint et même avant. La métropole des Flandres célèbre le centième anniversaire de la levée du siège qu'elle subit, en 1792, avec un courage stoïque.

Le ministre du commerce, de l'industrie et du travail, M. Jules Roche, a saisi l'occasion d'un discours en province pour affirmer la solidarité complète du gouvernement dans la question du traité de commerce avec la Suisse. Les organes de la presse protectionniste sont extrêmement montés contre ce projet de traité, et, particulièrement dans le Nord, les Chambres de commerce ont pris des délibérations protestant avec la plus grande énergie contre l'initiative ministérielle. On reproche au gouvernement deux choses : d'abord, au fond, de rétablir le régime des traités de commerce quelques mois à peine après que ce régime a été condamné et répudié par la majorité du Parlement; ensuite, d'accorder à la Suisse des tarifs privilégiés, que notre industrie ne pourra pas supporter, et qui vont exciter tous les gouvernements étrangers à en demander de semblables. C'est revenir, dit-on, sur toute la politique économique qui a prévalu les années précédentes, avec tant de batailles et d'efforts, et c'est arracher une maille de ce grand travail à peine terminé qui s'en ira ainsi pièce à pièce, jusqu'à sa ruine complète et irrémédiable.

On s'en prend particulièrement à M. Jules Roche et à M. Ribot, qu'on accuse d'être les artisans d'une œuvre qualifiée des termes les plus durs, comme ceux de perfidie et de trahison. Le ministre du commerce a voulu faire face immédiatement à la tempête qui s'élève; il a dit d'abord que le projet de traité était l'œuvre, non pas de tel ou tel ministre, mais du gouvernement, et ensuite il a rappelé que la Chambre avait toujours le droit de ratifier le traité ou de le rejeter. Il est incontestable, en effet, que dans la discussion des tarifs le gouvernement a toujours revendiqué le droit de préparer des projets de traités, dont la Chambre reste toujours l'arbitre souverain. La situation parlementaire ne peut prêter à aucune ambiguïté; c'est la Chambre qui aura le dernier mot, et les adversaires du traité ont toute liberté pour le combattre, comme ils ne s'en feront pas faute, on peut en être sûr. Mais le gouvernement, de son côté, n'est nullement tenu à engager son existence dans ce débat, et rien ne l'empêche de déclarer, comme il l'a fait précédemment, qu'il exécutera les volontés du Parlement sur ce point, si le Parlement n'accepte pas son projet.

La question n'en reste pas moins délicate, car il s'agit de défendre, avec autant de tact que de fermeté, un traité que l'on a fait entrevoir à une nation amie. On ne pourrait pas abandonner son traité sans livrer bataille et se replier en toute hâte, fût-ce en bon ordre, devant la première résistance. On ne retrouverait pas son crédit et son autorité lorsqu'il s'agirait d'entrer de nouveau en négociations. On ne peut céder qu'après avoir couru ostensiblement et la tête haute les périls les plus sérieux, et l'on ne sait jamais dans une bataille parlementaire si un mot ne va pas entraîner un désastre, si on ne sera pas poussé au delà de la limite qu'on s'était promis de ne pas franchir. C'est là que l'esprit politique, le sens parlementaire, la sûreté de la manœuvre et de la parole se montrent; M. Jules Roche n'en a pas manqué jusqu'à présent, mais j'imagine qu'il ne se sera

jamais trouvé dans une passe aussi dangereuse, vu l'extrême raideur de l'opposition qui se manifeste.

La discussion continue dans la presse, avec des intermit-
tences, sur les projets de réforme électorale. Les partisans du scrutin de liste, et en particulier MM. Goblet et Lockroy, rattachent à cette idée, nous l'avons déjà dit, celle de l'abrogation de la loi qui interdit l'abus des candidatures multiples. M. Henry Maret, dans le *Radical*, s'est aussi élevé de toute sa force contre cette loi du 17 juillet 1889, qu'il qualifie « d'absurde » et qu'il déclare tout bonnement attentatoire au principe de la souveraineté du peuple. Il suffit, en effet, dit-il, que le peuple persiste à voter quand même et toujours pour le candidat cumulant de mandats législatifs, et la loi apparaîtra alors dans son absurdité et son impuissance. Ah! certes, l'hypothèse étant admise, je donnerais amplement raison à M. Henry Maret. Il est certain que nulle précaution, nulle loi ne peut empêcher le peuple de se ruier à la servitude, s'il a véritablement la passion de la servitude. Il fera toujours, en définitive, ce qu'il veut, ce peuple, et s'il éprouve à ce point le dégoût de la liberté, il ne sera pas enchaîné à la liberté malgré lui. Si le peuple veut un César, il l'aura, et s'il voulait absolument faire roi et dieu un oignon, un potiron, le potiron, l'oignon seraient dieux!

Mais il faut admettre que le peuple, pris en masse, sera absurde, et nous n'avons aucune raison d'admettre une telle hypothèse. Si la France avait réellement voulu remettre sa souveraineté dans les mains du général Boulanger, ni la loi sur le scrutin d'arrondissement, ni la loi sur l'unité de candidature, ne l'auraient empêché de consommer son caprice et son suicide; ou plutôt ces lois n'auraient pas été faites, car la Chambre est une partie du peuple sans doute, et si le peuple, comme le dit M. Henry Maret, voulait être esclave, la Chambre le voudrait aussi.

Mais comme le peuple n'agit pas d'ensemble et par des emportements irrésistibles, excepté les jours de grandes révolutions; comme il y a des circonscriptions électorales et des lois électorales, il est parfaitement juste, raisonnable et démocratique de décider qu'un seul candidat ne pourra pas poursuivre cent cinquante candidatures, le même jour, dans toutes les parties du pays.

Au reste, nous avons toujours pensé et nous pensons encore que si la loi contre l'abus offéré des candidatures avait été faite au commencement de l'année 1888, ainsi que nous l'avions demandé nous-même, au lieu d'être faite au mois de juillet 1889, presque à la dernière extrémité, le scrutin d'arrondissement aurait été inutile et nous aurions pu conserver le scrutin de liste en toute sécurité.

M. le comte de Paris, qui n'est pas, nous dit-on, simplement « le vicomte de Chambord », mais un prince très original et personnel, ne se soucie pas de mourir tranquillement « dans le lit de l'ancien régime ». Il revendique toujours l'honneur de nous gouverner, et le centenaire de Valmy lui a paru une excellente occasion de se faire entendre. Le premier succès de l'esprit nouveau sur l'ancien régime n'est-il pas, en effet, un motif charmant pour inviter la démocratie à abdiquer? Le moment est passé, par malheur; il faudra attendre le prochain centenaire pour couronner un d'Orléans sur la colline qui tressaillera dans tous les siècles des cris de : « Vive la nation! » — La Commission du budget a repris ses séances : les évaluations premières sont si complètement dérangées, qu'elle aura à dresser un budget nouveau. — Benan n'est plus; il a sans doute rempli amplement et supérieurement les conditions requises pour revivre dans la gloire de l'immortalité conditionnelle.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTERIEURE

6 octobre 1892.

Le cabinet Gladstone accepte l'évacuation provisoire de l'Ouganda, que la Compagnie de l'Est-Africain, au plus mal dans ses affaires, avait proposée au cabinet conservateur dans l'espoir d'obtenir ainsi l'annexion de cette colonie par l'État, et, pour elle-même, une forte indemnité pécuniaire. Sans s'opposer au principe d'un concours militaire et financier de l'État, lord Salisbury, sur le point de quitter le pouvoir, s'était bien gardé de prendre une décision ferme. Lord Rosebery accepte l'évacuation, et accorde à la Compagnie les moyens pécuniaires indispensables pour évacuer sans danger avant le 31 mars prochain.

Cette attitude parfaitement correcte a soulevé de bruyantes protestations dans le camp des conservateurs. Leur presse accuse le cabinet libéral de trahir la cause de la civilisation en général et les intérêts britanniques en particulier. L'Ouganda, disent-ils, est perdue pour l'influence anglaise; cette merveilleuse colonie va devenir la proie de quelque nouvel occupant. Jamais les conservateurs n'auraient porté une pareille atteinte à l'honneur national.

Ce sont là des exagérations criantes. L'Ouganda reste dans la sphère de l'influence britannique; aucune puissance n'attend le départ des Anglais pour prendre leur succession, et les traités passés avec le roi Mouanga demeurent intacts. Toutefois, il faut reconnaître que la détermination du cabinet anglais aura d'importantes conséquences.

L'évacuation peut être le signal d'un retour offensif de la barbarie dans ces régions qu'on était parvenu à soustraire à la domination des mahométans marchands d'esclaves. Mais c'est là une conséquence dont le gouvernement ne portera pas la principale responsabilité. Le grand coupable en cette affaire, c'est le fanatisme des missionnaires protestants, qui ont allumé la guerre religieuse dans une colonie florissante, et qui ont ainsi causé les perturbations devant lesquelles la Grande-Bretagne est obligée provisoirement de battre en retraite.

D'autre part, les difficultés soulevées par les événements de l'Ouganda ne sont pas résolues par le seul fait de l'évacuation. En prenant à sa charge les frais de cette opération, le gouvernement anglais assume une part de responsabilité dans la situation troublée qui a causé le massacre des missionnaires français, et obligé notre gouvernement à demander une réparation pécuniaire. Lord Rosebery ne peut plus décliner toute solidarité avec les patrons du capitaine Lugard, puisqu'il se juge tenu de les aider à se tirer d'affaire. Ce point de vue n'échappera pas, nous l'espérons, à notre diplomatie.

* *

Le chef spirituel des socialistes allemands, M. Liebknecht, ne perd aucune occasion de renchérir sur ses compatriotes pour manifester une violente irritation contre l'amitié qui unit la France à la Russie. Comme il n'a jamais attaqué la Russie à l'époque pas très lointaine où la politique russe se traînait à la remorque du gouvernement prussien, on devine aisément les causes peu philosophiques de son animosité actuelle. Ce sentiment patriotique, fort honorable assurément, vient de jouer un assez vilain tour à M. Liebknecht lors du récent Congrès socialiste de Marseille, en l'entraînant à dévoiler l'arrière-pensée des socialistes allemands au sujet de l'asservissement des Alsaciens-Lorrains.

Interrogé sur cette question brûlante, M. Liebknecht a cru s'en tirer par une réponse parfaitement jésuitique, flattant son auditoire cosmopolite, ménageant surtout le

chauvinisme allemand. Les Français n'auront qu'à se féliciter de cette manifestation perfide, qui s'est retournée contre son auteur. Les masques sont tombés, et, avec eux, la légende qui nous représentait les chefs socialistes allemands désavouant les spoliations du militarisme prussien.

Dans certains milieux, où l'on conserve encore le culte superstitieux de l'idéologie germanique, la stupefaction a été grande d'entendre M. Liebknecht refuser aux nationalités le droit de disposer de leur sort, et reconnaître ainsi, ne lui en déplaise, le droit de conquête et la suprématie de la force. De la part d'un adversaire de l'absolutisme, regretter de ne pouvoir annexer les Alsaciens-Lorrains à la Suisse, malgré leur volonté formelle de redevenir Français, c'est un sophisme qui ressemble plus mal à une mauvaise plaisanterie. Le *Journal de Genève* lui-même, feuille doctrinaire qui ne reconnaît pas aux peuples le droit d'être libres et heureux en dehors de certains dogmes constitutionnels, s'est indigné de l'inconscience de M. Liebknecht : « Nous n'avons, dit-il, ni le goût ni l'envie de devenir les recéleurs des conquêtes d'autrui. »

Si M. Liebknecht est un apôtre sincère de la liberté, pourquoi ne le voit-on jamais combattre les oligarchies oppressives qui maintiennent dans la servitude tant de nationalités européennes? Pourquoi s'en prend-il précisément à la Russie, ennemie des aristocraties et des syndicats de politiciens, et à son gouvernement, qui fait envie à des millions de sujets hongrois, allemands et autrichiens? M. Liebknecht n'ignore pas que si les populations européennes devenaient libres tout à coup de choisir leur patrie, c'est la Russie et la France qui gagneraient le plus. Ses amis, ses partisans et ses semblables luttent donc non pour délivrer les vaincus, mais pour se substituer aux vainqueurs.

En réalité, l'internationalisme de M. Liebknecht est un déguisement qui lui permet de franchir notre frontière et de se livrer chez nous à une besogne dissolvante, plus dangereuse cent fois que l'espionnage vulgaire.

* *

Les Délégations austro-hongroises se sont réunies à Budapestle 1^{er} octobre. Les présidents des deux Délégations ont ouvert la session par des allocutions insignifiantes et conformes aux doctrines officielles de la Triple alliance. La réponse de l'empereur ne contient que des assurances pacifiques trop vagues pour mériter autre chose que les louanges de la presse officieuse. L'empereur les a fait suivre, d'ailleurs, de quelques explications sur une augmentation indispensable des dépenses militaires.

Cette solennité parlementaire aurait donc été totalement dénuée d'intérêt sans un discours de M. Eym, député Jeune-Tchèque, qui s'est fait l'interprète de la défiance que l'alliance de l'Allemagne et de l'Italie inspire à la majorité des populations de l'Empire. M. Eym a déploré, avec beaucoup de hardiesse, la politique suivie par l'Autriche en Orient, politique qui la met de plus en plus en opposition avec la Russie.

Le lendemain, M. de Kalnoky a répliqué par une apologie cordiale de sa propre politique, hors de laquelle il n'y a pas, d'après lui, de salut pour l'Autriche. Il a déclaré, au surplus, qu'il n'avait rien d'intéressant à dire au sujet de la situation générale, attendu que rien de bien nouveau ne s'est produit depuis la dernière session. Tant que la constitution dualiste subsistera, tant que la majorité des peuples de l'Empire devra subir le joug de la minorité germano-magyare, l'inféodation à l'Allemagne restera la seule politique logique pour l'Autriche. Le dualisme est donc le talon d'Achille de la Triple alliance, et c'est là que doivent frapper les coups de ses adversaires.

G. BLACHON.

LA SUGGESTION DANS L'ART (1)

LA COMÉDIE DU SENTIMENT.

Les meilleurs comédiens ne sont pas sur la scène, mais dans la vie réelle. Tous nous jouons de quelque manière la comédie du sentiment, tantôt faisant comme si nous étions émus, tantôt faisant comme si nous ne l'étions pas, prenant un visage et même des pensées de circonstance. Qui peut se vanter d'être en toute occasion parfaitement naturel, parfaitement sincère ? La vie mondaine est une sorte de *comedia dell'arte*, où chacun improvise son rôle sur un canevas donné, quelques-uns avec une telle justesse de diction, de gestes et d'attitudes que tout le monde, et l'acteur tout le premier, se prend à cette comédie. Il est donc plus facile qu'on ne pense d'établir la psychologie du comédien, et de contrôler ce qu'on en dit d'après ses observations personnelles.

Vous entrez au théâtre. Vous voyez sur la scène un homme qui fait de grands gestes et lance des imprécations d'une voix tonnante. Une femme se traîne à ses pieds, sanglotante, éperdue, demandant grâce. Cette scène pathétique vous prend au cœur. Vous vous sentez secoué des éclats de cette colère, ému jusqu'aux larmes de ces sanglots étouffés. A ce moment, vous oubliez que vous êtes au théâtre ; vous assistez à un drame de la vie réelle ; ce que vous avez devant vous, ce ne sont pas deux acteurs qui jouent un rôle, ce sont deux êtres humains sur lesquels passe le souffle orageux de la passion : vous croiriez leur faire injure en supposant qu'ils restent indifférents aux sentiments qu'ils expriment. — A quelques jours de là, l'idée vous vient de revoir ce drame. Mêmes cris, mêmes sanglots : de nouveau la scène qui vous avait tant émus se déroule devant vous, avec une régularité mécanique. Vous éprouvez comme l'impression d'avoir été mystifiés. Quoi donc ? Ces mouvements, ces jeux de physiologie, ces cris, tout cela était donc appris par cœur, réglé d'avance, et sera reproduit jusqu'à la centième représentation sans y rien changer ? Mais alors que se passe-t-il dans ces têtes de comédien ? Il y a là une question irritante. Entrent-ils si peu que ce soit dans leur rôle, ou s'en désintéressent-ils complètement pour ne songer qu'à préparer leurs attitudes, à poser leur voix et à se rappeler leurs effets ?

On sait avec quelle netteté Diderot a tranché le problème dans son célèbre paradoxe sur le comédien : « Non, dit-il, le comédien ne sent rien et n'a besoin de rien sentir. Il s'écoute au moment où il vous trouble, et tout son talent consiste, non pas à sentir, comme vous le supposez, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de sa douleur sont notés dans son oreille. Les gestes de son désespoir sont de mémoire et ont été préparés devant une glace. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, ces sons étouffés ou traînés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux, ces

évanouissements, ces fureurs, pure imitation, leçon recordée d'avance, grimace pathétique, singerie sublime dont l'acteur garde le souvenir longtemps après l'avoir étudiée, dont il avait la conscience présente au moment où il l'exécutait, qui lui laisse, heureusement pour le poète, pour le spectateur et pour lui, toute la liberté de son esprit, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il éprouve une extrême fatigue, il va changer de linge ou se coucher ; mais il ne lui reste ni trouble, ni douleur, ni mélancolie, ni affaissement d'âme. C'est vous qui remportez toutes ces impressions. L'acteur est las, et vous êtes tristes ; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démenier. »

Volontiers j'accorderais à Diderot que c'est là un idéal. L'acteur qu'il nous décrit, qui rendrait tous les sentiments sans en éprouver aucun, serait vraiment le parfait comédien. Loim de le déprécier à nos yeux, ce parfait sang-froid devrait le relever singulièrement dans notre estime. Il lui permettrait de jouer tous les caractères sans altérer le sien et sans rien abdiquer de sa dignité d'homme. Ne vaudrait-il pas mieux avoir affaire à un artiste maître de lui-même, qui nous présenterait de sang-froid un rôle parfaitement étudié, qu'à un histrion qui se griserait de ses amours, de ses haines, de ses exploits de théâtre ; pis encore, à un halluciné qui prendrait au sérieux son personnage, et se croirait roi pour porter sur la tête une couronne de cuivre doré ? Sans doute, une émotion vraie se reconnaît toujours à quelque signe, et sera bien autrement pathétique qu'une émotion feinte. Mais le théâtre est-il fait pour remuer les nerfs ou pour donner une impression d'art ? L'effet esthétique d'un drame bourgeois ou d'une tragédie serait-il accru, si nous savions que le pistolet qui menace Olympe est chargé, ou qu'Œdipe-roi va vraiment s'arracher les yeux ? Nous ne voulons pas que le sang coule sur la scène. De quel droit demanderions-nous aux comédiens de verser devant nous de vraies larmes, de ressentir les angoisses ou les transports qu'ils expriment, de se brûler à leur jeu pour [notre plaisir ? Comme le dit excellemment Joubert, l'art théâtral n'a pour objet que la représentation : « Un acteur doit donc avoir l'air demi-ombre, demi-réalité. Ses larmes, ses cris, son langage, ses gestes, doivent sembler demi-feints et demi-vrais. Il faut enfin, pour que le spectacle soit beau, qu'on croie imaginer ce qu'on y entend, et que tout nous y semble un beau songe. »

Mais de la question de droit passons à la question de fait. Est-il vrai que l'acteur « se démené sans rien sentir, et puisse exprimer toutes les passions sans en éprouver aucune » ?

Les confidences de comédiens illustres que Diderot invoque à l'appui de sa thèse auraient besoin d'être contrôlées et interprétées. Un acteur déclare que dans une scène pathétique où l'on aurait cru qu'il oubliait le monde entier

(1) Extrait d'un volume de M. Paul Souriau, qui paraît aujourd'hui sous ce titre à la librairie Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

pour vivre son rôle, il n'était préoccupé que de disposer noblement les plis de sa toge. Est-ce bien sûr? Qu'en sait-il lui-même? Dans les moments d'émotion on ne remarque que ses pensées les plus conscientes, les plus insolites, les moins en situation; on se rend mal compte de son véritable état d'âme. Et j'ajoute que c'est le comédien de profession qui est le moins capable de nous dire exactement ce qui se passe en lui. Ces pensées si détachées lui sont-elles venues au fort de son émotion apparente ou dans les intervalles lucides que lui laissait son rôle, aux points et virgules de sa tirade? L'esprit va vite, on a le temps de penser à bien des choses entre deux mots. Cette présence d'esprit même n'était-elle pas affectée, comme une petite comédie dans la grande, une comédie intime à laquelle il s'amusait pour le plaisir de nous mystifier davantage, se jouant le sang-froid tandis qu'il nous jouait la passion? A force de se traverser moralement, on perd la notion du vrai; on ne sait plus soi-même à quel moment on est tout à fait sincère.

Plus on y réfléchira, plus on se convaincra que cette parfaite indifférence est complètement inadmissible.

Considérons d'abord l'acteur dans la période la plus active de son métier, quand il prépare son rôle. Diderot ne semble pas y avoir songé. Il ne nous montre l'acteur qu'au moment où il entre en scène, ayant dans sa tête son rôle tout composé, comme une leçon apprise d'avance. Mais cette leçon, on ne la lui a pas apprise vraiment; il faut qu'il l'ait lui-même étudiée.

Une fois qu'il a créé ses personnages, l'auteur dramatique les livre au comédien, qui les fait parler, agir, qui leur donne la réalité scénique. L'acteur n'est pas un simple figurant dont le dramaturge réglerait les pas. Qui lui a appris ses intonations, ses jeux de physionomie, ses gestes, ses attitudes? Si minutieuses que soient les indications qu'il reçoit de l'auteur, du régisseur, de la tradition, le comédien a forcément quelque initiative. Devant le rôle qu'on lui met en main, il se trouve à peu près dans la position de l'exécutant à qui l'on pose sur son pupitre un morceau de musique. On lui fournit les notes de son rôle, avec quelques indications de mouvement et d'expression. Il reste à préciser les nuances que l'auteur n'a pas marquées et que peut-être il n'avait pas arrêtées lui-même dans son esprit. Dans un rôle profondément étudié, chaque geste de l'acteur, chacune de ses intonations est une invention de détail, et c'est dans cette invention qu'il fait vraiment œuvre d'artiste. On dit, avec un peu d'ambition peut-être, qu'il crée son rôle. A coup sûr, il achève de le créer. Le personnage, qui a vécu d'abord dans l'esprit du dramaturge, continue de se développer dans l'esprit de l'acteur, où parfois il se transfigure pour devenir plus vrai, plus humain, plus vivant encore.

C'est dans cette période de préparation, quand il essaye ses jeux de physionomie devant une glace, quand il cherche ses intonations, c'est alors que l'acteur doit se pénétrer des sentiments de son personnage pour leur trouver une expression. On sait bien *en gros* quelle est la mimique de chaque passion. Mais quelle est la nuance d'intonation, le jeu exact de physionomie qui correspond à une situation donnée? Cela, on ne peut le savoir de connaissance acquise, on ne peut l'inventer: il le faut demander à la nature même, et il n'y a qu'un moyen de la consulter, c'est de se donner, par un effort d'imagination, le sentiment voulu. On commence par

faire comme si l'on était ému; peu à peu, on oublie sa propre comédie, et l'émotion vient.

Poussant à outrance son paradoxe, Diderot n'a pas craint d'écrire que « c'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes ». Il leur faut au contraire une sensibilité exquise, une âme étrangement impressionnable, dans laquelle toutes les passions humaines trouvent un écho et prennent une résonance extraordinaire. — Je les connais pourtant, dira Diderot. — « Dans le monde, lorsqu'ils ne sont pas bouffons, je les trouve polis, castiques et froids, fastueux, dissipés, dissipateurs, intéressés, plus frappés de nos ridicules que touchés de nos maux; d'un esprit assez rassis au spectacle d'un événement fâcheux, ou au récit d'une aventure pathétique... Cette sensibilité qu'ils s'arrogent et qu'on leur alloue, qu'en font-ils donc? La laissent-ils sur les planches quand ils en descendent pour la reprendre quand ils y remontent? » C'est justement cela. Car cette sensibilité dont ils ont besoin, c'est une sensibilité d'artiste, plus impressionnable aux fictions qu'aux réalités, capable de s'échauffer à froid et de se refroidir à volonté: une sensibilité professionnelle, que volontiers ils réserveront, c'est assez l'habitude de tous les spécialistes, pour les exigences du métier.

Voilà le rôle préparé. L'acteur, parfaitement maître de tous ses effets, arrive au théâtre. Va-t-il nous dire son rôle de routine, sans payer en rien de sa personne? A partir du moment où il entre en scène, n'est-il plus qu'un automate remonté d'avance, qu'un phonographe qui porte avec lui son discours tout enregistré? Non encore. Ce n'est pas ainsi qu'on joue la comédie. On ne prend pas une expression de physionomie comme on se mettrait un masque sur la figure, sans se donner à un degré quelconque l'émotion correspondante, et, d'autre part, il est impossible que la simple reproduction des signes extérieurs de la passion n'en réveille pas l'image et le sentiment. Gardez pendant quelque temps une contenance abattue, vous vous prendrez forcément à cette comédie, et votre humeur s'assombriera peu à peu. Crispez les poings en poussant un cri de rage, vous sentirez passer en vous comme une onde de colère.

M^{me} Talma raconte dans ses *Mémoires* qu'un jour où elle représentait le personnage d'Andromaque, elle se sentit si profondément émue, que des larmes coulèrent, non seulement des yeux de tous les spectateurs, mais de ses propres yeux. La tragédie terminée, un de ses admirateurs s'élança dans sa loge, et, lui prenant la main: « Oh! ma chère amie, c'était admirable! C'était Andromaque elle-même! Je suis sûr que vous vous imaginiez être en Épire, être la veuve d'Hector. — Moi, répondit-elle en riant, pas le moins du monde! — Pourtant, vous étiez véritablement émue, puisque vous pleuriez! — Sans doute je pleurais! — Sur qui? sur quoi? Qui vous faisait pleurer? — Ma voix! — Comment, votre voix? — Oui, ma voix! Ce qui me touchait, c'était l'expression que ma voix donnait aux douleurs d'Andromaque, non pas ces douleurs elles-mêmes. Ce frisson nerveux qui parcourait tout mon corps était la secousse électrique produite sur mes nerfs par mes propres accents. J'étais à la fois actrice et auditrice. Je me magnétisais moi-même. »

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

13 octobre 1892.

La Commission du budget s'efforce d'être en mesure pour la rentrée de la Chambre, la semaine prochaine; elle voudrait au moins pouvoir lui présenter un plan d'ensemble dont les principales lignes se tiennent. Ce n'est pas très facile. On va nous demander des sacrifices, sinon en fait, au moins en théorie. Les espérances de réforme que nous avions fondées sur ce projet de budget se trouvent singulièrement compromises. Nous nous étions félicités de voir reparaître l'amortissement, cette vieille connaissance, si chère au cœur de la démocratie et qui, depuis si longtemps, avait cessé de nous rendre visite. Elle nous revenait, pourtant dans ses mains une jolie somme de 22 500 000 francs. Nous l'avions saluée avec toute sorte d'égarde et de flatteries pour la retenir : eh bien, elle est déjà repartie, emportant avec elle les cadeaux qu'elle nous avait fait entrevoir. Il n'y aura pas d'amortissement. Nous devons ensuite continuer l'œuvre excellente de l'unification du budget. On allait faire rentrer dans le budget ordinaire le compte des subventions pour les bâtiments scolaires, le budget des téléphones, divers crédits relatifs aux chemins de fer : on toucherait enfin à ce but depuis si longtemps recherché, l'unité de budget, — dont l'Empire ne s'inquiétait guère, mais qui était pour la République un objet d'émulation et d'amour-propre! Il faudra renoncer à l'unification comme à l'amortissement.

Au budget lui-même nous avons incorporé deux réformes spéciales, dont on attendait les plus heureux effets : d'abord la revision des droits d'enregistrement, préparée par MM. Henri Brisson et Dupuy-Dutemps; ensuite la réforme du régime des boissons. Le premier de ces projets pourra peut-être échapper à la déroute générale : on n'a pas oublié qu'il consiste à remplacer les droits fixes, si lourds aux petites bourses et si légers aux grandes, par des droits proportionnels et par une application plus juste des droits d'accroissement aux congrégations religieuses. Comme ce projet est assez simple, qu'il ne doit rien coûter au Trésor et que l'on croit pouvoir en évaluer d'avance les effets, on se promet d'y donner suite. Mais s'embarquera-t-on dans la réforme si complexe et si incertaine du régime des boissons? On se proposait de dégrever les vins, les cidres et les bières, et de remplacer cette partie de nos impôts par une augmentation des droits sur l'alcool, qui seraient portés à 190, à 200 francs et peut-être au delà. On allait supprimer le privilège des bouilleurs de cru, ou tout au moins le régler par des mesures plus sévères. Les bouilleurs de cru ont fait entendre les plaintes les plus vives, on peut le penser, et les brasseurs ne sont pas plus satisfaits que les vigneron. Ils démontrent qu'ils sont notoirement sacrifiés dans le projet de réforme.

Ainsi, partie par partie, de droite et de gauche, nous plans les plus caressés nous échappent et tombent. On ne paraît s'appliquer aujourd'hui qu'à mettre le budget en équilibre, tant bien que mal, en demeurant dans le *statu quo*. M. Rouvier nous avait proposé un moyen ingénieux de rattacher à la réforme de l'impôt des boissons la suppression graduelle des octrois. Cela disparaît avec le reste. Lorsqu'il devient extrêmement difficile de faire des réformes successives et partielles, c'est le moment de les faire plus larges et plus profondes, si on a le courage. Il est quelquefois plus simple de faire des grandes réformes que les petites, mais il faut le vouloir. La Chambre issue du scrutin d'arrondissement, assiégée par les réclamations

locales du Midi et du Nord, des campagnes et des villes, aura-t-elle la force d'avoir cette volonté? On a, par malheur, trop de motifs de ne pas le croire; et cependant, dans l'état actuel de l'opinion et des affaires, la politique la plus difficile de toutes sera bientôt celle qui consiste à vivre au jour le jour, à maintenir les choses comme elles sont, et à ne pas tenter de réformes, sous prétexte qu'elles sont hasardeuses; c'est le *statu quo* qui sera le péril et la ténacité.

La préparation de nos budgets a toujours souffert d'une très mauvaise habitude : on veut les montrer trop en beau au commencement de l'année, on apporte à la Chambre des prévisions de recettes visiblement exagérées, et ces prévisions on les fait entrer dans le compte, comme si c'était de l'argent comptant : double défaut très grave. Cette année, les préparateurs du budget ont évalué les recettes futures de douanes, que le régime des nouveaux tarifs devait nous procurer, dans des proportions qui inspiraient les plus légitimes défiances. L'industrie a accumulé un stock considérable de matières premières avant l'application des nouvelles taxes, de sorte que ces taxes, dans les premiers mois, sont loin d'avoir donné ce que l'on en attendait. Notre importation a diminué sensiblement. M. Méline, dans un discours qu'il a adressé à ses électeurs de Remiremont, a demandé très justement si l'on avait établi des tarifs pour augmenter, chez nous, l'importation des produits fabriqués à l'étranger? Evidemment non, puisque les taxes ont été opposées exprès, comme des barrières, à cette importation même. Il serait puéril de considérer en bloc toutes les recettes de douanes comme des signes de prospérité publique. Ainsi, l'année dernière, une récolte défectueuse, nous obligeant à nous approvisionner à l'étranger, avait amené quelques millions de plus dans les caisses de la douane; ce surplus indiquait tout simplement un large déficit dans nos campagnes, tandis que, cette année, une récolte meilleure, qui porte à 300 millions de plus notre production nationale, aura pour conséquence un léger déficit de douanes.

M. Méline est donc parfaitement autorisé à se garder contre des récriminations hâtives et à demander qu'on attende le plein effet du nouveau régime économique avant de le juger. Si on allait aujourd'hui commencer à défaire l'ouvrage de l'an dernier, qui a coûté tant de peine et d'effort, on ôterait à notre République l'espérance d'avoir jamais une politique économique ou même une politique quelconque. On ne refait pas tous les ans des révolutions douanières et fiscales. L'industrie et l'agriculture ont besoin de stabilité. Mais toutes ces réflexions, que nous tenons pour justes et solides, n'empêchent point que notre budget actuel ne soit dans un assez fâcheux état, et les partis vont y trouver plus d'un motif d'entrer en guerre.

**

Notre confrère, M. Ernest Hamel, l'historien de *Saint-Just* et de *Robespierre*, est élu sénateur de Seine-et-Oise contre M. Massicault, gouverneur de Tunisie. On s'est livré, à ce propos, à des considérations politiques qui ne me paraissent pas des plus fondées. En général, les électeurs n'aiment pas que les hauts fonctionnaires viennent solliciter les suffrages, surtout si ces fonctionnaires arrivent d'au delà des mers et du bout du monde. M. de Mackau, l'ancien président de l'Union des droites, s'est rallié, lui aussi, à la République, et M. Xavier Armier, l'aimable et docte académicien, est mort. Il paraît que la hache des démoïseurs s'était mise dans son appartement de la rue Saint-Thomas-d'Aquin; ce rare ami des lettres avait dû déménager sa bibliothèque, cruel marty à un vieillard. Les révolutions de ce siècle n'ont pas dérangé que des bibliophiles cependant.

HÉCTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

13 octobre 1892.

On avait mis trop de bonne volonté, dans la presse française, à croire qu'un conflit sérieux existait entre le chancelier de l'Empire allemand et le ministre d'État prussien, à propos du projet de réorganisation militaire dont nous avons parlé dans un précédent bulletin; on s'était surtout trop pressé de signaler l'imminence d'une crise ministérielle. Cette illusion aura été courte. Quel dommage pour les dévots admirateurs de la civilisation germanique! Ils perdent une belle occasion de nous vanter le peuple des Hohenzollern, ses institutions libérales et la noblesse de ses mœurs politiques.

Le chancelier de Caprivi s'est borné à communiquer le texte du projet militaire au comte d'Eulenburg, président du ministère d'État prussien, sans lui demander son avis, en le prévenant simplement que cette proposition, émanant de l'initiative impériale, allait être soumise au Conseil fédéral. Les ministres prussiens, principalement M. Miquel, ministre des finances, ont trouvé ce procédé quelque peu cavalier. Ils ont pensé qu'on n'aurait pas dû préparer, sans les consulter, une mesure aussi grave, qui engage leur responsabilité, et qui engage surtout les finances de la monarchie. Leur presse officieuse a donc fait observer que les dispositions du projet avaient été réglées entre l'empereur, le général de Caprivi et les ministres de la guerre des divers États, c'est-à-dire exclusivement entre militaires, sans la moindre délibération des pouvoirs civils; que cette procédure avait un caractère inconstitutionnel, et qu'elle avait aussi le défaut d'enlever à la Prusse une initiative qui semblait lui revenir dans une circonstance aussi importante.

Aussitôt, les officieux du chancelier de Caprivi ont démontré la stricte légalité de l'élaboration du projet. Ainsi, la Prusse s'est trouvée mise en échec par l'Empire, pour l'édification du public allemand. On a parlé alors des velléités de résistance du cabinet prussien, en insinuant que les 17 voix sur 58 dont dispose la Prusse dans le Conseil fédéral pourraient bien se déclarer hostiles au projet impérial. C'est sur ces rumeurs que nos confrères ont pris le change.

Sans doute, une crise était inévitable, si les institutions parlementaires existaient en Allemagne autrement qu'à l'état de simulacre. Mais, dans ce pays, il n'y a qu'un maître, celui qui a osé prononcer lui-même la formule de son autocratie : *Sic volo, sic jubeo!* Le caporalisme, voilà la véritable constitution germanique. Ainsi que nous l'avions prédit à cette même place, les pouvoirs civils ont mis les pouces sans la moindre objection, après avoir chargé leur presse d'amuser un instant la galerie. Sur ce, l'empereur est parti pour Vienne, où il achève en ce moment le triomphe de l'influence pangermaniste dans le gouvernement du comte Taaffe.

A son retour, Guillaume II ouvrit lui-même la session du Reichstag pour en indiquer l'importance politique. Après quelques séances consacrées à ces formalités oratoires qui constituent, aux yeux des Allemands, leur supériorité politique sur les « barbares moscovites », le Reichstag suivra passivement l'exemple des secrétaires d'État prussien. Le parti militaire aura gain de cause sur toute la ligne; les armements de la Triple alliance recevront un accroissement formidable, — et personne en Europe n'osera élever la moindre objection.

**

Nous avons, cette semaine encore, un nouvel exploit de

Stambouloff à enregistrer. Cette fois, l'incident est grave, car la lettre même du traité de Berlin est manifestement violée. Le gouvernement bulgare, voulant porter un coup décisif à l'influence hellénique dans les Balkans, vient de fermer les écoles grecques dans la Bulgarie et dans la Roumélie orientale. Or les puissances signataires du traité de Berlin, en organisant la Roumélie orientale, se sont engagées à y maintenir l'égalité des droits pour les religions des diverses nationalités.

On ne peut demander aux usurpateurs de Sofia le respect de la liberté de conscience; mais il semble impossible de les laisser plus longtemps se moquer des pactes internationaux et de la tranquillité de l'Europe. Le gouvernement hellénique s'est empressé de saisir les grandes puissances d'une protestation contre les actes arbitraires de Stambouloff. La Grèce, directement atteinte, se place sous la sauvegarde du traité de Berlin. Si cette protestation restait sans résultat immédiat, elle n'en fournirait pas moins une arme nouvelle aux puissances fidèles aux traités, pour le jour, qui ne saurait tarder, du règlement de leurs comptes avec les aventuriers bulgares.

**

Les affaires du nouveau cabinet serbe ont tout l'air de prendre une tournure fâcheuse. Le coup d'État des libéraux pourrait bien aboutir à un fiasco. Leur premier soin, en arrivant au pouvoir, a été de faire table rase du personnel administratif et d'organiser une pression officielle à outrance en vue des prochaines élections. Il s'agit d'intervertir la situation des partis. Or le ministre Avakoumitch compte quinze partisans dans la Chambre actuelle contre cent trente-quatre adversaires! On devine aisément à quels expédients vont recourir les soi-disant libéraux pour imposer à leurs compatriotes leur despotisme et leur politique antinationale. Il faut s'attendre à tout de leur part; leurs moyens seront dignes du but qu'ils poursuivent. Fort heureusement, la population manifeste des dispositions qui doivent leur donner à réfléchir.

Le seul atout sérieux dans le jeu du gouvernement, qui ne peut compter sur l'armée ni sur la magistrature, c'est la désunion de ses adversaires. Que M. Pachitch parvienne donc à rétablir la discipline dans le parti national, et il tient la victoire.

**

On parle du 6 novembre pour la date des élections italiennes. La fièvre électorale bat son plein de l'autre côté des Alpes. On attend toujours le discours-programme de M. Giolitti, qui semble vouloir laisser ses adversaires tirer les premiers. Au nom des radicaux ministériels, M. Luigi Ferrari a prononcé un discours favorable à la Triple alliance. L'extrême gauche se réserve. C'est elle surtout qu'on veut frapper et diminuer en raison de son opposition à la politique dynastique. M. Crispi ne prend pas position et semble disposé à ne pas gêner l'action de son protégé M. Giolitti. Les catholiques ont reçu une fois de plus la déplorable consigne de s'abstenir. Seule, la droite a pris l'offensive par un important discours de M. Colombo sur les périls de la crise budgétaire. L'impression produite par les prédictions pessimistes de M. Colombo a été profonde. Le gouvernement a décidé que le général Pelloux et M. Grimaldi réfuteraient ce discours. En attendant, M. Giolitti s'est rendu dans les provinces méridionales pour y organiser ouvertement les candidatures officielles.

G. BLANCHON.

LA LANGUE ANNAMITE

Le colonel Frey, de l'infanterie de marine, a fait paraître, chez Hachette et C^e, un volume qui est appelé, croyons-nous, à faire quelque bruit dans le monde des philologues et des ethnologues. Le titre de ce livre : *L'Annamite, mère des angues*. — *Communauté d'origine des races celtiques, sémitiques, soudanaises et de l'Indo-Chine*, indique, sans équivoque, le but qui est visé par l'auteur.

Certes, nos croyances nous enseignent que toutes les races sont issues d'Adam; l'esprit se fait néanmoins difficilement à l'idée que la négresse aux lèvres lippues, du Soudan et du Dahomey, que l'Annamite à la face carmarde et au teint terreux, et les blondes filles d'Albion aient puisé la vie à la même source, soient des sœurs, issues d'une même mère. Quant au colonel Frey, il tranche dans le vif de la question, en soldat, et sans se soucier du trouble qu'une affirmation aussi inattendue peut porter dans les théories généralement admises sur la classification des langues; il ne craint pas d'attribuer la maternité du langage bumain à cette pauvre langue annamite, un peu délaissée, jusqu'ici, des philologues, et à laquelle on n'assignait dédaigneusement qu'un rang très secondaire dans l'échelle de cette classification.

Notre intention n'est pas de donner, à cette place, une analyse complète de l'ouvrage du colonel Frey, ni de prendre d'ores et déjà parti dans le débat qu'il peut soulever; nous voulons seulement appeler l'attention de nos lecteurs sur l'idée suivante qui y est émise, et qui a, tout au moins, le mérite de la nouveauté et de l'originalité.

Le colonel Frey constate chez les peuples primitifs, à l'origine des religions, le culte de la boue, du limon; ces mots sont, d'après lui, dans un grand nombre de langues synonymes de père, mère, objet, être vénéré; les anciens n'appelaient-ils pas la terre « la mère nourricière », et ne la vénaient-ils pas comme le principe de l'existence?

L'auteur fait, à cet effet, remarquer que, chez ces mêmes peuples, les mots qui expriment les idées de père, mère, vénéré, servent encore, d'ordinaire, à désigner un animal dont ceux-ci s'abstenaient de manger la chair, non point comme on le croit communément, par mesure hygiénique ou parce que cette chair était considérée comme impure, mais, dit le colonel Frey, parce que cette chair était celle d'un animal vénéré, de l'animal-fétiche de ce peuple.

Ainsi, par exemple, les mots *ma*, *mam*, *mé* signifient, dans un grand nombre de langues, maman, mère, femme, vénéré, mare, marais, rizière, limon, boue, etc...; *ma* est le nom d'une déesse égyptienne; *ma* est aussi le nom donné par quelques races soudanaises, entre autres par les Mandé, au lamantin, mammifère considéré par ceux-ci comme l'animal-fétiche, le père de leur race.

Ba, *bay*, *baba*, *fa*... signifient de même : père, papa, vénéré, dieu, eau, rivière, fange, boue (*va*), vase, etc...; *pa* ou *pha* signifient, en annamite : père, corps, matière, terre, meuble, vil, fumier, Bouddha; (ou a : *phas*, animal, et plus particulièrement : cheval, au sénégalais); en outre, *baba* désigne, chez les Esquimaux, le phoque, qui est une variété de lamantin.

Ga ou *ca*, *gé*, *gaé* signifient, dans diverses langues : grand, élevé, vénéré, terre, limon, excrément, déesse de la terre,

et chez certains peuples : chien, chat, lièvre, c'est-à-dire, en général, des animaux domestiques, et enfin : gallinacé. Les Gaulois avaient le coq comme emblème et s'abstenaient de manger de la chair des gallinacés; leur nom serait emprunté au mot *ga*, qui signifie poule dans différentes langues.

« Ainsi donc, conclut l'auteur, les différentes races se prétendent toutes issues du limon, leur père, leur mère, c'est-à-dire le principe de l'homme. Mais, contrairement à l'affirmation de la Bible qui dit que l'homme a été tiré directement du limon, les peuples sont unanimes à lui donner un précurseur, un animal, produit de l'action combinée des trois éléments : le soleil, source de chaleur, de lumière, de vie; l'eau; la terre. Cet être intermédiaire est le fétiche de la race : lamantin, phoque, castor, ver, dragon, serpent, lièvre. Ces deux derniers animaux étaient primitivement adorés par les Hébreux, bien avant la naissance de Moïse. Ne serait-on pas alors en droit d'en conclure que notre doctrine de la création de l'homme, qui est d'essence hébraïque, est ainsi postérieure à la religion originelle de ce peuple? »

Cette conclusion prêterait à de multiples controverses; si des assertions plus autorisées venaient à la confirmer, elle donnerait aux études philologiques en général et, en particulier, à l'étude de la langue annamite, une importance beaucoup plus grande que celle qu'on leur attribue, car c'est à l'examen des radicaux de cette dernière langue que le colonel Frey doit sa découverte, dont le résultat sera, dit-il, « d'ouvrir un champ fécond de nouvelles observations, de donner la clef de nombre de problèmes philologiques restés jusqu'ici sans solution, etc. ».

Et, comme preuve à l'appui de son argumentation, l'auteur donne, en effet, les étymologies, jusqu'ici inconnues, d'un certain nombre de noms propres et de noms communs tels que les suivants : le mot latin *lepus* (*lépous*) et nos mots : poule, poulet, sont formés des mêmes radicaux; *lé* ou *lé*, vénéré, et *pou*, animal; ils désignent, nous l'avons vu, des animaux vénérés par certaines races qui leur ont emprunté leur nom : les Gaulois et les Bretons. Ce mot *pou* se retrouve dans *caput*, dont l'étymologie serait : *cao*, extrémité, sommet; *pou*, de l'animal; dans les mots pou, poulailler, poussin, poulet, poupon, pourceau, etc...; dans le mot poisson, de *pou*, animal; *isse*, eau, fleuve. Ce mot *pou*, par altération, devient, dans certaines langues, *pis* ou *pas* et *phas* : ainsi *pisces* se décompose de la même manière que poisson; *lapis*, de la même manière que *lepus*; *éléphas*, *képhalé*, signifient : *phas*, corps, animal; *élé*, haut, élevé; *ké*, partie, chose; *phas*, de l'animal; *lé*, qui est en haut, élevé; *cauda*, canard, canot, bateau, etc... et un grand nombre d'autres mots reçoivent de même une étymologie au moyen de radicaux annamites.

Nous ajouterons, en terminant, que l'auteur, dans le but de justifier le titre qu'il a donné à son volume : *L'Annamite, mère des langues*, a consacré un certain nombre de chapitres à établir de nombreuses similitudes de mots et de mœurs annamites avec le langage et les mœurs; des Dahoméens, des Oulofs, des Mandé, des Esquimaux, des Bretons, Basques, Gaulois, etc.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Archéologie comparée*. — M. Heuzey établit une comparaison entre les sujets représentés sur une bague d'or gravée, provenant de Mycènes, et sur un bas-relief du musée du Louvre qui appartient à la série des sculptures dites *hétiennes* ou *hitlites*. Celui-ci provient de Kharpout, dans la région du haut Euphrate, sur la frontière de l'Arménie et de la Cappadoce. Il est surmonté par deux lignes de caractères idéographiques en relief, conformes au type d'écriture qui accompagne d'ordinaire ces monuments.

La représentation, presque identique sur les deux objets, est une chasse au cerf; mais le cerf y est couru en char, ce qui était naturel avant l'époque où le cheval a commencé à être employé comme monture, c'est-à-dire avant le VIII^e siècle. Le bas-relief présente une dérivation rustique et sommaire du style assyrien : divers détails permettent même de le rattacher à l'art assyrien du IX^e siècle. Seulement les rois d'Assyrie se réservaient les animaux les plus redoutables, comme le lion et le taureau, tandis que les petits chefs des régions septentrionales et montagneuses se contentaient volontiers d'une chasse plus facile et plus ordinaire. Le cerf représenté appartient d'ailleurs à une espèce particulière, appelée *hamour* par les Arabes, et caractérisée par l'extrémité des cornes palmées.

Dans la représentation en petit du même motif par le graveur de Mycènes, les attitudes sont incomparablement plus vives et plus hardies : on y remarque cette exagération qui caractérise l'art mycénien. La communauté du sujet n'en fournit pas moins un nouvel exemple des rapports qui existent entre l'art de Mycènes et les modèles orientaux.

Le manuscrit étrusque. — Nous avons raconté en son temps la curieuse découverte du professeur J. Krall, au musée d'Agram. On se souvient qu'il s'agit d'un long écrit gravé sur les bandes qui recouvraient une momie égyptienne. M. Krall y a reconnu un document étrusque, et l'authenticité de cette pièce a été démontrée par les autorités les plus compétentes. Le savant professeur, après de longs et minutieux travaux, est enfin parvenu à déchiffrer cet écrit, et il publie, dans les Mémoires de l'Académie impériale de Vienne, le résultat de ses recherches. En présentant ce travail à l'Académie, M. Bréal s'exprime en ces termes : « On connaît, dit-il, l'histoire de la découverte si inattendue et si curieuse du manuscrit étrusque d'Agram. M. le professeur Krall, l'auteur de cette importante découverte, nous donne aujourd'hui le texte publié avec le plus grand soin et selon tous les principes de la critique philologique. En ce qui concerne l'interprétation, il garde avec raison une grande réserve. Cette édition princeps est destinée à conserver une valeur durable. Le livre de M. Krall forme la première assise de la philologie étrusque; il reste maintenant à élever l'édifice. »

— M. l'abbé Duchesne donne lecture d'un mémoire sur la vie et les œuvres de Jean d'Asie ou Jean d'Ephèse, évêque monophysite d'Ephèse au déclin du VI^e siècle, auteur de plusieurs livres sur l'histoire ecclésiastique de son temps. Il fait, à ce propos, le récit des luttes religieuses de cette époque et montre le rôle que jouaient dans ces controverses l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora.

— M. Sénart communique une note que lui adresse M. Adhémar Leclère, résident au Cambodge, et qui relate le résultat de recherches et de fouilles faites par lui dans le village de Sambau. M. Leclère a mis au jour des statues ou fragments de statues, des restes d'édifices religieux. Il a surtout trouvé plusieurs inscriptions qui ont été envoyées par lui à M. Aymonier et qui seront certainement intéressantes, en raison même de l'importance ancienne de la ville de Cambhupura, dont le village de Sambau marque l'emplacement.

— Dans une lettre du 30 septembre, M. Homolle, directeur de l'école française d'Athènes, annonce à l'Académie qu'il se rend à Delphes, avec M. Couve, membre de l'école, pour y commencer les fouilles.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Philosophie de la littérature*. — M. Alaux, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, achève la lecture portant ce titre qu'il résume en ces termes : « Il existe dans l'âme humaine un sentiment particulier, qui est une émotion mêlée d'admiration et d'une exaltation de toutes ses puissances, en présence de certains objets qu'elle déclare beaux. Ces objets peuvent être produits par l'homme, empruntant à la nature les éléments et comme les mots de son divin langage, selon la diversité des sens auxquels il s'adresse. Ils sont alors des œuvres de l'art, et de tel ou tel art. Quand ce langage n'est pas seulement le mouvement, la figure, la couleur, le son, mais la parole même, expression de la pensée, l'œuvre est poésique; et quand la poésie amoindrit se subordonne à cette expression de la pensée qu'elle accompagne, qu'elle colore, qu'elle transforme par l'union du sensible à l'intellectuel, l'œuvre est éloquence. Dans l'une et dans l'autre s'unissent le sensible et l'intellectuel; mais dans l'éloquence, l'intellectuel domine, et dans la poésie, le sensible. Eloquence et poésie, c'est la littérature. Et l'on voit ce que vaut, ce que peut la littérature. Elle est la plus riche manifestation des plus hautes facultés de l'homme; elle est le plus efficace modificateur de la sensibilité; elle est ce qu'il y a de plus puissant au monde, soit pour le bien, soit pour le mal : merveilleux instrument d'éducation, que nulle instruction, nulle acquisition de connaissances, nulle science ne remplacera jamais, et d'une éducation qui ne se borne pas à la jeunesse, mais qui dure toute la vie. »

— *De la méthode d'observation*. — M. Barthélemy Saint-Hilaire étudie l'origine de cette méthode. On a voulu, de nos jours, dit-il, diviser l'histoire et la philosophie en trois époques distinctes : l'époque théologique, qui n'a engendré que des superstitions; l'époque métaphysique, qui n'a pas dépassé le domaine de la rêverie; enfin l'époque positive, qui doit sa supériorité et sa connaissance exacte de la vérité au soin scrupuleux avec lequel elle constate les phénomènes avant d'en déduire des lois.

M. Barthélemy Saint-Hilaire s'attache à démontrer que cette prétention de l'école positiviste d'avoir inventé l'observation est en contradiction avec tout ce que nous savons de l'antiquité. Dire qu'Aristote n'a pas observé, n'est-ce pas avouer qu'on ne l'a jamais lu? De même pour Théophraste, Thucydide, etc. C'est bien, en effet, à l'observation, et à l'observation la plus intelligente qui ait jamais existé, que l'hellénisme sous toutes ses formes a dû l'immortalité. Ses poètes, ses artistes, ses géomètres mêmes ont étudié dans leurs moindres replis le monde extérieur et l'esprit humain. Sans cela, ils n'auraient jamais eu cette connaissance parfaite de la nature à laquelle nous devons tant d'œuvres impérissables. Les anciens, conclut-il, ont donc observé comme nous, et l'homme préhistorique lui-même n'a pu rester étranger à une opération de l'esprit, sans laquelle toute découverte est impossible. L'homme a, de tout temps, fait usage des facultés qui lui sont départies. Elles lui ont suffi pour acquérir la connaissance de ce qui n'est pas impénétrable; mais elles sont devenues téméraires, le jour où elles ont voulu usurper sur Dieu.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

20 octobre 1892.

La discussion qui s'est engagée dès la rentrée du Parlement sur l'affaire de Carmaux a éclairé d'un jour singulier les difficultés du moment où nous vivons, l'incertitude des esprits qui cherchent leur voie sans la trouver, et, malgré tout, la bonne volonté et l'accord spontané des uns et des autres pour arriver à des solutions équitables. Tout ce qui s'est passé dans cette première séance échappe aux règles et aux traditions du régime parlementaire: les contradictions abondent, l'incohérence est éclatante; cependant on ne peut que se féliciter et on s'est félicité unanimement de l'issue du débat.

L'interpellation s'est terminée sans vote, sans scrutin, sans formule d'ordre du jour, c'est-à-dire sans aucune sanction effective. Le gouvernement a offert son arbitrage, la Compagnie l'a accepté par l'organe de M. le baron Reille; aussitôt la Chambre, soulagée du poids qui l'oppressait, a tourné son esprit vers d'autres sujets qui sont de sa compétence plus que ne l'était celui-là.

On cherche en vain à définir quel est le rôle de la Chambre dans cet arrangement d'ordre tout privé qui est intervenu entre M. le baron Reille, administrateur de la Compagnie de Carmaux, et M. Loubet, président du Conseil des ministres, chef responsable du gouvernement. M. le baron Reille aurait pu ne pas souscrire à l'arbitrage; les ouvriers eux-mêmes pourraient le refuser demain. Cette faute ne sera pas commise, sans doute: il faudrait que les ouvriers de Carmaux fussent bien mal inspirés; cependant, cette observation suffit à mettre en tout son jour le côté faible de la situation.

La Chambre n'est rien dans l'accord particulier de M. le baron Reille avec M. Loubet; elle a servi à peine de témoin: elle ressemble au chœur antique de la tragédie; or ce n'est assurément point la fonction d'une Chambre législative. Ce qui s'est fait, avec toute la solennité parlementaire, pouvait parfaitement se régler dans le cabinet de la place Beauveau, entre l'administrateur de la mine et le ministre de l'intérieur, et pouvait se régler, disons-nous, plus correctement et avec plus d'avantages. L'interpellation se déroule avec ses péripéties; différents ordres du jour sont proposés: je reconnais là un Parlement. Mais une personne monte à la tribune pour proposer son arbitrage, avec une spontanéité très généreuse; l'autre personne accepte la proposition: ce sont deux particuliers qui s'expliquent, la Chambre a disparu, et c'est si vrai que tous les ordres du jour sont immédiatement repliés et rentrés dans les poches. Le ministre de l'intérieur et le ministre des travaux publics, M. Viette, qui a parlé avec beaucoup de cœur, d'énergie et de clarté, ne sont eux-mêmes, à ce point du débat, que des particuliers. Ils ne se présentent pas comme ministres et comme gouvernement. S'ils étaient le gouvernement, ils auraient une autre attitude. Ils parleraient politique, lois, administration, ils ne parleraient pas arbitrage. Un ministre a un autre caractère qu'un arbitre. On peut certainement le désigner pour arbitre, quand on a confiance en ses lumières et en son impartialité, mais il exerce alors l'autorité morale inhérente à sa personne, et non pas l'autorité ministérielle. Ainsi, de toute manière, tout ce qui s'est passé à la Chambre à ce moment est en dehors de la sphère parlementaire, en dehors de la sphère gouvernementale.

La conclusion de ce débat prouve aussi que personne n'était autorisé à prétendre, comme on l'a fait depuis six semaines, que le suffrage universel était en question; car

j'ose croire que si le suffrage universel avait été en question, M. Viette n'aurait pas proposé de trancher une telle question par voie d'arbitrage. Il paraît que le gouvernement était disposé à accepter l'ordre du jour de M. Gerville-Réache, ainsi conçu: « La Chambre, confiante dans la fermeté du gouvernement pour assurer les droits du suffrage universel et amener la Compagnie à mettre fin à la grève, passe à l'ordre du jour. » Cette formule était logique en soi: elle ne concluait point à un arbitrage, — avec raison, d'ailleurs, puisque M. Gerville-Réache croyait qu'il s'agissait des droits du suffrage universel. Mais cette opinion n'a pas tardé à être unanimement abandonnée par la Chambre, se ralliant tout entière à l'idée d'un arbitrage, qui assurément ne serait pas acceptable s'il s'agissait de faire respecter la souveraineté nationale. Notre confrère M. Camille Pelletan consentirait-il à faire arbitrer les destinées du suffrage souverain?

Nous admirons une fois de plus comment les choses doivent toujours être poussées à la dernière extrémité, avant que l'on se décide à faire ces lois qui sont en elles-mêmes les plus naturelles et les plus légitimes. Ainsi les lois contre l'abus des candidatures plébiscitaires: il a fallu que toute la République parût en feu pour que la Chambre se décidât à faire en cinq minutes la loi qu'on lui demandait depuis dix-huit mois. Ainsi aujourd'hui pour l'arbitrage: les projets sont prêts depuis des années; il y en a de toute sorte, concernant l'arbitrage facultatif, l'arbitrage obligatoire, l'institution de conseils de conciliation, destinés à prévenir l'arbitrage lui-même et à écarter les motifs de conflits, avant que les conflits n'éclatent dans toute leur intensité. Il a fallu que la grève de Carmaux prit la tournure la plus dangereuse, pour que la Chambre mit ces projets à son ordre du jour.

Nous voudrions voir les ouvriers renoncer au déplorable système des grèves: nous ne pourrions pourtant pas encore cette fois-ci essayer de démontrer que les grèves ne leur sont pas utiles, puisqu'ils auront sans doute gagné à la grève de Carmaux l'organisation de l'arbitrage. La plupart des augmentations de salaires qu'ils ont obtenues à notre époque, ils les doivent à des grèves concertées et soutenues avec tenacité. Faut-il croire que les réformes ne se feront jamais que de haute lutte et à la pointe de l'épée?

M. Loubet, président du Conseil, s'est montré particulièrement ferme sur cette question de l'arbitrage: il a paru admettre en principe, non pas seulement l'arbitrage facultatif, mais l'arbitrage obligatoire, exercé par de véritables tribunaux dans les grandes exploitations minières. Nous croyons bien qu'on en viendra là, et ces tribunaux d'arbitrage ne sont pas en effet plus impossibles à instituer ou plus contraires au droit public que les conseils de prud'hommes, les justices de paix et les tribunaux de commerce ou de navigation; l'arbitrage facultatif, le plus élémentaire, sera déjà très précieux, lorsqu'il aura été réglé par la loi et qu'il se trouvera tout prêt à répondre aux demandes de ceux qui voudront s'adresser à lui; tous le solliciteront, afin de mettre de leur côté l'opinion publique, qui exerce de plus en plus une influence décisive dans les conflits du travail.

On ne blâmera pas la Chambre de commencer par les divers projets de lois relatifs aux syndicats professionnels, au travail des femmes, à la réforme de l'impôt des boissons et des octrois: ces lois sont aujourd'hui les plus importantes et « les plus demandées ». Mais gare au budget! Il se vengera cruellement vers le milieu de décembre, si l'on paraît aujourd'hui l'oublier.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

20 octobre 1892.

La question des nouveaux crédits militaires allemands se complique d'une difficulté que le chancelier de Caprivi n'avait sans doute pas prévue. Le prince de Bismarck vient de prendre position parmi les adversaires du projet de loi. Ses organes attitrés, les *Hamburger Nachrichten* et l'*Allgemeine Zeitung*, critiquent vigoureusement les réformes dont l'empereur en personne a pris l'initiative et assumé en quelque sorte la responsabilité devant le peuple allemand. Le prince de Bismarck, tant qu'il est resté au pouvoir, s'est toujours opposé, disent ces journaux, à la réduction du temps de service au-dessous du minimum de trois ans. Il se prononce encore contre une expérience aventureuse qui compromettrait la solidité de l'armée impériale. Cette armée est assez forte quant au nombre; il serait téméraire d'augmenter encore les effectifs au détriment de la qualité des troupes.

Telles étaient naguère les opinions du chancelier de Caprivi, quand il essayait de réagir contre la « folie du nombre ». Aujourd'hui, par un singulier revers de satire, le voilà menacé de perdre sa haute situation pour s'être constitué le champion de la thèse opposée! Car ce serait peu de choses s'il n'avait à redouter que la coalition des groupes parlementaires, qui prétendent ne vouloir entendre parler à aucun prix, ni de la réduction du service, ni de l'augmentation des effectifs, ni de nouvelles charges financières; mais le bruit court avec une certaine persistance que l'empereur lui-même serait revenu de son enthousiasme pour le service de deux ans, et qu'il inclinera à se laisser forcer la main pour consentir au retrait du projet. Dans ce cas, il ne resterait plus au chancelier de Caprivi qu'à céder la place à un nouveau favori de son très versatile seigneur et maître.

Il ne faut pourtant pas attacher à ces rumeurs trop d'importance. Il est peu vraisemblable que l'empereur se déjuge du jour au lendemain, après s'être engagé à fond sur un projet destiné à réaliser ses conceptions personnelles. Aujourd'hui même, le projet de loi doit être soumis au Conseil fédéral, formalité qui dissipera toutes les incertitudes sur les dispositions de l'empereur.

D'autre part, nous sommes trop habitués aux prédictions de graves conflits, qui n'arrivent jamais, entre l'empereur et le Parlement allemand, pour prendre au tragique les prophéties des organes bismarckiens qui nous annoncent une crise inévitable et dont la dissolution du Reichstag serait seulement le prélude. On ne saura guère à quoi s'en tenir sur les dispositions réelles du Parlement et de la population que le jour du vote. Encore ne faudra-t-il pas trop se presser d'escompter le résultat final.

* *

La Chambre italienne a été dissoute, cette semaine, au milieu de l'indifférence générale. En attendant le discours-programme de M. Giolitti, la presse européenne commente son rapport au roi sur la situation financière. Ce document, destiné à atténuer le mauvais effet produit par les appréciations pessimistes de M. Colombo, expose les moyens adoptés par le gouvernement pour enrayer le déficit et pour équilibrer le budget. Des réformes administratives, des réductions de personnel, une combinaison de trésorerie pour alléger provisoirement le budget des pensions civiles, bref toute sorte d'expédients, déjà connus pour la plupart,

constituent le programme financier définitif du gouvernement italien. Quant aux dépenses militaires, quant à la rançon que l'Italie paye volontairement à l'ambition germanique, c'est un tribut intangible. On doit l'augmenter si c'est possible, mais, quant à le réduire, il ne saurait en être question.

On parle beaucoup, en Italie, d'une ressource nouvelle que M. Giolitti vient de découvrir et sur laquelle il fonde de grandes espérances; c'est le monopole des huiles minérales, dont il évalue à 14 millions le revenu annuel. Ce monopole sera plus difficile à établir que celui des allumettes, qu'on a tant reproché à M. di Rudini; il ne saurait suffire d'ailleurs pour enrayer le déficit.

La presse italienne s'est montrée très sobre d'appréciations sur les vues financières du cabinet. Il est évident que personne ne se chargerait de trouver mieux, tant qu'il faudra laisser hors de cause les frais de l'alliance allemande. Mais quelques journaux ont réclamé un exposé précis du programme gouvernemental à l'extérieur, et l'on annonce que M. Brin, ministre des affaires étrangères, leur donnera prochainement cette satisfaction.

* *

Le comte Kalnoky n'a pas à se plaindre de la presse française. Plus heureuse que son contradicteur, M. Eim, délégué Jeune-Felèque, qui s'est permis de critiquer la Triple alliance, il a obtenu, en la défendant devant les Délégations austro-hongroises, un satisfecit à peu près sans réserve de nos journaux doctrinaires. Il en est de même pour les déclarations optimistes de M. de Kallay, ministre de Bosnie et de l'Herzégovine, qui n'ont pas trouvé d'incrédules dans notre presse, malgré les critiques si bien fondées de M. Eim. Ainsi, les mêmes feuilles qui rompent chaque jour des lances en faveur du traité de Berlin violé par Stambouloff passent condamnation sur toutes les infractions à ce traité dont le gouvernement autrichien se rend coupable en Bosnie et en Herzégovine. Cette singulière contradiction n'est pourtant guère justifiée par l'administration de M. de Kallay, proconsul à poigne qui ne resterait pas vingt-quatre heures dans les provinces occupées si les malheureuses populations qui les habitent étaient laissées tout à coup libres de disposer de leur sort.

Après avoir tourné et retourné dans tous les sens les déclarations du comte Kalnoky, on s'est décidé généralement à les trouver pacifiques. C'est se montrer de bonne composition. L'attitude du gouvernement austro-hongrois se résume dans les traits suivants: il fait voter de nouveaux crédits pour les dépenses de guerre; puis, tout en refusant de dissiper aucun des soupçons provoqués par des alliances contraires aux vœux de la majorité réelle de la population, il prend soin de manifester son hostilité contre les mouvements populaires, non seulement dans l'empire, mais aussi en Serbie, en Roumanie et en Bulgarie. Est-ce là une attitude franchement pacifique?

On affirme que, devant les Délégations, le comte Kalnoky aurait fait l'apologie du gouvernement usurpateur de Sofia en une phrase provocatrice à l'égard de la Russie, phrase qui n'existe plus dans le texte officiel, modifié par l'empereur lui-même. Cet incident, qui n'a pas été démenti, en dit long sur les velléités secrètes du syndicat germano-magyar et sur sa modération apparente. La peur du gendarme russe, tel est l'unique fondement de sa morale politique.

G. BLANCHON.

BIBLIOGRAPHIE

Le Duel à travers les âges, par G. Letainturier-Fradin, préface de A. Tavernier. (Gr. in-8°, Flammarion.)

Voici un ouvrage qui mérite à tous égards d'être recommandé aux amateurs de l'escrime. L'auteur, qui est un de nos plus habiles tireurs, possède aussi bien la théorie que la pratique de la science des armes, et son travail offre ce caractère particulier qu'il forme une véritable encyclopédie du duel, tandis que ceux qui avaient été antérieurement consacrés au même sujet ne traitaient qu'un côté spécial de la question. Après avoir retracé avec une solide érudition l'histoire du duel en France, depuis ses origines les plus lointaines, l'auteur expose la législation qui le régit dans les divers pays, et rappelle les combats les plus célèbres. Dans la seconde partie de son livre, réservée aux notions techniques, il étudie minutieusement et avec une rare compétence le code du duel, c'est-à-dire les cas dans lesquels une rencontre peut paraître nécessaire, la constitution des témoins, les conditions de la lutte, en un mot tous les détails si importants qui accompagnent le règlement d'une affaire d'honneur. En terminant, il explique sa théorie personnelle sur l'institution et le fonctionnement du jury d'honneur qui, dans la plupart des cas, saurait conjurer des rencontres provoquées par les motifs les plus futiles et dont les suites sont parfois si fâcheuses. Il estime, avec raison, que si, dans l'état actuel des mœurs, il paraît impossible de supprimer le duel, il convient du moins de s'attacher à le rendre de plus en plus rare, et à faire en sorte qu'il n'ait lieu que dans des cas tout à fait exceptionnels et pour des raisons d'une incontestable gravité.

* *

Croquis parisiens, par Crafty. (In-4°, Plon-Nourrit.) — *La Comédie parisienne*, par Forain. (In-12, Charpentier.) — *Album Caran d'Ache*. (In-4°, Plon-Nourrit.) — *Sable et Galet*, par Mars. (In-4°, Plon-Nourrit.)

Les livres humoristiques et amusants sont assez peu communs pour mériter de ne pas passer inaperçus. Comme feu Noddy qui se délectait jadis aux parades étourdissantes de Guignol sur l'ancien boulevard du Crime, les esprits même les plus sérieux trouvent un vif plaisir à feuilleter ces albums fantaisistes et drolatiques où la verve de Crafty, Forain, Caran d'Ache, Mars et autres dessinateurs d'un talent si original se donne libre carrière. Dans ses *Croquis parisiens*, Crafty passe en revue, avec son esprit malicieux et son humour intarissable, les types connus du *high-life*, les scènes comiques du boulevard, les élégances du sport, les drôleries de la mode et les excentricités du grand monde. Ses personnages sont dessinés ou plutôt caricaturés avec une fine pointe d'ironie et un scepticisme discret, et ses légendes raillent nos contemporains avec une joyeuse désinvolture. Forain est plus grave, mais plus acerbé aussi et plus enclin au pessimisme. Les 250 pages qui composent sa *Comédie parisienne* constituent autant de scènes de mœurs d'une observation pénétrante, dont le dessin plein de fantaisie et la légende brève autant que mordante produisent sur l'esprit une vive impression. Caran d'Ache excelle dans l'esquisse rapide et drolatique au plus haut point. Avec quelques scènes et quelques types d'actualité tels que les

cochers, les Anglais en voyage, les rapins, les chiens, les chanteurs de société, le concours hippique, etc., il sait provoquer un rire inextinguible. Quant à Mars, il poursuit avec *Sable et Galet*, sa promenade sur les plages en vogue de la Normandie et du nord de la France, depuis Grandcamp jusqu'à Boulogne. Le crayon et le pinceau à la main, il saisit à la volée les types caractéristiques et les sites pittoresques qui passent sous ses yeux, et il compose avec ses croquis de charmantes aquarelles soulignées par d'amusantes légendes. Il suffit de feuilleter les nouveaux albums des quatre artistes que nous venons de citer pour se convaincre que le dessin satirique et la caricature sont encore brillamment représentés en France, et que Gavarni et Daumier ont trouvé de dignes continuateurs.

* *

Curiosités de l'histoire naturelle, par Henry de Varigny. (In-12, Armand Colin.)

Voici une anthologie d'un nouveau genre et d'un très vif intérêt. L'auteur, qui s'est proposé de faire passer sous nos yeux les particularités les moins connues et les plus curieuses de l'histoire naturelle, a pensé qu'il valait mieux, au lieu de présenter ses observations personnelles, faire un choix d'extraits des grands traités des naturalistes ou des grands recueils scientifiques, qui sont d'ordinaire peu familiers aux jeunes gens. Il s'est attaché à former ainsi un ensemble de lectures instructives et récréatives, tirées des écrits de Briot, Lubbock, Quatrefoies, Girardin, Helmholz, Darwin, Cuvier, Vogt, Duchartre, Blanchard, pour ne citer que les savants les plus connus. Les pages qu'il leur a empruntées nous offrent sur l'univers, sur la terre, sur l'homme, les animaux et les plantes des renseignements très variés, aussi remarquables par la valeur scientifique que par le mérite de la forme. Bien que l'ouvrage de M. de Varigny ait été rédigé pour la jeunesse des écoles, à laquelle il ne peut manquer d'inspirer un goût très vif pour la science, il sera lu aussi avec fruit par les gens du monde, auxquels il permettra de développer utilement et par une lecture attrayante, les connaissances scientifiques qu'ils peuvent posséder.

Émile Raunié.

Chez Plon-Nourrit : *Périnacik*, roman historique, par J. Cantel. — *Une race*, roman, par J. Beaume.

Chez Savine : *le Serment d'Annibal*, drame en vers, par A. Chansroux. — *Bobin*, roman, par Fernand Baudoux. — *Mademoiselle d'Orchair*, roman, par Richard Ranft. — *De Montenotte au pont d'Arcole*, par Eugène Troland.

À la librairie Larousse : *Dictionnaire synoptique d'étymologie française*, par H. Stappers.

Chez Charpentier et Fasquelle : *le Beau monde*, roman, par Oscar Méténier. — *Ivan Bobrof*, roman, par Henri Conti.

Au Comptoir d'éditions : *le Livre du Jugement*. — *Hymne III*. — *La Rédemption*, par Albert Jhouney.

Chez Calmann Lévy. — *Martins et Soldats*, par Hugues Le Roux. — *Cœur d'actrice*, par du Tillet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Archéologie orientale*. — M. Heuzey continue à faire connaître à l'Académie les résultats encore inédits des dernières fouilles exécutées à Tello, en Chaldée, par M. de Sarzec. La première période des découvertes avait mis au jour des monuments appartenant à la belle époque de cet art très antique, particulièrement les célèbres statues et les têtes de diorite, parmi lesquelles les connaisseurs admirent de véritables œuvres de maîtrise d'une technique superbe, d'un style sévère et puissant. La suite des fouilles nous apporte des résultats différents, mais non moins précieux. Ce sont, au contraire, des ouvrages d'un travail rude et primitif, qui nous font remonter de plus en plus vers les origines de cette première civilisation, mère de toute la civilisation orientale. Si réellement la date du règne de Naram-Sin, calculée par les Chaldéens eux-mêmes, reporte la belle époque de la sculpture chaldéenne jusque vers l'an 3700 avant notre ère, quelle antiquité reculée faut-il attribuer à des ouvrages qui représentent l'enfance du même art ?

M. Heuzey fait passer sous les yeux de l'Académie la reproduction de débris sculptés qui permettent à M. de Sarzec de reconstituer une personnalité royale plus antique encore que celle du roi Eannadou, le roi de la Stèle des Vautours. C'est l'image de son aïeul *Oar-Vina*. Ce patriarche des dynasties orientales revit à nos yeux, tantôt portant sur sa tête la corbeille sacrée, tantôt assis et levant dans sa main la corne à boire. Autour de lui sont alignés ses enfants et ses serviteurs, tous ayant leur nom gravé sur le vêtement. Dans le nombre, on distingue *Akouygal*, qui doit succéder à son père en remplaçant un autre prince, son aîné.

La réunion de ces morceaux, conclut M. Heuzey, reconstitue pour nous un document historique et archéologique de la plus haute antiquité. C'est assurément une des plus anciennes pages illustrées où il soit donné à l'humanité de contempler son histoire authentique.

Fouilles à Chemtou. — M. Toutain, membre de l'École française de Rome, fait connaître les résultats des fouilles qu'il exécute en Tunisie, sur l'emplacement de l'ancienne Simitthu. Ses efforts ont porté sur deux points : le théâtre, dont il avait commencé le déblayement en mai et juin, et le forum de la ville ancienne. Au théâtre, la plus grande partie de la mosaïque qui forme le pavement de l'orchestre n'est plus recouverte que de 40 ou 50 centimètres de terre. M. Toutain attend, pour la découvrir entièrement, d'avoir mis au jour une partie des gradins. Il a creusé assez avant sur l'emplacement de la scène pour pouvoir affirmer que le sol de cette partie du théâtre dominait d'environ un mètre le pavé de l'orchestre.

M. Toutain a ensuite découvert, au forum, une place d'environ 20 mètres de large et 25 mètres de long, pavée en grandes dalles. Cette place, qui se trouve dans la partie des ruines d'où émergent plusieurs monuments considérables (notamment un temple et une basilique), est certainement le forum de Simitthu. Elle est limitée vers le sud par une exèdre monumentale, dont les substructions en

pierre de taille sont encore en place et dont la décoration architecturale pourra être reconstituée, grâce aux débris retrouvés tout autour. Vers le nord, le forum est limité par deux constructions que sépare une rue dallée. Cette rue débouche à peu près au milieu de la place, en face du centre de l'exèdre. A l'ouest de cette rue, on voit un édifice dont on n'a déblayé que le mur antérieur en petit appareil. A l'est, un escalier de trois marches très bien conservé a été mis au jour. Sur le forum même se reconnaissent les traces d'une fontaine. Sous le pavé se trouve une conduite souterraine, un égout, et M. Toutain a pu constater que les habitants de Simitthu pratiquaient la méthode, aujourd'hui si discutée, du tout à l'égout. Malheureusement, ajoute M. Toutain, je n'ai trouvé ni morceaux de sculptures ; ni inscriptions. Comme je l'avais déjà constaté dans ma notice du mois d'août, les édifices publics de Simitthu ont été habités à une époque postérieure, probablement sous la domination byzantine, et il est à craindre qu'ils n'aient été bouleversés et qu'on ne retrouve plus grand'chose en place.

M. Geffroy, directeur de l'École de Rome, qui assiste à la séance, signale l'importance des fouilles au point de vue architectural.

Prix. — L'Académie met au concours les sujets suivants :

Pour 1895. — *Prix ordinaire*. — « Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. » Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition de ces actes.

Prix Bordin. — « Étudier quels rapports existent entre la *Constitution d'Athènes* et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style. »

Institut de France. — La séance annuelle des cinq Académies a eu lieu le 25, sous la présidence de M. G. Boissier, de l'Académie française, qui a rappelé le souvenir des confrères morts dans l'année.

M. l'abbé Duchesne, de l'Académie des inscriptions, a fait une lecture sur *Jean d'Asie*, qui a vécu au temps de Justinien. M. le baron Larrey, de l'Académie des sciences, a lu une communication intitulée : *Une visite à Madame mère* (la mère de Bonaparte). M. Heuzey, de l'Académie des beaux-arts, a parlé du *Principe de la draperie antique*, et M. Gréard, de l'Académie des sciences morales et politiques, d'*Un souvenir des examens de la vieille Sorbonne*.

— *Prix Volney*. — Une médaille de 1500 francs sera décernée, en 1893, au meilleur ouvrage de philologie comparée. Les manuscrits et les ouvrages imprimés sont admis au concours ; ces derniers, pourvu qu'ils aient été publiés depuis le 1^{er} janvier 1892. Ils ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1893.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

27 octobre 1892.

M. Loubet, arbitre désigné par le consentement des ouvriers et des patrons, a rendu sa sentence dans l'affaire de Carmaux, et, avant même d'examiner quelle est cette sentence, on peut dire que les deux parties sont tenues en toute bonne foi de l'accepter. Il nous semble que c'est là le principe et le point cardinal de l'arbitrage. Et nous voyons combien l'arbitrage est encore peu compris dans notre pays par les discussions que la sentence de M. Loubet soulève.

Il apparaît que ni le caractère de l'arbitre ni le caractère et le sens de la décision qu'il est appelé à rendre ne sont encore entendus clairement, même dans nos milieux parlementaires les plus éclairés. L'arbitre n'est pas un juge; il n'a pas à se résoudre par des motifs purement juridiques, il n'a pas besoin de s'entourer de codes, d'avocats et d'hommes de loi. Il doit se placer devant l'affaire qui lui est soumise, avec une conscience personnelle, avec son bon sens et ses lumières. On l'invoque, on lesquelles on a confiance, et prononcer son avis dans la plénitude de sa liberté morale.

Le rôle de M. Loubet, qu'il a accepté avec beaucoup de générosité et de dévouement, était d'autant plus délicat que le conflit roulait tout entier, comme on n'a cessé de le dire, sur des questions d'amour-propre. M. Calvigname rentrerait-il l'atelier et dans quelles conditions? Le directeur, M. Humblot, serait-il maintenu? C'étaient au débat les deux seules questions en litige. Les ouvriers avaient même déclaré, il y a quelques semaines, que la mise en congé régulière de leur amarrade, devenu maire de la commune, suffirait à leur donner satisfaction. Aucune difficulté de salaire ou de travail proprement dit. M. Loubet s'est prononcé sur ces questions et sur la troisième qui est venue s'y adjoindre : « Elle es grévistes, avec toute la droiture de son esprit, personne e se permettrait de le mettre en doute. Alors pourquoi rériminer? Ceux qui ont invoqué loyalement l'arbitrage n'ont u'à s'incliner loyalement.

C'est cette règle fondamentale de l'arbitrage qui devrait être mise en pleine lumière et hors de toute contestation devant es ouvriers, les patrons et tout le public. L'avenir de l'arbitrage y est contenu entièrement. J'oserais dire, si je le pensais que la critique a ici sa place, que M. Loubet ne s'est eut-être que trop entouré de conseils, d'observations juridiques et d'arguments empruntés aux deux parties. Il a employé une semaine à éclairer son jugement. Il n'a pris tant e précautions que par scrupule et délicatesse, et l'on comprend bien qu'il ait eu le sentiment profond de sa responsabilité morale. Mais s'il avait pu rendre sa sentence en es heures au lieu de la rendre en huit jours; si, au sortir e la séance de la Chambre, où il avait été désigné arbitre, avait pu, le soir même ou le lendemain matin, faire connaître sa sentence, elle aurait eu, sans doute, un effet beaucoup plus puissant.

Salomon reste toujours le modèle des arbitres : lorsque es deux mères se disputent le même enfant, il fait apporter n galva et déclare qu'il va couper l'enfant en deux, qu'il onnera à une mère la tête, à l'autre les pieds. Le grand rbitre n'a point perdu le temps en délibérations; il a trouvé d'emblée la sentence décisive et triomphante.

Si l'on s'en tient aux définitions grammaticales et juridiques, tous les auteurs enseignent que l'arbitrage est un jugement qui oblige. Ils distinguent entre la conciliation ou médiation qui laisse aux parties la faculté d'accepter ou de refuser l'arrangement, et l'arbitrage qui s'impose nécessairement, à moins que la sentence rendue ne soit, d'une

manière évidente pour tous, contraire à la justice et à la raison. Le sur-arbitre souverain est toujours l'opinion, la conscience universelle, qui, de nos jours, a acquis une telle puissance et facilité de s'exprimer. C'est elle qui amène les parties devant l'arbitre, qui les contraint à accepter sa décision, qui juge cette décision elle-même. Si M. Loubet avait rendu une sentence manifestement contraire à l'opinion publique, on s'en serait bien vite aperçu; l'opinion qui a été si favorable aux grévistes depuis le commencement de la crise n'aurait pas manqué de se prononcer hautement contre une sentence qui aurait été injuste à leur égard. Au contraire, de la manière la plus générale, la sentence de M. Loubet est approuvée, et ceux mêmes qui auraient désiré voir en elle un peu plus de largeur et de résolution conviennent que l'arbitre a fait à peu près tout ce qu'il pouvait faire dans un cas aussi difficile. Ils considèrent cette sentence comme doublement précieuse, parce qu'elle est le seul moyen de rétablir aujourd'hui la paix et le travail à Carmaux, et parce qu'elle doit être le fondement d'un régime d'arbitrage dans les conflits économiques qui menacent de troubler toute la fin du XIX^e siècle.

M. Clémenceau, Millerand et Pelletan, délégués des mineurs de Carmaux, avaient le droit de prendre la défense de leurs clients avec toute l'énergie et la passion d'hommes de cœur qui défendent les intérêts qui leur sont confiés; ils avaient aussi le droit de déclarer qu'ils se croient en conscience battus et sacrifiés par le jugement de l'arbitre; mais où l'on trouvera généralement qu'ils ont excédé leurs droits, c'est quand ils disent aux grévistes : « Nous voyons dans ces décisions, non le langage que M. Loubet nous a tenu pendant quatre jours, mais les prétentions de la Compagnie. » Ils ont paru encore aller trop loin dans leur phrase finale : « Nous restons avec vous pour la défense de vos droits. » Ils se sont ainsi exposés à ce que l'on fasse retomber sur eux la responsabilité de la continuation de la grève. Ce que l'on comprend qu'ils auraient dû faire, au contraire, c'est, après avoir regretté avec toute la vivacité d'expression qu'ils auraient voulu, une sentence qui ne leur donne pas une satisfaction plus complète, de montrer ensuite à leurs clients le caractère et l'utilité générale de l'arbitrage qui s'impose par sa force morale. On rappelle que M. Clémenceau, au cours de l'interpellation, se tournait vers M. le baron Reille et lui disait : « Voulez-vous de M. le président du Conseil pour arbitre? Nous, nous acceptons d'avance sa sentence, au nom des grévistes. » Lorsqu'on a désigné, nommé, créé son juge à soi-même, il semble bien en toute évidence qu'on n'a plus d'autre ressource que de se soumettre à son jugement et de s'incliner, à moins que, par un hasard extraordinaire, la sentence ne fasse pousser les hauts cris même aux indifférents, et l'on ne peut pas dire que ce soit le cas aujourd'hui.

Il y a eu dans ce malheureux conflit beaucoup trop de politique, trop de députés, trop de ministres. L'affaire ne pouvait pas engager le parti républicain, à moins qu'il ne voulût lui-même s'y engager et s'y jeter la tête première. Nous sommes maintenant au point où les aventures commencent, et nous éprouvons le chagrin le plus vif de voir qu'aucune prudence n'a pu arrêter l'enchaînement fatal des complications les plus redoutables.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

27 octobre 1892.

Il n'est plus permis d'en douter aujourd'hui, les projets d'évacuation de l'Ouganda ont été une simple manœuvre imaginée par la diplomatie libérale anglaise pour s'affranchir de toute responsabilité pécuniaire quant au massacre des catholiques français par les protestants anglais. Le cabinet Gladstone a voulu, tout en dégageant sa cause de celle du capitaine Lugard, provoquer un mouvement d'opinion contre l'abandon des riches régions de l'Ouganda et se faire forcer la main pour y maintenir le pavillon britannique.

Cette feinte a pleinement réussi. La presse a protesté au nom du prestige et des intérêts nationaux. La Société des missionnaires a pris la tête du mouvement contre l'évacuation, suppliant le gouvernement de ne pas abandonner les clients de l'Angleterre, qui ne peuvent se passer de sa protection. Enfin, les délégués de la Ligue antiesclavagiste britannique et étrangère ont présenté à lord Rosebery un mémoire exposant que l'évacuation aurait pour conséquence une recrudescence immédiate de l'esclavagisme, et concluant à la nécessité de préparer l'établissement d'un protectorat anglais.

Lord Rosebery a reçu ces délégués, et leur a même adressé une allocution. Mais ce conciliabule entre philanthropes libéraux n'a pas roulé, comme on pourrait le croire, sur les procédés barbares du capitaine Lugard, ni sur les moyens de réparer ses attentats, et encore moins sur les mesures à prendre pour en éviter le retour. Dans sa réponse, le chef du Foreign-Office s'en est tenu à des considérations générales sur « la grande force morale que la continuité politique donne à un pays, notamment à l'Angleterre, quand il s'agit d'entendre le commerce ou la civilisation » ; puis sur la nécessité de « ne pas reculer une fois engagé ». Il a laissé deviner que l'antiesclavagisme serait le prétexte invoqué pour bénéficier de la situation de la Compagnie de l'Est-Africain sans accepter la responsabilité de ses crimes.

Sans doute, de nombreux faits attestent que l'occupation anglaise en Afrique est souvent le contraire d'une garantie contre l'esclavagisme. Pas plus tard que cette semaine, *le Temps* citait la déposition d'un officier anglais qui affirmait naguère, sous serment, devant le tribunal consulaire de Zanzibar, qu'un navire du gouvernement avait servi, pendant des mois, à receler et à transporter des cargaisons humaines. Mais la philanthropie britannique n'y regarde pas de si près. Tout ce qui se fait en son nom devient légitime.

Le drapeau anglais continuera donc à flotter dans l'Ouganda. On n'hésite plus que sur la forme à donner à l'occupation : soit la rétrocession de ces contrées au protectorat de Zanzibar, soit une subvention à l'Est-Africain, soit la substitution de l'État à cette Compagnie.

Reste à savoir si la diplomatie française se prêtera sans difficulté au déni de justice qui menace nos compatriotes catholiques.

**

Grâce à une indiscretion de la *Gazette de Cologne*, qui a produit de l'autre côté du Rhin des sensations diverses, on sait à quoi s'en tenir, aujourd'hui, sur le nouveau projet de loi militaire soumis au Conseil fédéral allemand. Il s'agit, pour le budget de la guerre, d'un accroissement permanent de 855000 francs par an, et, pour les effectifs, d'une augmentation de 2138 officiers, de 14857 sous-officiers et de 72073 soldats. Qu'on veuille ou non l'avouer, une recrudescence d'armements aussi formidable est un défi lancé aux puissances pacifiques.

La France, à bout de matériel humain, ne peut plus, depuis longtemps déjà, quoi qu'on en dise, lutter sur ce terrain. Le seul moyen de faire équilibre à l'armée allemande serait de compenser notre faiblesse numérique par la qualité de nos combattants. Pour y parvenir, il faudrait augmenter les cadres permanents de nos officiers et sous-officiers, afin de donner à notre armée mixte une solidité plus grande; il faudrait aussi répandre dans la nation l'esprit militaire.

**

La Hongrie n'ayant pas d'existence internationale, les incidents parlementaires qui s'y produisent seraient dénués d'intérêt, si la minorité qui détient le pouvoir dans ce pays n'exerçait en même temps une influence néfaste sur la politique extérieure de la monarchie. Le comte Szapary, président du Conseil transleithan, vient de démissionner dans des circonstances assez graves. Ses idées modérées sur les rapports de l'État avec le clergé l'avaient déjà brouillé avec une partie de la majorité gouvernementale. L'inauguration prochaine de monuments élevés à la mémoire des insurgés de 1849 et de l'un des chefs de l'armée impériale lui avait semblé une occasion excellente pour organiser une manifestation destinée à célébrer la réconciliation des deux nationalités allemande et magyare. Mais il avait compté sans le chauvinisme magyar, qui s'est opposé bruyamment à cette manifestation. Les Magyars, levant enfin le masque, réclament l'autonomie complète, c'est-à-dire la séparation des deux couronnes.

Les conjonctures sont graves pour la monarchie. L'empereur, irrité, a quitté subitement Buda-Pesth. Il peut voir enfin de quel côté sont les tendances centrifuges reprochées aux nationalités slave et roumaine.

**

L'envoi d'un plénipotentiaire français auprès du sultan du Maroc semble avoir contrarié vivement nos voisins d'outre-Manche. Les conditions dans lesquelles s'est accomplie l'ambassade du comte d'Aubigny forment, à vrai dire, un heureux contraste avec le fiasco récent de l'ambassadeur anglais sir Evan Smith. Sauf l'incorrection d'un pacha, promptement réparée d'ailleurs, tout a marché à souhait pour la mission française. Il ne reste donc rien des informations pessimistes et d'ailleurs contradictoires lancées par la presse anglaise sur l'objet et les résultats probables de cette mission. Bien que les renseignements officiels manquent encore, on peut considérer comme certain que les liens d'amitié entre la France et le Maroc seront resserrés et que des facilités importantes seront obtenues du sultan pour tout le commerce européen. C'est là, sinon un échec, du moins un contretemps fâcheux pour les visées de l'Angleterre sur le Maroc.

**

La situation du ministère Tricoups ne s'améliore pas plus que l'état financier de la Grèce. L'impopularité du gouvernement imposé par le roi grandit chaque jour, et les mesures qu'il prend pour résoudre les difficultés financières ne font qu'aggraver la déception générale sans conjurer le péril. Pour créer sans doute un dérivatif à la détresse morale de la population grecque, M. Tricoups vient de rompre les relations diplomatiques avec la Roumanie. La cause Une succession immobilière sise en Roumanie et laissée à la Grèce par un sujet hellène. Le gouvernement de Bucharest a mis le séquestre sur ces biens, en vertu d'un texte constitutionnel. La Grèce n'ayant pu obtenir la levée du séquestre a rappelé son représentant et soumet le différend aux grandes puissances. Beaucoup de bruit pour peu de chose!

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Max Egger : *Histoire de la littérature grecque.*
(In-12, Delaplane.)

« Faire comprendre et aimer la littérature de la Grèce antique, dissiper les préjugés qui nous séparent d'elle, montrer qu'elle est toujours souriante et jeune, dire quels trésors de sagesse et d'expérience elle réserve à ceux qui l'étudient... » tel est le but que s'est proposé l'auteur de cette nouvelle *Histoire de la littérature grecque*. Et, de fait, par la clarté de l'exposition, par la fermeté des jugements, par le choix des passages cités et par l'élégante fidélité des traductions, ce livre est très propre à inspirer à toutes les catégories de lecteurs le goût des lettres grecques. Mais ce dont il faut louer surtout M. Max Egger, c'est qu'écrivant pour le public des classes, il ait exactement compris les obligations de sa tâche. Il a insisté sur les grandes époques et les grands noms, laissant volontairement de côté beaucoup d'écrivains dont l'intérêt littéraire et moral eût paru médiocre au public de l'enseignement secondaire. Sur les questions les plus importantes : formation de l'épopée, développement du lyrisme, origines de la prose, sur le théâtre, tragédie et comédie, sur la philosophie, l'histoire et l'éloquence. M. Egger a su dire tout l'essentiel. Il l'a fait en recourant toujours aux travaux les plus récents et qui font autorité. Ce sont les derniers résultats acquis par l'érudition moderne qu'il offre aux élèves et qu'il met à leur portée, n'oubliant pas que l'érudition dans un livre destiné aux étudiants doit se faire sobre et mesurée. On ne trouverait pas sur la matière un autre traité rédigé avec un soin plus scrupuleux, une méthode plus sûre et qui mérite une plus entière confiance. Cette *Histoire de la littérature grecque* complète de la façon la plus heureuse le cours d'histoire littéraire commencé par M. Doumic pour la *Littérature française*, continué par MM. Jeanroy et Puché pour la *Littérature latine*, et qui a déjà sa place dans tous les établissements d'enseignement classique.

La Grande Encyclopédie, tomes XIV et XV.
(Gr. In-8°, Lamirault.)

Grâce à l'activité et à la régularité avec lesquelles elle a été conduite, la *Grande Encyclopédie* est maintenant arrivée à la moitié de sa publication, et le succès qu'elle a obtenu auprès du grand public, en France et à l'étranger, nous dispense d'insister de nouveau sur l'intérêt, l'abondance et la précision des renseignements qui distinguent ses articles. On trouve dans les deux volumes récemment parus la presque totalité de la lettre D et une notable partie de la lettre E. Sans entrer trop avant dans le détail des notices dont ils se composent, nous devons signaler toutefois celles qui, par le nom de l'auteur, par leur originalité, leur actualité ou leur développement, méritent une attention toute spéciale.

L'histoire et la géographie y sont représentées par d'importantes études sur le *Deux Décembre*, le *Directoire*, le *Doubs*, la *Drôme*, la biographie des rois d'Angleterre du nom d'*Edouard*, par M. Ch.-V. Langlois; la monographie de l'*Ecosse* et celle de l'*Egypte*, par M. Bénédicte. L'article

Démographie, si intéressant pour les statisticiens, a été rédigé par M. Levasseur. Les notices consacrées à *Descartes*, *Dickens*, *Diderot*, *M^{rs} Dupanloup*, *Dupleix* et *Daruy* sont l'œuvre de MM. Liard, Ch. Langlois, Tourneux, Compayré, André Michel et Debidour.

Dans le domaine de la science et de l'industrie, on remarquera les savants articles de M. Ch. Girard sur les *Identifications*, la *Désinfection*, la *Distillation* et l'analyse des *Eaux*; de MM. Berthelot, Sarrau, Joannis et Bechmann sur la *Dynamite*, l'*Electricité*, l'*Energie* et les *Egouts*; de M. Larbalétrier sur la fabrication, le commerce et les falsifications de l'*Eau-de-vie*.

Pour la médecine, nous trouvons une importante étude du docteur David, le spécialiste bien connu, sur les *Dents*; une notice de MM. Thomas et Després sur le *Diagnostic*; de M. Hahn sur la *Dyspepsie*, et un petit traité d'*Embryologie* du docteur Debierre.

Les questions de la *Dette* et des *Downes* ont été traitées par M. C. Dreyfus; un immense article est consacré au mot *Droit*, étudié dans ses acceptions les plus diverses par d'éminents juristes; M. D. Berthelot a rédigé sur les *Échecs* un travail d'autant plus utile qu'il est unique en son genre; MM. Glasson et Nachbaw ont étudié l'importante question des *Enfants légitimes*, naturels, abandonnés, trouvés, etc.; M. Marion nous offre des articles d'une grande actualité sur les *Écoles* et l'*Enseignement* à ses divers degrés, et M. Vollet de remarquables études théologiques sur l'*Eglise*.

Il est facile d'apprécier par cette nomenclature, d'ailleurs forcément écourtée, combien, dans un temps où l'on cherche à vulgariser l'instruction sous toutes ses formes, une œuvre aussi vaste et aussi bien comprise que la *Grande Encyclopédie* peut être utile à tout homme désireux de tenir par ses connaissances variées une place distinguée dans la vie sociale.

**

Contes à la reine, par Robert de Bonnières.
(In-12, Ollendorff.)

M. Robert de Bonnières, un de nos écrivains les plus délicats, a imaginé de remettre en vogue un genre littéraire à peu près oublié, celui des contes en vers. Ajoutons bien vite, d'ailleurs, qu'il n'a pas la prétention de marcher sur les traces de La Fontaine et de rivaliser avec la verve égrillarde du bon Champenois; s'il avait voulu choisir un modèle, il aurait pris plutôt les aimables berquinades de Florian. Ses récits nous transportent dans le monde légendaire et mystérieux des fées et des saints, et aussi dans celui des rois, qui ne sera bientôt plus pour nous qu'un lointain souvenir. Ce sont de courtes et attrayantes historiettes, d'une aimable simplicité, et agréablement rimées, qui ne manqueraient pas de charmer tous les esprits cultivés.

Émile Rauhé,

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Les instituteurs pendant la Révolution.* — M. Camille Bloch, archiviste du département de l'Aude, étudie, d'après les documents que lui ont fournis les archives de ce département, la situation de l'instruction primaire pendant la Révolution. Il fait connaître la situation matérielle et morale des instituteurs à cette époque. Ils étaient nommés par l'administration centrale du département, sur la présentation de l'administration municipale et après avis du jury d'instruction du district.

Malgré tout, et bien qu'on n'exigeât pas de vastes connaissances de la part des candidats, le recrutement des instituteurs fut très laborieux et ne donna que peu de sujets capables. Il faut en partie en attribuer la cause aux émoluments tout à fait insuffisants qui leur étaient alloués. Ces différentes raisons, jointes à l'hostilité provoquée dans beaucoup de localités par l'affectation du presbytère au service de l'enseignement, empêchèrent pendant longtemps l'œuvre scolaire de la Révolution de porter ses fruits.

ACADEMIE DES BEAUX-ARTS. — La séance publique annuelle a eu lieu le 29. Après l'exécution d'un morceau symphonique intitulé *Chasse fantastique*, composé par M. Erlanger, ancien pensionnaire de Rome, M. Gérôme, président, en remplacement de M. P. Dubois, a rendu hommage aux confrères morts dans l'année : MM. Bailly, de Nieuwerkerke, Muller, Henriquel-Dupont, Guiraud, Bonnassieux et Signol. M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de Meissonier.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Mission française du Caire.* — M. Maspero rend compte, comme chaque année, des travaux accomplis par notre mission au Caire. Les recherches sur place ont continué activement. M. Bousset, l'architecte de la mission, a relevé les plans et tracés de divers tombeaux, qui seront ultérieurement soumis à l'Académie. Sept fascicules de mémoires, dont les titres seuls montrent la curiosité d'esprit et la variété d'aptitudes des membres de la mission, ont déjà paru. C'est d'abord un fascicule de textes : le papyrus mathématique d'Akhmîm, que M. Jules Baillet a expliqué et commenté avec un soin minutieux et une intelligence remarquable des procédés de la science antique; puis un très long fragment du texte grec du *Livre d'Énoch*, des restes de l'*Évangile* et de l'*Apocalypse* apocryphes de saint Pierre, que M. Bouriant a reproduits scrupuleusement avec l'orthographe du manuscrit. Les théologiens et les historiens de la première Église accueillirent avec intérêt ces œuvres importantes dont M. Renan avait promis d'entretenir l'Académie.

L'archéologie arabe est représentée par le mémoire de M. Casanova sur une sphère arabe, sur des stèles arabes, et surtout par le grand ouvrage de M. Bourgoing sur l'art arabe en Égypte. Le Père Scheil nous introduit dans le monde assyrien par la publication de quelques tablettes de Tell-el-Amarna : « Nous espérons, ajoute M. Maspero, pouvoir étendre bientôt nos recherches sur la Syrie et la Mésopotamie comme sur l'Égypte; l'Orient entier nous appartient, non seulement l'Orient ancien, mais l'Orient moderne, et la mission entend bien n'en laisser aucune partie inexplorée. »

Dans le domaine égyptien, M. Maspero signale, outre les fragments thébaïns de l'Ancien Testament, qu'il a donnés lui-même, et les restes des Actes du concile d'Éphèse, qui sont dus à M. Bouriant, l'apparition de la première livraison de l'*Edfou*, du regretté Rochemonteix, si prématurément enlevé à la science. C'est un temple entier qui est livré aux égyptologues et non plus, comme auparavant, des fragments d'un temple. La religion égyptienne en ressortira entière avec tous ses rituels. M. Bénédite a commencé également la publication des temples de Philæ.

Archéologie nationale. — M. Salomon Reinach termine la

lecture de son mémoire sur les légendes populaires qui restent attachées en particulier aux dolmens et aux menhirs. A côté de ces légendes, il y a des pratiques superstitieuses qui, dans certaines parties de la France, présentent une singulière vitalité. M. Reinach énumère entre autres des localités où l'on fait passer des malades ou des membres malades dans l'étroit couloir existant entre la pierre sacrée et le sol. Le christianisme a souvent marqué son empreinte sur ces pratiques, en substituant à la pierre, objet de croyances païennes, une table chargée de reliques ou la dalle du tombeau d'un saint. « On est obligé, écrivait en 1825 un chanoine de Vannes, de tolérer des pratiques qui ne sont que bizarres, pour combattre avec plus de hardiesse et de succès celles qui sont criminelles. » C'est à cette politique conciliante du clergé que nous devons la conservation, non seulement de beaucoup de monuments antiques, mais des usages si curieux pour le folklore dont ils sont les témoins depuis des dizaines de siècles.

Le palmier dans l'antiquité. — M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, à qui nous devons l'histoire de la rose, s'occupe aujourd'hui de celle du palmier. Comparant les noms de palmiers (*koix, kukas, koukiophoron*) qu'on rencontre dans Théophraste avec les passages où Pline parle de ces arbres, il montre qu'il ne peut être question, chez les deux écrivains, que d'une seule et même espèce de palmier, le *doum* des Arabes, le *mama* des anciens Égyptiens. Ce mot *mama*, que M. Noldenke traduit par « partagé en deux moitiés », convient très bien au palmier *doum*, qui est bifurqué à sa partie inférieure. Ce caractère, si bien représenté sur les monuments pharaoniques, n'a pas été ignoré de Théophraste, mais il l'a appliqué à deux espèces différentes. Les fruits du *mama* portaient dans la langue hiéroglyphique le nom de *gouqou*. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot l'origine de *cucul* (*kouki*), nom, d'après Pline, d'un palmier d'Éthiopie, ainsi que du radical du *koukiophoron* de Théophraste. Or, comme ce palmier est le même que le *koix* et le *kukas*, M. Joret en conclut que ces deux formes sont incorrectes et qu'il faut sans doute y substituer *kouki* et *koukas*. Il propose de même de remplacer dans Pline *coicas* ou *cocacs* par *cucas* ou *cuci*.

Épigraphie orientale. — M. Joseph Halévy commence la lecture d'un mémoire sur les inscriptions dites *hittites*, auxquelles il préfère donner le nom d'*anatoliennes*.

Prose métrique. — M. G. Boissier rend compte d'un mémoire de M. Louis Havet sur la prose métrique de Symmaque. Le point de départ de ce travail est ce qu'on appelle le *cursum*, dans la littérature du haut moyen âge, c'est-à-dire un certain agencement euphonique des fins de phrase qui se remarque dans les bulles des papes du 11^e au 16^e siècle. M. Havet montre que le *cursum* est beaucoup plus ancien; il le retrouve dans les lettres de Symmaque; seulement, au lieu d'être rythmique, c'est-à-dire de reposer sur l'accent, comme dans les bulles des papes, il est métrique, c'est-à-dire qu'il repose sur la quantité. Il prouve par de nombreux exemples que le *cursum* du moyen âge vient d'habitudes plus anciennes, car il y en a des traces dans Pline le Jeune et même dans Cicéron. La conclusion de cette découverte, c'est qu'il faut rejeter la division traditionnelle en vers et en prose. Entre ces deux genres tranchés, il faut en admettre un autre : la *denti-prose*, dont nous avons un exemple dans les lettres de Symmaque. Au point de vue pratique, on pourra désormais utiliser ces observations pour l'établissement des textes anciens et surtout pour obtenir une ponctuation rationnelle.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

3 novembre 1892.

Nous terminions notre précédente chronique en disant que les tristes choses de Carmaux étaient arrivées à ce point où les aventures commencent ; tout était à craindre, en effet : les représentants des ouvriers avaient fait entendre contre la sentence de l'arbitre la protestation la plus âpre et la plus véhémement, l'état de grève était maintenu, plus que jamais brûlant et fiévreux. Quelques jours après, la situation était dénouée comme par miracle : les grévistes décidaient unanimement de reprendre le travail, depuis quatre vingt jours interrompu.

Que s'était-il passé ? MM. Clémenceau, Pelletan et Millebrand étaient partis pour Carmaux ; ils avaient employé tous leurs efforts à persuader aux ouvriers de rentrer dans les ateliers. A vrai dire, il n'y avait pas une ligne dans leur protestation d'où l'on pût inférer qu'ils fussent partisans de la continuation de la grève ; ils ne s'étaient permis de donner aux ouvriers aucun conseil ; mais la dépêche était d'un tel ton et d'une telle allure que l'on pouvait tout redouter de l'effet qu'elle devait produire sur des esprits déjà trop enflammés. Et puis on n'avait jamais vu des hommes politiques protester ainsi contre la sentence d'un arbitre qu'ils avaient eux-mêmes sollicité et désigné ; — sentence que chaque partie avait le droit de critiquer en son for intérieur, mais dont il n'était pas possible de contester la bonne foi et la haute loyauté. N'était-ce point causer au régime de l'arbitrage, que l'on désire voir s'établir dans notre pays, un grave préjudice ?

M. Camille Pelletan a répondu que la dépêche qu'il avait rédigée avec ses collègues n'avait pu avoir aucun effet sur les décisions du comité de la grève, car la dépêche n'était arrivée à Carmaux qu'à huit heures du soir, et la résolution du comité avait été prise à six heures et demie. La réponse est mathématique, et il n'y a rien à répliquer sur ce point. Mais ce que l'on ne peut contester, croyons-nous, et ce qui demeure comme un fait désormais historique, c'est que, dans l'espace de trois jours, un revirement sensible s'est produit dans les esprits, et que les hommes qui semblaient résolus à prolonger la lutte jusqu'aux dernières extrémités ont accepté l'arbitrage et ont déposé les armes de la grève. Pendant ces trois jours, il s'est fait un de ces vifs et unanimes mouvements d'opinion et de publicité, comme on en voit en France, dans les circonstances décisives. Chacun a senti que la paix publique pouvait être mise gravement en péril, que les intérêts supérieurs de la République, et matériels et moraux, étaient menacés, que peut-être le sang allait couler d'un moment à l'autre. Nous n'exceptons de ce sentiment général ni les représentants parlementaires des grévistes de Carmaux, ni les grévistes eux-mêmes. On a compris unanimement que les responsabilités devenaient les plus lourdes que l'on pût concevoir ; que, d'ailleurs, la grève n'avait pas d'objet véritable après la sentence de M. Loubet et qu'elle ne serait plus soutenue par l'opinion. L'essai de résistance contre le bon sens impérieux, contre la raison inéluctable, a duré trois jours, et puis on s'est rendu. Quand la raison triomphe ainsi, chez les hommes, après quelques oscillations naturelles, il n'y a jamais à se plaindre et l'on ne peut que se féliciter.

MM. Clémenceau et Pelletan se sont appliqués très honorablement à trouver de l'ouvrage dans une mine voisine pour les ouvriers que la Compagnie de Carmaux ne voudrait pas reprendre. M. Viette, ministre des travaux publics, a promis, au nom du gouvernement, que tous les condamnés

d'Albi, sans exception, seraient graciés. Ces assurances ont précipité le revirement commencé. C'est ainsi que, peu après le moment où l'on pouvait justement tout appréhender, tout s'est trouvé, au contraire, éclairci et résolu ; et les choses se passent très souvent de cette manière dans l'histoire des hommes, car il leur faut toucher au point extrême où la déraison commence, pour que la raison les ressaisisse de ses mains violentes.

Les ouvriers de Carmaux, à l'heure décisive où tant de choses étaient en suspens, où ils ont décidé, par leur vote, au scrutin secret, de reprendre le travail, se sont mis à fondre en larmes. Oh ! comme nous comprenons leur émotion et comme ces larmes nous paraissent touchantes et généreuses ! Cette longue tension de quatre-vingts jours, qui s'était raidie à tout rompre, se résolvait dans la paix et dans l'accord. C'était comme un retour à la vie et à l'espérance, après que l'on a vu face à face les ombres de la mort. Il faut comprendre que les ouvriers de France comme tous les Français sont toujours prêts à courir les suprêmes périls pour des idées, pour des principes, pour des questions d'amour-propre et d'idéale justice, sans que des intérêts matériels positifs y soient mêlés. Ceux qui ne savent pas cela ne comprendront jamais l'histoire et les révolutions de la France. Nous considérons comme un fait positif de psychologie, de sociologie et de politique, que des ouvriers de mines ou de fabriques, réunis en masse, sont capables, à un moment donné, des sacrifices les plus étendus, jusqu'à souffrir, avec leurs femmes et leurs enfants, la faim et la mort pour une idée pure. Cette disposition morale a été et sera toujours éminemment française, et si l'on n'en a pas le sentiment, on devrait, par prudence, ne jamais mettre les mains dans le gouvernement et dans la politique de ce pays.

En définitive l'esprit d'intransigeance, de lutte quand même, les suggestions des sectes qui prêchent aux ouvriers la rupture avec les autres parties de la nation, ont été neutralisés et refoulés par un mouvement général d'opinion. La politique d'arbitrage a eu le dessus ; le sentiment de la solidarité nationale l'a emporté sur les efforts de ceux qui prêchent tous les jours dans les centres ouvriers la dissociation et la dissolution économiques.

Les événements de Carmaux ont eu d'autres résultats directs qu'il nous paraît impossible de nier. La Chambre a voté, sous le coup de ces événements, cette loi d'arbitrage, très imparfaite, très insuffisante, à notre avis, mais qui sera le prélude de lois plus complètes. Nous espérons que le Sénat se hâtera de la ratifier ; c'est ce qu'il pourra faire de mieux dans les circonstances actuelles. Des projets de lois ont été déposés pour compléter la loi municipale de 1884 et permettre aux conseils municipaux de voter des indemnités régulières aux élus du suffrage universel qui sont obligés de gagner leur pain quotidien par le travail. Un tel amendement est devenu indispensable, il est réclamé par tout notre état politique et social et, depuis longtemps, nous le jugeons nécessaire. Enfin, on doit remarquer que de nouveaux principes sont dès à présent introduits dans les contrats de travail entre les grandes agglomérations ouvrières et les compagnies anonymes. N'est-ce pas une nouveauté intéressante que ce congé régulier accordé à un ouvrier devenu maire de sa commune, qui conserve sa place et son rang dans le cadre industriel et reçoit l'assurance d'y rentrer à l'expiration de sa fonction publique ? Ce sont certainement la des coutumes et des règles nouvelles, qui nous paraissent profondément raisonnables et fondées en droit, et dont on verra les suites, avec le temps, l'arbitrage et la paix.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

3 novembre 1892.

Le projet de réforme destiné à renforcer les effectifs militaires allemands reste et restera quelque temps encore au premier plan de l'actualité. L'Europe entière observe anxieusement les nuages qui s'accablent dans le ciel germanique. Est-il bien vrai qu'un conflit soit à la veille d'éclater entre l'empereur et son peuple? Telle est l'énigme dont tout le monde cherche la solution. L'empressement de la presse de tous les pays à enregistrer les symptômes d'hostilité qui se manifestent dans les diverses fractions du Parlement et de la population allemande trahit le malaise qui tourmente le public européen et l'inquiétude qu'inspirent les nouvelles exigences du parti militaire prussien. On s'efforce à se prouver qu'une coalition sérieuse menace la politique belliqueuse de l'empereur, comme si l'accumulation de ces conjectures pouvait influer sur les événements.

En France, également, on est enclin à croire ce qu'on désire. Si l'on s'en rapportait aux informations et aux commentaires de nos journaux, le projet de loi militaire serait, comme on dit, bien malade. Les libéraux-nationaux eux-mêmes seraient sur le point de rompre leur tradition de docilité chauvine à l'égard des mégalomanes prussiens, et d'emboîter le pas aux progressistes et aux socialistes. Ce revirement leur serait imposé par l'attitude fort nette de leurs électeurs. De son côté, le centre catholique aurait des velléités de fausser compagnie au chancelier de Caprivi. Quant aux socialistes, ils mènent activement, paraît-il, la campagne de résistance, parallèlement avec le prince de Bismarck, — tout arrive! — et s'efforcent de créer contre le projet de loi un courant d'opinion irrésistible. En résumé, on prétend que la divulgation par la *Gazette de Cologne* des dispositions du projet destinées à rester secrètes jusqu'au dépôt officiel sur la tribune du Reichstag aurait porté un coup irréparable à l'entreprise du gouvernement, en permettant au pays de discuter à loisir les charges gigantesques qu'on méditait de lui imposer un peu par surprise.

La vérité, c'est que personne n'est exactement fixé sur les dispositions réelles du peuple allemand. D'ailleurs, là n'est pas l'intérêt essentiel de la situation. Ce qu'il importerait de savoir, c'est si les mœurs politiques des Allemands ont fait un progrès tel que leur opposition théorique à une réforme puisse déterminer une opposition active. Si cette révolution morale était accomplie de l'autre côté du Rhin, les circonstances actuelles seraient assez graves pour la rendre manifeste. Mais il n'y a pas grande illusion à concevoir à ce sujet, s'il faut en croire la *Norddeutsche Zeitung*. Ce journal fait remarquer que chaque fois que le gouvernement a proposé une augmentation de l'armée, la presse a entamé une vive et énergique campagne d'opposition; mais qu'après la discussion du Reichstag et les délibérations de la Commission, le tableau a changé. Ainsi, à la séance du 9 avril 1890, le député progressiste Hiebert vota pour le projet militaire d'alors, malgré les objurgations de son collègue Richter. Dans ces conditions, les polémiques des journaux ne permettent pas de former des conjectures bien valables sur le sort de la réorganisation militaire.

**

L'Amérique du Nord est en pleine effervescence électorale. C'est le 8 novembre que commence l'élection présidentielle. Deux candidats sont en présence : M. Harrison, président actuel de la République, pour le parti républi-

caïn, et M. Cleveland, ancien président, pour le parti démocrate. Le parti républicain présente un programme hostile à la liberté économique; l'usage qu'il a fait du pouvoir montre qu'il est partisan des monopoles, des privilèges financiers et de la vénalité administrative. Les démocrates défendent la liberté économique, sans être radicalement libre-échangistes, et proposent la révision du bill Mac-Kinley. D'autre part, ils ont pour principe que l'ordre et la moralité doivent régner dans les affaires financières et politiques des États-Unis.

Les sympathies françaises ne peuvent s'adresser qu'à M. Cleveland. Son élection serait la condamnation de ce bill Mac-Kinley, si désastreux pour nos relations commerciales avec l'Amérique du Nord; elle serait aussi le triomphe de l'honnêteté, et mettrait fin à la domination d'une féodalité de politiciens qui n'a jamais régné que par la corruption et l'arbitraire.

Les démocrates semblent avoir de grandes chances, malgré les efforts des bénéficiaires du bill Mac-Kinley, qui fournissent de grosses sommes pour faire triompher par la fraude le candidat républicain. Le sénateur Hill, dont l'influence est considérable aux États-Unis, s'est prononcé en faveur des démocrates dans un discours retentissant, où il a flétri le bill Mac-Kinley, « ce vol commis au profit des classes privilégiées », et le parti républicain tout entier, dont la corruption a rendu les riches plus riches et les pauvres plus pauvres ». Cette manifestation d'un personnage sur qui les républicains croyaient pouvoir compter a très favorablement impressionné l'opinion populaire en faveur des démocrates.

**

L'Italie, elle aussi, subit une crise de fièvre électorale. L'éloquence parlementaire y coule à pleins bords. La plupart des politiciens en vue ont déjà déclamé leur profession de foi. Seul, M. Giolitti se réserve encore pour la bonne bouche.

Le trait frappant de ce débordement oratoire, c'est l'uniformité presque absolue des tendances. Toutes les déclarations faites devant les électeurs italiens peuvent se ramener à cette formule : Faire figure dans le monde, grâce à l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche; telle est la pensée dominante de l'Italie, tel est son premier devoir, son unique aspiration. Ses dépenses militaires et ses alliances doivent rester intangibles. — Quant au péril financier, quant à la banqueroute qui rôde aux portes de Rome, ou pourvoira plus tard à ces nécessités vulgaires et accessoires. C'est d'ailleurs l'épargne française qui fera surtout les frais de l'aventure.

Ce n'était pas la peine de renverser Crispi : jamais l'Italie ne fut plus arrogamment crispinienne. Sauf l'extrême gauche, qui paraît fortement menacée par la prochaine bataille électorale, le personnel parlementaire italien s'est rallié avec un touchant accord à la politique du roi Humbert, le *fidèle hussard* de Sa Majesté le roi de Prusse.

Les italophiles français, qui se sont tant remués pour substituer l'Italie à la Russie dans les sympathies de la France et dans la confiance de son épargne, ont visiblement perdu leur temps. Faut-il beaucoup les plaindre, et l'alliance de l'Italie vaut-elle, tout compte fait, qu'on y attache tant de prix?

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Correspondance générale de l'instruction primaire. — *Bulletin d'études servant d'intermédiaire libre entre les auteurs rattachés scolaires, les familles et les membres de l'enseignement primaire, public et privé.* (Bimensuelle, Hachette, in-8°.)

Ce nouveau recueil périodique vient d'être fondé par M. Buisson, directeur de l'enseignement primaire. En raison de ses fonctions officielles, M. Buisson n'a pas cru pouvoir aborder une entreprise de ce genre sans avoir au préalable obtenu l'assentiment du ministre de l'instruction publique. Dans une lettre qui a été publiée en tête du premier numéro de la *Correspondance générale*, il écrivait à M. Bourgeois :

« Monsieur le Ministre, je viens vous demander la permission de créer, avec le concours de quelques amis, un petit journal scolaire qui n'ait aucun caractère officiel, une manière de Bulletin où se traiteraient, en toute liberté, les questions du jour intéressant l'enseignement primaire... Si je vous demande de plaider ma cause, comme si elle n'était pas gagnée d'avance, c'est que l'exposé de ma requête pourra être du même coup le programme du recueil projeté... Il s'agit beaucoup moins que d'un journal, et pourtant de quelque chose de plus par un côté; il s'agit d'un simple bulletin, j'allais dire d'un carnet de correspondance des amis de l'école, maîtres ou inspecteurs, directeurs ou adjoints, collaborateurs officiels ou officieux de l'enseignement public. On pourrait l'appeler le *Bulletin des petites réformes*, pour bien prévenir qu'il ne faudra chercher là ni de grands articles, ni de hautes théories pédagogiques, mais beaucoup de détails, les détails pratiques et intimes de la vie scolaire... »

La réponse du ministre n'était pas douteuse :

« Mon cher directeur et ami, a-t-il écrit à M. Buisson, j'approuve sans hésiter votre projet. Je crois avec vous qu'il n'est pas de fonction plus haute que celle de l'instituteur, que la tâche ne finit pas pour lui à l'heure où finit la classe, et qu'elle veut l'homme tout entier. Je crois aussi qu'il n'en est pas de plus délicate... Les discussions que vous comptez provoquer sur les questions d'enseignement seront donc loin d'être vaines. Je souhaite qu'elles tentent nos maîtres, qu'ils s'y mêlent en grand nombre et qu'un champ nouveau s'ouvre ainsi à leur esprit d'initiative, à leur amour du bien public, à leur effort incessant vers le mieux... »

La *Correspondance générale*, telle que l'a conçue M. Buisson, devant être l'œuvre de tous, sera par suite ouverte à tous. Quiconque aura une question à lui faire, une idée à lui communiquer, pour tout ce qui touche à l'enseignement primaire, pourra s'adresser en toute confiance à sa rédaction. Dans ce recueil, les divers membres de la grande famille de l'enseignement primaire, quel que soit leur rang hiérarchique, pourront causer librement de leurs affaires, de tout ce qui les intéresse ou les préoccupe, chercher ensemble les améliorations nécessaires, discuter les essais et innovations tentés par quelques-uns d'entre eux dans un louable but de progrès.

On peut juger par les deux premiers numéros parus de la variété des articles qui pourront trouver place dans le journal et de leur caractère éminemment pratique. L'œuvre entreprise par M. Buisson trouvera à coup sûr des collaborateurs dévoués et nombreux, trop nombreux peut-être

même, ce qui d'ailleurs ne saurait être un mal, et servira très efficacement, nous en avons la ferme conviction, la cause de l'instruction populaire.

Émile Rannière.

L'Ancien clergé de France, I. Les évêques avant la Révolution, par M. l'abbé Sicard, in-8°. Paris, Lecoffre.

Ce livre est plein de faits. L'auteur a dépuillé avec beaucoup d'attention, peut-être avec moins de méthode, les archives de l'ancien clergé français. Elles sont riches et glorieuses. Elles offrent aussi, pour les âmes simples, assez de sujets de scandales. On ne saurait faire un crime à M. l'abbé Sicard d'avoir parfois glissé sur certains détails; il n'en a, d'ailleurs, à vrai dire, dissimulé aucun. Les prélats étaient bien nés, opulents, et il s'en félicite. Beaucoup montraient un grand esprit de charité, et il s'en réjouit. La plupart alliaient à quelques-unes des vertus évangéliques des talents administratifs, et il les en admire. Peut-être que les sentiments de M. l'abbé Sicard ne sont point très nuancés. On peut se demander si la lecture de son ouvrage, lors même que cet ouvrage sera complètement achevé, nous donnera de grandes lumières sur « la situation sociale et politique » du clergé avant 1789. Pour tout dire, l'auteur, s'il ne manque pas de critique historique, paraît manquer un peu de philosophie. Toutefois, ce qu'il nous apporte est précieux. Ce sont des faits particuliers. Il les a bien triés et marqués avec force. Un autre peut venir, qui les distribuera avec plus méthode. Au reste, les quatre chapitres où M. Sicard a étudié l'« administration temporelle » des évêques, c'est-à-dire leur intervention dans les affaires publiques, méritent les plus grands éloges : c'est là un travail qui ne sera pas refait.

**

Les cours de l'association pour l'enseignement secondaire des jeunes filles s'ouvriront le mercredi 16 novembre 1892, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne.

Philosophie : Le vendredi, à deux heures un quart. — M. Brochard, docteur ès lettres, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres : Morale.

Littérature française : Le mardi, à deux heures trois quarts. — M. Maurice Albert, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au collège Rollin : Littérature française pendant la première moitié du xvii^e siècle.

Histoire : Le mercredi, à deux heures un quart. — M. Lacour-Gayet, docteur ès lettres, professeur au lycée Saint-Louis : Histoire générale de la France et de l'Europe de 1789 à 1875.

Géographie : Le mercredi, à une heure. — M. Darsy, professeur au lycée Louis-le-Grand : L'Europe moins la France.

Arithmétique et géométrie : Le lundi, à deux heures. — M. P. Philippon, répétiteur à la Faculté des sciences.

Physique : Le lundi, à une heure. — M. Duter, docteur ès sciences, professeur au lycée Henri IV : Pesanteur.

Médecine et hygiène : Le vendredi, à une heure. — M. Colson, docteur ès sciences, examinateur à l'École polytechnique : Métaalloïdes et métaux.

Astronomie : Le mardi, à une heure et demie. — M. Wolf, membre de l'Institut, astronome de l'Observatoire, professeur : Des lois du mouvement des astres et de leur distribution dans l'espace.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Sismondî*. — M. Courtois, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique, communique un mémoire sur la vie et les travaux économiques de Sismondî. Après un récit de l'enfance de l'auteur, M. Courtois énumère ses premières publications. Il entreprend ensuite la critique économique de la *Richesse commerciale*, où Sismondî se reconnaît le disciple respectueux mais indépendant d'Adam Smith. Il fait remarquer que cette œuvre a paru en 1803, en même temps que le traité de Jean-Baptiste Say, tout en constatant que Sismondî ne le connaissait pas à ce moment.

Dans le parallèle entre ces deux œuvres, il fait ressortir chez Sismondî la limitation du sujet et la définition de « science du gouvernement » appliquée à l'économie politique. Sans nier la valeur de la *Richesse commerciale*, M. Courtois signale certaines erreurs graves qui ont eu des conséquences fâcheuses. En premier lieu on y trouve la théorie du *salairé nécessaire*, qui a eu depuis tant de succès auprès des socialistes; ensuite on y lit que le droit de propriété a pour base une convention sociale, tandis qu'il est antérieur à toute loi positive. Cette première partie se termine par le récit des relations de Sismondî avec le château de Coppet, où M^{me} de Staël réunissait les esprits les plus distingués de cette époque, et par le récit de son séjour à Paris pendant les Cent-Jours. C'est à cette occasion que Sismondî s'enthousiasma de l'Empire constitutionnel dont il déplorait bientôt la triste fin.

Il passe ensuite au voyage de Sismondî en Angleterre en 1819. A cette époque la situation des ouvriers anglais était des plus malheureuses, par suite des guerres dont leur pays souffrait depuis vingt ans.

Sismondî, à cette occasion, publia un livre sur les moyens de prévenir de semblables crises sous le titre de *Nouveaux principes d'économie politique*. Dans ce livre, il proclame la nécessité d'interdire le mariage à tout homme ne justifiant pas de moyens suffisants pour entretenir une famille, et l'obligation pour les entrepreneurs de payer aux ouvriers le salaire nécessaire pour vivre. Ces idées depuis cette époque ont fait leur chemin. C'est ainsi notamment que les empereurs d'Allemagne, Guillaume I^{er} et Guillaume II, dans les lois ouvrières de 1883, 1884, 1889 sur l'assurance contre la maladie et contre les accidents, et sur l'institution d'une caisse de retraite pour les ouvriers âgés ou infirmes, n'ont pas fait autre chose que de les mettre en pratique. M. Courtois combat cette doctrine. Il s'attache à démontrer que l'ouvrier, en subissant le salaire fixé par la loi de l'offre et de la demande, reçoit tout ce qui lui est dû. Les embarras individuels résultant de cette loi sont, à ses yeux, des phénomènes dont l'économie politique n'a pas à tenir compte; c'est aux sociétés privées qu'il s'en occupe.

Les Universités françaises et l'opinion. — Sous ce titre, M. Louis Legrand communique un mémoire dans lequel il examine en détail les récents projets de groupement de nos facultés en universités régionales. Il passe en revue les diverses objections qu'on a faites contre la création de ces universités. A son avis, elles ne présentent pas les dangers qu'on a signalés. Si l'ancien régime et l'étranger nous fournissent des exemples d'une semblable organisation, ce n'est pas une raison pour croire que l'institution des universités serait une imitation ou une réaction. On la trouve mise en pratique dans le nouveau monde comme dans l'ancien, dans l'antiquité comme dans les temps modernes. Que doit-on en conclure, sinon qu'elle est l'expression d'un besoin réel contre lequel il n'y a pas à lutter?

M. Legrand énumère ensuite les diverses solutions qui ont été proposées et en fait une critique détaillée.

M. Bardoux regrette que les usages de l'Académie ne permettent pas d'engager une discussion sur un projet qui est

actuellement en discussion devant le Parlement et dont le rapport n'est pas encore déposé. Dans ces conditions, il ne peut que faire des réserves sur la communication qui vient d'être faite.

Le président dit que les observations de M. Bardoux figureront au procès-verbal à la suite du mémoire de M. Legrand.

L'Europe depuis deux siècles. — M. Sorel lit une notice, qui doit accompagner quatre cartes dressées par M. Himly, représentant l'état de l'Europe en 1715, en 1789, 1815 et 1892. M. Sorel tire de ces cartes des conclusions relativement à la loi qui semble régir la formation des nationalités.

Il cite d'abord les pays qui, comme l'Espagne et le Portugal, n'ont eu que des révolutions intérieures sans subir des modifications de frontières. Il montre ensuite l'exemple de la Suisse qui, bien que composée de populations distinctes, n'en forme pas moins une nationalité bien vivante qui a su, dans les bouleversements qu'a subis l'Europe, garder intactes ses limites. Il n'en est pas de même de l'Autriche, dont il retrace les vicissitudes. Quant à la France, si, depuis 1715, elle est sortie un moment de ses limites naturelles (de 1794 à 1815), elle n'a pas tardé à y rentrer. Ce n'est que très récemment que ses frontières ont été méconvenues et que des provinces lui ont été arrachées par la force. Mais cette séparation douloureuse a causé une émotion qui dure encore. Il en est résulté, pour toute l'Europe, un tel malaise, un tel trouble, qu'il ne saurait être douteux pour personne que l'état géographique qui nous a été imposé par la force est instable et par conséquent ne peut durer.

— M. de Franqueville rend compte d'un ouvrage de M. Jusserand, intitulé : *Un ambassadeur français à la cour de Charles II*. Ce livre, plein d'intérêt, fait connaître, d'après les correspondances diplomatiques de l'époque, comment la France était représentée en Angleterre sous le règne de Louis XIV. Ce qui préoccupait surtout le grand roi, c'était la stricte observance de l'étiquette et la nécessité pour son envoyé de ne jamais céder le pas à l'ambassade d'Espagne. Il aimait aussi à être informé de l'état des lettres chez nos voisins d'outre-mer. Voici un spécimen des renseignements que lui transmettait M. de Comminges, notre représentant :

« S'il y a, écrit-il, quelque trace de littérature que l'on puisse découvrir ici, c'est seulement dans le souvenir de Bacon, de Thomas Morus, de Buchanan, et plus tard d'un nommé Milton, qui s'est rendu plus infâme par ses écrits pernicieux que les bourreaux et les assassins du roi. » Ce tableau sommaire de la littérature anglaise au xvii^e siècle peut, je crois, se passer de commentaire.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — M. X. Marmier a légué à l'Académie une somme de 30 000 francs pour donner chaque année un témoignage de sympathie à un écrivain, homme ou femme, dans une situation difficile.

— L'Académie est autorisée à accepter le legs Montarion d'une somme de 10 000 francs, dont les intérêts seront employés à décerner, tous les deux ans, une médaille à l'auteur de la meilleure chanson.

— La réception de M. Lavisse aura lieu au mois de janvier prochain.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a levé sa séance en signe de deuil, par suite de la mort d'un de ses membres, M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, professeur de chinois au Collège de France.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

10 novembre 1892.

La catastrophe de la rue des Bons-Enfants n'inspire que des paroles vaines, infiniment au-dessous du sujet ou visiblement à côté; et quand on a dit toute l'indignation, la douleur et la confusion que l'on ressent, à la nouvelle de ces crimes attentats, dans une société si fière de sa civilisation, on n'a encore rien dit qui vaille et qui méritât d'être primé. Il faudrait se taire, faire un retour sur soi-même, considérer l'état misérable de la France et de l'Europe, sous ses dehors si brillants, et sonder, s'il est possible, les abîmes que recouvrent de trompeuses apparences.

Quand la tête de Ravachol est tombée, on a respiré: on cru que l'on venait de guillotiner l'anarchie même. Puis chacun s'est hâté de reprendre le train de sa vie accoutumée, égoïste et aveugle. De tous les côtés, nous entendons demander un gouvernement fort, des manifestations éclatantes de l'autorité sociale. On néglige absolument de nous indiquer les principes et les éléments de ce gouvernement et de cette autorité; il ne vient pas même à l'esprit que ce soit là la question. Si l'on avait quelques hommes de tête et une bonne police, on en aurait bientôt fini avec la dynamite. Mais on ne se demande pas pour quelles causes on n'a plus ces hommes de tête et la bonne police.

A la vérité, la police a fait tout ce qui dépend d'elle, et est elle qui a aujourd'hui ses martyrs. Ce brigadier qui rive, au pas de course, de la Préfecture jusqu'au lieu du crime, et qui tombe mort sur le théâtre de la catastrophe, rend toute la physionomie d'un héros antique, si on n'était si trop troublé pour la considérer.

M. Loubet, répondant à la question de M. Joseph Reinach, parlé avec toute l'émotion et le cœur d'un brave homme, il rempli chaque jour les devoirs les plus difficiles. La question aussi a été posée comme elle devait l'être, avec notion, énergie et brièveté; et cette question était sans doute nécessaire dans l'état actuel des mœurs et des esprits. Mais après cette question, après cette réponse, la sanction des mesures de sécurité à prendre n'apparaissent pas plus clairement.

On somme le gouvernement de se montrer sans pitié pour ces crimes monstrueux, de déployer son énergie contre les coupables, et on l'invite à avoir d'autant plus de confiance en lui-même qu'il doit sentir toute la France serrée autour de lui. Mais nous ne connaissons pas de crime qui soit devenu impuni, lorsque les auteurs en ont été découverts, et nous semble que la justice frappe tous les coupables qui tombent sous la main. Personne n'oserait plus à cette heure prononcer le nom d'ammnistie, et l'on regrette les âges que l'on était lier unanime à demander. Mais d'abord n'est pas démontré jusqu'à présent qu'un lien naturel existe la catastrophe de Paris avec les affaires de Carmaux, puis l'on accordait aux grâces une vertu d'apaisement et un caractère d'humanité dont on attendait des effets moraux supérieurs à ceux de l'impitoyable répression.

Faudrait-il renoncer à tous les sentiments du cœur humain, devant des forfaits inouis, mettre à l'ordre du jour la continuité sans relâche des plus extrêmes rigueurs que peuvent fournir les lois et la nature de l'homme, et sommes-nous assurés que cette politique soit plus efficace qu'une autre? On ne va pas dans la répression au delà de la mort du coupable, et la peine capitale n'a pas été dans ces derniers temps épargnée avec une lâche pusillanimité. Tout ce que l'on ajoutait autrefois de supplices à la mort même a été retranché et réprouvé par la justice des nations. Pensez à y revenir, et, comme la peine de mort, vulgaire et

banale, ne semble pas arrêter les crimes les plus atroces dont chaque jour nous sommes les témoins, songerait-on à la raviver par nous ne savons quel supplément et quels aiguillons empruntés aux âges antiques?

Il y a quelque chose de dérangé dans l'ordre du monde: la France n'est pas seule en cause. La propagande la plus sauvage et la plus abominable s'agit d'une extrémité à l'autre du continent européen. Les plus hautes puissances du monde ont proclamé que la force prime le droit: elles ont, les premières, donné l'exemple de la violation de « toutes les lois divines et humaines », comme parlaient les anciens. Les maîtres de la politique du monde ont détruit de leurs propres mains tous les fondements moraux de l'autorité. Les peuples ont été partagés comme des troupeaux, sans égard pour les principes les plus élémentaires du droit des gens. Tout cela ne se fait pas impunément. On ne méprise pas en vain les notions essentielles qui forment la conscience de l'humanité.

**

Il ne se passe presque point de séance où l'on ne voie, dans le Parlement, combien manquent l'accord des volontés, la discipline politique, la conception de ce que l'on doit aux intérêts supérieurs de la patrie. Pour les plus ordinaires des réformes, pour le rétablissement de la justice et du droit dans les questions les plus médiocres, le courage et la concordance des vues sont absents. Chacun ne se préoccupe que de sauver sa propre et misérable circonscription électorale; il s'agit de savoir si l'on aura au scrutin de demain une demi-douzaine de voix de plus ou de moins que son concurrent, et l'on sacrifierait à ce calcul les plus hautes questions de l'avenir. La Chambre est une collection d'individualités que, certes, nous n'appellerons pas sans mandat, car chacune d'elles a son mandat démontré et vérifié, mais sans union morale et politique les unes avec les autres. Quelle base aurait-on ainsi pour la politique et pour un gouvernement revêtu d'une force légitime?

Ce que l'on peut dire, pour prendre les choses par le côté le plus superficiel et le plus empirique, c'est que l'on ne comprend pas comment peuvent être tolérées des réunions où l'on tient couramment le langage que rapportent les journaux. On trouve ce c'est une étrange police, qui participe elle-même à ces réunions, désarmée, impuissante et sceptique. Le mal vient de loin, et, encore une fois, il est universel, en France, hors de France. Il a des causes profondes, et il ne sera pas guéri en un jour. Sur toute la surface de l'Europe on a joué avec le feu. Les maîtres de l'univers se sont fait la guerre entre eux et aux nations par l'anarchie systématisée. Ajouter à tant de causes de maux la panique et l'affolement serait un danger de plus. Il n'est pas un médecin philosophe qui ne sache que certains remèdes sont pires que les maux eux-mêmes et, par un soulagement passager ou illusoire, conduisent sûrement à la fin définitive de toute souffrance. Si l'on s'avisait un jour à chercher la sûreté hors de la liberté, ce serait le remède dont nous parlons.

**

La discussion du budget de l'année et la réforme du régime des boissons ne pouvaient pas arriver dans des circonstances moins favorables. Nous voilà au milieu de novembre. L'examen sérieux du budget n'est pas même commencé, et les esprits sont peu disposés à s'y livrer. On hésite entre les deux inconvénients: ou de voter le budget trop tard ou de le voter sans soins. Oh! que nous aurions terriblement besoin de courage, de patience, de mâle résolution, de sang-froid, de désintéressement électoral, et nous sommes si loin de toutes ces vertus qu'il est presque ridicule de les nommer!

HECTOR DÉPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

10 novembre 1892.

Le lecteur n'a pas oublié que la Constituante élue en juin dernier par la nation belge ne renferme pas une majorité suffisante pour permettre au gouvernement de faire réformer la Constitution à sa guise; il sait également que, pour se tirer d'affaires, le cabinet Beernaert avait obtenu la nomination d'une Commission de vingt membres, chargée de trouver un terrain de transaction et de réaliser l'accord patriotique nécessaire pour la révision. Les travaux de cette Commission viennent d'aboutir... au rejet de toutes les solutions proposées. Toutefois, le système d'électorat politique dit de l'habitation ayant réuni le plus grand nombre de suffrages, le gouvernement va le proposer à la Constituante; il espère qu'en le complétant par l'adjonction des capacités, on pourra grouper les deux tiers des voix, *quantum* nécessaire pour la validité de toute réforme constitutionnelle.

Quant au suffrage universel, la Commission l'a nettement repoussé. Cette décision n'est pas du goût des partis avancés. Elle a provoqué une agitation considérable sur plusieurs points du royaume. Libéraux et socialistes adressent à la population des manifestes enflammés en faveur du suffrage universel. Des meetings s'organisent de toutes parts. L'exaltation des mécontents leur inspire des propos si menaçants, qu'on se croirait à la veille d'une révolution. Mardi, jour de l'ouverture de la Chambre, les manifestations ont eu un caractère nettement hostile au roi des Belges. Ces troubles, malgré leur apparence, ne doivent pas être encore pris au sérieux.

*
**

Le gouvernement allemand a parfois recours à des agents bien maladroits. Témoin ce major Keim, qui vient de publier un plaidoyer pressant en faveur du projet de loi militaire, et qui a fait imprimer, dans cette brochure, les lignes suivantes, en caractères italiques : « Nous ne voulons pas rester sur la défensive et attendre que les ennemis tombent sur nous. Nous voulons nous défendre suivant la maxime : Celui qui tape le premier, tape le mieux ! »

La *Gazette de la Croix* relève assez vertement cet aveu. Elle regrette que l'on autorise ainsi l'étranger à considérer la réorganisation militaire projetée comme un préparatif de guerre offensive.

Les autres expédients imaginés par le gouvernement pour impressionner le pays n'ont obtenu pas le moindre succès. Il s'est avisé de faire dénigrer à outrance l'organisation actuelle, et, en particulier, la Landwehr, l'accusant même d'avoir fait preuve d'incapacité et de lâcheté en 1870. Ces calomnies intéressées ont scandalisé le public, et les journaux de l'opposition ont pris bruyamment la défense de la Landwehr.

La popularité du projet de loi militaire est de plus en plus compromise par ces maladroresses. Mais un coup beaucoup plus grave vient de lui être porté. Dans une série de conversations avec un docteur Hans Blum, le prince de Bismarck en a fait la plus impitoyable critique. Les *Dernières Nouvelles* de Leipzig ont publié ce verdict longuement motivé, et, comme bien l'on pense, les commentaires de la galerie européenne vont leur train depuis une huitaine de jours.

Au point de vue militaire, l'ex-chancelier condamne le projet. L'augmentation exagérée des effectifs n'est plus une garantie de supériorité. L'important, dans la prochaine guerre, sera de gagner les deux ou trois premières batailles;

or, pour atteindre ce résultat, on aura de part et d'autre, tous les effectifs nécessaires : ce qui l'emportera, c'est la supériorité de la tactique et du commandement.

Au point de vue diplomatique, cette réforme lui paraît inopportune. La France est plus pacifique que jamais. Les hommes d'État républicains auraient peur, à son avis, d'une victoire autant que d'une défaite. Quant à la Russie, elle ne veut pas non plus la guerre. Au cas où l'un des deux pays serait attaqué, l'autre ne marcherait pas à son secours.

Passant à la question financière, le prince de Bismarck estime que la nation ne veut plus d'impôts. Une augmentation exorbitante des charges qui écrasent l'Allemagne mettrait en péril l'idée monarchique elle-même.

Enfin, il a terminé par une critique rétrospective de la diplomatie, de la politique coloniale et de tous les faits et gestes du gouvernement. Il a même essayé d'accréditer une nouvelle variante sur l'histoire de l'intervention russe en faveur de la France, en 1875. Suivant cette version, l'ex-chancelier aurait été l'unique sauveur de la paix. Par malheur, l'histoire de ces événements, établie sur des documents officiels, présente les faits sous un jour tout différent.

Il serait oiseux de chercher à faire ici justice des insinuations insultantes de l'ex-chancelier sur le patriotisme de nos hommes d'État républicains et sur la loyauté des gouvernements russe et français. Ce qu'il importe de constater, c'est l'irritation violente que ses confidences ont provoquée dans les sphères impériales. On accuse le prince d'avoir divulgué les secrets d'État, d'avoir violé le secret professionnel et d'avoir enfreint la discipline militaire. Il paraît certain qu'on subira cette nouvelle algarade sans sévir avec éclat; tout au plus a-t-on parlé de rayer M. de Bismarck des cadres de l'armée.

L'empereur compte sur le Reichstag pour lui donner bientôt sa revanche. Aussi, malgré les quelques retards plus ou moins prémédités que l'examen du projet de loi subit devant le Conseil fédéral, il est décidé que le Reichstag en sera saisi dès sa réunion.

*
**

L'élection de M. Cleveland comme président de la République des États-Unis est assurée. Il aura 277 voix au Congrès, contre 135 à M. Harrison et 32 au général Weaver.

*
**

En Italie, la comédie électorale s'est déroulée conformément au programme arrêté par M. Giolitti. Près de 350 ministériels sont élus; une centaine de sièges ont été laissés à l'opposition, rouage indispensable dans un simulacre de parlement; enfin, une soixantaine d'élections restent douteuses.

M. Giolitti a pris soin d'exclure de la nouvelle Chambre les membres de l'extrême gauche trop compromis par leur hostilité à la Triple alliance et à la politique mégalomane. Il faut pourtant lui savoir gré de sa modération, car il aurait pu faire à ses contradicteurs une part encore moins large dans sa troupe parlementaire.

Ce qui donne la mesure de cette prétendue consultation du peuple italien, c'est la proportion des votants, qui n'a pas atteint 50 pour 100 du chiffre des électeurs. A Rome, sur 26 832 inscrits, 8 116 électeurs seulement ont pris part au scrutin, soit 18 716 abstentions! Dans ces conditions, il serait ridicule, on l'avouera, de discuter à perte de vue sur la situation des partis dans la nouvelle Chambre. La victoire de M. Giolitti est trop artificielle pour qu'on lui accorde l'importance d'un grand événement politique. La seule morale qui ressorte clairement de ces élections, c'est que le peuple italien se désintéresse de la politique, et qu'il laisse cartonner ses politiciens de profession et à leurs clients.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Du Saint-Gothard à la mer. — Le Rhône, histoire d'un fleuve, par Ch. Lenthéric, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (2 vol. in-8°, avec 17 cartes et plans; Plon-Nourrit.)

Ce n'est pas une mince entreprise que d'écrire l'histoire d'un fleuve comme le Rhône, si varié dans ses aspects et si intimement mêlé à la marche même de la civilisation. Par lui, les Phéniciens, les Grecs et les Romains ont successivement pénétré dans notre pays, apportant avec eux toutes les religions, tous les arts, toutes les cultures et toutes les industries. D'où il suit que l'histoire même du Rhône n'est pas autre chose, à proprement parler que celle de la France du Sud-Ouest. M. Charles Lenthéric était mieux préparé que quiconque par ses précédentes études sur le littoral méditerranéen, si justement estimées, pour aborder avec confiance une tâche aussi complexe et s'en tirer avec honneur et succès. Tour à tour ingénieur hydrographe, historien, géographe, archéologue, numismate, artiste, il a patiemment recueilli les matériaux variés à l'infini qui étaient nécessaires pour reconstituer en quelque sorte la personnalité du Rhône à travers les siècles, et il les a utilisés avec autant de critique que de talent littéraire, pour retracer l'histoire de la vallée du Rhône depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours. Il a suivi le fleuve par petites étapes, depuis la région des glaciers jusqu'aux lagunes de son delta; il a décrit les variations si intéressantes et si pittoresques de son cours, de son lit, de sa flore et de son climat; il a résumé enfin les vicissitudes des antiques cités échelonnées sur ses rives et les principaux souvenirs historiques qui se rattachent à son existence.

Le rôle économique et social du fleuve n'a pas été non plus oublié par M. Lenthéric, et cette partie de son ouvrage n'est assurément ni la moins neuve ni la moins instructive. Si le Rhône, en effet, dans le long couloir du Valais, depuis sa source jusqu'au Léman, n'est qu'un torrent dangereux et violent, tout au plus utilisable comme force motrice, et si de la frontière suisse à Lyon il n'a guère d'importance pour la navigation, de Lyon jusqu'à la mer au contraire il constitue une des routes navigables les plus pittoresques et les plus fréquentées de la France, dès l'antiquité la plus reculée. Pendant de longs siècles, il est vrai, le Rhône est resté un énorme torrent, dont le fond mobile se déplaçait sans cesse, et c'est de nos jours seulement qu'ont été entrepris avec suite et méthode les travaux destinés à rendre la navigation régulière et continue. Autrefois l'on se préoccupait avant tout de l'endurer contre ses invasions les propriétés riveraines, et ce n'est certes pas ce que l'on a fait de mieux; si l'on a fermé le fleuve entre des digues insubmersibles pour arrêter ses cruels, on a sacrifié du même coup l'amélioration du sol de la vallée et l'œuvre bienfaisante que le fleuve aurait pu produire sur notre territoire, comme le Nil dans son delta. Aujourd'hui, l'on est revenu à une plus juste appréciation des choses; l'on a compris que le fleuve portait en lui le germe d'une richesse industrielle et agricole incomparables, qui sont presque entièrement perdues, et l'on a mis en avant des projets grandioses de dérivation des eaux pour féconder les terres; mais ces projets seront-ils jamais réalisés?

Tout en regrettant de ne pouvoir nous étendre plus longuement sur le savant travail de M. Lenthéric, nous croyons en avoir assez dit pour montrer qu'il mérite d'intéresser aussi bien l'historien, l'éthnologue, le savant et l'économiste, que le grand public. La masse de documents de tout genre mis en œuvre par l'auteur, et le talent avec lequel il a

groupé, condensé et exposé le résultat de ses longues recherches, pour écrire ces deux gros volumes d'une lecture si attrayante, nous laissent supposer que l'ouvrage sera sûrement distingué dans les prochains concours de l'Institut. Il n'en est certes pas de plus digne des récompenses académiques.

**

Les Bonheurs d'outre-tombe, par M. Louis Figuier.
(In-16, E. Flammarion.)

Cet ouvrage forme la suite et le commentaire de celui que M. Louis Figuier publia, il y a une vingtaine d'années, sur *le Lentemain de la mort* ou la vie future selon la science, qui fut si vivement discuté. M. Figuier estime qu'aucune des religions existantes ne peut bannir du cœur de l'homme les sinistres appréhensions que lui inspire l'idée de la mort, ni lui donner le courage nécessaire pour envisager d'un œil ferme et d'une âme tranquille le moment de sa fin. La philosophie moderne, appuyée sur la science et la raison, est seule capable à son avis de nous armer contre la défaillance à l'approche du trépas, car seule elle nous donne une idée juste et vraie de la vie future.

L'homme civilisé ou sauvage est voué ici-bas au plus triste destin, et son existence n'est qu'une longue suite de souffrances physiques et de peines morales; pourquoi donc redouterait-il la mort, qui d'après la science, telle du moins que la comprend M. Figuier, n'est que le passage dans un monde meilleur où il trouvera la récompense immédiate d'une vie d'honneur et de vertu, où il revêtira les attributs d'un être supérieur et où il passera la plus heureuse des existences, avec la perspective d'un accroissement continu de ses facultés intellectuelles et morales? Toutes les œuvres commencées ici-bas, il les continuera au delà, avec des facultés et des ressources merveilleuses; la terre n'est qu'un lieu de préparation; le ciel est le vrai domaine de l'exécution. Voilà pour les bons et les justes; quant aux méchants, ils seront condamnés à recommencer leur carrière terrestre jusqu'au moment où ils arriveront à la perfection requise pour sortir de ce globe imparfait. Ce sont là de consolantes hypothèses; M. Figuier ne les a pas imaginées seul, ainsi qu'il le déclare lui-même; il les a trouvées en partie dans les écrits de quelques grands penseurs; mais, en somme, ce ne sont que des hypothèses, et l'auteur, en dépit de sa conviction profonde, n'a pas plus de certitude à cet égard que le commun des mortels.

**

Les Légendes de Notre-Dame de Paris, par M^{lle} Pauline de Grandpré. (Chamael, éditeur.)

Ce titre, *les Légendes*, laisse supposer tout un travail d'érudition, et ce n'est point là un mensonge. La femme supérieure qui a écrit ce livre, l'Antigone d'un chanoine de Notre-Dame (son oncle), la bienfaitrice des pauvres femmes de Saint-Lazare, leur défenseur et leur libératrice, car c'est elle qui a fondé l'œuvre des libérées de Saint-Lazare, a écrit en effet un livre plein d'érudition, de verve, d'intérêt et de cœur. Après s'être incliné devant ce nom, qui veut dire vertu et charité, il faut s'incliner devant le livre, car on y retrouve l'esprit de l'auteur.

Émile Raunié.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Fouilles à Carthage.* — Le P. Delattre, qui continue toujours avec le même zèle et le même dévouement l'exploration du sol antique de Carthage, vient d'envoyer à M. Héron de Villefosse une photographie représentant des objets récemment découverts. C'est une série de soixante-deux petites galettes en terre cuite portant des empreintes d'entailles très fines; elles font partie d'un lot de trois cents spécimens analogues trouvés ensemble, dans la région basse de Carthage, entre Saint-Louis et la mer. Des empreintes semblables avaient été déjà découvertes sur d'autres points du monde antique, mais à l'état isolé.

M. Héron de Villefosse y retrouve un certain nombre de types connus par les revers des monnaies anciennes qui circulaient dans le bassin de la Méditerranée. Voici les principaux : une tête d'Hercule tout à fait semblable à celle des pièces d'argent attribuées à Jugurtha; la tête de Silène des monnaies de Cyzique; la galère des monnaies de Sidon. La plupart de ces empreintes sont du style grec le plus pur. On y voit aussi des têtes analogues à celles des monnaies grecques de Sicile. Parmi les figures debout, il faut citer Minerve, Pan, Mercure, un guerrier casqué et armé, une femme attachant sa sandale, sujet qui se retrouve sur les monnaies de Larisse, en Thessalie. Dans les groupes, on remarque : un homme terrassé par un lion, un lion dévorant un cheval, deux personnages dont l'un est debout et l'autre agenouillé. Ce dernier sujet fait songer au célèbre groupe de la villa Ludovisi, qu'on a pris longtemps pour Arria et Pœtus, et qui est considéré aujourd'hui comme représentant un Gaulois se frappant lui-même, après avoir tué sa femme, et comme reproduisant la copie d'un bronze original exécuté à Pergame du temps d'Attale I^{er}. Mais, après un examen attentif de la photographie, M. Héron de Villefosse ne croit pas que ce soit le même sujet. A signaler enfin, dans cette série, des empreintes d'un style purement égyptien, notamment trois scarabées portant des cartouches royaux.

Ces empreintes formaient-elles la collection de quelque amateur? M. de Villefosse serait plutôt disposé à croire qu'il s'agit là de modèles divers réunis par un industriel en vue du commerce.

Les monuments mégalithiques. — M. Salomon Reinach développe quelques considérations générales au sujet des légendes qui s'attachent aux monuments mégalithiques. Il pense que ces légendes sont empruntées à celles qui formaient la mythologie pélasgique antérieurement à la constitution du panthéon grec. Or il se trouve précisément que la civilisation matérielle de la Gaule à l'époque mégalithique ressemble beaucoup à celle de la Grèce pélasgique. De part et d'autre, nous voyons de grandes constructions en blocs énormes, des poignards triangulaires d'un type particulier, les vases ornés d'incisions remplies avec une substance blanche. La décoration peinte de certains vases découverts à Mycènes rappelle singulièrement les demi-cercles concentriques gravés sur le granit du dolmen de Gavrinis ou sur un vase de même style récemment exhumé d'un dolmen près de Quiberon. « Il est donc permis de croire, ajoute M. Reinach, que plusieurs dizaines de siècles antérieurement à la grande unité réalisée par la conquête romaine, il a existé une autre unité dont la cause nous restera toujours inconnue. » L'explication la plus plausible qu'on puisse en offrir, c'est d'admettre que le courant de civilisation dit pélasgique s'est porté d'Occident en Orient, au lieu de suivre, comme on l'a généralement pensé, la direction contraire.

Correspondance. — Le ministre de l'instruction publique communique des renseignements sur la mission française dans l'Asie centrale. D'après une dépêche de Srinagar (Cachemire), la mission est arrivée dans cette ville, mais on ignore

l'itinéraire qu'elle a suivi. La mission, partie de Khotan avec des ressources insuffisantes, a rencontré sur les hauts plateaux des obstacles insurmontables; elle n'a pu faire que des petites étapes. Après avoir vainement cherché des ressources sur la route de Ladak, M. Dutreuil de Rhins, le chef de la mission, a tenté la route du Sud-Est, où il s'est heurté aux mêmes difficultés; il s'est avancé dans le Thibet occidental jusqu'au moment où, ayant perdu le tiers de ses chevaux, il s'est vu dans la nécessité de battre en retraite. Il a pu heureusement attendre le lac Pangong par Leh, sur le haut Indus, où l'explorateur a été très bien accueilli. Le personnel de la mission est en bonne santé. M. Dutreuil de Rhins se propose de retourner le plus tôt possible à Khotan par la passe de Karakoroum.

Le ministre a reçu, en outre, avec un grand retard, une lettre de Khotan, du 17 juin, qui avait été confiée à un marchand chinois. Elle se réfère à une lettre antérieure qui n'est pas encore arrivée. Elle annonce l'envoi d'une série de livres manuscrits en turc oriental (dialecte de Kachgara) et d'un lot de monnaies choisies par M. Grenard, le tout destiné à l'Académie des inscriptions. A la communication de M. Dutreuil de Rhins est joint un travail de M. Grenard sur les poésies populaires du Turkestan chinois.

Pendant son séjour à Khotan, M. Dutreuil de Rhins a pris de nombreuses photographies et des dessins, rédigé un travail étendu sur Khotan, recueilli des observations météorologiques et astronomiques, réuni des collections importantes pour l'histoire naturelle et l'ethnographie. M. Grenard a poursuivi ses recherches linguistiques, et le chef de la mission ajoute, en terminant, que, malgré les difficultés qu'il rencontre sur sa route, il fera tous ses efforts pour exécuter jusqu'au bout la tâche qui lui a été confiée.

— Le président, M. Alexandre Bertrand, retrace la carrière scientifique de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, décédé la semaine dernière. Il appartenait à une époque (1823) où l'Orient était encore un mystère. Il entra d'abord à l'École des langues orientales, puis il suivit les cours de Stanislas Julien au Collège de France et se consacra tout entier à l'étude de la Chine. Ses travaux sur l'agriculture, puis sur la poésie des Chinois, contribuèrent à faire tomber les préjugés absurdes contre la Chine. Son mémoire sur l'ethnographie de la Chine méridionale acheva sa réputation (1872-1873). En 1874, il succédait à son maître, Stanislas Julien, au Collège de France. Élu en 1878 membre de l'Académie, en remplacement de M. Boutaric, M. d'Hervey de Saint-Denys, dont ses confrères connaissent la science et l'affabilité, a rempli depuis lors, avec le plus grand zèle, ses devoirs d'académicien.

— L'Académie déclare la vacance du fauteuil de M. Renan. La discussion des titres des candidats aura lieu dans la séance du 25 novembre.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Candidatures.* — Sont candidats à la place vacante dans la section d'économie politique, par suite du décès de M. Courcelle-Seneuil : MM. Georges Michel, de Foville, Cheysson, Léon Donnat, Lagneau et Leroy de Kéranou.

Prix Dagniol. — Ce prix, d'une valeur de 2000 francs, est décerné à MM. Paul Fauchille, avocat à Paris, et Ch. de Bock, professeur à la Faculté de droit de Toulouse.

Prix Rossi. — Le sujet de ce prix à décerner en 1895 (valeur 4000 francs) est le suivant : « Quels sont les avantages et les inconvénients pour un État de la possession de domaines productifs de revenus? »

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

17 novembre 1892.

On peut regretter que la discussion du projet de loi relatif à la presse ait été mise à l'ordre du jour si précipitamment, après la catastrophe de la rue des Bons-Enfants, tandis qu'elle attendait depuis plus de six mois que la Chambre eût un moment de loisir. Le rapport de M. Maurice Lasserre date du 25 juin 1892; il est si vieux que l'on avait oublié son existence : tel un de ces personnages historiques qui, ayant fait quelque bruit dans le monde, rentre ensuite dans le silence; lorsqu'un incident le rappelle vingt ans après au souvenir de ses contemporains, chacun de s'écrier : « Tiens ! il vivait donc encore ! » La marmite infernale a rappelé qu'il y avait des anarchistes et un projet de loi tout préparé, portant modification des articles 24, paragraphe 1^{er}, 25 et 49 de la loi du 29 juillet 1881, sur la presse. On affaiblit ainsi l'autorité des lois, avant même qu'elles aient été promulguées, en faisant dire partout que nous ne savons fabriquer que des lois de circonstances. C'est la même critique que l'on adresse à la loi contre les candidatures multiples, bien que cette loi contienne des principes de droit que j'oserais appeler éternels, conformes à l'essence même des choses démocratiques. Mais lorsque nous demandions une telle loi, au premier signe d'un danger encore lointain, on se moquait presque de nous, et lorsque le danger fut dans son plein, on fit la loi, sans réflexion, sans méthode, dans un mouvement d'enthousiasme et de panique. On la fit mal, boiteuse, de travers, et on lui communiqua bien gratuitement ce défaut grave, irréparable et congénital de se présenter comme une loi de circonstance, tandis qu'elle aurait dû apparaître comme une loi d'éternel bon sens. Même histoire pour le projet de loi actuel concernant la presse. Mais les hommes, et tout particulièrement les Français de cette période, n'ont jamais fait de lois autrement; ils n'agissent que sous le fouet de la plus impérieuse nécessité et pensent à sauver la maison quand elle est en feu. Les hommes de théâtre signalent pendant des années et des années, avec une profonde sagesse, les vices d'installation de nos salles de spectacle. Ils prophétisent à coup sûr que le jour viendra où la partie la plus brillante et la plus distinguée d'une société instruite dans tous les arts et les sciences se fera stupidement griller au milieu de son plaisir; mais on ne les écoute pas, et il faut l'incendie de l'Opéra-Comique pour que les survivants daignent adopter un système de précautions; que d'ailleurs ils abandonneront et laisseront tomber bientôt en désuétude, jusqu'à un prochain grillade.

Aussi M. Laguerre est-il bien peu philosophe, quand il vient reprocher à la Chambre de faire une loi de circonstance, puisqu'il est prouvé que jamais on n'en a fait d'autres et que toujours on s'est complu à donner ce caractère même à celles qui s'y prêtaient le moins, les forçant à être « de circonstance », alors qu'elles étaient tout le contraire. Les assemblées législatives aiment à faire passer pour des enfants de rencontre et de hasard leur progéniture la plus légitime.

Il est aussi extrêmement bizarre de nous donner comme loi sur la presse, des lois faites contre la propagande, la prédication et l'affichage de la provocation au meurtre, au vol, à l'incendie et à la révolte des soldats sous les armes. Le seul titre, parfaitement déplacé et inutile que l'on impose à la loi, devient une source de récriminations infinies. Pourquoi comprendre dans la législation concernant les écrits, les discours de réunions publiques et les affiches? Il n'y a vraiment à cette confusion aucun motif plausible, et

si l'on avait pris soin de distinguer des choses si naturellement distinctes, on nous eût épargné mille peines et mille sottises; car il est vraiment très désagréable et humiliant pour nous d'avoir à discuter sur des projets de loi ne visant que d'abominables forfaits. On oblige la presse à plaider *pro domo sua*, tandis qu'il était si facile de lui épargner cet affront. Si l'on avait changé un titre, si l'on avait modifié une nomenclature, d'ailleurs tout à fait artificielle et empirique, on modifiait tout le cours de la polémique. Je ne sais que depuis hier que M. Maurice Lasserre, dans son rapport du mois de juin, cite l'un de mes articles où je disais, en parlant des provocations au meurtre et au pillage : « Tout cela ne regarde pas la presse ou ne s'y relie que par des rapports de forme et d'apparence, mais ce n'est point vraiment de la presse et ce n'en peut pas être ! » Et M. Maurice Lasserre prétend que j'avais raison en écrivant cela; mais alors pourquoi le législateur appelle-t-il cela « une loi sur la presse », nous offrant un si beau prétexte de l'appeler, nous : « une loi contre la presse », et piquant notre amour-propre à nous défendre à outrance, ne fût-ce que par un simple souci d'attitude ?

*
**

Parmi ces discussions, le budget de 1893 est tellement à vau l'eau qu'il est devenu impossible de songer à le retirer du naufrage. Nous pourrions encore nous donner le plaisir de rappeler que nous avions prédit l'été dernier cette aventure d'automne. Nous savions parfaitement avant les vacances que jamais la Chambre n'aurait terminé son budget pour le mois de décembre. C'était bon quand on avait de petits budgets, bien modestes, que l'on discutait à peine, tout en revendiquant ce droit budgétaire comme le fondement des libertés publiques et la plus belle conquête de la Révolution française! Ce qu'il y avait de préjugé et d'illusion dans cette théorie, l'histoire l'a prouvé d'ailleurs. On a vu en France et hors de France des régimes qui n'ont aucun rapport avec la liberté supporter très bien la discussion annuelle de l'impôt et ne rien rabattre de leurs prétentions autocratiques. En tout cas, il faudra chercher un autre système, car maintenant le pli est formé, et nous ne savons quand on pourra discuter sérieusement tout le budget d'une année, depuis le premier jusqu'au dernier article. Ces budgets empiètent les uns sur les autres; un seul retard entraîne une infinité d'autres retards. On n'est pas arrivé à temps l'année dernière, on n'arrivera pas à temps cette année-ci, et, l'année prochaine, la dernière année de la législature, le budget ne sera discuté que pour la forme, vers le mois de mai ou de juin. Ainsi, avec tant de peines et de travaux consciencieusement entrepris, on pourra dire que la Chambre de 1889 n'aura pas fait régulièrement un seul budget, quand elle devait en faire quatre.

Ce n'est point l'esprit réformateur qui lui a manqué, au contraire. Elle vient de voter cette réforme audacieuse, énorme, invraisemblable : la suppression du privilège des bouilleurs de cru. Comment est-elle arrivée à cet excès de raison? Par quelle suite d'accidents et de manœuvres inattendues? On ne le sait; la Chambre l'ignore elle-même, bien certainement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle rejetait avec terreur, avec une insurmontable répugnance, il y a huit jours, la réforme du privilège en question, et que tout d'un coup elle s'est trouvée l'avoir aboli entièrement. Mais personne ne croit que cela puisse durer. La Chambre reviendra encore une fois sur son vote ou le Sénat ne la ratifiera pas. Tout cela ne laisse pas d'être grave, et nous mettons volontairement de côté d'autres questions plus graves encore. Pauvre budget pauvre Chambre! Nous bornerons là, sans aller plus loin, la série des exclamations.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

17 novembre 1892.

C'est vers l'empire des Habsbourg que s'est tournée cette semaine l'attention de la chronique internationale. Deux événements d'inégale importance ont troublé la torpeur de cette monarchie biéphale. L'un, exclusivement parlementaire et par lui-même insignifiant, surtout au point de vue des intérêts français, a pris des proportions démesurées dans les colonnes de nos journaux parisiens : c'est la crise ministérielle hongroise ; l'autre est passé à peu près sous silence par notre presse doctrinaire, c'est la réception du césarévitch à Vienne.

Le césarévitch avait passé par Vienne lors du récent séjour de l'empereur Guillaume dans cette capitale ; mais il avait continué son chemin sans s'arrêter, se rendant à Athènes pour assister aux noces d'argent du roi Georges. Le roi de Prusse ayant regagné ses États, l'héritier du trône de Russie n'a point traversé Vienne, à son retour, sans rendre une visite officielle à l'empereur François-Joseph. L'accueil qu'il a reçu a frappé tout le monde et le jeune prince lui-même, affirme-t-on, par un caractère d'empressement sympathique. On avait tenu visiblement à rompre avec la banalité du cérémonial traditionnel en pareille circonstance. L'empereur, les archiducs, tous revêtus d'uniformes russes, une brillante suite militaire et le personnel de l'ambassade russe attendaient le césarévitch à la gare. Avec une effusion qui a été fort remarquée, François-Joseph l'a embrassé à trois reprises ; et, pendant son court séjour à Vienne, il a été l'objet des attentions les plus affectueuses de la part de la famille impériale.

Le jour de l'arrivée, sur tout le parcours de la gare au palais, une foule respectueuse a salué le cortège par des *Zivio* et des *Nazdar* ! Les Slaves, qui se comptent déjà par centaines de mille dans la capitale autrichienne, se sont efforcés d'accentuer ainsi, par leurs acclamations, les tendances qui semblaient présider à cette cérémonie. Quant aux Allemands de Vienne, leur attitude est restée fort embarrassée. Il y a quelques jours à peine, du haut de leur russophobie intransigeante, les reptiliens austro-magyars dédaignaient certains soupçons qui flottaient depuis quelque temps dans l'atmosphère diplomatique et qui visaient la fidélité de l'Autriche au cabinet de Berlin. Ils ne prenaient même pas la peine de démentir ces rumeurs importunes. Mais, depuis moins d'une semaine, leur horizon s'est rembruni. L'accueil du césarévitch par la famille impériale, l'attitude conquise de l'élément slave, le long entretien secret du césarévitch avec le comte Kalnoky ; d'autre part, l'irritation de l'empereur François-Joseph contre les manifestations séparatistes de Buda-Pesth au sujet du monument des *hovevds* et les convulsions intestines qui désagrègent l'oligarchie magyare ; enfin le fait incontestable que, depuis son voyage en Autriche, l'empereur allemand veut à tout prix prendre des précautions pour que l'Allemagne puisse au besoin *faire sa*, tous ces symptômes, rapprochés les uns des autres, ont fini par mettre du vague aux âmes reptiliennes.

Sans doute l'héritier du trône de Russie est fort sympathique, disent les journaux de la Triple alliance. Mais les bonnes relations qui s'établissent entre les cours de Vienne et de Saint-Petersbourg ne sauraient faire disparaître l'antagonisme historique qui existe entre les deux pays, au point de vue de la politique balkanique, antagonisme qui rend impossible tout rapprochement définitif. La vérité, c'est que cet antagonisme est absolument artifi-

ciel et n'existe que par ceux qui ont intérêt à le maintenir, c'est-à-dire par les Magyars et les Allemands. Mais leur thèse commence à devenir un anachronisme, depuis que les populations slaves de la monarchie, en prenant conscience de leur force, ont préparé l'émancipation de l'Autriche, trop longtemps soumise à la tutelle berlinoise. Les Habsbourg n'ont rien à espérer ni des Magyars qui deviennent de plus en plus séparatistes, ni de l'Allemagne qui profite seule de la politique orientale qu'elle leur a imposée. Le jour où les diplomates autrichiens se décideront à négocier directement avec la Russie pour le partage des influences dans la péninsule des Balkans, ils auront trouvé la méthode la plus logique et la plus pratique pour résoudre pacifiquement le problème qui divise les deux empires.

Il est peu vraisemblable que la cour de Vienne soit enfin sur le point de se rendre à cette criante vérité. Trop d'intérêts particuliers s'opposent encore à un revirement qui favoriserait tant l'intérêt général. Mais l'accueil fait au prince impérial de Russie et le malaise évident des organes de la Triple alliance révèlent assez clairement une situation d'esprit nouvelle dans les sphères politiques de Vienne, une tendance plus pacifique et moins intransigeante à l'égard de la Russie. C'est peut-être la première phase d'une évolution qui substituera Vienne à Buda-Pesth en tant que foyer d'influence diplomatique.

**

Les Russes sont chez eux dans le Pamir et ils y restent. Cette contrée relève immédiatement de leur sphère d'action en Asie ; elle est l'indispensable complément de leurs possessions au nord des Indes. Ils ne sauraient donc admettre la prétention d'une puissance rivale de les en exclure pour s'y établir à leur place.

D'autre part, les tribus afghanes commencent à s'occuper de la succession de l'émir Abdurrahman, et les Anglais poussent un candidat qui est tout acquis à leur politique. Le gouvernement russe ne pouvait se dispenser de prendre un gage stratégique non seulement contre l'occupation de l'Afghanistan par les Anglais, mais aussi contre l'éventualité d'une coopération des forces anglaises et chinoises contre les possessions russes. On sait que le rêve d'une alliance anglo-chinoise contre la Russie est caressé par quelques mégalomanes anglo-saxons pour lesquels la solidarité européenne n'est plus qu'un vain mot quand il s'agit de nuire à l'empire moscovite.

Le gouvernement libéral de M. Gladstone paraît disposé à s'accommoder avec le cabinet de Saint-Petersbourg pour une délimitation à l'amiable des deux sphères d'influence dans l'Asie centrale, et même pour la succession de l'émir de Caboul. L'intention est louable, si elle est sincère. Mais il est peu probable que la diplomatie russe soit assez naïve pour laisser introniser à Caboul le candidat du gouvernement des Indes.

Que de fois, dans ce pays même, des patriotes ont été taxés d'exagération pour avoir affirmé que la suprématie germanique est le règne de l'imposture, la négation de toute justice internationale et une menace permanente pour la liberté des peuples ! Pourtant, la vérité, qui éclate enfin au grand jour, leur donne raison. Après avoir ameuté pendant vingt ans les puissances européennes contre la France, traitée en repaire de perturbateurs, M. de Bismarck avoue que l'Allemagne fut réellement l'agresseur en 1870. Lui-même a falsifié la fameuse dépêche d'Ems qui devait provoquer la rupture. Jamais attentat plus monstrueux ne fut commis contre la civilisation et contre l'humanité. Quand viendra le jour de la justice imminente, les peuples et leurs gouvernements n'oublieront pas l'aveu de M. de Bismarck.

G. BLACHON.

LA PHILOSOPHIE DE HOBBS (1)

I. — La philosophie de l'État de Hobbes nous apparaît comme radicalement matérialiste, au sens familier de ce mot. Nul idéal ne la domine; une inspiration l'anime à un degré que peu d'utilitaires ont connu. Le gouvernement civil y est compris à la manière d'un contrat d'assurance, garantissant aux souscripteurs, jusqu'alors anxieux du lendemain, la possession de ces biens tangibles; sécurité des vies, propriété des richesses acquises, faculté d'aller, de venir, de trafiquer, d'agir à sa guise, dans les limites que le pacte a marquées. En un sens, le *De cive* et le *Léviathan* ont touché juste. Ces garanties indispensables, bases de toutes les autres, les institutions sociales sont, avant toutes choses, tenues de les procurer. Mais où l'auteur de ces chefs-d'œuvre s'abuse, c'est quand il se persuade que, pour atteindre une telle fin, tous les moyens soient bons qui paraissent expéditifs, et que, quel que soit l'itinéraire, il faut le suivre, s'il mène sûrement au but. C'est ainsi qu'à des biens nécessaires, d'une nécessité immédiate, nous en convenons, il en vient à sacrifier sans regrets d'autres biens, au défaut desquels la vie ne vaudrait pas qu'on la vécût. La liberté d'apprendre et de comprendre, le droit de croire, celui de faire passer dans nos paroles et nos actes notre foi, sont laissés, avec les autres pouvoirs que nous tenions de la nature, à la merci de qui gouverne. Il faudra penser par son ordre; tenir pour vrai, pour juste, pour sacré même, ce qu'il aura jugé convenable que nous professions tel. Ce n'est plus seulement de nos bras et de nos volontés que nous le rendons maître, c'est aussi de nos intelligences et de nos cœurs. Nous dépouillons ce qui fait notre dignité d'hommes, ce qui prête à notre existence terrestre le prix qu'elle vaut. Et pourquoi? Parce que, sans cette abdication, le chef de l'État n'aurait plus toutes facilités de remplir sa mission, qu'il ne nous protégerait plus aussi infailliblement contre les agressions, soit du dedans, soit du dehors, qu'enfin il ne pourrait plus absolument répondre de nos existences et de nos fortunes. Qu'est-ce à dire, sinon que, pour mettre nos vies en sûreté, nous devons renoncer d'abord aux raisons que nous avons de vivre?

En second lieu, cette construction politique a été dessinée sur les mêmes plans d'une inexorable géométrie auxquels s'étaient conformés la physique et la psychologie des *Éléments*. Le mécanisme du *De corpore* et du *De homine* ne s'est en rien démenti dans le *De cive* et le *Léviathan*. Ce mouvement, que nous avons suivi dès son apparition, lorsque, émanant d'un lointain indéfini, il ébranlait en nous l'appareil psycho-sensoriel, y déterminait la sensation, la connaissance, la passion et enfin ce dénouement de la fuite ou de l'appétit : la volonté, n'est-ce pas encore lui qui se prolonge et retentit dans l'organisme plus complexe qu'est l'homme-citoyen? Morale et politique concourent, selon notre auteur, à discipliner, par la crainte, ce vouloir dont toutes les aspirations visent à la conservation de soi, à la paisible satisfaction des tendances naturelles, à l'exemption de toute douleur présente comme de toute souffrance à venir. *L'Animal politique*, ouvrage de la civilisation, ne diffère essentiellement pas de l'être affectif et sensationnel, produit de la nature. De celui-ci à celui-là, la transition est insensible,

et à cette continuité la politique doit de posséder mieux qu'une valeur théorique, d'exercer une influence efficace et déterminante. L'homme civil n'étant plus qu'une manière d'automate mû par des tendances relativement simples, il suffira, pour le manier, de connaître et de faire jouer convenablement ses ressorts. Ou, si l'on préfère, il est un pur mobile dont la vitesse comme la direction sont données, et la loi civile est maîtresse d'infléchir cette direction, de ralentir ou d'accélérer cette vitesse. Le déterminisme que la volonté subit est pour le législateur un gage de succès.

Ici, également, Hobbes s'est jeté dans un extrême, et l'outrance de sa méthode l'a entraîné à défigurer l'être qu'il s'efforçait de comprendre. C'est le grand danger auquel expose cette forme de raisonner s'appliquant à des objets qui ne sont plus, comme en géométrie, les conditions les plus générales de l'existence dans l'étendue. A traiter ainsi mathématiquement d'objets non mathématiques, on aboutit à des conclusions impeccables, mais qui ne valent peut-être que pour des ombres.

II. — Soyons justes, toutefois. Cette mathématique humaine réussit à miracle et rend admirablement compte de la marche que suivent les événements sociaux et politiques, en certains moments solennels où l'État n'est et ne doit plus être qu'un cœur, une âme, une pensée tendue vers un unique objet. Alors la déduction du *De cive* triomphe et serre d'étonnement près la réalité. C'est quand un peuple est menacé, soit par l'invasion étrangère, soit par une faction civile. En de telles heures, les dictatures s'élèvent, le pouvoir souverain, quelque forme qu'il affecte, réunit vraiment tous les droits dont peut disposer une autorité terrestre. Les citoyens ne composent désormais qu'une volonté, confondue avec celle du suprême chef. A de tels moments, tous les autres désirs, préoccupations, impatiences, qui, en des temps ordinaires, meuvent si diversement les hommes, pâlissent et s'effacent devant une seule anxiété : l'État sauvera-t-il son indépendance et, du même coup, la vie et la fortune des citoyens? C'est ainsi qu'en la Convention nationale s'incarna la France, alors que la coalition européenne marchait contre la Révolution. De menacé qu'il était, l'État prend-il une offensive téméraire pour imposer aux nations sa loi, il arrive que la même cohésion s'impose : tel est le cas des grands empires militaires; ainsi, celui de Napoléon. Si même, laissant là batailles et conquêtes, l'État médite quelque refonte sociale de nature à renouveler un peuple jusqu'en ses profondeurs, on conçoit qu'il s'arroe, pour y réussir, les mêmes absolus pouvoirs : sans quoi, la résistance d'un petit nombre réduirait à l'impuissance les intentions des réformateurs.

Hors ces crises exceptionnelles qui peuvent, certes, marquer des dates mémorables dans l'histoire d'une nation, mais ne sauraient, sous peine de ruine, se changer en sa condition normale, comme une telle politique est opprimante! On étouffe dans cette cité, La notion de progrès n'y a plus de signification. Du premier coup, pour peu que le souverain sache aller jusqu'à la limite de ses prérogatives, la perfection politique est pour jamais obtenue. L'expérience des siècles n'ajoutera guère au catéchisme

(1) Nous donnons un extrait de l'ouvrage que M. Georges Lyon, notre collaborateur, fait paraître aujourd'hui à la librairie Alcan, sous ce titre : *La Philosophie de Hobbes*.

civique, car il tient tout en ce mot : obéir. Les assemblages humains ne diffèrent plus de ces républiques de fournis ou de ces monarchies d'abeilles dont le moraliste du *De cive* avait pris à tâche de les distinguer. L'effacement des individualités est, de part et d'autre, le même. L'instinct de ces animaux n'est qu'une raison silencieuse, comme notre raison à nous-mêmes un instinct baillard.

L'état de siège à perpétuité, telle serait la condition la plus enviable que pût rêver pour elle-même l'humanité pollicée. Plus une nation offrirait l'image d'une armée en campagne, où des régles de fer maintiennent une alerte incessante, plus la faudrait-il estimer prospère. Une pareille conception de la vie civile pêche, avouons-le, par son excès même d'énergie; elle nous effraye par sa désolante rigidité.

III. — D'autres analystes de la nature humaine ont poussé plus avant leur examen des principes. Au lieu de s'arrêter à l'idée d'étendue, comme à la seule génératrice de l'être et de la science, il en est qui ont mis en regard une idée supérieure, par l'intuition immédiate de laquelle l'esprit déjoue les ruses du scepticisme et entre en possession de la vérité sur laquelle se modèlera toute certitude : nous voulons dire l'idée même de la pensée, consciente d'elle et de ses objets. — Il en est aussi qui ont dépassé ce point de vue encore et demandé à l'unité le point de départ de leurs synthèses. Il leur a paru que l'étendue, indéfiniment et en tous les sens sillonnée par le mouvement, ne saurait à aucun titre passer pour un *primum quid*, simple et irrésoluble. Ils l'ont donc résorbée, les uns dans le concept d'ordre, de l'ordre suivant lequel coexisteraient les objets de la pensée, spirituels eux-mêmes, bien que parvenus à des degrés inégaux de perception de soi; les autres, dans la notion de forme esthétique *a priori*, en laquelle devraient s'épancher ces impressions qui émanent d'un dehors inconnaissable et dont la mise en œuvre par notre pure raison est la condition de notre science, mieux encore, la vie même de notre esprit. La première thèse est celle du dualisme classique; la seconde, celle ou de l'absolu spiritualisme ou de l'idéalisme transcendantal.

Nulle de ces positions n'a été adoptée par le philosophe des *Elementa*. Il n'a pas porté son investigation, si fine et si savante, par delà la sphère du spatial. Dans le mouvement, il a voulu voir le primitif par excellence. C'est dire que sa construction était d'avance inféodée au matérialisme. Mais, d'autre part, la déduction *a priori* étant à ses yeux la bonne méthode, la seule, en tout cas, dont il se fit une loi d'user, il devait arriver que ce matérialisme tout abstrait se déployât suivant le mode et présentât le décor d'une philosophie des idées pures. Par là, nous expliquerons-nous deux choses : la situation éminente et solitaire qu'il occupe dans l'histoire philosophique de son pays et l'influence partagée qu'il exerça sur les générations suivantes. Il est le métaphysicien de la moderne Angleterre; il en est presque le seul. Nous n'excepterions même pas Berkeley, dont l'immatérialisme exqu coast, en fin de compte, le fruit d'une psychologie de la sensation. Mais, en même temps, l'inévitable équivoque qui plane sur le hobbesisme nous rend moins surprenantes les admirations si vives qu'il excita dans des camps opposés. On serait vraiment tenté de croire qu'en ce penseur hors de pair, il y ait eu lutte entre une inspiration individuelle puissamment ontologiste et l'action d'un milieu intellectuel, éminemment empiriste. Le dénouement du conflit aura été l'érection de ce système original et ambigu, qui, selon qu'on le considère sous tel ou tel angle, apparaît comme un monument élevé en l'honneur de la raison ou n'est plus qu'un trophée à la gloire de l'expérience. Aussi voyons-nous qu'en son siècle même, Hobbes était invoqué à la défense d'intérêts contradictoires. Les uns dénonçaient

sa philosophie prétendue religieuse comme le bréviaire de l'athéisme; d'autres, en bien moindre nombre, il est vrai, y prétendaient découvrir le rempart de la foi en Dieu. Leibniz le proclama l'un des princes de l'âge philosophique nouveau, mais, bien avant cet hommage, Spinoza avait fait mieux qu'admirer le moraliste du *De cive*; il l'avait consulté, imité même et en avait adapté à son propre monisme la sociologie.

Un siècle plus tard, en quels rangs se rencontreront ses plus ardents apologistes? Chez les chefs de la libre pensée et parmi l'extrême gauche de l'Encyclopédie : les Diderot et les de l'Holbach. De nos jours, le nom de Hobbes est plus célèbre que ses écrits ne sont recherchés. Les métaphysiciens trouvent peu d'attrait à une doctrine dont la forme intellectualiste leur ménage une déception si vive; les disciples de l'expérience ont en trop parfait dédain les méthodes *a priori* pour passer condamnation sur l'emploi exclusif que le maître anglais en a fait, en faveur du matérialisme d'où il part et de l'utilitarisme où il aboutit. En vain leur représenterait-on, à son excuse, que, s'il a raisonné en pur géomètre, son sens merveilleux de la réalité l'a conduit à retracer le processus moral et sociologique des institutions humaines, à peu de chose près suivant le plan même que leurs inductions ont fait adopter aux psychologues de l'évolution. Ces derniers verront toujours une entité d'ontologiste dans cette intelligence anonyme qui anime, soutient, dirige, discipline, organise les membres de la cité hobbesienne, alors que, selon eux, les fondations politiques même les plus compliquées ne sont qu'un tardif effet, physiquement réalisés, mais non pas *a priori* nécessaires, de l'universelle loi qui a de plus en plus fait passer le réel, d'une homogénéité indistincte à une hétérogénéité harmonieuse, condition de tout progrès pour la nature comme pour l'humanité.

En dépit des malentendus qu'elle soulève, Hobbes a laissé une œuvre digne de ne point périr. Sans parler de l'intérêt historique qui s'y attache et des beautés qui y brillent, elle mérite par elle-même de retenir longtemps l'attention du lecteur moderne. Rarement écrivain aura réuni à ce point des perfections aussi diverses. On apprendra beaucoup à consulter un tel guide dont les fautes elles-mêmes sont fertiles en enseignements. Au logicien l'on demandera des leçons de rigueur, au psychologue d'incomparables observations sur la nature humaine, à l'écrivain politique ses vues profondes sur la genèse et la décadence des États, au philosophe tout entier la clef de sa dialectique une, continue, serrée, qui va droit devant elle, sans égard aux préventions probables, aux scandales possibles. La science pure aura été l'objet de son culte jaloux. Lors même qu'il se trompa, ce fut pour l'avoir aimée. Cette passion de comprendre nous livre le secret du charme que le système exerce, ainsi que de l'échec réservé à ses conclusions. On se laisse, d'abord, captiver au spectacle de cette intelligence intrépide qui proscribit de partout la contingence et porte son égale lumière même aux régions défendues. Puis, à la longue, on se reprend; le sens de l'individuel proteste en nous contre cette fureur d'analyse; la réflexion nous détrompe, et enfin se dévoile à nos yeux l'erreur maîtresse qui égare ce beau génie. Qu'importe que son système des êtres soit l'œuvre jalouse de la pensée? Cette pensée demeure, pour nous, un abstrait qui, par une dérivation sur laquelle plangent d'épaisses ténèbres, est émané de cet autre abstrait, plus insaisissable encore : l'éternel et infini mouvement. La philosophie de Hobbes nous plonge en un désert, où il n'y a place ni pour l'amour ni pour l'action. Le monde, qu'elle a recomposé, est peuplé par les choses; l'âme s'en est retirée.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

24 novembre 1892.

Nous en étions, l'autre semaine, à la loi sur la presse, qui avait excité une si vive opposition dans une partie du Parlement et du journalisme. « Loi des suspects... loi d'état de siège... » étaient des appellations à peine capables de traduire les sentiments de quelques-uns de nos confrères. Quant à nous, on sait que ce projet de loi, qui visait particulièrement les provocations à des crimes de droit commun, nous avait laissés assez froids. Il nous paraissait plutôt inutile qu'inquiétant. Il a fini par être voté, avec un amendement, d'après lequel la cour, et non pas le ministère public, pourra ordonner la saisie ou arrestation préventive des écrits ou des personnes incriminées. Aussitôt tout l'émoi est tombé, encore plus vite qu'il ne s'était élevé. La Commission elle-même s'est désintéressée de son projet, et l'on ne sait si le Sénat daignera lui accorder ses suffrages.

Le Parlement a été précipité dans une autre série d'émotions par les poursuites ordonnées contre les administrateurs du Panama, et par l'interpellation de MM. Argeliès et Delahaye, accusant cent cinquante membres du Parlement, — ni plus ni moins, — d'avoir trafiqué de leur mandat. On saute le parti politique auquel les interpellateurs appartiennent, les injures qu'ils croient avoir à venger, et le nombre de condamnations pour diffamations que l'un d'eux a déjà recueillies. On a vu, cependant, à ce propos, combien la Chambre est toujours prête à perdre son équilibre, à se livrer aux séances les plus agitées, les plus désordonnées, combien peu les chefs de groupes et le gouvernement lui-même, exercent d'ascendant sur les esprits. Si l'on n'avait pas une main aussi exercée que celle de M. Floquet pour ramasser les rênes, dans ces séances confuses, on serait exposé à toutes les culbutes, et cet état des choses parlementaires doit nous préoccuper plus que tout le reste et nous paraît plus grave que tous les incidents. On se demande ce qui se passerait si quelque mauvaise nouvelle, comme on en a eu quelquefois, tombait tout à coup du bout du monde au milieu de ce Parlement sans discipline et sans majorité véritable.

La nouvelle officielle de la prise d'Abomey a été communiquée par le ministère de la marine; sans attendre même cette nouvelle officielle, la Chambre a envoyé ses félicitations aux soldats et aux officiers qui ont renouvelé, dans cette expédition extraordinaire, les légendes héroïques. Mais supposez qu'au lieu d'une bonne nouvelle, ce soit une mauvaise nouvelle qui arrive, comme cela est toujours possible, comme les Anglais, les Allemands, les Belges, les Italiens en ont reçu de leurs expéditions lointaines et comme peuvent en recevoir les peuples d'ordinaire les plus heureux et les mieux organisés; on se demande à quel degré de confusion et d'abandon de soi-même le Parlement pourrait être porté en un instant. C'est à cela qu'il faudrait penser, et les discours qui sont prononcés à Berlin nous montrent assez clairement que la pleine possession de soi et la fermeté des attitudes sont aussi nécessaires que jamais.

Si l'entreprise de Panama avait réussi comme celle de Suez, toutes les opérations, même les plus critiquables, auraient passé sans encombre. Mais en ces choses, comme partout, malheur aux vaincus! Il paraît toujours que la victoire couvre sous la pourpre tous les abus et justifie les procédés les moins réguliers; mais il faut être vainqueur, ou sinon la conscience humaine éprouve d'irrésistibles révoltes. Ses actionnaires s'inquiètent peu de savoir comment leurs opérations ont été lancées, quand ils touchent 20 pour 100 de leur argent. Alors les généraux en chef, les directeurs de ces mémorables campagnes financières sont portés

au Capitole ou à l'Académie française; mais si, au lieu du bénéfice, c'est le déficit que l'on apporte, la roche Tarpeienne et les gémonies sont encore trop douces pour vos forfaits.

Il n'est pas moins vrai que des habitudes se sont introduites auxquelles on fera bien de renoncer, si l'on ne veut exposer un jour à quelque désastre tout le régime républicain et parlementaire. Le goût, la passion et la furie des affaires ont troublé beaucoup de personnes, et l'on ne saurait nier que, depuis les dernières élections surtout, et à la faveur du scrutin d'arrondissement, l'argent a joué un trop grand rôle et la finance a pris une trop large place dans la représentation nationale. C'est un des deux dangers auxquels est exposé le régime actuel, et l'autre danger, le second, apparaîtrait bientôt, si l'on avait un homme avec un grand sabre et un grand plumet. Or cet homme-là est toujours possible en France, et il grandit et se développe quelquefois avec une rapidité étonnante, sans qu'il y ait même aucune raison plausible à sa croissance subite, comme on l'a vu il y a quelques années.

Il est certain que le gouvernement n'a pris aucune responsabilité dans l'affaire du Panama et s'est toujours défendu de la manière la plus nette et la plus énergique d'en prendre aucune. La Chambre précédente a fait une dérogation à la loi de 1836, lorsqu'elle a autorisé la Compagnie de Panama à émettre des valeurs à lots. Mais, comme l'a dit le ministre des finances, le vote de cette autorisation ne comportait aucun engagement de la part des pouvoirs publics, ainsi que la mention en fut faite, en termes formels, sur les titres mêmes qui étaient émis. Il n'est pas moins vrai que la loterie, toujours bannie par nos lois, a été pratiquée en fait et sous toutes les formes, non seulement dans l'affaire de Panama, mais dans toute sorte d'emprunts et d'affaires; la glorieuse Exposition universelle de 1889 n'a dû son succès et sa vie qu'à la loterie. Les valeurs à lots sont devenues le rêve universel de ce temps, et il n'est presque pas un paysan dans sa campagne, un ménage ouvrier à la ville, un modeste fonctionnaire d'état, qui ne songe chaque nuit au gros lot qui pourra lui tomber du ciel. Il doit se développer ainsi un certain état d'esprit public qui n'a que des rapports éloignés avec ce que l'on considérait naguère comme l'état d'esprit indispensable aux peuples libres.

La Chambre a nommé une commission d'enquête chargée de poursuivre, concurremment avec la justice, l'œuvre d'éclaircissement des opérations de Panama. Il était bien difficile à la Chambre, comme la question était posée, de ne pas voter cette enquête. Avec la publicité actuelle, les formes du journalisme contemporain, l'état de l'opinion et des mœurs, quand on a permis à un député de jeter du haut de la tribune le soupçon et le discrédit sur une assemblée entière, comment cette assemblée pourrait-elle échapper à la nécessité de se justifier devant l'opinion? Mais on sait bien que ces enquêtes parlementaires n'ont pas de sanction, qu'elles arrivent très rarement à fournir au public une lumière qui le satisfasse, et l'enquête d'une seule Chambre, quand le régime parlementaire est composé de deux Chambres, doit se heurter à des difficultés à peu près insurmontables. Les soupçons peuvent tomber sur la première Chambre aussi bien que sur la seconde. Les députés enquêteurs appelleront-ils à leur barre leurs collègues du Sénat? Tous les pouvoirs sont ici confondus, et toutes les règles tutélaires des libertés publiques et privées sont en réalité violées. Si la Commission d'enquête voulait remplir sa tâche, elle devrait se substituer à tous les pouvoirs et prendre véritablement figure et rôle de Convention, et, comme elle ne le fera pas ni ne le peut faire, elle est condamnée à rester vaine et stérile.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

21 novembre 1892.

L'impression produite par les divulgations du prince de Bismarck, au sujet de la fameuse dépêche d'Embs, fait déjà place aux actualités nouvelles. Cet aveu d'un crime qui a inauguré, avec la suprématie prussienne, une ère d'iniquités diplomatiques sur le vieux continent, paraissait fait pour arracher une immense imprécation à la conscience européenne et pour perdre l'œuvre bismarckienne dans l'estime du monde. Le prestige de l'Empire édifié par cette politique infernale de mensonge et de sang semblait compromis, et bien plus compromis encore les nouveaux armements projetés par l'empereur Guillaume.

Mais, en faisant cette révélation, M. de Bismarck savait à quoi s'en tenir sur l'état de la conscience européenne. Sa dictature de vingt années n'a-t-elle pas suffi pour faire tomber en désuétude tous les principes de moralité internationale? Il fallait bien s'attendre encore à quelques éruptions de littérature pathétique en l'honneur de ces idoles surannées, abolies par le *furor teutonius*. Mais l'ex-chancelier savait bien, en faisant ses confidences à M. Harden, que ses compatriotes lui sauraient gré d'une ruse de guerre désormais historique, et que les instincts belliqueux de la race en seraient même flattés. Quant aux satellites de la grande Allemagne, Italiens et Magyars, la révélation d'un tel exploit ne pouvait que redoubler leur enthousiasme et leur servilité. En France même, l'unité allemande n'a-t-elle pas des partisans qui, sans oser approuver les moyens, professent pour les résultats un culte respectueux? Rien n'est donc perdu pour l'Empire, fors l'honneur dont il n'a que faire.

Le but de M. de Bismarck, ce n'est pas douteux, a été de prouver au monde entier que le jour où les Hohenzollern, vacillants, indécis, allaient perdre une fois encore l'occasion de réaliser l'unité germanique, lui seul a su comprendre et remplir, au mépris de tout scrupule, ses devoirs de bon Allemand. Il a voulu frapper au cœur son adversaire, l'empereur Guillaume, en faisant éclater au grand jour la légitimité exclusive de ses titres à la dictature morale et politique sur cette race armée pour la conquête. Du même coup, il espérait démontrer son ascendant inextirpable sur l'opinion allemande, en volatilisant, pour ainsi dire, le projet de loi militaire entre les mains du jeune empereur.

Sur ce point, la sagacité du prince de Bismarck pourrait bien être en défaut. Les mêmes instincts germaniques dont il a tant abusé se retourneront contre lui. Le peuple allemand a le culte de la force et du succès; ses sympathies iront à l'illustre disgracié, mais son obéissance de horde passive restera fidèle aux consignes du maître.

Voilà pourquoi l'empereur paraît décidé à subir les nouvelles avanies, dont l'abreuve son ancien premier ministre, et à le laisser encore s'agiter dans le vide. Il paraît compter ferme sur l'adoption tout au moins partielle de son projet militaire. On avait fait courir le bruit que le roi de Saxe était hostile à de nouveaux armements. Mais ces rumeurs ont été démenties, notamment par le journal officiel de Dresde. Le projet n'a été présenté au Conseil fédéral qu'après avoir obtenu l'adhésion des différents souverains.

D'ailleurs le discours du trône, lu par l'empereur lui-même à l'ouverture du Reichstag, le 22 novembre, a dissipé sur ce point, et aussi sur plusieurs autres, toutes les incertitudes. Après quelques protestations banales sur les intentions pacifiques de l'Allemagne et de ses alliés « dans la poursuite de leur but commun », Guillaume II a déclaré qu'il proposait, au nom des gouvernements fédérés, un projet de loi « permettant d'utiliser toutes les forces défensives

de l'Empire ». Les confédérés comptent sur « le sens politique du peuple, qui assumera volontiers les nouvelles charges réclamées par l'honneur et la sécurité du pays ». En conséquence, le Conseil fédéral est saisi de plusieurs projets de loi tendant à élever la taxation de la bière, de l'eau-de-vie et des affaires de bourse. Le discours impérial ne manque pas de faire observer que ces réformes militaires et fiscales devront être, pendant cette session, la principale occupation du Reichstag.

**

Le nouveau ministère magyar est constitué, sous la présidence de M. Wékerly. Sauf le comte Szapary, la plupart des ministres du précédent cabinet conservent leurs portefeuilles dans le nouveau. C'est l'influence de M. K. Tisza qui a présidé à la confection de ce gouvernement dit libéral, et ce sont les inspirations de ce même Tisza qui guideront presque officiellement sa politique. M. Wékerly vient de formuler son programme devant ce que le *Temps* appelle ironiquement « la représentation nationale » transleithane. Ce programme promet l'introduction du mariage civil obligatoire en principe, mais il réserve à la couronne le droit de sanctionner le détail des dispositions des projets de loi tendant à l'application de ce principe. Il promet ensuite la continuation de la politique libérale, c'est-à-dire la confiscation de toutes les libertés et de tous les droits de la majorité slave et roumaine au profit d'une minorité de politiciens recevant leur consigne de Berlin. C'est, d'ailleurs, à la pression du cabinet de Berlin que les sectaires magyars ont eu recours pour forcer la main à l'empereur François-Joseph et pour lui faire accepter un ministre dont les tendances anti-catholiques peuvent susciter de graves dissensions entre le Vatican et la monarchie des Habsbourg. Il est vrai que le souverain autrichien a su retenir d'une main ce qu'il donnait de l'autre, ce qui crée pour le nouveau cabinet une situation assez paradoxale.

A Vienne, une bagarre parlementaire a troublé les dernières séances du Reichsrath. Quelques-uns de ces agents provocateurs allemands qui siègent dans la Chambre autrichienne affublés de l'étiquette libérale ont été pris soudain du désir de proclamer leur foi pangermaniste. Pendant deux séances consécutives, ces singuliers parlementaires sont venus déclarer à la tribune que leur parti ne reconnaît jamais les droits nationaux de la Bohême et qu'il les combattrait de toutes ses forces. Revendiquer des droits qui gênent les ambitions allemandes, c'est une haute trahison! Et, pour qu'il ne puisse subsister aucun doute sur le sens de cette négation effrontée du droit à la vie intellectuelle et politique de plusieurs millions de sujets autrichiens, ces orateurs se sont lancés dans une glorification à tous crins de l'Allemagne en général et du prince de Bismarck en particulier.

Ces provocations ont soulevé les protestations des députés patriotes. Il en est résulté un tel tumulte qu'il a fallu lever la séance.

**

Les Anglais devront en prendre leur parti, M. d'Aubigny a terminé avec succès les négociations engagées avec l'empereur du Maroc. L'accord commercial conclu avec le sultan doit entrer en vigueur dès le commencement de l'année prochaine. Cette convention comporte un grand nombre de réductions de tarifs douaniers et l'autorisation d'exporter divers produits marocains auxquels il était interdit jusqu'à ce jour de sortir du pays. Il est bien entendu que tous les Européens pourront également profiter de ces concessions économiques.

G. BLACHON.

A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE (1)

Le vulgaire s'imagine qu'il suffit, pour entrer à l'École normale supérieure, de passer un examen écrit qui dure sept jours consécutifs, puis, pour les candidats que cette épreuve n'a pas éliminés, de subir un examen oral qui se prolonge pendant quatre journées, et enfin de se faire classer dans les vingt-quatre premiers sur les cinq cents postulants qui se présentent. C'est se faire une idée incomplète et fautive des conditions d'admission. Quand les examinateurs ont prononcé leur jugement, le candidat heureux n'est pas encore Normalien, il est un « gnouf », c'est-à-dire un « hypo » moins subalterne. L'hypo est le candidat; il devient gnouf quand les professeurs l'ont déclaré admis; mais les élèves ne le reçoivent et ne le reconnaissent pour un des leurs qu'après lui avoir fait subir une épreuve spéciale, une espèce de baptême, appelé le « Canularium », au sortir duquel il est sacré « conscrit ».

Cette hiérarchie est nettement marquée par le couplet de la *Chanson de l'École*, interminable complainte sur l'air de Fualdès, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, à laquelle chaque génération ajoute une vingtaine de couplets, et dont l'ensemble doit être aujourd'hui aussi volumineux que le « *Mistère du Viel Testament* ». Voici ce que chante cette rhapsodie, à propos des différentes castes d'élèves : la poésie en est simple sans être toujours de bon goût :

L'école normale est une serre,
Dont les Cubes sont les fruits ;
Les Carrés et les Conscrets
En sont la fleur printanière,
Et Les Gnoufs sont le fumier
Dont le sol doit s'engraisser.

Quant à l'opinion qu'on professe dans cette serre pour les infimes et infâmes « hypo », elle est exprimée en termes si énergiques qu'on nous en voudrait de les transcrire ici. C'est dommage, car l'idée en est plaisante; mais je laisse à mes jeunes camarades le soin de vous la chanter.

Le nouveau Normalien est guetté, dès son entrée à l'école, par de cruelles facéties. Il paie chèrement un titre qu'il a longuement convoité. Dès le premier soir, il franchit la grille, tout fier de passer en hôte de la maison devant le concierge Laborucias, fidèle gardien de la porte et des traditions; il traverse le vestibule, et salue avec satisfaction, dans sa cage de verre, un autre gardien qui s'appelle Colbert, parce que son prédécesseur s'appelait Mazarin; il fait résonner de ses talons les larges couloirs que décorent les moulages pris sur les frises du Parthénon; il monte allégrement l'escalier monumental, il prend possession de la maison de ses rêves, et le cercle en maître, la poitrine dilatée, la

boutonnaire ornée de la rosette: il gagne sa chambrette, il se couche; il se dispose à goûter avec délices ce premier sommeil sous un toit si illustre, et dans la première somnolence il a des visions où des palmes académiques flottent sur des chaires de faculté, entre le fronton du Collège de France et la coupole de l'Institut.

Soudain, un vacarme épouvantable le tire de sa torpeur délicateuse. Des cris partent : « Tremblez, Gnoufs! Voici les Keubs! » *Keub* est une prononciation fantaisiste de cube, et un *cube* est un élève de troisième année, sans doute parce qu'un élève de seconde année est un *carré*. On ignore pourquoi cette classification très scientifique est en usage dans la plus littéraire des écoles. Tandis que le gnouf se réveille en sursaut, il sent des mains solides saisir sa couchette, et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il quitte la position supérieure qu'il occupait au-dessus de son lit, pour en prendre une intermédiaire entre le sommier et le matelas. C'est ce qu'on appelle « retourner le gnouf ».

Durant huit jours, le malheureux ne connaît plus d'autre sommeil qu'un repos sans cesse interrompu par cet exercice de virement. A peine a-t-il rajusté ses draps et refait son lit, qu'il est terrifié par l'apparition bruyante des carrés inexorables, qui persistent à vouloir le faire permuter avec sa paillasse. Les plus résignés renoncent à s'obstiner, et conservent pour la nuit la position inférieure qu'on leur inflige.

Le public n'est pas admis aux conférences de l'École, mais on peut aller au Collège de France entendre M. Gaston Boissier. L'illustre professeur vous récompensera de cette démarche par le plaisir que vous prendrez à l'écouter. M. Boissier est un méridional. Il n'a aucunement l'accent, le terrible « assent » des Provençaux; il n'a conservé que l'entrain, la verve et l'esprit et une étonnante faculté de s'intéresser énormément aux gens dont il parle, au moment où il en parle, fussent-ils morts depuis deux mille ans. Il enseigne aux Normaliens la littérature latine. Il raconte volontiers la genèse de son érudition, et pour ainsi dire l'histoire de son esprit. Au début de sa carrière, il voulait approfondir l'histoire du théâtre en France. Le théâtre exerce un attrait puissant sur les jeunes savants, séduits par les beautés du genre ou par celles de ses interprètes. M. Boissier appartient à une génération d'hommes qui voulaient se rendre compte des choses par eux-mêmes, en remontant directement aux sources. M. Taine, qui a étudié la France contemporaine dans ses origines, est de la même race. M. Boissier fut conduit jusqu'au xvi^e siècle pour comprendre le théâtre du siècle suivant, jusqu'au moyen âge pour comprendre le théâtre du xvi^e siècle, et finalement il s'aperçut qu'il ne sau-

(1) Ce chapitre est extrait d'un ouvrage de M. Léo Claretie, qui paraît aujourd'hui à la librairie Delagrave, sous ce titre : *l'Université moderne*. — 1 vol. gr. in-4°, avec préface de M. O. Gréard.

rait rien s'il ne reprenait les choses de plus haut encore et s'il n'étudiait pas, avant notre littérature, celle dont elle est toute sortie. Il pensa qu'il faut connaître Larivey et les Italiens pour lire Molière, et qu'il faut être familier avec Plaute et Térence pour mieux comprendre à la fois Molière, les Italiens et Larivey. Il regagna l'entrée de la filière, et il commença par le commencement. L'étude fut si complète et le charme fut si séduisant, que M. Boissier est resté au milieu des Latins : il y a fixé sa tente, et elle y est encore.

L'aimable académicien s'est fait une légitime réputation d'agréable et fin causeur. Les salons se le disputent, et les personnages les plus considérables tiennent à l'honneur de s'assurer sa société. C'est assez dire quel attrait offrent ses conférences intimes à l'École. C'est proprement un charme. Il répand sur tous les sujets, même les plus arides, sa bonne humeur et sa verve communicative. La mort de Catilina, les amis d'Ilorace, la politique d'Auguste, l'Hercule de Nonius Vindex, une virgule à déplacer dans l'*Énéide*, un passage interpolé dans Juvénal, tout, personnages, événements, questions de détail, discussions de mots, tout prend les proportions et l'intérêt d'un drame animé, attrayant, qu'on suit et qui sollicite l'attention. La voix s'échauffe, devient aiguë, le geste la suit, les traits mobiles de la figure soulignent de leur expression les malices et l'esprit de la phrase, l'antiquité revit d'une vie intense. Ses cheveux blancs et ses favoris encore blonds encadrent sa figure rosée qu'égayé un bienveillant sourire. Sa physionomie respire la saine et pleine satisfaction d'un homme content de la vie, qui lui a prodigué les titres et les honneurs.

Petit et nerveux, les cheveux courts, la barbe courte, la figure sabrée par le cordon du logronn, la mise élégante et soignée, avec l'air d'un tout jeune homme, M. Ferdinand Brunetière fait, en plusieurs années, le tour de notre histoire littéraire. Il s'exprime en phrases pleines, massives même, bourrées de faits et d'idées, et qui donnent une impression étrange de dessous profonds et solidement étayés. Il connaît remarquablement tous ses auteurs pour les avoir tous lus et annotés, du xvi^e siècle à nos jours. Chez lui, tous les volumes de sa riche bibliothèque sont hérissés de fiches en papier, remplies de notes, et placées au cœur de la lecture. Il est, je crois, l'exemple unique d'un dépouillement aussi complet, pratiqué sur l'ensemble des œuvres littéraires. Il est également familier avec les sermons de Massillon ou ceux du P. Lingendes. Il professe une admiration fort grande pour Bossuet : si l'on avait seulement égard à l'érudition et à la solidité du raisonnement, on dirait qu'il se sent avec lui en famille. Il a la verbe autoritaire de l'homme qui se sent fortement retranché derrière un système inébranlable. On l'a appelé le *Léonard* de l'historien littéraire. Il y a toujours dans sa dialectique impérieuse comme un secret défi à la contradiction, qu'il attend, pour la recevoir avec des arguments tout frais et écrasants. Il est dans le don de la littérature comme un engin monstrueux qui émette ce qu'il attaque. Les ripostes, les preuves, les invectives ou les railleries retombent sans force au pied de ce granit, dont rien n'entame le grain dru et serré. Sur lui, l'envie s'ébrèche les dents. Il est une puissance.

Entre les grandes figures qui prêtent à l'École leur éclat, une surtout l'illumine, pour ainsi dire, d'un rayonnement qui porte sur le monde entier. Jusqu'à ces dernières années,

M. Pasteur habitait au-dessus de M. Perrot, dans l'aile principale de l'École. On le voyait descendre le matin, de bonne heure, coiffé d'une toque, et il traversait, absorbé par ses méditations scientifiques, le petit parc planté d'arbres qu'une grille sépare de la rue d'Ulm. Au fond s'élevaient les bâtiments où sont installés ses laboratoires d'expériences. Avant la fondation de son Institut, c'est là que vinrent les premiers « enrégés », pour se faire inoculer le virus bienfaisant. Chaque jour, à dix heures, une file de voitures stationnait à la porte, et nous prenions plaisir à considérer le défilé bigarré et divers des malades. Toutes les classes de la société, tous les peuples d'Europe y avaient leurs représentants; la rage est une terrible nivelense. Les autres maladies laissent encore place aux inégalités sociales. La même pneumonie conche celui-ci sur un lit d'hôpital, ou celle-là sur la couche moelleuse de ses luxueux appartements. Le petit laboratoire de la rue d'Ulm attirait indistinctement pauvres et riches. Il y avait des loqueteux mordus près du ruisseau où ils disputaient à un dogue un os mal rongé; des femmes élégantes aux cheveux couleur de henné, que leur carlin avait égratignés; de vieilles portières à lunettes, dont le griffon s'était battu dans la rue avec un molosse suspect; des paysans, des employés, des bourgeois : cortège lugubrement comique dans son implacable variété, et qui faisait songer à la danse d'Holbein. Dans le quartier et aux environs des gens à pied, la main entortillée, vous arrêtaient sur le trottoir, et vous demandaient « la maison de M. Pasteur », comme en province on demande où habite le notaire.

Au nombre des premiers clients étaient cinq moujdjiks, que des loupes enrégés avaient lacérés. Tout le long de la rue Gay-Lussac, on les voyait le matin gagner le laboratoire, en bonnet de fourrure, en veste rouge serrée par une ceinture, en large collette de velours noir entrant dans de grosses bottes. Ils avaient la tête et les mains entourées de compresses. Du fond de la Petite Russie, ils étaient accourus vers le sauveur, pareils aux bergers de Bethléem. Rien n'était touchant comme cet exode *in extremis*. Les premiers jours, ce fut dans tout le quartier un vif émoi, où il entra à la fois de la curiosité et de l'appréhension. Les enrégés, comme les pestiférés, font le vide autour d'eux. Peu à peu on s'habitua. Les boutiquiers ne se mirent plus sur leur porte pour les regarder passer, les étudiants russes les arrêtaient, les interrogeaient : ils devinrent des amis; dans ces rues paisibles, où ils avaient fait sensation, on finit par les connaître et les saluer. On fut tout étonné quand ils ne passèrent plus, et après leur départ il manqua une distraction aux matinales sur ce versant de la montagne Sainte-Genève.

Ce laboratoire de la rue d'Ulm aura vu de bien grandes choses, et de bien étonnantes. Si jamais l'École se déplace, il faudra conserver ce petit coin, le préserver, comme on faisait dans l'antiquité pour les lieux sacrés. C'est là, derrière ces vitrages, dans ces petites salles où miroitent les fioles, les tubes, les cornues, au milieu des cages à cobayes, c'est sous ce toit modeste qu'a germé la théorie des bacilles qui devait bouleverser la science et émuouvoir le monde; c'est dans les caves de l'École que se fit la savante culture des ferments, d'où devait sortir le remède de tant de maux incurables; là s'est révélé un secret de la mystérieuse Nature, comme si une parcelle de la divinité avait touché ce point infime du globe.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1^{er} décembre 1892.

Enfin nous l'avons, cette crise ministérielle si attendue, si recherchée, si désirée, par M. Loubet tout le premier, qui, pendant six semaines, à chaque séance, offrait sa démission. Illicitait des votes formels de confiance, et, les ayant obtenus, en demandait de nouveaux, encore et toujours, espérant bien que cette confiance obstinée lui échapperait par un accident ou par un autre! Le voilà libre, et M. Drumont lui-même n'a pas dépensé plus de machiavélisme à se irer de ses chaînes, assurément moins pénibles à porter que celles du président du conseil, dans ce temps d'anarchie parlementaire, autrement redoutable que toute l'anarchie des anarchistes.

Il s'agissait de savoir si les restes mortels d'une personne enterrée, avec certificat authentique du médecin de l'état civil, alors que la justice du pays n'a pas donné d'ordre d'exhumation et s'est même refusé à le donner, quand on le lui voulait arracher, ne voyant aucun motif plausible à ce caprice, ne seraient pas extraits de leur retraite et ramenés à la lumière du jour par la décision du Parlement.

Le magistrat ne se souciait point d'aller troubler dans son cercueil le cadavre du baron Jacques de Reinach, et il s'occupait impuissant à obtenir désormais aucune réponse de cette bouche muette; le garde des sceaux était de l'avis du magistrat, et le gouvernement pensait comme le garde des sceaux. Mais il paraît que la rumeur publique voulait l'exhumation, et c'est maintenant la rumeur qui fait la loi dans notre pays. La commission d'enquête et la majorité de la Chambre ont repoussé l'ordre du jour pur et simple, demandé par le gouvernement sur cette question à la fois sinistre et vaine. Le gouvernement a donné sa démission, heureux de trouver cette porte pour s'enfuir du cimetière parlementaire.

Quel spectacle et quelle misère! Il est certain que la commission ne fera pas parler le mort et qu'elle n'en apprendra rien, soit qu'il ait succombé à la fin naturelle des êtres, soit qu'il ait terminé par le poison son existence qui lui était devenue à charge. La lumière sur les affaires de Panama n'est point dans ce cercueil. Un chimiste s'est fait fort un jour de pouvoir tirer de l'arsenic de tous les corps humains et de tous les tombeaux dont est pavée cette triste terre, où nous végétons riches ou pauvres. Supposez que le baron Jacques de Reinach s'est empoisonné et faites votre enquête par tous les moyens qui vous restent, auxquels une autopsie médico-légale n'ajoutera rien. Cette opération, toujours sujette à la critique et au doute, dans laquelle on a coutume de voir les médecins se contredire les uns les autres, ne contribuera aucunement à éclaircir la comptabilité de Panama. Et si la véracité du médecin de l'état civil est confirmée par son collègue de la Faculté, quelle ne sera point la confusion incalifiable d'un Parlement qui aura renversé le gouvernement du pays, dans les circonstances où nous sommes, pour aboutir à cette suprême ironie? Ce n'est plus un Parlement, c'est une morgue; on viendra prochainement y disséquer les dépouilles des morts, sous le regard des commissions et de la Chambre elle-même, car si l'on ne croit pas à un médecin patenté et assermenté, pour quelle cause déterminante en croirait-on à un autre; à moins que l'assemblée des représentants du peuple n'assiste à l'opération et n'y préside, et que chacun ne mette sa main dans les plaies et dans les trous béants? Ils veulent voir, toucher, palper, ou ils ne seront pas convaincus. Nous parlions l'autre jour de la confusion des pouvoirs: certes, la voilà à son comble et dans toute son horreur. Nous touchons au macabre, cela

sent le charnier. Oh! que je comprends bien que M. Loubet se soit suicidé parlementairement, pour avoir le droit de sortir de cette enceinte et d'aller au dehors retrouver l'air respirable! Mais la question n'est pas résolue par la retraite du gouvernement; l'autopsie légale n'est pas commencée et la nature seule poursuit son autopsie à elle-même. Le mort ne sera bientôt plus que ce que disait Bossuet, dans le petit cimetière de campagne, sous les dernières feuilles mortes tombant des arbres secoués par l'hiver. Et, pendant ce temps-là, la Chambre, le Parlement, la République constitutionnelle sont livrés à la décomposition. Ravachol doit rire dans les Champs Élysées de l'anarchie. Le macabre n'est pas complet si on ne rit pas dans la pièce, et c'est lui qui se charge de cette partie.

**

Le rôle de M. Brisson est l'un des plus difficiles où se soit jamais trouvé appelé un homme politique. Son autorité morale et sa position particulière entre les partis, plus peut-être que son intervention décisive dans la séance du 28 novembre, comme président de la commission des 33, désignaient M. Brisson à tous les yeux. Mais autant il est naturel et logique de lui confier la tâche de refaire un gouvernement, autant il est épineux pour lui de passer de la présidence de la commission d'enquête à la présidence du conseil des ministres. Il paraîtra si clairement réunir dans ses mains les deux présidences à la fois qu'il ne manquera pas d'éveiller toutes les susceptibilités parlementaires et il se trouvera en même temps aux prises avec les résistances du barreau et de la magistrature.

L'état du budget, le traité franco-suisse, si mal accueilli par la majorité parlementaire et par la partie de l'opinion qui a fait triompher les principes de notre nouveau régime douanier, les dispositions peu favorables du Sénat pour le projet de loi sur la presse, récemment adopté au Palais-Bourbon, n'embellissent pas la situation du cabinet destiné à reprendre les affaires et font reculer presque tous les hommes politiques qui se croient quelque avenir.

**

Mais la difficulté fondamentale est dans cette confusion de pouvoirs, dont nous indiquions la semaine dernière déjà les graves inconvénients. En huit jours, cette confusion est devenue presque inextricable, et le conflit est partout, latent ou éclatant. La commission des 33 se heurte non seulement aux protestations du barreau et au refus formel du procureur général, et du premier président de la Cour d'appel, qui refusent communication des actes et des pièces de la procédure, au nom de la loi, au nom des intérêts sacrés de la défense et de l'indépendance de la magistrature; elle se heurte encore à toute l'opinion libérale et juridique de notre pays qui proteste vivement contre cette confusion.

On n'aurait, semble-t-il, qu'un moyen pour sortir de ce gâchis, ce serait d'ajourner la suite de l'enquête parlementaire après le procès. Alors la Chambre reprendrait tous ses droits, elle serait mise régulièrement en possession de toutes les pièces, et, pour l'honneur du Parlement, — puisque c'est de cet honneur qu'il s'agit, — elle pourrait poursuivre la lumière et adopter, suivant les circonstances, telle résolution qui lui appartiendrait. Mais la commission consentirait-elle à un ajournement de ce genre? Il est difficile de le croire.

HECTOR DÉPASSE.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance publique annuelle.*

Le général Faidherbe. — M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une intéressante notice sur le général Faidherbe, membre de l'Académie, décédé en 1889, dont il rappelle la carrière militaire au Sénégal, en Algérie et dans la campagne de France. Sa carrière scientifique, pour être moins connue du public, vaut la peine d'être signalée. Ses études de linguistique et d'éthnographie se rattachent étroitement à ses devoirs de gouverneur, tels qu'il les comprenait. Dès son arrivée au Sénégal, en 1852, il voulut connaître les races diverses avec lesquelles il allait se trouver en contact. D'abord les blancs, subdivisés en Berbères aborigènes et Arabes introduits dans l'Afrique septentrionale par la conquête, dès le siècle qui suivit Mahomet : les Berbères, auxquels se rapportent les Kabyles dans le Tell, les Beni-Mzab dans les oasis, les Touaregs dans le Sahara, les Zenaga dans le Sénégal, qui paraît en tenir son nom; les Arabes, venus à diverses époques et dont il y eut plusieurs tribus, notamment les Beni-Hassan, qui assujétirent les Berbères et en firent des disciples, des apôtres même de l'Islam. En contact avec les noirs sur le Sénégal, Berbères et Arabes se mêlèrent à eux. Sur la rive droite, de l'ouest à l'est, l'élément arabe (race et langue) domine; chez les Douaich, l'élément berbère. Les noirs offraient plus de variétés; chaque peuplade semblait avoir sa langue et par suite son origine à part. C'est par l'étude attentive de ces langues, différentes par les mots, rapprochées par les formes grammaticales, que Faidherbe les a rattachées à deux races sœurs : la race mandingue du malinké-soninké et la race sérère-ouolof. A ces deux grandes divisions de noirs qui sont aborigènes, il faut joindre une troisième race, noire rougeâtre et plus différente encore par la langue que par les caractères physiques, les Peuls ou Fouls, race étrangère venue du Nord-Est, des confins de l'Abyssinie ou des côtes de l'Océan Indien, fort supérieure aux races tout à fait noires, parmi lesquelles elle s'est établie victorieusement. Cette population, nomade d'origine et restée en certains cantons à l'état de pasteurs, s'est mêlée aussi aux indigènes et a pris alors des habitudes sédentaires, sans rien perdre de sa supériorité et de son esprit envahissant; on la trouve surtout au Sénégal et sur le haut Niger sous le nom de Toucouleurs. »

Nommé, en 1867, commandant de la subdivision de Bône, Faidherbe communiqua plusieurs mémoires importants à l'Académie d'Alger, dont il était membre. Citons, entre autres, ses *Recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Roknia*, qui fit beaucoup de bruit. D'après lui, les Libyens, auxquels il rapporte ces tombeaux, ne seraient ni des Sémites ni des Chamites, mais des populations venues du nord-ouest de l'Europe, des bords de la Baltique, jusqu'aux rivages africains. Il reprenait bientôt ce premier travail dans une nouvelle publication très remarquée des inscriptions numidiques ou libyques. Après la guerre de 1870, Faidherbe reprit ses études et publia de nouveaux travaux où il soutint plus que jamais son hypothèse, qui était très contestée. Il fit paraître également de nouveaux traités relatifs aux langues sénégalaises. En 1884, il était nommé membre libre de l'Académie des inscriptions. Malade, paralysé, il ne vint pas souvent aux séances, mais il suivait avec intérêt les travaux de la Compagnie.

Après avoir retracé cette vie si bien remplie, M. Wallon termine ainsi : « Nous avons, nous, à rendre témoignage des grands services qu'il a rendus à la science, en nous faisant connaître le caractère, les procédés du Sénégal, et, par l'étude des langues, les races qui peuplent ces vastes contrées. Mais nous ne pouvons pas ne pas dire ce qu'il a

fait pour y étendre et y faire aimer notre domination; nous ne pouvions pas omettre, nous n'oublierons jamais ce que, sur un autre théâtre, en des jours malheureux, il a fait pour sauver l'honneur de la France. »

Hypéride. — M. A. Croiset lit un travail sur l'art et les mœurs dans le nouveau discours d'Hypéride contre Athéno-gène.

Depuis deux ans, des découvertes inattendues ont été faites dans le domaine de la littérature grecque; le traité d'Aristote sur la constitution d'Athènes, les mimes en vers d'Herondas, sorte de saynètes et monologues de l'antiquité, enfin un plaidoyer d'Hypéride, contemporain de Démétrius, tour à tour son allié et son adversaire dans les luttes de la politique. On avait, depuis quarante ans, découvert quelques fragments des œuvres d'Hypéride, mais le plaidoyer qu'on vient de retrouver passait, dans l'antiquité, pour un chef-d'œuvre et offre un intérêt littéraire très grand.

Le sujet, au premier abord, paraît insignifiant; il s'agit de la vente d'un fonds de parfumerie faite malhonnêtement. L'acheteur avait pris à sa charge les dettes mal définies contractées par le gérant, qui étaient dix fois plus élevées qu'il ne croyait. L'acheteur, qui se donne pour un campagne naïf, est un fils de famille vicieux; c'est le client d'Hypéride. Le vendeur, le maître des trois esclaves qui gèrent la parfumerie, s'appelle Athéno-gène; c'est contre lui qu'est dirigée l'action judiciaire. Ce n'est pas un citoyen d'Athènes; c'est un étranger né en Égypte, de la condition des métèques. C'est un malhonnête homme. Il fait plusieurs métiers : il trafique; il fait gérer une boutique par ses esclaves; il compose des discours pour les plaideurs embarrassés; il est logographe, tout comme Lysias, un autre métèque, et comme Hypéride lui-même, qui, pourtant, lui en fait le reproche. Après avoir tracé le portrait des acteurs de cette comédie, M. Croiset arrive au complice, ou, si l'on veut, au compère : « Ce rôle est tenu par une femme, Antigona, l'amie d'Athéno-gène, une de ces belles étrangères qu'on trouvait en si grand nombre à Athènes et qui n'étaient embarrassées de scrupules d'aucune sorte. Celle-ci, paraît-il, avait été dans sa jeunesse au rang des plus célèbres. Les années étant venues, elle se consolait de la perte de sa beauté en cultivant fructueusement celle des plus jeunes et s'occupant des affaires de ses amis. » C'est elle qui sert d'intermédiaire entre Athéno-gène et le client d'Hypéride. Celle-ci, elle ne l'ignore pas, aveuglé par la passion, acceptera, pour obtenir l'esclave qu'il convoite, toutes les conditions de l'acheteur, c'est-à-dire qu'il prendra le fonds de parfumerie et les dettes que l'esclave pouvait avoir contractées : « N'est-ce pas là, ajoute M. Croiset, d'excellente comédie une comédie à la façon de Ménandre, où les caractères très humains, très vrais, s'expliquent eux-mêmes à nous par des actes ou par des paroles, avec naturel et avec grâce? » Dans ces plaidoyers athéniens, l'avocat (ou, pour être plus exact, le logographe) fait œuvre de poète dramatique; il ne paraît pas lui-même dans son œuvre; il s'efface derrière le personnage qu'il met en scène; il vise à la naïveté comme d'autres visent à l'éloquence. Lysias avait excellé dans ce genre de discours, et les critiques anciens nous apprennent qu'Hypéride ressemblait sur ce point à Lysias. Le nouveau discours nous en fournit la preuve directe qui nous manquait jusqu'ici.

J.-B. Mispoulet.

PARIS IGNORE (1)

Le Laboratoire, institué pour protéger le consommateur contre les falsifications de denrées alimentaires, est particulièrement outillé pour découvrir les fraudes les plus invisibles, pour lutter de science et d'ingéniosité avec les falsificateurs les plus habiles.

Les chimistes de la Cité font tomber parfois de chères illusions; ils analysent un délicieux zucco, un savoureux lacryma-christi, un doux malvoisie, et ils lui fabriquent un extrait de baptême déconcertant; ces vins de liqueurs, achetés en toute confiance à cause de leur origine, ont été fabriqués à Cette ou à Marseille avec des raisins muscats. Au moins, dans ces mécomptes d'une clientèle de luxe, l'amour-propre est plus atteint que l'estomac; certaines altérations alimentaires ont plus de gravité, comme celles du lait, par exemple.

Paris consomme par jour plus de trois cent mille litres de lait. Cette consommation n'est pas seulement d'un intérêt énorme par son importance commerciale, elle l'est surtout par son caractère spécial. La diète lactée fait partie du traitement médical, et, parmi les buveurs de lait, les enfants élevés au biberon éveillent une sollicitude particulière. Un hygiéniste éminent, M. Léon Colin, a ramassé ses observations sur la nourriture lactée des enfants en cette formule: « L'adulteration du lait, par simple soustraction de ses éléments nutritifs, est la cause la plus commune de la mortalité des enfants nourris au biberon. » Cette constatation suffirait à justifier l'intervention de la police sanitaire dans cette branche d'approvisionnement.

C'est la province qui fournit la plus grande partie du lait consommé à Paris; les vacheries de l'intérieur et de la banlieue ne peuvent pas suffire aux besoins. Les compagnies de chemins de fer organisent des trains spéciaux voyageant de nuit pour le transport des bidons de lait; la gare Nicolai (Paris-Lyon-Méditerranée) en reçoit de 144 kilomètres de distance; cet arrimage met toutes les gares en mouvement de deux à trois heures du matin, pour la réception et la livraison aux voitures des compagnies et des marchands en gros.

Dans les campagnes, des ramasseurs recueillent le lait dans les fermes; ils le transportent au centre de réception, et ils l'expédient par la voie ferrée jusqu'à Paris. Les marchands en gros, en relations directes avec les fermiers et les nourrisseurs, ont pour acheteurs les crémiers de détail, les laitiers des rues et des portes cochères.

Au cours de ce long trajet, la crème excite plus d'une convoitise: le fermier ne résiste pas toujours à la tentation, l'intermédiaire ne se fait pas faute de prélever son tribut, le laitier en gros continue, et le débitant de détail clôt la série. Naturellement, le liquide est additionné d'eau en guise de crème.

La dernière catégorie de lait, celle qui se vend vingt centimes le litre, est plus spécialement surveillée, parce qu'elle est l'objet de falsifications nombreuses pour masquer le mouillage. Les chimistes y découvrent toutes sortes de substances étrangères, depuis la farine jusqu'aux jaunes et aux blancs d'œufs, depuis la gélatine jusqu'au jus de réglisse. L'extrait brun de chicorée, la teinture de pétales de soucis, les carottes cuites au four sont d'un emploi assez fréquent, tandis que le sérum du saug, les cervelles d'animaux triturées

et délayées, les émulsions de graines de chènevis se rencontrent rarement. L'addition de petit-lait, le mélange de lait frais au lait de la veille, l'usage des laits concentrés, doivent également dissimuler l'introduction d'eau. La crainte du Laboratoire est pour les nourrisseurs, les ramasseurs et les laitiers le commencement de la sagesse, et les falsifications du lait semblent avoir diminué de fréquence en ces dernières années.

Le dosage des beurres a pour résultat fréquent d'accuser la présence de la margarine, mélangée en quantité plus ou moins grande avec le beurre naturel.

La fraude n'épargne aucun objet alimentaire; les gâteaux eux-mêmes n'en sont pas exempts, et l'inspection des pâtisseries n'est pas une simple formalité. Les pièces montées peuvent être surmontées de sucreries dont les couleurs ont été obtenues au moyen de matières toxiques. Que les jolies habituées des pâtisseries parisiennes se rassurent toutefois: les plus subtiles recherches ne permettent pas de suspecter la loyauté de leurs fournisseurs habituels.

A la veille du jour de l'an, les sacs et les boîtes de bons sont l'objet d'une inspection en règle. Lorsque les experts rencontrent des sacs élégants dont le glaçage a été obtenu au moyen de sels de plomb, ils les détruisent sans autre forme de procès; les papillottes, les cornets à surprises peuvent être saisis à cause de leur coloration suspecte.

Le Laboratoire met son amour-propre à trouver en défaut des produits que l'apparence est loin de condamner; la bonne foi des marchands n'est même pas en cause: la falsification vient de loin. Des industriels étrangers sont parvenus à mouler des grains de café, fabriqués avec une pâte composée de farine de glands et de blé légèrement grillé; les spécialistes trouvent le moyen de faire passer pour un pur moka un mélange adulteré de glands, de châtaignes, d'orge, de seigle et d'avoine, le tout torréfié, caramélisé et moulu.

Quant à la chicorée, cette compagnie légitime du café, son bas prix ne la met pas à l'abri de la fraude; les falsificateurs l'additionnent de terre, d'oxyde de fer; ils la mélangent avec des graminées torréfiées, des fèves, des pois, des lupins, des haricots, etc. Les Chinois ne se gênent pas pour faire subir au thé toutes les fraudes imaginables; les enfants du Célèste Empire ne le cèdent pas aux Européens les plus madrés. Les cultivateurs, les commissionnaires s'ingénient à opérer les mélanges les plus subtils, à donner au thé une coloration artificielle, et surtout à le parsemer de feuilles étrangères. Les Anglais ne sont pas moins experts que les Chinois dans cette habile tromperie: le curcuma, le cachou, le bois de campêche, l'indigo donnent à volonté la couleur propice; les feuilles d'un certain nombre d'arbres, de saule, de sureau, de platane, de chêne, d'orme, d'aulépine, colorés artificiellement, feront plus tard les délices des soirées bourgeoises et des *five o'clock* aristocratiques.

Le chocolat réparateur, lui aussi, est sophistiqué. Les parties précieuses du cacao, qui entre dans sa composition normale, sont remplacées par des graisses de mouton ou de veau, des huiles végétales, des huiles de sésame, d'olive et d'œillette. La farine de riz, la dextrine et la gomme sont employées au lieu et place d'amidon; la farine de haricots, dûment travestie, est élevée à la qualité de chocolat.

(1) Ce chapitre est extrait du *Paris ignoré* de M. Paul Strauss, conseiller municipal de la Ville de Paris (1 vol. grand in-4° illustré de 550 dessins inédits exécutés sous la direction de M. Chmielinski (Constant de Tours). — Paris, Librairies-Imprimeries réunies.

CHRONIQUE DES ACADEMIES

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Correspondance.* — M. Geffroy écrit de Rome que, le 15 novembre, on a procédé à l'inauguration de la salle de consultation, préparée au Vatican par les soins du R. P. Ehrle. Bien qu'incomplète encore, elle offre déjà aux travailleurs de la Bibliothèque et à ceux de l'*Archivio vaticano*, comme secours immédiat et à la main, 20 000 à 25 000 volumes. D'autre part, à l'*Archivio*, on vient de livrer pour la première fois à l'étude la série des suppliques faisant partie des papiers de la Daterie, ainsi que la série des bulles, qui était jusqu'ici réservée aux Archives de Latran, avec les brefs.

Les travaux du Tibre continuent. On a extrait près du pont Sixte actuel les débris de l'antique pont construit au 1^{er} siècle à peu près au même lieu, ainsi que des statues et des inscriptions en l'honneur de Valentinien et de Valens. On a également retiré du fleuve, non loin du pont Cestius, un fragment d'inscription mentionnant un édifice public restauré l'an ix avant Jésus-Christ, et un autre fragment d'une inscription à Esculape, antérieure au 1^{er} siècle avant notre ère.

Une société d'architectes, récemment constituée à Rome, consacre une grande partie de ses efforts à l'étude, à la conservation, à la restauration des monuments de l'antiquité ou du moyen âge, qui subsistent encore en si grand nombre en Italie et dans Rome. L'administration italienne lui a confié, il y a quelques mois, la restauration de la basilique de *Santa Maria in Cosmedin* (*Bocca della Verità*).

On sait que la partie antérieure de cette basilique est engagée dans une série de colonnes où l'on a cru reconnaître un temple du commencement de l'empire, le temple de Cérès et de Proserpine, ou celui de la Concorde et de la Pudeur patrienne. Il faut désormais abandonner cette attribution; car les fouilles récentes ont démontré que la construction dont ces colonnes font partie ne peut dater que d'une époque de décadence avancée.

Chacune des colonnes est d'un bon travail, mais les espaces entre ces colonnes sont inégaux, comme aussi les niveaux des bases et des chapiteaux. Il s'agit probablement d'un de ces portiques nombreux dans cette partie de Rome dans la deuxième moitié du 1^{er} siècle.

Les travaux de recherche accomplis avec un grand soin dans l'intérieur de la basilique par M. Giovenali, président de la nouvelle société, et dont M. Stevenson vient de rendre compte dans un savant mémoire archéologique, ont mis à découvert de très curieux stucs, peut-être de la fin du 1^{er} siècle, et des peintures antérieures à l'an 1000. Les dalles du pavage, qui offraient de beaux spécimens de cette décoration fréquente dans Rome, qu'on désigne sous le nom d'œuvre des Cosmati, ont montré, quand on les a détachées et retournées, des ornements de date antérieure et d'école byzantine. Le projet de la société des architectes, à la suite de ces travaux non encore terminés, paraît être de restituer la basilique autant que possible dans l'état où l'ont pu voir les pèlerins du jubilé de l'an 1300.

Teutatis. — M. d'Arbois de Jubainville explique comment le nom du dieu gaulois, tel que nous l'a transmis Lucain, est un barbarisme. Il aurait fallu dire *Teutatis*, par *i* bref, mais le vers de Lucain serait faux. La notation *Teutatis*, chez Lucain, est due à l'influence du grec et à l'analogie, telle qu'on la comprenait alors, entre les déclinaisons grecque et latine.

Les mystères d'Éleusis. — M. Foucart lit une note sur les empereurs romains initiés à ces mystères. L'antique réputation des mystères d'Éleusis et les espérances qu'ils donnaient pour la vie future attirèrent les Romains, qui ne trouvèrent rien de tel dans leur religion. Sylla, Antoine, Cicéron et son ami Atticus furent initiés. Auguste le fut de

même. L'empereur Claude essaya de transporter les mystères à Rome, mais il ne put y réussir; Néron n'osa pas entrer dans le sanctuaire de Demeter, interdit aux parricides. Au 1^{er} siècle, les inscriptions rapprochées des auteurs permettent d'établir que presque tous les empereurs furent initiés et de fixer des dates. Hadrien se présente une première fois aux mystères en 125. Quatre ans plus tard, il fut reçu à l'époptie, degré supérieur de l'initiation, et séjourna à Éleusis jusqu'à son départ pour l'Asie Mineure. On n'a jusqu'ici aucun témoignage pour son successeur Antonin; le collègue de Marc-Aurèle, Lucius Vérus, reçoit l'initiation en 167; Marc-Aurèle et son fils, en 176, en exécution d'un vœu fait par l'empereur pendant la guerre contre les Quades. Septime-Sévère avait été initié avant son avènement à l'empire. Au 1^{er} siècle, les empereurs d'origine syrienne se tournent de préférence vers les religions orientales.

Elections. — L'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Ernest Renan. Les candidats en présence étaient : M. Philippe Berger, sous-bibliothécaire de l'Institut, auxiliaire attaché aux travaux de la commission des inscriptions sémitiques, auteur d'un grand nombre de mémoires, et tout récemment, de l'*Histoire de l'écriture dans l'antiquité*; M. Eugène Müntz, conservateur de la bibliothèque et des archives de l'École des Beaux-Arts, auteur de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*, et d'autres travaux sur l'histoire de l'art.

M. Ph. Berger a été élu par 26 voix contre 8 à M. E. Müntz, sur 34 votants. — M. Paul Meyer a été élu membre de la commission de l'histoire littéraire de la France, en remplacement de M. Renan.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. le prince Georges Bibesco, correspondant de l'Académie, communique un mémoire très complet qui a pour titre : *La question des lieux saints. Les biens conventuels des couvents dédiés en Roumanie.*

— M. Bérenger lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, Charles Lucas, le créateur, en quelque sorte, de la science pénitentiaire.

— M. Aucoq lit un mémoire intitulé : *Une nouvelle école libre des sciences sociales et politiques en Belgique.* Le congrès international de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire, tenu à Paris, en 1889, sous la présidence de M. Gréard, a examiné la question de savoir quelle place doit occuper l'enseignement des sciences politiques et sociales dans le cadre de l'instruction supérieure. Dans certains pays, cet enseignement est rattaché aux facultés de droit; dans d'autres, il est rattaché, dans les facultés de philosophie, avec les lettres et l'histoire. En outre, on a constaté, dans ces derniers pays, l'existence et le succès d'écoles libres, qui donneraient plus de développement à l'étude de ces sciences.

La première en date de ces écoles libres des sciences politiques est celle que M. Boutmy a fondée en 1871 et qui a si bien réussi. Des fondations semblables existent à Florence, à Bologne, en Espagne et en Roumanie. La Belgique vient d'entrer dans cette voie. Deux écoles, d'un type différent, viennent d'être créées à Bruxelles et à Louvain. Cette dernière est modelée sur l'école libre de M. Boutmy; à sa tête sont deux professeurs de l'Université de Louvain, M. Van den Heuvel et M. Dupriez.

ACADEMIE DES BEAUX-ARTS. — *Election.* — L'Académie a procédé à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Sigolot, dans la section de peinture. M. Luc-Olivier Merson a été élu au troisième tour de scrutin par 24 voix contre 13 à M. Carolus Duran.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 décembre 1892.

Il est bien difficile de savoir si le ministère Ribot-Loubet pourra démêler l'écheveau si bien embrouillé par le ministère Loubet-Ribot. Chacun désire l'aider dans sa tâche, et peut-être cette bonne volonté générale viendra-t-elle à bout de tant de difficultés accumulées les unes sur les autres, depuis quinze jours, avec une rapidité vertigineuse. M. Bourgeois, qui passe de l'instruction publique à la justice, quitte la maison tranquille du philosophe pour le poste le plus périlleux qui soit à l'heure présente. Il faut lui en savoir gré, car ce n'est pas ici un compliment banal; c'est la pure vérité des choses que de lui dire qu'il fait acte de dévouement à la République, en acceptant la tâche d'essayer de remettre de l'ordre dans tout ce gâchis. M. Bourgeois laissera de sincères regrets dans l'Université, où il s'était acquis de vives et nombreuses sympathies et la considération de ceux qui ne partageaient point ses idées. Il avait ce qu'on peut appeler réussi dans un ordre de choses auquel il ne semblait pas expressément appelé, et il avait dû son succès à son ferme et souple esprit ouvert à tous les progrès, à l'affabilité de son caractère et à une élocution claire et facile, qui coule de source. Toutes ces qualités lui seront encore plus nécessaires dans la position scabreuse où il va se trouver entre la magistrature, la Commission d'enquête et l'opinion publique, qui n'est pas aussi entichée qu'on le croit dans le monde parlementaire de tout le brouillamini auquel elle assiste.

Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Charles Dupuy, n'a pas à faire ses preuves; il entre, lui, dans une maison qui est la sienne et où il semblait clairement appelé par les beaux rapports qu'on lui doit sur le budget de la maison en question. L'Université sera heureuse et fière de voir un de ses propres fils placé à la tête de son gouvernement; c'est un de ses plus modestes conscrits arrivé, par son mérite et ses travaux, de grade en grade, à décrocher le bâton de maréchal de France, c'est presque le sceptre qu'il faudrait dire, autant que l'on peut employer ces expressions dans la République des arts. Mais ce n'est pas toujours une condition de facilité dans le gouvernement de la maison que de lui appartenir par ses origines et par tout son caractère. On trouve les gens plus exigeants, et l'opinion prévenue demande de vous davantage; tandis qu'elle n'a que des sourires pour celui qui arrive d'ailleurs et que l'on n'attendait pas, s'il montre de la bonne volonté et un amour éclairé pour des devoirs si nouveaux.

**

Le traité franco-suisse a porté atteinte à M. Jules Roche bien injustement, et de la manière la plus capricieuse que l'on puisse imaginer. Grâce à une dextérité merveilleuse et de rare opiniâtreté, il a fait passer tout le nouveau régime de douanes que lui demandait la majorité protectionniste, et, après toute cette suite de victoires, il est laissé à la cote, parce que son projet de convention franco-suisse est infesté de l'esprit libre-échangiste; mais on lui donne pour successeur M. Siegfried, qui a la réputation d'un libre-échangiste incorrigible. C'est encore là un de ces rebus parlementaires que peuvent seuls déchiffrer ceux qui ont la passion des casse-tête chinois. Nous devons à M. Jules Roche la création du Conseil supérieur du travail et de l'Office du travail, qui vient précisément de faire paraître

les premiers résultats de ses études en une intéressante brochure signée de son directeur, M. Lax. M. Jules Roche avait dans l'acte de création de ces institutions toutes nouvelles montré une grande force d'initiative, de décision, et même une hardiesse qui ne demandait qu'un peu de temps pour s'affirmer davantage, bien que déjà elle eût inquiété quelques esprits bornés. Il avait véritablement l'inspiration politique qui convient aujourd'hui en ces matières, et il a, le premier, fait d'heureux efforts pour donner à ce département ministériel le triple caractère de ministère du commerce, de l'industrie et du travail qu'il devrait avoir. Ce n'est point là seulement une question spéciale, c'est une question de politique générale, l'une des plus graves et de la plus haute portée que l'on puisse aborder aujourd'hui. S'y être adonné avec une large compréhension des besoins de ce temps et avec un esprit vraiment philosophique est un mérite nullement vulgaire; M. Jules Roche est un des hommes très rares qui laissent où ils ont passé la trace de leur originalité et de leurs facultés d'exécution, et aussi le regret qu'ils n'aient pas eu les moyens et le temps d'exécuter tout ce qu'ils avaient conçu. Il fut toujours au-dessus de sa tâche plutôt qu'au-dessous, et c'est un abus que l'on fait assez généralement payer à ceux qui en sont coupables.

**

La constitution du ministère Ribot, malgré l'autorité particulière de son président, qui paraît convenir très bien à la situation actuelle, n'a point d'ailleurs écarté les difficultés auxquelles nous avons affaire; elles subsistent tout entières, et si épineuses qu'on ne sait par où les saisir. La proposition Pouzquery de Boissier, que la Chambre a renvoyée d'urgence à l'examen de ses bureaux, est fort loin de réunir l'assentiment unanime dans la Commission d'enquête elle-même. Cette commission paraît fort préoccupée de ses responsabilités et indécise de son mandat. Elle hésite à accepter pour elle-même les pouvoirs judiciaires qu'on veut lui confier. Mais l'enchaînement des choses politiques est tel qu'il devient presque impossible de s'en tirer quand une fois on y est pris, et les faits semblent avoir en eux-mêmes une force organique par laquelle ils marchent et se développent naturellement, lorsqu'ils ont été posés par le hasard ou l'imprévoyance. Une situation que les hommes ont créée, quand ils auraient très bien pu faire autrement, continue de grossir ensuite toute seule et elle ne s'arrête plus, alors que les mêmes hommes voudraient l'arrêter. Le ministère Ribot-Loubet cédera-t-il tout ce que le ministère Loubet-Ribot aurait voulu retenir? Acceptera-t-il une confusion de pouvoirs qui mettra en péril les garanties les plus élémentaires des citoyens, ou s'exposera-t-il à être renversé à son tour par le mouvement spontané de la Chambre en essayant d'y résister? Ce que nous entendons souhaiter par les esprits politiques, c'est que le cabinet trouve une sorte de transaction, un *modus vivendi* entre la Commission parlementaire et la magistrature, qui respecte les droits de l'une et de l'autre. Problème bien difficile, réellement insoluble de sa nature, si l'on s'en tenait aux principes des choses; mais il y a des accommodements avec les principes comme avec le ciel, et, en tout bien tout honneur, c'est à la politique de les découvrir.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

8 décembre 1892.

La même contradiction qui a frappé tout le monde dans le discours de l'empereur Guillaume, à l'ouverture du Reichstag, s'est retrouvée dans le long plaidoyer prononcé par M. de Caprivi en faveur du projet militaire. Ainsi que son souverain, le ministre a débuté par une profession de foi optimiste et pacifique pour conclure à la nécessité de nouveaux armements.

Mais l'abondance oratoire du chancelier, trahissant les arrière-pensées du gouvernement, a laissé voir qu'autour de l'empereur non seulement on doute de la durée de la paix, mais aussi qu'on s'habitue volontiers à la perspective d'une conflagration générale.

Si la paix est assurée, d'après M. de Caprivi, c'est parce que la Triple alliance est maîtresse de la situation; et, tant qu'elle conservera sa supériorité militaire, les autres nations devront subir sa prépondérance politique, ce qui constitue aux yeux des Allemands, l'idéal de l'état de paix. Or les adversaires de cette prépondérance politique grandissent à l'Orient et de l'autre côté des Vosges; la concurrence militaire franco-russe prend des proportions inquiétantes. Il ne suffit donc pas d'avoir confiance en soi pour être fort, il faut savoir aussi, le moment venu, s'effrayer soi-même pour s'exciter à de nouvelles dépenses d'énergie.

C'est en s'inspirant de ces principes opposés que le chancelier allemand a manqué absolument de mesure et de prudence devant le Reichstag, prenant une attitude tantôt provocante et tantôt épouvantée, envisageant avec une jactance imperturbable l'éventualité d'une nouvelle invasion de la France, puis produisant les plus plates réverences à la personne du Tsar; enfin poussant un véritable cri d'alarme sur l'impossibilité pour l'Allemagne de résister avec ses propres forces à une double attaque de ses puissants voisins.

On le voit, le jeu du gouvernement c'est d'affirmer la supériorité des forces alliées quand il s'agit de défier l'Europe, et de passer les alliés sous silence, quand il s'agit d'obtenir cent mille soldats de plus. Cet artifice grossier équivaut à un aveu. Ce que l'empereur désire en réalité, c'est avoir beaucoup plus de soldats qu'il ne lui en faut pour la simple défensive.

Le Reichstag ne paraît guère disposé à souscrire aux exigences du parti militaire, si l'on en juge par les débats qui s'y déroulent en ce moment. Les orateurs des groupes progressiste, démocrate et socialiste ont démontré, par des arguments accablants, le caractère belliqueux de la recrudescence de militarisme qu'on veut imposer à l'Allemagne. A vrai dire, c'est du centre que dépend le sort du projet. Mais ce groupe semble décidé à se renfermer dans une mystérieuse réserve jusqu'au moment décisif.

La crise ministérielle de Budapest à peine terminée, Vienne a été prise à son tour de convulsions parlementaires. La gauche allemande vient de passer à l'opposition après avoir constaté que le comte Taaffe ne reconnaissait pas la tutelle exclusive qu'elle prétend s'arroger et qui semblait lui avoir été garantie par la retraite du baron Prazak d'une part, et de l'autre par l'admission du comte Kuenbourg dans les conseils du gouvernement.

C'est une question du prince de Schwarzenberg, au cours de la discussion du budget, qui a ouvert la crise. Le prince bohème demandait si la nomination du successeur du baron Prazak, comme ministre représentant de la nationalité tchèque, se ferait longtemps attendre? Le comte Taaffe ayant promis que le nouveau titulaire serait prochainement

désigné, il n'en a pas fallu davantage pour déclencher les fureurs libérales de la gauche allemande. Eh quoi! les Tchèques existent donc encore aux yeux du gouvernement? Les cinq millions de sujets slaves qui peuplent la Bohême et la Moravie ne sont donc pas exclus de toute apparence de participation au règlement des affaires de la monarchie? Mais alors, la nomination du comte Kuenbourg n'était pas une victoire pangermaniste? — Les Allemands consternés d'une trahison aussi noire ont repoussé le crédit des fonds secrets, unis pour la circonstance avec leurs adversaires les Jeunes-Tchèques.

Le vote de défiance aurait dû, en bonne logique parlementaire, entraîner la démission du cabinet. Mais le comte Taaffe est au-dessus de ces préjugés; il s'est mis à la recherche d'une nouvelle combinaison de forces pour retrouver son équilibre. Si trop grande était la difficulté, il ferait la dissolution.

Le sens de cette crise, c'est que les actions du fédéralisme autrichien sont en hausse. Le pangermanisme subit un recul à Vienne, et l'habile intransigeance des Jeunes-Tchèques, si rageusement critiquée par les germanophiles de tous les pays, commence à porter ses fruits.

La comédie jouée par l'Angleterre au sujet de l'Ouganda touche au dénouement. Il fallait au cabinet Gladstone un délai moral pour en arriver à renier les opinions que ses principaux membres professaient sur cette question quand ils étaient encore dans l'opposition. L'évolution a été opérée avec un machiavélisme si rudimentaire, que personne n'en a été dupe. Au lendemain de la décision ministérielle acceptant l'évacuation de l'Ouganda par la compagnie de l'*Est-Africain*, le cabinet laissait d'abord planer le doute sur ses intentions; après quoi, il favorisait sous main la création d'un mouvement d'opinion presque unanime contre l'abandon de l'Ouganda. Histoire, philanthropie, religion, chauvinisme, commerce, toutes les passions, tous les intérêts et tous les préjugés ont été ameutés savamment. Devant cette coalition formidable, le cabinet libéral ne pouvait songer à la résistance. Il avait la main forcée, le tour était joué. Le *Foreign Office* a donc pu annoncer officiellement l'envoi d'un commissaire impérial dans l'Ouganda, dès l'expiration du délai de trois mois accordé à l'*Est-Africain* pour l'évacuation. M. Gladstone n'a plus qu'à faire voter par le Parlement, le crédit annuel de 5 millions nécessaire pour organiser l'administration de la nouvelle colonie britannique.

Une justice à rendre à ce gouvernement, c'est qu'il accepte loyalement toutes les conséquences de sa détermination. Il a fait savoir qu'il assumait la responsabilité des fantaisies sanguinaires du capitaine Lugard, et que les Français lésés dans les derniers troubles de l'Ouganda recevraient des indemnités.

La direction de la politique espagnole paraît être sur le point d'échapper au parti conservateur devenu impopulaire et miné par ses dissensions intestines. A la suite de révélations scandaleuses qui ont nécessité le remplacement de la municipalité madrilène, de graves dissentiments ont éclaté dans le cabinet Canovas et se sont répercutés dans la majorité gouvernementale. M. Villaverde, ministre de l'intérieur, voulait une enquête et des poursuites; il a dû se retirer devant les résistances de M. Canovas. Mais un groupe considérable de députés conservateurs approuve son attitude.

La situation est critique pour M. Canovas. Les Cortès viennent de se réunir et les libéraux s'évertuent à tirer parti de ces difficultés.

G. BLACHON.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, de M. N. Bouillet, 30^e édition. (Gr. in-8°. Hachette.)

Le *Dictionnaire* de M. Bouillet, le premier dans son genre qui ait été publié en France et dont la vogue méritée n'a pu être entamée par les nombreuses imitations qu'il a provoquées, compte aujourd'hui un demi-siècle d'existence. Depuis qu'il a été rédigé, toute sorte d'événements et de progrès ont renouvelé la face du monde moderne; des contrées du globe inconnues alors ont été explorées, des régions désertes se sont peuplées et transformées instantanément; le développement des voies de communication et la prodigieuse extension des chemins de fer ont changé du tout au tout la situation industrielle et commerciale des nations civilisées. D'autre part, les sciences historiques et géographiques, l'archéologie et l'érudition ont singulièrement gagné en étendue et en précision. Il en résulte que, pour tenir le *Dictionnaire* de Bouillet au courant du mouvement contemporain, auteurs et éditeurs se sont vu obligés de reviser et de remanier à plusieurs reprises le texte primitif de l'ouvrage. Ce travail avait été fait une première fois par M. Bouillet lui-même; vingt ans plus tard, un de ses parents, feu M. Chassang, inspecteur général de l'instruction publique, avait assumé cette tâche longue et difficile. Mais, en dépit de la conscience et de la précision avec laquelle il l'avait remplie, son œuvre, depuis quelque temps, était jugée insuffisante, et il devenait nécessaire de la revoir et de la compléter encore.

Cette fois, les éditeurs ont pris une résolution décisive, celle de refondre complètement le *Dictionnaire*, et non de se borner à des additions et à des corrections plus ou moins importantes, et, au lieu de confier à une seule personne l'exécution de ce grand travail, ils en ont chargé un groupe de professeurs de lycées et de Facultés, de savants, de géographes et d'économistes, sous la direction de M. Gourraigne, professeur d'histoire au lycée Jeanson de Sully. Grâce à cette façon de procéder, il a été possible de composer un dictionnaire entièrement nouveau, pour la forme et pour le fond, qui, dans le domaine des faits aussi bien que dans celui des idées, se trouve rigoureusement au courant de l'état du monde moderne et des progrès des sciences et de la pensée humaine. L'histoire des anciens peuples de l'Orient, de la Grèce, de Rome et du moyen âge, telle qu'elle est aujourd'hui connue, a trouvé place dans les articles qui s'y référaient; la biographie des écrivains, savants, artistes et hommes célèbres, a été refaite d'après les travaux les plus récents; la géographie a reçu une notable extension, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue politique et social, et la bibliographie a été traitée avec une extrême précision. L'œuvre primitive de Bouillet, qui paraissait trop arriérée maintenant, ne subsiste donc plus que dans ses lignes essentielles, c'est-à-dire le respect absolu de toutes les croyances, l'impartialité dans les jugements et le souci exclusif de la vérité.

La publication du *Dictionnaire* de Bouillet sous une forme toute nouvelle devait, on le conçoit, causer quelque émoi aux possesseurs des anciennes éditions, qui se trouvaient en quelque sorte contraints de renoncer à les utiliser désormais. La librairie Hachette, à l'aide d'une combinaison très ingénieuse, qui n'avait pas encore été expérimentée en librairie et qui sera, sans doute, accueillie avec faveur, leur a offert un dédommagement. Elle a proposé de reprendre, au prix de 5 francs, l'exemplaire des anciennes éditions à tout acheteur de l'édition actuelle. Comme cet échange peut être fait chez tous les libraires, les acquéreurs pourront bé-

néficier de la faveur qui leur est accordée sans aucun préjudice de la remise qui leur est consentie d'ordinaire. Ils feront, par suite, l'acquisition de la 30^e édition du *Dictionnaire* de M. Bouillet dans des conditions de prix très modérées.

**

Les Littératures étrangères. 2^e série, Italie, Espagne, par M. Dietz. (In-12. Armand Colin.) — *La Littérature russe*, par Louis Léger. (In-12. Armand Colin.)

Nous avons déjà signalé, lors de son apparition, la première série d'études de M. Dietz sur *les Littératures étrangères*, qui était consacrée à l'Allemagne et à l'Angleterre. La seconde série, qui vient d'être publiée, traite de l'Italie et de l'Espagne. Conformément au programme qu'il a adopté, l'auteur s'est attaché à faire connaître, par un tableau d'ensemble complet et précis, les origines, l'évolution et le développement de la langue et de la littérature de ces deux pays. Il a divisé leur histoire littéraire d'après les époques caractéristiques qu'elles présentent, et qui ont été déterminées, soit par un grand événement politique ou social, soit par l'influence exceptionnelle d'un homme politique ou d'un penseur. Il a mis en lumière les écrivains et les œuvres qui les ont marquées, en nous donnant une notice biographique sur chaque auteur, une étude sur le milieu où s'est développé son talent et une revue rapide de ses ouvrages. Les jugements de M. Dietz sont appuyés par des extraits choisis avec autant de goût que de méthode pour donner une idée générale suffisamment nette et précise de toutes les productions littéraires dignes d'attention qui ont vu le jour en Italie et en Espagne. Son livre constitue, par suite, une lecture instructive et attrayante, très profitable pour le grand public et pour la jeunesse des écoles.

C'est au grand public aussi et à tous les gens instruits que s'adresse l'ouvrage analogue de M. Louis Léger sur *la Littérature russe*. Le savant professeur au Collège de France a pensé qu'après l'accueil si enthousiaste fait aux romans russes dans ces dernières années, on s'intéresserait probablement aussi aux autres œuvres littéraires de la Russie, si l'on avait les moyens de les passer facilement en revue grâce à des extraits bien choisis et convenablement traduits. L'histoire littéraire de la Russie est plus féconde, en effet, et plus remarquable qu'on ne le soupçonne généralement. Jusqu'au xvi^e siècle, la vieille Russie s'est surtout inspirée de Byzance; au xvii^e, elle commence à subir l'influence latine; avec le xviii^e, qui constitue en quelque sorte sa Renaissance, c'est la France qui lui sert de modèle, et un peu aussi l'Angleterre et l'Allemagne. Mais au xix^e siècle, après les guerres pour la défense du sol, la Russie moderne prend conscience d'elle-même, l'âme nationale s'éveille; les écrivains puisent dès lors leurs observations et leurs inspirations dans leur propre patrie; les uns étudient et peignent le peuple russe contemporain, les autres se passionnent pour son glorieux passé. Les extraits que M. Louis Léger a réunis font passer sous nos yeux les origines, les développements et les transformations de la littérature russe depuis le xi^e siècle jusqu'à nos jours. Ils constituent un tableau vivant et animé de la vie, des mœurs et des croyances de la société russe à travers les siècles, peint avec une rare originalité et sous les plus vives couleurs par les chroniqueurs, les pèlerins, les poètes épiques, lyriques ou satiriques, les pamphlétaires, les orateurs, les romanciers et les auteurs dramatiques.

Émile Raunié.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — *Histoire*. — M. le prince Georges Bibesco lit un mémoire très complet sur ce sujet : La question des Lieux-Saints. Les biens conventuels des couvents dédiés en Roumanie.

Il définit le caractère de ces couvents dès leur début, au x^v siècle, et il établit que les différentes dédiées des princes fondateurs sont en complète contradiction avec la prétention des couvents grecs d'être en droit de donner l'investiture de ces couvents. D'après les actes constitutifs, ces couvents n'étaient qu'une aide. Les moines grecs des Saints-Lieux les considèrent au contraire comme un don et s'en déclarèrent propriétaires. De là une longue lutte entre les Saints-Lieux et les princes roumains, qui finirent par offrir aux moines grecs 82 millions de piastres à titre d'aide pour compenser la sécularisation des biens conventuels. Cette offre fut repoussée, et les Chambres roumaines déclarèrent en 1867 le procès des couvents dédiés entièrement clos.

— M. Janet fait une communication sur les *Œuvres inédites de Montesquieu*, que la famille vient de publier. Si, au siècle dernier, ces œuvres n'ont pas été éditées par le fils de l'auteur, c'est que celui-ci a craint de faire connaître des travaux inachevés, que son père n'avait pas jugés en état d'être imprimés. Depuis on avait cru, avec quelque apparence de raison, que ces écrits avaient été détruits. Fort heureusement, ils n'étaient qu'égarsés. Après bien des vicissitudes, ils sont rentrés au château de la Brède, et les cinq petits-fils de Montesquieu ont pu en entreprendre la publication.

— A la séance publique annuelle, après une allocution du président, M. Picot, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les œuvres d'Edouard Charton.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Antiquités celtibériennes*. — M. Héron de Villefosse présente un vase d'argent portant une inscription celtibérienne en très beaux caractères, qui a été trouvée en Espagne, à Cazlona, l'antique Castulo. Ce vase, en forme de sein de femme, est dépourvu de tout ornement en relief; il est tout à fait uni. Il appartenait en 1618 au marquis de la Aula; il a été gravé plusieurs fois au xvii^e et au xviii^e siècle, depuis on l'avait cru perdu. La personne qui l'a présenté à l'honorable membre de l'Académie l'aurait rapporté de Santander.

Ce monument a une rare valeur, les inscriptions de cette nature étant fort rares, et les caractères de l'alphabet dit celtibérien étant surtout connus par les légendes monétaires. Ce vase, à l'époque de sa première découverte, était rempli de monnaies dont les unes étaient des monnaies consulaires des derniers temps de la république, les autres celtibériennes. Il y avait près de Castulo des mines d'argent, qui ont fourni probablement le métal de ce vase. L'inscription ne peut pas encore être expliquée. Les légendes des monnaies celtibériennes sont relativement faciles à traduire parce qu'elles contiennent surtout des noms propres et qu'il y en a de bilingues. Il n'en est pas de même des autres inscriptions celtibériennes, que personne n'est parvenu encore à expliquer.

Tatouages tunisiens. — Pendant un long séjour en Tunisie, M. le docteur Vercoûtre, médecin-major, a étudié les tatouages dont les indigènes tunisiens se couvrent les membres et la face. Il a constaté que ces tatouages, sous leur forme normale et complète, représentent une figurine humaine, vue de face, les bras étendus. Ce n'est pas autre chose que la reproduction du type humain, les bras étendus, qui, sur les monuments antiques de la Phénicie et de Carthage, représente ce que les archéologues appellent le « symbole de la trinité punique ». Il y a là, — ainsi que dans le symbole de la main ouverte, gravé sur les stèles puniques, et que les Arabes peignent encore aujourd'hui sur

les murs pour écarter le mauvais œil, — un curieux exemple de la persistance d'un type iconographique consacré par l'usage populaire.

Assyriologie. — M. Oppert, grâce aux textes juridiques découverts dans ces derniers temps, a pu fixer d'une façon très précise les époques des derniers rois de Babylone. Il s'occupe plus particulièrement de la personnalité du dernier roi d'Assyrie, qui s'appelait Sin-sar-iskun (la lune a fait le roi), et que quelques auteurs grecs notamment Sardanapal. Le vrai Sardanapal était un prince guerrier, Assurban-Aghal, qui commença à régner de mai 668 à 630 environ avant Jésus-Christ. Le Sardanapal de la légende a été confondu avec le roi Assur-Mirar, un prince fainéant, qui régna de 800 à 792 avant Jésus-Christ.

Histoire. — M. P. Viollet commence la première lecture d'un mémoire sur le sujet suivant : « Comment les femmes ont été exclues de la succession à la couronne? »

Ce principe s'est élaboré et a été définitivement fixé pendant les cent trente ou cent quarante années comprises entre la mort de Louis X et le triomphe définitif de Charles VII. L'exclusion des femmes devint une loi fondamentale de la monarchie lorsque la fille de Louis X, celle de Philippe V, le Long, eurent été privées de la succession de leur père. Ces précédents firent loi, mais on ignore généralement que l'histoire des successions litigieuses au trône de France s'ouvre par la reconnaissance indirecte du droit des femmes. C'est là un des points principaux que M. Viollet s'attache à mettre en lumière.

Le Panthéon de Rome. — On se souvient des communications faites l'année dernière par M. Geoffroy et M. Guillaume au sujet des découvertes de M. Chédanne, pensionnaire de l'Académie, à Rome. Il en résultait notamment ceci : c'est que le monument à couple qui existe actuellement n'est pas l'œuvre d'Agrippa, mais une œuvre beaucoup plus récente. La presse italienne s'est émue du bruit qui s'était fait en France autour de cette affaire et on a contesté l'importance des découvertes de M. Chédanne. Nous n'avons pas à prendre parti dans cette discussion; l'important, à notre avis, est que l'on poursuive les recherches commencées, de façon à permettre à M. Chédanne comme aux architectes italiens, qui ont entrepris le même travail, de reconstituer le monument primitif. C'est alors seulement qu'on pourra porter un jugement éclairé sur les projets de restitution.

A ce propos, M. Geoffroy écrit de Rome, le 6 décembre, que les travaux ont repris et qu'ils ont fait découvrir ces jours-ci, un peu au-dessous du portique, des constructions du temps d'Auguste. Ces constructions ont-elles un rapport avec la salle souterraine mise au jour le 29 avril dernier? Appartiennent-elles à un temple antérieur au grand édifice rond que nous voyons aujourd'hui? Ces questions et bien d'autres, dit M. Geoffroy, sont discutées à propos des fouilles du Panthéon.

— M. Geoffroy annonce en outre à l'Académie qu'on vient de trouver, au cours des travaux exécutés au mont Capitolin pour l'érection du monument de Victor-Emmanuel, une inscription en l'honneur d'une prêtresse attachée au culte de la *Dea magna Caelestis*, divinité adorée à Carthage, et à celui du *Genus loci*, du mont Tarpien. Il faut attendre la publication de ce texte pour savoir s'il nous apprendra quelque chose sur la situation précise de la fameuse roche tarpéenne.

— L'Académie déclare la vacance de la place vacante par suite du décès de M. d'Hervey de Saint-Denis. La discussion des titres des candidats aura lieu le 27 janvier.

Il y a lieu en outre à élire deux correspondants en remplacement de M. Rangabé, correspondant étranger, et de M. Castan, correspondant français.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 décembre 1892.

On a pu croire, il y a quarante-huit heures, que nous allions retomber dans la crise ministérielle et gouvernementale, d'où nous venions à peine de sortir. Pourra-t-on espérer que la prompt nomination de M. Tirard au ministère des finances, en remplacement de M. Rouvier, aura carté ces appréhensions et complété définitivement le cabinet? On ne sait plus comment l'on vit ni quelles surprises nous réserve chaque journée. Les événements semblent sortir d'une boîte que des mains mystérieuses ouvrent et ferment à leur gré. Les polémiques des journaux, les échanges de correspondances, les accusations personnelles, les réponses et les rectifications, les intrigues et les menées ominent toute la politique et tiennent le pays en suspens. Les ministres s'en vont, reviennent, donnent leur démission ou la reprennent, pour des motifs extra-parlementaires, qui n'appartiennent plus à aucun ordre de choses régulier. Tout se passe en dehors et à côté des Chambres et du gouvernement. Des personnes ayant déterré des petits papiers peuvent se réunir en conciliabule et imposer leurs combinaisons au gouvernement du pays, ou même, dépourvues de tout document, elles peuvent, à l'aide de l'organisation actuelle de la presse, de l'interview, du reportage et de la malignité naturelle à l'esprit humain, répandre les soupçons, les médisances, les calomnies, troubler toutes les relations privées et publiques et jeter dans l'opinion, dans le Parlement et dans la marche générale des affaires un désordre dont nous n'avons peut-être aucun exemple. L'exhumation du corps d'une personne morte depuis trois semaines et qui ne peut plus rien nous apprendre, a donné lieu aux scènes les plus misérables et les plus sauvages, à la publication de détails inutiles autant que cruels, et à la rivalité des curiosités morbides qui dépriment l'opinion publique et causent un mal peut-être irréparable.

Le président du Conseil, M. Ribot, avait obtenu cependant au Sénat, par la fermeté de ses déclarations, en faisant appel au patriotisme de tous, et en invoquant les intérêts supérieurs de la République, l'accueil le plus chaleureux, et l'on pouvait se dire que la situation du ministère était consolidée pour un temps indéterminé. C'est à ce moment éme que deux articles de journaux, des informations du *Figaro* sur les circonstances qui ont accompagné la mort de M. Jacques de Reinach, et une réponse de M. Clémenceau dans *la Justice*, ont paru tout remettre en question et ont mené M. Rouvier à rentrer, comme il l'a dit, dans les rangs du parti républicain, pour repousser plus librement le flot montant de calomnies sous lequel on voudrait submerger la République elle-même. Comme encore une fois il n'y avait plus de gouvernement devant la Chambre, la séance a été levée, et la discussion sur le régime des boissons renvoyée à un moment plus propice.

Les députés républicains ont résolu de se réunir et de chercher les moyens de reconstituer leur discipline et leurs cadres, de former une majorité réelle, ayant une attitude politique, ou de former des groupes qui puissent par leur accord rendre quelque vigueur à la vie parlementaire. Certes le grand mal et la cause de tous les maux qui ont subitement fondu sur nous, mais qui couvaient depuis longtemps, ont été l'absence de majorité et de tout esprit de gouvernement. C'est ainsi que tout a été livré au hasard, aux aventures, que les abus ont pu se produire impunément et que le jour où l'on a voulu les réprimer, on s'est jeté dans des aventures nouvelles, pires que toutes les pré-

cédentes. Il y a telle sorte d'abus que la monarchie avait pour politique et pour tradition permanente de ne point dévoiler, car elle savait que leur répression peut être plus dangereuse que ces abus mêmes, pour la conservation et pour la force de l'État. Il y a certaines maladies du corps social moins à craindre que les remèdes impuissants qu'on se propose d'y appliquer. La monarchie savait cette politique et elle l'a pratiquée pendant des siècles, elle avait au moins le mérite de reconnaître que son tempérament ne se prêtait point à telles opérations et qu'il est des circonstances où l'on tue le malade que l'on veut guérir. La République à la prétention de mettre tout au grand jour, de porter sans cesse le fer rouge dans toutes les plaies, d'appeler le monde entier au spectacle de ses misères que les autres cachent si soigneusement. Certes, cela est à l'honneur et à la gloire de la République; aucun autre gouvernement ne l'eût osé, nous souhaitons qu'elle réussisse dans ce traitement hardi et qu'elle mette en effet la lumière partout. Elle aura donné, si elle y réussit, l'exemple d'une conduite unique dans l'histoire. Mais il faut considérer qu'elle ouvre du même coup la porte à toutes les calomnies de ses ennemis, à toutes les exagérations, à tous les soupçons contre les plus intègres et contre les plus méritants de ses serviteurs; qu'elle prête elle-même les mains aux organisateurs de la conspiration permanente ourdie contre son existence. Conspiration qui éclate tantôt au 16 mai, tantôt au 24 mai, tantôt à l'occasion du boulangisme ou du panamisme, et qu'elle procure sans cesse à ceux qui la haïssent des sujets d'inexprimable joie. Si ce sont là les principes de la politique nouvelle, nous voulons bien les déclarer admirables et reconnaître que la République seule était capable de les appliquer, que la monarchie constitutionnelle et parlementaire n'eût pas résisté six mois à un pareil régime; mais cette politique réclame de rares vertus civiques.

Ce qui paraît aujourd'hui absolument nécessaire, c'est que l'enquête aboutisse dans le plus bref délai à des résultats qui soient clairs pour tous; que les innocents soient justifiés devant l'opinion publique, et que les coupables, s'il y en a, payent leur dette au pays. Le malheur irréparable serait de permettre que la République elle-même fût confondue avec les hommes faillibles qui la servent ou qui la desservent. Toute la tactique des anciens partis tend à établir cette confusion. Il n'est pas difficile de prévoir quelle sera la plate-forme électorale pour les adversaires de la République et en particulier pour les hommes qui n'ont le sens ni le goût des libertés parlementaires. Et nous sommes à quelques mois des élections! Déjà la campagne est commencée dans plusieurs départements. On se demande comment la Chambre actuelle, après la crise d'anarchie, de soupçons et de raucanes, où elle vient d'être précipitée, pourra se présenter devant le verdict des électeurs et si le discrédit de quelques-uns ne va pas retomber sur le plus grand nombre? Les efforts qui sont tentés en ce moment même pour constituer cette majorité de gouvernement qui pourrait rendre un peu plus de vigueur à la politique, seront-ils assez secondés par le temps et les circonstances? Une politique! Une politique! Voilà ce qu'il nous faudrait et peut-on en espérer une?

**

La presse a fait une perte irréparable en perdant M. John Lemoine, et la mort irréparable n'a ici rien de banal, car il était l'un des derniers et le plus éloquent écrivain d'un journalisme qui ne se verra plus.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

15 décembre 1892.

La crise ministérielle espagnole s'est dénouée rapidement et sans convulsions. A vrai dire, le parti conservateur était déjà condamné par l'opinion. L'avortement de sa politique financière, administrative et douanière était un fait accompli. Ses discordes intestines n'ont fait qu'accélérer l'écroulement final. M. Canovas allait donc sans illusion au-devant de l'échec parlementaire qui devait porter le coup de grâce à sa politique. Il a dû se retirer devant la dislocation de son propre parti dont il n'a pu obtenir un vote de confiance. Il était au pouvoir depuis deux ans.

Après quelques velléités en faveur d'une nouvelle combinaison conservatrice, la reine régente, respectueuse de la Constitution, a fait appel à M. Sagasta, et le pouvoir a aussitôt passé aux mains des libéraux. M. Sagasta s'était assuré déjà du concours des principales notabilités, de son groupe. C'est la cinquième fois qu'il va diriger les affaires publiques au nom du parti libéral.

Le nouveau ministère a prorogé le Parlement. La dissolution de la Chambre et les élections auront lieu dans les premiers mois de l'année prochaine.

Le retour des libéraux espagnols au pouvoir s'accomplit sous de favorables auspices. La presse et l'opinion publique leur font le meilleur accueil. M. Sagasta a su se concilier fort adroitement les bonnes grâces de M. Castelar et des républicains possibilistes, qui fondent de grandes espérances sur sa politique et sur sa promesse de rétablir l'équilibre du budget sans impôts nouveaux, sans emprunts, en réalisant les économies réclamées par son parti dans l'opposition. M. Castelar considère la nouvelle orientation de la politique espagnole comme un acheminement vers la République. Il ne refusa donc à M. Sagasta ni ses encouragements, ni ses suffrages. Quant aux républicains radicaux, moins enclins aux illusions, ils n'en sont pas moins portés assez naturellement à observer vis-à-vis du cabinet Sagasta une bienveillante neutralité.

La perspective s'ouvre donc large et brillante devant les libéraux. Mais, avec un peu d'attention, il est facile d'y découvrir quelques écueils.

Si le parti conservateur est divisé, il ne faut pas oublier que l'harmonie était loin de régner parmi les libéraux, quand ils durent, en 1890, passer la main à M. Canovas. On peut donc se demander si l'union qui s'est opérée pendant la période d'opposition subsistera pour la conservation du pouvoir, et si les divergences qui existent parmi les libéraux au sujet des transactions à consentir avec les groupes républicains n'entraveront pas l'action gouvernementale?

M. Sagasta devra aussi compter avec les déceptions inévitables des républicains de toutes nuances qui entretiennent déjà toute une série de réformes politiques et sociales, et qui exigeront naturellement, en échange de leur appui, de concessions compromettantes.

Enfin, chose étrange, tandis que le parti libéral est en majorité libre-échangiste, le gouvernement est entièrement protectionniste, à une exception près. En matière économique, le cabinet Sagasta promet d'être opportuniste; dans les négociations qui s'ouvriront avec les pays étrangers pour des traités de commerce, il s'inspirera, selon les circonstances, des nécessités variables de l'intérêt national. Reste à savoir si ses appréciations seront toujours ratifiées par son propre parti.

Nous faisons des vœux pour que M. Sagasta se tire heureusement de toutes ces difficultés. Le programme de neutralité absolue du ministre des affaires étrangères, M. Vega de Armijo, et les tendances démocratiques du cabinet tout

entier, lui créent des titres exceptionnels aux sympathies de la France.

**

Dès l'ouverture de la discussion sur le projet de réorganisation militaire qui se déroule en ce moment devant le Reichstag allemand, l'incertitude qui régnait au sujet des dispositions du centre catholique a été dissipée. On savait déjà que le Saint-Père, décidé à ne pas mettre son influence au service du militarisme allemand, avait abandonné les députés catholiques à leurs propres inspirations. On n'a pas tardé à en savoir plus long. Le centre refuse de voter le projet d'accroissement des effectifs de paix tel que l'a proposé le gouvernement. C'est le baron de Fluene qui est venu formuler à la tribune ce *non possumus* inattendu.

L'attitude du centre entrainerait l'échec inévitable du projet si elle était définitive. Mais cette opposition s'est manifestée sous une forme vaguement conditionnelle qui n'a échappé à personne. Le porte-parole du centre a laissé entendre assez clairement que ce groupe rabattrait de son intransigence moyennant un correctif essentiel à la réforme, qui serait la réduction du service à deux ans pour l'infanterie.

M. de Caprivi a bien compris cette invite; mais, à son grand déplaisir, il a dû y regarder à deux fois avant de s'engager dans la voie où on voulait l'attirer. Comment oublier que c'est précisément sur la réduction du service au-dessous de trois ans que porte l'opposition de la droite conservatrice? Le centre poursuit surtout la réduction, et la droite ne veut pas en entendre parler. Impossible de contenter l'un sans renoncer aux suffrages de l'autre.

En attendant le résultat des négociations engagées pour réduire ces résistances, le chancelier de Caprivi a jugé opportun d'agiter le spectre de la dissolution, qui paraît avoir de grandes chances de prendre avant peu toute la consistance d'une réalité. Sur ces entrefaites, un coup de théâtre est venu compliquer soudain la situation déjà si troublée de l'Empire. A la stupéfaction de l'Europe entière, le parti conservateur allemand a opéré une évolution aussi extraordinaire qu'imprévue. Dans sa récente assemblée générale, il a fait acte d'adhésion au mouvement antisémite, avec une fougue vraiment déconcertante. Le pasteur Stoecker triomphe, et, avec lui, tout un parti inavoué, puissant à la cour et même dans le pays. L'agitation antisémite, si l'on n'y met bon ordre, va se produire à ciel ouvert et recevoir une impulsion formidable.

Amené à se prononcer sur ces perturbations sociales, M. de Caprivi s'est déclaré résolu à une répression sévère. L'un des difficultés commence à peine de l'autre côté du Rhin!

**

Le Conseil national de la Confédération helvétique vient de ratifier, à l'unanimité, le projet d'arrangement commercial avec la France conclu en juillet dernier. En demandant au Conseil la ratification pure et simple de cette convention, M. Droz, chef du département des affaires étrangères, a prononcé un discours qui contient, à l'adresse du Parlement français, une mise en demeure courtoise mais catégorique. Si la France rejette « les modestes concessions dont nous voulons bien nous contenter, par esprit de paix », a dit M. Droz, le Conseil fédéral ne pourra « prolonger en aucun cas la situation actuelle ».

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est l'ensemble de nos relations avec la Suisse qui est en jeu. Cette perspective ne paraît pas intimider nos protectionnistes. Ils se font forts de prouver que les conséquences d'une rupture seraient plus fâcheuses pour la Suisse que pour la France. Au Parlement de prononcer.

LIVRES D'ÉTRENNES 1893

LIBRAIRIE BOUSSOD, VALADON ET C^o.

Souvenirs du capitaine Parquin, préface de Frédéric Masson (un volume illustré in-4°).

Le nouveau volume illustré des *Souvenirs du capitaine Parquin*, que MM. Boussod et Valadon viennent de publier, mérite, à tous les points de vue, d'être signalé à l'attention de nos lecteurs. Cet ouvrage compte assurément parmi les éditions les plus luxueuses et les plus riches qui ont été publiées; il a, du reste, été exactement calqué sur *l'Invasion*, de Ludovic Halévy, édité l'année dernière à la même librairie et qui a obtenu un si grand succès.

M. Frédéric Masson nous assure, dans une très intéressante introduction, qu'il a contrôlé, à l'aide de documents irréfutables, les *Souvenirs du capitaine Parquin*, et qu'on ne peut mettre en doute la véracité des faits avancés et l'existence des personnages qui ont accompli les actes de bravoure signalés dans l'ouvrage.

L'imagination n'est donc pour rien dans ce volume, et ces récits personnels doivent être considérés comme des matériaux de l'histoire.

Ce qui est certain, c'est le vif et réel plaisir qu'on prend à lire ces récits de guerre; cette lecture est saine et reconfortante, car on voit l'avenir moins sombre lorsque l'on suit le capitaine Parquin en Prusse, en Autriche, en Espagne, et qu'on relit les époques glorieuses où l'armée française, victorieuse, parcourait toutes les capitales de l'Europe.

Que d'actions d'éclat, que de héros retrouvons-nous dans ces pages d'histoire si simplement écrites et si pleines de cœur. L'intérêt de ces mémoires militaires ne faiblit pas un instant, car les anecdotes se succèdent jusqu'à la fin du volume, qui renferme des pages absolument attachantes.

L'auteur fait défiler sous les yeux du lecteur et sans le fatiguer toutes les campagnes de Napoléon I^{er}, depuis 1803 jusqu'en 1814, année où l'empereur, abdiquant à Fontainebleau en faveur de son fils, le roi de Rome, partit pour l'île d'Elbe.

Comme on le voit par son sujet, le volume a sa place indiquée dans toutes les bibliothèques, et il doit intéresser également les lecteurs de tous les âges.

L'illustration de ce luxueux volume n'en cède en rien au texte; les éditeurs ont choisi, pour cette partie délicate, parmi nos meilleurs artistes, les peintres militaires qui, depuis longtemps, ont fait leurs preuves. Disons que ce sont MM. Felmin Myrbach, Henri Dupray, J.-A. Walker, Lucien Sergent, Marius Roy, qui ont été chargés d'illustrer les *Souvenirs du capitaine Parquin*, et ajoutons qu'ils se sont surpassés.

Chaque page du texte est ornée d'un dessin en noir; en outre, l'illustration comprend vingt planches en couleurs, — dont quatre doubles, — et vingt-trois planches en noir — dont huit doubles. MM. Boussod et Valadon ont laissé loin derrière eux les anciens procédés pour tirer les couleurs, tou-

jours si dures à l'œil; ils sont arrivés à donner l'illusion de la peinture et de l'aquarelle. Il est juste d'apprécier les énormes difficultés qu'il faut vaincre pour arriver à ce degré de perfection, sans compter toutefois les pertes matérielles que les éditeurs doivent s'imposer. Sait-on, en effet, que, pour obtenir une planche en couleur, il est nécessaire de rejeter au moins le tiers des planches tirées! Même le brochage de ces exemplaires de luxe est des plus délicats et il ne peut être confié qu'à des artistes du métier.

L'ouvrage est imprimé avec des caractères neufs, sur du papier couché; comme on le voit, rien n'a été négligé dans cette édition.

Cette publication obtiendra un grand succès, car il y a, à côté des amateurs et des bibliophiles qui s'empareront de ce volume, un nombreux public qui attend toujours les belles éditions et qui récompense les éditeurs des efforts qu'ils ont faits pour lui plaie.

**

LIBRAIRIE LEMERRE.

Aux gens du monde qui recherchent des présents distingués de jour de l'an, en dehors des livres spéciaux pour les étrennes, nous recommanderons tout spécialement les nouveautés de la librairie Lemerre.

Cette librairie s'est formé une nombreuse clientèle, grâce au soin qu'elle a apporté à toutes ses éditions; cette année, elle ajoute à des collections choisies trois volumes de nos meilleurs auteurs. D'abord *Cosmopolis*, de Paul Bourget, l'écrivain qui a su passionner le grand public féminin.

Ce volume est édité en collaboration avec le *Figaro*. Les aquarelles et dessins de nos artistes les plus réputés, Duez, Jeanniot et M. Myrbach, ornent le texte et complètent cet ouvrage d'une typographie exquise.

Vient ensuite le volume de Gaston de Raimès, *les Soldats de France*, dans lequel nous lisons les récits très intéressants et très savants des actions accomplies par tous ceux qui, dans les armées de la Monarchie, de la République et de l'Empire, ont héroïquement servi la patrie. C'est H. Pille, le dessinateur si original, qui a illustré les pages de cet ouvrage, auquel nous prédisons le plus grand succès.

Nous avons signalé l'année dernière la mise en vente de l'édition illustrée des *Poésies* de François Coppée; cette année, la librairie Lemerre publie les *Œuvres dramatiques* complètes du même auteur. Ce beau livre in-8°, présenté avec une élégante couverture, renferme trois cents dessins originaux de M. Myrbach, qui donnent une valeur artistique incontestable à l'édition. Cette publication fait un réel honneur à la maison qui l'a entreprise.

Après ces livres exceptionnels, nous devons signaler les belles collections de la *Bibliothèque littéraire*, comprenant les classiques et tous les poètes et prosateurs célèbres du XIX^e siècle, parmi lesquels Victor Hugo, Lamartine, A. de Musset, Vigny, Leconte de Lisle, Coppée, Sully Prudhomme,

A. Daudet; les magnifiques éditions in-4° de Musset, de Coppée; l'**Anthologie**, avec portraits, des **poètes du XIX^e siècle**.

* *

LIBRAIRIE ARMAND COLIN ET C^e.

C'est en Espagne, pendant la campagne de 1809, que nous transporte l'**Otage**, le nouveau volume de Jacques Naurouze. Cet ouvrage, illustré de nombreuses compositions, est le quatrième volume des *Bardeur-Carbansane*, l'histoire d'une famille française pendant cent ans; il est cependant indépendant de cette série et complet en lui-même.

L'**Otage** est un roman historique, intéressant et bien écrit. C'est avec une grande ingéniosité que l'auteur mêle à l'action captivante, les événements historiques. A coup sûr, c'est un volume qui doit plaire aux jeunes gens trop souvent lassés par de banales lectures.

Passe-Partout et l'Affamé, de M. Guéchet, continue la série des nouveautés de la librairie Colin; c'est un de ces rares volumes qui plaît à tous les âges. Le crayon simple et original de Christophe, chargé des illustrations, lui a donné un cachet humoristique et particulier. **Passe-Partout et l'Affamé**, c'est le récit des mésaventures du Loup et des fonderies de son compère le Renard, renouvelé du vieux fabliau *Le Roman du Renard*.

Voulez-vous puiser d'utiles notions de botanique? Lisez et regardez l'Album de Leclerc du Sablon, le savant professeur de la Faculté des Sciences de Toulouse. Cet ouvrage, intitulé : **Nos fleurs, Plantes utiles et nuisibles**, est écrit avec une extrême clarté; il se compose de 350 figures en noir, 16 planches hors texte, exécutées en chromolithographie. Le tout formant un élégant volume qui enchante les yeux.

Si nous prenons la *Bibliothèque du Petit Français*, dont les volumes précédemment parus ont obtenu un si favorable accueil auprès du jeune public, nous trouvons sept titres nouveaux : **Kerbiniou le très madré**, suivi du **Voyage au pays des Saucisses de Jadis chez Aujourd'hui**, texte et illustration de l'ingénieur artiste Robida; **L'Émeraude des Incas**, par Ch. Normand, un récit d'une émotion poignante qui se déroule au Pérou; **les Lunettes bleues**, par Magbert; **le Roi de l'Ivoire**, par Martial Blanc, qui nous initie aux grandes chasses de l'Afrique centrale; **l'Ami Benoît**, par B. de Laroche, l'histoire d'un honnête ouvrier qui parvient, à force de courage et de droiture, à se disculper d'une accusation infamante; **les Prisonniers de Bou-Amama**; l'auteur, M. Martial Blanc, nous raconte les aventures émouvantes de jeunes gens capturés au cours d'une excursion sur les Hauts-Plateaux; **Jours d'épreuves**, par M^{lle} Ilameau, un petit roman intime dont l'action se déroule en Suède et en Russie.

Avant de terminer l'énumération des livres d'étrennes de la librairie Colin, mentionnons le journal des écoliers et des écolières. — **Le Petit Français**, — qui entre dans sa cinquième année avec plus de trois cent mille lecteurs; le succès est justifié par le choix très varié des lectures instructives et récréatives qui sont propres à faciliter le développement, des connaissances générales de la jeunesse. Un supplément, qui renferme de nombreuses illustrations et modèles, donne à ce journal le premier rang des journaux d'éducation et de récréation.

* *

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT

Les deux ouvrages que publie cette année la librairie Firmin-Didot sont d'une grande importance, tant par la splendeur de l'édition que par leur réelle valeur.

M. J. Grand-Carteret, cet écrivain si ingénieux, nous fait passer en revue, dans le **XIX^e Siècle** toutes les manifestations littéraires et artistiques de cette période séculaire. Par ce panorama historique, nous pourrions connaître à fond toutes les particularités de la vie privée et publique de notre pays, et distinguer les différentes périodes de transformations qui caractérisent ce siècle si beau. Les contrastes sont parfois frappants et la lecture de ce livre présentera donc un intérêt immense. On pourra, sans cesse, y puiser des renseignements et des observations sur les mœurs, les usages, les caractères même de cette nation si enviée par ses productions uniques au monde. Par ses merveilleuses gravures, ce livre sera un véritable musée et le complément obligé des ouvrages de Paul Lacroix; il sera en même temps un livre de bibliothèque et de salon, car n'omettons pas de dire qu'il peut être mis entre toutes les mains.

Encouragé par le grand succès du **Chic à cheval**, la librairie Firmin-Didot devait donner une suite à ce bel ouvrage; cette seconde série a pour titre : **Croquis de Cavalerie**; M. L. Vallet, à la fois écrivain et dessinateur de mérite, a été chargé de cette tâche. Ce volume est écrit avec la clarté et la précision qui conviennent aux choses militaires. Ayant parcouru les diverses contrées d'Europe, le crayon à la main, l'auteur en a rapporté des croquis, des photographies, des renseignements et des documents uniques sur les caractères et types particuliers des cavaliers des différentes races.

Ce livre technique est cependant d'une lecture facile, car l'auteur, laissant courir sa plume, toujours vive et légère, conduit sa causerie avec un abandon absolu. Il produit ses renseignements au fur et à mesure qu'ils sont nécessaires et il permet ainsi au lecteur de priser à son gré les intéressantes pages du volume, sans le fatiguer, ainsi qu'il arrive souvent avec des études trop sévèrement documentées.

On est guidé par des dessins exacts et spirituels et on suit, sous l'empire du charme, les critiques consciencieuses et sincères que M. Vallet fait sans arrière-pensée.

La librairie Didot présente encore au public quelques livres pleins d'humour : **Potaches et Bachots**, par Alexis Lemaître; **Gaucher Myrman**, par Gheusi et Lavigne.

Le premier de ces volumes est conçu sur un plan très varié; les familles y trouveront un utile enseignement sur la vie de collège, la préparation aux examens, en même temps qu'une lecture agréable. Le second volume offre le récit des aventures d'un écolier au moyen âge, qui réside successivement à Salamanque, à Toulouse et à Paris.

André Silva.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

22 décembre 1892.

Il y aura tout à l'heure cinq semaines que nous nous débattons dans cette affreuse crise, dont nul ne peut prévoir la fin et les conséquences ; chaque jour la tempête a paru augmenter de fureur, et elle roule les hommes et les choses indistinctement dans son tourbillon, députés, sénateurs, ministres présents et passés, modérés ou radicaux, de droite ou de gauche ; c'est tout un régime, lois, institutions, Constitution, qui est comme déraciné, pareil à un grand arbre, avec ses branches et son feuillage, tournoyant dans une trombe au milieu de la grêle et des éclairs. On n'a pas une minute perdu confiance dans la stabilité de la République, elle est le sol lui-même. Il ne paraît pas au pouvoir d'homme vivant d'imaginer ce que l'on pourrait mettre aujourd'hui à sa place ; quelles autres formes de gouvernement on pourrait offrir à cette grande démocratie, tourmentée de tant de besoins févreaux, d'aspirations vers l'idéale justice, de sentiments nobles et généreux, mêlés à d'autres qui sont bas et misérables. Mais, cette république, telle qu'on s'était habitué à la posséder, va éprouver des modifications profondes ; nul ne peut penser le contraire, s'il a quelquefois réfléchi sur les mouvements de la politique. La crise parlementaire et gouvernementale aura bien un fin, la lumière sera faite, la justice rendra ses arrêts, l'affaire de Panama sera liquidée, comme on dit, et l'on ne se la rapellera que comme un mauvais rêve. Mais la situation générale aura été changée ; les forces respectives des partis, l'équilibre des pouvoirs ne seront plus ce qu'ils étaient avant cette crise ; nous serons entrés dans des voies nouvelles, dont personne ne se vanterait de connaître aujourd'hui la direction.

Dix hommes, dont neuf sont considérables par les longs services rendus, par les hautes magistratures qu'ils ont occupées, ont été retranchés en quelque sorte du sein du parlement pour être livrés à la justice du pays. Nous avons la ferme confiance qu'ils sauront défendre leur honneur, justifier leur actes, qu'ils seront victorieux de cette terrible épreuve. Mais après cette « fournée », comme nous l'entendons dire par une réminiscence du plus mauvais et du plus atroce langage, on attend la « fournée » suivante. Ils seront acquittés, ils démontreront leur désintéressement, la droiture de leurs intentions, la pureté de leur patriotisme ? Oui, nous n'en doutons pas. Mais le procès fini, condamnés ou acquittés, comment rentreront-ils dans le parlement ? Dans quel état ? Et lorsque la foudre est ainsi tombée à droite, à gauche, au centre, lorsque de telles trouées ont été pratiquées dans un parlement, croit-on que la Chambre, que le Sénat lui-même se retrouveront ensuite tels que nous les avons connus et que le pays les voyait ? Tous les rapports des choses, tout le visage de la situation sera différent. Nous serons dans un autre pays et dans une autre république. Laquelle ?

Or, pour opérer de tels changements, la Chambre n'a pas même réfléchi pendant une minute, en proie aux impressions douloureuses dont elle est étreinte. Au début de la séance, M. le Président de la Chambre des députés est saisi d'une demande vaguement formulée du Procureur général, en vue d'obtenir la suspension du privilège parlementaire. Les représentants du peuple ainsi visés n'ont pas été avertis, ils ne sont pas entendus. M. Jules Roche a été prié par ses collègues d'hier, par ses successeurs d'aujourd'hui, de se préparer à soutenir la discussion du traité franco-suisse,

auquel il a consacré les dernières semaines de son laborieux et infatigable ministère. Il est dans son humble appartement de la rue de Moscou à étudier, à travailler cette question si importante et si controversée pour laquelle on lui a demandé son concours. Pendant ce temps-là, on le décrète d'accusation et, littéralement, on le met hors la loi parlementaire. M. le Président de la Chambre donne connaissance de la demande du procureur général ; aussitôt la Chambre décide de se réunir dans ses bureaux, aussitôt la Commission est nommée, aussitôt elle fait son rapport, à peine écrit, pas imprimé, pas distribué, pas lu par ceux qui vont avoir à rendre un vote irréparable. C'est avec cette fureur vertigineuse que les choses ont marché. Sans même se donner le temps de reprendre haleine, la Chambre a livré cinq de ses membres, en prenant bien soin d'ajouter que ni la demande du procureur général ni sa propre décision ne « préjugait les faits produits ». Mais qui ne comprend, au contraire, que le préjugé devient considérable ; après un tel vote, enlevé ainsi comme d'enthousiasme, et que ce préjugé a été accru de tout l'effet de cette impétueuse procédure ?

Le vote de la Chambre commande le vote du Sénat, cela va sans dire, et le Sénat n'est plus libre, il doit marcher aussi. On pourrait cependant imaginer par hypothèse que le Sénat refuse ce que la Chambre a accordé, qu'il demande au procureur général une formule plus nette, et alors qu'elle serait donc cette étrange et abominable situation ? Au moins le Sénat a-t-il pris le temps de la réflexion ; son règlement l'y oblige et sa prudence sans doute suppléerait à son règlement s'il n'existait pas. La demande du procureur général a été déposée dans une séance, le rapport a été lu à la séance suivante, puis imprimé et distribué ; la discussion viendra ensuite, peut-être au moment où nous écrivons ces lignes. Ce respect des formes et des convenances est ici, plus que partout ailleurs, une garantie indispensable et sacrée ; nous demandons dès aujourd'hui que la Chambre modifie son règlement dans ce sens, car elle a besoin de ces précautions plus encore que le Sénat lui-même.

* *

Le terrible dialogue de M. Clémenceau et de M. Déroulède, ce duel de tribune, plus tragique que tous les autres, quels qu'ils puissent être, qu'en dire aussi ? Cet épisode ne faisait point partie du drame, il était à côté ; il a un moment presque effacé tout le reste. On a osé venir à la tribune française accuser un représentant du peuple d'avoir trahi sa patrie, de l'avoir vendue à l'étranger ? Cette année 1893, dans laquelle nous allons entrer, apparaît ainsi dans de sombres et sanglantes lueurs, ce chiffre fatidique reprend sa physionomie meurtrière.

« De quoi demain sera-t-il fait ? » dit le poète. Certes oui, le pays a passionnément soif de justice, et nous la voulons entière, complète, pour tous, si l'entière et impartiale justice peut être jamais de ce monde. Mais avoir décliné tout cela, sans mesure, sans précaution, sans savoir où l'on entraînerait le pays, la responsabilité est immense et, il faut en convenir, beaucoup y ont part ; elle sera peut-être, ainsi divisée, moins lourde sur les épaules.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

22 décembre 1892.

La question d'Égypte vient de reparaître sur l'eau. Quelques novellistes zélés ont fait courir le bruit que le cabinet Gladstone serait disposé à promettre l'évacuation de l'Égypte « à échéance raisonnable et sans garanties franches et justes. » Il n'est pas besoin de fixer longtemps cette vision pour qu'elle se réduise aux *bâtons flottants sur l'onde* dont parle le fabuliste, c'est-à-dire à quelques formalités de notre ambassadeur à Londres, destinées à interrompre la prescription des engagements britanniques.

Pourtant, il n'en a pas fallu davantage pour alarmer la presse anglaise. Comme en vertu d'une loi mécanique, le spectre du madhisme est venu subitement hanter les colonnes des journaux d'outre-Manche. Les vigies infatigables du Royaume-Uni ont signalé, avec des cris perçants, sur le rivage de la mer Rouge, le fantôme d'Osman Digma, le principal lieutenant du Madhi, à la tête d'un fantôme d'armée, laquelle serait l'avant-garde d'une fantastique insurrection de tout l'Islam africain!

Tout compte fait, il s'agit d'une bande de deux ou trois cents maraudeurs soudanais qui sont venus, avec un merveilleux à-propos, se faire disperser, non loin de Sonakim, par des troupes égyptiennes. Toutes les fois que les puissances européennes font mine de rappeler leurs droits respectifs dans la question égyptienne, John Bull joue la même comédie : il nous montre la vallée du Nil menacée des plus effroyables calamités et préservée uniquement par la présence providentielle des soldats de la reine. L'Europe sourit avec dédain, mais finit toujours par céder pour passer à d'autres préoccupations.

En vérité, plus la France laisse le temps s'écouler, plus le parti pris de se maintenir illégalement en Égypte prend chez les Anglais la force d'une tradition gouvernementale et d'un véritable dogme national. Le public britannique ne veut voir que l'importance stratégique de l'Égypte, qui vend l'Angleterre maîtresse de la mer Rouge, complète ainsi sa domination dans la Méditerranée, et lui permet d'annihiler l'influence française, tout en tenant en échec l'expansion naturelle et légitime de la Russie. Il entend garder la vallée du Nil pour la même raison qu'il nous interdit de fortifier Bizerte. Quant aux antécédents des libéraux actuellement au pouvoir, quant aux engagements formels de la diplomatie britannique, ce serait pur enfantillage que de bâtir sur ce sable mouvant. Libéraux ou conservateurs, les ministères anglais sont solidaires, non seulement pour défendre les droits et les intérêts de leur patrie, mais aussi pour la continuation indéfinie de son plan de domination universelle. Les tempéraments des ministres sont différents : les libéraux ont recours à des expédients machiavéliques pour en arriver aux conclusions adoptées brutalement par les conservateurs, comme on vient de le constater pour l'affaire de l'Ouganda ; mais, en face de l'étranger, qu'il s'agit éternellement de duper, l'intention et le programme restent immuables.

Il est donc probable que les Anglais se maintiendront en Égypte tant que la Turquie, la France et la Russie se résigneront devant une mauvaise foi que la complaisance sournoise de la Triple alliance est loin de décourager. Cependant les personnes bien renseignées sur la situation de l'Égypte prétendent que la domination des Anglais pourrait bien être menacée, dans ce pays, par un péril dont ils ne semblent pas encore s'être inquiétés. Le khédivé actuel, Abbas-Pacha, malgré sa jeunesse, se ferait déjà remarquer par son zèle patriotique, par la maturité de son esprit,

par l'indépendance de son caractère, enfin, par toutes les aptitudes d'un prince destiné à jouer un grand rôle. Le jour où un prince aussi énergique se mettrait en devoir de rendre l'Égypte aux Égyptiens, il faut espérer que l'Angleterre ne trouverait plus un seul allié dans l'Europe entière.

**

La situation est devenue très nette, en Autriche. Le vote de deux douzièmes provisoires demandés par le gouvernement a fourni aux centralistes teutons l'occasion d'adresser une déclaration de guerre définitive au ministère Taaffe. M. de Plener est venu exposer à la tribune les doléances de son parti contre la félonie d'un cabinet qui se refuse à gouverner au profit exclusif de la minorité allemande. N'ayant pu exercer la dictature qu'il croyait déjà tenir, le parti allemand se considère comme trahi et reprend sa liberté d'action. Il restera sur la défensive. Toutefois, il va sans dire que cette opposition peut comporter certains accommodements, par exemple quand le gouvernement aura besoin d'un coup de main pour quelque mesure tendant à la germanisation de la Bohême slave. Pour cette besogne *libérale* qui consiste à étrangler toute une nationalité, on peut toujours compter sur les suffrages de la gauche allemande.

Le comte Taaffe va profiter des vacances parlementaires de Noël pour essayer de condenser les éléments d'une majorité stable. Les agences d'informations à court de nouvelles ont mis en circulation quelques conjectures sur les diverses combinaisons qui auraient des chances d'être adoptées. On a montré le comte Taaffe réduit à tendre la main aux Jeunes-Tchèques, éventualité qui fait dresser les cheveux sur les crânes doctrinaires; on a parlé aussi d'une alliance possible entre Tchèques et centralistes allemands. Tous ces bruits ne méritent pas grand crédit.

Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le comte Taaffe finira par ramener la gauche allemande dans le giron ministériel, ainsi qu'il semble le désirer. Les Tchèques s'y attendent et n'en sont pas autrement inquiets. Ils comprennent qu'ils devront subir encore un ministère Plener avant de voir leur jour arriver, c'est-à-dire avant que la Cour ait enfin la vision nette de cette vérité que la gauche allemande n'est pas autrichienne au fond du cœur, et que le salut de la monarchie repose sur le loyalisme des nationalités réfractaires au dangerisme.

**

Stambouloff vient de faire un nouveau coup d'éclat dont l'inopportunité a tout d'abord indisposé vivement ses protecteurs diplomatiques. Aujourd'hui, le succès de l'aventure et le silence de la Russie ont dissipé ces alarmes. Le dictateur bulgare a fait voter par le Sobranié la révision de quelques articles de la Constitution. Cette révision restreint les libertés publiques en diminuant des deux tiers le nombre des représentants du peuple; en outre, elle délie le prince de l'obligation de faire baptiser ses enfants dans la religion orthodoxe. D'après les déclarations de Stambouloff, l'intérêt de la dynastie exige que le prince se marie, et, pour faciliter certaines combinaisons matrimoniales encore mystérieuses, il est indispensable que le prince et ses héritiers éventuels puissent appartenir à une autre religion que leurs sujets.

Le Sobranié, terrorisé par le dictateur, lui a sacrifié les traditions et les intérêts de l'orthodoxie bulgare. Quant au gouvernement russe, il n'a pas encore manifesté ses sentiments au sujet de cette nouvelle provocation; mais il serait prématuré de prendre sa patience pour de la résignation.

G. BLACHON.

LIVRES D'ÉTRENNES 1893

LIBRAIRIE A. MAME ET FILS.

M. Mame, qui sans cesse cherche à satisfaire le goût du public, ne pouvait manquer d'avoir son attention sollicitée par le quatrième anniversaire de Christophe Colomb.

La vie et les aventures de l'illustre explorateur donnaient l'idée d'un beau livre à écrire, et cette grande tâche fut confiée à M^{re} Ricard, écrivain qui a conquis un rang si distingué dans la presse catholique par ses études sur l'école de Lamennais.

Dès les premières lignes de ce récit animé et rapide, on reconnaît le talent de l'auteur : le style est alerte, et c'est avec un grand charme et un intérêt sans cesse croissant que l'on suit les péripéties de l'existence dramatique, surhumaine du héros. Christophe Colomb nous apparaît au travers de ses aventures grandioses comme un être surnaturel, comme un saint, et si l'Église le place un jour sur ses autels, l'ouvrage de M^{re} Ricard y aura concouru.

Après les travaux et les doctes recherches du comte Rossely de Largues sur Colomb, la tâche était difficile. Tout avait été dit sur ce grand homme, dont les nations se disputent la paternité. Cependant *nilhil novi sub sole*, et une même idée, un même sujet engendrent plusieurs chefs-d'œuvre. Tout dépend de la façon de les envisager et de les traiter. Dans l'œuvre de M^{re} Ricard, le charme de la narration dissimule la polémique entre les adversaires de l'idée religieuse et les détracteurs de celui qui nous a révélé le nouveau monde, et cette polémique ressort néanmoins éclatante et comme une des plus belles plaidoiries connues.

Cet ouvrage, merveilleusement illustré par M. Baldo, vient d'être l'objet de la part de la reine régente d'Espagne d'une lettre de félicitations faisant autant d'honneur à l'auteur qu'à l'éditeur.

Délaissée et le **Testament du duc Job**, les deux nouveaux romans illustrés de M. Méaulle continuent avec intérêt cette charmante série qui est tant de succès avec **Perdus dans la grande ville** et l'**Homme aux yeux de verre**.

Nous y retrouvons les qualités de ce romancier aimé de la jeunesse : une merveilleuse fiction, des digressions instructives s'entremêlant adroitement avec une analyse si simple et une étude sincère et parfois réaliste des caractères.

Délaissée, à la fois idylle et drame, est l'histoire d'une petite fille laissée par ses parents à sa nourrice, et qui grandit à la campagne à côté de son frère de lait. Nous retrouvons ensuite la délaissée, devenue jeune fille, à Paris comme ouvrière ; son ami d'enfance l'y a suivie et, après mille péripéties, il l'épouse.

Le **Testament du duc Job** nous montre un jeune homme désœuvré, fils d'un banquier à la veille d'être ruiné. La fortune lui apparaît sous forme d'un héritage, à la condition d'habiter trois ans la campagne.

Voulant faire le bonheur de sa sœur qui ne peut se marier à cause de sa pauvreté, il se dévoue, et le travail régénère ce dévoyé. Cette cure morale donne à ce livre une haute portée, évidemment très appréciable pour la jeunesse.

* *

LIBRAIRIE OLLENDORFF.

C'est une excellente pensée d'avoir créé une *Collection de luxe des succès du roman moderne*, et la librairie Ollendorff, qui en a pris l'initiative, obtient avec ces magnifiques volumes un très grand succès.

Lorsqu'une œuvre, par son retentissement, par les suffrages unanimes qu'elle a recueillis, est devenue pour ainsi dire classique, chacun aime à l'avoir bien parée, sous un vêtement élégant et luxueux, afin de la mettre sur le meilleur rayon de sa bibliothèque. Nous sommes donc heureux d'annoncer à nos lecteurs que la maison Ollendorff a édité, dans les **Batailles de la vie** de Georges Ohnet, les deux universels succès de cet auteur : **Serge Panine**, grand in-8°, avec dix eaux-fortes de A. Lalauze, et le **Maitre de Forges**, avec dix eaux-fortes de Paul Avril. Dans la même collection, nous recommandons aussi le **Fils de Coralie**, le beau roman d'Albert Delpit, avec six eaux-fortes de Los Rios.

Ces livres sont mis en vente et constituent des étrennes précieuses et recherchées. Puisque nous parlons de cadeaux d'étrennes, nous ne pouvons pas passer sous silence la *Bibliothèque pour les jeunes filles* que publie la maison Ollendorff, et dans laquelle M^{me} Carotte, née Bouvet, réunira les Mémoires les plus intéressants des femmes françaises aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. — Ont déjà paru les Mémoires de M^{lle} de Montpensier, de M^{me} Campan, de M^{me} de Staal-Delaunay, de la duchesse d'Abrantès. — Ce sont de coquets volumes à 3 fr. 50, d'une valeur inestimable, si l'on songe combien est difficile le choix d'une lecture pour les jeunes filles.

* *

LIBRAIRIE G. BOUDET.

L'éditeur Boudet, qui se spécialise avec les publications artistiques, publie cette année, avec des illustrations de Kauffmann, un ouvrage de valeur : les **Contes d'un buveur de bière**, par Charles Deulin.

Le meilleur éloge que nous puissions adresser à ce conteur spirituel, c'est de reproduire le passage suivant d'une lettre que lui écrivait Sainte-Beuve, lors de la publication d'un de ses ouvrages :

« J'aurais dû vous remercier depuis longtemps, monsieur, pour l'intéressant volume de contes flamands, — intéressant, en effet, par le fond, par le bon sens vivant et le drame familial qui s'y joue à chaque page. Vous avez parfaitement fait de mettre du vôtre dans ces légendes et récits popu-

laire; à moins qu'on ne veuille recueillir de simples racines pour la science pure et pour l'histoire des origines, c'est ainsi qu'il convient de faire, afin de courir de main en main et d'être lu. Ces ébauches primitives ne peuvent que gagner à un coup de ponce habile donné par un ami et par un pays. »

* *

LIBRAIRIES DIVERSES.

La librairie *Leccène, Uudin et C^e* publie deux superbes nouveautés : les **Voleurs de locomotives**, par Fernand Hue, et le **Coq rouge**, par Constant Améro.

Une intrigue corsée, greffée sur l'un des épisodes les plus curieux de la guerre de Sécession d'Amérique, tel est le thème que M. Fernand Hue a choisi pour son volume qu'il intitule : les **Voleurs de locomotives**. Ce titre fantaisiste convient admirablement à ce grand roman historique et d'aventures, dans lequel nous retrouvons des personnages qui ont existé. Ces personnages sont mêlés aux scènes les plus tragiques et les plus émouvantes; de là le grand intérêt qui se dégage du récit, qui est admirablement orné des compositions de Georges Roux, un artiste d'un talent fin et délicat.

Le **Coq rouge** de M. Constant Améro nous entraîne en Russie; l'auteur, avec sa verve et son talent habituels, captive l'attention du lecteur par le récit mouvementé des aventures de deux enfants. Ce livre, qui apprend à connaître le pays dans lequel se déroule l'action, témoigne d'une connaissance approfondie des usages, mœurs et coutumes de la Russie.

* *

La *Librairie d'éducation de la jeunesse* (Charavay, Mantoux et Martin, éditeurs) nous offre un choix de belles nouveautés. On se rappelle le grand et légitime succès qu'a obtenu l'**Histoire d'un bonnet à poil** publié par cette maison.

Cette année le public accueillera le même succès les **Héroïnes du travail**, par Gaston Bonnefont, un roman moral richement illustré par P. Dutriac; **Mademoiselle Volonté** (série de la **Lutte pour le devoir**), texte et dessins de Fernand Calmettes. — Cet ouvrage est orné de 40 compositions tirées en bistre et en deux tons; l'**Héritage de Marie Noël**, par Louis Mainard, avec 60 compositions de A. Leroux; à **Travers les Tropiques**, par lady Brassey, traduction de Gaston Bonnefont; ces récits de voyage sont ornés de nombreuses compositions prises d'après nature, ce qui donne un intérêt tout particulier à l'ouvrage; pour terminer cette énumération. Citons le volume de Jacques Lermont, les **Cinq nièces de l'Oncle Barbe-Bleue**, illustré par Mas.

Cette collection de nouveautés sera certainement lue et appréciée par toute la jeunesse.

* *

La *Nouvelle librairie de la jeunesse* (Louis Westhauser, éditeur) se consacre surtout aux livres d'enfants. C'est à cette maison que nous devons ces collections de livres d'images, magnifiquement illustrés, ces albums en couleurs qui enchantent et ravissent les premières années de l'enfance.

Pour 1893, la belle *Série blanche* s'enrichit d'un nouveau volume, les **Contes de la fée Carabosse**, par Ernest d'Hervilly qui a obtenu de si justes récompenses de l'Ac-

démie et de la Société d'encouragement, ou bien comme auteur de **Autour du foyer**, volume de cette même série.

M^{me} Marie de Bosguérard, avec son album **Pour nos amours d'enfants** (série *Babioles*), est assurée de l'accueil sympathique que lui fera le très jeune public auquel elle s'adresse.

Nous remarquons dans la *Nouvelle série enfantine*, un très joli album nouveau, **Mamans et bébés chez les bêtes**, par M^{lle} Georgette Brétigny, et, dans la joyeuse collection des livres d'images mécaniques d'un système des plus ingénieux les deux titres suivants : les **Changements amusants pour nos bébés** et les **Amusements pour nos tout petits**.

À côté de ces étrennes pour les très jeunes, la *Librairie de la jeunesse* fait paraître un roman pour les jeunes filles : **Midi à quatorze heures**. Ce livre est honnête et sain, ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment amusant et bien vivant. Les personnages créés par l'auteur rient, s'attendrissent tout le long de cette intéressante histoire qui ne peut manquer d'être goûtée par les jeunes filles auxquelles elle est destinée.

* *

La *Librairie Ducrocq*, publie cette année un beau volume illustré : **Louis et Louissette**, par M^{lle} M. Miallier, l'auteur de **Tous les Cinq**. Cet ouvrage est honoré d'une remarquable préface de M. François Coppée, de l'Académie française.

Louis et Louissette est l'histoire palpitante de deux pauvres petits orphelins qui, grâce à une énergie persévérante, triomphent de tous les obstacles et parviennent à se créer une situation honorable. C'est un de ces excellents livres qui mettent de bons sentiments dans le cœur des enfants.

À la même librairie, nous recommandons le livre de M. Édouard Labesse et Pierret, **En Cheminant**, un roman plein de sentiment et d'observations vraies dont l'action se passe en Auvergne.

Bibliographie.

Les Manuscrits et l'Art de les orner, par Alphonse Labitte (un fort volume in-8° Jésus. Mendel, éditeur).

L'auteur, en écrivant ce livre, a eu pour but principal de permettre à toutes personnes qui ont le goût et s'intéressent aux beaux monuments légués par le moyen âge, de discerner et de reconnaître les époques, le genre, le style, en comparant, siècle par siècle, les ornements, les miniatures, les écritures qui composent les manuscrits depuis la création des caractères destinés à reproduire la pensée.

Ce bel ouvrage est divisé en trois chapitres principaux : 1^{er} aperçu général sur les manuscrits et leur ornementation à toutes les époques; 2^o descriptions, fac-similé et spécimens de manuscrits depuis le vi^m jusqu'au xvii^m siècle; 3^o enluminure moderne. On y trouve des documents provenant de manuscrits d'une valeur moyenne qu'on rencontre fréquemment en librairie ou dans les ventes publiques et qu'on est susceptible d'acquérir dans des conditions abordables.

Ce livre, édité avec le plus grand soin, est sorti des presses de l'imprimerie Chamerot et Renouard; il est plein de renseignements utiles, et les 300 reproductions qui accompagnent le texte sont vraiment pleines d'intérêt; c'est un *valde mecum* indispensable pour tous : amateurs, artistes, étudiants et bibliophiles.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

29 décembre 1892.

Les Chambres sont en vacances jusqu'au 10 janvier, et, quand elles ont été parties, le calme nous est un peu revenu. Mais on ne saurait s'y fier, toutes les questions sont demeurées en suspens: les questions les plus graves, les plus obscures et les plus propres à alimenter toutes les passions nous attendent à la prochaine date où les Chambres vont rentrer. Si la fête magnifique et charmante offerte à M. Pasteur par toute la France intellectuelle nous a reportés, pour un jour, vers les hauteurs sereines, nous ne pouvons arracher nos regards à ces bas-fonds de haines, de misères, de vilénies, où nous allons vraisemblablement être replongés demain. Il faudrait un ministère énergique et homogène, capable de rétablir dans la Chambre, avec une majorité reconstituée, l'ordre et la confiance; d'assurer à bref délai le redressement des griefs légitimes et la punition des coupables, en même temps que de chasser les iniquités folles, les soupçons, les défiances universelles; de rendre à l'opinion publique son équilibre, de ramener les diffamateurs à la crainte salutaire des lois; et, tout cela fait, se donner rendez-vous devant le suffrage universel le plus tôt possible, sans attendre la fin naturelle d'une législature qui risque de finir dans une anarchie tous les jours plus lamentable. Mais cette œuvre du gouvernement que nous traçons ici en quelques grands traits, qui l'accomplira et comment? La nature même des procès engagés, la complication et l'étendue des affaires que l'on a juré de tirer au clair, sont telles que l'on n'aperçoit pas comment on en viendra à bout avant un nombre de semaines et de mois indéterminé.

M. Ribot, dans l'éloquent discours qu'il prononça en prenant la présidence du Conseil des ministres, avait fait appel à l'accord de tous les républicains, depuis les sommets escarpés de la Montagne jusqu'à la Plaine la plus unie et la plus modeste. Il reçut l'une des plus belles salves d'applaudissements que nous ayons jamais entendue dans les Chambres. Mais les votes n'ont pas été aussi nourris que les applaudissements. Et depuis lors, que de cruelles blessures échangées, que de coups irréparables! Il est bien difficile de croire qu'un accord un peu solide puisse se rétablir dans cette Chambre, après qu'on y a semé de telles haines et de tels ressentiments. Et alors quelle est la conclusion? Si nous sommes destinés à tomber de mal en pis jusqu'au terme normal de cette législature, déjà plus morte que vive, ne serait-il pas plus politique de précipiter les événements? A condition que l'on ait une politique.

Dans la dernière séance, au moment où les députés s'en allaient, M. Pourquery de Boisserin voulait absolument interroger M. de Freycinet sur l'intrevue qu'il aurait eue, au dire d'un journal, avec M. Andrieux, et sur les relations qu'on lui attribue avec M. Cornelius Herz. Mais M. de Freycinet n'assistait pas à la séance; on l'a demandé, on l'a téléphoné, et, enfin, on est parti sans l'avoir vu. La Chambre en avait assez et tout le monde avec elle. Las, écoeurés, à bout d'ignominies et d'horreurs, nous en voulions finir coûte que coûte avec cette misérable session, dans laquelle on a tout fait, avec un aveuglement incroyable, pour compromettre tout le monde à la fois.

Il apparaît assez clairement que certains partis ont médité d'aller jusqu'au renversement de tout l'État, et d'autres, sans doute, jusqu'à une révision constitutionnelle seulement, à la faveur de cette crise et derrière les nuages qu'elle soulève. Dans une République récente et dans une démocratie comme la nôtre, au milieu de pareilles circon-

stances, qui peut se vanter de fixer des bornes à une entreprise révisionniste? MM. Déroulède et Millevoye ne demandent qu'à remplacer le régime parlementaire par le régime représentatif. Nous voilà bien loin du Panama!

Les théoriciens ont imaginé, nous le savons, des différences essentielles entre le gouvernement « représentatif » et le gouvernement « parlementaire ». Dans le gouvernement parlementaire, les ministres sont choisis dans le Parlement, de telle sorte que les partis qui divisent les Assemblées ont toujours en vue de s'emparer du ministère et se chassent tour à tour du pouvoir exécutif, pour y revenir et s'en aller de nouveau. La séparation des pouvoirs est évidemment très mal réalisée alors, puisque le pouvoir de délibération se confond à chaque instant avec le pouvoir d'exécution. Dans le gouvernement représentatif, il est admis que les fonctions de ministre et de député sont incompatibles. Notre Constitution, dans ce double sens, est à la fois représentative et parlementaire, car rien n'oblige absolument le Président de la République à choisir ses ministres dans le Parlement. Nous avons eu des exemples de ministres appelés du dehors, et M. Florens n'était point député quand il fut ministre des affaires étrangères. M. Carnot a incontestablement le droit d'appeler, quand il le voudra, des hommes politiques qui n'ont point un siège dans le Parlement, et un bon choix fait ainsi hors du Parlement, au milieu des crises parlementaires incessantes et de l'anarchie du Palais-Bourbon, pourrait un jour être accueilli avec faveur par l'opinion. En tout cas, il ne serait permis à personne de dire que la Constitution n'a pas été respectée; elle laisse au Président de la République la liberté entière de son initiative.

Jamais nous n'avons mieux senti combien le nom de Carnot nous était précieux. Aussi les diffamateurs de profession sont-ils allés jusqu'à s'attaquer à lui, et ils ont, à diverses reprises, répandu le bruit que le Président de la République, découragé, était tout prêt à quitter la place. Ce ne serait pas la quitter, ce serait la désertion. Une telle éventualité n'a jamais pu venir à l'esprit d'aucun homme sérieux, et nous savons bien que M. Carnot est au-dessus de toute insinuation comme de tout découragement.

À la vérité, notre gouvernement est à la fois représentatif et parlementaire; il est presque impossible de concevoir un gouvernement parlementaire qui ne serait pas représentatif. La distinction, à l'état de pure subjectivité dans l'esprit des théoriciens, n'est pas telle dans les faits et dans les choses. Notre République parlementaire et représentative ne réalise peut-être pas assez fidèlement la véritable représentation du suffrage universel et de la démocratie française. Mais la Constitution a réservé au Président de la République des droits très certains; si les premiers présidents n'en ont pas usé, comme ils l'auraient pu, c'est que les circonstances ou leur caractère ne s'y prêtaient pas; d'autres présidents pourront s'en servir, sous leur responsabilité, pour le bien de la République, la Constitution les y autorise parfaitement, et il ne faudrait pas prolonger longtemps le désarroi actuel pour que cette initiative vint à s'imposer comme un impérieux devoir. Heureux lorsque nous avons un président constitutionnel, parlementaire, laïque et civil, dans toute la force des termes, qui ne puisse inspirer aucune appréhension aux amis de la liberté!

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

29 décembre 1892.

S'il faut en croire un article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui vient d'avoir quelque retentissement de l'autre côté du Rhin, le gouvernement allemand serait résolu à repousser tout amendement et à refuser toute concession au sujet de son projet de réforme militaire. Il ne saurait être question d'accorder au centre catholique la réduction du service à deux ans sans augmentation des effectifs, ce qui, on peut bien l'avouer, serait tourner diamétralement le dos au but proposé. Si le Reichstag rejetait la réforme telle qu'elle lui est soumise, le gouvernement prendrait ses compensations en appliquant dans toute sa rigueur le service de trois ans, afin d'augmenter tout au moins la vigueur et la cohésion de l'armée. C'est là, soit dit en passant, une détermination qui peut ouvrir à l'état-major français des perspectives réconfortantes.

Ces révélations du journal allemand, tenues pour véridiques par le reste de la presse, semblent démentir une supposition à laquelle bien des gens s'étaient arrêtés en constatant combien les exigences du gouvernement paraissaient exorbitantes, étant donnée surtout l'hostilité manifeste de la population contre toute recrudescence de militarisme; on pensait que les auteurs du projet avaient exagéré à dessein leurs prétentions, pour se ménager l'avantage de se faire offrir, à titre de transaction, ce qu'ils jugeaient suffisant. Ce qui fortifiait d'ailleurs cette conjecture, c'est que les crédits demandés par M. de Caprivi, pour l'application de la réforme, n'étaient pas en rapport avec l'importance des nouveaux armements proposés. Il est donc permis de croire qu'ayant d'abord prémédité certaines concessions, le gouvernement aurait changé d'avis après avoir sondé les cœurs et les reins de l'opposition parlementaire. Il paraît, en effet, que la résistance des groupes mollit visiblement. Le journal socialiste *Vorwärts* exprimait dernièrement, à ce sujet, des appréhensions significatives. Le gouvernement aurait donc fait un calcul très juste en comptant sur des négociations souterraines pour emporter le vote de son projet. A mesure que ses intrigues vont leur train, il voit grandir les probabilités d'une capitulation au moins partielle, mais décisive, des catholiques, des libéraux-nationaux et des conservateurs. On peut donc s'attendre à une reculade finale du parlementarisme allemand devant l'autocrate prussien, ce qui prouverait qu'il n'y a encore rien de changé en Allemagne.

**

Depuis le mois d'août dernier, la politique anglaise se recueillait en attendant la reprise des travaux parlementaires qui doit avoir lieu en février prochain. Le cabinet Gladstone s'ingéniait à rédiger un projet de *Home rule* réunissant les conditions voulues pour satisfaire à la fois la députation irlandaise et les divers groupes libéraux, dont le beau zèle pour l'autonomie de l'île seure est loin d'être en progrès. Tout à coup, cet intermède a été interrompu par un dramatique incident. Un engin chargé de dynamite a fait explosion dans l'immeuble où se trouve le cabinet de sir John Morley, le secrétaire pour l'Irlande, qui est en ce moment à Dublin. Ce crime stupide a coûté la vie à un malheureux agent de la sûreté. Mais il est à craindre que les libertés de l'Irlande en aient reçu, elles aussi, une mortelle atteinte.

En vérité, cette population infortunée joue de malheur. Jamais elle n'avait vu d'aussi près le terme de ses tribulations tant de fois séculaires. Et voilà qu'un attentat se produit à point nommé, comme pour justifier les prédictions des conservateurs sur la politique de sir Morley, et comme pour déchaîner le même courant irrésistible de réaction

que provoqua, il y a dix ans, le crime de Phoenix-park! On se perd en conjectures sur le mobile qui a poussé les auteurs encore inconnus de cet attentat à supprimer l'homme le plus loyalement dévoué à la cause de l'émancipation irlandaise.

Le résultat le plus clair de cet acte de folie, c'est que, sans perdre une minute, les journaux unionistes en ont tiré argument contre la politique de conciliation. Ils flétrissent, ils dénoncent avec fureur la coupable politique qui transige avec la criminelle conspiration irlandaise; ils réclament une prompte et rigoureuse application des lois pour sauvegarder l'ordre social.

Il faut l'espérer, l'opinion anglaise refusera de s'associer à cette manœuvre déloyale; elle ne voudra pas rendre responsables du crime de quelques énergumènes, la population irlandaise et tous les libéraux qui luttent pour ses droits. La majorité libérale comprendra que se laisser intimider par les clameurs des unionistes, ce serait pousser l'Irlande au désespoir et justifier jusqu'à un certain point la propagande par l'action.

Les apologistes du coup d'État^{**} des libéraux serbes commencent à mettre une sourdine à leur enthousiasme. Ils ne trouvaient pas, naguère, de termes assez lyriques pour saluer l'avènement de ces politiciens pénétrés des saines doctrines occidentales, qui ont en même temps le mérite de préférer, pour leur patrie, la tutelle austro-allemande à l'amitié russe. Aujourd'hui, tant de louanges à l'adresse de M. Ristitch et du ministre Avakoumovitch deviendraient compromettantes; et, après les avoir vus à l'œuvre, on est bien obligé de faire quelques réserves.

Il faut dire que les libéraux serbes n'ont rien négligé pour décourager la bienveillance de leurs admirateurs, et que, selon toute vraisemblance, leurs amis de Vienne et de Pesth doivent leur trouver la main par trop lourde. Après avoir pris le pouvoir avec une Chambre où ils comptaient 15 partisans contre 134 adversaires, ils ont organisé dans le pays une véritable terreur administrative pour préluder à des élections municipales qui ont eu lieu récemment, et au renouvellement de la Skoupitchina qui aura lieu en février prochain. A Belgrade, ils ont fait incarcérer sans motif la municipalité radicale, qui les gênait. Puis, comme la population prenait très mal la chose, ils ont cherché un moyen plus libéral de se débarrasser de leurs adversaires : ils ont dissout brutalement le conseil municipal de la capitale; puis ils ont dirigé les opérations électorales avec tant de loyauté, que la même population, qui venait de les obliger à relâcher la municipalité prisonnière, a remplacé une assemblée municipale presque entièrement radicale par une assemblée où les radicaux ne comptent plus que 54 membres sur 216! Il est vrai que les électeurs gouvernementaux avaient seuls pu s'approcher des urnes! On se serait cru en Hongrie. Ces élections constituaient un tel défi à la conscience publique, que le Conseil d'État n'a pu moins faire que de les annuler. Le ministère ne s'est pas troublé pour si peu : il a pris le parti de tenir la décision du Conseil d'État comme non avenue. Et, comme cette assemblée tient bon, le gouvernement se prépare à la dissoudre elle aussi, détermination d'autant plus grave que les conseillers d'État, en Serbie, sont inamovibles de par la Constitution.

Ainsi, arrivés au pouvoir contre le sentiment national pour appliquer une politique antinationale, les libéraux serbes ne s'y sont maintenus que par une série d'illégalités, d'abus de pouvoir et de coup de force. Leur situation devient tout simplement révolutionnaire.

G. BLACHON.

